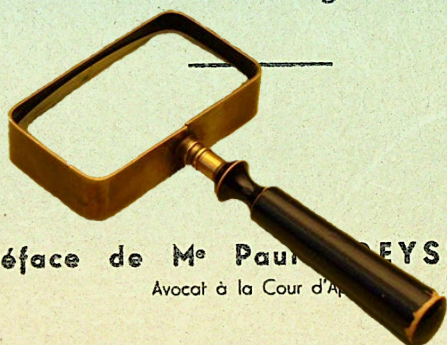


LOUIS MAYNARD

DICTIONNAIRE DE LYONNAISERIES

Les Hommes - Le Sol - Les Rues
Histoires et Légendes



Préface de M^e Paul REYSSSEL * J

Avocat à la Cour d'Appel

Marc CÂMUS

Editeur

3, Avenue de la Bibliothèque, 3

LYON

LOUIS MAYNARD

DICTIONNAIRE DE LYONNAISERIES

Les Hommes - Le Sol - Les Rues
Histoires et Légendes

Préface de M^e Paul CREYSSEL*†

Avocat à la Cour d'Appel

A LYON

Chez l'Auteur, 24, rue Garibaldi

1932

Il a été tiré de cet ouvrage Sept Cents exemplaires,

savoir :

50 numérotés de I à L, hors commerce

650 numérotés de 1 à 650

Le premier volume est seul numéroté

N° 497

EXEMPLAIRE SOUSCRIT PAR

M

TOME I

A - CHARITÉ

A LYON

ma petite patrie bien-aimée, dans un sentiment de piété filiale

Louis MAYNARD.

DU MÊME AUTEUR :

RAPPORTS DES EGLISES ET DE L'ÉTAT DES ORIGINES A 1789 (épuisé), 1893	1 volume.
LA PHILOSOPHIE D'AUGUSTE COMTE (hors com- merce), 1907	1 brochure.
LA MUNICIPALISATION DES SERVICES PUBLICS (hors commerce), 1911	1 brochure.
VARIA, études divers, 1911-1920	2 volumes.
HISTOIRES, LÉGENDES ET ANECDOTES A PROPOS DES RUES DE LYON, 1922	1 volume.

EN PRÉPARATION :

PROPOS D'UN SAGE RECUEILLIS PAR UN VIEUX FOU.

*Aux Journaux lyonnais qui ont bien voulu recommander au
public ce vaste recueil de documents sur la Ville de Lyon, savoir :*

LE BULLETIN DES AMIS DE GUIGNOL.

LE CRI DE LYON.

LE GUIGNOL.

NOTRE CARNET.

LE NOUVEAU JOURNAL.

LE NOUVELLISTE.

LE SALUT PUBLIC.

LE TOUT LYON.

LA VIE LYONNAISE.

J'adresse mes sincères remerciements.

Louis MAYNARD.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

“ avant la lettre ”

(Des nécessités d'exécution ont obligé l'auteur à arrêter cette liste au 10 juin 1931.)

MM.

ABEILLE	Givors.
ALIBAUX Henri, fabricant de papier	Lyon.
AMIEUX, avocat	Lyon.
ANFOSSY, fabricant de soieries	Lyon.
D'AUBARÈDE, rentier	Lyon.
D'AUBENTON (M ^{me})	Lyon.
BACHARACH Maurice, négociant, ancien juge au Tribunal de Commerce	Lyon.
BAILLAT	Lyon.
BALLOFFET	Villefranche (Rhône)
BANDET	Lyon.
BANGE	Lyon.
BARBERO, adjoint au Maire	Lyon.
BARIOZ Louis, négociant	Lyon.
D ^r BARRAL Henri	Lyon.
BASSIEUX Louis, industriel	Lyon.
BAUDOIN	Bron (Rhône).
BEREZJAT F.	Lyon.
Abbé BERJAT	Lyon.
BERNARD	Lyon.
BERTHELON Maurice	Lyon.
D ^r BEUTTER	Lyon.
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE	Lyon.
Le Chanoine BIÉTRIX	Lyon.
BLANCHON, fabricant de soieries	Lyon.
BLOCH Armand, négociant en soieries	Lyon.
BLOCH S., fabricant de soieries	Lyon.
BOIRON J.	Caluire (Rhône).
BONNAND	Lyon.
BONNET Maurice, homme de lettres	Lyon.
BORRIN	Lyon.
BOUCHET, libraire	Lyon.
BOURREL (M ^{me}), négociant	Lyon.
BRESSE	Lyon.
D ^r BROCHIER	Lyon.

BROUJANISKI	Paris.
BRULEY, directeur d'assurances.	Lyon.
BRUN Emile	Caluire (Rhône).
BRUN P.	Lyon.
D ^r BRUNET	Yenne (Savoie).
BRUNIER, industriel	Lyon.
BRUYAS	Lyon.
BUFFET	Lyon.
BURELLE Charles, directeur de la Compagnie U. M. D. P.	Lyon.
BURLET, chef de bureau à la Mairie centrale	Lyon.
CAMUS Marc	Lyon.
CARNET Louis	Lyon.
CERVERA Guy	Paris.
CHABRIER	Lyon.
CHAMBARD	Lyon.
CHAMBEFORT, libraire.	Lyon.
Comte de CHAPONAY	Lyon.
CHARBONNIER Ad., directeur d'école.	Lyon.
CHARIAL, adjoint au Maire	Lyon.
CHARVET Jean	Lyon.
CHAVENT F., fabricant de soieries	Lyon.
CHEVILLARD, professeur au Lycée Ampère	Saint-Maurice- de-Beynost (Ain).
CLET	Lyon.
CLERC Louis, professeur au Lycée	Lyon.
COLONGE Louis, rentier	Chaponost (Rhône).
CONSTANTIN, bijoutier	Lyon.
COPPIER	Lyon.
COSTE L., conseiller à la Cour	Lyon.
COURTADON	Lyon.
CREYSSEL Paul, avocat	Lyon.
DAVID Fernand, ancien ministre, sénateur de la Haute-Savoie	Paris.
DAVOINE, comptable	Lyon.
DAY P., publiciste	Lyon.
DECHENAUX (M ^{lle})	Lyon.
DELPHIN	Lyon.
DESCHANET, pharmacien	Lyon.
DESJARDINS Tony, directeur d'assurances	Lyon.
DESIGNES, avocat	Lyon.
DEVALLOX (M ^{me})	Lyon.
D ^r DEVAY	Lyon.
DICHARRY, tailleur	Lyon.
DIDIER, consul de Tchéco-Slovaquie	Lyon.

D ^r DOUCET-BON	Lyon.
DUGAS	Lyon.
D ^r DUPLANT	Lyon.
DUROUSSEAU, orfèvre	Lyon.
DUVIARD L.	Lyon.
ELIE, directeur de l'Eldorado	Lyon.
ETIENNE, bijoutier	Lyon.
FAVAUDON (M ^{lle} S.), chirurgien-dentiste	Montluel (Ain).
FAVAUDON P., chirurgien-dentiste	Oullins (Rhône).
D ^r FEITU	Lyon.
FÉLIX, inspecteur d'assurances	La Demi-Lune (Rh.).
D ^r Côme FERRAN	Lyon.
FOUGÈRE (M ^{me} Etienne)	Lyon.
FOUSSADIER	Lyon.
D ^r DE FRÉMINVILLE	Bourg (Ain).
FRIZE	Lyon.
GELIN, régisseur d'immeubles	Lyon.
GERIN	Lyon.
GERMAIN	Lyon.
GIRARD (M ^{lle} L.)	Lyon.
GIRARD Francisque	Bourg (Ain).
Abbé GIRIER	Lyon.
GIVORD, directeur des <i>Nouvelles Affiches</i>	Lyon.
GLUCKSMANN Daniel, fabricant de soieries	Lyon.
GODART Justin, ancien ministre sénateur du Rhône	Paris.
GOIFFON J., industriel	Lyon.
GOJON, fabricant de soieries	Lyon.
GOLDSCHMIDT Sylvain, fabricant de soieries	Lyon.
D ^r GONNET	Lyon.
GORRÉE	Tassin (Rhône).
GOTON, membre du Conseil supérieur de la Coopération (Ministère du Travail)	Lyon.
GOUTAGNY, héliographeur	Lyon.
GUÉRAUD, conseiller municipal	Lyon.
GUÉRRY	Lyon.
GUETTE Victor, négociant	Lyon.
GUGLIERMINA Adrien	Lyon.
GUICHARD, avoué à la Cour	Lyon.
GUIGOU Robert	Lyon.
DE GUILLIN A.	Lyon.
HAYMANN, antiquaire	Lyon.
HEMAIN, négociant	Lyon.
Le Président HERRIOT, maire de	Lyon.
HOFFET, directeur d'assurances	Lyon.
HOSTACHE, profess ^r aux Facultés Catholiques	Lyon.

HUET, directeur de la C. I. P.	Lyon.
HUMBERT Jean	Lyon.
ISAAC Humbert	Lyon.
JABOULAY, directeur de l'Ecole professionnelle	Montbrison (Loire).
JACQUET Raymond	Lyon.
JACQUINOT	Lyon.
JOANNARD Louis, industriel	Lyon.
JOCTEUR O.	Oullins (Rhône).
JOLY, conservateur des bibliothèques de la Ville	
JUNIQUE, adjoint au Maire	Lyon.
KOHN, négociant en fourrures	Lyon.
D ^r LACASSAGNE	Lyon.
LAROCHE, négociant	Lyon.
LECHÈRE, négociant	Lyon.
LEIB (M ^{lle} A.)	Lyon.
LEROUDIER, adjoint au Maire	Lyon.
Librairie AMPÈRE, 42, rue Victor-Hugo	Lyon.
— BADOU-AMANT, rue du Plat, 7	Lyon.
— CAMUS & CARNET, 3, av. Bibliothèque	Lyon.
— DESVIGNES & C ^{ie} , passage Hôtel-Dieu	Lyon.
— FLAMMARION, 19, place Bellecour	Lyon.
— A. FOURNIER, 63, quai J.-Courmont	Lyon.
— GELLERAT, rue de l'Hôtel-de-Ville, 8	Lyon.
— GRIFFON, rue Gentil	Lyon.
— JASCHE (Richard)	Londres.
— LARDANCHET, 10, rue Prés.-Carnot	Lyon.
— LAVANDIER, 5, rue Victor-Hugo	Lyon.
— MASSON, place des Jacobins	Lyon.
— NOURIT, 5, rue Bât-d'Argent	Lyon.
— des Nouveautés, 26, place Bellecour	Lyon.
— du Sacré-Cœur, place Bellecour, 7	Lyon.
— TARBOURIECH	La Roche-sur-Yon (Vendée)
— VENOT, rue Gasparin	Lyon.
— VIRICEL & VACHER, 6, avenue de la Bibliothèque	Lyon.
— Catholique Emmanuel VITTE, place Bellecour	Lyon.
LUDIN, artiste peintre	Lyon.
LUMIÈRE Auguste, industriel	Lyon-Monplaisir.
LYARD	Lyon.
MAGNIN, président de l'Art pour Tous	Lyon.
MANUT Pierre	Lyon.
MARCHAL, expert près les Tribunaux	Lyon.
MARCHAND, directeur des Aciéries de Longwy	Lyon.
MARCHE-ROCHE, industriel	Lyon.
MARTIN Jean	Lyon.

MASSIMI, député du Rhône	Lyon.
MASSON, rentier	Lyon.
MATTMANN (M ^{me}), institutrice	Lyon.
D ^r MAYET	Lyon.
MAYNARD Georges, directeur commercial	Lyon.
MAYNARD Jean, négociant	Lyon.
MAYNARD (M ^{lle} Jeanne), institutrice	Lyon.
MAYNARD Paul, expert-comptable	Lyon.
D ^r MAYNARD Tristan	Perpignan.
MEUNIER R., journaliste	Lyon.
MEYOHAS, industriel	Lyon.
Abbé MICHAUD Maurice	Lyon.
MICHEL A., directeur d'assurances	Lyon.
MILLIET A., maison Berrier-Milliet	Lyon.
MOISSONNIER, facteur de pianos	Lyon.
D ^r MOLLARD	Lyon.
MONTANGERAND, libraire	Lyon.
MONTVERNAY	Lyon.
MOYA	Lyon.
NAMY, orfèvre	Lyon.
NEICHTHAUSER, direct ^r du Guignol Mourguet	Lyon.
NOUGEIN, assureur-conseil	Lyon.
PAGNOUD Marcel	Lyon.
D ^r PARADIS	Lyon.
PATISSIER, banquier	Lyon.
Commandant PÉGOUT	Lyon.
D ^r PÉHU	Lyon.
PEISSEL, député du Rhône	Lyon.
D ^r PELLANDA	Lyon.
PERRAUD, fleurs	Lyon.
PERRET Victor	Lyon.
PERRET DU CRAY (M ^{lle})	Lyon.
PERROT	Lyon.
PICARLE Jules	Lyon.
PILLOT Louis	Lyon.
PIOT	Lyon.
PIVAT J. conseiller municipal	Lyon.
POIZAT Pierre	Lyon.
POUILLÉ-LECOULTRE, galerie d'art	Lyon.
POYET	Sainte-Foy-lès-Lyon.
PRELLE Aimé, fabricant de soieries	Lyon.
PRELLE Alexandre, dessinateur	Lyon.
PRIVAT Marcel, publiciste	Paris.
PROST Paul	Lyon.
RATON, chirurgien-dentiste	Lyon.
RATON, chirurgien-dentiste	Pont-de-Beauvoisin (Savoie)

REBOURS	Lyon.
REUIL	Annecy (H.-Savoie).
REY Edouard	Lyon.
REY Fernand, adjoint au Maire	Lyon.
REYNARD (M ^{me})	Lyon.
REYNIER, conseiller municipal	Lyon.
Le Professeur RHENTER	Lyon.
DE RIAZ Henri	Lyon.
RIOTOR, publiciste, conseiller municipal	Paris.
RIVIÈRE F., marchand de soie	Lyon.
ROCHE Victor, industriel	Lyon.
D ^r ROLLAND, sénateur du Rhône	Oullins (Rhône).
ROSENSTEIN	Lyon.
ROUX Claudius, secrétaire de l'Académie de Lyon	Lyon.
SALLÈS, député du Rhône	Lyon.
SAMPARDIER, publiciste	Lyon.
SARGNON (M ^{le} Odette)	Lyon.
SAUVANET L.	Lyon.
SCHMITT Henri	Lyon.
SCHULTHESS Oscar	Bâle (Suisse).
SCHWARTZ Georges	Sainte-Foy-lès-Lyon.
SERLIN, secrétaire général de la Mairie	Lyon.
SIMON Luc, secrétaire de l'Art pour Tous	Lyon.
TAVERNIER Louis	Lyon.
TÊTE	Lyon.
THERMAC Marius	Lyon.
THOLLIN Gabriel	Lyon.
TOURRET Jacques, avocat	Lyon.
D ^r TRILLAT	Lyon.
VACHER, éditeur	Lyon.
VALLIER (M ^{me})	Lyon.
VEDEL R., publiciste	Lyon.
VERMOREL Jean, archiviste municipal	Lyon.
DE LA VERPILLIÈRE Charles	Lyon.
D ^r VERRIÈRE	Lyon.
VERZIER, avoué près le Tribunal civil	Lyon.
VIAL Henri	Lyon.
VILLE DE LYON (la)	Lyon.
VINCENT André	Lyon.
VIRICEL, éditeur	Lyon.
VIROT	Lyon.
VOISIN	Lyon.
WILLERMOZ Joseph	Lyon.

(Un supplément à cette liste paraîtra avec le 4^e volume)

PRÉFACE

Monsieur Louis Maynard, qui avait publié, en 1923, des « Légendes à propos des rues de Lyon », a rassemblé dans son nouvel ouvrage le butin de trente années, tout occupées à chercher des indices, feuilleter des manuscrits, résoudre des énigmes, et ranimer des cendres. Sur ces mots, vous imaginez quelque maniaque du temps révolu, gourmé, hargneux, insatisfait, mal accordé à l'époque présente. Il est vrai que Monsieur Maynard, digne fils d'un père intraitable, a toujours refusé d'échanger contre le « pourboire public », dont parle M. Teste, ou contre la faveur des grands sa jalouse indépendance. Il méprise naturellement l'argent qui séduit les pauvres, les rubans qui enchaînent les riches, le monde qui polit les hommes et les fatigue comme des galets.

Au carrefour symbolique, il a choisi, non d'arriver, comme nos jeunes sots, mais de vivre, qui n'est pas plus difficile, et même devient plus aisé quand on a résolument lâché le troupeau.

Né d'un des fondateurs de la République (son père avec Barodet, Crestin, Hénon, l'a proclamée à Lyon, le 4 septembre 1870, huit heures avant les insurgés de Paris) qui jouissait dans la ville d'une popularité sans seconde; lauréat de notre Faculté de Droit, auteur d'une étude curieuse sur les « Rapports des Eglises et de l'Etat depuis les origines jusqu'à la Révolution » (1893) et d'un travail ingénieux sur la « Municipalisation des Services publics »; tribun entraînant adonné aux œuvres sociales; il n'aurait eu, pour recueillir les suffrages, les fonctions, la notoriété, la puissance, qu'à laisser paraître son assentiment. Il pouvait dominer les autres: il a mieux aimé affranchir Louis Maynard.

Tel se montre, à soixante ans, dru et coloré comme un cep, le verbe sonore, l'œil aigu perçant le lorgnon, le menton plein posé sur l'ample lavallière entre deux épaules de cuirassier, ce vieux Celte indocile. « Caractère égal, mais mauvais », écrit-il de lui-même avec un petit rien de complaisance. Laissons « égal » et « mauvais », mais retenons « caractère ».

Comme on s'expliquerait, au demeurant, la maussaderie d'un tel homme en notre siècle conformiste. Il promène parmi les conscrits de la future armée américaine, une de ces figures

fortement dessinées qui abondaient dans l'ancienne France et singulièrement au dix-huitième. Quel abbé de bibliothèque et d'aventures il eût été entre Prévost et Casanova, ou quel encyclopédiste ! Étonnez-vous, maintenant, qu'il regarde avec amour les pierres et les grimoires ! C'est un homme qui habite le siècle en meublé, et qui cherche à tâtons sa meilleure demeure, sa patrie vraie. Lui aussi, il marche, mais d'une autre manière, à la « recherche du temps perdu ».

* * *

Ces heures, ces heures dorées, qu'il ravissait à la servitude, à quelles flâneries fécondes, Monsieur Louis Maynard les a-t-il dévouées ? N'est-il pas frère de ce personnage qui, souvent, quittait sa maison, une valise à la main, pour se donner l'illusion d'errer en voyageur dans sa ville ; et se plaisait à s'éveiller l'âme neuve et l'œil étonné, dans une rue insolite ? Et aussi de ces noctambules qui, par les avenues éteintes, vont, interrogeant le visage des maisons (le jour et jusqu'à l'heure du sommeil les brillants des vitrines nous accaparent, mais la nuit, ce sont les plus hauts étages, et le ciel qui nous sont rendus). A-t-il traversé le Rhône, seul parfois sur un pont, quand le souffle du Nord entre dans la vallée, sans évoquer soudain la pérennité du fleuve, lien fluide de l'espace et du temps, et les marécages tertiaires où paissaient des reptiles géants. Quelle géométrie, quelle stabilité, quelle rigueur nous avons maçonnées autour du caprice des eaux, au-dessus des terres mouvantes ! Combien de morts ont fait la chaîne depuis l'incendie claudien !

Mais cette rigueur, imposée par les hommes à un paysage indécis (collines minées et assaillies par les eaux, alluvions errants, îles incertaines, marécages, et le confluent, qui semble descendre vers le Sud), cette rigueur des maisons, des métiers, se communique ici, même aux esprits sans règle, transformant, sous notre ciel, la rêverie en méditation, la promenade en enquête. On veut savoir. Chaque question exige une réponse qui pose elle-même d'autres questions. Chaque maison devient un sépulcre de secrets. Qui l'a bâtie ? Quand ? Pour quel usage ? Que signifient cette allégorie, cette inscription, ces armes ? Quels jardins furent assassinés pour faire place à ces boutiques ? D'où vient le nom de cette rue ? Quel fut cet homme oublié ? Puzzle géant, dont tant de pièces manquent ou gisent mutilées, dont il faut raviver ou gratter les couleurs, retrouver la forme et la place dans la durée, sur le terrain !

Les années passées, dix ans, vingt ans, trente ans,

« Longum aevi spatium »,

Part majeure d'une vie trop courte pour éteindre une haute passion, dont l'objet ne cesse de croître et nē se livre que pour se dérober. Chaque trouvaille engendre un problème, chaque conquête veut être organisée. Un jour vient, cependant, où le chercheur rassasié, non de quêtes, mais de solitudes, remonte à la surface du présent et dit : « Regardez ! »

* *

Il existe nombre d'histoires de Lyon, quelques-unes excellentes, et des monographies innombrables. C'est un « dictionnaire » que M. Louis Maynard offre au public. Un dictionnaire, c'est-à-dire une somme objective, le maximum de synthèse à quoi puisse consentir une intelligence rigoureusement analytique. La promptitude avec laquelle la souscription fut couverte, en dépit du prix important de l'ouvrage, ne prouve pas seulement qu'un bourru peut avoir des amis, ou que les Lyonnais sont épris de leur ville. Elle établit que notre époque est curieuse d'histoire et plus encore de document pur.

Qui ne sait (mais, des gens haut placés le contestent en France et en Russie) que l'histoire offre aux meilleurs esprits un refuge, des leçons et diverses occasions d'exercer leur sagacité. Qu'elle enseigne la continuité de l'homme à travers ses avatars ; conseille rarement l'orgueil, plus souvent la modestie, la prudence, et par ce qu'elle nous livre, et par l'incertitude où elle nous laisse ? Elle exprime avec les déformations de l'art ou des passions l'hypothèse qu'une époque forme d'une autre époque par les mensonges des morts et les aveux qu'ils laissent échapper. Echafaudage attachant de conjectures, tentative d'une résurrection impossible, c'est abuser du mot que l'appeler science, à moins qu'il suffise, pour faire œuvre scientifique, de tendre honnêtement vers le vrai.

Tant vaut l'historien, tant vaut l'histoire. Un partisan, tout compte fait me semble préférable à un ignorant, un bon écrivain à un cuistre. Mais il n'est rien de pire que ces imposteurs timides, plaisamment appelés « romanciers historiques » (que penseriez-vous d'un homme qui s'avouerait « historien polémique » ?) Nous en avons pourtant avalés des centaines de ces « Vies » pour lesquelles tant d'écrivains obscurs appelaient une érudition d'amateur au secours d'une imagination fourbue : l'aveugle et le paralytique !

Mais on s'en lasse! Et l'on se lasse aussi des romans tout romanesques hâs soudain, de M. Bernard Grasset; on a mesuré le vide de ces soi-disant « créateurs » condamnés désormais faute de pouvoir placer leurs anecdotes, à tâter des genres sérieux. On assure que plusieurs d'entre eux, empêchés, désormais, d'écrire, vont s'aviser de lire.

Revenons à M. Louis Maynard, revenons au document pur. Plus que l'histoire composée, il convient à une civilisation comme la nôtre, humaniste en son élite, humanitaire quant à la foule, mais, avant tout, occupée de l'homme. L'étude de l'humain, ou humanisme, fait place peu à peu à l'humanitarisme ou religion de l'homme. L'Européen adore la trace de ses pas, quand il ne jette pas sur son propre avenir, un regard plein d'admiration. Aussi traite-t-il de plus en plus les documents de son passé comme des reliques vénérables. L'humaniste y verrait plus modestement des signes à interpréter, ou, s'il est poète, des sources de suggestion.

Le mot de suggestion, facilement tombé de ma plume, comme il résume les délices par où, pour un homme d'aujourd'hui, le document pur l'emporte sur l'histoire. Il se détache, chargé de tous les possibles, prêt à tous les emplois, point de tous les départs, à son poste alphabétique, dans le dictionnaire de M. Maynard. Chacun y ajoute, y prend ce qu'il veut. Nul ne se sent saisi, entraîné, conduit au terme que désire un auteur indiscret: contrainte, entre toutes, insupportable aux modernes!

Comment conclure en une maxime un peu sibylline, à la manière de notre Jean Cocteau, les mérites de ces quatre volumes?

Ils nous font gagner du temps.

2 juin 1931.

Paul CREYSSEL.

AVANT-PROPOS

La vaste documentation, que je présente au public lyonnais sous la forme d'un DICTIONNAIRE, n'a demandé à son auteur ni grand talent, ni intelligence excessive!

Travail de bénédictin, certes!

Et si près de trente années d'accumulation de notes constituent un mérite, j'ose dire — à ce point de vue bien « falot », hélas! — que j'ai du mérite.

Qu'est, en somme, ce DICTIONNAIRE DE LYONNAISERIES?

C'est tout uniment un résumé de 8 à 10.000 volumes, brochures ou documents divers, lus, au cours d'une vie déjà longue, par l'auteur.

L'auteur! appliqué à mon cas, ce mot m'apparaît un peu prétentieux; je devrais écrire: copiste. Car, à la vérité, l'auteur c'est un important pluriel! Ce sont les signataires des 8 à 10.000 documents dont je viens de parler.

Est-ce à dire que ce travail soit absolument sans valeur? Mon immodestie proteste contre un tel sentiment.

Je crois, au contraire, avoir rendu service aux Lyonnais présents et futurs, en leur permettant de trouver rapidement quelques brèves notes sur les hommes (les vivants exclus) et les choses de notre cité.

Aucun des cinq mille articles, qui constituent ce travail, ne peut être considéré comme épuisant le sujet qu'il annonce. Mais, je le rappelle, ce n'est qu'un dictionnaire — et un dictionnaire abrégé, malgré qu'il compte quatre volumes. —

Des erreurs? On en trouvera, évidemment, et cela fera la joie de quelques « bons amis »; mais je n'ai pas eu la prétention de faire de l'Histoire et de tout contrôler (ce qui n'est guère possible). J'ai même poussé la prudence jusqu'à écrire, dans le sous-titre, *Histoires* avec un s.

Enfin, l'œuvre vaut ce qu'elle vaut; au lecteur d'en juger.

Remercier tous ceux à qui je dois un renseignement, un document communiqué, une gravure prêtée, m'obligerait à citer tout ce que Lyon compte d'historiographes, d'érudits, d'artistes, de savants, dans le présent comme dans le passé.

Je ne puis que leur exprimer collectivement ma gratitude.

Je m'excuse de tant d'emprunts que je leur ai faits (il était difficile qu'il en fût autrement), parfois sans les avoir consultés, les uns, parce qu'ils sont morts, les autres..., parce qu'ils m'ignorent: de *minimis non curat... doctor*.

Louis MAYNARD.



ABASCANTUS. — Naquit à Lyon, au commencement du II^e siècle, et s'y rendit célèbre comme médecin. Galien, qui écrivit plusieurs années après lui, le cite avec faveur dans son ouvrage : il fait connaître l'antidote qu'Abascantus préparait avec l'euphorbe contre la morsure des serpents. Notre médecin aurait écrit divers ouvrages en grec, qui ne nous sont point parvenus.

Le Dr Trollet, dans une notice sur ce Lyonnais, se demande s'il est le même Quintus Abascantus qui érigea une colonne en l'honneur des médecins de Turin.

ABEILLE LYONNAISE (l'). — Journal lyonnais qui vécut de 1846 à 1847.

ABONDANCE (rue et place de l'). — Il est hors de doute que le nom donné à ces rue et place du III^e arrondissement de Lyon, rappelle une « hostellerie », dite de l'Abondance, fort renommée au XVIII^e siècle ; elle était ouverte sur les terrains situés du côté sud-ouest de l'actuelle grande rue de la Guillotière.

Le souvenir en a longtemps persisté puisque, en 1735, les Hospices achetaient les maisons et fonds Cudier, dits : Logis de l'Abondance. Ce « logis » sur l'emplacement portant les n^{os} 106 et 108, grande rue de la Guillotière, fut acquis de Claudine Favre, veuve de Claude Cudier (Perrin, notaire, 14 décembre 1735). Une partie fut revendue, le 4 février 1840, à Louis-Barthélemy Belloni, meunier. Une autre partie en fut détachée en 1847, c'était celle désignée : Pré de Plantechoux.

C'est dans ce vaste tènement, au lieu qu'on désignait sous le nom de *Grand Pivot*, que Bourgelat créa, en 1761, la première de toutes les écoles vétérinaires.

Notes topographiques

En 1859, l'emplacement situé entre les casernes de la Part-Dieu, la rue Vendôme, les maisons qui bordent la grande rue de la Guillotière jusqu'aux Hironnelles, et la rue ou chemin de la Buire, appartient aux Hospices, à Fonze, aux consorts Guérin et aux consorts Champanhet-Frèrejean.

Dès 1848, Fonze, et en 1859, Guérin, M. et M^{me} Lasausse (née Guérin), M^{me} veuve Méandre, les consorts Merle-Dubourg, Champanhet, M. et M^{me} Courajod, M. et M^{me} de Boucheville, cèdent à la Ville de Lyon tous les terrains nécessaires à la création d'une place (place de l'Abondance) et à l'ouverture ou au prolongement des rues projetées par l'Administration, dans la propriété que les personnes sus-désignées possèdent sur l'emplacement délimité plus haut.

La propriété Guérin sera traversée par cinq rues parallèles au fleuve : chemin de la Buire, rue Sainte-Elisabeth (devenue Garibaldi), rue Boileau, rue Duguesclin, avenue des Martyrs (devenue rue Vendôme), par quatre rues perpendiculaires au fleuve, notamment le cours de Brosses (devenu Gambetta), la rue Villeroi (qui fut élargie à ce moment).

La propriété Champanhet-Frèrejean sera traversée par les rues Sainte-Elisabeth, Boileau, de la Villardière, le cours de Brosses et diverses rues projetées.

Ces deux propriétés appartenaient, au commencement du XIX^e siècle, au marquis François-Marie de Corbeau de Vaulxerre, qui en fit la cession de 1814 à 1818.

Divers

Parmi les Lyonnais de quelque renom qui habitèrent au quartier de l'Abondance, on peut citer Piatricier du Coudray, commissaire à la revue de la compagnie franche, en 1749.

La maison portant le n° 6 sur la place (maison Varichon) a été édifiée sur les plans de l'architecte Prosper-Edouard Bissuel.

En 1923, on compte 85 numéros d'immeubles dans la rue de l'Abondance.

Le 8 mars 1931, on a inauguré, sur la place, un monument à Barthélemy Thimonnier, l'inventeur de la machine à coudre. Comme le faisait remarquer un journaliste, c'est une singulière ironie de l'histoire de voir le buste de ce malheureux inventeur, qui mourut pour ainsi dire de faim, s'ériger sur la place de l'Abondance !

Notes topographiques

En 1859, l'emplacement situé entre les casernes de la Part-Dieu, la rue Vendôme, les maisons qui bordent la grande rue de la Guillotière jusqu'aux Hironnelles, et la rue ou chemin de la Buire, appartient aux Hospices, à Fonze, aux consorts Guérin et aux consorts Champanhet-Frèrejean.

Dès 1848, Fonze, et en 1859, Guérin, M. et M^{me} Lasausse (née Guérin), M^{me} veuve Méandre, les consorts Merle-Dubourg, Champanhet, M. et M^{me} Courajod, M. et M^{me} de Boucheville, cèdent à la Ville de Lyon tous les terrains nécessaires à la création d'une place (place de l'Abondance) et à l'ouverture ou au prolongement des rues projetées par l'Administration, dans la propriété que les personnes sus-désignées possèdent sur l'emplacement délimité plus haut.

La propriété Guérin sera traversée par cinq rues parallèles au fleuve : chemin de la Buire, rue Sainte-Elisabeth (devenue Garibaldi), rue Boileau, rue Duguesclin, avenue des Martyrs (devenue rue Vendôme), par quatre rues perpendiculaires au fleuve, notamment le cours de Brosses (devenu Gambetta), la rue Villeroi (qui fut élargie à ce moment).

La propriété Champanhet-Frèrejean sera traversée par les rues Sainte-Elisabeth, Boileau, de la Villardière, le cours de Brosses et diverses rues projetées.

Ces deux propriétés appartenaient, au commencement du XIX^e siècle, au marquis François-Marie de Corbeau de Vaulxerre, qui en fit la cession de 1814 à 1818.

Divers

Parmi les Lyonnais de quelque renom qui habitèrent au quartier de l'Abondance, on peut citer Piatrier du Coudray, commissaire à la revue de la compagnie franche, en 1749.

La maison portant le n^o 6 sur la place (maison Varichon) a été édiflée sur les plans de l'architecte Prosper-Edouard Bissuel.

En 1923, on compte 85 numéros d'immeubles dans la rue de l'Abondance.

Le 8 mars 1931, on a inauguré, sur la place, un monument à Barthélemy Thimonnier, l'inventeur de la machine à coudre. Comme le faisait remarquer un journaliste, c'est une singulière ironie de l'histoire de voir le buste de ce malheureux inventeur, qui mourut pour ainsi dire de faim, s'ériger sur la place de l'Abondance !

ABRAHAM (Jacques) dit **LA LIBERTE**. — On trouve, aux Archives de la Charité, que cet Abraham, qualifié « maçon », a construit le clocher octogonal de cet hospice, clocher qui s'élevait sur la partie du quartier des pauvres, ou Quarantaine (1666). En 1667, il travailla pour le Consulat.

ABRAHAM-BLOCH (rue). — Cette avenue du VII^e arrondissement portait autrefois le nom de *chemin de Josaphat*, parce qu'elle conduisit au cimetière israélite.

Une décision du Conseil municipal, en date de décembre 1920, a donné à cette voie publique le nom du grand rabbin de Lyon, Abraham Bloch.

Né le 7 novembre 1859, il fut tué à l'ennemi le 29 août 1914, à Taintrux (Vosges), alors qu'il portait un crucifix à un soldat mourant qui l'avait pris pour un aumônier catholique.

ABRIAL (comte André-Pierre-Etienne). — Pair de France, né à Paris le 5 décembre 1783. Ce personnage occupa le poste de commissaire général de police à Lyon, sous Napoléon I^{er}. Distingué en cette fonction par l'empereur, il quitta notre ville en mars 1813 pour diriger la préfecture du Finistère.

ACADEMIE DE LYON. — Nous empruntons à notre confrère Camille Dijoud, une très précise note sur cette institution, note qu'il publia, en 1925, dans le journal le *Salut Public*.

« C'est une institution déjà deux fois séculaire que l'Académie de Lyon, fondée en 1700, et reconnue par lettres-patentes en 1724. Si, aujourd'hui, elle reste confinée strictement dans les travaux littéraires et scientifiques, elle a été mêlée pendant longtemps, et dès sa fondation, à la vie de la Cité, participant à tous les événements, centre d'action et d'influence, rendez-vous des beaux et bons esprits, et son histoire est le reflet de l'histoire générale et locale dans les belles-lettres, souvent dans la politique.

Il en fut ainsi de toutes les Académies provinciales qui jouèrent un rôle important pendant le XVIII^e siècle, présidant ou aidant à l'éclosion des idées philosophiques qui devaient bouleverser le monde. Si nos Académies de province ont, aujourd'hui, un rôle plus discret, elles continuent, cependant, les grandes traditions ; elles sont toujours la compagnie savante, honorée et qui honore, où se cristallise le régionalisme intellectuel.

L'Académie de Lyon a trouvé un historien en J.-B. Dumas, qui fut l'un de ses secrétaires perpétuels. Le récit de Dumas s'arrête en 1840 ; ses deux volumes sont d'un intérêt savoureux, car l'histoire de la docte assemblée est riche de faits illustres, de variétés et d'anecdotes.

L'Académie de Lyon a été fondée en 1700. « Elle doit son premier établissement, écrit J.-B. Dumas, à sept ou huit personnes non moins liées par l'amitié que par leur goût pour les sciences et les belles-lettres. »

Par une lettre de Brossette à Boileau, on sait que l'Académie n'était composée que de sept personnes. Rappelons les noms de ces fondateurs : Dugas, Falconnet, Brossette, de Serres, du Puget, les pères de Saint-Bonnet et Frelon, jésuites. Ce dernier est l'auteur d'un poème sur le café qui fut loué par Boileau.

La première assemblée se tint le 30 mai 1700 ; « elle fut employée à discuter avec soin la fameuse démonstration de Descartes sur l'existence de Dieu. »

L'Académie siégeait alternativement chez chacun de ses membres. Il convient de signaler la protection toute spéciale que lui accorda François-Paul de Neuville de Villeroi, archevêque de Lyon, qui admit la nouvelle assemblée dans son palais.

Au mois d'août 1724, le roi reconnaissait l'Académie par lettres-patentes, et lui accordait sa protection. Il ne manquait plus que cette consécration officielle pour que l'Académie de Lyon devint l'un des grands corps constitués de l'Etat ; de la protection du roi découlaient des privilèges, quelques uns tyranniques, il est vrai, dont dépendait en partie l'avenir d'une pareille association.

Pendant deux siècles, l'Académie de Lyon a bien servi les lettres et les arts, et aussi les intérêts de la cité. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir son histoire. On voit, tout d'abord, en quelle singulière estime elle fut tenue par les écrivains et par les beaux esprits du XVIII^e siècle ; ensuite, on s'aperçoit que les problèmes les plus divers qui agitaient les esprits ou qui préoccupaient les savants, avaient des échos dans son sein ; qu'ils étaient mis au concours, étudiés, discutés, et que plusieurs reçurent d'elle un singulier appui : on s'aperçoit encore que tout ce que notre ville compte d'illustres parmi ses échevins et magistrats municipaux, parmi ses notables et ses commerçants, tint à l'honneur de figurer dans les rangs de l'Académie qui donnait la consécration de l'esprit et de la science. Nos rues portent les noms, encore nombreux malgré les changements opérés par des municipalités plus soucieuses de politique que d'histoire locale, de Lyonnais qui illustrèrent à la fois leur ville et l'Académie.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon était composée de vingt-cinq personnes. Une section de la musique lui fut adjointe et, finalement, se fondit dans le sein de sa sœur aînée. Le rôle de l'Académie était souvent officiel. L'article 6 des statuts stipulait en effet que « celui qui sera reçu fera un « discours en forme de remerciement, dans lequel il fera entrer « l'éloge du Roi, celui du protecteur de l'Académie et celui de « l'académicien dont il tiendra la place, et le directeur répondra. »

Le règlement porte la marque de son époque par certaines prescriptions, très sages, et dont les académiciens d'aujourd'hui s'inspirent évidemment. L'article 17 du règlement imprimé en 1727 spécifie que « lorsqu'un académicien lira sa dissertation, il « ne sera point permis de l'interrompre. » Et l'article 19 dit : « Les académiciens proposeront leurs sentiments avec modération « et seront attentifs à éviter tout ce qui pourrait blesser la « politesse. »

Nos aïeux étaient polis et courtois. La politesse, cette fine fleur de l'esprit français, s'épanouissait dans ces sociétés littéraires qui la prisait à l'égal d'une vertu. On a un peu bousculé cette conception dans notre siècle où la politesse est confondue souvent avec la naïveté ou la faiblesse !

Les plus grands noms de la littérature française sont associés à la fondation de l'Académie de Lyon ou à son histoire. Boileau Louangea fort l'un des premiers académiciens, Brossette, avec qui il était en commerce d'amitié, de la fondation de l'Académie. Il lui écrivait le 2 juin 1700 : « Je suis ravi de l'Académie qui se « forme en votre ville. Elle n'aura pas grand peine à surpasser « en mérite celle de Paris, qui n'est maintenant composée, à deux « ou trois hommes près, que de gens du plus vulgaire mérite, « et qui ne sont grands que dans leur propre imagination... « Je suis persuadé que, dans peu, ce sera à l'Académie de Lyon « qu'on appellera des jugements de l'Académie de Paris. »

Boileau écrivait encore à Brossette, à l'occasion de l'académicien Puget, inventeur d'une machine sur les propriétés de l'aimant : « J'admire combien vous êtes d'hommes merveilleux « à Lyon. Je doute qu'il y en ait dans Paris de meilleur goût et « de plus fin discernement. »

Racine, le fils, membre associé, et qui avait épousé à Lyon, en 1728, Marie de Presle, partagea souvent les travaux de l'Académie. « Les noms de Racine, Boileau, J.-B. Rousseau, « Voltaire, retentirent alors dans notre sanctuaire des Muses. » Le 7 septembre 1745, Voltaire fit présenter à l'Académie un exemplaire de son poème de *Fontenoy*. Peu de temps après, Voltaire était nommé académicien honoraire, et la réception de l'illustre écrivain qui exerçait sur l'Europe intellectuelle un

véritable magistère, fut un événement qui déborda les limites de l'Académie et qui prit les allures d'une manifestation populaire. Nous nous y arrêterons quelque peu.

Voltaire arriva à Lyon le 15 novembre 1754, avec M^{me} Denis, sa nièce. Il s'était fait précéder par une lettre à Bollioud-Mermet, secrétaire, dans laquelle il flattait agréablement l'amour-propre des Lyonnais : « Vous redoublez l'envie que j'aie d'aller me faire « recevoir. Je vois que Lyon sera bientôt plus connu dans « l'Europe par ses académies que par ses manufactures. »

Une assemblée publique de l'Académie eut lieu le 26 novembre 1754. Voltaire témoigna sa reconnaissance à l'Académie pour l'honneur qui lui était fait, et Bordes, directeur, lui répondit par un discours des plus louangeux et dont voici la conclusion : « Souffrez, Monsieur, ce léger tribut arraché à nos cœurs par « la surprise flatteuse où nous jette votre présence. Faible « interprète des sentiments de cette compagnie, je finis, « l'admiration publique parle pour moi. »

La flagornerie est flagrante.

Voltaire assista à la représentation du *Duc de Foix*, « dont il fut assez content ». Les mémoires du temps prouvent que Voltaire fut accueilli avec enthousiasme par les Lyonnais. Il déclara lui-même, dans sa correspondance, que s'il avait de l'amour-propre, il resterait à Lyon, séjour qu'il doit aimer, et qu'il a été reçu avec des acclamations à l'Académie et au spectacle. Il a écrit sur les Lyonnais d'alors cette appréciation qui fait grand cas de leur intelligence : « Ce ne sont point là, « dit-il, des canuts, on les prendrait pour des bâtards de « Machiavel. »

Voltaire ne put, cependant, prolonger son séjour comme il l'aurait voulu : il était en délicatesse avec l'autorité royale : et, craignant des incidents fâcheux pour sa personne, il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. Il resta toujours en relations étroites avec l'Académie.

Pour se délasser de la réception d'un si noble personnage, et qui la mit pour ainsi dire sur les dents, l'Académie reçut, le 20 juin 1758, une gracieuse personne, M^{me} du Boccage, auteur d'un poème épique intitulé la *Colombiade ou la conquête du Nouveau Monde*. Les poètes de l'Académie accordèrent leur luth pour chanter la grâce de cette charmante — elle était charmante, paraît-il — visiteuse. Des odes enthousiastes célébrèrent son génie et sa beauté. M^{me} du Boccage répondit à tant de galanterie par le langage des dieux. J.-B. Dumas excuse cet emballement chez les doctes académiciens qui n'en sont pas moins hommes : « M^{me} du Boccage, vantée avec un enthousiasme que son sexe, sa « figure et le charme de ses manières devaient faire excuser, fut

« chantée par Voltaire et par tous les gens de lettres, qui lui
« avaient donné pour devise : *forma Venus, arte Minerva*. Elle
« écrivait elle-même naïvement de Rome : Je crois que l'encens
« est une substance salubre ; on m'en nourrit et ma santé s'en
« trouve à merveille. Les académiciens de Lyon ont voulu me
« prouver que l'air du Rhône était aussi salubre que celui du
« Tibre. »

Les rapports de l'Académie avec d'Alembert furent plutôt orageux. Le Père des Encyclopédistes était d'humeur peu accommodante. Il le fit bien voir dans sa colère contre un membre de l'Académie, le Père Tolomas, accusé d'avoir parlé irrespectueusement des Encyclopédistes et de d'Alembert. Il exigeait que l'Académie chasse l'audacieux de son sein. Il fallut rien moins que la diplomatie du secrétaire de l'Académie, Bollioud-Mermet, et que les excuses du Père Tolomas, pour calmer la colère de d'Alembert.

L'Académie se trouva encore entre l'enclume et le marteau dans la rivalité qui divisait J.-J. Rousseau et Voltaire. Le père d'*Emile* fréquenta beaucoup Lyon et ses académiciens, ce qui ne fut pas sans offusquer l'ombrageux châtelain de Ferney. A diverses reprises, l'Académie eut à intervenir ; notamment, lors de la souscription européenne ouverte pour élever une statue à Voltaire ; ce dernier lui écrivait pour qu'elle mit obstacle à la souscription de J.-J. Rousseau, se vengeant ainsi des haineuses attaques de son adversaire.

Si nous voulions suivre, page à page, l'histoire de l'Académie de Lyon, ce serait toute l'histoire de la littérature et un peu l'histoire politique du XVIII^e siècle que nous évoquerions. Les concours qu'elle instituait, la valeur de ses membres, la place qu'elle occupait dans la cité, en faisaient une société dont la renommée était européenne. Pas un Lyonnais de marque qui ne fût à en faire partie ; pas un personnage de distinction traversant Lyon, qui ne voulut être reçu par la célèbre compagnie.

L'Académie était, en outre, mêlée à tous les grands actes de la vie nationale ou municipale ; elle avait sa place dans les fêtes officielles ; elle était consultée dans les cas les plus divers ; elle était le ministère des réjouissances littéraires et artistiques de la Ville de Lyon.

La tourmente révolutionnaire l'emporta comme la plupart des grandes institutions de l'ancien régime. Mais, plus heureuse que beaucoup de ces institutions, parce que, répondant, sans doute, à un idéal qui survit aux révolutions, elle sortit de ses cendres quand les esprits eurent repris goût aux lettres et aux arts.

Le 24 messidor, an VIII de la République, l'Académie de Lyon réapparaissait sous le nom d'*Athénée*, qu'elle conserva jusqu'en 1814. Elle devint alors, par décision du roi, l'*Académie royale*. C'est à cette époque qu'elle fut dotée d'un règlement en 212 articles, d'une minutie et d'une prévoyance admirables, dont le sort fut sans doute, comme celui de tous les règlements, de tomber en désuétude. Aussi bien, le XIX^e siècle s'avancait, portant dans ses flancs tous les enfants de la Révolution. Les lettres et les arts, comme la science, comme tout, allaient subir l'action de ce siècle magique, qu'un brillant pamphlétaire appelle le « stupide XIX^e siècle », mais qui est l'un des points culminants de l'humanité.

L'Académie de Lyon a vécu avec son siècle, tantôt suivant, tantôt guidant, déchue de ses attaches officielles qu'elle ne regrette certainement pas, continuant à réunir dans « une juste « émulation ceux qui ont des dispositions pour les sciences, les « belles-lettres et les beaux-arts », ainsi qu'il est dit dans les Lettres patentes de 1724.

ACADEMIE DU GOURGUILLON. — Voir : *Clair-Tisseur*.

ACCARIAS (Louis-Jean-Baptiste). — Né à Lyon le 19 septembre 1809, mort le 21 mars 1878.

Accarias exerça avec quelque notoriété la profession d'avocat à Lyon, sous le second Empire. Son caractère lui valut d'être quelque peu molesté dans la petite presse lyonnaise.

C'est ainsi qu'on lit dans la *Marionnette* du 21 juillet 1867, à son sujet, les réflexions suivantes : « Ne plaide jamais ; très fort « au billard ; écrit des articles d'édilité ; excite le zèle des « cantonniers ; appelle « va-nu-pieds » tous les journalistes qui « n'écrivent pas au *Salut Public*. Très laid. »

Je ne sais pas si le tableau est exact ; mais combien vont être flattés nos confrères du *Salut* !

ACHARD. — Architecte lyonnais du XVIII^e siècle, dont on retrouve le nom dans nos archives municipales. En 1772, il fit de concert avec Soufflot, les plans de la reconstruction de l'*Académie à monter à cheval*. Ce projet n'eut pas de suite.

En 1780, Achard devint professeur d'architecture et de géométrie pratique à l'Ecole de dessin de Lyon.

Il a laissé un projet de quai avec promenade de plusieurs rangées d'arbres, à construire de la rue Sala au pont d'Ainay, en bordure de la Saône.

Je n'ai pas retrouvé la date de sa mort.

ACHARD. — Le D^r Félix Achard, né à Saint-Marcellin (Isère), le 7 juillet 1850, fut élève de la Faculté de Lyon.

Il fut tout d'abord médecin de l'établissement hydro-minéral de Saint-Alban (Loire); puis devint médecin-directeur de l'Institut hydrothérapique de Lyon, quai de Serin.

ACHARD (Louis). — Célèbre ténor, né à Lyon le 16 février 1831. Il fut élève de son père et débuta au Gymnase, puis au Palais-Royal.

Vers 1858, il chanta brillamment à Lyon. En 1862, il entra à l'Opéra-Comique; enfin, en 1870, il devint pensionnaire du Grand-Opéra, à Paris.

ACHARD-JAMES (Jean-Marie). — Né à Riverie, le 21 août 1780. Magistrat. Fit ses études de droit vers 1799-1802. Parmi ses maîtres figura Delandine.

Il fut un des fondateurs (quatorze) de la *Société littéraire* (1807). Achard-James fut procureur impérial dans le département du Simplon (Valais). Après la chute de Napoléon, il revint à Lyon, fut nommé conseiller à la Cour et, en 1831, président de chambre, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort (11 décembre 1848). Achard-James fut membre de l'Académie de Lyon (1821); administrateur de l'Antiquaille, administrateur du Mont-de-Piété (1836).

Il a laissé plusieurs *compte rendus* des travaux de l'Académie de Lyon; *Discours sur l'utilité des voyages*; *Voyage dans le Valais*; *Guide historique et pittoresque de Lyon à Chalon-sur-Saône*, etc., etc...

ACTIONNAIRES (rue des). — Ce nom donné à une rue du 1^{er} arrondissement, rappelle qu'une compagnie financière se constitua sous la Restauration, pour créer les rues du quartier Saint-Eucher.

Divers

Le n° 2 désigne un immeuble attribué aux Hospices par décret du 30 mai 1912, provenant de la Fabrique de Saint-Eucher.

En 1923, on comptait deux numéros d'immeubles dans cette rue.

ADAMOLI (rue). — Cette rue du 1^{er} arrondissement doit son nom à Pierre Adamoli, né à Lyon le 5 août 1707, mort en la même ville, le 5 juin 1769. Il était garde des ports, ponts et passages de Lyon.

Bibliophile distingué, il légua à notre Académie, par un acte de 1762, sa bibliothèque composée d'environ 6.000 ouvrages, qu'il avait mis trente-six ans à réunir ; il légua, en outre, un médaillier de 1.016 pièces, lequel disparut pendant la tourmente révolutionnaire.

Sa bibliothèque, reconstituée en grande partie après la Révolution, a formé le premier fonds de celle dite du Palais des Arts.

Adamoli — il ne faut pas oublier cette préoccupation — avait mis comme condition à sa donation que le public pourrait consulter gratuitement les collections qu'il offrait à l'Académie de Lyon.

Ses libéralités ne se bornèrent point à ce don, déjà considérable : il créa divers prix pour une somme de huit cents livres.

Adamoli s'est beaucoup occupé des antiquités lyonnaises ; ses recherches portèrent notamment sur le palais impérial des Césars qui, selon lui, occupait tout le plateau de Fourvière.

En 1766, il publia trois lettres à M. le Marquis de Migieu, à propos d'une jambe de cheval, en bronze, découverte dans la Saône, le 5 février 1766, fragment d'un antique monument.

Cette jambe a une histoire : Depuis des siècles, les nautoniers de la Saône connaissaient, dans la rivière, près du confluent (situé alors à Ainay), un corps étranger qui leur servait, dit-on, à amarrer leurs barques. On l'appelait le *Tupin de fer* ou le *Crochet du Diable*. Un jour, le câble d'une flottille vint s'accrocher au dit « Tupin » ; les efforts des chevaux le détachèrent en partie. Le 5 février 1766, la Saône étant basse et gelée, le sieur Barthélemy Laurent aperçut, au-dessus de la glace, quelque chose de semblable à un sabot de cheval ; aidé de son ami Louis l'Etoile, il arracha une jambe de cheval en bronze

On tenta de retrouver le reste de la statue ; mais on fit vainement jouer les pompes. Ce qui faisait dire à M. de Pusignan : « Je croyais voir César, je n'ai vu que Pompée. »

Les controverses à propos de cette découverte se multiplièrent et firent, en notre ville, autant de bruit qu'en font de nos jours les recherches de Glozel. On s'attaqua vivement de part et d'autre. Il nous en reste la pièce suivante, due à la plume d'Adamoli ; mais qui ne donne pas une très haute idée de ses aptitudes poétiques :

EPIGRAMME

à un faquin de librairie, très plat et mauvais plaisant, qui a parodié mes lettres écrites à M. Demigieu, sur une découverte faite à Lyon d'une figure équestre des Romains.

Qu'un auteur impartial et sage
Critique en savant mon ouvrage,
Relève mes fautes, certes, n'en suis aigri ;
Mais qu'un avorton de larcin nourri
Dans le dédale de la librairie,
Ce tripot infâme de charlatanerie,
Libelle en main fasse l'homme d'esprit,
Vante à des sots qu'il a séduits
Un gargantua mis dans sa satire,
Jument, poulain et du géant tout le délire.
Armé du grand bourdon de Saint-Martin ;
Or qu'il sache donc ce faquin,
Pour mieux apprêter à rire,
Qu'un plus gros bourdon dans ma main
Le guérira du mal d'écrire.

Divers

Parmi les Lyonnais de quelque renom habitait au n° 1 de cette rue, vers 1832, le dessinateur Jean-Joseph Tavernier.

En 1923, on comptait cinq numéros d'immeubles, rue Adamoli.

ADAMORIS (Nicolas). — Riche bourgeois lyonnais dont l'arrestation, en 1269, amena la guerre entre les bourgeois et l'église de Lyon. Les chanoines de Saint-Jean firent procéder de nuit et par la violence, à l'arrestation d'Adamoris, rompant ainsi le pacte consenti en 1208 par l'archevêché et le chapitre. La ville entière se souleva, appela des auxiliaires qui, sous le commandement du seigneur de La Tour du Pin, obligèrent les

chanoines à se réfugier dans le cloître de Saint-Just. La lutte, cruellement conduite de part et d'autre, se termina en 1271 par la remise des clefs des diverses portes de la ville aux bourgeois de Lyon.

ADELAÏDE-PERRIN (rue). — Cette rue du II^e arrondissement portait autrefois le nom de rue du *Puits d'Ainay*; elle avait été ouverte en 1792-1793 sur l'emplacement d'un cimetière (n^{os} 9, 11 et 13 actuels). Ce nom provenait d'un puits, remplacé plus tard par une pompe, adossé à l'Hospice des Jeunes Filles incurables.

Les n^{os} 1 à 7 de la rue actuelle sont construits sur le terrain qu'occupait autrefois le corps de bâtiment habité par les chanoines d'Ainay.

C'est en 1855 que la rue prit le nom d'Adélaïde Perrin, bienfaitrice de la ville (sœur de l'imprimeur Louis Perrin), qui fonda, en 1819, l'Hospice des Jeunes Filles incurables. Cet établissement devait accueillir gratuitement les jeunes filles dans cette situation, nées dans la ville ou dans le département.

Ses débuts furent des plus modestes; installé d'abord rue Saint-Georges, puis rue Vaubecour, l'Hospice fut enfin transféré rue du Puits-d'Ainay, dans l'immeuble Catelin, acheté pour cette destination. En 1852, Monseigneur de Bonald, archevêque de Lyon, posa la première pierre de l'Hospice qui, bientôt, put recevoir deux cents pensionnaires. L'architecte fut Anthelme Benoît.

Adélaïde Perrin, la fondatrice et l'animatrice de cette œuvre, naquit à Lyon en 1789 et mourut dans notre ville le 15 mars 1838.

Divers

Les maisons actuelles furent édifiées de 1861 à 1863.

Le n^o 9 s'élève sur une partie de l'ancien cimetière et sur une portion de l'emplacement qu'occupait l'ancienne *chapelle de Saint-Pierre*, démolie en 1793, et dont on faisait remonter la fondation au IX^e siècle.

Le n^o 15 est bâti sur l'emplacement des dépendances de l'ancienne école d'équitation.

Vers 1835, à l'époque où ce quartier n'était pas encore transformé, s'ouvrait, rue Puits-d'Ainay, une raffinerie de sucre tenue par un sieur Morel.

En 1923, on comptait quinze numéros d'immeubles rue Adélaïde-Perrin.

ADELSVAR ou **ADELSWAR** (Gustave). — Peintre né à Lyon en 1843 et mort en novembre 1895.

Il fut élève de Bonnat, exposa à Paris et dans la patrie d'origine de sa famille, en Suède.

ADMINISTRATION LYONNAISE. — Il me paraît intéressant de rappeler les noms des chefs de l'administration depuis 1789 jusqu'à l'établissement de l'Empire (1804). La suite se trouve aisément dans les *Annuaire*s publiés.

1789. — *Gouverneur* des provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais : le duc de Villeroi.

Intendant : Antoine-Jean Terray.

Prévot des marchands : Louis Tolozan de Montfort.

Echevins : Jacques Imbart-Colomès, Joseph Steimann, Marie-Antoine Bertholon, Jean-Marie Degraix.

1790. — *Président* du district de Lyon : Jean-François Vitet.

Maire : Fleury-Zacharie-Simon Palerme de Savy, puis Louis Vitet.

1791. — *Président* de l'administration départementale : J.-F. Vitet.

Maire : Louis Vitet.

1792. — *Président* de l'administration départementale : Aimé Janson.

Maire : Louis Vitet (remplacé le 5 décembre par Antoine Nivière-Chol).

1793 : *Président* de l'administration départementale : Grandchamp.

Président du Conseil général du district de Lyon : Claude Angelot.

Maire : Nivière-Chol (remplacé le 1^{er} avril par Antoine-Marie Bertrand). Au 1^{er} juin, Coindre est maire provisoire, et au 10 octobre Bertrand est réintégré dans ses fonctions.

1794. — *Président* du département : Pelletier (remplacé après le 9 thermidor par Coulaud).

Maire : Bertrand (destitué et remplacé le 28 août par Salomon qui était alors maire de Montélimar).

1795 et 1796. — *Président* du département : Coulaud.

Maire : Salomon.

1797 et 1798. — *Président* du département: Deyrieu.
Trois administrations municipales:

Nord: Bossu, cadet, président;
Midi: Pierre Mauteville, président;
Ouest: Berthelet, président.

1799. — Administration centrale composée de sept membres
avec un président: Claude de Chavanne.

1800. — *Préfet*: Raymond de Verninac.

Maire du Nord: Parent;

Maire du Midi: Sain-Rousset;

Maire de l'Ouest: Bernard-Charpieux.

Commissaire général de police: François Noël, puis Urbain
Jaume.

1801. — *Préfet*: Najac.

Les mêmes maires qu'en 1800.

Commissaire général de police: Dubois (jusqu'en 1809).

1802 à 1804. — *Préfet*: Jean-Xavier Bureau de Puzy.

Les mêmes maires que précédemment.

ADMIRAL (Charles). — Architecte né à Nevers le 10 avril
1747. Installé à Lyon, il fut nommé, en 1769, professeur de
géométrie à l'Ecole de dessin de Lyon.

L'Académie de Lyon, dont il fit partie, conserve de lui, dans
ses archives, divers mémoires sur les mathématiques.

ADRETS (baron des). — S'empare de la ville, en 1562, alors
qu'il était à la tête des protestants, et fit mutiler les statues de
la façade de l'église Saint-Jean.

Des nécessités stratégiques lui firent ouvrir le chemin Neuf.

ADRIAN (Marie). — Tailleuse, à l'âge de seize ans, habillée
en homme, elle tint, au siège de Lyon, en 1793, l'emploi de
canonnier.

Arrêtée après le siège, elle fut condamnée à mort. On raconte
qu'un de ses juges lui demanda: « Comment as-tu pu braver le
feu et tirer contre ta patrie? » A quoi elle répondit: « C'était pour
la défendre et la sauver de l'oppression. »

Elle fut fusillée le 24 décembre 1793.

ADVINENT (Louis-Etienne). — Peintre et graveur né à Lyon où il fut baptisé à l'église Saint-Pierre, le 12 juillet 1767. Il mourut à Marseille en 1831.

Il était le gendre de Jacques Gamelin, peintre, directeur de l'Académie de Montpellier.

Advinent a peint des natures mortes et des miniatures. Il a gravé une douzaine d'eaux-fortes.

AFRICAIN (Saint). — Evêque de Lyon (d'après Morel de Voleine), mort vers 490 à Rodez où il s'était rendu pour combattre les Ariens. Son corps, soustrait à la fureur des hérétiques aurait été inhumé dans le bourg du Rouergue qui lui devrait son nom : Saint-Affrique.

AGASSIS (Joseph-Marius). — Dessinateur, né à Lyon le 30 janvier 1811, mort en juin 1889.

Agassis fut élève de Trimolet, d'Appian et de Louis Guy. Il a exposé à Paris et à Lyon. On lui doit les portraits de nombreux artistes lyonnais.

Il fut clerc de notaire, car, en ces temps héroïques l'art ne nourrissait pas son homme !

Parmi ses œuvres, il faut citer : *Les bords de la Brévenne* (fusain, 1874) ; *Un saut de l'Yzeron* (fusain, 1879) ; les portraits d'Allemand, Chainé, Rey, Guindrand, Bonirotte, Duclaux, Saint-Jean, Stella, Jamot, Leymarie, Dupré, Flacheron, Dubuisson, Hippolyte Flandrin, Chabannes, Thérriat, Pontius Cinier, etc...

AGERIC. — Fut évêque d'Embrun, mais il joua un rôle important au concile réuni à Lyon, en 829, par ordre de Louis le Pieux, pour examiner ce qu'il y avait à réformer dans les princes, dans le peuple et dans le clergé.

AGOBARD (Saint). — Né en Espagne, en 779, d'une famille gauloise ; il étudia aux écoles de l'Eglise de Lyon, sous Leidrade. Il devint l'auxiliaire de ce dernier et lui succéda. Il tint, jusqu'en 840, le siège de primat des Gaules.

Sa mémoire fut demeurée illustre s'il n'eut pris une part active aux manœuvres de Lothaire contre son père l'empereur Louis le Débonnaire.

Il écrivit contre les duels, contre Félix d'Urgel. Ses œuvres furent éditées en 1606, par Papyre Masson.

Dans un *Traité contre la grêle*, Agobard rapporte des anecdotes destinées à combattre « les vaines séductions et les altérations du bon sens ». On les trouve dans les *Tablettes chronologiques* de A. Péricaud, année 1661.

AGOULT (d'). — François de Montauban d'Agoult, comte de Sault, devenu calviniste, fut tué à la bataille de Saint-Denis, alors qu'il combattait dans la cavalerie du prince de Condé.

Au temps où il était catholique, François d'Agoult fut gouverneur du Lyonnais, Forez et Beaujolais pour le roi Charles IX.

AGRIPPA. — Gendre d'Auguste, envoyé en Gaule dix-sept ans avant J.-Christ pour réprimer les courses des Germains. Il établit sa résidence à Lyon. C'est lui qui fit ouvrir trois des quatre grandes voies partant de Lugdunum : celle d'Aquitaine, celle du Rhône et celle de l'Amiénois (qui aboutissait à Boulogne sur la Manche).

AGUESSEAU (place et rue d'). — Ces voies publiques du VII^e arrondissement sont ainsi appelées du nom de Henri-François d'Aguesseau, né à Limoges, avocat au Parlement de Paris, puis chancelier de France (1668-1751). Il a laissé d'importants ouvrages de droit.

D'Aguesseau n'appartenant pas à l'histoire lyonnaise, il n'y a pas de place ici pour une biographie de ce personnage. Mais comme il est convenu que j'écris histoires et anecdotes, je vais transcrire les suivantes qui peignent d'ailleurs le personnage :

— Le nonce Quirini étant allé visiter à Fresne le chancelier d'Aguesseau, dit : « C'est ici que se forgent les armes contre la « Cour de Rome. — Non ! répondit le chancelier, on y forge « simplement des boucliers. »

— Une mère demandait un jour à Fontenelle de lui indiquer un précepteur pour son fils, mais elle le voulait savant, érudit en toutes manières, antiquaire, physicien, métaphysicien, enfin qu'il sût tout et encore quelque chose au-delà. Après avoir un peu rêvé, Fontenelle répondit : « Madame, plus j'y songe et plus il me semble qu'il n'y a que M. le Chancelier d'Aguesseau qui soit capable d'être le précepteur de Monsieur votre Fils. » (Sainte-Beuve).

— Dans le principe, l'Encyclopédie avait été projetée par les libraires. « Le chancelier eut connaissance de ce projet; non seulement il l'agréa, mais il le corrigea, le réforma, et choisit M. Diderot pour être le principal éditeur. Ce choix est piquant de la part du pieux et timoré d'Aguesseau! » (Sainte-Beuve).

— D'Aguesseau n'accorda à l'abbé Prévost la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cleveland*, que sous la condition que Cleveland se ferait catholique au dernier volume.

— A un ami qui faisait de la métaphysique à la veille du mariage, d'Aguesseau écrivit: « Vous êtes peut-être le premier « homme qui, à la veille de se marier, n'ait été occupé que de la « spiritualité de l'âme. »

— Le chirurgien La Peyronie demandait un jour, devant d'Aguesseau, qu'on élevât un mur infranchissable entre la chirurgie et la médecine, le chancelier de dire: « Mais, de quel côté du mur mettra-t-on les malades ? »

— Le chancelier n'ayant pu obtenir de sa femme de faire servir le dîner au moment précis où il sortait du Palais, avait pris l'habitude d'arriver à l'heure sonnante dans la salle à manger. Il s'y promenait de long en large; des livres, des papiers et des écritaires étaient placés sur deux consoles à chaque extrémité de la salle. En attendant le dîner, qui était ordinairement en retard d'un quart d'heure, le chancelier travaillait à un important livre de droit, dont il ne s'occupait jamais qu'à ce seul instant de la journée; au bout de quinze ans et six mois l'ouvrage fut terminé.

Divers

Nota. — A l'heure où ces notes paraissent, il n'est peut-être pas inutile de dire que Fresne dont il est question plus haut, était le château personnel de d'Aguesseau et non le palais collectif pour citoyens de haute volée qui se sont trompés sur la valeur respective du « tien » et du « mien ».

En 1923, on comptait trente-deux numéros d'immeubles dans la rue d'Aguesseau.

AGUETTANT (Louis). — Professeur à la Faculté catholique des Lettres, agrégé, mort à Lyon en mars 1931, à l'âge de 59 ans. Je ne puis mieux le faire connaître qu'en transcrivant ici l'article que lui a consacré Henry Fello, dans le *Salut Public* du 20 mars 1931.

Comme je ne suis interdit de parler des vivants, je ne puis

dire tout le bien que je pense de Henry Fellot ; mais l'article qu'on va lire, s'il dépeint bien Louis Aguetant, fera aussi connaître les belles qualités de son auteur :

« Avec la disparition si prématurée et si imprévue de Louis Aguetant, une des plus chaudes lumières artistiques et intellectuelles de notre ville s'est éteinte, ainsi que, pour les nombreux amis de ce magnifique exemplaire d'humanité, un foyer radieux d'enthousiasme communicatif et de lyrisme débordant.

« ...Comme on se réchauffait, au contact et sous l'influence de cette admirable générosité de cœur, de cette universelle compréhension de la beauté qui se manifestaient chez le parfait musicien si raffiné, si profond et si érudit à la fois qu'était Louis Aguetant, par des exécutions singulièrement intelligentes et sensibles des chefs-d'œuvre de ces maîtres que, par-dessus tous les autres, il aimait tant, Mozart, Chopin, Schumann, Fauré.

« Car on peut bien le dire, maintenant qu'il n'est plus et que sa rare modestie n'en saurait, hélas ! plus souffrir, cet *amateur* fut un très grand artiste, d'une supériorité intellectuelle, d'une culture générale surprenantes, qui lui ouvraient, comme à l'honnête homme du XVII^e siècle, des clartés sur toutes choses.

« C'est que, dans *amateur*, nous avons trop de tendance à l'oublier, il y a *aimer*, et que trop nombreux sont les professionnels et ce que j'appellerais volontiers les *mécaniciens* de la musique qui, secs, égoïstes et orgueilleux, se servent de leur art pour leur vanité personnelle, au lieu de le servir, comme un prêtre doit accomplir son sacerdoce, ne seraient pas dignes d'être des amateurs de la lignée et de la race d'un Louis Aguetant.

« Race, distinction d'esprit et de manières, courtoisie invraisemblable en nos mœurs d'après-guerre, toutes ces vertus alliées à un talent d'exécution pianistique hors ligne... Louis Aguetant les a possédées, mais sans en faire parade.

« ...Et voici que par une coïncidence singulière et que l'on me permettra de trouver particulièrement émouvante, c'est précisément au lendemain d'une soirée consacrée à son illustre père par M. Philippe Fauré, que nous avons conduit à sa dernière demeure celui à qui nous devons les lignes les plus compréhensives peut-être que l'art ait écrites sur le chantre de la *Bonne Chanson*, des *Berceaux*, du *Secret* et des *Nocturnes*. Or, au programme de ce concert figurait cette page surnaturelle, d'un mysticisme angélique et tendre l'*In Paradisum* du *Requiem* de Fauré ; et il me semblait, en entendant cette pure mélodie

« s'envoler des lèvres des chanteuses qui l'interprétaient avec
« une touchante ferveur, que Louis Aguetant était près de nous,
« qu'il nous souriait et qu'il remerciait celles qui lui ouvraient
« ainsi, dans une harmonie suave, les portes de ce Paradis, si
« divinement évoqué par le génie du musicien que, sur terre, il
« avait tant aimé. »

AGUETTANT (Sébastien). — Architecte, né à Oullins (Rhône) en septembre 1789, mort à Lyon en juillet 1857.

Il fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts.

En 1840, il devint agent voyer de la ville. Pendant quelques années, Aguetant fut répétiteur de dessin à l'Ecole de la Martinière.

La Société d'Architecture a conservé de lui un dessin d'une maison rue *Petit David* et d'une porte d'allée avec fronton, 10, rue *Palais-Grillet*.

AIGRE (faire aigre). — Expression lyonnaise par laquelle on désigne l'action de soulever ou disjoindre des corps avec un levier.

AIGREBOUSCHE (Gérardin). — Vécut à Lyon au xv^e siècle (voir les travaux de Natalis Rondot) où il exerça la profession de dorier.

En 1415, il était tailleur de la Monnaie de Lyon.

AIGUEPERSE (Antoine-Jean-Baptiste d'). — Né à Lyon le 5 novembre 1787, mort le 10 mars 1864, d'Aigueperse appartenait à une famille du Beaujolais anoblie par l'échevinage.

Ses études de droit terminées, il fut clerc d'avoué, puis greffier du Tribunal de Commerce.

Ses connaissances historiques, épigraphiques, archéologiques et littéraires étaient fort étendues.

C'est à lui qu'on doit de connaître l'emplacement de *Luna*, ville disparue, entre Mâcon et Villefranche.

En 1855, il fut reçu membre de l'Académie de Lyon. Marc-Antoine Péricaud écrit à son sujet: « Admis en 1839 à la Société littéraire, il en anima les séances par de nombreuses lectures sur des sujets variés. Il parlait tour à tour des guerres, des routes et des camps de Jules César, dans les Gaules; des

mœurs et des villes fortes des Gaulois ; des œuvres d'Homère ; des manuscrits conservés à Naples ; de la décadence des Arts et des Sciences sous les empereurs romains ; des subsides en France pendant le XII^e siècle ; des faits passés sous le Consulat et l'Empire français ; de ses voyages en Italie, en Angleterre et en France ; enfin des archives des rois de Navarre et du berceau d'Henri IV. »

AILLOUD (Clotilde). — Artiste lyonnaise morte en notre ville le 27 janvier 1887.

Elle fut, pendant de longues années, directrice du cours municipal de dessin pour dames. Elle a exposé à Lyon, dès 1848, des *Portraits*, des *Intérieurs*, des *Sujets religieux*. Elle a laissé également quelques pastels.

Mais ce qui a sauvé son nom de l'oubli, c'est surtout la qualité de son enseignement.

AIMAR (ou **AYMAR**) de Roussillon en Dauphiné. — Fils d'Arthaud IV, originaire de Vienne, Aimar fut d'abord religieux de Cluny, puis élu archevêque de Lyon au Concile de 1274 présidé par Grégoire X.

Il fonda à Lyon l'hôpital de Saint-Antoine pour les malades atteints de rétrécissement des nerfs, d'où le nom *Hôpital de la Contracterie*.

Il mourut le 7 octobre 1282.

AIMERIC. — Archidiacre de Paris, Aimeric fut élu, en 1236, archevêque de Lyon.

C'est sous son épiscopat que le pape Innocent IV (qui avait été chanoine de Saint-Jean) vint à Lyon chercher un refuge contre les entreprises de l'empereur Frédéric II. Il y tint un concile dans la primatiale, concile qui s'ouvrit le 28 juin 1245, et dans lequel on excommunia Frédéric II Barberousse.

C'est à cette époque qu'Aimeric résigna ses fonctions et se retira dans l'abbaye de Grandmont, où il mourut en 1257.

AIME-VINGTRINIER (rue). — Par décision du Conseil municipal, en date du 30 août 1922, la *rue Pelletier* a pris le nom d'Aimé-Vingtrinier, écrivain lyonnais, ancien conservateur de la Bibliothèque de la Ville, mort à Lyon, en 1903.

AINAY (II^e arrondissement). — Le nom d'Ainay, donné à la place, à la rue de l'Abbaye, au pont sur la Saône et au quartier de Lyon où ils sont situés, paraît venir d'un mot très altéré du latin, *athanatum* ou *athanacum*, par lequel on désignait, au Moyen-Age, cette portion du territoire lyonnais.

On a discuté longuement — et âprement — sur les origines de cette dénomination :

Quelques auteurs supposent que des Grecs, exilés de leur patrie, vinrent, dans des temps fort reculés, s'établir au confluent des deux rivières (car c'est au sud et près d'Ainay que le Rhône et la Saône faisaient autrefois leur jonction), et y fondèrent une *Académie*. Pour ceux-là, le mot grec *Athenaion*, athénée, est l'ancêtre d'*Athanatum* ou d'*Athanacum*.

Dans *Tristan le Voyageur ou la France au XIV^e siècle*, de de Marchangy (1826), on lit : « La rue d'Ainay eut un charme secret « pour ces premières colonies qui venaient de loin s'établir sur ce « beau rivage. Les Grecs y fondèrent une école de sagesse d'où il « sortit bien des fous ; cette école de sophistes s'appelait *Athénée* ; « et ce doux souvenir de la patrie, confié au ciel des Gaules, dura « jusqu'aux temps où les Romains, attirés au même lieu par les « mêmes penchants, bâtirent sur les ruines de l'école de la sagesse, « ce cirque d'éloquence forcée, où les orateurs qui ne pouvaient « obtenir le prix, étaient jetés dans les flots de la rivière. Et, « comme je m'étonnais qu'il eut existé une pareille institution, « on me répondit qu'elle avait été fondée par Caligula. Alors, je « n'eus plus rien à dire. »

Il est d'autres auteurs qui font dériver le nom d'Ainay de *Athanatos*, immortel, et pensent que cette dénomination rappelle les martyrs qui furent immolés et ensevelis en cet endroit, et qui trouvèrent dans la mort « une glorieuse immortalité ».

D'autres encore ont pensé que le nom d'Ainay (qu'on trouve si souvent écrit *Enay* ou *Esnay* dans les anciens textes) vient du grec *naos*, temple, d'où *es naos*, vers le temple. Et cette étymologie donne satisfaction aux historiens qui ont situé Ainay sur l'emplacement du temple d'Auguste et de Rome. Paradin, dans son *Histoire de Lyon*, écrit : « C'est en ce lieu que se faisoit cette « assemblée d'orateurs et de rhétoriciens, devant l'autel « magnifique dédié à Auguste, au temple nommé *Athencum*, pour « raison de *Athena*, qui signifie, en grec, Minerve, déesse de « savoir et de science. »

— Tandis que nous rappelons ces assemblées d'orateurs, il est curieux de retrouver à Lyon (et qu'on excuse cette parenthèse) les combats littéraires, après dix-huit siècles écoulés, malgré la différence des mœurs : en 1845, un improvisateur dont le nom a

sombré, porta un solennel défi à M. Eugène de Pradel, qui l'accepta. Ce tournoi eut lieu dans la salle du Cercle musical, en présence d'un fort nombreux public, sous la présidence de Reyre, alors premier adjoint au maire. Un certain nombre de notabilités lyonnaises constituaient le jury. Toute l'assemblée suivit avec un vif intérêt les phases de la lutte. Eugène de Pradel l'emporta sur son provocateur et se vit adjuger — au titre de récompense — toute la recette. Quant au vaincu, traité avec courtoisie, il se retira sans avoir été soumis à l'alternative d'effacer avec sa langue des vers qui n'avaient point été écrits, ou d'être précipité dans la Saône. C'était un progrès ! (voir Monfalcon, *Histoire de Lyon*).

Mais revenons à Ainay. J'ai signalé déjà un certain nombre d'hypothèses relativement à l'origine de ce vocable. Ce ne sont pas les seules.

Dans l'*Almanach de Lyon* pour 1755, l'auteur des *Cryptes, églises, chapelles de la ville et de ses faubourgs*, en présente une que je n'ai rencontrée nulle autre part : « C'est, dit-il, la célèbre « abbaye des deux rivières de Lyon, en latin *amnis et amnis* et, « par abréviation gauloise : *ais n'ais*, d'où Aisnay ou Ainai. »

Par la situation au confluent, *esnao*, je nage, pourrait expliquer Ainay. (Cf Vachez.)

D'après Péan, la rivière d'Ain et Ainay tireraient leur nom de la même racine *Anthàn*, qui se dit des cours d'eau et des localités baignées par les eaux, d'où *Anthànacus*, Ainay.

D'après Steyert, ce pourrait être un notable gallo-romain, *Athanac*, qui aurait donné son nom à Ainay. L'abbé Devaux adopte la même manière de voir, mais appelle son gallo-romain *Athanas*.

AINAY (abbaye d'). — On prétend qu'elle doit ses commencements à Saint-Badoul ou Badulph, qui, au début du IV^e siècle, vint s'établir au confluent, près d'une crypte dédiée à Saint-Pothin et aux martyrs de Lyon. Brunehaut l'aurait favorisée de ses bienfaits, mais n'en serait pas — ainsi qu'on l'a écrit — la fondatrice.

Au VIII^e siècle, les Sarrasins détruisirent entièrement le monastère ; et ce n'est qu'au X^e siècle, grâce aux libéralités d'Amblard, 53^e archevêque de Lyon (selon Gallia Christiana), que l'abbaye sortit de ses ruines.

Au XII^e siècle, elle était complètement réédifiée.

Cette abbaye fut d'abord régulière, depuis Saint-Badulph son premier abbé, jusqu'à Théodore du Terrail (oncle de Bayart),

qui décéda en 1505. Elle fut mise ensuite en commende, avec Philippe Naturel.

Parmi les abbés commendataires, il convient de rappeler : Antoine de Talaru ; le cardinal François de Tournon, archevêque de Lyon ; Guillaume Fouquet ; Camille de Neuville, archevêque de Lyon ; etc...

L'abbaye fut sécularisée en 1685. Parmi les abbés séculiers, je citerai : François-Henry d'Haussonville de Vaubecour, évêque de Montauban ; Henri Oswald de la Tour d'Auvergne ; Lazare-Victor de Jarente, le dernier abbé.

La Révolution fit disparaître l'abbaye. Tout le quartier, en dehors du cloître, ne renfermait que quelques maisons ou granges, et le territoire était divisé en tènements possédés par de riches familles lyonnaises.

AINAY (église d'). — Saint-Badulph fit ériger l'église sur une ancienne chapelle dédiée à Sainte Blandine.

Vers 450, elle fut restaurée et placée sous le vocable de Saint-Martin, par Saint Salone, évêque de Gênes, né à Lyon. Détruite au v^e siècle par les Vandales, Saint Anselme, abbé, la fit reconstruire dans l'abbaye et la dédia à Saint Pierre.

Les Lombards, sous le règne de Gontran, roi de Bourgogne, détruisirent ce nouveau temple. Vers 612, Brunchaut, femme de Sigebert, roi d'Austrasie, rétablit l'église, en même temps qu'elle fit restaurer l'abbaye.

Détruite par les Sarrasins au temps de Charles-Martel, l'église Saint-Pierre d'Ainay fut relevée en 839, sous Aurélien, abbé.

Quant à l'église de Saint-Martin d'Ainay, située hors du cloître, elle resta en ruines pendant près de cinq cents ans, jusqu'en 954, époque à laquelle Amblard, archevêque de Lyon, entreprit sa reconstruction.

La mort de ce chef de l'église de Lyon retarda l'exécution de ce travail, qui ne fut achevé qu'en 1070, par Josserand, 60^e archevêque et abbé d'Ainay.

L'église fut consacrée, le 27 janvier 1106, par le pape Pascal II, qui y célébra la messe et bénit le maître-autel ; en mémoire de quoi le chapitre fit paver le sanctuaire d'une mosaïque sur laquelle on voyait l'effigie du pape, tenant entre ses mains le dessin de la nouvelle église, avec, au bas, cette inscription :

« Hunc ædem sacram Paschalis papa dicavit. »

Les quatre piliers de granit qui soutiennent le dôme sont —

on le sait — les deux colonnes, coupées par moitié, qui se dressaient de chaque côté de l'autel du temple d'Auguste et de Rome.

Le chapitre comptait un abbé doyen et dix-neuf chanoines ayant au moins deux degrés de noblesse du côté paternel. Le dernier doyen fut Louis Charrier de la Roche, mort évêque de Versailles, au commencement du XIX^e siècle.

Dévastée sous la Révolution, où elle servit de salpêtrerie, l'église fut restaurée par les soins du curé de la paroisse, Régnier, aidé des libéralités de plusieurs paroissiens, notamment de M^{lle} de la Balmondière (commencement du XIX^e siècle).

Iconographie. — Parmi les artistes qui se sont inspirés d'Ainay, ou ont travaillé à la décoration de l'église, il convient de rappeler : Sarsay Louis, dessinateur (1802-1887), qui a fait une *Vue de l'église d'Ainay*.

Pillart Jean-Louis, graveur en médailles et en taille douce, qui a laissé *Façade de l'église d'Ainay* (1830).

Fleury-Richard, le peintre lyonnais, a placé la scène d'une de ses meilleures toiles : *Les Templiers*, dans la sacristie d'Ainay.

Fabisch Joseph-Hugues, sculpteur (1812-1886), a fait, en 1860, pour l'église d'Ainay : chaire et appui de communion ; Saint Martin ; Sainte Clotilde ; Saint Louis ; Saint Joseph (pour la chapelle Saint-Martin) ; Saint Jean ; la Vierge (pour le presbytère) ; médaillons d'anciens bénédictins sur la façade du presbytère ; fronton sur le portail de l'église ; bas-relief sur la porte du jardin de l'église. En 1866, il fit encore chaire à prêcher et bas-relief ; en 1881, statue de Saint Joseph ; en 1883, fonts baptismaux avec bas-relief.

AINAY (pont d'). — Il semble qu'il y ait eu un premier passage, plus ou moins facile, au XVI^e siècle ; car on trouve un Richard, forgeron, qui participe, en 1545, aux travaux d'un pont à Ainay.

Mais le premier véritable pont qui relia le quartier Saint-Georges à celui d'Ainay fut un pont de bois appelé *pont de Sainte-Claire* ou *pont Saint-Georges*.

Construit de 1744 à 1748, les travaux en furent dirigés par l'architecte Antoine de Gérando. Ce pont fut détruit en 1793. Le *pont d'Ainay* ou *de l'Arsenal*, aux piles de pierre et tablier de bois, fut construit de 1811 à 1820 par l'ingénieur Latombe, avec les fonds des Hospices, qui se firent accorder un droit de péage. Ce droit fut racheté par la Ville en 1865.

Démoli en 1895, ce pont fut remplacé par celui que nous connaissons actuellement.

Jean-Louis Pillart a gravé une *Vue du pont d'Ainay*, dessinée par H. Saint-Didier.

Personnalités ayant habité le quartier d'Ainay

Au n° 1 de la place, habitait, vers 1835, Jérôme Morin, juge de paix, historiographe lyonnais. Il fut candidat aux élections de 1848, et voici ce que disait de lui un journal républicain : « Morin, juge de paix, fut, sous la Restauration, comme rédacteur en chef du *Précurseur*, le héros du libéralisme ; depuis 1830, après avoir sollicité et obtenu une place du pouvoir, il est resté « licencié » (sic) ; en tous cas, ses opinions ne sont pas « républicaines, car il fulminait contre les républicains. »

Souvenirs d'autan

1502. — C'est en l'église d'Ainay que se célébra le mariage de Henri de Nassau avec Françoise de Savoie.

1503. — Philippe le Beau, fils de l'empereur Maximilien et père de Charles-Quint, vint à Lyon traiter avec Louis XII de la paix entre la France et l'Espagne ; il logea à l'abbaye d'Ainay. « L'archiduc (dit une vieille relation) prit gîte en l'abbaye d'Ainay, lieu très beau en belles prairies, entre les rivières de Ronne et Sonne qui, là, se joignent ensemble. »

1542. — Le cardinal Nicolas de Gaddi, florentin, abbé d'Ainay, reçoit le roi en son abbaye.

Lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon, en 1527, Nicolas de Gaddi se retira en France, auprès de François I^{er} qui lui donna plusieurs bénéfices, notamment Ainay. Il se conduisit assez mal à Lyon ; c'est du moins ce que l'on peut déduire d'une séance du Consulat (23 juin 1547) au cours de laquelle on déclara : « Que l'on avoit discontinué depuis cinq ans en ça, le service divin « dans son abbaye, parce qu'il en avoit chassé les moines et les « officiers... qu'il avoit supprimé les aumônes fondées par les « feus abbés et officiers... qu'il avoit fait lever par ses commis et « députés tout le revenu de l'abbaye, et l'avoit fait transporter « hors du royaume..., etc... »

Il y eut procès devant le roi et son conseil pour obliger ce singulier abbé à rentrer dans le devoir de sa charge. Nicolas de Gaddi dut se retirer et retourna à Florence... sans rendre l'argent, où il mourut en 1552 ou 1553.

1548. — Henri II vint loger à l'abbaye où l'attendait la reine Catherine de Médicis et la Cour. On se rendit en gondole au faubourg de Vaise. Henri II dina au *Logis du Mouton*, dans une loge qu'on lui avait préparée. C'est de là qu'il partit le lendemain 23 septembre, pour faire son entrée officielle dans Lyon.

1577. — Ordre au voyer de faire dresser des baraques au *broteau d'Ainay*, pour y loger les pestiférés.

1579. — Le 29 septembre, la reine-mère Catherine de Médicis, venant du côté de Grenoble, arrive à Lyon et va loger à Ainay. Elle était accompagnée du cardinal de Bourbon et de la princesse douairière de Condé. Les échevins lui adressèrent plusieurs requêtes, notamment « qu'il soit refusé un prêche à ceux de la « religion prétendue réformée; que la citadelle soit démolie. »

1632 et 1639. — Séjours de Louis XIII à Ainay.

1642. — Séjour à Ainay de Louis XIII et de Richelieu (voir rue de Thou).

1658. — Séjour à Ainay de la reine Anne d'Autriche.

1692 (août). — Inondations extraordinaires: le Rhône détruit les *hortologes et broteaux d'Ainay*.

1728. — Abénévis imposé au Consulat par l'abbé d'Ainay d'une partie du parc et enclos de ladite abbaye, pour servir au prolongement de la rue de l'Arsenal (rue Vaubecour) jusqu'aux remparts (d'Ainay).

1745 (14 mai). — Bénédiction, à Ainay, des drapeaux du régiment de Lyonnais.

1792. — C'est dans la salle du chapitre d'Ainay que se réunissaient les membres de la première division de la section révolutionnaire *Louis le Grand*, qui porta, par la suite, les noms de *Fédération*, puis de *Sabne*.

ALAMAINYE. — Fondeur de cloches qui vivait à Lyon au xvi^e siècle.

En 1566, il fut chargé de la refonte de la cloche dite *la Madeleine*, pour les chanoines de Saint-Lazare d'Autun.

ALBANEL (Jean). — Banquier à Lyon. Il légua à l'hospice de la Charité une maison sise rue Paradis (David-Gerin), et

partagea entre les deux hôpitaux un jardin placé entre cette maison et une autre léguée à l'Hôtel-Dieu (1736).

La même année, il fait don à la Charité d'une autre maison située *rue de Flandre* « faisant le coin de l'abreuvoir, vis-à-vis « la place de la Donane ».

ALBERGERIES (rue des). — Voir rue Centrale.

ALBERT (Nicolas). — Peintre lyonnais né en 1770. Entré à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris le 10 septembre 1810, Albert parcourut sa carrière dans la capitale.

ALBERT (l'Esparre). — Fut un des chanoines-comtes de Lyon, c'est-à-dire un chanoine du chapitre de Saint-Jean (xvi^e siècle).

ALBI (Henri). — Né à Bollène (comtat Venaissin), en 1590, Henri Albi fut recteur du Collège de la Trinité, à Lyon. Il mourut à Arles le 6 octobre 1659.

Il a laissé un certain nombre d'ouvrages édités à Lyon : *Vie de Saint Pierre de Luxembourg* (1616) ; *Vie de Saint Gabin, martyr* (1624) ; l'*Anti-Théophile paroissial*, pour répondre à la traduction du *Théophile paroissial* du Père Bonaventure de la Bassée (1635), traduction faite par Dupuy, curé de Saint-Nizier ; *Vie de Marie-Jeanne de Jésus*, fondatrice des religieuses Augustines (1640) ; *Histoire du royaume de Tunquin* (Tonkin) et des grands progrès que la prédication de l'Evangile y a faits, depuis 1627 jusqu'à l'année 1646. (Cet ouvrage parut à Lyon en 1651.)

ALBIN ou **ALPIN** (Saint). — Quatorzième (selon certains auteurs) évêque de Lyon, successeur de Saint Just ; on ne sait à quelle date exactement il fut élu. C'est lui qui présida aux funérailles de son prédécesseur. On lui attribue la fondation de l'église Saint-Etienne à Lyon (dont le souvenir est conservé dans le nom de la rue Saint-Etienne).

Albin siégeait vers 390-392.

ALBON (place d'). — Cette place fut créée vers 1812, sur l'emplacement d'un flot ou groupe de maisons, propriété fort anciennement connue comme ayant appartenu à la famille d'Albon.

Cette place n'avait pas d'issue au Midi, avant l'ouverture du *quai Villeroi* (Saint-Antoine), et portait le nom de *place de l'Herberie*, à cause d'un marché qui s'y tenait.

Longtemps, il y eut un corps de garde qui protégeait l'entrée du pont du côté *empire*, comme le faisait du côté *royaume* le corps de garde du Change. (Ces dénominations rappellent l'époque où la Saône était la frontière entre l'empire d'Allemagne — ou plutôt le Saint-Empire — et le royaume de France. Il n'y a pas très longtemps encore que les mariniers n'employaient pas d'autres termes pour désigner les rives droite et gauche de la Saône et du Rhône à partir du confluent.)

Le *tournant Saint-Côme*, sur la place, était réputé fort dangereux; il fut élargi et amélioré sous le maire baron Rambaud.

Au moment où la place fut créée, André-Suzanne, comte d'Albon (né en 1761) était maire de Lyon (il le fut du 27 août 1812 au 22 novembre 1814). Il fut député, en 1816, puis pair de France, et mourut en 1834.

A diverses époques de notre histoire locale, des membres de cette famille ont joué un rôle important.

La maison d'Albon — d'après Paradin et de Rubys — semble descendre des comtes d'Albon et de Graisivaudan, dauphins du Viennois. Elle a fourni un très grand nombre de chanoines-comtes de Lyon, plusieurs abbés de Savigny et de l'Ile-Barbe, des abbesses de Saint-Pierre de Lyon, des commandeurs et chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, des gouverneurs de province, des officiers généraux, etc... Sa renommée était si grande que l'on disait proverbialement à Lyon : *noble comme d'Albon*.

Le plus ancien qui nous soit connu est André d'Albon, seigneur de Curis au Mont-d'Or, qui vivait de 1250 à 1290.

Parmi ceux qui illustrèrent le nom et sans prétendre à être complet, je citerai :

Humbert d'Albon, comte de Pollionay, qui prit part aux batailles de Poitiers, de Brignais, et au siège d'Anse (XIV^e siècle).

Henri I^{er} d'Albon, chanoine de Saint-Jean, envoyé au Concile de Lyon, vers 1415.

Jean I^{er} de Lespinasse, seigneur de Saint-André, châtelain de Bessenay, gouverneur des terres et châteaux de l'archevêque et du Chapitre, né en 1374, mort en 1442.

Jean II, seigneur de Saint-André, gouverneur de Lyon, mort en 1550.

André, gouverneur et sénéchal de Lyon (xvi^e siècle).

Le maréchal Jacques de Saint-André, gouverneur du Lyonnais, né en 1505, maréchal de France en 1547, mort à Dreux en 1562.

Antoine, frère du précédent, gouverneur du Lyonnais en 1558, archevêque de Lyon ; né en 1507, il mourut en 1574.

Bertrand qui servit dans l'armée royale contre la Ligue.

Claude-Camille-François d'Albon, né à Lyon en 1752, mort en 1789, marquis d'Albon et prince d'Yvetot.

Ecrivant ce dernier titre, cela me conduit à rappeler que les comtes d'Albon furent *rois d'Yvetot*. Dans une lettre de M^{me} du Noyer, à propos de Lyon, en 1704, on lit : « Le roi « Clotaire I^{er} mécontent du seigneur d'Yvetot, en Normandie, et « n'ayant pu maîtriser son emportement, le tua aux pieds de « l'autel. Revenu à lui-même, il condamna son action ; et pour « réparer en quelque manière et satisfaire aux mânes du défunt, « il voulut honorer sa mémoire en érigeant sa petite terre en « royauté ! Il lui donna tous les attributs nécessaires pour cela, « et voulut que sa postérité jouit paisiblement de ces beaux « privilèges. » Au xviii^e siècle, cet état de chose durait encore ; et comme la loi salique n'existait pas pour ce minuscule royaume, les femmes pouvaient l'apporter en dot. En 1704, le marquis d'Albon, à Lyon, était le mari de la reine d'Yvetot.

En août 1923, on pouvait lire dans les journaux de Paris, l'information suivante : « La marquise d'Albon, princesse « d'Yvetot, née Bourbon, a mis au monde un fils, André. » A la suite de cette note mondaine, on lisait dans la *Liberté* (23 août 1923) : « Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce titre fort exact de princesse d'Yvetot. La famille d'Albon remonte au xi^e siècle ; C'est donc une des plus vieilles familles de France. En 1644, un descendant de cette grande famille, Camille d'Albon, marquis de Saint-Forgeux, épousa Julie de Crevant, qui lui apporta de grands biens et, entre autres, la principauté d'Yvetot. Camille d'Albon fut un des bienfaiteurs de cet heureux pays. Après le grand incendie du 20 août 1688, qui détruisit presque toute la ville, le couvent des Bernardines, le château, le presbytère et près de deux cents maisons, il fit reconstruire ces édifices et fit maçonner l'ancienne mare d'Yvetot. Après la mort de Camille I^{er}, la principauté revint à Claude d'Albon qui avait épousé sa cousine ; puis en 1746 à Camille II qui avait épousé Françoise de Comble, descendante de Cornille. Il aida beaucoup à la réédification de l'église, construite en 1771, par de France, l'architecte de la grosse horloge de Rouen.

Camille III d'Albon, qui fut le dernier *roi d'Yvetot*, avait fait planter dans son jardin un arbre de la liberté avec cette dédicace : « A la liberté, Camille d'Albon ».

La famille s'est continuée par André, marquis d'Albon, qui épousa, en 1803, Marie de Viennois. Il était né en 1761. Maire de Lyon en 1812, député en 1816, maréchal de camp, il fut appelé à la pairie par Charles X, en 1827.

Le nom et les armes de la maison d'Albon ont été inscrits aux salles des Croisades du musée de Versailles, à cause d'un document qui relate la présence, en 1160, d'André et de François d'Albon au siège de Saint-Jean d'Acre.

La famille d'Albon est maintenant alliée à la famille de Nettancourt-Venanvourt, et à celle des Bourbons. Elle habite Paris et le château d'Anages à Saint-Romain-de-Popey (Rhône).

Personnalités ayant habité la place

1771. — J.-P. Bentabole, recteur de l'Hôtel-Dieu.
Etienne Parent, recteur de la Charité ;
Decrénice, l'aîné, architecte.

1788. — François Bousquet, recteur de la Charité ;
Jean-Baptiste Lepoivre, syndic-garde de la communauté des orfèvres ;
François Girard, consul, agent du Saint-Siège à Lyon ;
Joseph Vial, syndic-garde de la communauté des épiciers.

1842. — Bruyn, notaire.

1858. — Micot, graveur sur métaux.

Notes topographiques

La maison Blanchon a été construite sur les plans de l'architecte Tony Desjardins (1814-1883).

La maison à l'angle de la rue des Bouquetiers est de l'architecte François-Joseph Farfouillon (mort en 1857).

N° 2 de la place, à voir une façade du xv^e siècle.

Rappelons que la création, ou plutôt l'agrandissement de la place d'Albon ne put être réalisé qu'après un procès devant le Conseil d'Etat (1833-1835). Cotelte, avocat au Conseil, défendit les intérêts de la ville (représentée par son maire Christophe Martin) contre les propriétaires riverains : Lacène, Chastel de Gatelier, de Valous, Blanchon, Jusserand, Mondon, Saulnier, Dorier et Bertholon.

Souvenirs d'antan

1617. — Jugement et condamnation de certains soldats du pennonage du sieur Poculot, qui s'étaient mutinés dans le corps de garde de l'Herberie, et avaient tiré l'épée contre leurs camarades.

1632 (B. B. 182). — Violent incendie qui détruit plusieurs maisons sur la place, à la descente du pont de Saône.

1771. — Dans l'*Almanach de Lyon* pour cette année, on lit :
« M. Borzacchini, natif de Sienne, en Italie, maître de langues
« italienne, française, anglaise et espagnole,, place de l'Herberie,
« allée entre le chapelier et le pelletier, vis-à-vis de la maison de
« M. Parent, au 3^e étage. »

En 1867, il y avait encore, sur la place, le café Maderni où (disent les *Annuaire*s) « on faisait de l'excellent chocolat et où l'on dinait très bien, à 1 fr. 50 et 2 fr. 50 à prix fixe. »

Heureux temps !

ALDENDORF (Thomas). — Calviniste allemand qui finit... assez mal à Lyon.

Le 23 juillet 1627, à sept heures du matin, il rompit et cassa le crucifix de la croix qui se dressait sur le pont de la Saône. Arrêté par le peuple, il fut conduit en prison, jugé et condamné à être pendu et brûlé sur le pont. Le jugement fut exécuté le lendemain.

ALEMAND. — Le bienheureux Louis Alemand, né en 1390 au château d'Arbent, près Oyonnax. Il était fils de Jean Alemand, seigneur d'Arbent, et de Marie de Chatillon de Michaille.

Louis Alemand fut chanoine-comte de Lyon, évêque de Maguelonne (du 22 juin 1418 au 3 décembre 1423). Puis le pape Martin V le nomma archevêque d'Arles.

Devenu cardinal, il prit séance au Concile de Bâle, et mourut le 16 septembre 1450.

Le 9 avril 1547, le pape l'inscrivit parmi les Bienheureux.

ALERAND (Jean). — Ouvrier d'art, tailleur de pierres, vécut à Lyon, à la fin du XVII^e et au commencement du XVIII^e siècles. C'est lui qui, sur les plans de Jean Delamonce, construisit la chaire de la chapelle, au Collège de la Trinité (Lycée Ampère).

ALEXIS (Balthazard). — Peintre et graveur au burin, né et mort à Lyon (1^{er} mai 1786-2 juillet 1872). Elève de Cogell à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Il était imprimeur en taille douce et d'eau-forte, métier qu'il exerça toute sa vie dans la célèbre maison Giraud, à Lyon.

Parmi ses œuvres : *Vue du Calvaire de Lyon* à Sainte-Irénée (1818) ; *l'ancienne imprimerie Mougin-Rusand* ; *Incendie du pont de pierre* (1855) ; *Berjon*, peintre (mine de plomb) ; *Chinard*, dessin ; le *Maréchal de Castellane*, etc., etc.

Il avait réuni une remarquable collection de gravures, dont Vingtrinier parla longuement à la Société littéraire (juillet 1871).

ALFRED DE MUSSET (rue). — III^e arrondissement.
Cette dénomination n'intéresse pas l'histoire de notre ville.

En 1923, cette rue comptait vingt-trois numéros d'immeubles.

ALFRED DE VIGNY (rue). — III^e arrondissement.
Cette dénomination n'intéresse pas l'histoire de notre ville.

ALGER (rue d'). — Cette rue du II^e arrondissement comptait, en 1923, trente-neuf numéros d'immeubles.

Le n^o 6 fut légué aux Hospices par M^{me} Jeanne-Amélie-Marie Cochard, veuve de Benoît-Marius Clertant, à charge de servir à sa domestique une rente viagère de 1.500 francs et de faire poser sur la maison une plaque en marbre grenat (1922).

En 1878, le n^o 1 (devenu 9 et 11) avait pour entrée une petite impasse, dernier vestige de l'ancienne *rue Blanchet*.

ALGERIE (rue d'). — I^{er} arrondissement. — Cette dénomination n'intéresse pas l'histoire lyonnaise.

Cette voie publique a été longtemps désignée sous le nom de *place des Carmes*, en raison de la proximité du monastère des Carmes (voir rue Terme). Plus tard, la rue d'Algérie fut dénommée *rue et place de la Boucherie des Terreaux*.

La Boucherie des Terreaux fut construite en 1539 sur une partie de l'emplacement des fossés de la Lanterne, par Laurens Guillaume dit de Chessy, maçon. Dans un manuscrit on lit : « Audict temps (1612) brusla la boucherie de sur les Terreaux « tout entièrement. »

L'îlot de maisons construit sur l'emplacement de la Boucherie fut édifié de 1839 à 1846 par l'architecte René Dardel (1796-1871).

Personnalités ayant habité la région

1758. — Saphoux, dessinateur, place des Carmes ;
Déjames, dessinateur pour la fabrique.
1771. — Antoine Moutonnat, notaire ;
Maurice Pachot, notaire ;
Genève, ancien échevin, membre de la Société d'Agriculture.
1774. — Jacques Gantillon, maître de métier des bouchers.
1788. — Jean Rostaing, recteur de la Charité ;
Chavard, dessinateur pour la fabrique ;
Charpine Balthazard, recteur de l'Hôtel-Dieu ;
Arlès Pierre, directeur des *Enfants de la Charité* et recteur de la Charité ;
Chalon Fleury Painé, secrétaire du roi ;
Sabbé J.-L., recteur de la Charité ;
Mulatier Benoît, syndic des *faïanciers* ;
Buisson, architecte, place Neuve-des-Carmes ;
Duvallon, archiviste, maison Macherio ;
Sanzet, chirurgien, « vis-à-vis la maison du Parc » ;
Dussaussoy André, ancien chirurgien de l'Hôtel-Dieu ;
Grégoire « qui enseigne le français et le latin », place Neuve-des-Carmes, maison Allard.
1810. — Pinet Jean-Etienne, peintre, 6, place des Carmes ;
Gros Pierre, peintre en miniature.
1814. — Marini, peintre, 10, place des Carmes.
1834. — Lartigue Henri, peintre.
1868. — Cercle du Nord (fondé en 1832), 22, rue d'Algérie.
Cercle du Commerce (fondé en 1818), 23, rue d'Algérie.

Souvenirs d'antan

1848. — Au commencement de la Révolution de 1848, on voyait rue d'Algérie, en face de la rue Terme, le *Café du Chat*. Cet établissement s'ouvrait autrefois dans l'intérieur de la cour d'une maison attenant à l'hôtel du Parc, maison qui faisait l'angle de la *place des Carmes* (rue d'Algérie) et de la *petite rue Sainte-Catherine* (rue Terme).

En 1848, un groupement politique s'était réuni dans cet établissement ; on désignait cette réunion sous le nom de *Société des Chats*, « parce que, dit un contemporain, probablement on « craignait les coups de griffes de ces révolutionnaires. »

C'était alors le *Café Marin*, du nom de son propriétaire ; puis

il prit le nom de ses clients, *Café du Chat*. Lorsqu'il déménagea, il s'installa en face de la rue Terme et conserva son nom. Les marchands de pierres précieuses y tinrent leurs réunions.

En 1849, un certain Camuset, pharmacien, 14, place des Carmes, vis-à-vis l'hôtel du Parc, prétendait guérir à peu près tous les maux par des injections qu'il plaçait sous la protection du *Traité de Thérapeutique* du docteur Luppi. Il fit une très active publicité dans les journaux de l'époque; et, dans ses articles, on respirait ces fleurs de modestie: « On ne saurait « mettre en doute le service que nous rendons à l'humanité... »

C'est également place des Carmes, au n° 9, qu'on trouvait l'*Eau prodigieuse* de M^{me} Collet, qui empêchait les cheveux de blanchir et qui faisait croître les cheveux de toute personne « fut-elle chauve depuis de longues années. »

Notes topographiques

Il convient de remarquer en cette rue d'Algérie le n° 11, dit *maison Richard*, avec ses armoiries et écussons au-dessus de la porte. Fleury Richard, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, en était le propriétaire. Cette maison fut édiée par l'architecte Louis-Gaspard Dupasquier (né en 1800, mort en 1870); sur la façade, on voit des médaillons renfermant des portraits de Lyonnais célèbres dans les Arts, d'où le nom donné parfois à cet immeuble d'hôtel des Beaux-Arts.

N° 17, à l'angle de la place de la Miséricorde, a été construit sur les plans de l'architecte Jean-Prosper Bissuel (1807-1872).

Le n° 23, rue d'Algérie, dénommé *Hôtel du Parc*, s'élève sur une partie de l'emplacement qu'occupait l'ancien hôpital des *Filles de Sainte-Catherine et de l'Aumône générale*. Au fronton de cette maison, d'ailleurs, on voit une statue de Sainte Catherine due au ciseau du sculpteur Fabisch (1866).

Vers 1770, l'*Hôtel du Parc* était loué à la veuve Thomas, remariée au sieur Jean Perrin, ancien inspecteur de l'Académie impériale des Arts de Saint-Petersbourg.

En 1787, l'hôtel est loué à Bertrand pour 21.000 livres; on y construisit un grand escalier et on y fit des améliorations réclamées par le locataire « vu la concurrence de l'hôtel de Milan », récemment installé, place des Terreaux. La chambre n° 19 s'appelait la chambre du Prince.

L'îlot dit *le Parc* comprenait les bâtiments faits en 1778 par Toussaint Loyer et Bal de Verrières, architectes, pour une valeur de 885.941 livres, chiffre formidable pour l'époque!

ALLARD (Jean-Pierre). — Né à Lyon, le 23 février 1829, mort à Rome en avril 1864. Il signait Eugène Allard.

Les maîtres de ce peintre furent Janmot et Hippolyte Flandrin.

Parmi ses œuvres, on peut citer : *Mater Dolorosa* (1853) ; la *Vierge à la couronne d'épines* (dans la chapelle de Fourvière).

Allard mourut assassiné à Rome.

ALLEGRE (Fernand). — Né à Périgueux le 10 juin 1849, fit presque toute sa carrière de professeur à Lyon. Il enseigna d'abord au Lycée, puis fut chargé, par la suite, du cours de langue et de littérature grecques à la Faculté des Lettres de notre ville.

Dans cette pléiade de lettrés qui ont honoré notre Faculté, Allègre fut un des esprits les plus distingués, et nul de ses élèves n'a perdu le souvenir de son enseignement.

ALLEE DU SACRE-CŒUR (chemin de l'). — III^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle un couvent.

En 1925, l'allée du Sacré-Cœur compte trente numéros d'immeubles, parmi lesquels le *Bon Abri*, maison de famille pour jeunes filles.

ALLEMAND (Gustave). — Peintre, élève de Cabanel et d'Harpignies, né à Lyon.

Parmi ses œuvres : la *Vallée de Mérien* ; le *Rhône dans les gorges de Saint-Alban, Ain* (1886) ; l'*Ain à Poncin* (1887) ; les *bords de l'Amby*, Isère (1888) ; etc...

ALLEMAND (Louis-Hector-François). — Peintre et aquafortiste, né à Lyon le 5 mars 1809, mort en la même ville le 13 septembre 1886.

Jusqu'à l'âge de 36 ans, il s'occupa de commerce comme chef d'une fabrique de fils et lacets.

Hector Allemand exposa à Lyon et à Paris des paysages de notre région. En 1877, il publia *Causeries sur le paysage*.

Parmi ses œuvres : *Vue de Lyon prise en aval du pont de la Guillotière* (plume et sépia, 1840) ; *Vue prise de Chalamont* (sépia, 1843) ; *Vue prise à la Grande Chartreuse* (peinture, 1844) ; *Grands chênes à Saint-Paul-de-Varex* (plume et encre de Chine, 1846) ;

Environs de Crémieu (peinture, 1847) ; *Torrent dans le ravin à Yzeron* (lavis, 1848) ; *Lac d'Aiguebelette le matin* (crayon lavé d'encre de Chine, 1858) ; *Le sentier de Pied-Froid à Yzeron* (peinture, 1861) ; *Sur les bords de la Bourbe* (1864) ; *La Mouche près Lyon* (1867) ; *Pêcheurs de truites sur l'Albarine* (plume et lavis d'encre de Chine, 1878) ; etc., etc.

ALLIOD. — Né le 11 janvier 1832 à Saint-Jean-le-Vieux (Ain), Alliod fut procureur de la République à Bourg, puis conseiller à la Cour d'Appel de Lyon. Renommé pour sa sévérité au point d'être caricaturé avec les appréciations suivantes : « L'accusation ! j'en ai fait ma carrière ! » (dessin de Rousset).

Vers 1888, ce magistrat se fit assez sévèrement « attraper », pour le même motif par le *Progrès* et le *Lyon Républicain*.

ALLMER (Auguste). — Epigraphiste né à Paris le 8 juillet 1815.

En 1878, il fondait et dirigeait la *Revue épigraphique du Midi de la France*, à Lyon. Membre correspondant de l'Institut, il devint conservateur du Musée épigraphique de notre ville.

Allmer a écrit de nombreux ouvrages sur ces questions dont il s'était fait une véritable spécialité, notamment : *Inscriptions antiques de Vienne* ; *Inscriptions antiques de Lyon* ; *Les fouilles de Trion* ; *Les gestes du Dieu Auguste* ; etc., etc.

ALMA (rue de l'). — Cette rue du I^{er} arrondissement, à laquelle on donna ce nom qui ne touche en rien à notre histoire locale, fut ouverte sur l'emplacement du *clos Riodel*.

En 1923, on comptait en cette rue seize numéros d'immeubles.

ALOMBERT-GOYET (Paul-Claude). — Né à Lyon le 9 octobre 1857. Il fut contrôleur dans l'administration de l'armée.

En 1897, il avait déjà publié : *Campagne de l'an XIV* (1805) ; *Le Corps d'armée du maréchal Mortier* ; *Combat de Durrenstein. Mort en 1931* (Juin).

ALOUETTES (chemin et passage des). — Voies de communication situées dans le VII^e arrondissement. Leur nom rappelle une propriété assez vaste désignée par le même vocable.

ALPHONSE-DAUDET (rue). — VII^e arrondissement.
Bien que la carrière de cet admirable et délicat écrivain se soit écoulee à Paris, son nom donné à une rue de notre cité, rappelle heureusement les séjours que fit Alphonse Daudet à Lyon. On lira avec intérêt et grand plaisir les recherches publiées sur ce sujet, par le distingué archiviste municipal Jean Vermorel.

ALPHONSE-FOCHIER (rue). — La dénomination actuelle de cette rue du II^e arrondissement est destinée à perpétuer le souvenir du D^r Alphonse Fochier, chirurgien et accoucheur de grand talent, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon. Né à Bourgoin (Isère) en 1844, il mourut à Lyon en octobre 1903.

Le professeur Fochier fit longtemps partie de l'assemblée municipale de Lyon ; il fut également administrateur de l'Asile Sainte-Eugénie, à Saint-Genis-Laval.

Jusqu'en 1909, la rue porta le nom de *rue du Peyrat*, en souvenir de Jean du Peyrat, lieutenant général de la Sénéchaussée sous François I^{er}, et qui mourut en 1549. C'est lui qui ouvrit cette voie publique, sur le tènement du *Plat*, dont il était devenu propriétaire en 1527. La rue porta, pendant quelques années (au XIX^e siècle) le nom de *rue des Colonnes* ; elle limitait alors avec la rue Sala et le quai de Saône, le *Grenier à sel* construit par l'architecte Baltard.

Personnalités ayant habité la rue

De nombreux Lyonnais, dont la renommée fut grande de leur vivant, habitèrent en cette rue ; j'en veux rappeler quelques-uns :

1774. — Riverieux de Chambost, capitaine de la compagnie du guet.

1788. — Boily Charles-Ange, dessinateur et graveur ;
De Passerat de Sillans, capitaine de vaisseau.

1810. — Loriol Jean, artiste peintre.

1815. — Le marquis de Ruolz-Rochemaure, conseiller municipal.

1831. — Villermoz, avocat.

1834. — Le D^r Jean-François Terme, conseiller municipal,
et qui devint maire de Lyon.

1842. — De Marnas, substitut du procureur ;
Brac de la Perrière (Laurent-Paul-Marie), avocat ;
Vincent de Saint-Bonnet, avocat général et écrivain ;
Dupont de Chavagneux, avocat.

1849. — Léopold de Ruolz, professeur à l'Ecole des
Beaux-Arts.

1853. — Lepage dit le Jeune, peintre renommé ;
Margueron Auguste, dessinateur ;
Guichon d'Arfeuil François, peintre en miniatures ;
Grobbon Charles, dessinateur pour la fabrication.

1868. — Pierre Pascal, architecte.
Journoud Etienne, architecte.

Souvenirs d'antan

1848. — On lit dans les journaux du temps : « Un mendiant
« qui demeurait rue du Peyrat, vient de mourir. En faisant
« l'inventaire de sa succession, qu'on évaluait à 18 francs, on a
« trouvé, dans un vieux meuble, des valeurs en numéraire ou
« en papier, s'élevant à environ 40.000 francs. Le pauvre homme ! »
(6 juillet 1848).

1858. — Le Cercle de Bellecour (fondé en 1847) est installé
rue du Peyrat.

— Vers la même époque, on lisait dans les journaux et
notamment dans le *Courrier de Lyon*, une réclame pour l'*Eau*
d'une certaine M^{lle} Rosalie de la Garde dont les effets étaient
extraordinaires. M^{lle} Rosalie de la Garde recevait tous les jours
ses clients, 10, rue du Perat (sic), de 9 heures à 5 heures. Rien de
nouveau sous le soleil !

Notes topographiques

N° 1. La maison semble dater du xvii^e siècle ; dans la cour,
une façade style Renaissance ; escalier et fenêtres à meneaux.

N° 2. Immeuble construit en 1861, sur le tènement de la
Douane, par l'architecte Benoît.

N° 5 et 7. Furent construits en 1866 par l'architecte Benoît
sur l'emplacement des vieux bâtiments dits *la Maison rouge*,
devenus hôtel de la Valette, puis de Malte.

N° 8. Cette maison, située sur un emplacement qui dépendait
de la *maison forte de Villeneuve le Plat*, fut vendue par Perrachon

de Saint-Maurice à Gabriel de Rétis, seigneur de Marchange, le 26 février 1688, pour 17.000 livres. En 1733, elle appartenait à J. Thierry, sculpteur ordinaire du roi; au milieu du XIX^e siècle, elle était dans la famille Montbrun.

N° 10. L'emplacement de cette maison était, en 1579, un jardin appartenant à Jean de Guilleux, conseiller du roi (le n° 8 en occupe une partie). En 1628, l'immeuble consistait en un jardin et une petite maison appartenant à Pierre Cognat. Au milieu du XIX^e siècle, cette maison est la propriété de la famille Ruolz.

N° 12. A remarquer, un portail avec écusson; une façade sur la cour. Le tout du style Louis XIII.

Nota. — Le lecteur peut s'étonner de lire que des personnages lyonnais habitaient, par exemple, le n° 25 de la rue. Il faut rappeler que toute la façade sud de la place Bellecour, en prolongement de la rue, portait le nom de rue du Peyrat.

ALSACE-LORRAINE (rue). — Jusqu'au 16 mars 1908, on désigna cette artère du I^{er} arrondissement par la dénomination de *rue d'Alsace*, qu'elle portait depuis 1879. Comme il existe une rue du même nom sur le territoire de la commune de Villeurbanne, près du cours Lafayette, pour éviter toute confusion, on a transformé ou, plutôt, complété le nom comme il est dit en tête de cet article.

Cette rue, dans un passé déjà lointain, s'appelait *rue des Deux-Angles*; et l'on peut encore lire ce nom, gravé au XVIII^e siècle, sur un mur à l'angle de la place Croix-Paquet.

Elle devint ensuite la *rue Victor-Arnaud*, pour rappeler le nom d'un adjoint du maire Terme, au sujet duquel on lit, dans l'*Annuaire de Lyon* pour 1857: « Arnaud, ancien adjoint, ancien « administrateur des Hospices, ancien président du Cercle du « Commerce. C'est surtout à l'impulsion donnée par M. Victor « Arnaud que la voirie lyonnaise a dû cet essor bienfaisant qui « la dirige, et une grande partie des améliorations entreprises « et réalisées depuis quelques années. »

Personnalités ayant habité la rue

1770. — Catherine du Bois, qui tenait un pensionnat fort renommé, rue des Deux-Angles;

Pierre Flachon, ancien échevin, ancien recteur de l'Hôtel-Dieu.

1788. — De nombreux artistes, dessinateurs pour la fabrique, notamment : Poulet Laurent, Granger l'aîné, Bellemain, Besançon, Falavel, etc. ;

Chol, doyen du Collège des Médecins ;

Martin-Boyeux, expert-teneur de livres et « arithméticien ».

An X (1801-1802), le D^r Pitt, secrétaire de l'*Athénée*, membre de l'Académie de Lyon.

1810. — Crozat Hugues, dessinateur et peintre.

1815. — Berjon, peintre et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

1824. — Naissance, rue des Deux-Angles, du peintre Pierre-Cécile Puvis de Chavannes. A l'instigation de Paul Duvivier, directeur du *Tout-Lyon*, une plaque commémorative de cet événement a été placée, à l'occasion du centenaire, contre la façade de la maison où naquit cet artiste lyonnais.

1827. — Molus Jean, peintre.

1848. — Joseph-Madeleine Neppe, notaire.

Souvenirs d'antan

1750. — Vers cette époque, la rue des Deux-Angles était un quai au bas duquel on construisait des bateaux sur le Rhône. Ce sont les travaux exécutés par Soufflot et Milanois qui, en créant le quai Saint-Clair, ont modifié l'état des lieux.

1780. — En face de l'ancienne chapelle des Pénitents de la Croix, à l'extrémité nord de la rue, s'ouvrait un petit théâtre appelé l'*Ambigu Comique*, dont Fabre d'Eglantine chanta les louanges dans la *Vérité sur les spectacles de Lyon*, pamphlet qu'il écrivit pour avoir prétexte d'« éreinter » le Grand Théâtre.

XIX^e siècle. — Les ouvriers occupés à la démolition de l'ancien séminaire (sous le second Empire) trouvèrent, dans le mur qui longeait la rue Victor-Arnaud, un étui en fer blanc contenant une bague en or, une paire de ciseau à broder, et un manuscrit sur lequel on put déchiffrer les noms de Précý et de Couthon. On ne sut jamais exactement à quoi se rapportaient ces documents, enfouis probablement à l'époque du siège de Lyon, en 1793.

ALTA. — Chiromancien, savant, philosophe, faisait se retourner tous les passants, lorsqu'il déambulait vers 1890-1900, dans les rues de notre ville. Maigre, enveloppé d'un pardessus redingote sans couleur, barbe noire touffue, chapeau mou écrasé

sur une « tignasse » à la nègre, Alta restait voilé de mystère et entouré de la crainte qu'inspirent ceux qui s'occupent de l'inconnu ou de l'anormal. Il semblait « un descendant des mages chaldéens », comme l'écrivait une revue du temps.

Alta habitait la Croix-Rousse. Il serait mort à Vichy.

ALTHEN (Jean). — Lorsqu'il allait désespérer de l'impuissance de ses efforts pour implanter la garance en France, et retourner en Perse (son pays natal), Jean Althen fut reçu avec bienveillance (1753) par Flachet, directeur des établissements levantins de la manufacture royale de Saint-Chamond en Lyonnais.

Ce chef de maison, un des nôtres, utilisa le savoir d'Althen, et le détermina à ne point s'éloigner du royaume. C'est alors que Jean Althen quitta le Lyonnais, moins favorable à la culture de la garance, et se rendit à Avignon.

F.-V. Raspail fut le premier à réclamer un monument en l'honneur d'Althen. Il ouvrit une souscription dans le journal *Le Réformateur* du 23 septembre 1835.

ALWALON ou **ALWALA** de Mont-d'Or. — Fut archevêque de Lyon de 895 à 906. Il avait été précepteur de Louis, fils du roi Boson.

Il succéda à Aurélien, au siège épiscopal de Lyon.

AMANIEU. — Installé à Lyon comme coiffeur, 3, rue du Plat, Amanieu, vers 1860, était connu non seulement dans notre ville, mais jusque dans la capitale, pour la belle collection de gravures, toutes « avant la lettre », qu'il avait su réunir.

AMBERT. — Fut préfet du Rhône en 1848; mais il fut très vite en lutte avec les organisations ouvrières et dut, rapidement, renoncer à sa fonction.

AMBLARD. — Archevêque de Lyon de 957 à 978. On le croit originaire de l'Auvergne (Baluze). Il fut abbé d'Ainay et restaura l'abbaye en 954.

AMBLARD II. — Neveu du précédent, aurait succédé à Burchard I^{er} au siège épiscopal de Lyon.

AMBOISE (rue d'). — Cette rue du II^e arrondissement fut ouverte en 1791, sur des terrains faisant partie de l'ancien monastère des Célestins. Elle reçut le nom du cardinal Georges d'Amboise, ami et premier ministre de Louis XII, mort le 25 mai 1510, dans le couvent des Célestins.

Georges d'Amboise était né en 1460, à Chaumont-sur-Loire ; entré dans les ordres tout enfant, sa famille obtint pour lui, à l'âge de quatorze ans, l'évêché de Montauban. Peu après, il devint aumonier de Louis XI, et c'est à Plessis-lez-Tours qu'il se lia d'amitié avec Louis d'Orléans.

En 1493, Georges d'Amboise fut nommé archevêque de Rouen et administra la Normandie, tandis que le futur Louis XII guerroyait en Italie à la suite de Charles VIII.

En 1503, sur les conseils du cardinal Julien de la Rovère, d'Amboise aspira à la tiare. Ce fut de la Rovère qui devint pape sous le nom de Jules II. Mais le cardinal d'Amboise jouissait d'une telle autorité qu'on l'appelait : le Pape d'au-delà les monts. Et l'on raconte que, lorsqu'il apprit la mort d'Amboise, Jules II s'écria : « Loué soit Dieu ! parce que, maintenant, je suis le seul pape. »

Personnalités ayant habité la rue

1820. — Le peintre Jouffroy.

1842. — Cabuchet Toussaint, avocat.

1860. — L'architecte André Miciol.

1872. — L'architecte Casimir Echernier.

Souvenirs d'antan

1827. — A cette époque on comptait, dans la rue d'Amboise, sept ateliers renfermant treize métiers à tisser les étoffes de soie.

1842. — Un projet fut présenté, proposant l'ouverture de cette rue et de la rue de Pazzi, en achetant la maison Rigolet, 14, rue d'Amboise, et la maison de Modière, place Bellecour. Les intéressés furent trop gourmands et le projet fut enterré.

— C'est dans la rue d'Amboise qu'était installée l'imprimerie de Louis Perrin (1799-1865), dont le buste fut placé dans la salle consacrée aux Lyonnais célèbres, lorsqu'il y avait encore une salle à ce consacrée ! Il était le frère d'Adélaïde Perrin, bienfaitrice de la ville.

AMBROISE-PARÉ (rue). — VII^e arrondissement. — Le 28 février 1930, le Conseil municipal a donné le nom d'Ambroise Paré à une nouvelle rue située entre la *route d'Heyrieux* et l'*avenue Rockefeller*, qui se trouve, dans une partie de son parcours, à proximité de la nouvelle Faculté de Médecine.

Ambroise Paré est né en 1517 et mort en 1598.

AMEDEE I^{er} ou AME. — Fut archevêque de Lyon, de 1142 à 1147 (ou 1148). Il avait succédé à Faucon de Bouthéon et fut légat apostolique en 1145.

On lit, dans un missel de l'abbaye d'Ainay: « L'église de « Saint-Pierre d'Ainay et son grand autel furent consacrés par « Amédée, archevêque de Lyon et légat du siège apostolique, le « 7 juin 1146. »

Le Laboureur (Masures de l'Ile-Barbe), le fait mourir en 1147, La Mure en 1148.

AMEDEE-BONNET (rue). — Cette rue du VI^e arrondissement fut créée en 1884, de l'ancien *passage Boileau*; on lui ajouta, en 1897, le *passage Duguesclin*.

Le nom qu'elle porte rappelle le célèbre chirurgien, surnommé *Le Soleil*! né à Ambérieu-en-Bugey le 19 mars 1809, mort à Lyon le 1^{er} décembre 1858.

Chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, au concours de 1833 (nommé à l'unanimité), il a exercé ses fonctions jusqu'au 31 décembre 1843. Professeur à l'Ecole de Médecine en 1839, président de la Société de Médecine et de l'Académie de Lyon, administrateur du Dispensaire, Bonnet devint correspondant de l'Institut en 1855 et membre associé de l'Académie de Médecine. Praticien distingué, il fut considéré comme le rénovateur de la chirurgie articulaire. Il a inventé une gouttière pour le traitement de certaines fractures.

En dehors de ses travaux médicaux, Amédée Bonnet a beaucoup écrit; notamment les éloges de Viricel, Alphonse Dupasquier, Gensoul. Sentant toute l'influence du travail sur la vie physique et morale, il publia: *De l'oisiveté de la jeunesse dans les classes riches* (1857).

Sa mort fut un deuil public. Plus de 40.000 personnes, disent les journaux du temps, suivirent son cercueil.

Amédée Bonnet a fondé un prix en faveur du concours d'internat des hôpitaux de Lyon: le major de chaque promotion reçoit une trousse d'honneur.

Une statue, œuvre de son homonyme, le sculpteur Guillaume Bonnet, lui a été élevée, en 1862, dans une des cours de l'Hôtel-Dieu, sur le quai du Rhône. Jean-Marie Sage, architecte, a fait son tombeau au cimetière de Loyasse.

Amédée Bonnet avait été l'élève de l'illustre chirurgien Récamier. Celui-ci, reconnaissant la valeur de son disciple devenu chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, tenta, sans résultat d'ailleurs, de décider l'entourage du comte de Chambord à le faire appeler, lors de l'accident de juillet 1841, qui causa la claudication du prince (D^r Cabanis).

AMEDEE-LAMBERT (rue). — Une décision du Conseil municipal, en date du 13 novembre 1863, a attribué à cette rue du VII^e arrondissement, le nom qu'elle porte, en mémoire du D^r Amédée Lambert. Celui-ci, en 1850, légua à la ville, une magnifique collection d'objets d'art, d'antiquités, de médailles, laquelle a été placée dans une des salles du Musée de Lyon.

On remarque notamment dans cette collection : un Jupiter ; une coupe donnée par Joachim Murat, roi de Naples, à l'Impératrice Joséphine ; des vases grecs en argile, fort bien conservés ; un certain nombre de sceaux et poids de la ville.

Amédée Lambert légua, en outre, 2.600 volumes à la Bibliothèque du Palais des Arts.

AMELIE (rue). — III^e arrondissement. — Nom d'un membre de la famille du donateur des terrains sur lesquels cette rue est ouverte.

En 1925, cette voie publique comptait quinze numéros d'immeubles.

AMEQUIN (Benoit). — Vécut à Lyon au XVII^e siècle, où il exerça la profession de menuisier d'art et de sculpteur.

Il fit la chaire de l'église des Grands-Carmes. D'après Eug. Vial, il aurait, en 1674, exécuté le lambris de la chapelle du Rosaire, au couvent des Jacobins.

AMI DE LA LIBERTE ET DES MŒURS (l'). — Journal lyonnais de 1790, qui semble n'avoir eu que deux ou trois numéros.

AMI DU CLERGE (1'). — Journal du diocèse de Lyon, qui parut en 1835. Hebdomadaire.

AMI DES TRAVAILLEURS (1'). — Journal lyonnais de 1848.

AMICITIÆ ET LITTERIS. — C'est le nom d'une association, genre académie, se recrutant par voie d'élection, qui florissait à la fin du XVIII^e siècle, dans notre ville.

Tels aujourd'hui les groupements quelque peu mystérieux dits *Académie des Pierres plantées* (de laquelle on soupçonne le bon Lyonnais, sénateur Justin Godart, et l'archiviste Jean Vermorel, d'être les animateurs), et l'*Académie des Bouts de Bois*, encore secrète.

Une différence, cependant : le public ignore quels membres composent exactement ces deux Académies, tandis que les membres de *Amicitiae et Litteris* recevaient un brevet officiel de nomination.

Cette société ne survécut pas à la Révolution. Elle avait été fondée par Delandine (dans le cabinet duquel elle tenait ses séances), et par Béraud, Riboud, Geoffroy et Jerson.

Les abbés Bourdelin et Forobert, l'avocat du Tilleul, Vasselier en firent partie.

AMIRAL-COURBET (rue). — III^e arrondissement. — Cette dénomination n'intéresse pas l'histoire locale.

Cette rue, en 1925, comptait quarante-quatre numéros d'immeubles.

AMIS (rue des). — Ce nom fut imposé en quelque sorte, par les habitants ; et lorsque cette rue du VII^e arrondissement fut classée, la voirie adopta l'appellation à laquelle on était accoutumé.

En 1923, on comptait dix-sept numéros d'immeubles dans la rue des Amis.

AMIS DES MEDECINS (Société des). — Association fondée par huit ou dix médecins, en 1792. Pendant le siège de Lyon, les membres de cette société donnèrent leurs soins aux blessés lyonnais, ce qui les obligea à se disperser après la prise de la ville et provoqua la dissolution de cette association.

AMOLON. — Fut archevêque de Lyon, le 841 à 852. Il succéda à Agobard. On le croit originaire de notre ville.

Très versé dans la langue hébraïque, Amolon écrivit contre les Juifs et contre l'hérétique Gotescaus.

AMPERE (place). — Cette place, située dans le II^e arrondissement, porta un moment (1848) le nom de *place de l'Espérance*.

Jusqu'en 1884, elle fut désignée sous le nom de *place Henri-IV*.

Le nom qu'elle porte aujourd'hui rappelle l'illustre physicien André-Marie Ampère, né à Poleymieux (Rhône) où il passa une partie de son enfance. A douze ans, il étudiait déjà Euler et Bernouilli.

Son père, ancien notaire à Poleymieux, puis juge de paix du canton de la Halle-aux-Blé (depuis quartier Grôlée), fut guillotiné en 1793. La même année, André-Marie, âgé de dix-huit ans, créait une langue universelle « destinée à rapprocher les hommes et à consolider la paix ».

A.-M. Ampère se maria en 1799, avec M^{lle} Eugénie Carron, de Saint-Germain-au-Mont-d'Or. En 1801, il devint professeur de physique à Bourg. Après un court séjour à Lyon où il enseigna les mathématiques, il fut nommé répétiteur d'analyse à l'Ecole Polytechnique. Il devait, plus tard, devenir professeur titulaire en cette grande école.

En 1808, Ampère fut nommé inspecteur général de l'Université, et devint membre de l'Institut.

Il mourut à Marseille, en 1836.

Parmi ses nombreux travaux, rappelons : *Essai sur la philosophie des sciences*; *Exposé des nouvelles découvertes sur le magnétisme et l'électricité* (1822).

Souvenirs d'antan

J.-J. Ampère, le juge de paix, mourut (comme nous l'avons dit) sur l'échafaud, sur l'accusation suivante : « C'est lui, Ampère, » dit l'acte d'accusation, qui est le rédacteur de la procédure « monstrueuse instruite contre le vertueux Chaliar, et qui a « décerné contre lui le mandat d'arrêt. »

— On conte, au sujet de la proverbiale distraction d'Ampère, bien des anecdotes ; je ne résiste pas au plaisir d'en rapporter quelques-unes :

Un jour, comme il était tout à l'ardeur d'une démonstration, il s'essuya le front avec un chiffon à la craie, croyant tenir son mouchoir. Ce geste fut souligné d'un éclat de rire général de l'auditoire devant lequel il professait.

— On raconte que, en 1829, Ampère se rendait à Hyères avec son fils, en chaise de poste. Au relais d'Avignon, il veut payer ses frais ; mais son éternelle distraction lui fait si bien embrouiller les comptes, que personne n'y comprend plus rien. Après qu'il eut enfin réglé, le postillon, un Avignonnais de race, s'écria avec un superbe dédain : « En voilà un qui n'est pas malin ! Où diable a-t-il appris à compter ! »

— M. de Fontanes, grand maître de l'Université, ayant invité tout l'Institut, Ampère se rendit à cet appel en grand costume, l'épée au côté. Arrivé chez M. de Fontanes, et se voyant seul à porter l'épée, il la cacha sous les coussins d'un canapé du salon.

Le repas terminé, on passa dans ce salon, où l'on entoura M^{me} de Fontanes, assise sur le fameux canapé. Peu à peu, les invités se retirent ; M. de Fontanes, lui-même, disparaît ; et Ampère reste seul en tête-à-tête avec la maîtresse de maison, espérant pouvoir rentrer en possession de son épée. La conversation languit, et la femme du grand maître de l'Université finit par s'endormir. Ampère, jugeant le moment favorable, passe doucement la main sous les coussins, saisit la poignée de son épée et tire ; malheureusement, la lame vint seule. M^{me} de Fontanes, éveillée en sursaut, vit devant elle, un homme debout, l'épée à la main. A ses cris, on accourt. Ampère dut raconter son aventure, et tout se termina par des éclats de rire.

— On n'en finirait pas de conter toutes les anecdotes qui courent sur notre grand savant. Toutefois, celle dans laquelle on le représente commençant un calcul sur la paroi postérieure d'un fiacre et, la voiture s'ébranlant, courant derrière le véhicule pour continuer ses calculs, me paraît un peu trop forte !

Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches.

— En 1880, on décida d'élever une statue à ce grand savant, sur la place qui porte son nom. Le jury chargé de classer les maquettes, décerna, en 1881, le premier prix à Textor, sculpteur lyonnais.

En 1888, le président Sadi-Carnot inaugura, le 8 septembre la statue élevée à la mémoire de notre illustre compatriote. Le président, au cours de son discours, rappela qu'Ampère avait été le professeur de son père Hippolyte Carnot, au Collège de France.

Le sculpteur Textor fut décoré le même jour, par le président.

AMPERE (Jean-Joseph). — Architecte du XVIII^e siècle, dont la carrière s'écoula à Lyon. Il collabora à l'exécution des plans de Mansard, en 1701, pour la surélévation de la façade de notre Hôtel de Ville.

AMPHITHEATRE (montée de l'). — Jusqu'au 19 octobre 1866, on désignait cette voie publique du I^{er} arrondissement, sous le nom de *Montée de Sathonay*. Sa dénomination actuelle lui a été donnée en souvenir de l'ancien amphithéâtre romain, construit sur ce point du territoire lyonnais et qui, probablement, a été le témoin de la plupart des événements importants des premiers siècles de *Lugdunum*.

Quelques auteurs ont soutenu que, en cet amphithéâtre, furent mis à mort les quarante-huit martyrs, lors de la persécution de Marc-Aurèle.

En 1853, au cours de travaux que faisait exécuter la Compagnie des Eaux, on a trouvé des pierres disposées en gradins sur lesquelles on suppose que prenaient place les députés des soixante nations de la Gaule, envoyés chaque année, à la fête d'Auguste. Une large voie bordée de statues (emplacement actuel de la rue Terme) conduisait à cet amphithéâtre.

ANATOLE-FRANCE (boulevard). — VI^e arrondissement. — Une décision du Conseil municipal, en date du 22 janvier 1922, a attribué le nom de l'illustre écrivain au *boulevard du Lycée*.

ANCIENNE-PREFECTURE (rue de l'). — Jusqu'au 11 janvier 1899, on l'appela *rue de la Préfecture*.

Elle fut ouverte par MM. Vingtrinier et C^{ie}, dans le tènement de l'ancien hôtel des Monnaies, qu'ils avaient acquis par échange avec une autre parcelle dont ils étaient propriétaires, rue de la Charité (voir ce nom).

Le 17 juin 1830, le comte de Broches, préfet du Rhône, présida à la pose de la première pierre de la nouvelle rue, qui devait aboutir de celle de la Monnaie à la *place Confort* (des Jacobins) ; les autorités avaient été invitées par les propriétaires.

Les maisons de la rue furent bâties sur les plans de l'architecte Farge.

De 1818 à 1857, la Préfecture fut installée sur la place Confort, dans les bâtiments de l'ancien couvent des Jacobins ; d'où le nom donné à la rue.

Personnalités ayant habité la rue

1836. — La *Revue de Lyon*, dont les bureaux étaient installés au n° 6.

1838. — Au n° 5 fut créée, par Mazel, l'*Association commerciale d'échanges*, sous l'influence des idées de Fourier.

Bionne Pierre, graveur sur métaux ;

Davinet François, ciseleur.

1841. — Au n° 4, le Dr Munaret fonde le Dispensaire qui porta son nom.

1845. — Au n° 7, J.-B. Bertholette, peintre, décorateur et sculpteur.

1848. — Au n° 3, le journal l'*Entracte Lyonnais* succède au *Glaneur*.

1849. — Au n° 4, Jean-Michel Dalgabio, architecte.

1853. — Thévenin François, graveur.

Souvenirs d'autan

Vers 1848, la rue porta le nom de *rue Neuve de la Préfecture*.

ANDRE dit de Fribourg. — Dorier lyonnais ; au mois de septembre 1417, il fut appelé au château de Cleppé (aujourd'hui dans la Loire), pour y préparer l'or nécessaire à un traitement administré à Anne-Dauphine, femme de Louis II, duc de Bourbon.

ANDRE (Jacques). — Artiste peintre, né à Lyon en 1811, mais dont la carrière s'écoula à Paris.

Il fut élève de Delepierre.

Une de ses œuvres qui eut le plus de succès fut un pastel exécuté en 1846 : *Comment l'amour vient aux garçons*.

ANDRE (Charles). — Né à Chauny (Aisne) le 14 mars 1842, fut directeur de l'Observatoire météorologique et astronomique de Saint-Genis-Laval.

Professeur à la Faculté des Sciences de Lyon, président de la commission départementale de météorologie, André dirigea, en outre, le service horaire de la ville.

ANDREU (Ignace-Casimir). — Graveur sur bois né à Barcelone le 17 mars 1829, mort à Lyon où s'écoula sa carrière, en septembre 1893.

ANEAU (Barthélemy). — Né à Bourges au début du XVI^e siècle. Il vint à Lyon en 1528 et professa dès 1529. Il écrivit beaucoup ; mais sa production est oubliée. Principal du Collège à diverses dates (voir Bourse), il mourut le 5 juin 1561, tué dans une sédition populaire où il fut accusé d'être partisan de la Réforme.

ANEE. — Mesure qui correspondait, à Lyon, à 108 litres 7 décilitres.

ANGELLIER (Guillaume). — Dit Guillaume le Brodeur, est brodeur en titre du Consulat, vers 1485.

En 1490, il brode le poêle de l'entrée d'Anne de Bretagne ; en 1495, celui de l'entrée de Charles VIII ; en 1498, celui de l'entrée de Louis XII ; en 1509, pour le cardinal d'Amboise, et en 1515, pour François I^{er}, il effectue le même travail.

Angellier mourut vers 1529.

ANGES (montée des). — Cette rue du V^e arrondissement est un escalier de 555 marches, que nos grands-pères appelaient *montée de Grate-Cul*.

En 1493, on la désignait : *ruelle tendant de Forvière à la porte Confort*, ou *ruelle des Talons*. A cette époque déjà, la ruelle était millénaire.

On l'appela plus tard *montée de Lange* du nom, sans doute, du président de Lange, dont les propriétés s'étendaient sur cette partie de l'ancienne ville, et qui y possédait une maison célèbre dans les annales lyonnaises, dite maison de l'Angélique. Quelques érudits ont pensé que cette maison, bâtie sur les restes du palais d'Antonin, pourrait aussi avoir été le *château de Bussy*, ou de *Bucy*, dont il est question dans des actes de l'an 1004, sous

Adhémar, abbé de Saint-Just, et Bouchard, archevêque de Lyon.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, cet emplacement est désigné sous le nom de *grotte de Fourvière*, et, dans le plan de 1550, on l'appelle *le Capot*. C'est dans la maison du président Nicolas de Lange, que se réunissait un groupe de nos compatriotes, groupe qu'on regarde parfois comme l'ancêtre de notre Académie de Lyon.

Les plus assidus à ces réunions étaient, dit-on, Symphorien Champier, Benoît Court, Humbert Fournier, le médecin Gonzalve de Tolède, Brion, premier médecin de Louis XII et échevin; le poète Voulté; Etienne Dolet; Philibert Girinet; Claude Paterin; Louise Labbé; Pernette du Guillet; Maurice, Claudine et Sybille Sève. On y aurait vu aussi Clément Marot et Jehan le Maire des Belges.

Bien que le P. de Colonia parle très expressément de ces réunions, on peut avoir quelque doute sur l'existence de cette académie. Car les seuls documents qui en fassent mention, sont deux lettres de Humbert Fournier, écrites en 1516 (dont une à Symphorien Champier). Mais, dans ces lettres, on ne désigne comme assistant à ces assemblées littéraires, que Gonzalve de Tolède, le théologien André Victor et Jehan le Maire des Belges. Quant à Voulté, il ne vint à Lyon qu'en 1536, et y séjourna deux ans. Il parle d'ailleurs, dans ses écrits, de plusieurs gens de lettres qu'il voyait à Lyon, notamment: Jérôme Fondulo, Christophe de Longueil, Villeneuve, Guillaume du Choul, les Fournier, les du Peyrat.

Mais, revenons à notre montée. On fournit encore une autre explication du nom qui lui est donné: ce serait une allusion à la roideur de cette montée, comparée par le peuple, à celle du Paradis, d'où montée des Anges.

Inclinant à penser que le nom de cette rue rappelle le président de Lange, je dois au lecteur, quelques notes sur ce personnage important et honoré, qui vécut jusqu'aux premières années du règne de Henri IV. J'ai dit déjà les hautes fonctions qu'il eut à remplir sous Charles IX et Henri III. J'ajoute qu'après avoir été chassé de Lyon par les Ligueurs comme politique, Nicolas de Lange y rentra en 1594. C'est lui qui adressa la harangue du présidial à Henri IV, lors de l'entrée solennelle du monarque, le 4 septembre 1595. Il se retira peu après «*veu son grand âge* ». A l'occasion de cette retraite, le poète Jean Godard lui dédia une élégie de laquelle j'extraits les vers suivants, qui présentent le personnage mieux que je ne saurais le faire:

.....

Ainsi fais-tu, de Lange, en ce siècle pervers
 Où les plus beaux estès ne sont que des hyvers,
 Vénérable en vieillesse, en longue barbe et aage,
 Vénérable en vertu encore davantage ;
 Chargé d'ans et d'honneur encore plus chargé,
 Finalement tu as heureusement changé
 Ta première façon à la façon privée
 Que tu as à la fin, la meilleure trouvée
 Sans offencer personne et sans estre offensé,
 Chose rare en ce siècle où tout est renversé.
 Ayant l'âme et le cœur d'ambition délivrés
 Tu jouys à souhait des muses et des livres
 Dans ta maison de Cuire où tu te tiens enclos
 Pour jouyr bien heureux du livre et du repos,
 Et pour passer ton temps une partie à lire
 Une partie aussi quelquefois à écrire.

.....

Ainsi tu fis paroistre active ta vieillesse
 Autant comme autrefois fut sage ta jeunesse.

Divers

On remarque, en cette voie publique, la maison de l'abbé Caille, qui fut chanoine d'honneur de la cathédrale ; maison dans laquelle logea, le 19 avril 1805, le pape Pie VII. C'est de la terrasse de cette maison qu'il donna sa bénédiction apostolique à la ville de Lyon.

— En 1853, Antoine Belly, qui eut quelque notoriété comme graveur, habitait montée des Angès.

ANGES (rue des). — Il y aurait eu, autrefois, plusieurs maisons de cette rue du V^e arrondissement, sur les façades desquelles on voyait, dans des niches, des anges qui indiquaient de la main l'église Saint-Irénée ; d'où le nom populairement donné à cette voie publique.

Divers

En 1827, on comptait, rue des Angès, treize ateliers comprenant vingt-six métiers pour le tissage des étoffes de soie.

ANGILE (rue de l'). — Sur le plan de 1550, cette rue du V^e arrondissement porte le nom de l'*Angelle*; elle le tenait d'une maison dite de l'*Angelo*, qui y était située. Le nom actuel semble donc n'être qu'une altération du nom primitif.

C'est sur l'emplacement de cette rue que se trouvait, à l'époque romaine, d'importante fabrique de plomberie des Tertinii.

Dès le xv^e siècle, Cosme de Médicis installa dans la rue de l'Angelo, à la hauteur de l'actuel pont la Feuillée, sa maison de banque.

Plus tard, c'est également dans cette rue, que s'ouvrait une salle de jeu de paume dans laquelle Molière donna une représentation (probablement la première) de l'*Etourdi*.

Personnalités ayant habité la rue

1493. — Romain des Ursins, armurier.

1507. — Cochand ou Couchault Jean, orfèvre; c'est cet artiste qui exécuta, en 1532, pour le compte de la ville, une coupe en or qui fut offerte au cardinal de Tournon, archevêque de Lyon.

1621. — Durdet Hugues, « maistre orlogier ».

1707. — Maréchal ou Mareschal Hugues, «maistre orlogeur».

Souvenirs d'antan

1602. — La rue était connue comme si malpropre, que le Consulat dut prendre un arrêté faisant « injonction aux habitants « de la rue de l'Angile, de purger ce passage des immondices qui « sont en plusieurs endroits, par la faute de plusieurs qui les « laissent croppir devant leurs maisons. »

1727. — Restauration de la partie du bâtiment de la Douane, située entre la rue de l'Angile et la rue de l'Arbalète.

1827. — On compte dix-huit ateliers avec quarante-trois métiers pour le tissage des étoffes de soie, dans la rue de l'Angile.

La création du Conservatoire de Musique a complètement transformé cette rue et toute cette partie du quartier Saint-Paul.

ANNALES LYONNAISES (les), ou observations sur les mœurs et les usages, etc. — Journal ultra-royaliste qui parut à Lyon, de 1814 à 1816 (sauf pendant les cent jours).

ANGLIER (Guillaume). — Maître d'œuvre de Lyon. Le 29 mai 1475, avec Jehan Morel, il fait marché avec les Augustins de Lyon, pour la construction d'une chapelle dans le cloître de ce monastère (emplacement de l'actuelle Ecole de la Martinière), moyennant la somme de 400 livres (Archives du département, Inventaire des Augustins).

ANIEL (Ernest). — Professeur au Lycée de Lyon et l'un des plus célèbres « moliéristes » de son temps. Aniel a légué à la bibliothèque de la Comédie-Française la collection des nombreuses éditions des œuvres de Molière qu'il possédait, ainsi que tous les documents se rapportant à ses pièces et à son histoire, qu'il avait patiemment réunis. Aniel mourut le 12 juin 1884 à l'âge de 55 ans.

ANNEMOND (Saint). — Fut évêque de Lyon vers 650-657, et probablement le trente-sixième.

Le peuple l'appela Saint-Chamond. Son père, originaire de Rome, avait été préfet de Lyon sous Dagobert et Clovis II.

Devenu primat des Gaules, il reçut Saint Benoît Biscop qui, accompagné de Wilfrid (depuis évêque d'York) se rendit en Angleterre venant de Rome. Wilfrid demeura trois ans dans notre ville.

Annemond mourut assassiné, par ordre du maire du palais Ebroin, le 28 septembre 657, près de Chalon-sur-Saône. Il fut inhumé dans l'église Saint-Pierre ; son surnom de Saint-Chamond a été donné à la ville du Forez que nous connaissons tous.

ANNONCIADE (rue de l'). — Cette voie publique du I^{er} arrondissement, fut ouverte, en 1825, au travers du « clos » de l'ancien monastère de l'Annonciation. Ce monastère avait été fondé par Gabrielle de Gadagne, veuve de Jacques Mitte de Chevières, marquis de Saint-Chamond.

Devenue veuve, Gabrielle de Gadagne perdit encore son fils, tué par une mine, sous les yeux de Louis XIII, au siège de Turin. C'est alors que, à l'instigation des Jésuites, et particulièrement du P. Lhoste, elle résolut de fonder à Lyon une maison d'*Annonciades célestes*. Le 23 septembre 1624, elle écrivit au Consulat :

« Messieurs, ayant toujours eu l'intention de fonder une « maison de filles religieuses, Dieu a permis que j'aye traité « avec celles de l'Annonciade appelées *Célestes*, pour les établir

« dans votre ville, à laquelle, pour les bonnes erres et l'honneur
« que j'y ai eu, mon affection a toujours esté portée ; et j'ay creu
« y devoir aussi porter ma dévotion, afin d'y faire une dernière
« retraiete auprez de ces bonnes filles, s'il vous plaict, messieurs,
« de l'agrée, comme très humblement je vous en supplie, et de
« m'en vouloir donner votre consentement. Ce sera y augmenter
« l'honneur et la gloire de Dieu, sans incommodité au public,
« comme vous dira le R. P. Lhoste, et je me promets l'octroy de
« ma requeste, puisque c'est pour sy bon œuvre à laquelle vous
« participerez, et que je vous en veux demeurer toute ma vie
« obligée, pour vous en rendre en général et en particulier, mon
« très humble service, et prier Dieu qu'il vous donne, messieurs,
« ses saintes grâces avecque très heureuse et longue vie.

« A Mascon, le 23 septembre 1624.

« Votre très humble servante,

« De Gadaigne. »

Elle s'adressa à la Congrégation mère de Pontarlier, et fit toutes les dépenses nécessaires à l'installation, se réservant de « demourer et coucher au monastère tout le temps qu'il lui « plairoit. »

En 1627, les *Célestes* achetèrent l'ancien Château-Gaillard, petit castel situé au-dessous de l'actuelle place Rouville, et dont les derniers vestiges ont disparu vers 1848.

La congrégation de l'Annonciation de Lyon devint rapidement assez importante pour, en 1652, songer à établir des « colonies », notamment dans le Dauphiné, où l'on trouve les *Bleues célestes* installées à l'Albenc (Annuaire touristique du département de l'Isère, année 1846).

Pendant la Révolution, la chapelle du monastère devint un théâtre désigné sous le nom de *Théâtre des Bleues*, puis *Théâtre d'émulation*. C'est là que débutèrent des artistes qui firent longtemps, au théâtre des Célestins, la joie de nos arrières grands-parents : Weiss, traître de mélo ; Félix Bélu, qui tint l'emploi des utilités.

En 1808, grâce au cardinal Fesch, archevêque de Lyon, le couvent de l'Annonciation reprit une destination religieuse ; il devint la maison-mère des *Sœurs de Saint-Charles*, congrégation créée en 1670, par un prêtre lyonnais, Charles Demia.

Vers 1829, la rue de l'Annonciade fut désignée parfois sous les noms de *rue Saint-Charles* et *rue Rassicand*.

En 1923, on comptait trente numéros d'immeubles en cette rue.

Personnalités ayant habité la rue

1834. — Claude Dufayet, dessinateur, n° 24.
1846. — Jules Eschmann, pasteur, au n° 2.
J.-M. Hippolyte Triviot, dessinateur pour l'impression.
Desvignes, juge de paix, au n° 24.
1849. — Martin-Daussigny, peintre.
1870. — Georges Cogordan (1846-1904), diplomate, parent
des Tisseur.

Souvenirs d'antan

C'est rue de l'Annonciade qu'on a découvert un sépulcre du III^e siècle. D'ailleurs, une villa romaine occupait une grande partie de l'emplacement du couvent de l'Annonciade.

— Bourgerol, dans un recueil en vers, en l'honneur des églises de Lyon, dédié à l'archevêque Camille de Neufville, écrit à propos de l'église des Bleues Célestes :

Dans la même maison étant aux Bleu-célestes,
Je vis le ciel ouvert sur des filles modestes ;
La pluie qui tombait dessus ces toisons d'or
Empeschoit que mes yeux ne vissent ce trésor,
Et se formant une haye en mille gouttelettes
Qui brilloient de ce lieu, comme autant de bluettes,
Je doutais si le ciel, par ces petits escueils,
N'attendoit pas de nous quelques nouveaux accueils,
Nous envoyant ça-bas une sainte semence
Qui devoit, dans nos cœurs, engendrer l'innocence.

— En 1841, on décida de prolonger la rue et la ville fit l'acquisition d'immeubles qui avaient appartenu, dans le passé, au grand teinturier lyonnais Gonin.

— Le peintre Pierre-Amaranthe Roulliat a laissé une *Vue du Couvent de l'Annonciade* (1831).

ANSCHERIC. — Cinquante-deuxième évêque de Lyon, de 922 à 927. Il présida, en 926, un concile à Charlieu. Paradin, dans son *Histoire de Lyon*, parle de lui avec éloge.

ANSE. — Cette commune du Lyonnais a connu de grandes assemblées religieuses :

994. — Concile tenu par Burchard, archevêque de Lyon, et dix autres prélats, dans lequel on fit neuf chapitres sur la discipline.

1025. — Concile dans l'église Saint-Romain, tenu par les archevêques de Lyon, Vienne, Tarentaise et neuf évêques.

1070. — Concile avec Achard, évêque de Chalon-sur-Saône.

1076. — Concile tenu par le légat Hugues de Die, sur la discipline.

1100. — Concile présidé par Hugues, archevêque de Lyon, légat du Saint-Siège. On excommunie ceux qui s'étaient croisés et n'étaient pas partis en Terre Sainte.

1112. — Concile convoqué par Joceran ou Gauceran, archevêque de Lyon, sur les investitures.

ANSELME (Jean-Baptiste-Joseph). — Né le 9 novembre 1848 à Bizonnes (Isère), Anselme exerçait la profession de tisseur. Très dévoué à sa patrie d'adoption, il occupa à Lyon, successivement les fonctions suivantes : Conseiller prud'homme ; président général du Conseil des Prud'hommes ; président de la Chambre syndicale des Tisseurs ; administrateur de l'Ecole de tissage, de la Caisse d'Epargne de la Croix-Rousse, de la Société des Ateliers-Logis, du Bureau de Bienfaisance, etc...

Il fut conseiller municipal de Lyon.

ANSTETT (Jean-Philippe). — Né à Strasbourg en 1831, mort à Lyon en 1887.

Anstett, émigré d'Alsace en 1870, fit une très belle carrière de professeur d'allemand à Lyon. Mais il se fit surtout connaître et apprécier par son dévouement à toutes les œuvres sociales, et, en particulier, aux sociétés alsaciennes-lorraines de notre ville.

ANTIER (Marie). — M^{me} Antier, cantatrice célèbre, naquit à Lyon vers 1687 et mourut à Paris, le 3 décembre 1747.

Elle fut élève de Marthe la Rochoise. Marie Antier débuta à l'Opéra en 1712, où elle se fit un grand renom comme interprète des œuvres de Lulli, et par la création d'un certain nombre de rôles dans les derniers opéras de Campra et de Rameau.

ANTIOCHUS (Saint). — Evêque de Lyon vers l'an 400. On l'appelle quelquefois Anduelle et Andéol. Il était prêtre lorsqu'il fut chargé, par les fidèles, d'aller en Egypte, prier Saint Just de revenir en son diocèse. Il ne réussit pas, mais recueillit le dernier soupir du Saint.

Elu évêque après Martin, il mourut vers 410 et fut inhumé dans l'église des Macchabées.

ANTIQUAILLE (place et rue de l'). — Sur l'emplacement de l'hospice actuel, il y avait, à l'époque romaine, une opulente villa qui semble, d'après une inscription, avoir appartenu à un personnage important nommé Julien. La petite place, en face de la villa, servait déjà à cette époque de marché aux bœufs. Et le souvenir de ce fait s'est conservé jusqu'au XIII^e siècle, par le nom de *Buerie*. La place portait en effet, autrefois, le nom de *Croix de Buerie*, ou *place de la Buéry*; et cette dénomination a persisté jusqu'à l'époque où l'on a érigé les trois croix indiquées sur le plan de 1550.

Le nom d'*Antiquaille* donné à cette partie du territoire lyonnais vient de ce que le sol — alors planté de vignes — était couvert de ruines. C'était ce qu'on appelait la *masse des arcs*. Cette région recelait de nombreux vestiges de monuments antiques; et, au dire de certains auteurs, c'est là que se dressait le palais des empereurs romains qu'Auguste, Caligula, Domitien, Sévère et Albin auraient habité au cours de leurs séjours à Lugdunum. En ce palais seraient nés Claude, Germanicus et Caracalla.

D'après de Rubys, Sévère étant à Lyon après la mort de sa première femme Martia, fit venir de Syrie sa seconde femme Julia; et, sur l'emplacement où s'élève actuellement l'hospice, construisit le magnifique palais dans lequel Caracalla vit le jour.

Vers 1500, Pierre Sala fit édifier sur ce terrain une somptueuse maison dans laquelle il groupa toutes les antiquités qu'il avait pu réunir. Cette destination fit donner à cette maison le nom d'*Antiquaille* ou *maison des antiquailles*.

De Rubys y habita; puis Symphorien Buatier et sa femme « dame Jeanne Buatier » en devinrent propriétaires.

En 1629, l'Antiquaille fut acquise par Maurice Sève, pour le prix de 26.100 livres, au profit des religieuses de la Visitation, établies, jusqu'alors dans une maison du Gourguillon. Ces dames prirent possession de leur nouvelle installation le 3 avril 1630.

Les constructions modernes de l'hospice actuel ont été exécutées sous la direction de Flacheron, architecte de la ville. En 1823, on y a ajouté des cellules autour de la terrasse.

Notes topographiques

N° 1 de la place, voir le portail de l'hospice surmonté des armoiries des familles ayant possédé ce bâtiment.

Dans l'hôpital, visiter la crypte de Saint-Pothin.

Souvenirs d'antan

L'église fut bâtie en 1639 et consacrée à Notre-Dame et aux Saints martyrs lyonnais.

Suivant une relation manuscrite, au sujet du couvent de la Visitation, « ce furent les antiquités romaines dont ce lieu est « rempli, qui nous méritèrent le bonheur de voir, en cette maison, « la reine-mère Anne d'Autriche, et notre grand monarque Louis « le Grand... Ce fut en 1660 que Louis XIV, venu avec sa mère, « fit relever les inscriptions qui sont sur de grandes pierres « anciennes. »

L'auteur remarque encore que Louis XIV, « ce modèle de « grandeur, de la politesse et de la galanterie française, garda « son chapeau à la main, tout le temps qu'il passa dans le « couvent. »

Ça, au moins, c'est de l'histoire!! et combien importante!!!

— Le monastère de l'Antiquaille fut supprimé en 1792 et devint une caserne. L'église fut, à cette date, entièrement dévastée.

— En 1802, M. Najac, préfet du Rhône, voulant faire cesser les désordres qui s'étaient introduits dans le dépôt de Bicêtre, à la Quarantaine, confia ce dépôt à une administration composée de notables citoyens, et le transféra, le 20 octobre 1803, dans les bâtiments de l'Antiquaille. Cette nouvelle administration entra en fonction avec 5 fr. 10 en caisse! Un décret du 15 avril fit de l'établissement une propriété communale.

— 1807. Loi du 16 septembre qui autorise la Ville de Lyon à acquérir, au prix de 76.500 fr., les bâtiments de l'Antiquaille, destinés à former un dépôt de mendicité, un hospice pour les insensés et les incurables.

— En 1827, une trombe fit s'écrouler un mur de clôture de l'Antiquaille, au haut du chemin Neuf. Au budget de 1829, figuraient 3.000 fr. pour la réfection de ce mur.

— Vers 1860, s'installa, aux n° 6 et 8, rue de l'Antiquaille,

le refuge de Notre-Dame de Compassion, fondé en 1827, ordre des religieuses de Sainte-Elisabeth.

— En 1862, divers achats d'immeubles effectués par la Ville, permirent l'élargissement de la rue de l'Antiquaille.

ANTOINE DE TOLEDE. — Médecin du ^{xvi}^e siècle, qui vécut à Lyon, où il fut l'ami d'Etienne Dolet. Une médaille, qui appartient à la collection Récamier, rappelle son souvenir.

ANTOINE-DUMONT (passage). — Jusqu'en 1920, cette voie publique du VII^e arrondissement s'appelait *impasse des Cinq*. Le nom actuel lui a été donné, à la requête des habitants, en mémoire d'Antoine Dumont, né à Bourbon-l'Archambault (Allier), le 14 juin 1885, mort à Moulins le 11 mai 1918. Il avait été administrateur-délégué de la Société coopérative *l'Avenir Régional*, secrétaire de la Fédération des sociétés coopératives de consommation de la région, et zélé propagandiste des méthodes coopératives.

En 1923, on comptait trente-quatre numéros d'immeubles en cette voie publique.

ANTOINE-GALLAY (place). — Jusqu'au 16 novembre 1920, ce fut la *place Feuillat*. La nouvelle dénomination rappelle Antoine Gallay, né à Lyon, le 29 octobre 1842, mort en la même ville, le 3 mai 1921. Il habitait sur la place même qui porte son nom.

Antoine Gallay fut un des bienfaiteurs des écoles et des œuvres de solidarité du quartier de Montchat.

ANTOINE DE LEVIS. — Fils de Jacques, baron de Châteaumorand, et de Louise de Tournon, sœur du cardinal. Antoine vivait au ^{xvi}^e siècle. Il fut longtemps chanoine-comte de Lyon, et termina sa carrière comme évêque de Saint-Flour.

Il mourut en 1566.

ANTOINE-LUMIERE (rue). — Cette rue du III^e arrondissement n'était, jusqu'en 1912, qu'une partie du *chemin de la Croix-Morlon*. Son nom actuel est destiné à perpétuer le

souvenir de Claude-Antoine Lumière, né à Arnoy (Haute-Saône), le 13 mars 1840, mort le 15 avril 1911.

Installé d'abord comme photographe à Lyon, rue de la Barre (dans un immeuble fort coquet qui disparut pour faire place à l'aile de l'Hôtel-Dieu occupée par le central téléphonique), il se révéla comme un véritable artiste.

Associés à leur père, MM. Auguste et Louis Lumière créèrent l'usine de plaques photographiques de Monplaisir.

L'invention du cinématographe n'est pas le seul titre de gloire auquel peuvent prétendre MM. Lumière ; les services qu'ils ont rendus à la science et aux hommes ne se comptent plus.

Le nom de Lumière, donné à une des rues de notre cité, doit être conservé comme un témoignage de reconnaissance envers une famille qui, dans le passé comme dans le présent, fait le plus grand honneur à la Ville de Lyon.

Je n'en dis pas davantage sur MM. Lumière frères, car je me suis interdit de livrer mes notes sur les vivants. D'ailleurs, pour analyser leur œuvre, il faudrait une compétence que je ne possède pas, et tout ce que j'en pourrais dire, serait au-dessous de ce qu'il serait juste d'écrire.

Revenons à Antoine Lumière ; pour être complet en ce qui le concerne, je dirai qu'il eut une renommée très justifiée comme chanteur amateur. C'était une joie et un régal pour ses amis, de l'entendre dans les chansons de Pierre Dupont.

Il fut d'ailleurs, dès 1881, le promoteur du monument à élever (qui le fut longtemps après) à notre compatriote.

En 1886, Jules Tairig (Giriat) fit sur Antoine Lumière quelques mauvais vers :

Au monde, il n'a pas son pareil :
Vigoureux, de haute stature,
Un homme heureux dont la figure
S'épanouit comme un soleil.
Il n'est plus jeune, c'est dommage,
Mais il n'est pas vieux, c'est certain.
Malgré le temps, que tout ravage,
Malgré les ennuis, malgré l'âge,
On ne verra jamais, je gage,
Tout l'éclat de Lumière éteint.

ANTOINE-REMOND (rue). — VI^e arrondissement. — On a donné à cette rue le nom d'Antoine-Marie Remond qui, en 1901, légua aux Hospices de Lyon, 1.250.000 francs pour créer une *Nourricière* à l'usage des enfants nés dans les hôpitaux, sous la seule condition que cette fondation porterait le nom de sa fille Antoinette-Blanche Rémond.

La *Nourricière Antoinette-Rémond* a été ouverte le 13 janvier 1906, sur les terrains de l'Asile Sainte-Eugénie (Longchêne) à Saint-Genis-Laval.

En 1923, on compte quinze numéros d'immeubles rue Antoine-Rémond.

ANTOINE-VOLLON (place). — Jusqu'en mai 1907, cette place du II^e arrondissement était désignée sous le nom de *place Saint-Michel*. C'était un souvenir de l'ancienne église dédiée à ce saint, fondée au VI^e siècle, par Caretène, mère de Gondebaud, roi des Burgondes.

En 1687, le service de cette église fut réuni à Ainay. Son emplacement fut converti en place publique, dès qu'on eut procédé à la démolition du grand portail d'Ainay, pour ouvrir la rue Vaubecour (1728).

Tout d'abord, on avait songé à y installer un marché; ce projet fut abandonné, et on éleva, au centre de la place, une fontaine en forme de pyramide, attribuée à Perrache. Démolie sous le premier Empire, elle fut remplacée par celle en fonte qu'on y voit encore.

En 1907 on a donné à cette place le nom du peintre Antoine Vollon, né à Lyon le 20 avril 1833, mort à Paris le 27 août 1900.

Il était apprenti chez le graveur Charasse, lorsque celui-ci le fit entrer, en 1851, à l'École des Beaux-Arts de Lyon. Il étudia sous Victor Vibert, puis travailla la peinture.

Il exposa à Lyon dès 1858, à Paris à dater de 1864; et, très rapidement, il se fit remarquer.

Parmi ses œuvres, je cite: *Halte de saltimbanques* (Lyon, 1858); *Art et Gourmandise* (Paris, 1864); *Après le Bal* (1869, cette toile est au Musée de Lyon); *Vue du Tréport* (Paris, 1886); *le Port de la Joliette* (1887); *le Pont Neuf* (1889); *le Cabaret des Moulins*, etc., etc.

Souvenirs d'antan

L'église Saint-Michel, dont les fondations furent mises au jour en juillet 1829, était autrefois un couvent de religieuses dépendant de l'abbaye d'Ainay. Lorsque cette église disparut au XVII^e siècle, ce ne fut pas sans cris et grincements de dents; en 1691, le dernier curé, Thomazot, protesta contre les manœuvres de l'abbé d'Ainay, qui avaient abouti à la suppression de son église. Il déclara n'avoir donné son consentement que par peur, et pour obtenir la liberté de ses vicaires mis en prison.

Les moines, devenus séculiers, avaient tout simplement voulu se réserver la clientèle, déjà fort riche, des ancêtres de *Caliste*, en supprimant l'église rivale de Saint-Michel.

Et l'on prétend que Jésus-Christ a chassé, il y a 2.000 ans, les vendeurs du Temple!!

ANTOINETTE (rue et place). — III^e arrondissement. — Ce nom rappelle un membre de la famille du donateur des terrains.

La rue, en 1925, compte trente-cinq immeubles.

ANTONIN (Louis). — Né à Lyon, le 19 novembre 1845, fut directeur du *Journal de Diane*, pendant le boulangisme.

En 1893, Antonin fonda le *Cabaret de la Chanson*. Il est l'auteur des *Pioupious d'Auvergne*, de la *Marche boulangiste*, de la *Chanson du Tzar*, de la *Marseillaise anti-juive*, de *Viv' l'Armée*, etc...

ANTONINS (rue des). — V^e arrondissement. — Cette dénomination date des environs de 1825; mais une partie de la voie qui porte ce nom a conservé, jusqu'en 1868, l'appellation de *rue de Talaru*.

Au commencement du XIX^e siècle, ce n'était qu'un passage conduisant de la place Saint-Jean à la rue de la Bombarde.

Le nom de rue des Antonins s'explique parce qu'on croyait que cette rue occupait l'emplacement où, vers 138, les Lyonnais élevèrent un temple à Antonin le Pieux, en reconnaissance des services qu'il leur avait rendus; puis ce temple aurait été dédié à Lucien Verus et à Marc-Aurèle, enfants adoptifs d'Antonin.

Il n'est pas invraisemblable que, plus tard, les débris de ce temple aient servi à la construction de l'église Saint-Jean. Des vestiges d'inscriptions gravées sur quelques pierres des murs de la cathédrale, semblent justifier cette conjecture. Mais cela ne situe pas exactement le temple des Antonins.

Quant à la dénomination de *Talaru*, qui a persisté si longtemps, elle provient de ce qu'il y avait, à l'extrémité de la rue, un vaste espace de terrain (angle des rues Tramassac et de la Bombarde) appelé tènement de Talaru, apanage de ceux des membres de cette famille qui furent chanoines-comtes de Lyon.

Dans un ouvrage de Gilbert Ducher, imprimé en 1558 par

Sébastien Gryphe, on lit que l'un de ces chanoines, Jean, possédait une maison près de Fourvière, où il cultivait avec succès la poésie et les lettres en général, et dans laquelle il réunissait une société d'amis partageant ses goûts.

Le tènement de Talaru, bien d'émigré, fut adjugé, le 21 décembre 1790, pour 45.000 livres, à Jean Desgranges l'aîné, procureur ès cour de Lyon.

ANTONIN-GOURJU (place). — II^e arrondissement. — En juillet 1930, le Conseil municipal a attribué le nom d'Antonin Gourju, à la place située à l'extrémité sud du *quai des Célestins*, à l'angle de la rue Bellecour. Gourju fut longtemps conseiller municipal du II^e arrondissement et sénateur. (Voir: Gourju.)

ANTONIN-PONCET (place). — II^e arrondissement. — C'était encore, en 1913, la *place de la Charité*.

Le nom de cette voie publique rappelle l'éminent chirurgien Antonin Poncet, né à Saint-Triviers-sur-Moignans (Ain), en 1849.

Il fit ses études médicales à Lyon et à Paris. Successivement il devint, à Lyon, chef de clinique chirurgicale, puis professeur à notre Faculté de Médecine.

Ses remarquables travaux sont connus du monde médical tout entier.

Poncet mourut à Lyon, en 1913.

Personnalités ayant habité la place

1788. — Rigod de Terrebasse, trésorier de France;
Ferrouillat et Deyrieux, peintres en papiers.

1791. — Jean-Pierre Lacroix de Laval, notable;
Claude-Aimé Vincent de Margnolas, notable.

1792. — Pierre-Thomas Rambaud, commissaire du roi au tribunal du district de Lyon.

1810. — Roth Frédéric, dessinateur pour l'industrie.

1834. — Devienne, conseiller à la Cour.

1868. — D^r L. Ollier, au n° 11;

Gilardin, premier président:

Verne de Bachelard, conseiller à la Cour.

1900. — Le D^r Masson, oculiste, qui fut député du Rhône.

1920. — Bouvier de Cachard, curieux type d'antiquaire qui mourut en 1929.

Notes topographiques

Avant d'être une place, cette portion du territoire lyonnais fut une rue successivement dénommée : *rue Basses-Brayes*, *rue du Bastion-de-Villeroi*, *rue Sainte-Hélène*. Ces deux derniers noms rappellent que la rue aboutissait, sur le Rhône, en face d'un bastion appelé *Villeroi* et d'un corps de garde dit de *Sainte-Hélène*.

Le nom de place de la Charité n'a prévalu qu'en 1700, après les travaux d'élargissement terminés, qui mirent en communication la place Bellecour avec la rive droite du Rhône.

Le 4 février 1653, la Ville devint propriétaire de la maison de François Ravat, rue Basses-Brayes.

Le 12 décembre 1662, la Ville acquit, de François Massard, passementier, deux maisons avec jardin, au prix de 14.000 livres, dont une partie était nécessaire pour l'élargissement de la voie. Le surplus fut cédé, le même jour, aux Recteurs de la Charité, pour 7.000 livres, à condition qu'ils fassent élever un mur de clôture sur l'alignement de la nouvelle place.

Le 21 juillet 1663, le Consulat acheta un quart de maison et jardin sur les héritiers de François Lais.

Le 23 février 1674, le Consulat achète deux moitiés de maisons, saisies sur Pierre Lais ; les deux autres moitiés furent rétrocédées à la Ville par Gaspard Cachot qui en avait été déclaré adjudicataire ; ladite cession faite en vue d'agrandir le *Jeu de mail* (qu'on avait installé sur la place élargie).

Le 2 mars 1676 acquisition par la Ville d'une maison « rue Sainte-Hélène » où pendait l'enseigne « à la Croix-rousse ».

Dès lors on put entreprendre la construction des beaux immeubles de la place.

Le n° 1 (19, place Bellecour) date de 1810.

Le n° 3 (commun avec le 10, rue des Marronniers) fut édifié à la même date.

Ces deux maisons font partie des façades de Bellecour ; elles furent construites pour la première fois en 1740 et portaient le nom d'*Hôtel Catalan* ; elles furent détruites en 1793 par ordre du conventionnel Couthon.

Les n° 5, 7, 9 et 11 de la place, ainsi que les maisons portant les n° 1 à 7 sur le quai, sont soumises à une architecture uniforme, en vertu de divers contrats passés par la Ville avec Gabriel, puis avec Jean Rigod de Terrebasse.

Gabriel Rigod, qualifié marchand fabricant, commença l'achat des emplacements en 1741. Jean Rigod fit construire les n° 7 et 9, en 1742. Quant au n° 11 (commun avec le 7 du quai) il fut édifié en 1775 par Dupré.

La façade sud de la place est constituée entièrement par l'hospice de la Charité. Vers 1780, cette administration fit élever plusieurs maisons numérotées 2 à 8. C'est dans l'une d'elles qu'était encore installé, en 1865, l'Hôtel de Provence, un des plus réputés de la Ville, où passèrent tant de célébrités mondiales.

Souvenirs d'antan

1717. — Aimé-Julien Rigod de Terrebasse fait convention avec le Consulat « pour régénérer la rue du Bastion-de-Villeroi, et « embellir le quartier par des constructions monumentales et « uniformes. »

1811. — On lit, dans un journal du temps, la réclame suivante: « Les mariés Tarrain et Trécolle préviennent le public « qu'ils desservent pour leur compte, depuis le 8 août 1811, les « bains établis dans l'Hôtel de Provence, place de la Charité, « que tenait la dame Veuve Beaulieu. La parfaite connaissance « qu'ils ont tous les deux de cette partie, jointe aux soins qu'ils « ont mis tant à réparer qu'à embellir et garnir à neuf lesdits « bains de beau linge et autres accessoires de propreté, ne « laisseront rien à désirer aux personnes des deux sexes qui « daigneront les honorer de leur pratique, et agréer leurs « attentifs et empressés services. »

Fichtre! en ce temps-là, on ne devait pas payer 10 ou 15 francs la ligne!

1816. — Le 8 juin, on érigea, place de la Charité, un arc-de-triomphe sous lequel passa la duchesse de Berry, qui allait rejoindre son époux à Paris. C'est là que le Maire (d'Albon), entouré du Conseil municipal, adressa son discours de bienvenue à la princesse.

1842. — Le 25 juillet, le baron Larey, l'illustre chirurgien de la Grande Armée, de passage à Lyon, meurt à l'Hôtel de Provence, où il était descendu.

1843. — En ce même hôtel, le 10 décembre 1843, mourait le poète Casimir Delavigne.

1848. — A cette date, s'ouvrait au n° 9 un *Institut ophtalmologique* dirigé par le médecin oculiste Rivaud-Landrau. Ce spécialiste, qui joua un certain rôle dans la politique locale, était l'oncle du préfet Rivaud, qui était en fonction à Lyon, lors de l'assassinat du Président Carnot (1894) et qui mourut en 1923 à l'âge de 80 ans.

1858. — Le *Salut Public* avait, à cette époque, ses bureaux au n° 18, place de la Charité.

1860. — A cette date, l'Hôtel de Provence et des Ambassadeurs était tenu par Philibert, connu comme un des premiers cuisiniers de la Ville, et qui eut un renom presque aussi grand que, de nos jours, la Mère Fillioux.

1868. — Au n° 8, à la place de l'Hôtel de Provence, s'installent les bureaux de la Compagnie lyonnaise des Omnibus.

ANVERS (rue d'). — 7^e arrond. — Cette voie publique portait, anciennement, le nom de *rue des Asperges*. Il paraît qu'à l'époque où elle fut ouverte, il y avait là des jardins dans lesquels on pratiquait la culture maraîchère et particulièrement celle des asperges.

En 1914, pour commémorer la défense des Belges, on donna à cette rue la dénomination qu'elle porte actuellement.

Notes topographiques

La rue fut créée par acquisitions successives de la Ville qui traita avec divers propriétaires : Scoly, Dulac, Capiel, Rivoire, Chevrier, etc..., entre 1863 et 1881.

APPIAN (rue). — 5^e arrond. — Ce nom est destiné à rappeler Adolphe Appian, paysagiste et graveur, né à Lyon, le 23 août 1818, mort en la même ville, le 29 avril 1898.

Entré, à 15 ans, à l'Ecole des Beaux-Arts, il fut élève de Grobon et de Thierriat.

Vers 1843, Appian s'installa à Lyon comme dessinateur pour la fabrique. Ce n'est que vers 1853 qu'il se consacra à la peinture. Il devint un ami de Corot et de Daubigny.

Ses *effets de lumière* sont très remarquables ; mais ce sont surtout ses fusains qui ont consacré sa renommée.

Détail amusant : il débuta dans la vie comme piston au Grand-Théâtre de Lyon.

Appian exposa à Lyon à partir de 1847, et à Paris, vers 1852. Je ne veux citer que quelques-unes de ses œuvres : *Vue prise aux environs de Marseille* (1847) ; *le Coup de l'étrier* (eau-forte, 1858) ; *l'Ancienne Vitriolerie à Lyon* (fusain, 1863) ; *les Rochers de Nanthus, Ain* (dessin, 1870) ; *environs de Collioure* (1879) ; *Ruisseau d'Artemare* (dessin, 1896), etc...

Vers 1880, l'atelier d'Adolphe Appian, installé rue des Trois-Artichauts était connu, on peut le dire, de toute la France.

« Appian (comme l'écrivait Charles Gruyer) fut un des sym-

« boles ou, mieux, une des réalisations les plus puissantes du « *spiritus lugdunensis*; et vous ne rencontreriez pas de *gone* de « la seconde moitié du XIX^e siècle, qui n'ait connu le « père « Appian » et son vaste chapeau de peluche noire. »

Son arrière-grand-père était Italien; son grand-père s'enrôla sous les drapeaux de la République.

Notre peintre naquit rue du Plat, mais presque toute sa vie s'écoula dans le 5^e arrondissement, dans cette maison de la rue des Trois-Artichauts qui avait été une auberge aux murs puissants, au temps des rouliers.

Son fils Jean-Louis Appian, peintre et graveur, mourut en 1896, à l'âge de 34 ans, alors qu'il annonçait un réel talent.

Notes topographiques

Des acquisitions faites par la Ville, traitant avec les propriétaires: D^r Polaillon, Wolff, banquier, permirent, à partir de 1898, d'élargir la rue Appian.

APPRENTISSAGE. — On lira avec curiosité le document transcrit ci-dessous, donnant une vision exacte de ce qu'était, il y a plus d'un siècle, un contrat d'apprentissage dans notre région.

« Par devant M^e Horace Robert, notaire royal à la résidence « de Saint-Martin-les-Fontaines, canton de Neuville, départe-
« ment du Rhône, et en présence des témoins ci-après nommés,

« Fut présent sieur Louis Morel, mineur émancipé par acte
« en forme, demeurant à Mionnay (Ain); lequel désirant
« apprendre un état, s'est volontairement mis en apprentissage
« chez sieur Jean-François Ravinet, bourrelier patenté sous le
« n^o 87, propriétaire demeurant dans la commune de Caluire-et-
« Cuire, à ce présent et acceptant ledit apprenti, pour le temps
« de deux années entières et consécutives, qui prennent cours
« dès aujourd'hui, pour finir au 15 novembre 1819. Cet acte est
« passé d'une part, sous l'obligation que s'impose le sieur
« Ravinet d'apprendre au sieur Morel la profession de bourrelier
« dans tous ses détails, sans rien lui cacher ni céler de ladite
« profession, de le nourrir de son pot et feu, chauffer et loger
« pendant tout le temps de l'apprentissage; d'autre part sous la
« promesse que fait Louis Morel de ne point absenter le domicile
« de son maître d'apprentissage sans sa permission, d'obéir
« avec promptitude et docilité à tout ce que lui commandera le
« sieur Ravinet touchant ladite profession....

« Dans le cas où le sieur Morel, par sa mauvaise volonté ou autrement, ne voudrait point finir le temps de son apprentissage, il sera tenu de fournir au sieur Ravinet, et à ses frais, un compagnon bourrelier pour tout le temps à écouler de l'apprentissage..., etc... »

APRICLIUS PRIXANUS. — Lorsque fut démoli l'ancien pont du Change, on découvrit une pierre tombale gallo-romaine (conservée au musée épigraphique de Lyon) qui révéla l'existence à Lugdunum de cet artiste potier de terre.

De Boissieu, Commarmond, Allmer en font mention.

AQUEDUCS DES MASSUES (chemin des). — Le nom de cette avenue du 5^e arrondissement s'explique aisément par les ruines des aqueducs romains qui traversaient le territoire des Massues. Presque tous les historiens s'accordent à attribuer à Marc-Antoine la construction des aqueducs ; cependant, Guillaume-Marie Delorme, architecte lyonnais (1700-1782), désigne l'empereur Claude comme leur auteur.

Sous cette terminaison féminine le nom de *Massues* date de la fin du XVIII^e siècle ; jusqu'à cette époque, dans tous les actes connus, on lit : *territoire du Massu*. Très vraisemblablement il faut chercher dans le bas-latin *massa*, l'origine de ce nom. *Massa* a la signification de propriété rurale proche d'une ville, une banlieue.

C'est sur le versant de la colline des Massues, au lieu dit *de la Pomme*, qu'on a découvert, en novembre 1848, une statuette en bronze : *Hercule enfant*, d'un beau style grec et d'une grande finesse d'exécution.

Divers

Noyé (François-Auguste), graveur sur bois et sur métal (1816-1859) a laissé une *Vue des Aqueducs de Saint-Irénée* (1838).

En 1923, la rue compte 81 numéros d'immeubles.

ARAGO (Emmanuel). — Ne touche à l'histoire locale que par les fonctions de Commissaire du gouvernement provisoire de 1848, qu'il exerça à Lyon.

C'est lui qui forma la première commission qu'on ait vu

fonctionner en notre cité « pour rechercher et discuter les « moyens les plus propres à organiser le travail. »

Cette commission se composait de citoyens dont quelques-uns ont été connus des hommes de ma génération et qui, pour la plupart, appartenaient à des familles encore représentées à Lyon; c'étaient: Benoît Joseph, tisseur; Emile Bonnardel; Auguste Bouvet; Briot, professeur; Charavay, libraire; Chomet; Courmer; Dervieux, fabricant; Doutre, imprimeur; Etant, fabricant; Giraud d'Argout; Grinand; Antoine Gros; Guillermain, cordonnier; Géry, passementier; Grillet, fabricant; Gudin; Magnin; Morlon; Renaud; Sandez; Ulysse, chef d'atelier; Serrulaz, fabricant; Vincent.

ARAUD (Auguste). — Né à Pont-de-Beauvoisin (Savoie). le 3 novembre 1851, fut fabricant de soieries. Araud exerça longtemps les fonctions de Juge au Tribunal de Commerce, après avoir été Président du Conseil des Prud'hommes.

Son activité, toujours aimable et bienveillante, se manifesta également à la Chambre syndicale de la Fabrique Lyonnaise.

ARBALETE (rue de l'). — Cette rue a complètement disparu avec la transformation du quartier Saint-Paul et la construction du Conservatoire de musique.

C'était une vieille rue fort pittoresque, dont F. Lambert nous a conservé quelques croquis.

Les acquisitions de la Ville, dans le but de réaliser la transformation du quartier, commencèrent dès 1878 pour se terminer en 1897. L'histoire de ces ventes met en cause les noms de vieilles familles lyonnaises; mais la rue de l'Arbalète ayant disparu, je crois sans intérêt de conter cette histoire.

ARBRE-SEC (rue de l'). — Le nom de cette rue du 1^{er} arrondissement date au moins du XIV^e siècle. Il provient ou d'un arbre desséché par le temps, qu'on voyait (dit-on!!) à l'une des extrémités de cette rue, ou d'une enseigne qui représentait cet arbre, et qu'on voyait, autrefois, au n° 15 de la rue.

Dans le plan de 1550, cette rue est déjà tracée avec sa direction actuelle, allant de la *rue Clermont* (absorbée aujourd'hui dans la rue de l'Hôtel-de-Ville) à la *rue Basseville* (tronçon de la rue de l'Arbre-Sec compris entre la rue du Gare et le Rhône).

La maison paternelle des Labé (dits Charly), cordiers renommés, était située dans cette rue. On sait que, de cette famille, est issue notre poétesse lyonnaise, la Belle Cordière Louise Labé.

Pendant longtemps la rue de l'Arbre-Sec a été habitée presque exclusivement par des ouvriers en soie; une statistique de 1829 nous apprend qu'on y comptait 43 maisons, 401 ménages groupant 1.239 personnes, et douze ateliers pour la fabrication des étoffes de soie. Dans la rue Basseville on comptait, en outre, six métiers.

Il existe aux Archives (B. B. 37), à la date de 1518, un plan dressé par « le contrerolleur Jean de Paris (le peintre Perréal), « pour le nivellement de la rue de l'Arbre-Sec, le pavage de « cette voie et l'écoulement de ses eaux dans le Rhône. »

Personnalités ayant habité la rue

1425. — René de Chastillon, dit Fignel, potier.

1450. — Guichard, potier et tuilier.

1470. — Huguenin de Chastillon, tuilier et tupinier.

1561. — Salomon Bernard, dit Bernard le peintre, peintre et dessinateur.

1671. — Van der Kabel (Ange), peintre, né à La Haye, en 1645.

1681. — Claude Spierre, peintre.

1751. — Douët, peintre et dessinateur pour la fabrique, « à l'angle de la rue Henri (Bourse) ».

1758. — Ené, dessinateur pour la fabrique.

1779. — Melchior Molinchon, peintre.

1780. — Blanchet Armand, peintre et vernisseur.

1788. — Fleurant et Leclerc, dessinateurs;

Labbaye, dessinateur pour la fabrique.

1810. — J.-M. Latelier, peintre en miniature.

1815. — Denave, architecte.

1828. — Rey, dessinateur et peintre.

1833. — Vignon Barthélemy, architecte, qui fut le maître d'Antoine Chenavard.

1838. — Pierre Vibert, dessinateur pour la broderie.

1845. — Prosper Mourand, architecte.

1861. — Fugère Noël, graveur en taille-douce.

1868. — Thoubillon, architecte au n° 19.

Soubra Barthélemy, qui joua un rôle assez important dans les tentatives d'établissement de la Commune à Lyon, en 1870.

Notes topographiques

De fréquents travaux ont singulièrement changé l'aspect de cette très vieille rue de notre cité. Le percement des rues de l'Hôtel-de-Ville et de la République avait déjà fait disparaître une quantité de vieux immeubles. Des transformations de façades achevèrent de rendre méconnaissable l'antique rue de l'Arbre-Sec.

Je signale encore: au n° 8, un balcon de fer (1863).

N° 10 et 12, maisons à arcades.

N° 14. C'est dans cette maison, chez un chargeur, que, vers 1831, la police saisit une quantité considérable de parapluies dont le manche contenait un poignard triangulaire.

N° 20, à l'angle de la petite rue du Garet, le nom de la rue de l'Arbre-Sec est gravé sur une pierre de la façade.

N° 31, voir la porte et l'imposte.

Dans la rue s'ouvre l'impasse dénommée: le *cul-de-sac de la Verrerie*, avec l'inscription gravée sur la maison, à l'angle de la rue.

Souvenirs d'antan

Messire Guillaume de Mandeville raconte que, dans la vallée de Membrée, non loin d'Ebron, se dressait un arbre appelé *arbre sech* et, ajoute-t-il, « dit-on que cet arbre a esté là « depuis le commencement du monde, et estoit toujours vert « et feuillu jusques à temps que Notre Seigneur mourut en la « croix; et lors il sécha! ». L'appellation de notre rue est-elle une reminiscence de cette légende ?

1778. — Le 25 juin, condamnation pour exercice illégal de la médecine, du savetier Durand, rue de l'Arbre-Sec, qui prétendait avoir des secrets pour guérir les malades; on condamna en même temps ses complices: la veuve Turbant et Jeanneton, dit Courtoise.

1785. — Dans le *Journal de Lyon*, on lisait l'annonce suivante: « Le cours de langue italienne annoncé par M. Blancardi, sera « ouvert le 28 novembre, dans son appartement, au second étage « de la maison Clavière, rue de l'Arbre-Sec... Les personnes qui « voudront suivre ce cours dont on ne peut fixer la durée, auront « la bonté de se faire inscrire aux cafés des sieurs Grenella, à la « Fromagerie; André Casati, place du Grand-Collège; et Antonio « Spreafico, place des Terreaux. Le prix est de 12 livres par « mois, qui se paient d'avance. »

ARCHAMBAUD (Jean). — C'est le nom d'un maître horloger du xvii^e siècle, qui était originaire de Genève. Il vécut à Lyon assez longtemps, et on retrouve aux archives une demande qu'il fit au Consulat, en 1653, pour obtenir l'autorisation de solliciter un privilège du roi, en vue de « la construction des machines et pompes pouvant servir à l'élévation d'eau du fleuve du Rhône, d'une façon particulière et de son invention, au moyen desquelles il fournirait l'eau en plusieurs quartiers de la Ville qui en ont disette, et encore es maisons particulières. »

ARCHERS (rue des). — II^e arrondissement. — Ce nom rappelle la Compagnie des Archers de la Ville qui, pendant de nombreuses années, eut sa résidence en cette partie de la cité, dans la *Cour des Archers*. Au n° 10 de la rue Confort, une allée voutée conduit à une petite cour, dernier vestige de ce que fut cette Cour des Archers, assez vaste pour contenir de nombreuses mesures, puisque, en 1827, on y comptait quarante et un métiers à tisser répartis entre neuf ateliers.

La portion de la rue des Archers située entre la rue Emile-Zola et la place des Célestins n'était qu'un passage dénommé *passage Coudere*, du nom du propriétaire qui le fit ouvrir et qui, en 1822, après la mort de Magneval (voir ce nom) fut élu député du Rhône.

Pour le prolongement de la rue, en 1863, on expropria les maisons numérotées 7 et 9 rue Saint-Dominique (Emile-Zola).

En 1873 lors de la suppression du passage Coudere, on expropria les maisons 8 et 10, rue Saint-Dominique et 4 et 5, place des Célestins.

Notes topographiques

En 1923 on compte dix-neuf numéros d'immeubles rue des Archers.

Le n° 3 fut édifié par l'architecte Henri Feuga (1819-1884), avec la collaboration de Henri Despierre, en 1881. Cet immeuble a été légué aux Hospices par M^{me} Sophie Chambeyron, veuve de Michel Rambaud (testament du 29 avril 1902).

Le n° 5 a été construit sur les plans des mêmes architectes que ceux indiqués pour la maison n° 3.

N° 15 (ancien n° 9), voir la façade moderne de l'Hôtel des Archers.

Les n° 9 et 10, qui se font vis-à-vis, ont été tous deux construits sur les plans et sous la direction de Casimir Echernier.

Souvenirs d'antan

1825. — Parmi les candidats aux élections de la Chambre des Députés, figuraient Delandine, Gillet, Couderc; ce dernier, candidat de l'opposition. On fit une chanson dans laquelle un électeur consulte sa femme qui lui dit :

..... avec douceur :
Prend ce gilet blanc, je t'en prie.
— Non ! il n'est plus d' mod' cet hiver,
Plutôt que d' le porter, ma mie,
J'aim' mieux prendre un bon coup d'air.

Notons encore que c'est dans la maison Passavent et Couderc que Necker a étudié les principes de la banque, qui ont fait sa fortune politique.

1829. — Le 13 août, un formidable incendie consume une maison de cinq étages et six barraques, dans la Cour des Archers. Quarante-quatre ménages furent sans abri. On organisa des fêtes et des quêtes à leur profit.

Le 7 octobre de la même année, le maire de Lyon rend compte, dans le journal le *Précurseur*, de la distribution de 18.000 francs aux incendiés de la Cour des Archers. Cette somme provenait d'une souscription publique ouverte à Lyon. Le banquier Rotschild avait envoyé aux Juifs de notre ville 500 francs pour contribuer à la reconstruction de leur temple consumé dans le même incendie.

1860. — Passage Couderc et rue Saint-Dominique, en face du théâtre des Célestins, on voyait l'*Hôtel des Princes*, tenu alors par un cuisinier fort renommé : Sage.

1864. — Au n° 3 s'installe le *Cercle du Sud*.

1880. — Les bureaux du *Moniteur de Lyon* sont installés 13, rue des Archers.

ARCIS (Paul-Vincent). — Né à Grenoble, le 24 mars 1850, Maître Arcis, avocat dès 1873, puis membre du Conseil de l'Ordre en 1895, fut un des plus brillants avocats du barreau lyonnais.

En 1876, il se présenta aux élections législatives contre Varambon, dans le canton de Givors, et échoua.

Arcis collabora de longues années au *Courrier de Lyon* et au *Nouvelliste*. Conseiller municipal de Meyzieu, c'est en cette commune qu'il termina sa vie dans la gêne, presque dans la

misère, car il avait consacré sa modeste fortune à payer des dettes faites par un de ses proches parents qui fut malheureux dans l'industrie.

ARGOUT (d'). — Cet ancien ministre intéresse Lyon pour la part qu'il a prise dans la réorganisation de la garde nationale, sous le maire Prunelle, député du Rhône.

D'Argout parvint, non sans difficultés, à faire cette réorganisation.

ARGUE (passage de l'). — D'une allée sombre et malpropre du 2^e arrondissement, l'architecte Farge fit, en 1828, un passage couvert, le premier qu'on ait vu à Lyon.

Pendant longtemps il renferma l'*Atelier de l'Argue*, transféré plus tard, rue de Savoie.

Le mot *argue* désigne une usine où l'on tire et dégrossit l'or et l'argent, une tréfilerie. Ce mot vient, peut-être, du grec *ergon*, travail, ou de *arguros*, argent. Cochard estime qu'il en faut chercher l'origine dans le latin *argutus*, mince, délié, qui indique bien la nature des travaux auxquels on se livrait en cet atelier.

Supprimé à la fin du XVIII^e siècle, l'atelier de l'Argue fut rétabli par un arrêté du Directoire en date du 15 mai 1798.

Personnalités ayant habité la rue

1834. — Julien Gubian, peintre.

1838. — Chancuin, graveur sur métaux.

1840. — J.-B. Pérignon, peintre

A la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e : Fontana, luthier.

Souvenirs d'antan

1825. — Dans le passage, tel qu'il existait primitivement (il n'était pas alors coupé en deux parties par la rue de l'Hôtel-de-Ville) on comptait quinze ateliers de tissage des étoffes de soie.

1828. — Le 2 mars, inauguration du *Théâtre-café* de M. Seguin, par des danses et des pantomimes, en présence des principales autorités civiles et militaires.

1834. — Le 9 avril, pendant les troubles de Lyon, les ouvriers n'ayant pas eu le temps de se retrancher dans le théâtre provisoire (place des Jacobins), se fortifièrent dans le passage de

l'Argue et les rues voisines. Les soldats, arrêtés par le feu des insurgés, qui tiraient sur eux de toutes les fenêtres, durent renoncer à pénétrer dans le passage. Il fallut amener deux pièces de canon, avec quoi on mitraillea la galerie.

1836. — Dans le passage s'ouvrait un restaurant renommé, tenu par Caillot, et qui était très fréquenté par « ces messieurs de la fabrique ».

1860. — Dans le passage, côté du midi, s'ouvrait le Théâtre des Bouffes Lyonnaises. Il en reste un souvenir dans le nom de *Scala-Bouffes*, conservé longtemps par le café-concert que remplace, de nos jours, le cinéma-Scala.

Dans le *petit passage de l'Argue*, qui unit le passage principal à la rue Thomassin, exista longtemps un *théâtre de Guignol*. Cet établissement qui, durant de longues années, fut le gardien des traditions gourguillonesques, avait quelque peu dégénéré. Il a fait place à des « cabarets » dits montmartrois.

C'est encore dans le passage de l'Argue que siège, depuis de nombreuses années, une des plus anciennes sociétés chorales de Lyon, l'Harmonie gauloise. Une belle pléiade d'artistes parmi lesquels le baryton Lassalle, la basse profonde Gresse, est sortie du cours de solfège qu'organise chaque année cette phalange d'amateurs.

Il n'est pas inutile de rappeler que, le 24 février 1872, l'Harmonie gauloise offrit toutes ses médailles d'or, vermeil et argent, pour la libération du territoire.

ARGUS (1'). — Journal qui vécut de 1849 à 1870 et fusionna avec le *Vert-Vert*.

ARIGE ou **AREDIUS** (Saint). — Evêque de Lyon vers 603-611, semble avoir quelque peu prêté la main aux vengeances de Brunehaut. On dit que c'est sur ses conseils que cette reine fit réédifier l'église de Saint-Martin-d'Ainay.

Arige fit élever l'église Sainte-Croix et restaurer celle de Saint-Just.

ARLES-DUFOUR. — Une des personnalités lyonnaises qui travaillèrent le plus à relever la condition des ouvriers à Lyon, au cours du XIX^e siècle.

Pour le faire connaître aux générations actuelles, je ne

crois pas pouvoir faire mieux que reproduire une page d'un journal, disparu depuis longtemps, la *Mascarade*, dont feu le président du Conseil Général Coste-Labaume fut un des principaux rédacteurs. On lit, dans le numéro du 28 janvier 1872 : « Lyon vient de perdre une de ses illustrations commerciales, « M. Arlès-Dufour père, mort au golfe Juan, il y a quelques « jours. M. Arlès-Dufour, qui avait pour devise : *rien sans « peine*, était arrivé à une très haute situation, et avait acquis « dans les affaires une notoriété européenne.

« Il fut l'un des promoteurs et l'un des champions les plus « ardents de la liberté commerciale et du libre-échange. A ce « titre, il professait pour M. Thiers une antipathie des plus « distinguées ; et nous nous rappelons que lorsque la « *Mascarade* se permit de mettre en doute les qualités providentielles de l'apôtre du protectionnisme, M. Arlès-Dufour, « déjà souffrant, prit la peine de gravir l'affreux escalier de « notre bureau pour nous apporter ses félicitations personnelles. Doué d'un naturel bienveillant et d'un excellent « cœur, M. Arlès-Dufour faisait un noble usage de sa fortune ; « et on était sûr de trouver son nom en tête de toutes les « œuvres de bienfaisance. Aussi sa mort laisse-t-elle dans notre « population lyonnaise de sympathiques regrets. »

Arlès-Dufour, mort le 21 janvier 1872, fut inhumé à Oullins le 28 du même mois. Ses funérailles civiles firent quelque peu scandale à cette époque.

Rappelons qu'Arlès-Dufour fut un des Saint-Simoniens qui firent le voyage d'Égypte au cours duquel, de Lesseps, un des adeptes, conçut l'idée du canal de Suez.

ARLIN (Jean). — Sculpteur, né à Lyon le 12 février 1674, fils de Gaspard, également sculpteur. On lui attribue une statue pour l'autel de la chapelle Saint-Luc à l'église Saint-Bonaventure.

ARLIN (J.-M.). — Artiste peintre, né à Lyon le 3 janvier 1830. Il exposa à Lyon et à Paris dès 1861. En 1892, il obtint la grande médaille du Salon de Lyon.

Parmi ses toiles, je rappelle : *Soleil couchant*, à Saint-Paul-de-Varax (acquis par la Ville en 1876) ; *Soleil couchant*, à Pont-de-Chéruy ; c'est cette œuvre qui lui valut la grande médaille.

ARLIN (Victor-Jean-Clément). — Fils de Joanny Arlin, né à Lyon le 23 juin 1868.

Sculpteur et peintre, V. Arlin fut élève de J.-P. Laurens et de Benjamin Constant.

En 1891, il obtint le prix Ponthus-Ciniér; et, au concours de 1897, il fut lauréat de l'Institut.

ARLIN (Francisque). — Né à Lyon le 1^{er} octobre 1832, fabricant de soieries. Il fut maire d'Ecully, de 1870 à 1881.

Il occupa diverses fonctions à Lyon, notamment au Conseil des Prud'hommes.

ARLOING (quai). — Une partie du *quai de Vaise*, celle dans laquelle se trouvait la maison où furent installés, en 1757, les chevaliers de l'Arquebuse de Luxembourg (sur la maison, on lisait la devise *lux in burgo*), reçut, le 24 avril 1911, le nom de Saturnin Arloing.

Cet éminent savant naquit à Cusset (Allier) le 5 janvier 1846 et mourut à Lyon en 1911.

Arloing débuta comme chef de travaux à l'Ecole Vétérinaire de Lyon. Docteur ès-sciences naturelles et en médecine, il professa quelques temps à Toulouse, puis revint à l'Ecole de Lyon, dont il prit la direction en 1886. En même temps, il enseigna la médecine expérimentale à notre Faculté de Médecine.

Arloing a publié de nombreux travaux, soit seul, soit en collaboration avec le professeur Chantre.

Divers

Le n° 14 est devenu propriété des Hospices, en suite du legs qui fut fait par Chevalier, le 5 septembre 1905.

CALLIAT

ARMAND-CAILLAT. — Le premier du nom que je rencontre dans nos annales lyonnaises, est Pierre Caillat qui, en 1769, fut Recteur de l'Hôtel-Dieu. CALLIAT CALLIAT

En 1770, on trouve un Antoine Caillat et un Jean-Antoine Caillat, qui, tous deux, sont chevaliers de la Compagnie de l'Arquebuse de Lyon.

En 1787, un Jean-Antoine-Claude Caillat, peintre, né à Lyon vers 1764, fut reçu à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

ERRATUM
sur Tome IV
page 303
A longius CALLIAT
qui il faut lire

En 1811, on trouve sur l'état des orfèvres de Lyon, J.-B. Caillat, petite-rue Mercière.

En 1797, naquit à Oroux (Saône-et-Loire), en novembre, François Caillat. Il apprit le métier d'orfèvre et fut l'élève d'Odier. Vers 1820, il fonda une maison d'orfèvrerie civile et religieuse à Lyon. Nos *Almanachs* (notamment ceux de 1835 à 1838) indiquent: F. Caillat, fabricant d'orfèvrerie, 1, rue Thomassin.

Il travailla modestement jusque vers la fin de sa vie; alors, se libérant des vieilles routines, il créa quelques pièces intéressantes. Il mourut à Lyon, le 12 janvier 1851, laissant une situation difficile.

Ses filles, Jeanne et Louise, lui succédèrent sous la raison sociale: Caillat Sœurs. En 1853, l'aînée se mariait avec Thomas-Jules Armand, né aux Abrets (Isère), le 24 octobre 1822, mort à Lyon le 29 novembre 1901.

Venu très jeune à Lyon, il commença à gagner sa vie comme petit clerc d'avoué; mais toutes ses aspirations le poussaient à l'Art. Guidé par Poussielgue et par Bossan, il trouva sa voie dans l'orfèvrerie. C'est alors qu'il se maria; et la maison créée en 1820, prit le nom d'Armand-Caillat.

On l'a dit: « dans ce siècle utilitaire, où l'art se fait « marchand » Armand-Caillat dédaigna le gros succès et les moyens par lequel on l'achète.

Dès 1860, le maître lyonnais imposait l'originalité d'un talent de première valeur, dans l'ostensoir de l'Immaculée-Conception, dessiné par Bossan. Armand-Caillat en fit une réplique, en 1867, pour Notre-Dame de la Garde, de Marseille.

Dire tous les chefs-d'œuvres dus à son inspiration et sortis de ses mains, dépasserait le cadre de ce travail: citons cependant encore: l'ostensoir de la Salette; l'ostensoir de Saint-François de Sales (rue Auguste-Comte), enrichi des diamants légués à cette paroisse par la veuve du peintre Trimolet; le Reliquaire de Carthage; le Ciborium du Sacré-Cœur de Montmartre; la chapelle papale offerte à Pie IX, etc... etc...

Le Reliquaire de Carthage est né de la relation suivante: on conte que le jour même où Saint Louis expirait sous les murs de Tunis (25 août 1270), Charles d'Anjou, son frère, arrivait avec une flotte de secours. A peine débarqué, et avant d'être averti de la catastrophe, il court à la tente royale et voit le roi encore étendu sur le lit de cendres sur lequel il avait voulu mourir. De brillants succès permirent d'imposer au roi de Tunis une traité honorable pour les Français, et l'expédition reprit la mer. C'est alors qu'on fit deux parts des dépouilles mortelles de Louis IX:

le corps fut inhumé à Saint-Denis; le cœur et les entrailles, donnés à Charles d'Anjou, furent confiés par lui à l'abbaye de Monréale, en Sicile (où ils furent visités et scellés de nouveau le 1^{er} juillet 1843). François II, lorsqu'il fut chassé de son royaume de Naples, emporta ces restes sacrés et les confia au cardinal Lavigerie. On pensa de suite à déposer ces saintes reliques dans la basilique nouvelle que le cardinal faisait édifier à Carthage (à peu de chose près à l'endroit où mourut Saint Louis), et à les renfermer dans une châsse d'or digne de la France.

Armand-Caillat fut l'artiste choisi pour réaliser l'œuvre.

Son reliquaire de Carthage est un véritable monument; il atteint presque deux mètres et demi de hauteur. Sur un socle soutenu par huit dragons ailés, deux anges vêtus en chevaliers du XIII^e siècle, portent une Sainte-Chapelle en miniature. Au centre, sous une ogive dessinée par les ailes des dragons, une draperie fleurdelysée ouverte; sur le bleu sombre du ciel, une scène en bas-relief : Saint Louis agenouillé sur la cendre, péniblement soutenu par son fils Philippe, reçoit l'extrême-onction. Sur une autre face du socle, l'artiste a représenté les derniers adieux du roi et de sa femme Marguerite, devant Aigues-Mortes.

Sous sa direction éminemment artistique, la maison d'Armand-Caillat obtint des succès dans toutes les expositions où elle parut : Londres, 1862; Paris, 1867, 1878, 1889, 1900; Lyon, 1872 et 1894, etc...; etc..

Armand-Caillat sortit rarement du domaine religieux; cependant on lui doit la statuette *la Soie* offerte, en 1889, à M. Lilienthal, par la Chambre de Commerce de Lyon.

Melchior de Vogué, dans ses *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, écrit : « C'est une tâche ardue entre toutes que celle « qu'on se propose dans l'atelier d'Armand-Caillat. Il s'agit de « renouveler l'art le plus obstinément immobile, enchaîné qu'il « est par des traditions inflexibles et par la routine de la « clientèle... Il s'est dit que, au lieu de réduire l'ornementation « des vases sacrés à quelques ornements rebattus, il fallait « ouvrir les *Vies des Saints*, et puiser à cette source intarissable, « les merveilleuses histoires, les symboles particuliers qui se « dérouleraient sur les reliquaires, les ostensoirs, les calices, « etc... »

Notons qu'à Paris, en 1900, Armand-Caillat fut chargé du rapport du Jury International pour l'orfèvrerie.

Notre artiste a publié de nombreux travaux littéraires : *L'Orfèvrerie religieuse lyonnaise à l'Exposition de 1862* (Lyon,

chez L. Perrin, 1862) ; *l'Orfèvrerie*, discours de réception à l'Académie de Lyon (1889) ; *Discours prononcé à la distribution des prix de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon* (1898) ; etc..., etc...

Lucien Begule, parmi quelques autres auteurs, a consacré une forte étude à Armand-Caillat.

ARMAND (Antoine). — Médecin lyonnais du xvi^e siècle pour qui Claude Mermet écrivit l'épithaphe suivante, en 1585 :

Icy git un médecin rare
Qui ne fut meurtrier ni avare.
Il estoit prompt et diligent
Pour ceux qui n'avoient point d'argent.
Voilà pourquoy, maugré envie,
Les pauvres regrettent sa vie.

ARME (Médard). — Sculpteur sur bois, né à Lyon le 5 juin 1816 ; élève de notre Ecole des Beaux-Arts.

Armé a exposé aux salons lyonnais, de 1851 à 1856, des meubles et des panneaux décoratifs.

ARMET (Mathieu). — Ouvrier d'art qui vivait à Lyon au xvi^e siècle.

Forgeur ordinaire du roi, c'est lui qui fut chargé, en 1529, au moment du soulèvement de la *Grande Rebeayne*, de l'aménagement de l'artillerie.

ARNAUD ou **ARNAUT**. — Cet Arnaud, prénommé Durant, était orfèvre à Lyon au xvii^e siècle. En 1622, il fut maître de métier. Mais, depuis longtemps déjà, il était orfèvre du Consulat.

En 1612 — nous apprennent les Archives — il fut chargé, avec Gabriel Mégret, de ciseler le présent offert au roi et à la reine par la Ville de Lyon, travail pour lequel il reçut 5.312 livres. En voici la description telle qu'on la trouve dans le procès-verbal de l'entrée solennelle : « Ung lion assis sur ung piédestal, tenant de « ses pattes devant ung escusson où le Roy estoit représenté en « Jupiter, ayant en main la foudre, duquel il abattoit les « géants entreprenans sur luy. »

ARNAUD (Claude). — Ouvrier d'art, menuisier, vivait à Lyon au XVIII^e siècle.

Il fut chargé, avec Antoine Robin, en 1717, de la décoration de la grande salle de l'Hôtel de Ville de Lyon. C'est lui qui fit « le boisage du quatrième fond du côté de la cheminée. »

ARNAUD (Jean-Baptiste). — Orfèvre, né à Avignon en 1741, mort à Lyon le 17 décembre 1812. Il fit partie de la première municipalité lyonnaise, élue en 1790, et mourut alors qu'il était essayeur au bureau de la Garantie.

ARNAUD (voir Commandant-Arnaud).

ARNOUD (Joanny). — Né à Lyon le 18 novembre 1839. Il exerça, dans notre cité, la profession de quincaillier feronnier.

Conseiller municipal en 1884, il fut désigné, peu de temps après, pour remplir les fonctions d'adjoint à la mairie du 5^e arrondissement.

C'était un brave homme, aimé de tous ceux qui l'approchèrent. Son activité se manifesta, toujours bienveillante, à la Commission de surveillance des prisons, au Bureau de bienfaisance, comme au Conseil municipal.

Arnoud avait fait la campagne de 1870 dans la 2^e légion du Rhône ; il prit part aux combats de Châteauneuf, de Chavannes, d'Héricourt, à la bataille de Nuits, et gagna la médaille militaire sur le champ de bataille, 18 décembre 1870.

ARQUEBUSE (rue de l'). — Vers 1738, fut constituée, sous les ordres du Gouverneur de Lyon, une compagnie dite des *Chevaliers de l'Arquebuse de Villeneuve de Lyon*. Elle fut autorisée par le roi, le 29 mai 1768.

En 1771, elle était commandée par la marquise de Rochebaron, qui portait le titre de Colonelle.

Cette Compagnie faisait ses exercices au faubourg de la Guillotière, à la descente du pont du Rhône. Le souvenir de cette institution s'est conservé dans le nom donné à cette rue du 3^e arrondissement.

Notes topographiques

De 1883 à 1889, la Ville de Lyon acquiert de divers propriétaires (Jacques Gouyon, Rémy, Didier Podesta, etc...) des parcelles de terrain et des immeubles. Ces acquisitions permirent l'élargissement de la rue de l'Arquebuse.

ARQUILLERE (Pierre). — Architecte, né à Saint-Didier-au-Mont-d'Or, le 12 février 1829, mort à Cannes, le 26 février 1879.

Il fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts sous A. Chenavard.

Arquillère fut le créateur du quartier de l'Industrie, à Vaise.

Parmi ses travaux, je cite : les *Magasins généraux* à Vaise ; le *Pensionnat des Sœurs Saint-Charles de Serin* ; à Cannes, il édifia les *Abattoirs*, l'*église Notre-Dame du Bon Voyage*.

ARTAUD (rue). — Le nom donné à cette artère du 4^e arrondissement de Lyon, rappelle l'archéologue A.-J.-François Artaud.

Né à Avignon, le 17 avril 1767, il fit ses études à Orange, puis à Valence ; enfin il vint apprendre le dessin, sous Gonichon, à l'Ecole de Lyon. Par la suite, il occupa la situation de dessinateur dans la maison Dechazelle.

C'est alors que commença à se manifester son goût pour l'archéologie. Après quelques premières années difficiles, il partit visiter l'Italie et notamment Herculanum et Pompéi.

Artaud devint professeur à l'Ecole de dessin, et, enfin, Conservateur du Musée. En 1830, il refusa de prêter serment à la nouvelle monarchie, et dut démissionner.

Il vint d'abord à Avignon, puis se retira définitivement à Orange, dans sa petite maison blanche « près de la voie Domitia », à quelques pas de l'Arc-de-Triomphe.

Ses œuvres constituent une importante bibliographie, mais un grand nombre sont restées manuscrites. Parmi elles on peut citer : le *temple d'Auguste* ; description de la *mosaïque des Jeux du Cirque* ; *Lyon souterrain* ; *Traité de la céramique* ; *Inscriptions du Musée de Lyon*, etc...

Comme peintre, Artaud a laissé notamment son *portrait* à l'âge de 30 ans (lavis, Musée de Lyon) ; le *portrait de J. Lambert Tallien*, membre de la Convention (offert à Requiem en 1835, au Musée d'Avignon).

Artaud mourut à Orange, le 27 mars 1838. Il a laissé à la Ville de Lyon une fort belle collection de médailles antiques et modernes; à l'Académie de Lyon, sa bibliothèque comptant environ 600 volumes, dont plusieurs manuscrits.

A la Ville d'Orange, il légua sa maison avec une somme de 20.000 francs, sous condition que l'administration municipale en fasse un musée ouvert au public.

Le sculpteur J.-H. Fabisch (1812-1886) a fait, en 1855, un buste d'Artaud.

Divers

En 1923, au n° 5 de la rue Artaud, se réunissait le *cercle du Petit Brindas*.

ARTAUD (Dr Jean). — Né à Lyon le 11 novembre 1867, il fut reçu docteur de la Faculté de Lyon en 1895.

Dès cette époque, il fut consul de Grèce. Médecin du Dispensaire général, Artaud fut correspondant de la Société impériale de Constantinople et du Parnasse d'Athènes.

Membre de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.

ARTEIL. — Très ancienne expression lyonnaise employée pour *orteil*. Nodier, dans *Examen des Dictionnaires*, constate qu'*orteil* est le mot propre, « le mot bien construit ».

C'était, d'ailleurs, encore au XVI^e siècle, le terme français. Paradin écrit: « La pointe du gros arteil... »

ARTHAUD (Louis). — Né en 1612 sur le territoire de l'actuel département de l'Ain, Louis Arthaud mourut à Lyon, le 20 août 1662.

Au *British Museum*, on conserve, de ce « maistre orlogeur », une montre ronde, en argent, ornée de fleurs gravées. Sur un double cadran, on lit les heures, les mouvements de la lune et des planètes, et l'indication des jours du mois.

ARTHAUD (Antoine). — Fut avoué à Lyon, 3, rue des Estrées, sous la Restauration.

Arthaud joua un rôle assez important dans la politique locale,

à cette époque, pour être désigné par le préfet, comme président du Collège électoral du Rhône, en 1818 et en 1819.

En 1821, il demanda son inscription au barreau, mais se heurta à quelques difficultés, relativement à son indépendance de fortune, difficultés que rappelle la lettre dont je cite quelques extraits ci-après, pour éclairer le lecteur sur les exigences de l'ordre des avocats, à cette époque :

« A Messieurs les Bâtonnier et Délégués de l'Ordre,

« Une sage prévoyance avait engagé l'Ordre des Avocats, « à exiger de ses adeptes qu'ils justifiassent d'un revenu suffisant « pour les placer au-dessus du besoin ; etc... » Et Arthaud dut apporter la preuve de son « revenu suffisant ». Il fut d'ailleurs inscrit au tableau.

ARTILLERIE (boulevard de l'). — Cette voie du VII^e arrondissement est ainsi dénommée, parce qu'elle longe le Parc d'artillerie de Lyon.

En 1923, elle comptait cinquante-sept numéros d'immeubles.

ARTISANS (rue des). — VII^e arrondissement. — Une rue nouvelle reliant le quartier des Etats-Unis au *chemin de Monplaisir à Saint-Alban*, a reçu, le 7 janvier 1927, le nom de rue des Artisans pour (dit la délibération) « tenir compte du fait que « cette rue est due à de petits artisans qui ont construit en » bordure une cité familiale. »

ASILE (chemin de l'). — Cette appellation découle simplement du fait que ce chemin conduit à l'Asile départemental de Bron.

Le château de Bron fut longtemps le rendez-vous des notabilités lyonnaises, qui se groupaient pour dissenter d'art, de littérature. On y faisait aussi — rien de nouveau sous le soleil ! — quelques potins, on y contait quelques malices.

On raconte (dans les recueils d'*Anas*) que plusieurs de ces personnages étaient réunis au château, lorsqu'on apprit la mort de Louis XV, causée par la petite vérole.

« Vous vous trompez, dit l'un des assistants au porteur de « la nouvelle, est-ce qu'il peut y avoir quelque chose de petit chez les grands ? »

ASON ou **ADON**. — Fut évêque de Lyon de 769 à 798. Il succéda à Maubert ou Madalbert, et fut de prédécesseur immédiat du célèbre Leidrade.

ASTIER. — Le seul titre qui a conservé le nom de ce religieux lyonnais, c'est d'avoir été, en 819, le premier abbé de Savigny.

ATHENEE (l'). — Journal scientifique et littéraire de Lyon qui parut et mourut en 1835.

ATIER (Jean-François). — Vivait à Lyon, au xvi^e siècle, comme ouvrier d'art, peintre, céramiste et « marchand tupinier ».

Aux Archives, on trouve que cet Atier fournit, avec son frère, quatre vases dorés, destinés à l'ornementation du bateau sur lequel le roi fit son entrée à Lyon, en 1574.

Jean Atier, en ses dernières années, habitait rue du Puits-Pelu (voir Palais Grillet).

AUBAREDE (Paul d'). — Né à Lent (Ain), le 13 mai 1824, mort à Saint-Genis-Laval (Rhône), le 4 juin 1898.

D'une vieille famille lyonnaise, Paul d'Aubarède compte dans ses ancêtres directs un d'Aubarède qui fut échevin en 1677-1678, Balthazard de Chaponay étant prévôt des marchands. Un fils de ce d'Aubarède (ancêtre du nôtre), Hugues, avait épousé Marguerite de Sève, dernière représentante de la famille de Sève.

Paul d'Aubarède fit ses études à l'Institution Saint-Alban, et conquit ses titres de droit à Paris. Avocat à la Cour de Lyon en 1848, il fit un stage administratif à la Préfecture du Rhône.

Par décret du 26 mai 1855, il fut nommé receveur municipal de Lyon, fonctions qu'il exerça jusqu'au 30 septembre 1895, date de sa mise à la retraite.

Comme receveur municipal, il fut activement mêlé à toutes les opérations d'emprunt qui permirent la transformation de la Ville de Lyon : ouverture de la rue de la République ; rachat des ponts sur le Rhône et sur la Saône ; percée de la rue de l'Hôtel-de-Ville ; etc...

Le maire Gaillon, en diverses circonstances, rendit un juste hommage à la capacité et au dévouement de ce fonctionnaire qui conserva, durant quarante années, la responsabilité des finances municipales.

AUBEPINS (rue des). — III^e arrondissement. — Cette rue a été ainsi baptisée par les propriétaires riverains. La Voirie n'a fait que consacrer le fait établi.

Cette rue, en 1923, comptait treize immeubles.

AUBERT (Pierre). — Né à Lyon, le 9 février 1642, avocat. Aubert fut le doyen de l'Ordre, fonction qui correspondait à peu près à celle du bâtonnier actuel. Il garda ce titre jusqu'à sa mort, le 18 février 1732.

Il avait été échevin et l'un des fondateurs de l'Académie de Lyon.

Il édita le *Dictionnaire de Richelet*. L'*Almanach* de 1741 nous apprend que « M. Aubert, avocat, ancien échevin de Lyon « et procureur du roy, ayant pris soin de former une bibliothèque « considérable... en a fait don à MM. les Prévôts des marchands « et Echevins, à condition qu'elle serait rendue publique après « sa mort... MM. du Consulat l'ont fait transporter dans l'Hôtel « de Fléchères (Palais de Justice), et y ont fait les agencements « nécessaires; etc... »

AUBERT (Jean-Antoine). — Sculpteur-décorateur, né à Digne, en 1822, mort à Lyon, le 11 décembre 1883. C'est en 1847 qu'il s'installa dans notre ville.

En 1850, Aubert fit des travaux de décoration à l'Hôtel de Ville.

On lui doit les écussons de la *Maison Dorée* et du *Corps de Garde* (aujourd'hui Syndicat d'initiative) de Bellecour; on lui doit encore la Table et le Cadre du Parquet des Agents de change de Lyon; etc..

AUBERT (D^r Pierre-François). — Né à Lyon, le 16 décembre 1839; Aubert fut reçu docteur, à la Faculté de Montpellier, en 1867.

Il fut chirurgien en chef de l'Antiquaille; membre de la Société des médecins de Lyon, et collabora au *Lyon Médical*.

AUBERT (Pierre). — Sculpteur, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, mort à Lyon le 13 octobre 1912. Il fut élève de l'Ecole de Paris et du Lyonnais Bonnassieux. Sur la fin de sa carrière, Pierre Aubert fut membre de la Commission consultative des Musées.

Parmi ses œuvres, je rappelle : *Résurrection du Christ* (1883) ; *Judith* (1885) ; *Titan foudroyé* (1886) ; *Claude Bernard*, statue pour la cour d'honneur de la Faculté de Lyon ; buste de *Meissonnier* ; buste du peintre *Allemand* ; de nombreux médaillons, notamment ceux du cardinal Foulon ; du professeur L. Tripier ; de l'architecte Hirsch ; de Sicard, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts ; etc...

On doit encore à Aubert la statue de Bernard de Jussieu ; les cariatides de la cheminée du salon de Flore, à la Préfecture du Rhône ; etc...

AUBIGNY (rue d'). — Le nom de cette rue du III^e arrondissement rappelle Pierre-Oswald-Henri, marquis d'Aubigny qui, en 1848, fit un legs de plus de 300.000 francs, aux Hospices de Lyon.

AUBRY (Auguste). — Sculpteur, né à Epinal, le 2 juin 1836, mort à Lyon — où s'était écoulée une partie de sa vie — le 26 septembre 1899.

AUDIBERT (Joseph). — Peintre lyonnais du XVIII^e siècle. C'est lui qui peignit les décorations du théâtre de Nîmes, inauguré en 1789.

AUDIBERT-ET-LAVIROTTE (rue). — VII^e arrondissement. — Le 22 octobre 1928, la *rue des Quatre-Maisons* a reçu le nom de ces deux Lyonnais qui, en 1894, fondèrent, en cette rue, la première usine de construction d'automobiles de notre ville.

AUDIN. — Littérateur lyonnais de la première partie du XIX^e siècle ; il appartient à la Société littéraire et à l'Académie de Lyon.

La *Revue du Lyonnais*, dans la période de 1835 à 1845, accueillit plusieurs études de notre compatriote.

On lui doit des *Recherches historiques sur Luther*.

D

AUDOUY (abbé). — Prêtre du diocèse de Lyon, qui a publié, chez Vitte et Perrussel, une *Notice historique* sur le cardinal de Tencin, archevêque d'Embrun, puis de Lyon.

BRATUM
in Tome IV
page 303
AUDOUY

AUDRAN (rue). — Cette rue du I^{er} arrondissement fut créée vers 1830, et le nom qu'elle porte lui fut attribué en souvenir de la famille des Audran, graveurs lyonnais, dont le plus célèbre fut Gérard, né à Lyon le 2 août 1640, mort à Paris, le 25 juillet 1703. Sa statue est une des quatre qui ornent la fontaine des Jacobins.

Le Brun lui fit graver la *Bataille de Constantin contre Maxence*, et le *Triomphe de Constantin*. Ces premiers succès ne le grisèrent pas, et Gérard se rendit à Rome en 1666, pour se perfectionner. Il y resta trois années au cours desquelles il grava des tableaux de Raphaël.

Il revint à Paris, appelé par Louis XIV, et devint, en 1681, conseiller de l'Académie royale de peinture. Logé aux Gobelins, il abandonna vite cette demeure où il ne se sentait pas assez indépendant, et vint s'installer rue Saint-Jacques, à l'enseigne des *Deux Piliers d'Or*.

A côté de lui, on doit citer son frère, Germain Audran, dessinateur et graveur à la pointe et au burin, né à Lyon en 1631 et mort dans la même ville le 4 mai 1710.

Enfin, les quatre fils de Germain se sont acquis une notoriété justifiée. Ce sont :

Claude III Audran, peintre et dessinateur du roi, né à Lyon le 25 août 1658, mort à Paris, au Luxembourg, le 28 mai 1734.

Benoît Audran, né à Lyon le 23 novembre 1661, mort à Ouzouer-sur-Loire (Loiret actuel), le 2 octobre 1721.

Jean Audran, né à Lyon, le 27 avril 1667, mort à Paris, le 17 juin 1756.

Louis Audran, né à Lyon le 7 mai 1670, mort à Paris en 1712. Tous les Audran furent graveurs.

AUDRAN (Edmond). — Fils de Marius-Pierre, chanteur renommé, Edmond est né à Lyon le 11 avril 1842 et mort à Tierceville (Seine-et-Oise) le 17 août 1901.

Il fit ses études musicales à l'école religieuse de Niedermeyer, puis s'installa à Marseille, avec son père. Il fut maître de chapelle de l'église Saint-Joseph de cette ville.

Compositeur, il connut de grands succès, dans l'opérette notamment.

Parmi les œuvres d'Audran, je citerai : *L'Ours et le Pacha* (1862) ; le *Chercheur d'esprit* (1864) ; la *Nivernaise* (1866) ; le *Petit Poucet* (1868). Avec Chival et Daru comme collaborateurs, il donna : le *Grand Mogol* (1877) ; la *Mascotte* (1881) ; son triomphe ; la *Dormeuse éveillée* (1883) ; *Pervenche* (1885) ; *Gillette*

de Narbonne (1890) ; la même année parut *Miss Helyett*. Citons encore l'*Oeuf rouge* ; la *Duchesse de Ferrare* ; etc...

Edmond Audran a composé une *Messe* et un *Oratorio*, joués à l'église Saint-Eustache de Paris, et à Marseille.

AUDRY (Dr Charles). — Né à Lyon le 22 mai 1865, docteur de la Faculté de Toulouse, il fut directeur, en cette ville, de la Clinique dermatologique.

Il a publié : *Cystatomie, cystetomie, cellules géantes et épithélioma*, etc., etc...

AUGAGNEUR (Victor). — Né à Lyon le 16 mai 1855. Fit tout d'abord une très belle carrière comme médecin.

Dès 1894, il était professeur titulaire de pathologie chirurgicale à la Faculté de Médecine de Lyon.

Son activité le dirigea très vite vers la politique. De 1888 à 1892, il fut conseiller municipal. Ce mandat lui fut à nouveau confié en 1896 et il le conserva jusqu'en 1905. Il soutint, de 1896 à 1900, une lutte constante contre le maire Gailliton, qu'il finit par remplacer en 1900.

Désigné en 1905 comme gouverneur de Madagascar, il démissionna de maire (Edouard Herriot lui succéda) et vint remplacer Galliéri dans la grande île jusqu'en 1910.

Député socialiste de Lyon de 1910 à 1919, il fut successivement ministre des travaux publics (1911), de l'instruction publique (1914), de la marine (1914 à 1915).

En 1920, le gouvernement l'envoya à la tête des services de l'Afrique Equatoriale Française, d'où il revint en 1924, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Caractère difficile, mais énergique, l'inactivité ne tarda pas à lui peser ; et, en 1928, il parvint, sur sa renommée, à se faire élire encore une fois député du III^e arrondissement de Lyon. Il échoua l'année suivante, dans la lutte qu'il avait entreprise pour la conquête de la mairie sur son successeur de 1905, M. Edouard Herriot.

Augagneur est mort le 23 avril 1931, au Vésinet, à l'âge de 75 ans.

AUGE (Claude). — Architecte et sculpteur de Lyon, vivait en cette ville à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e.

De 1690 à 1692, il fut chargé de refaire et d'exhausser de un mètre cinquante, la pointe du clocher nord de la cathédrale de Chartres. De 1692 à 1698, il travailla au couronnement de la clôture du chœur (Mémoire de la Société d'Eure-et-Loir).

AUGER (Ennemond). — Le père jésuite Ennemond Auger vivait au temps des rois Henri III et Henri IV ; de tous deux, il fut estimé et consulté.

Ce fut un des plus grands orateurs de son temps, au dire des contemporains, et notamment de Florimond de Rémond, de Ronsard, de Dorat, de Pasquier.

Mathieu, historiographe du roi, et peu sympathique aux Jésuites, écrit cependant d'Ennemond Auger que « il était le « Chrysotome de France, le plus éloquent et le plus docte « prédicateur de son siècle ; preschant avec passion le service de « Henri troisième, il allait de maisons en maisons à Lyon, après « l'exécution de Blois, pour fortifier les cœurs en l'obéissance « du Prince...

« ...et il lui échappa quelquefois de dire que le Pape n'était « pas plus catholique et bon chrétien que le roi. »

Auger écrivit une apologie de l'institution des confréries des Pénitents du Confalon, sous le titre de *Métanée* ou *Pénitence*.

Né en 1530 à Alleman, près Sezanne-en-Brie (diocèse de Troyes), Ennemond Auger mourut à Côme en janvier 1591.

AUGEREAU. — Duc de Castiglione, maréchal de France, ne touche à notre histoire locale que pour avoir ouvert Lyon aux Autrichiens du général Bubna, en 1814, trahissant ainsi la confiance de Napoléon à qui, cependant, il devait sa fortune.

AUGIER (Augustin). — Botaniste lyonnais ; a publié à Lyon, en 1801, chez Bruyset : *Essai d'une nouvelle classification des végétaux*, conforme à l'ordre que la nature paraît avoir suivi dans le règne végétal.

AUGIERES (d') ou **DAUGIERES** (Albert). — Né à Arles en septembre 1634, d'Augières fut recteur de notre Collège de la Trinité. Il mourut à Lyon, en 1709.

AUGUSTE-COMTE (rue). — Lorsque cette rue du II^e arrondissement, primitivement, s'appelait *rue Saint-Jacques*, elle ne dépassait pas, vers le Midi, la rue Sainte-Hélène. Ce nom rappelait Jacques de Laurencin, parent de Claudine de Laurencin, veuve en premières noces de Jean du Peyrat, épouse en deuxième noces de François Sala. Laquelle Claudine réalisa, en 1560, le projet de lotissement du tènement de Villeneuve-le-Plat, élaboré par Jean du Peyrat.

Le premier terrain vendu, le fut le 1^{er} avril 1560, à Jean Bauldrier, couturier ; c'est l'emplacement des n^{os} 2 et 4 de l'actuelle rue Auguste-Comte.

Tout le reste du terrain sur cette voie, fut vendu du 1^{er} juin au 1^{er} août 1561.

La rue, ouverte primitivement à 5 m. 15 de largeur, fut élargie plus tard par le reculement des maisons du côté du couchant, entre les années 1845 et 1851 (sauf l'actuel n^o 16, dont il sera parlé plus loin d'après les notes de Benoît Vermorel).

La rue prit le nom de *rue Saint-Joseph*, de l'église que fit construire, en 1619, sous le vocable de ce saint, le père François de Canillac, de la Compagnie de Jésus. L'église Saint-François de Sales n'était, à l'origine, qu'une chapelle commune entre la maison des Filles pénitentes et celle des Recluses, et placée d'abord sous le vocable de Sainte-Marie-Magdeleine. Sa construction remonte à 1688.

Au début du XIX^e siècle, vers 1803, la rue fut continuée, en raison du plan de Perrache, par l'ouverture sur le « clos » des Jésuites, entre la rue Sainte-Hélène et le rempart d'Ainay, d'une voie qu'on appela *rue de Puzy*, en mémoire de Bureau de Puzy (qui fut préfet du Rhône de 1802 à 1805 et mourut préfet de Gènes en 1806). Il avait été président de l'Assemblée constituante en 1790.

L'enclos du Noviciat des Jésuites de Saint-Joseph avait été adjugé, après l'expulsion des Jésuites en 1762, à Pierre Roger, qui s'entendit avec l'entreprise Perrache pour l'ouverture de la rue.

En 1820, il y avait encore, près des remparts d'Ainay, une maison dite *maison Michoud*, qui comprenait l'ancien hôtel de la Flèche. C'est là que, avant la Révolution, se rassemblait la Compagnie des Chevaliers de l'Arc, créée en 1431, pour la défense de la ville.

En 1825, on ouvrit, en prolongement de la rue de Puzy — sur l'emplacement des remparts et du pré d'Ainay (qui les bornait au Midi) ainsi que sur l'ancien lit du Rhône — une voie nouvelle allant jusqu'à la place Perrache (place Lazare-Carnot actuelle)

qui reçut le nom de *rue Sarron*. Cette appellation évoquait le souvenir de François Bochard de Sarron, seigneur de Champigny, qui avait été Intendant du Lyonnais de 1640 à 1643, puis de 1648 à 1665.

Un arrêté préfectoral du 17 février 1855 donna à ces trois rues, en prolongement l'une de l'autre, le nom unique de *rue Saint-Joseph*.

Le 10 juin 1902, le Conseil municipal lui attribua le nom du philosophe Auguste Comte, dont les doctrines dernières, érigées en religion, sont à peu près abandonnées, mais dont la classification des sciences et la méthode ont permis, en grande partie, le formidable développement de l'esprit scientifique, caractéristique de l'époque moderne.

Son discours sur *l'Esprit positif* restera, très probablement un ouvrage classique.

La vie d'Auguste Comte est restée totalement étrangère à l'histoire de notre cité ; cependant, puisque son nom reste attaché à notre ville, je pense intéresser les lecteurs en publiant ci-après une lettre (dont je possède l'original) demeurée jusqu'ici inconnue, lettre adressée à un de mes ascendants. La voici :

« A Monsieur Maynard, à Lyon,

« Paris, le dimanche 9 Bichat 65.

« Monsieur,

« Votre bonne lettre de jeudi contient, sur l'insuffisance
« actuelle de votre instruction scientifique, une appréciation
« évidemment consciencieuse, dont je dois beaucoup vous féliciter,
« comme également honorable pour votre raison et votre moralité.
« Je ne doute point, d'après cela, que vous ne sentiez dignement
« l'importance et la difficulté d'une préparation encyclopédique
« sans laquelle les prêtres de l'Humanité resteraient toujours
« en-dessous de leur éminente mission. Cette condition
« fondamentale leur est spécialement imposée aujourd'hui par
« l'obligation de combattre la science académique qui s'oppose
« à toute saine transformation du caractère théorique. Le
« sacerdoce positif doit, en effet, devenir profondément familier
« avec toutes les grandes conceptions scientifiques afin d'acquérir
« et de conserver l'autorité spéculative qu'exige maintenant la
« répression définitive des travaux oiseux ou vicieux, dont se
« compose actuellement la majeure partie du domaine officiel
« de la contemplation abstraite. Une proscription efficace des
« puérilités académiques, une sage épuration du champ théorique,
« ne peuvent émaner que de philosophes qui se montrent

« supérieurs à tous les savants envers les pensées fondamentales
« de chaque science ; ce qui suppose une série complète d'études
« spéciales assez profondément accomplies pour faire solidement
« surgir le véritable esprit des diverses doctrines.

« D'après les renseignements incidents que fournit votre
« lettre, vous auriez peut-être la force cérébrale qu'exigerait une
« suffisante réalisation de cette condition nécessaire, en
« commençant par refaire et terminer votre initiation
« mathématique, première base de toute préparation encyclo-
« pédique. Mais si votre âge et votre situation vous interdisent
« finalement une telle élaboration, ce que vous seul pouvez
« décider pleinement, il faudra franchement renoncer au
« sacerdoce. Dans ce cas, l'apostolat, que chaque croyant peut
« exercer en raison de son zèle et de ses talents, vous offre une
« carrière très honorable où vous pouvez encore rendre de grands
« services à la régénération occidentale, en propageant dignement
« la religion positive, dont vous me semblez propre à bien saisir
« tous les aspects essentiels.

« Afin de mieux préciser cette carrière, en l'inaugurant par
« un travail décisif, je dois aujourd'hui vous proposer une
« élaboration à laquelle vos connaissances historiques paraissent
« vous avoir assez préparé. Je sais que vous avez projeté
« spontanément un ouvrage considérable sur l'histoire universelle.
« En vous conseillant à cet égard, j'espère pouvoir consolider et
« perfectionner votre résolution, de manière à vous éviter des
« tentatives infructueuses ou de funestes déviations, d'après une
« juste application de mon récent volume sur la philosophie de
« l'histoire.

« Là, j'ai finalement coordonné l'ensemble du passé, de
« façon à caractériser, siècle par siècle, la filiation réelle du
« progrès humain. C'est seulement envers les derniers temps
« que cette explication se trouve poussée jusqu'à déterminer la
« physionomie propre à chacune des trois générations dont
« chaque siècle est composé. Le même degré de précision pourrait,
« sans doute, être obtenu pour tous les âges vraiment historiques,
« en développant davantage les principes que j'ai posés. Mais un
« tel travail, qui comprendrait plusieurs volumes, serait
« aujourd'hui non moins inopportun que prématuré. Loin de
« faciliter la propagation de la saine philosophie de l'histoire,
« il l'entraverait nécessairement en détournant les esprits de la
« filiation la plus générale, pour les attirer vers des applications
« trop particulières. Il faut donc s'en tenir soigneusement au
« degré de précision que j'ai construit, jusqu'à ce que la raison
« publique se le soit vraiment assimilé. C'est seulement alors
« qu'on pourra coordonner par générations, au lieu de se borner

« aux siècles, mais en subordonnant toujours ce développement
« théorique aux exigences pratiques qui, jusqu'ici, sont loin de
« le demander ou même de le permettre.

« En écartant cette seconde élaboration de la philosophie
« de l'histoire, évidemment réservée à mes successeurs, il ne
« reste, à cet égard, d'autre opération utile à tenter aujourd'hui,
« que l'accomplissement homogène d'un récit complet des faits
« essentiels dont mon livre suppose nécessairement la
« connaissance familière, qu'on est maintenant obligé d'extraire
« de volumes incohérents et nombreux. Pour mieux préciser ma
« proposition, il s'agit d'un vrai *Manuel de l'Histoire universelle*,
« qui demanderait trois volumes.

« Le judicieux Heeren a déjà tenté ce travail envers l'histoire
« ancienne et l'histoire moderne. S'il avait aussi composé
« pareillement un volume sur le Moyen-âge, on pourrait juger
« essentiellement superflue l'opération que je vous propose. Car,
« quoique cet écrivain n'ait point été guidé par une véritable
« théorie historique, son travail est assez dignement accompli
« pour suffire habituellement envers le temps qu'il embrasse.
« Mais le protestantisme l'a nécessairement empêché de traiter
« le Moyen-Âge. Dès lors, cette lacune capitale motive
« essentiellement la refonte totale de l'opération.

« Quand vous aurez assez étudié ma philosophie de l'histoire
« votre instruction historique vous permettra d'entreprendre
« convenablement ces trois volumes, respectivement destinés à
« propager la connaissance des faits principaux envers l'antiquité,
« le moyen-âge et l'évolution moderne, en adoptant la forme
« consciencieuse employée par votre estimable précurseur, auquel
« vous rendez un juste hommage. D'après votre facilité d'écrire
« et l'habitude que vous avez déjà d'un tel domaine, chacun de
« ces volumes pourrait s'exécuter dignement en une seule année,
« de manière à compléter l'ouvrage en trois ans. Les volumes
« pourraient d'ailleurs être publiés successivement et vendus
« séparément, si la division normale s'y trouvait toujours suivie.
« Quoique les principes de la philosophie de l'histoire ne doivent
« point explicitement paraître dans un tel travail, leur impulsion
« implicite mais continue, y produirait un intérêt qui manque
« aux livres d'Heeren. Une courte introduction pourrait même
« faciliter cette influence, en exposant, d'après mon traité, la
« sommaire filiation du passé, comme je l'ai fait dans les soixante
« dernières pages du *Catéchisme positiviste*.

« Salut et fraternité.

« Auguste COMTE,

« 10, rue Monsieur-le-Prince. »

Personnalités ayant habité la rue

Rue Saint-Joseph :

1774. — Noble André Rambaud l'ainé, échevin, recteur de l'Hôtel-Dieu ;

Jean-Dervieu de Villars, seigneur de Varey, recteur de l'Hôtel-Dieu ;

Lallié, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, membre de l'Académie de Lyon ;

Pierre-Antoine Barou du Soleil, procureur du roi à la Douane ;

Laurent Audra l'ainé, ancien échevin.

1792. — Mathon de la Cour, notable, qui fut guillotiné en 1793 ;

Cozon, président du Tribunal criminel ;

De Varaigne, ingénieur des Ponts et Chaussées.

1819. — Chassipollet, imprimeur.

1845. — Docteur de la Polinière, membre de l'Académie de Lyon.

1858. — Ambroise Catenod, architecte.

1863. — Pascal Jean-Pierre, architecte.

1868. — Docteur Berne, professeur à l'Ecole de médecine ;

Daresté, doyen de la Faculté des Lettres, correspondant de l'Institut.

1872. Lucien Mangini, ingénieur, député à l'Assemblée nationale de 1870.

Au n° 10, le pensionnat Maréchal.

Au n° 16, un établissement libre d'instruction secondaire, qui eut quelque notoriété, sous la direction de Mille.

1890. — Au n° 20, mourut Natalis Rondot.

Rue de Puzy :

1815. — De Thouzellier, inspecteur des poids et mesures.

1827. — Alexandre Lambert, architecte.

1830. — Le peintre Claude Fournier.

1843. — Paul Sauzet, avocat, qui fut député du Rhône et président de la Chambre.

1849. — Edouard Servan de Sugny, ancien magistrat ;

Genevois, conseiller à la Cour ;

Alacock, procureur général, qui fut représentant du peuple en 1849 ;

J.-H. Fabisch. sculpteur.

1858. — Le *Cercle de Perrache*, fondé en 1851, est installé au rez-de-chaussée de la maison Michoud ;

Louis Dupasquier, architecte.

D^r Antoine Desgranges, membre de l'Académie de Lyon.

Rue Sarron :

1834. — Le peintre Pizzera.

1849. — Félix Pitt, membre de la Société littéraire ;
Grégory, conseiller à la Cour.

Rue Auguste-Comte :

N° 4. — Rosset, fabricant de soieries, qui fut, pendant la guerre 1914-1918, le grand animateur et bienfaiteur de la section lyonnaise de la Croix-Rouge.

Rosset eut son heure de célébrité politique, lorsqu'il faillit battre, aux élections législatives de 1902, le député sortant, de Lanessan, membre du cabinet Waldeck-Rousseau.

Rosset était un bibliophile très averti.

N° 12. — Le D^r Commandeur, professeur à la Faculté de Médecine.

Notes topographiques

Voici, sur diverses maisons de cette rue Auguste-Comte, une documentation dont la majeure partie m'a été fournie par les manuscrits du voyer Benoît Vermorel. (Archives municipales).

N° 1 à 9. — Le terrain sur lequel sont édifiés les immeubles portant ces numéros, faisait partie du tènement du Plat. Il fut cédé en 1561 (21 juin), par Claudine Laurencin, à Barthélemy Vata. Après avoir passé, au cours des siècles, entre les mains de divers propriétaires, il fut cédé par Benoitte Bourdit, devenue par un second mariage comtesse de Seville, en 1707, à Jacques Annibal Claret de la Tourette, conseiller du roi, président de la Cour des Monnaies, lieutenant-général criminel de la Ville. Le Consulat était tenu de loger l'Intendant de la Généralité ; le 8 juin 1734, il décida d'acheter « la grande maison du dit sieur « de la Tourette, située en cette ville, quartier de la place « Louis-le-Grand, avec ses deux entrées, la première vis-à-vis « les *tillots* de la place où il y a un bâtiment, et l'autre dans « la rue Saint-Joseph, dans laquelle ladite grande maison est « construite avec tous ses appartements, et sur le côté, à main « gauche en y rentrant, une terrasse donnant sur le parterre et « les jardins, comme aussi tous les autres appartenances et « dépendances, sans aucune exception ni réserve..., etc... »

L'accord fut signé en 1737 (Archives B. B. 302) pour le prix de 70.500 livres transformé en une pension foncière annuelle de 3.500 livres imprescriptible, irrachetable, exempte de toutes impositions.

Ce vaste immeuble de plus de 4.000 mètres carrés était limité par la place Bellecour, la rue Saint-Joseph, la rue de la Sphère (depuis rue François-Dauphin).

L'entrée principale s'ouvrait sur la place Bellecour, par une grille flanquée de deux pavillons: l'un servait de corps de garde, l'autre de logement pour le concierge. Une belle allée de marronniers occupait l'emplacement des n° 1 à 5 actuels, et conduisait à l'hôtel (emplacement des n° 7 et 9 actuels).

Une vaste cour, du côté de la rue François-Dauphin, cour dite encore de *l'Intendance*, contenait un jardin avec parterre, fontaines et statues. En 1778, une chapelle fut édiflée dans le jardin.

Le 4 septembre 1792, l'immeuble fut adjugé à Jean-Pierre Delglat, habitant rue du Plat, au prix de 201.000 livres.

C'est dans cet immeuble que siégeait la deuxième division de la section révolutionnaire *Louis-le-Grand*, qui prit successivement les noms de *Marseille* et du *Rhône*.

Sous Napoléon I^{er}, l'immeuble devint un hôtel pour voyageurs, connu sous le nom de *Hôtel de l'Intendance*.

Le corps principal, qui porte le n° 7, est tombé dans le patrimoine d'une très ancienne famille lyonnaise, celle des Vuillermoz.

Un Vuillermoz a joué un rôle assez important dans les fastes de notre ville, au XVIII^e siècle; il présida aux destinées de la loge maçonnique lyonnaise de cette époque; c'est avec son appui que le fameux Cagliostro tenta d'établir à Lyon le rite maçonnique de Misraïm. Vuillermoz ne fut pas longtemps la dupe de ce charlatan; mais il conserva quelque amertume du rôle qu'on lui fit jouer.

Les intendants de la Généralité qui habitèrent en cet hôtel furent:

Charles Trudaine, seigneur de Martigny (1704).

Antoine-François Melland (1710).

Pierre Poullétier de Nainville (1718).

Bertrand-René Pallud (1739).

Bonaventure-Robert Rossignol (1751).

H.-J. Léonard Bertin (1754). Nous devons à celui-ci une mention spéciale: Après la mort du peintre Thomas Blanchet, on parvint à organiser à Lyon une sorte d'Académie de dessin qui végea jusqu'en 1756. A cette date, l'intendant Bertin la prit sous sa protection, et la tira de l'obscurité.

J.-B.-François de la Michodière (1757).

Jean Baillon (1762).

Jacques de Flesselles (1768).

Antoine-Jean Terray (de 1784 à 1789).

N° 11. — C'est la maison du presbytère de l'église Saint-François; le bâtiment faisait partie du couvent des Filles pénitentes.

NOTATUM
in Tome IV
page 303
VUILLERMOZ

Il y eut, à l'époque gallo-romaine, sur le terrain qu'occupe cet immeuble et ceux qui font corps avec lui jusqu'à la rue de la Charité, une très importante fabrique de poterie. Chaque fois d'ailleurs qu'on entreprend des travaux de réfection d'égouts, on met à jour des amphores, des coupes, qui confirment l'existence de ce potier.

N° 13. — Cet immeuble faisait également partie du couvent des Filles pénitentes. Un décret présidentiel du 22 septembre 1913 a attribué aux Hospices les maisons n° 11 et 13 provenant des biens de la fabrique de Saint-François.

N° 15 à 21 désignent des immeubles bâtis sur une partie du tènement du Plat, que Claudine Laurencin céda par parcelles en 1561 à divers propriétaires.

N° 23 à 37 inclus, sont bâtis sur l'enclos du Noviciat des Jésuites de Saint-Joseph.

Quelques détails pour certains d'entre eux :

Le n° 31 fut bâti en 1837, sur le terrain acquis en 1807 et 1809 par les Dames Carmélites (établies alors dans l'ancien hôtel du Gouvernement, rue de la Charité). Cet emplacement devait être traversé par une rue projetée en prolongement de la rue de Jarente, vers le Rhône, d'après le plan adopté par le Conseil municipal en 1816. Mais, en 1837, le sieur Caumont fut autorisé à construire et le projet fut abandonné.

N° 39 à 55 inclus sont édifiés sur l'emplacement des anciens remparts d'Ainay, sur la prairie qui leur faisait suite au Midi ; et sur les remblais de l'ancien lit du Rhône. Ces terrains furent vendus par l'entreprise Perrache, et les immeubles construits de 1835 à 1838.

N° 2 à 8 inclus. — Ces maisons sont construites sur le terrain qu'occupait le monastère des Dames de Blye.

Le bel hôtel (n° 2), à l'angle de la place, dit *Hôtel de Varey*, fut bâti en 1748, pour Claude-Jean-Marie Dervieu de Villars, seigneur de Varey en Bugey, par l'architecte Loyer. Il fut restauré une première fois par l'architecte Prosper-Edouard Bissuel, vers 1875 et vient de l'être à nouveau (1929).

Le n° 4 a été bâti en 1753 sur les plans de l'architecte Moreau.

Le n° 6 a été édifié par Groskoph, vers 1850, et le n° 8 en 1851.

N° 10 à 14 inclus. — Ces immeubles sont construits sur un terrain qui faisait partie du tènement du Plat, et les premières maisons qu'on y vit dataient de l'époque de la cession consentie par Claudine Laurencin (1561). Le n° 10 actuel a été bâti en 1845 sur les plans de l'architecte Seitz ; les n° 12 et 14 le furent par les frères André, vers la même époque.

N° 16 et 18 occupent une partie du tènement du Plat.

Le n° 16, en 1728, devint la propriété de Jacques Tissot, maître-charpentier à l'enseigne de *Saint-François de Sales*; cet immeuble est resté dans la même famille jusqu'en 1865.

Il fut longtemps seul en saillie, en face de l'église, rendant la circulation très difficile. Les accidents fréquents occasionnèrent de telles réclamations que, le 11 mars 1865, le Conseil municipal vota la démolition de cette maison après son achat, au prix de 180.000 francs, à son propriétaire Claude-Marie-Joseph Tissot.

N° 20 à 30 inclus. — Ces maisons s'élèvent sur une partie de l'enclos du monastère des Dames de la Visitation de Sainte-Marie de Bellecour, acquis par adjudication, en 1798, par le sieur Dittmar.

En établissant les fondations de la maison située à l'angle nord-est de la rue Sala et de la rue Saint-Joseph, on a « reconnu, « dit Alphonse de Boissieu, les ruines non équivoques d'un vaste « atelier de poterie, dont les produits sont répandus dans toute la « contrée; la plupart de ces objets (entre autres un plat à large « rebord, terminé par un bec) étaient marqués du nom de Caius « Atisius Sabinus. De distance en distance, on a retiré des « cubes ou dés de pierre, dans lesquels existait une cavité « conservant encore une portion des montants calcinés qui « avaient soutenu la toiture d'un hangar. Une médaille d'Auguste « au revers de l'autel de Lyon, un bronze dit de Trajan, font « présumer que cet établissement florissait dès les premiers « temps de la fondation de notre colonie. »

N° 32 à 48 sont bâtis sur l'enclos du Noviciat des Jésuites de Saint-Joseph.

N° 50 à 72. — Toutes ces maisons sont bâties sur l'emplacement des remparts d'Ainay, de la prairie d'Ainay et des remblais de l'ancien lit du Rhône. Ces lots furent vendus par l'entreprise Perrache, les maisons furent construites de 1832 à 1835.

Souvenirs d'antan

L'église Saint-François de Sales succéda à celle des Recluses et des Pénitentes, dite église de Sainte-Magdeleine.

L'église était très petite; de 1816 à 1826, la fabrique acheta l'ancien réfectoire des Filles pénitentes, qui avait été vendu, en 1807, par l'administration des Domaines, au sieur Bordes, sellier. Puis les fabriciens achetèrent, dans le jardin de M^{me} Echarlot, le terrain nécessaire pour construire le chœur de l'église actuelle.

En 1823, on procéda à la bénédiction des quatre cloches du

clocher, auxquelles on donna les noms de *René-Charles-Françoise, Gabriel-Bonne, Suzanne, Marie-Antoinette*.

La première eut pour parrain le comte René de Brosse, préfet du Rhône, et pour marraine la vicomtesse Paultre de La Mothe, femme du lieutenant-général commandant la 19^e division (Lyon), et qui était née Charlotte-Françoise Royer de Belon.

La deuxième eut pour parrain François-Gabriel de Savaron, maréchal de camp et pour marraine Bonne-Marie de Saint-Trivier, née Laval.

La troisième, le marquis Alphonse-François de Bonne de Regnaud de Parcieux, et Suzanne-Césarine de Maindestre, épouse de M. de Lapape.

La quatrième, le comte Marie-Laurent de Loras et la marquise Jeanne-Antoinette Loube, veuve de Lense.

La décoration de l'église est, en grande partie, l'œuvre du peintre lyonnais Louis Janmot : les quatre Évangélistes placés aux pendentifs de la coupole ; les quatre Prophètes groupés deux à deux, Ezechiel et Jérémie, Isaïe et Daniel, occupant le tympan de droite et celui de gauche de la coupole ; au-dessus du maître-autel, le groupe allégorique représentant l'alliance de l'Ancien et du Nouveau Testament ; au-dessus du chœur, l'accord de la Science et de la Foi ; à la coupole, quatre anges, ailes déployées, se détachent sur fond d'or et sont séparés les uns des autres par les quatre symboles des Évangélistes.

En 1863, Janmot fit le tableau qui orne la chapelle du Sacré-Cœur : Jésus tenant en main le calice et la sainte hostie ; auprès de lui, Saint Jean et la Vierge ; à ses pieds Sainte Madeleine et Saint François de Sales.

En 1866, Ravel de Mallevall fit, pour la chapelle Saint-Joseph, un tableau représentant le repos de la Sainte Famille à son arrivée en Egypte.

Toutes ces toiles ont, malheureusement, été détériorées par la fumée des cierges.

Le grand-orgue sort de la maison Cavaillé-Col ; il fut béni le 16 décembre 1880 par le cardinal Caverot, archevêque de Lyon. Le vicaire général Richoud fit, à cette occasion, un discours sur *Les rapports de la religion avec les arts en général, et avec la musique en particulier*. Les orgues furent tenues, ce jour-là, par Charles-Marie Widor, le compositeur lyonnais, alors organiste à Saint-Sulpice.

Le sculpteur J.-H. Fabisch a fait pour l'église Saint-François : *Assomption de la Vierge* (1857) ; la chaire à prêcher, l'autel de Saint-Joseph et celui de la chapelle du Sacré-Cœur (1859).

Le portail de l'église, sur la rue François-Dauphin, provient de l'ancienne église de Sainte-Marie-des-Chânes, deuxième

monastère de la Visitation. Cette église — dont la Manutention, quai Saint-Vincent, occupe à peu près l'emplacement — fut démolie à l'époque où l'on commençait les travaux d'agrandissement de l'église Saint-François ; on en utilisa le portail pour décorer une des entrées de la nouvelle église.

Au sommet de ce portail on peut lire (ceux qui ont très bonne vue!!) l'inscription suivante :

« Orantibus in loco isto, dimitte peccata populi tui, Deus, « et ostende eis viam bonam per quam ambulent. »

Ce que je me permets de traduire (pour faire croire que je sais le latin) :

« A ceux de tes fidèles qui prieront en ce lieu, pardonne, ô Dieu, leurs péchés, et montre-leur le bon chemin qu'ils doivent « suivre. »

— 1795. Le 4 mai, la foule ameutée par un jugement qu'elle regardait comme trop clément pour les Jacobins lyonnais, force les portes des prisons et massacre quarante-trois terroristes enfermés dans celle des Recluses.

— 1813. Le 12 février, le cardinal Pacca, après trois ans et demi de captivité au fort de Fenestrelle, arrivait à Lyon et descendait à l'Hôtel de l'Europe (rue Bellecour). Il allait rejoindre le pape Pie VII à Fontainebleau. Le dimanche 14, il voulut dire la messe à la paroisse de l'hôtel et se rendit, dans la voiture du vicomte Matthieu de Montmorency, à l'église Saint-François. La foule se pressait dans la rue Saint-Joseph pour voir le prélat. Il fut accueilli sur le parvis de l'église par le curé Juliard, qui lui adressa une chaleureuse allocution. Vers 1841, alors qu'agé de 93 ans, le cardinal Pacca était doyen du Sacré Collège, il se rappelait encore, avec émotion, l'accueil qui lui avait été fait dans la rue Saint-Joseph et à l'église Saint-François.

— 1818. A cette époque, dans la rue de Puzy, existait encore une fabrique d'orseille (produit pour la teinture, tiré des lichens).

— 1828. Le 7 février, baptême à l'église Saint-François d'Adolphe-Louis-Albert Perraud, qui devint cardinal évêque d'Autun, membre de l'Académie Française. Il devait mourir en 1906, et fut enterré à Paray-le-Monial. Un médaillon, œuvre du sculpteur P. Bartoloni, rappelle quelques-uns des titres de cet éminent personnage.

— 1856. Le 1^{er} octobre, au n° 9, rue de Puzy, Adrien Peladan

(le père du Sâr) crée le *Feuilleton*, qui, le 11 avril 1857, devint la *France littéraire*.

— Sur l'emplacement de la maison en reculement, en face du pâtissier Lemoine, il y avait, dans la première partie du XIX^e siècle, une école tenue par Genoud, qui eut son heure de célébrité; c'était dans la rue Sarron.

— 1848. Dans la même portion de la rue, au n° 13, s'ouvrait la boutique de Nicolas Rozier, qui avait le monopole de l'équipement de la garde nationale.

AUGUSTE-PAYANT (rue). — VII^e arrondissement. — La partie de la rue *Clément-Marot* située entre la rue des Culattes et l'impasse des Channées (devenue rue), a reçu, le 28 avril 1926, le nom d'Auguste Payant, mort en 1918, qui fut maire de Saint-Didier-au-Mont-d'Or.

Les habitants du quartier réclamèrent eux-mêmes cette dénomination pour rappeler qu'Auguste Payant fut un des bienfaiteurs des écoles de la Mouche, et, pendant de nombreuses années, trésorier du Denier des Ecoles de la Ville de Lyon.

AUGUSTINS (rue des). — I^{er} arrondissement. — Cette rue fut ouverte en 1658 sur une partie du domaine des Augustins; c'est naturellement à cette circonstance qu'elle a emprunté son nom,

Les Augustins, d'abord établis à Villeurbanne, vinrent se fixer à Lyon au commencement du XIV^e siècle; on ignore la date précise de leur établissement, mais elle est antérieure à 1319, puisque, dans un acte de cette date, il est question des Augustins de Lyon.

Ils s'installèrent sur des terrains qui, alors, étaient situés hors de l'enceinte de la ville, au faubourg de *Chenevières* ou de *Seyne*; ces terrains leur avaient été donnés par l'archevêque de Lyon, Sabaudia, et les sires de Beaujeu, possesseurs en ce quartier, de propriétés seigneuriales.

Les Augustins eurent de sérieuses difficultés avec les Carmes, qui prétendaient qu'on ne pouvait construire qu'à une certaine distance de leur couvent, d'après eux à 140 cannes (la canne équivalait à 3 mètres 17615 dans la région de Paris, à 2 mètres en Languedoc; dans l'Ardèche, on fait encore usage de la canne, mais elle correspond à environ 1 m. 25).

Les Augustins durent payer aux Carmes trois cents florins *d'or de bon poids*, pour continuer, sans opposition, leurs travaux.

C'est aux Augustins qu'on doit quelques-uns des premiers livres sortis des presses lyonnaises. Julien Macho, l'un d'eux, fit paraître une *Exposition de la Bible* en langue vulgaire, cinquante ans avant Luther. Il donna encore les *Fables* d'Esopé, la *Légende des saints nouveaux*.

Parmi les religieux célèbres de cet ordre, je rappelle Guichard de Lessart, qui fut évêque d'Hiéropolis, et suffragant de Lyon ; Joseph Janin qui, arrêté place des Minimes pendant la Terreur, fut guillotiné à l'âge de 91 ans. Le Père Joseph Janin connaissait merveilleusement les annales de notre ville ; il en avait composé l'histoire, mais le manuscrit se perdit pendant la tourmente révolutionnaire.

Personnalités ayant habité la rue

1758. — Locas, dessinateur pour la fabrique ;

Philippe, peintre et dessinateur.

1788. — Gémeau, architecte.

1810. — Grénétier cadet, dessinateur.

1830. — Le peintre Fleury Richard.

1845. — L'architecte C.-J. Frinzine.

L'Ecole de la Martinière s'ouvre au n° 9 de la rue des Augustins.

Notes topographiques

Au XVIII^e siècle, partage entre les deux hôpitaux, qui laisse à la Charité une maison *rue Sainte-Monique ou des Augustins* à l'enseigne la *Croix de Saint-Dominique*, maison provenant de l'héritage de Dominique Dancroix.

— Une ordonnance royale du 19 juin 1828 (*Gazette universelle de Lyon*) « approuve le projet d'ouverture d'une rue de huit mètres de largeur (24 pieds) tendant de la place Saint-Vincent à la rue des Bouchers (Hippolyte-Flandrin), en passant à travers le jardin des Augustins. La Ville est en même temps autorisée à aliéner la partie de ce jardin qui ne se trouve pas comprise dans la cession qu'elle doit faire à l'institution la Martinière, laquelle sera établie dans les bâtiments occupés présentement par la caserne de gendarmerie. »

Cette rue est richissime en impostes ; on en remarque une avec chiffre, au n° 3.

— A l'angle de la rue Grobon, voir une niche à pilastre et un fronton.

Souvenirs d'autan

1446 (Archives B. B. 5). — Permission aux religieux Augustins d'extraire, en face de leur couvent, des pierres de la Saône, pour bâtir leur église.

xv^e siècle. — Les Augustins inaugurèrent le théâtre à Lyon. En 1493, devant le roi Charles VIII, ils jouèrent des *Mystères*. Au mois de juin 1506, place des Terreaux, ils jouèrent le *Jeu de Saint Nicolas de Tolentin*. Le succès qu'obtinrent ces représentations donna, vers 1540, l'idée à Jean Neyron, riche bourgeois de Lyon, d'élever un théâtre pour y jouer des œuvres du même genre. Il acheta, à cet effet, plusieurs maisons situées entre l'église des Augustins et celle du Couvent de la Déserte (place Sathonay), et fit bâtir, sur leur emplacement, un théâtre représentant dans le haut, le paradis ; dans le centre, la terre ; en bas, l'enfer. De là vint, dit-on, l'usage d'appeler *paradis*, la galerie la plus élevée de nos théâtres.

Le théâtre édifié par Neyron, fut vendu par son fils Antoine, le 9 septembre 1541, à Antoine Seigles, marchand, qui en fit une maison particulière.

1511. — En avril, Louis XII convoqua à Lyon le Concile général de l'Eglise gallicane, pour traiter de ses démêlés avec le pape Jules II. Les réunions se tinrent dans le réfectoire du monastère des Augustins. On avait ouvert une grande porte sur les fossés de la Lanterne, pour ménager aux évêques une entrée plus commode dans la salle des séances. A cette occasion, l'archevêque de Lyon promulgua des ordonnances de police pour fixer le prix des comestibles et le tarif des hôtelleries — car on connaissait déjà la pratique du « coup de fusil » — Le logement fut taxé à neuf sous pour un homme et son cheval ; le dîner à trois sous, le pot du meilleur vin à six deniers ; le reste à l'avenant.

1646. — Les Augustins de Lyon font une requête pour le rachat de la maison dite *maison rouge*, située sur le quai Saint-Vincent, léguée aux pauvres de la Charité par Anne Bonvoisin, veuve de Pomponne Manard de la Faye, et qui avait été aliénée, en 1556, par les Augustins, à honorable François Bonvoisin, marchand florentin, citoyen de Lyon.

1793. — Pendant le siège de Lyon par les troupes de la Convention, le couvent devint une annexe de l'hôpital général pour les blessés.

— C'est dans le jardin des Augustins que, le 9 mars 1793, les représentants Bazire et Legendre, s'emparèrent, au cours

d'une réunion, de la liste des huit cents signataires de la protestation des Lyonnais contre la municipalité jacobine de Bertrand, Chalier, Daussel, etc... Cette liste servit de base aux proscriptions et aux exécutions après le siège. Bien que la réunion fut légalement tenue, on tenta de la dissoudre par la force ; et c'est au cours de la bagarre que les papiers compromettants furent enlevés.

XIX^e siècle. — Au commencement du XIX^e siècle, le couvent des Augustins servit de caserne à la gendarmerie à cheval. Il conserva cette destination jusqu'à l'époque où l'acquisition en fut faite par la Ville, pour y installer l'Ecole la Martinière. La restauration des immeubles fut l'œuvre de l'architecte Louis-Gaspard Dupasquier (1800-1870).

AULOIS (Louis-Félix). — Né à Buxy (Saône-et-Loire), le 14 juillet 1832, fut une des gloires du barreau lyonnais.

Substitut du Procureur impérial à Louhans, en 1861, il quitta la carrière de magistrat au 4 septembre 1870.

Après avoir plaidé quelques années à Chalon-sur-Saône, il se fit inscrire, en 1881, au barreau de Lyon.

Il était membre de l'Académie de Mâcon.

AUREGGIO. — Fit une grande partie de sa carrière à Lyon.

Tous les vieux Lyonnais se rappellent la silhouette élégante du vétérinaire principal du XIV^e corps d'armée vers 1890-1900. Il parcourait les rues de notre ville, à cheval, escorté de ses chiens, en ces temps heureux où l'on pouvait flâner et traverser d'un trottoir à l'autre en lisant son journal !

Aureggio était, certes, un cavalier remarquable ; mais il s'était imposé plus encore par sa science indiscutée.

Il prit sa retraite à l'aurore du XX^e siècle.

AURELIEN. — Fut évêque de Lyon (le 47^e) de 875 à 895. Son testament — qu'on peut lire dans la *France pontificale* — nous apprend qu'il naquit à Lyon.

Il fut abbé d'Ainay et succéda au siège épiscopal à Saint Rémy I^{er}.

Au Concile de Troyes, en 878, que présidait le pape Jean VIII, il prit plusieurs fois la parole.

L'histoire lui reproche d'avoir favorisé l'usurpation du duc

Boson contre Charles le Chauve. C'est Aurélien qui, en effet, couronna roi de Provence ce personnage, le 15 octobre 879, dans l'assemblée de Mantaille.

Aurélien semble être le premier qui prit le titre d'archevêque.

AURENCHE. — A.-H. Aurenche, qui était alors étudiant en médecine à Lyon, eut, vers 1902, quelque notoriété... discutée, comme poète. A cette époque, il publia, chez Adrien Effantin, 8, place Bellecour, une plaquette : *La Voie douloureuse*. Ses vers lui attirèrent quelques sarcasmes. Il a dû faire mieux depuis.

Un journaliste de l'époque, quelque peu « rosse », écrivait à son sujet : « M. Aurenche a toutes les cordes à sa lyre, et nous « ne vous étonnerons pas en vous disant qu'il est un fier ironiste, « et qu'il n'hésite pas à dédier à M^{me} Sisley, quelques quatrains « dont voici le début :

« Abandonne ta douce main
« Mignonne.....

M^{me} Jean-Bach Sisley, qui est la bonté et la bienveillance même, a dû, la toute première, sourire de cet article du polémiste.

AUROUX (Nicolas). — Né à Pont-Saint-Esprit, vers 1630, mort à Lyon le 3 novembre 1676. Il s'installa en notre ville dès 1645. Graveur en taille douce, il exécuta de nombreux travaux pour les libraires lyonnais.

Citons, notamment, des portraits : ceux de Camille de Neufville, archevêque de Lyon, de Louise-Cécile Ponçonnas, fondatrice des Bernardines de Lyon.

AUSTERE. — Fut archevêque de Lyon, de 906 à, probablement, 916. Il avait succédé à Bernard.

AUSTERLITZ (rue d'). — IV^e arrondissement. — Cette dénomination n'intéresse pas l'histoire locale.

La rue portait autrefois le nom de *rue des Fossés*, parce qu'elle longeait les fossés creusés à la base de l'ancien mur d'enceinte.

Le n^o 14 appartient aux Hospices, par testament de Vincent-César Riveron, du 7 mars 1900.

AUTONNE. — Ingénieur des Ponts et Chaussées, il fut chargé de la surveillance des travaux des lignes de Sathonay à Lyon-Saint-Clair, de Lyon à Saint-Etienne, de Givors à Paray-le-Monial.

Il termina sa carrière comme professeur de mathématiques à la Faculté des Sciences de Lyon; il exerçait encore vers 1900.

AUVERGNE (rue d'). — Cette rue du II^e arrondissement fut ouverte en 1738 sur le terrain concédé par le cardinal Oswald de la Tour d'Auvergne, archevêque de Vienne, abbé d'Ainay, qui consentit cette cession au nom de l'abbaye. D'où la désignation donnée à cette rue.

Personnalités ayant habité la rue

1750. — Bard, peintre, vernisseur et doreur.

1769. — Patras, faïencier.

1774. — Pierre Berthaud de la Vaure, conseiller en la Cour des Monnaies, recteur de l'Hôtel-Dieu.

1793. — Le peintre Villionne, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.

1838. — Populus, conseiller à la Cour.

De nos jours, on y peut visiter l'atelier du peintre-verrier Paquier-Sarrazin.

Notes topographiques

N° 1 est construit sur l'emplacement de la chapelle de la Congrégation des Jésuites de Saint-Soseph. La maison fut bâtie par Ravet, en 1823.

N° 3 à 19 désignent des maisons édifiées sur le tènement de l'ancien noviciat des Jésuites.

N° 2 à 12, maisons bâties sur le terrain des jardins de l'abbaye d'Ainay.

N° 14 construit par Dariez, sur l'emplacement de l'Académie d'équitation.

Souvenirs d'antan

AN XIX^e siècle, dans les premières années, la maison de profès, que les Jésuites avaient installée en la rue d'Auvergne, sous le vocable de Saint-Joseph, servait encore de prison départementale.

Les Jésuites avaient acheté le tènement en 1605, avec la donation que leur avait faite de ses biens, le sieur Rhodes, décédé en 1592; et c'est après l'expulsion des Jésuites, en 1762, que le gouvernement royal s'empara de cette propriété pour en faire une prison.

A la Révolution, ce vaste immeuble fut vendu au sieur Rogé, et la Ville et le Département durent solliciter une location de ce propriétaire pour le conserver à l'usage de prison. C'est dans cette geole que, sous la Révolution, le sieur Pichon, concierge (dont la mémoire est évoquée par Delandine dans son *Tableau des prisons de Lyon*), se montra plein d'humanité et de zèle pour les prisonniers des Jacobins.

1827. — On comptait en cette rue quarante métiers à tisser, répartis entre vingt ateliers.

1848. — Le *Club des Montagnards* se réunissait au n° 2 de la rue d'Auvergne. A signaler, une décision de ce club, en date du 29 mars, portant que les citoyens élus à la députation, devront s'abstenir d'occuper aucune charge dans l'Etat, durant trois années.

Ce même club accepte une proposition de souscription en faveur des Polonais, avec les commentaires suivants: « N'oublions « jamais que les peuples sont frères et qu'entre tous, les Polonais, « par leur courage indompté, ont bien mérité de la grande « famille humaine. »

1858. — La *France littéraire*, revue que dirigeait Adrien Péladan, était installée au n° 13 de la rue d'Auvergne.

AUZIÈRE. — Magistrat qui occupa, en 1901, les fonctions de procureur général à Lyon: il succédait au terrible M. Moras.

Auzière tint une place éminente en notre ville, place qu'il devait à son affabilité tout autant qu'à son remarquable talent.

AVENIR (l'). — Journal du progrès social, qui parut à la Guillotière, 1846-1847.

AVENIR DE LYON (l'). — C'est le nom d'un journal hebdomadaire qui florissait dans notre cité vers l'an 1900. Son principal rédacteur — que feu le polémiste Ponet qualifiait

« un des prophètes de l'avenir » — était alors Camille Dijoud, le directeur actuel de l'*Echo de Savoie*.

Lyon a perdu son *Avenir*; heureusement Camille Dijoud a vu grandir le sien !

AVERLY (Georges). — Ingénieur-constructeur, né à Lyon le 8 décembre 1853. Il fut élève de l'Ecole Centrale Lyonnaise.

Averly a construit les premiers tramways électriques de Paris et de Lyon.

Il siégea au Tribunal de Commerce de notre ville, de 1890 à 1894.

AVIGNON (rue d'). — Le nom de cette rue du VII^e arrondissement rappelle l'époque déjà lointaine (milieu du XIX^e siècle) où l'on prenait le train à la Mouche, lorsqu'on allait dans la direction du Midi.

La concession du chemin de fer de Paris à Avignon fut, naturellement, accordée par une loi. L'examen du projet de loi fit l'objet d'un rapport fait au Conseil municipal de Lyon, en sa séance du 19 février 1850, par J. Fayolle, membre du Conseil. Dans ce rapport, on s'élevait contre tout autre tracé que celui qui ferait usage de la rive gauche du Rhône et contre la garantie d'un intérêt de 5 % par quoi « le chemin de fer anéantira la « navigation fluviale quand il le voudra. »

Notes topographiques

La presque totalité des immeubles de la rue d'Avignon sont construits sur le terrain des Hospices.

AVIRON (Cercle de l'). — Une des plus anciennes sociétés nautiques de Lyon. Elle connut des succès mondiaux vers 1890-1895.

En 1893, elle gagna, à Paris, le grand prix international à huit rameurs, avec une équipe que tous les Lyonnais de ma génération connaissaient, savoir : L. Maréchal, barreur ; aux avirons : G. Piot, F. Piot, H. Wettengel, G. Rieder, Ch. Carisio, G. Barbezat, Raymond Benoît et A. Frilet (ce dernier, de la Société de la Marne).

AVRANT (Louis). — Sculpteur mort à Lyon, le 11 septembre 1899.

AYASSE (rue). — VII^e arrondissement. — La nouvelle rue ouverte entre la rue *du Rhône* et la rue *des Culattes*, a reçu, le 30 janvier 1928, le nom du commandant Ayasse, né à Lyon en 1872, mort assassiné à Tombouctou en 1909.

Ayasse fut un explorateur de l'Afrique centrale ; il a, notamment, effectué la première reconnaissance faite du lac Tchad à l'oasis de Bilma.

AYGLIER. — Né à Lyon, cet ecclésiastique fut abbé d'Ainay vers 1260. Il mourut archevêque de Naples.

AYMAR. — Fils d'Arthaud de Roussillon, élu archevêque de Lyon en 1274, mort en octobre 1282. C'est lui qui fonda l'hôpital Saint-Antoine.

AYMOND (Esprit). — Né à l'Isle-sur-Sorgues, le 6 août 1754, mort à Paris en 1828. Était musicien.

Lorsque les premiers troubles de la Révolution agitèrent la France, il se mit en route pour Paris ; mais il s'arrêta à Lyon, où il trouva, au Théâtre, l'emploi vacant de premier violoncelle.

Aymond donna dans notre ville plusieurs concerts au cours desquels il se fit remarquer comme violoniste et violoncelliste. Mais le climat le chassa ; et après quelques mois de séjour à Lyon, il retourna à l'Isle, puis à Marseille et, enfin à Paris.

AYNARD. — Nom d'une très ancienne famille de notre cité.

Le premier qui fit parler publiquement de lui, fut un drapier qui eut quelques démêlés avec le Consulat. On trouve, à la date du 5 janvier 1789, une décision du Consulat le visant, mais qui éclaire curieusement les procédés d'installation de certaines industries à cette époque ; en voici quelques extraits :

« Nous, Prévôt des Marchands et Echevins, après avoir ouï
« Benoît Valous..., faisant fonction d'avocat et procureur
« général de cette ville et communauté, avons ordonné et
« ordonnons audit sieur Aynard, de faire démolir dans les
« quarante-huit heures à compter de la signification... de la
« présente ordonnance, le bâtiment et artifice à friser les draps

« à lui appartenant et établi à la rive droite du Rhône et en
« amont du pont Saint-Clair, et de faire, dans le même délai,
« disjoindre et enlever les bateaux sur lesquels lesdits bâtiments
« et artifices sont construits..., etc... Signé: Tolozan de Montfort,
« Ravier, Fayolle l'aîné, Imbert Colomès, Steimann. »

AYNARD (Edouard). — Né à Lyon, le 1^{er} janvier 1837, il exerça la profession de banquier. Il fut conseiller municipal de Lyon. Elu député de la huitième circonscription du Rhône en 1889, il fut constamment réélu jusqu'à sa mort. C'est à la Chambre que, frappé d'un malaise subit, il rendit le dernier soupir.

Edouard Aynard fut président de la Chambre de Commerce de Lyon ; membre de la Commission pour l'inventaire des richesses d'art du département du Rhône ; régent de la Banque de France.

Economiste distingué, il a publié de nombreux opuscules ayant trait à l'économie politique et sociale.

Ses interventions à la Chambre, toujours fortement documentées (quantum mutatus!) furent toujours écoutées avec déférence, même par ses adversaires.

Non seulement Edouard Aynard était une « compétence » en toutes questions financières et un défenseur averti de l'industrie lyonnaise, mais c'était aussi un artiste dant toute l'acception du terme.

Il avait réuni une magnifique collection d'œuvres d'art qui ont été dispersées au feu des enchères.

Un buste (assez laid d'ailleurs) lui a été érigé place de la Bourse, devant l'immeuble qu'occupaient ses bureaux.

M. Jonnart, qui fut gouverneur de l'Algérie, député et ministre, était un de ses gendres.

AYNARD (Théodore). — Né à Lyon le 18 février 1812. Il a parcouru une admirable carrière d'ingénieur.

Entré à l'Ecole Polytechnique en 1831, à celle des Ponts et Chaussées en 1833, il fut, presque au sortir de cette dernière école, chargé d'établir le pont de Menat sur la Sioule (Puy-de-Dôme), œuvre qui l'occupa de 1836 à 1839.

En 1840, il devint ingénieur des fortifications de Paris. En 1847, il passa aux Chemins de fer de l'Ouest.

Au cours de sa carrière dans les chemins de fer, Th. Aynard fit l'étude de la ligne Lyon-Mâcon et Genève, du viaduc de la Valserine, du tunnel du Credo (quatre kilomètres), etc...

Ingénieur en chef du contrôle des chemins de fer à Lyon, en

1861; ingénieur en chef du département du Rhône en 1869, il prit sa retraite en 1874. De 1873 à 1875, il fut membre de la Commission municipale de Lyon, qui remplaçait le Conseil élu.

Th. Aynard a écrit plusieurs volumes sur notre ville. Parmi ses œuvres lyonnaises, malicieusement gaies, je cite: *Voyage au temps jadis*; *Histoire du quai Saint-Clair* (où il habitait); *Histoire du Puy Antoine Morand et Perrache*.

Il fut administrateur des Hospices.

AYNEZ (Etienne). — Fut architecte à Lyon. On trouve aux Archives, qu'Aynez collabora avec Jean Aynez et Claude Perret au transport, du Port du Temple à l'hôtel de Mascrany, place Louis-le-Grand, de la statue de Louis XIV (la première, 1701) qui fut placée plus tard, sur un noyau de maçonnerie construit en 1713, au moyen d'une machine inventée par Claude Perret.





BABOIN DE LA BAROLLIERE (Romain). — Economiste philanthrope, né à Saint-Romain-d'Albon, en 1765, mort à Lyon le 16 août 1837. Installé comme négociant dans notre ville à la Révolution, il s'enfuit en Suisse. Louis XVIII anoblit son nom de Baboin, pour le récompenser des services qu'il avait rendus aux émigrés.

C'est Baboin qui fonda, à Lyon, en 1824, la *Solitude*, refuge pour les femmes sortant de prison.

On a de lui :

1° *Décadence dont les grandes villes manufacturières sont menacées*, si l'on ne s'occupe d'améliorer le système des impositions diverses qui pèsent sur elles (Paris, 1817).

2° *Mémoire* (couronné par l'Académie de Lyon en 1825) *sur le local à choisir pour l'établissement d'une maison de détention*, et les améliorations à introduire dans l'administration et le régime de cette prison. (J. Brun-Durand).

BACHELARD (Marcelin). — Peintre né à Firminy, le 5 mai 1816, mort à Lyon. Il fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts, de 1834 à 1837. Parmi ses toiles, on peut rappeler : *Jeune fille vêtue de noir* (mairie du VI^e arrondissement) ; *Desplaces, curé de Saint-Louis à Lyon* (1849) ; des *Fleurs* ; des *Fruits* ; etc...

BACHELARD (Jean). — Né à Lyon, le 12 septembre 1851, fabricant de soieries ; depuis 1892, à la tête de la maison Devaux-Bachelard (dont les ancêtres commerciaux furent, en remontant : Million-Servier et, plus anciennement, J.-P. Million, le fondateur).

J. Bachelard prit une part active à l'organisation de l'Exposition de Lyon de 1894.

Il fut président de la Chambre syndicale des fabricants, président de la Société de secours mutuels des maîtres-canuts de la Croix-Rousse; etc..

BACOT (Jean-Baptiste). — Magistrat, puis avocat, il exerça sous le second Empire.

Dans la *Marionnette* du 21 juillet 1867, on lit: « Bacot « Jean-Baptiste a été procureur de la République; excellent « homme, mais d'une éloquence plus que contestable; patauge « généralement dans ses plaidoiries (la tradition n'est pas « absolument perdue!). On le dit fort en droit. Sièges au Conseil « général, côté gauche, je crois. »

BADEFOL (Seguin de). — Fameux routier, établi à Brioude qui, en 1364, ravagea le Lyonnais. Il occupa d'abord l'abbaye de Savigny et menaça Lyon. Les habitants tendirent les chaînes et se préparèrent à la défense, avec tant d'énergie que Badefol, renonçant à attaquer la ville, se jeta sur Anse, dont il s'empara le 1^{er} novembre 1364. Il prit le titre de capitaine d'Anse.

Peu après, il s'empara des châteaux de l'Arbresle et de Saint-Germain-au-Mont-d'Or, menaçant de nouveau Lyon. Il ne quitta le pays qu'après avoir reçu 40.000 florins (13 septembre 1365).

BAFFERT (Nicolas-Marie). — Architecte du XVIII^e siècle; avait été déclaré adjudicataire des travaux de réfection de la prison de Roanne, sur l'emplacement de l'hôtel de Fléchères (ancien Palais de Justice); ce travail ne fut pas mené jusqu'au bout, d'où réclamations dont on trouve les traces dans les séances du Consulat.

Baffert travailla au pont de l'Archevêché, sous la direction de l'ingénieur J. R. Peronnet.

Il fut condamné à mort, en 1793, pour avoir accepté les fonctions d'inspecteur des fortifications de Lyon, pendant le siège.

BAGUENAUT DE PUCHESSE (le comte G). — Appartenait, par ses alliances, au monde de la grande industrie lyonnaise. Son activité professionnelle ne l'empêchait point

de donner de nombreuses heures à des études personnelles. Baguenault de Puchesse était Correspondant de l'Institut, président de la Société d'histoire de France, directeur de la *Revue d'histoire diplomatique*; il écrivit au *Journal des Débats*.

Le *Correspondant*, la *Revue des questions historiques* ont accueilli de nombreux articles et monographies se rapportant principalement à l'histoire du xvi^e siècle, dans lesquels Baguenault de Puchesse se révéla un historien de race.

Il était l'arrière-neveu de l'abbé Condillac. La mort l'a frappé le 18 avril 1922.

BAIL (Joseph). — Peintre né à Limonest (Rhône). Parmi ses toiles, rappelons: *Bibelots* (1886); la *Corvée des cuisines* (1890); *Pomme de terre à l'étouffé* (1891); *Reflets de soleil* (1895); *Bataille de chiens* (1896); etc...

BAILE (Jacques-Joseph). — Dessinateur pour la fabrique et peintre, né à Lyon le 3 septembre 1819, mort en la même ville le 11 mars 1856. Elève de Thierriat à l'Ecole de Lyon, puis de Lepage.

Il exposa des *Portraits*, des *Fleurs*, des *Fruits*, à partir de 1840.

BAILLY (Philippe-Manlius). — Architecte, né à Lyon, le 8 août 1823; fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville. Parmi ses travaux, on peut citer: la Chapelle Evangélique de la rue Lanterne (1854-1859); la maison du Café Riche, 49, rue de la République (1857).

BAILLY (Charles-François). — Né à Tarare (Rhône), le 11 février 1844, Charles Bailly parcourut une brillante carrière de sculpteur. Ses études furent faites à notre Ecole des Beaux-Arts, puis sous la direction de Fabisch et celle de Danguin.

Parmi ses œuvres, les bustes de: *Simon Saint-Jean* (1885); *Soliman-pacha* (1888, commande de la Ville); *Jacquard* (1890); *Simon Maupin* (1899); *Mangini père*, gérant du journal le *Bon Citoyen*, de Tarare (1888); *Simonnet* (1893).

On lui doit aussi : un *groupe du chancelier Gerson* (1870, façade de l'église Saint-Paul) ; *Alsace-Lorraine* (placé angle rue Grenette et rue Centrale, au-dessus du magasin des Emigrés alsaciens ; l'immeuble fut détruit par un terrible incendie) ; statue d'*Olivier de Serres*, à Aubenas ; statue de *Simonnet*, à Tarare (1893) ; statue du général *Duphot* (dans le jardin de la Préfecture, 1895) ; *Vierge-mère* ; le *Sacré-Cœur* (église de l'Annonciation de Lyon) ; etc...

BAINS (rue des). — V^e arrondissement. — Cette voie publique doit son nom à un établissement de bains installé en cette rue (au n° 8), et qui fut longtemps le seul dans le quartier de Vaise.

En 1923, cette rue contenait treize numéros d'immeubles.

BAJARD (Alexandre). — Vécut de 1793 à 1857. Fils d'un marchand de charbon de la rue du Bœuf, Alexandre Bajard fut reçu, en 1812, à l'internat. Il passa sa thèse de médecine à Paris (1818) sur les *Phlegmasies des membranes séreuses*.

En 1822, Bajard concourut pour le majorat de l'Hôtel-Dieu et de la Charité. En 1825, il était nommé à l'Hôtel-Dieu et resta en fonction de 1832 à 1837.

Bajard mourut d'apoplexie, après avoir vécu dans le plus grand isolement en ses dernières années. Il s'était complètement retiré du monde médical, voire du monde tout court. Il possédait de grandes qualités de cœur et d'intelligence. Son exactitude et son dévouement pour les malades étaient exemplaires.

C'était, disent les écrits du temps, un opérateur habile, mais non un novateur.

BAJARD (Hippolyte-Egalité). — Né et mort à Saint-Donat (8 octobre 1793-25 janvier 1863). Il étudia la médecine à Paris et fut consacré docteur en 1820.

Elu à l'Assemblée nationale, en 1848, par le département de la Drôme avec 34.560 voix, il se retira après le Coup d'Etat.

Bajard se fixa alors à Lyon, où il devint chirurgien des hôpitaux.

On raconte qu'un jour, étant sur le point d'amputer un campagnard qui geignait et disait tout tremblant : « Ah ! major, « je suis un pauvre père de famille ! — Imbécile, s'écria Bajard « impatienté, s'imagina-t-il que nous tuons les célibataires ? »

BAL DE VERRIERES. — Architecte et peintre, vécut à Lyon au XVIII^e siècle.

Il occupa les fonctions d'architecte expert pour l'Aumône générale de Lyon (la Charité).

En 1768, il fit un projet de construction du quai de la Baleine et de la Douane.

Il collabora avec Degérando, Loyer, Desarnod.

BALANÇOIRES (chemin des). — VII^e arrondissement. — Je n'ai pu recueillir de documents assez précis pour apporter une affirmation absolue en ce qui concerne l'origine du nom de cette rue ; mais il est probable que c'est un souvenir des fêtes foraines qui se donnaient dans les *broteaux* du territoire de Béchevelin, qui a valu ce nom à cette voie publique.

En 1923, on y comptait vingt-six immeubles.

Au n^o 3, s'ouvre l'impasse Rasset (nom d'un propriétaire de terrains).

BALBIS (Jean-Baptiste). — Né à Moretta (Piémont), le 15 novembre 1765, mort à Turin, le 13 février 1831. Elève d'Allioni, auquel il succéda à la direction du Jardin botanique de Turin. De juin 1819 à juin 1830, il fut professeur de botanique et directeur du Jardin des Plantes de Lyon. En 1827, il publia la première (imprimée) *Flore lyonnaise*, avec la collaboration de M^{me} Lortet, d'Annier, de Roffavier, de Champagneux.

Il a signalé, le premier, plusieurs espèces : *Sisymbrium Sophia*; *Bromus Asper*; etc...

BALEINE (place et rue de la). — V^e arrondissement. — Un fragment de squelette d'une baleine, trouvé dans le sol, ou une enseigne (représentant ce cétacé) suspendue au-devant d'une maison près de la Saône, peuvent avoir fourni cette dénomination.

La place s'appelait autrefois *place du Grand-Palais*, sans doute à cause de la proximité du Palais de Roanne, résidence des comtes de Forez aux XI^e et XII^e siècles.

Au XVI^e siècle, elle portait le nom de *place Pandalaix*, mot dont on ignore l'origine, mais dont on sait qu'il fut abandonné parce qu'il avait pris une signification injurieuse.

En 1827, on comptait, place de la Baleine, vingt et un métiers et rue de la Baleine, huit métiers à tisser les étoffes de soie.

Personnalités ayant habité la rue

Au xvi^e siècle, Claude Bellièvre, au n° 1 de la place.

1652. — Pierre de Montmain, « maître orlogeur ».

1754. — Nicolas Person, brodeur.

1788. — Besson, dessinateur pour la fabrique;

Deschamps, avocat, membre de l'Académie de Lyon.

1845. — J.-M. Deshumbert, graveur sur bois;

Prémillieux Sébastien, architecte.

Notes topographiques

En 1923, la place compte six immeubles; la rue, quatre.

N° 1 de la rue, remarquer un escalier à vis.

N° 3, un escalier terminé par un belvédère.

N° 1 de la place, façade Renaissance, ancienne maison du président Claude Bellièvre.

N° 6, imposte avec initiales.

Souvenirs d'antan

Dans nos archives, on trouve de nombreux documents ayant trait au *port de la Baleyne*, qui était très vivant. C'est ainsi que, en 1524 (B. B. 70), on lit que « ordre est donné à Humbert Gimbre, « voyer de la Ville, de faire réparer et paver le port de la « Baleyne. »

En 1641 (B. B. 195), le Consulat fit reconstruire entièrement le port, que des crues de la rivière avaient complètement ruiné.

1790. — Place de la Baleine, chez M. de Champagneux, avocat, étaient installés les bureaux du *Courrier de Lyon* ou *Résumé général des Révolutions de la France*.

— A la fin du xviii^e siècle, on chantait sur l'air « Vous l'ordonnez... », une chanson qui semble remonter à 1780 et qui était intitulée: *Entretien de la Nymphé de la Saône avec celle du quai de la Baleine*. On y disait quelques vérités à un certain nombre de femmes du quartier, sans négliger d'écorcher un peu quelques personnages connus.

Je la reproduis d'après un texte publié par Alexis Rousset, le bon chiffonnier des lettres, et avec les annotations qu'il y a jointes pour « éclairer la lanterne ».

Vois-tu, ma sœur, cet essaim de femelles
Qui, tous les jours, s'assemblent sous nos yeux ?
Viens avec moi, cachons-nous dans les lieux
Et nous pourrons nous entretenir d'elles.

Vois la *Ganin* qui d'abord se présente,
On la connaît à son air effronté.
Son revenu, à deux liards limité,
Lui fait chercher un galant qui l'augmente.

(Benoît Ganin, écuyer, était conseiller du roi. Quant au « galant »
ce serait un M. Levêque qui, assurait-on, ne donnait que deux liards
par semaine à sa femme pour ses menus plaisirs.)

La belle *Eynard* au regard plein de flamme,
Vient à sa suite et respire l'amour ;
Peclet, dit-on, au mari fait la cour,
Et tu comprends ce qu'il fait à sa femme !

(Just-Antoine Eynard, procureur.)

La *Bataillard* auprès d'elle s'avance ;
À son aspect, tu détournes les yeux ;
Ses noirs sourcils et son front sourcilieux
Disent assez ce que chacun en pense.

De la *Ronjon* vois la face flétrie ;
Ses vieux appâts sont encor cultivés.
Boulard et *Rey*, dans ses fers captivés,
De leur bon goût font peu l'apologie !

(Etienne Ronjon, procureur ; Simon-Claude Boulard le Gatellier,
ex-consul ; Pierre Rey, officier de l'élection et procureur.)

La *Radisson*, que tu vois dans la lice,
Ne pleure plus son époux trépassé :
Elle fait bien. *Ravier* plus empressé
Avec plaisir du défunt fait l'office.

(J.-B.-Marie Ravier, avocat.)

Vois la *Garcin* dont l'époux se croit père ;
Du vieux crédule, elle rit en secret,
Et dit tout bas, en parlant à *Chasset* :
Sans toi, mon fils serait encore à faire !

(Jean-François Garcin, procureur.)

Reconnois-tu cette maigre prestance ?
C'est la *Borin*. Entends-tu son caquet ?
Avec ferveur, en lorgnant un cadet,
De son époux elle bénit l'absence.

La *Commerson* qui marche sur ses traces,
Viens, le visage enluminé de fard,
D'un beau garçon mendier le regard.
Elle fait fuir et l'Amour et les Grâces.

(Claude Commerson, avocat.)

Abandonnons cette figure infâme ;
Vois, près de nous, Jeannette *Boscary*.
Son deuil dit trop qu'il lui faut un mari,
Et son babil dit aussi qu'elle est femme.

(Pierre-François Boscary, procureur.)

Sa sœur paraît. Cette grosse commère
Sera, dit-on, stérile pour toujours.
Je n'en crois rien ; qu'on lui prête secours
Et je réponds qu'elle deviendra mère.

De la *Gondros* qui, là-bas, se promène,
Le froid mari ne fut jamais le fait ;
Son embompoint dit qu'elle laisserait,
De tels époux, une demi-douzaine.

(Claude Gondros, procureur.)

Vois la *Brottin* qui se croit encore belle ;
On la prendrait pour un spectre ambulant ;
Digne ragout d'un époux larmoyant,
Il est aussi le seul bien digne d'elle.

(Anselme-Benoît Brottin, procureur.)

La *Donichon*, qui suit cette séquelle,
Fait la scavante et lit les esprits forts.
Elle fait bien de s'occuper des morts
Quand les vivants ne s'occupent pas d'elle.

Cessons, ma sœur, c'est bien assez médire ;
Si quelque clerc nous écoutait ici,
De mon discours il tirerait parti ;
Les clercs, tu sais, aiment beaucoup à rire !

Il me semble qu'après cela, on peut affirmer qu'on ne valait guère mieux « au bon vieux temps », qu'aujourd'hui ! Messieurs les gens de loi de l'époque sont servis !!

BALLANCHE (rue). — Cette très modeste petite rue du III^e arrondissement, porte le nom de Pierre-Simon Ballanche, né à Lyon en 1776. Il fut d'abord imprimeur dans sa ville natale ; et

c'est à Lyon, à l'occasion d'un voyage qu'elle y fit en 1812, que Ballanche se lia avec M^{me} Récamier.

Après la chute de Napoléon, il se rendit à Paris, où il fréquenta assidûment le salon de Juliette, pour laquelle il ressentait une passion toute mystique. On regardait avec curiosité ce rêveur dont on ne connaissait alors, ni les ouvrages, ni la personne. Timide jusqu'à l'excès, embarrassé dans le monde (qu'il n'aima jamais), Ballanche intervenait rarement dans la conversation ; mais lorsque le sujet lui plaisait, il parlait avec chaleur et esprit.

En 1827, il commença la publication de son ouvrage capital : *Essai sur la Palingénésie sociale*, qui devait comporter cinq volumes.

Il écrivit, en outre, un grand nombre d'ouvrages qui, à leur apparition, eurent un succès considérable. Il résuma sa philosophie dans la *Vision d'Hébal*.

En 1842, il succéda à Alexandre Duval à l'Académie Française.

Son amour platonique pour M^{me} Récamier est demeuré célèbre. Il mourut le 12 juin 1847, avant elle, et fut enterré dans le tombeau de son amie, auprès de qui il repose.

Se sentant mourir, Ballanche rassembla tous ses manuscrits et les confia à M^{me} la comtesse de Hautefeuille ; elle garda si bien le secret, qu'il ne fut connu qu'après la mort de M. de Hautefeuille. En 1863, ces manuscrits ont été donnés à la Bibliothèque de la Ville.

Sainte-Beuve, J.-J. Ampère, Victor de Laprade, furent les panégyristes de Ballanche.

« Ballanche vient de mourir — écrit Sainte-Beuve —, il a eu « en partage une douce gloire, et il en a joui. Il me rappelle ce « verset de Saint Mathieu : *Beati mites, quoniam ipsis possidebunt* « *terram!* Ce n'est pas qu'il n'y eut par moment bien de « l'ambition et un gros orgueil au fond de ce doux Ballanche : il « se croyait, par éclairs, un révélateur et un précurseur de je ne « sais quel dogme futur qui serait plus vrai que tous ceux du « passé ; mais le plus souvent, le Leviathan dormait au fond du « lac, comme son doux maître. »

M. de Barante disait de Ballanche : « C'est un homme qui a « toujours vécu dans le nuage, mais le nuage s'est entr'ouvert « quelquefois. »

Puisque mon ambition est d'apporter au lecteur le plus de notes, d'histoires ou de documents qu'il m'est possible de le faire, je reproduis ci-dessous, une lettre peu connue de

Ballanche, mais utile à la compréhension du personnage, à un siècle de distance :

« Cette lettre ne sera pas longue. Elle est pour répondre à
« une du 29 mai. Vous ne voyez donc pas, têtes dures, que rien
« n'est changé? Dieu n'a pas voulu que les destinées de l'Europe
« fussent décidées une à une, pays par pays. L'Europe toute
« entière n'est plus qu'un même pays dont toutes les destinées
« seront décidées à la fois. L'Autriche va se consumer pour
« n'arriver à aucun résultat, car l'Italie reste ce qu'elle était.
« La Restauration de Naples n'est point une restauration ; ce
« n'est point même la conquête, c'est une sorte d'usurpation qui
« n'a point encore reçu de nom dans la langue politique. A
« Naples, donc, la légitimité est devenue une usurpation
« appuyée par les armes de l'Etranger. C'est la même chose en
« Piémont. La Lombardie est soumise au droit de conquête ; mais
« la force de la conquête s'est étrangement affaiblie par les
« restaurations factices et cruelles de Naples et du Piémont. Et
« pendant que les cerveaux creux de Leybach ne songeaient
« qu'aux légitimités de l'Italie, la grande légitimité turque
« recevait des coups mortels. Toute la Grèce se soulevait à la
« fois, comme un seul homme. Ce sont les peuples qui se sont
« délivrés de Bonaparte, malgré leurs souverains. Voilà que les
« peuples se délivrent des Turcs encore malgré leurs souverains !
« L'Espagne, en ce moment, subit la réaction des événements de
« l'Italie. Sa révolution marchait avec calme, elle marche avec
« inquiétude. Dieu nous préserve de la voir entrer dans des voies
« de Terreur ! Notre France est dans l'ignominie ; elle n'a pas un
« soldat à présenter sur ses frontières ; elle n'a pas un vaisseau
« à faire sortir de ses ports ; à qui la faute ? Les peuples le savent,
« Les rois ne le savent pas. Les rois, comme à l'ordinaire,
« l'apprendront trop tard. Vous le voyez, que j'ai une politique
« bien sommaire. Les obsèques de Camille ont été une chose
« admirable. Jamais il n'y eut une manifestation plus religieuse
« d'un grand respect à la mémoire d'un grand homme de bien.

« Ecrivez-moi, je vous répondrai. Mes compliments à vous, à
« Antonin et à son digne frère l'hébraïsant. Dites-leur bien que
« nous sommes entrés sous le gouvernement direct et absolu de
« la Providence. Les délégués de Dieu ayant cessé de gouverner,
« il a bien fallu que Dieu consentit à gouverner lui-même. Les
« affaires humaines ne peuvent être abandonnées au hasard. Je
« suis donc tranquille, et parfaitement tranquille.

« Votre très affectionné,

« BALLANCHE.

« 5 juin 1820. — Rue du Cherche-Midi, 23. »

BALLET (Jean-Baptiste). — Architecte, né en 1805, dans la Creuse, mort à Lyon, le 23 avril 1859. Il semble avoir parcouru toute sa carrière dans notre cité. On lui doit un *Plan topographique du village de Monplaisir et des campagnes de Sans-Souci* (Isère) (1828, Collection Coste).

Il fut l'architecte de la première église Saint-André.

BALLET-GALLIFET (Claude-Félix). — Né à Lyon, le 4 avril 1848. Installé comme industriel montée du Greillon, il devint, en 1892, et resta de nombreuses années, conseiller municipal.

En 1896, il fut élu adjoint à la mairie centrale.

Son activité s'exerça particulièrement dans l'administration des Musées, de l'Ecole des Beaux-Arts, et du Conservatoire.

BALLIN (Louis-Frédéric-Alexandre). — Né à Falaise (Calvados), le 6 novembre 1836, Ballin fit de très sérieuses études de physique et de mathématiques. En 1856, il sortit de l'Ecole forestière de Nancy; en 1883, il se fit recevoir docteur en médecine devant notre Faculté.

Ballin a publié la traduction de *Galya parva*, IX^e livre du *Mahabharata*, le poème sanscrit.

BALLUE (Arthur). — Député du Rhône en 1880. Etranger à notre ville, il fut présenté aux électeurs par divers citoyens, membre du Comité central, parmi lesquels le père de l'auteur de ces lignes, S. Maynard. La candidature Ballue étant opposée à celle de Blanqui (alors en prison), S. Maynard, dans diverses réunions qu'il présida aux Brotteaux, eut à tenir tête à ceux qu'on appelait alors les « anarchistes-communards », lesquels, plusieurs fois, envahirent les salles où le candidat exposait son programme.

Ballue avait fait une carrière dans l'armée: vers 1860, il était officier d'ordonnance du maréchal Vaillant, ministre de la guerre. Chevalier de la Légion d'honneur dès la guerre de Crimée, il fut de toutes les campagnes du Second Empire: Italie, Mexique. Bien que retiré de l'armée en 1870, il reprit du service, fut blessé comme chef de bataillon à Champigny.

Quand il se présenta, en 1880, contre Blanqui, son programme comportait l'amnistie générale.

Sa grand'mère était la petite-fille du girondin Valazé.

BALME (rue de la). — Cette rue est ainsi dénommée parce qu'elle conduit aux petites hauteurs du quartier de Montchat, du côté de Bron. Ce nom est relativement ancien : on trouve, en 1812, une acquisition faite par les Hospices du *pré des Balmes* ou *des Basmes*.

En 1923, on comptait vingt-cinq numéros d'immeubles dans cette rue.

BALMONT (montée de). — Cette route était réputée dangereuse et difficile dans les siècles passés ; à son extrémité vers la route de Bourgogne (montée de Champagne) se dressaient les fourches patibulaires.

Balmont est probablement là pour *Belmont*, dans le sens de belle montée ou belle montagne.

Souvenirs d'antan

1457, juin. — « Pour que les ladres de Balmont n'entrent pas « en ville, on fera donner trente sols pour leur aider à acheter « un âne ou un petit cheval. Ils seront obligés de chercher « quelqu'uns chargés de quérir pour eux ; on donnera à celui qui « quètera pour les ladres, un manteau ou tabart à l'image de « Saint-Pierre. »

1486, janvier. — Le chapitre de Saint-Paul avait fait élever des fourches près de la Duchère, au territoire de Balmont, juridiction d'Ecully. Maître Alexandre, exécuteur de la justice de l'archevêque y fut pendu pour ses démérites. Des inconnus ayant détaché le corps des fourches patibulaires, on ordonna que son corps serait enterré à nouveau par un autre bourreau.

Il y eut, au XVIII^e siècle, un négociant lyonnais du nom de Balmont, qui fit une énorme fortune en faisant entrer en contrebande les galons en or fabriqués à Trévoux. Il vidait des dindes et les farcissait de galons, au lieu de truffes. On l'appelait Balmont-la-Dinde. C'est lui qui construisit le château du Vernay (A. Pericaud).

Notons que les Lyonnais avaient le privilège de conserver le chapeau sur la tête quand on les menait pendre. Ce qui fit écrire par un poète satirique du XVIII^e siècle :

Privilège fort authentique
Pour cacher l'oreille arcadique ! »

(Archives du Rhône, 1831.)

1802. — Le 11 janvier, c'est par la montée de Balmont que Bonaparte entra à Lyon pour assister à la *Consulta*.

1824. — D. Comberry fonde l'institution des sourds-muets. Vers 1860, cette école était encore installée montée de Balmont.

BALOUZET (Armand-Auguste). — Peintre né à Saint-Genis-Laval. Fut membre de la Société des Artistes français.

Son œuvre est fort importante; je cite parmi ses toiles: *Environs de Belley* (1886); *la Mare de Veyron*, Ain (1890); *le Lac du Riffel*, près de Zermatt; *Matinées de septembre à Riorges*, Loire; *Rosée d'octobre à Optevoz* (1895); etc..., etc...

BALSARIN (Guillaume). — Imprimeur et libraire lyonnais du xv^e siècle.

Il habitait rue Mercière et exerçait encore au commencement du xvi^e siècle.

Il fit paraître, en 1503, une édition du *Romant de la Rose*.

BALTARD (Louis-Pierre). — Architecte né à Paris, le 9 juillet 1764, mort à Lyon le 22 janvier 1846. Elève de A.-F. Peyre dit le Jeune, puis de Mique, Brongniard, Ledoux.

Baltard fut pensionné à Rome, en 1788, par le baron de Breteuil. Rentré en 1791, il devint adjoint au génie. A la création de l'Ecole Polytechnique, il fut nommé professeur.

En 1818, il est professeur de théorie à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Architecte, peintre et graveur, son œuvre est considérable.

Parmi ses travaux d'architecture, je cite ceux qui intéressent Lyon et justifient sa présence en ces « Lyonnaiseries »:

Le Grenier à sel (1828), dont le temple israelite occupe une partie de l'emplacement; la prison Saint-Joseph à Perrache (1836); le Palais de Justice (1832-1842).

Baltard a écrit plusieurs ouvrages sur l'architecture.

BALTHAZARD (rue). — Cette rue du III^e arrondissement comptait, en 1923, vingt et un numéros d'immeubles. Je n'ai recueilli aucune documentation sur l'origine de ce nom, qui m'a tout l'air de rappeler un nom de propriétaire riverain.

BALUZE (Etienne). — Ce savant visita la Bibliothèque du Collège de la Trinité en juillet 1701. On profita de son passage en notre ville pour lui faire déterminer l'âge exact de certains manuscrits.

BANCEL (rue). — Jusqu'au 30 mars 1897, cette rue a porté le nom de *rue des Culattes*. La dénomination actuelle rappelle Désiré Bancel, né et mort à Valence (Drôme) 1823-1873.

Il fut membre du parti de la Montagne, en 1849, et combattit la politique du prince-président. Au coup d'Etat de 1851, il fut expulsé et se retira à Bruxelles où il professa avec succès à l'Université libre.

En 1869, il fut élu député par le III^e arrondissement de Lyon.

Bancel a sa statue à Valence, devant l'entrée de la gare P.-L.-M.

Quelques temps avant sa mort, il avait écrit, dans une lettre que je possède (adressée à mon père S. Maynard), les lignes suivantes, dont l'intérêt s'est accru, en quelque sorte, à l'époque où je les transcris: « Il ne suffit pas de remplacer la monarchie « par les institutions populaires, il faut que celles-ci soient fondées « sur le droit et sur la liberté, sans lesquels la Démocratie est « le pire des esclavages. Nous avons besoin d'esprits également « éloignés de la servitude et de la chimère, résolus à pratiquer « tout ce qui est possible dans le véritable intérêt du peuple, et « à rejeter tout ce qui pourrait porter atteinte à sa souveraineté « efficace. »

Bancel a commis quelques vers — c'était entre 1845 et 1850 — dont Alexis Rousset nous a révélé l'existence. Voici un « échantillon » qui date de 1844:

Ce souvenir charmant dont vous parlez, Madame,
Nous le conserverons
Frais, souriant et doux, dans le fond de notre âme,
Et nous raconterons

— Plus tard, quand notre front se chargera d'années,
Lorsque nous serons vieux,
En recueillant les fleurs des heures fortunées
Pour nos enfants joyeux —

Nous raconterons tous l'ancien pèlerinage
Que nous fîmes jadis,
L'air vif et le ciel bleu, les chansons du vöyage
La place où nous étions assis,

Notre orgueil abattu, nos regrets pleins de charmes
Et nous dirons aussi :
Quatre jours, mes enfants, sans tristesse et sans larmes
Son bien rares ici.

Du charmant souvenir qui parfume notre âme,
Nous deviendrons jaloux ;
Et comment n'être pas jaloux enfin, Madame ?
Vous étiez avec nous.

BANDINELLI (César). — On trouve, dans les registres consulaires, que cet ingénieur florentin fut chargé, en 1585, des travaux d'endiguement du Rhône, à Lyon. Le fleuve tendait à s'écarter de plus en plus de la ville, ce qui rendait difficile, sinon impossible, l'emploi des moulins à farine établis sur la rive droite du Rhône.

Bandinelli s'efforça de remédier à cet état de choses.

BANNIERE (rue de la). — Cette rue conserve le nom du « clos » de la Bannière, sur lequel elle fut ouverte.

En 1870, l'Hôtel-Dieu céda une partie du domaine de la Bannière, contre le *Pré Bourdin*, situé à la Corne-de-Cerf.

Presque toutes les constructions de cette rue sont édifiées sur le terrain des Hospices.

BANQUES. — L'établissement de banques à Lyon, ne se fit pas sans amener force protestations. On trouve, dans la *Prosopographie* de du Verdier (1573), les phrases suivantes qui ne laissent aucun doute sur la vérité de l'adage « rien de nouveau sous le soleil : « Au commencement du règne de François I^{er} du « nom, les banques furent introduites en la ville de Lyon, par « étrangers ; inventions très domageable, ne tendant qu'à la « totale ruine des hommes, bien que ces gentils banquiers disent « que par leur moyen s'entretient l'humaine société ; mais je « vous prie, voyez quelle palliée couverture. On peut assez « cognoistre leur dire estre faux : car si un homme prend deniers « d'eux, le voilà empesté de telle façon que c'est grand cas si « jamais il se remet. Et s'il leur en baille pour le faire profiter, « et avoir (comme on dit) argent en banque, après qu'ils ont fait « lever de grandes sommes de deniers, ils s'en vont en Espagne « ou en Angleterre, en Sicile ou à Constantinople, et ailleurs ; « et puis allez les chercher, ou attendez-en bien des nouvelles

« jusques à leur retour qui sera aux Calendes grecques ou à
« Notre-Dame de May. Ainsi font une belle banque route, belle
« et bonne pour eux, laide et mauvaise pour le pauvre créancier... »

BARABANT (chemin de). — Du nom d'un vaste domaine dit *de Barabant*, sur le sol duquel est tracée cette voie publique.

Le chemin de Barabant faisait partie du territoire de la *Corne de Cerf*.

« La terre de Barabant tire probablement son nom de ce
« qu'elle était fertile en *barabans*, c'est-à-dire en dents de lion
« qu'on nomme encore pissenlits. » (Nizier de Puitspelu).

Au n° 1 s'ouvre l'impasse Viallon.

BARAILLON (Aimé). — Fut prévôt des marchands au début du xvii^e siècle. Son parent, Antoine de Baraillon, seigneur de Soleymieu, fut tué au siège de Montauban en 1621.

BARANCI (François). — Correcteur d'imprimerie, né à la fin du xvi^e siècle, mort d'apoplexie, en 1651, en se baignant dans le Rhône après diner. C'était un des *amis lettrés* de Nicolas Chorier. Il a publié, en 1642, une relation de la mort de Cinq-Mars et de Thou.

BARAT (Pierre-Martin). — Vivait à Lyon au xviii^e siècle. Peintre, il fut élève de Portail et de Boucher. Après plusieurs passages à Lyon, il semble s'y être fixé vers 1770, et devint professeur à notre Ecole de dessin.

En 1775, il fit, à Ferney, le portrait de Voltaire.

BARBARIN (Saint). — Evêque de Lyon, connu par le *Martyrologe des Gaules*, et par l'auteur anonyme de la *Vie de Saint Trivier*. Guillaume de Sure en fait mention. Il fut inhumé à Saint-Nizier. (Morel de Voleine.)

BARBET (Jean), dit de Lyon, vécut aux xv^e et xvi^e siècles dans notre ville. Il y exerça la profession de *tailleur d'images* (sculpteur), canonnier et bombardier.

Employé par le Consulat, il fut chargé par lui « d'affuster
« et mettre à point l'artillerie de la ville. »

Il jouissait d'une redevance de plusieurs *bichets* de froment
sur les habitants de Vaise, redevance qui s'éteignit avec lui,
en 1514.

BARBIER (Claude). — Ouvrier d'art, menuisier, vivait à
Lyon au ^{xvii}^e siècle.

C'est lui qui, pour l'abbaye de Saint-Pierre, sculpta les
boiseries du réfectoire, celles de la chapelle et de l'infirmier.

BARBIER (Philippe). — Chimiste très distingué — mais
caractère difficile — fut élève de Berthelot.

Barbier entra à Polytechnique sous le règne de Napoléon III.
Comme l'un des cinq premiers, il fut invité au bal de l'Impératrice
mais oublia de rentrer à l'Ecole. Sanction : il en fut chassé et
fit son service militaire comme simple artilleur. Il racontait avec
humour que son livret militaire portait cette mention :
« Incapable de faire un brigadier. »

Barbier fut professeur de chimie à la Faculté des Sciences
de Lyon pendant près de quarante ans.

Membre de la Commission départementale de météorologie,
administrateur de l'Ecole la Martinière, Barbier mourut peu de
temps avant la « dernière » guerre.

BARD (D^r Jean). — Né à Mens (Isère), le 10 mai 1857,
fut interne des hôpitaux de Lyon en 1875, médecin des Hospices
en 1882, enfin professeur à la Faculté de Médecine de Lyon
dès 1895.

Au début du ^{xx}^e siècle, il alla professer à Genève ; puis,
après la guerre 1914-1918, à Strasbourg.

En 1923, il revint en notre Faculté comme professeur de
clinique.

Le D^r Bard a publié de très nombreux travaux, parmi
lesquels, notamment : *Précis d'anatomie pathologique*, ouvrage
qui, malgré l'anathème du professeur Testut, fut traduit en
italien et espagnol.

Ses recherches l'ont conduit à des doctrines personnelles
d'une grande portée.

Bard s'est éteint en février 1930, des suites d'une opération,
à Paris. Il fut, selon sa volonté, incinéré au cours de très simples
funérailles.

BARDEY (Louis). — Peintre et décorateur, né à Lyon le 8 octobre 1854. Fut élève à l'Ecole de Lyon, sous Guichard et Charvet.

Membre de la Commission des Musées, administrateur de la Caisse d'Epargne, son activité dévouée le fit s'intéresser à un grand nombre d'œuvres sociales.

Bardey fut professeur d'art décoratif à l'Ecole où ses premiers pas le portèrent comme élève.

BARDON (Antoine). — Né à Lyon en 1826, A. Bardon était fabricant de soieries, associé dans la maison Bardon et Ritton.

Il fut membre du Conseil des Prud'hommes. Bardon fut un des initiateurs de la restauration de Péronges, dont il devint maire en 1896.

BARGUES. — Famille d'enlumineurs lyonnais, dont quatre membres au moins furent assez renommés; cela se passait au cours des XVI^e et XVII^e siècles.

Aux Archives municipales, on trouve de nombreux *syndicats*, c'est-à-dire procès-verbaux d'élection des conseillers de la Ville, enluminés par des Barges.

BARILLON (François-Guillaume). — Fut conseiller municipal de Lyon de 1838 à 1848 et administrateur très actif du Dispensaire de 1841 à 1843.

BARJON (Victor.) — Naquit à Moirans (Isère), le 12 décembre 1845. Artiste-peintre, il fut élève de Jean Achard.

Membre de la Société des Artistes français, Barjon fut également vice-président de la Société lyonnaise des Beaux-Arts. Dès 1866, il exposa à Paris et à Lyon.

Parmi ses toiles, rappelons: *Bords de la Loire à Saint-Victor* (Musée de Tunis).

Parmi ses dessins à la plume, je cite: les *bords du Rhône au printemps*; *Moulin à vent à Quiberon*; etc...

BARNUM. — En 1896, Barnum Bailey vint à Lyon avec son immense cirque et ses collections de phénomènes; et ce fut un événement!

Il s'installa au parc de Bonneterre (immense espace de terrain, autrefois libre, près du cours Tolstoï à Villeurbanne) sur lequel se dressent aujourd'hui de nombreux et vastes immeubles.

Toute la génération qui a connu les spectacles offerts par Barnum, considère comme peu intéressantes, les exhibitions, pour tapageuses qu'elles soient, présentées jusqu'à ce jour à la curiosité du public.

Je n'ai pas l'intention — et cela n'a rien à voir en ce travail — de conter la vie du premier Barnum, fondateur du cirque; mais peut-être quelques lecteurs apprendront-ils avec curiosité l'histoire des débuts de ce personnage.

En 1835, âgé de 25 ans, Phinéas T. Barnum était placier chez un marchand de casquettes, à New-York. Il rencontra un certain Coley Bartram, qui lui parla d'une négresse de 161 ans, Joice Heth, laquelle avait appartenu au père de Washington (ainsi en témoignait, du moins, un certificat de vente daté de 1727) et qui avait élevé le général. Barnum acheta la négresse 1.000 dollars, et fit une tournée d'exhibition sensationnelle; dont il tira un important bénéfice. Peu après, elle mourut, fut disséquée par des médecins qui affirmèrent alors qu'elle n'avait pas plus de quatre-vingts ans. Il y eut d'ardentes polémiques; mais elles ne firent que lancer Barnum. Il mourut en 1891, laissant une fortune de 4.000.000 de dollars à ses héritiers, dont Barnum-Bailey.

BARODET (rue. — Jusqu'au 16 mars 1908, cette rue portait le nom de *petite rue d'Enfer*.

Barodet (1823-1906), instituteur révoqué par M. de Falloux à raison de ses opinions politiques, fut un des premiers à proclamer la République à Lyon, le 4 septembre 1870, avec Henon, Ganguet, S. Maynard, huit heures avant que Paris proclame la déchéance de l'Empire.

Barodet fut conseiller municipal, adjoint, puis maire de Lyon à la mort de Hénon.

Les électeurs de la capitale élirent Barodet député de la Seine, le 27 avril 1873. Il était la protestation vivante contre la suppression, tant à Paris qu'à Lyon, de la mairie centrale. Il fut réélu à diverses reprises, puis envoyé au Sénat par les députés du département de la Seine.

Avant de mourir, Barodet exprima le vœu de dormir son dernier sommeil au cimetière de la Croix-Rousse. Le 22 avril 1906, Lyon lui fit de solennelles obsèques.

On a donné le nom de *Barodet* au recueil publié à chaque

législature, et qui contient les déclarations et professions de foi des candidats... avant l'élection. C'est Barodet qui fit adopter cette coutume... parfois bien gênante pour les élus !

Retiré de la vie publique, Barodet se vit offrir des postes fort bien rétribués. Il refusa, disant qu'il ne croyait pas avoir droit à autre chose qu'une compensation au titre d'instituteur révoqué pour ses opinions républicaines. Il accepta, sous cette forme, une très modeste charge de receveur-buraliste dans un canton rural, Rare désintéressement qui méritait d'être signalé !

Souvenirs d'antan

Sur Barodet, on lit dans le journal la *Mascarade* du 28 avril 1872 :

« M. Barodet vient d'être nommé maire de Lyon. Le choix « était prévu : c'était le seul homme politique possible, et la « dépêche de l'*Officiel* n'a surpris personne.

« Sans contredit, M. Barodet manque un peu de prestige : la « mairie de Lyon n'avait jamais dû lui apparaître jadis, que « sous une forme de rêve lointain ; et, comme il n'est pas tout « à fait sot, il doit rire un peu, dans sa belle barbe, de se voir « si rapidement arrivé à un poste qui a un certain renom, dans « une ville de 400.000 habitants. M. Barodet peut-il être considéré « comme la personnification de notre vieille cité ? Nous ne pensons « pas qu'il se fasse d'illusions à cet égard. Il ne nous déplaît en « aucune façon de voir la fortune ou une situation bien définie, « absentes du cortège du nouveau maire de Lyon : si la fortune « n'est pas le bonheur, à plus forte raison n'est-elle pas l'apanage « obligatoire de la capacité et du travail ; et ce n'est pas un mal « de nous former à ces mœurs républicaines qui, en Amérique, « par exemple, élèvent au premier rang un inconnu et un obscur « de la veille. »

C'est sur la proposition de Barodet que s'ouvrirent, en 1889, les portes du Panthéon, pour recevoir les cendres de Lazare Carnot, de Hoche, de Marceau, et celles du représentant Baudin.

Par contre, en 1887, il échoua lamentablement, quand il proposa la suppression de toutes les décorations civiles !!

Souvenirs d'antan

A l'occasion du nom de Barodet, je reproduis une pièce concernant un événement auquel il fut mêlé, et qui intéresse la vie politique de Lyon, en 1871 :

« A l'Assemblée Nationale et à la Commune de Paris,

« Citoyens,

« Délégués du Conseil municipal de Lyon, nous n'avons pu
« voir, sans une profonde douleur, se prolonger la lutte sanglante
« entre Paris et Versailles.

« Nous sommes accourus sur le champ de bataille pour tenter
« un effort suprême de conciliation entre les belligérants.

« Où est l'ennemi? Pour nous, il n'y a parmi les combattants
« que des Français. Nous intervenons entre eux au nom d'un
« principe sacré: la Fraternité.

« Nous trouvons en présence deux pouvoirs rivaux qui se
« disputent les destinées de la France: d'un côté l'Assemblée
« Nationale, dans laquelle nous respectons le principe du suffrage
« universel; de l'autre, la Commune, qui personnifie un droit
« incontestable, celui qu'ont les villes de s'administrer elles
« mêmes. Nous venons leur rappeler, à tous deux, une chose
« plus sainte encore, le devoir d'épargner la France et la
« République.

« A l'Assemblée Nationale, nous dirons: Voici déjà trop
« longtemps que vous dirigez contre Paris des attaques
« meurtrières, que vous lui faites une guerre sans trêve. Le sang
« coule à flots. Après le siège des Prussiens, dont vous avez pris
« la place, le blocus des Français contre les Français!

« Qu'espérez-vous? Votre dessein est-il d'enlever Paris
« d'assaut? Vous n'y entreriez, dans tous les cas, que sur des
« monceaux de cadavres et de ruines fumantes, poursuivis par la
« malédiction des veuves et des orphelins. Vous ne trouveriez
« devant vous qu'un spectre de ville. Et le lendemain d'une telle
« victoire, quelle serait votre autorité morale dans le pays?
« Ouvrez les yeux, il en est temps encore; reconnaissez qu'une
« ville qui se défend avec cet héroïsme contre toute une armée
« française, est animée par quelque chose de plus sérieux qu'une
« vaine passion et une aveugle turbulence. Elle protège un droit,
« elle proclame une vérité. Ne vous retranchez pas derrière une
« analogie qui n'est que spécieuse. Dans la guerre civile qui a
« désolé la grande République américaine, le Sud combattait pour
« le maintien de l'esclavage; Paris, au contraire, s'est soulevé
« au nom de la liberté. Si vous voulez emprunter des leçons à
« l'histoire, souvenez-vous plutôt des hommes d'Etat de la
« Prusse qui, au lendemain des désastres d'Iéna, donnèrent à leur
« pays meurtri et humilié, les mâles consolations de la liberté
« qui relève et régénère les peuples.

« A la Commune nous dirons: Prenez-y garde; en sortant du
« cercle de vos attributions, vous vous aliénez les esprits sincères

« et justes. Rentrez dans la limite des revendications municipales.
« Sur ce terrain, vous avez pour vous le droit et la raison.
« N'employez pas, pour défendre la liberté, des armes qu'elle
« désavoue. Plus de suppression de journaux ! Ce ne sont pas les
« critiques, ce sont vos propres fautes que vous devez redouter.
« Plus d'arrestations arbitraires ! Plus d'enrôlements forcés !
« Contraindre à la guerre civile, c'est violenter la conscience.
« Songez, du reste, aux dangers imminents et terribles que la
« prolongation d'une lutte fratricide fait courir à la République.
« Assez de sang répandu ! Vous avez le droit de sacrifier votre
« vie et votre mémoire ; vous n'avez pas le droit d'exposer la
« démocratie à une défaite irréparable .

« Notre mission, on le voit, est toute pacifique. Aux uns et
« aux autres, nous crions : Trêve ! Déposez les armes, faites taire
« la voix du canon et écoutez celle de la justice.

« Paris réclame ses franchises communales : le droit de
« nommer ses maires, d'organiser sa garde nationale, de pourvoir
« lui-même à son administration intérieure. Qui peut lui donner
« tort ? Sont-ce les hommes aujourd'hui au pouvoir, qui n'ont
« cessé de revendiquer pendant vingt ans le gouvernement du
« pays par le pays ?

« Que l'Assemblée Nationale veuille bien y réfléchir. Sa
« résistance se briserait tôt ou tard contre la volonté des citoyens
« appuyée sur le droit ; car la cause de Paris est celle de toutes les
« villes de France. Leurs revendications légitimes, étouffées
« aujourd'hui, éclateraient demain plus irrésistibles. Quand une
« idée a pris racine dans l'esprit d'un peuple, on ne l'en arrache
« point à coups de fusil.

C'est donc au nom de l'ordre, comme au nom de la liberté,
« que nous adjurons les deux partis belligérants de songer à la
« responsabilité de leurs actes. Derrière le voile de sang et de
« fumée qui couvre le terrain de la lutte, ne perdons pas de
« vue deux choses sinistres : la République déchirée de nos propres
« mains, et les Prussiens qui nous observent, la mèche allumée
« sur leurs canons. »

Signé : Barodet, Crestin, Ferroillat, Outhier, Vallier,
conseillers municipaux de Lyon, délégués.

BARON (André-Louis). — Né à Lyon le 6 juillet 1830,
A.-L. Baron entra en 1844 à l'Ecole des Beaux-Arts de notre
ville, où il étudia sous Grobon et sous Thiériat. Dessinateur et
peintre-verrier, il travailla d'abord chez son père. On lui doit un
portrait de Demophile Laforet qui fut député du Rhône.

BARON (Balthazar-Jean). — Graveur et aquafortiste, né à Lyon, le 14 juillet 1788, mort en la même ville, le 24 juin 1866. Fabricant de soieries, Baron fut juge au Tribunal de Commerce, de 1843 à 1845.

La Bibliothèque de la Ville conserve un album de 179 planches qu'il a gravées.

Parmi ses œuvres: *Vue de Fourvières* (1831); *Vue de l'Île Barbe* (1831); *la barrière Saint-Clair à Lyon* (1834); *le Four à chaux aux Brotteaux* (1837); *partie de l'aqueduc de Bannant* (1840); *vue de l'église des Cordeliers de l'Observance* (1841); *le village d'Yzeron* (1846); *vue des Grands Capucins et des Carmes deschaussées* (1848); *Félix Lecoq*, directeur de l'Ecole vétérinaire (1859); *entrée de Lyon, quai des Etroits* (pont de Chazournes à la Quarantaine, 1839); *château de la Duchère* (1851); *ruines romaines à Craponne* (1866); *Troubles de Lyon*, d'après nature (1834); etc...

Trimolet a fait, en 1847, le portrait de B.-J. Baron.

BARON (Jean). — Dessinateur de renom qui vivait à Lyon, au commencement du XIX^e siècle. En 1820, il créa une Ecole mutuelle de dessin.

BARON (Stéphane). — Fils de Balthazar-Jean sus-nommé, naquit à Lyon, en 1832, où il mourut en 1882. Peintre, il fut élève de son père, puis de L. Cogniet à Paris.

Parmi ses œuvres: *natures mortes*; *portraits*; *paysages*; *une matinée chez la Belle Cordière* (1859); *les quatre âges de la vie* (Lyon, 1876); *la tragédie*, panneau décoratif (au théâtre de Belfort, 1880).

BAROU DU SOLEIL (Pierre-Antoine). — Né à Lyon, le 1^{er} avril 1742, mort révolutionnairement, dans sa ville natale, le 13 décembre 1793.

Magistrat distingué et qui tint une place fort honorable dans les annales de notre cité. Il se fit connaître également comme naturaliste. A ce titre, ami et élève de Claret de la Tourette, il herborisa autour de son domaine du Soleil, à Beynost (Ain) où il trouva, le premier, de très rares « orchis papilionacés ».

Barou du Soleil fut procureur du roi au Présidial de Lyon.

Il a écrit: *Eloge de Prost de Royer*; *Eloge de l'abbé Mongez*; etc...

BARQUI (Ferdinand-Joseph-Hippolyte). — Né à Lyon, le 18 mai 1829, mort le 8 mai 1885, Barqui était le fils de l'artiste dramatique Pierre-Brutus.

Elève de l'Ecole des Beaux-Arts, sous Bonnefond, Chenavard et Dupasquier, il fut professeur à l'Ecole de la Martinière.

Parmi ses œuvres, citons : l'*Ecole de Lentilly* (Rhône) ; collaboration aux travaux de la *rue Impériale* ; *décoration* (avec Lablatinière) du *Café Maderni*, devenu siège d'une banque ; l'*église d'Oyonnax* ; le *théâtre des Variétés* à Lyon (devenu Bourse du Travail) ; etc...

En collaboration avec Van Doren, Barqui a publié un *Cours de dessin industriel*.

On lui doit également un carton de cent vingt planches sur les maisons les plus remarquables du département.

BARRABAND (Jacques). — Dessinateur et peintre né à Aubusson le 31 août 1768, mort à Lyon, place Saint-Clair, le 1^{er} octobre 1809.

Il se fit connaître à Paris, dès 1798, comme peintre d'oiseaux et de fleurs.

En 1807, il fut nommé professeur de la classe de fleurs à l'Ecole de Lyon, où il exerça jusqu'à sa mort.

Chinard prononça son éloge, le 7 novembre 1809, à la séance de rentrée de l'Ecole.

BARRE. — Pharmacien lyonnais sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe.

Il possédait une collection curieuse de livres et d'objets d'art qui furent exposés, en 1828, à l'Hôtel de Ville.

BARRE (rue de la). — Sur les anciens plans, cette rue faisait partie de la rue Bourgchanin (Bellecordière actuelle). Tout le quartier portait ce nom de *chanin* qui vient certainement de *canis*, chien. Comme le sol était boueux et sale, il est probable que, par l'expression *bourgchanin*, on voulait indiquer la rue où se promènent les chiens.

La rue de la Barre tire son nom d'un droit d'entrée qu'on appelait *barrage*, fixé dès 1310, reconnu par lettres patentes du roi en 1409, et qu'on percevait en cet endroit de la ville, pour l'entretien du pont du Rhône. La perception en était annoncée

par une barre qu'on ne levait, pour livrer passage, qu'après l'acquittement des droits.

Cette étymologie est assez logique; cependant le péage date de 1310, et le nom de la rue n'apparaît que vers 1600.

Or, un bourgeois du nom de La Barre a possédé plusieurs maisons sur cette voie publique; c'est Philibert Piccard, dit la Barre qui, en 1600, fit enlever, moyennant deux écus, les chardons que le Consulat avait fait faucher dans la place Bellecour, pour la *montrer* (revue) que devait passer Henri IV.

En 1607, ce même Philibert Piccard achète, de Jacques Alias, un tènement de jardin, angle rue Bellecordière (rue République actuellement) et place Leviste; en 1626, il reçoit alignement pour rebâtir une de ses maisons sur la rue *tendant de Bellecour au pont du Rhosne*. Le 5 mars 1633, Piccard dit le capitaine La La Barre, reçoit alignement pour rebâtir à côté de la précédente maison. Le 3 février 1642, le Consulat ordonne la démolition d'une maison menaçant ruine, appartenant *au sieur Labarre au quartier de la Barre*.

Le 23 septembre 1621, la ferme du barrage du pont fut adjugée à Piccard, dit La Barre, pour quatorze ans.

Enfin, la maison qui portait le n° 11, fut léguée, en 1749, aux Hospices, par Rossigny de la Barre, bourgeois de Lyon.

Le nom de la rue pourrait être un souvenir de cette famille. Il est vrai qu'on peut prétendre que le surnom de la Barre a été donné à cette famille, du fait des fonctions de capitaine commis à la porte du Rhône.

En 1827, la rue de la Barre était un centre de tissage: on y comptait deux cent dix-sept métiers répartis entre soixante-dix-huit ateliers.

En 1923, il y avait dix-huit numéros d'immeubles dans la rue.

Personnalités ayant habité la rue

xviii^e siècle, Antonietti Joseph, peintre.

1788. — Rostaing, peintre.

1813. — Frankaski, figuriste sur plâtre.

1815. — Biolay, graveur.

1830. — Mogniat de Lergues.

1834. — Coulouvrat P.-Paul, peintre.

Demophile Laforest, notaire, député.

1870. — *Au Ballon captif*, Mouchet, horloger, ex-ouvrier de Bréguet de Paris, au n° 8, en face de la rue Bellecordière.

1872. — Barodet, maire de Lyon, au n° 5.

Notes topographiques

Plusieurs maisons, notamment celle située à l'angle de la rue Bellecordière, ont été édifiées sur les plans de l'architecte J.-J. dit Joannès Farfouillon (1823-1876).

Duranson, architecte (1838-1889) a également travaillé aux immeubles de la rue de la Barre.

A partir de 1863, la Ville acquiert divers immeubles, en vue de l'élargissement de la rue, notamment le n° 1, angle place Leviste (acquis de Joseph-Louis Armand).

En 1868, elle achète l'immeuble de Charles Jasse (angle Ouest rue Bellecordière).

La fondation Richard rend la ville propriétaire du n° 3. Gabriel-François Richard avait cédé sa fortune à la Ville, pour la fondation d'une maison de retraite pour jeunes garçons pauvres, infirmes ou incurables, par son testament enregistré le 13 juillet 1852.

Le n° 5 est cédé à la Ville, en août 1868, par Joseph Mignot et ses filles Louise et Marie.

Les Hospices, de leur côté, avaient acquis plusieurs immeubles, en vue de l'édification de l'aile sud de l'hôpital :

Le n° 9 fut acquis le 7 mai 1822 des consorts Bossan.

Le n° 11 avait été légué aux Hospices par Claude Rossigny de la Barre, ancien capitaine d'infanterie et bourgeois de Lyon, mort le 7 mai 1749 (Perrodon, notaire).

Le n° 13 avait été l'objet d'un échange : ses propriétaires Jacques Aguetant, officier d'artillerie, et sa femme l'avaient cédé contre une maison rue Grôlée (la maison Beaufils), l'emplacement de la maison Jordan sur le quai du Rhône, à l'angle de la *rue Attache-des-Bœufs* (Childebert), et enfin, la maison dite de *vent*, au n° 4, montée du Gourguillon.

Les Hospices avaient acquis encore :

Le n° 15, de Masson-Mongey, 7 juillet 1826 ;

Le n° 17, des consorts Linossier, 5 août 1823 ;

Le n° 19, de Claude Chazière, 22 septembre 1847 ;

Les n° 21 et 23, d'Alexandre Laboré, 11 décembre 1821.

A l'Est de ces immeubles, il y avait quatre maisons, fort petites d'ailleurs, dont les Hospices firent également l'acquisition ; La première, acquise de Suzanne Chaste et Pierre Carret, le 17 mai 1743 ; elle portait le n° 25.

La deuxième, acquise pour partie de Rodolphe Blanc, le 3 décembre 1720 ; et pour une autre partie, de François Millot, le 1^{er} juillet 1736.

La troisième, de Madeleine Griffe, veuve Clerc, le 3 janvier 1806 (Fournereau, notaire).

La quatrième, des mariés Durantet, le 1^{er} août 1826 ; elle fut payée avec les fonds provenant de la vente du domaine de la Ferratière, à la Quarantaine.

Ces quatre maisons furent démolies en 1842.

Les immeubles n^{os} 9 à 23 inclus, furent cédés à la Ville par les Hospices pour divers travaux (n^{os} 17, 19 et 21 pour l'Ecole de médecine, les autres pour alignement.

De l'autre côté, la Ville fit de nombreuses acquisitions pour l'élargissement tant de la rue de la Barre que de la rue des Marronniers, savoir :

Le n^o 4, de M^{lle} Euphrosine Egly, le 1^{er} août 1868.

Le n^o 6 (n^o 187 quand le numérotage se pratiquait par ilot) de M^{me} Merel ou Megrel, en juillet 1868.

Le n^o 8, des consorts Leroy de la Tournelle, en août 1868. L'immeuble avait appartenu précédemment à Mignot de Liergues.

Le n^o 16 (ci-devant n^o 10 des consorts Péaud, en février 1869, héritiers de Joseph Péaud, juge de paix à Limonest, mort le 20 septembre 1861.

Le n^o 22 fut acquis en septembre 1868 de M^{me} Maingot, veuve Bernard.

C'est entre la rue Bellecordière et l'Ecole de médecine, que se trouvait le petit hôtel où Antoine Lumière s'installa comme photographe.

Tous les immeubles numéros impairs, depuis le quai jusqu'à la rue Bellecordière ont fait place à l'aile sud de l'Hôtel-Dieu, qu'occupe aujourd'hui le central télégraphique.

Souvenirs d'antan

1393. — L'archevêque prétendait avoir le droit de lever, tous les ans, depuis la fête de Saint-Jean-Baptiste (24 juin) jusqu'à la fête de Saint-Julien (28 août), un péage dit *du pont du Rhône* « assavoir, pour chacune beste chargée de bled ou de fruits qui « entroit dans la cité, un copon desdits grains ou fruits, du plus « le plus, et du peu le peu. »

Un arrêt de la Cour de Paris, de 1493, supprima ce péage. En marge de cet arrêt, dit Paradin, M. de Bellièvre écrivit : « Sont exempts les citoyens du péage de Becheveillain, mais les « aultres non. »

1600. — Le dimanche 9 avril, jour de Quasimodo, « les « Huguenots de Lyon, venant de faire leur cène et leur presche « de Chandrieu, en Dauphiné, furent assaillis par le long de la « rue, jusques vers l'hospital, en Bellecourt, par les enfans et

« autres du menu peuple, qui leur jetoient des pierres et se
« moquoyent d'eulx, les appelant en disant: Frelotz, vous venez
« de vostre diable de preche! »

Frelotz a le sens de *frelater*; de là le terme qu'emploient
les enfants, pour celui qui triche au jeu: *frouillon*.

1793. — En mai, la rue de la Barre fut le théâtre d'une
véritable insurrection. La cause, ou, du moins, le prétexte, fut un
accaparement de beurre. On sut, plus tard, que cet approvision-
nement était destiné à l'armée; mais, sur le moment, le peuple
indigné, se porta en foule vers la rue de la Barre, s'empara du
beurre et le vendit dix sols la livre.

1801. — A cette date, le deuxième conseil de guerre siégeait
rue de la Barre.

1828, juillet. — On arrête, avec beaucoup de peine, un
malfaiteur nommé Piot, auteur d'un vol considérable (plus de
130.000 francs), commis au détriment d'un sieur François-Joseph
Beaup, 21, port Saint-Clair (place Tolozan). Piot était caché
dans le logis d'un forçat libéré, Bouquet, rue de la Barre.

1848. — Le *Club de la Fraternité* se réunissait rue de la
Barre, dans un local de l'Ecole de médecine.

1867. — Un décret du 20 mars ordonne l'élargissement, à
vingt mètres, de la rue de la Barre. Les expropriations sont
prononcées le 22 juin.

xx^e siècle. — A l'angle du quai, un intelligent patron de
café lutte contre l'alcoolisme en proclamant les bienfaits du
vin, au moyen d'une frise décorative qui fait le tour de la salle
et étale la vieille formule: *Bonum vinum lætificat cor hominis*.

BARREL (Pierre). — Ouvrier d'art du xvii^e siècle. C'est
lui qui exécuta divers travaux de « menuiserie » à l'abbaye des
Dames de Saint-Pierre (1664).

Avec Jean de Fillino, il avait, en 1661, travaillé, pour le
compte du Consulat, à la « menuiserie » du bâtiment des
convalescents à l'Hôtel-Dieu.

BARREME (rue). — VI^e arrondissement. — Ainsi désignée
du nom de François Barreme, né à Lyon en 1640, mort à Paris,
en 1703.

C'est le célèbre auteur des *Comptes faits* auxquels on a donné
le nom de *barremes*. Il exerça, à Lyon, d'abord la profession

d'écrivain ; mais il avait coutume de se désigner lui-même par le terme d'*arithméticien*.

En 1667, Barreme écrivit sous le titre : *Humbles respects d'un habitant de Lyon* à MM. les Prévôts des marchands et Echevins de ladite ville, une pièce de sept cents vers qui n'eut (dit Cochard) aucun succès. Je dois signaler que A. Péricaud pense que Barreme naquit en Provence, dans la ville de ce nom (Basses-Alpes) ; comme il était protestant, il aurait substitué à son nom celui de sa ville natale.

Souvenirs d'antan

Fabre d'Eglantine qui, alors qu'il était comédien, avait été sifflé sur le théâtre de notre ville, écrit, dans une satire contre les Lyonnais :

Loin de moi ces climats où, de sa main dorée,
Plutus forme aux Français une âme hyperborée ;
Des remparts lyonnais me préservent les Dieux !
Le multiple Barreme, Apollon en ces lieux,
Y bouche les esprits de son livre bizarre,
Et d'un frais jouvenceau compose un vieil avare.
Contraint par son talent, si quelque jeune esprit
Y goûte de Boileau le poétique écrit,
Plutus le déshérite et, grâce à l'anathème,
Le génie est un vice et la rime un blasphème.

BARRIER (Joseph-Etienne). — Né à Fitialieu (Isère) le 22 mai 1857. Docteur en médecine de la Faculté de Paris en 1895 ; pharmacien de la Faculté de Lyon depuis 1884, il exerça à Lyon (Pharmacie de l'Eléphant), dans la rue Saint-Côme (rue Docteur-Chavannes).

En tant que médecin, il s'occupa tout spécialement des maladies de la peau.

BARRIER (rue). — VI^e arrondissement. — Ce nom rappelle François-Marguerite Barrier, né le 20 janvier 1813. Il fut chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de 1843 à 1855, et professeur de clinique chirurgicale à l'Ecole de médecine.

Aussi remarquable par ses qualités de cœur que par son talent, Barrier fut l'un des fondateurs de la Société protectrice de l'Enfance, et des Crèches, à Lyon.

Ce fut une des plus grandes figures lyonnaises de son temps. Sectateur, dès sa jeunesse, des doctrines de Charles Fourier,

il se démit, en 1865, de ses fonctions, pour pouvoir, avec plus de liberté, exposer les idées et les aspirations de toute sa vie, dans deux ouvrages : *Principes de sociologie* et *Catéchisme du socialisme libéral et rationnel*.

Barrier mourut à Montfort-l'Amaury, le 13 juillet 1870.

BARRIERE (Pierre). — Natif d'Orléans, installé à Lyon comme batelier, puis obtint un petit commandement dans les troupes du duc de Nemours, pendant la Ligue. Il conçut le projet de tuer le roi (Henri IV) encore très discuté. Dans cet esprit, il fit faire une cérémonie de funérailles dans l'église Saint-Paul et se mit en route pour Paris.

Un dominicain auquel il s'était confié, Séraphin Banchi, le dénonça.

Arrêté à Melun, Barrière fut rompu vif, le 26 août 1593.

BARTHELEMY-BUYER (rue). — V^e arrondissement. — Nom donné à l'ancien chemin de Saint-Just à la Demi-Lune. Il rappelle Barthélemy Buyer, qui fonda, en 1473, la typographie lyonnaise. Il appartenait à une ancienne famille dont l'un des membres fut syndic de la commune, en 1290. Lui-même fut conseiller de ville (1482-1483).

Il eut pour associé Guillaume Régis ou Leroy.

Il est probable que leur imprimerie était installée sur le terrain où s'élève aujourd'hui le n° 8 de la rue du Docteur Chavannes. C'est par le *Compendium de Lothaire* que commença l'imprimerie à Lyon 1473).

BAS-LOYASSE (rue du). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à sa situation topographique, relativement au lieu dit *Loyasse*, où sont situés deux cimetières de ce nom.

Il semble que, dès les premiers siècles chrétiens, il y ait eu un cimetière dans cette portion du territoire lyonnais.

On lit, en effet, dans une lettre de Sidoine Apollinaire que, sortant de l'église des Macchabées, il se rendit vers le cimetière de Saint-Just : « J'aperçus, écrit-il, des malheureux qui « profanaient le tombeau de mon aïeul Apollinaris, qui avait été. « lui aussi, préfet des Gaules... Je les fis châtier, et j'en donnai « avis à l'évêque de Lyon (Saint-Patient). »

C'est un décret de 1807 qui a créé le cimetière de Loyasse sur l'emplacement désigné — dans les anciens textes — *Loyace*.

BAS-PORT (rue du). — III^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle l'ancien état des lieux. Avant la création du quai de la Guillotière, cette rue était réellement le bas-port du fleuve.

L'endiguement du Rhône a permis de tracer cette rue.

BASSE-COMBALOT (rue). — VII^e arrondissement). — Après les inondations de 1825, la municipalité de la ville de la Guillotière-lès-Lyon, adoptant les plans de l'entrepreneur et ingénieur Combalot, fit combler les cinq arches orientales du pont du Rhône et exhausser les bords du fleuve. L'emplacement sur lequel Combalot édifia ce nouveau quartier était une île appelée *île de Plantigny* (entre le Rhône et la place du Pont). Combalot ouvrit la rue qui porte son nom, en 1826; elle prit le nom de Basse-Combalot, parce qu'elle était en contre-bas du cours de Brosses (cours Gambetta).

Quelques années plus tard, Combalot créa, à la Guillotière, une brasserie qui eut quelque renom.

On raconte que son neveu, qui fut l'abbé Théodore Combalot, s'entraîna à sa future carrière de prédicateur, en prononçant, lorsqu'il était jeune, des discours dans la brasserie de son oncle.

Ce neveu eut maille à partir avec la justice de son pays: le 6 avril 1844, l'abbé Combalot fut cité à comparaître en cour d'assises, pour avoir écrit une brochure contre l'Université (*Journal de la Guillotière* du 3 mai 1844).

BASSET (Claude). — Fut échevin en 1685. Il avait été secrétaire de l'archevêque de Lyon, Alphonse de Richelieu, et de Camille de Neuville. L'avocat Chorier lui consacre quelques pages, dans sa vie de Pierre Boissat, à propos de la tragédie d'*Irène* que Claude Basset avait écrite, et en fait le plus grand éloge. Il aurait produit beaucoup d'autres ouvrages.

BASSET (François). — Importante personnalité de Lyon au XVII^e siècle. Il fut échevin et eut l'honneur de recevoir en sa demeure la reine Christine de Suède, de passage à Lyon.

Voici, en effet, ce qu'on trouve aux Archives (B. B. 212) en l'année 1657:

« Indemnité de 550 livres tournois accordée à François Basset, « ex-consul, pour le dédommager de ce qu'il a souffert en sa « maison de Moncha, sise à la Guillotière, tant en ses vignes que

« pour le dépérissement de quelques meubles, dans laquelle
« maison, le Consulat l'avait prié de vouloir loger la reine
« Christine. »

Il faut croire que cette reine et sa suite s'étaient assez mal
comportés chez leur hôte !

BASSET (Louis-Armand). — Né à Revel-Tourdan (Isère).
Journaliste de carrière, il présida longtemps aux destinées du
journal le *Progrès*, au titre de rédacteur en chef... , au temps où,
dans ce journal, la rédaction primait sur tous autres services.

Il avait succédé, dans ses fonctions, à Georges Berthoulat,
devenu sénateur et directeur du journal la *Liberté*, à Paris.

BASSES-VERCHERES (rue des). — V^e arrondissement.
— *Verchère* est un mot du vieux langage, par lequel on
désignait une terre placée directement en dépendance d'une
maison.

On trouve, dans de très anciens textes, *vercaria* ou *vicaria* ; ce
mot, d'après certains auteurs, viendrait de *vervea*, brebis ! d'où
vervicaria pour désigner un sol propre à nourrir les brebis. Ce
devait être, dans le passé, le cas de la rue qui nous occupe. Cette
voie publique apparaît pour la première fois sur le plan de 1740.

Vers 1827, on comptait dans cette rue trente-quatre métiers
à tisser.

En 1923, la rue Basses-Verchères compte vingt-neuf numéros
d'immeubles.

Notes topographiques

Pour l'élargissement de cette rue, la Ville fit, à diverses
époques, l'acquisition de plusieurs parcelles de terrain, savoir :

Au n° 12, en octobre 1831, elle achète à G. Villet.

Au n° 13, en mai 1862, à Claude Besson.

Au n° 15, en août 1887, aux mariés Henry-Chapas.

Au n° 21, en décembre 1856, à Denis Pichot.

Au n° 24, en septembre 1855, à Ennemond Jacquenot.

BASSON. — Farouche Jacobin lyonnais, qui fut fusillé
pendant le siège de Lyon, en septembre 1793, pour tentative
d'empoisonnement sur le général Précý.

BASTARD D'ESTANG (de). — Dominique-François-Marie, comte de Bastard d'Estang, naquit à Nogaro (Gers) en 1783, et mourut à Paris en janvier 1844.

Il figure en ce recueil, parce qu'il fut premier président de la Cour de Lyon, de 1815 à 1829. Il fut administrateur, puis membre d'honneur du Dispensaire.

Il passa à la présidence de la Cour de Cassation et devint pair de France.

BATAILLE (rue). — III^e arrondissement. — C'est une partie de l'ancien *chemin de Croix-Morlon à Saint-Alban*. Le nouveau nom donné à cette rue rappelle Jean-Marie Bataille, né à Sainte-Foy-lès-Lyon, le 14 septembre 1838, mort à Lyon en 1912. Conseiller municipal de 1881 à 1892, puis de 1896 à 1912, Bataille fut adjoint à la mairie du III^e arrondissement, de 1897 à sa mort.

Il a laissé le souvenir d'un homme droit et bon ; c'était pour tous les habitants de ce démocratique quartier, *le père Bataille*.

Dans ses *Silhouettes lyonnaises*, Jules Tairig écrit :

Pour la paix, on dit qu'il travaille.
C'est un précieux conseiller !
Quand quelqu'un discute, Bataille
L'exhorte à ne pas batailler.

BAT-D'ARGENT (rue du). — I^{er} arrondissement. — Cette rue a été longtemps habitée par les *bâtiers* (ouvriers bourrelliers). Un petit *bât* en argent (!) se voyait encore dans la seconde moitié du XIX^e siècle, au-dessus de la porte d'entrée de la maison qui était numérotée 11 (immeuble démoli et remplacé par une banque).

Dans la partie qui touche au Rhône, cette rue a porté, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les noms de *Pet-estroit* ou *estra*, ou *Estreit* et de *rue Pas-étroit*. Cette seconde partie de la rue (de la rue du Garet au quai) avait été ouverte en 1551, et se terminait, vers le Rhône, par le portail Siguet.

Personnalités ayant habité la rue

1749. — Christin, inventeur du thermomètre.

1774. — Perrache l'aîné, qualifié : estimateur et toiseur.

Ramnaud (Pierre-Thomas), conseiller de ville.

1785. — Crolle (Jean-Pierre), peintre, rue Pas-Etroit.
 1788. — Bretonnier, dessinateur pour la fabrique.
 Willermoz, médecin, membre de l'Académie.
 Maxime, peintre et dessinateur.
 1790. — Nolin François, peintre et doreur.
 1815. — Amy Jean, dessinateur.
 Chomand, graveur.
 1854. — Société charitable de Saint-François Régis, pour le mariage des pauvres, au n° 9.

Notes topographiques

Le numérotage des immeubles se faisait, autrefois, par îlots de maisons. Il a beaucoup varié, notamment dans la rue Bât-d'Argent, où un certain nombre de très petites maisons ont été remplacées par d'autres en nombre moins grand.

La Ville de Lyon a fait de nombreuses acquisitions, en des dates différentes, tant pour l'élargissement de la rue que pour les transformations nécessitées par l'ouverture de la rue Impériale (République) et de la rue de l'Impératrice (Hôtel-de-Ville). Il serait fastidieux de s'étendre sur ces acquisitions; je vais simplement indiquer les dates d'achat avec le nom du vendeur.

Au n° 5 ancien, la Ville achète, en février 1863, de J.-L. Taulier.

Au n° 7, en mai 1866, des époux Savoye.

Au n° 9, en juillet 1868, des mariés Granaglia et des consorts Barbier de Charly et Pétetin.

Au n° 11, en janvier 1880, de Gustave Cambefort.

Au n° 13 (et 26 rue Arbre-Sec), des Hospices, en 1859 pour 210.000 francs. Cette maison avait été léguée aux Hospices par Claude Josserand, en novembre 1703. Elle échet à la Charité en suite de licitation amiable entre les deux hôpitaux, à la date des 26 et 29 août 1724.

Au n° 17 (en septembre 1859), des époux Bayard; c'était une parcelle délaissée, en suite d'alignement donné aux maisons portant, autrefois, les n° 27 et 25.

Au n° 19, en décembre 1881, de Camille Servier; la maison avait appartenu à la famille Cozon.

Au n° 21, en avril 1881 (ancien n° 1 de la rue Pas-Etroit) de Dumont, Guichard, Carron, Pannetier dit Laval et consorts.

Au n° 23, en juin 1844, de Jeanne-Louise Pellachon, veuve Ridet.

Aux n° 25 et 27, en juillet 1883, des consorts Lyonnet.

Souvenirs d'antan

1549. — (Archives B. B. 70). — Ordonnance de voirie portant que ceux qui voudront faire bâtir dans la « rue Pet-Etroit, tirant « de la place du Saint-Esprit au Rosne, seront tenus eulx retirer « de troys pas pour eslargir la dicte rue, qu eistoit par trop « estroite, etc... »

1586, 17 juin. — « Le Consulat, considérant qu'une petite « ruelle qui traverse de la Butte des Arquebusiers à la rue Pizay, « appelée la rue du Pet-Etroit est, par sa situation, inutile au « public, n'étant fréquentée de personne, pour être toujours pleine « d'eaux et d'immondices, etc... » permet de boucher et supprimer cette rue.

1667. — Jacques Rigoly, bourgeois de Lyon, par acte du 27 janvier, fait donation entre vifs à l'Hôtel-Dieu (pour fondation de deux places d'incurables), d'une rente perpétuelle foncière de 500 livres au capital de 10.000 livres imposée sur une maison dite de la *Pomme*, qui, revenue à l'hôpital, en 1743, et vendue en 1744, laissa, net de tous frais, la somme de 13.360 livres.

Cette maison de la Pomme était située à l'angle de la rue Henri (rue du Garet) et de la rue Pas-Etroit. C'est à Paul Perrache que l'Hôtel-Dieu la vendit en 1744.

1668. — Le 16 mai, la dame Louise Perrachon, veuve de Jacques Ferriol, vend à l'Hôtel-Dieu une maison ayant ses entrées et sorties rue Pas-Etroit et rue Montriblond (Mulet) au prix de 27.000 livres, dont elle laisse 4.000, pour la fondation d'un lit d'incurable (Ponchon, notaire). Cette maison, entièrement reconstruite en 1861, porte le n° 18, rue Bât-d'Argent.

1703. — Par testament, Claude Josserand, marchand, maître tireur d'or, donne aux Hospices, sa maison dite de l'*Allée Noire*, traversant de la rue Bât-d'Argent en la rue de l'Arbre-Sec.

1785. — On s'étonne d'un vol commis dans les bureaux et magasins de Finguerlin et Schérer, rue Bât-d'Argent : 228.161 livres en argent et 180.492 livres en or, sans compter les papiers. Les voleurs ont dû emporter plus de vingt-cinq quintaux d'espèces « poids de marc ».

1792. — Rue du Pas-Etroit, salle des jeux du collège, se réunissait la section révolutionnaire *Saint-Nizier*; elle prit, par la suite, le nom de *Rousseau*.

La maison appartenait aux Oratoriens, et fut adjugée, le 11

fructidor an III, à François Echarlot, entrepreneur, demeurant, 15, cul-de-sac de l'Arsenal.

L'immeuble fut revendu à Chedel, qui obtint, en l'an VII, l'autorisation de détruire la voûte placée entre cette maison et le collège, et par laquelle se faisait la communication entre eux.

1795. — Rixe dans un cabaret de la rue, entre des Jacobins attablés et des muscadins qui voulaient les chasser.

Au commencement du XIX^e siècle, les messageries pour Turin et Chambéry partaient de chez les frères Bonafous, rue du Bât-d'Argent.

1827. — La rue possédait encore neuf métiers à tisser, à cette date.

1828, 16 septembre. — Une usine de cylindrage et d'apprêt de drap, amarrée au bord du Rhône, en face de la rue Bât-d'Argent, fut arrachée par la crue subite du fleuve et entraînée. Les bords du Rhône faillirent être emportés par le choc. L'usine flottante fut détruite et les marchandises perdues.

1890. — Au n° 21, fut installé le *Laboratoire municipal de boucherie*. Longtemps on vaccina dans l'immeuble; et le public désignait la maison sous le nom de *Hôtel du Veau municipal*. Aujourd'hui, c'est un hôtel — tout court.

BATTIERES (chemin des). — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle un domaine assez important sur lequel cette voie publique a été tracée, et qui était situé au couchant, sur la limite des communes de Tassin et de Francheville.

Une partie de ce territoire des Battières fut cédée à la Ville pour l'élargissement du chemin d'Alai, par les propriétaires riverains, savoir :

Dufay, Raton, Gonichon (en 1827); Masson, Colas (en 1834); Dominique Gros (en 1838); Pierre Dérieux (en 1839); Charavay (en 1843); veuve Rossier, Drevet (en 1844); Girodon, Perrachon (en 1845); Desardillier (terrain à l'angle du chemin des Granges et du chemin du Pont-d'Alai), Pin (en 1851).

BAUD (Pierre). — Né à Meyzieu (Isère) le 5 août 1829; fut président de la Chambre des Notaires de 1881 à 1887; Baud fut aussi administrateur des Hospices et du Dispensaire général.

BAUDET (Jean). — Architecte lyonnais qui fit construire tout le massif de maisons de la rue Tupin à la rue Ferrandière (sauf le n° 36).

En 1860, il fut reçu à la Société académique d'architecture de Lyon.

BAUDIN (Marguerite). — Artiste de café-concert qui eut une très grande vogue il y a quelque soixante ans. Elle avait débuté à Marseille, aux appointements de quatre francs par jour ! Trois ans après, elle faisait la joie de nos compatriotes, et l'envie de ses camarades, au Casino, où elle gagnait le fantastique appointement de 900 francs par mois !!

Les journaux lyonnais furent pleins de ses succès dans la *Femme à barbe* et *Rien n'est sacré pour un sapeur*. L'auteur de cette chanson, Villebichot, enleva Marguerite Baudin à l'admiration des Lyonnais, et lui fit prendre la route de Paris.

BAUDIN (Eugène). — Artiste peintre et dessinateur, né à Lyon le 23 décembre 1843. Il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, et du peintre François Vernay.

Ancien président de la Société des Dessinateurs en nouveautés Baudin a laissé également des souvenirs chez les « anciens » de l'Harmonie Gauloise.

BAUDRAND (Pierre-Claude). — Né à Lyon le 7 septembre 1836, il fit une carrière très honorable comme dessinateur pour la fabrique.

Baudrand mourut à Lyon, le 27 mai 1894.

BAUDRIER (Jullien). — Homme de lettres, né à Trévoux (Ain) le 19 octobre 1860 ; a parcouru toute sa carrière en notre ville. Il a publié *Bibliographie lyonnaise*, recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon, aux xvi^e et xvii^e siècles.

C'est un ouvrage de tout premier ordre et qui fait autorité aujourd'hui. On dit : *le Baudrier*, comme on dit : *le Littré*.

BAUDY. — Cordonnier à la Guillotière, fut très mêlé aux mouvements politiques sous le second Empire ; faisait probablement partie de l'Internationale.

Après le 4 septembre 1870, il s'attribua (plus qu'on ne lui attribua) le poste de secrétaire général à la police.

Ce tapageur réformateur sombra bourgeoisement dans le fonctionnarisme ; en 1880, il disparut pour assumer les fonctions de contrôleur général des poids et mesures à Paris.

BAUHIN (Jean). — Né à Bâle le 12 février 1541, mort à Montbéliard le 27 octobre 1612. Médecin et naturaliste, il exerça à Lyon de 1563 à 1568.

Il a étudié la flore des environs de la ville : le Broteau-Mogniat, Rochecardon, Vassieux, le bois de la Belle-Allemande.

BAUMANN (Louis). — Violoniste de grand talent, qui tint l'emploi de soliste au Grand-Théâtre de Lyon, de 1820 à sa mort (moitié du XIX^e siècle).

Il naquit à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) en 1789. Fils d'un artiste, il étudia d'abord la clarinette puis le violon. Chef de musique au bout de peu de temps de service, il suivit le maréchal Suchet dans la campagne d'Espagne.

Après Waterloo, son régiment fut cantonné à Versailles ; c'est alors que Baillot le fit recevoir au Conservatoire de Paris, dans la classe de violon. Il venait à pied, de Versailles, pour suivre les cours, et obtint le premier prix en 1818.

Baumann quitte alors l'armée et devient premier violon au Théâtre Royal italien. En 1820, des propositions avantageuses le firent venir à Lyon, où il remplaça le violon-solo Legerot.

Il organisa à Lyon de très beaux concerts avec Donjon, et dirigea la Société Philharmonique.

Baumann a composé un *Concerto* avec orchestre, des *Etudes* qui furent longtemps classiques au Conservatoire de Paris.

BAUMES (D^r Prosper-Pierre-François). — Né à Montpellier en 1792 ; il débuta en enseignant les mathématiques à Perpignan, tout en préparant sa médecine. Interne à l'Hôtel-Dieu en 1818, Baumès parcourut, à Lyon, une brillante carrière.

De 1833 à 1843, il fut chirurgien-major à l'Antiquaille. Il exerça les fonctions de médecin de l'Hospice des Vieillards et du Dispensaire Munaret.

Il mourut à Lagnieu (Ain), le 15 mars 1871. Le D^r Diday prononça son éloge à la Société de Médecine, à laquelle Baumès appartenait depuis 1836.

BAUX (Emile). — Né à Lyon le 10 juillet 1856, mort à Nice le 6 janvier 1920. Fit ses études de droit à la Faculté catholique de Lyon ; exerça la profession d'avoué à la Cour.

Membre de la Société Littéraire et de l'Académie de Savoie.

Baux a publié des travaux sur l'histoire de Lyon et l'histoire de la musique. A laissé de nombreux manuscrits inédits, entre autres : *Louise de Savoie et Claude de France à Lyon* (1902) ; *François I^{er} à Lyon en 1516*, etc., etc...

BAY DE CURIS (Jean-Baptiste). — Né à Lyon, le 30 avril 1674, mort à Paris le 19 mai 1761. Fut conseiller à la Cour des Monnaies.

Bay de Curis, membre de l'Académie de Lyon, a écrit des mémoires sur le droit naturel, qui furent présentés à cette compagnie. Son éloge fut fait par de Fleurieu.

BAYARD (cours). — II^e arrondissement. — On devrait écrire *Bayart*, car cette rue a été ainsi dénommée en mémoire du chevalier Bayart et de son oncle, Théodore du Terrail, qui était abbé d'Ainay lorsque le « chevalier sans peur » fit, à Lyon, ses premières armes dans un tournoi.

On raconte, à ce sujet, que s'il fut « sans peur », il ne fut pas « sans reproche », car il soutira assez peu délicatement une somme importante à son oncle, afin de paraître richement vêtu et armé à ce tournoi. Mais un oncle n'est-il pas un peu un « banquier fourni par la nature ? »

Bayart réussit d'ailleurs à si bien s'équiper que les dames lyonnaises s'écriaient en le voyant : « Vey-vo cestu malotru, il « est mieulx fay que tous les aultres ! »

Il est assez difficile de démêler si ce tournoi eut lieu rue Juiverie ou rue Grenette ; les auteurs sont divisés.

Je n'entreprendrai point — ce n'est pas le lieu — une biographie de Bayart. Je veux seulement rapporter sa mort, telle qu'elle est contée par un auteur du XVI^e siècle : « A la « retraite de Rebec (1524), il fut tiré un coup de hacquebouse, dont « la pierre vint frapper le chevalier au travers des rains et lui « rompit tout le gros os de l'eschine. Quand il sentit le coup, se « print à crier ; « Jésus ! » et puis dit : « Hélas ! mon Dieu, je « suis mort ! » Si print sa espée par la poignée et baisa la croisée « en signe de croix, en disant tout hault : « Miserere mei Deus ». « Puis, après avoir repoussé les doléances du connétable de « Bourbon : « Je cognois que je suis blessé à mort, dit-il, je « prends la mort en gré et n'y aurai aucune déplaisance. »

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il fallut attendre le XVIII^e siècle pour qu'on songeât à élever au héros dauphinois un mausolée digne de lui, en sa ville natale. C'est, en effet, en 1788, que cette idée fut mise en avant par les régiments *Royal-la-Marine* et de *Saintonge*, en garnison à Grenoble.

Le nom de Bayart a, une fois déjà, été donné à une rue de notre ville. C'était au commencement du XIX^e siècle; une rue Bayart fut ouverte, qui faisait communiquer la place d'Ainay à la rue du Puits-d'Ainay (Adelaïde-Perrin).

Le 10 avril 1900, mourut à Lyon, un pauvre cocher de fiacre; on fut tout étonné d'apprendre, par son état-civil, qu'il était un authentique descendant de Bayart, et se nommait Léon Couvat du Terrail. Il était originaire du département de l'Isère.

BAYLE (Jacques-Joseph). — Peintre de fleurs, né à Lyon en 1819, mort prématurément en 1856.

Elève de Thiérriat et de François Lepage à l'Ecole de Lyon, il a laissé de très remarquables tableaux de fleurs.

Bayle avait obtenu, à vingt ans, une médaille d'or.

BAZAR LYONNAIS (Société du). — Société fondée en 1831 et dont le programme est relaté dans le *Précurseur* du 24 juin 1831. Elle était destinée à recevoir et à convertir en argent les dons de toute nature recueillis pour la Pologne. Parmi les membres fondateurs, on citait: Archer, président; Bredin, Trolliet, vice-présidents; Grandperret, secrétaire; Arlès Dufour, Victor Arnaud, Paul Bontoux, Champagneux, Napoli, fabricant; Saint-Olive, teneur de livres; Rey, professeur de dessin; Roland, teneur de livres; Riboud; Janson, médecin; etc..., etc...

BEAL (chemin et passage du). — V^e arrondissement. — Tout ce que j'ai pu trouver, en ce qui concerne l'origine de ce nom, c'est que le mot *béal* désigne, dans certaines provinces, un très petit ruisseau qui sert aux irrigations. Y a-t-il eu, dans cette portion du territoire lyonnais, quelque canal qui justifierait cette appellation?

BEAUCHESNE (Jean). — Parisien qui, après avoir parcouru la plus grande partie de l'Italie pour se perfectionner dans l'art de l'écriture, vint se fixer à Lyon vers 1580. Il prit

domicile rue Mercière à l'enseigne de la *Trinité*, et y exerça la profession de maître-écrivain.

Il a publié *Trésor d'écriture*, livre cité par du Verdier, et qui parut en 1580 (Archives G. G. 156).

BEAUDIN (Georges-René). — Dessinateur né à Paris, le 9 novembre 1822, mort à Lyon le 9 avril 1900, en son atelier, 1, rue Duguesclin.

Il vécut constamment à Lyon. Ses créations furent assez remarquées pour que Beaudin soit cité dans le *Dictionnaire des Artistes et Ouvriers d'art*.

BEAUGEARD (Jean-François-Simon). — Avocat né à Marseille en 1754, mort à Lyon en 1831. Il fut déporté au 18 Fructidor. C'est à son retour d'exil qu'il se fixa en notre ville où il acquit une renommée comme avocat des causes criminelles. Il a laissé une étude manuscrite considérable sur le code pénal. Il a écrit des contes, notamment le *Borgne avare*, que je rapporte ici :

Un Harpagon, en courant par la ville,
Par le serein eut un œil de perclus ;
Un médecin, docteur vraiment habile,
Pour le guérir, demanda cent écus.
L'ami, dit le richard, quelle erreur est la vôtre ?
Il ne faut pas deux yeux pour gagner son cercueil.
Moi ! vous compter cent écus pour un œil !
A ce prix-là je vous donnerais l'autre.

BEAUJEU (Jacques de). — « Masson » vécut à Lyon à la fin du XIV^e et au commencement du XV^e siècles. Il occupa l'emploi de maître de l'œuvre de la Cathédrale de 1370 à 1418. Il dirigea de nombreux travaux dans notre ville, parmi lesquels on peut citer : *premier portail du pont du Rhône* (1389) ; *grande rose de la Cathédrale* (1392) ; *tours* pour les remparts de la ville (1418) ; *chapelle du Saint-Sépulcre*, dans la cathédrale ; etc...

Son activité se manifesta hors de Lyon : c'est Jacques de Beaujeu qui reconstruisit le château de Beauregard, à Bourgoin.

BEAUJEU (Jean de). — Maître d'œuvre, né à Lyon au début du XVI^e siècle. Il nous fut enlevé par le cardinal de Tournon qui lui fit conduire les travaux de la cathédrale d'Auch. C'est en cette ville qu'il mourut l'an 1568.

BEAUJOLIN. — Le Dr Beaujolin (Faculté de Paris, 1873) joua un rôle assez important pendant de longues années, à l'Assemblée départementale où il représentait le canton de Saint-Symphorien-sur-Coise. Il était maire du chef-lieu de canton.

BEAUMARCHAIS (Maurice-Paul-Jean Delarue Caron de). — Je ne cite ce descendant de l'auteur du *Mariage de Figaro*, que parce qu'il est né à Lyon, le 5 septembre 1872. Mais toute sa carrière s'est écoulée loin de sa ville natale.

Docteur en droit, il fut attaché au ministère des Affaires étrangères.

Parmi les travaux de cet accidentel Lyonnais, citons : la *Doctrine de Monroe*; *l'Evolution politique des Etats-Unis au XIX^e siècle* (1898).

Il est, je crois, le premier qui ait osé écrire : « La théorie de « l'Amérique aux Américains est, en réalité, la théorie de « l'Amérique aux Etats-Unis. »

Son illustre ancêtre touche légèrement à l'histoire lyonnaise par une édition de son *Mariage*, faite à Lyon. On lit, en effet, dans le *Journal de Lyon* (mars 1785) : « L'édition du *Mariage de « Figaro* qui se fait ici, conformément à l'édition originale de « Paris, avance et paraîtra peu de jours après celle de Paris ; les « différences qui se rencontrent à chaque page entre cette édition « et celle d'Amsterdam, font de celle-ci, comme nous l'avons « annoncé, un ouvrage presque méconnoissable. Celle qu'on « prépare ici formera un volume d'environ 300 pages avec la « préface de M. de Beaumarchais, qui y sera jointe, et qui, selon « ce qu'on assure, n'est pas l'objet le moins digne de piquer la « curiosité. »

BEAUMONT DE LA BONNINIÈRE (Marc-Antoine). — Le comte de Beaumont est né à Beaumont (Indre-et-Loire actuel), le 23 septembre 1763.

Il se trouvait à Lyon, comme colonel, avec son régiment, à l'époque de la Terreur. Il fit des représentations qui le rendirent suspect, fut arrêté et condamné à mort. Ses dragons le délivrèrent au moment où on le conduisait au supplice.

Il servit ensuite en Italie, sous Masséna, Scherer et Bonaparte.

Il mourut en février 1830.

BEAUMONT (Antoinette de). — Ce nom figure en ce recueil, parce que cette noble dame fut abbesse des Chazeaux. Elle fut nommée en 1733 et semble avoir occupé cette fonction jusqu'en 1753.

BEAUNE (Henri). — Né à Dijon, le 24 août 1833, Henri Beaune parcourut une belle carrière de magistrat; qu'il termina à Lyon, comme procureur général en 1879, au moment où Jules Grévy devenait président de la République.

Nommé à la Cour de Cassation, Beaune préféra la retraite.

En 1880, sollicité par le cardinal Caverot, il accepta une chaire à la Faculté libre de droit, dont il devint le doyen élu à l'unanimité.

L'œuvre de Beaune est considérable. Il a publié de très nombreux travaux sur des questions de droit, d'histoire, de littérature et d'archéologie.

Parmi cette si copieuse nomenclature, je veux citer quelques travaux concernant l'histoire lyonnaise: *Vaise après le siège de Lyon* (mémoire à l'Académie de Lyon, 1886); *la participation aux bénéfices* (1893); un *discours de Henri IV* (1862); *la noblesse bourgeoise* (1883); etc...

BEAUPOIL. — Ce nom fut porté par une suite d'ouvriers d'art lyonnais, la plupart orfèvres; citons: *Hugues Beaupoil*, orfèvre, maître de métier en 1594 et encore en 1610.

Pierre Beaupoil, maître de métier en 1639.

Pierre II Beaupoil, orfèvre, maître de métier en 1692. Celui-ci fut chargé, en 1678, de réparer les objets du culte, pour la chapelle des Pénitents de Confalon de Saint-Bonaventure.

BEAUREGARD. — Sculpteur et architecte lyonnais (XVII^e et XVIII^e siècles), élève de Thomas Blanchet. Beauregard dirigea les travaux de retables des chapelles de l'église du Collège; il fit aussi le retable du noviciat des Jésuites de Saint-Joseph.

BEAUREGARD, marquis de Barbentane (Etienne Robin de). — Né à Tarascon, le 8 septembre 1757. Membre du Conseil général du Rhône et de la Société d'Agriculture. Il fut également administrateur du Dispensaire, de 1822 à 1825.

De Beauregard mourut à Lyon, le 20 septembre 1832.

BEAUREGARD (impasse). — 1^{er} arrondissement. — Ce nom rappelle le tènement de Beauregard sur lequel les Neyret (voir ce nom) avaient édifié un château.

Les sœurs de Saint-François d'Assise ont leur établissement en cette impasse.

BEAUREGARD (place). — V^e arrondissement. — Aussi loin qu'on puisse remonter dans l'histoire des rues de Lyon, on trouve ce nom de Beauregard donné à la petite place située en haut du Gourguillon. Dans les très anciens plans, cette dénomination s'applique non seulement à la place, mais à toute la montée, le nom de Gourguillon ne désignant que la partie basse devant la place de la Trinité.

Steyert cite de nombreux documents des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, qui confirment ce que j'écris à ce sujet.

C'est place de Beauregard que les Lyonnais en révolte contre le chapitre de Saint-Jean (XIII^e siècle) élevèrent une forteresse qui, un instant prise par les vasseaux du chapitre, fut reprise par les Lyonnais que conduisait Humbert de la Tour du Pin.

La maison qui porte, sur cette place, le n^o 42, est connue sous le nom de *Maison de Guignol*.

BEAUVARLET-CHARPENTIER (Jacques-Marie). — Né à Lyon, le 3 juillet 1766, et mort à Paris, en novembre 1834. Il fut organiste à Paris, aux paroisses Saint-Paul et Saint-Germain.

Il a laissé des *Sonates* pour piano et violon.

BEAUVÉRIE (Jean-Etienne). — Né à Lyon, en 1831, mort à Poncins (Loire), le 13 juin 1897.

Il prit sa retraite comme chef de division de la Préfecture du Rhône.

Etienne Beauverie fut, pendant de longues années, président de la Société littéraire. Il aimait les beaux vers et taquina, lui aussi, la muse ; mais pas autant qu'il l'aurait voulu, trop absorbé qu'il était par ses fonctions.

Dans une lettre de 1867, adressée à Alexis Rousset (Roussetti), il écrit :

« Je vous félicite et je vous admire de donner à la Muse
« d'aussi éclatantes marques de votre fidélité. Que ne puis-je
« imiter un si édifiant et si glorieux exemple :

« Ah ! si... mais autre part, j'ai porté mes présents, et mes « aspirations poétiques sont tenues en échec par de rigoureuses « exigences. »

Voici un exemple de ce qu'ont produit ses « aspirations poétiques » :

L'oiseau sur la branche.
Écoutons ! Pas de bruit !
Sur le rameau brisé qui penche vers la terre,
Le chant triste et plaintif de l'oiseau solitaire
S'est fait entendre dans la nuit.
Que dit-il ? Qu'à toute heure,
Un soupir, un adieu
Vont à Dieu,
Soit qu'on parle ou qu'on meure.
La branche de la vie est comme le roseau
Qui penche,
Et nous ployons comme l'oiseau,
La branche.

BEAUVÉRIE (Charles-Joseph). — Artiste peintre et graveur, né à Lyon, en 1839.

Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis de Gleize, et de l'Ecole de Paris, Beauverie a produit beaucoup, et souvent de remarquables œuvres. Voici quelques noms : *l'Étang de Cernay* (1872) ; *Lever de lune au Val d'Amby* (1877) ; *Avant la pluie à Optevoz* (1884) ; *Coin de foire à Poncin* (1892) ; *Bords du Lignon* (1894) ; *l'Étang du Vivray* (1897) ; les *Bords de l'Oise* (douze eaux fortes) ; le *Chemin de Dangu* (Eure) ; le *Lac d'Aydat* ; la *Pira Beanez*, à Saint-Just-sur-Loire (1880).

BEAUVISAGE (Georges-Eugène-Charles). — Né à Paris, le 29 janvier 1852, Beauvisage a parcouru la presque totalité de sa carrière à Lyon, où il est mort en 1925.

Docteur en Médecine, pharmacien de 1^{re} classe, licencié ès-sciences naturelles, il occupa la chaire de professeur de botanique à la Faculté de Lyon.

Il fut membre du Conseil municipal, puis adjoint à la Mairie centrale.

Administrateur de l'Ecole des Beaux-Arts, il fut, en outre, membre très actif de presque toutes les œuvres sociales d'enseignement ou de bienfaisance de la ville.

Nombreuses furent ses publications scientifiques ; de plus, Beauvisage a écrit dans un grand nombre de revues et de

journaux, notamment dans le *Bien Public* (Paris), dans le *Bulletin de la Société de Botanique* de Lyon ; dans la plupart des quotidiens de Lyon et de la région.

Beauvisage fut élu sénateur du Rhône, mais aux élections qui suivirent la grande guerre, il n'obtint pas le renouvellement de son mandat.

Beauvisage fut non seulement un savant, mais un brave et honnête homme. Il a rempli de nombreuses fonctions publiques, et est mort, sans laisser aucune fortune malgré la modeste simplicité de sa vie.

La mort l'a surpris dans son étroit logis du cours Gambetta, alors qu'il mettait la dernière main à une étude très documentée sur le naturaliste lyonnais Poivre. Il m'avait fait le très grand honneur de me consulter au cours de ses recherches.

Ses funérailles, en 1925, fournirent une dernière occasion à ses amis de manifester leur sympathie et les regrets qu'ils éprouvaient de la fin du maître. Le professeur Bretin a prononcé son éloge.

Une particularité dangereusement enviable : Beauvisage est un des rares hommes qui ne se soient pas tués en tombant (alors qu'il était à Paris) du cinquième étage d'une maison !

Voir : rue *Professeur-Beauvisage*.

BECCARD (Sara). — Artiste peintre d'un assez beau talent, qui vécut à Lyon au milieu du XIX^e siècle.

Parmi ses toiles : *Jeune fille caressant des colombes* (1842) ; une *Sainte-Anne* (église de Fourvière, 1835) ; etc...

BECHEVELIN (rue). — VII^e arrondissement. — Ce nom rappelle l'antique donjon de Béchevelin et sa double enceinte de murs, que l'archevêque Jean de Bellesmains avait fait construire au XII^e siècle, pour défendre l'entrée de la ville par le pont du Rhône, contre les Dauphinois de Vienne.

Primitivement, le territoire de *Velin* occupait toute la plaine dénommée aujourd'hui Brotteaux, Guillotière, Vaux, Charpennes. Le souvenir de ce mot s'est conservé dans *Vaux-en-Velin* et *Béchevelin*.

Velin signifiait : petite peau de veau ; on peut admettre que ces territoires étaient des pâturages.

Vachez pense que le nom de Béchevelin vient de deux mots : *bèche*, bateau plat dont on faisait usage pour traverser le Rhône

et la Saône, et de *velin*, auquel il donne le sens que nous avons indiqué. On allait prendre *la bèche de Velin*.

On lit, dans l'*Almanach de Lyon* pour 1808: « Les bèches « peuvent contenir de six à douze personnes; ces barques sont « conduites par des femmes exercées dans ce genre de navigation « qui les occupe toute l'année; les mères instruisent de bonne « heure leurs filles qui, rarement, prennent un autre état. »

Ces batelières n'étaient pas d'aussi poétiques nautonières que le prétend M. de Fortis. Voici un échantillon du dialogue qui s'échangeait fréquemment:

« — Beau blond, voulez-vous passer l'eau?

« — Non, merci.

« — Laisse-z-y, fichu rousseau! »

Le client qui refusait de prendre *la bèche* n'était pas toujours bien accueilli!

Mais, revenons à notre rue. Dans tous les actes on qualifie ce territoire de *mandement*, du latin, *mendamentum*, qui a la signification de district, de territoire.

Il y eut, en cette partie de la ville, une église de Notre-Dame de Béchevelin, ruinée, en 1562, par les calvinistes. Le souvenir de cette église s'est conservé jusqu'au XIX^e siècle, par un petit oratoire, en planches, élevé devant une image de la Vierge (à l'angle des rues de la Vierge et Béchevelin); ce très modeste monument fut détruit par un obus, pendant l'insurrection lyonnaise de 1834.

C'est sur le territoire de Béchevelin que fut édifié, vers 1570, le premier temple protestant de Lyon, dans la maison de Pierre Jean, prévôt des marchands.

Notes topographiques

A diverses époques, la Ville a procédé à des acquisitions en vue de l'élargissement de la rue Béchevelin ou de son prolongement. Je ne citerai qu'une partie de ces acquisitions, celles qui peuvent être dites les plus importantes:

Le 11 janvier 1877, angle rue des Trois-Pierres, la Ville acquiert de Jangot de Villechaize.

En janvier 1880 pour prolonger la rue de celle des Trois-Pierres à celle de la Vitriolerie, la Ville achète des consorts Guichellet, de Bocoup et de J. Galdéric Cambon.

En 1884 (novembre), la Ville cède une partie de terrain sur la ruelle de la Vitriolerie, à Alexandre Ploquin. C'est une parcelle

délaissée, des terrains que la Ville avait acquis en 1882 de la veuve Benoît Amargain.

N° 74. Immeuble édifié en 1888 par Joseph Girardet, sculpteur, qui avait acheté le terrain en 1886 des consorts Ravut.

D'autres parcelles furent cédées à la Ville par Alexis Jangot, notamment devant les immeubles n°s 29, 31, 33 et 35, rue Béchevelin. Jangot avait acquis, en 1843, des consorts Andrieux et de Ennemond Felissent.

Souvenirs d'antan

1321. — Presque tous les malheureux qui logeaient dans les léproseries (de la Madeleine, de Balmont, du Griffon, d'Ainay), furent conduits sur la rive gauche du Rhône, à Béchevelin, et brûlés sur l'ordre de l'archevêque Pierre de Savoie, par les familiers de Guillaume de Suron, châtelain de Béchevelin. Ils étaient accusés d'avoir, à l'instigation des Juifs, empoisonné les puits et les fontaines. Bon vieux temps!!

1409. — Lettre de Charles VI, du 15 mai, qui commet le sénéchal de Lyon pour informer contre l'archevêque, qui s'était approprié une juridiction, à Béchevelin, au préjudice de la sienne à Saint-Saphorain.

BEDOIN (Emile-Joseph). — Général de brigade, né à Romans (Drôme), le 4 janvier 1821. Capitaine en décembre 1851. En 1870, à Sarrebruck, c'est lui qui fit tirer le premier coup de canon de la campagne.

Le 13 janvier 1881, Bédoin fut, comme général de brigade, chargé du commandement de l'artillerie de la place de Lyon et des forts.

Il mourut à Seyssins, près de Grenoble, le 31 juillet 1893.

BEGUIN (rue du). — VII^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à une congrégation religieuse de femmes, dont le monastère était établi sur cette partie du territoire de la commune de la Guillotière.

C'est dans cette maison religieuse que fut logé Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII, pendant son séjour à Lyon, lors de l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou.

En 1923, la rue comptait quarante-cinq numéros d'immeubles.

Notes topographiques

La Ville a procédé ici, comme dans tant d'autres rues, à des acquisitions nombreuses en vue d'élargir la rue du Béguin et de faciliter la circulation :

En 1855 (septembre), elle acquiert de Pierre Grillet.

En décembre 1879, de M. et M^{me} Berthelon (ceux-ci avaient acquis de Rieussec, président de chambre à la Cour d'Appel, en 1878).

En mars 1880, de Barthélemy Long et sa femme.

En mai 1880, de Gustave Bouchardon.

En mai 1885, des consorts Margnat.

En septembre 1886, d'Hyacinthe Anselmier.

En juillet 1896, de M^{re} J. Drivon.

En janvier 1898, des époux Sapin.

En août 1904, de la veuve J.-M. Foret.

BEGULE. — Ce nom apparaît plusieurs fois au cours des siècles, dans les annales de notre ville.

On cite : au XVII^e siècle, Gabriel Bégule, qui fut peintre et maître de métier de 1638 à 1643.

Charles-Frédéric Bégule, né à Lyon vers 1786, peintre en miniatures. Elève de Vincent, il fut admis à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, en brumaire an XIV. Il s'installa à Lyon, où on le trouve rue de la Poulallerie, puis, en 1828, 24, rue Grenette.

Au Salon de Lyon, en 1822, on remarquait quelques œuvres de Charles Bégule : *Etude de vieillard* ; *Portrait de femme* ; *Intérieur de cour* ; *Portrait d'un savetier* ; etc...

Lucien Bégule, peintre-verrier, né à Lyon, en 1848, continue à pratiquer son art. Membre de la Commission pour l'inventaire des richesses d'art du département ; membre de la Société littéraire, de la Société française d'archéologie, etc...

On lui doit, notamment, une *Monographie de la Cathédrale Saint-Jean de Lyon*.

Un Bégule, vicaire de N.-D. de la Platière, donna l'exemple de la soumission aux lois, des premiers à Lyon, en adhérant, le 24 mai 1790, à la Constitution civile du clergé. Son curé, M. de Castellas, lui avait donné l'exemple.

BELAIR (Fernand de). — Artiste-peintre, né à Lyon, le 30 avril 1849. Elève de Chatigny, il exposa à Paris et à Lyon, dès 1878.

Parmi ses œuvres: *Une baigneuse*; *Orphée* (1893); *Saint Hubert*; *Dante et les compagnes de Béatrice* (1898); *Sainte Blandine, martyre* (église de Solaise, Isère); etc..., etc...

F. de Bélair fut membre du jury des Beaux-Arts de la Ville de Lyon.

BELBEUF (marquis de). — Appartient à notre histoire locale, parce que, pendant de longues années, il fut premier président de notre Cour d'Appel.

Sénateur, il mourut le 20 février 1872. M. de Belbeuf a tenu une place très active — sous le second Empire — dans les sociétés littéraires de notre ville.

BELFORT (rue et place de). — IV^e arrondissement. — La rue à porté successivement les noms de *rue du Chapeau-Rouge* (en mémoire d'une enseigne d'auberge) et *rue Saint-Vincent-de-Paul*.

En 1871, on lui donna le nom qu'elle porte actuellement, en souvenir de l'héroïque défense de Belfort, au cours de la guerre de 1870-1871.

La garnison comptait un grand nombre de Lyonnais; parmi eux: le capitaine Thiers (dont le buste se voit place Raspail), qui fut député du Rhône; Tibulle Lang (dont le buste s'érige au Jardin des Plantes), qui fut, pendant de longues années, directeur de la Société d'Enseignement professionnel et de l'Ecole la Martinière.

Notes topographiques

N° 2. Ecole municipale de tissage et de broderie.

Au n° 24 s'ouvre l'impasse Gigodot.

Diverses acquisitions faites par la Ville ont modifié l'aspect de la rue de Belfort, notamment:

En avril 1885, au n° 10, la Ville achète du terrain, de J.-M. Crétin et sa femme.

En février 1896, pour prolonger la rue, la Ville acquiert des terrains, à l'angle de la rue Janin et du passage dit *passage du Gaz*, de Georges Lambiki, agent d'affaires et de sa femme, née Missol.

En novembre 1900, la Ville acquiert, des consorts Margerand, une portion d'immeuble, 2, rue de la Boucle, pour élargir la rue de Belfort.

BELGES (boulevard des). — VI^e arrondissement. — Cette avenue, édiflée en grande partie, sur l'emplacement des anciens fossés qui constituaient l'enceinte de Lyon, a longtemps porté le nom de *boulevard du Nord*, du fait de sa situation topographique.

Pendant la guerre 1914-1918, pour rappeler la belle attitude de la Belgique, on attribua à cette voie publique, le nom qu'elle porte actuellement.

Divers

Au n^o 28, s'ouvrent le Musée Guimet et le Museum d'histoire naturelle.

Les immeubles n^{os} 55, 57, 59, construits de 1884 à 1889, furent édiflés sur les plans de l'architecte L. Roux-Meulière.

Les n^{os} 61, 63, 65 sont dûs à l'architecte Henri Despierre.

BELIER (rue du). — II^e arrondissement. — L'origine de ce nom est obscure; on a conjecturé qu'il rappelait la présence en cet endroit, de quelque pièce de l'hydraulique de la gare, longtemps abandonné là.

La gare était située, primitivement, en bordure du quai Perrache, à presqu'un kilomètre plus au Sud.

Notes topographiques

Pour élargir ou améliorer la viabilité, la Ville, après l'établissement de la gare où nous la connaissons, dut faire diverses acquisitions; je rappellerai:

En juillet 1839, la vente que lui a faite J.-P. Baron.

En mars 1885, celle consentie par Marie Laurençon, veuve Bergeret.

Les terrains délaissés furent revendus par la Ville, telles sont les transactions:

Du 8 septembre 1838 avec Pierre Michel.

Du 11 février 1856, avec Georges Hoffherr, brasseur, cours Napoléon (Verdun).

BELIN (Antoine). — Dessinateur qui vivait à Lyon au xvi^e siècle. Il était religieux reclus. Natalis Rondot signale un ouvrage de Belin, qui fut publié vers 1535 à Lyon et intitulé: *S'ensuyrent les Patrons de messire Antoine Belin, reclus de Saint-Martial de Lyon*. Il s'agissait de patrons de broderie et lingerie!

BELIN (Pierre-Louis). — Né à Valence en 1810; était avocat à Lyon, lorsqu'il fut élu député de la Drôme à l'Assemblée de 1848. Au 2 décembre 1851, il dut se réfugier en Belgique. Il mourut en septembre 1894.

BELISSEN (chemin de). — V^e arrondissement. — Cette désignation semble rappeler le nom d'un propriétaire qui aurait cédé une partie du terrain.

Au cimetière de Loyasse, on voit un tombeau d'une famille de ce nom.

BELIVAUX (Léonard). — Artiste peintre né à Lyon, le 12 octobre 1821, mort en la même ville, le 9 avril 1894. De 1837 à 1843, Belivaux fut élève de l'Ecole de Lyon; puis il entra, en 1844, à celle de Paris.

Parmi ses œuvres: *Portraits*; *Caïphe crucifié* (1851); *Après l'inondation* de Lyon en 1856; *Faune portant un amour* (1865); etc...

BELLAY (Francis). — Né à Lent (Ain), en août 1762. Docteur en médecine en 1790, il pratiqua d'abord à Chalamont, puis à Lyon. Officier municipal pendant le siège de 1793, il fut proscrit, mais échappa à la guillotine en s'engageant comme chirurgien militaire dans l'armée des Alpes.

Revenu à Lyon en 1798, il y fonda un journal médical qui prit de suite position pour la vaccine.

Médecin de l'Hôtel-Dieu en 1811, il passa, par la suite, à la Charité, et mourut en 1824.

BELLAY (François). — Peintre et graveur, né à Lyon, vers 1790, mort à Rome en 1858. De 1808 à 1813, il étudia, sous Revoil, à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Dès 1817, il exposa à Paris et à Lyon. F. Bellay entreprit, pour Thiers, la collection des reproductions à l'aquarelle des chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Parmi ses travaux, je cite: *Intérieur de l'église des Dominicains de Lyon*, transformée en remise (1817); le *Marché de la place des Minimes* à Lyon (1819); *Vue de Lyon* prise de la place des Minimes (1819); la *Voiture publique* (1823); l'*Hôtellerie* (1824); le *Vin de l'étrier* (1827); *Bataille de Hanau* (lithographie, 1831); *Bataille de Valmy*, d'après H. Vernet (1831); *Vues de*

Lyon, prises du quai Saint-Antoine, d'après J.-J. de Boissieu ; les *Sibylles*, d'après Raphaël (crayon) ; le *Portrait de M^{me} Bellay* ; *Talma*, d'après Deveria ; etc...

BELLECIZE (François Regnault de). — Né à Lyon en 1732, de Bellecize fut évêque de Saint-Brieuc avant la Révolution. Il mourut à Paris, le 20 septembre 1796.

BELLECOMBE (chemin de). — III^e et VI^e arrondissements. — Ce nom rappelle un hameau, ainsi dénommé, à l'époque où les terrains de la rive gauche du Rhône étaient des prés et des bois.

BELLECORDERIE (rue). — II^e arrondissement. — Le nom de Bellecordière désignait, primitivement, l'emplacement de cette portion de la rue actuelle de la République, qui s'étend de la rue Confort à la place Leviste. Elle s'était tout d'abord appelée *rue Neuve-de-Confort*, puis rue ou *ruelle Régnier*.

Elle a pris, vers la fin du XVI^e siècle, le nom de *la Cordière*, enfin *Bellecordière*, en souvenir de la célèbre Louise Labé, surnommée la Sapho lyonnaise.

On a transféré ce nom à la partie de l'ancienne *rue Bourchanin* qui longeait l'Hôtel-Dieu sur sa façade occidentale.

Louise Labé naquit en 1525 à Lyon, et mourut dans la même ville, en 1566. Son mari, Ennemond Perrin, riche marchand de cordages, possédait une maison à l'angle de cette rue et de la rue Confort.

De son vivant même, Louise Labé était désignée sous le nom de la *Belle Cordière*.

Calvin, dans un pamphlet écrit en 1560, contre Gabriel de Saconay, comte de l'Eglise de Lyon, malmène quelque peu notre poétesse ?

La tradition a consacré sa beauté. Tous les auteurs contemporains ont, à l'envi, vanté ses attraits et ses charmes. « Supérieure à la plupart des écrivains de son temps, elle « l'emportait sur eux tous par le tour passionné et la vérité de « sentiments qu'elle savait mettre dans ses poésies. »

Douée d'une imagination ardente, et avide de gloire, Louise Labé suivit, en 1542, François I^{er} au siège de Perpignan, où elle se fit remarquer par son intrépidité et son habileté à monter à cheval. Elle s'était habillée en homme, et on l'appelait le capitaine Loys.

C'est au retour de cette expédition qu'elle épousa Ennemond Perrin.

Sa maison devint le lieu de rendez-vous de tout ce qu'il y avait de personnes notables dans la ville, et cultivées. Maurice Sève, Claude de Taillemont, Gabriel de Saconay, Clémence de Bourges, faisaient l'ornement de ces réunions.

Louise Labé connaissait le grec, le latin, l'italien et l'espagnol. Le recueil de ses œuvres, dédié à Clémence de Bourges, comprend une comédie en prose: le *Débat de Folie et d'Amour* (imité par La Fontaine), trois *Elégies*, et vingt-quatre *Sonnets*, dont le premier est en italien.

Je ne puis résister au plaisir de citer un des sonnets, parmi les plus célèbres de Loyse, le sonnet XIII, par quoi on jugera mieux combien Ronsard s'apparente à notre illustre compatriote:

Tant que mes yeux pourront larmes épandre,
A l'heur passé avec toi regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix et un peu faire entendre ;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes grâces chanter ;
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne pouvoir rien fors que toi comprendre,

Je ne souhaite encore point mourir.
Mais quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour
Ne pouvant plus montrer signe d'amante :
Prirai la Mort noircir mon plus beau jour.

De tels accents ne justifient-ils pas la conclusion d'une conférence faite par M. Jean Buche, professeur en notre Université en 1920 : « Il est fâcheux que les manuels de littérature « passent sous silence l'Ecole de Lyon, ou que les plus complets « rejettent au bas d'une note les noms d'un Sève et d'une Louise « Labé!! »

Ses œuvres furent imprimées à Lyon, en 1553, par Jean de Tournes.

Louise Labé légua à deux neveux de son mari, Jacques et Pierre Perrin, sa maison de la rue Confort, en leur substituant l'Aumône générale (la Charité), dans le cas où ils mourraient sans enfants. Par l'effet de cette substitution, la maison revint aux pauvres. Vendue à un sieur Berthier, conseiller au Parlement

de Grenoble, elle devint ensuite la propriété d'un sieur Courtine, puis de Louis Dupré, marchand-cartonnier. Elle resta fort longtemps dans cette famille, puisque c'est vers 1825 que M^{me} Ravier de Magny, femme du président du Tribunal civil de Lyon, et fille de M^{me} Tavernier, née Dupré, la vendit.

Les portraits, bustes, gravures, représentant Louise Labé, sont innombrables.

On a écrit pour et contre Louise Labé de nombreux vers ; ce n'est point le lieu de citer toute cette bibliographie. Cependant, je veux reproduire une pièce peu connue, qui parut vers 1825, intitulée : *Épitaphe de Louise Labé, la Sapho lyonnaise* :

Entre l'amour et la folie
Labé passait gaiement le temps,
Quand, soudain, la Parque ennemie
Vint trancher le fil de ses ans.
Imitez-la, jeune fillette,
Et surtout retenez ceci :
Comme elle vous mourrez aussi,
Que vous soyez prude ou coquette.

Pièce manifestement imitée du grec, et, croit-on, d'une pièce écrite comme épitaphe pour Anacréon.

Personnalités ayant habité la rue

Vers 1550, Bernard Scotte, « faiseur de vaz », rue Bourgechanin.

Vers 1560, Du Castel Antoine, « faiseur de vaz ».

Vers 1585, Mellet Pierre, peintre et graveur sur bois.

1673. — Mathieu Libéral, imprimeur à la Belle-Cordière, publie les *Antiquités et la fondation de la Métropole des Gaules*, par le sieur de Quincarnon.

Pierre Guillermin, imprimeur.

1788. — Montfalcon, peintre.

1850. — Maurice Louis, graveur.

Notes topographiques

N° 1. Maison Alexandre achetée par l'Hôtel-Dieu le 12 décembre 1735 aux consorts Alexandre.

N° 3. Maison Petitchet échangée contre une autre située rue Lainerie, le 12 avril 1758, avec Fraisse, son propriétaire. C'était la maison dite de la Boucle ou à l'enseigne : *Au rendez-vous des Singes*.

N° 5. Le 5 août 1742, les Hospices acquirent la maison Gacon, pour 20.000 livres. C'était la maison à l'enseigne du *Siège et de la prise de La Rochelle*.

N° 7. Maison Degerando acquise le 28 décembre 1740.

N° 9. Maison dite de l'*Arche d'alliance*, donnée aux Hospices par Claude Vachon et sa femme, en février 1779 pour partie. L'autre partie avait été acquise des héritiers Bonis, par les Hospices, le 20 septembre 1744.

N° 11. Maison de Saint-Bonnet, cédée aux recteurs de l'Hôtel-Dieu par le sieur de Saint-Bonnet, par donation entre vifs, le 27 juin 1668.

N° 13. Maison Devarenne acquise de plusieurs propriétaires, le 3 septembre 1742, le 25 février 1745. Cette maison avait pour enseigne la *Bonne Nouvelle*.

N° 15. Maison de *Saint-Louis*, acquise par la Charité (l'Aumône générale), le 13 novembre 1665.

Je crois qu'il faut identifier cet immeuble avec la maison dite de la *Magon* où, vers 1560, le génois Bernardo Serte était installé comme « faiseur de vases ».

N° 17. Maison Gaillard ou Boissieux, acquise par l'Hôtel-Dieu. Quand?

N° 19. Maison Lacombe acquise le 25 juin 1822.

N° 21. Légrée par veuve Chazel, née Carillon, le 24 octobre 1723.

N° 23. Deux maisons contigues, dites : maison Cusset ou du *Merle*, acquises le 13 septembre 1744.

N° 25. Maison du *Roi d'Or* acquise le 29 décembre 1726, de Fenouillet.

N° 27. Acquise le 1^{er} juin 1619 par l'Hôtel-Dieu, en suite d'une sentence arbitrale qui oblige les épiciers et apothicaires à abandonner cette maison (dite Madeleine) à l'Hospice.

N° 29. Maison Balley, acquise le 31 décembre 1713.

N° 31. Maison *Semeuse d'Or*, le 21 juin 1731.

N° 33. Maison Marguin et Girard, acquise le 10 juin 1731.

N° 35. Maison Billiet, acquise le 5 septembre 1825.

N° 37. Maison Chevallard, 19 février 1811.

N° 39. Maison Mille acquise le 21 juillet 1847.

Tous les immeubles qui précèdent ont disparu par suite de la transformation de l'Hôtel-Dieu.

N° 10. Propriété d'un sieur Carnier, en 1862. A remarquer, encastrée dans la façade, une enseigne datant de 1624, le *Canon d'Or*.

N° 20. Il convient de remarquer la façade à fenestration et un balcon de fer style Louis XIII.

En 1884, la Ville acquiert de la Société du Théâtre Bellecour deux parcelles ayant fait partie du sol des maisons n^{os} 26, 28 et 32, aux fins d'élargissement de la rue Bellecordière.

N^o 30. Le 5 mai 1867, les propriétaires (les consorts Paret) vendent à la Ville, une parcelle de terrain située devant leur immeuble, pour l'élargissement de la rue.

N^o 34. Joseph de Maniquet, propriétaire, cède à la Ville, le 23 avril 1839, une parcelle de terrain pour élargir la rue.

Souvenirs d'antan

1513 (Archives B. B. 30). — Démolition des *Étuves de la Chèvre*, joignant l'Hôtel-Dieu et qui étaient un repaire de bandits et de prostituées. Ordre du roi.

La même année, le 23 juillet, sentence du sieur Alabre, prévôt des maréchaux de France, qui condamne à la potence les nommés Le Picard-Joyeux et Janot, pour avoir assassiné des lansquenets dans ce « clapier ».

La même année (Archives B. B. 33), procès entre le Consulat et Michel Descombes, au sujet des étuves de la Chèvre, dont ce dernier était propriétaire, et que le prévôt Alabre avait fait abattre illégalement.

1548. — Réclamation des habitants de la rue Bourgehanin au sujet du pavé de cette voie, qu'on avait remanié et exhaussé de telle sorte, que les maisons « ne pouvoient servir que de caves, et « les entrées des dites maisons demeuroient bouchées tellement, « qu'il leur falloit entrer par les fenestres. »

1558. — Accord entre le Consulat et Ennemond Perrin, cordier, « tant pour luy que pour Loyse Charly, dicte Labé, sa femme » au sujet des lods fixés à six écus d'or au soleil qu'il devait à la fabrique du pont du Rhône pour une maison d'habitation acquise par eux dans la rue « tendant du couvent « Notre-Dame de Confort à l'hospital du pont du Rhosne ».

1578. — Il y eut « rumeur », le 5 février, au Bourgehanin, au sujet du refus que faisaient les cabaretiers de vendre du vin à porte-pôt, conformément à l'édit du Consulat du 14 janvier.

1711. — Le 6 septembre, la rue Bellecordière vit naître Charles Borde, l'ami de Voltaire, l'antagoniste de Rousseau. C'est lui qui, en qualité de directeur de l'Académie de Lyon, complimenta Voltaire, dans la séance publique du 26 novembre 1754 (voir ACADEMIE). C'est donc dans la partie de notre rue de la République qui portait le nom de la Bellecordière, qu'est né Ch. Borde.

1792. — La section révolutionnaire *Bellecordière* se réunissait chez le sieur Rolet, rue Bourgechanin.

1825. — A cette époque, on comptait encore en cette rue, 235 métiers à tisser, répartis entre 93 ateliers.

Dans les premières années du XIX^e siècle, la synagogue fut installée au n° 14 de la rue Bourgechanin.

1826. — C'est dans la rue Bellecordière que naît l'Académie provinciale créée par les rédacteurs du journal *l'Indépendant* (Morin, Ch. Durand, Le Loy, etc...), dans le but de s'opposer « au « monopole de l'esprit et des lumières que s'arrogeait la « capitale ».

Chateaubriand en était le président honoraire et perpétuel, Charles Nodier le président effectif. Cette association disparut après un an à peine d'existence.

1840. — Vers cette date, une délibération du Conseil d'administration des Hospices décida la démolition de dix-sept maisons, numérotées 1 à 31 (voir notes totographiques), pour établir un promenoir dans l'Hôtel-Dieu. On lit, dans le journal *le Censeur*, du 5 mai 1843: « La démolition d'une des maisons de « la rue Bourgechanin, vient d'amener la découverte d'une porte « d'un assez joli caractère. On avait déjà jeté bas les étages « supérieurs de la maison portant le n° 9 et appelée *maison de « l'Arche d'alliance*, lorsque les secousses firent tomber une « couche de plâtre qui recouvrait une porte cintrée, surmontée « d'une pierre en marbre noir de Saint-Cyr, haute d'environ « 0 m. 45 et longue de 1 m. 50.

« Sur la pierre était gravée l'inscription suivante:

Sers Dieu de tout ton cœur, honore père et mère,
Obéis à ton Roy, justice aussi révere ;
Sois humble et débonnaire ; évite faux serment.
Choisis le vrai amy ; vis toujours sagement ;
Pour conserver ton bien, l'avoir d'autrui ne touche ;
Rends le prest, oy parler et clos souvent ta bouche ;
Ne blâme ton prochain, sois clément ; hay le tort.
Fay bien : plains l'affligé, ne t'esjouis du mort.
Choisis un bon conseil : au plus sage te fie,
Et lors Dieu bénira ta maison et ta vie.

1612

Toutes les lettres de cette inscription étaient dorées ; la date seule ne l'était pas. Mais une heure après le contact avec l'air, toute la dorure avait disparu.

On a fait beaucoup de conjectures sur cette inscription ; on s'est demandé si cette pierre gravée ne provenait pas d'un temple protestant que l'on disait avoir existé en ce lieu.

Cependant, la maison ayant, de mémoire d'homme, porté toujours le nom de l'*Arche d'alliance*, il n'est peut-être pas étonnant qu'on y ait gravé cette sorte de décalogue.

Cette pierre fut acquise par Alexis Rousset qui la mit au-dessus de la porte d'entrée de sa maison.

1870. — Vers cette époque s'ouvrait en la rue Bellecordière l'*Eldorado*, qui fut incorporé, en 1874, dans le Théâtre Bellecour (aujourd'hui hôtel du journal le *Progrès*).

BELLECOUR. — II^e arrondissement. — Le vaste quadrilatère, dont tout bon Lyonnais tire quelque fierté, s'est appelé, selon les variations de la politique : *Louis-le-Grand*, *Fédération*, *Bonaparte*.

Il mesure 306 m. 50 dans sa plus grande longueur ; sa largeur moyenne est de 207 m. ; sa surface totale est de 62.860 mètres carrés.

On devrait écrire *Bellecourt*. Le nom de *Bella curtis* apparaît pour la première fois vers l'an 1200 ; il désignait une vigne qui fut donnée par Morel de Colonges, à l'archevêque de Lyon, Renaud (fils de Guy II comte de Forez), lequel la vendit, en 1218, au prix de quarante livres fortes, à Durand, le péageur. Cette vigne n'occupait qu'une portion de la place actuelle ; et tout le tènement, y compris les terrains jusqu'à la rue Sainte-Hélène, portait le nom de *Pré* ou *Plat* (plaine) d'Ainay.

Par la suite, le nom de *Bellecourt* s'étendit à toute la partie du terrain de ce *Plat*, située au nord de la rue du Peyrat (actuellement Alphonse-Fochier), laquelle, sur les anciens plans, tendait de la Saône au Rhône, sur toute la façade sud de la place.

Quelques auteurs donnent une autre version quant à l'origine du nom de notre place principale : ils le font venir de *bella curia*. C'est ainsi qu'on l'aurait désignée, depuis le II^e siècle, parce qu'il y aurait eu, sur cet emplacement, un tribunal appelé, comme certains tribunaux romains *curia* (curie). La splendeur de l'édifice ou la beauté du site, aurait fait ajouter le qualificatif *bella*.

On consultera utilement sur ce point, comme sur toutes choses concernant la place Bellecour, une plaquette du D^r Carry, intitulée *la place Bellecour* (Lyon, 1911).

A l'époque romaine, le confluent du Rhône et de la Saône était situé dans l'espace compris entre notre actuelle rue Grenette et la place Bellecour ; à la vérité, le confluent ne se dessinait pas nettement ; il y avait une sorte de région marécageuse baignée par les eaux des deux rivières. C'est seulement lorsqu'on eut

exhaussé le sol de dix mètres, que le confluent fut rejeté à Ainay. Mais, au milieu de la place, il est resté pendant de longs siècles, un témoin de l'ancien état des lieux, un petit étang, une *serve*, à peu près à la place où s'élève le « cheval de bronze ».

En 1314, le *Pré de Bellecour* appartenait à Henry de Varey, bourgeois de Lyon ; il passa ensuite à la famille Le Viste.

Vers 1568, le tènement était tout entier conquis par l'agriculture, et dépendait, pour partie, de l'abbaye d'Ainay, pour autres parties des seigneurs du Peyrat et des Dominicains.

C'est seulement sous le règne de Louis XIII que l'acquisition du *Pré de Bellecour* par le Consulat fut faite.

En 1653, l'adjonction de nouvelles parcelles de terrain, permit de former une place régulière qui fut, dès cette époque, très fréquentée.

C'est au commencement du XVIII^e siècle qu'il fut question de construire les fameuses façades de la place (les premières). Nous trouvons aux Archives, dès 1714, divers renseignements à ce sujet ; le receveur de la Ville reconnaît avoir reçu :

« Le 14 septembre 1714, du sieur Bernard, 6.500 livres pour « l'adjudication de la cinquième place du côté de la maison du « sieur de La Valette, faisant partie de l'emplacement côté soleil « couchant, au fond de la place Louis-le-Grand, pour bâtir en « maisons uniformes ;

« Le 4 septembre 1714, pour la troisième place, 7.000 livres « du sieur Charles Foret (qui reconnaît, postérieurement, avoir « acheté pour Léonard Borne, échevin) ;

« A la même date, 7.000 livres pour la quatrième place, du « sieur Claude-Paul Janoy ; toujours le 4 septembre, 7.000 livres « pour la deuxième place, du côté du *pont de bois*, du sieur Jean « Hulin (qui reconnut, ultérieurement, avoir acheté pour Claude « Trottier, échevin).

« Pour la première place du côté du *pont de bois*, 7.000 livres « du sieur Fayard.

« Enfin 25.500 livres pour l'emplacement du côté du soleil « levant, place Louis-le-Grand, des sieurs Bertaud et Besnard. »

Ces premières façades furent bâties de 1717 à 1725 par Robert de Cotte, beau-frère de Jules-Hardouin Mansart, auquel il succéda, d'ailleurs, comme surintendant des bâtiments du roi. Robert de Cotte eut, comme collaborateur, Bertaud de la Vaure.

Dès leur création, logea dans les immeubles des façades le « dessus du gratin » de la bourgeoisie lyonnaise.

La statue de Louis XIV par Desjardins, érigée en 1713, décorait la place. Elle fut coulée (rappelons qu'il s'agit de la

première statue du roi) par le fondeur Balthazard Keller, à Paris. Embarquée sur la Seine, elle vint par la Manche, l'Océan, le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, jusqu'à l'embouchure du Rhône. Le bateau qui la portait remonta le fleuve, mais fit naufrage à Oullins, où il fallut aller chercher la statue.

Dans l'espace libre, à droite et à gauche de ce monument, on voyait deux fontaines dont les vasques supérieures étaient supportées par des enfants. Elles furent détruites en 1792, lorsqu'on renversa la statue de Louis XIV (28 août). Le maire de Lyon, qui était alors Nivière-Chol, avait fort heureusement eu la précaution, prévoyant l'émeute, de faire transporter à l'Hôtel de Ville (où ils sont encore), les bas-reliefs, dus aux ciseaux des frères Coustou, qui représentent le Rhône et la Saône.

Lorsque Lyon fut pris par l'armée de la Convention, un décret du 25 octobre 1793, ordonna la démolition des belles façades édifiées par Robert de Cotte.

Le 26 octobre 1793, les représentants du peuple Couthon, Maigret, Sébastien Delaporte, Châteauneuf-Randon, accompagnés de la municipalité jacobine qu'ils avaient réinstallée, se rendirent à 9 heures du matin, avec 600 ouvriers, sur la place Bellecour ; et, là, Couthon donna le premier coup de marteau, signal de la destruction, sur la façade de l'immeuble faisant l'angle de la rue des Deux-Maisons (rue Paul-Lintier), aux cris, répétés par la foule, de « Vive la liberté ! Vive la République ! Périront les tyrans et les traîtres ! »

Voici d'ailleurs, à titre documentaire, un extrait du procès verbal de cette sommaire exécution :

« ...Accompagnés de la municipalité de Commune affranchie, « se sont rendus (les conventionnels) au devant de la maison « Cibeins, donnant sur la place dite de Bellecour, faisant angle « à la rue des Deux-Maisons, où un grand nombre d'ouvriers, « armés de marteaux, de pioches, de haches et autres instruments « propres à la démolition, les attendaient. Arrivés en cet endroit, « les représentants du peuple ont proclamé eux-mêmes, en « présence des citoyens rassemblés en foule, le décret de la « Convention Nationale et leurs arrêtés. S'étant ensuite muni « d'un marteau, le bras levé prêt à frapper, l'un d'eux (Couthon) « a dit : « Au nom de la souveraineté du peuple, outragée dans « cette ville, en exécution du décret de la Convention et de nos « arrêtés, nous frappons de mort ces habitations du crime, dont « la royale magnificence insultait à la misère du peuple et à la « simplicité des mœurs républicaines. Puisse cet exemple « terrible effrayer les générations futures, et apprendre à « l'univers que si la nation française, toujours grande et juste,

« sait honorer et récompenser la vertu, elle sait aussi abhorrer le « crime et punir les rebelles. » A ces derniers mots, les repré-
« sentants du peuple ont porté à la maison proscrite plusieurs
« coups de marteau, et les ouvriers, dont l'attitude et les
« mouvements marquaient l'impatience et l'ardeur, se sont mis
« aussitôt à même d'en faire disparaître jusqu'à la moindre
« trace.

« Signé: les Représentants du peuple, G. Couthon, Maigret,
« S. Delaporte, Châteauneuf-Randon.
« Bertrand, maire ; L. Emery, Roeh, Carteron, Chazot,
« Destefanis, Arnaud-Tison, officiers municipaux. »

Ce fut un nommé Tordeix, originaire de Clermont-Ferrand,
royaliste ardent jusqu'au 10 août, qui se fit donner le titre de
« Directeur général des démolitions d'édifices fédéralistes et
aristocratiques de Commune affranchie. »

Les grandes façades actuelles furent reconstruites dès 1800
(ainsi que l'atteste la plaque commémorative du passage de
Bonaparte à Lyon ; placée rue Bellecour sur la maison située à
l'angle de cette rue et de la rue du Plat). A cette occasion, les
Lyonnais offrirent un cheval blanc au premier Consul : l'animal
fit le sujet d'un tableau de Duclaux.

Les travaux durèrent fort longtemps ; en 1810, ils n'étaient
pas encore terminés. L'architecte Hotelard Paul collabora, avec
son frère Frédéric et son neveu Siméon-Ennemond-François, à
cette restauration.

Ces façades ont un avant-corps central de l'ordre dit colossal,
fort pratiqué à cette époque ; elles comptent, comme les premières
façades, 35 fenêtres par étage. On raconte qu'elles n'étaient
guère du goût de Napoléon, lequel, devenu empereur et passant
une revue à Bellecour, murmurait : « Quelles casernes m'a-t-on
f... là ? »

Des bas-reliefs devaient décorer les attiques de ces façades ;
ils ne furent pas exécutés. Mais un dessin lavé au bistre, datant
de 1810, signé Fleury Epinat, nous a conservé les sujets projetés :
l'un représentait le passage du Rhône par Annibal ; l'autre,
l'arrivée de Plancus sur les rives de la Saône.

Voici quelques notes concernant la réfection de ces façades :

Septembre 1807. — Jean-Rodolphe Quatrefages de la
Roquette, propriétaire d'un terrain, restes de constructions et
matériaux, place Bonaparte, faisant partie des ci-devant façades
de Bellecour, du côté Rhône, vend à la Ville ce terrain, confiné
au midi par les terrains ou sols sur lesquels étaient construits
le grand et le petit hôtel Catalan ; au nord par le terrain
appartenant aux héritiers de feu Pierre-Louis de Grollier ; à l'est
par la rue des Marronniers ; à l'ouest, par la place.

14 septembre 1807. — Antoine-Charles-Eugène de Grollier et Claudine-Alexandrine de Grollier, sa sœur, veuve de Benoît-Maurice-François de Sales, cèdent à la Ville le terrain sur lequel était située leur maison, une des cinq de la façade orientale de Bellecour.

Novembre 1807. — Acquisition par la Ville des deux hôtels Catalan, dépendant de la façade orientale de Bellecour; Melchior-André Bodin, négociant au port Saint-Clair (place Tolozan), est le vendeur.

Le grand hôtel Catalan faisait partie de la façade; le petit hôtel joignait le précédent, mais était situé, en façade, sur la place de la Charité (Antonin-Poncet).

Louis-Archambaud Douglas de Montréal (pour sa femme, Marie-Anne-Jacqueline Catalan) et Joseph Boulay, 163, rue Lafont (on numérotait alors par îlots de maisons) pour Charles-Fabien Catalan, demeurant quai Saint-Clair; lesdits seuls héritiers de Marie-Geneviève Salvador de Trémouille, leur mère, femme en premières noces de Jean-Pierre-François Catalan, Archambaud Douglas et Boulay ès-qualités, requrent de Bodin, 38.000 fr., montant de l'adjudication du 18 thermidor an X, pour les deux emplacements des hôtels Catalan.

Décembre 1807. — Acquisition par la ville des terrains sur lesquels s'élevait une des cinq maisons de la façade occidentale de Bellecour, vendus à la Ville par Laurent-Gabriel-Hector Cholier de Cibeins. Confins: à l'E., la place; au S., la rue des Deux-Maisons; à l'O., la rue du Plat; au N., les terrains ayant appartenu à M. Landar et à M. de Silans.

Avril 1808. — Les cohéritiers de feu François Jaccoud, savoir: François-Gabriel Savaron, 17, rue du Peyrat, et sa femme Claudine-Marie-Louise Jaccoud; André-François Jaccoud; François-Marie Bona de Chavagneux, 17, rue du Peyrat, et sa femme Marie-Madeleine-Emilie Jaccoud, cèdent à la Ville le terrain sur lequel était édifié une des cinq maisons de la façade orientale de Bellecour. Confins: à l'E., la rue des Marronniers; à l'O., la place Bellecour; au S., la ci-devant maison Posuel de Vernaux; au N., la place Le Viste.

Novembre 1808. — Acquisition par la Ville des terrains des façades occidentales, ayant appartenu à M. Landar François-Pierre. La vente est faite par les co-héritiers, savoir:

1° Jacqueline-Victoire Déan, veuve de François-Pierre Landar, tant en son nom que pour son fils mineur Pierre-Fleury Landar.

2° Thomas Charvin, rentier, et sa femme Marie Landar.

3° Antoine Billet, négociant, 51, rue Saint-Côme (Docteur-Chavanne) et sa femme Françoise Landar.

Confins: à l'E., la place Bellecour; au N., la propriété Dubost; à l'O., la propriété ci-devant de Silans; au S., la propriété ci-devant Cholier de Cibeins.

Juin 1808. — Acquisition (terminée en décembre) par la Ville de la propriété de Silans, vendue par Olympe de Passerat de Silans, femme d'Arthur-Charles-Marie du Vivier de Veauue. Confins: à l'E., la maison démolie des héritiers Landar; au N., les terrains de la maison démolie Dubost; à l'O., la rue du Plat; au S., les terrains Cholier de Cibeins.

Juin 1809. — Pierre-Marie Posuel de Vernaux et Judith-Suzanne Lavabre, sa femme (Posuel est alors sous-chef au Ministère des Relations extérieures) cèdent à la Ville, représentée par Fay de Sathonay, son maire, le terrain sur lequel était édiflée une des cinq maisons de la façade orientale de Bellecour. Confins: à l'E., la rue des Marronniers; à l'O., la place Bellecour; au N., la propriété des co-héritiers Jaccoud; au S., la propriété de M. de Grollier.

Personnalités ayant habité la place

1748. — Bock ou Boek Jean, peintre, place Louis-le-Grand; il est à cette époque, considéré comme l'un des professeurs les plus capables pour la formation des dessinateurs pour la fabrique.

1749. — Gaspard - Roch - Augustin Quinson de Bougeard, président des Trésoriers de France;

Agnel de Chenelettes; Ruffier d'Attignat; Soubry; Blanchet; Bordeaux de Lurcy; Mermier, trésorier de France; Fayard des Aveinières, procureur du roi au bureau des finances; Lemercier, directeur général des domaines du roi; Carron, contrôleur des actes des notaires; Antoine-François de Regnault de Parcieux, membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres, qui établit une des premières tables de mortalité; Charrier de la Roche, président de la Cour des monnaies; Yon de Jonage, conseiller en la Cour des Monnaies; Sabor de Sugny, conseiller en la Cour des Monnaies; Morel, ancien échevin; Gayet, notaire; de Glatigny, avocat général; Camille de Riverie, marquis de la Rivière (un ancêtre de Primo de Rivera?) commandant du fort Saint Jean et du bastion Saint Clair, habite: « sous les Tillots »; Bertrand-René Pallu, intendant de la généralité; Hugues Riverieux de Varax, prévôt des marchands, Dugas, premier président en la

Cour des Monnaies; Barthélemy-Jean-Claude Pupil, président en la Cour des Monnaies; Louis-Hector Cholier de Cibeins, assesseur criminel en la Cour des Monnaies; Laurent Planelly de Mascrary de la Valette de Charly, chevalier d'honneur en la Cour des Monnaies; Dominique Ponsaimpierre du Perron; Pierre Daresté de Maison-Forte; Jacques Colabeau de Juliéna; Jean-Baptiste de la Roue de Milly; Nicolas de Jussieu de Marnay; Jean-Philibert Peysson de Baco; Pierre Posuel de Vernaux; François-Auguste Petito; François Morel de Bambion; Jean-Baptiste Agnel de la Vernouze; J.-B. Bay de Curis; Pierre Colabeau de Chatillon; J.-B. Planelly de la Valette; Léonard Bothéon de Vertrien; Georges Girard de Montbeler; ces trois derniers conseillers honoraires en la Cour des Monnaies.

1759. — Canot François, sculpteur sur bois.

1770. — Charles Bordes, de l'Académie de Lyon.

1774. — Etienne Dugas, un des recteurs de l'Hôtel-Dieu, ancien président de la Cour des Monnaies; Camille Daresté de Saconay, ancien échevin, recteur de l'Hôtel-Dieu; Pierre-Thomas Glonyn de Lurieu; Claude Riverieux de Chambost, ancien échevin, recteur de la Charité; Pierre-Philippe Bourlier d'Ailly, conseiller du roi; Jacques de Flesselles, intendant de la Généralité, premier président du Conseil supérieur; Louis Bourlier de Parigny; François-Joseph Mamert de Jussieu de Montluel; C.-J. Descombes d'Anton, membre du Conseil supérieur; Jean-François Désarnod, architecte.

1791. — Claude Servan de Poleymieu; de Regnault; Gerando de Chateaufort; Michel Magnienin, notable.

1815. — Le comte Roger de Damas, lieutenant général des armées du roi; Camille Jordan, conseiller municipal de Lyon; Roche des Escures, propriétaire; Bottu de Luna, conseiller municipal; le comte de Précý, lieutenant général, général en chef de la garde nationale de Lyon.

1831. — Roubier, libraire très renommé.

1834. — Le *Cercle des Dames et de la Noblesse* est installé place Louis-le-Grand (maison Desescure).

1835. — Le *Café Turc*, installé dans un immeuble de la façade côté Saône, constituait une des curiosités de la Ville.

1858. — Le D^r Gensoul (au n° 4); le D^r Joseph-Etienne Pétrequin (au n° 35); le D^r Richard de Nancy (au n° 31); le D^r Louis Rivaud (n° 3), oncle du préfet du Rhône Rivaud.

Avant d'aborder l'étude des *types* qui ont fréquenté la place, je crois devoir donner, en manière de préface, quelques vers d'un contemporain, qui attestent la sainte admiration de nos compatriotes pour notre grande place Bellecour.

En sa verte ceinture au soleil étalée,
Claire et belle avec son pourtour monumental,
S'étend la place immense où, sur son piédestal,
Trône encor le Grand Roi des splendeurs envolées ;

Là, dans l'air embaumé de rose et d'azalée,
La Charité, son dôme et le vieil hôpital
Dominent les bassins où jaillit le cristal
Des jets d'eau bruissant à l'ombre des allées.

Les cheveux des enfants flottent au grand soleil,
Les courses et les jeux bronzent leur front vermeil ;
Sous les blancs marronniers chante une valse lente.

Et, comme au temps jadis, sur le parterre en fleurs,
Viennent « en Bellecour » les beautés indolentes
Mêler à ces concerts de troublantes pâleurs.

(Amédée MATAGRIN.)

Quelques Types

La place Bellecour a vu défiler tous les originaux, j'allais écrire tous les phénomènes, qui ont fait la joie des générations lyonnaises. Je n'ai pas la prétention de les faire connaître tous à mes lecteurs ; du moins, je vais en rappeler quelques-uns.

Le marchand d'encre. — Il florissait vers 1810 et se promenait pour vendre sa marchandise, en chantant des couplets, qu'il serait fastidieux de reproduire tous, sur l'air du *Curé de Pomponne*. Voici le premier couplet de sa chanson :

Quoique je n'écrive jamais,
Ecrire est l'art que j'aime.
Sans cet art-là, je risquerais
De faire un long carême.
Comme j'aime, vieux ou nouveau,
Le doux jus de la treille,
Lorsque je vide mon tonneau,
Je remplis ma bouteille.

Le marchand d'encre se promenait, en effet, avec un tonnelet contenant sa marchandise, suspendu à son épaule.

Le cireur de bottes. — Jean-Baptiste Julien, dit Mirabeau, ancien marin de Toulon, né à Lyon, où il mourut à l'âge de 60 ans, le 20 octobre 1811, chantait, pour attirer l'attention des clients, une complainte qui commençait ainsi :

En tous lieux, on m'appelle ivrogne ;
 Je traîne pourtant un grand nom !
 Si je porte une rouge trogne,
 Elle désigne un bon luron.
 Le long du jour, sans être utile,
 Souvent je ne puis faire un pas .
 Ah ! qu'il est des gens dans la ville
 Qui, sans moi, ne brilleraient pas !

La marchande d'aiguilles. — Un de nos compatriotes, qui habitait, au commencement du XIX^e siècle, place Saint-Nizier, maison dite du « Grand Balcon », Maucherat-Longpré, avait bâti, sur les phrases prononcées par la bonne vieille marchande d'aiguilles, une chanson populaire dont voici un couplet :

Amateurs des bonnes aiguilles,
 Choisissez dans mon magasin ;
 Pour vous et pour les jeunes filles,
 Je chemine soir et matin.
 J'ai, pour toutes les ouvrières,
 Des aiguilles de bon acier,
 Et des à l'ygrec pour lingères
 Ou l'anglaise habile à plier.

Le « magasin », il n'est pas besoin de le dire, était un modeste panier suspendu au cou de la bonne marchande.

Le père Thomas. — De son véritable nom : Lambert-Grégoire Ladré ; naquit à Givet en 1773 et mourut à Lyon en 1835.

Mathieu Varille a consacré au père Thomas une étude fort documentée, et à laquelle je renvoie ceux de mes lecteurs qui voudraient des détails plus complets. Elle a paru dans *Notre Carnet* du 10 février 1924.

Disons seulement que le père Thomas, directeur de troupe, comédien, chanteur, instrumentiste, parcourait la ville de Lyon (où il se fixa assez jeune) en jouant et chantant. Sous les tilleuls qui garnissaient alors la place Bellecour (« les Tillots », comme on disait), le père Thomas chanta, en s'accompagnant lui-même au violon, *la vie et la mort de la Palisse*, *la Belle Bourbonnaise*, etc...

Il augmentait ses petits profits par la vente de drogues préparées par sa femme et par lui, drogues qui « guérissaient tous les maux ».

Jacquand le choisit comme modèle d'une lithographie. Nizier de Puitspelu (Clair Tisseur) le cite dans ses *Oisivetés*.

Il serait, paraît-il, le prototype de Gnafron.

Petit Jean, dit Jean de Bavière ; un pauvre idiot dont David nous a laissé un portrait. De taille plus qu'exigüe, habillé

toujours en tambour-major, il était le persécuté des chiens et des gamins.

Il mourut au dépôt de mendicité d'Albigny, en 1877.

Le Musicien à la Cendrillon. — On le voyait, au commencement du XIX^e siècle, jouant en même temps du violon, du tambour, du timpanon et, par un ingénieux mécanisme adapté au bras qui tenait l'archet, agitant des clochettes.

Comme tous les *types* de cette époque, il avait sa chanson, dont voici le premier couplet :

Habitants charitables,
Ecoutez mes couplets ;
S'ils ne sont pas aimables,
C'est qu'ils sont faits sans frais.
Mon instrument comique,
Pour vous faire carillon
(Cette rare musique)
Est à la Cendrillon.

Ça ne casse évidemment rien !

Le pauvre Michel. — Encore un type de grotesque, de l'époque de la Restauration. Lui aussi avait ses couplets :

Chacun rit de ma tournure,
De mon air doux comme miel,
De ma grotesque figure,
Et dit que je suis sans fiel.
Les enfants, les jeunes filles,
S'amuse de mon humeur ;
Et j'ai vu femmes gentilles,
Rire de moi de bon cœur.
etc..., etc...

L'auteur de la plupart de ces couplets concernant des *types* de la rue était le Maucherat-Longpré dont je parle ci-dessus. Il faisait suivre son nom des lignes que voici : « Maître écrivain, « tenant bureau d'écriture et cabinet littéraire place des « Célestins à Lyon. »

L'excellent dessinateur Girrane nous a conservé les silhouettes de personnages de la rue plus proches de nous :

Le père Dardilly, qui, appuyé sur deux béquilles, le chef couvert d'une calotte noire, chantait dans les cafés en s'accompagnant d'un violon. Sa chanson favorite était :

« Eh adieu donc la vogue de Dardilly ! »

Le père Dardilly, sur des rimes qu'on lui fournissait — et quelles rimes ! — composait instantanément une chanson. Cela se passait, il y a plus de cinquante ans. Fursy n'a rien inventé !

La marchande de glaces à un sou, coiffée de son bonnet blanc, deux fausses manches blanches couvrant ses bras. Sa petite voiture — qu'elle installait sur le passage bitumé qui va de la rue Victor-Hugo (alors rue Bourbon) à la statue de Louis XIV — était couverte d'une sorte de dôme; aux quatre coins, un petit drapeau; au sommet, une girouette.

Le « *Raccocomodeur* » (c'est ainsi qu'il prononçait) de « la fayence, portcelaine et hallebâtre »; telle était l'inscription qu'on pouvait lire sur sa caisse à outils.

Le marchand de peignes et de boutons de chemises.

Le nègre, sur l'éventaire duquel on lisait: « C'est la véritable « galanga mâle dont les nègres s'en servent pour toutes sortes « de douleurs. »

Le marchand de coco, « la fraîche, la fraîche! ».

Le marchand de roses, qui ne se contentait pas de vendre ses fleurs, et qui offrait des conversations avec ses filles.

Le marchand de journaux, coiffé d'un haut bonnet de feutre, dont l'infirmité spéciale était d'avoir — à peu près en tous temps — la goutte au nez!

Le père Barbillot, qui cirait les souliers, faisait les commissions, toujours tiré par son chien.

Le marchand de plaisir qui promenait une figure triste et longue d'une aune, tout en clamant d'un ton sinistre: « Voilà l'plaisir, mesdames! »

La marchande de barquettes qui parcourait les groupes d'enfants, lesquels ne manquaient jamais de briser quelques-unes de ces « barquettes » ce qui en assurait la vente, car les parents payaient la casse.

Faut-il encore citer ce *type*, correctement mis, chapeau melon, barbe blanche bien taillée, qui faisait des discours en distribuant des papiers sur lesquels étaient imprimées ses élucubrations. Dès son arrivée sur la place Bellecour, il attachait à un arbre une pancarte sur laquelle on lisait:

Si c'est le siècle des lumières,
On doit supprimer la misère.
Mais il importe que tout le monde s'instruise, —
Et, pour cela, il ne faut souvent qu'une bêtise (sic).
Plaisant et sérieux, mon travail vaut de l'or ;
Il étonne l'esprit et ranime le corps.

Dix centimes.

C'est une erreur de croire qu'on peut offenser Dieu,
Et personne ne sait ce qui se passe aux cieux.
Tout pourrait, ici-bas, s'arranger pour le mieux,
Mais il faut que les jeunes écoutent un peu les vieux.

Et cet autre à barbe blanche, chapeau mou, lunettes, qui, sans dire un mot, restait planté des heures, tenant à la main une barre en té supportant les lacets qu'il offrait — silencieusement — aux passants.

Et Clarion, le distributeur de prospectus que les commerçants se disputaient ! Le chef couvert d'un chapeau chinois, une horloge sur le ventre, il parcourait les rues, tendant aux passants les papiers dont il avait assumé la distribution.

Et la *marchande de fleurs*, toujours en grande toilette de soirée, parcourant la ville dans un landau tiré par deux chevaux fringants, cocher et valet de pied sur le siège. Devant chaque grand café, le valet de pied se précipitait, ouvrait la portière, et « la princesse aux fleurs » offrait à des prix jugés alors (il y a plus de cinquante ans) formidables, des roses à deux sous la pièce !

Au traditionnel défilé des courses, son attelage faisait sensation.

Pour ne pas prolonger indéfiniment cette énumération — cependant bien incomplète — des *types lyonnais*, je terminerai en rappelant le *marchand de rats blancs* que tous les Lyonnais de ma génération ont pu voir, chaque jour, place Bellecour. Il faisait l'élevage de ces rats et trouvait des acheteurs. Je me suis toujours demandé ce que ces derniers pouvaient en faire et comment le marchand pouvait gagner sa vie !

Notes topographiques

Les n° 1 à 5 formaient, avec le n° 3 rue Louis-le-Grand (rue Bellecour) un grand jardin dépendant de l'hôtel que Pierre Perrachon avait fait construire en 1653 (voir rue Bellecour).

N° 1. La maison fut construite en 1669, vendue en 1686 par Pierre Perrachon à Françoise Dupin, veuve de Saint-Bonnet. En 1733, elle appartenait à Pierre Gaultier, seigneur du Pusignan.

N° 2. Maison bâtie en 1669, vendue par Perrachon de Saint-Maurice à J.-B. Perrin, bourgeois, le 10 mai 1686. Au milieu du XVIII^e siècle, elle appartenait à Pierre Daraste, conseiller du roi.

N° 3. Construite et vendue aux mêmes dates que la précédente, à Dulieu, seigneur de Genevoli.

Cette maison porte une plaque de marbre noir, entre deux fenêtres s'ouvrant sur la façade du premier étage. Cette plaque rappelle le passage de Pie VII à Lyon. C'est, en effet, du balcon de cette maison que le pape donna sa bénédiction à la foule agenouillée place Bellecour.

L'inscription gravée sur le marbre est ainsi disposée :

*Ex isto podio
Lugdunum et Lugdunenses
Benedicens
Celestem gratiam
Effudit
Religiosis amore virtute
Et sapientia præclarus
Summus pontifex
Pius VII
Die XX Novembris MDCCCIV
et iterum
Die XVIII Aprilis MDCCCV*

« De ce balcon, le Souverain Pontife Pie VII, illustre par
« son amour pour la religion, sa vertu et sa sagesse, donnant
« sa bénédiction, a répandu les grâces célestes sur Lyon et les
« Lyonnais, le 20 novembre 1804, et, de nouveau, le 18 avril
« 1805. »

Voir, dans cet immeuble, le vaste escalier avec rampe de fer.

N° 4. Maison bâtie en 1669, vendue par Perrachon de Saint-Maurice, le 7 avril 1686, à Eustache Sibut, bourgeois. En 1733, elle appartient à Alexandre de Colonne de Revillasse, seigneur de Genas. Elle est aujourd'hui connue sous le nom de maison Murat.

N° 5. — Bâtie en 1669, cette maison fut vendue par le même Perrachon, le 8 avril 1690, à Jean-Claude Pupil, seigneur de Cuzieux.

A la Révolution, saisi comme bien de l'émigré Pupil de Nyons, cet immeuble fut vendu le 16 thermidor an vi à Michel Dainval, pour 117.000 livres. Cet acquéreur ayant encouru la déchéance, la maison fit retour à la Nation et fut revendue à son ancien propriétaire, en exécution d'un acte impérial de 1806.

N° 6. En 1643, sur cet emplacement, il y avait un jardin et une maison appartenant à Reynaud. Le 9 juillet 1676, son descendant, Claude Reynaud obtenait alignement du Consulat, pour construire la nouvelle maison.

N° 7. Le terrain sur lequel s'élève cet immeuble appartenait au xvi^e siècle, à Gaillard et dame Robertet, sa femme, seigneurs du fief de Bellecour.

Lorsque le baron des Adrets ouvrit, en 1562, la rue Saint-Dominique (Emile-Zola), le tracé de cette voie nouvelle emprunta une partie de ce terrain.

A quelle date exacte fut construite la première maison? Je

l'ignore. Mais, le plan de 1625 montre qu'il y avait là une maison assez importante ; elle était flanquée, à cette époque, de deux tourelles, et un jardin en dépendait.

Hugues Pomey, qui fut prévôt des marchands en 1660, devint propriétaire de l'immeuble, auquel, en juillet 1682, il fit d'importantes réparations. Quelques années plus tard (1686) Bay de Curis devint propriétaire ; il fit reconstruire la maison, en l'agrandissant, ce qui supprima le jardin.

En 1793, l'immeuble fut détruit révolutionnairement. La nouvelle maison date des premières années du XIX^e siècle.

Une légende suit cette maison, du moins la première, celle qui figure au plan de 1625. Vers 1592, le fameux Nostradamus fit la prédiction suivante :

« Quand bonnet rouge par fenêtre entrera,
« A quarante onces la tête on coupera,
« Et Thout périra. »

Or, on sait qu'en 1642, le terrible cardinal ministre Richelieu, étant presque mourant, vivait et se déplaçait dans une sorte de chambre portative. Quand il arriva à Lyon, traînant à sa suite Cinq-Mars et de Thou, qu'on allait décapiter place des Terreaux, pour installer le cardinal dans la maison qui nous occupe, il fallut le passer par la fenêtre en démolissant quelque peu la façade. Quelques semaines plus tard la tête de de Thou tombait.

Il n'y a qu'un malheur, c'est que la petite opération d'ouverture de la façade pour le passage de la litière du cardinal, se passa à Ainay et non pas place Bellecour.

Le *Café Neuf* qu'on voit encore dans cet immeuble, s'ouvrit vers 1827 ou 1828. Il est possible que son fondateur ait été un descendant de Spreafico qui, au XVIII^e siècle, avait créé le genre café-glacier dans le nouveau quartier des Brotteaux.

Pour en terminer avec ce n° 7, je rappellerai qu'en cet immeuble s'ouvrit, en 1786, le premier salon lyonnais des Beaux-Arts. C'était une modeste exposition de tableaux.

N° 8 à 13. L'emplacement occupé par les immeubles qui portent ces numéros entre la rue Saint-Dominique et jusqu'à la rue de la Barre, fut le premier abénévisé, et les maisons les premières construites.

Cet emplacement fut vendu par Gaillard, seigneur du fief, à Robillon, Jean Vreilhe, Peronnet, Jourdan et autres, par divers actes datés de 1570.

N° 8. Cette maison, avec les n° 15 et 17, rue Saint-Dominique formaient un seul immeuble appartenant au même propriétaire. Ce n'est qu'assez tard qu'il fut partagé entre trois propriétaires.

En 1728, l'immeuble n° 8 avait pour unique propriétaire, noble Jean-Baptiste Goiffon, docteur en médecine (qui fut échevin de 1717 à 1718). La maison avait été très récemment édifiée.

N° 9 (ancien). La maison fut acquise par la Ville, de M^{me} Charveriat, en 1862, pour le prolongement de la rue Gasparin. Elle fut payée, à cette date, 500.000 francs. Le surplus du terrain fut cédé par la Ville, la même année, aux sieurs Journoud, Touzat et Dumont, au prix de 901 fr. 25 le mètre carré. C'est sur ce terrain que fut bâti le n° 9 actuel, par l'architecte Journoud, l'un des acquéreurs.

N° 10. Le 31 mars 1678, alignement fut donné aux frères Ainez, pour rebâtir leur maison. Il y avait donc, antérieurement à cette date, une construction sur ce terrain, qui était assez vaste.

En 1862, à l'occasion des travaux de prolongement de la rue Gasparin, la Ville dut également acheter cet immeuble. Elle le paya 500.000 francs aux dames Peras. Ce qui restait du terrain fut revendu aux acquéreurs du lot du n° 9 (voir ci-dessus).

Dans la maison bâtie sur ce terrain habitèrent : en 1815, Rivat, notaire de la Ville ; en 1834, François-Etienne Delandine, vice-président du Tribunal, fils du bibliothécaire ; en 1849, A. Pericaud, l'érudit lyonnais, si précieux pour les chercheurs.

N° 11. Le 11 février 1676, Balthazar de Chaponay, conseiller du roi (qui fut prévôt des marchands en 1677 et 1678), s'engagea à démolir puis à reconstruire sa maison sise place Bellecour, entre celle des frères Ainez et celle de Bullion, « ce qui était nécessaire pour l'exhaussement du sol et l'écoulement des « eaux ». Pour ce, il obtint une indemnité de 2.000 livres.

Cette maison, saisie sur l'émigré Laurent-Marie de Loras, fut vendue par la Nation, le 1^{er} mars 1799, à un sieur Perret. Dans l'acte, la maison est appelée « Hôtel des Ambassadeurs ». La Nation avait réservé un passage public traversant l'immeuble, pour communiquer de la place à la rue projetée dans le tènement des Jacobins (rue Simon-Maupin, n° 4).

C'est dans cet immeuble que s'ouvrit, il y a plus d'un demi-siècle, le café connu sous le nom de *Café Morel* qui était celui de son fondateur.

N° 12. Le 4 août 1672, alignement est donné à Maurice Bullion, pour reconstruire sa maison.

Pour l'ouverture de la rue de l'Impératrice (Hôtel-de-Ville), elle fut acquise par la Ville, au prix de 125.000 francs (1860). Ce qui resta, propre à bâtir, fut vendu à Savoye et servit à construire sur la nouvelle rue.

N° 13. Ce numéro ne fait plus partie de la place. En 1672,

on avait donné alignement à noble de Montconys, pour rebâtir sa maison.

En 1860, l'immeuble fut acquis par la Ville, au prix de 442.000 francs, pour la création de la rue de l'Impératrice. Le vendeur était Morand de Jouffray, descendant du créateur du quartier des Brotteaux.

N° 14. Cette maison, qui faisait l'angle de la place Leviste (ancienne) et de la place Bellecour, n'existe plus. Elle fut achetée par la Ville, en 1855, pour l'ouverture de la rue Impériale (République).

Façades 15 à 19 inclus. En 1711 (Archives B. B. 272), le Consulat met en vente un terrain place Bellecour, du côté du Levant, à charge, par les acquéreurs, de construire cinq maisons sur ledit emplacement « dont la façade sera conforme ».

Construites en 1714, ce sont ces maisons qui furent démolies révolutionnairement en 1793 et rebâties à partir de 1810 (voir plus haut).

N° 15. En 1849, le chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, le Dr Viricel, habitait cette maison.

N° 17. Cette maison appartient aux Hospices. Une inscription, gravée sur la façade, rappelle qu'elle leur a été léguée par M^{me} Berthon-Fromental, morte en 1830, sous diverses charges. Ces charges comportaient notamment la fondation de six lits d'incurables.

N° 18. C'est dans cette maison qu'était installé le *Cercle du Midi*, créé en 1780, et qui fut dissout en 1848.

J.-B. Ferrouillat, qui fut ministre aux premières années de la III^e République, l'oncle des fondateurs du *Lyon Républicain*, tenait son cabinet d'avocat, au n° 18, vers l'année 1868.

N° 19. Cet immeuble fut longtemps le siège de l'Hôtel des Postes. Jusqu'en 1880, l'entrée était située à l'angle de la place de la Charité. La librairie Flammarion a succédé aux Postes.

N° 20. Les *Compagnons de l'Arc* possédaient un terrain à Bellecour, à l'angle de la place et de la rue de la Charité. Érigés en confrérie par Charles VII, en 1431, les Compagnons de l'Arc avaient été installés, en 1455, par le Consulat, dans les fossés de la Lanterne.

Les fossés ayant été remblayés pour former la place des Terreaux, ils s'établirent, en 1553, sur la place Bellecour, au lieu qu'on appela la *Butte des Archers*.

Après la vente du terrain, en 1560, par Claudine Laurencin à Alexis Juré et à Hector Prunet, les Chevaliers de l'Arc durent émigrer. En 1596, on les trouve dans les fossés, le long des fortifications, près du pont du Rhône. En 1619, leur « butte » est située sur les remparts d'Ainay.

L'emplacement qui nous occupe (n° 20) fut bâti au xvi^e siècle, puis devint, au xvii^e siècle, la propriété du banquier Lumagne. Mazarin coucha en cette maison, en 1658, lors du passage de Louis XIV à Lyon, tandis que le monarque logeait à l'hôtel de la Valette (démoli en 1863, à l'angle de la rue actuelle Alphonse-Fochier).

En 1866, s'ouvre l'hôtel Beauquis. Vers 1880, un immeuble de grande allure, construit sur les plans de l'architecte Prosper Perrin, remplaça l'ancien édifice. On y installa l'hôtel *Bellecour* (sous la direction de Bron, 1880). Quelques années après, le rez-de-chaussée fut cédé à la famille Hoffherr qui y ouvrit la Brasserie Bellecour. Un cinématographe occupe le local de cette brasserie, disparue depuis plusieurs années.

Quant à l'hôtel Bellecour, encore une fois transformé, il est devenu le *Royal-Hôtel*.

N° 21. L'emplacement fut vendu, en 1560, par Claudine Laurencin, à Odet Gomet, « faizcur de gibecières ». En 1646, la propriétaire, Jeanne Morel, veuve de Viallis, faisait bâtir.

Acquise par Claude Cachet, seigneur de Garnerand, la maison fut réédifiée par ses soins, en 1688. Elle existe encore.

Cet immeuble abritait, en 1858, le *Journal des bons exemples* (créé en 1852). On y trouve actuellement les bureaux de l'*Echo de Fourvière* (fondé en 1863).

N° 22. L'emplacement fut vendu en 1560, par Claudine Laurencin, à Pierre Varambier, fondeur.

En 1651, la maison — édifée je ne sais à quelle époque — appartenait à Claude Josserand, « tireur et écacheur d'or », qui vendit, en 1680, à Louis Montalivet, seigneur de Cordouan et à Claude-Marie d'Angeville, sa femme.

Au xviii^e siècle, l'immeuble tombe dans le patrimoine de la famille de Palerne et, de là, aux recteurs de la Charité.

N° 23. Occupe l'emplacement vendu, en 1560, à Paul Varambier, fondeur.

En 1629, l'immeuble avec son jardin fut cédé à noble Antoine Dunois; il passe à Marie de Lenclos (1648), à Perrachon de Saint-Maurice (1669), à Henry de Grassy, prêtre.

En 1732, il appartient à Simon Petitot, secrétaire du gouvernement.

Les n° 24 à 27 inclus sont bâtis sur l'emplacement du couvent des Dames de Blye, supprimé en 1752.

Ces religieuses du monastère des Dames de Blye, en Bresse, furent appelées par le cardinal archevêque de Lyon, Alphonse de Richelieu (frère du ministre de Louis XIII), après autorisation des échevins, en date du 3 février 1637. Elles se logèrent provisoi-

rement au quartier Saint-Georges, dans une maison louée à cet effet.

Quelques années après, elles se fixèrent à Bellecour, sur un vaste tènement limité au nord par la place (65 mètres de longueur), au sud par la rue de la Sphère (François-Dauphin), au levant par la rue Saint-Joseph (Auguste-Comte) ; au couchant, par diverses propriétés particulières, au milieu desquelles était située une enclave s'avancant jusqu'à la rue Boissac.

Ce tènement était formé de la réunion de deux propriétés ; l'une était un jardin donné aux religieuses par Horace Cardon, seigneur de la Roche (Rochecardon), ex-consul ; l'autre, une maison avec jardin et vigne, que les religieuses avaient acquis de noble Maurice Camus, seigneur du Perron, en 1639, pour 18.300 livres.

Le monastère prit le nom de *Notre-Dame des Anges de Blye*.

Les religieuses firent construire une église dont la façade était sur la place.

Vu le mauvais état de leurs affaires, le roi, en Conseil d'Etat, le 10 octobre 1750, décida la suppression du monastère. Le cardinal de Tencin, conformément à cette décision, rendit, en tant qu'archevêque de Lyon, une ordonnance, le 21 septembre 1751, supprimant le monastère « de la place Louis-le-Grand ».

Les terrains furent vendus, en 1753, à Louis Dupré, marchand, de Lyon.

Sur l'emplacement du monastère sont assises les maisons 25 et 27, place Bellecour, 2 à 8, rue Auguste-Comte (voir ce nom) ; 1 à 3, rue François-Dauphin, 1 à 7 et 2 à 8, rue Victor-Hugo.

N° 24. Edifié sur l'emplacement dont nous venons de parler. En 1621, Verna, maître teinturier, fait bâtir ; la maison passe successivement aux mains de Pierre Perry, conseiller du roi ; Claude-César Ferrary, seigneur de Romans (1753).

N° 25. En 1761, Orcel fait bâtir sur cette partie de l'emplacement du monastère précité.

Les deux petites maisons, fort étroites, à chacun des angles de la rue Victor-Hugo, occupent les délaissés de la maison démolie pour le percement de la rue, en 1843.

Les immeubles 1, 2 et 4, rue Victor-Hugo, ont été édifiés en 1844 par Dupont de la Truitène.

N° 26. Le 3 août 1657, Antoinette de Besset, veuve de Marcelin Gayot, bourgeois de Lyon, achète à François Desnoyers, procureur, par devant le notaire Frécynet, un tènement composé de maison et jardin, confiné par la rue du Peyrat, de « bise » ; l'église et le couvent des religieuses de Blye, de « vent et matin » ;

de « soir », par les maison et jardin des héritiers Chappuys ; le tout pour 20.100 livres, plus 400 livres d'étrennes, plus une pension annuelle perpétuelle foncière de 50 livres. Cette même année 1657, le propriétaire entreprit la construction qui existe encore aujourd'hui.

L'emplacement de cette maison avait été abénévisé pour la première fois, à Claudine Apertot, veuve de Jean de Cappella.

Sur la grille de fer qui clot cette maison, les Lyonnais de ma génération ont pu lire, pendant de nombreuses années, l'inscription suivante : « Pour le lait d'ânesse, s'adresser à la concierge ». Cette superbe réclame s'est étalée pendant près d'un quart de siècle.

N° 27 (et 2 et 4, rue Boissac). L'emplacement occupé par ces immeubles appartenait, en 1560, à Jean de Cappella, marchand, de Lyon, qui fut échevin en 1544. Il l'avait acquis de Jean du Peyrat, seigneur de Villeneuve-le-Plat.

En 1630, les propriétaires étaient noble Louis Paradis et demoiselle Jollon de Bussillet, sa femme.

En 1645, l'immeuble fut acquis par Barthélemy Loubat-Carlier, trésorier général de France, lequel cèda une partie du terrain à Athiaud de Boissat, pour achever la rue Boissac, en échange d'une parcelle derrière sa maison. Le tout fut acquis, en 1683, par François de la Chaize, sénéchal de Lyon.

En 1732, l'immeuble appartient à Dominique Ponsaimpierre. Il fut alors très fréquenté : M^{me} de Ponsaimpierre recevait admirablement et, disent les mémoires du temps, il y avait foule dans ses salons.

L'immeuble passa aux mains des sieurs Dugas et de Parcieux qui, en 1757, firent construire la maison qui existe encore, par l'architecte P.-J. Thénard.

Voir l'escalier monumental, la rampe et le heurtoir de porte en fer forgé.

N° 28. En 1658, ce tènement n'était encore qu'un jardin ; il fut acquis par Barthélemy Gueston, seigneur de la Duchère, trésorier général de France, de Catherine Daveyne, veuve de Barthélemy Puget, pour 4.750 livres, soit 1 fr. 80 le mètre de terrain nu !

Les prix ont quelque peu changé !!

Gueston fit construire la maison qui existe encore, sur alignement donné en 1658.

En 1733, elle appartient à Guillaume Savaron, capitaine de cavalerie.

Au XIX^e siècle, l'immeuble est dans la famille de Jerphanion.

N° 30 bis. Le terrain a appartenu à noble Lous Paradis ; puis,

en 1645, à François Solleysel, seigneur de Clapier (échevin en 1639 et 1640), qui fit bâtir une première maison.

En 1737, l'immeuble est la propriété de François Yon de Jonage.

N° 30. Cet emplacement fut, autrefois, celui d'un Jeu de Paume.

La maison actuelle fut bâtie en 1648 par Antoine Basset, maître tapissier, puis restaurée complètement en 1858, par l'architecte Benoît, pour le compte de M^{me} de Saint-Victor.

N° 31. Sur l'emplacement de cet immeuble, il n'y avait encore, en 1573, qu'un jardin, reconnu par la demoiselle Duperrat, dame de Champagneux, comme héritière de sa mère, Catherine Piochet.

La première maison fut bâtie vers 1595-96 ; c'était une auberge à l'enseigne du *Paon*, avec jardin et étables, elle appartenait à Jacques Pons, bourgeois. Voici quelques-uns des propriétaires qui se succédèrent :

En 1636, la maison appartient à Jacques Lefébure ;

En 1652, à André Bollioud ;

En 1699, à Horace Miollet ;

En 1710, à noble Jean Richer ;

En 1739, à Lambert Peysson.

Au XIX^e siècle, elle entra dans le patrimoine de la famille Boulard de Gatelier.

Cet immeuble a une histoire :

Le 13 juillet 1815, à l'instant où des officiers autrichiens entraient à l'hôtel de Malte (ancien hôtel La Valette), situé sur l'emplacement de l'actuel n° 32, on crut remarquer qu'ils étaient salués avec allégresse par les habitants de la maison voisine, particulièrement par ceux du premier étage.

Cette manifestation irrita la foule ; on jeta des pierres, puis on dressa des échelles, et la maison fut envahie et pillée.

Elle fut tellement mise à mal que Louis XVIII en ordonna la restauration à ses dépens.

En cette circonstance fut pillé l'atelier de sculpteur de M^{me} de Sermezy (née Clémence-Sophie d'Audignac). Cette artiste lyonnaise, née en 1767, morte en 1850, fut élève de Chinard.

Son atelier était le rendez-vous des personnalités lyonnaises de l'époque : Ballanche, le peintre Revoil (père de Louise Colet), Fleury Richard, M^{me} Récamier, etc., etc...

Depuis de longues années, ce n° 31 de la place Bellecour est devenu le siège d'un des établissements les mieux fréquentés de Lyon, associé en quelque sorte à l'histoire des naissances et des mariages de la plupart des familles lyonnaises. Fondé par Monier (qui quitta le quai des Célestins où il tenait café), il devint un

café-glacier renommé. Ducros, Chenavat, Berrier et Milliet s'y succédèrent.

En 1888, le *Caveau Lyonnais*, fondé par Camille Roy, y tint ses réunions.

Le *Cercle Pierre-Dupont*, fondé en 1894, par Léon Mayet, fit de même.

Dans le grand salon, jusqu'en 1927, on voyait : des peintures de Carrière, professeur à l'Ecole de Lyon ; quelques boiseries bien traitées, un portrait de femme attribué à Largillière.

Le propriétaire actuel, Auguste Milliet, a complètement changé le cadre de cet établissement. L'art moderne y règne en souverain, mais du bel art moderne, car A. Milliet s'adressa à plusieurs prix de Rome ; et on relève, dans cet ensemble nouveau, les signatures de Michel Roux-Spitz, A. Janniot, Marcel Renard.

N° 32. Le plan de Simon Maupin donne une idée nette des lieux à son époque : la maison n° 32 formait un grand bâtiment carré, flanqué de quatre pavillons ; la façade principale était au Nord, sur un jardin ; et comme la rue des Deux-Maisons n'existait pas, non plus que les façades du côté Saône de la place, l'immeuble était borné par la place Bellecour.

Cet hôtel très ancien a appartenu, successivement, aux divers seigneurs du fief de Bellecour.

En 1651, il tomba entre les mains de Perrachon de Saint-Maurice, après le partage intervenu entre la Ville et lui, du tènement de Bellecour.

Par acte de même date, il en fit la remise à Mascrany de la Valette. Cette maison, connue sous le nom de *Maison Rouge*, prit le nom d'hôtel de la Valette, à dater de cette époque.

Le 11 août 1707, Mascrany, seigneur du Parc, obtint alignement pour diverses constructions formant dépendances de l'hôtel. La construction des façades occidentales contraignit le propriétaire à céder une partie de la grande cour de l'hôtel de la Valette, ce qu'il fit moyennant une indemnité de 3.000 livres.

Le 30 décembre 1728, on permit à Pierre Cholier, chevalier, comte de Cibeins, de faire un canal souterrain, au travers de la rue des Deux-Maisons, pour communiquer de sa maison avec celle du sieur de la Valette.

En 1771, l'hôtel et ses dépendances furent vendus, ainsi que les droits, au sieur Blaise Dufour de Grangeblanche, conseiller du Conseil supérieur, qui fit bâtir, sur l'emplacement du jardin, la grande maison sur la place avec retour sur la rue des Deux-Maisons et sur la rue du Plat.

A la fin du XVIII^e siècle, cet immeuble devint un hôtel pour voyageurs, dénommé *hôtel de Malte*.

Au commencement du XIX^e siècle, on en fit l'hôtel particulier du général commandant la division militaire. La Ville, à cet effet, le 20 fructidor an XII, loua les locaux au prix annuel de 8.400 francs.

Lorsque le chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne fut créé, les bureaux de cette entreprise s'installèrent dans la maison située à l'angle de la place et de la rue du Peyrat.

Les façades du côté Saône, bâties en 1714, démolies révolutionnairement en 1793, furent réédifiées en 1810 (voir plus haut). Elles n'offrent aucune particularité qui puisse retenir notre attention.

Cependant, signalons qu'au n° 35, vers 1834, la poétesse Clara-Francia Mollard habitait à l'entresol. Elle avait coutume de se tenir assise chaque jour à sa fenêtre avec, auprès d'elle, son chien cravaté de rouge. Fille d'un perruquier du quartier des Célestins, elle tint avec succès les emplois de soubrette et d'amoureuse au théâtre des Célestins. Elle mourut en 1843.

Souvenirs d'antan

1511. — Affichage clandestin sur la place et dans les carrefours de la ville, de placards ainsi conçus : « Marraus, « vuydez, vuydez, car si ne vuydez, le bois enchérir ferez ; et vous « gardez de Tholozé approcher ; car si vous y allez, brullez serez, « ains qu'a esté de Molyna, docteur in medicina. »

1536 (B. B. 55). — Coalition des maçons, charpentiers et manœuvres pour faire augmenter leurs salaires.

1557 (B. B. 79). — Ordre de faire une « montre » (revue) des pennonages place Bellecour. Il fut fait un procès-verbal de cette cérémonie.

1562 (B. B. 83). — Ouverture d'une grande rue au travers du tènement de Bellecour, depuis le pont du Rhône jusqu'au tènement de Rontallon et au port des Célestins sur la Saône.

1562. — Le baron des Adrets installe à Bellecour son camp d'artillerie ; et c'est pour faciliter les communications entre ce camp et ses troupes postées dans la partie nord de la ville, qu'il fait ouvrir la rue Saint-Dominique (Emile-Zola).

1569. — Le 4 avril, c'est sur les prés de Bellecour que furent données les fêtes et réjouissances de la victoire remportée par le roi sur les protestants, à Jarnac. On avait élevé un château flanqué de quatre tourelles avec, au milieu, une tour colossale,

sur le sommet de laquelle on avait placé l'effigie du prince de Condé. On simula le siège, la prise et l'incendie du château.

1586, 28 août. — « Le Consulat désirant abolir la coutume « qui s'est introduite du *Paillemail* (jeu du mail) en Bellecour, « au grand préjudice des propriétaires qui y ont des maisons, « il est ordonné aux dits propriétaires de faire paver la rue où se « fait ce jeu. »

1589 (B. B. 124). — Invitation au prince de Moldavie, « qui « est logé en Bellecour », de s'éloigner de la ville pour « oster « tout ombrage au peuple du séjour qu'il faisoit en ceste ville. »

1589, 1^{er} août. — Le Consulat charge les capitaines penons qui doivent aller chez M. le Légat, cardinal Morosini, de se rendre chez le Prince de Modene, « logé en Bellecour, pour le prier de se retirer de Lyon ». On était au temps de la Ligue, et le régime des « indésirables » était déjà connu !

1595. — Henri IV étant venu à Lyon, courut la bague sur la place. Videl, historien du connétable de Lesdiguières, raconte que ce grand capitaine, arrivant à ce moment du Dauphiné avec son gendre Créqui, débouche sur la place; aussitôt Henri IV quitte le jeu et pique droit sur lui, la lance baissée: « Ah! lui « dit-il, vieil huguenot, vous en mourrez! » Lesdiguières lui fit la révérence, et le roi lui dit alors ces paroles flatteuses: « Soyez « le bienvenu, vous êtes celui de tous mes serviteurs que j'avais « le plus d'envie de voir. »

1596 (B. B. 133). — Autorisation au capitaine La Vioze, maître joueur d'épée de la ville, de rassembler ses écoliers et de leur faire « courir la poule, qu'ils appellent vulgairement *faire* « *leur capro*, ensemble, de faire exercices publics de toutes sortes « d'armes, es-lieux et place de cette dicte ville que bon leur « semblera, le jour du premier dimanche de Caresme. »

1600. — Le Consulat, le 1^{er} août, fait payer quatre écus et demi aux Suisses qui ont fauché, par commandement du roi, les chardons de la place, pour la *montré* des gardes françaises et suisses de Sa Majesté.

1609 (B. B. 145). — Ordonnance de M. d'Halincourt défendant d'endommager « le jeu de pallemail » et les plantations de tilleuls de la place; ordonnant d'y porter les gravas et décombres de la ville, pour en combler les fondrières, « la place « Bellecour étant le lieu le plus propre et le plus convenable en « ceste ville pour y mettre, selon l'occasion, les compagnies des « habitants en armes. »

1618 (B. B. 154). — Subside du roi pour les dettes de la cité et l'achat de la place Bellecour.

1618. — Invitation aux échevins d'assister à la pose de la première pierre du monastère de Sainte-Elisabeth, dont les religieuses du tiers ordre de Saint-François commencent la construction sur la place.

1621 (B. B. 158). — Mutations successives du fief et domaine de Bellecour, échu par substitution, au sieur Mutin, qui en disputait obstinément la possession au Consulat.

1623 (B. B. 161). — Désordres populaires engendrés par des rassemblements d'enfants qui, sous la direction de meneurs de bas étage, dévastaient et pillaient les boutiques des protestants.

1628. — Dans un recueil paru en cette année, on raconte l'histoire du notaire Poursant « bien cogueu » dans la ville. Un soir d'été, se promenant à Bellecour, il resta un bon quart d'heure à contempler les astres. Les badauds voyant ce vieillard si attentif et croyant en un nouveau Nostradamus, l'entourèrent comme pour attendre son oracle. Le notaire, voyant cette foule, abaisse ses yeux et dit, d'une voix tremblante : « Messieurs et dames, selon la connaissance que je peux avoir « des astres, et suivant mon jugement, devant qu'il soit deux « ans, nous aurons changement de temps. »

Toute l'assemblée, ajoute le conteur, se prit à rire et se retira avec « un pied et demy de nez ».

1643. — La place Bellecour, insuffisamment nivelée, devenait un vrai borbier lorsqu'il venait à pleuvoir. En février, le Consulat y fit établir un passage en croix, formant deux chaussées praticables, pour que la circulation ne soit pas interrompue.

1644. — Etienne Mutin, bourgeois, avait établi un plan de lotissement de la place, qui avait dû recevoir un commencement d'exécution, car (rappelle Louis de Combes), il existait des bâtiments qu'il fallut démolir plus tard.

Corneille le laisse à supposer dans la *Suite du menteur*, jouée vers 1644.

L'intrigue se déroule à Lyon, et l'héroïne, Mélisse, dit : « Je loge en Bellecour, environ au milieu, dans un grand pavillon ».

1656. — Chappuzeau écrit dans *Lyon dans son lustre* :

« Lyon est embelly de diverses places ; mais la plus belle de « toutes, et qui en porte justement le nom, est Bellecour, « spacieuse pour y ranger plusieurs régiments, et revêtue d'un « gazon toujours vert, et si uni, que l'on croit plutôt fouler « aux pieds ces tapis qu'à inventer la mollesse turque. Ce ne

« sont point des maisons communes qui l'environnent, ce sont
 « des palais. Trois beaux rangs d'arbres la prennent de bout
 « en bout, et forment deux larges allées dont l'adresse et la
 « force du meilleur bras ne peut gagner la longueur en deux
 « coups de mail. C'est sous ces ombrages agréables que se vient
 « rendre par bandes toute la noblesse et tout le peuple ; c'est où
 « se donnent parfois des sérénades, où se tiennent des concerts,
 « où se pratiquent toutes sortes d'honnêtes galanteries, marques
 « trop visibles de la douce liberté lyonnaise. C'est là encore que
 « mille beaux visages, que mille soleils redonnent le jour, au
 « défaut de celui qui éclaire l'univers ; c'est là qu'il se voit
 « mille personnes lestement vêtues, et je puis dire que l'on prend
 « icy loy de la cour pour les modes ; leurs directeurs ont des
 « postillons ailés pour les faire marcher avec une diligence qui
 « fait douter lequel de Paris ou de Lyon en est l'inventeur...
 « etc... »

1673. — Claude Galbit, imprimeur en Belle-Cour, à la *Maison de la Cage*, édite l'*Histoire généalogique de la maison de Sainte-Colombe*, de Claude Le Laboureur. En 1665, Claude Galbit était installé rue Bellecordière.

1680. — Prolongement jusqu'au Rhône des allées du mail de la place.

1686 (B. B. 243). — Décision par laquelle une statue sera dressée au roi Louis XIV, sur la place Bellecour.

1693, mai. — Désordres populaires causés par la disette ; rassemblement hostile du peuple, place Bellecour, devant l'hôtel de l'Intendance (voir rue Auguste-Comte). Le prévôt des marchands court des dangers en se portant sur le théâtre de l'émeute ; on le prend à la gorge, après lui avoir arraché son manteau, et on le menace de piller sa maison. Quelques gentils-hommes le délivrent, et il parvint à comprimer la sédition. Le prévôt J.-B. Dulieu, fait un procès-verbal de l'événement.

1697, 21 août. — Transaction avec la dame d'Arcy et le marquis de Livry, suivant laquelle la place Bellecour « appar-
 « tiendra à perpétuité à la Ville et communauté de Lyon. »

xvii^e siècle. — La place Bellecour, dès cette époque, était fort appréciée des Lyonnais. On lit, dans Jouvin de Rochefort :
 « C'est la plus grande place de Lyon et la plus divertissante.
 « De là vient qu'on y voit ordinairement toute la noblesse et
 « tout le peuple qui s'y rendent par bandes, car c'est où se
 « tiennent des concerts, où se pratiquent toutes sortes d'honnêtes
 « galanteries, et où se voient mille beaux visages et mille
 « personnes lestement vêtues, sous les beaux ombrages de trois
 « belles rangées d'arbres, qui vont de bout en bout de cette place,

« où elles forment deux belles allées, dont il y en a une qui sert
« de mail long de cinq cents pas. »

— Déjà, au temps où M^{me} de Sévigné passait à Lyon, il y avait des concerts sous les tilleuls de Bellecour : « Les violons sont tous les jours en Bellecour », écrit-elle.

— Le P. Ménetrier, dans une pièce satirique, présente Bellecour comme une succursale de l'hôtel de Rambouillet :

On y voit aborder tant de faiseurs de vers,
De sonnets, de rondeaux et d'ouvrages variés,
Que toute la place en est pleine.
Après eux, faiseurs de romans,
Assez sujets à la migraine,
Viennent accompagner d'une troupe d'Amans.

.....
Des compilateurs de fatras
D'ouvrages en diverses langues,
Y viennent, chargés sous le bras
De billets doux et de harangues.

1709, janvier. — Emotion populaire, place Bellecour ; un marchand de charbon du quai Saint-Antoine ne put donner satisfaction à tous ceux qui se présentaient pour avoir du combustible. La foule se jeta sur un édifice en bois, élevé place Bellecour, et appartenant au sieur Claude Vitet, entrepreneur. Elle arracha et emporta les planches.

Ce Claude Vitet avait édifié cette loge en planches, en décembre 1708 pour, savoir : « A faire voir par curiosité des « chevaux au public, et notamment une jument dressée à faire « des choses peu ordinaires. »

On arrête les meneurs : Brochet, maître tireur d'or, rue Buisson ; Dominique et Pascal, porteurs de chaise de M^{me} de Saint-Maurice ; Jacques Martin, porteur de chaise.

1709, 15 février. — Un sieur Chevalier, savetier, d'un caractère très dangereux, est arrêté ; il tâchait d'exciter le peuple à se soulever, à cause de l'augmentation du pain faite en mai 1708.

1713, 28 décembre. — Erection de la statue de Louis XIV. (voir plus loin).

1714. — Arrêté consulaire par lequel la place prend le nom de place Louis-le-Grand.

1717 (B. B. 279). — Jugement militaire contre Benoît Coste et Humbert Roybon, ouvriers en soie, qui s'étaient particu-

rement signalés par leurs excès, dans l'émeute du 1^{er} septembre 1717, tant place Louis-le-Grand que place des Terreaux. Ils sont condamnés à l'amende honorable et aux galères.

1720. — On place les deux statues du Rhône et de la Saône, par les frères Coustou, sur le piédestal du « cheval de bronze ».

1723 (B. B. 286). — Les constructions de Bellecour donnent naissance à deux rues nouvelles: l'une, côté Rhône, devient la rue des Marronniers; l'autre, qui sépare la maison Cholier de la maison La Valette, du côté Saône, prend le nom de rue des Deux-Maisons.

1741. — Cession à Gabriel Rigod, marchand-fabricant à Lyon, d'un terrain dans la partie S.-E. de la place Louis-le-Grand (place Antonin-Poncet), pour y élever des constructions, en accord avec le Consulat sur leurs plans.

1749. — Une des trois boîtes aux lettres de la ville est installée place Louis-le-Grand, chez Fenouillet, vitrier.

1756. — Nuit du 15 au 16 janvier, crue du Rhône et de la Saône, qui se rencontrent sur la place.

1786. — Place Louis-le-Grand, à l'angle de la rue Saint-Dominique, dans la maison de Jauzé, s'ouvre le premier salon lyonnais des Beaux-Arts.

1788, 9 octobre (Actes consulaires). — « Nous, Prévôt des « marchands et échevins... sur le rapport... et après avoir ouï « Benoît Valous, chevalier, avons permis et permettons à « Jean-Pierre Toniau d'établir un banc sur la place Louis-le-Grand, contre les banquettes de l'enceinte, vis-à-vis le bassin « du jet d'eau établi sur ladite place du côté du Rhône, en se « rapprochant un peu de la rue Saint-Dominique; d'y faire « rissoler et vendre des marrons depuis le 1^{er} décembre de la « présente année jusques vers les fêtes de Pâques prochaines... » Les marchands de marrons de Lyon sont, on le voit, une vieille institution. Où sont-ils, d'ailleurs, aujourd'hui?

1790, 14 juillet. — On célèbre, place Bellecour, la *Fête de la Fédération*. Sur l'un des portiques de l'autel de la Liberté, on avait représenté Diogène éteignant sa lanterne et, au-dessous, on lisait ces mots: « Je cherchais un homme, j'en ai trouvé des « millions ».

1792. — A peu près chaque jour, des groupes de démocrates passent devant les hôtels privés de la place, en proférant des menaces de mort.

1792, 8 août. — Les Jacobins viennent démolir la statue de Louis XIV. Toutes les fenêtres, tous les balcons, tous les toits sont garnis de curieux. Vitet essaie, au nom de l'Art, d'empêcher cette destruction. Un citoyen offrit d'acheter l'œuvre de Desjardins pour la placer, à l'égal d'une autre œuvre, dans son jardin. Le peuple ne voulut rien entendre. On raconte que, voyant la foule se précipiter sur la statue, un perruquier, nommé Denis, faillit périr pour avoir dit : « Ce cheval n'est déjà plus qu'une charogne, la vermine s'y attache. »

1793, 3 février. — On organise sur la place de la Fédération une fête expiatoire de l'assassinat de Lepelletier de Saint-Fargeau. Châlier fut chargé des préparatifs. Il fit élever un sarcophage au milieu de la place, qu'il fit pavoiser de rubans tricolores et de fleurs. A cette occasion, il prononça une harangue enflammée.

1793, 9 mai. — Banquet des clubistes lyonnais « sous les Tilleuls ». On devait y préparer l'installation d'un tribunal révolutionnaire ; mais l'affluence des adversaires des clubistes fut si grande qu'on dut abandonner ce dessein.

1793, 10 novembre. — Sur la place Bellecour, apothéose de Châlier. On posa son buste au milieu de la place, et tous les corps constitués vinrent prêter, en sa présence, le serment civique.

1794, 8 juin. — On célèbre la *Fête de l'Être suprême* ; la place portait alors le nom de place de la Fédération. On avait élevé un autel surmonté d'un globe, servant de support à une statue de la Liberté.

1795, 10 août. — On célèbre, sur la place, l'anniversaire du 10 août 1792, en présence des représentants Poulain-Grandpré, Ferroux et Despinassy.

1802, 25 janvier. — Bonaparte passe la revue de l'armée d'Égypte, à laquelle s'étaient réunis plusieurs régiments, la garde consulaire et l'escadron lyonnais.

1802. — A l'occasion de la réunion de la *Consulta*, on éleva, sur les dessins de Chinard, un édifice à trois portiques ; il reproduisait l'Arc de Constantin ; quatre colonnes (représentant les républiques helvétique, batave, cisalpine, ligurienne, alliées de la France), étaient surmontées du char du Dieu de la Guerre, traîné par quatre coursiers, dont un sage génie modérait l'allure.

Pierre Revoil fit un dessin allégorique qui fut présenté à Bonaparte lorsqu'il posa la première pierre des nouvelles façades

de Bellecour ; ce dessin représentait la *Ville de Lyon relevée par le Premier Consul*. L'original est au Musée.

Revoil exécuta un tableau d'après ce dessin ; mais, à la chute de Napoléon, ce tableau (sur lequel figurait l'Empereur) fut lacéré et brûlé par ordre — dit-on — de Chabrol, préfet du Rhône.

1804. — Le 4 septembre, le Ministre de la Guerre abandonne à la Ville de Lyon les bâtiments et dépendances de l'Arsenal, sous condition que Lyon fournira de nouveaux subsides pour la restauration de la place Bonaparte.

1804. — Au moment du Concordat, bien des gens avaient compris que Bonaparte attachait peu d'importance pour lui, aux questions religieuses, mais qu'il voulait pouvoir dire « mes curés », comme il disait « mes gendarmes », « mes soldats ».

Un caricaturiste lyonnais, Gentot, dévoila la secrète pensée de Napoléon ; il le représenta montrant l'Etre suprême sous la forme d'un triangle entouré d'un évêque catholique, d'un juif, d'un quaker, d'un ministre protestant, d'un bonze, d'un schismatique grec, d'un adorateur du soleil, d'un mahométan, d'un brahmane. Au-dessous du dessin, on pouvait lire cette devise : « Vous êtes tous frères ; aimez tous le gouvernement sous lequel vous vivez. »

1804. — Le savant Millin, dans son *Voyage dans le Midi de la France*, parle d'un certain petit homme qui disait s'appeler *Il Romano*, et qui, moyennant la somme de vingt-quatre sous, montrait une sorte de musée. Il demeurait, en 1804, à Bellecour, près de la rue de la Charité. Quelques coquilles, des tableaux, un bas-relief antique à la porte de l'allée, lui servaient d'enseigne.

1808. — Du 27 au 30 septembre, Charles IV, roi d'Espagne, et sa femme, séjournent à Lyon ; ils logent à Bellecour (hôtel de l'Europe).

1814. — « Le sieur *Cahin-Caha*, grand enchanteur de la Chine, ayant acquis plusieurs métamorphoses, qu'il n'exprime point, donne ses brillantes expériences place Louis-le-Grand. D'après le titre de son affiche, on voit que M. Cahin-Caha a autant de talent que de modestie. » (*Annales Lyonnaises*, 1814).

1819, 7 septembre. — Ce jour, l'Académie de Lyon reconnaissante, fait remettre à M^{me} de Sermezy, sculpteur, demeurant place Bellecour, une médaille portant cette inscription : « A Madame de Sermezy, l'Académie reconnaissante ». Ce qui avait valu à cette artiste cette très honorable distinction, c'est

qu'elle avait fait don à notre Académie d'un plâtre : *Platon méditant sur l'immortalité de l'âme*.

1826. — Un arrêté du maire, daté du 20 mars, décide que le marché aux fleurs sera transporté de la place des Célestins sous les Tilleuls, à Bellecour.

1828, 21 juillet. — Un violent orage qui éclate sur la ville fait de grands ravages dans les tilleuls de la place Bellecour.

1828, 23 septembre. — On arrête un musicien de profession, dont la fille, âgée de 7 à 8 ans, chantait, par son ordre, chaque soir, sur la place, des couplets en l'honneur de Bonaparte, dans lesquels était annoncé le retour du fils de l'Empereur. (*Gazette Universelle de Lyon*.)

1830. — Le 13 août, arrivent à Bellecour les premières diligences auxquelles l'écusson royal a été enlevé ; le peuple en conclut que Paris ne reconnaît plus l'autorité de Charles X, dont la déchéance fut proclamée le même jour à Lyon.

1830. — Dans le dossier des troubles de cette période (Archives municipales), on trouve un rapport sur le colonel Roger et son ami Leclerc. Ils fréquentaient assidûment, chaque jour, le pavillon Girard (voir plus loin, Maison Dorée), sur la place, où on les surveillait particulièrement. Leclerc aurait été un des gardes du maréchal Ney, pendant son procès. Ce Leclerc appartenait à la société des *Français régénérés*, dont il avait apporté le statut à Lyon, en 1816. A cette même époque — dit le rapport de police — il était le trésorier de la bande d'assommeurs dénommée *Compagnie de Jésus*.

1831, mai. — Fête du roi ; revue passée par le général Roguet, le préfet Paulze d'Ivoy et l'adjoint Terme, remplaçant le maire Prunelle. On remarque une compagnie de la garde nationale de Saint-Rambert-l'Île-Barbe, armée de faux. Le soir, un acrobate traverse la Saône sur une corde tendue au-dessus de la rivière.

1834, avril. — La place Bellecour devient le quartier général des troupes royales. Les insurgés bombardaient Bellecour du haut de Fourvière, avec deux canons pris au fort Saint-Irénée. On leur ripostait du pont de l'Archevêché (Tilsitt) et de la place. Mais la position paraissait difficile à garder ; il fut question d'évacuer la ville pour la réduire par un bombardement général. On se contenta d'évacuer le quartier Saint-Jean ; et les soldats du génie coupèrent une quarantaine de tilleuls, dont ils firent une barricade, à la tête du pont de l'Archevêché.

1840. — Aux inondations du 4 au 6 novembre, la place fut envahie par les eaux de la Saône, venant en torrent par la rue Louis-le-Grand (Bellecour) et la rue Saint-Dominique. Elle fut transformée en un lac qui se déversait dans le Rhône par la place de la Charité; l'eau atteignit trente centimètres au-dessus du sol.

1848. — Le chef-d'œuvre de Lemot n'échappe à une destruction que grâce à l'énergique intervention du maître de pension Gaillard, un des fondateurs de la Société Nationale d'Éducation de Lyon.

1848, mai. — En suite de plusieurs réclamations des partis avancés, Emile Laforet (frère du maire Démophile Laforet), adjoint, prit un arrêté le 9 mai, annonçant la mise en adjudication des travaux nécessaires à l'enlèvement du « cheval de bronze ». Des groupes se formèrent aussitôt, et pendant plusieurs jours, sur la place. On discutait ferme pour ou contre; des coups furent échangés. Les propositions les plus saugrenues furent faites, telle celle-ci: Adapter une statue colossale du peuple souverain qui, « d'une main, indiquera qu'il est le seul maître, et, de l'autre, « tiendra une énorme chaîne à anneaux brisés passée au cou « du grand roi. »

Le préfet Martin-Bernard fit afficher une proclamation dans laquelle il exposait qu'au gouvernement seul appartenait de prendre la décision. Et des questions plus graves firent oublier celle du « cheval de bronze ».

1848. — Les tilleuls de Bellecour sont arrachés et remplacés par les marronniers actuels.

1852. — C'est sur la place Bellecour que fut proclamé l'Empire, sur la convocation suivante faite par le préfet du Rhône, Bret:

« Lyon, 3 décembre 1852.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que la proclamation de « l'Empire aura lieu à Lyon, dimanche prochain, 5 courant, à « midi, sur la place Bellecour.

« Le cortège partira de l'Hôtel de Ville à 10 h. 30 précises, « pour se rendre à la cathédrale.

« Je vous invite à vouloir bien assister à cette solennité « nationale. Veuillez agréer... »

1853. — Place Bellecour, près de la rue Saint-Dominique, on fréquentait la maison Cyprien Fransioli, renommée pour l'excellence de sa fabrication de chocolats.

1856, septembre. — Séjour à Lyon de l'ambassade de Birmanie, qui loge à l'hôtel de l'Europe. Les curieux se pressent sur la place Bellecour pour apercevoir les costumes de ces orientaux.

1856, 24 septembre. — La tragédienne Rachel se rendant en Egypte pour sa santé, s'arrête quelques jours à Lyon, à l'hôtel de l'Europe.

1871. — Grande solennité, le 5 février, pour la remise aux trois légions d'Alsace-Lorraine, des drapeaux offerts par les Dames du *Comité de formations*. Le préfet Challemel-Lacour et le général passent en revue les légions.

La Maison Dorée

La Maison Dorée a remplacé le pavillon dans lequel, quittant le *Café d'Italie* qu'ils dirigeaient depuis sept ans au port Saint-Clair (place Tolozan, quai de Retz), les époux Girard vinrent s'installer en 1828.

La Révolution de 1830 et l'insurrection de 1831 ne furent guère favorables à l'établissement où trônait *la Reine des Tilleuls* (ainsi nommait-on M^{me} Girard, à cause d'une certaine ressemblance avec Marie-Antoinette).

L'année 1834 aggrava encore la situation. C'est alors que M^{me} Girard imagina, pour attirer la clientèle, de se costumer en douairière du XVIII^e siècle, d'habiller ses enfants en pages et ses garçons en laquais. Tout alla à peu près jusqu'au moment où M. de Vauxonne, propriétaire de la maison Sain, intenta un procès à la Ville (en vertu des droits qu'il tenait des actes passés entre le Consulat et M. de La Valette), pour avoir donné un pavillon à bail sur la place. Le procès fut perdu par la Ville de Lyon, et M^{me} Girard expulsée et ruinée en 1841.

Parmi les nombreuses fêtes données au pavillon Girard, je rappellerai les suivantes :

Le 9 décembre 1836, chez la Reine des Tilleuls, fut donné le premier concert Musard à Lyon, sous la direction du chef d'orchestre Messemer.

Le 10 août 1837, dans la galerie du même pavillon, les admirateurs d'Adolphe Nourrit offrirent un banquet au célèbre

ténor ; il fut harangué par Eugène de Lamerlière, qui représentait les « fervents » du théâtre de cette époque.

Le 5 mai 1838, on y donna le bal des ouvriers typographes. Huit cents personnes, disent les journaux, y prirent part.

En 1839, Cresp, professeur de déclamation, y organisa des séances de comédie et des séances littéraires, qui obtinrent un très grand succès.

La Maison Dorée a continué certaines traditions du pavillon Girard : les soirs d'été, elle est très fréquentée des Lyonnais, qui en garnissent les terrasses, pour écouter les concerts qui sont donnés sous les marronniers.

A l'intérieur de cet établissement, voir un remarquable plafond de Domer, et des boiseries fort élégantes.

Les deux pavillons actuels, *Maison Dorée* et ancien *Corps de Garde* (devenu le siège du *Syndicat d'Initiative*) furent construits vers 1856, sur les plans de l'architecte Tony Desjardins (1814-1882).

Les frontons et ornements des pavillons sont l'œuvre du sculpteur J.-H. Fabisch.

Le Cheval de Bronze

Il n'est à peu près point de Lyonnais qui ne désigne ainsi la statue de Louis XIV.

Tout le monde sait qu'il y eut, successivement, deux statues du Roi-Soleil.

Le 20 mars 1686, à la demande du maréchal de Villeroi, le Consulat vote l'érection d'une statue à Louis XIV. L'inauguration en fut faite le 28 décembre 1713.

Le roi, vêtu en empereur romain, montait, comme les Césars, sans selle ni étrier. Le cheval avait près de cinq mètres de long de la tête à la queue. Il se dressait sur un piédestal en marbre de Carrare, posé sur une estrade de trois marches, également en marbre.

Le monument tout entier avait environ treize mètres de hauteur, la statue, seule, six mètres.

La statue avait été fondue d'un seul bloc par les frères Keller, sur le modèle de Martin van den Brogaert, originaire du Brabant, et dont le nom avait été francisé en Desjardins. Ce premier Desjardins reçut, pour ce travail, 90.000 livres.

La statue terminée fut chargée sur des galères et transportée

par eau de Paris à Toulon, puis, toujours par eau, de Toulon à Lyon, où elle arriva, après diverses péripéties, le 25 juillet 1701.

Le Consulat alla la chercher, au milieu d'un grand concours de peuple, à Ainay, et l'escorta jusqu'au port du Roi (quai des Célestins).

Il fallut deux ans pour terminer le socle et les ornements. Les frères Coustou, dont l'atelier était alors à Paris, exécutèrent les bas-reliefs, savoir : Guillaume, la statue du Rhône ; Nicolas, celle de la Saône. Les deux chefs-d'œuvre leur furent payés 44.000 livres, plus 9.300 livres pour le transport de Paris à Lyon (voir Coustou).

Le socle et quelques ornements en bronze ciselé furent exécutés par le Lyonnais Marc Chabry.

L'œuvre de Desjardins ne devait pas connaître le XIX^e siècle.

Dès les premiers jours de l'année 1792, des rassemblements fréquents et tumultueux menacèrent la statue de Louis XIV. Cet état d'esprit, menaçant également pour les maisons de la place et leurs habitants, n'échappait pas aux étrangers. Le 15 février 1792, le Prussien Reichardt écrivait à un de ses compatriotes : « En nous promenant, aujourd'hui, sur la place Louis XIV, mon « démocrate W... s'est fort animé à la vue des façades qui « décorent deux côtés de cette place. Il les qualifiait d'œuvres de « la plus basse flatterie vis-à-vis d'un despote. Tu sais que les « Lyonnais ont, en effet, bâti ces façades à grands frais et dans « un très court délai, en prévision d'une visite royale qui ne « s'est pas réalisée. Aujourd'hui, le peuple accroche des cocardes « en fer-blanc à la garde de l'épée de la statue équestre du roi, « dressée au milieu de la place... Que dirait le grand roi de ces « impertinences ? »

Le 17 août 1792, malgré les efforts de Vitet, la municipalité, sous la pression de l'opinion publique, décida que le bronze de la place de la Fédération serait fondu pour en faire des canons.

C'est en vain que Lafont de Jouy offrit d'acheter l'œuvre de Desjardins, ainsi que je l'ai écrit plus haut. Le 24 août, on commença par enlever tous les ornements et écussons du piédestal (Nivière-Chol avait, depuis quelques temps déjà, fait enlever les bas-relief des frères Coustou, qui sont encore à l'Hôtel de Ville, salle des pas-perdus, place des Terreaux).

Le 28 août, date fixée pour la cérémonie, les officiers municipaux, suivis d'une foule immense, se rendirent, à 3 heures de l'après-midi, sur la place de la Fédération. Un câble fut passé autour de la statue, et tiré avec force ; mais la corde cassa. A une seconde tentative, la statue tomba avec fracas du côté Saône.

Le corps de la statue fut remis aux fondeurs Schmidt et

Bory ; les jambes, la tête et la queue du cheval constituèrent le lot du fondeur Frèrejean.

De ces débris, joints à ceux d'une statue de Montpellier, Frèrejean fit trente canons, qui furent envoyés à l'armée des Pyrénées.

Les marbres et les fers du socle furent adjugés à Echarlot, entrepreneur et maître-maçon, rue du Peyrat.

Dès la Restauration, on songea à réédifier une statue du roi sur la place Bellecour.

Le 20 août 1819, le Conseil général, sur la proposition du Préfet, prit une délibération, dans laquelle on relève les passages suivants :

« ...Lorsque la statue de Louis XIV tomba, Lyon perdit son « plus bel ornement. Cette scène de dévastation, comparable aux « excès de la barbarie, fut exécutée par une poignée de furieux, « au milieu d'une ville gémissante et indignée... Dès le jour « même de sa chute, le Lyonnais fidèle jura, dans le secret de sa « pensée, d'expier l'attentat dont il était le douloureux témoin. « Le moment est venu d'acquitter ce vœu, etc... »

Cette délibération en style « flamboyant » est signée : Comte d'Albon, Desprez, Buisson, Baboin de la Barollière, baron Rambaud, général Savaron, Agniel de Chenelette, de Perex, de l'Horme, marquis de Monspey, G. Désarbres, Robin-Beauregard, Barbentane, de Varax, de la Roche la Carelle, Prunelle, marquis de Montaigu.

Lemot (François-Frédéric), né à Lyon en 1771, fut chargé de réaliser le projet dont l'exécution était décidée.

La statue actuelle fut coulée à Paris et transportée en douze jours, sur un fardier construit par Aguetant, à Lyon, où elle arriva en octobre 1825.

Le 1^{er} mai 1821, à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux, avait eu lieu la cérémonie de la pose de la première pierre du monument. Discours, bien entendu, parmi lesquels celui du préfet, abominablement ampoulé ! du Châteaubriand au rabais !!!

Le 3 novembre 1826, veille de la fête de Charles X, eut lieu l'inauguration de la statue actuelle.

Une tribune en forme de cirque, très élégamment décorée, avait été construite pour recevoir les autorités et les principaux habitants de Lyon. Une médaille commémorative de la cérémonie fut distribuée à profusion.

La statue fut, naturellement, très chansonnée ; voici, à titre d'indication de l'état des esprits dans le peuple à cette époque, des couplets fort caractéristiques :

Sur les rives d'la Saône,
C'est un fait bien sûr,
Nous vient en personne
Le roi le plus dur.

Il est tout d'bronze, ma chère,
Et j'crois, sur mon honneur,
Qu'les rois, pour l'ordinaire,
N'ont d'bronze qu'le cœur.
Faut qu'nous allions voir ça.
Mais tiens ! quoiqu'c'est qu'j'aperçois là ?
Le prince et son cheval
Sont tous deux d'même métal.
C'bon monsieur Lemot,
Qui n'est pas si sot,
A voulu, je crois,
Prouver que les rois
Sont pétris, taut bien qu'mal
De mèm'pâte qu'un animal !

Il y eut aussi des admirateurs. Bréghot du Lut rapporte qu'un certain Fabrien Pillet proposa l'inscription suivante :

Charles nous rend ce roi qu'illustra la victoire ;
D'un bronze révééré, par le crime abattu,
Ces mots, à nos neveux, retraceront l'histoire ;
Il fut érigé par la gloire
Et relevé par la vertu.

Le jour de l'inauguration, on publia et répandit les vers suivants :

Bons Lyonnais, je le gage,
Vos cœurs seront réjouis ;
Vous allez recevoir l'image
Du plus grand de nos Louis.
Chacun aime en notre ville
Le prince que l'on rétablit
Et que, d'une main habile,
Lemot, de Lyon, « fecit ».

La grille qui entoure la statue actuelle fut dessinée par l'architecte A. Chenavard.

L'iconographie de l'œuvre de Lemot est considérable ; je signale cependant une des plus belles lithographies ; elle est due à Rey (Etienne), peintre et aquafortiste (1789-1867).

BELLECOUR (rue). — II^e arrondissement. — S'est appelée longtemps *rue Louis-le-Grand*, Je n'ai pas à fournir d'explication particulière concernant la dénomination de cette rue qui, à ce point de vue, a suivi le sort de la place.

Notes topographiques

N^o 1. Le 25 juillet 1695, Alexis-Louis Perrachon, marquis de Tréfort, seigneur-baron de Châtillon, héritier de Pierre Perrachon, vendit à Humbert Piarron, marchand bourgeois de Lyon, « sa maison forte de Bellecour, sise à l'angle de la place et du pont « du Roi, avec toutes ses dépendances, agencements, décorations, « pour le prix de 60.000 livres tournois. »

Le 20 avril 1703, cet hôtel fut revendu par Piarron (qualifié, cette fois, de trésorier de France), à noble Olivier de Sénozan, intendant général des affaires temporelles du Clergé de France, ancien échevin, moyennant la somme de 100.000 livres.

L'emplacement de cette maison et celui des six autres à la suite, en « tirant » du côté de la rue Saint-Dominique (Emile-Zola), avaient été abénévisés le 28 novembre 1570 par Claude Mutin, alors seigneur de Bellecour, à Guillaume de Riche.

En 1853, on a surchargé d'une maison le grand portail de la façade, portail qui conduisait dans les dépendances de l'hôtel devenu le plus renommé de Lyon, sous le nom d'Hôtel de l'Europe.

L'immeuble vendu par Alexis Perrachon avait été édifié en 1651 par Désargues; l'ensemble rappelle l'architecture du Palais du Luxembourg.

A l'intérieur, on remarquait, dans le salon d'angle, au deuxième étage, un plafond décoré par Thomas Blanchet; des grisailles de Bouchet retenaient également l'attention.

Toute une dynastie de Pauche a régné sur l'Hôtel de l'Europe jusqu'au commencement du XIX^e siècle. En 1866, il appartenait à la veuve Lempereur.

Ses destinées, en tant qu'hôtel de voyageurs, sont terminées. Aujourd'hui, l'immeuble abrite l'Union des Syndicats agricoles.

Presque tous les souverains qui ont passé à Lyon, depuis Joseph II, jusqu'à Alphonse XII, ont été logés à l'Hôtel de l'Europe.

Quant aux personnages notables qui y ont séjourné, ils sont beaucoup trop nombreux pour en donner une liste complète.

Je signale seulement : Talleyrand, sous le Consulat ; M^{re} Récamier, sous l'Empire; le 12 juin 1826, le duc d'Orléans (futur Louis-Philippe) revenant du Mont-Dore et se rendant à

Chambéry, descend avec sa famille, à l'Hôtel de l'Europe; le 22 août 1841, le duc d'Aumale, au retour d'une campagne d'Afrique, s'y arrête à son tour; etc..., etc...

BELLEMAIN (Philibert). — Architecte lyonnais, né le 29 juin 1822, mort en sa ville natale, le 1^{er} février 1885. Il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, de 1837 à 1841, sous la direction de Miciol et Chenavard.

Lorsque ce dernier fut envoyé en Grèce, le jeune Bellemain le suppléa à l'Ecole. Son activité et sa compétence lui assurèrent très rapidement une notoriété indiscutée.

En 1871, il fut nommé membre du Conseil départemental d'hygiène; en 1873, de la Commission des bâtiments civils; en 1879, de la Commission des logements insalubres, etc..., etc...

Parmi ses travaux professionnels, citons: maisons, 36 et 65, rue de l'Hôtel-de-Ville (vers 1865); l'hôtel Girard, avenue de Noailles (Maréchal-Foch); maison, angle rue du Plat et rue Sala (1866); cours du Midi, n° 11 (Verdun) (1867); la même année, il dirige les travaux des maisons 11, rue de Jarente et 11, quai de la Pêcherie; en 1878, il édifie le n° 12 de la rue de la Barre.

C'est à Bellemain qu'Emile Guimet confia, en 1869, l'édification de l'asile Guimet à Neuville-sur-Saône. Successivement, il est chargé, en 1874, de la construction de l'Intendance, cours du Midi; en 1883, de la Brasserie Fritz Hoffherr, sur la même avenue; en 1884, de la Brasserie du Parc (aujourd'hui Lumina-Gaumont, cinéma), cours Vitton.

Philibert Bellemain a inauguré une tradition de solidarité qui n'a pas cessé de se manifester chez ses descendants jusqu'aux jours présents. Il a légué à la Ville une somme de 20.000 francs dont les revenus doivent être employés à faciliter les études de l'élève de la section d'architecture de l'Ecole de Lyon, jugé le plus digne.

Son confrère Louvier lui a consacré une notice.

BELLEMAIN (Marie-André-Félix). — Fils du précédent; architecte, né à Lyon, le 29 mai 1852, élève de l'Ecole de Lyon et de Louvier. Il fut membre de la Société académique d'architecture.

Parmi ses travaux à Lyon, je rappelle: groupe scolaire, grande rue de la Guillotière; école normale d'instituteurs, boulevard de la Croix-Rousse; maison angle N.O. du cours Lafayette et de la rue Vendôme; etc...

Il a publié d'assez nombreuses études : une notice sur *Claude Rivière*, architecte ; *la maison à construire* ; etc...

Bellemain était chevalier de la Légion d'honneur au titre militaire, pour sa belle conduite pendant la guerre de 1870.

BELLESME (Jean de). — Jean II de Bellesme ou aux belles-mains, ou, peut-être de Belmeis, fut archevêque de Lyon, de 1182 à 1193.

Il occupait les fonctions de trésorier de l'église d'York, lorsque sa réputation de science le fit désigner, en 1162, comme évêque de Poitiers par le clergé de ce diocèse. Il y demeura pendant près de vingt années.

Il occupa une haute situation politique en France, et fut mêlé aux grands événements de notre pays.

En 1182, le pape Luce le consacra archevêque de Lyon et primat des Gaules « et, à cause de sa grande érudition, il le « nomma légat du Saint-Siège en France ».

En 1193, fatigué des affaires du monde, Jean de Bellesme se retira à Clairvaux, où il mourut à un âge très avancé, dans les premières années du XIII^e siècle.

BELLET DU POIZAT (Jean-Pierre-Joseph-Alfred). — Peintre, né à Bourgoin (Isère), le 6 octobre 1823, mort à Paris, le 22 septembre 1883.

Sa carrière fut, en grande partie, lyonnaise, car il fréquenta assidûment Lacuria et Auguste Flandrin.

Bellet du Poizat fit d'abord ses études de droit à Paris (1842) ; mais, en 1845, il entra à l'Ecole des Beaux-Arts, où il travailla sous Drölling, Hipp. Flandrin, puis Delacroix.

Parmi ses œuvres : les *petites demoiselles de Bellecour* (1860) ; la *barque à Caron* (1852) ; les *Pèlerins d'Emmaüs* (1853) ; les *trois Bohémiens* (1858) ; la *Muse et le Poète* (1869) ; le *Christ marchant sur les eaux* (1869) ; *bords de la Meuse* (1882) ; etc...

BELLEVUE (place). — I^{er} et IV^e arrondissements. — En souvenir d'un petit castel flanqué de deux tours carrées, qui appartenait aux Neyret, et qu'on désignait sous le nom de château de Bellevue, la place qui nous occupe a conservé ce nom.

Les Neyret se faisaient d'ailleurs appeler (au XVI^e siècle) : « Sieurs de Bellevue ».

Au n^o 4, le fort Castellane.

BELLICARD (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue fut ainsi désignée du nom d'un propriétaire riverain qui contribua à la création de cette voie publique.

En 1923, elle comptait trente-deux numéros d'immeubles.

BELLIEVRE (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue a été ouverte au commencement du XIX^e siècle, sur une partie de l'emplacement du ci-devant monastère des chanoines réguliers de Saint-Augustin, de l'ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs.

La maison de ces religieux serait celle qu'habitèrent plusieurs membres de la famille de Bellièvre.

Ce nom rappelle donc l'illustre famille, originaire de Chaussan (Rhône), dont tant de membres ont tenu une place éminente dans les annales lyonnaises. Elle a fourni deux archevêques de Lyon, un premier président du Parlement de Paris, deux premiers présidents du Parlement du Dauphiné.

Mais, en ce qui regarde Lyon, il convient de citer Claude et son fils Pomponne.

Le grand-père de Claude, Barthélemy I^{er} de Bellièvre, fut longtemps secrétaire et intendant de la maison du cardinal de Bourbon, archevêque de Lyon.

Claude de Bellièvre, magistrat et archéologue, né et mort à Lyon (1487-1557), « joignait — dit Pernetti — à une physionomie « noble et majestueuse, une élégance naturelle, un génie vif et « pénétrant, une capacité extraordinaire, une intégrité à toute « épreuve, un zèle ardent pour le bien public, et un amour sans « bornes pour sa patrie. »

Son *Lugdunum priscus* est resté à l'état de manuscrit (l'original a été versé à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, par le docteur Prunelle; une copie fut remise à la bibliothèque de l'Académie de Lyon).

Claude fut échevin en 1523, puis en 1528. Par reconnaissance des services qu'il leur avait rendus, ses compatriotes le nommèrent échevin honoraire à perpétuité. Rien ne se faisait dans le conseil de la commune, sans qu'on ait sollicité son avis.

Il fut l'un des premiers à recueillir les monuments et surtout les inscriptions antiques relatifs à Lyon; collection que son beau-frère, le président Nicolas de Langes, devait compléter.

C'est Claude de Bellièvre qui décida le Consulat à faire l'acquisition des tables de bronze dites *Tables claudiennes*, découvertes dans une vigne du côté de la montée Saint-Sébastien.

Il fut inhumé en l'église Saint-Pierre-le-Vieux, dans le tombeau que lui firent ériger ses fils Jean et Pomponne.

Le chancelier Pompone de Bellièvre naquit à Lyon, en 1529, et eut comme parrain Pompone Trivulce, gouverneur de la ville.

Il étudia le droit à Toulouse et à Padoue. Lieutenant général du bailliage de Vermandois, en 1562, il fut envoyé en ambassade en Suisse. Président du présidial de Lyon en 1569, il devint conseiller d'Etat en 1570.

En 1573, il accompagna Henri de Valois en Pologne, et lui facilita son retour en France après la mort de Charles IX (1574).

En 1567, Pompone de Bellièvre fut nommé surintendant des finances, puis il fut envoyé successivement comme ambassadeur aux Pays-Bas, en Navarre, en Angleterre.

C'est encore à lui que fit appel Henri IV, après la soumission de Lyon (1594) pour rétablir l'ordre et pacifier les esprits. En 1599, il devint chancelier de France.

Pompone mourut le 7 ou le 9 septembre 1607 ; il fut inhumé à Saint-Germain-l'Auxerrois, où Pierre Fenouillet prononça son éloge funèbre, le 17 septembre suivant.

On conte de nombreuses anecdotes sur Pompone de Bellièvre ; je vais en livrer quelques-unes à mes lecteurs :

— Un jour, étant chancelier, « qu'il tenait un enfant sur les « fonts », le curé lui demanda le nom. Bellièvre répondit avec gravité : « Pompone ». Le curé qui n'avait jamais été régala de ce nom-là, le lui fit répéter. Le chancelier dit une seconde fois : « Pompone ». « Monsieur, reprit le curé, ce n'est pas une cloche que nous baptisons, c'est un enfant ! »

— Un peu après qu'il eut été fait garde des sceaux, quelqu'un qui ne savait pas son logis le demanda à un savetier. Celui-ci lui dit : « Je ne sais où c'est ». L'homme va plus loin ; on lui dit : « C'est vis-à-vis le savetier ». « Oh hé ! dit-il au savetier, vous ne connaissez donc pas vos voisins ? ». « Je ne connais point, répartit l'interpellé, les gens avec qui ne j'ai point bu. » L'incident fut narré au chancelier qui envoya convier à dîner le savetier. Ce dernier prend ses habits du dimanche avec une bouteille de vin et un chapon cuit, dont il avait rompu un pied, et se rend chez son puissant voisin. Il dépose, en arrivant, ses victuailles à l'office. Quant on eut servi deux plats : « Oh hé ! dit-il, je ne vois point mon chapon ! » Bellièvre demanda ce qu'il voulait dire ; il le lui conte et ajoute : « Voilà le pied de mon chapon, que j'ai rompu de peur qu'on me le changeât ; il vaudrait bien tout ce que vous avez là, et mon vin est aussi bon que le vôtre ; nous en usons ainsi entre nous. » On apporta la bouteille et le chapon auxquels on fit grand honneur. De ce jour, le garde des sceaux et le savetier firent la plus grande amitié du monde.

— Un jour, M. de Bassompierre alla visiter Pomponne (qui conserva le titre de chancelier jusqu'à sa mort) à Artenay, où il s'était retiré: « Monsieur, lui dit l'ex-chancelier, j'ai servi les rois tant que j'ai pu le faire, et quand ils ont vu que je n'en étais plus capable, ils m'ont envoyé reposer et donner ordre au salut de mon âme, à quoi leurs affaires m'avaient empêché de penser. Un chancelier sans sceaux est un apothicaire sans sucre. » (1604).

Vers 1825, on comptait, dans la rue Bellièvre, soixante-deux métiers à tisser les étoffes de soie.

BELLIN (Gaspard). — Homme de lettres, poète didactique; exerça pendant de longues années, à Lyon, les fonctions de juge suppléant.

Ami d'Alexis Rousset, il faisait partie du groupe des *Intelligences*.

BELLŒUF (impasse). — III^e arrondissement. — Nom emprunté au propriétaire du terrain.

Cette rue comptait, en 1923, quatorze numéros d'immeubles.

BELLON (Pierre). — Sculpteur sur bois, bien oublié aujourd'hui, mais qui eut cependant un certain renom.

Né à Lyon le 17 janvier 1840, il mourut dans sa ville natale, le 17 juin 1884.

BELLON (Joseph). — Né à Barcelonnette, en 1814, mort à Nice le 12 janvier 1888.

Fabricant à Lyon, il fut conseiller municipal (1861), administrateur fondateur du Crédit Lyonnais (1863); administrateur de la Caisse d'Epargne; administrateur du Dispensaire général (de 1875 à 1888).

BELMONT (Pierre-Marie). — Né à Lyon le 31 janvier 1838, il y fut élevé. Il entra d'abord dans une maison de soieries avant de commencer ses études ecclésiastiques, chez les Sulpiciens.

Devenu curé de la paroisse de Saint-Pothin, il fut choisi comme vicaire général par l'archevêque de Lyon, cardinal Caverot. Il conserva ses fonctions sous le cardinal Foulon.

Le 3 janvier 1893, il fut nommé évêque de Clermont où il succéda à l'évêque Boyer.

BELON (Jean). — Imprimeur qui vécut à Lyon au commencement du XVI^e siècle; c'est ce que nous apprend le colophon terminal d'un bréviaire de Viviers paru en 1543: « Cum « sumptu et cura Johani Beloni civitatis Lugdunensis. »

BELON (Paul). — Né à Angers, le 30 janvier 1839. En 1862, il entra au couvent des Dominicains de Corbara (Corse), et fut ordonné prêtre l'année suivante.

En 1878, il se fixa à Lyon comme professeur à la Faculté de théologie.

Le R. P. Belon fut membre de la Société entomologique de France, de la Société linnéenne de Lyon; etc...

Ses publications, très nombreuses, eurent pour sujets des problèmes théologiques, historiques, et empruntés à l'histoire naturelle.

Il a plus spécialement étudié les coléoptères.

On doit aussi au P. Belon: « *Jean Bréhal et la réhabilitation de Jeanne Darc.* »

BELY (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue porte le nom de Jean-Guillaume Bély, ébéniste et mécanicien.

Il naquit, en 1779, à Saint-Nicolas-de-la-Grave (Tarn-et-Garonne), et mourut à Lyon le 13 janvier 1856.

Bély est l'inventeur de la mécanique ronde à dévider la soie, recherche qui avait fait l'objet d'un concours en vue de la suppression des mécaniques longues.

En 1817, il fut breveté pour un perfectionnement du métier Jacquard.

Comme ébéniste, Bély a fait le modèle en relief des façades de Bellecour, et exécuté la chaire de l'église de la Charité.

BENARD ou **BESNARD** (Antoine). — Architecte et ingénieur, pratiqua sa double profession à Lyon, au commencement du XVIII^e siècle. Il exerça, pendant quelques années (1708 à 1716), les fonctions d'inspecteur « de la vie des ouvriers employés aux travaux communaux ». Il contribua à l'édification de plusieurs maisons place Louis-le-Grand, et à la décoration de ladite place.

BENEDICT-TEISSIER (place). — Cette place du V^e arrondissement porta, jusqu'en 1910, le nom de *place du Point du Jour*.

Sa dénomination actuelle est destinée à perpétuer la mémoire du professeur B. Teissier, né en 1813, mort en 1889, professeur à la Faculté de médecine de Lyon, membre associé de l'Académie de médecine, et qui fut une des gloires du corps médical lyonnais.

« Je me demande (écrivait le D^r Augagneur, au lendemain de la mort de Teissier, dans la *Province Médicale*) ce qui restera de ses œuvres et de ses publications; son enseignement, quand le dernier homme de notre génération aura disparu, sera peut-être oublié. Mais ce qui devra à jamais demeurer fixé dans le souvenir de tout médecin lyonnais, c'est la reconnaissance pour l'homme qui a été l'un des plus vaillants émancipateurs (de la médecine)... Le premier, à Lyon, il a montré qu'un médecin pouvait faire école et intéresser un auditoire d'élèves à côté de l'amphithéâtre où régnait la déesse Chirurgie. »

On a rappelé, lors de l'inauguration de son buste, que les malades de l'Hôtel-Dieu disaient de Teissier: « Le docteur nous soigne comme si nous étions des millionnaires. »

Son buste en marbre blanc, par Chapu, a été placé dans une des salles de clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, et inauguré le 20 avril 1894. Les fonds nécessaires à l'érection de ce buste avaient été recueillis par une souscription publique.

BENJAMIN-DELESSERT (rue). — VII^e arrondissement. — Une nouvelle rue débouchant sur l'avenue Jean-Jaurès, au Sud du groupe d'habitations à bon marché du quartier de la Mouche, a reçu, en 1930, le nom de Benjamin-Delessert, né à Lyon, en 1773, mort en 1847, qui fut le fondateur de la Caisse d'Épargne.

BENOIT (Philippe). — Né à Allissas (Ardèche), le 30 juillet 1793; j'ignore la date de sa mort. Il était pharmacien et membre de l'Académie de Lyon. De 1831 à 1852, il exerça les fonctions de secrétaire général de la mairie de Lyon.

Il s'occupa de botanique et trouva au Grand-Camp « *gladiolus segetum* ».

BENOIT (Claude-Anthelme). — Né à Lyon le 19 janvier 1794, mort à Ecully le 4 avril 1876.

Architecte, il fut élève de l'Ecole de notre ville où il travailla sous la direction de Gay.

De 1812 à 1824, Cl.-A. Benoit fut aide-architecte de la Ville,

avec Hotelard et Flacheron ; puis il fit partie du cabinet d'Antoine Chenavard.

Il fut, en 1830 (6 mai), l'un des fondateurs de la Société d'architecture de Lyon ; il en devint le président en 1855.

Son éloge, par Casimir Echernier, et son portrait gravé par Miciol, furent insérés (volume V) dans les *Annales de la Société académique*.

Parmi ses travaux, on peut rappeler : maison Dunod, place Gerson (1828) ; maison Mermet, rue du Commerce (1828) ; maison Aynard, quai Saint-Clair (1828) ; maisons Tavernier, de Cuzieu, rue Centrale (1828) ; hôtel quai Tilsitt, sur l'emplacement du Grenier à sel (1857) ; église de la Rédemption (1868) ; en collaboration avec son fils ; hospice de Saint-Vincent-de-Paul, rue du Doyenné ; presbytère d'Ainay ; hospice des jeunes filles incurables ; etc...

En 1852, Cl.-A. Benoît publia un *Rapport sur la plus-value demandée par suite de l'ouverture de la rue Centrale*.

BENOIT (Louis). — Architecte, né à Lyon, le 27 janvier 1861, fut désigné comme architecte des monuments historiques du département du Rhône.

BENOIT-CREPU (rue). — V^e arrondissement. — En 1894, la *place du Port-Sablé* a pris le nom de rue Benoît-Crépu, en souvenir de ce bienfaiteur du V^e arrondissement. Il avait acquis sa fortune comme corroyeur.

On lit dans son testament du 5 avril 1893 : « Je lègue à la « Ville de Lyon l'immeuble avec jardin, que je possède, 24, rue « de la Quarantaine, à condition que la Ville fera verser, chaque « année, les revenus de l'immeuble à la *Tutélaire du V^e arrondissement*, pour acheter des vêtements et de la chaussure qui seront « distribués aux enfants nécessiteux des écoles laïques du V^e « arrondissement. »

Benoît Crépu laissa aussi 30.000 francs aux Petites Sœurs des pauvres, 10.000 francs à la Société mutuelle des corroyeurs, 1.000 francs à la musique de Francheville.

Notes topographiques

En 1893, la rue comptait treize numéros d'immeubles.

De 1898 à 1905, la Ville fit de nombreuses acquisitions de vieux immeubles qui permirent la transformation de tout ce

quartier. Elle traita notamment avec Claude Godde, Th. Garcin, veuve Bonjean, Veyre-Duvernay, Gros frères et sœur. Ces achats contribuèrent également à modifier l'aspect de la rue des Prêtres.

BERANGER (rue.) — VI^e arrondissement. — C'est l'ancien *chemin de Saint-Paterne*. La dénomination actuelle lui a été attribuée en mémoire de Joseph Béranger, né à Prissé (Saône-et-Loire), le 3 juin 1802.

Industriel à Lyon, de 1827 à 1857, il créa un atelier de fabrication d'instruments de pesage transporté plus tard à la Mulatière, où il existe encore (Etablissements Trayvou).

Béranger fut longtemps adjoint à la mairie du III^e arrondissement.

Il avait, un des premiers, fondé une société mutuelle entre ses ouvriers.

BERARD (Jean-Baptiste). — Peintre, né à Lyon, mort en la même ville en avril 1883.

Il étudia à l'Ecole de Lyon, sous Fleury Richard, de 1818 à 1819.

Parmi ses œuvres : *Saint Jean-Baptiste enfant* (1842) ; *l'Annonciation* (1844) ; *Tristesse* ; etc...

J.-B. Bérard fut inhumé à Chasselay.

BERARD (M^{lle} Henriette). — Peintre lyonnais, élève de M^{me} Laurasse ; elle exposa à Lyon en 1849 et 1850 : *Visite à la nourrice* ; *Chèvre chérie* ; la *Question d'Orient* ; etc...

BERARD (Ernest). — Né à Lyon le 2 octobre 1829, fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts.

Fabricant de soieries, il devint député du Rhône de 1889 à 1898.

En 1890, il présenta un projet de loi de retraites pour la vieillesse — ce qui le fit taxer de démagogie !

Six fois, Ernest Bérard fut envoyé en mission en Orient. Il visita l'Inde, la Perse, l'Egypte, l'Iralh-Arabie, la Syrie, l'Anatolie, la Thessalie, les îles de l'Archipel, la Grèce.

Son éloge : mort pauvre malgré qu'il eut été, de longues années, un personnage officiel.

BERARD (Alexandre). — Fils du précédent, né à Lyon le 3 février 1859, mort à Paris, au moment où il entrait dans un restaurant de la rue de la Madeleine, le 19 avril 1923.

En 1884, il entra dans la magistrature. Mais il ne tarda guère à se tourner vers la politique.

En 1893, il fut élu député de l'arrondissement de Trévoux (Ain). Depuis lors et jusqu'à sa mort, il appartient à l'histoire locale du département de l'Ain.

BERARDIER ou **BERAUDIER** (Jean-François). — Artiste peintre, né à Lyon en 1700. Travailla pour le Consulat. Il mourut le 9 septembre 1761.

BERAUD (Paul-Emilien). — Ancien avocat, procureur de la commune pendant le siège de Lyon; élu en septembre 1795 au Conseil des Cinq-Cents pour le département du Rhône; membre de l'Académie de Lyon.

Il naquit en 1750 et mourut doyen de la Cour de Lyon, le 9 avril 1836.

P.-E. Béraud a écrit: *Relation du siège de Lyon*, publié à Neuchâtel en 1794; *Compte rendu des travaux de l'Académie de Lyon* (1^{er} semestre 1813).

BERAUD. — Fils du précédent, mort à Nice en juin 1835, fut un des fondateurs (en 1807) du Cercle littéraire de Lyon.

BERAUD (Laurent). — Né et mort à Lyon (1703-1777), jésuite, mathématicien et naturaliste écouté de son temps.

Il a publié: *La lune a-t-elle quelque influence sur la végétation et l'économie animale?* (1760).

Membre de l'Académie de Lyon.

Lalande fut un de ses élèves.

BERAUD (Michel). — Dessinateur pour la fabrique, associé dans la maison Schulz, né le 21 septembre 1810, mort à Lyon, le 30 août 1882. Il fut élève de Thierriat.

C'est Béraud qui dessina le manteau de cour de l'impératrice Eugénie.

BERAUD DU GÖT. — Fut archevêque de Lyon, de 1289 à 1297; il succédait à Raoul II de la Tourette. Béraud était originaire de l'Aquitaine.

En 1294, le pape Célestin V lui confia la pourpre; l'année suivante, il fut, en France, l'un des légats du pape Boniface VIII.

BERENGER (rue). — VI^e arrondissement et Villeurbanne. — Ce nom rappelle sans doute Laurent-Paul Bérenger, né à Riez-en-Provence, le 27 novembre 1749, mort à Lyon, le 26 septembre 1822. C'est dans notre ville qu'il a composé la plupart de ses nombreux ouvrages.

Il fut membre de l'Académie de Lyon, où son éloge fut prononcé par J.B. Dumas.

Voici un échantillon des vers dont il bombardait tous ses amis; c'est un impromptu adressé à Thomas et Ducis:

Quel spectacle charmant ! La beauté, le génie,
La divine amitié, les grâces, les beaux-arts,
Pour enchanter l'esprit, pour charmer les regards,
Font comme une famille en ces lieux réunis.
O célestes accords ! ô vers délicieux !
De plaisir enivré mon cœur ému palpite.
Thomas ouvre ses bras, Ducis s'y précipite ;
La Gloire et la Vertu s'embrassent sous nos yeux,
Tels Racine et Boileau, tels Horace et Virgile,
Sans cesser d'être amis, jadis nobles rivaux,
Devoient à l'amitié douce, pure et tranquille,
Et leurs plus doux moments et leurs vers les plus beaux.

(Journal de Lyon, août 1785.)

BERGASSE. — Avocat né à Lyon en 1750. Il se fit connaître tout d'abord à l'occasion d'un procès en divorce dans lequel était impliqué Beaumarchais.

Il fut élu à la Constituante par les électeurs du tiers-état du Lyonnais. Il tint une place honorable en cette assemblée. Revenu à Lyon, en 1791, Bergasse continua à s'occuper de politique et fut emprisonné en 1794. Le 9 Thermidor le délivra et il vécut dans la retraite jusqu'à la Restauration. A ce moment, il mit sa plume au service des idées monarchiques.

Bergasse avait été un chaud partisan des méthodes de Mesmer.

Il mourut à Paris en 1832.

BERGER (impasse). — IV^e arrondissement. — Ce nom est celui d'un propriétaire de terrains limitrophes. Elle s'ouvre au n° 59 du boulevard de la Croix-Rousse.

BERGER (Jean-Baptiste). — Peintre et dessinateur pour la fabrique, né à Lyon le 2 février 1832, mort en sa ville natale, le 31 janvier 1886.

Il fut élève de Thierriat à l'Ecole des Beaux-Arts.

Ce fut surtout un peintre de fleurs.

BERGER (Mathieu). — Artiste peintre et dessinateur, né à la Guillotière en mars 1807, mort à Lyon vers 1865.

Elève de l'Ecole de Lyon, il y travailla sous la direction de Grobon.

Il a peint des *Fleurs*, des *Fruits* et quelques rares *Portraits*.

Sa carrière de dessinateur s'écoula presque entièrement dans la maison Yéméniz.

BERGER (Jacques). — Peintre lyonnais de grande valeur, dont on exposa les œuvres, en avril 1925, au n° 6 de la place Michel-Servet, à Lyon.

On lit dans la *Revue des Beaux-Arts* de Paris, l'appréciation suivante :

« La palette de cet artiste est extrêmement variée... Une « grande composition de *Charlemagne devant Narbonne* est la « pièce principale parmi cent vingt œuvres où se révèle un « virtuose du pinceau épris de son art... Et l'on reste rêveur « devant ce travail d'un peintre d'histoire qui... ne figure pas « parmi les peintres lyonnais du Musée Saint-Pierre, où sa place « serait marquée. »

BERGERET (Claude). — Peintre et dessinateur pour la fabrique, né à Lyon en octobre 1814, mort le 13 novembre 1891 dans sa ville natale.

Cl. Bergeret fut élève à notre Ecole des Beaux-Arts.

De 1883 à sa mort, il fut bibliothécaire adjoint au Palais des Arts.

BERGERET (Jean-Jacques-Arthur). — Peintre, né à Paris en juin 1831. Elève de notre Ecole de Lyon (1848-1850), Arthur Bergeret se fixa dans notre ville, où il exposa dès 1860.

Il a peint des *Fleurs*; des *Natures mortes*; *Visite au prisonnier* (1867); les *Fugitifs*; le *Puy de Dôme* vu de Fontana (1873); etc...

BERGIER. — Bienfaiteur lyonnais qui a laissé la plus grosse part de sa fortune pour les enfants pauvres de la ville. *L'asile Bergier* rappelle sa générosité.

Justin Godart a consacré un travail documenté à la vie de ce bourgeois lyonnais, qui joua un rôle important dans notre cité, au cours de la Révolution de 1848.

BERGIER (M^{me}). — Née Juliette Koch, artiste peintre, née à Lyon en 1833, morte en avril 1878.

Elle a laissé un *portrait de Chenavard* qui est à l'Hôtel de Ville.

(Dictionnaire d'Audin et Vial).

BERGIRON DU FORT MICHON ou de **BRION.** — Nicolas-Antoine Bergiron est né à Lyon en 1690 et mort dans la même ville en 1768.

Avocat, il fonda, vers 1713, une société chorale et symphonique sous le nom d'*Académie des Beaux-Arts*.

Pendant soixante ans, cette société donna, chaque semaine, des concerts. Bergiron en fut lui-même le premier chef.

Pour son Académie, il écrivit des *mottets* et quelques œuvres de circonstance conservés à la Bibliothèque de la Ville.

En 1739, Bergiron fut co-directeur et chef d'orchestre au Grand-Théâtre.

BERJON (rue). — V^e arrondissement. — Le nom donné à cette voie publique rappelle le peintre de fleurs Antoine Berjon, né à Vaise le 17 mai 1754, mort à Lyon, le 25 octobre 1843. Il était fils d'un boucher établi à Vaise.

Elève de Perrache, il devint lui-même professeur à notre Ecole des Beaux-Arts. Nommé à la classe de fleurs par décret du 6 juillet 1810, il enseigna jusqu'en 1823. Il dut se retirer à cause de ses opinions politiques. D'ailleurs, son caractère fort indépendant lui avait attiré de nombreux ennemis.

Berjon exposa à Paris, de 1781 à 1842; à Lyon de 1822 à 1837.

Robert (Jean-Pierre), sculpteur, a fait son buste en 1844.

Quant à son tombeau, au cimetière de Loyasse, il est de l'architecte Antoine Chenavard.

Au Musée des Tissus, on conserve 259 dessins de Berjon (4 albums).

BERLIOUX (Etienne). — Né au Bourg-d'Oisans en 1828, a parcouru presque toute sa carrière à Lyon, comme professeur de géographie à la Faculté des Lettres.

Il était particulièrement redouté des étudiants auxquels, aux examens, il posait comme à plaisir des « colles » ressemblant plus à des rébus qu'à des questions de géographie.

Ce qui, d'ailleurs, n'enlève rien à ses qualités de grand savant.

Ses études géographiques ont porté sur un très grand nombre de questions: *Etude sur la traite des esclaves en Afrique* (1870), ouvrage traduit en anglais en 1872; *l'Afrique du Nord*; *Le Sahara et le Soudan de l'Ouest*; *Histoire primitive des Méditerranéens et des Européens*; *L'Asie*; etc., etc...

BERLIOZ (Antoine). — Docteur en médecine, né à Lyon le 12 octobre 1857. Il fut lauréat de l'Académie de médecine, de laquelle il obtint, en 1886, le prix Laval.

BERNARD. — D'après Chifflet, dans son *Paulinus illustratus*, il y eut un archevêque de Lyon de ce nom en 906 ou 907. On ne sait rien de ce prélat.

BERNARD (Claude). — Sculpteur sur bois, né à Lyon, le 21 avril 1811, mort à Saint-Genis-Laval, le 18 décembre 1890. Il fut élève de notre Ecole.

De 1835 à 1880, Bernard a exécuté de très belles boiseries, citons, notamment, celles du *chœur de Saint-Nizier* (1835); de l'*Hôtel de Ville* (1858); du *Palais du Commerce* (1861); la *chaire de Saint-Nizier* (1868); etc..., etc...

BERNARD (André). — Architecte lyonnais, né le 15 septembre 1838 à Lyon, mort le 30 janvier 1884. Fils de Pierre-Antoine, également architecte, il collabora avec son père dans la construction de l'église d'Affoux, de celles de Champagne, Quincié, Saint-Didier, Saint-Cyr, Vaugneray, etc...

BERNARD (Pierre-Antoine). — Architecte, père du précédent, né à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or en 1806, mort à Lucenay (Rhône), le 23 octobre 1882.

Il a collaboré avec Baltard, pour l'édification du *Grenier à sel*, quai Tilsitt (disparu), et du *Palais de Justice* (1832-1842).

Il avait construit le *Colisée des Brotteaux*, devenu l'*Alcazar*, et dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par l'église de la Rédemption.

P.-A. Bernard a construit un grand nombre d'églises et de presbytères dans le département du Rhône.

On lui doit aussi le château de Quinsonnas et la restauration de celui de Saint-Germain-au-Mont-d'Or.

BERNARD (J.-M.). — Voir rue *Jean-Marc-Bernard*.

BERNARD (rue). — III^e arrondissement. — Ce nom rappelle très probablement Jacques Bernard, né à Alès (Gard), qui fut maire de la Guillotière sous le second Empire.

Il a donné, de son vivant, à la Ville de Lyon, une galerie de trois cents tableaux, parmi lesquels son portrait par Camille Wolf.

En 1923, on comptait vingt-cinq numéros dans cette rue.

BERNARD (Claude). — Voir quai *Claude-Bernard*.

BERNASCONI (Félix). — Ornemaniste qui vécut à Lyon au XIX^e siècle. C'est lui qui fut chargé, par Dardel, de faire l'ornementation de la fontaine édiflée sur la place Saint-Jean (1844).

Il collabora également aux travaux de sculpture du Palais du Commerce (1860).

BERNAVON (Hubert). — Graveur particulier de la Monnaie de Lyon, de 1760 à 1792.

En 1763, il fut nommé conseiller du roi.

BERNE (Pierre-Antoine). — Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, né à Lyon le 14 juillet 1830, mort le 9 février 1901, en son château de la Forestière.

A 26 ans, il était nommé chirurgien-major de la Charité. A la

fondation de l'Ecole, puis de la Faculté de médecine, il fut choisi pour la chaire de pathologie interne, et fit sur cette matière, un ouvrage demeuré classique.

Le D^r Berne était membre de l'Académie de médecine. Depuis 1873, il appartenait à celle de Lyon.

BERNE (Jean-Marie). — Né à Lyon le 17 décembre 1846. Négociant, ce fut une des figures lyonnaises les plus connues.

Berne fut président de la Société des anciens mobiles du Rhône et l'un des fondateurs de la Tutélaire du IV^e arrondissement.

En 1896, il fut chargé d'organiser les fêtes du vingt-cinquième anniversaire du siège de Belfort.

BERNICAT (Firmin). — Né à Lyon, le 13 janvier 1841. On le destinait à la banque; il débuta même dans cette carrière comme employé à la Société lyonnaise de Dépôts. Mais le démon musical s'était emparé de lui, et il partit à Paris.

Son œuvre est assez importante; mais une seule a atteint à la presque célébrité: *François les bas bleus*.

Il mourut à Paris, le 5 mars 1882; deux mois avant la première représentation de son œuvre principale.

BERNIER (Claude-Hippolyte). — Peintre lyonnais, né à la Guillotière au commencement du XIX^e siècle. Il exposa à Lyon de 1836 à 1848.

Parmi ses œuvres: *Scène d'inondation à la Guillotière* (1840); *Effet de nuit à la Guillotière* (1848; etc...

BERRUYER (Jean-François). — Général de division, né à Lyon, le 6 janvier 1737, mort en 1804. Il entra dans l'armée comme simple soldat, en 1753. Il se trouva au siège de Port-Mahon et fit la guerre de Sept ans. Au cours de la campagne de Corse, il fut nommé capitaine.

La Révolution le fit colonel de carabiniers.

Bientôt général de division, il servit avec peu de succès en Vendée.

En 1796, le Directoire le nomma commandant des Invalides, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Le général Berruyer aimait à rappeler qu'il avait assisté au baptême de Bonaparte.

BERT (Pierre-Marie-Alphonse). — Peintre lyonnais, né le 8 octobre 1826. Il étudia sous la direction de Bonnefond à l'Ecole des Beaux-Arts.

Il exposa à Lyon, dès 1857.

BERTAUD DE LA VAURE (Claude). — Architecte qui fut voyer de la Ville en 1708. Capitaine du Jeu de l'Arc, il habitait un hôtel qu'il avait fait construire sur le rempart d'Ainay, et qui abrite aujourd'hui l'Ecole de Commerce.

En 1714, il construisit, avec Fahy, le *Grenier d'abondance*, devenu la caserne de Serin.

C'est lui qui édifia la maison des tireurs d'or, rue Saint-Dominique (Emile-Zola).

BERTHAUD (Louis). — Poète satirique né à Lyon en 1810, mort à Paris, à l'hôpital, en 1847.

Auteur et créateur de l'*Homme rouge*, il salua 1830 comme l'ère de l'émancipation des peuples ; sa désillusion fut rapide. Néanmoins, il se lança avec fougue dans le mouvement républicain avec son ami Veyrat ; et, le 2 avril 1833 parut l'*Homme rouge*, revue hebdomadaire, qui eut un grand retentissement. Vingt-deux numéros virent le jour.

Les écrits de Berthaud étaient particulièrement violents. Je ne citerai qu'un exemple, son apostrophe au prince de Carignan :

Mais tu ne sais donc pas qu'une bouche hardie
Au toit de ton palais peut souffler l'incendie ?
Que si l'on te brûlait dans ta dernière tour,
Tes sujets, tout joyeux, danseraient à l'entour ?
Mais tu ne sais donc rien ? Dans ton âme plâtrée
Un mot de vérité n'est donc jamais entré ?
etc..., etc...

Sainte-Beuve parle avec dédain du poète lyonnais, tombé dans la misère : « L'Homme rouge de Lyon, dit-il, n'est qu'un « insulteur à rimes riches. »

A Paris, Berthaud se lia avec Hegesippe Moreau, qui mourut lui aussi à l'hôpital, en 1838.

BERTHELET (Jean-Claude). — Architecte, né à Limonest, le 24 avril 1839, mort à Lyon, le 4 février 1891.

Il étudia à notre Ecole des Beaux-Arts, puis entra au cabinet de Casimir Echernier.

On lui doit plusieurs maisons, avenue de Noailles, rue de Jarente, quai Tilsitt.

Desjardins, Charvet le citent élogieusement.

BERTHELOT (avenue). — VII^e arrondissement. — Portait primitivement le nom d'*avenue des Ponts*, parce qu'elle est tracée en prolongement des deux ponts Napoléon (aujourd'hui ponts Kitchner et Galliéni) construits sur la Saône et le Rhône.

Sa dénomination n'a rien de lyonnais, elle rappelle le grand chimiste Marcellin Berthelot, né à Paris en 1827, mort en 1907.

En 1923, cette avenue comptait trois cents cinquante et un numéros.

Sur cette importante voie publique, au n° 18, s'élève l'*Ecole de Santé*, qui fut édiflée sous la direction d'Abraham Hirsch, architecte de la Ville.

L'avenue Berthelot borde le cimetière de la Guillotière.

BERTHET (Jean). — Jésuite, né à Tarascon en Provence, le 22 février 1622. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1637, après d'excellentes études, il se consacra à l'enseignement. Vers 1680, il fut envoyé au Collège de la Trinité à Lyon, où il enseigna les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie et la controverse.

Il mourut à Paris, le 29 juin 1692.

Ses *Sermons* furent imprimés à Lyon en 1693.

BERTHET (Claude). — Plus connu de la génération née vers 1850, sous le nom de Commandant Berthet. Il naquit à Lyon le 29 septembre 1841. Officier de mobiles en 1870-71, il devint commandant dans l'armée territoriale.

Il fut inspecteur principal de l'Octroi, à Lyon.

Cl. Berthet s'occupa beaucoup de politique; il fut même à une certaine époque membre de l'*Internationale*. Il se plaçait à l'extrême-gauche des républicains et n'était pas loin de voir en Jules Ferry un « réactionnaire ».

A titre de curiosité, je rappelle que sa carte de l'Internationale, constatant qu'il y fut admis le 18 janvier 1870, est signée: R. Shaw (pour l'Angleterre); Bernard (pour la Belgique); Eugène Dupont (pour la France); Karl Marx (pour l'Allemagne); Anthony Zabisch (pour la Pologne).

BERTHET (Jean) dit Johannès de Altissiodore. — Vivait à Lyon au XIV^e siècle, mais était originaire de l'Auxerrois.

Il fut maître d'œuvre (architecte) de la cathédrale de Lyon de 1368 à (probablement) 1380.

L. Bégule le cite dans sa *Monographie de la Cathédrale*.

BERTHIER (Louis). — Maître orfèvre, de Lyon, vivait aux XVI^e et XVII^e siècles. En septembre 1595, c'est lui qui fit le présent offert à Henri IV, le lendemain de son arrivée à Lyon. Cette pièce d'orfèvrerie représentait « le Roy tiré le plus au naturel », assis sur une chaise, tenant dans sa dextre un vase dont il versait l'eau sur un brasier. L'artiste avait voulu exprimer la clémence avec laquelle le prince éteignit les séditions.

Ce présent fut payé 995 écus à Berthier. Henri IV en fit cadeau à Gabrielle d'Estrées.

BERTHOLON (Marie-Antoine). — Avocat, bâtonnier de l'Ordre, né à Lyon le 13 février 1741, mort en sa ville natale le 4 août 1808.

Il fut inscrit en 1766 et demeurait alors au pied du Chemin-Neuf.

Il fut échevin en 1789.

Administrateur des deux hôpitaux pendant près de dix années, l'activité de Bertholon se manifesta également au Tribunal de Commerce, dont il devenait le président dès sa création, en 1800.

Son bâtonnat avait été interrompu par le décret des 2-11 septembre 1790, qui supprimait l'Ordre.

BERTHOLON DE BROSSE (Damien-Antoine). — Né à Lyon en 1727, mort en 1778. Avocat, conseiller à la Cour des Monnaies. Fut membre de l'Académie de Lyon.

Son éloge a été prononcé par de Bory.

BERTHOLON (Pierre). — Cet abbé naquit à Lyon en 1742 et y mourut le 21 avril 1800.

Bien que médecin, il exerça la profession de professeur d'histoire, en notre ville.

Il a laissé plusieurs mémoires de physique, notamment : *l'électricité de l'atmosphère a-t-elle quelque influence sur les*

végétaux? Cette étude avait été présentée à un concours de l'Académie de Lyon (1783).

Bertholon fut un des propagateurs en France du paratonnerre de Franklin. Il fit des recherches sur les moyens de prévoir les tremblements de terre.

BERTIN (Aimé). — Avocat, né à Villefranche, le 11 février 1687, mort à Lyon, le 27 février 1752.

Aimé Bertin fut échevin, juge au Tribunal de la Conservation (1734) et membre de l'Académie de Lyon.

BERTINI (Benoît-Auguste). — Musicien, né à Lyon, le 5 juin 1780. Il fut élève de Clémenti, à Londres, en 1793, puis séjourna à Paris et à Naples.

Revenu à Londres, il se voua à l'enseignement du piano. On ignore la date et le lieu de sa mort.

Bertini a publié: *Stigmatographie* ou l'art d'écrire avec des points, suivi de la melographie (Paris, 1812).

BERTRAND (Alexis). — Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon, membre correspondant de l'Institut. Né à Chassey (Côte-d'Or) le 13 février 1850, A. Bertrand est mort à Lyon, en mars 1923.

Lorsqu'il vint en notre cité (1885), il s'était déjà fait connaître par ses études sur Maine de Biran. Il était cependant considéré comme un disciple d'Auguste Comte, et faisait partie avec mon père, S. Maynard, du groupe positiviste parisien ainsi que du groupe lyonnais d'études sociales *le Chêne*.

A. Bertrand a publié de nombreux travaux sur des questions de philosophie, d'éducation et d'art.

Je me bornerai à citer une *Etude* sur son compatriote, le sculpteur dijonnais Rude, et deux ouvrages visant Lyon: *Le séjour de Rabelais à Lyon* et *Guy Patin et ses amis de Lyon*.

BERTRAND (Jean). — Peintre né à Lyon en 1825, mort à Paris le 27 septembre 1887. On l'appelait communément Jammes Bertrand.

Il commença ses études artistiques à l'Ecole de notre ville, sous la direction de Bonnefond. Puis, en 1844, il les continua à l'Ecole de Paris.

Parmi ses œuvres, je citerai: *La mort de Sapho*; *La mort de*

Manon Lescaut ; Roméo et Juliette ; La mort d'Orphée ; Cendrillon ; Sainte-Cécile ; etc...

Au Musée de Lyon, on peut admirer : *Sainte Thais brûlant ses richesses* (1861) ; *les corps des martyrs retirés des eaux du Tibre ; Frère de la mort* recueillant un homme assassiné dans la campagne de Rome (1863) ; etc...

BESIAN ARROY. — Prieur et chanoine de l'Ile-Barbe, mort en octobre 1677. Auteur d'ouvrages estimés à leur apparition. Il publia notamment, à Lyon, en 1674 : *Traité des Usures* ; de lui encore : *Briève et dévote histoire de l'abbaye de l'Ile-Barbe ; Apologie de l'église de Lyon* ; ces deux ouvrages contre les *Masures* de Le Laboureur.

BESNARD (Antoine). — Architecte ordinaire de la Ville et ingénieur, au commencement du XVIII^e siècle.

C'est lui qui dessina les motifs du feu d'artifice de 1713, place des Terreaux, pour fêter la paix d'Utrecht.

BESSIERES. — Professeur au Lycée de Lyon, fut conseiller municipal pendant de longues années. Il mourut le 9 mars 1900.

C'était une figure originale, aux saillies bizarres ; le type parfait du bon « bourru ».

Fait digne d'être noté : Alors qu'il avait quelque chance de succès, il refusa, en 1885, d'être candidat aux élections législatives.

Les sièges au Palais-Bourbon étaient moins recherchés que de nos jours !

BESSON et **BESSON-BASSE** (rues). — III^e arrondissement. — Ces appellations évoquent le souvenir de propriétaires de terrain.

La première de ces rues, en 1923, comprenait quatre-vingt-un numéros d'immeubles ; la deuxième quarante-neuf.

BESSON (A.). — Un de ces « gloires » d'un jour, qui vers 1857-59 accablait de ses vers Adrien Péladan, alors directeur, à Lyon, de la *France littéraire*.

Cet « homme de lettres », ainsi qu'il se désignait lui-même, a laissé des vers dont la plupart seraient reniés par un mirliton.

BESSON. — Nom d'une série d'orfèvres lyonnais. Claude, qui fut maître de la Monnaie en 1493; Antoine I^{er} dit Besson le Viel (xv^e et xvi^e siècles); Antoine II dit Besson le Jeune (xvi^e siècle).

BETHENOD (Madame). — En avril 1915 mourait, à Lyon, M^{me} Bethenod. Grande dame, elle l'était jusqu'au bout des ongles; mais lorsqu'éclata la guerre, elle fit, avec la simplicité d'une femme racée, son devoir, tout son devoir. Elle « s'engagea » dans la Croix-Rouge, et fut affectée à l'hôpital auxiliaire n° 24, installée dans l'immeuble des Dames Marie-Auxiliatrices, 9, rue Bossuet. Du rôle le plus subalterne, elle parvint au rang d'infirmière-major. Elle subit plutôt qu'elle n'accepta ce titre. Mais, non contente du labeur de chaque jour qui l'attendait en cet hôpital, elle donnait plusieurs nuits par semaine à la garde des blessés de l'hôpital Desgenettes. Là, elle fut atteinte du mal qui devait lentement l'empoisonner et la tuer.

Le hasard l'avait fait naître dans les roses, sa volonté de bonne Française la fit mourir d'un mal d'hôpital!

BEUCHOT (Jean-Baptiste). — Peintre et décorateur, né à Lyon le 4 avril 1821. De 1836 à 1841, il fut élève à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville.

Parmi ses œuvres, citons : peintures décoratives dans l'église de la Charité, dans les salons de l'aile sud de l'Hôtel de Ville (1858), dans la salle du Tribunal de Commerce (qui tenait alors son siège au Palais Saint-Pierre).

J.-B. Beuchot a exposé à diverses reprises des *Paysages*, des *Aquarelles*, etc...

BEUCHOT (M^{lle}). — Peintre lyonnais de la fin du xix^e siècle et du xx^e siècle.

A exposé les portraits (en un seul tableau) de Carolus-Duran et Edmond Sain, sous le titre : *Deux Amis*.

BEYLE (Pierre-Marie). — Artiste peintre, né à Lyon, le 6 juillet 1838.

Il fut membre de la Société des Artistes français, et connut une certaine renommée.

Parmi ses œuvres : *La dernière étape de Coco* (1878); *Une*

partie de dames (1879) ; *Le baiser du départ* (1883) ; *Le premier bain de mer* (1888) ; *Voilà l'étameur* ; *Ecole de misère* ; *Retour de pêche* (1895) ; *Première communion d'une étoile* (1898) ; etc...

BEYSSAC (Jean). — Erudit lyonnais, né le 21 septembre 1859, mort à Lyon, le 14 mai 1929. Beyssac a vécu toute sa vie au n° 15 du quai de l'Archevêché (Bibliothèque).

Membre de la Société littéraire, de l'Académie de Lyon, de la Société archéologique, etc...

Il fut conseiller général de la Loire.

Beyssac a écrit notamment : *Rochetaillée en franc-lyonnais* ; *Notes pour servir à l'histoire de l'église de Lyon* ; *les Prévôts de Fourvière* ; *Les chanoines de N.-Dame de Montbrison* ; *Les chevaliers de l'église de Lyon* ; etc...

Jean Tricon a écrit une très intéressante notice sur Jean Beyssac.

BIANCHI (D^r Auguste). — Né à Lyon, le 12 mars 1842, il termina ses études à Paris où il fut reçu docteur en 1867.

Il fut membre de la Société des Sciences médicales de Lyon, et médecin de l'Ecole vétérinaire.

BIANCOLLELI (Pierre-François, dit Dominique). — Fils d'un comédien bolonais qui avait obtenu la protection de Louis XIV.

Biancolleli fit représenter à Lyon une sorte de comédie-revue (1712), la *Promenade des Terreaux à Lyon*.

BIARD (François-Auguste). — Artiste peintre né à Lyon le 8 octobre 1798. Il fut élève de Pierre Revoil à l'Ecole de Lyon, puis voyagea beaucoup en Orient et dans l'extrême Nord.

Vers 1835, il vint se fixer à Paris où l'avait fait connaître son très populaire tableau : *Les Enfants perdus dans la Forêt*.

Biard mourut à Fontainebleau, le 30 juin 1882.

Parmi ses œuvres, je rappelle : *Adoration des Mages* (1822) ; *Folles de l'Antiquaille* (1833) ; *Bombardement d'Alger* (1837) ; la *Demoiselle à marier* (1844) ; *Henri IV et Fleurette* (1847) ; la *Prière dans les bois* (1862) ; etc...

Il a décrit en outre un *Voyage au Brésil*.

Biard d'Aunet, son fils, fit une carrière au ministère des Affaires étrangères, et occupait, vers 1900, le poste de consul général à Sidney.

BIARD. — On ignore généralement que les *Cafés Biard* (qui fleurirent surtout à Paris) ont des origines lyonnaises.

Voici quelques lignes, relevées dans la *Chronique du Jour* du 24 janvier 1864, qui font allusion à cette origine.

Ici, pas de froide étiquette,
De préjugé, ni de grand air.
On peut y prendre son bitter
En chapeau noir comme en casquette.
Gai, ne visant pas au Werther,
Le patron, *amicus noster*,
Trône en riant, sur sa banquette.
Il apporte, mets non malsains,
De *Chaponost*, de Bruissain,
De vrais escargots de Bourgogne.
Sur son comptoir, gaiement on boit,
Mais il moralise l'ivrogne,
L'obligeant à se tenir droit.

BIBLIOTHEQUE (quai et avenue de la). — V^e arrondissement. — Jusqu'au 25 octobre 1909, ces voies publiques ont porté le nom de *quai* et *avenue de l'Archevêché*, parce qu'elles bordaient le palais des prélats de Lyon. Après la séparation des Eglises et de l'Etat, l'archevêché fut affecté à la Bibliothèque de la Ville; cette destination nouvelle a fait attribuer les noms nouveaux.

Depuis une époque éloignée et probablement antérieure au X^{VI}^e siècle, les maisons étaient construites directement au bord de la Saône, masquant la vue de l'archevêché. Cela dura jusqu'au XIX^e siècle. C'est en 1800, en effet, que commencèrent les travaux de construction du quai, qui fut désigné sous le vocable *quai de la Baleine*. La première pierre fut posée par le préfet Verninac de Saint-Maur, le 1^{er} Vendémiaire an X (23 septembre 1801).

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le quai, entre le pont de pierre et la rue de la Baleine, porta le nom de *quai Humbert*, en mémoire de l'évêque de Lyon qui fit construire le pont sur la Saône.

Quant à l'avenue de la Bibliothèque, à la descente du pont Tilsitt, elle porta longtemps le nom de *place Montazet*, du nom de l'archevêque de Lyon.

Personnalités ayant habité ces voies publiques

1810. — Dalony Michel, sculpteur sur bois, 5, avenue de l'Archevêché.
1832. — Catelin Claude, architecte, place Montazet.
1838. — Chaland François, sculpteur sur bois;
Blot Jules, architecte, quai de l'Archevêché;
Magneval Claude, avocat, quai de la Baleine;
Falconnet, architecte, quai Humbert.
1840. — Monteilhet, sculpteur sur bois.
1841. — Decreuse Théodore-Just, peintre et décorateur.
1849. — Premillieux, architecte, quai de la Baleine.
1868. — Munier, avoué à la Cour, qui fut sénateur du Rhône, quai de l'Archevêché;
Onofrio, président de chambre;
Million Louis, avocat, qui fut député;
Bernard Pierre, architecte.
1896. — Domer Joanny, le peintre, meurt en son domicile, 17, quai de l'Archevêché.
1897. — La société le *Vieux Gui* se réunit au n° 1 du quai.

Notes topographiques

Quai n° 3, voir les arcs du rez-de-chaussée qui supportent une terrasse.

N° 12 et 13, escaliers éclairés par des fenêtres à meneaux.

N° 16. Maison léguée aux Hospices par Anne-Joséphine-Blandine Verand (testament, 16 avril 1897).

N° 17. Porte arquée avec clef ornée d'une tête de femme.

N° 21. Escalier à rampe droite, balcons de fer.

N° 22. Un plafond de cette maison fut peint par Thomas Blanchet; c'était, à cette époque, le logis de la famille Madeleine.

N° 24. C'est sur l'emplacement de cette maison qu'on a découvert, en 1836, le piédestal d'un monument antique élevé, par un affranchi, à un procureur et à son fils.

Avenue n° 3 (ancien); n° 5 (et 2, rue Saint-Romain); n° 1 (et l'immeuble, 1, rue Saint-Romain); n° 6, sont acquis par la Ville ou expropriés en vue de la transformation de ce quartier et de l'élargissement de l'avenue de l'Archevêché.

Les vendeurs ou expropriés furent: Marie-Félicité Compagnon de la Servette, veuve de J.-M.-Ch. Crozet de Lafay; les consorts Guichard et Pinmartin; Benoît Moniat; le diocèse (représenté par Mgr de Bonald).

Souvenirs d'autan

1504, 28 janvier. — Nicolas Machiavel, chargé par la République de Florence, d'une mission auprès du roi Louis XII, le rejoint à Lyon, à l'archevêché.

Machiavel était accompagné de Nicolas Valéry et Ugolin Martelli. Il séjourna dans notre ville, jusqu'à la fin du mois de février.

1510. — Louis XII réunit à Lyon, à l'archevêché, une assemblée d'hommes compétents, dans le but d'aviser aux moyens d'abrégier les procès. L'ordonnance sanctionnant ces travaux fut publiée en avril 1512.

1522, 19 mai. — « Environ deux heures après-midi, en la « maison de l'archevêque, le hérault d'Angleterre, Clarence, « défia mon fils, et en après qu'en tremblant de peur, il eut « déclaré que son maître étoit notre ennemy mortel, mon fils « lui répondit froidement et si à poinet, que tous les présents « étoient joyeux et néanmoins ébahys de sa claire éloquence. »
(Journal de Louise de Savoie).

1546 (B. B. 64). — Mandement de soixante écus d'or au soleil à Jean Bas et Louis Bolyer, pour la construction d'un pont en bois, sur la Saône, entre l'église Saint-Jean et Rontallon.

1564, juillet. — Le roi avait séjourné vingt jours à Lyon, « durant lesquels il prenoit plaisir à s'esprouver sur la rivière, « après souper, et à faire sonner les moresques qu'il faisoit bon « veoir. »

1576, 13 octobre. — L'assemblée des trois ordres se réunit, en présence de M. de Mandelot, lieutenant général, dans la salle de l'Archevêché, pour élire les députés aux Etats généraux convoqués à Blois.

1594, 27 mai. — Le colonel d'Ornano ayant fait prisonnier le comte de Chamoy, qui commandait dans Thoissey contre le roi, les échevins décident de faire conduire ledit comte dans les prisons de l'archevêché. Ce qui, d'ailleurs, amena une protestation du duc Emmanuel de Savoie, le comte de Chamoy ayant été pris sur le territoire de ses Etats.

1595, 10 septembre. — Le roi (Henri IV) touche « les malades des escroelles », devant son logis en l'archevêché.

1598. — Le samedi 20 juin, fut publiée la paix de Vervins. Le dimanche suivant, on fit un feu de joie au milieu de la Saône, devant le logis de M. de la Guiche, gouverneur. Sur deux bateaux,

on avait bâti une tour de quatre étages, avec un portrait de femme armée. Le soir, vers 8 heures et demie, on y mit le feu, et des pièces furent tirées pour la grande joie du peuple.

Ce furent le prévôt et les échevins qui mirent le feu à la tour.

1615. — Le Consulat fait construire le port de Roanne. Le P. Ménétrier a reproduit, dans son *Éloge historique de la Ville de Lyon*, l'inscription faite en cette circonstance.

1622. — Armand de Richelieu, qui avait été fait cardinal le 5 septembre par le pape Grégoire XIII, reçoit à Lyon, dans la chapelle de l'archevêché, la barette, des mains du roi.

1639. — Le cardinal duc de Richelieu arrive à Lyon, le 15 septembre, et prend son logement à l'archevêché.

1699, 30 juin. — Les évêques de la province de Lyon, assemblés par ordre du roi dans le palais archiépiscopal de Lyon, déclarent accepter le bref du pape Innocent III, du 12 mars 1699, condamnant le livre de Fénelon *Explication des maximes des Saints*.

1738. — Don par Ferdinand Michel, prêtre, chanoine d'Ainay, de sa bibliothèque composée de six mille volumes.

1800, 23 septembre. — Pose de la première pierre du quai de la Baleine, sous la présidence du Préfet du Rhône. L'arrêté ordonnant cette construction fut gravé sur une planche placée avec la première pierre; la date de cet acte préfectoral était ainsi présentée: « Fait à Lyon, sous le Consulat de Bonaparte, premier consul, de Cambacérès, second consul, de Lebrun, troisième consul, le cinquième jour complémentaire de l'an VIII, de la République, le soleil entrant dans le signe de la balance, cent jours après la victoire de Marengo..., les armées françaises occupant l'Italie sous les ordres du général Brune, l'Allemagne sous les ordres du général Moreau, l'Egypte sous les ordres du général Menou..., année marquée pour Lyon par la pose... de la première pierre de la place Bellecour, par la fondation de l'Athénée, par celle du Prytanée, et celle d'une chaire de chimie expérimentale, applicable aux arts et aux manufactures. »

Le préfet Verninac avait une méthode un peu longue pour dater ses arrêtés!!

1815, 11 mars. — Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, entre à Lyon, à 9 heures du soir et va coucher à l'archevêché.

1815, 26 mai. — Le cardinal Fesch revient à Lyon.

1828. — L'abbé Lamennais, venant de Turin et se rendant à Paris, s'arrête à Lyon où il loge à l'archevêché (*Gazette de Lyon*, 9 juillet 1828)..

1849. — Il y avait, à cette date, au n° 29 du quai, un cabinet de lecture, fort connu, qui portait le nom de *Cabinet littéraire démocratique*. Le propriétaire indiquait, dans les journaux, qu'il était le seul donnant en location les ouvrages de Fourier, Considérant, Proudhon, Pierre Leroux, Lamennais, Raspail.

Jusqu'en 1860, au bout du pont Tilsitt, sur la place devant l'archevêché, se tenait la foire de Saint-Jean. On y venait surtout d'Auvergne et de Savoie. Les amateurs trouvaient là : ustensiles de ménage, marmites, ferronnerie, pioches, pelles, etc...

Le palais de l'archevêché fut construit à la fin du xv^e siècle par le cardinal de Bourbon, archevêque de Lyon, sur les ruines d'un plus ancien qui, dit-on, remontait à Charlemagne. Le cardinal de Tencin le fit restaurer d'après les plans de Soufflot.

Pendant la Révolution, l'archevêché fut vendu ; et, au rétablissement du culte, la Ville et le Département durent le louer et le meubler, puis le racheter, au prix de 320.000 francs.

La grille de clôture de la grande cour d'entrée est l'œuvre de Flacheron, architecte de la Ville (1830).

La salle des pas-perdus (aujourd'hui sallé publique pour les lecteurs qui fréquentent la bibliothèque) était l'une des plus vastes de Lyon. En 1827, Mgr des Pins, administrateur du diocèse en l'absence du cardinal-archevêque Fesch, y tint un synode diocésain, auquel assistaient tous les curés et ecclésiastiques des départements du Rhône et de la Loire.

La restauration du palais archiépiscopal fut exécutée de 1854 à 1857, sous la direction de l'architecte Tony Desjardins.

Parmi les célébrités ou personnages historiques qui logèrent à l'archevêché, il faut citer encore : en 1273, le pape Grégoire X ; en 1305, le pape Clément V ; en 1503, Louis XII ; en 1622, Louis XIII ; en 1658, Louis XIV ; en 1744, l'infant don Philippe d'Espagne ; en 1775, Monsieur, frère du roi (le futur Louis XVIII) ; en 1804 et 1805, le pape Pie VII, Napoléon I^{er} ; en 1814, la duchesse d'Angoulême, le comte d'Artois (futur Charles X), la duchesse douairière d'Orléans, le prince Emile de Hesse-Darmstadt ; en 1816, la duchesse de Berry, le duc d'Angoulême, etc...

Cloturons ces souvenirs par une anecdote concernant l'archevêque de Montazet. Sa voiture faillit verser un jour dans un passage dangereux ; le cocher dit à son maître : « Monseigneur « nous l'avons échappé belle ! Il s'en est fallu de peu qu'il n'y « eut deux sièges vacants, le vôtre et le mien ! »

BICHAT (rue). — II^e arrondissement. — Cette voie publique porte le nom du célèbre physiologiste Xavier Bichat, né à Thoirette-en-Bresse en 1771, mort à Paris en 1802.

Il fit ses premières études anatomiques à l'Hôtel-Dieu de Lyon, sous la direction de Marc-Antoine Petit. A vingt-six ans, à Paris, il était déjà professeur et médecin de l'Hôtel-Dieu.

Son principal ouvrage est l'*Anatomie générale appliquée à la physiologie*.

Bichat fut le prototype du médecin tel qu'on le conçoit : travailleur et charitable. Il fut le soutien de la famille de Desaut, un de ses maîtres, mort sans fortune.

C'est Bichat qui a défini la vie : l'ensemble des forces qui résistent à la mort.

BICHET (le). — C'était une mesure très usitée au XVIII^e siècle. Je possède, parmi mes documents, une pièce portant le sceau de la municipalité de la Guillotière et les signatures requises, pièce datée du 9 nivose an iv de la République, certifiant « que la mesure ordinaire du commerce, connue sous le nom de « Bichet, est du poids de soixante livres, qui est le même que « celui de la commune de Lyon, et que le prix du bled de 1790 « était de six livres, dix sols le bichet. »

BIDAULD (Henri). — Né à Sainte-Colombe-les-Bois (Nièvre), le 25 février 1839, mort à Rossillon (Ain), en septembre 1898.

Il débuta comme sculpteur, puis se consacra uniquement à la peinture. Sa carrière s'écoula à Lyon, Fleurieu-sur-Saône et Rossillon.

Parmi ses œuvres : *Pêcheurs à la ligne* (1866) ; *Le bois carré à la Burbanche* (1872) ; *Les moines de la Chartreuse de Portes en promenade* (1881) ; *Tricoteuse* (1884) ; *Les oies* (1887) ; *Le Furan à Rossillon* (1891) ; *Un philosophe* (1895) ; *Bergère tricotant* (1898) ; etc...

BIDAULD (Rosalie). — Née en 1798, morte à Lyon, le 2 février 1876. Artiste-peintre, fille de Jean-Pierre-Xavier Bidauld, également peintre. Elle épousa J.-B. Guimet, le créateur du bleu d'outremer.

Emile Guimet, son fils (le fondateur du Musée qui porte son

nom) possédait un certain nombre de toiles remarquables dues au pinceau de sa mère: *Le dévouement paternel* (1827) ; *Danaé exposée sur les eaux avec son fils Persée*; des *Paysages*; etc...

BIDAULD (Jean-Pierre-Xavier). — Naquit à Carpentras, le 30 juin 1745; il annonça, dès son enfance, des dispositions pour la peinture.

A 19 ans, il vint se fixer à Lyon. Il y serait demeuré longtemps inconnu, si le hasard n'avait permis que son talent se révélât.

Il décora l'hôtel particulier d'un opulent Lyonnais, peu sensible d'ailleurs aux beautés de l'art ; mais Pierre Julien, sculpteur du roi, le vint visiter un jour et remarqua les compositions de Bidault. Dès lors, il devint à la mode. Terray, l'intendant du Lyonnais, Forez, Beaujolais, lui fit peindre différentes vues de la ville.

Il mourut en 1814. Le *Journal de Lyon*, janvier 1814, lui consacra un article nécrologique (Barjavel).

Parmi ses œuvres : *Vue des bâtiments construits à Lyon par M. de Terrebonne* (1792) ; *Chalier dans sa prison écrivant à sa famille* ; *Vue en perspective du quartier Saint-Clair et du Pont de Bois* ; *vue du château de Pierre-Scize*.

BIDAULT (Nicolas). — Sculpteur et médailleur, né à Reims en 1622, mort à Lyon, le 17 novembre 1692. Il se maria dans notre ville en 1660.

En 1680, il eut le titre de sculpteur du roi. On lui doit les médaillons des prévôts et échevins de son époque.

Parmi ses œuvres : F. de Baglion de la Salle, prévôt ; Pierre Bollioud, Louis Dugas, échevins (1658) ; Dominique de Ponsaimpierre, échevin (1662) ; etc...

C'est N. Bidault qui a sculpté le *Petit David* (n° 2 de la rue) (1660) ; le *Bon Pasteur* (statue pour la rue de l'Enfant-qui-Pisse) ; buste de *Jacques Moyron* ; *Vierge à l'Enfant* ; statue pour la Feuillée ; etc...

BIE (Paul-Pierre). — Né à Châtillon-de-Michaille, le 7 septembre 1801, mort à Lyon, le 8 octobre 1886. Paul Bié, marchand de soies, fut juge au Tribunal de Commerce (1859-1863) et maire de Lyon-Brotteaux.

Mais c'est au Dispensaire général que son action fut particulièrement féconde, au cours de sa présidence qui dura de 1867 à 1879.

BIE (Alfred-Paul-Joseph). — Fils du précédent, né à Bruxelles, le 17 septembre 1838. Négociant en soies, fut — comme son père — président du Dispensaire général (1902). C'est sous sa présidence que fut inauguré, le 11 juillet 1903, le nouvel établissement du Dispensaire, rue de la Part-Dieu et rue Molière.

BIENFAISANCE (Loge la). — Loge maçonnique fondée à Lyon, le 6 janvier 1782, par un groupe de francs-maçons lyonnais, parmi lesquels deux chanoines-comtes de Saint-Jean : Barbier de l'Escoet et Jean-Antoine de Castellat. C'est dans cette loge que trôna Cagliostro, pendant près d'un an.

BIENVENU (D^r Pierre-Marie). — Né à Châtillon-les-Dombes, en 1797, Bienvenu fut médecin de l'Antiquaille et, pendant quarante ans, médecin du Bureau de bienfaisance. De 1824 à 1831, il prêta également son concours au Dispensaire général.

Le D^r Bienvenu mourut à Lyon, le 28 août 1860. La *Gazette médicale de Lyon* (1860) lui consacra un article fort élogieux.

BIESSY (Charles-Victor). — Médecin aux Rapports, près le Tribunal de Lyon. Né et mort à Lyon, 1781-novembre 1837.

Il a publié un *Manuel de médecine générale*.

BIETRIX (passage). — III^e arrondissement. — Ainsi appelé du nom d'un propriétaire des terrains sur lesquels ce passage a été ouvert. Il commence au n^o 29 de la rue Verlet-Hanus.

BIGEL (Charles-Nicolas). — Graveur au burin, naquit à Lyon, le 28 janvier 1808. Il fut élève de notre Ecole en 1827-28.

Parmi ses travaux : *Façade de l'Hôtel-Dieu* (d'après le dessin de J. Drevet) ; *Galerie de l'Argue* ; *Façade de l'église Saint-Jean* ; etc...

BIGNAN (Anne). — Littérateur lyonnais, mort en 1861.

Il faisait partie de la Société Philotechnique, à laquelle il lisait ses productions poétiques.

BIGOTIER (Claude). — Né à Tréffort en Bresse, enseigna les lettres au collège de la Trinité dans la première moitié du xvi^e siècle.

Il fut ami de Ducher dans les vers duquel on trouve une pièce élogieuse pour Claude Bigotier.

Il a composé des poèmes en l'honneur de la Bresse et de ses habitants.

BILLET (Claudius) dit **ANTONY RÉAL**. — Poète et conteur lyonnais, mort en 1866. Billet tint une place honorable dans notre petit monde des lettres ; ses premiers essais datent de 1829. Il écrivit sous le pseudonyme d'Antony Réal (ou Rénal) ; mais il reçut le surnom de *Berquin lyonnais*. Il a laissé une remarquable traduction du *Romancero du Cid*.

Fréquentait beaucoup, chez *Pochon*, place de la Miséricorde.

Rousset a dit de lui : « Ecrire, aimer, chanter furent toute sa vie. »

BILLY (Pierre de). — Né à Lyon le 11 avril 1695, mort en février 1780. Avocat, secrétaire du roi.

Membre de l'Académie de Lyon à laquelle — d'après Dumas — il présenta des mémoires nombreux, notamment sur le jeûne observé chez les Romains ; sur l'abolition des crimes ; les pierres gravées ; l'épopée ; le comique larmoyant ; etc...

BIMET (Pierre). — Né à Avignon, le 28 février 1687 ; entra dans la Compagnie de Jésus en 1703. Après un court passage à Rome, il vint à Lyon où il enseigna la philosophie et la théologie au collège de la Trinité ; il y fut, pendant quinze ans, le préfet des études.

Le P. Bimet tint un rang distingué à l'Académie de Lyon.

Il mourut en notre ville, le 17 mai 1760.

Il a publié *Physionomia*, poème latin, ouvrage duquel Lavater semble s'être inspiré.

BIROT (Joseph). — Le D^r Birot naquit à Lyon, le 13 février 1849. Il fut reçu docteur à la Faculté de Montpellier, en 1874, avec une thèse sur *les albumines pathologiques*. Le D^r Birot fut membre de la Société des Sciences médicales, de l'Académie de Lyon, et secrétaire de l'Association des médecins du Rhône.

Il a publié des études nombreuses sur notre région : *Notice sur l'église d'Avenas* ; *Notice sur les chapiteaux d'Ainay* ; *Notice sur le cimetière abandonné de la Madeleine* ; etc...

BISSARDON (Jean-Pierre). — Lyonnais né vers 1763, mort le 23 septembre 1816.

Il fut membre du conseil d'administration des Hospices, et député du Rhône à la Chambre des Cent-Jours.

BISSUEL (Jean-Prosper). — Architecte né à Lyon, le 30 avril 1807, mort le 28 février 1872. Il étudia à notre Ecole des Beaux-Arts de 1822 à 1828, sous Cochet et A. Chenavard.

En 1841, P. Bissuel fut reçu membre titulaire de la Société académique d'architecture, dont il devint le président en 1867.

Son éloge, par A. Savoye, et son portrait par L. Chevron, ont été insérés dans le volume III des Annales de la Société d'architecture.

Parmi ses travaux, je cite : *Maison Mège* (1830), rue du Griffon ; *maison Guimet*, rue d'Algérie et place de la Miséricorde ; *maisons Morel et de Lacroix-Laval*, rue Impériale (République) ; etc...

Bissuel a publié, en 1870, un rapport sur les *Coutumes du bâtiment*.

BISSUEL (Pétrus). — Né à Lyon le 3 novembre 1809, mort à Lyon le 5 janvier 1885. Commissionnaire en soieries, juge au Tribunal de Commerce, fondateur et administrateur de la Société lyonnaise de Dépôts. De 1870 à 1885, il consacra une grande partie de son temps à l'administration du Dispensaire général.

BIZET (Melchior-Benoît-Joseph). — Né le 22 mars 1852 à Crémieu (Isère), fut entrepreneur de serrurerie à Lyon, où il se fixa dès 1868.

Fut élu conseiller municipal en 1884 et siégea presque sans désemparer jusqu'à sa mort.

Bizet fut probablement un excellent serrurier ; mais en politique, sa compétence n'était pas indiscutable. Un ami, des amis.

BIZOT (Jean-Jacques-Jules). — Né à Lyon le 15 septembre 1825 ; agent de change de 1851 à 1872.

Bizot fut administrateur des Hospices (1876-1883), membre du Conseil de direction de la Caisse d'Epargne, administrateur du Dispensaire (1880-1885).

Il mourut à Lyon, le 28 avril 1897.

BIZOT (Ernest). — Architecte né à Troyes le 25 février 1825. Fut élève de l'Ecole de Lyon, sous Chenavard (1845-1846). Il a appartenu au cabinet Dubuisson de Christot. Après une absence de quelques années hors de France, il revint à Lyon, associé de Perret de la Menue, puis de Bellemain père.

Vers 1887, il se fixa à Vienne (Isère).

BLAISE (Barthélemy). — Sculpteur né à Lyon en 1738, mort à Paris en 1819.

Il fut élève de l'Ecole de dessin de notre ville, puis se rendit à Paris où s'écoula sa carrière.

Blaise fut correspondant de l'Institut pour la classe des Beaux-Arts.

Parmi ses œuvres : *Vierge* pour la salle capitulaire de l'archevêché; *Concession de la Bulle d'Or*, pour la cathédrale Saint-Jean de Lyon; la *Religion et l'Etude*, statues pour la Manécanterie; les *Quatre Saisons*, pour l'hôtel de Catalan; *Cléopâtre vaincue se donnant la mort*; *Venus et Diane au bain* (terre cuite); des bustes de Nicolas Poussin; Frédéric le Grand; le Sueur; etc..., etc...

BLANC (Gaspard). — Né le 18 janvier 1845 à Villeurbanne. Il fit ses études à la Martinière où il devint répétiteur.

Gaspard Blanc a rempli les fonctions de secrétaire de l'*Internationale* à Lyon et fut compromis dans les procès du 30 mai 1870. Membre du Comité de Salut public au 4 septembre 1870; il forma plus tard le Comité central du Salut (dépendant de l'*Internationale*) qui s'installa rue Luizerne (Tunisie); il avait autour de lui Placet, Dandré, Camet, Bischoff, Bène, Guillaume, Vignat, Charvet.

Le 28 septembre 1870, il fut parmi ceux qui envahirent l'Hôtel de Ville et qu'on appela les *Communards*.

BLANC (André-Auguste, dit Augustin). — Ecclésiastique né à Tain (Drôme) le 10 mars 1830, mort à Montélimar le 17 avril 1898.

A partir de 1869, il s'adonna à la prédication et fit entendre ses sermons, pendant de longues années, à l'église Saint-Nizier.

BLANC (Lucien-Louis). — Né à Ménerbes (Vaucluse) le 19 août 1823, L. Blanc fit son tour de France comme compagnon bourrelier-harnacheur.

Fixé à Lyon, il devint président de l'Union compagnonnique du tour de France.

Blanc fut maire de Grézieu-la-Varenne. Il a étudié les trois rites du compagnonnage : *Enfants de Salomon* ; *Enfants de maître Jacques* ; *Enfants du père Soubise*.

Ce fut un convaincu et un dévoué.

BLANC (L.). — Voir : *rue Louis-Blanc*.

BLANC (Edouard-Joseph). — Né à Lyon le 19 février 1834 ; fut juge suppléant, puis avocat au barreau de notre ville.

Blanc fut président de l'Œuvre des Cercles catholiques de Lyon ; secrétaire général du Comité de la Croix-Rouge ; vice-président de la Société nationale d'éducation de Lyon.

BLANC (Léon). — Docteur en médecine, né à Saint-Etienne le 13 septembre 1856. Il fut reçu docteur à la Faculté de Lyon en 1884.

Le D^r Blanc fut médecin des prisons ; membre de la commission des logements insalubres ; membre de la Société botanique et de la Société linéenne.

BLANC (P.). — Voir : *rue Pierre-Blanc*.

BLANC (Jean-Antoine). — Né à Sainte-Foy-l'Argentière le 30 novembre 1829. Il fit sa carrière dans l'administration préfectorale ; il fut successivement préfet des Hautes-Alpes, puis des Landes. Nommé à sa retraite, préfet honoraire, il se retira à Lyon où il devint conseiller municipal, administrateur des Hospices, président du conseil d'administration du Pont-de-Piété.

BLANC DE SAINT-BONNET. — Ecrivain lyonnais né en 1815 ; il était le petit-fils de l'acquéreur de la montagne de Saint-Bonnet. Sous l'influence de l'abbé Noiroi, professeur de philosophie au Lycée, il écrivit : *l'Unité spirituelle* (1840) ; *la Douleur* (1847).

Il publia encore : *Affaiblissement de la raison*.

Membre de l'Académie de Lyon. En 1848, il figura dans la liste légitimiste des candidats à l'Assemblée nationale ; il ne fut d'ailleurs pas élu. Il mourut le 8 juin 1880.

BLANCHARD (André). — Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, fut un des meilleurs peintres de portrait de Lyon.

Né dans notre ville le 30 octobre 1800, il y mourut en décembre 1850.

A. Blanchard travailla huit années à Paris, dans l'atelier de Gros. En 1839, il remplaça Grobon à l'Ecole de Lyon.

Parmi ses œuvres : *Erigène séduite par Bacchus* (1832) ; *Laurent de Médicis chez Savonarole* (1838) ; les *Carmélites de Lyon* ; *Vincent Reyre*, président de la Cour Royale de Lyon ; etc...

BLANCHARD (Henri-Pierre-Pharamond). — Peintre et dessinateur, né à Lyon le 27 février 1805, mort à Paris en décembre 1873. Il travailla surtout à Paris et se fixa à Chatou dès 1849. Il exposa, cependant, fréquemment à Lyon.

Parmi ses œuvres : *Marchande de sardines à Saint-Jean-de-Luz* (1835) ; *Désarmement de la Vera-Cruz* (1838) ; *Fernand Cortez* (1845) ; *Vue intérieure de l'église de Chatou* (1849) ; *Découverte de l'Océan Pacifique* (au Musée de Lyon).

BLANCHET (Claude). — Lyonnais du XVII^e siècle, qui proposa d'établir à Lyon une fabrique de crêpe façon de Bologne, de soie organsin, d'étamine, de soie et toile de soie façon Naples (1649).

Le Consulat lui accorda un privilège de trente ans, sous la condition que « ledit Blanchet sera tenu de suivre les règlements « de l'art de la soie et de souffrir les visites des maîtres-jurés. »

On l'autorisa à installer des moulins sur le Rhône.

BLANCHET (Thomas). — Peintre, architecte et graveur, né à Paris, en 1615 ou 1617, mort à Lyon, à l'Hôtel de Ville, le 21 juin 1689.

Tout jeune, Thomas Blanchet partit pour l'Italie où il se lia avec Poussin, l'Albane, Panthot, A. Sacchi.

Fixé à Lyon dès 1655, il s'associe avec Germain Panthot pour la décoration de l'Hôtel de Ville, travail qui dura jusqu'en 1672. Il fut nommé maître de métier en 1658.

En 1662, il peint la tour du collège de la Trinité; enfin, après la démission de Panthot, il fut nommé peintre ordinaire de la Ville (1675).

Parmi ses œuvres, rappelons: *Voûte de la grande salle de l'Hôtel de Ville*; *la Ville de Lyon donnant la main à Mercure* (pour le plafond de la salle du Consulat); *l'Alliance du Consulat et de la Noblesse* (salle du Consulat); *Incendie de Lyon sous Néron*; *les Furies*; *le Rhône et la Saône* (pour l'escalier de l'Hôtel de Ville).

Triomphe d'Hercule et *Sujets mythologiques* pour l'hôtel Senozan (Hôtel de l'Europe); *Plafonds* (22, quai de l'Archevêché); etc...

Thomas Blanchet fit, en outre, un grand nombre de dessins et de gravures.

Son œuvre architecturale n'est pas négligeable: grand escalier et réfectoire du Monastère des Dames de Saint-Pierre; mausolée du maréchal de Villeroi; etc...

Voir: passage *Thomas-Blanchet*.

BLANQUI. — En 1882, à l'âge de 75 ans, mourait cet éternel conspirateur. Il ne touche à notre histoire locale que par sa candidature qu'on opposa à celle de A. Ballue, la première fois que celui-ci se présenta dans le Rhône. Blanqui fut battu.

BLAY ou **BLEY** (André). — Peintre né à Lyon vers 1745; fut admis à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris en 1767. Ses études terminées, il revint dans sa ville natale où il peignit surtout des portraits. En 1776, il devint professeur à l'Ecole de dessin de Lyon.

A Rome, en 1777, Blay peignit un portrait de Benoît Labre, qui fut envoyé à M^{me} Louise de France.

BLETON (Pierre-Auguste). — Né à Lyon, le 23 juin 1834, Bleton exerça la profession de joaillier. Il débuta dans la presse en 1884, au *Courrier de Lyon*; en 1888, il devenait rédacteur au *Lyon Républicain*.

Aug. Bleton fut secrétaire de l'Ecole des Beaux-Arts et des Musées de la Ville de Lyon.

Il fut surtout connu — et à ce titre dans toute la France — comme membre du Conseil supérieur de la Mutualité.

Auguste Bleton a publié de nombreux travaux soit sous son nom, soit sous le pseudonyme: « Monsieur Josse ».

Parmi ces publications, je rappelle: *Petite histoire populaire de Lyon* (1885); *A travers Lyon* (1887); *Lyon avant 1789* (1894); *Manuel d'économie politique* (1892); etc..., etc...

BLOCH (Abraham). — Voir *rue Abraham-Bloch*.

BLOUD (Marc-Antoine). — Avocat au Parlement, fils d'un négociant de notre ville, où il naquit, en 1730. Bloud fut désigné, en 1760, pour prononcer la harangue de Saint Thomas; en 1777, il est échevin.

Il mourut à Lyon, le 12 septembre 1780.

On prétend qu'il avait laissé en manuscrit une étude critique sur le *Traité des délits et des peines* de Beccaria, étude qui fut anéantie par sa famille.

Bory, secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, prononça l'éloge de Bloud.

BOCHSA (Karl). — Fut hautboïste au Grand-Théâtre de Lyon. Il vint à Paris en 1806 où il fonda un commerce de musique, et mourut en 1821.

Compositeur, il publia des *quatuors* pour clarinette, violon, alto et violoncelle; six *duos* pour deux hautbois; des *méthodes* de flûte et de clarinette.

BOCK (Jean). — Peintre originaire d'Allemagne, qui vécut à Lyon de 1724 à 1762. Il fut nommé plusieurs fois maître de métier. Il est cité comme un des maîtres les plus capables pour former les dessinateurs de la fabrique.

BODIN (rue). — 1^{er} arrondissement. — Cette dénomination date de l'année 1835; elle rappelle le nom d'un des propriétaires du sol, Jean Bodin, administrateur des Hospices, conseiller municipal de Lyon, négociant. Il devint l'un des acquéreurs de l'enclos des Colinettes, sur lequel est tracée la rue qui porte son nom.

C'est à l'extrémité de cette rue que s'élevait autrefois la *barrière Saint-Laurent* qui, jusqu'à l'annexion, séparait Lyon et

la Croix-Rousse. En 1831, il y eut de violents combats vers cette barrière.

En 1923, on comptait vingt numéros en cette rue.

Ennemond Mouterde (1801-1872), fabricant de boutons et médailleur, a gravé une médaille de Jean Bodin, président du Tribunal de Commerce.

Anthelme Trimolet, peintre, sculpteur, dessinateur et graveur (1798-1866), nous a laissé un portrait de Jean Bodin.

BOESSE (Barthélemy de). — Né en 1747, de Boesse mourut le 22 février 1829 dans son château de la Thenaudière, commune de Larajasse.

Il avait fait partie de l'Assemblée constituante, puis exercé les fonctions de juge de paix du canton de Saint-Symphorien-le-Château.

BŒUF (rue du). — V^e arrondissement. — Cette rue, sur le plan de 1550, n'est qu'une partie de la rue Tramassac.

Elle doit son nom à une enseigne : un bœuf sculpté sur la façade d'une maison (n° 13) près de la place Neuve-Saint-Jean. On attribue ce bas-relief, soit à Jean de Bologne, soit à Martin Hendricy, Liégeois établi à Lyon vers 1640.

En 1722, cette rue fut élargie du côté du Chemin-Neuf.

En 1825, on comptait, dans la rue du Bœuf, trois cents quinze métiers à tisser les étoffes de soie, répartis entre cent cinquante ateliers.

Personnalités ayant habité la rue

1750 (vers). — Radisson, greffier de la juridiction des gabelles;

J.-B. Garnier, Mathieu Girard, Duffournel de Pesselet, Jacques Joliclerc, Claude Deleullion, David-François Bertin, tous avocats en la Sénéchaussée et Présidial.

1770. — Pernet Claude, sculpteur.

1774. — Jean Boissieux, Hilaire Varenard, Jacques Baillot, avocats.

Christophe de la Rochette, procureur du roi, conseiller de ville.

1788. — Vincent Reyre, avocat.

1791. — Pierre-Edouard Lemontey, avocat.

1793. — Bret François, procureur de la commune.

1815. — Antoine Péricand, avoué au Tribunal.
 1834. — On remarque l'*Hôtel de l'Etoile* assez renommé et fréquenté.
 1843. — J.-B. Onofrio, avocat.
 1853. — Fernandez Jacques, sculpteur sur bois.
 1868. — Accarias Louis, avocat.

Notes topographiques

Ces notes compléteront les indications données ci-dessus, quant aux personnalités ayant habité rue du Bœuf.

N° 2. Maison léguée aux Hospices par François-Auguste Germain (1857).

N° 3. Façade du xvii^e siècle, rez-de-chaussée à arcs, balcons.

N° 6. Ancienne communauté; maison édifée en 1576; trois corps de bâtiments, escalier en demi-cercle.

N° 7. Allée voûtée, escalier en saillie.

N° 8. Galerie à arcs, portée par des colonnes.

N° 11. Maison du xvi^e siècle; cette maison était habitée par les Bullioud, alliés des Sala. Dans la cour, une galerie (qui fut murée en 1902), avec l'écusson des Bullioud.

C'est donc cette maison que Pierre Bullioud donna, en 1589, le fameux dîner qui fut appelé le *festin d'Agathon* ou des sept sages. Ses invités étaient Gênebrard, archevêque d'Aix; le cardinal Cajetan; le cardinal Bellarmine; le prédicateur Panigarolle (il prêcha en cette année 1589 aux Cordeliers) qui devint évêque d'Ast; Mathieu de Vauzelles; le P. Castorius, professeur de rhétorique au collège de la Trinité; Jean Hay, professeur de théologie.

N° 14. Portail avec clef sculptée, escalier et galerie. Cette maison fut habitée par les *Croppet de Varissan*, dont un des membres cacha dans un puits les titres de la cathédrale à l'époque des guerres de religion (1562).

Les chanoines de Saint-Jean, en souvenir de cet acte, avaient élevé une pyramide qui a disparu. La maison semble dater du xvi^e siècle. Martin Pierre, sculpteur et graveur (1824-1871), a laissé une planche représentant cet immeuble.

N° 16. Portail avec deux colonnes, au fronton un groupe sculpté; fenêtrage, allée voûtée, escalier dans une tour ronde terminée par un crénelage en bois.

N° 18. Maison venue à l'Hospice de la Charité, de l'hoirie de Jean-Claude Marcellin, par testament mystique de 1675.

N° 19. Enseigne à l'*Outarde d'Or*, avec devise: « Je vaud mieux que tous les gibiers, 1708. » L'enseigne est postérieure à la

construction de la maison. A voir : fenêtres à meneaux, allée voûtée, tour d'escalier avec une belle galerie ; au sommet, un étage auquel on parvient par une porte ouvrant sur un escalier tournant en pierres. En face de l'allée, fenêtrage qui donne sur une chambre dans laquelle on voit une cheminée fort belle.

N° 20. Maison venue aux Hospices de la substitution faite en faveur des pauvres de l'Hôtel-Dieu par Pierre Barra (testament du 20 août 1684) et Jeanne Barra (testament du 6 octobre 1702).

N° 21. Escalier à vis, galerie, tourelle avec écusson.

N° 22. Escalier à vis, fenêtres à croisillons.

N° 24. Puits avec coquille.

N° 27. Arcs et galerie du XVII^e siècle.

N° 28. Escalier avec belvédère. Cour à visiter ; heurtoir en bronze au sujet duquel on lit dans P. Martin (1851) : « Il provient de la succession de M. Brun ; à la mort de cet antiquaire, le propriétaire actuel le fit placer à la porte de sa maison. »

N° 29. Galerie à trois étages ; balcons.

N° 30. Maison provenant de l'hoirie de l'avocat Aimé Le Blanc, lequel, par testament (10 octobre 1705) l'a léguée à la Charité.

N° 31. Façade sur cour et sur rue ; niche d'angle (rue de la Bombarde), portail avec fronton.

N° 32. Maison assez curieuse, Antoine dit Joanny Séon, graveur en taille douce (1819-1883), a laissé une planche représentant cette maison.

N° 36. Maison léguée aux Hospices par M^{me} Vial, en 1884.

BOILEAU (rue). — VI^e arrondissement. — Du nom du législateur du Parnasse (1636-1711). Ce n'est point ici le lieu de tracer une biographie de Boileau ; mais, du moins, je dois signaler ses rapports avec Lyon.

Boileau eut de nombreux correspondants lyonnais, notamment Brossette, dont il fut l'ami.

Il se rattache encore à notre cité par d'autres souvenirs : après la mort de son père, en 1656, Boileau plaça environ 4.000 livres à fonds perdu, sur l'Hôtel de Ville de Lyon, ce qui lui procurait 1.500 livres de rentes. Comme il le disait lui-même : « La Ville de Lyon fut ainsi la nourrice de ses Muses naissantes. »

Le 8 septembre 1700, il écrivait à son ami Brossette : « Je me regarde, néanmoins comme un habitant de Lyon, et par la pension que j'y touche, et par les honnêtetés que j'y reçois. »

Lorsque, sur un arrêt du Conseil, les rentes sur l'Hôtel de

Ville furent réduites d'un quart, parce qu'elles avaient été établies à un taux trop élevé, le maréchal de Villeroi fit continuer le paiement de la même rente à Boileau.

Rappelons que la maison de Boileau, à Auteuil, vendue en 1825, par un Russe qui en était propriétaire, avait appartenu, avant lui, à un M. Razuret, de Lyon.

En 1923, la rue comptait trois cent trente-sept numéros.

Souvenirs d'antan

Au n° 118, Jean-Baptiste Audouard, né en 1808, mort en 1892, fonda un asile de vieillards, disparu aujourd'hui. L'Académie de Lyon avait, en 1891, pour ce fait, décerné un prix de vertu au fondateur.

Boileau avait donné à Brossette son buste en marbre, exécuté par N. de Lacollonge. Laurent Dugas fit, pour être mis au bas de ce buste, le distique suivant (rapporté dans une lettre de Brossette du 10 avril 1700) :

« Hoc mutato habitu vultus sibi sumpsti Apollo,
« Ut Gallis metri jura modumque daret. »

Ce distique, on le trouve traduit comme suit, dans Péricaud :

« Apollon, de Boileau prit les traits et la voix,
« Pour donner aux Français ses rigoureuses lois. »

BOILLOT (L.-A.). — Professeur de mathématiques, à Lyon, vers 1820 ; il habitait, 7, rue Pizay.

En 1822, il fit paraître un *Traité complet d'arithmétique* qui eut l'approbation de l'Institut, après un rapport d'Ampère, Legendre et Poirson. Son travail fut déclaré le meilleur ouvrage de ce genre.

BOILY (les). — Famille d'artistes dont plusieurs membres atteignirent à la renommée :

1° Boily (Charles-Ange), né à Paris vers 1735 ou 1736, mort en 1813. Il se fixa à Lyon en 1777 ; on trouve sa trace en 1788, rue du Peyrat, puis aux Halles de la Grenette, enfin rue Dubois.

Dessinateur et graveur, il fut élève de Lempereur.

Parmi ses œuvres lyonnaises : portrait de *Charles Bordes* (1783) ; *L'Ascension du ballon le Flesselles*, construit sur les données de M. de Montgolfier, et qui s'éleva des Brotteaux, le

19 janvier 1784; *Prost de Royer*, lieutenant de police; *Tolozan de Montfort*; *Notre-Dame de Fourvière*; etc...

On trouve dans le *Journal de Lyon* du 30 août 1785, l'annonce suivante: « Portrait de M^{me} la Comtesse de Beauharnais, gravé « par Boily, à Lyon, chez Rosset, libraire, prix 24 sols. Ce portrait « supérieurement gravé d'après une gravure anglaise (de « Tornton), envoyée par M^{me} la Comtesse à l'Académie de Lyon, « a mérité à cet artiste (Boily) estimable et distingué, le titre de « graveur de l'Académie de Lyon. »

2° Boily (Joseph-Frédéric-Constantin), graveur et imprimeur en taille douce, fils du précédent, né à Lyon en 1768.

3° Boily (Laurent-Constantin), imprimeur et graveur, fils du précédent, né à Lyon le 7 octobre 1791, mort en la même ville, le 24 octobre 1867.

4° Boily (Pierrette-Julie), graveur et peintre en miniature, fille de Joseph-Frédéric (n° 2 ci-dessus), née à Lyon le 6 mai 1790; on perd sa trace après 1830.

Parmi ses œuvres: l'Abbé *Charles Berlié*, vicaire de Saint-Louis de Lyon; l'Abbé *Besson*, curé de Saint-Nizier (il devint évêque de Metz); le Père *Archange*, capucin; *J. Fourier*, préfet du Rhône (1823); *De Fargues*, maire de Lyon; *Antoine de Jussieu*; *J.-B. Rondelet*, architecte; *Lemot*, statuaire; *J.-J. Rast*, vicaire de Saint-Paul; etc... (Voir Audin et Vial, *artistes et ouvriers d'art*).

BOIRON (Claude-Antoine). — Maire de Saint-Laurent-de-Chamousset et conseiller général du Rhône dès 1884; il l'était encore à l'aurore du xx^e siècle.

Un des hommes de la génération qui précéda la nôtre; il rendit de grands services à la propagation des idées démocratiques. Excellent homme et d'une très grande finesse naturelle.

BOIRON (François). — Architecte, né à Lyon le 3 novembre 1836. Il fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts sous Girardon, puis sous Ant. Chenavard.

Parmi ses travaux: *église de Chanzy* (Loire); *église de Saint-Germain-sur-l'Arbresle*; *externat de la Trinité*, à Lyon, etc...

Membre de la Société Académique d'Architecture en 1868.

BOIS DE LA CAILLE (rue du). — IV^e arrondissement. — Cette rue conduit à un tènement boisé qui s'étage sur le flanc du coteau de la Croix-Rousse, du côté de la Saône. Ce tènement

fut dénommé *la Caille*, du nom de la famille qui le possédait et qui donna, aux xv^e et xvi^e siècles, des conseillers à la Ville.

Les vieux Lyonnais se souviennent que, lorsque les « mouches » faisaient un service régulier sur la Saône jusqu'à l'Île-Barbe, il y avait un ponton-station qui portait ce nom de *la Caille*, situé précisément au bas du coteau.

Souvenirs d'antan

En 1493, Pierre Caille, bourgeois de Lyon, possédait ce domaine au lieu « tirant de Pierre-Aigue à Cuire ». *Pierre-Aigue* ou *Aigle*, désignait, au Moyen Age, le rocher sur lequel est assis le fort Saint-Jean au-dessus du pont de Serin (rive gauche).

BOISSAC (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue fut percée au commencement du xvii^e siècle. Elle porte le nom, légèrement altéré, de la famille Boissat, qui possédait une partie du tènement du *Plat*.

Elle fut ouverte par André Athiaud de Boissat. (Audin : l'hôpital n° 31, Lyon, 1922).

Les Boissat de Lyon, descendaient d'un Pierre de Boissat, vi-bailli de Viennois, qui épousa, en 1593, une fille de la famille des Athcaud, ou Athiaud, ou Arthiaud, de Lyon, seigneurs de Villeneuve-du-Plat et de Lissieux. Elle fut la mère de l'académicien Pierre de Boissat, surnommé l'Esprit, qui mourut en 1662.

Il y eut, sur cette partie du territoire lyonnais, un Jeu de paume très renommé, qui s'étendait de la rue Saint-Joseph (Auguste-Comte) à la rue Boissac. On lit, dans le recueil des Actes consulaires, à la date du 5 mai 1648 :

« Il est permis à M. Chappuys, conseiller du roi en la « Sénéchaussée et siège présidial de Lyon, de bâtir dans la rue « Boissac, sur l'étendue de sa place et sur la même largeur que « la rue a été commencée, de mettre une enseigne à son jeu de « paume ; de prendre les jours et les vues qui lui sont nécessaires « et un balcon où bon lui semblera. »

L'ancien hôtel des gouverneurs militaires de Lyon, fut remplacé, il y a quelques années, par une sorte d'exposition permanente de produits industriels. Depuis 1929, tout a été démoli et, sur l'emplacement doit s'élever un gigantesque immeuble aux agencements ultra-modernes.

Cet hôtel disparu mérite cependant qu'on en conserve l'histoire. Il avait été commencé par André de Boissat; mais, faute d'argent, il dut le vendre à Pierre-Joseph Giovo, seigneur de la Haye, conseiller du roi, qui l'agrandit du côté de l'actuelle rue Victor-Hugo. Giovo prêta son hôtel à Monsieur, frère du roi, lors du séjour de Louis XIV à Lyon; et, le jour des Rois, Monsieur offrit, en cet hôtel, une fête à la Cour, avec un ballet réglé par Lulli (1658).

Au XVIII^e siècle, l'hôtel appartient à M. de la Frasse de Seynas, président des Trésoriers de France à Lyon, mort en 1737. Il passa ensuite aux Croppet de Varissan.

A la fin du XVIII^e siècle, cet hôtel servit au logement de la *Compagnie du Guet*.

En 1802 il abrita la poste aux chevaux; puis devint la résidence des préfets jusqu'en 1818, date à laquelle la Préfecture fut transférée place des Jacobins.

Sous la Restauration, l'hôtel Varissan fut acquis par la Ville (1822) pour en faire le logement du lieutenant-général commandant la 19^e division militaire. Cependant, la poste aux chevaux resta installée dans la partie des bâtiments donnant rue Boissac, jusqu'en 1845.

En 1852, l'architecte Dardel procéda à la restauration de l'hôtel qui, jusqu'en 1914, devait abriter le gouvernement militaire de la Ville. Parmi les officiers généraux qui l'habitèrent, citons : Castellane, Canrobert, Palikao, Bourbaki, Farre, Davoust, baron Berge, Zédé, Voisin, Lacroix, Galliéri, etc...

En 1914, un échange fait avec le baron Vitta, amena le transfert du gouvernement militaire en un immeuble de l'avenue de Noailles (Maréchal-Foch).

Personnalités ayant habité la rue

1749. — Le président Jacques-Annibal Claret de la Tourette, ancien prévôt des marchands.

L'abbé Perneti, l'auteur des *Lyonnais dignes de mémoire*.

1774. — Jean-Baptiste Charrier de la Roche, conseiller du roi, recteur de l'Hôtel-Dieu.

Camille-Jacques-Annibal-Gaspard Claret de Fleurieu, premier président du bureau des finances, depuis 1753.

1815. — De Bondy, sous-lieutenant d'Etat-major à la garde nationale.

1831. — M^{me} Girard, la *Reine des Tilleuls* (voir Bellecour).

Notes topographiques

N° 1 et 3. Ces fonds appartenaient à demoiselle Michel, veuve de François Chappuys, qui, sur alignement donné, les construisit en 1646.

N° 7 est construit sur un emplacement cédé, en 1645, par Boissat à la veuve François Chappuys.

Comme nous l'avons dit plus haut, en 1648 Chappuys fils entreprit la construction de son Jeu de paume auquel il donna comme enseigne une *sphère*. La salle du jeu de paume de la Sphère a été démolie en 1843, pour livrer passage à la rue Bourbon (Victor-Hugo); elle servait alors d'entrepôt.

N° 9. L'emplacement de cette maison fait partie des derniers immeubles de Villeneuve-le-Plat, vendus par Athiaud de Boissat à Pierre Perrachon, en 1649. Il passa ensuite à Giovo.

Une partie de ces bâtiments qui, en 1843, appartenaient aux frères Mottard, fut démolie pour l'ouverture de la rue Bourbon; et sur ce qui resta libre du tènement furent édifiées les maisons n° 10 et 12 de la nouvelle rue.

N° 6. L'emplacement sur lequel s'élevait cette maison, faisait partie du jardin de la maison forte de Villeneuve-le-Plat. Il fut vendu, en 1645, par André Athiaud de Boissat, à Nicolas Barailon, seigneur de la Combe, et à Laurent de la Veube, trésorier général de France. Les nouveaux propriétaires firent bâtir en 1646.

Cet hôtel a appartenu à Jacques Claret de la Tonrette, seigneur d'Heyrieux; et, au commencement du XIX^e siècle, après avoir logé l'administration de l'octroi, il fut vendu par Claret de Fleurieu à M^{lle} de la Barmondière, laquelle le consacra à l'institution des Dames du Sacré-Cœur.

Dans sa *Description de Lyon*, Clapasson signale les camaïeux peints à l'huile, par Sarrabat, le père, qui ornaient les salons de l'hôtel.

N° 8. Emplacement vendu par Athiaud de Boissat à Claude Chana, entrepreneur, en 1649. La maison construite sur ce terrain appartint à Gaspard Bollioud, seigneur de Fétan et à dame Chana, son épouse; ils vendirent en 1695 à Jean Duret, seigneur de Grigny, conseiller du roi.

L'immeuble passa, aux XVIII^e et XIX^e siècles, dans la famille Charrier de la Roche, puis, par alliance, dans celle des Monspey, enfin dans la famille Côte.

N° 10. Emplacement cédé en 1649 à Pierre Perrachon par Athiaud de Boissat.

L'immeuble construit appartint par la suite à Giovo Joseph, puis à La Frasse de Seynas; au milieu du XIX^e siècle, l'hôtel appartient à Dugas.

Souvenirs d'antan

1610. — Pierre de Boissat (ou Boyssat) fait paraître à Lyon, *Recherches sur les duels*. Il devait mourir en 1613.

— Le Jeu de paume, dont il a été question plus haut, était situé sur l'emplacement du n° 7 actuel. Louis XIV y vint jouer pendant son séjour, en 1658.

— Le jardin de l'hôtel d'André de Boissat s'étendait jusqu'à la rue Saint-Joseph et se terminait, vers le n° 31 actuel de la rue Sala, par une orangerie.

— Le plafond de la salle à manger de l'hôtel des Gouverneurs, alors qu'il était habité par les Croppet de Varissan, portait cette inscription : « Ni regret du passé, ni peur de l'avenir », traduction d'un vers de Martial qui fut également imité par le poète François Maynard, dans un quatrain placé au-dessus de la porte de son cabinet :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer, ni la craindre.

1800 (24 messidor an VIII). — Réunion à l'hôtel de la Préfecture, rue Boissac, sous la présidence de R. Verninac, préfet, pour la réorganisation de l'Académie de Lyon, sous le nom d'Athénée.

BOISSIEUX (Jean-Baptiste). — Magistrat lyonnais, mort le 25 mars 1831 à l'âge de 88 ans. Reçu avocat dès 1770, il était, à sa mort, doyen de l'Ordre.

De 1800 à 1811, il exerça les fonctions de procureur impérial près le Tribunal de Lyon.

En 1812, il publia, chez la veuve Buynaud, née Bruyset, les *Discours et réquisitoires* qu'il avait prononcés.

On raconte que, au cours d'une visite officielle rendue en 1800, au premier Consul, de passage à Lyon, J.-B. Boissieux, alors commissaire du gouvernement, parla de l'extrême besoin qu'avait de la paix une ville de commerce et d'industrie comme Lyon. Bonaparte répondit : « Comment traiter avec nos ennemis « s'ils veulent nous faire trop petits ? » Et notre magistrat aurait répliqué : « Mais, il faut aussi se bien garder de vouloir nous « faire trop grands. » (Archives du Rhône, 1831).

BOISSIEUX (Barthélemy-Camille de). — Né et mort à Lyon, 6 août 1734-décembre 1770.

Il étudia la médecine à Montpellier et à Lyon, puis se livra aux études de botanique. Elève de Sauvage et de Bernard de Jussieu, il herborise avec Gilibert en 1763.

Il était le frère du peintre et graveur J.-J. de Boissieux.

BOISSIEUX (Jean-Jacques de). — Né à Lyon le 30 novembre 1736, il y mourut le 1^{er} mars 1810.

Il était le fils d'un médecin réputé.

Il apprit à dessiner avec un artiste peu connu, Lombard, et à peindre avec Charles Frontier, professeur à l'Ecole de Lyon.

Il débuta comme dessinateur pour la fabrique; puis, en 1761, il se rendit à Paris où il séjourna jusqu'en 1764. Là, il fréquenta Greuze, Wattelet, Soufflot, le duc de la Rochefoucauld. Avec ce dernier, il partit en Italie.

Revenu à Lyon en 1771, il achète une charge de trésorier de France, puis se marie. Au cours de la période révolutionnaire, il échappe à tous ennuis, grâce à la protection de David.

En 1802, il devint membre du Conseil du Conservatoire des Arts.

Ses dessins, ses eaux-fortes, ses gravures sont très recherchés. De son œuvre, nous ne pouvons tout citer, elle est trop considérable. Rappelons seulement : *le vieux Girard*, mendiant de Chasselay (1770) ; *les Bulles de savon* (1799) ; *Promenade du Pape* sur la Saône (1805) ; portraits de *Philippe de la Salle*, d'*Imbert-Colomès* ; *Louis Labé jouant du luth* ; *M^{me} de Boissieu au clavecin* ; *la porte d'Ainay* ; *la fontaine de Choulans* ; *le Cellier* (au Musée de Lyon) ; etc...

On consultera utilement Audin et Vial pour la liste des œuvres de J.-J. de Boissieux.

Clément Jayet nous a laissé un buste de l'artiste lyonnais.

BOISSONNET (Claude-Joseph). — Né à la Guillotière, le 7 août 1825. Elève de l'Ecole polytechnique, il débuta dans la carrière militaire comme officier d'artillerie. Il passa dans l'intendance d'où il prit sa retraite.

Boissonnet fut le collaborateur de plusieurs journaux et revues spécialisés dans les questions militaires.

BOLLIOD-MERMET (Louis). — Né à Lyon en 1708, mort le 31 août 1794.

Léon Vallas nous apprend que toute sa vie fut occupée par l'Académie des Beaux-Arts, et celle des Sciences et Belles-Lettres de Lyon.

Il a écrit: *Corruption du goût dans la musique française*, et s'est particularisé par sa lutte contre Rameau.

Le nombre de ses mémoires et communications aux doctes assemblées lyonnaises est considérable.

Bollioud-Mermet vécut presque toute sa vie rue du Plat, dans sa maison.

BOLLO (Pierre de). — Né à Chambéry, le P. de Bollo fit ses études à Paris. En 1585, il vint prêcher le Carême à Lyon, probablement à l'église Sainte-Croix, car il fut l'hôte d'André Amyot, custode de cette église.

En 1587, il devint prieur des Jacobins de Lyon, où, vraisemblablement, il finit ses jours. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire soulever le peuple de Lyon pour la Ligue. Le Jésuite Claude Matthieu, dont il est question dans la *Satyre Menippée*, ne fut que son second.

Pierre de Bollo écrivit de nombreux ouvrages religieux. Le *Rosaire de la très sainte vierge Marie*, fut imprimé à Lyon, par Jean Pillehotte, en 1593.

BOLO. — Lyonnais de quelque notoriété vers 1845-1850. Licencié en droit, membre de la Société pour l'instruction primaire, membre de la Société littéraire, son activité s'exerça au profit de l'enseignement.

En 1849, il écrivit: *De l'instruction populaire en France*. Je ne sais si l'ouvrage fut publié, L'avant-propos du manuscrit porte comme épigraphe: « L'instruction est le premier devoir de la Société envers le Citoyen. »

BOLSEC (Jérôme). — Médecin de Lyon qui vécut au **xvi^e** siècle.

Au quatrième synode des églises réformées de France, tenu à Lyon, le 10 août 1563, Jérôme Bolsec figure dans le « rôle des ministres déposés et vagabonds et apostats ». Je n'ai pu trouver quelles circonstances lui ont attiré cette excommunication.

BOMBARDE (rue de la). — V^e arrondissement. — Contrairement à ce qu'on a parfois écrit, cette rue ne doit pas son nom au bas-relief en pierre, sculpté sur la maison n° 10 et représentant une main qui met le feu à un mortier à bombes. Ce bas-relief porte la date de 1772.

Or, au début du xvi^e siècle, et sur le plan de 1550, ce nom existe déjà.

Dans un poème de Ricardus, imprimé chez Simon Vincent en 1509, on lit une dédicace de Guillaume Ramèze, datée comme suit : « Ex nostro gymnasiolo Bombardano. » Ce *gymnasiolum* était vraisemblablement un collège ou une école qui, installée dans une maison de la rue, lui a donné son nom.

Une autre version conjecture que le nom de Bombarde, dont on a baptisé la rue, rappellerait l'évènement suivant : le baron des Adrets, lorsque, en 1562, il fit le siège du cloître de Saint-Jean, aurait placé là un mortier, pour attaquer la porte donnant sur cette voie.

La dédicace de Guillaume Ramèze et le plan de 1550, par leur antériorité, ne permettent pas d'accepter cette version.

La portion de la rue qui aboutit à la Saône s'est appelée, jusqu'aux premières années du xix^e siècle, *rue Porte-Froc* ou *Porte-Frau* (de « porta fratrum », porte des frères de Saint-Etienne, nom primitivement donné aux chanoines de Lyon.)

Le voyageur Monconys, dans une de ses *Epîtres*, parle d'une auberge qui portait pour enseigne la Bombarde. Le souvenir s'en est conservé dans ces vers :

Le bon seigneur vous contre garde,
Vous qui logez à la Bombarde,
Devant Saint-Jean, près du Palais ;
Vivez toujours en bonne paix.

Personnalités ayant habité la rue

An x (1801-1802). — Claude-Tarlet, juge au Tribunal d'appel.
1843. — Pezzani (Anne-Jacques-André), avocat.
1845. — Chalonnas Hippolyte, sculpteur.
1850. — Loras Pierre-Jean-Oscar, architecte.
1868. — Etienne Buyat, avocat, député de l'Isère.

Notes topographiques

N° 4. Voir la cour.
N° 6. Hôtel Jeanne-d'Arc, cour, escalier avec belvédère.
N° 8. Façade Renaissance, entrée de l'escalier à arcs avec pendentifs.

N° 10. Enseigne la Bombarde; escalier à vis, fenêtres ogivales. Cette maison est fort ancienne.

En 1879 et 1887, la Ville fit diverses acquisitions de Antoine Bojard, entrepreneur, de Ferréol-Peyron, en vue de l'élargissement de la rue.

BOMBOURG (Jean de). — « Maistre orrelogeur », né en 1634, mort à Lyon le 10 juillet 1694. Il demeurait rue de Flandre « proche la douane » (quai de Bondy) dans la maison de la *Sphère d'Or*. (Audin et Vial).

Bombourg a fait un recueil des plus belles œuvres d'art qu'on pouvait voir « dans les églises, rues et places publiques de Lyon » (chez A. Olyer, à Lyon, 1675).

BOMBOY (Jean-Claude-Simon). — Dessinateur pour la fabrique et peintre, né à Lyon, le 26 mars 1826. Il étudia à l'Ecole de Lyon.

On trouve dans les compte rendus des Salons, de 1853 à 1866, son nom comme auteur de tableaux de *fleurs* et de *fruits*.

En 1866, il enseignait le dessin à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

BONAFOUS (montée). — IV^e arrondissement. — Ce nom rappelle à nos compatriotes, Mathieu Bonafous, né à Lyon en 1793, mort à Paris en 1852, lequel a légué à la Ville sa bibliothèque sericicole comptant plus de deux mille volumes.

Bonafous fut l'un des fondateurs de l'Institut agronomique de Grignon; il composa des mémoires sur *la culture du mûrier*, *l'Education des vers à soie*, etc...

En 1830, il fonda à l'Académie de Lyon, un prix pour l'éloge de l'abbé Rozier (voir ce nom); puis se succédèrent une série de fondations pour l'étude de diverses questions agricoles ou littéraires; il a même fondé une dot de mille francs au profit d'une jeune fille pauvre de la paroisse de Saint-Pierre, dont le mariage serait célébré le 26 septembre.

Bien qu'il fut resté Piémontais après 1815, Bonafous désira reposer au cimetière de Loyasse; d'ailleurs ses travaux sur la sériciculture le font considérer comme un agronome lyonnais.

De tels titres semblent bien justifier l'intention qu'auraient eue nos édiles de donner le nom de ce savant à l'une de nos rues. Cependant, il n'est pas certain que l'agronome soit le parrain de la montée qui porte son nom.

On trouve aux archives, un acte du 14 février 1861, reçu Dugeyt, notaire, par lequel un sieur Bonafous fait donation à la Ville de Lyon de terrains traversés par une voie charretière, terrains situés au-dessus de l'escalier qui s'élève entre les numéros 9 et 11 du cours d'Herbouville (montée Rey devenue Rater), à charge par la Ville de donner le nom de Bonafous au chemin à voitures et à la place qui pourront être créés.

Ce Jean-Charles-Alphonse Bonafous était négociant, 4, cours Morand. Il avait acquis ces terrains en 1860 dans la succession de son frère Mathieu-Louis Bonafous, docteur en médecine, mort le 23 mars 1852.

Ce dernier avait hérité, conjointement avec Jérôme et Adrien-Franklin Bonafous, ses frères (négociants à Turin), de leur père Franklin Bonafous en 1826.

BONALD (rue de). — VII^e arrondissement. — Cette rue a porté, pendant quelques années, le nom de *rue de Bellefond*.

La dénomination qui a prévalu rappelle le cardinal-archevêque de Lyon, sénateur de l'Empire, mort en 1870, après avoir occupé trente-deux ans le siège archiepiscopal de Primat des Gaules.

Louis-Jacques-Maurice (Louis-Marie-Joseph d'après Montfalcon) Bonald naquit à Millau (Aveyron) en 1787.

Aumônier de Monsieur (Charles X) sous la Restauration, il devint en 1823 et pour seize ans, évêque du Puy. A la mort du cardinal Fesch, Mgr de Bonald fut désigné comme archevêque de Lyon (1839).

Ce n'était pas sa première rencontre avec notre ville : au 18 fructidor 1797, son père, obligé de fuir, l'avait confié aux soins d'un chef d'institution de la Croix-Rousse, nommé Gord ou Gore.

Mgr de Bonald se montra conciliant, doux, très accessible aux pauvres, aux lettres desquels il répondit souvent de sa main. La plus grande partie de ses revenus passait aux indigents et aux œuvres de bienfaisance.

Sa conduite fut particulièrement admirée pendant les terribles inondations de 1840, au cours desquelles il déploya un inlassable dévouement.

Napoléon III l'appela au Sénat. Sous son pontificat fut construit le grand séminaire de Saint-Irénée.

C'est Mgr de Bonald qui fonda l'œuvre de Marie-Auxiliatrice (aujourd'hui 9, rue Bossuet), asile pour les jeunes filles occupées dans les magasins et les ateliers.

Souvenirs d'autant

Parmi les nombreuses manifestations d'ordre public auxquelles a participé Mgr de Bonald, je veux faire connaître aux lecteurs qui la pourraient ignorer, la proclamation adressée par l'archevêque à tout son clergé, le 27 février 1848. Les autonomistes genre abbé Haegy y pourraient puiser une leçon !

Voici le texte de cette proclamation :

« Mes chers Coopérateurs.

« Les changements politiques survenus en France vous sont connus ; ce n'est pas nous, toujours occupés des intérêts éternels, qui nous étonnerons d'entendre dire que la main de Dieu renverse les trônes dans sa justice, et brise les couronnes.

« Au milieu des émotions de ces premiers jours, conservez le calme, et mettez toute votre confiance en la divine Providence.

« Donnez aux fidèles l'exemple de l'obéissance et de la soumission à la République. Vous formiez souvent le vœu de jouir de cette liberté qui rend nos frères des Etats-Unis si heureux ; cette liberté, vous l'aurez. Si les autorités désirent arborer sur les édifices religieux le drapeau de la nation, prêtez-vous avec empressement aux désirs des magistrats. Le drapeau de la République sera toujours, pour la religion, un drapeau protecteur.

« Poursuivez avec zèle, mes chers Coopérateurs, votre sainte mission ; occupez-vous des pauvres, concourez à toutes les mesures qui pourront améliorer le sort des ouvriers. Il faut espérer qu'on montrera, enfin, un intérêt sincère et efficace à la classe laborieuse.

« Vous lirez en chaire cette lettre aux fidèles assemblés.

« L.-J.-M. Card. de Bonald,
« Archevêque de Lyon. »

BONARD (Etienne-Alexandre). — Né à Lyon le 20 mars 1855 ; ouvrier menuisier, Bonard devint conseiller municipal de Lyon, puis, en 1898, député en remplacement de Guichard.

Aux élections suivantes, il eut encore la singulière fortune de battre des concurrents qui s'appelaient... J. Buffaud et Dequaire-Grobel !

Il était (ou du moins, il se disait) blanquiste ; mais je doute qu'il ait jamais bien compris ce que contenait ce mot !

BONDET (D^r Adrien). — Né à Coligny (Ain) le 17 octobre 1830, mort à Lyon le 5 juillet 1909.

Interne en 1852, il fut reçu médecin des hôpitaux peu de temps après, et entra en fonctions en 1867.

Interne avec Ollier, disciple de Bénédict Teissier, Bondet devint professeur de clinique médicale à la Faculté de Lyon.

Président de la Société nationale de médecine en 1890; il fut membre associé de l'Académie de médecine en 1900.

Bondet a laissé d'intéressants travaux sur le *rétrécissement de l'artère pulmonaire*, les *bruits respiratoires*, les *souffles cardiaques*, la *sciatique* (dont un symptôme porte son nom).

Il présida la Société protectrice de l'enfance.

BONDY (quai de). — V^e arrondissement. — Dans le passé, cette voie publique porta des noms divers et plusieurs noms à la fois : du pont de pierre à la place de l'Ancienne-Douane (aujourd'hui rue Louis-Carrand), *rue de Flandre*; de cette place à la rue de l'Angile, *rue de la Saonerie* ou *Saulnerie*; de cette rue au pont Saint-Vincent, *rue des Hebergeries* ou *Albergeries*.

La partie dite *rue de Flandre* a connu d'autres dénominations :

En 1303, c'est la *rue de la Pescherie*;

En 1413, *rue Tendant du pont vers la Saonerie*;

En 1493, *rue Tendant du pont à la Revenderie*;

Dans le même siècle, *rue Ferraterie*, *rue Saonerie*;

En 1516, *rue Ferratière* ou *Saonerie*;

Au XVII^e siècle, *rue de Flandre*.

A cette époque et jusqu'au XIX^e siècle, les maisons étaient construites au bord de la Saône, et la voie publique s'allongeait entre ces maisons et celles adossées à la montagne. La suppression des immeubles situés sur la berge de la rivière a transformé la rue en quai.

C'est là que se trouvait l'auberge du *Porcelet*, célèbre dans nos annales, par la tragique aventure survenue en 1540; trois gentilshommes bourguignons : de Senece, de Corberon, de Sarcy, y furent écrasés dans leur lit par la chute du plafond. Non seulement, on parla longtemps de cette catastrophe, mais nos auteurs du temps en écrivirent; c'est ainsi qu'on attribue à Maurice Sève, à propos de cet événement, les vers suivants :

Trois Adonis, dans leur jeunesse verte,
Gisent ici : Lyon pleure leur perte
Hélas ! chez toi comme sans nul remords
Ils discouraient, un porcelet farouche
Les surprenants, la nuit, dedans leur couche,
Les enterra devant qu'ils fussent morts.

Et Barthélemy Anneau écrivit, en épitaphe :

Dedans le corps d'un Lyon merveilleux,
Trois Adonis, un pourceau périlleux
Tua sans dents et sans les avoir mords :
Qui enterrés furent plutôt que morts.

C'est également dans cette auberge que fut ourdi le complot contre la citadelle de Lyon (rasée en 1585) ; de là vint le nom de *pourcelets ligueurs de Lyon* donné aux partisans de la démolition de cette citadelle.

On a donné à l'ancienne rue de Flandre, devenue quai, le nom de Pierre-Marie Taillepiéd, comte de Bondy, né à Paris en 1766, mort en 1847.

De Bondy fut préfet du Rhône de 1810 à 1814 ; et c'est sous son administration que fut rectifié le quai de la Saône qui porte son nom.

C'est sous son préfectorat que furent terminés les travaux de dessèchement entrepris par Perrache ; travaux qui mirent à jour plusieurs inscriptions romaines, notamment celle de *Severia Philumena* et celle de *Caius Julius Clarus*.

Le comte de Bondy fut très aimé des Lyonnais ; et Chambet fit, en son honneur, des couplets qui furent longtemps fredonnés dans toute la ville. Voici un échantillon de cette littérature, où l'éloge de l'Empereur entraîne celui du préfet :

Lyon lui doit son opulence.
La France lui doit son bonheur.
Et par sa bonté tutélaire,
En nous donnant un tel Préfet,
Je le dis à la terre entière,
On lui doit encore un bienfait.

Personnalités ayant habité ces voies publiques

1500. — Tournes, ou Tornes, orfèvre et dorier, rue Saulnerie.

1520. — Hubye, dit Mathieu de l'Heaulme, orfèvre, rue des Hébergeries, à l'enseigne du *Heaulme*.

1524. — C'est rue de Flandre qu'Etienne Turquet, venu installer la soierie à Lyon, avait loué les maisons de Geoffroy Rubiz et de Jérôme Pance.

1593. — Claude du Clairon, « maistre orologier », rue de Flandre.

1608. — Vater Antoine, peintre, rue de Flandre.

1638. — Jacquinot Pierre, graveur, rue de Flandre ;
Monin, « orologier », rue de Flandre.

1660. — Combret Hugues, « maistre horlogier »; rue de Flandre, « devant le Pourcelet ».

1690. — Bombourg (Jean de), « maistre orologier ».

XVIII^e siècle. — Barbier, dessinateur, rue de Flandre.

1785. — Godemard Pierre, graveur sur bois.

1810. — Chassagnol Pierre, peintre d'histoire, 50, rue des Hébergeries.

1838. — Guetton J.-M., architecte, quai de Bondy.

1845. — M^{me} Destours, professeur de dessin.

1858. — Léo, architecte.

1861. — Maucueur (Claude-Etienne), dessinateur.

1868. — Benoît (C.), architecte, conseiller municipal, n° 2, quai de Bondy.

Vachez, notaire, président de la Société de patronage des Enfants pauvres, 17, quai de Bondy.

Notes topographiques

De 1898 à 1900, la Ville a fait de nombreuses acquisitions soit pour l'élargissement du quai de Bondy, soit en vue de la transformation du quartier Saint-Paul. Parmi les vendeurs, on retrouve les noms des consorts Biétrie, de Lyon; de P. Giraud et sa femme, de Sain-Bel; des héritiers Malliavin, etc...

N° 2. Maison style xv^e siècle, figurines; elle fut restaurée par l'architecte Benoît, à qui elle appartenait.

N° 4 et 4 bis. Ces deux immeubles ont été légués aux Hospices par M^{me} veuve Jourdan, née Lestra (Bachelet, notaire, à Vénissieux).

N° 7. Maison du *Chapeau-Rouge* (hôtel du Louvre); un remarquable étage de galetas.

N° 8. Maison du xv^e siècle, escalier à vis.

N° 10. Allée voûtée; dans la cour, voir l'escalier.

N° 11. Portail, imposte, escalier avec balcons.

N° 22 à 24. Maisons construites au xvii^e siècle; rez-de-chaussée à arcades.

N° 25 et 26. Voir impostes.

Souvenirs d'antan

1554, 8 février (B. B. 76). — Installation de la Douane, nouvellement établie à Lyon, dans la maison dite le *Petit Paris*, qui était assise contre le cimetière de Saint-Paul.

C'est rue de Flandre que se trouvait le cabinet de Sylvestre Dufour (1622-1685), où l'on venait admirer une collection de médailles et d'antiquités.

En 1749, il y avait, rue de Flandre, au coin de la Douane, une des trois boîtes aux lettres de la ville, chez la veuve Bazillac.

1818, 26 avril. — Un homme et son cheval sont entraînés par le courant au quai de Flandre. Trois enfants, dont le plus âgé avait quinze ans, parvinrent à sauver l'homme. Tous les journaux contèrent et commentèrent le fait.

1827. — Il y avait, vers cette date, sur le quai, un établissement d'eaux minérales factices, appartenant à Richard, ingénieur-opticien.

BONIROTE (Pierre). — Peintre né à Lyon en 1811, mort à Orléanas, le 25 mai 1891.

Il fut élève à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous Revoil (1826-1833) ; puis voyagea en Italie où il connut Ingres et Hipp. Flandrin.

Revenu à Lyon en 1843, Bonirote fut nommé professeur à l'Ecole de notre ville, où il enseigna jusqu'à sa retraite (1874).

Parmi ses œuvres : *Junon, Cérès et Venus* (aquarelle, 1831) ; *Berger jouant de la flûte* (1836) ; *Balcon vénitien* (1839) ; *Ruines à Pompéï* (1840) ; *l'amiral Botzaris* (1842) ; *Henri III visitant le Titien* (1848) ; *Introduction de la fabrique de la soierie à Lyon* ; *l'Acropole à Athènes* ; *le Mont Blanc vu du Salève* (1876) ; *la Porte aux lions à Mycènes* ; *Fontaines dans les jardins de la Villa Borghèse* ; *Vue de Tenay* (Ain) ; *Grande salle du château de Voreppe* (Isère) ; etc..., etc...

BONIVER (Camille). — Avocat, né à Lyon en 1800, où il mourut prématurément en 1829, le 6 février.

Il a laissé quelques pièces de vers et une tragédie en trois actes, tirée de Tite-Live, *Perolla*, qui parut en 1827.

BONNAIRE (Pierre-Toussaint). — Sculpteur né à Lyon le 2 novembre 1813, où il mourut le 4 novembre 1882.

Il fut, à l'Ecole de Lyon, l'élève de Legendre-Herail.

L'atelier de Bonnaire était installé, 8, quai Pierre-Scize.

Parmi ses œuvres : *Hans Kleberg*, le bon allemand (statue, 1849, qui fut placée sous le rocher de Pierre-Scize) ; les *Cariatides* de la façade (à gauche) de l'Hôtel de Ville (1855) ; le *tombeau* de la famille Rambaud (Loyasse, 1869) ; etc...

BONNASSIEUX (Jean-Marie). — Sculpteur né à Panissières (Loire) le 18 septembre 1810, mort à Paris le 3 juin 1892.

Il fut élève de Juvenet et de Legendre-Hérail à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (1828-1833), puis de Dumont, à Paris. Grand prix de Rome en 1836, Bonnassieux s'installa à Paris en 1842. Il devint membre de l'Institut, en 1866.

Parmi ses œuvres : *Bonivote*, peintre lyonnais (buste, 1832) ; *Mucius Scaevola* (1832, médaille d'or à l'Ecole de Lyon) ; *Socrate buvant la ciguë* (grand prix de Rome, 1836) ; de nombreux bustes : Joseph-Marie de Gerando, pair de France (1844) ; P. Ballanche, philosophe (1846) ; Terme, maire de Lyon (1850) ; Legendre-Hérail (1879) ; etc., etc...

BONNAUD (abbé). — Grand vicaire de Lyon, à la fin de l'ancien régime. Ce prêtre périt à Paris, aux Carmes, dans le massacre du 2 septembre 1792.

BONNEFOI (rue). — III^e arrondissement. — On n'est pas très documenté quant à l'origine du nom de cette rue.

L'Académie de chirurgie a couronné divers mémoires d'un chirurgien de talent, Jean-Baptiste Bonnefoi, né à Lyon en 1756, mort en 1790. Ce Bonnefoi eut, en tant que chirurgien, quelques relations avec Mesmer. Son éloge, composé par Morel, a été inséré dans un supplément du *Journal de Paris* du 14 février 1791, et dans le *Journal de Lyon*, rédigé par Champagnieux.

On pourrait peut-être attribuer à ce chirurgien le parrainage de notre rue.

Mais ce nom ne rappelle probablement qu'une vertu, car d'anciens plans portent *rue Bonne-Foi*.

Une tradition ancienne attribue l'ouverture de cette rue à M. de Rachais, dans le même temps qu'il traça la *rue de la Vigilance* et celle de l'*Humilité*.

BONNEFOIS (Eugénie). — Le nom de cette femme admirable, créatrice de l'*Ecole foraine* est cité ici parce que M^{lle} Eugénie Bonnefois est née à Dardilly (Rhône).

Sa vie appartient à la capitale, je ne saurais donc apporter ici une biographie de cette philanthrope. Mais on peut dire qu'elle a donné un exemple de solidarité et de dévouement, bien rarement imité.

BONNEFOND (Jean-Claude). — Peintre né à Lyon en Germinal an IV (1796), mort en 1860.

Il étudia sous Revoil, à Lyon, et obtint, en 1813, le premier prix de peinture. En 1824, il est grand prix de Rome.

Bonnefond fut appelé à la direction de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon en 1830; le maire Prunelle venait de la réorganiser. Bonnefond resta directeur jusqu'à sa mort.

Peintre remarqué surtout comme coloriste, son œuvre est importante. Je citerai: *Fontaine des Capucins à Lyon* (1810); *intérieur de forge* (1821); *Jacquard* (1834); *Maison Henri de Bellevue à Bellecour* (crayon); le *Gourguillon* (crayon); *Ainay* (crayon); la *Duchère* (crayon); *Messe pontificale* en Italie; *Georges Hainl*; etc..., etc...

Bonnefond faisait partie du groupe des *Intelligences*, avec Alexis Rousset, qu'il n'appelait jamais que « le châtelain ».

BONNEFOY. — Dessinateur et lithographe du XIX^e siècle. Né probablement vers 1820. Il a laissé plusieurs planches, parmi lesquelles: *l'abbé Nicod*, curé de la Croix-Rousse (1853); *l'abbé P.-L. Barge*, vicaire à Oullins (1854); etc...

BONNEL (rue). — III^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle Jacques Bonnel, échevin en 1702, qui fit une fondation en faveur des Hospices de Lyon.

BONNEL (Louis-Fidèle-Antonin). — Né à Saint-Julien-sur-Reyssouze (Ain), le 10 mai 1819.

Bachelier en 1837, il se prépara tout seul à l'Ecole normale de Paris, où il fut admis en 1839. Licencié ès-lettres en 1841; agrégé des classes supérieures en 1845, il passa ses thèses de doctorat ès-lettres en 1850. Cette même année, il fut nommé à Lyon où il enseigna au Lycée, successivement en troisième, seconde et rhétorique, jusqu'à sa retraite (1884).

La mort l'a surpris, le 10 novembre 1894, au milieu d'un travail historique sur le Lycée de Lyon, travail qu'il voulait présenter à la Société nationale d'éducation.

Bonnel (L.-F.-A.) a publié de nombreux travaux, notamment: de la *controverse de Bossuet et de Fenelon* sur le quiétisme; *l'enseignement à Lyon avant la Révolution*; etc..., etc...

BONNEL (Joseph). — Né à Romenay (Saône-et-Loire), le 22 juin 1826.

Elève de l'Ecole normale supérieure (section des sciences, promotion 1849), il devint, après avoir occupé plusieurs postes, professeur de mathématiques au Lycée de Lyon, en 1853. Il y donna son enseignement jusqu'à sa mise à la retraite (1888).

Bonnel Joseph fut membre de l'Académie de Lyon, et a publié un certain nombre de mémoires scientifiques.

Pendant la guerre de 1870-71, il avait été chef de la Section topographique de l'armée.

BONNET (Am.). — Voir *rue Amédée-Bonnet*.

BONNET (Cl.-J.). — Voir *rue Claude-Joseph-Bonnet*.

BONNET (Joseph). — Né à Lyon le 31 janvier 1848.

Fut chef de division à la préfecture, puis secrétaire général de la mairie sous le D^r Gailleton.

Par la suite, il devint directeur de la Compagnie des Omnibus et Tramways, puis administrateur-directeur de la Société lyonnaise d'énergie électrique.

BONNET (Guillaume). — Sculpteur et graveur en médailles, né à Saint-Germain-Laval (Loire), le 27 juin 1820, mort à Lyon le 26 avril 1873.

Elève de l'Ecole de Lyon (1836 à 1842), puis de celle de Paris, Bonnet s'installe dans notre ville en 1851.

Principales œuvres: *Mercury formant le caducée*, qui lui valut le second prix de Rome (1848); *Tombeau du peintre Genod* (cimetière de Loyasse); *Tombeau du peintre Trimolet* (Loyasse); statue de la *Ville de Lyon* (place Morand); fronton des *Casernes de la Part-Dieu*; *l'Art et l'Industrie*, cariatides de la maison Berloty, 2, place de la Bourse; le *Travail et l'Economie* (fronton de la Caisse d'Epargne); *l'Histoire et l'Art* (grande salle de l'Hôtel de Ville); *Vierge* (statue de la grotte à Lourdes); *Amédée Bonnet* (statue à l'Hôtel-Dieu); une série de bustes, parmi lesquels: Claude-Joseph Bonnet; Louis Bresson, architecte; Gensoul; Victor Orsel; Louis Perrin; Pie IX; le préfet Vaisse; M^{me} Guimet; etc...

BONNEVIE (Pierre-Etienne). — Né à Rethel en 1761, fit ses études à Paris. Ordonné prêtre, il alla professer la rhétorique à Verdun. Il émigra en 1792.

Nommé chanoine à Lyon en 1802, Bonnevie accompagna le cardinal Fesch à Rome, comme secrétaire de légation.

En 1803, le 15 février, il prononça à Lyon l'éloge funèbre du général Leclerc.

A la Restauration, le chanoine Bonnevie manifesta un grand attachement aux Bourbons, et il le fit avec tant d'éclat que, au retour de l'île d'Elbe, Napoléon demanda au clergé lyonnais, si l'abbé Bonnevie « prêchait toujours contre le tyran ».

Bonnevie avait d'ailleurs quitté la France et ne revint qu'après Waterloo.

Orateur de talent, mais d'un courage moral très inférieur, il encensa tour à tour tous les puissants qui se succédèrent. C'était sa manière de comprendre qu'« il faut rendre à César ce qui est à César »!!

BON-PASTEUR (rue du). — 1^{er} arrondissement. —

Cette rue semble correspondre à celle qui fut ouverte en 1585, pour faciliter aux maçons le transport des matériaux provenant de la démolition de la citadelle que Charles IX avait fait édifier, en 1564, après la reprise de Lyon sur les calvinistes.

Dans un acte de vente de 1593, le Consulat stipule que l'acquéreur « sera tenu de conserver le grand chemin à charrettes « tendant de la Grand'Côte à la côte Saint-Vincent, fait par la « Ville sur les fonds qui furent vignes du seigneur de Taney, de « Barbe de Varey, de dame Dabeaux et des chanoines de Saint-« Nizier. »

Avant la décision du 30 mars 1858, cette voie s'appelait *rue Masson* ou *chemin des Massons*, puis *rue Maurice*.

La dénomination moderne rappelle la communauté du Bon-Pasteur, fondée en 1675 par l'archevêque de Lyon, Camille de Neuville de Villeroi.

A l'origine, ce furent quelques dames lyonnaises qui s'unirent entre elles pour fournir un asile aux femmes qui voulaient quitter « les mauvaises mœurs où elles étaient engagées. » Mais, à partir de 1700, on n'entra plus au Bon-Pasteur qu'en prononçant des vœux.

Divers

La Flèche de l'église du Bon-Pasteur fut élevée en 1874 par l'architecte Joseph-Etienne Malaval.

1872. Debombourg, membre du comité d'histoire de l'Académie de Lyon, habite rue du Bon-Pasteur, n° 28.

BONS-ENFANTS (rue des). — VII^e arrondissement. — Cette dénomination semble avoir été adoptée tout d'abord par les habitants, avant le classement de la rue. La voirie aurait simplement enregistré le fait accompli.

Peut-être est-ce un souvenir des *Compagnons* de ce nom, association qui existait avant la Révolution.

BONTHOUX (Louis). — Peintre, né à Lyon en 1828. Fut élève de Thierriat à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (1842-1847).

A exposé régulièrement à Lyon, jusqu'en 1875, des *Fleurs*, des *Natures mortes*, quelques portraits.

BONY (rue). — IV^e arrondissement. — C'est le nom du dessinateur Bony, dont on admirait les tableaux brodés avec goût. Son atelier de broderie était signalé dans les *Guides de Lyon*, comme une des curiosités que les étrangers ne devaient pas manquer de visiter.

Dans l'*Almanach de Lyon* pour 1808, au compte rendu de la Société d'Agriculture, on lit : « En applaudissant aux talents de « M. Bony, les naturalistes doivent se féliciter de ce que, le goût « de la botanique succédant aux figures bizarres employées « jusqu'à ce moment dans les dessins des fabriques de Lyon, cet « artiste ait fait connaître aux dessinateurs de cette ville, que les « meilleurs modèles qu'ils puissent choisir, sont ceux que la « nature leur présente. »

Bony est né à Givors, le 24 février 1754 ; il se suicida à Paris, en se jetant par la fenêtre, à la nouvelle de la perte de sa fortune, en 1825.

Parmi ses œuvres : maquettes pour les tentures et le mobilier de *Saint-Cloud* et de la *Malmaison* ; *manteau du sacre* de l'impératrice Joséphine. Le musée de Lyon conserve des *broderies polychromes* et un album de *projets de costumes* (aquarelles gouachées).

Comme peintre, Bony a laissé des tableaux de *Fleurs* et de *Fruits*. Au Musée de Lyon, on peut voir de lui : le *Printemps* (1804) ; *Guirlande de fleurs* (pastel) ; *Fleurs dans un vase* (gouache). A l'Hôtel de Ville : *Fleurs dans un vase de bronze*.

Divers

Bony avait un caractère un peu sauvage. Il est resté légendaire dans les cabinets de dessin de Lyon, sous cet aspect.

— On conte, à son sujet, l'anecdote suivante : Son père,

marinier, ne l'appelait jamais que le *dessinandier de Givors* ; il lui remit un jour une demi-douzaine de mouchoirs de poche et lui dit : « Voilà ce que ta mère t'envoie à mon insu ; elle te recommande de ne plus te moucher avec tes chemises. »

— En 1923, au n° 13, on voyait toujours la maison religieuse des Trinitaires.

BONY (Jean-Baptiste). — Sculpteur lyonnais né le 22 août 1833, mort à Lyon le 29 septembre 1900.

BORDE (Charles). — Littérateur, né à Lyon en 1711. Un irrésistible penchant l'entraîna, tout jeune, vers la poésie. A vingt ans, à Paris, il composa *Blanche de Bourbon*, tragédie qui eut quelque succès et le fit connaître.

Il connut les écrivains renommés de son temps, notamment Voltaire et Rousseau ; mais il se brouilla avec ce dernier pour avoir critiqué le discours de Rousseau que l'Académie de Dijon avait couronné.

Il finit ses jours dans une pieuse retraite, le 15 février 1781.

Ses travaux sont totalement oubliés. Ses œuvres, en quatre volumes, parurent à Lyon en 1783.

BOREL (rue). — II^e arrondissement. — La partie de la rue de Jarente, située entre la rue Guynemer et le quai Tilsitt, a reçu, en juin 1922, le nom de Paul Borel, peintre, né à Lyon en 1828, mort en la même ville le 25 janvier 1912.

Il a laissé des œuvres remarquables, parmi lesquelles la décoration de la chapelle des Petites Sœurs des Pauvres, rue Corne-de-Cerf ; la décoration de la chapelle du collège d'Oullins et des églises Saint-Irénée et Saint-Paul.

Il a laissé, en outre, des gravures à l'eau-forte consacrées surtout à la Provence.

Son désintéressement était légendaire : il n'accepta aucune rémunération pour les œuvres qui lui furent commandées.

— La rue Borel présente cette particularité unique à Lyon, de n'avoir aucun numéro, car aucun des immeubles qui la bordent n'a d'entrée sur ses rives.

BORELLI. — Curé de Saint-Polycarpe, né à Bagnols le 10 octobre 1729. Il exerça jusqu'à un âge très avancé, puisque, au début du XIX^e siècle, on célébra ses mérites et son dévouement.

Le poète (!) J.-A.-M. Monperlier traça les vers suivants, pour être gravés sous un portrait de ce vénérable ecclésiastique, portrait daté du 27 février 1812 :

De la Religion, Ministre Respectable,
Modeste, bienfaisant, grand orateur chrétien,
Le vice voit en lui le Juge qui l'accable,
Le repentir un père et le pauvre un soutien.

BORELY (Elzéar). — Cordelier, né à Apt. Il publia *Les miracles de la Grâce victorieuse de la nature, en la vie de Sainte Dauphine, vierge et mariée à Saint Elzéar, comte d'Arcan*, dédié à Mgr le marquis de Pianesse (Lyon, chez J.-B. Deville, 1670, in-8°).

Une épître dédicatoire datée « du couvent de Saint-Bonaventure de Lyon, 2 janvier 1654 », semble indiquer que le Fr. Elzéar Borely vécut assez longtemps en notre ville.

Il mourut en 1679. (Barjavel).

BORY (André de). — Mort à Lyon, le 15 mars 1792, à l'âge de 76 ans.

Il avait été commandant du château de Pierre-Scize.

Membre de l'Académie de Lyon en 1751, il fit une traduction en vers français des *Odes* d'Horace, et devint secrétaire perpétuel de la classe des belles-lettres en 1765.

BOSSAN (Etienne). — Sculpteur ornementaliste.

En 1802, lorsque Bonaparte décréta que les façades de Bellecour seraient réédifiées, la corporation des maçons était divisée en *Devoirants* ou Compagnons du devoir, et en *Gavots* ou Renards. Chacun des groupes se disputa le travail à exécuter. Faute de pouvoir s'entendre, on joua le monopole de ce travail, à charge par le groupe battu d'être exclu pour cent ans des travaux de Lyon. L'objet du concours fut un chef-d'œuvre. Le résultat fut la victoire des *Gavots* dont Etienne Bossan était le champion.

En 1819, le même artiste fit, en plâtre, un *Observatoire astronomique* qui lui valut un prix de l'Académie de Lyon.

C'est Etienne Bossan qui fut chargé — avec l'ornemaniste Pératoni — par le maire Rambaud, de transporter au Chemin Neuf le petit monument corinthien qui s'élevait, jusqu'alors, sur le pont de pierre, sur la Saône. (Audin et Vial.)

BOSSAN (Pierre). — Fils d'Etienne qui précède, né à Lyon le 23 juillet 1814, mort à La Ciotat en 1888.

Il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (1834-1835), puis de Labrouste, à Paris.

En 1845, P. Bossan abandonna l'architecture pour des spéculations qui furent désastreuses. En 1850, il revint à son art.

Ses travaux sont innombrables; pour en connaître la liste complète, je renvoie au *Dictionnaire* d'Audin et Vial. Je citerai seulement: *l'église Saint-Georges* (avec Bresson, 1844); *maison Blanchon*, quai Fulchiron (1845); *Stalle épiscopale* de la cathédrale de Lyon (1845); *restauration du petit porche* de l'église de Fourvière (1853); *église de la Mulatière* (1862); *maison Borel*, place des Jacobins (1863); *Stations* du chemin du Rosaire (1865); *hôpital Saint-Luc* (1869); la *Basilique de Fourvière*, avec Sainte-Marie Perrin (1872-88).

Avec Armand-Caillat, Pierre Bossan a fait: *l'Ostensoir de l'Immaculée-Conception* (1860); *l'Ostensoir de Notre-Dame de la Garde* (1867); *Crosse* de Mgr Callot, évêque d'Aix (1867); *Ostensoir de N.-D. de Fourvière* (1875); *Ostensoir de Saint-François* (1885); etc...

BOSSELET (Charles-François-Marie). — Né à Lyon, le 27 juillet 1812, mort à Saint-Josse-ten-Node, près de Bruxelles, le 2 avril 1873.

Fils d'un accordeur, il entra, en 1824, à l'Ecole royale de Bruxelles. En 1830, il est chef d'orchestre à Boulogne-sur-Mer; en 1835, second chef à l'Opéra royal; puis, en 1840, il est nommé professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Ch. Bosselet a écrit des chœurs pour voix d'hommes, quelques ballets joués au Théâtre de la Monnaie; mais il a composé surtout une grande quantité d'œuvres de musique religieuse.

BOSSUET (rue). — VI^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle le grand orateur catholique, l'évêque de Meaux. Il ne saurait être question de faire ici une biographie de ce personnage.

Je dirai seulement que Bossuet avait, à Lyon, de nombreux correspondants, traitant avec lui de sciences, d'antiquités, de librairie, voire d'argent. Parmi ceux-ci, on peut citer Jacob Spon (bien qu'il fut protestant); les Anisson frères, imprimeurs, rue Mercière; Guérin, banquier (cette maison de banque existe toujours).

A la mort de l'archevêque Camille de Neufville, le nom de

Bossuet fut fréquemment prononcé pour lui succéder au siège de primat des Gaules. On sait qu'il n'en fut rien.

En 1691, Bossuet fut nommé abbé de Saint-Martin-de-Savigny en remplacement de Claude d'Albon.

Notes topographiques

Je n'entreprendrai point la fastidieuse nomenclature des ventes et reventes des terrains sur lesquels s'est ouverte ou prolongée la rue Bossuet. Je ne veux signaler que quelques opérations concernant des terrains au sujet desquels on peut évoquer de vieux souvenirs lyonnais.

N° 29. Le 18 mai 1875, Jean-Pierre Maurel, propriétaire au Serre de la Mothe-en-Champsaur (Hautes-Alpes), d'une part, et Claudine-Jeanne Millon, veuve de Célestin Maurel, cèdent une parcelle de terrain qu'ils possédaient, de Jean Maurel, leur cousin, depuis 1853.

Ce Jean Maurel avait acquis le *Jardin de Flore* (dont faisait partie ce terrain) des héritiers de Antoine-Cyr Spréafico, le 20 mars 1820.

N° 31. Fit l'objet de cession en janvier 1875; ce terrain faisait — comme le précédent — partie du *Jardin de Flore*.

Le 28 octobre 1881, la Ville, pour prolonger la rue Bossuet entre la rue Sainte-Elisabeth (Garibaldi) et la rue Tête-d'Or, achète des terrains à Aimé-H. Baboin, ancien député de l'Isère, et consorts.

Les vendeurs avaient hérité de leur père Aimé Baboin, habitant le quai Saint-Clair et mort à Nice le 14 février 1870.

Celui-ci possédait le tènement qui portait le nom de *Clos de Paphos*, pour l'avoir acquis, le 13 août 1852, de M^{me} Fournier, veuve de Paul Sain-Rousset de Vauxonne.

M^{me} Fournier avait hérité de son père Jean-François Fournier, mort à Lyon en 1832.

Fournier père était propriétaire de l'immeuble alors connu sous le nom de *Loge des francs-maçons*, dite de la *Bienfaisance*, (voir ce nom), pour l'avoir acheté à Jean Chazel, 34, rue Mulet, le 30 août 1806.

Les n° 6 et 8 de la rue Bossuet ont été construits sur les plans de l'architecte Louis-Etienne Journoud (1828-1897).

Souvenirs d'antan

Aux n° 9 et 11 s'ouvre la maison de famille des Marie-Auxiliatrices. Créée à l'instigation du cardinal de Bonald, cette maison de famille s'installa d'abord, modestement, rue

François-Dauphin. C'est vers 1896 que les Dames-Auxiliatrices s'installèrent rue Bossuet.

Pendant la guerre 1914-1918, elles cédèrent leur maison pour l'établissement d'un hôpital auxiliaire (dit hôpital 24) qui fut ouvert grâce aux libéralités de MM. Cheynet, Chalengon, Bethenod, l'avocat Faure (mort prématurément pendant la guerre), etc...

Parmi les infirmiers bénévoles, un fils du maharadja de Kapourthala (au début seulement) ; le peintre lyonnais Combet-Descombes ; G. Chavanne, industriel ; l'auteur de ces Lyonnaises y parut quelques mois également.

L'infirmière-major fut M^{lle} Fournereau ; détachée à un autre service, elle fut remplacée par M^{me} Béthenod (voir ce nom) ; un corps d'infirmières des plus dévouées dans lequel on retrouvait les noms des plus anciennes et honorables familles lyonnaises, prodiguait ses soins aux blessés.

Le corps médical, sous la direction de Jean Lépine (aujourd'hui doyen de la Faculté de médecine), comprenait les D^r Chabalière et Mugnery.

BOTHEON. — Faucon ou Foulque de Bothéon, un des membres de cette antique famille du Forez, fut archevêque de Lyon, de 1139 à 1142. Il fut le grand protecteur des Chartreux.

BOTTEX (Alexandre). — Né à Neuville-sur-Ain le 2 novembre 1796 ; interne de l'Hôtel-Dieu (major, 1816) ; médecin de l'Antiquaille (1831-1839) ; inspecteur des maisons d'aliénés du département du Rhône.

Bottex fut membre de l'Académie de Lyon, président de la Société de médecine, correspondant de l'Académie de médecine, médecin du Dispensaire.

Il mourut à Neuville, le 16 septembre 1849. Son éloge, par Polinière, est du 28 janvier 1850.

BOTTU DE SAINT-FONDS (François). — Né à Villefranche le 28 novembre 1675, mort en 1739.

Membre de l'Académie de Lyon, il composa, à la louange de Puget, des vers dont il est question dans une lettre de Brossette à Boileau.

BOUCHACOURT (D^r Antoine-Jean-Emmanuel). — Né à Lyon en janvier 1812, mort le 6 octobre 1898. Il étudia dans notre ville; interne à dix-neuf ans, il fut reçu docteur en 1836, et alla passer deux ans à Paris.

En 1840, il fut désigné, au concours, comme chirurgien-major de la Charité.

Chirurgien et professeur remarquable, Bouchacourt enseigna à Lyon, successivement, l'anatomie, la physiologie, la médecine opératoire, la clinique chirurgicale, l'obstétrique.

Il fut président de l'Académie de Lyon et de l'Association des médecins du département du Rhône.

BOUCHAGE (Antoine). — Fut échevin; mais son nom doit être retenu parce que, en mai 1709, alors que la disette se faisait sentir dans toute la France, Bouchage fut envoyé par le Consulat à Marseille et dans toute la Provence, pour trouver le blé nécessaire à la subsistance de Lyon. Il réussit admirablement et épargna ainsi les affres de la famine à notre cité.

BOUCHARD (Pierre-François, dit Paul-Louis). — Peintre né à Lyon le 2 mai 1831, mort à Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise), le 4 novembre 1889. Elève de l'Ecole de Lyon, 1845-1850.

Parmi les œuvres de Bouchard, je citerai : *Manfred sur les rochers* (1855); *au bord de l'abîme* (1863); *Bretonne à la fontaine* (1870); *une Victoire* (1884); *Bonne à marier* (1885); etc..., etc...

BOUCHARLAT (Augustin). — Né à Lyon le 11 novembre 1846; fabricant de soieries, maison Boucharlat frères et Pellet.

Fût longtemps le très actif président du Syndicat de l'Association de la soierie lyonnaise.

BOUCHAUD (Pierre-Marie-Antoine-Raphaël de). — Né à Chasselay (Rhône), le 24 octobre 1862, mort à Paris en 1925. Il était propriétaire du château de Sainte-Marie, par Chasselay.

Le délicat poète Pierre de Bouchaud descendait d'une vieille famille fixée en Provence au xvi^e siècle et qui donna des consuls à Aix et à Arles.

Tout jeune écrivain, la Ville de Florence lui décerna la couronne de laurier.

L'*Hymne des fruits*, le *Poème de l'été*, le *Poème de Sienne* etc... justifèrent l'élection de la Ville de Dante.

Il n'est guère possible de tout citer ; mais on m'excusera de reproduire quelques-uns de ces vers par lesquels notre compatriote s'apparente à Ronsard ; tels ceux qui évoquent avec un lyrisme qui n'exclut point la précision, le merveilleux spectacle de Sienne :

Matins mystérieux, matins légers de Sienne,
Beaux matins transparents !
O calmes horizons, lumière aérienne,
Brises, parfums errants...

Les pâles oliviers qui cerclent ton enceinte
D'un orbe d'argent clair,
Avec des gestes doux frissonnent, et leur plainte
S'étend comme une mer..., etc...

M^{me} de Bouchaud, née Joséphine-Marie-Madeleine de Bouchaud de Bussy s'est fait une place également dans la littérature, sous la signature : Cardeline.

BOUCHET (D^r Claude-Antoine). — Né à Lyon en 1785, mort dans la même ville en 1839.

Fils d'un ancien chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

Le 20 fructidor an XIII, Antoine Bouchet fut désigné comme chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu ; après un séjour de quelques années à Paris, il entra en fonction en 1812.

Il a écrit sur les kystes hydatiques, et créé des appareils pour les fractures.

Il fut administrateur des Hospices.

BOUCHET (Jean-Baptiste). — Graveur en taille douce et peintre lyonnais des XVII^e et XVIII^e siècles.

Fut très lié avec le peintre Van der Kabel.

Parmi ses œuvres : la *Grande Chartreuse* (1676) ; *Charles Démia, fondateur des petites écoles* (1689) ; *Carte de la Guilloitière et du mandement de Béchevelin* (1702) ; *Feu d'artifice sur le pont de Saône* (dessin, 1713) ; *Louis Dupré dit Piraud, rôtisseur rue de la Poulallerie* ; *Pierre Lameret, maître à écrire à Lyon* ; etc..., etc...

BOUCHET (Pierre). — Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, de 1775 à 1781.

Aide-major à l'âge de 23 ans, il alla se perfectionner à Paris sous la direction de Desault.

Pierre Bouchet s'occupa de gynécologie. On connaît encore son procédé d'extirpation des polypes par le serre-nœud à barillet.

Chirurgien du corps de cavalerie pendant la révolte de Lyon, en 1793, il fut poursuivi après la prise de la ville et mourut brusquement, la même année, à l'âge de 44 ans.

BOUCLE (montée et place). — IV^e arrondissement. — C'est là que passait la grande route de Bresse, devant une hôtellerie, très renommée sous le Premier Empire, qui portait le nom d'*Auberge de la Boucle*.

Souvenirs d'antan

Au xvr^e siècle, il y avait là un port sur le Rhône, dit *port du Noyer*. Des lettres patentes de Henri III, datées du 27 janvier 1581, accordent à Nicolas de Lange, seigneur de Cuire, le droit d'attache d'un moulin à blé au port du Noyer ou *Combe-Guillon*.

1805. — Le 10 avril, Napoléon et Joséphine arrivant à Lyon, furent reçus, place de la Boucle, sous un arc de triomphe érigé sur les plans de Chinard, Blanchard et Perlet.

Ce fut le maire Parent qui présenta les clefs de la ville.

1872. — Décret d'utilité publique, daté du 24 septembre, ordonnant la construction d'une passerelle à la Boucle. La concession fut accordée à Paul Martin, ingénieur, 6, rue de la Préfecture.

1878. — Gaspard Danguin (1778-1878), dessinateur pour la fabrique, habitant montée de la Boucle, meurt centenaire.

BOUFFIER (André-François). — Chansonnier, né à Lyon en 1821, mort à Valence (Drôme) en septembre 1894.

BOUFFIER (Albert-André). — Né à Pont-de-Beauvoisin (Isère) le 13 août 1835, industriel à Lyon. Albert Bouffier fut conseiller municipal à Lyon, après le 4 septembre 1870, et réélu constamment dans le VI^e arrondissement. En 1885, il devint adjoint à la mairie centrale.

Cédant à de nombreuses sollicitations, il accepta la candidature au Sénat et fut élu le 3 janvier 1897.

Albert Bouffier, d'un bon sens apprécié de tous ceux qui l'ont

approché, se caractérisait par sa bonté. Point « bluffeur », ennemi de tout « battage », il donna pendant plus de trente ans, le meilleur de son activité et de son dévouement à la démocratie lyonnaise. On s'étonne qu'on n'ait point conservé son nom sur la plaque d'une de nos rues, lorsque presque tous ses collègues adjoints à la mairie centrale sous Gailleton (sauf S. Maynard, mon père) ont été admis à cet honneur.

Un de ses fils, Marc, né à Lyon le 8 novembre 1867, fut élu conseiller municipal le 5 mai 1913, et mourut prématurément aux premières heures de la guerre (1914).

BOUILLIER (Francisque). — Né à Lyon, en 1813, mort à Simandres (Isère) le 25 septembre 1899.

Sorti de l'Ecole normale supérieure, Francisque Bouillier enseigna à Orléans, puis à la Faculté des Lettres de Lyon, dont il devint le doyen en 1848.

Il fut conseiller municipal de Lyon de 1846 à 1848.

En 1867, il est appelé à la direction de l'Ecole normale supérieure; enfin, en 1872, il devient inspecteur général de l'enseignement secondaire.

Avec Jules Simon, Francisque Bouillier, sous le ministère Jules Ferry, mena une ardente campagne pour la liberté de l'enseignement. Révoqué, il se retira à Simandres où il mourut.

F. Bouillier a laissé des ouvrages de philosophie d'une grande valeur; je cite, notamment: *Histoire de la philosophie cartésienne*; *le principe vital et l'âme pensante*; *du plaisir et de la douleur*; *morale et progrès*; *l'Institut et les Académies de province*; etc..., etc...

Sa fille, Amable Bouillier, née à Simandres, le 26 juillet 1867, fut un peintre de talent. Elève de Loubet et de Balouzet.

Parmi ses toiles: *Pâturage* (1896); *l'Eiger à Wengernalp* (1899); etc..., etc...

BOULARD (Jean). — Orfèvre né en 1543 et qui mourut à Lyon, victime de la Saint-Barthélemy, en 1572.

BOULARD (Catherin-François). — Architecte, né à Lyon en 1713, mort révolutionnairement en la même ville, le 24 février 1794.

Boulard avait dessiné le monument commandé par le maire J. Coindre, pour les victimes de la journée du 29 mai 1793; ce monument devait être élevé aux Brotteaux.

Il a laissé de nombreux manuscrits à l'Académie de Lyon, dont il fut membre, notamment : *Moyen le plus simple et le moins dispendieux de prévenir les incendies* (1789) ; *Perfectionnement de la perche à niveler*.

BOULLARD. — Le 24 septembre 1581, procès-verbal est dressé par le sergent du guet, contre nommé Boullard, boucher, qui soufflait un veau avec la bouche.

BOUQUET (Antoine-Alexandre-Jean-Emile). — Peintre né à Lyon le 25 mai 1819, mort à Marseille en 1876.

Elève de Bonfond à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (1840-1844), E. Bouquet se fixa à Paris dès 1848.

Parmi ses œuvres : *Départ de Saint-Louis* ; *Régence de Blanche de Castille* ; quelques *Sujets religieux* ; etc...

BOUQUETIERS (rue des). — 1^{er} arrondissement. — Anciennement, c'était la *rue de la Chapellerie*, à cause d'un « ouvroir » de chapeaux ; puis elle prit le nom de *rue de l'Épicerie*, lorsque des magasins de denrées coloniales y furent installés. Enfin les *bouquetiers* la transformèrent en marché aux fleurs.

On trouve, beaucoup plus anciennement (xv^e et xvi^e siècles), la dénomination de *rue des Harangères* ou *des Orangères*.

BOURBON (Antoine dit Tony). — Architecte né à Lyon le 12 septembre 1834 ; élève de la Martinière, puis de l'Ecole des Beaux-Arts sous Vibert et Chenavard. A collaboré avec Bossan, L. Charvet, L. Bresson.

Parmi ses travaux : église de Saint-Martin-en-Haut (1889) ; presbytère de l'Annonciation à Lyon ; maisons Cornu (8, avenue de Noailles), Gillet (quai de Serin), mairie-école de Messimy, villa Rey du Mouchet (chemin des Massues), etc... Membre de la Société académique d'architecture. Il était le gendre de L. Bresson.

BOURBON (Nicolas), l'Ancien de Vandœuvre. — Littérateur qui florissait à Lyon dans la première moitié du xvi^e siècle. Il a écrit des vers dédiés à de nombreux personnages lyonnais : Jean du Peyrat, Antoine Pérard, Voulté, Maurice Sève et ses sœurs, Gilbert Ducher, Charles Fontaine, Jacques Caille, Aymar de Beaujeu, Jean Raynier, Louis Chesneau, etc...

Nicolas Bourbon a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels : *Pædagogia sive de puerorum moribus* (1536) ; *Tabellæ elementaræ* (1539) ; etc...

BOURBONNAIS (rue du). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à sa situation topographique et au fait que, il y a à peine 45 ans, la tête de ligne du chemin de fer de Paris par le Bourbonnais, était la gare de Vaise.

Divers

1827. — Blaise (Jean-Sylvestre), figuriste, habite rue du Bourbonnais.

En 1874 et 1875, la Ville acheta des parcelles de terrain à divers propriétaires, pour l'élargissement de la rue ; les vendeurs furent les consorts Estragnat et la Société civile des anciens omnibus de Vaise.

N^o 36 et 50, rue du Bourbonnais, avec le n^o 24, rue de Bourgogne ; trois maisons léguées aux Hospices par M^{me} Durand-Frachebois ; elles entrèrent dans la dotation en 1912.

N^o 49. Il y avait là un vaste tènement, non bâti, sur lequel on créa, en 1908, une cité ouvrière, sur l'initiative d'un mécanicien de la Compagnie P.-L.-M. : M. Jacoton.

BOURDET (François-Régis-Emmanuel). — Architecte né à Lyon, le 28 mars 1811. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts.

C'est lui qui, en 1850-51, construisit l'église Saint-Augustin, à Lyon, laquelle fut désaffectée en 1912.

BOURDY (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue occupe l'emplacement de la *voie narbonnaise*, au point où elle se détachait de l'actuelle montée du Gourguillon.

Particulièrement malpropre et mal famée, cette rue portait, au XVII^e siècle, le nom de *rue Breneuse* ; au XVIII^e siècle, elle est désignée sous les appellations : *rue Foireuse*, *rue de Bourdille*, enfin *rue Bourdy*.

Ce mot semble dériver de *bourdeau* ou *bordeau*, terme qui, dans le vieux langage, désignait un mauvais lieu.

Une des maisons situées à l'une des extrémités de la rue, et notoirement mal famée, s'appelait encore, il y a 60 ou 70 ans, *Fort* ou *For Venus* (marché de Vénus).

BOURDY (Jean) ou **BOURDIT**, ou **BOURDET**. — Menuisier à Lyon au XVII^e siècle; a fait, avec Lor, en 1669, le plafond de la *salle de la Conservation* à l'Hôtel de Ville; puis le plafond de la *salle des Echevins*.

BOURDY (Pierre) ou **BOURDICT**, ou **BOURDIER**. — Sculpteur né à Lyon (XVII^e siècle); fut beau-frère et élève de Coysevox. En 1684, il travailla à l'Académie royale; envoyé à Rome en 1686, Bourdy y sculpta un groupe, *le Tibre*.

Il travailla à l'église Saint-Louis des Invalides et à Versailles.

Il collabora à l'édification des *Bains d'Apollon*.

BOURGELAT (rue). — II^e arrondissement. — Ouverte en 1775 sur une partie des anciens remparts d'Ainay, cette rue reçut le nom de Claude Bourgelat, créateur des écoles vétérinaires, qui l'habita, lorsqu'il dirigeait l'Académie d'équitation de Lyon.

Né à Lyon, le 27 mars 1712, de Pierre Bourgelat (qui fut échevin en 1707), sa famille le destinait au barreau, Bourgelat alla étudier le droit à Toulouse. Dès qu'il commença à plaider, il obtint de brillants succès. Mais un jour, dit-on, il gagna, devant le Parlement de Grenoble, une cause qu'il avait plaidée avec chaleur, convaincu du bon droit de son client. A quelques temps de là, il acquit la certitude que sa bonne foi avait été surprise. Il courut demander lui-même la réformation de l'arrêt qu'il avait obtenu; il lui fut répondu que « la chose jugée » l'était irrévocablement. Atterré, Bourgelat donna sa démission et entra dans un régiment de cavalerie.

Cette histoire, certes, est bien belle, mais j'ai quelques doutes sur sa véracité; et je crains bien que ce ne soit qu'une légende créée par la notice que rédigea Grogner. Les recherches d'Arloing, celles de Neumann (de Toulouse), ont établi que, ni à Toulouse, ni à Grenoble, on ne vit figurer, soit à l'Ecole de droit, soit au Parlement, un Bourgelat. Mais sa correspondance prouve (et les documents d'archives établissent) que, de 1758 à 1764, Bourgelat fut d'abord censeur, puis inspecteur de la librairie à Lyon. Une étude, à ce sujet, a été publiée en 1911, par Léon Moulé, archiviste de la Société centrale de médecine vétérinaire de Paris.

Bourgelat devint bientôt directeur de l'Ecole royale d'équitation; et c'est à ce moment que, aidé de son ami Charmetton et du chirurgien Claude Pouteau (voir ce nom), il disséqua des chevaux, étudia leur anatomie. Il comprit que la médecine

vétérinaire était à créer, et se voua désormais à cette étude. De ses travaux devait naître la création de la première école vétérinaire à Lyon, le 1^{er} janvier 1762.

Le succès de Bourgelat fut tel que le gouvernement royal l'appela à Paris, en 1765, pour créer l'Ecole d'Alfort. Puis il devint inspecteur général des écoles vétérinaires.

Il mourut à Paris, le 3 janvier 1779. Bourgelat fut lié avec les plus illustres de ses contemporains, parmi lesquels il faut citer : le grand Frédéric, Buffon, d'Alembert, Voltaire, etc..

Il a publié (1750), *Eléments d'hippiatrique*.

Le sculpteur Joseph-Hugues Fabisch a fait, en 1875, la statue de Bourgelat qu'on peut voir à l'Ecole vétérinaire de Lyon.

Notes topographiques

N° 12. L'emplacement qu'occupe cette maison fut connu sous le nom de *dépôt des meules*, parce qu'il était affecté au dépôt des meules des moulins du Rhône.

N° 14 et 16. Ces immeubles bâtis sur l'emplacement des anciens remparts, furent les premiers édifiés dans la rue Bourgelat (1775). Les bâtiments furent agrandis vers 1860.

L'œuvre des Messieurs y est installée. La création de cette institution remonte à 1773. Elle est dirigée par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ; elle reçoit et aide des jeunes filles de familles indigentes, âgées de 7 à 20 ans.

N° 15 et 17. Ces bâtiments sont construits sur une partie de l'emplacement occupé par l'ancienne école d'équitation.

N° 19. On voit deux jambages de l'ancien portail du manège Bourgelat ; ce sont des piliers encastrés, avec figurines sculptées, style Renaissance. Les figurines sont sculptées dans le mur, de chaque côté de la porte (une tête d'homme et une de femme).

N° 21. Maison bâtie sur une partie de l'emplacement de l'ancienne école.

Souvenirs d'antan

L'Ecole d'équitation avait été créée en 1620, par Louis XIII. Ce souverain l'avait placée sous l'inspection d'Antoine de Pluvinel, gentilhomme dauphinois, qui avait été écuyer et chambellan de Henri IV.

Bourgelat avait emprunté le nom donné à son établissement à Vegece, auteur latin du IV^e siècle, qui a écrit sur la médecine des animaux. Vegece supposant que c'est aux vétérans de la ferme à soigner le bétail dans ses maladies, appelle celui-ci *veterina* et les gardiens : *veterinari*.

A la Révolution, l'emplacement de l'Ecole d'équitation fut vendu comme bien national, et acquis par le fondeur Abraham Muller; il y fit construire une maison dans laquelle il employa les marbres de la statue équestre de Louis XIV, dont il avait été déclaré adjudicataire. La grande salle du manège devint son atelier. Cette situation persista sous son successeur, le fondeur Duphot.

BOURGEOIS (Antoine). — Né en janvier 1801; notaire à Lyon en 1844, conseiller municipal en 1852; fut administrateur du Dispensaire de 1849 à 1864. Mort à Lyon, le 21 avril 1879.

BOURGEOIS (Jean). — Prédicateur célèbre, né à Saint-Trivier-de-Courte, qui fonda, en 1493, le couvent des Cordeliers de l'Observance. Il mourut en 1494.

Le P. Théophile Raynaud lui a consacré une notice dans son *Hagiologium*; il accepte comme véridique le fait suivant: « Frère Jean Bourgeois voulant passer la Loire pour aller de Feurs à Montbrison, ne put payer le passeur, qui lui interdit l'entrée de sa barque. Etendant alors son manteau sur les eaux, après avoir fait, au-dessus, le signe de la croix, Jean s'y assied avec son compagnon, et tous deux parvinrent sans encombre à la rive opposée. »

BOURGEOIS (Joseph). — Né à Lyon, en juillet 1851. Sculpteur, élève de Pagny et de Vasselot.

Parmi ses œuvres : *Etudes*; *Portraits*; buste de *Sidoine Apollinaire*; etc...

Bourgeois fut membre de la Société des Artistes français.

BOURGET (rue). — V^e arrondissement. — Le nom de cette rue est probablement celui d'Antoine Bourget, qui, avec Blanchet Cl. (voir ce nom), introduisit à Lyon, le tissage des crêpes et des étamines. Bourget imagina des machines pour la filature de la soie.

Il y eut aussi un Lyonnais, du nom de Nicolas-Fleury Bourget, littérateur, né en 1777; mort à Saint-Genis-Laval en 1836. On a de lui quelques opuscules en vers et en prose; il a écrit notamment: *la Campagne du duc d'Angoulême dans le Midi de la France*, en 1815.

BOURJAC (Félix). — Seigneur de Clelles, de Saint-Martin-en-Trièves, etc... Fut juge épiscopal à Valence, en 1535.

Le baron des Adrets, en partant pour le Forez (30 juin 1562), lui confia le gouvernement de Lyon. Il ne répondit pas à l'idée que le terrible baron se faisait de son caractère et de ses talents, à ce que nous apprend l'historien de Thou, qui le qualifie « homme propre à toute autre chose qu'à des emplois militaires ».

Il mécontenta tellement les Lyonnais par son manque de modération et de prudence, qu'il fallut le remplacer au plus vite.
(Brun-Durand.)

BOURNES (rue). — IV^e arrondissement. — Jusqu'au 29 avril 1912, ce fut le *passage Benoît* du nom d'un propriétaire. En 1906, en effet, on classa comme voie municipale ce passage situé entre la rue Saint-Pothin et la rue de l'Enfance. La cession du sol fut faite gratuitement par le propriétaire, M. Benoît.

Le nom actuel de cette rue rappelle un dessinateur pour la fabrique, né en 1740, mort en 1808. Bournes s'illustra particulièrement par la composition de dessins d'ameublement pour la cour de Louis XVI.

En l'an VIII, il fut élu membre de l'Académie de Lyon.

Bournes a peint quelques *portraits*, des *fleurs*, des *fruits*.

Il était associé dans la maison Pavy. Son éloge funèbre fut prononcé par le dessinateur Picard, le 1^{er} mai 1810.

BOURRAS. — Personnage dont la notoriété fut des plus éphémères. Après le 4 septembre 1870, il s'improvisa, plus qu'on ne le nomma, général des gardes nationales de Lyon.

Il eut, avec le général Crouzat, des démêlés qui occupèrent les journaux de l'époque. Il fut très attaqué pour avoir — au moment des mouvements populaires de la Guillotière — laissé le préfet Valentin et le procureur de la République Andrieux, se « débrouiller » seuls.

BOURSE (rue et place de la). — Ces voies publiques doivent leur nom au fait qu'elles longent deux côtés du Palais de la Bourse, édifié de 1855 à 1862, par l'architecte René Dardel.

Il ne saurait être question de faire ici une monographie de notre Palais de la Bourse; un tel travail — déjà bien souvent fait — dépasserait le cadre de ce dictionnaire. Mais, fidèle à mon programme (raconter des « histoires »), je veux rappeler à mes

lecteurs quelques vers de A. Hodieu à René Dardel, au sujet du groupe des *Heures*, placé, en 1863, dans la salle de la Bourse :

Dans le palais élevé par Dardel,
Et qui rendra son talent immortel,
Ces jours derniers, trois Grâces, demi-nues,
Filles de marbre à son appel venues,
Se font nommer *Heures*... pour le moment.
Mais on connaît leur vrai signalement :
Droite, au milieu, la *Bourse*, une déesse,
Tend la main gauche à pauvre dame *Baisse*,
Qui tombe et va de male mort finir,
Et l'autre main, à riche d'avenir,
La jeune *Hausse*, aux traits charmants d'aurore.
Pour quel motif, veut-on savoir encore,
Ce même geste, et de chaque côté ?
Est-ce bon cœur, tendresse, humanité ?
Erreur ! suivant son tarif et l'usage,
La *Bourse* prend des deux mains son courtage.

J'espère que ce rappel des vers de Hodieu ne me fera pas une affaire avec la Compagnie des agents de change !

Et, puisque nous parlons de ce palais de la spéculation, j'en profite pour rappeler que les statues de l'Europe, l'Asie, l'Afrique, qui ornent la salle, furent faites, en 1857, par le sculpteur J.-H. Fabisch.

Revenons à notre rue.

Au XVII^e siècle, la portion de la rue actuelle de la Bourse, en bordure du Collège de la Trinité, s'appelait *rue Henri*, du nom de Henri Guillermet, vicaire de la paroisse de Saint-Paul, qui fit ouvrir la rue, en 1528, sur des terrains qu'il avait acquis de Claude Baronnat. A cette époque reculée, on trouve d'ailleurs, parfois, le nom de *rue des Baronnat*.

Au nom de *rue Henri*, la peuple substitua bientôt celui de *rue du Verd Galant*, provenant d'une enseigne à calembours, représentant un jeune et élégant cavalier tenant un verre à la main. Cette enseigne a subsisté jusqu'aux premières années du XIX^e siècle, sur la maison portant alors le n° 13, immeuble démoli en 1894.

Personnalités ayant habité la rue

1740. — Bérardier Pierre, peintre, rue Henri.

1761. — Granger, peintre et dessinateur.

XVIII^e siècle (fin). — Rue Verd Galand, le fameux friteur Rougeon, fonde la rôtisserie Rougeon, Bagatelle et C^{ie}, à l'enseigne des *Trois Navettes*.

1793. — Chalier habite la maison du Grand Tambour (n° 2 actuel de la rue).

1810. — Dumas Maurice, dessinateur, place du Lycée.

1815. — D^r J.-R. de Laprade (père du poète) habite au n° 2 de la rue.

1868. — Bourbon Tony, architecte;

Bresson Louis, architecte, n° 2 de la rue;

Andrieux Louis, avocat, qui fut ambassadeur en Espagne, et préfet de police;

Vermorel Benoît, agent voyer de la Ville.

1872. — Thevenet Marius, avocat, qui fut ministre de la Justice;

Bouvet Auguste, qui fut conseiller municipal, administrateur de la Martinière, fondateur de l'Ecole professionnelle de Romans.

Le peintre Joanny Domer (1833-1896) eut longtemps son atelier au n° 55, rue de la Bourse.

Notes topographiques

N° 2 de la rue, enseigne sculptée dans la pierre, au-dessus de la porte *Au Grand-Tambour*.

N° 2 de la place. Très belle façade de l'architecte Louis Bresson (1817-1893), avec les cariatides de Guillaume Bonnet: *l'Art* et *l'Industrie*.

N° 3 de la place. Immeuble construit sur les plans de Louis Bresson.

Souvenirs d'antan

A. Le Collège de la Trinité

1306. — Le pape Clément V venait d'établir dans la chrétienté la fête de la Trinité, et Jean Peckan, chanoine de Lyon (qui fut — dit Perneti — archevêque de Cantorbéry) en composa l'office.

Des habitants de Lyon, en cette même année, s'unirent pour réciter cet office et prirent le nom de *Confrère de la Trinité*.

Bienfaisants et riches, les Confrères de la Trinité firent diverses acquisitions pour créer un établissement. Ils achetèrent, notamment, une grange et un vaste territoire planté de vignes, qui s'étendaient entre l'église Saint-Nizier et les bords du Rhône, et firent élever à leurs frais une chapelle au coin du cimetière de Saint-Nizier.

1519. — Les membres de la Confrérie de la Trinité établissent, pour leurs enfants, une sorte de petit collège, ancêtre de celui qui nous occupe.

1527. — Bien qu'incertaine, cette date semble être celle de la fondation du Collège de la Trinité. François de Rohan, Claude de Bellièvre, Symphorien Champier avaient été les principaux promoteurs de cette organisation. Lazare Meyssonnier écrit à propos de ce dernier : « Ce fut luy qui invita et conseilla, pour le profit du peuple, l'érection de ce beau collège de la Trinité, « regrettant de voir mourir l'exercice des bonnes lettres en cette ville, et s'efforçant l'y ramener... »

Le premier principal fut Guillaume Durand ; après lui, en 1529 et 1530, Jehan Canape.

Barthélemy Aneau fut principal vers 1538, puis 1540, puis 1542. En 1558, il dut reprendre la direction (voir plus bas).

1545. — Le Consulat ordonne de fermer le Collège de la Trinité « pour le regard des *martinets* qui vont et reviennent audit « collège et quant aux pensionnaires, on les tiendra serrés audit « collège, jusqu'à la fête de Pâques et jusqu'à nouvel ordre. »

Les *martinets* étaient les externes (Ducange).

1551. — A la séance consulaire du 15 décembre, Barthélemy Anneau ayant demandé à quitter le collège, on propose de le remplacer par Jacques Fraschet, natif de Moulins, qui tenait, depuis trois ans, une école particulière sur les fossés de la Lanterne.

Le 15 janvier suivant, Jacques Fraschet fut agréé comme principal, par le lieutenant-général de la sénéchaussée.

1555 (Archives B. B. 76). — Indemnité de quinze livres tournois, concédée à Jean Baron, à Sébastien Vanerot et à Michel Carasse, régents du Collège de la Trinité, qui avaient été contraints de vivre à l'auberge pendant dix-huit jours, à cause de la disparition de Jacques Fraschet, lequel avait enlevé les meubles de cet établissement, dont il était le principal.

1555. — Le 9 juillet, Jacques Dupuy, maître ès-art, est nommé principal du Collège, en remplacement de Jacques Fraschet, qui a pris la fuite.

1558, 21 juillet. — Séance consulaire. Jean Henry, Antoine Camus et Léonard Prunas, font le rapport dont ils avaient été chargés, sur la mauvaise tenue du collège et l'inconduite du principal, Jacques Dupuy. Ce dernier est mis en demeure de partir, et Barthélemy Anneau est prié de reprendre la charge de principal.

1565, 30 avril. — Ennemond Auger, jésuite, est choisi pour diriger le Collège de la Trinité.

1565, 1^{er} mai. — Remise des clefs du Collège, par deux échevins, au P. Ennemond Auger, qui en prend possession au nom de la Compagnie de Jésus.

1565, 3 octobre. — Ouverture solennelle des classes au Collège. Le P. Perpinien, jésuite, prononce une harangue à cette occasion.

1577, 16 juillet. — Le Consulat arrête de réédifier le Collège, et de le construire sur la place et sur la ruelle qui sont sur le derrière dudit Collège. Il décide d'acheter, pour ce faire, les granges de feu noble Guillaume Henry.

1607. — On commence la construction du nouveau Collège (laquelle devait durer de 1607 à 1620), sous la direction de l'architecte, peintre et maçon Etienne Martellange (1569-1641).

1617. — Le jour de la Trinité (21 mai), bénédiction et pose de la première pierre de la chapelle du Collège, en présence du Consulat, par l'archevêque Denis de Marquemont (Archives B. B. 153). L'inscription, gravée à cette occasion, a été conservée par le P. Ménétrier dans son *Eloge historique de la Ville de Lyon*.

1619. — Le Consulat fait agrandir et achever la façade de l'entrée du Collège; les classes sont installées dans la cour.

1643, 20 février. — Les PP. Jésuites du Collège font un service solennel en leur chapelle, pour le cardinal de Richelieu. Le P. Jean Papon prononce une harangue.

1644. — Incendie d'une partie du Collège (Archives B. B. 198).

1659. — D'après Perneti, vivait encore, à l'âge de 85 ans. Gabrielle Dufour, veuve de Guillaume Charrier, échevin sous Henri IV; elle était alors aïeule de 90 enfants, bisaïeule de 32, trisaïeule de six, sans compter les enfants d'alliance. C'est elle qui donna aux Jésuites les fonds nécessaires pour bâtir l'aile du Collège qui prend jour sur la place (rue de la Bourse).

1662. — Le Consulat fait peindre les façades de la grande cour basse du Collège (les principaux événements de l'histoire de Lyon y étaient représentés en vingt-quatre bas-reliefs).

1675, 22 décembre. — Locke, de passage à Lyon, visite le Collège de la Trinité.

1682, 15 février. — Mort, à Paray-le-Monial du P. Claude de la Colombière, qui fut professeur de rhétorique au Collège de la Trinité. Fut le confesseur de Marie Alacoque.

1710, 20 décembre. — Le Consulat fonde, en faveur des pensionnaires du Collège, des prix qui seront distribués publiquement, chaque année, le jour de la Saint-Louis; « lesquels prix consisteront en livres reliés en maroquin rouge de Paris et en basane, dorés sur tranches. »

1763. — Procès-verbal de la remise du Collège aux Oratoriens, en la personne de leur supérieur Laurent d'Anglade.

Les Jésuites avaient été expulsés par Louis XV.

1826. — Le 19 septembre, on fit, dans la salle de la Bibliothèque, au Collège royal, une exposition de tableaux au profit des ouvriers sans travail et pour le rachat des esclaves grecs.

1828. — Le 13 août, distribution des prix. Parmi les lauréats, on relève le nom d'Alphonse-Victor Baudin, né à Nantua, prix d'excellence de la classe de Philosophie (*Gazette Universelle de Lyon*, 15 août 1828). On sait qu'il fut tué sur les barricades, au coup d'Etat du 2 décembre 1851.

1848. — Au moment de la préparation des élections à l'Assemblée nationale, siégeait au Grand-Collège, dans la salle du cours de chimie, un comité électoral dit *Club national*, à tendances notoirement légitimistes; il fut fortement houspillé par les journaux républicains du temps, pour avoir mêlé, dans une liste de quarante-deux candidats présentés au choix des électeurs, quelques noms d'ouvriers destinés à faire passer — du moins on l'espérait — les candidats cotés *blancs*.

Parmi ces candidats, on relevait les noms de l'abbé Noirot, professeur de philosophie au Collège; Victor de Laprade; Blanc de Saint-Bonnet; de Mortemart; Claudius Hebrard, un des chefs de la Société de Saint-François-Xavier; Sandier, ex-maire de la Croix-Rousse; etc...

A cette liste, le *Club central démocratique et corporations réunis*, qui siégeait également au Grand-Collège (salle de la Bibliothèque), opposait les noms de: Joseph Benoît, tisseur; Raspail; Dautre, ouvrier typographe; Pelletier, de Tarare; Greppo, tisseur; Laforest, maire; Félix Blanc, légiste; Eustache, capitaine au 22^e de ligne; Lortet, médecin; Faure, de Givors; Proudhon; Fond, agriculteur à Chaponost; Vindry, pêcheur; Vallier, tisseur.

1881. — Quelques cas de fièvre typhoïde constatés parmi les maîtres et les élèves du Lycée, donnent naissance à une campagne de presse contre « l'imprudence, l'inattention et la négligence du personnel de l'Université ».

B. La Caisse d'Epargne

Elle fut fondée en 1822, et installée, tout d'abord, au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville.

1858, 10 novembre. — La Ville, représentée par le préfet Vaïsse, vend à la Caisse d'Epargne toute la parcelle de terrain qui lui est restée de la partie de l'ancienne rue Buisson comprise entre la rue Gentil et les immeubles Berloty et Neaud (place de la Bourse). Le surplus avait été cédé au Bureau de bienfaisance, le 1^{er} juin 1858.

1859. — La Caisse d'Epargne se transporte dans l'hôtel élevé à l'angle des rue Gentil et de la Bourse. Cet immeuble avait été construit sur les plans et sous la direction de l'architecte Charvet.

Le *Travail* et l'*Economie* qui ornent le fronton de l'hôtel, sont dus au ciseau du sculpteur Guillaume Bonnet.

C. Divers

1793. — Le 22 février, dans la maison à l'enseigne du *Grand Tambour*, Chalier réunit, chez lui, les principaux clubistes lyonnais, pour préparer l'élection à la mairie de Lyon, de son ami et associé, Bertrand, contre Gilibert.

1881. — Le 4 décembre, la Société la Sainte-Cécile donne un concert dans la grande salle de la Bourse. On y joue, pour la première fois, je crois, à Lyon, *Marie-Magdeleine* de Massenet. Parmi les interprètes, on lit les noms de M^{re} Pouget (qui fut professeur de chant au Conservatoire) et de Bourgeois (qui tint longtemps l'emploi de basse noble au Grand-Théâtre de Lyon). La *Sainte-Cécile*, société mixte, qui comptait cent soixante exécutants, était dirigée par Léon Reuchsel.

1885. — Maxime Lisbonne, libéré du bagne (où l'avait conduit sa participation à la Commune de Paris) ouvre une *Taverne du Bagne*, au n° 2 de la rue de la Bourse, à l'angle de la rue Mulet. Les garçons étaient vêtus du costume de forçat avec, au pied, une chaîne et un boulet en carton.

Le local, occupé aujourd'hui par des bureaux commerciaux, offre encore à la vue le vitrage extérieur que Maxime Lisbonne fit poser à cette époque.

BOURT (Jean de). — Peintre verrier qui vécut à Lyon aux *xv^e* et *xvi^e* siècles.

Entre 1510 et 1525, il a travaillé pour le Consulat ; notamment

il a réparé les verrières de la *chapelle du Saint-Esprit du Pont du Rhône*, et fournit des verrières pour l'Hôtel de Ville.

Pour les entrées de 1515 et 1516 il a peint des toiles commandées par le Consulat.

BOUTEILLE (rue). — 1^{er} arrondissement. — On présume que le nom de cette rue vient d'une enseigne d'un cabaret qui, dans des temps assez reculés, aurait joui d'une certaine vogue.

On trouve déjà le nom de cette rue sur le plan de 1550.

Personnalités ayant habité la rue

1749. — André Richard, maître de métier pour les teinturiers en fil.

1762. — Pagani Louis, dessinateur pour la fabrique.

1788. — Pachal, dessinateur.

1818. — Rogé Jean-François, dessinateur.

1829. — Delay Christophe, graveur sur bois.

1832. — Jacquand Antoine-Marie, dessinateur.

1850. — Morel Louis-Aimé, peintre et professeur.

Notes topographiques

N° 6. Escalier à vis, imposte.

N° 7. Petite niche au premier étage.

N° 13. Dans la cour, au palier de l'escalier, balcon en fer, avec devise : *Omnibus licet*.

N° 23. Maison cédée aux Hospices par M^{me} veuve Riboud, née Marie-Henriette Dumillier, par testament (1919). Le legs fut fait en faveur de l'hospice Renée Sabran.

BOUVARD (Eugène). — Né à Lyon, le 9 mai 1827. Fabricant de soieries.

E. Bouvard fut administrateur de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, du Dispensaire général. Il fut également membre du Conseil des directeurs de la Caisse d'Epargne.

La maison à la tête de laquelle il était avec Pierre Burel était connue depuis 1750 : Bouvard et Pierre Burel avaient succédé à Bouvard et Mathevon fils ; ceux-ci à Mathevon et Bouvard.

BOUZONNET (les). — Famille lyonnaise de peintres et graveurs, dans laquelle ont compté surtout :

I. — *Bouzonnet* (Antoine), dit Bouzonnet-Stella, peintre et graveur, né à Lyon en novembre 1637, mort à Paris, dans les Galeries du Louvre, le 5 mai 1682; neveu du peintre Jacques Stella.

Ant. Bouzonnet fut nommé professeur à l'Académie royale en 1681.

Principales œuvres : les *Jeux pythiens* ; le *Baptême du Christ* ; *Jésus au Jardin des Oliviers* (d'après Lebrun) ; *Pluton enlevant Proserpine* ; etc...

II. — *Bouzonnet* (Antoinette), graveur ; née à Lyon en août 1641, morte au Louvre, le 20 octobre 1676 ; nièce et élève de Stella.

Elle a gravé au burin et à l'eau-forte, les *Filles de Jethro au puits* ; *Mgr Harlay*, archevêque de Paris ; etc...

III. — *Bouzonnet* (Claudine), peintre et graveur ; née à Lyon en juillet 1636, morte à Paris, au Louvre, le 1^{er} octobre 1690 ; élève de son oncle Stella.

Elle a gravé d'après le Poussin et J. Stella ; notamment : le *Crucifiement* ; *Moïse exposé* ; les *Jeux et les Plaisirs de l'Enfance* ; *Portrait de J. Stella* ; etc...

IV. — *Bouzonnet* (Françoise) ; née à Lyon en décembre 1638 ; morte au Louvre, le 18 avril 1692, sœur des précédentes, élève de son oncle Stella.

Elle a gravé d'après Stella ; et, notamment : *Soixante-sept planches pour ornements d'architecture*, recueillis et dessinés d'après l'antique ; *Sainte Madeleine couchée* ; *Jésus enfant dans la crèche* ; *Notre-Dame de Pitié* ; etc...

BOYER (chemin du). — V^e arrondissement. — On trouve, sur les anciens plans de Lyon, en cette région, un domaine du *Boyer* ou *Boyez*. C'est à cette circonstance que le chemin du Boyer doit son nom.

BOYER (Claude). — Voir : rue *Claude-Boyer*.

BOYER (D^r Jean). — Né à Lomprat (Puy-de-Dôme), le 19 août 1854 ; docteur de la Faculté de Lyon en 1883. Professeur à la Faculté en 1895.

Le Dr Boyer a exercé comme médecin légiste pendant de nombreuses années.

Savant modeste, il ne comptait que des amis.

Il fut membre de la Société d'anthropologie.

BOZE (de). — Né à Lyon, en 1680, Claude Gros de Boze fut garde des médailles du cabinet du roi, et secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions. Il mourut le 10 septembre 1755.

BRAC (Laurent-Paul-Marie) dit Brac de la Perrière. — Appartenait à une vieille famille lyonnaise. Dans les *Almanachs de Lyon*, du XVIII^e siècle, on trouve des Brac, avocats, procureurs, magistrats.

Celui qui nous occupe était né à Sainte-Foy-lès-Lyon, le 23 janvier 1814. En 1836, il se fit inscrire au barreau, dont il devint, encore jeune, le bâtonnier.

Ami d'Ozanam, Laurent Brac de la Perrière fut un des fondateurs des conférences de Saint-Vincent de Paul.

Président de la Commission de Fourvière, doyen de la Faculté catholique de droit, il s'occupait avec ardeur à défendre des convictions respectables parce que sincères.

Il mourut à la Mulatière le 7 novembre 1894.

BRACHET (impasse). — VII^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire qui ouvrit cette voie publique sur des terrains lui appartenant.

De 1896 à 1901, ce propriétaire fit construire quarante et une petites maisons destinées, chacune, à un seul ménage. Il les vendit à raison de 27 fr. 50 par mois pendant dix-huit ans, soit moins de 6.000 francs, résolvant ainsi, avant le législateur, le problème des habitations à bon marché.

BRACHET (Jean-Louis). — Né à Givors en 1789, mort à Lyon en 1858. Il était chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1813, et fut désigné pour accompagner Napoléon à l'île d'Elbe. Le typhus l'empêcha d'exécuter ce voyage; et, en 1815, nous le trouvons interne des hôpitaux à Lyon, médecin de l'Hôtel-Dieu en 1818, enfin professeur à l'Ecole.

Elève de Corvisart et de Pinel, il controversa avec Bérard de Paris, pour les opinions duquel il manifestait une réelle hostilité.

Son éloge funèbre fut prononcé en avril 1859, par le Dr Pottion qui énuméra vingt volumes d'œuvres de Jean-Louis Brachet.

Ces œuvres, ainsi que sa bibliothèque, il les légua à l'Ecole de médecine de Lyon.

C'est Brachet qui, le premier, songea à créer une maison de retraite pour les vieux médecins, dans une villa qui lui appartenait à Fourvière.

BRAUNSCHVIG (Jacob-Fernand). — Né à Lyon le 6 septembre 1866. Professeur agrégé de lettres. En 1900, il professait au Lycée de Montpellier.

BREASSON (Jean). — Architecte né à Lyon le 24 juillet 1848; élève de notre Ecole des Beaux-Arts sous Louvier, puis étudié à Paris, sous Questel et Pascal. S'est fixé à Paris.

BREBION (Dr François). — Né à Lyon le 24 janvier 1856. Il fit ses études en notre ville et fut reçu docteur à la Faculté en 1882.

Brébion exerçait à Lyon et à Aix-les-Bains. Il a dirigé la *Revue médicale et mondaine d'Aix-les-Bains*.

Parmi ses travaux : *Manuel de laryngologie* publié en français et en allemand.

BRECHE (rue de la). — V^e arrondissement. — Cette rue est ainsi dénommée en souvenir de la brèche que le baron des Adrets aurait fait ouvrir en cette région, dans la muraille du cloître de Saint-Jean, en 1562, lorsqu'il en fit le siège à la tête des protestants.

Après la retraite du baron des Adrets, la brèche ne fut pas réparée. Elle était étroite et ne fournissait qu'un passage malaisé.

Le Consulat décida de la faire élargir; et, par acte du 16 mai 1716, en acquit la propriété avec le terrain nécessaire à l'élargissement, au prix d'une rente perpétuelle au profit du comte de Fondras, propriétaire du sol, et sous condition qu'il ne pourrait point être établi de marché sur la place Saint-Jean.

Les travaux furent exécutés par Chavagny, architecte, qui reçut 4.000 livres pour les frais de cette entreprise.

BREDA. — Sous Charlemagne, les Juifs de Lyon obtinrent l'autorisation d'édifier une synagogue sur le versant oriental de Fourvière, en un lieu qui porta longtemps le nom de Bréda.

BREDIN (Claude-Julien). — Né à Alfort (Seine), le 25 avril 1776, mort à Nice en 1854.

Vétérinaire de l'Armée des Alpes en 1794, il devint, en 1795, professeur, puis en 1815, directeur de l'Ecole vétérinaire de Lyon.

Bredin était en outre un graveur de talent. De 1804 à 1812, toutes ses lettres à Ballanche sont ornées de petits dessins, de croquis qui manifestent sa maîtrise en cet art.

BREDIN (Paul). — Né à Lyon le 12 mai 1834. Industriel et chimiste ; fut un des premiers propagateurs des engrais chimiques.

Grand chasseur devant l'Eternel ! Bredin était lieutenant de loupeterie dans la Côte-d'Or, où il possédait, en la commune de Riel-les-Eaux, les châteaux de Sanssy et de Beaumont.

BREGHOT DU LUT (Claude). — Né à Montluel, le 11 octobre 1784, marié en 1815 à M^{lle} Falsan.

Juge au tribunal, puis conseiller à la Cour (1829-1849). Breghot du Lut fut conseiller municipal de Lyon en 1830.

Littérateur, historien lyonnais, helléniste distingué, il figure au premier rang des érudits de son temps.

Fondateur en 1807 de la Société littéraire, il en devint le président en 1824.

Il fut également membre de l'Académie de Lyon (1821) et président de cette docte compagnie en 1825.

Bréghot du Lut mourut à Lyon le 30 novembre 1849.

BREMOND DE SAINT-CHRISTOL (Antoine-Jacques). — Né à Tulettes le 16 avril 1771.

Officier à la Révolution, il émigra et fit campagne dans l'Armée de Condé.

Retiré à Lyon, dès 1796, il y défendit par la plume les fédéralistes du Midi. Le 18 fructidor, il fut arrêté et mourut à la tour du Temple en août 1803.

BRESSAC (Laurent-Barthélemy de). — Né à Valence vers 1620, Bressac étudia la théologie. Il entra chez les Jésuites de Lyon et devint un de leurs meilleurs prédicateurs.

Il vivait encore vers 1680 (Brun-Durand).

BRESSON (Louis-Maurice-Antoine). — Né à la Croix Rousse, le 2 mai 1817, mort à Lyon le 27 avril 1893. Elève de Chenavard à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (1832 à 1839), puis de Lebas à l'Ecole de Paris (1842).

Bresson a versé de nombreux rapports dans les archives de l'Académie de Lyon. Il a laissé une étude manuscrite sur l'aqueduc romain du Mont Pila.

Il s'occupait beaucoup de numismatique.

L'œuvre architecturale de Bresson est considérable ; je signalerai seulement : *Collège de Mongré* ; *Maisons*, 2 et 3, place de la Bourse (1855) ; *Maison*, 16, place de la Platière (1855) ; *Maison Murard*, 30 bis, place Bellecour (1858) ; *Maison*, 3, place des Cordeliers (1859) ; *Maisons*, 3 et 9, rue de l'Hôtel-de-Ville (1862) ; *Maison Bonnardel*, 5, quai d'Occident (1873) ; *Maison des Sœurs de l'Œuvre de la Marmite*, rue Saint-Joseph (Auguste-Comte) ; *Maison*, 14, rue Constantine ; etc...

Guillaume Bonnet a fait, en marbre, un buste de Louis Bresson.

BRET. — Fut préfet du Rhône après le coup d'Etat du 2 décembre 1851. C'est lui qui procéda à la proclamation de l'Empire, sur la place Bellecour, le dimanche 5 décembre 1852.

BRET (M^{me}). — Etait professeur au Lycée de filles, vers 1900, et directrice de l'ouvrier municipal.

M^{me} Bret rendit d'éminents services à la Ville, dans l'organisation des ouvriers.

BRETIN (Philippe). — Né à Pontaubert (Yonne) en 1874, le professeur Bretin fit ses premières études au collège d'Avallon.

Etudiant à la Faculté de médecine et pharmacie de Lyon, il fut parmi les plus brillants élèves de sa promotion. Pharmacien en 1897, licencié ès-sciences naturelles en 1899, il assura les fonctions de chef de travaux de matière médicale jusqu'en 1923.

Docteur en médecine en 1909, il fut reçu à l'agrégation en 1910 et devint professeur en notre Faculté.

En 1912, il joignit à ses diverses fonctions celle de pharmacien chef de l'Asile de Bron.

A publié, en 1928, un précis de matière médicale dont l'édition fut rapidement épuisée ; il préparait une seconde édition de ce remarquable travail lorsque la mort est venue le surprendre.

Philippe Bretin ne se contenta point d'être un savant : il

portait en lui un esprit de dévouement et d'immense bonté qui dirigea son activité vers les œuvres sociales. Comme l'a écrit un de ses élèves et admirateurs : « Son œuvre, sa vie apparaissent « harmonieuses, car elles n'eurent qu'un idéal : servir et être « utile. »

Bretin s'est éteint prématurément en 1931.

BRIALOU. — Par un concours de circonstances du plus haut comique, ce personnage de dernier plan fut député du Rhône !

Il disparut très vite de la scène politique, mais non sans avoir trouvé son fromage.

Dans un journal, à la date de 1885, on lit : « On nous apprend « que le citoyen Brialou est actuellement receveur d'octroi à « Paris :

Quand on s'appelle Brialou
On doit se faire Gabelou.

BRISSE (Barnabé). — Né à Lyon en 1777, Brisson mourut à Nantes, comme inspecteur divisionnaire des Ponts et Chaussées.

Il était connu par ses travaux sur l'art de tracer et d'exécuter les canaux ; il fut successivement attaché aux travaux du canal du Rhône au Rhin, et au canal de Saint-Quentin.

Il avait été l'élève de prédilection de Monge.

Brisson mourut en 1828.

BROLEMANN (Jean-Thomas-Thierry). — Né en 1738, mort en 1800 ; d'origine allemande, vint se fixer à Lyon où il fonda une maison de commerce.

BROLEMANN (Henry-Auguste). — Fils du précédent, né en 1775, mort en 1854 à Lyon.

Bibliophile renommé.

En 1819, Brolemann fut élu conseiller municipal de Lyon ; on se souvenait alors des services qu'il avait rendus à la ville, en 1814, lorsque, avec Camille Jordan et de Laurencin, il alla à Dijon plaider la cause de Lyon devant l'empereur d'Autriche.

Il fut membre de la Chambre de Commerce et administrateur des Hospices.

BROLEMANN (Arthur). — Né le 6 octobre 1826, mort le 3 février 1904.

Après avoir beaucoup voyagé, il épousa, en 1853, M^{lle} Sevène qu'il perdit en 1885.

En 1866, Arthur Brolemann était juge au Tribunal de Commerce; en 1872, il devint président et conserva cette magistrature jusqu'en 1881. Il a laissé un souvenir impérissable dans les tribunaux consulaires.

Candidat aux élections législatives en 1885, il fut battu, avec 48.580 voix, au deuxième tour de scrutin. Il se présenta, encore inutilement, au Sénat, en 1891.

Dans sa villa de Choisi, au bord du lac de Genève, il regnt, en 1886, le comte de Chambord.

Il fut administrateur des Hospices, censeur de la Banque de France, administrateur de la Société lyonnaise de Crédit, membre du Consistoire de l'église réformée.

Arthur Brolemann, à son activité commerciale, joignait un goût parfait en matière littéraire et artistique. C'est lui qui obtint du bibliothécaire de Wolfenbüttel l'autorisation de faire copier le manuscrit précieux, orné de curieuses miniatures, sur l'entrée de François I^{er} à Lyon, en 1515.

En 1882, il publia des *Souvenirs et Portraits* curieux, voire amusants. On y trouve l'anecdote suivante: âgé de plus de 70 ans, Brolemann s'embarqua sur un bateau faisant le service de Lyon à Mâcon, déguisé en vieux mendiant, pour voir ce qu'il pourrait retirer de son talent de violoniste: la recette atteignit 32 fr. 75!

En 1897, il fit paraître le *Catalogue* des manuscrits et livres rares de sa bibliothèque, catalogue préparé par Bréghot du Lut.

A sa mort, Arthur Brolemann légua à la Ville de Lyon:

1° Un remarquable coffret d'or sculpté: le Christ avec les emblèmes des quatre Evangélistes.

2° Huit manuscrits ou livres d'Heures.

3° Onze pièces lyonnaises, six pièces artistiques étrangères, trois sceaux et un poids à prendre dans son médaillier.

Dans l'*Almanach de Lyon* pour 1834, on trouve, parmi les directeurs de la Caisse d'Epargne, un Frédéric Brolemann, sur lequel je n'ai recueilli aucun autre document.

BROQUIN (J.). — Voir: *rue Jean-Broquin*.

BROSSET (Dominique). — Né à Lyon le 11 septembre 1826; docteur en droit, il s'inscrivit au barreau et fut membre du Conseil de l'Ordre.

Brosset (fils de Joseph qui suit) fut conseiller municipal de Lyon en 1866, administrateur de la Caisse d'Epargne.

Il fut administrateur du Dispensaire, de 1872 à sa mort.

Brosset mourut à Rillieux, dont il fut le maire, le 4 décembre 1876.

BROSSET-HÖCKEL (Joseph). — Personnalité lyonnaise qui joua un rôle très important à Lyon dans le monde commercial. Il fut membre et président de la Chambre de Commerce pendant plus de trente ans.

Sa personnalité, en tant que chef de maison, échappe naturellement à nos investigations. Je veux cependant citer une note amusante le concernant, parue dans le journal *La Mascarade*, 14 mars 1869 :

« Banquet à la Bourse, en l'honneur de M. Brosset, président démissionnaire de la Chambre de Commerce de Lyon.

« M. Brosset a occupé cette fonction pendant trente ans ; il se retire commandeur de la Légion d'honneur.

« Quatre cents négociants étaient réunis ; le coût du banquet fut de 25 francs par tête.

« M. Brosset fit un discours de remerciements ; M. Osmond fit « Féloge du démissionnaire.

« On porta la santé de M. Arlès-Dufour (le même que, un mois auparavant on avait éliminé de la Chambre de Commerce !) Et « M. Edouard Aynard fit sa traditionnelle harangue libérale qui « eut un beau succès de fou-rire. »

BROSSET-HECKEL (Emmanuel). — Fils du précédent, né à Lyon en 1828 et mort en la même ville le 19 décembre 1899. Fabricant de soieries, membre de la Chambre de Commerce, administrateur de la Banque de France ; il fut administrateur du Dispensaire.

BROSSETTE (Claude). — Né à Theizé, dans le Lyonnais, le 8 novembre 1671, mort à Lyon le 16 juin 1743, seigneur de Varennes-Rappetour, avocat au Parlement de Paris et aux cours de Lyon, administrateur de l'Hôtel-Dieu, recteur de la Charité.

C'est chez Brossette que se tinrent quelques-unes des premières réunions de l'Académie de Lyon.

Il correspondit avec un grand nombre d'hommes de lettres

de son époque ; mais il fut surtout en amicales relations avec Boileau.

Son éloge fut prononcé à l'Académie de Lyon par l'abbé Coquier.

BROSSETTE. — Un des premiers champions du libéralisme à Lyon, au début du XIX^e siècle.

Il fut candidat malheureux à l'Assemblée de 1848. Voici une appréciation le concernant, extraite d'un journal républicain de l'époque :

« Brossette..., en 1815, en 1830 comme en 1848, s'est trouvé « à son poste. Pour lui, la cause publique passe avant tout ; ce qui « est à regretter pour ce citoyen, c'est qu'enclin à de vieilles « habitudes, il se fera peu ou pas aux questions qui vont s'agiter « à la Constituante, car il est complètement étranger aux idées « sociales. »

BROSSETTE (Louis-Marie). — Lithographe et peintre, né à Lyon le 14 mai 1827. Fut élève de Bonnet et de Vibert à l'Ecole de Lyon (1846-1850).

Parmi ses œuvres : *Homme d'armes* (fusain, 1857) ; *Portrait du peintre Orsel* ; etc...

BROTTEAUX (quartier des). — VI^e arrondissement. — Les *broteaux* étaient des terrains sur lesquels on laissait *brouter* les animaux. Tout le quartier qui porte ce nom actuellement était encore, au commencement du XVIII^e siècle, affecté à cet usage.

Lorsque l'administration de l'Hôtel-Dieu voulut commencer à tirer profit de ces terrains — dont la majeure partie lui appartenait — elle créa d'abord trois avenues perpendiculaires au Rhône : la *Grande Allée* (devenue cours Morand), l'*Allée des Soupîrs*, l'*Allée des Désirs*.

Quelques parcelles n'appartenaient pas aux Hospices. L'ingénieur Morand se rendit acquéreur de l'une d'elles (à la hauteur de la rue de Créqui) et refusa de la rétrocéder aux recteurs de l'Hôtel-Dieu. Ceux-ci firent alors construire une maison qui masqua complètement le terrain Morand.

Le public ne manqua pas d'attribuer l'édification de cet immeuble au désir qu'avaient les recteurs de se venger, et leur maison fut baptisée *Hôtel de la Vengeance*. Cet hôtel fut brûlé pendant le siège de 1793.

Le quartier des Brotteaux est, aujourd'hui, une cité à l'américaine, aux avenues se coupant à angles droits; mais il n'y faut pas chercher du pittoresque.

Je crois intéressant de donner ici un historique sommaire de la formation du domaine des Hospices aux Brotteaux et à la Guillotière.

1513. — Donation faite par Jean Benoît, dit de Bourges, et Anne Benotte de Jassé, de terre, jardin et maison à Béchevelin.

1517. — Acquisition du domaine de *Grange-Blanche*.

1523. — Donation par Guillemette de Crosa, dite la Rostie, de maison, étables, jardins, vignes, à la Guillotière.

1585. — Donation par Jean Champin, de vigne à Béchevelin.

1638. — Legs par Catherine Lambert, veuve de Jean de Ruzinand, d'un domaine, près la Tête-d'Or, et d'une grange au territoire des Iles. L'importance de ce legs a fait considérer Catherine Lambert comme la fondatrice du domaine immobilier des Hospices de Lyon.

1664. — Cession par le Consulat des bâtiments et fonds de l'hôpital des *Passants*.

1678. — Donation par Charles de Chaponay, seigneur de Beauregard, du domaine de la *Mouche* (emplacement actuel de la gare de la Monche), domaine augmenté, en 1707, d'un pré et d'une terre contigus, adjugés à l'Hôtel-Dieu sur les héritiers Deschamps et Bienveingn, et en 1729, d'une maison et jardin acquis des mariés Ferlat.

1684. — Legs par Anne Pinet, veuve de noble Antoine Dunoir, d'un domaine à la Guillotière, dit *Grange-Tassard*.

1696. — Donation à l'Hôtel-Dieu, par arrêt du Conseil d'Etat, de l'ancienne *Maladrerie de Saint-Lazare*, augmentée, en 1698, d'un emplacement de trois jardins, donnés par Claude Souchay, et en 1707, d'un jardin acquis des époux Persin.

1708. — Acquisition du *Pré Soisson*, longtemps dénommé *Pré Tissot*.

1710. — Donation du *Pré Liotaud*.

1713. — Acquisition d'une parcelle de la terre de Baraban (domaine Dunoir), acheté à MM. Riverieulx et Guiguet.

1721 à 1728. — Acquisition du domaine de la *Mérigote* ou de la *Madeleine*. Ce domaine fut affecté pour partie au cimetière des Hospices. Les vendeurs furent: en 1721, Claude Allard; en 1724, les mariés Matton et les mariés Perrier; en 1728, le sieur Ganin.

1728. — Donation par Catherine Mazenod, veuve de Maurice-Amédée Servient, du fief ou domaine de la *Part-Dieu*, contre le paiement de 53.000 livres, et une rente annuelle de 6.000 livres. Ce contrat fut, alors, considéré comme très onéreux, et peu s'en fallut que l'Hôtel-Dieu renoncât à la donation.

1690 à 1730. — Agrandissement du domaine de la Tête-d'Or (légué par Catherine Lambert), par suite des atterrissements du Rhône.

1731. — Acquisition, des frères Bernard, d'un pré et de broteaux.

1735. — Echange et cession d'une partie du domaine de la Moche (pré et terre du Vivier), et acquisition du *Pré Genin*.

1735. — Acquisition du Consulat, pour 53.700 livres :

1° Du deuxième domaine de la Tête-d'Or ou de *Grange-Neuve* ;

2° Du domaine de l'*Emeraude*.

1735. — Acquisition des maisons et fonds Cudier, dits *logis de l'Abondance*, au prix de 18.000 livres.

1736. — Acquisition du *logis de l'Ange* et des dépendances, pour 36.000 livres.

1740. — Vente du domaine de la *Moche*.

1740. — Vente d'une partie isolée du domaine Dunoir, dite terre du *Nay* ou de la *Plaine*.

1741. — Acquisition des époux Verdat, du *Pré Goujant*.

1756. — Construction de la grande digue.

1759. — Acquisition du *Pré Comte*.

1763. — Acquisition des sieurs du Séminaire de Saint-Irénée, du sieur de la Forest et des mariés Mathon, des *broteaux* et *brotelons* Lambert ou *Isles chevalines* et de *Vassieux*.

1765. — Vente de la terre du *Battoir* ou des *Battues* (domaine de la Tête-d'Or).

1769. — Adjudication par décret, au profit de l'Hôtel-Dieu, du *Pré Buffet*, contigue au domaine de la Part-Dieu.

1775. — Echange avec Morand, pour la construction du pont (alors dénommé pont de Saint-Clair).

1776. — Vente de la terre des *Héridaux*, fonds isolé appartenant au domaine de Saint-Lazare.

1780. — Echange Bourdin, par lequel l'Hôtel-Dieu cède une partie de la terre de la *Bannière* contre le pré Bourdin, à la *Corne de Cerf*.

1780. — Vente du *Pré Dauphiné*.

1781. — Transaction entre la Ville et l'Hôtel-Dieu, au sujet des limites respectives des possessions de la Ville et de l'Hôpital, au nord du pont de la Guillotière.

1781-1787. — Vente des parcelles voisines de la place Morand.

1787-1788. — Vente du pré de la *Tour* et d'une terre, aux *Charpennes*, dépendant du logis de l'Ange.

1788-1893. — Vente de diverses masses, voisines de la place Morand, du cours Morand et du quai du Rhône.

1788-1793. — Mise en voirie du quartier Morand.

1812. — Acquisition du pré des *Balmes* ou des *Basmes*, du sieur Chuzel, en échange d'une partie du jardin de l'hôpital des Passants.

1816. — Cession du terrain pour le monument du siège de 1793.

1826-1828. — Construction du pont Charles X (pont Lafayette).

1828. — Vente d'une partie du domaine Lambert-Vassieux à la Compagnie des Eaux.

1829. — Acquisition du *Pré Matton* (enclave du domaine Dunoir).

1831-1838. — Terrain exproprié par l'Etat pour la construction de la lunette de la Tête-d'Or, du fort des Brotteaux, et d'un chemin des forts.

1831-1840. — Cession de terrain pour la construction de la digue, la création de rues nouvelles, l'édification de l'église Saint-Pothin et la création d'une place à l'ouest de cette église.

1839. — Ouverture du pont de l'Hôtel-Dieu.

1842-1855. Expropriation par l'Etat, des terrains nécessaires pour la construction de fortifications au Grand-Camp, et pour la caserne de la Part-Dieu.

1855. Echange Peter.

1855. Reconstruction du pont Saint-Clair; il avait été édifié en 1844, et emporté par les eaux en 1850.

1856-1858. Vente à la Ville du terrain nécessaire à la création du parc de la Tête-d'Or, ainsi qu'à la création de la place Voltaire (*pré Plantechoux*).

1856-1858. Expropriation des terrains nécessaires à la Compagnie des Eaux et à la Compagnie du chemin de fer de Genève.

1859. Acquisition du *clos Berger*.

1860. Expropriation, pour le chemin de fer de Genève, d'une parcelle au nord du cours Lafayette.

1862. Expropriation pour la Compagnie des Eaux, d'une parcelle des broteaux Lambert Vassieux, près de la gare de Saint-Clair.

1864-1865. Echange avec l'Etat d'une partie de la terre de la *Bannière*, contre des terrains dits: masses 170 B et 170 F.

1867. — Expropriation, par la commune de Caluire, pour l'élargissement d'un chemin vicinal près de la gare Saint-Clair.

1869. Réunion à l'administration des Hospices de l'hospice des *Vieillards* de la Guillotière, avec sa dépendance, le *pré Mercier* (quartier de l'Emeraude).

1870. Acquisition de la propriété Deboille touchant le chemin de Saint-Antoine, côté sud.

1871. Legs Charpenay, terrain qui devint la masse 131, sur l'avenue de Saxe et la rue de Chartres (Paul-Bert).

1875. Acquisition, au prix de 214.000 francs, de la Blanchisserie, pour l'établissement des meunerie, boulangerie et blanchisserie centrale des Hospices.

1872-1879. Ventes diverses :

1° à Sabourault, de terrains au nord de la rue des Emeraudes ;

2° d'une partie de la masse 12 ;

3° à Emile Guimet, de la masse 146 pour l'édification du musée Guimet.

1871-1879. Ouverture de nouvelles rues : du *Musée*, *Barrier*, *Dussaussoy*, *Amédée-Bonnet*, *Charpenay* (devenue *Le Royer*), *François-Garcin*, boulevard de l'*Hippodrome*, prolongation des rues *Boileau* et de la *Part-Dieu*.

1880-1899. Importantes transformations, notamment le déclassement de la lunette des Charpennes, du fort des Brotteaux, d'où développement des quartiers de la *cité Tête-d'Or (Tonkin)* et de *Bellecombe*.

1882. Vente, pour la construction de la Préfecture, des masses n° 85, 86, 95, 96.

1885. Acquisition de la propriété Fonzes, enclavée dans le domaine Dunois.

1886. Remplacement du pont de bois, dit pont Morand, par un pont en pierre.

1889. Acquisition de la propriété Serre entre le *pré de la Vache* et la terre de Champeys.

1889. Acquisition de diverses parcelles pour agrandir vers l'Est la *cité Tête-d'Or*.

1889. Acquisition des propriétés Desgranges, Jaeger, Bague, le *Pré-aux-Clercs*, les terrains Guillet, Simon (masse 127 bis), Baboin, Roche, et de l'emplacement du monument des victimes du siège de 1793.

1883-1889. Ventes diverses :

la masse 49 pour construire l'église Saint-Joseph ;

la masse 113 pour construire le Mont-de-Piété ;

les masses 273, 274, 275 pour l'extension du service des eaux ;

la masse 295, pour un groupe scolaire ;

la masse 44 pour la création d'un lycée de filles ;

diverses masses pour l'édification d'immeubles à loyer.

1883-1889. Création du quartier du Tonkin, ébauché en 1875.

Division de la terre des *Haridelles*, vers la gare de Villeurbanne, par la création de cinq rues.

Division, après la démolition du fort des Brotteaux, déclassé en 1884, des quartiers de Bellecombe et de la Corne-de-Cerf (ou de la Vilette), par la création de plusieurs rues.

1890. Inauguration du nouveau pont Lafayette.

En 1910, la totalité des ventes faites par les Hospices atteint 40 millions de francs.

Souvenirs d'autan

1776. (Archives B. B. 345). — Michelle Poncet-Destouches, femme Lobreau, directrice des spectacles, est autorisée à donner des bals publics et à établir un *Wauxhall* ou *Colysée*, aux Brotteaux.

XVIII^e siècle. — C'est aux Brotteaux que les Lyonnais allaient festoyer le dimanche. Il est demeuré de cette coutume, une chanson que, dans ma jeunesse, j'ai encore entendu fredonner par des anciens :

Allons aux Brotteaux,
Ma mie Jeanne
Allons aux Brotteaux,
Car il fait beau.
Nous y mangerons
Une salade,
Nous y danserons
Un rigaudon.

Tortillez-vous donc
Mam'selle Jeanne,
Tortillez-vous donc
Sur vos rognons.
Monsieur Nicolas
Lui verse à boire,
Son petit cœur mignon
Lui rend raison.

.....
Toi-z-en bazin,
Moi-z-en nankin,
Nous nous amus'rons bien.

Qu'étais donc cela grand fête
Que nous avons din Lyon ?
Disave la mare Teta
U compare Mathevôn...

C'est aux Brotteaux qu'étaient groupés les principaux établissements de plaisir : Polichinelle; le Père Thomas; les Montagnes russes; les Montagnes françaises; le Jardin de Paphos; le Café du Grand-Orient; etc..., etc...

Près de la Tête-d'Or, au bord du Rhône, s'étendait la fameuse Lône, où tant de Lyonnais d'il y a deux ou trois générations et plus, ont appris à nager. Le fond en était couvert de sable fin. Un vieux soldat de Jemmapes, le père Bourdillon, tout en surveillant les baigneurs, enseignait la natation. Parfois, les plus forts nageurs faisaient une *descise*, c'est-à-dire une descente du Rhône à la nage, sans jamais dépasser le pont Morand. (P. Saint-Olive).

1784, 15 mai. — Il y eut ce jour-là, un grand et nouveau spectacle aux Brotteaux, dans une plaine au-delà de la Tête-d'Or : c'était une course de chevaux ; « force gageure de 500 louis, etc..., le tout exécuté par des Anglais. »

1790. Le 30 mai, pour la *Fête de la Fédération*, 40.000 fédérés se groupèrent au camp des Brotteaux (Grand-Camp), autour de la colossale statue de la Liberté, de Chinard. La messe fut célébrée par l'abbé Benoît-Nizier Servier, prieur curé de la paroisse Saint-Georges (fusillé pour avoir porté les armes pendant le siège de 1793).

Après la prestation du serment civique, et « au moment où les « danses fédératives ont commencé, on a vu s'élever dans les airs « un aérostat drapé des couleurs nationales, portant cette « inscription, au-dessous de son équateur : *Je naquis dans le « despotisme, et je m'élève en liberté*. Cet aérostat de quinze « pieds de haut sur huit de large, a été construit et lancé par « M. Personnaz, professeur de mathématiques, excellent citoyen, « patriote zélé. » (Lettre de Vérissel au *Journal de Lyon*, 1790.)

A l'occasion de cette fête, on fit une chanson en patois lyonnais, dont voici les premiers vers :

Qu'étais donc cela grand feta
Que nous avons din Lyon ?
Disave la mare Têta
U compare Mathevon...

1792, 14 juillet. — Fête civique au Grand-Camp ; on y exécute une poésie lyrique intitulée : *la Liberté*, paroles de Pelzin.

1792, 9 septembre. — Dans le Champ de Mars, aux Brotteaux, on brûle, sur l'autel de la Patrie, les armoiries et les portraits des échevins, qui décoraient une des salles de l'Hôtel de Ville, ainsi qu'une grande quantité de diplômes et de titres généalogiques.

1793, 4 décembre. — Première fusillade aux Brotteaux ; on plaça les victimes liées deux à deux sur une levée de terrain bordée de deux fossés. Lorsque, en 1896, on a reconstruit la masse angle rue de Vendôme et rue Tronchet, on a retrouvé environ trente squelettes.

1794, 10 mars. — On célèbre la *Fête de l'Égalité* et l'on proclame la liberté des noirs, sur une montagne élevée, aux Brotteaux, avec les décombres des maisons démolies par ordre des représentants Fouché, Laporte et Méaulle.

1795 (Floréal an III). — Le 29 mai, une fête fut célébrée sur l'emplacement où furent immolées les victimes de la Convention, après le siège.

Un mausolée fut construit par l'architecte Petit, et décoré par Chinard. Sur les quatre colonnes du mausolée étaient gravées les inscriptions suivantes, dues à Delandine :

Lyonnais

Venez souvent sur ce triste rivage
A vos amis répéter vos adieux ;
Ils vous ont légué leur courage ;
Sachez vivre et mourir comme eux.

Pour eux, la mort devient une victoire ;
Ils étaient las de voir tant de forfaits ;
Dans le trépas, ils ont trouvé la gloire,
Sous ce gazon, ils ont trouvé la paix.

Passant ! respecte notre cendre !
Couvre-la d'une simple fleur ;
A tes neveux nous te chargeons d'apprendre
Que notre mort acheta leur bonheur.

Champ ravagé par une horrible guerre,
Tu porteras, un jour, d'immortels monuments ;
Hélas ! que de valeur, de vertus, de talents,
Sont cachés sous un peu de terre.

1828, octobre. — Le colonel Fabvier passe à Lyon, et est reçu par les libéraux, qui lui offrent un banquet aux Brotteaux.

Le D^r Delastre, à propos de ce quartier de Lyon, a écrit... avant 1830 :

Rien ne manque en ces lieux pour attirer la foule.
Là, des jeux de hasard ; ici le jeu de boules,
L'adroit escamoteur, une danse en plein vent ;
Le marchand de coco, le tireur à l'oublie ;
Sur la corde, un danseur tend la jambe ou la plie
En arrière, en avant.

Ce sont, de çà, de là, de belles girandoles,
Des mâts vénitiens aux larges banderolles
Déroulant au soleil d'éclatantes couleurs ;
Près d'arbustes touffus est le lieu de la danse
Où viennent le dimanche, et tournent en cadence
D'intrépides valseurs.

1830, 29 juillet. — Vers cinq heures du soir, une foule considérable se rendit dans la *grande allée des Brotteaux*, puis dans la vaste salle du Café du Grand-Orient, où s'improvisa une réunion publique, au cours de laquelle on exposa la trahison du gouvernement de Charles X. C'est là que naquit l'idée de réorganiser, même contre la volonté du préfet de Brosses et du maire, la garde nationale. On nomma douze commissaires chargés de présenter un plan dès le lendemain. Ce furent MM. Chèze, Dupasquier, Lara, capitaine Bayard, capitaine Zindel, Prévost, Maupetit, Raymond, Ladevèze, Teulié et Thierry Broelmann.

1844. — « MM. Bayal et Dufour font construire, en ce moment, aux Brotteaux, un cirque qui ne laissera rien à désirer pour la grandeur et l'ornement. » (*Journal de la Guillotière*, 31 mars 1844).

1870, 28 novembre. — Exécution, au Grand-Camp, d'un caporal de volontaires garibaldiens, condamné à mort pour avoir tué un homme, rue de la Loge.

Divers

La statue de Bernard de Jussieu, à la descente du pont Lafayette, est due au ciseau du sculpteur Aubert, dont le projet avait été adopté le 12 novembre 1885. Elle devait, primitivement, être dressée au Parc. Elle fut installée où nous la voyons aujourd'hui en suite d'une délibération du Conseil municipal en date du 1^{er} décembre 1891.

La maison n° 27, quai des Brotteaux (devenue n° 3, cours de la Liberté) a été léguée aux Hospices, en 1908, par M^{me} veuve Arnaud-Coffin.

BROUCHOUD (Claude-Anne-François). — Né à la Guillotière, le 15 janvier 1829. Docteur en droit en 1854, il se fit inscrire au barreau.

Les études historiques eurent ses préférences ; il a laissé : *l'Histoire des Grands-Carmes*, *l'Histoire des origines du Théâtre à Lyon* ; il créa dans une galerie du Palais de Justice un *Musée historique* de l'histoire judiciaire de Lyon.

Par les soins de Brouchoud, on fit la reproduction du grand plan scénographique de Lyon de 1550. Ce plan avait été trouvé, déchiré en un grand nombre de morceaux. Il fut reconstitué et restauré par Laurent de Dignoscyo, ingénieur-géographe. Brouchoud le fit reproduire par la gravure.

Claude Brouchoud mourut le 15 décembre 1886.

BRULART (général). — Voir: *rue Général-Brulart*.

BRUN (Jean-François). — Ecclésiastique né à Saillans (Drôme) le 28 novembre 1786. Professa les mathématiques pendant plusieurs années à Lyon, jusqu'à son ordination (5 mars 1814). Brun mourut à Bordeaux en juillet 1865.

BRUNAND (Claudine ou Claudia). — Dessinateur et graveur en taille douce, née à Lyon en décembre 1630, morte vers 1674.

Elle demeurait « en Belle-Court proche Saint-Joseph. »

Parmi ses œuvres: *Plan de Lyon inscrit sur le corps d'un lion* (1656); pour le livre de Chappuzeau (*Lyon dans son lustre*); *Fondation de Lyon par Plancus* (1662); *Gustave-Adolphe roi de Suède*; etc...

BRUNARD (Jules). — Né à Cublize (Rhône), le 6 mai 1837; entrepreneur de serrurerie. Fut conseiller d'arrondissement en 1895; conseiller municipal en 1896; adjoint à la mairie du III^e arrondissement; conseiller prud'homme; enfin député du Rhône (III^e arrondissement), en 1906, avec 6.500 voix sur 9.300 votants. (Voir: *rue Jules-Brunard*.)

BRUNET (Jacques). — Jurisconsulte français et poète. Il avait trouvé à Lyon une hospitalité qui lui faisait chérir notre ville. Les poètes ne sont pas ingrats. Brunet paya en vers son tribut de reconnaissance; il a écrit: *De laudibus et excellentiis urbis illustrissimæ Lugduni*, poema Jacobi Bruneti, natione Galli, patria Roffensis, professione jurisperiti, scribentis, circa annum 1530. (Archives 1832.)

BRUNET (Jacques-Charles). — Ornemaniste, vivait dans la première moitié du XIX^e siècle.

Parmi ses œuvres: *Belisaire*, cuivre, Lyon 1839; la *Mort de Demosthène*; etc...

BRUNET (Joseph). — Fondateur de la maison J. Brunet et fils et Fonville, rue Sainte-Catherine.

Graveur, lithographe, élève de Vibert.

Parmi ses œuvres: *Monument expiatoire des Brotteaux* (par Fructus); *Cimetière de la Croix-Rousse* (par Chenavard); *Le pont Morand*; le pont de pierre; le pont de Serin; les barrières de Perrache; *Brasserie Groskopf* à Perrache; *Jean Kléberg*; *Magneval*, député; *Ennemond Eynard*, médecin; etc...

BRUNOT (Charles-Bernard). — Né à Lyon le 27 février 1856. En 1877, il fut reçu, en même temps, à Normale supérieure, et à Polytechnique; il sortit de cette dernière école comme officier du Génie.

Il s'orienta alors sur les études de droit; sa licence conquise, il s'inscrit au barreau de Paris et, en 1881, entra au Ministère de l'Intérieur; en 1892, il y occupait les fonctions d'inspecteur général.

C'est lui qui représenta la France à la Conférence télégraphique de Berlin en 1885.

La même année, Ch. Brunot avait publié: *Commentaires de la loi sur les syndicats professionnels*, et les *Syndicats et la crise agricole*.

BRUNY (baron Jean-Baptiste). — Né à Lyon en 1769, s'enrôla comme simple soldat en 1785. Sergent en 1788, il était chef de demi-brigade en 1792.

Bruny se signala pendant les guerres de la Révolution, puis il suivit Leclerc à Saint-Domingue. A l'époque des votes pour le Consulat à vie, puis pour l'Empire, il manifesta son opposition, ce qui nuisit singulièrement à son avancement: il ne fut nommé général de brigade qu'en 1811.

Pendant la guerre de Russie, il fit partie du corps de Ney, et se distingua pendant les campagnes de 1813 et 1814.

En 1814, Bruny adhéra au gouvernement de Louis XVIII et fut envoyé en Corse où il soutint vivement les Bourbons. L'hostilité des populations l'obligea à se retirer; et, aux Cent Jours, il fut destitué. Le retour du roi après Waterloo, le fit replacer en activité; il mourut maréchal de camp.

BRUYAS (Laurent-Marc). — Dessinateur et peintre, né à Lyon le 7 juin 1821, mort en la même ville le 2 janvier 1896.

Elève de Thierriat et de Bonnefond à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

De 1877 jusqu'à sa mort, Marc Bruyas fut directeur de

l'Ecole municipale de dessin de la Croix-Rousse. Il professa également au Lycée.

Parmi ses œuvres : *Dahlias* (1857) ; *Fleurs et Fruits* ; *l'Oranger fleuri* (1864) ; *un coup de canardière* (1872) ; *la Mare de Myone à Hauteville* (1885) ; *Roses perdues* (1895) ; etc...

BRUYAS (Jean-Pierre). — Magistrat né vers 1763, qui parcourut une partie de sa carrière à Lyon, où il mourut le 20 septembre 1843. Il était alors président honoraire de chambre à la Cour.

BRUYERE (Jean-Pierre). — Relieur de livres, né à Lyon le 11 mars 1803, mort le 24 juin 1870.

Bruyère travailla pour la reine d'Espagne, Victor-Emmanuel, le vice-roi d'Egypte, etc...

Parmi ses travaux, on cite ses reliures pour les *œuvres de théâtres* de Collot d'Herbois ; pour *Notes et Documents* de Péricaud. Il relia une collection de photographies prises pendant les inondations de 1856 et offertes à Napoléon III par la Ville de Lyon.

BRUYERE (Louis). — Architecte et ingénieur, né à Lyon en 1758, mort à Paris en décembre 1831.

Elève des Ponts et Chaussées en 1783, il fit carrière à Paris où il devint directeur des travaux de la Ville.

Il construisit les abattoirs de Villejuif, l'entrepôt général des voies, etc...

BUATIER (Benoît). — Official et vicaire général de l'archevêque de Lyon, vivait en notre ville au xvi^e siècle. Il y mourut le 17 décembre 1575 et fut inhumé dans l'église Saint-Paul en la chapelle dite de la Cadière ; en 1789, on voyait encore le tombeau que lui avait fait ériger son neveu Hierosme de Chastillon.

Buatier fut député du clergé lyonnais au colloque de Poissy.

Il appartenait à une vieille famille de notre cité et logeait en sa propriété de l'Antiquaille où il réunissait en de fréquentes occasions des gens de lettres de son temps.

Gilbert Ducher, Nicolas Bourbon, Paradin, Benoît du Troncy parlent de lui fort élogieusement ou lui ont dédié quelques-unes de leurs œuvres.

BUFFAUD (Jean). — Ingénieur-constructeur, né à Lyon, le 2 octobre 1866.

Fut conseiller municipal de Lyon, membre du Comité de patronage des écoles laïques, membre du Jury d'examen pour les écoles de Cluny et La Martinière.

Jean Buffaud fut administrateur de la Société de Patronage des Enfants pauvres de la Ville de Lyon ; il le fut également au Denier des écoles de la Guillotière.

En 1898, il se présenta aux élections législatives dans le III^e arrondissement ; il fut battu par Bonard !

Jean Buffaud est mort à Lyon, en février 1931.

BUGEAUD (rue). — III^e arrondissement. — Bugeaud de la Piconnerie, maréchal de France, duc d'Isly, né à Limoges le 17 octobre 1784, a donné son nom à cette rue.

Je n'ai point à faire ici une biographie de ce militaire. Je rappellerai seulement les circonstances de sa vie qui l'ont mis en rapport avec notre cité.

En 1848, Bugeaud fut nommé commandant de l'Armée des Alpes et s'installa d'abord à l'Hôtel de Provence, place de la Charité (Antonin-Poncet), puis dans une maison de campagne, au bord de la Saône, près de l'Île Barbe. Le 21 mai 1849, il fut rappelé à Paris.

On raconte l'anecdote suivante qui aurait eu pour théâtre notre ville : un pompier amentait la foule par des propos séditieux ; le maréchal qui passait va droit à lui. « Tu es chargé, lui dit-il, d'éteindre le feu et non de l'allumer ; fais ton métier ou je ferai mon devoir. »

BUGNARD (D^r François). — Né à Lyon en août 1767 ; interne de l'Hôtel-Dieu en 1787 ; chirurgien en chef de la Charité.

Bugnard fut membre de l'Athénée (1800), de l'Académie de Lyon (1809), et mourut dans notre ville le 25 mars 1843.

BUGNIET (Pierre-Gabriel). — Architecte, né à Lyon au XVIII^e siècle, mort à Charly (Rhône) le 3 novembre 1806.

C'est lui qui construisit, sur la place des Cordeliers, la fontaine dite *colonne du méridien*, au sommet de laquelle on plaça l'*Uranie* de Jayet.

Bugniet fut l'architecte du château de Sathonay et de la maison Desglat, rue du Plat (10). En 1792, il devint acquéreur de l'hôtel de l'Intendance, rue Saint-Joseph.

BUGNIN (Jacques de). — Natif de Lozanne en Lyonnais. Il vivait au ^{xv}^e siècle et fut curé de la paroisse de Saint-Martin, à Vaux-sur-Villefranche, puis religieux Bernardin.

Du Verdier cite, à la date d'août 1480, une édition publiée par l'imprimeur Pierre Mareschal, d'un opuscule de Bugnin, intitulé : *Congie (congé) prins du siècle séculier*.

Voici quelques-uns des vers de ce « Congie » :

Il n'est rien de plus decevable
Que la femme ou bien le diable :
L'un s'abuse à trop penser,
Et l'autre à trop despenser.

BUGNYON (Philibert). — Avocat du roi en l'élection de Lyon, né à Mâcon en 1515, mort à Lyon en 1590.

Il est l'auteur d'un *Recueil des lois abrogées* dans les cours de France.

En 1557, il publia chez Jean Temporal, un volume de poésies sous le titre : *Erotasmes de Phidie et Gelasine*, dans lequel on trouve une ode à M. de Torvéon, un quatrain à Maurice Sève, quelques vers qui visent Louise Labé, Clémence de Bourges et Pernelle du Guillet.

Voici un extrait de ces vers (qui semble parler de Pernelle du Guillet) :

Puis que tu es en bon savoir pareille
A celle là que Lyon a nourrie
Entré ses murs, n'est-ce pas grand merveille
De la revoir, par toy, en pleine vie ?

Or d'autant plus que Lyon l'a chérie
Pour le savoir singulier qu'elle avoit ;
D'autant aussi Mâcon, notre patrie
T'aime, qu'en toy telle doctrine void.

On connaît encore de Bugnyon un *Noël nouveau* et des *Sonnets*, mentionnés par Delandine.

BUHI (Félix). — Né à Lyon en 1634, mort à Paris en 1687, docteur en Sorbonne. C'est lui qui, le premier, osa soutenir publiquement, en Sorbonne, les quatre articles publiés en 1682 par le clergé de France, touchant l'étendue et la puissance ecclésiastique.

BUIRE (rue et place de la). — III^e arrondissement. — Jusqu'au 24 août 1904, la place a porté le nom de *place du Château*. Ce nom, ainsi que le nouveau, rappellent le château de

la-Buire que l'on voyait encore en 1895, vers ce que les vieux Lyonnais appelaient les *prés de l'Académie*. Ces *prés* faisaient en effet partie du tènement cédé à la première école vétérinaire créée par Bourgelat. Le peuple, qui avait surtout connu, en Bourgelat, le directeur de l'Académie royale d'équitation, continua à appeler *Académie* l'établissement nouveau qu'il dirigeait.

Notes topographiques

Pour l'ouverture ou l'élargissement de la rue de la Buire, la Ville fit, en 1860, 1884, 1888, 1900, plusieurs achats d'immeubles. Les vendeurs, à ces diverses époques, furent : Nicolas Connin, les mariés Hospital, Boyer, architecte, Goujon, les mariés Martin-Paday.

BUISSON (rue). — II^e arrondissement. — Dans les titres du xiv^e siècle, cette rue s'appelle *rue del Boisson*; on a cru que c'était le nom d'un propriétaire qui l'aurait fait ouvrir. Mais Bréghot du Lut pense que ce mot, *boisson* — dont on a fait *buisson* — est employé ici comme diminutif de bois; car le sol sur lequel cette rue est tracée était en cultures et particulièrement en vignes. Ce terrain appartenait à la confrérie de la Trinité; mais, n'ayant pas été entretenues, les vignes devinrent une sorte de petit bois.

Il y avait en tous cas, des jardins sur ces terrains, du côté du Rhône; et il en est resté un souvenir dans la dénomination de *maison du Jardin*, conservée pendant longtemps à l'un des plus importants immeubles de la rue Buisson.

Cette rue, dont le tracé figure déjà sur le plan de 1550, fut élargie vers 1720.

Personnalités ayant habité la rue

- 1493. Jean Perréal, le peintre.
- 1500. Jean, enlumineur.
- 1749. De Ruolz, conseiller en la Cour des Monnaies.
- 1779. Joly Jean-Baptiste, peintre sur rubans.
- 1783. Trichard Gabriel, dessinateur et brodeur.
- 1791. Buisson aîné, François, assesseur du juge de paix de la Halle au blés.
- 1793. Thenadey, architecte.
- 1810. Pressac Etienne, dessinateur.

- Geoffroy Joseph, dessinateur et peintre.
- 1815. Aynard aîné, négociant, conseiller municipal.
- 1818. Bessard Pierre, graveur.
- 1827. Madignier Pierre, peintre.
- 1830. Jeoffroy, architecte.
- 1831. Fernon Nicolas-François, dessinateur; fut victime des journées de Novembre 1831, comme artilleur de la garde nationale.

Souvenirs d'antan

1792. La section révolutionnaire Buisson, tient ses réunions chez Dupré, place du Concert.

1806. Louis Cachet de Montezan rentre en possession de son immeuble (19, rue Buisson) qui avait été saisi comme bien d'émigré, par suite de la déchéance de l'acquéreur, en vertu du décret du 12 juin 1806. Sa maison avait été adjugée le 28 ventose an VII (1799) à Romain Reymond, fabricant, 53, rue Vieille-Monnaie.

1848. Le club *Société fraternelle lyonnaise* se réunit dans son local, rue Buisson.

BUISSON. — Savant médecin, né à Lyon en 1776, mort en 1805, à 29 ans, en laissant inachevé un important ouvrage sur l'anatomie.

BULLETIN DIURNE ET NOCTURNE DE LYON. — Publié, en l'an iv, par une société de gens de lettres. Hebdomadaire, modéré et timide.

BULLETIN DE LYON. — Journal lyonnais dont le premier numéro parut le 25 septembre 1802, chez Ballanche père et fils, imprimeurs.

(Il y eut, en 1792, un journal du même nom mais qui n'eut qu'un numéro). Fourier collabora chez Ballanche; un article de lui sur la *paix perpétuelle* faillit faire suspendre le journal.

BULLETIN DU DEPARTEMENT DE RHONE ET LOIRE. — Publié par les soins de Chàravay, du 8 août au 30 septembre 1793.

BULLIoud (François). — Vivait à Lyon à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècles.

En 1610, il fit don de sa bibliothèque au collège des Jésuites de la Trinité. Un des livres les plus précieux qui en faisait partie (et qui passa à la bibliothèque de la Ville, héritière de celle du collège) était l'ouvrage de Jean Reuchlin, les *Rudimenta hebraica*, imprimé en 1506. Cet exemplaire avait appartenu à l'orientaliste Sante Pagnino, qui l'a enrichi de notes de sa main.

BULLIoud (Pierre). — Le 7 septembre 1598 mourut, à Paris, Pierre Bullioud, procureur au siège présidial de Lyon.

D'une vieille famille lyonnaise, il fut le chef du penon de la rue Tramassac et se distingua sur les barricades en 1589.

Député, comme premier échevin, auprès de Henri IV qui faisait le siège d'Amiens, il fut atteint à Paris, à son retour, de la maladie qui l'emporta.

Un de ses fils, Pierre (II^e du nom), né en 1588, écrivit un *Lugdunum sacro-prophanum*, qui demeura inédit.

La maison des Bullioud, rue Juiverie, possède, dans la cour, la fameuse *Galerie* de Philibert Delorme.

BURCHARD I^{er}. — Fut archevêque de Lyon de 949 à 957; il succédait à Gai I^{er}. On l'appelle aussi Borchard et Brochard. Les auteurs ecclésiastiques ne sont pas d'accord sur les dates exactes de son pontificat.

BURCHARD II. — Archevêque de Lyon de 978 à 1031. Il était le fils du roi de Bourgogne Conrad le Pacifique (Le Laboureur, les *Masures*) et frère du roi Rodolphe. Il succédait au siège de Lyon, à Amblard.

BURDEAU (rue). — I^{er} arrondissement. — Jusqu'au 8 janvier 1895, cette rue était désignée sous le nom de *rue du Commerce*. Elle n'était habitée, primitivement que par des ouvriers en soie (*des canuts*) qui, chaque jour, allaient et venaient pour prendre et rendre du travail chez les négociants; cela créait un grand mouvement auquel, sans doute, la rue devait son nom.

La rue du Commerce fut commencée en 1810 et prolongée en 1826. Elle reçut ce nom par délibération du Conseil municipal du 18 juin 1829. Elle commençait à la côte Saint-Sébastien et se terminait, alors, à l'occident de l'église Saint-Polycarpe. Elle fut prolongée jusqu'à la Grand'Côte, en 1838. Le tronçon dénommé

cour du Soleil à l'entrée de l'ancien jardin des Plantes, lui a été adjoint par arrêté préfectoral du 17 février 1855, et le prolongement au travers du jardin fut opéré en 1860.

La rue s'étend donc actuellement, de la côte Saint-Sébastien à la côte de Carmélites.

Cette voie publique porte aujourd'hui le nom de l'ancien ministre Auguste Burdeau, né dans cette rue en 1851, mort à Paris, président de la Chambre des Députés, en 1894.

Normalien en 1870, Burdeau s'engagea, fit partie de l'armée de l'Est, que commandait Bourbaki ; il fut blessé et fait prisonnier. Sa conduite pendant la guerre franco-allemande lui valut la Légion d'honneur.

Professeur de philosophie successivement à Saint-Etienne, Nancy, puis au Lycée Louis-le-Grand, à Paris, Burdeau devint le collaborateur de Paul Bert au ministère de l'Instruction publique.

Elu plusieurs fois député du Rhône, il devint ministre de la Marine en 1893, puis président de la Chambre. Il mourut en décembre 1894.

Sa réputation comme publiciste n'est point au-dessous de sa notoriété comme homme d'Etat. Il a signé des articles très remarquables dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue philosophique*, le *Globe*. Il traduisit plusieurs ouvrages d'Herbert Spencer. Il fit paraître *l'Instruction civique et morale à l'école ; une famille républicaine : les Carnot*, etc...

Sur la demande de Casimir Périer (qui devait demeurer si peu de temps à la présidence de la République), on fit à Burdeau des funérailles nationales.

Personnalités ayant habité la rue

- 1834. Gagnier Etienne, peintre.
- 1838. Giroud-Argoud François, graveur sur bois.
- 1845. Guerrier André, dessinateur.
- 1848. Dumont, qui ouvre une école de dessin, 26, rue du Commerce.
- 1854. Pognan Pierre-Dominique-Jacques, dessinateur.
- 1858. Venillet Joseph, dessinateur et peintre.

Notes topographiques

N° 3, la maison, dite maison Mulet, est reconstruite en 1846.
N° 5 (maison Hébrard) ; n° 6 (maison Rossignol) ; n° 7 (maison Glas-Hébrard) ; n° 13 ; n° 16 (maison Mathevon) sont reconstruits en 1844.

N° 32, maison Crozet est reconstruite en 1831.

N° 34 a été attribué aux Hospices par décret du 30 mai 1912. Cette maison provenait des biens de la fabrique de Saint-Polycarpe.

Souvenirs d'antan

A l'angle de la rue du Commerce et de la rue Pouteau, on a pu situer l'emplacement d'une villa romaine.

En 1848, au n° 12 de la rue du Commerce, se réunissait le *Club de l'Emancipation*; le président était le sieur Dally; le trésorier: Hermange.

BURDIN. — Famille lyonnaise de fondeurs de cloches; trois générations se sont succédées dans cet art:

Burdin Jean-Claude I^{er}. Né à Dagneux (Ain) le 30 janvier 1771, mort à Lyon le 27 avril 1825. Il fut le fondateur de la maison Burdin. On trouve encore à Arandon (Isère) une cloche de sa fabrication, datant de 1802.

En 1818, sur la cloche de Sathonay (Ain), il grava « faite par Jean-Claude Burdin, fondeur à Lyon, fils de défunt Laurent Burdin, natif de Sathonay ».

Burdin Jean-Claude II. Fils aîné du précédent, né à Lyon le 28 septembre 1794, mort à Lyon le 26 août 1865; marié en 1882 à Charlotte-Denise Chevalier, fille d'André Chevalier, fondeur de cloches, avec lequel il s'associa six mois. De 1823 à 1825 ses cloches sont signées: Burdin fils aîné; de 1825 à 1849: Burdin aîné. L'*Almanach* pour 1838 donne comme adresse: 5, rue Confort.

Burdin Jean-Claude III. Fils du précédent, né à Lyon le 17 janvier 1823, mort à Tassin (Rhône) le 23 novembre 1889. Il succéda à son père en 1849 et se retira en 1880, laissant sa maison à son fils. De 1849 à 1865, il signe ses cloches: Burdin fils aîné; de 1865 à 1880: Burdin aîné.

Il a fondu plus de 2.000 cloches. Je citerai: une pour la cathédrale de Montpellier (1852); le bourdon de l'Hôtel de Ville d'Avignon (1856); les huit cloches de la cathédrale d'Avignon (1856), etc..., etc...

On trouve encore — mais qui semble ne point appartenir à la même famille — en 1790, Jean Burdin, faisant partie des élus « notables », 207, rue des Maronniers. Il est sous-lieutenant à la 2^e compagnie du bataillon de la garde nationale de la place Louis-le-Grand. En 1791, le même Burdin est commissaire délégué par le quartier Louis-le-Grand, à la société philanthropique chrétienne (fondée en septembre 1789).

BUREAUX DE PUZY (Jean-Xavier. — Né à Port-sur-Saône, le 7 janvier 1750, mort à Gênes, le 2 février 1806.

Membre de l'Académie de Lyon. Officier du génie à la Révolution, il fut envoyé à l'Assemblée constituante qu'il présida trois fois.

Sous l'empire, il fut successivement préfet de l'Allier, du Rhône, de Gênes (où il mourut).

Lyon conserva longtemps le souvenir de son passage à la tête du département, par l'attribution de son nom à la partie la plus méridionale de l'actuelle rue Auguste-Comte (entre la rue Sainte-Hélène et la place Carnot).

BUSSIERES (Jean de). — Jésuite, né à Lyon ou à Villefranche-sur-Saône en 1607, mort à Lyon en 1680.

Ses ouvrages comprennent : des poésies françaises et latines ; une histoire de France ; une histoire universelle.

Le meilleur de ses poèmes (en latin) est intitulé *Scanderbergus* ; il parut à Lyon en 1662.

On a encore de lui un poème latin sur la délivrance de l'île de Rhé ; des idylles ; des églogues ; quelques poésies légères. Une description de l'Hôtel de Ville de Lyon, en vers, parue en 1661, fut traduite par Flacheron, architecte, membre de l'Académie de Lyon.

BUSSY (Mignot, abbé de). — Né à Villefranche, chanoine d'Ainay.

Membre de l'Académie de Lyon vers 1725, il a publié un ouvrage sur l'ancienne noblesse. En 1767, il rédigea un mémoire faisant l'apologie des Templiers.

BUSSY (Antoine de). Notaire lyonnais du xvi^e siècle qui reçut, le 28 mai 1529, une récompense de 28 livres 10 sols tournois pour avoir indiqué la cachette et procédé à l'arrestation de Jean Musy, principal fauteur de la Grande Rébeyne. (Archives B. B. 47, f^o 287).

BUTIGNOT (Jean-Marguerite). — Né à Lyon en 1780, mort en octobre 1830, au Sénégal, où il exerçait les fonctions de président du tribunal civil.

Il fut avoué à Lyon jusqu'à la deuxième Restauration.

Butignot fut, en 1807, un des créateurs du Cercle littéraire de Lyon.

En 1815, il fit paraître, chez Ballanche, un recueil d'*Élégies et odes*.

En 1825, il publia : *Louis XIV, récit élogique*.

On lui reprochait un peu d'affectation ; et ce travers l'avait fait surnommer *M. Saphir*, par un critique, lequel prétendait que « M. Butignot ne voyage au Parnasse qu'à cheval sur un rayon « de lune ».

BUTTE (montée de la). — 1^{er} arrondissement. — Le bâtiment de la *Butte*, qui appartenait à la Compagnie de l'Arquebuse, et qui servait à ses exercices, était situé à l'entrée de ce chemin. D'où le nom donné à cette rue.

Au budget de 1829 on trouve un crédit de 50.000 francs pour l'élargissement de la montée de la Butte et pour le paiement des premières indemnités à payer aux propriétaires qui devront céder des parties de terrain pour l'exécution de ce projet. (*Gazette universelle de Lyon*, 3 juillet 1828.)

Personnalités ayant habité la rue

1868. Jules Echimann, pasteur, n° 32.

Souvenirs d'antan

Au x^v siècle, il se forma, à Lyon, des confréries ou compagnies d'*arbalétriers*, de *francs-archers* et de *couleurviniens*, qui obtinrent divers privilèges en même temps que l'approbation de leurs statuts.

Au xvi^e siècle, pour assurer plus particulièrement le repos et la tranquillité publique, les conseillers de ville firent choix de 200 arquebusiers pour lesquels ils obtinrent, en 1562, la permission de porter « dagues et épées ». La *Compagnie des Arquebusiers* a subsisté jusqu'en 1790.

On trouve, aux archives, que, en 1669, la *maison de la Butte*, située sur le territoire de *Pierre-Aigle*, a été bâtie aux frais de la Ville et a coûté 29.148 livres, 1 sou, 9 deniers. En 1784, le 4 mai, le Consulat vendit à la Compagnie de l'Arquebuse la propriété de la Butte et dépendances, moyennant 30.000 livres. Cette association donnait de très belles fêtes ; on cite particulièrement celle du 11 avril 1701 à laquelle assistèrent les ducs de Bourgogne et de Berry.

Au moment de la suppression de cette Compagnie (1790), le commandant était Rousset de Saint Eloi, les lieutenants Berruyer et Desvignes.

BUYS (Jacques). — Né à Anvers le 13 novembre 1644. Graveur en taille douce, il vécut à Lyon, de 1678 à 1701.

Parmi ses œuvres : *balustrade dans l'église du monastère de Saint-Pierre*, par Jean Maliard, maître serrurier, rue Thomassin. *aux clefs de Saint-Pierre*; *Jean Chabert*, parfumeur à Lyon, d'après Van der Kabel; *Jacques Cretenet*, etc...

BUYTOUZAC (François). — Médecin, né à Lyon le 29 juillet 1743, fils d'un négociant de notre ville.

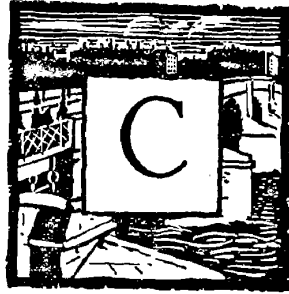
Il étudia la médecine sous la direction du chirurgien Faure et fut admis comme interne à la Charité le 10 mars 1761; puis ayant obtenu à Valence le grade de maître-ès-art, il revint à Lyon concourir pour la place de chirurgien-interne à l'Hôtel-Dieu et fut admis (1764).

En 1769, il passe son doctorat à Montpellier et est installé chirurgien en chef à la Charité. A l'occasion de son installation, il prononça — selon la coutume — un discours dont le sujet était *l'Amour de la gloire*.

Après une carrière des plus honorables, il mourut à Lyon, le 25 septembre 1818.

Son éloge fut prononcé à la Société de Médecine de Lyon, le 18 août 1828, par le docteur Parat.





CABINET NOIR. — Cette institution est probablement fort ancienne; en tous cas, elle a été officiellement reconnue, en quelque sorte, dans notre cité, au XVI^e siècle.

On trouve en effet, aux Archives, le document suivant:

23 décembre 1593. Le Consulat fait payer au sieur Urbain Parency, commis à ouvrir les lettres suspectes depuis deux ans, la somme de 200 écus pour ses peines et vacations d'avoir fait ladite charge, et pour le reconnaître des chandelles, ficelles, cire d'Espagne et autres choses qu'il a employées en faisant ladite charge.

CADEAC (C.-C.). — Né à Pouy le 10 octobre 1858. Fut professeur de clinique à l'Ecole Vétérinaire de Lyon. A publié plusieurs ouvrages sur l'art vétérinaire, notamment: *Pathologie interne des animaux domestiques*, huit volumes auxquels on donne le nom d'*Encyclopédie Cadéac*.

Plusieurs de ses travaux furent récompensés par l'Académie de Sciences et par l'Académie de Médecine: *recherches sur les essences; maladies du sang; sur la contagion du charbon de la clavelée*, etc...

CAGLIOSTRO. — Ce mage charlatan séjourna à Lyon assez longtemps pour fonder une loge maçonnique au rite de Misraïm. Il fut démasqué cependant et ne parut plus en notre cité. (Voir *Bienfaisance*).

De son passage à Lyon, il demeure des documents curieux. Mais ce que l'on sait moins c'est qu'il eut un prédécesseur. On lit aux Archives, sous la date 1615 (B. B. 152) : « Certificat délivré « au charlatan Joseph Balsamo de Messine, lequel avait débité « à Lyon, certaine huile de sa composition, dont la vertu était « infaillible dans le traitement de certaines maladies. »

CAGNARD (Etienne). — Dessinateur et peintre né à Lyon le 20 avril 1796. Il fut professeur de dessin et de mise en carte de 1832 à 1838. Son atelier était situé quai Saint-Clair.

Vers 1841, il se fixa à Paris, où il mourut. Il a exposé surtout des aquarelles.

CAGNIN (François). — Né à Soudon-en-Bugey en 1546, F. Cagnin, après avoir exercé la profession de marchand toilier à Lyon, rue Longue, entra dans la Compagnie de Jésus en 1580.

Un manuscrit inédit de Pierre Bullioud vante les vertus et surtout la charité de François Cagnin.

CAHUZAC (Laurent). — Architecte, né à Lyon le 15 février 1852. Il fut élève de Barqui à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Cahuzac fut directeur de l'Ecole de dessin du Petit Collège. Parmi ses travaux : le château d'Ecully.

CAILLE (André). — Né et mort à Lyon, 1515-1580. Médecin et botaniste.

Il a traduit le *Jardin médicinal* d'Antoine Mizaud (1578) ; la *Pharmacopée* de Jacques Dubois ; le *Guidon des Apothicaires* de Valérius Cordus.

CAILLE (abbé Antoine). — Né à Puyts-Gros, diocèse de Chambéry en 1766, mort à Lyon, le 7 novembre 1828. Venu très jeune à Lyon, il fut élevé au chapitre de Saint-Just et fit des études remarquées au séminaire. Il fut ordonné prêtre en 1788.

Il refusa le serment à la Constitution civile du clergé et s'enfuit en Savoie. Revenu à Lyon peu de temps après, l'abbé Caille fut un des sept prêtres qui officièrent apostoliquement (en secret) pendant toute la Révolution. C'est lui qui sauva les archives du diocèse.

En avril 1805, le pape Pie VII après avoir officié à Fourvière, fut porté par l'abbé Caille et son frère Joseph, dans leur maison proche de l'église; et c'est de la terrasse de cette maison que le pape donna sa bénédiction à la ville.

L'abbé Caille consacra ses loisirs à des recherches sur les antiquités ecclésiastiques.

Il fit don à la Ville d'un terrain de trente-deux ares où fut installée la *Providence Caille*.

CAILLEMER (Exupère). — Né à Saint-Lô (Manche), le 23 novembre 1837. Fit ses études à la Faculté de droit de Caen; licencié en 1858, docteur en 1861, la même année il est reçu agrégé avec le n° 1 et envoyé à la Faculté de Grenoble.

En 1875, Caillemmer fut chargé d'organiser la Faculté de droit de Lyon, dont il fut le doyen jusqu'à sa mort.

Il fut correspondant de l'Institut, membre des Académies de Lyon, Toulouse, Caen, Grenoble.

Sa production juridique est considérable; depuis son *Etude sur Michel de Marillac* (1862), il a écrit notamment sur les *Antiquités juridiques d'Athènes*; *l'Etablissement des Burgondes dans le Lyonnais au v^e siècle* (1877); le *Pape Honorius III et le droit civil* (1881); *Florus et Moduin*, épisode de l'histoire lyonnaise au ix^e siècle (1882); *Lettres de savants à l'abbé Claude Nicaise* (1885); *Un synode à Saint-Laurent-les-Mâcon*, en 855 (1883); etc..., sans compter ses discours et rapports.

CALAS (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à un propriétaire du terrain sur lequel elle a été tracée.

En 1826, au n° 8, était installée une maison de santé fort ancienne (elle avait été créée en 1800), tenue par Dubost père et fils.

CALLIAT (François). — Voir *Armand-Caillat*.

CALLIET (rue). — I^{er} arrondissement. — En 1912, on a donné à la *rue des Ecoles* le nom d'un philanthrope lyonnais, Antoine-Auguste Calliet, né le 15 août 1825, mort en 1911. Sa générosité s'est manifestée envers la jeunesse des écoles et les sociétés de bienfaisance, particulièrement dans les I^{er} et IV^e arrondissements.

CALOTTE (Association de la). — Cette société burlesque fut créée par quelques personnages de l'époque de la Régence. Il y eut des sections correspondantes en province.

Lorsqu'il y avait, de la part d'une personnalité, quelque manquement au bon goût, à la logique ou au bon sens, les membres de l'association lui envoyaient un brevet.

Crébillon fut gratifié d'un de ces brevets à cause des meurtres qu'il multipliait dans ses tragédies.

La Fillon, célèbre entremetteuse de l'époque, obtint le brevet de « chef de bataillon des vestales et vivandières ».

Le P. de Colonia (et c'est à cause de lui que cette association retient notre attention) reçut également un brevet.

CALVAIRE (le). — Cette œuvre charitable est installée rue du Juge-de-Paix, à Lyon.

Elle fut fondée par M^{me} veuve Garnier, née Françoise Chabot, le 17 juin 1811, morte à Lyon le 28 décembre 1853.

M^{me} Garnier, restée veuve après trois ans de mariage, en 1833, décida, après une retraite à La Louvesc, de consacrer sa vie à secourir les femmes incurables.

Conseillée par Mgr de Bonald, archevêque de Lyon, elle fonde, en 1842, l'Association des Dames du Calvaire.

L'œuvre se développa rapidement, grâce à son énergie et à son dévouement. Aujourd'hui, dans l'établissement installé par ses soins, le 2 juillet 1853, à la Sarra, on soigne uniquement des cancéreuses.

Ces quelques lignes sont un bien insuffisant hommage rendu et à la créatrice de l'œuvre, et aux veuves dévouées qui s'y consacrent.

CAMARET (Louis de). — Né à Avignon en 1626 ; entra chez les Jésuites en 1642 et prononça ses vœux en 1660.

Le P. de Camaret fut provincial de la Province de Lyon ; mais après quelques années de séjour en notre ville, sa santé l'obligea à revenir au pays natal.

Il a fait paraître à Lyon, en 1692, la *Morale de Jésus-Christ*, tirée de ses maximes et de ses exemples, selon l'explication des PP. de l'Eglise, en forme d'exhortations (3 volumes in-8°).

Louis de Camaret mourut à Avignon, en 1693.

CAMBARDI (Berthe). — De son nom véritable Cambard ; cantatrice, née à Lyon, où elle fut élève de M^{me} Monvielle. Tint, sous le second Empire, une place fort honorable au Théâtre des Italiens.

CAMBEFORT (Jules-Théodore). — Né à Lyon, le 10 décembre 1828, mort à Paris le 21 mars 1906.

Banquier, Cambefort fut administrateur de la Compagnie de Suez, président du Conseil d'administration de l'O. T. L., administrateur de la Compagnie P.-L.-M.

De 1866 à 1877, il fut administrateur des Hospices ; en 1900, il accepta les mêmes fonctions au Dispensaire général.

CAMBET (Henri). — Peintre, né à Lyon en 1866, mort prématurément en 1894. Il avait été élève de Poncet et de Tollet à Lyon, puis de Bonnat à Paris.

On peut rappeler, de ce jeune artiste : *Droit d'Asile* (1890) ; *Charité* (1891, Lyon) ; etc...

CAMILLE-DESMOULINS (rue). — VII^e arrondissement. — Ce nom n'intéresse en rien notre cité. Mais je n'oublie pas que, jusqu'en 1912, cette rue portait le nom d'*Eugène Pottier*, chansonnier et homme politique, né et mort à Paris (1816-1887).

Membre de la Commune en 1871, Pottier n'échappa à la mort qu'en se réfugiant aux États-Unis, d'où il revint, après l'amnistie, en 1880.

En 1848, il avait publié un recueil de chansons intitulé : *Quel est le fou ?* pour lequel Charles Nodier avait écrit une préface.

Mais si je m'arrête sur ce personnage qui n'a rien de lyonnais, c'est qu'il m'a paru bon de rappeler qu'Eugène Pottier est l'auteur de l'*Internationale*.

Combien de nos compatriotes domiciliés en cette rue connaissent ce détail ?

CAMILLE-FLAMMARION (place). — IV^e arrondissement. — La nouvelle place créée à l'angle des rues Henon et Philippe-de-Lasalle, a reçu, en juillet 1925, le nom du célèbre astronome.

CAMILLE-JORDAN (rue). — 1^{er} arrondissement. — Ce nom a été donné à cette rue (ouverte en juin 1829), en mémoire de Camille Jordan, publiciste, député à diverses Assemblées législatives, né à Lyon le 11 janvier 1771, mort à Paris le 19 mai 1821.

Entré de bonne heure dans la carrière politique, Camille Jordan fut un adversaire résolu des idées et des méthodes jacobines.

Il soutint Lyon dans sa résistance à la Convention, en 1793. La Ville prise, il passa en Suisse.

Après le 9 thermidor, rentré en France, il fut envoyé au Conseil des Cinq-Cents. C'est devant cette assemblée qu'il fit, en 1797, un rapport dans lequel il demandait le rétablissement des cloches dans les églises. Il y gagna le sobriquet de *Jordan la-Cloche* et fut chansonné à Lyon, où tout le monde fredonnait dans les rues le couplet suivant :

Tu vas donc, pour ta récompense,
Jordan-bourdon,
Te dire : il n'est clocher en France
Ni clocheton
D'où ne retentisse mon nom...
Din din, din din, din don, dindon.

Mais, si Jordan était ami de l'ordre, il l'était tout autant de la liberté ; cela lui valut quelques disgrâces sous le Directoire, l'Empire et la Restauration.

Après l'assassinat du duc de Berry, à l'occasion du projet de loi présenté par le gouvernement en faveur du rétablissement de la censure, Camille Jordan fit un discours qui apparut comme un véritable manifeste d'opposition. Cette courageuse défense de la liberté de la presse le fit destituer de ses fonctions de conseiller d'Etat.

Voici en quels termes le juge Guizot, dans son livre : *Des moyens de gouvernement* (Paris, 1821) : « C'est lui qui s'était « montré ardent pour toutes les justices et fidèle à tous les « malheurs ; qui n'avait jamais trahi un serment, ni une cause, « ni une idée ; qui, dans une carrière commencée dans la fleur de « l'âge mûr, avait donné des preuves de tous les courages, et des « gages de tout ce qui est légitime et droit... »

Le 9 octobre 1821, à l'occasion d'un banquet offert, à Lyon, à M. de Corcelles, député, on laissa vide la place qu'aurait dû occuper Camille Jordan ; le couvert et la serviette qui lui eussent été destinés restèrent sous un crêpe noir.

Souvenirs d'autan

Dans un dialogue satirique intitulé *Pie VI et Louis XVIII*, attribué à M. J. Chénier, on trouve la tirade suivante (Pie VI après avoir énuméré quelques-uns des saints auteurs dont se composait sa livrée, ajoute) :

Mais, parmi ces grands saints canonisés tout vifs,
Du vicaire de Dieu vicaires adoptifs,
Nul n'était comparable à Saint-Jordan-Camille ;
Chacun valait un saint, lui seul en valait mille.
Cet apprenti sous diacre, en vrai pauvre d'esprit,
S'était toujours senti du goût pour Jésus-Christ :
Il aimait, du vieux temps, les sottises prospères,
Et réclamait surtout les cloches de nos pères ;
Cent oisons répétaient ses pieuses clameurs.
Dans le château Saint-Ange, au bruit de ces rumeurs,
Mon âme était ouverte à la douce espérance
De voir, des indévôts, le sang couler en France ;
Et j'entendais de loin, crier de tout côté :
Guerre aux républicains ! Meure la liberté !
Mais vivent les clochers, la tiare, l'étole.
Camille et les oisons, sauveurs du Capitole.

CAMILLE-ROY (rue). — VII^e arrondissement. — La rue de la Mouche, entre la rue du Repos et l'avenue Berthelot, a reçu le nom du poète et chansonnier Camille Roy.

Cette désignation fut réclamée par l'Œuvre de la Chanson française (voir : Roy C.).

CAMINET (Georges). — Négociant lyonnais ; fut membre de l'Assemblée législative, puis magistrat à la Cour de Lyon.

Membre de l'Académie de Lyon.

Il était l'oncle de M^{me} Roland.

CAMPIN (Jean). — Fondateur de cloches qui vivait à Lyon au XVI^e siècle. Audin et Vial nous apprennent que, en 1592, il fournit une cloche pour la tour du château de Pierre-Scize.

CANAT DE CHIZY (Pierre-Paul-Marie-Claude). — Né à Chalon-sur-Saône le 6 juillet 1825, mort à Préty (Saône-et-Loire) le 25 juillet 1901.

Fut administrateur du Dispensaire (1869 à 1883), de la Caisse d'Épargne de Lyon.

Son fils, M. Gabriel Canat de Chizy fut ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et de la Compagnie P.-L.-M. Il enseigna à l'Ecole centrale lyonnaise.

CANDY. — Juge de paix à la Guillotière en 1844. Ce magistrat, ex-notaire, se signala par son indépendance, voire son opposition au gouvernement de Louis-Philippe, ce qui nuisit quelque peu à son avancement.

On signale de lui le trait suivant : En 1845, dans un canton de l'Isère, ont lieu des élections au Conseil d'arrondissement. Candy est soupçonné d'avoir quelque influence dans ce canton. Le préfet de l'Isère lui fait « conseiller » de ne pas aller aux élections et lui rappelle qu'il n'est pas un magistrat inamovible. Cette menace n'arrêta pas Candy qui courut combattre le candidat de la préfecture.

Il fut néanmoins discuté par certains républicains lorsqu'il fut candidat, en 1848, à l'Assemblée nationale.

Candy, qui ne manquait pas d'esprit, fit une chanson, à ce sujet, sous le titre *Je m'en bats l'œil*, dans laquelle on lit notamment cette strophe :

Que je m'arrête ou que je bouge,
A tous je vais prêter le flanc ;
Les blancs m'accusent d'être rouge,
Et les vrais rouges d'être blanc.
Moi, pour rester homme de bien,
Je m'en bats l'œil et ne dis rien.

.....

CANDY (Albert). — Médecin des Hôpitaux de Lyon, entré en fonction en 1842.

De 1846 à 1852, il fut secrétaire général de la Société de médecine.

Littérateur autant que médecin, il a laissé une analyse des lettres de Guy Patin.

Le D^r Candy est mort en 1881.

CANUEL (Simon). — Né en 1767, gagna ses grades dans les guerres de Vendée.

En 1796, le Directoire l'envoya à Lyon déclaré en état de siège.

A la Restauration, le lieutenant-général Canuel revint à Lyon, comme gouverneur de la dix-neuvième division militaire.

Sa conduite fut très discutée. Il semble avoir fait éclater, au moyen d'agents provocateurs, les troubles de 1816.

En 1815, il publia des *Mémoires sur la guerre de Vendée*. Canuel mourut en 1841.

CAP (Paul-Antoine Gratacap, dit). — Né à Mâcon, le 2 avril 1788, Cap mourut à Paris le 1^{er} novembre 1877.

Le pharmacien Cap figure en ce recueil parce qu'il vécut dans notre ville de 1817 à 1829. Au cours de ces douze années, il participa à la fondation de la Société linnéenne, devint membre de notre Académie et collabora aux travaux de Balbis.

On lui doit une traduction des *Aphorismes de Physiologie végétale et de Botanique* de Lindley.

CAPET (Marie-Gabrielle). — Peintre, née à Lyon le 6 septembre 1761, morte à Paris le 1^{er} novembre 1818. Elève d'Adélaïde Guyard qui devint la femme du peintre Vincent.

Parmi ses œuvres: des *Portraits*; la princesse de Caraman-Chimay, miniature (1791); *Dame lisant une lettre*, miniature; le dauphin Louis XVII avec une brouette, miniature; le peintre Vincent; *Hygie déesse de la santé* (1814); *Houdon*; etc...

CAPPONI (rue). — I^{er} arrondissement. — Ce nom rappelle celui d'une famille florentine établie à Lyon, dont l'un des membres, Laurent Capponi, nourrit à ses frais, pendant la famine de 1573 et durant un mois, plus de 4.000 personnes. Il faisait ses distributions devant l'église des Carmes.

Laurent Capponi avait épousé Hélène de Gadagne.

La famille de Cherpin-Fengerolles descend des Caponni par un mariage qui date de 1660.

CAPUCINS (rue des). — I^{er} arrondissement. — Cette rue fut ouverte au commencement du XIX^e siècle, sur le sol d'un jardin qui dépendait, avant la Révolution, du couvent des Pères Capucins, dits du *Petit-Foréz*, parce que la maison qu'ils occupaient avait appartenu, au XIV^e siècle, à Jean de Forez ou Foreys, riche négociant de Lyon.

Ces Capucins du Petit-Foréz s'établirent en ce lieu en 1622. La maison avait été achetée et rebâtie par André Coste, habitant la Grande-Côte, riche banquier génois, et ce pour le compte des Pères. Il dépensa, dit-on, 100.000 livres à cette œuvre.

Anne d'Autriche assista, en 1622, à la pose de la première pierre de ce couvent; la dédicace en fut faite, le 25 avril 1635, par Jean de Nuchèse, évêque de Châlons, sous le vocable de Saint André, patron du bienfaiteur.

A la suppression de ce monastère, les religieux étaient au nombre de quarante; les derniers supérieurs ont été le P. Bruno Benoît (qui devint curé de Saint-Etienne de Montluel en Bresse), le P. Desgranges, plus connu sous le nom de Père Archange.

Il ne faut pas confondre ce groupement religieux avec celui des Capucins qui vinrent s'établir, en 1574, dans le quartier Saint-Paul.

La rue des Capucins (dans une de ses parties) occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne *rue Vanerot*.

Personnalités ayant habité la rue

XIX^e siècle, au début, quelques dessinateurs pour la fabrique :
Balança, Alarie, Claude Arthaud.

1818. — Beccard Hyacinthe, orfèvre.

1827. — Maintignieux Jean-Baptiste, dessinateur.

Pommier Jean-Marie, peintre décorateur.

1832. — Morin, dessinateur.

1834. — Rambourg, dessinateur.

Périard, peintre.

1845. — Conty et Pagnan, dessinateurs.

Pilliard aîné, dessinateur.

1853. — Guy et Huchet, dessinateurs.

1884. — Vermann Pierre, dessinateur.

Souvenirs d'antan

1574. — En cette année, un membre de l'illustre famille milanaise des Caluschi, frère Jérôme, obtint un très grand succès à Lyon par son éloquence, surtout auprès des Italiens établis dans notre ville. Pompée Porro, banquier, également d'origine milanaise, favorisa de tout son crédit le projet conçu par frère Jérôme, de fonder à Lyon un couvent de son ordre.

Aidé de quelques compatriotes, Porro acheta, pour la réalisation de ce projet, le domaine que Guillaume de Gadagne possédait à Fourvière. Un autre riche Italien, Jeannet de Lechi, contribua à cette création; et, bien que marié, il revêtit, à 60 ans, la robe de Saint-François d'Assise. Sa femme y consentit et se fit religieuse.

XVIII^e siècle. — Au haut de l'escalier qui conduit de la rue

Sainte-Marie-des-Terreux à la rue des Capucins, s'ouvre une petite place dite des Capucins, où l'on voyait autrefois la chapelle des Pénitents du Crucifix. Ces Pénitents avaient été constitués en confrérie le 24 février 1590 par le cardinal Cajetan, légat du pape.

Depuis la Révolution, la chapelle a fait place à une maison particulière.

Après la Terreur, cette petite place vit s'ouvrir deux salles de spectacles : le *Théâtre des jeunes Artistes* et le *Théâtre de la Gaité* ; leur vie fut éphémère.

Au XVIII^e siècle, le goût de la comédie était tellement répandu, que les religieux de tous ordres ne se firent pas scrupule de monter des pièces chez eux.

Ainsi, au carnaval de 1757, les Capucins jouèrent trois fois les *Fourberies de Scapin* sur un théâtre dressé dans le fond de leur bibliothèque.

Ces représentations, auxquelles on conviait des laïques, n'étaient pas exemptes d'un certain laisser-aller. On en faisait dans la ville des gorges-chaudes, voire des chansons.

L'abbé de la Tour, dans ses *Réflexions morales, politiques et littéraires* sur le théâtre, rapporte le couplet suivant qui courut tout Lyon à cette époque :

Nous jouons des comédies
Dans l'enclos de nos maisons,
Et même des tragédies,
Mieux que Molière et Baron.
Je brille dans le tragique,
Frère Luc dans le comique :
Veut-on de bons arlequins ?
Que l'on vienne aux Capucins.

1792. — La deuxième division de la section révolutionnaire de la Grande-Côte, se réunissait aux Capucins du Petit-Forez.

1793. — La montée des Capucins du Petit-Forez prend le nom de *rue des Sans-Culottes*.

1850. — Catherine-Frédérique Willermoz, par testament du 25 septembre, lègue aux Hospices sa maison, 19, rue des Capucins. Elle entre dans la dotation en 1859.

CAQUET BON BEC. — Journal satirique lyonnais qui connut une courte existence à la fin du second Empire. En 1866, ses bureaux étaient situés, 52, rue Impériale (rue de la République).

CARCAVI (Pierre de). — Mathématicien, né à Lyon au commencement du XVII^e siècle, mort en 1684. Il fut ami de Pascal, et termina sa carrière comme bibliothécaire du roi.

CARDON (Horace). — Lucquois de naissance, Horace Cardon vint s'établir à Lyon, comme imprimeur-libraire, à la fin du XVI^e siècle. Il acquit droit de cité et fut nommé échevin en 1610.

La maison où il demeurait est celle située à l'angle sud de la rue Mercière et de la rue Petit-David.

Horace Cardon possédait une superbe propriété dans un vallon près de la Saône; le village a conservé le nom de Pimprimeur : *Rochecardon*.

Horace Cardon mourut à Lyon, le 21 juin 1641.

CARIES. — Voir *rue Jean-Carriès*.

CARIOT (abbé Antoine). — Né à Ecully en 1820, mort à Sainte-Foy-lès-Lyon le 2 février 1883.

Cariot fut élève de l'abbé Chiriat pour la botanique, sa passion dominante.

Curé de Tassin (1862-1872), il termina sa carrière comme curé de Sainte-Foy.

Il a exploré tous les départements environnants.

Il fut membre de la Société linnéenne et de la Société de botanique.

Cariot a fait, de la deuxième édition de *l'Etude des Fleurs* de Chiriat, une véritable *Flore lyonnaise*.

Il a écrit divers ouvrages sur sa science de prédilection et laissé de nombreuses communications aux sociétés savantes dont il était membre.

CARMELITES (côte et place des). — I^{er} arrondissement. — Le quartier dans lequel ces voies publiques furent tracées portait le nom de *la Déserte*, d'où l'appellation primitive de *côte de la Déserte*; puis, sur le plan de 1550, la montée devint la *côte Saint-Vincent*; enfin ce fut la côte des Carmélites.

Les religieuses Carmélites (qui lui ont donné son nom) furent installées en 1616 par Jacqueline du Harlay, femme de Charles de Neufville d'Alincourt, gouverneur du Lyonnais, Forez et Beaujolais. Jacqueline avait fait l'acquisition du terrain dit de

la *Gella*, sur lequel le monastère et l'église furent construits. Cette dernière le fut sur les plans et dessins de François Dorbay, en 1682.

Les Villeroi (les d'Alincourt étaient les cadets de la famille) rivalisèrent à l'envi pour décorer la chapelle; et ils la choisirent pour y placer leur tombeau de famille.

Quelques années après le siège de 1793, l'église, qui n'avait plus aucun ornement, devint un théâtre public, qui ne prospéra d'ailleurs pas.

Personnalités ayant habité ces voies publiques

1788. — Reboul, dessinateur pour la fabrique.

1827. — Zolla Louis, dessinateur.

Charvet Charles, dessinateur.

1832. — Magnet ou Maguet Philibert, dessinateur.

1834. — Rossary H., dessinateur.

1838. — Cassini Ludovic, dessinateur.

Monrobert Antoine, architecte.

1845. — Barreau Jacques-Antoine, peintre miniaturiste et dessinateur pour la broderie.

1850. — Morel Jules-Alexandre, dessinateur.

Divers

La deuxième division de la section révolutionnaire *Saint-Vincent*, qui prit le nom de *Scævola*, se réunissait au bas de la côte des Carmélites, chez Porte.

N° 5, place des Carmélites. Maison léguée aux Hospices par M^{lle} Louise-Charlotte Lyon, par testament du 22 novembre 1898; entrée dans la dotation en 1901.

N° 9. Martin-Daussigny signale que, en 1857, dans la cour de cette maison, on a retrouvé quelques mètres carrés de la voie romaine qui conduisait au Rhin.

N° 10. Ancien couvent des Carmélites; vaste escalier avec rampe de fer aboutissant à un portail de l'ancienne chapelle; à la suite, le cloître.

N° 20. Voir le portail.

N° 26. Portail de l'ancien couvent de l'Annonciation, avec une inscription: « Le premier monastère de l'Annonciade céleste, 1624. »

C'est aujourd'hui la maison-mère de la communauté des Sœurs Saint-Charles.

N° 40. Voir le portail.

N° 44. Maison Renaissance ; inscription au-dessus de la porte: *A la Giroflée*.

1668. — Construction de l'église des Carmélites.

1682. — Construction de la façade de l'église des Carmélites sur les dessins de François Dorbay.

1721. — Le 9 août, le Consulat assiste à un *Te Deum* chanté aux Carmélites, en réjouissance du rétablissement de la santé du roi.

CARMES-DESCHAUSSES (montée des). — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle le couvent des religieux de ce nom.

Le marquis Philibert de Nerestang, grand maître de l'ordre du Mont-Carmel, fonda ce monastère, en 1618, sur l'emplacement d'une ancienne recluserie qu'on appelait le *Grand Thune*.

Le marquis de Nerestang fut très aimé de Henri IV. Hardouyn de Perex rapporte l'anecdote suivante: « Le marquis « fit un jour cadeau au roi d'un très beau régiment; et comme « il protestait qu'il ne voulait d'autre récompense que la gloire de « le servir, Henri IV lui répondit: C'est ainsi que doivent parler « les bons sujets, ils doivent oublier leurs services; mais c'est au « prince à s'en souvenir. »

Philibert de Nerestang mourut le 16 août 1620, à l'attaque du Pont-de-Cé; il fut inhumé au couvent des Carmes-Deschaussés.

A côté de la recluserie, s'ouvrait une taverne, désignée par le même nom de *Thune*, où le peuple allait boire et manger; d'où cette expression lyonnaise qui a survécu: faire thune, c'est-à-dire faire bonne chère, comme on dit: faire ripaille depuis la vie délicieuse menée en la ville de Ripaille par le duc Amédée VIII de Savoie.

Ce sont les Carmes-Deschaussés qui ont inventé, en 1764, la fameuse eau de mélisse.

Il semble inutile de dire que le nom de ces religieux leur venait du fait qu'ils marchaient nu pieds.

Divers

Un bon nombre de personnages illustres logèrent, à l'occasion de leur passage à Lyon, au monastère des Carmes-Deschaussés, mais il en est un dont je veux parler, c'est Zaga-Christ, se disant empereur d'Ethiopie et roi d'Abyssinie. Il passa à Lyon en 1635, se rendant à la cour. On ne sut jamais si ses affirmations étaient vraies ou fausses. Zaga-Christ mourut à Rueil; on fit, pour lui, l'épitaphe suivante:

Ci-git, du roi d'Ethiopie
L'original ou la copie.
La mort a vidé le débat
S'il fut roi ou ne le fut pas.

N° 6. Voir double porte cintrée, fenêtres à meneaux.

N° 9. Porte et imposte.

N° 15. Maison du même genre que celle du n° 6.

CARNOT (place). — II^e arrondissement. — Jusqu'au 19 mars 1889, cette place portait le nom de Perrache (voir ce nom).

Lazare Carnot, de qui on a voulu honorer la mémoire en inscrivant son nom sur cette place, n'intéresse pas l'histoire locale.

Son petit-fils, Sadi-Carnot, fut deux fois l'hôte des Lyonnais. Il fut misérablement assassiné le 24 juin 1894, au cours de son dernier voyage à Lyon, par l'Italien Caserio (voir place de la République).

Dans les premières années du XIX^e siècle (après la Restauration), la place a porté le nom de *Louis XVIII*.

Divers

N° 17. Cette maison a été léguée aux Hospices (ainsi que le n° 7 de la Vaubecour et le n° 6 de la rue Lemot) par M^{lle} Blanc, en 1909.

N° 23. Dans cet immeuble sont installés les bureaux de l'état-major de la place.

N° 34. En 1834, place Louis XVIII, au n° 34, habitait le procureur du roi Chegaray, qui réprima l'émeute lyonnaise de cette date.

La statue de la République, qu'on voit sur la place Carnot, a été érigée suivant le projet présenté par Blavette (délibération du Conseil municipal des 21 mai et 7 juin 1886 et 23 décembre 1887). L'entourage du monument provient de l'ancienne fontaine des Jacobins.

CARPEL (Mathieu de). — Installa, le premier à Lyon, la fabrication des « verres de cristallin ». On trouve, en effet, en 1510 (B. B. 28), au 21 mars : « Subvention de cent livres à Mathieu de Carpel pour soutenir la manufacture qu'il a introduite à « Lyon. »

CARQUILLAT. — Fut le type légendaire du canut lyonnais. Ouvrier de premier ordre, sa réputation fut presque européenne, pour ses portraits tissés.

Tous les souverains, tous les voyageurs illustres qui passèrent en notre ville, ont visité son atelier.

Carquillat mourut en janvier 1884, âgé de 82 ans.

CARRA (Pierre-Marie). — Architecte, né à Villefranche (Rhône), le 19 septembre 1842, mort en 1888. Elève de l'École des Beaux-Arts de Lyon, de 1859 à 1862, où il obtint le prix d'architecture avec son *Rendez-vous de chasse*.

Mort avant d'avoir pu donner toute sa mesure.

CARRA-SAINT-CYR (Jean-François comte de). — Né à Lyon le 17 décembre 1756, cet officier prit part, au début de sa carrière à la guerre de l'Indépendance américaine. Il était officier à la Révolution.

Après avoir servi comme général de brigade sous Moreau et Pichegru, il accompagna à Constantinople Aubert-Dubayet que le Directoire envoyait comme ambassadeur.

Rentré en France en 1795, c'est lui qui reprend la ville de Deux-Ponts sur l'armée de Clairfayt.

Il se signale à Ettinger, Marengo, s'empare de Fribourg et contribue à la victoire de Hohenlinden.

En 1805, Carra-Saint-Cyr commande l'armée d'occupation dans le royaume de Naples.

Nous le retrouvons à Eylau.

En 1813, après la retraite de Moscou, il commande la 32^e division militaire.

En 1814, il est chargé du commandement supérieur des places de Bouchain, Condé et Valenciennes, qu'il conserva jusqu'à l'abdication de Napoléon.

Sous la Restauration, il devint gouverneur de la Guyane.

Mis à la retraite par l'ordonnance de 1824, Carra-Saint-Cyr se retira à Vailly-sur-Aisne, près de Soissons, où il mourut le 5 janvier 1834.

Il avait épousé la veuve d'Aubert-Dubayet.

CARRAND. — Voir *Louis-Carrand*.

CARREY (Louis). — Peintre, né à Rouen le 22 août 1822, mort à Antibes en 1871.

Louis Carrey se fixa à Lyon vers 1843 et travailla avec Saint-Jean.

Parmi ses œuvres: des *Fleurs*; des *Fruits*; des *Portraits*; *l'Intrus* (1858); *Un musicien de l'avenir* (1865); *Science et Foi*; etc...

Louis Carrey fut chansonnier à ses heures. Il est le fondateur d'une caisse de secours pour les artistes lyonnais.

CARRIER (D^r Albert). — Né à Lyon le 20 mai 1841, interne des hôpitaux en 1864; docteur de la Faculté de Paris en 1867; médecin des hôpitaux en 1872; professeur agrégé à la Faculté de Lyon en 1877.

Albert Carrier fut le premier président de la Société médicale des hôpitaux de Lyon.

Il se consacra à l'épilepsie et laissa des travaux intéressants sur le délire aigu, la paralysie générale et son traitement.

Directeur de la maison de santé de Saint-Vincent-de-Paul, Albert Carrier mourut à Lyon en 1908.

CARRIER (Joseph-Edouard-Amédée). — Né à Lyon le 10 mars 1830, docteur de la Faculté de Montpellier en 1856. A cette date, Carrier se fixe à Lyon.

Médecin en chef de l'hospice de Saint-Jean-de-Dieu, il fut un des fondateurs de la Société des sciences médicales de Lyon.

Carrier a publié: *Les aliénés devant l'opinion et devant la loi*.

CARRIER-DOCTEUR (rue). — VII^e arrondissement. — A la séance du 19 août 1918, le Conseil municipal de Lyon a donné le nom du D^r Carrier à une rue non encore classée du quartier du Grand-Trou, et ce, à la demande des habitants.

Carrier, élève du Lycée Ampère, d'où il sortit vers 1892 pour entrer à la Faculté de médecine de Lyon, appartenait à une famille de médecins. Il avait succédé à son père, Joseph-Edouard Carrier (voir ci-dessus), comme directeur de l'hospice de Saint-Jean-de-Dieu.

Il est mort en pleine force, d'une maladie contractée en soignant des contagieux, en 1918, l'année où sévit l'épidémie de grippe espagnole à Lyon.

CARRIERE (rue de la). — V^e arrondissement. — Ce nom rappelle simplement l'existence en ces lieux d'une carrière où l'on exploitait du granit et du gneiss.

N^o 12. Maison appartenant aux Hospices.

CARRIERE (Jean-François). — Médecin, né à Lyon le 17 Frimaire an X, mort en la même ville, le 16 décembre 1877. Fut médecin du Dispensaire général de 1846 à 1857.

Il habitait Saint-Just.

CARRIES. — Voir : rue *Jean-Carriès*.

CARRON (rue). — III^e arrondissement. — Ainsi dénommée en mémoire de Jean-Ange Carron, inspecteur des Ponts et Chaussées à Lyon, au commencement du XIX^e siècle. C'est sous sa direction que fut terminé le pont Tilsitt, en 1808.

J.-A. Carron, né à Lyon en 1758, mourut en 1832.

CARRY (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue porte le nom d'un propriétaire riverain qui céda une partie des terrains nécessaires à sa création.

CARRY (Charles-Amédée). — Né à Ferney-Voltaire (Ain) le 6 avril 1849. Docteur de la Faculté de Paris en 1877 après avoir été interne des hôpitaux de Lyon.

Le D^r Carry a publié de nombreux travaux de médecine ; mais on lui doit aussi des recherches sur la Ville de Lyon ; je citerai notamment sa brochure sur la *place Bellecour*.

CARS. — Famille de graveurs lyonnais, parmi lesquels on doit citer :

1^o CARS (François), graveur en taille-douce, né à Paris en 1631, mort à Lyon en septembre 1701. On trouve sa trace rue Thomassin, à l'enseigne de la *Caille d'Or*, puis rue Mercière, à la *Fortune* ;

2^o CARS (Jean-François), graveur en taille-douce, né à Lyon le 16 octobre 1661, mort à Paris en août 1730.

Il a gravé des portraits, notamment *Claude d'Albon*, chanoine de Lyon ; *Saint Bonaventure* ; le pape *Clément XIII* ; *Henri*

Oswald de la Tour d'Auvergne; François-Paul de Neuville de Villeroi, archevêque de Lyon; Pierre de Sève; Corneille Tacite; etc..., etc...

3° CARS (Laurent), dessinateur et graveur en taille-douce, né à Lyon en 1699, mort à Paris en avril 1771, fils de Jean-François.

Parmi ses œuvres: *Adam et Eve tentés par le serpent; le Péché de David; Fuite en Egypte*, d'après Carl van Loo; *Louis XV donnant la paix à l'Europe*; etc..., etc...

CARTIER (Louis-Vincent). — Né à Saint-Laurent-de-Mure (Isère) en 1765. Interne des hôpitaux en 1788, aide-major en 1794; chirurgien de l'Armée des Alpes.

Il fut le maître de Bichat pendant le séjour de celui-ci à Lyon.

En 1811, Cartier succéda à Marc-Antoine Petit comme chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

Il mourut le 23 janvier 1839.

Il fut membre de l'Académie de Lyon et de la Société littéraire.

CARTIER (Joseph-Benjamin). — Peintre, né à Lyon en 1784, mort vers 1845. Fut directeur de l'Ecole de dessin de Saint-Germain-en-Laye.

Parmi ses œuvres: *Bélisaire sortant de chez Gélimer* (1814); *environs de Dieppe* (1824); *abbaye de Saint-Wandrille* (1833); *cathédrale de Gournay* (1841), etc...

CARTOUX. — Lyonnais connu pour une traduction qu'il fit d'un auteur anonyme italien, *Histoire des Vestales et de leur culte*. Le travail de Cartoux parut en 1826, à Paris.

CARUELLE D'ALIGNY (Théodore). — Fut directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Théodore Caruelle, dit d'Aligny, est né dans la Nièvre le 24 février 1798, et mort à Lyon en 1871.

Envoyé à Paris en 1808, il fut élève de Regnault et de Watelet. Au cours d'un séjour en Italie, il se lia avec les Lyonnais Orsel et Bonnefond.

Revenu à Paris en 1822, il connut Ingres, Hippolyte Flandrin, Chenavard, etc...

Investi d'une mission en Grèce, en 1840, Caruelle publia, à son retour, des *Vues des sites les plus célèbres de la Grèce* (1845).

Désigné pour diriger notre Ecole des Beaux-Arts le 21 janvier 1861, il exerça ses fonctions jusqu'à sa mort.

Son buste en bronze, par J. Gautherin, est au musée de Nevers.

CASATI (Jean-César). — Né à Lyon en 1792, notaire. Un des fondateurs de la Caisse d'Epargne (1822) et promoteur de l'Allée de l'Argue. Mort à Paris le 8 novembre 1839. Fut administrateur du Dispensaire, de 1822 à 1836.

CASATI (Charles-Claude-Marie de). — Né à Lyon le 16 janvier 1833, d'une famille d'origine lombarde, mais française depuis trois générations.

Magistrat, Casati termina sa carrière comme Conseiller honoraire à la Cour de Paris.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages de droit et de politique, et de travaux d'érudition historique, notamment : *projet de loi sur la propriété artistique et littéraire* (1860) ; *origines étrusques du droit romain* ; *la monarchie scandinave à propos de la question danoise* ; *Richard li Bians* ; *Jus antiquum* ; *Rome ou Florence ? capitale de l'Italie*, etc...

CASATI-BROCHIER (Barthélemy). — Né à Lyon le 30 septembre 1830.

A tenu une place importante dans notre ville, dans la seconde moitié du XIX^e siècle : juge au tribunal de commerce, membre du conseil des Directeurs de la Caisse d'Epargne, etc...

CASCADE (rue de la). — I^{er} arrondissement. — Cette rue, qui traverse l'ancien Jardin des Plantes, doit son nom à ce qu'elle passe devant la grotte artificielle d'où jaillissent les eaux qui forment une petite cascade.

CASERIO. — Nom de l'Italien qui frappa mortellement, le 24 juin 1894, le président de la République Sadi Carnot, près du trottoir de la rue de la République devant le Crédit Lyonnais.

Défendu par M^e Dubreuil, bâtonnier de l'Ordre, Caserio fut condamné à mort.

CASERNES (boulevard des). — III^e arrondissement. — Cette avenue doit son nom aux casernes dont la construction fut faite, par les ordres du maréchal de Castellane, sur l'immense domaine de la Part-Dieu.

CASIMIR-PERIER (rue). — II^e arrondissement. — Le grand ministre de Louis-Philippe (auquel cette rue doit son nom) ne touche à Lyon que par le fait qu'il fut élevé en notre ville, au Collège de l'Oratoire, et qu'il épousa la fille de l'architecte Toussaint Loyer.

En 1848, cette rue fut dénommée *rue des Barricades*.

CASSEL (Pierre-André-Félix). — Peintre, né à Lyon en avril 1801, mort vers 1850. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris et de Gros.

Cassel a peint des *Paysages*; des *Portraits*; *Désespoir d'une jeune religieuse* (1837); le *Puits d'amour* (1838); *Nini attendant son bien-aimé* (1841); le *Christ au milieu des docteurs* (1846); *l'incrédulité de Saint Thomas* (1848), etc...

CASSINI (Louis). — Architecte et ingénieur, fut adjoint au service d'architecture de la Ville, sous Dardel.

A publié: *projet d'ouverture de rues dans le clos du Séminaire pour desservir la rue du Commerce* (rue Burdeau).

CASTEL (Bertrand du Val). — Fut voyer de la Ville au XVI^e siècle; exilé comme ligueur, il fut destitué le 7 mars 1594. Il avait été recteur de la Charité et comme tel chargé de trouver un emplacement pour bâtir les archives de l'Aumône.

CASTEL (Jean-François). — Graveur, né à Lyon en septembre 1821, mort à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (Rhône) en février 1893. Fut élève de Lehmann et de l'Ecole de Lyon.

A gravé notamment: *medaille du gouvernement de 1848*, à l'effigie de Lamartine; *medaille du Comité provisoire de Lyon* (1848); *medaille des Ventres creux* (1848), etc...

CASTELLAN (François). — Né à Carpentras en 1788, était le fils aîné d'un filateur de coton habitant Lyon.

F. Castellan s'est fait connaître par des chansons populaires

qui lui ont valu le surnom de *Beranger lyonnais*. Ses chansons eurent une certaine vogue sous la Restauration, à laquelle il faisait — comme Béranger — une guerre de couplets.

En 1838, il dirigeait un important établissement de fonderie et mines au Creusot.

CASTELLANE (maréchal de). — Fut pendant quelques années, sous le second empire, gouverneur de Lyon. Il se fit remarquer par son originalité et par ses aptitudes à suivre les femmes dans notre cité. On rapporte de nombreuses anecdotes sur cet illustre personnage : nos parents contaient le sac des pâtisseries organisé par le maréchal, lequel réunissait des « gones » et les lançait à l'assaut des boutiques de cette catégorie d'industriels, après quoi Castellane allait régler la casse.

On contait aussi combien de fois un soufflet de femme lui faisait payer l'impertinence avec laquelle il dévisageait les promeneuses place Bellecour.

Que ne dit-on pas ?

Le maréchal mourut à Lyon, le 16 septembre 1862, à l'âge de 74 ans.

CASTELLAS (abbé Jean-Antoine de). — Fut doyen du chapitre de Lyon, et député du clergé à l'Assemblée constituante (1789-1791).

Il était né au diocèse de Saint-Flour, le 8 juillet 1735.

CASTEX-DEGRANGE (Adolphe). — Peintre, né à Marseille le 23 mai 1840.

Il fut professeur et directeur-adjoint à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Parmi ses toiles : le *cellier du jardinier* ; les quatre *dessus de porte* de la salle des fêtes à la Préfecture.

CASTILLON (abbé Merle de). — Vicaire général, chanoine de Saint-Just, membre de l'Académie de Lyon en 1778.

Il a publié les *Œuvres* de Bordes, 4 volumes, 1783.

CASTIN (J.-J.-Marie). — Peintre, né à Rossillon (Ain) en 1797, mort à Lyon en 1870. Elève de l'Ecole de Lyon, il expose en cette ville, de 1831 à 1856, des *Portraits*, des *Miniatures*.

Il fut professeur de dessin.

CASTRIES (rue de). — II^e arrondissement. — Cette rue fut ainsi nommée en mémoire du duc Augustin de Castries, lieutenant général pour le roi des provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais, en 1787.

En 1814, il devint pair de France.

Divers

1850. — Riche (Jacques), architecte, habite rue de Castries.

1868. — Victor de Laprade, au n° 10.

L'usine Rogeat fut construite, en cette rue, en 1851 par l'architecte Joseph-Etienne Falcouz (1823-1885).

CATELAND (Eugène-Toussaint). — Architecte, né à Lyon le 23 mars 1840. Il étudia à la Martinière, puis à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous Chenavard (1856-1858).

Il collabora avec Hirsch pour la construction des Facultés de Droit et Lettres (1890-1896).

Parmi ses travaux : château de Bellerive (aux Etroits). A Tarare, il édifia le Cercle du Commerce, la manufacture Brisson frères, la manufacture J.-B. Martin.

On lui doit encore la villa Ruffier, à Lamure ; la villa Breguet à Légny ; la villa Coquard, à Pontcharra ; des groupes scolaires dans plusieurs communes du département, etc..., etc...

Membre de la Société Académique d'Architecture en juillet 1885.

CATELIN (impasse). — II^e arrondissement. — Cette voie publique porte le nom de l'architecte Catelin, propriétaire de l'une des maisons de l'impasse.

Claude Catelin étudia à l'Ecole de dessin de Lyon vers 1799. En 1817, il travaille avec Thibière à la consolidation du pont Morand. En 1822, il restaure l'ancienne loge des changes.

Catelin a construit (avec Dardel) les moulins à vapeur de Perrache.

CATENOD (Ambroise-Marie). — Architecte, né à Lyon en septembre 1815, mort en novembre 1863. A restauré le *château de Tricaud*, à Ambérieu (Ain), etc...

Membre de la Société Académique de Lyon en 1846.

CAUSEUR LYONNAIS (le). — Journal qui parut à la fin du second Empire, chez Méra, libraire-éditeur, 15, rue Impériale.

CAUSSE (Etienne-Scipion). — Né à Pérols (Hérault), le 14 mai 1818; négociant à Lyon.

Causse fut élu conseiller général en 1877 et demeura longtemps président de l'Assemblée départementale.

Il fut adjoint au maire de 1871 à 1876.

CAUSSIDIÈRE (Marc). — Dessinateur pour la fabrique, né à Genève le 18 mai 1808, mort à Paris en janvier 1861. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts (1821).

Caussidière se lança dans la politique; il prit part à l'insurrection de 1834. Connu pour être un des meneurs du mouvement mutuelliste, il fut enfermé au Mont-Saint-Michel. Mis en liberté en 1837, il collabora au journal *La Réforme*.

En 1848, après avoir fait le coup de feu sur les barricades, il s'installa de son propre chef à la préfecture de police, et le gouvernement provisoire le confirma en ses fonctions de préfet de police.

Compromis dans les mouvements de mai et juin 1848, il s'enfuit à Londres où il ne s'occupa plus que du commerce des vins. Aidé par M. de Rothschild dont il avait protégé l'hôtel en 1848, Caussidière réussit parfaitement dans sa nouvelle carrière.

Il ne revint à Paris qu'après la proclamation du second Empire.

CAVENNE (rue). — VII^e arrondissement. — Ce nom rappelle l'ingénieur Cavenne, fils d'un modeste cultivateur, qui s'éleva, par son travail, à la plus haute situation dans le corps des Ponts et Chaussées.

Vers 1815, il devint ingénieur en chef du département du Rhône, et contribua pour une large part, à la création de ce quartier de Lyon que traverse la rue Cavenne.

Il avait été chargé de l'étude d'un projet de canal dérivé du Rhône, partant de la Lône située alors vers le pont de la Guillotière.

Sur ses plans, fut construit, en 1825, le pont Lafayette qu'on appelait, à cette date, pont Charles X.

Inspecteur général en 1842, directeur de l'Ecole des Ponts et Chaussées, sénateur en 1852, Cavenne mourut en 1856.

L'hôtel de l'Académie a été installé au n° 30, rue Cavenne.

CAVEROT (Mgr). — Archevêque de Lyon et cardinal ; il avait 81 ans lorsqu'il mourut en 1887, dans notre ville.

Mgr Caverot avait été évêque de Saint-Dié (1846) ; sa nomination au siège de Lyon est du 20 avril 1876. L'année suivante (le 12 mars), il recevait le chapeau de cardinal.

CAZENOVE (passage). — VI^e arrondissement. — Cette appellation évoque très probablement le nom d'un propriétaire de terrain sur lequel ce passage fut ouvert.

CAZENOVE (Jules-Raoul de). — Né à Lyon en 1833, Raoul de Cazenove fut membre de la Société littéraire, membre (1883), puis président de l'Académie de Lyon (classe des lettres), membre de la Commission du Musée et des bibliothèques.

Il fut également administrateur de la Caisse d'Epargne et du Dispensaire.

CELESTINS (place et quai). — II^e arrondissement. — L'emplacement, dénommé quartier des Célestins, était déjà habité à l'époque romaine, car, dans le sol, au cours des siècles, on a fréquemment trouvé des mosaïques.

Après avoir appartenu aux Templiers, puis aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, puis aux ducs de Savoie, tout ce terrain passa, en 1407, aux religieux Célestins, qui y établirent un monastère et donnèrent leur nom à tout le quartier.

L'ordre des Célestins avait été fondé à la fin du XIII^e siècle par Pierre de Mouron. Devenu pape en 1294 sous le nom de Célestin V, ce religieux renonça au pontificat cinq mois après son élévation et fonda l'ordre qui porte son nom.

Au XV^e siècle, ainsi que nous l'avons dit, les Célestins s'installèrent en cette partie du territoire lyonnais. En 1501, un incendie brûla le cloître ; seuls l'église et le réfectoire échappèrent au sinistre.

Les Célestins furent supprimés en 1779 par un bref du pape. Le roi de Sardaigne revendiqua la propriété de ce monastère, en vertu d'une clause insérée dans l'acte de donation ; d'où le grand procès que perdit l'archevêque de Montazet. Un arrêt du Conseil

du 12 janvier 1782 envoya le roi de Sardaigne en possession ; et, le 10 mai 1785, la totalité de ce vaste emplacement fut vendue au sieur Devouge, pour le prix de 1.500.000 livres. L'acquéreur le revendit ensuite par lots, à divers entrepreneurs qui commencèrent à y percer des rues et à y construire quelques maisons.

Personnalités ayant habité ces voies publiques

- 1749. — Vaganay, garde général des Eaux et Forêts.
- 1779. — Vial (Louise-Jeanne), peintre.
- 1815. — Jean Guerre-Dumolard, avocat depuis 1804.
P.-F. Devers, relieur.
- 1827. — Bertaud Louis, dessinateur pour la fabrique.
- 1848. — Le *Peuple souverain*, journal politique, gérant Faurès, rédacteur Charles Maynard.
- 1849. — Le *Censeur* (journal fondé en 1834), dirigé par Kauffmann, bureaux, 3, place des Célestins.
- 1865. — Feuga Henri, architecte.
Falcouz L., architecte.
Franck, chef d'institution.
- 1868. — D^r Gubian, 11, quai des Célestins.
- D^r Charles Diday, 3, quai des Célestins.
- 1872. — Vial Jean-Baptiste, juge de paix.

Notes topographiques

La partie de la place, au levant, a été acquise en 1820 par la Ville, sous la mairie Rambaud, pour son agrandissement.

PLACE DES CELESTINS

Souvenirs d'antan

1803. — C'est sur la place des Célestins que les Lyonnais virent, pour la première fois, un Panorama. L'entrepreneur, James Thayer, exposa un tableau de la ville de Paris ; puis, successivement, Lyon, Naples, furent offerts à la curiosité du public.

1826. — Aux n^{os} 9 et 10 de la place, maison des deux balcons, le sieur Maurice, ex-directeur du Panorama, tient un magasin renommé de thé de Chine.

1860. — C'est autour de la fontaine, sur la place, que le père Clerc, chef de claque, réunissait les « romains », auxquels il cédait, pour 0 fr. 50, des billets d'entrée au théâtre.

— A cette époque, sur la place, à l'angle du passage Couderc, s'ouvrait la chapellerie Huguenet. Cet honorable commerçant coiffait tous les artistes.

Ses deux fils devinrent les comédiens de talent que nous avons connus.

— Dans toute cette période qui a précédé la chute du second Empire, la place des Célestins était, on peut le dire, un centre de « noce ». Les cafés et restaurants se touchaient.

C'est ainsi qu'on voyait : le *Café de Paris*, entre la rue de Pazzi et le coude de la rue d'Amboise. Là, en 1862, on montra le prince et la princesse Colibri, couple de nains chinois ; on y entendait aussi le très populaire chanteur Darcier qui, chaque année, quittait la capitale pour faire une tournée à Lyon.

Le *Café de la Comédie* où trônait, vers 1860, Henri, qui tint, pendant trente ans, l'emploi des jeunes premiers au théâtre des Célestins. On l'appelait *l'homme à la canette*, car, tous les soirs, sitôt terminé son service, on le voyait traverser la place avec ses deux chiens blancs, en emportant chez lui sa *canette* de bière prise au Café de la Comédie.

Après minuit, le public, devenu fort mélangé, faisait de cet établissement comme l'*Assommoir* de l'époque. Le père Prill en était le propriétaire, en même temps qu'il exerçait le métier de pédicure ! Desombages, peintre d'un certain talent, artificier du théâtre, chansonnier et poète, venait régulièrement au Café de la Comédie, chaussé de gros sabots, coiffé d'un vieux chapeau de soie à larges bords, et vêtu d'une pelisse-cloche qui avait dû être couleur noisette.

La *Buvette orientale*, à gauche et mitoyenne du théâtre, tenue par Tranchant, était le lieu de réunion de la *Société des Pierrots*, fondée par le comique Valotte. Tranchant, vers 1887, était buffetier à la Croix-Rousse, à la gare des Dombes.

Le restaurant Duchamp, à l'enseigne du *Pressoir d'Or*, était situé à l'angle de la rue de Pazzi. Le vin y était réputé. Pierre Dupont s'y montra fréquemment.

Le *Café des Mousquetaires*, près du passage Couderc (partie de la rue des Archers actuelle, entre la place et la rue Emile-Zola), où se réunissait la Fanfare lyonnaise. Quatre panneaux représentaient les héros du roman d'Alexandre Dumas.

Le *Rocher de Cancale* où l'on dégustait des huitres.

Le *Guignol du Caveau* personnifié par Vuillermé, et dont la renommée était grande. Il fut vendu en avril 1872, après quarante-huit ans d'existence.

Le *Restaurant Poble*, entre la rue de Pazzi et le coude de la rue de Savoie, où l'on venait s'offrir le poulet à 2 francs, spécialité du père Poble. L'immeuble devint l'hôtel des Célestins, tenu par M^{me} Choffet, et dont le gérant Louis s'établit, plus tard, rue Childebert.

Le *Café d'Apollon* avait la grande vogue vers 1865. Ce qui n'empêchait pas le propriétaire, le père Jules, de dire, lorsqu'on lui offrait quelque chose : « Je ne consomme jamais chez moi, les consommations sont infectes. Quand je veux boire du bon café, je vais en face. Allons-y, c'est moi qui régale. »

Le *Messenger des Dieux* avait également sa petite renommée.

Le *Café des Mille Colonnes*, qui prit bientôt le nom de son propriétaire : *Café Berthoux*; rendez-vous des jeunes négociants et des comédiens.

C'est là que le célèbre lutteur, Rossignol-Rollin, tenait son bureau et, entre deux absinthes, rédigeait les extraordinaires boniments par lesquels il conviait ses compatriotes à assister et même à prendre part aux luttes, à l'Alcazar.

Après avoir abrité pas mal de « pègre », le Café Berthoux, changeant de nom et de cadre, est devenu une très élégante salle de restaurant et de danse ; on y dine en grande toilette, parmi les fleurs, au son des violons, du piano, et du jazz, cet ensemble cacophonique qui symbolise la conquête de l'Américain et de l'Occidental par le nègre.

— Il faut, à propos de la place des Célestins, rappeler encore l'agence théâtrale Célécourt, dont le directeur était comédien, compositeur et négociant.

Théâtre des Célestins

L'emplacement du théâtre appartenait, en 1791, au sieur Devouge qui, ne pouvant se défaire avantageusement de son terrain, eut l'heureuse idée de l'utiliser pour une salle de spectacle.

Construit sur l'emplacement de l'ancien cloître, en 1791, il fut ouvert en 1792 sous le nom de *Théâtre des Variétés*.

A peine ouverte au public, la salle eut le baptême du sang : Le 9 septembre 1792, neuf officiers du Royal-Pologne, enfermés à Pierre-Scize, furent égorgés par la populace, et leurs têtes sanglantes promenées au bout de piques, sur la scène du théâtre des Célestins, avant d'être suspendues en trophées aux tilleuls de la place Bellecour.

En 1794, notre théâtre devient l'*Ecole des mœurs*; mais le nom de *Célestins* a prévalu.

L'architecte de ce premier théâtre fut un sieur Colzon, dont on ne connaît pas d'autre œuvre à Lyon ; la façade était ornée de six pilastres d'ordre conique.

Sous la direction de Raphaël Félix, frère de la grande tragédienne Rachel, il y eut de véritables émeutes au théâtre et sur la place des Célestins. On assiégea le bâtiment pour « jeter en Saône » le directeur trop avare, lequel dut s'échapper déguisé en capucin. La foule se transporta devant son domicile particulier, rue Impériale, dépava la chaussée et bombarda les fenêtres de l'immeuble ; on faillit même y mettre le feu. Raphaël Félix dut s'enfuir à la gare et, le lendemain, il démissionnait.

Ne quittons pas le vieux théâtre, sans rappeler le père Gandon, qui fut pendant trente ans concierge, vivant recueilli d'anecdotes, qui mourut en 1880. Son fils, Joanny Gandon, fut chef d'orchestre et fonda, à Paris, l'Association des artistes lyonnais.

Le théâtre actuel a été construit sur les plans de l'architecte Gaspard André (voir ce nom) ; la décoration de la façade est de J.-B. Flachet (1828-1896).

Quai des Célestins

A la fin du xv^e siècle, le quai n'était qu'un chemin fort étroit pratiqué au bord de la Saône, et que le Consulat fit réparer en 1491. Il fut élargi une première fois en 1624. Enfin, en 1821, il devint tel que nous le connaissons aujourd'hui.

C'est vers 1860, qu'on releva de quelques marches le côté bordant la Saône et qu'on en fit la promenade qui fait encore les délices de beaucoup de Lyonnais. Cette modification n'alla pas sans soulever de nombreuses critiques ; c'est ainsi qu'on lit, dans le *Salut Public* du 12 mai 1860 :

« Le nouveau quai des Célestins est ouvert à la circulation ; « malheureusement, cette promenade n'est pas au niveau de la « chaussée, l'on n'y parvient qu'en franchissant plusieurs « marches ; il en résulte, pour les magasins, un assez grave « inconvénient : la rue qui s'étendait jusqu'à la rive opposée est « limitée par le parapet bordant la promenade. »

Le quai a porté le nom de *quai Villeroi* ; il était alors considéré comme la suite du quai Saint-Antoine actuel. En 1848, on l'appela *quai de la Révolution*.

La place, qui termine le quai vers le pont Tilsitt, date de 1562 ; elle fut dénommée, au xvi^e siècle, *place du Port-du-Roi*.

Primitivement, le sol, jusqu'à la rue du Peyrat (Alphonse-Fochier), était une vigne, dénommée *la Bourse* ou *la Soumasse*, qui appartenait à l'abbaye d'Ainay.

Puis, on y établit une maison noble dite la *Franchisserie*, à laquelle succéda la maison de *Rontalon*.

Dans un acte de 1195, qui fixe les limites entre l'abbaye d'Ainay et le domaine de l'archevêque, il est question de la vigne de la Bourse. Elle fut sans doute vendue aux Templiers, car, en 1266, ceux-ci la cèdent à Barthélemy de Chaponay, qui y fit bâtir la maison de la *Francherie* ou *Franchisserie*, dont je parle plus haut.

En 1503, la maison de Rontalon est habitée par Geoffroy Berziaco, gardiateur de Lyon. Quelques années après, elle passe des héritiers de Bertrand de Salle Franque à François de Rohan, archevêque de Lyon.

En 1562, les protestants, qui étaient maîtres de la ville, décident de raser la maison de Rontalon pour faire une place en face de la rue qu'on venait d'ouvrir dans la direction du Rhône, sur le tènement de Bellecour, et de faire un port sur la Saône.

En 1575, le Consulat fit encore élargir la place au dépens du jardin de l'archevêque pour « le passage de l'artillerie et pour ceux des habitants faisant montre en Bellecour »; en même temps, on fait sommation au sieur Guillaume Riche de contribuer aux travaux, à cause des avantages que sa maison en tirera. Cette maison était située sur l'actuel emplacement de l'hôtel de l'Europe et d'un jardin contigu, que Guillaume Riche avait acquis le 28 novembre 1570 de Robertet, propriétaire du fief de Bellecour. Les travaux ordonnés par le Consulat, ne furent exécutés qu'en 1582, date à laquelle la place de Rontalon fut définitivement remise à la Commune (Archives, B. B. 107, 1582).

En 1614, Rontalon n'était plus qu'un jardin, lorsque l'archevêque de Marquemont le vendit à Pierre de Chaponay-Feysin : celui-ci reçut alignement le 26 août 1614 pour construire au *Port-du-Roi*.

En 1616, alignement donné au même personnage pour une étable et clôture de jardin sur la *grande rue de Bellecour*.

En novembre 1616, alignement donné au même seigneur, pour rebâtir la clôture du côté de *bise*. C'est cette maison qui fut appelée le *Petit Louvre*, puis le *Palais Royal*, parce que Louis XIII y logea du 2 mai au 22 septembre 1630, ainsi que la reine Anne d'Autriche.

En 1634, on commença la construction d'un pont de bois (ancêtre du pont Tilsitt) pour communiquer du Port-du-Roi à l'archevêché.

C'est dans l'immeuble du Palais-Royal que fut installé le théâtre provisoire, après l'incendie, en 1689, de la salle de la rue du Garet.

En 1745, cet immeuble appartient à Fay de Sathonay (prévôt des marchands, de 1780 à 1785).

Les maisons portant actuellement les n^{os} 11 et 12 du quai des Célestins furent bâties, une première fois, en 1644, par les religieux Célestins, sur un emplacement leur appartenant. Le passage voûté qui les sépare, constituait l'entrée principale du monastère. Ces deux immeubles furent reconstruits dans le même temps que les Célestins réédifièrent leur couvent, sur alignement donné le 6 mars 1721.

Notes topographiques

N^o 6. Voir imposte.

N^{os} 8 et 9. Dans la cour subsistent des arcades du cloître des Célestins.

N^o 10. Dans cette maison s'ouvrait, en 1831, la librairie Chambert fils.

N^o 12. Le passage voûté qui conduit rue des Templiers est surmonté d'une niche avec pilastres et chapiteaux supportant une corniche en forme de coupole.

Souvenirs d'antan

1501, septembre. — Incendie du couvent des Célestins.

1524, 30 août. — Ordre à Humbert Gimbre, voyer, de faire réparer et paver le Port du Temple, pour faciliter le mouvement des marchandises et ménager aux chevaux l'accès de la Saône, afin de s'y abreuver (Archives, B. B. 64).

1562. — Le baron des Adrets établit sur le quai des Célestins la batterie qui força les chanoines-comtes de Saint-Jean à se rendre.

1564, 3 avril. — Enquête sur l'intention manifestée par les *blanchiers* (tanneurs) d'installer leurs ateliers sur le port du Temple. « ce qui infecterait le quartier et incommoderait les « allants et passants sur ledit port et rue tirant contre les « Célestins, qui est le plaisir de la Ville de se promener. » (Archives, B. B. 84).

1624. — Indemnité aux Célestins qui ont abandonné un emplacement entre le grand chemin allant du port du Temple à celui du Roi, appelé : quai des Célestins. (Archives B. B. 165).

1744, 26 novembre. — Incendie du couvent des Célestins.

1828, 21 juillet. — Ouragan à Lyon. La violence du vent est telle qu'une diligence vide, employée au trajet de Lyon à Givors, et arrêtée sur le quai des Célestins, près de la rivière, y a été précipitée. (*Gazette universelle de Lyon*, 21 juillet 1828).

Le 12 septembre 1828, première au Théâtre des Célestins, de *Départ pour la Grèce ou Expédition de Morée*, écrit par Eugène et Kauffmann, ce dernier, journaliste lyonnais.

1834. — Sur le quai, s'ouvre le Café Monnier, qui devait se transporter à Bellecour.

1848, 8 décembre. — Abd-el-Kader, de passage à Lyon, assiste d'une fenêtre du quai, aux fêtes de l'inauguration de la statue de Notre-Dame de Fourvière.

1850. — En face du pont de la Préfecture (Palais de Justice), s'ouvre, sur le quai, le *Grand Café des Mauresques* d'un genre tout oriental.

1867. — Le 17 septembre, première à Lyon, au Théâtre des Célestins, de la *Grande Duchesse de Gerolstein*, opérette d'Offenbach, soirée qui fit époque dans les annales théâtrales de la Ville.

CELLARD (rue J.-P.). — III^e arrondissement. — C'était anciennement, la *rue de l'Eglise* à la Villette. Le nom donné, en 1911, à cette rue, rappelle celui d'un bienfaiteur de la ville, Jean-Pierre Cellard, né le 27 novembre 1818, mort le 10 juin 1907. Il a fait un legs de 100.000 francs au profit des veuves indigentes de la Ville de Lyon.

CELU (rue). — IV^e arrondissement. — C'est le nom de M^{me} Célu, femme de M. Rey, propriétaire du terrain sur lequel cette rue a été ouverte; lui-même a donné son nom à la *montée Rey* (devenue pour partie montée Rater).

CENDRIER (François-Alexis). — Architecte, né et mort à Paris (1803-1893).

Figure ici parce que c'est lui qui, de 1855 à 1857, construisit les gares de Perrache et de Vaise.

CENTRALE (rue). — II^e arrondissement. — Anciennement, cette rue ne dépassait pas, au sud, la rue Tupin; elle était constituée par deux tronçons portant les noms de *rue des Trois-Carreaux* (d'une enseigne qui subsiste encore au n° 7) et *rue Basse-Grenette* (plus anciennement: *rue des Albergeries*).

La rue Centrale fut ouverte jusqu'à la place de la Préfecture (aujourd'hui place des Jacobins), sous l'administration du maire Terme. On découvrit, en 1848, à l'occasion de travaux de voirie exécutés dans le sol, une quantité d'amphores placées en rangs serrés les unes contre les autres.

Quelques auteurs ont pensé que les premières habitations construites en cette région du territoire lyonnais avaient été édifiées sur ces amphores, qui auraient ainsi remplacé des pilotis, et dont la destination eut été d'éviter l'humidité dans ces habitations.

Personnalités ayant habité la rue

1749. — Michel Dutroncy, maître chirurgien depuis 1741, rue Trois-Carreaux.

Rast, médecin.

1774. — Ennemond Féliissent, qui fut recteur de la Charité.

1849. — *Le Républicain*, journal politique, naît et meurt la même année, 3, rue Centrale.

1853. — Luizet Antoine, graveur, rue Centrale.

1855. — Schmitt (Jean-Louis-Marie), graveur de médailles (1807-1890), rue Centrale.

1858. — D^r Achille Dron.

D^r Xavier Delore.

D^r Philippe-Claude Passot.

1868. — Pallias Honoré, membre de l'Académie de Lyon.
Savoie, architecte.

Notes topographiques

L'architecte Claude-Anthelme Benoît (1794-1876) a construit un certain nombre d'immeubles dans la rue Centrale: les maisons Tavernier, Vindry, de Cuzieu, Duc, Théral (1857), etc...

L'architecte Pierre-Julien Pascal a, lui aussi, présidé à l'édification de plusieurs immeubles.

La maison à l'angle S.-E. de la rue Dubois est de l'architecte J.J. dit Joanny Farfouillon.

Le n° 25 est dû à René Ribollet, architecte.

Les n° 46 et 48 furent édifiés en 1855, par l'architecte Benoît Mouchon (1824-1893).

A voir : Au n° 3, porte et allée voûtée.

Au n° 7, sur la façade, l'enseigne des Trois-Carreaux.

Aux n° 11, 13, 15, 17, façades du XVII^e siècle.

Aux n° 19 et 21, anciennes halles de la Grenette.

Au n° 14, porte d'allée.

Le percement de la rue Centrale, depuis les Halles de la Grenette jusqu'à la place des Jacobins, fut effectué sous la direction des architectes Benoît Poncet (1806-1881) et J. Amédée Savoye (1804-1878). René Dardel collabora à ces travaux dans les années 1848 à 1850.

Souvenirs d'antan

1458. — Le Consulat acquiert, dans la *rue des Albergeries*, une maison à l'enseigne du *Lion* ; mais, ayant loué, rue Mercière, la maison de Jacques Cœur, l'immeuble du Lion fut revendu. Il ne semble pas — comme on l'a écrit — que cet immeuble ait été celui qui devint la Halle de la Grenette. (V. de Valons).

1492, 11 mars. — Vente, pour alléger les charges de la commune, de l'hôtel du Lion, rue des Albergeries, qui servait de maison de Ville. L'immeuble fut vendu 12.000 écus, à condition de rachat. (Archives, B. B. 19).

1849. — Vers cette époque, les enfants s'arrêtaient devant un magasin de fleurs artificielles, à la *Fiancée*, magasin qu'ils appelaient la *Poupée*, parce qu'il y avait, en vitrine, une poupée tournant sur un pivot, qui faisait leur admiration.

1853. — Un certain Bufnoir, demeurant rue Centrale, faisait une réclame, importante pour l'époque, au sujet de cures merveilleuses que produisaient les chaussons en caoutchouc de sa fabrication. Ils guérissaient, disait-il : « les affections de « poitrine, catarrhes, rhumatisme, douleurs de tête, maux d'yeux, « de jambes et de pieds, etc... »

1884, 11 août. — Un incendie dévore diverses maisons vers la rue Grenette ; plusieurs pompiers furent grièvement blessés. L'un d'eux, Jubitz, mourut de ses blessures le 26 août. La population lui fit de solennelles obsèques.

1894, 1^{er} février. — Un terrible incendie éclate dans l'immeuble à l'angle de la rue Grenette (n° 17) ; il était occupé par les magasins des Deux Orphelines, et par ceux de la maison

Favre et Lioux. L'architecte en chef de la Ville, Abraham Hirsch, y habitait également; il dut fuir par les toits avec sa fille. Les dégâts, considérables, atteignirent plusieurs millions.

CENTRE (rue du). — V^e arrondissement. — Vers 1856, il avait été question d'établir une autre gare à Vaise, pour le chemin de fer du Centre qui était en projet. Ce programme n'a pas été exécuté, mais le souvenir en est resté dans le nom donné à cette rue.

CERCEAU (le P. du). — Jésuite du XVIII^e siècle qui écrivit beaucoup.

Un journal de Lyon, de 1786, imprime dans son numéro de janvier: « Le P. du Cerceau est un poète de second ordre, où il « tient cependant un rang distingué... On lit avec plaisir ses « poésies légères parce qu'elles ont du naturel, de la facilité, et « surtout cet enjouement si analogue au caractère de la nation. »

Le P. du Cerceau, en outre de ses *Poésies*, a publié *Histoire de la dernière révolution de Perse; Histoire de la conjuration de Rienzi*, ouvrage auquel collabora le Père Brumoy.

CETTIER (François-Régis). — Graveur en taille douce et en médailles, né à Lyon en 1825, mort en la même ville le 8 février 1888.

Il fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts. Son atelier était installé, 9, cours Lafayette. (Audin et Vial).

Il grava pour A. Chenavard, le *Grand Théâtre de Lyon*.

CHABALIER (Elié). — Docteur en médecine, né à Lyon le 30 novembre 1864. Docteur de notre Faculté en 1880, après avoir été interne et chef de clinique.

Il fut longtemps médecin de l'hôpital Saint-Joseph.

Fervent de la montagne, il trouva la mort au cours d'une ascension dans les Alpes, en 1928.

CHABANNES (Flavien-Emmanuel). — Peintre et professeur; né à Lons-le-Saulnier, le 22 décembre 1799, mort vers 1860. Il habita Paris et Lyon, mais surtout cette dernière ville, où il mourut, pas très heureux.

Parmi ses œuvres: des *Portraits*; des *Miniatures*; *Baron le graveur lyonnais*; etc...

CHABERT (Jean). — Parfumeur à Lyon au xvii^e siècle ; dans une étude sur la corporation des gantiers-parfumeurs, le *Magasin pittoresque* (année 1867), rappelle ce lyonnais et reproduit son portrait, par Bocourt, d'après une estampe du temps. Le même journal rappelle la marque, l'enseigne de Jean Chabert :

« Au Jardin de Provence,

« Chez Jean Chabert, marchand parfumeur, ce font et vendent
« toutes sortes de cires d'Espagne, essences, parfums, savon-
« nettes et rossolis de Turin, sur les Terreaux, à Lyon. »

CHABERT (Théodore). — Lieutenant général, né à Villefranche (Rhône), le 16 mai 1758, mort en 1830. Sous la Révolution, le général Chabert avait adopté le prénom de Salpêtre.

Il fut général de brigade dans l'armée des Pyrénées-Orientales puis dans celle des Alpes. A ce moment, le département des Bouches-du-Rhône l'élit député aux Cinq-Cents.

Il servit ensuite dans l'armée du Danube, commanda l'avant-garde de la division du Saint-Gothard, puis passa à l'armée de Naples.

Rentré en France, il vota contre le Consulat à vie.

Sous les ordres de Dupont, à Baylen, il fut choisi avec le général Marescot pour traiter de la capitulation.

A son retour en France, il fut enfermé à l'Abbaye et destitué ; enfin, il fut envoyé, en surveillance, dans le département du Rhône.

Chabert reprit les armes en 1814, quand les ennemis envahirent la France. Il arrêta, dans les Alpes, les progrès des généraux royalistes Gardanne et Loverdo, et fut nommé lieutenant général par Napoléon.

L'armée licenciée, il se retira à Grenoble où il vécut et mourut, dans la retraite.

CHABERT (Pierre). — Né et mort à Lyon, 1796-10 juin 1867, Chabert était un simple cordonnier en chambre, 5, rue Gentil à Lyon.

Curieux de sciences naturelles, il devint, par un remarquable effort de volonté, un botaniste distingué. Il suivit particulièrement les leçons et les herborisations de Timeroz.

Chabert fut une sorte de praticien plutôt qu'un technicien de la botanique ; il découvrit de nombreuses formes nouvelles, surtout parmi les roses.

Il a fourni des plantes vivantes au Jardin botanique, notamment au moment de son transfert au Parc, en 1857.

Cet autodidacte a laissé un volumineux herbier, très bien préparé.

On lui reprochait de détruire, une fois sa récolte faite, ce qu'il ne pouvait emporter.

CHABERT. — Vétérinaire, né à Lyon en 1737, fils d'un maréchal-ferrant. Il travailla avec son père tout en suivant des cours de sciences et notamment de médecine; il termina ses études à Paris, et revint à Lyon, où Bourgelat le prit comme collaborateur.

Chabert a écrit des ouvrages encore estimés. Il mourut en 1814.

CHABOT (Charles). — Professeur de philosophie, puis doyen de la Faculté des Lettres, mort en 1924.

Sa préoccupation dominante fut de lier l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur, par l'organisation d'instituts, la création de semaines pédagogiques où les maîtres trouvaient un utile complément à leur culture générale.

La fondation de la Société Binet fut, en grande partie, son œuvre.

CHABRY (Marc). — Sculpteur et peintre né en 1660, mort à Lyon en 1727. C'est lui qui fut chargé par le Consulat d'arrêter avec Robert de Cotte les plans et dessins du piédestal de la statue de Louis XIV (la première).

On lui doit notamment *Minerve* et la *Concorde*, statues pour l'abbaye de Saint-Pierre; l'autel de la chapelle du collège de la Trinité; etc...

CHABRY (Marc). — Fils du précédent, également sculpteur et peintre, exécuta à Lyon de nombreux travaux: bassins de la place Louis-le-Grand (1739); retable de l'autel du couvent de la Providence, à Fourvière; les *Quatre Evangélistes* pour l'église des Carmes-Deschaussés; *Jésus entouré d'anges*, pour l'église Saint-Polycarpe; etc..

CHAILLIER (Gustave), dit le *Petit Bossu*. — Artiste de café-concert, spécialiste de la « tyrolienne », eut son heure de succès sous le second Empire.

Il vivait encore en 1902, lançant ses *la la i tou* dans un petit café de la rue Paul-Bert.

Chaillier avait dirigé, pendant plusieurs saisons, le Concert des Ambassadeurs, à Perrache; mais sans grand succès, car il filait régulièrement sans payer les artistes et... sans le sou.

CHAIINE (abbé Pierre). — Né à Lyon le 7 mars 1807, mort à Oullins le 1^{er} décembre 1860. Il commença ses études à l'Ecole cléricale de Saint-Nizier et les termina au Grand Séminaire de Saint-Irénée. Il fut ordonné prêtre en 1833.

Pierre Chaine fut un des trois fondateurs du collège d'Oullins, et se voua à l'enseignement.

CHAIINE (Achille). — Né à Verdun en 1814, mort à Lyon en 1884. Il travailla sous la direction de Bonnefond et de Thierriat à l'Ecole de Lyon. Peintre de talent, il devint professeur en 1862, à l'Ecole des Beaux-Arts et directeur de l'Ecole municipale de dessin. Enfin, de 1880 à sa mort, il exerça les fonctions de conservateur des Musées de Lyon.

On trouvera, dans le *Dictionnaire* d'Audin et Vial, une très complète nomenclature de ses œuvres.

CHAISES A PORTEUR. — C'est en 1617, par lettres patentes du 22 octobre, enregistrées au Parlement le 11 décembre, que furent établies à Lyon les chaises à porteur (Recueil d'Isambart).

CHAIX DE LOCHE (François). — Magistrat né à Lyon en 1732, où son père était juge conservateur.

A la Révolution, il était trésorier de France au bureau des finances du Dauphiné.

En 1800, il devint Président du Tribunal de Valence, où il mourut le 2 thermidor an x (11 août 1802).

CHALET (impasse des). — VII^e arrondissement. — Avant même d'être classée, cette voie publique vit s'élever sur ses rives

une série de petites maisons entourées de jardins; le nom d'impasse des Chalets lui fut donné par les habitants de ce quartier.

CHALIER (Marie-Joseph). — Né à Beaulard, près de Suze (Piémont), en 1747, mort révolutionnairement à Lyon en 1793.

Chalier, jacobin-ultra lyonnais, fut successivement prêtre, voyageur, négociant et président du Club central révolutionnaire à Lyon. Il logeait rue de la Bourse, maison du *Grand Tambour* (n° 2 actuel). Ses adversaires même reconnaissent qu'il fut probe et désintéressé dans la vie privée; mais sa vie publique eut toute l'apparence de celle d'un déséquilibré, voire d'un fou furieux. Surnommé l'*Ami des Pauvres*, sa popularité grandissante amena la faction réactionnaire à le considérer comme la personnification de la Révolution à Lyon. D'où les haines qu'il excita et très certainement sa propre violence. Les listes de proscription qu'il dressait dénonçaient comme aristocrates des centaines de négociants.

Son excitation l'amena à former le projet d'établir un tribunal révolutionnaire qui tiendrait ses assises sur le pont Morand, où l'échafaud serait dressé en permanence et les corps des victimes jetés au Rhône.

Aussi, le Marat lyonnais fut-il le premier arrêté après le mouvement du 29-30 mai 1793, et guillotiné le 17 juillet de la même année. Il mourut très courageusement. C'était peut-être un fou, sûrement un convaincu, mais... dangereux.

Souvenirs d'antan

En 1793, pendant le procès de Chalier parut une *Offrande*, ouvrage attribué à Chassaignon, signé: *le Prophète Elie*, avec cette épigraphe:

Dans Chalier magistrat, je vis une panthère;
J'appelais sur son front les flèches du tonnerre,
Et des lois le glaive vengeur.
Chalier chargé de fers est devenu mon frère.
Non, ciel ! en exécrant son âme sanguinaire
Je ne puis lui fermer mon cœur.

Collot d'Herbois et Fouché, par une lettre datée de Lyon 29 novembre 1793 et qui fut lue à la Convention le 2 décembre, annoncèrent l'envoi à l'Assemblée du buste de Chalier et de sa

tête en cire. Collot d'Herbois, revenu à Paris, présenta lui-même l'envoi à la Convention et obtint pour les cendres de Chaliér les honneurs du Panthéon, en même temps qu'une pension pour sa gouvernante Pie.

Le 30 décembre, eut lieu la cérémonie de translation au Panthéon, en même temps qu'on guillotina Ripet et Bernard qui, à Lyon, avaient été les exécuteurs de la sentence de mort prononcée contre Chaliér.

Siéyès, dans une note inachevée, écrivait à propos de Chaliér :
« Comité du 20 mars. — Paillasse (Chaliér) demi-ivre, dissertant
« sur le plan de guerre et examinant le ministre par interrogats
« et censure ; ... les auditeurs ne s'apercevant même pas combien
« cela est ridicule et à quel point de perfection l'orateur porte
« la bêtise... le malheureux ministre échappant à la question par
« une réponse de café !... »

CHALLEMEL-LACOUR (Paul). — L'ancien président du Sénat fut, en 1870, envoyé par le Gouvernement de la Défense Nationale, comme préfet du Rhône, à Lyon. Ce ne fut pas sans quelques tiraillements avec le Comité de Salut Public et le premier Conseil municipal élus après le 4 septembre !

CHALLEY. — Ingénieur lyonnais à qui fut confié le soin de construire le fameux pont de Fribourg.

Ce travail, commencé en 1832, fut terminé en octobre 1834.

C'est tout ce que j'ai recueilli sur ce compatriote.

CHALOPIN (rue) — VII^e arrond. — La rue *Sainte-Jeanne* s'est vue attribuer ce nouveau nom en juillet 1916. Le Conseil municipal, pour prouver son désir « d'union sacrée », a tenu à rappeler la mémoire d'André-Léon Chalopin, originaire de l'Aube, instituteur syndicaliste, dont l'attitude au Congrès de Chambéry, avant la guerre de 1914-1918, fut jugée antipatriotique.

Chalopin n'en mourut pas moins bravement pour la France, sur le champ de bataille.

CHAMBARD-HENON (Nicolas-Edouard). — Né à Lyon le 4 juillet 1837. Interne des hôpitaux de Paris, il passa son doctorat en médecine à Montpellier en 1864.

Il fit la campagne de 1870 comme médecin de la 2^e légion des mobiles du Jura. La même année il fut élu maire de Saint-Amour.

Fixé à Lyon, il fut conseiller municipal en 1876 et 1877; devint médecin-inspecteur des Ecoles (1879), président de la commission des logements insalubres.

Le D^r Chambard-Hénon a publié, en 1894, des leçons sur la physiologie appliquée à la gymnastique.

Il avait épousé la fille de Hénon l'ancien maire de Lyon.

Il mourut les premières années du XX^e siècle, ayant eu la douleur de perdre ses enfants. Son fils, Louis Chambard, également docteur en médecine, mourut du choléra, à Colombo, à l'âge de 32 ans (1904 ou 1905).

CHAMBET (Claude-Joseph). — Né à Vourles (Rhône), le 6 septembre 1792, mort à Lyon le 16 novembre 1867. Libraire, poète, historien lyonnais, Chambet fut l'éditeur de petits *Almanachs* fort intéressants.

CHAMP (Henri de). — Architecte, né à Marseille le 15 septembre 1850.

Il fut l'élève de Tony Desjardins. Sur ses plans furent édifiés à Lyon : le groupe scolaire de la rue Jacquard ; l'institut Pravaz, à Sainte-Foy ; de nombreuses maisons.

CHAMPAGNE (Alexis). — Littérateur (!) qui déversait dans les bureaux d'Adrien Peladan sa production... poétique.

La *Comédienne*, qu'il composa en mai 1840, lui parut une œuvre digne de la *France littéraire*. On y trouve des vers de ce goût :

J'ai d'un grand seigneur
Le ton railleur,
La démarche imposante ;
Je prends avec bonheur
L'Chiq (sic) cancanneur
Du débardeur

Frétillon, Manon, Ninon
La beauté ravissante.
Et voilà pourquoi,
Nul sur ma foi,
N' les imit' comme moi.

On comprend que A. Peladan soit demeuré sourd à ses appels !

CHAMPAGNEUX (chemin de) — VII^e arrond. — C'est le nom d'un ancien domaine situé dans cette région de la Guillotière, et sur lequel on a édifié l'hospice de Saint-Jean-de-Dieu.

CHAMPAGNIEU (Claude). — « Maître horlogier » lyonnais du XVI^e siècle.

Le Musée britannique possède une montre à réveil signée de lui.

Il a habité rue de Gadagne.

CHAMPIER (rue) .. II^e arrond. — Cette rue fut ouverte au commencement du XIX^e siècle, pour relier la *rue Claudia* au *Port-Charlet* (rue Ferrandière vers le Rhône) ; elle fut tracée sur le jardin des anciens Cordeliers.

Cette dénomination rappelle Symphorien Champier, né en 1472 à Saint-Symphorien-le-Château, bourg du Lyonnais. Il fit ses études de médecine à Paris, puis à Montpellier. Il était marié à Marguerite du Terrail, cousine germaine de Bayard.

Champier mourut en 1539 et fut inhumé dans l'église des Cordeliers.

Le premier membre de sa famille qui vint à Lyon, en 1425, fut Guillaume Champier, de Saint-Symphorien-le-Château, qui possédait une maison faisant l'angle de la *rue de la Pêcherie* et de la *rue de Martigny* (disparue).

En 1504, Symphorien Champier fut choisi pour prononcer l'oraison doctorale de la Saint Thomas. Il passa, peu après, au service d'Antoine, duc de Lorraine, qui le mena en Italie en 1509. Il assista à la bataille d'Agnadel, dont il donna une description. Il prit part, avec ce prince, à la bataille de Marignan (1515) et fut fait chevalier, après le combat, où il se comporta bravement. C'est depuis cette époque qu'il prit le titre de *equus auratus*, c'est-à-dire chevalier aux éperons dorés.

A ce dernier voyage en Italie (1515), il fut agrégé au collège de médecine de Pavie ; et, à cette occasion, Rustique de Plaisance prononça son éloge.

Médecin célèbre à son époque, Champier fut aussi échevin de Lyon. Il fut vivement critiqué et attaqué au moment de l'émeute de la Grande-Rebeyne (1529) ; sa maison, qui était située en face de l'entrée principale de l'église des Cordeliers, fut mise au pillage par les bandes d'émeutiers de Jean Musy.

On doit à Champier l'organisation de la corporation des médecins de Lyon, dont il a fait connaître le règlement à la suite de son traité *De Quadruplici vita*. Avec Claude Bellièvre, il fut

un des promoteurs de la création du collège de la Trinité (voir : Bourse).

Champier a laissé de nombreux écrits, notamment : *De claris Lugdunensibus* et *De antiquitate urbis Lugdunensis*, ouvrage curieux, étant donné surtout la faible documentation qu'on possédait alors, puisque l'imprimerie était de découverte récente.

En 1515, S. Champier publia une biographie de Bayart, sous ce titre : *les Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayart, avec sa généalogie ; comparaisons entre anciens preulx chevaliers, gentils, israélitiques et chrestiens*.

Sous l'anagramme Morin Piercham, parut, en 1535, un volume intitulé : *Antiquités*, dans lequel est surtout contée l'histoire de la sédition de Lyon, dite la Grande-Rebeyne.

Les travaux de S. Champier lui ont valu les éloges de Gui Patin qui, dans une de ses lettres, l'a vengé des injures que lui prodigua Scaliger dans des fautes très méchantes.

Divers

N° 6. Cette maison fut attribuée aux Hospices, par décret présidentiel du 12 octobre 1913 ; elle faisait partie des biens de la fabrique de Saint-Bonaventure.

CHAMPVERT (territoire de). — Cette portion de la ville dépend de Saint-Irénée.

Ce territoire est couvert de maisons de plaisance remarquables par leur agrément extérieur et par la vue magnifique dont on jouit sur les collines du Mont-d'Or.

De nombreuses et très vieilles familles lyonnaises possèdent encore des villas avec vastes enclos dans toute cette portion du territoire lyonnais.

Divers

1591. — En septembre, Bertin Ramus ou Rame, peintre et verrier lyonnais, dresse, avec Perissin, un plan des territoires de Champvert et de Gorge-de-Loup.

CHANA (montée de la). — V^e arrondissement. — Voici les diverses explications que j'ai rencontrées au sujet de cette dénomination.

Le nom de *chana* viendrait d'un canal qui existait encore, au

milieu du XIX^e siècle, au bas de la montée, et qui servait à l'écoulement des eaux dans la Saône. *Chana* signifie en effet, en patois lyonnais, canal; et l'on appelle *chanées* les tuyaux de fonte ou de fer blanc destinés à l'écoulement des eaux des toitures. *Chana* viendrait du latin *canalis*; on trouve même, dans Frontin, *canabula*, pour désigner ce que nous appelons *chanée*.

D'après une autre version, ce nom rappellerait un monastère de femme, datant du X^e ou XI^e siècle, *Saint-Martin de la Chanau* ou de la *Chanal*. Ce monastère fut supprimé, en 1483, par le cardinal-archevêque de Bourbon, pour raison de quelque scandale, et fut donné au chapitre et à l'église de Saint-Paul, « pour la « nourriture de leurs enfants de chœur. Or, depuis cette sainte « institution, messieurs d'icelle église ont fait ce bien au public, « que de donner ledict prioré de la Chana à l'Aumosne (la « Charité), pour y estre nourris, institués et élevés les fils « orphelins, avec leur maître d'escole. » (Paradin).

Il existe en effet un acte capitulaire de 1566, par lequel les chanoines de Saint-Paul cèdent en toute propriété à l'Aumône générale, pour le logement des enfants adoptifs, la chapelle et le tènement de la Chanal. Les Recteurs achetèrent même une maison et un jardin contigus à la Chana, de Clémence de Bais, veuve de Christophe Colin, apothicaire.

En 1711, les Recteurs vendent le tout, sauf la chapelle et le local où sont enfermés les pains de la distribution hebdomadaire, à François Lacharrière.

Une inscription du XIV^e siècle parle d'une famille *de la Chana*, dont un membre fut lieutenant du capitaine pennon de Saint-Vincent.

Il y eut aussi, paraît-il, en cette portion du territoire lyonnais, un prieuré de Bénédictins, sous le vocable de Saint-Martin de Pol.

Divers

1515. — Bon (Jean), éperonnier, habite la Chana.

1520, 19 juin. — Jean Dodieu, seigneur de Vély, demande que le Consulat appelle cette rue, *rue des Dodieu*, parce que cette rue a été faite et le fonds baillé par feu Jacques Dodieu, son père.

1555 (Archives B. B. 76). — Requête des habitants de la Chana pour obtenir la réparation de leur fontaine et la « faire « distiller en ladicte rue, comme elle coulait auparavant, et « comme elle a faict de toute ancienneté. »

CHANAY. — Avocat lyonnais qui fut député du Rhône à l'Assemblée de 1848. Il mourut à Lyon, le 21 septembre 1852.

CHANCEL (Benoît). — Peintre né à Lyon en 1819, mort à Paris en avril 1891. Il fut élève de Bonnefond et d'Auguste Flandrin à Lyon. Admis, en 1845, à l'Ecole de Paris, il étudia sous Hippolyte Flandrin.

Parmi ses toiles: *l'Education de la Vierge* (1842); *Jeune femme au bain* (1848); les *Quatre Évangélistes* (1865); le *Baptême de Clovis*; etc...

CHANCEY. — Orfèvre lyonnais du XVIII^e siècle, qui fut associé avec Riché.

Rondot en parle avec faveur et cite quelques-uns de ses travaux, exécutés entre 1733 et 1751.

CHANCEY. — Lyonnais né en 1746, mort en 1828. Il s'est occupé de la culture des mûriers et de celle des pommes de terre. Il collabora avec Parmentier (qui le cite d'ailleurs).

Chancey fut un des fondateurs de la Société d'agriculture et de la Société linnéenne.

CHANGE (place et montée du). — V^e arrondissement. — Au XIV^e siècle, c'était la *place de la Draperie*. Elle prit le nom de *place du Change* ou *des Changes*, à l'époque de l'établissement de la banque, sous François I^{er}. Le premier édifice consacré aux opérations de change, date de 1653, et était dû à l'architecte parisien Simon Gourdet, dit Griard.

La *Loge* qui décore actuellement la place du Change est l'œuvre de Soufflot et Roche; commencée en 1747, elle fut terminée en 1749.

Depuis 1803, cet édifice a été affecté au service du culte protestant et ouvert, à cet effet, le 13 novembre, sous les auspices du préfet Bureaux de Puzy.

En 1822, l'architecte Catelin restaura la Loge et y installa une tribune portée par douze colonnes ioniques.

Autrefois, les négociants lyonnais y tenaient la Bourse, et, sur la façade, on lisait ces mots, tirés d'une lettre de Cicéron à Munatius Plancus: *Virtute duce comite fortuna*.

L'escalier de la montée du Change s'appelait, anciennement, *montée d'Yzeron*, du nom des sieurs de Lavieu, seigneurs d'Yzeron, auxquels appartenait le sol aux XIV^e et XV^e siècles.

Personnalités ayant habité ces voies publiques

1503. — Jean Prevost, peintre de Saint-Jean.
1535. — Jacqueline Stuart, fille de la belle Sibylle Cadière.
1634. — Essartier Jean, relieur de livres.
1665. — Villette Philippe-Emmanuel, « orologer et orfèvre ».
1682. — Duclair-Vallier, orfèvre et « maistre horlogier ».
1690. — Duclair Jean-Baptiste, « maistre horlogier », habite
la maison du *puits d'amour*.
1747. — Boulard André, architecte.
1774. — Felissent Claudius, marchand drapier.
Pressavin (J.-B.), maître chirurgien.
1788. — Bergeret, orfèvre.
Richard, médecin.
1827. — Desjardins Pierre, dessinateur.

Notes topographiques

La maison du *Corps de garde*, construite en 1747 sur la place, avait été édifée sur l'emplacement de trois vieilles maisons démolies. On y logeait les soldats préposés à la garde des portes de Vaise.

Le n° 5, sur la place, fut construit sur l'emplacement de trois vieux immeubles acquis, en 1548, 1600 et 1616, par l'Hôtel-Dieu, et d'une maison qui fut léguée à la Charité, en 1718, par Louis Tourton.

Actuellement, à voir, sur la place :

N° 1. Devanture du XVIII^e siècle.

N° 2. Maison Thomassin, du XVI^e siècle ; dans la cour, galerie avec écussons.

N° 3. Portail dévié ; dans la cour, escalier à pans coupés, galeries.

N° 4. Maison dite du corps de garde.

N° 5. Maison Renaissance ; escalier.

Sur la montée du Change, n° 3, la maison de Jean Baronnat, frère de Jacques (qui occupait la maison en face, 22, rue Juiverie) cour intéressante ; fenêtres à meneaux, galeries.

Souvenirs d'antan

La place du Change connut diverses dénominations :

Vers 1303, place *Table des Changes*.

Vers 1480, place *In cambiis*.

Vers 1487, rue *des Changes*.

Vers 1685, place du Grand Change.

ix^e siècle. — On conte que quelques années avant le milieu du ix^e siècle, on vit descendre, sur la place du Change, en face de la maison des comtes de Forez, un char aérien contenant trois hommes et une femme. Le peuple crut que c'étaient des sorciers qui arrivaient du pays de *Magonie*; on s'empara d'eux et on réclama leur mort. L'archevêque de Lyon, Agobard, examina le cas, n'y trouva point de sortilège et fit délivrer les prétendus magiciens.

D'après le *Comte de Gabalis* (ce curieux recueil de légendes), les quatre voyageurs étaient du nombre des quelques hommes que les Sylyphes avaient enlevés pour manifester leur puissance.

En tous cas, grâce à Agobard, ils l'avaient échappé belle!

1389. — Le 14 octobre, Charles VI fit une entrée solennelle à Lyon, par la porte de Vaise.

On avait élevé sur la *place de la Draperie* une fontaine qui, débitait, par divers canaux, « vin blanc et vin claret » pour rafraîchir les passants et surtout la garde du roi. Cette fontaine avait, pour gardiens, les deux hommes les plus grands qu'on put trouver à Lyon; ils étaient travestis en sauvages.

1506 (B. B. 25). — Institution d'une bourse pour les marchands, à Lyon, place aux Changes.

1515, 30 juin. — Le connétable Charles de Bourbon fait son entrée à Lyon; place du Change, il y eut une « ystoire ».

1517 (B. B. 37). — Le 23 juin, proposition des marchands étrangers, domiciliés à Lyon, d'établir une Loge, dans la ville, pour y traiter leurs affaires.

1535 (B. B. 55). — Autorisation demandée au Consulat, par les marchands florentins, de faire daller le devant de la Loge des Changes (qui était alors une partie d'une modeste maison), pour amortir le bruit des chevaux et des charrettes, qui troublait leurs opérations.

1545 (B. B. 63). — Placards séditeux affichés à la descente du pont de Saône, au Change, « incitant la justice de donner ordre « au faict du blé qui eschérit journellement, autrement il leur « en prendra mal, etc... ».

1547 (B. B. 66). — Rupture des barrières de la Loge, faite à main armée, pendant la nuit; on soupçonna le clergé de Saint-Jean d'avoir participé à l'affaire. On remplaça les barrières en bois par deux chaînes fixées à des poteaux plantés à chacune des extrémités de la rue où ce local était situé.

— Même année, transfert de la Loge dans la rue de Flandre, près de l'église Saint-Eloi ; réprimande aux marchands étrangers pour avoir fait ce déplacement sans autorisation préalable.

1562 (B. B. 83). — Elargissement de la rue des Changes et du port Saint-Eloi.

1574, novembre. — Pendant son séjour à Lyon, Henri III, voulant faire de la place du change une place d'armes, donna l'ordre au Consulat de démolir la *maison ronde*, autrefois propriété du chapitre, qui couvrait une partie de la surface de ladite place. Cette *maison ronde* (qui d'ailleurs était carrée) figure au plan de 1550.

1583, octobre. — Henri III avait ordonné au Consulat d'acheter, pour les abattre, deux maisons afin d'agrandir la place. Il y eut quelques difficultés avec l'archevêque et le chapitre. Le peuple en fut tellement irrité qu'il se souleva et abattit les deux maisons.

1584 (B. B. 110). — Opposition mise par les peintres lyonnais, en tête desquels figurait Jean Mangnan, à une vente de tableaux qu'un marchand étranger avait obtenu la permission d'exposer à la Loge des Changes ; le Consulat adresse une sévère réprimande aux peintres lyonnais.

— (B. B. 111). — Résolution d'agrandir la place des Changes, devenue trop étroite pour la foule qui s'y presse, surtout en temps de Foire ; le roi visite les lieux et donne lui-même l'ordre de commencer les travaux. Il y eut encore des difficultés avec l'archevêque Pierre d'Epinac.

1594. — Le 8 février, les enfants de la Ville ont fait dresser, à la place des Changes, une pyramide « remplie à l'entour de « trophées de guerre, et au-dedans, de fagots, fusées et artifices « de feu à laquelle, par le piedestal, sur le soir, on a mis le feu... « et ce, en réjouissance de ce que la Ville est réduite à l'obéissance « de sa Majesté très chrétienne. »

1595, le 15 avril. — Certains marchands arméniens venus en cette Ville... y avaient vendu une grande quantité de rhubarbe et autres marchandises, sans payer les droits de gabelle. Le Consulat nomme deux échevins pour régler le montant de leur dû. On se contenta de 10 écus « attendu qu'en ce moment la rhubarbe « manque à Lyon ».

1600, décembre. — Pendant les fêtes qui suivirent le mariage, à Lyon, de Henri IV et Marie de Médicis, il y eut « grand tapage » place du Change, entre bourgeois et laquais de la Cour. Le duc

de Nevers, accouru au bruit, fut assez maltraité. Le public sembla garder quelque rancune des procédés employés pour rétablir l'ordre.

1604 (B. B. 141). — Permission aux propriétaires des maisons bordant l'escalier qui monte du Change à la montée Saint-Barthélemy, de faire réparer ce passage et de le clore au moyen d'une grille, pour empêcher les « ribleurs et mal vivants de s'y « retirer de nuit et d'y faire scandale ».

1615. — Parmi les charlatans qui encombrent la place du Change pendant les Foires, on vit un certain Joseph Balsamo, de Messine, ancêtre du fameux Cagliostro, débiter une huile infaillible dans le traitement d'à peu près toutes les maladies.

1628. — On conte, dans un vieux livre de cette date, une anecdote amusante à propos d'un musicien nommé Clément :

« En la place du Change, deux banquiers italiens arrêtent « M. Clément et luy monstrent à l'huile, d'un Flamand tenant « un verre, plein de vin, à la main, et un livre de musique ouvert « devant luy. Ces banquiers, croyant le gausser, lui dirent : — « Que représente autre chose ce tableau, sinon que les musiciens « aiment à boire? — Alors M. Clément répartit : — Messieurs, « vous vous trompez... il tient le verre plein de vin à la main, c'est « pour monstrier qu'il fait raison à tout le monde, et le livre « ouvert manifeste qu'il tient bon compte et ne fraude personne.

« Nos banquiers se retirèrent sans sonner mot. »

1635 (B. B. 188). — Adjudication des emplacements laissés libres par la démolition des immeubles de la place des Changes, à charge par les acquéreurs, de faire construire, en ce lieu, un corps de garde spacieux.

1647. — Jean Champion, marchand libraire place du Change, édite: *Notes et corrections sur le bréviaire de Lyon*, par Cl. Le Laboureur.

Au XVII^e siècle, place de la Draperie, se tenait le marché aux porcs ; c'est là qu'on voyait le Puits de la porcherie, que nos aïeux appelaient le Puits d'amour.

1764. — Concession de la salle supérieure de la Loge des Changes au Collège de médecine de Lyon, pour y tenir ses séances d'examen au doctorat.

1792. — La section révolutionnaire *du Change*, qui prit par la suite le nom de *Marat*, tenait ses séances en la Loge du Change.

1792. — La Loge du Change est transformée en salpêtrerie.

1793. — C'est dans la Loge du Change que les délégués des sections lyonnaises se réunirent pour traiter de la reddition de la Ville aux troupes de la Convention.

CHANNEES (rue). — Jusqu'en 1926, c'était l'*impasse des Channées*. Le 28 août 1926, comme cette voie fait communiquer la rue des Culattes et la rue Léon-Tolstoï, on lui a attribué la désignation de rue.

CHANTEVERS (Auguste). — Littérateur lyonnais peu connu, du milieu du XIX^e siècle. Il habita Charlieu (Loire) et signait en faisant suivre son nom des mots : troubadour errant.

Il dédia à la Ville de Lyon une *Ode à la Soie* qui ne put franchir même la porte de la *France littéraire* d'Adrien Péladan.

CHANTRE (Fleury). — Peintre, né à Vaise en 1806. Fut élève de Thierrat à l'Ecole de Lyon.

En 1855 il dirigea, à Lyon, un cours de dessin appliqué à l'industrie.

Il a peint des *Fleurs*, des *Fruits*.

CHANTRE (Ernest). — Né à Lyon en 1843. Anthropologiste distingué, le professeur Chantre fut directeur du Museum de Lyon et enseigna l'ethnologie à la Faculté des Lettres de notre Ville.

Chargé de missions scientifiques en Grèce, Turquie, Russie, Caucase, Autriche, il en rapporta une ample moisson de documents et d'observations.

Ses publications, fort nombreuses, emplirent les revues des sociétés savantes de France et de l'étranger. Elles furent réunies pour la plupart en quatre séries qui parurent de 1867 à 1880.

CHAPEAU (Jean). — Peintre verrier lyonnais déjà connu en 1498. De 1525 à 1528, il fit des verrières pour l'église Saint-Jean.

Il mourut vers 1537.

CHAPEAU-ROUGE (rue du). — V^e arrondissement. — Ce nom rappelle une enseigne d'auberge, laquelle, en 1870, devint l'hôtel du Louvre. C'est en cette auberge que les échevins, en 1589, reçurent le duc de Nemours lorsqu'il fit son entrée à Lyon.

Divers

Les n^{os} 35, rue du Chapeau-Rouge, et, 12, rue de la Carrière, appartenaient aux Hospices.

CHAPELLE (chemin de la). — V^e arrondissement. — Cette dénomination semble n'avoir d'autre origine que celle-ci : cette voie publique conduit à l'église du Point-du-Jour.

CHAPER (A.). — Fut préfet du Rhône, sous Louis-Philippe, au moment de la Révolution de Février. Il avait rempli les mêmes fonctions à la préfecture de la Côte-d'Or.

CHAPONAY (rue). — III^e arrondissement. — Ce nom a été conservé, en mémoire de la famille de Chaponay qui brilla, plusieurs siècles durant, dans nos annales.

Dès 1209, on connaît un Pons ou Ponce de Chaponay, citoyen de Lyon (Le Laboureur en parle) ; peut-être même doit-on compter un chanoine-comte, vers 1150.

Dans l'acte de fondation de la chapelle de Saint-Jacques-le-Majeur, ou Saint-Jacquème, place Saint-Nizier, à la date du 22 juin 1222, il est dit que Gaspard de Chaponay et sa femme, Clémence de Beauvoir, ont fondé cette chapelle. Le même acte nous apprend que Gaspard était fils de Barthélemy et de Bernarde de Poysieu, et que Clémence de Beauvoir était fille de Arthus et de Dorothee de Poypison ou de La Poype.

En 1317, il y eut un Humbert de Chaponay, témoin de la donation d'Humbert dauphin, au fils aîné de France.

Antoine Chaponay, châtelain de Tassin, fut conseiller de Ville en 1401 ; Charles, le fut en 1503 ; Jean en 1521 ; Nicolas, échevin en 1535, fut un des fondateurs de l'Aumône Générale (Charité).

Humbert de Chaponay, petit-fils de Nicolas, né à Lyon, devint intendant du Bourbonnais, puis de Lyon. Sa réputation de probité et d'intégrité fut considérable. Il mourut en 1672, à

l'âge de 85 ans, laissant trois fils, dont Balthazard qui fut prévôt des marchands.

Citons encore Pierre-Elisabeth de Chaponay, baron de Morancé et de Belmont, seigneur de Beaulieu, Lépin, Saint-Jean-des-Vignes, député de la noblesse en 1789.

N'oublions pas que, en 1618, dame Gigonne de Chaponay était abbesse du Couvent de la Déserte.

CHAPPET (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue, ouverte vers 1830, rappelle Pierre-Barthélemy Chappet, né en 1715, mort en mars 1794.

Chaque année, de ses deniers personnels, il faisait élargir des prisonniers pour dettes. Attaché à la Confrérie des Pénitents de la Miséricorde, il fut, pendant trente ans, visiteur des prisons.

Chappet fut l'un des fondateurs de l'Œuvre des Messieurs, et de la Société Maternelle.

CHAPPET (Victor). — Né à Lyon le 17 mai 1852. Après avoir passé à l'internat des hôpitaux, il fut reçu docteur de la Faculté de Lyon en 1878.

Au concours de 1883, il devint médecin des hôpitaux. Il apporta son dévouement et son expérience à la Société Protectrice de l'Enfance.

CHAPPET (Edouard-Jean-François). — Né à Lyon le 17 janvier 1825, interne des hôpitaux en 1845, médecin des hôpitaux en 1855.

Chappet fut membre de la Société de Médecine en 1863 ; président de l'Association des Médecins du Rhône (1893-1903) ; président de la Société de Géographie.

CHAPUY (Nicolas-Marie-Joseph). — Architecte et lithographe, né en 1790 à Paris, où il mourut en juillet 1858.

Figure dans ce recueil pour le nombre de ses travaux intéressant Lyon.

En 1824 il publiait *Voyage pittoresque dans Lyon, ancien et moderne*.

On a encore de lui : *Vue du quay Saint-Clair prise à la descente du pont Morand ; vue panoramique de Lyon, prise de l'église Saint-Louis ; panorama de Lyon pris de la maison*

Bernardin, montée de l'Ange; vue prise de Fourvière; vue prise de Pierre-Scize près de la barrière de Vaise; vue intérieure des aqueducs de Beaunant; pont de la Guillotière; Hôtel de Ville de Lyon; vue de l'ancien couvent des Carmes, etc...

CHARABARAT (marché de). — II^e arrondissement. — Certains auteurs font venir ce mot de *carus*, cher, et de *barāt*, tromperie. On dit aussi que *caro*, chair, pourrait être l'origine de ce mot qui équivaldrait à chair trompeuse, chair maquignonnée.

On sait que le marché de Charabarat est le marché aux chevaux.

CHARAVARY. — Vieux mot lyonnais qui rappelle la chevauchée de l'âne contre les maris « qui s'estoyent laissez « battre à leurs femmes ».

En 1566, pour l'entrée de la duchesse de Nemours, on exécuta un charavary de l'invention de Jean Perron, imprimeur et l'un des gardes du maître des ports.

Dans un opuscule publié en 1578, sur le même sujet, on trouve les vers suivants :

Celui qui, contre Nature,
Se laisse à femme subjugué,
Mérite bien d'estre estrillé
Souventes fois, selon droiciture.

C'est un monstre contre nature
Celui que sa femme bien bat ;
Il n'est digne d'estre en combat ;
De telles gens nous n'avons cure.

CHARAVAY (impasse). — V^e arrondissement. — Le nom de cette impasse est celui des frères Charavay : Jacques, né à Lyon en 1809, mort à Paris en 1867, huissier, puis libraire à Lyon. Il finit comme bibliographe et expert en autographes.

Son frère, Gabriel, né à Lyon en 1818, mort à Paris en 1879, débuta comme libraire à Lyon. Ardent républicain, il fut condamné pour causes politiques en 1840 et 1851. Déporté en Algérie, il revint à Paris après l'amnistie, et fonda l'*Amateur d'autographes*.

Il convient de signaler toutefois, à propos de cette dénomination de notre impasse — car pour certains auteurs, c'est là qu'il faut chercher l'origine du nom de cette voie publique —

l'existence, en cette région du territoire de Vaise, d'un ruisseau Charavay, lequel, après une traversée souterraine, se jetait dans la Saône, près de la rue de Paris.

CHARDONNET (le comte Bernigaud de). — Né en 1839, mort en mai 1924, fut un savant assez mal connu du public quant à ses travaux sur la physique, la chimie, la biologie, la mécanique et l'aérostation. Mais nul n'ignore, à Lyon, qu'il fut le créateur de la soie artificielle.

En vérité, Réaumur eut l'intuition de cette possibilité dès 1734 ; plus tard, en 1855, le suisse Andermars travailla la question. Mais c'est le comte de Chardonnet qui, dans son usine de Besançon, inaugura cette nouvelle industrie, qui depuis...

Le 13 février 1928, la *place du Perron* (voir ce nom) a reçu le nom de Chardonnet.

CHARGE (la). — Journal satirico-politique qui parut à Lyon, vers la fin du second Empire. En 1869, ses bureaux étaient situés, 9, rue du Garet.

CHARIOT-D'OR (rue du). — IV^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle l'enseigne d'une auberge qui existait autrefois, non loin de la Grande-Rue de la Croix-Rousse, et qui était très fréquentée des voyageurs venant de la Bresse.

CHARITE (rue de la). — II^e arrondissement. — Cette avenue doit son nom à l'hospice de l'Aumône Générale ou de la Charité, dont la fondation remonte au règne de François I^{er}.

La première section de cette rue s'étendait de la place Bellecour à la rue Sainte-Hélène ; elle fut ouverte en 1560, sur le tènement du Plat, sous le nom de *rue de la Magdeleine*, par Claudine Laurencin, épouse en deuxième nocces de François Sala.

Le nom de Charité n'a prévalu sur celui de Magdeleine que vers 1617 ; on trouve même, en 1713, le nom de *rue Sainte-Elisabeth*, rappelant le monastère des religieuses de Sainte-Elisabeth, établi dans cette rue en 1618.

Une deuxième section, s'étendant de la rue Sainte-Hélène aux remparts d'Ainay, fut ouverte, en 1728, au travers d'un jardin que le sieur Métrat avait acquis de l'abbaye d'Ainay. Dans plusieurs actes, cette portion de la voie publique porte le nom de *rue Métrat* (on voit pourquoi !) et *rue Neuve de la Charité*.

Une troisième section, allant de la rue des Remparts-d'Ainay actuelle jusqu'à notre cours de Verdun, fut tracée exactement sur l'ancien lit du Rhône, avec les remblais de l'entreprise Perrache, en 1772. Dans cette portion de la rue, on ne comptait, en 1823, encore que trois maisons. Cette section porta le nom de *rue d'Artois*, puis, en 1830, celui de *rue de la Liberté*. Un arrêté de 1855 a donné à ces trois sections la dénomination unique de rue de la Charité.

Et ceci nous fournit l'occasion de donner quelques indications succinctes sur l'hospice de la Charité.

Cet hôpital qui, selon l'expression des lettres patentes de 1729 « a servi de modèle à tous les autres hôpitaux du royaume, et « même à l'hôpital général de Paris », porta primitivement le nom d'*Aumône Générale de Lyon*.

La famine de 1531 fit affluer dans la Ville, des milliers de pauvres paysans venus des provinces voisines; on les abrita tant bien que mal sous des cabanes construites à cet effet dans le pré du monastère d'Ainay; et des distributions de vivres leur furent faites, chaque jour, du 19 mai au 9 juillet 1531, époque à laquelle les travaux des moissons permirent de congédier tous ces malheureux.

La crise passée, il resta dans la caisse du comité qui avait organisé les secours, une somme de 396 livres, 2 sols et 7 deniers.

L'un des commissaires, Jean Broquin (voir ce nom) proposa d'employer ce reliquat, en y joignant les souscriptions qu'on pourrait recueillir, à la fondation d'un établissement permanent pour les pauvres « à l'effet d'empêcher et abolir la mendicité dans « la Ville ».

Une assemblée des corps de la Ville et des principaux notables réunie au couvent des Cordeliers de Saint-Bonaventure, le 25 janvier 1533, donna son approbation à ce projet, et désigna les premiers *Recteurs de l'Aumône générale*.

Jean Cléberg, « le bon Allemand », fut le premier souscripteur à cette œuvre. Des troncés furent placés dans les églises et chez plusieurs négociants; toutes les œuvres particulières de bienfaisance entreprises jusqu'alors par les communautés religieuses, furent abolies pour être concentrées en l'*Aumône générale*.

Mais on s'aperçut bien vite qu'on n'empêcherait pas la mendicité « tant qu'on ne retirerait pas les pauvres dans un lieu « d'où ils ne puissent sortir ». En 1614, la Ville prêta, pour cet usage, l'hôpital de Saint-Laurent-des-Vignes, situé à la Quarantaine (voir ce mot). Tous les mendiants y furent enfermés; mais cet hospice étant destiné en principe aux pestiférés, cette installation ne pouvait qu'être provisoire; et des lettres-patentes

de Louis XIII, en date du 11 décembre 1614, autorisèrent les Recteurs de l'Aumône générale à acquérir un emplacement d'environ sept arpents carrés (2 hectares, 21 ares, 53 centiares). sur les bords du Rhône, emplacement occupé jusqu'alors par des jardins et de modestes bicoques.

Le plan du nouvel hôpital fut dressé par le Frère Etienne Martellange (1569-1641), de la Compagnie de Jésus. Mais l'argent manquait ! Jean de Sève de Fromente, président des Trésoriers de France en la généralité de Lyon, offrit, le premier, de bâtir à ses frais un corps de logis dont la première pierre fut posée le 16 janvier 1617 avec cette inscription : *Notre-Dame de la Charité*.

Les libéralités de l'archevêque, Mgr. de Marquemont, et celles des chanoines-comtes permirent de construire l'église, qui fut consacrée le 28 novembre 1626, par Nicolas Ménard, grand-vicaire général de l'Eglise de Lyon.

Quant aux autres corps de bâtiments, ils furent édifiés aux frais de plusieurs bienfaiteurs, et presque achevés en 1624.

Le 20 juin 1622, les pauvres furent transférés de l'hôpital de Saint-Laurent-des-Vignes au nouvel établissement, lequel prit alors le nom de : *Hôpital général de la Charité et Aumône générale de Lyon*. Ce transfert était heureusement terminé lorsque la peste de 1628 remplit, et au delà, l'hôpital Saint-Laurent.

En 1629, l'hôpital Sainte-Catherine, et celui de la Chana en 1636, furent réunis au nouvel hôpital général. Enfin, le 9 septembre 1783, la *Charité* eut seule l'œuvre totale des enfants et des filles-mères (qu'elle partageait jusqu'alors avec l'Hôtel-Dieu), et ajouta à son nom celui d' *hôpital des Enfants trouvés*.

Avant de revenir à la rue de la Charité, signalons quelques œuvres classées et dignes d'être remarquées dans l'hospice même de la Charité : le buste du *cardinal de Tencin*, archevêque de Lyon, mort en 1758, par Guillaume II Coustou ; la maquette de la statue (conservée à Saint-Nizier) de la *Vierge à l'Enfant*, par Antoine Coysevox. Dans la Pharmacie, des encoignures sculptées représentant l'*Apothicaire et le Charlatan* ; des boiseries et des étagères sculptées, fort bien conservées ; au sommet de la paroi centrale, une statuette de Galien en costume de docteur du XVII^e siècle. Dans la chapelle, le tombeau du cardinal Alphonse de Richelieu, frère du cardinal-ministre, et archevêque de Lyon qui, selon les expressions de ses dernières volontés : « ayant été pauvre » toute sa vie, voulut reposer parmi les pauvres ».

A noter encore des œuvres de Mimerel, Perrache, Bideau, des vitraux du maître Bégule.

La prochaine désaffectation de la Charité donne de l'actualité à cette question : que va-t-on faire de toutes ces richesses ? On lira avec intérêt un article sur ce sujet, paru dans

le *Salut Public* du 20 avril 1922, sous la signature autorisée de Martin-Basse, et dont je reproduis la fin : « Conservera-t-on la « chapelle de la Charité, saura-t-on préserver des avaries les « somptueuses boiseries de la salle des archives, groupera-t-on « pour une émouvante leçon aux générations qui vont venir, les « richesses d'art et d'histoire des vieux hospices lyonnais? ».

Personnalités ayant habité la rue

1774. — Mayeuvre de Champvieux, membre du Conseil Supérieur.

Palerne de Chintré (Antoine-Marie-Auguste), trésorier de France.

1826. — Au n° 6, s'ouvraient les bureaux de la *Gazette Universelle*.

1868. — Falsan, géologue, habite au n° 7.

Duport-Saint-Claire, membre de la Société d'Agriculture, habite au n° 30.

Notes topographiques

Les n° 7 à 13 sont construits sur une partie d'un emplacement provenant du premier monastère des religieuses de Sainte-Elisabeth, emplacement que les frères André achetèrent de la Charité en 1854. La même année ils firent construire les immeubles dont s'agit.

Quelques mots sur ces religieuses de Sainte-Elisabeth :

Le 2 mai 1618, deux religieux du couvent de Picpus de la Guillotière invitèrent le Consulat à poser la première pierre du monastère de Sainte-Elisabeth de Bellecour. Ce premier monastère avait comme limites : la rue de la Charité, à l'Ouest ; au Nord, la rue qui prolongeait notre actuelle rue François-Dauphin vers le Rhône ; au Sud, la rue Sala ; à l'Est, le Rhône. Vers 1670, il fut agrandi de tous les terrains compris entre les rues Sala, de la Charité, Sainte-Hélène et le Rhône. Ces deux tènements, séparés par la rue Sala, furent mis en communication par une voûte.

Les religieuses purent acquérir cette partie du sol lyonnais, grâce à la générosité de François Clapisson, président des Trésoriers de France en la généralité.

Le n° 15 fut construit en 1842, sur l'emplacement de la chapelle des Pénitentes de Saint-Charles, fondée en 1751, vendue nationalement en 1793 à un sieur Terrasse, revendue en 1796.

L'Association des Pénitentes de Saint-Charles fut créée à

l'occasion de la peste de 1628, et érigée en Confrérie par bulle du pape, en 1682. Les Pénitents se réunissaient dans une chapelle contigue à l'église d'Ainay; elles résolurent de se faire bâtir une chapelle particulière; dans ce but, elles acquirent du sieur Métrat l'emplacement situé à l'angle de la rue Sainte-Hélène et de la rue de la Charité.

Les n° 17 et 19 furent bâtis en 1759 par le sieur de Nervo, sur un terrain vendu par l'abbé d'Ainay.

Les n° 21, 23 et 25 s'élèvent sur l'emplacement d'un boulevard planté de tilleuls qui longeait le rempart d'Ainay et qui fut démoli en 1771.

Tous les immeubles du n° 27 au n° 55 inclus sont bâtis dans l'ancien lit du Rhône, sur les remblais apportés, pour le combler, par l'entreprise Perrache. Je signale que, en 1865, le n° 33 (construit en 1842), appartenait à la famille Puvis de Chavannes.

Le n° 57 fait partie de la Manufacture de tabacs.

Passons aux numéros pairs:

Les n° 2 à 8 inclus sont construits sur un emplacement vendu en 1560 par Claudine Laurencin à Alexis Juré et à Hector Prunet, marchands. Sur l'acte, on lit: « Cet emplacement est, de présent, la butte des Archers. »

En 1645, ce tènement appartient à noble François Lumagne, banquier, qui fit construire la maison et dépendances faisant l'angle de la place Bellecour (Royal-Hôtel actuellement).

En 1669, ce même immeuble appartient à « haute et puissante » dame Bourdit, épouse de Charles-Louis Radot, comte de Seville, maistre de camp de cavalerie, lieutenant des chevaux légers de la Reine. (Voir place Bellecour).

Les n° 12 à 18 étaient des dépendances de la prison des Recluses et de la Communauté des filles pénitentes.

On sait qu'ils ont été remplacés par de magnifiques immeubles dont les premiers construits en 1893, sous la direction de l'architecte Joseph-Etienne Malaval, sont devenus l'hôtel du journal le *Nouvelliste*. La *Jeanne d'Arc*, qui orne la façade, est due au ciseau du sculpteur Paul-Emile Millefaut (1848-1907).

Faisant suite un très moderne groupe scolaire.

Le n° 20 est construit sur un terrain vendu en 1561, par Claudine Laurencin, à Jacques Roy, orfèvre, et qui appartenait encore à la même famille en 1752. La maison fut reconstruite en 1822.

Les n° 22 et 24 s'élèvent sur une partie du *Pré du Plat*, cédée, en 1561, par Claudine Laurencin, à André Orbitres, orfèvre. L'immeuble actuel fut reconstruit en 1822.

N° 26. Cette maison, sur terrain de même origine, fut acquise,

en 1699, par la Communauté des Tireurs d'or. Le cédant était messire Dufournel, seigneur de Bayère.

Les n° 30 à 34 occupent l'emplacement d'un pré acquis par Metrat, de l'abbaye d'Ainay, et au travers duquel fut faite, en 1722, la percée de la rue.

Vers 1739, l'abbé de Lacroix, qui avait connu Germain Soufflot à Rome, et apprécié son talent, appela à Lyon l'illustre architecte et lui fit confier par son frère Jean de Lacroix, seigneur de Laval, conseiller en la Cour des Monnaies de Lyon, le soin d'édifier l'immeuble dénommé, encore de nos jours, hôtel Lacroix-Laval.

Le 27 janvier 1919, alors qu'il allait être mis en vente, l'hôtel fut acquis par un groupe de nos concitoyens qui en firent don à la Chambre de Commerce, sous condition d'y installer le *Musée lyonnais des Arts décoratifs*.

L'histoire locale doit conserver les noms de ceux à qui notre cité doit cette création remarquable par la richesse de ses collections et — cependant — si peu connue de nos compatriotes. Le premier qui en eut l'idée fut Edouard Aynard ; la mort ne lui permit pas de la mettre à exécution. Mais recueillie par Joseph Gillet, le grand teinturier, Amédée Gonin, Emile Baboin, Camille Roche de la Rigodière, elle prit corps en 1919.

Le 20 juin 1925, sous la présidence du ministre de l'Instruction publique de Monzie, accompagné du maire Edouard Herriot, du président et des membres de la Chambre de Commerce, le Musée fut inauguré.

Aux noms des quatre premiers fondateurs, il serait injuste de ne pas associer ceux qui, suivant leur exemple, permirent par des dons aussi riches que nombreux, d'ouvrir les portes du Musée sur des salles artistiquement garnies. Je cite au hasard, m'excusant d'être incomplet. François Ferrier, Alexandre Franc, Georges Sabran, Ennemond Morel, Charles Cabaud, Baguenault de Puchesse, Edmond, Charles et Paul Gillet, Henry Bertrand, M^{me} Emile Baboin, Charles Damiron, Makower, Sonnery-Martin, M^{me} Guitten-Tueillard, Auguste Isaac, M^{me} Brosset-Heckel, Lucien Bégule, Stora, Pelletier, etc..., etc...

N° 36. Cet immeuble a successivement été l'hôtel du Gouvernement, le couvent des Ursulines, l'hôtel des Monnaies, l'Ecole de commerce.

Edifié par Berthaud de la Vaure, voyer de la ville, cet immeuble faisait alors l'angle de la rue de la Charité et du boulevard des Tilleuls qui, longeant le rempart, allait de Bellecour à Ainay.

C'est vers 1734 que, délaissant la rue Saint-Jean, les gouverneurs s'y établirent.

En 1791, l'immeuble, qui appartenait à Baland d'Arnas, devint propriété nationale comme bien d'émigré. Baland ayant été rayé de la liste des émigrés, le séquestre fut levé et l'immeuble passa aux mains de sa fille, M^{me} de Fargues (1800). Pendant le séquestre, on y avait établi les services de l'état-major de la place.

En 1807, les Ursulines acquirent de M. de Laurencin, directeur de la Compagnie Perrache, des parcelles de terrain situées aux confins de l'hôtel du Gouvernement. En 1809, elles acquirent de Luc Michoud, une autre parcelle limitée par ledit hôtel, la rue de Puzy et — au midi — la cour de l'ex-propriété de la Flèche. Enfin, en 1811, M. de Fargues leur céda l'hôtel lui-même.

Lorsqu'elles s'établirent montée Saint-Barthélemy, les Ursulines vendirent la plus grande partie de ces immeubles à Vingtrinier et Bonnet, et le reste au sieur Richard.

En 1827, Vingtrinier, Bonnet et Richard cédèrent ces immeubles au Gouvernement (pour y installer l'Hôtel des Monnaies) contre l'immeuble de la Monnaie, au travers duquel ils ouvrirent la rue de la Préfecture (de nos jours : rue de l'Ancienne-Préfecture). Ils gardèrent ce qui constitue aujourd'hui le n° 38 de la rue de la Charité, ainsi que le n° 31, rue Auguste-Comte (maison Chaponay).

L'Hôtel des Monnaies supprimé, l'Etat fit revendre les immeubles ; en 1863, le propriétaire était Amédée Monterrad.

Enfin, le 13 juillet 1872, l'immeuble fut acquis pour y installer l'Ecole de commerce. L'ouverture des cours fut faite le 14 octobre de la même année sous la direction de Penot, ancien directeur de l'Ecole de Mulhouse.

Les n° 38, 40, 42 sont édifiés sur l'emplacement des anciens remparts.

N° 46. Hôtel entre cour et jardin, bâti par l'architecte Jean Maigre, pour le marquis de Sarron. L'hôtel a été masqué depuis par une maison en façade sur la rue, élevée par Falconnet, qui a conservé le portique de l'hôtel. Le *Nouveau Journal* y a installé ses bureaux.

Les n° 48 à 82 sont construits sur l'ancien lit du Rhône.

Souvenirs d'autan

1547. — Le Consulat arrête, le 19 avril, que la procession des pauvres de l'Aumône générale, qui devait se faire le dimanche suivant, n'aura pas lieu, « attendu les grandes chaleurs et la « peste qui pullule et augmente de jour à autre en cette ville. »

Cette procession se faisait quatre fois par an, le premier dimanche de chaque foire.

1626. — Le 28 novembre, consécration de la chapelle de la Charité par messire Nicolas Ménard, grand vicaire général.

1792. — L'église de la Charité sert d'entrepôt de démolitions.

1803. — Mathieu-Jean Joyeux, économe de la Charité, fut assassiné dans l'exercice de ses fonctions. L'administration des Hospices décerna, le 24 août de ladite année, une récompense de 1.200 livres aux employés de la police qui avaient découvert les auteurs du crime et le cadavre de Joyeux. Dubois, commissaire central, par lettre du 26 août, renvoya les 1.200 livres de la part de son personnel qui, écrit-il, « a trouvé sa récompense dans « l'accomplissement de son devoir et l'estime de ses compa-
« triotes. » La somme fut consacrée à un lit à la Charité, en mémoire de Joyeux.

1893. — En creusant les fondations pour l'édification de l'hôtel du *Nouvelliste*, à l'angle de la rue François-Dauphin, on a trouvé de nombreuses amphores et débris de poteries romaines, parmi lesquelles un bol de terre rouge lustrée, marqué *officina Albani*. Il est, je crois, conservé au journal le *Nouvelliste*.

1904. — Entrée dans la dotation des Hospices de l'immeuble n° 9, légué par M^{lle} Sophie Brunier.



SORTI DES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
TALLINS & Cie
3, Rue J.-Récamier, Lyon
Le 30 Septembre 1931

LOUIS MAYNARD

DICTIONNAIRE DE LYONNAISERIES

Les Hommes - Le Sol - Les Rues
Histoires et Légendes

Préface de M^e Paul CREYSSEL * ‡

Avocat à la Cour d'Appel

A LYON

Chez l'Auteur, 24, rue Garibaldi

1932

TOME II

CHARLEMAGNE A **J**EAN-DE-CHAZELLES



(Suite)

CHARLEMAGNE (cours). — II^e arrondissement. — Charlemagne vint plusieurs fois à Lyon, notamment au temps de son expédition contre Didier, roi des Lombards ; il est possible qu'il ait fait un séjour prolongé à l'Île-Barbe. En tous cas, il avait réuni, dans ce monastère, une collection de manuscrits (pillée malheureusement, en 1562, par les protestants), qu'on appelait la *Bibliothèque de Charlemagne*. Le premier gardien en fut Leidrade, plus tard archevêque de Lyon.

Le souvenir du grand empereur est donc lié à l'histoire de l'Île-Barbe ; et comme, en outre, notre cité eut une part dans son testament, ce sont là « raisons lyonnaises » suffisantes pour justifier le nom donné au cours Charlemagne.

Divers

1838. — Legendre-Hérail, sculpteur, habite cours Charlemagne.

1887. — Boutin Eugène-Coprais, dessinateur (1841-1887), habite cours Charlemagne.

Frémot Joseph-Auguste, dessinateur.

CHARLES I^{er} D'ALENÇON. — Archevêque de Lyon, qui succéda au siège à Guillaume de Thurey, en 1365, et l'occupa jusqu'en 1375.

Charles était le fils aîné de Charles de Valois, qui fut tué à Crécy en 1346.

C'est en 1355 qu'il entra dans les ordres au convent des Dominicains à Paris. Il prononça ses vœux en 1361.

Charles d'Alençon représenta le pape Grégoire IX au baptême de Jean de Nevers, qui fut par la suite Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne.

Notre archevêque eut de sérieux démêlés avec le sénéchal Archambaud de Comborn, et demeura comme prisonnier dans son château de Pierre-Scize (1372-1373). Il mourut à Lyon le 5 juillet 1375.

CHARLES II DE BOURBON. — Archevêque de Lyon de 1447 à 1488, Charles de Bourbon naquit en 1435. Il avait donc à peine douze ans, lorsque le pape Eugène IV lui donna le siège de Primat des Gaules !

Son oncle, Jean de Bourbon, gouverna le diocèse jusqu'en 1466, date à laquelle Charles II en prit la direction effective.

Il prit parti contre Louis XI en adhérant à la Ligue du Bien public ; mais il ne tarda guère à se réconcilier avec le monarque.

Il mourut à Lyon le 17 septembre 1488 et fut inhumé à la cathédrale Saint-Jean, où son tombeau fut découvert en décembre 1816.

Cet édifiant et haut personnage laissa une fille naturelle, Isabelle de Bourbon, qui fut légitimée par lettres patentes du roi Charles VIII, en 1491.

Notre archevêque était « classé » comme point trop sévère ; on lit, dans les *Mémoires* de Philippe de Comines : « Le roi Louis XI, ayant invité le roi d'Angleterre à venir à Paris pour s'y « divertir avec les dames de la Cour, lui proposa, en même temps « le cardinal Charles comme confesseur, comme celui qui « l'absoudrait volontiers de ce péché, ce que le roi d'Angleterre « prit à grand plaisir, sachant bien que le cardinal était bon « compagnon. »

CHARLES. — Sculpteur né à Lyon en 1787, mort en 1820. Il étudia avec Marin à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

C'est lui qui fit, en 1819, la statue de la *Reine Ultrogothe*, au grand portail de l'Hôtel-Dieu, sur le quai Jules-Courmont, qui fait face à celle de *Childebert* par P.-M. Prost.

CHARMETTON (André). — Peintre et doreur qui vécut à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles. Né vers 1670, il mourut dans notre cité en 1722.

Il travailla, vraisemblablement, pour l'église des Jacobins (aujourd'hui disparue).

CHARMETTON (Christophe). — Sculpteur sur bois né à Lyon au XVII^e siècle, mort en 1708 à Paris.

Sa carrière s'est écoulée presque entièrement dans la capitale, où il travailla au château de Marly, au Trianon, au Palais-Royal, à Versailles.

CHARMETTON (Richard). — Peintre, père d'André ci-dessus indiqué. Né en 1630, il mourut à Lyon en 1694

Il fut maître de métier pour les peintres.

CHARMETTON (Georges). — Peintre, né à Lyon en 1623, mort à Paris en 1674. Elève de Stella Jacques. Certaines de ses œuvres furent gravées par N. Robert, G. Audran.

Agréé à l'Académie royale de peinture en 1663.

CHARMIER (Claudius). — Graveur lyonnais qui étudia à notre Ecole des Beaux-Arts en 1823.

Parmi ses œuvres : *le gros arbre ; pavillon près de l'étang ; la bergère ; etc...*

Sa veuve a fait don à la Bibliothèque de la Ville d'une grande partie des œuvres de Charmier.

CHARNAL (Auguste). — Architecte né à Lyon en mars 1803, mort en 1871. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon en 1824-1828, il y enseigna en 1847.

Parmi ses travaux : *projet d'embellissement de la place Bellecour ; projet d'église pour Grezieu-la-Varenne ; etc...*

CHARPENEL (Joseph-Marie). — Architecte né à Lyon en 1825. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts, il exerça à Lyon jusque vers 1860.

Parmi ses travaux : *Villa à la Duchère ; restauration de la maison, 24, rue Vaubecour (maison Vindry) ; villa, quai de Serin ; etc...*

CHARPENNE. — Vieux mot lyonnais par lequel on désignait le bois de charme ou charmille. Le quartier des Charpenne doit son nom à la profusion de ce bois qui, dans le passé, couvrait le sol de cette portion du territoire lyonnais.

Divers

Vers 1840, aux Charpennes, on trouvait le restaurant de la mère Brigousse, où se réunissaient quelquefois en banquet le groupe des *Bonnets de coton* dit les *Intelligences*.

CHARPIN-FEUGEROLLES (André-Suzanne de). — D'une famille originaire de la Loire; né à Lyon le 11 septembre 1816, mort le 9 mars 1894.

Il fut député de la Loire.

CHARPIN (Etienne). — Prêtre de l'église de Lyon, vivait au XVI^e siècle. Il avait formé une bibliothèque renommée. C'est lui qui découvrit au monastère de l'Ile-Barbe un *Ausone* plus complet que ceux qui avaient jusqu'alors parus. Il le fit publier en 1558.

CHARRASSE (Charles). — Graveur en médailles et en taille douce, né à Lyon en 1814, mort à Saint-Laurent-de-Mure (Isère) en avril 1881. Elève de l'Ecole de notre ville et de Dantzell.

Il a gravé notamment: jeton de la Société d'émulation; jeton commémoratif du pèlerinage de Napoléon III et de l'impératrice à Fourvière; *plan de Lyon religieux* (1860); jeton de la Chambre des notaires (1868); etc...

CHARRIER DE LA ROCHE (Louis). — Né à Lyon le 17 mai 1738, fut grand vicaire sous l'archevêque Malvin de Montazet.

En 1789, élu aux Etats généraux par le clergé de Lyon, il prêta serment en 1791 et devint évêque constitutionnel de la Seine-Inférieure. Démissionnaire peu après, il revint à Lyon.

Après la Terreur, Charrier de la Roche fit sa paix avec Rome, ce qui lui permit d'être désigné, en 1802, pour l'évêché de Versailles. En 1804, il devint aumônier de Napoléon.

Il mourut le 17 mars 1827, ayant eu encore une fois l'occasion de changer d'opinion.

CHARRIN (Fanny). — Artiste peintre née à Lyon, morte à Paris en 1854. Attachée comme peintre à la Manufacture de Sèvres, elle parcourut toute sa carrière à Paris, où elle exposa de nombreux *portraits* (miniatures).

CHARRIN (Sophie). — Sœur de la précédente, née à Lyon, morte à Paris en 1856. Elle a exposé, dans la capitale, surtout des *portraits*.

CHARRIN (Albert-Jérôme). — Né à Condrieu (Rhône) le 25 septembre 1856. Docteur en médecine, il fut reçu agrégé et enseigna à Paris. Le professeur Bouchard considérait Charrin comme un des maîtres de la pathogénie.

CHARRUIT (Noël). — Professeur de mathématiques né en 1859, mort à Lyon en 1922.

Il enseigna de longues années, au Lycée Ampère. Ceux qui ont connu son enseignement se souviendront avec quel art il savait intéresser ses élèves à des questions qui, en soi, ne soulevaient guère nos enthousiasmes !

Il se souviendront plus encore de l'autorité morale dont il jouissait et qui suffisait à assurer la discipline même parmi les turbulents « potaches ».

CHARTRE MUNICIPALE (la). — Le 21 juin 1320, l'archevêque consentit à la Ville une Charte qui mit fin, pour un temps, aux difficultés, voire aux luttes, qui le séparaient des habitants.

Cette Charte ne faisait que reconnaître les droits que les bourgeois avaient acquis, en fait, depuis environ un demi-siècle. Elle leur permit de se réunir, d'élire des conseillers ou consuls, d'avoir des archives, d'établir certains impôts ; elle les dispensa des tailles pour le seigneur, et du péage pour le vin de leurs vignes, etc... (Cartulaire municipal, p. 114).

CHARTREUX (cours des). — 1^{er} arrondissement. — Le nom de cette avenue et de tout ce quartier, provient d'un monastère de Chartreux que, lors de son passage à Lyon, en 1584, Henri III résolut de fonder. Il ordonna l'établissement de ces solitaires sur la côte de Saint-Vincent et voulut que la maison reçut le nom de *Chartreuse du Lys Saint-Esprit*, « à cause de l'ordre du Saint-Esprit qu'il avait créé. »

Cette Chartreuse fut installée sur l'emplacement d'un local appelé *la Giroflée*, où nos aïeux allaient se divertir.

Le plan de 1550 figure d'ailleurs, en ce lieu, des personnages qui dansent.

Henri III mourut avant que fut terminée son œuvre. Henri IV assura l'exécution du vœu de son prédécesseur, et se déclara le fondateur de cette nouvelle Chartreuse par lettres patentes de janvier 1602.

La première pierre fut posée par le marquis de Saint-Sorlin, et le sol béni par Pierre de Villars, archevêque de Vienne. (De Rubys).

En 1596, les Chartreux firent l'acquisition d'un domaine situé près de leur couvent, qu'on appelait *territoire du Buffet* (au-dessus du quai Saint-Vincent actuel), tènement des Bardines. Cette acquisition leur permit de s'agrandir.

Divers

— Le cours des Chartreux fut ouvert en 1851-1852 par l'architecte Dardel.

— Le pensionnat des Chartreux fut construit sous la direction de l'architecte Tony Desjardins.

— L'église des Chartreux, placée sous le vocable de Saint Bruno, commencée sur les plans de Jean Magnan, fut, en fait, construite par Ferdinand Delamonce, en 1738.

Soufflot a fait le maître-autel à double face et quelques ornements.

Le baldaquin qui couronne le maître-autel fut dessiné par le florentin Servandoni. Les boiseries furent sculptées par Van der Heyde.

Un certain nombre d'œuvres picturales méritent de retenir l'attention du visiteur, parmi elles, je cite : l'*Ascension*, l'*Assomption*, œuvres de Pierre-Charles Trémolières ; *Saint-Anthelme ressuscitant un mort*, par François Perrier (XVII^e siècle) ; la *Descente de Croix*, par Nicolas-Guy Brenet (XVIII^e siècle).

On peut voir également une statue de *Saint Bruno*, par Jacques Sarrazin (1627).

CHARTRON (Jean-Pierre). — Négociant en toiles, né à Lyon en 1795, mort en la même ville le 29 novembre 1874.

Il fut administrateur de l'hospice de Saint-Alban et président du Conseil d'administration du Dispensaire général.

J.-P. Chartron avait fait ses études de droit à Grenoble.

CHARVERIAT (Emile). — Né à Lyon le 25 juillet 1826.

Membre de l'Académie de Lyon en 1879, il était également correspondant de l'Académie royale de Lisbonne, dès 1881.

Il a écrit notamment :

Histoire de la guerre de Trente Ans, 2 vol., qui lui valurent, en 1880, de l'Académie Française, l'attribution du prix Thiers.

Les affaires religieuses en Bohême au XVI^e siècle, un volume (1886).

Ce qu'on voit de Fourvière.

Enfin de nombreux articles dans le *Correspondant* et dans la *Revue du Lyonnais*.

CHARVERIAT (Léon). — Né à Lyon le 6 avril 1843. Fut procureur de la République à Belley et démissionna en 1880.

Il consacra une grande partie de sa vie à l'administration des Facultés libres de Lyon.

CHARVET (Etienne-Léon-Gabriel). — Architecte né à Lyon, le 15 mai 1830. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts et de Chenavard, dans le cabinet duquel il entre en 1848.

Il travailla également avec Dardel au service de la Ville.

En 1868, Charvet est nommé professeur à l'Ecole lyonnaise ; il devait enseigner jusqu'en 1884, date à laquelle il quitta Lyon pour s'installer à Paris.

Parmi ses travaux : maison Guinet, rue Vaubecour ; maison, 19, rue Impériale (rue de la République) ; Caisse d'Epargne de Lyon (1858) ; le piédestal de la statue d'Amédée Bonnet à l'Hôtel-Dieu ; l'institution du Verbe-Incarné ; la maison Pascal à Champvert ; de nombreux travaux dans les départements voisins du nôtre ; etc...

Charvet fut membre de la Société académique dès 1861 ; de la Société littéraire de Lyon, dont il fut président (1878) ; de la Société d'éducation de Lyon ; etc...

Ses publications furent très nombreuses, et visent particulièrement l'architecture.

CHASSAGNIEUX (Félix). — Né à Lyon le 5 novembre 1851. Ingénieur chimiste, enseigna à notre Ecole centrale.

Il fut président de la Société d'études scientifiques de Lyon, vice-président de la Société linnéenne, etc...

Parmi ses travaux : *Variations de l'espèce dans les végétaux* ; *Mémoire sur les relations biologiques des ammonites jurassiques* ; *sur certaines relations entre les plantes et les insectes* ; *note sur les phosphates fossiles de l'Ouest algérien*.

CHASSAGNY (D^r). — Lyonnais.

« Docteur-mécanicien ; a inventé des bureaux s'ouvrant seuls « (cela s'appelle, dit-on, auto-noix), et d'un système de forceps qui « a troublé le sommeil de M. Berne ; toujours pressé ; fort aux « dominos ; du reste très estimable et très estimé. » (*La Marionnette*, septembre 1867).

Le D^r Chassagny a d'autres titres que ceux qui lui sont décernés par le journal satirique lyonnais.

Le 10 décembre 1872, il obtint le prix Monthyon pour son ouvrage sur la *Méthode des tractions soutenues*.

CHASSAIGNON (Jean-Marie). — Né à Lyon, mort à Thoissey (Ain) en 1795, à l'âge de 60 ans.

A écrit : *Cataractes de l'imagination, déluge de la scribomanie* (1779) ; les *Etats généraux de l'autre monde* (1789) ; les *Nudités ou les crimes du peuple* (1792) ; les *Ruines de Lyon*, ode, publiée dans l'*Histoire du siège de Lyon*, de l'abbé Guillon ; etc...

CHASSET (Charles-Antoine). — Avocat, né à Villefranche le 25 mai 1745, mort en 1826.

Chasset fut député du Tiers-Etats de Lyon à l'Assemblée constituante (1789-1791).

CHASTEL (Louis-François). — Né à Lyon le 20 septembre 1803. Avocat, puis notaire.

Il fut reçu, en 1837, à la Société littéraire et en devint le président (1853).

Il fut administrateur du Dispensaire.

Chastel mourut à Lyon, le 21 juillet 1868.

C'était un bibliophile avisé.

CHATAIGNIER (Joseph). — Médecin de l'Hôtel-Dieu de 1781 à 1784. Il démissionna parce qu'on voulait l'obliger à faire les pansements à cinq heures et demie. (D^r Carle).

Agrégé au Collège des médecins de Lyon en 1775. Il mourut, guillotiné, en 1793.

CHATIGNY (Joanny). — Peintre et sculpteur. Né à la Guillotière en 1834, mort à Lyon en 1886 ; il étudia à l'Ecole lyonnaise des Beaux-Arts sous Vibert, puis à Paris avec Picot,

Paul Chenavard. Installé à Lyon en 1862, il produisit abondamment.

Parmi ses œuvres : des *Portraits* ; *Jean-Jacques endormi dans la grotte des Etroits* (1878) ; *Célébrités lyonnaises* (1876) ; *Baptême de Clovis* (1860) ; le *Petit Chaperon rouge* ; *Faust et Marguerite* (1872) ; *Graziella* (1877) ; le *Lion amoureux* (1880) ; le *Philosophe* ; *Souvenir de Chenelette* (1883) ; etc...

A cette liste considérablement abrégée, on pourrait ajouter une longue énumération de dessins.

Chatigny a sculpté : *l'abbé Flachy*, aumônier de l'Hôtel-Dieu ; *Giniez*, architecte ; etc..., etc...

CHATIMENT (le). — Journal anti-prussien qui parut en 1872. Sur les réclamations de Bismarck auprès du Gouvernement, il fut obligé d'aller se faire imprimer à Bourg.

CHATIN (D^r Paul). — Médecin des Hôpitaux, professeur agrégé à la Faculté de médecine, mort en janvier 1926.

Il était le gendre d'Ollier.

C'est lui qui organisa, à Lyon, la réception des grands blessés évacués de Suisse ; il créa, rue Boileau et à la Ferrandière, des écoles de rééducation des mutilés.

Comme on l'écrivit au jour de sa mort, le D^r Chatin fut un de ceux qui ont le plus utilement fait progresser la lutte contre la mortalité infantile.

Il présidait, à Lyon, l'Association Valentin-Haüy.

CHATRON (Benoît). — Architecte. Né et mort à Lyon (1812-mars 1882), il fut élève de Seitz à Lyon, puis étudia à Paris.

Parmi ses travaux : maisons, 33, 102, 104, 106, rue de l'Hôtel-de-Ville ; maison Fanché à Neyron (Ain) ; maison, 30, rue du Plat ; maison Gillet, 9, quai de Serin ; maisons, 30 et 30 bis, rue Gasparin ; maison Serve, 23, cours Perrache ; château Duc à Onllins ; etc...

Membre de la Société académique d'architecture de Lyon, en 1862.

CHATRON (Jules). — Architecte, né à Lyon en 1831, mort à Marseille en 1884. Il étudia à l'Ecole de Lyon, puis à Paris avec Labrousse.

Parmi ses travaux : le Théâtre Bellecour (devenu Hôtel du *Progrès*) (1877) ; le *Musée Guimet* (boulevard des Belges) (1880) ; maison en rond-point, place des Jacobins et rue Childebert ; etc...

CHAUMAIS (rue). — IV^e arrondissement. — Ce nom rappelle un entrepreneur, M. Chaumais, qui fit ouvrir la rue, en 1837, sur des terrains qui lui appartenaient. (voir : rue *Jean-Jullien*).

CHAURAND (Bruno). — Né aux Chaneys-Payzac (Ardèche) le 3 juillet 1780 ; président du Tribunal de commerce (1828-1830), membre de la Chambre de Commerce, administrateur des Hospices, administrateur du Dispensaire (1839-1845).

Il mourut à Lyon le 4 avril 1850.

CHAURAND (Jean-Dominique-Armand). — Le baron Chaurand est né à Lyon le 24 mars 1813. Avocat, il fut maire de Saint-Genis-Laval, administrateur du Dispensaire de 1847 à 1857.

Le baron Chaurand fut député de l'Ardèche (1871-1876) ; il est mort à Lyon, le 11 octobre 1896.

CHAUSSAGNE (le parc). — III^e arrondissement. — *Chassagne* ou *Chaussagne* indiquait un lieu planté de chênes. Déjà en 1640, cette partie du territoire lyonnais était désignée sous le nom de hauteurs de Chaussagne « non loin de la maison forte des Essarts et du château des Tours » (englobé dans l'hospice de Bron). Le mot *essart* désignait un terrain défriché.

Il y avait là, sur la hauteur, à l'abri des inondations, fréquentes alors, quelques maisons disséminées autour ou à proximité de la chapelle de Saint-Alban.

C'est sur ces pentes boisées, du côté de Monchat, que la reine Christine de Suède, quittant l'hôtel du Gouverneur, rue Saint-Jean, vint séjourner, en 1656, dans la maison de campagne de l'échevin François Basset.

C'est également dans cette partie de la banlieue de Lyon que M. Poidebard établit, en 1812, une magnanerie dans laquelle il introduisit la race des vers à soie blanche, originaire de Chine. (Voir Saint-Alban).

CHAUSSENET. — Famille lyonnaise de dessinateurs et d'enlumineurs, qui donna trois artistes, au XVIII^e siècle.

Ils semblent avoir travaillé surtout à l'Armorial consulaire.

CHAUVEAU (quai). — V^e arrondissement. — On a donné ce nom à cette partie du *quai de Vaise*, en mémoire de Jean-Baptiste-Auguste Chauveau, né le 21 novembre 1827, à Villeneuve-la-Guyard (Yonne), mort à Paris le 4 janvier 1917.

Elève d'Alfort, de 1844 à 1848, Chauveau devint, en 1875, directeur de l'Ecole vétérinaire de Lyon. Deux ans après, il professait la médecine expérimentale à la Faculté de médecine.

En 1886, il fut nommé inspecteur des Ecoles vétérinaires et professeur au Museum. Il se retira en 1911 et reçut la plaque de grand officier de la Légion d'honneur.

Ses découvertes, qui l'ont fait connaître de tout le monde savant, sont parties, on peut le dire, de son laboratoire de Lyon.

Divers

L'Ecole vétérinaire est située sur l'emplacement de l'ancien couvent des Cordeliers de l'Observance, lequel avait été édifié au lieu et place de l'hôpital des Deux-Amants, démoli au XV^e siècle. Dans les annales de notre ville, cet hôpital apparaît, pour la première fois, signalé en un testament de 1176.

La première pierre de l'Ecole vétérinaire fut posée par Menoux, conseiller de préfecture, en 1818; mais les travaux furent interrompus pendant plusieurs années.

CHAVANNE (rue). — II^e arrondissement. — Jusqu'en 1911, cette rue a porté le nom de *rue Saint-Côme*, qu'elle tenait de la chapelle d'un prieuré placé sous le vocable de Saint Côme et Saint Damien, située, autrefois, en cette rue, et démolie en 1562 par les calvinistes.

L'étroit couloir qui en formait l'entrée, du côté de la rue Lanterne, dénommé, encore vers 1850, *place de l'Herberie*, s'est appelé, aux XVII^e et XVIII^e siècles, *rue Malpertuis* ou *Maupertuis*, c'est-à-dire, mauvais trou.

Cette portion si étroite de la rue fut élargie vers 1830; à l'occasion des travaux exécutés, on a retrouvé plusieurs inscriptions et fragments de monuments en l'honneur de prêtres attachés au service du temple d'Auguste.

En 1911, cette rue a reçu le nom du D^r Alexis Chavanne, né

à Lyon le 11 octobre 1822. Il fut adjoint au maire Hénou en 1870, président du Conseil municipal de 1873 à 1877, enfin député du Rhône pendant plusieurs législatures.

Chavanne était un lettré délicat; et, lorsqu'il abandonna la politique militante pour les fonctions de médecin du Sénat, il redevint poète. On lui doit deux remarquables plaquettes: *Murmures* et *Pensées humaines*.

Le Dr Chavanne mourut à Paris, le 3 mars 1911.

Il figure au livre d'or des bienfaiteurs de l'Ecole de la Martinière.

Personnalités ayant habité la rue

1758. — Pauly, « faiseur de cuir doré », place Herberie.

1762. — Naissance, rue Saint-Côme, de François-Ferdinand Lemontey, académicien, membre de l'Assemblée législative. Son père était épicier en cette rue.

1766. — J.-B. Gagneux, orfèvre, rue Saint-Côme.

1770. — Courieux Claude, maître-orfèvre, place de l'Herberie.

Décénice l'aîné, architecte, place de l'Herberie.

1774. — Cathelin l'aîné, recteur de l'Hôtel-Dieu, rue Saint-Côme.

1788. — Alberton, orfèvre, place de l'Herberie.

Poivre, orfèvre, place de l'Herberie.

Lebrun François, graveur, place de l'Herberie.

Lefèvre, orfèvre, place de l'Herberie.

Levasseur, orfèvre, place de l'Herberie.

Girond, orfèvre, place de l'Herberie.

1790. — Tin (Mathieu), peintre et doreur, à l'Herberie.

1810. — Mesoniat Joseph, graveur, rue Saint-Côme.

1815. — Aribaud, graveur, place de l'Herberie.

1826 à 1836. — Beraud H., dit Beraud-Lauras, graveur, rue Saint-Côme. Il a gravé notamment: *Austerlitz*, d'après Gerard; *Talma*, d'après A. Flandrin; etc...

1826. — Mort, rue Saint-Côme, d'Alexandre Pelzin, imprimeur; il avait 77 ans.

1827. — Mossu Pierre, graveur en taille douce.

Dècle René, graveur.

1830. — Gagneux, orfèvre, place de l'Herberie.

1832. — Margel Henri, architecte, rue Saint-Côme.

1834. — Chervet Jacques, dessinateur.

1838. — Naton, dessinateur pour la fabrique.

1840. — Richner Jacques, graveur.

Dainval, veuve Gambès, Paradis et C^{ie}, brodeurs.

1845. — Dardel Julien, dessinateur et marchand de broderies,
1, place de l'Herberie.

Les sœurs Bontoux, dessinateurs pour la broderie.

Lambert Joseph, professeur de dessin.

1853. — Ducreux J.-C., graveur sur métaux.

Divers

C'est dans la rue Saint-Côme que la bataille fut la plus rude, le 29 mai 1793, entre les sections de Lyon et les partisans de Chaliar.

1834. — A cette époque, s'ouvraient, dans la rue Saint-Côme, deux restaurants renommés, l'un tenu par Doc, l'autre par Roche.

1844. — Au n° 8 de la rue s'ouvre le Café du Divan, qui fut longtemps un des plus fréquentés de la ville.

Au n° 2, maison Vivien léguée à la Charité en 1741. Elle fut rebâtie de 1820 à 1824.

N° 7. Voir une belle façade moderne.

N° 8. Porte en bois sculpté; il semble que ce soit sur cet emplacement que Barthélemy Buyer et Guillaume Leroy installèrent leur imprimerie.

N° 10. Porte, imposte, cage d'escalier.

CHAVANNE (Jean-Marie), dit le Cadet. — Graveur en médailles, né à Lyon en 1766, mort en sa ville natale en septembre 1826. Il travailla à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris où il fut admis en 1788.

Il devint associé de son père, rue Lafont.

Parmi ses œuvres: jeton de la Société de médecine de Lyon (1789); médaille commémorative du traité de Campo-Formio (1797); jeton de l'Athénée (1807); jeton du Conseil des Prud'hommes (1809); médaille du monument du siège de Lyon (1814); jeton du Conseil municipal (1823); etc..., etc...

CHAVANNE (Jean-Marie). — Fils du précédent; sculpteur, graveur et peintre, né et mort à Lyon 1797-1860. Elève de Legendre-Herail à l'Ecole de Lyon.

Parmi ses œuvres: *Philoctète* (1822); *Ferdinand Philippe, duc d'Orléans* (1830); *Louis XI et le roi René à Lyon*; *Jésus au jardin des Oliviers* (1841); *Bethsabée* (1859); *Don Juan et Haïdée* etc..., etc...

CHAVANNES (Charles de). — Né à Lyon le 29 mai 1853. Termina ses études de droit à Lyon, en 1877, et s'inscrivit au barreau.

Son esprit aventureux le poussa à la carrière coloniale.

Membre de l'expédition de l'Ouest africain en 1883, il devint résident du Bas-Congo en 1886.

En 1889, de Chavannes fut nommé lieutenant gouverneur du Congo Français. Il dut prendre une retraite prématurée pour raison de santé.

CHAVET (Victor-Emmanuel). — Né à Lyon le 23 mars 1844. Fut député de Saône-et-Loire en 1910.

Sa carrière s'est écoulée loin de sa ville natale, dans le département de Saône-et-Loire. Il y fut conseiller général (canton de Palinges) dès 1892.

Il exerça les fonctions de directeur de la Caisse d'Epargne de Charolles.

CHAZEAX (montée des). — V^e arrondissement. — Cette montée est constituée par 228 marches fort pénibles à gravir. Nos ancêtres, qui ne reculaient pas devant les mots, surtout lorsqu'ils rendaient bien ce qu'ils voulaient dire, l'avaient baptisée *montée de Tire-Cul*.

Avant le XV^e siècle (car c'est une des plus anciennes voies de Lyon), on la désignait sous le nom d'*escalier de Fonturbane* (parce que la source qu'on avait trouvée à son sommet fournissait l'eau au quartier Saint-Jean), puis *montée du Ruer*, c'est-à-dire du ruisseau. Les degrés furent reconstruits, tout le long du côté nord, vers 1540, aux frais de l'échevin Philippe Gueston.

Le nom moderne rappelle le monastère des Chazeaux.

Luce de Baudisner, dame de Cornillon, avait fondé, en 1333, un prieuré de l'ordre de Sainte-Claire, dans le hameau de Chazeaux, dépendant de la paroisse de Firminy, en Forez. Les religieuses passèrent sous la règle de Saint-Benoît, et leur monastère fut transféré, en 1623, à Lyon.

Gilberte-Françoise d'Amanse de Chauffailles fut la première abbesse, à dater de cette installation en notre ville.

Pendant le siège de 1793, cette abbaye fut transformée en hôpital militaire; puis, quelques années plus tard, on y installa un dépôt de mendicité. Depuis la création de l'établissement d'Albigny, en 1860, la maison des Chazeaux a été réunie à l'Antiquaille, dont elle constitue une dépendance.

La catastrophe du 13 novembre 1930, qui coûta la vie à de si nombreuses victimes (voir rue Tramassac), laisse présager une démolition, au moins partielle, de l'hôpital des Chazeaux.

Divers

1555. — Delhomme Randon, orfèvre, habite montée de Tire-Cul.

1599 (B. B. 136). — Allocation de seize écus deux tiers pour le pavage du « chemin appelé Tire-Cul, tendant de la rue Tramassac à la montée Saint-Barthélemy. »

1827. — Le 3 janvier, ordonnance royale qui autorise la Ville de Lyon à acquérir des héritiers Malinas, pour 237.500 fr., la propriété dite des Chazeaux, afin de la réunir à l'Antiquaille.

CHAZETTE (Louis). — Né à Lyon, le 15 septembre 1872. Fit ses études au Lycée Ampère et à la Faculté de droit de Lyon. Avocat.

Elu conseiller municipal en l'année 1908, il fut constamment réélu au I^{er} arrondissement de Lyon. Député du Rhône de 1924 à 1928, il céda son siège (le scrutin d'arrondissement étant rétabli) à Edouard Herriot dans son arrondissement.

Nature parfaitement droite, Chazette fut aimé de tous ceux qui l'approchèrent. Sa modestie lui fut nuisible en ce sens qu'on ne l'apprécia jamais à sa réelle valeur.

Le doyen de la Faculté de Droit qui le connaissait bien, n'hésita pas à lui confier le soin de faire un cours de droit administratif pendant la guerre 1914-1918. C'était, disait ce modeste, ce qui l'avait le plus enorgueilli dans sa vie.

Chazette est mort frappé par l'artério-sclérose, en 1930. Ses funérailles furent l'occasion d'une grandiose manifestation à sa mémoire.

CHAZIERE (rue). — IV^e arrondissement. — Le 27 mai 1889, l'ancienne *rue des Missionnaires* a reçu le nom de Jean Chazière, né en 1820, d'une modeste famille de jardiniers de Caluire, mort en 1885 en instituant la Ville de Lyon sa légataire universelle.

Dans la donation qu'il fit de ses biens, la Ville reçut deux immeubles rue des Missionnaires, dont l'un a été transformé en orphelinat de filles (au n° 86).

Jean Chazière donna, en outre, 700.000 francs au Musée, et 230.000 francs à l'Académie de Lyon.

CHAZOTTES DU VAL (Guillaume). — Fut voyer de la Ville en 1565, mais n'exerça pas longtemps sa charge, car il mourut en 1568.

CHEINET (Charles). — Né à Montélimar en 1666, mort à Lyon en 1762. Il fut d'abord précepteur dans une famille dauphinoise, puis vint se fixer à Lyon à la fin du XVII^e siècle.

Philosophe et mathématicien, Cheinet fut à Lyon un des animateurs de l'Académie du Concert.

CHEMIN-NEUF (montée du). — V^e arrondissement. — Cette voie publique fut tracée, en 1562, par ordre du baron des Adrets qui s'était emparé de Lyon pour le compte des protestants, et voulait établir une communication entre la ville basse et la ville haute où était installé son camp.

Dès cette époque, ce fut le *Chemin-Neuf*, nom qu'il a conservé bien qu'il ne corresponde plus à la réalité.

La première enseigne de la *Bombarbe* se trouvait sur la maison de Cluny, entamée, en 1562, pour l'ouverture de cette voie publique.

La catastrophe du 13 novembre 1930 (voir rue Tramassac) a modifié, dans une large mesure, l'état des lieux.

1787. — Gasquet César, architecte.

1791. — Bertholon Marie-Antoine, ancien échevin, ancien recteur de la Charité.

An x (1801-1802). — Desprès, homme de loi, conseiller municipal.

1810. — Dussablier, architecte.

1812 et 1837. — Fléchet, architecte.

1828 et encore 1860. — Restaurant Berger, à l'enseigne « Au Fidèle Berger », fort renommé.

Les membres du barreau fréquentaient beaucoup cet établissement.

1838. — La Providence Denuzière est installée au n° 51 du Chemin-Neuf.

1840. — Cussinet Jean-Baptiste, dessinateur.

1843. — Borcier et Hugon, peintres verriers.

1845. — Brun-Bastenaire, peintre verrier.

1849. — Menoux, conseiller à la Cour.

1853. — Coponat Claude, peintre verrier.

François J., sculpteur sur bois.

Divers

1562 (B. B. 83). — Le 11 avril, reprise des travaux du Chemin-Neuf, et démolition du cloître Saint-Jean pour le convertir en place public.

1834. — On fréquente l'hôtel très connu du *Cheval-Rouge*.

1850. — Au Chemin-Neuf, habitait Félix Clément, taillandier, dont l'atelier (et lui-même) servit de modèle au petit tableau du Musée, *le Taillandier* (salle des Artistes lyonnais).

Au bas de la montée, le petit monument placé autrefois au milieu du pont de Pierre (où il servait de cadre à une Vierge, de Mimerel), et qui, transféré en ce lieu, décorait une fontaine.

N° 2. Maison de famille des Dames de Sion.

N° 6. Cette maison avait été léguée aux Hospices, par l'abbé Lafay, aumônier de l'Antiquaille, en 1877.

N° 12. Façade et fenêtrage.

Que restera-t-il de tout cela, après la catastrophe du 13 novembre 1930?

N° 59. Institution Leydrade.

CHENAVARD P. (Voir Paul-Chenavard.)

CHENAVARD (Marie-Antoine). — Né à Lyon le 4 mars 1787, mort en la même ville le 29 décembre 1883. Il fut architecte du département, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, correspondant de l'Institut. Son père était un modeste teinturier de la rue Saint-Marcel (Sergent-Blandan).

Chenavard ne fut point soldat à cause de sa santé débile. Ce qui ne l'empêcha pas de mourir à 96 ans!

Parmi ses travaux lyonnais, citons: l'installation de l'Ecole vétérinaire dans l'ancien couvent de l'Observance; le Grand-Théâtre (avec Pollet); monument Jacquard (1840); tombeau de Michel Genod (Loyasse, 1862); restauration de l'église Saint-Louis de la Guillotière; etc...

Il a laissé de nombreux écrits relatifs à ses voyages en Italie, en Grèce et dans le Levant.

Il écrivit aussi, *Lyon antique restauré* (1850); notice sur *J.-M. Dalgabio* (1854); éloge de *Flacheron* (1867); etc...

CHENAVARD (Claude-Aimé). — Peintre et graveur. Né à Lyon en 1798, il mourut à Paris en juin 1838. C'est dans la capitale qu'il fit ses études (Ecole de Paris, 1812). En 1830, il

entra à la Manufacture de Sèvres où il fit les dessins de nombreuses pièces.

Parmi ses œuvres : *Jugement de Salomon* (aquarelle, 1831) ; *Vases*, style Renaissance ; étude pour la restauration du Théâtre Français et de l'Opéra-Comique ; décoration du Théâtre du Vaudeville (1835) ; etc...

CHENU (Fleury). — Peintre né à Briançon en 1833, mort à Lyon en mai 1875. Fixé avec sa famille dans notre ville dès 1846, il fut élève de Genod et de Bonnefond à l'Ecole des Beaux-Arts.

Parmi ses œuvres : *Annibal défait les Romains à Cannes* (1855) ; *Episode de chasse* (1858) ; *la Neige* (1867) ; *L'Auberge d'Yzeron* (1877) ; peintures décoratives à l'ancienne Brasserie des Archers ; peintures décoratives au Palais du Commerce ; etc...

CHEPIE. — Membre du Conseil municipal en 1870 et même adjoint au maire. Eut — on se demande pourquoi et comment — son heure de célébrité dans la politique locale. Le journal la *Marionnette* l'avait « expliqué » en huit vers :

L'honorable Monsieur Chepié
Est l'adjoint de notre commune.
Ancien tisseur de son métier,
L'honorable Monsieur Chepié
Dans un large fauteuil s'assied.
Et lorsqu'un mortel l'importune,
Il dit : « Je suis Monsieur Chepié
Premier adjoint de la commune.

Comme tout cela est oublié !

CHERVIN (Claudius aîné). — Né à Bourg-de-Thizy le 4 août 1824.

Il débuta très modestement comme instituteur communal à Albigny (1844). C'est là qu'il rencontre un enfant bête pour lequel il s'efforce de trouver des moyens de guérison. Nommé à Lyon, en 1847, Chervin trouve encore un bête.

Dès lors, il se consacre à l'éducation et à la guérison des bêtes. Après bien des traverses, son œuvre et ses mérites furent, pour ainsi dire, officiellement reconnus, en 1866, au cours d'une

visite faite à Lyon par le ministre de l'Instruction publique Victor Duruy.

Ce dernier engagea Chervin à venir s'établir à Paris; et, en 1867, il fondait, dans la capitale, l'*Institut des bègues*. Après plus de quarante ans de dévouement à ses élèves, Chervin se retira en 1878, cédant son Institut à ses fils et frère.

Claudius Chervin mourut à Paris, le 23 décembre 1896.

CHEVAL-FOL (le). — Coutume lyonnaise née de l'évènement suivant:

En 1403, le populaire s'était soulevé contre les bourgeois, réclamant l'entrée au Consulat et la direction des affaires; le tout avec menace de mort, d'incendie à l'égard des bourgeois, des marchands, voire de la cité entière.

La révolte fut réprimée; et, en souvenir de cet évènement, on fit promener un cheval de carton mû par un homme, le jour de Pentecôte, lequel cheval parcourait les rues en dansant et sautant comme un animal échappé.

Louis Garon a décrit cette coutume dans les stances que voici:

Pour fuir la fureur de cette hydre cruelle,
Les tours et les clochers servent de citadelle
Aux plus riches bourgeois jà de frayeur tremblants;
Même l'abbé d'Ainay, en ces célèbres fêtes,
Se cantonne en ses tours, et, à coups d'arbalètes,
Abat de ces mutins les assauts violents.

.....
Quant à ce cheval fol qui sautelle, qui danse,
Qui, au son du hautbois, cabriole et cadence,
C'est en dérision de ces fols mutinés
Qui, comme chevaux fols, couraient parmi la Ville,
Voulant à qui mieux mieux paraître plus habiles,
S'enrichir des trésors qu'ils auraient butinés.

CHEVALLIER (Henri). — Peintre né et mort à Lyon (1808-mars 1893). Fut élève de Fonville et travailla avec Carrand.

Parmi ses œuvres: *vue prise de Neuville* (1846); *la Grande Chartreuse* (1851); *la rivière d'Ain à Varambon* (1864); *coup de soleil sur la Méditerranée* (1870); *marais des Echets*; *Golfe Juan*; *environs de Pont-de-Chéruy*; *le Puits-Eynard près Saint-Raphaël*; *la forêt de Seillon* (Ain); *vallée de l'Isère à Tullins*; *vallée de l'Albarine*; etc...

CHEVAUCHEURS (rue des). — V^e arrondissement. — Le tracé de cette voie figure déjà dans le plan de 1550. Le nom qu'elle a reçu vient de ce que, dans le passé, un grand nombre d'écuries y étaient installées, avant que fut ouvert le chemin de Grange-Blanche.

Il est possible que les courriers — qu'on appelait les *chevaucheurs* — y aient eu leur poste.

CHEVELU (Pierre). — Chirurgien lyonnais qui mourut en 1610. J.-E. Pétrequin le cite dans son *Essai sur l'histoire chirurgicale de l'Hôtel-Dieu*.

En 1600, le mal vénérien se propagea effroyablement à Lyon ; la cure en fut confiée à Pierre Chevelu qui exerça, en cette spécialité, jusqu'à sa mort.

Il fut remplacé par sa veuve ! Laquelle « fut retenue pour panser et médicamenter les vérolés, aux dépens et hors de l'Hôtel-Dieu. »

CHEVILLARD (rue). — VI^e arrondissement. — Par cette dénomination, le Conseil municipal a voulu honorer la mémoire de Chevillard, fabricant de soieries, adjoint à la mairie centrale, sous Gailliton, pendant de longues années, administrateur des Hospices et de nombreuses sociétés de bienfaisance ou d'enseignement.

Tous ceux qui l'ont connu n'ont vu, dans cette attribution de son nom à une rue de la ville, qu'un juste hommage rendu au dévouement et à la bienveillance de Chevillard.

CHEVREAU. — Fut préfet du Rhône, sous le second Empire, après Vaisse et avant Sencier.

CHEVREUL (rue). — VII^e arrondissement. — Du nom de l'illustre savant qui mourut plus que centenaire (1786-1889).

Ne touche en rien à l'histoire lyonnaise.

L'*Ecole centrale lyonnaise*, l'*Institut bactériologique* sont installés rue Chevreul.

CHEVRON (Joseph). — Graveur en taille douce né à Lyon en 1824, mort à Villefranche-sur-Saône en novembre 1875. Etudia sous Vibert à Lyon, puis à Paris en 1844.

Parmi ses planches: *fontaine de la place Saint-Jean*, d'après Dardel; *l'Assomption*, d'après Guido-Reni (1852); *Tables de Claude* (1857); *Sainte Marie et Sainte Marthe* (1859); *le baiser de Judas*, d'après Scheffer (1863); *Antoine Berjon*; *Pierre-Henri Revoil*; etc...

CHEYNET (Charles). — Médecin et érudit, né à Montélimar en 1666, mort à Lyon le 17 novembre 1762. Très jeune il se fixa dans notre ville, devint conseiller, puis président de la Cour des Monnaies.

Membre de l'Académie de Lyon (en 1700) à laquelle il légua ses manuscrits.

Parmi ses mémoires, citons: *Sur Cicéron considéré comme poète*; *Sur le courage de Cicéron*; *Sur la préférence de la surdité à l'aveuglement*; etc...

CHIGI (le cardinal Flavio). — Neveu et légat du pape Alexandre VII, fut reçu à Lyon, en grande pompe, le 31 mai 1664. On avait fait construire un arc de triomphe à la porte du Rhône, où le cardinal fut harangné par le prévôt des marchands. Il logea au cloître Saint-Jean.

CHILDEBERT (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue a porté successivement les noms de *Boucherie-de-l'Hospice*, puis *Attache-des-Bœufs*, parce qu'on y attachait le bétail conduit à la boucherie. Celle-ci occupait l'emplacement qui, en 1859, est devenu le passage de l'Hôtel-Dieu.

Une décision municipale a donné à cette rue le nom du roi de France Childebert, pour perpétuer la tradition qui attribue à ce monarque et à sa femme Ultrogothe la fondation de l'Hôtel-Dieu.

Il est certain que Childebert fonda probablement le premier hôpital de Lyon, sur les bords de la Saône près de Vaise; mais il est non moins certain qu'il ne fut pour rien dans la création de notre Hôtel-Dieu.

Divers

Les n^{os} 4 et 6 de la rue Childebert ont été construits par l'architecte Louis-Etienne Journoud.

N^o 10. Maison reconstruite par les Hospices en 1856 sur une parcelle occupée par l'ancienne façade du passage de l'Hôtel-Dieu.

N^o 23 a été bâti par l'architecte Benoît Mouchon (1824-1893).

1827. — A cette date, on compte, dans la rue Attache-des-Bœufs, dix métiers à tisser les étoffes de soie.

1868. — Baudet J., architecte, habite au n° 7. Le D^r Tripiier habite au n° 4.

XVIII^e siècle. — Près de la boucherie, on voyait la maison à l'enseigne de la *Sepe*, où fut exposé un quartier du corps du sergent Belair pour l'affaire du 11 octobre 1711 au pont de la Guillotière. (Voir rue *Servient*.)

CHINARD (rue). — V^e arrondissement. — Le nom que porte cette rue est destiné à honorer la mémoire de Joseph Chinard, sculpteur, né à Lyon le 12 février 1756, mort le 20 juin 1813.

Entré à quatorze ans à l'École de dessin que dirigeait Nonnotte, il s'y fit rapidement remarquer. A vingt-huit ans, persuadé qu'il avait encore beaucoup à apprendre, il partit pour Rome, où il resta de 1784 à 1789. Revenu en France, il adopta les principes de la Révolution.

En 1790, il fit une colossale statue de la *Liberté*, qui fut érigée dans la plaine des Brotteaux (Grand-Camp), pour la fête de la Fédération (30 mai).

Il retourna à Rome ; mais faussement accusé d'être l'auteur d'un écrit injurieux contre la religion catholique, il fut enfermé pendant six semaines au château Saint-Ange. Mis enfin hors de cause, Chinard revint à Lyon où il sculpta une *Liberté* et une *Egalité* pour remplacer la statue de Louis XIV, enlevée du fronton de l'Hôtel de Ville.

Devenu suspect après le siège, il fut emprisonné, mais relâché peu de temps après.

A partir de 1800, il fit une série de bustes fort remarquables, notamment celui de Desaix et celui de M^{me} Récamier. En 1807, il fut nommé professeur de sculpture à l'École des Beaux-Arts.

Il mourut, comblé d'honneurs, le 20 juin 1813, dans sa maison, au bord de la Saône, à l'Observance, près du rocher de Pierre-Scize.

Les principales œuvres de Chinard sont : *Persée délivrant Andromède* ; *Hébé versant le nectar* ; la *Paix* (à Marseille) ; le *Carabinier* (arc de triomphe du Carroussel) ; l'*Amour enchaîné*.

Sa belle statue de la *Vierge*, ébauchée à Rome et terminée à Lyon, avait été commandée par Courtois de Quincey, évêque de Belley, qui la fit placer dans une chapelle de son église cathédrale.

En novembre 1921, on a mis en vente, à Lyon, une *Hébé* de Chinard, haute de 1 m. 63, qui fut retrouvée, en avril 1918, par un

vieux bouquiniste lyonnais, M. Pillet. Il avait acheté les archives du château de Saint-Savin, près de Bourgoin ; parcourant un soir, par hasard, un papier provenant de cette collection, il lut que le château possédait une *Ehée* (sic) de J. Ch., sculpteur. Présentant qu'il s'agissait là d'une œuvre inconnue de Chinard, il fut assez heureux pour la retrouver dans une sorte de débarras du château et la sauver d'une perte certaine.

Divers

On lit, dans le *Journal de Lyon*, 1806, l'inscription suivante proposée pour l'atelier du *citoyen Chinard* :

Ciseau de Phydias, c'est ici ton empire,
Tu commandes au marbre, et le marbre respire.

Ces deux vers sont signés : Brunel.

Pour la nomenclature des œuvres de Chinard, consulter le *Dictionnaire des Artistes et Ouvriers d'art*, de Marius Audin et Eugène Vial.

CHIEPIEZ (Jérôme). — Architecte lyonnais, né en 1796, mort en 1866. Il a laissé un *Projet de pont en fer, d'une seule arche, devant relier le quartier des Chartreux à celui de Fourvière*.

Il rédigea un mémoire sur les anciens aqueducs de la rive droite de la Saône.

CHIEPIEZ (Charles). — Architecte et archéologue, né à Ecully en 1835. Elève de Chenavard, de Viollet-le-Duc et de Danjoy.

Après avoir lui-même professé, il devint inspecteur de l'enseignement du dessin.

Chiepiez a publié : *Histoire critique des origines et de la formation des ordres grecs*. Avec Georges Perrot : *Histoire de l'Art dans l'antiquité* (5 volumes).

CHIRAT (Benoît). — Dessinateur et peintre, né à Lyon en 1795, mort en 1870. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous Revoil et Berjon.

Il se fixa à Paris en 1842.

Son œuvre comprend surtout des tableaux de *Fleurs*, de *Fruits* et quelques *Natures mortes*.

CHIRAT (Anaïs). — Peintre, fille du précédent; fut élève de Genod. Née à Lyon le 8 octobre 1820, elle devint Madame Duchesne en 1848, et se fixa à Paris.

A peint des *sujets religieux*; le portrait de *son Père*; *Le premier regard dans l'avenir* (mairie du III^e arrondissement de Lyon).

CHIRAT (Charles). — Né à Lyon le 16 septembre 1793, fut vicaire à Saint-Polycarpe (1828), curé de Neuville (1832), curé de Notre-Dame de Saint-Vincent (1849).

L'abbé Chirat fut administrateur du Dispensaire général de 1820 à 1829.

Il mourut à Lyon, le 15 septembre 1851, laissant quelques ouvrages ascétiques.

CHOIGNARD (Philippe). — Avocat, né à Lyon en 1729, mort à Cogny (Rhône) en 1808. Fut inscrit comme avocat en Parlement en 1754.

Choignard fit partie de l'Assemblée des Notables en 1771, 1772 et 1773. Il fut recteur de l'Hôtel-Dieu (1777-1780) et échevin (1783-1784).

Bâtonnier de l'ordre des avocats (1781-1782). Le *Bulletin de Lyon*, du 8 octobre 1808, fit un article nécrologique des plus élogieux, à l'occasion de la mort de Choignard.

CHOL (Claude). — Médecin de l'Hôtel-Dieu pendant près de quarante ans (1746-1781). Chol créa de nouveaux règlements pour la visite des malades.

CHOL (Jean-Baptiste). — Graveur et lithographe, né à Lyon en 1812, mort dans sa ville natale le 23 décembre 1851. Il étudia à l'Ecole de Lyon.

Il a gravé, notamment, le portrait de l'abbé *Gourdiat*, curé de Saint-Polycarpe.

CHOL DE CLERCY (François). — Né à Lyon le 13 juillet 1719, avocat en Parlement en 1743.

Fit partie de l'Assemblée des Notables de 1771.

Recteur de l'Hôtel-Dieu, échevin (1777-1780), juge au

Tribunal de la Conservation, Chol de Clercy fut bâtonnier de l'ordre des avocats (1777-1780). Il mourut, 2, rue de la Bombarde, le 3 janvier 1787.

CHOMEL (Noël). — Né vers 1632, mort à Lyon le 30 octobre 1712. Prêtre de notre église lyonnaise, il occupa les loisirs que lui laissait la cure de Saint-Vincent à des études de pharmacologie.

Chomel a publié, en 1709, en deux volumes, un *Dictionnaire économique* « contenant divers moyens d'augmenter son bien, avec une infinité de secrets découverts dans la Botanique ».

CHOMEL (Augustin). — Architecte, né à Lyon en mars 1857. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, avec Louvier, puis à celle de Paris.

Parmi ses travaux : restauration de l'église de Neuville (Rhône) ; l'hôtel du *Salut Public*, à Lyon, rue Molière ; maisons rue de l'Abbaye-d'Ainay ; maisons rue de Vendôme ; maisons place Guichard ; maisons quai Claude-Bernard, etc.

CHOMETON (Jean-Baptiste), dit **CHAUMETON**. — Peintre et graveur, né à Lyon en 1789, mort vers 1845. Il étudia avec Revoil à l'Ecole lyonnaise des Beaux-Arts.

Il a peint des *Portraits*, dessiné et peint des *Vues de Lyon*.

Parmi ses œuvres : *Fleury-Richard, peintre* ; *Comte de Précý* ; *église de l'Observance* (1822) ; *fontaine près Saint-Polycarpe* (1827) ; *monument expiatoire des Brotteaux*, etc..

CHOULANS (montée de). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à une fontaine, qui est indiquée sur le plan de 1550, et désignée sous le nom de *Cholan*. « Il y a une fontaine (dit « Paradin), que les antiques documents et pancartes nomment « *silva fons* ou *Siloë*, du nom de celle qui est en Palestine, au pied « du mont de Sion ; de ce nom est demouré le vestige, en langue « du Vulgue, qui nomme cette fontaine : *Siolan*. »

Le P. Menestrier pense que ce nom vient de *Silanus*, « puisque « — écrit-il — il est constant que ce fut à lui, aussi bien qu'à « Plancus et Lepide, que le Sénat romain ordonna de bâtir une « ville à ceux de Vienne... Silanus avait son camp en cet endroit « où, au temps de Henri II, il y avait un hameau nommé *Cholan*, « au-dessus de la fontaine. »

Le château de Choulans, qui appartint longtemps à la famille de Vauzelles, fut occupé, à partir de 1899, par les religieuses du Bon-Secours.

Sur la terrasse naturelle qui domine la Quarantaine, il y eut autrefois une chapelle de Saint-Roch, qui fut un lieu de pèlerinage très fréquenté. C'est pendant la peste de 1577, qu'on fit le vœu d'édifier cette chapelle. La première pierre en fut posée le 31 mars 1581. Voici un extrait du procès-verbal que le Consulat fit dresser à cette occasion :

« Ce jourd'huy, dernier jour du mois de mars 1581, par la
« délibération du Conseil d'estat tenu près la personne dudit
« seigneur de Mandelot, et luy insistant à ce, a esté faicte
« procession générale de tous les ordres et estats de la ville, où
« presque tout le peuple a assisté, laquelle est sortye de la grande
« église de Saint-Jehan et de là, passant par la porte Saint-
« Georges, est montée sur un petit coteau de vignes, des deppen-
« dances du prieur de Saint-Laurent et de la fontaine de
« Choulans, où ont été faictes les fondations ou premiers projets
« de ladite chapelle de Saint-Roch. La première pierre de laquelle
« a esté ce jour posée par mon dict seigneur de Mandelot, officiant
« Mgr Jacques Mestret, de l'ordre des Carmes, évesque de Damas,
« suffragant de l'église de Lyon, tout le clergé de ladicte ville y
« assistant et psalmodiant... »

Souvenirs d'antan

Chaque année, le premier vendredi après Pâques, on faisait une procession solennelle de Saint-Jean à la chapelle de Saint-Roch ; le Consulat, le Présidial, le Gouverneur, l'Intendant y assistaient.

Le 26 avril 1660, à l'occasion de cette cérémonie, il y eut un gros scandale par suite d'une question de préséance entre le Consulat et le Présidial. Il y eut bataille entre les halbardiers de la ville et les archers du Présidial. Le prévôt des marchands fut même frappé. Le Consulat et le Chapitre de Saint-Jean se retirèrent de la procession et se rendirent à Saint-Georges. Le Présidial continua seul la marche vers Saint-Roch. Cet incident fit désigner, depuis, cette procession sous le sobriquet de *procession des coups de poing*.

— En 1826, on signalait comme une curiosité de la ville, la visite de l'établissement orthopédique de M. Chaley, installé sur cette voie publique.

— En 1913, le 26 novembre, un mur de soutènement dépendant des usines des *Brasseries Georges Hoffherr*, s'écroula, tuant une fillette de 13 ans, et blessant sa sœur, qui mourut peu après.

CHRISTIN (Jean-Pierre). — Né à Lyon le 31 mai 1683; dans sa jeunesse, il alla étudier la musique à Paris, où il séjourna dix ans.

Revenu à Lyon, il y demeura et y mourut le 10 janvier 1755.

Ses recherches sur les thermomètres à mercure, dits « thermomètres de Lyon », ont donné un certain lustre à son nom, dans le domaine scientifique. Mais, au point de vue lyonnais, il ne faut pas oublier qu'il créa, avec Nicolas Bergeron, l'Académie du Concert, qui devait vivre pendant près de soixante-dix ans.

CHRISTOPHE (J.-B.). — Le chanoine Christophe, né à Thizy en juin 1809; collabora à la *Revue du Lyonnais*. Mort en 1882.

CHRISTOT (François Dubuisson de). — Architecte, mort révolutionnairement à Lyon, le 23 janvier 1794.

En 1770, il avait reconstruit la porte de Saint-Just (disparue). Il travailla avec Decrenice.

Il fut membre de la municipalité provisoire de Lyon en 1793, ce qui lui coûta la vie, après le siège de Lyon.

CHRISTOT (Hugues-François Dubuisson de). — Architecte, né à Lyon le 27 avril 1804, mort en la même ville le 5 avril 1887.

Il fut architecte en chef des Hospices.

En 1835, il fit restaurer le pont d'Ainay que Latombe avait reconstruit.

C'est lui qui, en 1856, construisit l'hôpital de la Croix-Rousse.

CHRONIQUE DU JOUR (la). — Journal lyonnais du commerce; ses bureaux étaient établis, en 1864, 31, rue Tupin.

CIMETIERE (rue du). — IV^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à sa situation topographique, relativement au cimetière de la Croix-Rousse.

CINOH (Raoul). — Né à Nyons (Drôme), de son véritable nom: Raoul Chion.

Journaliste lyonnais qui collabora au *Lyon Républicain*.

pendant trente-six ans. Ses *Feuilles volantes*, ses *Propos d'un gone*, ses chroniques théâtrales eurent un réel succès auprès des lecteurs.

Avec Coste-Labaume, Basset, Clapot, il fut un des fondateurs de l'Association de la Presse quotidienne lyonnaise.

Il écrivit un assez grand nombre de revues : *Passons le Pont*, *Ohé les Gones!* *Perrache-Brotteaux* (en collaboration avec Deschavannes), qui furent jouées au Casino, à l'Eldorado, aux Célestins.

CINQUANTAINE (la). — Organisation créée par les Lyonnais, vers la fin du XII^e siècle, pour les représenter dans leurs discussions avec le pouvoir archiépiscopal.

Cette première assemblée municipale semble avoir été créée sous l'influence de la tradition romaine de la curie.

La Cinquantaine se maintint durant tout le XIII^e siècle ; dans la liste des personnages qui la constituèrent, on trouve les noms des plus grandes et plus anciennes familles de la ville ; on y rencontre aussi des étrangers, surtout des Florentins.

La Cinquantaine délibérait sur les intérêts de la ville ; et, pour exécuter les décisions prises, les bourgeois désignaient chaque fois des délégués appelés procureurs ou consuls. On peut voir dans cette coutume, l'origine du Consulat.

CITADELLE (impasse de la). — IV^e arrondissement. — Le Conseil municipal, en 1824, a donné ce nom à cette impasse, en souvenir de l'ancienne citadelle, sur l'emplacement de laquelle elle est tracée, croit-on.

Cette citadelle avait été construite, en 1564 et 1565, par ordre de Charles IX, pour défendre Lyon contre les attaques des Huguenots. Le peuple, qui les détestait fort, vit d'un bon œil l'édification de cete citadelle. Mais, au contraire, les bourgeois considérèrent que c'était une atteinte grave au privilège qu'ils avaient de se garder eux-mêmes.

En 1584, les consuls-échevins demandèrent à Henri III (de passage à Lyon avec d'Epernon), l'autorisation de la démolir. Le roi refusa et se contenta de nommer un nouveau gouverneur, le frère de son favori d'Epernon.

Ce n'est qu'avec Henri IV que les échevins obtinrent gain de cause. Il est vrai qu'ils avaient eu soin de faire démolir, avant toute autorisation ladite citadelle.

CIVENS (Barthélemy de). — Vivait au XIV^e siècle ; il mourut en 1361, alors qu'il était abbé d'Ainay. C'est lui qui, en 1341, fit classer le *Cartulaire* de son abbaye, dans lequel on trouve quelques diplômes des rois de France, et des chartes antérieures au XII^e siècle.

Ce Cartulaire appartient au conseiller Costes.

CLAIR (Joseph). — Architecte, né à Annonay en 1819, mort à Lyon le 29 août 1893. Il a laissé un projet d'*agrandissement de la façade de la Bibliothèque*, quai de Retz ; un projet de rue tendant de la place Saint-Paul à la place du Petit-Change.

CLAIR (Pierre). — Sculpteur, né à la Guillotière le 9 mars 1821. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, et se fixa dans la capitale, où il mourut.

De 1844 à 1850, il connut le succès aux expositions parisiennes.

CLAIRE (rue de la). — V^e arrondissement. — Ce nom rappelle une vaste demeure, entourée de magnifiques ombrages, avec des jardins décorés par Le Nôtre, arrosés par une fontaine limpide, demeure qu'on désignait par le nom de *la Claire*. Elle devait ce nom à Le Clair, qui la fit construire au XVI^e siècle. Au-dessus de la porte d'entrée de ce domaine, on lisait cette devise : *ubique clara*.

C'est en ce logis que, venant à Lyon pour la première fois, Henri IV s'installa, le 21 août 1593, et reçut les hommages des autorités de la ville.

Souvenirs d'antan

En 1793, le général Précý rassembla dans le domaine de la Claire, les débris de son armée pour tenter sa malheureuse retraite sur Saint-Romain-de-Popey.

En 1814, la maison de la Claire servit de citadelle à huit cents hommes de l'armée d'Augereau, qui arrêtèrent les Autrichiens et les empêchèrent de prendre la ville d'assaut.

En décembre 1815, les alliés, quittant Lyon, trouvèrent à leur sortie du côté de Vaise, et jusque dans la maison de la Claire, qu'ils occupaient, un écrit à eux dédié, répandu à profusion. Il était intitulé : *Adieux des Lyonnais aux Alliés* :

Contents de vos belles prouesses,
Allez cultiver vos guérets ;
Si vous emportez nos richesses,
Vous n'emportez pas nos regrets.

Mais si, nous prenant pour des lâches,
Vous croyez nous avoir vaincus,
Souvenez-vous que vos moustaches
Furent vingt ans nos torche-c...

CLAIR-TISSEUR (rue). — VII^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle l'écrivain lyonnais qui signa du nom de *Nizier du Puitspelu* de si remarquables études sur Lyon et les « gones ».

Né en 1827, Clair Tisseur fit ses études à l'institution des Minimes. Il entra ensuite dans une maison de soieries, puis devint élève de l'Ecole des Beaux-Arts.

Il eut pour maître Ant. Chenavard.

Devenu lui-même architecte, il construisit, à Lyon, l'église du Bon-Pasteur, celle de Sainte-Blandine, le bâtiment qui sert aujourd'hui de mairie au II^e arrondissement.

A 60 ans, épuisé par un labeur incessant, il se retira à Nyons (Drôme), où il écrivit la plupart de ses ouvrages.

Il mourut le 3 septembre 1895.

Les principaux écrits de Clair Tisseur sont. *le Parfum de Rome et M. Vuillot*; les *Vieilleseries lyonnaises*; le *Littre de la Grande Côte*; les *Oisivetés du sieur de Puitspelu Lyonnais*; *Paucapaucis* qui fut sa dernière œuvre en même temps que son unique volume de poésie.

Souvenirs d'antan

Le pseudonyme adopté par Clair Tisseur avait déjà servi ; on le trouve porté, au carnaval de 1566, à Lyon, dans la *Chevauchée de l'Asne*, par un des figurants : « Le comte de Puys-Pellu marche « entre le duc de la Coste Saint-Sébastien, l'abbé de Saint-Georges, la princesse de la Lanterne et le grand-bachat de la « rue Mercière. » (A. Storck.)

C'est Clair Tisseur qui fonda l'*Académie du Gourguillon*. Cette amusante plaisanterie fut prise fort au sérieux. Puitspelu écrivit à ce sujet à un de ses amis : « Avez-vous lu l'article des « *Débats*? Le Caquenano qui l'a écrit... a pris très au sérieux « l'Académie. Il m'écrit pour me demander des renseignements « sur cette *Académie du Gourguillon*. Il a cherché dans le si « curieux ouvrage d'Arthur Dinaux, mais il n'a rien trouvé! Je « lui envoie copie des statuts, précédée d'un historique qui

« commence ainsi : En l'an de grâce 1879 et ce 24 juin, jour de la
« Saint-Jean, à quatre heures de relevée, Nizier du Puitspelu,
« bras neuf de sa profession, se chauffant le ventre au soleil et
« parlant à sa propre personne, déclare fonder l'Académie du
« Gourguillon. »

Cette docte assemblée était ainsi composée : Nizier du Puitspelu (Clair Tisseur) ; Johannès Mollasson (Gaspard André) ; Olaudius Canard (Coste-Labaume) ; Mami Duplateau (Auguste Bleton) ; Pétrus Violette, sieur des Guenardes (Morel de Voleine) ; Marius Bardoire (Joseph Garin) ; Joanny Bachut (Docteur Gros) ; Benoît Cachemaille (C. Prost) ; Athanase Duroquet (Eugène André) ; Le fils Ugin (Louis Guy) ; Jean-Marie Mathéron (Dumond) ; Pater familliasse (Edouard Aynard, qui eut douze enfants).

Clair Tisseur excellait dans l'art de communiquer avec le public par les journaux. En 1881, il fait annoncer : « *Lettres de Valère*, colligées par Nizier du Puitspelu, avec une introduction « par icelui. »

On trouve, la même année, l'annonce suivante : « Nizier du Puitspelu a faite des livraisons suivantes de la *Revue du Lyonnais*, première série, à savoir... (suit l'énumération). « Puitspelu offre un petit écu de trois livres pour chacune d'icelles « livraisons... »

« Pour tout cela, l'on s'adressera à M. Froget-Pelonzac, « marchand de livres en rue Jean-Tournes, tout à côté de Sirand, « le gantier. »

Jules Tairig ne pouvait moins faire que de placer Clair Tisseur dans sa galerie lyonnaise. Et voici ce qu'il « pondit » sur notre bon Lyonnais :

A Puitspelu, lecteur, salut !
C'est un écrivain de mérite,
De l'Olympe presqu'un élu.
A Puitspelu, lecteur, salut !
Sur lui, mon dire est absolu,
Sans fard ma pensée est écrite.
A Puitspelu, lecteur salut !
C'est un écrivain de mérite.

Au physique, on sait ce qu'il est :
En bronze on a coulé son buste ;
C'est un homme grave qui plaît.
Au physique, on sait ce qu'il est.
Est-il petit, maigre ou replet,
D'apparence grêle ou robuste ?
Au physique on sait ce qu'il est :
En bronze on a coulé son buste.

Nizier du Puitspelu ne professait pas une sainte admiration pour le régime démocratique ; et parfois sa verve s'exerçait contre les « grands électeurs » de son temps. En janvier 1889, après une élection, il fait dire à Siméon Stylite :

Le front baigné de feux, sous toi tu contemplais
L'ignoble tourbillon de la mêlée humaine,
D'où montent les sueurs d'animaux vils et laids ;

Et narguant le troupeau que la sottise mène,
Et dont nous avons fait le Dieu contemporain,
De ta corniche étroite, aérien domaine.
Pensif, tu conchiais le Peuple Souverain !

CLAIRVILLE. — Auteur dramatique, né à Lyon en 1811, mort à Paris en 1879. Son père était régisseur de théâtre.

Clairville commença par la carrière d'acteur ; mais il l'abandonna très vite.

Ses pièces eurent leur heure de succès ; mais elles sont maintenant bien oubliées. Qui donc se souvient de *Rosière et Nourrice*, des *Sept Châteaux du Diable*, etc... ?

CLAPASSON (André). — Né à Lyon le 13 janvier 1708, mort le 21 avril 1770.

Avocat au Parlement ; on raconte qu'ayant perdu sa première cause, il quitta le barreau pour se consacrer aux arts et aux lettres.

Membre de l'Académie de Lyon en 1738.

Clapasson a publié : *Description des curiosités et des monuments de Lyon* (1741).

L'Académie de Lyon a conservé un assez grand nombre de ses manuscrits.

CLAPOT (Jean). — Architecte, né à Lyon le 19 mai 1850. Fut conseiller municipal de 1878 à 1884 ; conseiller général, puis président de l'Assemblée départementale, de 1883 à 1894.

Il fut élu député du II^e arrondissement de Lyon en mai 1892 et réélu en 1893. En 1898, il fut battu par A. Gourd. Depuis, il se retira de la vie publique.

CLAPOT (Louis). — Frère du précédent, né à Lyon. Publiciste, il entra dans le journalisme en 1871. En 1878, aux côtés de Jantet, il fonda le *Lyon Républicain*, dont il devait

devenir le rédacteur en chef en 1895. C'est à ce poste que la mort le surprit à l'âge de 73 ans, accablé qu'il était de la mort de son fils tué dans la Somme pendant la dernière guerre.

CLAUDE II DE SAINT-GEORGES. — Archevêque de Lyon de 1693 à 1714.

Son épiscopat est célèbre par le procès qui s'éleva au sujet de la primatie entre lui et l'archevêque de Rouen, Jacques de Colbert.

Claude II mourut à Lyon, le 9 juin 1714, et ce fut le P. Jésuite Colonia qui prononça son oraison funèbre.

CLAUDE-BERNARD (quai). — VII^e arrondissement. — Les dénominations de *quai du Prince-Impérial* et de *quai de la Vitriolerie* ont précédé celle de *quai Claude-Bernard*, attribuée, en 1878, à cette voie publique.

Le grand physiologiste Claude Bernard est né à Saint-Julien, près de Villefranche-sur-Saône, le 12 juillet 1813, et mort à Paris en 1878; il fut membre de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences.

Claude Bernard était fils d'un obscur vigneron du Beaujolais. On raconte même que la mère de l'illustre savant, restée veuve au pays, ne connut jamais la renommée de son fils. Il l'allait voir tous les ans; et cette excellente femme était satisfaite de savoir son « gas bien placé à Paris ».

Il étudia d'abord avec le curé de son village; puis, obligé de gagner sa vie, il entra dans l'officine d'un pharmacien lyonnais, pour le logement et la nourriture. C'est à ce moment qu'il composa un vaudeville, *Rose du Rhône*, qui fut joué et lui rapporta cent francs.

Dès lors, Claude Bernard décida d'aller à Paris « faire du théâtre » (1834). « Faites plutôt de la médecine, vous gagnerez plus sûrement votre vie », lui dit Saint-Marc Girardin. Cette parole du critique décida de l'avenir du jeune homme.

Sa carrière scientifique commença comme préparateur de Magendie, auquel il devait succéder. Il n'était pas encore docteur qu'il était déjà réputé comme physiologiste. Ce qui ne l'empêcha pas d'être impitoyablement refusé chaque fois qu'il se présenta à un concours. Alors que tout l'univers le connaissait, il ne fut jamais agrégé.

Lorsque la mort le frappa, en 1878, le pays, « soulevé par la parole frémissante » de Gambetta, lui fit des funérailles solennelles.

Divers

Les Facultés ont été construites sur les plans de l'architecte de la Ville Abraham Hirsch.

L'hôpital Saint-Joseph (qui appartient à la Faculté libre) fut élevé sur les plans de l'architecte Ch.-M. Franchet (né en 1838).

N° 15. Faculté des Lettres; Faculté de Droit et Ecole de Notariat.

N° 16. Faculté des Sciences.

N° 18. Faculté de Médecine et de Pharmacie.

N° 20. Hôpital Saint-Luc (Sœurs de Saint-Vincent de Paul).

CLAUDE-BOYER (rue). — VII^e arrondissement. — La rue de l'*Hospice des Vieillards* a reçu, le 4 juillet 1927, le nom de Claude Boyer, sapeur-pompier de Lyon, mort dans l'incendie du quai de l'Archevêché, le 3 décembre 1903.

Les bâtiments de l'Hospice des Vieillards sont occupés aujourd'hui par une caserne de pompiers, la caserne dite de la Madeleine.

CLAUDE-JOSEPH-BONNET (rue). — IV^e arrondissement. — Claude-Joseph Bonnet naquit à Jujurieux (Ain) en 1767. Chef de l'une des premières maisons de soieries de Lyon, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à établir la grande réputation du commerce lyonnais.

Il fonda des primes d'encouragement, distribuées tous les six mois, aux chefs d'ateliers qui s'étaient distingués par une meilleure fabrication.

Il avait fondé sa maison en 1811.

Divers

Pendant l'insurrection de 1831, Bonnet refusa d'accepter le tarif imposé par les ouvriers, jugeant qu'il était impossible de le maintenir, et qu'il ne pourrait que nuire à l'avenir de l'industrie de la soierie. Les ouvriers promenèrent son effigie dans les rues de la ville et la pendirent dans celle qui porte aujourd'hui son nom. On reconnut, peu de temps après, qu'il avait raisonné juste.

CLAUDE-RAMPON (rue). — Voir chemin *Rampon*.

CLAUDIA (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue fut ouverte en 1724.

C'est en 1800 qu'on lui donna le nom de *rue Claudia*, en mémoire de Claudia Boussonnet, nièce, par sa mère, du peintre Jacques Stella. Comme ses sœurs Françoise et Antoinette, Claudia Boussonnet s'est rendue célèbre dans l'art de la gravure.

Née à Lyon en 1634, elle mourut à Paris en 1697. Elle fut élève de son oncle Stella.

Peu de graveurs ont saisi comme elle le caractère du Poussin ; elle est parvenue à indiquer d'une façon presque parfaite la couleur de ce maître.

Divers

1827. — Zinder Victor, peintre, habite au n° 4.

N° 3. Voir un écusson. C'est dans cette maison que Louis Guy établit l'atelier dans lequel il fit les premières lithographies imitant la peinture.

CLAUSES (François-Edouard). — Sculpteur, né à Paris en 1824, mort à Lyon, le 24 juin 1884. Son atelier était installé cours Morand, à l'angle de la place Kléber.

Parmi ses travaux : des *tombeaux* aux cimetières de Loyasse et d'Oullins ; décoration de la maison, 20, rue Gasparin ; chapiteau pour la synagogue ; etc...

CLAVEL (Victor-Emile). — Né à Carpentras, le 26 février 1822. Professeur à la Faculté des Lettres, adjoint au maire. Son père était soldat de la Grande Armée, ce qui lui permit de faire ses études au Lycée de Metz, comme enfant de troupe, puis au Lycée Charlemagne à Paris.

Clavel fut reçu à l'Ecole normale supérieure en 1842. Au moment du conflit franco-allemand de 1870, il s'engagea comme volontaire pour la durée de la guerre.

Ses opinions très connues retardèrent sa nomination sous l'ordre moral. Enfin, en 1878, grâce à l'intervention de Gambetta, il fut titularisé dans la chaire de langue grecque de notre Faculté.

Conseiller municipal de Lyon dès 1879, il fut constamment réélu jusqu'à sa mort.

Il rendit d'éminents services comme adjoint à la mairie centrale, sous Gailleton.

Clavel a publié : *Éloge de la langue grecque* (1877) ; *L'hellénisme en France depuis 1840* (1882) ; etc...

CLAVIER. — Magistrat, né à Lyon en 1762. Il occupa ses loisirs à l'étude des langues anciennes et particulièrement du grec.

Il acquit très vite une réputation de savant helléniste. Il fit paraître une édition des *Œuvres de Plutarque*.

On se souvient de la dignité dont il fit preuve à propos du procès du général Moreau. Le premier consul, dit-on, demandait aux juges « de condamner le général ; il ferait grâce ensuite ». « Et à nous, répondit Clavier, qui nous accordera notre grâce ? ».

Il mourut en 1817, après avoir marié sa fille à Paul-Louis Courier.

CLEBERG (rue). — V^e arrondissement. — Le nom donné à cette rue est un hommage rendu à la mémoire de Jean Cléberg (ou Cleberge), dit « le bon Allemand », qui fut un des premiers bienfaiteurs de l'Aumône générale (Charité), à sa création.

Quelques auteurs pensent que la statue dite l'*Homme de la Roche*, fut érigée en son honneur.

Jean Cléberg combattit à Pavie, aux côtés de François I^{er} ; il rendit, par la suite, de grands services d'argent à ce monarque, qui l'avait attaché à sa personne en le nommant son valet de chambre ordinaire. Ce fut dans un des voyages qu'il fit avec le roi à Lyon, qu'il se fixa dans notre ville, en achetant la baronnie de Saint-Trivier-en-Dombes et la seigneurie de Chavagneux.

Au cours de l'horrible disette de 1531, Jean Cléberg se signala par sa générosité.

Il avait épousé Pélonne de Bouzin, native de Tournai en Flandre, dame d'Ars-les-Dombes. La tradition veut qu'il ait fait bâtir pour elle, sur les bords de la Saône, une villa splendide avec la tour dite *Tour de la Belle-Allemande*.

Jean Cléberg n'eut qu'un fils, David, qui, lui-même, ne laissa que des filles.

Il mourut à Lyon, le 6 septembre 1546, dans la maison de Saint-Ambroise, rue du Plâtre, sur l'emplacement de laquelle fut élevée la maison Tolozan.

Cochard, Bréghot du Lut et quelques érudits lyonnais, ont écrit qu'il était possible de rattacher le général Kléber à la même famille. Ils n'en ont jamais apporté une preuve décisive.

Divers

En 1493, cette voie publique était déjà millénaire et portait le nom de *chemin tendant de la Croix de Colle à Forvière*.

1526. — La galerie impériale de Vienne possède un portrait de Jean Cléberg, peint à cette date, par Albert Dürer.

La grotte dans laquelle s'élève la statue de l'*Homme de la Roche* fut faite en 1849, par l'architecte René Dardel.

Au n° 7. — Œuvre de retraite des prêtres âgés, fondée en 1806, par M^{re} de la Balmondière (morte en 1834).

CLEDAT (Léon). — Né au Change (Dordogne), le 4 février 1851. Fut élève de l'Ecole des Chartes de 1871 à 1875. Dès 1876, il fut chargé du cours de langue et littérature française à la Faculté des lettres de Lyon.

Professeur titulaire en 1880, il devint doyen en 1892.

En 1887 et jusqu'à sa mort, il dirigea la *Revue de philologie française* qu'il avait fondée.

Clédât a publié de nombreux ouvrages ou études sur l'histoire de notre langue et de notre littérature.

Il est mort à Lyon en 1930.

CLEMENCE DE BOURGES. — Poétesse lyonnaise du XVI^e siècle, surnommée « la perle des damoiselles lyonnaises ». Elle était l'amie de Louise Labé, qui lui avait dédié la première édition de ses œuvres.

Elle était fiancée à Jean II du Peyrat, qui fut tué au siège de Beaurepaire, en septembre 1562. Clémence ne put survivre à sa douleur et mourut la même année. Elle habitait la maison du seigneur de Myons, général du Piémont, son père, laquelle maison s'ouvrait sur la place des Cordeliers et la rue Grenette (emplacement actuel du Bar Américain).

A peine adolescente, Clémence avait chanté et joué devant Henri II, en 1548, lors de l'entrée de ce roi à Lyon.

CLEMENT (Félix). — Peintre, né à Donzère (Drôme), le 20 mai 1826. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. Grand Prix de Rome en 1856.

Clément voyagea beaucoup ; puis, en 1872, au retour d'Egypte, il fut appelé à réorganiser la section de peinture à l'Ecole de Lyon. Pendant trois ans, il dirigea l'Ecole. Peu après, il se fixa à Paris.

F. Clément mourut en Algérie, le 2 février 1888.

Parmi ses œuvres : *les Fêtes du Baïram au Caire* (1868) ; *Saint Jacques marchant au supplice* (1872) ; *D^r Louis Tripier* (1877) ; *Paul Arène* ; *Frédéric Mistral* (1886) ; *le D^r A. Tripier* (1888) ; etc...

CLEMENT (D^r Etienne). — Né à Lyon le 4 février 1843, docteur de la Faculté de Paris en 1868 ; médecin des hôpitaux de Lyon en 1878, entré en fonction en 1883.

Agrégé de la Faculté en 1877, Clément y enseigna la dermatologie et la médecine légale. Il laissa d'intéressants travaux sur les cardiopathies de la ménopause, l'emploi de l'antipyrine dans les fièvres, les températures inverses, la pathogénie des souffles musicaux.

Membre de l'Académie de Lyon. Géologue et agriculteur, autant que médecin, il rédigea un des premiers mémoires écrits sur l'utilisation des forces motrices du Rhône.

En 1896, le D^r Clément devint médecin-chef de l'Hôpital Saint-Joseph.

Il mourut le 18 novembre 1907.

CLEMENT-JAYET (rue). — VII^e arrondissement. — Cette rue porte le nom du sculpteur lyonnais Jayet. (Voir ce mot.)

CLEMENT-MAROT (rue). — VII^e arrondissement. — Né à Cahors en 1495 ; fils de Jehan des Mâres dit Marot, lui-même poète favori d'Anne de Bretagne, Clément Marot mourut à Paris en 1544.

Nous n'avons pas à faire ici une étude biographique de ce grand poète français ; nous n'en parlerons que dans la mesure de ses rapports avec Lyon.

Clément Marot a fait de fréquents séjours en notre ville, en 1529, 1530, 1536, 1537 et 1538. Il fut lié d'amitié avec Maurice Sève et ses sœurs Claudine et Sibylle. Il connut, à Lyon, Barthélemy Aneau, Olivier de Magny, Rabelais, Etienne Dolet, Jehan Perréal, Louise Labé.

C'est à Lyon qu'il publia ses œuvres, imprimées par Jean Bardou (1539). Etienne Dolet en fit une seconde édition en 1543.

Divers

Les allusions à Lyon, aux Lyonnais et aux Lyonnaises sont fréquentes dans l'œuvre de Marot. Il aime notre ville ; n'a-t-il pas écrit :

On dira ce que l'on voudra
Du Lion et de sa cruauté ;
Toujours, ou le sens me fauldra,
J'estimeray sa privauté.
J'ai trouvé plus d'honnesteté
Et de noblesse en ce Lyon,
Que n'ay pour avoir fréquenté
D'autres bestes un million.

C'est à Clément Marot que Lyon doit sa devise, empruntée à l'*Adieu à la Ville de Lyon* (1536) :

Adieu *Lyon qui ne mords point*,
Lyon plus doux que cents pucelles,
Sinon quand l'ennemy ne point ;
Alors, fureur point ne celles...

CLERC (Antoine-Marguerite, vicomte). — Né à Lyon, le 17 juillet 1774.

Parti comme simple soldat, il servit pendant toutes les campagnes de la République et de l'Empire, et parvint au grade de maréchal de camp. Fait baron par Napoléon, la Restauration lui donna le titre de vicomte.

Il mourut en décembre 1846.

CLERC (Edouard). — Auteur lyonnais, bien oublié. En 1867, il fit jouer, au théâtre des Variétés, à Lyon, l'*Africaine à barbe*. Le succès de cette élucubration fut médiocre.

CLERJON. — Docteur en médecine, professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Il est surtout connu par une *Histoire de Lyon*, parue en 1829, imprimée chez G. Rossary à Lyon, avec gravures dont la plupart sont du peintre F. Richard.

CLOITRE DE FOURVIERE (place du). — V^e arrondissement. — Les chanoines du chapitre de Fourvière avaient leur logis dans un cloître, près de l'église (il en était de même pour les chapitres de Saint-Jean, Saint-Just, Saint-Paul, Saint-Nizier). Le cloître a disparu ; mais le souvenir en a été conservé par le nom donné à cette place.

Divers

La maison n° 7 a été attribuée aux Hospices par décret du 21 avril 1912 ; elle provenait des biens de la Fabrique de Saint-Jean.

CLOS-SUIPHON (rue). — III^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle un domaine sur lequel cette rue fut ouverte, et dont le propriétaire, Suiphon, contribua à la transformation de cette partie de la Guillotière.

Divers

Les n^{os} 3, 4, 5, 6, 8 appartiennent aux Hospices civils.

En 1891, le sculpteur Jarnieux (né en 1826) meurt en son domicile, rue Clos-Suiphon.

CLOUTIER (André). — C'est lui qui, en 1669, établit dans notre ville, la première filature d'or, façon de Milan.

Il reçut, comme encouragement, la ferme des octrois municipaux sur le vin ; et le Consulat lui fit une concession gratuite de « deux lignes d'eau de la fontaine de la Chana, pour l'usage de sa fabrique. »

CLUGNET (Joanny). — Dessinateur et peintre lyonnais du XIX^e siècle. Né en 1819 à Lyon, il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville sous la direction de Thierriat.

Il a peint les *Bords de la Saône* (1847) ; il a dessiné des *Vues de Lyon*.

CLUSERET. — Le futur membre de la Commune de Paris, Cluseret, vint à Lyon, à la chute de l'Empire, et causa quelques tracas au Comité de Salut public instauré à Lyon, après le 4 septembre.

On lit dans le journal la *Mascarade* du 25 septembre 1870 :

« Le général Cluseret est venu organiser, à Lyon, la légion « des Volontaires du Midi.

« Nous serions heureux de voir un homme d'armes expérimenté « se mettre à la tête de nos braves patriotes.

« Seulement, pour que la confiance des volontaires soit pleine « et entière dans la bravoure et l'habileté de leur chef, nous « demandons quels sont les états de service du général Cluseret? »

COCHARD (Nicolas-François). — Né à Villeurbanne le 20 janvier 1763, mort à Lyon en 1834. Erudit, s'est occupé principalement d'histoire locale.

Membre de l'Académie de Lyon, son *éloge* fut prononcé en séance publique de cette compagnie, le 25 juin 1834, par J.-B. Dumas.

Parmi ses travaux : *Notices* sur Vienne, Chasse, Ampuis, Sainte-Colombe, Condrieu, Loire, Saint-Cyr, Les Hayes, Longe,

Saint-Romain, etc..., dissertation sur *Barthélemy Aneau*, *Louise Labé*, *Claude de Chavanne*, *l'abbé Rozier*, *voyage à Oullins et au Perron*, etc...

COCHET (Marie). — Marie Cochet, née Lolière, lyonnaise ; prit part à la lutte de Lyon contre la Convention. Après le siège, arrêtée, elle fut condamnée à mort le 15 décembre 1793 à l'âge de 27 ans. Bien que les médecins eussent reconnu qu'elle était enceinte, Collot d'Herbois ne permit pas qu'on différât son exécution.

Les historiens du siège parlent avec éloges et parfois avec enthousiasme, de son courage et de son attitude héroïque.

COCHET. — Fut un des Lyonnais poursuivis en avril, après le mouvement de 1834.

COCHET (Claude-Emmanuel-Balthazard). — Architecte né et mort à Lyon (6 janvier 1760-14 mars 1835). Elève de son père, Donat Cochet, de Degouge et de Brongniart. Grand Prix de Rome en 1783.

En 1795, Cochet fut nommé architecte de la Ville ; par la suite, il enseigna à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (1814-1824).

Membre correspondant de l'Institut en 1821.

Parmi ses œuvres : *Cénotaphe des Brotteaux* ; *Loge maçonnique de la Parfaite Harmonie* (aux Brotteaux, 1805) ; *Chapelle expiatoire des Brotteaux* (1814-1817) ; etc...

Cochet a laissé de nombreux écrits : *Moyens d'opérer la restauration de la grande salle de l'Hôtel de Ville* (1803) ; *Notice sur Loyer, architecte* (1808) ; etc...

Il fut membre de l'Académie de Lyon et l'un des fondateurs de la Société académique d'architecture (1829).

COCQUEREL (Olivier de). — Peintre lyonnais du XIX^e siècle.

Avait la réputation de faire toujours le même tableau : chaudron et poisson.

Un journal de 1881, dans sa critique du *Salon*, écrivait : « M. Cocquerel est toujours d'une correction irréprochable avec « ses poissons, ses chaudrons et ses cerises... On aime à avoir, « dans le salon ou la salle à manger, un de ces tableaux appétis-

« sants. Mais M. Cocquerel relirait peut-être avec fruit, dans
« Horace, l'histoire de cet artiste qui n'avait pas son pareil pour
« peindre des cyprès, et qui en aurait placé partout, même sur le
« radeau de la Méduse. »

(Le radeau de la Méduse et Horace ! le journal exagère
l'anachronisme !!)

Il naquit à Saint-Didier-au-Mont-d'Or en octobre 1838. Il
étudia sous Bonnefond et Chenu. Il est mort à Lyon à la fin du
XIX^e siècle.

COGELL (Pierre). — Elève de Vien, né à Stockholm (Oslo
de nos jours), en 1734.

Il vint à Lyon en 1763 où il acquit rapidement la renommée
d'un peintre de talent. Le Consulat le nomma, le 5 janvier 1779,
peintre de la ville en survivance de Nonnotte.

En 1785, appuyé par la reine Marie-Antoinette, il resta seul
en fonction.

Cogell mourut le 21 janvier 1812. J.-B. Dumas a publié une
notice historique sur sa vie et ses œuvres, en mai 1812.

Parmi ses toiles : *Pierre Adamoli* (1787) ; le *comte de Lau-*
rencin ; *J. Steinmann, échevin* ; des *Portraits* ; etc...

COGNARD (Joseph-Ferdinand). — Médecin, né à Lyon le
18 février 1826. Docteur de la Faculté de Montpellier en 1858, il
exerça à Lyon dès cette époque. Fut médecin du Dispensaire de
1861 à 1888.

Erudit et lettré, Cognard a publié, à Lyon : *Chez les anciens ;*
A propos de la crémation.

Il est mort à Lyon le 3 juillet 1900.

COHENDY (Emile). — Né à Grenoble le 28 avril 1851 ; fit
ses premières études au Lycée de Clermont. En 1870, déjà licencié
ès-lettres, il s'engagea et prit part à tous les combats de l'armée
de la Loire.

La guerre terminée, il reprit ses études de droit, triomphait,
en 1879, au concours d'agrégation et fut nommé à la Faculté de
Lyon. Tour à tour, il enseigna la législation industrielle et le droit
international privé.

Professeur titulaire en 1883, il est désigné pour la chaire de
procédure civile. En 1893, il succède à Thaller dans l'enseignement
du droit commercial.

Son *Code de Commerce* annoté, publié en 1903 (avec la collaboration de Darras) fait autorité.

Il a publié le *Code du Travail et de la Prévoyance sociale*.

Cohendy fut président de la Commission administrative de la Martinière; membre du Conseil supérieur de l'enseignement technique; président du Conseil d'administration du Mont-de-Piété; président de la Société des sourds-muets et aveugles; etc...

« Cohendy (comme disait le doyen Josserand) fut un *citoyen* « dans toute la plus belle acception du mot; il aima passionnément la France et aussi sa petite patrie; cette ville de Lyon où il se plaisait et qu'il ne voulut jamais quitter. »

A l'instant où j'écris, la municipalité vient d'attribuer des noms d'illustres (!) à quelques rues. Nul n'a songé à Emile Cohendy, mort en 1920!!

COIGNET (Horace). — Né à Lyon en 1736, mort à Paris le 29 août 1821. Il était l'auteur de la musique du *Pygmalion* de Jean-Jacques Rousseau, du moins de celle qui fut exécutée à Paris en 1775, et dans laquelle il n'y a guère de Rousseau, au dire des musicographes, que l'andante de l'ouverture et une ritournelle.

COIGNET (rue). — III^e arrondissement. — Ce nom rappelle l'industriel lyonnais Coignet, fabricant de produits chimiques, propriétaire de terrains sur lesquels la rue fut ouverte.

COINTERAUX (François). — Architecte, né à Lyon en septembre 1740, mort à Paris le 13 mai 1830. Il était expert et arpenteur-juré à Lyon, où il habitait, montée du Chemin-Neuf. Il s'installa à Paris vers 1787.

Il a laissé de nombreuses publications, notamment: le *Chauffage économique* (1792); *Economie des ménages* (1793); la *Cuisine renversée* (1796); *Nouveau jeu de billard* (1803); *l'Art de diminuer ou de perdre son bien et sa tranquillité* (1806); etc...

COIZET (Louis). — Dessinateur et peintre né à Lyon en 1816, mort en 1876. Elève de l'Ecole de Lyon. Fut dessinateur de la maison Geoffroy et C^{ie}.

Parmi ses œuvres : des *Portraits*, *l'Enfance de Bacchus* (1851); *Maman l'a dit* (pastel, 1857); *l'Amer à boire* (1860); la *Visite au sucrier* (1868); etc...

COLBERT (place). — I^{er} arrondissement. — C'est en l'honneur de Jean-Baptiste Colbert, ministre de Louis XIV pendant vingt-deux ans, que cette place a été ainsi dénommée.

Né à Reims en 1619, Colbert avait débuté à Lyon, au quartier du Change, dans la maison de banque Maserani.

Il mourut en 1683.

COLET (Louise). — Fille du peintre Revoil, née à Lyon en 1812, morte à Paris le 9 mars 1877. Elle avait épousé, en 1835, le compositeur et professeur d'harmonie Hippolyte Colet, mort en 1851.

M^{me} Colet a été couronnée quatre fois par l'Académie, comme poète. Ses vers, comme ses études littéraires et philosophiques, sont tombés dans l'oubli. Sa meilleure production fut le *Voyage en Italie*.

Sainte-Beuve, qui ne brillait pas par l'indulgence, écrivait :
« La poésie de M^{me} Colet, c'est un je ne sais quoi qui est parfois
« le simulacre du bien, qui a un faux air de beau. Sa poésie a un
« assez beau *busc* ou buste, si vous voulez ; c'est comme la dame
« elle-même. »

Louise Colet est beaucoup plus connue pour ses démêlés avec Flaubert et Alphonse Karr, qu'elle voulut assassiner.

L'auteur des *Guêpes* avait conservé le stylet avec lequel Louise Colet avait tenté de le frapper ; il l'avait placé sur une étagère avec cette inscription : « Donné (dans le dos) par M^{me} Louise Colet ».

COLIN (Maurice). — Professeur à la Faculté de droit d'Alger, né à Lyon le 19 janvier 1839. Fut député d'Alger.

COLINETTES (les). — I^{er} arrondissement. — Cette dénomination provient d'un monastère des dames de Sainte-Elisabeth, dites *Colinettes*, du nom de la fondatrice de la communauté, la marquise de Coligny (1665).

Le bâtiment des Colinettes fut construit de 1762 à 1766. En 1840, il servit de caserne ; puis, en 1859, il devint hôpital militaire (Villemanzy). Pendant longtemps, les Lyonnais n'ont connu cet établissement que sous le nom d'*hôpital des Colinettes*.

Le clos des Colinettes s'étendait de la montée Saint-Sébastien et la place Colbert, jusque vers la porte Saint-Laurent (rue Célu).

COLLEGE (passerelle du). — Elle fut construite en 1844. Le 7 décembre, comme elle était à peu près terminée, on résolut de soumettre le tablier aux épreuves ordinaires et on le chargea de sable. Vers quatre heures du soir, un horrible craquement se fit entendre: c'était le tablier du pont qui s'effondrait dans le Rhône, entraînant dans sa chute vingt-cinq ouvriers. Deux parvinrent à se réfugier sur un banc de sable; quelques autres gagnèrent péniblement la berge; on arriva à temps avec des barques pour en sauver encore quelques-uns. Mais il y eut cependant huit victimes.

Le nom de ce pont rappelle que le Lycée fut autrefois le *Collège* de la Trinité.

COLLIARD (Pierre). — Né à Jons (Isère), le 3 avril 1852, après avoir fait son service en Extrême-Orient, Colliard vint se fixer à Lyon comme ouvrier tisseur.

En 1888, il fut élu conseiller municipal du VI^e arrondissement alors qu'il était devenu cafetier cours Morand, en face de la Bourse du Travail. Son successeur comme « troquet », M. Darne, devint à son tour conseiller municipal et député!

En 1898, Colliard fut élu député contre Fontaine, professeur à la Faculté des Lettres. En 1903, avec Millerand et Viviani, il fonde le parti républicain socialiste.

Il corrigeait son manque d'instruction par un solide bon sens et une finesse... toute dauphinoise. Avec Millerand, il signa le projet de loi de huit heures. Devenu, en 1917, membre du cabinet Clemenceau, il ne fut pas réélu en 1919.

Dès lors, il se retira à Jons (dont il était le maire depuis 1906) où il mourut dans une retraite qui ne manquait pas de philosophie, en 1925, au mois de mai.

COLLIER CELESTE (ordre du). — Un dominicain, natif du Maine, François Arnoulx, médita d'ériger un ordre de chevalerie particulière au sexe féminin, et propre à étendre le culte de la Vierge. Il eut l'agrément d'Anne d'Autriche et publia en 1647, à Lyon, le projet de son ordre du *Collier céleste du sacré Rosaire*.

Il essaya de le constituer, dans notre ville, du nombre de cinquante jeunes filles; mais il ne put trouver aucune « chevalière ».

Il finit à Riez, en Provence, considéré comme une sorte de charlatan.

COLLOMB (Philibert). — Médecin de l'Hôtel-Dieu de 1783 à 1796. Consultant émérite, disent les annales du temps. Il travailla avec Eynard, Gilibert, Baudot, David, Banche, O'Ryan.

Professeur de chirurgie en 1773 ; médecin du roi aux rapports en 1788, il démissionna en 1796.

Ph. Collomb fut un de ceux qui protestèrent violemment contre l'introduction, à l'Hôtel-Dieu, des pratiques du magnétisme de Mesmer.

COLLOMB (Barthélemy). — Né à Lyon en 1718, mort le 25 avril 1798. Il fut professeur au collège de chirurgie de Lyon. L'Académie de Lyon le reçut en 1742, dérogeant à son règlement qui fixait à vingt-cinq ans l'âge minimum des académiciens.

Il a publié : *Instruction pour les mères nourrices* (1785) ; *Œuvres médico-chirurgicales* (an vi).

COLLOMBET (Z.). — Ecrivain lyonnais qui a publié de nombreuses études sur des questions d'histoire locale. On lui doit une *Histoire du couvent des Jacobins*.

Il fit partie de la Société littéraire et de l'Académie de Lyon.

COLLOT D'HERBOIS. — Ce conventionnel avait voué une haine féroce aux Lyonnais qui l'avaient sifflé. Pour donner une idée de ses sentiments à l'égard de notre cité, voici un extrait d'une lettre qu'il écrivait à Couthon, le 1^{er} décembre 1793 : « ... Tu « m'as parlé de l'esprit public de cette ville ; penses-tu qu'il puisse « jamais y en avoir ? Je crois la chose impossible. Il y a 60.000 « individus qui ne seront jamais républicains. Ce dont il faut « s'occuper, c'est de les licencier, de les répandre avec précaution « sur la surface de la République, en faisant pour cela les sacrifices que notre grande et généreuse nation est en état de faire. « ... Il t'appartient, Couthon, de développer cette idée. J'en ai « parlé à Robespierre. Concertes-toi avec lui pour finir le décret « concernant cette commune qui ne peut subsister sans danger. « La population licenciée, il sera facile de la faire disparaître et « de dire avec vérité : Lyon n'est plus... » (Extrait du rapport de Courtois à la Convention).

COLOMBI (Jean). — Né à Manosque en 1592, mort à Lyon en 1679. Il étudia à Avignon, entra dans la Compagnie de Jésus

en 1608, et vint à Lyon, professer la rhétorique, la philosophie et la théologie. En 1668, Colombi fit paraître, en notre ville, ses *Opuscula varia*. Il a écrit particulièrement sur la Provence. (Barjavel).

COLOMBIER (rue et chemin du). — VII^e arrondissement.
— Le nom donné à ces deux voies publiques provient d'un domaine entourant un château, sur lequel domaine, elles furent tracées.
— Ce château du Colombier avait également donné son nom à l'un des forts de l'ancienne enceinte de Lyon.

COLOMBIERE (Claude de la). — Père Jésuite qui enseigna la rhétorique au collège de la Trinité et qui publia plusieurs ouvrages à Lyon. Mais il est plus célèbre pour avoir été le confesseur de Marie Alacoque, que comme écrivain.

Le P. de la Colombière mourut à Paray-le-Monial, le 15 février 1682.

COLONIA (le Père Dominique de). — Né à Aix-en-Provence en 1658, mort à Lyon en 1741.

Le P. de Colonia est connu surtout par ses *Antiquités de la Ville de Lyon* et par son *Histoire littéraire de la Ville de Lyon*. On lui attribue aussi quelques tragédies et des pièces de vers.

On consulte encore avec intérêt les deux ouvrages sur Lyon, que je cite plus haut.

Le P. de Colonia fut bibliothécaire de la Ville; il enseigna la rhétorique et la théologie au collège de la Trinité.

Il fut un des fondateurs de l'Académie de Lyon.

COLRAT (Paul). — Né à Montpellier en 1802; interne à Lyon en 1824, il devint chirurgien de la Charité et professeur à l'Ecole de médecine où il enseigna la médecine opératoire et l'accouchement.

De 1839 à 1842, il fut aide-major à l'Hôtel-Dieu.

P. Colrat mourut en 1857.

COLRAT (Paul). — Né à Lyon le 28 avril 1846; interne des Hôpitaux de Lyon, docteur de la Faculté de Montpellier en 1871. Médecin des Hôpitaux dès 1874.

Le D^r Colrat a publié de nombreuses brochures sur des questions médicales.

En 1877, il fut nommé agrégé à notre Faculté. Médecin, puis administrateur du Dispensaire.

Il mourut le 8 août 1901 à Lyon.

COMARMOND (Marie-Ambroise). — Né à Saint-Symphorien-le-Château (Loire) en 1786. Interne à l'Hôtel-Dieu (1807), docteur en 1811. Il fut un des médecins fondateurs du Dispensaire et y prodigua son activité de 1818 à 1840.

A cette date, il fut nommé conservateur des musées archéologiques.

Comarmond fut membre de la Société linnéenne et de l'Académie de Lyon; membre correspondant d'un très grand nombre de sociétés savantes de France et de l'étranger.

Il mourut à Lyon, le 6 décembre 1857.

COMBE (Joseph). — Céramiste, originaire de Moustiers (aujourd'hui dans les Basses-Alpes). Créa, avec Jacques Ravier, la première manufacture de poterie et faïence à la Guillotière. Le roi leur donna un privilège de dix ans. L'association passa la main, après trois ans, aux mariés Lemalle (Audin et E. Vial).

Natalis Rondot donne une documentation intéressante concernant les pièces sorties de cette manufacture.

COMBES (Marie-Léon-Louis de). — Né à Tarbes, le 21 août 1844, fils d'Armand de Combes, qui était directeur des Contributions directes à Lyon sous le second Empire.

Louis de Combes fit ses études de droit à Toulouse et entra dans la magistrature (1866). En 1878, il était substitut à Lyon et démissionnait en 1880, au moment des décrets d'expulsion des congrégations.

Dès lors, il s'inscrivit au barreau de Lyon.

Il a publié des ouvrages documentaires sur la Bresse. Il écrivait dans la *Revue catholique des institutions et du droit*.

COMBE-BLANCHE (chemin de). — VII^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle un vaste domaine de ce nom, qui s'étendait vers les routes de Vénissieux et d'Heyrieu; domaine sur l'emplacement duquel fut créé, en partie, le nouveau cimetière de la Guillotière.

COMBEROUSSE (Etienne). — Graveur lyonnais, connu surtout au commencement du XIX^e siècle.

A gravé, en 1801, le *projet des façades de Bellecour*, de Thibière.

Vers 1810, il dressa le *Plan topographique* de Lyon.

COMBERRY (D.). — Né à Bordeaux le 12 mai 1792, mort à Lyon le 25 novembre 1834. Comberry, sourd-muet de naissance, fonda à Lyon, en 1824, l'Institution des sourds-muets.

COMBET (Jean). — Dominicain né à Lyon en 1614, mort en 1685. On a de lui les oraisons funèbres de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.

COMBRET. — Famille lyonnaise d'horlogers et d'orfèvres.

On cite surtout : Pierre Combret, aux XVI^e et XVII^e siècles, dont on collectionna les montres dans tous les grands musées d'Europe, et Hugues Combret, qui exerça au XVII^e siècle.

COMEDIE (place de la). — I^{er} arrondissement. — Cette place doit son nom à sa situation devant le théâtre. Aujourd'hui, cette salle de spectacles est exclusivement utilisée pour l'opéra et l'opéra-comique; cette dénomination paraît donc inexacte. Mais il ne faut pas oublier que, pendant près d'un siècle, on y a donné des ballets, des comédies, plus encore que des œuvres musicales.

Au XVII^e siècle, le terrain occupé aujourd'hui par la place, le théâtre et les maisons jusqu'au quai du Rhône, constituait le Jardin de la Butte, dans lequel s'exerçaient les Arquebusiers de la Ville.

En 1754, l'emplacement qu'occupe le théâtre, fut acquis pour le prix de 135.000 livres, de Jean et Louis Auriol, négociants à Lyon.

Soufflot fut chargé de la construction du théâtre.

Personnalités ayant habité la place

1774. — Etienne Pléney, arpenteur-juré.

1788. — Antoine Servan l'ainé.

Lavisé, dessinateur pour la fabrique.

1815. — Vincent Saint-Bonnet, négociant et conseiller municipal.

1838. — D^r Mermet, conseiller général.

Souvenirs d'antan

Parmi les événements que je vais rappeler, il en est qui se sont déroulés dans les diverses salles de spectacles qui ont précédé l'actuel Grand-Théâtre; mais j'ai cru préférable de les grouper tous dans l'article: place de la Comédie, pour faciliter les recherches.

1673. — On représenta, au théâtre de Lyon, une comédie: *L'Ami de tout le monde*, par un auteur qui demeura anonyme. Un acteur que le public traitait toujours fort mal, mais qu'il traita plus mal encore ce jour-là, s'avança sur le bord de la scène en s'écriant: « Ingrat parterre, que t'ai-je fait? » Le lendemain, on ne demanda plus un billet de parterre, mais un « ingrat ».

1705. — Le Consulat accorde une subvention au sieur Legay, directeur de l'Académie royale de musique de Lyon.

1721. — Arrivée et séjour à Lyon de l'ambassadeur de la Porte, Mehemet-Effendi. On lui donne deux bals dans la salle de la Comédie. (Archives B. B. 284).

1728. — Un arrêté dispose que le Jeu de paume situé derrière l'Hôtel de Ville (qu'on avait disposé en théâtre provisoire) « sera acquis du sieur Brou, son propriétaire, aux conditions « offertes par ce dernier, savoir: rente foncière de 2.400 livres plus « une pension viagère de 200 livres: il sera transformé en salle « de spectacles. » (Archives B. B. 292).

1760. — On lit dans les *Affiches de Lyon*: « Le sieur Bordas, « tailleur en chef de la Comédie, loue, tant pour les bals du « théâtre que pour ceux de la ville, de très beaux costumes, « dominos et habits de caractère: il vend des gants et des « masques. On le trouvera tous les jours, chez le sieur Garnier, « près de la Comédie, au café d'Apollon. »

1770. — Jean-Jacques Rousseau habite avec Thérèse Levasseur, une chambre meublée, place de la Comédie, dans la maison de la *Couronne d'Or*.

1782. — Le 6 juin naquit, place de la Comédie, Marguerite-Lyon Muguet, fille de Jacques-Marie Muguet de Montgand, échevin, et de Françoise Poton. La Ville fut parrain. (Eugène Vial).

XVIII^e siècle. — C'est à Lyon que furent d'abord colportés les vers de Piron contre l'auteur dramatique La Chaussée, de l'Académie Française.

Piron accablait de sarcasmes les drames moraux de l'Académicien. Il fit courir, en notre ville, cette épigramme :

Connaissez-vous, sur l'Hélicon,
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est chaussée et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie :
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée.
Salut à la belle aux pieds nus !
Nargue de la chaussée.

1784. — Antoine Fay de Sathonay, commandant la ville en l'absence de Mgr le duc de Villeroi, prend la décision suivante :

« Etant informés que malgré les défenses souvent réitérés « qui interdisent l'entrée du théâtre à toutes personnes qui n'y « sont pas nécessaires, il s'y en introduit journellement... nous « avons chargé expressément les gardes de Monseigneur le duc « de Villeroi, de veiller avec la plus grande attention, à ce qu'il « n'y ait sur le théâtre que les personnes nécessaires à la représen- « tation du jour... et d'empêcher que les coulisses soient mal à « propos embarrassées par les uns ou par les autres. Leur enjoin- « gnons de dénoncer sur le champ... quiconque contreviendrait... « etc... »

1785, juillet. — M^{lle} de Saint-Huberti est qualifiée d'artiste sublime, pour la façon dont elle tient ses rôles dans « les opéras et les opéra-comiques. »

1785. — Le mardi 5 juillet, première à Lyon de la *Folle Journée* ou le *Mariage de Figaro*. Cette comédie eut un grand succès et fut jouée les 5, 6, 9 et 13 juillet.

1786. — (Une nouvelle qui nous édifiera sur l'éclairage de la ville à cette époque !). — « Le 10 février, à la sortie du spectacle. « M^{lle} R. prit, sous le corridor de la Comédie, un porte-fallot pour « traverser la place, et lui donna un double-louis, croyant lui « donner un gros sou... etc... » Le reste de l'histoire est simple : le porte-fallot rapporta l'argent et fut récompensé. De cette anecdote, il faut retenir seulement ce qu'était l'organisation de la voirie au XVIII^e siècle.

1786. — Le 5 décembre, les journaux sont pleins d'éloges pour la première représentation donnée à Lyon de *Nina*, « comédie « mêlée d'ariettes par M. Marsollier des Vivetières, musique de

« Dalayrac. ». M^{re} Girardin tenait le rôle de Nina, que M^{me} Dugazon avait tenu à Paris.

1786. — Requête au Consulat, par René Lecomte et Collot d'Herbois (le futur conventionnel), directeurs des spectacles, pour obtenir de faire construire un quatrième rang de loges.

1787. — Jacques-François Vauberet-Jacquier, premier échevin, rend un arrêt concernant l'habillement des officiers au théâtre; on lit: « ...Toutefois, la garde laissera entrer dans la « salle des spectacles, MM. les Officiers de chasseurs lorsqu'ils « s'y présenteront en uniforme avec les bottes prescrites par « l'ordonnance du roi en date du 1^{er} octobre 1786, et auxquelles « les éperons doivent rester attachés ». Singulières préoccupations !

1788. — Il y eut bagarre sur la place de la Comédie, parce que Hus, directeur du théâtre, voulait augmenter le prix des abonnements à l'année. On emporta un mort.

1790. — Au mois de février, on joue *Barbe Bleue*. Au cours de la représentation, une ovation est faite à Dervien de Villard, commandant de la milice nationale. Un certain chevalier Aude composa, en deux heures, des couplets, qu'il lut à la fin de la pièce, à la gloire du commandant et de la garde nationale.

1790. — Les journaux soulignent les succès de trois artistes de la scène lyonnaise: M^{re} Fleury, qui se fit remarquer dans le rôle de *Phèdre*; un certain Lucien, qui chantait l'opéra, et dont le grand succès fut l'ariette *O Richard! ô mon Roi!* Enfin, Saint-Prix, acteur tragique, qui triompha dans *Mahomet* et dans *Philoctète*.

1790. — Le général Paoli, de passage à Lyon, au mois de juin, est salué avec enthousiasme au théâtre. On voulut le couronner de fleurs.

1790. — La municipalité ayant repris des mains du gouverneur de la province, le privilège des spectacles de la ville, le cède, pour neuf ans, au sieur Fages, qui en avait été déjà pourvu sous l'ancienne administration.

1793. — Après le siège de Lyon, le conventionnel Couthon réunit tous les clubistes lyonnais en une *Société populaire*, dans la salle du Grand-Théâtre.

1796, 2 juillet. — « L'ambassadeur de Tunis et la veuve « Beauharnais, épouse du général Bonaparte, assistent, au Grand- « Théâtre, à la représentation d'*Iphigénie en Aulide*. » (Journaux du temps).

1796, 7 octobre. — Représentation, au Grand-Théâtre, d'une pièce de Capinaud, intitulée : le *Comité insurrecteur* ou l'*Attaque du camp de Grenelle*.

1801, 22 décembre. — Première représentation, au Grand-Théâtre, de *Mars au Parnasse*, pièce allégorique et en vers d'Amar-Durivier, musique de Jadin. M^{me} Bonaparte, plusieurs généraux et un grand nombre de membres de la *Consulta*, assistent à cette première.

1802. — Le 12 janvier, en l'honneur de Bonaparte, qui était à Lyon pour la *Consulta*, il y eut grande fête au théâtre. Sur la place, on avait élevé, d'après les dessins de Chinard, un arc de triomphe semblable à celui de Constantin ; quatre colonnes consacrées aux républiques helvétique, batave, cisalpine et ligurienne, alliées de la France, étaient surmontées par le char du Dieu de la guerre, qu'emportait quatre coursiers. Au-dessus du char, on lisait : « Les Lyonnais à Bonaparte, pacificateur ».

1802. — Pendant la *Consulta*, on donna, au théâtre, un opéra de circonstance, *Trajan*, œuvre d'un jeune timbalier de l'orchestre, qui devint un harpiste célèbre et n'avait alors que quinze ans ; Charles Bochs.

1802. — A la même époque et pour la même circonstance, on joua *Méropé*, avec Talma, M^{lle} George et M^{me} Petit-Vanhove.

1803, 20 juin. — Première représentation, au Grand-Théâtre de Lyon, du *Ménon de Voltaire*, comédie en cinq actes et en vers par M. de Beausset, neveu de l'ancien évêque d'Alais.

1811. — Décret du 18 septembre, qui autorise la Ville de Lyon à acquérir le Grand-Théâtre, qui avait été vendu en exécution de la loi de ventôse an iv.

1818. — Les journaux affirment que le public n'a jamais entendu de meilleurs artistes que M^{lle} Prestat, M^{lle} Folleville, M. Cavé, M. Cassel, etc...

1818. — Le feu prend au Grand-Théâtre, faisant de très légers dégâts.

1818. — Le *Spectateur lyonnais* annonce la création à Lyon d'un nouvel opéra intitulé : *Le Roman d'un jour*.

1818. — Le fameux danseur Paul est annoncé pour quelques représentations à Lyon.

1818. — Le fameux ténor Nourrit joue Polynice d'*Œdipe à Colonne*.

1822. — Le jour de la saint Louis, les officiers du régiment suisse qui tenait garnison à Lyon, après de nombreuses libations à l'occasion de la fête du roi, entrèrent au Grand-Théâtre, demandant à grands cris l'air de *Vive Henri IV*. Une voix leur répondit, du parterre :

Et vous, Helvétiens, quelle ardeur vous emporte?
Henri IV vivant vous fou... à la porte.

(Dr U. Chevalier.)

— Sous la Restauration, le café de Thalie, sur la place de la Comédie, était un des plus fréquentés de la Ville.

1824. — Une authentique duchesse s'avisa d'écrire un roman africain, dont l'héroïne nègre était baptisée Ourika. Les orfèvres, les tailleurs, les modistes firent des bijoux, des robes, des chapeaux à l'Ourika. Ce fut une telle vogue qu'il y eut même un café Ourika.

1824. — A cette époque, A. Barre, pharmacien place de la Comédie, était connu comme collectionneur et érudit. Son cabinet d'antiquités, de médailles, etc., fut vendu à son domicile, 5. rue du Gare, après sa mort survenue le 15 novembre 1832.

1824. — Les journaux font un éloge extraordinaire d'un artiste nommé Déricourt, tout à fait remarquable dans le rôle de Fayel, de *Gabrielle de Vergy*.

1824. — En ce temps-là, on n'était pas tendre pour les caprices des artistes: Damoreau fut condamné à un jour de prison et 800 fr. de dommages-intérêts envers le directeur Singier, pour avoir refusé de jouer au moment du spectacle.

1826. — Le 26 avril, fermeture du Théâtre, en vue de la restauration qu'en doivent faire A. Chenavard et Pollet. Pour cette soirée de clôture, on donna : les *Rivaux d'eux-mêmes* (comédie), la *Dame Blanche*, et le ballet de *Cendrillon*.

1831. — Le 1^{er} juillet, ouverture du nouveau Grand-Théâtre, sous la direction de Singier. On lut un prologue composé par Servan de Sugny ; on joua la *Dame Blanche* ; puis on termina la soirée par la *Marseillaise*, chantée par Sirant, le ténor de la troupe.

— Sous le règne de Louis-Philippe, on fréquentait, sur la place de la Comédie, deux cafés renommés : le Café Valory (angle de la rue Lafont) et le Café d'Apollon.

1834, juillet. — Représentation du dernier drame écrit à ce jour par Victor Hugo : *Marie-Tudor*. Le succès fut considérable, surtout pour le tableau de Londres illuminé.

1834. — Adolphe Nourrit excite l'enthousiasme dans le rôle de Mazaniello de la *Muette de Portici*, ainsi que dans *Robert le Diable*. A la fin de la soirée (9 juillet), il fut couronné sur scène.

1834. — Crémont, chef au Grand-Théâtre, arrange pour la scène française, le *Pirate*, de Bellini. Les paroles de cet arrangement sont d'Edouard Dupré, ténor au même Grand-Théâtre, et littérateur de talent.

La *Revue du Théâtre*, de 1834, signale que c'est à Lyon que la France doit de connaître les chefs-d'œuvre de compositeurs modernes, et notamment de Rossini. C'est, en effet, à Lyon, que furent donnés, pour la première fois en France, le *Barbier de Séville*, la *Pie*, etc...

1835. — On donne *Caprice de Femme*, de Paër; après le *Maître de Chapelle*, cette partition n'a aucun succès.

On publie le tableau de la troupe; on relève les noms suivants: Provence, directeur; Valcourt, premier régisseur; Crémont, chef d'orchestre; Beaumann et Cherblanc, premiers violons, solistes; Georges Hainl, violoncelliste; Luigini, trompette; Cherblanc jeune, timbaltier.

1864. — C'est en cette année que furent installées les statues de huit des Muses sur l'attique du Grand-Théâtre; on les attendait depuis plus de trente ans.

1865. — Raphaël Félix, frère de la tragédienne Rachel, directeur du Grand-Théâtre, avait obtenu du préfet Chevreau, la suppression des débuts. Lorsque le rideau se leva, le 1^{er} septembre, il y eut un tel tapage, une telle avalanche de sous sur l'orchestre, qu'il fut impossible de jouer. Les rassemblements sur la place prirent la proportion d'une émeute; il fallut faire intervenir la force armée qui, baïonnette au canon, occupa militairement la place. Les dragons chargèrent dans la rue Puits-Gaillot.

1867. — Dans l'*Annuaire de Lyon nouveau*, à propos du Théâtre, on lit: « Disons que l'interprétation des œuvres représentées est, en somme, très satisfaisante aux deux théâtres, et même plus que cela pour quelques artistes; n'en déplaise, soit dit en passant, à M. Francisque Sarcey, spirituel jeune homme qui, quoique naguère feuilletoniste à Lyon, n'en a pas moins, paraît-il, contracté depuis qu'il feuilletonise à Paris, une habitude — épidémie serait mieux dit — qui paraît régner parmi les écrivains de la première ville de France: c'est de chroniquer à tort et à travers, tantôt contre les hommes, tantôt contre les choses de la seconde. »

1867. — Au Grand-Théâtre, représentation de l'*Othello*, de Shakespeare, avec, dans le principal rôle, Ira Aldrige, tragédien nègre, qui obtint un grand succès.

1868. — Dans l'*Almanach de Guignol* pour 1868, on lit, à propos du Grand-Théâtre (on suppose le « noble étranger » parvenu place de la Comédie) : « Là, le noble étranger se trouvera « en face d'une construction de forme rectangulaire, lourde, « écrasée et massive, dont le faite est couronné de huit statues de « femmes. Ces huit femmes sont les neuf Muses ! Peut-être le noble « étranger se demandera-t-il avec inquiétude quel est le motif « grave qui a pu amener nos édiles à décimer ainsi le chœur des « chastes Pierides ; peut-être, etc... »

« Eh bien !... la raison unique qui a déterminé nos édiles à ne « hisser que huit Muses au sommet du théâtre, c'est qu'il n'y « avait pas de place pour mettre la neuvième ! »

1871. — Un programme au Grand-Théâtre (le 18 novembre) : *Une visite de noces*, un acte d'A. Dumas fils ; *Les Enfants d'Edouard*, trois actes de C. Delavigne ; *Les Créanciers du bonheur*, trois actes d'Ed. Cadol ; *Les trois Chapeaux*, trois actes de Delacour.

Dix actes dans la même soirée !

Le rideau se levait à 6 heures.

1880. — Dans le *Monde lyonnais*, on lit une lettre d'Alexandre Luigini, chef d'orchestre au Théâtre, qui explique pourquoi Ritter, Couard, Forestier, Reine, Fargues, Venon, Lapret, Bouthoux, Baumann, Bay, Gerin, Gondouin et lui-même ont décidé la création de la *Société des Concerts du Conservatoire*, ancêtre des *Grands-Concerts* de Witkowsky.

1880. — Représentation au Grand-Théâtre, de *Lucrèce Borgia*, avec M^{lle} Agar et sa troupe.

1881. — On annonce que les concerts Padeloup joueront à Paris, le *Ballet égyptien* de Luigini. On l'avait donné plusieurs fois déjà à Lyon ; il fut même intercalé à diverses reprises dans *Aïda*.

1881. — Le *Monde Lyonnais* écrit à propos des *soyeux* : « Passez « à de certaines heures à l'extrémité nord de la rue de la « République, place de la Comédie, rue Puits-Gaillot, place « Tolozan, et vous rencontrerez des masses de petits groupes de « deux ou trois personnages qui ont l'air d'autant de conspira- « teurs, et qui se glissent à l'oreille le mot d'ordre du jour,

« c'est-à-dire le prix, la cote de telle ou telle marchandise. En « hiver, ces braves gens, qui font si bien le trottoir, grelottent et « se gèlent, tandis qu'en été il se cuisent et se rôtissent. »

Ça n'a pas changé !

1884. La Ville ayant supprimé la subvention du Grand-Théâtre, la direction Dufour ouvrit la saison avec le *Tour du monde en 80 jours*. Ce fut encore une soirée orageuse, au cours de laquelle le public réclama « subvention » sur l'air des *Lampions*. Ce soir-là, encore, il y eut charges de cavalerie place de la Comédie, et il fallut même faire protéger le domicile du maire Gailleton, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, par un peloton de cuirassiers.

1885. Le 11 octobre, au bénéfice des *Fourneaux de la Presse*, représentation de Ruy Blas, au Grand-Théâtre, avec Philippe Garnier dans Ruy Blas, Albert Lambert dans Salluste, Sarah Bernhardt dans la reine, Marie Kolb dans Casilda.

1885. Première représentation en France, au Grand-Théâtre de Lyon, de *Sigurd*. L'œuvre de Reyer avait été créée l'année précédente, au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

1885. C'est au cours de la saison que fut jouée, à Lyon, l'*Hérodiade* de Massenet. On sait que, dans cet ouvrage, l'auteur du livret interprète à sa manière la mission de Jean. Le cardinal Caverot, alors archevêque de Lyon, considéra cette représentation comme un scandale et un sacrilège, *Hérodiade* étant « une œuvre « où les pages du Saint-Evangile sont indignement travesties et « profanées. » Il écrivit à la *Revue hebdomadaire*, une longue lettre de protestation.

1896. Première à Lyon de la *Statue* de Reyer.

— Le xx^e siècle a vu disparaître le café Matossi, à l'angle de la rue Lafont ; une banque l'a remplacé.

Sous la direction Campocasso, il avait eu le privilège d'accueillir un cavalier avec son cheval : au cours d'une charge sur la place, à l'occasion des débuts, l'animal affolé s'était précipité dans le café au risque d'assommer son cavalier contre le sommet de la porte, si ce dernier n'avait eu la présence d'esprit de se coucher sur l'encolure de sa monture.

1900. C'est au cours de cette saison que fut représenté, pour la première fois à Lyon, le chef-d'œuvre de E. Humperdinck, *Haensel et Gretel*. La direction était entre les mains de Tournier (l'ex-ténor à l'ut dièse, comme il se faisait afficher). Les principaux interprètes furent M^{me} Milcamps et de Camilly.

— Je terminerai ces trop longs *Souvenirs d'antan*, par ces vers du poète Amédée Matagrin (la *Cité des Brumes*), qui évoquent les méthodes anciennes du public quant aux réceptions d'artistes à Lyon :

.....
Là, jadis, le public, aux grands jours des débuts,
Pour quelque fort ténor avalant son contre-ut,
Sifflait jusqu'à l'émeute, et résistait aux charges.

COMEDIE POLITIQUE (la). — Journal satirique hebdomadaire qui parut en plusieurs séries... interrompues par les absences forcées de son directeur-rédacteur, Adolphe Ponet.

Ce journaliste ou plutôt ce polémiste, qui ne manquait pas de verve, eut maille à partir très fréquemment avec les tribunaux.

Ses attaques n'étaient pas toujours exemptes de parti-pris.

COMMANDANT-ARNAUD (rue du). — IV^e arrondissement. — Le combat de Nuits (décembre 1870) avait eu, à Lyon, un fâcheux retentissement ; le bruit s'était répandu que les légions du Rhône avaient été anéanties sous les yeux de la troupe, qui n'avait pas bougé pour les secourir. Des meneurs, affiliés à l'Internationale, semèrent aussitôt le soupçon de trahison et tentèrent de créer un mouvement pour chasser le préfet Challemel-Lacour, le conseil municipal, et installer la Commune à l'Hôtel de Ville.

Le mouvement fut préparé à la salle Valentino, à la Croix-Rousse. On somma le commandant du 12^e bataillon de la garde nationale, Antoine Arnaud, chef d'atelier connu pour son républicanisme mais haï des hommes de désordre, de se mettre à la tête des émeutiers et de les diriger sur l'Hôtel de Ville.

Arnaud refusa, fut saisi par des forcenés, auxquels se joignirent des femmes, trainé dans la salle Valentino, et, après un odieux simulacre de jugement, condamné à mort. On le conduisit au clos Jouve, escorté de femmes qui portaient des drapeaux rouges et noirs ; et là, il fut mis en face d'un peloton de ses assassins. Arnaud jeta son képi en l'air, commanda le feu et mourut en criant : « Vive la République ».

Sa courageuse résistance permit la réunion de bataillons du centre de la Ville qui, s'ils ne purent empêcher ce lâche assassinat, arrivèrent à temps pour ruiner les projets des émeutiers.

Le conseil municipal de Lyon, sur la proposition d'un de ses membres, S. Maynard, adopta, au nom de la Ville, les enfants du commandant Arnaud, et attribua une pension viagère à sa veuve.

Combien de noms dont l'apparition sur les plaques bleues de nos rues, ne se justifie pas aussi bien !

Divers

20 décembre 1870, le soir même de cette tragique journée, le conseil prit, sur l'initiative — ainsi que je l'ai écrit — du citoyen S. Maynard, la délibération suivante :

« Le conseil municipal,

« Considérant que le commandant Arnaud, du 12^e bataillon
« de la garde nationale, a été lâchement assassiné dans l'accom-
« plissement de son devoir, en cherchant à maintenir l'ordre
« public menacé: Considérant que le commandant Arnaud laisse
« une veuve et trois enfants,

« Délibéré:

« Art. 1^{er}. — La Ville de Lyon adopte les trois enfants du
« citoyen Arnaud.

« Art. 2. — Une pension viagère sera faite à sa veuve et une
« pension temporaire à ses enfants.

« Art. 3. — Les funérailles du commandant Arnaud seront
« faites aux frais de la Ville, et un emplacement de terrain cédé
« gratuitement et à perpétuité à sa famille. »

Suivant une autre proposition du citoyen Barodet, le drapeau noir dut être hissé au balcon de l'Hôtel de Ville et aux mairies des six arrondissements en signe de deuil de la cité.

Le conseil décide ensuite d'assister en corps à la cérémonie funèbre, puis lève la séance pour rendre hommage à la mémoire du mort.

Les funérailles furent fort imposantes; on y remarqua la présence de Gambetta.

COMMANDANT-DUBOIS (rue). — III^e arrondissement. — Cette voie récente a reçu le nom du commandant d'artillerie Dubois, né à Briançon en 1815, mort à Monistrol en 1888.

Dubois fut, pendant de longues années, adjoint au maire Gailliton; il fut en outre administrateur des Hospices.

Jules Tairig, dans ses Silhouettes, n'a pas oublié le commandant Dubois :

Il est toujours premier, je crois,
Dans l'arène des grandes luttes,
Pour montrer qu'il n'est pas du bois
Avec lequel on fait les flûtes.
Lorsqu'il veut redresser des torts,
Ou des abus, Dubois s'allume
Et flambe. En suprêmes efforts
Il se consume.

Divers

Plusieurs des immeubles de cette rue sont de l'architecte Louis Tarchier.

COMMANDANT-FAURAX (rue). — VI^e arrondissement. — Jusqu'au 12 décembre 1893, cette rue portait le nom de *rue du Nord*. A cette date, on lui donna le nom du commandant Faurax, lyonnais, mort glorieusement au combat de Dogba (Dahomey), le 20 septembre 1892.

Marius-Paul Faurax avait été le premier soldat blessé à Saarbruck, en 1870 ; à peine remis de cette blessure, il reprenait son rang. Frappé une seconde fois, et fait prisonnier au combat de Nuits, il s'évadait après trois jours de captivité et continuait la campagne dans l'armée de l'Est.

Le commandant Faurax avait pris part aux expéditions de Tunisie et du Tonkin.

COMMANDANT-FUZIER (rue). — III^e arrondissement. — On a donné, en 1918, à la portion de la rue des Passants comprise entre le cours Gambetta et la rue Villeroi, le nom du commandant de l'aéronautique Fuzier, né à Frangy (Haute-Savoie) le 7 octobre 1879, mort pour la France, le 23 juillet 1917, à Courville (Marne), des suites de blessures reçues en combat aérien.

Il avait été cité cinq fois à l'ordre de l'armée.

COMMANDERIE (rue de la). — V^e arrondissement. — Ce nom rappelle le vaste bâtiment de la Commanderie, sur lequel on lisait, tracée en lettres gothiques, l'inscription suivante : « C'est l'entrée de la maison de M. Saint-Jehan Baptiste et du « bon chevalier Saint-Georges, laquelle maison a été faite et

« accomplie par messire Humbert de Beauvoir, chevalier de
« l'ordre de Saint-Jehan-Baptiste de Jérusalem et commandeur
« de céans. Faict le 1^{er} jour d'octobre, l'an 1498. »

Sous la Révolution, la Commanderie fut achetée par un sieur Layat, le corps de logis fut surélevé de deux étages et l'ancien hôtel des chevaliers de Malte fut habité par des ouvriers tisseurs.

En décembre 1854, un incendie le détruisit en partie; et, peu après, l'hôtel fut entièrement démoli.

COMMANDEUR (Fernand). — Né le 3 novembre 1868. Interne en 1890; accoucheur des hôpitaux en 1899; Commandeur fut reçu agrégé en 1904. Il devint titulaire de la chaire de clinique obstétricale en 1922.

Il fut le président fondateur de la Mutualité Maternelle de Lyon.

Mort prématurément en 1927.

COMMARMOT (rue). — 1^{er} arrondissement. — Le nom de cette rue est celui du propriétaire qui la fit ouvrir sur ses terrains.

Divers

1758. Bonjour, dessinateur, habite rue Commarmot.

N° 2 voir: escalier à vis avec belvédère et tourelle; fenêtrage sur la cour.

COMMUNE (la). — Le mouvement insurrectionnel de Paris avait fortement ému l'opinion publique provinciale, notamment à Lyon.

Désirant mettre fin à toutes luttes intestines, le conseil municipal avait désigné une délégation pour intervenir entre le Gouvernement de Versailles et la Commune.

Cette délégation était composée des citoyens Barodet, Crestin, Ferrouillat, Outhier et Vallier.

Ils se rendirent à Versailles puis à Paris et ne purent empêcher la continuation de la lutte qui devait aboutir à l'anéantissement partiel de la capitale.

La délégation fit un rapport au conseil municipal pour rendre compte de sa mission. Il est trop long pour être intégralement reproduit; mais je ne crois pas abuser de l'attention du lecteur en mettant sous ses yeux les extraits suivants:

« ...Quoi qu'il (Thiers) soit resté inébranlable sur le terrain
« de la légalité et qu'il se soit refusé de traiter avec la Commune,
« pouvoir insurrectionnel, il a cependant été manifeste pour nous,
« que le sort de Paris... le touche... Il nous a même fait délivrer
« un sauf-conduit pour franchir sans entraves les lignes de
« Versailles... Ce voyage semblait presque, aux yeux de Versailles,
« un acte héroïque ! Paris y est littéralement considéré comme
« une caverne, où il n'y a de sécurité ni pour les biens, ni pour
« les personnes. Nous devons déclarer, pour rendre hommage
« à la vérité, que nous y avons joui de la liberté la plus entière,
« sans qu'on nous ait même demandé la justification de notre
« qualité. Quant aux déprédations que les journaux de Versailles
« représentent comme le régime quotidien infligé aux habitants,
« les industriels, les bourgeois et les commerçants que nous avons
« questionnés à ce sujet dans divers quartiers de la ville, les nient
« formellement...

« Avant d'aborder la Commune, nous avons voulu nous
« éclairer par nous-mêmes sur la situation vraie de Paris.

« ...Voici le résultat de notre enquête : Paris n'est pas avec la
« Commune dont il blâme les excès, et à laquelle il a reproché
« l'absence trop prolongée de programme, puis quand son pro-
« gramme a paru, le caractère vague ou exagéré de ses formules.
« Mais, nous le dirons franchement, il est encore moins avec
« l'Assemblée, en tant qu'elle lui conteste ses libertés municipales.
« Sur ce terrain, point de désaccord. Paris est unanime à vouloir
« le droit d'élire ses maires, aussi bien que son conseil municipal.

«A ce sujet, nous avons la satisfaction de vous dire que
« dans les réunions politiques où vos délégués se sont présentés,
« ils ont été chaleureusement applaudis lorsqu'ils ont raconté ce
« que vous avez pu faire à Lyon. On honorait en eux l'heureuse
« témérité avec laquelle, utilisant pour le progrès une crise
« révolutionnaire, vous avez spontanément inauguré le régime des
« franchises communales, qui, en donnant satisfaction à des
« aspirations légitimes, a plus fait pour l'ordre et pour la paix
« dans notre grande et loyale cité, que ne pourrait jamais faire la
« tutelle la plus vigilante de l'Etat. »

Les délégués narrent ensuite leur entrevue avec la Commune ;
l'essai de transaction auprès de Thiers, tentative qui ne devait pas
aboutir. Puis ils font part de l'adresse que, avant de quitter Paris,
ils ont fait remettre et à l'Assemblée et à la Commune. Voici
quelques passages de ce document :

«... Paris réclame ses franchises communales: le droit de
« nommer ses maires, d'organiser sa garde nationale, de pourvoir
« lui-même à son administration intérieure. Qui peut lui donner

« tort? Sont-ce les hommes aujourd'hui au pouvoir, qui n'ont cessé
« de revendiquer pendant vingt ans le gouvernement du pays par
« le pays?

« ...C'est donc au nom de l'ordre, comme au nom de la liberté,
« que nous adjurons les deux partis belligérants de songer à la
« responsabilité de leurs actes. Derrière le voile de sang et de
« fumée qui couvre le terrain de la lutte, ne perdons point de vue
« deux choses sinistres: la République déchirée de nos propres
« mains, et les Prussiens qui nous observent, la mèche allumée
« sur leurs canons. »

Le rapport des délégués concluait à une croisade pacifique dans toutes les villes de France, pour faire cesser cette lutte :

« Le Gouvernement conteste, parce qu'il l'appréhende, le
« sentiment des villes. C'est aux villes de lui répondre. Qu'elles
« forment une vaste ligue dans toute la France. Les communes
« rurales y entreront bientôt, car elles ne tarderont pas à recon-
« naître qu'elles ont le même intérêt. Que des délégations partent
« de tous les points du territoire, qu'elles deviennent légion, et
« qu'elles aillent faire le siège de Versailles. Ces messagers de
« paix, pèlerins de la liberté, vaincront plus sûrement les résis-
« tances de l'Assemblée que les bataillons de la Commune, car
« elle reconnaîtra, en eux, les représentants d'une puissance
« devant laquelle, de nos jours, toutes les autres sont, tôt au tard,
« obligées de capituler. Cette puissance ne s'appelle pas la Force,
« elle s'appelle l'Opinion. »

(Extrait du procès-verbal de la séance du conseil municipal de
Lyon, du 25 avril 1871.)

COMMUNE (la). — Journal qui naquit à Lyon en
septembre 1870. Les bureaux étaient installés 92, rue Mercière, et
le rédacteur en chef était: Albert Osmonville.

COMMUNE DE LYON (la). — L'entrée de Lyon dans
le royaume de France devint un fait accompli sous le règne de
Philippe V le Long. Les bourgeois, le 18 juin 1320, prêtèrent le
serment suivant:

« Et aussi nous, conseillers, pour nous et nos syndics et
« procureurs, au nom de toute l'universalité et habitants de Lyon,
« qui ores sont, et par temps seront de l'âge de quatorze ans et
« dessus, seront tenus de faire et feront des ores à notre seigneur
« le roi de France se il est présent à Lyon, ou à ses gens en absence
« de li, le serment de féalité qui s'en suit: Jurerons et jurons

« sur saints évangiles corporellement, que nous seront féals au roy
 « et à ses successeurs rois de France, et que nous leur aiderons
 « en bonne foy et sans fraude, de tout notre pooir, à la défense et
 « à l'honneur du roy et de ses successeurs, et du royaume encontre
 « toutes personnes; et que nous entendons et garderons l'accord
 « présent fermement, et tout ce que contenu y est et encor plus.
 « Que si les dits archevêques, ou doyen et chapitre, ou tous
 « ensemble, vouloient désobéir ou rebeller au roy ou à ses succes-
 « seurs ou à leurs gens, que ja n'aviègne, nous serions tenus de
 « eulx aider, ne de rien ne leur aiderions, ains serions tenus de
 « aider le roy et ses successeurs, et leurs gens à contraindre les à
 « venir à obéissance au roy, de tout notre pover en bonne foi et
 « sans fraude, et que ledit serment sera fait et renouvelé
 « perpétuellement à temps d'un même roy de dix ans en dix ans. »

Ce serment d'union du roi et de la Ville, amena les évêques à concéder une certaine indépendance municipale aux habitants de Lyon.

COMPTE-CALIX (François-Claudius). — Peintre et graveur, né à Lyon le 27 août 1813, mort à Chazay-d'Azergues en juillet 1880.

Elève de Bonnet à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon; il devint professeur de dessin au Pensionnat de la Favorite, à Lyon (1832). En 1836, il se fixa à Paris où il exposa à partir de 1840 des *Portraits*, des *Tableaux d'histoire*.

Parmi ses œuvres: *Un dernier regard au pays* (Lyon, 1838); *Un salon provincial* (Lyon, 1840); *La sortie de l'église* (Paris, 1844); *Mgr. Pavy*, évêque d'Alger (Paris, 1848); *le Jugement de Paris* (1852); *Souvenir de Bresse* (1860); *Alfred de Musset* (1866); *Un petit chemin qui mène loin* (1874); *simple histoire*; etc...

Ajoutons à ce bagage de très nombreuses lithographies.

COMTE (Charles). — Peintre lyonnais, mort en 1896, alors qu'il était profondément oublié de ses compatriotes.

Il eut cependant son heure de célébrité: sa *Rencontre de Henri III et du duc de Guise* eut les honneurs du Luxembourg; au musée de Lyon on peut admirer *Eléonore d'Este faisant jurer à son fils Henri de Guise de venger son père*.

M. Flotard, grand ami du peintre, possédait un *Richelieu jouant avec ses chats* qui passait pour le chef-d'œuvre de notre compatriote.

Il était né à Lyon le 23 avril 1823.

CONCERT (Académie du). — Fondation faite par Christin et Bergeron de Fort-Michon, laquelle, durant soixante et dix ans, organisa des concerts et des cours fort suivis à Lyon.

Le premier local où se réunirent ces amateurs, était situé quai Saint-Clair ; l'académicien lyonnais Ch. Bordes fait allusion à cette création dans les vers suivants :

C'est ici qu'à l'envy les filles de Mémoire
Rassemblent chaque jour leurs plus chers favoris ;
Des sous les plus touchans ils disputent le prix
Et leur plaisir sert à leur gloire,
Que ces lieux, désormais, soient le sacré Vallon,
Ces bords, les rives du Permesse.

L'Académie du Concert, après de nombreuses péripéties et des interventions incessantes du Consulat, devait finir en salle du Concert, place des Cordeliers. Cet immeuble disparut lors de la transformation causée par la création de la *rue Impériale* (rue de la République) et l'édification du Palais de la Bourse.

Le premier opéra exécuté à Lyon, *Phaeton*, de Lully, le fut par les soins de l'Académie du Concert (1688) ; il tint l'affiche six mois.

CONCERT (1e). — Revue lyonnaise née le 1^{er} octobre 1867 ; les bureaux étaient situés, 43, rue de la Reine (rue Franklin).

CONCIERGERIE (rue de la). — V^e arrondissement. — Il y eut autrefois, dans cette partie du territoire lyonnais, un ancien château dépendant de l'abbaye d'Ainay, dont il restait encore quelques vestiges, il y a peu d'années, près de l'Eglise Saint-Pierre-de-Vaise.

Il servit de prison au XVIII^e siècle, d'où le nom de Conciergerie donné, en souvenir de ce château, à l'une des rues du quartier.

CONDE (rue de). — II^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle la branche collatérale des Bourbons qui a produit le grand Condé, et qui s'est éteinte, en 1830, dans la personne de Louis-Henri-Joseph duc de Bourbon, prince de Condé.

Je ne connais pas de raison « lyonnaise » qui justifie cette appellation.

En 1848, la rue a porté un moment le nom de *rue du Peuple*.

Divers

1832. Hurasco François, architecte, habite rue Condé.

1845. Delevaque J.-B., graveur sur bois et sur métaux, rue de Condé.

CONETTE (Thomas). — Ce personnage, natif de Bretagne, vivait au XV^e siècle.

Religieux de l'ordre des Carmes, son passage et son séjour à Lyon, en 1432, furent un événement. Le populaire l'appelait « saint homme ». Voici ce qu'en écrit de Rubys :

« Il alloit sur un asne, et estoit suivi de quelques religieux et
« de plusieurs simples gens, plus pour sa vie exemplaire que pour
« grand doctrine qui fut en luy. Et, par son zèle, il attiroit les
« gens à pénitence : mesme preschant à Lyon, il fit poser aux
« dames leurs affiquets et grands bobances ; il fit cesser tous les
« jeux de cartes, dèz et aultres d'azard, et les faisoit brusler en
« sa présence. Il disoit qu'il alloit à Rome pour réformer le pape
« et les cardinaux... »

Conette finit assez mal : arrêté comme hérétique, il fut brûlé à Rome, par ordre du pape Etienne IV.

Ce qu'il y a de piquant, c'est que le même pape fut déclaré hérétique et déposé par le concile de Bâle, en 1439.

CONFORT (rue). — II^e arrondissement. — Une chapelle dédiée à Notre-Dame de Confort, qui s'élevait place des Jacobins à l'entrée de la rue dite actuellement Emile-Zola, a donné son nom à la rue Confort. Cette chapelle fut détruite, en 1562, au moment où le baron des Adrets fit ouvrir la rue Saint-Dominique (Emile-Zola).

Autrefois la place des Jacobins (beaucoup moins vaste que celle que nous connaissons et très réduite du côté de la rue Confort) portait le nom de place Confort.

Rabelais, dans *Pantagruel*, parle des « bavards de Confort » ; et il entend par là « les fainéants qui s'assemblent sur la place « Notre-Dame-de-Confort, à Lyon, pour y débiter des sornettes, « qu'autrefois on nommait *baves* » (L. Duchet.)

Vers 1840, les « bavards de Confort » ne s'assemblaient plus, mais on continuait à débiter des sornettes, car il y avait là une salle de spectacles, appelée *Gymnase lyonnais*, dans laquelle on jouait le vaudeville et le mélodrame.

La rue Confort, après le siège de 1793, reçut le nom de *rue*

Sautemouche, en souvenir de l'officier municipal jacobin de ce nom, massacré par la foule, avant le siège, sur le quai Saint-Antoine.

Personnalités ayant habité la rue

- 1492-1503. — Gillet, peintre.
1529. — Reverdy Georges, dit Maître Georges le graveur, peintre, tailleur d'images et graveur ; il habitait vers l'Hôpital.
1530. — Tourvéon Jean, dit Tourvéon de Bourgogne, peintre.
1590. — Gasier Claude, peintre et émailleur.
1674. — Goy Michel, imprimeur à l'enseigne de la *Biche couronnée*.
1770. — Favier Bertrand, sculpteur.
1827. — M^{lle} Chavagnieux, peintre sur papier.
Bonney Jean-Baptiste, peintre.
1845. — Foscalina, sculpteur sur bois.

Notes topographiques

N° 3. L'immeuble actuel est de l'architecte Louis-Etienne Journoud.

N° 5. Imposte.

N° 10. Allée voûtée conduisant à un reste de l'ancienne cours des Archers.

N° 11 et 13. Voir : impostes.

N° 32. Maison du XVIII^e siècle, imposte œil de bœuf, tête et fruits. A souvent été reproduite par des artistes lyonnais.

La percée de la rue de la République et l'édification d'immeubles très modernes, ont fait disparaître un certain nombre de vieilles maisons qui avaient leur histoire. On les rencontre en lisant des actes du passé ; pour les amateurs de vieux souvenirs, je rappellerai :

La maison des *SSS*, qui fut acquise morceau par morceau par l'Hôtel-Dieu ; les Recteurs la firent reconstruire en 1736. Au moment où elle fut démolie pour la création de la rue de la République, elle portait le n° 19, rue Confort.

La maison de *Notre-Dame de divine Grâce* ; elle fut acquise par l'Hôtel-Dieu de 1679 à 1684. Reconstituée en 1736, elle se composait d'un grand corps de bâtiment avec deux tours aux ailes. L'une servait de grenier commun avec la maison des *SSS*. Elle fut démolie en 1854 pour la percée de la rue Impériale.

La maison de la *Décollation de Saint-Jean-Baptiste* qui avait été donnée à la Charité, en 1678, par Anne Duplessis, fille adoptive, laquelle en avait hérité de sa tante. Elle disparut dans les mêmes circonstances que la précédente.

Souvenirs d'antan

1501. — Juin. — Le roi Louis XII arrive à Lyon avec La Trémoille et quelques autres capitaines, au retour de sa campagne d'Italie. Recevant, pendant son séjour, la nouvelle de la prise de Capoue et de la capture de Fabrice Colonna, il fit de solennelles actions de grâce en l'église Notre-Dame-de-Confort.

1674. — Chez Michel Goy, à l'enseigne de la *Biche couronnée*, on imprime : *Abrégé de la vie du pape Clément IV appelé Guy Gros dans le monde*.

XIX^e siècle. — Fréquentes réunions de maîtres, dans la salle d'armes de I. Voland, 5, rue Confort.

CONSERVATION (la). — C'était un tribunal créé à l'occasion des Foires, en 1462, par Louis XI. Cette juridiction spéciale connaissait des contestations nées pendant les Foires, entre commerçants. Un juge-conservateur et son lieutenant devaient trancher très rapidement les différends qui leur étaient soumis.

Cette juridiction fut réunie en 1655 au corps consulaire et se composa dès lors du prévôt des marchands, des quatre échevins, de six juges assesseurs bourgeois ou marchands, parmi lesquels il y avait toujours un avocat.

CONSTANCE. — En 353, au mois de septembre, après la mort de Magnence, Constance vint à Lyon, et accorda une amnistie générale pour les crimes commis sous la domination du tyran.

CONSTANCE. — Prêtre de l'Eglise de Lyon, qui mourut aux environs de l'an 488.

Il était très lié avec Sidoine Apollinaire et fut le mécène des gens de lettres de son temps. Lui-même, littérateur et poète, écrivit une vie de Saint Germain d'Auxerre.

Il est question de Constance dans les œuvres de Sidoine Apollinaire.

CONSTANTINE (rue). — Le nom moderne n'intéresse pas l'histoire locale.

Anciennement, cette rue se composait de deux parties ayant chacune leur nom : près des Terreaux, c'était la *rue de la Cage*,

nom qui lui venait d'une cage sculptée au-dessus de la porte d'entrée de la maison qui portait le n° 11, avec la date 1749. (Cet immeuble a disparu et a fait place à des maisons modernes).

Du côté de la Saône, c'était la *rue des Basses-Ecloisons*, ainsi nommée en souvenir des écluses qui réglaient le débit des eaux du canal par lequel communiquaient, autrefois, le Rhône et la Saône.

Au commencement du XIX^e siècle, on rencontre le nom de *rue du Bessard*.

Personnalités ayant habité la rue

1702. — Trotton Charles, sculpteur, rue des Basses-Ecloisons.

1714 à 1858. — Quatre générations de Lépine, couteliers, habitent, 12, rue de la Cage.

1767. — Faure, architecte, rue de la Cage.

1791. — Rosset Antoine, architecte.

1810. — Petit Jean, dessinateur.

1849. — Rousset Alexis, écrivain lyonnais, 6, rue de la Cage.

1868. — Farfouillon Joanny, architecte, 13, rue Constantine.

Notes topographiques

Vers 1845, la Ville acquiert divers immeubles qui lui sont nécessaires pour la transformation du quartier de la Boucherie des Terreaux. Ses vendeurs sont: le marquis du Gas (famille Dugas, rue des Deux-Maisons); de Martherot de Belligneux; Javel; Lyonnet-Vianot; Bourgeois, ce dernier représentant les Dames de la Miséricorde de Saint-Louis, qui avaient succédé aux Dames des Incurables de la Platière; les héritiers de J.-B. Gally; etc...

N° 14, rue Constantine fut construit sur les plans de l'architecte Louis Bresson.

Souvenirs d'antan

1720. — La maison située à l'angle de la rue Saint-Pierre et de la rue de la Cage est léguée à la Charité par Claudine Bastéro. C'était la maison dite *Cèpe d'Or*.

La maison à l'enseigne de *Saint-André*, avait été léguée à l'Hôpital par Ramadier, avocat en Parlement, Lyonnais (1675). Elle fut revendue en 1777. Elle a disparu avec la transformation du quartier.

XVIII^e siècle. — Juliette Récamier est née rue de la Cage (voir *rue Juliette-Récamier*).

Avant la Révolution, il y avait, rue des Basses-Ecloisons, un « bouchon » renommé, à l'enseigne de *la Cage*.

1849. — Le Cercle des dessinateurs, créé en 1841, tient ses séances rue de la Cage, n° 13, à l'angle de la place des Terreaux.

CONTEL (Marie). — Sœur de l'Hôpital qui, en 1696, fonda la pharmacie de l'Hôtel-Dieu.

CONTREBANDIERS (chemin des). — V^e arrondissement. — Ce chemin doit son nom à la contrebande effrénée qui s'y faisait autrefois, et même jusqu'à l'époque récente de la suppression des octrois à Lyon.

D'anciens propriétaires se souviennent fort bien d'avoir entendu fréquemment, la nuit, un bruit de futailles roulées.

Avant 1870, ce chemin n'était qu'un sentier mal entretenu, très en pente, au milieu duquel roulait un ruisseau assez profond.

En 1793, pendant le siège, il y eut là de très violents combats, le ruisseau servant de tranchée naturelle aux assaillants.

Des ossements trouvés, en grande quantité, par M. Mulin, dans sa propriété riveraine du chemin, témoignent de la violence de ces combats.

CONY (Jean-Baptiste). — Sculpteur né à Panissières (Loire) en août 1828, mort à Lyon le 5 juin 1873. Il fut élève de L. de Ruolz à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Parmi ses travaux, presque tous d'ordre religieux : *Saint Viateur de Lyon* (1836) ; *Vierge* monumentale pour Montluel (Ain) ; travaux pour les églises de Saint-Georges, à Lyon, de Toulon, de Grandris ; etc...

COQUARD (Claude). — Peintre né à Lyon en 1827. Elève de l'Ecole de Lyon et de Thierriat ; son atelier était situé rue Pizay.

Coquard a laissé des *Fruits*, des *Fleurs*, des *Natures mortes*.

COQUET (Jean-François-Adolphe). — Architecte, né à Lyon en mars 1841, élève de Chenavard et de Louvier, à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Il a publié un *projet de Mairie pour le III^e arrondissement de Lyon* (1873).

Parmi ses travaux : le *Monument des Enfants du Rhône* ; groupe scolaire des rues Mazenod et Chaponay ; villas à Saint-Romain, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, à Barcelonnette, etc... ; monument du commandant Faurax, au cimetière de la Guillotière, etc...

En 1873, il fut reçu à la Société académique d'architecture.

Il a publié des études sur *le Mont Saint-Michel*, *l'abbaye de Hautecombe*, sur *Séville*, etc...

COQUILLAT (le Père). — Type vraiment lyonnais qui eut son heure de célébrité locale comme directeur d'un théâtre populaire. Sa vie a été admirablement contée, ainsi que celle de son théâtre, par Jean Vermorel, archiviste municipal.

Je renvoie donc à la brochure qu'il a consacrée à notre héros.

Cependant, comme je me suis efforcé de réunir histoires et légendes lyonnaises, je donnerai ci-après quelques anecdotes amusantes concernant le père Coquillat.

— Le père Coquillat donnait ses représentations le dimanche soir. Les mamans du quartier désireuses d'y assister, y amenaient parfois leurs moutards. Ceux-ci, souvent, au cours du spectacle, étaient obligés de satisfaire certains besoins impérieux. Quelques spectateurs ayant adressé leurs réclamations au père Coquillat, celui-ci jugea opportun de faire l'annonce suivante, après avoir fait les trois saluts réglementaires : « Mesdames et Messieurs, il y a de genses qui se plaignent que y a des gones qui ch... sous les banquettes. Je les préviens que si ça leur z'y arrive une autre fois, c'est moi que je me charge de leur z'y torcher le c... »

— Une annonce du père Coquillat : « Mesdames et Messieurs, dimanche prochain, nous aurons l'honneur d'interpréter devant vous, la *Tour de Nesles*.

« Adolphe le magnin jouera Philippe ; mon fils le bosco jouera Gaultier d'Aulnay ; la Joséphine fera Marguerite, et votre serviteur le capitaine Buridan. Le public est prié de ne pas jeter par la salle les peaux d'oranges et les peluchures de sauss. Le siau aux équevilles est à côté du contrôle. »

— Le père Coquillat, à l'occasion de sa fête, avait emmené sa troupe un après-midi de dimanche, dans les environs, manger la friture. On avait pas mal liché, si bien que le soir, au moment de la représentation, les artistes étaient plutôt dans les vignes du Seigneur.

On jouait un drame ; un artiste débutait par un long monologue ; sa langue pâteuse et le mauvais équilibre de ses jambes

eurent tôt fait d'égayer l'assistance. L'artiste ayant entendu les rires et les réflexions, interrompit son monologue et s'approchant de l'avant-scène : « Moi, c'est rien ; mais vous allez voir les autres ! »

— On jouait le *Roi s'amuse* (rien que ça !). Au dernier acte, quand Triboulet traîne le sac contenant sa fille, l'acteur qui jouait le rôle, un gros bonhomme, sous la violence de l'effort..., s'oublia ! Rires dans la salle. Mais Triboulet ne s'émeut pas, il s'avance et déclare au public : « C'est le cadavre que se vide ! »

COQUILLE (suppôts de la). — C'est à Lyon, en 1578, que fut fondée cette joyeuse société des compagnons imprimeurs.

Tout le monde sait ce qu'est une *coquille* en terme d'imprimerie ; on s'explique donc pourquoi ce mot fut inscrit sur la bannière des ouvriers imprimeurs.

Le roi de cette société prenait le titre de *Seigneur de la Coquille*.

Il existe de curieuses pièces, la plupart très rares, sur les suppôts de la Coquille. Citons notamment, le *Colloque des trois suppôts du seigneur de la Coquille*, où le char triomphant de Mgr le Dauphin (Louis XIII) est représenté par *plusieurs personnages, figures, emblèmes et énigmes* (Lyon, 1610).

Cette pièce est l'œuvre de Louis Garon, sur lequel Péricaud a donné une très amusante notice.

1524 (B. B. 148), 6 juin. — Ordre au procureur de la Ville d'informer contre le *capitaine des imprimeurs et ses compagnons*, qui avaient assailli l'*escharguet* (le contre-guet) du quartier de la rue Thomassin.

CORAL (Etienne). — Natif de Lyon, vivait au xv^e siècle. Imprimeur de son état, il se fixa à Parme, où il introduisit l'art typographique.

En 1473, il publia, en cette ville, une édition fort estimée des *poésies* de Catulle et des *sylves* de Stace.

Un de ses chefs-d'œuvre est son *Pline l'ancien*, publié en 1476, dont un exemplaire existait encore en 1840, dans la bibliothèque de Léon Cailhava.

CORDELIERS (place des). — II^e arrondissement. — Cette place fut ouverte au public en 1557, sur le cimetière des religieux, qui cédèrent le terrain, moyennant une redevance

annuelle de cent livres que la Ville (17 octobre 1537) s'engagea à leur payer.

L'établissement des Cordeliers de Lyon date de 1220. Jacques de Grolée leur donna l'hôtel qui portait son nom, avec ses vastes dépendances. Philippe-Auguste approuva cette donation par lettres-patentes du 18 juillet 1220. Dès cette époque, ce quartier de Lyon prit le nom des Cordeliers.

D'où leur venait ce nom? Voici ce qu'on lit à ce sujet, dans *l'Histoire des ordres religieux et des congrégations régulières et séculières de l'Eglise*, par Hermant (1710): « Dans la guerre de « Terre-Sainte, un nombre considérable de ces religieux étant « dans le corps que commandait un seigneur flamand, voyant que « les soldats chrétiens lâchaient pied, prirent les armes, « combattirent et raffermirent les soldats qui, par leur exemple, « retournèrent à la charge et défirent ensemble les Sarrazins. « Ce seigneur faisant le récit ou détail de son combat à Saint « Louis, lui dit la bravoure des religieux; mais Louis lui demanda « lesquels c'étaient. Il répliqua: Ce sont ceux qui sont liés de « cordes.

« Depuis, ils ont toujours été nommés: les Cordeliers. »

Au milieu de la place se dressait une très ancienne croix gothique; comme elle tombait de vétusté, le Consulat la remplaça, en 1748. En 1765, on décida de lui substituer la colonne du Méridien, et cette nouvelle croix fut enlevée et vendue quarante livres.

La colonne du Méridien fut érigée par l'architecte Pierre-Gabriel Bugniet. La hauteur totale de ce monument, piédestal compris, était de 20 mètres 862.

Chargé de tout le travail, y compris de l'ornementation, Pierre Bugniet traita avec le sculpteur Clément Jayet, pour la confection d'une statue « en pierre blanche de neuf pieds de proportion, représentant le génie de la gnomonique », au prix de huit cents livres. Et ce fut l'*Uranie* qui orna le sommet de la colonne, tenant la « cuillère à pot ».

Pendant une grande partie du XIX^e siècle, cette colonne fit désigner la place par le nom de *place du Méridien*; mais cette appellation ne remplaça jamais complètement celle des Cordeliers.

En 1724, on édifia la maison dite du *Concert*. Elle était située exactement sur la place, entre les immeubles que nous désignons aujourd'hui: Magasins des Cordeliers et les Halles, masquant la vue du côté du Rhône.

Le terrain appartenait à la Ville qui n'y pouvait élever aucun immeuble en suite de l'acte de cession consenti par les Cordeliers au XVI^e siècle; il fallut donc obtenir le consentement des moines de Saint-Bonaventure, lequel fut accordé le 11 mars 1724.

La maison du Concert fut alors édifée sur les plans de l'architecte milanais Frédéric Pietra Santa ; elle comprenait un rez-de-chaussée et un étage.

Lorsqu'elle fut démolie en 1856 (en même temps que la colonne du Méridien) pour la transformation de ce quartier, selon les plans adoptés par le préfet Vaisse, la maison du Concert avait, depuis un siècle, changé bien souvent de destination : tour à tour, elle avait abrité des cours de géométrie (1759) ; les assemblées des chirurgiens de Lyon (1774) ; les officiers du roi (vers 1785) ; puis l'assemblée provinciale y tint une séance.

Enfin, en 1791, l'immeuble mis en vente, fut adjugé au prix de 115.100 livres à J.-B. Larchier, négociant.

Racheté par la Ville, après la période révolutionnaire, l'hôtel du Concert devint une maison d'habitation, jusqu'à sa disparition.

Personnalités ayant habité la place

- 1638. — Girard, sculpteur.
- 1758. — Benoist, dessinateur pour la fabrique.
- 1770. — De Gerando, Claude-Antoine, architecte, membre du Conseil supérieur, place du Concert.
De Gerando fils, architecte.
- 1788. — Rast de Maupas.
Carminaty, dessinateur.
- 1791. — Félicent Louis (l'aîné), notable.
- 1794. — Denis Pierre, graveur, mort révolutionnairement le 6 janvier 1794.
- 1810. — Zinder Victor, peintre.
Baugard, dessinateur pour la fabrique.
- 1825. — Brunet Jacques-Cl., ornemaniste.
- 1832. — Digoïn-Romainville, ornemaniste.
- 1838. — Le Dr Pointe, professeur de clinique.
- 1872. — La *République républicaine*, journal dirigé par Florentin ; bureaux : 3, place des Cordeliers.

Notes topographiques

Les Halles des Cordeliers datent de 1860 et ont été édifées par l'architecte Tony Desjardins.

Le Palais de la Bourse (voir rue de la *Bourse*).

Les Grands Magasins Sineux, devenus Grands Magasins des Cordeliers, enfin succursale des Galeries Lafayette de Paris, ont été construits sur les plans de l'architecte Prosper Perrin.

N° 3. Maison construite par l'architecte Louis Bresson, en 1859.

N° 5. Voir balcon en fer et balcon d'escalier.

Souvenirs d'autan

1425. — Une assemblée générale des notables est réunie dans le réfectoire des Grands Cordeliers de Lyon, à laquelle assistèrent quarante-cinq délégués des villes et villages du Lyonnais.

Godefroy de Montchenu, doyen de Lyon, et Guichard d'Albon sont désignés pour aller « par devers le roi obtenir de lui le rabais « de l'aide de 20.000 livres dernièrement octroyée à Poitiers. » La démarche n'aboutit pas (Pavy).

1426. — Charles d'Orléans, le prisonnier d'Azincourt, vient remercier Saint-Bonaventure de sa miraculeuse délivrance.

— Du Haillan assure que le roi René fit donation de la comté de Provence à Louis XI, par un acte passé aux Cordeliers de Lyon ; que René (qui était excellent peintre) écrivit ce contrat, de sa main, en lettres d'or sur parchemin et l'enlumina d'or, d'argent et de couleurs diverses. Ce fait est inexact, car c'est le comte du Maine qui hérita de la Provence ; et Louis XI, à son tour, hérita, en 1481, du comte du Maine.

1469. — Guillaume de Laye, fils d'un notaire de l'Arbresle, était entré aux Jacobins de Lyon. Après de nombreuses tribulations, il parvint à s'en évader et se réfugia aux Grands Cordeliers de Saint-Bonaventure. Les Jacobins le réclamèrent, et surtout ses fers, dont il avait fait hommage à la Vierge.

Deux notables docteurs ès-lois chargés de régler la question, la résolurent par une transaction dont voici les principales dispositions :

1° On garderait le silence de part et d'autre sur cette affaire scandaleuse ;

2° Quant aux fers, ils seraient réduits en barres et resteraient la propriété des deux notables experts.

L'huitre et les plaideurs !

1484. — L'évêque d'Utique dédie, par ordre de Charles de Bourbon, l'église des Cordeliers sous le vocable de Saint-Bonaventure. (Abbé Pavy).

1518, juin. — Requête au Consulat par le *patriarche de Saint-Jean, le roi de la Basoche, la princesse de la Lanterne*, pour obtenir de jouer sur un échafaud dressé place des Cordeliers, le mystère de la *Conception de Notre-Dame*.

1529. — Le 25 avril, il y avait une foule houleuse devant les Cordeliers: « C'est la Commune qui s'avance contre les gros « accapareurs de cette ville »; une bande pénétra dans l'église et sonna le tocsin. Ce fut la *Grande Rebeyne*.

Sur la place, en face du couvent, la maison de Jehan des Vignes, tavernier, fut mise au pillage.

1562. — Les protestants s'emparent de l'église des Cordeliers et s'y installent. En 1564, ils consentirent à la rendre, et furent autorisés, par le maréchal de la Vieuville, à édifier un temple dans les fossés des Terreaux (voir ce nom), ce qu'ils firent en quelques semaines.

1562. — Mort de Clémence de Bourges, en la maison de son père, place des Cordeliers, angle de la rue Grenette.

1568. — Le Consulat, qui a acheté la place des Cordeliers, fait abattre les murailles qui la fermaient, ainsi qu'un grand portail qui était vis-à-vis la rue Grenette. (Fodéré).

1573. — « Le caresme de cette année, prescha à Lyon, au « couvent des Cordeliers de Saint-Bonaventure, ce torrent « d'éloquence et second Chrysostome en sçavoir et en bien dire, « frère François Panicarole. (Panigarole). »

1582. — En octobre, on exorcise Perinette Pinay, de Villechenève « qui était possédée par les mauvais esprits. »

La même année, le P. Benedicti exorcise Catherine Poncet, dont la possession était attestée par cinq médecins, dont on a les certificats ». (Pavy).

1597. — Au mois d'avril, fut tenu le chapitre général des Cordeliers. « Le dimanche 4 may, fut faicte la procession où il y « avoit sept vings quinze Cordeliers; et ledit jour, se mit le feu « audit couvent. »

1603, avril. — « Les quatre courriers de la plupart des « savetiers de cette ville demandent une place pour étaler leurs « ouvrages, attendu les défenses à eux faites d'étaler sur le pont « de la Saône et par les rues de la ville. Ils ont proposé la place « des Cordeliers; et il a été ordonné que lesdits savetiers se « retireront à ladite place. » (Séance consulaire).

1631 (Archives B. B. 180). — Procès-verbal de la pose de la première pierre de la chapelle des Pénitents blancs de Notre-Dame de Confalon, dépendant du couvent des Cordeliers de Saint-Bonaventure.

1650 (Archives B. B. 204). — Permission aux Cordeliers de Saint-Bonaventure de faire « bastir à neuf un rang de boutiques

« sur la place, joignant leur église de soir, à prendre sur neuf
« pieds de largeur hors œuvre..., etc... »

1658. — La reine-mère Anne d'Autriche assiste, aux Cordeliers, aux vêpres, et à la prédication qui fut faite en italien par le prieur des Minimes d'Avignon. (Abbé Pavy).

1660. — C'est vers cette date que fut ouvert par un Turc, à Lyon, le premier café (on écrivait *caffé*) sur la place des Cordeliers; il prit le nom de *Caffé Turc*.

1668. — A l'occasion d'un grand incendie survenu place des Cordeliers, le Consulat voue la Ville à Saint Antoine et à Sainte Agathe. Le Consulat se rendait chaque année, le 5 février, à la chapelle de Sainte-Agathe, en l'église Saint-Antoine, pour acquitter ce vœu.

1680. — Incendie partiel du couvent des Cordeliers.

1724 (Archives B. B. 287). — « Abénévis d'un emplacement en
« face le couvent des Cordeliers, passé aux directeur et officiers
« de la compagnie qui cultive les Beaux-Arts, dans le but de faire
« construire sur le terrain désigné, un édifice propre à la tenue
« de leurs séances et à l'exécution des concerts qu'ils donnent. »
Cette cession fut faite moyennant une rente de cinquante livres
par an.

1727. — Achat du bâtiment du Concert par la commune.
(Archives B. B. 291).

1746. — Manifestation inconvenante au couvent des Cordeliers, contre le Consulat, parce qu'on avait supprimé le festin qu'on donnait le jour de l'élection des courriers de Saint-Bonaventure.

— Voici les noms de quelques-uns des personnages qui vinrent déposer leur hommage au tombeau de Saint Bonaventure: Charles VIII, Henri III, Henri IV, Anne d'Autriche, le cardinal d'Acuna (1721), le maréchal de Villeroi (1722), le prince et la princesse de Modène (1724), le cardinal de Lante (1730), l'archevêque d'Auch (1763), Marie-Thérèse d'Autriche et la princesse Marie-Anne de Wirtemberg, l'évêque de Babylone (1767), etc...

1785. — Concert du 10 février où l'on entend des artistes de la musique du roi et un certain Thibaut, violoniste lyonnais. L'ouverture d'*Atys* eut un gros succès.

— Le 24 février, nouveau concert au profit d'un violoniste et compositeur aimé du public lyonnais, Fodor.

— Le 20 mars, autre concert au bénéfice du claveciniste

Richter. Le violoniste Thibaut y est applaudi. On goûte beaucoup un *O salutaris* à trois voix, sans accompagnement, de Gossec.

1786. — Le Salon des Arts est inauguré, le 20 avril, dans la salle du Concert, par le chevalier Bory.

Cette manifestation annuelle semble avoir persisté jusqu'en 1789.

1789. — Le 14 mars, assemblée des Trois Ordres dans l'église Saint-Bonaventure. L'abbé Souchon, curé de Sainte-Foy-l'Argentière, engage les prêtres à renoncer au célibat.

1790, juin. — L'assemblée des électeurs du département a tenu sa première séance dans l'église des Cordeliers. Après avoir reconnu comme président d'âge un habitant de Caluire, on a nommé MM. Blot, Vitet, médecin et Vitet, avocat, pour vérifier les pouvoirs.

1791. — Le 8 avril, les *Amis de la Constitution* font célébrer un service dans l'église des Cordeliers pour le repos de l'âme de Mirabeau. L'abbé Jolyclerc, bénédictin, prononce l'éloge du défunt.

1792. — C'est aux Cordeliers de Saint-Bonaventure que se réunissait la section révolutionnaire du *Plat d'Argent*, qui prit, ensuite, le nom de *Thionville*.

1792. — L'église des Cordeliers devient l'atelier des tentes.

1792. — Le 9 septembre au soir, les bataillons de la garde nationale de Saint-Nizier et de la rue Tupin, se réunissent place des Cordeliers, pour arrêter les individus qui assassinent à Pierre-Scize, et dans les prisons. Le maire Vitet se mit à leur tête ; mais il ne fut procédé à aucune arrestation.

1834. — C'est dans l'église des Cordeliers que furent réduits à merci les derniers champions de l'insurrection lyonnaise d'avril.

Elle avait commencé là : les républicains commandés par Lagrange s'étaient emparés de la place des Cordeliers le 9 avril, et en restèrent maîtres jusqu'au 12 au soir.

1834. — C'est place des Cordeliers que se trouvait l'établissement du Moulinage des soies. On lit dans le *Guide de Lyon* (1834) : « On engage les amateurs et les étrangers principalement, « à visiter ce mécanisme dont le jeu est très ingénieux. Un cheval, « à un quatrième étage, fait tourner une roue qui en fait jouer « plusieurs autres dans les chambres inférieures ; ces dernières « portions du mécanisme font tourner des milliers de bobines qui, « en un instant, se trouvent garnies. Cette ingénieuse invention « est attribuée au célèbre Vaucanson... »

1848. — Le 9 avril, grande fête place des Cordeliers, pour célébrer l'anniversaire du mouvement d'avril 1834. Emmanuel Arago, puis H. Hugon, un des déportés d'avril, prononcèrent des discours aussi pompiers que ceux dont nous sommes saturés encore en 1931 dans les réunions de ce genre ; c'est-à-dire qu'ils parlèrent beaucoup pour ne rien dire. Puis, on planta un jeune peuplier près de la colonne du Méridien ; enfin, l'acteur Barielle chanta la *Marseillaise*.

1880. — Grande solennité musicale à l'église Saint-Bonaventure (en décembre) ; la société la *Lyre Sacrée* dirigée par Reuchsel, fait entendre l'oratorio *Gallia* de Gounod et le *Christ au Jardin des Oliviers*, de Beethoven.

CORDERIE (rue de la). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom au fait qu'il s'y trouvait un important atelier de corderie. Il y a une soixantaine d'années, les ouvriers de cette manufacture tendaient encore les cordes dans la rue.

Ces veinards ignoraient l'automobile !

CORNE-DE-CERF (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue a recueilli le nom d'un domaine de la *Corne de Cerf*, qui appartenait aux Hospices.

Divers

En 1853, le *pré de la Vache*, détaché du domaine de la Corne-de-Cerf, fut donné à bail, par les Hospices, au prix de 1.300 fr. l'an.

En 1923, au n° 29, l'établissement des Petites Sœurs des Pauvres (asile des vieillards).

CORNEILLE (Claude) dit **CORNEILLE DE LYON**. — Peintre célèbre né vers 1500, mort vers 1563.

Brantôme conte que Catherine de Médicis, de passage à Lyon en 1564, alla voir un peintre, Corneille, chez qui elle trouva, comme dans un musée, les portraits de tous les personnages célèbres de son temps ; elle s'y vit elle-même telle qu'elle était en 1549.

Corneille jouissait déjà d'une grande renommée vers 1540. On lit dans le *Rondeau* 68, d'Eustorge de Beaulieu (1544), que Corneille,

Pour bien tirer un personnage au vif
N'avait en France aucun comparatif.

Les recherches de Natalis Rondot nous apprennent qu'il était d'origine flamande ou hollandaise.

On lui attribue un portrait du Dauphin François, le fils de François I^{er}; un portrait (présumé) de Gabrielle de Rochechouart dame de Martigné-Briant.

CORNET (Benoîte). — En religion, sœur Saint-Pierre, religieuse de l'ordre de Saint-Charles, née à Oullins le 15 mai 1796, morte à Lyon en décembre 1859. Elle avait pris la direction de l'hospice des vieillards de la Guillotière en 1828. Son activité, son dévouement étaient tels que toute la ville connaissait et admirait la sœur Saint-Pierre.

Lorsqu'elle mourut, toute la presse lyonnaise rendit un suprême hommage à cette bienfaitrice des malheureux.

CORNEVIN (Charles-Ernest). — Professeur de zootechnie à l'Ecole Vétérinaire de Lyon et à l'Ecole pratique d'Agriculture d'Ecully. Né à Is-en-Bassigny, le 4 octobre 1846, mort à Lyon, le 24 novembre 1897.

CORNILLAC (Marguerite). — Artiste peintre, née à Lyon. Elle exposa à Paris et dans sa ville natale dès 1890.

Parmi ses toiles: la *Faculté de Médecine* (panneau décoratif, à notre Faculté); *Saint Roch guérissant les lépreux*; etc...

CORNU (Sébastien). — Peintre né à Lyon en janvier 1804, mort à Longpont (Seine-et-Oise) en 1870. Etudia à Lyon avec Fleury Richard, puis à Paris (1832-36) avec Ingres.

Nommé administrateur du musée Campana en 1862, il ne reparut plus dans sa ville natale.

Parmi ses œuvres: *Un ture rêvant du paradis de Mahomet* (1835); *Monfalcon bibliothécaire de Lyon* (1835); *Le Christ en croix* (1840); *Jasmin poète* (1842); *Saint Leu*; *la Présentation au Temple*; *Sainte Blandine* (1869); *la République de 1848*; etc...

CORREA. — Lyonnais qui prit une part active au mouvement insurrectionnel d'avril 1834. Il fut arrêté, poursuivi et déporté.

CORTASSE (Pierre-Joseph). — Né à Apt en 1681, mort à Lyon le 24 mai 1740.

Il professa à Lyon la théologie et l'hébreu. Il y publia : *Traité des noms divins des perfections divines, ouvrage de Saint Denis l'aréopagiste, propre à donner des idées sublimes de Dieu et à faire naître de grands sentiments de la religion*, traduit du grec en français (chez Deville, à Lyon, 1739, in-4°).

Cortasse fut regardé comme un des meilleurs prédicateurs de son temps. (Barjavel.)

COSTADAU (Alphonse). — Dominicain, né dans le comtat Venaissin vers la fin du xvii^e siècle, mort à Lyon vers 1730, où il enseignait la théologie dans le couvent de son ordre.

Costadau a fait imprimer à Lyon plusieurs ouvrages (Barjavel).

COSTE (passage). — VI^e arrondissement. — Cette voie publique porte le nom d'un propriétaire du terrain sur lequel elle a été ouverte.

COSTE (rue). — IV^e arrondissement. — Le nom de cette rue est destiné à rappeler Jean-Louis-Antoine Coste, né à Lyon, en 1784, mort en 1851. Bibliophile distingué.

Coste fit ses études de droit, et parcourut très honorablement la carrière de magistrat. En 1810, il fut nommé auditeur au Conseil d'Etat; bientôt après, il devint commissaire spécial de police à Varel et Oldenbourg, dans la région qui constituait alors le département des Bouches-du-Weser.

En 1814, on le nomma à la cour d'appel de Lyon. Déjà, en 1807, il avait marqué ses sentiments envers sa ville natale en créant, avec Péricaud, Amar, Acher, Achard-James, Bréghot-du-Lut, J. Rieussec, etc..., le Cercle littéraire.

Mais, à partir de 1814, il ne quitta plus Lyon. C'est alors qu'il commença à réunir la précieuse collection de documents lyonnais (18.641 pièces) qui constituent ce qu'on appelle le fonds Coste, et une des richesses de notre bibliothèque.

COSTE-LABAUME (Jules). — Né à Dardilly le 7 août 1840, mort à Lyon le 9 septembre 1910. Jules Coste épousa la fille de Labaume, imprimeur et journaliste. Il fut lui-même journaliste, collabora au *Lyon Républicain*.

Coste-Labaume fut conseiller municipal, conseiller général, puis — pendant de longues années — président du Conseil général.

Son activité s'exerça également comme administrateur des Hospices et de la Caisse d'Epargne.

Il fut membre de l'Académie... du Gourguillon, sous le nom de Marius Canard.

On lui a élevé un monument dans le jardin de l'ancien séminaire, rue Alsace-Lorraine.

COSTE-LABAUME (Jules-Stanislas). — Médecin, fils du précédent, né à Lyon le 13 juillet 1873. Médecin du Dispensaire de 1900 à sa mort.

Coste-Labaume fut inspecteur médical des Ecoles de la Ville. Il est mort en 1929.

COTON (Jérôme). — C'est à la Guillotière, vers 1850, que Jérôme Coton, acteur mimo-dramatique, ouvrit son théâtre, qui n'eut pas une longue existence.

M^{lle} Victoria Valous qui devint la femme de l'acteur Lafontaine, et fut sociétaire de la Comédie-Française, débuta chez Jérôme Coton.

COTTE (Robert de). — Architecte, né à Paris en 1656, mort à Passy en 1735.

Son nom doit être retenu dans ce recueil parce qu'il a présidé à de nombreux travaux en notre ville.

Je rappellerai sa collaboration au monument élevé à Louis XIV sur la place Bellecour ; ses plans de restauration de l'Hôtel de Ville (avec Mansart) ; plan de l'ancienne Loge de Lyon ; etc...

Il fit de nombreux travaux à Paris, à Verdun, à Bordeaux, à Versailles ; etc...

COTTENET (Emile). — Chansonnier lyonnais du milieu du XIX^e siècle. Son talent, trop modeste, n'a point conféré l'immortalité à ses œuvres.

COTTIN (rue). — V^e arrondissement. — Jusqu'au 1^{er} décembre 1874, cette voie publique porta le nom de *rue de Gorge-de-Loup*.

Le tènement qui s'étendait au sud de l'église Saint-Pierre-de-Vaise appartenait à la famille Cottin, qui fit don à la Ville du terrain nécessaire à la percée de la rue, à laquelle on a donné son nom.

COTTIN (Isaac). — Jeune poète lyonnais, mort prématurément à l'âge de vingt-cinq ans, en 1898.

De toute sa production disséminée dans plusieurs journaux et revues du temps, il reste un opuscule intitulé *Jeunesse*, dans lequel Isaac Cottin a réuni ses meilleures strophes.

COTTON (Antoine). — Graveur, né à Lyon, en août 1818. Il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

En 1842, il grava la statue de Jean Kleberg; celle du Chancelier Gerson (1841); etc...

COTTON (Thomas-Jacques de). — Né à Lyon en 1764, mort à Avignon en 1841. Emigra à la Révolution.

Cotton fut préfet du Rhône, en 1814, pendant six semaines. En 1815, il fut élu député; puis il retourna dans l'administration et fut préfet de la Drôme et du Vaucluse.

Administrateur des Hospices de Lyon (1802-1809); administrateur du Dispensaire de 1830 à 1835.

COUCHAUD (André-Louis). — Architecte, né à Genève en avril 1813, mort à Lyon le 20 juin 1849. Il étudia à l'Ecole de Lyon, sous la direction de A. Chenavard (1834); puis à Paris, avec Labrousse. Il mourut fort jeune, au retour d'un voyage en Grèce; au cours duquel il s'était marié.

Il n'a guère laissé que des projets, notamment: pour la façade de l'église Saint-Pierre.

Ses dessins sont assez nombreux (voir Dictionnaire de Audin et Vial).

COULLIE (Pierre-Hector). — Né à Paris le 14 mars 1829.

Archevêque de Lyon le 14 septembre 1893, reçut le chapeau cardinalice le 19 avril 1897. Il avait précédemment administré le diocèse d'Orléans (il était coadjuteur du siège) après la mort de Mgr Dupanloup, et travaillé activement à la canonisation de Jeanne d'Arc.

COUR DES MONNAIES (1a). — Charles VI reconnaissant aux Lyonnais de leur fidélité pendant la révolte des Maillotins, transféra, en 1413, la fabrique des monnaies de Mâcon à Lyon, ainsi que la juridiction.

La chambre ou cour des Monnaies jugeait en première instance, les causes civiles ou criminelles. La cour de Paris recevait les appels. Cette cour était ainsi composée : un général provincial subsidiaire ; deux juges gardes ; un contrôleur contre-garde ; une avocat et un procureur du roi ; un greffier ; trois huissiers.

COURAJOD (Alexis). — Peintre, né à Lyon en 1825, mort à Paris le 6 avril 1886. Elève de Guichard et de Chatigny, à Lyon.

Courajod a peint des *Portraits*, des *Paysages*, des *Sujets religieux* et de *genre*.

COURMONT (Jules). — (Voir quai *Jules-Courmont*.)

COURRIER DE LYON. — Journal lyonnais que toute ma génération a connu. L'approbation des statuts de la société du Courrier de Lyon fut donnée par une ordonnance royale du 5 août 1832.

Le premier article remarqué, daté de septembre 1833, fut une note sur le comte Palanus, qui aurait délivré une reine d'Angleterre injustement accusée.

COURTET (Alexandre-Victor). — Né à l'Isle-sur-Sorgues en 1813, fit ses études à Lyon dans une institution privée, d'où il sortit pour embrasser la carrière commerciale. Sa vocation l'entraîna vers les lettres ; et, dès 1830, il quitta notre ville. Son premier écrit parut dans le *Franc-Parleur de Vaucluse*. (Barjavel).

COURTET (Xavier-Augustin). — Sculpteur, né à Lyon en 1821, mort à Paris en 1891. Il étudia d'abord à Lyon (1840), puis à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris (1844).

Parmi ses œuvres : *J. Stella* (1845) ; *Léda* (1849) ; *Adrienne Lecouvreur* (1853) ; *Maréchal Castellane* ; *Comtesse Ratazzi* (1863) ; *Général Ulrich* (1872) ; *Naissance de Vénus* ; *Saint Pierre* ; etc...

COURVOISIER (Jean-Joseph-Antoine). — Né en 1775, à Besançon, mort en 1835, à Lyon. Emigré à la Révolution, il servit dans l'armée de Condé.

Député de 1816 à 1824, il se fit remarquer par son talent oratoire et par la modération de ses idées.

A partir de 1818, il fut procureur général à la cour de Lyon. Il exerça cette fonction jusqu'à ce qu'il fut appelé à celle de Garde des Sceaux (1829).

Courvoisier fut administrateur du Dispensaire général.

Membre de l'Académie de Lyon.

COUSTOU (rue). — 1^{er} arrondissement. — Cette dénomination est un hommage rendu aux célèbres sculpteurs lyonnais, les frères Coustou, neveux de Coysevox.

Nicolas Coustou naquit à Lyon en 1658 et mourut à Paris en 1733. Il obtint le prix de Rome à vingt-trois ans. Parmi ses œuvres, on peut citer *la Saône* (Lyon); *la descente de Croix* (Paris, église Notre-Dame); *les Tritons* (Versailles); *le Passage du Rhin* (Louvre). Il devint membre de l'Académie Française en 1693.

Guillaume Coustou naquit à Lyon en 1677 et mourut à Paris en 1746. Comme son frère, il obtint, très jeune, le prix de Rome. En 1704, il entra à l'Académie. On considère comme son chef-d'œuvre les *Chevaux de Marly*, placés à l'entrée de l'avenue des Champs-Élysées, à Paris. On peut encore citer *l'Océan et la Méditerranée*; *le Rhône* (Lyon); *la Mort d'Hercule* (Louvre); *Louis XIII* (Louvre), etc...

Les statues du *Rhône* et de la *Saône* flanquaient, au XVIII^e siècle, la statue de Louis XIV (par Desjardin) qui se dressait place Bellecour. Elles faisaient partie d'un ensemble décoratif dont Robert de Cotte, architecte des bâtiments du roi, avait fourni le plan et les dessins. Ces statues arrivèrent à Lyon, en 1721, et furent mises en place la même année. Leur transport de Paris à Lyon et la pose coûtèrent au Consulat 9.300 livres; les statues furent payées 44.000 livres.

Le 27 août 1792, Nivière-Chol, maire de Lyon, se rendant compte que rien ne pourrait empêcher le peuple de renverser la statue de Louis XIV, fit transporter l'œuvre des frères Coustou à l'Hôtel de Ville, la sauvant ainsi d'une destruction probable.

Divers

Il existe un buste de Nicolas Coustou, sculpté en 1836, par Legendre-Héral.

Etienne Pagny, le sculpteur, grava, en 1883, un médaillon de Guillaume Coustou.

1848. — Le 23 février, le Procureur du Roi signale au Procureur général que, le jour précédent, un chef d'atelier de la rue

Coustou — probablement bien informé de ce qui allait se passer à Paris — avait illuminé ses fenêtres, et placé bien en vue un transparent sur lequel se détachaient ces mots : « Vivent les députés de l'opposition ! Vive la Réforme ! 1789-1830. » (Archives B. B. 361).

1834. — Maniquet Frédéric-Jules, dessinateur, rue Coustou.

1845. — Ficher père et fils, dessinateurs pour la broderie.

1853. — Saignemorte, dessinateur pour la fabrique.

Le *Rhône* et la *Saône* ont inspiré bien des vers. Je n'en veux rappeler que les suivants, peu connus, parus dans la *Chronique du Jour*, du 14 janvier 1864, sous la signature de : Pivoine.

La Saône

De Serin et de Pierre-Scize
Jusqu'à Perrache aux toits fumants,
La Saône déroule, indécise,
Le calme de ses flots dormants.

Lyon, ville aux vieux monuments,
Sur ses côteaux fleuris assise,
Elle t'apporte fins froments
Et bon vin qui gaiment te grise.

Elle fuit, vague et serpentant,
Pour les épousailles quittant
Son lit vierge de sable jaune.

Au bruit des forges, des moulins,
Unit sous les saules d'Oullins,
Son flot vert au flot bleu du Rhône.

Le Rhône

Craignant que notre bien s'y noie,
Sans respect pour lui, nous brisons
Son flot d'azur qui se déploie
Jaloux des larges horizons.

On lui creuse une étroite voie
Dans de hauts quais, faibles prisons,
Lui qui s'en vient par la Savoie,
Du pays libre des Grisons.

Son eau limpide veut l'espace.
Tant pis pour nous ! Il faut qu'il passe.
Que lui font nos chétifs abris ?

Il court, sans que rien lui résiste,
Et va perdre, lourd de débris,
Son vaste orgueil dans la mer triste.

COUTAGNE (Jean-Paul-Henri). — Né à Lyon en 1846, mort en la même ville en janvier 1896 ; médecin légiste de profession.

Il s'occupa de musique toute sa vie et publia d'intéressantes études : *Drames musicaux de R. Wagner et le théâtre de Bayreuth* (1892) ; *Gaspard Duiffoproutgear et les luthiers lyonnais du XIV^e siècle* (1893) ; la *Musique à Lyon pendant le Moyen-Age et la Renaissance* (manuscrit inachevé).

Il a composé et signait : Paul Claës.

COUTHON. — Avocat à Clermont, né en 1756. Conventionnel, c'est lui qui, en 1793, donna le signal des démolitions de la place Bellecour. (Voir ce nom).

Un autre souvenir de son passage en notre ville : Il écrivit de Lyon, au peintre Danlou pour qu'il vînt faire son portrait. L'artiste répondit qu'il était retenu à Paris par les portraits de Robespierre et de quelques autres conventionnels. Couthon lui écrivit que s'il n'était pas à Lyon dans les quinze jours, le seizième il aurait la tête tranchée, où qu'il soit. Danlou se hâta d'accourir.

COUTURIER (voir rue *Valentin-Couturier*).

COUVERTE (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue est ainsi dénommée parce que son extrémité vers le quai Saint-Vincent est couverte d'une maison supportée par un arceau.

COUYBA (Maurice). — Franc-comtois de naissance, fit ses études, de 1887 à 1892, à Lyon, à la Faculté des Lettres.

Sa vocation de chansonnier s'est éveillée en notre ville ; on sait qu'il œuvra, dans ce domaine, sous le pseudonyme de Maurice Boukay.

A Lyon, il écrivit des revues humoristiques à l'occasion des fêtes de l'Association générale des Etudiants.

Les hommes de ma génération qui eurent la chance de faire des études aux Facultés, se souviennent encore de l'*Escholier et l'Etudiante*, revue qui fut jouée au Casino, à l'occasion de la première fête de l'Association. L'œuvre eut pour interprètes : Charles Lamy (qui connut le grand succès, plus tard, au Palais-Royal), M^{lle} Tusini (l'Etudiante) et Félix (un de nos camarades) dans François Villon.

Maurice Couyba quitta Lyon ; et, après quelques années consacrées exclusivement à la chanson, se lança dans la politique. Député, ministre, il est actuellement sénateur du Doubs.

COYSEVOX (rue). — I^{er} arrondissement. — Le nom de cette rue est emprunté à Antoine Coysevox, habile sculpteur, oncle et maître des Couston.

Né à Lyon en 1640, Il mourut à Paris, comblé de gloire et d'honneur, à l'âge de quatre-vingts ans (1720). Son père était d'origine espagnole et avait épousé une Lyonnaise, Isabeau Morel.

Coysevox habita, à Lyon, la maison située à l'angle de la rue du Bât-d'Argent et de la rue Sirène (absorbée aujourd'hui dans la rue de l'Hôtel-de-Ville), sur laquelle on voit une niche qui devait recevoir la statue de la *Vierge à l'Enfant*, conservée aujourd'hui en l'église Saint-Nizier. C'est à Paris que Coysevox sculpta ce chef-d'œuvre.

Parmi ses productions, on cite encore *Louis XIV couronné par les deux Renommées*, les bustes de *Le Brun*, *Bossuet* ; le sien propre ; les *Chevaux ailés* (aux Tuileries) ; le tombeau d'*Henri de Lorraine*, comte d'Harcourt (église d'Asnières-sur-Oise) ; etc...

Divers

En janvier 1677, Antoine Coysevox et Thomas Blanchet, chargés d'organiser à Lyon une Ecole de dessin, l'ouvrent et présentent (13 février 1678) à l'Académie de Lyon, le statut de l'Ecole — lequel fut approuvé.

1832. — Durand J.-P., peintre sur paillon, habite rue Coysevox.

1840. — Maurice, dessinateur pour la broderie.

CRECHE (rue de la). — IV^e arrondissement. — Cette rue est ainsi désignée parce qu'elle est limithrophe de l'emplacement sur lequel fut installée une des premières crèches de Lyon, la crèche Saint-Bernard.

CREMIEU (rue de). — III^e et VII^e arrondissements. — Cette voie publique portait autrefois le nom de *rue de l'Enfer*. En 1852, les habitants demandèrent qu'on lui attribua le nom de *rue des Noyers-Greffés* parce que, depuis plus de vingt ans « des milliers de noyers y sont cultivés ».

Le nom actuel s'explique par la direction générale de la rue, vers la plaine de Crémieu.

CREPET (Christophe). — Architecte, né et mort à Lyon (11 mai 1807-5 novembre 1864).

Elève de Vaudoyer à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris (1830).

Il fut architecte de l'Hospice des vieillards, puis de la Guillotière.

Parmi ses travaux : église de Sainte-Foy-lès-Lyon (1840) ; église Saint-Pothin, à Lyon (1841) ; église Saint-Louis de la Guillotière, etc...

Crépet a publié une *Notice historique et topographique sur la Guillotière*, et fait de nombreuses lectures à la Société littéraire de Lyon.

CREPIN. — Le père Crépin fut longtemps à Lyon le type du vieil avare. Richissime personnage, tout le quartier Saint-Georges le connaissait. Propriétaire de nombreuses maisons, il se montrait particulièrement dur envers ses locataires. On rappelait qu'il déchirait des affiches pour établir ses quittances de loyer sur du papier ne lui coûtant rien.

Sa mort, survenue dans des conditions assez bizarres, donna lieu à un procès en captation d'héritage, dans lequel Jules Favre vint plaider contre Berryer.

CREQUI (rue de). — VI^e arrondissement. — Cette rue porte le nom du maréchal François Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières (1624-1687). Son histoire n'intéresse pas celle de notre cité.

Divers

1885. — Dumas Jean, dessinateur, habite rue de Créqui.

— Au voyage de la paix des Pyrénées, le maréchal de Clérambault, Créqui et de Lionne causaient dans l'antichambre de Mazarin. Créqui, parlant à Clairambault, lui dit, dans la chaleur de la discussion : « M. le Maréchal, si j'étais *que de vous*, j'irais me pendre. — « Eh bien ! répliqua Clairambault, soyez *que de moi* ».

CRESPIN. — Coutelier très renommé vers 1855-1865. Il était installé, 10, rue de la Barre, en face de l'Ecole de Médecine, dont il était le fournisseur, ainsi que celui de l'Hôpital.

Crespin est l'auteur d'une *Nouvelle théorie des tranchants*, fort oubliée aujourd'hui, mais qui eut son heure de célébrité.

CRESTE (Jeanne). — Lyonnaise contemporaine de Pernette du Guillet, célèbre pour sa beauté vers 1555. Gilbert Ducher l'a chantée en vers latins.

CRESTIN (Melchior-François). — Né à la Guillotière le 13 février 1824 ; ancien médecin militaire. S'occupa beaucoup de politique sous l'Empire. Maire de la Guillotière en 1870. Conseiller général.

Crestin a écrit des souvenirs sur le 4 septembre 1870 à Lyon.
Il fut médecin du Dispensaire.

Il mourut à Lyon, le 11 juin 1899 (voir rue *Docteur-Crestin*).

CRETENET (Jacques). — Né à Champlite (Franche-Comté) en 1603, mort à Montluel (Ain) en septembre 1666. Il parcourut sa carrière à Lyon où il fut instituteur des missionnaires de Saint-Joseph.

Il était venu fort jeune à Lyon, étudier la chirurgie et montra beaucoup de dévouement pendant la peste de 1628.

Il contribua, avec M. et M^{me} de Coligny, à la fondation du couvent des Colinettes.

CRETIN (Guillaume). — Ecrivain lyonnais qui mourut en 1525 et serait né, si l'on en croit Rabelais, avant 1460.

Il a composé des *Epistres*, dont une particulièrement remarquable, à une dame de Lyon, et qui commence ainsi :

Tant ai-je ouy parler de tes beaulx faictz
Et des gaillards escriptz que tu as faictz,
Par le pinceau de ta plume dorée,
Femme d'esprit, que doibs estre honorée
Des orateurs florissans en ce cours...

Péridaud pense que cette « dame » n'est autre que Jacqueline de Stuard, auteur d'un dizain anacréontique, inséré parmi les poésies de Bonaventure des Périers.

CROIX-BARRET (chemin de). — VII^e arrondissement.
— Le nom de cette voie publique lui vient d'une croix placée à l'angle sud-est de la propriété Barret, route de Vienne.

CROIX-DE-BOIS (place). — IV^e arrondissement. —

Autrefois, les diverses parties du quartier de la Croix-Rousse étaient désignées par des croix de couleurs et de matières différentes: il y avait la *Croix-Noire* (sur le chemin de Caluire); la *Croix-Blanche* (sur le chemin de Cuire); enfin, au carrefour auquel aboutissait la *rue d'Enfer* (aujourd'hui Denfert-Rochereau), la *Croix-de-Bois*; d'où le nom de la place.

La croix de bois a été supprimée en 1885; mais un propriétaire, en manière de protestation, en a fait placer une sur la façade de sa maison.

CROIX-JORDAN (rue). — VII^e arrondissement. — A

l'intersection des chemins de la Mouche et des Culattes, une M^{me} Brisson, veuve de Henri Jordan, fit élever (dit Mazade d'Avèze dans ses *Promenades à Lyon*), le 5 septembre 1810, une croix. D'où l'usage à prévalu de donner le nom de Croix-Jordan à cette rue.

CROIX-MATHON (chemin de la). — VII^e arrondissement. — Ce nom rappelle une famille lyonnaise, les Mathon de la Cour (voir ce nom), dont plusieurs membres se sont signalés dans les annales de notre cité.

Il est très vraisemblable que l'un d'eux fut propriétaire d'un domaine dans cette région de la ville, et qu'il fit élever une croix (comme il était fréquent aux XVII^e et XVIII^e siècles) devant ledit domaine.

CROIX-PAQUET (place). — I^{er} arrondissement. — Une croix dressée sur cette place la fit désigner d'abord sous le nom de *Croix-du-Griffon*; plus tard, elle s'est appelée *place du Compère*, puis *place de la Croix-de-Rampeaux* (dans le vieux langage, ce mot équivalait à rameau).

Elle prit enfin le nom de *Croix-Pâquet*, de Jean Pasquet, bourgeois de Lyon, propriétaire de la dernière maison de la rue Vieille-Monnaie, du côté de la montée Saint-Sébastien, lequel fut autorisé à faire rétablir la croix que les calvinistes avaient renversée en 1562.

On lit en effet aux Archives (B. B. 173) :

« 4 mai 1628, permission à un particulier ayant dévotion, de
« restablir une croix en la place qui avoisine la maison du sieur
« Pacquet. »

Dans les premières années du XVIII^e siècle, les Pénitents de Notre-Dame-de-Lorette, firent construire une superbe chapelle sur la place Croix-Pâquet. Cette chapelle — dans laquelle on voyait un très beau rétable dû à Perrache — fut vendue, pour le compte de la nation, au sculpteur Chinard, qui en fit son atelier. En 1815, ses héritiers la vendirent à un certain M. Trouvé qui, en 1816, construisit, sur son emplacement, une maison de rapport.

Sur la place, depuis la côte Saint-Sébastien jusqu'à l'extrémité de l'actuelle rue Alsace-Lorraine, à la place des jardins, s'élevait le Grand Séminaire de Lyon.

Personnalités ayant habité la place

- 1788. — Jaley, dessinateur pour la fabrique.
- Pansin, dessinateur.
- 1801. — Chinard, sculpteur, membre de l'Institut.
- 1810. — Durand Mathieu, dessinateur.
- 1813. — Gariot Cl.-L., graveur.
- 1818. — Trouvé François, peintre-décorateur, au n° 2.
- 1838. — Méziat, professeur de fabrication à la Martinière.
- 1860. — Courtefoy, dessinateur pour la fabrique.
- 1872. — Saint-Olive Paul (voir plus bas).
- Barbier J.-P., dessinateur pour la broderie.

Souvenirs d'antan

1510 à 1553. — Procédure de la Ville contre le prieur de Saint-Côme, qui voulait s'approprier la place des Rampeaux.

1879. — Mort, au n° 5, de Paul Saint-Olive, érudit lyonnais, né en 1799.

1891. — Le 12 avril, ouverture du funiculaire de la Croix-Rousse ; sa longueur est de 512 mètres.

Sur la place Croix-Pâquet, au n° 3, on remarque la *Cour du moirage*. L'industrie du moirage fut apportée à Lyon, en 1753, par un Anglais, Jean Badger, qui avait cédé aux instances de l'ambassadeur de France à Londres, le duc de Mirepoix. Il fut reçu à Lyon par Flachet, prévôt des marchands, qui loua, pour la nouvelle industrie, des PP. Feuillants, un emplacement au centre de leur cloître, au prix de 15.000 livres, que la Communauté de la Grande Fabrique paya. Le nom donné à cette cour est un souvenir de cet événement.

CROIX-ROUSSE (boulevard et Grande-Rue de la). — IV^e et I^{er} arrondissements. — Avant 1871, le boulevard portait les noms de *rue de la Citadelle* et de *boulevard de l'Empereur*.

Tout ce quartier tire son nom d'une croix, primitivement en pierre rose (pierre de Couzon), qui fut supprimée en 1881 par décision du Conseil municipal de Lyon.

Cette croix avait été érigée en 1560, à la suite d'une mission, au carrefour formé, aujourd'hui, par la rue Coste, la rue de Margnolle et la montée de la Boucle. Cette mission avait été ordonnée par le cardinal de Tournon, archevêque de Lyon, pour détourner les fléaux d'hérésie et de guerres civiles.

Vers la fin du XVI^e siècle, on dressa une seconde croix (l'ancienne, après avoir été abattue par les protestants, en 1562, avait été réédifiée sur le même emplacement). Cette deuxième croix, dite du *Ravelin de la Croix-Rousse*, était plus proche des portes de Lyon. Sur son piédestal, on pouvait lire deux inscriptions en grec et deux en latin. Cette croix était placée dans l'axe de la Grande-Rue.

Brisée en 1792, la croix fut rétablie longtemps après la Révolution (vers la fin du premier Empire), mais en pierre grise, et au centre de la grande place. C'est cette croix qui disparut définitivement en 1881.

— Autrefois, la Croix-Rousse faisait partie de Cuire ; on lit, en effet, dans les *Almanachs de Lyon*, antérieurs à 1789 : « Cuire-« la-Croix-Rousse, bourg et seigneurie dans le Franc-Lyonnais, « du ressort de la sénéchaussée de Lyon. »

En 1802, elle devint commune indépendante ; en 1818, elle fut élevée au rang de ville ; enfin, le décret du 24 mars 1852 réunit la Croix-Rousse à Lyon.

Notes topographiques

Place de la Croix-Rousse :

N^o 2. Caisse nationale d'Epargne.

Grande-Rue de la Croix-Rousse :

N^o 40. C'est sur cet emplacement que s'élevait autrefois la maison des *Trois-Oranges*.

N^o 42. Connue sous le nom de maison *Sériziat*.

N^o 76. C'est dans cet immeuble qu'était établi autrefois l'*Hôtel de l'Écu de France*.

N^o 78. Ancien emplacement de l'*Hôtel de la Bonne-Femme-sans-Tête*.

N^o 93. Hôpital de la Croix-Rousse, construit en 1856, par l'architecte Jean-François-Hugues Dubuisson de Christot. Il fut inauguré le 7 décembre 1861.

En 1903, à proximité de l'Hôpital, fut ouvert un asile pour les femmes convalescentes, l'*Asile Clément-Livet-Bonnaïous-Bouniols*. Il fut édifié avec les fonds Livet, sur un terrain légué par M^{me} Bonnaïous, veuve Bouniols. En 1909, pour agrandir l'Hôpital, on acheta à M^{me} Poizat-Mermond, l'immeuble qui portait le n° 95.

N° 98. Par testament en date du 29 juin 1857, cette maison fut léguée à la Croix-Rousse par Perrod. En 1871, elle est entrée dans la dotation des Hospices.

N° 99. En 1923, fut installée, dans cet immeuble, l'œuvre franco-américaine de l'Enfance.

Boulevard de la Croix-Rousse :

N° 78. Ecole normale construite sur les plans de l'architecte Félix Bellemain.

N° 104. Maison léguée aux Hospices par M^{me} veuve Lacroix, née Catherine Prade (testament du 4 février 1920).

N° 133. Mairie de la Croix-Rousse (IV^e arrondissement municipal de Lyon).

Souvenirs d'antan

Dès la fin du XIV^e siècle, on trouve désignés, à la Croix-Rousse, les territoires de *Mernioles* (Margnolle) ; des *Grabottes* ; des *Condamines* (sur Cuire) ; de *Garenjal* (Cuire) ; du *Bas-de-Cuyres* ; de la *Guilla* (Cuire).

Le nom de Croix-Rousse n'est pas encore connu vers 1560 ; il devint prédominant vers 1596, époque à laquelle il y eut foule, près de la porte Saint-Sébastien « où se plaçait une croix de pierre « rouge pour la vénération de laquelle le cardinal Le Pescher « avait obtenu des indulgences. »

— Au XVIII^e siècle, le territoire de la Croix-Rousse comportait diverses subdivisions ayant chacune leur nom :

Pierre Brunc, entre le « chemin de Neuville » (Grande-Rue de la Croix-Rousse) et la « rue Bouffarde » (petite rue des Gloriettes) ; cette rue aboutissait au tènement du *Chapeau-Rouge*, qui donna son nom à une rue, dénommée par la suite, rue Saint-Vincent-de-Paul, puis rue de Belfort.

La *Combe d'Echery*, la *Combe Guillon*, la *Gloriette*, désignaient la dépression au bas de laquelle passait le chemin de la Boucle (montée de la Boucle), qui séparait le « terroir » de la Croix-Rousse de celui de Margnolles.

Pulverose, la *Combe des Travaux*, le *Grand Bichet*, entre la

rue de l'Oratoire actuelle et le « chemin de Neyron » (rue de Margnolles).

Les *Bugnettes*, *Chantamafray*, *Rontay*, *Montessuy*, entre la rue de Margnolles et le « chemin de Montluel » (chemin de Rillieux).

Les *Allemandes*, *Chassivol*, les *Grandes Terres*, *Cachepieux*, les *Dareyses*, entre le chemin de Rillieux et le « chemin de Caluire et Neuville » (rue Coste).

Les *Paquelettes*, les *Vignettes*, *Chambordelières*, *Saint-Julien*, les *Perrières*, l'*Estranglard*, entre la Grande-Rue de la Croix-Rousse et le « chemin de Garanjar » (rue Saint-Pothin, partie sud).

Tarentaise (dont le nom est resté à une impasse de la rue de la Voûte), les *Condamines*, les *Balmes*, le *Haut-de-Cuire*, le *Bas-de-Cuire*, entre les deux mêmes rues, partie nord.

— Trois fiefs s'étaient érigés sur le territoire de Cuire-la-Croix-Rousse; ils portaient les noms de *La Rochette*, *Cuire* et *Montessuy*.

La dénomination de *Cuire* correspondait au bourg de ce nom.

Le fief de *La Rochette* était ainsi désigné parce que la maison forte était bâtie sur un petit roc émergeant de la colline qui borne, à l'Est, la plaine de la Caille. On lit, dans le beau travail de A. Grand (auquel il faut toujours se reporter quand on veut bien connaître la Croix-Rousse), les renseignements suivants sur ce fief: Au XVI^e siècle, ce domaine appartenait à Jean-Baptiste Dufour (échevin en 1576 et en 1586), dont la fille Gabrielle épousa Guillaume Charrier, lequel fut la tige de la branche lyonnaise des Charrier de la Roche. Le domaine avait été donné en dot à Gabrielle Dufour. Par mariage, cette terre devint la propriété de César-Charles Lescalopier, intendant de Montauban. En 1763, le propriétaire, Louis Ruby, vend à un négociant lyonnais, Moïse Louis.

À la fin du XVIII^e siècle, le fief de la Rochette appartient à Servan, trésorier de France, puis à la famille Hubert de Saint-Didier.

En 1824, M^{me} de Sautereau, veuve en premières nocces de Hubert de Saint-Didier, vend le domaine à M^{me} du Peloux, qui y établit une abbaye de religieuses Bénédictines.

Le domaine de *Montessuy* appartenait, à la fin du XVII^e siècle, à Pierre Vandemore, bourgeois de Lyon; et, comme cette terre était limitrophe de la province de Bresse, les fourches patibulaires étaient situées dans le « clos » de sa maison. Pierre Vandemore fit donation du domaine, en 1695, aux Hospices, qui en firent une maison de campagne.

En 1830, le Génie militaire devint acquéreur de ce territoire et, sous le règne de Louis-Philippe, y construisit un fort.

1558. — « En ceste année, en l'autre montaigne de Saint-Sébastien, les feuz ne cédoient en rien à ceux de Forvière, car « le seigneur Leonard Spina avoit donné tel ordre que sa maison « qu'il a ceste part vers le Rhosne, sembloit estre tout embrasée, « et les vignes voisines devoir incontinent tomber en cendres. » C'est ainsi que Paradin conte les illuminations faites à la Croix-Rousse, en signe de réjouissances de la paix de Câteau-Cambrésis.

1614. — Le 17 septembre, une jeune fille du nom de Jeanne Fort, domestique chez le sieur Beau, fut mise à mort, en suite d'un jugement des officiers de Cuire. La potence fut dressée sur une roche « distante de trente-cinq pas de la rivière de Saône et « de quarante pas du bastion Saint-Jean. »

1621 (Archives B. B. 158). — Mandement de deux mille livres aux Récollets, pour les aider dans l'acquisition qu'ils voulaient faire à la Croix-Rousse, territoire de Chambadalier, d'un terrain pour y bâtir leur couvent.

1736. — La terre et seigneurie de la Croix-Rousse est vendue à la commune, par le marquis de Rochebonne.

1753. — Ouverture de la première école de garçons à la Croix-Rousse.

1787. — Extrait d'une lettre de Lyon, insérée dans le *Journal de Provence*, qui indique quelle était, déjà à cette époque, l'importance de l'industrie de la soie dans l'agglomération lyonnaise : « La température inconstante du printemps a fait manquer « partout la récolte des soies ; celles qui restent de l'année dernière « ont augmenté de vingt-cinq pour cent, et les cocons dont on va « fabriquer les nouvelles, se vendent quarante sols la livre(le « prix des années précédentes était de vingt-cinq à vingt-sept « sols). Le fabricant, qui désespère de vendre des étoffes fabriquées avec des soies aussi chères, a cessé, dès l'instant de « l'augmentation, de faire travailler. Déjà plus de quatre mille « métiers sont à bas ; tous les jours, le nombre augmente. Les « ouvriers font déjà des représentations au Consulat ; mais qu'en « espèrent-ils ? Les magistrats, avec la meilleure intention du « monde, pourront-ils sustenser quarante à cinquante mille « ouvriers ? Grand nombre a déjà demandé des passeports pour « l'Etranger, qui leur ont été refusés. »

1797. — Le faubourg de la Croix-Rousse est définitivement séparé de Cuire, le 5 mai. En compensation, on annexe Caluire à Cuire.

1818. — On lit dans un journal du temps: « Une personne « charitable, qui veut garder l'anonyme, vient de déposer entre « les mains de M. Riche, juge de paix, une somme de 9.000 francs, « pour établir, dans le faubourg de la Croix-Rousse, une école « chrétienne de charité... »

1848. — A cette époque s'ouvrait, grande-rue de la Croix-Rousse, 54 et 56, un café: *Chez la Maréchale*, où se réunissaient les *Voraces*. Ce café était tenu par Louise Algret, femme Maréchal.

1865. — On ouvre, place de la Croix-Rousse, le Théâtre de la Croix-Rousse, dit *Tivoli Lyonnais*, créé par Léon Dolbeau, sur l'ancienne salle du bal Jandard. On y jouait, quatre fois par semaine, le drame, la comédie ou le vaudeville.

1870. — Le 13 août, agitation populaire à la Croix-Rousse, causée par les mauvaises nouvelles de l'armée, qui amène un conflit déplorable: un sergent de ville est tué et sept sont plus ou moins blessés. Lentillon, ancien notaire de Thurins (Rhône), dans un discours qu'il prononce sur les marches de la croix qui a donné son nom au quartier, proclame la République; il est arrêté avec quelques autres personnes.

1885. — On ouvre, au n° 12 de la Grande-Rue, un des fourneaux de la Presse.

Maires de la Croix-Rousse

Chartron, syndic, 1788-1790.

Delhorme J.-B., maire, 19 février au 10 novembre 1790.

Burel, maire, 10 novembre 1790 au 20 novembre 1791.

Burdet Pierre, maire, 1791-1793.

Sicard, officier municipal provisoire, 1793.

Beaudrand, du 24 brumaire au 18 fructidor an II.

Burel fils, maire du 18 fructidor an II au 29 pluviôse an III.

Gauchon (le Mirabeau du peuple), maire du 29 pluviôse an III au 7 germinal an V.

Morel Pierre, maire, 1797.

Martin, maire, 1798.

Riche, maire, 1798.

Ravinat, maire, 1799-1804.

De Vaulxerre des Adrets, 1804-1811.

Chevalier François-Geneviève, 1811-1815.

Boucharlat, 1815.

Ferrouillat, 1815.

Laurent Dugas, 1816.

Burdin Guillaume, 1816.

Piquet, 1816-1820.

Chazal, 1820-1821.

Boivin Louis, 1821-1825.

Gors, adjoint, décembre 1825 au 29 janvier 1826.

Sandier Frédéric, 1826-1830.

Richan, 1830-1832.

Puyroche, 1832-1836.

Revol, 1836-1841.

Cabias Joseph, 1841-1846.

Sandier Frédéric, 1846-1848.

Chanet, maire provisoire, mars à juin 1848.

Réjanin, maire provisoire, juin 1848 à mars 1849.

Démons, adjoint, mars à septembre 1849.

Moyne, maire, 1849 à 1850.

Cabias, maire, 1850-1852.

Cabias, adjoint au IV^e arrondissement de Lyon, 1852 (mars).

Et pour clore ces souvenirs, citons ces vers d'Amédée Matagrin :

Le Plateau

Des immenses maisons de la place Rouville,
Plongeant sur les hauteurs du passage Gonin,
Des murs du fort Saint-Jean, pittoresque et bénin,
Abritant l'amour comme un rempart de Séville,

S'étend des vrais canuts le refuge et la ville,
Jusques aux Colinettes, troquant leurs nonnains
Pour quelques gros majors, jusqu'au parterre nain
Du bon théâtre Rey, vétuste vaudeville.

Au pied des lourds logis, machurés de haillons,
Où peine le tisseur pour quelques picaillons.
Le bis-tant-claque-pan ruisselle des fenêtres.

Quand par le Mont-Sauvage et Flesselle ou Neyret
On descend du Plateau, semble-t-il pas renaître
Le vieux tissage éteint comme un feu de cotrets?

(Cotrets = picarlats de Guignol.)

CROLAS (Ferdinand). — Né à Lyon le 17 avril 1841.
Interne des Hôpitaux de Lyon, docteur de la Faculté de
Montpellier.

Dès 1868, il enseigna à l'Ecole de médecine; aussi fut-il
désigné, à la fondation de la Faculté, en 1876, comme Professeur.

En 1870-71, Crolas suivit le 20^e corps à l'armée des Vosges, à

celle de la Loire et à celle de l'Est, comme directeur de l'ambulance.

Le D^r Crolas a été président du Comité d'inspection de la pharmacie.

CROZET (Guillaume). — Né à Saint-Paul-en-Jarez, le 23 novembre 1724, mort à Lyon le 29 août 1775. Négociant.

Il avait été professeur d'hydrographie aux écoles de Rochefort.

Pendant vingt ans, il rédigea la partie astronomique des *Almanachs de Lyon*.

Membre de l'Académie de Lyon en 1760.

CROZIER (Philippe). — Né à Lyon le 30 janvier 1857. Ancien élève de l'Ecole polytechnique, licencié ès-lettres, Crozier abandonna notre ville et parvint aux postes les plus importants de la diplomatie.

CUAZ (Joseph-Ernest). — Né à Gex (Ain) le 11 août 1828. Magistrat, il parcourut sa carrière, de 1869 à 1890 à Lyon. A cette dernière date, nommé conseiller honoraire, il prit sa retraite.

Cuaz fut président de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon. Il a publié de nombreux travaux sur notre ville.

CUBIZOLLE (Jean-Antoine). — Sculpteur né et mort dans le département de la Haute-Loire (8 avril 1811-12 septembre 1877). Cet artiste, non seulement étudia à notre Ecole lyonnaise sous la direction de L. de Ruolz (1836-1840), mais, dès 1849, il se fixa à Lyon, rue Lainerie, puis quai Fulchiron ; et sa production est presque entièrement lyonnaise.

Parmi ses œuvres : *Christ d'ivoire* (1839) ; *Vierge à la cerise* (1847) ; *Pie IX* (1848) ; *Minerve* pour l'attique de l'Hôtel de Ville de Lyon (1851) ; *Saint-Augustin* (1855) ; *Jeune Femme à sa toilette* (1861) ; *l'Impératrice Eugénie* (1866) ; *Eve cueillant la pomme* (1867) ; *Fronton* de l'église de Charbonnières (Rhône), etc.

CUIRE (rue de). — IV^e arrondissement. — Doit son nom à sa direction générale tendant vers la commune de Caluire-et-Cuire.

Le nom de *Cuire* viendrait de *Curius*, général romain, qui aurait établi son camp en ces lieux.

Divers

N° 6. Maison du *Jardin Rouge*, léguée aux Hospices de Lyon par l'abbé Georges Rouge, le 9 mai 1832. Elle fut revendue en 1856 à M. Cabias, président de la Société alimentaire du IV^e arrondissement.

N° 36. Vers 1848, il y avait là un établissement dit *Villa des Enfants*, où l'on recevait des enfants dès leur sevrage fait.

N° 69. Asile municipal Magnin-Fournet.

N° 76. Hôpital d'isolement.

Les n° 85 et 87 de la Grande-Rue de Cuire constituaient autrefois le *clos Briasson*. En 1753, il fut vendu à Claude Briasson par Francey, négociant à Lyon, place des Terreaux, et sa femme Françoise Duet.

Claude Briasson, qui habitait rue Romarin, fut échevin en 1756-1757. Sa fille, mariée à Servant, hérita de ce domaine et le légua à sa nièce, Catherine Jordan. Celle-ci le légua à M^{me} Coste, femme Franchet. Après avoir passé dans les mains des Franchet-Richard, puis des Barillon, le domaine appartient, en 1868, à Antoine Crétinon.

— Grande-Rue de Cuire, à l'angle de la montée de la Rochette (au carrefour actuel de la Croix-Blanche), était établie la célèbre batterie Gingenne, qui tint si longtemps en échec les troupes de la Convention, en 1793.

CULATTES (chemin des). — VII^e arrondissement. — Cette très ancienne dénomination semble désigner un endroit sans issue et en contre-bas ; ce qui correspond assez bien à l'aspect ancien des bords du Rhône sur ce point du territoire.

N° 163. En 1923, était installée, l'*Œuvre Bonomelly*, assistance aux ouvriers italiens immigrés.

CUREZ (Léopold). — Aux élections du 23 avril 1848, ce Lyonnais visionnaire crut devoir adresser à ses compatriotes un *Discours patriotique* en vers, pour guider leur choix. Et quels vers ! En voici un échantillon :

Les vieux Républicains, les hommes éprouvés
Par quinze ans de combats et trois jours de pavés,
Voilà ce qu'il nous faut... ce n'est point par la force,
Ce n'est point par l'appât d'une tacite amorce,
Que le libre électeur leur donnera sa voix... »
etc...

Et il y a comme cela cent quarante-quatre vers où Lamartine, Moïse, le Nil, Crésus, Israël, le Christ, Guizot, apparaissent en une singulière salade.

CURIE (rue). — VI^e arrondissement. — Quelle que soit leur immense renommée, je n'ai point à faire ici la biographie de ces non-lyonnais.

Jusqu'en 1909, cette voie publique était désignée par le nom de *rue du Poirier-sans-Pareil*; ce nom lui venait d'une ferme et d'un domaine ainsi dénommés, qui devinrent, vers 1750, la propriété de l'Hôtel-Dieu.

Divers

Un vieux Lyonnais que j'ai interrogé, se souvient parfaitement d'avoir entendu conter par son père que, vers 1835, il allait festoyer à une auberge connue par un poirier de dimension colossale, dans les branches duquel on avait installé un plancher sur lequel reposaient quelques tables pour les consommateurs.

CURTELIN (Philippe). — Né le 4 janvier 1857 à Contrevoz (Ain). Ouvrier pendant de longues années aux usines de balances de la Mulatière.

Conseiller municipal de Lyon en 1900, il fut réélu jusqu'après la guerre de 1914-1918.

En 1908, il était adjoint à la Voirie, à la Mairie centrale.

Curtelin mourut en 1928.

CUSSINET (Jean-Claude). — Dessinateur né à Lyon le 12 juin 1818. Elève de notre École des Beaux-Arts; il exposa un dessin à la plume des *Monuments religieux de Lyon*.

Cussinet avait son atelier, 43, montée du Chemin-Neuf.

CUVIER (rue). — VI^e arrondissement. — Le nom de ce grand savant donné à cette rue de notre cité n'intéresse pas son histoire.

Divers

1838. — Bergier, président de la Société de patronage des Enfants pauvres, habite, 2, rue Cuvier.

1872. — A cette date, la *Comédie politique* (journal fondé en 1871) a ses bureaux rue Cuvier.

La plupart des immeubles sont construits sur le terrain des Hospices.

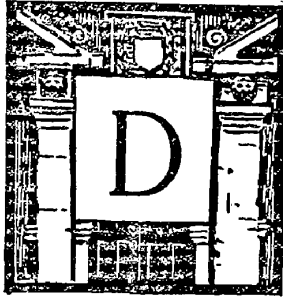
CUZIEU (M^{me} de). — La meilleure manière de présenter aux lecteurs M^{me} de Cuzieu, c'est de reproduire ce que Félix Desvernay écrivait dans la *Revue Lyonnaise*, à l'époque des funérailles de M^{le} de Cuzieu, le 24 décembre 1886 : « C'est une « singulière et bien originale figure qui disparaît. Tout le monde, « à Lyon, a entendu au moins parler de M^{me} et de M^{le} de Cuzieu. « La mère, connue, il faut bien le dire, par ses excentricités, a « voulu, en mourant, qu'on ne parlât que de ses libéralités... « Saine de corps et d'esprit, elle légua à la Ville sa fortune « entière, évaluée à quatre millions ; la plus grande partie de « cette somme devait être affectée, d'après la donatrice, à créer « à la Martinière, un enseignement spécial aux jeunes filles. « M^{me} de Cuzieu qui, sa vie durant, avait été en lutte perpétuelle « avec l'Administration municipale, se réconciliait, *post mortem*, « avec elle.

« Cependant, la défunte d'aujourd'hui, sa fille, qui était « usufruitière de la fortune de sa mère, continuait à l'égard de « la municipalité, les traditions que sa mère avait rendues « célèbres. Cette dernière, croyant faire une niche aux préfets de « l'Empire, avait fait peindre en rouge la maison qu'elle possédait « place des Terreaux, angle de la rue Romarin. Sa fille avait « fait plaquer une grande croix en pierre, sur la façade de la « même maison rouge, et cela, pour protester contre l'enlèvement « des croix de nos cimetières. Elle avait intenté un procès à « l'Administration, procès encore pendant et que la mort est venue « résoudre. »

A ses obsèques, assistèrent néanmoins le maire Gailleton et les conseillers municipaux Robin, Combet, Juliaa, Fochier, Vignat et Quivogne.

CUZIN (impasse). — IV^e arrondissement. — Doit son nom à un propriétaire sur les terrains duquel cette impasse fut tracée.





DABRY (M^{me} Jenny). — Peintre, née à Lyon, où elle expose dès 1838. Elle fut, en notre ville, professeur de dessin et de peinture.

Parmi ses œuvres : *Enfant grec* (1838) ; *Tête d'apôtre* (1840) ; *Portraits* ; *Jeune Mère* (1843) ; etc...

DABRY DE THIERSANT (Claude-Philibert). — Né à Belleville (Rhône) le 5 avril 1826.

Embrassa d'abord la carrière militaire, puis entra dans la diplomatie.

Il fut ministre plénipotentiaire au Guatemala.

DACIER (Jean-Joseph). — Né en 1740 à Saint-Bonnet-le-Château, il fut reçu avocat au Parlement de Paris, en 1765.

L'année suivante, il se fait inscrire au tableau des avocats à Lyon, et s'installe rue Saint-Jean.

Procureur de la commune en 1788, membre du Directoire du département en 1790, Dacier devint président du Tribunal du district de la campagne.

En 1811, dès que l'Ordre des avocats fut rétabli, il fut nommé bâtonnier.

Mort à Saint-Genis-Laval, le 23 mars 1814.

DALECHAMP (Jacques). — Né à Bayeux, en Normandie, en 1513, mort à Lyon en mars 1588. Docteur de la Faculté de Montpellier. Médecin de l'Hôtel-Dieu, notre *Esculape lyonnais* (comme l'appelle de Rubys) vécut en notre ville de 1552 à sa mort.

Il a traduit les *Administrations anatomiques* de Galien Claude ; le VI^e livre de Paul d'Egine ; les XI livres d'Athénée ; les *Œuvres* de Cœlius Aurelianus et celles de Pline.

Il publia, en latin, un traité sur la peste. Dalechamp fit les premières recherches sérieuses et utilisables sur la flore lyonnaise. Pendant trente ans, il parcourut tous les cantons de notre province, puis dirigea le Jardin botanique créé par Guillaume Roville.

En collaboration avec J. Bauhin, puis J. Desmoulins, il publia une *Histoire des Plantes*. On y trouve la description de beaucoup d'espèces nouvelles, en même temps que des commentaires et des citations d'auteurs anciens et contemporains.

Pétréquin le cite dans son *Histoire de la Chirurgie*.

Enterré aux Jacobins, sa pierre tumulaire fut transportée, en 1822, au Musée de Lyon.

DALGABIO (Jean-Michel). — Architecte, né à Riva (Piémont) en 1788, mort à Lyon le 31 décembre 1852. Dalgabio débuta à Saint-Etienne avec son oncle auquel il succéda (s'étant fait naturaliser) comme architecte de la Ville.

Il s'installa à Lyon où il figure parmi les fondateurs de la Société académique d'architecture; il en fut le vice-président en 1850 et lui laissa une collection de plans et de vues pris par lui au cours d'un voyage en Grèce, en 1843 et 1844.

Parmi ses travaux : l'*Hôtel de Ville de Saint-Etienne* (1819-1826); *Palais de Justice* de la même ville (1822-1832); à Lyon, il fit un *établissement de bains*, rue Saint-Catherine; un projet pour un *hôpital général*.

Parmi ses dessins, figure la *maison rue Tramassac*, 22.

Dalgabio a publié un *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant* (paru en 1867).

DAMAS (comte Claude-Marie-Gustave de). — Né à Montbrison le 26 décembre 1786. Il s'engagea fort jeune, fit campagne en Espagne, Portugal, Russie, Allemagne. En 1814, Napoléon lui donna le commandement d'un corps de partisans qu'il fut chargé d'organiser à Lyon, pour s'opposer à l'invasion.

Malgré le mauvais vouloir d'Augereau, il parvint, aidé par le comte de Bondy, à réunir trois à quatre mille hommes qui donnèrent beaucoup de besogne aux Autrichiens.

Il fut assez mal vu pendant la Restauration.

DAMBOURNAY. — Architecte lyonnais du xvii^e siècle qui construisit les bâtiments de l'Aumône générale (la Charité), rue Sainte-Catherine.

DAMIRON. — Médecin des armées, qui naquit à Lyon vers 1785. Il suivit Napoléon dans toutes ses campagnes. Fait prisonnier pendant la retraite de Russie, l'empereur Alexandre le fit mettre en liberté pour les services qu'il avait rendus aux blessés.

Après Waterloo, il connut la disgrâce de la Restauration. Cependant, en 1819, il fut réintégré au Val-de-Grâce. .

Damiron mourut en 1832.

DANGAIN (Etienne). — Né à Lyon le 25 octobre 1804. Administrateur des Hospices (1860-1868), administrateur du Dispensaire général, mort à Sainte-Foy-les-Lyon en janvier 1885. Dangain exerçait la profession de marchand de soies.

DANGON (Claude). — Maître ouvrier en soie de la Ville qui, en 1605, établit à Lyon, les premiers métiers d'étoffes façonnées. A titre d'enconragement, il obtint une pension de six mille livres et des lettres-patentes qui lui assurèrent, pour cinq ans, le privilège de l'industrie qu'il apportait dans notre ville.

DANGUIN (Jean-Baptiste). — Graveur et peintre, né à Frontenas (Rhône) en 1823, mort à Paris le 17 mars 1894. Fut élève de l'Ecole de Lyon sous Vibert. Second prix de Rome en 1850. De 1860 à 1888, il enseigna à notre Ecole.

Parmi ses œuvres : le certificat d'admission des *Hospitaliers veilleurs de Lyon*; *Vincent Reyre*; *J.-B. Guimet*; *A. Chenavard*; etc... (Voir Dictionnaire d'Audin et Vial).

DANTON (place). — III^e arrondissement. — Jusqu'au 24 août 1904, on désignait cette place sous le nom de *place du Champ-Fleuri*. C'était un souvenir de l'époque où s'étendait sur cette portion du territoire de la Guillotière, un important domaine de ce nom.

DANTZELL. — Famille de graveurs lyonnais qui a donné plusieurs artistes à notre ville :

1^o François-Antoine Dantzell, né en 1784, mort à Lyon en 1858. Graveur sur cristaux et sur pierres fines.

2^o François-Marie, fils du précédent, né à Lyon en 1810; graveur dès 1834.

3^o Joseph Dantzell, fils de François-Antoine, né à Lyon en 1805, mort à Paris en avril 1877. Graveur en médailles. Il étudia à l'Ecole de Lyon (1824-1828). En 1839, il se fixa à Paris.

Parmi ses œuvres : médaille de l'École la Martinière (1829, effigie du major Martin) ; *Morin*, rédacteur du *Précurseur* (1830) ; jeton de la Société académique d'architecture (1842) ; *Jacques Stella* ; *Nicolas Coustou* (1849) ; jeton du Conseil d'administration des Hospices de Lyon (1867) ; etc...

DARCHE (Joseph). — Peintre né à Lyon en 1846. Il étudia sous la direction de Chatigny. Exposà à Lyon à partir de 1878.

DARCIER. — Auteur, compositeur et chanteur ; connu à Lyon, au Casino, de véritables triomphes, vers 1865. Tout le monde fredonnait : *A quoi sert la terre* ; *Madcleiné* ; *Le Bonhomme Chopine* (paroles de Barillot, l'ex-Cogne-Mon, fondateur de *Guignol*) ; *Nanette et Nanon*.

Ce que soulignaient les journaux du temps, c'est que Darcier savait émouvoir ou faire rire « sans crier, ni gesticuler, ni avoir recours à des grimaces de saltimbanques ».

Supprimez donc les gestes et les grimaces à ce que débitent certains *as payés*... plus que leur poids ! ? !

DARDEL (Claude). — Dessinateur pour la fabrique, né à Lyon en 1799, mort en 1855 ; il s'établit à Mulhouse en 1834.

DARDEL (René). — Architecte né à Lyon le 10 octobre 1796, mort à Condrieu le 25 septembre 1871. Fut élève de l'École des Beaux-Arts de Lyon.

En 1815, il accepta une place dans l'état-major du général Mouton, et fit, sous ses ordres, la campagne de 1815. Il revint à son art et étudia à Paris.

Après un voyage en Italie, il s'établit à Lyon en 1827 où il devint, de 1830 à 1851, architecte de la Ville.

Son œuvre est considérable ; je ne veux signaler que quelques-uns de ses travaux : le pont la Feuillée (1831) ; l'enceinte fortifiée de Lyon (1832) ; corps de garde du quai des Célestins (1833) ; restauration du Palais des Arts (1832 à 1850) ; ouverture de la rue de la Martinière (1835) ; fontaine rue de Trion (1836) ; marché couvert de la Martinière (1839) ; prolongement de la rue du Commerce (1839) ; ouverture de la rue de Flesselles (1839) ; percement de la rue Bourbon (*Victor-Hugo*) ; ouverture des rues du Doyenné (1843) ; *Imbert-Colomès* (1843) ; *Centrale* (1848-50) ; cours des Chartreux (1851-52) ; etc.

Fontaine de la place Saint-Jean (1844) ; grotte pour la statue

de Jean Cleberg (1849) ; *Palais du Commerce* (1855-1862) ; etc., etc.

Pour la nomenclature complète de ses travaux, dessins, publications, voir l'excellent *Dictionnaire* de Audin et Vial.

DARDOIS. — Maître fabricant d'étoffes de soie, or et argent, de Lyon. Inventeur d'un mécanisme (1776) pour fabriquer des étoffes façonnées, sans tireurs ni tireuses.

M. de Montluel et Roland de la Platière (le futur ministre) firent, au nom de l'Académie de Lyon, un rapport fort élogieux concernant ce mécanisme, à la date de Juin 1785.

DAUPHIN (quai du). — II^e arrondissement. — Le nom qui fut donné à ce quai dès sa création, rappelle le prince qui portait alors ce titre: Henri, comte de Chambord.

DAUPHIN (Saint). — D'après La Mure, aurait été archevêque de Lyon, de 616 à 618. Massacré par ordre de Brunehaut pour avoir censuré la conduite de cette reine. (Morel de Voleine).

DAUPHINE (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue a reçu cette appellation, en l'honneur du Dauphin, père de Louis XVI, qui vivait encore, lorsqu'on a créé le quartier Saint-Clair.

A l'un des angles de la rue, où pouvait, il y a encore peu de temps, lire une inscription qui datait de l'époque révolutionnaire: *rue Simoneau*.

Divers

1799. — Michallet, peintre, habite rue Dauphine.

1810. — Lefèvre Maximilien, peintre, miniaturiste.

1826. — Au n^o 2, les bureaux de la Société mutuelle d'assurance contre les incendies, fondée en 1820, à Lyon.

1830. — Au n^o 2, Jean Condorc, député de Lyon.

DAUPHINE (rue du). — III^e arrondissement. — Cette avenue doit son nom à sa situation tendant vers le département de l'Isère. Jusqu'au 5 août 1905, on l'appelait *rue Charlet*, du nom d'un agronome distingué.

DAUROLLES (Benoît). — Architecte lyonnais du XVII^e siècle, qui entreprit avec son frère la construction de l'église du Collège de la Trinité; puis, en 1625, la chapelle des Pénitents de la Miséricorde.

DAUVERGNE (Antoine). — Le 24 pluviôse, an V (1797), mourut à Lyon Antoine Dauvergne, né à Clermont-Ferrand, le 4 octobre 1713. Il est l'auteur du premier opéra-comique donné en France *Les Troqueurs*, représenté en 1753.

DAVID. — Voir : rue *Germain-David*.

DAVID. — Musicien de talent qui exerça à Lyon, au XVIII^e siècle, et fut en relation avec J.-J. Rousseau (*Confessions*, séjour à Lyon en 1741).

David écrivit quelques *motets* pour l'Académie du Concert et un *Traité de musique*.

DAVID (rue). — III^e arrondissement. — Un propriétaire riverain semble avoir donné son nom à cette rue. Deux artistes lyonnais doivent, cependant, être signalés, à l'occasion de cette dénomination :

1^o François-Xavier David, né en 1801, mort à Lyon en septembre 1835, et qui jouit d'une certaine renommée comme dessinateur.

2^o Un autre David, dessinateur et peintre, exposa au *Salon* de Lyon (1849-1850), *Episode de la campagne de Russie*, dessin à la plume d'après le tableau de Charlet. En 1861, il habitait place Saint-Pothin.

DAVID-GIRIN (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue jusqu'au 21 juin 1920 a porté le nom de *rue Paradis*. Elle fut ouverte au commencement du XVII^e siècle, par Nicolas Chanu, sur un emplacement qu'il avait acquis d'Etienne-Pierre Paradis, épinglier. C'est d'ailleurs pourquoi, à cette époque, on la désignait tantôt par le nom de *rue Chanu*, tantôt par celui de *rue Etienne*.

Une autre version fait venir l'appellation de *Paradis* d'un temple environné de galeries ou balcons que les Huguenots comparaient au ciel, temple qu'ils édifièrent dès 1567, après la destruction de celui qu'ils avaient construit sur les fossés des Terreaux.

Le nom moderne rappelle le peintre David Girin, né à Lyon (rue de Sève), le 23 décembre 1848, mort le 15 décembre 1917.

Elève d'Auguste Lehmann et de Joseph Guichard, il obtint de nombreuses récompenses aux expositions.

Son atelier était situé dans cette rue.

Divers

1669. — Valensot Mathieu, imprimeur, rue Paradis, est en fuite, comme protestant.

Au XVIII^e siècle, les Lyonnais allaient rue Paradis, chercher les *bugnes* de la célèbre *Jeanne*, à laquelle succéda *Madame Gorguet*.

N° 3. Maison léguée aux Hospices en 1694 par Jean Albanel. Elle fut vendue à la Ville en 1860, pour le prolongement de la rue Childebert.

N° 4. Maison léguée aux Hospices en 1823, par M^{lle} Delglat. Cette maison fut démolie en 1854 pour la percée de la rue Impériale; les Hospices reçurent une indemnité de 160.000 francs.

DAVOUT rue). — III^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle le Maréchal de France du Premier Empire; donc rien de lyonnais.

Rappelons qu'un de ses descendants (son neveu) fut gouverneur militaire de Lyon, dans les dernières années du XIX^e siècle.

Divers

N° 3. Imprimerie des *Deux-Collines*.

DAYNES-GRASSOT (M^{me}). — Artiste de comédie, née à Lyon; fit une très belle carrière, dans l'emploi des soubrettes, à Lille, Bordeaux, Marseille, Rouen et Lyon. En 1880, elle joua à Paris au Théâtre Déjazet, puis en 1881 au Vaudeville.

Elle a créé les *Affolés*, le *Conseil judiciaire* et son grand succès: M^{me} Bonnivard, dans *Les Surprises du Divorce*; etc....

DEBANNE (François-Mathieu-Scipion). — Né à Vienne (Isère) le 20 mars 1835. Fit une assez longue carrière de magistrat: en 1860, il débute comme juge suppléant à Grenoble, et, en 1877, il est avocat général à Lyon.

Démissionnaire en 1880, Debanne se fit inscrire comme avocat au barreau de Lyon.

Il fut, à Lyon, président des cercles catholiques ouvriers, et vice-président du conseil des directeurs de la Caisse d'Épargne.

DEBAUGE (D^r Hippolyte). — Né à Lyon le 31 janvier 1834. Docteur de la Faculté de Paris, en 1858. Avait été interne des hôpitaux de Paris.

Membre du Comité de rédaction du *Lyon Médical*, il a publié, dans cette revue d'assez copieux mémoires.

DEBOLO (Louis-Charles). — Né à Lyon le 17 mars 1845.

Il fut conseiller municipal, puis maire de Sainte-Foy-lès-Lyon, conseiller général du canton de Saint-Genis-Laval.

Conseiller municipal de Lyon dès 1886, il fut, de 1888 à 1895, adjoint à la Mairie centrale

Administrateur des Hospices et de nombreuses sociétés post-scolaires, Debolo termina sa carrière comme receveur municipal à Lyon.

DEBOURG (chemin de). — VII^e arrondissement. — Ce nom rappelle le domaine de Debourg, qui s'étendait entre le château de Gerland et le territoire de la *Moche* (la Mouche).

DEBROUSSES (avenue). — V^e arrondissement. — Avant 1897, on désignait cette avenue sous le nom de *chemin de Sainte-Foy*, parce qu'elle conduisait sur le territoire de la commune de ce nom. En 1911, ce fut l'*avenue Vallioud*, en mémoire d'un ancien maire de la commune de Sainte-Foy-lès-Lyon. Depuis cette date, la portion de cette voie publique située sur le territoire de Lyon, a reçu le nom de *Debrousses*, en mémoire de la famille à la générosité de laquelle on doit la fondation de l'Hospice Debrousses (riverain de l'avenue).

Cette famille de bienfaiteurs de la Ville se composait de François-Hubert Debrousses, qui créa, à Paris, le boulevard Magenta; de Jean dit Hubert, son fils; de M^{me} veuve Debrousses, née Félicie Dessans; de M^{me} Alquier, fille de François-Hubert. Tous ont largement contribué à la création de cet asile dans lequel nombre de malheureux ont pu retrouver la santé et la sécurité.

DECHAUD (Jean-Marie). — Graveur en taille douce, né à Lyon en 1820, mort vers 1880. Fut élève de l'Ecole de Lyon. Il a gravé pour la Société linnéenne, pour l'Académie de Lyon.

DECHAUD (Etienne). — Frère du précédent, né à Lyon en 1821, élève de notre Ecole des Beaux-Arts. A collaboré avec son frère.

Il a gravé, notamment, la *Table de Claude* (1853); le *Grand-Théâtre* de Lyon; l'*Archevêché de Lyon*; des planches pour l'*Histoire monumentale* de Monfalcon; etc...

DECHENAUX (impasse). — VII^e arrondissement. — Cette impasse porte le nom d'un propriétaire des terrains sur lesquels elle a été tracée.

DECLERIS (Pétrus). — Imprimeur né à Lyon le 15 août 1859. Elu conseiller municipal de Lyon en 1896, il remplit, par la suite, les fonctions d'adjoint au maire.

DECŒUR (Jean-Marie). — Peintre né à Lyon en décembre 1822; élève de l'Ecole de Lyon sous Bonnefond et Thierriat. A peint des *Fleurs*; il exposait encore en 1873.

DECOMBROUSSE (Joséphine). — Dessinateur et graveur, d'origine lyonnaise. De 1816 à 1834, elle grava, dans notre ville, notamment: *Explosion d'un bateau à vapeur, le 4 mars 1827, vue de la Guillotière; façade de l'Hôtel de Ville; etc...*

DECRENICE (Cyr) dit le Cadet. — Architecte né à Lyon en 1731, mort révolutionnairement en la même ville, le 12 janvier 1794. A fait de nombreux travaux avec son frère. On lui attribue seul: la *restauration de l'église Saint-Paul* (1760-1782); plan du *quartier Saint-Clair*; les *Magasins généraux*, place des Pénitents de la Croix (place Michel-Servet).

DECRENICE (Marin) dit l'Aîné. — Architecte lyonnais mort en notre ville en 1775.

Parmi les œuvres qu'on lui attribue personnellement: *plan des rues Puits-Gaillot, Lafont, du Griffon, de la Glacière* (Romain), *des Terreaux* (1751); la *Manécanterie*; *église d'Aliz* (Rhône); etc...

DECREUSE (Théodore-Juste). — Peintre et dessinateur né à Montrond (Doubs) le 26 juin 1814, mort à Lyon le 7 novembre 1894. Il étudia à l'Ecole lyonnaise des Beaux-Arts sous Grobon, Revoil et Bonnefond. Il a peint des *Paysages*, des *Portraits*, des *Intérieurs*, etc...

De 1841 à sa mort, son atelier fut installé, 15, quai de l'Archevêché (Bibliothèque).

DEFRAŒOIS (Jean-Claude-Henri). — Né à Lyon le 19 avril 1816. Ce Lyonnais s'occupa de l'enseignement de la gymnastique dans les écoles pendant plus de quarante ans. Mais

c'est à Reims qu'il déploya cette activité. Il est mort d'ailleurs dans cette ville.

Dans la région du Nord-Est de la France, on l'avait surnommé *le Père de la gymnastique*.

DEGEORGE (Charles). — Sculpteur et graveur en médailles, né à Lyon le 31 mars 1837, mort à Paris en 1888. Elève de l'Ecole de Lyon puis, à dater de 1858, de celle de Paris. Il travailla avec Flandrin. Il s'établit à Paris; dès lors, sa carrière n'intéresse plus Lyon.

DEGERANDO. — Famille d'architectes lyonnais parmi lesquels il faut citer :

1° **DEGERANDO** (Aimé), XVII^e et XVIII^e siècle. En 1701, il travaille à la *restauration de l'Hôtel de Ville*.

2° **DEGERANDO** (Antoine), architecte de la Charité (1745).

En 1744, il construisit, sur la Saône, les ponts de *Serin* et d'*Ainay*.

3° **DEGERANDO** (Benoît), architecte. En 1774, il contrôle les travaux du pont Morand; en 1788, il dirige les travaux de la *prison de Roanne*. Au commencement du XIX^e siècle, il siège au Conseil d'administration des Hospices.

4° **DEGERANDO** (Pierre), architecte, fils d'Aimé. Il succéda à son père comme architecte de la Charité. En 1720, il conduit avec J.-B. Ampère, les travaux du *quai Villeroi* et du *port de Chalamont* (quai Saint-Antoine).

DEJAZET. — Le grand artiste, originaire de Villefranche (Rhône), n'a eu que peu de rapports avec Lyon. Cependant, je dois signaler que, le 13 octobre 1868, Déjazet reçut le sacrement de confirmation dans la chapelle de l'Archevêché. Ce fut Mgr de Bonald qui officia.

DELABARRE (Jean). — Orfèvre lyonnais du XVI^e siècle. Il travailla pour le Consulat, notamment en 1548, pour les pièces d'orfèvrerie offertes à Henri II.

DELA CAZETTE (Sophie-Clémence). — Artiste peintre, née à Lyon en septembre 1774, morte à Paris le 27 octobre 1854.

DELACROIX. — Dessinateur pour la fabrique, mais chansonnier par goût. On lui reprochait (sous le Second Empire) d'avoir l'esprit trop saturé de guignol.

Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon en 1823.

DELAMONCE. — Famille d'architectes, dessinateurs et peintres. Il faut citer :

1° DELAMONCE (Ferdinand), né à Munich en 1678, mais baptisé à Lyon la même année. Il mourut en notre ville, en 1753.

Après plusieurs années de voyages, il s'installe à Lyon en 1731.

Parmi ses travaux, très nombreux, on peut rappeler : parachèvement de l'église des *Chartreux* (1734-1740) ; maison *Tolozan*, place Tolozan ; maison *Tolozan*, rue du Plâtre ; jubé de l'église de *Saint-Just*.

Il a exécuté un grand nombre de dessins, parmi lesquels : tombeau des *Deux-Amants* ; aqueducs de *Saint-Irénée* ; des *Vignettes* pour divers ouvrages littéraires, artistiques ou historiques ; etc...

2° DELAMONCE (Jean-Baptiste). — Né à Paris en 1635, mort à Lyon le 13 août 1708, père du précédent. En 1684, il se fixe à Lyon, rue Puits-Gaillot (où il demeura jusqu'à sa mort) et devint maître de métier en 1699.

Parmi les travaux de J.-B. Delamonce, nous citerons : *Moïse présentant les tables de la Loi* (peinture au Musée de Chambéry) ; *Charles-Emmanuel II de Savoie* (1668) ; *piliers qui portent le chœur de l'église d'Ainay* (dessin, 1696) ; *entrée du grand Hôtel-Dieu* (dessin, 1707) ; etc...

DELANDINE (rue). — II^e arrondissement. — Ce nom est celui d'Antoine Delandine, né à Lyon, paroisse de Sainte-Croix (V^e arrondissement actuellement), le 6 mars 1756. Son père, avocat puis juge, le destinait au barreau. Reçu avocat au Parlement de Dijon en 1775, à celui de Paris en 1777, Antoine Delandine renonça bientôt à la carrière, pour se consacrer aux lettres.

Il étudia alors, sous la direction de l'abbé Mongez, bibliothécaire de la Ville de Lyon. En 1780, parurent ses *Dissertations historiques sur les antiquités de Bresse et de Lyon* (dont il fit une réédition, en 1816, dans ses *Mémoires bibliographiques et littéraires*).

En 1788, il publia son travail sur les *Etats généraux*, ou *Histoire des Assemblées nationales en France, des personnes qui*

les ont composées, de leur forme, de leur influence et des objets qui y ont été particulièrement traités.

Député du Tiers-Etat de la province de Forez, Delandine combattit, le 1^{er} août 1789, la *Déclaration des droits de l'Homme* comme intempestive; dès lors, il s'opposa à toutes les mesures prises contre la personne du roi.

Après l'Assemblée constituante, Delandine rentra à Lyon, où il remplit les fonctions de bibliothécaire de l'Académie. Au 10 août 1792, il fut expulsé et alla chercher un asile à Néronde, où il fut arrêté, en 1793, par ordre du conventionnel Javogues. Enfermé dans la prison des Recluses (rue Sala), il y demeura jusqu'au 9 thermidor. Son séjour aux Recluses nous a valu le *Tableau des prisons de Lyon* (1797).

En 1801, Delandine fonde avec J.-B. Dumas, le *Journal de Lyon*, qui dura trois mois. Enfin, un arrêté consulaire ayant rendu à Lyon, sa bibliothèque, il en devint le conservateur (1803) et reçut du Conseil municipal la mission de dresser le catalogue. Il demeura en fonctions pendant dix-sept ans et publia sept volumes du catalogue. Son fils aîné lui succéda pendant cinq ans, et continua ce travail; mais il ne put le terminer, ayant renoncé à ses fonctions de bibliothécaire pour entrer dans la magistrature, à Lyon.

Delandine mourut le 5 mai 1820, et fut enterré à Loyasse. On grava sur sa tombe l'épithaphe suivante:

« Sous la voûte du ciel, ici, repose du sommeil de la mort,
« Antoine-François Delandine, né à Lyon en 1756, mort en 1820.
« Il fut bibliothécaire à Lyon, et député pour le Forez, aux Etats
« généraux, où il défendit les justes droits de la monarchie. »

Divers

1885. — Au n° 13 de la rue Delandine, on ouvre un des fourneaux de la Presse.

— Au bas d'un portrait de Delandine par Duchemin, M^{me} Delandine, sa femme, avait placé les vers suivants:

Tous tes écrits ont peint ton âme vertueuse,
Et, du peuple, tes traits m'offrent un défenseur;
Les uns charment l'esprit, et les autres mon cœur,
Mais ce n'est qu'avec toi que je puis être heureuse.

— M^{me} Marguerite-Françoise-Clémence Peronnet de Gravenieux (dont le pseudonyme était Delphine), femme de Delandine, fut admise à la Société littéraire de Lyon le 26 janvier 1782.

— En 1785, Delandine avait adressé un exemplaire de son ouvrage, *l'Enfer des peuples anciens*, au chevalier de Cubières. Celui-ci l'en remercia par quelques vers :

Le système terrible inventé par Orphée,
Le culte des dieux infernaux,
Leurs attributs, leurs noms, sous vos brillants pinceaux,
Deviennent le plus beau trophée.

Si les damnés pouvaient vous lire,
Leurs yeux verseraient moins de pleurs,
Que dis-je ! sans effroi l'on ne sauroit entendre
S'entrouvrir des enfers le gouffre mugissant.
Et votre livre intéressant
Donne le désir d'y descendre.

DELANDINE (François-Eléonor-Romanet). — Né à Lyon en 1781, fils d'Antoine-François. Magistrat, il fut aussi administrateur des Hospices et du Dispensaire général.

Il mourut à Lyon le 3 juin 1857.

DELBENE (Alphonse). — Né à Lyon vers 1538, mort le 8 février 1608.

Il fut abbé de Hautecombe et évêque d'Albi.

On lui doit plusieurs ouvrages ascétiques.

DELESTRE (Jean-Baptiste). — Peintre né à Lyon le 10 janvier 1800, mort en 1871. Il étudia d'abord l'architecture, puis s'adonna à la peinture. Installé à Paris en 1848, il s'occupa plus de politique que de son art.

DELESSERT. — Financier né à Lyon en 1773. Sa mère était en correspondance avec J.-J. Rousseau, qui écrivit pour elle et pour ses filles ses *Lettres sur la botanique*.

Delessert débuta par un voyage à travers l'Europe, au cours duquel il connut Adam Smith, le physicien Watt, le géologue Duluc.

A la Révolution, il s'engagea et fit, dans l'armée de Pichegru, la campagne de Belgique (1794-1795). Puis il entra dans la maison de commerce de son père, dont il prit la direction. En 1801, il fonda à Passy une raffinerie de sucre et, successivement, vingt et un établissements semblables.

Il fut plusieurs fois député.

Mais sa renommée est due surtout aux services qu'il s'efforça de rendre à la société: il provoqua la création des Caisses d'Epargne, travailla à l'amélioration du sort des prisonniers. Il mourut en 1845.

DELISLE DE SALES (Jean-Baptiste). — Auteur d'écrits philosophiques et littéraires, né à Lyon vers 1743, mort à Paris le 22 septembre 1816. Son véritable nom était Isoard.

DELORE (Xavier). — Né à Fleurie, en 1828, mort le 20 février 1916. Chef de clinique chirurgicale dans le service d'Amédée Bonnet, en 1856.

Chirurgien aide-major à l'Hôtel-Dieu, de 1859 à 1866. Chirurgien major de la Charité, de 1866 à 1878. Professeur d'accouchement à la Faculté, en 1877.

X. Delore fut membre correspondant de l'Académie de médecine et de la Société de Chirurgie, président de la Société des sciences médicales.

Il a fait de nombreuses publications sur la chimie, la pathologie infantile, la physiologie, la chirurgie, les accouchements, l'hygiène dans les hôpitaux et dans les villes.

Le premier, il a établi la méthode du *massage forcé* pour les pieds-bots, les ankyloses, les déviations de la taille.

DELORIERE (Alfred). — Né à Paris le 15 janvier 1841. Fit carrière dans l'administration des Finances. Il devint percepteur à Lyon en mai 1894 et ne quitta plus notre ville jusqu'à sa mort, survenue en avril 1929.

Il fut administrateur des Hospices, président d'honneur de l'Union générale de la Mutualité du Rhône.

Il avait fondé l'Association fraternelle des percepteurs et receveurs spéciaux de France.

DELORME (Guillaume-Marie). — Architecte et mécanicien; né à Lyon en 1700, il y meurt en 1782. En 1738, il présenta à l'Académie de Lyon et au Consulat un *plan d'agrandissement de Lyon* qui fut réalisé par Perrache. Il acheva le *canal de Givors*.

Il a publié: *plan des aqueducs du Lyonnais*, depuis le mont Pilat jusqu'à Saint-Irénée.

Delorme a laissé à l'Académie de Lyon un très grand nombre de manuscrits; il était membre de cette compagnie depuis 1736. Son éloge parut en 1788, dans le *Journal de Lyon*.

DELORME (Pierre-Marie). — Sculpteur, né à Lyon en 1825. Il étudia à l'Ecole de Lyon sous la direction de Fabisch, puis avec Bonnassieux.

DELORME. — Voir : rue *Philibert-Delorme*.

DELOUILLE (Jean-Louis-Auguste). — Architecte né à Lyon en mars 1828. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous Chenavard, en 1845. Il termina ses études à Paris en 1849, sous la direction de Labrouste.

On lui doit un *projet de façade* pour l'église de Saint-Bruno (1851).

DELPHIN (Gaëtan). — Né à Lyon en mai 1857, notre compatriote quitta, très jeune, sa ville natale pour vivre en Algérie.

Arabisant renommé, il enseigna à Oran, à Alger, à Blidah, etc..., la langue arabe. Il a publié d'intéressantes études sur la langue et la poésie arabes.

DELPONT (Barthélemy). — Médecin, né à Lyon en 1761. Il exerça à l'Hôtel-Dieu en 1804. Il mourut en 1825.

DEMASSO (François). — Graveur, né à l'Arbresle et mort à Lyon en 1676.

C'est lui qui publia, en 1659, le plan de Simon Maupin. Il habitait rue Mercière, à l'enseigne de *La Juste Paix*.

DEMASSO (Michel-François). — Graveur et peintre, fils du précédent, né à Lyon en 1654 ; cousin de Claudine Bouzonnet.

Parmi ses œuvres : *Mère Madeleine du Sauveur* ; portrait de *François-Piquet, évêque de Babylone* ; illustrations de *Missels* ; etc...

DEMASSO (Simon). — Graveur et peintre, fils de François ; né à Lyon en 1658, il meurt en la même ville en 1738. Il a gravé notamment une vue intérieure du *Chœur de la Cathédrale Saint-Jean*.

DEMEURE (abbé). — Ce personnage, d'origine lyonnaise, remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de proviseur du Lycée de notre ville. Il avait été nommé, en septembre 1825, en remplacement de l'abbé Rousseau, devenu inspecteur de l'Académie de Montpellier.

DEMIA (Charles). — Né à Bourg le 3 octobre 1636 ; il vint à Lyon à l'âge de 18 ans, étudia au Séminaire de notre ville, puis à Saint-Sulpice, à Paris.

Ordonné prêtre en 1663, il fit d'abord des missions, mais ne tarda guère à se fixer à Lyon. Là, avec une grande obstination, il s'efforça d'établir dans plusieurs quartiers de la ville, des petites écoles.

Après quelques années au cours desquelles le succès couronna ses efforts, il créa l'institution des Sœurs de Saint-Charles, auxquelles il confia le soin d'instruire les jeunes filles indigentes.

Charles Démia mourut le 13 octobre 1689.

DENAVE (Pierre). — Architecte né et mort à Lyon (1759-31 mars 1842). C'est lui qui construisit l'*Hôtel du Nord*, rue Lafont, en 1817-1819, sur l'emplacement du couvent des Missionnaires de Saint-Joseph. Il décora l'ancien *Café Casati*. En 1829, il élève le *grand autel de Saint-Bonaventure*.

DENFERT-ROCHEREAU (rue). — IV^e arrondissement. — Le 9 juillet 1878, le Conseil municipal, en modifiant le nom de la *rue d'Enfer*, a voulu honorer la mémoire du colonel Denfert-Rochereau, né à Saint-Maixent en 1823, mort à Versailles en 1878.

Défenseur de Belfort pendant la guerre de 1870-1871, il en sortit vaincu, sur l'ordre formel du Gouvernement de la Défense nationale. Une grande partie de la garnison était constituée par les Mobiles du Rhône (voir : *rue Belfort*).

J.-B. Martin-Ponce Perrin, orfèvre et graveur en médailles (1807-1883) a fait l'épée d'honneur offerte, en 1871, au colonel Denfert-Rochereau.

DENIS (Pierre-Marie). — Peintre né à Lyon en 1828. Elève de l'Ecole de Lyon. Il exposa, de 1851 à 1861, des tableaux de *Fleurs*, et quelques tableaux de genre.

DENONFOUX (Antoine). — Architecte né à Vaissonne (Rhône) en 1800, mort à Lyon en 1860. En 1856, il dressa un plan de détournement du Rhône au-delà du fort de Villeurbanne.

DENUELLE (Alexandre-Dominique). — Peintre, né à Paris en 1818, mort à Florence en 1879. Il est cité ici pour les travaux nombreux qu'il fit à Lyon, notamment: *décorations à l'église Saint-Polycarpe; restauration des peintures de Blanchet à l'Hôtel de Ville; décoration de la Salle des Archives (1864); décoration des appartements impériaux dans le même monument.*

DENUZIERES (rue). — II^e arrondissement. — Par le nom donné à cette rue, on a voulu perpétuer le souvenir d'une bienfaitrice de la ville: Anne Denuzières, veuve Ray-Fortier. En 1829, elle légua à la Ville une maison située à l'angle des rues du Plâtre et Saint-Côme (Chavannes), dont les revenus devaient servir à l'entretien d'un établissement où seraient admis gratuitement des jeunes garçons pauvres et orphelins de Lyon.

Cette maison a disparu lors des travaux de prolongement de la rue Centrale; mais les revenus du prix qu'elle fut payée furent employés selon le vœu de la donatrice.

C'est ce qu'on appelle la *Fondation Denuzières*, dont les ressources se sont augmentées de legs faits par MM. de Lalande, Desvignes, Garcin, etc...

Divers

Une ordonnance royale, en date du 21 mai 1830, autorisa le maire de Lyon à accepter, au nom de la Ville, jusqu'à concurrence des trois quarts seulement, le legs universel évalué à 230.000 francs fait par la dame Denuzières, veuve en premières nocés du sieur Ray, en secondes nocés du sieur Fortier, pour la fondation d'un établissement de bienfaisance et d'instruction « où seront reçus et élevés des enfants pauvres de cinq à quinze ans ».

Le quart restant fut remis aux héritiers naturels de la testatrice, à un degré assez éloigné.

DEPERET (Charles). — Né à Perpignan en 1854, Deperet débuta dans la médecine militaire. Il démissionna en 1886 et enseigna la géologie à la Faculté des Sciences de Marseille. En 1888, il fut chargé de cours à notre Faculté, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort (1930).

Il fut nommé doyen de la Faculté en 1896.
Deperet fut président de la Société linnéenne, de la Société
d'anthropologie de Lyon.
Correspondant, puis membre de l'Institut.

DEPIERRE (Claude). — Professeur de dessin et peintre,
né à Lyon en 1800. Elève de l'Ecole de Paris. Il enseigna au
Lycée de Lyon dès 1826.

DEPLACE (Marie-Apollon). — Né à Roanne en 1782,
l'abbé Deplace devint supérieur du Grand Séminaire de Lyon,
puis curé de Saint-Vincent (1825).

Administrateur du Dispensaire, de 1828 à 1833.

Il mourut à Lyon, chanoine honoraire, en mars 1849.

DEPLACE (G.-M.). — Instituteur qui publia *Observations
grammaticales sur quelques articles du Dictionnaire du mauvais
langage* (Ballanche, imprimeur, 1810).

DEPROIT (Jean-Baptiste). — Peintre et sculpteur lyonnais
mort en 1739.

Parmi ses œuvres: *Le Sauveur; La Vierge; Une débauche;
les Quatre Saisons*; etc...

Il habitait rue Hippolyte-Flandrin (c'était alors la *rue des
Bouchers*).

DERIARD (Auguste-Antoine). — Né à Givors, le 26 mars
1796, mort à Lyon, le 15 novembre 1873.

Deriard exerça la profession de pharmacien-chimiste à Lyon,
de 1818 à sa mort.

Très érudit, il a laissé d'importantes collections d'histoire
naturelle, un riche droguier (donné à la Faculté de Médecine).

Il avait entrepris des *Biographies lyonnaises* dont une partie
seulement fut publiée par les soins pieux de ses fils Jules et Louis
Dériard.

DERIZET (Antoine). — Architecte né à Lyon (XVIII^e
siècle). Prix de Rome en 1720 (date de la fondation du prix
d'architecture). Je ne lui connais pas de travaux lyonnais.

DEROCHE (Victor). — Peintre né à Lyon, mort à Paris en 1886. Il inventa un procédé pour émaux photographiques. Toute sa carrière s'écoula à Paris; mais, de 1877 à sa mort, il exposa au Salon de Lyon.

DEROZIER (Benoît). — Prêtre lyonnais, né en 1792 et qui mourut curé de la paroisse de Saint-Nizier, le 6 juin 1861.

DESARGUES (rue). — III^e arrondissement. — Le nom de cette rue est celui de notre compatriote Gérard Desargues (1593-1662). Il prit part au siège de La Rochelle (1628) en qualité d'ingénieur, puis se rendit à Paris pour se livrer à des études de mathématiques, s'appliquant surtout à rechercher dans les sciences, non des théories, mais leurs applications pratiques.

C'est en 1636, qu'il publia sa *Méthode universelle pour mettre les objets en perspective*.

Ses travaux servirent à Pascal. Traitant des sciences coniques, à seize ans, Pascal écrivait en effet: « Nous démontrerons « aussi des propriétés, dont le premier inventeur est M. Desargues, Lyonnais, un des plus grands esprits de ce temps, et des « plus versés aux mathématiques, et, entre autres, aux coniques... « Je veux bien avouer que je dois le peu que j'ai trouvé sur cette « matière, à ses ouvrages. »

Descartes, Gassendi tenaient également Désargues en grande estime.

Il habitait Lyon et Condrieu, et faisait aux ouvriers des cours gratuits d'architecture et de coupe de pierres. On a longtemps admiré la maison qu'il avait édifiée sur le pont de Saône (pont de Pierre ou du Change), immeuble de quatre étages dont tout un angle, soutenu par une trompe, semblait suspendu sur la rivière. Cet immeuble a disparu avec l'ancien pont.

On a dit de Desargues qu'il fut « le fondateur de la géométrie segmentaire, et le Monge du XVII^e siècle ».

DESARNOD (Joseph-François). — Architecte fixé à Lyon en 1774. Il fit de nombreux travaux en notre région, notamment: la *façade des bâtiments de M. Rigod de Terrebasse*, sur le Rhône et la place de la Charité (Antonin-Poncet); *chapitre de Salles-en-Beaujolais*; etc...

Il collabora avec Bal de Verrière pour le compte de l'Aumône générale.

DESCHAMPS (Pierre-Suzanne). — Lyonnais, mort en 1793. Il était avocat et fut envoyé à l'Assemblée constituante. Il prit part à la défense de Lyon contre la Convention ; blessé à la sortie dernière, il mourut dans la forêt d'Alix.

Deschamps, bien qu'il eut plaidé contre l'Académie de Lyon, y avait été reçu en 1781.

Parmi ses travaux : *Traité sur l'adultère* qui fut inséré dans le Dictionnaire de Prost de Royer.

DESCHAMPS-JEHIN (Blanche). — Née à Lyon où, à l'âge de dix-sept ans, elle remporta un premier prix de chant au Conservatoire.

Elle passa deux ans à peine à Paris et fut engagée au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles. Elle débuta dans *Mignon*. Sur la demande de Massenet, elle y créa *Hérodiade*.

En 1885, Carvalho l'engagea à l'Opéra-Comique ; en 1891, elle entra à l'Opéra. En 1890, elle avait épousé l'éminent chef d'orchestre de Monte-Carlo, Léon Jehin. On assure qu'elle joua plus de cinq cents fois *Carmen*.

Ce fut, en tous cas, une des plus merveilleuses contralto du XIX^e siècle.

DESCHAVANNES (Antoine). — Journaliste né à Feurs (Loire) en 1865, mort à Lyon le 7 février 1931 au moment où il allait, au nom de la presse hippique lyonnaise, dire un dernier adieu aux restes de Jean Buffaud.

Entré très jeune dans la carrière, Deschavannes écrivit à l'*Echo du Rhône*, puis au *Lyon Républicain*, pendant près de trente années.

Il était membre du Comité de la Foire et administrateur du Syndicat d'initiative.

DESCHAZELLES (rue). — IV^e arrondissement. — Pierre-Toussaint Deschazelles — de qui cette rue porte le nom — né en 1751, mort en 1835, fut membre de la Chambre de commerce de Lyon et l'auteur d'*Etudes sur l'histoire de l'art*.

Deschazelles (ou Déchazelle) excellait à peindre les fleurs et rendit, par son talent en ce genre, de grands services à la fabrique des étoffes de soie.

Parmi les travaux qu'il fit, on en cite un particulièrement difficile : il eut à exécuter pour une princesse du Nord des

couvertures de livres in-8°, dont on voulait former une bibliothèque.

Deschazelles obtint une récompense pour son mémoire sur la question suivante, mise au concours par l'Institut : « Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale? »

Divers

An n° 5 de la rue, Ecole normale d'instituteurs.

DESGAULTIERE (Henri). — Médecin, né à Verlieu-Chavanay (Loire), le 14 août 1797. Il fut médecin du Lycée, du Bureau de bienfaisance, du Dispensaire (1824-1829). Il mourut à Lyon, le 5 janvier 1872.

DESGAULTIERE (Philippe). — Médecin, né à Feurs (Loire), le 30 octobre 1768. Docteur de la Faculté de Montpellier en 1787, il partit dans l'armée des Alpes en 1792.

Médecin des Hôpitaux de Lyon (1804-1814); membre de l'Athénée; président de l'Académie de Lyon (1818); administrateur du Bureau de bienfaisance et du Dispensaire.

Il mourut à Verlieu-Chavanay le 1^{er} décembre 1850.

Il a écrit : *Topographie médicale du Mont-Cenis* (1794); *Danger de l'esprit de système dans l'étude et l'exercice de la médecine*; etc...

DESGRAND (Paul). — Né à Annonay en 1799. Marchand de soies à Lyon, il fut administrateur de la Banque de France (1853-1872), juge au Tribunal de commerce (1837-1840), membre de la Chambre de commerce (1849-1864), administrateur du Dispensaire Munaret.

Il mourut à Tassin le 25 avril 1878.

Mulsant lui a consacré une notice lue à la Société linnéenne, dont Desgrand était membre, le 11 novembre 1878.

DESGRANGES (rue). — VI^e arrondissement et Villeurbanne. — Ce nom rappelle le docteur Antoine-Aimet-Joseph Desgranges, mort professeur honoraire à la Faculté de médecine, qui, en 1898, légua aux Hospices civils de Lyon une somme de 220.000 francs.

Il était né à Loire (Rhône) le 16 septembre 1819 et mourut à Lyon, le 1^{er} août 1896. Interne des hôpitaux, en 1842, docteur en médecine en 1847, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu en 1849, Grange dit Desgranges enseigna dès 1863 à l'Ecole préparatoire de médecine de Lyon. Lorsque la Faculté fut créée (1877) on lui attribua la chaire de clinique chirurgicale.

Président de l'Académie de Lyon, président de la Société de Médecine, président de l'Association des Médecins du Rhône, Desgranges occupa toutes ces fonctions avec autorité et bienveillance.

De 1877 à 1883, il fut médecin, puis administrateur du Dispensaire général, auquel il légua 10.000 francs.

Wesselberg C.-F. a gravé un portrait de Desgranges.

Il eut un homonyme, Jean-Baptiste Desgranges, docteur en médecine et chirurgie, né à Mâcon le 15 avril 1751, mort à Lyon le 23 septembre 1831, qui fut membre du Collège royal de chirurgie de Lyon, président de la Société de médecine de notre ville, membre correspondant de l'Académie royale de médecine.

— Il convient de signaler, enfin, le général Grange dit Desgranges, né à Lyon, qui fut général de brigade sous la Révolution, et qui, déjà âgé, servit le premier Empire dans le Recrutement.

DESIREE (rue). — 1^{er} arrondissement. — Cette voie publique existait déjà en 1554 et s'appelait *rue des Gautherets-en-Terraille*; mais comme ce passage avait été vivement et depuis longtemps réclamé par le public, le nom de rue *Désirée* prévalut. Vers 1745, on disait, dans le peuple, *rue Disérée* ou *d'Iseré*.

Sur le plan de 1550, elle n'est ouverte qu'à moitié à partir de la rue Romarin, il reste deux propriétés à traverser pour atteindre la montée du Griffon. Cette première partie de la rue fut tracée en 1511 par Etienne Gautherets, marchand de Lyon, pour faciliter le lotissement du tènement de *Clerbourg*, que Jean de Clerbourg, grand-maître général des Monnaies du royaume, avait formé en 1457, en réunissant en une seule propriété quatorze parcelles distinctes.

En 1552, le Consulat, pour prolonger la rue tant réclamée jusqu'au Griffon, ordonna de faire ouvrir le jardin de la veuve de Jean Glattod dit de Chasselay, ainsi que celui appartenant à la veuve de Jean Gaspard et à Michel Palmentier.

Il y eut de grosses difficultés avec lesdits propriétaires; mais en 1554, la rue était achevée.

Personnalités ayant habité la rue

1774. — François Muguel, fils aîné, conseiller de Ville, recteur de la Charité.

Jean-Baptiste Denoyer, recteur de la Charité.

1788. — Estival, dessinateur pour la fabrique.

Grand-Perrier, dessinateur.

Boys Antoine, dessinateur et peintre.

1806. — Naissance en cette rue de Jean Martin, mécanicien, mort en 1895. Il construisit des petits métiers modèles qui firent l'admiration des personnes compétentes, et vulgarisèrent les notions de tissage.

1810. — Joseph Vioud, dessinateur.

Collin Laurent, peintre sur étoffes.

Gargalon Mathieu, dessinateur.

1811. — Ferrand, professeur de dessin et de théorie.

1827. — Jacquand Léandre, dessinateur.

1832. — Colonjard Louis, peintre.

Notes topographiques

N° 4. Voir l'imposte.

N° 9 (et 19, rue Puits-Gaillot) : cet immeuble est construit sur un emplacement qui appartient à Etienne Gautheret.

N° 10. Enseigne gravée sur pierre : *la Croix d'Or*.

N° 14. Maison Riboud, léguée aux Hospices par Catherine Clotilde, veuve de Claude Riboud (1833).

— La maison à l'angle sud, en retour sur la montée du Griffon, porte une inscription gravée : le nom de la rue, et la date : 1554.

DESJARDINS (rue). — II^e arrondissement. — Ouverte vers 1830, cette rue fut ainsi dénommée, en mémoire du sculpteur Martin Desjardins, auteur de la première statue équestre de Louis XIV, érigée place Bellecour, et supprimée en 1792. C'est également lui qui avait sculpté le Louis XIV de la place des Victoires à Paris, renversé à la même époque.

Desjardins, né à Bréda (Hollande) en 1640, mourut à Paris en 1694. Il s'appelait, en réalité : Martin van den Bogaert.

DESJARDINS (Tony). — Architecte en chef de la Ville, né à Lyon en 1814, mort le 13 juin 1882.

Il alla étudier à Munich, auprès d'un oncle ; revenu à Lyon,

il fut lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts. A Paris, il obtint les mêmes succès. Installé à Lyon, il travailla sous Dupasquier.

Enfin, il succéda à Dardel, comme architecte de la Ville.

Desjardins restaura l'*Hôtel de Ville*, fit la *fontaine de la place Morand*, construisit l'aile droite du *Palais des Arts*, il fit le *pensionnat des Chartreux et sa chapelle*, restaura la *Cathédrale*.

Il travailla hors Lyon.

Tony Desjardins a laissé de nombreux dessins et publié d'importants mémoires. Leur énumération dépasserait le cadre de ce travail. Je ne puis que renvoyer, une fois de plus, au Dictionnaire d'Audin et Eug. Vial.

DESJARDINS (Paul). — Architecte né à Lyon le 27 novembre 1847, fils de Tony qui précède. Elève de son père et de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. En 1868, il entre dans l'atelier Questel, à Paris. Pendant la guerre de 1870, rendit de grands services dans les travaux topographiques. De 1873 à 1882, fut le collaborateur de son père. A cette dernière date, Paul Desjardins devint inspecteur des édifices diocésains de Lyon.

Membre de la Société académique d'architecture de Lyon.

A construit plusieurs maisons à Lyon ; restauré des châteaux dans le département ; achevé l'église Saint-André, rue de Marseille.

On lui doit des notices biographiques sur Paul Duranson, sur Claude Perret de la Menue.

DESMAREST (M^{lle}). — Ce nom mérite d'être rappelé en cette nomenclature lyonnaise. M^{lle} Desmarest fonda, en 1820, la *Providence du Chemin-Neuf*, pour servir d'asile à des filles pauvres des paroisses de Saint-Jean et Saint-Just.

Elle consacra à cette œuvre son temps et sa fortune.

DESOMBRAGES (Joseph). — Peintre né à Lyon le 4 novembre 1804, mort en la même ville en 1873. Il étudia sous Revoil à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Desombrages fut le peintre décorateur du Théâtre des Célestins.

Parmi ses œuvres : *vue de Sassenage* (1833) ; *entrée de l'ancienne rue de la Barre* (1836) ; *vue de la jonction du Rhône et de la Saône* (1842) ; *le Télégraphe*, à Lyon (1843) ; *aqueducs de Bonnard* (1845) ; *le bateau le Vengeur pris dans les glaces de la Saône* ; *J.-A. Magnin*, peintre d'histoire, etc...

DESPARMET-JEAN (rue). — VII^e arrondissement. — Cette rue porte le nom d'un jeune aviateur, mort en 1912, d'un accident d'aviation, à l'âge de vingt-deux ans. Il était le fils de l'ingénieur Desparmet et de M^{me} Desparmet-Ruello, la première directrice du Lycée de filles (à sa fondation).

DESPIERRE (Alexis). — Architecte né à Bourg en 1832, mort à Lyon en 1880. Il a construit les *Halles de Belley*. Installé à Lyon en 1870, il y fit de nombreux hôtels et des presbytères.

DESPIERRE (Henri). — Architecte né à Bourg en 1835. Travailla à Paris, puis se fixa à Lyon; associé à Feuga. Il fut administrateur de la Caisse d'Épargne et du Mont-de-Piété.

Parmi ses travaux: installation du Crédit Lyonnais, rue de la République; l'Union Générale; divers châteaux dans le Rhône et la Loire.

Maisons à Lyon: 6, rue Gasparin; 12, rue des Archers; 61, 63, 65, boulevard du Nord (Belges); Brasserie George, rue Thomassin; etc...

Membre de la Société académique d'architecture en 1881.

DESPINAS (Jean). — Lyonnais, un des prévenus d'avril 1834, qui paya de la déportation la part prise au mouvement insurrectionnel de Lyon.

DESPORTES (Francisque). — Peintre, né à Lyon le 12 février 1849, élève de Pils et de Robert-Fleury.

Parmi ses toiles: *L'Art* (1881); le *Printemps* (1887); *Salammô* (1889); *Oléopâtre*; des *Portraits*; etc...

DESPREZ (Adrien). — Né à Lyon en 1831. Homme de lettres dont la carrière s'écoula loin de sa ville natale.

Il a publié: *La Franc-Maçonnerie contemporaine*; *Train de plaisir à travers le quartier latin* (1860); *La Femme esclave, courtisane et reine* (1885); *Richelieu et son œuvre*; etc...

DESSAIX (comte Joseph-Marie). — Général de division, né à Thonon le 24 septembre 1764, mort le 26 octobre 1834.

Dessaix fut d'abord médecin à Paris; la Révolution le lança

dans la carrière militaire. Ses compatriotes, en 1814, le surnommèrent : le Bayard de la Savoie.

Aux Cent-Jours, Napoléon lui donna le commandement de Lyon, puis d'une division de l'armée des Alpes.

Après 1830, Dessaix fut nommé (12 novembre) commandant de la garde nationale de Lyon.

DESVERNAY (Félix). — Homme de lettres, né à Lyon en 1854.

En 1880, il fonda *Lyon-Revue*.

On lui doit une quantité de notes, des études biographiques et bibliographiques intéressant notre cité.

Il devint bibliothécaire de la Ville et demeura en fonction jusqu'à sa mort.

Desvernay était une sorte de bibliothèque ambulante : il avait tout lu... j'allais dire, tout vu. Il contait avec aisance ; et — ce qui ne gâtait rien — était le plus modeste des savants.

DETANGER (Germain). — Peintre né à Lyon le 27 juillet 1846. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, sous Guichard. Dès 1866, il commença à exposer à Lyon et à Paris.

Parmi ses travaux lyonnais, citons : la décoration de la salle à manger à la Préfecture du Rhône ; la chambre d'honneur du Président de la République, également à la Préfecture.

DEUX-AMANTS (chemin des). — V^e arrondissement. — Cette dénomination provient d'un tombeau dit des *Deux-Amants*, au sujet duquel on a noirci bien des pages. On raconte (rapporte Clerjon) que Sterne erra plusieurs jours auprès de ce tombeau, et obtint d'une batelière, le récit suivant, à propos du tombeau en question :

« ...Un jeune dessinateur, qui vient plusieurs fois par jour « sous les tilleuls du rivage, prétend que cet édifice était le « tombeau de deux amants qui moururent de joie en se revoyant « après une longue absence.

« Le rabbin du quartier de la Juiverie assure qu'Hérode avait « été enseveli sous ce monument.

« Le curé de notre paroisse soutient au contraire que c'était « le sépulcre d'un mari et d'une femme chrétiens qui avaient fait « vœu de chasteté !

« Le maître d'école de Vaise a dit dernièrement à ma mère, « que c'était un autel dédié à quelque divinité païenne, qu'on



ENTRÉE DE LA REINE DE SUÈDE A LYON

« adorait à l'entrée de la ville et sur le bord de la rivière. Elle lui
« a répondu qu'un frère avait élevé cet autel à une sœur bien
« aimée.

« Je crois qu'ils ont tous tort..., car je me rappelle que mon
« bisaïeul m'a raconté, dans mon enfance, l'histoire suivante :

« ...deux Gaulois Anitus et Ovar prirent querelle pour
« Duncia, gauloise remplie d'attraits. Ils se battirent à coups de
« hache, en présence de leur maîtresse. On connaissait la passion
« de la jeune fille pour Ovar. Elle vit Anitus prêt à fendre la
« tête de son rival ; elle se précipite au devant du coup, et en
« reçoit une atteinte mortelle. Ovar, n'écoulant que son désespoir,
« s'offrit au coups de son ennemi, à qui il vendit chèrement sa
« vie, car Anitus périt de ses blessures. En commémoration d'une
« aventure si funeste, le gouverneur de la ville fit élever le
« mausolée sous lequel furent placés les corps d'Ovar et de
« Duncia. »

La légende qui vise Hérode est contée tout au long par
Paradin : « Hérode Antipas et sa femme Hérodiad furent
« condamnés d'aller finir leurs jours à Lyon... Et combien que
« l'empereur Caligula, ayant cogné qu'elle (Hérodiad) estoit
« sœur d'Agrippa, lui voulust restituer ses biens, argent et
« meubles, et la rétablir en son estat royal... si qu'elle vint
« déclarer à l'empereur, en grande liberté... qu'elle n'avoit cure
« d'accepter le bien qu'il luy présentoit ; et, quant à elle, elle
« vivoit et mourroit avec son mari, duquel ayant été compagne
« en sa félicité, elle le vouloit accompagner en sa calamité... Ils
« vindrent finir leurs vies à Lyon où il furent ensépulturez.

« Comestor et Antonin, archevêques de Florence, tiennent
« que ceste haulte sépulture estant à Lyon, en Vèze, au lieu dit
« des Deux-Amans, est la sépulture d'Hérode Antipas et de
« Hérodiad. »

Malgré les dires de tous ces hauts personnages, il semble
qu'il faille adopter l'explication qui en fait la tombe d'un frère et
d'une sœur : *Amandus* et *Amanda*.

Ce tombeau était situé sur la propriété des sœurs de Sainte-
Elisabeth, laquelle appartient, aujourd'hui, à l'Ecole vétérinaire.
En 1707, il fut détruit. Voici ce qu'on lit dans l'acte consulaire
du 7 juin :

« Le monument du tombeau des Deux-Amans, élevé en forme
« d'autel, entre les deux portes de Lyon et de Vaise, empêchant
« la liberté de passage, et menaçant ruine, sera incessamment
« démolí jusqu'au fond de ses fondations, pour découvrir quelque
« témoignage de son origine ; et, afin que la postérité soit toujours
« informée de l'endroit où était le monument, il sera fait mention,

« sur une table de marbre, qui sera posée contre le mur des
« religieuses des Deux-Amants, d'un avis de l'endroit où il est
« situé. »

On ne découvrit aucun « témoignage » de l'origine de ce monument.

Divers

1586 (Archives B. B. 117). — Incorporation des habitants du bourg des Deux-Amants (nouvellement réuni à la commune), dans le pennonage du quartier de Pierre-Scize.

— Dans l'*Astrée*, Honoré d'Urfé prétend que le tombeau des Deux-Amants était un asile inviolable, au temps où le roi Gondobaud régnait à Lyon.

1680. — Mort de Marie Matthieu, fille de l'historien Pierre Matthieu. Elle meurt, en odeur de sainteté, dans la maison religieuse des Deux-Amants, qu'elle avait fondée, et à laquelle fut réuni le premier monastère de Sainte-Elisabeth.

DEUX-PLACES (rue des). — V^e arrondissement. — Cette rue est ainsi désignée parce qu'elle relie la place Dumas-de-Loire à la place Saint-Didier.

DEVARENNE (Jean). — Dessinateur et peintre né à Lyon, en 1743, mort à Oullins, en 1809. Il fut professeur de la classe de Fleurs à Lyon, de 1799 à 1806.

DEVAY (François). — Fut nommé médecin des Hôpitaux en 1842, et entra en fonction en 1852. Il ne tarda guère à quitter l'hôpital pour la chaire de clinique médicale.

Il fit paraître : *l'Hygiène des familles, ou le perfectionnement physique et moral de l'homme*, considéré particulièrement dans ses rapports avec l'éducation et les besoins de la civilisation moderne.

« Dans cet ouvrage, dit un critique, on retrouve l'indépendance de l'homme qui, dès sa soutenance de thèse, combattait le système de Broussais. »

Erudit, familier avec les philosophes, Devay fut, à l'Académie de Lyon, le champion de la médecine dans les discussions que souleva l'ouvrage de Bouillier : *le Principe vital et l'âme pensante*.

DEVIEENNE (Joseph). — Magistrat, né à Lyon le 18 janvier 1836.

Venu à Lyon en 1880 comme juge, il termina sa carrière comme président de la Cour d'appel.

Devienne avait fait la campagne de 1870 dans une légion du Rhône, comme sergent.

DEVILLERS (Charles-Joseph). — Né en 1724, mort à Lyon le 3 janvier 1810. Professeur de physique et de mathématiques, il avait formé un cabinet renommé.

Reçu à l'Académie de Lyon en 1764. Il fit paraître : *Journées physiques* (2 vol. 1761) ; le *Colosse aux pieds d'argile*, étude sur le magnétisme animal (1784) ; etc...

DEVOYOD (Pierrette-Louise). — Actrice née à Lyon en juillet 1838. Admise en 1853 au Conservatoire de Paris, dans la classe de Samson, elle fit, de 1859 à 1872, une brillante carrière à la Comédie Française.

DEYRIEUX (Georges). — Peintre, né à Millery (Rhône) en 1820, mort à Montagny (Rhône) le 11 juillet 1868. Il étudia sous la direction de Saint-Jean.

Il a peint des *Fleurs* et des *Fruits*.

DEZEDE (ou **DESAIDES**). — Né à Lyon vers 1740, mort à Paris en 1792.

Compositeur de plusieurs opéras-comiques, autrefois très aimés. Il donna, à Paris, à partir de 1772, dix-huit ouvrages de un à trois actes, dont quelques-uns furent même joués à l'étranger.

DIDAY (Charles). — Médecin, né à Bourg, le 2 janvier 1812. Interne des Hôpitaux de Paris.

De 1838 à 1848, il fut chirurgien-major de l'Antiquaille.

Secrétaire général de l'Association des médecins du Rhône et de la Société de médecine (1854-1888), Diday fut membre correspondant de l'Académie de médecine et de la Société de chirurgie. Médecin du Dispensaire.

Ses occupations professionnelles ne l'empêchèrent point de diriger activement la *Gazette médicale de Lyon*.

Le D^r Diday mourut à Lyon, le 8 janvier 1894. Rollet et Dron lui ont consacré des notices biographiques.

DIDEROT (rue). — 1^{er} arrondissement. — Ce nom n'intéresse pas Lyon.

Jusqu'en juillet 1879, cette rue était appelée *rue Sainte-Blandine*, du nom de la jeune esclave chrétienne, martyrisée à Lyon, sous Marc-Aurèle.

Eusèbe de Césarée donne des détails très circonstanciés sur cet événement :

« Tandis que nous tremblions tous de peur et que sa maîtresse « qui était au nombre des saints martyrs, redoutait... qu'elle « n'eût pas la force de soutenir constamment qu'elle était « chrétienne, Blandine fut remplie d'un courage si puissant que « les bourreaux, après s'être succédés tour à tour, depuis le « matin jusqu'au soir pour la tourmenter, furent contraints « d'avouer qu'ils étaient vaincus et qu'ils ne pouvaient plus rien « lui faire. »

Divers

1868. — Chepié, président du Conseil des Prud'hommes, président du Comité de la rue Grôlée, habite rue Sainte-Blandine, n° 5.

C'est dans cette rue Sainte-Blandine que s'ouvrait le théâtre du père Coquillat, tisseur, qui, par vocation, se lança sur les planches. Il fonda son théâtre en 1869.

En 1905, sur le même emplacement, s'ouvrait un cinéma. (Jean Vermorel, archiviste de Lyon).

DIDIER (Jean-Paul). — Né le 25 juin 1753 à Upie; il avait sollicité l'honneur de défendre Louis XVI. Après avoir fait imprimer le testament de ce prince, suivi d'une protestation, il vint habiter Lyon où, tout en faisant apparemment du commerce, il s'occupa de menées contre-révolutionnaires.

Il prit rang parmi les défenseurs de la ville contre la Convention. Après le siège de 1793, il se réfugia en Suisse, puis en Allemagne.

A la Restauration, Didier entra dans la société *l'Indépendance nationale*. C'est alors qu'il tenta, dans le Dauphiné, l'insurrection, qui échoua, en faveur de Napoléon II.

DIGEON (Alexandre-Elisabeth-Michel, vicomte). — Né à Paris le 27 juin 1771.

En 1814, détaché à l'armée de Lyon, sous Augereau, il rendit à notre ville un service important: le 20 mars, les Autrichiens

s'étaient avancés jusqu'à Saint-Just, menaçant d'enlever la ville de vive force. Le général Digeon, après une vigoureuse résistance, taille en pièces le régiment de Heller, s'empare d'une batterie et ramène quatre cents prisonniers. Il retarda ainsi l'occupation de Lyon qui n'eut lieu qu'en vertu d'une capitulation en règle.

En 1817, il devint président du collège électoral du département du Rhône.

DIGNOSCYO (Laurent de). — Architecte, né à Aix-en-Provence en 1795, mort à Lyon le 14 novembre 1876. Il fut pendant de nombreuses années au service de la Ville et, depuis 1837 jusqu'à sa mort, inspecteur des domaines des Hospices.

On a de lui : *plan de la Ville et de ses faubourgs* (1818) ; *plan de la Ville avec ses percées de rues et ses projets d'agrandissements* (1825) ; *plan général des propriétés appartenant aux Hospices* (1839) ; *Restauration du grand plan scénographique de 1550* ; de nombreuses cartes ; quelques dessins.

DIME (François). — Médecin, né le 2 octobre 1803. Fit ses études à Paris et devint, de 1840 à 1853, médecin de l'Hôtel-Dieu. Il fut également médecin du Dispensaire général de 1832 à 1845.

Membre de la Société de médecine.

Dime mourut à Lyon, en août 1875.

DOCTEUR-CRESTIN (rue du). — VII^e arrondissement. — Le D^r Crestin (voir ce nom), de qui cette rue porte le nom, fut maire de la Guillotière au 4 septembre 1870. Il jouissait d'une très grande popularité dans ce quartier de Lyon, et fut élu au premier Conseil municipal de septembre 1870. Les journaux de l'opposition républicaine lui ont, à cette époque, reproché âprement ses opinions avancées.

Le D^r Crestin a laissé des *Souvenirs* dans lequel on relève trop d'erreurs sur les hommes et les faits, dès qu'il ne s'agit pas de la Guillotière.

DOCTEUR-HORAND (rue du). — V^e arrondissement. — Cette voie publique a porté, jusqu'en 1919, le nom de *chemin des Grenouilles*.

Sa nouvelle dénomination est un hommage rendu à la mémoire du D^r Horand, mort à Lyon en 1917, qui occupait une place prépondérante dans le corps médical lyonnais.

Né en 1838, Horand devint chirurgien des Hôpitaux en 1868.
Il fut secrétaire général de l'Académie de Lyon.

Pendant la guerre 1914-1918, malgré son grand âge, il prit du service à l'ambulance Sainte-Claire, puis à l'hôpital des Chazeaux, jusqu'à sa mort, survenue le 18 décembre 1917.

DOCTEUR-REBATEL (rue du). — III^e arrondissement. — L'ancien *chemin Saint-Charles* a pris, par décret du 29 novembre 1921, le nom de Fleury Rebatel, docteur en médecine, né à Lyon le 1^{er} octobre 1845, mort dans la même ville, le 20 janvier 1905.

En 1874, le D^r Rebatel fit partie d'une mission en Tunisie ; il publia la relation de ce voyage dans le journal le *Tour du Monde*, en 1875.

Conseiller général pendant vingt ans, administrateur des Hospices, du Bureau de bienfaisance, Rebatel présida l'Assemblée départementale pendant de longues années. Il a laissé le souvenir d'un homme de bien, d'un érudit, d'un amateur averti de tout ce qui touche à l'art.

Jules Tairig, dans ses *Silhouettes lyonnaises*, écrit :

Ne s'écartant pas de son rôle,
D'à-propos il est toujours plein.
De nos maux si quelqu'un se plaint,
Ce bon docteur prend la parole.
Brièvement, en quelques mots,
Usant de celui d'Archimède,
« Eureka !, dit-il, à nos maux
« J'ai trouvé le remède. »

DODIEU (Jean). — On trouve aux Archives que, en l'an 1542, Jean Dodieu et sa sœur Isabelle Céron, fondent hors la ville, au bout de la Rue Mercière, proche Notre-Dame de Confort, un hôpital pour les veuves infirmes et les pauvres femmes.

Leurs héritiers : Claude Dodieu, évêque de Rennes ; Claudius et André Dodieu, chanoines de Saint-Just, confièrent l'administration de cet hôpital aux échevins, en 1584.

DOLARD (Juvénal). — Peintre, né à Lyon le 25 août 1827. Entre à l'Ecole de Lyon en 1845 et travaille avec Bonnefond. Il a exposé des *Portraits* jusque vers 1899. Il enseigna à Saint-Etienne.

DOLARD (Pierre) ou **DOLLARD**. — Peintre lyonnais qui exposa de 1831 à 1858, notamment: *Petit ramoneur* (1840); *Le déjeuner de l'écolier* (1847); *La chasse* (1850); *Le coin du feu* (1852); *Natures mortes*; etc...

DOLET (voir: rue Etienne-Dolet).

DOLIANO (Jacques). — Architecte, né à Givors en 1791, mort à Lyon le 16 décembre 1844. Il eut pour maître Gay, à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. C'est lui qui dessina la *Médaille* du prix Grogniard.

De 1822 à 1825, il fut le secrétaire d'Artaud.

DOMENECH (abbé Emmanuel-Henri). — Né à Lyon en 1825. Voyageur et littérateur.

Il fut aumônier de l'armée française au Mexique, puis directeur de la Presse au cabinet de l'empereur Maximilien.

L'abbé Domenech a publié de nombreux ouvrages sur la Sardaigne, l'Irlande, le Texas, le Mexique.

En 1883, il fit paraître: *les Confessions d'un curé de campagne*.

DOMER (rue). — VII^e arrondissement. — Le peintre Antoine-Jean, dit Joanny Domer, est né à Lyon (27, montée de la Grande-Côte), le 8 août 1833 et mort en 1896. Il a parcouru toute sa carrière à Lyon.

Parmi ses œuvres, on doit rappeler: le *plafond* de la Maison-Dorée; le *plafond* du théâtre des Célestins (les *Nuées d'Aristophane*); le *plafond* du Casino; il a peint les coupoles et des verrières à Fourvière; la *Bacchanale antique* à la brasserie Dupuis (disparue) à la Croix-Rousse; la *Chasse de Diane*, à la Préfecture; la *Journée du 21 juin 1320* à l'Hôtel de Ville; la *Vérité vitrix*; le *Triomphe d'Apollon*; la *Musique sacrée*; la *Musique profane*, au Grand-Théâtre; etc...

Domer fut un très grand artiste auquel il manqua la consécration de la capitale; mais il préféra vivre paisiblement à Lyon, loin des jalousies, des tracasseries et des luttes de Paris.

Naturellement, J. Tairig ne l'a pas oublié dans son recueil; voici ce qu'il en écrit:

Domer a fait courir Lyon
 Avec ses ciels en couleur tendre;
 Sans aucune prétention,
 Domer a fait courir Lyon ;
 Plein de fougue, de passion,
 C'est une justice à lui rendre
 Domer a fait courir Lyon ;
 Avec ses ciels en couleur tendre.
 Jalousant sa profession,
 Certain mauvais plaisant raconte
 Que si, parfois, au ciel il monte,
 C'est par anticipation.

DOMERGUES. — Né à Aubagne, en 1745. A passé plusieurs années à Lyon où il publia des travaux sur la grammaire.

Il fit paraître en notre ville la *Feuille littéraire* (du 15 mai 1773 au 30 avril 1774).

DOMINO (Jean-Pierre). — Dessinateur et peintre, né et mort à Lyon (1825-25 avril 1884). Il fut élève à l'Ecole de Lyon et exposa de 1845 à 1861 des *Fleurs*, des *Fruits*, quelques *Portraits*.

DOMITIEN. — C'est lui qui, effrayé par les troubles que suscitait la disette de blé dans l'empire, fit arracher toutes les vignes de la Gaule.

Nos ancêtres, quelque peu dégénérés, se vengèrent de cet absurde remède contre la famine par des épigrammes. Voici un distique rapporté par Ségur, dans son *Histoire de France*; c'est la vigne qui parle à Domitien :

« Quand tu m'arracherais jusqu'à la racine, je produirais
 « encore assez de vin pour les libations du sacrifice où César
 « sera immolé. »

DOMMANGET (Jean-Baptiste, baron). — Né le 17 octobre 1769 à Possesse (Champagne); était clerc de notaire à la Révolution. Il s'enrôla en 1791.

En 1817, le général Dommanget fut en butte aux tracasseries du pouvoir, parce que son nom figurait sur une lettre d'invitation à dîner de M^{me} de Lavalette, lettre saisie lors de la conspiration de Lyon.

Les charges ne parurent pas suffisantes pour le renvoyer, ainsi que ses co-accusés (le général de Bellais et Antoine Chedelle, négociant à Lyon) devant la Cour prévôtale de Lyon.

Le général Dommanget mourut à Paris le 10 février 1848.

DONAT (passage). — I^{er} arrondissement. — Un propriétaire, sur le terrain duquel le passage fut tracé, lui a donné son nom.

DONAT (Barthélemy-François-Ennemond). — Architecte, né à Lyon le 9 février 1831. Il étudia à l'Ecole de Paris. Revenu à Lyon, il entra au cabinet de A. Chenavard.

DONNEE (rue). — I^{er} arrondissement. — Le nom de cette rue lui vient de ce qu'elle a été ouverte par les acquéreurs du « clos » des Capucins, et livrée gratuitement à la circulation.

Divers

1845. — Jean-Marie Comte, dessinateur pour la broderie, habite au n° 5.

1868. — Alexis Rousset, écrivain lyonnais, au n° 2.

DONNET (Jean-Baptiste). — Né à Lyon en 1796. Conseiller municipal et adjoint au maire de Lyon (1831-1848), fut administrateur du Dispensaire Munaret, de 1844 à 1876.

Il mourut à Lyon le 6 mars 1881.

DOR (voir : rue *Henri-Dor*).

DOREE (rue). — V^e arrondissement. — On ne trouve rien de précis sur l'origine du nom de cette rue ; est-il un souvenir de la richesse de ses habitants ?

La rue était appelée, autrefois, *rue des Juifs*, parce qu'ils y habitaient. Une ordonnance ecclésiastique du XIV^e siècle (voir ci-après) les chassa ; mais jamais leur expulsion ne fut complète. On ne s'explique guère ces rigueurs, car le chapitre de Saint-Jean n'hésitait pas à faire appel à la bourse des mécréants. Un acte de

1393 nous apprend que MM. de Saint-Jean engagèrent aux Juifs de Montluel, deux calices et plusieurs autres pièces d'argenterie, pour quatre-vingt livres qu'ils leur avaient empruntés.

Souvenirs d'antan

1379. — Ordonnance de l'Eglise de Lyon, portant que les Juifs seront chassés de la rue qu'ils habitent à Lyon (rue Dorée), et qu'ils seront tenus de se réunir en une autre rue.

Cependant on ne les malmenait pas trop, car ils étaient une source de profits pour le chapitre. On lit, en effet, dans des actes relatifs aux réclamations de la Ville contre le clergé, et faites vers ce temps, que les gens d'églises percevaient vingt deniers tournois sur tous les Juifs qui entraient à Lyon, « ce qui est un grand profit, notamment depuis dix ou douze années que les Juifs sont venus demeurer au royaume, dont il y en a déjà grande quantité, et chacun jour y en vient dont la rente des gens d'église croît chaque jour. »

Dans toute la région, on percevait un droit de cette nature : à Saint-Symphorien-d'Ozon, un Juif à pied payait quatre deniers ; un Juif à cheval ou une Juive enceinte en payaient le double.

C'est Louis XVI qui, par un édit de janvier 1784, affranchit les Juifs de ce droit de péage corporel.

1394. — Lettres royales portant défense d'emprisonner les citoyens de Lyon, pour dettes envers les Juifs de la rue Dorée.

1409. — On publie à Lyon des lettres du roi qui prescrivent aux Juifs de porter des signes distinctifs à leurs habits.

1807. — La petite maison, rue Dorée, provenant du chapitre Saint-Jean, est restituée aux sœurs formant l'association dite de la *Marmite de Saint-Pierre-le-Vieux*.

DOREN (Benoît van). — Dessinateur et peintre, né à Lyon en 1802. Elève de l'Ecole lyonnaise des Beaux-Arts. A peint des *Fleurs*.

DOREN (Charles van). — Dessinateur et peintre, né à Lyon en janvier 1830, mort à Lyon en septembre 1893. Fils du précédent, élève de Genod à notre Ecole des Beaux-Arts. A exposé des *Fleurs*, des *Portraits*.

DORNES. — Lyonnais de naissance, qui fut représentant du peuple à l'Assemblée nationale en 1849.

DOYENNE (avenue du). — V^e arrondissement. — L'hôtel du doyen du chapitre de Saint-Jean, s'élevait sur ce point du territoire lyonnais, d'où le nom porté par la rue et l'avenue du Doyenné.

Divers

1838. — Barthélemy Jean, peintre de portraits, 1, rue du Doyenné.

1853. — Evrard André, sculpteur sur bois.

En 1885, au n° 8 de l'avenue, fut installé un fourneau de la Presse.

1912. — Le 21 avril, on inaugure sur la place le monument élevé à la mémoire de Laurent Mourguet, le « Père » de Guignol.

N° 4. Entrée des funiculaires de Lyon-Saint-Just et Lyon-Fourvière.

Le premier fut ouvert le 8 août 1878 ; sa longueur est de 842 mètres, pour graver 97 mètres 87 de hauteur. Il aboutit à la ligne de Vaugneray et de Mornant, ouverte en 1887.

Le funiculaire Lyon-Fourvière fut ouvert le 6 octobre 1900 ; il gravit 133 mètres de hauteur sur un parcours de 431 mètres.

N° 18. Voir : façade Renaissance, trois consoles saillantes au sommet.

N° 28. Rez-de-chaussée à arcs avec clefs ; devanture.

N° 42. Vaste escalier à vis.

La rue du Doyenné fut ouverte en 1843 par l'architecte René Dardel.

DRAPS. — 1533. Introduction à Lyon de la manufacture des draps de laine, par Charles Miron, Cyprien Botard et Claude Bonna « qui ont trouvé et trouvent les rivières fort commodes » et propices, tant le Rosne, la Saône que autres ruisseaux de « Veyse et d'Yviort (Yvours) ».

DREUX (voir Drogon).

DREVET (Claude). — Graveur, né à Loire (Rhône) en avril 1697, mort à Paris le 23 décembre 1781.

En 1739, le roi lui accorda le logement au Louvre ; il y resta jusqu'à sa mort.

Parmi ses planches : *Comte de Zinzendorff* (1730) ; *Charles-*

Gaspard de Vintimille, archevêque de Paris (1735) ; le Christ couronné d'épines (d'après van Dyck) ; Jésus en croix (d'après Le Brun) ; les armes du Cardinal de Mailly ; etc...

DREVET (Pierre). — Oncle du précédent ; graveur au burin, né à Loire, le 20 juillet 1663, mort à Paris, le 9 août 1738. Il fut élève de Germain et de Gérard Audran. Graveur du roi ; il fut agréé par l'Académie de peinture en 1703 et reçut le titre d'académicien en 1707.

L'œuvre de Pierre Drevet est considérable, citons seulement quelques planches : *portrait en pied de Louis XIV* ; *l'Annonciation* d'après Coypel ; *Antoine Arnauld*, théologien (1696) ; *Robert de Cotte*, architecte ; *Philippe V, roi d'Espagne* ; *Louis XV*, d'après Rigaud (1723) ; etc...

On consultera avec fruit, pour connaître cette œuvre immense, le livre que A. Firmin-Didot a consacré *aux Drevet* (Paris, 1876).

DRIAN (Aimé). — Né et mort à Lyon (1800-mai 1867). D'abord dessinateur, il abandonna cet art pour la géologie. Après avoir rempli diverses missions en Algérie (1838-1842), il devint directeur de mines à Rive-de-Gier.

En 1850, on le désigna comme aide-naturaliste au Museum de Lyon.

DRIVON (Jules). — Médecin, né en 1842, mort à Lyon en 1922. Interne des Hôpitaux en 1864, médecin des Hôpitaux en 1877, le D^r Drivon se livra à l'étude des vers intestinaux. Mais il s'est fait une véritable renommée par ses recherches sur la vie hospitalière d'autrefois en notre cité. Il a réuni en huit brochures, sous le nom de *Miscellanées*, toute la documentation que lui fournirent les archives. Il légua sa bibliothèque aux Hospices.

DROGON. — Dreux ou Drogon fut élu archevêque de Lyon, par le chapitre, en 1163, et occupa nominalement le siège jusqu'en 1164. Son élection fut annulée par le pape Alexandre III, malgré l'appui qui lui fut donné par l'empereur Frédéric.

DRON (Achille). — Né à Lyon le 1^{er} juin 1830. Interne des Hôpitaux de Lyon, il devint docteur de la Faculté de Paris en 1856.

Le Dr Dron fut chirurgien en chef d'une ambulance pendant la guerre de 1870-1871 et fit, à ce titre, les campagnes de la Loire et de l'Est.

Chirurgien en chef de l'Antiquaille, professeur à la Faculté, administrateur des Hospices, Dron fut aussi président de la Société de médecine de Lyon.

Il a publié de nombreux travaux sur les maladies vénériennes, cutanées, des voies urinaires; une notice sur Diday.

Dron fut administrateur des Hospices et du Dispensaire général.

DRU (Jean-Pierre). — Peintre, né à Lyon en 1823. Il étudia à notre Ecole des Beaux-Arts. Il a exposé notamment : *Intérieur de l'église Saint-Polycarpe* (1847) ; *intérieur de l'église Saint-Jean* (1849) ; etc...

DRUMONT. — Camelot bien connu des Lyonnais de ma génération, dont pas un, peut-être, n'a connu le véritable nom. Il vendait la *Libre Parole*, le *Journal*, l'*Intransigeant*, courant, criant, insultant l'acheteur récalcitrant au besoin : « Tu sais, disait-il, tu peux acheter, c'est joli, je l'ai lu ! »

On l'entendait hurler (c'est le mot) avec un sérieux imperturbable des nouvelles sensationnelles n'existant que dans son imagination. Je l'ai entendu annoncer : « Demandez : le divorce de Félix Faure ; Arton décoré de la Légion d'honneur ; l'inondation de la tour de Fourvière ; M. de Mun expulsé de la Chambre pour avoir chanté la *Carmagnole* ! »

Je ne sais s'il se prenait au sérieux, mais il nous annonça un jour qu'on « lui avait fait des propositions pour créer son genre sur le boulevard ! »

Il est mort au dépôt de mendicité d'Albigny.

DRUSUS. — L'an 10 avant J.-Ch. et au mois d'août, Drusus fit, à Lyon, la dédicace du temple élevé en l'honneur de Rome et d'Auguste, par les soixante peuples de la Gaule. Chacun de ces peuples avait fourni une statue pour orner l'autel, avec une inscription particulière.

DRUT. — Général de division, né à Lyon au XVIII^e siècle ; fit les campagnes de la Révolution et de l'Empire.

Il mourut à Paris, maréchal de camp, sous la Restauration.

DRUTEL (Charles). — Né à Saint-Genis-Laval le 19 mars 1814. Fit ses études de droit ; avocat, puis notaire. Mais il ne tarda pas à venir à ses études de prédilections, la médecine. Il soutint sa thèse de doctorat en 1850 ; il y défendait, à propos des propriétés recorporatrices de la fièvre, les principes de la Faculté de Montpellier.

Nommé médecin des Hôpitaux en 1854, il entra en fonction dix ans plus tard, et mourut en juillet 1868.

Il fut membre de la Société de médecine.

DUBOIS (rue). — II^e arrondissement. — Quelques auteurs pensent que cette rue qui, au moyen-âge, constituait la limite de l'ancienne enceinte de Lyon, fut ainsi dénommée parce qu'on y exposait le bois à vendre ; on écrivait d'ailleurs : *rue du Bois*.

Vers 1524, il y avait au milieu de cette voie publique une place du même nom ; et, à l'extrémité du côté des Cordeliers, demeurait un maréchal-ferrant nommé du Boys, dont la maison servait de limite à la ville. Faut-il voir dans cette circonstance une autre origine du nom de cette rue ? Je ne le crois pas, car l'ancienneté de cette voie est incontestable.

La partie qui joint l'actuelle rue Centrale s'appelait, autrefois, *rue de l'Aumône*, parce qu'on y faisait aux pauvres la distribution des dons légués par les paroissiens de Saint-Nizier.

Rappelons que François Rabelais, lorsqu'il habitait Lyon, était inscrit au *pennon* de la rue Dubois.

Personnalités ayant habité la rue

1457. — Bersost Antoine, fourbisseur, rue de l'Aumône.

1493. — Guinet ou Guynet Claude, dit Claude le peintre, rue de l'Aumône.

XVI^e siècle (au début) ; un ancêtre de Paul Sauzet (qui présida la Chambre des Députés sous Louis-Philippe) habitait rue Dubois, où il exerçait la profession de chirurgien.

1584. — Magnin Pierre, peintre et relieur, rue Dubois.

1772. — Cottier Martin, fabricant d'étoffes de soie, rue Dubois.

1774. — Félissent Louis, recteur de l'Hôtel-Dieu.

1802. — Julien Joseph-Toussaint, dit Julien de Paris, ou le Petit Julien, peintre et graveur.

1805. — Docteur Laudun, membre de la Société de Médecine.

1810. — Boily Charles-Ange, dessinateur et graveur en taille douce (1735-1813).

1827. — Guérin Claude, dessinateur.
 1845. — Chevalier Eugène, peintre.
 1848. — Au n° 5 s'ouvrait la pharmacie du Nègre, ainsi
 appelée d'une enseigne qui faisait la joie des gamins.
 1868. — Docteur Dime, médecin de l'Hôtel-Dieu.

Notes topographiques

Pour la rue Dubois, ces notes ne seront avant peu que des notes historiques, car la pioche des démolisseurs aura bientôt fait disparaître tout ce que je signale ci-après.

- N° 4. Façade avec fenêtres à meneaux.
 N° 9. Façade du xvii^e siècle, escalier à vis.
 N° 14. Deux escaliers adossés, fenêtres ogivales.
 N° 19. Porte et imposte.
 N° 21. Escalier à rampe droite; inscription effacée.

Souvenirs d'antan

1576. Février. — Réclamation des habitants, demandant qu'il plaise au Consulat « d'ordonner aux corroyeurs d'avoir autre lieu « que cette rue pour faire les *engraissements* de leurs cuirs, à « cause de la grande infection que cela rend. »

DUBOIS (Raphaël). — Né au Mans en juin 1849; docteur ès-sciences, docteur en médecine. Grand prix de l'Institut de France.

R. Dubois a enseigné à la Faculté des Sciences de Lyon la physiologie générale comparée.

C'est lui qui fonda et dirigea la station maritime de biologie de notre Université, à Tamaris-sur-Mer.

R. Dubois a publié plus de trois cents mémoires ou ouvrages divers sur des sujets de physiologie.

DUBOIS. — Voir: rue *Commandant-Dubois*.

DUBOST (Antoine). — Né à Lyon en 1759, mort à Paris en septembre 1825. Il embrassa la carrière militaire, mais démissionna très jeune pour se livrer à la peinture. Il fut élève de Carle Vernet.

Sa carrière s'écoula à Paris et à l'Etranger.

Il mourut des suites d'une blessure reçue dans un duel.

704
tome IV
p. 303

DUBOST (Antonin). — Né à l'Arbresle le 6 avril 1844. Publiciste, il entra dans l'administration, fut préfet, puis devint député de l'Isère, ministre de la Justice.

Il succéda à Le Royer à la présidence du Sénat.

DUBOST (Jean-Louis). — Architecte, né et mort à Lyon (1745-7 juin 1828).

En 1783, il reconstruisit le collège de Montbrison. A Lyon, en 1792, il dressa le plan des bâtiments de l'Archevêché. En 1817, il restaura l'église des Religieuses Saint-Charles (couvent des Carmélites).

DUBOUCHET (François). — Graveur en taille douce, né à Tournon en 1823, mort à Lyon le 21 août 1880. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts (1838-1845).

Parmi ses œuvres : *illustration des publications de A. Chenavard; entrée du cimetière de la Croix-Rousse; tombeaux de Pierre Casati, d'Antoine Berjon, de J.-M. Fleurdelix, de C. Bonnefond; la Ville de Lyon et ses fleuves; divers sujets tirés des poèmes d'Ossian*. Dubouchet grava des planches pour les ouvrages de Montfalcon, de J.-B. Bouillard, de Charvet, etc...

DUBOUCHET D'ORGEVAL (Louis). — Médecin, né à Lyon le 26 avril 1798. Interne de l'Hôtel-Dieu en 1819. Fut membre de la Société de médecine, inspecteur des eaux de La Motte, médecin du Dispensaire (1824-1829).

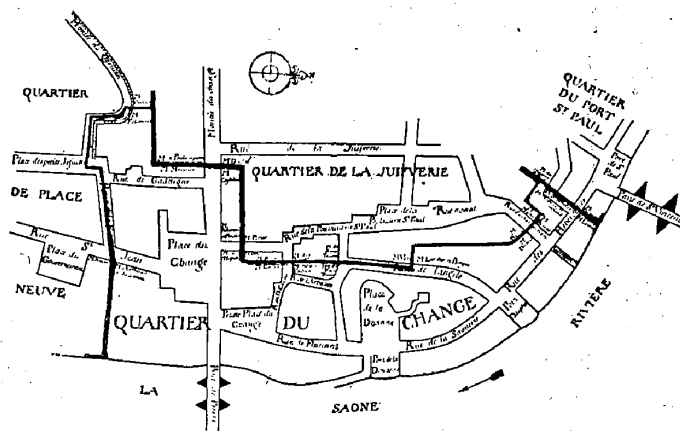
Il mourut à Paris en avril 1855.

DUBOYS (Alphonse). — Architecte, né à Lyon le 22 septembre 1815, mort en la même ville, le 4 mai 1853. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts sous Chenavard.

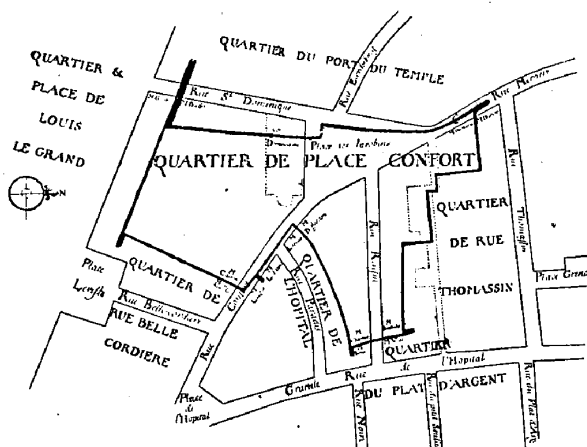
Il travailla avec Dalgabio, Dubuisson de Christot; il collabora avec ce dernier à la création du *passage de l'Hôtel-Dieu*.

Seul, il construisit la *Tour-Clocher de la Chapelle de Fourvière*.

DUBREUIL (Ambroise). — Sculpteur, né à Dancevoir (Haute-Marne) en 1795, mort à Lyon en novembre 1878. Elève de Pierre Robert.



PLAN DU PENNON DU CHANGÉ



PLAN DU PENNON CONFORT

En 1825, il procède à la mise en place du socle de la statue de Louis XIV, à Bellecour ; il exécuta le *Retable de la chapelle de la Vierge*, à l'église Saint-Bonaventure.

DUBREUIL (Alexis-Théophile). — Sculpteur, né à Dancevoir (Haute-Marne) en 1825, mort à Lyon le 14 novembre 1898. Il a signé de nombreux tombeaux à Loyasse, notamment ceux de *Dufournel*, *Offort*, *Minvielle*, *Ekel-Permezel*, *Bellingard*, *Baboin*, *Trapadoux*, etc...

DUBREUIL (Eucher). — Sculpteur, frère du précédent, né à Dancevoir (Haute-Marne) en 1829, mort à Lyon en avril 1887. Associé, de 1858 à 1873, avec son frère Alexis.

Associé avec son cousin Tony, sous la raison sociale *Dubreuil jeunes*, il édifia à Loyasse un grand nombre de tombeaux.

DUBREUIL (François). — Né à Marseille le 5 avril 1834. Docteur en droit. Avocat à Lyon depuis 1858, après deux ans de stage à Paris. Membre du Conseil de l'Ordre dès 1875. Bâtonnier en 1892-94. C'est à ce titre qu'il dut assumer la défense d'office de Caserio, l'assassin du président Carnot.

Membre de la Société littéraire et de l'Académie de Lyon (1858).

Dubreuil enseigna le droit civil, de 1868 à 1875 à l'Ecole d'enseignement libre qui précéda la création de notre Faculté.

DUBUISSON (Alexandre). — Peintre, né à Lyon le 25 juin 1805, mort à Versailles le 12 février 1870.

Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Fixé d'abord à Lyon (1850), il s'installa à Paris (1854), puis à Versailles (1864).

Parmi ses œuvres, des *Miniatures*, des *Animaux*, des *Paysages*, *Equipage de rivière* (1838) ; *Maréchal-Ferrant* (1842) ; *Chevaux au vert en Bresse* (1846) ; les *Petits Bergers* (1849) ; *Le matin à Allvard* (1851) ; *Repos pendant la moisson* (1857) ; le *Moulin de Monfermeil* (1860) ; *Vaches normandes* (1864) ; *Halte des soldats républicains au village d'Austatt* (1866) ; *Attelage normand* (1869) ; etc...

DUBUISSON (Joseph-François). — Architecte, né à Lyon le 8 mai 1840. Fut élève de l'école La Martinière et suivit des cours libres de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. En 1863, il entra dans le cabinet Dupasquier.

Dubuisson devint professeur à La Martinière, puis directeur de l'Ecole municipale de dessin et de modelage du III^e arrondissement. Adjoint à l'architecte de la Ville, Hirsch.

Parmi ses travaux : nouvelles constructions de La Martinière ; groupe scolaire à Lentilly ; etc...

En 1884, il fut reçu membre de la Société académique d'architecture.

DUCARRE. — Négociant lyonnais qui occupa une place importante dans les œuvres sociales et de coopération sous le second Empire. Elu député du Rhône à l'assemblée de 1871. Je possède une lettre inconnue de Ducarre à mon père, qui me paraît de nature à intéresser des lecteurs — même pas exclusivement lyonnais — J'en donne donc les extraits suivants :

« Bordeaux, 16 février 1871.

.....
.....
« Nous venons de voir s'effondrer ici le gouvernement de
« Gambetta. Mais au profit de qui ? On peut résumer ainsi son
« bilan : énergie audacieuse du jeune chef ; insuffisance absolue,
« pour ne rien dire de plus, autour et au-dessous de lui. Après
« la chute, il est lâché d'une manière ignoble par ceux qui
« l'échaient ses bottes.

« Thiers semble accepter sa succession. Le clan orléano se
« partage la curée comme si tout était dit. Nos amis de Paris
« ne songent qu'à se mettre mutuellement en accusation. Leur
« allure peut déterminer la crise, et nous jeter dans les aventures
« de prétendants.

« Le désordre et l'insuffisance de l'outillage militaire sont
« aussi flagrants ici qu'à Lyon. Les héros les plus galonnés sont
« depuis un mois à Bordeaux, au lieu d'être devant l'ennemi.

« Y sont-ils jamais allés ?

« Au milieu de toutes ces misères, il y a un bon signe :
« l'Assemblée ne veut plus entendre de discours, et tombe les
« orateurs, à faire plaisir. Tout n'est donc pas perdu.

« Les parlementaires recommencent leurs exercices comme
« des écureuils en cage.

« Je songe à Lyon et à sa situation exactement aussi despo-

« tique et anti-municipale (sauf l'opinion des hommes) que sous
« l'Empire. Il faut absolument songer à une organisation. Je
« suis à votre service et j'attends.

« Bronislas est ici en grand costume d'officier de l'armée
« des Vosges. Si je le retrouve, je ne réponds pas de garder ma
« patience.

« Nos amis radicaux de Paris refusent de croire aux idées
« séparatistes de la commune de Lyon; refusent de croire
« qu'Albert Richard et les chefs de l'*Internationale* aient proclamé
« le refus de se battre. Heureusement, j'avais le journal de ce
« monsieur. » — « Quatre heures — de l'Assemblée:

« La séance se passe en votes pour le bureau. Grévy est seul
« candidat pour la présidence.

« A midi, j'ai trouvé Challemel au café; nous sommes allés
« ensemble voir Gambetta. Vous le savez, je ne vois que les
« Dieux tombés!

« Challemel convient que l'immense majorité de la France
« nous impose la paix et que nous devons la subir. Gambetta
« veut toujours une croisade des municipalités des grandes villes
« pour peser sur l'Assemblée.

« Pour nous, il faut sauver la République.

« Massot dit: Sauvons la forme républicaine, même au prix
« d'une cession momentanée de territoire!

« Thiers semble parfois rêver le rôle de Washington.

« Tout à vous... »

DUCHENE (Etienne). — Dessinateur et graveur, né à
Saint-Georges-de-Reneins (Rhône) en 1813. Elève de l'Ecole des
Beaux-Arts de Lyon, de 1835 à 1840. Il grava, avec Thomassin, la
monographie de l'église de Brou de Dupasquier.

Parmi ses pièces: *La chapelle de Saint-Alban; porte du pont
de la Guillotière; Cippes trouvés au Prado; église Saint-Pothin;
Antoine-Noël Jordan, curé de Saint-Bonaventure; portrait de
Jacquard* (d'après Bonnefond); etc...

DUCHER (Gilbert). — Né à Aigueperse en Auvergne. Vint
à Lyon en 1538, où il publia ses *Epigrammes* chez Sébastien
Gryphe.

Il enseigna probablement au collège avant qu'il fut tenu par
les Jésuites.

Son talent poétique n'était pas excessif et sa latinité était
loin de la perfection.

Ses *Epigrammes* constituent un ouvrage précieux par la quantité de renseignements qu'il fournit sur l'histoire littéraire et particulièrement celle de notre ville au xvi^e siècle.

On lui doit la révision d'une édition de *Martial*, parue chez Pierre Vidoue, à Paris, 1526.

Tout le monde connaît l'épigramme qu'il fit à propos du pape Jules II, et dont voici la traduction :

« On dit que Jules sortant de Rome, l'épée au côté, à la tête
« d'une armée qui marchait pour attaquer les Français, jeta dans
« le Tibre les clefs de Saint-Pierre, en disant : Puisqu'elles ne
« peuvent pas me servir dans les combats, je n'ai plus besoin que
« de l'épée de Saint-Paul. »

DUCHERE (impasse de la). — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle le château de la Duchère, qui fut un poste militaire important, illustré par la défense des Lyonnais, en 1793, et par un combat sanglant contre les Autrichiens, en 1814.

Le premier possesseur connu de ce château fut Bernard de Varey de la Duchère, conseiller de ville vers 1300. Ce château fut reconstruit, au commencement du xvi^e siècle, par François Clapisson, avocat du roi au présidial de Lyon ; on y lisait — d'après Goltz — bon nombre d'inscriptions, notamment :

Au-dessous d'un portrait d'Henri IV :

Si du sculpteur l'art et la science
Pouvoient, par un semblable traict,
Graver sa valeur et clémence,
L'ouvrage seroit tout parfait.

Au-dessus d'une porte intérieure :

Tant de peine pour amasser,
Et puis mourir et tout laisser !

A la Révolution, le château appartenait à François-Claude de Riverieulx de Gage, ancien capitaine au régiment de Lyonnais. Après la Révolution, il revint aux Riverieulx de Varax.

Divers

C'est le 19 septembre 1793 que les Conventionnels s'emparèrent du poste de la Duchère.

DUCLAUX (Jean-Marie-Antoine). — Né à Lyon le 26 juillet 1783, mort à Sainte-Foy-lès-Lyon le 21 mars 1868.

Duclaux débuta dans le commerce, mais y ayant peu de goût, il partit pour Naples, en 1805, comme secrétaire du général Compère. Sa passion pour les arts se fortifia au cours de ce voyage; et, de retour à Lyon, il se mit à l'étude et obtint rapidement une médaille d'or.

Dessinateur et graveur, il produisit des planches remarquables. Il était d'ailleurs jugé meilleur dessinateur que coloriste.

Il fut néanmoins un des peintres qui font honneur à l'Ecole lyonnaise, où il avait étudié sous Grognaud.

Parmi ses œuvres: *aqueducs de Beaunant; don Quichotte combattant un troupeau de bœufs* (1814); *intérieur d'étable* (1819); *vue de Trévoux* (1820); *le rocher de Pierre-Scize* (1821); *halte d'artistes lyonnais à Saint-Rambert-l'Île-Barbe* (1824); *pont de Serin* (1826); *intérieur d'étable à la Tête-d'Or* (1837); *environs de Charly; cour de ferme* (1847); *le Gué* (1851); etc., etc.

DUCLAUX-MONTEIL. — Ce député de l'Ardèche, à peu près constamment réélu au cours de sa longue carrière, n'est signalé ici que parce qu'il est né à Vernaison, le 30 juillet 1848.

Sa vie n'appartient pas à notre histoire locale.

DUCOTE (Benoît). — Négociant, né à Mâcon, le 9 février 1843. Sa carrière s'écoula entièrement en notre ville, où, associé à M. Côte, il dirigea une des plus anciennes maisons de soierie de Lyon, dont l'histoire serait curieuse à faire; mais l'autorisation m'en a été refusée dans une lettre, par ailleurs fort aimable.

Néanmoins, je puis donner une sorte de généalogie *en remontant*:

Ducôte et Côte ont succédé à :

Ducôte, Caquet-Vauzelle et Côte; ceux-ci à :

Caquet-Vauzellé, Nesme et Côte (1854-1862); je remonte toujours :

Caquet-Vauzelle et Devienne (1852 et 1853).

Veuve Monterrad et fils (de..... à 1852).

Monterrad et fils.

Joseph Monterrad et Saint-Michel (ce dernier mort révolutionnairement en 1793 pour avoir pris les armes contre la Convention pendant le siège de Lyon).

Joseph Monterrad, Saint-Michel et Mongin (cette firme, avant la Révolution, probablement dès 1776). •

On trouve encore des Monterrad mêlés aux discussions des « soyeux » lyonnais avec les Avignonnais, pendant toute la période qui s'étend de 1680 à 1720.

La maison actuelle semble avoir été fondée en 1783 par Joseph Monterrad qui fut d'abord seul chef d'entreprise.

DUFIEUX (Ennemond). — Médecin né à Lyon en 1815, mort en la même ville, le 19 mars 1874. Fut membre de la Société de médecine, membre de la Société littéraire, médecin du Dispensaire.

DUFLOS (Pierre) dit le Jeune. — D'une famille de graveurs; né à Lyon en 1742, mort à Paris en 1816. Il quitta Lyon vers 1771 pour se fixer à Paris. Il a gravé pour Alléon-Dulac *Mélange d'histoire naturelle*; pour Voltaire, *la Pucelle d'Orléans*, etc., etc.

DUFOUR (Philippe-Silvestre). — Epicier-droguiste de Lyon qui cultiva, au XVII^e siècle, les lettres et les sciences.

Il publia: *De l'usage du café, du thé et du chocolat*, en 1671, chez Jean Gerin. Jacob Spon, son ami, traduisit l'ouvrage en latin.

En 1673, il reçut d'Egypte une momie au sujet de laquelle le P. Kircher composa une dissertation dédiée à l'archevêque de Lyon, Camille de Neuville.

Né à Manosque en 1622, il mourut à Vevey en 1685.

DUFRANE (Charles). — Sculpteur, né à Saint-Germain-du-Plain (Saône-et-Loire) en 1827, mort à Lyon le 2 février 1900. Il fut élève de Guillaume Bonnet et de Vibert à l'Ecole de Lyon où lui-même devait enseigner de 1884 à 1900.

Son œuvre comporte presque exclusivement des sujets religieux. L. Bégule en a reproduit un grand nombre dans l'*Œuvre de Charles Dufraine*. On en trouvera également dans les *Artistes Lyonnais*, de Germain.

Je citerai seulement: *Sacré-Cœur* (église Saint-Vincent, 1877); *Mater Dolorosa*; *Vierge Mère*; *Anges* (église d'Ars); *Saint Pierre*; *Espérance* (bronze, 1871), etc.

Dufraine fit de nombreux ouvrages pour la basilique de Fourvière.

Il collabora avec Armand Calliat (voir ce nom).

DUGAIBY (l'abbé Etienne). — Né à Lyon le 2 mai 1693, mort le 24 décembre 1767. Vicaire de la paroisse de Sainte-Croix.

L'abbé Dugaiby cultivait presque exclusivement la géométrie, les mathématiques et inventa plusieurs instruments. Il fit des tables à même destination que celles de Barrême, « employant beaucoup de temps à ménager celui des autres ».

Membre de l'Académie de Lyon en 1736.

Il a publié : *Arithmétique ordinaire et abrégée* (1753) ; *Livres ou comptes faits* (1755) ; etc.

DUGAS (Thomas). — Né à Saint-Chamond en mars 1773. Fabricant de rubans, botaniste et minéralogiste. Président de la Société d'agriculture (1817) ; maire de la Croix-Rousse (1815) ; adjoint au maire Rambaud, à Lyon (1821-1826).

Dugas fut administrateur du Dispensaire, président de la Société linnéenne.

Il mourut à Cuire le 17 novembre 1837.

DUGAS (Prosper) **DE LA BOISSONY**. — Né à la Croix-Rousse en octobre 1810. Banquier et marchand de soies. Il fut administrateur du Dispensaire et mourut à Lyon, le 6 novembre 1875.

DUGAS (Laurent) **DE BOIS-SAINT-JUST**. — Né à Lyon en 1670, mort le 8 mars 1748.

Il fut président à la Cour des monnaies et prévôt des marchands (1724-1729).

Fut un des fondateurs de l'Académie de Lyon en 1700. Il s'occupait des langues anciennes et de physique.

L. Dugas a écrit notamment : *Réflexions sur le goût*, qui furent publiées en 1767 par l'abbé d'Olivet.

DUGAS-MONTBEL (rue). — II^e arrondissement. — On a attribué à cette rue le nom de Jean-Baptiste Dugas-Montbel helléniste français, né à Saint-Chamond (Loiré), le 11 mars 1776, mort à Paris, le 30 novembre 1834.

Après avoir servi dans les armées de la République, il entreprit, à vingt ans, de refaire ses études.

Reçu à l'Académie de Lyon en 1803, il se mit à voyager, menant de front les affaires et les lettres, jusqu'en 1810, époque à laquelle il renonça au commerce.

Dugas-Montbel a laissé des *Réflexions sur la Comédie et les causes de sa décadence* (1812) ; *Manière dont on doit prononcer la langue grecque*. En 1815, il publia une traduction très estimée de l'*Illiade* ; l'*Odyssée* suivit en 1818.

Après 1830, il fut élu trois fois député du Rhône.

Léopold de Ruolz-Maréchal nous a laissé un buste de Dugas-Montbel.

DUGAS DE QUINSONAS (François). — Né à Lyon le 5 août 1719, mort le 31 juillet 1768.

Officier au régiment de la Reine, il fit, en 1744, les campagnes d'Italie.

Membre de l'Académie de Lyon en 1755 ; Dugas de Quinsonas est l'auteur d'observations sur *Juvénal* et sur *Casaubon*, ainsi que sur le *Dictionnaire celtique* de l'abbé Bullet.

Son éloge fut prononcé par Bollioud.

DUGUESCLIN (rue). — VI^e et III^e arrondissements. — La vie du Connétable de Charles V n'intéresse pas notre histoire locale.

Divers

Sous le second Empire, au n° 169, s'ouvrait le restaurant Fredouillère ; c'était un lieu de réunions politiques. Le 30 décembre 1866, une soirée, organisée par le comité lyonnais de l'*Internationale*, fut interdite (Jean Vermorel).

On y dansait aussi, et plusieurs salles de bal y étaient ouvertes.

DUHESME (le Général). — Figure ici parce que, membre associé de notre Académie, il lui adressa, en 1807, un plan de la ville de Gaëte, avec la copie exacte de l'inscription du tombeau de Munatius Plancus.

DUIFFOPROUCART (Gaspard). — Luthier remarquable, originaire du Tyrol. Vécut à partir de 1553, à Lyon où il était propriétaire. Il fut exproprié vers 1564 lors de la construction des nouvelles fortifications.

Il était né en 1514, si l'on en croit la légende d'un portrait gravé en 1562 par Pierre Wœirot.

Duiffoproucart mourut à Lyon en 1570 ou 1571.

Le D^r Henri Coutagne lui a consacré une étude fort substantielle.

DULAULOY (Charles-François-Randon, comte). — Né à Laon, le 9 décembre 1764, entra dans l'artillerie en 1780.

Il fut chambellan de Napoléon le 7 décembre 1813. Aux Cent-Jours, l'Empereur nomma le général Dulauloy gouverneur de Lyon.

DULAURENS. — Ténor qui fit courir tout Lyon, vers la fin du second empire. Un journal lyonnais, dont les bureaux étaient situés 10 rue Lafont, la *Lanterne magique*, fit, vers 1866, une série de caricatures fort amusantes de cet artiste, notamment dans le rôle de Roland, de l'œuvre de Mermet.

DULIEU (Charles-Vincent). — Né à Lyon en 1680, mort en 1738. Il était chevalier d'honneur de la Cour des Monnaies et Présidial de Lyon.

En 1725 fut reçu à l'Académie de Lyon.

DULIN (Jacques). — Architecte né à Lyon en 1806, mort à Poitiers en 1866. Il étudia sous Chenavard à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Dulin reconstruisit, en 1830, l'église Saint-François.

Il a publié une *collection lithographiée des plus beaux tombeaux exécutés dans les cimetières de Lyon* (Lyon, 1830).

DUMAS (le Père). — Né à Lyon en 1696 mort en 1776. Membre de la Compagnie de Jésus; il professa l'hébreu.

Il avait été missionnaire au Canada.

L'Académie de Lyon le reçut dans son sein en 1754.

Le Père Dumas a publié: *Harmonie tempérée*, et laissé des manuscrits sur l'astronomie.

DUMAS (rue). — V^e arrondissement. — C'est en souvenir de Charles-Louis Dumas, médecin né à Lyon en 1765, qu'on a donné ce nom à la rue qui nous occupe.

Pendant le siège de Lyon, en 1793, Charles Dumas fut méde-

cin de l'Hôtel Dieu ; l'année suivante il entra dans l'armée. Il devint, par la suite, professeur à la Faculté de Montpellier. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1813.

Ch.-L. Dumas a laissé un grand nombre de mémoires, discours, éloges, etc.... mais il convient de signaler surtout son *Essai sur la vie*, dans lequel il combat énergiquement les doctrines vitalistes.

Son homonyme, J.-B. Dumas, secrétaire de l'Académie de Lyon, lui adressa les vers suivants :

Au sommet du sacré vallon,
Enfant d'Apollon et d'Hygie,
Votre grand et rare génie
En lettres d'or écrit mon nom
Tandis qu'aux bosquets du Parnasse
Courant après Anacréon,
Sans pouvoir éclairer sa trace,
Obscur, j'égare votre nom.

Aux soins que vous cause ma gloire,
Je suis sensible, sur ma foi,
L'un portant l'autre, vous et moi.
Siégeons au temple de mémoire ;
Mon nom sur le vôtre monté
S'en ira gratis, d'âge en âge,
Jusqu'à la postérité...
Vous ferez les frais du voyage.

DUMAS (Michel). — Peintre lyonnais, né en 1812, rue Ecorche-bœuf (Port-du-Temple), mort le 27 Février 1885.

En 1826, il entra à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon où il eut pour condisciples Flandrin, Pillard, Lavergne, Compté-Calix. Il partit pour Paris en 1834 et travailla dans l'atelier d'Ingres, puis dans celui d'Orsel. En 1837 il fit son premier tableau : *Agar renvoyée par Abraham*, qui fut brûlé pendant le siège de Paris.

En 1838, Dumas partit pour Rome ; à son retour, il enseigna au collège Rollin.

En 1878, il devint directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, et correspondant de l'Institut.

Parmi ses toiles, citons encore : *Séparation de Saint Pierre et de Saint Paul* (1853) ; *les Disciples d'Emmaüs* ; *la Glorification de Saint Denis* ; *les Saintes Femmes au tombeau* (1857) ; *Mater dolorosa* (1860) ; *Salvator mundi* (1863) ; *Tentation de Jésus-Christ* (1872) ; *Anciens présidents du tribunal de commerce de Lyon* (salle d'audience du Tribunal) ; etc...

DUMAS (Marie). — Actrice née à Lyon en 1846. Elève d'Augustine Brohan et de Dejazet.

Elle débuta à la Gaîté en 1867 et connut, tant en France, en Angleterre qu'en Russie, de très brillants succès.

DUMAS-DE-LOIRE (rue). — V^e arrondissement. — Joseph Dumas, propriétaire et maire de Loire, près de Givors (ce qui le fit désigner sous le nom de Dumas-de-Loire), fut agriculteur et potier. L'industrie de la tuilerie ne lui donnant pas toute satisfaction à Loire, il acquit, en 1842, à Vaise, des terrains dépendant de l'ancienne auberge du Chapeau-rouge et y installa sa fabrication.

C'est en souvenir de la création de cette industrie à Vaise, que son nom fut donné à cette rue.

Divers

En 1885, au n° 1, on ouvrit un des *Fourneaux de la Presse*.

DUMENGE (rue). — IV^e arrondissement. — Jusqu'en 1892, cette rue s'appelait *Sainte-Rose*. M. Rey (voir ce nom), qui avait fait ouvrir la rue, lui avait donné le nom de la patronne de sa fille Rose.

Le nom actuel rappelle Pierre-Gabriel Dumenge, propriétaire, qui, vers 1820, céda à la Ville de la Croix-Rousse, les terrains nécessaires à l'alignement de cette voie publique.

DUMONT. — Voir : impasse *Antoine-Dumont*.

DUMONT (rue) — IV^e arrondissement. — Il y avait peu de grands domaines à la Croix-Rousse ; l'atlas historique de Debombourg ne signale que le fief Dumont, dont le nom s'est conservé dans celui de cette rue.

Divers

Le numéro 20, maison léguée aux Hospices par Péalat ; entrée dans le domaine en 1891.

DUMONT - D'URVILLE (rue). — IV^e arrondissement.

— Le nom de cet illustre navigateur ne touche en rien à l'histoire lyonnaise.

DUMOULCEAU (Jean-Camille). — Né à Lyon en 1650, mort en 1717. Il fut conseiller au Présidial de Lyon. Il était Seigneur de Grigny et possédait à Millery la maison dite de *La Gallée*.

Dumoulceau fut échevin en 1680 et, en cette qualité, a signé le *Cérémonial de Lyon*.

Membre de l'Académie de Lyon en 1700.

DUMOULIN (rue). — VII^e arrondissement. — On a conjecturé que cette dénomination provenait tout simplement d'un moulin installé en cette rue. Cependant on peut soutenir que le nom de cette voie publique rappelle Antoine Dumoulin, qui fut un moment valet de chambre de la reine Marguerite de Navarre, et qui vint à Lyon avec Clément Marot.

Il s'y fixa et devint en quelque sorte l'éditeur des œuvres de quelques-uns de ses amis. A ce titre, il surveilla l'édition de Marot, imprimée par Roville en 1546 ; celle de Pernette du Guillet, imprimée vers la même époque par Jean de Tournes.

Lui-même composa plusieurs œuvres poétiques ; elles sont tombées dans l'oubli.

Antoine Dumoulin était originaire de Mâcon.

On ignore à quelle époque remonte l'attribution de ce nom à cette rue.

DUNOD (Louis-Gaspard-Antoine). — Architecte né à Lyon en 1810, mort à Vaise le 2 octobre 1852. Elève de Chenavard et de l'Ecole de Lyon.

C'est lui qui procéda à des recherches, à l'église Saint-Paul, lesquelles firent retrouver le tombeau du chancelier Gerson (1842).

DUNOIR (rue). — III^e arrondissement. — On a voulu conserver ici le nom d'Anne Pitet, veuve de noble Antoine Dunoir, laquelle légua à l'Hôtel Dieu en 1669, le domaine de Grange-Tassard, d'une contenance de quarante-deux hectares, sur le territoire des Brotteaux.

DUPASQUIER. — Chimiste, né à Chessy, en 1793. Il fit tout en gagnant sa vie, des études de pharmacie, et fut reçu à Paris, en 1821. Puis s'installa à Lyon.

Dupasquier fut un des fondateurs, en notre ville, de la Société linnéenne.

Il enseigna la chimie à La Martinière, puis à l'Ecole de médecine.

On lui doit la découverte d'un mode d'analyse des eaux potables.

Il a beaucoup écrit; citons son *Traité de chimie industrielle*. Dupasquier mourut à Lyon en 1848.

DUPASQUIER (M^{me} Chloë). — Peintre, née à Lyon où elle expose de 1841 à 1868.

Parmi ses toiles: *Dernier adieu au pays* (1842); *Christ à la Colonne* (1844); *Adoration des Mages* (1848); etc...

DUPASQUIER (Joseph). — Peintre, né à Lyon en juin 1817. Il fit ses études à notre Ecole des Beaux-Arts sous Thierriat et Chenavard.

Il a exposé à Lyon, de 1848 à 1874, des *Fleurs*, des *Natures mortes*.

DUPASQUIER (Louis). — Architecte, né à Lyon le 13 Frimaire an ix (24 décembre 1800), mort à Blacé (Rhône) le 15 octobre 1870. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, sous Cochet, vers 1820.

Dupasquier entra dans le cabinet de Chenavard en 1825.

Nommé professeur à la Martinière en 1829, il enseigna jusqu'en 1854.

Louis Dupasquier est l'auteur de la *Monographie de Brou*.

Parmi ses travaux: *Abattoir de Perrache*; maison dite *hôtel des Beaux-Arts*, rue d'Algérie; *Presbytère* et *Ecoles communales* de Tarare; églises de *Blacé*, *Charbonnières*, *Pizay*, *Faramans*, *Marboz*, *Loyettes*, etc...

Parmi ses dessins: *Eglise de Villefranche* (Rhône).

Louis Dupasquier fut membre de l'Académie de Lyon où il fonda un prix qui porte son nom.

DUPHOT (rue). — III^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle le général Léonard Duphot, né à la Guillotière en 1770. A quinze ans, il entra dans l'armée. En 1792, il commandait

un des bataillons de volontaires à l'armée des Pyrénées-Orientales. Au siège de Figuières, il se signala dans un combat singulier contre un général ennemi qu'il tua, au même moment où, de la même façon, le colonel Lannes (le futur maréchal de France) triomphait d'un autre officier espagnol.

En 1797, Duphot passe à l'armée d'Italie ; il y gagne le grade de général de brigade et accompagne Joseph Bonaparte envoyé à Rome comme ambassadeur.

Il devait épouser la jeune sœur de Joseph (celle qui devint la princesse Borghèse), lorsqu'il fut assassiné à Rome le 28 décembre 1797. Berthier, qui commandait alors l'armée, lui fit élever un mausolée sur la place du Capitole. Mais, lorsqu'à la fin de l'année 1798, Championnet dut abandonner Rome, la population abattit ce monument.

La statue du général Duphot se dresse, à Lyon, dans les jardins de la Préfecture (côté de la rue Servient).

DUPLAIN (Benoît). — Libraire lyonnais, qui fut chargé de rédiger le catalogue de la bibliothèque de la ville, réunie à celle du collège (1767). On fit trois ventes successives des doubles chez le libraire, rue Mercière, maison des Chanoines de Saint-Antoine.

DUPLAN (Jean-Pierre). — Né le 23 octobre 1778 à Saint-Christophe-en-Brionnais ; fit ses études de droit à Paris et se fixa à Lyon en 1805. Avocat distingué, il fut élu bâtonnier en 1830 ; mais il démissionna pour devenir, en 1831, procureur général à Lyon. Il termina sa carrière à la Cour de cassation ; il mourut le 30 novembre 1848.

DUPLOMB (Jean-Marie). — Graveur, né à Lyon en 1827 ; étudia sous Vibert à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis termina ses études à Paris (1850).

Il a exposé, d'après Bonirote, une lithographie : *Introduction à Lyon de la fabrication des étoffes de soie*, qui semble être sa principale œuvre.

DUPOUX (Jean). — Architecte lyonnais qui mourut dans notre ville en septembre 1814.

En 1782, il fit à Lyon, l'*Arsenal* ; de lui encore la maison

angle de la rue Saint-Joseph (Auguste-Comte) et de l'ancienne place Saint-François; l'*Hôtel des Fermes* (devenu l'hôpital Desgenettes), etc.

DUPRE (Claude). — Né vers 1541, Claude Dupré fut, pendant quarante-deux ans, conseiller à la Sénéchaussée de Lyon.

On a, de lui, un *Abrégé fidèle de la vraie origine et généalogie des Français*, recueil de faits et de documents fort intéressants, qui parut en 1614.

DUPRE (Georges). — Peintre, né à Lyon en 1807, mort dans la même ville en 1853. Il fut élève de Revoil à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. Il a exposé à Lyon et à Paris.

Parmi ses toiles: *Portrait de femme* (1830); *Scène familière* (1833); *Baigneuse* (1836); *Tête d'apôtre* (1838); *Moine dans une grotte* (1840); le *Cardinal de Bonald* (1845); la *Prière* (1848); etc.

DUPRE-LASALE (Emile). — Magistrat, né à Lyon en 1817. Il termina sa carrière à la Cour de cassation.

Il a publié: *Michel de l'Hôpital avant son élévation au poste de chancelier* (1875); *Jacques Bouju*, président du Parlement de Bretagne, 1515-1617 (1888); etc.

DUPUIS (Philippe). — Peintre, né à Lyon en juillet 1824, mort à Paris en 1888.

Il étudia d'abord à notre Ecole des Beaux-Arts, puis à celle de Paris (1844).

Il se fixa dans la capitale et exposa surtout à Paris et à Londres.

Cependant, à Lyon, on a vu de lui: *Dernier sermon de Jésus sur la montagne* (1861); *Richard Wallace* (aquarelle, 1882).

DUPUY-DELAROCHE (Amédée). — Peintre, né à Vernaison en 1819. Il habita Lyon après avoir étudié sous Scheffer à Paris. Mais, vers 1850, il se fixa dans la capitale; puis, quelques années après, à Rouen.

Parmi ses toiles: *Monseigneur de Bonald* (1857); *Repos de la Sainte-Famille*.

Dupuy-Delaroche produisit surtout loin de sa ville natale.

DUQUAIRE (Victor-Antoine). — Né à Miribel (Ain), le 17 janvier 1825, exerça la profession d'avocat, et fut inscrit au barreau de Lyon en 1850.

V.-A. Duquaire fut maire du V^e arrondissement de Lyon, de 1873 à 1878.

DUQUESNE (rue). — VI^e arrondissement. — Cette rue porte le nom de l'amiral Abraham Duquesne, né à Dieppe en 1610, mort en 1688.

Divers

— Cette rue est tracée entièrement sur des terrains appartenant aux Hospices.

— En octobre 1925, mourait, rue Duquesne, la *Mère Filliouz*, à l'âge de 60 ans. Elle était née à Cunhat (Puy-de-Dôme). Vers 1890, elle ouvrit, avec son mari, rue Duquesne, un très modeste fonds de marchand de vins. On y mangeait le « casse-croûte » à 1 franc et 1 fr. 25.

En peu d'années, elle acquit une renommée de cuisinière — renommée justifiée — qui se répandit dans toute la France, d'abord, puis — on peut le dire — dans le monde entier. Les journaux américains et anglais ont signalé, tout comme la presse parisienne, la mort de cette « gloire lyonnaise ».

DURAND (Philippe-Fortuné). — Graveur et médailleur, né à Paris en 1798, mort à Lyon le 25 juin 1876. Presque toute son œuvre est lyonnaise.

Je citerai, parmi ses médailles : jeton de la *Société d'éclairage* par le gaz de la Ville de Lyon ; jeton du *Jockey-Club* de Lyon (1839) ; jeton de la *Compagnie du Rhône* (1844) ; jeton de la *Société du Griffon* (1848) ; etc...

Parmi ses gravures : *Palais de Justice* ; *Cathédrale*, vue de l'abside ; *Hôtel de Ville* ; *quai de la Peyrollerie* ; *Fourvière en 1853* ; *Jacquard*, d'après la statue de Foyatier ; etc.

DURAND (Marie-Jean-Claude-Henry). — Né à Jujurieux (Ain) le 28 messidor an iv (1796). Conseiller à la Cour de Lyon, mort à Couzon le 21 mai 1873.

Durand fut membre de la Société d'agriculture, et de la Société littéraire. Administrateur des Hospices (1841-1851) ; administrateur du Dispensaire (1841-1846).

Il avait été conseiller municipal de Lyon de 1835 à 1846.

DURANSON (Joseph). — Architecte, né à la Guillotière en 1838, mort à Lyon le 15 avril 1889. Fut élève de Perret de la Menue et de Chatron.

Parmi ses travaux : *maison Marnas*, quai des Brotteaux ; plusieurs immeubles rue de la Barre, place d'Helvétie, quai de la Guillotière, rue Vaubecour, rue du Garet, etc.

Admis en 1873 à la Société académique d'architecture de Lyon.

DURY (Antoine, dit Tony). — Peintre, né à Lyon en 1819. Il étudia à l'Ecole de Lyon sous Bonnefond (1834-1836), puis à celle de Paris (1838). Il a exposé à Paris et en Angleterre.

DUSEIGNEUR (Edouard), dit **DUSEIGNEUR-KLEBER**. — Sériciculteur et écrivain, né à Crest (Drôme) le 24 octobre 1814. Etudia au pensionnat que Rodolphe Topffer dirigeait à Genève. C'est lui que Topffer désigne sous le nom de Dussant, dans son *Voyage au Saint-Gothard*.

Duseigneur entra dans le commerce et l'industrie de la soie à Lyon. Il se fit, en notre ville, une place importante par ses travaux sur le cocon et la maladie des vers à soie.

La Chambre de commerce, à diverses reprises, lui confia d'importantes missions ; il fut notamment délégué par elle à Suez, en 1865, pour établir un mémoire sur l'état des travaux du canal.

Duseigneur mourut le 24 mai 1874.

DUSSAUSSOY (rue). — VI^e arrondissement. — Cette dénomination conserve le souvenir de deux Lyonnais qui, tous deux, ont honoré notre cité :

1^o André-Claude Dussaussoy, né en 1755, mort à Lyon le 12 décembre 1820. Il fut chirurgien en chef des Hôpitaux. Il a écrit plusieurs mémoires ; deux surtout établirent sa notoriété dès leur apparition : l'un sur l'*Hydrocèle*, et l'autre sur la *Gangrène des Hôpitaux*.

2^o Claude Dussaussoy de Champley, fils du précédent, ancien magistrat. Il légua à l'Hôtel-Dieu sa fortune, évaluée à 400.000 francs, à charge « de faire embaumer son corps et de l'ensevelir dans le tombeau de sa famille, à Lyon. »

— Legendre-Héral fit, en 1835, le buste du chirurgien A.-Cl. Dussaussoy.

DUTILLIEU (Pierre). — Compositeur français, originaire de Lyon, contemporain de Beethoven.

Il fut engagé spécialement par l'empereur d'Allemagne à titre de compositeur de la Cour.

Pierre Dutillieu avait beaucoup voyagé hors de France et s'était presque dénationalisé ou internationalisé.

Il trionfo d'amore représenté sur le théâtre impérial à Vienne (14 novembre 1791) et *Nannerina e Pandolfio*, donné au même théâtre, sont des œuvres écrites dans le goût des compositeurs italiens.

DUTILLIEU (Jacques-Charles). — Peintre, dessinateur, né à Paris en 1718, mort à Lyon en 1782. Il donna des leçons de dessin à l'abbesse de Chelles, fille du Régent. Fixé à Lyon en 1742, il devint fabricant d'étoffes de soie.

DUTREUIL DE RHINS. — Explorateur, né à Lyon en 1846, d'une vieille famille du Forez. Ancien capitaine au long cours, il fit des explorations en Indochine et en Annam.

Il fut le compagnon et collaborateur de Savorgnan de Brazza dans ses explorations au Congo.

Dutreuil de Rhins parcourait depuis près de trois ans le Turkestan chinois, le Pamir et le Thibet, lorsqu'il fut assassiné en ce dernier pays, à Sinin, en 1894.

DUVIARD (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue porte le nom de Pierre Duviard, né à Cassaignes (Gers) en 1782. Il embrassa la carrière de chirurgien militaire.

En 1815, abandonnant l'armée, Duviard vint s'établir à la Croix-Rousse où il exerça la médecine.

Bienfaiteur des pauvres, auxquels il donnait sans compter, il fut, pendant vingt ans, médecin du bureau de bienfaisance, sans vouloir accepter jamais aucune rémunération.

Il mourut en 1837.

Son fils, le D^r Duviard, fut adjoint au maire de la Croix-Rousse sous Napoléon III.





ECHERNIER (Casimir). — Architecte, né à Albi le 16 février 1818, mort à Lyon le 25 juillet 1895. Il étudia, sous Bonnefond, à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (1839); puis, en 1842, entra chez Savette, peintre-décorateur des Théâtres.

Travailla avec Exbrayat, dont il continua le cabinet.

Membre des commissions administratives de l'Ecole la Martinière, de l'Enseignement professionnel du Rhône, des Musées, etc., etc.

Parmi ses travaux: maisons rue des Archers et angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville; hôtel Blache, avenue de Noailles (avenue Maréchal-Foch); château de Salette, près de la Balme.

Echernier fut membre et président de la Société académique d'architecture de Lyon, membre de l'Académie de Lyon, membre de la Société de topographie historique de Lyon (qu'il contribua à créer en 1872), etc.

ECLAIRAGE. — 1698 (Archives B. B. 257). — Adjudication de l'entretien des lanternes publiques, au nombre de mille, lesquelles devaient fonctionner à dater du 1^{er} octobre 1698. La dépense est fixée à 14.888 livres.

ECLAIREUR DU RHONE. — Journal lyonnais dont le premier numéro parut le 1^{er} septembre 1825.

DUTILLIEU (Pierre). — Compositeur français, originaire de Lyon, contemporain de Beethoven.

Il fut engagé spécialement par l'empereur d'Allemagne à titre de compositeur de la Cour.

Pierre Dutillien avait beaucoup voyagé hors de France et s'était presque dénationalisé ou internationalisé.

Il trionfo d'amore représenté sur le théâtre impérial à Vienne (14 novembre 1791) et *Nannerina e Pandolfio*, donné au même théâtre, sont des œuvres écrites dans le goût des compositeurs italiens.

DUTILLIEU (Jacques-Charles). — Peintre, dessinateur, né à Paris en 1718, mort à Lyon en 1782. Il donna des leçons de dessin à l'abbesse de Chelles, fille du Régent. Fixé à Lyon en 1742, il devint fabricant d'étoffes de soie.

DUTREUIL DE RHINS. — Explorateur, né à Lyon en 1846, d'une vieille famille du Forez. Ancien capitaine au long cours, il fit des explorations en Indochine et en Annam.

Il fut le compagnon et collaborateur de Savorgnan de Brazza dans ses explorations au Congo.

Dutreuil de Rhins parcourait depuis près de trois ans le Turkestan chinois, le Pamir et le Thibet, lorsqu'il fut assassiné en ce dernier pays, à Sinin, en 1894.

DUVIARD (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue porte le nom de Pierre Duviard, né à Cassaignes (Gers) en 1782. Il embrassa la carrière de chirurgien militaire.

En 1815, abandonnant l'armée, Duviard vint s'établir à la Croix-Rousse où il exerça la médecine.

Bienfaiteur des pauvres, auxquels il donnait sans compter, il fut, pendant vingt ans, médecin du bureau de bienfaisance, sans vouloir accepter jamais aucune rémunération.

Il mourut en 1837.

Son fils, le D^r Duviard, fut adjoint au maire de la Croix-Rousse sous Napoléon III.





ECHERNIER (Casimir). — Architecte, né à Albi le 16 février 1818, mort à Lyon le 25 juillet 1895. Il étudia, sous Bonnefond, à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (1839); puis, en 1842, entra chez Savette, peintre-décorateur des Théâtres.

Travailla avec Exbrayat, dont il continua le cabinet.

Membre des commissions administratives de l'Ecole la Martinière, de l'Enseignement professionnel du Rhône, des Musées, etc., etc.

Parmi ses travaux: maisons rue des Archers et angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville; hôtel Blache, avenue de Noailles (avenue Maréchal-Foch); château de Salette, près de la Balme.

Echernier fut membre et président de la Société académique d'architecture de Lyon, membre de l'Académie de Lyon, membre de la Société de topographie historique de Lyon (qu'il contribua à créer en 1872), etc.

ECLAIRAGE. — 1698 (Archives B. B. 257). — Adjudication de l'entretien des lanternes publiques, au nombre de mille, lesquelles devaient fonctionner à dater du 1^{er} octobre 1698. La dépense est fixée à 14.888 livres.

ECLAIREUR DU RHONE. — Journal lyonnais dont le premier numéro parut le 1^{er} septembre 1825.

ECOLE GRATUITE. — Jean Canape, au temps de la *Grande Rebeyne*, vint se plaindre au Consulat de la misère dans laquelle le laissaient ses fonctions de Recteur du Collège ; il demandait à percevoir une rétribution sur les élèves. Le Consulat délibéra de cette question d'enseignement, et prit l'arrêté suivant (n'oublions pas que nous sommes vers l'an 1530) : « Les échevins
« et consuls de la bonne ville ayant bien au long débattu ce
« qui concerne la salutaire instruction de la communauté ;.....
« considérant que l'on ne doit point épargner quelque somme
« d'argent afin d'entretenir le collège nouvellement érigé pour
« bonne cause ;..... considérant que la cité de Lyon retirera grands
« fruits de telles dépenses ;..... considérant qu'il y a grand nombre
« de pauvres gens qui n'ont de quoi envoyer dehors leurs enfants,
« et aucunes finances pour payer leur écolage ;..... considérant
« enfin que la gratuité de l'école, du moins pour les habitants de
« la ville, sera cause que plusieurs continueront l'étude et se
« feront hommes de bien et de probité, ce qui sera le profit autant
« du pauvre que du riche. A cette cause, à ces fins multipliées,
« les susdits ont advisé prendre à louage la grange de Madame
« l'Elue de Varey et le tènement de Barsuraube, et de retenir
« jusqu'à nouveaux ou plus amples arrangements, maître Jean
« Canape pour régent à gages, pareillement trois bacheliers.....
« Moyennant ce, les maîtres et instituteurs promettront de bien
« et dûment faire leur devoir, de ne prendre et exiger aucune
« chose des enfants de la ville, desquels leurs pères et mères ont
« contribué et contribuent aux affaires d'icelles..., etc... »

EDGAR-QUINET (place). — VI^e arrondissement. — Jusqu'au 15 décembre 1901, cette place portait le nom de *Saint-Pothin* en souvenir du martyr de ce nom, évêque de Lyon, qui périt dans les tourments, lors de la persécution de Marc-Aurèle, à Lyon, à l'âge de 90 ans.

La légende recueillie dans les *Fleurs des saints* (xvi^e siècle), raconte ainsi la fin de Saint Pothin : « Comme le gouverneur lui
« eut demandé qui était le Dieu des chrétiens, — Tu le connaîtras,
« répondit-il, si tu en es digne. — Alors, ces misérables bourreaux
« se jetèrent sur lui, sans respect pour son âge, et le frappèrent
« du poing et du pied. »

Grec d'origine, Saint Pothin vint à Rome avec Saint Polycarpe (dont il était le disciple), sous le pontificat d'Anicet (157 à 168). Et c'est probablement ce pape qui lui donna sa mission pour les Gaules. Il vint à Lyon, créa un premier autel dans un bois

sur l'emplacement — dit-on — de l'église Saint-Nizier. Il périt en 177.

— Le seul lien qui rattache Edgar Quinet à notre ville, c'est qu'il fut professeur, pendant quelque temps, à la Faculté des lettres de Lyon.

Divers

— Au n° 6 de la place, le Lycée national de jeunes filles, ouvert le 10 janvier 1883, sous la direction de M^{me} Desparmet-Ruello.

— La création de la paroisse de Saint-Pothin fut décidée en mai 1825. Le 1^{er} juin 1826, l'abbé Devienne (qui devait être curé de Saint-François) fut désigné comme premier curé; on célébra provisoirement la messe, le dimanche, dans la maison Fayolle (angle de la rue de Sèze et de la rue Madame — depuis rue Pierre-Corneille).

La première chapelle provisoire fut établie le 21 décembre 1827 à gauche du cours Morand, dans une des premières maisons de la rue Malesherbes. Dans la nuit du 22 au 23 novembre 1831, des émeutiers brisèrent la porte de cette chapelle.

En 1840, on commença les travaux de l'église actuelle; ils furent terminés en décembre 1843.

Le 14 juillet 1850, le curé Aguiraud dota l'église de quatre cloches.

EDIT DE NANTES (révocation de l'). — L'acte de 1685 causa de déplorables effets à Lyon, d'où nombre d'habitants, parmi les plus riches et les plus actifs, s'exilèrent à Genève ou en Italie. Un acte du Consulat dressé quelques mois après la révocation de l'édit montre que le nombre des métiers à tisser la soie tomba de 10.000 à 3.500. Ceux destinés à fabriquer rubans et passementeries tombèrent de 8.000 à 4.000.

L'Hôpital et l'Aumône générale (Charité) furent encombrés de malades frappés surtout par la misère.

EDOUARD-MILLAUD (rue). — IV^e arrondissement. — Cette voie publique fut désignée, jusqu'en 1912, sous le nom de *rue Projetée-des-Tapis*.

Elle porte aujourd'hui le nom du sénateur Édouard Millaud, né à Tarascon (Bouches-du-Rhône), en 1834.

Avocat à Lyon, il se signala sous l'Empire, par son républicanisme. Désigné, en 1870, pour remplir les fonctions d'avocat général à Lyon, puis, en 1871, celles de procureur général par intérim, Millaud fut envoyé, par le département du Rhône, à l'Assemblée nationale.

Réélu en 1876 et 1877, il fut, en 1880, envoyé au Sénat, et se vit renouveler constamment son mandat jusqu'à sa mort. Il fut ministre des Travaux publics dans les cabinets Freycinet et Goblet.

Ed. Millaud a laissé des *Souvenirs* qui ne manquent pas de saveur.

Il mourut le 16 mai 1912.

Par testament, il a légué à la Ville de Lyon une somme de huit mille francs, dont les intérêts capitalisés doivent être distribués, tous les cinq ans, à un jeune ménage récemment uni à la mairie du IV^e arrondissement, dont il fut le député.

EGYPTE (rue d'). — II^e arrondissement. — Cette rue portait autrefois le nom de *rue Amédée*, en souvenir de deux princes de la maison de Savoie : Amédée V, le Grand, comte de Savoie (qui avait acquis des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem l'ancienne maison des Templiers), et Amédée VIII, le Pacifique, devenu anti-pape sous le nom de Félix V (qui donna la maison des Templiers aux religieux Célestins en 1407).

L'ordre des Templiers avait été supprimé en 1311 par le Concile de Vienne.

Au commencement du XIX^e siècle, cette voie publique devint la *rue d'Égypte*, pour rappeler le passage à Lyon de Bonaparte, à son retour de cette expédition.

Sous la Restauration, le nom de *rue Amédée* réapparut pendant quelques temps.

Divers

1815. — Devers A., relieur, habite rue d'Égypte.

1829. — Au n^o 4, de 1820 à 1829, habite Alexis Singier, qui fut directeur des deux théâtres à Lyon, et eut maille à partir avec le public, à la fin de sa direction.

1849. — Salomon de la Chapelle, juge de paix, habite au n^o 2.

— Au cas d'extinction de l'ordre des Célestins, la propriété des Templiers devait — d'après l'acte de donation d'Amédée VIII — revenir aux ducs de Savoie. Cette clause a occasionné un long procès qui s'est déroulé entre l'archevêque de Lyon, Mgr de Montazet et le roi de Sardaigne, quelques années avant la Révolution.

Pourvu qu'aujourd'hui (1930) le *Duce* Mussolini ne revendique pas, à son tour, cette portion du territoire lyonnais !!

— A son retour d'Egypte, Bonaparte, à son passage à Lyon, descendit à l'hôtel des Célestins; une foule immense, avide de le voir et de lui prodiguer ses acclamations, entourait l'hôtel. Il dut paraître plusieurs fois à l'une des fenêtres donnant sur la rue — dite aujourd'hui d'*Egypte* — pour répondre à l'enthousiasme de la population.

ELBENE (d'). — Partisan de Henri IV, qui intrigua longtemps à Lyon, en faveur de ce roi.

En 1589, le Consulat réclame son expulsion comme espion du roi de Navarre, en suite de l'assemblée des états de toute la province du Lyonnais, Forez et Beaujolais, assemblée tenue à l'Arbresle; et au cours de laquelle on renouvela le serment de l'Union (la Ligue).

ELIE-PARIS (chemin). — III^e arrondissement. — Jusqu'en 1919, ce fut le *chemin de Monbrillant prolongé*.

Le nouveau nom rappelle Elie Paris, né à Epinac (Saône-et-Loire) le 15 juillet 1862, conseiller municipal de Lyon dès 1908. Il était, à sa mort (1^{er} septembre 1918), adjoint délégué à la mairie du III^e arrondissement.

Il fut écrasé par un tramway.

ELPIDE (saint). — Archevêque de Lyon (d'après *Gallia christiana*), vers 410-420. Il serait mort en septembre 421 ou 422 et enseveli en l'église des Macchabées.

EMERAUDES (chemin des). — VI^e arrondissement. — Cette appellation est un souvenir du domaine des Emeraudes, au travers duquel cette avenue a été tracée. Ce domaine, voisin de

celui de la Tête d'Or, était situé sur le territoire d'Oyssel, qui faisait partie des Charpennes.

Le domaine des Emeraudes fut acquis par le Consulat, avec celui de la Tête d'Or, de la maison de Probation de Saint Joseph de Lyon, par acte reçu M^r Perrin, notaire, le 10^e juin 1735. Le 14 juin de la même année le Consulat a subrogé à cette acquisition l'Hôtel-Dieu.

Ce domaine comprenait plusieurs tènements; c'est ainsi qu'en 1857, on trouve que le *pré Tissot*, détaché de ce domaine, est loué à raison de 400 francs par an.

EMERY (docteur).

On lit dans le journal la *Marionnette*, à la date de septembre 1867 : « Mêlé agréablement l'homœopathie et l'allopathie ; tient les deux articles, au choix du client. C'est ce qui s'appelle contenter son monde :

« Je suis oiseau, voyez mes ailes ;

« Je suis souris, vivent les rats ! »

EMILE ZOLA (rue). — II^e arrondissement. — Cette dénomination n'intéresse pas l'histoire locale. Je n'ai donc pas à faire, ici, une biographie du puissant romancier que fut Emile Zola.

Jusqu'au 21 novembre 1902, cette rue porta le nom de *Saint Dominique*.

Elle fut percée, en 1562, par le baron des Adrets, chef des protestants qui s'étaient emparés de la ville, pour faciliter les communications de son armée avec son camp d'artillerie installé place Bellecour.

Il la fit ouvrir sur une partie du « clos » des Jacobins ou Frères prêcheurs de l'ordre de Saint Dominique; d'où son nom.

Après la chute de Lyon, en 1793, elle a porté pendant quelques temps, le nom de *rue Chalier*.

Jean-Jacques Rousseau logea dans cette rue, lorsqu'il était précepteur chez M. de Mably.

Personnalités ayant habité la rue

1663 à 1673. — Nicolas Bidau, sculpteur et médailleur.

1749. — Bollioud de Chanzieu, conseiller en la Cour des Monnaies.

Flachat David, échevin.

Sabot de Pizay (J.-B.) conseiller en la Cour des Monnaies.
 Moignat (Francis-Marie), magistrat.
 Vande de Saint-André (Horace), magistrat.
 Sabot de Sugny (Francis), magistrat.
 Girard Mathieu, président des Trésoriers de France.
 Dumarert de Chassagny, trésorier de France.
 Bourbier d'Ailly, trésorier de France.
 Hubert de Saint-Didier, père et fils, tous deux trésoriers de France.
 Prévidé-Massara (de), trésorier de France.
 Salladin-Dufresne, trésorier de France.
 Richeri, échevin et trésorier de France.
 Tournes (Samuel et Antoine de), descendants de Jean, établis rue Saint-Dominique comme imprimeurs « ils sont tolérés par ordre de la Cour », bien que protestants.
 Bonnot de Mably, écuyer, prévôt général de la maréchaussée du Gouvernement de Lyonnais, Forez et Beaujolais.
 1770. — Janin Jean, oculiste, maître-chirurgien.
 1774. — Pitras Claude, qui fut Recteur de la Charité.
 Boulard de Gatelier (Simon-Claude), seigneur de la Pape, recteur de la Charité.
 Fourgon de Maisonforte (Roch-Marie-Vital), membre du Conseil supérieur.
 Basset Laurent, membre du Conseil supérieur.
 Lanoix (J.-B.), pharmacien.
 1788. — Morand père (architecte).
 Pétetin, docteur en médecine.
 1791. — Vauberet-Jacquier (Jacques-François).
 Basset de Chateaubourg (Jean), notable.
 Bruyset-Ponthus (Pierre), notable.
 1792. — Vingtrinier (Antoine), officier municipal.
 1802. — Rambaud-Brosse, adjoint au maire de la division du Midi.
 Vitet (Jean-François), vice-président du Tribunal d'appel.
 1806. — Somanio, sculpteur et marbrier.
 1810. — Gonin (Joseph), peintre en miniatures.
 1815. — Tissot (Barthélemy-Antoine), architecte.
 Tournachon-Molin, libraire.
 Regny père, banquier, conseiller général.
 Rambaud (le baron), procureur général et conseiller général du département.
 1830. — J. Cellard et Cie, libraire, au n° 10.

1834. — Monier (Philippe), peintre.
 Coste, conseiller à la Cour, n° 11.
 Vingtrinier (Arthur), juge au tribunal de Commerce.
 Hôtel du Commerce, rue Saint-Dominique, près de la place
 Bellecour.
 Hôtel des Courriers, rue Saint-Dominique.
 Diet, restaurateur renommé.
1845. — Marle, imprimeur au n° 13.
 Baudier (M.-A.) architecte.
1849. — Aigueperse (d') membre de la Société littéraire.
 Richard de Nancy (docteur), professeur à l'Ecole de médecine.
1858. — Seitz (Sébastien), architecte.
1868. — Chartron (B.-J.), architecte.
 Pommerol (de), administrateur des Hospices.
 Marduel (docteur), au n° 6.
 Echernier (Casimir), architecte.
 Pericaud (Antoine-Francis), avocat.

Notes topographiques

N° 1. Voir balcon de fer ; une inscription datée de 1729, indique que cette maison était celle des fabricants en étoffes de soie et d'or.

N° 3. Maison de la famille de Jessé ; rez de chaussée à arcs, balcons. Il y avait (il y a peut-être encore), au premier étage, des boiseries et des tapisseries remarquables. Au XVIII^e siècle, la maison devint la propriété de Simon-Claude Boulard de Gatelier, seigneur de la Croix-Rousse et autres lieux. Cet immeuble est occupé en partie, aujourd'hui, par l'hôtel de Russie.

Au commencement du XX^e siècle il appartenait à M^{me} de Jessé et à sa sœur, M^{me} de Quinsonas.

N° 4. Appartenait vers 1860 à M. d'Aubigny.

N° 5. Appartenait vers 1860 à M. de Ruolz.

N° 6. Propriété, vers 1860, de M. Agniel de Chenelette.

N° 13. Voir balcons en ferronnerie.

N° 14. Portail ; dans la cour : terrasse avec balcon et, au dessous, un puits. C'est dans cet immeuble qu'étaient installés, en 1843, les bureaux de la Cie du Canal de Givors.

La maison appartenait alors à Artaud de la Ferrière.

N° 15. Balcon de fer (maison de Pommerol).

Souvenirs d'antan

1573. — (Archives B.B. 91). — Le 10 février, transaction entre le Consulat et les religieux Jacobins, au sujet du nouveau chemin (rue Saint-Dominique), qui traverse leur terrain pour relier la place Confort (Jacobins), à celle de Bellecour.

xvii^e siècle. — On raconte que Molière, passant rue Saint-Dominique, aperçut, sur la porte d'une pharmacie, un homme d'une physionomie toute particulière. S'avancant, le chapeau à la main : « Monsieur, lui dit-il, serait-ce une indiscretion de vous demander votre nom ? » — Non, Monsieur, mais, en vérité, je ne vois pas pourquoi. » Molière insiste. — « Eh bien ! Monsieur, je me nomme Fleurant. — Ah ! dit Molière, je pressentais bien que votre nom ferait honneur à un apothicaire ! On parlera longtemps de vous, M. Fleurant. » Et, Molière laissa l'apothicaire stupéfait. On sait que ce personnage a été introduit par Molière dans son *Malade imaginaire*.

Tout en acceptant la véracité de cette anecdote, certains érudits contestent qu'elle ait eu pour théâtre la rue Saint-Dominique. Bleton prétend que Fleurant habitait rue Saint-Jean, près de la place du Gouvernement.

1792. — La section révolutionnaire de *Confort*, qui s'appela successivement par la suite : « de la *Fraternité*, des *Jacobins*, *Sautemouche*, se réunissait chez Perrodon, notaire, rue Saint-Dominique.

1799. — Le 7 février (19 pluviôse an vi), naquit rue Saint-Dominique, Alexis Rousset, poète, écrivain lyonnais.

1824. — On lit dans le *Sphinx du Rhône*, en mai 1824 :

« Pourrais-je demander au propriétaire d'un nouveau magasin de mousselines, rue Saint-Dominique, dans quel dictionnaire il a vu que *santé s'écrivait santé* ? *Flanelle de santé*, tel est l'écriteau que les passants peuvent voir. »

En ce temps-là, les journaux donnaient des leçons d'orthographe aux lecteurs. Aujourd'hui....

1827. — Vers cette époque, il y avait, dans une maison appartenant à Couderc, le restaurant Lucotte ; on y voyait un plafond peint à l'huile par le peintre Sarrahat, le *lever du soleil*.

Cette œuvre devait dater de l'an 1710 environ.

1832. — C'est dans la rue Saint-Dominique que s'installe la *Famille Saint-Simoniennne*, dont l'orateur lyonnais fut Hoart. Le préfet interdit bientôt les réunions, et les Saint-Simoniens émigrèrent place Sathonay.

1835. — Dans cette rue (et dans la rue Mercière), on procède

aux premiers essais d'éclairage au gaz à Lyon, par la Compagnie du Gaz de Perrache.

XIX^e siècle. — Au milieu de ce siècle, on voyait, rue Saint-Dominique, l'*Hôtel du Commerce*, l'*Hôtel des Courriers*, l'*Hôtel du Forez*, l'*Hôtel des Princes*.

De l'hôtel du Commerce partaient les diligences pour Grenoble.

1853. — Le 25 mars, la rue Saint-Dominique fut le théâtre d'un drame : entre onze heures et midi, on entendit deux coups de feu dans le magasin de l'armurier Gobert. M. Emile de Vauxonne conseiller à la Cour et président de la commission municipale, venait de tuer accidentellement M. Gobert, et, perdant la tête, s'était suicidé.

1864. — Lacouture, coutelier, rue Saint-Dominique, avait comme enseigne, un remouleur automate coiffé d'un tricorne, vêtu d'une veste rouge, de guêtres et d'un long tablier de peau. C'était alors, une des curiosités de la Ville.

ENFANCE (rue de l'). — IV^e arrondissement. — En 1670, Mgr Camille de Neufville étant archevêque de Lyon, fut créé, sous son patronage, le séminaire Saint-Charles. Son but était d'instruire les enfants pauvres des deux sexes habitant Lyon et les faubourgs. En 1770, on comptait vingt-trois écoles donnant l'instruction primaire à plus de 4.000 enfants.

Vers cette époque l'administration du séminaire fit construire, à la Croix-Rousse, deux maisons, dont une, dénommée *maison de l'enfance*, recevait les femmes tombées en démence. Le souvenir de cette institution charitable s'est conservé dans le nom donné à cette rue.

La maison dite de l'*Enfance*, fut donnée pour partie, au bureau des *Petites écoles* (fondation de Charles Démia), par Philippe Bourlier d'Ailly, trésorier de France.

La maison située à l'extrémité nord de la rue fut occupée par une communauté de sœurs, sous le vocable les *Cinq plaies de Notre-Seigneur*.

Notes topographiques

N° 11. — Des logements ouvriers ont été construits par Pierre Martin, architecte et graveur (1824-1871).

N° 43. Petites Sœurs des Pauvres (asile de vieillards).

N° 69. — Congrégation des religieuses du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie.

Souvenirs d'antan

Entre la rue de l'Enfance et la Grande rue de Cuire, s'étendait une superbe propriété, qui appartenait encore, en 1889, à la famille Savaron.

Charles Grolier l'avait vendue en 1641 à Ennemond Duplomb, lequel la légua, en 1645 à Marie David, femme de François Savaron. Celui-ci, en 1647, y fit construire la *chapelle de Saint-Nicolas de Tolentin*.

Une partie de la propriété est traversée par la ligne du chemin de fer de Sathonay. Lorsque les frères de la doctrine chrétienne durent abandonner la maison qu'ils occupaient, 69, grande rue de Cuire, c'est là qu'ils se retirèrent (1882).

La chapelle de Saint-Nicolas de Tolentin avait été démolie en 1835.

(Pour des détails plus circonstanciés, on consultera utilement Grand : *les Augustins de la Croix-Rousse*.)

ENFANTIN. — Cet organisateur (avec Bazard), de la *religion saint-simonienne*, n'est point lyonnais. Mais, on se souvient qu'en 1832, il fut condamné à cent francs d'amende et un an de prison. Sa peine purgée, il alla en Egypte, travailler au barrage du Nil. Puis, cet apôtre de l'union libre, quelque peu désabusé, vint à Lyon, s'y maria et y vécut prosaïquement d'un modeste emploi.

ENGHIEN (rue d'). — II^e arrondissement. — Cette rue est ainsi désignée en mémoire de Louis-Antoine de Bourbon, duc d'Enghien, que Bonaparte fit condamner à mort le 21 mars 1804.

On se demande en quoi cela peut intéresser l'histoire locale !

Dans cette rue se trouve la mairie du II^e arrondissement ; l'hôtel qu'elle occupe fut construit par l'architecte Clair Tisseur (Nizier de Puisspelu), pour la Compagnie des Forges de Bessèges et Terrenoire, sur un terrain qui avait servi de dépôt à l'entreprise Perrache.

En 1848, la rue fut baptisée du nom de *Marceau*.

Divers

Plusieurs maisons de la rue ont été édifiées par l'architecte Joseph-Dominique Moreau (1838-1895).

1845. — Frédéric (Jean-Michel), peintre, rue d'Enghien.

1863. — Mlle Riboud, professeur de dessin et peinture.

EPEE (rue de l'). — III^e arrondissement. — Ce nom évoque le souvenir de l'abbé de l'Epée, fondateur de l'institution des Sourds-Muets. Je ne songe, certes pas, à dénier la valeur sociale de l'œuvre entreprise par lui, mais c'est encore une appellation qui ne touche en rien à l'histoire locale.

Divers

De Saint-Ange, au XVIII^e siècle, résuma comme suit l'œuvre du bon abbé :

L'Epée, aux sourds-muets, enseigna la merveille
De parler sans parole et d'ouïr sans oreille.

EPICURIENNE (société) de Lyon. — Sous Napoléon I^{er}, il se forma, à Lyon, une association de chanteurs qui prit le nom de *Société épicurienne de Lyon*.

Ses membres, qui se réunissaient à époques fixes, composèrent une multitude de pièces. Le catalogue de la bibliothèque Coste les indique : *recueil de chansons et de poésies fugitives de la Société épicurienne de Lyon* (3 vol. Chambet éditeur, 1812-1813).

La société semble s'être éteinte sous la Restauration.

EPIES (montée des). — V^e arrondissement. — Claude Le Viste ouvrit ce passage en 1535, pour desservir la vigne de *Fuer*, qui avait été divisée en trente-deux parcelles ou *pies*. Cette voie publique fut appelée *rue des Pies de Fuer*, et par corruption, *des Epies*. On trouve, dans un registre de 1580, cette montée désignée sous le nom de *ruelle neuve des Trois-Espies*.

Pie, disent les étymologistes (on sait que l'étymologie est une des trois ou quatre façons de mentir), viendrait de *peda terræ* ; on désignait ainsi un espace de terre démembré d'un plus grand, pour y bâtir des maisons. La *pie* était donc une mesure de surface, variable d'ailleurs.

Pie pourrait, tout simplement, signifier partie ; on écrivait, en abrégé : P^{ie}, et ce mot, mal copié, aurait été ainsi transformé en *pie*.

Divers

N^o 2. Voir escalier et cour.

N^o 13. En 1828, mourait en cette maison, à l'âge de 78 ans, le sculpteur Camille Rivoire.

N° 28. Maison édifée sur les plans de l'architecte Casimir Echernier (1818-1895).

A l'angle de la Montée du Gourguillon et de la montée des Epies, sur l'emplacement de l'ancienne recluserie de Sainte-Madeleine, s'élevait le monastère des Clarisses.

EPINAT (Fleury). — Peintre né à Montbrison en 1764, mort à Lyon en 1830 (7 juin).

Il fut élève de Louis David, qu'il accompagna à Rome pendant cinq ans.

Sa vie s'écoula presque entièrement dans notre cité, où il se fixa en 1800.

Parmi ses œuvres : *Annibal passant le Rhône* ; *Arrivée de Lucius Plancus sur les bords de la Saône* ; *M. Rive, bouquiniste, quai de l'Hôpital* (1820) ; *Vue de Champvert* (aquarelle 1822) ; *Cascade* (1827) ; *la Dame du Lac* ; *château de la Duchère* (dessin) ; *Colline de Fourvière* (aquarelle) ; *le four à chaux à Lyon* ; *maison Milanois à Lyon* ; *vue prise de l'ancien calvaire de Lyon* ; etc....

ERAUD (Jules-Joseph). — Né à Chavanay (Loire), le 17 mai 1858. Interne des hôpitaux en 1882, chef de clinique à la Faculté en 1886.

Membre de la Société de Médecine (1890), Eraud est le fondateur de la station du Mont-Pilat (1898).

Il fut médecin du Dispensaire Munaret.

ESNARD. — Lyonnais qui fut autorisé, ainsi que sa femme, à créer la première verrerie de Pierre-Bénite, par un arrêt du Conseil en date du 6 septembre 1768.

ESPINAC (Pierre d') ou Epinac. — Archevêque de Lyon de 1573 à 1599.

Né au château d'Epinac (diocèse du Puy), le 10 mai 1540. Admis à l'âge de dix ans (!!) au nombre des chanoines-comtes de Lyon, il fut envoyé à 26 ans, à la Cour, par ses confrères, pour s'opposer en leur nom à la publication du Concile de Trente. Il réussit parfaitement dans sa négociation ; et, en 1569, les chanoines l'éluèrent doyen.

En 1573, Grégoire XIII le désigna comme archevêque en

notre ville, et c'est comme Primat des Gaules, qu'il présida le clergé aux Etats de Blois en 1576. Le roi Henri III, charmé par son éloquence, lui donna successivement, en commende, les abbayes de l'île-Barbe (1574), d'Ainay (1580), de Bénissons-Dieu (1584).

Ce qui n'empêcha pas Pierre d'Espinac, de trahir le Roi pour servir les Guises. Après la mort du duc de Guise (1588), d'Espinac fut arrêté et emprisonné jusqu'après le triste exploit de Jacques Clément. Il résista jusqu'à l'extrême limite à Henri IV ; mais, après la soumission de Lyon, il dut céder.

Il mourut à Lyon, le 9 janvier 1599 et fut inhumé à Saint-Jean.

ESPINAY. (André, cardinal d'). — Archevêque de Lyon, de 1499 à 1500. En 1478, il avait été désigné par les chanoines de Saint-André au siège de Bordeaux. En 1499, Hugues de Talaru, après dix ans de résistance, lui résigna l'archevêché de Lyon, contre quelques bénéfices. Mais la mort surprit André d'Espinay à Paris, à l'hôtel des Tournelles, le 10 novembre 1500. Il fut inhumé aux Célestins de Paris.

ESQUIROL (avenue). — III^e arrondissement. — Jusqu'au 28 juin 1908, cette avenue portait le nom de *chemin de Monplaisir à l'Asile d'Aliénés*.

Le nouveau nom par lequel on la désigne est destiné à perpétuer la mémoire de Jean-Etienne-Dominique Esquirol, né à Toulouse en 1772, mort à Paris en 1840. Il fut interne de Pinel à la Salpêtrière, puis il devint directeur de cet établissement et, enfin de celui de Charenton.

Sa thèse sur les *Passions considérées comme symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, fit sensation et fut le préambule de son remarquable ouvrage sur les *maladies mentales* (1838).

Elève de Pinel, il continua et développa son œuvre, en ce qui concerne les soins à donner aux aliénés.

EST (quai de l'). — Doit son nom à sa situation géographique, relativement à ce qu'on est convenu d'appeler le centre de Lyon. Portait autrefois le nom de *quai d'Albret*.

Divers

Sous le Second Empire, au quai d'Albret on dinait dans une brasserie dénommée la *Saucisse d'argent*. Elle fut expropriée. (Voir : quai de *Serbie*.)

ESTACHY (Dominique). — Peintre et dessinateur, né à La Roche (Hautes-Alpes), en 1794, mort à Villeurbanne le 18 septembre 1868.

On cite de lui : quatre tableaux, les *Saisons*, qui ont servi d'enseigne au magasin de papiers peints de Livet, quai Tilsitt ; on cite encore des *dessins coloriés de plantes*.

ESTE (Hippolyte d'), dit le cardinal de Ferrare. — Archevêque de Lyon de 1539 à 1550.

Né le 24 août 1509. Il mourut à Rome le 5 décembre 1572.

Il encouragea et aida les savants et les artistes : Paul Manuce, Marc-Antoine Muret, Armand d'Ossat, Calcagnini et tant d'autres furent ses protégés. C'est son plus pur titre de gloire.

ESTE (Hippolyte d'). — Cardinal, archevêque de Lyon en 1562. Mais, la prise de la ville par les protestants du baron des Adrets, lui fit prudemment renoncer au siège en permutant avec Antoine d'Albon.

ESTREES (rue des). — V^e arrondissement. — « Ce nom, dit Cochard, vient des hangars qui avoisinaient cette rue. Dans le langage vulgaire on dit encore : il connaît les *âtres*, pour signifier qu'il connaît la maison. »

Malgré Cochard, il semble difficile que *âtre* qui vient de *atrium*, puisse avoir quelque rapport avec des hangars !

Dans les *Almanachs de Lyon*, du milieu du XVIII^e siècle, dans divers actes de la même époque, on désigne cette rue sous le nom de rue des *Estres*, des *Hestres*, ou des *Hêtres*.

Est-ce le vrai nom ? Ce qui est certain, c'est qu'on appelait autrefois à Lyon *estres*, des galeries appliquées extérieurement contre les maisons. C'est ainsi que dans un acte de 1493, on lit que les hoirs de feu Jacques Bennot, possédaient rue Juiverie, une maison « dans laquelle étoient de grands *estres* de bois sur ladite rue. »

Dans un autre acte de 1562, on cherche le moyen d'indemniser un propriétaire de la rue de Chalamont « pour des *estres* mis à bas à son préjudice.

Divers

1798. — Le 10 octobre, mort, rue des Estrées, de Joseph Vasselier, employé des postes, poète, membre de l'Académie de Lyon.

1834. — Au n° 1. habite J.-P. Paul Sauzet, avocat, qui fut député du Rhône.

1853. — Maillard (Henri), sculpteur sur bois.

Prothaux (Charles), appareilleur et sculpteur sur pierre et sur marbre.

ÉTANG (rue de l'). — V^e arrondissement. — Au XIV^e siècle, il existait encore, non loin du château de Pierre-Scize, un étang assez vaste et fourni en poissons, qui dépendait du château. En creusant un fossé non loin de l'étang, les eaux s'écoulèrent jusqu'à la Saône.

Le Consulat promit de faire les réparations nécessaires ; mais, cette décision ne fut jamais exécutée et l'étang fut complètement desséché.

Les plaintes des archevêques, qui avaient coutume d'offrir à leurs invités les plaisirs de la chasse et de la pêche, sont relatées dans un manuscrit qui appartient à Jean Sala, et qui figure, aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale.

Ces étangs — car il y en eût plusieurs — commençaient au pied du château pour finir vers les ruisselets qui descendent du vallon que nous appelons Rochecardon.

ETEX (Antoine). — Sculpteur sur bois, né à Lyon en 1780, mort en la même ville, le 24 mai 1850. Il étudia à l'Ecole des Arts de Lyon. Sculpteur ornemaniste, il travailla aux bâtiments impériaux et royaux. Sa carrière s'écoula à Paris.

ETHERE (saint). — Evêque de Lyon de 586 à 602 (*Gallia christiana*) ; on l'appelle quelquefois Atermius. Il vécut à la cour de Gontran, roi de Bourgogne.

ETIENNE (Saint). — Evêque de Lyon, de 499 à 512, successeur de Rustique. Il se signala par sa lutte contre l'hérésie d'Arius.

ETIENNE (saint). — Né à Lyon vers l'an 1155, entra dans l'ordre des Chartreux, puis devint évêque de Die. Il mourut vers 1208.

ETIENNE (le Frère). — De l'ordre des Frères pontifes, c'est lui qui entreprit la construction du pont du Rhône à Lyon ; le pape Lucius III avait accordé une bulle recommandant cette œuvre, le 8 septembre 1183. Il s'agirait d'ailleurs d'un pont oblique qui aurait précédé le pont de la Guillotière actuel.

ETIENNE-DOLET (rue). — III^e arrondissement. — La *rue des Moines* a reçu, en juillet 1879, le nom d'Etienne Dolet, né à Orléans, le 26 décembre 1508, étranglé et brûlé à Paris, place Maubert, le 3 août 1546.

A seize ans, il suivait, à Paris, le cours d'éloquence latine de Nicolas Bérault. Il séjourna ensuite quelques années en Italie ; mais ses idées indépendantes lui créèrent des difficultés avec les autorités de Padoue, et il fut emprisonné.

Libre en 1533, il quitta l'Italie et séjourna quelques mois à Lyon comme correcteur à l'imprimerie de Sébastien Gryphe. En 1535, on le retrouve à Paris, accusé faussement d'un crime contre un peintre lyonnais, Henri Guillaume ; il est arrêté et condamné. Il ne fut grâcié qu'en 1543, par François I^{er}.

Etienne Dolet revint alors à Lyon, où il ouvrit une imprimerie, dans l'allée Marchande, rue Mercière, à l'enseigne de la *Doulouère d'Or*. Il y édita non seulement ses ouvrages, mais quelques brochures et satires de Rabelais.

Ses fortes études latines le placèrent au premier rang des érudits de son temps, aux côtés de Robert Estienne, de Guillaume Budé. Mais ses opinions hardies et son caractère peu commode lui firent de puissants ennemis. Accusé d'hérésie, il fut condamné en Sorbonne.

Sa statue, par Guilbert, a été érigée en 1887, au lieu même de son supplice, place Maubert.

Divers

— Etienne Dolet a fait, sur Rabelais, une pièce en vers latins. Il fait parler un pendu qui, après son exécution, fut disséqué dans l'amphithéâtre public de Lyon, par Rabelais, ou qui, du moins, lui fournit une belle leçon d'anatomie :

« En vain, la fortune ennemie a voulu me couvrir d'outrages

« et d'opprobre, disait le pendu ; il était écrit qu'il en serait
 « autrement. Si j'ai péri d'une manière infâmante, voilà qu'en
 « un instant j'obtiens plus que personne n'eût osé espérer de la
 « faveur du grand Jupiter. Exposé dans un théâtre public, on
 « me dissèque : un savant médecin explique à mon sujet, comment
 « la Nature a fabriqué le corps de l'homme avec beauté, avec
 » art, avec une parfaite harmonie. Un cercle nombreux
 « m'environne et contemple de toute part en moi, et admire, en
 « l'écoutant, les merveilles de l'organisation humaine. »

— Sur l'exemplaire de *Stephani Doleti carminum, librī IV*, 1538, provenant de la bibliothèque d'Adamoli, on trouve les vers suivants, dont l'écriture semble remonter au xvi^e siècle :

Dolet enquis sur le poinct de la foy,
 Dict à Orris qui faisoit ceste enqueste :
 Ce que tu crois, certe point je ne croy,
 Ce que je croy ne fut oncq en ta teste.
 Orris pensant l'avoir pris, en fit peste,
 Luy demanda : Qu'est-ce que tu crois doncq ?
 Je croy, dit-il, que tu n'es qu'une beste,
 Et si croy bien que tu ne le creus oncq !

— Severt prétend qu'au moment de mourir, Dolet « s'imaginant que la populace regrettait sa perte », aurait dit le vers suivant :

Non dolet ipse Dolet, sed pia turba dolet.

ETROITS (quai des). — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle ce qu'était cette voie publique au xvii^e et même au xviii^e siècles : un simple chemin de halage, ou plutôt étroit sentier en fort mauvais état, le long de la berge du Rhône (car le confluent était alors à Ainay et c'étaient les eaux du fleuve qui baignaient ce rivage). D'ailleurs, lieu de promenade très fréquenté.

Contre le coteau s'élevaient des grottes et des bouquets de bois.

Transformé en une grande route, le quai des Etroits a été décoré de villas qui, longtemps, furent les plus belles de Lyon. Parmi ces demeures particulièrement renommées, on citait celle de Léon Cailhava ; le château de Bellevue qui, sous Louis XV, appartenait à la célèbre M^{me} Lobreau, directrice des Théâtres de Lyon. On lisait, encore en 1875, dans le salon qui avait été le sien, l'inscription suivante :

Certain proverbe dit qu'il nous est défendu
De parler corde au logis d'un pendu ;
Vous qui lirez ces vers, la dame vous en prie,
Ne parlez point, ici, de comédie.

Divers

P.-J. Reithofer, Joseph-Henri Rambaud, dit Rembaux, Ponthus-Cinier, Vibert, Fonville, et, peut-on dire, à peu près tous les artistes lyonnais du XIX^e siècle, ont dessiné, gravé ou peint le quai des Etroits.

1582 (Archives B. B. 108). — Acquisition d'une propriété appartenant à Pons Murard, échevin, située au territoire de la Ferratière, afin d'agrandir les hôpitaux de Saint-Laurent et de Saint-Thomas.

1868. — Au n° 46, le D^r Pravaz (voir ce nom) avait installé son établissement orthopédique.

— Au n° 5, Fougère et Feur dirigeaient un restaurant avec salles d'ombrages, très connu des Lyonnais de cette époque.

N° 10. Immeuble acquis par les Hospices, de Fauché, moyennant une rente viagère annuelle de 3.500 francs (à dater du 1^{er} janvier 1920).

N° 13. Maison Athanase, acquise du prévôt et des échevins (Pellet, notaire, 1740) par l'Hôtel-Dieu, en même temps que le domaine de la Ferratière et l'emplacement dit du Poids de Farine.

La Ferratière fut, en 1825, vendue au Département par les Hospices.

N° 60. Maison et jardin du *Balcon*; cet immeuble dépendait du domaine de la Ferratière.

EUCHER (voir : rue Saint-Eucher).

EUGENE POTTIER. — En novembre 1887, mourait l'ancien membre de la Commune, Eugène Pottier, à l'âge de 71 ans. Il était dessinateur sur étoffes.

Il a écrit un assez grand nombre de poésies révolutionnaires. Mais une seule a fait son chemin : *l'Internationale*.

EULER (Pierre). — Artiste peintre, né à Lyon en 1846. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts.

Parmi ses toiles: *Saison des violettes* (Lyon); *Roses* (achetée par la Ville de Montpellier).

EXBRAYAT (J.-B.-Jules). — Architecte, né à Lyon en 1808, mort dans la même ville le 23 avril 1857. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts, sous Gay et Pollet. Vécut quelque temps à Paris; puis s'installa pour son compte à Lyon, en 1836.

Parmi ses travaux: la restauration du Colysée de l'Alcazar. Construction du Casino des Arts. A Saint-Etienne, il fit le théâtre provisoire.

EXPILLY (Claude). — Vécut à Lyon, mais devait être d'origine dauphinoise. Il fut d'ailleurs président au Parlement de Grenoble.

Je ne le cite ici que pour un livre qu'il publia à Lyon, en 1618, et qui fit quelque bruit: *l'Orthographe française*, selon la prononciation de notre langue.

EYMARD (Jean-François-Paul). — Littérateur, né à Lyon le 10 août 1802, mort à Oullins le 26 mai 1878. Vingtrinier lui a consacré une notice (1879).

Eymard fut administrateur du Dispensaire général, président de la Société des sauveteurs médaillés du Rhône.

EYNARD (Paul-Léon). — Lyonnais mort en 1905. C'est lui qui, le premier, fit circuler à Lyon, en 1880, une voiture automobile de son invention; cette voiture était animée par un moteur à vapeur instantanée.

Eynard avait dénommé sa voiture la *Sans-Chevaux*.

En 1892, il tenta de perfectionner son invention au moyen d'un moteur à explosion rotatif à quatre cylindres.

Ce précurseur a donc bien droit à une place en ce recueil.

EYNARD (rue). — II^e arrondissement. — On a donné à cette rue le nom du médecin, chimiste et mécanicien Ennemond Eynard, né à Lyon, le 10 août 1749, mort le 5 mai 1837, dans l'Ecole de la Martinière, où il professait.

Il a écrit plusieurs opuscules sur des questions d'économie politique.

Par son testament, il a légué à l'Ecole la Martinière son cabinet de physique, qu'il avait composé avec le plus grand soin, et les fonds nécessaires pour l'exécution d'un buste en marbre du professeur Tabareau. Ce legs ne devint définitif qu'après un assez long procès.

En 1832, Legendre-Herail fit le buste d'Ennemond Eynard.

Le peintre Trimolet a laissé une toile renommée: *Intérieur du laboratoire du Dr Eynard*. Une reproduction de ce tableau est à la Martinière.

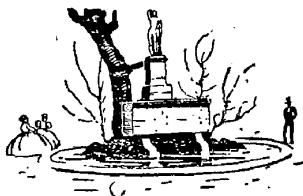
EYNARD (Jean-Gabriel). — Philhellène, né à Lyon en 1775, mort à Genève en 1863. Il avait pris une part active à la défense de Lyon en 1793. La ville tombée entre les mains des Conventionnels, il se réfugia à Genève, où il fonda une maison de commerce.

Grâce à son activité et à ses capacités, il acquit bientôt une fortune considérable. Il se voua, dès lors, à la cause de l'indépendance de la Grèce.

Lorsque, en 1829, la France et la Russie refusèrent des crédits à ce pays, Eynard donna, sur sa propre fortune 1.500.000 francs. En 1847, lorsque lord Palmerston réclamait 500.000 francs au gouvernement hellénique, qui ne pouvait payer, c'est encore Eynard qui fournit la somme réclamée.

Il n'a jamais, cependant, consenti à faire un voyage en Grèce; et, malgré de hautes et pressantes sollicitations, il s'est dérobé, toute sa vie, aux réceptions triomphales que lui préparaient les Grecs.

Cela valait bien la peine d'être rappelé.





FABER (Jean). — Né à Lyon vers le milieu du ^{xvi}^e siècle, ce dominicain mourut à Vienne en Dauphiné, le 17 août 1615.

Il avait pris le bonnet de docteur à Paris, en 1588; il se fit un assez grand renom comme prédicateur.

« Ses sermons (écrit Charvet) sont en homélies, courts et « remplis de citations. »

FABISCH (Joseph-Hugues). — Sculpteur, né à Aix-en-Provence, où son père était commerçant, le 19 mars 1812, mort à Lyon le 7 septembre 1886.

Il étudia d'abord à Aix. Entré, en 1840, en relation avec le peintre de fleurs Saint-Jean, il vint à Lyon compléter ses études.

Nommé professeur de dessin à Saint-Etienne, il continua à travailler.

En 1843, il fit sa première statue, *Magnificat*, destinée à l'église de la Demi-Lune.

En 1845, Fabisch devint professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville. Traditionnaliste, il s'intitulait: « Tailleur d'images religieuses ».

Il fut directeur de notre Ecole pendant deux années.

Parmi ses œuvres: la *Vierge* du clocher de Fourvière; le buste de *J.-J. de Boissieu*; *Jésus chez Marthe et Marie* (église de l'Hôtel-Dieu); *Prunelle, maire de Lyon*, buste; *l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, statues au Palais du Commerce; *Vierge et Saint Joseph*, église de Chasselay; *Saint Pierre*, statue place Meissonnier; *F. Ozanam*, buste; édicules du *Chemin de Croix*, dans les jardins de Fourvière; *Cariatides*, maison Vidal, 38, rue Hôtel-de-Ville; *Hipp. Flandrin*, buste; *Jeune mourante*, statue; *Apparition de la bienheureuse Marie Alacoque*, église de l'Hôtel-Dieu; etc...

On consultera, pour plus de détails, Audin et Vial.
Membre de l'Académie de Lyon, Fabisch parla, dans son discours de réception, de la *dignité de l'art*.

FABISCH (Marie-Philippe). — Au mois de juillet 1881, mourait en pleine jeunesse et en pleine maturité de talent, Marie-Philippe Fabisch, né à Lyon en 1845. Il avait travaillé avec son père et avec Dumont, de l'Institut.

Professeur d'esthétique à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, professeur de dessin au Lycée, cet enseignement l'avait préparé aux études de critique artistique qui le passionnaient.

Parmi ses travaux, une étude sur *l'Influence des Médicis dans les arts* (1881) ; il a fait des bustes ; une *Florentine* ; un *Samson* (médaillé à Paris en 1879).

FABRE D'EGLANTINE (Philippe-François-Nazaire). — Né en 1755, mort en 1794. Il eut quelques démêlés avec les Lyonnais, avant la Révolution. Mais ils sont de peu d'importance.

Je reproduis, ci-après, un document mal connu, épître à Turgot, qui est caractéristique de l'état d'esprit qui devait aboutir à la Révolution :

J'ai vu sur nos chemins, l'indigent villageois,
Accablé sous le faix d'un travail sans salaire,
De ses propres secours privé dans sa misère
Et mourir de fatigue et de faim à la fois ;
J'ai vu ce malheureux, honteux d'un esclavage
Que par un choix injuste on osait ordonner,
Arrosant de ses pleurs un insipide ouvrage,
Au sombre désespoir prêt à s'abandonner.
Je l'ai vu frémissant de douleur et de rage
A l'aspect des soldats qui, loin de son ménage,
A ce travail ingrat, accouraient le traîner.
Pour punir un instant de désobéissance,
J'ai vu des hommes durs, dont l'affreuse équité
Au mépris de l'honneur et de l'humanité
Vendaient le seul grabat qui fut en sa puissance
Et lui ravissaient tout... jusqu'à sa liberté.
Oui, tel était le sort de ces hommes utiles,
Dont les pénibles soins, dignes d'un meilleur prix,
Nourrissent tous les jours et l'habitant des villes,
Et les grands... dont, peut-être il n'a que le mépris.
L'homme sensible et fier, l'homme équitable et sage
Gémissait de ces maux dans nos champs répandus,
Mais contre des conseils, injustes, absolus,
Dont le vernis du bien a coloré l'ouvrage,
Louis, de la sagesse a-t-il quelque avantage ?
Pour les faire avorter, pour les voir abattus,
Il fallait de *Turgot*, le cœur et le courage,
Il fallait de *Louis*, les mœurs et les vertus.

FABRI (le P. Honoré). — Jésuite, né dans le Bugey en 1607, mort à Rome en 1688. Il enseigna longtemps la philosophie au collège de la Trinité à Lyon.

On prétend qu'il enseigna la circulation du sang, avant la découverte de Harvey.

FAGANAS. — « Ça sent le faganas », disaient nos canuts. Ce mot, qui indique une odeur désagréable, celle, en particulier, d'un appartement non aéré depuis longtemps, vient de *facchino* qui se disait, autrefois, pour crocheteur; en italien: odeur de crocheteur échauffé.

Dans le vieux français, on disait: *faguenas*.

FAGOT. — Conseiller municipal du VI^e arrondissement, sous l'administration Gaillon, qui était la joie de ses collègues par son anti-cléricalisme ridicule. Car Fagot en voulait beaucoup plus aux marques extérieures qu'au fond. Pour se moquer de lui, un journal satirique écrivait en 1902: « Je me suis laissé dire que M. Fagot souhaite qu'on raye des codes de civilité le mot: *adieu*, et qu'on le remplace par un terme plus civique et moins « désobligeant pour les oreilles libres penseuses. »

FAHY (Etienne). — Architecte lyonnais. Il dressa, en collaboration avec Cl. Bertaud, voyer de la ville, les plans du *Grenier d'abondance* (caserne de Serin), édifié de 1722 à 1728.

Il travailla pour les Cordeliers et pour le monastère des Célestins.

FAIVRE (Joseph). — Né en 1824, interne des Hôpitaux en 1845, médecin des Hôpitaux en 1860. Faivre fut le premier médecin de l'Hôpital de la Croix-Rousse.

Il collabora avec Chauveau à des travaux sur la physiologie du cœur, travaux encore cités dans tous les ouvrages classiques.

Joseph Faivre mourut en 1871.

FAIVRE-DUFFER (Louis-Stanislas). — Peintre, né à Nancy, mort en 1897. Vers 1835, il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et travailla avec Bonnefond, Orsel et Hipp.

Flandrin. En 1846, il exécuta, à Rome, pour le compte de la Ville de Lyon, quatre copies d'après Raphaël.

Parmi ses toiles : *l'Enfant prodigue* (1836) ; *Pèlerinage* ; *Vénus et l'Amour* (1865) ; *l'Enfant malade* ; etc..., etc...

FALCONNET (Camille). — Né à Lyon le 1^{er} mars 1671, mort le 8 février 1762. Reçu docteur en médecine à Avignon, il s'établit d'abord à Lyon, puis se rendit à Paris.

En 1709, il devint médecin de la Chancellerie et se fit recevoir à la Faculté de médecine de Paris. Admis en 1716 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Falconnet fut un des fondateurs de l'Académie de Lyon, en 1700. Son éloge y fut prononcé par J.-A. de Fleurieu.

Il légua 11.000 volumes à la bibliothèque du roi.

FALCONNET (Fleury). — Architecte, né à Lyon en 1785, mort en sa ville natale, en janvier 1849.

Il étudia à l'Ecole centrale de Lyon et à notre Ecole des Beaux-Arts.

En 1816, est nommé architecte de la Ville de Vaise. Avec Vincent Farge, il construit, en 1828, le *Théâtre provisoire*, place des Terreaux ; puis, en 1832, un autre *Théâtre*, place de la Préfecture (place actuelle des Jacobins).

Il fut conseiller municipal pendant presque tout le règne de Louis-Philippe.

FALCONNET. — Conseiller prud'homme, fut candidat aux élections, en 1848, pour l'Assemblée nationale. Il ne réussit pas. Les journaux l'avaient malmené ; l'un d'eux écrivait, à propos de sa candidature :

« ...passe pour légitimiste, nous ne savons s'il l'est réellement ;
« nous serions plutôt portés à croire qu'il est de bonne
« composition en fait d'opinions publiques et sociales, c'est-à-dire
« qu'il se rallie facilement au pouvoir du jour. »

Notre Lyonnais de 1848 a eu de nombreux imitateurs, depuis...

FALCOUZ (Etienne-Joseph). — Architecte, né et mort à Lyon (17 juin 1823-12 juin 1885).

Il étudia d'abord à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis à celle de Paris.

Parmi ses travaux : *église de Dardilly*; *usine Rogeat*, rue de Castries; *plans de la Providence* de Montbrison; *usines à Tenay*; aménagement du *Cercle du Commerce*, rue d'Algérie (1861); etc...

Membre de la Société académique d'architecture (1855).

Il a écrit l'éloge de J.-J. Farfouillon et celui de Benoît-Joseph Chatron.

FALSAN (Albert). — Né à Lyon le 14 mai 1833. Géologue d'une grande notoriété, dont on consulte avec profit les études sur le bassin du Rhône et ses anciens glaciers.

Il fut membre de l'Académie de Lyon, de la Société d'agriculture, de la Société linnéenne.

Il a publié de nombreux travaux en collaboration avec A. Locard; avec E. Dumortier; avec Paul Gervais; avec Ern. Chantre.

FALSAN (Claude-François). — Négociant, né à Lyon le 28 juillet 1760, mort à la Chaux (Saint-Cyr-au-Mont-d'Or) le 3 septembre 1838.

Fut conseiller municipal de Lyon de 1812 à 1814. Membre de la Chambre de commerce (1817-1821).

Il fut président, de 1831 à sa mort, du conseil d'administration du Dispensaire.

FAMILLE LYONNAISE (la). — Drame de circonstance en trois actes et en vers, paru, à Lyon, sous la signature J.-M.-D. Mermet de Lyon, avec cette épigraphe :

La vertu fut un crime, et la faible innocence
Sous le glaive des lois expira sans défense.

Imprimé chez Thomas et Cochet, à Lyon, 1797.

FANTASQUES (rue des). — 1^{er} arrondissement. — On lit, dans l'*Almanach de Lyon* pour 1743 : « On nomme ce chemin « ainsi parce que c'est un endroit fort écarté, servant de promenoir « à des gens d'un caractère particulier, qui veulent éviter la « compagnie. »

Selon Paradin, on désignait ainsi cette rue parce que, jadis, des brigands et larrons se cachaient en ces lieux pour détrousser et assassiner les voyageurs arrivant par la route de Bresse.

FANTET DE LOIGNY. — Né à Lyon en 1660, mort en avril 1734. Il fut précepteur du duc de Noailles, professeur d'hydrographie à Rochefort.

Il a laissé quelques ouvrages de mathématiques.

FARAMANT DE LA CROZE (abbé). — Prévôt d'Ainay. Auteur de mémoires et dissertations littéraires qui ne furent pas publiés.

Il fut admis à l'Académie de Lyon en 1724.

FARFOUILLON (Jacques). — Architecte lyonnais, mort en 1857.

Il a écrit *l'éloge historique* de Fleury Falconnet (1850).

Membre fondateur de la Société académique d'architecture (1830).

FARFOUILLON (Jean-Jacques, dit Joanny). — Fils du précédent, né à Lyon le 13 décembre 1823, mort à Saint-Genis-Laval le 23 novembre 1876.

Il étudia à l'Ecole de Lyon, puis avec son père, avec Chenavard et avec Labrousse à Paris.

Parmi ses travaux : *maisons*, 37, rue de l'Hôtel-de-Ville (dite maison Gagnère); rue Bât-d'Argent (maison Robba); cours d'Herbouville (maison Chazottier); 22, quai de la Guillotière; rue Ferrandière; avenue de Saxe; etc...; *château de la Pape* (restauration, 1864); *église de Bouligneux* (Ain); *Hôtel de l'Europe* (restauration, 1868); etc..., etc...

FARGE (Laurent). — Architecte, né à Lyon en juillet 1847. Elève de l'Ecole la Martinière et de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Il travailla, de 1866 à 1869, dans le cabinet Mazerat, architecte du département de la Loire; puis il se fixa à Paris.

FARGES (rue des). — V^e arrondissement. — La rue a pris ce nom d'une porte du rempart qui était située à la partie la plus haute de cette voie publique. *Farges* est là pour *forger*, parce que des forgerons et des maréchaux-ferrants logaient en

cette rue ; on lit d'ailleurs, au XIII^e siècle, la dénomination de *las Forghes* et *Fargiis*.

C'est dans cette rue qu'on a recueilli l'inscription de *Rusticius Herennius*.

Notes topographiques

N^o 19. Voir : escalier, petite galerie à arcs sur colonnes.

N^o 22. Escalier, fenêtres à meneaux.

N^o 28. Façade du XVII^e siècle, imposte.

N^o 31. Maison à tourelles.

N^o 41. Portail, écusson.

N^o 43. La maison a été attribuée pour partie aux Hospices et pour autre partie au Bureau de bienfaisance, par décret du 16 septembre 1914. L'immeuble provenait des biens de la fabrique de Saint-Just.

N^o 51. Fort Berruyer (du nom du général).

Divers

1610, 30 mars. — Ordonnance de M. d'Halin-court, gouverneur, pour qu'on répare sans délai la *porte des Farges*, qui menace ruine.

Au XVIII^e siècle, une maison dite de *la Fleur de Lys* fut donnée à la Charité par messire Antoine Gette, prêtre. Les Recteurs la revendirent, en 1770, à un marchand de vin de la rue de la Poulallerie, nommé Germain.

1818. — Gaillard, peintre-décorateur, rue des Farges.

1838. — Matrat Jacques-Charles, dessinateur et peintre, 2, rue des Farges.

FARGES (Vincent). — Architecte, né à Givors en 1788, mort à Lyon en 1847.

En 1828, il fait le *passage de l'Argue*, le *Théâtre provisoire* place des Terreaux (avec Falconnet). En 1830, il commence la *rue de la Préfecture* (terminée par Seitz) ; etc...

Il fit partie du groupe des dix-neuf architectes qui fondèrent la Société académique en 1830.

FARGUES (rue de). — I^{er} arrondissement. — Cette rue fut ouverte sur le tènement de *la Déserte* (quartier de Sathonay).

Son nom rappelle Jean-Joseph de Mellet, comte de Fargues,

maire de Lyon, du 27 novembre 1814 au 30 avril 1815, puis du 17 juillet 1815 au 23 avril 1818. Il était neveu de Fay de Sathonay, auquel il succéda.

De Fargues, royaliste convaincu, émigra en 1791 et parut dans les rangs de l'armée de Condé. Sous l'Empire, revenu à Lyon, il fut administrateur des Hospices.

Colonel de la garde nationale, puis maire de Lyon, il fut élu député du Rhône et siégea à la Chambre introuvable.

De Fargues était né au château de Fargues, près Aurillac; il mourut le 23 avril 1818.

FARINE (Charles). — Magistrat et littérateur, né à Lyon en 1818.

Il fut conseiller à la Cour d'Alger et à celle de Bordeaux.

Parmi ses publications : *A travers la Kabylie* (1865); *Benjamin Franklin; Jocrisse ou les mésaventures d'un sot; Histoire des Barberousse* (1868); *Kabyles et Kroumirs* (1881).

Sous le pseudonyme de René de Mont-Louis, Charles Farine a écrit des ouvrages pour les jeunes gens.

FARJAT (Benoît). — Graveur en taille douce, né à Lyon en 1646, mort probablement à Rome vers 1720.

Il fut élève de Guillaume Chateau, à Lyon; puis se rendit à Rome comme pensionnaire de l'Académie et s'y fixa.

Il a gravé surtout de nombreux portraits.

FARRE (Jean-Joseph-Frédéric). — Général de division, né à Valence le 5 mai 1816.

Il vint une première fois à Lyon en 1847, où il prit une part active à l'achèvement des fortifications.

Le 20 février 1879, il fut nommé gouverneur militaire de Lyon et fit une entrée fort acclamée, le 28 du même mois.

Ministre de la guerre au 27 décembre 1879, il organisa l'expédition de Tunisie.

Il mourut sénateur inamovible, en 1887.

FAUCON (M^{me} Adèle). — M^{me} Faucon, née Guichard, naquit et mourut à Crémieu (Isère), 1813-1897.

Elle a exposé à Lyon, jusqu'en 1894, des *Fleurs* et des *Vues* de Crémieu ou des environs.

FAUCON (ou **FOULQUE DE BOTHEON**). — Archevêque de Lyon de 1139 à 1142. Se montra particulièrement généreux avec les Chartreux. Il attribua des privilèges et fit des dons importants pour la Chartreuse de Portes.

FAUGIER (impasse et passage). — VII^e arrondissement. — Le fondateur de la Société des Etablissements métallurgiques A. Faugier a donné son nom à ces deux voies publiques tracées sur des terrains dont il était propriétaire.

FAURAX. — Voir : rue *Commandant-Faurax*.

FAURAX (Léon). — Né à Lyon le 17 janvier 1846. Fabricant de voitures.

Il fut conseiller municipal et adjoint au maire, de 1873 à 1877. En 1898, il fut élu conseiller général du canton de Saint-Laurent-de-Chamousset et réélu jusqu'à sa mort.

Sa belle conduite pendant la guerre de 1870-71 lui avait valu la Légion d'honneur.

Faurax fut administrateur de la Caisse d'Epargne, administrateur de la Société d'enseignement professionnel.

FAURE (Alfred). — Né à Briançon le 28 août 1850. Fut professeur à l'Ecole vétérinaire de Lyon dès 1879.

Faure s'occupa beaucoup de politique ; il fut pendant de longues années conseiller municipal. De 1895 à 1898, il fut député du I^{er} arrondissement de Lyon.

Peu de temps après, il se retira complètement de la vie publique.

Il fut président de la Société linnéenne.

FAURE (Félix). — Avocat au Parlement et agrégé de l'Université de Valence en Dauphiné, vivait au XVIII^e siècle.

Sur les instances du Consulat, il vint se fixer à Lyon « pour « y répéter le droit aux jeunes gens qui veulent s'instruire « des principes du droit romain et s'appliquer à l'étude des « lois. »

En 1724, on trouve une délibération du Consulat (B. B. 287), qui augmente son traitement afin de le décider à ne point quitter Lyon.

FAURE (François). — Maître ès arts et en chirurgie ; fut professeur au Collège médical de Lyon ; il exerça la médecine opératoire et l'art obstétrical avec réputation, pendant plus de quarante années, en notre ville.

Il se retira à Avignon où il était né, et où il mourut en 1785.

L'éloge de François Faure a été lu, le 3 avril 1788, par Louis, à l'assemblée publique de l'Académie royale de chirurgie. (Barjavel, *Almanach de Lyon*, 1780).

FAURE (Félix). — Voir : avenue *Félix-Faure*.

FAUSTIN. — D'après *Gallia Christiana*, aurait succédé à Helie au siège épiscopal de Lyon, en 250 ; il l'aurait occupé jusqu'en 265.

Il combattit l'hérésie de Novatien.

FAVILLON. — Une ancêtre lyonnaise des doctresses. On trouve aux archives (B. B. 98), à la date du 20 août 1577 : « Exemption du subside des gens de guerre en faveur de la veuve « Favillon, *rabilleuse de délécaturs* (sic) *et rompues*, et en « considération des services qu'elle faict en son art au public. »

FAVORITE (chemin de la). — V^e arrondissement. — Cette avenue doit son nom à une propriété dite *la Favorite* (qui existe encore) à laquelle elle conduisait.

Ce domaine était fort connu des Lyonnais. Nizier de Puitspelu (Clair Tisseur) nous a conservé des couplets de Réverony (qui mourut en 1824, directeur de la Condition des Soies), écrits en langage *lyonnais*, qui ont trait à une fête donnée par sa belle-mère dans sa propriété de la Favorite.

FAVRE (Aurélie). — Peintre et naturaliste, née à Genève en 1814, morte à Courrières (Haute-Savoie) le 19 septembre 1889.

Elle épousa Hénon qui devint maire de Lyon et député.

M^{me} Hénon-Favre a composé un remarquable album de planches botaniques (D^r Magnin) en dix volumes in-folio.

FAVRE (Louis). — Né à Lyon le 2 mars 1824. Archiviste du Sénat.

Il avait été secrétaire du chancelier Pasquier, de 1849 à 1862, et chef de cabinet du président du Sénat Audiffret-Pasquier.

Il a publié : *Etienne-Denis Pasquier, 1767-1862, souvenirs de son dernier secrétaire* (1870) ; *Le Luxembourg, récits et souvenirs* (1882) ; etc..., etc...

FAVRE. — Voir : boulevard *Jules-Favre*.

FAVRE (Francisque). — Négociant en cuirs, né à Lyon le 4 janvier 1852.

Fut président du Tribunal de commerce, puis membre de la Chambre de commerce.

En 1896, il fut élu conseiller municipal de Lyon.

Administrateur des Musées, il fut, durant de longues années, président de la Société lyonnaise des Beaux-Arts.

FAYART (Ennemond). — N'est point Lyonnais, mais fut conseiller à la Cour de Lyon.

Il a écrit, sous le titre *Journal de la Cour d'appel de Lyon*, de véritables annales de cette compagnie judiciaire (1883).

FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisses. — Orateur et avocat lyonnais très renommé à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècles.

Antoine de Harsy, dans son *Premier recueil des publiques actions de l'Eloquence française*, ouvrage publié à Lyon, en 1604, cite fréquemment Jacques Faye d'Espeisses.

Ambassadeur, il acquit, jeune encore, une réputation d'habileté dans les négociations de Pologne.

Il défendit énergiquement l'autorité royale et les libertés de l'église gallicane à l'Assemblée de Saint-Germain et aux Etats de Blois.

Dès la mort de Henri III, il se rallia à Henri IV.

FELISSENT (rue). — VII^e arrondissement. — Cette rue rappelle une famille de notables lyonnais, dont un membre fut l'un des créateurs de ce quartier. (Délibération du Conseil municipal, 1863.)

Parmi les bienfaiteurs des Hospices, figure, pour un legs important fait en 1841, Georges-Fleury Félicent.

Divers

1854. — Bussilliet ou Bussillet Charles-Onésime, dessinateur et peintre, habite, 17, rue Félicent.

FELIX-FAURE (avenue). — III^e arrondissement. — Ce nom n'intéresse pas l'histoire locale. Cependant, il convient de noter que les ancêtres du président Faure sont sortis de Meys, dans le canton de Saint-Symphorien-sur-Coise.

Jusqu'au 24 avril 1900, cette voie publique a porté le nom d'*avenue du Château*, à cause de la proximité du château de la Buire, sur les terrains duquel on a établi les vastes ateliers connus de tous les Lyonnais.

Plus anciennement, cette avenue était désignée par le nom de *cours de Villeurbanne*.

Divers

Aux n^{os} 54 et 66: Compagnie des chemins de fer de l'Est de Lyon.

N^o 128. Habillement et campement militaires.

N^o 130. Docks et subsistances militaires.

FELIX-JACQUIER (rue). — VI^e arrondissement. — Le *passage Montgolfier* a reçu, en 1888, le nom de Félix Jacquier, avocat et président du Conseil d'administration des Hospices, de 1858 à 1865.

FENELON (rue). — VI^e arrondissement. — Cette désignation n'intéresse en rien l'histoire locale; je ne ferai donc pas la biographie de Fénelon. Je rappelle que, né en 1651, il mourut en 1715.

A voir, au n^o 12: église luthérienne de France.

FERBER (place). — V^e arrondissement. — Cette dénomination a été appliquée à cette rue, en mémoire de l'aviateur lyonnais Louis-Ferdinand Ferber, né en 1862, mort à Boulogne-sur-Mer, en 1909. Il entra à Polytechnique en 1882.

C'est au parc aérostatique de Châlons que Ferber poussa ses

expériences d'aviation. Il prit alors un congé et se livra tout entier à ses études. C'est lui qui fit connaître, en France, les frères Wright.

Sous le pseudonyme de *de Rue*, il fit de nombreuses expériences à Betheny, à Juvisy, à Reims, enfin à Boulogne-sur-Mer, où il se tua.

Ferber a publié de nombreux ouvrages, dont un intitulé : *L'Aviation*.

Un monument lui a été élevé à Nice, sur la promenade des Anglais, en souvenir de ses premiers vols, qu'il tenta sur la Côte d'Azur.

FERRACHAT (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue, aux XIII^e et XIV^e siècles, était appelée *rue des Juifs* (Juifs) ; puis on la désigna par le nom de *rue de Luert*, de *Lort* ou de *l'Uert* (de *hortus*, jardin).

La dénomination de *Ferrachat* est d'origine inconnue. Cependant, je dois dire que, dans de vieux documents, on lit : *rue Ferrechat* ; il semble que ce soit une allusion à quelque anecdote oubliée : « Ce lieu fort à l'escart et loing des bonnes rues et « passaiges », était assez mal famé ; au point que les habitants pétitionnèrent plusieurs fois auprès du Consulat, pour demander qu'on mette un terme aux scandales dont cette rue était le théâtre.

Divers

1492. — Sarsay (Etienne II), peintre, rue Ferrachat.

1853. — Sion (Joachim), ciseleur sur métaux.

1538 (Archives B. B. 56). — 12 février ; mémoire transmis au Consulat par Nicolas Meslier, docteur en droit, pour réunir dans la rue Ferrachat toutes les filles de joie de Lyon qui se logeaient à leur gré dans la ville, depuis la fermeture des étuves de la Chèvre, de la Pêcherie, de Gavynet, de Combremont, de Grolée, de Saint-Georges et autres ; « et chacun qui y voudroit aller, paiera « au portier trois deniers..., etc... »

1539 (B. B. 56). — Autorisation donnée à Madeleine « hostesse des filles de joie de Lyon », de loger ses pensionnaires dans la rue Ferrachat, « lieu qui est fort à l'escart et loing des bonnes rues et passaiges ».

1549, 12 novembre. — Plaintes contre les filles de joie qui, après s'être fait chasser de la rue Ferrachat, s'étaient réfugiées rue Vieille-Monnaie, qu'elles mettaient en émoi.

FERRAND (Humbert). — Littérateur ; fut longtemps rédacteur à la *Revue du Lyonnais*.
Il mourut à Lyon, le 18 septembre 1869.

FERRANDIERE (rue). — II^e arrondissement. — Le nom qu'elle porte semble indiquer que cette rue fut habitée, à une époque qu'il est difficile de préciser, par des marchands de fer ou des ouvriers travaillant ce métal, les *ferrandiers*.

La partie qui s'étend vers le Rhône, entre la rue Grôlée et le quai, portait le nom de *rue Port-Charlet*. Ce nom viendrait, soit d'un propriétaire, soit du fait que le port s'étant appelé *Dauphin*, *Charlet* ne serait qu'un diminutif de Charles, nom de plusieurs de nos rois.

En 1805, la municipalité acheta, dans cette partie de la rue, la chapelle des *Pénitents de Confalon* et celle de *Notre-Dame de Bon-Rencontre*. Sur leur emplacement, elle fit édifier, par l'architecte Gay, une vaste *Halle-au-Blé* (1811). Plus tard, cet édifice devint le *Mont-de-Piété*. Il fut démoli en 1890 à l'époque de la transformation de tout le quartier Grôlée, sous l'administration du maire Gailleton.

Personnalités ayant habité la rue

XVI^e siècle :

Mathieu I^{er} Chevrier, peintre (1492-1555).

Théobal (Blaise) dit Maître Blaise, peintre (en 1513).

Cornille ou Corneille, peintre, loge, en 1535, rue Port-Charlet.

Edouard ou Odoard Jean, peintre et mouleur, rue Port-Charlet, en 1551.

Adar Jean, peintre, habite, en 1557, « entre le Puitspelu et le Port Charlet. »

Favre ou Faure Antoine, peintre, en 1591.

Pillehote Charles, relieur de livres (en 1579).

Michel du Boys, maître imprimeur.

XVII^e siècle :

1603. — De Bargues Barthélemy, enlumineur à l'enseigne de la *Clé d'Or*.

1650. — Pinchart Louis, relieur, graveur, enlumineur, imprimeur en taille douce, à l'enseigne du *Purgatoire*. Vers 1675, Jean Viret lui succède.

1740. — Saphoux Antoine, relieur de livres, à l'enseigne de l'*Eglise Saint-Charles*.

1756. — Blanc Jean, relieur de livres, à l'enseigne *Saint-Claude*.

1770. — Vitet Louis-Joseph, chirurgien, au Port-Charlet; il y habite encore en 1791.

1783. — Cogné Prosper, peintre et doreur; fut syndic de la corporation.

Bailly-Montagnard, dessinateur pour la fabrique, habite rue Port-Charlet, au commencement du XIX^e siècle.

1815. — André, relieur, 13, rue Ferrandière.

1853. — Chalamel (J.-P.), graveur sur bois.

1872. — Feuillat, ingénieur, au n° 14.

1902. — Au n° 27, mourait S. Maynard (voir ce nom).

Notes topographiques

— Les travaux de la rue Impériale ont fait démolir une maison, dite *du Pélican*, qui avait été acquise par les Recteurs de la Charité, en 1635.

N° 14. Maison léguée aux Hospices par M^{me} Jeanne Molin, veuve Vendermore, en 1682.

— La *Grande Maison*, qui était située à l'angle de la rue Ferrandière et de la rue Mercière, fut léguée, en 1775, à la Charité, par demoiselle Françoise Reynon.

— Une maison, dite *Maison de Lorette*, après estimation faite par Bal de Vernière et de Gerando, fut cédée par Jean Berthois à la Charité (il avait été lui-même Recteur).

— Le n° 37 appartenait, au XVIII^e siècle, au Chapitre de Saint-Nizier. Elle fut vendue, en 1791, comme bien national, à Jean-Baptiste Bonnivert, marchand tailleur, rue Longue.

Souvenirs d'autan

— La section révolutionnaire *Thomassin*, qui prit par la suite le nom de *Bonnefoi*, se réunissait, 24, rue Ferrandière, maison Rousselon et Fléchet.

— C'est dans la rue Ferrandière que s'ouvrit, vers 1881, la salle des dépêches du *Lyon Républicain*. Cette innovation eut un très gros succès, notre vieux journal lyonnais ayant eu la bonne idée d'orner cette salle non seulement de photographies d'artistes ou d'hommes politiques, mais aussi de quelques bonnes toiles de Vernay, Arlin, Roman et autres peintres de renom.

FERRANT (E.). — Né à la Croix-Rousse le 25 avril 1848. Architecte-expert, qui fut administrateur de nombreuses sociétés de bienfaisance et d'enseignement.

Il fut conseiller municipal et adjoint au maire, de 1888 à 1892.
Membre fondateur et bienfaiteur de la *Tutélaire* de la Croix-Rousse.

FERRARIO. — Naturaliste-préparateur, installé à Lyon ; mais encore en exercice, je n'en dirai donc rien.

Il est le successeur de Casartelli que nous avons tous connu à la fin du XIX^e siècle.

En 1820, Casartelli vint s'installer à Lyon comme fabricant de cages ; il épousa la fille d'un grillagiste installé depuis 1810 dans le bâtiment de l'Hôtel-Dieu, Mlle Chamonal.

En 1845, le jeune ménage ouvrit un magasin d'oiseaux vivants, le premier de ce genre à Lyon.

Casartelli mourut en 1874 ; mais sa veuve continua le commerce avec son neveu, Jules Ferrario, lequel transféra le magasin à l'angle de la rue Thomassin et du quai. Il se retira en 1920, laissant la maison à son fils.

FERRER (Joseph-Paul). — Né le 26 mars 1827 à Beauvoir (Vendée).

Embrassa la carrière militaire jusqu'en 1866. A cette date, il vint se fixer à Lyon (1, place Gensoul).

Après la chute de l'Empire, il fut mis à la tête de la 2^e légion des mobiles du Rhône.

Il eut par la suite un rôle qu'on n'a pas éclairci, dans les tentatives de Commune à Lyon.

FERROUILLAT (J.-B. dit Joanny). — Né à Lyon le 4 mai 1820. Avocat.

Fut élu député en 1848, un des plus jeunes membres de l'Assemblée.

En 1864 (après un échec) il fut réélu au Corps législatif.

Conseiller municipal de Lyon en 1870.

Le 2 juillet 1871 le département du Var l'envoya à la Chambre, où il siégea à l'extrême-gauche. Elu sénateur par le même département en 1876, il vota contre le ministère de Broglie.

Ministre de la Justice dans le cabinet Floquet (1883).

En 1891, il échoua au renouvellement sénatorial ; dès lors il se retira de la vie publique.

FERROUILLAT (J.-Auguste). — Né à Lyon, le 2 juillet 1847. Publiciste et avocat, neveu du précédent.

Ferrouillat fut conseiller général du canton de Vaugneray de 1874 à 1892 et président de l'assemblée départementale.

Avec son frère jumeau (voir ci-après) et Lucien Jantet, il fonda le *Lyon-républicain*.

FERROUILLAT (Prosper). — Né à Lyon le 2 juillet 1847. Fit ses études de droit à Paris.

Publiciste, il fonda avec son frère (voir ci-dessus) le *Lyon-républicain*.

Il créa en Algérie, en 1884, la *colonie de Bougie*, vignoble de trente kilomètres de côtes.

FESCH (Joseph). — Cardinal archevêque de Lyon, né à Ajaccio le 3 janvier 1763, frère de Lætitia Bonaparte, mère de Napoléon I^{er}.

Nous n'avons pas à conter ici la vie de cet oncle de Napoléon. Mais nous devons rappeler qu'il fut archevêque de 1802 à sa mort en 1839. En 1814 il dut fuir devant les Autrichiens qui auraient bien voulu capturer un membre de la famille impériale. Il se réfugia à Rome, jusqu'au retour de l'île d'Elbe. Le 26 mai 1815, il revint à Lyon. Après Waterloo, Fouché lui signifia que « selon le désir qu'il en avait manifesté, on lui permettait de sortir du royaume. » Fesch comprit. Il revint à Rome en août 1815. Le roi Louis XVIII nomma archevêque Pierre de Bernis ; mais Pie VII ne voulut pas prononcer la vacance du siège. On tenta inutilement d'arracher au cardinal sa démission. Il fallut nommer un administrateur apostolique, Jean-Paul-Gaston de Pins.

FEUGA (Henri). — Architecte né à la Guillotière le 27 décembre 1819, mort à Tarare le 23 avril 1884. Fut élève de Seitz et de Crépet.

Parmi ses travaux : *église de la Tour de Salvagny* ; maisons 8 rue des Archers et 12 rue Gasparin ; installation de la *banque l'Union générale* rue de la République ; installation de la *banque Lyon-Loire*, rue de la République ; *église de la Madeleine*, à Tarare, etc...

Membre de la Société Académique d'architecture (1855).

Il fut maire de Brindas de 1868 à 1880 et conseiller général

du canton de Vaugneray de 1871 à 1880. Feuga a publié une notice sur François Pascalon (Lyon, 1861).

FEUILLANTS (grande et petite rue des). — 1^{er} arrondissement. — Ces deux voies publiques rappellent le monastère qui s'élevait autrefois, à l'angle des deux rues.

L'abbaye-mère de cet ordre était installée à Toulouse; elle dépendait de l'ordre de Cîteaux. D'après Paul Saint-Olive, le nom de *Feuillant* proviendrait d'une image de la Vierge placée au milieu du feuillage des arbres.

C'est en 1619, Mgr de Marquemont occupant le siège archiépiscopal de Lyon, qu'un acte consulaire approuva l'établissement des Feuillants dans notre ville.

En 1654, le monastère s'agrandit d'un terrain inoccupé « proche de Croix-Paquet »; et, la même année, les Feuillants obtenaient du Consulat une rente de huit cents livres, sous condition de dire la messe à l'Hôtel-de-Ville, les fêtes et dimanches, entre neuf et dix heures du matin.

La *petite-rue des Feuillants* a été ouverte vers la fin du xv^e siècle, par Pierre Fourrier, dans une vigne qui faisait partie de la grande vigne de Terraille, sise au « clos » Saint-Pierre. Ce chemin servit d'abord à l'exploitation d'une carrière de pierres, ouverte par ledit Fourrier sur l'emplacement où furent bâtis, depuis, les immeubles Lenoir et Tolozan. De 1530 à 1540, le Consulat afferma cette carrière pour en extraire la pierre nécessaire à la construction des remparts le long du Rhône, et à l'enrochement des piles du pont de la Guillotière. On en tira également des matériaux pour l'édification de la boucherie de la Lanterne.

Personnalités ayant habité la rue

1764. — Les sœurs Générelly, brodeuses, grande-rue.

1774. — Loyer, architecte, membre de l'Académie de Lyon.

1788. — Lacroix, dessinateur, rue des Feuillants.

Fulchiron, dessinateur pour la fabrique.

Meunier, graveur en taille-douce.

1801-1802 (an X). — Léon Cailhava, juge au Tribunal de Commerce.

Dugas-Montbel, l'helleniste.

1808. — Reinhard, peintre, petite-rue des Feuillants.

1810. — Desigaud (J.-B.), dessinateur, petite-rue.

Bertrand (Aimé), dessinateur, petite-rue.

1834. — Pons (Louis), banquier, conseiller municipal.

Midole, dessinateur, petite-rue, n° 3.

Divers

1668. — Les négociants de Lyon établissent leur confrérie dans l'église des Pères Feuillants. Ils prennent pour patron saint Homobon, de Crémone, patron des couturiers.

1792. — La section révolutionnaire du *Griffon* (2^e division) se réunissait aux Feuillants.

FEUILLAT (chemin). — III^e et VII^e arrondissements. — Cette rue porte le nom de l'ingénieur Feuillat, membre du comité de défense de la ville de Lyon en 1870. Il présida le Conseil général, de 1873 à 1875, et se montra un des plus énergiques protestataires contre les violences du préfet de « l'ordre moral » Ducros.

Feuillat fut, pendant plusieurs années, membre de la commission administrative de la Société d'enseignement professionnel.

Il mourut en mai 1877.

FEUILLEE (pont la). — I^{er} et V^e arrondissements. — On appelait *feillée*, des berceaux de verdure faits avec des branches d'arbres portant leurs feuilles, sous l'ombre desquelles on s'abritait. Il y avait, en cette partie du quai de Saône, un de ces berceaux destinés aux marchands de blé et aux portefaix.

Le pont actuel fut inauguré le 26 octobre 1912, sous la présidence de Pams, ministre de l'Agriculture.

FIACRES (les) de Lyon. — En 1730, on lit dans les décisions consulaires (B.B. 294) : « privilège de trente ans accordé « à Jacques Granet et Jacques Breton, bourgeois de Lyon, pour « l'établissement dans la ville des *carrosses de place*, vulgaire-
« ment appelés *fiacres*. » (décision du 5 septembre).

FIANDRE (Jérôme). — Voir : Futaine.

FICHET (Jean). — Dessinateur, sculpteur et mosaïste, né à Lyon en 1822, mort en la même ville en 1884.

D'après Audin et Vial, Fichet a renouvelé à Lyon l'art de la mosaïque de verre appliquée comme décor.

Il a exécuté des décorations à l'église *Saint-Louis* de Lyon, aux églises de Tassin, Dardilly, Saint-Didier, l'Horme; à Saint-Augustin (Paris).

Il avait étudié à l'Ecole des Beaux-Arts de notre Ville.

FIGUERY (Jacques-Antoine). — Né à Dôle (Jura) en 1763. Médecin de l'Hôtel-Dieu (1795-1806). Membre de la Société d'Agriculture; président de la commission des prisons; médecin du Dispensaire (1818-1829).

Il mourut à Lyon, le 2 mai 1829.

Sur sa tombe, à Loyasse, on peut lire huit vers qui lui ont été infligés par un ami plus dévoué que talentueux.

FILLION (quai). — VII^e arrondissement. — Je ne puis rien affirmer quant à l'origine de la dénomination donnée à cette voie publique.

Je crois devoir signaler deux personnages de ce nom intéressant Lyon :

1^o) Fillion Antoine, peintre, né à Saint-Chamond, le 6 octobre 1814, qui fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville en 1831 et 1832. Il exposa au Salon, de 1858 à 1862; on remarqua surtout ses *Portraits*.

2^o) Fillion Edmond-Laurent, sculpteur, né à Paris en 1845 qui fit sa carrière à Lyon où il mourut le 25 janvier 1892.

FILLION (Etienne). — Lyonnais mort en août 1713. Il était le fondateur d'une société de fabricants de soieries qui faisaient en commun le commerce, et consacraient les bénéfices à de bonnes œuvres, adoption et éducation d'enfants sans fortune. Cette association a vécu pendant près d'un siècle.

FLACHAT (A.) — Curé de Notre-Dame de Saint-Chamond et d'Izieu. Fut prédicateur du roi de Pologne.

Il fut envoyé à l'Assemblée nationale de 1789, comme député de la Sénéchaussée de Lyon.

FLACHAT (Jean-Baptiste). — Sculpteur et décorateur, né et mort à Lyon (4 juillet 1828 - 19 janvier 1896). Il étudia à la Martinière.

Parmi ses travaux : le *Grand Cercle* et la *villa des Fleurs* à

Aix (décoration) ; ornementation du *café Maderni* (Lyon, disparu) ; de la *Préfecture de l'Ain* ; de la *Préfecture du Rhône* ; du *Théâtre des Célestins* ; etc...

FLACHERON Louis-Cécile). — Architecte, père des quatre suivants, né et mort à Lyon (9 mai 1772 - 12 mars 1835).

Il remplit les fonctions d'architecte de la ville.

Parmi ses travaux : *sacristie* de Saint-Nizier (1824) ; réparations à la *Condition des Soies* ; *Grilles de l'Archevêché*, place Montazet (avenue de la Bibliothèque) ; etc...

Il a publié : *éloge de Philibert de l'Orme* ; *mémoire sur la pierre de choin de Fay* ; *mémoire sur l'emploi économique de l'asphalte*.

Membre de l'Académie de Lyon en 1818.

FLACHERON (Isidore). — Peintre né à Lyon en 1806, mort à Hyères en 1873.

Il vécut surtout à Rome et ne venait à Lyon que pour voir sa famille.

Notre Musée possède de lui : *Vue prise à Subiaco* ; *un berger et son troupeau* ; ces toiles sont datées de Rome.

Parmi ses autres œuvres : *ruines des aqueducs de Claude* (1854) ; *vue de Cagnes* ; *baie de Saint-Raphaël* ; *lac de la Tête d'Or* (1870) ; *paysages* ; *marines* ; etc...

FLACHERON (Raphaël). — Architecte né et mort à Lyon (19 février 1808 - 27 août 1866).

Il étudia à l'Ecole de Lyon sous Chenavard, puis à celle de Paris sous Lebas et Vaudoyer.

En 1829 il fut nommé professeur de dessin au collège royal de Lyon.

Parmi ses travaux : *transformation de la chapelle des Antonins en Cercle musical* (1843) ; *collège d'Alger*.

Il était frère du précédent.

FLACHERON (Jean-François-André). — Sculpteur et graveur, né à Lyon en 1813, mort en la même ville en 1883. Etudia aux Ecoles de Lyon et de Paris.

Parmi ses œuvres : *Hercule étouffant Antée* ; *Baigneuse surprise* ; *le miroir naturel*, etc...

Il était frère de Raphaël ci-dessus nommé.

FLACHERON (Alexandre). — Architecte né et mort à Lyon (1811-1841). Elève de l'Ecole de Lyon. Mort prématurément; il a laissé un *Mémoire* sur trois anciens aqueducs qui amenaient à Lyon les eaux du Mont-d'Or, de la Brevenne et du Gier. Frère des précédents.

FLANDRIN (J.-B. dit Jean). — Peintre né à Lyon en 1774, mort en la même ville, le 2 janvier 1838. Père d'Hippolyte, et d'Auguste. Il dessina pour une maison de nouveautés et fit de la miniature.

FLANDRIN (Hippolyte). — Voir : rue Hippolyte Flandrin.

FLANDRIN (Auguste). — Peintre né et mort à Lyon (6 mai 1801 - 30 août 1842).

Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous Grognard et Fleury Richard. En 1833 il travaille dans l'atelier d'Ingres à Paris. Il ouvre un atelier à Lyon rue des Bouchers (devenue rue Hipp. Flandrin) où se rencontrent Lamothe, Bellet du Poizat, J. Pagnon.

Parmi ses œuvres: *la cascade de Charabote* (1831); *observatoire de la terrasse de Fourvière* (lithogr.); *Vieux moine aveugle* (1838); *Madame Siran*, danseuse au Grand Théâtre (1841); des *Portraits*; etc...

FLANDRIN (Paul). — Peintre, né à Lyon le 28 mai 1811. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et d'Ingres, à Paris.

Parmi ses œuvres: *Les Pénitents de la mort*; *bords du Gardon*; *les frères Flandrin* (portrait); un grand nombre de portraits dessinés, notamment: *Ingres*, *Ambroise Thomas*, *Denys Cochin*; etc...

FLECHET (Louis). — Architecte né à Lyon en 1800, mort en sa ville natale, le 16 novembre 1866. Il a laissé un projet de restauration de la *grande salle de l'Hôtel de Ville* qui lui valut un prix de la Société académique d'architecture.

FLESSELLES (rue de). — 1^{er} arrondissement. — Cette rue fut percée en 1839 par l'architecte René Dardel; mais une portion est antérieure, puisque, en 1831, alignement est donné à Béraud, propriétaire du n° 8, lequel Béraud cède, en 1837, du terrain pour le prolongement de la rue. Une cession est faite dans le même but, en 1838, par Goniou, teinturier, 50 quai Saint-Vincent.

Le nom de cette rue rappelle Jacques de Flesselles, intendant à Lyon, puis prévôt des marchands à Paris.

Flesselles naquit en 1721 et mourut tragiquement à Paris, en 1789. Il se lança dans la carrière administrative, fut intendant à Moulins (1762), puis en Bretagne (1765) où il se montra très dur dans l'affaire de La Chalotais. Nommé à Lyon, en 1768, il sut se faire aimer des habitants. En 1777, il fonda un prix pour le perfectionnement de la teinture des soies en noir.

C'est en 1789, qu'il fut nommé prévôt des marchands à Paris. Flesselles ne comprit pas l'importance du mouvement révolutionnaire du 14 juillet. Il crut qu'il pourrait l'enrayer et fut une des premières victimes des vengeances populaires, lorsqu'on eut découvert, sur le corps du gouverneur de la Bastille, de Launay, le fameux billet dans lequel il promettait « d'amuser » les Parisiens.

Membre de l'Académie de Lyon en 1768.

Nonnotte (Donat), le peintre lyonnais, fit, en 1768, le portrait de Flesselles.

Divers

C'est dans une maison de la rue de Flesselles que naquit Thomas Seiglet, qui tint, à la grande joie de nos parents, l'emploi de jeune comique au théâtre des Célestins. Il termina sa carrière à Paris, au théâtre du Gymnase.

FLEURANT (Claude). — L'apothicaire de Molière (voir rue Emile Zola) a réellement existé. Le professeur Florence fit connaître, en 1922 (journal le *Progrès*, 5 novembre), comment il découvrit les authentiques parchemins de ce « potard ». Il nous a fait également savoir que les boiseries de son officine, créée aux abords de la place de Notre-Dame de Confort (Jacobins), existent encore et qu'on les peut voir dans une pharmacie 56 avenue Félix-Faure.

FLEURIEU (rue de). — 11^e arrondissement. — Cette rue est tracée sur l'emplacement d'une partie des anciens remparts d'Ainay.

Son nom est un hommage rendu à la mémoire d'une famille célèbre dans les fastes lyonnaises, et à laquelle ont appartenu notamment: Marc-Antoine-Louis Claret de Fleurieu de la Tourette, secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, ami de Voltaire et de Rousseau. Naturaliste et homme de lettres, il mourut vers la fin de l'an 1793.

Il faut citer encore Charles-Pierre Claret de Fleurieu, né en 1738, un moment ministre de la Marine sous Louis XVI. Sénateur sous l'Empire, membre de l'Institut, il mourut le 18 août 1810. En 1761, il avait été reçu membre de l'Académie de Lyon.

Nous trouverons encore un membre de cette famille, à propos de la rue *Tourette*.

FLEURY-RAVARIN. — Né à Lyon, le 21 avril 1861. Se lança, jeune encore, dans la politique. Fut député puis Sénateur du Rhône.

Il fut, dès 1885, auditeur au Conseil d'Etat (voir Ravarin F.)

FLEURY (Mathieu). — Architecte né à Lyon en 1842. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts sous Chenavard et Jourdeuil, puis de celle de Paris (1861). Il se fixa à Paris.

FLORE (le diacre). — Né à Lyon à la fin du VIII^e siècle, fut un des savants de son temps qui ont le plus brillé dans la littérature ecclésiastique.

Flore prit part à des luttes théologiques notamment avec Hincmar de Reims, Eugène Scot.

Il a laissé des poésies latines qui furent imprimées pour la première fois, en 1560.

On connaît de lui, une *Histoire universelle* conservée à la Bibliothèque d'Avranches; elle est dédiée à l'impératrice Judith, mère de Charles-le-Chauve.

Un *Commentaire sur les écrits de Saint Paul* lui fut contesté; mais Mabillon a tranché la question en faveur de Flore.

Il mourut vers 860.

FLORENCE (de). — Famille de doriers des XV^e et XVI^e siècles, dont plusieurs membres méritent d'être signalé:

1^o Florence (Nicolas de), qui mourut à Lyon en 1499. Il

travailla, avec Louis Lepère, dont il avait épousé la fille, pour le Consulat. Ils firent, notamment, la coupe dont on fit présent à Louis XII en 1499.

2°) Florence (Antoine de) qui mourut à Grenoble en 1501, mais qu'on trouve à Lyon comme tailleur de la Monnaie, vers 1480.

3°) Florence (Dominique de). — Fils de Nicolas, et qu'on trouve à Lyon dans le premier tiers du XVI^e siècle.

FLORENCE (Albert). — Docteur en médecine, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, inspecteur des pharmacies.

Ce fut un des plus distingués botanistes de notre époque.
Mort à Lyon en 1928.

FLORENT (rue). — VII^e arrondissement. — Cette voie publique portait le nom de *petit chemin de Grange-Rouge*. Le 5 avril 1924, le Conseil municipal lui a attribué le nom de Florent, ancien conseiller municipal et député de la 7^e circonscription.

FOCHIER. — Voir : rue *Alphonse-Fochier*.

FOIGNET (Charles-Gabriel). — Né à Lyon en 1750, mort à Paris en 1823. Maître de chant et compositeur. Il écrivit de 1791 à 1799, vingt-cinq opéra-comiques pour des scènes parisiennes.

FOIRES (les). — Ce n'est point le lieu de faire un historique complet de cette institution lyonnaise. Tous les lecteurs désireux d'être parfaitement éclairés, liront avec intérêt et profit l'admirable étude consacrée aux Foires, écrite par Marc Brésard, l'avocat lyonnais.

Je me bornerai à transcrire quelques notes et souvenirs.

Les *Foires* de Champagne et de Brie étant tombées en désuétude, Charles, régent pendant la folie de son père Charles VI, créa par lettres patentes de 1419, deux Foires dans la ville de Lyon. Devenu roi, il en créa une troisième par l'édit de 1443.

Louis XI porta à quatre le nombre de ces Foires (édit de mars 1462). Charles VIII confirma ce nombre en 1494 ; et, jusqu'en 1717, les souverains le maintinrent.

Il y avait : la *Foire des Rois* (commençant le lundi après

l'Epiphanie); la *Foire de Pâques*; la *Foire d'Août*; enfin celle de la *Toussaint*. Toutes duraient quinze jours.

Nombreux étaient les privilèges accordés à ces foires : les Etrangers y trafiquaient sans payer le droit d'aubaine; les Suisses, les Allemands des villes impériales avaient leurs privilèges spéciaux; les marchandises sortaient et entraient, à l'époque des Foires, sans être obligées d'acquitter aides, impôts, subsides et autres charges: il suffisait qu'elles fussent marquées aux armes du Consulat; etc... etc...

Divers

1511. — Plusieurs marchands d'Espagne, qui fréquentaient les Foires, étaient assez mal vus. On fit contre eux des placards dont les auteurs demeurèrent inconnus; voici un échantillon de ces pamphlets:

Marauds, vuidez, vuidez,
Car, si vous ne vuidez,
Le bois enchérir ferez,
Et vous garder de Tholoze approcher;
Car si vous y allez,
Brûlés gerez,
Ainsi qu'été Demeyteria
Docteur in medicina.

1512. — Le 21 juillet. — Le pape Jules II frappe d'interdit le royaume de France, et plus particulièrement Lyon, où devait se continuer le concile de Pise devant lequel il avait été cité par Louis XII.

Ce pape avait entrepris de faire tomber les *Foires* de Lyon, et de les transporter à Genève, en menaçant d'excommunication tous ceux qui iraient trafiquer aux foires de notre ville.. [Chateaubriand: *Etudes historiques*.].

On sait que ces discussions conduisirent Jules II à déclarer la guerre à la France; on sait également que ce pape commandait en personne son armée; et notre poète Gilbert Ducher, fit à ce propos une épigramme latine que A. Péricaud a traduite:

Pour aller disputer la victoire à Louis,
Jules avait fait sortir ses guerriers asservis
Des murs où triompha le grand Pompée.
Dans le Tibre soudain, jetant alors ses clés,
Il dit à ses soldats, en ceignant son épée :
— Dans les combats auxquels nous sommes appelés,
De quel secours pourraient être les clés de Pierre ?
Le glaive qu'avait Paul doit suffire à la guerre.

1553. — Avril 7. — Déclaration qui exempte définitivement les marchands fréquentant les *Foires* de Lyon, du droit d'imposition foraine. [Recueil d'Isambert.]

FOLARD (François-Melchior de). — Né à Avignon en 1683, mort à Lyon en 1739.

Entré aux Jésuites, il professa avec distinction la rhétorique à Lyon. Membre de l'Académie de Lyon en 1723.

Il a laissé: *Oraison funèbre du maréchal Louis-Hector de Villars* (1734); *oraison funèbre de messire Cardin Le Bret*, commandant pour le roi en Provence; plusieurs tragédies: *Œdipe* (1722), imité d'Euripide; *Darius*, *Alexandre*, *Thémistocle* (1729).

On signale un trait qui mérite d'être retenu: étant à Lyon, le P. Folard sacrifia tout l'argent que lui avaient laissé ses supérieurs, pour tirer de prison un homme endetté.

FOLLEVILLE (Mlle). — Fut longtemps la première cantatrice du Théâtre de Lyon. En 1832, elle fit paraître un volume de *Poésies*. Les *Archives historiques* de cette date écrivent: « Tous les arts se tiennent par la main: si les dilettanti lyonnais ont souvent trouvé de l'inspiration et de la poésie dans les chants de celle qui fut longtemps leur première cantatrice, les littérateurs trouveront aujourd'hui, dans les vers de Mlle de Folleville, une suave harmonie et une mélodie toujours gracieuse et facile. Le temps détruit le charme de la voix; « heureux qui peut alors se consoler avec la lyre! »

On croit cette artiste d'origine lyonnaise.

FONDATIONS. — Le nombre est considérable des fondations faites à Lyon. Je ne saurais prétendre à les indiquer toutes; j'en veux cependant signaler quelques-unes:

Fondation Mazard (voir: rue Mazard).

Fondation Gustel-Thival (1825). — Les Hospices distribueront chaque année, en octobre, des vêtements à trente enfants habitant la rue des Pierres-Plantées.

Fondation Riboud. — Legs de 40.000 francs aux Hospices à charge de consacrer les intérêts à secourir les plus nécessiteux à leur sortie des hôpitaux.

Fondation Brœlmann (1879). — Même objet que la précédente.

Fondation Aynard. — Même objet, mais pour les nécessiteux sortant de l'hôpital de la Croix-Rousse.

Fondation Chevreau. — Legs fait par l'ancien préfet, permettant de répartir 2.000 francs entre dix ouvriers ou ouvrières âgés et infirmes.

Fondation Pléney (voir : rue Pléney).

Fondation Chenavard. — Permet de distribuer, chaque année, 3.000 francs à des artistes lyonnais âgés de plus de 55 ans.

Legs Bonafous. — Une somme de 1.000 francs sera remise à une fille pauvre de la paroisse Saint-Pierre, qui se mariera le 26 septembre.

Legs Doré. — Une somme de 280 francs à donner, chaque année, à une famille d'ouvriers pauvres du 1^{er} arrondissement.

Legs Tamain. — Une somme de 1.000 francs à répartir annuellement, le lendemain de leur mariage, à deux jeunes filles pauvres du IV^e arrondissement, qui se marieront le 1^{er} décembre, etc., etc.

L'Académie de Lyon distribue chaque année une série de récompenses provenant de nombreuses fondations ou legs dont elle a l'administration.

FONTAINE (rue de la). — IV^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle un des cinq bastions qui, de distance en distance, renforçaient le rempart de Lyon, de la Saône (Serin) au Rhône (Saint-Clair). Les cinq bastions portaient les noms suivants : *la Reine, le Maréchal, Saint-Sébastien, Saint-André, la Fontaine*. Le fort Saint-Jean, sur la Saône, et le bastion Saint-Clair, sur le Rhône, constituaient les deux extrémités du rempart.

Ce système de défense fut édifié sous Louis XIII.

FONTAINE (André). — Peintre né à Lyon où il vécut dans la première partie du XIX^e siècle. Il étudia à l'Ecole de Lyon, avec Richard. Parmi ses toiles : *le vieux Sergent* (d'après Béranger, 1837) ; *les Vendangeurs* (1839) ; des *Portraits* ; etc...

FONTAINE (Benoît). — Architecte né à Lyon en 1806, mort en la même ville en 1891. Elève de l'Ecole de Lyon, puis de Labrouste à Paris.

Il a écrit un *Eloge de A. Catenod* (1864).

Membre de la Société académique (1851).

FONTAINE (Benoît-Jérôme). — Graveur à l'eau-forte. Né et mort à Lyon (1806 - août 1887).

Il étudia à l'école des Beaux-Arts de Lyon ; puis grava beaucoup avec J.-J. de Boissieu.

Audin et Vial citent parmi ses œuvres : *Francheville* ; *château de Chessy en 1818* (1835) ; *Chaponost* ; *le vieux pont d'Oullins* ; *le pont du Change* (1837) ; etc.... etc....

FONTAINE (François-Léonard). — Architecte né à Pontoise en 1762, mort à Paris en 1853. N'intéresse notre ville que parce qu'il est l'auteur du projet de palais impérial qu'on devait élever à Lyon, pour Napoléon I^{er}, dans la presqu'île de Perrache, à peu près sur le terrain situé immédiatement derrière la gare actuelle.

FONTANIERE (chemin de la). — V^e arrondissement. — La peste de 1628 dut sévir dans ce quartier, car on a pu voir longtemps, à l'angle d'une terrasse sur ce chemin, l'inscription suivante : « A la gloire de Dieu, dame Etiennette Nalot a fait
« eslever ceste croix, honorant la mémoire de sieur Jehan
« Prudhomme, son mary, duquel les os reposent sous icelle, qui
« décéda, en ce lieu, de la maladie contagieuse, le septième
« d'Octobre 1628-1629. »

Quant au nom de cette voie publique, il rappelle probablement une source, qui alimentait une propriété à laquelle on donna ce nom : la Fontanière.

FONTANNER (Francisque). — Géologue, né à Lyon en 1839, mort à la fin du XIX^e siècle.

Il fut attaché au service de la carte géologique de France.

Il a publié de nombreux ouvrages de géologie et de paléontologie.

FONTENILLE (Marie-Philippe Mouton de la Clotte). — Naturaliste né à Montpellier le 7 septembre 1769, mort à Lyon le 22 août 1837.

Il professa la botanique à Lyon, après Gilibert. Membre de l'Académie de Lyon.

Il publia de nombreux mémoires sur la *Botanique* ; un *traité élémentaire d'ornithologie* ; la *France en convulsion* (1815) ; etc...

FONVILLE (Victor-Nicolas). — Peintre, dessinateur, né à Thoissey (Ain) en novembre 1805, mort en sa ville natale en 1856.

Il vécut trente-cinq ans à Lyon.

Il entra comme imprimeur chez Brunet (qui devint son beau-père) rue Basseville (Arbre-Sec), et étudia sous la direction de Thierriat, à l'Ecole des Beaux-Arts.

Après un voyage en Italie, il installa un atelier place de la Boucherie-des-Terreux (rue d'Algérie), que fréquentèrent, notamment, Louis Carrand et Gabillot.

En 1854, sa vue étant fatiguée, il demanda et obtint une place de professeur de dessin au collège ecclésiastique de Thoissey.

Signe particulier (d'après Alexis Rousset), Fonville imitait admirablement le coq.

Parmi ses œuvres : *vue du pont Morand enlevé en partie en 1825 le 22 octobre*; *Galerie de l'argue* (1828); *le lac de Silans*; *vue de l'Hôpital et du Pont de la Guillotière*; *vue de la place des Cordeliers* (1831); un recueil de vingt-cinq vues de Lyon (1831); *étude de marais* (1833); *la vallée d'Azergues* (1833); *Yzeron* (1837); *Lyon vu du clos de l'Observance* (1838); *Lyon vu de Saint-Clair* (1843); *l'Ile-Barbe*; *pont suspendu entre Fourvière et les Chartreux* (1848); *Tenay* (1850); *hospice des incurables à Ainay* (1853); *vue de l'Arbresle*; etc...

FORCES (rue des). — II^e arrondissement. — Ce nom évoque le souvenir de la maison des *forces*, située, au commencement du XVIII^e siècle, à l'angle de la rue Gentil et de la rue des Forces.

Cette maison tenait son nom d'une enseigne représentant cet outil.

Les *forces* étaient de grands ciseaux pour tondre le drap.

Divers

Au moment des Etats de la Ligue, on fit une gravure représentant l'ambassadeur d'Espagne, le nez armé de lunettes, cherchant ses ciseaux qui étaient tombés à terre. Comme suscription on avait écrit : « J'ai perdu mes forces ! » [Voltaire.]

FOREST (Jean-Marie). — Le général Forest naquit à Lyon, rue Pizay, le 4 janvier 1752. A seize ans, il s'engageait aux dragons de Custine. A la Révolution, il était lieutenant. En

1794 il fut nommé général de brigade à l'armée du Rhin, puis passa à l'armée d'Italie.

Le 12 juin 1799 il fut tué à la bataille de la Trebbia, et enterré dans le bastion de la citadelle de Modène.

On a donné son nom à l'arsenal de Perrache.

[Lire, sur le général Forest, un article très documenté de Martin-Basse, dans le *Salut public* du 17 décembre 1921.]

FOREST (Fleury-Henri) dit Forest de Lemps. — Graveur né à Saint-Marcellin (Isère) en 1843, mort à Lyon le 1^{er} juillet 1898. Il débuta comme électricien; puis, venu à Lyon, il y fit de la gravure. Il composa pour Vingtrinier 21 livraisons de gravures sur le *Vieux Lyon* et *Lyon moderne* (1875); en 1890, Forest-Fleury grava le *Vieux Lyon qui s'en va, quartier Grôlée*.

FOREST (Joseph). — Architecte né à Tournus en mars 1806, mort à Lyon le 29 mars 1875.

Il fut élève de A. Chenavard, dans le cabinet duquel il travailla.

En 1836 il devint architecte de la Croix-Rousse et procéda notamment à l'achèvement de *P'église Saint-Eucher* (commencée par F. Pascalon).

Il est le fondateur de *l'Hospice des Petites Sœurs des Pauvres, rue de l'Enfance*.

Forest fut membre de la Commission municipale de Lyon en 1873.

Membre de la Société académique.

FOREZ (place du). — 1^{er} arrondissement. — Le nom donné à cette place rappelle celui d'une famille *Forez, Foreys* ou *Fauvez*, à laquelle l'enclos des Capucins avait appartenu au xiv^e siècle. Les religieux qui s'y établirent vers 1622, portèrent longtemps le nom de Capucins du Petit-Forez (ou Forest). La première pierre de leur église fut posée par Anne d'Autriche; et l'église fut dédiée à Saint-André, patron du sieur André Coste qui, par ses libéralités, avait grandement contribué à sa construction.

FORT (Victor). — Né à Lyon le 12 janvier 1865. Député du Rhône. Voir: rue *Victor-Fort*.

FORT DE SAINT-IRENÉE (chemin du). — V^e arrondissement. — Cette dénomination s'explique tout naturellement par ce fait que ce chemin conduit au fort.

Autrefois, il portait le nom de *chemin des Arcs*, en raison des vestiges antiques qu'on y pouvait voir.

FORTIER (Gustave). — Né à Chalon-sur-Saône, le 8 décembre 1826.

Fut, de 1868 à sa mort, directeur de l'Ecole centrale lyonnaise, où il enseigna la chimie.

FOSSE. — Inspecteur général des manufactures, qui vivait au XVIII^e siècle. Il intéresse un recueil de souvenirs lyonnais parce que, dans la lutte entreprise par les ouvriers contre l'égoïsme des bourgeois fabricants, Fosse fit une enquête reconnaissant le bien-fondé des réclamations ouvrières.

Cette enquête, datée de 1737, eut comme conséquences l'abolition du droit d'admission, la liberté du travail, et le droit, pour les ouvriers, de nommer quatre sur huit des maîtres-gardes de métiers.

Il est vrai que les intrigues des marchands aboutirent à un arrêt de 1744, qui fit perdre ces modestes avantages à la classe ouvrière lyonnaise.

FOSSES DE TRION (rue des). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom au fait qu'elle longeait les fossés limitant autrefois la ville de ce côté.

C'est dans cette rue que, à l'occasion de travaux de voirie, on a trouvé, à sept mètres de profondeur, une couche considérable de bois brûlé, vestige de l'incendie de Lyon, sous Néron.

On y a trouvé également une mosaïque.

FOUCAUD (ou Fulcoald). — Evêque de Lyon, de 715 à 744. Pendant son épiscopat, en 732, les Sarrasins, venus d'Espagne, s'emparèrent de Lyon, renversèrent églises et murailles et détruisirent un grand nombre de maisons après en avoir tué les habitants.

FOUDRAS (Antoine-Eugène). — Né à Lyon le 19 novembre 1783, mort le 18 avril 1859. Il exerça la profession d'avoué.

Nous le citons ici au titre d'entomologiste et de botaniste.

Pendant de nombreuses années, il se livra, dans la région lyonnaise, à ses études favorites.

Il composa même un herbier de 3.000 espèces, qui fut donné au docteur L. Perroud, et qui, en dernier lieu, devint la propriété de la Faculté de Médecine de Lyon.

Foudras a laissé de nombreuses publications et communications.

Mulsant lui a consacré une notice.

FOUGASSE (Emile). — Né à Lyon, le 8 février 1819. Négociant en soieries. Membre de la Chambre de Commerce (1869-1888).

Il fut président du Conseil d'administration des Hospices (1879-1881). Administrateur du Dispensaire général.

Fougasse mourut à la Mulatière, le 23 juillet 1888.

FOUILHOX (Claude). — Né à Lyon le 3 avril 1798, mort dans la même ville, le 28 juillet 1863. Il fut interne à l'Hôtel-Dieu de Lyon, puis élève de Lisfranc à Paris.

Il renonça à la chirurgie à cause de sa vue; en 1832 il fut nommé, au concours, médecin de l'Hôtel-Dieu.

Fouilhox collabora avec Brachet dans plusieurs ouvrages.

Il exerça à l'Hôtel-Dieu jusqu'en 1852.

Membre de la Société de Médecine (1833); médecin du Dispensaire (1832-1844).

FOUR A CHAUX (chemin du). — V^e arrondissement. — Cette appellation évoque le souvenir d'un ancien four à chaux installé près du pont de Serin et de la porte de Vaise (porte du Lion). Le plan de Delamonce (XVIII^e siècle) indique, au même lieu, trois établissements de cette nature. Le dernier fut démoli lorsqu'on créa le quai.

L'existence d'un four à chaux à Vaise remonte assez loin puisque, en 1540, on se plaignait déjà de sa fumée « infecte » à Cuire: « car le fruit en a la senteur tellement, que le vin ès dits lieux en vault beaucoup moins, et jusques aux jardinages. »

Dans sa *Délie*, Maurice Sève fait allusion à cet établissement :

Comme aux faulxbourgs les fumantes fornaises
Rendent obscurs les circonvoisins lieux,
Le feu ardent de mes si grands mésaises
Par mes soupirs obténèbre les cieulx.

.....
En ce faulxbourg cette ardente fornaise
N'eslève point si hault sa forte alaine,
Que mes soupirs respandent à leur aise
Leur grand'fumée en l'air qui se pourmeine.

FOURIER (le baron Joseph-Jean-Baptiste). — Savant mathématicien, né à Auxerre le 21 mars 1768.

Membre de l'Académie française.

Sa vie lyonnaise est courte: le 7 mars 1815, alors qu'il était préfet de l'Isère, il se rendit auprès de Napoléon revenant de l'île d'Elbe. Par décret du 12 du même mois, l'Empereur le nomma préfet du Rhône. Mais, ne pouvant résister à ce qu'il appelait « l'esprit révolutionnaire des Lyonnais », il donna sa démission et fut remplacé, le 17 mai 1815, par Pons de l'Herault.

Fourrier mourut le 16 mai 1830.

FOURNEL (Sébastien). — Né à Lyon le 1^{er} novembre 1761. Fabricant de soieries.

Fut administrateur des Hospices (1814-1819), juge au tribunal de Commerce, membre de la Chambre de Commerce.

Administrateur du Dispensaire.

Il mourut à Lyon le 8 février 1845.

FOURNEREAU (Jean-François-Mathieu, dit Matheus). — Peintre né à Mornant en 1826, mort à Lyon le 13 décembre 1901.

Fut élève de Janmot.

Parmi ses travaux: *Paysages*; *Samson incendiant les blés des Philistins* (188); décoration de l'église de Couzon; etc..

FOURNET (rue). — VI^e arrondissement. — La rue des *Emeraudes* a reçu, le 27 avril 1874, le nom de Victor Fournet, savant géologue.

Il naquit à Strasbourg en 1801, et mourut à Lyon en 1869. Administrateur des mines de Katzenthal (Bas-Rhin), puis de Pontgibaud (Puy-de-Dôme), il fut nommé, en 1834, professeur de minéralogie et de géologie à la Faculté de Lyon.

Ses travaux ont permis de faire d'importantes rectifications à la carte géologique de la France.

Fournet était membre correspondant de l'Académie des Sciences.

Il fut membre de l'Académie de Lyon.

FOURNIER (James). — Je n'ai pu trouver ses origines ; mais il intéresse l'histoire de notre ville par le fait suivant : c'est lui qui, en 1663, importa d'Angleterre à Lyon, l'industrie du bas de soie.

FOURREAU (Jules-Pierre). — Né à Lyon, le 25 août 1844, mort à Nuits (Côte-d'Or) des blessures reçues devant l'ennemi, le 16 janvier 1871.

Elève des Minimes, il entra d'abord dans le commerce, puis chez A. Jordan (1862-1870). Il entraîna son maître dans un néo-jordanisme exagéré, et fit des études plus poussées encore que celles de A. Jordan, du polyphormisme de l'espèce.

Sa mort prématurée fut regardée comme une perte considérable pour la science.

Fourreau a dressé un *Catalogue des plantes qui croissent spontanément le long du cours du Rhône*.

FOURVIERE (montée, place de). — V^e arrondissement. — Cette partie du territoire lyonnais doit son nom à l'église qui domine la colline.

Cette église fut d'abord sous le titre de Saint Thomas de Cantorbéry qui, dit-on, aurait séjourné quelque temps à Lyon, au moment de sa première rupture avec le roi d'Angleterre. Mais la chapelle, fort ancienne et très célèbre, était déjà dédiée à la Vierge.

C'est de l'église de Cantorbéry que vint à Lyon, l'usage de célébrer la fête de l'Immaculée Conception, et c'est le 8 décembre 1140 que notre église la célébra pour la première fois.

Quant à l'étymologie du mot Fourvière, elle a fourni l'occasion de tant écrire, qu'il faudrait un volume pour analyser les mémoires, brochures et livres qui en traitent. Je me bornerai à de très succinctes indications.

Tous les auteurs sont d'accord sur le sens à donner à la première partie du mot : *Four* vient de *forum*, marché.

Mais, pour la finale, que de divergences !

Forum veneris (marché de Venus) disent les uns ;

Forum vetus (marché vieux), disent les autres, et, parmi eux, le P. de Colonia. Pour lui *forum vetus* était le nom du grand marché construit sous l'empereur Trajan ; car, dit-il, « on ne « trouve ni sur les lieux, ni dans l'histoire, aucun indice d'un « temple dédié à Vénus ».

Le baron Raverat estime que la désinence *ière* indique une idée de domaine ; il en donne comme preuve la *Mulatière* (domaine de Mulat), la *Durandière*, la *Ferrandière*, la *Platière*, la *Sablière*, *Charbonnière* etc... Fourvière signifierait alors simplement, le lieu où se tenait le marché. D'où il faut écrire *Fourvière* (sans *s*) et non *Fourvières* (comme le doivent faire les partisans de *forum vetus* ou de *forum veneris*).

On donne encore comme origine de ce nom : *forum Veri*, le marché de Vérus. L'auteur de cette hypothèse suppose que Fourvière fut ainsi dénommé à cause de Cesar Cœlius Verus, fils adoptif d'Adrien, ou à cause de Lucius Aurelius Verus, associé de Marc-Aurèle à l'Empire, qui aurait rétabli le marché existant en cette région du territoire lyonnais.

Souvenirs d'autan

Le *Forum* fut élevé dit-on, par Trajan (qui ne semble pas, cependant, être venu à Lugdunum) vers l'an 98.

840. — Le vieux forum s'écroule le premier jour de l'automne. On lit, dans une vieille chronique de cette époque, la *chronique de Saint-Bénigne* : « Hoc anno quod Forum vetus vocabatur « Lugduni corruit ; ipso die, instantis autumnus, quod steterat a « tempore Trajani imperatoris per annos fere septingenos, me- « morabile atque insigne opus. » [Archives historiques, 1831.]

Lors de cette catastrophe, des pierres énormes roulèrent jusque dans la Saône où on en peut encore voir, lorsque les eaux sont basses, entre le pont La Feuillée et le pont Tilsitt.

La *Chronique de Vézelay* place cet événement en 839, et désigne le vieux marché par les mots : *forum veneris*.

1192. — Leidrade avait fait construire, en 814, à Fourvière, un modeste oratoire dédié à la Vierge. En 1167 on commença l'édification d'une chapelle qui fut terminée en 1192. A cette date, elle fut érigée en église paroissiale sous le vocable de la bienheureuse Vierge Marie et de Saint Thomas de Cantorbéry.

L'acte d'érection contient en faveur de l'archevêque et du chapitre, le don des blocs de marbre et des pierres de Choin qui seraient découverts sur la colline. D'après Cochard, cette réserve

avait pour but de se procurer des matériaux pour la construction de l'église de Saint-Just.

Cet acte a été inséré dans *Gallia christiana* (tome IV et débute ainsi : « Johannes (Jean de Bellesmes) primæ Lugdun. « Eccl. sacerdos humilis, et Stephanus, ejusdem Eccl. decanus, « cum universo capitulo... capellam de Forverio ab Oliverio « bonæ memoriæ quondam decano infondo nostro, in honorem « B.M.V. et S. Thomæ Cantuar., archiep. et martyris, inchoatam « restituimus et ditavimus... »

La restauration de l'ancienne chapelle de Fourvière fut faite par l'architecte Alph. Duboys (1816-1851).

— Au XIV^e siècle, tous les soirs, un homme désigné sous le nom de *Guyète*, sonnait le couvre-feu à son de trompe du haut du clocher de Fourvière. A ce signal, le guet de l'archevêque, accompagné du roi des Ribauds, faisait sa ronde ; cette retraite portait le nom de *chasse-ribauds*. Le roi de la rue saisissait sans pitié tous les vagabonds qu'il rencontrait.

1476 (Archives B. B. 13), 18 juin. — Don, par le Roi, à Michelet-Dulart et à sa femme, de la fontaine dite *du Rieu*, qui descend de Fourvière. Ce Dulart avait été député par le Consulat aux Etats généraux de 1468.

1630. — Le lundi de Pentecôte, 20 mai, la reine Anne d'Autriche monta à Fourvière ; elle ne s'était pas fait annoncer, et elle trouva close la porte de la chapelle de Notre-Dame. Tout le chapitre se remua ; mais on ne put trouver ni les clefs, ni le sacristain. Si bien que les gens de la suite de la reine finirent par forcer la porte.

1643. — *Le Vœu des Echevins*. — Un journal de Lyon, aujourd'hui disparu, l'*Union des Provinces*, publia, le 8 septembre 1643, la décision prise le 12 mars 1643 par le Consulat. (Elle fut publiée en tout ou partie, bien souvent depuis ; mais c'était la première fois qu'elle paraissait dans la presse).

« Considérant que nonobstant les soins très exacts... « observés depuis l'année 1628, le mal contagieux (la peste) n'a « laissé presque d'y continuer jusqu'à présent, de manière qu'il « semble... nécessaire de recourir aux intercessions, prières et « protections de la très sainte Vierge par quelque dévotion plus « grande qu'à l'ordinaire,

« Arrête :

« Le prévost des marchands, les échevins et leurs successeurs « es dites charges, iront à pied, toutes les fêtes de la Nativité de « la Vierge, qui est le huitième jour de septembre, sans robes, « néanmoins avec leurs habits ordinaires, en la chapelle de N.-D.

« de Fourvière, pour y ouïr la sainte messe et y faire leurs prières
« et dévotions à la dite Vierge, et lui offrir, en forme d'hommage
« et de reconnaissance, la quantité de sept livres de cire blanche
« en cierges et flambeaux propres au divin service de ladite
« chapelle, et un escu d'or au soleil... »

Quel dommage que notre maire et ses vingt ou vingt-un adjoints ne nous donnent plus ce spectacle !

1702 (Archives B. B. 261). — Réparation au « fanal ou guérite » placé à côté du clocher de Fourvière, afin de pouvoir « conserver aux étrangers l'agrément qu'ils ont d'aller dans cet « endroit, comme le mieux situer pour examiner les beautés de « cette ville. »

1739. — Le Consulat accorde 6.000 livres aux chanoines de Fourvière pour contribution à l'agrandissement de l'église de Notre-Dame.

1793. — Fourvière s'appelle : *quartier de la Montagne*.

1828. — Le 22 juillet, vingt-trois pigeons apportés d'Anvers furent mis en liberté sur le coteau de Fourvière, et prirent leur vol vers le Nord. Quatorze périrent en route. C'est un des premiers essais faits en France, de l'utilisation des pigeons voyageurs.

1870. — En février, on procède à l'élargissement sur le côté occidental, de la montée de Fourvière.

1872. — Le 7 décembre, bénédiction de la pose de la première pierre de la nouvelle chapelle de Fourvière. Sous un bloc de pierre placé dans les fondations de la crypte, on dépose une petite caisse en plomb, contenant le procès-verbal en latin de la cérémonie et une médaille de bronze frappée par Fabisch.

1885. — La Société de Fives-Lille offre de construire le fameux pont gigantesque (dont il est question depuis 1835 ou 1840) entre la Croix-Rousse et Fourvière.

Cette réalisation du rêve de plusieurs ingénieurs lyonnais n'est point encore faite.

Divers

Sénèque a décrit la colline dans les vers suivants :

Vidi duobus imminens jugum fluviis,
Quod Phebus ortu semper obverso videt,
Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quò suos fluctus agat,
Tacitur quietis alluit ripas vadit.

Lesquels vers furent ainsi traduits par Z. Collombet (Archives historiques du Rhône, 1831) :

D'un superbe coteau j'ai vu la cime altière,
Où l'astre des saisons, rayonnant de lumière,
Sorti du sein des mers, lance ses premiers feux.
Au pied de ce coteau, le Rhône impétueux
Précipite ses flots ; et la Saône incertaine
N'arrive qu'à pas lents au Rhône qui l'entraîne.

A propos du culte de Vénus sur la colline, Coignet a écrit dans son *Élégie Fourvières* :

Là, quand l'erreur encor enchaînait les mortels,
La reine de Paphos ent, dit-on, des autels ;
Profane sanctuaire où la blanche colombe,
Sous la main d'une Vierge, expirante, succombe,
Vains autels où les vœux de mille adorateurs
Se perdaient dans les airs avec l'encens des fleurs,
Où la divinité qu'invoque l'innocence,
Demande une victime à la main qui l'enceuse.

— Au *Pavillon Nicolas* (remplacé par l'établissement Gay) se réunirent, dans les deux premiers tiers du XIX^e siècle, plusieurs sociétés amicales, cénacles littéraires et artistiques.

Léon Boitel et le peintre Genod y tinrent des réunions de *la Chose*, créée en 1811, société où l'on banquetait une fois par mois. *La Chose* devint les *Bonnets de coton*, qu'un jaloux dénomma : *les Intelligences*.

André Matagrín ne pouvait pas ne pas dire son mot sur Fourvière. On lit dans sa *Cité des Brumes* :

Par-dessus les toits gris ainsi que des calvaires,
Vieux degrés et chemins montent péniblement
Vers les flots de verdure et le fier monument
Qui surplombent la ville et couronnent Fourvières.

Et le coteau redit, pittoresque bréviaire,
Les échos du passé dans ses noirs bâtiments,
Ses escaliers infects et ses jardins dormant,
Ou ses buissons pieux abritant le Rosaire.

Des Chazeaux le surnom réjouit les gamins ;
Saint Barthélemy songe aux triomphes romains
Et le Gourguillon rêve aux cours médiévales ;

Tandis que sur la Loge où Calvin succéda
Aux changeurs, Gabrielle, eclipsant ses rivaux.
Tout près du Vert-Galand s'évoque à la Bréda.

— 1912, 21 avril. — Les maisons n^{os} 10 et 12, montée de Fourvière, sont attribuées aux Hospices. Elles proviennent des biens de la fabrique de Saint-Jean.

Place de Fourvière

Au n^o 1, siège de l'Archevêché. A ce propos, voici les noms des derniers archevêques :

1840-1870 : Cardinal de Bonald.

1870-1875 : Monseigneur de Ginoulhac.

1876-1887 : Cardinal Caverot.

1887-1893 : Cardinal Foulon.

1893-1912 : Cardinal Couillé.

1912-1916 : Cardinal Sevin.

1916 : Cardinal Maurin.

FOYATIER (Denis). — Sculpteur. né à Besons, près de Feurs (Loire), le 22 septembre 1793, mort à Paris en novembre 1863.

Elève de Chinard et de Grobon à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. En 1817, il va à Paris, où il étudie sous Lemot.

Il se fixa dans la capitale.

Parmi ses œuvres, citons celles qui intéressent notre ville : *Louise Labé* (buste, 1827) ; *Lemot, sculpteur* (buste, 1831) ; *Jacquard* (place Sathonay, puis place de la Croix-Rousse) ; le *Major Martin* (statue) ; etc., etc.

FRAGNAY (François). — Peintre. né à Pérouges (Ain) en 1824. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, il se fixa en notre ville.

Parmi ses toiles : *Sommeil de l'Enfant Jésus* (1846) ; *intérieur de cuisine* (1851) ; *l'Eloquence, la Méditation, l'Autorité, la Modestie* (peintures dans la salle du Tribunal de Commerce de Lyon) ; des *Portraits*, etc.

FRAISSE (Joseph). — Graveur qui naquit à Saint-Julien-Molin-Molettes (Loire) en 1830, et mourut à Lyon en juin 1885.

Il eut sa période de notoriété vers la fin du second Empire.

FRAISSE (Charles). — Docteur en médecine, né à Genève (Plainpalais) le 12 pluviose an XII, parcourut une très brillante carrière à Lyon, de 1815 à 1860, où il fut adjoint au maire en 1848.

Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, membre de la Société littéraire. Enfin, pendant de longues années, il exerça les fonctions de bibliothécaire au Palais des Arts. Mort à Lyon, le 25 juin 1870.

Son fils, Armand Fraisse, fut un journaliste distingué. Il écrivait au *Salut Public* dont les bureaux étaient situés alors, 33, rue Impériale (rue de la République).

FRANC (Hippolyte-Paul-Émile). — Né à Lyon, le 2 février 1825.

Conseiller général de Saône-et-Loire, il fut député de l'arrondissement de Charolles.

Chimiste distingué, il fut élève de Chevreul.

FRANÇAIS (Elisée). — Médecin, né à Lyon le 25 septembre 1842, mort à Vienne, le 14 août 1878. Interne en 1863 ; il fut chargé des fonctions d'agrégé à la création de la Faculté de médecine de Lyon (1877).

Il fut médecin aux rapports, médecin des Hôpitaux (1873) et du Dispensaire.

FRANCESCHI-DELONNE. — Né à Lyon au XVIII^e siècle. Fit ses premières armes sous la Révolution, devint général de brigade. En 1804, il fut créé baron de l'Empire ; puis, comme général de division, passa au service du roi Joseph, dont il devint le premier aide de camp et l'un des écuyers.

FRANCHET (Charles). — Architecte, né à Lyon le 10 décembre 1838.

Elève de l'École des Beaux-Arts de Paris.

Parmi ses travaux : château de la Chassagne ; agrandissement de l'église Saint-Vincent ; hôpital Saint-Joseph, etc...

Il a collaboré avec Bossan, notamment pour l'église de l'Immaculée-Conception.

Membre de la Société académique d'architecte en 1873.

A publié une notice sur Louis Bresson (1896).

FRANCHEVILLE (chemin de) : — V^e arrondissement. — Cette voie s'étend de la place Saint-Irénée au *chemin des Cailloux*, dans la direction du village de Francheville ; d'où son nom.

Divers

Au n° 96. Maison de retraite pour prêtres âgés :

Au n° 136. *Hôtel des Invalides du travail*, édifié sur les plans de l'architecte Henri Moncorgé. Il peut recevoir quatre cents pensionnaires.

Il fut ouvert le 5 octobre 1901.

FRANCIA (Clara). — Voir : Mollard (Clara).

FRANCISCO-FERRER (rue). — III^e arrondissement et Villeurbanne. La dénomination actuelle n'intéresse pas Lyon. On connaissait autrefois cette rue sous le nom de *chemin du Sacré-Cœur*, qui lui venait d'une congrégation de femmes, installée à l'extrémité orientale de cette rue, dans l'ancien château de la Ferrandière.

FRANÇOIS (Michel). — Maréchal-ferrant de Salon-en-Provence, qui passa à Lyon en 1697. Il allait trouver le roi pour lui révéler un secret qu'il tenait d'un spectre, lequel lui était apparu trois fois ! Le peuple de Lyon se porta en foule à sa rencontre. (Dictionnaire de Moreri.)

FRANÇOIS (Ferdinand). — Peintre né à Lyon en 1822, mort en juin 1870. Elève de l'Ecole de Lyon vers 1840. Il a exposé notamment : *Après la méditation*.

FRANÇOIS. — Savant professeur d'histoire qui, sous le règne de Louis-Philippe, fut doyen de notre Faculté des Lettres.

En 1848, il posa sa candidature à l'Assemblée nationale. Il fut fortement houspillé par certains journaux avancés. Il ne réussit d'ailleurs pas à se faire élire.

FRANÇOIS (le père Jean). — Cordelier du XVII^e siècle. De Bombourg nous apprend que ce moine peignit dans le jardin des Cordeliers de « beaux tableaux en perspective et architecture. »

FRANÇOIS-DAUPHIN (rue). — II^e arrondissement. — Ce nom évoque le souvenir du fils aîné de François I^{er}, le dauphin François.

En 1536, jouant à la paume, au jeu d'Ainay, il fut pris d'un malaise subit après avoir bu un verre d'eau fraîche que lui avait présenté, sur sa demande, un seigneur piémontais de sa suite, le comte de Montecuculli (ou Montecucullo). Peu de jours après, il mourait à Tournon.

Montecuculli, accusé d'avoir empoisonné le Dauphin, fut condamné et écartelé, en présence de François I^{er} et de la Cour, dans la rue Grenette. Les quatre quartiers de son corps furent pendus aux quatre portes de la ville.

On lira avec un vif intérêt, si l'on est curieux de connaître la vie de Lyon à cette époque, le passionnant roman de Le Marguet: *Myrelingues la Brumeuse*.

Le jeu de paume était situé sur le terrain construit entre le quai d'Occident et la rue Guynemer (Sainte-Claire autrefois) ; on aurait donc dû donner le nom de François-Dauphin à une rue beaucoup plus rapprochée d'Ainay, pour rester dans le cadre historique. Mais on a associé le nom du jeune prince à l'idée de jeu de paume ; or, la rue qui nous occupe s'est appelée *rue de la Sphère*, du mot latin *sphaeristerium*, par lequel les Romains désignaient le jeu de paume. Ce nom rappelait en effet la salle construite pour ce jeu, en 1648, par Chappuis (voir : rue Boissac), qui s'étendait de l'actuelle rue Auguste-Comte à la rue Boissac, à la hauteur de notre rue François-Dauphin.

(Voir : rue Auguste-Comte).

Corneille, de Lyon, a fait un portrait du dauphin François.

Divers

1815. — Mognat de l'Ecluse habite rue de la Sphère.

1850. — Rozier Joseph, peintre d'histoire, rue de la Sphère.

N° 10. Maison attribuée aux Hospices par décret du 22 septembre 1913 ; elle provenait des biens de la fabrique de Saint-François.

N° 14. Maison Glas, achetée en 1850 par Garnier, fabricant, pour augmenter les revenus de la fabrique de Saint-François. Attribuée aux Hospices en 1913.

1547. — 28 avril. — Le corps de François, dauphin de Viennois, mort à Tournon le 12 août 1536, passe à Lyon. On le conduisait à Saint-Denis, pour y être inhumé auprès du roi François, son père.

Le corps était dans un chariot couvert de velours noir avec

une grande croix de velours blanc. On lui fit, à Saint-Jean, un beau et solennel service, tous les ordres et états de la ville assistèrent à cette cérémonie.

1574. — Le jeu de paume d'Ainay fut vendu par le Consulat, en 1574, à Pierre de Palmier, seigneur de la Bastie, gentilhomme ordinaire du roi et chambellan du duc d'Alençon, à la charge d'une pension de trois livres à l'abbaye d'Ainay, et de vingt-cinq livres à la ville.

FRANÇOIS-GARCIN (rue). — III^e arrondissement. — C'est le nom d'un bienfaiteur de la ville, mort en 1847, qui laissa une grosse part de sa fortune à l'hôpital de la Charité et à celui de l'Antiquaille.

François Garcin fit également un legs à l'institution Denuzières.

FRANÇOIS-VERNAY (rue). — V^e arrondissement. — Cette voie publique a porté, jusqu'en 1911, le nom de *rue des Treize-Cantons*, en souvenir d'une hôtellerie fréquentée par les Suisses, qui avait pour enseigne les armoiries des treize cantons helvétiques, avec l'aigle noir à deux têtes, portant la couronne du Saint-Empire, tenant le globe et l'épée haute.

En 1911, cette rue a reçu le nom de François Vernay, né à Lyon le 1^{er} novembre 1821, rue Bourgehanin, mort le 7 septembre 1896, dans sa maison, rue de Sèze.

Il s'appelait, en réalité, François Miel, dit Vernay. Après avoir gagné sa vie en dessinant pour la fabrique, il se mit à peindre des paysages et des tableaux de fleurs. Talent incompris de ses contemporains, il vécut presque constamment dans la misère.

Toute sa vie il conserva les allures et le laisser-aller du rapin fantaisiste. Il avait coutume de dire qu'il habitait une des plus anciennes rues de la ville : « la rue de Sèze, 120 » (1620 !!!).

FRANKLIN (rue). — II^e arrondissement. — Jusqu'en juillet 1879, ce fut la *rue de la Reine*.

En 1848, elle s'appela, pendant quelques temps, *rue de la Concorde*.

Benjamin Franklin vint à Lyon, en 1783, pour étudier le mouvement industriel et les conditions d'existence dans notre ville.

Il fut reçu membre de l'Académie de Lyon en mai 1785, et remercia par une lettre datée de Passy, 9 juillet 1785.

Nous n'avons point à tracer ici une biographie de l'illustre Américain.

Personnalités ayant habité la rue

1827. — Fayolle (J.-M.), architecte, n° 52.

1832. — Gros (Anatole), peintre.

1854. — Au n° 10, rue de la Reine, bureaux de la *Lyonnaise Mutuelle*, assurance contre l'incendie créée en notre cité.

1868. — Celler, capitaine d'état-major, qui commanda, en 1870, la première légion du Rhône.

Tisseur Clair (Nizier de Puitspelu).

Tisseur Jean, frère du précédent.

Vital de Valous, sous-bibliothécaire de la ville.

Divers

Au n° 57, vaste immeuble de trois bâtiments, dit *Hôtel de la Reine*; au-dessus de la porte, une tête de lion.

1843. — Le 4 février, naissance, rue de la Reine, du D^r Etienne Clément (mort en 1907), professeur agrégé, médecin-chef de l'hôpital Saint-Joseph.

FRAPPET (Antoine). — Né à Issy-l'Evêque (Saône-et-Loire) en 1790; allié aux Ravier du Magny.

Procureur du roi (1815-1820), puis juge au Tribunal de Lyon (1820-1830). Il quitta la magistrature pour le barreau.

Frappet fut président des Directeurs de la Caisse d'Epargne. Il mourut à Lyon en 1864.

FRATERNELLE (rue). — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle la loge maçonnique *la Fraternelle*, dont les réunions se tenaient dans une des maisons de la rue.

FREDERIC I^{er}. — L'empereur Frédéric I^{er} séjourna à Lyon en 1178. Au mois de septembre, il promulgua un décret donnant à l'église de Grenoble les droits de régale, dont celui de battre monnaie.

FREDERIC II. — On ne s'attendait point à rencontrer ici le nom du roi de Prusse. Voici pourquoi je le cite : ayant écrit un éloge de Voltaire, il adressa un exemplaire de son travail, avec l'assurance de son dévouement, à l'Académie de Lyon. L'ouvrage fut lu en séance publique, le 26 janvier 1779.

FRENE (Joseph). — Né à Lyon le 14 février 1815, mort à Montmerle en 1879. Elevé à Villefranche, puis à Saint-Etienne, il débuta dans une officine de pharmacien. Il prépara, en gagnant sa vie, ses études de médecine qu'il termina à Paris. Frêne exerça à Juliéas, puis à Montmerle, et prépara le médicament des Hôpitaux. Il fut reçu en 1851 et resta à l'hôpital de la Croix-Rousse jusqu'en 1857. Il se retira à Montmerle, où il mourut.

FRENET (Jean-Baptiste). — Peintre, sculpteur, né à Lyon le 31 janvier 1814, mort à Charly (Rhône) le 12 août 1889.

Il étudia à l'Ecole de Lyon sous Bonnefond, puis à celle de Paris.

Après un séjour à Rome, il se fixe à Lyon où il décore la chapelle de la Vierge à Ainay (1850), et la crypte de Sainte Blandine (1852).

Parmi ses œuvres : *Enoch ou l'Humanité* (1837) ; *Saint Jean de Dieu, fondateur de l'Hospice* ; *Notre-Dame de Bonconseil* (pour Fourvière, 1841) ; *Ruth* (1842) ; *Fresques* dans l'église d'Ainay, etc.

FREROT (Charles). — Architecte, né à Taillat (Saône-et-Loire) en 1832, mort à Lyon le 9 octobre 1867. Il étudia à notre Ecole des Beaux-Arts, sous la direction de A. Chenavard ; puis il passa dans le cabinet de George, avec qui il travailla jusqu'en 1860.

On lui doit : *l'hôtel Robin*, quai de Serin ; divers immeubles à Saint-Just, rue de Condé, place d'Ainay, etc. ,

Il enseigna le dessin à la Société d'instruction élémentaire du Rhône.

Membre de la Société académique en 1861.

FREYCINET (Louis de). — Né à Lyon en 1751, mort à Paris en 1827. De Freycinet fut nommé juré à la Haute-Cour nationale en septembre 1790.

FROISSARD (Louis). — Peintre, né à Lyon en octobre 1820. Elève de l'Ecole de Lyon ; il exposa au Salon, à Lyon, dès 1840, particulièrement des *Fleurs*.

FROMAGERIE (rue de la). — II^e arrondissement. — Le nom de cette rue provient de l'existence en ce lieu, autrefois, du marché au fromage.

En 1799, la place de la Fromagerie (supprimée par l'ouverture de la rue de l'Impératrice, aujourd'hui, rue de l'Hôtel-de-Ville), fut agrandie de l'emplacement du cimetière qui s'étendait au chevet de Saint-Nizier.

Personnalités ayant habité la rue

1699. — J.-B. Pullignieu, marchand et maître tireur d'or, en la vieille maison de ville, est juge-commissaire de police.

1774. — Arnaud-Tison (Claude), recteur de la Charité.

1791. — Coste, notaire, place de la Fromagerie.

1827. — Chapuis (Pierre), graveur sur métaux.

1861. — Seppe (Pierre-Paul), dessinateur pour la broderie.

Notes topographiques

N° 3. Plaque rappelant qu'en cette maison était installé l'Hôtel de Ville. Cet immeuble fut, en effet, de 1461 à 1604, la résidence des prévôts et des échevins. La façade semble avoir été refaite au XVII^e siècle ; voir deux escaliers à vis. Au sujet de cet immeuble, on lit dans le P. Ménétrier, que « Barthélemy Bellièvre, « notaire royal, et Françoise Fournier, sa femme, acquirent du « Consulat, le vieil hôtel de ville, du côté de la rue Longue, place « de la Fromagerie. » Du temps de Spon, la maison appartenait à un certain Ponchon.

Elle fut acquise par les Hospices ; de MM. les Prévôt et Echevins, le 3 janvier 1740 (M^e Pellet, notaire).

N° 9. Rez-de-Chaussée à arcades ; sur l'impasse, voir porte et imposte.

La maison (refaite depuis) qui était à l'angle de la rue de la Fromagerie, de Saint-Nizier et de la rue Neuve, appartenait, au XVIII^e siècle, au chapitre de Saint-Nizier ; elle fut adjugée, le 14 décembre 1790, au prix de 46.200 livres, à Jean-François Artaud, négociant, rue Mercière. La création de la rue de l'Hôtel-de-Ville l'a fait disparaître.

Une autre maison, sur la place, portant le n° 51 (numérotage

par flot de maisons) et qui appartenait également au chapitre de Saint-Nizier, fut adjugée en 1790, à un entrepreneur, qui revendit, en 1792, à Pierre Merle, rue Longue. Disparue dans les mêmes circonstances que la précédente.

Souvenirs d'antan

1424. — Le Consulat achète, pour en faire l'Hôtel de Ville, une maison traversant de la rue Longue à la rue de la Fromagerie ; mais il n'en peut obtenir l'investiture du chapitre et de l'archevêque qu'en 1461.

La maison appartenait à Aimarde, femme de Léonard Molon.

1515. — Après le départ de François I^{er}. Une jalousie profonde excitait les classes pauvres contre les bourgeois riches ; elles se demandaient toujours pourquoi les conseillers n'étaient jamais pris dans les corps de métiers. Les ouvriers se coalisèrent, prétendirent que la Ville était mal gouvernée, et qu'il y avait de grands abus dans l'administration.

Les gens de métier désignèrent parmi eux des représentants qui pénétrèrent violemment dans la salle des délibérations de l'Hôtel de Ville, et réclamèrent le droit de suffrage pour l'élection du Consulat. Ils demandèrent aussi que l'élection eut lieu, comme par le passé, dans la chapelle Saint-Jacques (voir : place Saint-Nizier). On parlementa, et tout se termina par un procès qui donna gain de cause à la bourgeoisie.

1562. — Nuit du 30 avril au 1^{er} mai. Les protestants se rassemblent au nombre de mille à mille deux cents, auprès de leur temple, à la Guillotière, et entrent à Lyon par le pont du Rhône. L'Hôtel de Ville, rue de la Fromagerie, où commandait Maurice du Peyrat avec vingt-cinq soldats, dut se rendre. Les cordeliers furent pris, sans résistance ; à l'abbaye de Confort, on se défendit mieux.

1576. — Le 24 juillet, le Consulat rentre dans l'ancien hôtel commun, près Saint-Nizier, en vertu de la transaction faite avec M. de Bourges qui, lui aussi, se réinstalle dans sa maison. On y tint, ce jour-là, le premier Consulat. Quelques réparations avaient été faites préalablement : partie de la galerie de pierres de taille, au devant du bâtiment retranchée, les degrés du côté de Saint-Nizier reconstruits, etc.

1593. — Juillet. — MM. du chapitre de Saint-Nizier remontrent au Consulat que quelques revendeurs fromagers, de leur autorité privée, occupent la place qui est derrière l'église par des bancs qu'ils y ont dressés et, par là, rendent inutiles les

boutiques que le chapitre a fait faire sur cette place, laquelle servait, autrefois, de cimetière.

Le Consulat ordonne que commandement sera fait aux dits revendeurs fromagers d'enlever leurs bancs.

1820. — 10 novembre. — Le marché des places de la Fromagerie et Saint-Nizier est transféré quai des Célestins.

1831. — Vers cette époque, on fréquentait, place de la Fromagerie, la boutique du libraire Durand.

FRONDE (rue de la). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à une hôtellerie dite, à cause de son enseigne, *la Fronde*.

Plus anciennement, on la nommait *rue de Romagny*, parce qu'elle fut ouverte par noble Bletterins de Rivoyre, seigneur de Romagny.

Vers 1560, c'était la *rue du Garillan*.

Reithofer (Pierre-Joseph), dessinateur, ingénieur et peintre, a laissé un très joli dessin à la plume : *rue de la Fronde* (1876).

Divers

N^o 4. Voir imposte, escalier, fenêtres à meneaux.

N^o 6. Escalier et cour ; niche d'angle.

FRONDE (la). — La Ville de Lyon parut accueillir avec joie la résistance à Mazarin.

Le *Courrier Français* de 1649 (janvier) écrit :

Nous avons advis de Lyon,
Que, plus furieux qu'un lion,
Le Lyonnais est en deffense,
Et le tout, contre l'Eminence.

Néanmoins, Jacques Gaullier, dans sa *Table chronographique* de 1651, et Massillon, dans l'*éloge funèbre de Camille de Neuville*, nous apprennent que ce lieutenant du Roi sut retenir Lyon dans l'obéissance.

FRONTIER (Jean-Charles). — Peintre, né à Paris en 1701. Jusqu'en 1757, il vécut à Paris et fut agréé à l'Académie de peinture.

En 1757, il fut chargé de diriger, avec Nonnotte, l'Ecole de

dessin de Lyon. Il demeura en notre ville jusqu'à sa mort, qui survint le 2 septembre 1763. En 1760, Frontier fut nommé maître de métier pour les peintres de Lyon.

Parmi ses œuvres: *Moïse devant le serpent d'airain* (1743), à l'église Saint-Pierre; la *Nativité du Christ* (1745); le *Christ au milieu des docteurs*, etc.

FRUCTUS (Joseph). — Peintre et dessinateur, né à Avignon en 1744, mort à Lyon en mai 1831.

Parmi ses œuvres: *Voyage de Pie VII à l'Île-Barbe; Bénédiction donnée par Pie VII à Bellecour* (1805); *Arrivée de M^{me} la duchesse d'Angoulême, le 9 août 1814, à l'Île-Barbe; Vue du château de Pierre-Scize et du quartier de Bourgneuf*, etc.

FUCHET. — Le père Fuchet, dit père Centaurée, rendait ses oracles à la Quarantaine: « Il a trois remèdes dans son sac: « centaurée pour la bile, génepy pour le sang, tilleul pour les « nerfs. Traitements spéciaux et moyens directs contre certaines « affections; exemple: une jaunisse, vous prenez une racine jaune « et la creusez, vous... ne buvez pas dedans, au contraire...; vous « suspendez le tout au-dessus d'un feu de cheminée; une fois « l'évaporation faite, la jaunisse a disparute (sic); six francs. » (Marionnette, novembre 1867.)

FUERS (Philiberte de). — Lyonnaise célèbre, du xvi^e siècle, qui composa, notamment, cinq cents vers sur *les Soupirs de la Viduité*, dans lesquels elle déplorait la mort de son mari, Jean de la Baulme, sieur du Marteray. Du Verdier nous dit qu'elle composa plusieurs autres poèmes.

FUGERE (Clandine, dite Claudia). — Graveur en taille douce, née à Lyon, le 8 juin 1847, morte en sa ville natale, en 1885. Fille de J. Fugère (voir ci-après).

Parmi ses œuvres: *Stella, château de Pierre-Scize*; elle grava pour Metzger et Vaësen (*Lyon en 1792 et Lyon en 1793*); *Dubois-Crancé, J. Châlier*, etc.

FUGERE (Joanny). — Graveur et lithographe, né à Lyon le 28 avril 1818, mort le 1^{er} janvier 1882. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts sous Vibert, puis séjourna cinq ans à Paris. En 1845,

il revint à Lyon et entra chez Louis Perrin, dont il fut le collaborateur pendant près de trente ans.

Il a gravé un nombre considérable de planches; citons, au hasard: *église de Sainte-Blandine* (1832); *escalier*, 6, *rue du Bœuf*; *salle à manger*, 10, *rue Juiverie*; *puits*, 21, *montée Saint-Barthélemy*; *balcon*, 53, *rue Centrale*; *plan de Lyon au xvi^e siècle*; etc...

Consulter, pour l'œuvre de Fugère, le *Dictionnaire* de Audin et E. Vial.

FULCHIRON (quai). — V^e arrondissement. — Les travaux entrepris pour l'élargissement du quai de la rive droite de la Saône, du pont Tilsitt à celui du chemin de fer, commencèrent vers 1840 et ne furent terminés qu'en 1861.

Le nom donné à cette voie publique rappelle le député Fulchiron. Il naquit à Lyon, en 1774, dans la maison paternelle, rue Mulet, n° 2. Aux premiers jours de la Révolution il était élève au collège du Plessis (aujourd'hui Louis-le-Grand) à Paris. La suppression de l'Université, en 1791, le ramena à Lyon, chez son père.

D'une petite maison de campagne que possédait sa famille, à Saint-Didier, Fulchiron put suivre les péripéties de l'attaque du château de Poleymieux et du massacre de Guillin du Montet.

Il fit partie des levées de la Convention et devint sous-lieutenant. C'est alors que, de passage à Grenoble, il se lia avec le jeune Casimir Périer, le futur ministre de Louis-Philippe.

En 1795, Fulchiron fut admis à l'Ecole polytechnique, où il connut Eugène Pelletan et Chabrol, le futur préfet du Rhône de 1814. En 1797, il quitta l'armée; puis il suivit à Paris son père, élu au corps législatif après le 18 Brumaire.

C'est dans cette période de sa vie qu'il se lança dans la littérature et composa des tragédies.

Il ne réapparaît sur la scène publique qu'en 1831, date à laquelle il fut élu député du Rhône; il devait être constamment réélu jusqu'en 1845. Il défendait si bien les intérêts de notre cité qu'un de ses collègues put dire de lui, à la tribune, que « Lyon « constituait pour Fulchiron un fait personnel en permanence ». (*Moniteur* du 5 mai 1836).

En 1845, il devint pair de France. Retiré de la vie publique après 1848, Fulchiron mourut à Paris, en 1859, à l'âge de 85 ans.

Schmitt (Jean-Louis), graveur, a laissé une médaille de Fulchiron.

Divers

1845. — Pascal (Pierre), architecte, habite quai Fulchiron.
1855. — Cubizolles ou Cubisolle (Jean-Antoine), sculpteur.
1861. — Délevaque, ciseleur.
1866. — Louvier (Antoine), architecte du département.
1873. — Humblot, conseiller à la Cour, n° 7.
Ollivier, conseiller à la Cour, n° 14.

L'architecte Pascal a édifié, sur le quai Fulchiron, les maisons dites Rambaud et Turpault.

— Les n° 35 et 36 constituaient, aux XVI^e et XVII^e siècles, la maison du Grand Colombier qui fut vendue, en 1609, aux Recteurs de l'Hôtel-Dieu.

1838. — Le 10 mai. Délibération du Conseil municipal: « Le Conseil, ouï le rapport de M. le Maire (Christophe Martin); vu « le vœu exprimé par ses concitoyens, considérant qu'il est tout « à fait juste et d'une salubre influence pour les communes, de « donner autant qu'il est en elles, aux citoyens qui se dévouent à « leur intérêt, un témoignage de gratitude... décide que le quai de « la rive droite de la Saône, depuis l'archevêché jusqu'au pont du « chemin de fer, portera à perpétuité, le nom de Fulchiron. »

FURNION (Etienne). — Dessinateur, né à Lyon en 1808, élève de notre Ecole des Beaux-Arts, sous Thierriat.

On connaît, signé Furnion, une *Vierge à l'enfant*, d'après Raphaël; un *portrait de Jacquard*; etc...

Mais on ne peut affirmer que ces œuvres soient de lui ou de son fils François-Victor, né en 1848, également dessinateur. Quelques-unes sont signées: Furnion père et fils.

FUTAINÉ. — 1549, le 17 octobre (Archives B. B. 70). — Introduction de la manufacture de futaines à Lyon, par Jérôme Fiandre, marchand, de Quiers-en-Piémont, Robert et Jean Tricault, de Thizy-en-Beaujolais.

FUZIER. — Voir: rue *Commandant-Fuzier*.





GABILLOT (rue). — III^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle très probablement un propriétaire de terrains riverains.

Cependant, il n'est pas inutile de signaler ici le peintre, dessinateur et aquafortiste François-Amédée dit *Francisque Gabillot*, né à Lyon le 27 septembre 1818, mort à Belley (Ain), le 4 novembre 1876.

Son œuvre principale consiste en dessins sur Lyon, notamment douze planches pour *Autour de Lyon* du baron Raverat.

La Bibliothèque de la Ville possède soixante deux dessins de Gabillot [Cf. Audin et Eug. Vial: *Dictionnaire des Artistes et Ouvriers d'Art.*]

Un grand nombre d'œuvres de notre peintre concernent Lyon. Je citerai notamment: *Vue prise au sommet de la grande Côte* (1838); *pont d'Ainay vu de la Quarantaine* (1842); *le Couvent des Carmes-Deschaussés* (1849); *le Fort Saint-Just* (1849); *place des Minimes* (1852); *pont Tilsitt et la Cathédrale* (1853); *montée de Choulans* (1855); *montée Saint-Barthélemy*; *Au bas du Calcaire* (1855); *enrochements du pont de Nemours* (1856); *impasse du Doyenné*; *ancien château de Pierre-Scize* (1860); *quai de la Baleine*; *montée Bonafous* (1868); *sommet du Mont Cindre*; *bois de la Tête d'Or*; etc... etc....

GABRIEL (Jacques). — Architecte parisien du XVIII^e siècle qui fit, en 1724, les plans de la décoration de la place Louis-le-Grand.

GACON (François). — Poète lyonnais du XVIII^e siècle (1667-1725). Gacon était oratorien et clerc de la chapelle du duc d'Orléans.

Voltaire (dans son *Siècle de Louis XIV*) estime qu'il n'écrivit que de mauvaises satires.

Parmi ses œuvres: *Le poète sans fard*; *l'Anti-Rousseau*; *Homère vengé*; etc...

Né à Lyon en 1667, il mourut à Baillon, près de Beaumont-sur-Oise, le 15 novembre 1725.

Gacon avait été admis à l'Académie de Lyon en 1718, après qu'en 1717 il eut obtenu, par une ode, le prix de l'Académie Française.

GADAGNE (rue de). — V^e arrondissement. — Cette rue, fort ancienne, a porté, au cours des siècles, différents noms.

Vers 1317, c'est la *rue de Boissette*; en 1493, *rue tendant du Puits de la Porcherie à la grande maison de Pierre de Pompério*; lorsque Barthélemy Nariz et Etienne Turquet installèrent à Lyon la première fabrique lyonnaise de soieries, elle portait encore ce nom.

Vers 1530, elle était désignée: *rue de Pierre-Vive*, parce que Charles de Pierre-Vive, trésorier général de France y demeurait, dans la maison qui devint celle de la Propagation. En 1545, Antoine de Pierre-Vive, baron de Vaulx, maître d'hôtel du Roi, vendit cet immeuble aux enfants de Thomas de Gadagne.

En 1614, cette rue prit le nom de *Gadagne*, en mémoire de cette famille qui acquit une telle fortune, que l'expression « riche comme Gadagne » passa à l'état de maxime. C'est d'ailleurs Thomas de Gadagne qui, après le désastre de Pavie, mit cinquante mille écus à la disposition de la reine-mère et du Roi.

Les Gadagne jouèrent un rôle important à Lyon: en 1575 c'est un Guillaume de Gadagne qui fut envoyé à l'Empereur, pour régler le douaire de la reine Elisabeth (fille de Maximilien), veuve de Charles IX. [Voir XIII^e lettre de Ghislen de Busbecq, conseiller aulique de Maximilien.]

Notes topographiques

N^o 2 voir: imposte, escalier.

N^o 6. — Maison Fournier-Bassac, donnée par dame Claudine Fournier, veuve Bassac (banquier à Lyon) aux Hospices de Lyon,

le 11 décembre 1742. Elle fut revendue à Dominique Carle le 2 novembre 1841 (Fournereau, notaire).

N° 8. — Dans la cour dite de Gadagne, *Vierge immaculée*; galerie voûtée.

N° 10, 12, 14 constituent l'*Hôtel de Gadagne*; voir: grille curieuse par la disposition de ses barreaux. Cet hôtel, restauré sous l'administration du maire Herriot est devenu le *Musée du Vieux-Lyon*.

Souvenirs d'antan

Dans cette rue habitèrent, au xvi^e siècle, les Capponi, les Ballini, les Gondi, les Pierre-Vive; etc...

1650. — Champagnieu (ou Champanieu) Claude, « maître horlogier », habite rue de Gadagne, à l'enseigne du *Chapeau couronné*.

1793. — C'est dans une salle de l'Hôtel de Gadagne que se réunissaient les éléments modérés de la population, décidés à renverser Chalier et ses amis Jacobins. Parmi eux, Camille Jordan, encore jeune, se faisait déjà remarquer.

1924. — Le Musée de Vienne (Autriche), par décision du conseil des ministres fédéraux, restitue à la ville de Lyon, deux clefs historiques emportées par les Autrichiens en avril 1814.

Ces clefs, œuvre du sculpteur Chinard, réunies à une troisième, sont exposées au Musée de Gadagne.

Le Musée du Vieux Lyon à l'hôtel de Gadagne, fut installé en 1922. Au premier étage, salle dite des Echevins, on peut voir la cheminée monumentale avec ses deux puissantes colonnes torsées, et les vestiges officiels de l'histoire de Lyon.

Au deuxième étage, une sorte d'histoire iconographique de la ville, notamment deux toiles de Nivard représentant les perspectives de Lyon sur le Rhône et sur la Saône.

Au troisième étage, une salle consacrée au travail (métier à longue tire, etc.) et à la Révolution (cocardes, jetons, documents, voire couteau de la guillotine, etc...)

GAGNERAUX (Claude-Bénigne). — Peintre lyonnais du xix^e siècle. Les *Almanachs* de 1808 à 1812 le désignent comme « peintre pour l'histoire. »

On connaît de lui divers portraits, notamment ceux du peintre F. Epinat, de Mme de Gumin; etc...

GAILLETON (place). — II^e arrondissement. — Jusqu'en 1907 cette place portait le nom de *Grolier*, en mémoire de plusieurs Lyonnais célèbres de ce nom, qui sont honorablement cités dans nos annales.

Un Grolier, trésorier de France, bibliophile distingué, se fit connaître par le luxe et le bon goût des reliures de ses livres. Il était né à Lyon vers 1479 et mourut en 1565. Sa générosité était sans limite. J.-B. Egnace raconte qu'ayant un jour à dîner chez lui quelques savants et l'imprimeur Alde de Venise, Grolier leur avait donné à chacun une paire de gants qui renfermaient une somme en or.

Erasmus écrit, dans une de ses lettres, qu'on voyait le nom de Grolier à la tête de tous les livres imprimés en France ; il l'appelait « l'ornement de la France. »

Plus près de nous, un autre Grolier, également Lyonnais, se fit connaître par sa bienfaisance, en même temps qu'il fut l'un des plus actifs actionnaires de l'entreprise Perrache.

Pour la dénomination actuelle voir ci-après : quai Gailleton.

Personnalités ayant habité la place

1785. — Portalier (Mathieu) peintre en tapisserie.

1791. — De Laurencin, membre de l'Académie de Lyon.

Au X. — Laurencin père, conseiller général.

Cozon, président du Tribunal criminel et conseiller municipal de Lyon.

1827. — Noël (Pierre), peintre en miniatures.

1830. — Legendre-Héral, sculpteur.

Notes topographiques

N° 2. — Balcon et consoles.

N° 4. — Balcon et guirlande.

Souvenirs d'antan

Sur Grolier, le poète Charles Fontaine composa ce quatrain :

Ma Muse et moi ne voulons taire
Ce renommé nom de Grolier,
Grolier, dans Lyon, secrétaire,
Grolier, dans Paris, trésorier.

Grolier mourut, nous l'avons dit, à Paris, le 22 octobre 1565, à l'âge de 86 ans, dans son hôtel près de la porte de Bucy.

1785. — Le 28 novembre un incendie, place Grolier, cause de sérieuses alarmes. Le feu s'était déclaré dans un magasin à foin. Les journaux du temps signalent le courage et le dévouement d'un compagnon plâtrier nommé Pierre Marcoux, qui demeurait à la Pêcherie.

— La fontaine qui orne la place fut édiflée au commencement du XIX^e siècle par Claude Marion. Elle a été modifiée pour recevoir le buste du docteur Gailleton, ancien maire de Lyon.

1850. — C'est en face de la place, sur le Rhône, que se trouvait l'embarcadère des bateaux à vapeur dits « les Crensots ».

GAILLETON (quai). — II^e arrondissement. — Le *quai de la Charité* a reçu, en 1907, le nom de Gailleton, pour perpétuer le souvenir de celui qui fut, pendant dix-neuf ans, maire de Lyon.

Une partie du quai s'est appelée, autrefois: *quai Monsieur*, *quai d'Artois*, *quai d'Angoulême*.

Antoine Gailleton naquit à Lyon le 17 novembre 1829, sur le pont du Change, sa mère ayant été prise subitement des douleurs de l'accouchement. Il aimait à conter cette histoire, disant qu'étant né au milieu du pont, il ne savait s'il était du premier ou du cinquième arrondissement.

Gailleton fit de fortes études secondaires puis fut reçu docteur en médecine à Paris.

Sous l'Empire, il s'occupait déjà de politique. Il fut membre du Comité de Salut Public en 1870; élu conseiller municipal en avril 1871, il fut constamment réélu, pendant trente-trois ans, jusqu'à sa mort. En 1881, il devint maire et conserva cette fonction jusqu'en 1900, date à laquelle il fut remplacé par le docteur Augagneur.

En 1858, Gailleton avait été nommé major de l'Antiquaille; en 1878, il professa la clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Lyon.

Ses funérailles, faites au frais de la Ville, le 9 octobre 1904, furent l'occasion d'une grandiose manifestation.

Le « Père Gailleton » (ainsi qu'on l'a appelé pendant près de trente ans) écrivait rarement des manifestes politiques. J'en possède cependant un spécimen, que je veux faire connaître.

Le comité politique dit *Comité de la rue Grolée* avait organisé une manifestation pour le 24 février 1890. Gailleton était alors (il n'y avait pas de mairie centrale) président du Conseil municipal. Invité, à ce titre, il répondit:

Chers Concitoyens,

« Je regrette bien vivement que l'état de ma santé ne me permette pas de me rendre à l'invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'aurais été heureux de célébrer avec vous le glorieux anniversaire du 24 février.

« La Révolution française avait aboli tous les privilèges, élevé tous les manants de France au rang de Citoyens; mais le despotisme de Bonaparte, le gouvernement clérical des Bourbons et la Monarchie de juillet à l'esprit étroit et égoïste, avaient mutilé les conquêtes de la première République.

« La Révolution de 1848 a définitivement doté la France du suffrage universel.

« Honneur et reconnaissance aux hommes qui ont reconquis ce droit de suffrage, base essentielle d'une société démocratique.

« Je m'associe à vous, de cœur, au cri de Vive la République !

« Signé: Gailleton,
président du Conseil municipal ».

Personnalités ayant habité le quai

1792. — Roland de la Platière, le futur ministre girondin, qui était alors officier municipal.

1849. — Delandine, fils du Bibliothécaire (voir ce nom).

Blanc-Saint-Bonnet, avocat.

1861. — Lempereur, dessinateur pour la fabrique.

1868. — L. de la Saussaye, membre de l'Institut. Recteur de l'Académie.

Perret (Michel), bienfaiteur lyonnais.

1872. — Niepce, conseiller à la Cour.

Général Février, qui fut grand chancelier de la Légion d'Honneur.

La Direction des Contributions directes est installée au n° 39, quai de la Charité.

1881. — J.-B. Barthélemy Chambort, ciseleur, n° 31.

Notes topographiques

N° 20. — *L'Hôpital militaire Desgenettes* occupe l'immeuble qu'on appelait la *Nouvelle Douane* et qui fut édifié sous la direction de l'architecte J. Dupoux (mort en 1814).

N° 45. — Maison Blanchet, léguée aux Hospices par testament de Blanchet du 6 juin 1865; la maison est entrée dans la dotation en 1874.

N° 47. — Sert encore de manufacture des tabacs.

Souvenirs d'antan

1775. — Achèvement du quai entrepris par Aimé - Julien Rigod de Terrebasse, entre le pont de la Guillotière et la place de la Charité. Cette voie est alors désignée sous le nom de *quay Monsieur*.

XVIII^e siècle. — Le quai d'Angoulême se terminait (comme de nos jours), par le vaste bâtiment qu'occupe la Manufacture des tabacs.

Le 10 mai 1787, le Consulat autorisa Picot et Fazy, négociants de Genève, à construire une vaste fabrique d'indienne sur le quai du Rhône. L'immeuble fut édifié en 1788 sur les plans de l'architecte Thibière. En 1794, il passa en d'autres mains; puis, il fut loué au sieur Teissier qui y installa une manufacture de tabacs. Mais, en 1810, lorsque le gouvernement mit le tabac en régie, il acheta l'établissement Teissier et le conserva pour le même usage.

1793. — Le 29 septembre, les Lyonnais, chassés de Perrache par la prise du coteau de Ste Foy et le passage sur le pont de la Mulatière des troupes du Conventionnel Javogues, fuyaient en désordre vers la ville. Arrivés près de la maison Picot et Fazy, ils furent ralliés par M. de Chaponay, frère du marquis de Chaponay-Beaulieu, qui, bien qu'étranger au métier des armes (il se destinait alors à l'état ecclésiastique), se conduisit en chef énergique et arrêta les fuyards. Peu après, la cavalerie, conduite par Précý en personne, exécuta sur l'allée Perrache, une charge meurtrière. En même temps, M. de Montcolomb, neveu de Précý, s'engageant dans la presqu'île par le côté Saône, vint couper la retraite au bataillon de l'Ardèche — que commandait Suchet — qui fut écrasé.

Les Lyonnais n'en durent pas moins se replier jusqu'à la hauteur de l'actuelle rue du Belier.

En 1815, cette partie du quai du Rhône qui s'étend de la place Antonin-Poncet au cours de Verdun, reçut le nom de *quai d'Angoulême* en commémoration du séjour de ce prince (à cette époque) à Lyon. Antérieurement, on l'avait baptisé *quai de la Charité* (nom qu'il reprit par la suite), puis *quai Napoléon*.

— C'est sous l'administration de Sain-Rousset, baron de Vauxonne, maire de la division du Midi, que fut plantée l'allée d'arbres qui ornent le quai.

1827. — A cette époque on compte, sur ce quai, 228 métiers à tisser la soie; répartis entre 84 ateliers.

GAITE (rue de la). — VI^e arrondissement. — Cette rue, ouverte sur le terrain des Hospices, fut ainsi baptisée par ses habitants. Lorsqu'elle fut classée, la Voirie adopta cette dénomination déjà connue de la population.

Divers

N^o 14. — Maison acquise par les hospices, de Pertuizé Etienne, moyennant son hospitalisation au Perron; elle est entrée dans le domaine le 1^{er} janvier 1922.

GALERNE. — Originaire du midi. Exerça à Lyon les fonctions de Commissaire central de police de 1841 jusque vers 1850. Il dut à la recommandation de Teulon, représentant du peuple et premier président de la Cour d'appel de Nîmes, d'être conservé à son poste en 1848, par Emm. Arago, commissaire du Gouvernement.

Les journaux de l'époque s'accordent à faire l'éloge du tact et de l'activité du commissaire Galerne.

GALLE (Léon). — Né à Lyon le 15 juin 1854. Publiciste; longtemps directeur de la *Revue du Lyonnais*, L. Galle a publié de nombreux travaux d'histoire, d'archéologie et de bibliographie.

Membre de la Société littéraire et archéologique de Lyon; correspondant de nombreuses sociétés savantes.

GALLET. — (Jean-Baptiste). — Peintre né à Lyon en 1820. Elève de Thierriat à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville. Il mourut prématurément, en 1848, déjà connu comme peintre de fleurs. Il avait exposé à Lyon dès 1842.

GALLET (Antoine-Clerc). — Mécanicien né à Lyon en 1770. Aidé de Conté, le directeur des travaux de l'expédition d'Egypte, Gallet créa, en 1807 une machine qui permit d'obtenir, en gravure, des fonds unis. (Beraldi: *Graveurs du XIX^e siècle*).

GALLIENI (pont). — Anciennement *pont du Midi*; on lui a attribué le nom du général Gallieni qui fut commandant du XIV^e corps d'armée et gouverneur militaire de Lyon.

GALLINE (Oscar). — Né à Lyon. Il appartenait à une famille qui, sous Louis-Philippe et Napoléon III eut en quelque sorte le monopole des messageries dans le Sud-Est de la France.

Oscar Galline fut administrateur de la Cie P.L.M., des Messageries maritimes, des Hospices de Lyon.

Juge au Tribunal de Commerce, membre du Conseil de la succursale de la Banque de France, membre de la Chambre de Commerce, partout il se fit remarquer par son expérience appuyée sur un solide jugement.

Son nom a été donné à l'*avenue Galline* (sur le territoire de Villeurbanne).

Il mourut en mars 1881.

GALTIER (rue). — V^e arrondissement. — Le nom de *rue de l'Ours*, qu'elle porta longtemps, venait d'une enseigne encastree dans la maison portant le n° 11 place Saint-Paul.

Cette rue avait, antérieurement, été dénommée *rue de l'Ange*; c'est là qu'on voyait encore en 1550, le *Puits d'Amour* dont il est question dans la *Ville de Lyon en vers burlesques* de Pierre Bouchard, libraire lyonnais (rue Thomassin à l'enseigne au *Chapeau d'or*), livre édité à Lyon en 1783.

Au XVIII^e siècle, elle était connue sous le nom de *rue du Charbon blanc* (d'une enseigne qui fut longtemps un bloc de charbon, mais auquel on substitua une pierre, car le charbon était trop souvent volé); elle prolongeait, au Nord, la *rue de la Boucherie Saint-Paul* ou du *Novial*, *Noviale* ou *Nouailles*.

Cette voie publique porte aujourd'hui le nom du professeur Victor-Pierre Galtier, né à Langogne (Lozère) en 1846, mort à Lyon en 1908.

Il enseigna à l'Ecole Vétérinaire de Lyon.

Galtier a rendu de grands services à la science par ses travaux sur la prophylaxie des maladies contagieuses, et particulièrement sur la rage. Pasteur ne lui a pas toujours rendu suffisamment justice.

Il fut membre correspondant de l'Académie de Médecine.

Personnalités ayant habité la rue

1519. — Tignat (Simon) orfèvre, rue Noviale.

1545. — Hericard ou Henricard (Jacques) verrier, rue de l'Ours.

1551. — Salomon (Jean) peintre.

1590. — Collot ou Coulaud (Gédéon) « maistre menuisier sculpteur », à l'enseigne: *l'Egle d'argent*.

Jamin (Jacques), « maistre horlogier ».

1680. — Lefort (Nicolas) « horlogeur » à l'enseigne de la *Licorne*.

Divers

1792. — La section révolutionnaire de la *Juiverie* (qui prit plus tard le nom d'*arrondissement démocratique*, se réunissait chez Bergeon cadet, place Boucherie-St-Paul.

GAMBETTA (cours). — III^e et VII^e arrondissements. (Il sépare ces deux arrondissements). — Pour des raisons analogues à celles que nous avons déjà plusieurs fois indiquées, nous ne dirons rien de Léon Gambetta, qui n'était pas Lyonnais.

Jusqu'en 1883, cette avenue porta le nom de *cours de Brosset*, en mémoire de René, comte de Brosset, né à Dijon en 1771, mort à Chaillot en 1834.

Il était le fils du fameux président de Brosset, qui correspondait avec notre Académie de Lyon.

René de Brosset fut préfet du Rhône de 1823 à 1830. Comme tous les personnages en évidence, il n'échappa pas à la critique. On écrivit à son sujet: « de Brosset est un fonctionnaire qui...

...sait bien appauvrir les autres,
Et de nos centimes et des vôtres
Fait son budget...

Divers

1505. — Le 2 décembre, Sarrauson Olivier, barbier, natif de Tartas (Gascogne) est autorisé à construire sur la place vide qui lui a été vendue par les échevins au bout du pont du Rhône.

C'est la première indication que l'on rencontre de construction faite dans la ligne que dessine aujourd'hui le cours Gambetta.

1827. — Le 3 novembre, éclipse de lune. Le comte de Brosset, préfet, s'installe à l'Observatoire, une forte lunette à la main, et suit toutes les phases de l'éclipse en annonçant l'immersion des taches principales de la lune.

1844. — Les habitants du cours de Brosset voient avec

doubleur les envahissements de la ville de Lyon qui, non contente d'avoir planté ses pavillons d'octroi sur la tête du pont de la Guillotière, donc sur le territoire de cette commune, vient encore de faire placer un avant-toit sur ces pavillons; de sorte que le passage de l'escalier sur le quai se trouvera bientôt entièrement obstrué et impraticable. [*Journal de la Guillotière* du 25 février.]

1845. — Bernier (Claude-Henri), peintre né à la Guillotière, habite cours de Brosses.

1868. — Au n° 1 est installé le *Cercle du cours de Brosses*, fondé en 1864.

— Il y avait autrefois, au fond du cours de Brosses (et encore en 1885), vers le chemin de fer, l'*Hôtel des Deux-Chèvres*; « on y couchait à la corde », disaient les vieux Lyonnais. C'était d'ailleurs parfaitement inexact, on y couchait sur une botte de paille, au prix de 0,10 par nuit.

C'était le rendez-vous de tous les escarpes, mendigots et clochards de la Guillotière.

— Les architectes J.-J. dit Joanny Farfouillon et Charles-Louis Roux-Meulien ont construit plusieurs immeubles sur cette avenue.

N° 33. *Eldorado*, théâtre construit par l'architecte Cl. Porte.

N° 43. Edifiée par Cl. Porte.

N° 76. Voir portail et fenêtres provenant d'une maison démolie quai de Bondy; une inscription *pax huic domini et omnibus habitantibus in ea*, provenant de la démolition de la maison n° 21 rue Tramassac; encastrée dans la façade, l'enseigne *Au petit cheval blanc*, 1664.

N° 87. Dispensaire-école de l'Union des Femmes de France.

N° 150. Les Missions africaines.

N° 170. Manufacture des tabacs.

N° 202. Religieuses franciscaines, missionnaires de Marie.

GAMBIN. — Famille de potiers de terre originaire d'Italie, dont plusieurs membres vécurent et produisirent à Lyon. On peut citer:

1° Julien Gambin, à Lyon de 1570 à 1581, qui substitua à la fabrication de la vaisselle peinte, celle de la faïence blanche.

2° Gabriel Gambin, dont on trouve la présence en notre ville, dès 1583; il habite « en rue du Puy Peloux, près de « l'enseigne à l'Étoile d'or. »

3° Julio Gambin, qui créa un atelier à Lyon, en 1621, dont son fils Christofle continua l'exploitation.

GANCEL (Etienne-François). — Architecte né à Lyon en août 1811, mort en 1878. Gancel fut élève de Chenavard à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon (1828-1835) ; il acheva ses études à Paris et devint architecte divisionnaire des travaux de cette ville (1860).

Parmi ses travaux : *Mairie du XI^e arrondissement de Paris* (1862) ; *Ecole normale de jeunes filles*, boulevard des Batignolles, à Paris (1875) ; etc...

GANDOLIERE (rue). — III^e arrondissement. — Le nom de cette rue est celui de Marc Gandolière qui, en 1882, légua 150.000 francs aux Hospices de Lyon.

Elle est tracée sur le terrain des Hospices.

GANELON. — On raconte que, vers 830, Louis le Débonnaire, pendant son séjour à Avenas, dans le Beaujolais, fit raser le château de Ganelon.

Charlemagne aurait atteint sur la montagne de Torvéon l'homme qui, en 778, avait causé la mort du paladin Roland, à Roncevaux, par sa trahison, et l'aurait fait mettre à mort.

Ce récit, rapporté par Severt, est quelque peu sujet à caution ; mais comme il fait partie des traditions lyonnaises, je crois devoir le rappeler.

GANEVAL (Athanase). — Né à Lyon en 1840, fut professeur de géographie à la Martinière et à l'Ecole de Commerce. Son père avait enseigné en Egypte.

Ganeval a publié : *la France dans l'Europe commerciale et industrielle* (1875) ; *l'Egypte* (1882) ; etc...

GANGOLPHE (Michel). — Né à Lyon le 6 novembre 1858 ; Interne en 1858, chirurgien-major en 1887, agrégé en 1889.

Gangolphe travailla avec Ollier et Léon Tripier. Il fut le collaborateur du premier dans ses recherches sur les résections ostéo-articulaires.

En 1894, il fit paraître *Chirurgie des membres, os et articulations*.

Le nombre de ses communications et leur importance sont considérables.

Il mourut en 1919.

GANGUET (Pétras). — Militant républicain mort vers 1885 ou 1886. Il était *canut* place Rouville, dans la maison Brunet

En 1870, il fit partie du Comité de Salut Public créé après le 4 septembre à Lyon, et devint président du comité de défense.

Simple canut, il avait une remarquable finesse naturelle. Appelé à Paris, auprès du Président du Conseil des Ministres Buffet, à propos du règlement des comptes du Comité du 4 septembre, il eut un mot extraordinairement juste en sa forme originale :

Le président Buffet lui demandait « de lui expliquer Lyon et les Lyonnais. »

« Lyon, dit Ganguet, se divise en deux camps : ceux qui se « feraient mourir d'indigestion à manger du saucisson le « Vendredi-saint, et ceux qui mourraient de faim plutôt que d'en « manger ».

En janvier 1883, il fut chargé de représenter le comité de la rue Grolée aux funérailles de Gambetta.

GARDAZ (François-Marie). — Avocat né à Oyonnax en 1777, mort à Lyon le 27 septembre 1815. Il connut, au barreau, des succès que nous révèlent les chroniques du temps.

GARDE (chemin de la). — V^e arrondissement. — Il est très probable que le nom de cette voie publique est un souvenir du domaine de la Garde, qui figure, comme terre et seigneurie, dans les nomenclatures des XVI^e et XVII^e siècles.

GARDELLE. — Famille de peintres, orfèvres et graveurs, des XVI^e et XVII^e siècles.

Bien que la plupart d'entre eux soient nés ou morts à Genève, la famille est originaire de Lyon ; elle en fut chassée par les guerres de religion.

GARDIEN (Michel). — Né à Lyon en 1795. Interne à l'Hôtel-Dieu en 1813.

De 1832 à 1850, il fut médecin de cet hôpital. Membre de la Société de Médecine (1829), médecin du Dispensaire général.

En 1850 le docteur Gardien se retira à Préaux (Ardèche).

GAREL (Louis). — Né à Lyon en 1840, fit ses études de droit à Paris et revint se fixer en sa ville natale. Il s'adonna presque exclusivement aux lettres. Il collabora à la *Chronique du jour* (avec Pierre Dupont), au *Guignol*, à la *Marionnette*, sous le pseudonyme de Pivoine.

Au 4 septembre 1870, bien connu comme poète, son nom fut lancé par le peuple assemblé place des Terreaux, pour qu'il fut compris parmi les membres du Comité de Salut public. Il se laissa facilement entraîner au mouvement communiste de 1871 ; et, pour échapper aux poursuites, s'exila en Allemagne, Hongrie et Italie. L'amnistie le ramena à Lyon où il fut élu conseiller municipal.

Il mourut jeune encore, en 1881.

En 1880, il publia *la Sevelée*, recueil de vers dont toutes les pièces ou presque, sont antérieures à 1870.

Il avait fréquenté tout le cénacle d'artistes et de poètes qui gravitait autour de la *Revue du Lyonnais*, sous l'Empire.

Il passait pour avoir la dent dure lorsqu'on l'avait un peu... excité. Aimé Vingtrinier lui dédia, en 1867, le petit rondeau suivant :

Au poète Garel qui m'avait menacé d'une Satire
et qui m'a fait un compliment

Gare ! elle est là !... me disait-on,
C'est la Satire, une Furie
A l'œil farouche, à l'apre ton.
Les grelots de la raillerie
Dans sa main font place au bâton.

Eh bien ! j'attends ; j'ai l'ongle bon.
Quand l'aigle s'attaque au faucon
Le faucon sait vendre sa vie

Gare ! elle est là !

Que vois-je ?... Du fond du vallon
Monte en fredonnant sa chanson,
Des neuf Muses, la plus jolie..
De rose, elle m'offre un bouton,
Et, souriante, elle me crie :

Garel est là !

[Recueilli par Alexis Rousset.]

GAREL (Jean-Baptiste). — Docteur en médecine né à Lyon le 28 mars 1852.

Fit ses études à la Faculté de Lyon ; médecin des hôpitaux.

Le docteur Garel, mort le 7 mai 1931, fut le grand spécialiste lyonnais des maladies de la gorge et du nez.

Ses publications sont nombreuses et toutes se référant à son Art. Je citerai : *Diagnostic et traitement des maladies du nez* (1897) ; *le rhume des foins* ; *Atlas stéréoscopique du nez et du larynx* ; etc...

Au jour de ses funérailles, le professeur Lannois, au nom de la Société de laryngologie, et le docteur Gallavardin, au nom des médecins des hôpitaux, rendirent un juste hommage au savant lyonnais créateur de la chirurgie du larynx.

GARET (rue du). — 1^{er} arrondissement. — Guillaume du Garet ou Gareyts, qui possédait, en 1570, l'emplacement occupé par les Missionnaires (devenu, en 1838, l'Hôtel du Nord), fit ouvrir cette rue pour communiquer des Terreaux à la place du Collège (rue de la Bourse, aujourd'hui). D'où son nom.

Personnalités ayant habité la rue

1788. — Amy, dessinateur et marchand de broderies.

Constant, dessinateur pour la fabrique.

An X. — Adamoly (Roch-Joseph), agent de change.

1812. — Devouges (Louis-Benjamin-Marie), peintre, professeur au Lycée, ouvre un cours de dessin rue du Garet.

1827. — Feuillet (Jean-Marie), dessinateur.

1899. — Pascalon (Pierre), architecte, n° 14. C'est lui qui acheva l'aile de l'Hôtel-Dieu où sont installés les P.T.T.

Notes topographiques

Plusieurs immeubles de cette rue, dans sa partie neuve, ont été construits sur les plans de l'architecte Joseph Duranson.

N° 9. Maison léguée aux Hospices par Phélippeaux en 1867 ; entrée dans le domaine en 1875.

Souvenirs d'antan

C'est dans cette rue, qu'aux dernières années du XVII^e siècle, fut installé l'Opéra, récemment introduit à Lyon.

Une affiche annonçant les représentations de *Phaëton*, *Bellerophon* et *Armide*, tragédies en vers, pour le mois de février 1689, nous apprend que « précisément on commencera à « quatre heures sans manquer. » Que « on paiera un louis d'or

« à l'orchestre et demi louis d'or pour chaque place dans les
« quatre premières loges ; un écu dans les autres ; un écu à
« l'amphithéâtre ; quarante sols aux secondes loges et vingt sols
« au parterre et au Paradis. »

L'Opéra fut ensuite transporté dans une maison de la place Bellecour, puis à Saint-Jean (place du Gouvernement). Enfin, le directeur Legay, trouva un emplacement sur le terrain situé entre la rive droite du Rhône et le jardin de l'Hôtel-de-Ville.

XIX^e siècle. — Au commencement du siècle, les messageries pour Paris par la Bourgogne et par le Bourbonnais, partaient de la rue du Garet.

GARIBALDI (rue). — VI^e arrondissement. — Cette rue portait autrefois le nom de *rue Sainte-Elisabeth*, en mémoire de la sœur de Louis XVI, madame Elisabeth, guillotinée en 1794.

Le nom moderne n'intéresse guère notre histoire locale. Cependant, je dois rappeler que le 28 octobre 1870, le Conseil municipal de Lyon votait le texte suivant :

« Considérant que l'Amérique s'est fait un point d'honneur
« de décerner à ce glorieux soldat de la liberté, à ce redoutable
« ennemi de toutes les tyrannies, le titre de citoyen de la
« République américaine, le Conseil municipal décerne au général
« Garibaldi, citoyen italien et américain, le titre de citoyen
« lyonnais et se déclare fier de l'attacher ainsi à la République
« française par cette nouvelle initiative de Lyon. »

J'ajoute que, le 10 décembre 1870, on donna une représentation au Grand-Théâtre, dont le produit était destiné à l'achat d'une mitrailleuse pour l'offrir à Garibaldi. Cette représentation était placée sous le patronage de la démocratie lyonnaise. On y joua notamment le 3^e acte de *Faust*, le 4^e acte de la *Juive*.

Divers

— Le temple maçonnique a été construit par Pierre Martin, architecte et graveur lyonnais (né en 1824, mort en 1871).

— Cochet (Claude), dessinateur, habite rue Garibaldi où il meurt en 1891.

N^o 108. — Dans cette maison s'ouvrait autrefois le restaurant Guillaume, dans lequel se tenaient de nombreuses réunions politiques. Le 13 février 1870 on y exposa « le but et les moyens de l'*Internationale* ». Guillaume fit partie du Comité de Salut public en 1870.

GARIBALDI (place). — III^e arrondissement. — Cette place porte le nom de Bruno et de Constantino Garibaldi, petits neveux de Joseph Garibaldi, qui combattirent dans les rangs de l'armée française en 1914 et se firent tuer pour la défense de notre pays.

GARILLAN (montée du). — V^e arrondissement. — Elle fut d'abord connue sous le nom de *ruelle de Romagny*; au commencement du XVI^e siècle, ce fut la *rue du Capitaine Imbaud*, en l'honneur de Jacques Imbaud de Bletterens, riche citoyen de Lyon, qui y habitait.

Le nom de *Garillan* serait une onomatopée tirée du bruit que font les cailloux en roulant le long de cette côte, au moment des grandes pluies (de *garrulare*, *garulante*, faire du bruit en bavardant, d'où, en français, *carillon*).

On rencontre aussi l'explication suivante: le nom de *Garillan* aurait été donné à la montée, en souvenir du capitaine Imbaud de Rivoyre, fils de Jacques, surnommé *le Garillan*, parce qu'il se serait illustré, en 1503, aux côtés de Bayart, à la défense du pont du Garigliano.

Personnalités ayant habité la montée

1530. — Le Doyen (Firmin) « engraveur ».

1540. — Lesguille (Antoine de), orfèvre.

1575. — Eskirch (Pierre), dit Pierre Cruche, peintre « tailleur d'hystoires » et brodeur.

Souvenirs d'antan

1593. — Le 1^{er} juillet. Le Consulat désirant rendre la rue du Garillan accessible, ordonne qu'elle sera réparée de telle façon « que l'on y puisse aisément aller à cheval de fond en cime. »

1629. — (Archives B.B. 175). — Trouvaille par « une bande de parfumeurs de la santé » qui nettoyaient les maisons après la peste, de 3.300 livres, rue du Garillan, chez les sieurs Bertholon Blasset, maîtres-écrivains, morts de la peste.

1667 (Archives B.B. 222). — Pour faciliter l'ascension de la montée du Garillan, on fera « poser des marches du côté droit de la montée, avec des plates-formes à l'endroit des maisons « faisant face sur la montée. »

GARIN (François). — Marchand de Lyon, vivait au x^v^e siècle. En 1460, il composa un opuscule en vers, intitulé *Complainte et enseignemens*, remarquable par la hardiesse des idées et par le ton sur lequel il signale les abus de la religion et les dérèglements du clergé.

Cet opuscule fut imprimé pour la première fois en 1840, probablement à Lyon. En 1832 Durand de Lançon en fit une dernière édition. [Nouvelles Archives du Rhône.]

GARIN (Jules). — Né en 1810. Fit ses études de médecine en travaillant. Reçu docteur, la lutte pour la vie continua à l'absorber tout entier. Cependant, en 1851, il fut nommé, au concours, médecin des hôpitaux.

Membre de la Société de médecine, président du service sanitaire, il devint directeur de la *Gazette médicale de Lyon*.

Garin mourut en 1881.

GARNIER (Gilles). — Né à Lyon où il mourut vers la fin du xvi^e siècle.

Un mémorable arrêt du Parlement de Dôle l'avait condamné pour avoir, sous la forme d'un loup-garou, dévoré plusieurs enfants.

GARNIER (Pierre). — Fils d'un médecin du même prénom. Il devint médecin de l'Hôtel-Dieu en janvier 1695. Il créa une réunion d'amis des sciences qui, au dire du docteur Pointe, fut l'origine de l'Académie de Lyon.

Garnier rédigea, en 1699, un *Formulaire* qui fut adopté dans presque tous les hôpitaux de France. On lui doit également un *Traité pratique de la Vérole*.

Il mourut en 1709, dans le Beaujolais, où il avait été appelé pour lutter contre une épidémie de peste.

Une grosse partie de son héritage alla aux pauvres.

GARNIER (Laurent). — Fils de Pierre Garnier; fut médecin de l'Hôtel-Dieu de 1729 à 1734.

Il publia une seconde édition du *Formulaire* de son père.

Laurent Garnier fut un membre influent de l'Académie de Lyon. Médecin ordinaire du Roi, il facilita la création à Lyon, du cours d'anatomie que devait professer Guillaumot.

GARNIER (Jean-François-Marie). — Sculpteur né à Lyon, en décembre 1820, mort à Paris en 1895. Le Musée de Lyon possède de lui un plateau en bronze : *l'Enfer des luxurieux de Dante*.

GARNIER (Antoine-Joseph). — Architecte né à Saint-Bel (Rhône) en 1859, mort au Cambodge, à Pnôm-Penh, en 1896. Il fit ses études à Paris. Inspecteur des bâtiments civils au Cambodge, il collabora à l'édification de *l'Hôtel des Douanes*, de *l'Hôtel de la Résidence*; etc...

GARNIER (François-Claude-Louis). — Médecin né à Chazay-d'Azergues le 26 octobre 1829, mort à Lyon le 3 février 1893.

Garnier fut membre de l'Académie de Médecine.

Il exerça les fonctions de médecin du Dispensaire général (1856-1859).

GARON (Louis). — Né à Genève en 1580 d'une famille protestante qui dut se réfugier à Lyon, Louis Garon se convertit au catholicisme en 1609.

Poète copieux, son œuvre est assez médiocre. Je rappellerai : *Stances sur l'ancienne confrérie du Saint-Esprit fondée en la chapelle du pont du Rhône à Lyon, avec l'origine du Cheval fol, et la resjouissance des Lyonnais aux fêtes de Pentecôte* (1609).

Une parodie des entrées solennelles organisées trop fréquemment par les échevins, sous le titre : *Entrée magnifique de Bacchus avec Mme Dimanche Grasse, sa femme, faite en la ville de Lyon le 14 février 1627*. Garon fait dire à Bacchus :

J'ai quitté Frontignac pour venir au Mont-d'Or,
Et viens en ce pays, célébrer mon entrée.
Je veux dans Millery conserver mon trésor,
Et bâtir mon palais dedans cette contrée.

.....
Je changerai partout les eaux en hypocras,
Les arbres en jambons et les blés en saucisses :
Et, pour l'amour de moi, dessus ce pays gras,
Le ciel fera pleuvoir du sucre et des épices.

Un distique de Louis Garon échappe à l'habituelle banalité de sa versification :

Vierge, cueille la rose en sa saison nouvelle,
Et pense que les ans passent aussitôt qu'elle.

GARRAUD (René). — Avocat, professeur à la Faculté de droit de Lyon, né à Sainte-Bazille (Lot et Garonne) le 20 novembre 1849, mort à Lyon le 11 novembre 1930.

Avocat à la Cour de Lyon en 1877. Il enseigna le droit criminel à Lyon depuis 1875 jusqu'à, on peut le dire, sa mort.

Garraud a laissé un *Traité de droit criminel* qui fait autorité dans le monde entier.

GASPARD-ANDRÉ (rue). — II^e arrondissement. — La *rue des Célestins* a reçu, en 1918, le nom de l'architecte lyonnais auquel notre ville doit, notamment, le théâtre des Célestins.

Gaspard-André naquit à Lyon, rue Juiverie, dans le seul coin de Lyon où « erre encore l'ombre florentine », en 1840. Il fit ses études à l'Ecole des Beaux-Arts et fut, deux fois, second grand-prix de Rome.

De ses dessins et plans sont sortis : l'église Saint-Joseph ; le temple protestant du quai de la Guillotière ; l'école de la rue Tronchet ; le théâtre des Célestins ; la fontaine des Jacobins ; etc..

Cette fontaine mérite une mention spéciale : dans sa partie haute, elle porte un petit temple de l'Art gardé par des chimères ; sur la frise on lit : « La Ville de Lyon aux artistes qui l'ont illustrée. » Ce temple abrite les statues de Philibert de l'Orme, Gérard Audran, Guillaume Coustou, et Hippolyte Flandrin.

Gaspard André, sous le pseudonyme de « Joannès Mollas-son, de l'Académie du Gourguillon », a fait lui-même une critique — parfois sévère, mais très humoristique — de son œuvre, sous le titre *Notes historiques sur la fontaine des Jacobins. Cent ans après*, 1986.

Gaspard André mourut en 1896.

Edouard Aynard a écrit : « Meissonnier disait : Le Maître, « c'est celui dont les œuvres ne font pas penser à celles des autres. — « Si ces paroles sont justes et profondes, à coup sûr Gaspard André a été un Maître dans l'architecture de ce « temps. »

Personnalités ayant habité la rue

1832. — Favre (Joseph-Jacques), architecte.

1838. — Giraudet (Claude), architecte.

1843. — Guerre Dumolard (Jean), ancien bâtonnier, doyen des avocats. Il était inscrit depuis 1804.

Allemand (Gustave), peintre; sa femme était professeur de dessin, 6 rue des Célestins.

1868. — Docteur Diday, 5 rue des Célestins.

Souvenirs d'antan

Sur Gaspard André on lit, dans les *Silhouettes* de J. Tairig :

On veut qu'il se soit illustré
Par un ouvrage remarquable
Entre tous, l'architecte André.
On veut qu'il se soit illustré ;
On veut qu'il soit considéré
Comme un architecte impeccable.
On veut qu'il se soit illustré
Par un ouvrage remarquable.

— Edouard Aynard conte une anecdote bien savoureuse sur André: Notre artiste avait posé sa candidature, malgré sa répugnance à quitter Lyon, à la chaire d'ornement de l'Ecole nationale des Beaux-Arts. En marge de sa demande, la préfecture du Rhône avait inséré cette note: « Candidat impossible, « manque de tenue, *va en vélocipède !* »

N° 1 (et 9 quai des Célestins). — C'est dans cet immeuble que se trouvait le magasin de l'opticien Lavergne qui, vers 1830-1840, fournissait le bulletin météorologique aux journaux de Lyon.

N° 8. — Dans cette maison, vers 1845-1855 étaient installés les bureaux d'une compagnie d'assurance contre les chances du tirage au sort pour les départements du Rhône, de l'Isère et de la Loire. Elle avait à sa tête MM. Mayer frères. Le *Courrier de Lyon* du 29 février 1848, dans une réclame faite par Mayer frères, indique que pour connaître les conditions et pour traiter, on peut s'adresser soit chez eux, soit chez les notaires Charvériat, Hennequin, Darmès et Deplace.

GASPARIN (rue). — II^e arrondissement. — Le nom de cette rue est celui de M. de Gasparin, qui succéda à Bouvier-Dumolard comme préfet du Rhône, après les événements lyonnais de 1831.

Adrien Gasparin, agronome distingué, naquit à Orange en 1783 et mourut en 1862.

En 1806, il fut attaché à l'Etat-major de Murat.

Préfet du Rhône de 1831 à 1835, il fut appelé à Paris peu après et devint ministre de l'intérieur en 1836, puis de l'Agriculture en 1839.

Notes topographiques

N^{os} 5, 7 et 9 maisons édifiées par l'architecte L.-Etienne Journoud.

N^o 12 construit par les architectes Henri Despierre et Henri Feuga.

N^{os} 17, 18 et 19 maisons construites par L.E Journoud.

N^o 20, construit par L.-E. Journoud; l'ornementation est l'œuvre du sculpteur François Edmond Clauses (né en 1824, mort en 1884).

N^{os} 21, 27, 29 maisons construites par l'architecte L.-E. Journoud.

N^{os} 30 et 30 bis, maisons Méaudre, construites en 1873 sous la direction de l'architecte B.-J. Chatron.

Divers

1868. — Pallu (Narcisse-Hilaire), architecte rue Gasparin 9.

1872. — Les bureaux du journal politique *le Télégraphe*, sont installés 18 rue Gasparin.

— En 1865 on lisait dans la presse des réclames de la maison Fillion, 5 et 9 rue Gasparin. Cette maison faisait savoir qu'elle était fondée depuis 1825.

— Jusqu'à ces dernières années, au n^o 4 s'ouvrait le magasin de Mme Blot, marchande de livres et de tableaux anciens, véritable expert en la matière. Sa marque: un lion sur fond d'abeilles, avec la devise *de fonti dulcedo*.

GASTINE (Auguste). — Né à Privas en 1795, mort à Lyon le 21 septembre 1852.

Ses largesses envers les œuvres humanitaires de notre cité, le font considérer ici comme un bienfaiteur de la Ville.

GATET (André). — Graveur en taille-douce qui vécut à Lyon, où il fut connu dès 1697. En 1704 il occupa la fonction de graveur de la Monnaie; il habitait « à la place du corps de garde de Lherberie près du pont de pierre. »

GAUDIN. — Famille d'orfèvres lyonnais des xv^e et xvi^e siècles. L'un d'eux, Simon, travailla pour François I^{er}.

GAUDIN (le P. J). — Né à Luçon, mort en novembre 1810. Oratorien, il fut bibliothécaire du Collège de la Trinité.

Membre de l'Académie de Lyon en 1780. Député à l'Assemblée législative en 1792, Gaudin, après la Révolution, se fixa à La Rochelle.

GAUDINIÈRE (rue). — Cette rue n'existe plus. Elle était située au côté Est de la rue Grolée et conduisait au quai ; elle se trouvait en amont de la rue *Tupin-rompu* (disparue également, dans la transformation du quartier Grolée).

Son nom lui venait de Gaudin Ennemond, qui y fit construire une maison, lorsqu'elle fut ouverte au ^{xv}^e siècle. Cependant, elle ne porta ce nom qu'à partir du ^{xvi}^e siècle.

La rue Gaudinière disparut au commencement du ^{xix}^e siècle.

GAULOT (Louis). — Né à Dijon le 10 septembre 1815, mort à Lyon le 9 janvier 1870.

Procureur général (1858) puis Premier Président à Lyon (1859-1870) Gaulot prit une part active dans la vie sociale de notre cité : il fut conseiller général, administrateur des Hospices, membre de la Société littéraire, administrateur du Dispensaire général.

GAULOT (Paul). — Homme de lettres, né à Lyon en 1852. A publié, à Paris : *Mademoiselle de Poncin* (1883) ; un *complot sous la Terreur* ; *l'illustre Casaubon* ; *la Vérité sur l'expédition du Mexique*.

P. Gaulot était docteur en droit.

GAULTIER (Jacques) sieur de Neüe, dit *le Vieux* ou *l'Ancien*. — Né à Lyon vers 1600 fut, de 1617 à 1647, luthiste de la Cour à Londres. Il mourut à Paris vers 1670.

GAULTIER (Barthélemy). — Imagier lyonnais du ^{xvii}^e siècle. Sa maison était située rue Mercière, à l'enseigne de *Saint-Louis*.

Il édita, en 1625, la vue cavalière dressée par Simon Maupin.

GAULTIER DE COUTANCE (Georges). — Né à Paris en août 1797, mort à Lyon le 4 octobre 1866. Fabricant de soieries, juge au Tribunal de Commerce (1848-1851), administrateur des Hospices (1854-1860), Gaultier fut l'un des fondateurs de l'Asile des jeunes détenus d'Oullins.

Président du Conseil d'administration de la Caisse d'Épargne, son activité s'étendit encore au Dispensaire (1845-1850).

GAUTHIER (Pierre). — Lieutenant de robe courte qui mourut à Lyon en septembre 1572, de l'horreur que lui causa le spectacle de la Saint-Barthélemy dans notre ville.

GAUTIER (Albert-Hippolyte). — Avocat, né à Lyon le 4 mai 1835. Abandonna très vite le barreau pour le journalisme. Rédacteur au *National*, puis, de 1881 à 1887 au *Musée des Familles*.

Gautier a publié notamment : *Carnet d'un journaliste pendant le 16 mai* (1881) ; *Les Français au Tonkin de 1787 à 1883* ; *L'An 1789* ; *En se cherchant* (1890) ; *Mémorial du Centenaire* (1889) ; etc...

GAUTIER (Etienne). — Banquier né à Serrières (Ardèche), en septembre 1781, mort à Lyon le 23 juin 1865.

Gautier fut conseiller municipal puis adjoint au maire de Lyon (1830-1840) ; conseiller général de l'Ardèche ; administrateur du Dispensaire.

GAUVIN (Jacques) dit le Picard. — Orfèvre et graveur né à la fin du ^{xv}^e siècle mort vers 1550. On trouve sa trace à Lyon dès 1515. On lui doit, notamment, une médaille commémorative de la fondation de l'église des Jacobins, à l'effigie de Thomas de Gadagne (1523).

GAVINET (Antoine-Nicolas). — Né le 5 avril 1724, mort le 5 mars 1795. Pharmacien. A publié de nombreux mémoires de chimie médicale.

Il fut reçu à l'Académie de Lyon en 1762.

GAY (Joseph-Jean-Pascal). — Architecte né à Lyon le 14 avril 1775, mort le 16 mai 1832. Après des études à l'Oratoire, il travailla sous Grognard et sous Cochet aîné.

Ingénieur pendant le siège de 1793, il se lassa de ces fonctions, demanda un passe-port qui lui fut refusé, et fut emprisonné à Pierre-Scize.

Sous la mairie de Fay de Sathonay, il devint architecte de la Ville, en même temps qu'il enseigna l'Architecture et l'Ornement à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Parmi ses travaux : *décoration de la salle à manger des appartements du Maire à l'Hôtel de Ville; condition des soies de Lyon; Halle-aux-blés* (qui fut transformée en Mont-de-Piété, rue Grolée ancienne); etc...

On conserve plusieurs dessins de Gay. Citons : dessin de la *Fête de la Raison dans l'église Saint-Jean; hôtel de Fléchères, palais de justice et prison de Roanne* (1806); jeton du Tribunal civil (1830); etc...

GAY (Louis). — Le chevalier puis baron Gay naquit à Lyon, le 23 août 1772.

Capitaine dès 1792 dans le 1^{er} bataillon du département du Mont-Blanc, il fit les campagnes des Pyrénées, d'Italie, de Suisse, d'Egypte et de Syrie.

Il guerroya en Hollande puis en Espagne. En 1814, Gay fit la campagne de France comme général de brigade.

Il mourut à Mâcon, le 7 mars 1838.

GAY (passage). — V^e arrondissement. — Ce passage porte le nom du propriétaire fondateur du restaurant de Fourvière, dit restaurant Gay, auquel on doit la création de cette voie privée conduisant directement à la Basilique, au travers de sa propriété.

Gay fut un « type lyonnais », populaire par la réclame étourdissante qu'il faisait autour de son domaine de Fourvière.

C'est lui qui, déposant au procès Andrieux contre la *Comédie politique*, s'exprimait ainsi : « Moi, qui suis une curiosité de la Ville.... »

Gay mourut en avril 1878.

Divers

Voir maison de l'Angélique (cf : *montée des Anges*).

— La tour métallique a été inaugurée le 2 mai 1894.

GAYET (Charles). — Chirurgien-major des hôpitaux de 1863 à 1877, Gayet prit part à la guerre franco-allemande à la tête d'une ambulance de l'Armée de la Loire. Sa conduite lui valut la croix de la Légion d'honneur.

Dès 1865 il enseigna à l'Ecole de médecine; et lorsque fut créée la Faculté, il devint professeur de clinique ophtalmologique.

Il était directeur des *Archives ophtalmologiques*.

Il a publié de nombreux travaux, notamment: *éléments d'ophtalmologie*; ses *Leçons cliniques* (1893).

Il mourut accidentellement le 20 juillet 1904.

GAYET (Ernest). — Peintre fixé à Lyon en 1840. Fut un des meilleurs élèves de Fonville. Parmi ses toiles: *Esquisse de Savoie* (1845); *Reminiscence*, paysage (1847); *vue prise à Lompnes* (Ain); *vue prise à Genève*; etc...

GAYOT DE PITAVAIL (François). — Né à Lyon le 24 juillet 1673; mort à Paris en janvier 1743. Il est connu par un recueil de *Causes célèbres*.

GAZETTE DU LYONNAIS. — Journal lyonnais qui florissait sous la Monarchie de Juillet. Il paraissait tous les jours, sauf le lundi. Ses bureaux étaient situés, à Lyon, en 1834, en face de l'Archevêché.

GAZOMETRE (rue du). — III^e arrondissement. — Cette dénomination évoque le souvenir de la première usine à gaz qui alimenta la Guillotière. Elle était riveraine de la rue.

GELOT (Jean-Philippe). — Dessinateur pour la fabrique et peintre, né à Lyon le 3 mai 1813, mort vers 1870.

Elève de notre Ecole des Beaux-Arts sous Thierriat (1829-1833).

GEMEAU (Auguste-Pierre-Walbourg). — Né à Paris le 4 janvier 1790. Sous-lieutenant en 1809, il parvint, en 1845, au grade de lieutenant-général.

Il n'apparaît ici que parce qu'il fut envoyé à Lyon en 1850 par le prince-président Louis Napoléon. Il y laissa, d'ailleurs, d'excellents souvenirs.

GEMINIUS. — Savant Gaulois qui résidait à Lyon au commencement du II^e siècle.

L'Histoire des Gaules, de A. Thierry, nous apprend qu'il entretenait un commerce de lettres avec Pline le Jeune.

GENAS (route de). — III^e arrondissement et Villeurbanne. — Cette voie publique doit son nom à sa situation topographique ; elle tend vers Genas et le département de l'Isère.

GENAS (François de). — Issu d'une famille originaire du Viennois, établie à Valence dès le XIV^e siècle, François de Genas naquit en 1430 et mourut à Valence en 1500. C'est à lui que le Dauphiné doit l'importation des perdrix rouges du Languedoc, ainsi que des moutons du Roussillon.

En 1477 Louis XI le nomma général des finances dans le Lyonnais, Forez et Beaujolais. [Barjavel.]

GENAT (Fanny). — Née à Lyon, débuta comme première danseuse à l'Opéra ; mais passa au Gymnase.

Elle se fit successivement applaudir, en ce théâtre, au Vaudeville, à la Porte Saint-Martin, à Déjazet, dans le *Fils naturel*, *Froment jeune et Risler aîné*, *Trois femmes pour un mari*, *l'Oncle Célestin*, etc...

GENDRE (Clément). — Graveur et sculpteur qui vécut à Lyon au XVII^e siècle. D'après Audin et Vial, le premier ouvrage que l'on connaisse de Gendre est un *projet de monument équestre du roi Louis XIII* que le Consulat eut un moment l'intention de faire élever.

Il fut graveur particulier de la Monnaie de Lyon, et grava des *jetons* pour le Consulat.

GENERAL-BRULART (rue). — III^e arrondissement. — Jusqu'en 1913 cette voie privée fut connue sous le nom de *rue Louise*.

Le nom du général Brulart — qui n'a aucune attache avec Lyon — lui a été attribué d'office par des propriétaires riverains, sans doute enthousiasmés par sa marche sur Fez.

GENERAL-MIRIBEL (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue, de création relativement récente, a reçu le nom de l'ancien chef de l'Etat-major général de l'armée, né à Montbonnet (Isère) en 1831, mort en 1893.

Le général de Miribel avait commandé une division à Lyon, en 1880.

GENERAL-PLESSIER (rue). — II^e arrondissement. La *rue de Penthièvre* était ainsi nommée en mémoire du duc de Penthièvre, grand-père de Louis-Philippe. Il mourut en 1793, à l'âge de soixante-huit ans, sans avoir jamais été inquiété sous la Révolution, tant était grande la renommée de sa charité et de sa bonté. Il avait séjourné quelques temps à Lyon, en 1765.

En 1915, la rue a reçu le nom du général Plessier, qui faisait partie du XIV^e corps d'armée à la déclaration de guerre (1914). Ce fut le premier général tué des blessures qu'il reçut devant l'ennemi.

Né à Provins (Seine-et-Marne) en 1856, entré à l'Ecole de Saint-Cyr en 1874, Plessier était capitaine en 1886, chef de bataillon en 1893 et colonel en 1908. Il devint adjoint, en 1912, au commandement de la place de Lyon, et passa brigadier en 1913.

Il avait fait campagne au Cambodge puis au Tonkin.

Au début de la guerre de 1914, il commandait la 88^e brigade d'infanterie; et c'est à sa tête qu'il fut blessé mortellement, à Altkirch, le 19 août 1914. Ramené à Lyon, il mourut à l'hôpital Desgenettes, le 27 août suivant.

Divers

En 1848, la rue Général-Plessier porta, pendant quelques temps, le nom de *rue du Niveau*.

1868. — Le baron Rambaud, président à la Cour d'appel habite 1 rue de Penthièvre.

GENETY (François). — Architecte né le 8 mars 1838 à Beauregard (Ain). Elève de notre Ecole des Beaux-Arts, sous Chenavard et Jourdeuil.

Travailla avec Poncet (Benoit), Giniez.

Parmi ses travaux: *mairie et écoles* à Fareins (Ain); *groupe scolaire* à Ambérieu; *restauration de l'église* à Fareins; *presbytère* à Ars; etc...

Membre de la Société Académique d'architecture en 1878.

GENEVE (rue de). — VI^e arrondissement. — Cette rue, qui est à proximité de la gare des Brotteaux, rappelle l'époque où cette gare était tête de ligne des trains partant pour la Suisse. Les Lyonnais de ma génération sont nombreux qui continuent à dire : gare de Genève !

Divers

N° 9. — Maison acquise par les Hospices le 6 mai 1893, de Jaeger, au prix de 142.000 francs, pour l'ouverture de la rue Charles-Lyonnet.

GENEVE (Jean-François). — Né le 25 décembre 1706, mort le 15 mai 1776. Fut premier syndic du commerce, et échevin. On lui doit d'ingénieuses découvertes dans les machines à tisser le taffetas chiné. Membre de l'Académie de Lyon.

C'est lui qui fit désigner chaque rue par un nom. J.-F. Genève fut un des fondateurs de l'Ecole de dessin. Il avait épousé cette demoiselle Serre dont J.-J. Rousseau parle au livre VII de ses *Confessions*.

Il mourut au sortir d'une séance de l'Académie dont il faisait partie depuis 1760.

GENGENNE (Benoît). — Charcutier, né à Lyon en 1755. Au 29 mai 1793, il commanda une des colonnes de la garde nationale qui s'empara de l'Hôtel-de-Ville pour en chasser Chalier et ses partisans.

Pendant le siège, il commanda une redoute nommée, en son honneur, *l'imprenable*. C'est là qu'il fut blessé et perdit une jambe.

Il parvint à échapper aux recherches, après la prise de Lyon par l'armée de la Convention.

Gengenne mourut le 6 octobre 1825.

GENIN (Émile). — Publiciste né à Lyon le 28 mars 1857, mort à Paris le 2 juillet 1925.

Il occupa une place fort honorable à Lyon dans les vingt dernières années du XIX^e siècle.

Il fut successivement membre du Conseil supérieur de l'Exposition de Lyon en 1894 ; membre du comité départemental du Rhône à l'Exposition universelle de 1900 ; Commissaire-général adjoint à l'Exposition internationale d'Anvers (1907).

Installé à Paris, il devint vice-président du syndicat des Journalistes coloniaux, trésorier du Comité France-Orient.

GENOD (Michel). — Peintre né et mort à Lyon (1795-1862). Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, sous Revoil.

Lui-même devint professeur à la même Ecole, en 1839; il exerça jusqu'à sa mort.

Chansonnier à son heure.

Ses amis et ses admirateurs l'avaient surnommé le Greuze lyonnais.

Il était d'une gaieté entraînante et d'une perpétuelle bonne humeur; il faisait partie du fameux *groupe des bonnets de coton*, dits des *Intelligences*, avec Alexis Rousset, Louis Perrin, F. Renard le teinturier, etc...

Genod a exposé à Paris et à Lyon dès 1820, des tableaux de genre, des sujets historiques, des portraits.

Parmi ses œuvres: *Tambour faisant la barbe à son caporal* (1822, Lyon); *Adieux d'un militaire français* (1824, Lyon); *la Fête du bisaïeul* (1838, à l'Hôtel de Ville de Lyon); *Stella dans sa prison*; *Scènes de l'inondation des Brotteaux en 1856*; *Prost de Royer* (au Tribunal de Commerce); *la Samaritaine* (église Saint-Just à Lyon). *Sainte Thérèse donnant son manteau à un pauvre* (église Saint-Nizier à Lyon); etc...

Sans parler de nombreuses caricatures !

GENOVEFAINS (Montée des). — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle un ancien couvent de Génovéfains, qui furent appelés de Paris avec la mission de desservir l'église Saint-Irénée, et pour lesquels Soufflot construisit une habitation bien ordonnancée. Cet immeuble devint un refuge pour les filles abandonnées ou repentantes, sous la direction des sœurs de saint Michel.

Les Génovéfains, ou chanoines réguliers de sainte Geneviève, doivent leur nom à cette sainte patronne de Paris: *Genovefa*.

Dans le répertoire de Guignol, c'est la montée *Déjeûnez, moi j'ai faim !*

Divers

1872. — Michel (Jules), ingénieur des Ponts-et-Chaussées, habite au n° 8.

N° 1. — Religieuses franciscaines missionnaires du Maroc.

N° 9. — Institution Gerson.

GENSOUL (place). — II^e arrondissement. — Cette place a été créée par l'entreprise Perrache; elle fut agrandie en 1839, par l'acquisition que fit la Ville du four à chaux de Mlle Dardel. Jusqu'en 1866, elle a été dénommée *place Suchet*. Son nom moderne rappelle deux hommes qui, à des titres divers, ont droit au souvenir des Lyonnais :

1° Joseph-Ferdinand Gensoul, négociant à Lyon, né à Connaux, près de Bagnols (Gard), en 1766, mort à Lyon en 1833. J.-F. Gensoul a apporté divers perfectionnements dans la fabrication des étoffes de soie, par l'emploi de la vapeur d'eau. Dans l'*Almanach de Lyon* pour l'an XIII (rapport de l'Académie de Lyon du premier semestre de l'an XII), on lit, à propos d'un mémoire de Gensoul sur les moyens de perfectionner la filature de la soie : « Simplicité dans les moyens, facilité dans l'exécution, « avantages dans le produit, tels sont les caractères qui distinguent le mécanisme inventé par ce négociant. Il paraît destiné « à donner une grande supériorité, dans cette partie, à notre « industrie nationale. »

2° Le docteur Gensoul, fils du précédent, né à Lyon le 8 janvier 1797, mort dans la même ville, le 4 novembre 1858.

Chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de 1826 à 1831, il acquit comme opérateur, une renommée européenne. Le premier il eut l'idée de la cautérisation des veines variqueuses, de la cornée et du conduit lacrymal. Il simplifia les appareils pour le traitement des fractures. Quelques brillantes opérations établirent sa renommée : l'extirpation de la glande parotide, l'extirpation de l'os de la mâchoire supérieure — opération considérée comme impossible avant lui. Ces opérations lui valurent, sur la proposition de Dupuytren, le prix Montyon.

Pendant dix-huit ans, le docteur Gensoul fut administrateur de l'Hospice des Vieillards à la Guillotière.

Divers

Les maisons Gensoul et Dutour, sur la place, ont été construites sur les plans de l'architecte René Dardel.

— Gensoul, chirurgien à l'Hôtel-Dieu pendant l'insurrection de 1831, s'interposa entre les combattants et les blessés, et par son attitude courageuse sauva ces derniers du massacre.

— Mousterde Emmanuel, a laissé une très belle médaille du chirurgien Gensoul.

— Il est à propos de rappeler ici Madame Julie Gensoul, veuve Félix Mangini, qui fit don aux Hospices de son château des Halles, et d'une somme de 300.000 francs, payable six mois après son décès.

GENSOUL (André-Paul). — Né à Lyon le 15 février 1836. Elève de l'Ecole des Arts et Manufactures, conseiller général du canton de Chautailles, maire de Chateauneuf, Gensoul tint une place importante en notre ville dans la seconde partie du XIX^e siècle.

Il fut membre du conseil des directeurs de la Caisse d'Epargne, administrateur de la Cie du Gaz, administrateur de la Cie de Navigation Mixte.

Gensoul fut président de la Société d'Agriculture de Lyon.

GENTIL (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue fut d'abord appelée *rue de l'Archidiacre*, parce qu'elle fut ouverte sur un terrain dépendant de la directe de l'archidiacre de Saint-Jean.

Le nom qu'elle porte actuellement est probablement celui d'une famille qui y habitait.

Personnalités ayant habité la rue

1503. — Perreal Jean, le peintre, rue de l'Archidiacre.

1529. — Chomyer (Jean) « menuysier », dont la femme prit une part active à la Grande-Rebeyne.

1760. — Chatelain (Claude), architecte-toiseur ; il fit les plans par terre et élévation pour la collégiale de Saint-Just.

1791. — Frachon, major-général de la garde nationale.

1797. — Moreau (J.-B. Jérôme), dessinateur.

1810. — Joubert, peintre en miniatures.

1815. — Mésoniat (Pierre) graveur.

1849. — Tabareau, directeur de la Martinière ;

— Audin, homme de lettres.

1850. — Ronzière (Louis), peintre en décors.

1868. — Bissuel, architecte.

— Jourdan, doyen de la Faculté des Sciences.

1890-1902. — Bouvet (Auguste), ancien conseiller municipal, administrateur de la Martinière, créateur de l'Ecole professionnelle de Romans, au n° 11.

Divers

1834. — On loge à l'Hôtel du Cheval noir, rue Gentil.

N° 4. — Voir maison avec retour sur la rue de la Gerbe et la rue des Forces ; arcades au rez-de-chaussée ; imposte, porte ; style Louis XIV.

Cette maison, qui appartenait au chapitre de Saint-Nizier, fut adjugée pour le prix de 205.100 livres, le 14 décembre 1790 à J.-B. Condentia et J.-B. Jolivet, négociants à Lyon.

GENTOT. — Famille de graveurs en taille douce et de médailleurs, qui fut renommée à Lyon, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Parmi ses membres, on peut citer :

1° Blaise Gentot, né à Lyon en août 1653, qui a laissé une *Vue de Lyon* datée 1683.

2° Balthazar Gentot qui vécut en notre ville de 1690 à 1737. Il a gravé le premier *jeton de l'Académie de Lyon* (1735) ; il aurait illustré plusieurs ouvrages, d'après Le Brun, Rubens, etc..

3° Clair Gentot, né à Lyon en 1670. Rondot lui attribue plusieurs jetons.

4° Pierre Gentot (fils de Balthazar). Il a gravé : *prise de la Bastille* (1789) ; *rocher du Camp de la Fédération* (1790) ; *carte des environs de Commune-affranchie* ; etc...

GEORGE (Gaspard). — Architecte né à Lyon le 5 février 1822, mort vers 1895. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris et de Labrouste. En 1884 George fut lauréat de l'Institut.

Parmi ses travaux : *hôtel de Ville de Thoissey* ; *l'église de Jullié* ; *église de Villié-Morgon* ; etc...

Il a publié : *Une visite à Pompéi* (1871) ; *de l'habitation dans les temps anciens* (1890) ; *Voyages en Italie*, etc...

Membre de la Société littéraire et de la Société Académique d'architecture de Lyon.

GERAMB (Marie-Joseph baron de). — Né à Lyon en 1771, mort à Rome le 15 mars 1848. D'abord officier général en Autriche, où il fut arrêté par ordre de Napoléon I^{er} et enfermé dans une forteresse. La chute de l'Empire le délivra, et il se fit trappiste, ce qui ne laissa pas de surprendre ceux qui avaient connu sa vie pendant ses jeunes années.

Le P. de Géramb a laissé des récits fort intéressants de ses voyages à Jérusalem et à Rome.

GERBE (rue de la). — II^e arrondissement. — Sur la façade d'une maison démolie en 1855, on voyait un bas-relief en marbre blanc, représentant des enfants qui tenaient des gerbes de blé. Ce bas-relief servait d'enseigne à un boulanger et a donné son nom à la rue.

Personnalités ayant habité la rue

1705. — C'est dans une maison de cette rue que meurt le peintre hollandais Van der Kabel, qui s'était établi à Lyon, à son retour d'Italie.

1749. — Bourdelin (J.-B), cartier.

— De Ruolz (Charles-Joseph), conseiller à la Cour des Monnaies.

1774. — Servan (Claude) qui fut échevin en 1764.

1791. — Servan (Jean-Marie) aîné, juge de paix du quartier de la Halle-au-blé (Grolée).

1792. — Rivaux (Joseph), officier municipal.

1807. — Le 9 novembre, naissance du peintre et écrivain lyonnais Hippolyte Leymarie.

1827. — Moutet (Hugues) « graveur à jour ».

— Combes (François), graveur.

1845. — Goujon, graveur sur métaux.

Notes topographiques

— Angle rue des Forces, voir niche avec coquille.

— Angle rue Poulallerie, niche très ornée.

— En 1769 la maison dite à *Saint-Laurent* fut léguée à la Charité par Antoinette Guerrier. Elle fut revendue à Messire Jean Maritz, inspecteur général des fontes et forges de l'artillerie de France, maréchal de camp, seigneur de la Barolière et de la Rigaudière.

Cette maison avait appartenu, au XVII^e siècle, à Noël et Camille Falconnet, médecins.

GERBOUD (Jean-Baptiste). — Dessinateur né à Lyon le 9 juin 1804, mort à Saint-Etienne (Loire) le 17 mars 1836.

Gerboud étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, puis avec Bonnefond. Il se fixa à Saint-Etienne où il devint professeur puis directeur de l'Ecole mutuelle de dessin (1827).

GERENTE (rue). — III^e arrondissement. — C'est le nom d'un verrier lyonnais du XIX^e siècle, qui fit, en 1846, un vitrail dans le style XIII^e siècle, pour la cathédrale de Saint-Jean.

Il est bien possible que le nom de cette rue soit simplement celui d'un propriétaire riverain et non celui de l'artiste.

Mais il ne saurait être considéré comme inutile de rappeler un artiste lyonnais dans un recueil comme celui-ci.

GERIN (Blaise). — Sculpteur lyonnais né à la fin du XVII^e siècle, mort à Périgueux (où il semble s'être fixé) en 1732. Méaudre de Lapouyade le cite élogieusement.

GERLAND (chemin de). — VII^e arrondissement. — Cette avenue, (comme tout le quartier), doit son nom à l'ancien château de Gerland, auquel elle conduisait.

Divers

N^o 30. — Crèche organisée par la municipalité lyonnaise.

GERMAIN. — (Henri). — Né à Lyon le 19 février 1824, mort les premières années du XX^e siècle. Financier et homme politique. Fondateur du Crédit lyonnais, député de l'Ain, membre de l'Institut.

H. Germain a publié ses *Discours parlementaires sur les finances; l'état politique de la France en 1886; Les vacances de Paul; etc...*

GERMAIN-DAVID (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue porte, vraisemblablement, le nom d'un propriétaire riverain.

GERMANICUS. — Naquit à Lugdunum, quinze ans environ avant l'ère chrétienne. Il était le fils de Drusus et d'Antonia, donc neveu de l'empereur Auguste, par sa mère.

Non seulement Germanicus fut un guerrier heureux, mais il brilla également dans la littérature. Il a composé des *comédies*, des *épigrammes* grecques et latines. Il a fait une traduction en vers latins des *Phénomènes* d'Aratus.

Il mourut, empoisonné probablement par ordre de Tibère, à Antioche, vers l'âge de 34 ans.

GERSON (place). — V^e arrondissement. — Elle s'appelait autrefois, *rue des Six-Grillets*, nom provenant d'une enseigne d'hôtellerie.

Son nom moderne rappelle Jean Charlier dit Gerson, théologien né à Gerson, en Champagne, en 1362, mort à Lyon en 1428. Jean Gerson fut l'âme du concile de Bâle (1414).

Rentré en France en 1419, il se retira à Lyon et y demeura jusqu'à sa mort. Il fut enterré dans l'église Saint-Paul. On lui a attribué *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Divers

— Le tombeau de J. Gerson a été mis au jour en 1842 par l'architecte Louis-Gaspard Dunod.

— La statue du chancelier, rue Saint-Paul est du sculpteur Bailly.

— Place Gerson, la maison Dunod fut élevée sur les plans de l'architecte Cl.-Anthelme Benoît.

GERSON (Jean). — Frère du précédent, né à Gerson vers 1384. Il étudia au collège de Navarre à Paris; en 1407, il entra aux Célestins.

Devenu prieur du couvent de cet ordre à Lyon, il donna asile à son frère qui redoutait la vengeance du duc de Bourgogne.

Il mourut à Lyon en 1434 et fut inhumé dans le chœur de l'église de son couvent. [abbé Bouillot: *Biographies ardennaises*. 1830.]

GHEFFALDI (Jean). — Architecte piémontais, né en 1785. Il s'établit à Lyon vers 1824 et y mourut en 1850. C'est lui qui reçut de Lemot des instructions pour le transport de la statue de Louis XIV; dans ces instructions il fait défense à Gheffaldi « d'entrer à Lyon avec la statue du Roi découverte, parce qu'il « appartient seulement aux premiers magistrats du département « de la découvrir au moment de son inauguration. »

GIGNOUX (Régis). — Peintre né à Lyon le 16 juin 1814, mort à Paris. Il étudia à l'Ecole de Lyon sous Bonnet, puis à Paris sous Delaroche et Horace Vernet.

Parmi ses œuvres: *Scènes prises dans l'Etat de Vermont* (1851); *lever de soleil* (1858); *Sous la chute du Niagara en hiver* (1870); etc... etc...

GIGODOT (rue). — IV^e arrondissement. — C'est le nom d'un entrepreneur propriétaire de terrains sur lesquels fut ouverte cette rue.

GILARDIN (Isidore). — Magistrat né à Lyon le 4 janvier 1833. Il entra dans la magistrature, à Bourg, en 1856. Dès 1861, il était nommé substitut à Lyon; en 1867 il est vice-président du tribunal, en 1873 conseiller à la Cour de Lyon, dont il devint le doyen.

Il présida l'Académie de Lyon à laquelle il appartenait depuis 1892; son discours de réception traita de *l'Immortalité de l'âme et la vie future devant la Science moderne*.

L'activité sociale de Gilardin fut remarquable: président du Conseil d'administration du Mont de Piété de 1873 à 1894; président de l'œuvre de l'Hospitalité de nuit et de l'assistance par le travail; administrateur de la Caisse d'Epargne, du Dispensaire, etc....

GILIBERT (rue). — II^e arrondissement. — Le nom de cette rue est destiné à conserver le souvenir du médecin lyonnais Jean-Emmanuel Gilibert, né en 1741, à qui l'on doit le premier essai de Jardin botanique à Lyon, tracé aux Brotteaux en 1765.

Cette tentative échoua. En l'an IV, on décida la création de ce jardin dans le « clos » dit de l'Observatoire (au-dessus de la place Sathonay). Gilibert en fut nommé directeur et composa d'abord le jardin de mille espèces de plantes, en suivant la classification de Tournefort.

En 1810, malade, il dut se retirer, et céda la place à l'abbé Dejean, de Vienne.

Il mourut en 1814.

Gilibert avait pris une part active au mouvement lyonnais sous la Révolution. Il fut même élu maire de la Ville; mais, arrêté par Laussel, il ne remplit jamais cette fonction. Il appuya tout d'abord le mouvement de 1793 contre les Jacobins; mais, s'apercevant bientôt des tendances royalistes de quelques-uns des meneurs, il se retira et fit sa soumission personnelle à la Convention.

Divers

— Dans le *Journal de Lyon*, de 1780, on lit:

« M. Gilibert, ancien professeur de médecine et de botanique
« dans l'université de Wilna, médecin du roi de Pologne, inspec-
« teur des hôpitaux de Lithuanie, des Académies de Lyon, Ville-

« franche, et de la société royale d'agriculture de Lyon, ouvrira
« lundi prochain son cours de *médecine domestique* ou de l'art de
« se maintenir en bonne santé. etc... »

— Le 12 novembre 1792, Gilibert présida à la création d'un
Institut des *Sciences et arts utiles à la société*, qui venait d'être
fondé à Lyon. Il prononça, à cette occasion, un discours fort
remarqué, qui fut imprimé avec cette épigraphe, empruntée à
Sénèque: *Quid verba quærit ? veritas odit moras.*

GILLIO (Cesar). — Peintre italien, né à Vicence en 1566 ;
vint se fixer à Lyon vers 1620 et y mourut en 1636. Le Consulat
lui fit exécuter les peintures pour l'entrée du roi Louis XIII.

Il avait fait à Genève, en 1604, la décoration de la salle du
Conseil, à l'Hôtel de Ville.

GIMBRE (Humbert). — Voyer de la Ville de 1547 à 1551.
Il naquit vers 1490 et mourut en 1561. Humbert Gimbre fut, en
1531, l'un des huit notables qui fondèrent l'*Aumône générale*
(la Charité).

Comme voyer, il a dirigé les travaux du port *Saint-Vincent* ;
d'un *Jeu de Paume* à Ainay ; d'une *passerelle* (à peu près à
l'emplacement de l'actuelle passerelle de Saint-Georges).

GIMBRE (Jacques). — Fils du précédent, né à Lyon en
1516, mort en 1570. Il succéda à son père, comme voyer, en 1551.
et conserva la charge jusqu'en 1563.

On trouve son nom aux Archives, en différentes occasions,
notamment comme chargé de mission par le Consulat pour
l'achat de blé en Bourgogne.

GINIEZ (Jean-Etienne-Frédéric). — Architecte né à Lunel
(Hérault), le 22 octobre 1813, mort à Lyon le 10 mars 1867.

Giniez étudia d'abord à l'Ecole de Lyon (1826-1832) sous A.
Chenavard, puis à celle de Paris (1836-1841), sous Blouet.

En 1855 il se fixa à Lyon où l'avait appelé Benoit Poncet.

Parmi ses travaux : la maison place des Terreaux (façade
ouest) dite *Massif des Terreaux* ; maison 1 place des Jacobins ;
église de Jassans (Ain) ; divers *Tombeaux* au cimetière de
Loyasse ; etc...

Giniez possédait un beau talent de lithographe ; il a laissé de

nombreux dessins: *Grotte de la Nymphé Egerie à Rome* (1831); *façades* de nombreuses maisons de la rue Impériale (rue de la République); *chemin de Croix des Jardins de Fourvière*; etc....

GIRARD. — Né à Lyon; fit les guerres de la Révolution et de l'Empire et parvint au grade de maréchal de camp.

Il fut aide de camp du roi Jérôme et son ministre plénipotentiaire auprès de diverses cours.

Girard mourut sous la Restauration.

GIRARD (Auguste). — Ouvrier lyonnais qui prit part au mouvement insurrectionnel de 1834 et fut compris dans le groupe des prévenus d'Avril.

GIRARD (Alexine). — Cette Lyonnaise avait quelque notoriété dans les petits cénacles littéraires vers 1860. Elle réussit assez bien quelques pièces en vieux français; une d'entre elles, *Remembrance* nous a été conservée par Alexis Rousset.

GIRARD (J.) — Un des défenseurs de Lyon en 1793, que je rappelle ici, pour le trait suivant (dont il se prévalut d'ailleurs pour demander la croix de la Légion d'honneur en 1815): Un boulet rouge vint tomber, au cours du siège, dans les charpentes des arches du pont Morand, provoquant un commencement d'incendie. Girard se jeta à la nage et, sous le feu des batteries de l'armée conventionnelle éteignit le feu. Cet acte de courage en conservant intact le pont, sauva les Lyonnais qui occupaient alors les postes des Brotteaux et qui eussent été coupés de la Ville par l'éboulement du pont.

GIRARD (Pierre-Florentin). — Peintre, né à Lyon le 30 octobre 1826. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts sous Thierriat et Bonnefond.

Il a laissé des *Portraits*, des *Natures mortes*.

GIRARD (Dominique). — Architecte né à Montluel (Ain) le 10 octobre 1829.

Etudia à l'Ecole de Lyon, sous A. Chenavard, puis suivit les cours de l'Ecole de Paris.

Revenu à Lyon, il travailla chez Bresson et chez Savoye.

Parmi ses travaux : *restauration de l'église* à Dagneux (Ain) ; travaux à *l'église de Pizay* (Ain), à celle de *Coligny* ; en 1882 construction de *l'église de Thil* (Ain) ; en 1895 façade et clocher de *l'église de Niévros* (Ain).

Girard fut reçu en 1872 à la Société académique d'architecture.

GIRARDET (François). — Sculpteur né à Bourg en novembre 1852. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et de Fabisch.

Parmi ses œuvres : *statue du P. Lacordaire* (à Sorèze) ; buste de *Pierre Dupont* (à Rochetaillée) ; *Jeanne d'Arc* (à Oullins) ; etc...

GIRARDON (Pierre-Gustave). — Peintre né à Lyon le 15 janvier 1821, mort en la même ville le 26 mai 1887. Un des bons élèves de Fonville.

On cite de lui : *ruines et terrasse du château de Grignan* (Musée de Lyon) ; *Vue du Mont-Ventoux* ; *les Bords du Rhône* (1854) ; *Paysages* ; *Marines* ; etc... etc...

GIRAUD (Antoine). — Né à Lyon en 1771, mort en sa ville natale, le 5 avril 1830. Est connu surtout comme sculpteur sur ivoire. Il a laissé un *relief de la ville de Jerusalem*.

GIRAUD (Jean-Baptiste). — Né à Lyon dans la première moitié du XIX^e siècle.

Fut conservateur des musées archéologiques de la Ville de Lyon. De 1877 à sa mort a publié un nombre considérable d'ouvrages sur les Beaux-Arts et l'archéologie. Citons : *les Arts du métal* (1880) ; *les Origines de la soie* (1883) ; *les industries d'art à Lyon* ; *un atelier de monnayage à Villeneuve du Plat en 1631* ; documents pour l'histoire de *l'Armement au Moyen-Age* ; *les Epées de Rives* ; etc...

GIRIN (Claude). — Médecin, né à Cublize le 12 décembre 1809, mort à Lyon, presque centenaire, en 1906.

Il suivit à Paris les cours de Dupuytren et se prodigua pendant l'épidémie de choléra de 1832.

Revenu à Cublize, il exerça la médecine tout en préparant le médicament des hôpitaux auquel il fut reçu en 1854.

Il se fit une place remarquable parmi les plus habiles praticiens
Président de la Société de Médecine de Lyon (1874-1876),
Girin fut aussi administrateur du Dispensaire (1881-1890).

GIRODON (Aimé-Joseph-Alphonse). — Peintre né à Lyon le 19 août 1812, mort le 15 avril 1898. Il se faisait appeler Girodon de Pralong.

Elève de notre Ecole des Beaux-Arts, et d'Orsel.

Il fit plusieurs séjours en Italie, puis exposa à Lyon et Paris, surtout des sujets religieux.

On lui doit notamment : *Chemin de Croix*, dans l'église de l'Immaculée Conception de Lyon ; le *Christ au Jardin des Oliviers* (1845) ; le *mauvais riche* (1845) ; la *Mère et le dernier des sept Macchabées* (1859) ; la *Lumière* (1864) ; *Captivité des Hébreux* ; etc.... etc...

GIRON. — Capitaine du pennon de la rue Neuve, qui mourut le 18 juillet 1695 en faisant, par testament, une fondation pour soulager les pauvres honteux et marier les pauvres filles de son quartier.

GIROUD (Jean-Etienne). — Architecte né à Lyon le 25 décembre 1833. Fit ses études sous Chenavard, à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. Fut attaché au cabinet Dardel, puis à celui de Louvier.

Parmi ses œuvres : *transformation du Théâtre des Variétés en Bourse du Travail* (cours Morand) ; construction ou restauration de nombreuses églises.

Giroud fut pendant 20 ans, architecte du département de Saône-et-Loire.

Membre de la Société d'Architecture de Lyon depuis 1873, il était également membre de l'Académie de Mâcon.

GIRRANE (Gustave). — De son véritable nom Garnier, né à Lyon le 10 mai 1865. Peintre et dessinateur, dont les dessins et croquis sont remarquablement sincères.

En 1890, il fonde, avec Rodolphe Bringer le *Croquis lyonnais*.

John Grand Carteret réclame sa collaboration pour son ouvrage *l'Enseigne à Lyon*.

En 1895, le *Progrès* se l'attacha et Girrane donna au *Progrès illustré* une suite de croquis qui font l'admiration de tous ceux qui aiment notre ville.

C'est à lui qu'on doit la scène tournante du Grand-Théâtre. Girrane mourut le 10 avril 1922.

GLATIGNY (Gabriel de). — Avocat du Roi, né en 1648, mort à Lyon le 1^{er} septembre 1726, fut un des fondateurs de l'Académie de Lyon.

GLENARD (Frantz). — Né à Lyon le 25 décembre 1848, médecin de la Faculté de Paris.

Le docteur Glénard fut membre correspondant de l'Académie de médecine.

Médecin de l'hôpital thermal de Vichy, il a publié un nombre considérable de brochures, études, volumes sur des questions médicales.

Ce qu'il faut retenir c'est qu'il fut un des premiers, sinon le premier, à propager en France le traitement de la fièvre typhoïde par les bains froids.

Engagé volontaire en 1870, Glénard fut fait prisonnier dans un combat autour d'Orléans, et interné à Stettin. Pendant ses cinq mois de captivité, il obtint l'autorisation de loger en ville comme ouvrier, et se fit admettre par le docteur allemand Brand, comme assistant dans le service des hôpitaux de prisonniers. C'est là qu'il connut la méthode du bain froid.

GLORIETTES (petite rue des). — IV^e arrondissement. — On donnait le nom de *Gloriettes* à des maisonnettes entourées d'un jardin. La gloriette, c'est le *mazet*, le *cabanon* des pays méridionaux. Il est probable qu'il y eut, autrefois, une suite de *gloriettes* dans cette rue.

Anciennement elle s'était appelée *rue Bouffarde*.

Divers

1827. — Pillart (J.-L.) graveur en médailles et en taille douce, habite petite rue des Gloriettes.

— Sully-Prudhomme a possédé, en cette rue, une maison familiale.

GOBIN. — Famille de potiers-tupiniers du XVII^e siècle, qui presque tous exercèrent leur art « à la Pomme verte, en Bourgneuf » (actuellement quai Pierre-Scize) ; le dernier connu, Nicolas Gobin, demeurait vers 1680 à Pierre-Scize, à l'enseigne *au Merle blanc*.

GODARD (Jean). — Né à Paris le 15 septembre 1564, mort probablement après 1625.

Il séjourna de longues années dans le Lyonnais et le Beaujolais. Ses nombreux écrits contiennent plusieurs pages adressées à des notabilités de notre ville.

Une de ses plus jolies pièces, imitée de Catulle, commence ainsi :

Mignonne si tu veux savoir
Combien c'est que je veux avoir
De tes baisers à suffisance...

Dans le *Courrier de Lyon* du 17 septembre 1834, Z. Colombet a publié une longue étude sur Jean Godard.

GODEFROY (rue). — VI^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle bel et bien le fameux Godefroy de Bouillon des Croisades.

Quel rapport avec Lyon ?

Divers

XIX^e siècle. — Bal (Jean-Claude) dessinateur habite rue Godefroy n^o 32.

1827. — Cornu (Henri) dessinateur pour la fabrique.

1857. — *La Muse des Familles*, journal publié par Cl. Framinet, à ses bureaux au n^o 2.

GODINOT. — Général de division, baron de l'Empire, né à Lyon le 1^{er} mai 1765, mort en 1811. Entré au service comme simple soldat en 1787, capitaine en 1792, il se distingua en Italie, en Espagne, en Hollande, au Portugal.

Sa mort a été relatée comme suit dans un rapport du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au prince de Neufchatel (Berthier), major-général de l'armée.

« Séville, le 27 octobre 1811.

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse, de la fin
« malheureuse de M. le général de division Godinot. Ce général
« était arrivé hier au soir à Séville, avec les troupes que j'ai fait
« revenir des montagnes de Rouda ; il était extrêmement fatigué
« et souffrait d'une ancienne maladie de nerfs qui souvent... le
« plongeait dans une sombre mélancolie. Il se coucha à minuit.
« Le matin à 5 heures, il est sorti de sa chambre, a pris le fusil
« d'un soldat d'ordonnance et est rentré chez lui sans être
« remarqué. Il a lui-même chargé l'arme et s'est fait sauter la
« cervelle... etc.... » [Extrait du *Journal de Lyon*, 17 décembre
1811.]

GODINOT (rue). — VI^e arrondissement. — Adam-Pierre-Eustache Godinot, marchand de soie, qui fut adjoint au maire de Fargues et président du Conseil d'administration des Hospices, a donné son nom à cette rue ouverte sur les terrains de l'administration hospitalière.

Godinot fit ériger à ses frais les deux statues de la façade de l'Hôtel-Dieu, et figure, en 1818, pour un legs de 40.000 francs sur la liste des bienfaiteurs des Hospices.

Il mourut en 1818.

GODOFFRE (Pierre). Tailleur de monnaie né à Lyon où il vécut au xvi^e siècle. Rondot rappelle qu'il a gravé les coins des *deniers douzains du cardinal de Bourbon, roi de la Ligue*.

Son fils, Claude Godoffre, également né à Lyon, fut nommé, en 1594, par le Consulat, tailleur particulier de la Monnaie de Lyon. Il a gravé une *médaille de la noblesse de la rue Dubois, des jetons satiriques contre la Ligue*.

GOIFFON (Jean-Baptiste). — Né le 25 février 1658 à Cerdon-en-Bugey, mort à Lyon le 30 septembre 1730.

Médecin distingué agrégé au Collège de Lyon (1693), Goiffon fut le premier botaniste lyonnais au sens vrai du mot. Pendant plus de trente ans, et particulièrement de 1700 à 1720, il explora tous les environs de Lyon. C'est lui qui initia Antoine de Jussieu à la Botanique.

Au Conservatoire du Jardin botanique de Lyon, on possède des fragments de son herbier.

GOIFFON (Georges-Claude). — Architecte né à Lyon le 15 mars 1712, mort à Cesson (département actuel de Seine et Marne), le 10 mai 1776.

L'Académie de Lyon possède des manuscrits de Claude Goiffon, notamment *une description des manufactures de Lyon*.

Son éloge fut prononcé devant notre Académie, par Baron du Soleil.

GOIRAN (Barthélemy). — Né à Lyon le 25 décembre 1790, mort à Couzon (Rhône), le 29 août 1863. Commissionnaire en soieries, juge au tribunal de Commerce (1840), maire de Couzon (1837-1855), maire du I^{er} arrondissement de Lyon (1855), directeur de la Caisse d'Epargne. L'œuvre pour laquelle Goiran se dépensa sans compter, c'est le dispensaire général. Il en fut le Président de 1850 jusqu'à sa mort.

A l'occasion de ses funérailles, le docteur Diday prononça son éloge.

GOMBETTE (loi). — En mars 502, on publie à Lyon, la fameuse ordonnance qui porte ce nom à cause de son auteur.

C'est à Ambérieu-en-Bugey que Gondebaud, roi des Burgondes, l'avait fait rédiger par une assemblée de Grands de son Royaume, réunis sous sa direction.

La loi Gombette est l'un des plus anciens codes barbares dont le texte nous ait été conservé. Elle eut force de loi dès sa promulgation en notre ville, et ne fut abrogée que sous Louis le Débonnaire.

Gondebaud, qui avait fait de Lyon le siège de sa cour, mourut en 516, probablement dans notre cité.

GONAZ (Francisque). — Peintre né à Lyon aux premières années du XIX^e siècle, mort à Paris où il se fixa en 1846.

Il a peint des *fleurs*, des *fruits*; etc...

GONCHON (Clément). — Dessinateur pour la fabrique né à Lyon au XVIII^e siècle, mort vers 1798 ou 1800.

Quelques années avant la Révolution, il se fixa à Paris. Dès 1789, il se fit connaître comme orateur populaire et agitateur.

On l'avait surnommé le *Mirabeau du peuple*.

GONIN (passage). — I^{er} arrondissement. — Ce nom rappelle celui d'un propriétaire riverain.

Peut-être convient-il de signaler ici le teinturier Gonin, contemporain de Jacquard. Il fut récompensé en 1809, à une séance de l'Académie de Lyon présidée par l'ancien consul Lebrun, pour sa découverte de la couleur écarlate tirée de la garance.

— Nous trouvons aux archives [B. B. 342]:

1774. — Acquisition d'un fond de teinturier qui est mis par le Consulat à la disposition de Gonin fils, teinturier, pour « l'exercice de sa nouvelle découverte pour la teinture des noirs « solides. »

GONON (Benoît). — Célestin né à Bourg en 1580, mort à Lyon en 1656. On connaît de lui: *Histoire et miracles de N.-D de Bonne nouvelle aux Célestins de Lyon* (1639); *Histoires pitoyables et tragiques* (1646).

GONYN DE LURIEU (Pierre-Thomas). — Appartenait à une famille de basochiens, et devint, en 1766, le premier bâtonnier de l'ordre des avocats de Lyon.

Né à Lyon le 21 décembre 1709, Gonyn de Lurieu était docteur en droit et avocat en Parlement, en 1734.

Il remplit les fonctions de Recteur de l'Aumône générale (Charité), de juge au Tribunal de la Conservation (1752), d'échevin (1758-59), de juge-général de la justice du faubourg de Vaise et de la justice de Chazay-d'Azergues, etc...

Il mourut à Lyon le 9 mars 1791 et fut inhumé en l'église Saint-Pierre-le-Vieux.

GORD (impasse). — IV^e arrondissement. — Nom d'un propriétaire.

A noter que Mgr de Bonald, enfant, lorsque son père dut fuir après le 18 fructidor, fut confié à un chef d'institution de la Croix-Rousse nommé Gord ou Gore.

— Il y eut également un maire de la Croix-Rousse nommé Gord ou Gore.

— Je cite encore Jean-Claude Gord ou Gors, né à Lyon le 15 août 1790 de feu Philibert Gors ou Gord propriétaire à la Croix-Rousse. Ce J.-Cl. Gord eut des aventures dont Ph. Gonnard a fait le récit dans *Un Lyonnais à Sainte-Hélène* (1816-1821).

Divers

N° 6. — Maison léguée aux Hospices par Veuve Lacroix née Catherine Prade, le 20 mars 1914.

GORGE DE LOUP (rue). — V° arrondissement. — On a prétendu que ce nom venait de la forme allongée et étroite de la vallée, ou de ce qu'il y faisait très sombre.

Je note, en tous cas, qu'il y eut, en cette partie du territoire lyonnais, au XVII^e siècle, un domaine de Gorge-de-Loup.

GORJUS (Henri). — Né à Cuire le 31 janvier 1853, mort à Lyon le 2 juillet 1925. Ouvrier en soie, puis représentant de commerce, Gorjus fut élu conseiller municipal en mai 1904 et réélu jusqu'à sa mort.

Adjoint à la mairie centrale dès 1908. Il a présidé de nombreuses commissions administratives, notamment celles de l'Ecole de tissage, de la Caisse d'Epargne de la Croix-Rousse, de l'Orphelinat Denuzières.

Fondateur de la Tutélaire de la Croix-Rousse et de la Colonie Jacquard.

Gorjus a publié : *Comment nous sommes socialistes*; la *Rénovation du tissage*; etc...

GORLIER (Simon). — Imprimeur de musique et compositeur à Lyon. Il publia, de 1558 à 1560, quatre livres de pièces instrumentales, puis un cinquième qui renferme de la « musique « tant à jouer qu'à chanter, à quatre ou cinq parties. »

GOT (Beraud du). — Né vers 1250 au château de Villandrant, frère du pape Clément V (Bertrand de Got) ; devint archevêque de Lyon en 1289. Cardinal en 1294 ; désigné par Boniface VIII pour négocier la paix entre les rois de France et d'Angleterre, en 1297, Beraud du Got mourut au cours de sa mission (27 juillet).

GOUJON (Jean). — Ecrivain lyonnais des premières années du XVII^e siècle.

En 1610, il publia un *Discours funèbre et épitaphe* à la

mémoire de Henri IV. C'est lui, qui, à propos de cette mort, composa le distique suivant :

Flevit Alexandrum cernens in imagine Cæsar ;
Mavortem Henricum fleret uterque videns.

Rabanis, qui fut professeur de rhétorique vers 1830 à Lyon, et qui fut doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, avait proposé la traduction suivante :

César baigna de pleurs l'image d'Alexandre :
Henri IV, à tous deux, en aurait fait répandre.

GOULET (chemin du). — II^e arrondissement. — Cette dénomination vient du petit canal qui fait communiquer les eaux de la Saône avec celles de la Gare-d'eau de Perrache. Le chemin suit ce *goulet*.

GOULLARD (Jean-Claude). — Né à Lyon le 19 juillet 1790, mort dit-on, en Angleterre, dans la misère.

Interne de l'Hôtel-Dieu (1812), il devint médecin fondateur du Dispensaire (1818-1831). Les malheureux l'avaient surnommé « le père la Douceur ».

GOULLARD (abbé Jean-Claude). — Né à Lyon le 11 décembre 1744, mort en la même ville le 4 novembre 1825. Fut député aux Etats-Généraux, membre du Conseil des Cinq-Cents. Curé de N.-D. de Saint-Louis et Saint-Vincent, il fonda le refuge Saint-Michel (ancien cloître des Genovefains).

L'abbé Goullard fut administrateur du Dispensaire (1818-1819).

GOULLUS (François, baron). — Général de brigade né à Lyon le 4 novembre 1758 ; entré au service comme simple soldat en 1776 ; sous-lieutenant en 1791 ; capitaine en 1792.

Il combattit sous Rochambeau, Dumouriez, Dampierre.

Après sa belle défense du passage de Suippe, il fut nommé lieutenant-colonel (octobre 1792). Sa défense du Quesnoy fut également remarquée.

Goullus fut désigné par l'Empereur pour faire partie du Collège électoral du Rhône.

Baron de l'Empire en 1809, il mourut à Brie (Ariège) en septembre 1814.

GOURD (Alphonse-Ramsay). — Avocat, né à New-York le 7 septembre 1850.

Licencié ès lettres, docteur en droit et publiciste, il s'occupait moins du barreau que de la politique, et devint député du Rhône en 1906. Il resta l'élu du II^e arrondissement de Lyon, jusqu'à sa mort.

Il fut membre du conseil des directeurs de la Caisse d'Épargne, président de la société d'Économie politique de Lyon.

GOURDAN (Pierre de). — Avignonnais; il entra à la Compagnie de Jésus en 1635.

Il mourut à Lyon le 16 février 1688, directeur d'une congrégation.

Il a écrit plusieurs ouvrages ascétiques qui parurent à Lyon. [Barjavel].

GOURGUILLON (montée du). — V^e arrondissement. — Cette voie publique a porté, autrefois, le nom de *montée de Beauregard*.

Le mot *gourguillon* serait une onomatopée (comme le *gorges* des Latins et notre *gargouille*). Ce nom, il faut le constater, convient parfaitement à la rue qu'il désigne, dont la pente et le peu de largeur font que les eaux pluviales s'y engouffrent.

Une tradition, recueillie par quelques auteurs, fait venir le nom de cette rue de *gorges sanguinis*, par allusion au sang des martyrs, qui aurait coulé du haut de la colline jusqu'à la Saône.

Cette tradition s'appuie, notamment, sur le récit fait par l'Anglais Thomas Coryat, le pèlerin d'Odcombe, de son voyage à Lyon en 1611; il écrit: « Le sang coula si abondamment de cette colline (Fourvière) dans une certaine rue qui, depuis ce temps, a porté le nom de *gongilion*, quasi *goggylion*, à ce que j'y comprends, ce qui vient du grec *goggusein*, c'est-à-dire, murmurer. » etc....

C'est probablement en souvenir de cette fable que, en 1790, le 5^e bataillon de la garde nationale, recruté dans ce quartier, portait, sur son drapeau, la devise suivante: *Dat. sanguine palmas* (le sang des martyrs fait naître des palmes).

Personnalités ayant habité la montée du Gourguillon

1450. — Navarre (Hugonin ou Gonin de) dit Gonyn Pymaigier

1500. — Brandet (Guillaume), peintre et verrier, montée de Beauregard.

1550. — Le Page (Michel) dit Michel-le-Graveur, orfèvre, lapidaire et graveur.

xvi^e siècle. — Bailly Pierre, peintre.

1600. — Durand Jérôme, peintre et verrier.

1853. — Benoit J.-M. ciseleur sur métaux.

1900. — Armand-Calliat, orfèvre.

Notes topographiques

N° 2, maison où habitaient les moines chargés de conserver les archives de la Ville. Plus tard, cette demeure devint la demeure des Rostaing d'Oriol. Sur la façade, fenêtres du xv^e siècle; dans la cour, escalier à galerie; au 2^e étage, porte palière en forme de parchemin plié.

N° 8, 11, 13, escaliers à vis; fenêtres.

N° 17, 23, escaliers; fenêtres à meneaux.

N° 28, 42, escaliers et fenêtres.

N° 45, escalier; fenêtres du xvii^e siècle.

Un assez grand nombre d'intérieurs de maison seraient intéressants à visiter.

La maison du Verbe incarné, au Gourguillon, était, au xiii^e siècle, la recluserie de Sainte Magdeleine. Les bourgeois révoltés contre le chapitre de Saint-Jean, en firent une citadelle pour bloquer les chanoines qui s'étaient réfugiés à Saint-Just (1269).

Souvenirs d'antan

1305. — Clément V fut couronné pape à Lyon. Après la cérémonie, le cortège parcourait le Gourguillon, Philippe le Bel, roi de France, conduisant par la bride la monture du pape. Tout à coup un vieux mur surchargé de curieux s'écroula. Jean, duc de Bretagne, et Gaillard de Got (frère du pape) furent écrasés. Le pontife fut renversé et la tiare roula à terre. Douze personnes périrent; quant au Roi, il n'échappa à la mort que par miracle.

1305. — Jean, duc de Bretagne, meurt des suites de l'accident du Gourguillon. Il fut inhumé au milieu du chœur de l'église des Carmes, de Ploërmel; on grava sur sa tombe l'épithaphe suivante: « Ci-gît Jean, jadis duc de Bretagne, qui trespassa à Lyon sur le Rhosne, le jeudi ez Octave de la Saint-Martin d'hiver 1305. « Priez pour l'Âme de luy. »

xvi^e siècle. — A la fin du siècle, au bas du Gourguillon, vers la maison du Soleil, il y avait une auberge renommée, à l'enseigne des *Trois Fontaines*, tenue par Laurencin.

1601. — Une note manuscrite sur un exemplaire de l'*Histoire de Lyon* de Paradin, exemplaire ayant appartenu aux Augustins de la Croix-Rousse, rapporte le fait suivant :

« L'an 1601, le sieur Orlandin, maistre des courriers du costé « d'Italie, ayant une métayrie au village d'Irigny... faisant fouyr « pour clore de pizey... commença à découvrir une très grande « pierre de marbre blanc... et, découvrant la terre, il trouva un « grand sépulcre qu'il fit ouvrir, où fut ven un grand homme « couché de son long, tenant d'une main une phiole de verre, « dans laquelle s'y trouva encore quelque reste d'huile... M. « Connain, médecin, fut mené sur les lieux pour voir la phiole en « laquelle restait ce peu d'huile qu'il recogneut estre huile de « baume. »

Et Jacob Spon écrit : « à la montée du Gourguillon, dans la « cour de la maison de Monsieur Orlandin, que les religieuses du « Verbe incarné ont acquise depuis peu, est cette belle pierre, que « M. du Choul y avoit fait apporter, car ce fut sa maison. »

1676. — On découvre dans la maison Cassaire, dite *clos Vendôme*, une mosaïque représentant la *Lutte de l'Amour avec Pan*. Le chirurgien Cassaire la fit recouvrir d'une voûte.

La mosaïque resta là jusqu'à la Restauration, époque à laquelle Artaud la fit acheter et transporter au Musée, pour la somme de 3.000 francs (1819). « Ce local (où on la trouva), dit « Artaud, avait servi de loge à des francs-maçons, puis devint « un cellier. » Au moment de la vente à la Ville, le propriétaire de l'immeuble était un M. Million, chapelier, 1 rue Sirène (Hôtel-de-Ville) : l'acte de vente indique : maison 33 montée du Gourguillon.

Une gravure représentant cette mosaïque fut faite par Mathieu Ogier.

On remarque dans cette œuvre, que Pan a le bras gauche attaché derrière le dos ; c'était ainsi qu'on procédait lorsqu'on avait un lutteur dont la force était reconnue disproportionnée avec celle de son rival.

1792. — La section révolutionnaire du *Gourguillon* (qui s'appela successivement *Jemmapes*, *Ancienne ville*, *Vieille-ville*) se réunissait rue des Farges, 122, chez le sieur Berthelot.

1847. — On découvre, le 31 juillet, en creusant une tranchée pour le gaz, montée du Gourguillon, en face du pensionnat des dames Bouvier, une mosaïque antique. [Moniteur Judiciaire. 1847].

1849. — Au n° 22, il y avait un local dans lequel se réunissaient quatre loges maçonniques.

1873. — Apparition, éphémère, d'un journal intitulé la *Gazette du Gourguillon*, littéraire et satirique. Les bureaux étaient situés 8, rue Saint-Dominique (Emile Zola).

Le Gourguillon joue un grand rôle dans la littérature « guignolesque ». En voici un échantillon, extrait d'une *Ode au Gourguillon* :

Le Gourguillon, vois-tu, c'est quasi ma famille.
J'aime ces murs moisis, où l'on voit la charmillie
Jaillir par en-dessus des jardins suspendus ;
N'en cherchons pas ailleurs, y n'en existe plus.
Le soleil est en bas ; contemple son image
Sur le café voisin plus vieux que moi-z-en âge.
Regarde ce chemin qui grimpe tout du long :
J'ai, dans ce chemin-là, usé plus d'un grollon ;
Vois cette place aussi et ces maisons étroites :
C'est là qu'un beau matin, m'exhibant de ma boîte,
Comme un jeune asticot qui quitte son cocon,
J'ai fait mes premiers pas, au cœur du Gourguillon.

GOURJU (Antoine-Pierre, dit Antonin). — Né à Lyon le 11 septembre 1847 ; avocat docteur en droit, licencié ès lettres. Plaïda de 1868 à 1871 à Dijon, puis à Roanne.

Il se fixa ensuite définitivement à Lyon où il fut élu conseiller municipal en 1896 et réélu constamment. Membre du Conseil général de 1898 à sa mort Gourju fut sénateur du Rhône de 1900 à 1909.

Il a publié : *la Côte d'Or au siège de Paris* ; *A la recherche d'une seconde Chambre*.

Il mourut en 1926 à l'âge de 79 ans, entouré de l'estime et de la considération de tous, amis et adversaires.

GOUTHE-SOULARD (Xavier). — Né à Saint-Jean-la-Vêtre (Loire), il étudia à Saint-Jodard, puis au Grand Séminaire de Lyon. En 1855 il fut désigné comme curé à la fondation de la paroisse de Saint-Vincent de Paul à Lyon.

En 1870, il fut vicaire-général de l'archevêque Ginouilhac. Nommé curé de Vaise, il quitta sa cure pour l'archevêché d'Aix-en-Provence.

GOVERNEMENT (place du). — V^e arrondissement. — Cette place qui, très longtemps, fut la *place du Petit-palais*, doit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, à l'hôtel des gouverneurs de Lyon, qui y résidèrent de 1512 à 1734.

Cet hôtel fut bâti à la fin du xv^e siècle par Falque d'Aurillac. Il fut acheté en 1512, par le comte de Sault, gouverneur de Lyon ; et, dès lors, il fut habité par ses successeurs.

Christine de Suède y logea en 1656.

En 1734, le duc de Villeroi vendit l'hôtel au Consulat qui le rétrocéda à des particuliers.

Divers

1618 (Archives B.B. 157). — Avance proposée au Consulat par M. d'Halincourt pour l'élargissement de la place située devant son hôtel ; on acquiert, à cet effet, la maison de Louis Baudrand, bourgeois de Lyon, maison qui fait face au logis du gouverneur.

1639. — Casimir, frère du Roi de Pologne, séjourne à Lyon du 23 au 25 août, et loge chez le gouverneur.

1655. — Nicolas de Neuville de Villeroy fait agrandir le palais du gouverneur, en y joignant un hôtel qui avait appartenu à Falque d'Aurillac, président au Parlement de Grenoble.

1749. — J. Joseph Gerson, avocat, habite place du Gouvernement.

1826. — Les voitures pour Montluçon, Clermont, Limoges et Bordeaux, partent de chez Giraud, aubergiste, 2 place du Gouvernement.

1858. — Pascalon (François), architecte, habite place du Gouvernement n° 4.

GOVERNET (abbé de). — Jean-Frédéric de Gouvenet naquit à Charenton vers 1660 et mourut en novembre 1738.

Il était difforme, mais plein d'esprit. C'est lui qui dit un jour à un grand seigneur dont les réflexions étaient assez sottes : « Allez, Monseigneur, vous ne méritez pas d'être bossu ! »

Il fut membre de l'Académie de Lyon dès 1700.

GOUY (G.) — Professeur à la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Institut, né en 1854.

Dès 1883 il enseigna, comme suppléant, à notre Faculté, et fut titularisé en 1887.

Gouy fut un des physiciens les plus réputés de son époque. Ses premières recherches (1876-1880) sur la spectroscopie des

flammes colorées, forment une importante documentation sur les circonstances de l'émission des corps incandescents.

Ses travaux sur la thermodynamique, l'électricité, l'électro-capillarité lui ont valu une renommée universelle.

Silencieux et discret, Gouy grand savant, semblait toujours vouloir se faire pardonner son incontestable savoir.

Et je ne crois pas m'avancer trop, en disant que bien peu de nos compatriotes savaient qu'il était un des hommes les plus écoutés de l'Institut.

Gouy est mort à Lyon, en 1926.

Le 12 septembre 1926, on a donné le nom de Georges Gouy à la nouvelle rue du VII^e arrondissement tendant de l'*avenue du Parc d'artillerie* à la *rue Challemel-Lacour*.

GOY (Benoît). — Avocat inscrit en 1726; devint bâtonnier (le second) de l'ordre des avocats de Lyon.

Benoît Goy fut baptisé le 17 août 1704 en l'église Sainte-Croix, ce qui correspond, à quelques jours près, à la date de sa naissance.

Avocat en Parlement et à la Cour des Monnaies, Sénéchaussée et Présidial de Lyon, Goy fut élu bâtonnier en 1770 et conserva ses fonctions jusqu'en 1772.

Il fut Recteur de la Charité (1755-1756), substitut du Procureur du Roi à la Conservation.

Membre de l'Académie de Lyon en 1746, son activité s'y exerça sur une foule de sujets; mais ses mémoires sont restés manuscrits.

Benoît Goy mourut le 26 septembre 1784, léguant sa bibliothèque, fort importante, à son confrère M. de Riolz.

Son éloge funèbre fut prononcé le 30 novembre 1784 par Barou du Soleil, procureur général.

GRAND. — Dessinateur et fabricant de soieries né à Lyon au XVIII^e siècle. Il était associé dans la maison Grand frères qui, en 1808, avait succédé à Charles Pernon. Cette maison devait être absorbée en 1871 par Tassinari et Chatel.

Notre dessinateur, désigné: Grand aîné, a fait de nombreux modèles pour les tissus d'ameublement fournis par sa maison aux palais impériaux.

M. Ernest Dumonthier, l'historien du *Mobilier national*, consacre de nombreuses pages aux travaux de la maison Grand frères.

GRAND (Edouard). — Né en 1472, mort en 1531, fut nommé voyer de la Ville en 1514.

C'est lui qui fit construire le mur d'enceinte de la colline Saint-Sébastien. Mais ce qui me fait le noter ici, c'est que les *Tables de Claude* furent placées, en 1528, dans l'Hôtel de Ville, (alors rue Longue et rue Fromagerie), par ses soins.

GRAND-BICHET. (Impasse du). — IV^e arrondissement et Caluire. — Ce nom rappelle une mesure employée pour les terrains ; il y avait le *grand bichet* de Caluire, et le *petit bichet* de Lyon.

Un tènement situé au faubourg de Bresse (grande-rue de Saint-Clair), et dont c'était probablement l'étendue, portait au XVIII^e siècle, le nom de tènement du Grand-Bichet. Le souvenir s'en est conservé dans la dénomination par laquelle on désigne l'impasse.

GRANDE-CÔTE (montée de la). — I^{er} arrondissement. — Cette montée, longue et fort roide, s'est d'abord appelée *grand'côte Saint-Sébastien*.

Vers le milieu du XVII^e siècle, elle commença à être désignée sous le nom de *grand'côte de la Croix-Rousse*, puis, par abréviation, *grande-côte*.

C'était une voie romaine : la route de Germanie.

Personnalités ayant habité la rue

XVIII^e siècle. — Bachelu Pierre, dessinateur.

1758. — Sulleau, dessinateur pour la fabrique.

1788. — Huet frères, dessinateurs.

1810. — Fourneron Pierre, dessinateur, au n^o 4.

— Chameau Benoît, dessinateur.

Notes topographiques

N^o 4, dans la cour, sculpture de l'époque romaine sur laquelle on lit : IOACHIM.

N^o 4 bis, maison léguée aux Hospices par Anne Denuzières (26 janvier 1818). La donation est faite à l'Antiquaille.

N^o 36, voir imposte.

N^o 89. Il y avait là, autrefois, une *Vierge à l'enfant*, dans une niche en zinc imitant une draperie. L'enfant a disparu en 1902, la Vierge en 1907.

N° 100. Voir fenêtres à meneaux (vestiges du XIII^e siècle).
Angle rue Vieille-Monnaie, madone en bois peint et doré.

Souvenirs d'antan

— Pendant des siècles, la « Côte », comme on disait, a été la seule grande voie de communication entre Lyon et la Croix-Rousse; les poètes n'ont point dédaigné (les poètes locaux s'entend) de vanter le charme de cette pénible ascension.

Les anciens (ceux de ma génération) connaissaient tous la chanson :

Mais, quand on s'aime,
C'est bien cauant,
On mont' la Côte
En s'lentibardanant.

1792. — La section révolutionnaire dite *de la Grand'Côte* se réunissait dans un immeuble de la montée.

1859. — Etablissement de trottoirs de chaque côté de cette voie publique.

— Pour terminer, quelques vers d'Amédée Matagrin, extraits de *la Cité des Brumes*, sur la montée de la Grande Côte :

Au flanc du plateau, l'antique montée
Dégringole encor, mais sans un ressaut,
Rappelant bien peu l'immonde ruisseau
Barré prudemment de *pierres plantées*.

Les maisons d'antan sont presque restées
Telles que jadis ; et sous les arceaux
Des longs corridors aux sombres voussureaux
Vibre, des métiers, la chanson heurtée.

Sur la pente raide, aux jours de verglas,
Guignol a glissé ; là, farouche et las,
Le Vorace a dû rengainer sa haine.

Là, parfois encore, on descend joyeux,
Quand les derniers jours d'automne ramènent
La vogue aux marrons et son vin mousseux.

GRANDES TERRES (chemin des). — V^e arrondissement. — Cette voie publique, qui commence à la rue des Anges, et joint le chemin de la Demi-Lune (devenu rue Barthélemy-Buyer) ne justifie plus guère sa dénomination. Les « grandes terres » disparaissent tous les jours, pour faire place à des maisons d'habitation.

Divers

N° 33. Cette maison fut léguée aux Hospices par Mme Vve Jourdan, née Lestra, en 1873. Elle est entrée dans le domaine en 1893.

GRANDON. — Famille de peintres lyonnais des XVII^e et XVIII^e siècles. Les plus renommés furent :

1° Charles, dit Grandon l'aîné, né en 1691, mort à l'Hôtel de Ville de Lyon en 1762. Parmi ses œuvres : *portrait du Maréchal de Villeroy* (1719) ; *portrait de Camille Perrichon* ; *portrait du P. Bridaine* ; etc...

2° Jacques-Irénée, né à Lyon en 1723, mort en la même ville en 1763 ; il fut le beau-père de Grétry. On connaît de lui une *Annonciation* (à Fourvière).

GRANGE (Jean de la) ou de **GRANGIA.** — Né dans le diocèse de Lyon, appelé le cardinal d'Amiens, à cause de son titre épiscopal, Jean de la Grange fut un des hommes les plus remarquables de son temps.

Il jouissait d'un grand crédit auprès du roi Charles V.

Cardinal en 1375, il prit une part active aux démêlés suscités par le grand schisme d'Occident, et mourut à Avignon en 1402, alors que Boucicault bloquait l'anti-pape dans le palais apostolique.

GRANGE-ROUGE (chemin de). — VII^e arrondissement. — Cette voie publique doit son nom à un grand domaine situé en cette région du territoire lyonnais, près de ce qu'on appelait (au XIV^e siècle) les *Fossés des Sarrazins*, sur le chemin de Vénissieux.

GRASSOT (Pierre). — Fut le premier auquel on donna la qualité d'aide-major ; il devint chirurgien principal de l'Hôtel-Dieu en 1741, et resta en fonction jusqu'en 1747.

Un travail sur les *Topiques emollients* lui a valu le prix de l'Académie de Chirurgie, en 1743.

P. Grassot fut professeur au collège de chirurgie, membre de l'Académie royale de Chirurgie, membre de l'Académie de Lyon.

Dès l'origine, il fut un zélé partisan de l'inoculation contre la variole.

Il vivait encore en 1799.

GRATALOUP (rue). — IV^e arrondissement. — Les mariés Grataloup firent cession à la ville :

1^o de tout le terrain nécessaire à l'ouverture de la rue, sur une largeur de douze mètres ;

2^o d'une parcelle de terrain nécessaire à l'élargissement de la rue d'Enfer (rue Denfert-Rochereau actuelle).

Cette cession fut consentie gratuitement, mais à la condition que le nom de Grataloup serait donné à la nouvelle rue (Traité du 21 septembre 1874, devant M^e Dugueyt, notaire de la Ville).

GRAVILLON (Arthur-Antoine-Alphonse Pericaud de). — Sculpteur né à Lyon le 19 juillet 1828, mort à Ecully (Rhône) le 7 février 1899. Il fut élève de Fabisch et de Labranche.

Gravillon débuta dans la carrière de magistrat ; il n'y fit pas un long stage.

La statuaire et — il faut le dire — la critique satirique, occupèrent toute son activité.

Sa production est considérable ; je citerai : *buste de Camille Jordan* (1874) ; *Naufragée* (1877) ; *buste de Mme de Gravillon* (1878) ; *buste de Mlle Van Zandt* ; *Peau d'Ane* (1882) ; *buste de Vallier, sénateur* ; *Mgr Foulon, archevêque de Lyon* (1892) ; *Clémence de Bourges* (1893) ; *la Belle Cordière* (1894) ; etc... etc...

De son œuvre littéraire je citerai : *les Dévotes* (1859) ; *Messieurs les moutons de Panurge* (1871) ; *Plaidoyer pour les arbres nationaux que la Voirie lyonnaise veut abattre* (1886) ; *Considérations philosophiques à propos d'une puce* ; *de l'Oisiveté incomprise* ; *à Fourvière, le temple de Vénus et l'église de la Vierge* ; etc...

GREILLON (montée du). — V^e arrondissement. — Il existait, dans le quartier de Pierre-Scize, une maison fort ancienne, appelée *le Greillon*, qui appartenait, en 1612, au sieur André Pestalozzi. Elle a donné son nom à la montée qui, au xvi^e siècle, dépendait du bourg des Deux-Amants.

D'après le glossaire de Rochefort, *greil* ou *greillon*, a, dans l'ancien langage, la signification de *pousse*, *rejeton*. La grande quantité de plantes, arbustes et arbrisseaux qui poussaient sur la colline aura, sans doute, fourni cette dénomination que l'on retrouve sur les plus anciens plans de Lyon.

GRENELLE (camp de). — Cette conspiration des babouvistes qui prit ce nom et échoua en 1796, causa la mort de plusieurs lyonnais qui furent pris dans le mouvement : Bertrand, ex-maire de Lyon ; J.-V. Théret ; Joseph Risoud ; Benoît Pic ; Joseph Cusset.

GRENETTE (rue). — II^e arrondissement. — La plus ancienne dénomination qu'on ait connue à cette rue semble être celle de *rue des Albergeries* (auberges) qui devait, beaucoup plus près de nous, passer à la rue Centrale.

Il y avait en effet, dès le XV^e siècle, un très grand nombre d'auberges sur cette voie publique. Paradin nous a conservé le nom d'une d'entre elles, la *Teste d'argent*, dans laquelle des marchands, venus pour la foire, furent brûlés vifs, au cours d'un incendie qui dévora toute la maison.

Cette rue prit le nom de *Grenette*, lorsque la maison de la Halle-au-grains (qui appartenait à l'archevêque), y fut établie.

Longtemps, cette rue fut une des plus belles et des plus larges de la Ville ; elle servit de champs clos à maint tournois.

Montecuculli y fut écartelé (voir rue François-Dauphin).

Personnalités ayant habité la rue

XIV^e et XV^e siècles. — Baro Jean, peintre.

1500 (circa). — Chevallier Antoine « feiseur d'ymages en papier » et peintre.

1544. — Dormille (ou Dorville) Noël « faiseur d'orloges ».

1596. — Ronge dit La Roze, Thibaud, peintre.

1685. — Thierriot François « maistre orlogeur ».

1749. — Laubreaux Claude, potier d'étain et maître de métier.

— Charpenay Jean, maître de métier des cordonniers.

— Sonnerat Claude, maître de métier des aiguilletiers.

— Billon François, maître de métier des peyroliers.

— Roussillon Pierre-Jean, maître de métier des épingliers.

— Champeaux Claude, ancien major de la Charité.

1750. — Bérardier, peintre.

1772. — Belin, confiseur, maison du *Tonneau d'or*.

1791. — Monduel Claude-Benoît, assesseur du juge de paix du quartier de la Halle-au-Blé (le juge de paix était alors J.-J. Ampère, père).

— Desgranges, le chirurgien.

1810. — Mlle Pocachard, professeur de dessin.
 — Ramoux Louis, dessinateur pour la fabrique.
 — Buchet Jean-Baptiste, graveur sur bois.
 1818. — Bégule, Charles-Frédéric, peintre en miniature.
 1830. — Palay Pierre-André, lithographe.
 1853. — Mollet Joseph, graveur en rubis.
 1885. — Forette Gilbert, dessinateur, n° 33.

Souvenirs d'antan

1439. — Sur la plainte des conseillers que les boulangers et plusieurs marchands de Lyon font des « monopoles » de blé, en sorte qu'il est devenu très cher, ordre est donné à Girard de Varey, prévôt, de défendre aux boulangers, sous peine de dix livres tournois d'amende, d'acheter le blé à la Grenette, si ce n'est entre onze heures et midi.

1448. — La maison de Philippe Oydel, située *rue des Hebergeries* (Grenette) et ayant pour enseigne un heaume, avait brûlé pendant que les gens du Roi y étaient logés. Le Roi avait accordé à Oydel un don de 150 livres à recevoir tant de la Ville que du plat pays. La Ville fit opposition et transigea, pour sa part, à 50 livres

1524. — Le capitaine Franget avait rendu aux Espagnols Fontarabie dont il avait le commandement. Arrêté par Lautrec et conduit à Lyon, il y fut traduit devant un conseil de guerre. Condamné comme lâche et traître, il fut dégradé sur un échafaud dressé place Grenette.

1537. Octobre. — Hans Ludovic de Landeberg, capitaine de lansquenets, un des principaux colonels du duc de Wittemberg, est arrêté à Lyon « où après son procès fait, il eut la teste « coupée sur un eschaffault, au lieu de la Grenette. » [Mémoires de Martin du Bellay.]

1561 (Archives B.B. 82). — 16 janvier. — Projet d'acquisition, pour en faire un hôtel de Ville, d'une maison rue Grenette, qui appartenait à Claude de Bourges, seigneur de Myons.

Cet immeuble était connu, en 1353, sous le nom de *Domus de Bonnevaux*; il occupait l'emplacement de la partie ouest de la rue de la République et d'une portion du sol où s'élève, de nos jours, le Grand-Bazar.

Le projet fut réalisé en 1569; puis, le 5 avril 1576, on annula le traité d'échange conclu avec Claude de Bourges, qui reprit possession de la maison.

xvi^e siècle. — Au temps de Rabelais, la rue et les habitants

étaient réputés pour leur malpropreté; on désignait les derniers sous le nom de « les gardus ».

1587 (Archives B.B. 118). — Le Consulat inflige une amende de 300 écus aux hôteliers du *Logis de la Tête d'Or*, rue Grenette, pour avoir congédié leur chambrière, laquelle, atteinte de contagion, mourut la nuit suivante, après avoir erré de porte en porte.

XVIII^e siècle. — L'hôtel de Milan, qu'on voyait en rue Grenette, devient une manufacture de moulinage de soie.

1734. — Translation du marché aux cuirs, de la rue Grenette (où il était installé depuis 1576) dans « l'espace dépendant de la « maison ou pend l'enseigne *l'Empereur*, située rue Tupin, « paroisse de Saint-Nizier. »

1764. — Suppression du *Puits* de la Grenette qui s'élevait au milieu de la rue.

1785. — Le médecin Jean-Baptiste Desgranges, qui habitait au n° 2 rue Grenette, fit supprimer la coutume du veilleur de nuit, lequel, une fois par semaine, parcourait les rues de la Ville pour pousser son traditionnel appel :

Réveillez-vous, gens qui dormez !
Priez Dieu pour les trépassés.
Pensez à Mort ! pensez à Mort !

C'était gai, comme réveil !

XIX^e siècle. — Au commencement de ce siècle, on voyait, en cette rue, la fabrique *d'orseille* de Bourget, qui, longtemps, fut la seule à préparer ce produit pour la teinture. La maison avait été créée, en 1765, par Bourget père.

Notes topographiques

Jusqu'au XIX^e siècle, la rue Grenette n'atteignait pas le quai de la Saône : elle s'arrêtait à la hauteur de l'actuelle rue Centrale, du côté de l'Est.

La rue offrait autrefois aux regards des promeneurs, des vieilles maisons et de pittoresques enseignes. Les derniers vestiges du passé viennent de tomber sous la pioche des démolisseurs. (1930).

C'est ainsi que, au n° 10, on voyait, dans la cour, un escalier à galerie voûtée avec un puits Renaissance.

Au n° 14 (devenu n° 12), à la hauteur du premier étage, sur la façade, on voyait (et je m'en souviens) le pilori. Il y avait

autrefois un marché rue Grenette, et les vendeurs qui étaient surpris faisant usage de faux poids étaient enfermés dans cette cage grillée et y demeuraient exposés aux injures (et parfois aux pierres) jusqu'à la fin du marché.

On l'a supprimé depuis longtemps, car nul n'ignore qu'aujourd'hui l'acheteur n'est plus jamais trompé ni sur le poids ni sur la qualité de la marchandise (!)

On voyait également sur la façade d'un des vieux immeubles disparus (entre la rue Centrale et la rue de l'Hôtel de Ville), un cheval blanc sculpté grandeur plus que naturelle, tenu en main par un jeune page.

A l'angle nord de la rue Grenette et de ce qui s'appelait alors *rue tirant en rue de l'Aumône* (absorbée dans la rue de l'Hôtel de Ville), on pouvait contempler l'enseigne du *Sauvage*.

Du n° 21 (disparu) l'architecte et graveur Pierre Martin (1824-1871) nous a laissé une gravure montrant un balcon en fer forgé; et, du n° 23, le même artiste nous a conservé le dessin d'un balcon en bois tourné.

Aujourd'hui de tous ces logis du passé, il ne demeure que quelques parties de la maison dite *Halles de la Grenette*. Ce sont les immeubles situés à l'angle sud-est de la rue Grenette et de la rue Centrale, avec retour sur la rue Tupin. Ils méritent que nous nous arrêtions quelques instants:

La maison qui devint les *Halles de la Grenette*, appartenait à l'archevêque et au chapitre dès le XIV^e siècle; on la désignait: *domus in magno clauso de Albergeria*. En 1353, un document indique que cet immeuble, dans quelques-unes de ses parties, est la *Granateria Lugduni*.

Dès cette époque, l'archevêque et le chapitre de Saint-Jean, en qualité de seigneurs haut-justiciers de la Ville, percevaient sur les grains apportés à la Grenette, un droit de *cartelage* et un de *coponage*.

Par un acte du 1^{er} septembre 1359, Guillaume de Thurey, archevêque de Lyon, reconnaît que, de toute ancienneté, les archevêques du siège sont tenus de fournir, à titre d'aumône, à chacun des dix Reclus de la Ville, trois « asnées » de seigle, livrables à la Saint-Martin d'hiver, à prendre sur la Grenette de Lyon, et de payer, chaque semaine, dix deniers à chacun d'eux. (Paradin).

En 1475, procès entre le Consulat d'une part, l'Archevêque, le doyen et le chapitre de Lyon, d'autre part, au sujet de la maison de la Grenette « sur ce que, contrairement à l'antique usage, qui est de ne vendre à la Grenette que les blés et autres sortes de grains, lesdits, seigneurs, Archevêque et chanoines

« s'efforcent de faire vendre dans le nouveau bâtiment qu'ils ont fait édifier et bâtir en forme de halles, les draps et autres espèces de marchandises. »

En 1551, le Consulat demande au Chapitre de Saint-Jean, l'autorisation de faire couvrir la cour des Halles de la Grenette, afin d'obliger les cultivateurs (que le Consulat appelle les cocteraux) à y décharger leurs blés, et, de cette manière, éviter les accaparements.

Le 8 janvier 1615, le Consulat donne alignement à Mgr de Marquemont, archevêque de Lyon, pour reconstruire la maison des Halles « faisant face sur la grande rue Grenette et sur la rue Pepin. »

Ce fait « date » la façade que chacun peut encore admirer sur la rue Centrale.

En 1627, le Consulat se plaint à leur propriétaire de l'insuffisance des Halles, en sorte que les cultivateurs vendent leur blé « à ceux qui se mêlent des arisquements, lesquels, après, le sur-vendent au peuple. »

En 1674, la Ville intente un procès à l'archevêque au sujet des « échoppes et ornements » qu'il a fait construire en usurpant sur le passage public des Halles. Ce procès nous fait connaître que, dès la première moitié du XVII^e siècle, on avait ouvert une ruelle (fort étroite d'ailleurs), qui, faisant comme une suite à la rue Basse-Grenette (rue Centrale, entre la rue Dubois et la rue Grenette), unissait la rue Grenette à la rue Tupin.

C'est probablement à la fin du XVII^e siècle que l'archevêque aliéna une partie des bâtiments, à l'ouest du passage. En tous cas un acte de 1760 (16 juillet) nous indique que dame Anne-Constance de Ponsainpierre, veuve de Pierre Dugas, reconnaît de la directe de l'abbaye de Saint-Pierre « la partie occidentale « de la Halle de la Grenette, avec les deux corps de logis qui sont « de chaque côté de la dite partie, l'un faisant face rue Tupin, et « l'autre rue Grenette; consistant, cette partie de la Halle, en « trois étages qui sont au-dessus des sept voûtes appartenant à « Mgr l'Archevêque, faisant partie, en l'année 1353, de la recon-naissance des seigneurs Archevêque et Comtes de Lyon. »

En 1791, vente des Halles à Milanois.

La petite rue qui traversait l'immeuble (et dont j'ai parlé ci-dessus) a été absorbée par l'ouverture de la rue Centrale, sauf une bande de terrain de un mètre 50 de largeur.

La propriété du sol de cette petite rue a donné lieu à un procès avec un sieur Berthet, propriétaire du sol, qui appuyait ses prétentions sur la vente nationale du 17 mars 1791, laquelle n'aurait réservé à la Ville qu'un droit de servitude sur ledit

passage. Les architectes Poncet et Savoye (voir : rue Centrale) se chargèrent du procès à leurs risques et périls ; une transaction intervint le 31 janvier 1848, qui régla le différend.

Les recherches faites par le voyer de la ville, Vermorel, nous permettent de signaler quelques autres immeubles (tous disparus d'ailleurs) et leurs propriétaires du XV^e au XVIII^e siècle.

Voici quelques-unes de ces indications, pour le côté Nord de la rue :

Jacques Huguetant, libraire, tient « une grande maison antique » portant alors le n° 2.

Au n° 3, Arthaud de Varey « tient un immeuble comprenant deux corps de logis ».

Le n° 11 était la demeure de Claude Fontaneta, notaire.

Sur le côté Sud, on remarquait :

Au n° 1 (ancien) un immeuble reconnu (en 1353) à Jean du Plâtre, jurisconsulte, maison « in vico del grand clos, dans lequel « est la grenetterie, devant le puy de la Grenette ».

Le n° 5 appartenait (le n° 3 côté Sud désignait alors les Halles de la Grenette), en 1568, aux familles Rubys et Peyron ; en 1693, à Julien Baronnat ; en 1760, à Louis-Joseph Baroud, conseiller du roi et notaire, en tant que tuteur du mineur Louis-Hector de Cholier, chevalier, comte de Cibeins.

Le n° 7 avait pour propriétaire, en 1688, Guillaume Puyлата et Luc May (voir : rue Octavio-May). En 1760 l'immeuble, dit alors « maison du grand cheval blanc » (voir plus haut) appartenait à dame Anne de Ponsaimpierre, veuve de Pierre Dugas.

En 1493, Claude Chevrier, seigneur de la Duchère, possède les maisons 8 et 9 côté Sud ; elles sont, en 1528, la propriété de Nicolas de la Lande, médecin. En 1760, le n° 9 appartient à François Robin, écuyer, secrétaire du roi ; la maison, qui comptait quatre étages, avait pour enseigne « à l'image de St-Pierre ».

Cuysello dit Jean de Vallis, drapier, et Guignot dit Jean de Varey, possèdent, en 1353, le terrain de la maison numérotée 10 ; au XVI^e siècle, elle appartient à la famille Mathieu de la Roche, barbier.

Le n° 15, après avoir appartenu pendant près d'un siècle à des Perrin, patissiers de père en fils, se trouve, en 1760, entre les mains de Jeanne Périgny, veuve de noble Charles Basset, ancien échevin.

Pour le n° 17 nous relevons parmi les propriétaires, les noms de Duchamp (XIV^e siècle) ; de Jean Chanyer, notaire (1518) ; de Sébastien Huguenot dit la Bastille (1620) ; de Favier (1681 à 1700) ; de Claude Dupasquier, tapissier (1760).

Au n° 18 : Jean et Etienne, fils de Barthélemy Le Reclus

« citoyen de Lion » (1353) ; la famille Chapon (xv^e et xvi^e siècle) ; Jean Bertrand (1675) ; J.-B. Lacour (1760).

Le n° 19 appartient en 1627 à noble Pierre de Sève, seigneur de Montellier.

Au n° 20 nous relevons les noms de Mathieu de Vanzelles, sieur de Jonchay (1604) ; Etienne Baronnat (1673) ; Jean-Joseph Palerne, écuyer (1670).

Au n° 23, qui occupait l'angle Sud-Ouest de la rue Grenette et de la rue Croisette (partie nord de l'actuelle rue Palais-Grillet), s'élevait la maison dite *de la Croisette*, parmi les propriétaires de laquelle nous trouvons : en 1353, Etienne de Chateauvieux et sa femme Guillemette fille de Mertin de Poncins ; en 1551, Mathieu de la Roche ; en 1675, André Duchamp ; en 1760, Claude Montpellier.

Au n° 41 (qui correspond à peu près à l'emplacement de la partie du Bar Américain en retour sur la rue Grenette) on trouve parmi les propriétaires : au xvi^e siècle les Le Chapelier ; en 1628, Jacques Prost, avocat ; en 1683, Jacques Vergnes, sieur de Chabannes.

La maison n° 50 était située à l'angle de la rue Grenette et de la rue Bonnevaux (sur l'emplacement du Bar Américain et d'une partie du sol de la rue de la République). En 1353, elle faisait corps avec la maison Bonnevaux. En 1386, elle appartient au R. Père Jacob, abbé du monastère de Bonne-Vallée, diocèse de Vienne. En 1493, sa propriétaire, Anne Varnière, la cède à Jean Sextre ou Seytre, bailli du Viennois, qui passe pour avoir reconstruit cette maison et ses dépendances, et avoir revendu le tout, en 1525, à Sforza, d'où serait venu le nom de Hôtel de Milan (voir rue République). Au xvi^e siècle, l'immeuble est dans la famille de Claude de Bourges ; en 1551 il est dit au cadastre que Claude de Bourges possède « la maison du Moore, laquelle fait « face au Nord sur la rue tendant des Cordeliers à l'Estrapade, « et à l'Orient, sur la ruelle entrant en Bonnevaux ». On trouvera d'autres détails dans ce Dictionnaire au mot République (rue), et dans Martin : *l'Architecture du Moyen-Age et de la Renaissance à Lyon*.

Les n° 51 et 52 désignaient des immeubles occupant le terrain jusqu'à l'église des Cordeliers. On relève, parmi les noms des propriétaires, ceux de Jean de Forez (1353) ; Louis du Perrier (1490) ; Symphorien Champier, médecin (1518) ; Antoine Champier, conseiller et médecin du duc de Lorraine (1559) ; Jean-César Laugier (1760).

Pour en terminer avec ce passé, je signale, sans avoir pu l'identifier, la maison dite : *A l'arche de Noë*, acquise en 1642

par les Recteurs de la Charité d'Aimé Riboully et Hélène Tissot, sa femme ; laquelle maison fut revendue par les Recteurs, en 1780, à François Grabit, marchand épicier.

Cette énumération, qui peut sembler fastidieuse, nous rappelle des noms que l'on rencontre dans toute notre histoire locale et nous enseigne que la rue Grenette fut (ainsi que je l'ai dit plus haut) une des principales artères de Lyon du xv^e au xviii^e siècle.

En ce qui concerne la rue moderne, je signale que plusieurs maisons nouvelles ont été édifiées sur les plans de l'architecte Jean-Marie-Anselme Lablatinière (1829-1891).

Le n° 3 a été légué aux Hospices, par Rémond (testament du 15 janvier 1899, reçu M^e Brac de la Perrière, notaire).

Le n° 16 a été construit sous la direction de l'architecte Louis-Etienne Journoud (1828-1897).

GREPPO (Jean Baptiste). — Né à Lyon en 1712, mort chanoine de St-Paul, en 1767. Il a laissé des manuscrits : *Théorie de la Terre, relativement au Déluge* ; — *De la construction des murs et fortifications de Lyon*.

Membre de l'Académie de Lyon en 1749.

GREPPO (Louis). — Ouvrier tisseur, né à Pouilly (Rhône) le 8 janvier 1810. Il fut député du Rhône à l'Assemblée Nationale en 1848. Pendant le siège de Paris, en 1870, il fut maire du iv^e arrondissement.

Il mourut à Paris, le 27 août 1888.

GRESILLON (Jean). — Ciseleur, né aux Roches-de-Con-drieu le 23 janvier 1832, mort à Lyon le 5 février 1898.

Parmi ses œuvres : *chemin de croix*, en bronze (Exposition de Rome) ; *espagnolettes du foyer* au théâtre des Célestins (1879) : etc...

GRIFFO (Sébastien). — Marchand génois « faisant des ouvrages de terre et autres pour servir de vaisselle, offre d'établir sa résidence et sa manufacture à Lyon (xvi^e siècle), moyennant aide et faveur. » Le Consulat, considérant que cette manufacture est nouvelle en cette ville, et même au royaume de France, accorde exemption d'impôts et de subsides pendant deux ans, au sieur Griffio, qui promet de s'établir à Lyon, de faire venir des ouvriers d'Italie et de prendre pour apprentis, des enfants de *l'Aumône*.

La délibération du Consulat est datée 20 Février 1556.

GRIFFON (rue du). — I^{er} arrondissement. — Le nom de cette rue vient d'une enseigne représentant l'animal fabuleux, moitié aigle, moitié lion. Le quartier tout entier — royaume de la soierie — s'appelait *le Griffon* ou *le Griffol*; une des portes de la Ville portait également ce nom.

Je signale pour mémoire, une origine de cette dénomination qui me paraît inacceptable. Mais, comme je conte même les « histoires », je n'hésite pas à la rapporter. La voici :

Le capitaine Montgriffon, du pennon de la rue Gentil, et le capitaine La Glace, accusés d'intelligence avec l'ennemi (c'était alors Henri IV !) par les Ligneurs, furent condamnés et exécutés place Confort (Jacobins). D'aucuns ont voulu voir dans les noms de *rue du Griffon* et de *rue de la Glacière* (Romarin), un souvenir de ces deux fidèles de Henri IV.

Personnalités ayant habité la rue

1758. — Michalet, dessinateur pour la fabrique.

1788. — Garcin, dessinateur.

xix^e siècle. — Balança Pierre, dessinateur.

1827. — Dargère Antoine, peintre, 4, place du Griffon.

1834. — Riboud, dessinateur, au n° 10 de la rue.

Montfalcon, dessinateur, au n° 2.

1845. — Depalme Pierre, dessinateur, au n° 10.

Guy Victor, dessinateur, n° 12.

1853. — Oger, dessinateur et peintre, n° 4.

1868. — Hotelard Ennemond, architecte, n° 8.

Notes topographiques

La maison Lenoir, rue du Griffon, a été édifiée sur les plans de l'architecte Fleury Falconnet (1785-1849).

N° 7, dans la cour, façade moderne en briques rouges.

N° 13, voir : imposte *au Griffon*.

Souvenirs d'antan

1625. — Permission aux habitants du Griffon, où « il y avait disette d'eau », de faire construire un puits à usage public, près du fossé de l'Arquebuse, appelé *la Butte*, qu'occupaient anciennement les murailles de la Ville. (Archives B. B. 166).

1782. — C'est montée du Griffon que logeait Collot d'Herbois, lorsque, à cette date, il joua sur la scène du Théâtre de Lyon. Très coquet, il se faisait habiller par le tailleur Place, dont

la vogue était grande alors, et qui habillait tous les personnages importants de la Ville. Ce François-Julien Place (qui mourut en 1785) se flattait de compter parmi ses clients, les de Riverieulx, les de Flesselles, les Terray, le prince Potoki, etc...

Je signale, en passant, que, en 1787, Collot d'Herbois fut co-directeur de notre Théâtre.

1788. — Angle de la petite rue des Feuillants on trouve la maison Mantes, dans laquelle habitait, vers 1788, Stadler, première clarinette du Grand-Théâtre, et professeur de piano, dont les séances particulières de musique étaient très courues. Il fut le premier maître du violoniste Tony Bauer.

1792. — La section révolutionnaire du Griffon comprenait deux divisions se réunissant, l'une *aux Pénitents de Lorette*, l'autre *aux Feuillants*.

La première division prit successivement les noms de *section de la rue Terraille* et de *Simonneau*. La deuxième devint la section de *la Convention*.

GRILLET (rue). — VII^e arrondissement. — Cette rue doit très probablement son nom à Jérôme Grillet, conseiller municipal puis, en 1830, adjoint au Maire de la Guillotière. Il fut un de ceux qui contribuèrent à faire naître les nouveaux quartiers érigés sur les terrains de ce faubourg.

Rappelons qu'il y eut aussi à Lyon, un Grillet, négociant en châles, adjoint en 1848, et qui remplit les fonctions de Maire lorsque Demophile Laforest fut envoyé à l'Assemblée Nationale. Grillet mourut le 10 mai 1861.

C'est lui qui, pour répondre à l'accusation de budgétivores (déjà !) lancée contre certains fonctionnaires municipaux, fit afficher la liste de tous les employés de la Ville émargeant au budget, avec indication de leurs émoluments.

Domage que cet exemple n'ait plus été suivi !

GRILLOT (le P. Jean-Baptiste). — Né à Arnay-le-Duc en 1588, mort à Grenoble en septembre 1647, le Père Grillot fut, pendant de longues années, professeur au Collège de la Trinité à Lyon.

Il a publié une *Relation de la peste qui désola Lyon en 1628*.

GRISARD (Jean-Jacques). — Né à Lyon le 22 avril 1837, mort en la même ville en septembre 1897. Un érudit dont les écrits sur Lyon sont du plus grand intérêt.

GRIVET (François). — Architecte né à Lyon le 25 septembre 1825, mort dans sa ville natale le 19 août 1886.

Il étudia à la Martinière, puis à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Après un court séjour à Marseille, il entra à la Voirie de Lyon sous les ordres de Dardel. Jusqu'en 1870 Grivet veilla sur les eaux, les égouts, les pavés.

Il fut l'ingénieur du *funiculaire de Lyon à St-Just*.

Grivet a fait la percée du boulevard de la Croix-Rousse et créé la place des Minimes.

GROBON (rue). — 1^{er} arrondissement. — La rue *Sainte-Monique* s'est vue attribuer, en Octobre 1892, le nom du peintre lyonnais Michel Grobon. Né le 19 Décembre 1770, il mourut dans sa maison de la montée Saint-Laurent, le 2 Septembre 1853.

Elève de Grognard et de Dunouy, Grobon devint membre de l'Académie de Lyon et professeur à notre Ecole des Beaux-Arts. Il a excellé à peindre, avec une très grande précision de couleur, les ciels lyonnais.

Son « cabinet » était signalé dans tous les guides de Lyon, comme une des curiosités à visiter.

Parmi ses œuvres, on remarque des *Vues de l'Île Barbe*; *vues de Rochecardon*; la *Grotte des Etroits* (dans laquelle J.-J. Rousseau passa la nuit); l'*Eglise d'Ainay*; l'*ancien rocher de Pierre-Scize*; le *Remouleur*; *vue de la Quarantaine*; *Aqueducs romains* (vue prise des hauteurs de St-Just); la *Cathédrale prise du quai des Célestins* (1818); *vue du coteau de Sainte-Foy* (1848); etc...

Divers

1832. — Cognard Jean-Claude, peintre habite rue Sainte-Monique.

— La maison à l'enseigne de la *Croix de Saint-Dominique*, rue Ste-Monique, fut léguée à la Charité, en 1730, par Dominique Dancroix, marchand. Les Recteurs la vendirent, en 1779, à Benoît-Louis Chazot, marchand de Lyon.

— On conte qu'un jour Grobon fut avisé qu'il serait présenté pour la Légion d'Honneur. Il demanda à quoi cela l'engageait. « A la porter », lui fut-il répondu. « S'il en est ainsi, répartit ce « modeste artiste, qu'on ne me présente pas, je vous en prie, car « je ne pourrai jamais remplir un pareil engagement; de grâce, « qu'on ne m'en parle plus ». Et Grobon ne fut pas décoré.

Ainsi qu'on peut en juger, les artistes — et mêmes les autres — ont tous conservé ces belles traditions de modestie !

GROBON (Eugène). — Peintre et lithographe né à Lyon le 18 août 1820, mort à Grigny (Rhône) le 15 juillet 1878. Fut élève de son frère Frédéric et de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Il a signé avec son frère Frédéric, en la forme *Grobon frères*, une longue série de lithographies.

Eugène Grobon périt assassiné par son beau-fils.

Parmi ses œuvres on peut citer : *la Basse-Cour* (1855) ; *bords de la Seine à Meudon* (1865) ; *la Coupe renversée* ; *des Fleurs* ; *des Fruits* ; etc...

GROGNARD (Alexis). — Artiste peintre, né à Lyon le 19 janvier 1752, mort en la même ville, le 4 juin 1840. Elève de Nonnotte à l'Ecole de dessin de Lyon, puis de l'Académie de peinture de Paris. Il travaillait à Rome sous la direction de Vien, lorsque le Consulat l'appela à Lyon comme peintre ordinaire de la Ville (1778). Un ordre de la reine, qui voulait la place pour Cogell, fit révoquer Grognard.

Il devint professeur à l'Ecole de dessin, puis à notre Ecole des Beaux-Arts, et prit sa retraite en 1821.

Parmi ses œuvres : *Coupeuse de choux* ; portrait du *Peintre Thierriat en écolier* ; portrait de *François Grognard* (son frère) ; *Edipe maudissant son fils* ; etc...

GROGNARD (rue). — 1^{er} arrondissement. — Cette rue, créée vers 1830, reçut le nom de François Grognard, négociant, bienfaiteur de la Ville et un de ceux qui ont le plus encouragé les artistes, à son époque. Il naquit à Lyon en 1748 et mourut à Fontenay-sous-Bois, près Paris, le 5 novembre 1823.

Il fut un des plus riches fabricants d'étoffes d'argent, d'or et de soie, jusqu'en 1792. Le roi de Pologne l'avait nommé son Conseiller de Commerce.

Sous l'Empire, il fut inspecteur du mobilier de la couronne.

Grognard a donné à la ville une rente annuelle de 4.500 francs pour pourvoir à l'éducation d'un enfant de négociant infortuné, pour instituer deux prix à l'Ecole de dessin, et pour servir à faire peindre, graver ou sculpter les portraits des artistes lyonnais qui ont illustré leur patrie.

Legendre-Héral nous a laissé un buste de François Grognard (1825). Il était le frère du peintre Alexis Grognard.

GROGNIER-ARNAUD. — Très ancienne maison d'orfèvrerie lyonnaise.

On trouve des Arnaud orfèvres à Lyon dès le xvi^e siècle ; l'un

d'eux, en 1612 fit pour le Consulat les présents offerts au roi et à la reine. Ce travail représentait « ung lion assis sur ung piedestal, tenant de ses pattes devant ung écusson où le roy es-toit représenté en Jupiter tenant en main la foudre, duquel il abattoit les géantz entreprenant sur luy ».

On trouve encore un Arnaud, orfèvre qui, en 1790, fit partie du groupe des 42 citoyens constituant la première municipalité lyonnaise. Il fut essayeur au bureau de la garantie.

En l'an x (1802), *l'Almanach de Lyon* indique parmi les notabilités lyonnaises un Arnaud, orfèvre, quai de la Saône.

Le *Spectateur lyonnais* de Juin 1818 signale longuement le courage et le dévouement montré par M. Grogner, marchand-orfèvre, quai Villeroy (quai Saint-Antoine) qui, le 26 juin, n'hésita pas à se jeter à l'eau pour sauver un enfant qui allait se noyer. Le Préfet et le Maire lui adressèrent des félicitations officielles.

En 1834, lors des troubles de Lyon, un Camille Grogner, orfèvre, 7, quai Villeroy, fut arrêté comme soupçonné de faire partie de la Société des Droits de l'Homme. Interrogé par Fleury Durieu, il fut laissé en liberté.

Les Grogner-Arnaud se sont signalés par des œuvres d'art qui ont laissé intacte leur réputation d'artistes jusqu'aux jours où nous écrivons.

GROLEE (rue). — II^e arrondissement. — La famille des Grolée, dont la maison était située dans cette rue, lui a donné son nom.

Nombreux sont les membres de cette famille qui ont joué un rôle important dans l'histoire de notre cité. Je n'en veux citer que quelques-uns :

Jacques Grolée, sénéchal, fondateur du couvent des Grands Cordeliers (1220).

Jean I^{er} Grolée, seigneur de Bressien, à qui fut confiée en 1320 la mission de négocier la délivrance du roi Jean, prisonnier des Anglais. Froissart écrit qu'il commandait une compagnie levée à ses frais, à la bataille de Brignais contre les Tards-Venus.

Jean II de Grolée, chanoine-comte de Lyon, qui institua la chapelle Saint-Michel dans l'église Saint-Jean ; il mourut en 1448.

Humbert de Grolée, sénéchal, le vainqueur du prince d'Orange à la bataille d'Anthon, mort en 1434.

Antoine de Grolée, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, qui se distingua au siège de Rhodes et prit Viterbe sous les yeux de Charles-Quint.

Philibert de Grolée, sénéchal, qui se fit remarquer au siège d'Orange (1473).

Arrêtons là cette énumération, et revenons à notre rue.

La partie comprise entre la rue Thomassin et la rue Childebert s'appelait, au XVII^e siècle, *rue Blancherie*; et c'est à l'angle des rues Stella et Grolée que s'élevait la maison dite *la Blancherie* qu'habitaient les Grolée.

Cette dénomination rappelait des tanneries installées en ces lieux, et dans lesquelles on blanchissait le cuir.

Divers

1743. — La maison Poge, angle rue Grolée et rue Port Charlet, est acquise par les Hospices, de Sébastien Poge et Jeanne Fabry, sa femme (Perrin, notaire).

1515. — Claude, verrier, habite rue Grolée.

1559. — Pigot Benoît, imprimeur, à *la Fleur de lis* habite rue Grolée (Lettre G. inventaire de la Charité).

C'est rue Grolée que se trouvait la Halle-au-blé, construite par l'architecte Joseph J.-P. Gay (1775-1832). Elle fut transformée plus tard en Mont-de-Piété, par l'architecte Hotelard. Ce monument a disparu en 1891, avec la transformation du quartier sous l'administration du maire Gailleton.

L'institution même du Mont-de-Piété a disparu avec le progrès : autrefois on engageait ses nippes au Mont-de-Piété pour essayer d'éviter la misère ; aujourd'hui c'est bien mieux : on emprunte sur ses nippes au Crédit municipal !

C'est par un décret du 15 avril 1805, que la municipalité fut autorisée à acheter la chapelle des *Pénitents du Confalon* et celle de *Notre-Dame de Bon Rencontre* sur l'emplacement desquelles fut édifiée la Halle-au-blé. La première pierre en fut posée le 5 juin 1811.

1872. — Le 7 août. — Devant le tribunal correctionnel de Lyon, commencent, à cette date, les débats de l'affaire du Comité central de l'Alliance républicaine, dit *Comité de la rue Grolée*. La prévention était l'affiliation à une société secrète.

Le 10 août, dix des accusés furent condamnés, quatorze furent acquittés.

Le *Comité de la rue Grolée* a exercé, aux premières années de la III^e République, une presque dictature électorale. Ses membres, tous républicains, exigeaient des candidats l'acceptation d'un mandat impératif.

Quant à l'incident judiciaire que je relate ci-dessus, il ne révéla pas avec certitude l'affiliation à une société secrète, mais

il est probable qu'un assez grand nombre de membres du *Comité de la rue Grolée* étaient affiliés à l'Internationale.

L'archiviste Jean Vermorel étudie, je le sais, cette page de notre histoire locale ; et, certainement, il parviendra à faire la lumière sur les relations de notre *Comité de la rue Grolée* avec l'*Internationale*.

GROLIER (François). — Seigneur du Bois d'Oingt, de Belair et du Soleil, cousin de Jean Grolier et second fils d'Antoine François Grolier vécut à Lyon où il mourut le 11 novembre 1577.

Né en 1500, il se destinait au clergé ; mais son aîné ayant été tué au siège de Naples, il se maria, en 1529, à Françoise de Grilliet.

Il occupa avec éclat les fonctions d'échevin en 1556 et 1561. De Rubys le compare à Valerius Publicola pour sa charité, à Appius Claudius pour son zèle religieux, et à Jonathas, pour sa fidélité au Roi.

François Grolier fut inhumé en l'église Saint-Paul.

GROLIER (Jean). — Fut ambassadeur de François I^{er} à Rome. Jean Grolier est considéré comme le Mécène des gens de lettres et le premier bibliophile de son temps. Il mourut en 1565 et fut inhumé en l'église de Saint-Germain-des-Prés. On lisait sur son tombeau :

« Cy gist Jean Grolier, en son vivant chevalier seigneur
« vicomte d'Aguisy, trésorier de Milan et de France en la charge
« et trésorier outre Seine et Saône, général des finances du Roi,
« qui trespassa le 22 d'octobre 1565. »

GROLLIER DE SERVIERE (Nicolas). — Mécanicien ingénieur, né à Lyon en 1593, mort en 1685. Il fit d'abord carrière dans l'armée et se distingua aux sièges de Turin, de Casal et de Pignerol.

Nicolas Grollier a réuni une collection de pièces curieuses comprenant des ouvrages de tour, des horloges, des machines hydrauliques.

GROLLIER DE SERVIERE (Gaspard). — Mécanicien et ingénieur, fils du précédent, né à Lyon en 1646, mort

en sa ville natale en 1716. Il fut grand-prieur de l'abbaye de Savigny. C'est lui qui fit le catalogue des pièces composant la collection réunie par son père.

GROMIER (Emile). — Né à Bourg en 1810. Il fut médecin militaire au Val-de-Grâce, où Broussais en fit son secrétaire particulier.

Etabli à Lyon, il fut, en 1842, nommé médecin de l'Hôtel-Dieu.

Au moment de la réorganisation de l'Ecole de médecine, en 1854, Gromier devint professeur suppléant, puis titulaire, de pathologie interne. Enfin, quand fut créée la Faculté, il devint professeur de Médecine légale et expert près les tribunaux.

Gromier mourut en 1878.

GROMIER (Charles-Joseph-Abel). — Peintre et dessinateur né à Revonnas (Ain) en Janvier 1814. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts et de Thierriat; il se fixa à Lyon où il exposa particulièrement des *Fleurs* dès 1838.

GROS (Aimé). — Né à Lyon le 11 mars 1839. Elève du Conservatoire de Paris où il obtint le grand prix en 1858.

Aimé Gros débuta à Lyon comme violon solo au Grand Théâtre et ne tarda pas à prendre une place prépondérante dans le monde artistique lyonnais.

En 1873, il organise des concerts populaires.

De 1877 à 1881 il dirige le Grand Théâtre.

En 1881, il devient directeur du Conservatoire de Lyon.

Jusqu'à sa mort, il devait s'efforcer de créer autour de lui un monde d'amateurs d'art.

Avec Luigini, il fonde les Concerts du Conservatoire (ancêtres des Grands Concerts que dirige G. Witkowski). C'est là que les Lyonnais goûtèrent les premières auditions de la *Damnation de Faust* et de *Roméo et Juliette* de Berlioz.

Il mourut à Lyon, le 19 septembre 1901.

GROS (Louis). — Lyonnais qui vécut à Madagascar au commencement du XIX^e siècle.

Lorsque Radama Manjaka, roi de l'île, mourut en 1828 à Tananarive, c'est Louis Gros qui dirigea la construction de son tombeau.

(Archives du Rhône, 1830).

GROS (Claude). — Architecte né et mort à Lyon (1740-1823). Son nom est retenu ici surtout parce qu'il fut un des 42 citoyens qui, en 1790, composèrent la première municipalité lyonnaise.

GROS (Flenry). — Architecte né à Lyon en 1800, mort en sa ville natale le 22 avril 1839. Travailla à l'Ecole des Beaux-Arts sous Cochet, puis avec Dupasquier.

Il dirigea la construction de l'église de Villeurbanne.

GROS DE BOZE (Claude). — Né à Lyon le 28 janvier 1680, mort à Paris le 10 septembre 1753. Fut le successeur de Fénelon à l'Académie française.

GROSNET (Pierre) ou **GROGNET**. — Poète français né à Toucy (diocèse d'Auxerre) vers la fin du xv^e siècle; on croit qu'il mourut en 1540.

Il a écrit *Blason et louenge de la noble ville et cité de Lyon*.

C'est à ce titre que je le cite en ce recueil. Cet éloge en vers de notre ville fut publié dans le volume IX des *Archives historiques de Lyon* (1828-1829).

GUBIAN (Louis). — Né en 1792, Gubian fut interne en 1813, médecin de l'Hôtel-Dieu de 1822 à 1842. C'est lui qui a introduit la pratique du speculum dans nos hôpitaux.

Président de la Société de Médecine, médecin fondateur du Dispensaire général, le docteur Gubian mourut en 1868.

Il fut membre correspondant des Académies de Berlin et de Vienne.

GUERIN (Hubert). — Dessinateur pour la fabrique, né à Lyon le 10 mars 1826, mort à Nice le 19 janvier 1898.

Elève de la Martinière, puis de Bergeret, il devint dessinateur de la maison Grillet (devenue Perrin frères); il y resta 40 ans.

Guérin, sorti d'une très modeste famille, s'intéressa aux malpartagés de la vie. Il fut pendant de nombreuses années un des plus dévoués administrateurs de la Société d'Enseignement professionnel du Rhône.

GUERIN (Jean-Joseph). — Né à Couzon ; fut chirurgien de l'Hôtel-Dieu de 1759 à 1765 .On peut le considérer comme le premier en date des ophtalmologistes lyonnais. C'est lui qui mit en vogue l'opération de la cataracte.

Son ouvrage sur les *Maladies des Yeux* (1769) fut longtemps le guide des spécialistes.

GUEROULT (Guillaume). — Semble être d'origine genevoise. On sait qu'il dut quitter cette ville et vint, au dire de Théodore de Bèze, chercher asile à Lyon. Il y vécut de longues années, collaborant aux travaux de son beau-frère, l'imprimeur Balthazard Arnoullet.

Il acquit une certaine réputation, car on trouve, en mai 1561, que les échevins de Lyon enjoignent à François Coulaud, receveur de la Ville, de payer à Guillaume Guérout « poète en latin « et en françoys, la somme de six écus d'or vallans quinze livres « tournois », parce qu'il avait dédié au Consulat un *Traicté sur l'administration des républiques*.

Lacroix du Maine et du Verdier ont donné une liste de ses ouvrages publiés.

GUERRE-DUMOLARD (Jean). — Bâtonnier de l'ordre des avocats de Lyon, né à Allevard en 1761, mort en 1845.

Avocat au Parlement de Grenoble, il fut député à l'assemblée de Vizille (1788). Les Parlements supprimés en 1790, Guerre-Dumolard vint se fixer à Lyon ; mais il dut songer à se cacher et ne revint qu'après la Terreur. Il se livra alors à l'exercice de sa profession avec entrain.

Membre de l'Académie de Lyon, il prononça en 1807, devant cette docte assemblée, l'éloge de Bureau de Puzy, son ami, mort préfet.

C'est en 1831 qu'il fut élu bâtonnier. Il plaida pour Mme de Lavalette, ce qui lui acquit une renommée plus grande encore.

En 1827, il avait défendu le journal le *Précurseur*.

Guerre-Dumolard fut conseiller municipal de Lyon, de 1812 à 1815, puis, de 1834 jusqu'à sa mort survenue le 15 août 1845.

GUEULE-DE-CARPE. — C'est le surnom sous lequel était connu un camelot vendeur de journaux vers 1895. Une certaine déformation de la bouche lui avait valu ce peu orthodoxe sobriquet.

Gueule-de-Carpe se fit surtout remarquer, en 1896, en vendant « le programme des fêtes, contenant le portrait de M. « Félix Faure ! »

GUI. — Archevêque de Lyon, qui occupa le siège de 928 à 949, ainsi qu'il en résulte d'un bref du pape Jean X à Raoul, roi de France.

GUIBAUD (Eustache). — Oratorien né à Hyères en septembre 1711, mort en 1794.

Jusqu'en 1786, il enseigna la philosophie au Collège de la Trinité à Lyon.

GUICHARD (place). — III^e arrondissement. — Cette place, de création récente, a reçu le nom de Claude Guichard, né à la Guillotière le 25 mai 1825 mort en juillet 1895.

Son père mourut des suites de blessures reçues pendant les journées d'avril 1834 ; il en conserva une violente haine contre la Monarchie de Juillet. Il fut élu conseiller municipal de la Guillotière en 1848.

Interné à Tain après le coup d'Etat du 2 décembre, Guichard reprit son métier d'ouvrier typographe. En 1881, quand il revint à Lyon, il fut élu conseiller municipal de Lyon ; en 1885, conseiller général, administrateur des Hospices et de la Caisse d'Epargne. A la mort du capitaine Thiers, Guichard fut envoyé à la Chambre (1890) ; il fut réélu en 1893.

Divers

La fontaine érigée en 1892 sur cette place était dressée, auparavant, place des Terreaux.

GUICHARD (Benoît-Joseph). — Artiste peintre né à Lyon le 14 novembre 1806, mort en la même ville le 31 mai 1880.

Il étudia à l'Ecole de Lyon sous Rey et Revoil, puis en 1828 à celle de Paris. Il travailla avec Ingres et Delacroix et se fixa dans la capitale.

En 1862, Guichard est nommé professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis directeur ; dès lors, il ne quitte plus Lyon.

En 1879, il devient Conservateur des Musées de peinture et de sculpture de notre Ville.

Parmi ses œuvres: *Coupoie du théâtre historique d'Alexandre Dumas* (1845); *Rêve d'amour*; *Hamlet, Horatio et le Fossoyeur*; *Farniente* (1868); *Légende du casque de Roland*; *le Marchand juif*; *descente de croix* (1873); *apothéose de L. Siefert*; *portrait de Paul Chenavard* (1875); *les Cerises du conte de Boccace*; *Madame Guichard*; etc...

Guichard fut critique d'art au *Courrier de Lyon* et au *Progrès*.

GUIDI (Sébastien des). — Deux médailles conservées au Musée de Lyon, nous rappellent que, en 1830 « l'homœopathie a été introduite à Lyon et propagée en France, par le docteur « Sébastien des Guidi. »

GUIGARD (Joanny). — Littérateur né à Lyon le 4 novembre 1825. Ses études furent d'abord scientifiques: il suivit les cours de Polytechnique.

En 1850 il fut attaché à la Bibliothèque nationale et devait y rester jusqu'en 1871.

Guigard a collaboré, comme critique, à plusieurs revues et journaux.

Il a publié divers ouvrages héraldiques.

GUIGUE (Claude). — Archiviste en chef du département du Rhône, auquel on doit la publication, commencée en 1880, de nombreux documents inédits.

Il avait été directeur du Musée de Lyon.

Claude Guigue collabora avec Napoléon III pour son *Histoire de César*.

Il mourut le 10 février 1889.

GUILLARD (Jean-Louis). — Fut, avec Michel et le pasteur HOFFET, un des trois fondateurs, en 1829, de la *Société nationale d'éducation de Lyon*.

J.-L. Guillard naquit en 1807 à Marcigny (Saône-et-Loire), où son père était principal de collège. Il fit ses études à Lyon (son père ayant été nommé inspecteur d'Académie en cette ville en 1815) puis au collège Henri-IV où Saint-Marc Girardin fut son maître et le P. Gratry son condisciple.

Avec son frère Achille, Guillard fonda, en 1826, l'Institution du Verbe incarné, du nom de l'ancien couvent dans lequel elle

fut installée, montée du Gourguillon. Plus tard, Léon Charvet, un de ses anciens élèves, construisit un bâtiment à l'usage de cette institution, montée des Génovéfains.

On doit à Guillard l'éloge du docteur Terme, maire et député ; de Mme Récamier (1840) ; de Mlle Adelaïde Perrin.

Il présida pendant trente ans la 110^e société de Secours mutuel, et la sauva de la ruine en 1848.

C'est à son énergique intervention que, la même année, la statue de Louis XIV, sur la place Bellecour, échappa au vandalisme de la foule.

J.-L. Guillard mourut le 24 février 1876.

GUILLAUME DES AUTELZ. — Littérateur qui florissait à Lyon vers 1550. Il était originaire de Charolles, mais vécut de nombreuses années en notre ville, où il publia la plupart de ses ouvrages en prose et en vers.

Il prit une part active aux discussions provoquées par les innovations et la tentative de réforme orthographique de Louis Meigret.

GUILLAUME (Simon). — Sculpteur lyonnais qui vécut au XVII^e et au XVIII^e siècles. Il fut maître de métier de 1680 à 1695.

Parmi ses œuvres, rappelons : *restauration de la chapelle de l'Hôtel de Ville* (1695) ; une série de sculptures au monastère des Dames de Saint-Pierre ; *Jésus agonisant* (église Saint-Polycarpe) ; des *Anges* (chapelle de Fourvière) ; etc...

GUILLEMET (Désiré-Pierre). — Peintre né à Lyon en 1827, mort probablement vers 1875.

Elève de l'Ecole de Lyon, puis de celle de Paris et d'Hippolyte Flandrin.

Parmi ses toiles : *portrait de Claude Bernard* (1861) ; *triomphe de Cupidon* ; *martyre de sainte Blandine* ; etc...

GUILLERME. — Inspecteur principal de la navigation, en 1878, à Lyon, où on ne l'appelait que « l'amiral Guillerme ».

Sous l'Empire, il était marchand de vin aux Brotteaux, rue Sainte-Elisabeth (Garibaldi). C'est dans son café que se réunissaient les membres de l'*Internationale*.

Au 4 septembre 1870, il fut désigné par la foule comme membre du Comité de Salut Public de Lyon.

En mai 1871, Guillerme fut arrêté pour complicité dans l'émeute du 30 avril, car c'est dans son café qu'avait été dressé le plan de l'insurrection. Il fut d'ailleurs relâché.

GUILLERMET (Claude) .— Peintre-verrier du XVI^e siècle, qui fut maître de métier en 1573.

Peintre ordinaire de l'*Aumône générale*.

Il répara et fournit des *verrières* pour l'Hôtel de Ville.

GUILLERMIN (Jean-Baptiste). — Né à Lyon, mort en 1769. Sculpteur habile, il avait exécuté un grand nombre d'ouvrages en ivoire, pour les maisons religieuses.

On cite de lui un *Christ* (église de la Miséricorde à Avignon).

GUILLIBERT (Pierre-Paul-Fidèle-Hippolyte). — Né à Apt (comtat Venaissin) en 1783, licencié en droit à Paris, en 1806.

Le 19 août 1826, il fut envoyé comme avocat-général à Lyon.

Un de ses réquisitoires en matière de presse, y fut imprimé. (Rusand 1827).

GUILLIN DE POUGELON (Antoine). — Bâtonnier de l'ordre des avocats. Né à Lyon en 1729, fut inscrit au stage en 1754. Recteur de l'Hôtel-Dieu (1767-1768), échevin (1767-1770), Guillin de Pougelon fit partie de l'Assemblée des Notables (1776). En 1781, il est élu bâtonnier.

Sa carrière d'avocat fut particulièrement troublée pendant la Révolution. Arrêté, transféré à la prison de l'Abbaye à Paris, rendu à la liberté en 1792, il fut de nouveau emprisonné en 1793, à Mantes. Le dévouement de sa femme et la complicité du geôlier permirent de le faire oublier jusqu'après le 9 thermidor. Guillin de Pougelon, rendu à la liberté, se retira du barreau.

Il mourut le 17 mars 1817,

GUILLOT (Arthur). — Sculpteur né à Lyon, mort à Paris en 1871. Il fut élève de Chinard.

Sollicité par toute nouvelle philosophie, il connut Fourier Gabet ...mais travaillant sans méthode, il finit assez misérablement.

Parmi ses œuvres: *bustes de Benjamin Constant, de Camille Jordan* (1831), *de Dugas-Montbel; Sixte-Quint berger* (1837); *Sainte Jeanne de Valois* (église de la Madeleine); etc...

GUILLOT (Jean). — Architecte lyonnais exécuté en notre ville (février 1624) sur l'accusation faussement portée contre lui d'avoir voulu assassiner le Roi. L'accusateur était un notaire : Simon Dubois.

GUILLOTIERE (grande rue et quai de la). — III^e et VII^e arrondissements. — Le quai a porté successivement les noms de *quai Joinville* et de *quai Castellane*.

Les diverses étymologies données du nom de la Guillotière fourniraient la matière d'une importante brochure; je veux indiquer seulement les plus connues.

On a dit que ce mot venait du *gui* (que les Druides allaient chercher dans les forêts du Dauphiné) et de *l'hostière*, qui veut dire l'hostellerie, mais qui aurait, dans ce cas, une signification spéciale: l'endroit où l'on garde, où l'on met à l'abri le gui.

Paradin écrit que ce faubourg avait été ainsi nommé « à cause des grelots et sonnettes de mulets et voitures dont il n'est « jamais dégarni. »

Le Père Ménétrier assure que les anciens titres portent la *Grillotière*, et que ce nom provient de la multiplicité des *grillots* qu'on y trouvait.

Dans l'*Album de Lyon* de 1844 (par Brunel), on lit: « Avant le « XIV^e siècle, il y avait, à l'entrée du faubourg, une grange dont « le propriétaire, nommé *Grillot*, servait à boire et à manger. « Comme cette auberge était très fréquentée, on désigna bientôt « cette partie du mandement de Béchevelin, par le nom de « *Grillotière*, et, par corruption, la Guillotière. »

On lit, dans les *Tableaux chronologiques* de C. Beaulieu cette autre étymologie: Mandement de Béchevelin, appartenant « à un moine d'Ainay nommé l'*Agrillotier* et cédé par celui-ci à « son couvent. Peut-être est-ce là l'origine du nom de la « Guillotière. »

D'après une légende, les *brotels* ou *broteaux* étaient, avant la création du pont, le lieu de rendez-vous des sorcières, qui s'y livraient aux rondes diaboliques du sabbat. Or, le démon était dénommé, en langage celtique *Guilhaou*, d'où *Guilhou*, *Guilhou-tière* et *Guillotière*.

Dans le vieux patois lyonnais, le mot *guillot* désigne les gros vers qui habitent les vieux fromages; d'où, en plaisantant sans

doute, un auteur se demandait si *Guillotière* ne désignait pas le pays où l'on mange des fromages habités par des « asticots ».

On a matière à choisir, comme on voit !

La Guillotière faisait autrefois partie du Dauphiné ; jusqu'en 1852, elle a toujours cherché à échapper à l'emprise de Lyon. C'est ce qui explique des incidents comme celui-ci : Le Consulat ayant eu maille à partir avec l'ordre de Malte, celui-ci, pour se venger, refusait d'admettre ceux qui étaient nés ou baptisés à Lyon. On vit plusieurs dames de la Ville aller faire leurs couches à la Guillotière et y faire baptiser leurs fils.

La grande-rue de la Guillotière, vers les n° 191 et suivants, a porté les noms de *chemin de la Table ronde*, puis de *rue d'Ossaris*. L'origine de ces dénominations, nous allons la trouver dans les deux récits suivants :

Le Père de Colonia raconte comment Louis XI dut loger dans le faubourg : « Une arcade du pont du Rhône ayant été rompue « par la violence des eaux, Louis XI, qui revenait du Dauphiné, « dut loger, avec toute sa cour, dans le faubourg de la Guillotière. « Le maître du logis, voulant perpétuer le souvenir de cet honneur, fit ériger, sur la façade de sa maison, un petit monument « qui représentait deux anges soutenant l'écusson de France, avec « cette inscription : l'an MCCCCLXXV, louja ciens le noble « Roy Louys, la veille de Notre-Dame-de-Mars. »

Cette inscription a disparu en 1800 ; mais la maison où coucha Louis XI était encore connue, en 1845, sous le nom de *Hôtel de la Table ronde*, d'où l'appellation *chemin de la Table ronde*.

La tour carrée de l'église Saint-Louis faisait partie de l'église du Tiers-Ordre de Saint-François, dit de Picpus ; elle avait été édiflée par les soins de *Martin d'Ossaris*, ancien échevin ; ce souvenir fut conservé dans le nom de *rue d'Ossaris*.

Personnalités ayant habité ces voies publiques

1838. — Marnas, teinturier, 11 quai Castellane.

1857. — L'Ecole centrale lyonnaise fondée à cette date, s'ouvre 19 quai Castellane.

1872. — Le docteur Crestin, conseiller municipal habite 113 grande rue de la Guillotière.

Notes topographiques

Quai. — Plusieurs maisons sont dues à l'architecte Joseph Duranson (1838-1889).

N° 4., maison Bocuze, construite par l'architecte Cl. Rivière ;

les ornements datent de 1881 et sont l'œuvre de Cl. Miandre, sculpteur.

N° 5. Temple protestant édifié sur les plans de l'architecte Gaspard André.

N° 20. Ecole et Dispensaire dentaire. Dans le même tènement, l'office municipal et départemental de placement.

N° 22. Maison Josse, construite sur les plans de l'architecte J.-J. dit Joanny Farfouillon.

Grande-Rue. — Le groupe scolaire de la grande rue de la Guillotière est dû à l'architecte A.-F. Bellemain.

N° 7. On voyait, il y a encore quelques années, une vieille enseigne de tôle, trouée de balles pendant l'insurrection de 1834.

N° 14. Angle de la rue des Trois-Rois, écusson de l'*Hôtel des Trois-Rois*; d'après Nizier de Puységur, il s'agirait des rois Mages.

N° 20. Pharmacie de l'Union mutualiste du Rhône.

N° 25. Voir niche sans statue.

N° 32. Maison (et terrain) du *Flacon d'Argent*, léguée aux Hospices par Charlotte Armanet, née à Lyon, femme Berger (acte reçu Lecourt, notaire, le 1^{er} juin 1859).

N° 33. Inscription sur pierre : *A la garde de Dieu.*

N° 52. Maison léguée aux Hospices, en 1862, par Coste-Carrel.

N° 60. Maison acquise par la Ville, à la barre du tribunal, pour le prolongement de la rue Sainte-Jeanne.

N° 116. Tourelles dans la cour, probablement une ancienne dépendance du monastère de Picpus.

N° 131-133. Niche sans statue.

N° 149. Œuvre de la bouchée de pain.

La Grande rue de la Guillotière a possédé de nombreux hôtels : je dois à l'amabilité d'un vieux « Guillotin », M. Germain, fabricant de papiers peints, la nomenclature suivante :

N° 30, Hôtel des Trois Mulets.

N° 32, Hôtel du Flacon d'argent.

N° 47, Hôtel du Chapeau-rouge.

N° 49 bis, Hôtel de la Jeune France.

N° 89, Hôtel du Mont-Cenis.

N° 91, Hôtel de la Pomme d'or.

N° 93, Maison de Bourgelat.

N° 99, Hôtel de l'Ecu de France.

N° 103, Hôtel de l'Aigle.

N° 104, Maison des Compagnons.

N° 133, Maison des Comtes de la Buire.

N° 166, Hôtel du Nord.

N° 210 (démoli), Hôtel à l'Arrivée du Dauphiné.
N° 217, Maison de M^e Brouchoud.
N° 220 (démoli, angle rue du Béguin), Hôtel à l'Arrivée des
Hirondelles.

Souvenirs d'antan

1129. — Raymond de Semur, archevêque de Lyon, mort en août 1129, avait fondé auprès du pont du Rhône, un hospice appelé *l'Aumônerie*, sorte de succursale de l'Hôtel Dieu.

— Etant peu peuplée, la Guillotière fût, au xvi^e siècle, un lieu de promenade pour les Lyonnais, Louis Garon raconte l'anecdote suivante : « Une troupe d'ecoliers de Lyon, allant un jedy au « promenoir du costé de la Guillotière, rencontrèrent un paysan « monté sur son asne, qui se mit à brayre au même instant qu'il « fust proche d'eux. Ceux-ci, voulant gausser le villageois, luy « dirent : — Ne sçais-tu pas mieux instruire ta bête qui braît « hors de saison ? — Il leur répondit : Mon asne, messieurs, est si « spirituel et bien appris que, non seulement, comme font les « autres, il chante au mois de may ; mais toutes les fois qu'il « rencontre quelque brigade de ses frères, en signe de grande « liesse, il se met à rossignoler comme vous l'avez ouy mainte-
« nant. — A ceste réponse, nos écoliers demeurèrent avec un
« pied et demy de nez. »

1570. — Les inondations du Rhône détruisent une partie du bourg de la Guillotière.

1572. — En ce temps-là Louis Balmas tenait, à la Guillotière, l'auberge renommée de *la Croix-Blanche*.

1580, novembre. — Le Consulat se rend à la Guillotière pour recevoir M. de Mandelot, revenant blessé du camp du Dauphiné. Ils dinèrent tous au *logis* de Laurent Ferragus, hôtelier (dont l'auberge s'élevait sur l'emplacement de l'hôtel de la Couronne).

1582 (Archives BB. 107). — Attaque à main armée, de plusieurs marchands de Paris, logés à l'*hostellerie des Trois-Rois*, par des courtiers Lucquois aidés d'une troupe de soldats qu'ils avaient recrutés dans la citadelle Saint-Sébastien.

1593 (Archives BB. 130). — Ordre aux habitants de la Guillotière de poser une sentinelle dans le clocher de l'église de la Madeleine, pour signaler la présence de l'ennemi.

1600, 20 décembre. — Marie de Médicis arrive au faubourg de la Guillotière, où elle prend son logement au *logis de la Couronne*, au pied du pont du Rhône.

1603, 22 mai. — Le voyer de la Ville représente au Consulat que le Rhône se trouvant bien bas pour l'ordinaire en ce temps, c'était l'occasion de reprendre « la réfection des piles du pont « dont les défauts paroissent en ce moment mieux que jamais. »

Il ajoute que « la réparation du pont pourra se faire plus « aisément, plus vite et plus économiquement, en retirant du « fleuve les grosses pierres de taille qui paroissent dans la rivière, « au-dessous du pont, à peu près vis-à-vis ou souloit être la tour « de Béchevelin. »

Le Consulat autorisa l'exécution des travaux.

1607 (Archives BB. 143). — Etablissement des religieux réformés du Tiers ordre de Saint-François, au faubourg de la Guillotière, grâce aux libéralités du duc et de la duchesse de Mayenne.

1609 (Archives BB. 143). — Don de 300 livres aux religieux du Tiers-ordre de Saint-François, établis à la Guillotière, pour subvenir aux frais de construction de l'église qu'ils voulaient élever, sous le vocable de Saint Louis.

1616, novembre. — Une crue extraordinaire du Rhône menace la Guillotière d'une entière destruction. Le Consulat, pendant plusieurs mois après l'inondation, dut faire procéder à l'enlèvement des graviers charriés par le fleuve.

1639 (Archives BB. 193). — Travaux de l'ingénieur Wilhengen, assisté de Simon Maupin, pour endiguer le Rhône qui s'éloigne de la ville et menace de ruiner la Guillotière.

1705. — Acquisition par le corps consulaire du droit de faire exercer la justice à la Guillotière, château de Béchevelin et dépendances.

1711. — Le 11 février, terribles inondations du Rhône et de la Saône.

1731, juin. — Bénédiction du four de la Verrerie nouvellement installée au faubourg de la Guillotière par Charancé et Lagier. La Ville de Lyon fut parrain.

1736. — *Logis de l'Ange*, à la Guillotière, acquis par les hospices, de Thomas Decosta et d'Aimée Jacot de Lonchamps, sa femme (Perrin, notaire, 12 avril 1736). Ce domaine était situé sur l'emplacement limité par la rue Saint-Michel, n° 3, et le n° 28 de la grande rue. Il fut vendu à la Ville, le 1^{er} août 1906.

1738. — Construction, par ordre du Consulat, d'un moulin-à-vent au faubourg de la Guillotière, sur la *place du Plâtre*, près le pont du Rhône.

1753. — Un ruisseau coupait la grande rue pour aller déverser ses eaux au Rhône, près de Béchevelin; un pont permettait le passage. L'intendant de Flesselles fit cesser cet état de choses en détournant le ruisseau.

1785, septembre. — Les familles indiennes amenées en Europe par M. de Suffren, pour établir des filatures de coton, passent à Lyon. Elles excitent la curiosité par leurs costumes, leurs bijoux aux oreilles et au nez; On les logea au faubourg de la Guillotière.

1785. — L'archevêque de Lyon, Mgr. de Montazet, allant dans une maison de campagne, passe dans la rue de la Guillotière, au moment où le peuple se rendait à la *vogue* de Bron (11 octobre). A peine a-t-il fait quelques pas dans le faubourg, que les glaces et les panneaux de sa voiture furent brisés. Ses compagnons et lui-même furent accablés d'imprécations et d'injures, et eurent toutes les peines du monde à regagner l'archevêché.

1789, septembre, 29. — Dans l'église des RR. PP. Picpus, bénédiction du drapeau de la milice nationale du faubourg. Le drapeau, blanc, portait d'un côté les armes du roi entourées d'une guirlande d'immortelles et de lauriers, et ces mots en banderolle : *A Louis XVI, restaurateur de la Liberté française*; de l'autre côté Saint Michel terrassant le diable, avec ces mots : *L'Ange tutélaire de la France*.

La fête avait été organisée par le chevalier Janin de Combe Blanche.

1814, 23 avril. — Napoléon, se rendant à l'île d'Elbe, est reconnu vers 11 heures du soir au relais de la Guillotière, et salué de quelques cris de « Vive l'Empereur! ».

1834. — Le 10 avril, les barricades furent élevées, d'où l'on tirait sur les troupes. Pour vaincre la résistance, les soldats de l'armée royale tirèrent à coups de canon contre les maisons et les barricades. Le feu se déclara, brûla plusieurs immeubles et, notamment, l'auberge de la Couronne.

1835. — A cette époque, on fréquentait à la Guillotière les auberges suivantes : *l'Ange*, tenue par Motet; le *Chapeau-rouge*, tenue par Chazel; le *Cheval-blanc*, par Gonin; la *Couronne*, par Rebufat; le *Flacon-d'argent*, par Armanet; les *Trois-mules*, par Verson; les *Trois-rois*, par Nant; le *Grand-hôtel*, par Sannier.

1839. — Le 30 avril, à 3 heures du matin, arriva le corps d'Adolphe Nourrit. Les amis et admirateurs du grand artiste n'ayant pu obtenir de l'autorité ecclésiastique la permission de faire entrer les restes de Nourrit dans une église, on les déposa

au cimetière de la Madeleine, en attendant l'heure fixée pour le départ. A dix heures, une foule énorme accompagna, dans le faubourg, le convoi de l'artiste.

1844. — On lit dans le *Journal de la Guillotière* (n° du 19 mai) la reproduction d'une annonce parue en d'autres journaux : « Société en commandite pour l'exploitation d'une entreprise « ayant pour but la suppression des concierges et portiers des « maisons de Paris, leur remplacement au moyen d'un mécanisme « breveté que les inventeurs qualifient d'*ingénieux*, entreprise « créée au capital de 5 millions de francs, divisé en 5.000 actions « de mille francs au porteur. »

1844, juin. — Pendant tout ce mois on entendit, dans la grande rue, la nuit, un véritable charivari : un marchand de volailles avait décidé de se remarier après avoir doté la France de quatorze enfants ! D'où le bruit. (*Journal de la Guillotière.*)

1848. — Le 26 février, la commission provisoire nommée par le peuple, pour administrer la commune de la Guillotière, était composée des citoyens Boulot, D^r Drivon, Gaudoy, Cornu, Servant.

1885. — Au n° 126 de la grande rue, on ouvre un Fourneau de la Presse.

Divers

— Hennequin (Philippe-Auguste), peintre, sculpteur, aquafortiste et lithographe, né à Lyon en 1762, mort à Leuze (Belgique) en 1833, fut élu maire de la Guillotière en 1792.

— Fabisch (Joseph-Hugues), sculpteur, a fait en 1846 une statue de la Vierge (marbre) et en 1847 un rétable en pierre pour l'église Saint-Louis.

— Bernier (Cl.-H.), peintre, né à la Guillotière, a laissé des *Scènes d'inondations à la Guillotière* (1840) et des *Effets de nuit à la Guillotière*.

— Rognat (Louis), architecte, a restauré l'église Saint-Louis.

— Morel (Gédéon), fondeur de cloches, a coulé, en 1860, les cloches de l'église Saint-Louis.

— Et, pour clôturer, quelques vers d'Amédée Matagrín, sur la Guillotière :

Terre latine et lyonnaise,
La Guill' est un quartier charmant ;
On y travaille, assurément :
Mieux encore, on y rit à son aise !
.....
Ici le vieux pont, sous ses pierres brunes,
Des vrais Guillotins garde souvenir :
On s'y mitraillait pendant la Commune,
Etc...

GUILLOTIERE (pont de la). — On attribue sa fondation au pape Innocent IV qui fit à Lyon un séjour de sept années.

Ce qui est certain, c'est que le pont de bois qui servait à traverser le Rhône s'écroula, en 1190, au moment où Philippe-Auguste et le roi d'Angleterre Richard, se rendant en Terre Sainte, venaient de passer le fleuve. Une partie de leur suite trouva la mort dans ce funeste accident.

Très affecté par ce désastre, qui lui apparaissait quelque peu comme un mauvais présage, le roi Richard accorda aux religieux qui avaient la garde du pont, toutes autorisations d'aller quêter en Angleterre pour sa réfection.

Innocent IV employa tout son crédit pour hâter les travaux. Par une bulle de septembre 1260, il manda à tous les archevêques et évêques de laisser publier en leur diocèse, par les envoyés du recteur des Confrères du Saint-Esprit (gardiens du pont), les indulgences accordées à tous ceux qui coopéreraient aux dépenses de construction et d'entretien du pont.

Il a fallu bien des siècles pour le terminer !

Sous Henri II, il restait encore trois arches en bois du côté de la Guillotière. Le 27 août 1559 on commença leur construction en pierres ; mais les inondations de 1570 emportèrent une partie des travaux ; et, un arrêt du conseil du roi, en date du 18 septembre 1571, autorisa les conseillers de la Ville de Lyon, à emprunter 20.000 livres pour réparer les dégâts.

Construites à diverses époques, les arches n'avaient point une suffisante ouverture ; quelques-unes menaçaient ruine. Quant au pont il était trop étroit. On réduisit le nombre des arches de vingt à dix-sept, et l'on adossa, dans les parties trop étroites, un autre pont dont on lia la maçonnerie à celle du premier par de grosses barres de fer.

Avant la Révolution, le pont était fermé, du côté de Bellecour, par une porte flanquée de deux donjons ; au milieu de la chaussée se dressait une tour carrée avec pont-levis, qu'on appelait la *Redoute de la Sentinelle*. Ces ouvrages furent détruits après le siège de Lyon en 1793.

Souvenirs d'antan

Indiquons tout d'abord que l'iconographie du pont de la Guillotière est considérable. C'est par centaines qu'on peut compter les *Vues du pont* en toutes saisons et sous tous les aspects.

1389. — Jacques de Beaulieu « masson » fait le premier portail du pont du *Rosne*.

1416, 15 septembre. — Messire Jean Faure et messire Jean Boysson, tous deux ecclésiastiques, s'étaient attardés au cabaret en vogue d'un des successeurs de Guillot, vers le pont; et, après *gras séral* ou joyeuse journée, ils trouvèrent la porte du pont fermée; mais ils heurtèrent si fort qu'ils la rompirent. (Arch. municip.).

1416. — Le 21 septembre, 60 dixmiers ou paysans de Villeurbanne et de Béchevelin, sous l'influence du vin, se présentèrent au petit jour, devant la porte du pont, et « ils y vitèrent tellement qu'ils firent cheoir la tornelle du gros ferroil de la grosse esparre et rompirent un des *poz* du petit guichet. » (Arch. municip.).

1429. — En suite d'une alarme, la Ville fait barrer les ouvertures et les passages des arches du pont du Rhône avec de grosses poutres mises en travers, afin que personne ne puisse passer sans le su et le consentement des conseillers.

1430. — On fait mettre sur la tour du pont, que l'on faisait reconstruire, au devant de la trappe, les armes du Roi et de la Ville.

1445. — Othon Castillan, florentin, argentier du roi, est arrêté, en présence de Sa Majesté, sur le pont du Rhône, par Jean de la Gardette, sieur de Fontenelle, prévôt de l'hôtel.

1455 (Archives B.B. 8). — Fracture de la porte du pont du Rhône par une troupe de cavaliers qui revenaient de Saint-Priest, où se trouvait le Roi.

1472 (Archives B.B. 12). — Le 17 septembre, amende de cent sols tournois prononcée contre les habitants de Béchevelin pour avoir fait paître cent bêtes à cornes dans le *broteau*, *pré et saugiez* (saulée) du pont du Rhône, malgré la défense qui en avait été faite.

1509. — A son retour d'Italie, Louis XII, pour célébrer la victoire d'Agnadel (14 mai), fit élever une colonne sur le pont. On avait tracé sur cette colonne l'inscription suivante: « Ludo-
« vicus XII Francie rex ex Venetiis, victoriam reportans P. C.
« anno MDIX. » Elle fut renversée en 1562 par les protestants.

1512 (Archives B.B. 30). — Le 20 mars, établissement sur le pont d'un banc de repos, en pierre, aux armes de la Ville, pour servir aux conseillers-échevins.

1574. — Le 20 juillet, les échevins vont recevoir Jacques de Savoie, duc de Nemours, à la porte du pont du Rhône, pour

l'accompagner à son logis. MM. Sala et de Langes, lui offrent les présents de la Ville, savoir 140 pots de vin à 5 sols, et — pour la duchesse de Nemours — 54 livres, 4 sols, 6 deniers de confitures.

1579 (Archives B.B. 103). — Le 21 mai, prix fait pour la réparation du pont dont trois arches et deux piles ont été entraînées par le fleuve, lors de l'inondation de 1570.

1661. — On a achevé la construction en pierre du pont qui était originairement en bois. A cette occasion le Consulat fit graver une médaille aux armes de la Ville et à celles des Villeroys.

1727 (Archives B.B. 291). — Ouragan furieux qui détruit complètement l'appareil hydraulique (dépassant 50 pieds de hauteur et encore inachevé), que François Snabel avait construit sous le pont du Rhône « pour fournir, en tous temps, une quantité « très abondante dans tous les quartiers de la Ville, et former « des jets d'eau place Louis-le-Grand. »

Petitot, bourgeois lyonnais, reprend ce projet en 1729.

1750. — A l'amont du pont, s'élevait une chapelle sous le vocable du Saint Esprit; dans cette chapelle on avait suspendu un crocodile qu'une tradition populaire disait avoir été pris dans le Rhône. Ce crocodile fut, plus tard, suspendu sous le dôme du grand Hôtel Dieu.

1767. — Dispositions prises pour la démolition de la chapelle du Saint-Esprit, à l'extrémité ouest du pont du Rhône, et du château d'eau établi au bord du fleuve, sur la même rive.

1770. — Désignation du lieu dit du *Pré des repenties* sur la rive gauche, en aval du pont, pour déposer les vidanges.

1805. — Le 16 avril, Napoléon quittant Lyon pour Milan, où il allait prendre la couronne de fer des rois Lombards, passe le pont de la Guillotière. Il le repassa de nouveau, en 1815, au retour de l'île d'Elbe, se rendant à l'archevêché, où il logea la nuit.

1826. — Dans un ouvrage de M. de Marchanguy, *Tristan le Voyageur ou la France au XIV^e siècle* (ouvrage paru cette année 1826) on lit (V^e vol. posthume, chap. 84) : « le pont du Rhône « est, dit-on, l'œuvre d'un pauvre berger qui allait faire paître « ses brebis sur les bords des fleuves et des rivières, où les « habitants des cités et des hameaux voisins, désiraient qu'il y « eut un pont. Là, il s'asseyait, les yeux tournés vers le ciel, et « restait dans cette posture jusqu'au moment où il sentait venir « l'inspiration ; et quand l'inspiration lui était arrivée, il appelait

« bien vite les ouvriers, et faisait de telles merveilles, qu'on
« tenait à œuvre plus qu'humaine, les ponts de ce mystérieux
« architecte. »

1830. — Le 11 novembre, le bateau à vapeur, le *Coq gaulois*, descendant à Avignon, heurta violemment une des piles du pont. L'événement causa un profond émoi dans la Ville; mais, bien qu'il fut chargé de cent voyageurs, il n'y eut pas d'accident de personnes à déplorer.

1837. — On ajoute au pont des trottoirs extérieurs soutenus par des arches en fonte. Le 22 juillet de la même année, le quai Bonaparte (l'actuel quai Claude-Bernard) s'écroula sur près de cent mètres; il n'y eut, heureusement, pas de victimes.

— Les saulées dites de *Sardenchi* et de *Merdalon* étaient un lieu de promenades; elles étaient situées sur la rive gauche du Rhône, près du pont, en descendant vers le Sud.

— Pour terminer, je cite le sonnet d'Amédée Matagrin à notre vieux pont :

L'antique pont du Rhône a perdu le donjon,
La massive poterne à la voûte ogivale,
Qui, l'encombrant jadis aux fêtes estivales,
À la foule étouffée imposait le plongeon.

Mais s'il ne lance plus ses arches dans les joncs
Du Port-au-Bois, et si des remblais le ravalent,
Toujours en deux versants il s'incline et dévale,
Noir entre les quais blancs égayés de bourgeois.

Et, toujours trop étroit pour le flot qui l'encombre,
De tramways, de passants et d'escoliers sans nombre,
Aux Guillotins d'hier il doit sourire encore :

Car les moellons brunis de ses piles où nichent
Les martinets criards, complètent le décor
Du Rhône clair où file une grise péniche.

GUIMET (Jean-Baptiste). — Né le 20 juillet 1795 à Voiron, mort à Lyon le 8 avril 1871. Inventeur du bleu d'outre-mer qui porte son nom.

Il fut conseiller municipal, président de l'Académie de Lyon, président du Conseil d'administration de l'Ecole La Martinière.

Il est le père d'Emile Guimet, fondateur du Musée (voir rue du Musée).

GUIMET (Emile). — Né à Lyon le 22 juillet 1836. (Voir *rue du Musée*.)

GUINAND (abbé François). — Né à Mornant le 16 décembre 1814, mort à Lyon le 28 juillet 1900.

L'abbé Guinand fut un remarquable professeur tant à l'institution des Chartreux qu'à la Faculté de Théologie de Lyon.

C'était en même temps un botaniste distingué, qui herborisa en Savoie et dans les Pyrénées. Il a fait, sur ses découvertes, de nombreuses communications à la Société Botanique.

Rougier lui a consacré une notice.

GUINDRAND (Antoine). — Artiste peintre, né à Lyon en 1801, mort en la même ville en 1843 (17 octobre).

Frappé de dérangement cérébral, il mourut avant d'avoir donné toute la mesure de son talent.

Elève de Michallon à Paris, Guindrand étudia en Italie, puis revint se fixer en notre ville.

Il a peint ou gravé de nombreuses pièces se rapportant à Lyon. Je citerai : *Quai de l'Hôpital*; *porte de l'église d'Ainay*; *Vue prise à la Claire*; *Vue pris à la Mulatière*; *Ancien quai des Etroits*; *la barrière Perrache*.

Guindrand a peint des *Marines* et des *Paysages*.

GUITTON (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue figure dans la nomenclature des rues publiée en 1849, mais sans indication sur la date de son ouverture. Il est possible que ce soit le nom d'un propriétaire de terrain.

Je signale, à l'occasion de ce nom, que l'*Annuaire de Lyon* pour 1862, annonce la mort en janvier 1861 d'un M. Guiton qui, sous le nom de Mériclet, publia de remarquables opuscules sur la Bourse de Paris et celle de Lyon. Il avait également publié les *Mémoires d'un bourgeois de province*.

GUTEMBERG (rue). — III^e arrondissement. — La partie de la *rue Duphot* située entre les rues Villeroy et de l'Epée, a reçu, en avril 1919, le nom de l'inventeur de l'imprimerie.

GUY (Jean-Baptiste-Louis). — Peintre et graveur, né à Lyon le 8 mars 1824, mort en cette même ville le 17 février 1888.

Etudie à l'Ecole de Lyon, puis avec Bonnefond et Duclaux.

En 1871, Guy enseigne à notre Ecole; puis après un court séjour à Paris, revient à Lyon où il professe à l'Ecole municipale de dessin dont il devint le directeur (1884).

Son œuvre est considérable.

Il a peint des *Animaux*, des *Paysages*, des *Sujets de guerre*, des *Intérieurs*, des *Portraits*.

Il a sculpté, il a gravé, il a dessiné, et dessiné tout, depuis des caricatures jusqu'à des vitraux pour l'église Saint-Louis de la Guillotière.

Pour l'*Antiquaille*, il a peint 250 planches en un *Album pathologique*.

On trouvera, dans le Dictionnaire d'Audin et Vial, la nomenclature à peu près complète de toutes les œuvres de Louis Guy.

GUY DE CHAULIAC. — Clerc de Saint-Just en 1325, chanoine du Chapitre en 1344, Guy de Chauliac dirige, à partir de 1367, l'hôpital de Saint-Just destiné aux passants et aux malades.

Cévenol d'origine, il fut le *vir bonus* dans toute la valeur du terme.

C'est lui qui a défini le médecin ou ce qu'il devait être :
« Que le médecin soit gracieux aux malades, bénin aux compa-
gnons, cauteleux aux pronostiquants, débonnaire et miséri-
cordiable, non convoiteur ni excorsif. »

Il a laissé une fine critique des sectes médicales de son temps.

Son *Inventorium sive collectorium artis chirurgicæ* fut, pendant près de trois siècles, le guide des chirurgiens. Son titre de gloire est la découverte de l'anatomie chirurgicale et de ses applications pratiques. [D^r Carle].

GUYNEMER (rue). — II^e arrondissement. — Jusqu'en 1917, cette rue a porté le nom de *rue Sainte-Claire*. Il lui venait d'un couvent de religieuses de Sainte-Claire, qui s'établirent dans cette région du territoire lyonnais en 1617. Avant leur installation, la maison était désignée par le nom de du *Plac* ou du *Plat*; et le Jeu de Paume en dépendait où, en 1536, le dauphin, fils de François I^{er}, but le verre d'eau dont il mourut.

Vers 1835, à la place du monastère, était installée une fonderie de canons.

La dénomination actuelle rappelle le jeune et héroïque officier aviateur qui disparut dans son dernier combat contre un allemand.

Divers

N° 4. Voir niche à l'angle de la rue Sainte-Colombe, provenant des démolitions faites pour la création de la rue Impériale (rue de la République).

N° 5. Heurtoir et porte.

N° 11. Porte et balcon, style XVII^e siècle.

La *place Sainte-Claire*, dont le nom avait la même origine que la rue, a reçu, en 1912, le nom de *square d'Ainay*, puis, en 1922, celui de *Janmot*.

Les religieuses de Sainte-Claire étaient venues s'installer à Lyon en 1588, chassées de Bourg au moment des troubles de la Ligue. Elles logèrent d'abord rue Buisson, puis à la montée du Gourguillon, enfin, en 1617, à Ainay. Le bâtiment qu'elles occupèrent en ce quartier, leur avait été donné par Balthazar de Villars et était construit sur l'emplacement du Jeu de Panne, acquis d'un sieur de la Bastie-Palmier.

Le monastère fut démoli en 1870.

La maison à gauche de la Voûte (côté Sud) fut vendue, en 1822, « par Pitrat, journaliste, à Vindry, marchand épicier, rue Mercière, près la place Confort. »

GUYOT (Emile). — Né à Lyon le 13 mai 1830. Docteur en médecine en 1853.

Pendant la guerre 1870-71 fut chirurgien-major de la 3^e légion du Rhône.

Le D^r Guyot, médecin à Saint-Georges-de-Reneins, abandonna bientôt son cabinet pour la politique. Il fut élu député pour la première fois en 1873 (élection partielle). Il fut un des 363 qui refusèrent la confiance au ministère de Broglie et fut réélu en 1877 après la dissolution de la Chambre.

Elu sénateur en 1882, le D^r Guyot devait être constamment réélu jusqu'à sa mort.





HAINL (François-Georges). — Né à Issoire (Puy-de-Dôme) le 19 novembre 1807, mort à Paris le 2 juin 1873.

Elève du Conservatoire de Paris.

Après quelques années de voyages comme violoncelliste-soliste, il prit la place de chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon.

Il eut une renommée immense dans notre ville, non seulement comme chef d'orchestre, mais comme organisateur de concerts qui, tous, furent très suivis.

En 1863, il quitta Lyon pour prendre la baguette de premier chef d'orchestre à l'Opéra de Paris.

Hainl a écrit : *De la musique à Lyon depuis 1713 jusqu'en 1852.*

Divers

La Chronique du Jour, de janvier 1864, publie, sur Georges Hainl, les vers suivants :

Georges Hainl s'installe à l'Opéra.
Et s'installe au Conservatoire.
On sait quelle fut son histoire
Et quels chefs-d'œuvre il opéra.

Fier musicien natif d'Issoire,
Connu de Brindas au Péra,
Paris, d'un prix très haut, paiera
Ce que nous lui fîmes de gloire.

Sur son instrument, son archet,
En les vainquant toujours, cherchait
Les difficultés les plus rudes.

Et ses concerts très bien conduits,
Du Grand Théâtre, à prix réduits,
Savaient penpler les solitudes.

HALDE (du). — Fut le dernier porteur du titre de capitaine des portes de la Ville de Lyon. En 1574(septembre), on lui racheta sa charge, et les clefs furent rendues aux échevins.

HALINARD. — Archevêque de Lyon de 1046 à 1052, né en Bourgogne vers 990.

Choisi par le peuple et le clergé lyonnais, il fallut un ordre du pape Grégoire VI pour l'obliger à accepter le siège archiepiscopal.

Halinard fut appelé par le pape au concile de Rome (1049) tenu contre la simonie. Il mourut en 1052, empoisonné à Rome, au cours de son dernier séjour en cette ville.

HANNICQ (Georges). — Sculpteur originaire du Hainaut, qui travailla à Lyon au XVII^e siècle; son talent s'exerça surtout à garnir de statues religieuses les niches si nombreuses alors à Lyon. On doit à Hannicq une *Vierge*, rue Neuve (1643); une pour la rue Tupin; un *Christ à la Croix*, à l'entrée de la rue Mercière (1644). Il travailla à la décoration de la chapelle de l'Hôtel Dieu.

HAYETTE (François). — Sculpteur, né à Lyon en 1765. Elève de Clément Jayet à l'Ecole de dessin de Lyon, Hayette obtint le prix en 1784. Il partit alors à Paris, étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de cette ville, et ne reparut plus dans notre cité.

HAYETTE (Louis). — Sculpteur, né à Lyon vers 1811, mort à Paris en novembre 1857. On cite de lui: *Acis et Galathée*. Hayette exposa au salon de Paris.

HEDIN (Amédée). — Architecte, né à Alençon le 12 septembre 1841, mort à Lyon, où il exerça.

Hédin professa à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, dont il fut administrateur de 1885 à 1894.

HEILBRONN (Madame). — Marie Heilbronn naquit à Lyon, de parents hollandais, en 1849; elle mourut à Nice le 31 mars 1886.

Elle débuta en 1866 à l'Opéra-Comique, dans la *Fille du Régiment*. En 1871, elle chante à Bruxelles et à Monte-Carlo; Londres l'approuva en 1875, puis elle part en Russie et en Amérique.

En 1880, elle entre à l'Opéra. En 1881, elle épouse le vicomte de Lapanouse et quitte alors la villa Saïd (où vécut Anatole France) pour l'hôtel de son mari au parc Monceau. M. de Lapanouse ayant été ruiné par le krack de 1882, Marie Heilbronn rentre en 1884 à l'Opéra-Comique où elle crée *Manon*, de Massenet. Sa mort prématurée mit fin à une carrière extrêmement brillante.

Le jour de ses funérailles (5 avril 1881) on publia sur elle les vers anonymes suivants :

A Marie Heilbronn

Elle est partie au temps des roses
Et sur un rayon de soleil !
Les oiseaux en sont tout moroses,
Eux qui chantaient à son réveil !

Las, mon cœur ! toute froide et blanche
Dort la beauté qui fut Manon !
Le lis enlace la pervenche
A ses pieds pour former son nom !

Adieu donc, ô trop jeune morte ;
L'ange qui te glaça la main,
Me voyant pleurer à ta porte,
Peut-être me prendra demain.

Aussi je veux chanter au monde,
Avant de le fuir pour jamais,
Que tu fus, Marguerite blonde,
Brune Manon, ce que j'aimais.

HELVETIE (place d'). — VI^e arrondissement. — C'est en 1871 que la *place du Consulat* a reçu le nom de place d'Helvétie, en hommage à la Suisse pour l'hospitalité donnée par elle aux soldats de l'armée de Bourbaki, qui avaient dû se réfugier chez nos voisins.

Le Consulat, chacun le sait, était la réunion des échevins et du prévôt des marchands, c'est-à-dire ce que nous appelons le maire et les adjoints.

Le Consulat avait possédé, pendant quelques années, une partie importante de territoires de la Tête-d'Or; et, un des flots de maisons situé sur une partie de ce domaine, à la hauteur du

pont Saint-Clair porte encore l'inscription gravée dans la pierre: *île du Consulat*. Tout ceci explique suffisamment l'ancienne appellation de cette place.

Divers

— Par suite de l'ignorance de l'ouvrier qui les peignit en 1871, la place fut, pendant deux ou trois jours, ornée de carrés bleus portant ces mots: « Place des Vessies. »

— L'emplacement, dont nous venons de parler, était, avant la construction de la digue de la Tête-d'Or (travail adjugé le 4 novembre 1754) fréquemment couvert par les eaux du fleuve. Après la construction de cette digue, le Rhône prit une direction plus rapprochée des quais de la Ville et abandonna, sur la rive gauche, une surface de terrain assez considérable.

L'île du Consulat fut cédée à l'Hôtel Dieu, par différents arrêts du Conseil du roi, pour indemniser ledit hôpital du tiers, mis à sa charge, dans les frais de construction de la digue.

Le grand immeuble de la place d'Helvétie a été construit sur les plans de l'architecte Joseph Duranson (1838-1889).

1845. — L'architecte parisien Horeau, édifie le *Jardin d'Hiver*; c'est là que nos anciens purent admirer le célèbre lutteur-bonimenteur Rossignol-Rollin.

1872. — Au n° 7 était installé l'Institution Sainte-Barbe, dirigée par les deux frères, les abbés François et Toussaint Chevalier. On y préparait les jeunes gens aux grandes écoles.

HENAU (Antoine). — Peintre né à Lyon le 26 décembre 1810, mort vers 1870. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts (1826) sous Roy, Revoil et Thierriat, Hénault se rendit à Paris en 1832, travailla avec Ingres, et se fixa dans la capitale.

Il a peint des *Fleurs*, des *Natures mortes*, la *Fête de la bonne maman*, etc...

HENDRICY (Martin) dit Maître Martin, sculpteur et architecte, né à Liège en 1614, mort à Lyon en 1665. Il semble s'être fixé en notre ville vers 1640.

En 1648 il fut nommé sculpteur ordinaire de la Ville.

On lui attribue une statue de *Notre-Dame de la Pitié*, à l'entrée de la rue Mercière; un *Saint-Pierre Célestin* qui, paraît

il, servait encore d'enseigne en 1838, à un cordier du quai des Cordeliers; une *Vierge* au coin de la rue Vieille-Monnaie.

Hendricy travailla pour l'hôtel de Ville et pour la Loge des Changes.

HENNEQUIN (Philippe-Auguste). — Peintre, sculpteur et lithographe, né à Lyon en avril 1762, mort en Belgique, près de Tournai, en 1833. Il étudia d'abord à Lyon sous la direction de Nonnotte, puis à Paris. Lorsqu'éclata la Révolution, il était à Rome; compromis dans les mouvements révolutionnaires qui agiterent cette ville, il dut fuir et revint à Lyon (1791). En 1792 il est élu maire de la Guillotière; après le 9 Thermidor, poursuivi, il gagne Paris; là il se fait emprisonner comme complice de Babœuf et ne fut sauvé que par l'intervention de François de Neufchâteau.

A la Restauration, il se fixa en Belgique.

Hennequin a peint des *Portraits*; des *Batailles*; des sujets *religieux, historiques et mythologiques*.

Je citerai: *Bataille des Pyramides*; *bataille de Quiberon* (1804); *Napoléon au camp de Boulogne*; les *Remords d'Oreste*; *Louis Vitet, maire de Lyon*; *Coriolan*; etc...

HENON (rue). — IV^e arrondissement. — Jusqn'au 8 janvier 1895 cette voie publique porta le nom de *rue Saint-Denis*.

Jacques-Louis Henon naquit le 31 mai 1802 à Lyon, à l'Ecole Vétérinaire (où son père, Jacques-Marie Hénon, était professeur et directeur adjoint).

Hénon fut un botaniste distingué. Le docteur Desgranges, de l'Académie de Lyon, faisant son éloge, s'exprimait ainsi: « Doux, affable, bienveillant, Hénon était d'un abord facile et d'un commerce agréable. Il fallait l'entendre parler des fleurs, objet de sa prédilection ! Comme il s'animait lorsqu'il « décrivait des espèces nouvelles de narcisses, trouvées par lui, « au mont Pila ! »

Sa sollicitude à l'égard des malheureux le rendit vite populaire. En 1843, il représentait son quartier des Brotteaux au Conseil municipal de la Guillotière.

Il fut élu (un des cinq protestataires) au Corps législatif en 1852, 1857 et 1863. Il échoua en 1869. Après le 4 septembre 1870, il assuma la charge de Maire de Lyon; mais son mauvais état de santé l'obligea bientôt à abandonner cette fonction.

Il mourut à Montpellier — où il repose — le 28 mai 1872.

Le Conseil municipal de cette ville, tout entier, assista à ses funérailles et envoya une adresse à sa famille.

Cet honnête homme fut un modeste, auquel on n'a pas toujours rendu justice.

Divers

La rue *Hénon* a absorbé le passage de *l'Enfance*, qui reliait la grande rue de Cuire à la rue de l'Enfance. Ce passage avait été ouvert, en 1751, sur la demande des directeurs du Bureau des Petites Ecoles.

— L'église Saint-Denis, qui avait donné son ancien nom à la rue, fut restaurée de 1833 à 1836, par l'architecte Antoine Chenavard.

1885. — Au n° 4 de la rue Saint-Denis s'ouvre un « fourneau de la presse. »

— Voici en quels termes était jugé Hénon lorsqu'il se présenta en 1848, comme candidat à l'Assemblée nationale :

« Hénon est un excellent combattant de la démocratie qui, « en restant fidèle à cette cause, est également devenu socialiste, « sans adhérer cependant à l'organisation sociale égalitaire. »

N° 13. Maison attribuée aux Hospices par décret du 21 avril 1912, provenant des biens de la fabrique de Saint-Denis.

N° 20, 22 et 24. — Immeubles acquis de Mme Cabias, veuve Faure, au prix de 250.000 francs, par acte du 25 janvier 1898, pour l'agrandissement de l'hôpital de la Croix-Rousse.

HENRI (Jeronyme). — Orfèvre lyonnais du XVI^e siècle. De 1504 à 1538 on relève sept fois son nom parmi les maîtres de métier.

N. Rondot lui attribue, notamment : *médaillon de Jean de Talaru*, chanoine de Lyon ; *médaillon de Gonzalve de Tolède*, médecin ; *médaillon de Jacques de Vitry*, chanoine de Lyon ; etc...

Henri semble avoir vécu rue de l'Archidiacre (rue Gentil actuelle).

HENRI IV (rue). — II^e arrondissement. — Point n'est besoin d'expliquer l'origine de ce nom. Le roi Henri IV se montra très bienveillant pour notre ville, malgré qu'elle ait tenu le parti de la Ligue jusqu'en 1594. Cependant, il faut dire que ce fut le premier monarque qui osa toucher aux privilèges dont nos ancêtres furent si jaloux.

Divers

1595. — 10 septembre. — « Le Roy toucha les malades des « escroelles devant son logis de l'Archevêché, ce dimanche ; puis « il s'en alla à Mont-luel, Pérouges et Meximieux. » (Archives du Rhône, XII, 172).

1600. — « Le dimanche 9 juillet, arriva le Roy en ceste ville, « sur les trois heures du soir ; il entra par la porte de Veyze et « logea en l'archevesché. »

— Louis Tarchier, architecte, a construit plusieurs immeubles de la rue Henri IV.

1923. — Au n° 10 sont installées les religieuses de l'Adoration réparatrice. Leur chapelle est au n° 12.

HENRI-DOR. (rue). — VII^e arrondissement. — On a donné à cette rue le nom du docteur oculiste Dor, né en 1835. D'abord professeur à l'Université de Berne, il vint se fixer à Lyon vers 1880.

Pendant trente ans, il soigna gratuitement, à sa clinique ophtalmologique, des milliers d'indigents. Il était, depuis de longues années, président de la Société des Sciences médicales de Lyon, lorsque la mort le frappa, le 28 octobre 1912.

HENRY (François). — Jurisconsulte, naturaliste et astronome, né à Lyon en 1615, mort à Paris en 1686. Henry fut un des éditeurs des œuvres de Gassendi publiées, en six volumes, à Lyon (1658).

HENRY (Joseph-Alphonse). — Fabricant de soieries et de broderies, né à Lyon le 4 juillet 1836. Président du Conseil des Prudhommes (1885-1892) ; président de l'Association syndicale de la fabrique lyonnaise ; administrateur des Musées, de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon ; directeur de la Caisse d'Epargne.

Henry fut un des promoteurs de la distribution d'énergie électrique dans notre ville, en soutenant l'ingénieur Raclet dans la réalisation de son plan de dérivation du Rhône par le canal de Jonage.

HENRY DE BELLEVUE (Michel). — Né à Lyon le 14 septembre 1771, mort en la même ville le 2 novembre 1835.

Henry de Bellevue fut administrateur des Hospices (1821-1826), conseiller municipal de Lyon (1825-1830) ; administrateur du Dispensaire général (1818-1820).

HERACLE DE MONTBOISSIER. — Archevêque de Lyon, de 1153 à 1163.

Il fut légat du Saint-Siège dès les premières années de son épiscopat.

On raconte qu'il entreprit un voyage avec quelques prêtres jusqu'à Saint-Gilles ; malade, il se fit conduire à Montpellier où les médecins, dit l'abbé de Clairvaux, « lui firent dépenser ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas. »

Déjà !

Il mourut en 1163, léguant ses biens à son église de Lyon.

HERBLAY (d'). — Journaliste, ancien directeur du *Clairon*, mort le 11 juin 1888, à Paris, à l'âge de 61 ans.

Il fut un moment directeur du Grand Théâtre de Lyon.

Son véritable nom était : Louis-Alfred Maugeis.

HERBOUVILLE (cours d'). — IV^e arrondissement. — Après la création du quartier Saint-Clair (XVIII^e siècle), la route, au bord du Rhône, porta le nom de *chemin Rater*, du nom d'un des architectes qui construisirent ce nouveau quartier (né à Lyon le 26 avril 1729, mort à Miribel le 4 août 1794). Puis le nom de *chemin de Saint-Clair* prévalut.

Le marquis d'Herbouville, préfet du Rhône de 1806 à 1810, pair de France, naquit en 1756 à Paris, où il mourut le 1^{er} avril 1829.

Il succéda, comme préfet du Rhône, à Bureau de Puzy, et fut lui-même remplacé par le comte de Bondy.

En 1807, d'Herbouville fit construire le glacis le long du Rhône et planter la double rangée d'arbres qui fait de cette avenue une des belles promenades de Lyon. Ces travaux furent terminés en 1819 et le nom de d'Herbouville fut attribué à cette nouvelle voie publique.

Les inondations de 1856 démontrèrent que cette chaussée était insuffisante pour protéger la Ville ; on la reconstruisit en 1864, en lui donnant trente mètres de largeur.

Divers

C'est cours d'Herbouville que s'ouvrait la fameuse salle Gayet, dans laquelle fut servi, en 1829, le banquet de cinq cents couverts offert par les Lyonnais à La Fayette. Cette brasserie soutint longtemps sa réputation; mais le développement de Lyon vers la gare de Perrache et sur la rive gauche du Rhône, la fit disparaître.

A l'usine Drevon on voit encore les restes de l'ancienne salle Gayet. Quinze fenêtres cintrées formaient, au premier étage, la façade sur le cours d'Herbouville; une terrasse de soixante mètres de long, d'où l'on jouissait d'une vue splendide, faisait suite à la salle.

N° 38. Maison léguée aux Hospices par Bouchet, le 20 janvier 1877. (Desforges, notaire à Nice).

1841. — Une compagnie de bateaux à vapeur, dont les bureaux étaient installés 4, cours d'Herbouville, organisait, les dimanches d'été, des promenades aux Grottes de La Balme et au Sault, pour le prix de 5 francs aller et retour. On trouvait, à bord, un restaurant fort bien tenu.

1848. 17 mai. — Un groupe de manifestants incendie les ustensiles de fabrique, envoyés à Jujurieux dans la maison J.-C. Bonnet. Ils élèvent une barricade, tirent sur la police qui reste, cependant, maîtresse du champ de bataille (Annuaire de Lyon, 1854).

1875. — Au n° 69 habite Erguez Hippolyte, dessinateur pour la fabrique, qui fit en noir des velours peints imitant les velours grégoires.

Au n° 19 Bastian Georges, dessinateur.

xx^e siècle. — Au n° 1 habite Edouard Herriot, maire de Lyon, député, président (en 1924) du Conseil des ministres.

N° 72. — Eglise Saint-Clair.

HERIDEAUX (chemin des). — VII^e arrondissement. — Le nom de cette voie publique évoque le souvenir d'un domaine qui faisait lui-même partie d'un autre domaine plus étendu, dit de *Saint-Lazare*.

Cette dénomination semble assez ancienne, puisqu'on trouve une vente faite en 1776 par les Hospices, d'une partie du domaine des Hérideaux.

HERMANN (Léonard). — Peintre né à la Guillotière en juillet 1814, élève de Grobon à l'Ecole de Lyon.

On connaît de ce peintre, un certain nombre de *paysages*; notamment : *Soleil couchant aux environs de la Burbanche*.

HERVIER (Marc-Antoine). — Peintre né à Lyon 1783 (circa). Il fit ses études à Paris avec David et Aubry, fut reçu à l'Ecole des Beaux-Arts de la capitale, où il se fixa. Miniaturiste, il a peint des *Portraits*.

HEYRIEU (route d'). — VII^e arrondissement. — Cette voie publique doit son nom à sa situation géographique « tendant vers la commune d'Heyrieu (Isère) ».

Divers

Au n° 279, dès le début du XX^e siècle, est installée la Congrégation des religieuses franciscaines de la Propagation de la Foi.

HIGELIN (Alexis). — Dessinateur et peintre né à Lyon en avril 1838, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre Ville, sous Reignier (1852). Higelin a exposé au Salon lyonnais vers 1870.

HIPPODROME (place de l'). — II^e arrondissement. — Cette place, tracée en 1830, au milieu de la presqu'île de Perrache, était destinée à servir d'hippodrome. Quelques courses y furent faites sous le règne de Louis-Philippe. Son étendue a été réduite de plus des deux tiers, et le champ de courses transporté près du Parc de la Tête-d'Or, au Grand Camp.

Le nom de la place rappelle cet épisode de la vie de la cité.

HIPPOLYTE-FLANDRIN (rue). — I^{er} arrondissement. — Sur le plan de 1550, cette rue porte le nom de *rue des Auges*, parce qu'elle se confondait avec deux petites ruelles qui avaient longtemps porté ce nom. Sur le plan de Sérancourt et du Père Grégoire (1740), elle est désignée sous le nom de *rue Neuve des Carmes*.

Des bouchers vinrent s'y installer en assez grand nombre et lui donnèrent le nom de leur profession. La dénomination de *rue des Bouchers* a persisté jusqu'en 1864.

Le nom actuel rappelle le peintre Hippolyte Flandrin, né à Lyon en 1809, à qui l'on doit la décoration de la chapelle Saint-Jean, dans l'église Saint-Séverin, à Paris; les fresques de Saint-Germain-des-Prés et Saint-Vincent-de-Paul, également à Paris.

En 1848, il décora, à Nîmes, l'église Saint-Paul. En 1858, ce fut le tour de celle d'Ainay de Lyon.

On lui doit encore *Saint Clair guérissant des aveugles* (1837) ; *Saint Louis prenant la Croix* (1843) ; *Napoléon législateur* (1847) ; de nombreux *portraits* ; etc...

Sa santé, très délicate, obligea Hipp. Flandrin à fuir en Italie ; il fut emporté en quelques jours par une maladie épidémique, à Rome, en 1864, le 21 mars.

Il fut membre de l'Institut, de l'Académie de Lyon, et de presque toutes les académies ou sociétés artistiques du monde.

Le sculpteur Joseph H. Fabisch a fait, en 1866, le buste d'Hippolyte Flandrin.

Personnalités ayant habité la rue

1783. — Furnion, dessinateur, rue des Bouchers.

1788. — Fontaine, Fournier, Dussud, tous trois dessinateurs pour la fabrique.

1791. — Arlès Pierre, recteur de la Charité, rue Neuve-des-Carmes.

1818. — Reboul Antonin, professeur de dessin, 11, rue des Bouchers.

1830. — Sarrazin Antoine, dessinateur.

1838. — Levy Séraphin, graveur sur bois.

1893. — Chuler François, dessinateur pour la fabrique, rue Hippolyte-Flandrin.

Souvenirs d'antan

1815. — Dans cette rue, Artaud (voir ce nom) a retrouvé, encastree dans le mur d'une vieille maison, la pierre tombale de Claude de Bellièvre, laquelle fut transportée au Musée épigraphique.

1829. — (1^{er} juin). Pour la première fois, partent de la rue Neuve-des-Carmes, des omnibus qui circulent dans divers quartiers de la Ville. Tarif : 0,35 pour aller jusqu'à la place de la Pyramide, 0,60 pour aller jusqu'à l'Île Barbe.

HIRONDELLES (boulevard des). — VII^e arrondissement. — Cette avenue traverse une partie du territoire qui constituait, autrefois, le vaste domaine des Hirondelles.

HIRSCH (Alexandre-Auguste). — Peintre et lithographe né à Lyon le 8 juillet 1833. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts, puis de Hipp. Flandrin et de Gleyre.

Parmi ses œuvres: *Enfant jouant avec un lézard* (1861) ; *Calliope enseigne la musique au jeune Orphée; danseuse de Tétonan* (1876) ; *Danse champêtre* (1886) ; *l'Aurore* (1890) ; *La vieille au fagot* (1896) ; etc...

HIRSCH (Abraham). — Architecte en chef de la Ville, né à Lyon le 19 octobre 1828. Fut administrateur des Hospices, de l'Ecole des Beaux-Arts (qu'il dirigea par interim de 1876 à 1878).

Parmi ses travaux: les *Facultés de Médecine, des Lettres et des Sciences; l'Ecole de Santé; le Temple israélite; Observatoire de Saint-Genis-Laval; Groupes scolaires*; etc...

HODIEU (Jacques). — Dessinateur pour la broderie, né à Lyon en 1758. Il prit une part active à la défense de la Ville contre la Convention; arrêté après le siège, poursuivi comme contre-révolutionnaire, Hodieu fut exécuté à Lyon le 26 novembre 1793.

HODIEUX (Marie). — Peintre née à Lyon en 1860; élève de Perrachon. En 1896, elle devint M^{me} François Belous, et mourut le 11 mars de l'année suivante.

M^{me} Hodieux a peint surtout des *Fleurs* et quelques panneaux décoratifs.

HOFFET (Jean-Georges). — Né à Strasbourg en 1803, mort à Lyon, le 25 juin 1877.

Il débuta comme professeur à seize ans, puis fit ses études pour être pasteur. En 1825, il était aumônier protestant au Lycée Louis-le-Grand.

En 1827 Hoffet abandonna la carrière et vint s'établir à Lyon, rue des Gloriettes, comme chef d'institution.

Il s'occupa de toutes les œuvres scolaires et de bienfaisance de la Croix-Rousse; il fut même conseiller municipal de cette ville. En 1829, il organisa la *Société nationale d'éducation de Lyon*. Délégué cantonal, inspecteur des écoles protestantes, fondateur de bibliothèques scolaires, son activité s'exerça utilement à résoudre les problèmes de l'éducation.

En 1847, il fonde une maison de retraite pour les Allemands établis à Lyon.

Il était à Nyon (Suisse) lorsqu'éclata la guerre de 1870; il eut là l'occasion d'accueillir et de sauver de la misère plusieurs de

nos soldats échappés à l'ennemi. A la nouvelle de la marche des Prussiens sur Lyon, Hoffet se hâta de regagner notre ville, considérant de son devoir de venir prendre sa part des dangers qu'elle courait : on lui avait donné le surnom de Caton.

En 1877, il reçut le prix Halphen pour les nombreux services qu'il avait rendus à l'instruction primaire.

Hoffet a laissé une longue série de mémoires sur des questions de pédagogie.

HOLTZEM (Louis-Alphonse). — Artiste et professeur de chant né à Paris le 26 juin 1827, mort à Lyon en 1897. C'est en 1860 qu'il se fixa dans notre Ville. Il connut le succès aussi bien comme artiste que comme compositeur. Il chanta les rôles de ténor léger à Lyon, en 1855, 1860 et 1865.

Renonçant au théâtre, Holtzem ouvrit à Lyon une classe de chant. M^{me} Mauvernay fut une de ses élèves.

En 1870, il créa la société chorale mixte « la Sainte Cécile ».

HOMME DE LA ROCHE (place de l'). — V^e arrondissement. — Ainsi appelée du nom donné par des générations de Lyonnais, à la statue dite de l'Homme de la Roche, et qui passe — sans que cela soit bien démontré — pour celle de Jean Cléberg ou Cleberger dit « le bon Allemand ».

Une première statue fut placée là au xvi^e siècle, sur le roc de « Thunes, à Bourgneuf ».

La statue actuelle, due au ciseau de Pierre Bonnaire, fut inaugurée le 16 septembre 1849.

Divers

1660. — Bourdet ou Burdet, « maistre horlogier », habite place de la Roche.

1745. — On lit, dans l'*Almanach de Lyon* pour ladite année : « La figure ou statue assez grossière qu'on voit sur la roche qui donne sur cette place, a été, à ce qu'on prétend, élevée anciennement à l'occasion d'un riche citoyen de ce quartier, allemand ou suisse d'origine, qui employait ses charités à marier de « pauvres filles ; après sa mort, les gens du quartier dressèrent à « sa mémoire sa statue, tenant une bourse à la main, et le nommé « rent M. de la Roche, parce qu'elle était placée sur le rocher. »

1750. — Terrier de Cléron imprime, en tête de la *Mandrinade*, une « Epître à l'homme de la Roche, vaillant capitaine en sentinelle jour et nuit, depuis plusieurs siècles, sur un rocher de Lyon qui se voit dans la place de la Roche, au quartier de « Bourgneuf ».

1912. — 30 mars. — Inauguration du pont de l'Homme de la Roche.

HONORAT. — Lyonnais du XVII^e siècle qui fonda la manufacture de fils d'or, et donna un tel élan à cette industrie, qu'elle occupait, en 1640, plusieurs milliers d'ouvriers dans notre Ville.

HOPITAL (rue de l'). — II^e arrondissement. — L'Hôtel-Dieu, appelé autrefois, *Hôpital du Pont du Rhône*, a donné son nom à cette rue et à tout le quartier. La *Grande rue de l'Hôpital* se prolongeait en diagonale sur l'emplacement de l'actuelle place de la République et se continuait par la *rue Puits-pelu* (partie de la rue du Palais-Grillet qui s'étend de la rue Thomassin à la rue Ferrandière), la *rue Palais-Grillet* (de la rue Ferrandière à la rue Tupin), et la *rue du Charbon-blanc* (de la rue Tupin à la rue Grenette).

Hôtel-Dieu

L'histoire de cet établissement demanderait un gros volume, ce qui sort du cadre que je me suis tracé ; je ne donnerai donc que quelques renseignements relatifs aux derniers siècles.

L'église, commencée en 1645, fut terminée en 1650. La cloche fut baptisée le 17 avril 1673 ; le parrain fut le Consulat, la marraine Marie-Angélique Turpin, femme de du Gué, intendant de Lyon.

En 1706, Jean Delamonce (1678-1753) construisit les bâtiments de l'entrée sur la rue de l'Hôpital, avec un portail dorique, surmonté d'un bas-relief de Simon : *Jésus guérissant les malades*.

De 1716 à 1737, les Recteurs achetèrent les terrains en bordure du Rhône.

En suite d'un accord avec le Consulat, ils firent construire par l'ingénieur André-Nicolas de Ville, et sous le contrôle de Bertaud, intendant des fortifications, la portion du quai située devant l'actuel Hôtel-Dieu.

En 1741, on posa la première pierre de la nouvelle façade,

bâtie sur les plans de Soufflot. En 1748, la partie centrale en était achevée. Le grand dôme, nécessaire à l'aération des nouvelles salles, fut édifié par l'architecte Loyer; achevé en 1761, il fut surmonté d'une croix monumentale en bronze, soutenue par deux anges.

Pendant la Révolution, cette croix fut enlevée et remplacée par un serpent, emblème du dieu Esculape. Ce serpent en cuivre enveloppait la boule du dôme et s'élevait en spirales autour de la massue d'Hercule, qui occupait la place de la croix.

De 1828 à 1839, Dubuisson de Christot termina la façade. Enfin, en 1894, l'architecte Pascalon a complété l'œuvre de Soufflot en ajoutant l'aile en retour sur la rue de la Barre.

Les salles de l'Hôtel-Dieu sont toutes désignées par un nom qui rappelle un administrateur, un bienfaiteur ou un des médecins des Hospices: Charles Détrouat, Hermann Sabran, Adrien Bondet, Alexis Chavanne, Bénédicte Teissier, Président-Carnot, Amédée Bonnet, Gensoul, Ollier, Caillemer, etc...

Personnalités ayant habité la rue

1520. — Bolé (ou Bollier) Hugues, peintre, grande rue de l'Hôpital.

1560 (circa). — Pesaro Christophe, « faiseur de vases de terre », chez Jehan Martinière, rue de l'Hôpital.

1749. — Jean-Claude Dupré, maître de métier des potiers d'étain.

1794. — Fayard Etienne, peintre; il fut exécuté à cette date comme contre-révolutionnaire.

1810. — Vachez, dessinateur pour la fabrique.

1827. — Defrène Antoine, peintre en miniatures.

1868. — Christot, architecte, 3, rue de l'Hôpital.

Notes topographiques

La grande rue de l'Hôpital était bordée de maisons où, de nos jours, on voit le sol nu de la place de la République. Voici quelques notes sur ces anciennes maisons :

— Le n° 35 de l'ancienne rue, dite: *maison Butéry*, avait été acquise par l'Hôtel-Dieu de Fourniller de Butéry (1741) et de J.-B. Mathon et dame Jeanne Colomb, sa femme (1746).

— Le n° 44, dite *maison Bergasse*, fut acquis par l'administration, le 22 novembre 1840.

— Le n° 46, *maison Servan*, ayant son entrée par le n° 48, fut acquis le 19 août 1843, des consorts Servan (Fournereau, notaire).

— Les maisons portant les n^{os} 41 et 43, celles qui joignent la pharmacie, furent reconstruites de 1720 à 1726.

— N^{os} 1 et 3, maisons reconstruites en 1720 sur l'emplacement de six autres démolies, provenant de legs ou d'acquisitions faites par les Recteurs.

— N^o 4, maison *Cozona*, devint la propriété de l'Hôtel-Dieu, en 1857.

— Le n^o 6, maison *Anthouard*, fut acquis la même année, 1857.

— Le n^o 29 de l'ancienne rue, maison *Pécoil*, fut donné aux Hospices par Claude Pécoil, ancien prévôt des marchands, le 21 novembre 1708 ; elle fut démolie par la percée de la rue Impériale.

— N^o 10, maison dite *Vieille Poste*, construite en 1712, sur l'emplacement de deux vieilles maisons. L'une d'elles avait été léguée aux pauvres par Pierre Vendemore, en 1695 ; l'autre acquise en 1712 des sœurs Chalut et Lamire. Ce n^o 12 disparut, en 1854, par l'ouverture de la rue de la République.

— N^o 56, maison à *l'Image de Saint Louis*, fut cédée par l'Aumône (la Charité) à l'Hôtel-Dieu, pour solde d'une dette de 31.500 livres, avec la maison n^o 15, rue Bourgehanin, le 29 août 1724.

— Dans la grande rue, maison des *Têtes vertes*, dans laquelle les Recteurs héritent d'une chambre, propriété de la dame Etienne Guérin, venue de feu Aymé Lymosin (1595). Les Recteurs devront y loger un pauvre, lequel dira chaque jour un chapelet pour dame Guérin.

— 1740 (circa). — Dans la grande rue, on signale la maison des sœurs Gandin et fils, « où est pour enseigne : *la Bonne Nouvelle* ».

— En 1779, les Recteurs vendent à Pierre Grenet, boucher à la Boucherie de l'Hôpital, et à Marguerite Chady, son épouse, une maison, rue de l'Hôpital, où était autrefois l'enseigne du *Pin* ; cette maison avait été léguée à l'Hôtel-Dieu, en 1744, par François Brunet, prêtre.

— N^o 1, place de l'Hôpital, maison de *Notre-Dame de Pitié*, donnée à l'Hôtel-Dieu, le 10 janvier 1683, par Louis Ponchon, notaire et agent d'affaires (Rossignol, notaire).

— N^o 2, maison *Chavallard*, cédée aux Hospices par testament de Claude-François Chavallard, en date du 9 février 1911.

— Le pont de l'Hôtel-Dieu, construit par Clauzel, entrepreneur, fut ouvert au public le 22 janvier 1839. Reconstruit de 1914 à 1918, il fut inauguré le 14 juillet 1918 et porte le nom de pont Wilson.

— La création de la rue Impériale fit supprimer le *passage Bellecordière*, qui mettait en communication la grande rue de l'Hôpital avec la rue Bonnevaux (République).

Souvenirs d'autan

1517 (Archives B. B. 37). — Don à l'Hôtel-Dieu, par François Obscure, orfèvre de Lyon, d'un coffret en argent contenant deux reliquaires ; dans l'un, un morceau de la vraie croix ; dans l'autre, une partie d'un doigt de Saint Bonaventure.

1562. — Les Recteurs de l'Hôtel-Dieu changent le costume des sœurs desservantes de cet établissement. Au lieu de robes blanches, elles porteront à l'avenir des robes noires avec des tabliers de toile blanche, et des coiffes qui ne seront pas empesées, à l'instar des femmes simples de la Ville. On leur enjoint, ainsi qu'aux serviteurs de la maison, d'assister aux prêches et autres exercices qu'y feront les ministres de la Réforme, d'y vivre en paix et ne causer aucun scandale.

1564 (Archives B. B. 84). — Le 22 février, témoignage de reconnaissance à Bertrand Boursal, médecin provençal, pour services rendus à la population lyonnaise pendant la peste. Il fit de belles cures.

1583, 11 janvier. — Le grand nombre des affaires concernant la Ville ne permettant pas aux échevins de conserver l'administration de l'Hôtel-Dieu, le Consulat arrête : « que cette administration sera confiée à des bourgeois et à des marchands dont la « réputation soit déjà la première garantie des pauvres. » En conséquence, le Consulat fait choix de six notables : Pierre Scarron, conseiller du roi et trésorier-général de ses finances au bureau de Lyon ; Edouard Laurent, seigneur de la Sarra, conseiller du roi ; André Mornieu, conseiller du roi ; Antoine de la Porte, seigneur de la Bertha ; Guillaume Roville, imprimeur ; Guillaume Faure, bourgeois de Lyon.

1637. — Le 17 décembre, les Recteurs invitent le Consulat à la pose de la première pierre de l'Eglise qu'ils vont faire construire.

1652. — Jean Girardot, recteur sortant, fait exécuter, à ses frais, dans le tympan qui surmonte le portail d'entrée de l'Hôtel-Dieu, par Claude Derlon et Pierre Coyseveau (*sic*), un groupe en ronde bosse représentant Notre-Dame de Pitié ; il fut mutilé sous la Révolution, et reconstruit en 1852 par Fabisch.

Pierre « Coyseveau » est le père de Coysevox.

1674. — Les boiseries de la pharmacie de l'hôpital sont sculptées par le maître-menuisier Guillaume Constou.

XVII^e siècle. — A la fin de ce siècle, la pharmacie de vente fut organisée par les soins de la sœur Marie Cantel. Les remèdes à

succès étaient surtout la fameuse thériaque, l'elixir de longue vie du D^r Yerner, l'eau de fleurs d'oranger, l'eau de Hongrie.

1736, 8 octobre. — Mort d'Elisa Temple, fille du poète Young, plus connue sous le nom de Narcisse, inhumée le 10 dans le cimetière « de MM. de la religion prétendue réformée de la nation » suisse, au grand Hôtel-Dieu. »

1739. — Pour « la sûreté de l'Hôtel-Dieu », suppression de la rue *Serpillère* : Cette ruelle faisait communiquer la place de l'Hôpital avec le Rhône ; elle s'ouvrait entre l'église actuelle de l'Hôtel-Dieu et l'entrée de cet hôpital.

1740. — Construction d'un pont de fer sur le Rhône, en face de la porte de la boucherie de l'Hôtel-Dieu, pour servir à jeter les immondices dans le fleuve.

1785, juillet. — Les capitaines de la milice bourgeoise du quartier de l'Hôpital, ayant fait faire un nouveau drapeau, on procède à sa bénédiction. La cérémonie est célébrée par Navarre, chanoine de Saint-Nizier.

1792. — La section révolutionnaire de l'Hôpital, qui prit les noms de *Hôtel-Dieu*, puis *Bordeaux*, se réunissait chez Durand, notaire, rue de l'Hôpital.

1798, 27 septembre. — La municipalité de Lyon invite tous les citoyens à se réunir les *decadi* à huit heures du matin, dans l'église de l'Hôpital, pour y entendre la lecture des lois et prendre connaissance des actes de l'état-civil.

1820, mai. — Le duc d'Angoulême, venu à Lyon le 7 mai, donne 50.000 francs pour aider à l'achèvement de la façade de l'Hôtel-Dieu, sur le quai du Rhône.

1828, 7 août. — Dans la soirée, des boulangers étaient réunis au cabaret du sieur Icard ; il s'agissait d'organiser le compagnonnage. Des dissidents survinrent, d'où querelle et coups échangés. Deux agents de police, impuissants à rétablir le calme, demandèrent du secours au poste de la place Louis-le-Grand ; un lieutenant du 14^e de ligne et 25 hommes se rendirent sur les lieux. Leur arrivée mit tout le monde d'accord contre eux ! La populace prend parti pour les boulangers contre les soldats, auxquels on enlève la plupart de leurs prisonniers dans le trajet de l'Hôtel-Dieu à la place Louis-le-Grand. On jeta des pierres, un agent de police fut blessé et foulé aux pieds. Il fallut un renfort de gendarmes et de chasseurs à cheval pour mettre fin à cette émeute.

Le résultat fut qu'une ordonnance du maire, datée du 8 août, interdit le port d'insignes du compagnonnage.

1830, 10 novembre. — Protestation des sœurs et des frères de

l'Hôtel-Dieu contre un article du *Journal du Commerce* qui les accusait de s'occuper trop de politique.

1855. — On lit dans le *Salut Public* : « On a débarrassé le « portail de l'église de l'Hôtel-Dieu de l'échafaudage qui en mas-
« quait le fronton, et découvert les sculptures dont ce fronton
« vient d'être enrichi. Ces figures, de grandeur naturelle,
« représentent Jésus détaché de la croix et reposant sur les
« genoux de Marie. Deux anges placés, l'un à la tête, l'autre aux
« pieds de l'Homme-Dieu, semblent offrir leurs consolations à
« la mère de l'auguste victime. L'ensemble de cette œuvre est
« d'un effet saisissant, sans se recommander toutefois par des
« qualités d'un ordre très élevé. »

Divers

— La statue de Childebert, sur la façade du Rhône, est due au ciseau du sculpteur René-Marie Prost ; celle d'Ulrogothe fut exécutée en 1819 par le sculpteur Charles.

— Dans l'église on peut admirer une *Sainte Marthe* (marbre) ; la *Résurrection de Lazare* (1850) ; *Notre-Dame de la Pitié* (1854) ; toutes ces œuvres sont dues au sculpteur Joseph-Hugues Fabisch.

— Voici quelques-uns des visiteurs remarquables qui parcoururent notre vieil Hôtel-Dieu :

1772. L'empereur Joseph II.

1782. Le grand-duc Petrovich (qui devint l'empereur Paul I^{er}) et sa femme, Marie Feodorovna.

1783. Le prince Ferdinand de Lorraine et sa femme, Béatrix d'Este.

1784. Le prince Henri de Prusse.

1785. La Fayette.

1790. L'Allemand Halem et le Russe Karamzine.

1814, 24 juillet. — Duchesse Donairière d'Orléans.

10 août. — Duchesse d'Angoulême.

8 septembre. — Duchesse d'Orléans.

20 novembre. — Le comte d'Artois.

1819, 21 octobre. — Duchesse de Berry, princesse Louise-Charlotte de Bourbon et son mari, don Francisco, infant d'Espagne.

1831, 7 décembre. — Le duc d'Orléans.

1841, 24 août. — Le duc d'Aumale.

1843, 21 septembre. — Duc et duchesse de Nemours.

1850, 15 août. — Louis-Napoléon Bonaparte.

1860, 25 août. — Napoléon III et l'Impératrice Eugénie.

1876, 10 septembre. — Maréchal Mac-Mahon.

1888, 7 octobre. — Sadi Carnot.

HORAND (Antoine-Fleury). — Médecin, né à Lyon en 1803, mort en la même ville, le 27 septembre 1886.

Horand fut chirurgien et seul accoucheur du Dispensaire, de 1828 à 1834.

HORAND (Marius-Antoine). — Né à Lyon le 23 juillet 1839, docteur de la Faculté de Montpellier en 1865.

Le D^r Horand fut chirurgien en chef de l'Antiquaille et des Chazeaux.

Il présida la Société des Sciences médicales, la Société de Chirurgie et l'Académie de Lyon.

Il rappelait avec complaisance qu'il fut, en 1859, médecin de l'armée d'Italie.

Horand fut administrateur du Dispensaire général de 1888 jusqu'à sa mort.

Administrateur de la Croix-Rouge, il fonda, en 1899, le premier à Lyon, une école d'infirmières laïques.

HORTOS. — Né à Aix (Bouches-du-Rhône). Directeur de théâtre, il fit à Lyon, à la fin du règne de Napoléon III, une carrière honorable comme directeur du théâtre des Variétés, cours Morand (aujourd'hui, locaux de la Bourse du Travail). Cette salle avait été aménagée par l'architecte Barqui.

HOSPICE-DES-VIEILLARDS (rue de l'). — VII^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à l'hospice auquel elle conduit.

Une ordonnance du roi, en date du 23 juin 1830, reconnaît comme établissement public l'Hospice des Vieillards et Infirmes, nouvellement ouvert (1824) dans la commune de la Guillotière, et dispose que cet hospice sera organisé et administré conformément aux lois relatives aux établissements de bienfaisance. L'ordonnance l'autorise à prendre le nom d'*Hospice d'Angoulême*.

Les premiers administrateurs, nommés en 1831, par le préfet Paulze d'Ivoy, furent installés par Clément Reyre, maire de la Guillotière. C'étaient : MM. Leguillier et Gonin, conseillers municipaux et propriétaires ; Dognin, manufacturier ; Brachet, négociant ; Martin jeune, docteur en médecine, membre de l'Académie de Lyon, mort le 10 juillet 1846.

Le premier économe fut Revol, dont le nom a été donné à une des salles de l'Hospice.

Le D^r Baumès en fut le chirurgien-major.

Il faut rappeler ici le nom du chirurgien Joseph Gensoul, car c'est surtout sous sa présidence (1839-1858) que l'Hospice se développa. Lorsqu'il prit la direction de cet établissement, on y comptait 16 vieillards; quand il mourut, en 1858, plus de cent étaient hospitalisés.

HOSTE (Paul). — Père Jésuite, né en Bresse, mort à Toulon en février 1700. Auteur de plusieurs traités sur les mathématiques, le P. Hoste avait enseigné au collège de la Trinité pendant de longues années.

HOTEL-DIEU (passage de l'). — II^e arrondissement. — Il n'est pas besoin d'expliquer l'origine de ce nom. Ce passage fut ouvert, en 1859, par Dubuisson de Christot, sur l'emplacement de l'ancienne boucherie de l'Hôpital, supprimée en 1840.

Le terrain avait été acquis par l'Hôtel-Dieu, de 1575 à 1580, et la boucherie avait été construite sur l'initiative du gouverneur François de Mandelot, au moyen de souscriptions provoquées par l'imprimeur Guillaume Roville, alors consul. En 1779, la boucherie comptait quarante et une boutiques. (Justin Godart: *La boucherie lyonnaise sous l'ancien régime*, 1900.)

Le revenu de la boucherie appartenait à l'hôpital (Archives B. B. 94).

Divers

1845. — Sicard Eugène, sculpteur sur bois, habite dans le passage.

1853. — Chabrol Ferdinand, graveur sur métaux.

1797. — Le 27 août, en face du passage, on pêche dans le Rhône un esturgeon femelle pesant quatre-vingt-cinq livres.

— A l'heure où j'écris, le passage de l'Hôtel-Dieu abrite surtout des magasins de bijouterie et orfèvrerie.

HOTELARD (Ennemond-François). — Architecte, né à Grenoble le 4 février 1784, mort à Lyon le 21 décembre 1867. Fixé avec sa famille, dans notre ville, il commença l'étude du dessin avec Cogell, puis se rendit à Paris, dans l'atelier Percier.

Revenu à Lyon, Hotelard collabora avec son père et son oncle à la réfection des maisons dites: façades de Bellecour.

Parmi ses travaux: *Caserne de gendarmerie* (avec Gay) à

Lyon; réparation de la *Condition des soies*; transformation de la Halle-au-Blé en Mont-de-Piété (démoli lors de la création du nouveau quartier Grôlée).

Hotelard fut un des fondateurs de la Société académique d'architecture, dont il fut le président en 1851.

HOTELARD (Frédéric). — Père du précédent; fut architecte en chef de la Ville de 1807 à 1814. Il a publié un *Plan géométrique de la Guillotière*. Président d'honneur (1830) de la Société académique d'architecture.

Principaux travaux: façades de Bellecour.

HOTEL-DE-VILLE (rue de l'). — I^{er} et II^e arrondissements. — Cette rue emprunte son nom du monument qui la domine au Nord.

La maison commune n'a pas toujours été installée dans le palais que nous voyons aujourd'hui. Voici, depuis le XIII^e siècle, l'énumération des divers locaux dans lesquels siégèrent les édiles lyonnais.

En 1320, le Consulat est locataire de la chapelle Saint-Jacques, ou Saint-Jacquême, place Saint-Nizier; elle fut détruite en 1792.

En 1458, le Consulat s'installe dans la *maison du Lion*, rue Trois-Carreaux (rue Centrale).

En 1461, il transporte son siège dans la maison Chanay, rue Longue, laquelle avait été achetée par le Consulat en 1424.

En 1569, l'Hôtel de Milan, rue Grenette, abrite les échevins.

En 1576, ils reviennent dans la maison Chanay.

En 1604, l'Hôtel de la Couronne (13, rue de la Poulallerie) devient la Maison commune.

Enfin, en 1652, l'Hôtel de Ville étant construit en grande partie, les échevins se réunissent dans l'immeuble de la place des Terreaux.

C'est en 1646 qu'on décida la construction de la maison commune sur l'emplacement d'un ancien temple protestant et des terrains qui l'entouraient. Les plans furent établis par Simon Maupin (voir ce nom), voyer de la Ville.

Camille de Neufville, abbé d'Ainay, lieutenant-général pour le roi, posa la première pierre de l'édifice, le 5 septembre 1646, à l'angle Nord-Est de la place des Terreaux. En mars 1649, la façade principale et les deux pavillons en retour sur les rues

Lafont et Puits-Gaillot, étaient terminés. Dès 1651 on y tint quelques séances du Consulat.

L'Hôtel de Ville, à peine terminé, connut le désastre d'un incendie. On trouve aux Archives le texte suivant: « Jeudi 13 « septembre 1674, entre midi et une heure, une fumée extraordi- « naire parut au-dessus de la grande salle de l'Hôtel de Ville, « et fut bientôt suivie d'une flamme rendue d'autant plus ardente « que la chaleur avait augmenté la sécheresse des bois et des « matières combustibles dont se composait la toiture. Malgré tous « les secours, le feu ayant atteint l'escalier de bois par lequel on « montait à l'horloge, le plafond de la grande salle, le pavillon au « midi et le dôme furent bientôt consumés. Le vent changeant « tout-à-coup, porta les flammes du côté Nord où elles embrasè- « rent les deux pavillons au-dessus de la chambre du Consulat et « de celle des portraits. Le feu se prolongea jusqu'au lendemain. « Plusieurs habitants périrent en portant secours; il y eut nombre « de blessés qui furent recueillis dans les hôpitaux. »

Cet incendie dévora les peintures de Thomas Blanchet; cet artiste avait été, en effet, chargé de la décoration du palais municipal; il s'en était acquitté admirablement et avait reçu force félicitations sur son talent et sa grande réputation. C'est à cette occasion qu'on lui prête la réponse suivante: « Hélas, dit-il, « je ne suis connu que dans une des quatre parties du monde; « que dans un royaume de cette partie; que dans une ville de ce « royaume; que dans un cercle d'amis de cette ville; et encore, « j'entends dire tous les jours que l'amitié est aveugle ! »

La statue du roi Henri IV, qui orne la façade, fut faite, en 1828, par le sculpteur Legendre-Héral. La statue d'Hercule (à l'intérieur) est l'œuvre de J.-H. Fabisch et date de 1853.

La grande salle des Fêtes fut restaurée de 1854 à 1859 par l'architecte Tony Desjardins.

— La *rue de l'Hôtel-de-Ville* a été ouverte sous le règne de Napoléon III et fut dénommée, jusqu'en 1871, *rue de l'Impératrice*.

Pour sa percée, on emprunta d'anciennes rues tracées dans la direction nord-sud qu'on se proposait de suivre: *La rue Clermont* des Terreaux à la rue Bât-d'Argent; elle avait été créée en 1582 par ordre de Françoise de Clermont-Tonnerre, abbesse de l'abbaye royale de Saint-Pierre, sur un terrain appartenant à l'abbaye. *La rue Sirène* continuait la rue Clermont; elle porta pendant assez longtemps, les noms de *rue Matet*, *rue Malconseil*, *rue des Fripiers*. *L'allée des Images* faisait communiquer la place de la Fromagerie avec la rue de la Poulallerie.

De toutes les rues modernes de Lyon, la rue de l'Hôtel-de-

Ville est très certainement la plus remarquable. A peu près toutes les maisons offrent à la vue de belles façades et d'élégants ornements.

Il reste cependant quelques vieilles maisons entre la rue Mulet et la rue Neuve.

Personnalités ayant habité la rue

1758 (circa). — Clerc Claude, dessinateur pour la fabrique, rue Clermont.

1788. — Lachapelle, dessinateur, rue Malconseil.

1789. — J.-P. Suchet, négociant, recteur de la Charité, rue Clermont. Père du maréchal Suchet, dont la statue s'élève place Tolozan.

Fulchiron, père du député, rue Sirène.

1820. — Orcière, rue Clermont, pâtissier renommé pour ses vols-au-vent.

1865-1870. — Storek, imprimeur, rue de l'Impératrice, n° 78.

D^r Laroyenne, au n° 100.

Perrin Prosper, architecte, au n° 98.

D^r Delore, au n° 97.

D^r Gailleton (qui fut maire de Lyon), au n° 76 de la rue de l'Impératrice.

Rougier Jean-Cl.-Paul, avocat (fut professeur à la Faculté de droit), au n° 79.

Millaud Edouard, avocat (sénateur du Rhône après l'Empire), au n° 65.

1872. — Le *Journal de Lyon*, rédacteur en chef A. Schneegans, a ses bureaux 41, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Notes topographiques

N° 3 et 9. Maisons édifiées en 1862 par l'architecte Louis Bresson.

N° 13. Angle de la rue Bât-d'Argent, une niche du XVIII^e siècle.

N° 19. Maison du XVIII^e siècle; arcades; à l'angle de la rue Mulet, niche de la même époque.

N° 21. Maison du XVIII^e siècle, avec arcades.

N° 23. Voir le fenêtrage.

N° 31. Imposte « aux deux clefs ».

N° 33. Maison Siaux, édifiée en 1860, par l'architecte Benoit Chatron.

N° 37. Maison Gagnères, édifée en 1865 par l'architecte J.-J., dit Joanny Farfouillon. Démolie en 1929 et 1930, pour y installer une banque, vu que le besoin s'en faisait sentir d'une façon urgente en la bonne ville de Lyon !

N° 47. Maison « à la plume royale ».

N° 65. Maison construite en 1865 par l'architecte Bellemain Philibert.

N° 71. Maison de « l'Ogre », enseigne d'une très ancienne maison de commerce de chaussures, fondée en 1862 par Perroux et demeurée, jusqu'à sa disparition (1930), dans la même famille.

N° 93. Maison édifée par l'architecte Casimir Echernier.

N° 36. Immeuble datant de 1863, construit sur les plans de Philibert Bellemain.

N° 38. Maison Vidal, édifée en 1864. Les cariatides sont l'œuvre du sculpteur J.-H. Fabisch.

N° 40. Maison Offant-Boisson-Descombes, par l'architecte J.-Amédée Savoye.

N° 42. Maison construite par l'architecte Louis-Etienne Journoud.

N° 48. Voir la fameuse horloge de Charvet ; Guignol, Gnafron, Arlequin et Polichinelle répondant à l'appel du clairon, sonnent l'heure, à la grande joie des « gones » depuis plus d'un demi-siècle.

N° 66. Maison des Religieuses de Saint-Charles, construite en 1862. Sur la façade, une « Vierge » du sculpteur J.-H. Fabisch.

N° 90. Maison édifée sur les plans de l'architecte L.-E. Journoud.

N° 94 et 96. Maisons construites par Casimir Echernier.

N° 98. Immeuble construit en 1862 ; il appartenait alors à la famille Brolemann.

N° 100. Maison Mitifiot, construite en 1864 par Casimir Echernier.

N° 102-104-106. Immeubles construits de 1861 à 1863 par Benoît Chatron.

Les numéros 104 et 106 sont occupés, au rez-de-chaussée, par une très ancienne maison de commerce, à l'enseigne du *Carnaval de Venise*. Tout d'abord ce fut un magasin d'horlogerie et d'orfèvrerie fondé par Curé, en 1810, et installé rue Louis-le-Grand (rue Bellecour). Ses successeurs Henriot, puis Desvignes s'installèrent au n° 104, rue de l'Impératrice. Au n° 106, en 1865, Badinelli ouvrit un élégant magasin de coiffeur et parfumeur qui connut la grande vogue. Vers 1880, Emmanuel Chatelain, ayant succédé à Badinelli, inaugura le genre de commerce de l'actuel magasin, qualifié alors « commerce anglo-parisien ». En 1885.

Boissard devint propriétaire de cet établissement et, en 1892, acquit le rez-de-chaussée du n° 104 pour ne faire qu'un seul magasin, sous l'enseigne du Carnaval de Venise.

Souvenirs d'antan

Sous cette rubrique je rappelle des faits qui concernent l'Hôtel de Ville de Lyon ; mais je prie le lecteur de se souvenir que ceux antérieurs à 1650 visent les anciens logis communaux. Je les ai groupés sous l'article rue de l'Hôtel-de-Ville, pour simplifier les recherches de ceux que ces questions peuvent intéresser.

Tout d'abord, voici la liste des Prévôts des marchands qui ont dirigé la municipalité lyonnaise depuis leur création (1596) jusqu'à l'installation du premier maire, Palerne de Savy, en 1790 :

René Thomassin (1596-1598).
Balthazard de Villars (1598-1600).
François de Baillon (1600-1602).
Humbert Grolier (1602-1604).
Arthus Henry de la Salle (1604-1606).
Pierre Scarron (1606-1610).
Balthazard de Villars (1610-1612).
Jean Sève (1612-1614).
Pierre Austrein (1614-1616).
Aimé Baraillon (1616-1618).
François de Merle (1618-1621).
Pierre de Sève (1621-1623).
Pierre de Montconys (1623-1625).
Jean Dinet (1625).
Balthazard de Villars (1626).
François de Chaponay (1627-1630).
Mathieu de Sève (1630-1632).
Claude Pellot (1632-1634).
Antoine de Pures (1634-1636).
Jean Charrier (1636-1638).
Eléonor de Baillon (1638-1640).
Pierre Loubat (1640-1642).
Alexandre Mascrany (1642-1644).
Pierre de Sève (1644-1650).
Charles Grolier (1650-1652).
Gaspard de Montconys (1652-1654).
Jacques Guignard (1654-1658).
François de Baillon (1658-1660).

Hugues de Pomey (1660-1662).
 Marc-Antoine du Saussay (1662-1664).
 Gaspard Charrier (1664-1666).
 Laurent de la Veiche (1666).
 Paul de Mascrary (1667-1669).
 Constant de Silvecane (1669-1671).
 Jean Charrier (1671-1673).
 Charles Grolier (1673-1675).
 Philibert de Masso (1675).
 Lambert de Ponsaimpierre (1676).
 Balthazard de Chaponay (1677-1679).
 Thomas de Moulceau (1679-1681).
 Louis Gaillot (1681-1683).
 Lambert de Ponsaimpierre (1683-1685).
 Claude Pécoil (1685-1687).
 Laurent Pianello (1687-1689).
 Gaspard Baraillon (1689-1691).
 Estienne de Bartholy (1691-1692).
 Jean-Baptiste Dulieu (1692-1694).
 Mathieu de Sève (1694-1696).
 Louis Dugas (1696-1704).
 Benoît Cachet de Montézan (1704-1708).
 Louis Ravat (1708-1716).
 Pierre Cholier (1716-1724).
 Laurent Dugas (1724-1730).
 Camille Perrichon (1730-1740).
 Jacques-Annibal Claret de la Tourette (1740-1745).
 Hugues Rivérieulx de Varax (1745-1750).
 Pierre Dugas (1750-1752).
 Antoine Pautrier (1752).
 Jean-Baptiste Flachet (1753-1764).
 Ch. Jacques Leclerc de la Verpillère (1764-1772).
 Claude-Espérance de Regnauld (1772-1776).
 Claude Rivérieulx de Chambost (1776-1779).
 Antoine Fay de Sathonay (1779-1784).
 Louis Tolozan de Montfort (1784-1790).

A cette dernière date, la loi organise les municipalités dans toute la France. Voici la liste des maires de Lyon :

F.-S. Palerne de Savy (1790).
 Louis Vitet (1790-1792).
 Nivière-Chol (1792-1793).
 A.-M. Bertrand (1^{er} avril au 20 mai 1793).
 J.-J. Coindre (1^{er} juin au 10 octobre 1793).

A.-M. Bertrand (1793-28 août 1794).
Salomon (1794-1796).

De 1796 à 1805, la Ville est divisée en trois districts ayant chacun leur maire :

Du 18 Germinal an V au 8 Frimaire an VIII :
District Nord : Jean-François Bossu.
District Sud : Pierre Mauteville.
District Ouest : Berthelet.

Du 8 Frimaire an VIII au 25 septembre 1805 :

District Nord : Parent.
District Sud : Sain-Rousset.
District Ouest : Bernard-Charpieux.

La mairie redevient unique et voici les noms des personnages qui se sont succédés au fauteuil :

Fay de Sathonay (1805-1812).
Comte d'Albon (1812-1814).
Comte de Fargues (1814-1815).
Gabriel Jars (Cent-Jours).
Comte de Fargues (1815-1818).
Baron Rambaud (1818-1826).
Jean de Lacroix-Laval (1826-1830).
D^r C. F. V. Prunelle (1830-1835).
Christophe Martin (1835-1840).
D^r S. F. Terme (1840-1847).
Demophile Laforest (1848).
Ed. Réveil (1848-1852).

De 1852 à 1867, la Ville est divisée en cinq arrondissements ayant chacun leur maire. De 1867 à 1870, même organisation, mais la Ville est divisée en six arrondissements. Les maires sont désignés par le pouvoir central.

Hénon (1870-1872).
Barodet (1872-1873).

De 1874 à 1881, la Ville est divisée en six arrondissements ayant chacun leur maire. La mairie centrale est enfin rétablie en 1881.

D^r Antoine Gailleton (1881-1900).
D^r Victor Augagneur (1900-1905).
Edouard Herriot (maire depuis cette date).

1455 (Archives B. B. 8). — Proposition faite par le roi au Consulat de lui vendre, pour servir d'hôtel de ville, la maison que Jacques Cœur avait possédée à Lyon.

1516, 11 août. — Les artisans s'étaient ligués pour faire changer le mode des élections municipales; ils voulaient que les échevins n'interviennent plus dans la désignation des maîtres de métier, et que, seuls, ils puissent élire les échevins. De plus, ils voulaient que cette élection ne se fit plus en l'Hôtel de Ville, mais, comme par le passé, dans la chapelle de Saint-Jacquême. L'affaire portée par les artisans devant le Parlement fut plaidée solennellement et terminée par un arrêt du 11 août qui débouta les demandeurs.

1549. — Du 12 au 16 septembre, passage et séjour des ambassadeurs suisses se rendant à Paris. Le Consulat leur fit présent « des meilleurs vins, même *marveysie* et *ypocras*, avec quartiers « de fromage de Milan, pour leur bailler bon appetit de boire. »

On leur donna à dîner et le spectacle; les frais de la Ville s'élevèrent à 900 livres.

1576, juin. — Création du Collège des Médecins de Lyon. Le 6 juillet, les statuts furent lus et publiés à la suite d'une réunion tenue à l'Hôtel de Ville (rue Poulallerie). Les dix médecins qui composaient le Collège étaient: Jacques Pons, doyen; Louis Thorel; Laurent Faye; Isaac Connan; Ange Fournier; Laurent Richard; Jean Marquis; Jérémie Lagnier; Pancrace Marcelin; Michel Ribier.

Le droit d'entrée au Collège était fixé à cent écus.

1588 (Archives B. B. 120). — Inventaire et transport à l'Hôtel de Ville des armes trouvées au *logis de l'Ecu de France*, rue de la Lanterne, où la noblesse descendait en foule.

1594. — Le 7 février « le pourtraict de Sa Majesté armé (Henri « IV), représentée naïvement d'après le naturel, en un grand « tableau faict de la main de quelque excellent peintre, et envi- « ronné de lauriers, a esté eslevé avec grand honneur en lieu « éminent aux galeries du devant de l'Hostel de Ville, et de là, « monstre au peuple par l'un des capitaines-penons, à teste nue, « prononçant à haulte voix : voicy le pourtraict de notre roi, « etc... » (Du Verdier).

1604. — Le 7 décembre, le Consulat tint une séance solennelle pour la prise de possession de la nouvelle maison de la Commune; tous les anciens échevins (et, parmi eux, Nicolas de Lange, malgré son grand âge) furent invités.

La cérémonie fut particulièrement brillante. Précédé des mandeurs, escorté du capitaine de la Ville et de ses officiers, le cortège se rendit au son des trompettes et des cloches de Saint-

Nizier, de l'ancien logis de la Poulallerie à la nouvelle maison commune (rue Longue et rue Fromagerie).

Arthus Henry de la Salle, prévôt des marchands, exposa les raisons de ce transfert ; et, après avoir loué Dieu, céda la parole au procureur de la Ville, Jean Goujon. Celui-ci ayant à son tour célébré ce glorieux événement, le Prévôt des marchands remercia les éminents invités de l'honneur qu'ils avaient fait au Consulat de leur présence ; puis, tout le monde fut convié à un festin préparé à l'Hôtel de Ville.

1610 (Archives B. B. 146). — « Paiement de 45 livres à « Philippe l'Alliance, sculpteur, pour avoir élevé et posé en « l'Hôtel de Ville, le chef du roy à présent régnant, jeté en bronze « avec les tables et enrichissements de pierre et graveure des « lettres y écrites. »

1614. — C'est en cette année qu'on plaça, dans la cour de l'Hôtel de Ville, une boîte où chaque particulier avait droit de jeter des avis ou doléances dans l'intérêt de la cité.

On avait déjà, en 1588, lors de la convocation des Etats de Blois, usé du même moyen ; mais on n'avait guère trouvé que des libelles diffamatoires.

1620 (Archives B. B. 156). — Cabale organisée à l'occasion des élections à l'échevinat ; scènes tumultueuses à l'Hôtel de Ville. Les élections furent annulées par lettres de cachet du roi.

1627. — Le 12 janvier, une foule d'ouvriers en soie se présente au Consulat, parlant au nom de tous leurs camarades. Ils exposent que plus de 20.000 personnes sont sur le point d'être réduites à la mendicité par la cessation du commerce et de la fabrication des draps de soie, en suite du bruit qui court que le roi en veut interdire l'usage.

Le Consulat répond que ses députés sont déjà à Paris avec charge expresse de supplier Sa Majesté et son Conseil de renoncer à cette interdiction.

Le 20 du même mois, nouvelle manifestation de 7 à 800 ouvriers.

1632. — Procès-verbal du mouvement séditieux organisé à l'Hôtel de Ville par les sieurs Laure et Bererd, juges commissaires de police, qui refusaient de cesser leurs fonctions arrivées à expiration.

1636. — Une lettre de cachet ayant prescrit de porter, pour un des échevins, un sieur Vidaud, il y eut de vives discussions au Consulat. Le Prévôt des marchands était d'avis d'obéir aux ordres

du roi ; les échevins étaient d'un avis contraire. Leur opinion fut acceptée par la majorité des maîtres de métier. Le roi capitula.

1646. — Document découvert dans les registres de l'état-civil, le 27 novembre 1880, par J. Vaësen :

« Au Nom de Dieu : Amen.

« Du pontificat de N. S. Père le Pape Innocent dixième : du
« siège archiépiscopal de ceste ville et dioceyze de Lyon de
« Messire Alphonse Louys Duplécis de Richelieu, cardinal de la
« sainte Eglise du tiltre de la très sainte Trinité du Mont Picin.
« Archevesque et Comte de Lyon : et du Reygne de Louys qua-
« torzième, Roy de France et de Navarre : la pierre fondamentale
« de la maison de ville appelée le Consulat a esté mize et apposée
« sur la place des Terreaux : dans la place où aultrefois estoit
« bâtie la maison des Templiers : laquelle place appartient à
« messieurs de la Ville. La ditte première pierre ayant esté bënë-
« nite (*sic*) à la manière accoutumée, par les officiers de son
« Eminence : Illect assistant monsieur l'abbé d'Esnay, lieute-
« nant pour le Roy dans ledit Gouvernement, Messieurs les
« Prévostz des marchandz et Messieurs les échevins, Messieurs du
« présidial, et généralement toutes les Compagnies qui composent
« le corps de la ditte Ville de Lyon .

« Le tout pour la plus grande gloire de Dieu et service de Sa
« Majesté : le tout fait le cinquième de septembre mil six cent
« quarante-six.

« Millez, curé,

« Paroisse de Notre-Dame de la Platière. »

1650 (Archives B. B. 204). — Traité avec Daniel Goin, maître horloger pour construire l'horloge du nouvel hôtel de ville.

1652. — Nomination d'un concierge à l'hôtel de ville. Des individus pénétraient nuitamment à l'intérieur de la maison commune pour y commettre des dégâts de plus d'une sorte « outre
« que plusieurs autres gens sans considération ny jugement, et
« malicieux, gravent et gastent les tailles avec des couteaulx et
« aultres ferrements, font des marmozets, et, avec charbon ou
« craye noire et rouge, escrivent et figurent sur les murailles,
« beaucoup d'insolences, et encore y font quantité d'ordures, etc. »
(Archives B. B. 206).

1770. — C'est dans une des salles de l'Hôtel de Ville que Jean-Jacques Rousseau assista à une représentation de son *Pygmalion*.

Il y avait alors, rue Sirène, un hôtel à l'enseigne de Notre-

Dame de la Pitié, dans lequel J.-J. Rousseau logea avec son compagnon de voyage, le musicien Lemaître.

1784. — Dernière année où fut prononcée l'*Oraison doctorale*. De toute ancienneté, à l'occasion de la nomination des échevins, peu de jours après, à la Saint Thomas (21 décembre), le Consulat assistait en corps à un discours public sur un sujet religieux, politique ou d'actualité, ayant pour objet la gloire de Lyon. On appelait ce discours : l'*oraison doctorale*.

On le prononça d'abord dans l'église Saint-Nizier ; plus tard, ce fut dans la grande salle de l'Hôtel de Ville. L'orateur désigné recevait une allocation du Consulat et était entouré de marques d'honneur : c'est lui qui donnait, ce jour-là, le mot d'ordre à la garde bourgeoise.

1789. — Le 22 octobre, délibération du Consulat, organisant une souscription en faveur des ouvriers sans travail. Elle obtint un grand succès, et amène la création d'une *Société philanthropique*.

1790. — Au mois de juin, le corps municipal reçut une visite, au cours d'une séance, qui fit couler beaucoup d'encre dans les journaux du temps. Voici quelques extraits des articles publiés :
« La séance fut égayée par l'introduction de deux dames de la
« halle de Paris ; on dit qu'elles vont à Turin pour inviter, au nom
« des souveraines de la Halle, nos grands seigneurs à revenir dans
« la capitale... Elles honorèrent quelques-uns de nos municipaux
« de leurs baisers, chantèrent des couplets, etc...

« Les dames de Paris se sont montrées au spectacle. On n'a
« pas paru effarouché dès f... et des b... qui voltigeoient sur leurs
« becs.... »

1791, 5 avril. — Les membres du corps municipal arrêtent qu'ils porteront pendant huit jours le deuil de Mirabeau, et que les citoyens de Lyon seront invités à rendre le même hommage à sa mémoire.

1791, 3 juillet. — Les citoyens des vingt-neuf sections de la Ville de Lyon se rendent successivement à l'hôtel commun et prêtent serment à la Constitution.

1793, 29 mai. — Insurrection générale des sections contre les Jacobins que défendaient 1.800 hommes de troupe et 22 canons. Le combat se prolongea toute la nuit. Mais le 30, à cinq heures du matin, l'Hôtel de Ville, investi de toutes parts, se rend aux Lyonnais insurgés, qui font prisonniers Chaliier, Bertrand et les officiers municipaux.

1801, juillet. — Louis I^{er}, roi d'Etrurie et Marie-Louise-Joséphine d'Espagne, sa femme, passant à Lyon pour se rendre dans leurs Etats, logent à l'Hôtel de Ville, dans les appartements du préfet, qui avait été chargé, par le premier Consul, de faire à ces visiteurs les honneurs de la République. (*Archives du Rhône*, vol. IV).

1801. — Le Conseil général du département, réuni à l'Hôtel de Ville, arrête que la lettre suivante sera adressée à Napoléon Bonaparte :

« Citoyen premier Consul,

« Rétablir la tranquillité intérieure, éloigner l'étranger des
« frontières, assurer la paix continentale, consolider la réunion
« à la France de seize départements que la nature et leurs vœux
« appelaient à partager notre bonheur, vous l'avez fait.

« Relever le commerce, établir par des traités fondés sur la
« loyauté et l'intérêt réciproque, des relations solides et durables
« avec les divers peuples; encourager tous les arts,... vivifier
« l'agriculture en améliorant la navigation intérieure, en faci-
« litant, par des canaux, la circulation de tous les produits...
« vous le ferez.

«... Tous les Français vous proclament leur génie tutélaire :
« Lyon, sur qui vous répandez plus de biens parce qu'il éprouve
« plus de maux, parce que vous sentez que sa prospérité est un
« moyen d'accroître la prospérité générale, Lyon vous doit plus :
« il acquittera sa dette.

« Votre affection fait oublier aux Lyonnais leurs longues
« calamités; bientôt ils ne les rappelleront que pour avoir le droit
« de dire hautement: Personne n'est plus que nous dévoué à
« Bonaparte.

« Salut et respect.

« Signé: Vouty, président du Conseil général; A.M. de
« Lacroix, Regny, Couderc, ex-constituant; Sain-Rousset, J.-B.
« Willermoz, Noyel, Béranger, Rast-Maupas. »

1803. — Le 14 juillet un incendie se déclare à l'Hôtel de Ville, occasionné par l'illumination de cet édifice en commémoration de la prise de la Bastille.

1814, 8 avril. — Le Conseil municipal réuni à l'Hôtel de Ville, après une longue discussion terminée vers minuit, prononce la

déchéance de l'empereur et reconnaît Louis XVIII comme roi de France, détermination dont il eut, le premier, l'initiative.

1829. — Dans le budget de la Ville de Lyon on trouve un crédit de 81.000 francs pour travaux extérieurs et intérieurs exécutés à l'Hôtel de Ville : «... à compte de 18.000 fr. pour la sculpture de « la statue équestre de Henri IV ; 3.000 fr. pour le tableau de « *Saint Louis présentant le duc de Bordeaux à la France*, commandé à M. Revoil ; 40.000 fr. pour une commande de tentures « et étoffes de meubles à MM. Grand frères et Didier Petit et Cie. « etc..., etc... »

(*Gazette Universelle de Lyon*, 3 juillet 1828).

1830. — Le 29 juillet, le baron Saint-Aimé écrit à M. de Verna, adjoint « qu'on doit s'emparer de l'Arsenal et de la Poudrière « demain ; qu'une garde nationale s'organise aux Brotteaux ; et « que c'est un nommé Trunel ou Prunel (*sic*), médecin, qui doit « la conduire. » (Archives municipales).

1831. — Le 27 juillet, à six heures du soir, on exécute sur la galerie orientale de l'Hôtel de Ville, un hymne funèbre à la mémoire des morts de juillet 1830. Les paroles étaient l'œuvre du journaliste Kauffmann, la musique était composée par Pépin. On chanta ensuite la *Marseillaise*, puis la *Parisienne*, chants répétés en chœur par la foule qui stationnait place de la Comédie.

1848, 26 février. — Organisation d'un Comité de la Guerre et de la Police siégeant à l'Hôtel de Ville. Le président était Larat ; les membres : V. Guillermin, Métrat, Callès, Brosseti, Gudin, Clermont, Ph. Chanay, Joseph Lentillon.

A la même date on organise, également à l'Hôtel de Ville, un Comité de Subsistances composé de : Edant, Benoît, Blanc, Grinand, C. Géry, E. Laforest, Agroz, Auguste Morlon.

1849. — On trouve aux Archives le texte suivant préparé pour une affiche, avec, en marge, la mention « bon pour 200 affiches en deux fois, 16 juin 1849 » :

« Lyonnais,

« L'anarchie, repoussée à Paris, a voulu établir son siège dans « notre ville. Son cri de détresse a appelé aux armes la ville et la « campagne ; elle avait osé compter sur l'appui de l'Armée ! La « ville et la campagne sont restées sourdes à cet appel ; et l'Armée « a répondu, fidèle à son drapeau, confiante en la voix de ses « chefs, elle a noblement accompli son rigoureux devoir.

« Ce n'est pas à nous qu'il appartient de déclarer que l'Armée

« a bien mérité du pays ! Car c'est le Pays, l'Ordre, la République et la Constitution qui étaient attaqués. Mais nous pouvons et devons déclarer qu'elle a bien mérité de notre cité.

« Lyonnais,

« Les autorités civiles et militaires, fortes de leur accord intime, vous ont toujours dit que vous pouviez compter sur elles pour le maintien de l'ordre et des lois ; elles comptent aussi sur vous. Le calme va renaître ; que les travaux reprennent et effacent le plutôt (*sic*) possible, les traces de ces mauvais jours que nous déplorons.

« Vive la République ! »

1849. — On trouve, aux Archives, le document suivant, peu connu :

« Préfecture du Rhône.

« Lyon, 19 juin 1849.

« M. le Commissaire,

« Je vous invite à arrêter et à mettre à la disposition du Procureur de la République, qui prendra la décision convenable, tout individu accusé ou *souçonné* (!!) d'avoir pris une part quelconque à l'insurrection.

« Recevez, etc...

« Le Préfet du Rhône,
« Tourangin. »

« A M. le Commissaire de Police de l'arrondissement du Collège. »

Le mot *souçonné* n'est pas souligné dans le texte.

Ces documents sont contre-signés ou Réveil, maire, ou Pailleton, adjoint.

1867. — Ouverture, place Bellecour à l'angle de la rue de l'Impératrice, du *Café de l'Isère*, dirigé par son propriétaire Morel.

1880, décembre. — Installation, au n° 1 de la rue de l'Hôtel-de-Ville, d'un bureau télégraphique relié par pneumatique au bureau central (situé alors place de la République).

1884. — Installation de l'horloge de l'Hôtel de Ville, par l'horloger Charvet.

Pour terminer ces *souvenirs d'antan*, je reproduis quelques vers consacrés par Amédée Matagrin, à notre vieil Hôtel de Ville. Ils sont extraits de la *Cité des Brumes* :

Triste vers le Théâtre, et somptueux pourtant
Avec sa gloire aux puissantes arcades,
Le riche monument s'éclaire en la façade
Où, de Simon Maupin l'art a bravé le Temps.

Henri quatre sourit dans les ors éclatants
Des balcons, du beffroi narguant les balustrades.
Là-bas, de Bartholdi fume la cavalcade ;
Et, sur les Capucins, le tissage s'étend.

Car il est bien le centre et le cœur de la Ville,
Ce calme et fier témoin de nos luttes civiles,
Survivant aux consuls d'hier et de demain.

Et, s'il n'a pas l'attrait d'une maison commune
Sous la pampre rêveuse au bord du grand chemin.
L'âme de Lyon vibre entre ses pierres brunes.

HUGON (Jean-Baptiste). — Dessinateur et homme de lettres, né à Lyon le 27 janvier 1797, mort en la même ville le 24 juillet 1860. Hugon a dessiné et gravé à l'eau-forte des *paysages*, des *marines*.

Il a écrit les *Trentes contes de Cigognibus*, publiés après sa mort, en 1861.

HUGUETAN (Jacques). — Libraire lyonnais de la fin du xv^e et du commencement du xvi^e siècle. Il demeurait : *in vico mercuriali ad Angiportum qui in Ararim ducit* (Panzer VIII), c'est-à-dire : rue Mercière.

Une de ses plus belles éditions est le *Missale ad usum Lugdunen ecclesie*, 1510.

— Aux xvi^e et xvii^e siècles, Lyon connut plusieurs générations de Huguetan, relieurs de livres, tous cités par N. Rondot.

HUMBERT I^{er}. — Archevêque de Lyon de 1064 à 1076, auquel on attribue la construction du premier pont sur la Saône (pont du Change ou de Pierre).

Ce prélat défendit avec vigueur les privilèges de son siège. S'il faut en croire l'Obituaire de l'Eglise de Lyon, il recouvra le droit (tombé en désuétude) de battre monnaie. D'après le même ouvrage, il fit rebâtir et flanquer de tours le palais de l'archevêché.

Soupçonné de simonie, il abdiqua sa prélature en 1076 et se retira dans un monastère du Mont Jura, où il mourut l'année suivante.

HUMBERT DE VILLENEUVE. — Président du Parlement de Bourgogne, né à Lyon au xv^e siècle. D'abord lieutenant de la sénéchaussée de Lyon, il fut employé par le roi comme ambassadeur.

Louis XII, par lettres-patentes du 21 septembre 1505, le nomma président du Parlement de Bourgogne.

Humbert de Villeneuve fut envoyé comme ambassadeur auprès des Suisses, en 1511. L'année suivante (1512), il représenta le roi à l'assemblée que Louis XII avait convoquée à Orléans pour s'élever contre les entreprises du pape Jules II à l'égard des libertés de l'église gallicane.

HUMBLLOT (Paul). — Magistrat, né en 1806, mort le 23 juin 1882. Il fit ses études à l'Argentière (Rhône), puis étudia le droit à Paris. En 1829, Humblot se fit inscrire au barreau de Lyon, où il eut comme amis Paul Sanzet, Jules Favre, Perras.

Il termina sa carrière en 1876 comme conseiller à la Cour, et se retira à Reignié, dans le Beaujolais, où il mourut.

HUMILITE (rue de l'). — III^e arrondissement. — Cette rue fut ouverte par M. de Rachais, sur des terrains lui appartenant; c'est lui-même qui choisit ce nom comme « étant celui « d'une des vertus les plus nécessaires. »

HURET (Grégoire). — Graveur au burin, né à Lyon en 1606, mort à Paris en janvier 1670; élève de Charles Audran, qu'il suivit à Paris, en 1635. Il grava de nombreuses planches pour les libraires de la capitale, notamment pour Sébastien Cramoisy.

Le nombre de ses estampes religieuses, historiques et mythologiques est considérable.

HUVELIN (Paul). — Professeur et vice-doyen de la Faculté de Droit, né à Mirebeau (Côte-d'Or) le 11 avril 1873; mort à Lyon le 26 mai 1924.

Lorrain d'origine, il était allié du président Poincaré. Son

cousin, l'abbé Huvelin, est demeuré célèbre par la conversion du Père de Foucault et par le baptême administré « in extremis » à Littré.

Paul Huvelin fit de brillantes études à Vesoul, Paris et en Allemagne. Agrégé en 1899, il occupa, la même année, la chaire de Droit romain à Lyon.

Dès 1909 et jusqu'en 1914 il fut chargé de nombreuses missions en Orient, ce qui ne l'empêcha pas de parcourir une grande partie de l'Europe.

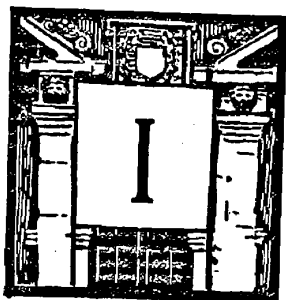
A sa mort, il était président de l'Association chargée de la gestion de l'Université de Beyrouth.

En 1919, il se lança dans la politique et devint président de la Fédération Républicaine du Rhône.

Parmi les travaux de Paul Huvelin, citons : *Que vaut la Syrie?* ; *Essai historique sur les marchés et les foires* ; *Histoire du droit commercial* ; *Magie et droit individuel* ; *Pour la musique française* ; etc...

HYVERT (Docteur). — Praticien lyonnais fort réputé. Il mourut le 25 septembre 1894, ayant, pendant de nombreuses années, présidé la Société de Patronage des Enfants pauvres de la Ville de Lyon.





ICARD (Honoré-Joseph). — Né à Biot (Alpes-Maritimes) le 2 juillet 1833. Docteur en médecine de la Faculté de Paris en 1858.

Le D^r Icard a publié de nombreux articles dans la *Gazette médicale* et dans le *Lyon médical*.

Il termina sa carrière comme bibliothécaire de l'Université de Lyon.

IGRE (passage). — IV^e arrondissement. — Ce passage doit son nom à un propriétaire riverain.

Notons, en passant, que *Igre* serait, au dire de certains philologues, une déformation du nom de *Guigue*.

ILES DE L'ARCHEVEQUE (chemin des). — VII^e arrondissement. — Cette route conduit aux îles de l'Archevêque, d'où son nom.

Ces îles, comme presque tous les « broteaux » de cette région des bords du Rhône, dépendaient de l'archevêque de Lyon, qui était seigneur haut justicier de tout le territoire de Béchevelin.

ILE-BARBE (monastère de l'). — Les origines de ce monastère sont assez nébuleuses ; les versions sont multiples. En voici une assez généralement admise : Deux chrétiens, Stephanus et Peregrinus, échappés au massacre ordonné par Sévère, se retirèrent dans une petite île, au-dessus de Lyon ; et, au milieu des

bois qui la couvraient, menèrent une vie d'anachorètes. Leurs successeurs (lit-on dans *Gallia Christiana*), aidés des libéralités d'un nommé Longin, et rassemblés par Saint Dorothée, construisirent une petite église, sous le vocable de Saint André. Ainsi serait né le premier monastère qu'on aurait vu en Gaule.

Cette légende ou cette histoire (car, lorsqu'il s'agit de ces temps reculés, qui donc peut affirmer et faire le départ entre la légende et l'histoire?) contredit radicalement une autre tradition qui fait de Saint Martin, le fondateur de l'abbaye de l'Île-Barbe.

Quoi qu'il en soit de ces modestes débuts, l'abbaye de l'Île-Barbe a atteint une considérable notoriété dans le monde catholique; elle fut une pépinière de prélats.

Les seuls personnages qui oublièrent très vite la modestie de leur origine, furent les moines eux-mêmes, pour qui, dit leur historien, « la noblesse du sang estoit presque essentielle à l'ordre » de Saint Benoît. » L'humilité n'était point, pour ces messieurs, une des vertus les plus essentielles!

ILLUMINATIONS. — Ce genre de manifestation ne fut pas toujours laissé à la libre volonté des citoyens. En juillet 1704, exactement le 4, le Consulat ordonna que tous les habitants de Lyon « feront mettre, en tous les étages, sur chaque croisée de « leurs maisons, deux lanternes de papier avec des chandelles, en « réjouissance de la naissance de Mgr. le duc de Bretagne. »

IMBERT (Françoise). — Lyonnaise qui s'engagea dans les armées de la République, et y servit pendant neuf ans.

Par décret du 2 juillet 1791, l'Assemblée Nationale lui accorda une récompense de 400 livres pour le courage qu'elle avait montré à la tête des gardes nationaux de Bergerac, à la prise du château de la Force.

Elle termina ses jours à Bordeaux dans une situation fort précaire, puisque, en février 1831, un journal de cette ville, l'*Opinion*, rappela ses états de service et organisa une souscription en sa faveur.

IMBERT (Fleury). — Né à Lyon en 1795. F. Imbert fit des études médicales. En 1816, il est reçu interne dans nos hôpitaux. En 1830, il est nommé chirurgien-major de la Charité, et en 1839, médecin de l'Hôtel-Dieu.

Il fut professeur d'histoire naturelle à l'Ecole de Médecine. Administrateur du Dispensaire, de 1846 à sa mort.

Imbert fut, à Lyon, un des fervents disciples de Charles Fourier ; il fonda même un club qui a laissé le souvenir d'une réunion où les discussions étaient singulièrement violentes.

On lui doit un *Essai sur l'histoire de la médecine à Lyon*.

Il mourut en 1851.

IMBERT-COLOMES (rue). — 1^{er} arrondissement. —

Le nom de cette voie publique rappelle Jacques Imbert-Colomès, né en 1729, échevin et commandant de la Ville en 1789. Il échappa aux hommes de la Terreur, fut député au Conseil des Cinq-Cents, et banni au 18 Fructidor an V.

Imbert-Colomès mourut à Bath, en 1809.

L'architecte René Dardel a fait le percement de notre rue (1843). Le nom qu'elle porte lui fut attribué par une délibération du conseil municipal du 28 mai 1844.

La Ville avait traité avec Donzel frères pour les travaux de percement depuis la rue Capponi jusqu'à la Grande-Côte. Le travail fut achevé en 1845.

Personnalités ayant habité la rue

1845. — David Xavier, dessinateur pour la fabrique.

Courtet, dessinateur et peintre.

Couet Félix, dessinateur pour la fabrique.

1887. — Rostain Mathieu, dessinateur.

1894. — Crèche organisée par la municipalité au n° 8 de la rue Imbert-Colomès.

IMPRIMERIE. — On s'imagine difficilement l'importance de Lyon, au point de vue de l'imprimerie, dans les premières années où fut créée cette industrie. Je crois intéresser le lecteur en lui faisant connaître les noms des imprimeurs qui, au premier siècle de cet Art, ont exercé à Lyon ; les voici classés alphabétiquement :

Arnollet ou Arnoullet Jacques.

Arnollet Olivier.

Bachelier Jean.

Bade Josse, correcteur de Trechsel.

Balsarin Guillaume.

Barthelot Pierre.

Battenschne Jean.

Benedictis Nicolas.
 Boninus de Boninis.
 Bottelier Pierre.
 Buyer Barthélemy.
 Buyer Jacques.
 Carcani Jean.
 Chaussard Barnabé.
 Divid Edmon.
 Daygne Claude.
 Dupré Claude.
 Dyamantier Jean.
 Fabri Jean.
 Fradin François.
 Gibolet Claude.
 Glockengieser Sixte.
 Grosshofer Lazare.
 Havart Martin.
 Heremberck Jacques.
 Huschin Claude.
 Husz Martin.
 Husz Matthieu.
 Johannès Alemanus.
 Lambillon Antoine.
 Lascaris André-Jean.
 Lathomi Perrin.
 Leroy Guillaume.
 Maillet Jacques.
 Mareschal Pierre.
 Mareschal Jean.
 Mareschal Jacques.
 Michel de Basle.
 Ortiun Gaspard.
 Pierre le Hongre.
 Pistoris de Bensheim.
 Pivard Jean.
 De la Porte Aymon.
 Reinhart Marc.
 Sarrazin Martin.
 Scabeler Jean.
 Schenk Pierre.
 Schultis Engelhart.
 Siber Jean.
 De Suigo Jacobinus.
 Topie de Pymont.

Trechsel Jean.
Wingle Jean.
Wolf Nicolas.
Zachon Jacques.

INCENDIE DE LYON, sous Néron. — Il n'est pas hors de propos de parler ici de Sénèque. Lorsque, sous Néron, Lugdunum fut détruit par un incendie, il marqua toute l'importance qu'il donnait à notre ville par la lettre qu'il écrivit à un de ses amis. Cette lettre, pour la plupart de nos concitoyens, consiste en trois lignes ; car on en parle toujours, mais on ne la lit à peu près nulle part. Je crois intéressant de la reproduire en ce recueil de documents. La voici :

« Liberalis, votre bon ami et le mien, est fort affligé des nouvelles qu'il a reçues de l'incendie de Lugdunum. C'est un accident assez extraordinaire pour émouvoir toutes sortes de personnes. Je vous laisse à penser la douleur que doit éprouver un homme affectionné comme il l'est à sa malheureuse patrie. Il s'était de tout temps préparé contre les événements les plus fâcheux de la vie par de sages réflexions ; mais il ne s'était point fortifié contre un accident aussi imprévu. En effet, il n'y avait point d'apparence qu'une chose qui ne pouvait avoir d'exemple put faire naître nos pressentiments. Car assez souvent on a vu des villes endommagées par le feu, mais jamais tellement qu'il ne restât quelques vestiges de leur état antérieur. Celles mêmes que les ennemis attaquent, renversent avec acharnement et cherchent à réduire en cendres, ne sont pas tellement délabrées qu'il en faille saper les fondements que le feu épargne toujours. Les tremblements de terre, malgré les violentes secousses qu'ils donnent, ne font guère de ruines et de bouleversement qu'il ne reste quelque édifice sur pied ou quelques pans de murailles. Enfin, un premier embrasement laisse des objets à dévorer pour le second. Après cela, qui croirait que tant de palais, capables d'embellir plusieurs villes, se soient évanouis en une seule nuit ; et que le mal que cette ville ne pouvait redouter des fureurs et des ravages de la guerre, lui soit arrivé au milieu de la paix, et d'une paix si bien établie et si générale dans le monde !

« Lugdunum, qu'on montrait dans la Gaule comme l'un de ses plus beaux ornements, se cherche aujourd'hui et ne se trouve plus. Dans les calamités publiques, quelque grandes qu'elles puissent être, on a le temps de les prévoir et de les craindre ; et ce n'est guère tout d'un coup que tombent les

« grandes choses ; elles se détachent par pièces. Mais, dans cette
« catastrophe, le changement de tout à rien s'est fait dans une
« nuit. En effet, cette ville a été moins de temps à être détruite
« que je n'en mets à vous raconter sa ruine.

« Toutes ces considérations ont ébranlé la fermeté d'esprit et
« la constance de Liberalis, si préparé à recevoir les outrages
« de la fortune. Et, certes, ce n'est pas sans raison ; il est très
« difficile qu'on ne soit pas ému par les événements déplorables
« arrivés subitement. La nouveauté des accidents imprévus les
« rend bien plus tristes ; et ceux qui nous frappent de stupeur
« nous sont aussi, ordinairement, plus pénibles : ils nous acca-
« blent. C'est pourquoi nous devons nous attendre à tout ; et pour
« nous y préparer, il ne faut pas prévoir seulement les maux qui
« nous arrivent chaque jour, mais encore tout ce qui peut sur-
« venir et ce que nous pouvons imaginer de plus terrible. Une
« ville riche et qui était l'ornement de trois provinces auxquelles
« on a donné son nom, placée au-dessus d'une montagne qui n'est
« pas des plus hautes, a été brûlée »

Malgré ses longueurs, cette lettre nous montre quelle fut
l'ampleur de la catastrophe et le retentissement qu'elle a eu dans
le monde romain.

— Dans un *Mémoire*, M. de la Tourette parle, en ces termes,
de l'incendie de Lyon : « Ce n'est pas sans vraisemblance qu'on
« s'est arrêté à l'idée d'un tremblement de terre et d'un volcan :
« elle rend compte d'une partie des phénomènes qui ont accom-
« pagné l'embrassement de Lyon. Les formidables événements
« sont accompagnés d'accidents si étranges... l'incendie de
« Lyon ne peut être placé dans la classe des incendies communs...
« La terre sur laquelle nous habitons n'est pas toujours un asile
« sûr pour nous. Les sels végétaux et animaux introduits avec
« l'air, l'eau et le feu dans le sein de la terre, rencontrent les sels.
« l'air, l'eau et les feux souterrains ; ils mettent en action les
« minéraux... Toutes ces causes occasionnent des affaissements
« qui ont pu agir sur la ville de Lyon. Le sol sur lequel repose
« une grande ville s'affaisse tout à coup ; qu'il s'affaisse seule-
« ment d'un pied ou de quelques pouces, on comprend que cet
« affaissement ne saurait être aussi régulier que celui des trappes
« d'un théâtre... Les malheureux habitants de cette ville, plongés
« dans les bras du sommeil, sont réveillés avec effroi par un mou-
« vement subit qui cesse au moment qu'ils le ressentent. »

— Poullin de Lumina, dans *Histoire chronologique de Lyon*,
écrit :

« Le subit incendie de Lyon a jeté la plupart des historiens
« dans bien des inepties, pour en expliquer la cause, qu'on eut pu
« savoir au juste, si Sénèque eut eu moins envie de briller par une
« description emphatique... Quelques années après ce désastre,
« elle fut en état de tenir tête à Julius Vindex et à Galba, qui
« s'étaient révoltés contre Néron. »

INDEPENDANT (l'). — Journal lyonnais dont le premier numéro parut le 1^{er} janvier 1826, ce qui porta à cinq le nombre des journaux presque quotidiens (quelques-uns ne paraissaient que trois fois par semaine) publiés à Lyon.

INONDATIONS. — Une des premières dont l'histoire de Lyon a conservé le souvenir, date de 580 ; elle fit de la plaine des Brotteaux un lac immense où tout fut submergé.

— De cette date au xv^e siècle, les crues du Rhône furent fréquentes, et toutes apportèrent leur contingent de dégâts et de désastres.

— En 1476, une inondation emporta une arche du pont de la Guillotière ; Louis XI, qui revenait du Dauphiné, ne put entrer à Lyon et dut passer la nuit, avec sa cour, à la Guillotière.

— Le 28 juillet 1501, quelques heures après le départ de Louis XII, une crue emporta l'avant-dernière arche du pont du Rhône, côté Est.

— Le 23 février 1711, le faubourg de la Guillotière fut entièrement inondé et la campagne ne put communiquer avec Lyon que par la Croix-Rousse et Saint-Just.

— En 1756, dans la nuit du 15 au 16 janvier, le Rhône monta si rapidement que, à Villeurbanne, dans la plupart des maisons, l'eau atteignit le premier étage.

— En 1787, c'est la Guillotière qui devint un lac.

— Le 22 octobre 1823, le Rhône emporte quatre arches du pont Morand.

— Les inondations de 1840 et 1841 furent particulièrement redoutables.

— Depuis il y en eut d'autres, mais qui n'atteignirent heureusement pas à celles de 1840.

INSURRECTION DE 1831. — Une question de tarifs cause l'émeute des ouvriers tisseurs ; le mouvement prit une telle importance que les autorités quittèrent la ville. Les ouvriers, dont les drapeaux portaient la devise : Vivre en travaillant ou mourir en combattant, surent faire régner l'ordre dans Lyon. On négocia et, le 3 décembre l'armée fit sa rentrée sous les ordres du duc d'Orléans et du maréchal Soult.

INSURRECTION DE 1834. — Les mutuellistes qui groupent plus de 50.000 ouvriers proclament la grève à l'occasion d'un rabais sur la façon de certains articles. L'arrestation de six chefs d'ateliers augmente l'agitation ; les sociétés secrètes d'ordre politique aident à l'édification de barricades. Il fallut la troupe et des canons pour que les autorités puissent reprendre les quartiers de Saint-Nizier et des Cordeliers qu'occupaient les insurgés. Il y eut plus de trois cents tués.

INTENDANTS. — C'est Henri II qui créa les Intendants, chargés de faire exécuter les ordres du roi dans les provinces ou généralités. Voici la liste de ces fonctionnaires pour le Lyonnais, Forez et Beaujolais, avec la date de leur entrée en fonction :

Jean Poile (1551).
Michel Quélain (1564).
Gabriel Miron (1564).
Pierre de Longueil (1567).
Michel l'Archer (1569).
Jean-Jacques de Nesmes (1571).
Pompone de Bellièvre (1594).
Jean Forget (1596).
Emeric de Vic (1598).
Eustache de Refuge (1602).
Guillaume de Montholon (1607).
Jacques Olier (1617).
Maximilien Grangier (1625).
Jean Turquan (1626).
Amelot de Chaillou (1630).
Humbert de Chaponay (1634).
Jacques Le Prévost d'Herbelay (1637).
Dreux d'Auvray (1638).
François Bochard de Sarron (1641).

Louis Faulcon de Ris (1643).
 François Bochard (2^e fois) (1648).
 François Dugué de Bagnols (1666).
 André Lefebvre d'Ormesson (1682).
 André-Jules-Louis Malon de Bercy (1684).
 Pierre Cardin Le Bret (1686).
 Henri-François Lambert d'Herbigny (1694).
 F. Guyet, marquis de Bantanges (1701).
 Charles Trudaine de Montigny (1704).
 Antoine-François Méliand (1710).
 Pierre Poullétier de Nainville (1718).
 Bertrand-René Pallu (1739).
 Bonaventure-Robert Rossignol (1751).
 Henri-Léonard-J.-B. Bertin (1754).
 J.-B.-François de la Michodière (1757).
 Jean Baillon (1762).
 Jacques de Flesselles (1768).
 Antoine-Jean Terray (1784).
 Les Intendances furent supprimées en décembre 1789.
 (Voir : rue Auguste-Comte, notes topographiques).

INTHATIUS. — Le piédestal d'une statue trouvé en 1829 à Ainay, en creusant les fondations d'une maison à l'angle de la rue Sainte-Colombe et de la place St-Michel (place Ant.-Vollon), nous a enseigné que ce personnage était le patron de la corporation des maîtres d'œuvre (architectes) gallo-romains de Lugdunum.

IOUSSOUF. — On s'étonnera, à première lecture, de voir figurer ici ce nom arabe ; il a pourtant droit à une citation en ces *Lyonnaiseries* :

Vers 736, les troupes de Ioussouf, émir de Narbonne, parvinrent (disent les historiens arabes) jusqu'à Lyon, s'y fortifièrent et y demeurèrent assez longtemps. Ce fait explique le plan de l'émir qui, appuyé sur le parti provençal, voulait enlever à Charles-Martel toute cette région du Sud-Est de la Gaule, dont il avait commencé la conquête vers 732.

L'année 737 vit sûrement la fin de cet établissement des Sarrasins à Lyon. L'annonce de la marche de Charles-Martel sur notre ville, semble avoir suffi à faire descendre l'émir jusqu'à Avignon.

ISAAC (Mlle). — Cantatrice qui obtint des succès répétés au théâtre de Lyon, dont elle fut longtemps la pensionnaire aux premières années de la troisième République.

Les journaux du temps la représentent comme une des plus grandes artistes et cantatrices de l'époque.

Elle débuta à l'Opéra de Paris (ayant quitté Lyon), le 24 septembre 1883, dans le rôle d'Ophélie de l'*Hamlet*, d'Ambroise Thomas.

ISAAC (Louis-Aimé-Léopold). — Né à Lille le 2 novembre 1824, fabricant de tulles et dentelles à Lyon, où il s'installa en 1859. Il fut président très actif du Conseil d'administration de l'Ecole de commerce; administrateur de l'Ecole centrale et de la Société d'Enseignement professionnel du Rhône.





JABOULAY (rue). — VII^e arrondissement. — Le 17 novembre 1913, la *rue de la Lône* a reçu le nom du chirurgien Mathieu Jaboulay, né à Saint-Genis-Laval (Rhône), le 3 juillet 1860, mort dans la catastrophe du chemin de fer de Melun, en 1913.

Docteur en médecine en 1886, Jaboulay fut, presque aussitôt, après un concours remarquable, nommé agrégé d'anatomie. Il fut l'auxiliaire et l'émule d'Antonin Poncet, à l'Hôtel-Dieu.

En 1892, Jaboulay devint chirurgien des hôpitaux; en 1902, il succéda au maître Ollier dans une des chaires de clinique chirurgicale.

Insensible aux distinctions honorifiques, il ne les rechercha pas et sembla toujours d'une timidité quelque peu ombrageuse. Bien que très sollicité, il dédaigna les profits qu'il aurait pu légitimement tirer d'une clientèle qui le recherchait, se bornant à recevoir à l'hôpital tous ceux qui lui en faisaient la demande.

Sa disparition brutale en pleine réputation jeta la consternation dans la population lyonnaise.

« Chirurgien prestigieux, Jaboulay restera comme un des plus nobles exemples de dévouement à toutes les misères humaines. » (Manin).

JACOBINS (Académie des). — Association musicale fondée en 1718 par Mme Poullétier, femme de l'Intendant du Lyonnais.

Cette Académie eut pour maître de musique (écrit Léon Valas) un certain Pierre Estienne, né à Saint-Dizier, en Champagne.

Vers 1725 l'Académie des Jacobins fusionna avec l'Académie du Concert.

JACOBINS (place des). — II^e arrondissement). — Cette place fut ainsi désignée du nom des religieux Jacobins ou Frères prêcheurs de l'ordre de Saint-Dominique, qui occupaient l'immeuble (côté sud de la place) dont on fit la préfecture du Rhône dès 1818, et sur l'emplacement duquel fut restauré cet hôtel, en 1823. Ce tènement est occupé aujourd'hui par deux vastes maisons que sépare la rue Gasparin.

Quant à l'église du couvent, elle datait du x^v^e siècle et avait été construite à l'aide des libéralités de la « nation florentine » qui formait alors, à Lyon, une importante colonie. Cette église fut démolie de 1817 à 1818.

C'est au monastère des Jacobins que Humbert de la Tour, dernier Dauphin de Viennois, donna l'investiture du Dauphiné à Charles, fils du roi Jean.

Cette place avait porté primitivement le nom de *place Confort* (v. ce nom) ; et, dès cette époque, s'élevait au centre une fontaine publique surmontée d'une naïade prodiguant ses eaux.

Le côté occidental, avant qu'il y ait une place, portait, au xⁱ^e siècle, le nom de *rue des Alards*, d'une famille opulente, qui y possédait des maisons.

Le nom de *place Confort* lui vint d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de Confort, laquelle était située sur l'emplacement qui fait, aujourd'hui, l'angle de la rue Emile-Zola.

La place fut ouverte en 1556. On l'agrandit par deux fois : en 1824, puis au moment de la percée faite des Halles de la Grenette pour tracer la rue Centrale. Ces travaux derniers furent dirigés par les architectes J.-Amédée Savoye et Benoît Poncet. Enfin notre place fut encore élargie lors de l'ouverture de la *rue de l'Impératrice* (rue de l'Hôtel-de-Ville).

La place Confort avait été le cimetière des religieux Jacobins, lequel se prolongeait au devant du couvent, enfermant un vaste triangle dont la pointe se terminait à l'entrée de la rue Mercière.

Sur la limite occidentale du cimetière s'ouvraient quelques boutiques louées par les moines à des particuliers.

Le couvent était à la limite de la ville au x^v^e siècle. Au sud, et jusqu'à Ainay ce n'étaient que prés, jardins, vignes, terrains vagues.

Par décision du conseil municipal, datée du 29 octobre 1858, la place fut désignée *place de l'Impératrice*. Cette dénomination disparut en 1871.

Personnalités ayant habité la place

xvi^e siècle. — Charrier Guillaume, peintre.
Carra Michel, peintre.

- Vandermère (ou Vandermeurt Jean II) dit Liévin, peintre.
 Vendegrin Otton, peintre et graveur.
 Juste François, imprimeur, place Confort, à l'enseigne d'*Icarus*.
 1620. — Favre Jacques, graveur en taille douce, place Confort « près le puits à l'asne qui raille ».
 1625. — Velthem (David van), graveur en taille douce.
 1640. — Lange (Arnaud ou Arnoux de), peintre.
 1661. — Bidau Nicolas, sculpteur et médailleur.
 1683. — Seity Pierre, dit Bellerose, architecte et sculpteur.
 1688. — Vanier Jean, sculpteur, à l'enseigne de « l'asne qui raille ».
 1714. — Gacon Pierre, ancien échevin, administrateur de la communauté des Nouvelles catholiques.
 1720. — Larchier Jean-Pierre, relieur de livres.
 1749. — Panthot, doyen des professeurs du Collège de chirurgie.
 1810. — Vve Bonaud, peintre sur paillon.
 Véla L.-H., peintre-doreur sur porcelaine.
 1815. — Halmburger, relieur de livres.
 1827. — Guichon d'Arfeuil François, peintre en miniatures.
 Cottet Gabriel, dessinateur.
 1832. — Hédv Pierre, peintre décorateur.
 1868. — Cercle de la Paix (fondé en 1863), place de l'Impératrice, n° 1.
 1885. — Cercle républicain, place des Jacobins.
 XX^e siècle. — Garraud René, professeur de droit criminel à la Faculté de Lyon.

Notes topographiques

En 1657, les Jacobins commencèrent la construction du portail de leur église, lequel ne fut terminé qu'en 1689. En 1714 ils entreprirent la reconstruction de leur couvent; et, pour se procurer l'argent nécessaire, vendirent des terrains propres à bâtir en bordure de la rue Saint-Dominique (rue Emile-Zola), aux demoiselles Thérèse et Marie-Anne Perrachon, comtesses de Varax; le prix moyen ne dépassait pas 16 fr. 50 le mètre. Les numéros 3 à 13 de la rue Emile-Zola occupent l'emplacement de ces terrains.

En 1725, nos Jacobins vendirent un terrain contigu à la chapelle de Notre-Dame de Confort, où la « Grande Fabrique » (marchands et maîtres-ouvriers en drap d'or, d'argent et de soie) fit élever une maison pour servir de local à ses réunions.

En 1779, le gouvernement, pour liquider les dettes de cette communauté d'arts et métiers, l'obligea à vendre l'immeuble, qui fut acheté par un sieur Vingtrinier. L'Etat l'acheta, en 1822, pour l'agrandissement de la Préfecture.

— Lorsqu'ils supprimèrent leur cimetière, les Jacobins conservèrent une grande croix qui s'élevait au milieu de son emplacement; renversée en 1562 par les protestants, nos moines entreprirent, en 1603, de la réédifier, travail qui dura jusqu'en 1609. C'était une pyramide surmontée d'une croix, portant le nom de Dieu gravé en lettres d'or, en français, en grec, en latin, en hébreu, etc... Le Consulat fit réparer cette pyramide en 1739, et y ajouta une inscription en l'honneur de Louis XV. Le 9 mars 1793, elle fut démolie par la foule.

En 1793 le couvent des Jacobins devint propriété nationale. L'église et l'aile droite du cloître furent vendues à des particuliers, ainsi que les bâtiments sur la cour des Archers. Quant au sol de cette cour, il devint pour partie, une voie publique que l'ouverture de la rue Impériale (rue de la République) a fait disparaître.

La partie non vendue fut cédée à la ville en prairial an XI, pour l'établissement d'une école secondaire qui fut supprimée en brumaire an XIV. Le couvent, ou du moins cette partie du couvent, servit alors de Mont-de-Piété.

Le cardinal Fesch essaya d'obtenir la cession des bâtiments, dont il vient d'être parlé pour la création d'un petit séminaire, mais il échoua. Par décret du 31 octobre 1810 la ville en acquit la propriété définitive sous condition d'en faire l'hôtel de la Préfecture. Les plans approuvés en 1815 par le ministère, on commença des travaux. Dès 1818 l'administration préfectorale prit possession du nouveau local. On eut un instant la pensée de donner une entrée à la Préfecture sur la place Bellecour, au travers de la maison Lauras (devenue maison Savoye). Ce projet n'eut pas de suite, et on racheta l'église et le corps de bâtiments vendus en 1793, pour agrandir l'hôtel préfectoral. La dépense totale pour l'installation de l'administration atteignit 1.500.000 francs.

De 1834 à 1840, le milieu de la place Confort fut occupé par un théâtre provisoire que le sieur Leconte, directeur, avait été autorisé à faire construire en 1833 pour échapper aux exigences que le propriétaire de la salle des Célestins avait élevées quand on avait proposé de louer son établissement. Ce théâtre provisoire, qui résista à l'inondation de 1840, fut détruit en quelques heures, par un incendie, le 11 décembre 1840.

— La maison en rond-point (angle rue Childebert) a été édifiée sur les plans de l'architecte J.-B. Chatron.

N° 1. Construit en 1860 sur les plans de Frédéric Giniez, en collaboration avec Benoît Mouchon.

N° 6. Voir, dans la cour, façade à arcs, balcon au sommet de l'escalier.

N° 7. Façade du xvii^e siècle.

N° 8. Maison léguée à l'Antiquaille, par François Garcin (testament du 5 novembre 1842, Nepple, notaire).

— Pour la fontaine, voir : rue Gaspard-André.

Souvenirs d'antan

— Les Romains ont occupé l'emplacement de la place des Jacobins ; à diverses époques on a, en effet, trouvé des mosaïques dans le sol.

1316. — Les cardinaux, réunis en conclave, sont enfermés dans le cloître par le comte de Poitiers, futur Philippe V le Long, dans le but de les forcer à élire un pape. Après quarante jours, ne pouvant s'entendre, ils résolurent, écrit Brossette, « de donner à Jacques Dossat (ou d'Ossat), né à Cahors, d'un pauvre cordonnier, le pouvoir de nommer au pontificat celui qui lui semblerait « le plus digne de coiffer la tiare. Jacques Dossat se désigna « lui-même en disant : *Ego sum papa*. Ce qu'il y eut de plus « singulier, c'est que cette élection fut confirmée, et ce nouveau « pape prit le nom de Jean XXII. »

Bourgerol, dans son ouvrage en vers sur les églises de Lyon, dédié à l'archevêque Camille de Neuville, écrit à propos de l'église des Jacobins :

Ne parlez plus, mortels, respectez le chaos :
Ce Dieu qui remplit tout, prend ici son repos,
Il semble avoir quitté le ciel avec ses anges
Pour remettre en estat sa maison de louanges ;
Le vent d'ambition se calme sur le port,
Et le port est celui du convent de Confort ,
L'envie, de se voir le timon d'un navire,
S'arrache le bras droit pour ne le pas conduire ;
La force s'en démet dans un semblable cas,
Puisqu'à peine l'honneur en peut tenir le mas,
Et tout estant d'accord, par une longue enquête,
On célèbre le jour d'une si grande feste,
Et vingt-trois cardinaux, Clément cinquième mort,
Elurent Jacques d'Oza grand évesque du port,
Couronné dans Saint-Jean, le saint jour vingt-septième,
Qu'on nomme pape Jean, du grand nom vingt-deuxième.
Et le somptueux banquet se fit aux Jacobins
Où tous les cardinaux semblaient des Chrétiens.
Philippe de Poitiers, auteur de cette affaire,
Y témoigna sa joie, et le peuple vulgaire.

1501. — Louis XII était à Lyon au moment de la prise de Capoue et de Fabrice Colonna (juin) ; il alla rendre grâces à Dieu, dans la chapelle de Notre-Dame de Confort.

1536. — Procession expiatoire (à laquelle assistent le roi, la reine et les enfants de France) faite dans la Ville, à l'occasion du rapt d'une hostie consacrée, qui avait été dérobée sur l'autel principal de l'église des Jacobins. (Archives B. B. 55).

1557. — Ordre à Pierre Grolier, procureur général de la Ville, de faire abattre, conformément aux lettres patentes du roi, les murailles qui entouraient la grande place située devant l'église des Jacobins « pour la faire mestre en place et rue publiques. » Une transaction intervint le 10 décembre de la même année entre le Consulat et les Jacobins à cet effet. (Archives B. B. 79.)

1567. — Le 29 septembre, les protestants s'assemblent place Confort, près les Jacobins, pour tenter de s'emparer à nouveau de la Ville. Mais les mesures de défense prises par M. de Biragues, les firent renoncer à leur projet.

1570. — Dans le mois de décembre, place Confort, contre la maison appelée *la Tour de l'Ange*, à l'angle de la *rue Ecorche-Bœuf* (rue Port-du-Temple) on trouve un placard apposé la nuit, portant ces mots : « L'an 1570 et le dimanche 3^e jour de décembre, « environ onze heures du soir, le Rosne et la Saosne se sont assem-
« blés en la place Confort, au coin de la maison appelée *la Tour*,
« et l'onzième jour dudit mois, le Rosne est remonté andict
« coin. » Plusieurs maisons furent renversées par les eaux.

1572. — Transformation de la place en marché public. (Archives B. B. 90.)

1579, 27 septembre. — Procession générale à Lyon, pour la santé du roi. La Reine-mère qui, depuis le 19 logeait à Ainay, assiste aux offices à Notre-Dame de Confort.

1579. — Appui promis par le Consulat aux habitants de la place Confort, pour l'exécution du jugement qu'ils avaient obtenu contre les quincailliers aux fins de contraindre ceux-ci à étaler et vendre leurs marchandises en ce quartier. (Archives B. B. 103.)

1590. — Le 15 mars, le Consulat fait exécuter, place Confort, comme traîtres, un certain nombre d'adversaires de la Ligue, ou réputés tels : Benoît Mestière, capitaine penon de la rue Gentil ; Bertrand, sergent ; Antoine François, dit La Plume, huissier au Présidial ; François Guyonnet ; La Glace, capitaine de la Ville.

1599. — Permission donnée aux habitants de la place Confort

de rétablir la croix qui s'y voyait jadis « pourveu qu'elle soit de « fabrique digne du lieu. » (Archives B. B. 136.)

1609. — Philippe l'Alliance, sculpteur, reçoit 46 livres pour le repolissage de la pyramide qui servait de base à la croix élevée sur la place Confort. (Archives B. B. 109.)

1614. — Autorisation donnée à Horace Cardon, imprimeur, bourgeois de la Ville, de faire restaurer, à ses frais, le puits en la place Confort, lequel sera surmonté de fleurs de lys dorées, et décoré des armoiries « de ce bon patriote. » (Archives B. B. 150.)

1658. — Guillaume Barbier, imprimeur ordinaire du roi, publie le *Discours de l'origine des armes*, de Claude Le Laboureur.

1672. — Permission donnée à Nicolas Lefébure de faire mettre en la maison qu'il occupe place Confort un tapis ou enseigne aux armes de la Ville, en qualité de sculpteur ordinaire de la dite Ville. (Archives B. B. 228.)

1676. — Le 26 octobre, incendie dans la maison des héritiers de Claude Bailly (veuf Marie Gonon), à l'enseigne de l'*Asne qui raille*, dont le quatrième étage (le seul qui ait souffert du feu) était habité par Claude Chancey, maître imprimeur. Les recteurs de l'Aumône, curateurs des enfants Bailly, font faire une enquête sur cet incendie. (Archives de la Charité.)

1713. — Grand feu d'artifice sur la place Confort, en l'honneur de la paix.

1759. — On installe, sur la place, une pompe du modèle de celles construites par Michel Perrache.

1790. — La section de la *place Confort*, qui prit successivement les noms de *la Fraternité*, *les Jacobins*, *Sautemouche*, tient ses séances chez Perrodon, notaire, maison Bagnon, rue Saint-Dominique.

1793. — Une des dernières séances de l'Académie de Lyon fut consacrée à l'examen d'un rapport de l'abbé Tabard sur la pyramide triangulaire qui venait d'être abattue place des Jacobins (6 août). Ce document rappelle tout ce que nous avons écrit plus haut ; il donne une précision : « la singularité la plus remarquable « de ce monument.. consistait en une inscription présentant le « nom de Dieu en 24 langues, et une autre inscription grecque « portant les noms et attributs des trois personnes de la « Trinité. » (J.-B. Dumas.)

1830. — Le 2 août, M. de Brosse fit arborer le drapeau blanc

à la Préfecture, malgré l'incertitude des nouvelles du mouvement parisien. La foule menaçait d'envahir l'hôtel préfectoral, et il fallut contraindre le préfet à laisser enlever le drapeau des Bourbons.

1870. — Randon, lyonnais, caricaturiste au *Journal amusant*, proposait (janvier) un sujet de statue pour la fontaine des Jacobins ; son dessin représentait un homme qui se baisse en tenant un soufflet à la main ; sur le piédestal on lisait : « A Vicat, destructeur des insectes, l'humanité reconnaissante. »

JACOMIN (Jean-Marie). — Peintre, né et mort à Lyon (1789-1858). Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et de Revoil.

Très jeune, il fit le portrait de son maître par quoi il révéla son réel talent de portraitiste.

Parmi ses œuvres, portraits d'Artaud (1812) ; Carrache, peintre (1819) ; abbé Rozier (1831) ; A. Berjon, peintre (1839).

Jacomini a traité quelques sujets de genre : *Intérieur d'un cloître* (1819) ; *le Vieux mendiant* (1823) ; *Pauvre mère* (1824) ; *la bonne d'enfants* ; etc...

JACQUAND (Claude, dit Claudius). — Peintre, né à Lyon en décembre 1803, mort à Paris le 2 avril 1878. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous Fleury Richard. En 1824, il se fixa à Paris.

Jacquand a peint quelques portraits, paysages, sujets religieux ; mais il a traité surtout des sujets d'histoire.

Parmi ses œuvres : *Intérieur de chapelle ruinée* (1826) ; *Thomas Moorus en prison visité par sa fille* (1828) ; *le mendiant des Chazottes* (1832) ; *intérieur de l'hôtel de Gadagne* (1833) ; *Louis XI à Amboise* (1838) ; *Quête pour les inondés de Lyon* (1840) ; *Charles-Quint au couvent* (1847) ; *dernière entrevue de Charles I^{er} et de ses enfants* (1855) ; *Guillaume le Taciturne vendant ses bijoux* (1859) ; *l'In pace* ; *le Mariage de la Vierge* (1867) ; *la mort de Rotrou* (1868) ; *Stella à Rome* (1878) ; etc...

Jacquand a gravé les planches pour l'*Histoire du peuple de Lyon*, de Balleydier.

JACQUARD (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue porte le nom de l'inventeur du métier à tisser.

Joseph-Marie Jacquard naquit à Lyon, le 7 juillet 1752, et fut d'abord tailleur de pierres à Couzon. La première partie de sa vie fut assez difficile ; car, lorsqu'il eut mis au point son mécanisme,

il eut à lutter péniblement pour faire prévaloir son invention. Jacquard se heurta surtout à l'hostilité des ouvriers, convaincus que cette « mécanique » allait les priver de travail. Il fut plusieurs fois menacé de mort ; et, en 1804, on vendit publiquement, au vieux bois et au vieux fer, sur la place des Terreaux, son métier modèle.

Jacquard put terminer ses jours, sinon dans l'aisance, du moins sans connaître les privations, grâce à une pension du Gouvernement. Il se retira à Oullins (Rhône) où il mourut le 7 août 1834.

En apprenant sa mort, les tisseurs de Rouen placèrent sur leurs métiers des crêpes funèbres, hommage unique rendu alors à sa mémoire. Ce qui fit écrire, en 1836, dans un *Éloge* en vers de Jacquard, présenté à l'Académie de Lyon :

L'ingratitude est au génie
L'ombre au tableau.

Notre inventeur lyonnais mort, on grava dans l'église d'Oullins, l'épithaphe suivante :

« A la mémoire de Joseph-Marie Jacquard, mécanicien célèbre, homme de bien et de génie, mort à Oullins, dans sa maison, le 7 août 1834, au sein des consolations religieuses ; au nom des habitants de la commune, hommage du conseil municipal, dont il a fait partie. »

Six ans après sa mort, le 16 août 1840, Lyon lui élevait une statue, œuvre du sculpteur Foyatier, sur la place Sathonay. Elle a été transportée à la Croix-Rousse, lorsqu'on décida d'ériger celle du sergent Blandan.

Noyé François, graveur sur métaux, Monterde Louis, graveur en médailles, Bonnefond, peintre, nous ont laissé des portraits de Jacquard. L'œuvre de Bonnefond a été reproduite, tissée au métier, par Didier-Petit, fabricant.

Divers

— Le 12 avril 1805, visitant l'Exposition des produits de l'industrie lyonnaise, au Palais Saint-Pierre, à Lyon, Napoléon vit fonctionner devant lui un métier : il se fit présenter Jacquard, auquel il demanda toutes explications lui permettant de comprendre le but atteint par l'inventeur. L'empereur le décora de la Légion d'Honneur.

— Jacquard était fréquemment visité dans sa modeste retraite, par des gens qui cherchaient à connaître les célébrités contemporaines. En les recevant, il ne pouvait revenir de son étonnement car, très modeste, il se croyait inconnu.

JACQUEMIN. — Famille de graveurs de monnaies dont les plus connus sont :

1° *Clair I^{er} Jacquemin*, né et mort à Lyon (1638-1713). Fut nommé graveur particulier de la Monnaie de Lyon en 1675 et resta en fonction jusqu'en 1709.

Il a gravé des jetons pour le Consulat et pour l'Académie de Lyon.

2° *Clair II Jacquemin*, né à Lyon en 1689, travailla à la Monnaie de Lyon sous la direction de son oncle Bertrand Jacquemin.

3° *Clair III Jacquemin*, né à Lyon le 17 décembre 1710, mort en 1759. Il était fils de Bertrand Jacquemin sous la direction duquel il grava à la Monnaie jusqu'en 1742. En 1743, il remplaça son père.

4° *Clair IV Jacquemin*, né à Lyon en 1731, mort en 1767. Graveur de la Monnaie; il fit pour le compte du Consulat la médaille offerte au marinier Soubriat et à son fils en témoignage de leur dévouement pendant la débâcle des glaces en 1766.

5° *Bertrand Jacquemin*, né à Lyon en 1671, mort en 1745, fils de Clair I^{er}. Il fut graveur de la Monnaie de Lyon, de 1709 à 1743.

On connaît des jetons qu'il fit pour le Consulat et pour des particuliers.

JACQUES. — Prêtre lyonnais qui vivait dans la première moitié du XIX^e siècle. Il habitait 6, rue du Plat. Ce que nous connaissons de lui nous est révélé par une lettre datée de juin 1821 (que je possède), dans laquelle il pose sa candidature aux fonctions d'archiviste de la Ville. Cette lettre est adressée à M. de Verna, député. Il a écrit une étude sur *l'Origine de l'Eglise de Lyon*.

JACQUES-MOYRON (rue). — VI^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle Jacques Moyron, baron de Saint-Triviers, bienfaiteur de la Charité.

Fils d'un pauvre fripier, Jacques Moyron devint, par son travail énergique, un avocat distingué, puis lieutenant-général de la sénéchaussée de Lyon.

A sa mort, en 1651, il légua son bien aux pauvres de la Charité; le montant de ce legs atteignit 251.351 livres, 7 sols, 5 deniers. La maison qu'il possédait, à Vaise, près du tombeau des Deux-Amants, devint le monastère de Sainte-Elisabeth.

Divers

Jacques Moyron céda à l'hospice, notamment sa baronnie de Saint-Triviers, dont l'Aumône devint « dame » ; elle eut dès lors le droit de timbrer ses armoiries d'une couronne de baron. Le dernier vers de l'épithaphe suivante fait allusion à cette couronne :

Cy gist qui dedans son mestier
Ne fit jamais que des miracles ;
Sa bouche à tous momens prononça des oracles :
Il fut grand avocat, ainsi que juge entier.
Tant prêt à visiter les Parques,
Pour se rendre immortel à la postérité,
Et pour de son scavoir laisser d'illustres marques,
Il joignit la Couronne à la Mendicité.

JACQUET (Hubert). — Lyonnais qui prit part à l'insurrection de 1849, et joua un rôle actif dans le mouvement communiste du 30 avril 1871 à Lyon.

Président du club de la rue Béchevelin, il fut assez malmené par les journaux adversaires des républicains.

JACQUET (Louis). — Ingénieur, né à Villefranche-sur-Saône le 15 avril 1825, mort à Lyon le 6 janvier 1890.

Il a fait exécuter en notre ville le nouveau pont Tilsitt (1863-1864).

Jacquet avait établi tout un dossier sur un projet de *canal de navigation du Rhône à Marseille* (1884-1885).

JACQUET (l'abbé Louis). — Né à Lyon le 6 mars 1732, l'abbé Louis Jacquet fut chevalier de l'église de Saint-Jean.

Membre de l'Académie de Lyon en 1766, il a publié : *Parallèle des tragiques grecs et français* (1760) ; *Moyens d'abrégier la durée des procès et d'en diminuer les frais* (1782) ; *inscriptions trouvées dans les fondations de la Manécanterie* ; etc...

Jacquet mourut en 1794.

JACQUIER (Louis). — Né à Belfort en 1835. Il fit ses débuts dans la Compagnie P.-L.-M. (1860) ; mais, dès 1865, il se lança dans le journalisme, collaborant au *Journal de Gnafron*, à la *Lanterne magique*, à l'*Avant-Garde*, au *Vengeur*, etc...

Conseiller municipal de Sainte-Foy-lès-Lyon en 1870, il proclama la République le 4 septembre à dix heures du matin.

Son activité politique l'obligea à quitter le chemin de fer, et, dès lors, il fit du journalisme sa carrière.

Avec Veron, Ballue, Lucien Jantet et Chéron, il collabora au premier *Lyon Républicain* que le préfet Ducros suspendit.

Le 4 octobre 1885, il fut élu député du Rhône ; en 1889, il ne se représenta pas. Après un séjour à Paris, il revint à Lyon en 1891 comme entreposeur des tabacs.

Jacquier a écrit quelques romances et chansonnettes dont Marc Burty composa la musique .

JACQUIER (Charles). — Une des gloires du barreau lyonnais, mort à Lyon, en 1929, à l'âge de 82 ans.

Né à La Clayette (Saône-et-Loire), le 11 juillet 1847, Jacquier, ses études de droit terminées, entra au barreau de Lyon en 1869. Il fut bâtonnier de l'Ordre.

Catholique convaincu, il mena, avec son éloquence rude et entraînante, d'ardentes campagnes en faveur des idées qu'il défendait.

Membre de l'Académie de Lyon, professeur à la Faculté catholique de droit, Jacquier est mort, on peut le dire, debout à la barre, entouré de l'estime de tous ceux, amis ou adversaires, qui l'ont approché.

JACQUIN (Nicolas). — Sculpteur lyonnais du *xvii^e* siècle. Les archives de la Charité conservent la trace de paiements qui lui furent faits pour des travaux exécutés dans la chapelle de cet hospice, de 1656 à 1663.

JAMBON (Philibert). — Né à Emeringes, mort à Lyon le 10 juin 1809.

Doué d'un véritable génie pour la mécanique, il appliqua son intelligence à l'art de guérir ses semblables.

Membres de l'Académie de Lyon, son éloge fut prononcé par Régny, le 12 juillet 1809.

JAMOT (Claude, dit Claudius). — Architecte, né à Lyon le 25 décembre 1833. Il fit ses études à l'Ecole de Lyon et travailla avec Janmot, Chenavard. Il reçut des conseils de Viollet-le-Duc.

Revenu à Lyon, en 1860, Jamot entra au cabinet Desjardins. Dès 1867, il travaille à son compte.

Parmi ses travaux : chapelle et couvent des religieuses de Sainte-Claire, rue Sala ; villa Coulomb, à Tassin ; restauration de la collégiale de Monthbrison ; plusieurs mausolées dans nos cimetières ; etc...

Membre de la Société académique d'architecture dès 1872.

JANGOT. — Ce Lyonnais nous est connu par la note suivante trouvée aux Archives :

Le 2 juillet 1591, le Consulat fait payer à Jehan Barril, dit Jangot, pâtissier, 110 écus pour les frais de deux dîners qu'il a faits, l'un le jour de la Sainte Trinité, au Collège, où les échevins ont assisté selon l'ancienne coutume, l'autre à l'Hôtel de Ville, le 28 juin, « où il y eut trois plats garnis, lequel dernier dîner fut fait pour traiter un ambassadeur souysse du canton de « Fribourg... »

La cuisine tenait déjà une grande place dans les préoccupations lyonnaises !

JANGOT (rue). — VII^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle Gaspard Jangot, bienfaiteur des hospices de la Ville.

C'est dans la rue Jangot, à l'angle de la rue de Chabrol que s'élevait l'immeuble dit *château du Prado* ou *des Décombres*.

JANGOT (Claude). — Médecin, né à Lyon le 12 septembre 1822. Interne des hôpitaux en 1846 ; médecin du Dispensaire (1857-1865) ; Jangot mourut à Lyon en novembre 1879.

JANIN (rue). — IV^e arrondissement. — Le propriétaire du terrain sur lequel elle fut tracée a donné son nom à la rue.

JANIN (Joseph). — Né à Lyon en 1715, mort en 1794. Provincial de l'ordre des Augustins de Lyon, il dirigea les travaux de reconstruction de l'église Saint-Louis. Historien et archéologue, Janin a laissé une *Histoire de la Chine*, avec plans et gravures et des *Notices archéologiques* sur la Ville de Lyon.

JANIN DE COMBE-BLANCHE (Jean). — Né à Carcassonne en 1731, mort à Lyon en 1811.

Chirurgien-oculiste célèbre, il vint se fixer à la Guillotière en 1767. Agrégé au collège de chirurgie de Lyon en 1773.

Janin, en 1789, commandait en chef la garde nationale de la Guillotière.

Il a laissé plusieurs ouvrages sur les maladies des yeux, le mode opératoire de la cataracte; etc...

JANIN (le Père). — Bibliothécaire des Augustins de Lyon vers la fin du XVIII^e siècle.

Né à Lyon en 1715, Joseph Oldebourg dit Janin de Chassagne fut guillotiné en la même ville, le 15 mars 1794.

On prétend qu'il termina, en 1789, l'église des Augustins, que Léonard Roux avait commencé d'édifier en 1759.

Il a rédigé un *Catalogue du cabinet de médailles du Collège de la Trinité*.

Barjavel écrit que le P. Janin fut chargé, par l'archevêque Inguibert, de mettre en ordre les 5 ou 6.000 médailles de son cabinet.

JANMOT (place). — II^e arrondissement. — Une délibération du Conseil municipal a attribué, le 1^{er} mars 1922, au *square d'Ainay*, le nom du peintre Janmot, élève d'Hippolyte Flandrin, « peintre mystique » (dit Anatole France) auquel on doit, entre autres œuvres, la *Cène* qui décore l'abside de l'église Saint-Polycarpe, et une fresque récemment mise au jour à l'Antiquaille.

Son œuvre capitale est le *Poème de l'Âme* (18 tableaux symboliques).

Janmot naquit à Lyon en 1814 et mourut le 1^{er} juin 1892. Il avait étudié à notre Ecole des Beaux-Arts, avant de travailler avec Ingres et Hipp. Flandrin.

En 1845, Louis Janmot avait peint une *Cène* dans la chapelle de l'Antiquaille. A l'exemple des maîtres italiens, il avait donné aux apôtres les traits de quelques-uns de ses amis. La figure à l'angle de la table, à droite, représentait Victor de Laprade; à sa gauche on reconnaissait Blanc Saint-Bonnet. (Ed. Biré).

Divers

— En 1827, sur la *place d'Ainay* on comptait cinq ateliers occupant onze métiers à tisser les étoffes de soie.

— Le tryptique offert en 1861, par les dames lyonnaises, à la reine de Naples lorsqu'elle traversa Lyon, fut peint par Janmot. (*France littéraire*, novembre 1861.)

— Quelques-unes des œuvres de Janmot : *Jésus au jardin des Oliviers* (1841) ; *Vallée du Gapeau, à Hyères* (1842) ; *Fleurs des Champs* (1845) ; *Le Père Lacordaire* (1847) ; *Le Général Gêmeau* (Lyon, 1850) ; *Les quatre grands prophètes*, à l'église Saint-François (1858) ; *La Ville de Lyon donne à la Charité les trésors qu'elle reçoit de l'Industrie* (1860) ; *Victor de Laprade* (1865). *La Vierge et l'enfant Jésus* (1867) ; *Le rêve de Dante* (1871) ; *Le Père Charmettant des Missions d'Asie* (1878) ; *El Biar* (1887) ; *La fin des Temps ; la Communion des Apôtres* (église Saint-Polycarpe) ; *le Rhône vu de la Mulatière* ; *Clément Lacuria* (portrait) ; *Ozanam* (portrait) ; etc...

JANTET (Lucien). — Journaliste lyonnais qui fonda, avec les frères Ferrouillat, en 1877, le *Lyon Républicain*.

JARDIN (Martin). — Sculpteur, doreur lyonnais du XVIII^e siècle. Il exerçait en même temps le métier de marchand d'estampes en sa boutique du quai Villeroi (quai Saint-Antoine). Il « donnait à lire toutes les nouvelles tant à la ville qu'à la campagne. »

JARDIN-DES-PLANTES (rue du). — I^{er} arrondissement. — Cette rue doit son nom au jardin botanique qui fut créé sur le territoire de la Déserte, au lieu dit « clos de l'Observatoire », par ordre du représentant Poullain de Grandprey (Arrêté du 14 novembre 1795). Le docteur Gilibert (voir ce nom) en fut le premier directeur.

Lorsqu'on ouvrit la rue du Jardin-des-Plantes, on mit à découvert une quantité de débris antiques, et, notamment, un édicule représentant les Déesses-Mères.

Divers

— L'ancien Jardin des Plantes fut tracé par Jean-Marie Morel, architecte-paysagiste et peintre, né à Lyon en 1728, mort en 1810.

— La grotte artificielle créée dans le jardin botanique avait attiré les critiques d'un grand nombre d'artistes.

Exaspéré par ce faux art, P. Saint-Olive fit, au sujet de cette grotte, ce sonnet, dans lequel l'entrepreneur parle tout d'abord :

J'espère cette fois que votre esprit chagrin,
Enclin à tout blâmer sur un ton satirique,
Promenant ses regards dans l'antique jardin,
N'en critiquera pas la grotte magnifique.

La nature elle-même, avec sa propre main,
La voudrait imiter, mais ce serait en vain;
Et nos jolis rochers font ici la critique
De ceux qui sont sortis de sa vieille fabrique.

Vous ne nous direz plus, détestable moqueur,
Des choses du bon genre éternel détracteur,
Que nous n'entendons rien à l'art du pittoresque !

— Je ne suis pas surpris qu'une grotte, à vos yeux,
Soit le type du beau, ce qu'on peut voir de mieux,
Car, pour vous, l'idéal est surtout le grotesque.

— Le funiculaire de la Croix-Rousse, la « ficelle », fut ouvert le 5 mai 1860. Les travaux avaient été autorisés par décret du 26 mars 1859. On allait vite en ce temps-là ; de nos jours, combien faudrait-il d'années ?

La longueur du funiculaire est de 485 mètres, sa hauteur 77 mètres.

JARDINS (impasse des). — V^e arrondissement. — Voie publique dans laquelle est installé un asile des sourds-muets délaissés.

JARDINS (rue des). — V^e arrondissement. — Il y avait autrefois, dans cette rue, une quantité de jardinets où, le dimanche, les Lyonnais auxquels ils appartenaient allaient « villégia-turer ». De là le nom de cette rue.

JARENTE (rue de). — II^e arrondissement. — Cette rue a été ouverte en 1772, sur une partie des terrains appartenant à l'abbaye d'Ainay ; elle a reçu le nom de l'abbé Lazare-Victor de Jarente, qui fit la cession du terrain sur lequel elle est tracée. Elle s'étendait alors d'Ainay à la rue d'Auvergne.

La section comprise entre cette dernière rue et la rue de Puzy (aujourd'hui incorporée dans la rue Auguste-Comte), ne fut percée

qu'en 1817; elle fut appelée un moment *rue Roger*. Cochard a écrit « qu'il ne comprenait pas qu'on ait conservé ce nom qui ne rappelait qu'un procès scandaleux. » Le tracé de cette voie la faisait passer sur des terrains appartenant aux époux Roger; mais leur conduite avait été jugée telle, qu'on voulut changer le nom de la rue. La veuve Roger menaça de faire fermer le passage. Il fallut céder.

Sur le procès auquel fait allusion Cochard, on trouve, dans les *Mémoires* de Bachaumont, à la date du 7 septembre 1781, des détails curieux quant au rôle joué, comme prête-nom par la dame Roger, dans l'achat des terrains des Jésuites pour le compte de son ami qui habitait Paris.

Cette même section de la rue traversait (plus près de la rue Auguste-Comte) les jardins de M. Macors, dans lesquels on découvrit, le 18 février 1806, la belle mosaïque représentant des courses de chars et de chevaux. M. Macors avait fait élever, au-dessus de cette mosaïque, pour en assurer la conservation, un temple grec. Le progrès a chassé le temple dorique, et la mosaïque est au Musée!

On trouva également, dans les mêmes jardins, une autre mosaïque représentant Méléagre, vainqueur du sanglier de Calydos, au moment où il vient en offrir la dépouille à Atalante.

Artaud, directeur du Musée, fit, au sujet de ces découvertes, une publication qui lui ouvrit les portes de l'Institut. Sous sa direction on découvrit dans le jardin Vial, qui s'étendait jusqu'à la rue de Puzy, de beaux fragments de mosaïques.

Ces vestiges antiques avaient fait donner, tout d'abord, le nom de *rue des Mosaïques* à ce prolongement de la rue Jarente.

Personnalités ayant habité la rue

- 1785. — Montalland, peintre et doreur, rue Roger.
- 1834. — Genevois, conseiller à la Cour, rue Roger.
- 1843. — Sain de Vauxonne, conseiller à la Cour, conseiller d'arrondissement du canton d'Anse.
Anizetti Joseph, sculpteur-figuriste.
- 1854. — Gymnase civil dirigé par Joseph Lemay.
- 1868. — D^r Gayet, professeur à l'Ecole de médecine, rue de Jarent, 27.
- 1872. — Administration des Contributions Indirectes au n° 24, rue de Jarente.
- xx^e siècle. — Hospice des Jeunes Filles incurables (Sœurs de Saint-Joseph).

Notes topographiques

N° 3 et 11. Construits respectivement en 1846 et en 1835, par Saunier.

N° 18. Maison édiflée sur les plans de l'architecte Louis Journoud, en collaboration avec P. Giroud.

N° 24, 25 et 26. Construits par Saunier, de 1845 à 1849.

Souvenirs d'antan

En 1803, Paul Macors, pharmacien rue Saint-Jean, devient propriétaire d'un lot de terrain dépendant de l'ancien noviciat des Jésuites de Saint-Joseph, situé entre les rues de Puzy, des Remparts-d'Ainay, le tracé de la rue Roger, au couchant de la *rue de la Direction* (rue Victor-Hugo) ; il possédait en outre un lot qui s'étendait jusqu'à la rue d'Auvergne.

C'est dans ce lot que fut trouvé la mosaïque des *Jeux du cirque*. Artaud la situe dans l'angle sud-est des rues Bourbon (Victor-Hugo) et Roger. Steyert la situe sous l'actuel n° 24 de la rue de Jarente. Benoît Vermorel, sous le n° 39 de la rue Victor-Hugo. La désignation de Steyert semble être la plus exacte.

Le public fut admis, moyennant une légère rétribution, à contempler la mosaïque, du 5 au 20 juin 1806. Le 26 juin fut réservé aux instituteurs et à leurs élèves.

Les fouilles avaient été dirigées par Flacheron et Louis Querville, architectes.

— Au n° 4, près de la rue Vaubecour, en creusant dans la cave de M. Cucherat, avocat, on trouva la mosaïque des *Poissons*.

— Au mois d'avril 1884, à l'entrée de la rue de Jarente, une tranchée de canalisation mit au jour une mosaïque d'une exquise finesse, à 1 mètre 80 de profondeur.

JARNAC (Victoire de). — Pour célébrer la victoire remportée sur les protestants à Jarnac, on fit à Lyon, le 4 avril 1569, une procession générale dans les rangs de laquelle figurèrent les moines des Minimes, de l'Observance, des Augustins, des Cordeliers, des Jacobins. Le prieur de Confort prononça un sermon en plein air, place Bellecour, devant le simulacre de château édifié pour la circonstance, et qu'on fit brûler. Autour de ce monument, offert en holocauste à la haine des catholiques, on lisait des inscriptions en vers français.

JARNIEUX (Isaac). — Sculpteur, né à Couzon (Rhône) le 23 octobre 1826, mort subitement à Lyon le 2 juillet 1891. Il était élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Jarnieux a laissé : *mort de Savonarole* (plâtre, 1855) ; *Saint-Laurent* (1858) ; *Vierge immaculée* (marbre, 1890) ; etc...

JARRIGE (Guillaume-François-Xavier). — Né à Nevers le 22 décembre 1829.

Agrégé d'histoire en 1864, il enseigna au Lycée Ampère de 1881 à 1894, date à laquelle il prit sa retraite.

Tous les élèves qui ont reçu son enseignement se souviennent de ce remarquable professeur qui venait toujours sans notes, parlant d'abondance sur l'histoire, sans que jamais sa mémoire fut en défaut.

Jarrige fut membre du Conseil académique de Lyon.

JARS (Gabriel). — Né à Lyon en 1729, mort à Ecully le 2 octobre 1808, correspondant de l'Institut.

Ingénieur, il devint inspecteur-général des mines en 1780.

Avec son frère, Jars fit en Norvège et Suède un voyage d'études au cours duquel il gagna la sympathie du prince royal. Sous la Révolution, Jars se retira à Sain-Bel et se consacra à l'exploitation des mines de cuivre.

Membre de l'Académie de Lyon en 1775, il fut éditeur et collaborateur des *Voyages métallurgiques*.

JAY (Alphonse-Marie-François). — Architecte, né à Lyon le 13 juillet 1789, mort à Paris en décembre 1871. Il étudia à l'Ecole de Paris avec Percier et Rondellet. Sa carrière s'est écoulée dans la capitale.

JAYET (Clément). — Sculpteur, né à Langres le 26 février 1731. S'installa définitivement à Lyon en 1760, où il épousa M^{lle} Derojat, fille d'un perruquier de la paroisse d'Ainay. Il mourut à Lyon, le 24 février 1804. Le *Bulletin de Lyon*, qui rend compte de ses funérailles, rappelle qu'il fut le maître de Michalon, Grobon, Fl. Richard, etc...

On doit à Clément Jayet, entre autres monuments, la statue d'*Uranie*, placée au sommet de la colonne érigée, au XVIII^e siècle, placé des Cordeliers, dite colonne du Méridien. On cite encore :

Donat Nonnotte (buste, 1786) ; *Antoine Barthélemy de la Croix*, obédencier de Saint-Just (buste) : *Antoine Berjon* (buste, 1788) ; etc...

JAYR (quai). — V^e arrondissement. — Le nom donné à cette partie du quai de la rive droite de la Saône est un hommage rendu à la mémoire d'un des préfets du département du Rhône.

Hippolyte-Paul Jayr naquit à Bourg en 1802 ; il exerça d'abord la profession d'avocat, puis entra dans l'administration. Successivement préfet de l'Ain, de la Loire, de la Moselle, Jayr devint, en 1839, préfet du Rhône.

Pendant les sept années au cours desquelles il administra ce département, il montra dans ses fonctions autant de capacité que d'activité.

Arrivant à Lyon alors que l'émotion causée par l'insurrection de 1834 était à peine apaisée, il s'attacha à maintenir la paix entre les « canuts » et les fabricants. Il y parvint grâce à son habileté et à sa patience.

En 1847, Jayr devint ministre des Travaux publics. Il se retira de la vie publique sous le second Empire et mourut, presque centenaire, en 1900.

On doit à Mousterde Emmanuel une médaille de Jayr, préfet.

Divers

En 1890 existait encore, sur le quai Jayr, la brasserie Marmier, où se tenaient à peu près toutes les réunions, politiques ou autres, à Vaise.

JEAN, dit Jean-Marie Saint-Eve. — Dessinateur et graveur lyonnais, né le 9 juin 1810, mort à Montmartre le 4 septembre 1856.

JEAN-BAPTISTE-SAY (rue). — I^{er} arrondissement. — Au 30 avril 1858, le *clos Flandrin* (au levant) reçut le nom de l'économiste J.-B. Say, né à Lyon en 1767.

Il passa ses premières années dans sa ville natale ; mais des revers de fortune obligèrent sa famille à quitter Lyon et à s'installer à Paris. Pour gagner sa vie, J.-B. Say dut entrer dans une maison de banque ; il collaborait, en même temps, au *Courrier de Provence*, journal publié par Mirabeau.

Patriote convaincu, il s'enrôla en 1792 et resta dans l'armée jusqu'au traité de Bâle. A ce moment, il fonda la *Décade*

philosophique. Pourvu d'un emploi dans les finances, à Moulins, il fut révoqué au 18 Brumaire.

En 1800, J.-B. Say publia *Olbie ou Essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation*. En 1803, parut son *Traité d'Economie politique*. Il écrivit encore, notamment, de *l'Angleterre et des Anglais* (1812) ; *Mélanges et Correspondances* (1832).

Le gouvernement de Louis-Philippe donna au savant économiste la chaire d'Economie politique au Collège de France.

J.-B. Say mourut en 1832.

On peut dire qu'il a popularisé en notre pays la science économique.

Divers

Le 5 février 1889, la Ville de Lyon a reçu, pour être placé dans la galerie des Lyonnais célèbres, un buste de J.-B. Say, par Fontan, statuaire.

JEAN-BROQUIN (rue). — VI^e arrondissement. — Cette voie publique a porté, jusqu'en 1911, le nom de *rue des Prés*.

La nouvelle dénomination rappelle le nom d'un des commis-saires qui, en 1531, lors de la grande famine de Lyon, s'occupèrent de secourir les malheureux mourant de faim.

C'est Jean Broquin qui proposa d'employer le solde en caisse à la création d'un établissement permanent où l'on recueillerait les misérables « à l'effet d'empescher et abolir la mendicité « dans la Ville. » (Voir : rue de la Charité).

JEAN-CARRIES (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue, jusqu'au 20 août 1895, porta le nom de *rue des Deux-Cousins* qu'elle tenait d'une auberge ainsi désignée. Antérieurement elle avait connu les dénominations de *rue de la Pionnière*, puis de *rue Thiers*. Ce dernier nom rappelait Guy de Thiers, prébentier de l'Eglise de Lyon en 1270, auquel appartenait l'hôtel qui, au siècle suivant, devint la propriété des d'Albon. Cet hôtel subsistait encore vers 1850.

En 1895, la rue a reçu le nom du sculpteur et céramiste Jean-Joseph-Marie Carriès.

Né à Lyon en 1856, Jean Carriès se trouva, tout enfant, orphelin et sans ressources. Grâce à une religieuse de Saint-Vincent de Paul, la Mère Callamand, l'enfant devint pupille de l'orphelinat Denuzière. En 1869, il commença son apprentissage chez le sculpteur Vermare, à Lyon. En 1874, il devint l'élève de Dumont, à Paris.

Jean Carriès se dirigea bientôt vers l'art de la céramique où il acquit rapidement une maîtrise incontestée. Il fit de curieuses expériences sur les grès et les poteries ; en 1892, il exposa ses travaux et obtint un succès considérable.

Il mourut à Paris, en 1894.

Ainsi, commençant sa vie sans parents, protégé seulement par une humble Sœur de charité (qu'il ne cessa jamais d'aimer comme « sa maman » et dont il fit le buste), Jean Carriès s'est élevé aux plus hautes régions de l'Art.

Cela valait bien une plaque bleue sur les murs d'une de nos rues !

Divers

N° 5. Voir : rampe d'escalier.

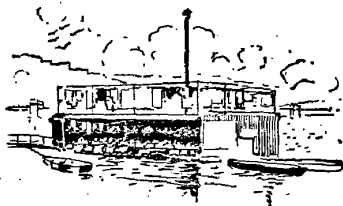
1849. — Grandperret, architecte de la Ville, habite rue des Deux-cousins, n° 3.

1868. — Fontaine Benoît, architecte, rue des Deux-cousins n° 3.

JEAN DE CHAZELLES. — Né à Lyon en 1657, mort en janvier 1710, Jean de Chazelles fut professeur d'hydrographie à Marseille.

Le premier, il mesura la hauteur des Pyramides. On lui doit la plupart des cartes qui composent les deux volumes du *Neptune françois*.

On conte que c'est Jean de Chazelles qui imagina de faire servir les galères à remorquer les vaisseaux quand le vent manquait ou était contraire. Cet expédient assura, en 1690, la descente de Tingmouth en Angleterre.



LOUIS MAYNARD

DICTIONNAIRE DE LYONNAISERIES

Les Hommes - Le Sol - Les Rues
Histoires et Légendes

Préface de M^e Paul CREYSSEL * †

Avocat à la Cour d'Appel

A LYON
Chez l'Auteur, 24, rue Garibaldi

1932

TOME II

CHARLEMAGNE **A** **J**EAN-DE-CHAZELLES



(Suite)

JEAN LE GRIS. — Vivait au XIII^e siècle. Curé de Saint-Pierre et Saint-Saturnin en notre ville, il remplit, au concile général de Lyon ouvert par le pape Grégoire X, en 1274, les fonctions de promoteur.

Il éprouva, à ce qu'on raconte, une si grande joie de la réunion des Grecs et des Latins (qui acceptèrent tous — momentanément — la primauté du pape) qu'il fonda, à perpétuité, deux processions aux fêtes de Pentecôte : l'une à l'Île-Barbe, l'autre à la chapelle du pont du Rhône. Ces processions devaient être suivies d'une distribution de pain aux pauvres et d'une danse qu'ouvriraient le curé et l'abbesse de Saint-Pierre.

A la danse furent substituées, par la suite, des illuminations et un feu d'artifice (aboli par le Consulat en 1730).

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (quai). — V^e arrondissement. — Il ne saurait être question de faire ici, une biographie de Jean-Jacques Rousseau. Les rapports du philosophe de Genève avec notre cité sont assez minces : il y vint tout jeune, de passage ; l'histoire de la grotte est de cette époque. Il fut, vers 1740, précepteur dans la famille de Mably, rue Saint-Dominique (Emile Zola). On sait qu'il laissa ses enfants aux « Enfants trouvés ».

On signale encore, beaucoup plus tard, son passage à l'hôtel de Notre-Dame de la Pitié, rue Sirène (Hôtel de Ville).

C'est sur le quai qui porte son nom, que Jean-Jacques

Rousseau passa, dans la *grotte des Etroits* (aujourd'hui disparue) une nuit qu'il a lyriquement décrite dans ses *Confessions* (tome premier) :

« Je me souviens d'avoir passé une nuit délicieuse hors de
« la ville, dans un chemin qui côtoyait la Saône. Des jardins
« élevés en terrasses bordaient le chemin du côté opposé. Il avait
« fait très chaud ce jour-là ; la soirée était charmante ; la rosée
« humectait l'herbe fleurie ; point de vent, une nuit tranquille ;
« l'air était frais sans être froid ; le soleil, après son coucher,
« avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion
« rendait l'eau couleur de rose. Je me promenais dans une sorte
« d'extase...

« Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce
« de niche ou de fausse porte, enfoncée dans un mur de terrasse.
« Le ciel de mon lit était fermé par les têtes des arbres ; un rossi-
« gnot était précisément au-dessus de moi : je m'endormis à son
« chant ; mon sommeil fut doux ; mon réveil le fut davantage... »

Divers

Au n° 4, l'église de Notre-Dame-des-Etroits.

N° 25, asile de vieillards des Petites Sœurs des Pauvres.

— J.-J. Rousseau a inspiré de nombreux artistes lyonnais. Je cite au hasard : une vue de l'habitation où séjourna le philosophe à *Rocheardon*, par Tony Vibert ; un médaillon modelé à Lyon en 1768, par Joseph Rosset du Pont ; *J.-J. Rousseau dans la grotte des Etroits*, tableau de Chatigny ; la grotte de J.-J. Rousseau à Rocheardon, par Tony Vibert.

Au n° 35, le fameux restaurant de la mère Guy, fondé en 1759, et où défilèrent toutes les sommités politiques ou artistiques qui vinrent à Lyon. Pour ma part, j'ai, tout jeune, connu le dîner qui, en 1885, réunissait là Jules Ferry et les Lyonnais qui l'avaient convié à venir prononcer un discours politique après sa chute. On voyait, autour de lui, Jean Beau, le docteur Bard, mon père S. Maynard, etc...

— Au sujet de la « grotte », M. de Terrebasse écrit : « le fait « ne nous paraît pas aussi certain, puisque le narrateur avoue « lui-même, qu'il ne se rappelle pas bien si ce chemin côtoyait la « Saône ou le Rhône ». A cette époque, les travaux Perrache n'avaient point encore reporté le confluent à la Mulatière ; et comme la jonction des deux rivières se faisait au travers des fies au midi d'Ainay, rien d'étonnant à ce que J.-J. Rousseau ait hésité à affirmer qu'il était au bord du Rhône ou de la Saône. Cela n'enlève rien à la véracité du fait.

JEAN-JAURES (avenue). — VII^e arrondissement. — On a donné le nom du grand tribun socialiste à la partie de l'*avenue de Saxe* qui s'étend du cours Gambetta à l'avenue Berthelot.

Il ne saurait être question en un recueil de Lyonnaises, de tracer une biographie de Jean Jaurès.

JEAN-JULLIEN (rue). — Le 23 juin 1923 la *rue Chaumais* a pris le nom de Jean Jullien, auteur dramatique né à Lyon dans le quartier du clos Chaumais.

JEAN MACE (place). — VII^e arrondissement. — Le fondateur de la Ligue de l'Enseignement est étranger à notre ville et à sa vie

Divers

Le 26 octobre 1912 on inaugura la Mairie du VII^e arrondissement de Lyon. Les peintures décoratives, à l'intérieur, sont signées : Combet-Descombes.

JEAN-MARC BERNARD (rue). — VII^e arrondissement. — La nouvelle rue ouverte entre le chemin de Combe-Blanche et la rue Emile-Combes, a reçu, le 30 janvier 1928, le nom du poète Jean Marc Bernard, né à Saint-Rambert d'Albon (Drôme), tué à l'ennemi en 1915.

C'est à une suggestion du journal *Comœdia* qu'on doit l'attribution du nom de ce poète régional — mais non local — à cette nouvelle voie publique.

Avant cette nouvelle désignation, c'était l'*impasse de la Tour* ; mais, depuis longtemps, le mot *impasse* était impropre.

JEAN-NOVEL (rue). — VI^e arrondissement. — Une propriétaire, Madame Guillet (ex-directrice du Casino de Lyon), céda à la commune de Villeurbanne le terrain nécessaire à la percée de la rue Henri-Rolland, sous la condition qu'on attribuerait le nom de son père, Jean Novel, à l'une des rues tracées sur le territoire appartenant aux Hospices.

C'est pourquoi la rue dite *des Chanées* (à cause d'un petit ruisseau qui la bordait) est devenue rue Jean Novel.

JEAN-PERREAL (rue). — VII^e arrondissement. — Le 18 avril 1928, une partie du *chemin des Alouettes* a reçu le nom du peintre Jean Perreal, né en 1450, mort en 1530.

JEAN-QUITOUT (rue). — III^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire de terrains riverains.

JEAN-REVEL (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue porte le nom du Lyonnais d'adoption qui créa la mise en carte et fit, pour la fabrication des étoffes de soie, des dessins qui lui acquirent une grande réputation.

Né à Paris en 1684, Jean Revel était le fils de Gabriel Revel, membre de l'Académie de peinture (1683). Jean vint se fixer à Lyon en 1710 et habita l'Ile-Barbe.

De son mariage avec M^{lle} de Lassenet, il eut une fille Jeanne-Barbe, qu'il unit, en 1738, à Jean-François Clavière. L'arrière petite-fille de ce dernier, M^{me} Brunet-Clavière, a légué, au Musée de Lyon, le portrait de Revel par lui-même.

On peut dire que c'est le hasard qui révéla à Jean Revel sa véritable vocation.

Il peignait l'histoire, sans grand succès, à Lyon. Un jour, de la fenêtre de son atelier, il remarqua l'élégance d'une tige chargée de fleurs. Comme frappé d'inspiration, il esquissa cette plante sur la toile, l'entourant d'accessoires appropriés; puis il alla présenter cette ébauche à un de ses amis, fabricant de soieries. Celui-ci, plaçant un papier réglé sous la main du peintre, dirigea la traduction du modèle sur cette carte, pour en faire un patron. Ce fut le succès.

Jean Revel mourut à Lyon en décembre 1751.

On lui doit l'invention des points rentrés qui permirent d'adoucir le passage d'une nuance à une autre. On lui doit encore le moyen de placer les ombres afin de reproduire, sur les étoffes, de véritables tableaux.

Nonnotte nous a laissé un portrait de « Jean Revel, décorateur d'étoffes ».

JEAN LE SIRE. — Un des plus anciens médecins lyonnais connus, qui mourut le 25 juillet 1265, en léguant à l'Eglise de Lyon sa maison, située rue Tramassac.

JEAN-DE-TOURNES (rue). — II^e arrondissement. —

Une imprimerie qui avait pour enseigne une grappe de raisin, fit donner à cette rue le nom de *rue Raisin*, qu'elle a conservé jusqu'au 13 novembre 1863.

La dénomination actuelle rappelle une famille d'imprimeurs renommés.

Le premier d'entre eux qui s'établit à Lyon fut Jean de Tournes (1504-1564), originaire de Noyon. Il fut d'abord employé par Sébastien Gryphe avant de devenir lui-même imprimeur du Roi. Il s'établit à Lyon dans la rue Raisin, à l'enseigne des *Deux Vipères*. Sa devise était :

Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris.

Chytroeo, dans son recueil d'inscriptions paru en 1594 et réédité en 1606, paraît avoir connu cette devise, car on lit dans son livre, l'article suivant :

« Lugduni,
« In œdibus typographi cujusdam,
« Nolueris tibi quæ fieri fac tabianulli,
« Mutua ne referant quæ modo præstiteris. »

Jean de Tournes avait une autre marque : un ange debout, avec cette anagramme de son nom : *son art en Dieu*.

Parmi les éditions sorties de ses presses, on cite un *Pétrarque* (1550) ; un *Vitruve* (1552) ; les *Poésies* de Louise Labé ; les *Œuvres* de Pernette du Guillet ; etc....

Il laissa, en mourant, une partie de ses biens aux pauvres de Lyon.

— Jean II^e du nom, son fils fut également imprimeur à Lyon ; mais, en 1585, il alla s'installer à Genève.

— Jean III^e du nom, continua le métier dans cette dernière ville.

— En 1727, les petits-fils de Jean III^e, Jean-Jacques et Jacques, ouvrirent, de nouveau, une imprimerie à Lyon.

Personnalités ayant habité la rue

- 1524. — Jean, peintre, rue Raisin.
- 1535. — Bourras (ou Bouratz) Jean, orfèvre.
- 1543. — Morizet Guillaume, peintre.
- 1544. — Cassius Laurent, écrivain.
- 1560. — Nater Pierre, fondeur d'artillerie.
- 1583. — Brun Barthélemy, peintre.
- 1630. — Cayne Claude, imprimeur, rue Raisin, à l'enseigne *au Grand-hareng*.

1721. — Laurens André, puis sa veuve, imprimeurs, rue Raisin, à la Vérité, éditent l'*Almanach de Lyon* de 1721 à 1739.

1758. — M^{lre} Lager, dessinateur pour la fabrique.

Dervieux, dessinateur pour la fabrique.

1780. — Kléber Jean, relieur de livres.

1800. — J.-L. Trimolet, dessinateur et peintre sur métaux, 24 rue Raisin.

1853. — Bernotte Charles, sculpteur sur bois.

1863. — Restaurant du Louvre, très fréquenté, au n° 2.

1868. — Le Royer, avocat, qui fut président du Sénat.

1871. — Brasserie de la Perle, rue Jean-de-Tournes.

Divers

C'est sur l'emplacement de l'immeuble qui porte aujourd'hui le numéro 7, qu'était installé l'atelier de Jean de Tournes.

— La maison Brossard fut donnée aux pauvres de l'Hôtel-Dieu par Jos. ph Brossard (testament du 16 juillet 1765, Berthon de Fromental, notaire). L'immeuble fut revendu à la Ville, le 29 janvier 1861, pour rectification de l'alignement de la rue.

JEAN VALLIER (rue). — VII^e arrondissement. — Une nouvelle rue ouverte entre la place Antonin Perrin et la rue de Gerland, a reçu, le 26 mai 1928, le nom de Jean Vallier, maître-horloger, né à Lyon en 1596, mort en 1649. Il logeait place du Change et fabriqua de très belles montres conservées dans les musées du Louvre, de Lyon, de Florence, de Vienne, de Londres, de New-York, etc...

JEANNE KÆLHER (rue). — VII^e arrondissement. — La rue Saint-Marc a reçu, en 1929, le nom de M^{me} Jeanne Kælher (née Lumière). On lisait dans le rapport du Maire au Conseil municipal : « Je crois, Messieurs, que le nom de M^{me} Kælher doit être perpétué ; il a été attaché pendant de nombreuses années à toutes les œuvres de bienfaisance, philanthropiques ou scolaires, de la Ville... et je n'ai pas besoin de rappeler les services rendus par le dévouement inlassable de M^{me} Kælher à l'œuvre de protection des enfants et des mères, ni son active collaboration au fonctionnement des divers organismes s'occupant des Pupilles de la Nation ».

La rue Saint-Marc conduisait au domicile de M^{me} Kælher.

JENNEVAL. — Poète et comédien, né à Lyon, rue du Peyrat (rue Alphonse-Fochier) en 1801.

Il fit des études à Paris, en vue du barreau. Son goût pour le théâtre le poussa à embrasser la carrière d'acteur ; il débuta à Paris en 1826.

En 1828 Jenneval entra au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles ; il y joua avec grand succès.

Lorsqu'éclata le mouvement de libération de 1830, Jenneval entra avec enthousiasme dans les rangs des volontaires belges.

C'est alors qu'il composa le chant de l'Indépendance belge, la *Brabançonne*, devenu l'hymne national de la Belgique.

La *Brabançonne* fut chantée pour la première fois au théâtre de la Monnaie par le ténor (également français) Lafeuillade.

Jenneval fut tué sous les murs de Liège le 14 octobre 1830.

L'auteur de la *Brabançonne* s'appelait, de son véritable nom, Dechez.

La plupart des Français ignorent Jenneval ; tous les Belges le connaissent.

JENOUDÉ (Paul-Louis-Séraphin). — Peintre né à Lyon le 21 mars 1853, mort prématurément à Paris en 1886. Après avoir suivi les cours de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, il partit à Paris (1871) étudier sous la direction de Clément, de Lefebvre et de Boulanger.

Parmi ses toiles : *Cyanée* (Musée de Lyon, 1884) ; *Judith songe à délivrer Béthulie* (1885) ; *La Musique* ; etc....

JOANNIN (Georges). — Peintre lyonnais du XIX^e siècle mort vers 1875.

Parmi ses œuvres : *une mare dans un bois ; étang près de Crest (Isère) ; les bords de l'Ain ; une Nymphée ; etc...*

Son atelier était installé rue Sala.

JOBBE-DUVAL (Félix-Armand). — Peintre né en 1821 dans le Finistère, mort à Paris en 1889. Je le cite en cet ouvrage, parce qu'il a peint, à l'Hôtel-de-Ville de Lyon : *le Printemps, l'Été, l'Automne et l'Hiver (Grande salle des Fêtes)*. 1862 ; dans la même salle : *la Force et la Prudence*.

A la mairie du I^{er} arrondissement on peut voir, du même artiste : *Toilette d'une fiancée*.

JOGUES (Louis). — Peintre né à Bourg en 1818; élève de notre Ecole des Beaux-Arts sous Grobon, Bonnefond et de Saint-Jean (1836-1839). Il se fixa à Lyon et vécut comme photographe.

Parmi ses toiles: *Cascade* (1857); *lac du Bourget*; *bords de l'Ain* (aquarelle, 1867); *Miribel* (aquarelle) 1869); etc...

JOLICLERC (Nicolas). — Né à Lyon au XVIII^e siècle, mort à Paris, le 6 février 1817.

Prêtre de la congrégation de Saint-Maur, il exerça son ministère d'abord à Lyon, où il fut le grand vicaire de l'évêque constitutionnel Lamourette; puis, professa l'histoire naturelle à l'Ecole centrale de l'Oise.

Joliclerc a publié à Lyon, en 1795, un *cours complet de Botanique* dont le premier volume fut seul imprimé; puis des *Principes élémentaires de Botanique*.

A Paris, en l'an VI (1798), il fait paraître *Principes de la philosophie du botaniste, Système sexuel des végétaux* (première édition française de Linné).

L'année suivante parut sa *Phytologie universelle ou Histoire naturelle et méthodique des plantes, de leurs propriétés, de leurs vertus*.

JOLIMONT (T. de). — Ingénieur, professeur au Cercle des Arts, à Paris. Jolimont fit paraître, en 1831, une *Description historique et vues pittoresques des monuments les plus remarquables de la Ville de Lyon*.

Les dessins furent exécutés par l'auteur.

JOMARD (Jacques). — Né à Lyon en 1768, mort le 21 janvier 1817. Jomard embrassa la carrière militaire et devint maréchal de camp. Aux Cents-jours, il fut envoyé par le département du Rhône à la Chambre des représentants.

Son épitaphe se termine ainsi: « ... Si la Patrie regrette en lui un illustre guerrier, ses concitoyens, ses amis, ses parents ont à pleurer ici toutes ses vertus sociales ».

JORDAN (Antoine-Noël). — Né à Lyon le 25 décembre 1778. Il était le frère de Camille Jordan.

Antoine Jordan, ecclésiastique, fut curé de Saint-Bonaventure.

ture (1828). De 1829 à 1837, il collabora au conseil d'administration du Dispensaire général.

La mort l'atteignit, à Lyon, le 2 décembre 1843; il était chanoine honoraire.

JORDAN (Alexis). — Né et mort à Lyon (29 octobre 1814 - 7 février 1897). D'une riche famille de négociants lyonnais, il était le neveu de Camille Jordan.

Membre de la Société linnéenne, il s'occupa d'abord d'entomologie avec Foudras. Puis, sous l'influence de Timeroy et de Seringe, il se consacra exclusivement à la botanique.

Ses herborisations fréquentes dans notre région lui ont permis de découvrir des espèces nouvelles et de nombreuses variétés jusqu'alors inaperçues.

Jordan avait créé un jardin d'expériences à Villeurbanne.

Sa conception métaphysique de l'espèce est influencée par le mysticisme lyonnais de Camille Jordan, d'Ampère, de Ballanche et d'Ozanam.

Son herbier légué à M. Borel est devenu la propriété de l'Université libre de Lyon.

Ses cultures de Villeurbanne, entretenues jusqu'en 1904 par son élève Vivian-Morel, sont disseminées aujourd'hui.

JORDAN (Marie-Ennemond-Camille). — Né à Lyon le 5 janvier 1838. Mathématicien, membre de l'Institut.

Entré à l'Ecole Polytechnique en 1855, Jordan passa ensuite à l'Ecole des Mines, et fit carrière comme ingénieur dans les chemins de fer.

Il s'orienta vers l'enseignement et professa au Collège de France.

Parmi ses travaux, je rappelle: *Traité des substitutions et des équations algébriques* (1870); *Calcul différentiel* (1882); etc...

Il fut rédacteur en chef du *Journal de mathématiques pures et appliquées*.

JORDAN (Joseph-François-Auguste). — Ingénieur né à Lyon le 14 novembre 1807, mort en septembre 1855. Il était le fils de Camille Jordan.

C'est lui qui fit construire le pont de Nemours (pont du Change ou de pierre) de 1843 à 1845. L'arche des merveilles de l'ancien pont fut démolie seulement en 1847.

JOSEPHIN SOULARY (rue). — IV^e arrondissement.

— La rue des Gloriettes (voir ce nom) a reçu, le 26 septembre 1891 le nom du poète lyonnais Soulary. Né le 23 février 1815, il fut élevé au collège de Montluel, dont il semble avoir gardé un bien mauvais souvenir.

Il fut soldat et tint garnison à Bordeaux où l'*Indicateur de Bordeaux* publia ses premiers vers. Son congé fini, il revint à Lyon, où il connut la misère sans, pour cela, cesser de publier ses productions, déjà très goûtées. Le préfet Jayr, s'intéressant à lui, le fit entrer, comme employé, à la préfecture du Rhône. En 1847, fonctionnaire consciencieux, Joséphin Soulary devint chef de division. A ce moment parurent les *Ephémères*; puis, ses œuvres se succédèrent, toutes accueillies avec faveur par ses lecteurs.

Soulary vécut dans sa petite maison de la rue des Gloriettes et ne voulut jamais quitter Lyon. C'est là qu'il mourut le 28 mars 1891, au retour d'un voyage en Algérie. Le jour même de sa mort, l'Académie française — ô ironie du destin ! — lui décernait le prix annuel de dix mille francs, pour l'ensemble de son œuvre. Lyon lui fit de superbes funérailles.

Tout le monde connaît son sonnet des *Deux cortèges*. Ce petit chef-d'œuvre fut longuement et injustement critiqué en dix grandes colonnes de la *Revue politique et littéraire* (17 janvier 1855), par Jules Lemaitre. Joséphin Soulary fut très affecté de cette critique; et lorsque ses amis venaient le voir, il leur disait parfois, non sans tristesse: « Lemaitre m'a tué ! »

Divers

C'est dans la rue des Gloriettes que vint s'établir comme chef d'institution, en 1827, Jean-Georges Hoffet, un des créateurs de la Société d'instruction populaire.

— Signalement du poète, par lui-même:

Taille haute ; âge, quarante ans.
Né dans Lyon. Visage ovale.
Cheveux et barbe grisonnants.
Front élevé. Teint un peu pâle.
Yeux gris-bleu. Bouche au coin moqueur.
Nez original. Menton bête.
Signe particulier : du cœur.
Nature du crime : poète.

Jules Tairig ne pouvait pas oublier Soulary dans ses
Silhouettes :

Sur ce maître en l'art de rimer,
Qu'à Lyon tout le monde admire.
Je ne sais comment m'exprimer.
Sur ce maître en l'art de rimér,
Je voudrais pouvoir m'escrimer.
De plaisant, je ne dois rien dire,
Sur ce maître en l'art de rimer
Qu'à Lyon tout le monde admire,

Bien chers amis, voilà pourquoi
Je préfère cesser d'écrire
Que de railler ; excusez-moi.
Bien chers amis, voilà pourquoi
Sur Soulary je reste coi.
Un mot railleur ferait sourire ;
Bien chers amis, voilà pourquoi
Je préfère cesser d'écrire.

— Soulary raconte qu'il reçut au 1^{er} janvier 1878, de Coste-Labaume, alors directeur de la *Renaissance*, le quatrain suivant :

Bonjour, bon an, mon cher poète ;
Votre muse vieillit si peu,
Qu'un an de plus sur votre tête,
N'est qu'un charbon de plus au feu.

Il est amusant de rapprocher un sonnet de Soulary, *Rêves ambitieux*, d'une réplique que lui fit Clair Tisseur.

Voici le sonnet de Soulary :

Si j'avais un arpent de terre, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.
Sur mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant, la plus belle à mes yeux :
Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève,

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon.
Tout bonheur que la main n'atteint pas, n'est qu'un rêve !

Et voici la réplique de Clair Tisseur, publiée dans *Pauca paucis* :

Tout bonheur que la main n'atteint pas, n'est qu'un rêve !
Poète tu l'as dit dans un nombre divin.
Mais, pour moi, de tes vers le miel découle en vain
Hélas ! j'ai le dégoût de tout ce qui s'achève !

De l'amour n'as-tu pas connu le lendemain,
Et l'ennui lourd caché sous la volupté brève?
L'aloës ne fleurit que pour tarir sa sève ;
L'extase d'aujourd'hui fait le deuil de demain.

Dans tout il n'est d'aimable et de doux que l'aurore,
La rose illusion que le jour évapore ;
Le seul bien véritable est dans ce qui n'est pas.

Prends la réalité ; moi, je garde le songe ;
D'êtreindre ce qui meurt, à la fin, je suis las.
Tout bonheur que la main peut atteindre est mensonge.

— Le sculpteur Textor a fait un très beau buste de Joséphin Soulyard.

JOUBERT (Louis-Martin-Roch). — Graveur lyonnais du XVIII^e siècle, originaire d'Avignon.

Il travailla pour le Consulat.

Parmi les pièces qu'il a gravées je signale : *Jacques-Annibal Claret de Fleurieu*, prévôt des marchands ; *diocèse de Lyon divisé par ses vingt archiprêtres* (1769) ; *expérience aérostatique faite à Lyon en 1784* ; *ex-libris du Chapitre de Saint-Jean* ; etc...

JOUFFROY (rue). — V^e arrondissement. — Le nom de cette rue conserve la mémoire de Claude d'Abbans de Jouffroy, né à la Roche-sur-Rognon (Franche-Comté) en 1751, et qui, le premier, tenta la navigation à vapeur (1776).

Jouffroy vint se fixer à Lyon en 1780 et épousa à Ecully, en 1783, Françoise-Madeleine de Pingon de Vallier. Quatre fils figurent sur les registres de naissances de cette paroisse.

Le 15 juillet 1783, Jouffroy lança à Lyon un bateau à aubes. Les journaux du temps relatent ainsi l'événement : « En présence « de 10.000 spectateurs et sous les yeux des membres de l'Académie de Lyon, le bateau de Jouffroy remonta la Saône, sans le « secours d'aucune force animale, et par l'effet de la pompe à « feu, pendant un quart d'heure environ ».

La commission qui contrôla le voyage à l'Ile-Barbe, entrepris par son bateau à vapeur, comprenait : Laurent Basset, conseiller

en la cour des Monnaies; l'abbé Monges; A.-François Delandine; Charles-Joseph Mathon de la Cour; Claudius-Antoine Roux; Le Camus, avocat en Parlement; J.-B. Salicis, curé de Vaise; J.-B. Salicis, neveu, vicaire.

A la Révolution, Jouffroy émigra et se rendit à l'armée de Condé, dans la légion de Mirabeau. Après Lunéville, il revint en France.

Au retour des Bourbons, il construisit le *Charles-Philippe*, lancé sur la Seine, à Bercy, devant le comte d'Artois (1817); mais on lui contesta son privilège. Jouffroy revint alors à Chalon où il lança le *Persévérant* et réussit quelques voyages aller et retour Chalon-Lyon.

De trop nombreux intérêts ligüés contre lui l'arrêtèrent. En 1829, à la mort de sa femme, il fit liquider sa retraite et fut admis aux Invalides, à Paris, où il mourut du choléra en 1832.

Fulton, Arago, et plusieurs autres savants ont reconnu les grands services rendus par Jouffroy à la navigation à vapeur.

JOURDAN (le général). — Né à Lyon en 1840, mort à Gap, au cours d'une inspection générale, en 1898 (août).

Entré à Polytechnique en 1859, il en sort dans l'arme du génie. Capitaine en 1866, Jourdan fut désigné pour faire partie de la mission militaire chargée de réorganiser l'armée japonaise.

La guerre de 1870 le trouva en Algérie; il part, attaché à l'Etat-major du 6^e corps. Prisonnier à Sedan, il est interné à Stettin.

Après la guerre et jusqu'en 1876, il est, par deux fois, envoyé encore en mission au Japon.

En 1894, il dirigea le service du Génie du 14^e corps.

Ses obsèques furent célébrées à Lyon, le 19 août 1898.

JOURDAN (Claude). — Né à Heyrieux (Isère) le 18 juin 1803; fut professeur à la Faculté des Sciences. Membre de l'Académie de Lyon, Claude Jourdan a publié de nombreux mémoires sur des questions d'histoire naturelle.

JOURDEUIL. — Fut directeur du Musée industriel et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon où il mourut en septembre 1869.

Jean-Charles Jourdeuil était né à Urville (Aube) le 25 mars 1811. Il s'était spécialisé dans la décoration des théâtres, avant de se fixer à Lyon (1861).

JOURNAL DE VILLE-AFFRANCHIE et des départements de Rhône et Loire. — Journal lyonnais dont le premier numéro parut le 21 novembre 1793. Rédigé, semble-t-il, par le citoyen d'Aumale, juge du tribunal révolutionnaire de Paris. Il parut avec cette épigraphe :

Citoyens, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public et du salut de tous.

Ce journal vécut quarante et un numéros.

JOURNAL REPUBLICAIN des deux départements de Rhône et Loire. — Le 11 janvier 1794 parut le premier numéro de cette feuille, rédigée « par une société de Sans-culottes », imprimé à l'imprimerie de la Commission temporaire, place des Terreaux.

JOURNAL DE LYON et du département du Rhône. — Le 17 février 1795 paraît le premier numéro, rédigé par Pelzin.

JOURNAL DE LYON ET DU MIDI. — Feuille lyonnaise dont le premier numéro parut le 24 décembre 1801.

Il était publié par Ant. Delandine et J.-B. Dumas.

Le dernier numéro est daté 20 mars 1802.

Utile à consulter pour le séjour du premier Consul à Lyon.

JOURNEL (Jean). — Avocat, né à Lyon le 6 août 1787, paroisse de Saint-Pierre et Saint-Saturnin.

Ses parents, après le siège de Lyon, émigrèrent en Angleterre. Revenue en France en 1800, sa famille lui fit faire ses études aux Chartreux, puis à la Faculté de droit de Dijon. Journel fut reçu docteur en droit en 1812 et s'inscrivit de suite au barreau de Lyon. En 1828, il devint avocat de la Ville. Après un court séjour dans la magistrature, revenu au barreau, il fut élu bâtonnier de l'ordre le 18 août 1834, et réélu en 1835.

Journel, en dehors de ses travaux professionnels, a écrit notamment : *Notice sur le Franc-Lyonnais* (1839) ; *Considérations sur le divorce* (1831).

Il mourut le 4 février 1842.

JOURNOUD (Louis-Etienne). — Architecte né et mort à Lyon (6 avril 1828 - 17 janvier 1897).

Il étudia à La Martinière sous la direction de Dupasquier, et fut en 1843 nommé répétiteur de dessin à l'école.

En 1855 il ouvrit un cabinet. Il succéda à Dupasquier comme architecte du diocèse de Belley (1871). Membre du jury des concours à la Martinière et à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Le nombre des travaux qu'il a dirigés est considérable; je retiens seulement les principaux parmi ceux que Journoud a exécutés à Lyon: avec Poncet il édifia les maisons portant les numéros 11, 14, 42, 50 et 53 rue de la République. Seul, il dirigea les travaux des immeubles 36, 42, 90 rue de l'Hôtel de Ville; 3 rue Confort; 4 et 6 rue Childebert; 5, 7, 9, 17, 18, 19, 20, 21, 27 et 29 rue Gasparin; 14 rue de la Barre; 16 rue Grenette; 6 et 8 rue Bossuet; 132 rue de Vendôme; etc...

Membre (1859) et président (1889-1892) de la Société Académique d'architecture.

JOUSSAY (Jacques dit Jules). — Peintre né à Rochetaillée (Rhône) en 1822, mort à Villeurbanne en 1889. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville.

Parmi ses toiles: *Camarades d'enfance réunis, chantant une chanson de Pierre Dupont* (1858); *intérieur de moulin; paysage à Optevoz* (1870); des portraits; des natures mortes; etc...

JOUBE (Alexandre). — On lit dans la *Mascarade* du 15 août 1869:

« Le 10 courant, M. Alexandre Jouve a été atteint en pleine poitrine, par la décoration de la légion d'honneur !

« Plusieurs médecins, appelés sur le champ, ont déclaré le « mal sans remède, et la science impuissante à soulager la « victime. Un homœopathe s'est prononcé dans le même sens, « ajoutant qu'à son avis, le directeur du *Courrier de Lyon* couvait « cette maladie depuis longtemps, et qu'il était fort étonnant « qu'elle n'ait pas éclaté plus tôt.

« D'après l'homme de l'art, M. Alexandre Jouve a dû res- « sentir, il y a déjà quelques années, les premières atteintes de « la maladie; et si les vellétés d'indépendance dont il a fait « preuve en quelques circonstances, de temps à autre, dans le « *Courrier de Lyon* avaient pu retarder un peu l'accident fatal, « la dernière campagne électorale en faveur des candidats officiels « et le dévouement à l'Empire dont ce journal donne des preuves

« dans ses deux éditions de chaque jour, ont dû précipiter la
« catastrophe.

« Que le sort des journalistes est différent !

« Le 10 août M. Jouve, directeur du *Courrier de Lyon* est
« décoré; le même jour, M. Labaume, directeur de la *Mascarade*,
« est entré en prison, où il subit la peine due à ses innombrables
« forfaits ! »

JOYARD (Angel). — Peintre né à Lyon en juin 1819. Fut
élève de notre Ecole des Beaux-Arts. Joyard se fixa à Paris.

Parmi ses œuvres: *Ruth et Booz* (1841); *la druidesse de
l'Armorique*; *les Saintes Femmes recueillant le sang du Christ*;
le Saint-Rosaire; etc....

JUBIEN (Louis). — Artiste peintre né à Trévoux le 30
août 1833. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis de celle
de Paris.

Parmi ses œuvres: *portrait de Napoléon III*; *portrait de
Joséphine Souvary* (acquis par la ville de Lyon); *portrait du
docteur Gailliton, maire*; *portrait d'Arthur de Gravillon*; etc...

JUBIN. — Evêque de Lyon, élu par le Concile d'Autun
après la déposition d'Humbert I^{er}.

Il fut sacré en septembre 1077 et mourut en avril 1082.

Le nom de Jubin est une corruption de Gebuin.

JUGE-DE-PAIX (rue du). — V^e arrondissement. — On
ne sait rien de très précis sur l'origine du nom donné à cette rue.
Toutefois, cette dénomination date de 1791; or, la loi sur les
justices de paix fut promulguée en 1790. Il est possible que la
municipalité lyonnaise ait voulu rappeler le souvenir de cette
réforme radicale dans l'organisation judiciaire. Ce qui donne
quelque vraisemblance à cette hypothèse, c'est que, à l'origine,
et pendant assez longtemps, au début du XIX^e siècle, on disait:
rue des Juges-de-Paix.

Cette voie est fort ancienne, car on la trouve en 1493 sous le
nom de *chemin tendant du plat de Fourvière aux arcs et murs de
la Ville*.

Divers

Au n° 3. La Providence des Sœurs de Saint-Joseph.

Au n° 8. La Société immobilière de la Croix, hospice pour hommes incurables.

N° 10. Dans la propriété de M. Lafon, professeur à la Faculté des Sciences, on a trouvé la substructure du théâtre romain de Lugdunum.

N° 13. Orphelinat de N.-D.-de-Fourvière.

N° 21. Monastère du Carmel.

N° 22. Hospice des Dames du Calvaire, fondé par M^{me} Garnier, pour les femmes incurables. (Voir Calvaire.)

N° 24. Dans l'ancien clos Montaland (devenu clos du *Verbe Incarné*, depuis que cette congrégation l'a acquis en 1833), la Faculté des Lettres de Lyon a fait faire des fouilles, de 1911 à 1914, qui ont mis à jour neuf mosaïques romaines.

En 1923, les missions américaines étaient installées en cet immeuble.

Au cours de travaux de voirie exécutés en la rue du Juge-de-Paix, on a découvert des inscriptions antiques, des médailles romaines, des urnes en verre, des amphores, des tronçons de colonne, etc... Plusieurs auteurs pensent que c'est sur le territoire que traverse cette rue qu'on doit situer l'*amphithéâtre de Fourvière* construit sous Hadrien.

Voir dans cette rue de très imposants vestiges d'un aqueduc romain.

— L'élection des premiers juges de paix, à Lyon, eut lieu le 17 janvier 1791. Il est curieux de rappeler les noms de cette première série de magistrats : 1^{er} canton, *Fédération*, Cottier ; 2^e *Hôtel-Dieu*, Perredon, notaire ; 3^e *Halle aux Blés*, Servant l'ainé, négociant ; 4^e *Hôtel commun*, de Charpieux, avocat ; 5^e *Nord-Est* (Saint-Clair), Boivin, avocat ; 6^e *Nord-Ouest* (Saint-Vincent), Carron ; 7^e *la Montagne* (Saint-Paul), Billemaiz ; 8^e *la Métropole*, Sanseigne, avocat ; 9^e *Ancienne Ville* (Saint-Just), Domergue, chirurgien ; 10^e *la Guillotière*, Feuillet ; 11^e *Cuire* (la Croix-Rousse), Chevassu ; 12^e *Vaise*, Seriziat fils.

JUIF. — Avocat lyonnais fort connu de son temps, qui fut candidat à l'Assemblée nationale en 1848. Un journal qui passait en revue les diverses candidatures (il y en eut plus de 100 !) écrit à propos de Juif : « Citoyen ardent, aux opinions démocratiques et socialistes phalanstériennes, mais anti-politique par son caractère. »

JUILLERAT (M^{me} Paul), née Clotilde Gérard. — Peintre née à Lyon en 1806, élève de Delaroche, à Paris. Elle a peint des portraits à l'huile et au pastel.

Parmi ses œuvres: *Mendiant et son enfant endormi* (1836); *l'Enfant rêveur* (1842); la *Toilette d'Anne d'Autriche* (1845); le *Grand Condé battu par Turenne à la porte Saint-Antoine* (1849); *Philippe Melanchton*; etc...

JUIVERIE (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue a été longtemps une des plus belles de la ville et le séjour des principaux négociants. Elle doit son nom aux Juifs qui, à une époque très reculée, y résidèrent. Ils avaient leur synagogue au-dessous de Fourvières. Le P. Ménétrier nous a transmis le dessin d'un grand médaillon en bronze qu'il pense provenir des fondateurs de cette synagogue. Ce médaillon présente, sur une face, une tête d'empereur (Louis le Débonnaire, conjecture Ménétrier) avec des inscriptions hébraïques; sur l'autre face, cette légende: *Post tenebras, spero lucem felicitatis judex dies ultimus*.

Personnalités ayant habité la rue

1560. — Bérard Pierre, peintre-décorateur.
1620. — Hyberlin Sébastien, peintre.
1660. — Blancpignon Antoine, « maistre orlogeur ».
1749. — Antoine Fulchiron, recteur de l'Hôtel-Dieu.
Annet Ranvier de Bellegarde, conseiller en la Cour des Monnaies.
Pierre Jouvencel, conseiller en la Cour des Monnaies.
De Lafont de Curis, greffier du bureau des finances.
Clapasson, receveur général des domaines du roi.
Clapeyron, commissaire pour les tailles au bureau des finances.
1774. — Jean-Marie Ranvier de Bellegarde, membre du Conseil supérieur.
1783. — Pradel Jean, peintre à la fresque.
1888. — Gaykowski Etienne, dessinateur.

Notes topographiques

- N^o 5. Façade du xv^e siècle; escalier à vis.
N^o 7. Porte; imposte; allée voûtée; escalier.
N^o 13. Fenêtrage sur la façade; escalier et belvédère.
N^o 17. Escalier dans une tour.

N° 21. Façade du xvi^e siècle; escalier droit avec galerie; rez-de-chaussée à bossages.

N° 23. Dès 1303, s'élevait sur ce terrain, une maison appartenant à Bernard Ducho, qui tenait de Humbert Flamen. Passée en diverses mains, la maison appartenait, en 1617, à Jérôme Lentillon, qui fit bâtir la façade avec son soubassement et ses têtes de lions. De 1685 à 1750, cette maison « haute, moyenne et basse » est la propriété de la famille de Ponsaimpierre. En 1750, les Dugas en prennent possession.

Pierre Martin, architecte et graveur, a laissé une fort belle planche représentant la maison Dugas.

N° 2. En 1303, Humbert de Chaponay est propriétaire du terrain. De 1419 à 1489, l'immeuble construit appartient successivement aux Loyes, dit de Treyve, puis aux Deschamps. De 1489 à 1546, les Bulliod possèdent cette maison, qu'ils firent d'ailleurs reconstruire. Après eux, parmi les propriétaires, on rencontre encore les noms de Devignole; noble Roland Henry; Jean Vidaud; Pierre Dujat; etc...

Le 6 décembre 1900 on a ouvert dans cet immeuble le funiculaire Lyon-Saint-Paul à Fourvière et Loyasse (cimetière). Sa longueur est de 1395 mètres, sa hauteur : 131 mètres.

N° 4. Maison construite au commencement du xvi^e siècle, sur l'emplacement d'une plus ancienne. Ici encore nous trouvons parmi les propriétaires qui se sont succédés les noms de plusieurs échevins: Pierre Buer (1305); Jacques Rigaud (1419); les Deschamps, les Bulliod; François Groslier (1546); Claude Poculot (1610); Etienne Clapeyron (1732), trésorier de France.

L'immeuble actuel — qui porte le n° 1 sur la montée Saint-Barthélemy — est appelé l'*hôtel Paterin*. Il fut construit par Claude Paterin, sous le règne de François I^{er}. Dans la cour on voit une niche en laquelle la famille de Montbrian (ou Montbrillant) fit placer un buste de Henri IV. Pour beaucoup de Lyonnais, d'ailleurs, c'est « la maison de Henri IV ».

N° 6. Du xiv^e siècle à l'année 1734, cet immeuble a connu, parmi ses propriétaires : Guillaume de Farges; Bernard de Varey (1300); Jean Chevrolat (1420), notaire; Jean Cassier, notaire; Michel de La Chapelle (1516); Mathieu Garnier; Antoine Jacques.

Etienne Clapeyron, devenu propriétaire en 1734, fit reconstruire la maison.

N° 8. De grands noms figurent ici encore au livre des propriétaires: Jean Rigaud (1303); Jean de Saint-Vallier (1371); les Bulliod (1439 à 1548); Antoine le Charron; Jean Thomas Giovò (1647); Annet Ranvier (1732).

L'hôtellerie de Sainte-Catherine avait une enseigne sur la rue Juiverie.

La maison actuelle fut construite vers 1489 par Bulliod ; dans la cour, on admire la célèbre galerie de Philibert de l'Orme, édiflée en 1536.

N° 10. L'immeuble appartient en 1303 à Jean de Durchia ; en 1423 à Antoine de Pivane, dit Darbenc ; de 1487 à 1547 aux Baronnat ; en 1610 à Jean Vergès, qui le tient d'Antoine Groslier, seigneur de Servières. Vergès y joignit les appartements qui furent ceux du *logis de Sainte Catherine* (du côté de la montée Saint-Barthélemy).

Voir un remarquable escalier à vis avec galerie.

N° 12. Maison du Moyen-Age dont la façade a été reconstruite en 1618 par François de Musine. Elle avait appartenu aux de Varey, aux Guionet, aux Durand de la Rue, aux Gautheret, d'où elle passa dans la famille de Musine.

Voir : escalier, fenêtres à meneaux.

N° 14. Belvédère élevé.

N° 16. Appartenait, en 1300, aux de Fuer ; cette maison était alors désignée : « maison où sont les poids des chapeliers ». Elle passa aux Dodieu, aux Baronnat, aux Daveyne.

Voir : escalier ; cartouche mutilé à l'entrée.

N° 18. Maison dite, autrefois, « de Paris ». Du XIV^e au XVIII^e siècles, les propriétaires furent Gaudemard, Havinieu, Dalmais ; en 1734, elle appartient à Barthélemy de Murard, seigneur de Saint-Romain. Voir : escalier.

N° 20. L'immeuble appartient à Guillaume de Havinieu (1305) ; à Dodieu (1380). En 1489, Etienne Grollier le fit reconstruire ; au siècle suivant les propriétaires sont Ponthus, Bertholon.

Voir : escalier.

N° 22. Sur cet emplacement s'élevait, en 1371, une maison appartenant à Marguerite de Beaucieu, dite dame de Vienne ; en 1431, elle est la propriété de Peronin de Niévro. Jacques Baronnat fit construire la maison actuelle en 1493. Les Baronnat étaient originaires d'Annonay.

Voir : façade avec figurines grotesques ; tourelle à l'angle ; galerie de quatre étages dans la cour.

Souvenirs d'antan

— Les écrits de l'archevêque Agobard nous apprennent que, de son temps, les Juifs étaient assez nombreux dans la Ville de Lyon, pour avoir à la cour de l'empereur, un protecteur puissant portant le titre de *maître des Juifs de Lyon*. Ils nous révèlent

encore que leur crédit était considérable, au point d'obtenir le transport du marché du samedi à un autre jour de la semaine, afin que les israélites puissent observer le jour de leur repos.

D'autre part, on lit dans Severt (1621) : «... Les Juifs ont « jadis habité dans la noble Ville de Lyon, en rue séparée ; toutes « fois ils n'y habitent plus... Et c'est pour autant que les Juifs « ont été chassés de la demeure de Lyon, l'an 1311, leurs biens et « possessions ayant été confisqués le jour fête de Sainte-Magde-
« leine. »

— Un arrêt du Parlement de Paris (1312) nous apprend que la communauté des Juifs s'appelait *societas caponum* ; d'où serait venu le mot *capon* usité dans le vieux langage, pour capuchon, cape.

1364. — Ordonnance de Charles V, datée du 21 septembre, assujettissant les Juifs de Lyon à contribuer aux charges de la Ville.

— Nicolas Flamel (qui prétendait découvrir les trésors cachés) avait eu grande envie de marier une de ses filles à Lyon. Un jeune homme était sur les rangs, lorsque la dévotion jeta les deux filles de l'alchimiste en un cloître.

L'amant désespéré inspira de la compassion à Nicolas Flamel qui, pour le consoler, lui fit présent de deux figures de son livre avec leur explication, et d'une somme assez importante.

La première de ces figures représentait onze têtes de lions rangées sur trois lignes ; et, dans un vieil ouvrage intitulé : *le Comte de Gabalis*, on lit à ce sujet : « s'il est permis de faire « des conjectures, on sera bien fondé à croire que cette figure des « onze têtes de lions indiquait un trésor qui, apparemment, a été « trouvé par ceux qui ont fait bâtir, en plusieurs endroits de cette « ville, de très belles maisons où ils ont eu soin de faire mettre de « grosses têtes de lions, pour perpétuer, dans leur famille, la « mémoire de l'origine de leur fortune... Plusieurs de ces maisons « se trouvent situées dans la *rue de la Juiverie* ; etc... »

— La rue Juiverie vit les tournois organisés en l'honneur de Charles VIII, avant et après l'expédition d'Italie. On lit, en effet, dans l'histoire de ce prince, par Godefroy : « Il se fit à Lyon plus « fréquemment des joutes, tournois... Le plus souvent les grandes « chevaleries se faisaient dans la rue de la Juiverie, parce que « là, les chevaliers de la quête trouvaient plus belles et bonnes « aventures, selon se qu'ils désiroient. »

— François I^{er} logea dans une maison de la rue Juiverie. Il fut reçu, à son arrivée, par la Belle-Cordière, qui lui adressa un discours en vers.

1575 (Archives B. B. 93). — Rétablissement, dans la rue de la Juiverie, du marché aux cuirs qui, ayant été placé à l'extrémité de la rue de la Grenette, près les Cordeliers, « se trouve trop « proche du grand nombre de *courdouanniers* qui résident en « icelle rue Grenette » d'où résulte, pour ces artisans, la facilité d'accaparer des cuirs qu'ils revendent ensuite fort cher.

1792. — La section de la *Juiverie*, qui prit le nom d'*arrondissement démocratique*, se réunissait chez Bergeon cadet, place Boucherie-Saint-Paul.

1840 (circa). — Un petit théâtre de société s'ouvrait 8, rue Juiverie, où l'on jouait des pièces locales. Il est possible que ce fut celui sur lequel joua Laurent Mourguet. Sur ce théâtre, Pierre-Frédéric Achard (1808-1856), né à Lyon, comique plein de verve, fit ses débuts.

En 1858, il fut mis en vente avec « mille partitions anciennes ou modernes. »

— On raconte que Michelet, lorsqu'il venait à Lyon, ne pouvait s'arracher de la rue Juiverie, qui l'attirait par ses vieilles maisons cédant tant d'œuvres artistiques.

JULES-BRUNARD (rue). — III^e arrondissement. — Une nouvelle rue tracée sur les terrains de la Société Immobilière des Hirondelles, a reçu le nom de Jules Brunard, né en 1837, mort en 1910, conseiller municipal, adjoint au maire de Lyon, administrateur des Hospices, député du III^e arrondissement de notre Ville.

JULES-COURMONT (quai). — II^e arrondissement. — Jusqu'au 15 mai 1917 ce quai fut dénommé *de l'Hôpital*; on en saisit aisément la raison.

C'est de là que partait, autrefois, la cavalcade de la *fête du cheval fol*, qui allait finir à Ainay. Un homme ayant sur la tête une couronne et dans la main un sceptre, était placé dans un cheval de carton de telle sorte qu'il semblait le monter. Il parcourait les rues en sautant et dansant comme un cheval échappé.

L'origine de cette fête remontait à une émeute causée au xv^e siècle par le renchérissement des denrées, au cours de laquelle les émeutiers furent, un moment, maîtres de la Ville. Les habitants du quartier Bourghanin (rue Bellecordière), qui avaient refusé de prendre part au « tumulte », imaginèrent cette fête, pour ridiculiser un mouvement qui n'avait fait que prouver la folie de ses auteurs.

Le nom moderne donné à cette voie publique rappelle le D^r Jules Courmont, né à Lyon le 26 janvier 1865. Professeur à la Faculté de médecine, spécialisé dans les questions d'hygiène, il créa l'*Institut d'hygiène* de l'Université de Lyon. Courmont collabora à une quantité d'œuvres d'intérêt social françaises et étrangères. En 1914, il présida à l'organisation de l'Exposition internationale urbaine de Lyon ; il sut mettre particulièrement en valeur le rôle de la science dans le domaine économique et social.

A la déclaration de guerre (1914), Jules Courmont, en qualité d'adjoint technique de la direction du service de santé, organisa de nombreux hôpitaux et ambulances. C'est au milieu de ces travaux que la mort le frappa, le 25 février 1917.

Personnalités ayant habité la rue

1825. — Pinet Nicolas, sculpteur ornemaniste.

1834. — Colombet Martin, sculpteur.

11838. — Dolbeau, ancien président du Tribunal de Commerce.

1868. — Lablatinière J., architecte.

Bailly Manlius, architecte.

Monvenoux J.-A., architecte.

Notes topographiques

— Maison Lorette, acquise par les Hospices, des Pénitents de Notre-Dame de Lorette, le 16 septembre 1716. L'immeuble fut démoli en 1837 pour l'achèvement de la façade de l'Hôtel Dieu, sur le Rhône.

— Maison Fabre, acquise par les Hospices, de Joseph Fabre et demoiselle Duret, le 18 novembre 1741 (Perrin, notaire). Démolie en 1837 pour la même raison que celle indiquée ci-dessus.

— Maison de Jons, acquise par les Hospices, du baron de Jons, le 19 octobre 1755 (Perrin, notaire), aux mêmes fins que les précédentes.

Souvenirs d'antan

— Voici quelques vers composés au ^{xvi}^e siècle, par Louis Garon, sur la *fête du cheval fol* :

Quant à ce cheval fol, qui sautelle, qui danse,
Qui, au son du hautbois, cabriole et cadence,
C'est en dérision de ces fols mutinés
Qui, comme chevaux fols couroient parmi la ville,
Voulant à qui mieux mieux paroîtrait plus habile (sic)
S'enrichir des trésors qu'ils auroient butinés.

1523 (Archives B. B. 44). — Ordre à Edouard Grand, voyer, de faire barrer l'égout qui se dégorgeait dans le Rhône, en face de l'Hôtel Dieu, et par lequel on pouvait s'introduire en bateau dans la Ville.

1557, 17 octobre. — On commence à tracer un passage le long du Rhône, près des Cordeliers de Saint-Bonaventure, pour aller et venir, jour et nuit, faire la garde près du Rhône pour la défense de la Ville.

1587 (Archives B. B. 119). — Permission à ceux qui voudront s'accommoder des terres et immondices jetées le long de la muraille du Rhône, derrière les rues Grôle et Port-Charlet, de les enlever, d'après les indications du voyer.

— Au xvi^e siècle, il existait au bord du Rhône, devant l'Hôtel Dieu, un jardin botanique cultivé par les apothicaires de la Ville au profit des pauvres. Les pièces conservées aux Archives permettent de dire que messieurs les apothicaires, pleins de zèle : « pour l'honneur de leur profession, y avaient planté toutes sortes « de simples » qu'ils s'étaient procurés par de nombreuses recherches ou qu'ils avaient fait venir, à grans frais, de pays éloignés.

Vers 1590, on supprima ce jardin « à cause de son isolement « qui rendait difficile la surveillance et permettait aux gens de « la maison de tromper la confiance de leurs chefs, et d'y prendre « des plaisirs illicites. »

1601 (Archives B. B. 138). — Effervescence populaire occasionnée par le débarquement, au port du Rhône, de plusieurs réformés venus de Genève ; emprisonnement et destitution des officiers pennons qui avaient pas su prévenir le désordre.

1615 (Archives B. B. 151). — Permission au capitaine La Combe d'installer, sur le Rhône, devant et à proximité de l'Hôtel Dieu, un moulin à poudre qu'il avait fait construire pour le service du roi. Les Recteurs protestèrent énergiquement, mais sans succès.

1737. — Accords entre le Consulat et l'Hôtel-Dieu pour la construction d'un quai le long du Rhône, « depuis le pont de la « Guilloitière jusqu'à l'angle saillant de l'épaulement du bastion « Saint-Clair. »

1792. — La section révolutionnaire *Bon-rencontre*, qui prit le nom : *les Amis des Lois*, se réunissait aux Pénitents du Confalon.

— Le quai Jules-Courmont comprend la partie des quais du

Rhône qu'on appelait, au commencement du XIX^e siècle, le *quai Bon-rencontre* (entre la rue Ferrandière et la rue de Jussieu).

Ce nom lui venait de la chapelle de Notre-Dame de Bon-rencontre (située près de celle des Pénitents du Confalon). Elle avait été bâtie par les habitants du quartier sur le terrain des Pères Cordeliers de Saint-Bonaventure, dont elle dépendait. Jean Coutelle, bourgeois de Lyon, l'avait dotée d'une prébende qui passa à la nomination de la famille Ribier, descendant de Jean Coutelle.

Cette chapelle fut démolie et l'emplacement qu'elle occupait se trouva compris dans celui de la Halle-aux-Blés, plus tard Mont-de-Piété (démoli en 1891, pour la transformation du quartier Grôlée, sous le maire Gailleton).

— Sur le *quai Bon-rencontre*, devenu *quai de l'Hôpital*, on trouvait une série de boutiques de bouquinistes. Une décision du Conseil d'administration des Hospices, en date de 1907, congédia tous ces marchands pour les besoins des nouveaux services.

Plus d'un vieux Lyonnais se souvient de Boulieux, l'irascible bouquiniste qui, évincé d'une adjudication, se vengea par une brochure, *la Magistrature en chemise*, dans laquelle il attaquait furieusement les magistrats (1871). Sur un exemplaire annoté de la main de Boulieux, je lis, notamment, la réflexion suivante : « On demande à tout ce qui est de bonne foi quels sont les plus « scélérats ??? De la Commune faisant démolir, incendier les « maisons de ses ennemis et fusiller les otages ; ou de Soultrait et « de Choppin d'Arnouville (deux magistrats lyonnais) combi- « nant et mettant en pratique le moyen de flétrir, ruiner, démo- « lir, tuer!!! commercialement un individu qui n'était ni leur « rival, ni leur ennemi? »... Deux pages sur ce ton!!

Boulieux amusait le public par la variété de ses écrits fantaisistes, épigrammes lancées contre ses concurrents : « Entrez « ici et non chez les trois lards (ses concurrents). » Ou bien « on « ne vole pas ici comme à côté. » Et encore : « ne croyez pas ses « boniments. »

Parmi ses concurrents je rappelle Gannivet, auquel succéda Ebrard (mort en 1930, quai Fulchiron) ; Perdereaux ; Catabard ; Pandel ; le père Régnier, auquel ma génération achetait et revendait ses livres de classe.

Aujourd'hui, il ne reste plus que le bouquiniste Fournier. Beaucoup plus documenté qu'on ne l'imagine, ce négociant en vieux livres ne révèle pas facilement sa compétence. C'est un « mainteneur » de la tradition des Brun, des Pillet et autres bouquinistes des temps héroïques.

JULES-FAVRE (boulevard). — VI^e arrondissement. — Cette avenue, de création relativement récente, a reçu le nom de Claude-Gabriel-Jules Favre, né à Lyon le 21 mars 1809.

Il fit ses études de droit à Paris ; et, dès 1830, dans les mouvements politiques, fit montre d'idées avancées. A cette époque, rédacteur au *Précurseur*, il eut à se défendre comme auteur d'un article contre la magistrature.

Inscrit au barreau de Lyon en 1830, à celui de Paris en 1835, Jules Favre obtint de retentissants succès ; il ne cessa pourtant pas de s'occuper de politique.

En 1848, il fut choisi comme secrétaire-général du ministre de l'Intérieur (gouvernement provisoire). La même année, le département du Rhône l'élit député.

Le coup d'Etat du 2 décembre l'éloigna, pour quelques années, de la vie publique ; mais dès 1858, Jules Favre reparut au corps législatif. Il fut réélu en 1863 et 1869.

En 1868, l'Académie française lui ouvrit ses portes.

Au 4 septembre 1870, Jules Favre prit la charge du ministère des Affaires étrangères ; et, à ce titre, il eut à subir les rencontres préparatoires du traité de Francfort, avec Bismarck.

Elu dans six départements en 1871, il opta pour le Rhône. Envoyé au Sénat en 1876, Jules Favre mourut, à Versailles, le 20 janvier 1880.

Divers

Le traité de Francfort signé, on « taquina » ferme Jules Favre sur certaines affirmations qu'il avait faites alors qu'il croyait pouvoir échapper à quelques-unes des volontés de l'Allemagne.

La Mascarade de novembre 1871 publia, sous le titre *Epitaphe*, la pièce suivante :

Victime d'un accident imprévu,
Ce remarquable orateur,
Qu'avait trop de sensibilité pour un diplomate,
A été écrasé malheureusement
Sous une pierre de nos forteresses,
Et tellement aplati,
Qu'il suffit, pour recevoir sa dépouille
D'un pouce de notre territoire.
Que ceux qui ne pensaient pas comme lui,
Au mois de septembre 1870
Lui jettent la seconde pierre.

JULES-VALENSAUT (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue porte le nom de l'architecte Jules Valensaut, né en 1828, mort à Lyon le 17 août 1894.

De 1888 à 1892, il fut conseiller municipal de Lyon. C'est un titre pour plaque bleue.

Divers

Jules Valensaut n'a point échappé à la plume de J. Tairig. On lit dans les *Silhouettes* (1890) :

C'est un causeur très recherché
Qui sait plaire par sa façon ;
Avant tout un homme du monde
Toujours bien embouché.

JULIEN (Esprit). — Né à Malaucène en 1603, Julien entra, en 1620, chez les Carmes-deschaussés de Lyon, où il fit profession en 1621 sous le nom de Philippe de la Sainte-Trinité.

Après une série de voyages en Orient, il revint en France, dans la province de Lyon, et fut promu à toutes les charges de son ordre. Deux fois général de la Congrégation, en 1665 et en 1668, Julien mourut à Naples le 28 février 1671.

Il a publié, notamment : *Summa philosophiæ* (Lyon 1648) ; *Itinerarium orientale* (1649) ; *Summa theologiæ* (Lyon, 1653) ; etc.

JULIETTE-RECAMIER (rue). — VI^e arrondissement. — En novembre 1912, la partie de la rue Moncey s'étendant du cours Lafayette au boulevard des Brotteaux reçut le nom de Madame Récamier, née Jeanne-Françoise-Julie Adélaïde Bernard. Elle naquit à Lyon, rue de la Cage (rue Constantine), le 3 décembre 1777. Mariée en 1793 au banquier Récamier (également lyonnais), âgé alors de 42 ans, cette femme d'esprit et de cœur, dont la beauté était « saisissante », vécut à Paris, réunissant autour d'elle une société d'élite.

Juliette Récamier manifesta toujours de la sympathie pour les opprimés : on connaît sa liaison avec Madame de Staël et sa généreuse intervention dans le procès du général Moreau.

Elle fut l'amie d'Ampère (J.-J.) ; d'Adrien et de Mathieu de Montmorency ; de Ballanche — qui disait d'elle : « elle est une muse, elle est la poésie même » — ; de Châteaubriand ; de Sainte-Beuve.

Madame Récamier mourut du choléra, à Paris, le 11 mars 1849.

Lyon a hérité d'elle le tableau de Gérard, *Corinne improvisant au cap Misène*; les *Trois grâces*, de Canova; son portrait, par Minardi.

Le trait dominant de son caractère était un très grand désir de plaire, mais sans coquetterie. Le volume qu'Edouard Herriot, maire de Lyon, lui a consacré, peut être regardé comme l'ouvrage définitif sur Madame Récamier et ses amis.

Un très grand nombre de sculpteurs ont reproduit les traits de notre compatriote; mais parmi eux on retient surtout le buste dû à Chinard, et celui de Joseph-Ch. Martin (1773-1834) qui parut à l'Exposition rétrospective de Paris, en 1889; celui de Canova.

David, Gérard, Deveria firent son portrait.

Divers

— C'est au monastère de la Déserte, où elle avait une tante religieuse, que M^{lle} Bernard fut mise en pension. Elle a rappelé, en ces termes, sa sortie de cette maison: « Je quitte à regret une « époque si calme et si pure, pour entrer dans celle des agitations. « Elle me revient quelquefois comme dans un vague et doux rêve, « avec ses nuages d'encens, ses cérémonies infinies, ses processions dans les jardins, ses chants et ses fleurs. »

— « Un jour (écrit Sainte-Beuve), en 1802, pendant cette « courte paix d'Amiens, dans le salon du château de Clichy où « Madame Récamier passait l'été, étaient réunis Adrien et Mathieu de Montmorency, Moreau, Fox, Erskine, etc... On s'observait: c'était à qui ne commencerait pas. M. de Narbonne, « présent, essayait d'engager la conversation et, malgré son « esprit, il n'avait pu y réussir. Madame Récamier entra; elle « parla d'abord à Fox, elle dit un mot à chacun, présenta chaque « personne à l'autre avec une louange appropriée; et, à l'instant, « la conversation devint générale, le lien naturel fut trouvé. Ce « qu'elle fit là un jour, elle le fit tous les jours. »

— On disait d'elle qu'elle avait dans le caractère ce que Shakespeare appelle « milk of human kindness » (le lait de la bonté humaine).

— Quand elle vit s'avancer l'heure où la beauté baisse et pâlit, elle fit ce que bien peu de femmes savent faire: elle ne lutta point; elle accepta avec bon goût les premières marques du temps. « Oh! ma chère, disait-elle à une amie, il n'y a plus d'illusion « à se faire. Du jour où j'ai vu que les petits savoyards, dans la « rue, ne se retournaient plus, j'ai compris que tout était fini. » (Sainte-Beuve.)

— Madame Récamier n'a jamais oublié sa ville natale. Emue des malheurs que les inondations de 1840 avaient causés à Lyon,

elle organisa, pour contribuer au soulagement de tant d'infortunes, une soirée par souscription dans ses salons. La recette dépassa cinq mille francs. Châteaubriand, ordinairement si distant, fit, ce soir-là, les honneurs du premier salon. Pauline Viardot, Rubini, Lablache, Rachel se surpassèrent, à cette occasion, devant ce public d'élite.

— La mort de Madame Récamier fut relatée dans toute la presse. Voici, pour indiquer le ton des journaux, quelques extraits d'un des articles qui lui furent consacrés, le 15 mai 1849: « Au milieu des préoccupations si vives qui pèsent en ce moment sur tous les esprits, l'élite de la société parisienne vient d'être douloureusement frappée d'une perte qui laisse après elle un irrémédiable vide. Madame Récamier a été enlevée en quelques heures à l'affection de ses amis. Le nom que nous venons de tracer dit tout: il ne rappelle pas seulement l'idéal de la beauté, de la grâce accomplie, de l'amabilité la plus parfaite; il rappelle encore toutes les délicatesses du cœur, de l'intelligence et de la vertu, et, par-dessus tout, la plus active, la plus ingénieuse, la plus angélique bonté. Objet de l'admiration respectueuse et passionnée des plus hautes et des plus poétiques célébrités de ce siècle,.... le nom de Madame Récamier rayonne, dès à présent, comme celui de Béatrice, sous la double consécration du génie et de l'amitié..., etc... »

JULLIARD (Charles). — Né à Lyon le 3 avril 1754; il embrassa la carrière religieuse et débuta dans le diocèse d'Auxerre. Désigné, en 1806, comme curé de Saint-François, à Lyon, il mourut chanoine-honoraire de la Primatiale, le 31 mai 1829.

L'abbé Julliard fut administrateur du Dispensaire général (1818).

JULLIEN (François-Marie-Alexandre). — Né à Lyon le 23 juillet 1823. Il fut député à l'Assemblée nationale de 1848.

Jullien exerça les fonctions d'administrateur du Crédit Lyonnais, de la Banque de France et du Dispensaire. Il mourut à Lyon, le 4 février 1898.

JULLIEN (Michel, dit Saint-Michel). — Né à Lyon le 3 août 1786, mort en la même ville le 2 avril 1859. Négociant en cotons. Il fut administrateur des Hospices (1826-1830) et du Dispensaire général (1844-1850).

JULLIEN (Anthelme-Joseph Julien, dit). — Peintre, né à Lyon le 26 décembre 1840, mort en la même ville le 23 février 1867. Eut des débuts très modestes; il apprit le dessin à la Martinière, puis entra dans le cabinet de l'architecte Disgnoscoy. Admis à l'Ecole des Beaux-Arts, il y travailla sous la direction de Vibert, de Danguin et de Janmot.

Il vécut fort difficilement en dessinant ou copiant des plans.

Parmi ses œuvres: *Chat dormant sur une chaise; le Vallon de Francheville* (fusain, 1862); *femme au devidoir* (1865); *portrait de M^{me} Court*; etc...

JUMELIN (Jean-Paul-Auguste). — Architecte, né à Lyon en octobre 1818, mort à Paris en 1880. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts sous A. Chenavard, de 1833 à 1840, il acheva ses études à Paris, sous la direction de Lebas.

Il devint architecte du département de Maine-et-Loire.

JURIE (Pierre-Auguste). — Né à Millery (Rhône) le 4 octobre 1787, mort à Aix-les-Bains le 21 novembre 1870. Avocat, puis magistrat: il fut conseiller à la Cour de Lyon (1830-1858).

Jurie exerça les fonctions d'administrateur des Hospices (1830-1840), du Dispensaire (1840); fut président de la Société d'Education et membre de la Société d'Agriculture.

JURY DEGUSTATEUR. — Cette organisation qui est apparue, à Lyon, avec le fameux repas gastronomique préparé par les principaux chefs cuisiniers de notre cité, n'est point une innovation.

Grimod de la Reynière, fondateur de l'*Almanach des Gourmands*, organisa une réunion de ce genre. Le jury, composé de huit convives, dégustait divers mets et liquides, tandis qu'un greffier dressait procès-verbal des arrêts, que l'on appelait *légitimation*, lesquels donnaient aux nouveautés culinaires le droit d'être prônées dans l'*Almanach*. Les femmes pouvaient assister le jury, mais n'avaient pas voix délibérative.

JUSSERAND (Adrien-Jean-Jules). — Né à Lyon le 18 février 1855. Docteur ès lettres et licencié en droit, il quitta sa ville natale pour se lancer dans la diplomatie.

Il fut, on le sait, ambassadeur de France aux Etats-Unis.

Jusserand a publié un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels: *Les Anglais au Moyen-Age* (1884); *le Roman au temps Shakespeare* (1888); *le Roman anglais*; etc...

JUSSIEU (rue de). — II^e arrondissement. — Vers 1385, cette rue s'appelait *rue Pattier*, du nom d'un des principaux habitants; plus tard elle fut nommée *rue Thézé*. Au commencement du XIX^e siècle, elle se composait de deux tronçons portant les noms de *Maurico* et *Petit-soulier* (d'une enseigne). Cette dernière partie de la rue était, paraît-il, si mal famée, que les propriétaires adressèrent pétitions sur pétitions à la municipalité pour qu'on en changeât le nom. Ils obtinrent la dénomination unique pour les deux tronçons, de *rue de Jussieu*: c'est une famille entière qui a grandement honoré Lyon, dont on a voulu perpétuer ainsi le souvenir.

1° *Antoine*, médecin et botaniste, né à Lyon en 1686, mourut à Paris en 1758.

2° *Bernard*, frère du précédent, né à Lyon en 1699, mort à Paris en 1777, réalisa sur le sol du jardin botanique de Trianon, une méthode de classification naturelle.

3° *Joseph*, frère des précédents, également botaniste, né à Lyon en 1704, mort à Paris en 1779, explora l'Amérique du Sud.

4° *Antoine-Laurent*, neveu des trois premiers cités, naquit à Lyon en 1748 et mourut à Paris en 1836. Il étudia sous la direction de son oncle Bernard, devint directeur du Museum et membre de l'Institut. Son ouvrage sur la classification naturelle des plantes, fit abandonner le système de Linné.

5° et 6° *Adrien* et *Alexis* qui, tous deux furent de savants naturalistes.

Divers

1538. — A cette date on trouve, à Lyon, un Pierre de Jussieu, tissotier (tisseur) « près le grand hôpital ».

1720. — Langlois, imprimeur, rue Petit-soulier, à l'enseigne du *Point du Jour*; il édite l'Almanach de Lyon, de 1711 à 1720.

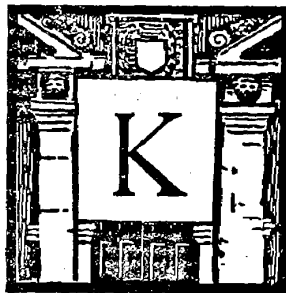
1845. — Maillard Henri, sculpteur sur bois, rue Petit-soulier.

1868. — Horand, docteur, 3, rue de Jussieu.

— Arrêt du 18 mai 1776 condamnant à cinquante livres d'amende le sieur Trocon le jeune, demeurant rue Thomassin, se disant « rhabilleur d'os », qui avait entrepris la guérison de la femme de l'ouvrier Lambert, rue Petit-soulier, et qui avait aggravé son cas. Cette femme habitait la maison dite du Point-du-Jour.

JUTET (Jean-Etienne). — Docteur en médecine, né à Lyon le 30 juillet 1828; médecin du Dispensaire (1869-1882), du bureau de Bienfaisance (1868-1875).





KAIR DE BLEIMENSTEIN (François-Antoine). — Né à Strasbourg en 1678, mort à Lyon le 2 septembre 1739. Il était concessionnaire des mines du Lyonnais, Forez et Dauphiné.

KAUFFMANN. — Journaliste lyonnais, rédacteur du *Censeur* (1848), qui joua un rôle fort important dans la politique locale.

Kauffmann a publié de nombreux mémoires, dont plusieurs furent couronnés par l'Académie de Lyon.

KIMMERLING (rue). — III^e arrondissement. — L'ancien *chemin Rachais* a reçu, en 1912, le nom de l'aviateur lyonnais Kimmerling, né en 1882, mort le 9 juin 1912, dont le désintéressement, l'habileté et le courage étaient populaires à Lyon.

C'est à Châlons-sur-Marne qu'il fit une chute mortelle en avion.

KLEBER (place). — VI^e arrondissement. — Kléber qui mourut, assassiné au Caire, a donné son nom à cette place. Sa vie n'appartient pas à l'histoire lyonnaise.

Divers

1870 (circa). — Sur la place, le café Brochier, dans lequel se réunissaient parfois les membres de la section de l'Internationale, que dirigeait à Lyon Albert Richard. On se groupait dans une salle obscure, où la police avait difficilement accès.

KOCZINSKI. — Réfugié polonais qui prit une part active aux insurrections lyonnaises de 1831 et 1834.

KRAUSS (Philippe). — Né à Lyon le 14 janvier 1864. Représentant de commerce. Conseiller municipal de Lyon, Krauss fut élu député du Rhône pour la cinquième circonscription.

Comme les peuples heureux, il n'a pas d'histoire.

KUPPENHEIM (Joseph). — Né à Bischeim (Bas-Rhin) le 14 juin 1822. Négociant. Président du Consistoire israélite, administrateur des Hospices (1872-1878), administrateur du Dispensaire (1868-1878), Kuppenheim mourut à Lyon le 12 mars 1878.





L'ABBE (Pierre). — Jésuite qui vécut à Lyon et au sujet duquel le Consulat prit, le 30 avril 1643, la décision suivante :

« Instruit que le P. Pierre L'Abbé a fait le projet de travailler
« à une Histoire de Lyon, en trois tomes, l'un de la Ville sainte,
« l'autre de l'antique, le troisième de la nouvelle ; le Consulat
« arrête... qu'il semble raisonnable de l'aider à ce faire par quel-
« ques bienfaits... et décide qu'il lui sera payé 4.500 livres en
« trois années. »

Le projet ne fut pas réalisé.

Mais, heureux temps que celui où les « fouilleurs » de vieux papiers étaient aidés dans leurs travaux !!

LABE (Louise). — Voir : rue Bellecordière.

LABLATINIERE (Clément). — Peintre lyonnais du XIX^e siècle, mort dans notre ville en 1896. Elève de Miciol et de Louis Carrand.

Parmi ses toiles : des *Paysages* ; des *Figures* ; quelques dessins ; etc...

LABLATINIERE (Jean-Anselme). — Architecte, né à Lyon le 22 mars 1829, mort à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or en 1891.

Il étudia à notre Ecole des Beaux-Arts, puis à Paris avec Labrousse.

Parmi ses travaux : *hôtel Vitta*, avenue de Noailles (aujourd'hui hôtel du Gouverneur militaire, avenue Foch) ; décoration du *café Maderni* (disparu), place de la Bourse ; plusieurs maisons rues Grenette, Vendôme, Mercière, de la Charité, des Remparts-d'Ainay. Membre de la Société académique d'architecture en 1862.

LA BONNARDIERE (Dominique). — Né à Lyon le 5 juillet 1873, tué à la Fontenelle, le 23 juin 1915. Je ne saurais renseigner mieux le lecteur sur notre compatriote, qu'en reproduisant la note écrite par le poète valentinois Louis Pize, dans le *Bulletin des Ecrivains* (février 1916) :

« Il demeurait dans sa ville natale, portant en lui son poème, « gardant sa vie intérieure de Lyonnais et de croyant, au milieu « des tâches quotidiennes. Il aimait surtout de sa ville brumeuse, « les quais provinciaux, les rues étroites qui dorment dans l'ombre « de la cathédrale et dans la musique des cloches, les avenues « silencieuses qui montent, entre des hôpitaux et des couvents, « vers Fourvière, tout ce vieux Lyon mystique dépeint dans les « livres de J. Esquirol... Il passait, enveloppé de mélancolie...

« Ce Lyonnais contemplatif, auteur d'un *Mystère de Saint-François*, excellait dans les farces de Guignol ; et, par ce dédoublement, il était bien du Moyen-Age ! Dans sa poésie, les reflets « d'idées platoniciennes alternaient avec les parfums et la grâce « des choses évanouies.. C'était un noble artiste, un écrivain « probe et sincère.

« Il était heureux. Il préférait à la gloire l'estime de quelques-uns ; et ses poèmes étaient favorablement accueillis.

« Peu après son arrivée dans un régiment de réserve, à l'attaque de la Fontenelle, il fut broyé par un obus. Il avait écrit à la fin de son livre *la Fenêtre ensoleillée* :

Nous pouvons tout braver, nous pouvons tout souffrir,
Et tu ne verras pas, foule injuste et méchante,
Des lâches parmi nous, lorsqu'il faudra mourir.

« Dominique La Bonnardière avait quarante-deux ans ! Il a « été cité à l'ordre de la division. Il repose dans la contrée forestière et mystérieuse du Ban-de-Sapt. »

Parmi les plus belles pages écrites par ce jeune poète, je cite, au hasard des souvenirs : *Topazes* ; *le soir des lumières* ; *les autres morts* ; *Chanson grise* ; *la vieille rue* ; *la pensée du soir* ; *Ombre et clarté* ; etc...

LABORIER (Joseph-Marie, dit Marius). — Peintre, né à Lyon en 1850, mort prématurément en 1880. Il étudia à Lyon avec Danguin et Guichard.

Parmi ses œuvres : *Une noce* (1873) ; *Soir d'été* (1876) ; *Pierre-Scize* (1877) ; *le petit violoniste* (1879) ; *Mademoiselle Montbazou* (1888) ; etc..

LABOURET (Jean-Baptiste). — Sculpteur, né à Maulne (Allier) en septembre 1846. Il vécut et travailla à Lyon, où il mourut le 29 juillet 1895.

LA BRELY (Auguste de). — Artiste peintre, né à Fuissé (Saône-et-Loire) en 1838. Elève de Gleyre. Expose à Paris et à Lyon dès 1855.

Parmi ses œuvres : *le cardinal Caverot*, archevêque de Lyon.

LAC (rue du). — III^e arrondissement. — Le nom de cette rue ne correspond plus à rien. Il y avait, lors de la création du quartier des Brotteaux, une rue à laquelle on avait donné ce nom parce qu'elle aboutissait au *pré du Lac*.

En 1812, il s'était, en effet, formé, en cette partie du territoire lyonnais, au milieu d'une terre à blé (près de l'actuelle place Kléber), un petit lac qui ne fut totalement comblé qu'avec les débris des démolitions provenant des travaux d'ouverture de la *rue Impériale*.

On a voulu conserver le souvenir de ce petit lac, mais on a donné ce nom à une rue de la Guillotière au lieu de l'appliquer à une rue des Brotteaux.

LACASSAGNE (le professeur). — Né à Cahors en 1842, mort à Lyon en septembre 1924. Il commença ses études médicales à la Faculté de Montpellier, puis fut admis à l'Ecole de Strasbourg. Aux dernières années de l'empire, il fut médecin militaire dans un régiment de lanciers. Après 1870, il servit en Algérie, dans un bataillon d'Afrique ; c'est là qu'il commença à étudier le milieu criminel. Ses observations sur le tatouage furent consignées dans le *Dictionnaire Dechambre*.

A la création de notre Faculté de médecine, Lacassagne fut appelé à la chaire de médecine légale et désigné comme expert par les tribunaux. Il parcourut une carrière extraordinairement brillante dans cet ordre d'idées. Tous les criminalistes du monde connaissent son *Traité de médecine légale* et sa revue *les Archives d'anthropologie criminelles*.

Son activité professionnelle n'en fit pas uniquement un spécialiste. Lacassagne a écrit de très curieux ouvrages sur Rousseau et sur Marat.

Notre savant lyonnais intervint dans toutes les grandes affaires criminelles de son temps : il fit l'autopsie du président

Sadi Carnot; il fut expert dans les procès Gouffé, Vacher, Vidal, etc...

La vaste culture du professeur Lacassagne en fit un véritable artiste. Sa bibliothèque, qui contenait l'œuvre entière de Marat, fut léguée par lui à la Ville de Lyon.

Comme l'écrivit le journal *le Progrès*: « Alexandre Lacassagne s'en va dans le resplendissement d'une carrière magnifique-ment remplie, dans la sérénité de la plus ferme sagesse alliée à l'exemplaire bravoure de l'esprit et du cœur. »

Le 27 juillet 1925, le *chemin des Pins* (III^e arrondissement) a reçu le nom d'avenue Lacassagne.

LACÈNE (Antoine-Marie-Etienne). — Né à Lyon le 22 décembre 1769, mort en la même ville le 14 avril 1859. (Sa mère mourut à 104 ans).

Naturaliste et horticulteur, Lacène fut un des fondateurs de la Société Linnéenne. Il siégea au Conseil d'administration du Dispensaire général de 1818 à 1820.

LACHAISE (Alexandre). — Entrepreneur. Exerça les fonctions de juge au Tribunal de Commerce (1841-1843), de maire du I^{er} arrondissement. Il fut membre de la Chambre de Commerce (1844-1848) et administrateur du Dispensaire (1857 à 1868).

Lachaise mourut en 1868, à Lyon.

LACHIZE (Jean-Benoît, dit Félix). — Né à Thizy en 1859. Ouvrier tisseur, qui fut député du Rhône de 1889 à 1893. Il avait été élu contre Sonnery-Martin, député sortant.

LACOUR (Antoine). — Né à Lyon le 27 août 1817. Docteur de la Faculté de Paris en 1844. En 1870, il dirigea le service des ambulances à Lyon.

Le D^r Lacour, médecin du service des aliénés à l'Antiquaille, était membre de la Société de Médecine de Lyon.

LACROIX (l'abbé Antoine). — Né à Lyon en 1708, mort à Paris en mai 1781. Trésorier de France, vicaire général, il fut reçu à l'Académie de Lyon en 1737. Sa dissertation sur *les Parfums* fut lue à la séance de 1754, à laquelle assista Voltaire.

L'abbé Lacroix fut, en 1756, l'un des fondateurs de l'Ecole publique et gratuite de dessin.

Il fut très lié avec Soufflot.

LACROIX-LAVAL (Jean de). — Né à Lyon, il fut maire de notre ville de 1826 à 1830.

LACURIA (Paul-François-Gaspard). — Né à Lyon en 1806. Elève du Petit Séminaire de Saint-Jean, Lacuria y puisa l'amour de la musique qui fut, avec la philosophie et les mathématiques, la grande occupation de sa vie.

Tancrède de Visan — de qui j'aurais voulu pouvoir dire tout le bien que je pense (mais il a eu le bon esprit de vivre, donc : motus) — a bien voulu me communiquer tous les renseignements que je résume, sur notre philosophe lyonnais.

A trente ans, Lacuria reçoit les ordres puis fonde, avec les abbés Dauphin, Chaîne, Bourgeat et Lassalle, le grand collège d'Oullins.

En 1847, ses *Harmonies de l'Etre* sont publiées ; l'ouvrage fut mal compris et mal accueilli par les supérieurs de notre compatriote.

Douloureusement surpris de cette incompréhension, celui qu'on a appelé le « Platon du surnaturel » ou le « poète de la métaphysique », se retira à Paris où il vécut avec de médiocres ressources, mais entouré d'amis, parmi lesquels : Péladan, les Flandrin, Delaroche, Paul Chenavard, Borel, Janmot, Gounod (à qui, très jeune, il avait enseigné la technique de la musique, « ce parfum des nombres. »)

De 1850 à 1865, il écrit sur Gluck, sur Beethoven, mais surtout il écrit et réécrit (car il fut l'homme d'un seul livre) : *les Harmonies de l'Etre exprimées par les nombres, ou les lois de l'Ontologie, de la Psychologie, de l'Ethique, de l'Esthétique et de la Physique, expliquées les unes par les autres et ramenées à un seul principe.*

Gravement malade en 1885, cet ascète mystique revint à Lyon. Il devait mourir à Oullins en 1890.

Lacuria a écrit : *Commentaire de l'Apocalypse* (non publié) ; *les dernières confidences du génie de Beethoven*, étude magistrale des quatuors du Maître ; des *Contes* ; etc...

On consultera avec fruit, sur Lacuria, les travaux de Joseph Serre et particulièrement son discours de réception à l'Académie de Lyon (chez Rey, Lyon, 1931).

LACURIA (Louis). — Peintre, né à Lyon en 1808; mort à Oullins (Rhône) en 1868. Il fut élève de Revoil à l'Ecole de Lyon, et d'Ingres, à Paris.

Le musée de Lyon possède de lui une étude de *Jeune fille* et son *portrait*.

Parmi ses autres œuvres: *le Bon Samaritain* (1849); *Soleil couché* (1854); *Vue de Lyon prise du cours des Chartreux* (dessin); etc...

LACURIA (Clément). — Frère des précédents, né à Lyon le 14 novembre 1813, mort en la même ville en 1878. Il étudia avec Revoil et Bonnefond à l'Ecole des Beaux-Arts.

Il fit quelques *portraits*, mais se consacra surtout à l'enseignement de la peinture et du dessin.

LAFAYETTE (cours). — III^e et VI^e arrondissements. — Le nom de Lafayette n'intéresse une documentation comme celle-ci que par les visites que ce général fit à Lyon.

La première, en 1785, à son retour d'Amérique, avait excité un grand enthousiasme.

La seconde se place au 5 septembre 1829; voici quelques détails, d'après des documents du temps:

500 cavaliers, 10.000 piétons, un grand nombre de voitures allèrent l'attendre au Moulin-à-Vent, limite du département. Là, il fut harangué par plusieurs orateurs. Après avoir répondu au discours du D^r Prunelle, La Fayette monta dans une calèche attelée de quatre chevaux, et fit son entrée par le nouveau *pont Charles X* qui, dès lors, prit son nom. Le lendemain, une fête lui fut donnée à l'Ile-Barbe, et le 7 septembre un banquet offert, au nom des Lyonnais, dans la salle Gayet, cours d'Herbouville.

Le 8, à son départ, La Fayette fut accompagné jusqu'à deux lieues de la Ville, par une foule de jeunes cavaliers.

Pendant son séjour à Lyon, il descendit à l'hôtel du Nord, rue Lafont. Le 6, il se rendit aux Brotteaux, au *Jardin de Flore*, où l'attendait une réunion des francs-maçons de Lyon; il était accompagné de son fils Georges-Washington La Fayette.

Au banquet, à la salle Gayet, on fit une quête au profit des victimes de l'incendie de la Cour des Archers; elle donna 1.800 francs.

Le 4 octobre 1830, La Fayette, reconnaissant de l'accueil qui lui avait été réservé l'année précédente, envoya un drapeau à la garde nationale de Lyon, accompagné d'une lettre dans laquelle on relève ce passage curieux, parce qu'il fixe un point d'histoire:

«... Vous m'avez permis de vous offrir un drapeau où nos
« trois chères couleurs sont surmontées de ce coq gaulois dont
« l'emblème ornait le présent qui me fut porté, il y a plus de qua-
« rante ans, à la grande Fédération, par la députation lyonnaise,
« et, qu'à travers nos orages politiques, j'ai eu le bonheur de
« conserver jusqu'à ce jour. C'est dans vos murs qu'a été conçue
« la première idée de ce signe symbolique. »

Personnalités ayant habité la rue

1838. — Pernoud Louis, graveur en taille douce.

1850. — Cettier François-Régis, graveur en médailles et en
taille douce (1825-1888), au n° 8.

1865. — Au n° 5, bureaux du journal satirique *la Marion-
nette*, dirigé par l'imprimeur Labaume.

1872. — Au n° 5, bureaux de *la Mascarade* (suite du précé-
dent journal) dont le propriétaire était Coste-Labaume (gendre de
l'imprimeur Labaume), qui devint président du Conseil général.

Divers

N° 28. Voir dessus de porte : un lion écrasant un serpent.

— Les architectes Claude Rivière et Louis Tarchier firent
édifier plusieurs immeubles du cours Lafayette, entre la rue
Pierre-Corneille et l'avenue de Saxe.

— La caserne des gardiens de la paix a été construite (1874-
1875) sur les plans de l'architecte Antonin Louvier.

N° 130. Maison acquise par les Hospice de M^{me} veuve Bague,
née Beurey, et de sa fille, moyennant une rente viagère.

— En 1849, deux loges maçonniques de Lyon se réunissaient
au n° 44, cours Lafayette.

LA FAYETTE (pont). — Construit de 1825 à 1828, avec
des piles en pierre et des travées en bois, il fut baptisé *pont
Charles X*. Plus tard, on l'appela *pont du Concert* parce qu'il
débouchait en face de la salle du Concert qui s'élevait place des
Cordeliers. Mais le nom de *pont La Fayette* employé par la popu-
lation, dès 1829, a toujours prévalu.

Le premier pont fut construit par M. Laguerenne ; la première
pierre fut posée le 6 avril 1826 par le Préfet, en présence des auto-
rités ; elle fut placée dans la première pile du côté de Lyon, avec
une inscription rappelant l'événement et diverses pièces de mon-
naie à l'effigie de Charles X. Le 5 octobre 1828, bénédiction

solennelle du pont *Charles X*, dont l'ouverture avait été faite le 1^{er} du mois. Cette bénédiction fut donnée par le grand vicaire Cottet, accompagné du clergé de Saint-Bonaventure, de la Guillotière et des Brotteaux.

Divers

— Les concerts organisés dans la salle dont je parle plus haut, le furent par Christin, membre de l'Académie de Lyon. On lit, au sujet de ce personnage, dans l'*Almanach de Lyon* pour 1745: « On doit à M. Christin le thermomètre divisé selon la « mesure de la dilatation du mercure, trouvée par lui en 1743. « L'appareil fut construit sur ses plans, par M. Casati, qui loge « à la Guillotière, à l'enseigne de *la Colombe*; le sieur Casati « construit toutes sortes de baromètres et de phosphores, des « Eolipiles, fontaines de Hiéron, eau dans le vuide, chambre « pascalle, syphons, niveaux, verres électriques et toutes autres « espèces d'ouvrages en verre pour des expériences de physiques. »

— La Fayette aimait fort la popularité; et son entourage n'était pas loin de considérer, en 1830, que le roi était sous sa dépendance. Si bien qu'il parut une caricature répandue à Lyon et à Paris, représentant Louis-Philippe, la couronne à la main, et La Fayette lui disant: « Sire, couvrez-vous. »

— 1785. A son premier voyage à Lyon, La Fayette ne manqua point de se rendre à Fourvière pour jouir du panorama. Dans la montée du Gourguillon, il s'arrêta à la loge le *Patriotisme*, fondée en 1781 par Pierre Chaix, colonel de la garde bourgeoise. Mathon de la Tour, qui remplissait les fonctions d'orateur de la Loge, ne manqua point de vanter la glorieuse campagne d'Amérique.

— 1829. La Fayette est reçu encore une fois par la maçonnerie lyonnaise (voir plus haut). Au *Temple d'Hiram* (dans le Jardin de Flore), sur l'invitation de la loge le *Parfait Silence*, se réunirent les délégués des loges lyonnaises, *Sincère Amitié*, *Candeur*, *Equerre et Compas*, *Union et Confiance*, *Etoile polaire*, *Asile du Sage*, qui fêtèrent le général.

César Bertholon, orateur de la loge le *Parfait Silence*, qui taquinait quelque peu la muse, lut une poésie de sa façon:

Couvrez-vous de festons, ô voûtes de ce Temple!
De ses concitoyens et l'amour et l'exemple,
L'apôtre de nos droits, le prisonnier d'Olmütz
Apporte dans nos murs soixante ans de vertus.
Cet homme, dont la gloire, après de longs orages,
Se révèle sans tache et survit aux naufrages,
Qui rend, de son aspect, deux continents jaloux,
Du nom de frères, il nous accueille tous.

.....

C'est bien... 1830, et même du mauvais!!

— Le *Journal de Lyon*, du 6 juillet 1783, publie des couplets de Delandine qui furent chantés en présence de La Fayette. La réputation de l'auteur ne pourra que gagner à ne les point rééditer!

— Pendant plusieurs saisons la place à l'extrémité orientale du pont connut le *Cirque royal du Nord*. Un journal de 1853 nous apprend que le directeur en était Didier-Gauthier, de Stockholm, « breveté des cours étrangères ».

LAFON (Antoine-Adrien). — Né à Villefranche (Aveyron) le 20 novembre 1826. Docteur ès-sciences mathématiques (1854) et attaché à l'Observatoire de Paris, devint professeur de la Faculté des Sciences de Nancy, puis de celle de Lyon. Il enseigna jusqu'en 1896.

Membre et président de l'Académie de Lyon, Lafon a publié des études scientifiques : *la rotation d'un corps solide autour d'un point fixe; études sur les surfaces; etc...*

En 1887, il entreprit des fouilles dans sa propriété de Fourvière et mit à jour l'amphithéâtre romain.

LAFONT (rue). — 1^{er} arrondissement. — Cette voie publique a porté, dans le passé, le nom de *rue des Ecoisoins*, parce qu'il s'y trouvait des écluses destinées à retenir les eaux du canal de communication entre le Rhône et la Saône.

Elle tient son nom actuel d'une famille distinguée dans nos fastes consulaires. Parmi ses membres notoires, on compte Mathieu de La Font, administrateur des hôpitaux, échevin en 1691 et 1692, qui se montra particulièrement dévoué en ce temps de disette. Il a laissé des mémoires sur les événements de son temps.

C'est en vertu d'un acte consulaire que la rue où il demeurerait a pris son nom.

Personnalités ayant habité la rue

1690. — Nicolas Bidault, sculpteur et médailleur; on lui doit les médailles d'un grand nombre d'échevins: Baglion de la Salle, Louis Dugas, Hugues André, Pierre Rambaud, Dominique Ponsalmpierre, Barthélemy Ferrus, etc...

Bidault sculpta le *petit David*.

1718. — Blanchard Michel, peintre, rue des Ecoisoins, travailla en 1713 à la décoration de la fête pour la paix d'Utrecht.

1758. — Laroche, dessinateur pour la fabrique.
 Flandrin, dessinateur pour la fabrique.
 1774. — Antoine-Henri Jordan l'ainé, recteur de la Charité.
 Berthaud de Taluyers Claude, membre du Conseil supérieur.
 1788. — Gaillard, dessinateur pour la fabrique.
 Chavanne J.-M., graveur de médailles et boutonniér.
 1815. — Chambet, libraire.
 1818. — Le très renommé Café Koch.
 1828. — Petit, Jean-Simon, dessinateur, meurt au n° 14, à l'âge de 82 ans.
 1872. — Pascalon, architecte, n° 6.

Souvenirs d'antan

1353. — Jean de Médicis, négociant à Lyon, possède le terrain sur lequel fut construit l'Hôtel du Nord et les maisons voisines. Ce vaste emplacement était, en 1570, la propriété de Guillaume du Garet, qui y fit ouvrir une rue pour communiquer de la place du Collège aux Terreaux.

1490. — Le chapitre de Saint-Jean emprunte cent écus d'or à Laurent de Médicis, banquier de Florence, qui tenait banque à Lyon avec François Sacchetti. Cochard prétend que Laurent descendait de ce Jean de Médicis qui, en 1353, était négociant à Lyon, et dont la maison s'élevait sur un terrain proche du Grand-Théâtre, terrain sur lequel fut construit l'Hôtel du Nord (voir ci-après).

1817. — On fait, rue Lafont, le premier essai à Lyon de pavage en pavés plats.

1818. — Incendie de la maison Ponchon.

1834. — A cette date, le Cercle des Agents de Change était installé rue Lafont, dans la maison Vianay.

— A signaler, dans cette rue, une des plus anciennes maisons de soieries de Lyon, fondée en 1781 par la Veuve Riboud, Aujourd'hui, maison Bouffier et Pravaz.

— Au n° 4, sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe, s'ouvrait la librairie Joseph Targe. Son étiquette, mesurant à peine 6 centimètres sur 4, contient cependant onze lignes de texte se référant à sa profession.

— N° 20. Ancien Hôtel du Nord ; on peut remarquer le portail, la cour et l'escalier. Construit au XVIII^e siècle, il subit des transformations nombreuses : en 1817, il fut réédifié par l'archi-

tekte Pierre Denave. Après un incendie (1925), il fut encore modifié.

Le 13 juillet 1827, un banquet de 200 couverts y fut servi, en l'honneur de M. de Chauvelin, ancien député de l'opposition, de passage en notre ville.

En 1829, La Fayette logea à l'Hôtel du Nord.

En mai 1831, il abrita les séances de prédication des Saint-Simoniens.

La tragédienne Rachel, en représentation à Lyon, prit appartement en ce même hôtel (1840).

Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est que l'hôtel disposait d'un salon assez vaste pour que, vers 1803, on y put organiser des concerts, dont Tony Bauer et Alday furent les premiers directeurs.

Aux *Concerts de l'Hôtel du Nord* se firent entendre notamment : le violoniste Alexandre Boucher, surnommé *l'Alexandre du violon* (1812) ; le pianiste et compositeur Henri Bertini (1832) ; le violoniste d'Artôt (1834) ; Liszt en 1836 ; le ténor Adolphe Nourrit s'y fit acclamer, avec le violoniste Baumann, en 1837.

LAGRANGE. — Lyonnais qui prit une part active aux mouvements insurrectionnels de 1831 et 1834. Arrêté, il figure dans le procès des prévenus d'avril 1834.

LAGRANGE (Henri). — Avocat, né à Lyon le 5 juin 1845. Joua un rôle important dans la politique locale.

Conseiller général du canton de Neuville (dès 1883), il fut, pendant de longues années vice-président de l'assemblée départementale.

LAGREVOL (Pierre-Marie-Alexandre de). — Magistrat, né le 16 novembre 1820. Président de Chambre à la Cour de Lyon (1875), il passa en 1881 à la Cour de Cassation.

En 1848, il fut élu député à l'Assemblée nationale par le département de la Haute-Loire.

De Lagrevol présida la Société littéraire (1864-1865) et fut reçu à l'Académie de Lyon en 1866.

Il avait siégé au conseil d'administration du Dispensaire de 1855 à 1864.

Il mourut à Yssingaux, le 22 mars 1897.

LAINERIE (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue portait autrefois le nom de *rue de l'Asnerie*. Son nom actuel est-il une corruption de l'ancien, ou indique-t-il que les marchands lainiers y avaient établi leurs comptoirs? Je n'ai pu le déterminer.

Personnalités ayant habité la rue

1771. — Mercier, peintre et décorateur.
1788. — Esparet, architecte.
1830. — Madame Verne, née Guillot, artiste-peintre, habite le n° 1, où elle meurt à trente et un ans.

Notes topographiques

La rue Lainerie est une de celles qui présentent le plus grand nombre de maisons anciennes; je citerai:

- N° 4. Façade du xv^e siècle.
N° 6. Façade du xv^e siècle.
N° 10. Deux escaliers accolés, une galerie.
N° 14. Très belle façade du xv^e siècle (la mieux conservée de Lyon); cette maison aurait appartenu à la famille Palmier (1483) ou aux Mayet de Beauvoir.

N° 16. Sculpture mutilée: deux anges.

N° 18. Allée voûtée, escalier à pans coupés.

Le graveur Joanny Séon a laissé deux fort belles planches représentant les maisins n° 14 et 18 de la rue Lainerie.

Souvenirs d'antan

—Au xviii^e siècle, le n° 5 était occupé par une corporation de Jansénistes qui y exerçaient la profession de tailleur. Cette association, dont le but était l'assistance mutuelle, se composait d'hommes très estimés dans le quartier. C'est sous le nom de *maison des Frères tailleurs* que cet immeuble figure dans le plan de Jacquemin (1774).

1810. — Dans une salle située rue Lainerie, salle pouvant contenir à peine cent personnes, Laurent Mourguet ouvre un premier théâtre dans lequel il montrait des Jocrisses.

Le directeur des théâtres de Lyon, Ribier, prit ombrage de son succès; et, fort de son privilège, obligea Laurent Mourguet à changer son genre, ce qui l'amena à créer le théâtre de Guignol.

LAISNE (Antoine). — Né à Paris le 18 août 1668, mort le 21 octobre 1746. Avocat au Parlement, il fut délégué à la direction de l'Hôtel des Monnaies à Lyon.

Il constitua une fort belle collection de médailles dont la Ville fit l'acquisition. Laisné fut reçu à l'Académie de Lyon en 1714.

Parmi ses ouvrages : *Dissertation sur une urne antique* (1728) ; *inscriptions sépulcrales découvertes à Saint-Irénée* (1731) ; *dissertation sur les quatre filles de Cadmus* ; etc...

Laisné est l'auteur d'un poème latin sur notre Ville, intitulé : *Lugduni encomium et descriptio*, dédié au « très illustre duc de « Villeroy, pair de France, gouverneur de Lyon et provinces voisines. » Bréghot du Lut a fait réimprimer cet éloge et description de Lyon, dans les *Archives historiques* (année 1826).

LA JAQUIERE. — Capitaine du guet qui vivait encore des premières années du XVII^e siècle. Il disparut dans des circonstances historiquement inconnues. Mais une légende se forma ; et pendant longtemps on en parla comme d'un homme enlevé par le diable ! (*Histoires tragiques* de F. de Rosset).

Il parut même, en 1613, un opuscule intitulé : *Discours merveilleux et véritable d'un capitaine de la Ville de Lyon que Sathan a enlevé dans sa chambre.*

LALANDE (rue). — VI^e arrondissement. — Le nom de cette rue est celui du savant astronome, né à Bourg (1732-1807). Il fit ses études au Collège de la Trinité, à Lyon.

Divers

On raconte que, le 16 août 1805, Lalande, en tournée d'inspection des Lycées, à Lyon, prit la place du professeur et fit une leçon sur l'astronomie élémentaire.

— On conte également que, la même année, à la distribution des prix donnés par la Ville aux élèves du Lycée, M. le Proviseur ayant prié M. Béraud, juge au Tribunal d'appel, de couronner un des jeunes lauréats, Lalande eut à peine entendu ce nom qu'il s'élança vers le magistrat, lui demandant s'il était parent de son illustre professeur, le P. Laurent Béraud (professeur de mathématiques du collège, né en 1702, mort en 1777). Sur sa réponse affirmative, Lalande se jeta aux pieds du magistrat qui, dans son

trouble, s'agenouilla pareillement, et tous deux de s'embrasser et de fondre en larmes, aux applaudissements de tous les spectateurs.

LALIAME ou **LALYAME** (Louis). — Sculpteur et graveur du **xvii^e** siècle. Je ne pense pas qu'il soit né à Lyon ; mais de 1622 à 1664 il a fréquemment travaillé en notre ville.

En 1646, il grave la première pierre de l'*Hôtel de Ville* ; en 1657, il travaille encore pour le Consulat.

LALIAME ou **LALYAME** (Philippe). — Sculpteur et architecte qui vécut à Lyon aux **xvi^e** et **xvii^e** siècles. Il s'y maria même trois fois et eut sept enfants !

En 1604, il sculpte la croix érigée sur le pont de pierre ; en 1609, le Consulat lui paie un buste en bronze de *Henri IV*.

Il a signé plusieurs médailles : celle de *Pierre de Monconys*, celle de *Nicolas de Langes* ; etc...

LALLIE (Jean-François). — Architecte et ingénieur, né à Saint-Denis (Seine) en 1725. Il résida à Lyon de 1751 à 1781, comme ingénieur de la Généralité.

Parmi ses travaux : *achèvement du pont Saint-Clair* (1761) ; *digue de la Tête-d'Or* (1763) ; *pont de la Mulatière* (1770) ; *pont de l'Archevêché* (1781) ; etc...

L'Académie de Lyon, dont il faisait partie, possède plusieurs manuscrits de Lallié, notamment : *Inscription pour le piédestal de l'obélisque de Vaise* ; *mémoire sur la grande digue construite au bord du Rhône* ; etc...

LAMANIERE. — Musicien, mort à Lyon le 28 juin 1808. Se lança dans la carrière dramatique ; mais le succès n'ayant pas répondu à ce qu'il attendait, Lamnière se fixa à Lyon où il se consacra exclusivement à l'enseignement de la musique. Il écrivit une *messe* pour la corporation des maîtres-perruquiers de Lyon (1788).

LAMBERT (ou Lantbert). — Evêque de Lyon de 680 à 690, originaire de la région des Ardennes. Il était abbé de Fontenelle lorsque le clergé et le peuple de Lyon le désignèrent pour occuper le siège primatial des Gaules.

LAMONIERE (Jean de). — Médecin de l'Hôtel-Dieu, désigné en 1619. En 1622, il crée le système de la visite quotidienne des malades.

C'est en 1656 qu'il succéda à Claude Pons comme médecin en chef; il devait mourir en fonction, en 1671.

Il a publié un traité sur *la Peste*, et un ouvrage sur *le flux dysentérique*.

LAMONIERE (Jean-Pierre de). — Petits-fils du précédent, devint médecin-chef de l'Hôtel-Dieu, en 1684. Il fut envoyé à Paris par ses collègues, pour défendre le titre de *noble* donné aux médecins par les lois romaines.

Assisté de l'avocat Laurent Gilet, il gagna son procès.

Qu'attendent nos Hippocrate pour prendre la particule?

LAMOTHE (Louis). — Peintre, né à Lyon le 23 avril 1822, mort à Paris, le 15 décembre 1869. Il étudia à l'Ecole de Lyon sous Vibert et Aug. Flandrin, puis à Paris avec Ingres et Hippolyte Flandrin.

Parmi ses œuvres : *Saint-Pothin* (1843) ; *Extases* (1848) ; *Bords du Gardon* (1855) ; *le Ravissement de Saint Vincent-de-Paul* (1859) ; des *Portraits* ; *légende de Sainte Valérie* ; *décoration de la coupole de la crypte de Saint-Irénée*, à Lyon ; etc...

LAMOTHE (Antony). — Mort à Lyon, le 25 janvier 1912. Chef d'orchestre célèbre dans les annales de notre cité ; il dirigea, pendant vingt ans, les fameux bals de l'ancien Alcazar.

LAMOTHE. — On sait qu'il reste des vestiges importants du château de ce nom dans l'enceinte du fort Lamothe.

Ce château abrita fréquemment les souverains venus en visite à Lyon ; mais on a surtout conservé le souvenir du séjour qu'y fit la reine Marie de Médicis attendant le roi Henri IV, son futur époux. On lit dans nos annales :

« 1600, le 3 décembre. La Reine, suivie des princesses et des « seigneurs de la Cour, alla ouïr la messe à La Mothe, et y disna. « On avait dressé un théâtre qui donnoit tout à face entre les deux « tours qui regardent la Ville, et sur lequel elle pouvoit entrer « de sa chambre. »

1662 (Archives B. B. 161). — Choix d'un emplacement au lieu de Lamothe, à la Guillotière, pour élever un logement au Roi à l'occasion de son entrée.

LAMOURETTE (Adrien). — Evêque constitutionnel de Rhône-et-Loire, métropolitain du Sud-Est. Choisi par les électeurs lyonnais, alors qu'il était grand-vicaire d'Arras, il fut sacré, à Paris, en mars 1791, et élu à la Constituante par le département.

Pendant le siège de Lyon, Lamourette, retiré dans notre ville, y fit une procession votive. Pris par les conventionnels, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et exécuté, à Paris, le 11 janvier 1794, à l'âge de 52 ans. Il s'était publiquement rétracté.

LAMURE (passage). — IV^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire des terrains sur lesquels fut ouvert ce passage.

LAMY (Adrien-Castarède). — Né le 9 août 1824 à Rabastens (Tarn). Fit une belle carrière de comique. Pendant quinze ans il fut l'idole des Lyonnais.

Lamy avait été secrétaire de Jacques Arago, l'aveugle, et son confident (1846-48). Notre artiste racontait avec émotion que le jour où il perdit son fils âgé de 15 ans, Jacques Arago lui dicta ces deux vers (qui furent gravés sur la tombe de l'enfant au cimetière Montmartre) :

Je suis aveugle et vieux, il était jeune et beau ;
Dieu se trompe parfois en ouvrant un tombeau !

LANESSAN (de). — Homme politique français, né à Saint-André-de-Cubzac (Gironde), le 13 juillet 1843.

Figure ici comme ayant été député du I^{er} arrondissement de Lyon, alors qu'il était ministre de la Marine dans le cabinet Waldeck-Rousseau (1899-1902).

LANG (Tibulle). — Né à Libourne (Gironde) le 24 octobre 1841. Elève de l'Ecole Polytechnique (promotion de 1860), il embrassa la carrière militaire. En 1869, capitaine du génie, il démissionna et prit la direction de la Société d'Enseignement professionnel du Rhône.

En 1879, il joignit à cette direction celle de l'Ecole La Martinière.

LANTERNE (rue). — I^{er} arrondissement. — La rue, ou du moins une partie, porte déjà ce nom en 1356. Un bas-relief, placé à l'angle d'une maison, qui représentait un lion tenant une

lanterne sous sa griffe, a donné son nom à cette rue. On trouve, dans un vieux papier, la naïve description que voici : « la lanterne « était en tôle, grande comme un *siau*, avec un couvercle en cha- « peau pointu, tout *picoté* quasiment comme une casse à risoller « les marrons. Mais on n'y allumait jamais de *chelu*... »

La section située entre la place de la Platière et la rue Longue a porté très longtemps le nom de *rue de l'Enfant-qui-pisse*, soit à cause d'une statuette représentant un enfant dans cette attitude, soit à cause d'une enseigne. Une tradition veut que, pendant certaines fêtes populaires, la statuette ait versé, non pas de l'eau, mais du vin.

C'est dans cette partie de la rue, et dans une des officines d'apothicaires qui y existaient déjà, qu'est né le P. Ménétrier, historien lyonnais (voir ce nom).

Personnalités ayant habité la rue

- 1551. — Bayet Guillaume, fourbisseur, rue Lanterne.
- 1635. — Morillard, dit l'Ancien, orfèvre, rue de l'Enfant-qui-pisse.
- 1700. — Martin Jean-Mathieu, orfèvre.
- 1749. — Chalamy Michel, cartier.
- 1758. — Veuve Mayer, dessinateur pour la fabrique. Chavet, dessinateur et décorateur.
- 1762. — Rey-Vielh, peintre.
- 1770. — Pouteau père, chirurgien.
- Pouteau Claude, chirurgien.
- 1774. — Courrieux Claude, maître-orfèvre.
- Dussaussoy J.-B., maître-chirurgien.
- 1784. — Jacquesson Paul-Nicolas, peintre et doreur.
- Tour Jean-François, orfèvre.
- Buisson Etienne-Jacques, architecte ; fut voyer de la Ville.
- 1793. — Gay J.-P., dessinateur, mort révolutionnairement l'année même.
- 1810. — Pachot, dessinateur pour la fabrique.
- 1818. — Voyant J.-L., dessinateur et peintre.
- 1819. — Lefèvre Charles, peintre et lithographe.
- 1826. — Vibrat Louis, graveur.
- 1827. — Grumaud Blaise, dessinateur.
- Combe Grégoire, dessinateur pour la fabrique.
- 1834. — Bibet, dessinateur et peintre.
- Cercle des sous-officiers de la garde nationale.
- 1838. — Bourdillon Rémy, dessinateur pour la broderie.
- 1868. — D^r Chavanne, qui fut député.

Notes topographiques

- N° 9. Voir : deux impostes, escalier, balcon.
N° 11. Escalier en saillie à galerie et rampe de fer ; à l'entrée de l'escalier, un buste d'empereur romain.
N° 15. Imposte à l'*Urne aux roses* (XVIII^e siècle).
N° 17. Façade.
N° 23. *Impasse Charbonnier* ; un escalier à vis au fond de la cour. En 1590, il y eut un échevin de ce nom.
N° 24. Dessus de porte avec médaillon et un agneau suspendu par une chaîne ; inscription : *à la toison d'or*.
N° 25. Porte et imposte.
N° 26. Rez-de-chaussée à arcs ; façade du XVII^e siècle ; escalier.
N° 27. Porte et imposte.
N° 30. Façade ; escalier ; allée voûtée ; porte.

— Une maison devant la *place de la Boucherie* (donc n° 1 ou 2) est vendue par Jean Ravot, secrétaire du Consulat, à Léonard Regnaud, maître cordonnier. La veuve Regnaud, née Barthélemie Bissardon, lègue cette maison à la Charité (XVII^e siècle).

— Une autre maison devant la Boucherie des Terreaux (au Sud de la précédente) est léguée en 1649, à la Charité, par Isaac Gillet, notaire.

Souvenirs d'antan

1462. — La Ville plaide pour les fossés de la Lanterne, où elle avait droit de pêche, contre le cardinal de Bourbon qui lui disputait ce droit.

Des pêcheurs à la ligne rue d'Algérie !

1507 (Archives B. B. 25). — Adjudication du pavage de la rue Lanterne, pour le prix de 40 livres tournoi, à Laurent Richard.

1548. — Rue Lanterne s'ouvre le réputé logis du *Lion d'Or*, où le Consulat accueillit quelques-uns des hôtes suisses de Henri II. En 1592, la Charité acquiert cet immeuble vendu au préjudice de Louis et Salve Beau, frères, marchands d'Avignon. En 1594, la Charité revend le logis du Lion d'Or à Jean Dambourney, marchand de Lyon.

XVII^e siècle. — La rue Lanterne offrait aux amateurs l'auberge du *Grand Chevalier* et l'hôtel de l'*Ecu de France*.

1612 (Archives B. B. 148). — Destruction de la boucherie de la Lanterne par le feu qui « en ung rien a tout consumé. »

1650. — Démolition de la tour dite *des poudres*, située sur les fossés de la Lanterne; les munitions sont transférées dans un magasin joignant Saint-Sébastien.

1734. — La Boucherie de la Lanterne est entièrement détruite par un incendie. C'est à ce moment qu'on adopta les pompes inventées par le sieur Montagne.

1744. — Le 13 septembre, à l'occasion des fêtes pour la convalescence de Louis XV, il y eut de brillantes illuminations à Lyon. Le sieur Mignard, éventailiste rue Lanterne, fit placer devant sa boutique une lanterne suspendue au milieu de la rue, qui représentait, côté midi, un soleil avec cette devise: « Non sibi, sed orbi » (il pense moins à lui qu'au bonheur de la terre); côté nord, un soleil dissipant les nuages, avec cette devise: « quid potuere nubes? » (que peuvent les nuages?). Cette lanterne était si énorme, et le soleil si singulièrement logé, qu'ils passèrent en proverbe; pour désigner un homme qui avait vu des choses extraordinaires, on disait: « il a vu le soleil dans une lanterne. »

XIX^e siècle. — Au commencement du siècle on fréquentait encore, rue Lanterne, le cabaret *au Fort de Brissac*.

— C'est dans la rue de l'Enfant-qui-pisse que s'ouvrait la boutique de liqueurs et confiserie, à l'enseigne de l'*Aigle d'Or*, de Jacques Bergier, fondateur de la Société de patronage des Enfants pauvres de la Ville de Lyon.

— De tous temps la rue Lanterne a passé pour n'être pas très propre. Dans *le Petit Chose*, Alphonse Daudet raconte ses impressions sur son logement en cette rue, envahi par les *barbarottes* (les cafards).

1867. — On trouve, rue Lanterne, un stèle funéraire, le *centenier du Cataphractaire*, conservé au Musée.

— Notre vieille rue Lanterne est remarquable par ses enseignes de pharmaciens et droguistes: *le Cerf*; *le Dragon*; *le Boa*; *l'Ours blanc* (disparu); *la Licorne* (maison Biétrix, fondée en 1620); *le Serpent*. Cette dernière rappelle un fait absolument local: en 1552-1553, pour établir un chemin de halage, on perça la muraille de la tour qui fermait, du côté du Rhône, l'enceinte de la Lanterne. Cette tour portait le nom de *Tour des Serpents*.

LA POINTE (L. de). — Ingénieur, graveur, géographe du roi. Nous intéresse parce qu'il a dressé le *plan des fortifications de la Ville de Lyon*, et le *plan de l'hospice de la Charité*.

Vivait à Paris, au XVII^e siècle.

LAPORTE (rue). — V^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle un des acquéreurs de la *Grande-Claire*, sur la propriété duquel elle fut ouverte en 1850.

LAPOYPE (Jean-François). — Né à Lyon le 31 mai 1758, mort à Monplaisir le 27 janvier 1851.

Jean-F. Lapoype embrassa la carrière militaire avec succès; il devint baron de l'empire. En 1846, il faisait suivre sa signature des mots: doyen des Lieutenants-généraux.

Sous la Restauration, Lapoype fut député du Rhône.

LAROCHE (Hippolyte). — Né à Lyon le 26 janvier 1848. Abandonna très jeune sa ville natale, pour habiter La Flèche.

En 1910, il était député de la Sarthe.

LAROYENNE (Lucien). — Chirurgien lyonnais qui demeure, à l'école de Lyon, le maître gynécologue.

D'abord chirurgien de la Charité (1865), il passa à l'Hôtel-Dieu dans le temps qu'il occupa la chaire de gynécologie à notre Faculté.

En 1870, Laroyenne partagea avec Ollier la direction de l'ambulance internationale.

Parmi ses nombreux travaux, je rappelle ceux qu'il fit sur la *circulation* (en collaboration avec Chauveau), sur le *chancre miaté*, sur les *suppurations pelviennes*; etc...

Il mourut en 1902; il était né à Vienne (Isère), le 17 novembre 1832.

LARRACINNE. — Le 18 octobre 1868, funérailles de Larracinne, équarisseur de la Ville. C'était une sorte de « célébrité » lyonnaise: une locution populaire envoyait chez *Larracinne* les gens dont on voulait se débarrasser.

LARREY. — L'illustre chirurgien de la grande armée n'est point Lyonnais. Mais je rappelle qu'il mourut dans notre Ville, à l'hôtel de Provence, place de la Charité (Antonin-Poncet) le 25 juillet 1842, à l'âge de 75 ans.

On a cru longtemps que son cœur avait été conservé dans une urne placée dans la chapelle de l'hôpital Desgenettes; c'était une erreur; l'urne de grès conservée en notre hôpital militaire ne contient qu'une partie des entrailles de Larrey.

LASCOURS (Louis-Joseph-Elisabeth-Fortuné Renaud de Boulogne de). — Ce général, aux noms si nombreux, est né à Anduze (Gard) en 1786 et mort en 1850.

Il ne nous intéresse que par le commandement qu'il a exercé à Lyon, de la septième division militaire, de 1841 à 1848.

LASSALLE (rue). — IV^e arrondissement. — Je pense que cette dénomination fait double emploi, quant à son origine, avec celle de la rue Philippe-de-la-Salle.

LASSALLE (Jean-Louis). — Né à Lyon le 14 décembre 1847. Artiste lyrique.

Après deux années d'études au Conservatoire de Paris, il débute à Liège, en 1868, dans le rôle de Saint-Bris des *Huguenots*. Il chante ensuite à Lille, Toulouse, la Haye, Bruxelles. En 1872, Lassalle entre à l'Opéra, à Paris, et y demeure chef de l'emploi des barytons, jusqu'en 1903. A cette date il se retire et se consacre à l'enseignement, au Conservatoire de Paris.

Lassalle avait fait ses premières armes (si j'ose ainsi dire) de musicien à notre vieille société chorale l'*Harmonie Gauloise*.

LASSERRE (l'abbé de). — Auteur lyonnais, né en 1731, mort en 1781. Il a écrit des odes sur *les poètes lyriques*; sur *la Prise de Mahon*; sur *les Grands hommes de Dijon*; des éloges de *Gassendi*, de *Corneille*; *discours sur la décadence du goût*; *éloge de la magistrature*; etc...

L'abbé Antoine de Lasserre fut reçu à l'Académie de Lyon en 1773.

LA TOURETTE (Claret de). — Marc-Antoine-Louis Claret de La Tourette naquit à Lyon le 11 août 1729 et mourut en août 1793.

Conseiller en la Cour des Monnaies.

Très jeune, il fut attiré par les sciences naturelles. En 1763, il installa le Jardin botanique de l'Ecole vétérinaire; en 1766, il en crée un à la Tourette (près de l'Arbresle), puis à Lyon, aux Chazeaux. Pendant près de trente ans il herborisa dans toute la région lyonnaise, et constitua un herbier de plus de 7.000 plantes.

Claret de La Tourette entretenait une volumineuse correspon-

dance avec Linné, Haller, les Jussieu, Adanson, Lapeyrouse, Hoffmann, Voltaire, J.-J. Rousseau.

Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, de 1768 à sa mort.

LATRUFFE (Claude). — Né en Franche-Comté en 1830, mort à Villeurbanne en 1898, après avoir consacré 43 ans de sa vie à l'enseignement.

Il débuta comme instituteur public à Lyon (rue de la Poulaillerie); il se retira en 1859 pour fonder l'*Institution* qui porta son nom jusqu'en 1891 et qui jouit, en son temps, d'une grande vogue.

LAUDUN (André de). — Né à Arles en 1762; fut chirurgien dans les armées de Napoléon.

En 1805, il devint médecin de l'Hôtel-Dieu et exerça cette fonction jusqu'en 1815.

De Laudun a publié une série d'opuscules sur les *fièvres remittentes, intermittentes, catarrhales*, dont il avait fait une étude spéciale dans son service.

LAURENCIN (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue porte le nom d'une famille dont les membres, pendant plusieurs siècles, ont fait parler d'eux dans l'histoire de notre ville.

Le premier en date connu, fut Nicolas Laurencin *«albergier»* vers la fontaine du Gourguillon »; il semble avoir été le père d'Etienne. Les plus notables furent:

Estienne (xiv^e siècle), sept fois élu conseiller de ville.

Claude I^{er} (xv^e siècle), baron de Riverie, conseiller de ville.

Barthélemy, conseiller en 1516.

Claude II, conseiller en 1512 et 1527.

Pierre (xvi^e siècle), conseiller de ville.

Claude III, six fois conseiller.

Pierre, baron de Bussière, comte de Laurencin, seigneur de Chanzé et du Machy, membre de l'Académie de Lyon, député de la noblesse en 1789, mort en 1812.

François-Aimé, en qui s'est éteinte la famille de Laurencin, le 7 octobre 1833, dans sa terre de Chassagne, près de Villefranche (Rhône). Il fut maréchal de camp, député du Rhône, membre de l'Académie de Lyon.

Il était le fils de Jean-Espérance. Sa fille, Gabriel-Bonne, a épousé, en 1829, le marquis de Mortemart.

Divers

1834. — Benoît Aimé, dessinateur, habite au n° 2.

— L'Académie de Rouen ouvrit (au XVIII^e siècle) un concours sur l'obligation et les avantages qui doivent déterminer les mères à allaiter leurs enfants. C'est la comtesse de Laurencin qui obtint la première médaille ; ses vers étaient cependant médiocres ; tels ceux-ci :

Ses yeux à peine ouverts, sur mes yeux se fixèrent
Ses bras vers moi tendus, m'exprimaient son dessein ;
J'embrassai mon enfant, et ses lèvres sucèrent
Le lait qu'avec transport lui prodiguait mon sein.

— Jean-Espérance de Laurencin fit, lui aussi quelques vers ; je possède un exemplaire original, numéroté 6, d'une pièce qu'il adressait à Vasselier. Je la reproduis ici, car je la crois peu connue :

Bon Vasselier, charmant conteur,
Enfant gâté de la Nature,
Je t'offre, moi, profane auteur
Des vers jetés à l'aventure.

Tandis que, loin des intrigans,
Tu partages gaiement ta vie
Entre des soins peu fatigans
Et des plaisirs dignes d'envie ;

Qu'à l'abri des coups du destin,
De Bacchus, ardent prosélite,
Tu fais sabler ton chambertin
A cinq ou six lurons d'élite ;

Que tenant ces aimables fous
Pour les élus parmi les êtres,
Tu les adoptes, et te... fous
Des sots, des censeurs et des... prêtres.

Que, peu jaloux d'avoir un ton,
Servant Vénus à la sourdine,
Tes mercredis sont à Marton
Et tes dimanches à Claudine ;

Tandis enfin qu'heureux rival
De La Fontaine et de Boccace,
Monté sur le même cheval,
Tu vas, près d'eux, prendre ta place ;

Quel est mon sort dans ce château ?
Je tremble, infortuné pilote,
Qu'entouré d'écueils, mon bateau
Ne fasse en pleine mer calotte.

Grâce aux perfides ricochets
Que mes écus ont faits sur l'onde,
Plus de goujons que de brochets
Couvrent ma triste table ronde.

J'entends les soupirs et les vœux
Qu'aux cœurs des miens la crainte arrache,
Et je délègue à mes neveux
Mes hypothèques sur Perrache.

A des soins obscurs je réduis
Mon intelligence chétive :
J'ai des maçons que je conduis ;
J'ai des jardins que je cultive.

En visitant mon espalier,
J'ai dit et je répète encore :
Je vous destine à Vasselier
Beaux fruits que le soleil colore.

Oui, demain, sans plus de délais,
Dans la corbeille accoutumée,
Vous irez remplir son palais
D'une eau vineuse et parfumée.

Soit fait ainsi qu'il est requis.
A ma santé vide ton outre.
Je goûte encor des bien exquis,
Et le Rhône n'est qu'un... Jean-foutre.

J.-Espérance de Laurencin fit partie de l'Académie de Lyon
en 1784.

LAURENS (Jacques). — Voyer de la Ville, mort à Lyon
le 8 novembre 1586. Il avait succédé à Guillaume Chazotte en
1568, et fut remplacé par Bertrand Castel en 1575.

En 1569, il fit élargir le port de la Roche (quai Pierre-Scize).

LAURENT (Pierre). — Architecte du xvi^e siècle. En 1539,
il commença la construction de la Boucherie des Terreaux, sur
les fossés, entre la Tour de la Lanterne et la Saône. La tour fut
démolie en cette circonstance.

LAURENT. — Poète qui se qualifiait de *Miribelois-Bressand*. Il vécut à Lyon et y connut quelque succès sous le règne de Louis XIII. En 1630, il fit paraître *la Fille du Temps*, recueil de pièces diverses, généralement écrites contre les huguenots.

La dédicace, à Henry de Sault, est datée de Miribel « dernier jour de l'an 1629. »

LAURENT (Joseph-Elie). — Peintre. né à Lyon le 8 décembre 1841. Il fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts et de J. Lefèvre. Membre de la Société nationale d'éducation.

Parmi ses œuvres : *Peintures murales* dans l'église Saint-Eucher, à Lyon, et dans celle de Grézieu-le-Marché.

Laurent enseigna à l'Ecole des Beaux-Arts et à la Société d'Enseignement professionnel.

LAVAUDAN (Alphonse). — Peintre, né à Lyon en 1796. Il étudia son art à Lyon, puis se fixa à Paris. Il mourut dans la capitale en 1857.

Il a exposé des portraits, des sujets religieux ou de genre ; je citerai : *Ulysse et Calypso* ; *Mercier ambulante* ; *apparition du Christ à Saint Augustin* ; *la Roue de la Fortune* (1827) ; *Louis XI* (1836) ; *un petit mendiant* ; *Charles-Quint en France* (1839) ; *le déjeuner du modèle* (1848) ; etc...

LAVAUUR. — Lyonnais qui prit une part très active à la défense de Lyon, en 1793. Il parvint à échapper à la répression.

Au retour des Bourbons il intrigua fortement pour obtenir une récompense. Je possède un document signé Cotton, Magneval, Comte de Fargues, ainsi libellé :

« Les Députés du département du Rhône qui savent, sur le « rapport de l'un d'eux, combien le sieur Lavaur s'est distingué « au siège de Lyon, le recommandent à la bienveillance des autorités chargées de la distribution des secours accordés par S. M. « à ses fidèles serviteurs. »

LAVERGNE (Claude dit Claudius). — Peintre verrier, né à Lyon le 11 décembre 1815, mort à Paris en 1887. Il étudia à l'Ecole de Lyon sous Bonnefond, puis à Paris sous la direction d'Ingres.

Lavergne fut longtemps critique d'art au journal *l'Univers*. Parmi ses œuvres : *Adam et Eve* (1839) ; *Martyre de Saint*

Etienne (1841); *le miracle des petits oiseaux*. Il a fait les verrières d'un grand nombre d'églises en France, notamment à Saint-Nizier de Lyon; à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or; à Senlis; à Beauvais; au Château de Blois; etc...

LAVERGNE-MARIN. — Peintre, père du précédent, né à Lyon en 1795, mort en la même ville le 18 février 1881. Il a fait un très bel ouvrage sur *l'Art héraldique*.

LAVERRIERE (Jean-Baptiste). — Architecte, né en 1780, mort le 14 septembre 1819.

LAVIROTTE (Jean-Claude). — Né à Lyon le 9 août 1818; docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1844; fut interne de nos hôpitaux.

Lavirotte fut médecin des prisons, à Lyon, de 1860 à 1890.

Mort à Lyon le 24 novembre 1900.

LAYS (Jean-Pierre). — Peintre, né à Saint-Barthélemy-Lestra (Loire) en novembre 1825, mort à Lyon le 18 décembre 1887.

Entré comme domestique chez le peintre Saint-Jean, il devint son élève.

Il a laissé surtout des *Fleurs* et des *Fruits*.

LAZARE-CARNOT (place). — II^e arrondissement. — Nom attribué, vers 1910, à la *place Perrache*. Cette désignation, destinée à honorer « l'organisateur de la victoire », ne touche pas à l'histoire locale.

Sous Napoléon III, elle est dénommée *place Napoléon*.

Divers

1864. — Le Cirque impérial, dirigé par les frères Loyal, s'installe place Napoléon.

LEBRUN (rue). — IV^e arrondissement. — Le nom du consul, collègue de Bonaparte, a été donné à cette rue, parce qu'il fonda, en 1805, un prix destiné aux inventeurs de procédés

utiles et aux auteurs de découvertes intéressant l'industrie de la soie, telles que :

Moyens pour abaisser le prix de la main-d'œuvre, économiser le temps, perfectionner la fabrication, introduire de nouvelles branches d'industrie; etc...

LEBRUN (Jean). — Né à Lyon, le 16 avril 1759. Corniste-virtuose distingué, il fut célèbre surtout par la facilité avec laquelle il produisait les sons suraigus de l'échelle du cor.

De 1786 à 1792, J. Lebrun appartint à l'orchestre de l'Opéra de Paris. Il se rendit ensuite à la cour de Berlin.

Il revint à Paris en 1806; mais n'ayant pu trouver aucune situation, il se suicida par asphyxie.

LEBRUN (Barthélemy). — Graveur, né à Lyon en 1717, mort en cette ville en 1765. Il a gravé des jetons et une plaque commémorative de la pose de la première pierre de l'un des bâtiments de l'abbaye de la Déserte.

LEBRUN (Joseph). — Graveur de médailles, né à Lyon en 1708, mort à Paris en 1774. Il a gravé des marques pour les bureaux de douane, des jetons pour les chanoines-comtes.

LEBRUN (Henri). — Architecte, né à Saint-Quentin (Aisne) en 1833, mort à Lyon le 15 mai 1868. Se fixa dans notre ville et entra au cabinet de Benoit.

Le ministre de Persigny lui avait confié la restauration de la salle de la Diana, à Montbrison, lorsqu'il mourut.

LE CAMUS. — Directeur du cadastre à Orléans, fut reçu à l'Académie de Lyon en 1775.

Parmi ses écrits: *dissertation sur les brouillards extraordinaires qui ont régné en Europe en 1783; observations sur l'électrophore; origine et formation des basaltes; etc...*

LECLERC (Antoine). — Graveur lyonnais qui vécut en notre ville de 1675 à 1721. Il a gravé le frontispice du *règlement pour les pensionnaires du collège de Lyon; le Feu d'artifice de la paix d'Utrecht; François de Villeroi, gouverneur de Lyon; etc...*

LECLERC (Laurent-Josse). — Auteur de plusieurs ouvrages de critique historique et littéraire. Il était le directeur du Séminaire de Lyon, où il mourut en 1738.

LECLERC. — Famille de musiciens lyonnais, fils et filles d'un maître passementier, Antoine Leclerc, que l'on trouve aussi qualifié parfois de « symphoniste ».

Trois fils furent violonistes à Lyon : *Jean-Marie*, dit *l'aîné*; *Jean-Marie*, dit *le second*, et *Pierre*.

Le plus remarquable fut Jean-Marie l'aîné. Violoniste et compositeur, il naquit à Lyon le 10 mai 1697 et mourut, assassiné, dans sa ville natale le 27 octobre 1764. Il fut d'abord danseur et partit en 1722 pour Turin comme maître de ballet. Pendant son séjour en cette ville, il composa des intermèdes pour la *Sémiramis* d'Orlandini, et devint l'élève du violoniste Somis. Entre temps, J.-M. Leclerc l'aîné avait publié à Paris, un premier cahier de *Sonates*. En 1728, il débuta dans la capitale, aux Concerts spirituels. En 1734, il entre dans la musique du roi et en 1736 passe à la cour de la princesse d'Orange, à Leuwarden. 1740 nous le montre violon-solo à La Haye, aux concerts privés de M. de Liz. En 1743, il joue à Chambéry.

J.-M. Leclerc l'aîné a écrit des *Sonates*, des *Trios*, des *Concertos*, un opéra : *Glaucus et Scylla* (représenté en 1746) ; etc...

— Jean-Marie Leclerc, le second, naquit à Lyon le 23 septembre 1703. Comme son aîné, il devint un violoniste réputé. En 1726, il fut engagé comme premier violon par l'Académie de Besançon.

Le Consulat lui demanda, en 1732, de revenir dans sa ville natale, et lui fit des propositions qu'il accepta.

C'est à Lyon qu'il termina sa carrière, comme professeur.

Pierre, le troisième, quoique bon violoniste, n'égala jamais ses deux aînés. Il était né à Lyon le 19 novembre 1709.

LECLERC (avenue). — VII^e arrondissement. — Jusqu'en 1912, cette avenue n'était qu'une suite du quai de la Vitriolerie.

Le nom qu'elle porte aujourd'hui est destiné à rappeler la mémoire d'Alexandre Leclerc, né à Nogent-sur-Seine, le 18 avril 1851. Ancien élève d'Alfort, il fut d'abord vétérinaire militaire ; en 1879, à la suite d'un concours, il entra dans l'administration municipale de Lyon. Là, il réorganisa, à la satisfaction de toute la population, le service d'inspection de la boucherie.

C'est à Leclerc qu'on doit la découverte, en France, de la

trichine des salaisons américaines, découverte qui aboutit, en 1881, au décret prohibant l'entrée des lards d'Amérique.

Vers la même époque, Leclerc étudia (avec la collaboration du D^r Bard) le carcinome du cheval.

Il créa l'Institut vaccinagène à Lyon, et prit une part active à la réforme des abattoirs français.

Ses connaissances fort étendues et variées, autant que sa droiture et son affabilité, lui avaient acquis l'estime générale. Leclerc mourut en 1908.

Le 28 octobre 1912, sous la présidence du professeur Chauveau, on inaugura, aux Abattoirs de la Mouche, le médaillon d'Alexandre Leclerc, fondateur de l'inspection des viandes.

LECOURT (Pierre-Benjamin). — Né à Lyon le 24 novembre 1786, où il exerça (dès 1814) les fonctions de notaire.

Membre fondateur de la Société littéraire.

Lecourt, administrateur du Dispensaire de 1828 à 1833, mourut à Lyon le 17 août 1838.

LEDEUIL D'ENQUIN (Justin). — Né à Lyon en 1848. Fit carrière dans les contributions directes.

Ledeuil fut rédacteur au *Lyon Républicain* et au *Progrès de la Côte-d'Or*. Il a publié près d'une centaine de notices sur la Bourgogne : *la Révolution à Dijon en 1789* ; *Semur-en-Auxois* ; *le château de Pouilly* ; etc...

LE FEBVRE (Isaac). — Lyonnais qui vivait à la fin du xvi^e siècle et dans les premières années du xvii^e.

Il a laissé, sur *les Eglises de Lyon*, un ouvrage fort documenté, divisé en soixante et dix-huit chapitres. De nos jours, ce travail est encore intéressant à consulter.

LEFEBVRE (Nicolas). — Sculpteur sur bois du xvii^e siècle qui travailla au nouvel hôtel de ville. Debombourg lui attribue plusieurs statues ornant les rues de Lyon.

LEFEBVRE (le P. Pierre). — Né à Paris en 1726, mort à Lyon le 24 octobre 1806. Oratorien, il enseigna la physique et les mathématiques au Collège de la Trinité. Il était directeur de l'Observatoire lorsqu'il fut reçu à l'Académie de Lyon en 1778.

Le P. Lefebvre a écrit un *Eloge du P. Béraud* ; sur les *auroras boréales* ; etc...

LEGENDRE-HERAL (Jean-François). — Sculpteur et graveur, né à Montpellier le 21 janvier 1796, mort à Marcilly (Seine-et-Marne) le 13 septembre 1851. Elève de Chinard et de Marin à Lyon. De 1818 à 1839, il enseigna à l'Ecole de Lyon, puis il s'installa à Paris.

Son œuvre est considérable, et il ne saurait être question de la citer ici. Je note seulement: *Hébé* (1815); *l'abbé Chazette*, curé de la Croix-Rousse (1818); *le comte de Lezay-Marnésia*, préfet du Rhône; *Silène ivre* (1823); *Fay de Sathonay*; *Ennemond Eymard*; *Henri IV*, pour le tympan de la façade de l'hôtel de ville; *Camille Pernon*, manufacturier; *Giotto enfant* (1838); *Mgr. des Pins*; etc...

LEGER (Alfred). — Né à Lyon le 4 mars 1840. Ingénieur des Arts et Manufactures.

Il fut président de la Société des Sciences industrielles, de la Société d'Agriculture de Lyon, et membre de notre Académie.

Parmi ses publications: *Les eaux de Lyon*; *Camargue et Plan-du-Bourg*; *les travaux publics aux temps des Romains*; *les canaux dérivés du Rhône*; etc...

LEGRAND (Pierre). — Né à Saulcy, près de Bar-sur-Aube; fit ses études chez les Jésuites. Il se rendit à Lyon (fin du xvi^e siècle), où il enseigna publiquement les humanités. (Barjavel).

LEGRAND. — Auteur dramatique joué au Théâtre-Français, mais dont les premières œuvres connurent le succès à Lyon. Je cite, parmi ses productions: *le Roi de Cocagne*; *la rue Mercière ou les maris dupés* (1694); *les Comédiens de campagne* (1699); etc...

LEHMANN (Auguste). — Graveur lyonnais qui a laissé de nombreuses et belles gravures. Un très beau talent qui vécut péniblement. Après sa mort il fut consacré grand homme: on accorda à sa dépouille un terrain gratuit au cimetière.

Parmi ses œuvres: *J.-L. Coste*, bibliophile; *la Vierge à l'œillet*, d'après Raphaël; *Michel Grobon*, peintre; *Antoine Berjon*; *Christ à la colonne* (1860); *Dante aux Enfers*, d'après H. Flandrin; etc...

LEIDRADE. — Evêque de Lyon, né à Nuremberg en 736; fut appelé par Charlemagne, dont il conquist l'estime et la confiance; chargé par l'empereur des fonctions de *missus dominicus*, il s'en acquitta avec vigueur et intelligence.

Elu évêque de Lyon en 798, il conserva son siège jusqu'en 814. Son activité rendit tout son lustre à l'Eglise de Lyon.

Leidrade créa à Lyon l'école de chœurs, rétablit les monastères ruinés et notamment celui de l'Ile-Barbe.

A la mort de Charlemagne il se retira dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, où il mourut le 28 décembre 816.

Sa *lettre* à Charlemagne donne de précieux renseignements sur l'Eglise de Lyon à son époque.

LE MIRE (Claude-Noël). — Né à Lyon le 15 mars 1816. Fut administrateur du Dispensaire (1851-1853) et vice-président de la Caisse d'Epargne.

Il mourut à Dortan (Ain), le 22 janvier 1898.

LEMONTEY (Pierre-Edouard). — Né à Lyon en 1762. D'abord avocat, il défendit de 1787 à 1789 les droits politiques des protestants et conquist un rang envié parmi les publicistes de son temps.

Député aux Etats Généraux et à l'Assemblée législative; administrateur du district de Lyon, de 1795 à 1797. Lemontey s'installa peu après à Paris, où il ne s'occupa plus que de littérature.

Son livre *Raison, folie, pétitions de morale à l'usage des vieux enfants*, eut un grand succès (1801). *L'Histoire de la Régence* ne parut qu'après sa mort.

Lemontey fut élu membre de l'Académie française en 1819.

LEMOT (rue). — 1^{er} arrondissement. — Créée vers 1830, cette rue a reçu le nom du célèbre statuaire François-Frédéric Lemot, né à Lyon en 1771, mort au château de Clisson, en Vendée, en 1827. Il commença d'étudier, à Paris, à l'âge de 17 ans.

On lui doit la statue d'*Henri IV* sur le Pont-Neuf, à Paris; celle de *Jean Bart*, à Dunkerque; *Cicéron parlant à Catalina*; *Léonidas aux Thermopyles*; *la Femme endormie*; etc...

La statue équestre de Louis XIV, sur la place Bellecour (le *cheval de bronze*), est considérée comme son chef-d'œuvre. Elle fut coulée à Paris et transportée à Lyon, en douze jours, sur un

attelage trainé par vingt-quatre chevaux. Elle fut payée 373.750 francs.

L'entrée de la statue dans la ville fut une occasion de fêtes qui attirèrent un grand concours de spectateurs. On discuta, on écrivit beaucoup au sujet des inscriptions à placer sur le piédestal. L'Académie de Lyon s'en mêla.

L'inauguration eut lieu le 3 novembre 1826, veille de la fête de Charles X. Une tribune en forme de cirque, très élégamment décorée, avait été construite pour recevoir les autorités et les principaux habitants de Lyon. Des médailles commémoratives de la cérémonie furent distribuées en grand nombre.

Je rappelle que la grille entourant le monument fut faite d'après les dessins de l'architecte A. Chenavard.

Divers

1868. — Valentin Couturier, qui fut député du Rhône, habite 10, rue Lemot.

— L'œuvre de Lemot fut, naturellement, très chahsonnée ; voici deux couplets assez caractéristiques de l'état des esprits dans le peuple de Lyon à cette époque :

Sur les rives d'la Saône,
C'est un fait bien sûr,
Nous vient en personne
Le roi le plus dur

.....
Il est tout d'bronze, ma chère,
Et j'crois, sur mon honneur,
Qu'les rois, pour l'ordinaire,
N'ont d'bronz' qu'le cœur.
Faut qu'nous allions voir ça.
Mais, tiens ! quoiqu'c'est qu'j'aperçois là ?
Le prince et son cheval
Sont tous deux d'même métal.
C'bon monsieur Lemot,
Qui n'est pas si sot,
A voulu, je crois,
Prouver que les rois
Sont pétris, tant bien qu'mal
De mém'pâte qu'un animal !

Il y eut aussi des admirateurs ; Bréghot du Lut rapporte qu'un certain Fabrien Pillet proposa l'inscription suivante :

Charles nous rend ce roi qu'illustra la victoire ;
D'un bronze révére, par le crime abattu,
Ces mots à nos neveux retraceront l'histoire :
Il fut érigé par la gloire
Et relevé par la vertu.

Le jour de l'inauguration on publia :

Bons Lyonnais, je le gage,
Vos cœurs seront réjouis ;
Vous allez revoir l'image
Du plus grand de nos Louis.
Chacun aime en notre ville
Le prince que l'on rétablit
Et que, d'une main habile,
Lemot de Lyon « fecit ».

N° 6. Maison léguée aux Hospices par M^{lle} Blanc, en 1909
(Berger, notaire à Lyon).

LENOIR (Victor-Benoît). — Architecte, né à Lyon en 1805, mort à Paris le 6 mai 1863. Il étudia à Paris.

Lenoir fut inspecteur des travaux de la Colonne de Juillet ; sa carrière s'écoula d'ailleurs à Paris.

LEO (Christian-Wilhelm). — Architecte, né en 1820, en Westphalie, mort à Nice le 30 avril 1891.

Léo est cité en ce recueil, pour sa collaboration avec Bossan dans les travaux des églises de Couzon (Rhône), de l'Immaculée-Conception, à Lyon, etc...

On signale encore parmi les travaux exécutés à Lyon par cet architecte : l'Eldorado ; devanture, 16, quai de Bondy.

LEOTARD (Pierre-André-Eugène). — Né à Lyon le 18 août 1835. Elève de l'Ecole Normale supérieure (1855), il est reçu docteur ès-lettres en Sorbonne quelques années après.

En 1874, Leotard accepte la chaire d'histoire à la Faculté catholique des Lettres de Lyon ; il en devint le doyen en 1877, et conserva cette charge jusqu'en 1898.

Leotard a publié d'importants travaux, parmi lesquels : *Essai sur la condition des Barbares établis dans l'empire romain au IV^e siècle* (thèse, 1873) ; *les Croisades* (1875) ; *Frédéric II et Saint Louis* (1877) ; *les Guerres puniques* (1887) ; *Lamartine posthume* (1892) ; *Garcia Moreno*, président de la République de l'Equateur ; *le comte de Montalembert* ; etc...

LEPAGE (François, dit l'Aîné). — Peintre et dessinateur pour la fabrique, né à Lyon en 1796, mort en la même ville le 4 décembre 1871. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous

Revoilà. Avec Genod il ouvrit un cours de dessin, puis devint professeur à notre Ecole.

Lepage a peint des *Fleurs*, des *Natures mortes*.

LEPAGNEZ (François). — Peintre, né à Lyon en février 1828, mort dans sa ville natale le 4 juillet 1870; élève de Vibert à l'Ecole de Lyon. On lui doit un grand nombre de lithographies.

Parmi ses œuvres : *Victor Arnaud*, adjoint au maire; *Filleuse à Optevoz*; *Fruits*; *Fleurs*; *Bords de la Saône*; etc...

LEPIND (Jean-Baptiste). — Sculpteur, né à Lyon en juin 1821, élève de l'Ecole des Beaux-Arts.

Parmi ses œuvres : *Alexandre Hermann*, chef-d'orchestre de notre théâtre (1838); *l'abbé Perrin* (1841); statue du *Peuple souverain* (inaugurée place Louis XVIII en 1848); *le major Martin*; etc...

LEPINE. — Famille de couteliers qui s'établit au début du XVIII^e siècle. Le fondateur de la maison fut Philippe-Martin *Lépine* (1714-1754); lui succédèrent Jacques-Gaspard (1754-1781); Claude-Marie (1781-1815); Jacques-Gaspard (1815-1858). De 1714 à 1858, la maison fut installée *rue de la Cage*, n° 12 (rue Constantine); elle fut transportée alors place des Terreaux (où elle est encore) et dirigée successivement par Jacques-Joseph (1858-1867) (voir ci-après); le même et Jean-Marie (1867-1886); Jean-Marie et Philippe (1886-1890); Philippe Lépine reste seul à dater de 1890.

LEPINE (Jacques-Joseph). — Naquit et mourut à Lyon, 1826-1892. Il fut élève de Vibert à l'Ecole de Lyon et grava de nombreuses pièces, notamment : *diplômes* pour l'Académie de Lyon; portrait de *Montfalcon*; etc...

LEPINE (Raphaël). — Né à Lyon le 6 juillet 1840. Interne à Lyon en 1860; reçu avec le n° 2 à l'internat de Paris en 1865; médecin du bureau central en 1871; agrégé en 1875; professeur de clinique médicale à la Faculté de Lyon en 1877.

R. Lépine fut membre associé de l'Académie de Médecine et correspondant de l'Institut. Son activité s'étendit sur la géné-

ralité des questions médicales; dès ses débuts, il s'était tourné vers la médecine expérimentale, qu'il étudia avec Bravais, Legendre, Beclard, Virchow, Conheim, Ludwyg.

Il publia d'importants travaux dont des spécialistes ont fait l'éloge. Je rappellerai les *localisations cérébrales* (thèse pour l'agrégation); ses recherches sur *l'albumine sporadique*; sur *la digitale*, *le salicylate de soude*, *la terpine*, *la caféine*; etc...

Lépine s'occupa activement de la constitution des Universités provinciales.

Il mourut à Menton, en 1919.

On sait que l'éminent doyen de la Faculté de Médecine, Jean Lépine, est son fils. Bon chien chasse de race.

LEPINE (Louis). — Frère du précédent, né à Lyon en 1846, élève de notre Lycée, puis de Louis-le-Grand, à Paris; il fit ses études de droit. Engagé dans le mobiles du Rhône en 1870, il reçut la médaille militaire pour sa brillante conduite au siège de Belfort.

Après quelques années passées au barreau de Lyon, Louis Lépine entre (1877) dans l'administration préfectorale. Il dirigea la préfecture de l'Indre (1886), de la Loire (1891); finalement, en 1893, il fut nommé préfet de police à Paris.

Après un court passage au Gouvernement général de l'Algérie (1898), Lépine reprit, en 1899, ses fonctions à la préfecture de police.

LEROUDIER (Marie-Anne). — Brodeuse, née à Belfort le 28 novembre 1838.

On peut dire qu'elle débuta dans l'art de la broderie dès son enfance. A l'école des religieuses Saint-Charles, où elle fut élevée, elle se distinguait par son goût prononcé pour les travaux d'aiguille; elle se fit très jeune une petite réputation dans le quartier des Brotteaux où ses parents étaient venus s'installer en 1848.

Mariée en 1862 avec Jean Leroudier (voir ci-après), elle compléta, sous la direction de cet habile dessinateur, ses études artistiques. La même année, Madame Leroudier ouvre son atelier de broderie. Tout d'abord, elle se spécialise dans la restauration des vieilles broderies et tapisseries. Mais elle était une trop belle artiste pour se contenter de restaurer sans cesse les œuvres des autres; bientôt elle créa elle-même.

Une de ses premières productions fut un réplique en broderie

sur satin du *Christ en croix*, de Van Dyck, conservée en notre Musée de tissus.

Lors de la construction du Grand-Opéra de Paris, elle fut chargée de la décoration des fenêtres du grand foyer.

Ses travaux d'art religieux sont des plus importants; je rappellerai la *chappe offerte* par la Ville de Lyon lors du Jubilé de Pie IX; et, pour celui de Léon XIII, la *chasuble* (également offerte par la Ville) représentant le *Christ bénissant*, d'après Hipp. Flandrin. Pour ce dernier chef-d'œuvre, Madame Leroudier dut reconstituer le travail d'or nué, ou point des Gobelins, délaissé depuis plus de deux siècles. Elle se servit du même procédé pour une *chasuble* destinée à Notre-Dame de la Guadeloupe. Je citerai encore une *Mise au tombeau*, d'après un tableau d'un peintre roumain faisant partie du Trésor de la cathédrale de Jassy.

Aux premières années de sa carrière, Madame Leroudier avait eu un goût particulier pour les broderies anciennes; en 1878, elle exécuta, en pastiche de broderie Renaissance, un panneau de laine représentant les personnages d'une *Chasse au cerf*. Un des plus grands critiques de l'époque, mis en présence de cette œuvre déclara que, de toute évidence, la moitié de ce panneau était de l'époque, tandis que l'autre moitié avait été restauré ou très habilement copiée. Madame Leroudier eut grand peine à le convaincre de son erreur!

L'éminente artiste connaissait à fond les travaux de broderie des temps passés; et, au prix de patientes recherches, elle en avait retrouvé toute la technique. C'est elle qui arracha aux XVI^e et XVII^e siècles le secret des applications de rubans avec cordons ou ficelles, qui ont rendu de si grands services à la broderie d'ameublement. On peut dire, de même, qu'elle a recréé la broderie d'application, abandonnée depuis longtemps.

Ces recherches étaient, pour la vaillante artiste, comme un repos pris au cours de l'exécution d'un *Grand-Œuvre* qu'elle avait entrepris: la reproduction, en douze panneaux de broderie de quatre mètres de haut, des *Douze mois* d'Audran. Il fallut douze années à notre compatriote pour mener à bonne fin cette œuvre magnifique, entièrement brodée à la main. On y trouve tous les procédés employés dans cet art avec une délicatesse de coloris d'un charme inexprimable.

Sa réputation, dès lors, fut universelle. En 1888, la municipalité lyonnaise décida la création d'un cours municipal de broderie. La direction en fut confiée à Madame Leroudier, à laquelle fut adjointe Madame Guillermet, sa fille. La méthode d'enseignement qu'elles appliquèrent donna les plus heureux résultats.

Madame Leroudier est morte à Lyon, le 26 avril 1908.

LEROUДИER (Jean). — Dessinateur pour la fabrique, qui mourut à Lyon le 17 novembre 1918, était considéré comme le plus artiste et le plus habile technicien parmi les dessinateurs.

En dehors de la création de tissus d'ameublement, d'originales étoffes de mode, on lui doit de nombreux portraits tissés.

Son fils, actuellement adjoint à la mairie de Lyon, lui a succédé; mais... heureusement pour lui, il est vivant, bien vivant; je n'en dirai donc point tout le bien que j'en pense.

LEROY (Guillaume Régis ou). — Imprimeur à Lyon dès 1473, associé de Barthélemy Buyer, avec lequel il publia le premier livre imprimé à Lyon, le *Lotharii compendium*.

L'atelier de ces imprimeurs était probablement installé sur le terrain que couvre, aujourd'hui, l'immeuble n° 8, rue Chavanne.

LE ROYER (rue). — III^e arrondissement. — Ce fut, jusqu'en 1912, la *rue Charpenay*, nom qui rappelait Etienne Charpenay, mort en 1871, en laissant aux Hospices une somme de 430.000 francs.

La dénomination actuelle conserve le souvenir d'Elie Le Royer, magistrat, puis homme politique, né à Genève en 1816, mort à Paris en 1897.

Inscrit au barreau de Lyon, Le Royer fut désigné comme procureur général auprès de notre Cour d'appel, après le 4 septembre 1870. Démissionnaire en 1871, il fut élu député du Rhône à l'Assemblée nationale et désigné par elle comme sénateur inamovible en 1875.

Ministre de la Justice en 1879, le Sénat l'appela à sa présidence en 1882. Le Royer, constamment réélu, se retira volontairement en 1893. Il avait eu, au cours de sa présidence, à diriger les débats de la Haute-Cour chargée de juger le général Boulanger.

Il laissa la plus grande part de sa fortune à l'Assistance publique à Paris et aux Hospices civils de Lyon.

LESBRE (François-Xavier). — Né à Ebreuil (Allier) le 12 mars 1858, Lesbre appartient à l'histoire locale par l'enseignement qu'il donna à l'École vétérinaire de Lyon, où il occupait la chaire d'anatomie.

Lesbre fut président de la Société d'Agriculture, Sciences et Industrie de Lyon; il le fut également de la Société d'Anthropologie.

LESCALIER (Daniel, baron). — Né à Lyon le 4 novembre 1743. Parti pour Saint-Domingue avec le comte d'Estaing, il entra dans la marine et devint commissaire en 1776. En 1782, il était ordonnateur des trois colonies de la Guyane hollandaise : Demerary, Berbice et Essequibo.

Jusqu'en 1791, Lesculier administra la Guyane française avec le rang de Commissaire général; en 1792, il passa à l'île de France et revint dans sa patrie en 1797.

Le premier consul l'appela au Conseil d'Etat, puis le détacha en service extraordinaire à Saint-Domingue; mais il ne put sortir de Brest, bloqué par la flotte anglaise.

Baron de l'empire en 1806, Lesculier occupa successivement les postes suivants: préfet de Gênes (1810), consul général aux Etats-Unis.

La Restauration le disgracia.

Il mourut à Paris, en mai 1822.

LESPINASSE (Julie-Jeanne-Eléonore de). — Née à Lyon en 1732, morte à Paris en 1776. Elle était fille naturelle de la comtesse d'Albon; à la mort de sa mère (1747) elle vécut, jusqu'en 1752 chez la marquise de Vichy, sa sœur légitime, qui lui imposa une vie quelque peu humiliante: elle n'était pas « née ».

De 1754 à 1764, M^{me} de Lespinasse resta auprès de M^{me} du Deffand; mais comme elle recevait chez elle, à l'insu de la marquise, ses amis personnels, il en résulta une rupture. Elle ouvrit un salon rue Saint-Dominique, aidée d'une pension que lui fit M^{me} Geoffrin. D'Alembert vécut avec elle de 1765 à 1767; elle eut d'autres passions: Pignatelli, le comte de Guibert.

Elle mourut quelque peu délaissée après avoir imploré le pardon de d'Alembert.

LESTRADE (L.-F.). — L'un des défenseurs de Lyon contre la Convention, et l'un des officiers de l'armée royale de Guyenne (1814).

On sait que Châteaubriand fit paraître trois opuscules : *ce que la Vendée a fait pour la monarchie; ce que la Vendée a souffert pour la monarchie; ce que les ministres du roi ont fait pour la Vendée* dès les premières années de la Restauration. Lestrade trouvant que Châteaubriand exaltait trop exclusivement la ferveur royaliste des Vendéens, entreprit de rappeler le courage des partisans de la monarchie à Lyon, à Toulon, à Avignon.

Il le fit dans le journal le *Drapeau blanc* du 3 août 1819.

LETIEVANT (Jean). — Chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu. Il avait étudié à Londres, avec Lister, les nouvelles conditions de l'antisepsie chirurgicale, et ce fut son titre de gloire de les avoir introduites dans notre vieil hôpital (1867).

Professeur-adjoint à la Faculté; correspondant de la Société de Médecine de Paris.

Il mourut d'apoplexie en 1884.

Letiévant a écrit: *Traité des sections nerveuses* (1863). Son nom est également lié à l'opération de l'ablation des côtes.

LEVIGNE (Théodore). — Peintre, né à Noirétable (Loire) le 14 novembre 1853. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis sous la direction de Cabanel.

Sa carrière s'écoula à Lyon. On peut lui reprocher d'avoir trop, beaucoup trop produit; le recul du temps ne lui a pas été défavorable, il faut le reconnaître.

Parmi ses toiles: *la bataille de Nuits; pâturage dans le Charolais* (qui lui valut la médaille d'or à Paris, en 1885); *Sortie du bal des Etudiants à Lyon*; etc..

LEVISTE (place). — II^e arrondissement. — C'est le nom d'une ancienne et puissante famille lyonnaise à laquelle appartenait, en la personne de Jean Le Viste, en 1372, le fief et tènement de Bellecour.

Il y eut un Antoine Le Viste premier président du Parlement de Paris et prévôt des marchands de la capitale.

Divers

1815. — Camille Jordan habite place Le Viste.

Voir au n° 4, maison du XVIII^e siècle; imposte, rampe d'escalier, peintures à fresques au plafond. C'est là que s'ouvrait la brasserie du Rhin qui existait encore en 1880, fort renommée vers 1860, alors qu'elle était la propriété de Domerque.

XVIII^e siècle. — Tout Lyon d'alors connaissait Mathieu, confiseur et officier d'office, à l'enseigne *Au grand Empereur*.

1705. — Réorganisation du quartier Belle-cordière, auquel on annexe « la petite place qui est sur Bellecour, au bout de la « rue, appelée vulgairement *alcôve* (place Leviste), pour la place « d'armes dudit quartier. »

Notes topographiques

La maison qui portait le n° 13, place Bellecour, s'élevait, en fait, sur le terrain où aboutissent aujourd'hui la rue de l'Hôtel-de-Ville et celle de la République. Elle était bâtie sur l'emplacement asservi en 1570 par les mariés Gaillard et Robertet, seigneurs de Bellecour, à Pierre Robillar, son gendre.

Cette première maison fut reconstruite en 1692 par Barthélemy Daveyne, seigneur de Collonges. Un incendie la détruisit en 1697, et le sieur de Quinson la réédifia en 1698.

À côté du précédent immeuble s'élevait le n° 2 de la place. L'emplacement avait été cédé également par Gaillard et sa femme, dame Robertet, à Claude Péronnet et Antoine Jordan, en 1570. Ce tènement comprenait maison et jardins jusqu'au XVIII^e siècle. En 1710, son propriétaire, Antoine Boissière, fut autorisé à ajouter un étage à sa maison. C'est cet immeuble qui fut exproprié en 1855 sur Bourbier d'Ailly. Une partie de son emplacement fait corps avec la maison Beauverie, 68, rue Impériale (République).

Le n° 3 était bâti sur un terrain cédé par les mêmes propriétaires, seigneurs de Bellecour, à Corneille La Plume, en 1570. La maison avait été construite en 1669 par les religieux du Tiers Ordre de Saint-François de la Guillotière. Le 16 décembre 1790, elle fut vendue par la Nation, au prix d'adjudication de 47.500 livres à J.-B. Pléney, négociant, rue Puits-Gaillot. Elle a disparu, en 1855, par l'ouverture de la rue de la République.

La maison située à l'angle de la rue de République, en retrait sur l'alignement de la rue de la Barre (occupée par les automobiles Citroën) s'élève sur un terrain cédé par les mêmes époux Gaillard-Robertet, en 1570, à Guy Masson. Elle a eu des propriétaires qui ont compté parmi les personnalités de notre ville : en 1602, elle appartient à Nicolas Durand, avocat, échevin.

En 1627, l'immeuble est reconstruit par Antoine et Jean Coleymieux (le père et le fils), marchands de soie ; il ne fut achevé complètement qu'en 1684, et devint la propriété de de Presle, échevin.

En 1739, il appartient à Ruffin, baron d'Attignat. En 1800, le comte d'Espinay en est le propriétaire.

Le n° 1 était sur l'emplacement en retrait de la rue de la Barre, devant l'immeuble précédent. Le sol de cette maison et celui sur lequel l'élèvent les n° 3 et 5 de la rue de la Barre, furent abénévissés par Etienne Mutin, seigneur de Bellecour, à Claude Manohat, en 1614.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, cette propriété demeure dans la famille Rigod-Baluze.

On expropria le tout en 1866 pour l'élargissement de la rue de la Barre.

LEVRAT (François-Marius). — Médecin, né en 1784. Il exerce d'abord à Châtillon-sur-Chalaronne, passe brillamment le concours des hôpitaux en 1817 et entre en fonctions en 1826.

Il fut médecin du Bureau de Bienfaisance. Levrat a laissé un certain nombre d'opuscules sur l'hydrophobie, l'anasarque, l'allaitement maternel. Il a également publié les observations recueillies par lui, de 1826 à 1836, pendant son service à l'Hôtel-Dieu.

Il mourut en 1850.

LEVRAT (Jules). — Professeur agrégé de notre Faculté, chirurgien-major de la Charité, né à Joigny (Yonne) le 22 septembre 1850, mort à Lyon le 9 décembre 1895.

D'une habileté professionnelle incontestée, il jouissait d'une grande réputation lorsque la mort le frappa.

Levrat était un charmant compagnon, gai et sachant faire rire sans être jamais méchant. Il est l'auteur de la fameuse complainte :

Lacassagne, répondit Coutagne,

Lacassagne, vous avez raison !, etc....

LEVRAT (François). — Né à Lyon en août 1834. Interne en 1854 ; il dirigea l'hospice des Incurables de Saint-Alban et fut administrateur du Dispensaire (1885-1889).

Le D^r Levrat a publié : *Souvenirs d'Internat* (1880) ; *Chansons et poésies* (1896).

Il mourut à Lyon le 10 février 1896.

LEVY (Marc). — Né à Strasbourg le 1^{er} octobre 1834. Vint se fixer à Lyon après le traité de Francfort, et enseigna l'allemand. En 1872, il professe à l'Ecole de Commerce qu'on venait de créer, et à la Société d'Enseignement professionnel du Rhône.

LEVY (Alfred). — Grand rabbin de France, né à Lunéville le 14 décembre 1840. Entré au séminaire israélite de Paris en 1860, il fut nommé, à sa sortie (1866) rabbin à Dijon. En 1869, il revenait à Lunéville d'où, onze ans après, il vint occuper le poste de grand rabbin à Lyon.

Pendant 28 années, Alfred Lévy présida aux destinées de la communauté juive de notre ville, avec une autorité, un tact qui firent de lui un des premiers personnages de Lyon. Toutes les œuvres sociales et d'enseignement l'appelèrent en leurs conseils, et partout il tint une première place.

En 1908, il fut élu grand rabbin de France; dès lors, il ne nous appartient plus.

A. Lévy a écrit notamment : *Notice sur les Israélites de Lyon* (1894); *les Doctrines d'Israël* (recueil de sermons, Lyon, 1896); etc...

LEYMARIE (Hippolyte). — Peintre et graveur (écrivain à l'occasion), né à Lyon en 1810, mort à Saint-Rambert-en-Bugey en 1844. Fut élève de Guindrand.

Artiste d'un remarquable talent, il mourut beaucoup trop jeune.

Notre Musée possède de Leymarie : une *Vue de Saint-Guilhem-le-Désert* (Hérault); une *Vue de Lyon* en 1824.

Il a écrit une série d'articles dans *Lyon vu de Fourvière*; dans *Lyon ancien et moderne*; etc...

Parmi ses œuvres: *Aqueducs de Beaunant*; *Lyon vu des Chartreux* (1837); *la Chana* en 1837; *la montée du Change*; *ancien pont de pierre*; *façade des Cordeliers de l'Observance*; *portail de l'ancien couvent de Sainte-Claire*; *fontaine du Palais Saint-Pierre*; *Hôtel-Dieu de Lyon*; *cathédrale de Montpellier*; etc...

LIBERALIS (Æbutius). — Philosophe, né à Lyon, mais qui résida à Rome.

Sénèque lui a dédié son *Traité des Bienfaits*. Il est encore question de Liberalis, à propos de l'incendie de Lyon sous Néron, dans une lettre du même Sénèque (la XCI^e) à Lucilius (voir article: incendie de Lyon).

LIBERTE (cours de la). — Cette avenue du III^e arrondissement a porté, autrefois, le nom de *cours Bourbon*.

Divers

1827. — Chaumetton Joseph, dessinateur, habite cours Bourbon.

1855. — Huvet Jean, architecte, cours Bourbon.

1858. — Crepet Christophe, architecte, 48, cours Bourbon.

— Le 30 octobre 1840, pendant l'inondation, la rue de l'Epée devint une sorte de torrent; la maison à l'angle de la rue et du cours de Bourbon, fut renversée par les eaux.

— L'Hôtel de la Préfecture est l'œuvre de l'architecte Louvier Antoine; les services y furent installés en 1891.

Les cariatides de l'horloge: *le Jour et la Nuit* sont dues au ciseau du sculpteur Etienne Pagny.

—Parlant de l'hôtel préfectoral, je crois bon de rappeler ici la liste des préfets du département :

1800. — Verninac de Saint-Maure (Raymond de).

1801. — Comte Najac.

1802-1805. — J.-X. Bureau de Puzy.

1805-1810. — Comte d'Herbouville.

1810-1815. — Comte Taillepié de Bondy.

1815. — De Cotton (préfet provisoire).

1815. — Comte de Noailles (commissaire extraordinaire).

Cent-jours. — Baron J.-B. Fourier.

Cent-jours. — Pons de l'Hérault.

1815-1817. — Comte de Chabrol de Crouzol.

1817-1823. — Comte Lezay-Marnésia.

1823. — Comte de Tournon.

1823-1830. — Comte R. de Brosses.

1830. — Paulze d'Ivoy.

1831. — Bouvier-Dumolard.

1831-1835. — Comte Adrien de Gasparin.

1835-1840. — Charles Rivet.

1840-1847. — H. Jayr.

1847-1848. — Chaper.

1848. — Emmanuel Arago (commissaire de la République).

1848. — Martin Bernard.

1848. — Ambert.

1849. — V. Tourangin.

1849. — Darcy.

1849-1851. — De Lacoste (commissaire extraordinaire).

1852-1853. — Baron de Vincent.

1853-1864. — Vaisse.

1864-1870. — Chevreau.

1870. — Sencier.

1870-1871. — Challemel-Lacour.
 1871-1872. — Valentin.
 1872. — Pascal.
 1872-1873. — Cantonnet.
 1873-1875. — Ducros.
 1875-1877. — Welche.
 1877. — De Valavieille.
 1877-1878. — Berger.
 1878-1882. — Oustry.
 1882-1886. — J. Massicaut.
 1886-1891. — Jules Cambon.
 1891-1898. — Georges Rivaud.
 1898-1900. — G. Le Roux.
 1900-1907. — G. Alapetite.
 1907-1910. — Ch. Lutaud.
 1911-1918. — V. Rault.
 1918-1919. — Marty.
 1919-1923. — Canal.
 1923. — Valette.

LICINIUS. — Gaulois de naissance et esclave de César. Affranchi, il obtint la confiance d'Auguste et devint l'intendant des Gaules, résidant à Lyon.

Dion Cassius dit de lui : « Cet homme conservant dans son « nouvel état toute la bassesse des sentiments de sa première con- « dition, et enivré d'une fortune pour laquelle il n'était pas né, « abusa insolemment de son pouvoir. »

Accusé devant Auguste, Licinius se sauva, dit-on, en offrant au prince les trésors qu'il avait amassés en pressurant les Gaulois :

« Voilà, lui dit-il, ce que j'ai recueilli pour vous en m'exposant « à devenir moi-même la victime des haines publiques... Prenez « cet or, je ne l'ai point destiné à d'autre usage qu'à passer entre « vos mains. » (Crevier : *Histoire des empereurs*.)

D'après Suetone, Licinius était le banquier d'Auguste.

Il mourut sous Tibère.

LIEUTENANT-COLONEL-GIRARD (rue). — VII^e arrondissement. — Jusqu'au 2 mai 1930, c'était la *rue de la Colombière*. Sur la demande du comité d'intérêt local de la Mouche, on a donné à cette voie publique le nom du lieutenant-colonel Girard, mort en 1930, qui avait laissé les meilleurs souvenirs dans ce quartier de Lyon.

LIEUTENANT-COLONEL-PREVOT (rue). — VI^e arrondissement. — Prévôt naquit à Lyon le 6 novembre 1871 et fut tué à l'ennemi le 25 septembre 1915. Il s'était distingué à Madagascar sous les ordres de Galliéni, puis en Afrique.

Blessé grièvement dans les Vosges, au début de la guerre dernière, Prévôt, à peine rétabli, repartit; et, c'est à la tête du 2^e Régiment d'infanterie qu'il fut tué.

Son père, en souvenir de ce fils, a remis à la Ville 25.000 francs pour l'Assistance municipale des Vieillards et infirmes de l'Hôtel des Invalides du Travail. Une salle de cette maison de retraite porte, désormais, le nom de *salle Prévôt*.

Jusqu'en 1918, cette voie publique était désignée sous le nom de *rue Montbernard*, qui lui venait d'un domaine sur le terrain duquel elle avait été ouverte.

Divers

1895. — Myon René, dessinateur (1840-1897) habite rue Montbernard.

— Le domaine de Montbernard est un démembrement de celui de la Tête-d'Or. Le pré des Barmes ou des Balmes, provenant d'un échange avec le sieur Chazel (Fournereau, notaire, 1812), fut réuni au domaine de Montbernard.

LINNENNE DE LYON (Société). — Cette association fut fondée en 1822 par: Balbis, directeur du Jardin botanique, président; Annier, Cap, Chancey, Champagneux, Deriard, tous botanistes; Alph. Dupasquier, médecin-chimiste; Fauché, pharmacien militaire; Filleury, architecte et paysagiste; Foudras, entomologiste; Grognier, professeur à l'Ecole vétérinaire; Lacène, horticulteur à Ecully; Lortet, médecin et botaniste; Madiot de Martinet, directeur de la pépinière départementale; l'abbé Pagès; Tabareau, officier du génie, qui devint doyen de la Faculté des Sciences; Tissier, pharmacien et professeur de chimie à l'Ecole de médecine; Vatel, professeur à l'Ecole vétérinaire.

LINSOLAS (l'abbé). — Né à Lyon en 1754, mort le 12 décembre 1728.

A l'époque de la Révolution, l'abbé Linsolas était chanoine de Saint-Nizier; arrêté et retenu prisonnier aux Lazaristes, il parvint à s'enfuir en Suisse, puis revint se cacher à Lyon.

Il fut vicaire général de Mgr. de Marquemont, pendant la

tourmente. En 1801, arrêté comme agent du roi, il fut conduit à Turin où il vécut jusqu'à la Restauration. Rentré en France avec Louis XVIII, l'abbé Linsolas devint grand-vicaire et chanoine de la cathédrale.

LIVET (Clément). — Fabricant de papiers peints à Lyon (quai Tilsitt), né en 1813. Fondateur d'un prix de vertu à l'Académie de Lyon. Mort à Nice le 2 janvier 1893.

LOCARD (Arnould). — Ingénieur, né à Lyon le 8 décembre 1841. Il fit ses études à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures (1866).

Locard a occupé une très haute situation dans les milieux scientifiques lyonnais. Membre puis président de l'Académie de Lyon (1879) ; membre de la Société d'Agriculture ; président de la Société Linnéenne.

Il a publié un très grand nombre de brochures sur la géologie, la paléontologie, la conchyliologie ; je n'en puis citer que quelques-unes :

Monographie géologique du Mont d'Or lyonnais ; la faune des terrains tertiaires de Corse ; guide pour le Museum de Lyon ; les malacologistes lyonnais ; notice sur Gaspard Michaud ; les pluies de boue dans la région lyonnaise ; sur une tombe romaine trouvée à Lyon ; les coquilles sacrées dans les religions indoues ; recherches historiques sur la coquille des imprimeurs ; etc...

LÆWENGARD (Paul). — Homme de lettre lyonnais de beaucoup de talent, qui manqua peut-être de sens pratique.

C'était un romantique attardé séduit surtout par les défauts du romantisme.

Israélite de naissance, il s'était converti au catholicisme, puis revint au judaïsme pour mourir en 1917, à l'âge de 42 ans, dans la foi catholique.

Ses vers, et notamment les *Fastes de Babylone* n'ont pas eu tout le succès qu'il en attendait ; par contre ses œuvres en prose sont remarquables : *La splendeur catholique*, les *Magnificences de l'Eglise* sont écrits en une langue très pure et très colorée.

Hanté de l'ancienne splendeur orientale, de la quasi divinité des despotes assyriens, de la pompe fastueuse qui entourait le *Basileus* de Byzance, Læwengard se croyait appelé à jouer, en Occident, le rôle d'un triomphateur des lettres ; certains de ses vers sont, à cet égard, inimaginables.

Il lui arriva ce qui échoit à chacun de nous : il se cassa le nez contre les réalités.

Sur la fin de sa vie il connut les privations matérielles et fut pris de troubles mentaux.

[Je dois toutes ces notes à Gabriel Sarrazin, l'auteur des *Poètes modernes de l'Angleterre*, du *Roi de la Mer*, des *Grands poètes romantiques de la Pologne*, de *Hymne suprême* et de tant d'autres œuvres de première valeur qui, d'ailleurs, ont valu à leur auteur, en 1931, un prix décerné pour l'ensemble de sa production littéraire par l'Académie Française.]

LOGE (rue de la). — V^e arrondissement. — Cette rue a porté successivement divers noms :

1303. — *Rue angle de la Porcherie.*

1371. — *Rue joignant la Porcherie.*

1430. — *Rue devant le puits de la Porcherie.*

1476. — *Rue du Puits de la Porcherie.*

1480. — *Rue tendant du pont de Saône au puits de la Porcherie.*

1491. — *Rue de la Porcherie.*

1493. — *Rue des Changes.*

1734. — *Rue tendant de la place des Changes aux degrés d'Izeron.*

1750. — *Rue de la Loge.*

Cette voie publique doit son nom au voisinage de la loge du Change, œuvre des architectes Soufflot et Roche.

Autrefois l'escalier ou *montée du Change* portait le nom de *montée d'Yzeron*, parce que les sieurs de Lavieu, seigneurs d'Yzeron, étaient propriétaires de la presque totalité du sol, aux XIV^e et XV^e siècles.

Divers

1838. — Perrier Jacques, dessinateur, habite rue de la Loge.

XVI^e siècle. — Autorisation donnée aux Florentins en résidence à Lyon, de jouer au Puits de la Porcherie, où ils avaient fait dresser des échafauds « certains jeux et farces en faveur et à la louange du pape. »

— A l'angle de la rue Juiverie, la maison des Têtes de lions, ancienne demeure des Dugas.

N° 1 bis. Voir escalier avec belvédère ; trois étages de galeries.

N° 2. Était autrefois divisé en deux maisons :

La première appartenait, avant 1300, à Jean de Varey ; elle

fut reconstruite en 1752 par Léonard Dodat qui l'avait acquise de Jean Durand, chanoine de Fourvière.

La deuxième appartenait en 1303 à Barthélemy Chevrier ; elle fut reconstruite en 1752 par Brenot, conseiller du roi, comme curateur des créanciers de défunt Debonnel, propriétaire.

N° 4. Maison du xviii^e siècle ; sculptures ; porte et imposte. Cet immeuble appartenait, vers 1300, à Gaudemard et Berthet Flamen ; il fut rebâti en 1723 par Roche, qui le céda en 1730 à J.-B. Castiglioni, ancien échevin.

— *Loge des Changes*. — Avant que Soufflot eut construit ce monument, il existait, sur le même emplacement, une première Loge, beaucoup plus petite, à l'angle de la place et de la rue Porcherie. Le sol en avait été acquis par le Consulat, en 1605.

En 1631, plusieurs bourgeois et négociants offrirent au Consulat de contribuer à l'édification, sur la place des Changes « de « loges basses esuelles les marchands et aultres fréquentant « ladite place, puissent commodément conférer et commercer en- « semble, même tenir les paiements. » Cette offre fut acceptée. On commença par acquérir, en 1632, une maison, contiguë à celle acquise en 1605 par le Consulat, propriété jusqu'alors de Madeleine de la Garde, veuve de noble François Ridollas. On fit quelques travaux, par adjudication du 15 février 1653.

Un siècle plus tard, cette Loge fut jugée insuffisante. La Ville fit alors l'acquisition d'un immeuble mitoyen, sur la rue du Puits de la Porcherie, qui appartenait à Anne Nourrisson, femme de Pierre van Madeine.

Tout le tènement fut alors « reconnu » (13 août 1737) par le prévôt des marchands, au nom de la Ville. A la même date, le Consulat acheta, rue Vieille-Poulaillerie, une maison qui était de Jean Broquin en 1493, et en dernier lieu de Martin Pecoil ; sur le sol de cet immeuble fut tracée la rue Soufflot.

LOMBARD (le P. Etienne). — Né à Lyon en 1670, mort en février 1753. Membre de la Compagnie de Jésus.

Il cultiva les lettres et les sciences et fut reçu à l'Académie de Lyon en 1714.

LOMBARD-MOREL (Léonce-Marc-Gabriel). — Notaire, né à Romans le 4 mai 1828, mort à Lyon le 11 avril 1901.

Administrateur des Hospices (1892-1901), de la Caisse d'Épargne et du Dispensaire général (1865-1899).

Lombard-Morel présida la Chambre des notaires.

LONGUE (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette dénomination, qui était exacte à l'époque de la création de cette rue, n'offre plus aucun sens aujourd'hui. Jusqu'au 28 août 1875, on l'appela la *grande rue Longue*. Très anciennement elle avait porté le nom de *rue Tête-de-Mort*, d'une enseigne sur laquelle était peinte une tête de mort. (Voir aux souvenirs d'antan, le combat de 1560 qui expliquerait cette reminiscence).

Personnalités ayant habité la rue

1590. — Chapelle Jean, orfèvre.

1768. — Dantan Antoine, peintre sur toile, doreur et vernisseur.

XVIII^e siècle. — Aublé, dessinateur pour la fabrique.

XIX^e siècle. — André Jean, graveur, rue Tête-de-Mort.

M^{lle} Barbier, dessinateur pour la fabrique.

1810. — Toustain L.-H.-Théodore, peintre.

1818. — Gonin Joseph, peintre en miniatures.

1838. — Dutrieux J.-César, dessinateur.

1861. — Joly Joseph, graveur et émailleur.

Notes topographiques

Voir angle rue Lanterne, banquettes en fer aux premiers étages ; style XVII^e siècle.

N^o 6. Porte et imposte.

N^o 9. Porte ; escalier à vis ; fenêtres.

N^o 11. Porte, imposte et fenêtres.

N^o 13. Escalier ; porte.

N^o 15. Porte ; fenêtres ; escalier .

La maison qui communique de la rue Longue à la rue du Plâtre par un large passage, dénommé encore *passage Tolozan*, fut édiflée par l'architecte Ferdinand Delamonce (1678-1753).

Souvenirs d'antan

1560. — Nuit du 4 au 5 septembre. Une foule de protestants s'étaient introduits dans Lyon à l'occasion de la foire d'août ; ils se réunissaient à l'hôtellerie de la rue Longue « où pend l'enseigne à Saint Martin ». Leurs chefs étaient La Rivière, Chateaufort, Maccault, Belime et les deux frères de Maligny ; ils projetaient de s'emparer de Lyon.

A onze heures du soir, ils sortirent sans bruit de l'hôtellerie et se saisirent des abords du pont de Saône ; on devait s'emparer de l'Hôtel de Ville.

Le lieutenant du roi, abbé de Savigny, prévenu de la conjuration,

ration, prit les devants; et bientôt, Antoine d'Albon (accompagné du capitaine de la Ville, François Sala, et de son lieutenant Georges Renouard) marche contre les protestants à la tête des Arquebusiers de la Ville et du pennon de la rue de Flandre. La rue Longue, fort étroite, se prêtait à ce genre de bataille. Finalement les protestants furent mis en fuite.

Par la suite, les Réformés affirmèrent qu'ils n'avaient aucun projet contraire au bon ordre; qu'ils se livraient à l'exercice de leur culte dans le logis de Saint Martin, lorsqu'ils y furent attaqués.

1572. — Claude de Rubys fait mention d'une « establerie size « en rue Longue, qui appartenait à ce marchand de Lyon auquel la « reine de Navarre a fait cet honneur, de l'avoir meslé parmi ses « contes facétieux, et raconté comme pour coucher avec la cham- « brière, il fit coucher son apprentif avec sa femme. »

LORETTE (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue doit son nom à la chapelle que les Pénitents de Notre-Dame de Lorette y avaient établie (vis-à-vis la Croix-Paquet) au commencement du XVIII^e siècle.

Cette congrégation fut créée vers 1660 par des particuliers qui avaient fait le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette et qui formèrent entre eux une association.

Jusqu'en 1776, on accepta dans la congrégation ceux-là seuls qui avaient accompli le même voyage. Mais, à cette date, l'archevêque Malvin de Montazet prescrivit de recevoir ceux qui se présenteraient à l'avenir, sans exiger d'eux qu'ils eussent fait ce pèlerinage.

Divers

Au XVIII^e siècle, on pouvait admirer, dans la chapelle, un rétable dû à Perrache, le père.

1582. — Le 22 septembre, vœu des députés de Lyon à Notre-Dame de Lorette, à cause de la peste, prononcé par Ennemond Auger, Claude de Rubys et le custode André Aymot. De Lorette, les délégués allèrent à Rome baiser, au nom de la Ville, les pieds du pape Grégoire XIII.

LORTET (Madame Clémence). — Née à Lyon le 17 septembre 1772, morte à Oullins (Rhône) le 16 avril 1835. Botaniste distinguée, elle fut élève de Gilibert (1804).

Pendant trente ans elle herborisa dans les environs de Lyon (avec Gilibert, Dejean, Aunier, Roffavier, Champagneux); au

Mont Pilat (avec son fils Pierre, père du doyen de la Faculté); dans le Dauphiné, au Mont-Cenis.

Son érudition était considérable.

Madame Lortet participa à la fondation de la Société Linéenne de Lyon; elle fit des élèves: Caroline Chirat et son frère l'abbé Chirat.

Dans ses manuscrits, Madame Lortet énumère les lieux divers où elle herborisa. Les noms de certains d'entre eux font sourire, car on ne songerait guère, aujourd'hui, à venir s'y livrer au même travail: Pierre-Scize, Serin, Part-Dieu, Perrache, Vaise, Pont Morand, Brotteaux, Villeurbanne, Pont de la Guillotière, etc...

Toutes ces portions du territoire lyonnais étaient alors « la brousse »!

LORTET (rue). — VII^e arrondissement. — En octobre 1911, *l'impasse Gerland* est devenue la rue Lortet, en souvenir du savant de ce nom, né en 1836, mort en 1909, doyen de la Faculté de médecine de Lyon.

Pendant la guerre de 1870, il s'engagea dans l'ambulance d'Ollier, qu'il accompagna aux armées de l'Est et de la Loire. Son dévouement le fit nommer chevalier de la Légion d'honneur.

Lortet est un de ceux qui contribuèrent le plus à la transformation de l'Ecole en Faculté de médecine et de pharmacie.

Il a publié de nombreux mémoires relatifs à la faune méditerranéenne et à la paléontologie du bassin du Rhône. Il fut directeur de notre Museum d'histoire naturelle.

— A l'occasion de cet article, il convient de signaler encore le Dr Lortet, né le 4 juin 1792, père du précédent. Il fut administrateur des Hospices en 1836, commandant de la garde nationale en 1848.

Lortet fit beaucoup de politique; il collabora au *Précurseur* et à l'*Indépendant* et fut élu député du Rhône à l'Assemblée nationale en 1848.

Il fut le fondateur, à Lyon, de la Société Protectrice des Animaux. Lortet mourut à Oullins, le 23 mars 1868.

LOTÉRIE IMPERIALE. — Organisée à Lugdunum par Caligula, avec tous les objets précieux qu'il put enlever de Rome ou se faire remettre.

C'était le procédé qu'il avait imaginé pour se procurer à bon compte des monceaux d'or! Caligula faisait lui-même l'article, tel un commissaire-priseur de nos jours.

LOUIS LE DEBONNAIRE. — Ce monarque vint plusieurs fois à Lyon. C'est dans notre cité qu'il attendit, en 828, des nouvelles de l'armée qu'il avait envoyée en Espagne sous les ordres de son fils Lothaire, pour repousser les Arabes. Peut-être logea-t-il à l'Ile-Barbe.

LOUIS I^{er} DE VILLARS. — Evêque de Lyon, de 1301 à 1308. Dès 1287, il était chanoine-comte.

En 1303, il accorda aux Carmes l'autorisation de construire un couvent de leur ordre à Lyon ; et, en 1304, il permit la fondation de l'abbaye de Notre-Dame de la Déserte pour les religieuses de Sainte-Claire.

Louis de Villard mourut dans l'abbaye de Sant-Claude, le 4 juillet 1308.

LOUIS XII. — Dans le recueil des *entrées solennelles*, imprimé en 1752, on relate bien celle du roi Louis XII en 1507, mais on n'y a pas inséré les vers débités par des personnages qui avaient nom : Noble vouloir, Force, Prudence, Vaillance, Pluton, Justice, etc..

En voici un échantillon :

Prudence,
Par ton renom très hault et glorieux,
Et la victoire tant grande et excellente,
Par moy, Prudence, ce chapeau gracieux
De beau laurier, de ma part te présente.

Diligence,
De te louer je ne veux être exempte,
Moy, Diligence, pour ton noble loyer ;
Car surtout, Prince, à cette heure présente,
As mérité ce chapeau de laurier.

Vaillance,
Et moy, Vaillance, ne te veux oublier ;
Comme puissant, chacun te loue et prise ;
Pour ta victoire dois être l'héritier
De ce chapeau de royale entreprise.

Le Prince,
Je vous mercy de la vôtre devise,
Dames d'honneur et d'œuvre méritoire ;
Quand par vous ay si noble chose acquise,
C'est le chapeau de haultaine victoire.

Il y a mieux !!

LOUIS XVI. — 16 janvier 1793 ; vote des députés du département de Rhône-et-Loire, dans le procès de Louis XVI : *Chasset*, la détention jusqu'à la paix ; *Dupuis fils*, la mort ; *Vitet*, la réclusion de Louis et l'exclusion de la race des Bourbons ; *Fournier*, la réclusion ; *Dubouchet*, la mort ; *Marcellin Beraud*, la réclusion et le bannissement ; *Pressavin*, la mort ; *Moulin*, la mort, mais seulement après l'expulsion de tous les Bourbons ; *Michet*, la détention à perpétuité ; *Patrin*, la réclusion ; *Forest*, la détention jusqu'à la paix et ensuite le bannissement ; *Noël Pointe*, la mort dans les 24 heures ; *Cusset*, la mort dans les 24 heures ; *Javogues*, la mort dans les 24 heures ; *Lanthenas*, la détention et l'abolition de la peine de mort sous certaines conditions.

LOUIS DE L'ANGLE. — D'origine espagnole, fut médecin et astrologue à Lyon. C'est lui qui prédit au roi Charles VII sa victoire de Formigny et la grande peste qui « sévit » l'année 1451, pour raison de quoy il luy en donna quatre cens « livres de pension. » (*Histoire de Louis XI*, du P. Matthieu). Il y a, dans cet ancien récit, une erreur : la peste éclata en 1457.

Louis de l'Angle mourut à Lyon en 1463 ; sa pierre tombale fut découverte en 1879, pendant les travaux de réfection du Palais Saint-Pierre.

LOUIS-BLANC (rue). — VI^e arrondissement. — Louis Blanc ne touchant en rien à l'histoire locale, je rappelle que cette rue portait, naguère, le nom de *rue Précy*.

Le général Précy commandait les Lyonnais dans la révolte de 1793 contre la Convention. Il fut choisi, quoique royaliste, à cause de sa compétence militaire.

Il mourut à Marcigny-sur-Loire, le 25 août 1820 ; ses restes furent déposés dans le monument élevé, rue de Vendôme, à la mémoire des victimes du siège. La cérémonie de translation eut lieu le 29 septembre 1821. Un certain M. Berthaut, greffier de la justice de paix, improvisa les vers suivants qu'il attacha aux draperies du char funèbre :

Le temps t'a donc frappé de son aile homicide,
Illustre défenseur du trône de nos Rois,
Des braves Lyonnais général intrépide,
Ennemi redouté des Gautier, des Dubois.
Clio consacra tes efforts magnanimes :
La France t'a pleuré, ton nom est immortel,
Ton corps va de Collot rejoindre les victimes,
Et ton âme s'élève au sein de l'Eternel.

Voilà une littérature qui a dû donner de l'éclat à la cérémonie!!

— C'est rue Louis-Blanc, sur un terrain appartenant aux Hospices, que fut fondé, le 9 mai 1880, l'*Asile de Nuit*.

LOUIS-CARRAND (rue). — V^e arrondissement. — La *place de l'Ancienne-Douane*, transformée, a reçu, en août 1909, le nom du peintre lyonnais Louis Carrand.

L'ancienne place a connu divers noms: *place Saint-Eloi*, en raison d'une chapelle de ce nom; *place de la Douane*, parce que cette administration y fut installée du XVI^e au XVIII^e siècle.

Après un court séjour en Italie, Louis Carrand s'établit à Lyon où il s'adonna à son art. Profitant de l'indépendance que lui donnait sa fortune, il réunit un grand nombre de croquis sur la Bourgogne, le Dauphiné et Lyon; mais la chance ne lui sourit pas longtemps. Complètement ruiné, en 1865, et méconnu de ses contemporains, Louis Carrand fut successivement commis chez un marchand de vin, secrétaire à l'Hôtel des Ventes, contrôleur au Théâtre-Bellecour, caissier à l'usine Guimet. Il végéta jusqu'à sa mort.

Il fallut l'Exposition rétrospective des peintres et des sculpteurs lyonnais, en 1904, pour tirer son œuvre de l'oubli.

Grâce à cette Exposition, on a pu glorifier enfin « le talent « de ce coloriste qui a rendu, comme aucun peintre ne l'avait fait « avant lui, l'atmosphère de sa ville natale, les gris lumineux des « ciels lyonnais, et l'aspect du pays environnant. » (Eugène Vial).

Divers

1870. — Manin André, dessinateur, habite place de l'Ancienne-Douane.

Souvenirs d'antan

1197. — L'archevêque Raynaud de Forez cède au chapitre de Saint-Paul, l'hôpital de la Saônerie « situé, dit Cochard, dans « l'endroit où est actuellement la place de la Douane. »

1632. — Les 4 et 5 décembre, en suite de l'augmentation des droits de douane, il y eut émeute à Lyon. Le peuple, après avoir pillé l'hôtel des douanes, fit un feu de joie des papiers et des registres qui s'y trouvaient.

L'archevêque et le Consulat parvinrent à apaiser l'émeute en promettant que l'augmentation serait rapportée.

Cependant le roi, malgré l'intervention des deux autorités

lyonnaises, voulut punir les révoltés; quatre régiments furent envoyés et logés chez l'habitant. On arrêta quelques malheureux, dont cinq furent condamnés à être pendus.

— La place de l'Ancienne-Douane ayant fait partie du cimetière de l'hôpital de Notre-Dame de la Saônerie, jouissait du privilège d'asile. Dans une enquête de 1448, on lit : « que plusieurs « fois on a vu diverses personnes s'y réfugier comme en lieu « d'asile; qu'en arrivant, elles criaient: franchise! et qu'alors, « ceux qui les poursuivaient ne passaient pas outre. Que, cepen- « dant, un nommé Péliisson en ayant été arraché par des sergents « de la cour séculière, le chapitre de Saint-Paul intervint, et, sur « sa plainte, le prisonnier fut ramené dans le lieu de l'immunité. »

— Les recherches du D^r Drivon semblent ne plus permettre de douter que l'hôpital fondé par Childebert et Ultrogothe le fut sur le sol de la place de l'Ancienne-Douane. Au xv^e siècle, cet hôpital (dénommé *hôpital Notre-Dame*, puis *hôpital de Notre-Dame du Pont*, puis *hôpital de la Saumerie*) était désigné sous le nom de *hôpital Saint-Eloi*.

LOUIS-CHAZETTE (place). — I^{er} arrondissement. — La place Saint-Clair a pris, le 23 juin 1930, le nom de place Louis-Chazette. Ce bon Lyonnais, né en 1872, fit, pendant de longues années, partie de l'administration municipale. Dans le rapport de M. Leroudier, son collègue, on lit : « Pendant quelques années seu- « lement (et je le regrette), il fut notre représentant à la Cham- « bre. Partout il apporta la marque très nette de ses qualités « particulières. C'était avant tout un franc et honnête homme; « il était loyal, d'un jugement sain, d'un grand bon sens... Mais « c'était un timide. Aussi, n'eut-il point, dans sa vie politique, les « succès qu'il aurait mérités. »

Divers

1831. — Les Saint-simoniens font des séances de prédication salle de la Loterie, place Saint-Clair.

LOUIS-GILLES (rue). — VII^e arrondissement. — La nouvelle rue ouverte entre le *chemin des Ballonnières* et la rue *Jean-Pierre-Chevrot*, a reçu, le 13 octobre 1927, le nom de Louis Gilles, né à Lyon en 1855, mort en 1925. Membre du comité d'assistance du VII^e arrondissement, il a légué une grosse part de sa fortune aux Hospices et aux œuvres charitables.

LOUIS-GUERIN (rue). — VI^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle celui d'un ancien président de la Chambre de Commerce, administrateur puis président du Conseil des Hospices, de 1851 à 1861.

LOUIS-VITET (rue). — I^{er} arrondissement. — Dans un acte consulaire du 22 mars 1497, cette rue est désignée sous le nom de *rue des Oches*; sur le plan de 1550, elle figure sous celui de *rue des Auges*. Ce nom lui venait du fait que, à cette époque, elle ne contenait que des étables à pourceaux (le marché de ces animaux était place des Terreaux).

Le 16 mars 1904, on a attribué à cette courte voie publique, le nom de l'ancien maire de Lyon, Louis Vitet.

Né à Lyon en 1736, il appartenait à une famille de médecins. Lui-même fit ses études médicales à Montpellier et à Paris. Très honorablement connu comme savant, comme praticien, comme philosophe, il fut élu successivement notable, puis administrateur du district (1790). En 1791, il refusa d'abandonner la mairie pour un siège à la Législative. En 1792, il fut élu à la Convention par 769 voix sur 820 électeurs.

En février 1793, il obtint un congé pour raison de santé et se retira à la campagne, aux environs de Lyon. Bien que ce congé ait été régulièrement prolongé, il n'en fut pas moins décrété d'accusation le 11 juillet, sur un rapport du comité de Salut Public, et déclaré démissionnaire.

Au commencement du siège de Lyon, menacé d'être enlevé par la cavalerie de Dubois-Crancé, il voulut se réfugier chez son ami Périsset-Duluc. Il fut interné et traité en suspect par les insurgés lyonnais.

A la chute de Lyon, il gagna la Suisse. En 1794, après le 9 Thermidor, il fut réintégré à la Convention avec les 73.

Elu au Conseil des Cinq-Cents, Louis Vitet protesta énergiquement contre le coup d'état du 18 Brumaire. Il se retira dès lors de la vie publique et mourut, à Paris, en 1809.

Louis Vitet fut agrégé au Collège de Chirurgie et enseigna dix ans la chirurgie et l'anatomie. Il étudia également l'art vétérinaire. Lyon lui doit l'organisation d'une école gratuite pour les sages-femmes.

Parmi ses publications professionnelles, je rappelle: *Traité de médecine vétérinaire*; *Pharmacopée de Lyon*; *Journal de Médecine*; etc...

Divers

— La conscience professionnelle de Louis Vitet était telle que, à la suite d'un accident survenu à l'un de ses malades, il s'interdit, pendant plusieurs années, l'exercice de la médecine.

— L'académicien Louis Vitet était son petit-fils.

LOUP (Saint). — Evêque de Lyon de 524 à 542. Né probablement dans notre ville; il passa, en tous cas, ses premières années dans le monastère de l'Ile-Barbe.

Son épiscopat fut troublé par les luttes qui suivirent la mort de Sigismond, roi de Bourgogne (524), et Saint-Loup ne put remplir paisiblement ses fonctions que lorsque Lyon passa sous la domination de Clotaire.

Il fut inhumé à l'Ile-Barbe.

LOUVIER (Antonin). — Architecte, né à la Guillotière le 23 mai 1818, mort à Vichy le 25 juin 1892. Fut élève de Chenavard à notre Ecole des Beaux-Arts, puis de Lebas, à l'Ecole de Paris.

Fixé à Lyon, il épouse une des filles de Chenavard. En 1850, il devient architecte du département, en même temps qu'il enseigne à l'Ecole où lui-même fut jeune élève.

Parmi ses travaux: *église de Saint-Romain-en-Gier*; *dépôt de mendicité d'Albigny*; *prison Saint-Paul*, à Lyon; *église des Halles* (Rhône); *église de Saint-Pierre-la-Palud* (1864); *Caserne des gardiens de la paix*, cours Lafayette (1875); *restauration de la Manécanterie*; *préfecture du Rhône* (1884-1891); etc...

Louvier a publié des notices historiques sur *A. Chenavard*, *Philibert Bellemain*, etc...

Il fut élu, en 1886, membre correspondant de l'Institut.

LOYER (Toussaint-Noël). — Architecte, né à Rouen le 18 avril 1724, mort à Lyon le 1^{er} novembre 1807. Sa fille épousa, en 1805, Casimir Périer.

Il travailla d'abord à Paris, avec Soufflot; fixé à Lyon, il devint l'un des administrateurs de la Compagnie Perrache et fut nommé, en 1803, architecte de la Ville.

Parmi les travaux de Loyer, je cite: *hôtel de Varey* (2, rue Auguste-Comte); *façade de l'église de l'Oratoire* (Saint-Polycarpe); etc...

Il a écrit : *l'Art de décorer les appartements* (1792) ; *De la manière de toiser la maçonnerie* ; etc...

Toussaint Loyer fut reçu à l'Académie de Lyon en 1761.

Cochet lui a consacré une notice historique (1808, chez Balanche).

LUIGINI (Joseph). — Chef d'orchestre, né à Modène le 19 juin 1822. Après les événements de 1831, sa famille quitta l'Italie et vint se fixer à Lyon.

A treize ans, il tenait le pupitre des trompettes à l'orchestre de notre théâtre.

Tout jeune il se livra au professorat comme pianiste et harmoniste. En 1849, M. Revoil étant maire de Lyon, Joseph Luigini organisa la *Fanfare lyonnaise* (qui fut considérée, jusqu'en 1852, comme la musique municipale). Supprimée au moment de la réunion des faubourgs à la Ville, la *Fanfare lyonnaise* fut réorganisée en 1857 par Luigini.

En 1864, notre compatriote d'adoption fut désigné pour remplacer Georges Hailn comme chef d'orchestre du Grand-Théâtre ; ses démêlés avec Raphaël Félix l'obligèrent à quitter sa fonction.

Joseph Luigini est mort fort âgé, à la fin du XIX^e siècle.

LUIGINI (Alexandre). — Fils du précédent, né à Lyon le 9 mars 1850, mort à Paris, le 29 juillet 1906.

Elève de Conservatoire de Paris, Luigini devint, en 1869, violon-solo au Grand-Théâtre de Lyon. En 1877, il prenait la baguette et devait, sans conteste, la conserver vingt ans ; il ne l'abandonna que pour aller diriger l'orchestre de l'Opéra-comique à Paris.

Ce fut un des plus remarquables chefs d'orchestre de son temps.

Lyon lui doit la création (en collaboration avec Aimé Gros) des *Concerts du Conservatoire*. Il avait organisé la *Société de musique de chambre*, composée des artistes suivants : Ugo Bedetti, Jouet (encore à l'orchestre de notre Opéra), Vanel, Guichardon, Jemain et A. Luigini.

Compositeur de talent, Alexandre Luigini a écrit des ballets, de la musique de chambre, des opéra-comiques : *les Caprices de Margot* (Lyon 1877) ; *Faust* (Paris, 1881) ; etc... Ses *Ballets égyptiens* n'ont pas épuisé leur succès.

— *La Société des Concerts du Conservatoire* donna, en 1889 (c'était la première fois que ces œuvres étaient exécutées entièrement à Lyon). *Roméo et Juliette* et *la Damnation de Faust*, de H. Berlioz. Les interprètes furent M^{lle} Vuillaume, M^{me} Promio-Evrard, le ténor Séran, le baryton Noté.

On trouvera une documentation fort complète sur ces concerts (et sur le Grand-Théâtre) dans *Cent Ans d'Opéra à Lyon*, de Gustave Vuillermoz.

LUMAGNE. — Banquier lyonnais qui habitait la maison (édifiée par ses soins) à l'angle de la place Bellecour et de la rue de la Charité (emplacement occupé, de nos jours, par le Royal-Hôtel).

Il fournit 30.000 écus au cardinal de Richelieu pour la guerre d'Italie.

LUQUET (Abraham). — Sculpteur lyonnais du XVII^e siècle. En 1627, il fut chargé de sculpter un *crucifix de pierre* pour remplacer celui qui avait été brisé par Thomas Aldenstorf (voir ce nom).

LUSTERBOURG (Antoine). — Interne à dix-sept ans, Lusterbourg fut le secrétaire de Marc-Antoine Petit.

Médecin de l'Hôtel-Dieu en 1812, il fut chargé du service des typhiques à l'hôpital militaire. Démissionnaire en 1822.

Il mourut en 1851.

LYONNAISE (la). — Sur les femmes de notre région, Lamartine — qui s'y connaissait — a écrit une page que je ne puis résister au plaisir de transcrire :

« Le Lyonnais est une espèce d'Ionie française où la beauté
« des femmes fleurit en tous temps, sous un ciel tempéré, entre
« les feux trop ardents du Midi et les formes trop frêles du Nord ;
« les yeux y ont en général la teinte azurée du Rhône qui baigne
« la Ville, la langue de la Saône, la douceur du ciel. De belles
« tailles, des pas nonchalants, des épaules statuaire, des che-
« veux soyeux et abondants comme les écheveaux de soie qu'on y
« tisse, des voix caressantes pour l'oreille, des sourires vagues

« qui enchantent sans provoquer, nulle prétention à séduire tant
« elles sont sûres de charmer... »

Si après cela toutes les Lyonnaises n'envoient pas leur adhésion à la Société des Lamartiniens!!

LYONNET. — Prêtre de notre ville qui fut vicaire-général en 1850, chanoine de Saint-Jean, et mourut évêque d'Albi en 1876.





MABIRE (Jean-Marie-Charles-Henri). — Professeur de droit. Ancien élève de l'Ecole administrative (en 1848). il fut reçu docteur en droit à la Faculté de Paris (1855) et agrégé au concours de 1865.

D'abord professeur à Douai (1865-1875), il fut nommé à la Faculté de Lyon en 1875 et enseigna jusqu'en 1898, date à laquelle il prit sa retraite.

Membre du conseil général des Facultés de 1885-1898.

Mabire fut un remarquable professeur de droit civil. Nul ne l'a jamais vu consulter une note; tous ses cours étaient faits, et méthodiquement faits, avec pour seul auxiliaire le Code.

Spécialiste des « colles » aux examens.

MACCHABEES (rue des). — V^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle une église dédiée aux Macchabées, et décrite par Sidoine Apollinaire comme une des plus belles de Lyon. Elle a été remplacée par l'église actuelle de Saint-Just, sur le portique de laquelle on lit: *Macchabeis primo, deinde sancto Justo*.

Ce que nous traduisions irrévérencieusement : Macchabée première dinde de Saint-Just!

Notes topographiques

N^o 11. Institution de Notre-Dame des Minimes.

N^o 19. Maison paternelle des Bellièvre, du xv^e siècle; armoiries sculptées. Dans une impasse, appliqué contre une fontaine, un taurobole.

N° 49. Maison attribuée aux Hospices par décret du 1^{er} décembre 1911, provenant de la fabrique de Saint-Irénée.

N° 51. Presbytère de Saint-Irénée; fenêtres à meneaux du XVII^e siècle.

N° 63. Eglise Saint-Irénée.

N° 69. Monastère de Notre-Dame de la Charité, dit refuge Saint-Michel. Ce refuge fut fondé en 1811 par le cardinal Fesch, avec le concours de l'abbé Goullard, curé de Saint-Louis, qui laissa 80.000 francs pour l'œuvre.

Divers

L'*Almanach de Lyon* pour 1774 dit que, avant l'église de Saint-Just, il n'y avait là qu'un oratoire dédié aux Saints Macchabées.

1525. — Charles, duc d'Alençon, beau-frère de François I^{er}, meurt dans la maison de l'obéancier de Saint-Just, le 11 avril. Il revenait de la bataille de Pavie.

MACHIAVEL. — En 1504 Nicolas Machiavel, chargé d'une mission auprès de Louis XII par la république de Florence, séjourne un mois à Lyon.

MACHO (Julien). — Religieux Augustin; vécut à Lyon à la fin du xv^e siècle.

On lui doit la première version publiée en notre langue (1477) du *Nouveau Testament*; il aurait eu pour collaborateur Pierre Sarget ou Farget, augustin comme lui. Ils habitaient près de la maison de Barthélemy Buyer (rue Docteur-Chavanne) où se trouvaient les presses de Guillaume Leroy.

En août 1748 il publia « *le Mirouer de la redemption de l'humain lyngage translate de latin en francoys* », traduit de l'ouvrage écrit par Rodriguez, évêque de Zamora. Ce serait, semble-t-il, le premier livre français paru orné de vignettes sur bois. Selon toute apparence il sortit des presses de Guillaume Leroy.

MACON (général). — Né à Chasselay (Rhône). Il était commandant de Leipzig lorsqu'il mourut, le 27 octobre 1806.

Le 26^{me} bulletin de la Grande-Armée publie la note suivante :

« Le général de brigade Macon, que l'Empereur avait nommé commandant de Leipzig, est mort dans cette ville, d'une fièvre

« putride. C'était un brave soldat et un parfait honnête homme.
« L'Empereur en faisait cas et a été très affligé de sa mort. »

Le général Macon fut enterré avec de grands honneurs ; on a gravé sur sa tombe l'inscription suivante : « Son nom est dans
« les fastes de la Gloire, et sa mémoire dans les cœurs des
« habitants de Leipzig. »

Il avait été sous-gouverneur des Tuileries.

MADELEINE (rue de la). — VII^e arrondissement. —
Au bord du *chemin de Vienne* on voyait, dès le xv^e siècle, dépendant de Saint-Michel-d'Ainay, une chapelle de la Madeleine (angle de la rue du Repos et de la rue de la Madeleine). D'où la dénomination de cette voie publique.

C'est sur le terrain qui s'étendait devant cette chapelle que Bayart prit part, en 1494, au tournoi qu'avait organisé, en l'honneur de Charles VII, le sire de Vaudrey.

Divers

— Le premier dimanche du Carême, les Lyonnais allaient célébrer la fête des *Brandons* dans cette plaine de la Madeleine : on coupait des branches vertes auxquelles on suspendait des fruits, des gâteaux, voire des jouets, qu'on promenait ensuite dans la ville. On appelait aussi cette fête la *promenade des Repentirs*, parce qu'on y remarquait beaucoup de jeunes mariés !

1364. — A cette époque, le *reclus* de la Madeleine sortait souvent de sa cellule, puisqu'on trouve dans de vieux documents, qu'il enseignait la grammaire aux clergeons de Saint-Jean.

— *Cimetière de la Madeleine*. — En 1914, les Hospices voulurent tirer partie de ce terrain qui était désaffecté depuis 1864. Ils firent exhumer les corps des hospitaliers et autres personnages enterrés au cimetière (le centre était constitué par quatre fosses communes).

Voici quelques-uns des personnages dont on alla déranger les restes :

André Charpin, chanoine de Fourvière, mort en 1817.

Gabriel-Barthélemy Richard, major de la Charité, mort à 33 ans, le 7 septembre 1829.

Denis Mortier, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, mort en 1824.

Pierre Godinot, président du Conseil des Hospices, mort le 12 septembre 1818.

— N^o 1. Eglise Saint-Louis.

MADENIS (l'abbé Claude-Benoît). — Né à Lyon en 1798, mort le 17 septembre 1863; professeur, en 1822, au Séminaire de Saint-Jean, puis de 1826 à 1836 aux Minimes.

Sa vive passion pour la botanique le poussa à herboriser dans toute notre région.

L'abbé Madenis a publié plusieurs ouvrages, dont un : *Analyse des plantes qui croissent aux environs de Lyon*, non signé, ne demeura pas longtemps anonyme.

Il écrivit encore : *Manuel du botaniste herborisant des environs de Lyon*; *Manuel des jeunes botanistes*, etc...

MADERNI (café). — Cet établissement, situé place de la Bourse, à l'angle de la rue de la République, était un des plus renommés et des mieux fréquentés de la ville. Il fut une des premières victimes du massacre des grands cafés lyonnais par les banques.

La *Chronique du Jour*, du 24 janvier 1864, a publié le sonnet suivant :

Jamais dans aucune taverne
On ne but de Madère ni
D'égayant Champagne ou Sauterne
Comme on en boit chez Maderni !

De son œil qu'un cercle bleu cerne,
Dans la glace au cadre terni,
Le gandin que le garçon berne,
Mire et lisse son poil verni.

Le pauvre homme, à bout de ressource,
Qui, des tempêtes de la Bourse,
Sort après un fatal plongeon,

Vidant rêveusement son verre,
Se plaignant du destin sévère,
Vient s'y venger sur un « pigeon ».

MADIOT. — Né à Raon (Mayenne) vers 1780, mort à Lyon le 20 avril 1832. Elève de Thouin, à Paris.

Jardinier en chef du Jardin botanique de Lyon (1800), il devint directeur de la Pépinière de naturalisation du Rhône (1803 à 1832).

Madiot a publié de nombreux mémoires et laissé un *Traité classique et historique des arbres exotiques acclimatés depuis soixante ans en France et particulièrement dans le département du Rhône*. (Deux volumes).

MAGAUD (Adolphe). — Peintre du XIX^e siècle, né à Vourles (Rhône). Elève de Saint-Jean, il a exposé à Paris et à Lyon de 1839 à 1868, surtout des *Fleurs* et des *Natures mortes*.

MAGNENCE. — Après la bataille de Monsaleon, dans les Alpes Cottiennes, où il fut vaincu pour la seconde fois par Constance, Magnence se retira à Lyon. Convaincu qu'il ne pouvait échapper à son vainqueur, il tua sa mère, un de ses frères, puis se donna la mort. (Picot: *Histoire des Gaules*.)

MAGNEVAL (rue). — I^{er} arrondissement. — Créée vers 1830, cette rue fut baptisée du nom de Gabriel Barthélemy de Magneval, né à Lyon le 24 août 1751, négociant.

Il fut membre de la Chambre des députés de 1815 à 1817. Réélu en 1820, Magneval mourut à Paris le 14 novembre 1821, au cours d'une session parlementaire.

Divers

Vers 1850, on fréquentait, rue Magneval, un théâtre d'amateurs, chez Cambriogon.

MAGNEVAL (Claude-Gabriel de). — Peintre né à Lyon en 1798, mort dans sa ville natale le 17 juillet 1864. Elève de Bonnefond.

Il fit, à Paris, des études de droit, entra dans l'administration (à Lyon) en 1820, puis au barreau.

De Magneval a peint — comme amateur — des *Portraits* et des *Natures mortes*.

MAGNIN (André). — Artiste peintre, né en 1794, mort en 1824 à Bologne. Il se fit, très jeune, une renommée de portraitiste.

Le Lycée de jeunes filles possède son tableau *Joas sauvé du massacre ordonné par Athalie*.

Pour l'église d'Ainay, Magnin a peint: *Sainte Scholastique en extase*, et *l'abbé d'Ainay recevant la règle de saint Bernard*.

MAGNIN (Antoine). — Botaniste né à Trévoux (Ain), mort à Beynost (Ain) en avril 1926.

Docteur en médecine (1876), docteur ès-sciences (1879) il professa la botanique à la Faculté de Lyon (1881) et dirigea le Jardin Botanique.

En 1884, il fut nommé à Besançon où il devint doyen de la Faculté et adjoint au maire.

Magnin a écrit : *la Végétation de la région lyonnaise* (1886) ; *Prodromes ; la Végétation des lacs du Jura*, son œuvre capitale, etc...

Mais il pensait que la science des plantes ne pouvait s'enseigner que sur le terrain ; d'où les 550 excursions qu'il conduisit dans sa vie.

MAGOL (René). — Peintre né à Lyon en 1753, mort révolutionnairement, à Bordeaux, le 15 novembre 1793.

Il étudia à l'Académie royale de Paris, puis se fixa à Bordeaux.

MAHEU (Jean). — Vivait à Lyon au xvi^e siècle ; il y mourut en février 1577, alors qu'il était profès des Dominicains de Lyon. Il était entré au couvent en 1529.

Jean Mahieu était très versé dans les langues hébraïque, grecque et latine ; il fut disciple, dit-on, du célèbre orientaliste Sante Pagnino.

De Rubys rapporte qu'il se distingua par l'énergie de sa lutte contre les calvinistes.

MAIGRE (Jean). — Architecte, gendre d'Antoine Perache ; vécut à Lyon dans la seconde moitié du xviii^e siècle.

On lui doit l'hôtel de Sarron (46, rue de la Charité).

MAIL (rue du). — IV^e arrondissement. — Sur la promenade le long des remparts de la Croix-Rousse, on avait organisé, au xviii^e siècle, un Jeu de Mail. La rue qui nous occupe est tracée sur l'emplacement de ce terrain de jeu.

Divers

N^o 2. En 1848 siégeait, dans cette maison, le *Club de la Croix-Rousse*.

MAILLARD (Jean). — Serrurier d'art, né à Lyon en 1635, mort vers 1688. Son atelier était situé rue Thomassin, *aux clefs de Saint-Pierre*.

Il fit des balustrades de fer forgé pour les Dames de Saint-Pierre; on lui attribue également des œuvres de même nature pour l'Antiquaille.

MAILLOT (Antoine-Louis). — Né à Lyon le 30 août 1812, mort à Rouen le 5 avril 1867. Fit des études de chant à Paris et tint l'emploi de ténor de 1835 à 1842.

En 1843, il se fixa à Rouen comme professeur et critique d'art.

Compositeur, Maillot fit représenter à Rouen deux opéras: *la Vendéenne* (1857) et *la Truffomanie* (1861).

MAISIAT (rue). — 1^{er} arrondissement. — Cette voie publique porte le nom d'Etienne Maisiat, né à Lyon, dans la paroisse de Saint-Paul, en 1794, mort à Charly (Rhône), le 11 février 1848, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et à la Martinière.

Il réalisa d'importants progrès dans l'art du tissage des étoffes de soie (notamment le montage à tringles).

Maisiat est l'auteur du remarquable tableau tissé reproduisant le testament de Louis XVI qui figura, en 1827, à l'Exposition du Louvre. Ce chef-d'œuvre est conservé dans une vitrine spéciale de notre Musée des Tissus.

Ce travail fut exécuté par l'ouvrier tisseur Pierre Chatel, qui reçut une médaille d'argent de la Société de lectures et d'encouragement pour l'industrie.

Divers

N° 10. Providence Saint-Bruno, orphelinat dirigé par les Sœurs Saint-Joseph.

N° 14. Maison de retraite pour dames, tenue par les Sœurs Saint-Charles.

MALADIÈRE (impasse de la). — V^e arrondissement. — Le nom de cette impasse rappelle l'ancienne léproserie de Balmont (voir ce nom).

MALAVAL (Louis). — Peintre né à Lyon en mars 1834, mort à Rome le 18 septembre 1867. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts et de Bonnefond.

Parmi ses toiles : des *Intérieurs* ; un *Bas-bleu en herbe* (1859) ; *intérieur d'atelier au quartier Saint-Georges* (1862) ; *cour de la maison*, rue Saint-Jean, 11, etc...

MALAVAL (Joseph-Etienne). — Architecte né à Lyon le 16 avril 1842 ; il y meurt le 19 janvier 1898. Elève de l'Ecole de Lyon, puis de Clair Tisseur, à qui il succéda en 1877.

Parmi ses travaux : *flèche de l'église du Bon-Pasteur* (1874) ; *flèche de l'église Sainte-Blandine* (1888) ; *hôtel du Nouvelliste* (1893) ; *restauration du château de la Bassette*, à Vaise ; achèvement de *l'église d'Orliénas*, etc...

MALECHART (Charles-Gabriel). — Né à Sainte-Foy-lès-Lyon le 24 octobre 1792, mort à Constantine (où il repose) le 27 octobre 1837.

Admis à Polytechnique en 1810, il fit sa carrière dans l'armée. Il prit part à la campagne de France (1814), à la guerre d'Espagne (1823), la répression des émeutes lyonnaises de 1831 et 1834. Commandant en 1837, il assiste au siège de Constantine et meurt quelques jours après la prise de la ville.

MALESHERBES (rue). — VI^e arrondissement. — Le nom de ce défenseur de Louis XVI n'intéresse pas l'histoire lyonnaise.

Divers

— Le 13 avril 1829 un incendie consume, rue Malesherbes, quarante maisons, abritant 85 ménages. Ces modestes immeubles en briques et en planches étaient occupés par des ébénistes, des charpentiers et des marchands de bois. La perte fut évaluée à 400.000 francs.

1838. — Loir, professeur à la Faculté des Sciences, habite au n° 33.

— En 1854, Cl.-Louis Grandperret, qui fut conservateur des Archives municipales, meurt en son domicile, rue Malesherbes.

MAL-GOUVERT. — L'abbaye de Mal-Gouvert était le nom par lequel on désignait, au xvi^e siècle, une association ou corporation de jeunes gens qui consacraient leur vie au plaisir et à la dissipation. Le nom d'abbé que les membres de ces associations donnaient à leur chef était une parodie.

Dans la *Chevauchée de l'Asne* (ou *Charavary*), publiée en 1578, il est question d'une association de ce genre, à Lyon.

MALLEN (impasse). — VII^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire de terrain riverain.

MALMAZET (André). — Négociant en dentelles. Conseiller municipal (1831) ; adjoint au maire (1835-1848) ; administrateur des Hospices (1830-1840) et du Dispensaire Munaret (de 1841 à 1845).

MALPERTUY (Auguste). — Dessinateur et peintre, né à Villefranche (Rhône) en 1823, mort à Lyon le 8 février 1897.

Il exposa de 1851 à 1891 des *Fleurs*, des *Fruits* ; une *Vue prise aux environs de Lyon* ; etc..

MALVIN DE MONTAZET. — Voir : Montazet.

MANDELOT (rue). — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle François Mandelot, gouverneur de Lyon, au xvi^e siècle, pendant les guerres de religion. Il montra quelque faiblesse de caractère au cours de cette période difficile de son gouvernement, notamment pour la Saint-Barthélemy lyonnaise.

François Mantelot était né à Paris le 20 octobre 1529. Il prit le gouvernement de Lyon, après Jacques de Savoie, duc de Nemours, le 17 février 1571. Il mourut le 23 novembre 1588.

Dans ses derniers moments il fut assisté par le P. Ennemond Auger, son ami. Il pria ce Jésuite de représenter au roi qu'il mourait pauvre ; il recommanda aux échevins sa femme et ses filles, les suppliant de ne point permettre que ses meubles et ses habits fussent vendus sur la place des Changes.

Le 30 novembre, le P. Auger prononça l'oraison funèbre de Mandelot dans l'église primatiale.

Divers

— En 1584, Mandelot offrit à la Ville un lion vivant, comme symbole du nom et des armes de la cité. Il existe une délibération municipale à ce sujet, qui, tout en remerciant le gouverneur de son attention, expose les conditions d'ordre économique qui ne permirent point d'accepter ce présent.

Il y a quelques années, M. Aug. Lumière fit une offre semblable à la Ville, qui dut renoncer à l'accepter, pour des considérations identiques.

— En 1830, pendant la construction de la chapelle de la Vierge, dans l'église Saint-Jean, on ouvrit le caveau qui contenait les restes du gouverneur Mandelot. Le cercueil avait été placé sur trois barres de fer; la rouille et le temps avaient rongé barres et cercueils, et les os furent trouvés pêle-mêle dans la terre. On se contenta de réunir ces ossements et on referma le caveau. La pierre tombale portait l'inscription suivante :

FRANCISCO DE MANDELLOT

ELEONORA DE ROBERTET

Inconcussæ fidei

Monumentum

P

1588

MANGINI (Louis-Lucien). — Ingénieur, né à Lyon le 30 novembre 1833.

Sa carrière industrielle se fit en collaboration avec son frère (voir ci-après).

Conseiller général du Rhône de 1866 à 1877, Lucien Mangini fut élu sénateur du Rhône en 1870 et réélu jusqu'en 1882, date à laquelle il ne voulut plus se représenter.

MANGINI (Félix). — Né à Lyon le 28 février 1836, mort à Saint-Pierre-la-Palud le 25 août 1902. Elève de l'Ecole des Mines de Paris, il en sortit ingénieur en 1858. Avec son frère Lucien, il fonda les usines de la Buire, puis la Compagnie des chemins de fer des Dombes.

F. Mangini fut l'un des fondateurs de la Société d'Enseignement professionnel du Rhône, de la Société des Logements économiques, de la Société des Restaurants populaires, et le principal promoteur du Sanatorium d'Hauteville (Ain).

Administrateur des Hospices, il construisit l'hôpital Renée-Sabran à Gien, celui de Longchêne à Saint-Genis-Laval. Président de la Société des Amis de l'Université, il contribua à l'édification de l'Institut de chimie.

Conseiller général, membre de la Chambre de Commerce, président de la Caisse d'Épargne, il n'est pas une œuvre sociale ou de bienfaisance à laquelle Félix Mangini n'ait apporté son concours actif et désintéressé.

C'est une grande et belle figure lyonnaise du XIX^e siècle.

MANGLARD (Adrien). — Peintre né à Lyon en 1695, mort à Rome le 1^{er} août 1760. Fut élève de Van der Cabel.

Vers 1740 il se fixa à Rome.

Il a gravé des *Sujets religieux*, des *Paysages*, des *Marines*.

Manglard fut le maître de Cl.-J. Vernet.

MANIQUET (Marius). — Dessinateur et peintre né à Lyon en janvier 1822, élève de Depierre. Vers 1860, abandonnant le dessin pour la fabrique, il se remit à peindre sous la direction d'Appian.

Parmi ses toiles : *Souvenir d'Artemare* (1872) ; *L'Automne* (1873) ; *Collioures* (1877) ; *une Ferme à Ambérieu* ; *A travers les genêts* (1879) ; *Carrière abandonnée*, etc...

En 1885, Maniquet fut nommé professeur à l'Ecole municipale de dessin, quai Saint-Antoine.

MANTEAU-JAUNE (chemin du). — V^e arrondissement.
— Cette appellation vient du nom d'une hôtellerie ou, peut-être, d'une enseigne. Les érudits lyonnais ne sont pas très fixés.

MARANSIN (Jean-Pierre, baron). — Né à Lourdes le 20 mai 1772, baron de l'empire en 1809, mort à Paris le 15 mai 1828.

Le 2 août 1815 le général Maransin était commandant-provisoire de la 19^{ème} division militaire (Lyon). Mis en non-activité le 26 octobre et dénoncé au ministre de la police, il subit quatre mois de prison préventive à Tarbes.

MARBEUF (Yves-Alexandre de). — Né à Rennes en mai 1734. Il commença ses études ecclésiastiques au collège du Plessis à Paris, et les termina à Saint-Sulpice.

Evêque d'Autun en 1761, Mgr de Marbeuf succéda en 1788, sur le siège de Lyon, à l'archevêque défunt, Malvin de Montazet.

A la Révolution, Mgr de Marbeuf dut quitter son diocèse, après avoir refusé le serment.

Il se retira dans le Brabant, puis à Hambourg, d'où il ne cessa d'adresser des *Lettres pastorales* au clergé régulier et séculier de Lyon.

Mgr de Marbeuf mourut le 15 avril 1799.

MARC-ANTOINE-PETIT (rue). — II^e arrondissement.

— Cette rue, créée vers 1830, a reçu le nom du médecin Marc-Antoine Petit, auteur d'ouvrages estimés en leur temps, né à Lyon le 3 novembre 1766, mort à Villeurbanne le 7 juillet 1811.

Il fut nommé chirurgien-major dès 1788, mais n'exerça ses fonctions qu'en 1793. C'est lui qui organisa à Lyon les premiers cours d'anatomie et de clinique chirurgicale.

Marc-A. Petit a écrit *Onan ou le Tombeau du Mont-Cindre*. Bien entendu, il fut membre de l'Académie de Lyon.

Le 13 janvier 1812, on transféra ses restes au cimetière de Loyasse, où ses nombreux amis et admirateurs lui élevèrent un monument, sur lequel on grava l'épithaphe suivante :

« ... sa dépouille mortelle fut rendue à sa patrie par la piété
« de son épouse, le 13 janvier 1812. Ses amis ont érigé ce monu-
« ment à sa mémoire. Elevé par son génie au premier rang des
« chirurgiens de l'Europe, savant médecin, éloquent orateur,
« poète distingué, il honora ses talents par toutes les vertus de
« l'homme bienfaisant et sensible... »

En 1825, Legendre-Héral fit, pour la galerie des Lyonnais célèbres, le buste de M.-A. Petit. Joseph Chinard avait déjà, en 1802, été tenté par le même modèle.

Souvenirs d'antan

La renommée de M.-A. Petit inspira bien des poètes. Voici quelques-unes de ces productions :

Pour un des portraits de l'éminent chirurgien, M. Fétan proposa l'inscription suivante :

D'un nom déjà connu par de brillants succès,
Le burin ne peut rien ajouter à la gloire ;
Mais l'amitié voulut que l'art fixa les traits
Dont mon cœur se plaisait à chérir la mémoire.

En 1811, après sa mort, on publia — toujours pour accompagner un portrait du savant médecin — ces vers dus à une M^{lle} A. de B. :

Le voilà ce mortel dont le siècle s'honore !
Au sort des malheureux son bonheur fut lié,
Et la Grèce l'eut pris pour le dieu d'Epidaure,
Ou pour celui de la Pitié.

MARCELLIN (Nicolas-Pancrace). — Doyen du collège des médecins de Lyon, ce Lyonnais fut un de ceux qui se signalèrent par leur dévouement, pendant la peste de 1628.
Sa pierre tombale est aux Minimes.

MARCHAND (Louis). — Remarquable maître français de l'orgue et du clavecin, né à Lyon le 2 février 1669, mort à Paris le 17 février 1732. En 1684, il était déjà organiste à Nevers. Il tint les orgues à Auxerre, au grand cloître des Franciscains de Paris (1697), à la chapelle de Versailles (1700).

Marchand a composé des *Pièces pour clavecin*.

MARDUEL (Jean-Pierre). — Né à Rillieux (Ain) le 28 septembre 1841.

Interne des hôpitaux de Lyon, il fut proclamé docteur en médecine de la Faculté de Paris en 1867.

Administrateur de la Société d'Enseignement professionnel et du Dispensaire général.

Le D^r Marduel a publié : *étude sur la néphrotomie* (1872) ; *des greffes cutanées* ; etc...

MAREL (Louis). — Peintre et professeur de dessin, né à Lyon le 1^{er} février 1807.

Il étudia, sous la direction de Revoil et de Thierriat, à notre Ecole des Beaux-Arts.

Il a peint des *Fleurs*.

L'*Indicateur de Lyon* nous enseigne qu'il professa de 1845 à 1852, rue Bouteille.

MARGARON (le général André). — Né à Lyon le 28 février 1759, mort le 21 décembre 1820. Baron de l'empire en 1809.

Margaron était aux côtés du maréchal Augereau, à Grange-

Blanche, près de Lyon, à l'arrivée de la duchesse d'Angoulême, le 6 août 1814.

Il termina sa carrière comme inspecteur général de la gendarmerie.

MARGARON (Pierre, baron). — Né à Lyon le 1^{er} mai 1765, débuta comme capitaine provisoire, en 1792, dans la légion des Ardennes. Général de brigade en l'an XI, Margaron commanda le département de la Haute-Loire de 1810 à 1812, puis fut promu divisionnaire en 1813.

Il mourut à Paris en 1824.

MARGERAND (Claude). — Né à Jassans (Ain) le 7 Brumaire an VII, mort à Lyon le 11 mars 1863.

Avocat et plusieurs fois bâtonnier de l'ordre, Margerand fut administrateur du Dispensaire général.

MARGNOLLES (rue de). — Cette voie publique du IV^e arrondissement, qui aboutit à Caluire, rappelle par son nom un domaine disparu.

Divers

N^o 36. C'est l'ancien domaine de *la Carette*. Il appartenait, en 1620, à Martial Carette; ce n'était alors qu'une métairie. En 1675, son petit-fils Jean (échevin de 1669 à 1670) la transforma en maison d'habitation.

La maison et ses dépendances furent acquis par les prêtres du Séminaire de Saint-Irénée pour remplacer leur propriété de Vassieu.

Sous la Révolution ce domaine fut acquis par Gilibert. Il appartient aujourd'hui aux héritiers de Th. Aynard, mort en 1902. (A. Grand).

MARIANI (Michel-Ange). — Accompagna Louis Grimani, ambassadeur de Venise, pendant son séjour à Lyon, en avril 1663.

Dans un ouvrage qu'il publia sur la France, Mariani fit une description de ce qu'il y avait alors de plus remarquable à Lyon. L'ouvrage fut publié à Venise en 1673.

MARIETON (Madame). — Née Marguerite-Pauline Renard. Peintre et sculpteur, née à Lyon le 4 novembre 1812, morte le 12 février 1898.

Elève de Duclaux; elle a peint des *Paysages*; des *Vitraux*; etc...

MARIETTON (rue). — V^e arrondissement. — La dénomination attribuée en 1917 à la *rue de la Pyramide* est destinée à conserver la mémoire de l'avocat Marietton, député socialiste du V^e arrondissement de Lyon.

S'il ne laissa pas d'importants travaux législatifs, il fut, du moins, toute sa vie, bienveillant envers les déshérités.

Joannès-Jules Marietton naquit à Lyon le 27 août 1860 et mourut le 27 mai 1914. Conseiller municipal et adjoint au maire, de 1900 à 1908; conseiller général et vice-président de l'assemblée départementale, de 1901 à 1907. Elu député en 1906, réélu en 1910 et 1914.

Divers

1880. — Chantemesse Polydor, architecte (1816-1884), habite place de la Pyramide.

— *Place de la Pyramide*. — En 1783, M. de Flesselles, intendant, fit élever au milieu de cette place, un obélisque surmonté d'un globe parsemé de fleurs de lys d'or, sur lequel reposait une colombe tenant en son bec un rameau d'olivier. Sur le piédestal, du côté de la Ville, était gravée l'inscription suivante :

Ludovico XVI utriusque orbis pacificatori.

Sur la face opposée était marqué le millésime, et sur les deux autres faces l'indication des deux routes de Paris (par la Bourgogne et par le Bourbonnais) qui aboutissaient à cette place et avaient été ouvertes par l'intendant. L'obélisque était entouré de bornes réunies entre elles par des chaînes.

Il avait été élevé par les soins de M. Lallié, ingénieur en chef de la province. La place était ornée de tilleuls ombrageant des bancs de pierre (Morel de Voleine).

— La fontaine qu'on y voit était, autrefois, sur la place des Jacobins.

N^o 54. Maison léguée aux Hospices par M^{me} Riboulet, née Prat (testament du 18 juillet 1878, Vacher, notaire).

MARIGNE. — Insurgé lyonnais qui prit une part active au mouvement de 1834; il fut compris dans le nombre des prévenus d'avril.

MARIN (Joseph-Charles). — Sculpteur, né en 1773. Grand prix de Rome en 1801, Marin vint se fixer à Lyon où il enseigna à l'école des Beaux-Arts de 1813 à 1818, succédant à Chinard.

Il mourut à l'hospice, à Paris, dans la misère.

MARION (Claude). — Bien qu'il soit né à Semur (Côte-d'Or) en 1746, Marion appartient à Lyon par sa carrière artistique. Architecte de talent, il fit la fontaine de la place Grolier. On lui doit les plans pour le théâtre des Célestins que construisit J.-J. Dardel.

Marion est mort à Lyon le 26 septembre 1817.

MARLE. — Imprimeur lyonnais qui publiait le journal *le Rhône* (1848 circa).

Il se fit quelque peu « blagner », vers 1849, pour sa création de l'orthographe dite *Marle*, réduite véritablement à sa plus grande simplicité.

MARNAS (Jean-Aimé). — Teinturier et fabricant de produits chimiques, né à Lyon le 20 juillet 1828.

Membre de la Commission municipale de Lyon (1873-1875) ; membre de la Chambre de Commerce ; président de la Société d'Agriculture.

Marnas fut maire de Thurins (Rhône).

MARQUEMONT (Denys-Simon de). — Né à Paris en octobre 1572, fut cardinal archevêque de Lyon de 1612 à 1626.

Ses études de droit avaient été brillantes, si bien qu'il fut choisi comme ambassadeur par Henri IV et nommé camérier par le pape.

Mgr de Marquemont fut un des archevêques qui multiplièrent les communautés à Lyon.

En 1616, il appelle les Pères de l'Oratoire de Jésus.

En 1618, il favorise la fondation du monastère des Carmes-Deschaussés.

En 1620, il autorise les Feuillants à ouvrir à Lyon une maison de leur ordre.

Un monastère de la Visitation de Sainte-Marie fut fondé le 1^{er} février 1615.

En 1616, ce sont les Carmélites ; puis les religieuses du Tiers Ordre de Saint-François ; les Annonciades Célestes ; etc...

Cardinal en 1626 (janvier), il mourut la même année, au mois de septembre.

MARQUET (Aimé). — Peintre et lithographe, né à Lyon en 1797, mort à Paris le 10 juillet 1865. Il fut l'élève de Berjon et de Fl. Richard à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis d'Ingres et d'Horace Vernet, à Paris.

Parmi ses toiles : *vue prise aux environs de Lyon* (1831) ; *les Pêcheuses de Boccace* (1844) ; *Sainte Madeleine dans le désert* (1849) ; *Le Tasse malade consolé dans sa prison par Léonne d'Este* (1851) ; etc...

MARQUIS (Jean). — Médecin lyonnais, né à Condrieu (Rhône) en 1553, mort à Vienne le 4 mai 1625.

Il édita la *Chronologie* de Genebrard, chez Pillehotte, imprimeur, en 1609.

MARRONNIERS (rue des). — II^e arrondissement. — Cette rue a pris figure de rue en 1715, lors de la construction des premières façades de Bellecour. Elle fut tracée sur un terrain qui avait été planté de quatre rangs de marronniers, pour masquer l'irrégularité de la place, et pour cacher quelques hideuses masures de ce quartier (appelé alors *Basses-brayes*, parce qu'on y mettait bas ses *brayes*!). D'où le nom de rue des Marronniers.

Le passage entre les maisons 6 et 7 du quai Gailleton, est un vestige de la *ruelle des Basses-brayes*, qui coupait l'emplacement de notre rue actuelle.

Le passage entre les n^{os} 7 et 9 de la place Antonin-Poncet, est une trace de la *ruelle du bastion de Villeroy* qui se prolongeait jusque derrière les maisons de la rue de la Barre pour sortir, par un coude, rue des Marronniers entre les n^{os} 3 et 5.

La rue, avant 1723, a porté successivement les noms de *rue de Jérusalem*, et de *rue Neuve-des-Basses-brayes*.

Personnalités ayant habité la rue

XIX^e siècle. — Au n^o 1. M^{lle} Julie Ferlat, peintre en miniatures, élève d'Isabey. Les *Archives historiques* lui consacrèrent un article.

1830. — Hébrard Charles-Auguste, architecte.

- 1843. — Sauzet, conseiller à la cour, n° 6.
- 1845. — Fleury F., architecte.
- 1848. — Charavay Gabriel, an n° 5.
- 1849. — Laforest Démophile, notaire, député à l'Assemblée nationale, maire de Lyon en 1848, au n° 1.

Notes topographiques

N° 1. La maison fut bâtie par Pierre Gauthier, conseiller-secrétaire du roi, en 1715, sur un emplacement qui (avec le n° 8 de la rue de la Barre) faisait partie du tènement de Bellecour.

Ce terrain avait été abénévisé en 1570 par dame Marie Robertet, femme du sieur Mutin, seigneur de Bellecour. En 1708, il appartenait à l'Aumône générale; en 1860, l'immeuble est dans la famille Leroy de la Tournelle.

N° 3. En 1739, alignement fut donné à Gaspard Gauthier, seigneur d'Ortan, conseiller du roi, pour une maison sur la rue Nouvelle-des-Basses-brayes.

N° 5. Fut construit, en 1740, par Marc-Antoine Trollier, seigneur du Sevenas, trésorier de France.

N° 7. Maison édiflée en 1740, par Melchior Munet, architecte, pour son compte. Il était, on le sait, l'associé de Soufflot et de Milanois dans les travaux du quai Saint-Clair.

N° 11. Immeuble construit en 1741 par Gabriel Rigod, marchand fabricant à Lyon; la maison avait trois façades: rue des Marronniers, ruelle Basses-brayes et place de la Charité.

Les maisons numérotées 2 à 10 font partie des façades de Bellecour, construites en 1714, démolies en 1793 et réédifiées à dater de 1810.

MARSEILLE (rue de). — VII^e arrondissement. — Cette rue portait autrefois le nom de *Saint-André*. Elle fut dénommée rue de Marseille en 1835, parce qu'elle conduisait à la gare dite de Marseille (la Mouche) qui était alors la tête de ligne pour la direction du Midi.

Divers

— En 1870, on découvrit, rue de Marseille, le mausolée d'Acceptus, du type, en plus grand, du tombeau des Deux-amants. Ce mausolée avait été renversé par une inondation.

Le Dr Edouard Carrier racontait, à propos de cette décou-

verte, qu'il avait vu, lors de l'établissement du chemin de fer de Marseille, de nombreux tombeaux enfouis sous les graviers de la rue.

1885. — Ouverture d'un fourneau de la presse, au n° 35.
— N° 19. Eglise Saint-André.

MARTELLANGE (Etienne). — Architecte, peintre et dessinateur, né à Lyon le 22 décembre 1569, mort à Paris en octobre 1641. Il appartenait à l'ordre des Jésuites.

Parmi ses travaux lyonnais, il faut rappeler : *Collège de la Trinité* (1607-1620) ; *Hospice de la Charité* ; *Noviciat de la rue Sainte-Hélène* (1617) ; etc...

Le P. Martellange a traduit du latin en français : *la Perspective positive de Viator*.

MARTHA (Eugène). — Né à Strasbourg le 23 mars 1825. Magistrat à dater de 1845, il termina sa carrière comme conseiller à la Cour de Lyon. Admis à la retraite en 1897.

Martha fut président du Dispensaire Munaret.

MARTIN (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue a comme origine une très ancienne ruelle qui aboutissait au *port Saint-Michel*. En 1829, un M. Martin (qui n'a rien de commun avec le major, bienfaiteur de Lyon) fit construire la principale maison sur cette voie publique, et céda, pour rectifier l'alignement, 171 mètres carrés. Il reçut, en échange, même étendue de terrain sur l'emplacement de l'Arsenal incendié pendant le siège de 1793.

C'est en creusant les fondations de cette maison Martin, qu'on a trouvé la fameuse inscription *de canabis*, et celle de *Caius Apro-nius*, naute de la Saône.

D'après Artaud, cette rue aurait porté le nom de *Sainte-Colombe*.

Steyert et quelques érudits lyonnais ont écrit que le nom du major Martin fut donné à cette rue en 1809. Je n'ai rien trouvé qui puisse justifier cette assertion.

Divers

— La maison située à l'angle du quai Tilsitt a été construite en 1857 par l'architecte Antonin Louvier.

MARTIN (le major Claude). — Né à Lyon, rue Luizerne (rue de la Tunisie) en 1732; son père était un modeste tonnelier.

A vingt ans, il s'enrôla dans les guides du général Lally-Tollendal. Sa belle-mère (son père était remarié) courut en pleurs auprès des recruteurs et obtint que l'engagement serait rompu, si tel était le désir de l'intéressé. Claude refusa, malgré les supplications de la bonne dame, disant qu'il voulait aller « chercher fortune en pays étranger ». Sa belle-mère lui glissa alors dans la main un rouleau de pièces de vingt-quatre sous; puis lui donnant une solide paire de gifles: « Va, dit-elle, entêté; mais ne re-
« viens jamais qu'en carosse! »

Martin arriva aux Indes en 1755; les mauvais traitements de ses chefs le poussèrent à déserteur, quelques temps avant la prise de Pondichéry. Il passa, peu après, au service de la Compagnie des Indes et se distingua comme ingénieur et géographe.

Pendant sa résidence à Luknow, le nabab Sujah-uh-Dowlla conçut une si haute idée de ses talents qu'il voulut se l'attacher comme surintendant de son arsenal, et obtint, à cet effet, l'agrément de la Compagnie. Martin devint bientôt son unique conseiller et conquit une fortune considérable.

En 1796, il reprit rang dans l'armée anglaise et parvint très rapidement au grade de général-major.

Claude Martin mourut à Luknow (Bengale) le 13 septembre 1800, laissant une fortune de près de huit millions de francs.

Une grosse donation — qui, avec les intérêts capitalisés approcha le chiffre de deux millions de francs — fut la part de sa ville natale dans les largesses du major. Cette donation était faite sous la condition qu'elle servit à la création d'une école professionnelle qui porterait son nom : la Martinière.

La ville de Lucknow, dans le même but et sous la même condition, fut inscrite au testament de Martin.

Notre compatriote laissa en outre à la Ville de Lyon une certaine somme destinée à la libération, à des époques fixées, des prisonniers pour dettes.

Le testament du major Martin est un œuvre singulière qui semble bien plutôt des *Confessions* qu'un acte de dernières volontés.

MARTIN (Pierre). — Architecte et graveur, né à Lyon le 2 janvier 1824, mort en la même ville, le 18 janvier 1871. Fut élève de Dumasquier, à la Martinière.

Martin a construit au n° 11 de la rue de l'Enfance, des logements ouvriers, selon un programme qu'il avait lui-même tracé.

On lui doit encore la restauration de la maison Paterin (montée Saint-Barthélemy) ; et le temple maçonnique de la rue Garibaldi.

Parmi les dessins et gravures de Martin, je cite : *maison des Trinitaires*, rue Tramassac ; *maison Croppet de Varissan*, 14, rue du Bœuf ; noyau d'un escalier, 9, rue Saint-Jean ; façade 8, place de la Platière ; plafond en menuiserie de l'hôtel de Gadagne ; porte 13, rue de la Gerbe ; etc...

MARTIN (Georges). — Avocat inscrit en 1829, puis notaire à Orléanas, dont il devint le maire (1840-1841).

Conseiller général du Rhône en 1848 et en 1852.

Fut membre de la Société littéraire.

Parmi les publications de G. Martin, je cite : *Eloge du major-général Martin* (1829) ; *le Maire de campagne* ; *études sur le droit public* ; *résumé pratique de la science du juge de paix* ; etc...

MARTIN (Gabriel). — Né le 20 juillet 1826 ; fils d'un boulanger. Sa vocation pour le théâtre se révéla dès 1840 ; il alla trouver le directeur du théâtre d'élèves, rue Juiverie, un sieur Dubrec, qui lui confia un rôle de gendarme dans *Jacquard*, au tarif de cinq francs par semaine !

Ces modestes débuts ne l'empêchèrent point d'arriver. Il fit, vers 1860, la joie du public au théâtre des Célestins.

MARTIN (Irma). — Peintre, née à Lyon, morte en 1866.

Parmi ses toiles : des *Portraits* ; *Moïse exposé sur les eaux* ; *les saintes femmes au tombeau* ; *la Lecture* (pastel) ; *le Bravo en prison* ; etc...

MARTIN-DAUSSIGNY (Edme- Camille). — Peintre, lithographe, né à Bordeaux en 1805, mort à Lyon, le 27 juin 1878. Fit ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, sous la direction de Revoil.

Il se fixa à Lyon et fut nommé, en 1870, directeur des Musées, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort.

Parmi ses toiles : *Le Christ mort sur la croix* (1839) ; *l'ancien pont du Change à Lyon* (1847) ; *Retire-toi, Satan !* ; *Dante* ; *Sidoine Apollinaire captif* ; etc...

Martin-Daussigny a écrit une *notice sur P. Orsel* ; *éloge de Bonnefond* ; *éloge de V. Vibert* ; etc...

MARTINEL (de). — Né en Piémont (1763), mort à Lyon le 5 avril 1829. La plus grande partie de sa vie s'écoula dans notre cité, où il passait pour l'un des membres les plus remarquables de la Société d'Agriculture.

De Martinel figure parmi les fondateurs de la Société linéenne de Lyon.

Il fut appelé à la direction de la Pépinière du département ; lui-même avait un jardin d'expérience à Perrache.

Mathieu Bonafous a prononcé l'éloge de Martinel devant la Société centrale d'Agriculture de Paris, le 15 avril 1829.

MARTINIÈRE (rue de la). — 1^{er} arrondissement. — Cette rue fut ouverte en 1830, par l'architecte Dardel, derrière le claustral des Augustins, occupé aujourd'hui en partie par l'école la Martinière. D'où son nom.

Divers

1845. — Germain Jean, architecte, habite rue de la Martinière.

N° 9. Imposte faite avec des flèches en fer forgé.

N° 27. Imposte.

— La rue, la place, le marché, ainsi que l'église paroissale de Saint-Louis occupent la totalité de l'ancien claustral des Augustins, et une partie des dépendances de la vieille église Saint-Vincent.

— Il résulte d'un acte passé avec le chapitre de Saint-Jean, le 12 mai 1319, que les Augustins existaient, à ce moment, depuis cinquante ans environ. Le terrain sur lequel ils établirent leur couvent, leur fut donné par l'archevêque Sabauda et les sires de Beaujeu.

Les Augustins firent de grandes réparations à leur cloître, en 1512, à l'occasion d'un concile général du clergé de France, tenu chez eux en avril.

— Le 6 septembre 1759 on posa la première pierre de l'église des Augustins. Elle ne fut achevée qu'en 1789 et devint l'église paroissiale Saint-Louis.

— Le 18 Germinal an V, la gendarmerie fut installée dans l'ancien claustral ; elle le céda, en 1833, à la Martinière.

— Le marché couvert de la Martinière a été édifié de 1836 à 1839, sous la direction de l'architecte Dardel.

— La cérémonie d'inauguration de l'école la Martinière eut lieu le 9 juin 1826, dans la grande salle du Musée, au Palais des Arts, sous la présidence du maire de Lyon, et en présence de Christophe Martin, avocat, neveu du major (Christ. Martin fut, plus tard, maire de Lyon).

Les élèves de la première promotion étaient au nombre de soixante, savoir : quarante pour la section des mathématiques, vingt pour celle de la chimie.

C'est le 27 janvier 1827 qu'une ordonnance royale autorisa l'installation de l'école dans l'ancien claustral des Augustins.

MARTIN-REY (P.-R.). — Né à Lyon, le 15 mai 1813. Fut représentant du peuple en 1848, élu par le département de Saône-et-Loire.

MAS (passage). — V^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire sur le terrain duquel fut ouvert le passage.

MASCRANY (rue). — IV^e arrondissement. — Le nom donné à cette rue rappelle une famille, originaire des Grisons, qui vint s'établir à Lyon, vers la fin du xvi^e siècle.

C'est un membre de cette famille qui signa l'acte consulaire vouant Lyon à la Vierge. Parmi les personnages notoires de ce nom, on peut citer : Guyot Mascrany de la Bussière, qui ne fut pas étranger (dit Monfalcon) à l'introduction à Lyon de la fabrication des étoffes de soie.

Alexandre Mascrani, prévôt des marchands, posséda l'hôtel dénommé *la Maison rouge*, place Bellecour (entre les rues actuelles Paul-Lintier et Alphonse-Fochier), dans lequel il reçut Louis XIV (voir : Bellecour).

MASSENA (rue). — VI^e arrondissement. — Le nom de cet illustre guerrier niçois n'intéresse Lyon que par l'entrée triomphale qu'il y fit, le 1^{er} janvier 1800, en revenant de l'Armée des Alpes.

André Masséna naquit à Nice le 6 mai 1758 et mourut le 4 avril 1817.

MASSEAU (Fix). — Sculpteur et ciseleur, né à Lyon où il vécut à la fin du XIX^e siècle.

Parmi ses œuvres : buste de *Guichard*, député du Rhône ; *Chagrins unis* (terre cuite) ; *Blandius* (plâtre) ; etc..

MASSON (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue devrait, paraît-il, son nom à un riche fabricant de dorures qui, vers le milieu du XVIII^e siècle céda à la Ville le terrain sur lequel elle fut ouverte.

Certains auteurs ont écrit que le nom de cette rue rappelait Papyre Masson, historien lyonnais.

La maison et le jardin de l'abbé Rozier (voir ce nom) étaient situés dans la rue Masson. Il avait fait graver, au-dessus de sa porte, cette devise : *Laudato ingentia rura, exiguum colito*.

Divers

C'est dans le sol de la rue Masson qu'on a trouvé un autel torobolique érigé à l'occasion de la victoire de Sévère sur Albin. 1810. — Chabert Jean, peintre, habite rue Masson.

MASSON (Albert). — Docteur en médecine, né à Mercueil (Côte-d'Or) le 28 juillet 1855. Docteur de la Faculté de Lyon en 1882.

Le D^r Masson fut conseiller municipal, conseiller général du Rhône, député de 1893 à 1898.

Spécialiste des maladies des yeux, le D^r Masson a fait, seul ou en collaboration, de nombreuses publications sur l'ophtalmologie.

MASSON (Jean-Baptiste). — Architecte qui vécut à Lyon de 1749 à 1776.

En 1749 il refit la façade du couvent des Célestins, qu'un incendie (1747) avait consumée.

MATABON (Charles). — Sculpteur né à Lyon le 20 août 1834, mort à Paris en 1887. Il étudia et vécut dans la capitale.

Parmi ses œuvres : *Le Christ*, bas-relief (1867) ; *M^{me} Brunet Lafleur* dans le rôle de Sarah la Bohémienne (1870) ; buste de *Félicien David* (1879) ; *Shakespeare*, buste (1881), etc..

MATAFALON (impasse). — V^e arrondissement. — Cette dénomination évoque le souvenir d'un tènement de *Matafelon* ou du *Colombier*, situé au bas de la montée Saint-Barthélemy.

On rencontre, dans l'histoire du Bugey, une famille Matafelon qui, très probablement, à une époque que je n'ai pas pu préciser, fut propriétaire de ce domaine.

C'est à l'angle de la montée et de cette impasse que le père d'Octavio Mey, Antoine, recteur de l'Hôtel-Dieu, avait fait construire sa maison.

La *ruelle Matafalon* conduisait à l'ancienne recluserie de Saint-Barthélemy.

MATAGRIN (Antoine-Louis-Célestin). — Sculpteur né à Lyon le 9 avril 1812.

Fut élève de Legendre-Héral à l'Ecole des Beaux Arts de Lyon. En 1839, il alla à Paris où il se fixa.

MATHELIN (Jean). — Sculpteur mort à Lyon le 26 février 1900. Fut élève de Foyatier et de Bonnassieux.

Parmi ses œuvres : des bustes de *Jules Favre* (1887) ; de *Pierre Dupont*, de *Clémence de Bourges* (1898) ; de *Munatius Plancus* (1900) ; *Résurrection du Christ* ; *Berthelier*, artiste lyrique (1879) ; *Colonel du Marais* (1885) ; *la République* (buste 1896) ; *Jeanne d'Arc* (1900), etc..

Mathelin était né en 1836 à Saint-Marcel-de-Félines (Loire).

MATHEVON (Jacques). — Né à Lyon le 11 février 1789, mort à Oullins le 13 juin 1868. Fabricant de soieries. Il occupa une très importante situation à Lyon, où il remplit successivement les fonctions de vice-président du Conseil des Prud'hommes, de juge au Tribunal de Commerce, de membre de la Chambre de Commerce.

Il fut également administrateur de l'Ecole la Martinière et du Dispensaire (1820-1827).

MATHEVON (Antoine). — Né à Avignon le 14 février 1814, mort près de Villefranche-sur-Saône, aux Ruës, le 25 octobre 1895. Fabricant de soieries, juge au Tribunal de Commerce.

Mathevon fut administrateur de l'hospice de Saint-Alban. du Dispensaire général (1848), et président de la Caisse de retraite des ouvriers en soie.

MATHEVON (Octave-Nizier). — Né à Lyon le 30 septembre 1826, fils de Jacques ci-dessus, mort à Lyon le 6 juillet 1897. Avocat, il fut bâtonnier de l'Ordre (1876-78).

Octave Mathevon fut administrateur de la Société d'Enseignement professionnel, des Hospices de Lyon, de la Caisse d'Epargne, du Dispensaire général.

MATHIEU DE LA REDORTE (David-Maurice-Joseph, comte). — Né à Saint-Affrique le 31 septembre 1768; entré comme cadet au régiment suisse de Meuron, le 1^{er} avril 1783. Général de division le 28 Germinal an VIII.

En 1817, Louis XVIII lui confia le commandement de la 19^e division militaire, et celui de Lyon après les événements de 1818. Pair de France en 1819. il mourut en mars 1833.

Le général Mathieu de la Redorte fut administrateur du Dispensaire général (1818).

MATHILDE. — Sœur de Lothaire II, roi de France, vivait au x^e siècle. Vers 966, elle épousa Conrad-le-Pacifique, roi de Bourgogne, fils de Raoul II.

Le roi Lothaire aurait cédé la ville de Lyon en dot à sa sœur. C'est sur ce mariage que les empereurs d'Allemagne, successeurs des rois de Bourgogne, fondèrent leurs prétentions sur Lyon.

Le fait est assez important pour ne point oublier cette princesse Malthide dans ce recueil de *Lyonnaiseries*.

MATHON DE LA COUR (Jacques). — Né à Lyon en 1712, mort dans la même ville, le 7 novembre 1777. Fut élu membre de l'Académie de Lyon en 1740.

Il a publié des *Eléments de dynamique et de mécanique*, en 1763. A sa mort, il travaillait à un ouvrage sur *l'analogie des langues comparées entre elles*.

MATHON DE LA COUR (Charles-Joseph). — Fils de Jacques, né à Lyon en 1738, mort révolutionnairement dans la même ville, le 14 novembre 1793. Il était beau-frère du poète Lemierre.

Mathon de la Cour créa le *Journal de Lyon* (1784) ; il collabora à l'*Almanach des Muses*, au *Journal de Musique*, au *Journal des Dames*.

On lui doit des *Lettres sur les peintres, sculpteurs et graveurs* qui exposèrent aux Salons (1763 à 1767).

En 1767, il avait remporté un prix de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, avec un *mémoire sur la législation de Lycurgue*. En 1770, la même savante assemblée le chargea de travailler à l'histoire d'Aristomène.

Membre de l'Académie de Lyon en 1780, Ch.-J. Mathon de la Cour fit hommage à cette Compagnie, d'un *Dictionnaire historique de Lyonnais, Forez et Beaujolais* (1784). Ses publications furent nombreuses, et toutes d'un réel intérêt.

MAUCHERAT DE LONGPRE (Victor). — Dessinateur lyonnais qui vécut d'abord à Paris, puis se fixa à Lyon vers 1849.

Le Musée des Tissus possède un grand nombre de ses dessins.

MAUPETIT (le baron Pierre-Honoré). — Né à Lyon le 21 novembre 1772, mort à Alençon le 13 décembre 1814, après 94 heures d'agonie ; il était d'ailleurs couvert de blessures graves reçues dans ses campagnes.

A sa mort, général de brigade, il commandait la subdivision de l'Orne.

MAUVERNAY (Madame). — Professeur de chant qui connut de très beaux succès à la fin du XIX^e siècle.

MAYERNE-TURQUET (Louis). — Historien et publiciste, né à Lyon vers 1550, mort à Genève en 1630 (?)

Il a écrit de nombreux ouvrages : *Institution de la femme chrétienne*, publiée en 1580 chez Jean de Tournes. *Histoire générale d'Espagne*, qui fut éditée après sa mort, en 1635, par les soins de son fils, etc...

MAYET (Etienne). — Né à Lyon en 1755. Dès 1777 il était appelé par Frédéric II qui le nommait directeur des fabriques et manufactures de Prusse. Il y mourut en juillet 1825.

Mayet était membre de l'Académie de Lyon. Il a publié un recueil de *Pièces fugitives*, en vers (1783), et écrivit dans l'*Almanach des Muses*, la *Feuille littéraire*, le *Journal de Lyon*, etc... Il aurait produit une pièce de théâtre: *Crispin devenu riche*; je n'ai pas pu vérifier le fait.

MAYET (Léon). — Né à Paris en 1835. Se fixa de bonne heure à Lyon.

Rédacteur en chef du *Passe-temps* à dater de 1894; il présida la Société littéraire et le Cercle Pierre-Dupont. En cette dernière qualité Léon Mayet aida puissamment à la diffusion dans le public du goût de la poésie et de la musique. Il fut l'un des fondateurs de l'Œuvre de la chanson populaire (1904).

Il mourut à Lyon le 28 décembre 1909.

MAYET (Octave-Félix). — Né à Lyon en 1835; fut interne des hôpitaux en 1857, médecin de l'Hôtel-Dieu en 1866.

En 1877, il fut chargé du cours de pathologie générale à la Faculté de Lyon; la même année il publiait son *Traité de pathologie générale* qui contenait des notions alors nouvelles sur les injections intra-veineuses et sur l'origine du cancer.

Octave Mayet fut président de la Société des Sciences médicales (1876) et de la Société de Médecine (1894).

Il mourut à Lyon en 1897.

MAYEUVRE-CHAMPVIEUX (Etienne). — Né à Lyon le 11 janvier 1743, mort dans la même ville, le 19 juin 1812.

Il fit une belle carrière de magistrat et fut député au Conseil des Cinq-cents.

MAYNARD (Louis-Séraphin). — Expert comptable, né à Cras-sur-Reyssouze (Ain) le 16 janvier 1839, mort à Lyon le 18 février 1902. Père de l'auteur de ce Dictionnaire.

Très jeune, sous l'Empire, il s'occupa de politique militante. Il fut de la dizaine de citoyens lyonnais qui proclamèrent la République à Lyon, le 4 septembre 1870, huit heures avant Paris. En ces temps héroïques on jouait sa liberté pour ses idées.

Membre du Comité de Salut public de 1870 et du Conseil municipal de 1871.

Après quelques difficultés avec le préfet Ducros, il revint au Conseil municipal en 1884 et fut élu adjoint à la Mairie centrale sous Gailleton. Démissionnaire en 1886, il ne cessa pour cela, et jusqu'à sa mort de s'occuper de questions politiques, économiques et sociales.

Il fut administrateur puis vice-président de la Société d'Enseignement professionnel, de 1864 à 1902; il fut également administrateur du Mont-de-Piété.

Il a publié plusieurs brochures sur des questions financières locales et générales.

MAZARD (rue). — II^e arrondissement. — Dès sa création cette rue reçut le nom d'Etienne Mazard, né à Lyon en 1660, mort en 1736.

Mazard était négociant et perfectionna la fabrication des chapeaux. En 1702, il rapporta de Londres l'emploi du poil de castor dans la chappellerie.

La fondation Mazard date de 1736. Il laissa des fonds suffisants pour doter, tous les ans, de cent cinquante livres, trente-trois pauvres filles, choisies par l'administration, dans le nombre de celles présentées par MM. les curés et fabriciens de chaque paroisse.

En 1808, la rente réduite à un tiers, ne permit plus d'exécuter que tous les trois ans, la volonté du testateur.

Divers

La fondation Mazard était ainsi répartie: Cinq jeunes filles pour Saint-Nizier (dont deux choisies dans les familles de chapeliers); trois pour Saint-Bonaventure (dont deux dans les familles de chapeliers); deux pour Ainay; deux pour Saint-François; deux pour Saint-Pierre; deux pour Saint-Polycarpe; trois pour Saint-Louis; deux pour Saint-Bruno; deux pour Saint-Georges; trois pour Saint-Jean; deux pour Saint-Just; une pour Saint-Irénée; trois pour Saint-Paul; une pour la paroisse de Taluyers, dont Mazard avait fait reconstruire la chapelle en 1736.

— En 1878, tous les soirs (les journaux l'annonçaient) à 7 heures, il y avait concert rue Mazard.

MAZENOD (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue rappelle le nom de Marc-Antoine Mazenod, sieur de Pavésin, qui fut échevin et qui, en 1659, légua sa bibliothèque au collège de la Trinité.

— Notons en passant, que M^{me} Servient (voir ce nom) s'appelait « dame Catherine de Mazenod ».

Divers

1885. — Lacombe Jean-Baptiste, dessinateur, habite rue Mazenod.

— Le groupe scolaire de la rue est l'œuvre de l'architecte J.-F.-Adolphe Coquet.

MAZERAN (Alexandre-Simon). — Peintre, né à Lyon le 24 juin 1852, mort en la même ville le 23 avril 1899. Elève de Chainé à l'Ecole de Lyon. Après un séjour de quelques années à Paris, Mazeran se fixa à Lyon en 1887.

Parmi ses œuvres : *Oustry, préfet du Rhône*, portrait (1882) ; *Joséphin Souлары*, portrait (1889) ; *Tête de moine* (1893) ; *Marchand d'oiseaux* ; *le président R.*, etc...

MAZERAT (Louis). — Architecte né à Tournon (Ardèche) en 1830, mort à Lyon le 29 septembre 1878. Elève de la Martinière sous Dupasquier ; il devait, plus tard, enseigner lui-même à cette école.

Parmi ses travaux : *Villa Vignet*, à Fontaines-sur-Saône ; *Marché couvert de Saint-Etienne* (1869) ; *Caserne de gendarmerie* (1871) ; etc...

MAZOIER ou MAZOYER (Claude-Frédéric-Henri). — Né à Lyon le 1^{er} octobre 1775. A dix-neuf ans il vint à Paris où il se fit connaître par des *Odes*. En 1797, il enseigna la littérature au lycée Thélusson.

En 1800, le Théâtre Français joue sa tragédie *Thésée*.

Mazoier entra peu après dans l'administration de la guerre (1805) ; en 1817, il était maître de requêtes au Conseil d'Etat.

MAZZONI (Ennemond, dit Edmond). — Sculpteur-décorateur, né à la Guillotière le 20 décembre 1849, mort à Montchanin-les-Mines le 15 octobre 1897.

Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Parmi ses œuvres : décoration de la *Brasserie des Archers* à Lyon (1880) ; décoration de la *Brasserie Rinck* (à Perrache, disparue) ; *Café de l'Europe* à Romans (1885) ; café *Chosson* à Romans ; restauration du *Temple protestant* à Romans (1887), etc...

MAZZONI (Jules). — Frère du précédent, également sculpteur-décorateur. Né à la Guillotière le 7 octobre 1852, mort à Lyon le 11 février 1895. Elève de son frère.

Jules Mazzoni a décoré l'*Hôtel de Milan* à Lyon ; la grande porte de l'*Exposition de 1894* à Lyon, etc...

MEDECINS (Collège des). — Cette institution fut érigée, sous le règne d'Henri III, le 19 juin 1576. Les statuts en furent lus au présidial le 6 juillet 1577 et confirmés par lettres-patentes d'octobre de la même année.

Les premiers membres du Collège furent Jacques Pons, doyen ; Louis Thorel, Laurent Faye, Isaac Connaux, Ange Fournier, Laurent Richard, Jean Marquis, Jérémie Lagnier, Pancrace Marcellin et Michel Ribier, membres.

Le collège des médecins fut supprimé en 1792.

MEIGRET ou **MEYGRET** (Louis). — Né à Lyon au commencement du xvi^e siècle. Inventeur d'une réforme orthographique, Louis Meigret eut des disciples qu'on appela les « meigretistes ».

Sa méthode parut sous le titre : *Treuvé de la grammaire françoise fet par Loys Megret* ; cet ouvrage fut publié à Paris en 1550.

MEILLANT ou **MEILLAN** (Jacques). — Peintre, né à Lyon le 5 septembre 1762, mort en 1825. Fut élève de Revoil à l'Ecole de Lyon, puis de Guérin à celle de Paris.

Parmi ses toiles : *Une fileuse* (Lyon 1821) ; un *Petit voleur dans une cuisine* (1822) ; des *Intérieurs*, etc..., etc...

MEISSONNIER (place). — I^{er} arrondissement. — En juillet 1891, la *place Saint-Pierre* a reçu le nom du peintre Meissonnier, né à Lyon le 21 février 1815.

Il commença ses études au Lycée Charlemagne à Paris, qu'il quitta bientôt pour celui de Grenoble. Revenu à Paris, Meissonnier entra à l'atelier de Pottier, puis étudia sous Léon Cogniet. Dès ses premiers Salons, il fut très remarqué.

Président de l'Institut en 1878, Meissonnier resta en fonction jusqu'à sa mort, survenue le 21 janvier 1891.

Le 25 octobre 1895, on inaugura sa statue, par Mercié, dans les Jardins du Louvre.

La série de ses tableaux napoléoniens est particulièrement admirée. Parmi ses œuvres, citons : 1805, *Austerlitz* ; 1806, *Iéna* ; 1814, *Napoléon et son état-major* ; *Lecture chez Diderot* ; *la Rixe* ; *le Fumeur* ; *le Musicien* ; *l'Attente*, etc...

On consultera utilement le Dictionnaire d'Audin et Vial, dans lequel on trouvera une classification complète et raisonnée de l'œuvre de Meissonnier.

Personnalités ayant habité la rue

1749. — Joseph Arcis, maître chirurgien ; Pestalozzi, médecin, place Saint-Pierre.

1770. — Decrénice cadet, architecte.

1794. — Cyr Decrénice, architecte (1731-1794), mort révolutionnairement.

1810. — Delaître Jean, peintre sur papier.

Dubois, « peintre pour l'histoire » ; il a peint aussi des portraits.

Notes topographiques

Angle rue Paul-Chenavard, voir niche gothique avec statue de saint Pierre.

Voir le porche de l'ancienne église Saint-Pierre (désaffectée).

Souvenirs d'antan

1565. — Le 29 juin. « Comme les catholiques de la paroisse « Saint-Pierre, se réjouissoient entre eux, dansants en la place « qui est au-devant de l'église, comme ils avoyent de coustume « d'ancienneté, voilà un ministre protestant, nommé Ruffy, « accompagné d'un nommé Terrasson, lequel, pour avoir eu

« quelque commandement en la Ville, durant les troubles, se
« faisait renommer capitaine, sort de sa maison, là voisine, et
« prend de gorge les catholiques, d'où s'esmeut grand rumeur;
« et vint-on *de verbis ad vergera*, et fut Terrasson terrassé, et
« demeura mort estendu sur la place.... Ruffy qui se trouvoit
« chargé d'avoir esté le promoteur et la cause du scandale et
« du désordre, fut chassé de la ville. » (de Rubys).

1574. — La maison de l'*Oiseau de paradis*, place Saint-Pierre, appartenait, à cette époque, au peintre Etienne Martellange.

1831. — On fréquentait alors, place Saint-Pierre, un restaurant renommé, tenu par Sorbier. Ce Vatel lyonnais reçut, au mois de mai, une médaille d'or du roi, pour avoir sauvé la vie à plusieurs personnes en danger de se noyer.

— Le monument Pléney est l'œuvre du sculpteur Joseph-Marie Bourgeot, né et mort à Lyon (1851-1910).

MELLETON (Jean). — Dessinateur, né à Lyon le 22 janvier 1832, mort à l'hospice du Perron en décembre 1899.

Melleton dessina surtout des étoffes d'ameublement; en 1860, il publia: *Inspiration de la nature, compositions pittoresques à l'usage de l'industrie*.

MEMPHIS (Société de). — En septembre 1822, la police saisit les registres de cette société qui siégeait sous le rite de Misraïm, non reconnu par le Grand-Orient de France.

MENDICITE (dépôt de). — L'origine de cette institution se trouve dans le *Comité auxiliaire de bienfaisance*, créé le 25 janvier 1829 par l'Administration municipale de Lyon. L'arrêté est signé: pour le maire, Evesque, adjoint.

Voici quelques-unes des personnalités de l'époque, désignées pour constituer ce Comité; on y retrouvera des noms encore connus de nos jours: Arlès-Dufour, Victor Arnaud, Arthaud, Basset de la Pape, Auguste Bontoux, Brosset, Brölmann, Cazenove, Chuart, Devillas, de Fleurien, Fournel, Gabriel Magneval, Monterrad, Pavy, Charles Rambaud, Revoil, Rieussec, Fleury Richard, Sabran, Sainte-Olive, Sevenne, Terme, de Saint-Trivier, Yeménitz.

MENETRIER (passage). — I^{er} arrondissement. — Cette dénomination rappelle le savant lyonnais Claude-François Ménétrier, de la Compagnie de Jésus, né à Lyon le 10 mars 1631 (rue de l'Enfant-qui-pisse), mort à Paris le 21 janvier 1705.

A quinze ans, il fut chargé de l'enseignement des humanités et de la rhétorique dans divers collèges dirigés par les Jésuites.

Le P. Ménétrier possédait, paraît-il, une mémoire prodigieuse. On raconte que Christine de Suède, passant à Lyon et visitant le collège de la Trinité, voulut mettre à l'épreuve cette faculté de Ménétrier : trois cents mots des plus baroques furent lus une seule fois devant lui, qu'il récita deux fois, d'abord du premier au dernier, puis, en remontant, du dernier au premier, sans se tromper.

Le premier des écrits de Ménétrier parut à Lyon, en 1658, sous le titre : *les Devoirs de la Ville de Lyon envers ses saints d'après le P. Théophile Raynaud*.

Parmi ses nombreux travaux, on peut citer : *Abrégé méthodique des principes héraldiques* ; le *Jeu d'armoiries* ; le *Blason de la Noblesse*.

Ordonné prêtre en 1660, Ménétrier fit paraître, postérieurement à cette date, encore un grand nombre d'ouvrages, notamment : *Art des emblèmes* ; *Soixante devises sur les mystères de la vie de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge*.

C'est en 1667, qu'abandonnant la chaire d'éloquence au collège, il devint bibliothécaire.

Il avait soixante-trois ans quand il mit à exécution son projet d'écrire l'*Histoire consulaire de Lyon*. Son travail ne dépasse pas le xiv^e siècle.

Ménétrier s'est acquis également une grande réputation comme organisateur des fêtes et cérémonies publiques. A ce titre, il écrivit, pour le Collège de la Trinité, plusieurs « ballets », notamment : ballet des *Destinées de Lyon* (1658) ; *l'Autel de Lyon consacré à Louis-Auguste et placé dans le Temple de la Gloire* (1658) ; le *Temple de la Sagesse* (1663).

Quelqu'un trouva dans les nom et prénom de Ménétrier cette anagramme : *miracle de nature* ; à quoi le savant jésuite répondit :

Je ne prends pas pour un oracle
Ce que mon nom vous a fait prononcer
Puisque, pour en faire un miracle
Il a fallu le renverser.

Le passage Ménétrier traverse les bâtiments du Lycée où le P. Ménétrier a professé si longtemps.

Nous devons à Legendre-Héral un buste de Claude Ménétrier, exécuté en 1840.

Divers

1672 (Archives B. B. 228). — Accord du Consulat avec le P. de la Chaize, régent du Collège, pour la construction d'un passage voûté à travers le Collège de la Trinité, lequel formera le prolongement de la rue Neuve et aboutira à la rue de la Fusterie, le long de la courtine du Rhône.

1768. — Le 27 novembre, il y eut émeute populaire passage Ménétrier. On avait installé, du côté du quai de Retz, le collège des médecins. Joly, Gilibert, Vitet commencèrent leurs cours. Mais le bruit se répandit que ces médecins arrêtaient nuitamment les passants, sous la voûte du collège, pour les faire servir à l'instruction de leurs élèves. « Ils leur cassent les bras et les jambes, disait-on, pour apprendre aux étudiants à les raccommoder ; et ils enlèvent aussi des petits enfants pour les disséquer tout vivants. » Il fallut une force armée considérable pour arrêter l'émeute ; près de trois cents individus furent tués et plus encore blessés.

1793. — La salle du côté nord du quai de Retz, vers la *rue Pas-Etroit* (Bât-d'Argent), servait d'école de dessin. C'est là qu'en l'an 1793 Chalier présida le Club central des Jacobins et fit ces motions sanguinaires qui causèrent, pour une large part, le soulèvement des Lyonnais au 29 mai 1793.

1848. — Salle du Collège, sous la voûte, le *Club du Progrès* tenait ses assises, sous la présidence de l'avocat Pezzani.

MENOUX (Bruno-Melchior de). — Né à Mouthon-Haute-Pierre ou à Briançon en 1698.

En 1713, Menoux entra dans la Compagnie de Jésus et devint professeur de philosophie au Collège de la Trinité à Lyon.

MENOUX (Louis-François-Marie). — Avocat, né à Lyon le 12 novembre 1766. Il prit part à la défense de sa ville natale contre la Convention, en 1793 et fut arrêté ; mais alors que Barou du Soleil, son compagnon de captivité, était guillotiné, il fut relâché. Il épousa la fille de Barou (1794).

Inscrit au barreau en 1812, il devint bâtonnier (le 15^e de l'Ordre), le 17 novembre 1832. Conseiller municipal de 1837 à 1848. Menoux mourut à Lyon, le 31 juillet 1855.

Il avait été reçu à l'Académie de Lyon en 1800.

MERCIE (Claude-Antoine). — Graveur en médailles, né à Gray, le 28 décembre 1751, mort à Lyon, le 10 avril 1812. Concurrément avec Mousterde, il fut un des premiers fondeurs qui fit l'essai du monnayage du métal de cloche.

Parmi ses œuvres, on peut citer quelques pièces : *Louis XVI* (1791) ; *Honoré Riquetti de Mirabeau* (1792) ; *Bonaparte*, consul ; *Confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Pierre de Lyon* (1804) ; jeton des *Avoués de première instance* de Lyon ; jeton du *Cercle littéraire de Lyon*, etc...

MERCIERE (rue). — (II^e arrondissement). — Etymologiquement, cette dénomination a le sens de *rue des Marchands* ; un passage conduisant au quai Saint-Antoine s'appelle encore, d'ailleurs, *l'allée marchande*. C'est dans cette allée qu'Etienne Dolet (voir ce nom) avait ouvert son imprimerie.

La rue Mercière, dès le début du XIII^e siècle, fut l'artère principale de Lyon sur la rive gauche de la Saône ; et, jusqu'au XVIII^e siècle, elle fut regardée comme telle. Cependant, déjà en 1583 on se plaignait de son étroitesse.

Personnalités ayant habité la rue

1451. — Jean Célarier, maître peintre et verrier ; mort la même année. Il avait un jardin « en la rue Bellecourt, derrière les Prescheurs ».

1473. — Claude, le cartier.

1480. — Hugonin, cartier.

1485. — Blic ou Blihe Jean, peintre et verrier ; peint. pour le Consulat soixante écussons aux armes de la Ville pour les obsèques du duc de Savoie (1482).

Jansaillon dit maître Georges, l'écrivain, relieur et enlumineur de livres.

1492. — Despreaux Michel, relieur de livres.

1493 (et encore 1535). — Bolache ou Boulache (Amé), graveur et « fayseur de cartes ».

Chabod ou Chabost Pierre, orfèvre ; tailleur de la Monnaie de Lyon, puis de celle de Crémieu.

1495. — Pierre de Limoges, enlumineur.

1500. — Javelot ou Javelot François, cartier.

Jean de Hollande, peintre.

1504. — Jean de Virida, cartier.

1512. — Vize ou Visa Jacques, cartier.

1515. — Carlequin ou Carlegun Jean, peintre.
 Ramel Jean, peintre-verrier.
 1520. — Jean, peintre.
 Simon l'Espagnol, lapidaire.
 1524. — Vangomeyrin ou Vangomarin Jean, peintre.
 Charles, « faiseur d'ymages ».
 1535. — Robinet Grégoire, relieur de livres.
 1540. — Cyriac de la Vanelle, graveur.
 1541. — Vandermère ou Vandemeurt (Jean 1^{er}), dit Liévin, peintre.
 1545. — Duval Richard, relieur de livres.
 1548. — Chevrier ou Chevriel Hugues, dit maître Huguet le peintre.
 Coste Jehan, « tailleur » d'histoires, peintre et dominotier.
 1550. — Longchamp ou Lochon Jacques, dit Cochaud, orfèvre.
 1551. — Crâne (Gaultier de), peintre verrier; verrier de l'église de Lyon.
 1559. — La Roche (Gabriel de), peintre.
 1560. — Brison Honoré, relieur de livres, « près le couvent Saint-Antoine ».
 Despréaux Claude, imprimeur.
 Blanc-Buisson (Jean de), relieur de livres « devant le Lion d'Or ».
 Meyrieu Pierre, fondeur de lettres d'imprimerie.
 1574. — Vidal (Salvator de), peintre.
 1580. — Lemaistre Jehan, « tailleur d'ymages ».
 Rolichon Nicolas, cartier, « au Maillet d'Argent ».
 Volant ou Vouland Antoine, « ymaigier, dominotier et peintre.
 Beauchesne Jean, parisien, après avoir parcouru la plus grande partie de l'Italie pour se perfectionner dans l'art de l'écriture, vint, à son retour, s'établir à Lyon, où il prit son domicile « en la rue Mercière », à l'enseigne de *la Trinité*; il y publia: *Le trésor d'écriture auquel est contenu tout ce qui est requis et nécessaire à tous amateurs dudit art*.
 Armand Michel, « marchand peintre en papier ».
 1581. — Odet Léonard « tailleur d'histoires et dominotier ».
 1583. — Huguetant H., relieur de livres.
 1595. — Brunand ou Brunan Michel, graveur, peintre et dominotier.
 1625 et jusqu'en 1666. — Gaultier Barthélemy, imagier, associé à Cl. Savary, à *Saint-Louis*; c'est chez lui que fut éditée, en 1625, la grande vue cavalière de Simon Maupin; mais, à cette époque, leur enseigne était : à *la Toison d'Or*.

1627. — Gendre Clément, graveur en médailles et sculpteur, « vis-à-vis le Bout du monde ».

1650. — Benoît Coral, imprimeur et libraire, à l'enseigne à la Victoire.

Demasso ou De Masso François, graveur et imagier à la *Juste Paix*; c'est chez lui que fut publié, en 1569, le plan de Simon Maupin.

1658. — Hierosme de La Garde, à l'enseigne : à l'*Espérance*, imprime une géographie intitulée : *Abrégé de la Sphère*.

1671. — Jean Girin et Barthélemy Rivière, imprimeurs à la *Prudence*.

1672. — Jean Thioly, imprimeur, à la *Palme*.

Adam Demeu, imprimeur, à la *Fortune*.

Pierre Compagnon et Robert Taillandier, au *Cœur bon*; ils impriment les œuvres de Cyrano de Bergerac.

1674. — Claude Muguet, au *Bon Pasteur*, édite : *relations historiques et curieuses de voyages*, par Charles Patin.

Michel Mayer, à la *Vérité*, édite le *Théâtre français*, de S. Chappuzeaux.

Pascal Louis, imprimeur.

1676. — J.-B. Deville, à la *Science*, édite *Histoire de la guerre de Flandre*, traduite du latin de Fabianus Strada par Pierre de Ryer; la même année, il publie l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers par Pierre Corneille.

1679. — Thomas Amaubry, imprimeur, au *Mercurie galant*.

1688. — Jean-B. Pascal, imprimeur.

1690. — Mouton Michel-Paul, orfèvre, au *Marteau d'or*.

1702. — Les sieurs Bromont, imagiers.

1705. — Poilly (François de), graveur en taille douce; dressa une gravure tirée en cinq cents exemplaires, de l'Hôtel de Ville.

1740. — Pariset Robert-Menje, graveur en taille-douce.

1749. — Jean-Pierre Colomès, syndic de la Communauté des marchands.

Bruyset Louis, imprimeur.

Plaignard Claude, imprimeur.

Bruyset Jean-Marie, imprimeur.

Périsse André, libraire-imprimeur.

Delaroche Aymé imprime, à l'*Occasion*; édite l'*Almanach de Lyon*, de 1740 à 1791.

Viret François, imprimeur.

Duplain Pierre, imprimeur.

Viret fils, François-Michel, imprimeur.

Valfray Pierre, imprimeur.

Regnault Geoffroy, imprimeur.
 Duplain Benoît, imprimeur.
 1750. — Daudet Jean-Louis, graveur.
 1756. — Gentot Anne, graveur en taille-douce.
 1770. — Poullain de Lumina, maître de géographie et d'histoire, chez Bernard, « clincailler ».
 Nocard le Cadet, dessinateur.
 1774. — Jean-Marie Viricel, maître-chirurgien.
 Claude Martin cadet, chirurgien.
 1786. — Gras Pierre-Antoine, peintre et doreur.
 1788. — Adrian, relieur.
 Chillet, dessinateur.
 David, peintre.
 Dubuisson, dessinateur.
 Gal, graveur.
 1791. — Tournachon Victor, imprimeur (un ancêtre de Nadar).
 1793. — J.-J. Coindre, chirurgien, qui fut guillotiné le 19 novembre 1793, après le siège.
 Faucheux, imprimeur, 14, rue Mercière, édite l'*Almanach de Lyon pour 1793*.
 XIX^e siècle. — Balpêtre (Mlle), dessinateur pour la broderie.
 Barquet (Martial), ciseleur.
 1801. — Pétetin, médecin, conseiller général.
 Rosset père, conseiller municipal.
 Ampère, mathématicien (sic).
 1810. — Chaume (Jean), dessinateur de la maison Bissardon, puis chef de maison sous la raison sociale Brunet et Chaume, fabricant d'étoffes façonnées.
 Zacharie (M^{lle}), dessinateur.
 Leonelly, peintre.
 Lafage (Joseph), peintre.
 1813. — Le 28 septembre naissance, rue Mercière, du peintre Compte-Calix.
 1815. — Bolly fils, graveur, près du « Bras d'or ».
 1818. — Planchet (Antoine), dessinateur, n° 22.
 1827. — Desjardins (Louis), ciseleur.
 Ménétrier (veuve), peintre sur papier.
 1832. — Eydant (Mlle), dessinateur pour la fabrique.
 1835. — Réjany-Perrin, lithographe.
 1840. — Jannasch (Antoine), graveur sur métaux.
 1845. — Steffen (Antoine), graveur sur métaux.
 1853. — Bonneton (Antoine), graveur.

Berthoud (Charles), graveur.
Garbit, graveur sur métaux.
P. Mougin, imprimeur, 26, rue Mercière, au *Soleil Levant*,
édite l'*Almanach de Lyon*, de 1822 à 1836.

Notes topographiques

N° 9. En 1815, en cette maison, Mme R. Royet dirige l'Institution des Sourdes-Muettes, qui, en 1819 devait être transférée 34, quai Saint-Antoine.

N° 31. Voir escalier et galerie.

N° 45. Façade XVII^e siècle ; imposte, escalier ; sur la cour, façade à arcs.

N° 49. Maison Reynon, léguée par demoiselle Françoise Reynon aux Hospices, par testament du 13 septembre 1765, publié à l'audience de la Sénéchaussée le 26 avril 1775. La maison a dû être vendue en 1848, par les Hospices.

N° 53. Maison style Renaissance ; escalier avec arcades.

Angle rue Thomassin et rue Mercière, maison dite du « Grand Paris », acquise par les Hospices de J.-B.-Simon Dancroix ; vendue en 1780 à Benoît frères, négociants sur le pont du Change.

Angle de la rue Ferrandière, vers 1676, on transforme deux bâtiments, qui deviennent « La Grand'Maison ».

N° 2. Angle place d'Albon, niche avec statue paraissant ancienne ; inscription : *Sancta Maria succure miseris*. Cette maison, dite « du Grand Soleil » ou « N.-Dame de Pitié » fut léguée aux Hospices par Côte Gonnet, le 10 juin 1647 (Gillet, notaire).

N° 4. Façade Renaissance ; galerie ; escaliers.

N° 6. Façade à pilastres Renaissance ; escaliers, galerie, puits dans l'allée.

N° 8. Puits dans la cour ; escalier.

N° 10. Galerie voûtée. Cette maison, en 1793, appartenait à Hugues-François Murat, émigré.

N° 12. Escalier à vis ; allée plafonnée ; galerie.

N° 14 et 16. Escaliers à vis.

N° 18. Façade Renaissance.

N° 20. Escalier ; deux façades à arcs.

N° 24. Fenêtrage ; escalier.

N° 30. Escalier éclairé par des fenêtres ogivales.

N° 34. Porte, imposte ; heurtoir bronze ; escalier à rampe droite.

N° 42, 44, 46. Fenêtrage de façade.

N° 48. Porte à triple clef, laissant voir la trace de l'enseigne du « Maillet d'argent » ; rez-de-chaussée ; escalier et galerie.

N° 50. Imposte ; escalier à galeries ; balcon.

N° 52. Vieux heurtoir.

N° 54. Maison de Guillaume Roville ; allée voûtée ; escalier avec galerie.

N° 56. *Allée Marchande* ; XVIII^e siècle.

N° 58. Façade XVIII^e siècle, mais la maison est plus ancienne ; allée voûtée ; escalier à noyau ; fenêtrage du XV^e siècle sur la cour ; escalier et allée voûtée conduisant au quai ; un puits avec coquille genre Philibert de l'Orme.

Cette maison portait autrefois le n° 32 ; elle communique avec le 27, quai Saint-Antoine. Elle échut aux Hospices sous certaines conditions, par le testament de Guillaume Roville (reçu M^r Gravier, tabellion royal) du 17 février 1586. G. Roville institua Drivonne Roville, sa fille aînée, son héritière universelle, à charge par elle : « de bailler le revenu des louages de la maison sise rue « Mercière, où pend l'enseigne de « l'Ange », et l'argent qui en « proviendra de cinq en cinq ans aux plus pauvres d'elle ou de « ses sœurs, neveux ou nièces, ou aux enfants de leurs enfants, « ou leurs successeurs, auxquels elle connaîtra être plus de besoin, « en sa conscience, en laquelle il se confie, joint l'avis des deux « plus notables et apparents et alliés dudit parentage, à l'élection « de ladite Drivonne... Veux et entends qu'elle prenne tous les « cinq ans, sur les louages, la somme de vingt écus d'or sol, si « mieux elle n'aime jouir de l'argent qu'elle retirera desdits « louages, de cinq en cinq ans, sans être tenue à en bailler aucun « profit : et à la fin d'autres cinq ans, après lesdits premiers, « elle sera tenue comme dessus, de bailler et distribuer l'argent « qu'elle aura reçu desdits louages à celui ou celle qui se trouvera « le plus pauvre et le plus proche dudit parentage, ainsi consécu- « tivement de cinq en cinq ans. Et là où ladite Drivonne viendrait « à aller de vie à trépas, ledit testateur prie MM. les Recteurs de « l'Hôtel-Dieu du pont du Rhône, qui seront pour lors et à l'avenir « de prendre ladite charge et soin et administration de ladite « maison, aux mêmes charges et conditions que dessus.

« Et parce qu'il n'y a, à grand'peine, parentage ni lignée tant « grande soit-elle qui ne prenne fin à succession de temps, le « testateur veut et ordonne que, le cas avenant, ladite maison de « l'Ange soit et avienne audit Hôtel-Dieu du pont du Rhône, « auquel, audit cas, il donne et substitue ladite maison, à la « charge que les Recteurs d'icelui la nommerait et serait nommée « la maison des Roville, et ne la pourront vendre ni aliéner. »

N° 64. Angle rue de la Monnaie ; façade XVII^e siècle, deux

niches ; dans la cour, des restes de l'ancienne église des Antonins.

N° 68. Cette maison, propriété de l'abbaye d'Ainay, était dénommée la *Cave d'Ainay*. En 1542, elle devint la propriété de Hugues de la Porte, sieur de Bertha. Façade à fenêtrage dont les meneaux sont des colonnettes ; imposte, écusson ; cage d'escalier à voûtes ; galerie à colonnes.

N° 70, 72, 74, 76, 78. Maisons style XVIII^e siècle.

N° 86. Pierre en saillie sur laquelle on voyait un reste d'inscription : « *Aux trois....* »

Souvenirs d'antan

A l'extrémité méridionale de la rue Mercière, vers l'actuelle rue Petit-David, Ponce Blanchard, de Lyon, fonda entre 1210 et 1220 l'Hôpital Saint-André, qu'on a toujours désigné sous le nom d'hôpital de la *Contracterie*.

En 1280, cet hôpital devint la propriété des Antonins, par le bon plaisir de l'Archevêque de Lyon.

— La rue Mercière fut longtemps la rue des imprimeurs : à l'angle de la rue Thomassin, demeurait au commencement du XVI^e siècle, Sébastien Gryphe, qui avait fait sculpter sa marque sur sa porte : un griffon sur un cube lié, par une chaîne, à un globe ailé, avec la devise *virtute duce, comite fortuna*.

A un angle de la rue Ferrandière, à l'enseigne du *Nom de Jésus*, se trouvait la librairie de Jean Caffin et François Plaignard, successeurs de Jean Pillehotte, seigneur de la Pape et de Crépieu.

A l'autre angle de la rue Ferrandière, à l'enseigne du *Nom de la Trinité*, s'ouvrait l'atelier de l'imprimeur Antoine Pillehotte.

1459 à 1461. — Dans cette période, le Consulat occupe, à titre de locataire, la maison sise rue Mercière, dite *Hôtel de la Rose*, appartenant à Jacques Cœur.

1473. — Novembre 8 (Archives B. B. 12). — Procès entre le Consulat et les *essuieurs* (fondeurs de suif), tanneurs et parcheminiers de la rue Mercière, à cause de la suppression de leurs cuves et chaudières, qui infectaient le quartier.

1517. — Le 26 mai (Archives B. B. 37), poursuites judiciaires contre certains habitants de la rue qui s'étaient constitués en tribunal pour juger les blasphémateurs.

1529. — Le 25 avril, pendant la Rebeyne, Laurent Ducornat, pâtissier, vit piller sa boutique, et fut conduit à la prison de Roanne par les émeutiers.

1566 (septembre). — A l'occasion de l'entrée de la duchesse de Nemours, femme du gouverneur, il y eut entre autres réjouissances, « un charavary ou chevauchée de l'asne contre les maris » qui s'estoyent laissez battre à leurs femmes, qui fut chose fort « plaisant à voir, et fut de l'invention de Jean Perron, imprimeur » en la rue Mercière, homme fort facétieux et propre pour telles « inventions. »

1605. — Un relieur de la rue Mercière allait mettre en pièces un manuscrit sur parchemin, lorsqu'il en fut empêché par Papire Masson, avocat au Parlement de Paris. Ce manuscrit contenait les œuvres de l'évêque de Lyon Agobard. Papire Masson les fit imprimer à Paris, en 1605.

1694. — Séjour à Lyon du comédien Le Grand, qui composa pour le théâtre de Lyon, une comédie en un acte, intitulée : *La rue Mercière ou les Maris dupés*.

1789. — Grimod de la Reynière, alors âgé de 30 ans, ouvrit, rue Mercière, une sorte de bazar où il vendait de l'épicerie, de la droguerie, voire de la broderie ; l'enseigne portait :

« aux Magasins de Montpellier,
« Grimod et Cie »

1835. — Le 2 mars, on fait rue Mercière (et rue Saint-Dominique, devenue Emile-Zola), un premier essai d'éclairage au gaz, à Lyon, par la Compagnie du Gaz de Perrache.

1857. — Le 14 juillet on met au jour, rue Mercière, l'inscription *Caius Furius Sabinus Aquila*, inscription dont Spon et Artaud avaient parlé, mais qui n'avait pas encore été extraite du sol.

1870 (Juillet). — On démolit sept maisons (41, 43, 45 rue Mercière, et 2, 4, 6, 8 rue Tupin), qui dataient des xv^e et xvi^e siècles.

MERCURE (Jean). — Vers 1501 vivait à Lyon — dit Trithème — un italien nommé Jean, qui aima mieux se faire appeler Mercure, parce qu'il se vantait de surpasser en sagesse et en érudition tous les anciens Hébreux, Grecs et Latins. A l'exemple d'Apollonius de Tyane, il menait avec lui sa femme et ses enfants, vêtus de lin et portant au cou une chaîne de fer.

Il se donnait pour prophète et se flattait de connaître la véritable transmutation des métaux. Favorablement accueilli par

le roi de France, il fit — dit toujours Trithème — don au monarque d'une épée magnifique et d'un bouclier orné d'un miroir, lesquelles armes devaient produire de miraculeux effets. Le roi, pour prouver sa science, le fit discuter avec ses médecins. Ceux-ci déclarèrent que Jean Mercure détenait un savoir extraordinaire et surpassait en intelligence, tous les mortels.

On conte que toutes les richesses qu'il reçut du roi, Jean les distribua aux pauvres.

MERIMEE (Amédée-Charles-Ernest). — Né à Lyon le 18 mars 1846.

Elève de l'Ecole normale supérieure ; professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

MERLIN (François). — Architecte, mort à Bron, le 28 août 1876.

Elève de Dardel puis de Desjardins (1870), Merlin travailla à l'église de *Sainte-Foy-l'Argentière* ; il fit le tombeau de la famille *Chabert-Richard* au cimetière de Loyasse ; etc... Il était né en 1814.

MERMET (passage). — 1^{er} arrondissement. — C'est le nom du propriétaire dans la maison duquel on ouvrit ce passage.

Le Docteur Mermet fut conseiller municipal de Lyon de 1830 à 1846 ; il remplit, pendant quelques années, les fonctions d'adjoint au maire. Joseph Mermet naquit à Hauteville (Ain), le 26 octobre 1769 et mourut à Lyon, le 22 janvier 1848.

Il fut président de la Société de Médecine (1828-1832). Il exerça avec talent les fonctions de médecin de l'Hôtel-Dieu.

MESMER (impasse). — VII^e arrondissement. — Le fondateur des « Verreries de la Gare », M. Mesmer a donné son nom à cette impasse.

Un de ses enfants m'affirme qu'il était de la famille du célèbre Mesmer dont il est question vers la fin du règne de Louis XVI.

MESNARD ou **MENARD** (Sébastien). — Mort à Lyon en 1628, peintre et verrier ; fut maître-verrier de Saint-Nizier.

METAYER-DESCOMBES (Etienne). — Avocat, né en 1770, à Montbrison. Fixé tardivement à Lyon, il s'inscrivit à notre barreau en 1804 et demeurait place de la Baleine. Bâtonnier de l'Ordre en 1816.

Métayer-Descombes mourut à Lyon en 1851.

METRAL (Pierre). — Graveur de médailles, né à la Croix-Rousse, le 4 avril 1831, mort à Lyon le 21 février 1889. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis de celle de Paris. Il a gravé : jeton pour la *Société d'Enseignement professionnel* ; jeton de la 120^e *Société de Secours mutuels* ; etc...

MEUNIER. — Graveur lyonnais du XVIII^e siècle ; demeurait, vers 1780, rue des Feuillants. Il a gravé : la lettre du portrait d'*Antoine-Claude Rey*, lieutenant-général de police ; plan géométral des *emplacements à vendre aux Brotteaux* ; marque de *Mathieu confiseur*, place Leviste, à l'enseigne « au Grand empereur », etc...

Alexis Roussel raconte que Bonnefond et Duclaux reprochaient à Meunier d'avoir abandonné l'art pour le commerce. Celui-ci, pour leur prouver qu'il n'avait pas déchu, leur envoya le portrait d'une vieille femme, sa voisine de campagne, endormie en disant son chapelet.

MEYNET (Lucien). — Né à Saint-Just-en-Chevalet (Loire), en octobre 1831, mort en 1882, victime d'un fou qui le prit pour un autre.

Interne des hôpitaux, il en devint le médecin, au concours, en 1864.

Il fut président de la Société des Sciences médicales et de la Société médico-chirurgicale des hôpitaux. Il exerça au Dispensaire Général.

Son enseignement hospitalier fut remarquable ; il eut parmi ses élèves : R. Tripier, Ollier, Goyet, Renaut, Chauveau, Bouchard, etc...

MEYNET (Paul). — Interne, puis chef de clinique obstétricale (1858) et médecin des hôpitaux (1862). A la fondation de la Faculté de Médecine il remplit les fonctions d'agrégé.

Il fut président de la Société des Sciences médicales.

Il a publié des recherches sur la variole et le vaccin ; sur la maladie bleue, etc...

MEYNIER (Prosper). — Fabricant de soieries et dessinateur pour la fabrique, né à Orgelet (Jura), en 1798, mort à Lyon, le 10 mai 1867.

Prosper Meynier a fait une série d'inventions relatives au tissage.

MEYNIS (rue). — III^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire ; la rue était déjà ainsi désignée avant son classement, en 1908.

MEYSSONNIER (Lazare). — Né à Mâcon en 1602, vécut à Lyon où il exerça brillamment la profession de médecin.

Il publia une traduction française des *Aphorismes d'Hippocrate*, oubliée aujourd'hui, mais au sujet de laquelle Guy Patin écrivit : « Je n'ai jamais ouï parler de la traduction d'Hippocrate ; si j'avois du crédit, je l'empescherois ; ce seroit de la « marchandise à faire babiller les barbiers, les apothicaires et « autres singes du métier. »

MIAUDRE (Claude). — Sculpteur, ornemaniste, né à Saint-Laurent-d'Agnay (Rhône), le 21 janvier 1829, mort à Lyon le 2 février 1900. On lui doit : le *tombeau de Paul Grand* (Loyasse) ; ornementation de la *maison Bocuze*, 3, quai de la Guillotière, etc...

MICHALLET (Clément-Raphaël). — Né et mort à Lyon (1843-13 octobre 1899). Sculpteur. A l'Exposition de 1889, son *Christ* fut très remarqué.

MICHALLET (Jean-Baptiste). — Peintre, né à Lyon en 1755.

Il fit ses études à Paris, où il se fixa.

MICHALLON (Claude). — Sculpteur, né à Lyon en 1751, mort à Paris, accidentellement, le 11 septembre 1799.

Elève de Perrache à l'Ecole de dessin de Lyon ; grand prix de Rome en 1785, avec un *Brutus condamnant ses fils à mort*. L'an IV, il signa la protestation des artistes contre l'enlèvement des œuvres d'art en Italie.

Parmi ses œuvres : bustes de *Jean Goujon*, de *Gluck*, de *Montaigne*, de *J.-J. Rousseau*, d'*Helvétius*, de *Winckelmann*, de *Chamfort* ; il fit encore *l'Amour et Psyché* ; *Scipion l'Africain* (pour le palais des Cinq-Cents) ; *Sujet de pendule* ; etc...

MICHEL. — Né à Belley en 1796, fut l'un des fondateurs de la Société nationale d'éducation de Lyon (1829).

Il débuta comme précepteur, puis enseigna la rhétorique au collège de Moulins.

En 1825, il créa, à Lyon, l'Ecole Fénelon où, pendant vingt ans, il enseigna avec talent et dévouement.

En 1836, il collaborait au *Correspondant* avec Lacordaire, Montalembert, Lenormant. En 1849, Hippolyte Carnot le nomma membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Michel fonda le *Bulletin de l'Instruction primaire*, que Rouland devait transformer en *Journal officiel des Instituteurs*. Son plus remarquable ouvrage est une *Etude sur la colonie de Citeaux*.

Il mourut à Lyon, en 1874.

MICHEL DE BEAULIEU. — Avignonnais, mort sur l'échafaud, à Lyon, en 1793. Il avait publié en 1767, chez Aymé de la Roche : *La peinture, poème couronné aux Jeux floraux* (1767), par Michel, écolier de rhétorique et de l'Académie du Collège de l'Oratoire à Lyon.

MICHEL DE JALONGNES. — Vivait à la fin du xiv^e et au commencement du xv^e siècle.

Il figure au *Catalogue des principaux astrologues qui ont eu réputation en France, sous le règne de Charles V*.

Christine de Pisan écrivit : « Maître Michel de Jalongnes fut « en ce temps, moult expert en la science des étoiles. Cestui « prédit à Lion les innundations que fist le Rosne, qui fut sans « comparaison moult grant. » (1408.)

MICHEL-PERRET (rue). — VI^e arrondissement. — Jusqu'en 1907, cette rue portait le nom de rue *Paul-Michel-Perret*.

Cette dénomination rappelle la fondation faite par Madame Perret, née Dupont de Latuillerie, qui, ayant perdu son fils Michel, fonda en 1895, à Longchêne, pour perpétuer son souvenir, l'*asile Michel-Perret*.

Son mari, Jean-Baptiste Perret, fut député à l'assemblée nationale, en 1871, puis sénateur du Rhône. Il mourut en 1887, dans son château de la Chaux, à Collonges.

Madame Perret, non seulement donna deux millions pour Longchêne, en mémoire de son fils unique, mais, à sa mort, elle laissa encore quatre millions pour les œuvres locales. 1.800.000 francs allèrent au sanatorium d'Hauteville, œuvre lyonnaise des tuberculeux indigents, fondée par Félix Mangini.

MICHEL-RAMBAUD (rue). — VI^e arrondissement. — Le *passage des Emeraudes* devint, en octobre 1911, la rue Michel-Rambaud.

Ce nom rappelle la donation faite, tant au nom de son mari qu'au sien, par Marie-Claire-Sophie Chambeyron, veuve de Michel Rambaud. Elle légua à l'hospice du Perron, près de 1.400.000 francs. C'est ce qu'on appelle la *fondation Chambeyron-Rambaud*.

MICHEL-SERVET (place). — I^{er} arrondissement. — Jusqu'au 25 mars 1907, cette place portait le nom de *place des Pénitents-de-la-Croix*, en souvenir d'une chapelle édifiée, en 1682, par cette congrégation, et démolie sous Napoléon III.

La dénomination actuelle rappelle Michel Servet, médecin éminent, qui vint à Lyon, en 1534, comme correcteur d'imprimerie. Déjà, à cette époque, il était persécuté pour ses doctrines antitrinitaires ; mais il était protégé par Pierre Paulmier, évêque de Vienne.

Calvin rompit avec lui en 1546 ; et, devenu possesseur (grâce à la complicité du Lyonnais Antoine Arneys) d'un ouvrage de Servet imprimé clandestinement, il le fit dénoncer à Rome. Arrêté, Servet fut mis en présence de ses lettres à Calvin (livrées par celui-ci), et condamné à mort. Il parvint à s'évader, se réfugia à Genève où Calvin le fit arrêter sous l'accusation de panthéisme. Le 26 octobre 1553, Michel Servet fut condamné à être brûlé vif avec son livre, au lieu dit Champel.

Servet (écrit Edouard Herriot) est au nombre de ceux qui ont le plus honoré l'humanité par la hardiesse raisonnée de ses

idées. Il a opposé au fanatisme intransigeant de Calvin, des doctrines qui contiennent les germes du rationalisme moderne.

Comme savant, on peut dire que, s'il n'a pas découvert la circulation pulmonaire, il en a vulgarisé la connaissance.

Divers

1827. — Piston (Fleury), dessinateur, habite place des Pénitents-de-la-Croix.

1848. — Le *Cercle Philharmonique du Nord* est installé au n° 6 de la place.

1853. — Fatin, dessinateur pour la fabrique, place des Pénitents-de-la-Croix.

— Jusqu'aux premières années du second empire, la Banque de France était installée sur la place des Pénitents-de-la-Croix. On raconte qu'au retour de l'île d'Elbe, Napoléon, arrivé à Lyon, fit demander 100.000 francs au directeur de la Banque ; celui-ci refusa. L'empereur envoya un chambellan porter l'ordre de remettre la somme. Le directeur s'était caché pour n'avoir pas à répondre ; mais il fut trahi par son chien qui découvrit la cachette, et force lui fut de céder aux ordres de Napoléon.

MICHON (François-Annibal). — Avocat, né au xvii^e siècle, mort à Lyon en 1770. Il fut échevin. Membre de notre Académie depuis 1721. Loyer prononça son éloge.

MICHIOL (André). — Architecte, né à Villefranche (Rhône) en 1804, mort à Lyon, le 23 juin 1876. Élève de notre Ecole des Beaux-Arts, sous Chenavard.

Membre de la Société académique d'architecture en 1841.

Il présenta un projet d'ouverture de rue analogue à celui de la rue de l'Hôtel-de-Ville dès 1857 ; on n'y donna pas suite.

MICHIOL (Ainé). — Ancien membre du comité « du droit « de l'homme, détenu politique d'avril 1834, a conservé toute « son énergie ; il est toujours démocrate sincère et zélé ; s'il « n'est pas socialiste, il n'est pas non plus antipolitique à ses « idées. »

Appréciation des journaux de 1848, sur ce candidat à l'Assemblée nationale.

Il s'agit vraisemblablement de l'architecte André Michiol, dont il est question ci-dessus.

MICIEL (Pierre). — Artiste peintre et graveur, né à Lyon le 28 février 1833. Fut prix de Rome pour la gravure en 1860. Il enseigna le dessin à l'Ecole municipale.

MIDRIE (impasse). — VII^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire de terrains sur lesquels fut ouverte l'impasse.

MIGNOT (André). — Peintre et dessinateur, né à Lyon le 2 juillet 1839, mort en la même ville en février 1874. Il a publié avec Ramboz : *Eléments généraux de botanique pratique et usuelle ; Flore de la France centrale ; etc...*

MIGUES (Jean). — Nom chrétien d'un juif portugais devenu *marrane*, appartenant à la famille de Mendésia.

Jean Miguès, futur duc de Naxos, nous intéresse en ce que, sous Henri II, il vint à Lyon, fonder une banque filiale de celle des Mendésia de Lisbonne.

Cette filiale prit un grand développement et rendit de multiples services au roi de France. (Revue de Paris, septembre 1929.)

MILLANOIS (Jean-Jacques). — Né à Lyon (XVIII^e siècle), il fut premier avocat du roi en la Sénéchaussée et siège présidial de Lyon.

En 1789, les électeurs le désignèrent comme l'un des représentants du Lyonnais à l'Assemblée constituante.

Il mourut révolutionnairement en 1793.

Dans les archives de l'Ecole Vétérinaire, on trouve, à la date du 22 juin 1784, le souvenir d'un essai que Millanois fit des procédés magnétiques du commandeur de Monspey et du chevalier de Barberin, sur un cheval destiné à être sacrifié à l'enseignement des élèves.

MILLAUD (Edouard). — Né à Tarascon (Bouches-du-Rhône), le 7 septembre 1834. Avocat à Lyon dès 1857. Fut quelques temps, après le 4 septembre 1870, avocat général à Lyon.

Elu député du Rhône à l'Assemblée de 1871, il fut l'un des créateurs du groupe de l'Union républicaine.

Il fit partie des 363 et fut réélu avec eux.

Sénateur en 1881, Edouard Millaud devint ministre des Travaux publics dans le cabinet Freycinet et dans celui de Goblet (1886-1887).

Il a publié : *l'Orateur Hortensius* (1859) ; *Lois et coutumes de Venise* (1867) ; *Devons-nous signer la paix* (1871) ; etc...

(Voir : rue Edouard-Millaud.)

MILLEFAUT (Paul-Emile). — Né à La Roche-de-Glun (Drôme), le 18 juillet 1848. Sculpteur, élève de notre Ecole des Beaux-Arts.

Parmi ses œuvres : la *Jeanne d'Arc* de l'hôtel du *Nouvelliste*, rue de la Charité ; le buste d'*Emile Augier*, à Valence, etc...

MILLION (Louis). — Avocat, né à Lyon, le 18 septembre 1829.

Fut conseiller général et maire de Quincié. Elu député en 1882, Million fut constamment réélu.

Il a écrit des ouvrages juridiques estimés.

Louis Million mourut le 15 juillet 1901.

MILLOT (Abbé Claude-François-Xavier). — Né en 1727 à Ornans, mort à Paris le 21 mars 1785. L'abbé Millot fut membre de l'Académie française.

Longtemps professeur au collège de la Trinité à Lyon, il devint grand vicaire de l'archevêque de Montazet et fut choisi comme précepteur du duc d'Enghien.

L'abbé Millot a traduit *l'Essai sur l'homme*, de Pope, et écrit en 1774 *l'Histoire littéraire des troubadours*.

On lui doit encore : *Eléments d'Histoire de France* ; *éléments d'Histoire d'Angleterre* ; *Mémoire politique pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV* ; etc...

MIMEREL (Jacques). — Sculpteur et médailleur, né à Amiens en 1614, a vécu à Lyon de 1639 à 1669.

Par délibération consulaire du 28 juillet 1654, Mimerel fut nommé sculpteur de la Ville, avec logement à l'Hôtel de Ville, après le décès de Claude Varin.

Parmi ses œuvres : buste de l'archevêque *Camille de Neuville* (1658) ; médaille à l'effigie de *Charles Grolier*, prévôt des marchands ; statue de la *Vierge* et monument pour la contenir

(1659) (ce monument se trouve aujourd'hui au bas du Chemin-Neuf). Cet ensemble ne fut terminé qu'en 1662 et érigé sur le pont de Saône ; *Mausolée* pour l'église abbatiale de Saint-Antoine (Isère) ; armoiries et ornements à la *Fontaine des Terreaux* (1660) ; effigie et tombeau de *Jacques Moyron*, baron de Saint-Trivier-en-Dombes ; etc...

MINEUR (Etienne). — Sculpteur, né à Chagny en 1839, mort à Lyon, où s'écoula la plus grande partie de sa vie, le 26 septembre 1899.

MINIMES (place des). — V^e arrondissement. — L'église et le monastère des Minimes, établis sur cette place, lui ont donné son nom.

La partie la plus élevée de la place se nommait primitivement place de l'*Olme* (Orme), de *Coille*, ou *Croix de Colle*, d'*Escolles*, d'*Escoilles* ou de *Coilly* — qui était l'ancienne dénomination par laquelle on désignait ce territoire. Un orme et une croix se dressaient au milieu de la place.

De Rubys veut qu'elle se soit appelée *Décollez*, parce que dix-neuf martyrs y auraient été « décollés » sous Sévère.

Pour quelques auteurs, *croix de colle* signifie croix de la colline ; *croix de colle*.

Il est question de l'orme dans un acte consulaire du 3 août 1475 : Pierre de Villars, Guillaume Dodieu, Jacques Tourvéon, Jean Bruyère, Hugonin Bellièvre et autres, assemblés à l'hôtel commun eurent à délibérer sur un arbre appelé *ormoz* « naguère, « par fortune de vent, subversé en la place et le champ appelé de « *Coilles*, tirant à Saint-Just, prins et levé par commandement « desdits conseillers et pour convertir et affuster l'artillerie de « la Ville. »

C'est vers 1553 que les Minimes vinrent s'installer à Lyon, appelés par un de leurs plus célèbres prédicateurs, Simon Guichard, surnommé le *Marteau des hérétiques*. Ils s'établirent dans la propriété de Laurent de Cerval, située au-devant de la Croix-de-Colle. Les fondations furent commencées en 1554, et la première pierre de l'église solennellement posée le 25 mars 1555 par M. de Vichy, doyen des chanoines-comtes de Lyon.

Golnitz parle d'une pierre qu'on voyait, de son temps, à l'extrémité de la place, vers Saint-Just, et qu'on appelait la *pierre branlante* ; c'était, sans doute, un souvenir des cérémonies druidiques. Elle a disparu.

D'après une légende, le fameux *Veau d'or* aurait été enfoui dans le jardin du couvent des Pères Minimes ; cette croyance était tellement ancrée, que les propriétaires qui vendirent cette vigne aux Pères, s'étaient réservé, dans l'acte de vente, la moitié du trésor qu'on y découvrirait.

Divers

On lit, dans les *Archives historiques* (1830) : « Les Minimes de Lyon fabriquaient un vin d'absinthe qu'on allait boire, par « mortification, à leur couvent, à Saint-Just, le jour du Vendredi-« saint, en revenant du Calvaire. Ils en faisaient, ce jour-là, un « débit considérable et lucratif ; ils en vendaient aussi, dans le « cours de l'année, comme remède. »

1887. — Passant, dessinateur pour la fabrique, habite 4, place des Minimes.

N° 1. Hôpital des Minimes (annexe de l'Antiquaille).

La propriété des Minimes, qui avait appartenu à l'Ecole secondaire ecclésiastique, dévolue au département du Rhône, fut acquise de ce dernier, par les Hospices, en 1914, pour l'installation d'un hôpital, de préférence un hôpital d'enfants.

N° 6. Sur la façade, voir balcon en fer forgé.

1792. — Le 22 juillet, le curé Bottin, qui a prêté serment, se rend avec son clergé, croix en tête, sur la place, pour y célébrer la messe en l'honneur de la plantation de l'arbre de la Liberté.

MIRANDE (Hippolyte). — Né à Lyon le 4 mai 1862. Fit de la littérature et du droit, avant d'aller travailler la composition à Paris, avec Guiraud, Th. Dubois, César Franck.

En 1886, il enseigna au Conservatoire de Genève (et jusqu'en 1892), l'histoire de la musique. Puis il vint à Lyon pour occuper un poste analogue.

Mirande s'est fixé à Marseille.

Il a composé un grand nombre d'œuvres symphoniques, de mélodies, un oratorio, un opéra inédit : *la Mort de Roland* ; etc...

MIRON (Charles). — Cet archevêque de Lyon mourut le 6 août 1638. Il était né en 1570 ; sa famille, originaire de la Catalogne, a produit plusieurs personnages illustres dans la magistrature.

Charles Miron, à dix-huit ans, fut nommé évêque d'Angers ; il ne prit possession de son siège que l'année suivante (1589). Il

connut, avec son Chapitre, de sérieuses difficultés qui ne cessèrent qu'avec sa nomination au siège de Lyon.

Très attaché à Henri IV, il assista à son abjuration, à son sacre, et prononça son oraison funèbre à Saint-Denis.

MISERICORDE (place de la). — 1^{er} arrondissement. — Le nom de cette place lui vient d'une chapelle des pénitents de la Miséricorde, qui était située à l'ouest de cet emplacement. Elle avait été édifiée en 1625 ou 1635, par les soins de César Laure, riche teinturier de Lyon, sur un terrain dépendant du monastère des Carmes. « L'idée en vint à César Laure en se promenant avec un « de ses amis à la Guillotière, fauxbourg de Lyon ; il vit des chiens « qui dévorioient le corps d'un homme qui avoit été jeté à la voirie après avoir été pendu ; son cœur fut ému de ce spectacle. » (Pernetti).

Le père Jacques Moricelli, célestin, participa à l'organisation de cette confrérie de Pénitents, dont le principal objet était de secourir les prisonniers, d'accompagner les condamnés au gibet ou au bûcher, et de leur donner une sépulture chrétienne.

Un rapport présenté au conseil du district de Lyon, rédigé en 1790, sous l'influence des idées nouvelles, dit cependant : « Nous « ne pouvons passer sous silence les bienfaits innombrables des « Pénitents de la Miséricorde envers les prisonniers. Ils en nourrissent un grand nombre, leur donnent de l'argent, du linge, « des vêtements, du charbon et du bouillon aux malades ; et, plusieurs fois par semaine, du pain et du vin. Enfin, ils vont eux-mêmes les consoler. »

Vers 1840, la place portait le nom de *Cour des Carmes*.

Personnalités ayant habité la rue

1934. — Thomas Tissot, commissionnaire, conseiller municipal, juge au Tribunal de Commerce.

1849. — D^r Prunelle, qui fut maire de Lyon, au n^o 10.

1858. — D^r Chassagny, au n^o 6.

1861. — Belly Antoine, graveur sur médailles.

Souvenirs d'antan

— La confrérie de la Miséricorde portait le nom de *Saint-Jean-Baptiste Decollé*.

1660. — En septembre, les P. P. Carmes refusent à la Congrégation de la Propagation de la Foi, de faire le catéchisme en la chapelle des Pénitents de la Miséricorde.

1831. — Le 14 mai, manifestation sous les fenêtres du maire Prunelle, auquel on imputait la révocation du préfet Paulze d'Ivoy.

— La maison portant le n° 5, construite en 1838, cache des vestiges du cloître des Carmes, dont les arcs murés forment le pourtour de la cour intérieure de l'immeuble. Quand on creusa le sol pour faire les fondations, on trouva, à quatre mètres de profondeur, des mosaïques et une rangée de colonnes encore sur leur lit de pose.

— Vers 1850, on fréquentait, place de la Miséricorde, le restaurant *Pochon*, où s'assemblaient pour dîner, tous les samedis, les membres de la *Société des Amis de la Muse*, dite aussi : l'*Agape des Francs cœurs*.

— Notre génération a connu le charcutier Moyne, renommé dans toute la Ville.

MITTE DE CHEVRIERES (marquis Melchior). — Ce personnage appartenait à une très ancienne famille du Lyonnais. Il mourut en septembre 1650, ayant parcouru une très honorable carrière dans les armées de Louis XIII et de Louis XIV. Il était fils de Jacques Mitte de Miolans de Chevières, et fut qualifié du titre de *premier baron du Lyonnais*.

Ministre d'Etat, Melchior Mitte fut employé dans plus de vingt ambassades extraordinaires. C'est lui qui fit bâtir l'église de Saint-Chamond et transformer en collégiale celle de Saint-Jean-Baptiste, dans la même ville.

MODERNUS (Jacobus). — De son vrai nom, Jacques Moderne; fut maître de chapelle à Lyon, à la cathédrale. Il était, dans notre ville, une imprimerie de musique qui fonctionna de 1531 à 1567.

Il-même composa des œuvres musicales.

MODOIN. — Vivait au ix^e siècle à Lyon, où il fut abbé de Saint-Jacques. En 815, il fut nommé évêque d'Autun; et, en 835, administra l'Eglise de Lyon, après la déposition de l'abbé Modoin (835). Modoin mourut vers 840.

Après avoir fait son éloge, se rétracta et le blâma, car il avait semé le trouble dans l'Eglise de Lyon, qui

MOLARD (Etienne). — Instituteur et grammairien, né à Lyon au XVIII^e siècle, où il enseigna pendant de nombreuses années, la grammaire française et la langue latine. En l'an XI^e (1805), il fut nommé directeur de l'Ecole secondaire communale du Midi.

Molard fut, en 1806, l'un des fondateurs du Cercle littéraire de Lyon, qui se réunit tout d'abord chez lui, sous sa présidence.

Les journaux de 1827 constatent que sa qualité d'instituteur fut la seule et injuste cause qui lui ferma les portes de l'Académie de Lyon.

Molard mourut à Lyon, le 6 mars 1825, âgé d'environ 65 ans.

Parmi ses travaux, je cite : *Lyonnaisismes* ou *Recueil d'expressions vicieuses usitées à Lyon*, qui constitue l'œuvre la plus importante à laquelle soit attaché son nom.

MOLETTE (Jean). — Sabotier et sculpteur, né à Chénelettes (Rhône) le 7 avril 1819, mort à Poule (Rhône) le 30 avril 1889.

C'est lui qui fit, en 1852, la statue en bois représentant Napoléon I^{er}, qu'on voit au col des Echarmeaux.

On cite encore de lui : un *Christ entouré des quatre évangélistes* (1863) ; une *statue de Napoléon III* (1865) ; une *statue de la Vierge* qui domine la colline des Echarmeaux.

MOLIERE (rue). — III^e et VI^e arrondissements. — Bien que cette appellation ne concerne pas un Lyonnais, les fréquents séjours en notre ville de J.-B. Poquelin, justifient suffisamment, « au point de vue lyonnais », le nom de Molière donné à une de nos rues.

C'est à Lyon qu'il joua, pour la première fois, l'*Etourdi* ; et l'on conserve, aux archives des Hospices, un spécimen des billets d'entrée à la représentation qu'il donna au bénéfice de l'Hôtel-Dieu.

Aux archives municipales, la signature de J.-B. Poquelin a été retrouvée au bas de plusieurs actes par l'archiviste Jean Vermorel. (Voir : rue Emile-Zola, l'aventure de l'apothicaire Fleurant.)

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de faire la biographie de Molière. Cependant, je crois intéressant de reproduire ici le portrait qu'en a tracé la femme du comédien Poisson — qui jouait sous les yeux mêmes de Molière : « Il n'était ni trop gros, « ni trop maigre. Il avait la taille plutôt grande que petite, le

« port noble, la jambe belle. Il marchait gravement, avait l'air
« très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses,
« le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouve-
« ments qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrê-
« mement comique. »

La rue a porté d'abord le nom de *rue Monsieur*, désignant ainsi le frère du roi.

Personnalités ayant habité la rue

1852. — Perrenod Georges, graveur sur métaux, rue Monsieur.

1853. — Guillot Hyacinthe), graveur sur bois.

1867. — Bonnet Guillaume, statuaire.

Lorenti H., professeur de mathématiques.

xx^e siècle :

Au n° 57, bureau de la Garantie d'or et d'argent.

Au n° 59, jusqu'en 1923, la Trésorerie Générale du Rhône.

au n° 71, les bureaux du journal le *Salut Public*.

Au n° 78, la très ancienne maison Alibaux, fabricant de papier.

Au n° 97, la Caserne des Gardien de la Paix.

Au n° 124, le Dispensaire général.

Nota. — La partie de la rue où se trouve cet établissement a pris le nom de *rue Sévigné*.

Souvenirs d'antan

— Molière vint, probablement pour la première fois à Lyon en 1652. Sa troupe avait donné *Irène*, de l'avocat lyonnais Claude Basset. Le 23 décembre 1653, il donnait une représentation au profit des pauvres.

C'est à cette date que se place sa rencontre avec d'Assoucy, rencontre dont il est fait mention dans *les Aventures* de ce personnage. D'Assoucy fut si satisfait de son séjour à Lyon avec Molière qu'il écrivit :

Et l'on peut dire de Lyon,
Ville sur toute autre fidèle,
Que son peuple est charmant et bon
Autant qu'elle est charmante et belle.

La présence de Molière à Lyon, au cours des années 1653 à 1655, est attestée par plusieurs actes de la paroisse Sainte-Croix et par les archives hospitalières.

1658 semble être la dernière année de son passage en notre ville.

Dans sa troupe, on signalait un ancien pâtissier : Cyprien Ragueneau, dit de l'Étang, qui mourut à Lyon le 18 août 1654, dans la paroisse Saint-Michel. Un acte notarié nous apprend que Ragueneau avait loué une chambre et galerie dans la maison appartenant au sieur Veau « sise en Bellecour, rue Sainte-Helaine, près les Jésuites de Saint-Joseph. »

— A l'angle de la rue Molière et de l'actuelle rue Servient, fut élevé, en 1735, un moulin à vent dont on voyait encore les vestiges en 1845. Les difficultés du Consulat avec les propriétaires des moulins du Rhône, avaient conduit les échevins à tenter cet essai.

1870. — Garde nationale sédentaire à cheval. On lit dans les journaux de l'époque :

« Le Comité d'organisation de l'escadron de cavalerie convoque les citoyens adhérents à se rendre, samedi 10 septembre courant, à midi, au manège Collin, rue Monsieur, 83, à l'effet de procéder à l'élection des officiers, sous-officiers et brigadiers. »

« Lyon, 9 septembre 1870.

« Le Comité : N. Chizat, Fauché, E. Bedoin, Laracine, A. Brun. »

MOLINE DE SAINT-YON. — Né à Lyon en 1786, fit une carrière fort honorable dans l'armée sous l'empire. Après le retour des Bourbons, il devint lieutenant-général, pair de France, et occupa même les fonctions de ministre de la Guerre.

MOLINOS (Jacques). — Architecte, né à Lyon le 18 janvier 1750, mort à Paris le 19 février 1831. Sa carrière s'écoula à Paris où il fit, notamment : la *Coupole de la Halle au blé* ; le *Théâtre Feydeau* (avec Le Grand) ; le *Marché des Jacobins* (Saint-Honoré) ; l'*Ecole d'équitation* ; etc...

MOLLARD (Claria-Francia). — Artiste dramatique qui connut de très brillants succès au théâtre des Célestins, au temps de Louis-Philippe. Elle s'acquit une certaine gloire locale comme poète. A titre documentaire, voici un quatrain composé par elle, vers 1840 :

Je sais bien qu'ici-bas toute chose succombe,
Que l'homme, après son temps, s'efface sans retour ;
Je sais que, sous la croix, on trouvera la tombe,
Dans la tombe le cœur, — mais, où trouver l'amour ?

MOLLARD Antoine). — Né à Lyon le 21 octobre 1849.
Conseiller général, député, puis sénateur du Jura.
Il dirigea le journal la *République du Jura*.

MOLLIÈRE (Antoine). — Avocat, né à Lyon le 1^{er} octobre 1809, mort en la même ville, le 17 mars 1895.

Membre de l'Académie de Lyon en 1862, il la présida en 1885.

Il fut président du Conseil d'administration du Dispensaire général.

MOLLIÈRE (Humbert). — Né à Lyon en 1845. Interne des hôpitaux en 1866, médecin de l'Hôtel-Dieu en 1875.

Humbert Mollière a beaucoup écrit ; il s'intéressa surtout à l'histoire médicale des Gaules et du Moyen-Âge.

Il mourut à Lyon, le 26 avril 1898.

MOLLIÈRE (Daniel). — Chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu depuis le 10 mars 1873, il ne prit possession de son majorat qu'en 1880.

En 1877, il publiait *Traité des maladies du rectum et de l'anus* ; en 1880, il commença ses *Leçons cliniques*, deux ouvrages qui sont encore classiques.

Il était renommé pour son habileté comme opérateur, habileté qui faisait l'admiration de ceux qui l'avaient connu, en 1870, comme chirurgien-chef des ambulances du Bourbonnais.

Il mourut à l'âge de 42 ans, avant d'avoir pu donner toute sa mesure.

Sous le grand dôme de l'Hôtel-Dieu, on peut voir son buste, par Gautherin et Chapu.

MONCEY (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue porte le nom du maréchal de France, né à Besançon en 1754, mort gouverneur des Invalides le 21 avril 1842.

Sa biographie n'intéresse pas l'histoire de Lyon.

Divers

— C'est rue Moncey que, vers 1865, chez l'épiciier Conchon, se réunissaient les propagandistes de l'Internationale, et, parmi eux, Albert Richard.

— Au n° 34, il y avait autrefois, encastrée dans un balcon, une enseigne : *à la femme sans tête*; la femme tenait une quenouille et un fuseau. Il ne reste plus que le balcon, style XVIII^e siècle.

MONCORGER (Henri). — Architecte, né à Lyon le 6 octobre 1852. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts sous Louvier et Charvet.

Parmi ses travaux : groupes scolaires de Meximieux, d'Amberieu, de Saint-Rambert-en-Bugey ; caserne de gendarmerie à pied et à cheval de Perrache ; diverses maisons à Lyon, rue Servient.

Il fut membre de la Société académique d'architecture de Lyon, dès 1884.

MONET (Camillo). — Musicien et compositeur, né à Lyon en 1832, mort en sa ville natale le 16 septembre 1900.

MONGEZ (Antoine). — L'abbé Antoine Mongez est né à Aix-en-Provence en 1723. Nommé, encore jeune, professeur de rhétorique au collège de la Trinité, il devint bibliothécaire de l'Académie de Lyon, et mourut en notre ville, en 1783.

Parmi ses écrits, je rappelle : *Dissertation sur la décadence de l'éloquence de la chaire* ; discours sur *les avantages de l'amour des lettres pour la vieillesse* ; *Titus ou la prise de Jérusalem* (tragédie) ; etc...

MONIER (Claude). — Ce personnage est né près d'Issoire, en Auvergne, et enseigna aux enfants à Clermont-Ferrand. Mais, ayant embrassé le calvinisme, il dut fuir à Lausanne (Suisse).

Il vint à Lyon, comme adjoint de Pierre Fournelet, tenir des assemblées de protestants. Finalement découvert, Monier fut arrêté, condamné et brûlé place des Terreaux, le 31 octobre 1551.

MONIER (Jean-Humbert). — Magistrat, né à Belley en mai 1786, mort le 11 avril 1826, avocat général à la Cour de Lyon. Membre de l'Académie de Lyon et du Cercle littéraire. Chan-

telaunze, son collègue à la Cour, prononça l'éloge de Monier à l'Académie.

Il a publié : *Considérations sur les bases fondamentales du nouveau projet de constitution* (1814) ; *essai sur Blaise Pascal* (1822) ; etc...

MONNAIE (rue de la). — II^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à l'hôtel de la Monnaie qui y fut installé avant son transfert rue de la Charité. Cet hôtel avait été bâti vers 1600, sur un terrain qui appartenait à Antoine Grolier de Servières, auquel le roi donna, en échange, la terre de Quincieu-la-Salle.

Anciennement, cette rue était dénommée *rue du Temple*, parce qu'elle aboutissait au port de ce nom.

Personnalités ayant habité la rue

- 1788. — Bruyas, orfèvre.
- 1810. — Gauthier, peintre.
- 1815. — Pelzin Alexandre, imprimeur.
- 1827. — Galamin François, architecte.
- 1834. — Boitel Léon, imprimeur.
- 1849. — Brachet, médecin de l'Hôtel-Dieu.

Notes topographiques

- N° 5. Était connu, vers 1815, sous le nom de maison Saunier.
 - N° 9. Voir une rampe en fer forgé ; galerie.
 - N° 10. En 1831, c'est dans cet immeuble que logea quelques temps le ménage Desbordes-Valmore.
 - N° 14. — Voir arcs entrecoisés.
- Les maisons de cette rue sont presque toutes de style Renaissance avec rez-de-chaussée à arcs.

Souvenirs d'antan

C'est sous Charles VI qu'on décida le transfert de l'Hôtel de la Monnaie de Mâcon à Lyon. L'installation en fut faite en 1416, d'abord dans une partie du palais de Roanne (d'où le nom de *Retro monetam* donné autrefois à la rue actuelle des Trois-Maries) ; puis on le transporta dans le quartier Saint-Vincent. Vers 1600, il fut installé, comme il est dit plus haut, dans l'hôtel de Grolier, près du Port du Temple. Enfin, en 1830, l'hôtel de la Monnaie fut installé dans l'immeuble qu'occupaient les Ursulines,

rue de la Charité. La première médaille qui ait présenté le buste d'un des rois de France, fut frappée à la monnaie de Lyon, le 13 décembre 1491, à l'occasion du mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne.

— Dans l'*Almanach* de 1830, on signale que le balancier de l'hôtel de la Monnaie était fait du bronze des canons pris par les Français à Austerlitz. La monnaie était marquée D.

MONOD (Edmond). — Né à Lyon le 4 février 1871. Licencié ès-lettres en 1892, Monod se voua à la musique. Il travailla le piano à Dresde, puis à Vienne (Autriche), et fut maître assistant de M^{me} V. Stepanow à Berlin, de 1899 à 1906.

Fixé à Genève, il est, depuis 1907, professeur de piano au conservatoire de cette ville. Depuis 1910, il rédige la chronique genevoise de la *Vie musicale*.

MONOYER (Ferdinand). — Né à Lyon le 9 mai 1836. Professeur de physique médicale à la Faculté de médecine de Lyon, dès 1877.

Monoyer étudia à Strasbourg, où il obtint le diplôme de docteur en 1862.

Il fut membre de la Société de médecine de Lyon, président de la Société Alsacienne-Lorraine.

Le professeur Monoyer a publié de nombreux travaux sur des questions de physique médicale et d'ophtalmologie.

MONPLAISIR (grande rue de). — VII^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à sa situation topographique; elle traverse, sur son plus grand parcours, le quartier de Monplaisir.

Divers

La maison n° 15 a été édifiée sur les plans de l'architecte Roux-Meulien.

MONPLAISIR-A-SAINT-ALBAN (chemin de). — VII^e arrondissement. — Cette voie publique doit son nom à sa situation topographique: elle unit les deux quartiers de la Ville qui constituent son nom.

Au n° 50 est installé l'Hospice de Saint-Alban, pour jeunes garçons incurables (fondation Richard).

MONSPEY (marquis de). — Né à Saint-Georges-de-Renheims (Rhône), le marquis de Monspey embrassa la carrière militaire.

Il était déjà maréchal de camp sous Louis XVI, lorsqu'éclata la Révolution. Il émigra et ne rentra en France qu'à la Restauration. Louis XVIII le nomma lieutenant-général.

L'acte important de sa vie civile fut son élection, comme député de la noblesse, aux Etats Généraux de 1789.

La famille de Monspey s'est établie en Bresse en 1319 ; et c'est vers 1650 qu'elle se fixa dans le Beaujolais.

MONTAGNON (Etienne). — Peintre et architecte, né à Lyon en 1702, mort en la même ville le 8 septembre 1762. Le mois de sa mort, le peintre lyonnais Jean Bock fut chargé d'expertiser les tableaux de Montagnon.

Il a peint, en 1744, les décorations d'une fête donnée dans les grottes de Pierre-Chatel, par le comte Gilbert de Seyssel.

MONTAGNON (Vincent-Charles-Emile). — Né à Lyon le 5 mai 1861, fit ses études de droit à notre Faculté où, en 1883, il obtint le grade de docteur, avec, comme thèse : *Traité sur les Sociétés de crédit foncier*.

Vers la même époque, il obtenait le diplôme de licencié ès-lettres à la Faculté de Lyon.

Après avoir enseigné le droit à Alger, Montagnon revint à Lyon où, en 1886, il entra dans la magistrature.

Les publications juridiques de Montagnon sont assez nombreuses ; je cite : *Principes de la législation des droits d'auteur ; cours d'instruction civique ; etc...*

MONTAGNY (chemin de). — VII^e arrondissement. — L'atlas historique de Debombourg signale, à la Guillotière, un fief de Montagny dont le nom s'est perpétué dans celui de cette voie publique.

D'autre part, dans le nobiliaire lyonnais, on trouve une famille de Montagny, de très ancienne noblesse, originaire du Nivernais, et qui a possédé en fief Thizy. Ces Montagny ont-ils eu des domaines dans cette partie de l'ancien territoire de Béchevelin ? C'est possible, mais je ne puis apporter, à ce sujet, aucune précision.

Je signale encore un Aimon de Montagny, d'origine lyonnaise, qui fut le XVII^e grand maître de l'ordre de Saint-Antoine.

MONTAIN (Frédéric). — Interne en 1803, devint médecin de l'Hôtel-Dieu en 1809 ; il fut révoqué en 1815.

Condamné pour affaires politiques, il fut sauvé par son frère qui se substitua à lui dans le trajet de Lyon à Paris. Ce frère fut d'ailleurs grâcié par Louis XVIII.

F. Montain fit la campagne d'Algérie comme médecin attaché à l'Etat-major.

Il mourut en 1851.

MONTAING (Antoine). — Lyonnais du xv^e siècle. Fut maître d'œuvre de la cathédrale en 1447. Il répara une pile du pont du Rhône, reconstruisit la salle du trésor de la cathédrale.

Montaing mourut en 1482.

MONTAUBAN (chemin de). — V^e arrondissement. — En 1493 cette voie, probablement millénaire, s'appelait *chemin tendant de la porte Confort à Pierre-Scize*.

Il y a quelque obscurité quant à l'origine du nom de Montauban. Le seul fait certain, c'est qu'il a appartenu, dans le passé, à un domaine important situé en cet endroit de la colline.

Mais pourquoi Montauban ? Est-ce un souvenir qui a persisté à travers les âges de la lutte entre Albin et Sévère ? On est à peu près d'accord pour convenir que l'armée d'Albin s'appuyait à la colline lorsque la bataille s'engagea avec Sévère. Dans ce cas, *Montauban* serait une corruption de Montalbin, montagne d'Albin.

Divers

L'empereur Sigismond vint à Lyon en 1416 ; il marchait toujours armé « et, à l'arçon de sa selle portait un morion que l'on « nommait alors : chapeau de Montauban. »

N^o 2. Dans cet immeuble sont installées les archives départementales.

N^o 3. Maison de plaisance des Mascrani (du xvi^e siècle), en face de la chapelle des Carmes ; la maison est précédée d'une cour ; portail du xvi^e siècle.

N^o 23. Providence Saint-Nizier (orphelinat).

N^o 29. Maison de la *Solitude*, pour le relèvement moral des femmes. (Voir : Baboin).

MONTAUDOYN (Benoît). — Introduisit à Lyon, en 1551, la fabrication de l'or filé sur soie et battu à la façon de Milan « ce qui n'avait jamais été inventé en France. »
(Archives B. B. 72.)

MONTAZET (Mgr Malvin de). — Antoine Malvin de Montazet naquit à Agen le 17 août 1713. Il suivit les cours ordinaires à Paris, et devint prier de la Sorbonne.

Evêque d'Autun en 1748.

En 1758, il fut promu archevêque de Lyon et garda le siège jusqu'en 1788.

Membre de l'Académie française en 1756.

Son épiscopat manqua de calme, car son penchant à dominer lui attira de longs démêlés avec son chapitre.

Sa *Théologie de Lyon* fut proscrite en France. La fin de son épiscopat fut troublée par quelques scandales causés par des convulsionnaires, notamment les frères Bonjour. Ces deux ecclésiastiques, originaires de Pont-d'Ain, cherchèrent à reprendre une doctrine analogue à celle des Pauvres de Lyon, que Pierre Valdo avait prêchée au XII^e siècle.

Mgr de Montazet mourut à Paris, dans son abbaye de Saint-Victor, le 2 mai 1788.

MONTBAZON (Marie). — Artiste dont la carrière s'écoula en grande partie à Lyon. Elle était la fille d'un célèbre acteur de notre théâtre des Célestins.

Elle débuta au Grand-Théâtre de Lyon le 17 septembre 1875 dans le rôle de Pauline du *Testament de César Girodot*. En 1878, aux Célestins, enfin reconstruits, elle brilla à côté de Gerbert, Dalbert, Belliard, Noblet, Paul Didier, M^{mes} Dorsay, Belliard, etc... Une des plus merveilleuses troupes qu'ait réunies un théâtre — même de Paris.

Un hasard qui lui fit remplacer M^{me} Dorsay, malade, dans les *Cloches de Corneville*, la lança dans l'opérette.

Elle ne tarda pas à être appelée à Paris, où elle créa *La Mascotte*, *Gillette de Narbonne*, *Boccace*; etc...

Marie Montbazon se retira en plein succès. Elle mourut en octobre 1922, à l'âge de 62 ans, à Bois-Colombes.

MONTBRILLANT (chemin de). — III^e arrondissement.
— Cette appellation provient, sans doute, d'un domaine impor-

tant situé en cette région du territoire lyonnais ; mais il faut rappeler aussi qu'il y eut, à Lyon, une famille de Montbrillant ou Montbrian, de qui cette voie publique pourrait tenir son nom.

MONTCHAT. — Quartier de Lyon, situé à l'Est de la Ville, contiguë à la commune de Bron, qui fut longtemps un but de promenade apprécié des Lyonnais. Les bois et les prairies qui en faisaient le charme et l'ornement, ont cédé la place aux maisons d'habitation et aux usines.

MONTCHOISY (Louis-Antoine Choin de Montgay, baron de). — Elève au corps royal d'artillerie en 1765, garde du corps en 1767.

De Montchoisy fit les campagnes de la Révolution ; le 15 Fructidor an III, il fut nommé général de division.

Le Directoire lui confia le commandement de Lyon, puis le lui ôta le 8 Prairial an III sous prétexte qu'il avait favorisé le parti royaliste.

Le général de Montchoisy protesta, invoquant surtout le jugement que portaient sur lui les administrateurs du département du Rhône. Il ne fut, cependant, remis en activité qu'en l'an VII.

Il mourut à Gênes, le 14 juin 1814.

MONT-D'OR (rue du). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à sa position géographique « tendant vers les Monts d'Or. »

Jusqu'en 1885, elle porta le nom de *rue des Pattes* ; ce n'est pas à des Lyonnais qu'il est besoin d'expliquer que les *pattes* sont de vieux chiffons.

Le Mont d'Or doit son nom à la fertilité du sol de toute cette région environnant Lyon.

Quelques auteurs veulent que ce mot vienne du palais que Licinius (voir ce nom) y aurait fait bâtir avec l'or des Gaulois, et dans lequel il avait amassé des trésors.

Le P. Ménétrier nous apprend que le Mont d'Or est appelé *Mons Auriacensis* dans les titres de l'abbaye d'Ainay des X^e et XI^e siècles. Il pense que ce nom provient « de la couleur de son « terroir de terre glaise, jaunâtre comme la pierre de Cozon (Couzon), dont une partie de Lyon est bâtie. »

Souvenirs d'antan

Il y eut une famille lyonnaise *de Mont d'Or* qui prétendait descendre de Roland et qui, jusqu'à la fin du xvi^e siècle, exposait tous les ans, à l'Île-Barbe, le jour de l'Ascension, le cor du fameux paladin. Ce cor fut déposé, en 1769, dans le trésor de l'église Saint-Jean.

— Paradin raconte que l'empereur Probus était né en Dalmatie, non loin d'une ville appelée *Viminatum* et de la *montagne d'Or*. Comme la Gaule était son séjour de prédilection — et en particulier Lyon — il y introduisit et autorisa la culture de la vigne; et, pour rappeler sa patrie, « il fit nommer une montagne « tout auprès de Lyon, *de Mont d'Or* et une petite ville vis-à-vis « d'icelle montagne *Viminacium*. » (Vimy, Neuville).

N^o 17. Maison léguée aux Hospices par Cl. Denis(testament du 2 juillet 1874, Vacher, notaire) .

MONTEBELLO (rue). — III^e arrondissement. — Cette voie publique rappelle le maréchal Lannes (Jean), duc de Montebello, né à Lectoure (Gers) le 11 avril 1769, mort à la bataille d'Essling le 21 mai 1809. L'histoire de ce haut personnage du premier empire n'intéresse pas Lyon.

MONTEL (François). — Sculpteur, né à Gelat (Puy-de-Dôme) le 16 août 1840, mort à Lyon le 7 septembre 1899, où s'écoula une grande partie de sa vie.

MONTERRAD. — Vieille famille lyonnaise, dont la monographie, écrite par Mulsant, nous fait connaître la vie et le rôle que tenaient les grandes familles commerciales, dans l'histoire locale.

La famille, dont le nom se trouve écrit *Montera*, *Monterrat* et *Monterrad*, passait pour être d'origine espagnole. Au milieu du xvii^e siècle, elle est fixée à Saint-Laurent-lès-Mâcon où elle tient bon rang parmi la haute bourgeoisie.

Antoine Monterrad, marchand, bourgeois et syndic de Saint-Laurent-lès-Mâcon, mourut en cette ville, le 16 avril 1690.

Un de ses petits-fils, noble Marc-Antoine Monterrad, fut avocat au Parlement, juge des appels du canton de Pont-de-Veyle.

Alexandre Monterrad, né en novembre 1707, vint, très jeune,

se fixer à Montluel, comme drapier ; il devint conseiller du roi, contrôleur au grenier à sel, puis échevin et syndic de la ville.

Un de ses fils, Joseph, né en novembre 1735, à Montluel, fut bourgeois de Lyon, capitaine pennon du quartier des Terreaux, et reçut, comme témoignage d'affection et d'estime de ses compatriotes, une épée d'honneur. Joseph Monterrad mourut à Lyon le 1^{er} Vendémiaire an X. Un de ses fils, Sébastien Monterrad, né à Lyon en janvier 1769, se maria deux fois, la seconde avec sa cousine Juliette, fille de son oncle l'ancien garde de corps de Louis XV. Il fonda la maison de soierie qui porta son nom. Son fils Amédée naquit en avril 1805. A l'âge de 19 ans il entra dans la maison de soierie Veuve Monterrad et fils. Il devint chef de maison au moment de son mariage avec M^{me} Caquet-Vauzelle, en 1835. Il fut administrateur de la Caisse d'Epargne, des Hospices, juge au Tribunal de Commerce, membre de la Chambre de Commerce. Il fut, en 1865, l'un de fondateurs de la banque *la Société Lyonnaise* ; de 1849 à sa mort, il occupa la fonction de régent de la Banque de France.

Amédée Monterrad mourut à Lyon le 7 novembre 1875.

MONTESQUIEU (rue). — VII^e arrondissement. — La vie de l'auteur de *l'Esprit des Lois* ne touche en rien à l'histoire de notre cité.

Divers

1853. — Guy J., sculpteur sur bois, habite rue Montesquieu.

— Vers 1907, le *Caveau Lyonnais* (fondé par Camille Roy) tint ses séances au n^o 4 de cette rue.

MONTESQUIEU (Jean-François). — Peintre, né à Lyon en 1803, mort en la même ville le 27 novembre 1876.

Il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis travailla à Paris, sous la direction d'Ingres.

Il a exposé des *Natures mortes* ; des *Fleurs* ; on lui doit un *Grégoire XVI visitant l'église de Saint-Benoît, à Subiaco* (1844) ; *Fêtes villageoises à Cervara* (1848) ; *une famille en prière* (1861) ; un *portrait de Tolozan de Montfort, prévôt des marchands* ; etc...

MONTGOLFIER (rue). — VI^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle Joseph-Michel Montgolfier qui, avec son frère Etienne (nés tous deux à Annonay), inventa les aérostats.

Une des premières ascensions fut faite par eux à Lyon, aux

Brotteaux, le 19 janvier 1784 ; elle valut aux deux frères des lettres de bourgeoisie. Cette ascension eut pour théâtre le terrain limité aujourd'hui par les rues Duguesclin, Créqui, Bugeaud et Vauban.

Le 4 juin, les frères Montgolfier firent une nouvelle expérience, en présence de Gustave III, roi de Suède, sur le terrain que limitent aujourd'hui les rues Duguesclin, Créqui, de Sèze et Bossuet, sur l'emplacement même où se voyait, il y a soixante-dix ans, la salle de *la Rotonde*.

Notes topographiques

— Presque toutes les maisons de cette rue sont édifiées sur terrains des Hospices.

— L'usine Garnier (n° 42-44) a été bâtie sur les plans de l'architecte Joseph-Dominique Moreau.

Souvenirs d'antan

Au moment de la première ascension (19 janvier 1784), on doutait fort du succès, et les épigrammes circulèrent en grand nombre. Le comte de Laurencin qui devait être du voyage, reçut le quatrain suivant :

Fiers assiégeants du tonnerre,
Calmez votre colère.
Eh ! ne voyez-vous pas que Jupiter, tremblant,
Vous demande la paix par son pavillon blanc ?

A quoi de Laurencin répondit « qu'il se chargeait d'aller « chercher lui-même les clauses de l'armistice. »

— Cette première ascension faillit tourner mal pour les voyageurs, trop nombreux, du ballon *le Flesselles*. On fit, à Paris, l'épigramme suivante :

Vous venez de Lyon, parlez-nous sans mystère :
Le *Globe* est-il parti ? Le fait est-il certain ?
— Je l'ai vu. — Dites-nous, allait-il bien grand train ?
— S'il allait !.. Oh ! Monsieur, il allait ventre à terre.

A la seconde ascension, le 4 juin 1784, devant le roi de Suède, une femme, Madame Thible, pour la première fois, fut du voyage.

— A la première tentative, sept voyageurs avaient pris place en la nacelle : Montgolfier, Fontaine, Pilastre de Rozier, le prince

Charles de Ligne, le comte d'Anglefort, le comte de Laurencin, le marquis de Dampierre.

Cette ascension fut célébrée de toutes façons, et surtout par des chansons. Une de celles qui eut le plus de succès est la suivante :

Chantons le voyage hardi
A cinq cents toises de l'appui,
Où pullulent les sept profanes ;
Sous un globe à demi pourri,
Vers les confins du Paradis,
S'achemine un panier de crânes.

Le brave et distrait Montgolfier,
Auteur de ce ballon altier,
Est le premier qui s'y présente ;
Si, seul, en ce hardi projet,
Il avait rempli son objet,
Il eut surpassé notre attente.

Pilastre de Rozier

Un étourdi, quoique savant,
Aimable, vif et pétillant,
Retarde tout par trop de zèle ;
Il veut tout voir, tout ordonner,
Tout à sa guise retourner,
Et passe tout à la coupelle.

Le Prince Charles

Un jeune prince courageux,
Connaisseur et laborieux,
Arrive de la Germanie,
Part dans les airs, comme un héros
Qui s'achemine vers Colchos,
Pour ravir la toison chérie.

Comte d'Anglefort

On voit un comte d'Anglefort
Sauter en ballon comme à bord
D'un vaisseau du plus haut parage.
Sûr de maîtriser les hasards
Dans l'air, ainsi qu'au Champ de Mars,
Il n'écoute que son courage.

Comte de Laurencin

Changer un solide château
Contre de la fange et de l'eau,
Certes, c'est une piètre affaire !
Mais perdre tout prudent maintien
Pour le titre d'aérien,
C'est ce qu'il ne fallait pas faire.

Marquis de Dampierre

Sous l'incognito de Henri,
Pour ballonner, vient de Paris
Un jeune officier fort affable.
Aux beaux-arts, que son cœur chérit,
Il joint la grâce et l'esprit,
Et les talents d'un homme aimable.

Fontaine

Et toi qui, sans titre et sans nom,
Oses gravir sur l'Helicon
Pour en partager l'aventure,
Tu trouves que le sentiment
Loge très indifféremment
Chez la noblesse ou la roture.

Roveroni, directeur de la Condition des Soies à Lyon, fit une chanson, en patois, sur le départ du 19 janvier 1784.

— *La Revue du Lyonnais* (1852) publie une *Chanson sur les ballons*, due très probablement à M. de Combles, l'auteur de *Caquire*.

— La même Revue (année 1854) en publie deux autres, toujours sur les ballons, dont l'une intitulée *le Gaz*.

— Le *Journal de Lyon* d'avril 1785 publie l'avis suivant, qui montre le bruit que firent les premières ascensions en sphérique :

« Départ de la Montgolfière *la Gustave*, lancée à Lyon, le 4
« juin 1784, en présence de S. M. le roi de Suède, construite par
« M. Fleurant, sous la direction de M. le comte de Laurencin, et
« montée par M. Fleurant et M^{me} Tible ; grande estampe dessinée
« et gravée par Ch. Boily et dédiée au roi de Suède. A Lyon, chez
« l'auteur, rue Tupin, maison Charlet, prix 3 livres. »

— Dans le *Journal de Lyon*, juillet 1786, en lit : « Tous nos
« lecteurs se rappellent sans doute la belle expérience du ballon,
« nommé *le Gustave*, lancé aux Brotteaux, le 4 juin 1784, en
« présence de S. M. le roi de Suède. Ce monarque qui n'avait vu
« encore aucune expérience aérostatique, examina les préparatifs
« de celle-là avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Le nom donné
« à ce ballon, le mouchoir blanc que M. le comte de Laurencin,
« qui présidoit à cette expérience, avoit noué autour de son bras
« gauche... pour rappeler la fameuse révolution de Suède, les
« médailles aux armes de France et de Suède, que les travailleurs
« portaient à leurs boutonnières, tout fut remarqué et senti par ce
« prince. De retour dans ses Etats, il a voulu donner, à cette
« occasion, à M. le comte de Laurencin, une marque de son sou-
« venir, et il vient de lui faire remettre une superbe médaille
« d'or. »

MONTLEVAULT (Charles Joly, dit). — Peintre, né en 1835, mort à Lyon le 12 novembre 1897. D'abord employé de soierie, il se lança dans la peinture, qui le fit vivre assez mal.
• Parmi ses œuvres : *Repos dans la tranchée* (1859) ; *Bohémiens* (1861) ; *Intérieur de couvent* ; etc...

MONTMORILLON (abbé Gabriel de). — Né le 29 août 1724, mort le 11 janvier 1777 ; grand custode de l'église, comte de Lyon, vicaire général.

Il inventa plusieurs machines, notamment le *fardier*, surnommé *la Gabrielle*, qui servit à transporter les blocs de la Manécanterie. Il descendait des Montmorillon-Quatre Barbès. On raconte qu'un de ses ancêtres, fait prisonnier par Saladin, obtint d'aller en France chercher sa rançon. Ne trouvant pas la somme exigée, nouveau Régulus, il revint se constituer prisonnier chez le Sultan. Celui-ci, ne voulant pas être vaincu en générosité, lui rendit la liberté, à condition que tous les aînés de sa famille porteraient, à l'avenir, le nom de Saladin, ce qui a été constamment observé. (J.-B. Dumas.)

MONTOYA (Gabriel). — Né à Perpignan en 1868, fils d'un pharmacien. Il vint à Lyon en 1887 pour faire ses études de médecine. Mais déjà ses préférences le poussaient à la poésie ; et c'est à Lyon qu'il fit ses premières chansons : *le Macchabée*, *la Morgue*.

Cette dernière fut composée sur une table de la grande brasserie Georges, rue Thomassin, un certain soir entre une et deux heures du matin. Il la chanta aux camarades, en sortant, à la lueur d'un bec de gaz de la rue de la République.

A Lyon, également, virent le jour : *Mimi* ; *la Constipation*, poème héroïque dédié à ses professeurs de médecine.

En 1888, délégué avec une vingtaine d'étudiants de Lyon aux fêtes du centenaire de l'Université de Montpellier, c'est Montoya qui composa la poésie à *Rabelais*, dans la plus pure langue du XVI^e siècle.

Je dois ces détails à un de ses camarades, Félix, à qui échet l'honneur de dire les vers de Montoya, en la capitale du Languedoc, juché sur une table, dans un manège, devant 3.000 auditeurs, parmi lesquels Léon Bourgeois, alors ministre de l'Instruction publique.

En 1891, sa thèse passée, Montoya se rendit à Paris où, bientôt, il connut le grand succès au cabaret du *Chat Noir*.

Dès lors, sa vie lyonnaise est terminée. Montoya mourut en 1914, pendant les vacances dans le Midi, des suites d'un accident de bicyclette.

MONT-SAUVAGE (montée du). — 1^{er} arrondissement. — On voyait autrefois, au-dessus de l'enceinte fortifiée (emplacement du boulevard de la Croix-Rousse) un vaste terrain, entre la côte des Carmélites, la Grande-Côte et la côte Saint-Sébastien, dont le sommet était planté de vignes. On l'appelait le *plateau du Mont-Sauvage*. C'est dans cette région que Charles IX fit construire la citadelle dont nos ancêtres se débarrassèrent en 1586 en la démolissant malgré le roi Henri III.

MONTRIBLOUD (chemin de). — V^e arrondissement. — Sur ce nom, je n'ai rien trouvé aux archives.

Cependant, je note le fait suivant: au nord-est de Neuville-sur-Saône existait encore, vers 1875, un domaine appelé Mont-Tribloud (*mons terribilis*), en souvenir de la terrible bataille qui mit aux prises Sévère et Albin, laquelle, d'après certain auteurs, se serait livrée en ce lieu.

Or, notre chemin de Montribloud parcourt cette portion du territoire lyonnais située entre Fourvière et Vaise, sur laquelle les auteurs modernes sont à peu près d'accord pour situer le champ de bataille des deux compétiteurs à l'empire. Cette lutte, dont la conséquence fut la ruine de Lyon par Sévère, a dû fortement frapper l'esprit des contemporains. Il est bien possible que la tradition s'en soit perpétuée dans le nom donné à cette voie publique.

Divers

— Dans la maison de la dame Blanc, chez laquelle logea, en 1786, le sous-lieutenant d'artillerie Bonaparte, on apposa une plaque qu'on voyait encore en 1907. A cette date, l'immeuble appartenait à M. Ch. Galle.

— Vaschalde Maurice, peintre et graveur, a laissé un tableau intitulé: *le chemin de Montribloud*.

MONVENOUX (Joseph). — Architecte, né à Lyon le 7 août 1827. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, sous Girardon et Chenavard, il devint, par la suite, Conservateur du Palais du Commerce.

Il fut membre de la Société académique d'architecture en 1861.

Parmi les travaux de Monvenoux, je citerai : restauration de l'église de Saint-Bonnet-le-Château ; filature à La Sône (Isère) ; etc...

Il a publié de nombreux mémoires et collaboré avec Lucien Bégule, Meynis et Steyert .

MORAND (cours). — VI^e arrondissement. — Cette avenue porte le nom de l'architecte Morand qui construisit le pont sur le Rhône et créa le quartier des Brotteaux.

Le projet Morand comportait la prolongation de l'avenue qui porte son nom jusqu'à Bron, sur la grande route d'Italie ; elle eut ainsi formé un embranchement des anciennes routes de Crémieu et de Genas. Mais les obstacles qu'il lui fallut vaincre pour l'établissement du pont firent renoncer Morand à l'exécution de cette partie de son projet .

Morand périt révolutionnairement le 24 juin 1794.

Personnalités ayant habité la rue

XIX^e siècle. — Armand Charles, dessinateur.

Clauses François-Edouard, sculpteur (1824-1884), place Kléber.

1838. — Platel, graveur sur bois.

1849. — François, doyen de la Faculté des Lettres, au n° 15.

1853. — Campiche, graveur sur bois.

1858. — Docteur Rodet, au n° 22.

1868. — Hignard, professeur à la Faculté des Lettres, n° 9.

D^r Bondet, professeur à l'Ecole de Médecine, n° 30.

Faivre, professeur à la Faculté des Sciences, directeur du Jardin botanique, n° 21.

Bernard, ancien maire de la Guillotière, conseiller municipal, n° 5.

Hénon, député, futur maire de Lyon, n° 53.

Notes topographiques

La maison Lombois, à l'angle de la place Morand, fut édifée en 1840, par l'architecte Benoît Poncet.

— La maison Rochette s'élève sur les plans de l'architecte J.-Prosper Bissuel.

N° 16, place Morand. Maison léguée aux Hospices par M^{me} Colin-Gauthier (testament du 7 juin 1902).

N° 53, cours Morand et passage Cazenove. Maison léguée aux Hospices par Vincent-César Riveron (testament du 2 juin 1898, Lavirotte, notaire).

Souvenirs d'antan

— Au XVIII^e siècle, le cours Morand s'appelait la *Grande Allée* des Brotteaux ; on s'y promenait jusqu'au « bassin » (situé sur la place Kléber), où quantité de jeunes femmes — dit un auteur — :

Se disputant l'honneur d'être plus belles,
Et des passants mendiant les regards ;
Mille tendrons assis sur une chaise, etc...

— Plus bas, à l'angle nord de l'actuelle rue Bossuet et de la rue de Créqui, la foule se pressait chez le limonadier-glacier Antonio Spreafico, dont la femme avait eu 25 enfants !

— Le *Théâtre des Variétés*, fondé par Hortos, sur l'emplacement d'un plus petit (dit également des Variétés) et des établissements de balancier de la maison Béranger et Cie (actuellement Trayvou), fut construit par Bullez et Cie, entrepreneurs, sur les plans de l'architecte Barqui fils. Le théâtre contenait de 1.200 à 1.300 places.

On sait qu'il fut transformé en Bourse du Travail.

En face de la Bourse du Travail, le petit café-comptoir où débuta dans la politique le ministre Colliard, député du Rhône ; il eut pour successeur comme « bistrot » Darne qui fut également député. Le « zinc » mène à tout... à condition d'en sortir !

— Au n° 10 on vit jusqu'au début du XX^e siècle, le *café du Grand-Orient*, dont le nom rappelait un plus vaste établissement dans lequel, en 1830 et 1831, se tinrent de nombreuses réunions politiques. Le 19 janvier 1831, rassemblement tumultueux au café du Grand-Orient, qui entraîna onze condamnations par les tribunaux.

Dans la même salle, le 26 février 1831, bal au profit des ouvriers sans travail.

MORAND (place). — VI^e arrondissement. — Sous la Restauration elle reçut le nom de *place Louis XVI* ; en 1820, elle portait le nom de *place des Brotteaux* ; après 1848, ce fut la *place Robespierre*, puis la *place Béranger*.

Personnalités ayant habité la place

1838. — Bugnard Charles, dessinateur, place Louis XVI.
Rameau Jean-Claude, dessinateur pour la fabrique.
1849. — Bonnefond, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts,
place Béranger.
1861. — Pidancet, dessinateur, place Louis XVI.
1868. — Chabrières, négociant, 12, place Louis XVI.
Cercle des Brotteaux (fondé en 1861).

Divers

— Au bord du fleuve, en amont du pont, on se rendait (premières années du XIX^e siècle) au restaurant de M^{me} Victor, *A la renommée des bonnes quenelles*.

— Sous Louis-Philippe, le restaurant Rivière, place Louis XVI, avait la faveur du public.

La fontaine de la place est l'œuvre de Tony Desjardins. Au centre, la Ville de Lyon ; cinq génies l'entourent symbolisant la Navigation, la Force, le Commerce, l'Histoire et la Géographie.

MORAND (pont). — Ce pont a été construit en 1775, en suite de l'arrêt du Conseil du roi daté du 4 janvier 1771, par Jean-Antoine Morand, architecte à Lyon.

Morand naquit à Besançon en 1727 et mourut, comme je l'ai écrit plus haut, le 24 janvier 1794. Il fut élève de Soufflot et de Servandoni.

Placé en face de la rue Puits-Gaillot, ce pont met en communication le centre de la Ville avec le nouveau quartier des Brotteaux.

Par lettres-patentes de mars 1743, les recteurs de l'Hôtel-Dieu avaient été autorisés à établir un *bac à traîlle* pour la traversée du fleuve, et à percevoir un droit de passage. Morand, on s'en doute, dut lutter longtemps contre les obstacles que les recteurs dressèrent sur ses pas ; il put cependant mener à bonne fin son œuvre.

Le pont avait treize mètres de largeur, deux cent neuf de longueur entre ses culées ; il comptait seize travées ayant de neuf à treize mètres cinquante centimètres. Les *Almanachs de Lyon* de cette époque disent : « C'est un des plus beaux ponts qui existent « en ce genre. »

Sa résistance au dégel de 1789 parut si étonnante, eu égard à son apparente fragilité, qu'on plaça, au milieu de la longueur du pont, un poteau supportant une couronne de laurier, avec cette inscription : *Impavidum ferient ruinæ*. Mais, pendant le siège de 1793, il fut sérieusement endommagé.

Le péage concédé pour quatre-vingt-dix-neuf ans à la Compagnie Morand, fut suspendu pendant plusieurs années, sous la Révolution ; et, par la suite, pour indemniser les actionnaires de cette perte de revenus, et des frais d'entretien, le droit fut doublé.

Les vieux Lyonnais se souviennent encore de ce pont dont les arches apparaissaient, de loin, comme des chevalets de bois. Il fut démoli en août 1886 ; et le nouveau pont, commencé en 1888, fut livré à la circulation le 14 juillet 1890.

Souvenirs d'antan

— Le premier pont Morand fut solennellement inauguré par le comte de Provence.

— En 1793, dans la nuit du 7 au 8 septembre, un soldat lyonnais, Tourtoulon de la Salle, arracha les mèches enflammées de plusieurs brulôts lancés par les canonniers de la Convention pour provoquer l'incendie du pont.

— La même année, après le siège, il fut désigné sous le nom de *pont affranchi* ou *pont rouge*. Après le 9 Thermidor, il devint le *pont de la Victoire*.

— Dans la nuit du 18 au 19 octobre 1825, une crue subite du Rhône emporta quatre arches du pont.

— Le péage rétabli, les protestations se firent nombreuses ; il ne fut supprimé que sous le second empire.

— L'arrivée annuelle des bateaux de pommes au pont Morand est une des vieilles coutumes de notre pays. Tous les ans partait de Chanaz une flotille qui transportait de la Savoie, par le Rhône, deux à trois cent mille kilogs de pommes.

MORAS (Clément). — Né à Auterive (Haute-Garonne) le 3 mai 1844. Fut longtemps procureur général de Lyon.

Moras débuta comme avocat à Toulouse (1863). En 1867, il devint avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation. En 1870, entré dans la magistrature, il se vit appeler à divers postes pour atteindre, le 8 octobre 1895, au siège de procureur général en notre ville.

Il eut l'occasion de prononcer plusieurs discours de rentrée solennelle, dont deux surtout sont connus : *la criminalité en Corse* et *les coutumes du pays d'Andorre*.

Le procureur général Moras eut de célèbres démêlées avec Adolphe Ponet, directeur du journal la *Comédie politique*.

MORAT (Jean-Pierre). — Né à Saint-Sorlin (Saône-et-Loire) le 18 avril 1846 ; fit ses études médicales à la Faculté de Paris.

Dès 1882, il occupa la chaire de physiologie à la Faculté de médecine de Lyon.

Morat a publié de nombreux travaux ayant trait à son enseignement, dont ceux qui furent ses élèves ont conservé le souvenir.

MOREAU (Jean-Claude). — Né à Lyon au XVIII^e siècle, embrassa la carrière militaire. Soldat dans les armées de la République, il parvint au grade de général et fut fait baron en 1809.

Mort sous la Restauration.

MOREAU (Guillaume). — Relieur de livres, qui vécut à Lyon au XVI^e siècle. Audin et Vial nous apprennent que, le 11 février 1581, ce Guillaume Moreau louait à Antoine Gryphe une chambre au second étage « et sa part d'aisance de la court comme « les aultres inquilins d'une maison dudit Gryphius, sise en la « rue Thomassin... »

MOREAU (Joseph-Dominique). — Architecte, né à Lyon le 6 mars 1838, mort en la même ville le 2 février 1895. A l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, Moreau fut élève de A. Chenavard ; puis il travailla avec Journoud et Bissuel.

Il fit les plans de nombreux immeubles édifiés à Lyon, et conduisit les travaux de l'église anglicane du quai de l'Est (quai de Serbie).

Parmi les travaux lyonnais de Moreau, on peut citer : les immeubles numérotés 4, 5, 6 et 8, rue Servient ; la maison Péhu, place Puvis-de-Chavannes ; des maisons rue de Sully, avenue de Saxe, rue de Vendôme, cours Lafayette ; les usines Garnier, rue Montgolfier ; les usines Pascal frères et Voisin frères, etc...

Il fut reçu à la Société académique d'architecture en 1879.

H. Despierre a prononcé son éloge funèbre.

MOREL (Jacques) dit **MAITRE JACQUES**. — « Masson et tailleur d'images », né à Lyon à la fin du ^{xiv}^e siècle et qui, de 1418 à 1423, fut maître d'œuvre (architecte) de la cathédrale de Lyon.

Audin et Vial parlent avec éloge (dans leur *Dictionnaire des ouvriers d'art*) du tombeau du cardinal de Saluces que Maître Jacques avait sculpté dans l'église Saint-Jean, et qui fut détruit en 1562, pendant les troubles religieux.

Notre artiste lyonnais travailla à Toulouse, Montpellier, Avignon. Le roi René l'appela à Angers pour terminer le tombeau qu'il se faisait préparer dans la cathédrale Saint-Maurice.

Jacques Morel mourut à Angers, en septembre 1459.

MOREL (Jean-Marie). — Né à Lyon en 1728, mort à la Croix-Rousse (alors commune indépendante) en 1810.

A l'âge de seize ans il enseignait la géométrie aux élèves du corps des Ponts et Chaussées; à dix-sept ans et demi il fut nommé sous-ingénieur de la province de Lyonnais.

Après avoir visité l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et l'Espagne, Morel se consacra à sa profession d'architecte-paysagiste. Comme tel, J.-M. Morel créa, notamment, les jardins de Bercy, de Saint-Leu, de la Malmaison, etc...

Il a écrit: une *Théorie des Jardins*; un traité sur la *composition de la musique*; un ouvrage considérable sur l'*Architecture rurale*; l'*Art de distribuer les jardins suivant l'usage chinois*; etc., etc...

C'est Morel qui, en 1804, traça l'ancien Jardin des Plantes, à Lyon.

MOREL (Pierre). — Frère du précédent, né à Lyon en 1723, mort en la même ville le 10 mai 1812.

Il eut une grande renommée de grammairien, et fut membre de l'Académie de Lyon.

Prestre prononça son éloge funèbre en séance publique de cette compagnie.

MOREL (place). — 1^{er} arrondissement. — Cette dénomination conserve le souvenir d'une vieille famille lyonnaise, originaire de Genay (Ain), établie à Lyon depuis le ^{xvii}^e siècle.

Un de ses membres, Jean Morel (1777-1860) propriétaire de la maison portant le n° 2 de la place, fut conseiller municipal, admi-

nistrateur des Hospices et refusa, en 1835, pour raison de santé, les fonctions de maire de Lyon.

Jean Morel céda pour un prix minime, très inférieur à sa valeur réelle à ce moment, une parcelle de terrain nécessaire pour la création de la place; et c'est de son vivant qu'elle regut son nom, en vertu d'une délibération du Conseil municipal (1843). Une lettre fort élogieuse du maire, Clément Reyre, en informa Jean Morel.

Divers

— Le groupe scolaire, sur la place, a été construit sur les plans de l'architecte Prosper Perrin.

N° 4. Ecole supérieure de commerce pour les jeunes filles.

MOREL (Mgr). — Théodore Morel naquit à Lyon le 2 novembre 1838.

Il dirigea le *Journal des Missions catholiques* et les publications de l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Mgr Morel fit ses études théologiques aux Chartreux de Lyon. Prêtre en 1862, il exerça les fonctions de professeur de rhétorique au Séminaire de Largentière (Rhône), puis à l'Institution des Chartreux, jusqu'en 1870.

A cette date il devint missionnaire du diocèse de Lyon et fut nommé prélat de la maison du Pape.

MOREL (Julien). — Peintre, né à Lyon en 1818. Etudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous Thierriat.

Parmi ses toiles: *Christ mort* (1848); des *Portraits*; etc...

MOREL (Hilaire). — Architecte, né à Fontaines-Saint-Martin (Rhône) en 1834. Il fit ses études à la Martinière et à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, où il eut pour maîtres Chenavard et Girardon.

H. Morel a dirigé les travaux du presbytère et de l'église de Montchat (1896); restauré diverses villas aux Brotteaux, à Champvert; etc...

Il fut reçu en 1878 à la Société académique d'architecture de Lyon.

MOREL (Docteur). — Plus connu comme chansonnier que comme médecin; vers 1840, ses vers étaient fort estimés. Ses amis firent imprimer un recueil de ses chansons, tiré à quarante exemplaires seulement.

Il était particulièrement lié avec Verne de Bachelard qui fut député du Rhône sous Louis-Philippe.

MORELLE (Julienne). — Née à Barcelone le 16 février 1594. Ses parents vinrent se fixer à Lyon en 1606. Julienne, à l'âge de douze ans possédait déjà quatorze langues tant anciennes que modernes, et connaissait parfaitement — dit-on — la théologie, la jurisprudence et la musique.

Julienne Morelle soutint brillamment à Lyon, en 1607, des thèses publiques de philosophie, en hébreu, en grec et en latin, thèses qu'elle dédia à Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne.

L'année suivante, elle reçut, à Avignon, le grade de docteur de l'Université.

Malgré ces précoces succès, elle prit l'habit le 20 juin 1610, dans le couvent de Sainte-Praxède, où elle mourut le 26 juin 1653.

Le jurisconsulte allemand, Henri Kornmann, la cite avec éloge dans son traité paru en 1610 : *De Virginitatis jure*.

MORELLET (rue). — VI^e arrondissement. — On a donné à cette rue le nom du philologue et littérateur abbé Morellet, né à Lyon en 1727, mort à Paris en 1819. En 1785, il fut reçu à l'Académie française.

Séduit d'abord par les idées de liberté nées de la Révolution, l'abbé Morellet prit bientôt peur et se jeta dans le parti réactionnaire. Mais, au travers de bien des péripéties, il échappa aux violences de la Terreur.

A la fermeture de l'Académie, en 1792, il sauva les registres des délibérations, le manuscrit du Dictionnaire et les titres de la compagnie, qu'il remit, en 1803, à l'Institut.

L'abbé Morellet a laissé de nombreuses traductions, particulièrement d'ouvrages anglais; ses *Mémoires*, qui ne parurent qu'en 1821, donnent de curieux détails sur la société de la fin du XVIII^e siècle et sur la Révolution.

Voltaire, dans une lettre à Thiriot, écrivait : « Embrassez pour moi l'abbé *Mords-les*. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison. »

Divers

— Le *Journal de Lyon* du mois de juin 1785 écrivait : « L'Académie française, dans sa séance du 28 avril dernier, a élu à la place vacante par la mort de M. l'abbé Millot, M. l'abbé André Morellet. Cette élection est d'autant plus intéressante pour notre Ville, que M. l'abbé Morellet est né à Lyon, qu'il est connu principalement par des ouvrages relatifs au commerce, et que, depuis M. l'abbé Terrasson et M. Gros de Boze, nous croyons qu'il est le premier lyonnais qui ait été admis à l'Académie française. »

— On a dit de l'abbé Morellet, strict observateur de la méthode et de l'exactitude, que même quand il marchait « il allait les épaules serrées en dedans, pour être plus près de lui-même. »

— Avant la Révolution, Morellet tenait chez lui — avec sa nièce, Madame Chéron, comme maîtresse de maison — un véritable cercle littéraire. Il eut de sérieuses prises avec quelques-uns de ses contemporains, surtout avec Geoffroy et Grimm. A propos de ce dernier, il écrivit : « Qu'est-ce qu'un *correspondant littéraire*? C'est un homme qui, pour de l'argent, se charge d'amuser un prince étranger toutes les semaines, au dépens de qui il appartient, et, en général, de toute production littéraire qui voit le jour, et de celui qui en est l'auteur. »

— L'abbé Morellet se plaignait au marquis de Lansdowne d'avoir perdu ses pensions et ses bénéfices, avec la Révolution, pour laquelle cependant il avait tant parlé et tant écrit. Le marquis lui répondit : « que voulez-vous, mon cher? il y a toujours quelques soldats blessés dans les armées victorieuses. »

— Voici une pièce, assez peu connue, de notre abbé, sur Clairaut :

Clairaut, emporté dans les cieux,
Au plus haut de son apogée,
Est moins admirable à mes yeux
Qu'avec nous dans son périgée.
Il ne perd rien de mes respects
Lorsqu'en suivant ma théorie,
Il substitue à ses y grecs
Un moment de folie.

Parmi des mondes inconnus,
Quand il a fourni sa carrière,
On dit qu'il s'arrête à Vénus
Avant de descendre à la Terre.
Mais l'Amour conduit ses pas,
Au lieu de la chaste Uranie,
Et ce Dieu ne calcule pas
Les moments de folie.

MORIN (Frédéric). — Littérateur lyonnais qui termina sa carrière à Paris, rédacteur au *Rappel*.

Frédéric Morin avait appartenu à la première rédaction du journal *le Progrès*, vers 1859.

Agrégé de philosophie, professeur à Nancy, Bourges, puis Mâcon, il refusa le serment, au 2 décembre 1851, et dut quitter l'enseignement.

Au *Progrès*, il combattit avec ardeur et talent pour les libertés républicaines.

Après le 4 septembre 1870, Morin fut nommé préfet de Saône-et-Loire ; mais ce fut pour bien peu de temps. Il mourut à l'âge de 51 ans, et fut accompagné à sa dernière demeure, par Gambetta, Floquet, Deschanel, Etienne Arago, Garnier-Pagès.

MORIN. — Juge de paix à Lyon. Littérateur lyonnais fort lié avec Boitel, Louis Perrin et le groupe des *Intelligences*.

MORIN (Ernest). — Né à Tour (Calvados) le 11 mars 1835, avocat près la Cour d'appel de Lyon depuis 1871 jusqu'à sa mort.

Ernest Morin fut bâtonnier de l'Ordre en 1898. Il avait été professeur de droit civil à l'Ecole d'enseignement libre de droit, à Lyon, de 1871 à 1876, puis chargé de cours à la Faculté de l'Etat, de 1875 à 1878.

C'était un avocat d'affaires, redouté pour sa compétence et son talent d'orateur précis.

MORIN-PONS (Henry). — Banquier lyonnais, né le 13 juillet 1831.

Son activité ne se limita pas aux opérations de sa profession. Il fut président de l'Académie de Lyon, et a publié un assez grand nombre de mémoires, notamment : *la Numismatique féodale du Dauphiné* ; *les Villeroy* ; *la Fille de Bayard* ; *Lamartine à Lyon* ; etc...

MORISOT (Auguste). — Né à Seurre (Côte-d'Or) le 12 avril 1857, Auguste Morisot vécut à Lyon comme artiste peintre et professeur d'ornement à l'Ecole des Beaux-Arts.

Il accompagna Chaffanjon, en 1886-1887, dans son exploration des sources de l'Orénoque, au Vénézuëla.

MORNIEU (Gaspard de). — Né vers le milieu du ^{xvi}^e siècle, mort en 1625, Gaspard de Mornieu fut quatre fois échevin et conseiller au présidial.

Il est l'auteur d'un catalogue des archevêques de Lyon.

Selon Severt, c'était un si remarquable savant qu'on aurait pu « former de ses recueils une véritable encyclopédie. »

MORTEMART (de). — Député du Rhône sous la deuxième République. Lorsqu'il eut posé sa candidature à l'Assemblée nationale, en 1848, il fut fortement houspillé par les journaux « rouges ». Voici d'ailleurs un extrait d'un journal de Lyon, qui nous indique, en outre, que les « combines » ne datent pas d'aujourd'hui :

« Mortemart se défend d'être légitimiste ; en tous cas, il « n'est pas républicain puisqu'il a déclaré vouloir devenir pair « de France, sous un ministère Thiers. Son nom porté sur la liste « du club légitimiste ne laisse plus de doute ; ce n'est pas sans « être fixé que les excobards du club national le patronnent. »

MOTHE. — Chirurgien de l'Hôtel-Dieu ; maître en chirurgie depuis 1780 avec droit d'exercice dans tout le royaume.

En 1828, il fit don de tous ses instruments de chirurgie au Dispensaire général. La plupart étaient de son invention.

MORTIER (rue). — III^e arrondissement. — Le nom de cette rue ne se rapporte point (ainsi qu'on l'a écrit) au maréchal de France de ce nom. Il conserve la mémoire du chirurgien Denis Mortier, né à la Guillotière en 1794.

Chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu en 1816, après un concours extrêmement brillant, il mourut jeune, en 1824, au moment où il donnait les plus grandes espérances.

Son éloge fût prononcé par J.-M. Pichard, secrétaire de la Société de médecine de Lyon, à une assemblée de cette compagnie, le 20 septembre 1824, puis à l'Académie de Lyon. Lorsque parut l'*Eloge*, voici comment s'exprimèrent les *Archives historiques et statistiques du Rhône* : « M. Denis Mortier, enlevé aux sciences « le 16 septembre 1824, à la fleur de l'âge, a trouvé un digne « panégyriste dans M. Pichard. Les pages que notre éminent « compatriote a consacrées à la mémoire de son collègue, sont « écrites avec une simplicité élégante et une douce sensibilité. »

Divers

— En 1888, dans un café de la rue Mortier, se réunissait la société chansonnière *les Baculots*, sorte de petit *Chat Noir* où Yon-Lug (Constant Jacquet) commença d'établir sa réputation. La société avait disparu en 1890.

MORTIER (Claude). — Artiste peintre, né à Lyon en octobre 1831. Fut élève de Bonnefond à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Il a surtout exposé des *Portraits*.

MOTTE (Honoré-Joseph). — Dessinateur et peintre, né à Lyon le 8 mai 1862, mort en 1892.

Motte fut élève de l'Ecole de Lyon, où il entra en 1876. Il a peint des *Scènes tirées de l'histoire de don Quichotte*; *scènes tirées du théâtre de Victor Hugo*; des *Figures*; des *Portraits*.

MOTTET-DE-GERANDO (rue). — 1^{er} arrondissement. — La rue qui porte ce nom évoque le souvenir de Dominique Mottet de Gérando, né à Valence (Drôme) le 3 avril 1771, mort à Lyon le 14 mars 1828.

Avocat à Valence en 1790, il quitta le barreau pour entrer dans l'armée, en 1793, à l'administration des vivres à Lyon.

Désormais, il ne quittera plus cette ville où il devait acquérir une grande notoriété. Mottet de Gérando fut, en effet, conseiller municipal, puis député du Rhône.

Quelques auteurs ont prétendu que le nom de cette rue rappelait toute la famille de Gérando. Dans cette hypothèse, il convient de signaler, à côté de Dominique, et avant lui, l'architecte Mottet de Gérando, qui construisit, de 1745 à 1748, le pont de bois d'Ainay. On doit encore signaler Marie-Joseph de Gérando, qui prit part à la défense de Lyon en 1793. Conseiller d'Etat en 1812, ce personnage devint pair de France en 1837. Il a écrit une *Histoire comparée des systèmes de philosophie*.

Un des fils de Marie-Joseph, à la suite d'un séjour prolongé en Hongrie, publia, en 1848, une relation, fort bien accueillie, de son voyage.

MOUCHE (chemin de la). — VII^e arrondissement. — En 1678, Charles de Chaponay, seigneur de Beauregard, fit don à

l'Hôtel-Dieu, du domaine de *la Moche* (emplacement actuel de la gare de la Guillotière), d'une superficie de quatorze hectares.

Ce domaine a donné son nom à notre chemin et à tout ce quartier de Lyon.

MOUCHON (Benoît). — Architecte, né à Trévoux (Ain) le 5 février 1824, mort à Lyon le 18 février 1893. Mouchon fit ses études à la Martinière, puis à l'Ecole des Beaux-Arts. Il travailla, sous la direction de Poncet, à la percée de la rue Impériale (de la République).

Les travaux de construction des immeubles numérotés 46 et 48, rue Centrale, 23, rue Childebert, 1, place des Jacobins, furent conduits par lui.

La maison du passage des Terreaux, dont Giniez fit la façade, fut construite par Mouchon.

MOUGIN-RUSAND (Paul-Benoît). — Né en 1838, mort dans sa villa des Roches, à la Tour-de-Salvagny (Rhône), le 11 août 1892.

Fils et petit-fils d'imprimeur, Paul Mougin-Rusand exerça avec talent et avec amour, la même profession.

Il fut membre de la Société littéraire.

MOUILLARD (rue). — V^e arrondissement. — C'est le 29 avril 1912 que le *chemin de la Maladière* a reçu le nom de Louis-Pierre Mouillard qui, le premier, a vu juste dans le problème de la direction aérienne.

Mouillard naquit à Lyon en 1834. Dès l'âge de quinze ans sa vocation fut éveillée par une évolution qu'un oiseau décrivit sous ses yeux. Après d'assez pénibles débuts, il partit pour l'Egypte où, en 1865, il devint professeur à l'Ecole polytechnique du Caire.

Tous ses instants de loisir, il les consacra à l'étude du vol des oiseaux. De ses observations sont nés : *l'Empire de l'air* et *le Vol sans battement*.

Il avait cherché à construire un aéroplane, mais la mort interrompit ses travaux, en 1897.

Louis Mouillard fut presque ignoré en France pendant de longues années ; mais ses recherches sur le gauchissement ne passèrent pas inaperçues en Amérique : les frères Wright, à leurs débuts dans l'aviation, en firent leur profit.

En 1912, la colonie française du Caire lui a élevé un monument.

Divers

— Le concours d'alérions organisé en 1923 par le *Daily Mail* a suggéré à Louis Forest, dans le journal *le Matin*, les réflexions suivantes :

« ... Ce succès doit fixer pour les Français, malheureusement « si ignorants, la gloire du grand précurseur, du pauvre et admirable L.-P. Mouillard. Son livre, *l'Empire des Airs*, écrit il y a « quarante ans, si empoignant, si savant, reçoit aujourd'hui la « confirmation la plus énergique. En étudiant les oiseaux, avec « une clairvoyance unique et amoureuse, Mouillard a déterminé « toutes les lois auxquelles obéissent aujourd'hui nos avions « voiliers, etc... »

MOULINS (rue des). — V^e arrondissement. — Les moulins Vachon occupant une très importante fraction du rivage de cette voie publique, lui donnèrent leur nom.

MOULINS-A-VAPEUR (rue des). — II^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle un état des lieux qui n'existe plus. C'est à l'extrémité de la presqu'île de Perrache que furent créés, vers 1828, des moulins à vapeur.

MOURAUD (Marius-Joseph-Gabriel). — Né à Lyon en 1830, mort à Vaise le 29 novembre 1896.

Le Dr Mouraud fut un des médecins les plus dévoués du Dispensaire général.

MOURGUET (Laurent). — Né à Lyon en 1768, Laurent Mourguet ouvrit son premier théâtre de Guignol, en 1808, dans un café, rue Noire (rue Stella) ; puis il joua rue des Prêtres, rue Juiverie et aux Brotteaux.

Il mourut à Vienne (Isère) en 1844.

Sa fille, Rosalie, épousa Louis Josserand, auquel Mourguet avait cédé son théâtre en 1815. Josserand s'installa 16, rue Ecorche-Bœuf (Port-du-Temple) et fut aidé par Victor-Napoléon Vuillerme. C'est à cette époque qu'ils créèrent le type de Gnafron. Josserand mourut en 1853, Vuillerme en 1876. Ce dernier avait formé les fils de Josserand, Louis et Laurent, à l'art de

Guignol. Laurent épousa la fille de Vuillermé. Une des filles nées de ce mariage devint Madame Neichthausen, femme du directeur actuel du Guignol-Mourguet, 30, quai Saint-Antoine, et maire de Brindas.

Madame Neichthausen est morte en 1930.

Divers

Le mot *guignol* semble venir de fort loin. *L'Intermédiaire des chercheurs* a trouvé que, en 1269, Barthélemy de Varey, négociant à Lyon, avait laissé une somme de vingt livres tournois à son neveu Humbert de Varey, dit Guignol.

— Tancrede de Visan a fait une très solide étude des origines du Guignol lyonnais; on lira avec intérêt les résultats de ses recherches.

— Amédée Matagrin ne pouvait pas ne point consacrer quelques vers à notre compatriote Mourguet, les voici :

Père du fin Guignol au sarsifis frondeur
Et du pesant Gnafron qui toujours biberonne,
Tu as conquis Lyon par ta verve bouffonne,
Ton « chinage » innocent et ta franche rondeur.

Et nous aimons aussi ton accent cascadeur,
Qui traîne la diphtongue et blèse la consonne,
Chante les fins de phrase et toujours assaisonne
D'un parfum de terroir, des propos sans fadeur.

Enfin, nous n'avons pas à craindre en ces poupées,
Sous leurs bonnes risettes stéréotypées,
Le désolant orgueil des mortels cabotins.

Du pays lyonnais, toi qui fus notre Plante,
Tu donnas le bon sens à ces joyeux pantins,
Et l'esprit savoureux qui fleure la Grand'Côte.

— Rappelons que, au bas du Gourguillon, la patrie de Guignol, exactement au départ du funiculaire de Saint-Just, on a érigé un buste à Laurent Mourguet.

MOUSSY (Jean-Michel). — Dessinateur et peintre, né à Saint-Pierre-de-Bœuf le 11 avril 1814. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts sous la direction de Thierriat et se fixa à Lyon.

Moussy a laissé des tableaux de *Fleurs* et de *Fruits*.

MOUTERDE. — Famille lyonnaise qui, pendant plus de deux siècles a fourni des hommes qui ont grandement honoré notre ville. Je citerai :

1° Gabriel Mouterde, doreur et graveur, né à Lyon en janvier 1709. On lui doit la médaille du *Grand Jubilé séculaire de Saint-Jean de Lyon*.

2° Jean-Marie Mouterde, fils du précédent, né à Lyon le 25 avril 1748, fondeur, doreur et graveur. Il mourut révolutionnairement le 26 décembre 1793.

Il est surtout connu (voir : Audin et Vial) par l'invention, en 1791, du procédé de monnayage du métal de cloche pur.

3° Louis-Antoine Mouterde, fils de Jean-Marie, né à Lyon le 15 septembre 1776, mort en la même ville, au mois de juin 1822. Elève de Clément Jayet, il fut fabricant de boutons, fondeur et graveur. On lui doit l'invention du bouton de cuivre fondu en javelle (1795). Il fit des boutons de métal à l'effigie de *la Vierge*, de *Napoléon*, de *Pie VII*, de *Louis XVIII*, etc...

4° Marie-Emmanuel Mouterde, fondeur, graveur, doreur et bijoutier, fils de Jean-Marie, né à Lyon le 23 mai 1787, mort à Lyon en mars 1836. Il fit surtout des médailles de piété.

5° Louis-Antoine-Jean Mouterde, fils de Marie-Emmanuel, né à Lyon en 1812. On lui doit un médaillon de *Jacquard* (1834); les *jetons du conseil municipal* (1838); etc...

6° Emmanuel Mouterde, fils de Louis-Antoine (numéro 3 ci-dessus), fabricant de boutons et médailleur, né à Lyon le 7 août 1801, mort en notre ville le 28 janvier 1872.

Mouterde étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon; il continua à diriger la maison de son père.

On lui doit, notamment, les médailles gravées pour le *D^r Gensoul*; *Barthélemy Monmartin*; *Mgr Pavy*, évêque d'Alger; *Jacques Bodin*, président du Tribunal de Commerce; *Jayr*, préfet du Rhône; etc...

MOUTON (rue). — V^e arrondissement. — Une hôtellerie, dite *logis du mouton*, en laquelle logèrent plusieurs rois de France à l'occasion des entrées solennelles qu'ils firent à Lyon, par la porte de Vaise, a donné son nom à cette rue.

C'était généralement devant le *Logis* que les membres du corps consulaire attendaient le roi, pour le saluer avant son entrée.

Dans cette hôtellerie on remarquait une vaste cour entourée

de galeries et de grandes remises ; située au carrefour des routes de Bourgogne et du Bourbonnais, elle était très fréquentée.

Le nom du *Pont Mouton*, sur la Saône, a la même origine.

Divers

1540. — Convocation du Consulat au Logis du mouton, où le sieur de Châteauvillain lui reproche, de la part du Dauphin, « le guet et garde qui se faisoient dans la Ville pour doulte de luy. »

MOUTON (Gabriel). — Prêtre de l'église Saint-Paul de Lyon, connu pour ses observations et ses calculs astronomiques. On peut le considérer comme un précurseur du système métrique ; en effet, dans un ouvrage qui parut en 1670 (chez Mathieu Libéral, imprimeur, rue Mercière, à l'enseigne de *la Bonne Conduite*). Mouton établit un système qui ne se différencie du système métrique que par l'unité de longueur. Le titre en latin de cet ouvrage était : *Nova mensurarum geometricarum idea*.

Mouton était parti de ce principe qu'il faut demander à la nature, et non pas au corps humain, un type de mesure, ce qui permettait d'avoir un étalon universel. C'est pourquoi il établit son système sur la base du degré de latitude. Les degrés avaient, en effet, une délimitation reçue, qui avait été établie, par Ptolémée, au II^e siècle de l'ère chrétienne.

Mouton prend le soixantième de degré, c'est-à-dire la minute, et la divise en mille parties. Il obtient ainsi une unité de longueur de un mètre 852 (la toise avait 1 mètre 946), qu'il dénomme *virga*.

Mouton mourut en 1694 à l'âge de 76 ans, en instituant pour héritiers ses confrères de la collégiale de Saint-Paul.

MOUTON (Antoine). — Sculpteur lyonnais, né en 1765. Fut élève de Julien, puis entra à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris en 1789. En 1799, il obtint le deuxième grand prix de Rome avec un bas-relief : *Périclès venant visiter Anaxagoras*.

On lui doit encore : *Napoléon assis* (1808) ; *général Lacour* (1812) ; vingt-quatre *bas-reliefs* de la grande spirale du fût de la colonne Vendôme ; etc...

MOUTON (Michel). — Orfèvre, né à Mons (Hainaut) en 1643 ; semble avoir parcouru toute sa carrière à Lyon, où il se

maria trois fois et travailla pour le monastère des Dames de Saint-Pierre.

Il a publié, dans notre ville, un *Livre de dessins pour l'orfèvrerie et ornements propres à plusieurs arts*.

MOUTON-DUVERNET. — On sait que ce général fut fusillé à Lyon après Waterloo.

Le 12 septembre 1829, vingt mille personnes, avec un crêpe au bras, montèrent au cimetière de Loyasse à la tombe de Mouton-Duvernet. Un discours remarquable fut prononcé par le général Bourguignon. Ce fut une des nombreuses manifestations qui marquèrent, à Lyon, l'esprit d'opposition au gouvernement de Charles X.

MOUTON-FONTENILLE (Marie-Jacques-Philippe). — Monton-Fontenille de la Clotte naquit à Montpellier le 8 septembre 1769 et mourut à Lyon le 22 août 1837. Botaniste distingué, il fut élève de Gouan (Montpellier) et de Gilibert (Lyon).

Professeur d'histoire naturelle au Lycée, puis à l'Académie, il devint directeur du Cabinet d'histoire naturelle.

On lui doit de nombreuses publications: *Tableau des systèmes de botanique généraux et particuliers* (Lyon, 1798); dans ce mémoire on trouve des observations du plus grand intérêt sur la dessiccation des plantes, avec une liste des espèces qui noircissent ou jaunissent en séchant. De lui encore: *Dictionnaire des termes techniques de botanique* (chez Brayzet, à Lyon, 1803); un *Eloge de Dombey*; etc...

MOYRIAT (comte Gabriel de). — Littérateur lyonnais appartenant à une ancienne famille du Bugey.

Sorti de l'Ecole Polytechnique dans un très bon rang, Moyriat entra dans le corps de l'Etat-major. Démissionnaire en 1830, il se retira dans son château de Maillat (Ain). Ayant perdu toute sa fortune par suite de démêlés de famille, il ouvrit une auberge à Saint-Martin-du-Fresne, pour qu'on vit le fils des anciens seigneurs du pays verser à boire aux fils des anciens vassaux.

Il se retira enfin à Lyon où il s'occupa de littérature et de poésie épigrammatique.

Né vers 1790, il mourut à Lyon, en 1865.

Voici un échantillon de ses vers, recueilli par Alexis Rousset:

Es-tu dégoûté des salons,
De la froide cérémonie,
Des quolibets, des trahisons
De la très bonne compagnie

.....
Veux-tu contempler la nature
Dans sa grandeur, dans sa beauté,
Et, loin d'une atmosphère impure
Trouver enfin la liberté ?
Sur le sommet d'un mont fertile
Il est un gothique château
Qui, sans faste, loin de la ville,
Voit à ses pieds un vert coteau
Se revêtir de frais ombrages,
Et déployer, comme un tableau,
Ses romantiques paysages.
Etc., etc.

M'ROE (Henri-Louis-Robert-Dieudonné). — Magistrat, né à Lyon le 9 novembre 1820, mort à Avignon le 6 juin 1892.

M'Roë fut avocat pendant ses jeunes années, puis entra dans la magistrature.

Membre de la Société littéraire (1845), il en devint le président en 1861.

Il consacra au Dispensaire général et à diverses œuvres d'ordre social, une grande part de son activité.

MUETTE (rue de la). — I^{er} arrondissement. — L'histoire légendaire d'une femme affligée de surdi-mutité et au sujet de laquelle je n'ai pu trouver aucun détail, serait très probablement l'origine du nom donné à cette rue.

MULATIERE (pont de la). — Ce pont doit son nom à sa situation: il fait communiquer l'extrémité de la presqu'île de Perrache avec la commune de la Mulatière.

Ce nom de *Mulatière* provient d'une propriété que possédait Clément Mulat, docteur ès lois, dès la fin du xv^e siècle. Ce Mulat fut le chef des mécontents sous François I^{er}, lorsque le gouverneur de Lyon, Trivulce Pompone voulut lever des subsides sur les Lyonnais, pour édifier les fortifications de Saint-Sébastien.

Le premier pont (en pierre) construit en 1770 par J.-F. Lallié, ingénieur de la généralité de Lyon, et achevé en 1782, fut emporté, quelques mois après par une crue de la Saône (15 janvier 1783).

La Compagnie Perrache construisit alors, de 1789 à 1792, un pont de bois, et obtint à son profit la concession d'un droit de péage. Pendant le siège, le pont fut fort maltraité. En 1809, l'Etat racheta cette voie de communication pour la somme de 515.000 francs.

Le pont qui a remplacé celui de la Compagnie Perrache, fut achevé en 1846, par l'ingénieur Joly.

Devenu insuffisant pour la circulation moderne, on a récemment terminé des travaux qui en ont plus que doublé la largeur.

Souvenirs d'antan

1793. — Lorsque le Conventionnel Javogues occupa Oullins, en septembre 1793, la rive droite du Rhône était constituée par une chaussée de deux mille mètres de longueur sur vingt à vingt-cinq de largeur (quai Perrache).

A cinq cents mètres d'Ainay, il y avait des moulins et une fabrique d'indienne (manufacture des tabacs) qui fonctionnaient au moyen des eaux de la Saône, dérivées par un canal. Le terrain, entre Rhône et Saône, était un marécage couvert de plantes aquatiques, au milieu duquel s'élevait la maison Perrache, construite sur l'ancienne île Moignat.

Le pont de la Mulatière était la seule communication facile entre Oullins et la Ville de Lyon. On parla de le détruire pour arrêter l'armée de la Convention ; mais les actionnaires de l'entreprise Perrache s'y refusèrent, et l'on se contenta de couvrir la tête du pont par une redoute.

Les troupes lyonnaises, commandées par Gabriel-François de la Roche-Négly, connu sous le nom de général Rimberg, ne purent résister au général Petit-Guillaume qui, le 27 septembre, prit le pont d'Oullins. Ce succès permit aux levées conduites par Javogues de s'emparer à leur tour du pont de la Mulatière.

— Le tunnel de la Mulatière (Cie P.-L.-M.) fut percé par Lazare Mangini, père de Lucien et de Félix Mangini.

— Le barrage de la Mulatière fut établi par Jean Claret, entrepreneur, mort en 1907, qui fut concessionnaire de l'Exposition de Lyon, en 1894.

— Il existe une foule de tableaux ou gravures, représentant — à diverses époques — le pont de la Mulatière. Bourjot, Reithofer, Vibert, etc... en ont fait le sujet d'aquarelles, de dessins, de peintures recherchés.

MULET (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue portait autrefois le nom de *rue Montriblo*; c'était un quartier de vagabonds et de paresseux (correspondant à ce qu'était, à Paris, le vieux quartier du Temple) qu'on désignait par ces mots: *carro de Montriblo*.

L'enseigne d'une auberge du xvi^e siècle, très fréquentée par les muletiers, a donné à cette rue le nom qu'elle porte encore, bien qu'il ne corresponde plus à rien de réel.

Personnalités ayant habité la rue

— L'antiquaire épigraphiste Spon, demeurait en cette rue, à l'enseigne *A Saint-Antoine*.

1758. — Joique, dessinateur pour la fabrique.

1788. — Adamoli, agent de change et banquier.

1791. — Joseph Fulchiron, assesseur du juge de paix du quartier de l'Hôtel communal.

1810. — Claude Bugnard, dessinateur.

M^{me} Périllon, professeur de dessin.

1872. — Repiquet, avocat (qui fut sénateur).

Notes topographiques

N^o 2. Arcades. C'est en cette maison qu'est né le député Fulchiron (voir ce nom).

N^o 4. Arcades; galeries sur cour avec balcon en fer forgé.

N^o 6. Rez-de-chaussée à arcades.

N^o 10. Vestiges d'une inscription: NI...INE; imposte.

Souvenirs d'antan

— On lit, dans *Tristan le Voyageur*, de de Marchangy: « Dans la rue Mulet sont hébergés les muletiers de Provence, qui viennent en foule à la foire des Merveilles; et à côté est la rue Bât-d'Argent où sont établis les bâtiers de la Ville. »

— Au n^o 14, naquit, en 1808, le peintre Simon Saint-Jean. Son père était tonnelier.

MULLER (Eugène). — Littérateur, né à Vernaison (Rhône) le 21 septembre 1823. Fit ses premières études à Lyon, mais se fixa de bonne heure à Paris. Il débuta et se fit connaître par son roman *la Mionette* (1858), que beaucoup d'autres suivirent.

Muller s'essaya au théâtre avec le *Trésor de Blaise*, joué au Vaudeville en 1860 ; mais il y réussit moins bien.

Les mémoires d'un franc-tireur (1872) ; un *Français en Sibérie* (1878), sont, parmi ses romans, les plus connus.

MULSANT (Martial-Etienne). — Né le 2 mai 1797 à Marnard, dans les montagnes du Lyonnais, mort à Lyon le 4 novembre 1880 .

Elevé au collège de Tournus, Mulsant succéda à son père, en 1827, dans les fonctions de juge de paix du canton de Thizy.

En 1830, il vint à Lyon et fut nommé professeur d'histoire naturelle au Lycée.

Son érudition, reconnue de tous ses compatriotes, le fit désigner comme Conservateur-adjoint de la Bibliothèque. Ecrivain distingué et élégant, il publia notamment : *Lettres à Julie* ; *Promenades au Mont Pilat* ; *les Ennemis des livres* ; un grand ouvrage sur *les Oiseaux mouches* ; etc...

Mulsant fut correspondant de l'Institut et termina sa carrière comme Bibliothécaire de la Ville.

Sa grande passion fut l'entomologie, particulièrement les coléoptères.

MUNARET (Docteur). — Fondateur du Dispensaire qui porta son nom.

Jean-Marie-Placide Munaret est né à Nantua le 8 septembre 1805. Il commença ses études médicales à Paris avec Adalon, et les termina, en 1830, à Montpellier. Sa thèse eut pour titre : *Médecine de l'Etude, essai médico-philosophique*.

Il n'obtint pas, dans la clientèle, tout le succès qu'il escomptait ; aussi accepta-t-il de devenir le secrétaire particulier de Ch. Martin, maire de Lyon.

C'est dans cette fonction qu'il put voir les ravages causés par la misère et la maladie, et qu'il conçut l'idée de la fondation qui porte son nom (1841).

MUNET (Melchior). — Architecte qui travailla, avec Delamonce, à l'église des Chartreux ; avec Soufflot, à la façade et au dôme de l'Hôtel-Dieu ; avec Gérando, au pont d'Ainay.

Il dressa les plans de l'*Hôtel de la Vengeance*, élevé cours Morand en suite des querelles qui divisaient les Hospices et Antoine Morand.

MUNIER (Louis-Auguste). — Sénateur du Rhône, né à Gex le 23 novembre 1820.

Munier fut avoué à la Cour de Lyon de 1848 à 1882. Elu sénateur, il fit partie de la Haute-Cour qui se prononça sur les agissements du général Boulanger.

Il fut constamment réélu jusqu'à sa mort.

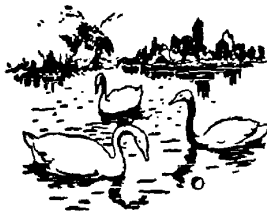
MUSEE (rue du). — VI^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à la proximité du Musée Guimet. Créée par Emile Guimet, industriel lyonnais, cette collection est particulièrement intéressante pour quiconque se propose l'étude de l'histoire des religions.

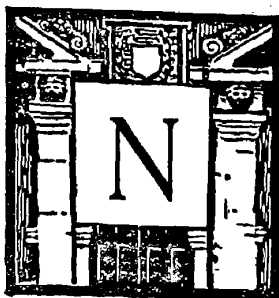
MUSSON (Antoine). — Architecte et graveur en taille-douce, né à Lyon en octobre 1825, mort en la même ville le 11 septembre 1868. Il fut élève de Chenavard à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Il a laissé diverses planches : *Fontaine de Delphes*; *Hippodrome d'Ephèse*; *Théâtre de Smyrne*; etc...

MYON (René). — Dessinateur, né à Vénissieux (Rhône) le 18 août 1840, mort à Lyon le 14 juillet 1897.

Il excellait dans les caricatures dont il fit un grand nombre pour Alexis Rousset.





NADAR. — Photographe et aéronaute, né à Lyon ; fils d'un libraire de la rue Saint-Dominique (rue Emile-Zola). Il se rendit à Paris dès 1870 et y termina ses jours.

Son véritable nom était Tournachon, dont on fit Tournadar, puis Nadar.

NAJAC (le comte Benoît-Georges de). — Né en 1748, Najac fut préfet du Rhône de 1801 à 1802, date à laquelle il fut appelé au Conseil d'Etat.

NAPOLEON III. — Je n'ai pas l'intention d'écrire la vie du dernier empereur, ni la prétention de lui réclamer une place dans ces *Lyonnaiseries*. Je veux simplement reproduire un document amusant : la note de frais de la réception officielle qui lui fut faite à Lyon, en 1860. Cette note fut publiée en 1877 par le journal le *Petit Lyonnais* :

Décoration, tapisseries, pavoisage	66.600 fr.
Illuminations, éclairage	40.000 »
Feu d'artifice	15.000
Frais de banquet	15.000 »
Logement des équipages	35.000 »
Sablage des rues	50.000 »
Eau de Cologne, parfumerie	21.000 »
Distribution au bureau de bienfaisance	30.000 »
Etc., etc...	

50.000 francs de sable, pour l'époque, ça n'était déjà pas mal !
Mais que dire de 21.000 francs d'Eau de Cologne ?
J'en demeure rêveur !

NAVARRÉ (Pierre-Just). — Né à Clairac (Lot-et-Garonne) le 22 août 1848, Navarre fut d'abord médecin de la Marine. Il exerça en 1879 les fonctions de Prévôt de l'hôpital de Nouméa.

En 1888, installé à Lyon, il devint médecin, puis administrateur du Dispensaire.

Souvent récompensé pour ses travaux par l'Académie de Médecine, Navarre fut membre de la Société de Médecine de Lyon en 1896 et fut reçu à notre Académie en 1904.

On lui doit le *Livre d'Or du Dispensaire général* (Lyon, 1906, chez Waltener).

Parmi ses autres publications, je citerai : diverses études sur la *tuberculose pulmonaire*, parues de 1891 à 1899 ; *Manuel d'hygiène coloniale* ; *l'armée coloniale* (1896) ; *les Maladies évitables* ; *la médecine et les médecins* ; etc...

NAVIER (Henri-Hippolyte). — Lyonnais dont j'ignore la date de naissance, qui mourut en 1880. Il était rentier et habitait cours d'Herbouville.

Jordan disait de lui : « jeune naturaliste de grande espérance. »

Botaniste distingué, Navier aida Alexis Jordan à corriger ses ouvrages.

Le meilleur éloge de notre compatriote, je l'emprunte à Fourreau (Société linnéenne, 1868) qui s'exprime ainsi à son sujet : « J'ai trouvé en M. H. Navier, de Lyon, un critique éclairé et un « conseiller prudent ; et je dois à son savoir varié ainsi qu'à la « rectitude de son jugement, la connaissance d'un grand nombre « de genres anciens et l'éclaircissement de plusieurs questions « obscures. Il est à regretter que sa modestie et de longues maladies l'empêchent d'apporter son entier concours au grand « œuvre de la science. » »

NAZE (Jehan). — Maître « orologer » qui vécut et mourut à Lyon, au xvi^e siècle. Sa boutique, dont la Charité avait hérité, fut vendue pièce par pièce. Quelques-unes des horloges qu'il laissait étaient des œuvres fort artistiques. J.-B. Giraud donne des détails très complets sur ce Lyonnais, dans son livre (Paris, 1896) : *la Blancque des Horloges à Lyon en 1592 et Jehan Naze, horloger lyonnais (1563-1581)*.

NEPPLE (Joseph-Magdeleine). — Né à Beynost (Ain) en 1778, Nepple fut notaire et président de la Chambre (1822-1831). Il fut conseiller municipal de Lyon, de 1831 jusqu'à sa mort qui survint le 11 juillet 1848.

Nepple déploya une très grande activité comme administrateur du Dispensaire général (1836 à 1843).

NERARD (rue). — V^e arrondissement. — C'est le nom d'un des propriétaires riverains qui firent cession du terrain nécessaire à l'ouverture de cette rue, par un acte du 7 septembre 1861.

NEUVE (rue). — I^{er} et II^e arrondissements. — Ce nom correspondait à une réalité, lorsqu'il fut attribué à cette rue. Aujourd'hui il ne signifie rien.

Personnalités ayant habité la rue

1368. — Ennemond Evrard ou Evret, peintre, mort vers cette date « rue Neuve, côté empire. »

1370. — Ogier ou Hoger, dit Nemo le peintre.

1496. — Jacques, cartier.

1523. — Guillaume de Bresse, cartier.

1529. — Bethenod Antoine, charpentier, qui travailla à l'entrée solennelle de 1516.

1560. — Beynier Jean, menuisier.

1720. — Deville Léonard, sculpteur.

1742. — Albert, peintre, maître de métier.

1752. — Casati, construit des baromètres et des thermomètres à l'enseigne *la Fontaine d'Or*.

1753. — Cruche, peintre.

1791. — Brisson Joseph-François, architecte.

1810. — Tschoudy, dessinateur pour la fabrique.

1813. — Testard Jean-Baptiste, ciseleur.

1818. — Catel Louis, dessinateur.

1827. — Virieux Jean, dessinateur, au n° 5.

1832. — Amand Gaspard, dessinateur, n° 23.

Dargère Antoine, peintre, n° 6.

Dumont Ambert, architecte, n° 19.

1834. — Ligour Germain, peintre, n° 13.

1838. — De Vouges de Chanteclair, juge de paix, rue Neuve, n° 7.

Pomparsky Charles-Louis, dessinateur pour la broderie et pour ornements d'église, n° 21.

Léon Delaroche, agent de change, n° 30.

1849. — D^r Bottex, medecin-chef de l'Antiquaille.

1885. — S. Maynard, adjoint à la mairie centrale, habite au n° 11.

1909. — Mort, au n° 11, du peintre Lombard Auguste-Louis, né en 1826.

Notes topographiques

Cette rue (ainsi qu'on a pu le voir aux indications de Personnalités) est une des plus anciennes de la Ville. On y peut encore remarquer quelques vestiges du passé :

N° 3. Rez-de-chaussée à arcades.

N° 5. Escalier ; fenêtres à meneaux.

N° 11. Porte d'entrée.

N° 12. Porte et balcon en fer.

N° 13. Porte en menuiserie.

N° 16. Imposte.

N° 17. Imposte : Saint Denis portant sa tête (disparu vers 1923 et remplacé par un Saint Denis en plâtre).

N° 20. Porte dont Joanny Séon a laissé une gravure.

Vers 1618, on parle de « la maison du capitaine La Torne », devenue propriété des Hospices.

En 1770, on cite des maisons portant le nom de maison Poissieux, maison Boutier.

Je n'ai pu identifier ces trois immeubles de la rue Neuve.

Souvenirs d'antan

1561. — Le 5 juin, la populace assaillissait, rue Neuve, Barthélemy Anneau (qu'elle avait arraché du Collège) « où il fut « laissé pour mort au grand scandale des petits enfants, escoliers « et aultres étudiants audit Collège. »

1594. — Le 24 août « fut mis prisonnier le capitaine Bayart, « pennon de la rue Neuve, Le Baron et ses fils, et plusieurs aul- « tres, pour une conspiration que l'on disoit estre avec le duc de « Savoye, et disoit-on qu'ils vouloient faire venir des gens sur des « radeaux sur le Rosne. »

1599. — Le 19 janvier. Ordre aux marchands de bois d'enlever les matériaux qu'ils avaient rangés de chaque côté de la rue

Neuve, où ils demeuraient, et qui obstruaient cette voie de communication, une des plus fréquentées de la Ville « tant à cause du « voisinage du collège que de la proximité du port et des moulins « du Rhône. » (B. B. 136).

1749. — On voyait rue Neuve « vers la Fromagerie », chez Simon, vitrier, une des trois boîtes aux lettres de la Ville.

1790. — Le district de la rue Neuve a arrêté, le 11 du mois de février, qu'il serait fait une députation au régiment de Sonnenberg, Suisse, en la personne de M. de Gugi, lieutenant-commandant, pour témoigner leur reconnaissance et les sentiments d'admiration dus à la conduite de ces braves militaires, qui ont su maîtriser leur courage, en n'opposant aucune force aux attaques des gens malintentionnés qui étaient mêlés avec les innocents dont ils craignaient de verser le sang.

1792. — La section révolutionnaire dite *rue Neuve*, qui prit successivement les nom de *Chalier*, du *Collège*, se réunissait dans une salle du Collège de la Trinité.

1884. — Au mois d'août s'installe, rue Neuve, le premier consul du Japon qui fut nommé à Lyon, M. Fouyeshima.

NEUVE-SAINT-JEAN (place). — V^e arrondissement.
— Cette place doit son nom à sa situation topographique relativement à l'église Saint-Jean.

Notes topographiques

N^o 1. Voir : escalier à vis ; la façade sur la rue Saint-Jean, date du xv^e siècle.

N^o 2. Maison du xv^e siècle.

N^o 3. Maison du xv^e siècle ; bas-relief représentant un bœuf. (Voir : rue du Bœuf).

N^o 4. Façade du xv^e siècle ; escalier avec tourelles ; dans la cour, fenêtres à meneaux.

Souvenirs d'antan

Dans une maison de cette place fut commis, en 1692, un assassinat dans des circonstances particulièrement mystérieuses. Jacques Aimar, une baguette de coudrier à la main, suivit la trace des coupables et en atteignit un à Beaucaire, lequel dut avouer et fut roué vif.

Les savants de l'époque discutèrent et disputèrent longuement sur la vertu de cette baguette divinatoire. Mais, ce qui semble bien plus miraculeux encore, c'est que Jacques Aimar ait échappé à l'accusation de sorcellerie.

Ce Jacques Aimar fit d'ailleurs longtemps parler de lui. Le 30 septembre 1706, Boileau écrivait à Brossette, avocat à Lyon, qui croyait à la vertu de la baguette de J. Aimar : «... Venons « maintenant à votre homme à la baguette. En vérité, mon cher « Monsieur, je ne saurais vous cacher que je ne puis concevoir « comment un aussi galant homme que vous a pu donner dans un « panneau si grossier que d'écouter un misérable dont la fourbe « a été si entièrement découverte, et qui ne trouverait pas même, « à Paris, présentement, des enfants et des nourrices qui daignent l'entendre. C'était au siècle de Dagobert et de Charles-Martel qu'on croyait de pareilles impostures ; mais, sous le « règne de Louis-le-Grand, peut-on prêter l'oreille à de pareilles « chimères, et n'est-ce point que, depuis quelques temps, avec nos « victoires et nos conquêtes, notre bon sens s'est aussi en allé ? « Tout cela m'attriste, et pour ne pas vous affliger aussi, trouvez « bon que je me hâte de vous dire que je suis... etc... »

Leibniz, dans une lettre datée de « Hanovre ce 15/25 de may 1693 », adressée à l'abbé Nicaise, à Dijon, se moque des cartésiens qui croient aux fourberies de Jacques Aimar : « Tout le monde est « convaincu maintenant — écrit-il — de la fourberie de Jacques « Aimar, depuis la déclaration que M. le Prince (Condé) en a fait « faire dans le Journal des Scavants (sic)... »

NEUVE DE LA VILLARDIERE (rue). — III^e arrondissement. — Voir : *Villardière*.

NEY (rue). — VI^e arrondissement. — La dénomination de cette rue rappelle le maréchal Ney ; elle n'a donc rien de local.

Divers

Les immeubles numérotés 22 et 24 ont été construits par l'architecte Ch.-L. Roux-Meulien.

NEYRAT (Alexandre-Stanislas). — Né à Lyon le 27 août 1825 ; fut chanoine de la Primatiale.

Ordonné prêtre en 1849, il enseigna aux Minimes jusqu'en 1851 ; puis il devint organiste et maître de chapelle d'abord à

Saint-Bonaventure (1851-1861), puis à Saint-Jean (1861-1884).
Prélat de Sa Sainteté en 1887.

Mgr Neyrat fut reçu à l'Académie de Lyon en 1874.

Il a laissé de nombreuses publications musicales, et deux volumes de voyages: *l'Athos ou la presqu'île des moines* (1880); *Suède et Norvège* (1883).

NEYRET (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue fut percée en 1619, sur un terrain appartenant à Claude Neyret, marchand lyonnais.

Les Neyret prenaient le titre de sieurs de Bellevue. Dans le plan de 1625, on voit une sorte de petit château à tours carrées qui porte ce nom, sur l'emplacement actuel du Bon-Pasteur.

Cette famille est citée dans nos annales dès le xiv^e siècle; l'église des Augustins conservait une épine de la couronne de Jésus-Christ, apportée, en 1491, par un Jean Neyret; en 1631, Antoine Neyret fut échevin.

On vit longtemps, dans cette rue, au-dessus de l'entrée d'une maison une niche abritant une statue de Saint Roch, avec cette inscription: *Ejus præsidio non ultra pestis*, rappelant que la peste dont Lyon était frappé, n'avait pas atteint le plateau de la Croix-Rousse.

Personnalités ayant habité la rue

1694. — Sevin Jierre-Paul, peintre, dessinateur et décorateur.

1758. — Gasquet, dessinateur pour la fabrique.

1825. — Mathé Etienne, dessinateur.

1828. — Fay Anthelme, dessinateur, an n° 29.

Notes topographiques

Voir l'inscription sur pierre, commémorant la date de l'ouverture de la rue: « La rue Neyret construite en l'an MDCXIX. »

N° 1. Ecole de La Salle.

N° 8-10. Caserne du Bon-Pasteur (caserne Franceschi); ancienne demeure des Neyret de Bellevue, puis couvent de religieuses; grand portail; dans la cour, porte à consoles, meneaux.

N° 14. Ecusson mutilé avec date 1765.

N° 16. Porte, heurtoir représentant une lionne à queue de poisson terrassant un serpent.

NEYRON (Jean). — J'ai parlé déjà de Jean Neyron à l'article *Augustins (rue des)*. Cependant je crois intéressant de reproduire, à propos de ce personnage quelques-unes des notes recueillies par les érudits lyonnais et notamment A. Péricaud.

Sous la date 1540 (circa) voici ce qu'en écrit ce dernier : « Jean Neyron, lyonnais, qui avait assisté à la représentation du *Jeu de Saint-Nicolas de Tolentin* et à celles de quelques autres *Mystères*, données à Lyon par les Augustins, mû de dévotion envers la passion du Fils de Dieu, employa les grands biens que son père lui avait laissés, à acheter des granges voisines du jardin des Augustins et du couvent des Dames de la Déserte. Possesseur de ce vaste emplacement, il y fit construire un grand théâtre avec le paradis au-dessus et l'enfer au-dessous, environné tout autour d'échafauds en formes de galeries pour recevoir les plus apparents de la Ville. Ces galeries avaient trois étages l'une sur l'autre, et il y avait au-dessous une place grande et spacieuse avec des bancs pour le menu peuple. Le tout bien clos et couvert contre l'injure du temps. Là, par l'espace de trois ou quatre ans, les jours de dimanche et les fêtes, après dîner, furent représentées la plupart des histoires du Vieil et du Nouveau Testament, avec la *Farce* au bout, pour récréer les assistants... »

Le P. de Colonia et l'abbé Perneti rapportent que l'on fit un recueil des pièces qui avaient été données sur le théâtre de Jean Neyron, et qu'il parut, en 1542, sous le titre : *Le très excellent et saint Mystère du Vieil Testament représenté par personnages, auquel sont contenues les histoires de la Bible*,

Le P. de Colonia se trompe quand il fait entendre que l'ouvrage paru en 1542 contient un recueil des pièces jouées sur le théâtre de Jean Neyron. Ce théâtre n'avait été ouvert que depuis deux années environ, lorsqu'on publia le *Mystère du Vieil Testament*.

Ce théâtre fut probablement fermé, comme tous ceux du même genre, en 1548; car un arrêt du 17 novembre de ladite année supprime la représentation des *Mystères* et de toutes sortes de spectacles.

C'est probablement à cette époque que doit remonter l'origine du théâtre de *la Crèche* où l'on représentait des petites pièces tirées des deux Testaments (A. Péricaud).

NICOD (Célestin-Barthélemy). — Né à Arbent (Ain) en 1797, mort à Lyon le 22 mars 1862.

Fut médecin à la Croix-Rousse au moment de l'insurrection d'avril 1834, et donna tous ses soins aux ouvriers blessés.

Nicod présida, en 1848, le Comité central. Médecin du Dispensaire de 1858 à sa mort.

NICODEMI ou **NICODEMO**. — Italien d'origine, mort à Lyon en 1804, Gaëtan Nicodemi fut élève du célèbre botaniste Cyrillo. Il quitta Naples en 1799 pour s'installer à Lyon où il fut nommé successivement surveillant, sous-directeur (1799), puis directeur du Jardin botanique.

Il se suicida en 1804.

NICOLAI (Nicolas de). — Le 25 juin 1583 meurt, à Paris, Nicolas de Nicolai, seigneur d'Arfeuille, premier et ordinaire cosmographe du roi, auteur d'un ouvrage dont le manuscrit porte ce titre : *Générale description de l'antique et célèbre cité de Lyon*.

NIEPCE (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue a reçu ce nom, en mémoire de Joseph-Nicéphore Niepce, le véritable inventeur de la photographie, né et mort (1765-1835) à Chalon-sur-Saône.

D'abord officier, il entra, en 1794, dans l'administration, puis se retira, en 1801, dans sa ville natale, pour se livrer tout entier à ses recherches scientifiques. Il est le créateur de l'héliographie.

Niepce s'associa à Daguerre, avec le concours duquel, en 1828, il trouva, le moyen de fixer, sur des plaques d'argent, l'image de la chambre noire.

La statue de Niepce, par Guillaume, a été inaugurée à Chalon-sur-Saône, en juin 1885.

NIEPCE (Léopold). — Conseiller à la Cour de Lyon; érudit auquel on doit de très beaux travaux sur notre ville; on peut citer notamment : *Les titres de la noblesse ancienne et moderne du Lyonnais* (Lyon 1880, chez Georg); *les monuments d'art de la Primatiale de Lyon détruits ou aliénés pendant l'occupation protestante en 1562* (Lyon 1881, Georg).

L. Niepce était né à Cassel le 3 décembre 1813 et mourut à Lyon le 11 août 1898. Il convient de signaler qu'il a laissé quelques aquarelles et dessins à la plume qui ne sont pas sans valeur.

NIVIERE-CHOL (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue porte le nom du maire de Lyon qui succéda à Louis Vitet le 5 décembre 1792, et fut lui-même remplacé par Bertrand, l'ami et associé de Châlier, le 15 avril 1793.

Le 6 février 1793, le Robespierre lyonnais fit convoquer, au son d'une cloche promenée dans les rues de Lyon, une assemblée générale du Club des Amis de la Constitution (les Jacobins). Ses projets révolutionnaires furent, ce jour-là, déjoués par Nivière-Chol qui, à cette occasion, fut proclamé « le sauveur de Lyon ». A la suite de cet incident il démissionna ; et bien que sa réélection par les assemblées primaires ait revêtu le caractère d'une véritable ovation, il refusa obstinément de reprendre ses fonctions.

En l'an II (1794), il fut nommé receveur-général du département du Rhône, charge qu'il céda à son fils, en 1804.

NIZARD. — Né à Lyon, mais exerça comme professeur de français en Italie.

En 1751, il alla s'établir à Brescia où un certain signor Cristiani enseignait notre langue. Pour le dépouiller de sa clientèle, Nizard imagina de donner un échantillon de son talent par un sonnet dont voici les premiers vers :

Sortez nymphes des bois, de ces lieux solitaires :
Il est temps aux chansons d'accorder votre lyre ;
Les doux charmes et la joie ce grand jour respire
D'une divinité qu'on ne vit dans Cytère.

Ce sonnet lui amena tous les élèves de son concurrent. Mais Cristiani ne se tint pas pour battu et fit une dissertation française en trois cents pages in-8°, pour prouver que le sonnet ne valait rien. On y lit ce singulier français : « Je dois avertir le public « qu'ayant été (sic) imprimées plusieurs feuilles pendant mon « absence... les obscurités et les faux raisonnements arrivés par « les oublis de l'imprimeur, ou miens, seront réparés, si je pas- « serai à une autre édition. »

Ses écoliers lâchèrent Nizard et revinrent en foule !

(*Journal de Paris*, 25 décembre 1788.)

NOAILLES (avenue de). — VI^e arrondissement. — Cette dénomination n'a rien de lyonnais, et pas davantage celle qu'on lui a récemment substituée de *avenue du Maréchal-Foch*. Je

n'entends pas par cette remarque prendre position sur l'opportunité de ces appellations. Je souligne simplement que ces noms ne rappellent ni un enfant, ni un événement de notre cité.

Personnalités ayant habité la rue

- XIX^e siècle. — Anglesio, dessinateur, au n° 12.
1868. — Glénard, professeur à la Faculté de Médecine.
Dr Chappet, médecin de l'Hôtel-Dieu.
Hoffet, l'un des fondateurs, à Lyon, de la Société d'éducation, au n° 61.
1872. — Heinrich, doyen de la Faculté des Lettres.

Notes topographiques

L'immeuble Tresca-Chardigny est l'œuvre de l'architecte J.-J. Farfouillon.

L'hôtel Blache fut édifié en 1867 sur les plans de l'architecte Casimir Echernier.

N° 2 fut construit en 1858 par l'architecte Louis Bresson.

N° 8. Maison Cornu édifiée sous la direction de l'architecte Tony Bourbon.

N° 38. Maison Vitta, devenue hôtel du gouvernement militaire de Lyon, construite par J.-M. Anselme Lablatinière.

N° 45. Maison élevée sur les plans de l'architecte Christian-Wilhem Leo.

N° 51. Construit par Prosper-Edouard Bissuel.

Souvenirs d'antan

Sur les terrains vagues qui existaient encore en 1840 se dressait le *théâtre Conus*. Nos ancêtres pouvaient assister là à des séances de magie blanche, de prestidigitation. Une annonce parue dans un journal de 1840 fait savoir au public qu'il assistera à la transformation d'un poulet en homme, qu'il verra le port d'Alger, etc... « Ce spectacle (dit l'annonce) étant très décent, « MM. les ecclésiastiques et les élèves des pensionnats peuvent « y assister sans scrupule. »

— La salle des *Folies-Bergères*, qui occupait les immeubles n° 55 et 57, fut longtemps une des salles de spectacle les plus courues. En 1880, on transforma les *Folies* en *Skating*.

Aujourd'hui, c'est une maison de vente d'automobiles avec un vaste garage.

NOBLESSE LYONNAISE. — A l'exception de quelques rares familles, tous les nobles de Lyon, avant la Révolution, étaient fils ou petits-fils de marchands, épiciers, droguistes, fabricants.

Mais tous ces nobles de fraîche date ne payaient aucun impôt. De là les émeutes fréquentes du peuple et des bourgeois non encore anoblis, qui, seuls, contribuaient aux charges.

La particule qui précède le nom d'un assez grand nombre de nos compatriotes indique simplement qu'un membre de leur famille a été échevin ou prévôt.

NOCE (Madeleine de). — Artiste lyrique qui obtint de très grands et très légitimes succès au Grand-Théâtre de Lyon, vers 1895.

Née à Paris, elle travailla sous la direction de Madame Colonne. Puis, grâce à Armand Sylvestre, ami de sa famille, elle fut reçue par Gounod et par Massenet. Ce dernier la fit engager au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

Mademoiselle de Nocé fit à Lyon, puis à Paris une très honorable carrière.

NOGARET (Jacques-Philippe). — Sculpteur né à Lyon en 1755. Il fit ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, et semble avoir vécu dans la capitale.

Audin et Vial pensent qu'il est le fils du Nogaret qui a sculpté et signé, vers 1788, de très nombreux ameublements.

NOIROT (l'abbé). — L'abbé Noirot fut, pendant de longues années, professeur de philosophie au Lycée de Lyon.

En 1848, il posa sa candidature à l'Assemblée nationale et fut battu.

L'abbé Noirot fut membre de l'Académie de Lyon.

NOLOT (Antoine-Jacques). — Chef d'institution, de ce qu'on appelait autrefois une « boîte à bachot ».

Nolot fut président du Conseil général du Rhône et joua, vers 1890, un rôle politique assez important dans notre cité.

Le souvenir en est bien effacé ! Et cependant Nolot fut administrateur de l'Ecole normale d'Instituteurs, du bureau de Bienfaisance, de la Société de patronage des Enfants pauvres, etc..., etc. Il était né à Verdun-sur-le-Doubs, le 7 février 1844.

NONNOTTE (Donat). — Né à Besançon en 1708, mort à Lyon le 5 février 1785 ; peintre du roi.

Nommé en 1754 peintre de la Ville de Lyon, Nonnotte créa l'Ecole des Beaux-Arts.

Il avait travaillé d'abord avec son oncle Jean Nonnotte.

Son œuvre picturale est importante : *portraits, sujets religieux ou historiques*, etc... Je cite notamment : *Madame Dumesnil dans le rôle d'Agrippine* (1754) ; *Madame Nonnotte* (1758) ; *dessins pour les œuvres de Louise Labé* (1762) ; *Jean-Baptiste Lacour, échevin* (1766) ; *Flesselles, prévôt des marchands* (1768) ; *le Roi protégeant les Sciences et les Arts* (1775) ; *Mathieu Rast*, etc..., etc...

On doit à Clément Jayet un buste (plâtre) de Donat Nonnotte (1778).

NOSTRADAMUS (Michel). — Ce célèbre personnage, originaire de Salon (Provence) a fait plusieurs apparitions dans notre ville.

Eugène Bareste, dans son *Nostradamus* (1840) donne quelques détails sur le séjour qu'il fit à Lyon en 1547.

« ... Michel Nostradamus courut soigner les pestiférés « lyonnais. Un des savants médecins de la ville, Jean-Antoine « Sarrazin (docteur de Montpellier) voulut arrêter seul les « progrès de la contagion. Il ambitionnait la gloire du médecin « de Salon, et croyait se faire, à Lyon, une réputation semblable « à celle que Nostradamus s'était faite à Aix.

« Ce dernier, qui était fort modeste, quoique connaissant « parfaitement sa valeur, fit part à Sarrazin des observations « qu'il avait recueillies à Aix. Le médecin lyonnais ne tint aucun « compte des conseils de son collègue et tua ou laissa mourir « un grand nombre de malades... Les habitants allèrent trouver « Nostradamus, se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent à « grands cris de ne point les abandonner. Celui-ci leur fit cette « réponse : Je veux bien vous secourir, mais laissez-moi expé-
« rimer à ma manière ; j'honore beaucoup, ajouta-t-il, le célèbre « docteur Jean-Antoine Sarrazin, mon collègue ; mais comme « mes remèdes diffèrent des siens, je désire que vous choisissiez « celui qui doit rester médecin en votre ville... A ces mots, « toute la députation s'écria : C'est le docteur Nostradamus que « nous choisissons, le libérateur de la ville d'Aix !

« Un mois après... le fléau n'existait plus, et le docteur « Nostradamus, comblé d'honneurs et de présents, retourna « triomphalement à Salon, escorté des autorités de la Ville que « sa science et son dévouement avaient sauvée. »

NOTABLES. — Il n'est pas sans intérêt de relever la liste des notables, désignés en novembre 1789, pour remplir les fonctions d'adjoints dans l'instruction des procédures criminelles, pendant un an, à la Sénéchaussée.

Cette liste est comme une sorte de nomenclature des anciennes familles lyonnaises; on pourra, à sa lecture, se convaincre du caractère artificiel des particules par quoi certains de leurs descendants jouent à la noblesse. Voici quelques noms composant cette liste :

Pierre Jordan, rue Pizay; Louis Félistent l'aîné, place du Concert; Gatien-François Falsan, rue Grenette; Pierre Maupetit, rue Puits-Gaillot; Jean-Pierre Granier, rue Saint-Dominique; Louis Fayolle, quai Saint-Clair; Jean-Marie Sain-Costar l'aîné, rue Sainte-Catherine; Paul Maurier, rue Tupin; Mathieu Nantas, rue Bât-d'Argent; Jean-Jacques Orsel, place du Concert; Jean-Baptiste Perrin, rue Puits-Gaillot; Jean Rocoffort, rue des Quatre-Chapeaux; Jean-Marie Bruyset fils aîné, quai Monsieur; Jean-Marie Rousset, rue Puits-Gaillot. Tous anciens recteurs de l'Hôtel-Dieu.

Antoine Jourdan, conseiller de ville; Jean-Henri Benoît aîné, ancien échevin; Jacques-François Vauberet-Jacquier, ancien échevin; Antoine Neyrat, ancien échevin, rue Neuve; Laurent Gay, ancien échevin; François-Suzanne Brac, avocat; André Mongez, juge conservateur; Thomas Maléchar, conseiller de ville; Louis-Antoine Moutonnat, avocat; Jean-Thomas Rouher, officier en chef de la milice bourgeoise, rue de la Loge-des-Changes; Arthaud, officier de la milice; Viala, officier de la milice; La Croix de Laval, ancien chevalier d'honneur de la Cour des Monnaies, place de la Charité; Claude Servant de Poley-mieux, trésorier de France, place Louis-le-Grand; Basset de Châteaubourg; Claret de la Tourrette, ancien chevalier de la Cour des Monnaies; Louis Rosset, imprimeur, rue Mercière; Joseph-Dominique Bergasse, banquier; Jérôme Biclet, ancien trésorier de France; Floret, négociant, quai Saint-Clair; Greppo cadet, négociant, quai Saint-Vincent; Jacques Brunet l'aîné, négociant, rue Lanterne; Gleize cadet, officier de la milice bourgeoise; Champ, agent de change; Berliet, agent de change; Miège l'aîné, agent de change; Fulchiron Joseph, rue Mulet; Dubois, banquier, rue de la Gerbe; Guillaume Maret de Saint-Pierre, avocat; Bonaventure Morel, procureur ès cour; Jean Pilat l'aîné, juge conservateur.

Dominique Vouty, place des Terreaux; André Lagier; Claude-Antoine Riverieulx fils, rue Sala; Cl.-Amédée Favre, place de la Charité; Antoine Piron, rue Neuve; Jean-J. Roche,

rue Saint-Côme; Jérôme Maisonneuve, rue de la Charité; Jean-François Michel, rue Boissac; François Bousquet, rue de l'Herberie; Julien van Rizamburgh; Claude-Aimé Vincent de Margnolas, place de la Charité; Joseph-Toussaint Longue; Pierre Lassausse; Laurent Perret, rue Royale. Tous anciens recteurs de la Charité.

NOURRISSON. — Nom d'une famille d'artistes horlogers des XVII^e et XVIII^e siècles, parmi les membres de laquelle on peut citer:

1^o Guillaume, né à Ambert, mort à Lyon où il semble s'être installé en 1655. Il travailla pour le Consulat et pour le chapitre de Saint-Jean.

2^o Antoine, frère du précédent, né en 1628, mort à Lyon le 15 août 1715.

3^o Guillaume II Nourrisson, qui vécut à Lyon à partir de 1667 et jusqu'aux premières années du XVIII^e siècle.

NOURRY (Claude), dit Le Prince. — Imprimeur lyonnais du commencement du XVI^e siècle. Il demeurait « près Notre-Dame de Confort »; sa maison était située à l'angle sud de la *grande-rue de l'Hôpital* et de la *rue Raisin* (rue Jean-de-Tournes), c'est-à-dire à peu près sur le terrain de la place de la République, qui se trouve à l'entrée de la rue Palais-Grillet.

Avant 1789, on désignait cet immeuble *maison de M. le Prince*; il fut détruit par un incendie pendant l'émeute de 1834.

Les débuts de Nourry semblent avoir été: *la Grant danse macabre* (1501).

NOYE (François-Antoine). — Graveur sur bois et métaux, né à Lyon le 7 mai 1816, mort en la même ville le 2 juillet 1859.

Noyé fut élève de l'Ecole lyonnaise des Beaux-Arts.

Parmi ses travaux: *Vue des aqueducs de Saint-Irénée*; illustrations de *Lyon ancien et moderne*, etc..., etc...

NOYEL DE BELLEROCHÉ (Alexis). — Né à Villefranche-sur-Saône en mars 1703, mort à Lyon en mars 1775. Il fut lieutenant criminel, grand bailli du Beaujolais, membre de l'Académie de Lyon (1745) et de la Société d'Agriculture.

Noyel proposa une mesure invariable en prenant pour type la longueur du pendule à seconde.

NOYTOLON ou **NOITOULON**. — Famille d'horlogers qui vécut et travailla à Lyon, aux ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, et compta plusieurs ouvriers d'art :

1° Christophe dont on trouve la trace dans notre ville vers la fin du ^{xvi}^e siècle ; il est qualifié : *maître relouquier*.

2° Pierre, né à Lyon en 1588 ; on trouve dans les collections privées quelques petites horloges qu'il a signées.

NUGUE (Laurent-Antoine). — Le 15 novembre 1830 mourut à Lyon Antoine Nugue, premier président de la Cour d'Appel à l'âge de 65 ans.

Nugue avait été député au Conseil des Cinq-cents. En 1800, il fut nommé procureur général au Tribunal criminel du département du Rhône. En 1815, il devint président de chambre à la Cour d'Appel.

Nugue a laissé le souvenir d'un magistrat fort éclairé.

NUITS (rue de). — IV^e arrondissement. — La *rue de la Visitation* a reçu, en 1878, le nom de rue de Nuits.

La bataille de Nuits (18 décembre 1870) fut une des plus meurtrières pour les légions du Rhône. C'est au lendemain de ce combat au cours duquel tant de nos compatriotes trouvèrent la mort, que le commandant Arnaud (voir ce nom) fut assassiné par les émeutiers.

La municipalité lyonnaise, en donnant à cette rue le nom du combat de Nuits, a voulu perpétuer le souvenir du dévouement et de l'héroïsme de nos légionnaires de 1870.

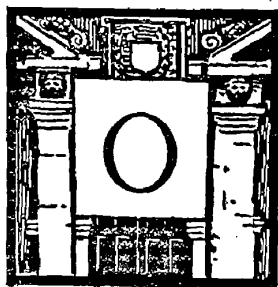
NUOVINA (Jina de). — Artiste lyrique née en Roumanie, à la frontière turque.

Elle étudia à Vienne (Autriche), puis à Paris.

M^{me} de Nuovina débuta, en 1890, à Bruxelles, dans *Esclarmonde*, de Massenet.

En 1896, elle provoqua l'enthousiasme des Lyonnais, spectateurs généralement froids, dans *Carmen* et surtout dans *la Navarraise*. La première représentation de cette œuvre à Lyon fut donnée (1896) au profit de l'œuvre de l'Hospitalité de nuit ; le succès de M^{me} de Nuovina y fut prodigieux.

Elle quitta bientôt notre scène pour Paris.



OBERKAMPF (Ernest-Louis). — Né à Lyon en 1836. Oberkampff occupa une place considérable, à la fin du XIX^e siècle, dans notre ville. Il fut administrateur des Hospices, du Mont-de-Piété, de la Société des Logements économiques, etc...

Il présida (ou vice-présida) la commission des Bibliothèques municipales, la Société des Amis de l'Université, l'Œuvre des tuberculeux, la Caisse d'Épargne, etc..., etc...

OBSERVANCE (montée de l'). — V^e arrondissement. — Au bord de la Saône, près du rocher de Pierre-Scize, des religieux Cordeliers avaient fondé un cloître. Peu à peu, dit-on, la discipline se relâcha fort. En 1493, le frère Bourgeois et le frère Tisserand, tous deux prédicateurs de renom, entreprirent de ramener les religieux — qu'on appelait les petits Cordeliers, pour les distinguer de ceux établis vers Saint-Bonaventure — à l'observation rigoureuse de la règle de saint François d'Assise.

Dès cette régénération la communauté prit le nom de *Cordeliers de l'Observance*; d'où la dénomination de notre voie publique.

C'est sur le terrain dépendant de ce cloître que se trouvait le tombeau des Deux-Amants. (voir ce nom.)

Martial d'Auvergne emprunta à ce fait le sujet d'une œuvre curieuse intitulée *l'Amant rendu Cordelier, ou l'Observance d'amour*.

L'église fut construite sur l'emplacement de l'ancien hôpital des Deux-Amants, qui appartenait au chapitre de Saint-Jean.

Les religieux commencèrent à déblayer le terrain en 1492; et, le 25 mars 1493, Charles VIII, accompagné de la reine Anne de Bretagne, posa la première pierre de l'édifice. Ronsard a rappelé la date de cette cérémonie dans les vers suivants:

Es faubourgs, pour les frères Mineurs,
Il fonda un couvent ; puis avec grands seigneurs.
Princes, comtes, barons et bande qui frétille,
S'en alla conquérir Naples et la Sicile.

Souvenirs d'antan

1493. — La bénédiction de la première pierre du couvent de l'Observance fut donnée par l'évêque d'Angers, Jean de Rély, en présence de Jean Baile, archevêque d'Embrun.

1531. — La chapelle des Lucquois est bâtie dans l'église de l'Observance, d'après les dessins de Michel Ange.

1555. — Le 17 septembre, établissement d'une pêcherie d'aloses, sur la Saône, en face du couvent de l'Observance (Archives B. B. 78).

1589. — Le 14 mars, le Consulat autorise les religieux du couvent de l'Observance à entrer ou sortir de la ville à toutes les heures du jour, soit par terre, soit par eau, « pourvu que dans la *besche*, il n'y ait d'autres que des religieux et qu'il ne s'y commette aucun abus. »

1589. — Le 18 mai, les religieux de l'Observance remontent au Consulat que, depuis les nouveaux troubles (la Ligue), les habitants de la ville, qui avaient la dévotion de venir au service divin en leur église et y faire quelques aumônes, n'y peuvent plus venir, d'autant moins qu'il n'est pas permis de sortir sans passeport. Le Consulat, pour les dédommager, ordonne « qu'il leur sera fait une aumône de trois années de bled et d'un poinçon de vin ».

1593, 18 mai. — Le Consulat désirant empêcher « la ruine » prochaine du portail de l'église de l'Observance, pour être la « dite église de fondation royale, et servant d'embellissement à la Ville.ne voulant aussi que la mémoire du fondateur d'icelle ne se perde, ordonne qu'une somme de 180 écus que le sieur Fortis doit pour droits de douane, sera payée aux religieux dudit couvent pour être employée aux réparations dudit portail. »

1607 (Archives B. B. 143). — Procès-verbal des funérailles de Philibert de Laguiche, seigneur de Chaumont, qui furent célébrées en l'église de l'Observance. L'oraison funèbre de ce gouverneur de Lyon fut prononcée par le Père Jacquinot, principal du Collège.

OCCIDENT (quai d'). — II^e arrondissement. — Cette avenue doit son nom à sa situation topographique: toutes les maisons qui la bordent regardent l'Ouest.

C'est dans cette partie du territoire lyonnais que se trouvait encore au commencement du XIX^e siècle, le Port des Chaines, entre le pont d'Ainay et le quai de l'Arsenal (quai Tilsitt), en face de l'ancien claustral des Dames de Sainte-Claire. On le nommait ainsi parce que, autrefois, on y attachait les chaînes d'un barrage en fer, destiné à protéger pendant la nuit, la défense de la ligne d'octroi fixée sur ce point de la Saône.

Divers

L'architecte lyonnais, Pierre Dardel, auquel nous devons le Palais de la Bourse, a vécu toute sa vie dans la maison portant le n^o 6 du quai d'Occident.

— C'est à l'extrémité sud du quai que la chaîne des forçats faisait sa station quand elle traversait notre ville pour se rendre à Toulon.

N^o 1. Maison qui, en 1822, appartenait à Métaillet et Lequier. Au-dessus de la porte, une inscription latine, sur une plaque de bronze, rappelant qu'en 1611, « sous le règne de Louis « XIII, là où la Saône se joint au Rhône, s'élève une nouvelle « Athènes, qu'Annibal et les temples annoncent à l'univers, sous « l'œil vigilant des Français, etc... » inscription qui figurait aux anciennes portes d'Ainay.

N^o 5. Maison Bonnardel, édifiée en 1875 par l'architecte Louis Bresson.

N^{os} 6 et 7. Maisons construites sur les plans de l'architecte Louis Rognat.

1841, décembre. — Mey-Lepy, propriétaire, place Sathonay, achète de la Ville, un terrain pour construire près du quai, entre les rues Martin et Sainte-Colombe.

OCTAVIO-MEY (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue s'appelait, autrefois, *rue Poulaillerie-Saint-Paul*. Le nom qu'elle porte aujourd'hui est celui d'un négociant lyonnais, mort en 1690, auquel Lyon doit l'art de lustrer les soies.

C'est en 1655 qu'Octavio Mey fit sa découverte. Il venait de subir des pertes considérables et rêvait aux moyens de les réparer; sans y prendre garde, il mit quelques brins de soie dans sa bouche et les mâcha. Frappé de l'éclat que ces brins de soie

avaient acquis par l'humidité et la pression exercée par les dents, il répéta l'expérience avec attention et conçut le procédé qui lui assura une nouvelle fortune.

Il fit d'ailleurs, de ses richesses, un judicieux usage, participant aux œuvres de bienfaisance de la Ville et s'efforçant d'encourager les artistes.

C'est Octavio Mey qui acheta le fameux bouclier dit de Scipion, dont son neveu ou gendre, Guillaume Puyлата, fit présent à Louis XIV, en 1658, lorsque le roi vint à Lyon. Ce bouclier avait été trouvé dans le Rhône, près d'Avignon, en 1656. D'après Winckelmann, il représentait la dispute d'Achille et d'Agamemnon au sujet de la captive Briséis.

Madame de Sévigné raconte, dans une lettre à sa fille, qu'elle visita le cabinet des « Antiquailles de M. M. ». Il s'agit, évidemment d'Octavio Mey.

ODET (Léonard). — « Tailleur » d'histoires et dominotier. Vécut à Lyon à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e.

On a conservé quelques-unes de ses estampes : *Pourtraict de la Ligue infernale; la Grande et merveilleuse bataille d'entre les chats et les rats; pourtraicts de la Ville et château de Mont-Mellian; etc...*

ODET (Joseph). — Industriel, né à San-Antonio (Mexique) le 23 février 1852. Il se fixa très jeune à Lyon où, bientôt, il acquit une grosse situation à la tête de la Société des Sulfures de Carbone.

Odet présida pendant de nombreuses années le Conseil d'administration du journal le *Lyon Républicain*.

Il mourut en 1930, regretté de tous ceux qui avaient connu son inépuisable bonté et goûté toutes les ressources de son intelligence.

ODIER (François). — Peintre lyonnais auquel fut confiée, en 1853, la restauration des grandes peintures de Thomas Blanchet, qui décorent l'escalier principal de l'Hôtel de Ville.

On lui doit encore : *les disciples d'Emmaüs* (1851) ; *l'Ange et Tobie* (1852) ; etc..

Odier naquit en 1820 et mourut le 9 avril 1890.

ODIN (Jean-Joseph). — Né à La Chapelle-sous-Dun le 11 janvier 1847, Odin fut interne des hôpitaux en 1871, et docteur de la Faculté de Nancy en 1874.

Il exerça à Lyon et fut médecin du Dispensaire général de 1875 à 1889.

ODOLRIC (ou Oldericus). — Archevêque de Lyon, le soixantième selon *Gallia christiana*. Elu en 1041, il mourut en 1046.

Il était archidiacre de Langres, lorsque le roi de Bourgogne, Henri III, le désigna pour gouverner l'église de Lyon.

ŒUVRES SOCIALES LYONNAISES. — Si notre Ville est la cité du Travail, elle figure également au premier rang parmi celles qui ont su organiser la solidarité humaine. Sans avoir la prétention d'être complet, et bien que plusieurs fondations aient été signalées au cours de ces quatre volumes, je tiens à énumérer toutes les œuvres sociales sur lesquelles j'ai pu recueillir quelques notes :

Alliance d'hygiène sociale. — Se propose de coordonner et secourir les efforts des associations et des œuvres qui poursuivent l'amélioration de la santé publique.

Société lyonnaise de patronage et de relèvement des libérés.

Legs Mercier. — Destiné à pourvoir aux frais d'apprentissage de quatre garçons ou filles de 12 à 15 ans appartenant à des familles pauvres.

Fondation Chenavard. — Rente de 3.000 francs léguée à la Ville par Paul Chenavard, pour secourir des artistes lyonnais, peintres ou sculpteurs, âgés de plus de 55 ans.

Legs Chaboud. — Destiné à mettre en pension des jeunes aveugles des deux sexes.

Legs Fouard. — Pour améliorer le sort de jeunes aveugles.

Legs Renaud. — Tendant au même but que le précédent.

Fondation Boucher de Perthes. — Au profit d'une fille pauvre qui aide ses frères et sœurs orphelins ou ses parents malheureux.

Legs Veuve Coquerel. — Même destination que le précédent.

Fondation Ducroux-Cadot. — Même destination que le précédent.

Fondation Pleney. — (Voir : rue Pleney).

Legs Bonafous. — Dotation d'une fille pauvre de la paroisse Saint-Pierre.

Legs Edouard Millaud. — (Voir : rue Edouard-Millaud).

Legs Tamain. — Dotation de jeunes filles du IV^e arrondissement.

Legs Cellard. — Destiné aux veuves chargées de famille.

Legs Dorel. — Pour une famille nombreuse du I^{er} arrondissement.

Fondation Rosset. — Pour les mères de famille pauvres de la Ville de Lyon.

Legs Bouchet. — Pour les jeunes incurables de la Guillotière.

Fondation Gomy. — Pour hospitaliser dix jeunes garçons pauvres incurables.

Legs Grognard. — (Voir : rue Grognard).

Legs Gouttenoire. — Bourses pour le Lycée Ampère.

Fondation Vernay-Dufour. — Pour loger six veuves de plus de 60 ans et six célibataires âgées de plus de 40 ans, de la paroisse Saint-André.

Fondation Gustel-Thival. — Vêtements aux petits enfants pauvres, âgés de 5 à 10 ans, habitant l'ancienne rue des Pierres-plantées.

Fondation Arthaud. — Pour nourrir, instruire et entretenir jusqu'à l'âge de 25 ans, deux enfants de la paroisse de La Grave (Hautes-Alpes).

Fondation Laurencin. — En faveur d'enfants orphelins.

Fondation Durand-Valesque-Fayard. — Pour la création de primes en faveur des patrons nourriciers auxquels sont confiés les enfants naturels de la Charité.

Fondation Veuve Rambaud-Chambeyron. — Destinée à des garçons incurables et arriérés

Fondation Rosset. — Pour l'achat de layettes aux enfants nouveau-nés des maternités.

Fondation Henri Bertoye. — Même destination que ci-dessus, pour les enfants de Villeurbanne.

Fondation Saint-Olive. — Même destination que la fondation Rosset.

Fondation Jacquier. — Layettes pour les enfants nés à la maternité de l'hôpital de la Croix-Rousse.

Fondation Vidal. — Pour distribuer des goûters aux plus pauvres enfants de l'hôpital Renée-Sabran.

Fondation Caillemer Robert. — Même destination que la précédente.

Fondation Kuppenheim. — Pour fournir des secours aux malades sortant des hôpitaux.

Fondation Riboud. — Même destination.

- Fondation Arthur Brolemann.* — Même destination.
- Fondation Aynard.* — Même destination, mais uniquement pour les malades sortant de l'hôpital de la Croix-Rousse.
- Fondation Mourier.* — Pour payer des journées d'hospitalisation.
- Fondation Hélène d'Ambourmay.* — Au profit d'un vieillard incurable de la Charité.
- Fondation Oulier.* — Logement gratuit de dix femmes nées dans une des paroisses du V^e arrondissement.
- Legs Tissot.* — (Voir : rue Tissot).
- Legs Roche.* — Pour dégager les objets déposés au Mont-de-Piété, pour des prêts inférieurs à dix francs.
- Legs Roche.* — Secours aux orphelins.
- Legs Chevreau.* — Pour dix ouvriers infirmes et indigents de la Ville.
- Legs Berger.* — Pour les Sapeurs-pompiers.
- Legs Tabard.* — Destiné à des sourds-muets indigents.
- Fondation Comby.* — Assurant l'hospitalisation de douze enfants pauvres de la commune de Belleville.
- Fondation Mazard.* — (Voir : rue Mazard).
- Fondation Veuve Lacroix, née Prade.* — Livrets de Caisse d'épargne pour les enfants de l'orphelinat municipal (rue de Chazière).
- Fondation Chevallard.* — Créant un place d'incurable à l'Hôtel-Dieu.
- Fondation Reymond.* — Comme ci-dessus.
- Fondation Dupré Etienne.* — Pour les pauvres de Saint-Laurent-de-Chamousset.
- Fondation Raimbourg.* — Pour les pauvres du Bois-d'Oingt.
- Fondation Peillon.* — En faveur des pauvres de Grigny.
- Fondation Chapard.* — Au profit de l'hôpital de Chaponost.
- Fondation Rouville.* — (Voir : place Rouville).
- Fondation Richard.* — Récompense au plus bel acte d'humanité fait dans l'année par un habitant de Lyon.
- Fondation Barnoud.* — Destinée à faciliter le mariage de filles pauvres, dans les communes rurales du département du Rhône.
- Cette liste déjà longue ne clôture pas, tant s'en faut, l'effort lyonnais de solidarité. Je dois citer encore de nombreuses associations dont les membres donnent un exemple constant de dévouement au corps social :
- Fondation franco-américaine pour l'Enfance,* créée en 1918.
- Restaurants municipaux gratuits* pour les femmes enceintes et mères nourrices. Fondés de 1910 à 1914.

Maison des Mères, fondée en 1919, par Edouard Herriot, maire de Lyon.

Mutualité maternelle de Lyon qui protège la maternité et la première enfance (fondée en 1903).

La Samaritaine pour donner un asile aux filles-mères et les placer (création de M. et M^{me} Hermann Sabran, 1891).

Œuvre des layettes (protestante).

Société charitable de Saint-François Régis. — Fondée en 1837, pour faciliter le mariage des indigents.

Œuvre protestante des mariages. — Même but que la précédente; fondée en 1860.

Maison de l'Enfance. — Fondée en 1920 par M. et M^{me} Edmond Gillet.

La Natalité lyonnaise. — Fondée en 1917 pour favoriser l'allaitement maternel.

Comité de patronage des nourrissons. — Fondée en 1922 par le Préfet et M^{me} Canal.

Crèches municipales. — Il en existe dans tous les arrondissements de la Ville.

Crèche Saint-Paul. — Fondée en 1846.

Crèche Saint-Bernard. — Ouverte en 1850.

Pouponnières. — Il en existe cinq dans le département du Rhône.

Nourricerie du Vinatier. — Installée dans l'asile départemental de Bron.

Société de Charité maternelle de Lyon. — Pour secourir les mères de famille dans l'indigence; fondé en 1784.

Société protectrice de l'Enfance. — Fondée en 1866 sur l'initiative du chirurgien Rodet.

Société d'encouragement à l'allaitement maternel. — Fondée en 1877.

Goutte de lait de la Croix-Rousse. — Créée en 1915.

Œuvre lyonnaise des consultations Budin-Favre. — Fondée en 1905. Soins aux nourrissons.

Œuvre des Pouponniers des Brotteaux. — Fondée en 1907.

Œuvre des nourrissons des Tcrreaux et de la Croix-Rousse. — Fondée en 1911 par H. Rosset.

La Grande Famille de Lyon. — Pour fournir des logements salubres aux familles nombreuses.

Œuvre d'assistance à domicile pour les familles nombreuses du VII^e arrondissement. — Fondée en 1912 par M^{me} Mathieu.

Orphelinats municipaux. — Fondés en 1894 (pour les filles) et 1911 (pour les garçons).

Société de Patronage pour les Enfants pauvres de la Ville de Lyon. — Fondée en 1840.

Orphelinat lyonnais des Sœurs Saint-Joseph. — Sept établissements fondés de 1816 à 1845.

Société de patronage des enfants abandonnés. — Fondée vers 1835.

Orphelinat de Montgay. — A Fontaines-sur-Saône.

Orphelinat de Mademoiselle Perrachon. — A Sainte-Foy-lès-Lyon.

Orphelinat Pie X. — A Taluyers.

Providence Caille. — Fondée en 1841 par le chanoine Caille.

Providence des jeunes garçons de Saint-Nizier. — Fondée en 1839.

Orphelinat Demuzière. — Fondé en 1829.

Chalet des Enfants. — Fondé à Grigny, en 1918, par M. et M^{me} Jean Prenat.

Orphelinat de Cublize. — Fondé en 1921.

La Tutelle. — Fondée en 1879 par le grand rabbin A. Lévy pour la protection des jeunes gens israélites pauvres.

Providence des Religieuses Trinitaires. — Fondée en 1716.

Orphelinat de Villefranche — Fondé en 1804.

Orphelinat du Sacré-Cœur. — Fondé en 1859.

Orphelinat de Savigny. — Fondé en 1918 pour des fillettes orphelines et indigentes.

Les petites filles des soldats. — Association fondée en 1857.

Orphelinat de Saint-Benoît. — Fondé en 1848.

Maison de Charité de Saint-Jean. — Pour les jeunes filles orphelines ; fondée en 1679.

Orphelinat de Balmont. — Fondé en 1898 pour les jeunes filles orphelines ou abandonnées.

Orphelinat de Bethléem. — Fondé en 1868.

Orphelinat de Sainte-Blandine. — Fondé en 1861.

Orphelinat de la Sainte-Famille. — Pour jeunes filles.

Œuvre des Messieurs. — Fondée en 1773.

Providence de la Rédemption. — Créée en 1858.

Providence des Buis. — Fondée en 1860.

Œuvre de la Marmite. — Fondée en 1679.

Providence de N.-D. de Fourvière. — Créée en 1845.

Providence de Saint-Nizier. — Fondée en 1820.

Fondation Marie-Emilie Peyret. — Pour les orphelines de guerre ; créée en 1917.

Société des Jeunes Economes. — Fondée en 1804 par M^{me} Bureau de Puzy.

Société lyonnaise pour le sauvetage de l'Enfance. — Association fondée en 1890.

Refuge Saint-Michel. — Pour les jeunes filles, fondé en 1811.

Refuge du Bon-Pasteur d'Ecully. — Fondé en 1867.

Providence du Prado. — Fondée en 1860.

Œuvre de la Solitude. — Fondée en 1821.

Le Bon Abri. — Pour jeunes filles.

Foyer de l'Ouvrière. — Logement des jeunes filles sans famille.

Providence des infirmes de Sainte-Elisabeth. — Fondée en 1844 pour des jeunes filles infirmes.

Œuvre du Manteau de Saint-Martin. — Fondée en 1856 pour fournir des vêtements aux indigents sortants de l'hôpital.

Société de Saint-Vincent-de-Paul. — Fondée en 1836 pour la visite des pauvres à domicile.

Fédération lyonnaise des Sociétés de Jardins ouvriers municipaux. — Fondée en 1920. On comptait, en 1925, 1.785 jardins.

La Cité Rambaud. — Fondée en 1854 pour le logement des vieillards.

Les Petits Sœurs des Pauvres. — Même but.

A cette liste on doit ajouter toutes les œuvres dépendant de l'administration des Hospices, du Bureau de Bienfaisance, du Consistoire israélite, des Eglises protestantes, et toutes les fondations dont l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon assume le fonctionnement. Voici l'énumération de ces dernières :

I. — Fondations d'ordre familial, humanitaire et moral

Fondation Clément Livet (1887). — Trois à cinq mille francs, chaque année, pour les actes de dévouement soutenus ou spontanés, ou un grand service rendu à l'humanité.

Fondation Mathilde-Marie Besson (1899). — Cinq à six cents francs, chaque année, pour la piété filiale et autres vertus des jeunes filles de la région lyonnaise.

Fondation Vernay-Dufour (1905). — Cinq à huit mille francs, chaque année, pour soulager la souffrance, secourir l'infortune, récompenser le dévouement filial.

Fondations Fleury-Catton (1904, 1907). — Deux à cinq cents francs, chaque année, pour un enfant et un ouvrier méritant du canton de Givors.

Fondations Chevalier-Tivet (1926). — Deux prix annuels

pour une jeune fille de la paroisse Saint-Jean et une de la paroisse Saint-Just (600 et 500 francs).

Fondation D' Eugène Vincent (1926). — Un prix de cinquante francs pour la piété filiale.

Fondation Ampère-Cheuvreux (1866). — 1.800 francs par an, pendant trois ans au même bénéficiaire, pour aider un jeune homme ou une jeune fille du département du Rhône à poursuivre ses études ou ses travaux dans les sciences, les lettres ou les arts.

Fondation Baron Lombard de Buffières (1882). — Dix à douze prix de 500 francs avec diplômes, attribués chaque année aux instituteurs qui ont le plus longtemps enseigné aux enfants les devoirs envers Dieu, le prochain et soi-même, dans le département du Rhône ou les arrondissements de Vienne et La Tour-du-Pin.

Fondation Girod-Boué (1921). — Un prix de 600 francs environ, avec diplôme, pour une institutrice catholique du quartier de Vaise.

Fondation familiale Anne-Marie Barnoud (1915). — Dix-huit à vingt livrets de Caisse d'Epargne de 500 francs, avec diplômes, attribués chaque année aux familles nombreuses (minimum de quatre enfants de moins de treize ans) et peu fortunées de cultivateurs et autres professions agricoles choisies dans 125 communes du département du Rhône, indiquées par le fondateur.

Fondation Philippe Isaac ou du septième fils (1916). — Un prix de 1.000 francs ou deux de 500 francs, avec diplômes, attribués chaque année aux familles chrétiennes du Rhône ayant au moins sept fils vivants.

Fondations François Coquet (1919). — Cinq mille francs chaque année dont 2.500 francs pour le dévouement filial et les familles nombreuses de Lyon (la Guillotière de préférence) ; et 2.500 francs pour des œuvres humanitaires ou sociales, ou pour une découverte d'intérêt pratique et général.

Fondation du Comité de la Journée des Mères de Lyon (1921). — Mille francs et une médaille d'argent, chaque année, pour une mère de famille du Rhône titulaire de la médaille d'or de la Famille française, ayant dix enfants vivants, et ayant habité Lyon ou le département pendant au moins cinq ans.

Fondation de l'Hommage aux Grand'Mères (1927). — Chaque année, nombre variable de prix de 500 francs, offerts par la Ligue des Familles nombreuses de Lyon et du Rhône, avec diplômes de l'Académie, et de médailles d'honneur offertes par la Ligue aux Grand'Mères de Lyon et du Rhône, dont les familles sont les plus méritantes et les plus prolifiques.

II. — Fondations d'ordre scientifique, littéraire, historique et artistique

Fondation Christin et de Ruolz (1750). — Un prix de 1.000 à 2.000 francs, avec diplôme, à l'auteur du meilleur mémoire ou appareil sur une question de physique, mathématiques ou arts utiles, mise au concours par l'Académie.

Fondation D^r Herpin, de Metz (1878). — Un prix de 1.000 fr. environ et un diplôme à l'auteur du meilleur mémoire scientifique et technique, particulièrement physico-chimique, imprimé ou manuscrit, concernant l'une des branches de l'industrie lyonnaise.

Fondation Louis Dupasquier (1873). — Un prix de 1.000 fr. avec diplôme, pour un architecte, un peintre, un sculpteur ou un graveur lyonnais, à tour de rôle annuellement, avec limite d'âge de 35 ans pour l'architecte et 28 ans pour les autres.

Fondation Marie-Antoinette Giraud (1918). — Mille francs chaque année, avec diplôme, pour un graveur à l'eau-forte ou, à défaut, un artiste dessinateur ayant fait une œuvre remarquable sur Lyon.

Fondation Jean Chazière (1889). — Quinze à vingt mille francs tous les deux ans, avec diplôme, pour les auteurs des meilleurs œuvres, imprimées ou non, littéraires, scientifiques, médicales, historiques, archéologiques, artistiques; une très belle œuvre de sculpture ou un acte exceptionnellement beau de vertu ou d'héroïsme pourra aussi recevoir le prix en entier ou en partie.

Fondation Honoré Pallias (1891). — Un prix de 1.000 francs environ, avec diplôme, pour les auteurs lyonnais d'œuvres littéraires ou historiques, membres d'une société savante de Lyon fondée avant 1870.

Fondation Joseph Gillet (1925). — Un prix de 10.000 francs avec diplôme, attribué tous les cinq ans à un chimiste lyonnais pour l'impression de sa thèse de doctorat ès-sciences d'Etat.

Fondation des Jeux Floraux de la comtesse Mathilde (1912). — Chaque année, cinq fleurs et un prix exceptionnel:

a) Poésie: un *muguet d'or* et 2.000 francs à l'auteur de la meilleure poésie inédite de moins de cent vers, sans autre condition de forme ou de fond (anonymat imposé jusqu'au jugement du concours).

b) Eloquence: une *Eglantine d'or* et 2.000 francs à l'auteur du meilleur discours inédit de moins de soixante pages, sur un sujet désigné chaque année par l'Académie (anonymat également).

c) Histoire et archéologie: une *Violette d'argent* et 1.000 fr. à l'auteur d'un mémoire historique ou archéologique, inédit ou non (anonymat facultatif).

d) Beaux-Arts: un *Billet d'argent* et 1.000 francs à l'auteur d'un mémoire sur les Beaux-Arts, inédit ou non (anonymat facultatif).

e) Littérature et Morale: une *Primevère d'argent* et 1.000 fr. à l'auteur d'un mémoire de poésie, littérature ou morale, inédit ou non (anonymat facultatif).

f) Prix exceptionnel: somme variable (sans fleur) attribuée ou répartie au gré de l'Académie, à des auteurs ou des groupements ayant fait acte de candidature ou choisis directement par l'Académie.

(Je dois tous les renseignements concernant les fondations dont notre Académie assume le fonctionnement, à M. Claudius Roux, secrétaire général de cette Compagnie.)

OGIER (Mathieu). — Dessinateur et graveur qui vécut à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Parmi ses œuvres, il faut rappeler: *marque d'Huguetant*, libraire (1679); *Dugué de Bagnols*, intendant de Lyon (1680); *J. Spon copiant une inscription* (1683); *François de Talaru de Chalmazel* (1699); *la bienheureuse de Chantal, fondatrice de la Visitation*; etc...

OISELIERE (rue de l'). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom au ruisseau de l'Oiselière qui, non loin de là, descend d'Ecully.

OLIVIER (Séraphin). — Né à Lyon vers 1535, mort à Rome le 9 mars 1609. Il fut cardinal.

Jean du Bois prononça son oraison funèbre dans l'église de la Trinité (le P. Ménétrier).

OLIVIER (Joséphine-Marie). — Née et morte à Lyon (9 août 1847-2 février 1882); devenue M^{me} Achille Chaîne en 1870.

Elle étudia la peinture avec Madame Salles-Wagner et son mari A. Chaîne.

Parmi ses toiles: *Paul et Virginie* (1865); *sur le pont* (1873); *en Vendange* (1877); etc...

OLLIER (place). — VII^e arrondissement. — Le nom donné à cette place est destiné à perpétuer le souvenir de l'illustre chirurgien Louis-Xavier-Edouard-Léopold Ollier de Verneuil, né aux Vans (Ardèche) le 2 décembre 1830, mort subitement à Lyon le 25 novembre 1900, après avoir pris le thé en famille, à dix heures et demie du soir.

C'est à Montpellier qu'Ollier passa sa thèse inaugurale, le 6 mai 1856. Revenu à Lyon, il commença, dès 1857, ses recherches sur le *périoste* et les *résections sous-périostées*, recherches qu'il devait poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière.

Major désigné de l'Hôtel-Dieu en 1860, il est installé en 1863, à la mort du docteur Beaumès. Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, dès sa fondation, en 1877, Ollier se montra aussi remarquable dans la chaire que dans les salles d'opérations.

En 1890, il partagea l'honneur de la présidence au Congrès international de médecine de Berlin. En 1899, il découvrit la *Dyschandroplasie* ou *mal d'Ollier*.

Ses funérailles à Lyon, en 1900, furent d'une imposante grandeur. Sa statue s'élève près de cette Faculté où son enseignement a brillé d'un si vif éclat, sur la place qui porte son nom.

Divers

« Sa notoriété était si grande, dit Lortet, que, dans le dernier voyage qu'il fit à Athènes, Constantinople et Beyrouth, les malades, informés de son passage par la rumeur publique, vinrent en foule, des régions les plus éloignées de l'Orient, pour lui demander des conseils. »

Ollier n'échappa pas aux mauvais vers de J. Tairig :

Pour lui, mon amour, ma tendresse,
Mes bons sentiments sont innés.
Oh ! n'en soyez pas étonnés...
A vous renseigner je m'empresse :
On affirme qu'avec adresse
Le docteur Ollier vous redresse
Ou vous recolle un nez !

OMNIBUS. — Ces voitures circulèrent à Lyon, pour la première fois, le 1^{er} juin 1829. Elles furent créées pour le service intérieur de la Ville pendant l'hiver, et pour desservir les environs l'été.

On payait, des Terreaux à Vaise, 0 fr. 35, et, pour aller jusqu'à l'Ile-Barbe, 0 fr. 60.

ONOFRIO (Jean-Baptiste). — Né en 1814, fut avocat à Lyon. En 1849, il entra dans la magistrature et termina sa carrière comme conseiller à la Cour.

Onofrio fut président du Conseil d'administration des Hospices ; président de l'Académie de Lyon (1873) dont il était membre depuis 1864 ; administrateur du Dispensaire général de 1851 à 1865. Il mourut à Lyon, le 28 mai 1892.

ORAISON DOCTORALE. — L'élection des Consuls se faisait (au début du xiv^e siècle) le dimanche avant l'Ascension. Plus tard, on la fixa au 21 décembre, le jour de la Saint Thomas.

L'installation des élus se faisait solennellement ; et, un des citoyens renommés de la Ville était chargé de faire un discours de circonstance qu'on appelait : l'Oraison doctorale.

ORAN (rue d'). — I^{er} arrondissement. — Cette dénomination n'intéresse pas l'histoire locale.

Dans le passé — et encore vers 1850 — cette voie publique portait le nom de *rue Casse-froide*. Pourquoi ?

ORBAY (François d'). — Architecte, né en 1634. A dressé, vers 1680, les plans du portail de l'église des Carmélites et ceux de la chapelle de Villeroy, également aux Carmélites.

ORBITELLO. — La *Gazette de France*, de juin 1646, rapporte le fait suivant : « Le régiment lyonnais, ayant pour capitaine et major-commandant le sieur de la Pace, se distingue « dans le second combat livré sous Orbitello, et gagné par le prince Thomas, général des armées du roi en Italie. »

ORLIER (Jean-François). — Sculpteur sur bois de quelque talent, qui vécut et mourut à Lyon (26 octobre 1812-11 mars 1886).

ORNANO (rue d'). — I^{er} arrondissement. — Cette rue porte le nom du maréchal de France, Ornano, qui prit possession de Lyon, en 1594, au nom du roi Henri IV, lorsque la Ville abandonna le parti de la Ligue.

Ornano mourut à Paris le 21 janvier 1610, à l'âge de soixante-deux ans.

En 1602, on a imprimé, à Bordeaux, en son honneur, un poème de six cents pages, dans lequel on trouve des détails très circonstanciés sur son entrée à Lyon.

ORPHELINATS. — On a souvent écrit, et à juste titre, que Lyon était la ville de la charité. Je n'ai pas l'intention d'analyser *Lyon ville de la Bienfaisance*, il y faudrait consacrer des volumes; mais je pense qu'il n'est pas inutile de rappeler, ne fût-ce que par leur nom, celles des œuvres sociales qui se rapportent à l'enfance. Voici l'énumération de celles installées à Lyon, qui complètera la documentation fournie à l'article *Œuvres sociales*:

Providence Caille, montée des Anges, fondée en 1840 par un legs de l'abbé Caille.

Orphelinat Denuzière, rue Coste, fondé en 1830. (Voir: rue Denuzière).

Providence Saint-Nizier, rue Pierre-Brunier, fondée en 1839.

Œuvre de l'Adoption, place Bellecour, fondée à Paris en 1859.

Recouvrance Chabrières-Arlès, cours de la Liberté.

Orphelinat municipal, rue Philippe-de-La Salle, fondé en 1911.

Orphelinat des P. T. T., hôtel de la Mutualité, fondé en 1920.

Providence des Trinitaires, rue Bony, fondée en 1804.

Œuvre des Messieurs, rue Bourgelat, fondée en 1773.

Orphelinat des Sœurs Franciscaines de Jésus, montée de Balmont, fondé en 1898.

Orphelinat Saint-Joseph, rue Garibaldi, fondé en 1825.

Orphelinat Saint-Paul, quai Pierre-Scize, fondé en 1836 par l'abbé Cattet.

Providence de la Marmite, rue Auguste-Comte, fondée en 1830.

Orphelinat de N.-D. de Saint-Vincent, rue de la Vieille, fondé en 1828.

Providence de N.-D. de Fourvière, rue du Juge-de-Paix, fondée en 1845, par Madame Laubreaux.

Providence Saint-Joseph, rue du Juge-de-Paix.

Orphelinat de Saint-Bonaventure, rue Saint-Bonaventure, fondé en 1847.

Orphelinat de Saint-Polycarpe, rue Burdeau, fondé en 1830.

Orphelinat Saint-Pierre, rue Hénou, fondé en 1840.

Providence Saint-Bruno, rue Maisiat, fondée en 1813.

Orphelinat de Bethléem, montée des Carmes, fondé en 1876.

Orphelinat Saint-Denis, rue Hénou.
Orphelinat du Doyenné, rue du Doyenné, fondé en 1843.
Orphelinat Sainte-Blandine, rue Smith, fondé en 1859.
Orphelinat des Sœurs Saint-Joseph, rue Victor-Hugo, fondé en 1830.
Orphelinat de la Rédemption, rue Duguesclin, fondé en 1858.
Orphelinat de la Solitude, chemin de Montauban. (Voir : Baboin).
Orphelinat Saint-Nizier, rue de l'Hôtel-de-Ville.
Patronage du Bon-Pasteur, chemin de l'Etoile d'Alaï, fondé en 1837 dans la propriété dite du « Château du Diable ».
Orphelinat municipal, rue Chazière, fondé en 1894.
Patronage pour les Enfants pauvres de la Ville de Lyon, rue Chavanne, fondé en 1840.
Société lyonnaise pour le sauvetage de l'Enfance, rue du Plat, fondée en 1890.
Providence du Prado, rue Sébastien-Gryphe, fondée en 1860 par le P. Chevrier.

ORSEILLE (fabrique d'). — Industrie tinctoriale qui connut un grand développement à Lyon au XVIII^e siècle et aux premières années du XIX^e. On prétend que c'est dans les îles Canaries qu'on découvrit, par hasard, des lichens au moyen desquels on put teindre la laine et la soie en rouge, pourpre et violet. Cette découverte remonterait à la fin du XVI^e siècle. Vers 1629, les Florentins avaient le monopole de cette industrie.

En 1729, elle fut importée à Lyon par un certain Lafont, auquel succéda, en 1765, Bourget.

ORSEL (Victor). — Artiste peintre né à Oullins (Rhône) en 1795, mort à Paris le 1^{er} novembre 1850.

Orsel fut élève de Grognerd et de Revoil à Lyon; puis à Paris, de Guérin. Il partit à Rome en 1821 et envoya, en 1823, à Lyon, son tableau *la Charité*, qui orne la salle du conseil d'administration de cet hôpital.

De retour en France, Orsel s'établit d'abord à Lyon, puis à Paris.

Parmi ses toiles : *Lyon saucé du choléra* (chapelle de Fourvière); *Moïse sauvé des eaux* (Musée de Lyon, 1831); *le Christ au sommet du Thabor*; *Bethsabée* (1838); *Prométhée enchaîné*; *Télémaque chez la nymphe Calypso*; etc..., etc...

ORSEL (Pierre-Jean-Jacques). — Frère du précédent, né à Lyon le 18 juin 1791, mort en la même ville le 28 août 1858.

Jacques Orsel fut secrétaire de l'hospice de l'Antiquaille; il exerça la même fonction au Dispensaire général, de 1818 à 1841.

OUTHIER (Célestin). — Né dans le Jura en 1831, s'installa de bonne heure à Lyon où il se mêla à la vie politique.

Il créa, vers 1865, le Cercle des menuisiers, rue Grôlée, 59, dont le local devint par la suite le siège du fameux comité électoral de la rue Grôlée.

Outhier fut délégué, en 1867, au Congrès socialiste de Bâle. Il fut conseiller municipal de Lyon en 1871. Ses adversaires eux-mêmes ont reconnu qu'il avait sacrifié tous ses intérêts à la cause qu'il avait embrassée.

OYEX (Eugène). — Dessinateur et peintre né à Lyon le 14 avril 1816, mort dans sa ville natale le 29 mars 1886.

Oyex fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et exposa dès 1836.

Avec Reybaud, il a composé l'*Album du dessinateur* (1840).

OZANAM (rue). — 1^{er} arrondissement. — La *petite-rue Clos-Riondel* a vu, le 30 avril 1858, son nom faire place à celui de Frédéric Ozanam, né à Milan en 1813, mort à Marseille en 1853.

Ozanam fit ses premières études au Collège de Lyon, puis partit faire son droit à Paris. Logé dans la maison d'Ampère, il fut traité avec une affection toute paternelle par ce grand savant. C'est chez lui qu'Ozanam connut Montalembert, Lacordaire, Ballanche.

A dix-huit ans, il tentait une réfutation du saint-simonisme, sans, pour cela, négliger ses études. C'est dans la période de sa vie d'étudiant qu'il forma, avec huit de ses camarades, une association qui se donna pour but de visiter et secourir les malheureux à domicile; ce fut l'origine de la *Société de Saint-Vincent de Paul*.

Docteur en droit en 1836; docteur ès lettres en 1839, avec une thèse sur Dante, il revint à Lyon où il professa le droit commercial. A la mort de ses parents, Ozanam quitta notre ville et s'en fût à Paris. Nommé agrégé à l'unanimité, il fut appelé à suppléer Fauriel, dont la santé était alors fort délabrée.

Dès la première année de son cours, il connut la renommée et fut considéré comme un professeur hors de pair. Fauriel mort, Villemain, ministre, titularisa Ozanam dans la chaire de littérature étrangère; il n'avait pas trente-deux ans (1844).

En 1847, parurent ses *Études germaniques*. Bientôt, la maladie l'obligea à suspendre ses cours; il chercha, mais en vain, à recouvrer ses forces sous le ciel d'Italie. Sentant venir la mort, Ozanam voulut revoir la France; arrivé à Marseille, il y mourut le 8 septembre 1853.

Le sculpteur Joseph-H. Fabisch nous a laissé un très beau buste d'Ozanam.

OZANAM (Jean-Antoine-François). — Né à Chalamont (Ain) en 1773, on le destina au barreau. La Terreur le fit s'engager et il termina la première campagne d'Italie avec le grade de lieutenant.

Revenu à Lyon, Ozanam y fit le commerce de la soie avec son beau-père, M. Nantes. En 1809, il se fixa à Milan et commença des études scientifiques. Reçu docteur à Pavie, en 1810, il revint en 1817 à Lyon, devint médecin de l'Hôtel-Dieu et professeur de thérapeutique (1821).

Ozanam a beaucoup écrit: sur *la teinture des soies*; sur *la statistique du diocèse de Lyon*; sur *les maladies épidémiques*, etc..., etc...

Il mourut accidentellement en 1837.





PAGNON (Jean-Marie-Joseph). — Peintre né à Saint-Uze (Drôme) le 10 août 1824, mort à Lyon le 9 février 1848. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, d'Auguste Flandrin, de Lacuria, puis d'Hippolyte Flandrin (à Paris).

Parmi ses toiles : *Berger jouant de la flûte*; *portraits*; *études de nu*, etc...

PAGNY (Etienne). — Sculpteur né à Lyon le 29 octobre 1829, mort en la même ville le 28 décembre 1898. Elève de Fabisch à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, et de Guillaume Bonnet.

Son œuvre magistrale est *la Défense*, motif principal du monument des Enfants du Rhône.

Parmi ses autres œuvres, citons : les tombeaux de *Guillaume Bonnet*, de *Seignemartin* (1877) à Loyasse ; les bustes de *Pierre Lortet* (1880), de *Louisa Siffert* (1880), de *François Gillet* (1881), de *Tabureau* (1884), d'*Achille Penot* (1889), de *Joseph Gillet*; *le Jour et la Nuit*, cariatides, à l'horloge de la Préfecture ; *l'Art tragique et l'art comique*, etc...

PAILLERON (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue a été baptisée du nom des époux Pailleron qui, vers 1837, donnèrent à la Ville de la Croix-Rousse le terrain sur lequel elle fut tracée.

En 1848, Pailleron résista courageusement à la foule qui voulait s'emparer d'un magasin à poudre, dont il avait la garde, à la Croix-Rousse.

Il était l'oncle d'Edouard Pailleron.

PAIX (rue de la). — I^{er} arrondissement. — On n'est pas très certain de l'origine de ce nom ; il est possible que cette rue ait été ainsi baptisée au moment de la paix de Tilsitt, en souvenir de cet heureux événement.

La rue de la Paix couvre, dans toute sa longueur, le pavé de l'ancienne église des Grands-Carmes des Terreaux, démolie en 1792. La maison située à l'angle (nord-est) de la rue de la Paix et de la rue Terme a remplacé la sacristie. La chaussée s'étend sur le tracé de la nef de droite dont il subsiste un contrefort soutenant une maison (angle sud-est de la rue).

Divers

1836. — Grosbois, architecte, habite au n° 1.

— C'est dans l'église des Carmes que le Consulat convoqua le peuple, en mai 1585, pour faire lire publiquement la déclaration royale par laquelle Henri III approuvait (moyennant quelques 40.000 écus !) la démolition de la citadelle... que nos aïeux avaient eu la précaution de prendre, sans attendre permission du roi.

— Le 6 août 1598 on cria « au miracle ! » dans l'église : la foudre tomba du ciel et tua au clocher un des religieux nommé Le Brigan, fils d'un médecin de Lyon « sur lequel on ne connut « pas de blessure en son corps, sinon qu'il lui avait été emporté « un peu de ses souliers... laquelle foudre entra du dit clocher « dans ladite église, par le dessus d'une vitre où était figurée « l'image de Notre-Dame, sans rompre ladite vitre. »

— L'église des Carmes fut projetée (et peut-être commencée) en 1310 et terminée en 1376. En partie tombée en ruines en 1431, on la répara sur nouveaux plans. Elle portait alors le nom d'église de Notre-Dame du Mont Carmel.

Elle fut vendue en 1791 ; les matériaux provenant de la démolition ont servi à l'édification des maisons qui formaient le côté sud de la rue de la Paix. Taillées pour l'usage de ces constructions, les pierres tumulaires ont perdu leur forme et leurs inscriptions. La quantité de blocs de pierre était telle que toutes les maisons de la rive sud ont pu être élevées, avec ces seuls matériaux, jusqu'au premier étage. Cette carrière épuisée, l'entrepreneur fit faillite.

PALAIS D'ETE (chemin du). — III^e arrondissement. — La dénomination de cette voie publique provient d'un établissement fort à la mode il y a une quarantaine d'années, ouvert sur cette rue et sur le chemin Feuillat.

PALAIS-GRILLET (rue du). — II^e arrondissement. —

Une enseigne a donné son nom à cette voie publique. Elle comprend aujourd'hui les anciennes rues *du Puits-pelu* ou *peloux* (section comprise entre la rue Thomassin et la rue Ferrandière) ; *du Palais-Grillet* (entre les rues Ferrandière et Tupin) ; *du Charbon-blanc* (entre les rues Tupin et Grenette).

La *rue du Puits-pelu* était ainsi nommée d'un puits malodorant, couvert de mousse, creusé à l'angle de la rue Ferrandière, et dont le souvenir a été longtemps conservé par une enseigne. Dans cette même rue, au XVII^e siècle, on entraît à l'auberge de *la Truye-qui-file* ; plus loin, l'enseigne de l'imprimeur Candy, *au Dauphin-royal*, qui vendait la *Gazette de France* de Théophraste Renaudot. Candy créa, en 1641, sous le nom de *Nouvelles ordinaires*, le premier journal lyonnais. Il paraissait une fois par semaine. Ces *Nouvelles* furent si recherchées à leur apparition, qu'on vit les échevins s'en assurer, moyennant le prix de cent vingt livres par an, le service à domicile « avant toute distribution au publicq ». (Vingtrinier.)

Dans la section dénommée déjà *rue Palais-Grillet*, existait également un puits dit : *Puits-Grilhet*. Il convient d'ajouter que, dans cette même rue, s'élevait la maison des Grillet ou Grilhet, alliés aux Grollier.

La *rue du Charbon-blanc* devait sa dénomination à l'enseigne d'un cabaret très fréquenté. Il en est question dans le *Cymbalum mundi* de Bonaventure des Periers. J'ajoute que c'était probablement « la vineuse taverne » de l'auteur de Pantagruel.

Personnalités ayant habité la rue

1485. — Boillo ou Bullioud Pierre, graveur au « Puys-pelloux ».

1490. — Pierre de San, dit Pierre le cartier, tailleur de « moles » de cartes, rue Puys-pelloux.

1492. — Escoffier Poncet dit Poncet « l'ymagier », tailleur « d'ymages et de maisons », rue Puys-pelloux.

1515 et 1524. — Giraud Claude, peintre, rue Puys-Grilhet.

1515 et 1533. — Forest ou Foretz, peintre, rue Puits-pelu.

1550. — Chevrier (Mathieu I-), peintre et marchand verrier, rue Puys-pelloux.

1585. — Gambin Gabriel, marchand potier en vaisselle de terre, rue Puys-pelloux.

1749. — Louis-Joseph Vitet cadet, chirurgien depuis 1746, rue du Charbon-blanc.

1770. — Vitet, professeur de chimie et pharmacien, rue Puits-pelu.

1813. — Giraud Michel, graveur, rue Palais-Grillet.

Notes topographiques

Maison de la *Chaîne de Saint-Pierre*, donnée en 1733 à la Charité, par Antoinette Garel. Une partie en fut vendue par les Recteurs, en 1776, à Michel Mercier, commissionnaire de voitures à la Guillotière. Sans pouvoir le certifier, je crois que cette maison était celle actuellement numérotée 12.

N° 10. Imposte avec inscription: *Si Deus pro nobis, quis contra nos*; dans la cour, galeries.

N° 14. Façade à fenêtrage; on peut, je crois, identifier cet immeuble avec la maison à l'enseigne des *Quatre Évangélistes*, vendue, en 1783, par la Charité, à Joseph Ganeval, maître fondeur de métaux. La Charité avait acquis de noble François du Faure, sieur Terrasson, et Catherine Revol, sa femme.

Souvenirs d'antan

1561. Au Puits-pelu, grands mouvements de peuple contre les calvinistes.

1827. Le 10 juin, au n° 10, ouverture d'un cours sur les doctrines de Gall, par le docteur Imbert.

PALAIS DE JUSTICE (pont du). — Au xvi^e siècle, on traversait la Saône sur un pont dit *de l'Archevêché*, situé à peu près au même emplacement. Ce pont fut emporté par une crue de la rivière. On installa alors un pont de bateaux, remplacé bientôt par le *pont Volant*, construit très légèrement, en l'an VI (1798), sous la direction de Querville, architecte de la Ville. Une loi du 16 mars 1801 autorisa la perception, au profit des constructeurs, d'un droit de péage. (Dans le texte de la loi, le pont Volant est désigné sous le nom de pont Neuf.)

Enfin, le quatrième pont (l'actuel), avec piles en pierre et tablier de bois, fut construit par l'ingénieur Seguin, dont il porta le nom avant de prendre celui du Palais de Justice.

PALAIS DE JUSTICE (rue du). — V^e arrondissement.

— La proximité du Palais de Justice explique tout naturellement l'origine du nom attribué à cette rue. On voyait autrefois une *rue du Palais* que la construction du nouveau monument, sous Louis-Philippe, a fait disparaître; cette rue du Palais était l'ancienne *rue des Fouettés*: c'est dans cette rue que les condamnés au fouet subissaient le châtimement. Dans l'*Almanach de Lyon* pour 1808, elle porte encore ce nom, et un grand nombre de magistrats y ont leur domicile.

Personnalités ayant habité la rue

1419. — Regnier Gauthier, peintre.
1421. — Hortait Jean, peintre enlumineur.
1444. — Du Boys James (ou Jean) « fayseur de cartes à jouer, près le Palais ».
1546 et 1561. — Dalier Antonin, peintre.
1774. — Antoine-François Prost de Royer, avocat, échevin, lieutenant-général de police, recteur de la Charité.

Souvenirs d'antan

1371. — Charles d'Alençon, archevêque de Lyon, tente de retirer des mains des officiers du roi le palais de Roanne, qu'il disait lui appartenir en vertu de l'échange fait entre Guichard et le comte Guy II de Forez. Pour en faire sortir le sénéchal de Lyon, Archaimbaud de Comborn, bailli de Saint-Gengoul, il se livre à des brimades: on emprisonne un sergent royal qui, par ordre, allait arrêter un citoyen; on chasse tous les officiers royaux par ministère d'huissier.

Poussé à bout, le bailli fait saisir le temporel du prélat et fermer les portes de la ville pour en interdire l'entrée à l'archevêque, logé au château de Pierre-Scize.

1489. — (Archives B. B. 19.) Le 28 juin envahissement de la prison de Roanne par des individus qui voulaient délivrer Jean Gentil, dit Engoulvent, condamné à la corde pour avoir tué Pierre Péronnet, lequel faisait l'*escharguet* (le contre-guet) pour le roi, dans la ville.

1576. — L'abbé de Saint-Claude vend à M. de Torvéon la maison de Saint-Alban, hôtel de Fléchère.

1595. — C'est lors de son entrée solennelle, le 4 septembre, que le roi Henri IV reçut le nom de « Grand ». Les chanoines-comtes de Lyon avaient fait dresser, à l'entrée de leur cloître

(rue Porte-froc), un très bel arc de triomphe, sur lequel on relevait l'inscription suivante :

Henrico Magno, Galliarum et Navarræ regi christianissimo a Deo coronato.

1608. — Désordres des basochiens, tellement graves, que les pennons durent prendre les armes pour réduire les perturbateurs ; d'où poursuite, procès et abolition « du nom et de l'effect de la bazoche et du prince, officiers et suppôts d'ycelle. »

1795. — Le 4 mai, la foule, malgré la troupe, brise les portes du palais de Roanne, et massacre 41 Jacobins qui y étaient enfermés.

— L'avocat Pérouse, dans ses *Embellissements de Lyon*, fait dire à un vieux « canut », à propos du nouveau Palais de Justice :

Le voilà donc fini, ce palais de chicane,
Il n'est guère plus gai que la porte Roanne ;
Malgré son prix énorme, on le décrit d'un trait :
Façade ambitieuse et flancs qui font regret !
Pour une masse lourde et plus ou moins correcte
A quoi bon, de Paris, mander cet architecte ?

Le Palais de Justice est, en effet, l'œuvre de l'architecte parisien Baltard, qui avait d'abord très sérieusement proposé de le bâtir sur les rochers du pont de pierre, à la *Mort-qui-trompe* !

PALANDRE (rue). — VII^e arrondissement. — La partie du *chemin des Culattes* comprise entre l'avenue Leclerc et le chemin de desserte des Iles de l'Archevêque, a reçu, en 1924, le nom de Palandre, ancien conseiller municipal, mort en 1900. Il habitait chemin de la Colombière.

Palandre s'est occupé activement des intérêts généraux du quartier de la Mouche.

PALERME. — Lyonnais du XVII^e siècle qui fut le protégé de Marguerite de Savoie. Poète sans envergure, il composa notamment *la mort de Silvandre* (1660), bergerie banale.

PALHION (Pierre). — Architecte né et mort à Lyon (1750 — 27 février 1827).

Palhion fut voyer de la Ville de 1810 à 1814.

PALIARD (Léon). — Né à Saint-Etienne, le 15 février 1826. Etudia la composition à Paris, avec Adam et Ambroise Thomas.

Paliard a laissé plusieurs centaines d'œuvres musicales, opéra-comiques, opérettes, pièces symphoniques, messes, chœurs, drames lyriques, mélodies, etc...

Il était membre de l'Académie de Lyon et « inoccupa » les fonctions de trésorier des Hospices.

PALLIAS (Honoré). — Né à la Grave (Hautes-Alpes) le 13 juin 1883, mort à Lyon le 5 septembre 1896.

Honoré Pallias fut un érudit modeste, peu connu du grand public, mais dont les travaux ne sont pas négligeables. Il écrivit surtout sur notre histoire provinciale.

Pallias était membre de la Société littéraire. Parmi ses publications: *Voyage en Orient, au xvi^e siècle, de Nicolas de Nicolay*.

PALLU (Hilaire-Narcisse). — Architecte né à Lyon le 18 février 1813, mort en la même ville le 3 avril 1888. Pallu fut élève de la Martinière puis de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Parmi ses œuvres: *Intérieur de maison, 19, rue Longue*. Il a publié: *Réflexions sur un projet d'église sur la place du Champ-de-Mars à Perrache* (Lyon, 1839).

PANNETIER (Claude-Joseph) comte de Valdote. — Né à Pont-de-Vaux (Ain) le 28 novembre 1769, volontaire au bataillon de l'Ain en 1791, il fit toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire.

En 1814, Pannetier était à l'armée d'Augereau et se distingua dans la défense de Lyon contre les Autrichiens; le 20 mars, il repoussa l'attaque des ennemis sur le faubourg de Vaise.

Général de division le 16 avril 1815, il mourut à Pont-de-Vaux le 3 décembre 1843.

PANTHOT (Claude). — Peintre né à Lyon en 1636, mort le 13 décembre 1705; il était le fils de Germain, sous la direction duquel il étudia son art.

PANTHOT (Germain). — Peintre né à Lyon en 1602, mort en la même ville le 20 octobre 1665. Il séjourna à Rome, où il se lia avec Thomas Blanchet.

G. Panthot fut maître de métier à Lyon, à partir de 1624.

PANTHOT (Jean-Louis). — Médecin de l'Hôtel-Dieu en 1691 ; était fils du chirurgien Lonis Panthot, un des promoteurs de l'opération césarienne. Horace Panthot, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et J.-B. Panthot, doyen du collège de médecine, étaient ses frères.

PAPON (Jean-Pierre). — Oratorien né à Puget-Théniers en 1734, mort à Paris en 1803.

Il séjourna assez longuement à Lyon où il exerça la charge de préfet général du Collège de la Trinité dès 1765.

C'est également à Lyon que le P. Papon publia son *Art du poète et de l'orateur*.

PAQUET-MEREL (impasse). — V^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire riverain.

PAQUIER-SARRASIN (Joanny). — Peintre verrier né à Lyon en novembre 1847, qui fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts et de Chatigny.

Il enseigna le dessin à l'Ecole municipale du Centre.

Parmi ses toiles : *le Rosaire* (église de Lentilly) ; *le portement de Croix* (hospice de la Croix), etc...

Comme verrier on lui doit : *la Vie de saint Vincent de Paul* (église de Châtillon-les-Dombes), *vitraux* (église de Meximieux), etc...

PARADIN (Guillaume). — Historien lyonnais né en 1510, à Cuiseaux, en Bresse. Il obtint de Henri II, grâce au cardinal de Lorraine, un canonicat au chapitre de Beaujeu ; c'est en cette ville qu'il passa la plus grande partie de sa vie et qu'il mourut le 16 janvier 1590.

Son ouvrage capital, imprimé à Lyon en 1573 par Antoine Gryphe est intitulé : *Mémoires de l'Histoire de Lyon, suivi d'un recueil d'Inscriptions antiques qui se trouvent en divers endroits de la Ville*.

Ce travail conserve une réelle valeur historique.

De tous les auteurs qui ont écrit sur Lyon, jusqu'en 1575, « il n'y a eu — dit Spon — que Paradin qui ait eu le dessein « de tirer des lumières pour l'histoire ancienne, par les inscriptions... et de faire voir aux étrangers que les *pierres parlent* « dans tous les coins de nos rues, etc..., etc... »

PARAT (Philippe). — Docteur en médecine né à Lyon en septembre 1763, mort dans sa ville natale le 11 décembre 1838.

Interne en 1784, Parat fut chirurgien à l'armée des Alpes. Ayant quitté l'uniforme il devint médecin de l'Hôtel-Dieu (1795-1805).

Membre fondateur (1793) de la Société de médecine, il fut reçu (1800) à l'Académie de Lyon qu'il présida en 1814.

Administrateur du Dispensaire général de 1818 à sa mort.

En 1791, Parat a publié à Lyon : *Sur les moyens de perfectionner les études de l'art de guérir; réflexions critiques sur la gale; Eloge historique* de Marc-Ant. Petit, de Ch.-L. Dumas, de Buytounac, etc...

L'éloge de Parat a été fait par Martin jeune, en 1839.

PARC (avenue du). — VI^e arrondissement. — Cette voie publique doit son nom à sa proximité du parc de la Tête d'Or.

Jusqu'en février 1871 elle a été désignée par le nom du sénateur Vaïsse, préfet du Rhône sous Napoléon III, né à Marseille en 1799, mort à Lyon en 1864. Il avait été ministre de l'Intérieur en 1851.

Usant des pouvoirs exceptionnels qu'il avait obtenus, Vaïsse fit entreprendre et mener à bien, la plupart des grands travaux qui ont transformé Lyon ; et, d'une agglomération de quartiers, aux rues étroites et malpropres, il fit une réelle grande ville. Vaïsse fut l'Haussmann de notre cité.

Divers

Notre parc peut rivaliser avec ceux des plus grandes villes de France ; et l'étranger s'étonne qu'il soit si peu fréquenté. Cependant, nul de ceux qui l'ont parcouru au matin ou au crépuscule, ne peut nier le charme de ses ombrages, de ses fleurs, de son lac.

A diverses reprises on y installa des Expositions (1873 et 1894).

Aujourd'hui il conserve, on peut le dire, un cachet artistique à ces immenses bâtisses qui sont le palais et les stands de la Foire de Lyon.

PARAILLE (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue a porté le nom de rue *Ravier*, qui était celui d'un propriétaire riverain. La dénomination actuelle provient d'une enseigne d'auberge : *la Pareille*.

Divers

1827. — Cordet, peintre décorateur, habite rue Pareille, n° 8.
Fournel Louis-Emmanuel, graveur en relief, rue Pareille.

— Plusieurs maisons de cette rue sont encore desservies par des escaliers à vis et à noyau.

N° 4. Devanture du XVII^e siècle.

PARELLE (Louis). — Lyonnais qui fut répétiteur d'histoire et de littérature à l'Ecole Polytechnique de 1825 à 1830.

Il a publié des éditions de Malherbe, Corneille et Montesquieu, enrichies de commentaires, qui eurent leur heure de succès.

En 1827, Parelle publiait une traduction des *Satires* de Perse et de quelques-unes de Juvénal, traduction faite par Boileau à l'âge de 25 ans.

PARFAIT-SILENCE (rue du). — VI^e arrondissement. — Il est à peu près certain que le nom d'une des loges maçonniques lyonnaises est à l'origine de cette dénomination. On trouve, en effet, aux Archives, une cession gratuite de terrain, faite à la Ville, pour l'élargissement de cette rue, par la Société civile l'Union. Or cette société n'est autre que la société immobilière propriétaire du temple maçonnique de la rue Garibaldi.

PARILLY A SAINT-ALBAN (chemin de). — VII^e arrondissement. — Le nom de *Parilly* est celui d'un domaine important, riverain de cette voie publique.

Divers

C'est vers ce chemin que s'étendait la plus grande partie des fossés ou terreaux dont il est fait mention dans un acte du 24 août 1449, sur la délimitation des juridictions de la Guillotière et de Saint-Symphorien-d'Ozon. Il en est également fait état dans un procès-verbal du commissaire Tindo, en date du 17 septembre

1479, comme étant (selon la tradition) l'ouvrage d'un « ost ou « armée de Sarrasins pour s'y retirer ou fortifier. »

Il demeure très douteux que ces travaux aient jamais été l'œuvre des envahisseurs musulmans.

PARIS (rue de). — V^e arrondissement. — Autrefois, la gare d'embarquement pour Paris était celle de Vaise, d'où le nom donné à cette rue.

PARIS (Humbert). — Lyonnais qui fut voyer de la Ville à partir de 1531. Il a dirigé les travaux de l'hôpital Saint-Laurent, et fut contrôleur des fortifications de la Ville.

Il mourut en 1544, après avoir rempli, au gré du Consulat, des missions d'achats de blés, de rentrées d'impôts, etc...

PARIS. — Musicien, né à Lyon, élève de Lesueur. En 1826, il obtint le grand prix de composition avec la *Cantate d'Herminie*.

En 1829, Paris donna, à Venise, la première représentation d'un opéra en deux actes : *Il loggio militare*. Ce premier succès qui, s'il faut en croire les contemporains, fut considérable, n'eut pas de lendemain. On n'entendit plus parler de lui.

PARISET (Robert). — Graveur en taille-douce qui vécut à Lyon au XVIII^e siècle.

Il publia une suite des *Sept vues de Lyon*, d'Israël Sylvestre.

PARISET (Ernest). — Né à la Guadeloupe le 29 septembre 1826. Fabricant de soieries à Lyon, il devint juge au Tribunal de Commerce, puis membre de la Chambre de Commerce.

L'Académie de Lyon le reçut dans son sein en 1873.

Pariset a publié : *Histoire de la Soie* (1862-1865) ; *Histoire de la Chambre de Commerce de Lyon* (1886-1889) ; etc...

PARMENTIER (rue). — VII^e arrondissement. — L'introducteur de la culture de la pomme de terre en France, n'intéresse pas l'histoire locale.

Divers

1896. — Faure Joseph, dessinateur, habite rue Parmentier.
N° 7. Hôpital Saint-Joseph.
N° 46. Eglise Saint-Michel.

PARRATON (François). — Né le 12 avril 1836 à la Croix-Rousse. Ouvrier tisseur.

Il fut secrétaire du commissaire-spécial Chol en septembre 1870. Membre de l'Internationale, Parraton fut un des chefs du mouvement communiste du 28 septembre 1870 contre l'Hôtel de Ville de Lyon. Arrêté pour ce fait, il fut détenu jusqu'au 15 février 1871.

Cet « ex-communard » a disparu — bien sagement — de l'arène politique lyonnaise.

PARROT DE PUYROCHE (Alexandre). — Né à Lyon le 3 septembre 1828; fut pasteur de l'église réformée à Lyon et président du Consistoire.

Il publia de nombreux articles d'éducation dans des revues protestantes.

Parrot de Puyroche avait épousé M^{lle} Wagner, peintre de fleurs. (Voir: Puyroche-W.).

PART-DIEU (boulevard et rue de la). — III^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle la maison-forte ou fief de la *Part-Dieu* « paroisse de la Guillotière-lès-Lyon », qui servait d'habitation à Catherine de Mazenod, dame de la Part-Dieu, mariée à Maurice-Amédée de Servient, chevalier et seigneur de La Balme (XVIII^e siècle; voir: rue Servient).

Divers

N° 20 rue de la Part-Dieu. Hôtel de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre.

N° 88 rue de la Part-Dieu. Chapelle de la Part-Dieu; maison de famille militaire.

— Le fronton de la caserne de la Part-Dieu est l'œuvre du sculpteur Guillaume Bonnet.

PASCA (Madame). — Née à Lyon vers 1840 et veuve très jeune, Madame Pasca se consacra au théâtre. Les *Idées de Madame Aubray* furent son plus grand succès.

Vers 1879, elle se retira en un couvent; mais, comme M^{me} Fidès-Devriès, elle reparut sur la scène en 1881, pour jouer le *Roman parisien* d'Octave Feuillet.

En 1884, elle donna une série de représentations au théâtre des Célestins.

Elle était née Marie-Angèle Séon.

PASCAL (Françoise). — Poétesse lyonnaise, née sur les pentes du coteau de la Croix-Rousse, en 1632, Françoise Pascal était domestique chez les Villeroy.

Ses *Poésies diverses* parurent en 1657. Elle composa un certain nombre d'œuvres dramatiques: *Agathonphile martyr* (1655); *Sesostris* (1661); *le Vieillard amoureux ou l'heureuse feinte*; etc.

Enfin, en 1669, Françoise Pascal fit paraître: *Commerce du Parnasse*, recueil de productions en prose et en vers.

PASCAL (Antoine). — Peintre, né à Lyon le 28 octobre 1831; il étudia sous la direction de Bonnefond à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, puis se rendit à Paris pour compléter ses études.

Parmi ses œuvres: *la Légende de Tristan le Roux* (1860); *Halte de bohémiens* (1864); *la Rencontre du Curé* (1867); *Souvenirs de la Bresse*; etc...

PASCAL (Pierre-Julien). — Architecte, né à Saint-Charmond (Loire) le 11 mai 1812, mort à Ecully (Rhône) le 31 octobre 1869. Elève d'Agueffant; il s'installe à Lyon en 1845.

Parmi ses travaux, on peut citer: château de Fareins (Ain); châteaux de MM. Audra et Desgrand, à Charbonnières (Rhône); de M. de Rozière, à Craponne (Rhône); maisons Rambaud et Turpault, quai Fulchiron; maisons 8, rue Auguste-Comte. 11, rue Sainte-Hélène, 30, quai de la Charité, 26, quai Tilsitt; etc...

C'est à Pascal qu'on doit l'idée du canal de Saint-Louis-du-Rhône, qui fut réalisé par la suite.

En 1852, il avait été reçu à la Société académique d'architecture de Lyon.

PASCALON (François). — Architecte, né à Lyon le 4 Messidor an XII (juillet 1803), mort en la même ville le 3 février 1860. Fut élève de Piraud, à Lyon.

On connaît de lui : maison place Tolozan sur l'emplacement de l'immeuble Milanois ; maisons Bayard, 7, rue Bât-d'Argent ; maison 60, rue de la République ; église de Monplaisir ; monument religieux des Brotteaux ; etc...

Pascalon présida la Société académique d'architecture dont il était membre depuis 1841.

PASCALON (Paul). — Né à Lyon le 23 décembre 1838, cet architecte fut élève à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous Chénavaud et Benoît.

Architecte en chef des Hospices civils dès 1879, c'est lui qui fut chargé de l'achèvement de l'Hôtel-Dieu (1895). Il dirigea également les travaux de l'hospice du Perron, à Pierre-Bénite (1898), de l'hôpital maritime de Giens (Var) et de l'hôpital d'isolement des varioleux à la Croix-Rousse.

On doit à P. Pascalon divers immeubles à Lyon (notamment 14, rue du Garet ; le Casino et le Théâtre de l'Etablissement thermal d'Uriage ; la reconstruction (pour partie) de la Condition des Soies).

Membre de la Société d'architecture en 1870, il en devint le président en 1895.

PASSANTS (rue des). — III^e arrondissement. — Ce nom évoque un vieux souvenir lyonnais : autrefois, en ces lieux, s'élevait un hospice où les passants malheureux étaient hébergés pendant trois jours. On leur donnait du pain et du vin, mais ils devaient faire eux-mêmes leur soupe avec les légumes du jardin. Après trois jours de séjour, ils partaient lestés d'un pain et, bien souvent, de quelque peu de monnaie.

Une partie de cette rue porte aujourd'hui le nom du commandant Fuzier (voir ce nom).

Divers

Steyert située sur l'emplacement de la rue des Passants, un hôpital dont on trouve la trace en 1176, par une donation testamentaire, et qu'on nommait hôpital *en Guinand* (pour : chez Guinand) du nom d'un des propriétaires du terrain sur lequel il fut bâti. Steyert en fait donc un ancêtre de l'hôpital des Passants. Le

D^r Drivon, tout en reconnaissant l'existence de l'hôpital en Guinand, ne croit pas que son emplacement soit celui désigné par l'historien lyonnais.

L'hôpital des Passants fut fondé en 1652, à l'époque où Lyon était menacé de la peste qui sévissait en Italie, en Catalogne et commençait à atteindre le Dauphiné et le Languedoc.

PASSERAT DE LA CHAPELLE DE BELLE-GARDE (Louis-François). — Né à Lyon le 28 février 1726, officier d'artillerie. Colonel en 1781, maréchal de camp en 1788, il prit sa retraite en 1791. Malgré qu'on lui ait offert de prendre du service dans l'artillerie, il émigra en 1792. [Martin-Basse.]

PASSET (rue). — VII^e arrondissement. — C'est très probablement le rappel du nom d'un propriétaire qui fit don du terrain sur lequel cette rue est tracée.

Peut-être (mais c'est plus douteux), cette dénomination rappelle-t-elle le bâtonnier Jean-François Passet, né à Grésy-sur-Isère (Savoie) en mai 1766, mort à Lyon en février 1841. Défenseur du général Monton-Duvernet, le plaidoyer qu'il prononça en cette circonstance fut imprimé en 1818.

Passet a écrit plusieurs ouvrages, notamment une comédie en vers (inédiée) ayant pour sujet la critique de la manie de la science chez les femmes (septembre 1807).

PASSOT (Philippe). — Né à Beaujeu, le 26 avril 1814, mort à Lyon le 20 avril 1883, Passot fut accoucheur du Dispensaire général de 1844 à 1850. Membre de la Société de médecine en 1853.

Passot fut un chansonnier remarqué. Alexis Rousset rappelle *les Gouttes; la Lanterne magique; etc...*

PASTEUR (rue). — VII^e arrondissement. — L'illustre savant dont cette rue évoque le nom, ne touche en rien à l'histoire de notre Ville.

Divers

N° 35. Hôtel de la Chanson.

N° 61. Institut anti-rabique.

N° 67. Ecole de Chimie. Ecole de Tannerie.

PASTEUR (pont). — C'est le plus méridional des ponts lyonnais jetés sur le Rhône.

Il fut inauguré le 14 juillet 1923 par MM. Herriot, maire, et Canal, préfet du Rhône.

PATIENT (Saint). — Evêque de Lyon (le vingt-troisième, selon quelques auteurs) qui siégeait vers 470 et mourut en 491 [Péricald].

Il fit construire la première église Saint-Irénée en 472. Sa conduite fut particulièrement touchante pendant les famines qu'occasionnèrent les invasions des Goths.

PATOIS LYONNAIS. — On a coutume de considérer comme parlant ou écrivant en patois lyonnais, toutes personnes qui, avec l'accent dit *de Guignol*, font usage de quelques mots d'argot ou détournés de leur sens primitif.

Le patois lyonnais n'est point du tout cela ; et, à titre d'indication, je donne ci-après les premières strophes d'un *Noël* en patois lyonnais, dialogue entre deux personnages, Martin et Guillaume :

Maitre Guillaume :
Lo polet ne fait que chanta,
Qu'étais donc cela noviota ?
Et n'es encore que la minuit,
Et cependant le solai luit.

Maitre Martin :
Je né sai pas ren, mon voisin,
Ce qu'es sera par lo certain.
Semblable affaire je n'ai viu,
Quand bien que je soye bien viu.

Maitre Guillaume :
Lo mondo que van-t-i charchi ?
Es sème qui van u marchi,
Y quitton chacun leurs cheux-eux,
Et faut que j'alo avoai eux.
Etc., etc...

(Archives du Rhône, 1830.)

PATRAS (François-Joseph). — Faïencier, né en Franche-Comté en janvier 1719, mort en notre ville vers 1800.

Il avait établi une fabrique de faïence rue d'Auvergne en face des jardins de Saint-Joseph (en 1770). Jacquemart le cite avec éloge dans son *Histoire de la Céramique*.

PATRIN (Eugène-Louis). — Membre éminent de l'Académie de Lyon où il fut reçu en 1790 et prononça un discours sur les mœurs et les usages des habitants de la Sibérie, chez lesquels il avait voyagé pendant huit ans.

Patrin naquit à Lyon en 1742 et mourut à Saint-Vallier le 15 août 1815. Il débuta dans la carrière d'avocat, puis devint officier des mines de Sibérie. Huit années de séjour dans l'Asie du Nord lui avaient permis de réunir une belle collection de minéraux qu'il offrit, à son retour en France, au Cabinet du roi. Elle fut refusée, faute de place.

Elu député du Rhône à la Convention, il fut proscrit pendant la Terreur.

Patrin figura parmi les membres de l'Institut et termina sa vie comme bibliothécaire de l'Ecole des Mines.

PAUL-BERT (rue). — III^e arrondissement. — Paul Bert est né dans l'Yonne ; je n'ai pas à faire ici sa biographie.

Toutefois, je donne ci-dessous quelques extraits d'une belle lettre qu'il adressa au président du Comité central de Lyon, en réponse à une offre de candidature dans notre ville. C'est la seule et unique circonstance de sa vie où Paul Bert aurait pu devenir un « adoptif » lyonnais.

« Paris, 3 septembre 1885.

« Monsieur le Président,

« Je reçois un peu tardivement à Paris... votre lettre en date
« du 29 août.

« Je ne saurais vous dire combien je suis honoré et heureux
« d'apprendre que mon nom figure parmi ceux qu'ont désignés
« les Comités. Ce choix prend à mes yeux une valeur encore plus
« significative, lorsque je considère qu'étranger comme origine,
« comme intérêts et relations à votre département, j'avais nettement
« déclaré à mes amis que je ne pourrais, en cas d'élection
« multiple, opter pour le Rhône.

« C'est donc bien, en dehors de toute préoccupation locale,
« une désignation politique dont je suis honoré. Elle comprend à
« la fois une approbation pour le passé, un témoignage de confiance
« pour l'avenir : et d'autant plus précieuse qu'elle me vient
« de cette démocratie lyonnaise, admirable également pour sa
« fermeté et sa prudence, démocratie majeure, organisée, maitressée
« d'elle-même et affirmant son indépendance et sa force
« par la discipline même qu'elle s'est imposée.

«... Mais je considère, d'autre part, le nombre et la valeur

« des patriotes sur lesquels peut se porter le choix définitif de la « démocratie lyonnaise. Je vois que l'embarras du choix est sérieux entre des noms autorisés, parmi lesquels je suis si heureux de voir figurer celui de mon ami et ancien collaborateur « Burdeau. Etc..., etc... »

Pour terminer, Paul Bert déclina la candidature.

PAUL-BOREL (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue qui devait être la suite de la rue de Jarente, présente la particularité de n'avoir aucun numéro.

Elle doit son nom au peintre lyonnais Paul Borel, né en 1829, mort en 1913. Il fut de cette école lyonnaise monumentale de peinture dans laquelle l'idée prédominait, et qu'il représente si bien avec P. Chenavard, H. Flandrin et Puvis de Chavannes.

Parmi ses toiles : *la guérison des aveugles de Jéricho* ; *la mort de Saint Joseph* ; etc...

PAUL-BOURDE (rue). — III^e arrondissement. — Lyonnais qui se distingua en Tunisie où il fit renaître la culture de l'olivier.

Cette rue nouvelle a été ouverte sur le lotissement du *Foyer du Fonctionnaire* et a reçu son nom le 30 septembre 1930.

PAUL-CHENAVARD (rue). — I^{er} arrondissement. — Jusqu'au 23 avril 1895, cette rue portait le nom de *Saint-Pierre*, en mémoire de l'ancienne abbaye devenue le Palais des Arts.

Le nom moderne de cette rue est destiné à perpétuer le souvenir du peintre d'histoire Paul Chenavard, né à Lyon en décembre 1808, mort à Paris le 12 avril 1895.

Il eut pour maîtres Hersent et Ingres. Chenavard avait entrepris de peindre sur les murs du Panthéon l'*Histoire de l'Humanité*, depuis la Genèse jusqu'à la Révolution ; mais la réaffectation du Panthéon au culte catholique, sous Napoléon III, arrêta ses projets. Il ne demandait pourtant que le paiement de ses aides et dix francs par jour pour lui !

A l'Exposition de 1855, il envoya cependant dix-huit cartons choisis dans son *Histoire de l'Humanité*.

Voici quelques-unes des principales œuvres de Paul Chenavard : *le Jugement de Louis XVI* ; *Mirabeau répondant au marquis de Dreux-Brézé* ; *le Martyre de Saint Polycarpe* (1841) ; la

Pentecôte; l'Enfer de Dante (1846); *la divine tragédie; la Séparation des Apôtres*; etc..., etc...

Paul Chenavard a légué à la Ville de Lyon sa collection de près de vingt mille gravures des meilleurs artistes.

Personnalités ayant habité la rue

- 1758. — Questan, « faiseur de cuir doré », rue Saint-Pierre.
- 1774. — Tavernier, officier de la direction des Gabelles.
- 1788. — Cl. Vernier, faïencier et potier de terre.
- 1798. — Rouvier, peintre.
- 1827. — Burtin Claude, graveur sur bois.
- 1838. — Bellemain Philibert, architecte.
- 1845. — Bigal, graveur au burin.
- 1899. — Porte Claude, architecte, rue Paul-Chenavard.

Notes topographiques

Angle place Meissonnier, niche avec cul-de-lampe.

N° 4. Maison construite par l'architecte Bresson; le tracé de l'escalier est, disent les spécialistes, une œuvre de maître.

N° 16. Cage d'escalier; rampe de pierre.

N° 18. Façade du XVIII^e siècle.

N° 20. Enseigne à l'*Homme d'osier*, avec date 1780.

N° 23. Dans la cour, portique reliant deux maisons, avec simulacre de fenêtres.

Souvenirs d'autan

En 1860, le sculpteur Fabisch a fait le *Saint Pierre* placé dans dans la rue du même nom.

— La dernière abbesse de Saint-Pierre « par la grâce de Dieu » fut Madame de Clermont.

1870. — Le 10 septembre, grande effervescence à Lyon; partout on promenait le drapeau rouge (qui, d'ailleurs, flottait à l'Hôtel de Ville). Une compagnie de francs-tireurs méridionaux qui défilait rue Saint-Pierre, derrière un drapeau tricolore, se le vit arracher. Il fut mis en pièces.

PAUL-LINTIER (rue). — II^e arrondissement. — Jusqu'en juillet 1916, ce fut la *rue des Deux-Maisons*, ainsi nommée parce qu'elle ne compte, en effet, que deux immeubles, occupant

chacun un des côtés de la rue. L'un d'eux fut connu sous le nom de *Hôtel de la Valette*, parce qu'il avait appartenu à Planelli de la Valette. L'autre, qui appartient à Cholier de Cibeins, président de la Cour des Monnaies, a été rebâti, et fait partie de la façade occidentale de Bellecour.

Le nom attribué à cette rue, en 1916, est celui d'un jeune écrivain lyonnais, Paul Lintier, maréchal des logis d'artillerie, tué à l'ennemi le 15 mars 1916, à peine âgé de vingt-trois ans.

Paul Lintier était rédacteur en chef du *Lyon Etudiant* et avait publié déjà plusieurs plaquettes avant 1914. Il a laissé un ouvrage plus important, écrit pendant la guerre : *Ma Pièce*.

Personnalités ayant habité la rue

An X (1802). — Sain-Mannevilleux, conseiller général.

Sain-Rousset, baron de Vauxonne, maire de la division du Midi.

1815. — André-Paul Sain-Rousset, baron de Vauxonne, adjoint au maire.

Le chevalier Morand de Jouffray, conseiller à la Cour.

1830. — Vollen Jean-Baptiste-François, ornemaniste.

1853. — Giraudier Antoine, sculpteur sur bois.

1861. — Erard André, sculpteur sur bois.

1873. — La Caisse municipale.

Divers

C'est rue des Deux-Maisons qu'on a trouvé le pied d'une statue de bronze, laquelle, selon Commarmond, devait avoir 2 m. 50 de hauteur.

PAVY (Mgr Louis-Antoine-Augustin). — Né à Roanne (Loire) le 18 mars 1805. Il était doyen de la Faculté de Théologie de Lyon et professeur d'histoire ecclésiastique, lorsque Louis-Philippe le nomma, le 25 février 1846, à l'évêché d'Alger, en suite de la retraite du premier évêque de cette ville, Mgr Dupuch.

Mgr Pavy fut préconisé à Rome le 16 avril et sacré le 24 mai, par le cardinal de Bonald, dans l'église Saint-Jean de Lyon où « il avait fait sa première communion, reçu la confirmation, la « première tonsure, les ordres mineurs, le sous-diaconat, le diaconat, la prêtrise, le canonat. »

PAYAN. — Peintre lyonnais du XIX^e siècle, élève de Ponthus-Cinier. On trouve sa trace dans les *Salons* de 1847 à 1849.

Parmi ses toiles : *Vues prises à Crémieu*; *le pont des Cordeliers*, à Lyon; etc...

PAYEN (Claude-Emmanuel). — Peintre, né à Lyon en 1845, mort à Ecully (Rhône) le 15 mai 1896.

Il étudia à Paris avec Monginot et Lepage, puis vint se fixer en sa ville natale.

Parmi ses œuvres : *les Sœurs jardinières* (1879); *Mariage mystique in extremis* (1881); *l'Horloger* (1882); *l'Avare* (1884); *Philon et Baucis* (1886); *le Récit à l'ambulance* (1888); *le Printemps* (1891); *la Secrétaire*; etc...

PAZZI (rue de). — II^e arrondissement. — Ce nom rappelle les Pazzi, puissante famille de Toscane, qui fit, un moment, trembler la fortune des Médicis (1478). Vaincus dans cette lutte d'influence, ils s'étaient réfugiés à Lyon où ils se livrèrent au commerce.

Les Pazzi avaient leurs tombeaux dans l'église des Célestins. On raconte que Marie de Médicis, en qui vivaient toutes les vieilles haines de famille, fit détruire ces tombeaux à l'époque de son séjour à Lyon, en 1600.

Divers

1828. — En juin, mourait au n° 2, à l'âge de 68 ans, J.-B. Flacheron, chirurgien-dentiste.

1832. — Bouché François, peintre, habite rue de Pazzi.

1850. — Agence théâtrale Célécourt, rue de Pazzi.

— L'allée qui faisait communiquer la rue de Pazzi à la rue Port-du-Temple, a porté longtemps (circa, 1830-1840) le nom d'allée Perrache.

— En 1842, on projeta de prolonger la rue jusqu'à Bellecour, en achetant la maison Maillet, rue d'Amboise et la maison Henri des Tournelles, place Bellecour. Le projet échoua devant les prétentions des propriétaires.

PEAUD (Joseph). — Magistrat, né à Lyon le 29 avril 1803, mort à Collonges-sur-Saône le 20 septembre 1861.

E. Mulsant, dans la notice qu'il a consacrée à notre compa-

triotte, rappelle l'entrain, la gaieté et la franchise dont Peaud fit preuve à peu près toute sa vie.

Cependant il avait un faible pour la campagne et, dans ses propriétés à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, Peaud fit des essais et des recherches qui ne furent pas sans intérêt pour l'agriculture.

Il faisait partie de nombreuses compagnies savantes : Société de Jurisprudence, Société linnéenne, Société d'Agriculture, etc..

PECHERIE (quai de la). — I^{er} arrondissement. — Ce quai a été créé à l'époque de la démolition des maisons construites directement au bord de la Saône. Après 1830, il fut dénommé *quai d'Orléans*.

L'appellation actuelle est d'origine fort ancienne : toute cette partie de la Ville était désignée, au XVII^e siècle, sous le nom de *quartier de la Pescherie*. En 1670, le Consulat y avait fait construire une halle aux poissons, qui disparut en 1839.

Le quartier était réputé pour sa malpropreté, les maisons sales et mal construites. Déjà, en 1614, le Consulat avait arrêté que « il sera défendu, désormais, de construire des escaliers en « bois, pour éviter le retour des funestes accidents comme celui « du 4 juin 1614, dans lequel une maison de la Pescherie brûla entièrement, avec treize personnes tant grandes que petites. »

La halle aux poissons était située à l'angle de la Saône et de la *rue Tête-de-Mort* (nom que portait alors la petite rue Longue, vers le quai).

Personnalités ayant habité ce quai

- 1685. — Imbert, « maistre orlogeur », rue de la Pécherie.
- 1756. — Renaud Hugues, peintre à l'enseigne *Saint-Pierre*.
- 1758. — Ravel, dessinateur pour la fabrique.
- 1788. — Morel, dessinateur pour la broderie.
- Charmy, architecte, rue de la Pécherie.
- Fuzeau, dessinateur.
- Daunis, dessinateur.
- Randonné, peintre sur rubans.
- 1810. — Scalon, dessinateur.
- 1832. — Bourdelin, peintre, quai d'Orléans.
- 1834. — Porcelon Marie-François, peintre.
- 1838. — Wilhelm Léo, architecte.
- 1850. — Favier André, orfèvre.
- 1872. — Ducarre, qui fut député à l'Assemblée nationale.

Souvenirs d'antan

La Pêcherie. — Très anciennement la pêcherie était située sur la rive droite de la Saône, en amont du pont du Change; on descendait à la rivière par une ruelle située en face de la maison qui porte le n° 25, quai de Bondy. La Pêcherie cesse d'être mentionnée en 1371; c'est probablement vers cette date qu'elle fut transportée sur la rive gauche, en face de la Platière, et que la rue qu'on appelait *Veyssellerie* (parce qu'on y déposait les douelles de tonneaux ou *veyssiaux*) a pris le nom de Pêcherie.

1477-78 (Archives B. B. 350). — Requête des habitants de la Pêcherie pour obtenir le consentement du Consulat « pour faire « oster les estuves, lesquelles tient la Casote en la dicte Pesche-
« rie, pour plusieurs causes: premièrement pour l'onnesteté de la
« charrière (ruelle) et habitants en icelle, aussi la proximité du
« couvent des Augustins; item pour la villité, paillardise et
« deshonnéterie desdictes estuves, pires que bourdeaux publics;
« item pour les grands esclandres, tumultes, insultes, batteries,
« multres (meurtres), etc..., etc... »

1493 (Archives B. B. 20). — Le 10 février, le Consulat visite un emplacement propre à construire un pont sur la Saône, dans cette partie de la rue de la Pêcherie « où sont les estuves et aussi
« afin de procurer par justice lesdites estuves estre ostées, à tout
« le moins, que femmes dissolues n'y allent. »

1670 (Archives B. B. 226). — Acquisition de quelques maisons de la Pêcherie, pour les abattre et élever sur leur emplacement, un marché couvert destiné à la vente du poisson.

1792. — La section révolutionnaire de la Pêcherie, qui prit par la suite le nom de *Brutus*, se réunissait aux Pénitents de la Miséricorde.

1823. — Démolition de la rue de la Pêcherie et ouverture du quai du duc de Bordeaux (nom disparu en 1830).

1828. — Le 7 juillet, une rixe violente s'est élevée dans un cabaret du quai, tenu par la femme Henry, près la place de la Platière; des militaires ont été frappés et blessés. Il y eut bientôt — écrit la *Gazette Universelle* — plus de deux mille curieux; il fallut un détachement de cavalerie pour disperser l'attroupe-ment. Toutes les vitres du café furent brisées.

N° 11. Maison élevée en 1867, sur les plans de l'architecte Philibert Bellemain.

PECHEUX (Laurent). — Peintre, né à Lyon le 17 juillet 1729, mort à Turin, le 1^{er} juillet 1821.

Il étudia à Paris, puis à Rome, sous Mengs et Battoni. Premier prix de peinture à Rome, Pécheux fut nommé professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Turin, puis directeur de l'Académie fondée en cette ville par Victor-Amédée III.

L'Institut de France l'accueillit parmi ses membres.

Principales œuvres : Huit grands tableaux dans la cathédrale de Dôle ; *Déjanire enlevé par le Centaure* ; portrait de *Charlotte-Marie de Bourbon* ; *Vénus et Adonis* (1766) ; les portraits de *Camille de Rohan*, *vicomte de Choiseul*, *l'ambassadeur de Kaunitz* ; *le mariage d'Amour et Psyché* ; *Saint Vincent Ferrier qui réssuscite un mort* ; *Pygmalion amoureux de sa statue* ; *sacrifice au dieu Mars* ; etc..., etc...

(Voir le Dictionnaire d'Audin et Vial).

PELADAN (Adrien). — Né à Nîmes, A. Peladan vécut à Lyon, rue Sainte-Hélène, pendant de nombreuses années ; son fils le « Sâr » y est né. Il a dirigé à Lyon la revue la *France littéraire*, puis la *Semaine religieuse*.

Une lettre qu'il écrivait de Nîmes, en 1840, à Perisse, libraire, grande rue Mercière, éclaire bien la personnalité de Peladan. En voici quelques extraits :

« Je suis l'auteur d'un recueil de poésies ayant pour titre « *Méodies catholiques*. Dans un voyage que je viens de faire à « Rome, je l'ai présenté à N. S. P. le Pape, qui en a agréé la dé- « dicace. Il a parcouru le manuscrit en ma présence, a daigné « conserver la copie que je lui offrais ; et, en me prodiguant d'au- « gustes encouragements, il m'a fait espérer une lettre de recom- « mandation auprès du chargé de France, sitôt l'avoir imprimé. » Ce livre étant par son orthodoxie et sa forme éminemment ca- « tholique, dans l'ordre de vos publications, je voudrais vous pro- « poser de l'éditer ; etc..., etc... »

— On lit, dans la *Marionnette* du 2 juin 1867 :

« Ephémérides anticipées. — 1^{er} juin 1880. — On découvre « une femme sauvage dans les greniers d'une maison de la rue « Mercière. Amenée au Palais Saint-Pierre et examinée par une « commission nommé à cet effet, ladite femme sauvage est re- « connue pour être M. Adrien Peladan, rédacteur en chef de la « *Semaine religieuse* de Lyon. »

PELADAN (Joseph), dit *le Sâr*. — Né à Lyon, le 28 mars 1859. J'ai écrit à la rubrique rue Sainte-Hélène, ce qui rattachait le Sâr à Lyon. J'indiquerai, ici, seulement quelques-uns des ouvrages du fondateur de l'ordre de la *Rose-croix, croix du Temple*:

Le chemin de Damas (1881); *Femmes honnêtes* (1885); *le Vice suprême*; *Étrennes aux dames, le Livre du désir* (signé Dinska, 1885); *l'Initiation sentimentale* (1887); *Istar* (1888); *l'Androgyne* (1891); *l'Art idéaliste et mystique* (1894); *le Théâtre complet de Wagner* (1895); *la Terre du Christ* (1901); *Œdipe et le Sphinx* (tragédie, 1903); etc...

PELE (Guillaume), dit La Buste. — Fut chirurgien de l'Hôtel-Dieu de 1653 à 1659, et connut une certaine réputation comme lithotomiste. Son examen de maîtrise proclame qu'il a guéri tous ses malades atteints de la pierre.

PELISSE (François-Théodore). — Capitaine de marine, né à Lyon le 14 septembre 1840.

Je le cite en ce recueil comme l'organisateur de l'artillerie et du génie au Mexique, vers 1885.

PELLETIER (rue). — IV^e arrondissement. — Je crois que cette appellation évoque simplement le nom d'un propriétaire des terrains sur lesquels cette rue fut ouverte.

Il y eut bien, en 1848, un député du Rhône, Claude Pelletier, qui fit partie du groupe de la Montagne, mais je n'oserais affirmer qu'il y ait une corrélation quelconque entre ce législateur et le nom de notre rue.

Ce Claude Pelletier naquit à l'Arbresle (Rhône) le 23 avril 1816.

PELOQUIN (Denis). — Luthérien qui prêcha dans le Lyonnais. Arrêté, il fut brûlé vif, en septembre 1573, à Villefranche-sur-Saône.

PENIN (Louis, dit Ludovic). — Graveur en médailles, né à Lyon le 8 janvier 1830; il y mourut le 16 mars 1868. Ses maîtres furent: son père Marius Penin, Vibert et Fabisch. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Parmi ses œuvres: *Christ au Tombeau* (qui lui valut, en 1852,

la médaille d'or à l'Ecole); *Congrégation des jeunes hommes de N.-D. de Fourvière*; le *Bon Samaritain*; le *Père Lacordaire* (d'après Janmot); *Rosaire perpétuel*; *Vierge nimbée*; *Christ couronné d'épines*; *Saint Michel terrassant le dragon*; *Société des Chevaliers Dijonnais* (1864); jetons pour la *Société lyonnaise de Dépôt*, pour la *Société d'Enseignement professionnel*; *Saint Denis de Gonzague*; *N.-D. d'Arles*; etc...

PENNONS (les). — Vers la fin du xv^e siècle, le Consulat s'est dégagé de tout contrôle de la population; son organisation est devenue une sorte d'oligarchie. Mais le peuple de Lyon n'est pas ce qu'on peut appeler docile! Le Consulat sentit bien vite qu'il lui fallait s'appuyer sur une force armée; et, en 1464, il organisa sa milice bourgeoise, les *pennons*, faisant revivre une vieille institution.

On créa primitivement douze compagnies de 200 hommes, soit au total 2.400 miliciens. Huit compagnies étaient fournies par le *côté Empire* (rive gauche de la Saône) et quatre par le *côté Royaume* (rive droite). Les soldats, choisis avec soin, élisaient leurs officiers; mais le commandant en chef était toujours désigné par le Consulat.

Plus tard, la Ville fut divisée en trente-six pennonages. Au xviii^e siècle, on ramena ce chiffre à vingt-huit. On trouvera, dans ces quatre volumes, les plans de ces 28 pennons tels qu'ils étaient délimités en 1746. Ces plans, qui font connaître la topographie de la ville à cette date, sont la photographie d'un ouvrage peu.... fréquenté, conservé aux Archives de Lyon.

Divers

On employait les pennons à toute sauce, témoin ces souvenirs :

1195. — Pour résister aux exigences de l'archevêque et du chapitre, les bourgeois de Lyon s'organisent: tous les corps de métiers formeront une compagnie, nommés *pennons*, et se formeront aux évolutions militaires sous des chefs distingués.

1589. — Délibération du 1^{er} septembre, du corps consulaire lyonnais, invitant les capitaines pennons à aviser entre eux aux moyens les plus doux à mettre en usage, pour lever une contribution dont la Ville a besoin.

1655 (B. B. 210). — Injonction aux capitaines pennons de la Ville, de faire bénir leurs drapeaux dans le délai de quinze jours, sous peine d'être privés d'avancement, tant qu'ils n'auront pas accompli cette formalité.

PENOT (Saint-Cyr). — Né à Mulhouse en 1839, fixé à Lyon après la guerre de 1870.

Saint-Cyr Penot dirigea l'Ecole de Commerce de notre ville et prit une part active à la création de l'Ecole de tissage.

PERATONI (Ange-Augustin). — Sculpteur né en Sardaigne, à Graglia, mort à Lyon le 28 décembre 1838. Lorsque, en 1820, on transféra au chemin Neuf le petit monument de Mimerel qui s'élevait sur le pont de la Saône, Peratoni fut chargé de la restauration et de l'ornementation de ce monument.

PERENIN (passage). — VII^e arrondissement. — Ce nom est celui d'un propriétaire riverain.

PERES (place des). — VII^e arrondissement. — Dans l'*Almanach de Lyon* pour 1744, on lit :

« Dans le faubourg de la Guillotière, on a établi un couvent
« des Pères du tiers-ordre de saint François, nommé en France.
« Picpus. On voit dans leur bibliothèque, qui est assez bien
« fournie, deux globes céleste et terrestre, de six pieds de
« diamètre, qui ont été dressés et fabriqués par le Révérend
« Père Grégoire Marchand, académicien de l'Académie de cette
« ville, sur les mémoires les plus récents de Messieurs de l'Académie des Sciences de Paris. »

Le nom de la place est un souvenir de ces religieux de Picpus.

Cet établissement fut autorisé par lettres-patentes de Henri IV, enregistrées au Parlement de Paris, le 24 mai 1607, et, à la sénéchaussée de Lyon, le 30 juin de la même année.

On lit dans l'ouvrage d'Isaac Le Febvre, publié à Lyon en 1627, sous le titre *Nombre des églises qui sont sous l'enclos et dépendance de la Ville de Lyon* : « Environ le milieu du faubourg
« de la Guilletière (*sic*), est l'église et couvent de Saint-Louis,
« des RR. PP. Pénitents du tiers-ordre de saint François, qui
« s'y établirent, premièrement, en l'an 1606, sous le R. P.
« Vincent Mussart, très habile prédicateur et fort dévot religieux,
« en une place qui leur fut donnée par monseigneur le duc de
« Mayenne... »

Il convient de noter que l'*Almanach de Lyon* pour 1755 fixe la date de 1623 pour l'établissement de ces religieux.

PERICAUD (Marc-Antoine). — La *Chronique du Jour*, du 27 janvier 1864, annonce la mort de cet avocat à l'âge de 79 ans.

Avoué près de la Cour de Lyon, en 1810, il exerça jusqu'en 1840. Il présida par trois fois la corporation (1820, 1821, 1839). Il fut l'avoué de la Ville.

M.-A. Péricaud fit partie, pendant plusieurs années, du bureau d'assistance judiciaire.

C'était, à sa mort, un des derniers survivants, d'entre les fondateurs de la Société littéraire (1807).

PERLET (Pierre-Etienne, dit Pétrus). — Peintre et lithographe, né à la Guillotière le 18 juin 1804, mort à Paris le 5 novembre 1843.

Perlet étudia dans la capitale, avec Gros et Ingres. C'est lui qui fut chargé de la décoration de l'ancien foyer du Grand-Théâtre.

Parmi ses œuvres, rappelons: *le Réfectoire des frères Chartreux*; *Ecce homo*; *Fontaine Saint-Bruno* à la Grande-Chartreuse; *Saint Jean prêchant dans le désert*; *la Parole de l'épi* (1841); *Françoise de Rimini* (1842); *Roméo et Juliette*, aquarelle; *épisode des Georgiques*, etc...

PERMEZEL (Léon). — Né à la Côte-Saint-André (Isère) le 3 avril 1845.

Fabricant de soieries à Lyon, Permezel fit partie de la Chambre de Commerce dès 1883. Il présida l'Union des Chambres syndicales lyonnaises.

Sa compétence reconnue l'avait fait désigner, par le gouvernement, comme membre du Conseil supérieur du Commerce, en 1890.

Permezel était administrateur de la Compagnie des chemins de fer d'Orléans.

Il mourut à Lyon le 15 novembre 1910.

PERNETTE DU GUILLET. — Cette poétesse lyonnaise, née aux premières années du xvi^e siècle, a fourni le personnage de *Délie*, de l'œuvre de Maurice Sève.

Elle a laissé un nombre assez restreint de pièces qui furent publiées, en 1545, par Antoine du Moulin, sous le titre: *Les*

rymes de gentille et vertueuse dame D. Pernette du Guillet, lyonnaise. L'ouvrage, de 80 pages, fut édité par Jean de Tournes.

Voici quelques vers par lesquels elle répondit à une calomnie qui la représentait comme recherchant Maurice Sève à cause de sa fortune :

Qui dira ma robe fourrée
De la belle pluye dorée
Qui Daphnes enclose ébranla :
Je ne say rien moi que cela.

Qui dira que j'ai révélé
Le feu longtemps en moy célé
Pour en toy veoir si force il a .
Je ne sçay rien moins que cela.

Mais qui dira que d'amour sainte
Chastement au cœur suis attainte
Qui mon honneur onc ne foula :
Je ne sçay rien mieux que cela.

Pernette du Guillet mourut en 1545.

Divers

Quelques vers de Maurice Sève qui s'appliquent à Pernette (extraits de *Délie*) ;

Tant que sur moy le tien ingrat froid dure,
Mon espoir est dénué de son herbe :
Puis, retournant le doux « ver » sans froidure,
Mon an se frise en son Avril superbe.

— La galerie des Lyonnais célèbres possède un buste de Pernette du Guillet, exécuté en 1899 par Pivot.

PERNETTI (le chanoine). — Né en 1696, mort en 1777.

Pernetti a écrit, en 1757, *Les Lyonnais dignes de mémoire* ; sa documentation manque souvent de précision. Néanmoins, on consultera son travail comme un ancêtre de celui que je propose à l'attention des lecteurs. La plupart des personnages dont il étudie la vie ne paraîtront pas dans mes *Lyonnaiseries*. J'ai considéré comme superflu de rééditer ce que Pernetti a fait connaître.

Un autre aspect peu connu de notre abbé: le *Journal de Lyon* de novembre 1785 parle du succès d'un remède contre les engelures, expérimenté par un de ses rédacteurs. Ce remède, il le tenait de feu l'abbé Pernetti. Le *Journal* s'exprime ainsi :

« M. l'abbé Pernetti disoit avoir fait, étant Jésuite, l'épreuve
« de ce remède sur une classe entière de jeunes enfans dont il
« étoit professeur, et il assuroit que non seulement ils avoient
« été guéris, mais qu'ils avoient été infiniment moins sujets aux
« engelures, dans les années suivantes. »

L'abbé Pernetti a beaucoup écrit; je rappelle un mémoire (que lui avait demandé le ministre) expliquant pourquoi la Guillotière devait dépendre de Lyon; cette dépendance était fondée, d'après l'abbé, sur le fait que l'ancien lit du Rhône passait au delà du faubourg du côté de l'Est.

Je cite encore: *Les conseils de l'amitié* (1733); *Observations sur la vraie philosophie* (1757); *Discours sur le travail* (1766); *lettres philosophiques sur les sympathies* (1776), etc...

PERNETY (Joseph-Marie). — Fils d'un directeur des Fermes générales, Pernetty termina ses études à l'école militaire de Tournon, dirigée alors par les Oratoriens, puis fut reçu à l'Ecole de Metz en 1781. Deux ans après il en sortait officier d'artillerie. Capitaine en 1791 dans l'armée des Alpes, puis en Italie. En 1796, il était directeur du Parc de siège à Mantoue. A Rivoli, sa conduite le fait nommer chef de bataillon.

En 1799, on le charge du commandement en chef de l'artillerie du corps expéditionnaire d'Irlande. Fait prisonnier par les Anglais, sur le « Hoche », il fut échangé peu de temps après.

Au passage du Saint-Bernard, il commande l'artillerie de la division Vatin.

En 1805, Pernetty, général de brigade, est désigné comme chef de l'Etat-major général de l'artillerie de l'armée des côtes de l'Océan, qui devint bientôt la grande armée d'Allemagne. Divisionnaire en 1807, il est créé baron de l'Empire en 1809, et commande le 4^e corps sous Masséna. A la paix, on le charge de fixer la frontière entre la Bavière et l'Autriche. Il prend part aux batailles de la Moskowa, de Lutzen, de Bautzen, de Dresde, de Leipzig.

Les Bourbons lui confièrent la direction de l'artillerie au ministère en même temps qu'ils lui attribuèrent le titre de vicomte (1817).

Pernetty, né à Lyon le 16 mai 1766, mourut à Paris en mai 1856.

PERNON (Camille-Pierre-Etienne). — Né à Lyon le 18 novembre 1753, mort à Sainte-Foy-lès-Lyon le 14 décembre 1808.

Fabricant de soieries, PERNON fut un des premiers à créer à Lyon un grand mouvement de commerce d'exportation.

Sa notoriété le fit élire au Tribunal par ses concitoyens.

A Lyon, il occupa les fonctions de membre de la Chambre de Commerce, administrateur des Hospices, du Jardin botanique, etc...

Adjoint au maire de Lyon, il fit une campagne ardente contre les jeux de hasard.

Associé de Philippe de La Salle puis de Grand, il fut l'unique fournisseur des soieries façonnées du Mobilier National.

PERNON a publié de nombreux mémoires sur des questions de commerce, de travail, d'art, qui lui ouvrirent les portes de l'Académie de Lyon.

Son œuvre professionnelle est considérable.

PERNON (L.-M.). — Parent du précédent; esprit curieux mais quelque peu illuminé.

Parmi ses nombreuses publications, je rappelle : *Constitution sociale lyonnaise* (1848) ; *Religion chrétienne démontrée par le raisonnement* ; *Siège de Lyon* ; *des Banqueroutes et des Faillites*, etc...

PERRACHE (quai et quartier). — II^e arrondissement. — Le quai Perrache a porté successivement les noms de *cours* et *chaussée Perrache*.

Le nom attribué à cette avenue et à tout le quartier est un juste hommage rendu à la mémoire de l'architecte et ingénieur Michel Perrache, né et mort à Lyon (1726-1779), qui réalisa le vaste dessein de conquérir sur les eaux tout un nouveau quartier, en reportant d'Ainay à la Mulatière le confluent du Rhône et de la Saône.

C'est ainsi que l'île ou « broteau » Mogniat et les flots qui lui faisaient suite au midi, furent réunis au continent.

Ce projet parut si téméraire qu'il valut de nombreuses moqueries à son auteur ; un pamphlet fut répandu, intitulé *Projet de dessèchement de la Méditerranée par un compagnon maçon*.

Mais cela n'était pas fait pour arrêter notre Lyonnais. Il poursuivit inlassablement les bureaux (ils étaient déjà tout puis-

sants!) de ses demandes; en 1770, son plan fut adopté; et, le 13 octobre 1771, l'autorisation de commencer les travaux fut donnée.

Perrache mourut en 1779, avant la terminaison des travaux. Il a laissé une fille qui fut un peintre de valeur.

Divers

— Avant Perrache, le 17 septembre 1677, Hardouin Mansart avait tracé un plan pour relier à la presqu'île les îles du confluent.

En 1738, l'ingénieur Delorme reprit ce projet, sans pouvoir le faire aboutir.

— Le philanthrope Richard Lowell-Edgeworth, père de la célèbre romancière anglaise, contribua, pour une large part financière, aux travaux d'aménagements de la presqu'île conçus par Perrache.

1786. — C'est la presqu'île qui servit de lieu de refuge et de réunion aux ouvriers, lors de la sédition de 1786. En tous temps ce territoire marécageux, d'un accès difficile, fut l'asile de ceux qui se révoltaient contre les injustices sociales. C'est ainsi qu'on trouve, en 1771, une ordonnance consulaire « défendant à tous ouvriers et compagnons se désignant entre eux « sous le nom de *compagnons du devoir* ou *compagnons gavots*, « ou autres dénominations, notamment aux compagnons charpentiers et menuisiers, de s'attrouper en ville ou dans les îles, « pour quelque cause que ce soit en plus grand nombre que « quatre. »

— Les bâtiments dits de la *Grande Ferme* furent démolis, en juillet 1828, pour faciliter la division du nouveau quartier.

1830. — Le 9 février, la débâcle des glaces sur le Rhône, qui avait déjà entraîné plusieurs moulins, emporte deux *usines* amarrées le long de la chaussée de Perrache.

— La prison Saint-Joseph, construite en 1836, le fut sur les plans de l'architecte Baltard.

La prison Saint-Paul est de l'architecte Louvier.

L'abattoir fut construit sur les plans de l'architecte Louis-Gaspard Dupasquier.

1848. — Grosse émotion dans la presqu'île. Un bateau arrive du Midi avec un drapeau blanc; on crut un moment à une insurrection légitimiste. Il fallut une proclamation d'Arago (alors commissaire du Gouvernement provisoire à Lyon) annonçant la saisie du *Vautour* et l'arrestation de son capitaine, pour calmer les esprits.

Noms portés à diverses époques, par les rues du quartier Perrache

<i>Projet Perrache</i>	<i>Empire</i>	<i>Restauration</i>	1830	1920
Quai d'Orient.	Quai Napoléon.	Quai Monsieur.	Quai Charité.	Quai Gailleton.
Rue de la Charité.	Rue de Kœnisberg.	Rue Charles-X.	Rue de la Liberté.	Rue de la Charité.
Rue de Térence.	Rue d'Austerlitz.	Rue Sarron.	Rue Sarron.	Rue Auguste-Comte.
Rue d'Euripide.	Rue du Caire.	Rue de Bourbon.	Rue de Bourbon.	Rue Victor-Hugo.
Rue de Sophocle.	Rue de Sophocle.	Rue Henri-IV.	Rue Henri-IV.	Rue Henri-IV.
Rue d'Eschyle.	Rue de Liémen.	Rue d'Enghien.	Rue d'Enghien.	Rue d'Enghien.
Rue Voltaire.	Rue de Lodi.	Rue de la Reine.	Rue de la Reine.	Rue Franklin.
Rue Molière.	Rue d'Iéna.	Rue de Condé.	Rue de Condé.	Rue de Condé.
Rue Racine.	Rue d'Eylau.	Rue de Penthievre.	Rue de Penthievre.	Rue Général-Plessier.
Place du Lycée.	Place des Victoires.	Place Louis-XVIII.	Place Louis-XVIII.	Place Lazare-Carnot.
Cours du Midi.	Cours Napoléon.	Cours du Midi.	Cours Napoléon.	Cours de Verdun.
Quai d'Occident.	Quai d'Occident.	Quai d'Occident.	Quai d'Occident.	Quai d'Occident.

Courte chronique du quartier Perrache

1799. — Construction des bâtiments de l'indienne, convertis en hôpital en 1804, et plus tard en caserne dite de Perrache.

1826. — Etablissement des moulins à vapeur dans la presqu'île.

1829. — Etablissement du chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne avec gare de départ sur le cours Charlemagne.

1829. — On commence la construction de la prison.

1837. — On commence la construction de l'abattoir.

1841. — Construction de l'entrepôt des liquides, rue Dugas-Montbel.

1843. — On commence la construction des ponts Napoléon.

— La même année on commence l'Arsenal.

1847. — On supprime la fabrique de vitriol de Perret.

— La même année, ouverture de la gare du chemin de fer de Saint-Etienne, transférée du cours Charlemagne sur le quai Perrache.

1853. — Construction de la gare transversale actuelle, sur le cours Napoléon (Verdun).

1856. — Achèvement du pont tubulaire sur la Saône, pour le chemin de fer.

1864. — Pose de la première pierre de l'église Sainte-Blondine.

PERRACHE (Michel). — Sculpteur né à Lyon le 12 juillet 1686, mort le 21 décembre 1750. Père du créateur du quartier Perrache.

Après avoir séjourné en Italie et dans les Flandres, Michel Perrache se fixa à Lyon en 1717.

Parmi ses œuvres: *Groupe de l'Annonciation* (1722); buste de *Marc Panissod*; *la Religion, la Prudence, la Force, la Charité, la Fidélité, l'Union, l'Administration, la Discrétion*, sculptures sur bois pour la salle des Archives de la Charité; *rétable pour l'église de l'Oratoire* (Saint-Polycarpe); *chœur de la chapelle des Pénitents de Confalon*; *chapelle des marchands de Saint-Nizier*; *ponts d'Ainay, d'Halincourt*; *Vierge* (bois peint pour l'église Saint-Polycarpe), etc., etc...

PERRACHE (Marie-Anne). — Peintre, née à Lyon le 18 avril 1740, où elle meurt vers 1790.

Elève de Greuze, elle a laissé des *Portraits*, parmi lesquels celui d'Antoine-Michel Perrache.

PERRACHON (André). — Peintre, né à Lyon en juin 1828. Fut longtemps président, puis président honoraire de la Société lyonnaise des Beaux-Arts.

Parmi ses toiles: *l'Hommage au poète* (1894); *le Jour des noces*; *arrivage de fleurs*; *la fauvette dans le rosier*, etc...

PERRAS Jean-Claude-Etienne-Edmond). — Né à Cublize (Rhône) le 7 juillet 1835. Industriel, il fut maire de Cublize de 1871 à sa mort.

Elu député par la 2^e circonscription de Villefranche, en 1876, Perras fit partie du groupe des 363 réélus en 1877.

Désigné comme sénateur en 1885, il siégea dans la haute Assemblée jusqu'à sa mort.

La Marionnette du 8 septembre 1876 a consacré à Perras les vers suivants:

Si vous voulez voir l'homme rare
Que nos cantons ont député,
Prenez la route de Tarare,
Laissez la Ville de côté.

Montez sans bruit sur la colline,
Tournez à droite, et voyez-y
Un homme dont le front s'incline
Et qui s'avance sur Thizy.

Silencieusement il marche;
Il vient de Lyon, dans la nuit,
Il s'en va comme un patriarche,
Dans sa maison souper sans bruit.

Et lorsqu'arrivera Décembre,
Reprenant son bâton en main,
Jusqu'à Paris, jusqu'à la Chambre,
Il continuera son chemin.

Là, son front parfois se balance,
D'un geste morne applaudissant,
Et s'endort dans un long silence
Que ne veut pas troubler Mulsant.

PERRAUD (Louis-Adolphe). — Cardinal, évêque d'Autun, né à Lyon le 7 février 1828.

Entré en 1847 à l'Ecole Normale supérieure, il en sortait, en 1850, agrégé d'histoire et professeur au Lycée d'Angers.

En 1852, Perraud se lie avec l'abbé Gratry, qui devait restaurer avec lui la congrégation de l'Oratoire, en France.

Perraud fut ordonné prêtre en 1855; dès lors il avance à grands pas dans la carrière ecclésiastique. Professeur à la Sorbonne (depuis 1865) à la déclaration de guerre de 1870, il partit comme aumônier volontaire dans l'armée des Ardennes.

Evêque d'Autun en 1874, Léon XIII lui confère le chapeau cardinalice en 1895.

Mgr Perraud était décoré du *Sacré Pallium*, en vertu du privilège concédé à l'évêché d'Autun, en 599, par le pape Grégoire le Grand.

En 1882, l'Académie française l'avait appelé dans son sein. Le cardinal mourut à Autun, en 1906.

PERRAUD (Antoine). — Né à Lyon le 4 février 1831, professeur de musique. Fut un propagandiste de la méthode Galin-Paris-Chevé (musique en chiffres).

Perraud enseigna aux Ecoles normales d'Instituteurs et d'Institutrices, aux écoles supérieures.

Il dirigea la Société chorale lyonnaise mixte (qui pratiquait la méthode Chevé) depuis sa fondation, en 1853.

PERREAU (Claude). — Connu sous le nom de Michel-Ange d'Avignon, né en cette ville en 1560. Il prit l'habit de capucin à Lyon, le 10 octobre 1585, et se fit remarquer par son talent de prédicateur et par la ferveur de son zèle comme missionnaire.

Il mourut à Aix-en-Provence en 1612. [Barjavel.]

PERRET (Antoine-Louis). — Peintre, né à Lyon le 17 septembre 1843, mort à Paris en 1889. Il fit ses études artistiques à notre Ecole lyonnaise, sous la direction de Bonnefond et de Reignier, puis se rendit à Paris où il se fixa.

Parmi ses toiles: *Fruits; Fleurs; Chrysanthèmes* (1880); *la Récolte du jardinier* (1881), etc...

PERRET (Louis). — Architecte, né et mort à Lyon (1802-15 janvier 1882). Ce compatriote est surtout connu par son énorme travail sur les *Catacombes de Rome*, six volumes parus à Paris de 1851 à 1855.

PERRET DE LA MENUE (Jean-Mathieu-Emile). — Né à Lyon le 17 juillet 1773, mort en la même ville le 13 mai 1822. Elève de l'Ecole Polytechnique, il fit campagne en Italie, en Egypte; entré à la garde impériale, il combattit à Iéna, à Friedland et, après la paix de Tilsitt, prit sa retraite. Ses travaux littéraires et scientifiques lui ouvrirent l'Académie de Lyon. Régny lui consacra une notice en 1823. [Martin-Basse.]

PERRET DE LA MENUE (Claude-Emile). — Architecte, né à Saint-Symphorien-sur-Coise le 21 juillet 1810, mort à Lyon le 23 mai 1889.

Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, sous Chenavard, puis à Paris (de 1837 à 1841) sous la direction de Duban.

Perret de la Menue fut architecte des Hospices de Lyon, de 1845 à 1879.

Parmi ses travaux : *église de Pomeys* (Rhône); *église de Gex* (Ain); *Hôtel de Ville de Gex* (1869).

Il a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *Recherches sur le grand Hôtel-Dieu de Lyon* (1859); *recherches sur l'ancienne boucherie de l'Hôpital* (1860); *éloge de Bernard Seitz* (1861); *histoire du pont de la Guillotière* (1862); *château du Perron*, à Oullins (1867), etc..., etc...

PERRICHON (Dominique). — Chanoine chamarré de Saint-Paul, érudit lyonnais du XVIII^e siècle.

Il possédait une des plus belles bibliothèques de Lyon, dont le catalogue fut imprimé, en 1791, par J.-B. Delamollière. Mercier de Saint-Léger, dans ses notes inédites, cite plusieurs livres très rares qu'il avait vus chez cet amateur.

En 1792, le libraire François Bret, installé place du Collège, acheta cette bibliothèque pour 21.000 livres.

Ce Bret fut guillotiné le 13 décembre 1793, avec Barou du Soleil; dans la liste des condamnés il est qualifié bouquiniste.

PERRICHON (Camille). — Personnalité lyonnaise importante du XVIII^e siècle. Il fut secrétaire de la Ville de Lyon, conseiller d'Etat, prévôt des Marchands.

PERRIN (Pierre). — Surnommé l'abbé Perrin, bien qu'il n'ait jamais pris les ordres.

Né à Lyon vers 1620, Perrin mourut à Paris le 25 avril 1675.

On lui doit les premiers poèmes d'opéras français: *la Pastorale* (1659); *Pomone* (1671); *Ariane* (1672), pour Cambert.

En 1668, il avait obtenu de Louis XIV un privilège pour une entreprise d'opéra; mais Lulli le lui fit retirer.

Perrin mourut dans une situation précaire.

PERRIN (Louis). — Célèbre imprimeur lyonnais du XIX^e siècle, dont l'atelier était situé rue d'Amboise. Né et mort à Lyon (12 mai 1799-7 avril 1865), il fut non seulement l'imprimeur dont les éditions sont recherchées, mais un graveur de talent.

Membre de l'Académie de Lyon.

Adélaïde Perrin était sa sœur (voir ce nom).

PERRIN (l'abbé). — Aumônier des prisons, né à Feurs (Loire) le 24 juillet 1755, mort à Lyon le 4 mars 1844. Exilé en 1792, il revint en France en 1798, se fixa à Lyon et dévoua sa vie au service des prisonniers, depuis cette date, jusqu'à sa mort.

La disparition de l'abbé Perrin fut un deuil général à Lyon; il se créa presque une légende à son sujet, légende qu'on propagea par l'image.

Oublié, hélas! comme tant d'autres.

PERRIN (Jean-François-Edme). — Né à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or le 18 octobre 1827; exerça la charge de notaire de 1855 à 1883, et présida la Chambre des notaires.

Membre de l'Académie de Lyon (1882), Perrin fit, à cette Compagnie, un grand nombre de communications sur l'histoire du Collège de la Trinité et sur diverses fondations.

Perrin fut président de la Caisse d'Epargne, président de la Société lyonnaise pour le sauvetage de l'Enfance, membre de la Commission de surveillance du dépôt de mendicité d'Albigny.

PERRIN (Prosper). — Architecte, né à Saint-Symphorien-sur-Coise le 29 avril 1834. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, sous Chenavard (1854), puis travailla avec son oncle Pascalon, jusqu'en 1860.

Parmi ses travaux personnels, on compte: une quarantaine de maisons à loyer à Lyon; diverses villas; des églises; le Casino de la Villa des Fleurs à Aix-les-Bains; des usines; le groupe

scolaire de la place Morel; l'hôtel du journal *le Progrès*; l'hôtel Bellecour (devenu Royal-Hôtel); installation des Grands Magasins Sineux (aujourd'hui succursale des Galeries Lafayette).

Son projet d'ouverture de la rue Moncey, depuis la place du Pont jusqu'aux Brotteaux, fut adopté par le Conseil municipal, en 1899.

Prosper Perrin était membre de la Société académique d'architecture depuis 1864.

PERRIN (Théodore). — Docteur en médecine, né à Lyon le 2 octobre 1795, mort à Vieu (Ain) le 9 novembre 1880.

Interne à l'Hôtel-Dieu en 1816, reçu docteur en 1821, Perrin devint médecin de l'hospice des Incurables d'Ainay.

Il s'occupa surtout de doctrine et fit une campagne énergique en faveur de l'allaitement maternel.

Membre de la Société de médecine en 1832, il la présida de 1856 à 1858. Il fut également administrateur du Dispensaire général de 1855 à sa mort.

L'Académie de Lyon le comptait parmi ses membres.

PERRIN (Sainte-Marie-Louis-Jean). — Architecte, né à Lyon le 31 août 1835. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, sous la direction de Questel.

Installé à Lyon, Sainte-Marie Perrin devint l'architecte de l'Ecole Vétérinaire et de la basilique de Fourvière.

Ses titres: membre de la Société d'architecture (1869), de l'Académie de Lyon, correspondant de l'Institut.

Parmi ses travaux: *église de Saint-Germain-au-Mont-d'Or* (1865); *église d'Illiat* (Ain); *église de Thizy* (Rhône); *monastère des Clarisses*, à Lourdes; *église de Chaponost*; *église de Saint-Bel*, etc...

Sainte-Marie Perrin a publié: *éloge de Pierre Bossan* (1881); *la Basilique de Fourvière* (1896), etc...

PERRIN (Antonin). — Industriel, né à Cessieux (Isère) le 2 février 1850. Fut président du Syndicat de l'industrie des cuirs et peaux du Rhône.

Ant. Perrin a joué un rôle fort important dans la politique républicaine de Villeurbanne où il fonda, avec Ricot, sa tannerie.

Il fut l'animateur du projet de fusion des diverses maisons

similaires à la sienne qui, réunies, constituèrent la Société des Tanneries lyonnaises.

Antonin Perrin a laissé le souvenir d'un homme d'une haute probité et d'une inépuisable bonté. Sa mort fut douloureusement ressentie par tous ceux qui l'avaient connu et approché.

PERROD (rue). — IV^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle Jean-François Perrod, médecin, qui contribua pour une large part, par ses démarches réitérées, à la construction de l'hôpital de la Croix-Rousse. Pour aider à la réalisation de ce projet, il fit, en 1857, un legs d'une certaine importance aux Hospices civils de Lyon.

L'hôpital fut inauguré le 7 décembre 1861.

PERRON (place du). — I^{er} arrondissement. — C'est en 1841 que M. Donzel fit construire à ses frais le perron qui fait communiquer cette place aux rues des Tables-Claudiennes et Burdeau. Le nom de la place vient de cette construction.

Elle a pris récemment le nom du comte de Chardonnet, créateur de l'industrie de la soie artificielle.

PERROUD (Louis). — Né à Lyon le 24 février 1833. Interne des hôpitaux en 1853, Perroud devint médecin des hôpitaux (1862), puis professeur suppléant à l'Ecole de médecine (1865).

Il a spécialement travaillé sur la tuberculose. Il fut le prédecesseur de Biermer dans l'étude de l'anémie pernicieuse.

Médecin du Dispensaire général de 1859 à 1863.

Le Dr Perroud mourut à Lyon le 20 février 1889.

PERROUD (Benoît-Philibert). — Né en 1796, mort le 10 février 1878. Il exerça la profession de clerc d'avoué.

C'est surtout comme savant entomologiste lyonnais qu'il figure en ce recueil. On venait de fort loin visiter sa collection de coléoptères, qui était une des plus belles d'Europe. B.-Ph. Perroud fut membre de la Société linnéenne et de l'Académie de Lyon.

PESSONNEAUX (abbé). — Né à Vienne en Dauphiné au XVIII^e siècle, l'abbé Pessonneaux eut son heure de célébrité. Traduit devant le tribunal révolutionnaire de Lyon, il sauva sa tête en

rappelant que l'auteur du couplet des enfants, introduit dans *la Marseillaise*, ne pouvait être soupçonné de manquer de patriotisme.

C'est en effet à l'abbé Pessonneaux qu'on doit le couplet de l'hymne national commençant par ces mots :

Nous entrerons dans la carrière, etc...

PESSONNEAUX (Louis). — Artiste peintre lyonnais du XIX^e siècle. Il exposa de 1837 à 1862, notamment : des *Marines*; *Vue prise à Rome* (1844); *vue des Martigues* (1844); *bord de la mer à Saint-Tropez* (1847); *bords du Guiers* (1850); *la Puerta del Sol à Tolède*; *paysage à Crémieu*; etc...

PESTALOZZI (Jean-Jérôme). — Médecin de l'Hôtel-Dieu le 19 août 1696, il conserva cette fonction pendant vingt-trois années.

Sa famille, originaire des Grisons italiens, devint lyonnaise à la fin du XVI^e siècle.

Docteur à l'âge de vingt ans, agrégé du collège l'année suivante, médecin de l'hôpital à vingt-deux ans, Pestalozzi avait déjà écrit, à cet âge, sur *les Fièvres pestilentielles*. On parle, dans les mémoires du temps, du courage avec lequel il soigna les malades atteints de la peste et de la rage.

Pestalozzi a écrit de nombreux opuscules dont une *Dissertation historique sur la Thériaque*, remède composé par Antiochus le Grand et perfectionné par Mithridate (dit-on).

En 1723, il fit paraître, chez les frères Bruyset, rue Mercière (à l'enseigne du *Soleil*), un *Avis de précautions contre la peste* et une *Dissertation sur les causes et la nature de la peste*. Au début de ce travail, réuni en un seul volume, il indique ainsi la meilleure prophylaxie :

Pour fuir de la peste le tard,
Pars tôt, vas loin et reviens tard.

C'est lui qui avait acheté le cabinet d'histoire naturelle du voyageur lyonnais Balthazard de Monconys.

Pestalozzi était né à Venise, le 23 juin 1674; il mourut à Lyon, le 26 avril 1742, ayant toujours refusé de quitter sa ville d'adoption, malgré les propositions que lui firent le duc de Lorraine, le Parlement de Grenoble, et même la Cour.

Il fut membre de la Société des Beaux-Arts et de l'Académie de Lyon (depuis 1715).

Son éloge fut prononcé par Bollhond et par Christin.

PESTE DE 1628. — Ce fléau fit, en cette année, de tels ravages qu'il convient d'en parler un peu longuement ici. Toutefois je ne puis mieux faire pour tracer un tableau complet et juste de cette formidable épidémie, que de reproduire un extrait des pages écrites par l'abbé Cahour, dans son livre *Notre-Dame de Fourvière* :

«.. Cinq à six chariots et trois barques, toujours en mouvement, portaient les malades et les cadavres au confluent des deux fleuves, qui s'unissaient alors à peu de distance de l'église d'Ainay. Dans le champ appelé alors *la Garcenne*, derrière le magnifique rempart qui couvrait l'abbaye, on avait construit des cabanes à la hâte. L'île voisine, nommé *le Broteau d'Ainay*, et comprise aujourd'hui dans le quartier Perrache, en fut aussi couverte.

«... Vis-à-vis, sur la rive droite de la Saône s'élevait l'hôpital Saint-Laurent, où l'on déposait ceux qui étaient frappés par la contagion... Les cours, les jardins et les bâtiments étaient remplis de ces malheureux qui expiraient, couchés pêle mêle, exposés aux injures de l'air.

«... Cependant, ni les chars, ni les fossoyeurs ne purent suffire au nombre des malades et des morts. La contagion enleva jusqu'à trois ou quatre cents personnes par heure. Des familles entières succombèrent à la fois. On raconte qu'à Saint-Laurent, quelques misérables ne trouvant plus de bois pour construire des cabanes, dressèrent des cadavres roidis par la mort, en les liant entre eux, les couvrirent avec d'autres corps étendus en forme de toit, et rendirent le dernier soupir sous ces refuges hideux.

«... Quant au nombre des morts, il est inappréciable ; les calculs les plus exagérés le portaient à 70.000 personnes ; les plus modérés à 35.000. De dix-huit mille pauvres auxquels on donnait l'aumône générale, il n'en était resté que six cents... etc... »

PETIT (Louis-Henry). — Né à Paris le 20 février 1853 ; prit en 1880 la suite de la maison de soieries fondée par son père, à Lyon, en 1858.

Il a laissé des rapports très étudiés sur des questions d'économie politique.

Petit collabora au *Globe*, à la *Revue du Siècle*, à la *Revue de France*.

Il fut administrateur du Caveau lyonnais.

PETIT (Florentin-Gabriel). — Né à Lyon le 11 décembre 1749. Avocat inscrit en 1775. Pendant la Révolution, il fut à diverses reprises magistrat. L'ordre des avocats rétabli en 1810, Petit devint bâtonnier en 1813, 1814 et 1815.

F.-G. Petit mourut le 12 mars 1819.

PETIT-CHANGE (place du). — V^e arrondissement. — Elle portait jadis le nom de *place de la Friperie brûlée*; la maison de la *Friperie* existait encore en 1428.

Voici d'ailleurs la suite des noms imposés à cette voie publique :

1350. — *In Friperia et In Ferrateria.*

1493. — *Place du Change.*

1516. — *Place de la Friperie brûlée.*

1534. — *Place où souloit être la friperie brûlée.*

1685. — *Place du Peti-Change.*

C'est sur cette place que les marchands installaient leurs tables de change; d'où le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Divers

N^o 1. Imposte avec chiffre.

N^o 2. Entresol; balcon au premier.

PETIT-COLLEGE (place du). — V^e arrondissement. — Cette place doit son nom au *Petit-Collège* ou *Collège Notre-Dame*, ou second collège des Jésuites, fondé, au commencement du xvii^e siècle, par Gabrielle de Gadagne, veuve de Jacques Mitte de Chevrières-Miolans, marquis de Saint-Chamond.

En 1628, Gabrielle de Gadagne donna à cet effet 24.000 livres aux Jésuites du Collège de la Trinité. Le Consulat approuva cette fondation aussi utile à la Ville, le 17 septembre 1630; le nouveau collège fut établi, l'année suivante, dans la maison du sieur Charles Loubat, achetée à cette intention.

Le célèbre Père La Chaise, confesseur de Louis XIV, fut recteur de ce Collège en 1668, avant de prendre la direction de celui de la Trinité.

Cet immeuble abrite aujourd'hui la mairie du V^e arrondissement de Lyon. Pendant vingt années les étages supérieurs furent affectés à la Faculté de droit, aujourd'hui installée quai Claude-Bernard.

Souvenirs d'antan

Antérieurement à la fondation de Gabrielle de Gadagne, il y avait déjà, au ^{XVI}^e siècle, un établissement d'instruction proche du même lieu, comme l'indique le document suivant :

1535. — Le 27 octobre, le Consulat passe mandement à M. Etienne Pasquier, recteur et principal du Collège nouvellement érigé du côté de Fourvière, près de l'église Saint-Jean, de la somme de cinquante livres tournois à lui taxée pour le dédommager et lui aider à supporter les frais qu'il a faits et fait journellement pour la tenue dudit collège (Sudan).

— En 1720, les Jésuites du Petit-Collège, voulant donner une marque de considération à l'Académie de Lyon, lui dédièrent les thèses de littérature soutenues par leurs élèves. L'Académie assis ta à ces exercices (J.-B. Dumas).

— En 1731, on refit le Petit-Collège d'après les plans de l'architecte Joachim van Risamburg.

— Au n° 6 de la place habitaient Aimé Nicolas et André Piennevin, qui faisaient le commerce des épices, de la droguerie, et l'exportation des livres. (^{XVIII}^e siècle).

PETIT-DAVID (rue). — II^e arrondissement. — On voyait autrefois, au-dessus de la porte d'entrée d'une des maisons de la rue, une statue, œuvre de Bidaud, représentant David appuyé sur son épée, et tenant sous ses pieds la tête de Goliath. Cette statue fit donner à cette voie publique, en 1660, le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, bien qu'il ne subsiste rien de l'œuvre de Bidaud.

Précédemment elle s'était appelée *rue Saint-Antoine*.

Divers

N° 4. — Façade Renaissance, rez-de-chaussée à arcades ; tête sculptée au portail. C'est contre cette maison qu'était placée la statue avec l'inscription *Au petit David*.

N° 6. Angle de la rue Mercière, niche Renaissance avec vase orné de guirlandes.

1805. — Giraud aîné, dessinateur, peintre, sculpteur sur ivoire, habite rue Petit-David.

PETITES-SŒURS (chemin des). — III^e arrondissement. — Ce nom rappelle très vraisemblablement les Petites Sœurs des Pauvres. Elles possédèrent en effet, autrefois, une église bâtie près du chemin de la Corne-de-Cerf, à l'usage des Capucins revenus de Lyon.

PETIT-JOURNAL (le). — Cette feuille parisienne, obligée de fuir la capitale pendant la guerre de 1870, vint s'installer à Lyon, en septembre, et se fit imprimer chez Mougin-Rusand.

PETITOT (Simon). — Ingénieur qui (après le flamand Sivabel, 1727) imagina d'élever les eaux du Rhône dans un vaste réservoir pour, de là, les répandre chez les particuliers. Malgré de très favorables expériences, le manque d'argent ou la négligence de nos édiles, ne permit pas l'établissement de ce service public des eaux.

Petitot, qui était né à Dijon le 16 août 1682, mourut à Montpellier, le 6 septembre 1746.

PETRARQUE. — L'illustre poète vint à Lyon le 9 août 1331 et y passa plusieurs semaines. Voici ce qu'il en écrivit : « Je suis arrivé aujourd'hui à Lyon, qui est encore une illustre colonie romaine plus ancienne que Cologne. On y voit deux fleuves connus, le Rhône et la Saône, unir leurs eaux pour les porter avec précipitation dans notre mer ; l'un a l'air d'entraîner l'autre malgré lui ; ils vont ensemble vers vous baigner les bords d'une ville où le pontife romain retient tout le genre humain. »

PETREQUIN (rue). — III^e et VI^e arrondissements. — On a donné à cette rue le nom de Joseph-Pierre Pétrequin, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, auteur d'ouvrages fort remarquables sur la médecine et la chirurgie.

Pétrequin naquit à Villeurbanne (Rhône) le 25 juin 1809, et mourut à Fontaines-sur-Saône le 2 juin 1876.

Il fut un des membres les plus actifs de l'Académie de Lyon, qu'il présida.

Parmi ses œuvres professionnelles on peut citer : *Traité d'anatomie médico-chirurgicale et topographique* ; *Traité pratique des maladies des os et des articulations* ; etc...

Parmi ses travaux littéraires: *Nouvelles recherches historiques et critiques sur Pétrone et sur les découvertes successives des principaux manuscrits du Satyricon* (paru en 1869); *Un épisode de la querelle des Anciens et des Modernes*; etc...

Pétréquin parlait couramment le grec ancien.

PEUCH (François). — Né à Neuville-sur-Saône le 26 octobre 1841, Peuch fut professeur de clinique à l'Ecole vétérinaire.

Ses travaux personnels ou en collaboration avec X. Lesbre, le firent désigner comme membre correspondant de l'Académie de médecine et de la Société nationale d'agriculture.

PEUT (Hippolyte). — Naquit à Lyon le 18 décembre 1809, et mourut à Paris en avril 1889.

Peut fut le promoteur du canal de Saint-Louis qui relie le Rhône à la Méditerranée.

PEY (Jean-Baptiste). — Né à Lyon le 3 mai 1858, Pey fut secrétaire-général de l'Union des Chambres syndicales de Lyon.

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique; secrétaire-général de la Société d'Economie politique; administrateur de la Société d'Enseignement professionnel du Rhône, Pey manifesta encore son activité par la publication de nombreux rapports et mémoires sur des questions économiques ou commerciales: *les Octrois* (1892); *le monopole de l'alcool* (1897); *la loi militaire et le commerce d'exportation*; etc...

PEYRAT (Guillaume du). — Lyonnais qui vécut à la fin du xvr^e siècle et au commencement du xviii^e. Membre de la famille dont j'ai parlé (voir: rue Alphonse-Fochier), il n'était point cependant, comme on l'a cru, le petit-fils de Jean du Peyrat, lieutenant du roi sous François I^{er}.

Guillaume du Peyrat composa des poésies latines et françaises dont quelques-unes assez... légères. Il ne pensait point, à ce moment, qu'il embrasserait l'état ecclésiastique et deviendrait aumônier de Henri IV!

Voici un extrait de ses *Stances* sur la naissance du Dauphin (futur Louis XIII):

On dit que Jupiter ayant réduit en poudre
 Les géans serpens-pieds, par l'effort de sa foudre,
 Vint accoler la Terre, épris de son amour,
 Que la Terre conceut les Rois de sa semance,
 Et qu'estant sur le point de leur donner naissance.
 Sous un palme étendue, elle les mit au jour.

On dit que la Fortune en fut la sage-femme,
 La Vertu le commerce, et qu'une grande dame,
 Qu'on nomme Majesté, leur tendoit ses grands bras;
 Jupiter les baisant leur donna son tonnerre,
 Les laissant ça et là ses lieutenans en Terre
 Pour punir les Géans qui resteroient ça-bas.

On attribue à Guillaume du Peyrat un *Traité sur l'origine des cardinaux*.

PEYRAUD (Gilbert). — Né à Lyon le 2 septembre 1804, il y mourut le 26 mars 1871.

Interne des hôpitaux en 1827, Peyraud fut médecin en chef de la Charité, de 1852 à 1861. Membre de la Société de médecine

PEYRONNET (Louis). — Peintre, né à Moulins (Allier) et mort en 1868. Elève d'Ingres.

Il se fixa pendant assez longtemps à Lyon, puis termina sa vie à Paris. La plus grande partie de son œuvre fut créée et exposée à Lyon de 1837 à 1867.

Parmi ses toiles: *Agar et Ismaël* (1838); *Honneur et Charité* (1846); *Retour au village* (1847); *L'affût* (1850); *Jacob chez Laban* (1852); *la moisson en Bresse* (1857); etc...

PEZARD (François). — Vécut à Lyon au ^{xvi}e siècle, où il exerça son talent de faïencier. En 1574, des lettres patentes lui conférèrent le droit exclusif de fabriquer, à Lyon, des faïences peintes.

Rondot cite de lui: *Amphitrite et l'Amour* (aiguière); le *Triomphe de Galathée* (plat rond); *Joseph fait emprisonner ses frères* (plat); *Jonas sortant de la baleine* (grand plat); *Mars et Vénus* (assiette); *la Reine de Saba devant Salomon*; etc...

PEZIEUX (Jean-Alexandre). — Sculpteur, né à Lyon le 17 juin 1850, mort à Epinay-sur-Seine (Seine) le 13 septembre

1898. Fit ses études à l'Ecole de Lyon sous Fabisch, puis à Paris avec Jouffroy. Il se fixa dans la capitale.

Parmi ses œuvres: *Pierre Dupont* (plâtre, 1872); *Bombonnet chasseur de lions* (1875); *Non omnes moriemur* (1882); *Jeanne d'Arc sur le bûcher*; etc..., etc...

PEZZANI. — Une opinion à l'occasion de la candidature de ce Lyonnais à l'Assemblée nationale de 1848:

« Pezzani est un patriote du lendemain; s'il avait des opinions démocratiques avant la révolution de Février, il les tenait bien cachées, car il n'a pas voulu même faire partie du banquet réformiste à Lyon... »

Cependant, d'autres journaux le désignent comme président du *Club du Progrès* qui tenait ses assises, passage Ménétrier, dans une salle du Collège.

En 1861, André Pezzani publia un journal: *l'Industriel français*, dont les bureaux étaient installés 3, rue de Marseille.

Pezzani mourut en avril 1877.

PHELYPEAUX (rue). — VI^e arrondissement et Villeurbanne. — Cette rue porte le nom d'un bienfaiteur des Hospices, Joseph Phélypeaux qui, en 1883, légua 425.000 francs à cette administration.

PHILEMATIUS. — Vivait au v^e siècle à Lyon, où il exerçait la profession d'avocat. *L'Histoire littéraire de la France* (tome II) contient quelques lignes sur sa brillante éloquence.

Il semble avoir groupé autour de lui (comme dans une sorte d'Académie) un certain nombre de Lyonnais remarquables par leur savoir, notamment: Flavius Nicetius, qui prononça le panégyrique du consul Asterius; Hœnius, renommé par sa sagesse; Victor qui fut questeur sous l'empereur Anthemius; Probus, surnommé l'homme universel; Justus le médecin; le poète satirique Secundinus; etc...

PHILIBERT-DELORME (rue). — I^{er} arrondissement. — La création de cette rue remonte aux environs de l'année 1830. Le nom qui lui a été attribué est celui du grand artiste Philibert de l'Orme, aumônier des rois Henri II et Charles IX.

On lui a longtemps attribué la construction du portail de Saint-Nizier; des travaux récents d'érudits lyonnais ne permet-

tent plus d'être affirmatif. Mais plusieurs maisons du vieux Lyon conservent encore des témoins de son talent. (Voir : rue Juiverie, galerie dite de Philibert Delorme). Son œuvre la plus remarquable est le château d'Anet, qu'il commença en 1552.

Il a écrit plusieurs ouvrages, notamment : *Nouvelles inventions pour bien bastir et à petits fraiz, trouvées naguère par Philibert de Lorme, lyonnais* (1561).

Notre illustre compatriote est né au commencement du XVI^e siècle (1515, croit-on), dans la paroisse de Saint-Pierre, et mourut à Paris, en 1570.

Nous possédons un buste (par Legendre Héral, 1823) et un médaillon (par Etienne Pagny) du grand architecte.

Divers

Philibert de l'Orme, pour pouvoir être nommé aumônier du roi, avait été fait abbé. Ronsard trouvait cela ridicule et s'en moqua dans une pièce intitulée *la Truelle crossée*. L'architecte, furieux, fit interdire les Tuileries au poète. Celui-ci crayonna alors sur la porte du logis de Philibert de l'Orme, ces mots : *fort reverent habe*. L'artiste, pas très ferré en latin, se crut outragé et s'en plaignit à Catherine de Médicis. Mais Ronsard s'excusa en disant que ces mots n'étaient que le commencement d'un distique d'Ausonne : « *Fortunam reverenter habe...*, etc..., qui avertit les hommes parvenus aux honneurs à ne point s'oublier. »

- **PHILIPON** (Charles). — Né à Lyon le 8 septembre 1800, mort à Paris en janvier 1862. Dessinateur habile, Philippon fonda, en 1831, *la Caricature*, dont le principal rédacteur était Louis Desnoyers, l'auteur des *Béotiens de Paris*. Parmi les dessinateurs collaborateurs du journal, il faut citer Daumier, Grandville, Gavarni, Henri Monnier, Achille Devéria et D. Traviès. La foule se pressait devant les vitrines de la maison Aubert où étaient exposés les dessins du journal de Philippon ; on disait couramment à Paris : « la maison Aubert, la meilleure des pharmacies ! »

Les saisies et les procès tombèrent sur notre compatriote ; au cours d'un de ces procès qu'il eut à subir, Philippon dessina une *poire* qui représentait la tête de Louis-Philippe. Le lendemain, la *poire* s'étalait sur tous les murs.

En 1834, il créa *le Charivari*, dans lequel il continua la guerre contre le gouvernement de Juillet. Après 1848, il fit paraître *le Journal amusant*, *le Musée français* et *le Petit journal pour rire*.

Philippon joignait à son talent de dessinateur celui de gra

veur ; il a laissé plusieurs planches, parmi lesquelles : *Amourette ; scènes parisiennes ; les Ridicules ; le Français mâle et sa femelle ; mascarade improvisée ; les Comparaisons ; etc...*

Ch. Philipon a écrit plusieurs romances sentimentales, dans le goût de l'époque.

PHILIPPE I^{er} DE SAVOIE. — Archevêque de Lyon, né en 1207. Il fut placé à la tête du diocèse de Valence (1245) avant d'être nommé à Lyon en 1246 par le pape Innocent IV. Ce pontife lui accorda le privilège de rester en possession de ses dignités, de porter le titre de prélat et d'en avoir les revenus, sans être engagé dans les ordres.

A la mort de son frère Pierre, Philippe se démit de son siège (1268) pour épouser Alix de Bourgogne.

PHILIPPE DE LA SALLE (rue). — IV^e arrondissement. — Jusqu'en juillet 1909, cette rue porta le nom du martyr *saint Pothin*, qui périt dans les tourments à l'âge de 90 ans.

La dénomination actuelle rappelle le mécanicien et dessinateur Philippe de La Salle, né à Seyssel (Savoie) en 1723, mort à Lyon en 1804.

On lui doit de sérieux perfectionnements dans l'outillage de fabrication des étoffes de soie. C'est également Philippe de La Salle qui, le premier, conçut le tissage mécanique des étoffes pour meubles.

Divers

N° 33. Orphelinat municipal de filles.

PHILIPPE-GONNARD (rue). — I^{er} arrondissement. — La rue *Coudée* (qui devait son nom à sa topographie) a reçu, en 1918, le nom de Philippe Gonnard, professeur d'histoire au Lycée de Lyon, mort à l'ennemi au cours de la guerre 1914-1918.

Son frère, René Gonnard, professeur à la Faculté de Droit de notre ville, est l'auteur d'importants travaux sur l'économie politique.

PHILIPPINES (les). — On donne ce nom à des actes datés de Pontoise, 1307, par lesquels Philippe-le-Bel consent certains avantages à l'église de Lyon : dans ces actes il souligne très

nettement sa souveraineté sur notre cité, tout en accordant à l'Eglise le droit de posséder à perpétuité, à titre de comté relevant du roi, ladite ville.

PIATON (Pierre). — Né à Lyon le 27 mars 1818, mort en la même ville le 20 avril 1879.

Pierre Piaton fut, pendant de nombreuses années, président du Conseil d'administration des Hospices et du Conseil de La Martinière.

Il avait siégé au Conseil municipal.

PICARD (Joseph-Gaspard). — Dessinateur pour la fabrique, né à Louhans en 1748, mort à Lyon le 20 juillet 1818.

Elève de Bournes, il devint associé dans une maison de soieries.

Picard fut membre de l'Académie de Lyon et de la Chambre de Commerce.

PICQUET (François). — Né à Lyon le 12 avril 1626, mort à Hamadan (Perse) en août 1685. Il était évêque de Bagdad et consul de France à Alep.

PIEGAY (Pierre-Elisée). — Né à Lyon le 9 messidor an XII, mort en 1892.

Magistrat, il termina sa carrière comme conseiller à la Cour.

Piégay fut administrateur des Hospices (1851-1861) et du Dispensaire général (1845-1850).

PIEMENTE (chemin de la). — V^e arrondissement. — Sur le plan de 1866, on lit: *chemin de la Pie*.

L'origine de ce nom est fort incertaine:

Dans le nobiliaire lyonnais figure un Thounel de la Piedmante, seigneur de la Reynière. Cette famille aurait-elle possédé quelques droits seigneuriaux en cette partie du territoire lyonnais ?

Peut-être devrait-on lire: *Piemonte*; et, dans ce cas, la situation de cette voie publique qui longe le bas de la colline de Balmont, expliquerait cette dénomination.

D'autre part, il faut rappeler que, il y a cent ou cent cin-

quante ans, le quartier fut peuplé par des Italiens. Le nom de *Piement*e pourrait rappeler cette colonie de Piémontais.

En tout cas, le nom est connu de longue date dans nos annales: on trouve aux délibérations consulaires, à la date du 6 février 1576, la nomination au commandement d'une compagnie de la Ville, du capitaine de la *Piement*e.

PIERRE I^{er}. — Archevêque de Lyon. D'abord moine de Cluny, puis évêque de Viviers, Pierre fut nommé au siège de Lyon en 1131.

Envoyé, en 1139, par le pape Innocent II en Syrie, comme légat apostolique, il mourut au port de Saint-Jean-d'Acre le 29 mai 1139, empoisonné (dit Péricaud).

PIERRE II DE TARENTEISE. — Archevêque de Lyon qui devint pape sous le nom d'Innocent V.

Il naquit à Moutiers d'une ancienne famille, les Champagny. D'abord professeur, il composa plusieurs ouvrages de scolastique.

C'est en 1272 que le pape Grégoire X le nomma au siège de Lyon. Cardinal en 1274, Pierre de Tarentaise fut élu pape le 2 janvier 1276, et mourut quelques mois après son élection.

PIERRE III DE SAVOIE. — Archevêque de Lyon. D'abord doyen de Salisbury (Angleterre), puis chanoine-comte de Lyon, il fut porté au siège archi-épiscopal en 1308.

C'est Pierre de Savoie qui dut remettre au roi Philippe V le Long, la justice temporelle de Lyon.

Il mourut en novembre 1332 et fut inhumé en l'église de Saint-Just.

PIERRE D'EPINAC. — Archevêque de Lyon, né au château d'Epinau en Forez, près de Saint-Bonnet-le-Château, le 10 mai 1540.

Dès l'âge de dix ans il fut admis au nombre des chanoines-comtes de Saint-Jean!

Après avoir étudié à Toulouse, il revint à Lyon vers 1564 et reçut, en 1566, avec Marc de Passac, la mission de se rendre à la Cour de France, pour s'opposer au nom du chapitre, à la réception du concile de Trente.

A la mort d'Antoine d'Albon (24 septembre 1574), Henri III

désigna Pierre d'Epinac (neveu du défunt) pour lui succéder sur le siège épiscopal de Lyon.

Aux Etats généraux de Blois, en 1576, il présida le clergé. Il y obtint de très grands succès qui lui valurent la faveur du roi et... les abbayes d'Ainay, de l'Ile-Barbe, de la Bénissons-Dieu, ainsi que le prieuré de Saint-Rambert.

Sa haine pour d'Epernon jeta Pierre d'Epinac dans le parti de la Ligue, ce qui lui valut d'être arrêté après l'assassinat du duc de Guise. Il se rallia, bien entendu, à Henri IV, et mourut le 9 janvier 1599.

PIERRE (pont de). — Bien que l'appellation officielle soit *pont du Change*, tous les « purs » lyonnais le désigne sous le nom que j'ai choisi comme rubrique de cette note.

Ce pont a porté, pendant plusieurs siècles, le nom de *pont de Saône*, sous lequel il est d'ailleurs désigné dans les anciens plans.

Le nom de *pont de Pierre* lui fut donné lorsqu'il y eut sur la rivière d'autres ponts qui, tous, étaient en bois. Cette dénomination apparaît, en effet, après la construction du pont de bois de Bellecour (1637) et de celui de Saint-Vincent (1641).

Il fut officiellement désigné sous le nom de *pont du Change*, après la reconstruction de la *Loge* par Soufflot, en 1749. Il comptait alors neuf arches, dont une fut supprimée, du côté de la rive droite, lorsqu'on fit le quai.

Au X^e siècle, les relations étaient difficiles entre les deux rives de la Saône; il n'y avait, vers Saint-Nizier, qu'une passerelle insuffisante ou des petits bateaux, pour traverser la rivière. Humbert I^{er}, archevêque de Lyon, résolut de remédier à cet état de choses en dotant la Ville d'une voie de communication solidement édifiée. Il était dans son rôle de *pontife*, puisque, si l'on en croit Varron, les pontifes étaient ainsi nommés parce qu'ils eurent la charge d'établir le premier pont sur le Tibre, et de veiller à son entretien.

Humbert I^{er} disposait des revenus (fort importants) de l'église Saint-Etienne, alors cathédrale; mais il ne négligea pas de faire appel à la générosité et à l'intérêt de ses concitoyens. Son appel entendu, la construction commença en 1076. Un prêtre, nommé Trédin, fit construire une arche à ses frais.

Plusieurs années furent nécessaires pour mener à bien ce travail. On employa, dans la construction des cintres, une quantité de pierres arrachées à d'antiques monuments. C'est ainsi qu'on a pu lire, sur une des pierres de la première arche,

une inscription latine en l'honneur de « Lucius Besius, chevalier
« romain, inspecteur de la navigation et receveur général de la
« Gaule celtique. »

Le pont de Saône fut, naturellement, très fréquenté; et, bientôt, de nombreuses maisons s'élevèrent à ses abords.

A l'époque des luttes religieuses entre l'Eglise de Lyon et les habitants (XII^e et XIII^e siècles), ceux-ci se saisirent du pont et construisirent des tours aux deux extrémités, dont une avec pont-levis (dit Parradin) du côté de Saint-Nizier, afin d'empêcher les officiers du chapitre de pénétrer dans la partie de la ville située entre les deux rivières.

Une des arches du pont, la première sur la rive gauche, portait le nom d'*Arc merveilleux*, parce qu'il y avait sur le tablier, en cette partie du pont, une sorte de trappe par laquelle on jetait les taureaux dans la Saône, le jour de la *fête des Merveilles*. Cette arche avait été construite par les soins d'un membre de la famille d'Albon.

En 1659, on érigea, au milieu du pont, une chapelle votive. C'était un petit monument qui abrita une *Vierge à l'enfant*, de Mimerel. Il a été transporté, au commencement du XIX^e siècle, au bas du chemin Neuf et transformé en fontaine.

Ce vieux pont, dont la construction avait commencé, je le répète, en 1076, n'a été démoli qu'en 1840. Il a donc duré 770 ans.

Il fut remplacé par le pont actuel, construit un peu en aval du premier, par l'ingénieur J.-F.-A. Jordan. La première pierre en fut posée, en 1843, par le duc de Nemours, fils de Louis-Philippe; les travaux furent terminés en 1845. Il prit alors le nom de *pont de Nemours*.

En 1848, il fut baptisé: *pont de la Révolution*.

Martin-Daussigny a laissé une très belle toile représentant l'*Ancien pont du Change* (Salon de Lyon, 1846).

Personnalités ayant habité le pont

On sait que des maisons s'élevaient sur le pont même, en bordure de la rivière; ce qui explique le titre de ce paragraphe.

1388. — Jean II Evrart, peintre, mort en 1440.

1493. — Marc Guillaume, orfèvre et dorier.

1512. — Basset ou Bas Symon, armurier.

XVIII^e siècle. — Bigot, graveur sur métaux.

1767. — Generelly Antoine, dessinateur « à la descente du pont de Pierre ».

1788. — Pourcet, dessinateur.

1805. — Gourju, avoué.

Souvenirs d'antan

1309. — Autorisé par le Consulat, Henri d'Albon, chevalier, fit construire des magasins ou *ouvroirs*, sur le pont. Le Consulat lui avait imposé les conditions suivantes : « Maintenir la pile et « l'arc merveilleux, et les relever, au cas qu'ils vinssent à être « détruits. » Ces bâtiments furent entièrement consumés par un incendie vers 1340 ; et, la même année, Humbert d'Albon vendit à Humbert Davita, Lyonnais, au prix de deux cents deniers d'or, l'emplacement sur le pont, « du côté de bize », sur lequel étaient situés les bâtiments incendiés, lesquels furent reconstruits.

— On trouve aux Archives que, sous le règne de Philippe-le-Bel, messire Henri d'Albon, chevalier, exposa à la communauté de Lyon « qu'il possédait plusieurs maisons sur le pont « de Saône, du côté de Notre-Dame de la Platière, sur la solidité « desquelles il avait quelques appréhensions, et demandait l'auto- « risation, pour les consolider, d'appuyer quelques arcs-boutans « sur le grand arc dit *arc merveilleux*, promettant pour lui et « les siens de maintenir ledit arc du pont, sur lequel il entendait « bâtir, en aussi bon état et meilleur qu'auparavant ». Ce lui fut accordé.

1381. — Par lettres patentes de novembre, le roi Charles donne aux Conseillers de la Ville le droit de faire reconstruire une tour sur le pont de Saône, avec une horloge. C'était une des tours édifiées au XIII^e siècle pour la défense de la ville contre l'archevêché.

1465. — Un particulier offre au Consulat de fonder, sur l'une des piles du pont de Saône, une chapelle qu'il ferait « belle « et notable et sur laquelle il ferait une tournelle pour y placer « un gros *reloge* ».

1529. — Le 2 juin, Jean Musy, qui fut un instant maître de la ville pendant la Grande Rebeyne, fut pendu sur le pont.

1548. — A la séance consulaire du 6 septembre, M^r Etienne du Bourg, avocat en la Cour ordinaire de Lyon, requiert l'adjonction du Consulat pour poursuivre avec lui, devers le roi et son conseil, certains Juifs qui « se sont venus accaser et « résider en ceste ville depuis un mois en ça, et qui sont fort « scandaleux pour la religion chrétienne, vu même qu'ils se sont « logés au cœur et milieu de la ville, savoir, en la maison de « Jacques Pinatel, sur le pont de Saône, du côté du Change, « etc... »

1550. — Le 1^{er} juillet, le Consulat ordonne que « la porte des Merveilles étant sur le pont de Saône et qui étoit vieille et pourrie, sera refaite, et que la clé de la nouvelle serrure sera portée à l'hôtel commun, comme il a été fait de toute ancienne neté ».

1562. — 23 mai. Le Père Gayette, gardien du couvent de Saint-Bonaventure, est massacré sur le pont de Saône, par des Calvinistes.

1567. — Décembre. On brûle, par ordre du Consulat, sur le pont, les livres hétérodoxes saisis chez les libraires protestants. L'autodafé dura les trois nuits qui précédèrent les fêtes de Noël.

1590. — Le 15 mars, le capitaine Mont-Griffon, accusé d'être l'adversaire de la Ligue, est exécuté sur le pont, par ordre du Consulat.

1601 (Archives B. B. 140). — Défense au petit commerce de stationner sur le pont de Saône, qui était devenu un centre de brocantage et « à présent, l'on ne trouveroit pas quasy un poulce de vuyde au long des marches et codières des deux costez du dict pont, où il n'y ait ou des bancs et estaux garnis de merceries ou pour le moins de vieulx ferrements, vieulx solliers, vieulx livres, vieulx habits et meubles ».

1602. — « Au mois de septembre, fût un tel débordement de l'eau de la Saône, que tout le fauxbourg et la pleine de Veyze, la rue de la Pescherie aussi, furent remplis d'eau; et, par la force d'icelle, les esperons du pont de la Saône furent renversés; et fut le pont chargé tant de gueuses que de pierres et autres choses, afin qu'il ne tombast. »

1627. — En septembre, le sculpteur Abraham Luquet érige une croix sur le pont de pierre, à la demande du Consulat, pour remplacer celle détruite en 1562 par les protestants.

1632. — Le 5 septembre, jour de l'arrivée du roi à Lyon, un incendie dévore cinq maisons du pont de Saône.

— Sur l'arche de la *Mort-qui-trompe*, au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, s'ouvrait le *café de Neptune*, un des plus fréquentés de la Ville.

1790. — Août. Effarouchement de nos arrière-grands parents (extrait du *Courrier de Lyon* 1790): « En traversant le pont de Pierre, sur la Saône, je vis une affluence de monde de tout état, de tout âge et de tout sexe, se presser pour regarder dans la rivière..., c'était une troupe immense de femmes et d'hommes

« qui se baignoient. Ces derniers tout nus, et les femmes à demi-habillées, tous mêlés; je fus très surpris que la police pût tolérer une si scandaleuse indécence.

« ... J'ai habité dans beaucoup de villes où, autant qu'ici, on est en usage de se baigner, mais je n'ai jamais vu des indécences pareilles. »

Que dirait aujourd'hui ce brave correspondant du *Courrier de Lyon* !!

1843. — Le 24 septembre, pose de la première pierre du nouveau pont, par le duc de Nemours.

PIERRE-BLANC (rue). — I^{er} arrondissement. — Le 2 avril 1901, la *rue Tolozan* a reçu le nom de Pierre Blanc, né à Lyon en 1837, installé comme pharmacien au n° 7 de la rue, et qui mourut à Lyon le 28 février 1901.

Pierre Blanc, après le 4 septembre 1870, remplit les fonctions de maire du I^{er} arrondissement de Lyon et fut révoqué par le préfet de l'ordre moral, Ducrot.

Longtemps il présida la commission administrative de l'orphelinat des jeunes filles; il siégea comme vice-président au bureau de Bienfaisance et au Conseil d'administration de La Martinière.

Ce qui caractérisait P. Blanc, c'est la modestie avec laquelle il remplissait ses divers mandats. Il a toujours refusé toutes les distinctions honorifiques, considérant comme un devoir et une obligation d'aider ceux qui ont besoin d'être secourus ou protégés.

Divers

Le 11 octobre 1871, on découvre, rue Tolozan, une série d'ossements fossiles de bœuf, de cheval et d'éléphant, qui ont été transportés au Muséum d'histoire naturelle.

PIERRE-CORNEILLE (rue). — VI^e arrondissement. — Portait autrefois le nom de *rue Madame*.

Le grand poète, dont cette avenue porte le nom, n'intéresse guère les annales de notre ville; cependant on croit qu'il fit un séjour à Lyon vers 1643. La scène de la *Suite du Menteur* se passe en notre cité, dans la prison; et le valet de Florante se plaint de deux laquais qui l'ont roué de coups à Bellecour.

Personnalités ayant habité la rue

1837. — Voisin Jacques, graveur sur bois, rue Madame.
1838. — Halder François, graveur sur bois.
1850. — Perret François, graveur sur bois.
1853. — Deshumbert J.-M., graveur et dessinateur.
1861. — Mlle Grimaud, dessinateur pour la broderie.
1870. — Au n° 162, rue Madame, habite Baudy, cordonnier, qui joua un rôle fort au-dessus de ses capacités, au 4 septembre.

Notes topographiques

- N° 8. Porte dans la cour.
N° 28. Fronton de porte, coquille.
N° 46. Dans la cour, cadre sculpté entourant une pompe ; vasque ornée.
N° 76-78. Caserne des pompiers.

Souvenirs d'antan

C'est dans la rue Pierre-Corneille que s'élève la caserne des pompiers. A ce propos, je crois devoir signaler l'origine de cette institution à Lyon :

En 1655, le Consulat étudia les moyens de rendre les incendies moins fréquents et moins violents. On désigna douze charpentiers, ayant chacun cinq hommes sous leurs ordres, qui reçurent mission de se porter sur tous les points de la Ville où seraient signalés des incendies.

PIERRE-DUPONT (rue). — I^{er} arrondissement. — Les rues *Cardinal Fesch* et *clos des Chartreux* ont vu effacer leur nom en février 1871 ; et, à cette date, elles ont reçu la dénomination unique de rue Pierre-Dupont.

Le premier tronçon tenait son nom de l'oncle de Napoléon I^{er}, qui fut archevêque de Lyon.

Le second rappelait le vaste tènement des Chartreux (voir : cours des Chartreux).

Poète et musicien, Pierre Dupont naquit à Lyon, au n° 30 du quai Jules-Courmont, le 23 avril 1821. Une plaque de marbre encadrée dans la façade de l'Hôtel-Dieu, en aval du passage rappelle cet événement.

Il mourut à Saint-Etienne le 23 juillet 1870.

Son père, forgeron, avait été tué pendant l'insurrection lyonnaise de 1834.

Une biographie complète du grand chansonnier dépasserait le cadre de ce travail. Je veux me borner à conter quelques anecdotes concernant notre compatriote.

— Pierre Dupont, jeune encore, alla voir un jour, place Royale, Victor Hugo, qu'il ne connaissait encore pas ; et, ne l'ayant pas rencontré, il laissa sa carte sur laquelle il crayonna, séance tenante, les vers suivants :

Si tu voyais une anémone
Languiissante et près de périr,
Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir ;

Si tu voyais une hirondelle
Un jour d'hiver, te supplier,
À ta vitre battre de l'aile.
Demander place à ton foyer ;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau !
Pour toi, que ne suis-je, ô Poète,
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau.

— Gounod lui trouvait une voix remarquable et s'étonnait qu'il ne connût pas la musique :

« C'est exact, répondait Pierre Dupont ; et non seulement « je ne la connais pas, mais je ne veux pas l'apprendre. »

— Un jour, se promenant à Poissy, près de Paris, il vit un superbe attelage de bœufs ; il se mit à fredonner cette géniale inspiration, que tout Paris, bientôt, chanta :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux.
Etc...

— Pierre Dupont buvait comme un héros antique ; les « vieux » de Vaise ont longtemps conservé le souvenir de beuveries qui duraient plusieurs jours — et plusieurs nuits — sans que cela parut fatiguer en rien le chantre de la Vigne.

— Pierre Dupont fut le chansonnier du peuple ; et sa muse, qui traduit l'amour du travail, la concorde et la paix, est éminemment moralisatrice. Les plus connues de ses pages sont : *les Bœufs* ; *les Pins* ; *les Sapins* ; *la Mère Jeanne* ; *la Musette* ;

le Louis d'Or; le Tonneau; la Vigne; le Chant des Ouvriers; le Tisserand, etc...

Reyer ne dédaigna pas d'écrire les accompagnements d'un grand nombre de ses chansons.

— En 1862, Pierre Dupont publia la *Légende du Juif errant*, illustrée par Gustave Doré.

— L'iconographie concernant notre poète-chansonnier est fort importante. Je ne veux signaler que le buste fait par Giraudet pour la galerie des Lyonnais célèbres, qui fut reçu le 6 mai 1899.

Divers

1872. — Jules Œschimann, pasteur, habite 18, rue Pierre-Dupont.

N° 37. Infirmerie de l'Asile des Vieillards (Sœurs Saint-Charles).

N° 56. Eglise Saint-Bruno.

N° 58. Institution des Chartreux.

Souvenirs d'antan

L'édification d'un monument à Pierre Dupont fut décidée dès 1880, témoin l'annonce suivante découpée dans un journal hebdomadaire de 1881 :

« Mars 1881. Un grand concert a eu lieu dimanche dernier « au théâtre Bellecour, au profit de la statue à élever à Pierre « Dupont. Le morceau principal était la cantate intitulée *la « statue de Pierre Dupont*, paroles et musique de notre « compatriote Emile Guimet. Le concert s'est terminé par une « conférence de Tony Révillon sur les poètes populaires. »

On en parla si longtemps sans rien faire que *le monument de Pierre Dupont* devint une scène obligée de toutes les « revues » pendant près de quinze ans.

— 1897. Inauguration, dans le jardin des Chartreux, du monument élevé au poète-chansonnier, œuvre du sculpteur Sucherer.

— Sous le titre *Causeries d'antan par un contemporain de P. Dupont*, E. Flotard a publié, vers 1896, une brochure dans laquelle abondent les anecdotes sur le chansonnier lyonnais. On y apprend que, vers 1842 ou 1843, Pierre Dupont vivait à Paris, du modeste traitement de 125 francs par mois que lui

rapportait le poste, qu'il « inoccupait », de secrétaire de l'Académie. Il devait ce gagne-pain à l'académicien Pierre Lebrun.

La même brochure nous apprend que Pierre Dupont trouva sa voie en 1845.

PIERRES-PLANTEES (rue des). — I^{er} arrondissement. — La partie de la *Grande-Côte* comprise entre le boulevard de la Croix-Rousse et la rue Jean-Baptiste-Say, portait autrefois ce nom. Il provenait de la rangée de bornes qui empêchait la circulation des voitures dans la montée.

Ces bornes (qu'on avait supprimées) ont dû être rétablies; le Conseil municipal a décidé, le 27 septembre 1930, de restituer son ancien nom à cette partie de voie publique.

Divers

Les Lyonnais « pur-sang » n'ignorent pas qu'il s'est fondé, aux premières années du xx^e siècle, un petit cénacle dans lequel sont conservées les traditions du terroir, et qui s'est décrété lui-même: *Académie des Pierres-plantées*.

Il est assez difficile de connaître les noms des *académiciens*; cependant on soupçonne un sénateur du Rhône, vieux parlementaire sympathique à tous, d'être l'animateur de cette compagnie. A ses côtés, un archiviste bien connu et un imprimeur à face de prélat comptent parmi les plus éminents membres de l'Académie des Pierres-plantées.

PIERRE-ROBIN (rue). — VII^e arrondissement. — La rue nouvelle, dénommée rue C, ouverte sur les terrains de la Société Immobilière des Hirondelles, a reçu le nom de Pierre Robin, né en 1850, mort en 1916. Il fut adjoint à la Mairie centrale, président du Denier des Ecoles, etc...

PIERRE-SCIZE (quai). — V^e arrondissement. — Le quai Pierre-Scize occupe une partie de l'ancienne *rue de Bourg-neuf* et le quai *Puits-du-Sel*.

La dénomination actuelle rappelle l'ancien château de Pierre-Scize, résidence des archevêques de Lyon, puis prison d'Etat, qui fut démoli sous la Révolution.

On croit que le rocher sur lequel se dressa ce château-fort,

s'avançait, à l'époque gauloise, jusqu'à la Saône. Agrippa l'aurait fait couper pour établir une des quatre voies militaires qui partaient de Lyon. Je rappelle que la première conduisait aux Pyrénées par le Vivarais et les Cévennes, la seconde joignait le Rhin; la troisième, l'Océan; la quatrième se dirigeait vers la Gaule Narbonnaise.

Après l'exécution du travail commandé par Agrippa, le rocher aurait alors été désigné par ces mots: *Petra incisa*, d'où *pierre-encise* et *pierre-scize*, la pierre coupée.

La château fut édifié en 1032. Il communiquait avec les rives de la Saône par un escalier de cent vingt marches taillées dans le roc; l'entrée principale était située à la jonction du chemin de Montauban et de la montée du Greillon.

C'est au-dessus du rocher de Pierre-Scize, sur le versant de la Saône, que se trouvait autrefois la chapelle de Saint-Epipoy. Plus d'un vieux Lyonnais a entendu conter, par des « anciens » du quartier, la légende de ce saint et l'histoire de la fontaine de « Saint Petit-pois ».

Parmi les personnages célèbres qui furent prisonniers au château de Pierre-Scize, alors qu'il servait de prison d'Etat, on peut citer:

Jacques d'Armagnac, enfermé dans une cage de bois doublée de fer, par ordre de Louis XI.

Henri-Corneille Agrippa (1535), pour avoir publié un libelle contre Louise de Savoie.

Ludovic Sforza, dit Le More (à cause de son teint basané). Dans la *Mer des histoyres*, on lit les détails suivants à propos de l'arrivée de ce haut personnage au château de Pierre-Scize: « Il avoit une robe de camelot noir, à la mode de Lombardie. « et estoit monté sur un petit mulet. Le prévost de l'Hostel « et le Sénéchal de Lyon luy furent au devant et le firent pri- « sonnier de par le Roy; puis on le mit au château de Pierre- « Encise; et, pour veoir ledict Ludovic le More, y avoit grant « nombre de gens par les rues par où il passa et estoit le roy « à Lyon. »

Le cardinal Ascarne, frère de Ludovic Sforza, connu, lui aussi, les geoles de Pierre-Scize.

Le baron des Adrets y fut enfermé en 1572.

Citons encore *Pierre Baglioni*; *de Saint-André*; *le duc de Nemours*; *le baron de Sennecy*, arrêté comme ennemi de la Ligue; *Cinq Mars* et *de Thou*; *le maréchal de La Mothe-Houdencourt* (XVII^e siècle).

En 1755, on y boucla *Charles-Claude de Bruslart*, marquis de Genlis, frère aîné du conventionnel Sillery, par ordre de son

oncle le marquis de Puisieux, à cause des pertes qu'il avait faites au jeu.

Le bailli de *Rességuier* y fut enfermé pour avoir écrit contre la Pompadour, un libelle commençant ainsi :

Fille d'une sangsue et sangsue elle-même,
Poisson, dans son palais, sans remords, sans effroi,
Étale aux yeux de tous son insolence extrême,
La dépouille du peuple et la honte du roi.
Etc..., etc...

L'histoire de cette prison comporte son chapitre des évasions célèbres :

Pendant la Ligue, un des notables enfermés pour cause de royalisme, parvint à s'évader en descendant du donjon, dit-on, avec des cordons de soie tressés que sa femme lui avait apportés « sous son vertugadin ». (D'autres disent, plus prosaïquement : dans une bouteille.)

Le duc de Nemours, qui fut emprisonné pour avoir tenté, pendant la Ligue, de se rendre maître de Lyon et des provinces environnantes, s'évada d'une façon beaucoup moins périlleuse et... moins poétique : après s'être fait passer pour malade, il mit dans son lit son valet de chambre, dont il prit les habits et la perruque ; portant ostensiblement un bassin qu'il semblait pressé de vider, il écarta, sans aucun péril, les sentinelles et passa la porte devant la garde, sans être reconnu.

— Les travaux nécessités par la démolition de cette forteresse ont fait découvrir quelques objets d'art antiques, des lampes, des amphores, des inscriptions, une médaille d'Auguste portant au revers l'autel de Lyon. Devant le rocher, longeant la rive droite de la Saône, on a retrouvé une voie romaine construite avec des pierres taillées dans le roc.

Personnalités ayant habité le quai

1492. — Bonte Pierre, écrivain, calligraphe et enlumineur, rue Bourgneuf.

1496. — Dujardin, dit Dominique le peintre, habite « vers la porte de Bourgneuf ».

1523. — Bastien, « faiseur de potz de terre de Fleurance ».

1636. — Queyre Gaspard, peintre, quai Pierre-Encize.

Vanot Abraham, peintre, quai Puits-du-Sel.

Fourson Jean, graveur, quai Puits-du-Sel.

1638. — Dubois, peintre, quai Puits-du-Sel.

XVIII^e siècle. — Eterlin, potier de terre, 27, quai Pierre-Scize.

1800. — Dautre Jean-Jacques, peintre céramiste.

1810. — Dautre Philibert, peintre céramiste.

1820. — Merck Alexis, fabricant de faïence.

1838. — Martel Pierre, graveur sur métaux.

1880. — Bonnaire Pierre-Toussaint, sculpteur (né en 1813, mort en 1882), 8, quai Pierre-Scize.

1887. — Coquet Jean-Jules, dessinateur, 103, quai Pierre-Scize.

Notes topographiques

N° 12. Un escalier dans une tour.

N° 24. Rez-de-chaussée à arcades; escalier à vis.

N° 26. Porte cintrée; étages à meneaux; escalier à vis dans une tour.

N° 28. Cette maison, démolie en 1899, portait jusqu'à cette date une enseigne: « à l'envie du pot »; c'était un souvenir rappelant plusieurs générations de potiers nommés Sourd, qui logèrent en cette maison.

N° 34. Dans la cour, un blason.

N° 37. Maison du xvi^e siècle.

La maison sise rue de Bourgneuf, à l'angle de la place du même nom, portait l'enseigne: « à l'Oie »; elle avait été léguée à la Charité par Louis Bouillet, ancien recteur. Vendue en 1640 par les Recteurs à Jean-Baptiste Sicard, la maison fut reconstruite par la suite.

N° 47. Un écusson avec monogramme du Christ sur l'arc de la porte.

N° 67. Dans la cour, un blason avec heaume.

N° 76. Rez-de-chaussée voûté.

N° 79. Maison du xv^e siècle; fenêtres à meneaux; galeries; escaliers à vis.

N° 89. Au xix^e siècle, c'était encore l'*Hôtel de Paris*, très fréquenté, car le port des bateaux à vapeur était situé en face.

N° 101. Angle de la rue Saint-Paul, maison du xv^e siècle avec fenêtre sculptées, dans l'escalier.

N° 102. Façade à fenêtrage.

N° 104. Escalier à belvédère; allée plafonnée à la française.

N° 105. Fenêtres du xv^e siècle.

N° 114. Niche au plafond de l'allée.

Souvenirs d'antan

Il semble que, déjà au temps des Romains, il y eut un château ou une citadelle sur le rocher de Pierre-Scize. Au cours de travaux entrepris dans le premier quart du XIX^e siècle, les ouvriers employés à déblayer les terres trouvèrent des lampes sépulcrales, des médailles et autres objets antiques en assez grand nombre.

A l'époque où les Burgondes étaient maîtres de Lyon, ils avaient établi en ce lieu, leur atelier monétaire.

— Pernetti, dans ses *Lyonnais dignes de mémoire*, prétend que Charlemagne, ayant fait prisonnier, en l'an 775, Didier, roi des Lombards, sa femme et ses enfants, en confia la garde à Leidrade, archevêque de Lyon. Celui-ci les enferma, dit-on, en un château sur Pierre-Scize, où Didier aurait été jugé et mis à mort. Ce dernier point est discuté : Didier serait mort naturellement et non en suite d'un jugement (Bréghot du Lut).

1099. — Hugues, archevêque de Lyon, convoque un concile provincial dans le château de Pierre-Scize.

1200. — L'archevêque Raynaud de Forez restaure le château.

1312. — Dans le temps que l'archevêque Pierre de Savoie traitait avec Philippe le Bel de la remise du comté de Lyon à la couronne, il se réservait les droits de juridiction qui dépendaient du château de Pierre-Scize ; les confins étaient ainsi désignés : depuis la Chana jusqu'à la Tourette, le long du chemin de la montagne ; et, depuis la Tourette en suivant les murs de la ville, jusqu'au fossé de Pierre-Scize ; de là, jusqu'à la porte de Bourgneuf (près de l'église Saint-Paul) qu'on appelait aussi la porte Confort.

1335. — Un titre de cette date fait connaître que l'archevêque Guillaume de Sure a désigné comme gouverneur de son château, le seigneur d'Izeron, aux gages de cinquante sols viennois par semaine, et que ce dernier avait sous ses ordres douze hommes d'armes, chacun à huit florins par mois.

1468. — Louis XI ordonne à François Royer, bailli de Mâcon, de se saisir du château de Pierre-Scize et d'en ôter le gouvernement à Odille des Estoyes, officier de l'archevêque, qui avait adhéré à la Ligue du bien public. Cet ordre fut exécuté, et le château devint prison d'Etat.

1477. — Une tour des murs de la Ville, dite *Tour Serpollet*, située au-dessus du château, tomba en ruines. Le 17 août, le

Consulat ordonna sa réfection pour que la Ville ne demeure pas ouverte.

1509. — (Archives B. B. 28). Le 7 août, arrivée de Barthélemy Alviane, commandant de l'armée vénitienne, battu et fait prisonnier par Louis XII à Agnadel. Il est logé au château de Pierre-Scize.

1548. — Le 21 septembre, entrée à Lyon de Henri II; au-dessous du château de Pierre-Scize, il trouva un obélisque de soixante-trois pieds de haut avec, sur le piédestal, l'inscription que voici :

*Totius Galliae restauratori
M. Plancus Lugduni restaurator.*

On avait installé, près de l'obélisque, une sorte de petit bois ou parc de chasse; une *Diane* vint présenter au roi un lion attaché, et lui fit ce compliment :

Le grand plaisir de la chasse usité,
Auquel par monts, vaux et campagnes
Je m'exerce avec mes compagnes,
Jusqu'en vos bois, Sire, m'a excité,
Où ce lion, d'amour inusité
S'est venu rendre en cette notre bande,
Lequel soudain, à sa privauté grande,
J'ai reconnu et aux gestes humains,
Estre tout vostre. Aussi, entre vos mains
Je le remets, et si vous recommande.

1576. — Août. Les échevins, assistés de notables, se rendent, à cheval, et précédés de cinquante arquebusiers au devant du maréchal de Retz, qui traversait la Ville, se rendant en Provence.

1580. — Restauration de la recluserie de Saint-Epipoy, qui avait été endommagée pendant les troubles de 1562, pour servir « à l'habitation et demeure d'un pauvre hermitte ».

1594. — Dans un document datant de l'époque, on trouve ainsi racontée l'évasion du duc de Nemours: « Le mardy « 26 juillet 1594, jour de Sainte-Anne, M. de Nemours, qui « estoit prisonnier en Pierre-Scize, se sauva au-dessus d'une « fenestre où il y avoit un treilliz de fer muré, regardant contre « ung pont qui va vers le Greyllon, et se déguisa en l'habit de « son valet de chambre, portant sa terrasse où il faisoit ses « affaires, et laissa en son lit ung sien serviteur, et s'en alla « ledict duc de Nemours, à Vienne. »

1596. — « Le dimanche 28 juillet, M. de la Guiche, gou-

« verneur de cette ville, fit son entrée par la porte de Veize, « venant de Montbrison; et furent les pennons mis par les rues « depuis ladite porte de Veize, jusques en son logis de Saint- « Jehan, pour luy faire honneur; et advint un grand tumulte « entre les pennons pour marcher le premier aprez ledit sieur. » (Archives du Rhône.)

1602. — Le 18 septembre, une crue formidable de la Saône qui submerge en entier le faubourg de Vaise, se fraye un passage au travers de la rue de la Pêcherie, menace le pont de Saône dont les éperons tombèrent.

1608. — Au xvii^e siècle, l'*Hôtel des Trois Rois*, rue de Bourgneuf, près de la rue de l'Angile, passait pour la plus belle auberge de Lyon. Dans le récit que fit le voyageur anglais Thomas Coryat, de son passage à Lyon, en 1608, on lit: « Dans « la nuit du samedi 4 juin, demouroit dans mon auberge un « digne jeune noble Français, chevalier de Malte, et frère du « duc de Guise. Il eut, à souper, d'excellente musique; et, après « souper, luy et ses compagnons, qui étoient de galants et aimables gentilshommes, dansèrent, dans la cour de l'auberge, des « courantes et des voltes. »

Voilà qui nous renseigne sur les danses à la mode en cette lointaine époque.

1637. — Le 10 février, le Consulat autorise le sieur Claude Legou à établir une verrerie et à bâtir ses fourneaux dans la maison de la demoiselle Louise Carle, sise au Bourgneuf.

1640. — Au mois de février, environ deux cents cordonniers avaient protesté contre l'établissement des offices de prud'hommes et vendeurs de cuirs. Le Consulat n'avait pu traiter avec les titulaires de ces offices, les sieurs Piot et Duval pour le rachat de leurs offices. Un *tumulte* se produisit au quai de Flandre, où le sieur Piot avait son bureau; la population, soulevée par les cordonniers, mit la maison au pillage.

1667. — Le 19 décembre, Pierre des Varennes lègue à l'Hôtel-Dieu, à charge de créer une place d'incurable, une maison dite *la petite fontaine*, rue Bourgneuf.

1705. — Mandeville, commandant de la prison de Pierre-Scize, gardait le château avec beaucoup de négligence. Cinq des prisonniers, parmi lesquels le comte de Labarre, parvinrent à s'évader après avoir assassiné le trop confiant Mandeville.

1768. — Le fameux marquis de Sade fut conduit au château et enfermé pour un des nombreux méfaits qui ont rendu son nom tristement connu.

1790. — Juin. Le détachement de la milice nationale du Bois-d'Oingt, venu à la Fête de la Fédération de Lyon, eut ses logements dans le quartier de Pierre-Scize, et, disent les feuilles du temps, y fut si bien accueilli qu'il fit promettre à la garde citoyenne de ce quartier, de se rendre à une fête annoncée au Bois-d'Oingt pour le 6 juin. Le district de Pierre-Scize, qui avait accepté, envoya à cette occasion, au Bois-d'Oingt, vingt et un membres de sa garde.

1793. — Les maisons du quartier de Bourgneuf sont en partie démolies pendant le siège. Des indemnités furent promises, plus tard, aux propriétaires (la plupart ouvriers en soierie) ; mais certains documents prouvent que, au 1^{er} décembre 1828, ces indemnités n'étaient pas encore soldées.

— Amédée Matagrin ne pouvait oublier ce vieux quartier de Lyon. Voici les vers qu'il lui consacre :

Le promontoir abrupt dresse encor ses rochers
Sur les grises maisons, au détour de la rive,
Mais on y cherche en vain la couronne massive
De murs et le donjon sur la Saône penchés.

Là, Jehanne Grolier, de l'époux attaché
Prit la chaîne et sauva la descente hâtive ;
Là passa Richelieu, trainant en sa dérive,
Cinq-Mars à l'échafaud vers les Terreaux caché.

Du puissant château-fort, pas même une ruine !
Des prés et des jardins descendent la colline ;
Le quai s'est élargi près des flots plus berceurs :

Et, dans la grotte obscure où filtre l'eau des sources,
De sa Belle Allemande évoquant la douceur,
Comme le dieu de bois, Kléberger tend sa bourse.

PIERRE VERGER (rue). — VII^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire des terrains sur lesquels cette rue, très courte (cent mètres), a été tracée.

PIERRET (Antoine-Auguste). — Né à Verdun en juillet 1845. Médecin de la Faculté de Paris, Pierret fut professeur de clinique des maladies mentales à Lyon, et directeur de l'Asile de Bron.

Correspondant de l'Académie de médecine, président de la Société d'anthropologie, etc...

PIERREVIVE (Marie de). — Lyonnaise du xvi^e siècle, mariée à Philippe de Gondi. Poétesse, elle obtint des louanges de plusieurs poètes; elle fut célèbre par sa beauté. Marie de Pierrevive connut son grand succès sous François I^{er}, à l'époque de Clément Marot.

PIESTRE. — Je donne ci-dessous quelques extraits d'une lettre de cet ami de Gilibert et de Ballanche, qui ne manque pas d'intérêt. Elle est adressée à un de ses amis habitant Genève:

« Lyon, 21 novembre 1812.

« Votre lettre du 16 de ce mois, mon cher Bodmer, m'a
« beaucoup diverti. Vous redemandez Lyon comme Ovide
« demandait Rome. Cependant il y a de la différence entre
« Genève, où vous êtes, et Tomes, vilain hameau de la Scythie,
« où Ovide expiait le crime d'avoir de ses yeux vu des turpitudes
« impériales. Il y a aussi de la différence entre Lyon d'aujourd'hui
« et Rome de l'an 700 et je ne sais combien. Je n'ai jamais
« beaucoup aimé les Romains; je n'aime pas des gens qui sont
« ou veulent être maîtres de l'univers. Cependant, permettez-
« moi de vous dire que je trouve assez extraordinaire que vous
« vous soyez pris d'une aussi belle passion pour la ville de
« Plancus. Si les Lyonnais pouvaient lire votre lettre, ils
« seraient enchantés; moins peut-être pour le bien que vous
« dites d'eux, que pour le mal que vous dites de Genève; car,
« figurez-vous mon cher, que vos Genevois sont détestés ici, et
« je vous avoue franchement qu'on n'est pas complètement
« injuste à leur égard. Vos compatriotes aiment beaucoup deux
« choses: l'argent et Genève; ils ne savent parler que de deux
« choses: de Genève et de leur ménage; et tout cela est souverai-
« ment ridicule pour les Français. Continuez, au reste, à
« défendre Lyon au milieu des Genevois; je serai entièrement de
« votre avis, pourvu que vous ne défendiez de Lyon que ses
« maisons, ses quais, ses deux rivières, et ses campagnes. —
« N'exagérons pas, et convenons qu'il y a ici quelques hommes
« *testiculés*; mais le catalogue n'en est pas long!

« Je n'ai point oublié Chateaubriand; mais j'ai été si
« occupé, depuis votre départ, qu'à moins de travailler la nuit,
« je n'aurais guère pu vous copier cette *polissonnerie-là*. Dites-
« moi: est-ce qu'on aime Chateaubriand à Genève? Parbleu, je
« ne leur en ferais pas mon compliment... Je vous dirai qu'un
« homme qui marchait sur ses traces, qui exerçait la même
« branche d'industrie, qui enfin avait pris une patente de dévôt,

« de mélancolie et de sentimental, je vous dirai que cet homme
« ne fait plus rien ; les affaires sont mortes et la marchandise
« reste dans la boutique. Vous reconnaissez à ces mots le célèbre
« auteur des *Lettres à Sophie*, de *Raymonde*, etc... Il n'y a plus
« qu'une nouvelle palinodie qui puisse le faire revenir sur
« l'eau... ou sur la boue...

« Juste punition de tous les faquins qui font de la religion
« une infâme spéculation, et de la littérature un instrument
« des plus viles intrigues. Rien ne m'indigne autant que de
« pareilles manœuvres, et j'aime mieux un voleur qu'un écrivain
« hypocrite..., etc..., etc... »

J.-L. Piestre est né en 1776 ; il laissa d'assez nombreux
écrits honorés de notre Académie ; je cite : *Vers à M. de Ver-*
ninac, préfet (1800) ; *Considérations sur l'origine de l'idolâtrie*
(an IX), *observations sur la doctrine du professeur Gall*, etc...

PIGNOCHER. — Terme populaire fort employé autre-
fois à Lyon ; il vient du vieux verbe *épinocher* (épinoc : petit
poisson). Dire : *pinocher*, c'est dire prendre garde aux épines
en mangeant.

PIGOUT (Robert). — Graveur et imprimeur qui vécut
à Lyon au XVII^e siècle. En 1651, il publia une édition des *Sept*
vues de Lyon d'après celles gravées par Israël Silvestre, en 1650.

Il grava, pour le Consulat, une *Vue de l'Hôtel de Ville et*
de la place des Terreaux ; le *testament de Jacques Moyron*.

Pigout demeurait rue Thomassin.

PILA (Ulysse). — Né à Avignon le 5 septembre 1837. Il
fit ses premières études à Avignon, Béziers et Lyon, et son
apprentissage de la soierie à la Croix-Rousse.

Ulysse Pila fut un spécialiste éminent de la soie. Après
un stage dans une maison de la place, il alla, dès 1864, à
Shanghai, comme inspecteur des soies.

Revenu en France, deux ans après, il crée à Marseille une
maison d'importation, effectuant, de 1866 à 1870, trois voyages
en Extrême-Orient.

En 1873, Pila s'installe à Lyon où, en dix ans il prit une
place prépondérante.

En 1885, la conquête du Tonkin terminée, il engagea d'im-
portants capitaux dans cette nouvelle colonie ; il crée (1886)

les docks d'Haiphong, bientôt rachetés par l'administration. Paul Bert sut profiter de l'expérience acquise par ce vieux colonial devenu son ami.

Le développement économique du Tonkin fut la passion dominante d'U. Pila.

En 1895, il organise la mission Brenier; en 1897, il crée la Compagnie Lyonnaise Indo-Chinoise.

Membre du Conseil supérieur des Colonies, membre de la Chambre de Commerce de Lyon, partout l'activité d'Ulysse Pila se révéla bienfaisante et énergique.

Cette grande figure lyonnaise mourut à Lyon le 9 mars 1909.

PILLART (Jean-Louis). — Graveur de médailles et en taille-douce, se fixa à Lyon vers 1815, rue des Gloriettes.

Parmi ses œuvres: *Vue du pont d'Ainay* (1818); *Vue du pont de Serin*; *Sébastien de Guidi*, médecin homœopathe; *façade de l'église d'Ainay*, etc...

PILLEHOTTE. — Famille de relieurs de livres qui vécut à Lyon au xvi^e siècle. Les membres les plus connus furent Antoine et Charles.

PILLEMENT. — Famille de peintres célèbres établie à Lyon dès la fin du xvi^e siècle.

Le plus renommé fut Jean-Baptiste Pillement, dit Jean II, élève de Sarrahat à Lyon, né et mort dans notre ville (24 mai 1728-25 avril 1808). Il parcourut l'Autriche, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et l'Italie.

L'œuvre de J.-B. Pillement est si considérable que je ne puis songer à la citer ici. C'est affaire de livres spéciaux; le Dictionnaire d'Audin et Eng. Vial, si souvent cité en ce travail, donnera toutes indications au lecteur qui serait tenté de connaître cet œuvre importante.

Parmi les membres de cette famille qui se sont distingués comme peintres, il faut citer Paul Pillement, 1694-1740 (?) père du précédent; Philippe Pillement, 1624-17...; Pierre et Victor Pillement.

PILLET (Roger). — Instituteur, mort à Lyon en 1918, emporté prématurément par une affection cardiaque. Il a laissé:

un volume d'impressions, *Réfugiés; oraisons amoureuses de Jeanne-Aurélié Grivolin, lyonnaise; l'Aventure de Pierrot*, ouvrage écrit pour les enfants de douze à quatorze ans.

PILLIOD (Claude). — Fondateur lyonnais qui avait embrassé la religion réformée; il mourut à Genève, où il s'était réfugié en 1581.

PILOTTE (Madame). — Cette modeste fleuriste de la place des Terreaux fut l'amie intime de Déjazet. Elle était connue de tout le public qui fréquentait le Théâtre, et nul n'aurait songé à s'adresser à un autre fournisseur, pour faire des envois de fleurs aux artistes.

PINCHARD (Louis). — Relieur, graveur, enlumineur. Vivait à Lyon au XVII^e siècle, rue Ferrandière, à l'enseigne du *Purgatoire*. C'est là qu'il publia sept volumes de planches représentant les armes des prévôts des marchands et des échevins de la Ville.

PINEL (boulevard). — III^e arrondissement et Bron. — Le nom donné à cette avenue est destiné à perpétuer le souvenir du médecin aliéniste Pinel, né à Rascas (Tarn), qui substitua les procédés de douceur aux moyens violents employés jusqu'alors dans les hospices d'aliénés.

Né en 1745, Pinel mourut à Paris, en 1826.

C'est à Bicêtre, où il fut nommé en 1793, qu'il inaugura ses méthodes de douceur, considérant les fous comme des malades et non plus comme des démoniaques. Il fut le maître d'Esquirol. (Voir ce nom). Cuvier et Pariset ont fait son éloge.

PINET (Claude-Aimé-Napoléon). — Peintre né le 5 octobre 1809 à Lyon, où il fit ses études à l'Ecole des Beaux-Arts, sous Bonnet. Il se rendit à Paris pour compléter son bagage artistique et travailla avec Ingres. Il se fixa d'ailleurs dans la capitale.

Parmi ses toiles: *épisode de la peste de Lyon en 1628; intérieur; Bacchanale d'enfants* (1852); *l'Age heureux; environs de Fontaines; Horace lisant son ode chez Mécène* (1879); *la Jeunesse de Bacchus*; etc...

PINET (Hippolyte). — Né à Lyon le 8 septembre 1841, fut directeur de la Compagnie générale des Eaux à Lyon, à dater de 1879.

Pinet sortait de la Martinière; et, continuant ses études scientifiques, devint ingénieur.

Sa notoriété fut telle qu'il fut consulté par les villes de Nîmes, Grenoble, Saint-Etienne, Saint-Chamond, etc... pour l'établissement de projets de distribution d'eau.

PINETTI (Joseph). — Ce personnage du XVIII^e siècle, parcourait la France en faisant des tours de passe-passe qui l'eussent fait brûler comme sorcier deux siècles auparavant.

Sa renommée était telle que les rares journaux de province ne manquaient jamais d'accueillir sa petite publicité. En voici un échantillon extrait du *Journal de Lyon*, à la date du 25 octobre 1785 :

« Amusements physiques et différentes expériences divertissantes, composées et exécutées tant à Paris que dans les diverses cours de l'Europe, par M. Joseph Pinetti de Willedal, romain, chevalier de l'ordre-mérite de Saint-Philippe, professeur de mathématiques et de physique, protégé par toute la maison royale de France, pensionnaire du roi de Prusse, etc... »

Suit un éloge du grand talent de M. Pinetti.

PIPEROUX (rue). — III^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire riverain qui a cédé du terrain pour l'ouverture de la rue.

PIQUET (Pierre). — Peintre, né à la Guillotière, en octobre 1827. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, sous la direction de Bonnefond.

Il a laissé : des *Portraits*; des *Natures mortes*; le *Panier perdu*; *Paysan romain* (1863); etc...

PIRAUD (Cyr). — Peintre, né et mort à Lyon (1777-1846). qui a laissé des lavis et des aquarelles; on cite : *Intérieur de l'ancienne Préfecture*; *passage Thiaffait*; etc...

PIRAUD (Jean-Louis). — Peintre et professeur, né à Lyon où il meurt vers 1890. Elève d'Hipp. Flandrin.

Parmi ses toiles : *portraits* ; *Sapho* (1859) ; *la place Bellecour*, *hiver* 1868 ; *le Gué* (1872) ; *des Natures mortes* ; etc...

PISTON (baron Joseph). — Né à Lyon le 30 septembre 1754, mort lieutenant-général, en la même ville, le 21 mars 1831.

Il remporta la victoire de Nuremberg (18 décembre 1800) et se distingua à Austerlitz.

Piston fut de la première « fournée » de barons créés par Napoléon.

PITRA (Claude-Antoine). — Dessinateur, né à Lyon le 5 septembre 1807, mort prématurément en la même ville, le 24 novembre 1831, alors que son talent donnait les plus grandes espérances.

PITRAT (impasse). — I^{er} arrondissement. — Ce nom rappelle l'entrepreneur Pitrat qui, dans un jardin lui appartenant, à la Croix-Rousse, avait construit une tour ou observatoire devant atteindre cent mètres de hauteur. Elle s'écroula le 27 août 1828, alors qu'elle s'élevait déjà à cinquante mètres.

Pitrat a bâti les immeubles portant les numéros 2, 4, 6 et 8 rue Sala.

Divers

L'effondrement de la tour Pitrat fut l'occasion de quolibets sans nombre ; on fit même une complainte sur l'air de celle de Fualdès. Voici le premier couplet :

— Babolat, sais-tu la nouvelle ?
La tour Pitrat vient d'abouser !
Bah ! j'ai cru que tu veux gausser ;
N'y a qu'un m'ment j'étais sur elle,
Ous'que j' voyais le soleil d' près,
Comment qu'il avait l' nez fait.

PITT. — Académicien lyonnais qui n'échappa pas aux ironies des journaux de son époque. On lit dans la *Lanterne magique lyonnaise* : « En 1805 ou 1806, on parla d'établir à Lyon une Société littéraire devant porter le nom de : *les Glaneurs*. Le jour « de la première séance, M. Pitt, secrétaire, lut le règlement. Un

« des articles portait que celui des *Glancurs* qui serait absent aux
« séances, verserait un louis dans la caisse du trésor. Chacun se
« récria aussitôt ; mais M. Pitt n'en voulut rien rabattre ; ce qui
« lui valut l'épigramme suivante :

Tout beau, Monsieur de l'opulence,
Riche marquis de Chaponneau ;
Si vous avez de la finance,
L'Été du linge et l'Hiver un manteau,
Vous le devez aux cornes d'abondance,
Dont vous coiffe votre Isabeau.

PIZAY (rue). — 1^{er} arrondissement. — Cette rue doit son nom à Philippe de Pizeys, courrier (corrector) de la Ville pour le roi, qui possédait une des maisons de la rue, en 1353, celle dite des Pizeys.

On trouve une autre explication de cette appellation, dans l'*Almanach de Lyon* pour 1745. D'après l'auteur de l'article, le nom de cette rue proviendrait de ce que la plupart des maisons y étaient construites, autrefois, en terre « qu'on appelait vulgairement, à Lyon, du pizay. » Cette étymologie paraît bien contestable, car le mot français est *pisé*, qui signifie terre battue, et vient du latin *pinso*, je pile, je broie.

Personnalités ayant habité la rue

- 1762. — Pitiot Paul, dessinateur pour la fabrique.
- 1774. — Jordan Pierre, recteur de l'Hôtel-Dieu.
- Chazette Claude-Joseph, secrétaire du roi, recteur de la Charité.
- Bertrand Michel-Aimé, négociant.
- Morel, agent de change.
- 1812. — Guichon, peintre, petite rue Pizay.
- 1827. — Mazoyer Charles, dessinateur.
- 1830. — D^r Cartier, chirurgien en chef des hôpitaux.
- Poidebard, manufacturier.
- D^r Ozanam, médecin de l'Hôtel-Dieu.
- 1835. — Victor, restaurateur renommé.
- 1837. — Lagrange Pierre-Antoine, dessinateur.
- 1838. — Bodin Jacques, président du Tribunal de Commerce.
- 1845. — Lacombe J.-Pierre, dessinateur pour la fabrique et l'impression, petite rue Pizay.
- 1868. — Luigini Joseph, chef d'orchestre.
- 1870. — Coquard Claude, peintre.

Divers

N° 3. Voir : porte et imposte.

N° 5. Rampe en fer, porte style Louis XVI. En 1923, cet immeuble est occupé par le Bureau de Bienfaisance de Lyon.

— 1867. A l'angle de la rue de l'Impératrice (rue de l'Hôtel de-Ville), le café Poulet rivalisait, pour le chocolat, avec le café Casati. Le propriétaire en était alors M. Allegranza.

PIZZETY (ou Pizetti Jacques-Claude dit Claudius). — Peintre, né à Belley (Ain) le 11 août 1832, mort à Lyon le 25 novembre 1894. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts, il vécut sa carrière de peintre dans notre cité.

Parmi ses toiles : des *Fleurs*; des *Portraits*; *Après le bal* (1861); des *Fruits*; *Goûter de ma fille* (1893); etc...

PLACE (Guy-Marie de). — Lyonnais qui fut collaborateur de Joseph de Maistre.

On lui doit une apologie des *Martyrs*, de Châteaubriand, qu'il fit paraître sans signature.

PLASSARD (Claude-Jules). — Né à Lyon le 15 février 1833. Plassard fut administrateur du Crédit Foncier, membre de l'Académie de Lyon.

Ses premières études terminées au Lycée de notre ville, il alla suivre à Paris les cours de la Faculté de droit.

C'est Plassard qui fut chargé par Madame Veuve Boucicaut, de former la Société du Bon Marché. Il en devint le gérant jusqu'en 1893, date à laquelle il se retira pour prendre du repos.

PLASSON (abbé). — Directeur de l'établissement des sourds-muets de Lyon, de 1840 à 1850 (circa).

L'abbé Plasson, lié avec Boitel, Louis Perrin, Genod et quelques autres artistes, se piquait de littérature; mais ses vers n'étaient point destinés à la publicité: il écrivait pour ses amis, et signait *abbé Pincettes*.

Il habitait Champvert.

Voici un échantillon de son savoir-faire; ce sont des vers qu'il récita, à l'occasion d'une réunion d'amis, en l'honneur du peintre Genod:

Que dirons-nous de l'objet de la fête
 Dont le retour nous égaie aujourd'hui?
 Pour le louer des talons à la tête,
 Que dirons-nous qui soit digne de lui?
 Pour peindre mieux ce modèle excellent,
 Il me faudrait son magique talent.
 J'aurai beau faire,
 Dans cette affaire,
 Je ne pourrai donner l'équivalent.

.....

Faut-il risquer une calembredaine ?
 Eh ! pourquoi non ? Le sujet y conduit :
 Qui donc pourrait oublier sa bedaine
 Et l'antipode et tout ce qui s'ensuit ?
 Jà chacun sait que, dans plus d'un cas
 Ça ne fait pas seulement du fracas
 Mais est-il homme
 Paisible en somme,
 Qui n'ait jamais la guerre aux Pays-Bas ?
 Etc..... etc.....

PLAT (rue du). — II^e arrondissement. — Ce nom est une corruption de celui de *plan d'Ainay* donné aux prairies qui existaient entre Bellecour et l'enclos de l'abbaye. Le *pré* ou *plat* d'Ainay s'étendait donc de la place Bellecour à la rue Sainte-Hélène.

La maison dite *du Palais Royal* (angle de la rue du Plat et du quai Tilsitt), occupe l'emplacement sur lequel s'élevait, en 1303, *l'hôtel de la Franchisserie*; à cette époque, il était habité par Geoffroy de Berziaco, gardiateur pour le roi, à Lyon. Plus tard il prit le nom d'hôtel de *Rontalon*.

Au commencement du XVII^e siècle, ce terrain n'était plus qu'un jardin dépendant de l'archevêché. En 1614, le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, le vendit à Pierre de Chaponay-Feyzin, qui fit bâtir l'hôtel du *Petit-Louvre* (où Louis XIII vint loger le 7 août 1630) à l'entrée du port de Rontalon (devenu port Royal après la traversée de la Saône sur ce point, en 1574, par Henri III).

Maurice du Peyrat habitait ce quartier, sur lequel il possédait une directe, ou rente noble, dite rente du Plat, que ses descendants conservèrent jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle.

La rue a porté le nom de rue de l'Arsenal, dans le secteur s'étendant de Bellecour à la rue Sala.

Personnalités ayant habité la rue

1749. — Bollioud-Mermet, rue de l'Arsenal,
Delamonce, architecte.
1774. — Blaise Desfours de Grangeblanche, conseiller au
Conseil supérieur.
Antoine Berthelon de Brosses, magistrat.
Claude Servan de Poleymieux, trésorier de France.
Terrasson de Barollière, membre de la Société d'Agriculture
et de l'Académie de Lyon (1756).
1788. — Claude Jayet, sculpteur, rue de l'Arsenal.
Martin, architecte.
1805. — Deschazelles Pierre, rentier, 6, rue du Plat.
1810. — Drojat fils, dessinateur.
1815. — Cavenne, ingénieur des Ponts et Chaussées.
Jean-Jacques de Méallet, comte de Fargues, maire de Lyon.
1830. — Magdinier Jean-Baptiste, dessinateur.
1834. — Ronjon Félix, peintre, n° 2, rue du Plat.
Bontoux Claude, peintre.
Bréghot du Lut, conseiller à la Cour, écrivain lyonnais, n° 16.
Reyre, président de chambre à la Cour.
Acher, président de chambre à la Cour.
Balleydier, conseiller à la Cour.
Gaultier de Coutance, conseiller à la Cour.
1838. — Charmier, dessinateur pour la fabrique.
Dumas Jean-B., secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon,
n° 3, rue du Plat.
Lombard, député.
1843. — Jacques-Octave Vincent de Saint-Bonnet, avocat,
bâtonnier, habite à l'ancien Palais-Royal.
1845. — Degabriel, architecte.
1849. — Victor de Laprade, professeur à la Faculté des
Lettres, n° 7.
Dr Richard de Laprade, médecin de l'Hôtel-Dieu.
1868. — Baudrier, Conseiller à la Cour.
Lombard de Buffières, ancien député.
George Gaspard, architecte.
Dugueyt, notaire de la ville.
Varambon Louis, avocat (fut député).
1879. — Bruyas, sculpteur.
1920. — Société des Œuvres de charité maternelle.
Facultés catholiques (Théologie, Sciences, Lettres).
Sauvetage de l'Enfance.
Société de Patronage et de Relèvement.

Notes topographiques

N° 4. Voir : balcons de fer.

N° 6. Balcon de fer. C'est dans cette maison qu'est né Edouard Aynard, le 1^{er} janvier 1837.

N° 8 et 10. Maisons dites du Trésorier Desglats ; on attribue leur construction à l'architecte Decrénice (1731-1794) ; certains auteurs citent l'architecte P.-G. Bugniet.

Voir : portail, balcons.

La maison située à l'angle Nord-Est de la rue Sala, édifée en 1866, est l'œuvre de l'architecte Philibert Bellemain.

N° 25. Ancien *hôtel de Jouy* ou *Juis*. Bâti au xviii^e siècle, il prit, par la suite, le nom de *hôtel de la Barmondière*. On remarque le portail ouvrant sur une vaste cour. C'est là que le cardinal Alphonse de Richelieu, archevêque de Lyon, avait fait placer un des trois tombeaux antiques que lui avait offerts la ville d'Arles, en 1640. Sur ce tombeau était sculptée la chasse de Méléagre.

Au xviii^e siècle, l'hôtel fut occupé par deux receveurs généraux qui y donnèrent des fêtes dont on parla longtemps.

Quelques temps avant la Révolution, il appartenait à Gilbert de Lafont, baron de Juis.

N° 30. Maison Delorme, édifée en 1866 sur l'emplacement du Grenier à Sel, par l'architecte Benoît Chatron.

N° 31. Immeuble construit sur les plans de l'architecte René Ribollet.

— En 1841, la maison Galline et Cie, cède à la Ville un terrain, 15, rue de l'Arsenal, pour l'élargissement de la voie publique. Galline et Cie avaient acquis de Pierre Bonnetain, notaire honoraire.

— En 1847, Pierre Flachet et sa femme, née Brossard, cèdent à la Ville un terrain à l'angle des rues Sala, de l'Arsenal et Pomme-de-Pin, pour l'élargissement de la voie publique.

Souvenirs d'antan

— Cocharde écrit : « Odon Richard Rigaud, né à Lyon, d'une » famille riche et puissante (qui a laissé son nom à un emplacement considérable où elle faisait sa demeure, *la Rigaudière*, « aujourd'hui l'*Arsenal*) ayant été tiré du chapitre de Saint-Jean « pour occuper le siège archiepiscopal de Rouen, fit don à son « église cathédrale d'une grosse cloche fondue en 1282, qui fut « appelée de son nom, *la Rigaud*. Le prélat (ajoute Cocharde) « acheta une vigne et en appliqua le produit à faire boire ceux qui « sonneraient la susdite cloche. De là vint le proverbe : *boire à « tire la Rigaud*, ou boire comme un sonneur. »

— A l'hôtel du Palais-Royal, en 1694, on installa l'opéra. L'inondation de 1711 emporta tout. C'est alors que, en 1713, le maréchal de Villeroi fit acheter la maison de la veuve Pramirai qui joignait son hôtel, rue Saint-Jean, et sur l'emplacement de ce vieil immeuble fit agrandir son théâtre, pour l'ouvrir au public.

1781. — En juillet, l'empereur Joseph II voyageant sous le nom de comte de Falkenstein, descend rue du Plat, à l'hôtel d'Artois.

1782. — Le 7 mai, le grand-duc Paul, fils de Catherine II, et la grande-duchesse Marie-Féodorovna logent à l'hôtel d'Artois, sous le nom de comte et comtesse du Nord.

1784. — Le 3 juin, Gustave III, roi de Suède, descend à l'hôtel d'Artois. Il se faisait appeler : comte Haga.

1790. — Le 7 février, la foule qui s'est rassemblée au port Saint-Paul et au port du Temple, force les portes de l'Arsenal et s'empare de douze à quinze mille fusils, malgré la résistance que lui opposent les volontaires armés par Imbert Colomès.

1790. — Le *Cercle de Bellecour* était installé rue du Plat, n° 9.

1824. — Dans l'hôtel de Malte s'ouvre l'imprimerie Durand et Perrin, successeurs de Ballanche et de Cutty.

1828. — On lit, dans la *Gazette universelle*, à la date de juillet : « L'établissement pour la fabrication des eaux minérales, et « la maison de santé créés à Lyon, hôtel de Malte, 15, rue du « Plat, par le D^r Laville de la Plaigne, vient d'être ouvert à nou- « veau après quatre mois de fermeture. Le nouveau propriétaire, « M. Curty, ancien pharmacien, les a fait restaurer complètement. « On s'y procure les eaux minérales de tous les pays, en boissons « et en bains... Outre la modicité des prix, les malades trouveront « dans cet établissement une grande propreté, ainsi que tous les « soins et les égards que leur position rendra nécessaires. »

PLATIERE (place et rue de la). — 1^{er} arrondissement. — Ce nom vient du latin *platca*, place ; place de la Platière constitue donc un pléonasme.

Sur cette partie du territoire lyonnais s'élevait autrefois une église bâtie par les soins de Leydrade, évêque de Lyon ; cette église portait le nom de Notre-Dame du Bois, parce qu'elle était construite dans la forêt qui couvrait alors ce territoire.

Vers la fin du ^{xr} siècle, l'archevêque Jubin donna cette

chapelle aux moines de Saint-Ruf ; le bois fut abattu et l'église prit le nom de *Notre-Dame de la Platière*.

Paradin nous apprend que, en 1300, les conseillers et échevins de Lyon achetèrent au prieur de la Platière, Humbert de Genay, pour le prix de trente livres viennoises, le terrain situé au port de la Saône, pour en faire une place.

La partie de la rue de la Platière située entre la rue Valfenière et la rue Lanterne portait encore vers 1855, le nom de *rue de la Palme* ; elle était fort étroite ; en 1855, la Ville acquiert un immeuble du sieur Marietton ainsi qu'une partie des immeubles Bruny et Saint-Didier, ce qui permit de donner sa largeur actuelle à la rue de la Platière, et son alignement à la rue Valfenière.

Personnalités ayant habité la rue

- 1491. — Bolet Jean, dit Bolet le jeune, dorier.
- 1507. — Crosset ou Croyset Denis, orfèvre et monnayeur.
- 1770. — Lepoivre fils Jean-Baptiste, maître orfèvre.
- 1774. — Pouteau Claude, premier prévôt des maîtres chirurgiens, ancien chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu.

Notes topographiques

N° 3. Façade Renaissance ; imposte en bois.

N° 5. Cour ; escalier à vis ; galeries avec balcons de fer ; dans une salle près de l'escalier, ancien oratoire avec clef de voûte ornée d'un écusson.

N° 8. Fenêtrage de la façade ; porte, imposte. Martin Pierre, architecte et graveur, a laissé une planche représentant cette façade.

N° 10. Rez-de-chaussée à arcs ; imposte.

N° 12. Ecusson armorié. Maison ayant appartenu à la famille Harcy ou Harsis, qui avait une herse dans ses armes.

N° 16. Maison édiflée en 1855 par l'architecte L.-M.-A. Bresson.

N° 18. Escaliers, fenêtres à meneaux ; galerie dans la cour.

Souvenirs d'antan

1245. — Le pape Innocent IV réunit dans l'église de la Platière, le concile qui déposa l'empereur Frédéric II. C'est dans ce même concile que le pape décréta : « que les cardinaux iroyent à cheval par la ville, et qu'ils useroyent d'acoustrements et cha-
« peaux rouges, pour exalter et honorer cet estat et témoigner, par
« ceste couleur sanglante, qu'ils doivent estre prests à prester la

« teste, pour le maintien de la foy catholique, comme estant les « principaux membres de l'église. » (Paradin).

C'était le costume des chanoines-comtes de Lyon. En le réservant pour les cardinaux, Innocent IV accorda, en échange, aux chanoines de Saint-Jean, le droit de porter la mitre lorsqu'ils officieraient. Ce privilège s'est maintenu jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

1371. — A cette date (raconte le P. Ménétrier) trois chanoines réguliers du prieuré de la Platière : Jean Freydon, Geoffroy Dombesii, Pierre Gilles, durent faire amende honorable pour s'être refusés à publier l'interdit prononcé contre la ville de Lyon par l'archevêque Charles d'Alençon. Leur respect pour l'autorité du roi ne les excusa pas d'avoir résisté aux ordres du prélat.

1477 (Archives B. B. 15). — Le 10 mars, poursuite contre le seigneur d'Yvort qui avait tué, dans la rue, Jean Day, sacristain de Notre-Dame de la Platière.

XVI^e siècle. — A l'angle de la Boucherie Saint-Nizier, près de la place de la Platière, s'élevait la maison des frères Humbert et Henri Gimbre, qui fut pillée le 25 avril 1529, lors de la Grande Rebeyne.

PLATRE (rue du). — I^{er} arrondissement. — Cette dénomination rappelle la *place du Plâtre*, désignée longtemps sous le nom de *Plâtre-Saint-Esprit*, à cause d'une grange qu'y possédait, devant le puits de *Malconseil*, la confrérie du Saint-Esprit.

Certains auteurs donnent au mot *plâtre* la signification de cimetière. Il y en avait un, en effet, autour de l'église Saint-Nizier.

Personnalités ayant habité la rue

XVIII^e siècle. — Arboud, dessinateur, place du Plâtre.

1774. — Fayolle Claude-François, négociant, recteur de la Charité de 1767 à 1770.

Jean-J. de Boissieux, trésorier de France.

1805. — Jars, négociant, qui fut député.

1809. — Lirelli, peintre en portraits.

1820. — Galinotti, peintre, place du Plâtre.

1827. — Chaninel Christophe, dessinateur pour la fabrique.

1832. — Viala Etienne, peintre.

Amblard Jean-Baptiste, dessinateur.

1858. — Le *Courrier de Lyon* a ses bureaux, 13, place du Plâtre.

Notes topographiques

N° 3. Voir portail et imposte.

N° 4. Porte, imposte; escalier avec galerie de fer et tôle; deux niches au premier étage dans la cour: la Vierge et Saint Joseph.

— Au XVIII^e siècle, au n° 13 de la place du Plâtre s'élevait la maison Borne, acquise par l'Hôtel-Dieu par sentence d'adjudication du 13 mars 1741.

Au n° 15, la maison Liottier fut acquise par les hospices le 31 mars 1765 (Perrin, notaire).

Ces deux immeubles furent vendus à la Ville pour la percée de la rue de l'Impératrice (rue de l'Hôtel-de-Ville), en même temps que la maison Chapelot sise à l'angle de la rue Clermont (voir: Hôtel de Ville), dont les hospices étaient devenus acquéreurs en 1746.

Souvenirs d'antan

— Le grand immeuble traversé par le passage (dit *passage Tolozan*) qui fait communiquer la rue du Plâtre à la rue Longue, désigné *maison Tolozan*, est bâti sur l'emplacement du logis de *Saint-Ambroise* où mourut Jean Cléberger.

— Au XVIII^e siècle. L. Louet tenait une librairie, 1, place du Plâtre, dite *librairie d'éducation*.

— 1792. La section révolutionnaire du *Plâtre*, qui devint la section *Egalité*, se réunissait chez les missionnaires de Saint-Joseph.

PLENEY (rue). — I^{er} arrondissement. — Jusqu'au 28 août 1875 cette voie publique a porté le nom de *petite rue Longue*. Au XVI^e siècle un tronçon de cette rue était nommé *rue Roland*, puis, au XVIII^e siècle, *rue des Boitiers*.

Le nom actuel conserve la mémoire d'un bienfaiteur de la ville.

Les magasins des frères Pléney étaient installés dans la maison de la *rue Saint-Pierre* (rue Paul-Chenavard) située à l'angle Sud de la place. Jean-Benoît et Jean-Pierre Pléney avaient décidé de laisser leur fortune à leur ville natale. Jean-Pierre mourut le dernier, en 1864, et légua sa fortune ainsi que celle qu'il avait héritée de son frère et de sa sœur, à notre cité. Cette donation représentait près de 50.000 francs de rentes.

Voici les termes de son testament:

« Je fais ce don pour être employé, chaque année, en livrets
« de la Caisse d'Epargne, de cinq cents francs chacun, à distri-
« buer à autant de garçons et de filles âgés de vingt ans au moins,
« qui seront indiqués par le conseil des Prud'hommes et la Com-
« mission administrative des Hospices civils de Lyon, comme
« ayant soutenu, par leur travail et leur dévouement prolongé,
« leurs frères et sœurs orphelins ou leurs parents malheureux.

« Je sais, ajoute Pléney, combien il est difficile à des ouvriers
« honnêtes et laborieux de réunir le premier capital qui peut favo-
« riser leur établissement et assurer leur avenir. J'espère qu'au
« moyen de cette somme, le plus grand nombre d'entre eux pourra
« parvenir à l'aisance... »

Divers

1749. — François Rieussec, recteur de l'Hôtel-Dieu, habite
petite rue Longue.

PLOTS. — On lit aux Archives (B. B. 5), année 1446 : éta-
blissements de *plots*, troncs destinés à recevoir les aumônes faites
aux ladres, pour donner à ces pauvres gens les moyens de vivre,
sans être obligés d'entrer et de circuler en ville.

POIDEBARD (Alexandre). — Né à Lyon, le 7 décembre
1844, avocat. Il enseigna à la Faculté libre de droit dès 1875.

Ancien capitaine des mobiles du Rhône, il s'était distingué
en 1870 pendant le siège de Belfort.

Poidebard, qui fut président de la Société littéraire, a pu-
blié de nombreux articles dans des revues littéraires ou de juris-
prudence.

POIDEBARD. — Agronome distingué et manufacturier
qui fonda, en 1812, à Saint-Alban près de la Guillotière, une ma-
gnanerie dans laquelle il cultiva la race de vers à soie blanche,
originaire de Chine (Archives du Rhône).

Les gazettes, de 1812 à 1830, parlent toutes avec enthousiasme
des résultats obtenus par notre compatriote.

POILLY (François de). — Graveur en taille-douce du XVIII^e
siècle, qui mourut à Paris en 1741.

De Poilly habitait rue Mercière.

Il a gravé pour le Consulat: *façade de l'hôtel de ville*; pour Brossette, diverses planches dans l'*Eloge historique de la Ville de Lyon*; etc...

POINTE (Jacques-Pierre). — Né à Lyon le 2 septembre 1787, Pointe commença ses études médicales avec Marc-Antoine Petit, puis les termina à Paris sous la direction de Richerand, Alibert et Desgenettes.

Revenu à Lyon, il fut reçu médecin en 1817. Quelques années après (1820), il était nommé professeur suppléant, puis titulaire de la chaire de chirurgie médicale.

Il prit sa retraite de chirurgien de l'Hôtel-Dieu vers 1854 et mourut en 1860.

Pointe a écrit: *Histoire du Grand Hôtel-Dieu*; *Loisirs médicaux et littéraires*; *l'Hygiène des collèges*; etc...

POIVRE (rue). — 1^{er} arrondissement. — Ouverte vers 1830, cette rue rappelle, par son nom, le voyageur, naturaliste et économiste Pierre Poivre, qui a rendu de grands services dans nos colonies de l'Ile de France et de l'Ile de Bourbon.

Poivre est né à Lyon le 19 août 1719 et mort le 5 janvier 1786. Pendant longtemps on a écrit qu'il était décédé dans sa petite maison de campagne des bords de la Saône, *la Frêta*, à Saint-Romain-de-Couzon. Je dois au professeur Beauvisage (voir ce nom) de pouvoir faire cesser cette légende rééditée par tant d'érudits lyonnais. Des recherches auxquelles s'est livré le Dr Beauvisage, il ressort nettement que le botaniste Poivre est mort dans une maison de la place Louis-le-Grand.

Après avoir étudié la botanique et l'histoire naturelle aux Missions étrangères, à Paris, Poivre partit, à vingt ans, pour la Cochinchine. Pris deux fois par les Anglais, il perdit un bras dans une de ces rencontres.

Il séjourna, à plusieurs reprises et longuement, à l'île Bourbon. En 1773, il revint définitivement en France pour terminer sa vie dans le repos.

Poivre a laissé d'intéressants manuscrits; un extrait en fut publié, en 1768, sous le titre: *Voyages d'un philosophe*.

Bien qu'il ait introduit aux îles la culture des épices (qui était alors une sorte de monopole des colonies hollandaises), le *piper aromaticus* était connu longtemps avant lui. Il n'a donc pas, comme on l'a écrit, donné son nom à ce condiment.

Les habitants de l'île Bourbon, reconnaissant des services

qu'il leur a rendus, ont donné le nom de Poivre à un pont lancé sur une rivière dont la traversée présentait quelque danger; sur ce pont, ils ont placé le buste en marbre blanc de notre compatriote, buste envoyé à la colonie par le gouvernement français.

La fille de Poivre, prénommée *Ile-de-France*, a épousé Bureau de Puzy qui fut préfet du département.

Souvenirs d'antan

La renommée de Poivre fut considérable en France au XVIII^e siècle. De 1780 à 1788, on trouve un grand nombre d'articles consacrés à notre compatriote, dans le *Journal de Lyon*.

Le *Journal Général de France* de décembre 1786 contient l'analyse d'une *Notice sur la Vie de M. Poivre*, dans laquelle on lit notamment ceci: « Un des services les plus signalés qu'ait rendus ce dernier, c'est la transplantation des épiceries des « Mollusques dans l'Ile de France; etc... » Cet article du *Journal Général* nous apprend également que Poivre eut fort à faire pour triompher des jalousies et des obstacles qui furent dressés devant lui. Il dut à M. de Suffren de pouvoir mener à bien l'œuvre qu'il avait entreprise à l'Ile de France.

POIX (Claude). — Architecte, né à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (Rhône) le 12 août 1822, mort à Lyon le 23 mars 1877. Fut élève de Chenavard à l'Ecole de Lyon.

Nommé architecte-adjoint de la Ville, en 1871, Poix a laissé un projet de monument à élever en l'honneur de la défense de Belfort.

Il a collaboré à l'illustration de la *Monographie du Palais du Commerce*, de Dardel (1867).

POLINIÈRE (Augustin de). — Né à Vire en 1790, d'une famille qui avait compté cinq générations de médecins, de Polinière suivit les armées en 1809, puis exerça à Paris.

Installé à Lyon vers 1815, il devint, en 1822, médecin des hôpitaux, et accepta la charge d'administrateur du Dispensaire.

Propagandiste fervent de toutes mesures d'hygiène, on doit à de Polinière la réouverture des fenêtres et arcades fermées de la Charité, et l'isolement des varioleux.

Il mourut à Lyon, le 13 juillet 1856 et son éloge fut prononcé à l'Académie de Lyon ainsi qu'à l'Académie de Médecine, compagnies dont il était membre.

POLLET (Jean-Marc). — Architecte, né et mort à Lyon (11 Floréal an III-27 juin 1839). Elève de Cochet à notre Ecole des Beaux-Arts, il devint architecte de la Charité.

Pollet a restauré l'église Saint-Nizier; travaillé (avec A. Chénard) à la reconstruction du Grand-Thâtre (1828); on lui doit encore: la *chapelle de Champvert* (1826); les églises de *Ferney*, *Tarare* (la Madeleine); l'*Observatoire de Fourvière*; la restauration de la façade de l'*église Saint-Georges*, de l'*église d'Oullins*, du *château de Chaponost*; etc...

POLLOSSON (Maurice). — Médecin, né à Bourgoin (Isère) en 1854, mort à Lyon en 1921.

Il fit ses études médicales dans notre ville: reçu à l'internat en 1873, il conquist l'agrégation en 1883. Entre temps il avait travaillé avec Ollier, comme chef de clinique (1880). En 1893, Pollosson se vit attribuer la chaire de médecine opératoire à la Faculté de Lyon.

Détail à noter: Pollosson fut le dernier chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu (il avait été désigné en 1881).

POLLOSSON (Auguste). — Frère du précédent, né à Bourgoin le 28 décembre 1859, mort à Lyon le 21 janvier 1924.

Interne en 1881, chef de clinique de Léon Tripiër; chirurgien-major de la Charité en 1890; agrégé en 1892, Auguste Pollosson succéda à Laroyenne, en 1902, à la chaire de gynécologie.

On lui doit des travaux remarquables dont il transmet le commentaire oralement. Les spécialistes signalent que, le premier à Lyon, il introduisit l'opération de Wertheim dans le cancer de l'utérus. A. Pollosson fut administrateur des Hospices.

POLONUS (Constantin-Edouard). — Né à Brest en décembre 1826, engagé volontaire en 1845, le lieutenant-colonel Polonus se fixa à Lyon après 1870 où il devint l'animateur de toutes les sociétés de préparation militaire de la région.

C'était un fort brave homme, aimé et respecté.

POMEY (François-Antoine). — Né à Pernes en 1619 ou 1618. Entré dans l'ordre des Jésuites en 1636, Pomey enseigna les belles-lettres, la rhétorique et devint préfet des études au Collège de Lyon, où furent imprimés la plupart de ses nombreux travaux. Il mourut dans notre ville, le 10 novembre 1673.

POMME-DE-PIN (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à une enseigne disparue, qui représentait une gigantesque pomme de pin.

Sur le terrain, limité par cette rue et la rue Sala, s'élevait, au XVII^e siècle, une Académie d'équitation. Louis XIV la visita en 1658.

POMMEROL (boulevard). — VI^e arrondissement. — Le nom de cette avenue rappelle Auguste Pommerol, conseiller à la Cour d'appel de Lyon, administrateur des Hospices de 1848 à 1869.

Pendant seize ans il exerça, à la satisfaction de tous, le mandat de directeur de l'Hôtel-Dieu.

Ludovic Perrin, graveur en médailles (1830-1868) a gravé la médaille offerte en 1861 à Aug. Pommerol par la 110^e Société de Secours mutuels, dont il était le président.

POMMIER (Auguste). — Poète lyonnais qui mourut en juin 1899 à l'âge de 34 ans. Journaliste de profession, il consacrait ses loisirs à la Muse, à la Muse satirique de préférence.

POMMIERES (chemin des). — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle un ancien domaine de ce nom, dont on trouve encore l'indication sur les plans de la ville aux premières années du XIX^e siècle.

POMPASKY (Jean-Baptiste). — Dessinateur et peintre, né à Lyon le 22 avril 1818, mort en la même ville le 7 février 1885.

Il fit ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Parmi ses toiles: *Fruits; Natures mortes; Table de cuisine* (1848); *la Cueillette oubliée; Raisins* (1869); *Mon dessert; etc...*

POMPIERS. — 1671 (archives B. B. 227). — On paie à Gonzebat, 3.300 livres pour une machine roulante de sa façon. pour combattre les incendies « laquelle porte un très grands bas-
« sin de cuivre, dans lequel entrent trois gros tuyaux de fonte et
« d'où, par une invention et un artifice extraordinaire, une pompe
« de même métal peut eslever une grande abondance d'eau jusques
« au troisième et même quatrième étage des maisons. »

1706. — Le 17 août, le Consulat ordonne que les officiers des trente cinq quartiers de cette ville seront tenus de se fournir d'une pompe portative pour servir aux incendies, et que, pour ce fait, ils inviteront les propriétaires de toutes les maisons de la ville à contribuer à cette dépense.

PONCET (Benoît). — Architecte, né à Montmerle (Ain) le 24 août 1806, mort à Jassans (Ain) le 12 février 1881. Elève de Falconnet.

Poncet se fixa à Lyon où il construisit notamment : *maison Dupont de la Tuilerie*, quai Fulchiron ; *maison Thevenin*, quai des Brotteaux ; *maison Lombois*, place Louis XVI (Morand).

Son grand ouvrage fut le percement de la *rue Centrale*, avec Savoye ; celui de la *rue Saint-Pierre* (Paul-Chenavard) ; de la *rue Impériale* (République) ; de la *rue de la Bourse*.

B. Poncet a créé, sur la rive droite du Paillon, tout un quartier de Nice.

PONCET (François-Marie). — Sculpteur, né à Lyon ; il étudia à Marseille, puis à Paris. En 1760, il s'installa à Rome où son talent lui valut le titre de citoyen romain.

Poncet fut membre de l'Académie de Lyon. Parmi ses œuvres : les bustes *du comte de Provence*, *du comte d'Artois*, *de Voltaire*, *de Marie-Antoinette* ; *Artémise pleurant son époux* (1776) ; *Vénus couchée* (1786) ; monument funéraire de *Louis Boulenois et de Charlotte du Bois*, sa femme (1786) ; etc...

PONCET (Gaspard-André). — Peintre verrier, né à Oullins (Rhône) le 24 novembre 1820, mort à Lyon le 20 novembre 1892.

Gaspard Poncet fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts, sous Bonnefond.

Parmi ses œuvres : verrière de l'église de *Varambon* ; *chœur de la basilique de Fourvière* ; *chemin de croix* à Saint-Irénée ; mosaïques dans la *crypte de Saint-Nizier*, et dans le *caveau de Saint-Pothin*, à l'Antiquaille ; etc...

PONCET (Jean-Baptiste). — Graveur et peintre, né à Saint-Laurent-de-Mure (Isère) en février 1827, mort à Lyon le

6 janvier 1901. Elève de l'Ecole de Lyon, sous Bonnefond et Thierriat.

Poncet travailla avec Hipp. Flandrin aux fresques d'Ainay (1855). De 1885 à 1897 il enseigna à l'Ecole des Beaux-Arts.

Parmi ses œuvres: *Mouret-Sully dans Oreste*; *Bacchante*; *Orphée* (1890); *Vénus à la Colombe*; *Jésus descendu de la Croix* (1897); *joueur de flûte*; *Ariane couronnée par Bacchus*; etc...

PONCETTES-AUX-MASSUES (chemin des). — V^e arrondissement. — Cette voie publique traverse un ancien domaine des *Poncettes* (dont elle a pris le nom) avant d'arriver aux Massues. (Voir: Aqueducs des Massues.)

PONDEVEAUX (J.-Alex). — Né à Fleurie (Rhône) en 1840. Avoué à Lyon en 1872. Maire de Fleurie de 1894 à sa mort. Pondeveaux présida le bureau de Bienfaisance de Lyon et la Société des Légionnaires du Rhône.

PONET (Adolphe). — Publiciste lyonnais qui eut de fréquents démêlés avec la justice, et qui avait créé à Lyon un journal hebdomadaire fort redouté: *la Comédie politique*.

Ce journal parut de 1871 à 1887 sans interruption; puis après un « plongeon » de sept années, il recommença sa carrière en 1894.

PONS. — Médecin lyonnais du XVII^e siècle. Son nom nous a été conservé grâce à ses dissentiments avec l'administration de l'Hôtel-Dieu, où il occupait les fonctions de médecin.

La *thériaque* était alors un remède très en honneur. On le fabriquait solennellement à la pharmacie de l'Hôtel-Dieu, en présence d'une députation du Collège des médecins et du corps des apothicaires. C'était une véritable mise en scène.

Or Pons prétendit qu'on avait omis de mettre dans la préparation certains ingrédients essentiels. Ce fut un beau scandale, car cette assertion pouvait nuire à la réputation de la pharmacie de l'hôpital. Les recteurs opposèrent un formel démenti à notre médecin et le sommèrent de se rétracter.

Il est probable que Pons courba la tête sous l'orage, car on le retrouve vers 1635 encore médecin de l'Hôtel-Dieu.

PONS (Claude). — Neveu du précédent, fut lui aussi médecin de l'Hôtel-Dieu.

Quand il mourut, Claude Pons institua les pauvres comme légataires universels.

Il a écrit : *le Parallèle des vipères et herbes lyonnaises et candiotes; Histoire de la Thériaque.*

PONS DE L'HERAULT (André). — Né à Cette (on écrit aujourd'hui Sète) en 1773, Pons de l'Hérault eut une vie très active pendant la Révolution. Napoléon lui confia la direction des mines de l'île d'Elbe, où il le retrouva en 1814.

Le 17 mai 1815, l'empereur le nomma préfet du Rhône en accompagnant cette désignation d'une lettre aux Lyonnais dans laquelle on lit : « Je vous donne un de mes amis, vous en serez contents. »

Destitué après Waterloo, Pons regagna l'île d'Elbe, d'où il fut arraché pour subir six années d'exil en Autriche.

PONSONNAUD (Pauline). — Lyonnaise qui vivait au milieu du XIX^e siècle. Poétesse, elle fut en relation littéraires avec Louis Perrin, Boitel, Real, A. Rousset.

Son œuvre est tombée dans l'oubli; je donne ci-après un échantillon du talent de Pauline Ponsonnaud :

*Quelques mots
échangés à propos d'une girouette*

Madame, voyez-vous, là-haut, la girouette?
Comme folle elle tourne et tourne à tout moment ;
Quel emblème de femme ! Oh ! oui, mauvaise tête,
Bien souvent vous tournez !... Mon Dieu ! convenez-en.
— Et j'en conviens, Monsieur, mais souffrez je vous prie,
Que je vous communique une réflexion ;
La folle, de là-haut, suit une impulsion :
Ce qui la fait tourner, c'est que le vent varie.
Si, loin d'aller au Sud lorsqu'on le croit au Nord
Il s'immobilisait et devenait fidèle,
Vous la verriez, soudain, avec le vent d'accord,
Vers le point préféré fixer aussi son aile.
La femme est girouette, hélas ! car l'homme est vent,
Convenez-en, Monsieur, mon Dieu ! convenez-en.

Ces vers ont été recueillis par Alexis Rousset.

PONT (place du). — III^e arrondissement. — Cette place fut ainsi désignée parce que, avant les travaux de Combalot, le pont de la Guillotière se terminait sur ce point du territoire.

Lorsqu'on fit le quai, on releva la chaussée et cinq arches furent comblées ; mais le souvenir de l'ancien état des lieux s'est conservé dans le nom de la place.

Divers

Le 30 avril 1871, jour fixé pour les élections municipales, un groupe d'insurgés s'empara de la mairie de la Guillotière (installée alors sur la place du Pont) et empêcha les citoyens d'exercer leur droit de vote. Une véritable émeute suivit cette prise de possession ; des barricades furent élevées et la lutte fit des victimes. Le préfet Valentin fut blessé à la jambe alors qu'il s'efforçait de faire rentrer les insurgés dans le devoir.

PONT-D'ALAI (chemin du). — V^e arrondissement. — Dénommée ainsi de Saint-Just à l'Etoile d'Alaï, cette avenue doit son nom à des considérations géographiques.

Divers

N^o 72. Eglise de Notre-Dame du Point du Jour.

N^o 110. Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

N^o 129. Orphelinat de Saint-Bonaventure (sœurs de Saint-Vincent de Paul).

N^o 169. Refuge du Bon-Pasteur (patronage pour jeunes filles).

PONTET. — Musicien et violoniste distingué qui vécut à Lyon, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Vers 1860, il fonda une société philharmonique, dans la salle du quai Saint-Antoine, n^o 30. Cette société était composée de tout ce que Lyon comptait d'amateurs éclairés.

Le souvenir en a persisté longtemps : tous les Lyonnais de ma génération ont connu la *Salle Philharmonique*, nom par lequel on désignait le local qu'occupe aujourd'hui Aurand-Wirth.

PONTHUS-CINIER (Antoine-Claude **CINIER**, dit). — Peintre et aquafortiste né et mort à Lyon (29 août 1812-17 janvier 1885). Deuxième prix de Rome en 1841, Ponthus-Cinier avait étudié à Paris avec Paul Delaroche.

Fixé à Lyon au retour d'un voyage en Italie, cet artiste n'a plus quitté sa ville natale. En mourant, il légua à notre cité des dessins, des lavis et une rente de mille francs pour un prix de *paysage*, qui porte son nom.

Son œuvre est très importante.

PORT-AU-BOIS (rue du). — III^e arrondissement. — Jusqu'au 24 avril 1911 elle était désignée *rue Basse-du-Port-au-Bois*. Cette appellation évoquait le temps où existait, en face de cette rue, un port sur le Rhône où l'on avait coutume de débarquer principalement les bois de construction.

Divers

Au n° 11 s'ouvrait, sous le second Empire, la salle des *Folies Lyonnaises* où se tinrent de nombreuses réunions politiques. Une de ces assemblées eut son heure de presque célébrité : le 27 février 1870 on exposa, dans un meeting, le but et les moyens de l'*Internationale*.

PORT-NEUVILLE (place du). — I^{er} arrondissement. — Le port Neuville fut aménagé sur la Saône en 1684, par les soins de l'archevêque de Lyon, Camille de Neuville; d'où le nom conservé par cette place.

Le terrain avait été cédé par les Chartreux en 1682.

Divers

1832. — Guillot Antoine, professeur de dessin, habite place du Port-Neuville.

PORT-DU-TEMPLE (rue) et rue des **TEMPLIERS**. — II^e arrondissement. — Ces deux voies publiques doivent leur nom aux Templiers, qui possédaient autrefois, en cette partie du territoire lyonnais, de vastes tenements; leur maison s'ouvrait sur la Saône, près du port qui fut dit : *port du Temple*.

Pendant longtemps la rue Port-du-Temple fut désignée sous le nom de *rue Écorchebœuf*. C'était, en effet, dans cette rue qu'étaient dépécés et distribués au peuple les taureaux jetés « en Saône » à l'occasion de la *Fête des Merveilles*. On sait que ces animaux étaient conduits sur une trappe aménagée dans la pre-

mière arche du pont du Change (pont de Pierre) et qui s'ouvrait sur la rivière. Les bateliers faisaient force de rames pour rejoindre les taureaux et les ramener à la berge ; puis on les promenait dans la ville et on les conduisait rue Ecorchebœuf, où ils étaient abattus.

Personnalités ayant habité la rue

XIV^e siècle. — André, « masson », rue Ecorche-Bô.

1585. — Ozier Gaspard, peintre, rue Ecorchebœuf.

1740. — Verpillieux Jacques, relieur de livres, rue Ecorche-Bœuf.

1758. — M^{lle} Duvivier, dessinateur pour la fabrique.

1774. — Perrache, sculpteur, membre de l'Académie de Lyon.

XIX^e siècle. — Armand François, peintre, 4, rue des Templiers.

1812. — Naissance, rue Ecorche-Bœuf, du peintre Michel Dumas, mort en 1885.

Notes topographiques

A. — Rue Port-du-Temple :

N° 8. Façade du XVII^e siècle ; escalier à vis (immeuble démoli par la Compagnie du Gaz).

N° 10, 12, 14, 16. Voir tours d'escaliers.

N° 19. Au-dessus de la porte, inscription très effacée : *hôtel de la Monnoye*. C'est là qu'il fut, en effet, établi, vers 1600, dans un immeuble qui appartenait à Antoine Grolhier de Servières.

N° 24 (passage Pazzi). — Maison décorée (sur la cour) par Antoine-Michel Perrache, sculpteur-ingénieur.

B. — Rue des Templiers :

Le passage voûté, à l'entrée de la rue sur le quai, était autrefois la *porte du Temple*.

Souvenirs d'antan

1507. — Le 9 mars, le Consulat ordonne la construction du port du Temple.

1625. — A l'angle sud de la rue Ecorche-Bœuf et de la place Confort (aujourd'hui : des Jacobins) s'élevait une maison que tout le monde désignait : *la Tour de l'Ange*.

1706 (Archives B. B. 266). — Jugement de Charles Balud, dit Fioco, soldat du quartier de Port du Temple, qui avait tué volontairement d'un coup de mousquet, le nommé Jean Gonin, soldat du même pennonage, avec lequel il faisait la patrouille. Fioco est condamné à être pendu et étranglé place des Terreaux.

1791. — La section révolutionnaire *Port du Temple* se réunissait quai Saint-Antoine. Elle porta successivement les noms de *Port-affranchi* et *Section affranchie*.

1827. — Rue des Templiers, on voyait un établissement d'*Eaux minérales factices*; il appartenait à Lartaud et Cie.

1890. — Le *Grenier lyonnais* lance l'invitation suivante :

« M'sieu,

« J'ai fini ma pièce.

« Gnafron a reçu une cenpotte de Brindas. Madelon a baliyé « not' suspente, elle a fait des matefaims et une bonne soupe au « fromage.

« Venez donc à la bonne franquette, nous aider à licher toute « c'tte marchandise, le samedi 8 février 1890, à huit heures du « soir, dans not' cambuse, rue Ecorche-Bœuf, n° 20, au deuxième.

« Y aura un tas de gones que nous débobineront de romances, « de chansons et de gandoises à vous faire éclapper l'embuni.

« En vous attendant su' l'carré, je vous fais p'ter la miaille.

« Jean GUIGNOL. »

PORTE (Hugues de la). — Libraire lyonnais fréquemment cité par Claude Bellièvre, dans son *Lugdunum priscum*, comme un des « chercheurs de l'antiquité » dont Lyon possédait de nombreux exemplaires au xvi^e siècle.

« Entr'autres curiosités (dit Cl. Bellièvres), il possédait une « table de fin marbre blanc, de deux pieds de long, d'un bon pied « de largeur, et espesse de deux doigts, où est Cléopâtre relevée. « œuvre bien belle et antique, à luy envoyée de Rome par un suc- « cesseur de Alde, sur laquelle, autour des pieds de Cléopâtre on « lisait cette inscription: Vixerat infamis, morietur Cleopatra « decore. »

PORTE (Claude). — Architecte, né à Lyon le 13 septembre 1834. Elève de la Martinière, puis de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville.

On peut citer, parmi les travaux qu'il a dirigés : maison 43, cours Gambetta ; des groupes scolaires ; des salles de spectacles à Grenoble, Saint-Etienne, Besançon, Aix-les-Bains ; l'Eldorado, à Lyon ; etc...

Porte fut membre de la Société Académique d'Architecture dès 1881

PORTIER (Mgr). — Voici la seule note que je puisse donner sur ce prélat d'origine lyonnaise : « Mgr Portier, évêque « d'Olenno, administrateur apostolique des Florides, est depuis « quelques jours à Lyon, venant d'Amérique. Né à Montbrison, « il a fait toutes ses études au grand séminaire de Lyon. » (*Gazette universelle de Lyon*, 25 août 1828.)

POSSEVIN (Antoine). — Jésuite, né à Mantoue en 1534. Antoine Possevin, après plusieurs séjours dans notre ville, où il se signala par son zèle contre les calvinistes, devint recteur du Collège de la Trinité en 1571. Il retourna en Italie vers 1585. Dix ans après (septembre 1595), le pape l'envoya en mission à Lyon « pour s'aboucher avec le connétable et M. de Bellièvre, qui le « firent venir en un lieu hors de la ville, pour conférer ensemble « sur les démêlés qui existaient entre la cour de Rome et Henri IV, « au sujet de l'absolution du roi. » (P. Matthieu, *Histoire de Henri IV*).

Le P. Ant. Possevin mourut à Ferrare en 1611.

POTTON (François-Ferdinand-Ariste). — Médecin, né à Bourgoin (Isère) le 17 mars 1810.

Potton fut médecin de l'Antiquaille (1848). Membre de l'Académie de Lyon (1860), il en devint le président en 1866.

Le Dr Potton est mort à Lyon en 1869.

POUDRIERE (rue de la). — 1^{er} arrondissement. — C'est dans cette partie du territoire lyonnais que fut installé, en 1699, le magasin à poudre. Ce vieux souvenir s'est perpétué dans le nom donné à la rue.

Ce magasin fut construit au-dessus du quai (nommé alors : *quai de Sainte-Marie-aux-chaines*) par Lepelletier, ingénieur et architecte.

Divers

Un des directeurs des poudres à Lyon, M. de Coudres, était renommé pour sa simplicité d'esprit. Lorsqu'il mourut, on lui fit cette épitaphe :

Cy-git le bon monsieur de Coudres,
Renommé par sa pesanteur ;
S'il eut un emploi dans les poudres,
Ce ne fut pas comme inventeur !

POULAILLERIE (rue). — II^e arrondissement. — Très anciennement cette rue portait le nom de *Vandran*, d'une famille notable qui y habitait jusqu'au XIV^e siècle, et dont un des membres, Jean Vandran, fut un des cinquante citoyens qui constituèrent la première assemblée des conseillers de Ville (voir : Saint-Nizier).

Le marché de la volaille ayant été établi en cette rue, elle reçut le nom sous lequel on la désigne encore de nos jours. Le mot *poulaille* pour *volaille*, se rencontre souvent dans les auteurs du XVI^e siècle ; n'est-ce pas François Villon qui fait dire au frère Archier de Bagnolet :

Meurtre ne fis onc qu'en poulaille...

Le Lyonnais Pierre Valdo, qui a donné son nom à la secte des Vaudois, habita cette rue, si bien que, jusqu'au XVI^e siècle, l'appellation de *rue Maudite* a persisté dans le peuple, concurremment avec celle de *rue Vandran*.

Personnalités ayant habité la rue

1420. — Dirigrunis Jean, dorier, rue Vandran.

1475. — Du Puy Jean, peintre du Consulat (mort en 1481).
rue Vandran.

1490. — Pierre de Paix, dit d'Aubenas ou Maistre Pierre, peintre et verrier « vers la maison de l'Ange, tirant par la rue Vandran. »

XVI^e siècle. — Jean I^{er} Roche, peintre.

1810. — Desgouttes J.-Cl., dessinateur, rue Poulaillerie.

1815 — Boissy J.-B., imprimeur.

Bégule fils « tient une école de dessin ».

1831. — Jacquand Pierre, dessinateur.

Gayet, graveur en taille-douce.

1834. — Jean-Bapt. Dolbeau, juge au Tribunal de Commerce.

1868. — Dispensaire de Lyon, 20, rue Poulailherie.

1870. — Jacques Nigon, un des plus vieux imprimeurs de Lyon, meurt en octobre, 2, rue Poulailherie.

Notes topographiques

N° 3. Rez-de-chaussée.

N° 6. Porte, heurtoir du XVII^e siècle.

N° 13. Hôtel de la Couronne; allée voûtée superbe; escaliers, galeries à la florentine. Dans la cour un petit monument sculpté par Philippe Lalyanne, en vertu d'une décision consulaire du 7 décembre 1604. Cet hôtel aurait servi, selon Paradin, de résidence aux évêques de Lyon, lorsque Saint-Nizier était l'église cathédrale.

On sait que, dans cet immeuble, de 1604 jusqu'à l'édification de notre Hôtel de Ville actuel, le Consulat tint ses assemblées. Il avait acquis l'immeuble de René de Thou, seigneur de Bonneuil et de Cély, et de sa femme Marie Faye.

Les numéros pairs contenaient — du moins ceux situés entre les rues de l'Hôtel-de-Ville et de la République — une assez grande quantité de vestiges des temps passés : mais ces immeubles ont disparu sous la pioche des démolisseurs... pour installer une banque, car il en manque à Lyon.

Souvenirs d'antan

On lit dans Paradin : « C'est en l'an de salut 1160 qu'advint à Lyon, que estant une bonne compagnie de citoyens assemblés, un jour d'Esté, pour se récréer, sur la vesprée, comme ils dévisoyent, l'un d'entre eux, sans indice de maladie ny indisposition, tomba soudainement mort tout roidde, aux pieds de ses compagnons. Entre lesquels estoit un nommé Pierre Valdo, l'un des plus riches de la cité, et des plus apparents, habitant rue Ventrant (depuis nommée rue Maudicte), lequel conceut une esmotion et frayeur de ceste mort soudaine et imprévue, et entra bien avant en la considération de la fragilité des choses humaines et transitoires. Et, dès ce jour, se mit à faire pénitence de ses offenses, donnant ses biens aux pauvres, et les distribuant largement à tous ceux qui venoyent, en sa maison, avec extrême prodigalité. »

— Pierre Valdo, après avoir nanti sa femme et ses filles, donna tout aux pauvres, et s'en alla prêcher l'Evangile sans pain, ni argent. Il prêche avec ses fidèles, *li pourre de Lyod*; mais ils commettent des erreurs théologiques, d'où dénonciation; on leur défend de prêcher, ils refusent, d'où excommunication. Appel au pape Alexandre VII qui approuve le vœu de pauvreté de Pierre Valdo et l'autorise à prêcher, avec permission des prêtres — ce qu'il observa pendant peu de temps.

Les *Pauvres* parurent au Concile de Latran en 1179, pour soumettre leur version des Ecritures et être admis à prêcher. Le pape Lucius III leur refusa l'autorisation de créer un ordre religieux; puis, en 1184, il les anathématisa au Concile de Véronne. Condamnés encore au Concile de Narbonne, les *Pauvres* acceptèrent une discussion publique dans la cathédrale de cette ville, en 1190, avec Raymond de Daventer comme arbitre. La sentence leur fut contraire. Voici les six points sur lesquels porta la discussion:

- 1° Les *Pauvres* refusent obéissance au pape et aux prélats;
- 2° Tout le monde a le droit de prêcher;
- 3° Dieu doit être obéi, plutôt que l'homme;
- 4° Les femmes peuvent prêcher;
- 5° Messes, prières, aumônes pour les morts sont inutiles;
- 6° La prière dite au lit, dans une chambre, dans une écurie, est aussi efficace que dite à l'église.

Cette doctrine, si elle eut triomphé, portait un coup mortel à l'organisation de l'Eglise.

Le signal de la persécution fut donné peu après le colloque de Narbonne, en 1194, par Alphonse II d'Aragon, qui déclara *ennemis publics*, les Vaudois, et les somma d'évacuer ses domaines. Pierre II, fils d'Alphonse, au concile de Gérone, en 1197, renouvela la législation de son père, avec addition du bâcher.

Bien qu'un grand nombre de Vaudois eussent été frappés en même temps que les Albigeois, il en resta en Bohême, en Suisse (où l'on en parle encore au xv^e siècle), en Savoie et en Piémont. Une ordonnance du roi de Sardaigne, datée du 10 janvier 1824, accordait aux Vaudois l'autorisation de construire un hôpital pour leurs malades pauvres et d'y employer médecins et chirurgiens de leur croyance.

1455. — On lit dans les actes consulaires de la ville, que le Consulat, dans sa séance du 29 décembre 1455, chargea l'évêque de Viviers, qui se rendait à Rome, de supplier le pape « de faire « abolir les malédictions que l'on dit qui se donnent le Jeudi ou « Vendredi saint contre les pauvres de Lyon. »

1529. — On voyait, à cette date, rue Vandran, une auberge renommée, le *logis de l'Ours*, où le Consulat accueillit, en 1548, quelques-uns des hôtes suisses de Henri II.

1797 (Circa). — P. Bernard, imprimeur rue Poulallerie-Saint-Nizier (ancien hôtel de ville au 3^e étage), publiait l'*Almanach de bonne fortune*, « précédé des marchés, etc..., horoscopes « curieux, utiles et agréables pour l'un et l'autre sexe. »

POULARD. — Un des prévenus d'avril 1834, né à Lyon ; un inconnu aujourd'hui, qui, cependant, a joué sa liberté et sa vie pour soutenir les revendications populaires !

POULLETIER (Pierre). — Intendant de Lyon en 1718, qui fut membre de notre Académie en 1720. Son fils, François-Paul, né à Lyon le 30 septembre 1719, tenu sur les fonts par la ville, refusa toutes charges pour se consacrer à la médecine. Il fonda, dans les faubourgs de Paris, trois hôpitaux où les pauvres étaient reçus à ses frais (Vic d'Azyr).

POULLIN DE LUMINA. — Erudit, mort à Lyon en 1772.

Il publia, en 1767, un *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, qui a été sévèrement critiqué.

POUPAR. — Inspecteur de l'Académie de Lyon, au commencement du XIX^e siècle. Une traduction de l'*Art poétique* d'Horace, éditée par Gabriel Rossary, donna naissance à une polémique assez violente. On accusa Poupard d'avoir copié la traduction faite par M. le marquis de Sy, ouvrage qui parut à Londres, en 1816.

POURCHET (Edouard). — Peintre et dessinateur, né à la Croix-Rousse le 15 octobre 1839, mort à Lyon le 23 décembre 1888.

Pourchet étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de notre cité, sous Thierriat et Reignier ; il commença à paraître aux Expositions vers 1865. Il a laissé de nombreux dessins pour la décoration des tissus et quelques tableaux de *Fleurs*, *Natures mortes*, etc...

POUTEAU (rue). — I^{er} arrondissement. — Créée vers 1830, cette rue rappelle, par son nom, le chirurgien Claude Pouteau, né à Lyon le 14 août 1724, mort le 10 février 1775.

Fils d'un chirurgien estimé qui dirigea lui-même l'éducation médicale de son enfant, Pouteau alla étudier à Paris. Sa thèse doctorale passée, il revint à Lyon où il succéda à Grassot, dans les fonctions de chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu.

Pouteau fut non seulement un remarquable praticien, mais il inventa des procédés opératoires. C'est dans son service, à l'hôpital, qu'il réunit les matériaux de ses *Mélanges de chirurgie*; ses observations portèrent particulièrement sur le cancer, sur les avantages du feu dans le traitement des rhumatismes, sur les propriétés des pores de la peau, sur la phtisie pulmonaire, sur le rachitisme.

Pouteau créa des méthodes nouvelles pour le traitement de la fistule lacrymale, et pour l'extraction de la pierre.

Membre de l'Académie de Lyon, il y fonda des prix importants.

Parvenu à la plus grande notoriété, Pouteau mourut à cinquante ans, d'une chute sur la tête.

Son buste, par Legendre-Héral (1825), décore un des angles du Dôme de l'Hôtel-Dieu. L'Académie conserve son éloge par de la Tourrette.

Divers

— Lorsque Pouteau proposa, à une séance de l'Académie de Lyon, un prix pour le meilleur mémoire sur la théorie des maladies chroniques du poumon, un de ses confrères de l'Académie improvisa le quatrain suivant:

Touché des maux des mortels aux abois,
Pouteau veut en tarir la source :
Pour les guérir, il emploie à la fois
Sa main, son génie et sa bourse.

POWNAL (Jean). — Archéologue anglais, mort en 1795, à l'âge de 70 ans. Il vint en France, en 1787, à Lyon, où il publia *Dissertation sur l'arc de triomphe d'Orange*.

PRADIER-FODERE (Paul-Louis-Ernest). — Né à Strasbourg le 11 juillet 1827, magistrat et publiciste. Il était le neveu du sculpteur Pradier.

Il fit ses études à Paris et s'inscrivit au barreau de la capi-

tales en 1850. Attiré par l'enseignement, Pradier-Fodéré démissionna pour occuper la chaire de droit international au collège arménien de Paris (1857). Puis, en 1874, il organisa à Lima (Pérou), l'enseignement des sciences politiques et administratives.

Devenu conseiller à la Cour de Lyon, en 1882, il fut promu à l'honorariat et mourut à Saint-Etienne.

Son œuvre est considérable, et son activité s'est exercée dans toutes les branches de la science juridique ; mais il demeure surtout un grand maître en matière de droit international.

PRADO (place du). — VII^e arrondissement. — Une salle de bal, assez mal fréquentée, mais qui fut longtemps en vogue à Lyon, s'ouvrait sur cette place, dont le nom conserve le souvenir d'un refuge charitable.

En 1860, MM. Louat et Chevrier fondèrent le *refuge du Prado*. Je cite les noms de deux fondateurs, mais il faut reconnaître que l'œuvre tint et se développa grâce à l'inlassable dévouement de l'abbé Chevrier.

L'établissement était destiné à servir d'asile aux enfants pauvres du quartier de la Guillotière, ainsi qu'aux jeunes gens de quinze à vingt-cinq ans, que la misère ou l'insouciance des parents laissaient dans l'abandon.

L'abbé Chevrier, né le 18 avril 1826, mourut au Prado, le 2 octobre 1879.

PRANDIERES (Martial de). — Né à Lyon le 18 février 1823, fut président du Comité de l'œuvre de la Propagation de la Foi (voir ce mot). De Prandières se présenta plusieurs fois aux suffrages des électeurs, notamment en 1885 pour la députation. Il ne fut pas élu.

PRAVAZ (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue n'était, autrefois, que le commencement de la rue Dunois, coupée par l'hôtel de la Préfecture, construit en façade sur le cours de la Liberté.

Le tronçon de rue compris entre cette avenue et le quai de la Guillotière, a reçu le nom du médecin-orthopédiste Gabriel Pravaz, né à Pont-de-Beauvoisin en 1791, mort à Lyon, en 1853, et enterré au cimetière de Sainte-Foy-lès-Lyon.

Pravaz débuta, en 1811, dans la carrière militaire ; bien qu'admis en 1815 à l'école Polytechnique, il rentra dans la vie civile et résolut de se consacrer à la médecine — qu'il avait étu-

diée entre temps. Mais Pravaz était un homme grave, modeste et d'une grande conscience ; préoccupé par la pensée que ses études étaient peut-être insuffisantes, au moins quant à la pratique, il résolut de limiter le champ de son activité aux recherches concernant le traitement des difformités de la colonne vertébrale.

D'abord associé avec Jules Guérin, à Passy, il revint à Lyon en 1835 ; là, il fonda, au quai des Etroits, un vaste établissement orthopédique.

La direction de cette maison de santé n'arrêta pas les recherches de Pravaz ; ses découvertes les plus importantes ont eu pour objet la guérison des luxations congénitales du fémur, le traitement des anévrismes par l'injection du perchlorure de fer.

Il créa des appareils nouveaux ; et la seringue qu'il a inventée est encore en usage.

Les ouvrages de Pravaz, écrits en un style qui se ressent de ses études mathématiques, sont d'une lecture difficile.

Divers

1920. — La Trésorerie générale du Rhône est installée au n° 5.

N° 4. Dans la cour, à la hauteur du deuxième étage, une réplique des motifs qui décorent la façade du théâtre des Célestins. C'est l'œuvre de J.-B. Flachet (1828-1896) qui habita cet immeuble.

PRAVIEUX (Claude-Louis-Blanchet de). — Avocat, né à Lyon en 1697, mort le 22 mai 1763.

Membre de l'Académie de Lyon en 1733, de Pravieux a disserté sur *l'honnête homme* et *l'homme de mérite* ; sur *les tragédies de Corneille et de Racine* ; sur *l'élection des Papes* ; etc...

Son éloge fut prononcé, en décembre 1763, par J.-A. de Fleurieu.

PRECY (Louis-François Perrin, comte de). — Général commandant les troupes lyonnaises, pendant l'insurrection de 1793.

Précý naquit en 1742, à Semur-en-Brionnais. Dès les premières heures de la Révolution, il fut un acharné défenseur de la cause monarchique. Au 10 août, il était dans les rangs des Suisses, et attira l'attention du roi par son énergie.

Le mouvement lyonnais contre la Convention, qui n'était, au début, qu'une protestation contre l'expulsion des Girondins,

prit une face nettement contre-révolutionnaire, lorsque le comte de Précý fut désigné comme chef de la résistance.

Pendant deux mois, avec une troupe de 9 à 10.000 Lyonnais, il lutta contre une armée de 40.000 hommes.

A la chute de la ville, Précý, qui parvint à s'échapper, dut se cacher. Ce n'est qu'à la mort de Robespierre qu'il put gagner l'étranger.

Sous l'Empire, il rentra en France (1810), mais se confina dans une silencieuse retraite. A la Restauration, il accepta le commandement de la garde nationale de Lyon. Il fit une entrée officielle en notre ville, le 12 septembre 1814, avec le comte Alexis de Noailles et Franchet-Despérey (connu par la captivité qu'il subit sous Bonaparte).

Précý se retira bien vite de la vie active et mourut à Marcigny, en 1820.

Divers

Lors du transfert du corps du général Précý au monument commémoratif des victimes du siège, rue Vendôme (29 septembre 1821), Berthaut, greffier de la justice de paix, improvisa les vers suivants, qui furent épinglés aux draperies du char funèbre :

Le temps t'a donc frappé de son aile homicide,
Illustre défenseur du trône de nos rois,
Des braves Lyonnais, général intrépide,
Ennemi redouté des Gautier, des Dubois.
Clio consacrera tes efforts magnanimes ;
La France t'a pleuré, ton nom est immortel.
Ton corps va de Collot rejoindre les victimes
Et ton âme s'élève au sein de l'Eternel.

PRE-GAUDRY (chemin de). — VII^e arrondissement. — C'est, très probablement, le nom d'un propriétaire qui possédait un vaste domaine à usage de pâturage.

PRELLE (Eugène). — Dessinateur pour la fabrique, né à Lyon en 1838. Elève de Reignier, il fut lauréat des concours de la Société des Amis des Arts.

En 1864, Prelle entra dans la maison Lamy et Giraud, et, pendant trente années, en dirigea le cabinet de dessins.

Compositeur et metteur en carte de réel talent, sa production, aussi aisée dans les savantes compositions pour l'ameublement que dans les fantaisies de la mode, fut remarquable de variété et de souplesse.

En 1894, avec ses fils il fonde un cabinet de dessin dont la direction est assumée aujourd'hui par Alex. Prella, tandis que son autre fils Aimé a pris la suite de la maison Lamy et Girand.

L'œuvre la plus connue (et une des plus importantes qu'il ait conçue) d'Eugène Prella, est la tenture du foyer de l'Opéra, à Paris. Il mourut à Lyon en 1909.

PRESENTS. — L'usage de faire des présents aux grands personnages qui visitaient notre ville, était constant. La nature de ces présents variait; mais, en général, ils étaient d'un ordre fort pratique.

Voici quelques souvenirs:

1696. — Le 9 juin, le Consulat délivre à Léonard Buigner un bon de 600 livres pour sucre, café, eau de la reine de Hongrie, bougies de table, oranges de Portugal, vin de Saint-Laurent. toutes choses offertes à Madame de Villeroy, religieuse aux Carmélites.

1702. — Le 23 juin, le Consulat donne à J.-B. Ozio un mandement de 2.362 livres, 6 sols pour plusieurs pièces de vin de Condrieu, de Beaune, de Canarie et de Champagne, par lui fournies pour faire des présents.

1706. — Le 3 août, le Consulat paie 1.097 livres pour jambons de Bayonne et de Mayence offerts à MM. de la chambre des comptes.

1709. — Le 31 décembre, dépense de 1.123 livres pour cinquante-huit douzaines de bouteilles d'eau cordiale présentées aux ministres et autres personnes de la Cour.

1718. — Le 8 juillet la Ville paie à Pillet, épicier à Paris, 4.422 livres pour fourniture d'olives destinées à des présents.

PRESIDENT-CARNOT (rue). — II^e arrondissement.
— Cette très belle voie lyonnaise, tracée dans l'ancien quartier Grôlée, rappelle, par son nom, le président de la République. Sadi Carnot, mort à Lyon, le 24 juin 1894, assassiné par l'italien anarchiste Caserio.

PRESIDIAL (le). — Juridiction créée par Henri II en 1551. Elle constituait une juridiction intermédiaire entre le Parlement et la Sénéchaussée.

Le Présidial jugeait en dernier ressort jusqu'à 250 livres de capital ou 10 livres de revenu.

Il était constitué par un lieutenant-général, un lieutenant-général criminel, un lieutenant particulier et un lieutenant-asse-sseur criminel. Ces quatre personnages étaient *les officiers* du Présidial.

A côté d'eux siégeaient (du moins au XVIII^e siècle) quinze conseillers, deux avocats du Roy, un procureur et un substitut, sept greffiers, neuf commis-greffiers, quatre huissiers audien-ciers et quatre huissiers en la chancellerie de la Sénéchaussée.

PRESSE LYONNAISE (la). — Nombreux déjà sont les journaux auxquels j'ai consacré une note, depuis les pre-mières pages de ce *Dictionnaire*. Il faudrait un ouvrage spécial pour citer tous ceux qui sont nés en notre ville.

Je ne donne ci-dessous le nom que de quelques petits jour-naux qui tentèrent leur chance — sans succès pour la plupart — sous le règne de Napoléon III :

La Tour-Pitrat, gérant P. Déchaut.

Le Lyonnais, gérant Sixte-Delorme.

En Avant les Gones!, gérant J. Rubin.

La Satire, gérant A. Lolier.

Le Frondeur, gérant A. Lolier.

L'Union-des-Bas-Bleus, propriétaire J.-M. Gubian.

La Ruche Lyonnaise, gérant P. Déchaut.

Le Tintamarre Lyonnais, directeur J. Laguaite.

Le Cocodès, gérant B. Roux.

Le Toqué, gérant Josserand.

La Claque, gérant J.-F. Riolet.

Le Pitre, gérant J.-L. Bussy.

Petit Journal de Lyon, gérant L. Labasset.

Le Journal du Diable, gérant Nové.

Le Bohême, gérant E. Rougier.

La Charge, propriétaire A. Tournier.

Le Furet.

L'Avant-Garde.

Le Rasoir.

L'Excommunié, directeur Denis Brack.

La Gazette Médicale.

La Décentralisation.

La Mascarade, propriétaire Labaume.

Et je suis incomplet!!

PRESSENSE (Francis de). — Né à Paris le 30 septembre 1853, Francis de Pressensé ne figure ici que par son élection à la Chambre des Députés, dans la dixième circonscription du Rhône (Villeurbanne) en 1902.

PRET D'HONNEUR (association du). — Au début de l'année 1907, notre compatriote, M^{me} Rosa Millaud, eut l'heureuse inspiration de fonder une œuvre spéciale de philanthropie et de solidarité sociale qui, je crois, est la seule de son genre en France.

Cette association a pour objet le prêt gratuit, sans garantie, sans intérêt, consenti en dehors de toute préoccupation politique ou confessionnelle, aux personnes éprouvées par une crise de chômage, de maladie, ou par des revers imprévisibles; cet appui leur permet de se procurer un instrument de travail, de trouver une situation, tout en leur laissant cette force morale qui naît de la confiance que l'on a manifestée envers eux par un prêt sur parole.

L'association commença à fonctionner avec quelques centaines de francs en caisse. De 1907 à 1931, les prêts ont atteint au total de 325.000 francs. Les défaillances sont, pour la plus grande part, involontaires et se chiffrent par tout au plus 5 à 6% de cette somme.

Les présidents successifs, jusqu'en 1929, furent: le D^r Beauvisage, sénateur du Rhône; Blum, professeur au Lycée; Moyet, président du Tribunal civil (aujourd'hui premier président à la Cour de Grenoble); Jean Appleton, professeur à la Faculté de droit.

Depuis 1929, le président Maurice Bacharach apporte toute la vigueur de son esprit précis et clair, toute l'activité et le dévouement que ceux de notre génération admirent en lui, à la direction de l'association.

Il ne m'est guère possible d'énumérer tous ceux qui, depuis 1907 ont activement coopéré à l'œuvre du Prêt d'honneur; je me bornerai à rappeler les noms des administrateurs à l'heure où j'écris (1932); ce sont: M^{mes} Armand, Bacharach, Basset, Constantin, Devallon, Dichary, Dousseau, Desvignes, Forest, Jalifier, Josserand, Laroche, Le Menr, Rosa Millaud, Pitiot, Reynard, Roy; MM. Bacharach, D^r Brunerie, Dichary, Dousseau, Duroulet, Goton, Hulet, Laroche, Lehr, Paul Maynard, Orsolani, Pitiot, Perrier, Quentin, Revel.

Le *Prêt d'honneur* ne doit pas être confondu avec l'œuvre, fort intéressante d'ailleurs du *Prêt d'honneur aux Etudiants*, organisation officielle ayant pour but de faciliter les études supérieures aux jeunes gens inscrits aux Facultés de l'Etat.

PRÊTRES (rue des). — V^e arrondissement. — Désignée autrefois, sous le nom de *rue Taverney*, cette voie publique doit sa dénomination actuelle au fait que la plupart des prêtres de la cathédrale y avaient leur domicile.

Elle s'est appelée aussi, *rue de la Pierre-percée*, parce que, devant une des maisons, sur la « cadette » (trottoir étroit), on voyait un trou assez profond, dans lequel, au XVIII^e siècle, on avait dressé la potence pour exécuter l'auteur d'un crime commis dans ladite maison.

Divers

Rue des Prêtres logeait, au XV^e siècle, l'astrologue Simon de Pharès, auquel Charles VIII demanda des leçons de magie lorsqu'il s'arrêta à Lyon, à son retour d'Italie. On sait que Simon de Pharès fut interdit par l'archevêque de Lyon, Hugues de Talaru ; une sentence de l'official, rendue en mai 1494, déclara son art « mensonger, pernicieux, sans fondement et superstitieux, usurpant l'honneur de Dieu, corrompant les bonnes mœurs, et inventé par les démons pour la perte des âmes. » Cette sentence fut confirmée par le Parlement de Paris ; mais l'intervention de Charles VIII permit à Simon de Pharès de finir tranquillement ses jours à Lyon.

1792. — Après le siège, la rue fut appelée *rue Riard*, du nom d'un Jacobin guillotiné avec Châlier.

N^o 22. Voir rez-de-chaussée à arcades, escalier.

1790. — Conavoux, potier d'étain, rue des Prêtres.

PRIMAT (Claude-François-Marie). — Evêque constitutionnel de Lyon, né dans notre ville le 26 juillet 1747. Elève de l'Oratoire, la prêtrise lui fut conférée en 1785. L'année suivante on lui confia la cure de Saint-Jacques, à Douai. Ayant accepté la Constitution civile du clergé, les électeurs le proclamèrent, le 20 mars 1791, évêque du département du Nord. En 1793, Primat démissionna ; mais, en 1797, il reprit ses fonctions et fut désigné par le concile national tenu à Paris le 12 novembre comme évêque métropolitain du Rhône.

Installé à Lyon le 10 février 1798, il siégea jusqu'en septembre 1801. Au Concordat, il rentra dans le giron de l'église et fut désigné par Bonaparte pour l'archevêché de Toulouse.

En 1806, Mgr Primat fut nommé membre du Sénat conservateur.

Il mourut le 10 octobre 1816, au cours d'une tournée dans son diocèse.

Son éloge fut prononcé à l'Académie des Jeux floraux (dont il était mainteneur) par l'abbé Jammes.

PRINCESSE (chemin de la). — VII^e arrondissement. — La future duchesse de Berry se rendait à Paris, son mariage ayant été fixé au 16 juin 1816. Arrivée près de Lyon, elle voulut se reposer des fatigues du voyage au château du Vivier, mis à sa disposition par le propriétaire. Pour gagner du temps, elle engagea sa chaise de poste dans un sentier assez étroit qui devint, en souvenir de cet événement, le chemin de la Princesse. (Renseignement fourni par J. Vermorel, archiviste municipal).

PRISCUS (Saint). — Evêque de Lyon élu vers 573 et mort (selon Péricaud) en 586. Il est fait mention de ce personnage au cours de la visite aux tombeaux des saints inhumés à Saint-Nizier, faite par Hugues, archevêque de Tarbes, en 1308.

Priscus présida plusieurs conciles.

PRIVAS (Xavier). — Le prince des poètes-chansonniers est né à Lyon le 27 septembre 1863. Sous son véritable nom de Taravel il fit ses études au Lycée de Lyon. Il s'y révéla cancre parfait, goûtant peu la grammaire — qu'on appelait alors : le rûdiment. — En septième, il fut mis temporairement à la porte pour s'être battu avec son professeur qui l'avait surpris en train de le caricaturer en vers très libres.

Ses études terminées, il devint régisseur d'immeubles, rue Mercière ; mais la chanson le hante ; et, entre deux clients, il prépare quelques-unes des pièces qu'il donnera, le soir, au Caveau.

En 1894, las de sa petite notoriété lyonnaise, X. Privas se rend à Paris. Ses débuts y furent dénués d'éclat : entré, grâce à Marcel Legay, au *Carillon* (boulevard Bonne-Nouvelle) il tint très modestement, pendant quelque temps, la piano d'accompagnement. Un jour, il se risqua à chanter ; l'auditoire, séduit, le manda l'auteur, et fit un très gros succès à l'auteur-exécutant.

Ce colosse à la voix tonitruante, chantait de fines chansons avec un sentiment très délicat. Bientôt on publia des plaquettes de ses premières œuvres : *les Thuriféraires*, le *Noël de Pierrot*. Son succès ne fit que grandir, et, en 1900, il fut proclamé prince des chansonniers.

Des ouvrages spéciaux diront ce que fut son œuvre: ses *Chansons chimériques*; ses *Chansons vécues*, ses *Chansons françaises*, etc...

Rappelons qu'une part de ses dernières productions fut écrite en collaboration avec sa femme, Francine Lorée-Privas.

Le meilleur des hommes, sentimental impénitent, désintéressé, Privas meurt à Paris (6 février 1927), ayant connu le grand succès, mais jamais la fortune ni même l'aisance.

PROCESSIONS BLANCHES (les). — On lit dans de Rubys :

« L'an 1504 furent premièrement vues ces dévotes et pitoyables processions qui furent appelées les *Processions blanches*, à cause que les pauvres gens de village, hommes, femmes et petits enfants, passaient par la ville, conduits par les curés et les vicaires de leurs paroisses, et la croix devant, allant en procession à Nostre-Dame de l'Isle et autres lieux de dévotion, tous nus et affublés d'un linceul blanc, criant avec une voix si pitoyable qu'il n'y avoit cœur si endurci qu'il n'en fust mu par compassion: *sire Dieu miséricorde!* ou bien: *Sainte Marie mère de Dieu priez pour nous!* Ce qui excita ce pauvre peuple à telle dévotion, fut une grande famine et disette de tous fruits, lors survenue, et de laquelle moururent plusieurs milliers d'âmes tant à la ville qu'aux champs, et qui fut causée par une sécheresse qui commença dès le mois de mars, à l'occasion de laquelle on ne put semer les blés, etc... »

— 1512. Cette année, le bruit courut que Lyon devait périr dans peu de jours. Par ordre de l'archevêque on fit une procession générale où parurent soixante et dix bannières tant des églises et confréries que des métiers. Claude Mulet, cordelier, prêcha avec tant de zèle et de sanglots que l'assistance se prosterna à terre en criant à haute voix: *Sire Dieu, miséricorde!* (Fodéré).

1534. On lit dans de Rubys:

« Sécheresse extraordinaire: les processions blanches furent si fréquentes que l'on ne voyoit soir et matin autres que ces pauvres gens qui criaient avec voix pitoyables et la larme à l'œil, en leur gavot: *Sancta Maria! d'ayguy, d'ayguy!* »

— 1556. « En cette année fut une telle sécheresse que les blés gros et petits demourèrent en terre: ce qui donna occasion aux processions blanches, qui eurent telle efficace que, sur le mois d'août, les pluies vinrent si à propos, que l'on eut encore bonnes vendanges. » (de Rubys).

PROFESSEUR-BEAUVISAGE (rue du). — VII^e arrondissement. — Le *chemin de Grange-rouge* a reçu, le 31 août 1925, le nom du professeur Beauvisage (voir ce nom).

PROFESSEUR-ROLLET (rue). — VII^e arrondissement. — Le 15 décembre 1923, la Municipalité ayant à donner un nom à la nouvelle rue créée à l'Est de la Manufacture des Tabacs, lui a attribué celui du professeur Rollet.

La commission du Vieux-Lyon, consultée à cet effet, avait elle-même indiqué le nom de l'éminent savant.

PROFESSEUR-WEIL (rue). — VI^e arrondissement. — Le 21 octobre 1925, la rue *Suchet* s'est vu attribuer le nom du professeur Weil.

Edmond Weil naquit à Haguenau le 8 février 1858; ses parents ayant opté pour la France, en 1871, il continua ses études d'abord à Remiremont, puis à Lyon. Interne à 20 ans, docteur à 24 ans, il conquiert rapidement l'agrégation. Lauréat de l'Académie (1913) et de l'Institut (1917).

Les travaux de Weil le firent désigner comme membre correspondant de l'Académie de Médecine. Il enseigna à notre Faculté jusqu'à sa mort survenue le 22 décembre 1924.

PRONY (Gaspard-François-Clair-Marie). — Gaspard Riche, baron de Prony, naquit à Chamelet (Rhône) en 1755. Elève de l'Ecole des Ponts et Chaussées, il devint un des plus habiles ingénieurs de France. Après avoir occupé divers postes, il fut désigné pour diriger l'Ecole où il avait été élève.

C'est lui qui conduisit les travaux d'assainissement des *Marais Pontins*.

Prony a laissé de nombreux ouvrages scientifiques, notamment des tables de logarithmes calculées à 14, 19 et 25 décimales.

Louis-Philippe l'avait élevé à la pairie, lorsqu'il mourut en 1839.

PROPAGATION DE LA FOI. — Cette œuvre fut créée à Lyon par Pauline Jaricot. Bien que ne partageant pas l'enthousiasme de l'auteur, je crois difficile de renseigner mieux le lecteur que ne l'a fait Martin-Basse, rédacteur au *Salut Public*, dans l'article suivant qu'il écrivait en 1922, à l'occasion du centenaire de la fondation de cette association :

«... L'œuvre de la Propagation de la Foi fut fondée à Lyon, « le 3 mai 1822. Depuis trois années déjà, une Lyonnaise au grand « cœur, Pauline-Marie Jaricot, en avait tracé les grandes lignes.

«... C'est elle qui imagina une œuvre spéciale en faveur des « missions, avec le son hebdomadaire des associés, avec des col- « lecteurs pour dix associés, pour dix dizaines, pour dix centai- « nes d'associés, et enfin un collecteur central qui devait faire « parvenir les fonds à destination.

«... Lorsque Pauline Jaricot confia au saint abbé Wurtz les « grandes lignes de son œuvre, il s'écria un peu brutalement : « Pauline, vous êtes trop bête pour avoir inventé ce plan. Evi- « demment il vient de Dieu.

«... Le plan de la Propagation de la foi (écrit Pauline Jari- « cot) a suivi de près les premières aumônes des pieuses ouvrières « et des braves domestiques avec lesquelles j'étais en rapport de « piété et qui lisaient aussi les lettres de mon frère sur les be- « soins des missions.

«... L'œuvre nouvelle approuvée par l'autorité épiscopale, « bénie le 15 mars (1823) par le pape Pie VII, poursuit dès lors « sa féconde carrière.

«... Pauline Jaricot, née le 22 juillet 1799, mourut le 9 jan- « vier 1862. Cette Lyonnaise mystique que le besoin d'action pas- « sionnait, se voua aux œuvres sociales, rêva l'amélioration ma- « térielle et morale du sort des ouvriers, acheta des mines, des « hauts fourneaux, des forêts, chercha à fonder des colonies ou- « vrières régénérées par la Charité chrétienne.

«... Pauline Jaricot aurait voulu établir, dans ses usines, « une sorte de séminaire d'apôtres travailleurs, ouvriers intel- « ligents et de vertu éprouvée, lesquels, passés maîtres dans les « différentes branches de l'industrie, auraient été dans les autres « ateliers prêcher par l'exemple.

«... Elle fut la proie des hommes d'affaires. Ils la ruinè- « rent. Elle dut s'inscrire au bureau de bienfaisance...

«... Elle mourut ruinée dans sa santé comme dans sa for- « tune...

« Son cœur repose dans une chapelle de l'église Saint-Poly- « carpe. Son corps est au cimetière de Loyasse. »

PROST (Amédée). — Sculpteur, né à la Guillotière en 1822, mort vers 1885. Il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et exposa à partir de 1852.

Il a fait surtout des bustes.

PROST DE ROYER (Antoine-François). — Né à Lyon le 5 septembre 1729, Prost de Royer fut destiné de bonne heure à la carrière du barreau. C'est à Paris qu'il termina ses études de droit. Dès son retour à Lyon, il s'installa rue Saint-Jean, « vis-à-vis les petites portes de Sainte-Croix et du Palais de Justice. »

A peine âgé de vingt ans, il fut chargé à la Saint Thomas (21 décembre) de l'an 1749, de prononcer l'Oraison doctorale. Il traita du *Gouvernement monarchique*, dont, naturellement, il vanta l'excellence.

Il se fit connaître bien vite comme un publiciste éminent ; je signale : sa *Lettre*, du 17 août 1763, à l'archevêque de Lyon, sur le prêt à intérêt ou dépôt d'argent. Cette brochure répondait à une lettre pastorale de Mgr Malvin de Montazet. L'opuscule de Prost de Royer fut condamné à être lacéré et brûlé, par sentence de la Sénéchaussée. Il avait envoyé son travail à Voltaire qui, de Ferney, lui écrivit : « Je vous remercie, Monsieur, du plus court et « du meilleur livre qu'on ait écrit depuis longtemps. La raison « et l'éloquence l'ont dicté ; on ne peut y répondre que par du « fanatisme et du galimatias... »

En 1765, Prost fait paraître, sans nom d'auteur, de *l'administration municipale* ou *Lettre d'un citoyen de Lyon sur l'administration de cette ville*. Il mécontenta et le roi et les hauts personnages municipaux (déjà ils acceptaient difficilement les critiques !) ; et, le 1^{er} août 1765, la Sénéchaussée ordonna la suppression de cette brochure « subversive. » Elle fut, néanmoins, réimprimée à Londres, en 1769.

Vers 1768, Prost fut nommé recteur de la Charité ; son administration fut marquée par de grandes réformes qui changèrent le sort des enfants recueillis en cet hospice.

En 1771, à l'âge de 42 ans, il fut nommé conseiller de Ville, en même temps que l'ordre des avocats le désignait comme bâtonnier. Mais il ne demeura pas longtemps à la tête du barreau lyonnais car, en 1773, il accepta la charge de lieutenant-général de police. Barou du Soleil, puis l'avocat Niepce ont fait du lieutenant de police le même enthousiaste panégyrique. C'est qu'en effet, dans ces délicates fonctions, Prost de Royer s'appliqua à donner plus de bien-être à la classe laborieuse et nécessaire : son temps et sa fortune furent à la disposition de tous ceux qui faisaient appel à lui.

1775 le voit désigné comme juge au Tribunal de la Conservation.

Membre de l'Académie de Lyon en 1772, il lut, à cette docte

compagnie, de nombreux mémoires, notamment *Sur la conservation des Enfants* (1778), *sur l'administration des femmes* (1782).

Au faite des honneurs, Prost de Royer, ami de Turgot, devait tomber avec celui-ci. Après huit années de dévouement à ses concitoyens, il fut brutalement destitué.

C'est alors qu'il conçut le projet de publier, avec de Riolz, un *Dictionnaire des arrêts et de jurisprudence*.

La mort vint l'abattre au moment où paraissait le cinquième volume. De Riolz en publia bien encore deux ; mais ces sept volumes s'arrêtent au mot *assignation*.

Les funérailles de Prost de Royer, le 21 septembre 1784, revêtirent le caractère d'une manifestation publique de douleur.

Le graveur lyonnais, Charles-Ange Boily, au bas du portrait de Prost de Royer dessiné et gravé par lui, mit ce quatrain qui constitue la plus juste des épitaphes :

Orateur, citoyen, le barreau, la patrie
Regrettent à la fois ton cœur et ton génie.
Les tombeaux fastueux ne flattent que l'orgueil,
Mais les larmes du peuple honorent ton cercueil.

Sa fille, qui avait eu pour parrain la Ville de Lyon, reçut en 1810, de notre cité, une pension viagère de huit cents francs.

Divers

On dit que Cagliostro, pendant son séjour à Lyon, fit apparaître, au cours d'une de ses expériences, l'image de Prost de Royer.

PROST (Pierre-Marie). — Sculpteur, né à Saint-Amour (Jura) en juillet 1776, mort à Lyon le 16 avril 1855. Il fut élève de Chinard et de Marin à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

On lui doit la statue de Childebert qui orne le grand portail de l'Hôtel-Dieu sur le quai du Rhône ; des tombeaux au cimetière de Loyasse ; etc...

PROVENCE (rue de). — 1^{er} arrondissement. — Au moment de la création du quartier Saint-Clair, ce nom fut attribué à cette rue, en l'honneur du comte de Provence, qui devint, plus tard, Louis XVIII.

PRUDHOMME. — Publiciste, né à Lyon en 1752. Il débuta fort modestement comme garçon de magasin dans une librairie.

La Révolution l'attira à Paris où il se lia avec Fabre d'Eglantine, Loustalot, Chaumette, en même temps qu'il se lançait dans le journalisme.

Il attaqua successivement tous les partis et finit par se faire jeter en prison comme royaliste.

Délivré par l'entremise d'amis dévoués, il renonça à la politique et écrivit son *Dictionnaire universel de la France*.

Prudhomme mourut à Paris en 1830.

PRUNELLE (rue). — I^{er} arrondissement. — Clément-François-Victor-Gabriel Prunelle, maire de Lyon, naquit à la Tour-du-Pin (Isère) en 1777 et mourut à Paris, le 7 août 1853.

Lé D^r Prunelle, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier dès 1807, se fit remarquer par l'indépendance de son caractère, à quoi il dut sa disgrâce sous la Restauration, perdant à la fois sa chaire et ses fonctions de bibliothécaire de la Faculté.

Il vint se fixer à Lyon où, très rapidement il se fit connaître et comme médecin et comme homme politique. Maire de Lyon du 15 août 1830 au 9 mai 1835, il y développa surtout l'instruction primaire; et, si Tabareau triompha des obstacles dressés contre ses méthodes d'enseignement pour la Martinière, c'est en grande partie à l'appui du D^r Prunelle qu'il le dut.

La restauration du Palais des Arts fut entreprise à son instigation.

Député de l'Isère pendant plusieurs législatures, Prunelle termina sa carrière comme inspecteur des eaux minérales et maire de Vichy.

Par son testament, la bibliothèque du Palais des Arts (fondée par lui) hérita de sa riche collection de livres parmi lesquels figurent de très belles éditions d'auteurs grecs.

Le D^r Prunelle a publié un grand nombre d'ouvrages et de mémoires sur la médecine et l'histoire naturelle.

Le sculpteur J.-H. Fabisch a fait le buste de Prunelle.

Divers

Prunelle possédait un savoir quasi universel. On raconte que, convoqué par l'archevêque pour assister à une soutenance de thèse de théologie, Prunelle interrogea le candidat et discuta avec lui en latin.

PUGET (Louis de). — Né à Lyon en 1629, mort le 6 décembre 1709, de Puget fut un des fondateurs de l'Académie de Lyon. Il cultiva les sciences avec succès; son cabinet de physique et d'histoire naturelle devint le plus riche d'Europe en aimants et en microscopes.

Ses travaux scientifiques n'empêchèrent point L. de Puget de cultiver les littératures anciennes. Il est avéré qu'il a fourni à La Fontaine le sujet de sa fable : *le chien qui porte à son cou le dîner de son maître*.

Son éloge funèbre fut prononcé, en 1710, par l'abbé Tricaud de Belmond.

Il a écrit : *Observations sur la structure des yeux de divers insectes et sur la trompe des papillons* (1706); lettres à divers personnages sur *l'aimant*; etc...

PUITS-GAILLOT (rue). — 1^{er} arrondissement. — *Gaillot*, en patois lyonnais, a le sens de cloaque, borbier. La rue Puits-Gaillot a été créée sur un terrain resté longtemps fangeux, car il bordait le canal de communication du Rhône à la Saône, qui traversait le quartier des Terreaux.

Elle fut tout d'abord désignée sous le nom de *rue Gaillot*. Un puits (qui n'existe plus) creusé plus tard vers le mur de clôture de l'Hôtel de Ville, fut l'origine de la dénomination actuelle.

Personnalités ayant habité la rue

1684 à 1708. — J. Delamonce, architecte, peintre et dessinateur.

1749. — François Teste, recteur de l'Hôtel-Dieu.

Antoine Grogard, syndic du bureau de la communauté des marchands.

Soufflot, architecte.

Caillat Pierre, recteur de l'Hôtel-Dieu, en 1769.

Noble François-Marie Bruyère, ancien échevin, recteur de la Charité.

Milanois Léonard, l'associé de Soufflot.

1758. — Une série de dessinateurs pour la fabrique : Belacla, Potteaud, Féraud, Chomas, Dubuisson, Veuve Boucharlat et fils.

1788. — Marnel, dessinateur et peintre.

Chenavard, dessinateur pour la fabrique.

1789. — Vacherin, dessinateur.

An X. — Regny père, banquier, conseiller général.

Couderc père, négociant, conseiller général.
 Landoz Louis, président du Tribunal de Commerce.
 Béraud, ex-législateur, juge au Tribunal d'appel, membre
 de l'Athénée.
 1815. — Godinot, négociant, adjoint au maire.
 1818. — Marté Etienne, dessinateur.
 1832. — Durand Antoine, architecte, n° 29.
 1834. — D^r Joseph Mermet, n° 27.
 1838. — Grobon, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.
 1845. — Olivier Henri, dessinateur.
 1849. — Le Jockey-Club (fondé en 1839), au n° 33.
 Le Cercle du Nord, installé au n° 4.
 1858. — Le Cercle du Commerce (reconstitué en 1818) logé
 au n° 31.

Notes topographiques

N° 2. Façade sur cour du XVII^e siècle; l'architecte B.-S. Seitz a fait les dessins de cette maison.
 N° 3. Façade du XVIII^e siècle; rampe d'escalier, fenêtres.
 N° 5. Façade XVIII^e siècle; imposte; rampe d'escalier; fenêtres.
 N° 7. Sous le balcon, enseigne: le Cheval d'argent.
 N° 9 et 11. Voir impostes et escaliers.
 N° 15. Façade moderne très soignée; balcon; de nos jours on y trouve le restaurant du Carillon.
 N° 19 et 21. Rez-de-chaussée à arcades; impostes.
 N° 27. Le nom de la rue gravé sur la pierre; balcons et fenêtres.
 N° 31. Imposte et balcons.
 N° 33. Façade XVIII^e siècle; portail; fenêtres enguirlandées; consoles sculptées. En 1931, cette maison est en voie de transformation; que restera-t-il de l'ancienne?

Souvenirs d'antan

— A l'angle de la montée du Griffon (côté Est) s'élevait la maison Christophe Vernat, laquelle, au commencement du XVII^e siècle, abrita le P. Charles de Saint-Agnès. Ce religieux venait fonder, à Lyon, le monastère des Augustins de la Croix-Rousse.

1773. — Le 20 octobre, dans une maison de cette rue, est née Anne-Alex-Lyon Sponton, fille de noble Laurent-Félix Sponton, consul de la République de Gênes, échevin, et de Anne Goulard. Le parrain fut la Ville de Lyon, représentée par le Prévôt des marchands. (Eugène Vial.)

— Sous la Restauration on fréquentait, rue Puis-Gaillot, le *café d'Apollon*. S'ouvrait également dans cette rue, un *café de Mercure* dont le premier étage devint, le 31 juillet 1830, le quartier général de la garde nationale, groupée dès le matin de cette journée, sur le quai de Retz.

1890. — Au numéro 19, naissance de la société chansonnière *le Cocon* où brillèrent les bons lyonnais Bioletto et Guillermain. Ce dernier, sous le nom de Dangès, fit une très belle carrière de baryton, qui se termina à l'Opéra de Paris.

PUPIER (Barthélemy, dit Camille). — Peintre, né à Lyon en 1799, mort à Paris, en 1860, où s'est écoulée sa carrière.

Parmi ses toiles : *Vue dans la forêt de Marly* (1837) ; *Vue des bords du Cher* (1840) ; *Vues d'Algérie* ; *Aux environs de Senlis* (1842) ; etc...

PUVIS-DE-CHAVANNE (place). — VI^e arrondissement. — Le 13 décembre 1898, la *place des Hospices* a reçu le nom de Pierre Puvis de Chavanne, né à Lyon en 1824, rue des Deux-Angles (voir : Alsace-Lorraine), d'une famille bourguignonne apparentée aux Coligny.

Après d'assez médiocres études au collège, il fit de longs séjours en Italie ; se donnant tout entier à sa passion pour la peinture. La première œuvre qu'il exposa (Salon de 1860) fut sa *Pieta*.

Quelques temps avant sa mort, Puvis de Chavanne avait épousé la princesse Cantacuzène.

Il mourut le 25 octobre 1898. Le gouvernement voulait l'inhumer au Panthéon, mais ses dernières volontés ne le permirent pas ; il repose dans la petite chapelle qu'il avait fait édifier à Neuilly (Seine).

Il faudrait un volume et une compétence que, malheureusement, je ne possède pas, pour analyser l'œuvre immense de Puvis de Chavanne, sa manière, et l'influence qu'il a exercée sur l'art pictural.

Je me bornerai à citer quelques-unes de ses œuvres : *Concordia et Bellum* (1861) ; *Marseille, porte de l'Orient* (1868) ; la *Décollation de Saint Jean-Baptiste* (1870) ; *Sainte Geneviève* (Panthéon, 1876) ; *Pro patria ludus* (Amiens, 1880) qui inspira à Augusta Holmès une de ses plus pathétiques symphonies ; le *Bois sacré cher aux Arts et aux Muses* (1884) ; le *Rhône et la Saône* (1886) ; *Alma parens* ; le *Rêve* ; la *Poésie* ; la *Sorbonne*

(1887) ; *Doux Pays* ; *Martel sauvant la chrétienté par sa victoire sur les Sarrazins* ; *les Jeunes filles et la mort* ; *Sainte Geneviève veillant sur Paris* (1898) ; etc...

Divers

N° 11. Place des Hospices, maison construite par l'architecte Ch.-L. Roux-Meulien, en 1892.

PUYROCHE-WAGNER (Charlotte-Elise). — Artiste peintre, née à Dresde en 1828, morte à Lyon le 4 mars 1895. Elève de Saint-Jean, elle se fixa en notre ville où elle épousa Parrot de Puyroche, pasteur protestant.

Parmi ses œuvres : des *Fleurs* ; des *Fruits* ; la *Résurrection de Lyon* ; le *Mauvais livre* ; *Roses trémières* ; *les Inséparables* ; etc...

PYRAMIDE (place et rue). — Voir Marietton.

Sur la place, en 1783, l'intendant Flesselles fit élever un obélisque de vingt mètres de hauteur, surmonté d'un globe parsemé de lys d'or. Sur le piédestal on lisait : *Ludovico XVI, utriusque orbis pacificatori*.

L'obélisque avait été édifié sur les plans de Lallié, ingénieur de la province.

La place était plantée de tilleuls.





QUARANTAINE (chemin de la). — V^e arrondissement. — Ce nom, un des plus anciens parmi ceux des rues de Lyon, évoque le souvenir d'un hôpital de pestiférés, fondé sous le vocable de Saint Laurent et Saint Thomas, sur le territoire de Saint-Laurent-des-Vignes, dans lequel on faisait faire *quarantaine* aux personnes suspectes d'être atteintes de maladies contagieuses. Cet hôpital fut fondé par Thomas de Gadagne, à l'instigation du dominicain Sante Pagnini, sur les plans de Salvator Salvatori.

Le P. Colonia donne une autre origine à ce nom de *Quarantaine*. Il rappelle (*Histoire littéraire de Lyon*) que le cardinal d'Amboise accorda aux Lyonnais, en 1504, permission de manger du lait et du fromage durant le carême, sous condition que ceux qui useraient de cette dispense contribueraient à l'entretien de l'hôpital; et il conclut: « le nom de *Quarantaine* me paraît visiblement relatif à cette dispense quadragésimale. »

On a retiré du sol, dans cette partie de notre territoire, un grand nombre d'objets antiques, médailles, amphores et, notamment, un bas-relief représentant Vertumne et Pomone.

Divers

On conte que le riche banquier Gadagne, ayant montré à un de ses amis, Nicolas Santarelli, l'hospice qu'il faisait bâtir, lui demanda imprudemment son avis. « Je le trouve trop petit, répondit l'ami, parce que si vous y mettez tous ceux que vous avez réduits à l'indigence, il n'y aura pas place pour la moitié. » (Rapporté dans les *Facéties* de Louis Domenichi, 1584.)

1860. — On lit dans le *Salut Public* du 13 mai : « On a pu remarquer sur la rive droite de la Saône, en face du pont d'Ainay, « et adossée à la montagne de Saint-Just, une construction ayant « un cachet assez pittoresque ; ce sont deux vastes chalets en « quelque sorte superposés l'un à l'autre.

« Cette construction est une brasserie appartenant à M. Seibel ; des terrasses, des salles d'ombrage et des jardins qui « entourent cet établissement, l'œil s'étend au loin et jouit d'un « ravissant spectacle. »

Et quand on pense qu'une telle réclame était gratuite !!

N° 19. On voit les restes du portail d'une chapelle dépendant de l'hôpital Saint-Laurent-des-Vignes.

— Ponthus-Cinier, peintre et aquafortiste, a fait, au Palais du Commerce, un panneau qui représente le *viaduc du chemin de fer à la Quarantaine*.

QUATRE-CHAPEAUX (rue). — II^e arrondissement.

— Cette rue porta successivement les noms de *rue Raisin*, *rue Ferrandière*, des *Estableries*, des *Chapcliers* et enfin *rue Quatre-Chapeaux*, ce dernier rappelant une enseigne d'hôtellerie.

C'est dans la partie de cette rue située entre les rues Ferrandière et Tupin, dans le tènement *Paradis*, que Jacques Cœur possédait un important entrepôt de ses marchandises. Plus tard, les protestants y établirent un temple que les Lyonnais saccagèrent en 1567. La maison qui porte le n° 55 rue de l'Hôtel-de-Ville, occupe une partie de ce tènement.

Jusque vers 1850, la partie de la rue Quatre-Chapeaux comprise entre les rues Thomassin et Ferrandière portait le nom de *place Grenouille*.

Personnalités ayant habité la rue

1680. — Thurneysen Henri-Jacob, graveur en taille douce, « en face le logis de la Corne-Muze ».

1774. — François Rocafort, recteur de la Charité, de 1763 à 1766.

1788. — Le médecin Mermet.

1792. — Vitet, maire de Lyon, habite place Grenouille. C'est là qu'on vint le chercher, le 9 septembre, pour essayer de sauver les officiers du Royal-Pologne, prisonniers à Pierre-Scize et qui furent massacrés par la populace.

1845. — Fugère Noël, graveur en taille douce.

Souvenirs d'antan

On conte que, vers 1840, s'ouvrait, place Grenouille, la boutique d'un marchand de « bugnes ». Un certain jour de Carnaval, ce brave négociant fut abominablement grisé par ses camarades. Ceux-ci en profitèrent pour l'affubler d'un costume de capucin. La nuit venue, ils le trainèrent à la porte du couvent des Capucins du Petit-Forez et le remirent entre les mains du portier, disant qu'ils avaient trouvé le père capucin dans cet état, et qu'ils s'étaient empressés de le dérober à la vue du peuple en fête, pour éviter le scandale.

Comme bien on pense, ils furent chaleureusement remerciés par le frère portier, et le pseudo capucin fut enfermé dans une cellule pour « cuver son vin ».

Le lendemain, notre marchand de bugnes se réveilla, tout effaré de se trouver en un tel logis, entouré de pères en fureur qui lui demandaient : « Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? C'est une honte de se mettre en un tel état ! » De plus en plus ahuri, le malheureux négociant leur répond : « Qui je suis ? Allez donc « voir à la place Grenouille ; si le marchand de bugnes est chez « lui, ma foi ! je ne sais pas qui je suis ! »

QUATRE-COLONNES (rue des). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom au café-restaurant des *Quatre-Colonnes* qui jouissait, à Lyon, il y a une quarantaine d'années, d'une assez bonne renommée. La façade était ornée de quatre fûts.

QUATRE-VENTS (rue des). — V^e arrondissement. — Cette rue conduit à une vaste pelouse exposée à tous les vents ; d'où son nom.

En 1493, cette voie était désignée : *chemin traversant du chemin des Arcs par dedans les vignes, à la tour Sainte-Marguerite*.

QUERVILLE (Louis). — Architecte qui travailla à Lyon au début du XIX^e siècle. Il élaborait un projet de rue allant des Terreaux à Bellecour.

C'est au cours de travaux qu'il dirigeait que fut mise au jour la mosaïque des *Jeux du cirque*, sur laquelle il publia une notice.

QUIBLY. — Famille de voyers lyonnais parmi lesquels on peut rappeler :

1° *Zanobis de Quibly*, vivant à Lyon aux XVI^e et XVII^e siècles. Il fut chargé d'établir le plan d'une nouvelle poissonnerie.

2° *Nérays de Quibly*, fils du précédent, dont l'activité s'exerça à Lyon de 1622 à 1637. Il fit réparer le chemin de Saint-Sébastien.

3° *Claude de Quibly*, frère du précédent, mort à Lyon en 1629 et qui fut voyer concurremment avec son père et son frère.

QUIDANT (Pierre-Robert-Joseph, dit Alfred). — Né à Lyon le 7 décembre 1815, mort à Paris le 9 octobre 1893. Elève du Conservatoire de Paris, il fut attaché, pendant de longues années à la maison Erard, fabricant de pianos.

Quidant a écrit une quantité de morceaux de salon et une brochure : *L'Âme du piano, essai sur les deux pédales*.

QUINCIEUX (baron François de). — Avocat lyonnais qui mourut à Paris, en septembre 1838.

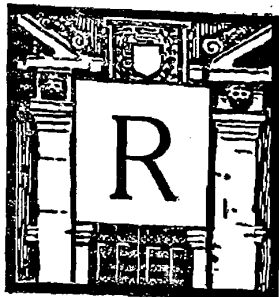
QUIVOGNE (rue). — II^e arrondissement. — Le nom de cette rue est celui d'un conseiller municipal, adjoint à la mairie du II^e arrondissement, constamment réélu de 1880 à 1910.

Quivogne était président de la Société vétérinaire de Lyon.

J. Tairig ne l'a pas épargné ; voici les vers qu'il lui consacre :

Dans un raisonnement subtil,
Des chiens, le maire se plaint-il ?
Âme sensible et débonnaire,
Cet aimable vétérinaire,
Un jour, dans un long boniment,
Pour eux, plaide énergiquement.
Gailleton dit : « Qu'on les musèle. »

Quivogne, avocat se révèle,
Et, dans un discours très adroit,
De mordre, il leur donne le droit.
A les défendre il s'évertue.
Par reconnaissance pour lui,
On dit que les chiens, aujourd'hui,
Vont lui dresser une statue.



RABELAIS (rue). — III^e arrondissement. — Le séjour assez prolongé que fit à Lyon François Rabelais explique suffisamment l'attribution de son nom à l'une de nos rues.

Maître François Rabelais fut attaché au service des malades, à l'Hôtel-Dieu, de novembre 1532 à la fin de février 1534, aux gages de quarante livres par année, en remplacement du maître Pierre Roland. Pierre Castel lui succéda dans ses fonctions.

Il ne semble pas avoir quitté de suite Lyon, car, en 1534, on le trouve inscrit dans le pennonage de la rue Dubois.

Rabelais prit une part importante au mouvement littéraire dont Lyon était le centre à cette époque. Il aima d'ailleurs notre cité: n'a-t-il pas créé un personnage qui parle de « l'inclyte et « famosissime urbe de Lugduna, des gros piliers d'Enay, des « basteliers de Lyon, des courtisanes lyonnaises, etc... » ?

Il fut très lié avec François Juste, Claude Noury, Sébastien Gryphe. La première édition de son livre immortel fut publiée à Lyon, de 1532 à 1533, chez François Juste. D'autres éditions lyonnaises furent données, en 1542, par Etienne Dolet, en 1558 par Jean Martin, en 1596 par d'Estiart.

Il quitta Lyon pour Paris, et mourut en 1553; il était né en 1495.

Son testament était, dit-on, ainsi rédigé: « Je n'ai rien, je « dois tout, je laisse le reste aux pauvres. »

Personnalités ayant habité la rue

XIX^e siècle. — Espenel Michel-François, dessinateur (1845-1890) habitait rue Rabelais.

1880. — A cette date, s'ouvrait sur cette voie publique un cabaret assez mal fréquenté, dénommé le *Guignol ronflant*.

Souvenirs d'antan

Rabelais a publié à Lyon non seulement *Gargantua et Pantagruel*, mais encore : la *Typographie de Rome ancienne de Marliani*; la *Sciomachie*; l'*Almanach pour l'année 1533*, « calculé sur « le méridional de la noble cité de Lyon et sur le climat du royaume de France » (chez François Juste); l'*Almanach pour 1535*, dans lequel il prend le titre de médecin du grand hôpital de Lyon.

Chez Sébastien Gryphe, il avait publié, en 1532, une édition latine des *Aphorismes d'Hippocrate*.

1535 (Archives B. B. 55). — Le 14 février, présentation des candidatures des maîtres Canape et de Castel « pour avoir la « charge de médecin de l'hôpital au lieu de maître Rabelais qui « s'est absenté. »

1535. — Le 23 février, discussion au Consulat, relative à l'emploi de médecin laissé vacant à l'hôpital du pont du Rhône par « maître François Rabellays qui s'est absenté et a habané « donné ledict ospital, sans advis ni prendre congé. » Motion faite par Pierre Durand, conseiller échevin, d'attendre jusqu'à Pâques pour procéder à l'élection d'un nouveau médecin « car « il a entendu que le dict Rabellays est à Grenoble et pourra « revenir. »

Le 5 mars, Pierre de Castel est nommé.

— On raconte que, frappé de facheuse *impécuniosité*, au moment de quitter Lyon pour se rendre à Paris, Rabelais imagina l'expédient suivant : il fit écrire par un enfant des étiquettes placées sur des sachets, portant les mots « poison pour le roi », « poison pour la reine », « poison pour le dauphin ». Rabelais, dénoncé, fut arrêté et conduit à Paris, devant le roi, aux frais de l'Etat. Là, il se disculpa aisément, en avalant le contenu, parfaitement inoffensif, des sachets.

C'est l'art de se tirer d'affaire sans bourse délier; le *quart d'heure de Rabelais*.

Voltaire s'est montré très sceptique quant à cette historiette; le jeu était dangereux !

— Rabelais dînant un jour chez un cardinal dont il était le médecin, frappa avec son couteau sur un plat contenant une lamproie, en disant : voilà qui est bien difficile à digérer ! Le Cardinal, qui se soignait fort, fit aussitôt enlever le plat. Rabelais l'arrêta au passage, et en mangea abondamment. « Comment, lui dit le cardinal, vous m'avez déclaré que cette lamproie était

de mauvaise digestion, et cependant vous en mangez de bon appétit! — Vous me pardonnerez, répondit Rabelais, j'ai parlé du plat et non de la lamproie. »

Le 29 mai 1887, à Meudon, au cours d'une fête en l'honneur de Rabelais, présidée par Armand Silvestre et Henri Fouquier, on décerna le prix au sonnet suivant, de Ponvoisin :

Si nous broyons du noir, si du chaume au palais
L'ennui, régnaient en maître, a rasé les tonnelles,
Rapporte-nous ton rire, ô joyeux Rabelais,
Ton piment, tes chansons et tes fêtes charnelles.

Aux crus les plus fameux assure nos relais,
Au ventre rond des muids plante assez de cannelles
Pour éteindre du coup le feu de nos palais :
Car nous aurons, par toi, des soifs sempiternelles.

Car grâce à toi, comme une ivresse à notre front,
L'esprit des vins, l'esprit des mots nous griseront ;
Car nous irons loger dans ton hôtellerie,

Gourmets de ta cuisine, amis de ton cellier,
Et sûrs d'avoir en toi le puissant tonnelier
Qui, pour l'âme et le corps, tiendra sa Beuverie!

— Vers 1825, il existait encore, à Villeurbanne, sur les confins de Vaux et de Décines, dans un domaine appelé *Pierre-fritte*, une très grosse et large dalle. Cochard croyait y reconnaître un témoin du culte druidique. Il conte qu'ayant interrogé quelques habitants sur l'origine et la destination de cette pierre, il reçut la réponse suivante : « nous ne connaissons dans les environs aucun rocher analogue ; on dit généralement, dans le pays, qu'il fut jeté du mont Cindre par Gargantua, pour servir de but au jeu de palet, auquel ce géant avait coutume de s'exercer ; les quatre trous qu'on voit dans la pierre, auraient été produits par la pression de ses doigts. »

RABOT (François). — Né à Vienne (Isère) le 12 avril 1847, mort à Lyon le 2 novembre 1906. Interne des hôpitaux en 1870, il exerça pendant quelques années dans sa ville natale. En 1887, il fut reçu au concours de médecin des hôpitaux de Lyon : et, depuis 1890 jusqu'à sa mort, il a parcouru sa carrière à l'hôpital de la Charité, dans le service des enfants contagieux.

Rabot a publié de nombreuses notes sur les maladies infantiles dans le *Lyon médical* et dans la *Province médicale*.

RACHAIS (rue). — III^e et VII^e arrondissements. — Cette voie publique porte le nom de M. de Rachais, propriétaire du château de la Buire, qui la fit ouvrir et paver à ses frais.

Divers

1872. — Le premier président Millevoye habite au n° 41.

RACHEL. — La célèbre tragédienne fit de fréquents séjours en notre cité, où elle connut le grand succès. Son frère en eut beaucoup moins comme directeur du Grand Théâtre!

RACINE (Louis). — Le fils de notre grand Racine fut directeur général des gabelles à Lyon. C'est dans notre ville qu'il se maria avec Marie Presle, fille de Pierre Presle, seigneur de Cussieu et d'Unias (1728).

Associé en 1730 à l'Académie de Lyon, c'est vers le même temps que Louis Racine travailla à son poème de *la Religion*. Très lié avec le prévôt des marchands, Camille Perrachon, il lisait ses productions dans le salon de ce magistrat.

Il quitta Lyon en 1732.

RACLET (Joanny). — Né à Thoissey (Ain) le 6 janvier 1843. Ingénieur civil.

Raclet fut le promoteur et le créateur du canal de Jonage, par le moyen duquel on devait distribuer la lumière et la force dans l'agglomération lyonnaise.

La lutte qu'il eut à soutenir soit dans notre ville, soit à Paris pour atteindre à son but, fut terrible. Attaqué de tous côtés, traqué, accusé (on distribua des pamphlets intitulés le *Panama lyonnais*), il tint tête à l'orage, triompha de toutes les résistances, et son œuvre naquit.

Nul aujourd'hui ne songe à la critiquer. Raclet, travailleur infatigable, fut surtout un homme foncièrement généreux. Sa mort a apporté une preuve dernière de cet esprit de bonté et de large humanité qui était la caractéristique de sa personnalité: sa fortune, assez importante, a passé presque toute à des œuvres de bienfaisance.

RAGUENET (Antoine). — Architecte, né à Lyon en avril 1839. Après de bonnes études au Lycée de Lyon, il entre, en

1856, à l'Ecole des Beaux-Arts où il travaille sous la direction de Genod, Bonnefond et Ant. Chenavard.

Après un court séjour dans quelques cabinets lyonnais, il enseigna le dessin à Bourg, puis se fixa à Paris.

RAISIN (Antoine). — Orfèvre qui vécut à Lyon au ^{xvii}^e siècle; il semble être né vers 1621; il mourut en Perse, l'année 1681, laissant une grosse part de ses biens à la Charité et à l'Hôtel-Dieu.

RAMAND (Adrien). — Né à Lyon le 4 novembre 1768, mort le 6 janvier 1843. Parti comme simple soldat dans les armées de la République, il reçut à Arcole, des mains de Bonaparte, un sabre d'honneur. Il termina sa carrière comme colonel. (Martin-Basse.)

RAMBAUD (quai). — II^e arrondissement. — Cette avenue porte le nom de Pierre-Thomas Rambaud, qui fut maire de Lyon de juin 1818 à janvier 1826.

Une délibération du Conseil municipal — à laquelle Rambaud refusa de prendre part — décida d'attribuer ce nom au quai de la rive gauche de la Saône, dans la presqu'île de Perrache, « pour donner à M. le baron Rambaud un témoignage de la gratitude et de la reconnaissance de ses concitoyens, pour l'ordre, « la régularité et la sagesse qui distinguent si éminemment son « administration, et perpétuer le souvenir des entreprises utiles « qu'il a conçues et si heureusement exécutées. »

Rambaud avait été membre du Conseil des Cinq-Cents, procureur général à la Cour de Lyon sous l'empire. Napoléon l'avait fait baron.

La Restauration le rendit pendant quelque temps à la vie privée; mais, bientôt, on fit appel à ses capacités et on le nomma maire de Lyon.

C'est sous son administration que la place des Célestins fut débarrassée de ses ignobles masures; que la place Bellecour fut ornée du chef-d'œuvre de Lemot; que la rue de la Pêcherie, jusqu'alors véritable cloaque, devint le quai actuel; etc..., etc...

Par sa ténacité, Rambaud obtint de la Liste civile la rétrocession à la Ville de la presqu'île de Perrache — qui avait été donnée, par Lyon, à Napoléon I^{er}.

C'est également au cours de sa magistrature, qu'on restitua

à notre cité ses anciennes armoiries, en y ajoutant le droit de placer « une épée nue dans la patte dextre du lion. »

Pierre Rambaud mourut en février 1845, à l'âge de 91 ans.

Léopold de Ruolz-Monchal, sculpteur, a fait son portrait, en costume de maire.

Divers

1818. — Le 2 juin eut lieu la cérémonie d'installation du maire Rambaud et de ses adjoints : Monicault, Emile Perret, Evesque, Devienne et Delphin.

Les journaux du temps signalent l'affluence inaccoutumée du public à l'occasion de cette cérémonie.

1819. — Le baron Rambaud fut désigné aux suffrages des Lyonnais, comme candidat à la Chambre. On fit à ce propos, une chanson, dont voici un couplet :

Si donc tous mes chers libéraux
Satisfaits de mes grands travaux,
Ont en moi quelque confiance,
Je le dis avec assurance :
Qu'ils donnent leurs voix à Rambaud.
Moi, je vois les choses d'en haut..... »

1838. — Bossan Pierre, architecte, habite 28, quai Rambaud.

1910. — Amédée Matagrin, dans *Lyon, la cité des Brumes*, a écrit, sous le titre :

Le quai Rambaud

Les lourds platanes blonds ont poussé librement,
Étalant leurs rameaux sur le quai solitaire,
Et le long promenoir dégage un charme austère
Malgré ses remorqueurs haletants et fumants.

Près des cloches à gaz, au noir revêtement,
Sur le bas-port brûlé, dans le charbon de terre,
Les manœuvres suants, que le travail altère,
Déchargent la péniche, avec des grognements.

Mais, comme l'autre rive où des sources ruissellent,
Le quai devient désert, après la passerelle
Qui franchit le canal ouvrant la gare d'eau.

Au pied des talus verts où des enfants s'égarent,
Se balance une barque, entre des vieux radeaux,
Et des chèvres s'en vont brouter le gazon rare.

RAMBAUD (Joseph-Henri) dit **REMBAUD**. — Dessinateur, né à Lyon le 20 septembre 1807, mort en la même ville le 31 octobre 1835; élève de l'Ecole de Lyon et de Thierriat.

Rambaud a laissé, notamment: *Vue prise en Bugey; vue de l'église d'Ainay; vue d'une tannerie aux Etroits; vue du quai de Saône; etc...*

RAMBAUD (François). — Peintre lyonnais du xvii^e siècle, mort dans notre ville en 1675.

Dès 1650, il travaillait pour l'Hôtel de Ville et fut maître de métier en 1653 et 1673.

RAMEAU (Jean-Philippe). — L'illustre musicien qui mourut en 1764, séjourna assez longuement à Lyon, où il exerça, au point de vue artistique, une grande influence.

Léon Vallas, toujours si documenté, nous apprend que c'est au parterre de notre Opéra que Rameau remarqua pour la première fois combien l'harmonie nous est naturelle.

Le premier, Léon Vallas a signalé que Rameau « séjourna « pendant l'année 1714 tout entière dans notre ville et y occupa « le poste d'organiste chez les Jacobins. »

RAMPON (chemin). — III^e arrondissement. — Cette désignation semble provenir du nom d'un propriétaire riverain, ainsi d'ailleurs que celle de la *rue Claude-Rampon*.

RAMUS ou **RAME** (Albertin). — Peintre et verrier lyonnais du xvi^e siècle, mort en notre ville le 7 février 1595.

Ramus a fait des vitraux pour le duc de Savoie, les verrières de la chapelle Saint-Roch, etc ... En 1585, il fut désigné comme maître de métier.

On lui doit un plan cavalier des territoires de Gorge-de-Loup et de Champvert, paru en 1591.

RANDON (Gilbert). — Né à Lyon le 8 octobre 1814, mort à Paris en mars 1884.

Gilbert Randon, fils d'un perruquier de notre ville, avant d'atteindre à la renommée comme caricaturiste, exerça divers métiers pour subvenir aux exigences de la vie: clerc d'avoué, commis-libraire, apprenti verrier, apprenti lithographe.

À seize ans, il s'engagea dans un régiment de cavalerie et devint sous-officier. Puis il travailla comme dessinateur dans la maison des dames Giraud, rue Mercière.

C'est seulement en 1850 que, aidé par son cousin Nadar, il put commencer à se faire connaître à Paris et à gagner sa vie avec son fantaisiste crayon.

Randon collabora au *Journal pour rire* et au *Journal amusant*.

Parmi ses œuvres, rappelons: *les Cancans de la République* (six vignettes, 1848) ; *complainte sur l'enlèvement de Vincent Million*; *Scènes de la vie du soldat* (caricatures) ; etc...

RANVIER (Joseph-Victor). — Peintre, né à Lyon le 9 juillet 1832, élève de notre Ecole des Beaux-Arts, de Richard et de Janmot.

J.-V. Ranvier se fixa à Paris, et mourut à Châtillon-sous-Bagneux (Seine) en mai 1896.

Parmi ses toiles: *Sainte-Famille* (1854) ; *Concert au clair de lune* (1859) ; *la Chasse au filet* (1864) ; *les Vertus exilées* (1873, aquarelle) ; *Bacchus et Ariane* (1880) ; *Bulles de savon* (1885) ; etc... Il fit également de la céramique.

RANVIER (Louis-Antoine). — Né à Lyon le 2 octobre 1835 ; médecin, membre de l'Institut. Il fit ses études à la Faculté de Paris et professa au Collège de France.

En 1886 l'Académie de Médecine, en 1887 l'Académie des Sciences le regurent dans leur sein.

Ranvier a beaucoup écrit sur l'*Histologie*.

RAOUL I^{er} DE LA ROCHE-AYMON. — Archevêque de Lyon (le 88^e selon *Gallia Christiana*).

D'abord abbé de Cîteaux, puis de Clairvaux, Raoul devint évêque d'Agen. En 1235, sous le pontificat de Grégoire IX, il fut nommé au siège de Lyon.

Il mourut l'année suivante, le 5 mars, et fut enterré à Clairvaux.

RAOUL II DE LA TORRETTE. — Archevêque de Lyon, mort en 1289.

Raoul de la Torrette était chanoine de Verdun lorsque le pape Martin IV l'appela au siège de Lyon, en 1284.

RAOUL-SERVANT (rue). — VII^e arrondissement. — Le *boulevard du Sud* a reçu, en juillet 1916, le nom de Raoul Servant, né à Lyon le 24 juin 1894. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts en 1906, il obtint, en 1912, le prix de Paris.

Mobilisé au 44^e régiment d'infanterie en 1914, Raoul Servant était secrétaire du colonel, qui avait voulu tenter de conserver ce précoce talent à la France. Mais, en Champagne, le 25 septembre 1915, notre compatriote vint supplier son chef de lui laisser prendre part à l'attaque. Il y fut tué, ainsi que son colonel.

RASPAIL (rue et place). — III^e et VII^e arrondissements. — Jusqu'en 1884 la place porta le nom singulier de *place des Squares*.

La dénomination par laquelle on désigne actuellement ces deux voies publiques rappelle François-V. Raspail, chimiste et homme politique, né à Carpentras le 20 janvier 1794, mort près de Paris en 1878.

Après avoir enseigné dans sa ville natale, Raspail connut de nombreuses tribulations, au terme desquelles il vint à Paris. Il prit part au mouvement de 1830, aux insurrections populaires de 1831 et fut incarcéré.

Dès 1843, il commença à s'occuper de médecine. Mais la Révolution de 1848 jette de nouveau Raspail dans les mouvements populaires. Il se fait remarquer par sa parole aisée et par ses idées qui paraissaient, à cette époque, outrancièrement avancées. A l'heure même où il est condamné à six ans de prison, Paris, en signe de protestation, l'élit député. La prison fut transformée en bannissement, et Raspail se retira en Belgique, d'où il ne revint qu'après l'amnistie, en 1859.

En 1869, il fut élu député du Rhône.

L'âge ne calma point son ardeur combative; et, en 1874, il se voyait encore condamné à un an de prison pour apologie de faits qualifiés crimes, dans son *Almanach météorologique pour* 1874.

Il mourut en 1878.

La « méthode Raspail » si chère aux Lyonnais, ne fut jamais accueillie que par des ironies dans le corps médical en général. Il est cependant des spécialistes qui ont reconnu que les recherches de Raspail avaient, dans une certaine mesure, préparé les travaux de Pasteur.

Divers

Raspail, qui devait tant attaquer le clergé, faillit devenir prêtre et commença dans ce but, ses études au Séminaire. En 1812, il était déjà chargé de l'enseignement de la philosophie à Avignon, aux séminaristes de première année; il eut, parmi ses élèves, Sibour, depuis archevêque de Paris. Le jeune abbé Raspail prêcha même à la cathédrale.

Il n'a, d'ailleurs, jamais oublié son maître, l'abbé Eysséric, à la mémoire duquel il a dédié, en 1838, son *Nouveau système de chimie organique*.

En tous cas, Raspail, eut, dans sa jeunesse, le feu sacré. En 1878, une revue parisienne a publié une pièce de vers qu'il écrivit en cette période de sa vie, intitulée *l'Assomption de la mère de Dieu*:

Que nos chants réunis étonnent la nature!
Que les plus doux transports s'emparent de nos cœurs!
La mère du Très-Haut, la Vierge la plus pure,
Permet que notre voix célèbre ses grandeurs.

Quelle est celle qui part, plus belle que l'aurore,
Que des anges sans nombre enlèvent à nos yeux?
On le voit à ses traits, l'amour saint la dévore!
Mortels, c'est votre mère, et votre reine, ô cieux!
Etc..... etc.....

Quantum mutatus!...

— Raspail avait été candidat, battu par Rivet, dans le Rhône. Lorsqu'il fut emprisonné, on fit, à Lyon, une chansong pour « l'ami du peuple »:

A toi, Raspail, liberté, gloire et paix!
Lyon, du moins, ne te croit pas coupable,
Car il t'absout par trente mille voix.....

— 1848. On lit, dans le *Journal de Lyon*: « Nos lecteurs apprendront avec satisfaction que le citoyen Raspail a repris « *l'Ami du Peuple*. Cette feuille paraîtra deux fois par semaine, « toujours au prix de cinq centimes. Le troisième numéro est arrivé hier à Lyon; on peut se le procurer dans les bureaux du « *Tribun du Peuple*. »

— 1869. Dans la *Mascarade* du 21 mars, on lit: « La candidature Raspail compte, à ce jour, un million d'adhérents. C'est « égal, je préfère encore Raspail, guérisseur de rhumes de cer- « veau, à Raspail, guérisseur politique; et j'aime mieux appli- « quer son camphre à la destruction des artes, que sa candidature « à la destruction des abus du pouvoir. »

— En mai 1870, à l'occasion du plébiscite, Raspail adressa aux électeurs le manifeste suivant :

« Mes chers Concitoyens,

« Mon état de santé ne me permettant pas encore de me rendre au milieu de vous, ce que je regrette terriblement le premier, voici, citoyens électeurs de la première circonscription de Lyon, et citoyens électeurs de la cinquième de Paris, qui me considérez comme votre représentant, voici mon avis au sujet du plébiscite :

« Vous devez vous souvenir, mes chers concitoyens, que les élections de 1869 avaient toutes eu lieu, officielles ou indépendantes, dans le but de mettre un frein au pouvoir occulte, désigné alors sous le nom de *pouvoir personnel*, ce qui amena le changement successif de plusieurs ministères.

« Mais le *pouvoir personnel* ne lâche pas de si bonne grâce une aussi riche proie ; de là est venue l'idée du plébiscite que le ministère actuel vous propose, la menace à la bouche, et avec une *activité dévorante* pire que celle qui a présidé aux *candidatures officielles*, avec la terreur de toutes les autorités, grandes ou petites, nommées par le gouvernement.

« A cette demande, qu'allez-vous répondre ?

« Par un *oui* ou par un *non* ?

« Vous tenez en vos mains l'une et l'autre réponse.

« Examinons-en la valeur.

« En écrivant : *oui*, vous donnez votre complète approbation à tout ce qui pèse si lourdement sur la France, et que nous allons énumérer :

« 1° Vous payez un impôt exorbitant de deux milliards quatre cent millions de francs, et qui menace encore d'augmenter tous les ans, jusqu'à atteindre votre nécessaire. De là découlent la ruine du plus grand nombre de vos manufactures et de l'agriculture, devenues de plus en plus incapables de soutenir, pour l'exportation de leurs produits, la concurrence avec les pays voisins, qui ne paient que des impôts insignifiants.

« Savez-vous qu'avec ce que touche, seulement par an, votre empereur en France, on aurait aux Etats-Unis, pays aussi grand que l'Europe, de quoi payer pendant plus de trois cents ans le président de la République américaine !

« 2° Vous avez une dette de plus de onze milliards, et pour la ville de Paris, un gouffre dont on n'a pas encore découvert le fond, deux plaies tellement incurables qu'on se voit forcé, pour les dissimuler, d'avoir recours à un nouvel emprunt, afin de

« payer la rente et cela, sans pouvoir rien amortir ; au bout de
« cette voie se montre inévitablement la banqueroute.

« 3° Tout pâtit dans cet état de choses, depuis l'ouvrier à
« qui on permet de faire grève à ses dépens, et que l'on poursuit
« ensuite, sur le moindre prétexte, pour avoir fait grève, jus-
« qu'au manufacturier sans entrailles, qui préfère sa ruine plu-
« tôt que de venir au secours de tous ses braves ouvriers qui tra-
« vaillaient avec tant de courage à sa fortune. Misère partout ;
« rémunération nulle part !

« 4° L'impôt du sang après l'impôt sur les écus ; impôt du
« sang qui, pour ne s'en servir que contre les concitoyens pour la
« guerre civile, absorbe, dans l'oisiveté de la caserne, les forces
« de la partie la plus vigoureuse de la population : près de 500.000
« hommes qui désapprennent le travail et reviennent, souvent
« par suite de maladies, perdus pour le mariage et pour la fa-
« mille ; d'où il résulte que la population baisse de jour en jour
« au lieu d'augmenter selon la règle normale.

« 5° Au lieu de tout cela on vous a donné, dit-on, de la gloire ;
« et la France, ajoute-t-on, est assez riche pour la payer. Sans
« doute, mais en s'appauvrissant.

« Vous ne calculerez jamais les pertes sans utilités que vous
« ont coûtées ces guerres, plus meurtrières que jamais, entrepri-
« ses le plus souvent pour rétablir des moines et des mission-
« naires.

« Guerre de la Chine, pour laquelle on a dépensé nos mil-
« lions et dont le résultat net a été le déménagement complet du
« Palais d'Été au profit des chefs de l'expédition.

« Guerre de Crimée, où il est mort de notre côté, pour une
« simple citadelle, 100.000 soldats sur lesquels 75.000 par mala-
« dies et par suite de l'impitoyable discipline. Ce fait est cons-
« taté par nos plus habiles chirurgiens de l'armée.

« Guerre d'Italie, la seule qui eut un but humanitaire, puis-
« qu'elle devait rendre à un grand peuple sa nationalité des
« Alpes à l'Adriatique, et que l'anarchie des chefs rendit si
« meurtrière que le vainqueur, qui devait sa victoire à la bra-
« voure seule de nos soldats, se vit obligé, le lendemain, de de-
« mander la paix au vaincu, en lui laissant le quadrilatère et la
« Vénétie d'un côté, et en entourant le pape de nos soldats qui
« rougissent en secret de ce rôle ; réservant ainsi à la Prusse,
« après sa victoire de Sadowa, l'honneur de rendre à l'Italie le
« quadrilatère et la Vénétie, que l'Autriche lui avait usurpés,
« mais non Rome, qui devrait être la capitale du peuple italien.

« Enfin la guerre du Mexique d'où, sur un seul signe de la
« grande Amérique, nous nous sommes retirés avec un emprunt

« dévoré d'avance, sans le moindre profit, et en laissant fusiller
« cet empereur fabriqué par le gouvernement français, malheu-
« reux qui, dans son repentir de s'être laissé mener dans cette
« impasse, a cru effacer son immense sottise par la mort. Celui-
« là, du moins, a su expier son crime ; car le plus grand des cri-
« mes de lèse humanité, c'est celui de l'homme qui use de la
« force et de la violence pour assujétir un peuple libre.

« Voilà l'inventaire de ce qu'a fait notre armée invincible,
« sous le régime impérial !

« Et voici ce que, pour couronner l'œuvre, on lui demande
« aujourd'hui : quand il s'agit d'une élection d'un citoyen au
« Corps législatif, on déclare le soldat incapable de voter ; le jour
« du plébiscite, il votera, mais sous l'œil de ses chefs ; et mal-
« heur à qui inscrira : *non*. C'est inouï et presque incroyable !

« Je m'arrête là. Approuvez-vous cet état de choses ? Mettez
« un *oui* gros comme une montagne, qui n'accouchera pas de la
« queue d'une souris dans la balance de vos impôts et de vos
« dettes.

« Vous pâlissez devant une aussi lâche concession ! car voici
« ce que le plébiscite demande pour votre *oui* : *le peuple approuve*
« *les réformes libérales opérées dans la constitution depuis 1860*
« *par l'Empereur, avec le concours des grands corps de l'Etat.*
« *et ratifie le sénatus-consulte du 20 avril 1870.*

« A une invitation aussi hardie, et après les faits ci-dessus
« énumérés, ayez le courage de votre opinion et, fièrement, la
« main sur votre conscience, répondez : *non* !

« Ce sera peut-être une grande leçon si on veut l'entendre.

« Le gouvernement va sans doute, comme à son ordinaire,
« faire jouer le *spectre rouge* à vos yeux, pour peu qu'il sente lui
« échapper le vote. Celà lui sera facile : il ne lui faudra que 500
« blouses blanches pour commencer le feu.

« Mais il vous sera plus facile de l'éteindre, ce feu, par ce que
« je vais vous dire :

« C'est que, dans le nombre de ces combattants, il ne se trou-
« vera pas un citoyen honnête ; que chacun reste dans ses foyers
« en cas d'émeute ; car malheur à tout étourdi qui y prendrait
« part innocemment !

« Aujourd'hui, tout par le raisonnement et le suffrage uni-
« versel, et rien, absolument rien, par la violence.

« Cela étant bien entendu, votez donc *non* le jour du plébi-
« ciste, et vous aurez fait une bonne action.

« F.-V. RASPAIL,

« Député du Rhône,

« Cachan-Arcueil, 25 avril 1870. »

RAST (Jacques-Joseph). — Ecclésiastique, né à Lyon le 17 novembre 1736, mort dans la même ville le 17 février 1816, renommé pour sa grande bienfaisance.
Il fut chanoine de Saint-Paul.

RAST-MAUPAS (rue). — III^e arrondissement. — Le nom attribué à cette voie publique rappelle Jean-Louis Rast-Maupas, né à La Voulte en 1731, mort doyen de la Société royale d'Agriculture de Lyon, le 27 mai 1821.

Rast-Maupas a introduit dans sa pépinière d'Ecully près de cinq cents espèces d'arbres et d'arbustes étrangers. Mais ce n'est point son seul titre à la reconnaissance des Lyonnais; il en est un, plus important encore, inscrit sur son tombeau au cimetière de Loyasse: « Sa vie entière fut consacrée au bien public; les arts, les sciences, l'agriculture rediront son nom avec éloge. « Lyon lui doit la *Condition publique des soies*, service le plus « éminent rendu à l'industrie lyonnaise. »

J.-L. Rast-Maupas collabora avec l'abbé Rozier, et fut en relations avec Poivre, La Tourette, Cels, Vilmorin, de Jussieu, etc...

Grognier lui a consacré une notice dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture* (1820-1821).

RAST-MAUPAS (Jean-Baptiste-Antoine). — Né à La Voulte le 27 décembre 1732, mort à Albigny (Rhône) le 1^{er} juin 1810.

Il exerça la profession de médecin et enseigna au Collège de médecine; il fit un cours de botanique à l'Ecole vétérinaire.

J.-B. Ras-Maupas, frère de l'agronome-pépiniériste (voir ci-dessus) correspondit avec Haller, Sauvage, Poivre, Dombey, etc.

RATER (montée). — IV^e arrondissement. — Nom donné à une partie de la montée Rey, et qui rappelle l'ingénieur Antoine Rater. C'est lui qui dirigea les travaux nécessités par la création du cours d'Herbouville. Il travailla avec Soufflot.

A. Rater, né à Lyon le 26 avril 1729, mourut à Miribel le 4 août 1794.

Son fils, Ildefonse, fut le compagnon de captivité de Chinard, à Rome, et fut tué au siège de Toulon.

RATER (Gabriel). — Médecin lyonnais, né en 1801. Interne en 1820, Rater suivit à Paris les cours de Laënnec, dont il fut même le collaborateur.

Installé définitivement à Lyon vers 1830, il fut nommé au concours médecin de l'Hôtel-Dieu, en 1832.

Membre, puis président (1853) de la Société de Médecine, G. Rater donna une grande partie de son temps au Dispensaire général (1856-1868).

Il mourut à Lyon en 1868

RAULIN (rue). — VII^e arrondissement. — Cette rue porte le nom du professeur Jules Raulin, né à Mézières le 7 septembre 1836. Fils d'un très modeste instituteur, c'est à son seul mérite qu'il dut la haute situation qu'il a occupée dans la Science.

Collaborateur, pendant près de dix ans, de Pasteur, Raulin enseigna à la Faculté des Sciences de Lyon, dont il fut le doyen.

Lyon ne pouvait oublier cet enfant d'adoption auquel il doit l'Ecole de Chimie industrielle (dont, le premier, il eut l'idée) et la Station agronomique du Rhône.

En 1900, on a placé solennellement son buste à l'Institut de Chimie.

RAULT (Victor). — Né à Dinan (Côtes-du-Nord) le 23 avril 1858, mort à Paris le 9 juillet 1930.

V. Rault parcourut une carrière administrative des plus honorables: préfet dès 1899 (Constantine, puis Loire-Inférieure), il succéda à Lutaud à la préfecture du Rhône en 1907; il devait y rester jusqu'en 1918.

On sait qu'il présidait le Conseil de gouvernement de la Sarre, lorsqu'il fut nommé Conseiller d'Etat.

RAVARIN (Fleury). — Né à Lyon le 21 avril 1861. Docteur en droit de la Faculté de Paris, il entra au Conseil d'Etat en 1885.

Chef de cabinet du ministre Siegfried, Fl. Ravarin se lança dans la politique. Conseiller général du Rhône, il entra au Parlement, pour la première fois en 1893 (voir: Fleury-Ravarin).

RAVAT (rue). — II^e arrondissement. — Par cette dénomination on a voulu perpétuer la mémoire de Louis Ravat, seigneur des Mazes, prévôt des marchands de Lyon, de 1708 à 1715.

C'est lui qui, pendant l'émeute de 1714 disait: « Je me ferai
« plutôt piler dans un mortier que de faire la moindre conces-
« sion aux séditeux. »

RAVE (Jean-Marie, dit Joanny). — Peintre, né à Lyon le 25 janvier 1827, mort à Marseille le 23 juillet 1882.

Rave étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, sous Bonnefond. Installé, tout d'abord, dans notre ville, il la quitta, en 1858, pour Marseille où il devint professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.

Parmi ses toiles: *le Jugement de Daniel* (1853); *l'Inspiration* (1857); *la Vierge à l'holocauste* (1858); *les Figues de Provence* (1865); *Flûteurs antiques* (1870); *Bouquetière d'Arles* (1877); *un baptême à Marseille* (1880); *Pétrarque à Vaucluse* (1881); etc...

RAVEL DE MALLEVAL (Edouard). — Peintre et graveur, né à Lyon au début du XIX^e siècle. Elève des deux Flandrin. Il exposa à Paris et à Lyon, de 1848 à 1888.

Parmi ses toiles: *Sujets religieux*; *Caton d'Utique* (1849); *Descente de Croix* (1864); *l'Ange du Travail* (1866); *un Rêve*; etc.

RAVERAT (le baron). — Né à Crémieu (Isère) le 17 mars 1812; mort à Lyon le 11 mai 1890. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts.

Son père, qui avait servi sous l'Empire, reçut de Napoléon le titre de baron.

Le baron Raverat, voyageur infatigable, nous a laissé des guides remarquables du Bugey, de la Savoie, du Dauphiné, de la vallée du Rhône.

Ses promenades à travers et autour de Lyon sont encore pleines d'intérêt.

Il a écrit notamment dans la *Revue du Lyonnais* et dans *Lyon-Revue*.

RAVERAT (Pierre-Octave). — Peintre, né à Crémieu, mort à Lyon le 28 février 1886. Elève de l'Ecole de Lyon.

Parmi ses toiles: *Vue prise de Voreppe* (1846); *Limonest* (1849); *Lône au Grand Camp* (1875); *les Laveuses* (1879); *l'Automne au parc de la Tête-d'Or* (1886); etc...

RAVIER (rue). — VII^e arrondissement. — François, dit Auguste Ravier, né à Lyon en 1814, a donné son nom à cette voie publique.

Destiné par sa famille au notariat, Ravier, entraîné par ses goûts, fréquenta les musées et travailla la peinture. En 1840, au cours d'un voyage en Italie, il dessina et peignit une série de paysages. Revenu dans sa ville natale, il se fixa d'abord à Crémieu, où il partagea son temps entre la chasse et la peinture, puis, en 1867, à Morestel.

C'est dans cette commune qu'il mourut, aveugle, le 26 juin 1895.

Corot et Puvis de Chavanne ne cachaient pas leur admiration pour certaines études de Ravier.

En 1904, à l'Exposition rétrospective, il fut classé parmi les précurseurs français des coloristes modernes.

Parmi ses œuvres, je citerai : *Environs de Crémieu; crépuscule à Morestel* (aquarelle) ; *Ciel d'hiver* (1884) ; *Soleil couchant sur le marais ; effet de nuit à Thuile ; bords de rivière à Poncins ;* etc...

RAVIER DU MAGNY (Ambroise-Jean-Marie). — Avocat, né à Sarry-en-Brionnais le 17 août 1735, mort à Lyon le 1^{er} Nivôse an XII.

Inscrit au barreau, comme avocat au Parlementès-cours de Lyon, en 1758, il fut bâtonnier de l'ordre en 1787-1788.

En 1790, il devint juge au Tribunal du district ; puis, en 1800, il passa au Tribunal d'appel, où il resta jusqu'à sa mort.

Ravier du Magny fut recteur de la Charité (1781-1784) et échevin de Lyon (1787-1788).

RAVIER DU MAGNY (Ph.-Antoine-Emile). — Né le 18 octobre 1819 à Lyon, où il mourut le 26 février 1895.

Il consacra une large part de son activité à l'administration du Dispensaire.

Magistrat, il avait débuté à Nantua, devint juge à Saint-Etienne, puis juge et vice-président au Tribunal de Lyon, jusqu'à sa mise à la retraite en 1883.

Son fils, Marie-Pierre-Louis Ravier du Magny (né en 1868, à Montbrison) enseigna l'histoire du droit et le droit administratif à la Faculté catholique de notre ville.

RAYMOND (rue). — 1^{er} arrondissement. — La rue Clos-Flandrin (au couchant) a reçu, le 30 avril 1858, le nom de Jean-Michel Raymond, né le 24 mars 1766 à Saint-Vallier (Drôme), mort à Lyon le 6 mai 1837.

Pendant la Révolution, Raymond, déjà connu comme chimiste, fut nommé par le Comité de Salut public, sur la désignation de Fourcroy, inspecteur général pour la fabrication des poudres et salpêtres dans le Midi.

Sous l'Empire, un prix de 50.000 francs ayant été proposé par Napoléon pour la découverte d'un procédé propre à teindre la soie et la laine en bleu, sans indigo et sans pastel, Raymond l'emporta en créant le *bleu* qui porte son nom.

En 1835, se souvenant de ses erreurs de jeunesse, qui avaient failli ruiner sa carrière, Raymond publia : *Essai sur le jeu considéré sous le rapport de la morale et du droit naturel*.

Ses *Souvenirs d'un oisif* datent de 1836.

RAYNAUD I^{er} DE SEMUR. — Archevêque de Lyon (le 7^e d'après *Gallia Christiana*).

D'abord moine de Cluny, puis abbé de Vézelay, il fut élu au siège de Lyon en 1128 et mourut le 7 août 1129, alors qu'il avait le titre de légat apostolique.

RAYNAUD II DE FOREZ. — Fut élu archevêque de Lyon en 1193. C'est lui qui régla les difficultés surgies entre l'Eglise de Lyon et les comtes de Forez. On attribue à Raynaud II la fondation des châteaux de Pierre-Scize, d'Anse, de Chasselay, de Dardilly.

Il mourut le 21 octobre 1226 et fut inhumé à Saint-Irénée.

RAYNAUD (Théophile). — Hagiographe lyonnais, mort le 31 octobre 1663. Il avait écrit plus de vingt volumes qui parurent à Lyon. Bayle lui a consacré un article dans son *Dictionnaire historique*.

Dans *Erotemata de malis ac bonis libris*, Raynaud met à l'index la plupart des chansons de geste. Quand à Rabelais il le considère comme un athée.

RAZURET (Jacques). — Peintre, né à Lyon en novembre 1829, mort en la même ville le 25 novembre 1895. Il fut élève de Tony Desjardins.

On lui doit des dessins de paysages et de divers monuments. A Lyon, Razuret a participé à la décoration des églises d'Ainay, de Saint-Denis (à la Croix-Rousse), de l'hôpital Saint-Joseph.

REBATEL (Fleury). — Docteur en médecine de la Faculté de Paris, né en 1845, à Lyon.

Le D^r Rebatel fut élu Conseiller général en 1880 et constamment réélu jusqu'en 1898.

Son activité civile fut remarquable : administrateur des Hospices, du Conservatoire, du Lycée de jeunes filles ; membre du Conseil d'hygiène, de la commission des prisons ; médecin du service sanitaire ; président du Conseil général.

En 1874, le D^r Rebatel prit part à un voyage d'étude en Tunisie, dont il a publié une relation, en 1875, dans le journal le *Tour du Monde*.

Rebatel fut une des belles figures du parti républicain à Lyon, en même temps qu'une des personnalités les plus estimées de notre ville.

Sa fille a épousé M. Edouard Herriot.

Le D^r Rebatel est mort à Lyon le 20 janvier 1905.

RECLUSERIES. — On comptait, autrefois, douze recluseries sur le territoire qu'occupe aujourd'hui Lyon. Pour la plupart d'entre elles on ignore la date de leur fondation.

En voici la liste : *Sainte-Madeleine, Sainte-Marguerite, Sainte-Hélène*, toutes trois recluseries de femmes. Pour les hommes : *Saint-Barthélemy, Saint-Irénée, Saint-Marcel, Saint-Hilaire, Saint-Clair, Saint-Sébastien, Saint-Martin de la Chana, Saint-Epipoy, Saint-Vincent*.

RECORDON (Pierre). — Fondateur de cloches qui vécut aux XVI^e et XVII^e siècles, à Lyon, où il mourut avec le titre de « bourgeois de Lyon » qui lui fut octroyé en 1615.

Recordon, en 1622, fut chargé de refondre le bourdon de la cathédrale ; il travailla également à l'Arsenal.

REGAUD (Francisque). — Avocat, né à Lyon le 5 septembre 1871, mort directeur de l'Office du Tourisme, au cours d'un voyage dans les Balkans, nécessité par ses fonctions, en 1928.

F. Regaud, alpiniste remarquable, fut président du Club alpin français. Conseiller municipal en 1908 et jusqu'à la guerre. Lieutenant de chasseurs alpins à la mobilisation (août 1914) il fit admirablement son devoir et revint, en 1918, avec le grade de commandant.

Député du Rhône en 1919, il fut battu au renouvellement de 1924.

Regaud a publié: *La réforme de la magistrature et les idées socialistes* (1897); *la réforme des Conseils de Prud'hommes* (1898); *les finances municipales lyonnaises au XIX^e siècle* (1904).

REGNAULT DE PARCIEU (Antoine-François). — Conseiller en la Cour des Monnaies de Lyon, né en 1682, mort le 15 septembre 1765. Fut membre de l'Académie de Lyon.

REGNIER (Gaspard). — Sculpteur, né à Lyon en 1669, mort à Grenoble en 1737.

On lui doit les *Quatre Evangélistes* de la coupole de l'église des Chartreux.

REGNIER (Jean-Marie). — Peintre et fabricant de soieries, né à Lyon en 1796, mort en la même ville le 13 mai 1865. Régnier fut élève de Revoil à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Il a laissé: *portrait de Mgr Lyonnet, évêque de Saint-Flour* (1853); *le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux* (1859); *Arles-Dufour* (portrait); etc...

REGNY (Jean-Aimé). — Né à Lyon le 15 septembre 1772, mort à Vérone le 19 mai 1835. Banquier, conseiller municipal (1805); membre de la Chambre de Commerce (1813-1820); membre (1818) et président (1824) de l'Académie de Lyon; président du Dispensaire général (1826-1830); tels sont les principaux sommets de sa carrière.

REIGNIER (Jean). — Peintre et dessinateur, né à Lyon le 3 août 1815, mort le 17 janvier 1886, en la même ville. Elève de Thierriat à l'Ecole de Lyon, il enseigna lui aussi à la même école, de 1853 à 1884.

De 1885 à sa mort, Reignier fut Conservateur du Musée de peinture. Il a peint des *Fleurs*, des *Fruits*.

REITHOFER (Pierre). — Dessinateur et aquafortiste, né et mort à Lyon (18 juillet 1831-29 juin 1894).

Il fut ingénieur à la Compagnie P.-L.-M..

Reithofer a laissé un assez grand nombre de pièces, parmi lesquelles: *quai des Etroits* (plume, 1877); *la Mulatière* (1878); *Aqueducs de Beaunant* (1880); *chez la mère Guy* (1881); *lac de la Tête-d'Or* (1884); *les Maronniers de Saint-Rambert* (plume); *l'Île-Barbe* (1889); *rue de la Fronde*; etc..., etc...

REMILLIEUX (Pierre). — Artiste peintre, né à Vienne (Isère) en 1811, mort à Lyon en 1856. Elève de Bonnefond et de Thierriat à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Rémillieux a laissé de nombreux tableaux de *Fleurs*, *Fruits*, *Natures mortes*.

Il enseigna le dessin à l'Ecole.

REMILLIEUX (Marius-Etienne). — Sculpteur et peintre, né à Lyon où il mourut en 1887.

Parmi ses toiles: *Environis de Tassin* (1879); *la Vallée d'Azergues* (1880); *la Vallée d'Arches* (1883); *Volée de pigeons* (1887); etc...

REMPARTS-D'AINAY (rue des). — II^e arrondissement. — Avant les travaux de l'entreprise Perrache (1774), il existait en cette partie de la ville des remparts commencés en 1544 (en suite des craintes qu'occasionna l'invasion de la Champagne par Charles-Quint), par Jean d'Albon, seigneur de Saint-André, père du maréchal gouverneur de Lyon. Ces remparts furent terminés sous le règne de Louis XIII.

Le 23 février 1777, Perrache et sa compagnie, firent procéder à la démolition des remparts d'Ainay; ils y avaient été autorisés sous condition de laisser une rue de quarante pieds (13 mètres environ) de large, à partir du seuil des maisons qui faisaient face au boulevard bordant les remparts.

Le souvenir de cet état des lieux s'est perpétué dans le nom de notre rue.

Pendant quelques années (sous la Restauration) une partie de cette voie publique a porté le nom de *rue Ravez*. Avocat lyonnais, Ravez sut se faire oublier pendant la Terreur en se cachant à Bordeaux.

Membre de la *Chambre introuvable*, il se distingua par la

fougue de son royalisme; il fit déclarer indigne de siéger, parce que régicide, l'abbé Grégoire (1817). Devenu président de la Chambre, c'est Ravez qui fit expulser *manu militari* le député Manuel.

Personnalités ayant habité la rue

1849. — Morin Jérôme, juge de paix.

1868. — Chenavard Ant., architecte.

Le général Lapasset (qui brûla ses drapeaux à Metz en 1870, plutôt que de les livrer).

Notes topographiques

Les n° 1 à 7 furent construits de 1831 à 1866 sur une partie du tènement des Jésuites de Saint-Joseph.

Les n° 9 à 19, édifiés de 1839 à 1859, s'élèvent sur l'emplacement du Jeu de l'Arc et de la maison de la Flèche, qui faisaient face aux remparts.

N° 17. Maison léguée aux Hospices par E.-A. Vallon (1905).

Les n° 23 à 31 furent construits de 1821 à 1850 sur le sol de l'ancien boulevard, vendu aux riverains par l'entreprise Perrache.

Les n° 33 à 37 couvrent l'ancien lit du Rhône; ils furent bâtis de 1824 à 1849.

Les n° 2 à 20 sont situés sur l'emplacement de l'ancien rempart; les maisons furent édifiées de 1829 à 1858.

Les n° 22 à 28 s'élèvent sur le sol du *prés d'Ainay*, en dehors des remparts.

Les n° 30 à 38 furent bâtis de 1813 à 1849 sur l'ancien lit du Rhône.

Souvenirs d'antan

— Du côté du Rhône, le rempart se terminait sur l'emplacement dit du *Cheval fol*, car c'est en ce lieu que se terminait la fête populaire de ce nom.

— 1544. Jean d'Albon fait élever les remparts (voir ci-dessus). Sous Henri IV, ils furent ornés de rangées d'arbres. Dans

les *Archives du Rhône* (VII) en lit que le premier de ces arbres fut planté par Sully. Rien n'est moins certain ! Il est possible que ce soit là un souvenir de ces ormes appelés, en quelques villages, *sully*, en mémoire de l'ordonnance de ce ministre enjoignant de planter un orme dans chaque commune, sur la place où se tenaient les marchés et les fêtes baladoires.

— Jusqu'au XVIII^e siècle, s'élevait sur le rempart, la *maison royale du Jeu de l'Arc*, ancienne confrérie érigée en compagnie royale par Charles VII, en 1431, dans le but d'exercer les hommes à se servir utilement de cette arme des troupes légères. Après l'invention des armes à feu, cet exercice devint un simple jeu d'adresse ; la compagnie fut alors composée d'une trentaine de négociants notables qui se réunissaient pour tirer l'oiseau. Le vainqueur recevait une bourse contenant soixante jetons d'argent aux armes de la Ville et aux siennes.

1776. — Réfection de l'hôtel de l'Académie d'équitation situé sur le rempart d'Ainay, par Pierre-Jules Thenadey, architecte.

— En 1827, on comptait, rue des Remparts-d'Ainay, 21 ateliers de fabrication des étoffes de soie, employant 49 métiers.

— 1864. — En janvier, on pouvait lire, rue des Remparts-d'Ainay, au-dessus de la porte d'entrée d'une maison, l'écriteau suivant :

« Appartement à louer de suite ou plus tôt si on le désire ! »

REMY (Saint). — Evêque de Lyon (le 55^e d'après La Mure) vers 850, mort le 28 octobre 875 et inhumé à Saint-Just.

On lui attribue l'établissement des chanoines de Saint-Just.

REMY. — Quelques auteurs admettent un évêque de Lyon, Rémy, deuxième du nom, vers 920. On le cite dans la *Chronique de Flavigny*.

RENAL (Antony). — Littérateur lyonnais de la première partie du XIX^e siècle. Il professait une très grande admiration pour Lamartine et V. Hugo. Dans sa production littéraire il s'efforça de les imiter ; c'est ainsi qu'on peut lire ces strophes lamartiniennes dans sa *Mosaïque poétique* :

L'amour? Il est semblable aux orangers du Tage,
 Il nous couvre, au printemps, de parfums et d'ombrage ;
 A nos lèvres ses fruits offrent leur doux trésor ;
 Il grandit, il étend ses profondes racines,
 Il penche de lui-même et, parmi les ruines,
 Nous le voyons fleurir encor !

.....

Il est, il est pour nous dans le bruit d'une robe,
 Il est dans le regard triste et doux qu'on dérobe,
 Il est dans une larme, il est dans un soupir,
 Il est dans un seul mot, un mot toujours le même,
 Dans ce mot ravissant, dans ce mot : « Je vous aime »,
 Qui fait vivre et qui fait mourir.

Lorsque parurent les *Feuilles d'automne*, Antony Rénal adressa (1831) à Victor Hugo une poésie dans laquelle il proclame toute son admiration. On y lit les vers suivants :

Pardonne à l'oiseau du buisson
 S'il fait entendre sa chanson
 A l'aigle, oiseau roi de son aire,
 Bravant les cieux et le tonnerre !
 Etc..... Etc.....

RENAN (rue). — VII^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle Ernest Renan. Malgré la notoriété de l'illustre penseur, je n'en dirai rien, parce que sa biographie ne touche pas l'histoire de Lyon.

RENARD. — Artiste lyrique qui connut l'immense succès comme fort ténor à Lyon, puis à l'Opéra de Paris.

Imprévoyante cigale, il termina sa carrière d'abord comme directeur du théâtre de Vienne (Isère), puis... dans les cafés-concerts de notre ville.

RENARD (Joseph). — Maître teinturier, né à Sainte-Foy-lès-Lyon le 17 janvier 1829, mort le 15 novembre 1900.

Il fut conseiller prud'homme, administrateur de la Caisse d'Epargne, du Dispensaire, etc...

Mais les hommes de ma génération se souviennent surtout de l'amateur de musique si éclairé qu'était J. Renard.

RENAUT (Joseph). — Né à La Haye-Descartes, en Touraine, le 7 décembre 1844. Une maladie le détourna de l'Ecole Polytechnique.

Il fit ses études médicales à Tours. Interne à Paris en 1869, répétiteur au laboratoire d'histologie du Collège de France (1872), agrégé en 1875, Renaut fut nommé professeur d'histologie à Lyon en 1877.

Son succès, dans l'enseignement d'une matière aride, s'affirma dès ses premiers cours. Il était d'ailleurs, un merveilleux orateur et possédait à fond l'art d'intéresser son public.

Son *traité d'Histologie pratique* est resté un ouvrage classique.

Renaut ne se contenta pas d'occuper magistralement la chaire qu'on lui avait confiée: poète délicat et de réel talent, il fut couronné par l'Académie française sous le pseudonyme de Sylvain de Launay.

Le professeur Renaut mourut le 26 décembre 1917.

RENAUX (Jules). — Ingénieur civil qui, par ses efforts persévérants, introduisit à Lyon l'usage du gaz. Ses premières tentatives datent de 1827; l'essai fut fait dans la galerie de l'Argue, le gazomètre ayant été établi rue Tupin-rompu.

REPIQUET (Léonce-Antoine). — Avocat, né à Lyon le 21 janvier 1851. Il fit ses études de droit à Dijon. En 1873 il s'inscrivit au barreau de Lyon où il tint, longtemps, une place considérable.

Repiquet fut conseiller général et sénateur du Rhône.

REPOS (rue du). — VII^e arrondissement. — Cette rue conduit à l'ancien cimetière de la Guillotière; c'est évidemment la raison qui lui a fait attribuer ce nom.

REPUBLIQUE (place et rue). — I^{er} et II^e arrondissements. — L'histoire de cette rue nécessiterait une monographie spéciale dépassant le cadre du travail de documentation que je propose à l'attention du public. Je résumerai autant qu'il sera possible de le faire.

Cette rue fut ouverte sous le préfectorat du sénateur Vaisse. Jusqu'en 1871 elle a porté le nom de *rue Impériale*; puis, jusqu'en 1878, celui de *rue de Lyon*.

Le projet d'ouverture d'une voie reliant directement la place de la Comédie à Bellecour fut, en grande partie, l'œuvre de l'architecte Benoît Poncet (1806-1881). René Dardel qui, de 1855 à 1862, édifia le Palais du Commerce, participa également au percement de cette voie publique.

Deux rues existant depuis longtemps servirent d'amorce au projet.

1° La *rue Bellecordière*, qui commençait à la rue Confort et se terminait place Le Viste (ce nom a été transféré à la rue qui longe l'Hôtel-Dieu désignée jusqu'alors sous le vocable Bourgchanin).

Les frères Prêcheurs, établis en 1236 sur un emplacement qu'ils avaient acquis de Humbert et Durand de Fuers, et qui joignait, à l'Ouest, le tènement des Templiers, s'agrandirent en 1252 par l'acquisition d'une vigne. Cette vigne (qui occupait à peu près l'emplacement des maisons de la rue de la République, depuis le n° 75 jusqu'à l'immeuble du journal le *Progrès*, et s'étendait, à l'Ouest, jusqu'au terrain qui constitue l'actuelle rue Emile-Zola) leur fut vendue par Guillemette, veuve de Humbert de Varey l'aîné. Sur une partie de cette propriété des frères Prêcheurs fut tracée la *rue Bellecordière* ancienne, laquelle se continuait par une *ruette* joignant le tènement des Jacobins à l'Ouest, et s'amorçant au Nord à la rue Confort.

2° Entre la place des Cordeliers et l'actuelle place de la République (vers le magasin des DeuxPassages) une voie qui portait deux noms: *rue Bonneveau* et *rue des Générales*.

Les moines de l'abbaye de Bonneveau, près de Vienne, ayant acquis une maison à l'angle de la *rue Grenette* et de la *rue des Générales*, on donna le nom de Bonneveau à la portion de la rue des Générales s'étendant de la *rue de la Lune* (partie de la rue Tupin) à la *rue Port-Charlet* (partie de la rue Ferrandière). En cette rue s'ouvraient principalement des ateliers de mégissiers et de corroyeurs.

La portion de cette voie publique qui reliait la *rue Port-Charlet* à la *Grande rue de l'Hôpital* (laquelle aboutissait à l'entrée sud de la rue Palais-Grillet) conserva le nom de *rue des Générales*.

Quant à la portion de notre rue de la République qui joint la rue Lafont à la place des Cordeliers, elle est de création entièrement nouvelle: aucune voie, dans la direction nord-sud n'existait avant la percée.

On commença les expropriations en 1854. Il serait fastidieux d'énumérer les immeubles expropriés et les noms de leurs propriétaires. J'indiquerai seulement le nombre des maisons

supprimées dans chacune des rues de l'époque (je classe ces rues et ruelles par ordre alphabétique) :

Rue de l'Arbre-Sec, neuf immeubles.
Rue des Archers, huit.
Rue Bât-d'Argent, neuf.
Rue Bellecordière (ancienne), douze.
Rue Bonneveau, vingt-deux.
Rue Buisson, sept.
Place de la Comédie, six.
Rue Confort, six.
Place des Cordeliers, dix.
Rue du Cornet, deux.
Rue Dubois, cinq.
Rue des Générales, six.
Rue Gentil, quatorze.
Rue de la Gerbe, vingt-deux.
Rue Grenette, quatre.
Grande rue de l'Hôpital, trente.
Rue de Jussien, huit.
Place Leviste, deux.
Rue de la Lune, quatre.
Rue Mulet, huit.
Rue Neuve, dix.
Rue Noire, huit.
Rue Palais-Grillet, sept.
Rue Paradis, neuf.
Rue Pizay, onze.
Rue Plat-d'Argent, neuf.
Rue Port-Charlet, sept.
Rue Raisin, six.
Impasse Saint-Charles, quatre.
Impasse Saint-Crépin, deux.
Petite rue de Villard, quatre.
Soit au total 272 immeubles expropriés.

Personnalités ayant habité ces voies publiques

1749. — Clavière François recteur de la Charité, habite « derrière l'hôtel de ville, près la Comédie ».

Vitet Jean-François, l'aîné, maître-chirurgien, loge rue Bonneveau.

xviii^e siècle. — Pointe, le chirurgien, rue Bonneveau.

1838. — Gagnard Vincent, peintre, rue Bonneveau.

1861. — Albrand P.-S., graveur, rue Impériale.

1868. — Hirsch Abraham, architecte, 53, rue Impériale.
 Sage J.-M., architecte, rue Impériale.
 Aynard Edouard, 19, rue Impériale.
 Desgranges, docteur, professeur à la Faculté de médecine.
 Journal *le Progrès* (rédacteur en chef Noellat), bureaux, 61.
 rue Impériale.
 Journal *l'Entracte Lyonnais* (directeur F. Boily), 47, rue
 Impériale.

Notes topographiques

Les beaux immeubles ne manquent pas dans la principale rue de notre cité; je ne veux attirer l'attention du lecteur que sur certains détails concernant quelques-uns d'entre eux:

L'architecte Giniez a fait les plans des immeubles portant les n° 2, 3, 16, 24, 26, 28, 30, 54 (avec J.-P. Bissuel), 56 (avec le même). 58.

Louis-Etienne Journioud, architecte, a construit les n° 11, 14, 42, 50, 53.

N° 4. C'est dans cet immeuble qu'était installée la *banque Lyon-Loire* qui sauta au moment du terrible « krack » financier de 1882. L'aménagement des bureaux avait été fait par les architectes H. Feuga et H. Depierre. La maison Ulysse Pila s'y installa par la suite.

N° 12. Banque de France, construite en 1855 par l'architecte Gabriel Crétin. L'hôtel a été restauré en 1924-1925.

N° 18. En 1872, le Crédit Lyonnais fut réinstallé dans cet immeuble, par les architectes Feuga et Depierre.

N° 19. Maison édifée en 1856 par l'architecte L.-G. Charvet.

N° 35. Vers 1880 s'ouvrait en cet immeuble la librairie Meton, une des mieux achalandées de la ville.

N° 36. Les grands magasins *Aux Deux-Passages* aménagés par l'architecte René Ribollet.

N° 39. Immeuble construit sur les plans de l'architecte B.-S. Seitz; on peut voir une devanture moderne; imposte avec presse à estamper, datée 1853, en fer forgé.

N° 40 et 48 édifés par l'architecte J.-Prosper Bissuel.

N° 55. Dû à Clair Tisseur.

N° 60. Construit sur les plans de François Pascalon.

N° 62. Cet immeuble appartenait, vers 1860, à Collet qui y installa le *Grand-Hôtel Collet*, longtemps coté comme le premier de Lyon. La *Belle Jardinière* l'a remplacé.

N° 65. Voir la galerie d'art de Pouillé-Leconltre.

N° 73. Très vieille maison datant du XVIII^e siècle; voir, au-

dessus de la porte d'entrée, gravée dans la pierre, une inscription à *Saint Louis*, rappelant un magasin disparu.

N° 79. Casino de Lyon, construit par l'architecte Porte. Va être complètement transformé, à l'heure où j'écris.

N° 85. En 1862, terrain occupé par une maison dont le propriétaire était un sieur Brulé. En 1877, sous l'inspiration d'Emile Guimet (le créateur du Musée), on construisit sur cet emplacement le *Théâtre Bellecour*, sur les plans de l'architecte J.-B. Chatron. Les cariatides qui ornent la façade sont dues au ciseau du sculpteur Charles Savoye.

Devenu propriété du journal le *Progrès*, cet immeuble fut aménagé en vue de sa nouvelle destination, par Prosper Perrin.

La maison qui portait le n° 87 et qui appartenait à Mayol de Luppé, fut absorbée dans la transformation qu'entraîna la création du Théâtre Bellecour.

— Avant de clore ces trop longues notes topographiques, je veux rappeler que, déjà dans la première partie du XIX^e siècle, on avait fait quelques travaux d'élargissement de la primitive rue Bonneveau. C'est ainsi qu'en devant du n° 9 (approximativement sur l'emplacement des n° 35 et 37 de la rue de la République), le 26 août 1837, le comte Marc-Antoine-César Yon de Jonage, propriétaire demeurant à Saint-Sorlin (Ain) céda à la ville une parcelle de terrain pour l'élargissement de la rue. Amusante coïncidence, sur les terrains appartenant autrefois à Yon de Jonage s'élèvent les immeubles qui abritent les bureaux de la Société du Canal de Jonage!

Je terminerai en rappelant que pour la presque totalité, les maisons de la rue Impériale sont construites avec des pierres extraites des carrières de Pierrelatte (Drôme).

Souvenirs d'antan

1515. — A cette époque, à peu près sur l'emplacement de l'actuel Bar Américain, s'élevait une maison que Maximilien, fils de Ludovic Sforza le More, acheta, et dans laquelle il résida.

On l'appelait *hôtel de Milan* ou *du More*. L'hôtel passa dans les mains de Claude de Bourges, seigneur de Myons et de Villeurbanne (après la mort de Maximilien), père de Clémence de Bourges. Cette dernière habita l'hôtel avec sa mère, lorsque mourut son père, et la maison prit dès lors le nom de *hôtel des Générales* qu'elle transmit à une partie de la rue.

Puis les protestants achetèrent la maison, y établirent leur préche, le logement de leurs ministres et un arsenal.

1762. — Une maison, rue Bonneveau (située sur l'emplacement du n° 28 de l'actuelle rue de la République) qui provenait de l'hoirie d'Antoinette Aubery et était entré dans le domaine de l'Hôpital, fut vendue par les recteurs à Pierre Miallet, marchand-épinglier.

1778. — Nuit du 25 au 26 juillet, au café Jouttet, à l'angle de la rue Bonneveau et de la rue de la Lune, les ouvriers chapeliers tiennent une assemblée « illicite et tumultueuse » au nombre de plus de 150. Le lundi 27, à 11 heures du matin, ils se réunissent vers la rue de l'Hôpital et parcourent les rues voisines ; puis ils se rendent à Vaise où ils commettent quelques excès. Ces ouvriers appartenaient au groupe des *Bons-Enfants* ou *Droguins*.

1806. — En cette année fut présenté le premier projet d'ouverture d'une rue destinée à faire communiquer directement les Terreaux à Bellecour. L'auteur en était l'architecte Louis Querville. On sait qu'il dirigea avec Flachères les fouilles du jardin Macors, rue de Jarente, où fut trouvée la belle mosaïque des Jeux du cirque.

1841. — La Société des Forces motrices du Rhône (Jonage) a réalisé un projet qui n'était pas nouveau :

Au Congrès scientifique de Lyon, en 1841, un mémoire fut lu, le 11 septembre, intitulé : *Considérations sur l'emploi d'une dérivation du Rhône comme force motrice*. Ce mémoire fut présenté à la deuxième section du congrès dont Arlès-Dufour était président, par Parisel.

L'auteur, après avoir insisté sur la prodigalité avec laquelle on gaspille la houille « ce qui demeure fort inquiétant pour l'avenir », insiste sur les avantages d'une dérivation du Rhône qui pourrait distribuer sur son parcours des chutes dépassant la force de 20.000 chevaux.

Et M. Parisel conclut :

« L'industrie lyonnaise recueillerait les plus grands avantages d'une large dérivation du Rhône de Jonage à Vénissieux. »

1855. — Lettre du maréchal de Castellane au préfet Vaïsse, datée du quartier général de Lyon, 6 octobre, curieuse par les motifs qui lui font appuyer le projet de création de la rue Impériale :

« Monsieur le Conseiller d'Etat,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 octobre, relative au projet de la rue Impériale.

« Cette rue, je m'en suis convaincu depuis trois ans que j'habite Lyon, est encore plus indispensable sous le rapport de la

« stratégie que sous ceux de la salubrité, de l'embellissement de
« cette ville, et de son utilité pour les habitants.

« En avril 1834, l'église des Cordeliers (ou le cloître de Saint-
« Bonaventure) devint le quartier général de l'insurrection : La-
« grange et les principaux chefs des émentiers y furent pris ; on
« y trouva une fabrique de poudre et une ambulance organisées.
« Les habitants du voisinage avaient été forcés de venir faire de
« la poudre, soigner les blessés. etc...

« Dans l'impossibilité où on était de pénétrer dans les rues
« tortueuses de ce quartier, les troupes avaient été obligées
« d'élever des barricades au débouché de la place Leviste, des
« rues Bouchanin (sic) et de l'Hôpital, pour rester maîtresses de
« la place Bellecour, de la rue de la Barre, etc..., etc...

« Dans les quartiers que doit traverser la rue Impériale, les
« rues étroites et tortueuses, les nombreux passages convertis,
« connus plus particulièrement des insurgés, leur donnent de
« tels avantages, qu'y pénétrer est chose difficile et dangereuse
« en face d'une insurrection.

« En 1834 cela est (sic) seulement le quatrième jour qu'une
« forte colonne, conduite par un officier général, partant du
« quai de Saône, suivant la rue Grenette, put parvenir à la place
« des Cordeliers. Un croquis indiquant par des teintes diffé-
« rentes les parties du centre de Lyon, en 1834, au pouvoir de
« l'insurrection, et celles occupées par la troupe est joint.

« Le 3 décembre 1851, l'avis me fut donné à 8 heures du soir.
« par le commissaire spécial Bergeret, que les sections prenaient
« les armes pour s'établir dans le quartier Saint-Nizier et atta-
« quer l'hôtel de ville.

« A 9 heures du soir, les troupes occupaient leurs places
« d'alarme sur tous les points de Lyon. A l'arrivée du général
« Mellinet avec un régiment de sa brigade, il y avait déjà quatre
« insurgés sur les toits de l'église Saint-Nizier. Voyant des
« troupes partout, cinq cents insurgés seulement sur dix mille,
« osèrent prendre les armes ; ils se cachèrent dans les passages
« d'où ils se sauvèrent lorsque le contre-ordre des chefs de sec-
« tion, restés sans soldats, leur parvint.

« L'ouverture de la rue Centrale de la place des Terreaux à
« celle de la Préfecture (Jacobins), a été une amélioration sen-
« sible sous le rapport stratégique ; mais cette amélioration est
« loin d'être complète. La rue Impériale prenant du Grand-
« Théâtre à la place Bellecour, traversant un horrible quartier,
« est bien autrement importante sous le rapport stratégique.

« La rue Impériale une fois ouverte, les rues transversales de
« la Saône au Rhône seront nécessairement bientôt élargies. Les

« fortifications, les casernes crénelées de la Croix-Rousse, font
« que les sociétés secrètes ne considèrent plus l'insurrection
« inattaquable dans ce quartier; elles avaient, en conséquence,
« en 1851, choisi celui de Saint-Nizier; très bon pour un champ
« de bataille d'insurrection...

« Lyon, avec ses 300.000 âmes, est considérable par lui-même;
« il exerce, de plus, une immense influence sur le midi de la
« France; le maintien de la tranquillité dans cette cité est donc
« chose importante pour le gouvernement. La rue Impériale sera
« un moyen puissant pour la conserver; cette création et (sic)
« d'une utilité générale, il serait bien désirable que le gouverne-
« ment de l'Empereur accordât une subvention pour sa prompte
« ouverture...

« Le Maréchal de France commandant en chef l'Armée de
« Lyon et la 8^e division militaire,

« Maréchal de CASTELLANE. »

1864. — Le 1^{er} février, réapparition du journal le *Progrès*, qui avait été suspendu pendant deux mois. De l'ancienne rédaction ne restent que Jantet et de Wolfers. Frédéric Morin et Vermorel se retirent; quant à Debat, il passe au *Salut Public* où il signe A. Rigault.

1868. — Le *Cercle du Divan* (fondé en 1843) était installé 60 rue Impériale; quant au *Jockey-Club* (fondé en 1839) il se réunissait au n° 19 de la même rue.

1870. — Le journal *La Mascarade* publie une annonce qui nous apprend qu'une vieille maison lyonnaise était installée, 89, rue Impériale : « *Beauté des mains et du visage par la crème Simon.* »

1870, le 24 octobre. — Le *Salut Public* reproduit une nouvelle du journal *la France* (publié à Tour) annonçant, sous toutes réserves, la capitulation de Metz. Un attroupement de plusieurs centaines de personnes se forme devant les bureaux de l'imprimerie du *Salut Public*, 33, rue Impériale. On essaie de briser les fermetures, et les rédacteurs sont menacés. Il fallut l'intervention de la garde nationale pour rétablir l'ordre.

1872. — Le *Courrier de Lyon* (fondé en 1832) occupait un local, 30, rue de Lyon; le rédacteur en chef était alors Perussel père.

Le journal *la Décentralisation* (fondé en 1863), installé, 43, rue de Lyon, avait comme rédacteur en chef Garnier.

— Le 24 avril de la même année, le duc de Chartres, voyageant incognito, descend au Grand-Hôtel.

1873. — Dans la salle du Casino, le 23 février, Aimé Gros inaugure à Lyon la série de ses *Concerts populaires*.

1881. — Le *café du XIX^e siècle* (qui occupait les locaux dont la Westminster Bank a fait ses bureaux) fut pendant un demi-siècle, la seule Académie de billards de Lyon. En janvier 1881, le fameux champion Vignaux y triompha dans un tournoi contre deux réputés joueurs : Barbaroux et Demans. Bien qu'il ait rendu à ce dernier 300 points sur 800, Vignaux gagna, faisant ses 800 carambolages en neuf reprises.

— A la même époque florissait le magasin *A la Ville de Lyon*, fondé et dirigé par J. Daboneau, dans l'immeuble qu'occupe aujourd'hui le Grand Bazar. On trouve, dans la presse du temps, des réclames ainsi conçues : « A la Ville de Lyon, magasins de « nouveautés plus vastes que les plus grands magasins de Paris. »

Et c'était presque vrai !

— En cet heureux temps, le Casino invitait le public à payer des fauteuils ou des places de loge, 1 fr. 50 sans consommation. Quant aux autres places le prix en variait de 0 fr. 50 à 1 franc, consommation comprise !

— On ne peut oublier, dans des souvenirs du passé concernant la rue de la République, le Théâtre Bellecour. Créé comme chacun sait par Emile Guimet, on l'inaugura par des représentations de *la Jeunesse de Louis XIV*. On y jouait un peu de tous les genres : opéra, opéra-comique, féerie, drame, comédie.

Les Lyonnais de ma génération se souviennent d'avoir tourmenté leurs parents pour se faire conduire aux *Pitules du Diable*, féerie en trente tableaux ; il se souviennent également d'y avoir vu jouer *la Reine Margot*, *Michel Strogoff*, etc...

On créa à Lyon, au Théâtre Bellecour, avec le baryton Lasalle (un lyonnais qui avait débuté dans les rangs de notre vieille société chorale l'Harmonie Gauloise), le *Roi de Lahore*, de Massenet.

Enfin, le bal des Etudiants y fut donné plusieurs années de suite et, si je ne me trompe, jusqu'en 1893.

— A signaler encore, à cette époque, les représentations que donnait chaque année dans le grand salon de l'hôtel Collet, M. Lemer cier, de Neuville, avec ses *pupazzi*.

1894. — Le 24 juin, devant le Crédit Lyonnais, l'anarchiste italien Caserio assassina le président de la République, Sadi Carnot.

On était si éloigné de songer à un attentat possible, que les

journaux quotidiens de Lyon, dans leurs éditions des départements, avaient donné « de chic » un compte rendu des fêtes et notamment de la soirée au Grand-Théâtre « où — disaient-ils — « le Président avait été particulièrement acclamé ». Les lecteurs régionaux de nos quotidiens purent lire tout cela, alors que Carnot avait été assassiné avant la représentation.

Ce fut le côté comique de ce tragique événement qui eut des suites déplorables : 180 maisons de commerce dont les propriétaires avaient des noms à consonnance italienne, furent pillées ou brûlées. Il fallut trois jours pour réprimer ces désordres entretenus par les éléments indésirables de la population.

— Pour terminer ces quelques notes au sujet de la principale artère de notre ville, il convient de signaler le monument élevé à la mémoire de Sadi Carnot sur la place de la République. Examiné sous divers angles, on s'aperçoit bien vite que Lyon n'a point à envier à Bruxelles son « mannekenpis » !

RESERVOIR (rue du). — III^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à la proximité du réservoir installé sur les pentes du coteau de Bron, par le service des Eaux de Lyon.

RESTIER (Antoine-Jérôme). — Acteur, né à Lyon en 1726, mort à la Croix-Rousse le 26 mars 1803. Il connut de grands succès dans les rôles comiques, au Grand-Théâtre de Lyon. Il passait pour être supérieur à Grandménil.

Restier excellait surtout dans *l'Avare*, *Tartuffe*, *Crispin médecin*, *la Femme juge et partie*, etc...

Brunel, d'Arles, qui ne laissait — dit-on — jamais échapper l'occasion d'un impromptu, fait dire par Restier à ses amis :

Sur le théâtre on me voyait jadis
Jouer Argan, Harpagon et Chrysale,
D'une façon unique, originale,
Et ma Thalie enlevait tous les prix.
Lorsque, jeté dans les royaumes sombres,
J'ai parcouru ces noirs et tristes bords,
Par un prodige inouï jusqu'alors,
Mon seul aspect a fait rire les ombres.

RETZ (quai de). — I^{er} et II^e arrondissements. — Une délibération consulaire du 1^{er} septembre 1740 a attribué ce nom à la partie du quai de la rive droite du Rhône comprise entre le pont Morand et la place des Cordeliers, pour honorer la mémoire de

Louis-François-Anne de Neufville, duc de Retz, un des membres de la famille de Villeroy.

Le quai a été créé sur l'ancien chemin des courtines du Rhône. On appelait ainsi un ouvrage de fortification servant à relier deux tours ; ce terme s'appliquait non seulement à la muraille, mais au terre-plein, ou chemin, qui longeait le rempart, à l'intérieur.

La section comprise entre la rue Neuve et les Cordeliers s'est appelée un moment *rue Fusterie*.

Personnalités ayant habité ce quai

1758. — Cochet Claude-Pierre, peintre.
1788. — Gingenne, dessinateur pour la fabrique.
Devers, relieur de livres.
Léoras, architecte.
Cortet, dessinateur et peintre.
Villionne fils, professeur de dessin, au n° 4.
1791. — Pernon fils, Camille, fabricant de soieries, administrateur de l'Hôtel-Dieu.
An X. — D^r Marc-Antoine Petit, conseiller municipal.
1810. — Gallet Claude, dessinateur, n° 42.
1815. — Aynard Alphée, administrateur des Hospices.
D^r Stanislas Gilibert fils.
1834. — Pic Fr.-Antoine, vice-président du Tribunal civil.
1840. — Lafond, artiste peintre.
1849. — Guimet fils, fabricant de bleu.
D^r Monfalcon, bibliothécaire de la ville.
1858. — Le Jockey-Club.
1872. — La Société des Sciences industrielles (fondée en 1862), au n° 6.
1899. — Geneste Philippe, architecte.

Notes topographiques

- N° 3. Voir façade, arcades dans la cour.
N° 4. Enseigne *A la clef d'or* (maison Rostaing).
N° 8. Voir imposte.
N° 9. Rampe d'escalier en bois découpé, balcons.
N° 15. Porte et imposte.
N° 19. Façade du xvii^e siècle.
N° 26. Cartouche, balcon.

Louis-François-Anne de Neufville, duc de Retz, un des membres de la famille de Villeroy.

Le quai a été créé sur l'ancien chemin des courtines du Rhône. On appelait ainsi un ouvrage de fortification servant à relier deux tours; ce terme s'appliquait non seulement à la muraille, mais au terre-plein, ou chemin, qui longeait le rempart, à l'intérieur.

La section comprise entre la rue Neuve et les Cordeliers s'est appelée un moment *rue Fusterie*.

Personnalités ayant habité ce quai

1758. — Cochet Claude-Pierre, peintre.
1788. — Gingenne, dessinateur pour la fabrique.
Devers, relieur de livres.
Léoras, architecte.
Cortet, dessinateur et peintre.
Villionne fils, professeur de dessin, au n° 4.
1791. — Pernon fils, Camille, fabricant de soieries, administrateur de l'Hôtel-Dieu.
An X. — D^r Marc-Antoine Petit, conseiller municipal.
1810. — Gallet Claude, dessinateur, n° 42.
1815. — Aynard Alphée, administrateur des Hospices.
D^r Stanislas Gilibert fils.
1834. — Pic Fr.-Antoine, vice-président du Tribunal civil.
1840. — Lafond, artiste peintre.
1849. — Guimet fils, fabricant de bleu.
D^r Monfalcon, bibliothécaire de la ville.
1858. — Le Jockey-Club.
1872. — La Société des Sciences industrielles (fondée en 1862), au n° 6.
1899. — Geneste Philippe, architecte.

Notes topographiques

- N° 3. Voir façade, arcades dans la cour.
N° 4. Enseigne *A la clef d'or* (maison Rostaing).
N° 8. Voir imposte.
N° 9. Rampe d'escalier en bois découpé, balcons.
N° 15. Porte et imposte.
N° 19. Façade du xvii^e siècle.
N° 26. Cartouche, balcon.

Souvenirs d'antan

— Au n° 3, une des plus anciennes maisons de soieries de Lyon, fondée vers 1750 par Guyot. Les successeurs furent : Guyot et Germain (1769-1774) ; Germain et Déchazelle (1774-1808) ; Chuard et Cie (1808-1810) ; Bissardon et Bony (1810-1820) ; Cor-derier et Le Mire (1820-1833) ; Al. Le Mire (1833-1842) ; Le Mire père et fils (1842-1865) ; Lamy et Giraud (1865-1894) ; Lamy et Bornet (1894-1900) ; Lamy et Gautier (1900-1919) ; Gautier et Prelle. Aujourd'hui Prelle et Cie.

J'ai signalé cette maison parce qu'on retrouve, dans la succession de ses chefs les noms de plusieurs des meilleurs artistes dessinateurs lyonnais.

1779 (Archives B. B. 346). — Etablissement du règlement du bureau des nourrices, quai de Retz ; Cochiu est nommé directeur.

1792. — Le club central des Jacobins de Lyon tenait ses séances dans la salle située à l'angle du quai et de la *rue Pas-Etroit* (Bât-d'Argent), aux ci-devant Oratoriens (Lycée Ampère).

1793. — Le 18 avril, le commissaire Perrussel, assisté de la force armée, fait cerner, par ordre des Conventionnels délégués à Lyon, le café Gerbert, quai de Retz, et arrête quatre-vingt-treize personnes qui s'y trouvaient. L'établissement avait été signalé par les Jacobins comme le lieu de rendez-vous des Girondins. Bazire interrogea tous les prévenus, qui furent tous relâchés.

1802. — La *Consulta* se réunit dans la grande salle du Collège, sur le quai. Les architectes Cochet et Durand avaient été chargés de la décoration.

1830. — Le 31 juillet, la garde nationale se forma d'elle-même ; chacun chercha à se procurer un fusil, et, dès qu'on était armé, on se rendait sur le quai de Retz, devant le *Café de la Perle*, où se formaient les compagnies. A midi, le nombre des citoyens ainsi réunis, atteignait quinze cents. Une partie du quai, vers le pont Morand, fut dépavée, et l'on dressa des barricades.

Un des premiers arrivés fut le capitaine Zindel.

1845. — Les diligences pour Besançon, Strasbourg, Genève, partaient du quai de Retz, près du *port Saint-Clair* (place Tolozan).

1864. — Nuit du 3 au 4 janvier. Le feu se déclare dans les baraques des forains installées sur le quai. Quinze à vingt d'entre elles furent brûlées en moins d'une heure. Plusieurs bancs de pierre volèrent en éclats sous l'action de la chaleur.

REVEL (Charles). — Peintre, né à Lyon le 18 juin 1829, élève de Bonnefond et de notre Ecole des Beaux-Arts. Il quitta bientôt sa ville natale pour s'installer à Paris.

Parmi ses toiles : *Judas* (1865) ; *Pie IX* (1866) ; *la Bonne aventure* (1874) ; *le Message après le bal* (1879) ; etc...

REVEL (Jean). — Peintre, dessinateur et fabricant, né à Paris en août 1684, mort à Lyon le 4 décembre 1751.

(Voir : rue Jean-Revel.)

REVERCHON (Claude-André). — Peintre, né à Lyon en avril 1808, mort vers 1883. Il fit ses études artistiques à l'Ecole de Lyon sous la direction de Revoil et de Thierriat, puis se rendit à Paris, où il se fixa.

Il a peint des *Portraits*, des *sujets religieux* ou *militaires*.

REVERCHON (Jean-Claude-Hector). — Peintre et dessinateur, né et mort à Lyon (1796-18 mai 1851) ; élève de Revoil à l'Ecole des Beaux-Arts.

Lui même enseigna le dessin à l'Ecole vétérinaire.

Parmi ses œuvres : *Cain méditant la mort d'Abel* (1822) ; *Scènes villageoises* (1827) ; *le Trajet fatal* (1840) ; divers *portraits* ; etc...

REVOIL (Antoine-Henry). — Architecte, fils du peintre qui suit, né à Aix-en-Provence en 1822.

Il a travaillé à la restauration de la façade de notre cathédrale, mais son activité se manifesta surtout dans le midi de la France.

A.-H. Revoil fut membre de notre Société académique d'architecture (1887).

REVOIL (Pierre). — Peintre, né à Lyon, le 12 juin 1776, mort à Paris le 19 mai 1842.

Elève de Grognard et de Gonichon, il quitta l'Ecole en 1793 pour entrer, comme dessinateur, chez un fabricant de papiers-peints.

En 1802, la Ville lui commande un tableau : *La Ville de Lyon*

relevée par le Premier Consul. En 1807, Revoil est nommé professeur de peinture à notre Ecole des Beaux-Arts ; démissionnaire une première fois en 1817, il reprend ses fonctions en 1823, puis, en 1831, quitte Lyon pour s'installer à Paris.

Parmi ses œuvres : *l'Anneau de Charles-Quint* (1810) ; *le Ménestrel et les trois demoiselles* (1819) ; *le Songe de Jeanne d'Arc* (1827) ; *Giotto enfant* ; *Charles-Quint au couvent de Saint-Just* (encre de Chine) ; etc...

REVOL. — Famille de faïencier lyonnais, parmi les membres de laquelle on doit rappeler :

1° Alexis Revol, né à Lyon le 2 août 1745, mort révolutionnairement en cette ville (décembre 1793).

2° Claude-Gaspard Revol, né à Lyon le 3 août 1737, mort révolutionnairement en 1794.

3° Claude-Louis, dit Claudius Revol, peintre, né à Lyon en 1825, élève de l'Ecole des Beaux-Arts et de Thierriat.

REY (montée). — IV^e arrondissement. — Ce nom est celui du propriétaire qui fit ouvrir la montée sur des terrains lui appartenant (voir également rue Célu).

Une partie de cette voie publique a reçu le nom de l'ingénieur Rater.

Divers

1847. — Montée Rey, chez Leclerc, théâtre d'amateurs.

REY (Guillaume). — Médecin, né à la Guillotière en 1687, mort à Lyon le 10 février 1756.

Il a publié une dissertation en latin sur le *Délire* (1714) et divers écrits médicaux sur la *peste*, un *nègre blanc*, etc...

G. Rey fut membre de l'Académie de Lyon.

REY (Jean-Vincent). — Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, de 1787 à 1793. Il opérât, dit-on, remarquablement bien la cataracte.

Ses travaux sur la physique, la mécanique et les insectes, lui ont valu une réputation justifiée de savant.

J.-V. Rey mourut en 1830.

REY Etienne). — Peintre, né à Lyon en janvier 1789, mort en la même ville, en 1867. Elève de Pillement, de Cogell et de Revoil.

En 1812, E. Rey organisa, avec Thierriat, un cours de dessin professionnel. De 1821 à 1851 il enseigna à notre Ecole des Beaux-Arts.

Parmi ses toiles: *Vue du Château-Gaillard* (1826); *Vue de Lyon prise de La Pape*; *le pont de Serin*; *le temple d'Auguste et de Livie à Vienne*; *Jacquard*; *N.-F. Cochard*; *Clémence Lortet*; *le pasteur Monod* (lithog.); etc...

REY-LAURAS (Jean-Jacques). — Peintre, né à Lyon en 1801, mort à Neuville-sur-Saône le 16 janvier 1876. Elève de l'Ecole de Lyon.

Rey-Lauras, fixé à Lyon, enseigna le dessin et la peinture. On lui doit quelques *portraits*, des *fruits*, etc...

M^{me} Rey-Lauras, née Victorine Besson, a également enseigné et peint à Lyon.

REYBAUD (Joseph-Jules). — Dessinateur pour la fabrique, né à Carpentras le 18 octobre 1807, mort à Lyon en 1868. Elève de notre Ecole sous Revoil et Thierriat.

Reybaud fut un des meilleurs « metteurs en carte » de Lyon; son cabinet de dessin, rue Romarin, était un des plus occupés de la ville. Il a tissé les portraits de Bony et de Philippe de la Salle.

REYNAUD ou Regnauld. — Mathématicien, né à Lyon en 1626; élève du savant Fabri.

Il fit de remarquables découvertes sur la chute des corps, la pesanteur spécifique de l'air, etc... Colbert tenta de l'attirer à Paris par l'offre d'une pension; mais Reynaud ne voulut pas quitter sa ville natale, d'où il correspondait avec tous les savants de son temps: Newton, Cassini, etc... Il mourut à Lyon en 1689.

REYNAUD (François-Léonce). — Architecte et ingénieur, né à Lyon en novembre 1803, mort à Paris le 14 février 1880.

Elève de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Reynaud fut ingénieur des Ponts et Chaussées, professeur à l'Ecole Polytechnique, directeur du service des phares, enfin directeur des Ponts et Chaussées en 1869.

Parmi ses travaux, je citerai : le *phare de Bréhat*; plan du *viaduc de Dinan* (1852); *Traité d'architecture* (1850-1858); mémoire sur *l'éclairage et le balisage des côtes de France* (1864); etc...

REYNAUD (Jean). — Né à Lyon le 14 février 1806. Il vécut loin de sa ville natale.

Il fut député, pour le département de la Moselle, à l'Assemblée nationale de 1848.

REYRE (Joseph). — Né à Eyguières (Provence) en 1735, Reyre étudia chez les Jésuites d'Avignon et entra dans la Compagnie en 1751.

Il professa au Collège de la Trinité. Après le 9 Thermidor, il revint dans notre ville, auprès d'un de ses neveux (qui fut plus tard président à la Cour royale de Lyon) et s'adonna à l'éducation des enfants de ce parent. Le climat, trop rigoureux pour lui, le fit regagner Avignon où il mourut en 1812.

Il a publié : *l'Ami des enfants* (Lyon, 1765); *Anecdotes chrétiennes ou traits d'histoire choisis* (Lyon, 1801); etc...

[Barjavel.]

REYRE (Clément). — Lyonnais mort dans sa ville natale le 14 janvier 1869, et qui joua un rôle important dans notre histoire locale comme conseiller général, maire de la Guillotière, puis adjoint au maire de Lyon (après l'annexion de 1852).

RHINS (Jules-Léon Dutreuil de). — Marin et géographe. né à Lyon le 2 janvier 1846. Reçu à l'Ecole navale en 1863, il navigua d'abord au service de l'Etat, puis dans la marine marchande.

En 1877, il établit une série de plans et de cartes relatifs à l'Annam; en 1879, il accompagna Savorgnan de Brazza au Congo.

De Rhins a publié : *le Congo français* (1885); *l'Asie centrale, le Thibet et ses régions limitrophes* (1890); etc...

RHODES (Georges de). — Né à Avignon en 1597, y embrassa la règle de Loyola en 1613. Il mourut à Lyon en 1661, après avoir enseigné pendant 27 années au Collège de cette ville, dont il fut le Recteur.

RIBOLLET (René). — Architecte, né et mort à Lyon (1840-septembre 1890). Elève de Chatigny et de Journoud.

Parmi ses travaux : *façade de l'église de Parcieux (Ain)* ; *collège des Jésuites, à Oran* ; *hôpital de Jaffa* ; *église de Grézieux* ; aménagement des magasins *Aux Deux Passages* ; *couvent des Sœurs de Troyes* ; reconstitution en 1869 de la *chambre dite de l'Hermaphrodite à Pompéi* ; etc...

RIBOT (rue). — La rue centrale de la cité-jardins située à l'angle des rues Niepce et Chazière, a reçu, en août 1923, le nom du Sénateur, ancien Président du Conseil Ribot.

Le Conseil d'administration de la société *l'Espérance du Foyer* a demandé à la ville cette dénomination, pour commémorer les grands services rendus par le sénateur du Pas-de-Calais à la cause des habitations à bon marché.

RIBOUD (rue). — III^e arrondissement. — Ce nom rappelle une famille lyonnaise dont plusieurs membres se montrèrent dévoués au bien public, notamment : Antoine Riboud, fabricant de soieries, président du Conseil des Prud'hommes, adjoint au maire Terme, et président du Conseil d'administration des Hospices de 1845 à 1856.

Son fils, Camille Riboud, fut, pendant de longues années, administrateur des Hospices.

RIBOUTTE (François-Louis). — Le 26 novembre 1808, on donna, au Grand-Théâtre de Lyon, la première représentation de *l'Assemblée de famille*, comédie en cinq actes et en vers due à François-Louis Reboutté, né à Lyon vers 1770.

Les spectateurs applaudirent particulièrement les vers suivants :

Si jamais procureur entre dans cette affaire,
L'héritage est perdu !

— Je suis de ton avis,
La justice n'a pas de plus grands ennemis.

C'est dans la même œuvre qu'on trouve ce vieux dicton :

La mémoire du cœur se perd au régiment.

RICHAN (rue). — IV^e arrondissement. — Cette rue porte le nom d'un maire de la Croix-Rousse (1830), propriétaire en ce quartier.

RICHARD (Fleury). — Peintre, né à Lyon en 1777, mort à Ecully (Rhône) en 1852. Elève de Louis David, il devint professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. L'ordonnance du 1^{er} avril 1818, qui le nomme à cette fonction, le désigne comme « peintre de S. A. R. Monsieur. »

Son œuvre est considérable ; et, une fois de plus, je renvoie, pour en connaître la nomenclature, au *Dictionnaire* d'Audin et Eug. Vial.

RICHARD. — Sculpteur, né à Lyon en 1769, où il fut l'élève de Clément Jayet à l'Ecole de dessin.

Il a exposé dès 1786.

RICHARD (Albert). — Joua un rôle important à Lyon comme chef du mouvement communiste en 1871.

En 1869 il était secrétaire correspondant de l'*Internationale* pour la fédération lyonnaise. C'est lui qui, avec Palix, organisa dès la chute de l'Empire, une nouvelle section de l'*Internationale* et fit venir en notre ville Guillaume (de Neufchâtel), Bastelica (de Marseille), Varlin (de Paris), Aubry (de Rouen), Bakounine, etc...

Al. Richard fut à la tête des envahisseurs de l'hôtel de ville. le 28 septembre 1870.

Après la guerre, il quitta Lyon. On retrouve sa trace à Tours : en 1882, le journal du député Wilson (gendre du Président Grévy), *l'Union libérale*, prodigue ses éloges à Albert Richard, au sujet d'une conférence sur le socialisme, faite à Tours.

RICHARD (Ernest). — Né à Vienne (Isère) le 30 mars 1847. Avocat à Lyon, E. Richard fut professeur de droit administratif à la Faculté catholique de notre ville.

Président de la Société littéraire, Richard a publié dans la *Revue du Lyonnais* des travaux d'histoire locale.

RICHARD (Pierre-Alexandre). — Architecte, né à Versailleux (Ain) le 3 avril 1836. Elève de Chenavard Ant. à l'Ecole de Lyon, il termina ses études à Paris.

En 1866 il se fixa dans notre ville.

Parmi ses travaux : *Ecole supérieure* du I^{er} arrondissement ; le stand au Grand-Camp ; les églises de Pont-d'Ain, de Chalamont ; etc...

RICHARD-VITTON (cours). — III^e arrondissement. — Ce nom rappelle la famille de l'ancien maire de la Guillotière, dont un membre céda des terrains pour la création de nombreuses rues du quartier de Montchat.

RICHELIEU (Alphonse-Louis du Plessis de). — Archevêque de Lyon, né à Paris en 1582, frère aîné du cardinal-ministre de Louis XIII.

Alphonse de Richelieu fut nommé évêque de Luçon en 1606 (vingt-quatre ans !), mais résigna ce bénéfice à son frère, pour se retirer à la Grande-Chartreuse, où il demeura vingt ans.

Archevêque d'Aix en 1626, il passa au siège de Lyon, succédant à Charles Miron, le 6 août 1628.

Nommé cardinal par Urbain VIII, Alphonse reçut le chapeau des mains du roi, à Paris, le 7 janvier 1630.

Louis XIII le choisit comme ambassadeur pour régler les différends survenus entre la France et Rome, où il resta jusqu'en 1638. A cette époque la peste sévissait à Lyon ; l'archevêque revint à son siège et donna l'exemple du dévouement aux malades.

En 1644, il se rendit au conclave qui donna la tiare à Innocent X.

Alphonse de Richelieu mourut à Lyon le 23 mars 1653, et fut inhumé, selon son vœu, dans la chapelle de la Charité : « il voulait « sa tombe au milieu des pauvres. » Il s'était d'ailleurs, toute sa vie, montré modeste et ennemi du faste. En 1632, il avait refusé les honneurs d'une entrée solennelle par une lettre dans laquelle il disait : « mon désir n'est pas d'entrer à Lyon avec pompe et éclat, « mais bien dans le cœur des Lyonnais à peu de bruit. »

RICHELIEU (Armand de). — A la mort de ce grand ministre, il courut à Lyon, quelques vers qui ne laissèrent pas d'attrister son frère l'archevêque.

En voici quelques-uns qui nous ont été conservés par des manuscrits que possède la Bibliothèque municipale :

Cy-gist Armand de Richelieu
Qui fit tant d'étranges miracles.
Son chétif corps est en ce lieu,
Et son esprit à tous les diables.

Et cet autre quatrain-épitaphe :

Cy-gist que personne ne pleure,
Ce grand et fameux cardinal.
S'il est sauvé, il n'est pas mal,
S'il est damné, à la bonne heure !
Etc..... etc.....

RICHERAND (Etienne). — Député du Rhône, né en 1862, mort à Lyon le 14 janvier 1931, en son domicile, rue Sébastopol.

Ouvrier cordonnier, il devint, en 1904, conseiller municipal, puis en 1914, conseiller général de la Guillotière. Adjoint au maire, il dirigea jusqu'en 1928 les services d'assistance. A cette date il fut élu député dans la circonscription Est du III^e arrondissement.

S'est occupé soit à la municipalité, soit au Parlement, de la défense des vieillards.

RIDET (Edouard-Auguste). — Graveur en médailles et en taille-douce, né à Paris en 1818, mort à Lyon le 7 janvier 1878.

On a de lui : *médaille commémorative du percement de la rue de la Bourse* (1859) ; *jetons de la Société d'assurance l'Auxiliaire* : etc...

RIEUSSEC (Pierre-François). — Né le 25 novembre 1738, mort à Lyon le 20 juillet 1826. Conseiller à la Cour royale de Lyon, il fut député du Rhône au Corps législatif.

Membre de l'Académie de Lyon et de la Société d'agriculture. L'avocat Guerre a prononcé son éloge, en août 1826, rappelant la valeur des observations qu'il fournit lorsque fut présenté le projet de Code civil.

RIEUSSEC (Justinien). — Magistrat, né à Lyon en décembre 1776, mort en la même ville le 30 octobre 1848, président de chambre à la Cour de Lyon.

J. Rieussec fut administrateur de l'Antiquaille, du Dispensaire général, membre de la Société d'Agriculture, président de l'Académie de Lyon.

RIEUSSEC (François-Eugène). — Magistrat, né à Lyon en janvier 1815, mort à Tassin (Rhône) le 25 janvier 1906, président honoraire de la Cour d'appel.

Administrateur du Dispensaire (1844-1849); membre de l'Académie de Lyon.

RIGOCT (Louis). — Architecte, né et mort à Lyon (1845-janvier 1879). Sorti de la Martinière, il travailla avec Journoud, Denarié, puis Savoye.

Parmi ses travaux: *chalet de Meillonas (Ain)*; *château d'Avaize*; deux immeubles rue Duquesne, à Lyon; *château de Thiolière-de-l'Isle*; etc...

RINGUET (Jean-Pierre). — Dessinateur et fabricant de soieries, né à Lyon en 1728, mort vers 1771. Il passe pour avoir introduit le premier des fleurs naturelles sur l'étoffe.

RIOCREUX (Jean-Claude). — Sculpteur, né à Saint-Victor-de-Malescourt (Haute-Loire), en 1836, mort à Lyon, où il passa une grande partie de sa vie, le 14 septembre 1891.

RIOTOR. — Typographe lyonnais, originaire de Pont-de-Beauvoisin (Isère), qui après avoir appris et pratiqué son métier chez les imprimeurs Mougins-Rusand, Pitrat, etc..., fut un des fondateurs de l'*Association Typographique Lyonnaise*. Il la dirigea de 1870 à 1874.

RIOTOR (Léon-Emmanuel-Eugène). — Fils du précédent, né à Lyon le 8 juillet 1865.

Poète, écrivain et conférencier, il fonda à Lyon l'*Union Littéraire*, qui vécut quelques années, puis gagna la capitale où il produisit plus de quarante volumes de poèmes, romans, critique d'art, etc... Riotor étant heureusement encore vivant, je ne le citerais pas, s'il n'avait continué — contrairement à ce qui se passe trop souvent — à être un bon et fier Lyonnais.

Signaler toute son œuvre dépasserait le cadre de ce travail; mais je veux rappeler: *Lyon cité de la soie*; *Lyon, Guignol et les Canuts*; *Miettes de mon enfance*, ouvrages écrits à la gloire de notre ville.

Ce Lyonnais, qui fut président du Conseil municipal de Pa-

ris, est resté si attaché à sa ville natale que nos compatriotes installés dans la capitale l'ont choisi comme président de l'Association des Lyonnais de Paris.

RISAMBURG (Joachim Van). — Architecte et ingénieur, né vers 1698, qui vécut à Lyon au XVIII^e siècle.

C'est lui qui fit le plan et dirigea la construction du *petit Collège des Jésuites* (mairie actuelle du V^e arrondissement).

RISAMBURG (Fabien Van). — Peintre et dessinateur pour la fabrique, qui mourut à Lyon en 1866.

Elève de notre Ecole des Beaux-Arts et de Revoil (1812-1815). Il fut associé ou intéressé dans la maison Bony et Cie.

RIVAUD-LANDRAU. — Chirurgien-major de la garde nationale; fut très mêlé au mouvement politique républicain à Lyon, sous le second Empire. Le D^r Rivaud était l'oncle du préfet du Rhône Rivaud.

En janvier 1871, la *Mascarade* traçait ainsi son portrait :

Chauve disciple d'Hippocrate,
Tout bottes, tout galon, tout or,
De la milice démocrate
Rivaud est l'ornement major.

Nos filles en deviennent sottes ;
On les entend dire tout haut :
« Ah ! que j'aime les bottes, les bottes,
« Les bottes de Rivaud-Landrau ! »

RIVE (Francisque). — Avocat, né à Belley le 7 novembre 1837.

Fr. Rive fut député de l'Ain à l'Assemblée nationale; il ne se représenta pas aux suffrages des électeurs en 1876, et entra dans la magistrature. Procureur général à Douai, il démissionna en 1881 à l'époque des décrets de Jules Ferry.

Rive, inscrit au barreau de Lyon, y brilla au premier rang.

Il mourut, dans notre ville, le 12 avril 1898.

RIVERIEULX DE CHAMBOST (Claude-Marie de). — Né à Lyon en janvier 1769, mort le 13 février 1827. Garde du corps du roi, il émigra à la Révolution. Rentré à Lyon sous le Con-

sulat, il devint administrateur de l'Antiquaille (1804), président du conseil d'administration des Hospices (1819-1824).

De 1820 à 1822, de Riverieux fut député du Rhône (Martin Basse).

RIVET (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette dénomination est un hommage rendu à la mémoire du baron Jean-Charles Rivet, né à Brives (Corrèze) en 1800, mort à Cannes en 1872.

Il embrassa la carrière administrative, devint conseiller d'Etat, puis préfet du Rhône de 1835 à 1840. Il fut envoyé par Lyon à l'Assemblée nationale, en 1848, succédant au D^r Lortet. Il l'avait emporté, avec 41.750 suffrages, sur ses concurrents : Raspail, Hénon, de Genoude et Louis-Napoléon.

Divers

— En 1838, une convention intervint entre la ville, représentée par son maire Christophe Martin, et Gonin, teinturier, 50, quai Saint-Benoît, par laquelle ce dernier cédait le terrain sur lequel fut tracée cette rue.

RIVET (Denis). — Dessinateur pour la fabrique, né et mort à Lyon (1761-31 décembre 1802). Il fut chargé de dessiner l'habit offert en 1801 au Premier Consul par la Chambre de Commerce de Lyon.

RIVIERE (Jean-Claude). — Architecte, né à Anse le 28 décembre 1847, mort à Lyon le 11 mai 1889. Elève de Benoît Chattron.

Rivière dirigea la construction de nombreux immeubles : n° 3 quai de la Guillotière, n° 14 rue Duquesne ; rue de Vendôme ; rue de Sèze ; n° 90 avenue de Saxe ; etc...

Il collabora à l'*Architecture moderne*, revue dirigée par Barqui, et fut admis à la Société académique en 1881.

André Bellemain lui a consacré une notice dans les *Annales* de cette Société.

RIVIERES (chemin des). — V^e arrondissement. — Ce chemin doit son nom à sa position géographique : il longe les ruisselets qui se réunissent pour former le ruisseau de Rochecardon.

RIVOIRE (François). — Dessinateur et peintre, né à Lyon. Elève de Reignier.

Dès 1883 il obtint des récompenses aux Expositions. Parmi ses toiles, je citerai : *Pivoines* (1886) ; *Chrysanthèmes* (aquarelle, 1889) ; *Fleurs d'automne* (1893) ; *Anémones* (pastel, 1895) ; etc...

RIZE (rue de la). — III^e arrondissement. — Du nom du ruisseau qui passait sur ce territoire et se dirigeait vers le quartier de la Mouche.

ROANNE (place de). — V^e arrondissement. — Ce nom rappelle une « vieille chose » lyonnaise : le palais (siège de la justice royale) qu'on désignait sous le nom de palais de Roanne, parce qu'il avait appartenu aux seigneurs de Roanne, puînés des comtes de Forez. Il a cédé la place au Palais de Justice ; mais combien nombreux sont les Lyonnais de ma génération qui ont entendu dire par les anciens : « on a conduit un tel à la prison « de Roanne », désignant par là la geôle qui se trouve derrière le palais de Justice !

Dans sa *Description de Lyon* (1817), Cochard, après des recherches sérieuses, croit pouvoir écrire que la maison dite de Roanne, avait appartenu, au commencement du XIII^e siècle, à Giraud de Roanne, chanoine de Lyon, et qu'elle relevait de la directe du chapitre ; que Guillaume de Roanne, chanoine de la même église, succéda à son oncle Giraud, et Hugues de la Tour, sénéchal, à Guillaume. Hugues disposa de ses biens en faveur de son frère Humbert de la Tour, dauphin de Viennois, qui reconnut la maison en 1308. Comment le palais de Roanne passa-t-il entre les mains du roi de France ? toujours est-il qu'il le possédait en 1336.

Paradin donne une étymologie bien peu vraisemblable du nom de Roanne ; il raconte que, parmi les martyrs compagnons de Saint Pothin, figurait une dame romaine du nom de Rhodana, « de laquelle porte le nom la maison du Tribunal de la justice ; et ce pourroit bien faire que ce fut, jadis, la maison de « ceste dame, qui fut lors confisquée et destinée aux jugements « publiques, en quoy elle a continué, par les successions de tous « les siècles esoulés depuis ce supplice. »

Divers

Il y eut également sur la Saône, en cette partie du territoire, un port dit de Roanne, que le Consulat avait fait construire en 1615.

ROBATEL (Tobie). — Né à Lyon le 19 septembre 1850, ingénieur-constructeur.

T. Robatel tint, pendant toute sa vie, une place importante dans notre cité : administrateur de la Caisse d'Epargne, de l'Ecole centrale lyonnaise ; président de l'Association des anciens élèves de la Martinière, de l'Association des anciens élèves de l'Ecole centrale ; etc...

La maison qu'il avait fondée avec B. Buffaud, et qui continue, de nos jours, l'œuvre entreprise par ses fondateurs, obtint de nombreuses récompenses aux Expositions nationales et internationales.

ROBERT d'Auvergne. — Archevêque de Lyon (le 86^e d'après *Gallia Christiana*).

Doyen d'Autun, évêque de Clermont en 1195, il se croisa contre les Albigeois. Elu archevêque de Lyon en 1227, il mourut le 6 janvier 1234 et fut inhumé à Saint-Jean.

ROBERT (Jean-Pierre). — Sculpteur, né à Lyon en 1811, mort à Marseille. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville.

Rappelons, parmi ses œuvres : *la Foi* (1843) ; *décoration du Colisée de Lyon* (1845) ; *Sainte Claudine* (1846) ; de nombreux tombeaux au cimetière de Loyasse (familles Blin, Guillemet, Desgeorges, etc...).

ROBERT (rue). — VI^e arrondissement. — Cette rue porte le nom de Joseph Robert qui fut maire de la Guillotière de 1817 à 1821.





(suite)

ROBIN (Auguste). — Né à Lyon le 23 mars 1836, A. Robin fut président du Conseil de la Banque Privée, juge au Tribunal de Commerce, administrateur et directeur de la Caisse d'Épargne, etc...

Depuis 1871 jusqu'à sa mort il fut consul de Turquie à Lyon. Maire de Vourles (Rhône) en 1884.

ROBIN (Denis-Léopold). — Né à Feillens (Ain) le 15 novembre 1812, mort à Vourles (Rhône) le 15 septembre 1885.

Banquier, D.-L. Robin occupa à Lyon les fonctions d'administrateur de la Caisse d'Épargne, du Dispensaire général (1855-1879), et fut adjoint au maire du I^{er} arrondissement.

ROCHAS (Félix). — Né à Tullins (Isère) le 12 novembre 1854, le D^r Rochas fut secrétaire général de l'Association des Médecins du Rhône.

Préparateur de zoologie à la Faculté des Sciences, il enseignait à l'Ecole centrale.

La mort le frappa prématurément en mai 1887.

ROCHE (rue de la). — VII^e arrondissement. — Cette dénomination semble rappeler le nom d'un propriétaire de terrains riverains.

ROCHE (Jean-Baptiste). — Architecte lyonnais du XVIII^e siècle, qui travailla avec de Gérando, puis avec Soufflot (la Loge du Change).

ROCHE (Charles-Antoine). — Architecte lyonnais du XVIII^e siècle, fils du précédent. Il collabora avec son père aux travaux de la Loge du Change.

ROCHEBONNE (Charles Châteauneuf de). — Charles IV de Châteauneuf de Rochebonne fut archevêque de Lyon de 1731 à 1740. Sa famille était originaire du Forez.

C'est Charles IV qui fit murer une chapelle bâtie dans le quartier de Saint-Irénée sur le tombeau antique d'un romain. Flavius Florentinus, dont la crédulité populaire avait fait un saint.

En 1737, il fit accepter la bulle *Unigenitus* par les missionnaires de Saint-Joseph, jusqu'alors récalcitrants.

Il mourut à Lyon en 1740.

ROCHEX (Jean-Paul-Albert). — Né à Gex le 26 juin 1864. Docteur en droit de la Faculté de Lyon ; sa thèse : *de la condition des propriétés riveraines des grandes routes*, est encore consultée utilement.

Rochex occupa pendant de nombreuses années les fonctions de chef de cabinet du maire de Lyon, et termina sa carrière comme archiviste municipal.

On lui doit une très belle monographie de l'Hôtel de ville.

ROCKEFELLER (avenue). — VII^e arrondissement. — La partie de la grande rue de Monplaisir dénommée *montée des Sables* a reçu, le 20 février 1928, le nom du milliardaire américain. On a voulu rappeler ainsi le don de quarante et un millions fait par la Fondation Rockefeller pour aider à la reconstruction de la Faculté de médecine à proximité de Grange-Blanche.

RODET (Alexandre). — Docteur en médecine, né le 18 mars 1814, à Mirmande (Drôme), mort à Lyon le 28 décembre 1884.

Alexandre Rodet, chirurgien en chef de l'Antiquaille, présida la Société nationale des médecins. Il fut — et c'est là son

grand titre à la reconnaissance publique — fondateur et président de la Société protectrice de l'Enfance.

Il donna également son concours au Dispensaire général de 1869 à 1884.

ROFFAVIER (Georges). — Né à Lyon le 17 septembre 1775, mort le 12 mars 1866.

Négociant dans notre ville, il se prit, de très bonne heure, de passion pour la botanique qu'il étudia sous la direction de Gilibert.

Roffavier se consacra bientôt exclusivement à cette science. En août 1830, il dirigea, par interim, le Jardin botanique, après Balbis et avant Seringe.

On lui doit une notice sur Madame Lortet et une sur Champagnoux (1845). Il a laissé, en outre, cent trente dessins à la plume de plantes diverses.

ROGNAT (Etienne). — Architecte, né et mort à Lyon (4 décembre 1857-29 mai 1897).

Elève de Louis Rognat et de Louvier à l'Ecole de Lyon.

Il exposa notamment: *plan de porte monumentale pour la Ville de Lyon; plan de l'Ecole la Martinière; etc...*

ROHAULT DE FLEURY (le Général). — Cet officier, né en 1799, mort en septembre 1866, n'est cité ici que parce qu'il fut le créateur des fortifications de Lyon.

ROLAND (Olivier). — Ingénieur du roi pour les fortifications de Lyon, Roland avait, en 1544, épousé la sœur de Philibert Delorme.

Il s'occupa, en 1559, des travaux du pont du Rhône.

D'après Charvet, Roland aurait travaillé longtemps à l'établissement d'un projet de construction d'un hôtel de ville sur les rochers de la Saône, près du pont du Change (la Mort-qui-trompe). Cette idée fut reprise lorsqu'on songea à construire le Palais de Justice.

ROLAND de la Platière. — Le ministre girondin appartient à notre histoire d'abord par sa naissance à Thizy (Rhône) le 19 février 1734, puis par les fonctions d'inspecteur des manu-

factures qu'il exerça dans notre région, enfin parce que, après son mariage, c'est à Lyon qu'il débuta dans la politique.

Dès la suppression de l'organisation consulaire, Roland, quittant son « clos » de la Platière, devint le chef des démocrates ardents de cette époque : Louis Vitet, Pressavin le chirurgien, Perret l'orfèvre, Vingtrinier le pelletier, Chaliat et Arnaud Tison. Et c'est lui qui fut chargé de rédiger le manifeste du parti qui parut sous ce titre : *Municipalité de Lyon, aperçu des travaux à entreprendre et des moyens de les suivre.*

La politique le conduisit à Paris où l'on connaît le sort qui l'attendait.

ROLLAND (Scipion-Thomas). — Peintre, né à la Croix-Rousse, le 4 mars 1819, mort vers 1867. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts.

Il a laissé des *Portraits* ; un *Christ* ; *projets de bonheur* ; *Dugas prévôt des marchands* (au Tribunal de Commerce) ; etc...

ROLLET (Joseph). — Docteur en médecine et professeur à la Faculté, né le 12 novembre 1824, mort à Lyon le 2 août 1894, le jour même où il devait présider un Congrès de dermatologie et de syphiligraphie.

En 1855, il prit possession de son service à l'Antiquaille et, dès lors, s'attacha à résoudre une série de problèmes médicaux.

Bien entendu, Rollet fut membre de l'Académie de Lyon ; mais il était aussi associé de l'Académie de médecine (1885), et correspondant de l'Institut (1891).

ROMAN (Ernest). — Artiste peintre, né à Lyon le 20 juillet 1845, Roman fut enseigné par Chenu et exposa à Lyon dès 1870.

Parmi ses toiles : *les Plattes de Lyon* (1872) ; *l'arbre mort de Saint-Fortunat* (1894) ; *un Vallon au Mont-d'Or* (1897) ; etc...

ROMARIN (rue). — I^{er} arrondissement. — Ce nom vient d'une enseigne sur laquelle était peinte une branche de romarin.

Cette rue a porté longtemps le nom de *rue de la Glacière* parce qu'il existait, dans la maison portant le n° 13, une glacière souterraine. (Voir : rue du Griffon, le Capitaine La Glace.)

Personnalités ayant habité la rue

1758. — De Montigny, dessinateur, rue de la Glacière.
1760. — Jogues Jacques-Ch., peintre.
1791. — Pilat Jean, l'aîné, administrateur des Hospices.
An X. — Germain l'aîné, J.-B.-Rose, juge au Tribunal de Commerce, rue de la Glacière.
1810. — Hæth, peintre-décorateur et verrier ; de 1822 à 1834, il tient, dans la même rue, un magasin de gravures.
1820. — Maurin Jacques-Alexis, dessinateur pour la fabrique, rue Romarin.
1838. — Livet, dessinateur pour la fabrique,
1845. — Boussenot et Peggaz, dessinateurs.
1853. — Raverat (baron François-Achille-Napoléon), dessinateur pour la fabrique.
1854. — Bine Joseph-M., dessinateur.
1860. — Reybaud Joseph-J. M., dessinateur.

Divers

— Angle de la rue Terraille, niche avec statue de la Vierge et inscription : *A Notre-Dame de la Fontaine*.

— Au XVIII^e siècle on remarquait déjà rue de la Glacière, la maison dite *de la Fontaine* et celle dite du *Change de Londres*.

— 1618 (Archives B. B. 154) Pourparlers avec Benoît Murel pour obtenir son consentement à la dérivation des eaux d'une source qu'il possède sur la côte Saint-Sébastien, afin de les conduire au quartier du Griffon, « dans une place appelée place du Romarin. »

— 1790. Maison portant le n° 39, propriété du chapitre de Saint-Jean, adjugée le 20 décembre, pour 2.600 livres à Jean Fiard, rue Lainerie.

— 1792. La section révolutionnaire du Griffon, première division, se réunissait place Romarin, aux Pénitents de Lorette.

— 1830. Déduit, restaurateur renommé pour sa « tête de veau » exerçait ses talents rue Romarin ; plus tard, il tint l'hôtel de l'Ecu de France, place de la Platière.

— 1834. Rue Romarin, restaurant renommé tenu par Ramier.

RONDELET (Jean-Baptiste). — Architecte, né à Lyon le 4 juin 1743, mort à Paris, le 27 septembre 1829. Elève de Soufflot.

Au cours de sa carrière, il collabora aux travaux d'édification de l'église Sainte-Geneviève, à Paris.

Mais il est surtout connu par ses nombreux articles relatifs à son art, et par son *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*.

J.-B. Rondelet fut membre de l'Académie des Beaux-Arts et du Comité consultatif des bâtiments de la couronne (1806).

RONDELET (Antoine-François). — Economiste, né à Lyon le 28 février 1823. Elève de notre Lycée où il eut comme professeur l'abbé Noïrot, il entra à l'Ecole Normale Supérieure en 1841. Il débuta dans l'enseignement à Rennes, puis à Poitiers et Marseille.

Docteur ès-lettres en 1847, il fut nommé à la Faculté de Clermont; après 1871, il professa la philosophie à la Faculté catholique des Lettres de Paris.

Rondelet fut lauréat de l'Académie de Lyon (1851), de l'Académie française (1860).

Il mourut le 24 janvier 1893.

Parmi ses publications, je citerai: *Exposition critique de la morale d'Aristote* (1847); *Mémoires d'un homme du monde* (1861); *la Science et la Foi* (1867); *mon Voyage au pays des chimères* (1875); *le Livre de la vieillesse* (1878); etc...

ROPITEL (Jean). — Minime champenois, né vers 1530, connu comme théologien et prédicateur. Il fut un de ceux qui, de son temps, travaillèrent le plus efficacement à maintenir la foi catholique à Lyon; il prêcha pendant huit ans à la cathédrale Saint-Jean, réfutant en chaire les dogmes des protestants.

Ropitel rompit des lances avec Pierre Viret; mais, en 1562, les protestants s'étant emparés de la ville, il eut fort à faire pour échapper au baron des Adrets.

(Abbé Bouillot: *Biographies ardennaises*.)

ROQUETTE (rue de la). — V^e arrondissement. — Du nom du domaine de M. de la Roquette, sur les terrains duquel la rue fut ouverte.

M. de la Roquette vivait à Lyon à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècles.

Divers

L'immeuble Tisseur fut édifié sur les plans de l'architecte Joseph-Marie Charpenel.

ROSSAN (chemin du). — III^e et VII^e arrondissements. — Il est malaisé d'être affirmatif quant à la dénomination de cette voie publique. Je me permets l'hypothèse suivante :

Il y eut, au XVI^e siècle, un avocat et poète lyonnais, André de Rossant, qui s'est plusieurs fois caché sous l'anagramme « art donné des arts », dont du Verdier et le P. Colonia font mention.

Ce Rossant est né à la Guillotière où il mourut vers 1600.

On le classe généralement parmi les pamphlétaires lyonnais du temps de la Ligue. Il écrivit notamment : *les Mœurs, humeurs et emportements de Henry de Valois représentés au vray depuis sa naissance* (1589). Parmi ses œuvres poétiques, on cite *le Tombeau et Eloge du très illustre et magnanime duc de Joyeuse* (1587).

Est-ce André de Rossant dont on a voulu rappeler le nom?

Divers

Rossant eut une grande renommée comme faiseur d'anagrammes. Il en composa un volume qu'il intitula : *Onomastrophie* ou l'art de retourner un nom en changeant de place les lettres qu'il contient.

— Notre poète a fort malmené Henri III qu'il comparait à un « veau monstrueux car il a la face d'homme, mais la queue « du renard. » (Est-ce veau? est-ce renard?) Dans un de ses pamphlets il clame son désir de voir tondre le roi pour que se réalise la prédiction faite à son sujet :

Celuy qui sur ce roy a mis double couronne,
Luy a ja l'une ostée, et l'autre va tomber :
Le barbier lui fera, s'il ne doit succomber,
La tierce de ce poil qui sa teste environne.

A la mort de Henri III, Rossant écrivit un factum dédié à Chapelle-Marteau, demandant qu'une statue fut dressée à Jacques Clément.

— A propos de l'élection du roi Henri IV et de la délégation du cardinal de Plaisance, parut un sonnet qu'on attribua à de Rossant :

Par le vouloir du ciel, le huitième Clément
Commet son cardinal au titre de Plaisance,
Afin d'eslire un roy catholique à la France.
Ces noms font espérer un bon événement.

Comme Henry de Valois fut dompté bravement
Par Clément, le vengeur de son horrible offence,
Par ce Clément encor qui a grande puissance
L'autre Henry Bourbonnois périra justement.

C'est un nombre parfaict que le nombre octonaire ;
Clément huitième aussi doit la chose par faire
Ayde de son légat qui est plein de valeur.

Et de Plaisance alors plaira par œuvre bonne,
Mais le plaisir des bons sera beaucoup meilleur,
Si l'on voit qu'aux mauvais du desplaisir il donne.

Plus tard, après la reddition de Paris, notre poète rima à la
louange de Henri IV.

ROSSAT (Louis). — L'abbé Rossat, né à Lyon le 8 décembre 1789, fut curé de Saint-Jean. Evêque de Gap, puis de Verdun, c'est en cette ville qu'il mourut le 24 décembre 1866.

Il avait été, en 1840, administrateur du Dispensaire général.

ROUBAUD (François-Félix). — Sculpteur, né à Cerdon (Ain) le 2 janvier 1824, mort à Lyon le 13 décembre 1876. Elève de l'Ecole de Lyon, puis de celle de Paris.

Parmi ses œuvres: *Guimet* (buste, 1853); *Thétys consolant Achille* (1853); *Perisse* (1860); *Vierge à l'Enfant* (1864); etc...

ROUBAUD (Louis-Auguste). — Frère du précédent; sculpteur, né à Cerdon (Ain) le 1^{er} mars 1828, mort à Paris. Elève de Flandrin et de Duret.

Parmi ses œuvres: *Girardin*, directeur de l'Ecole centrale lyonnaise (1861); *Joueur de triangle* (1866); *Athanase Coquerel* (1867); *la Tragédie et la Comédie* (pour le théâtre des Célestins); *la Douleur*; etc...

ROUBIEZ (Lazare). — Prêtre de l'Oratoire, né à Marseille en 1741. Il enseigna à Lyon, puis devint bibliothécaire de la ville.

Il fut guillotiné à Lyon, comme contre-révolutionnaire, le 18 février 1794.

ROUBILLAC (Louis-François). — Sculpteur, né à Lyon, mort à Londres le 11 janvier 1762. Elève de Nicolas Coustou.

Sa carrière s'est écoulée loin de sa ville natale. Quant à sa production, elle est considérable; on en trouvera l'analyse dans le *Dictionnaire des Artistes* de M. Audin et Eng. Vial.

ROUGIER (Marc-Antoine). — Dessinateur et fabricant de soieries, né à Châtillon-d'Azergues le 11 juin 1813, mort à Lyon le 3 avril 1873.

Retiré des affaires en 1866, Rougier s'occupa exclusivement de réunir une merveilleuse collection de meubles et objets d'art, qui fut vendue à Paris, en 1904.

ROUGIER (Paul). — Avocat et professeur d'Economie politique à la Faculté de droit, né à Lyon le 16 juin 1826.

Pendant de longues années, Rougier fut le rédacteur en chef du *Moniteur Judiciaire*.

Membre, puis président de l'Académie de Lyon; président du Comité général des Sociétés de secours-mutuels et du Dispensaire général, Rougier mourut dans sa ville natale le 6 novembre 1901.

ROUGIER (Louis-Auguste). — Né à Lyon le 28 décembre 1792, mort en la même ville le 4 mars 1863.

Interne à Lyon en 1810, docteur de la Faculté de Strasbourg en 1817, Rougier devint médecin de l'Hôtel-Dieu (1825-1842).

Rédacteur en chef du *Journal de Médecine*, il présida la Société de Médecine de Lyon (1858) et l'Association des médecins du Rhône.

Rougier fut en outre administrateur du Dispensaire et président de l'Académie de Lyon.

ROULLIER (Christian-Henri). — Artiste peintre, né à Lyon. Fut élève de Gérôme.

Parmi ses toiles: *Saulée* (1887); *Poseuses* (1890); *les Foins*, *un Nid* (1896); etc...

ROULLIET (Pierre-Amaranthe). — Peintre, né à Verosvres (Saône-et-Loire) en 1810, mort vers 1880. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. Après un court séjour dans notre ville, il se fixa à Paris.

Parmi ses toiles : le *Couvent de l'Annonciade*, à Lyon (1831) ; des *Natures mortes* ; des *Vues de Lyon* ; etc...

ROUSSELET (Claude). — Ecrivain lyonnais, seigneur de la Part-Dieu, qui, dans la première moitié du xvi^e siècle, a produit des poésies latines. On croit qu'il exerça la profession d'avocat. D'après La Monnoye, c'est lui que Bonaventure des Periers met en scène, sous le nom de *Byrphanès* (qui tire sur le roux) dans le *Cymbalum mundi*.

Les épigrammes latines de Rousselet sont curieuses par la mention qui y est faite d'un grand nombre de Lyonnais de son temps : Benoît Court, Pierre Palmier, Amédée et Pierre Boul-lioud, Jean du Peyrat, André Briau (poète médecin de François I^{er}), Claude Baronat, Benoît et Jean Buatier, Antoine Grolier, Claude de Bellièvre, Etienne Faye, Jean Canappe, etc...

Un grand nombre de ces épigrammes ne sont, cependant, que des traductions de l'*Anthologie*.

ROUSSET (Raymond-Victor-Alexis). — Publiciste, né à Oullins (Rhône) le 19 Pluviôse an VII (1799), mort à Lyon en juin 1885.

« Comptable, poète, auteur dramatique, fabuliste, roman-cier, amoureux du bric-à-brac, original, épris de sa ville, heureux comme un financier, ami fidèle et dévoué, tel s'est montré Alexis Rousset. » (Vingtrinier : *Revue du Lyonnais*, juillet 1885).

Il composa beaucoup : des romans, huit cents fables, voire un poème de 10.000 vers sur la prise de Byzance.

Original, on ne peut lui contester ce qualificatif. Il possédait trois « châteaux » : *château de l'Arche*, à Villeurbanne ; *château du Prado*, rue Jangot ; *château de la Rize*, 76, cours Gambetta. Les façades en furent construites avec des débris de toutes époques : inscriptions romaines, portes Renaissance, etc...

Ce *chiffonnier littéraire* (comme il se désignait lui-même) fut membre de la Société littéraire dès 1840.

Sa profession ? Secrétaire du Dispensaire général.

Par son testament, il divisait sa fortune en trentièmes et demi, le quart du total devant revenir à la fille de son ami, le

peintre Genod. Ce pseudo-bohème voulut sans doute donner de la tablature à ses exécuteurs testamentaires!

Pour ma part, je lui dois une foule de renseignements, d'anecdotes, de notes dont j'ai fait un fréquent usage.

ROUSSY (rue). — IV^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle Philibert Roussy, né à Saint-Amour (Jura) le 10 Messidor an IV (1796), mort à Lyon le 18 mai 1863.

Chef d'atelier, membre du Conseil des Prud'hommes, Roussy trouva plusieurs perfectionnements pour la fabrication des étoffes façonnées, notamment le régulateur-compensateur.

En 1848, la Chambre de Commerce de Lyon lui attribua une prime de 500 francs pour un frein pour wagons, regardé alors comme d'une très heureuse conception.

Roussy termina sa vie comme archiviste du Conseil des Prud'hommes.

ROUVIERE (Lambert). — Né à Lyon le 20 octobre 1679, mort le 14 juillet 1756. Trésorier de France.

Très versé dans la numismatique, c'est Rouvière qui donna sa devise à l'Académie de Lyon: *Athenæum lugdunense restitutum*.

ROUVILLE (place). — I^{er} arrondissement. — Le nom donné à cette place est un hommage rendu à la mémoire de l'imprimeur Guillaume Roville ou Rouille (c'est à tort qu'on écrit Rouville), bienfaiteur des hôpitaux de Lyon.

Il naquit à Tours vers 1518 et vint s'établir à Lyon en 1546, où il épousa la fille de Sébastien Gryphe.

Des gravures sur bois donnèrent à ses éditions un intérêt tout particulier. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, je citerai: les *œuvres de Clément Marot* (1546); le *Décameron*; une *Bible* en latin (1565-1570).

Sa devise était: *In virtute et fortuna*.

Un autre titre à la reconnaissance des Lyonnais: c'est Guillaume Roville qui créa à Lyon le premier Institut de botanique avec jardins, dessinateurs, graveurs, etc...

Il mourut à Lyon, en 1589 et fut inhumé au monastère des Célestins.

— Le terrain nécessaire à la création de la place (50 mètres de long sur 30 mètres de large) fut cédé à la ville, en 1838, par Gonin, teinturier.

Divers

— Guillaume Roville acheta la recluserie de Sainte-Hélène. Il possédait, rue Mercière, quatre maisons ; celle qu'il habitait et où se trouvait son imprimerie, portait comme enseigne : *L'Ecu de Venise* ; les trois autres étaient désignées *l'Ange*, *le Phénix*, *la Toison d'Or*.

— 1586. Le 17 décembre, Guillaume Roville fait son testament devant maître Garnier, notaire. Il lègue à l'hôpital sa maison de *l'Ange* ; il veut que les revenus en soient accumulés pour être distribués, chaque cinq ans, à ceux de ses descendants que sa famille assemblée jugera les plus pauvres. Il compléta ces dispositions par codicille du 17 juin 1589 et mourut peu après.

— La maison Brunet, immense corps de bâtiment qui compte 365 fenêtres, occupe la plus grande partie de la façade de la place Rouville.

Le 22 novembre 1831, elle devint, entre les mains des insurgés lyonnais, une véritable citadelle qui tint en échec les troupes venant par la rue de l'Annonciade. L'intervention de l'abbé Pierre Pousset empêcha que la maison ne fut démolie à coups de canon.

Cet immeuble figure sur un plan du « clos Saint-Benoît » daté de 1826. Il fut construit sur l'emplacement d'une villa romaine dont on a retrouvé les vestiges et, particulièrement, quatre belles statues : *Apollon*, *Mercur*, un *prêtre faisant brûler l'encens*, un *jeune faune*.

ROUX (l'abbé Claude-Antoine). — Né à Lyon en 1750, l'abbé Roux fut, à dix-neuf ans, chargé d'enseigner la philosophie à Grenoble. Revenu à Lyon en 1774, il professa les mathématiques au Collège de la Trinité.

Membre de l'Académie de Lyon, au rétablissement de laquelle il avait puissamment contribué, l'abbé Roux en fut le secrétaire perpétuel.

ROUX (Léonard). — Architecte, né à Lyon le 3 février 1725, exécuté comme contre-révolutionnaire en 1793, place des Terreaux.

Architecte de l'hospice de la Charité, il fut membre de l'Académie de Lyon.

Parmi ses travaux : *Eglise des Augustins*, de Lyon ; *digue de la Tête-d'Or* (1762) ; surveillance des travaux du pont de l'Archevêché.

ROUX-MEULIEN (Charles). — Architecte, né à Lyon le 20 mai 1842. Elève de Louvier.

On lui doit : *le Salon des Soieries* à Chicago (1893) ; *le Salon des Soieries* à l'Exposition de Lyon (1894) ; *le château du Cret* ; des immeubles boulevard du Nord (des Belges) n° 55, 57, 59 ; rue Tronchet n° 108 ; rue Ney, 22 et 24 ; etc...

Roux-Meulien fut membre et vice-président de la Société académique d'architecture de Lyon.

ROUX-SOIGNAT (rue). — III^e arrondissement. — Un négociant en charcuterie, propriétaire riverain a imposé son nom à cette rue *proprio motu*, malgré l'opposition d'un autre propriétaire qui avait attribué à cette voie publique le nom moins.. personnel de *rue Paulette*.

Inclinons-nous devant la noblesse de saindoux !

ROY (Camille). — Chansonnier lyonnais dont la notoriété a singulièrement dépassé les frontières de notre cité.

Camille Roy naquit à Lyon le 28 juin 1851 et mourut dans la même ville en 1922. Il était chef de la comptabilité dans la maison Lumière et ses fils.

Président du *Caveau* qu'il fonda en 1888, il fut aussi le fondateur de la *Revue du Siècle*.

Avec le concours de M^{me} Amel, de la Comédie française, et de Marie Monnier, C. Roy fonda l'*Œuvre de la Chanson française*. La guerre vint, et notre poète transforma l'immeuble de la rue Montesquieu en *Ambulance de la Chanson*. En 1918, il reprend son apostolat et veut créer l'*Académie de la Chanson*. La mort l'a frappé avant qu'il ait pu donner toute son ampleur à l'œuvre à laquelle il travaillait.

Camille Roy fut un vrai poète, dont l'œuvre n'a rien à craindre du recul des années.

ROYALE (rue). — I^{er} arrondissement. — Lorsque fut créé le quartier Saint-Clair, cette rue étant la plus importante de toutes celles récemment ouvertes, reçut le nom de *rue Royale*. Après la mort de Louis XVI elle fut dénommée *rue de la Convention* ; en 1848, ce fut un certain temps la *rue de la Démocratie*.

Personnalités ayant habité la rue

1765. — Gautier J.-B., graveur et peintre.
1770. — Grassot Pierre, chirurgien.
1788. — Les dessinateurs Vericel, Berger, Bossu, Charreins, Genève, Ressay, Gonichon.
1791. — Boivin Antoine, juge de paix du canton du Nord-Est.
Loyer fils, assesseur du juge de paix.
1792. — Nivière-Chol Antoine, officier municipal (qui fut maire de Lyon).
An X. — Arlès Ainé, conseiller municipal, rue de la Convention.
1810. — Reverdy Philippe, dessinateur.
1827. — Lapiere, dessinateur au n° 1.
1832. — Lesourd Elie, peintre, au n° 8.
Bertholin, peintre et dessinateur.
Doliano, peintre.
1834. — Prier Daniel, dit Prier cadet, dessinateur.
1853. — Ledru, peintre de portraits.

Divers

1831. — On visite, rue Royale, le cabinet de Picard, habile dessinateur, indiqué comme possédant une collection d'objets rares et précieux.

— A l'entrée de la rue, l'établissement de bains du *Clavecin*, construit par l'architecte Gay.

ROYAUME. — Nom d'une famille d'artistes dont la carrière s'est en partie écoulée dans notre ville. On doit citer :

1° Isaac Royaume, orfèvre, né à Lyon vers 1563, mort à Genève en 1648.

2° Pierre I^{er} Royaume, potier d'étain et graveur, né à Lyon, mort à Genève en 1605.

3° Pierre II Royaume, orfèvre, né à Genève en 1595, mort à Lyon en 1656.

4° Pierre III Royaume, dit le Jeune, orfèvre, né à Lyon vers 1633, mort à Genève en 1678.

ROYBET (Ferdinand). — Cet illustre peintre est un Lyonnais, né le 20 avril 1840. Il commença ses études de pein-

ture à notre Ecole des Beaux-Arts où il eut pour maître Vibert, puis les termina à Paris.

C'est dans la capitale que s'écoula sa vie.

ROYET ou **ROYER** (Antoine). — Né à Lyon. On connaît de lui un *Traité de la peste*, imprimé dans notre ville en 1583.

ROZIER (rue). — 1^{er} arrondissement. — Le nom de cette voie publique rappelle le célèbre agronome abbé François Rozier, né à Lyon en 1734.

Dès ses jeunes années il s'occupa de questions agricoles et continua, tout en dirigeant, pendant quelques temps, après Bourgelat, l'Ecole vétérinaire.

Rozier accepta la constitution civile du clergé et fut nommé, le 18 septembre 1791, par les électeurs du district de Lyon assemblés dans l'église de l'Oratoire, curé constitutionnel de Saint-Polycarpe. Le 29 mai 1793, on se le rappelle, une insurrection des Lyonnais amena la chute de Chalier, Bertrand et leurs amis, officiers municipaux. Il y eut des victimes. Le 7 juin, un service funèbre fut célébré en leur honneur, à l'église Saint-Polycarpe; l'abbé Rozier prononça le discours d'usage.

Il mourut le 29 septembre 1793, tué par un éclat d'obus, dans la maison de l'Oratoire, où était installée la cure.

L'abbé Rozier compta parmi les membres les plus actifs de l'Académie de Lyon.

Son buste, par Chinard, fut inauguré le 11 août 1812, dans le Jardin des Plantes.

Il y a quelque soixante et dix ans, on montrait encore, dans la rue Masson, la petite maison et le jardin de l'abbé Rozier.

Divers

1832. — Mettra Jacques, dessinateur, rue Rozier.

1838. — Louis Théophile, dessinateur, habite n° 3.

1845. — Delamolière François, dessinateur.

1853. — Bléchy Jean-Claude, dessinateur, au n° 5.

— On raconte que, longtemps avant la Révolution, une amie de la sœur de l'abbé, s'amusant avec des cartes, prédit au jeune prêtre qu'il périrait d'un coup de canon. Toute l'assistance en avait ri.

— Le docteur Eynard contait l'anecdote suivante: après le 29 mai 1793, l'abbé Rozier devisait avec quelques amis; on parlait de la possibilité d'un siège, et chacun se demandait comment cela finirait: « par un éclat de bombe », répliqua l'abbé.

RUBELLIN (Jean-Claude). — Peintre, né à Lyon le 19 mai 1827, élève de notre Ecole des Beaux-Arts et de Thierriat. Il a laissé des *Fleurs*, des *Fruits* et quelques *Portraits*.

RUBYS (Antoine de). — Ce procureur général de la ville, né à Lyon en 1533, fut un des historiens de notre cité. Ce qu'est son œuvre, à cet égard, d'éminents écrivains lyonnais l'ont fait connaître. Je ne veux rappeler ici que le rôle important qu'il joua dans notre ville pendant la Ligue.

On sait qu'il écrivit le *Bouclier de la réunion des vrais catholiques françois, contre les artifices des Béarnois, des Hérétiques et leurs fauteurs et adhérentz* (Lyon, chez Pillehote, 1589).

On peut hardiment soutenir que de Rubys fut l'âme de la résistance à Lyon, contre le « tyran de Béarn ». Son fanatisme fut servi par une dévorante activité. Paraissait-il un écrit favorable à Henri IV? Immédiatement de Rubys s'y attaquait. C'est ainsi qu'il répondit à l'*Anti-espagnol*, dû, vraisemblablement à la plume d'Antoine Arnauld, de Paris (1594).

On consultera utilement sur ce chapitre de la vie de de Rubys et sur l'ensemble des pamphlets parus à Lyon, pendant la Ligue, l'ouvrage de M. l'abbé Renre: la *Presse politique à Lyon pendant la Ligue* (Lyon, 1886).

Après que Lyon eut fait sa soumission à Henri IV, de Rubys se réfugia à Avignon, où il demeura six ans. C'est là qu'il écrivit son *Histoire de Lyon* (parue chez Bonaventure Hugo, Lyon, 1604).

Autorisé par le roi à rentrer en 1600, il mourut en 1610 dans sa ville natale.

RUEST (Jules). — Organiste, né à Delle (Haut-Rhin) le 29 juin 1844. Il étudia sous la direction de Wachkenthaler et de A. Fœrster, ami de Mendelssohn.

Jules Ruest fit une brillante carrière à Lyon, où il s'installa en 1863, ses études terminées, et qu'il ne voulut jamais quitter.

Il tint les orgues à l'église des Chartreux, puis à Saint-Nizier et à Ainay.

En 1898, pour sa *Messe de Jeanne d'Arc*, il reçut, de l'Académie de Lyon, la médaille instituée par Jean Chazière.

Ruest a composé des *Impressions musicales*, des *Motets*, des *Nocturnes*, etc...

RULLY (Marie-Ferdinand-Agathange de Bernard-Montessu de). — Chanoine de l'église de Saint-Jean, né en 1749, mort le 8 juin 1829 ; à cette date il était un des quatre derniers chanoines-comtes encore vivants.

Son frère, le comte de Rully, était pair de France et lieutenant-général.

RUOLZ (Charles-Joseph de). — Conseiller à la Cour des Monnaies, né à Lyon le 14 novembre 1708, mort le 10 juillet 1756, en voulant sauver sa femme, naufragée avec lui dans la rivière d'Ain.

De Ruolz, membre de l'Académie de Lyon, publia, en 1746 : *Dissertation sur la vie et les écrits de Louise Labé*.

RUOLZ (Ferdinand, baron de). — Né à Francheville le 3 septembre 1810, mort à Lyon le 12 mars 1875.

Il embrassa la carrière militaire, mais se retira alors qu'il était capitaine du génie.

Le baron de Ruolz fut administrateur de l'Ecole la Martinière et du Dispensaire général (de 1855 à sa mort).

RUOLZ-MONTCHAL (Léopold de). — Sculpteur, né à Francheville (Rhône) l'an XIII, mort à Lyon le 16 mai 1879. Elève de l'Ecole de Lyon, de David et de Legendre-Héral.

Il fut professeur à notre Ecole de 1839 à 1845.

Parmi ses œuvres : *J.-J. de Boissieu* (buste, 1831) ; *Frédéric Charassin, avocat* (1833) ; *Dugas-Montbel* ; *le baron Rambaud*, maire de Lyon (1841) ; *Antoine Chenavard* ; etc...

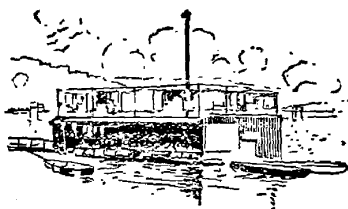
RUPPLINGER (rue). — IV^e arrondissement. — Jusqu'en juillet 1916 cette rue portait le nom de *Sainte-Marie*.

La délibération municipale qui a modifié cette appellation, rend hommage à André Rupplinger, né à Lyon, le 14 juillet 1889, fils d'un excellent professeur d'allemand du Lycée Ampère.

Ancien élève de l'Ecole normale, agrégé de lettres, André Rupplinger professait au Lycée de Lyon lorsqu'éclata la guerre. Mobilisé, il fut blessé dès les premiers jours, à Brouderdorff, près de Sarrebourg, le 20 août 1914, et mourut de ses blessures le jour même.

Parmi les quelques productions qu'il a laissées, il convient de citer une très complète monographie de Charles Borde, l'académicien lyonnais.

RUSTICUS (Saint). — Aurait été élu évêque de Lyon vers 494, sous le règne de Gondebaud, roi des Burgondes.





SABRAN (Hermann). — Né à Lyon le 31 août 1837, H. Sabran, ses études de droit terminées, se fit inscrire au barreau de Lyon.

Son activité est demeurée légendaire dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu.

Il fut président du Conseil des Directeurs de la Caisse d'Épargne, du Comité des habitations à bon marché. Sa haute compétence avait fait placer H. Sabran à la tête du Conseil supérieur de l'Assistance publique.

Administrateur des Hospices dès 1868, il devint président du Conseil en 1882 et le demeura jusqu'à sa mort.

SACERDOS (Saint). — Oncle de Saint Nizier, né vers 486. C'est à son instigation que Childebert et Ultrogothe fondèrent le premier hôpital à Lyon.

Saint Sacerdos fit élever l'église Saint-Paul et l'église Sainte-Eulalie (depuis église Saint-Georges). C'est lui qui transporta le siège métropolitain de l'église des Macchabées à celle de Saint-Nizier (alors église des Saints-Apôtres).

Saint Sacerdos serait mort en 552 ; il fut inhumé à Saint-Nizier. Severt rapporte son épitaphe, ainsi conçue :

« Nomine, mente, fide, meritis, pietate Sacerdos. »

SAGE (Jean-Marie). — Architecte, né à Lyon le 8 mai 1822, mort en la même ville le 15 février 1887. Fut élève de A. Chenavard à notre Ecole lyonnaise.

On lui doit notamment le tombeau du Dr Amédée Bonnet.

Admis en 1860 à la Société académique d'architecture de Lyon.

Par suite de circonstances que j'ignore, Sage se lança dans la carrière d'assureur et devint directeur d'une compagnie.

SAIN D'AROD. — Représentait à Lyon, vers 1860, la musique religieuse. Il est l'auteur de *Messes* et du *Te Deum* fameux, chanté à l'occasion de la paix, en 1859, à Notre-Dame de Paris.

SAINT-ALBAN (impasse). — VII^e arrondissement. — Il y avait autrefois, en ce lieu, une antique église de ce nom, devenue simple chapelle de l'hospice des Incurables.

Tout ce mamelon portait le nom de Saint-Alban. Crépet prétend qu'il en faut faire remonter l'origine à Albanus, général romain, qui dressa son camp dans les environs de Lyon.

Divers

La chapelle de Saint-Alban était très visitée avant la Révolution, on y allait les enfants malades et, généralement, l'offrande faite en ces circonstances, était un coupon de seigle, vieux souvenir de l'époque où les hommes consacraient à la divinité les prémices de leurs champs ou de leurs troupeaux.

— En 1812, Poidebard fit, à Saint-Alban, l'élevage du ver à soie de race « sina », introduit dans notre région. A l'Exposition de l'industrie française du Louvre, en 1823, on admirait une pièce de satin blanc fabriquée avec cette soie, dans laquelle il entraient 14.400 fils de chaîne dans 20 pouces de largeur.

— Vers 1825. Saint-Alban était un petit hameau, situé à une lieue au Sud-Est de Lyon, près de la grande route d'Italie, d'où l'on avait une vue magnifique jusqu'aux coteaux de la rive droite du Rhône.

SAINT-ALEXANDRE (Place). — V^e arrondissement. — Cette appellation rappelle le phrygien Alexandre, qui fut martyrisé à Lyon avec Epipoy. A l'époque de la persécution, ils s'étaient cachés quelques temps au-dessous du rocher de Pierre-Scize, chez une veuve chrétienne, Lucie; mais, découverts, ils furent décapités.

SAINT-AMOUR (rue). — III^e arrondissement. — Ce nom évoque le souvenir d'un château élevé au xvi^e siècle, qui, comme celui de la Buire, a appartenu, en dernier lieu, à la famille de Rachais. La rue a été tracée sur le domaine dépendant autrefois du château.

SAINT-ANDRÉ (rue). — VII^e arrondissement. — L'église construite sur l'emplacement d'une ancienne chapelle dédiée à Saint André, a donné son nom à cette rue.

SAINT-ANTOINE (quai). — II^e arrondissement. — Au xiii^e siècle, sur les bords de la Saône, s'élevait un hôpital destiné aux estropiés, dit hôpital de *la Contracterie*. En 1279, Amar, archevêque de Lyon, céda cet hôpital ainsi que le cimetière et l'église, à des religieux Antonins, qui vinrent y installer un monastère; d'où le nom de quai Saint-Antoine.

L'ordre de Saint-Antoine avait été fondé en 1095, par Gaston et Guérin, qui consacrèrent leurs biens et leur personne au service des malades atteints du mal appelé le *feu de Saint-Antoine*. Les Antonins obtinrent de nombreux privilèges. Il en est un au moins dont ils durent abuser : c'est celui qu'ils avaient de laisser vaguer leurs pourceaux dans les rues; car, en 1550, le Consulat enjoignit aux religieux de Saint-Antoine « de faire re-
« tirer leurs pourceaux qui vont de nuit par la ville, autrement
« il donnera commission à l'exécuteur de justice de les tuer. »

La partie nord du quai fut construite de 1711 à 1719 et reçut le nom de *quai Villeroi*. De 1816 à 1848, la chaussée fut étendue, sur une longueur de quarante-cinq mètres, au-dessus même du lit de la Saône.

Personnalités ayant habité le quai

- 1766. — Duflos ou Duflaud Nicolas-Simon, graveur.
- 1770. — Bernoud Hubert, maître orfèvre.
- 1788. — J.-B. Arnaud, orfèvre.
- 1791. — Ravier Jean, notaire, habite l'allée marchande.
- 1797. — Davel Joseph, imprimeur, édite *l'Almanach* de Lyon pour 1797-1798.
- An X. — Le peintre Grobon, membre de l'Athénée.
- 1815. — Th. Perret, négociant et conseiller municipal.
- D^r Pierre Brion, ancien professeur au Collège de médecine.
- 1830. — Biette, opticien.
- Rougier, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu.

1858. — Colrat Louis, docteur en médecine, n° 21.
 1868. — Gromier, professeur à l'Ecole vétérinaire.
 1889. — S. Maynard, adjoint à la mairie centrale, expert-comptable, n° 37.
 1890. — Gabriel Elise, brodeuse d'art, n° 11.
 1914. — Faure, avocat; infirmier volontaire, mort au retour de Salonique (1917).

Notes topographiques

- N° 11. Façade Louis XVI, balcons.
 N° 13. Immeuble légué aux Hospices par Grimardias Jean-Marie, en 1866, à charge de créer des lits d'incurables. On en fit d'abord huit qui furent réduits à six, le 24 février 1909.
 N° 22. Imposte, le maillet d'argent.
 N° 25. Escalier à arcs et colonnes.
 N° 30. Vaste cour de l'ancien couvent des Antonins, on aperçoit les arcs de la chapelle.
 N° 33. Rez-de-chaussée à arcades; dans l'allée, petite niche sculptée.
 N° 35. Escalier avec entrée surmontée d'un écusson; galerie, balcon.
 N° 36. Martin Pierre, architecte et graveur (1824-1871) a laissé une planche « balcon n° 36, quai Saint-Antoine. »
 N° 38. Cette maison à l'angle du quai, fut construite pour Monnier, fourbisseur du roi, par l'architecte Salichon J. (1709-1773).

Souvenirs d'antan

1280. — Par contrat, l'archevêque Aymar donne aux maîtres et frères de Saint-Antoine de Viennois, l'hôpital de *la Contracterie*, le cimetière et l'église de Saint-André qui lui étaient contigus, à charge de recueillir l'aumône et de la faire aux pauvres malades. C'est à ce moment que les Antonins quittèrent leur maison au port du Sablet, pour venir habiter l'établissement que leur donnait Aymar.

1604 (Archives B. B. 141). — Mesures pour contraindre les habitants du quai de Saône depuis l'église Saint-Antoine jusqu'au port du Temple, à faire réparer cette voie publique où piétons et cavaliers ne peuvent plus passer.

1605 (B. B. 142). — Construction à frais communs entre la ville et les propriétaires riverains du quai entre le port de Chalamont et le port du Temple.

— Au n° 28 habita le peintre Van der Kabel (voir ce nom), à son retour d'Italie, avant de s'installer rue de la Gerbe, où il mourut.

Vers 1885, il y avait, dans cet immeuble, de vastes magasins de nouveautés.

— Le quai Villeroi était une voie publique sur laquelle, aux XVII^e et XVIII^e siècles, on trouvait de nombreux cabinets de lecture. Un journal lyonnais de mai 1780 annonce : « le sieur Jardin, « tenant cabinet de tableaux, quai de Villeroi, donne à lire les « Gazettes, Mercure et journaux, et reçoit les abonnements au « prix de 18 livres par an pour ceux chez qui on les porte, et 12 « livres pour ceux qui viennent les lire chez lui ; le tout payé « d'avance. »

— C'est quai Saint-Antoine que se réunissait la section révolutionnaire de *Port-du-Temple*, qui prit par la suite les noms de *port-affranchi*, puis *section affranchie*.

— Dans la première moitié du XIX^e siècle, les diligences pour la Provence et le Languedoc partaient du quai Saint-Antoine.

— Au n° 36 s'installa, après son mariage (19 septembre 1834), l'imprimeur Léon Boitel ; et c'est là qu'il créa le 25 décembre 1834, la *Revue du Lyonnais*.

Il écrivit plusieurs « revues » pour le théâtre ; l'une d'elles : *Giboulées de Mars*, mise à la scène en 1837, lui valut un procès avec un dentiste de la rue Saint-Côme (rue Chavanne), nommé Chambard, inventeur d'un « pain militaire », lequel Chambard, Léon Boitel avait quelque peu houspillé dans sa revue.

— Au n° 30, en 1849, se réunissait le *Cercle musical* dont le local avait été aménagé par l'architecte Flacheron.

En 1864, Reynier fonde le théâtre du *Cercle de Famille* sur l'emplacement du Cercle musical ; il ouvre le 13 octobre 1864 ; on y jouait, avec des amateurs, la comédie, le vaudeville et parfois le drame.

En 1872, dans le même immeuble, on transforma la chapelle des Antonins en un théâtre, dénommé *Théâtre du Gymnase*. La salle fut restaurée par Maurel, son directeur ; on y jouait la comédie, le vaudeville, l'opérette.

Aujourd'hui, ce théâtre est celui du *Guignol Mourguet*, dont nous allons parler.

Guignol

C'est donc au n° 30 qu'il faut entendre le véritable Guignol lyonnais, au théâtre dirigé par les propres petits-enfants Laurent Mourguet, créateur du type, lesquels ont conservé le drôle de

petit personnage, plein d'à-propos, spirituel et moral qu'est Guignol.

Peut-être Laurent Mourguet (né vers 1768) montra-t-il des marionnettes dans la *Grande Allée* des Brotteaux ; toujours est-il qu'on ne trouve pour la première fois son théâtre guignol qu'en octobre 1808, installé dans un café de la *rue Noire* (rue Stella). Les premières pièces remontent à cette époque. Elles n'ont rien perdu de leur saveur.

Dans le Musée spécialement organisé par les propriétaires, on peut voir les premières marionnettes que sculpta Laurent Mourguet lui-même.

Il s'est formé, sous la présidence du bon Lyonnais Justin Godart, sénateur du Rhône, une société des *Amis de Guignol*, pour soutenir les traditions du théâtre de marionnettes. Un de ses membres, le chansonnier du Marais, a parfaitement indiqué dans l'une de ses œuvres, de quoi est fait l'amour des Lyonnais pour leur vieux théâtre de Guignol :

Guignol ! Il est pour nous le frangin sympathique
Le vrai gone de cœur, qui n'a pas froid aux yeux.
Ignorant les compromissions, la politique,
S'il fait parfois encore usage de sa trique,
C'est pour nous moraliser mieux !

Symbole du canut, sa fringante personne
Suffit pour évoquer tout ce que nous aimons ;
Le bistanclaque avec sa chanson monotone,
Et la douceur des soirs aux rives de la Saône,
Toute l'âme du vieux Lyon !

SAINT-AUBIN (le Père Jean de). — Membre de la Compagnie de Jésus, mort en 1660. Jean de Saint-Aubin a écrit une *Histoire de la Ville et de l'Eglise de Lyon*, qui parut après sa mort, en 1666.

C'est un travail de compilation fort inférieur à celui que Ménétrier publia en 1696.

SAINT-BARTHELEMY (montée). — V^e arrondissement. — Cette voie publique doit son nom à une chapelle placée sous le vocable de ce saint, chapelle dépendant d'une ancienne recluserie.

Ce chemin portait autrefois le nom de *Ruel* ou *Ruer*, pour cause d'une fontaine qu'on y voyait, au-dessus de la montée des Chazeaux. *Ruel* dérive très certainement de *rieu*, petit ruisseau.

En 1845, les Frères de la doctrine chrétienne découvrirent dans leur propriété de la montée Saint-Barthélemy, un écrin contenant les bijoux d'une dame romaine ; cette trouvaille fut déposée au cabinet des antiquités, au Musée de Lyon.

Notes topographiques

N° 1. — Maison Paterin, dite de Henri IV (voir rue Juiverie) ; la restauration en a été faite par Martin Pierre, architecte et graveur (1824-1871).

N° 4. Externat Sainte-Marie, tenu par les P. P. Maristes.

N° 5. La tour Sainte-Catherine, tourelle délabrée qui dépendait d'une hôtellerie de la rue Juiverie.

N° 15 et 15 bis. Maison dite des Gondî ; sur le jardin une galerie à deux étages.

N° 19. Façade curieuse, fenêtres à meneaux ; puits dans le jardin. Cette maison, avec celle portant le n° 17, fut occupée par la Propagation de la Foi.

Séon Antoine, dit Joanny (1819-1883) a gravé une planche représentant cet immeuble.

N° 21. Façades et fenêtres sont à voir.

N° 24. Institution des Lazaristes, qui, pendant la période révolutionnaire, devint l'hôpital Saint-Lazare.

N° 27. Hospice des jeunes filles convalescentes fondé en 1845.

N° 28. Voir façade, arcs.

N° 29. Portail, fenêtres à meneaux.

N° 35. Hospice des Chazeaux (voir Chazeaux).

N° 36. Monastère des religieuses de Sainte-Elisabeth.

N° 42. Chapelle de Sainte-Philomène, où l'on peut voir des « ex-voto » fort anciens.

Souvenirs d'autan

—1509. — Le peintre Nicolas de Crâne a son atelier dans la maison Paterin.

1559. — Christophe Neyter, d'Augsbourg, établi à Lyon, fait bâtir, sur le côteau, une maison qui devint l'immeuble des Lazaristes.

Christophe Neyter était grand collectionneur d'antiquités.

1622. — Les Récollets, qui avaient leur monastère à Saint-Genis-Laval, viennent s'établir à Lyon où ils furent appelés par Marie de Médicis. Elle leur donna, dans la montée Saint-Barthélemy, la maison dite de Belle-Grève.

1810. — Le peintre et dessinateur Trouilleux habite montée Saint-Barthélemy.

1865. — Les travaux entrepris en 1865, pour réunir le dépôt de mendicité des Chazeaux à l'hospice de l'Antiquaille, mirent au jour la mosaïque dite des Chazeaux.

La Saint Barthélemy. — D'après l'historien de Thou, c'est à Lyon que se fit le plus grand carnage de protestants. Voici le récit qu'il nous en a transmis :

« Dans cette cité populeuse, dont les portes furent soudain « fermées, on surprit un grand nombre de religionnaire, que le « gouverneur, François de Mandelot, fit enfermer dans les prisons « sous prétexte de les protéger contre la fureur populaire ; mais « pendant qu'on les conduisait, la troupe de fanatiques qui leur « servait d'escorte, en massacra plusieurs dont les cadavres furent « jetés au Rhône et à la Saône. Le chef des assassins était un « certain Boydon qui, par la suite, fut pendu à Clermont en « Auvergne. »

SAINT-BENOIT (rue). — I^{er} arrondissement. — Ce nom rappelle une chapelle dédiée à ce saint qu'on venait invoquer pour obtenir la guérison des maux de tête.

SAINT-BONAVENTURE (rue). — II^e arrondissement. — On a donné à cette rue le nom sous lequel fut canonisé le cardinal Jean Fidenza, qui mourut pendant le concile œcuménique de Lyon, auquel il avait pris une très grande part (1273).

Tout jeune, Jean Fidenza avait été guéri d'une très grave maladie — dit une fort ancienne tradition — par les prières de Saint François d'Assise. Lorsque la mère vint annoncer au saint cette miraculeuse guérison de son enfant, François s'écria avec joie : « *O buena ventura!* » De ce jour, Jean fut appelé Bonaventure.

Sa carrière s'écoula loin de notre ville ; seul le rôle joué au concile de 1273 le rattache à Lyon.

Il fut inhumé dans le couvent des Cordeliers, après avoir reçu les derniers sacrements de la main même du pape Grégoire X. Le lendemain de ses funérailles, à la séance du concile, le pape rendit un solennel hommage à la mémoire de Jean Fidenza : *Cedit columnæ christianis !* dit-il en débutant.

Jean fut canonisé plus de deux cents ans après sa mort, le 24 avril 1482.

Sa cellule fut transformée en oratoire, et, par la suite, ornée de fresques par François Stella.

Ses ossements furent brûlés sur la place, devant les Cordeliers en 1562, par les protestants.

SAINT-BONNET (Jean de). — Architecte né en 1640, mort à Lyon le 5 mai 1702. Il faisait partie de la Compagnie de Jésus.

C'est lui qui fit bâtir un observatoire sur la façade de l'église du Collège de la Trinité.

SAINT-BRUNO (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue qui passe non loin de l'église des Chartreux, a reçu le nom du fondateur de l'ordre.

SAINTE-CATHERINE (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette dénomination provient d'un convent, puis d'un hôpital établi, au XV^e siècle, sur la place Neuve-des-Carmes (rue Terme), et dont l'église était placée sous le vocable de Sainte Catherine. Cet établissement dépendait de l'hospice de la Charité, qui y faisait des distributions aux pauvres, à certains jours fixés d'avance.

Au XVI^e siècle, cette rue portait le nom de *rue de la Fontaine*. Après le siège de 1793, on lui attribua la dénomination de *rue de la Commission Temporaire*, car c'est dans un des immeubles riverains que se réunissait ce tribunal. La commission avait fait démolir les maisons qui lui cachaient la place des Terreaux, sur laquelle était installée la guillotine.

Personnalités ayant habité la rue

1694. — Joseph de Witte, peintre.

1774. — Clavière (Jean-François), ancien échevin, conseiller de ville, recteur de la Charité.

Réveroni (Antoine) Pâné, recteur de la Charité.

Rambaud Louis, conseiller du roi.

Janil, dit Guénin, peintre d'histoire.

1788. — Imbert-Colomès.

Laroche, dessinateur pour la fabrique.

Pignon, peintre.

1791. — Julien van Risamburgh, notable, administrateur de l'Hôtel-Dieu.

Claude François van Risamburgh, recteur de la Charité.

D^r Gilibert, ancien professeur à Wilna, académicien de Lyon.

1793. — Jacques Réveroni, peintre, fusillé après le siège.

An X. — Mayeuvre, ancien législateur, conseiller municipal.

1810. — Girard Claude, dessinateur.

1815. — Blanc Saint-Bonnet, sous-lieutenant à l'état-major de la garde nationale.

1850. — Brunet J., graveur lithographe.

1858. — Farfouillon père (Jacques), architecte.

Notes topographiques

Angle rue Sainte-Marie-des-Terreux, une niche avec Sainte Catherine, œuvre de Bridant (1678).

N° 1. Voir porte et imposte.

En 1671, vente par Claude-Annibal Robbio, écuyer, d'une maison « vis-à-vis la petite porte des Carmes, joignant, au midi, « la maison qui a pour enseigne le *Dauphin*. »

N° 5. Hôtel des Quatre-Nations (ancien n° 9) ; la maison appartenait à Jacques Imbert-Colomès ; lorsqu'il eut émigré, la maison fut adjugée le 8 germinal an VII à Cl. Bouvin ; puis elle fut revendue le 12 août 1807 à Françoise-Victorine Imbert, femme de Henri-René de Montrichard, pour le compte de Briottet, traiteur à Lyon, rue Sirène (Hôtel-de-Ville) à l'hôtel Notre-Dame de la Pitié.

N° 12. Voir porte, imposte.

N° 13. Galeries, cour à visiter. C'est là que s'ouvrait la boutique du très expert bouquiniste Pillet, fournisseur de documents et de livres rares à tous les amateurs de notre génération.

N° 14. Voir porte et imposte.

N° 17. Cette maison a été édifée par l'architecte Antoine Desjardins.

Voici encore quelques notes concernant certains immeubles qui donnent la physionomie de la rue Sainte-Catherine telle qu'elle apparaissait autrefois :

1650. — Maison du *Dauphin*, saisie sur Cl. Varamby, hôte du logis à l'enseigne de *Saint Sébastien*. Elle fut achetée en 1677 par Nicolas de Neuville, maréchal de France, gouverneur de la ville, et par Camille de Neuville, l'archevêque. Acte d'élection d'ami fait par ledit archevêque au nom du duc de Villeroy, au profit des recteurs de la Charité.

1655. — Echange entre la Charité et Anselme Questan, ouvrier en soie, qui cède une partie d'une maison lui appartenant, à l'*Image de Sainte-Catherine*, appelée autrefois maison de la *Croix-Blanche*, angle de la rue Sainte-Catherine et de la place des Carmes (rue Terme), contre une autre, rue Pizay.

A la même époque les époux Volant vendent à la Charité une autre partie du même immeuble et un corps de bâtiment prenant ses jours sur la grande cour « où pend l'enseigne le *Parc de Sainte-Catherine*. »

Souvenirs d'antan

1780. — Dans la maison Imbert-Colomès on a trouvé un autel antique.

Les n° 9, 11 et 13 occupent l'emplacement d'une luxueuse résidence ayant appartenu au gouverneur Philippianus qui y avait fait élever un autel domestique. Au n° 13, maison qui portait l'enseigne *au cœur volant*, on a retrouvé une mosaïque du III^e siècle.

1848. — Rue Sainte-Catherine se réunissait le Comité central napoléonien, qui préparait l'élection à la présidence de Louis-Napoléon.

1868. — Au n° 5, siège de la Fanfare lyonnaise, dirigée alors par Joseph Luigini.

SAINT-CLAIR (quartier). — I^{er} arrondissement. — Cette partie de la ville doit son nom à une ancienne chapelle dédiée à ce saint, située au bas d'un escalier conduisant à la rue des Fantasses. C'était, autrefois, une recluserie où l'on venait invoquer Saint-Clair pour la guérison des maladies de la vue.

C'est en 1749 que le Consulat traita avec l'entreprise Soufflot, Munet et Millanois, pour la création de ce nouveau quartier, sur des terrains conquis sur le Rhône. Le quai Saint-Clair devint bientôt la promenade à la mode. On raconte que l'empereur Joseph II, pendant son séjour à Lyon, témoignant sa surprise de voir les négociants lyonnais possesseurs de magnifiques maisons sur le quai Saint-Clair, un banquier lui répondit : « N'en soyez point étonné ; le commerce de Lyon fait commandite à toute l'Europe ; il achète au comptant et vend à terme. » On ne pouvait donner à ce monarque une plus haute idée de l'opulence des habitants de Lyon !

Vers 1835, ce que l'on appelait la bonne société, se donnait

rendez-vous sur le quai, les soirs d'été, et les dimanches de midi à trois heures.

Pendant longtemps, il y eut là, sur le Rhône, des moulins. Le dernier disparut en 1894.

**Personnalités ayant habité la place
ou le quai Saint-Clair**

1746. — Maurice, peintre sur faïence, quai.

1749. — Passerat de la Chapelle Anthelme-Joachim, conseiller en la Cour des Monnaies.

Tolozan Jean-François, avocat général en la Cour des Monnaies.

1758. — Randon, dessinateur pour la fabrique.

1774. — Louis Tolozan de Montfort, recteur de la Charité.

Morand, architecte.

Rater, architecte-ingénieur.

1788. — Une série de dessinateurs pour la fabrique : Danguin, Bourdeau, Manessy, Michel, La Grive, Monet, Belargé, Generelly.

1791. — Eynard, médecin, place Saint-Clair.

Bergasse Joseph-Dominique, notable.

Jean Millanois Aîné.

Bergasse Jean-Gaspard, recteur de la Charité.

Julien-Ferdinand de Géramb, syndic de commerce.

1792. — Villers ou Devillers Ch.-Joseph, géomètre et naturaliste.

An X. — Toussaint Loyer, architecte.

Alexandre Jordan, juge au Tribunal de commerce.

Parent J.-M., maire de la division du Nord.

Fritsch Abraham, dessinateur.

1809. — Barraband, dessinateur et peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.

1815. — Mottet de Gerando, conseiller municipal.

1822. — Les dessinateurs Cl. Garin et Durand Mathieu.

1830. — Lahile Antoine, architecte.

1832. — Champenoy Pierre, architecte.

Cagnard, peintre et dessinateur.

1834. — Clément Reyre, qui fut maire.

Chervet Thomas, dessinateur.

Raymond François, peintre.

1868. — V. de Cazenove.

Aynard Théodore, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.

Souvenirs d'autan

1603, 22 mai. — Le voyer de la ville représente au Consulat que le Rhône « se trouvant bien bas pour l'ordinaire en ce temps, « c'était l'occasion d'approfondir et élargir la brassière du fleuve qui est vers le boulevard Saint-Clair, le long de la courtine de la ville, tant pour la sûreté d'icelle que pour fournir de l'eau aux moulins. »

1632. (B. B. 181). — Marché avec Jean Allaignat pour la plantation de 36 tilleuls sur le quai Saint-Clair, en remplacement de ceux qui manquent.

1639 (B. B. 193). — Permission au sieur de Rives, écuyer, d'établir son manège sur le quai, le long des murailles du couvent des Feuillants.

1750. — On raconte que lorsqu'on discuta des plantations à faire sur le nouveau quai, l'un des échevins qui avait amassé comme procureur (avoué) une grande fortune, s'avisa de demander à un paysan qui observait le débat, quel était son avis : « *Planta n'y des percurons*, répondit le paysan, *y prennent per-tot.* » (Plantez-y des procureurs, ils prennent partout.)

La maison comprise entre le quai, les rues des Feuillants, Royale et Dauphine qui compte plus de 200 fenêtres, fut construite pour Munet, l'associé de Soufflot; on l'appelait le *maison du clavecin*, sa forme rappelant celle du piano à queue.

1770. — Au n° 11 furent établis les bureaux des cochers d'eau à traction à chevaux pour le service du Rhône; l'immeuble resta une maison basse jusqu'en 1828, date à laquelle elle fut reconstruite au même niveau que les autres.

1776 (Archives B. B. 345). — Permission aux mariés Gence de faire construire sur le Rhône, en face de la maison Millanois, un bateau couvert, de cent dix pieds de long, à l'usage des baigneurs des deux sexes.

1793. — C'est en face de la rue Dauphine que les Lyonnais, en 1793, avaient tendu des chaînes qui arrêtaient les bateaux chargés de poudre et d'artifices, que l'armée conventionnelle lançait de la Pape, pour incendier les ponts.

— Les belles maisons du quai ne furent pas atteintes par les décrets de la Convention, car, à la suite de la démolition du quartier de Bourgneuf, une foule de familles d'ouvriers étaient venues se loger dans ces immeubles superbes, abandonnés, parce que trop exposés au canon, par leurs propriétaires en 1793.

Seule la maison Millanois fut renversée.

1793. — A cette date, le quai s'est appelé un moment *quai Eclairci*.

1814-1815. — On loge dans les maisons du quai l'aristocratique corps d'officiers de l'armée autrichienne.

1831. — Dans la nuit du 22 au 23 novembre, lorsque le général Fleury et le préfet Bouvier-Dumolard décidèrent de se retirer sur Caluire, devant l'insurrection, une lutte s'engagea sur le quai et le cours d'Herbouville. Les autorités échappèrent difficilement aux insurgés, en se dérobant par le vallon de *la Carrette* (n° 65 actuel du cours d'Herbouville), d'où elles gagnèrent Montessuy.

Le pont *Saint-Clair*, construit au nord de la place en 1835, par l'ingénieur Garella, était un pont suspendu. Le 29 juin 1854, un des énormes moulins du Rhône, dont les amarres s'étaient rompues, vint accrocher le tablier du pont, qui se tordit sous le choc, et le pont s'abîma dans le fleuve.

— Le buste de Joséphin Soulayr, érigé en vertu des délibérations du Conseil municipal du 5 juin 1891 et du 10 juillet 1893, a été donné à la ville par les sociétés *le Félibrige* et *la Cigale*.

SAINT-CLAIR-DUPORT (montée). — V^e arrondissement. — L'économiste Saint-Clair Duport a donné son nom à cette montée. Il naquit à Lyon, fut directeur de l'Hôtel des Monnaies de Mexico; puis, pendant dix ans (1854-1864) administrateur des Hospices de Lyon.

SAINT-CLAUDE (rue). — I^{er} arrondissement. — Une ancienne chapelle (disparue), placée sous le vocable de Saint Claude, a donné son nom à cette rue.

SAINTE-COLOMBE (rue). — II^e arrondissement. — Vers 1575 cette rue était désignée: chemin *tirant du puits commun au port de Saône*; en 1583: chemin *tendant du puits Saint-Michel en Saône*; en 1605, c'est le chemin *tendant de la rivière de Saône au puits commun du lieu de Saint-Michel*; en 1680: *rue Colombe*; en 1723: *rue Sainte-Colombe*; en 1732: *rue Saint-Michel*; en 1784: *rue des Chaînes*; enfin, elle a repris le nom de Sainte-Colombe.

SAINTE-CROIX (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue fut ouverte sur l'emplacement qu'occupait autrefois l'église Sainte-Croix; elle en a gardé le nom. Cette église fut une des premières paroisses de Lyon; on l'unit plus tard à l'église primatiale de Saint-Jean. On fixe la date de sa construction au temps d'Arigius, évêque de Lyon, vers le VII^e siècle.

Divers

1749. — Aymé Guillin du Montet, avocat, habite rue Sainte-Croix.

1795. — Vincent Reyre, avocat, rue Sainte-Croix.

1834. — Passot François, ancien bâtonnier, juge au tribunal civil, habite n° 2.

Marnas Maurice-Ange, juge au tribunal, habite n° 1.

Au n° 4. Voir heurtoir, escalier.

N° 8, en 1848, le propriétaire, Buys, vend à la ville pour l'élargissement de la rue.

On lit dans la *Mer des Histoires*: « l'an 1500, le jour de « Sainte Anne, trépassa à Lyon, le roi d'Yvetot; et fut enterré « à Sainte-Croix près Saint-Jehan de Lyon. »

(Voir au mot Albion, pour détails sur la royauté d'Yvetot en cette famille.)

SAINT-ELOI (rue). — V^e arrondissement. — Cette dénomination évoque le souvenir d'une ancienne église de Lyon, appelée d'abord Notre-Dame de Lyon, puis Notre-Dame du Pont, Notre-Dame de la Saunerie, Notre-Dame de la Graneterie, enfin église Saint-Eloi.

Cette église jouissait de prérogatives particulières; chaque dimanche on y bénissait l'eau et le pain. C'était un lieu d'asile inviolable pour toute personne qui s'y réfugiait en criant: « Franchise ». Elle fut soumise hiérarchiquement à l'église Saint-Paul, en 1110, après que celle-ci fut devenue paroissiale et collégiale.

L'église de Saint-Eloi ne servait déjà plus aux cérémonies du culte, lorsque le baron des Adrets prit Lyon, à la tête des calvinistes. Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai 1562, Claude de Fenoyl, un des chefs catholiques, y soutint un véritable siège contre les protestants; il fallut du canon pour le forcer à se rendre; encore obtint-il les honneurs de la guerre: il sortit « tambourin battant et l'enseigne desployée. »

Personnalités ayant habité la rue

1493. — Cusinier ou Cuysinier Claude, dit le gros Claude, cartier.

1496. — Perroset, peintre, cartier et tailleur de moules de cartes.

SAINT-ENNEMOND. — En 637, au mois de septembre, martyr de Saint Ennemond, évêque de Lyon, assassiné à Chalon-sur-Saône par ordre d'Ebroïn.

SAINT-ETIENNE (rue). — V^e arrondissement. — L'église Saint-Etienne était contiguë à celle de Saint-Jean. Fondée, dit-on, au v^e siècle, rebâtie par Saint Patient, évêque de Lyon, elle devint église cathédrale sous l'archevêque Leidrade. C'était la plus ancienne église de Lyon.

La rue qui porte son nom est ouverte sur l'emplacement qu'elle occupait.

Le P. Colonia conte qu'on voyait autrefois, dans l'église Saint-Etienne, une statue de la déesse *Copia* ou de l'*Abondance* (sous la protection de laquelle était placée la colonie conduite de Vienne au confluent par Munatius Plancus). Le peuple l'appelait *Ferrabo* ou *Farrago*. Les femmes venaient, la veille de Saint Etienne, présenter des chandelles et des offrandes à l'idole ; mais elles n'en approchaient qu'en marchant à reculons. C'est le précentier, Jacques Damoncourt, qui fit cesser cette superstition, en faisant briser la statue.

Divers

N^o 6. A voir, dans la cour, un vestige d'arc de l'ancienne église.

1834. — Favre-Gilly César-Frédéric, avocat depuis 1817, habite au n^o 6, rue Saint-Etienne.

1845. — Carme Pierre, sculpteur sur bois, rue St-Etienne.

SAINT-EUCHER (rue). — IV^e arrondissement. — Cette dénomination est un souvenir donné à la mémoire de Saint Eucher, évêque de Lyon, né dans le Lyonnais, d'une famille de sénateurs. Il était proche parent du préfet des Gaules, Priscus Valerianus, parent lui-même de l'empereur Avitus. Après la mort de sa femme, Eucher se retira dans un ermitage, près des îles de

Lérins, d'où il sortit vers 435, pour occuper le siège épiscopal de Lyon.

Quelques auteurs prétendent qu'il fit bâtir en notre ville la basilique des Saints-Apôtres, appelée plus tard église Saint-Nizier.

Eucher mourut entre 450 et 458.

D'après les *Fleurs des Saints* (ouvrage du xvi^e siècle), il aurait assisté au premier concile d'Orange en 441, et au troisième concile d'Arles en 453.

L'église Saint-Eucher, commencée par l'architecte F. Pascalon, fut terminée par l'architecte Joseph Forest.

Souvenirs d'antan

Une légende, rapportée par Paradin, prétend qu'après avoir donné ses biens à sa femme Galla, et lui avoir confié ses filles Tullie et Consortie, Eucher se retira en un lieu, près de la Durance, dit de *Mommars*; « aucuns ont estimé que c'est Montélimard. » En ce lieu, il se fit murer dans une caverne, ne laissant qu'une petite fenêtre ou larmier, par laquelle sa femme lui apportait à manger.

Dans le *Martyrologe* d'Adon, on lit, à propos de Saint Eucher: «... l'évêque de Lyon étant mort, toute cette église, suivant l'ancienne coutume, jeûna et pria durant trois jours, pour de-
« mander à Dieu de lui vouloir donner un pasteur capable de la
« gouverner. Un ange apparut alors à un enfant et lui dit. ...il y
« a , dans une caverne assise sur les bords de la Durance, un
« sénateur nommé Eucher qui a tout abandonné pour suivre
» Jésus Christ. Il faut l'aller trouver et le prendre pour votre
« évêque, car c'est lui que Dieu a choisi. Cet enfant ayant rap-
« porté cette vision qu'il avait eue, on en rendit publiquement des
« grâces à Dieu. »

Notre Paradin s'est emparé de ce récit et après l'avoir suivi, ajoute: « Les envoyés de la ville furent obligés de démolir sa ca-
« verne et de l'en arracher de force; puis ils le conduisirent à
« Lyon, lié et garotté, où il fut ordonné évêque. » Et notre
historien ajoute, non sans quelque malice: « il se trouveroit au-
« jourd'hui bien peu de personnes qui se fissent lier et garotter,
« pour les mener faire évêque! »

SAINT-EVE (Jean, dit Jean-Marie). — Dessinateur et graveur, né à Lyon le 9 juin 1810, mort à Paris le 4 septembre 1856. Saint-Eve fut élève d'abord à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis à celle de Paris. Grand prix de Rome en 1840.

Parmi ses œuvres: *Visite du général Bonaparte aux fontaines de Moïse* (1838); *Bonnassieux statuaire* (1842); *La Poésie* (1848); *Sous la treille* (1851); *Louis-Auguste de Bourbon, prince des Dombes*; la *Philosophie*; etc...

SAINT-EVE (Pierre-Emmanuel). — Graveur, né à Lyon en août 1806, mort à Bologne en 1842, frère du précédent.

En 1836, il exposa une *Tête de Saint Paul* qui consacra son talent.

Il mourut au cours d'un voyage entrepris avec son frère Jean.

SAINT-FRANÇOIS-D'ASSISE (rue). — I^{er} arrondissement. — Jusqu'au 30 avril 1858, cette rue portait le nom de *rue Clos-Riondel* (tronçon du côté du levant).

Je ne connais pas de motif « lyonnais » justifiant la dénomination moderne.

Au n° 17, l'hôpital de Saint-François-d'Assise et la maison mère des religieuses de cet ordre.

SAINT-FRANÇOIS DE SALES (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue a été ouverte sur le tènement du *Plat*, appartenant alors aux Varey, famille lyonnaise qui, de 1270 à 1518, a fourni à Lyon des échevins et des conseillers en grand nombre.

En 1581, cette rue fut dénommée par Claudine Laurencin, *rue Saint-Maurice*, en mémoire de son fils Maurice du Peyrat.

Le nom actuel de cette rue rappelle l'illustre évêque de Genève, né au château de Sales, près d'Annecy, en 1567, mort à Lyon le 28 décembre 1622 dans l'immeuble qui sert de caserne de gendarmerie, rue Saint-Hélène, et dans la portion de cet immeuble située presqu'en face de la rue Boissac. C'était à cette date de 1622, le couvent de la Visitation.

Immense fut la renommée de Saint François de Sales, de son vivant même. Le P. Théophile Raynaud disait: « J'ai vu ce second Elie! »

Son corps fut inhumé à Annecy, mais son cœur resta à Lyon. Son principal ouvrage est *L'Introduction à la vie dévote* (1608): il écrivit encore, en 1616. *Traité de l'amour de Dieu*.

Souvenirs d'antan

1622. — Le 4 décembre, François de Sales devait prêcher dans l'église du collège de la Trinité. La supérieure du convent de la Visitation lui avait fait préparer son carrosse; mais il refusa d'y monter en disant: « Il me feroit beau voir aller en carrosse prescher la pénitence de Saint Jean et la pauvreté évangélique! »

1630, septembre. — On conte que Louis XIII, de passage à Lyon et gravement malade, se fit apporter le cœur de Saint François et appliquer la sainte relique sur les parties de son corps où la souffrance était la plus aiguë. Tout à coup, il s'écria: « Je suis guéri! » Le soir même il soupa, et put partir peu après.

En 1837, l'abbé Baudry écrivit que, dans la distribution qui se fit, après la mort de Saint François de Sales, des effets qui lui appartenaient, M. de Villars eut les lunettes, et la première guérison qui fut remarquée à Lyon se fit par le moyen de ces lunettes: « M. de Villars, voyant une personne qui avait un mal très violent aux yeux, et fort dangereux, ne fit que les lui mettre sur le nez, et, au même moment, elle fut guérie. »

1884. — Mardi 7 octobre, une bombe explose à l'angle de la rue Sala, sur une fenêtre de la caserne de la gendarmerie.

— Voici le texte de l'inscription gravée sur l'immeuble situé à l'angle de la rue Sainte-Hélène et de la rue Saint-François-de-Sales :

A la gloire de Dieu
et à la mémoire du bienheureux Saint François de Sales,
Protecteur et patron de cette paroisse,
mort en ce lieu même, le 28 décembre 1622,
dans l'humble demeure du jardinier
du monastère de la Visitation de Sainte-Marie de Bellecour,
autrefois recluserie de Sainte-Hélène.

M. le Curé
et MM. les membres du Conseil de Fabrique,
ne voulant pas que ce pieux souvenir se perdît avec le temps,
ont demandé et obtenu de replacer ce simple monument
sur l'emplacement de la maison
où le saint évêque rendit son âme à Dieu.
xxx mai MDCCLXVIII.

SAINT-GEORGES (place et rue). — V^e arrondissement.
— L'église de la paroisse, dédiée à Saint Georges, a donné son nom à ces deux voies publiques et à tout le quartier.

A côté de l'église se dressait l'hôtel de la *Commanderie de*

Saint-Georges, bâti en 1498, par le commandeur Humbert de Beauvoir, restauré et agrandi vers 1830, par l'architecte Layat, pour en faire une maison de rapport (voir: Commanderie).

La rue Saint-Georges est une de celles, très rares aujourd'hui à Lyon, où l'on trouve encore les derniers types des vieux « canuts ».

Personnalités ayant habité la rue

- 1442. — Jean de Navarre, « ymagier ».
- 1445. — Pierre Saquerel ou Sacarel, peintre verrier de Saint-Jean.
- 1447. — Jeuffrey Jean, tupinier.
- 1458. — Jean II, peintre, mort vers 1459.
André ou Andrier, céramiste et tupinier.
- 1480. — Legier ou Ligier Jean, dit Favier, potier de terre.
- 1510. — Legier ou Ligier Philippe, dit Favier, potier de terre.
- 1560. — Chevrier ou Chivrier Paul, verrier.
- 1767. — Charvet d'Hotenaz Joseph, architecte.
- 1791. — Reveroni Denis, assesseur du juge du canton de la Métropole.

Notes topographiques

- N° 2. (Voir: place de la Trinité).
- N° 4. Porte, escalier, maison du xvi^e siècle.
- N° 6. Escalier à arcs sur colonnes; galerie.
- N° 10. Façade du xvii^e siècle, portail.
- N° 12. Rez-de-chaussée à arcs; fenêtres à meneaux; allée plafonnée à la française; escalier et galerie.
- N° 14. Imposte.
- N° 16. Niche avec Vierge.
- N° 20. Imposte.
- N° 26. Façade; escalier dans une tour.
- N° 30. Escalier; galerie voûtée. C'est dans cette maison dite de la *Corne de Cerf*, qu'habitait l'ouvrier chapelier Sauvage, exécuté à la suite des troubles de 1786, et au sujet duquel son voisin, le chanoine de Clugny, provoqua et tua en duel le baron d'Yzeron.

Cette maison fut léguée aux hospices par Pierre Perissod, notaire à Lyon (testament du 14 avril 1575). Elle fut vendue, le 15 août 1858, à Claude Jourdan.

- N° 32. Fenêtres.
- N° 38. Façade; imposte.
- N° 40. Escalier à vis.
- N° 42. Façade, galerie dans la cour; niche.
- N° 44. Presbytère; dans le salon, portrait en pied d'un grand-maître de Malte.
- N° 52. Devanture probablement du xvr^e siècle.
- N° 60. Coquille Saint-Jacques.
- N° 62. Escalier; galerie.
- N° 66. Balcon.
- N° 82. Ancienne devanture
- N° 86. Ancienne devanture.
- N° 88. On voyait autrefois une enseigne: la *Fontaine des Trois-Cornets* 1672. Elle rappelait une source venant du coteau, qui alimentait la borne-fontaine de la rue Saint-Georges.
- N° 94. C'est là que vécut le père Crépin qui, au milieu du xix^e siècle, a laissé la réputation du plus sordide avare qu'on ait connu. Il possédait 22 maisons à Lyon et établissait ses quittances de loyer sur des affiches qu'il arrachait. Il mourut en 1863, empoisonné. Sa mort fut suivie d'un procès pour captation d'héritage, dans lequel plaida Jules Favre.
- N° 100. Rez-de-chaussée à arcades; meneaux.
- N° 104. Fenêtres à meneaux, arcades.
- N° 108. Galeries sur cour.
- N° 1. Imposte: deux lions.
- N° 3. Arcades; imposte: un phenix renaissant de ses cendres.
- N° 5. Galerie dans la cour.
- N° 7. Façade à fenêtres géminées, un des rares exemplaires de fenêtres du xv^e siècle; escalier à vis.
- N° 11. Escalier à vis; têtes de lions.
- N° 19. Rez-de-chaussée à arcs avec clefs.
- N° 31. Façade du xvii^e siècle.
- N° 35. Façade du xvii^e siècle.
- N° 41. Portail, imposte.
- N° 45. Escalier à vis; fenêtrage sur la cour.
- N° 51. Maison léguée aux Hospices par Marie-Françoise Chervin et Cl. François Gariod, prêtre, en 1729.
- N° 53. En 1818, on découvrit dans le puits de cette maison, une eau minérale sulfureuse. Le D^r Myèvre devint directeur de l'établissement créé qui ne prospéra guère. En 1848, la maison était occupée par Brunet, teinturier.
- N° 55. Rez-de-chaussée à arcs; fenêtres hautes groupées par cinq à la fois.

N° 59. Imposte et porte.

N° 69. Façades à arcades.

Sur la place Saint-Georges :

N° 3. Rez-de-chaussée à arcades ; imposte.

N° 4. Balcon de fer.

Souvenirs d'antan

1418. — Le Consulat refuse de laisser la garde des clefs de Saint-Georges à Jacquemet le Brodeur, parce qu'il est suspect ; que son fils va et vient à Montluel par devers les « bannés ». Ces « bannés » étaient les Lyonnais partisans du duc de Bourgogne, et qui avaient été obligés de se retirer à Montluel.

1547. — Le 26 juin, le Consulat fait supprimer le jeu de quilles et le brelan, que le bourreau avait établis à la porte de Saint-Georges.

1549 (Archives B. B. 70). — Le 14 mai, procession générale faite à cause de « certains larrons qui avoient desrobez, en l'église de Saint-Georges, mesme le cyboire où il y avait soixante « eucharisties ou environ, que l'un des dits larrons auroit prins « et mangées, lesquels le lendemain furent estranglez et bruslez. »

1593. — Offense grave faite à Jacques Maistret, évêque de Damas, suffragant de l'archevêque et curé de Saint-Georges, par les habitants de ce quartier qui avaient voulu briser les vitres et enfoncer les portes de sa maison.

1635 (Archives B. B. 187). — Permission aux habitants de Saint-Georges d'abattre et de vendre un vieil orme qui s'élevait sur le port Neuf de ce quartier, à condition de faire niveler et paver cet emplacement pour faciliter l'écoulement à la Saône des eaux de la fontaine Saint-Georges.

1667. — Le 9 janvier fut ouverte, rue Saint-Georges, la première école gratuite pour l'instruction des enfants pauvres.

Au XVIII^e siècle, le quartier Saint-Georges eut comme hôtes des gardes-wallonnes du roi d'Espagne, autorisés à recruter pour le compte de Sa Majesté Catholique ; ils ne disparurent qu'à la Révolution.

1697 (Archives B. B. 255). — Concession à Benoîte Blanchin, femme de J.-J. Javard, bourgeois, de « l'eau florante et découlante de la fontaine des Trois-Cornets (cornet : tuyau) qui tombe et se perd par la rue Saint-Georges, avec faculté de conduire cette eau en sa maison, sans pouvoir, néanmoins l'employer au lavage des lessives. »

1786. — A propos de la révolte des chapeliers, qui se termina par trois condamnations à mort, on fit force chansons ; voici les premiers vers de l'une d'elles :

Dapolo le taffetier
Avec Nerin, le chapelier,
Auroient fait seuls le grand voyage
Si leur capitaine Sauvage
Par un effet de son destin
N'avoit été pris à Bourgoin.

1786 (Archives B. B. 348). — La cérémonie annuelle du vœu de Sainte Agathe, fondé à perpétuité par le Consulat, en 1668, pour préserver la ville des incendies, aura lieu, désormais, à l'église Saint-Georges.

1793. — Place Saint-Georges, salle de la fabrique, se réunissait la section révolutionnaire de *Saint-Georges*, qui prit, par la suite, le nom de *Hydins*.

1818. — On prétendit avoir découvert une source d'eau minérale dans la rue Saint-Georges ; toutes les autorités médicales se mirent en branle. On finit par conclure que c'était l'eau de la Saône, imprégnée de sels de teinture et de matières animales et végétales.

— Le canut, chef d'atelier (prononcez : atéyer) n'avait qu'un rêve, posséder un petit jardin ; et, lorsqu'il y élevait quelques poules ou lapins, il devenait *fermier*. On raconte, à propos de deux de ces « fermiers » l'anecdote suivante qui révèle bien l'esprit de « blague » du canut lyonnais :

Deux fermiers parlaient de l'espoir
Que, pour la récolte prochaine,
Un vent chaud faisait concevoir :
« Si ce temps dure une semaine,
« Dit l'un d'eux, voisin, sur ma foi,
« Dans peu tout sortira de la terre.
« — Ah ! que dites-vous là, compère ?
« Bon Dieu ! songez donc que j'ai, moi,
« Trois femmes dans le cimetière. »

1828. — Le 30 juin à 11 heures du matin, un individu assez bien mis, est entré dans l'église Saint-Georges, armé d'une hache avec laquelle il a brisé et enfoncé les portes de deux confessionnaux. L'auteur de cet attentat « n'a pas été intimidé par la « présence d'un fidèle qui était en prières ; et, probablement, il « aurait exercé sa rage sur un troisième confessionnal, si la sortie « précipitée de ce fidèle, qui allait chercher du secours, n'avait

« déterminé la fuite du coupable qui n'a pu être arrêté. » (*Gazette universelle de Lyon.*)

L'auteur de cet attentat, un nommé Chilliat fut arrêté le 2 juillet; c'était un fou qui se disait inspecteur primaire.

1855, 26 mai. — Le *Salut Public* annonce: « M. le Curé de Saint-Georges procédera, dimanche prochain, à sept heures, à la « bénédiction de la passerelle récemment construite sur la « Saône, dans l'axe de la rue Sala. La recette du jour, assure-t-
« on, sera versée au profit des indigents de la paroisse de Saint-
« Georges. »

1862. — Au Salon, on pouvait voir un *intérieur d'atelier au quartier Saint-Georges*, par le peintre Louis Malaval, donnant une exacte idée de ce que sont les logements dans ces vieilles maisons.

1884-1886. — Construction du groupe scolaire sur les plans de l'architecte Philippe Geneste.

L'église Saint-Georges semble être construite sur l'emplacement d'une très vieille église consacrée à Sainte Eulalie, église dont il est question dans une lettre de Leidrade à Charlemagne: « J'ai fait réparer... l'église Sainte-Eulalie où était un monastère de filles. »

Le chœur et le clocher de l'église actuelle sont de l'architecte Bresson (1844).

SAINTE-HELENE (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à une ancienne recluserie dédiée à Sainte Hélène, dont l'emplacement faisait partie du « clos » du couvent de Sainte-Marie de Bellecour.

La fondation de cette recluserie — comme d'ailleurs de toutes celles de Lyon — est attribuée à Saint Eucher.

Le bâtiment et ses dépendances devinrent, au XVI^e siècle, la propriété de l'imprimeur Guillaume Roville.

A l'époque romaine, il y avait de nombreuses auberges en cette partie du territoire de Lugdunum. Il nous est resté le texte de l'enseigne d'une de ces primitives hôtelleries, dont le patron portait le nom de Septimanus. La voici :

« Mercurius hic lucrum promittit apollo salutem

« Septimanus hospitium cum prandio

« Qui venerit melius utitur;

« Post hospes ubi maneat prospice. »

C'est-à-dire : « Mercure promet ici le profit, Apollon la

santé, Septimanus le gîte et le repas. Celui qui viendra s'y trouvera pour le mieux. Après cela, hôte, avise à te loger. »

[Steyert.]

Les marchands de vin occupaient l'île (aujourd'hui : quartier) d'Ainay, et leurs entrepôts, *canabæ*, étaient situés exactement sur la partie sud de la voie que nous appelons rue Sainte-Hélène.

Personnalités ayant habité la rue

1749. — Duret Jean-Marie-Louis, premier président du bureau des finances.

1769. — Michallet, peintre.

1774. — Sabot de Pizay Baptiste, un des présidents du Conseil supérieur.

Palerne de Savy Fleury-Zacharie-Simon, avocat général au Conseil supérieur.

Robin d'Orliénas Benoît-Marie, membre du Conseil supérieur.

Le marquis d'Albon, membre de l'Assemblée de Notables.

1791. — Palerne de Savy, qui fut le premier maire de Lyon, président du district.

1827. — Cognet Jean-Baptiste, dessinateur pour l'indienne.

1834. — Le marquis de Belbeuf, premier président de la Cour d'appel, en son hôtel, n° 30.

1838. — Granger Etienne, architecte.

Idt, ancien professeur de rhétorique.

1845. — Lavergne Paul, peintre.

1848. — Chavanne, peintre, n° 26.

1868. — Perret de la Menue, architecte, n° 6.

Peladan Adrien, publiciste, qui installe au n° 11 (ex-23) les bureaux de la *Semaine religieuse*. C'est dans cette maison qu'est né, le 28 mai 1858, Joséphin Peladan, le Sâr, mort à Neuilly le 27 juin 1918.

Dans la même maison fut ouvert en 1864, un externat, par les demoiselles Blanchoud, qui le dirigèrent jusqu'en 1921 (pendant 57 ans), et dans lequel Joséphin Peladan fit ses premières études.

1872. — Harent Paul, avocat, n° 27.

Notes topographiques

La maison sise à l'angle de la place Antoine Vollon abrite l'établissement des Sœurs de N.-D. de Bon-Secours.

Elle est suivie du Couvent des Religieuses de Sainte-Claire.

Le n° 9 abrite la gendarmerie à cheval ; voir à l'angle de la rue

Saint-François-de-Sales, au rez-de-chaussée de la caserne, une inscription rappelant la mort de Saint François (voir ce nom), au monastère de la Visitation. Ce monastère occupait l'emplacement actuel de la gendarmerie.

N° 11, ainsi que les deux suivants, s'élèvent sur les jardins de l'ancien couvent des religieuses de Sainte-Marie de Bellecour. Le n° 11 a été édifié par l'architecte Pierre-Julien Pascal.

N° 15 (ancien 29). Maison des Sœurs de Saint-Joseph.

N° 17 à 21. Sont, comme les précédents, bâtis sur le jardin du monastère de Sainte-Marie de Bellecour.

N° 23 et 25. L'emplacement de ces maisons faisait partie d'un pré vendu par Claudine Laurencin, en 1561, à François Murgier, drapier-chaussetier.

N° 27 et 29, ainsi que les immeubles 42 et 44, rue Sala, sont construits sur un terrain vendu en 1561, par Claudine Laurencin, à Guillaume Roville, qualifié marchand-libraire, moyennant une pension annuelle de 40 livres. Ce terrain, en suite de je ne sais quelles circonstances, fit retour à Claudine Laurencin, laquelle, en 1563, le revendit à Sébastien Honorat, marchand-libraire.

En 1565, il appartient à l'imprimeur Antoine Gryphe. En 1652 le propriétaire en est noble Henry Carbusat.

Il devint enfin, au XVIII^e siècle, la propriété des demoiselles Maurice, filles de Perrachon, seigneur de Saint-Maurice et de Villeneuve-le-Plat; à cette époque c'était encore un jardin.

N° 31. Ancienne maison de la corporation des tireurs d'or.

N° 33 à 39. Ces quatre immeubles furent bâtis de 1854 à 1855, sur un emplacement qui a fait partie du premier monastère de Sainte-Elisabeth.

N° 2. Abrite la Société de Saint-Vincent de Paul.

N° 6. Appartenait, sous le second Empire, aux Frères de la Doctrine Chrétienne.

N° 8. Sur l'emplacement de cette maison et de l'impasse Cathelin, s'élevaient, au XVIII^e siècle, de simples hangars.

N° 10 et 12, après avoir été l'Entrepôt des liquides, abritaient sous le règne de Napoléon III, l'Etablissement des Jésuites. De nos jours, au n° 10, l'Externat Saint-Joseph.

N° 20. La première maison fut édifiée en 1751. Elle fut reconstruite en 1866.

N° 22. Construit en 1832 sur l'emplacement de l'ancienne chapelle de la Congrégation des Jésuites.

N° 24. On peut voir une porte d'allée provenant pour partie d'un portail de la chapelle de l'ancienne Congrégation des Hommes, dont l'immeuble était situé à l'angle de la rue d'Auvergne et de la rue Sainte-Hélène. La maison date de 1832.

N° 26. Construit en 1832. Cet immeuble, comme le précédent, s'élève sur l'emplacement de l'ancienne prison Saint-Joseph, auparavant Noviciat des Jésuites.

N° 28. Ancienne maison de retraite des Jésuites, construite en 1724. Au XIX^e siècle elle servait de caserne à la gendarmerie à pied.

N° 30. Hôtel de Cuzieu, bâti en 1759, pour Blaise-Denis de Cuzieu, qui fut échevin (1733). Aujourd'hui, il abrite les Facultés catholiques.

En face, voir la *Cour des Fainéants*.

N° 32. Etablissement des Sœurs de la Marmite.

N° 34. Construit sur l'emplacement de la chapelle des Pénitents de Saint-Charles.

N° 36. Maison édiflée en 1836 sur l'emplacement d'une autre datant de 1750, propriété d'Agnel de Chenelette.

N° 38 et 40. Construits en 1849 sur l'emplacement probable de l'ancienne recluserie de Sainte-Hélène.

Les maisons numérotées 30 à 38, rue Sainte-Hélène, et celles numérotées 17, 19, 30, 32 et 34, rue de la Charité, sont toutes édiflées sur un terrain dit tènement *du Plat d'Ainay*, qui fut vendu par les moines de l'abbaye d'Ainay, en 1520, à un sieur Jean-Denis. Ces terrains, en 1538 appartenaient à Vincent Portemaris, marchand-libraire; en 1570, à Guillaume Roville; en 1604, à demoiselle Drivonne de Roville; en 1632, à Guillaume Noyrat; en 1672, à Antoine de la Mure. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, ce tènement reste dans la patrimoine des Metrat de Roville, seigneurs de Sainte-Foy-l'Argentière; et c'est Jean Métrat de Roville qui, en 1728, fit tracer le prolongement de la rue de la Charité au travers de ses terrains.

Souvenirs d'antan

La rue Sainte-Hélène nous ayant conduit à parler du Sâr Peladan, je rappelle qu'il séjourna à Lyon pendant l'hiver de 1886. Les Lyonnais s'amusaient de le voir parcourir la ville, affublé d'un large cordon de soie violette passé en bandouillère, auquel pendait son parapluie. Peladan semble avoir voulu se venger de ces railleries par « l'acidité » des jugements qu'il porte dans *Istar* (paru en 1888) sur quelques-uns de ses compatriotes.

En 1848, c'est rue Sainte-Hélène que se réunit le *Club Lyonnais*.

— N° 30 de la rue, de 1840 à 1860, M. et M^{me} Yeméniz tiennent un salon littéraire où parurent Lacordaire, Berruyer, Louis Colet, etc...

1872. — Le 28 mai on crée un Conservatoire de musique, sous la direction de Mangin, chef d'orchestre du Grand-Théâtre; on installe les classes rue Sainte-Hélène.

SAINT-IRENÉE (rue). — V^e arrondissement. — *Eirénaios*, le Pacifique, disciple de Saint-Polycarpe, évêque de Smyrne, succéda à Saint Pothin comme évêque à Lyon.

On montre encore une crypte datant, dit-on, du II^e siècle, dans laquelle il se réfugiait avec ses fidèles. Il subit le martyre à Lyon.

Une église fut construite sous le vocable de Saint-Irénée, sur l'emplacement, croit-on, des tombeaux de Saint Epipoy et de Saint Alexandre, martyrisés sous Marc-Aurèle. Cette église fut détruite par les protestants, en 1562. Le chef de Saint-Irénée se trouvait alors conservé comme une précieuse relique dans le trésor du monastère de Saint-Just. Voici, d'après La Mure, comment fut préservée cette relique: « Pendant le pillage de Saint-Just, un chirurgien s'en saisit, sous prétexte d'expériences d'anatomie, et le garda dans sa maison qui fut ensuite démolie par les hérétiques. Les troubles ayant cessé, ce chef fut retrouvé sous les décombres de cette maison, et solennellement porté à la cathédrale par l'archevêque de Lyon, Antoine d'Albon. »

[Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon (1761).]

L'église de Saint-Irénée fut réédifiée en 1584 par les soins du prieur Grollier. Une inscription gravée autour de l'autel rappela le martyre de Saint Irénée et de ses compagnons. Dans la crypte on voit encore des débris de mosaïque, un maître autel constitué par le tombeau (vide) de Saint Irénée, un ossuaire des martyrs, une chapelle dite de la Recluse, le Puits des Martyrs.

Dans l'église, de nos jours, on peut admirer de magnifiques vitraux, dus au maître Lucien Bégule; sur l'un d'eux, celui des fonts baptismaux, le maître a donné aux personnages les traits de sa femme et de ses enfants.

Revenons à Saint Irénée; d'après Paradin, il serait devenu évêque à l'âge de soixante ans, et aurait exercé son ministère pendant vingt et un ans.

Il fut, dit-on, le premier évêque qui présida un concile de prélats en Gaule, comme « primat des Gaules ».

Irénée a écrit notamment des *Lettres sur les hérésies*; l'*Ogdoade* ou réfutation du schisme de Valentin; la *Lettre aux chrétiens d'Asie*, dans laquelle il raconte la persécution de 177.

Souvenirs d'antan

Le concile que présida Saint Irénée, à Lyon, se réunit en 197. On y traita de la Pâque. C'est notre évêque qui, très probablement, fit la lettre synodale qui y fut dressée. On soutint, conformément à la décision du pape Victor, qu'on devait célébrer la Pâque le dimanche.

— Les bourgs de Saint-Irénée et de Saint-Just furent incorporés à la Ville de Lyon par lettres patentes de Henri III, en date du 18 septembre 1585.

SAINT-IRENEE A SAINTE-FOY (chemin de). — V^e arrondissement. — Ce chemin s'étend de la montée des Génovévains au fort Lapoype.

On y remarque, de nos jours, l'Institut franco-chinois, l'hôpital Debrousse.

SAINT-JACQUES (rue). — III^e arrondissement. — Le terrain sur lequel fut tracée cette rue appartenait autrefois à M. Jacques Chatanay, fabricant de bougies à la Guillotière. On donna à cette rue, pour des raisons que j'ignore, le nom du saint patron de cet honorable commerçant.

SAINT-JEAN (place et rue). — V^e arrondissement. — Ces voies publiques et tout le quartier doivent leur nom à la proximité de l'église cathédrale consacrée à Saint Jean-Baptiste.

La rue n'a changé de nom qu'une seule fois, en 1793, pour s'appeler, pendant quelques temps, *rue Marat*. Mais on est revenu bien vite à l'ancienne dénomination. C'est une des plus curieuses rues du vieux Lyon.

Notes topographiques

Rue Saint-Jean :

N^o 1. Maison des bêtes; façade avec figurines sculptées.

N^o 5. Façade, escalier à vis, galeries.

N^o 7. Façade du xv^e siècle; fenêtres fleuronées, escalier à vis, galeries.

N^o 9. Escalier à noyau, s'enroulant en torsades jusqu'au sommet; deux étages supplémentaires conduisent au belvédère; main-courante creusée dans le mur; portes de palier avec colon-

nes ; à chaque étage, galerie avec deux arcs ; dans la cour, une niche surmontée d'un bois abritant la Vierge à l'enfant. Martin Pierre, architecte et graveur (1824-1871) a laissé une planche représentant *noyau d'escalier*, 9, rue Saint-Jean.

N° 11. Dépendait de l'hôtel des Gouverneurs ; escalier ; façade sur cour avec fenêtres à meneaux ; galeries à deux arcs ; sur une arrière-cour, chambre dans laquelle on peut voir une cheminée à torsade du genre de celle de l'hôtel de Gadagne. Au Salon lyonnais de 1864, le peintre Jean-Louis Maleval (1834-1867) a exposé un tableau : *Cour du n° 11, rue Saint-Jean*. Antoine, dit Joanny Séon, graveur, a laissé une planche représentant l'escalier de cette maison.

N° 13. Escalier circulaire, galerie à colonnes.

N° 17. Imposte, allée voûtée avec clefs à écussons ; escalier à belvédère dans une tour.

N° 19. Escalier dans une tour.

N° 21. Escalier avec belvédère ; galerie.

N° 27. Façade, imposte ; escalier à arcs avec tourelle ; galeries.

N° 29. Façade ancienne.

N° 31. Imposte ; escalier à fenêtres ogivales.

N° 37. Maison de François d'Estang, chamarier (c'est-à-dire le dignitaire chargé de la garde et des clefs du cloître de Saint-Jean) de la cathédrale. Cette maison date de 1516. Voir fenêtrage ; balcon dont les divisions sont en forme de lyre ; escalier sur la cour avec entrée en forme de dais, très sculptée. Il y avait autrefois, dans la cour, un puits de Philibert de l'Orme, qui a été enlevé et placé au musée du Vieux Lyon, créé à l'hôtel de Gadagne.

Madame de Sévigné a logé dans cette maison, chez le beau-frère de M. de Grignan, son gendre, le chamarier Charles de Châteauneuf de Rochebrune ; elle se rendait à Marseille pour voir sa fille.

Séon Joanny (1819-1883) a laissé une planche représentant cette maison.

N° 2. Escalier dans une tour.

N° 4. Escalier à vis ; galeries.

N° 6. Fenêtrage de façade ; escalier.

N° 8. Façade du *xvi^e* siècle ; escalier avec belvédère.

N° 12. Imposte *le Paon* ; escalier.

N° 18. Allée voûtée ; escalier dans une tour ; galeries avec colonnes.

N° 20. Escalier ; galeries ; fenêtres à meneaux.

N° 24. Maison du *Grand Palais*, ayant appartenu aux Lau-

rencin. L'allée voûtée communique avec la rue du Bœuf ; escalier dans une tour ; cinq étages de fenêtres à meneaux ; la tour de l'escalier se termine par un crénelage.

N° 26. Imposte, escalier, galeries.

N° 28. Escalier à pans coupés ; six étages de fenêtres ogivales ; à la porte, un écusson mutilé.

N° 30. Imposte, allée voûtée ; escalier dans une tour ; fenêtres à meneaux.

N° 32. Escalier ; galeries.

N° 34. Porte sculptée.

N° 36. Façade du xv^e siècle ; escalier dans une tour avec cinq étages de fenêtres à meneaux ; galeries voûtées.

N° 40 (angle place Neuve-Saint-Jean). — Niche avec statue ancienne ; escaliers à arcs ; galeries.

N° 42. Façade xv^e siècle ; escalier à vis avec tourelle carrée ; galerie.

N° 44. Façade ; deux escaliers adossés l'un à l'autre.

N° 46. Porte surmontée d'une niche à coquille ; escalier ; dais à coquille d'un ancien puits dans un angle de la cour ; galerie.

N° 48. Allée plafonnée ; galeries à arcs ; escalier ; sur la façade, un écusson mutilé.

N° 50. Porte ; escalier avec belvédère ; galeries à arcs avec pendentifs.

N° 52. Escalier ; galerie à arcs, barrière.

N° 58. Escalier avec belvédère ; galeries à arcs.

N° 60. Galerie ; rez-de-chaussée à arcades portées par des colonnes.

N° 62. Escalier dans une tour carrée ; galerie.

N° 64. Façade xv^e siècle ; escalier dans une tour ; galeries, vieux puits.

N° 66. Façade ; porte ; escalier, figurines sculptées.

N° 68. Balcon de fer forgé.

Place Saint-Jean :

N° 1. Porte ; escalier.

N° 3. Portail à bossés, du petit Séminaire ; terrasse ; balcon de fer forgé. Actuellement occupé par la direction du Service de Santé.

N° 4. Allée voûtée ; ornement : casque de chevalier.

N° 7. Maison dite hôtel de la Précenterie (ou du grand chanfre) ; dans la cour on lisait ce nom jusqu'au 13 novembre 1930. A cette date la terrible catastrophe de Saint-Jean : l'effondrement qui entraîna tous les terrains des Chazeaux jusqu'à l'intérieur de la cour de cette maison.

N° 8. Portail ; heurtoir ; escalier à rampes droites.

Au milieu de la place, fontaine par Dardel (architecte) et J.-M. Bonnassieux (sculpteur) : groupe *Saint Jean baptisant le Christ*. Ce monument reproduit quelques détails du puits de Philibert de l'Orme, qu'on voyait autrefois au n° 37, rue Saint-Jean.

Personnalités ayant habité la rue

1680. — Le Normand (Hierosme), « maître orlogeur ».
1749. — Deyrieu, procureur.
Ancelin, architecte de l'Hôtel-Dieu.
Hilaire Varenard, substitut à la Cour des Monnaies.
Philippe Basset de la Marelle, de la Cour des Monnaies.
François Brémont, de la Cour des Monnaies.
Jérôme Valoux, avocat.
Claude de Pierrefeu, avocat à la Cour des Monnaies.
Benoît Valoux fils, avocat à la Cour des Monnaies.
François-Claude Delandine, avocat.
Blaise Charmetton, procureur.
Louis Terrasson, procureur.
Antoine Delandine, procureur.
François Guillin du Montet, procureur.
J.-B. Besson, procureur.
François Garcin, procureur.
1758. — Veuve Brun et ses filles, dessinateurs pour la fabrique.
1776. — Charny Pierre, horloger ; c'est lui qui répare l'horloge de la cathédrale en 1782.
1788. — Bessy, architecte.
1790. — François Dantzel, graveur sur cristaux et pierres fines.
1815. — Etienne Metayer-Descombes, juge.
1827. — Gaspard Grolier, peintre.
Gérard Bellud, maître de dessin.
1834. — J.-J.-Hippolyte Desprez, avocat.
Etienne-Henri Sériziat, avocat.
J.-B.-Georges Boissieu, avocat.
J.-B.-Antoine Rambaud, avocat.
Deleusse, avocat.
J.-M.-L. Ducurtyl, avocat.
Bonne-Fortuné Font, peintre.
Catherin Barnabé, dessinateur.
1849. — Au n° 53, la *Tribune Lyonnaise*, qui succéda à *l'Echo de la Fabrique* ; directeur Maurice Chassaing.
1850. — Mathieu Berger, dessinateur et peintre.

1888. — Bonnot Louis, dessinateur.

De plus, ont habité rue Saint-Jean, presque tous les Gouverneurs du Lyonnais, Forez et Beaujolais; et c'est une occasion d'en donner la liste :

Tanneguy du Chastel, vicomte de Bellièvre.

Jean, comte de Cominges.

César Borgia, vicomte de Valentinois.

Jean-Jacques Trivulce.

Just de Tournon.

Jacques II de Chabanes, seigneur de la Palisse.

Théodore Trivulce.

François de Tournon.

Jean d'Albon, seigneur de Saint-André.

Louis-Adhémar de Monteil, comte de Grignan.

Antoine d'Albon, abbé de Savigny.

Jacques de Savoye, duc de Nemours.

René de Birague.

François de Mandelot.

Charles-Emmanuel de Savoye, duc de Nemours.

Philibert de la Guiche.

César de Vendôme.

Charles de Neufville de Villeroy, marquis d'Halincourt (mort en 1642).

Nicolas de Neufville, duc de Villeroy, maréchal de France (mort en 1685).

François de Neufville, duc de Villeroy, maréchal de France (mort en 1730).

Louis-Nicolas de Neufville, duc de Villeroy, pair de France (mort en 1754).

Louis-François-Anne de Neufville de Villeroy, duc de Retz (mort en 1765).

Gabriel-Louis-François de Neufville, duc de Villeroy (guillotiné en 1794).

Personnalités ayant habité la place

1749. — Hodieu, avocat en Parlement.

Mathieu Perrodon, procureur fiscal.

1758. — Veuve Morel, dessinateur pour la fabrique.

1774. — J.-P. Coupier de Clavesson, membre du Conseil supérieur.

Joseph Pernety, avocat.

1788. — François-Pierre Brac, avocat.

1804. — P.-J. Erard, peintre.

1815. — Le chevalier Cozón, président de la Cour.
 Claude Bréghot du Lut, avocat.
 1834. — Alphonse Gilardin, avocat.
 Hôtel du *Panier fleuri*, très renommé.
 1837. — François-Jules Juif, avocat.
 1838. — Jacques François, sculpteur sur bois.
 1850. — Ch.-Auguste Hébrard, architecte.
 1853. — Campagne, graveur.
 Frédéric Du Puy, architecte.
 J.-B. Gousset, sculpteur sur bois.
 1868. — Minard Ch., avocat.

Quelques notes sur la Cathédrale.

Je ne veux pas faire, ici, un historique de la cathédrale de Lyon. Il existe trop de bonnes monographies de cet imposant monument pour qu'il soit nécessaire d'introduire dans cet ouvrage quelque chose de forcément incomplet. Je me bornerai à rappeler quelques faits.

Parlons d'abord de la fameuse horloge, au sujet de laquelle on trouve, dans une lettre de M^{me} de Sévigné (1704) le passage suivant: « J'ai vu cette horloge, dont vous avez entendu parler, « qui est dans l'église des comtes de Saint-Jean... On fit, dit-on, « crever les yeux à celui qui l'a faite, après qu'il en eut construit « une semblable à Strasbourg, pour l'empêcher d'en faire davan- « tage. » Je n'ai pas besoin de dire que c'est là pure imagination.

Cette horloge fut construite en 1598, par Nicolas Lippus, mathématicien de Bâle, complétée en 1660 par Guillaume Nourrisson, horloger, refaite entièrement en 1780 par Pierre Charny, de Lyon.

Le P. Ménestrier affirme que Nourrisson ne fut que l'aide de messire Claude de Saint-Georges, chantre et comte de l'Eglise, qui devint, plus tard, archevêque de Lyon.

En 1856, on chargea Joseph Mourier, dont l'atelier était situé, 4, rue du Plat, de restaurer l'horloge; il le fit, mais, peu d'années après, elle s'arrêta de nouveau. Aujourd'hui, elle fonctionne normalement.

La grande rose de la cathédrale fut faite en 1392 par Jacques Beaulieu, « masson ».

La façade de Saint-Jean a été restaurée en 1822 par l'architecte A. H. Revoil (fils du peintre).

Le trône épiscopal, dessiné par Bosson, architecte, fut sculpté en 1845 par Claude Bernard (1811-1890), sculpteur sur bois.

Parmi les anciens peintres-verriers officiels de la cathédrale, on peut rappeler :

Pierre de Sargues, mort en 1417, qui exerçait depuis 1362.

Pierre Sacquerel, qui fut maître-verrier pendant 62 ans ! Il remplaça en ses fonctions Henri de Nivelles. Il mourut vers 1445.

Pierre II ou *Piètre*, mort en 1412.

Jean ou *Janin Hortart*, dit l'Ecosse, enlumineur, brodeur, verrier et peintre ; nommé en 1412, il peignit le chœur en 1420 et mourut en 1465.

Laurent Girardin, nommé en 1440, mort en 1478.

Jean Prevost, nommé en 1471, mort en 1503.

— La vieille *Manécanterie* date du X^e siècle. Decrénice la restaura, ou du moins, fit un plan à cet effet.

L'architecte Louvier transforma la *Manécanterie* dont les voûtes intérieures s'étaient effondrées ; mais il respecta la façade (1876).

Le graveur Séon a laissé une planche reproduisant cet antique monument.

— Les arabesques et bas-reliefs qui ornent les pilastres des portes de la Cathédrale sont au nombre d'environ deux cents, disposées en petites niches. C'est un bizarre mélange d'histoire sainte et de mythologie. On y remarque l'Arche de Noé, Prométhée dévoré par un vautour, Adam et Eve, des centaures, une sirène qui pince de la harpe, une autre qui joue de la viole, des moines dont le buste se termine par un corps de serpent.

Une de ces niches représente quatre lièvres qui se poursuivent, disposés de telle sorte qu'ils semblent n'avoir qu'une oreille chacun.

D'autres contiennent un sphinx, un aigle à tête humaine, un coq dont la queue est un arbuste, une grue qui dévore un serpent, Jason tuant le dragon des Hespérides ; etc...

Ces sculptures datent probablement du XV^e siècle.

— Puisque nous parlons de la Cathédrale, il n'est pas inutile de rappeler les principales assemblées religieuses tenues à Lyon, jusqu'au XVIII^e siècle :

177. — Concile de Lyon ou des Gaules.

197. — Concile au sujet de la Pâque, présidé par saint Irénée, évêque de Lyon.

199. — Concile contre les erreurs de Valentin.

406. — Concile de Saint-Jean. On en a conservé l'avis qu'un évêque — nommé Vêran — proposa touchant la continence des prêtres. Il déclara : « qu'il était plus honorable et plus avan-

« tageux pour l'Eglise, d'avoir un petit nombre de bons ministres.
« que d'en avoir beaucoup dont les mœurs ne fussent point édi-
« fiantes. »

461. — Concile qui fit un décret sur la chasteté des prêtres.

475. — Concile dans lequel on condamne les erreurs du prédestinarianisme.

490. — On lit la rétractation du prêtre Lucide.

500. — Conférence avec les ariens, organisée par l'évêque de Lyon, Etienne. Avitus, évêque de Vienne; Apollinaire, évêque de Valence; Conius d'Arles y assistèrent.

516. — Concile connu seulement par une lettre de saint Avite.

517. — Concile, dit le premier, de Lyon; semble avoir été tenu à Saint-Just (voir ce nom).

567. — Deuxième concile de Lyon, tenu par ordre de Gontran pour juger Salonius d'Embrun et Sagittaire de Gap (voir Saint-Just).

570. — Dans lequel on s'occupa de la paix de l'Eglise.

575. — Concile au cours duquel le frère de saint Grégoire de Tours, se justifia par serment de l'accusation d'homicide.

583. — Concile, dit III^e, de Lyon, sur des questions de discipline.

829. — Concile tenu par ordre de Louis le Débonnaire.

835. — Concile dans lequel Amalaire, chorévêque de Lyon, expose sa doctrine sur la liturgie; il fut combattu par le diacre Florus.

848. — Concile convoqué par l'archevêque Amolon, au sujet d'un prêtre nommé Goldecaire, que l'archevêque avait fait arrêter.

912. — Dans lequel fut ratifiée une donation faite à l'abbaye Saint-Etienne de Dijon.

1055. — Concile tenu contre les simoniaques par le légat Hildebrand (futur Grégoire VII) (voir Saint-Just).

1080. — Concile contre Manassès, intrus dans l'église de Reims.

1082. — Concile de Saint-Jean. Les évêques d'Autun, de Langres, de Chalon-sur-Saône, de Mâcon, agissant au nom de l'église primatiale de Lyon, de concert avec tout le clergé, excommunient Foulques, comte d'Angers, coupable de vexations envers l'Eglise de Tours, et les moines de Marmoutier ennemis de la

discipline ; ils suspendirent Gaufred, évêque d'Angers, comme complice et fauteur du comte.

1126. — Concile dans lequel Pierre, légat du pape Calixte II, lança l'excommunication contre Ponce, abbé de Cluny. Celui-ci après avoir été déposé et avoir fait en Terre Sainte le pèlerinage qui lui avait été imposé comme pénitence, s'était emparé de nouveau, à main armée, de son ancienne abbaye.

1245. — Premier concile général de Lyon, réuni par Innocent IV contre l'empereur Frédéric II, qui y fut excommunié malgré les efforts de Thadée de Suessa.

1274. — Deuxième concile général de Lyon (quatorzième œcuménique) qui réunit quinze cents soixante-dix personnes titrées. Thomas d'Aquin et Bonaventure en furent les principaux orateurs. Grégoire X y réunit l'église romaine et l'église grecque.

1376. — Le 3 mars, concile provincial présidé par Jean de Talaru, archevêque de Lyon.

1449. — Concile national pour le gouvernement de l'église gallicane.

1466. — Synode de Lyon.

1479. — Assemblée du clergé de France. On y rappela les principales dispositions de la Pragmatique Sanction, surtout celle de la supériorité du concile général sur le pape. On y dressa, au nom du roi et de l'assemblée, un acte d'appel au futur concile, de tout ce que le pape pourrait entreprendre au préjudice des libertés du royaume.

1511. — Conciliabule de Lyon (suite de celui de Pise).

1528. — Concile convoqué par François de Rohan, archevêque de Lyon.

1577. — Synode dans lequel Pierre d'Epinac, archevêque de Lyon publia les statuts et ordonnances de son Eglise.

1581. 1595. 1614. 1705. — Synodes qui traitèrent du statut de l'Eglise.

— La cathédrale de Lyon reçut, au cours des siècles, la visite de personnages importants :

Charles VI y fut accueilli et salué du cri « Montjoie ! Saint Denis ! Vive le Roi ! », par une foule enthousiaste.

Charles VIII y fut acclamé en 1495.

Louis XII vint à l'église Saint-Jean en 1509 ; à cette date parut à Lyon un nommé Jean, Italien de naissance et charlatan de profession, dont la Cour s'occupait fort. Cet homme possédait,

disait-il, le secret de la transmutation des métaux. Grave, mystérieux, vêtu d'une robe blanche, il exerçait une véritable fascination sur les foules. L'or que le roi lui donnait, il le distribuait aux pauvres. Jean fit au roi présent d'une épée au milieu de laquelle on voyait un miroir magique. On ignore ce que devint ce Jean.

Henri II et Catherine de Médicis, en 1548, se rendant à l'église Saint-Jean, furent acclamés par le peuple massé devant le parvis.

C'est sur l'autel de Saint-Jean que Charles IX vint prêter serment pour la ratification du traité de Troyes.

Le 17 décembre 1600, le cardinal-légat Aldobrandini, célébra à Saint-Jean le mariage de Henri IV et de Marie de Médicis.

Louis XIII y fit ses dévotions en 1622.

En 1630, Richelieu — qui accompagnait le roi — reçut la barette à Saint-Jean. « Cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe ; Richelieu eut ensuite l'honneur de dîner avec Sa Majesté ; mais il ne reçut jamais le chapeau de cardinal, car il faut aller à Rome pour le recevoir de la propre main du pape. »

Christine de Suède ; le comte de Provence (futur Louis XVIII) ; Bonaparte et Joséphine se rendant à Milan ; Napoléon en 1815 ; le duc et la duchesse d'Angoulême en 1816 ; Louis-Philippe, etc..., ont tous traversé la Saône pour se rendre à la cathédrale.

— En 1794, le 31 janvier, on planta un arbre de la Liberté devant la cathédrale devenue le Temple de la Raison.

— En 1805, c'est à la cathédrale qu'on célébra les obsèques du cardinal Borgia, qui accompagnait le pape Pie VII.

Primatie de l'Eglise de Lyon. — Le siège de Lyon eut la primatie des Gaules, ce qui donnait au prélat de notre cité une autorité sur les diocèses d'Occident. Par la suite, cette autorité fut limitée aux diocèses de Lyon, Tours, Sens et Paris. Aujourd'hui, le *primat des Gaules* ne possède plus guère qu'un titre honorifique et historique.

Dans le passé, cette primatie a été la cause d'événements religieux importants, qui se sont déroulés à Lyon ; je cite : concile général de 1245 au cours duquel on désigna Louis IX comme chef de la croisade. Concile général de 1274.

— Lyon a reçu solennellement les papes : Etienne II, Léon III, Etienne III, Grégoire IV, Jean VIII, Léon IX, Urbain II, Pascal II, Gelase II, Calixte II, Innocent II, Eugène III, Alexandre III, etc...

Lyon a vu l'élection et le couronnement de papes ; il en a fourni ainsi que de nombreux prélats.

Enfin les rois de France tenaient à honneur leur titre de chanoine-honoraire du chapitre de Saint-Jean.

Souvenirs d'antan

1173. — Le traité entre Guy III de Forez et l'archevêque Guichard était matière à de continuelles disputes. En 1173 les parties consentirent un nouvel arrangement : Guy III cède à Guichard tous ses droits sur le comté de Lyon, pour lui et son église, à perpétuité, moyennant onze cents marcs d'argent et des terres dans le Forez.

Par cet acte, l'archevêque et les chanoines devinrent *comtes* de Lyon, aux mêmes droits que l'étaient les comtes de Forez. Une bulle datée d'Agnani, la même année (1^{er} avril), approuva cet accord.

Ce traité fut ratifié par Philippe-Auguste en 1183, après qu'il eut reçu de l'archevêque Jean de Belles-mains, l'hommage pour la partie de Lyon située sur la rive droite de la Saône (*côté royaume*).

En 1184, l'Empereur Frédéric 1^{er} confirma aussi ce traité comme suzerain de l'autre partie de la ville (*côté empire*).

Quant au titre de *comte*, il fut confirmé par le roi en 1307, et à nouveau par un arrêt du Conseil daté de 1643.

1270. — La dépouille mortelle de Saint-Louis, ramenée de Tunis, fut accompagnée à la cathédrale, par toute la population.

1330. — D'Avignon, le 13 avant les calendes de Février, l'an 15 de son pontificat, le pape Clément « ayant appris que l'église « Saint-Jean de lui (à laquelle Jean, duc de Berry, avait donné « un os de la mâchoire de Saint Jean-Baptiste et un précieux « vase d'or pour le conserver) a commencé des constructions tellement somptueuses, qu'elle ne peut les achever sans les aumônes des fidèles, accorde à tous ceux qui, avec douleur et « confession requises de leurs péchés, visiteront l'église de Saint-Jean de Lyon, depuis le midi de la Saint Jean-Baptiste jusqu'au lendemain, et contribueront par leurs aumônes à la fabrique de ladite église, les mêmes indulgences ci-devant accordées à ceux qui visitent à Rome les églises de Saint-Jean de Latran et de Saint-Pierre. »

1363. — Un différend s'élève entre l'archevêque et le chapitre au sujet de la dépouille des prêtres de l'église primatiale que le

prélat prétendait lui appartenir en entier. Une transaction intervint : au décès de chaque chanoine, l'archevêque aurait pour son lit et sa dépouille quinze florins de bon or.

1392. — Le 22 juillet, jour de la Sainte Marie-Magdeleine, furent apportées à Lyon, par l'évêque de Chalon, Olivier de Montreuil, les reliques d'une partie de la mâchoire de Saint Jean-Baptiste. « Elles lui avaient été envoyées et données par Jean, « duc de Berry, fils de Jean, roi de France, frère de Charles, roi « de France, oncle de Charles, précédemment roi de France. » Le lundi suivant, Jean de Berry fut reçu chanoine de St-Jean et concéda à l'église de Lyon, sa terre de Riverie.

1400. — Le chapitre élit un *roi du cloître*, qui fait son serment, et nomme douze personnes chargées de porter à ceux du cloître, le blé, la paille, le vin, le bois, le foin, etc... Ces douze personnes, les *coponiers* ou *copons*, devaient faire une loge devant l'église, la veille de Saint Jean.

Ce *roi du cloître* était vulgairement appelé le *roi des ribauds*.

Dans les actes capitulaires on trouve presque chaque année, des subsides votés par le chapitre de Saint-Jean pour la *Fête des fous*.

1434. — Entrée solennelle à Lyon, de Charles VII, accompagné des ducs de Bourbon et d'Alençon, du comte de Vendôme et du connétable de Richemont.

Lorsqu'il entra à Saint-Jean, Charles VII prit la chape et l'aumuse qu'il porta jusqu'à l'autel.

1465. — Louis I^{er}, duc de Savoie, beau-père de Louis XI, meurt dans la maison qui faisait l'angle de la rue et de la place Saint-Jean, maison qui appartenait alors à Sibylle Cadière, veuve d'un riche négociant. Le cœur et les entrailles du duc furent déposés en l'église des Célestins, et son corps à Genève.

1484. — Assemblée des trois ordres, dans l'église Saint-Jean, pour l'élection des députés aux Etats-Généraux du royaume. Furent désignés : Claude Gaste, doyen de l'église primatiale ; Guichard d'Albon, seigneur de Saint-André ; Jean Palmier, docteur ès-lois et juge-mage ; Bertrand de Sallefranque, prévôt de Lyon ; Antoine Dupont, clerc, notaire royal et procureur général de la ville.

1491. — A l'occasion du mariage de Charles VIII et Anne de Bretagne, après une cérémonie à Saint-Jean, on frappe à Lyon la première monnaie qui offre le portrait d'un de nos rois.

1498. — Le 18 octobre, entrée du vicomte de Valentinois, César

Borgia, nommé gouverneur de Lyon. Le chapitre de Saint-Jean lui offre des présents et lui donne la comédie à Portefrau sur un théâtre découvert, selon l'usage du temps.

1500. — Le 26 juillet, mort du roi d'Yvetot, enterré à Sainte-Croix ; c'était Jean Baucher qualifié : chevalier-roi d'Yvetot.

1502. — Le chapitre de Saint-Jean fait enlever de l'église Saint-Paul un tableau d'argent parce que la procession de cette collégiale s'était faite avant celle de Saint-Jean. Comme il y avait lieu à amende, le chapitre de Saint-Jean envoya, selon la coutume, un serviteur saisir des gages dans l'église en défaut, gages qu'on ne rendait qu'après paiement de l'amende.

1503. — Louis XII, la reine et l'archiduc Philippe assistent, le dimanche 2 avril, à la messe dite à l'occasion de la paix conclue entre le roi de France et le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique.

Pendant le séjour du roi, furent célébrées à Saint-Jean, les noces de Ladislas, roi de Hongrie, avec Anne de Foix.

1503. — Geoffroy de Pompadour, évêque du Puy, chanoine-comte de Lyon, fonde une distribution *d'une livre de pain et d'un liard* en argent à tous les chanoines et incorporés à l'église cathédrale, qui assisteront à *matines*, depuis le commencement jusqu'à *Laudate Dominum*, et à la grand'messe jusqu'à l'*Agnus Dei*. (Histoire de Saint-Martial de Limoges).

Cette fondation semble indiquer un certain manque d'assiduité aux offices, de la part de MM. les chanoines-comtes!!

1504. — A l'occasion d'une famine, le peuple se rend processionnellement à l'église cathédrale et à celle de Saint-Nizier. Ce fut l'origine des *processions blanches*, ainsi nommées parce que le peuple « y assistait pieds nus et couvert d'un sac de toile blanche depuis la tête jusqu'aux pieds. »

1512. — Suzanne de Bourbon fait une transaction avec les comtes de Saint-Jean de Lyon, et leur cède une partie des châtellenies de Trévoux, Beauregard, Ambérieu et Villeneuve (Ain) pour un « bien de pain ».

1520 (Archives B. B. 39). — Le 26 décembre, rixe entre les clercs de la basoche et plusieurs gentilshommes dont l'un, appartenant à M. de Saint-Vallier, resta mort sur le carreau.

1522. — Procession générale et jeûne ordonnés par l'archevêque François de Rohan, en suite d'un bruit qui s'était répandu que la ville devait être détruite sous peu de jours. La procession dissipa les craintes populaires.

xv^e siècle. — Dans le *Lugdunum priscus*, de Claude de Bellèvre, on lit que, chaque année, la veille de la Saint-Jean, les dames qui tenaient à avoir le teint frais, remplissaient une bouteille d'eau puisée à la Saône et s'en lavaient le visage jusqu'à la Saint Jean de l'année suivante.

— La maison paternelle de Maurice Sève était située rue Saint-Jean, près la « Juiverie ».

1563, 18 juillet. — Le maréchal de Vieilleville, qui avait été commis par le roi pour faire exécuter l'édit de pacification du 18 mars, fait célébrer à Saint-Jean la première messe du rétablissement du culte catholique à Lyon. La messe fut dite par le P. Ennemond Auger, jésuite, qui prêcha avec tant d'éloquence qu'il fit pleurer tous les assistants. On rapporte que, pendant l'office, le comte de Sault, qui avait embrassé le calvinisme, se promenait avec sa garde, sur la calade de Saint-Jean, pour empêcher les troubles.

1577. — Rue Saint-Jean, formidable incendie qui détruit la maison du *Dauphin*.

1594. — Le 5 janvier, *Te Deum* d'actions de grâce est chanté dans l'église Saint-Jean, en présence des échevins, à la suite de l'entrée de Henri IV dans Paris.

1595. — Dimanche 17 septembre « fut chanté *Te Deum* à « Saint-Jehan, pour les nouvelles de l'absolution que le pape « avoit donné au roy de France. » C'est, en effet, à Lyon que Henri IV apprit par un courrier qui lui fut expédié par l'évêque d'Evreux (cardinal du Perron) la décision du pape. Un Lyonnais, Séraphin Olivier, alors auditeur de rote, puis cardinal, contribua à arracher au pape cette décision. Il aurait prononcé les paroles suivantes : « Très Saint Père, permettez-moi de vous « dire que Clément VII perdit l'Angleterre pour avoir voulu « complaire à Charles-Quint, et que Clément VIII perdra la « France s'il continue à complaire à Philippe II. »

xv^e siècle. — On lit, dans un document de l'époque : « Les « chanoines de la cathédrale sont appelés *Frères*, d'où vient que « la porte de leur cloître extérieure qui regarde la rue Saint- « Jean, s'appelle encore aujourd'hui *Portefrau*, ce qui est à dire « la porte des Frères... parce qu'estant engendrez du sang de « Jésus Christ, dans le giron d'une même Mère l'Eglise, ils es- « toient animez d'un même esprit, habitoient sous un même toit, « mangeoient à même table et de mêmes viandes. »

1600. — Dimanche 17 décembre. Henri IV et Marie de Médi-

cis reçoivent la bénédiction nuptiale dans l'église Saint-Jean, où la messe fut célébrée par le cardinal-légat.

Pendant le séjour à Lyon de leurs Majestés, il y eut quantité de réjouissances. La salle des *clergeons de Saint-Jean* fut convertie en salle de spectacle et une troupe de comédiens italiens y donna des représentations.

Les beaux esprits firent à l'envi, pour Marie de Médicis, des anagrammes; les plus remarquables furent ceux-ci :

Mira amica Dei et Dame ici désirée.

1601, 19 janvier. — *Te Deum* chanté à Saint-Jean à l'occasion du traité de paix signé à Lyon le 17 du même mois entre Henri IV et le duc de Savoie. Ce traité incorporait à la France, la Bresse, le Bugey, le Valromey et le pays de Gex, en échange du marquisat de Saluces.

1610. — Le 7 juin, à Saint-Jean, obsèques solennelles pour le roi Henri IV. Le Père Jacques George, jésuite, prononça l'oraison funèbre qui fut imprimée sous le titre de : *Mausolée d'honneur*.

1612. — Le 19 mai, Edmond de Foulquier, seigneur de Vitry-le-Brûlé, chanoine du chapitre de Saint-Jean, est écrasé par une pierre tombée du clocher de la cathédrale, pendant qu'on y montait la troisième cloche. Il fut inhumé en l'église Saint-Jean.

1628. — On trouve dans le *Chasse-cnnuy* de Louis Garon, une anecdote concernant un chanoine de la cathédrale : « Il n'y a pas « longtemps qu'un ecclésiastique relevé en dignité dans la ville, « quoiqu'il eut de grands revenus, se trouvait avant que l'année « fut finie, court et devait aller aux emprunts. Advint que, tombant malade, son médecin lui ordonna un lavement et la saignée. Le chirurgien... lui ayant tiré du sang suivant l'ordonnance, il remarque ce sang grandement corrompu et verdâtre. « Alors le chirurgien dit au malade : — Monsieur, votre sang est « tout vert; vous aviez besoin de cette saignée. Le malade répondit : Mon ami, ne trouve pas cela étrange, car j'ay mangé « mon bled de cette année en herbe. »

xvii^e siècle. — Lorsque Michel Particelly, dit Emery, fut nommé ambassadeur à la cour de Savoie, il avait son comptoir rue Saint-Jean. Pendant la minorité de Louis XIII, il devint surintendant des finances.

1713. — Le maréchal de Villeroi fait acheter la maison de la veuve Pramirrol, qui joignait son hôtel, rue Saint-Jean, la fait

démolir, et, sur l'emplacement, fait agrandir son théâtre, lequel, dès lors, fut ouvert au public.

1722. — Un incendie dévore le théâtre de l'hôtel du Gouvernement; cet événement fournit l'occasion de dresser un nouveau règlement de police sur les incendies. Chaque maison fut taxée de six livres pour l'achat de pompes et de leurs accessoires.

1789. — Le 29 juin on chante à l'église Saint-Jean un *Te Deum* et un *Exaudi*, à l'occasion de la réunion des trois ordres aux Etats Généraux, cérémonie qui fut précédée d'un discours de l'abbé de Gain, chantre, comte de Lyon. Au verset: *Ipsi obligate, sunt et exiderunt nos autem surreximus et erecti sumus*, les citoyens du Tiers Etat, appliquant ces paroles aux chanoines de la cathédrale qui officiaient, firent retentir l'église de longs et bruyants applaudissements.

1790. — « La suppression des dîmes a causé le plus grand « préjudice aux comtes de Lyon, puisqu'aujourd'hui, ce chapitre « qui avait cinq cent mille livres de rentes, est réduit à partager « quarante mille livres... Ils ne portent plus la croix de comte; « ils savent tous qu'en ce moment il n'y a plus et ne doit plus y « avoir de comtes de Lyon. » (*Journal de Lyon*).

1790, 10 octobre. — Les chanoines déclarent, dans un chapitre extraordinaire, qu'ils ne peuvent participer ni directement, ni indirectement à l'exécution du plan de la nouvelle constitution ecclésiastique. et qu'en conséquence le chapitre de ladite église continuera ses fonctions sacrées et canoniales jusqu'à ce que la force publique y mette un obstacle invincible.

1791, 1^{er} mars. — Les électeurs du département de Rhône-et-Loire, assemblés dans l'église cathédrale procèdent à l'élection d'un évêque. Sur 495 votants, l'abbé Lamourette, vicaire-général d'Arras, réunit 264 suffrages et est proclamé évêque de la métropole du Sud-Est.

1791. — Le 14 avril, Lamourette vient prendre possession du siège d'évêque de Lyon. Des individus qui s'étaient introduits au-dessus du chœur de la cathédrale, détachèrent un des cordons du dais au moment où le prélat monta sur son siège; il se trouva enveloppé dans les plis des tentures.

1791. — Le 22 juin, un nombre considérable de citoyennes, après une assemblée où elles ont donné des preuves distinguées de patriotisme, signalent leur réunion par le rachat de deux prisonniers pour dettes; elles se rendent processionnellement à la

cathédrale où elles entendent la messe. L'abbé Bénévent prononce un discours et la cérémonie se termine par un *Te Deum*.

— Le 25 septembre 1791, fut proclamée, à Lyon, la Constitution. Un *Te Deum* fut chanté à la cathédrale, et l'évêque constitutionnel Lamourette prononça un discours.

1792. — Le section révolutionnaire *Saint-Jean*, dénommée plus tard *Porte-froc*, puis *Riard*, se réunissait en 1792 dans une salle de l'hôtel de Fléchères.

1795. — C'est le 10 novembre qu'eut lieu l'ouverture de la Bourse au Palais Saint-Pierre en présence du conventionnel Poulain-Grandpré. Jusqu'à cette date, elle se tenait en plein air, place Saint-Jean.

1867. — Le 2 juin, on lit dans le journal *la Marionnette*, à propos de la cathédrale : « On nous annonce que le monument funéraire qui sert de toit à l'église Saint-Jean, commence à se dégrader. Nous livrons cette nouvelle à nos lecteurs avec empressement, car il est possible que leur joie égalera la nôtre, ce qui n'est pas peu dire. Le temps est un grand artiste qui venge quelquefois le bon goût outragé. »

1887. — Le 8 février, explosion d'une bombe au Palais de Justice, à la porte de la Permanence, rue Saint-Jean. Plusieurs agents furent blessés.

1930, 13 novembre. — Terrible catastrophe de Saint-Jean. (Voir : rue Tramassac.)

SAINT-JEAN (Simon). — Peintre de fleurs, né à Lyon le 14 octobre 1808, mort à Ecully le 3 juillet 1860, fils d'un tonnelier de la rue Mulet, orphelin à huit ans. À quatorze ans, Simon Saint-Jean entre à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, sous Revoil et Thierriat. En 1826, il obtient le premier prix pour la fleur.

Entré dans la maison Didier-Petit, comme dessinateur, il continua de travailler néanmoins avec Lepage qui en fit un merveilleux artiste.

Dès 1834, Saint-Jean exposa à Paris. Il fut membre de l'Académie de Lyon.

Saint-Jean a laissé plus de deux cents tableaux, parmi lesquels : le *panier de fraises renversé*; la *caille et ses petits*; *Roses mousseuses*; portrait du peintre *Duclaux* (1834); portrait de *Marie Adrian*; de *M^{me} Cochet*; d'*Alexandre Jordan*; la *Jardinière* (à l'Hôtel de Ville); etc...

SAINT-JEAN (Paul). — Peintre, né à Lyon le 21 septembre 1838, mort à Paris le 30 septembre 1875, fils et élève du précédent.

Paul Saint-Jean se fixa à Paris en 1869.

Parmi ses toiles: *Fleurs*; *Portraits*; *le Repos* (1862); *jeune mauresque* (1864); *Deux Amis* (1866); *l'Été* (1868); *au Marché* (1870); etc...

SAINT-JEAN-DE-DIEU (Hospice). — L'ordre hospitalier des frères de Saint-Jean de-Dieu fut fondé en Espagne, au XVI^e siècle, par le Portugais Jean Ciudad, surnommé par les malheureux auxquels il prodiguait les secours, *Jean-de-Dieu*. Né le 8 mars 1495, il mourut en 1550, au jour anniversaire de sa naissance.

C'est à Grenade qu'il fonda un hôpital et la communauté des frères destinés à le servir.

L'ordre s'étendit peu à peu dans toute l'Europe; et, au XVIII^e siècle, les frères de Saint-Jean-de-Dieu vinrent une première fois à Lyon. La Révolution ruina leur projets.

En 1824, ils reparurent dans notre ville, où ils fondèrent un asile pour les aliénés, dans l'ancien château de Champagneux, sur une hauteur qui domine la vallée du Rhône, route de Marseille.

SAINT-JEROME (rue). — VII^e arrondissement. — Cette rue doit son nom très vraisemblablement à Jérôme Grillet (voir Grillet), qui la fit dénommer du nom de son saint patron.

SAINT-JUST. — V^e arrondissement. — Nom donné à tout un quartier de Lyon, situé sur la colline de Fourvière, en mémoire de Just, lyonnais.

Souvenirs d'antan

381. — Saint Just assiste au Concile d'Aquilée (Italie). Vers le même temps, il quitta son siège et se retira dans les déserts d'Égypte, pour expier une prétendue faute qu'il se reprochait: un homme avait blessé quelques personnes à Lyon; il se réfugia dans l'église; le peuple le poursuivit; et, ayant trouvé les portes fermées, menaça de mettre le feu si on ne lui livrait pas le meurtrier. Just se fit promettre qu'on se bornerait à emprisonner le

coupable, et le livra à ceux qui le réclamaient. L'homme fut mis à mort. Le prélat se reprocha le sang versé ; et ce serait dans cet événement qu'il faudrait chercher la cause de sa retraite.

— Vers 500, on tint à Saint-Just, à l'instigation de l'évêque Rémi, une conférence avec les ariens. Etienne, évêque de Lyon, y invita notamment les évêques Avitus, de Vienne ; Apollinaire, de Valence ; Conius, d'Arles ; ensemble, ils allèrent saluer Gondebaud qui résidait à Savigny.

517. — Concile de Lyon, tenu à Saint-Just, avec Viventioius, archevêque de la ville, au sujet d'Etienne, préfet du fisc du roi Sigismond, qui avait épousé sa parente Palladie.

566 ou 567. — Concile tenu par ordre de Gontran, pour juger des accusations portées contre Salonius d'Embrun et Sagittaire de Gap, qui y furent déposés de l'épiscopat. Parmi les évêques présents : Saint Philippe, de Vienne ; Saint Nicet ou Nizier, de Lyon ; Saint Agricole, de Chalon-sur-Saône, et Saint Syagrius, d'Autun.

575. — Concile dans lequel le frère de Saint Grégoire de Tours, accusé d'homicide par ses ennemis, se justifia par son propre serment.

1055. — Concile de Lyon ; Hildebrand (légal du pape, qui fut lui-même, plus tard, le pape Grégoire VII) tint ce concile contre les simoniaques. Pierre de Damien rapporte qu'Hildebrand força, par un miracle, un évêque simoniaque à confesser son crime.

1252. — Le pape Innocent IV gratifie les chanoines de Saint-Just d'une rose d'or enrichie d'une cornaline antique représentant une tête d'Hercule. C'était une faveur insigne, car la rose d'or que les papes ont coutume de bénir le dimanche de « Lœtare » est ordinairement envoyée à un grand potentat. Les chanoines la montrèrent au peuple le dimanche de la Passion. Elle a disparu pendant les troubles occasionnés, en 1562, par les protestants du baron des Adrets.

1269. — A cette époque, le faubourg de St-Irénée et celui de Trion dépendaient de la justice de St-Just ; toute cette région s'appelait *villa sancti Justi* ; elle était séparée de Lyon par la porte de la Magdeleine, montée du Gourguillon, près du monastère du Verbe-Incarné. Cette sorte de petite ville était fermée par des fossés et par les murs du cloître de Saint-Just. Les portes étaient closes chaque soir, et les clefs remises au chanoine préposé à leur garde.

1525. — Le 11 avril, mort de Charles d'Alençon, époux de Marguerite de Valois, qui, après la défaite de Pavie, s'était réfugié à Lyon, dans la maison de l'obéancier de Saint-Just.

Dreux du Radier écrit : « il décéda moins de la douleur de la « défaite de Pavie, comme l'écrivit l'abbé Goujet, que de honte de « l'avoir accasionnée par une retraite inexcusable. »

1585, 18 septembre. — Le quartier de Saint-Just et celui de Saint-Irénée sont incorporés en la ville de Lyon, par lettres patentes du roi.

Eglise de Saint-Just.

Vers l'année 215 après J.-Ch., les chrétiens de Lyon fondèrent une crypte souterraine sous le vocable des Macchabées, au lieu dit, actuellement, Saint-Just. En 384, lorsqu'on eut rapporté d'Égypte le corps de Saint Just, évêque de Lyon, l'église prit le nom de Saint-Just.

Saint Patient, évêque, fit reconstruire, en 475, l'église qui avait été détruite à l'époque des invasions des peuples du Nord ; il fit élever également un château fort, et des maisons pour les clercs : le cloître était dès lors fondé.

— Innocent IV, pour échapper à l'empereur Frédéric, se réfugia, de 1245 à 1252, dans le cloître de Saint-Just.

Saint Louis y logea, en 1248, alors qu'il se rendait à Aigues-Mortes pour la Croisade.

Philippe-le-Bel y séjourna, en 1312, au retour du Concile de Vienne.

Charles VIII y fut reçu avec la reine, en mars et avril 1497.

Claude, femme de François 1^{er}, et la duchesse d'Angoulême, sa mère, y logèrent trois mois en 1515.

En 1525, la reine-mère, régente en l'absence de François I^{er}, y séjourna. C'est là qu'elle reçut la lettre du roi annonçant la défaite de Pavie : « tout est perdu, Madame, fors l'honneur. »

François I^{er} demeura à Saint-Just pendant son séjour à Lyon en 1542.

— En 1565, pose de la première pierre de la nouvelle église de Saint-Just. Elle fut construite sur les fondations d'un logis connu sous le nom de Saint-Antoine, acheté de François et Jean Langlois, par le chapitre de Saint-Just, le 21 septembre 1564.

Ce n'est qu'au commencement du XVIII^e siècle qu'on a édifié la nef et la façade avec le concours du Consulat ; et c'est en 1747 qu'on y mit la dernière main.

En 1736, pendant qu'on élevait une chapelle destinée à des stations, sur les ruines de l'ancienne église démolie par les protestants en 1562, on découvrit trois tombeaux antiques : celui de

Flavius Florentius, ex-tribun ; celui d'Aluvalo ou Alwalon, évêque de Lyon au IX^e siècle ; enfin celui d'une jeune fille, Lencadia, consacrée à Dieu.

L'emplacement de l'ancienne église était occupé, vers 1830, par le pensionnat, alors très renommé, des demoiselles Reynaud.

SAINT-JUST A SAINT-SIMON (chemin de). — Voir *Sidoine-Appollinaire* (rue).

SAINT-LAGER (Jean). — Docteur en médecine, né à Lyon le 4 décembre 1825.

Il termina ses études à la Faculté de Paris, après avoir passé, comme interne, dans nos hôpitaux.

En 1882, Saint-Lager fut nommé bibliothécaire du Palais des Arts et de l'Académie de Lyon.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur la *Physiologie*, les *Eaux minérales*, la *Botanique*, les *Eaux potables*, etc...

Il fut médecin du Dispensaire général de 1855 à 1861.

En 1881, Saint-Lager fut reçu à l'Académie de Lyon.

SAINT-LAURENT (montée). — V^e arrondissement. — La chapelle Saint-Laurent, démolie pendant la Révolution, a donné son nom à la montée.

Elle avait été bâtie, hors des portes de Saint-Just, sur un territoire planté de vignes, ce qui l'a fait désigner, dans nos annales, sous le nom de Saint-Laurent-des-Vignes. Sur le grand autel, on voyait, paraît-il, un tableau de Nicolas Panthot, corrigé et terminé par Lebrun. Je n'ai pas pu trouver quelle avait été sa destinée.

Personnalités ayant habité la montée

1834. — Michaud Antoine, dessinateur.

1843. — Jérôme Morin, juge de paix du premier canton, historien lyonnais.

1849. — D^r Pravaz, au n° 12.

Souvenirs d'autan

1474. — Jacques Caille et Huguette Balarin, sa femme, achètent du prieur de Saint-Irénée la chapelle de Saint-Laurent-des-Vignes, avec les terres qui en dépendaient.

Ils y construisirent un hospices pour les pestiférés, dont ils firent remise au Consulat pour être réuni à l'Hôpital général.

— Près du chemin des Étroits, donc au bas de la montée Saint-Laurent, on enleva des terres pour servir de remblais à l'île Perrache. Artaud découvrit en cette région du territoire lyonnais, les vestiges d'un cimetière romain.

— Le peintre Michel Grobon, né à Lyon en 1770, mourut dans sa maison, 13, montée Saint-Laurent.

SAINT-LAZARE (rue). — VII^e arrondissement. — Cette dénomination est un souvenir de l'ancienne maladrerie de Saint-Lazare, qui s'élevait à l'angle que forment, actuellement, les rues de la Madeleine et du Repos.

Le domaine de Saint-Lazare, constituant pour partie l'ancienne maladrerie, fut réuni à l'Hôtel-Dieu en vertu d'un arrêt du Conseil d'Etat du 13 juillet 1696. Le reste du domaine se composait de quatre jardins; trois furent donnés à l'Hôtel-Dieu par Cl. Souchey, le 30 novembre 1698 (Delhorme, notaire); le quatrième fut acquis de Toussaint Persin et Jeanne Françoise, dite Neyret, sa femme, en 1707.

En 1836, on mit ce domaine en vente aux enchères publiques; sur la mise à prix de 55.000 francs, il n'y eut pas d'acquéreur.

SAINT-LOUIS (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue a été ouverte en 1791, sur des terrains de l'ancien couvent des Célestins (disparu en 1778). Son nom rappelle le duc Louis de Savoie, fondateur, avec son père Amédée I^{er}, du couvent.

Louis de Savoie ne fut jamais canonisé; on devrait donc dire: rue Louis.

SAINT-LOUP. — Au mois de septembre de l'année 542, mort de Saint Loup, évêque de Lyon.

SAINT-MARC (chemin). — III^e arrondissement. — Au n^o 8 de cette voie publique est installée la maison des Etudiants, dont l'inauguration fut faite le 16 décembre 1923, en présence de MM. Herriot, maire de Lyon; Cavalier, recteur; Vallette, préfet; Louis Lumière, de l'Institut, président du Comité lyonnais de patronage des Etudiants français et étrangers; etc.

SAINT-MARCEL. — Ce personnage avait donné son nom à tout un quartier de Lyon (voir : rue *Sergent-Blandan*). On le dit lyonnais ; il souffrit le martyre sous la persécution d'Antonin ; voici ce qu'en dit un vieux livre, *la Fleur des Saints* :

« Pendant cette persécution, un grand nombre de chrétiens
« furent mis en prison avec Saint Pothin, évêque de Lyon ; entre
« lesquels était Saint Marcel et Saint Valérien, lesquels s'échap-
« pèrent, les portes de leur prison ayant été miraculeusement ou-
« vertes. Saint Marcel alla vers la Franche-Comté ; arrivant à
« Chalon-sur-Saône, fut fort bien reçu d'un nommé *Lation* ou
« *Latin*, qu'il convertit avec toute sa famille à la foi en Jésus-
« Christ. Arrêté à deux lieues de Chalon, et refusant d'adorer les
« faux dieux, Saint Marcel fut enterré vivant jusqu'à mi-corps,
« l'espace de trois jours et trois nuits, au bout desquels il rendit
« l'âme à Dieu le 4 de septembre. »

SAINTE-MARIE (Etienne). — Né en 1776 à Sainte-Foy-lès-Lyon, mort à Lyon le 4 mars 1829 ; fils d'un chirurgien aux armées.

Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier ; membre du Conseil de salubrité et de la commission de statistique de Lyon et du département ; membre de l'Académie de Lyon, de la Société Littéraire et de la Société de médecine, Sainte-Marie fut une des personnalités les plus en vue de son époque, en notre cité.

Le D^r Prunelle (qui devint maire en 1830) présenta son éloge historique à l'Académie de Lyon.

C'était non seulement un praticien habile, mais un savant et un écrivain distingué. Parmi ses travaux citons : *Traité des effets de la musique sur le corps humain* (1803) ; *Eloge de Jean-Emmanuel Gilibert* (1814) ; *Une séance de l'école d'enseignement mutuel de Lyon* (1819) ; *Précis élémentaire de police médicale* (1824) ; de nombreuses publications d'ordre professionnel.

SAINTE-MARIE-PERRIN (Antoine). — Architecte, né à Lyon le 8 février 1871.

Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. C'est après ses études qu'il rencontra Bossan et s'attacha — convaincu par lui — à réaliser les projets du maître-architecte qui, infirme et malade, était retenu à La Ciotat.

De cette collaboration est sortie l'église de Fourvière — que je trouve quelque peu trop dorée à l'intérieur.

Sainte-Marie-Perrin a écrit et conféréncié ; ses recherches

sur l'*Utilisation de l'Archéologie dans l'architecture religieuse moderne*, sont pleines d'intérêt.

Il y aurait beaucoup à écrire sur son œuvre ; mais l'heure n'a point sonné de la juger. D'autres, plus tard, le feront excellemment, j'en suis sûr.

SAINTE-MARIE-DES-TERREAUX (rue). — I^{er} arrondissement. — Ouverte vers 1643, cette rue doit son nom à une statue de la Vierge, qui s'y dressait alors. L'addition des *Terreaux* servait à la distinguer d'autres rue Sainte-Marie, notamment celle de Bellecour.

Personnalités ayant habité la rue

1758. — Néron, dessinateur pour la fabrique.

1791. — Isaac Coste-Jordan, assesseur du juge de paix du quartier de l'Hôtel communal.

1849. — Au n° 4, le cercle de Sainte-Cécile, fondé en 1845.

1853. — Au n° 4, *restaurant de la Croix-Verte*, tenu par Myon, qui faisait un service « à l'instar du Palais-Royal à Paris » pour des déjeûners à 0 fr. 75 vin compris, et des dîners à 0 fr. 90 vin compris, 1 potage, 3 plats aux choix, 2 desserts. Heureux temps !

Notes topographiques

N° 2. Voir balcon fer forgé.

N° 3. Imposte en bois.

N° 4. Imposte enseigne à la Croix-Verte.

N° 5. Porte et imposte.

N° 6. Porte avec tête sculptée, imposte, balcon fer forgé.

SAINT-NICOLAS (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue a emprunté son nom à une enseigne représentant ce saint personnage. A quelle époque ? je l'ignore.

Divers

N° 1. Façade du xvii^e siècle, escalier.

N° 2. Façade et tourelle d'angle.

- N° 4 (angle rue Lainerie). Imposte, galerie, escalier.
 N° 6. Escalier à vis, imposte.
 N° 9. Escalier à vis, imposte.
 N° 11. Enseigne en mauvais état représentant un ours ; escalier à vis.

SAINT-NIZIER (place). — II^e arrondissement. —
 L'église, dédiée à Saint Nizier, a donné son nom à la place.

Elle ne fut, primitivement, qu'un souterrain sous le vocable de la Très Sainte Vierge, où Saint Pothin officiait. Vers le IV^e siècle, on construisit, sur cette crypte, une église dédiée « aux Saints Apôtres, à Saint Pothin et aux quarante-sept martyrs ses compagnons. » C'est au VI^e siècle qu'elle passa sous le titre de Saint Nizier.

L'église actuelle fut construite au XIV^e siècle, par Renouard et ses héritiers ; elle ne possédait qu'un seul clocher (du côté de la rue Fromagerie). Quant au portail, il fut édifié bien plus tard, sur les plans (dit-on) de Philibert Delorme. En 1858, on dressa la seconde flèche.

Sur la place s'élevait autrefois la *maison ronde*, qui appartenait à Jacques Cœur, puis aux de Civrieux. Cette maison, isolée sur la place, était entourée d'une ruelle qu'on appelait *rue de la Limace*.

A l'angle sud-ouest s'élevait la chapelle de Saint-Jacques ou de Saint-Jacquême, fondée en 1222 par Gaspard de Chaponay (dont la maison était contiguë à cette chapelle). Là se tinrent les premières réunions de notables de notre ville.

Saint Nizier, dont le nom sert à désigner tout ce quartier de la ville, naquit en Bourgogne, en 513. Il succéda comme évêque de Lyon à son oncle Saint Sacerdos (sous l'épiscopat duquel Childebart et Ultrogothe fondèrent le premier hôpital).

Appartenant à une famille de sénateurs, Nizier reçut une solide instruction pour son temps, et fut élevé dans les idées chrétiennes. A trente ans, ordonné prêtre à Chalon-sur-Saône, par l'évêque Agricole, à la mort de Sacerdos (522), il fut élu évêque par le clergé et le peuple de Lyon.

Qualifié patriarche et primat des Gaules, c'est lui qui présida le concile de 566 où furent jugés les évêques de Gap et d'Embrun, qui avaient attaqué, à main armée, Saint Victor, évêque de Saint-Paul-trois-Châteaux.

Nizier mourut en 573. Sa vie a été écrite par son petit-neveu Grégoire de Tours.

Personnalités ayant habité la place

1774. — Louis Jacquier, recteur de l'Hôtel-Dieu.
1791. — Pierre-Marie Arnaud-Tison, recteur de la Charité.
1792. — Claude Arnaud-Tison, fils, officier municipal.
1832. — Claude Carra, professeur de dessin.
1834. — Buron, peintre, au n° 4.

Souvenirs d'antan

1253. — L'église Saint-Nizier est brûlée par les Vaudois.
XIII^e siècle. — L'histoire nous a conservé les noms des bourgeois lyonnais qui se réunirent au XIII^e siècle, pour se soustraire aux prétentions des archevêques. Ils formèrent un conseil de cinquante membres, qui allaient constituer, en quelque sorte, le premier « conseil municipal » de notre ville. Voici la liste de ces fondateurs de la commune de Lyon :

Mathieu de Fuers de Panetière ; Bernard, Jean, Barthélemy et Péronnet de Chaponay ; Jean, Bernard, Thomas, Raoul, Pierre, Barthélémy et Pierre (2^e du nom) Humbert de Varey ; Thomas et Guillaume Dodieu ; Pierre et Guillaume Boyer ; Barthélemy et Hugues de Fuers ; Pierre de Saint-Vallier ; Raymond Filâtre ; Etienne du Courtil ; Jean de Saint-Cher ; Etienne Danzie ; Pierre de Chalans : Guillaume Bonvaldi ; Etienne Eldin ; Etienne de Saint-Michel ; Pierre Raymond ; Jean du Puys ; Guillaume Abbi ; Pierre Leblanc ; André Raffin ; Barthélemy de la Porte ; Hugues de Rochetaillée ; Guestin ; de La Mure ; Jacquinet Allamani ; Péronnet de Lécluse ; Humbert Langlois ; Pierre Chamosin ; Aymon de Vienne ; Jean Gay ; Aymon Corneton ; Pierre de Merus ; Nicolas de Conches ; Guillotin de Pons ; Jean de Dorches ; Bernard Malon ; Girard Alamani ; Nicolas Boz ; Pierre de Nièvre ; Jean Vaudran ; Falconnet du Puys ; Pierre Dos ; Pierre de Vaux ; Guillaume Grigneux ; Pierre de Vienne ; Jean de Lozanne ; Humbert de Dorches ; Hugues Pelletier ; Geoffroy Giroud ; Pierre Balmont ; Humbert Cappel ; Nisier de l'Albent ; Martin Tricas ; Martin Lombardi ; Pierre Le Roux ; Aimé Varissant ; Pierre Acarie ; Ponce de Floyren ; Jean de Forcis ; Jean Liatard.

1308. — Sous la direction de Hugues, archevêque de Tibériade, on fit la recherche du corps de Saint Nizier ; on le découvrit derrière le maître-autel, dans une tombe sur laquelle étaient gravés vingt-quatre vers d'un mauvais latin. [Monfalcon.]

1350. — Henry de Villars permet aux chanoines de Saint-Nizier de percevoir les dons et legs faits aux pauvres, et d'en

affecter le montant à la réparation du sanctuaire « attendu qu'il n'y avait presque pas de pauvres. » Heureux temps!!

1388. — Les prêtres de l'église de Saint-Nizier refusent de faire un enterrement, parce qu'on n'avait pas voulu leur donner le lit du trépassé. Ils furent assignés devant les officiers royaux au palais de Roanne (palais de Justice); une transaction intervint pour fixer les droits de casuel.

1456. — Le pape Calixte III accorde indulgence plénière et perpétuelle à ceux qui contribueront à l'achèvement de l'église Saint-Nizier.

Le clocher fut commencé en 1463 et terminé en 1471.

1516 (Archives B. B. 37). — Un cordelier italien, frère Thomas, fait de nombreuses conversions parmi les filles de joie, si bien qu'on ne sait plus où les loger; il prêche à Saint-Nizier.

1561. — Le voyer de la ville reçoit l'ordre du Consulat de faire abattre les boutiques récemment bâties contre les murs de l'église Saint-Nizier, et d'intimer au chapitre de l'église de payer les gages de l'exécuteur de la haute justice, fixés à 30 livres par année, à défaut de quoi on fera « vider tous les merciers établis « au devant de ladite église. » (Actes consulaires, 17 juin 1561.)

1561. — A l'occasion de la procession de la Fête-Dieu, et au moment où elle sortait de l'église Saint-Nizier, des troubles graves éclatèrent. La populace croyant à un complot des réformés, parcourut les rues en armes, en criant: « à l'huguenault! », pillant et tuant ceux de la religion.

Guy Esmion, chanoine de Saint-Nizier, fut blessé; et Barthélemy Aneau fut assassiné dans la rue Neuve.

1566. — (Archives B. B. 86). — Le 12 septembre, transaction entre le Consulat et le chapitre de Saint-Nizier, par laquelle ce dernier entre définitivement en possession des boutiques de merciers et artisans qui étaient adossées aux murs de l'église.

1576, novembre. — On adopte de faire, à l'avenir, sonner la grosse cloche de Saint-Nizier, les jours de réunion du Consulat, pour prévenir les échevins et ceux qui auraient à faire avec eux. Les échevins qui « ne seront pas rendus à l'Hôtel de Ville (réinstallé alors rue de la Fromagerie) à deux heures de relevée ou n'auront envoyé excuse légitime », seront frappés d'une amende de demi-teston.

1579 (Archives B. B. 103). — Permission à Philippe Galland, bourgeois de Lyon, de mettre quatre « fournelles » aux angles du

bâtiment appelé *la Maison ronde*, qu'il venait de faire élever sur la place Saint-Nizier, à condition qu'il donnera, à titre d'aumône, 100 écus au soleil pour subvenir à la construction de la boucherie de l'Hôtel-Dieu.

1637. — Un bref du pape institue dans l'église de Saint-Nizier, un autel privilégié et l'affecte à la chapelle de la Madeleine. Cette chapelle avait été fondée le 20 avril 1601 par Jean Joli, sacristain.

1735. — Le célèbre P. Bridaine vint prêcher à Saint-Nizier. Le fougueux missionnaire fait courir tout le peuple à son prêche.

1793. — Primat, évêque constitutionnel du département de Rhône-et-Loire, officiait à Saint-Nizier. Plus tard, il devint évêque de Toulouse. Dans tous ses épiscopats, il ne porta jamais d'autre croix que la croix pastorale de Fénelon, dans laquelle était incrustés deux fragments du bois de la vraie croix. Cette croix, ainsi que le médaillon en terre de Primat (dû au burin de Chinard) furent conservés dans la famille du prélat. :

1800. — Le 18 novembre, ouverture du synode diocésain, convoqué à Saint-Nizier, par l'évêque Primat.

1826, 28 octobre. — Consécration du maître-autel de l'église, par l'évêque de Metz, ancien curé de Saint-Nizier. Ce monument fut exécuté sous la direction de Pollet.

1828. — Le 10 novembre, le marché de la place Saint-Nizier et celui de la Fromagerie, sont transférés quai des Célestins.

1848. — C'est dans la rue de la Limace (voir plus haut) que se réunissait le Comité des républicains démocrates du Rhône.

— Au milieu du XIX^e siècle on fit de grands travaux de restauration, à Saint-Nizier, sous la direction de l'architecte Pollet :

Benoît (Louis-Frédéric), architecte, travailla au pignon de la façade, à la crypte de l'église, au presbytère.

Bernard (Claude), sculpteur sur bois (1811-1890), fit les boiserie du chœur (1858).

Bonnassieux (Jean-Marie), sculpteur, fit *Notre-Dame-des-Grâces* (pignon de la façade, 1858).

SAINT-OLIVE (Lambert-Paul). — Dessinateur, graveur et écrivain, né à Lyon le 26 novembre 1799, mort en la même ville, le 12 décembre 1879. Paul Saint-Olive séjourna en Italie vers 1847, voyage au cours duquel il affirma ses qualités artistiques.

La bibliothèque de Lyon possède plus de cinq cents dessins de Saint-Olive, représentant des vues de notre ville ou des environs.

Parmi ses productions on peut citer un certain nombre d'eaux-fortes : la *Quarantaine* (1855) ; les *remparts de la Croix-Rousse* ; l'*Eglise de Saint-Pierre-le-Vieux* (1866) ; la *Maison de la Claire* (1870).

SAINT-PATIENT. — Le 11 septembre 491 (d'après Baillet) mort de Saint Patient, évêque de Lyon.

SAINT-PAUL (place). — V^e arrondissement. — (Voir : rue Saint-Paul.)

Souvenirs d'antan

André Chevrier, seigneur de la Duchère, avait choisi, par testament, sa sépulture dans le cimetière des Jacobins. Le 17 mai 1483, les chanoines de Saint-Paul empêchèrent que son corps entrât dans l'église ; il y eut même bagarre avec les frères prêcheurs des Jacobins, qui portaient le cadavre. Il fallut l'intervention des parents et amis pour mettre fin à ce scandale. Mais à la descente du pont de Pierre, la lutte recommença, la bière tomba, et le corps fut traîné dans la rue.

SAINT-PAUL (rue). — V^e arrondissement. — Elle fut appelée *rue de la Poterie* ou de la *Poterne*, car il y avait une poterne ou fausse-porte. On la dénomma encore *rue de l'Esprit*, *rue de la Poterie*, *rue Misère*. « Ce nom de rue Misère, dit Cochard, « à côté de celui de *Juiverie*, qui désigne l'opulence, semble « n'avoir été placé là que pour former contraste. »

Avant la Révolution, cette rue comprenait trois tronçons portant respectivement les noms de *rue de l'Espine* ou des *Grosses Têtes*, *rue Poterie* et *rue Misère*.

Le premier de ces noms rappelait, vraisemblablement, le mas de l'Epine, situé à Collonges, qui, depuis le XIV^e siècle, était la propriété du chapitre de Saint-Paul. Ce chapitre fut longtemps le plus riche de Lyon ; son domaine s'étendait dans les régions environnantes. C'est ainsi que, vers 1320, une acte rappelle les droits du chapitre de Saint-Paul sur l'église de Saint-Maurice-de-Beynost.

Quant à la dénomination de *Grosses-Têtes*, elle provenait d'une enseigne d'auberge.

Le nom de *Poterie* s'explique par la présence, en cette partie de la rue, de potiers ou tupiniers.

L'appellation unique de *rue Misère* donnée à ces trois tronçons disparut en suite de pétitions réitérées adressées, dans la première partie du XIX^e siècle, par les habitants. Une des dernières, datée de 1846, demandait au Conseil municipal de « changer le nom de la rue Misère, dont s'éloigne instinctivement la population, en celui de Saint-Paul, bien moins effrayant pour le travail et l'industrie. »

En 1858, on fit droit à ces requêtes et la rue prit son nom actuel, emprunté à l'église consacrée à Saint Paul, et dont Quincarnon a écrit l'histoire.

L'église fut bâtie, dit-on, au milieu du VI^e siècle, par Saint Sacros, évêque de Lyon, et restaurée, en 802, par Leidrade (grâce à l'appui financier de Charlemagne) puis en 1103 par l'évêque Hugues 1^{er}. En 1781, le chapitre le fit agrandir et décorer.

Dès le XIII^e siècle, une tradition rapportait à un miracle la consécration de cette église : Saint Sacros, alors à Paris, tomba malade et ne put venir consacrer l'église de Saint-Paul. Elle le fut, dit la légende, par Jésus-Christ lui-même, entouré d'esprits célestes. En témoignage de ce miracle, les anges laissèrent dans l'église un cierge qui brûlait sans se consumer, et un encensoir d'un métal inconnu, enrichi de pierres précieuses. Quincarnon déclare que ces deux objets furent détruits par les huguenots en 1562.

Affirmation curieuse pour qui croit aux miracles !

Une restauration entreprise en 1891 fit réapparaître d'admirables restes de l'architecture primitive.

Lucien Bégule, dans son remarquable ouvrage sur les *Richesesses d'art du département du Rhône*, signale comme monuments historiques classés en 1908 :

Une inscription funéraire sur pierre, datant de l'époque gallo-romaine ;

Une inscription dédicatoire de la chapelle du Crucifix, sur pierre, datée 1495 ;

L'inscription funéraire de Benoît Buatier, charmarier de Saint-Paul, mort en 1525 ;

Puis une série d'œuvres d'art : la *Descente de Croix*, attribuée à François Stella ; le *Couronnement de la Vierge*, toile du XVII^e siècle ; l'*Adoration des bergers*, toile de l'école italienne du XVII^e siècle ; la *Vierge et l'Enfant*, statue en bois du XVII^e siècle.

Après le siège de 1793, l'église Saint-Paul servit de magasin de salpêtre ; les dégradations faites furent si considérables, que c'est seulement en 1835 qu'on se décida à entreprendre des réparations sous la direction de l'architecte Benoît.

Personnalités ayant habité la rue

1865 à 1899. — Déchavanne Antoine, dessinateur, habite rue Saint-Paul.

Souvenirs d'antan

1434. — Denis du Chêne, argentier du roi, avait joué, dans un jardin près de Saint-Paul, avec le chevalier Robert de Frécon, des parties de boules (*imprisia cum scopho*), à un réal d'or par partie. Ils avaient déposé les enjeux entre les mains de Jacques Meyret, curé de Saint-Paul, lequel refusa de les remettre à du Chêne, qui avait gagné; il fallut se pourvoir devant l'official.

Ce petit fait montre que les parties de boules, remises en grand honneur, en 1890, par le *Lyon Républicain*, ne datent pas du XIX^e siècle!

1454. — Le roi René, qui était à Lyon depuis quelques temps, et fréquentait l'église Saint-Paul, fit don à cette église d'un riche reliquaire contenant, dit-on, les reliques de Saintes Jacobé et Salomé.

1456. — Jean Forichon et Pierre Jacquet font construire la sacristie de l'église Saint-Paul.

1476. — Pierre Charpin, chamarier de Saint-Paul, personnage de grand savoir, fait élever, à ses frais, l'aiguille du clocher de Saint-Paul.

1550. — Le 17 janvier, funérailles de Jean du Peyrat, lieutenant-général pour le roi, mort le 15 janvier. Il est inhumé à l'église de Saint-Paul. Les *Actes consulaires* nous apprennent que le drap fut porté aux quatre coins par Mathieu Athiaud, Torreon, tous deux conseillers au Parlement des Dombes, et par le sieur de Rivierie, François du Perrier, conseillers de ville.

1790. — On lit dans un journal de Lyon : « Le chapitre de « Saint-Paul vient de publier un mémoire où, après avoir recon-
« nu que les biens dont il jouissait, n'étaient qu'un dépôt, après
« s'être honoré de remettre à la Nation, un bien qui a toujours
« été à elle, il donne un petit compte de 153.554 livres de répétition au profit des membres qui le composent. Il fait entrer dans
« ces répétitions, les dons particuliers des chanoines vivants, les
« avances envers leur corps et leurs épargnes libres... Le mémoire
« porte à 1.600.000 livres la valeur des biens du chapitre. »

1828. — Par ordonnance du 1^{er} juin, le trésorier de la fabrique de Saint-Paul est autorisé à recevoir un legs de 2.000 francs

fait par Pierre-Emmanuel Fraisse, sous conditions d'employer cette somme aux réparations de l'église.

1830. — Legendre-Héral sculpte les Quatre Evangélistes qui ornent les quatre trompes du clocher du transept de l'église Saint-Paul.

SAINT-PIERRE-DE-VAISE (rue). — V^e arrondissement. — L'église de Saint-Pierre-aux-liens, construite au XI^e siècle et restaurée sous Louis XIII a donné son nom à cette rue.

C'est dans cette église que, au Moyen-Age, se rendait le mardi avant la Saint-Jean-Baptiste, tout le clergé de Lyon, pour les processions de la fête des Merveilles.

Divers

N^o 13. Voir l'enseigne des licornes : *sunt similia tuis*, 1715. La maison, en retour sur la rue de la Carrière, daterait du XV^e siècle.

SAINT-PIERRE-LE-VIEUX (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à une église dédiée à Saint Pierre, dont la fondation remonterait au V^e siècle; on ajouta au nom de l'apôtre, l'épithète de *vieux*, parce que c'était la plus ancienne église qui, à Lyon, ait été consacrée à Saint Pierre.

La rue se continuait par la rue *Pisse-truie*; en 1824, les habitants demandèrent à la municipalité « que leur rue qui n'était « que la prolongation de celle dite de *Saint-Pierre-le-Vieux*, prit « le même nom. » Ce leur fut accordé quelques années après.

Le dessinateur Sarsay (Louis) a laissé une vue de l'église de Saint-Pierre-le-Vieux.

Divers

N^o 3. Voir rez-de-chaussée à arcades et fenêtres.

N^o 6. Porte curieuse et ancienne.

N^o 7. Façade du XV^e siècle, escalier et imposte.

N^o 8. Niche; escalier.

N^o 9. Façade.

N^o 10. Imposte, rampe d'escalier.

N^o 11. Façade du XVI^e siècle; niche; escalier.

N^o 12. Niche, imposte, escalier à vis sur la rue.

SAINT-POLYCARPE (rue). — 1^{er} arrondissement. — Cette rue doit son nom à l'église en face de laquelle elle est ouverte.

Avant la Révolution, cette église dépendait des Pères de l'Oratoire. Elle avait été construite en 1760, sur les plans de l'architecte Loyer.

L'abbé Rozier (voir ce nom) fut curé constitutionnel de cette paroisse.

Vers 1520, le terrain au centre duquel s'élève l'église Saint-Polycarpe était un coteau planté de vignes.

Personnalités ayant habité la rue

XIX^e siècle, au début. — Barbier (Rémy), dessinateur pour la broderie, au n° 10.

1828. — Meynis (Prosper), fabricant de soieries, membre de la Chambre de Commerce.

1834. — Bourget (François), dessinateur, habite l'impasse.

1845. — Dupont (Louis), dessinateur pour la fabrique.

Notes topographiques

N° 7. Voir la superbe porte de la Condition des Soies. L'architecte fut J.-J.-P. Gay, et la première pierre fut posée le 9 septembre 1807.

— L'église, nous l'avons dit, eut pour architecte T. Loyer (1724-1807).

Le buffet de l'orgue fut posé en 1840.

Dans l'église on peut voir deux œuvres de Joseph-H. Fabish, le sculpteur : *Vierge à l'Enfant* (1851) ; *le Christ au Sacré-Cœur* (1859).

Souvenirs d'antan

A Lyon, on prononce « Saint-Ju » (pour Saint-Just). On raconte que, vers 1825, un célèbre prédicateur prêchant un sermon dans l'église Saint-Polycarpe, sur l'établissement du christianisme à Lyon, s'écria : « O Polycarpe ! O Just ! » en prononçant à la lyonnaise. La « carpe au jus » eut un énorme succès et on en rit bien longtemps.

SAINT POTHIN. — Du grec *potheinos*, aimable. Il passe pour avoir été le premier évêque de Lyon, où il serait venu en 152 (selon Péricaud), envoyé en Gaule par Saint Jean l'Évangéliste.

Il apparaît même comme le plus ancien évêque dont on ait quelque monument authentique.

Saint Pothin mourut martyr, sous le règne de Marc-Aurèle.

SAINT-PRIEST (chemin de). — VII^e arrondissement. — Il y avait là, autrefois, sur un monticule, un château avec un vaste donjon à tourelles, dit château de Saint-Priest, dont le souvenir s'est perpétué dans le nom donné à cette voie publique.

SAINT-PRIEST. — Nom d'une famille lyonnaise d'imagiers et de médailleurs, qui eut son ère de renommée à Lyon aux XV^e et XVI^e siècles; parmi les membres de cette famille, il convient de citer :

1^o Jean de Saint-Priest, qui travailla aux *Entrées* et pour le Consulat, de 1490 à environ 1516.

2^o Laurent de Saint-Priest, fils du précédent, qui suivit les traces de son père.

3^o Nicolas de Saint-Priest.

SAINT SACERDOS. — Voir : Sacerdos (Saint).

SAINT-SEBASTIEN (montée). — I^{er} arrondissement. — Une chapelle placée sous le vocable de ce saint, dépendant d'une recluserie installée au sommet de la colline a donné son nom à la *côte Saint-Sébastien* (ainsi qu'on la dénomme sur les anciens plans de Lyon).

C'est dans cette partie du territoire lyonnais, dans une vigne désignée sous le nom d'*Oserra*, qu'au temps de Gabriel Siméoni, on voyait encore les restes d'un théâtre antique. Il n'aurait été détruit qu'au X^e siècle et, au cours du Moyen-Age, il servit de carrière où l'on puisa pour construire les maisons sur la colline.

C'est également dans une vigne située au flanc de la montagne, vigne que faisait miner son propriétaire, Roland Gribaud, que furent découvertes, en 1528, les fameuses tables de bronze sur lesquelles avait été gravé le discours de l'empereur Claude aux Sénateurs, en faveur des Gaulois de la Lyonnaise.

Ces tables furent achetées en 1529, sur la proposition de Claude de Bellièvre, par le Consulat, au prix de 58 écus au soleil. Ces *Tables* qui sont au Musée de Lyon, ont été décrites dans une savante monographie de Monfalcon, ancien bibliothécaire de la ville.

Paradin raconte qu' « il fut trouvé, en la Côte Saint-Sébastien, un sépulchre en verre, auquel y avoit les ossements d'un « enfant. Le sépulchre susdit fut envoyé au roy François I^{er}, « prince amateur de toutes bonnes choses. »

Personnalités ayant habité la région

XIX^e siècle. — Peyronnet (le P. Joseph), peintre et élève d'Ingres.

1838. — Grillet (Claudius), dessinateur pour la fabrique et l'impression.

1840. — Blanchemann, habitait en face des Colinettes; il était renommé pour sa fabrication de poupées pour les crèches.

Notes topographiques

N° 2. Eglise Saint-Bernard.

N° 25. Hôpital Villemanzuy (les Colinettes). Au bas de la Côte, maison léguée vers 1744 à la Charité par le sieur Gironne, à l'enseigne de « Saint André » ; elle fut revendue par les Recteurs à Jean Péricaud, maître-tapissier.

SAINT-SIMON (chemin de). — V^e arrondissement. — A pris le nom de Sidoine Apollinaire (voir ce nom).

SAINT-VICTOR (Gabriel de). — Créateur et président pendant trente ans du Comice agricole de Tarare.

Né en 1824, mort à Rome le 12 mars 1893. Député du Rhône en 1871. Il fut maire de Ronno depuis 1870 jusqu'à sa mort.

SAINT-VICTOR (rue). — VII^e arrondissement. — Cette rue, qui longe les établissements Lumière, a reçu, en 1930, le nom de *rue du Premier-Film* en souvenir de l'invention du Cinématographe par les frères Lumière.

SAINT-VINCENT (quai). — 1^{er} arrondissement. — Cette voie publique, en bordure de la Saône, a porté le nom de *quai d'Halincourt*, en mémoire du marquis d'Halincourt (ou Alincourt), gendre de Mandelot, et le premier des Neufville que le roi ait appelé aux fonctions de gouverneur des provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais.

Ce fut ensuite le *quai Sainte-Marie-des-Chânes*, puis le *quai des Augustins* (voir ce nom).

Le nom de Sainte-Marie-des-Chânes venait d'un couvent de religieuses de la Visitation, fondé en 1641, près de l'endroit où l'on tendait des chaînes sur la Saône, pour la sûreté de la ville et pour empêcher la fraude des droits.

Une chapelle placée sous le vocable de Saint-Vincent a fourni le nom sous lequel ce quai est encore aujourd'hui désigné.

En 1861, on aligna, rectifia cette voie et l'on construisit le parapet.

Personnalités ayant habité le quai

1734. — Garnier (Georges), architecte.

1758. — Renard, dessinateur pour la fabrique.

1788. — Fayetan, dessinateur, quai des Augustins.

1838. — Mlle Burtin, professeur de dessin et miniaturiste, au n° 62.

1849. — Bouillier (Francisque), professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon.

1850. — Dollfus (Louis), graveur sur bois.

1868. — Gillet (Joseph), au n° 27, exerçant la profession de chimiste.

Notes topographiques

N° 10. Sur l'emplacement de cette maison s'en élevait une autre qu'on appelait *Reste* ou *Madagascar* ; elle fut louée, en 1714, au sieur Laurent de Jussieu, maître apothicaire et bourgeois de Lyon.

N° 20. Dessus de porte : Vierge à l'enfant.

N° 40. Fenêtres, niche au-dessus de la porte, escalier à arc.

N° 46. Façade ; enseigne « à l'Indomptable ».

N° 59. En 1885 on ouvrit dans cette maison un des *fourneaux de la Presse*.

N° 61. Imposte et balcon ; deux escaliers à voûtes ; fenêtres à meneaux.

— Angle rue d'Algérie, inscription indiquant le niveau atteint par les eaux, pendant les inondations du 5 décembre 1840.

Souvenirs d'antan

1605. — Le quai était fort étroit ; à cette date il acquit sa largeur actuelle en suite du resserrement que l'on fit subir au lit de la Saône.

1633. — Le *port Saint-Paul* sur lequel était appuyé le pont de bois (aujourd'hui passerelle Saint-Vincent) est élargi et agrandi par ordre du Consulat.

1641. — Les Sœurs de Sainte-Marie-des-Chânes s'établissent sur la rive gauche de la Saône, au-dessous du monastère des Chartreux.

1674. — (Archives B. B. 230). — Travaux de réparation « au devant du logis de Madagascar, quai Saint-Vincent ».

1676 (B.-B. 232). — exhaussement des parapets et pavage du quai Saint-Vincent, pour mettre cette voie à l'abri des inondations.

— La première pierre de l'*Eglise des Augustins* fut posée le 6 septembre 1759, par M. de Montjouvent, doyen de l'église Saint-Jean. Elevée sur les dessins de Roux, architecte du roi, achevée en 1789, l'église fut consacrée sous le vocable de Saint-Louis par Mgr de Sarept, évêque suffragant de Lyon. Pendant le siège de 1793, cette église servit d'annexe à l'hôpital général pour les blessés, puis devint un entrepôt jusqu'à la restauration du culte. En 1838, Ch. Franchet, fut chargé des travaux d'agrandissement de l'église.

1827. — A cette date, on comptait, quai des Augustins, quinze ateliers occupant trente-cinq métiers à tisser.

SAINT-VINCENT (passerelle). — I^{er} et V^e arrondissements. — On attribue la construction du premier pont, vers 1750, au mathématicien Aubert ; il fut solidement restauré en l'an vi (1798). Ce pont mesurait quatre-vingt et un mètres de longueur entre les culées, six mètres dix centimètres de largeur, et n'était praticable qu'aux piétons et aux très légères voitures.

Divers

En 1693, un sieur Marie avait fait construire un pont en bois sur la Saône, entre les quartiers Saint-Paul et Saint-Vincent ; il percevait un droit de péage. Le peuple, qui était peu accoutumé

à ce genre de taxe, se livra à des violences : un préposé à la perception du droit fut même tué par un nommé Guillaume Martel, qui refusait d'acquitter la rétribution d'un liard.

1696. — Le 29 décembre chute du pont de bois de Saint-Vincent, causée par la débacle des glaces.

— Dans le *Petit Chose*, Alphonse Daudet raconte ses impressions sur « le coin du quai proche de la passerelle Saint-Vincent » et décrit ses promenades en canot sur la Saône.

SAISSY (Jean-Antoine). — Né à Mongins (près de Grasse) le 2 février 1756, mort à Lyon le 27 mars 1822. Médecin, chirurgien de la Compagnie royale d'Afrique, Saissy inventa une méthode pour faire parvenir les médicaments dans les profondeurs de l'oreille, et créa les instruments nécessaires à l'application de cette méthode.

Il a laissé un traité inédit des *Maladies de l'oreille*, qui fut consciencieusement pillé au commencement du XIX^e siècle.

SALA (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue fut ouverte au XVI^e siècle, par Claudine Laurencin (mariée en secondes noces avec François Sala de Montjustin) sur une partie du tènement du *Plat*, qui lui appartenait.

Vers 1617, elle prit le nom de *rue Sainte-Marie*, à cause des religieuses de la Visitation.

Vers le commencement du XVIII^e siècle on l'appelait indifféremment *rue Sala* et *rue de la Rigaudière* (parce qu'elle s'étendait à proximité ou sur une partie des terrains de l'ancien domaine de la Rigaudière où fut construit, beaucoup plus tard, l'Arsenal).

Mais le Consulat, par une délibération en date du 14 février 1743, arrêta que, à l'avenir et à perpétuité, cette rue serait appelée *rue Sala*, en mémoire d'une famille « qui avait toujours « paru en bonne place dans les annales lyonnaises ».

Parmi les notabilités lyonnaises de cette famille, on peut citer :

François Sala, capitaine de la Ville, conseiller en 1541, 1551 et 1570.

Pierre Sala, seigneur de l'Antiquaille, maître des écuries de Charles VIII, un des premiers Lyonnais qui commencèrent à réunir des monuments romains. Il avait bâti sur la colline, au bord de la Saône, une maison dans laquelle il collectionnait ses trouvailles, et que le peuple appelait *maison des Antiquailles*. On a conservé quelques-uns des beaux exemplaires de sa

bibliothèque, notamment un *Mémoire historial* de 1495, sur lequel on voit ses armes (une étoile surmontée d'un croissant renversé) et sa signature : Pierre Salla (avec deux l). Il a produit quelques ouvrages en prose et en vers, entre autres, le *Livre d'amitié*, dont une publication a été faite en 1884, par les soins de l'archiviste lyonnais Guigue. Il a traduit le roman de *Tristan le Léonois et Yseult*.

Jean Sala qui fut plusieurs fois conseiller de la ville.

François Sala, seigneur de Montjustin, époux de Claudine Laurencin fut échevin, capitaine de la Ville de 1542 à 1569. Nous parlons de lui à propos de la rue Longue.

C'est sur cette partie du territoire que s'élevait le monastère des religieuses de Sainte-Marie de Bellecour. C'est en 1612 qu'elles vinrent d'Annecy à Lyon, et logèrent, provisoirement, côte Saint-Sébastien près de la rue des Fantasques.

Elles firent l'acquisition d'un emplacement près de Bellecour, et, en 1617, obtinrent du Consulat l'autorisation d'y fonder un monastère. Le tènement était limité par les rues Sala, Saint-François-de-Sales, Sainte-Hélène et Auguste-Comte actuelles.

Il mesurait 12.960 mètres carrés, et était formé de la réunion de plusieurs fonds acquis par les religieuses, savoir : de noble Amable Thierry, baron de Vaux ; de Claude Barlet, jardinier ; de Nicolas Richard, seigneur de la Barrolière, etc... Ces acquisitions furent faites de 1617 à 1620. Ces fonds faisaient partie primitivement du tènement du *Plat* abénévisé par Claudine Laurencin à : Guillemard, 10 pies en juin 1561 ; Philippe Tinghis (floreantin), 12 pies en juillet 1561 ; Arnaud Barlet, 15 pies en juillet 1561. En 1624, les religieuses firent bâtir une église à l'angle de nos actuelles rues Sala et Saint-François-de-Sales, dont a retrouvé la première pierre, datée 20 mai 1624, en creusant pour établir les fondations de la gendarmerie (1828).

En 1712 elles construisirent un nouveau bâtiment sur la rue de la Rigaudière (Sala) ; en 1754, elles obtiennent alignement pour un autre bâtiment sur la même rue.

La chambre du jardinier, où mourut Saint-François-de-Sales le 28 décembre 1622, fut convertie en une chapelle qui existait encore en 1810, époque où elle fut démolie pour l'élargissement de la rue.

Le monastère occupait l'emplacement des maisons numérotées 13 à 21 rue Sala et 27 et 29 rue du Plat ; la rue *Pomme-de-Pin* était alors un passage privé et fermé par un portail.

C'est sur le terrain occupé par le n° 21 de la rue Sala qu'était située la *maison forte*, c'est-à-dire la maison seigneuriale de Villeneuve-le-Plat.

À la Révolution, tous ces immeubles furent vendus nationalement. L'emplacement du n° 21 fut adjugé le 2 avril 1791 pour 130.000 francs, au sieur Dasauges.

L'hôtel de la Croix de Saint-Louis et de la maison de la Pomme de Pin, le tout formant un grand carré d'environ 3.700 mètres fut adjugé, en 1791, pour 199.500 francs à Monnier, agent de change.

Les bâtiments des religieuses de la Visitation furent, pendant trente-cinq ans, le siège d'un établissement d'eaux minérales artificielles, fondé à Lyon, en 1802, sous la raison sociale : Paul et Cie. L'établissement fonctionna dès 1803 ; les *Almanachs de Lyon* disent qu'on y trouvait « toutes les eaux minérales en bains, « douches, étuves, bains de vapeur, chambres pour malades, etc., « etc.. » L'établissement a disparu en 1835.

Personnalités ayant habité la rue

1749. — Barthélemy-Denis Dervieu de Vilieu, lieutenant-général d'épée, de la sénéchaussée.

J.-B. Trollier de Messimieux, conseiller en la Cour des Monnaies.

Rousset de Saint-Eloy, président des Trésoriers de France.

Toublanc de Longes, trésorier de France.

1770. — De Rochebaron, commandant de la province. Le salon de Mme de Rochebaron était l'un de ceux où l'on jouait avec fureur au *reversi* ou au *vingt et un*.

1774. — Rousset de Saint-Eloy, capitaine de la Compagnie des Arquebusiers.

1788. — Antoine Fay de Sathonay.

1805. — (Le 12 Vendémiaire, an XIII). — Vient au monde, rue Sala, Denizard Rivail, docteur en médecine, plus connu sous le nom d'Allan Kardec.

1825. — A l'angle de la rue Boissac, le pensionnat Delorme, très fréquenté ; Morel de Voleine y fit ses premières études.

1828. — Au n° 15 meurt à l'âge de 59 ans Claude-Hélène Morel de Voleine, archiviste.

1849. — N° 15, Yeméniz, consul de Turquie, négociant.

1857. — Au n° 48 sont installés les bureaux de la *Gazette de Lyon*, fondée en 1845, en remplacement du *Réparateur*, et qui, en 1849, avait fusionné avec l'*Union nationale*.

1865. — Joannin Georges, peintre de paysage, n° 4.

1868. — Administration de l'Octroi, dans la cour du n° 56.

Hôtel de la direction de l'Enregistrement et des Domaines.

A. Socquet, professeur à l'Ecole de médecine.

Edouard de Villeneuve, avocat, qui fut bâtonnier en 1895.
Alphonse de Boissieu, correspondant de l'Institut.
D^r Bouchacourt, professeur à l'Ecole de médecine.
1872. — Raoul de Cazenove, au n° 8.
1900 à 1932. — Charles Iung, peintre, n° 44.

Notes topographiques

Les n° 1 à 9 furent construits sous la direction de l'architecte Cl.-A. Benoît, de 1861 à 1865, sur l'emplacement de l'ancien *Grenier à sel*, que L. René Baltard avait élevé en 1828.

N° 1 bâti en 1861 par l'entrepreneur Vernède sur l'emplacement vendu par la Ville aux frères Daniel (1861), au prix de 240 francs le mètre.

N° 5. Maison construite en 1865, par Montaland, sur le terrain que la Ville lui a vendu à raison de 165 francs le mètre.

N° 11 à 21. Ces maisons sont bâties sur l'emplacement de l'hôtel de la *Croix de Saint-Louis* et de la *maison de la Pomme de Pin*, vendus nationalement en 1791, comme appartenant aux ci-devant religieuses de Sainte-Marie.

Avant la Révolution, il y eut là une école d'équitation. Sur cet emplacement l'architecte Gay édifia une caserne dans laquelle s'installa la gendarmerie lorsqu'elle céda, en 1833, le claustral des Augustins à l'Ecole La Martinière.

N° 23 et 25 sont situés sur l'emplacement du jardin de la maison forte de Villeneuve le-Plat. Il fut cédé par Pierre Perrachon, seigneur de Villeneuve le-Plat, à noble Pierre-Joseph Giono, seigneur de la Haie, conseiller du roi, en 1657, en échange d'un office de Conseiller du roi en l'élection du Lyonnais, et une soulte de 7.000 francs.

Cet emplacement passa ensuite entre les mains de Claude Delafraise, seigneur de Saint-Bonnet, qui en fit deux lots, qu'il vendit en 1738, à deux acquéreurs différents, lesquels édifièrent les deux immeubles.

Les n° 27, 29 sont devenus le seul n° 27. L'emplacement, au XVIII^e siècle appartient à Claude Delafraise, et fit partie de l'Hôtel des Gouverneurs militaires.

Le n° 31 était occupé par une orangerie dépendant de l'hôtel de Cl. Delafraise. En 1839, c'était une dépendance de l'hôtel de *Pizay*. La maison actuelle a été bâtie à la suite d'une convention intervenue entre la Ville et le sieur Glas, pour l'ouverture de la rue Bourbon (Victor-Hugo).

N° 33. Cette maison, à l'angle de la rue Auguste-Comte, est

bâtie sur partie d'un emplacement plus vaste, abénévisé en 1561 par Claudine Laurencin à François Servant, marchand à Lyon. C'est sur ce tènement que fut bâtie une maison, dénommée par la suite *hôtel de Pizay*. L'architecte en avait été Soufflot ; il n'en reste pas de vestige, car l'immeuble fut démoli en 1841. Lorsqu'on reconstruisit, le propriétaire céda une parcelle de terrain (1842) pour l'élargissement de la rue Saint-Joseph (Auguste-Comte), au prix de 130 francs le mètre !

N^{os} 35 et 37 étaient autrefois la prison militaire. On a transformé tout cet emplacement et on y a édifié un groupe scolaire.

La suite du côté des numéros impairs fait partie de l'hôpital militaire.

N^{os} 2 à 8 furent bâtis en 1831 et assujettis à une architecture uniforme, sur l'emplacement de l'*Arsenal* incendié en 1793, et vendu par la Ville en 1830 à Pitrat et Robichon.

N^{os} 10 et 12 sont des maisons qui s'élèvent sur un tènement abénévisé en 1560 par Claudine Laurencin à Gabriel Venis, marchand de Lyon ; dans l'acte il est dit que la rue Sala sera ouverte incessamment.

Le n^o 10 a été construit sur alignement donné en 1616.

Le n^o 12 appartient à l'œuvre de la Propagation de la Foi ; on y voit le Musée de l'œuvre.

N^{os} 14 à 20. L'emplacement de ces maisons et de celles situées 15 et 17 rue Sainte-Hélène, appartenait en 1560 à Pierre de Sève, seigneur de Laval, conseiller du roi. Au xviii^e siècle la propriété en appartenait à la famille Camus, seigneur de Chavannes.

En 1793, ces biens furent confisqués sur l'émigré Victor Murat de l'Etang, et vendus comme biens nationaux.

N^{os} 20 et 22. Abbaye de Sainte-Claire (les Clarisses). C'est en 1588, que ces religieuses vinrent de Bourg et logèrent d'abord rue Buisson. En juillet 1599, elles s'établirent au Gourguillon, dans la chapelle et les dépendances de la Madeleine. En janvier 1618, elles se fixèrent dans les bâtiments d'un ancien Jeu de Paume, sur les bords de la Saône, en face d'Ainay. C'était le Jeu de Paume où Montecuculli offrit au dauphin François le verre d'eau dont — dit-on — il mourut.

Au xix^e siècle, les Clarisses s'établirent rue Sala, 22.

N^o 24. Gendarmerie.

N^o 26 fut bâti en 1850 par les frères André, sur un emplacement provenant du monastère de la Visitation. Les frères André cédèrent cette maison aux Hospices, contre un emplacement situé rue de la Charité, sur l'ancien tènement des religieuses de Sainte-Elisabeth..

N° 28. Maison bâtie sur une partie de l'emplacement du monastère de la Visitation, qui fut ensuite la Providence des Sœurs trinitaires.

N° 32 et 34. Ces maisons s'élèvent également sur une partie de l'emplacement du monastère de la Visitation.

N° 36. Cet immeuble comprend deux corps de bâtiments en saillie l'un sur l'autre. Le plus avancé est un reste du monastère de Sainte-Marie de Bellecour ; celui qui fait angle sur la rue Auguste-Comte a été rebâti par Dittmar, en 1826. Le sieur Dittmar avait là un établissement d'eaux minérales factices. autorisé depuis 1799.

N° 38. Cette maison moderne est construite sur un terrain vendu, en 1561, par Claudine Laurencin, à François Munger, drapier et chaussetier.

N° 42 et 44 et 41-43 rue Sainte-Hélène (voir cette rue).

N° 46. (Voir 20, rue de la Charité).

N° 48 à 60. Maisons bâties par Pénelon et les frères André, sur l'emplacement du couvent des religieuses de Sainte-Elisabeth, vendu aux susnommés par les Hospices, en 1854.

N° 50. Société protectrice de l'enfance.

N° 62 et 64. Ces deux maisons, sur terrain provenant des anciennes courtines du Rhône vendu par la Cie Perrache aux sieurs Petit et Trippier. Elles existaient déjà en 1772.

Souvenirs d'antan

1790. — Le 21 mai — Sur la requête présentée par le sieur Guerre, écuyer, directeur d'équitation, il a été arrêté « après « avoir ouï M. le Procureur de la Commune, qu'il est permis au- « dit sieur Guerre faire annoncer par affiches en cette ville ses « exercices et d'y faire ses parades ordinaires, à la charge par « lui de donner, suivant ses offres, une représentation au profit « des pauvres de cette ville ».

1826. — Le 7 novembre un incendie anéantit un atelier de charronnage, rue Sala ; le feu, en s'étendant, ravage un vaste emplacement, causant de lourdes pertes. On fit une souscription publique en faveur des sinistrés, en tête de laquelle le roi s'inscrivit pour 6.000 francs.

1828. — Au n° 9, Jean Jubin, carrossier renommé ; il eut même un brevet pour un procédé propre à cintrer les fers des roues.

1868. — Au n° 3 s'établit le *Dispensaire spécial*.

SALICHON (Jean). — Architecte né en 1709, mort à Lyon, le 13 juillet 1773.

Fit les plans de plusieurs maisons, à la construction desquelles il présida, rue Sala, rue Boissac, quai Saint-Antoine.

SALINE (Charles-Edmond). — Artiste dramatique né à Paris le 19 avril 1826. Il connut à Lyon des succès inouïs dans *Cora*, *Miss Aurore*, *la Maison du baigneur*, *le Bossu*.

C'était sous les directions Carpier, Delestang, Raphaël Félix, Halanzier.

SALLE (Pierre). — Peintre né à Cambes (Gironde), le 10 mai 1831, mort à Lyon le 23 novembre 1899. Sallé entra à l'Ecole de Bordeaux, puis à celle de Lyon avec Bonnefond ; enfin à Paris, avec Hippolyte Flandrin.

Parmi ses œuvres (fort nombreuses), je citerai : des *Portraits* ; des *Natures mortes* ; des *Intérieurs* ; la *Petite dormeuse* (1864) ; la *Vieille filouse* (1869) ; *Buveurs d'eau à Vichy* (1878) ; le *Tonnellier* (1883) ; *une mauvaise nouvelle* (1892) ; *Moutons couchés dans une étable* ; etc...

SALLIN (Maurice). — Sculpteur, né à Saint-Maurice (Savoie) en 1760, mort à Lyon, le 22 juin 1809.

Il a sculpté la *prédication des Apôtres*, bas-relief de la chaire de l'église de la Charité.

SALOMON. — Nom de plusieurs peintres qui vécurent à Lyon aux XVI^e et XVII^e siècles, parmi lesquels il convient de rappeler :

1° *Salomon Bernard*, dit Bernard le peintre, né à Lyon et qui, dès 1540 était maître-peintre en notre ville. Il fut fréquemment employé comme dessinateur par Jean de Tournes.

2° *Salomon Jean*, fils du précédent, qui travailla sous la direction de son père, aux décorations de l'entrée de 1548.

3° *Salomon Grégoire*, né à Lyon en 1599.

4° *Salomon Louis*, peintre et doreur, né à Lyon en 1588, maître de métier en 1629.

SAMBAT (Jean-Baptiste). — Miniaturiste, né à Lyon en 1760, mort en 1827. Semble avoir voyagé en Allemagne et en Angleterre, mais était de retour à Paris au 14 juillet 1790.

Parmi ses œuvres: *Henriette-Amélie de Nehra* (pour Mira-beau); *Fabre d'Eglantine*; *Pitiot* (de Lyon); *M. et M^{me} Guifrey* (lyonnais); *M. et M^{me} Caminet* (lyonnais); *Madame Moustache* (femme du courrier de Bonaparte); *Fouché*; *Madame Réal*; etc...

Sambat fut juré au tribunal révolutionnaire; emprisonné au 2 Prairial, puis relâché, il cessa dès lors de s'occuper des affaires publiques.

SAMBIN (Hugues). — Maître menuisier qui a publié à Lyon *Œuvres de la diversité des Termes* (cariatides) dont on use en architecture (1572); discours sur l'antique et illustre cité de Nîmes, etc... (chez Guillaume Roville, 1560).

SAMPIER D'ARENA (Antoine). — Graveur, né à Lyon le 19 mai 1814; élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

De son œuvre on peut citer: *Inscription de la pose de la première pierre de l'Entrepôt des sels* (1827, juillet); inscription également, pour la pose de la première pierre du Grand-Théâtre (août 1828); du *Palais de Justice* (juillet 1835); etc...

SAMPIER D'ARENA (Louis-Guillaume). — Ingénieur et graveur lyonnais du commencement du XIX^e siècle.

Je le rappelle ici, car vers 1830, il a gravé un *Plan de dérivation des eaux du Rhône par un canal qui, à travers les plaines du Dauphiné, irait de Jonage jusqu'au-dessous de Lyon*.

Sampier a gravé plusieurs planches pour la Société d'Agriculture de Lyon.

SANAOZE (Félix). — Lyonnais qui connut une certaine notoriété à la fin du XIX^e siècle comme organisateur de fêtes patriotiques. On l'appelait le sous-Déroulède lyonnais.

Il fut un des créateurs de l'Union Patriotique du Rhône, avec l'adjoint Arnoud, le professeur d'allemand Anstett, lorsqu'il y eut rupture avec la Ligue des Patriotes.

Au demeurant un brave homme hypnotisé par « la revanche ».

Il était né à Lyon le 28 février 1842, où il exerça la profession de doreur et imprimeur sur étoffes.

SAQUEREL. — Nom de plusieurs peintres et verriers des XIV^e et XV^e siècles, dont on a conservé le souvenir par les travaux qu'ils firent à la *chapelle Saint-Jacquême* (Janin Saquerel), à l'*église de Saint-Jean* (Prinet Saquerel).

SARRA (montée de la), — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle un important domaine qui, dès le XVI^e siècle, portait déjà ce nom.

On trouve, en effet, dans une ancienne chronique, que le 15 mars 1576, dimanche des Rameaux, un sermon fut prononcé à Fourvière, par le suffragant, lequel dina dans la maison de Lorent de la Sarra-les-Fourvière.

Souvenirs d'antan

En 1588, Lorent de la Sarra (appelé Laurent) est désigné comme membre de la commission administrative de l'Hôtel-Dieu, avec Guillaume Roville.

SARRABAT (Daniel). — Peintre, né à Paris en 1666, mort à Lyon le 21 juin 1748. Fut élève de Pillement.

Il a peint, à Lyon, des *Portraits*, des *Sujets religieux*; etc...

Il mourut pensionnaire de l'Hôtel-Dieu.

SARRAZIN (Jean). — Le *Poète aux olives* est né à Prapic, près de Gap, le 6 octobre 1833, d'une famille de modestes laboureurs.

A douze ans, il accompagne son père pour vendre des images d'Epinal; mais le métier était peu lucratif, et le père et l'enfant revinrent à la montagne.

Le curé du village s'offrit alors à faire étudier Jean qui, plus tard, enseigna lui-même ses jeunes compatriotes.

Jean Sarrazin partit un beau jour pour Lyon avec 6 francs dans sa poche, à pied, et commença dès lors à vendre des olives et à faire des vers, ce qu'il continua jusqu'à sa mort.

Tous les Lyonnais de ma génération ont connu ce brave homme qui, son *baquet* à la main, allait de table en table dans nos vieilles et familiales brasseries d'autrefois. A toutes les tables on l'accueillait d'un sourire et souvent d'un « bock ».

Pendant plus de trente ans, il fut de tradition de demander à Sarrazin, pour le bal des Etudiants de notre ville, un sonnet. Il y

en eut de médiocres, il y en eut d'excellents; jamais il n'y en eut de mauvais.

Le 31 août 1880, Jean Sarrazin, à la suite de je ne sais quel pari avec ses amis étudiants, entra dans la cage des lions du dompteur Pezon, et — quelque peu pâli — récita devant les fauves, le sonnet suivant :

Vos aïeux, à Rome, à Florence,
Ont montré de l'urbanité,
Et vous, vous en montrez en France,
Me donnant l'hospitalité.

L'homme a, par sa persévérance
Vaincu votre férocité ;
Mais qu'il n'ait jamais l'espérance
De subjuguier votre fierté...

Eh quoi ! tous vous semblez me dire :
« Poète, c'est un peu médire
« De notre espèce; savez-vous

« Qu'il est dans le siècle où nous sommes
« Bien des femmes et pas mal d'hommes
« Qui sont plus féroces que nous ? »

La surveillance attentive du dompteur Pezon n'a pas permis de connaître qu'elle eut été la vraie réponse des lions au poète, s'ils eussent été seuls en présence !

SARRAZIN (Philibert). — Fut médecin de l'Hôtel-Dieu en 1550. Il est connu par ses démêlés avec le fameux Nostradamus, dont les prédictions avaient d'autant plus de succès qu'elles étaient plus incompréhensibles.

SARSAY (Louis). — Dessinateur, né à Lyon en 1802, mort en la même ville le 15 décembre 1887. Il fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts.

On a de lui : la *porte d'Ainay*; vue de l'église de *Saint-Pierre-le-Vieux*; etc...

Il restaura l'église de la paroisse Saint-Augustin.

SATHONAY (place). — 1^{er} arrondissement. — Cette place a porté fort longtemps le nom de *place de la Déserte*, appellation qui remonte à une très lointaine origine. Dans le *Tractatus de bellis et induciis* on lit que, en 1268, les citoyens de Lyon, pour

se défendre contre l'archevêque et les chanoines-comtes de Saint-Just, firent construire, entre autres fortifications, des murailles et des retranchements dans *la Déserte*.

En 1296, Blanche de Chalon, dame de Belleville, veuve de Guichard III, sire de Beaujeu, acheta de Jehan Mallenc « le tènement de la Déserte, proche la porte nouvelle de la Déserte. » Ce tènement avait appartenu précédemment à une famille appelée, dit-on, *de Deserta*.

En 1304, Blanche de Chalon fit bâtir un monastère sur l'emplacement qu'elle avait acquis, pour les religieuses de Sainte-Claire, qui passèrent, par la suite, sous la règle de Saint-Benoît. L'abbaye prit le nom de *Notre-Dame de la Déserte*.

Les religieuses de la Déserte eurent fort à faire pour échapper à la main-mise que les Cordeliers de l'Observance voulaient acquérir sur elles. En 1511, le Consulat dut intervenir pour assurer son indépendance au monastère de la Déserte.

Les bâtiments du cloître furent démolis en 1817, pour créer la place, sous l'administration du comte de Fargues, maire de Lyon.

Le nom sous lequel on désigne encore la place rappelle Nicolas-Jean-Claude Marie Fay de Sathonay, oncle de de Fargues, qui fut maire de notre ville du 25 décembre 1805 au 27 août 1812, date de sa mort.

Voici les considérants de la délibération du Conseil municipal, en date du 22 avril 1817, concernant cette désignation :

« Le Conseil, voulant payer à la mémoire de feu M. le comte de Sathonay, décédé maire de Lyon, un juste tribut de la reconnaissance publique, pour les éminents services qu'il a rendus pendant une administration de vingt années... a demandé que son nom fut donné à la place publique formée sur l'emplacement qu'occupait l'ancien claustral de la Déserte. Considérant que c'est sous l'administration de M. de Sathonay qu'ont été consommés les actes qui ont assuré à la ville de Lyon la propriété de ce claustral...

« Considérant aussi que la famille des Fay de Sathonay, qu'a produite le commerce de Lyon et dont les aïeux, depuis des siècles, ont honorablement figuré dans les premières places de la magistrature municipale, a eu son berceau précisément au même endroit où se trouve la place,

« Arrête, etc... »

Cette délibération nous documente exactement sur les raisons qui ont fait conserver à cette place le nom qu'elle porte.

Rappelons que, en 1827, le sculpteur Legendre-Héral a fait le buste du maire Fay de Sathonay.

Personnalités ayant habité la place

1749. — « Place près le couvent de la Déserte » habite Antoine Fay, chevalier, baron de Sathonay, Albonne et autres lieux, conseiller à la Cour des Monnaies.

1827. — Laurent (Jean-René), dessinateur.

1830. — Flacheron, architecte.

1834. — Jean Pine des Granges, avocat, puis magistrat, au n° 5.

1868. — Martin-Daussigny, conservateur du Musée, au n° 1.

Fournet, professeur à la Faculté des Sciences, géologue, correspondant de l'Institut, au n° 4.

Notes topographiques

A l'angle de la *rue Poivre*, en construisant les maisons Giraudon et Raymond, on découvrit, vers 1830, les vestiges d'une maison de l'époque romaine, avec des bains, et trois mosaïques superposées, dont l'une représentait *l'Été* et *l'Automne*.

N° 5. Imposte en fer forgé: les rayons du soleil et des initiales.

Souvenirs d'antan

1503. — Les religieuses de Notre-Dame de la Déserte quittent l'habit de Sainte-Claire et reçoivent du pape Jules II l'autorisation de passer sous la règle de Saint-Benoît.

Au sujet de ce changement, il est amusant de conter l'anecdote rapportée par le P. Ménétrier: « L'archevêque de Lyon, François de Rohan, ayant voulu faire la visite du monastère de la Déserte, dame Antoinette de Saint-Amour de Foncraine et ses religieuses se dirent de l'ordre de Saint-François et exemptes de la juridiction de l'archevêque. Les religieux de Saint-François s'étant présentés pour faire la visite, elles répondirent qu'elles étaient de l'ordre de Saint-Benoît et sous l'Ordinaire qui, enfin, les obligea de le reconnaître pour leur Supérieur, et leur donna des règlements. »

1617. — Mort de Guidone de Chaponay, abbesse du monastère de la Déserte depuis 1586. On trouve, dans *Gallia Christiana*, le texte de l'inscription qu'on avait gravée sur son tombeau :

En repos sous cette lame,
Gissent les cendres d'une dame
Dont le renom vivra toujours.
Elle a, à la fin de ses jours,
A nos cœurs sa vertu remise;
Nous, son corps au chœur de l'église.

1789. — Le 28 novembre, les officiers municipaux de Lyon reçurent la lettre suivante, signée Necker :

« M. Fay de Sathonay, ancien prévôt des marchands, m'an-
« nonce, Messieurs, qu'à compter du 1^{er} janvier prochain, il
« renonce à une pension de six mille livres, dont il jouissait sur
« les revenus de la ville de Lyon et sur les Etapes. Je crois devoir
« vous informer de ce sacrifice honorable. »

1804. — Le lieutenant-général commandant la 9^e division militaire est logé dans les bâtiments de la Déserte.

1823. — Edification de la fontaine des lions.

1824. — Le 21 février, ouverture, dans la maison du Soleil (n° 5) du *Cercle religieux et littéraire*; le discours inaugural fut prononcé par Camille Jacquemond.

1833. — La *Famille Saint-Simoniennne*, chassée de la rue Saint-Dominique (Emile-Zola) par le préfet, s'installe place Sathonay.

1845. — Le peintre de fleurs et professeur Jean Reignier (1815-1886), ouvre, place Sathonay, une école destinée à former des dessinateurs pour la fabrique et l'industrie. Il professait dès cinq heures du matin pour donner des leçons à ceux de ses élèves qui devaient travailler pour gagner leur vie.

1900. — Le 22 avril, inauguration de la statue du Sergent Blandan, due au ciseau du sculpteur Lamotte. Le comité était présidé par Ferrer, fils du colonel de la 2^e légion des mobiles du Rhône en 1870.

SAUVEUR (rue du). — VII^e arrondissement. — Cette rue qui longe le terrain sur lequel était établi l'ancien cimetière de la Madeleine, a été vouée à Jésus-Christ.

SAUZET (Paul). — Né à Lyon le 28 mars 1800, mort en la même ville le 12 juillet 1876.

Avocat à 25 ans, il fut le défenseur de Chantelauze devant la Cour de Paris. Son éloquence le faisait comparer à Royer-Collard et à Mirabeau.

Député du Rhône en 1834, il devint ministre de la Justice en 1837; enfin, en 1839, ses collègues l'élirent Président de la Chambre; il garda le fauteuil jusqu'à la Révolution de 1848. Il dirigeait les débats lors de la fameuse séance du 24 février à laquelle la duchesse d'Orléans assistait avec le duc de Nemours et le comte de Paris.

En 1848, il se retira de la vie publique et se consacra au barreau, à Lyon.

Cinq fois il fut élu président de l'Académie de Lyon.

Sauzet, naturellement, fut en butte aux plaisanteries des journaux du temps: *Charivari*, *Vert-Vert*, *Corsaire*, *Marionnette*. On pourrait faire un recueil des facéties ou historiettes le concernant. Je ne donne, ici, que quelques souvenirs.

Sauzet, dit-on, était fort indifférent quant à sa tenue; on prétendait même qu'il était quelque peu négligeant pour les soins de propreté. Un de ces malicieux journaux racontait qu'un jour, dans une discussion politique, et à la suite d'une décision qu'il n'approuvait pas, Sauzet se serait écrié: « Après tout, je m'en lave les mains ! » Ce à quoi le journaliste ajoutait : « ce serait bien la première fois ! »

En 1867, il fut question, dans certains milieux politiques lyonnais de la candidature de Paul Sauzet. Un journal local, *la Marionnette*, écrivit le 21 juillet 1867: « Sauzet, Jean-Pierre-« Paul, ancien ministre, ancien Président de la Chambre. Beau-« coup de faconde, moins de courage. A tant parlé qu'il ne plaide « plus. Effeuille cependant sur les tombes ce qui lui reste d'élo-« quence. Pose pour le grand homme: sera surtout célèbre par « ses calembours. »

Dans une autre note on raconte que Paul Sauzet, lorsqu'il était clerc d'avoué, avait appris par cœur, en moins d'une année, tout le Code civil: de sorte que, quand on lui demandait le contenu de tel ou tel article, il en récitait impertubablement la teneur.

SAVARON (rue). — IV^e arrondissement. — Une rue nouvelle ouverte entre les rues de la Voûte et de l'Enfance, a reçu, en janvier 1925, le nom de *rue Savaron*, rappelant le « clos Savaron » au travers duquel elle fut ouverte.

SAVOIE (rue de). — II^e arrondissement. — L'emplacement sur lequel s'étend cette rue dépendait de l'hôtel que les comtes de Savoie cédèrent pour l'établissement du couvent des Célestins. Le nom donné à la rue conserve le souvenir de cette libéralité.

Divers

1818. — Dubois, peintre d'histoire, habite rue de Savoie, n^{os} 1 et 3.

Le n° 3, maison Derussy, a été édifié en 1815.

L'hôtel de la Compagnie du Gaz a été construit sur les plans de l'architecte J.-Amédée Savoye.

SAVOYE (J.-Amédée). — Architecte lyonnais, né en juillet 1804, mort en notre ville le 19 avril 1878.

Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et de A. Chenavard, il travailla d'abord à Saint-Etienne, puis vint se fixer à Lyon en 1835.

Son œuvre principale fut la percée de la rue Centrale. Mais on peut encore citer : l'*hôtel de la Compagnie du Gaz*, rue de Savoie (reconstruit depuis) ; le *château de Savignieu* (Isère) ; maison à l'angle de la rue Longue et de la rue de l'Hôtel-de-Ville ; le *château de Colombier* ; etc...

Amédée Savoye fit partie, dès sa création (1841) de la Société académique d'architecture de Lyon ; il la présida de 1861 à 1870, à trois reprises.

SAVOYE (Charles). — Sculpteur, né en 1845, mort en 1883. Elève de Dumont et de Fabisch.

Parmi ses œuvres : bustes de *Pine des Granges*, avocat ; de *Valentin Smith* (1875) ; du *D^r Rivaud-Landrau* ; *Cariatides* de la façade du Théâtre Bellecour (hôtel du *Progrès*) ; etc...

SAVY (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue, créée en 1835, s'est vu attribuer le nom de Fleury-Zacharie-Simon Palerne de Savy, premier maire de Lyon, en 1790, né le 5 décembre 1735, mort à Bourg-Argental (Lozère), vers 1825, où il s'était retiré pendant la tourmente révolutionnaire.

Souvenirs d'antan

On raconte que Palerne de Savy ayant été élu maire de Lyon par le suffrage unanime des trente-deux quartiers de la ville, dit en riant, à un chanoine-comte de Lyon : « Je pourrais maintenant « être reçu dans votre chapitre, car j'ai pour moi les 32 quartiers », faisant allusion à la preuve de 32 quartiers de noblesse qu'on exigeait pour être admis au chapitre de Saint-Jean.

SAVY (Claude-Etienne). — Architecte, né et mort à Lyon (9 juin 1816-20 août 1886). A publié, sous le nom de Ch. Vays, des réflexions sur la restauration des églises.

On lui doit aussi un opuscule sur les peintures murales de l'Ile-Barbe.

SAXE (avenue de). — VI^e et III^e arrondissements. — Le nom de cette voie publique évoque le souvenir du maréchal de France, Maurice de Saxe, né à Dresde le 19 octobre 1696, mort le 30 novembre 1750. N'a rien dans sa vie qui touche directement à Lyon. Mais je crois amusant de conter que cet illustre homme de guerre, sollicité d'entrer à l'Académie française, s'y refusa, dans les termes suivants, en une lettre écrite à un ami: « Ils « veule me fère de la Cadémie, cela miret comme une bage à un « chas. »

Comme il était luthérien, Louis XV n'osa pas lui ouvrir les caveaux de Saint-Denis; mais il lui fit élever, dans le temple de Saint-Thomas, à Strasbourg, un magnifique mausolée, chef-d'œuvre de Pigalle.

Divers

1865. — Le baron Raverat, écrivain et érudit lyonnais, habite avenue de Saxe.

Deriard (Auguste), habite au n° 112.

1868. — Darfeuille, architecte, au n° 97.

D^r Lortet, au n° 69.

— En 1856, il n'y avait, avenue de Saxe, presque uniquement que de très modestes et vieilles maisons; les terribles inondations de cette année en jetèrent bas un grand nombre.

L'architecte Joseph-Dominique Moreau et son collègue Claude Rivière réédifièrent un assez grand nombre d'immeubles.

Je rappelle qu'au n° 253 est installée une annexe du Lycée Ampère.

Nota. — Tous ces numéros d'immeubles sont changés depuis 1930. L'avenue de Saxe, jusqu'à cette date, continuait la série des numéros des maisons de l'avenue de Noailles (devenue Maréchal-Foch). En 1930, on a commencé par le n° 1, ce qui a modifié tout le numérotage de l'avenue.

SCHMITT (Jean-Louis). — Graveur de médailles, né à Genève en 1807, mort à Lyon le 28 juillet 1890.

De 1848 à 1870, Schmitt dirigea l'Ecole de dessin du Petit-

Collège ; puis il devint professeur et bibliothécaire à notre Ecole des Beaux-Arts.

Il créa une Ecole de bijouterie et enseigna à la Société d'Enseignement professionnel du Rhône.

Parmi ses travaux : médailles de *Fulchiron*, député (1845) ; commémorative de l'élection de *Pie IX* ; des *Voraces* (1848) ; de la *Congrégation du Tiers ordre de Saint-François* ; du *monument des Enfants du Rhône* ; jetons de la loge *Asile du Sage*, du *Comptoir National d'Escompte de Lyon* ; etc...

SCOHY (Jean). — Peintre, né à Lyon en janvier 1824, mort en la même ville, le 19 février 1897.

Il étudia à notre Ecole des Beaux-Arts sous Thierriat et Bonfond.

Il a travaillé à la décoration du Palais de la Bourse et au plafond du Théâtre Bellecour (sous la direction de Domer).

Parmi les toiles de Scohy : *Ecce homo* (1864) ; *la Folie et l'Amour* (1873) ; *à la Source* (1888) ; des *Portraits* ; etc...

SEBASTIEN-GRYPHE (rue). — VII^e arrondissement. — Le nom du comte de Chabrol, préfet du Rhône en 1815, avait été attribué à cette rue. En juillet 1879, elle a reçu le nom de l'imprimeur lyonnais Sébastien Gryphe.

Il naquit en Souabe, en 1491, et mourut à Lyon en 1556 « laissant un grand regret aux pauvres gens de la ville. » C'est en 1524 qu'il s'établit à Lyon.

Ses éditions françaises et latines, imprimées en caractères italiques sont très recherchées. Parmi les livres sortis de ses presses, je citerai : *Commentaria lingue latinæ*, d'Etienne Dolet (1536) ; la *Bible latine* (1551). On lui doit une édition complète des *Œuvres* de Clément Marot.

Sa marque consistait en un griffon sur un cube, lié par une chaîne à un globe ailé, avec cette devise : *Virtute duce comite fortuna* (empruntée à une lettre de Cicéron à Munatius Plancus).

Son fils Antoine Gryphe lui succéda. Il fit de mauvaises affaires et fut mis en prison pour dettes.

Divers

L'épithaphe de Sébastien Gryphe fut composée par Charles Fontaine, parisien (XVI^e siècle) :

La grand'Griffe qui tout griffe,
Ha griffé le corps de Gryphe,
Le corps de Gryphe, mais
Non le loz; non, non, jamais !

1576. — Le 29 novembre, le pennonage du quartier des rues Thomassin, Ferrandière et partie de la rue Mercière, que tenait Gaspard Richier, étant vacant par sa mort, les quarteniers et dizainiers dudit quartier prient le Consulat de donner ledit pennonage au sieur Antoine Gryphus, quartenier. Cette demande fut ajournée.

N° 12 bis. Société de bienfaisance: *la Goutte de lait*.

N° 63. Maison léguée aux Hospices par Clémence Francillon; entrée dans la dotation en 1889.

N° 76. Providence du *Prado* et *Œuvre de Persévérance*.

SEBELON (Claude-Marius). — Peintre, né à Meximieux (Ain) en 1819, mort à Lyon en 1865.

Elève de Bonnefond et de notre Ecole lyonnaise. On lui doit, notamment, le portrait de *Camille Perrichon*, prévôt des marchands, placé dans la salle d'audience du Tribunal de Commerce.

SECONDUS. — Evêque de Lyon, nommé en 607 et (selon La Mure) mort en 608. C'est lui qui offrit à la vénération des fidèles les reliques de Saint Trivier.

SEGAUD (Pierre-Dominique). — Avocat, né à Montluel en 1784; fit toute sa carrière à Lyon où il mourut le 27 septembre 1821. Segaud fut un des fondateurs du *Cercle littéraire*.

SEGUIN (ruè). — II^e arrondissement. — Le nom de cette rue est un souvenir donné à la mémoire de Camille Seguin, né à Annonay (Ardèche), mort à Toulon en 1852, qui partagea avec son frère Marc (1786-1875) l'honneur d'avoir — les premiers — établi des ponts suspendus.

Le pont du Palais-de-Justice, qui remplaça le *pont Volant*, fut longtemps appelé *pont Seguin*.

Ce sont les Seguin qui tracèrent et dirigèrent les travaux du chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne, qui leur furent adjugés en mars 1826 et qu'ils terminèrent en 1832.

Divers

Au N° 20 bis, *Asile de Nuit*, ouvert le 9 décembre 1889.

SEGUIN (Ferdinand). — Voyer de la ville après la démission de Maupin fils, le 3 janvier 1662. Il resta en fonctions jusqu'en 1676, date à laquelle Paul Bertaud de la Vaure le remplaça.

En 1663, Seguin fit un rapport sur la ferme de la Tête-d'Or, préconisant la transformation des ces territoires, pour les rendre habitables.

SEGUIN (Paul). — Né à Annonay le 1^{er} octobre 1830 ; fabricant de soieries à Lyon ; il fut administrateur de la Caisse d'Epargne, juge au Tribunal de Commerce, administrateur du Dispensaire général (1887 à 1891).

Paul Seguin mourut à Lyon, le 22 avril 1891.

SEIGLET (Tony). — Né à Lyon en 1833, fis d'un chef d'atelier. Il se destina d'abord à la chorégraphie ; mais le feu comique l'illumina et il partit tout jeune, dans une troupe constituée par un certain Chevalier, qui donna des représentations à Bourg, Annecy, Chambéry, Genève.

Seiglet fit carrière à Nîmes, au Havre, à Bordeaux, enfin à Lyon, où il connut de grands succès.

Son frère, Victor Seiglet, était violoniste au Grand-Théâtre.
[*La Lanterne Magique.*]

SEIGNE-MARTIN. — Artiste-peintre, né à Lyon, le 17 avril 1841, mort à Alger le 29 novembre 1875.

Il fut élève de Guichard à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, et se distingua comme coloriste. Une mort prématurée l'a empêché de donner toute sa mesure ; on le vit bien lorsque, en 1876, on fit à Bellecour, une exposition de ses œuvres.

Citons de lui : *Au bord du lac* (1868) ; son *portrait*, par lui-même ; des *Fleurs* ; *Coin du Parc* ; *rencontre de don Quichotte et de Dulcinée* ; le *Caroubier dans un cimetière arabe* ; etc...

SEIGNOL (Claudius). — Peintre lyonnais, né à Roanne le 15 janvier 1858, mort à Lyon en 1927.

Il fut élève de Louis Guy.

Seignol a exposé à Lyon dès 1885 et a obtenu plusieurs récompenses.

Parmi ses toiles: *démolition de la rue Grôlée*; des *vues d'Yzeron*; des *Chiens*, sujet dans lequel il excellait.

SEITZ (Bernard-Sébastien). — Architecte, né à Mayence en 1797, mort à Lyon le 27 octobre 1860. Elève du service d'architecture de la ville, Seitz fut, en 1844, désigné comme contrôleur des travaux du Palais de Justice.

Il dirigea l'achèvement de la rue de la Préfecture (devenue rue de l'Ancienne Préfecture). Il a construit l'immeuble n° 39, rue de la République.

Seitz fit partie de la Société académique d'architecture dès 1841; en 1850, il fut chargé de faire le *compte-rendu* des travaux de cette Société.

SENAC (Raymond). — Né à Lyon en 1787. Interne des hôpitaux, il exerce, dès l'obtention de son doctorat, à Bourgoin.

En 1817, il devint médecin des hôpitaux; titulaire à l'Hôtel-Dieu en 1822, il resta en fonction jusqu'en 1832.

En 1821, il commença d'enseigner la Pathologie interne à l'Ecole de médecine.

Sénac fut président de la Société impériale de Médecine; directeur de l'Ecole de Médecine (1838) qu'il organisa plus tard en conformité des ordonnances de 1841.

En 1849, Sénac fut révoqué pour ne s'être pas opposé à l'invasion des locaux par les insurgés de juin 1848.

SENCIER (Léon-Victor). — Touche à notre histoire locale parce qu'il était préfet du Rhône au 4 septembre 1870. Il avait alors 56 ans.

Sencier fut destitué par les républicains qui proclamèrent la République à Lyon, au matin de cette journée. Fait prisonnier, il fut détenu jusqu'au 17 septembre, date à laquelle Louis Andrieux (qu'il avait fait arrêter aux derniers jours de l'Empire) devenu procureur de la République à Lyon, le fit libérer.

SENECHAUSSEE (la). — On ne connaît pas exactement la date de la création de cette juridiction, mais on peut la fixer au **XIV^e** siècle.

Son ressort était très étendu : il comprenait la ville, les terres de l'archevêque et du Chapitre de Saint-Jean, les monastères de l'Ile-Barbe, Ainay, Savigny, le Forez, les domaines des seigneurs de Roussillon et du Jarez, la ville du Puy, le Velay, une partie du diocèse de Valence, le bailliage du Vivarais.

La Sénéchaussée se composait d'un sénéchal, d'un viguier, d'un juge d'appel, d'un juge royal et d'un trésorier.

Sa juridiction était *ordinaire* ou *extraordinaire* ; dans le premier cas, on appelait de ses arrêts au Parlement de Paris ; dans le second cas, elle statuait sur les appels de sentences prononcées par des juges inférieurs.

SENTIER (rue du). — IV^e arrondissement. — A l'époque où ce versant de la colline de la Croix-Rousse était couvert de « *gloriettes* » et de jardinets, cette rue n'était qu'un sentier tracé à travers la campagne.

SEON (Antoine, dit Joanny). — Graveur en taille-douce, né à la Croix-Rousse le 12 août 1819, mort à Lyon en juin 1883.

Elève de Dantzell, Séon a gravé un nombre considérable de planches, dont l'énumération dépasserait le cadre de ce dictionnaire.

Citons cependant : *Eglise Saint-Georges, à Lyon* ; *Lyon antique restauré* (1850) ; *cage d'escalier*, 11, rue Saint-Jean ; *maison d'Estaing*, 53, rue Saint-Jean ; *portail de la Cour de Archers* ; *maison*, 32, rue Confort ; *maison*, 8, rue Juiverie ; *maison*, 14, rue Lainerie ; *maison*, 68, rue Mercière ; *maison*, 19, rue Longue ; *maison*, 19, rue Tupin ; etc...

Séon a collaboré à un très grand nombre de publications faites à Lyon, de 1845 à 1883.

On consultera utilement, sur l'œuvre de cet artiste, le *Dictionnaire* d'Audin et Eug. Vial.

SERAUCOURT (Claude). — Graveur et marchand d'estampes, né à l'Arbresle en 1677, mort à Lyon le 14 février 1756.

On lui doit notamment un *Plan géométral* de la ville de Lyon ; *François de La Rochefoucauld*, lieutenant-général du Lyonnais ; *reliquaire de Saint-Bonaventure* ; *Saint-Louis de Gonzague* et *Stanilas Kostka*, jésuite ; *François Valperga*, évêque de Maurienne ; etc...

SERBIE (quai de). — VI^e arrondissement. — Avant la guerre de 1914-1918, on désignait cette voie publique par le nom de *quai de l'Est*; plus anciennement, c'était le *quai d'Albret*.

Ces appellations n'ont rien de spécifiquement lyonnais.

Personnalités ayant habité le quai

1827. — Doumée Edme, peintre, quai d'Albret.

Cambon, peintre et décorateur.

1868. — Broëlmann (Thierry), président du Conseil municipal, 28, quai d'Albret.

Notes topographiques

N° 3. Voir l'église anglicane.

Souvenirs d'antan

1639. — Le Consulat se préoccupe d'endiguer le Rhône du côté du Dauphiné. Un Hollandais, nommé Wilhinghen, fort expert en la matière, fut consulté et des digues en enrochement furent entreprises, sur ses plans, en face du boulevard de Saint-Clair.

— Dans la période 1840-1850, s'ouvrait, sur le quai d'Albret, un vaste établissement dénommé *Jardin d'Hiver*. Très couru des Lyonnais qui allaient y entendre des concerts, danser, voir des attractions, etc...

Les journaux lyonnais, chaque semaine, donnent les programmes du Jardin d'Hiver. Tantôt on annonce un concert avec des artistes alors très aimés: Flachat, Feitlinger, Paul Bonjour, mesdames Milet et Fanny Feitlinger. Tantôt ce sont les prodiges opérés par le célèbre escamoteur Conus. Tantôt c'est Francisque Arban qui choisit le Jardin d'Hiver comme point de départ d'une de ses nombreuses ascensions en ballon.

Voici à titre de curiosité une annonce parue en 1848 : « Aujourd'hui, grande fête au bénéfice des ouvriers sans travail, « dans l'établissement du Jardin d'Hiver.

« Il y aura : concert, illumination par 6.000 verres de couleur, « ballon monstre, feu d'artifice extraordinaire; on y verra Napoléon traversant le petit Saint-Bernard. »

1859. — A cette époque, était installée au n° 7 du quai d'Albret, M^{me} Marie Bressac, contre laquelle les médecins exercè-

rent des poursuites pour exercice illégal de la médecine. Elle avait commencé son métier de guérisseuse aux Charpennes, puis dans la maison de Chrétien, le bourreau (celui-ci était très consulté et délivrait sa fameuse pommade dénommée : *graisse de chrétien*, que beaucoup croyait être composée avec le tissu adipeux des exécutés. Chrétien était officier de santé). Lancée dans le maquis de la procédure, Marie Bressac parvint à exercer sa fructueuse industrie jusqu'à sa mort, survenue quelques années plus tard.

SERGEANT-BLANDAN (rue du). — I^{er} arrondissement. — Jusqu'en 1887, cette rue a été connue sous le nom de *rue Saint-Marcel*, qui lui venait d'une ancienne recluserie placée sous le vocable de Saint Marcel ou Marceau. La chapelle de cette recluserie, avant la Révolution, servait aux exercices pieux de la Confrérie des Pénitents du Crucifix.

L'établissement de cette confrérie remontait à l'année 1590 ; et c'est le cardinal Cajetan, légat du Pape, qui l'avait créée. Ces Pénitents étaient vêtus d'un sac noir, et leur chapelle peinte de la même couleur.

L'extrémité de la rue, du côté de la Saône, portait le nom de *rue Musique-des-Anges*, d'une enseigne (qu'on avait déjà vue, place des Cordeliers au XVII^e siècle), représentant des anges musiciens.

Le nom actuel de cette rue du I^{er} arrondissement est destiné à perpétuer la gloire du sergent Blandan, lyonnais, dont la statue (place Sathonay) a remplacé celle de Jacquard transportée à la Croix-Rousse.

Le 11 août 1842, Blandan quittait Boufarik avec dix-huit soldats, très jeunes recrues, le sous-major Ducros, deux chasseurs d'Afrique et un civil, pour escorter un courrier jusqu'à Blidah. Parvenu au ravin de Béni-Mérel, sa petite troupe se heurta à trois cents cavaliers. Blandan forma ses hommes en bataille sur un petit mamelon et refusa de se rendre. A la première décharge des Arabes, huit soldats tombèrent. Blessé lui-même, Blandan ne cessa, cependant, de commander le feu.

Débloquée par un escadron accouru du camp d'Erlon, la troupe, réduite à sept hommes valides, fut sauvée. Mais Blandan, grièvement blessé, mourut peu après, au moment où le capitaine Morris attachait sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur.

Le 2 mai 1887, on a inauguré, à Boufarik, une statue du sergent Blandan.

Personnalités ayant habité la rue

1557. — Jacques Collet, peintre.
1758. — Rival, dessinateur et peintre.
Teste, dessinateur pour la fabrique.
1785. — Montet Jean, peintre et doreur.
1788. — Eynard, médecin.
1794. — Sergent Claude, peintre.
1815. — Docteur O'Ryan, médecin de l'Hôpital.
1827. — Martin François, dessinateur.
Petit Mathieu, dessinateur pour la broderie.
1835. — Côte Louis-Victor, dessinateur pour l'industrie et pour l'imprimerie.

Notes topographiques

N° 5. Escalier, fenêtres à meneaux et consoles saillantes sous le toit.

N° 8. Voir un dessus de porte: combat d'un lion et d'un taureau.

N° 12. Une inscription: *espérance en Dieu, en toy te fie.*

N° 16. Voir l'imposte.

N° 22. Inscription empruntée au chapitre 39 du *De Officiis* de Cicéron: *Non domo dominus, sed domino domus.*

N° 24. Au premier étage, une niche.

N° 28 et 30. Des impostes d'une grande ancienneté.

Souvenirs d'antan

1418. — Pierre Pape (oncle du jurisconsulte Guy Pape), official de l'archevêque de Lyon, ratifie la donation de la recluserie de Saint-Marcel faite à Jean Ponteillet, prêtre, par Antoine Vassal, prieur de la Platière (Colonia).

1633. — Les *Pénitents du Crucifix* font rebâtir la chapelle de Saint-Marcel qui menaçait ruine, et la font décorer de onze tableaux, peints par Thomas Blanchet. Cette confrérie fondée, nous l'avons dit plus haut, par le cardinal Cajetan, avait pour but de recueillir des aumônes destinées à placer les enfants pauvres en apprentissage et à leur enseigner un métier.

La chapelle fut démolie après la Terreur et remplacée par une maison dont la façade, à l'Est, a vue sur la montée de la Grande-Côte.

SERIN (pont de). — Le premier pont, en bois, fut construit en 1741, aux frais de l'hospice de la Charité; il fut emporté par la débacle des glaces sur la Saône, le 17 janvier 1789.

Ce pont fut remplacé par un autre, dont les arches étaient en bois, mais les piles en pierre, construit sur les plans de l'ingénieur Kermaingant, aux frais des Hôpitaux. Il coûta 513.728 fr. 55 et fut ouvert au public en 1816.

Divers

Iconographie. — Les *vues* du pont de Serin sont innombrables. Je rappelle celle de Rey (Etienne), peintre, graveur, lithographe et aquafortiste (1789-1870), et celle de J.-L. Pillart, graveur en médailles et en taille-douce.

1802. — On place deux canons sur le pont de Serin, pour annoncer par des salves l'arrivée du Premier Consul et de Joséphine, qui se rendaient à la *Consulta*, à Lyon.

SERIN (quai de). — IV^e arrondissement. — Dès 1353 on trouve déjà la dénomination de *Sereins* pour désigner cette partie de la ville. Dans l'ouvrage, assez rare, de Claude Dupré, intitulé *Pratum prati* (1614), on trouve le vers suivant :

« In frontispicio domus Sereni propre Lugdunum. »

Cochard prétend que le nom de Serin vient de la belle exposition de ce quartier.

Divers

1699. — En creusant au-dessous de la montagne pour l'établissement du magasin des poudres on trouva plusieurs médailles d'Auguste, de Vespasien; d'autres désignant des familles romaines.

— Les batelières de Serin furent, jusqu'aux dernières années du XVIII^e siècle, une des curiosités lyonnaises. Le poète Amédée Matagrin le rappelle dans les vers suivants :

.....
Mais le long quai n'est plus un vert talus,
Et batelières ni gentes pilotes
Vers l'Île-Barbe, hélas ! ne rament plus.

1791. — Claude Soubriat, assesseur du juge de paix, habite quai de Serin.

1865. — Au n° 20, habitait Albert Richard, un des chefs de l'*Internationale* à Lyon ; son père était teinturier à l'usine Gillet et faisait également partie de la section lyonnaise de l'*Internationale*.

N° 9. Maison Gillet, édifée en 1866, par l'architecte Benoît Chartron.

Sur l'emplacement de cet immeuble on a trouvé les vestiges d'un atelier de céramique de l'époque romaine, appartenant à un nommé Strobilus.

N° 14. Il y avait là, autrefois (vers 1840), une savonnerie.

— L'église Saint-Charles a été édifée sur les plans de l'architecte L. Bresson.

SERINGE (Nicolas-Charles). — Né à Longjumeau le 3 décembre 1776, mort à Lyon le 29 septembre 1858.

Il fut chirurgien militaire de 1796 à 1801. Fixé en Suisse, il y vécut jusqu'en 1830. Sur les instances de Madame Lortet et de Roffavier, il se décida à venir à Lyon comme directeur du Jardin botanique. Devenu professeur à la Faculté des Sciences (1834), Seringe fut reçu à la Société linnéenne et à l'Académie de Lyon.

Cet éminent botaniste a formé une pléiade d'élèves. Il avait constitué un important herbier de 16 à 17.000 pièces, qui fut acheté par la ville de Lyon (6.000 francs!!).

Parmi les travaux de Seringe, citons: *Mélanges botaniques* (2 vol., Genève, 1818) ; *Flore des jardins et des grandes cultures* (3 vol., Lyon, 1847-49) ; etc... A quoi il faut joindre une multitude de communications à diverses sociétés savantes.

SERIZIAT. — Général de brigade et gouverneur de la Guadeloupe, né à Lyon au XVIII^e siècle.

En 1791, il commandait le bataillon de Rhône-et-Loire ; en 1795, il devint chef de légion.

A ce titre, le 10 Prairial an V, il prononça un discours à la fête funèbre célébrée pour honorer la mémoire des braves Lyonnais « immolés par le terrorisme » (publié à l'imprimerie des Halles de la Grenette). Ce discours se termine par cette énergique apostrophe adressée aux mânes des victimes frappées par la loi, à la suite du siège de 1793: « Vos grandes âmes se consolent en apprenant le bonheur de votre postérité, la célébrité « du nom lyonnais, et notre inébranlable attachement à la Convention Nationale, pour la liberté de laquelle vous sûtes si

« généreusement combattre et mourir. Vive la Convention nationale! Vive la République! »

Un des parents de Seriziat, négociant à Lyon, fut désigné par Napoléon, pour présider jusqu'en 1813, l'assemblée du V^e arrondissement communal de Lyon.

SERIZIAT (Etienne-Henri). — Né à Lyon le 11 Nivôse an V, avocat, puis conseiller et président de Chambre à la Cour de Lyon.

Seriziat fut conseiller municipal de Lyon (1848-1852), administrateur des Hospices, administrateur du Dispensaire, etc...

Il mourut, à Lyon, le 15 avril 1856.

SERLIO (Sébastien). — Né à Bologne en 1475, Serlio avait quitté l'Italie à la prière de François I^{er}, qui le nomma architecte de Fontainebleau.

À la mort de ce roi, Serlio se retira à Lyon, où il vécut jusqu'en 1551. Dans notre ville, il tomba dans la plus grande détresse et vendit ses manuscrits à Jacques de Strada, antiquaire originaire de Mantoue. Les ressources qu'il se procura ainsi, lui permirent de publier son *Extraordinario Libro di Architettura* (chez Jean de Tournes, 1551).

Serlio mourut en 1552, à Fontainebleau, où il était retourné dans les derniers mois de sa vie.

[A. Pericaud — *Documents*.]

SERMEZY (Madame de). — Clémence-Sophie d'Audignac, femme de Marc-Antoine Noyel de Sermézy, née à Lyon le 28 juillet 1767, morte à Charentay (Rhône) le 30 octobre 1850. Elle s'adonna à la sculpture et fut élève de Chinard.

Dans son atelier de Bellecour se réunissaient Ballanche, Fleury Richard, M^{me} Récamier et un grand nombre d'autres personnalités lyonnaise. Cet atelier fut dévasté en 1815 (voir : *place Bellecour*).

Parmi les œuvres de M^{me} de Sermézy, citons : *Platon méditant sur l'immortalité de l'âme* (1819) ; le buste de J.-B. Poupard, inspecteur de l'Université de Lyon ; ceux de Camille Jordan, de Dugas-Montbel, du comte de Baltard, premier président de la Cour de Lyon ; etc..., etc...

SERRE (Antoine de). — Né à Lyon en 1649, mort en septembre 1723. Il fut conseiller en la Cour des Monnaies.

Membre de l'Académie de Lyon. De Serre était seigneur de Charly.

SERVAN (Florentin). — Peintre, né à Lyon en 1811, mort en la même ville le 23 mai 1879. Fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis d'Ingres, à Paris.

Il habitait *rue de la Reine* (Franklin) où il exposa, chez lui, ses œuvres et celles de A. Flandrin et de Janmot.

Parmi ses toiles : *le Bon Pasteur* (1841) ; *la Ville d'Hyères* (1842) ; *Arrivée de Jacob au pays de Laban* (1845) ; *David, berger, chante en s'accompagnant de la harpe* ; *Madelcine* (1852) ; *le Soir* (1863) ; etc...

SERVAN DE SUGNY (Jules). — Homme de lettres, né à Lyon le 24 décembre 1796, mort à Orléans le 12 octobre 1831.

Membre du Cercle littéraire et de l'Académie de Lyon.

Bien que mort prématurément, il a laissé d'importants travaux : *Almanach des Muses latines* (1817) ; *Idylles de Théocrite*, traduites en vers français (1822) ; *la Famille grecque* (1825) ; *Discours en vers* sur la culture des lettres et des arts en province, notamment à Lyon (1825) ; *les Noces de Pélée et de Thétis*, de Catulle, traduction en vers français (1829) ; *Glovis à Tolbiac*, tableau historique en vers (1830) ; *le Réveil de la Liberté*, ode dédiée aux Polonais (1831) ; etc...

SERVIENT (rue). — III^e arrondissement. — Le 11 octobre 1711, le jour de la fête de Saint-Denis de Bron, fête quelque peu licencieuse dont l'origine remontait aux époques païennes (fête de Bacchus, Dionysius, dont le clergé avait fait Saint Denis, pour changer l'orgie en cérémonie pieuse), il y eut grand « tumulte » au pont de la Guillotière. La foule, revenant de la fête, s'engageait sur le pont pour rentrer en ville ; au même instant débouchait de la rue Bourgechanin le carrosse de Madame Servient, qui se rendait à sa maison de la Part-Dieu.

Arrivé au tiers de la longueur du pont, le carrosse fut accroché et renversé par une voiture venant en sens inverse, contre laquelle la foule vint se heurter. Ceux qui étaient en tête, pressés par ceux qui suivaient, furent écrasés les uns contre les autres. Il y eut deux cent-trente-huit victimes.

Madame Servient (née Catherine Mazenod), auteur involontaire de la catastrophe, fut si frappée de l'événement qu'elle laissa — non sans charges — ses immenses domaines de la Part-Dieu à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Ce fut l'origine de la fortune immobilière de nos hôpitaux.

Et malgré que cette cession n'ait pas été sans créer de grosses difficultés à l'administration des Hospices, le nom de Madame Servient fut donné à la rue qui parcourt son ancien domaine dans toute sa profondeur, pour perpétuer le souvenir de cette donation.

Divers

Au n° 5, mourut, en 1926, le peintre Seignol.

N° 7. Direction de l'Administration des Contributions indirectes.

Les N° 4, 5, 6, 8, de la rue Servient ont été édifiés sur les plans de l'architecte Joseph-Dominique Moreau (1838-1895).

Les usines Gorse furent construites par l'architecte Louis Rognat.

— Parmi les victimes de l'accident du 11 octobre 1711, figure Louis Doublet, sculpteur, qui fut étouffé, ainsi que sa femme Marie Evrard.

La fête baladoire de Saint-Denis de Bron durait quinze jours. C'était une parfaite imitation des Bacchanales de l'antiquité; on y échangeait des injures, des propos obscènes. La tradition voulait qu'on eut le droit, ce jour-là, de dire la vérité aux gens en place rencontrés dans la foule.

Napoléon dut tolérer cette fête, malgré qu'elle fût l'occasion de scandales sans nombre. Il ne la supprima que vers 1811, à la suite d'une plainte de son oncle, le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, qui avait été insulté au moment où il passait, dans son carrosse, près du pont de la Guillotière.

SEUROT. — — Famille lyonnaise de fondeurs de cloches du XVII^e siècle, dont il convient de citer quelques-uns des membres:

- 1° Blaise Seurot (cloches de Saint-Bonnet-des-Quarts).
- 2° Claude Seurot (cloche de l'église de Chevrières).
- 3° Jacques Seurot (cloche de Saint-Cyr-de-Valorges).
- 4° Jean Seurot (cloche de Saint-Jean-la-Vêtre).

SEVE (rue de). — 1^{er} arrondissement. — Le nom attribué à cette rue est celui d'une famille ancienne et très estimée, dont plusieurs membres ont écrit leur page dans nos annales. Citons, parmi eux :

Maurice, docteur ès-lois, échevin.

Jean, qui fut échevin en 1511.

Pierre, échevin en 1547, 1550, 1555, 1560.

Benoît, échevin en 1563.

Jean, conseiller du Roi, receveur des finances, échevin.

Philippe, échevin en 1619.

Luc, seigneur de Charly, échevin en 1623.

Jean, seigneur de Fromente et de Fléchières; conseiller du roi; premier président et trésorier général de France, vers 1612.

Pierre, sieur de Montbelly, conseiller du roi, lieutenant-général au présidial de Lyon, en 1626.

Mathieu, conseiller du roi, président trésorier général de France (1630).

Pierre, baron de Fléchières, conseiller du roi, lieutenant-général au présidial de Lyon (1644-1649).

Mais celui dont on a voulu surtout conserver le nom, c'est le poète Maurice Sève, l'ami de Marot, le contemporain de Louise Labé.

Il naquit à Lyon vers le commencement du xvi^e siècle et mourut en 1562.

Son œuvre principale est sa *Délie* (anagramme de *l'Idée*), imprimée à Lyon en 1544. Il y traite de l'amour selon la théorie platonicienne et n'est pas toujours très intelligible. Il écrivit aussi la *Saulsaye*, églogue, dont on a fait une réimpression fort rare, en quatre-vingt-sept exemplaires, en 1829.

Du Verdier disait de Maurice Sève: « petit en taille, mais grand en savoir ».

Passant à Avignon en 1533, Maurice Sève découvrit la sépulture (l'authenticité de ce tombeau est aujourd'hui contestée) de la belle Laure de Nove, chantée par Pétrarque qu'il admirait profondément; Emile Faguet l'appelle d'ailleurs « un pétrarquiste intempérant ».

Divers

Joachim du Bellay, à son retour d'Italie, s'arrêta à Lyon, dont il admirait le mouvement. Il dédia, à cette occasion, à son ami Maurice (qu'il qualifie de « docte aux doctes esclaircy ») un sonnet dont voici les premiers vers :

Scève, je me trouvai comme le fils d'Anchise
Entrant dans l'Elysée et sortant des Enfers,
Quand, après tant de nuits de neige tout couverts,
Je vis ce beau Lyon, Lyon que tant je prise...

Ponthus de Tyard écrit, au sujet de notre poète :

Scève si haut son sonna
Sur l'une et l'autre rivière,
Qu'avec son mont Fourvière
La France s'en étonna.

Pernetti raconte que Maurice Sève voulait absolument que son ami Marot apprit la musique :

En m'oyant chanter quelquefois
Tu te plains qu'estre je ne daigne
Musicien, et que ma voix
Mérite bien que l'on m'enseigne :
Voire que la peine je preigne
D'apprendre ut, ré, mi, fa, sol, la ;
Que diable veux-tu que j'apprenne ?
Je ne bois que trop sans cela.

En 1924, un Lyonnais, Joseph Aynard, agrégé de l'Université et rédacteur aux *Débats*, a publié un choix des poètes lyonnais précurseurs de la Pléiade, dans lequel Maurice Sève (ou Scève) tient une place importante aux côtés de Louise Labé.

Il n'est pas inutile de rappeler que du Bellay saluait en Maurice Sève l'initiateur de la Pléiade.

SEVERT (Jacques). — Historien, auteur d'ouvrages de controverse religieuse, Jacques Severt naquit en 1559 et mourut à Lyon vers 1629.

Il était docteur en théologie de Paris et théologal en l'église de Lyon.

Jacques Severt dirigea le Collège de la Trinité de 1594 à 1597.

Ecrivain très fécond, il nous intéresse surtout par les documents qu'on rencontre en ses œuvres, sur Lyon et les Lyonnais.

Il mourut chanoine et doyen de l'église de Beaujeu.

SEVIGNE (rue). — III^e arrondissement. — Une décision du Conseil municipal, en date du 22 février 1930, a attribué

à la partie de la *rue Molière* sise entre la rue Servient et la rue Villeroy, le nom de la noble marquise. On sait qu'elle naquit en 1626 et mourut en 1696.

Ses rapports avec Lyon sont assez minces (voir : rue Saint-Jean).

SEVIN (Paul). — Peintre. Après la mort de Thomas Blanchet (21 juin 1689), Sévin fut choisi comme peintre de la ville ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'en fait de portraits, il était fort au-dessous de sa charge. Des difficultés naquirent et Sévin fut remplacé.

Une gravure consacrée à Louis XIV nous renseigne sur la multiplicité des travaux auxquels se livrait notre peintre. On lit en effet, sous cette gravure : « M. Sévin peint à l'huile, à fres-
« que, à détrempe et en miniature, des tableaux d'histoire sainte,
« grecque et latine, métamorphoses, portraits, etc... dessine et
« peint médailles, devises, emblèmes, blasons, perspective, archi-
« tecture civile et militaire, décoration pour les églises et les
« spectacles... dessins pour les graveurs et ouvrages en brode-
« ries sur satin, moire et taffetas, rehaussé d'or et d'argent, etc.
« Il enseigne à dessiner et à peindre avec facilité, et a plus de 100
« tableaux à vendre sur toute sorte de sujets, à huile et en mi-
« niature. »

Cette imposante réclame se termine par cette indication :
à présent, rue Neyret, à Lyon, 1693.

Paul Sévin était né à Tournon en 1650, où il mourut le 2 février 1710.

SEZE (rue de). — VI^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle le défenseur de Louis XVI, né en 1748, mort en 1828, qui n'eut avec Lyon d'autre contact que d'être reçu solennellement en notre Académie.

Il n'eut point toujours une presse aussi élogieuse ; c'est ainsi qu'on lit dans le *Courrier de la Patrie* d'avril 1790, la note suivante : « L'avocat de Sèze, défenseur ardent de M. de Buzenval,
« a essuyé un désagrément dans son district : il s'agissait de
« nommer un Président ; une cabale désigne ce jurisconsulte ;
« mais des citoyens s'approchent de lui et le prient de sortir d'une
« assemblée où l'on ne pouvait tolérer un homme assez bas pour
« avoir prostitué ses talents à la défense des criminels de lèse-
« nation et des traitres à la patrie. »

Divers

En septembre 1912, la ville de Lyon devint propriétaire du collège des Jésuites installé en cette rue. On y a concentré les bureaux de la mairie du VI^e arrondissement et tous les services municipaux intéressants ce quartier. On y a également installé le bureau d'Hygiène et de Vaccination (autrefois rue Bât-d'Argent, angle rue du Gare).

SHERLOCK (Sauveur). — D'origine irlandaise, né à Lyon le 1^{er} mars 1771. Entré aux cadets en 1784, il était sous-lieutenant à la Révolution. Il conquist rapidement les grades supérieurs et, en 1795, nous le trouvons adjudant-général.

Sherlock était aux côtés du général Duphot, lorsque ce dernier fut assassiné à Rome (Nivôse an VI).

Il siégea aux Cinq-Cents, puis au Corps Législatif et prit sa retraite en 1811. (Martin-Basse).

SIBILLE-BERGEON (passage). — IV^e arrondissement. — C'est le nom de propriétaires du sol sur lequel le passage a été ouvert. Les plans de 1860 portent : *passage Bergeon et Sibille*.

SIBUET (Claude-Louis). — Peintre et dessinateur, né à Lyon le 6 juin 1831, mort à Cerdon (Ain) en 1879. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville avec Reignier.

Sibuet a exposé surtout des *Fleurs* et des *Paysages*.

SICAIRE (Saint). — Serait le 18^e évêque de Lyon, mort en 430. Il fut inhumé à Saint-Nizier. Quelques auteurs ne l'acceptent point comme évêque.

SICARD (Apollinaire-Louis). — Peintre, né à Châteaurenard (Bouches-du-Rhône) le 22 mars 1814, mort à Lyon le 3 mai 1881. Fut élève de Berjon et de Revoil.

Artiste de grand talent, il a laissé des pastels remarquables. On l'appelait : *l'ange du crayon*.

Sicard a exposé, dès 1837, des *Fleurs* et des *Fruits*.

Le musée de Lyon possède quatre pastels de Sicard : *les Quatre Saisons*.

SICARD DE PLAUZOLLES. — Le D^r Sicard de Plauzolles, sociologue distingué, professeur à la Sorbonne, a fait toutes ses études au Lycée et à la Faculté de Lyon.

Adonné surtout aux problèmes d'hygiène sociale, il a écrit de remarquables articles sur la réglementation de la prostitution et sur les naissances conscientes.

Fils du professeur Sicard qui fut pendant de longues années doyen de notre Faculté des Sciences, la carrière du D^r Sicard de Plauzolles se continue à Paris.

SICARD (Nicolas). — Peintre lyonnais, élève de l'Ecole de Lyon ; fut Directeur de cette Ecole à la fin du XIX^e siècle.

Membre de l'Académie de Lyon. Parmi les toiles de Nicolas Sicard on peut citer : *Une plumeuse ; en détresse ; entrée du pont de la Guillotière* ; etc...

SIDOINE APOLLINAIRE (rue). — V^e arrondissement. — Cette voie publique portait autrefois le nom de *chemin de Saint-Just à Saint-Simon*. Ce chemin d'ailleurs n'aboutissait pas à Saint-Just, mais au chemin de Gorge-de-Loup ; de plus on ne connaît aucun point de ce territoire qui puisse expliquer Saint-Simon.

Ce chemin longe le marché aux bestiaux ; il y a donc de grande chance pour qu'on l'ait appelé primitivement chemin de *Saint-Jude et Saint-Simon* (anciens patrons des bouchers et des tanneurs), dont on a fait par une prononciation défectueuse le nom par lequel on désignait cette voie publique.

C'est au n^o 28 que se trouvait le marché aux bestiaux. Les terrains sur lesquels il fut établi, furent acquis par la Ville de MM. Morand et Tissot, suivant une délibération du 23 février 1855 ; les bâtiments furent édifiés par une Compagnie privée, moyennant une concession de trente-quatre ans et cinq mois.

Le 4 juillet 1927, le Conseil municipal de Lyon a attribué à cette rue le nom de Sidoine-Apollinaire.

Cet évêque de Clermont naquit à Lyon vers 430 et mourut en 488 probablement au mois d'août.

Il fut célèbre par ses *Lettres* et ses *Poésies*. Charles Nodier écrit à son sujet :

« Indépendamment de leur mérite propre, les écrits de Sidoine Apollinaire doivent être considérés comme un monument précieux de la littérature intermédiaire... il abonde en détails « qu'on ne trouverait pas ailleurs. »

En 1836, deux Lyonnais, Grégoire et Colombet, firent paraître en trois volumes, une traduction des *Œuvres de Sidoine Apollinaire*, avec le texte en regard.

Divers

Il semble que les habitants cultivés de Lugdunum ne furent que médiocrement satisfaits de passer sous la domination des Burgondes, qui étaient gens grossiers et ignorants. Dans les *Lettres* de Sidoine Apollinaire, on en trouve une, adressée à un ami qui lui demandait quelques vers, très significative à cet égard :

« Comment voulez-vous, écrit-il, que je pense à faire des vers
« de six pieds, parmi des hommes qui en ont plus de sept... et qui
« sont devenus nos maîtres et seigneurs ? Pourrais-je faire
« quelque chose d'agréable et de soigné parmi des chasseurs à
« longs cheveux mal peignés et graissés de beurre ; parmi des
« hommes sauvages et qui parlent un langage que je n'entends
« pas ?... Quel moyen de préluder sur la lyre parmi des ivrognes
« qui chantent jour et nuit, ou plutôt qui beuglent au milieu
« de leurs débauches et de leurs orgies ? Voilà les maîtres sous
« lesquels nous vivons et sous lesquels on a plus envie de
« pleurer que de rire. »

SIEFERT (Louisa). — Poëtesse lyonnaise née en 1845, morte en 1879.

Elle nous a laissé des vers émouvants, publiés sous les titres suivants : *Rayons perdus* ; *Stoïques* ; *Saintes colères* ; etc....

Son fils, officier du génie dont j'ignore le destin depuis la guerre, était (et j'espère est encore) un compositeur de très grand talent mais d'une trop grande modestie. Alors qu'il n'était que capitaine, Bost (c'est son nom) a écrit, à ma connaissance deux *opéras* inédits, et une *Sonate* que Blanche Selva a souvent jouée au piano.

Divers

Louisa Siefert fut très aimée et appréciée de ses contemporains. Nombreuses sont les pages qui lui furent dédiées. Parmi ces pièces, il en est une du dessinateur E. Ganeval, qui peint admirablement notre poëtesse. La voici :

Martyre du grand Rêve, o Louisa Siefert !
Tes sanglots furent courts sur la croix de la vie,
Car en ses bras sacrés, l'Ange qui tout délie
T'enleva de bonne heure à ce terrestre enfer

Où le perfide Eros, sur ta lèvre ravie,
Changeant la coupe d'or en calice de fer,
Dans ton âme versa tout ce qui fut souffert
Sous les saules, jadis, par ta sœur Ophélie.

Oui, semblable à la douce enfant du Danemark,
Tu glissas aux roseaux serrant tes fleurs d'orties
Contre un sein où dormaient tes amours englouties.

Et comme elle, le cœur blessé des traits de l'Arc,
Tu fuis vers l'autre rive en laissant un sillage
De chants tristes, de sang, de fleurs et de feuillage ;

Mais, naïade abondant le Jardin sidéral
Où les œillets n'ont plus de pourpres éphémères,

Oh ! dis-moi n'as-tu pas, rêveuse d'Idéal,

Reconquis par delà nos moroses brumaires,

Pour ton cœur et tes doigts l'éternel Floréal.

On se croirait en 1830 !

SIGAUX (Jean). — Littérateur lyonnais, né à Villefranche le 23 avril 1847. Il fit ses études au collège de Mongré.

Sigaux fit la guerre de 1870 comme engagé volontaire, puis voyagea en Palestine, et devint, finalement, secrétaire de la rédaction de *l'Illustration*.

Il a publié : *Souvenirs d'Orient* ; *Voyage au pays du doute* (1882) ; *la Mandoline* (1891) ; etc... Au Théâtre il a donné : *les Chimères* (un acte, Gymnase 1888) ; *un cercle de femmes* ; *le Paysan* (Vaudeville, 1892) ; etc...

SILVENT (Antoine-Alexandre). — Fabricant de soieries et peintre, né à Lyon le 12 juillet 1810, mort dans la même ville en 1892. Il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts et avec Lepage, Revoil et Thierriat.

Parmi ses œuvres : *Paysages* ; *Pont-en-Royans* (fusain 1869) ; *Forêt de Marchampt* (Isère), 1873 ; *Blidah* (fusain) ; *Carthagène* (fusain, 1874) ; etc...

SILVESTRE (Israël). — Graveur en taille douce, né à Nancy le 13 août 1621, mort à Paris le 11 octobre 1691.

Cet artiste a laissé une importante série de pièces lyonnaises, parmi lesquelles : *le bastion Saint Jehan à Lyon ; Veüe de Pierre Ensize à Lyon ; Veüe du Château Gaillard ; Roche-Taillet sur la Saosne ; La Ville de Lyon dont la scituation est plus commode qu'elle n'est agréable ; Veüe de Lyon du côté du faubourg de la Guillotière ; Veüe de Lyon de la maison des Pères Chartreux ; Belle Cour ; Veüe du pont du Rosne ; etc...*

SIMIANE (Louis-Marie-Armand). — Chanoine comte de Lyon ; fut premier aumônier de la Reine, et créé évêque-duc de Langres, le 30 novembre 1671.

Il mourut en 1695.

SIMON (Arnaud). — Sculpteur du XVII^e siècle, né à Lyon, où son père Mathias Simon, avait pratiqué le même art.

Simon (Arnaud) semble avoir parcouru sa carrière surtout à Paris.

SIMON-MAUPIN (rue). — II^e arrondissement. — Par cette dénomination on a voulu honorer la mémoire de l'architecte Simon Maupin, voyer de la ville, né à Longeau (à quelques kilomètres de Langres), mort à Lyon le 10 octobre 1668.

En 1625, il a dressé le plan de notre ville, fort exactement d'ailleurs. Mais ce qui, surtout, a fait sa réputation, c'est la construction de l'Hôtel de Ville, édifié sur ses plans. Quelques auteurs ont prétendu qu'il n'avait été que l'exécutant d'un projet conçu par Gérard Desargues. Simon Maupin alla, en effet, par ordre du Consulat, consulter Desargues à Paris ; mais il paraît démontré que le rôle de cet architecte s'arrête là.

Le 24 mai 1654, Simon Maupin fut chargé de dresser les plans des travaux à exécuter pour rétablir l'ancienne digue construite le long de la rive gauche du Rhône, en face du bastion Saint-Clair.

En 1659, il devint intendant des digues et travaux faits sur le Rhône. En 1661, pour une cause qui est demeurée inconnue, Simon Maupin démissionna de sa charge de voyer et fut suivi dans sa retraite, en janvier 1662, par son fils, qu'il avait associé à ses travaux et à sa charge.

SIMON DE PHARES. — Vivait à Lyon à la fin du xv^e siècle; il y avait fait édifier une maison.

Il enseignait publiquement l'astrologie judiciaire, ce qui lui valut, en 1493, d'être interdit par l'archevêque et arrêté par l'official. [Dom Liron.]

SIMONET (Georges-Antoine). — Dessinateur et créateur de l'industrie de la mousseline en notre région, né à Tarare le 28 novembre 1710, mort à Charbonnières le 15 août 1778.

Vers 1754, il alla étudier à Saint-Gall les procédés de tissage de la mousseline et revint organiser cette industrie dans sa ville natale. Il s'y ruina.

En 1893, on a inauguré sa statue (par le sculpteur Ch. Bailly) à Tarare.

SIMONET. — Famille d'orfèvres lyonnais, parmi lesquels on peut citer :

1^o Bernardin, à Lyon de 1642 à 1655, et qui termina sa carrière à Paris.

2^o Jacques, qui brillait à Lyon de 1675 à 1700, et fut maître de métiers en 1687.

3^o Jean-Baptiste, qui fut maître en 1665.

SIMONNET (Claude). — Orfèvre lyonnais de la première moitié du xvii^e siècle.

SINGIER (Alexis). — Directeur des théâtres de Lyon vers 1840-1845, qui jouit d'une grande popularité à Lyon.

Son principat, à la tête du Grand-Théâtre, souleva l'enthousiasme du public.

Très répandu dans la société lyonnaise, son départ laissa d'unanimes regrets. Les articles de journaux, les écrits en vers et en prose multiplièrent les éloges de Singier.

Nous avons eu, depuis, des directeurs qui auraient pu, comme on dit aujourd'hui, « en prendre de la graine. »

SIONEST (Claude, dit l'Ainé). — Né à Lyon en 1749, mort en la même ville le 31 janvier 1820; il exerça la profession de pharmacien-droguiste, *rue de l'Enfant-qui-pisse* (Lanterne), à la tête de la maison Sionest-Biétrix.

Membre fondateur de la Société d'Agriculture (an VI), Gilbert apprécie tout particulièrement ses qualités d'entomologiste.

Sionest se livra avec passion à l'herborisation; il constitua une riche collection qui comptait près de trois cents espèces de lichens. Son herbier, en 50 volumes, fut vendu à l'abbé Pagès, qui le céda aux Pères Maristes.

SMITH (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue a porté le nom de *rue des Echevins*. Sa dénomination moderne rappelle Joseph Smith, ingénieur-mécanicien, qui se distingua pendant le siège de 1793; il organisa et dirigea une fonderie de canons. Arrêté après la prise de Lyon, il périt, victime de la Terreur, en novembre 1793.

SOBRY (Jean-André). — Né et mort à Lyon (1705-1775). Trésorier de France, Sobry occupa ses loisirs en naturaliste. Il fit des recherches sur les plantes, les insectes, les oiseaux, les coquilles, etc... Il herborisa dans le Lyonnais, le Forez, les Alpes. A Linné — avec lequel il correspondait — il envoya plusieurs centaines de plantes.

Ses collections furent partagées entre son neveu Imbert Colomès et le Conservatoire Botanique de Lyon.

SOCIÉTÉ DE L'ARAIGNÉE DANS LE PLAFOND. — Cette société tint quelques réunions privées à Lyon, vers la fin du second Empire.

C'était un cénacle littéraire fort ancien, créé à Vichy. On se groupait dans un salon dont le plafond était orné, en guise de lustre, d'une gigantesque araignée, qu'on faisait danser, à l'aide d'un fil, au-dessus de la tête des assistants.

[*L'Intermédiaire*, 10 novembre 1866.]

SOCQUET (Antoine-Jean). — Né à Aiguebelle (département du Mont-Blanc), le 15 janvier 1810, fut médecin de l'Hôtel-Dieu (1842) et de la Charité (1862).

Membre de la Société littéraire dès 1845, il en devint le Président en 1863.

Socquet fut professeur de thérapeutique à l'Ecole de Médecine, en 1858. Il mourut à Lyon le 8 septembre 1883.

SOLIMAN-PACHA. — Joseph Sève, Soliman bey, est né à Lyon, rue de la Barre, le 17 mai 1788.

Il entra dans la marine à l'âge de douze ans, puis dans les hussards (2^e régiment) le 2 mai 1807. Il fut nommé lieutenant porte-drapeau au 14^e chasseurs, le 13 mai 1815. L'année suivante, en mai 1816, il démissionna et entra au service du pacha d'Egypte.

Aimé Vingtrinier a publié sur Sève, un travail remarquablement documenté, qui révèle toute l'énergie, tout l'entrain et aussi toute l'heureuse fortune de cette sorte de condottière du **XIX^e** siècle.

Soliman-pacha devint major-général des armées égyptiennes.

Le statuaire Ch. Bailly a fait un buste de J. Sève, qui fut reçu par la ville, le 11 juillet 1887, pour la salle des Lyonnais célèbres.

SONNERY-MARTIN. Né à Tarare, le 5 janvier 1841, Sonnery-Martin, manufacturier, devint Président de la Chambre de Commerce de sa ville natale.

Conseiller général du Rhône, il fut élu député, pour la première fois en 1893, contre le député socialiste sortant Lachize. Battu à son tour, huit ans après, par le socialiste Palix, Sonnery-Martin se retira de la vie publique.

SORDOT ou **SOURDOT** (Jérôme). — Orfèvre et graveur, né à Lyon en 1629, de Girard Sordot, installé dans la même profession en notre ville, de 1618 à 1656.

SOUCHEU (Etienne). — Peintre lyonnais du **XVIII^e** siècle, mort à Oullins le 12 mars 1794, en tombant d'un échafaudage, dans l'église, alors qu'il peignait une statue de l'Egalité.

SOUCHON (l'abbé). — Curé de Sainte-Foy-l'Argentière qui se fit remarquer aux assemblées préparatoires des Etats Généraux. Le 14 mars 1789, à une réunion des trois ordres, tenue dans l'église Saint-Bonaventure, l'abbé Souchon prononça un discours dans lequel il engageait les prêtres à renoncer au célibat.

SOUCHON (Louis), dit Lewis Boglover. — Dessinateur, graveur et peintre, né à Lyon en 1805, mort le 21 décembre 1835, dans la même ville.

Il a laissé quelques *Paysages*; des *Eaux-fortes* (1834); le *chemin du village*; le *Colombier*; la *Causette au bord du chemin*; etc...

SOUFFLOT (rue). — V^e arrondissement. — Cette rue, qui longe la Loge du Change, a reçu le nom du célèbre architecte Jacques-Germain Soufflot, né à Irancy, en Bourgogne, en 1710, mort à Paris le 29 août 1781.

Soufflot visita l'Italie, la Grèce, l'Asie-Mineure. De retour en France, il vint à Lyon, où il dessina un projet de coupole pour le couvent des Chartreux.

En 1749, il construisit la Loge du Change; puis édifia la façade (côté Rhône) de l'Hôtel-Dieu.

En 1750, il fut nommé directeur des bâtiments royaux à Paris. En 1754, il revint à Lyon, construire le premier Grand-Théâtre (réédifié, vers 1827, par Chenavard et Pollet). Terminé en 1746, on l'inaugura par une représentation de *Britannicus*, avec Mademoiselle Clairon dans le rôle d'Agrippine (30 août 1756).

Soufflot fit également les plans de l'église Sainte-Geneviève, à Paris, où l'avait appelé, dans ce but, M. de Marigni, frère de M^{me} de Pompadour; il mourut au cours des travaux, qui furent achevés par un de ses élèves, Jean Rondelet, lyonnais.

Parmi les travaux de Soufflot, citons encore: *quai Saint-Clair* et flot d'immeubles le long de ce quai; plans de la *maison Parent*, place de l'Herberie (1751); plans de l'*hôtel de Lacroix-Laval* et ceux de l'*hôtel de Pizay*; etc...

Soufflot a publié de nombreux ouvrages concernant son art, ce qui contribua à le faire élire à l'Académie de Lyon.

Carl van Loo nous a laissé trois portraits du grand architecte.

Son buste, exécuté sur les fonds de la fondation Grognaud, par Jean-Jacques Helshœcht (1844), figure dans la série des bustes de Lyonnais célèbres.

SOULARY (Claude). — Peintre, né à Lyon en octobre 1792, mort à Saint-Etienne le 20 janvier 1870. Il fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts, sous Revoil, puis de celle de Paris, sous Gros et Girodet.

Parmi ses œuvres: *Ugolin condamné à mourir de faim avec ses enfants* (1819); *Cain après le meurtre d'Abel* (1824); *Priam immolé par Pyrrhus* (1822); *Veillard en adoration*; *les Naufragés*; etc...

SOULARY (Joséphin). — Voir: *Joséphin-Soulary*.

SOULIER (Henri). — Né en 1834. Interne des hôpitaux de Paris en 1859, Soulier fut médecin des hôpitaux de Lyon où il entra en fonction en 1883.

Il enseigna la thérapeutique à la fondation de la Faculté.

Les spécialistes signalent qu'il semble avoir prévu, à une époque où triomphait la chimie, l'influence des agents physiques dans la constitution ou les troubles pathologiques du sang.

Henri Soulier mourut à Lyon en 1921.

SOULTRAIT (Georges-Hyacinthe-Richard, comte de). — Né à Toury-sur-Abrion (Nièvre) le 22 juin 1822, de Soultrait occupa, à Lyon, les fonctions de receveur des finances.

Archéologue et littérateur, il fut membre de l'Académie de Lyon (1858), administrateur des Hospices (1864-1874), administrateur du Dispensaire (1859-1865).

De Soultrait fut conseiller général de la Nièvre.

Il mourut le 18 septembre 1888.

SOUMY (Paul-Marius). — Peintre et graveur, né au Puy en 1831. Élève du graveur Vibert et de Guy à l'École des Beaux-Arts. Soumy fut grand prix de Rome au concours de gravure.

Aux Expositions lyonnaises on a pu admirer de lui: *la Création de l'Homme*, d'après Michel-Ange; *le Dédain* (musée de Lyon); *la Dispute du Saint-Sacrement* (1864); *Eglise Saint-Just*, à Lyon; *entrée de Jésus à Jérusalem*; *la Femme au fuseau*, lithographie; *Femme de Sonino*, aquarelle; *les Grimpeurs*; *intérieur de l'abbaye de Silvacane*; *Jésus et la Femme adultère*; *le Pont d'Alai*, eau-forte; *Romaines* (1861); *Tête de moine*; etc...

SOUPPAT. — Famille lyonnaise de relieurs, dont les plus connus furent:

Jean, cité vers 1685 et 1720;

Joseph, qui exerce vers 1750 ;
Philippe, seconde moitié du XVIII^e siècle ;
Robert, connu à Lyon vers 1760.

SOURD. — Famille de potiers lyonnais qui habitèrent quai Pierre-Scize, 104, dans la maison qui porte l'enseigne : *à l'envie (l'envie) du pot*. On désignait d'ailleurs cet immeuble sous le nom de maison Sourd.

Claude, né en 1718, mort à Lyon en janvier 1794, créa la maison.

Jean-Baptiste, son fils, né à Lyon en 1772, continua la profession avec talent.

SOUVENIR (rue du). — V^e arrondissement. Cette rue passe devant l'ancien cimetière de Vaise (disparu aujourd'hui) ; c'est à ce fait qu'elle doit son nom.

Vers 1840, on disait : *rue des Souvenirs*.

SOUVIGNET (Louis). — Peintre, né à Lyon le 30 octobre 1830, d'Auguste Souvignet, également peintre établi dans notre Ville.

Louis Souvignet fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts et de Bonnefond.

Il a exposé des *Portraits* ; des *Paysages* ; un *Christ* (1859) ; *cénotaphe à la mémoire de Valerius Asiaticus* ; etc...

SOZZI (Louis-François de). — Né à Paris, le 4 octobre 1706, mort à Lyon le 11 mars 1780.

De Sozzi était avocat au Parlement. Membre de l'Académie de Berlin, il fut élu à celle de Lyon en 1755. Il fut en correspondance suivie avec Catherine II.

Ses mémoires sur les testaments olographes eurent un très grand succès.

Il a publié : *Lettre sur l'urne antique de plomb trouvée à Lyon* ; *sur l'hygiène qui a paru dans le Lyonnais en 1756* ; *consultation pour les syndics, consuls et habitants du bourg de Vaise-lès-Lyon* (1779) ; etc...

SPARTERIE (rue de la). — V^e arrondissement et Saint-Rambert. — Plusieurs usines de sparterie, desservies par cette voie publique, lui ont valu son nom.

SPIRE ou **SPIERE** (Claude). — Peintre, né à Nancy, en novembre 1642, mort à Lyon vers 1680.

Il étudia en Italie et ne se fixa guère dans notre ville qu'en 1670, où il peignit, à Saint-Nizier [Audin et Vial] : la *Guérison du serviteur du centenier*; la *Guérison du paralytique*; *Jésus chassant les vendeurs du temple*; etc...

SPIRINX. — Famille de graveurs, originaire d'Anvers, dont plusieurs membres séjournèrent longuement à Lyon :

Laurent, naquit à Lyon le 5 janvier 1645 et vécut probablement jusqu'à la fin du XVII^e siècle.

On trouvera dans la *Revue du Lyonnais*, année 1893, une étude documentée sur cette famille, par N. Rondot.

SPON (rue). — II^e arrondissement. — Le nom de cette voie publique rappelle deux membres éminents de la famille Spon :

Charles (le père), fut reçu médecin à Montpellier en 1632; en 1635, il fut nommé agrégé au Collège de médecine de Lyon. Charles Spon jouit d'un assez grand renom et correspondit avec les célébrités de son époque, notamment avec Guy Patin; Bernier le voyageur; Reinesius, de Leipzig; Hoffmann, de Nuremberg; l'archéologue Fesch.

En 1639, le Consulat lui avait remis un certificat de bourgeoisie. Charles mourut en 1684, un an avant son fils.

Jacob Spon, fils du précédent, naquit à Lyon en 1645, et fit ses premières études médicales sous la direction de son père, puis alla se perfectionner à l'Ecole de Strasbourg.

Bien qu'il ait eu une incontestable notoriété comme médecin, il est surtout connu par ses travaux sur les antiquités de Lyon. En 1683 parurent ses *Recherches des antiquités et curiosités de la Ville de Lyon*, ouvrage dédié à Pierre de Carcavy, lyonnais, conservateur de la Bibliothèque du roi.

Jacob Spon s'appliqua à faire la démonstration de l'utilité des études épigraphiques, comme science auxiliaire de l'Histoire. Il écrivit de nombreux ouvrages sur la Grèce, l'Italie; sur l'*Origine des Estrennes* (sic), 1674.

Mais son principal ouvrage reste toujours ses *Recherches*,

recueil de trente et un articles sur les antiquités lyonnaises, articles dont quelques-uns sont de ses amis Antoine Galland, Antoine Graverol, Glandevès de Camps, qu'il avait associés à ses recherches.

Les mesures annoncées contre les protestants contraignirent Spon à quitter la France. Par Bourg, la Bresse et le Bugey, il se rendit à Vevey, où, dénué de ressources et à bout de forces, il mourut de misère à l'hôpital, le 25 décembre 1685.

STELLA (rue). — II^e arrondissement. — A la fin du XIV^e siècle, au midi de l'hôtel Blancherie (voir : rue Grôlée), fut ouverte la *rue Noire*, dans laquelle, par la suite, s'installèrent nombre d'imprimeurs : maître Claude Cayne ; maître Jean Bruyset, à l'enseigne de l'*Image de Saint-François*, chez lequel s'imprima l'*Histoire* du Père Ménétrier.

Au 30 avril 1858, cette rue sombre et malpropre, reçut le nom de la *rue Stella*, en mémoire d'une famille de peintres lyonnais, dont plusieurs membres devinrent illustres. Je rappellerai :

1^o *Jean Stella*, né à Malines vers 1563, mort à Lyon en 1605. Il fut appelé *Stella le Vieux*. Il habitait place Confort (Jacobins), et fut maître de métier en 1602.

On lui attribue la *Vierge, l'Enfant et Saint Jean-Baptiste* (au Musée de Lyon).

2^o *François II Stella*, né à Lyon en août 1603, mort à Paris en 1647. Il suivit son frère Jacques à Rome, puis à Paris, où son talent fut très apprécié.

3^o *Françoise Stella*, née à Lyon en mai 1606, morte à Paris, aux Galeries du Louvre, en 1660.

4^o *Jacques Stella*, le plus grand de tous, né à Lyon le 20 septembre 1596, mort aux Galeries du Louvre, à Paris, le 29 avril 1657. Il étudia d'abord avec son père François I Stella (1553-1605), puis avec Le Poussin.

Jacques Stella partit à la cour de Cosme de Médicis où il travailla, vers 1619, en même temps que le graveur Jacques Callot. De cette époque on lui attribue, notamment, le dessin de la *Fête des chevaliers de Saint-Jean*. Puis Jacques, après la mort de Cosme, se rendit à Rome (1621) où il fit quelques-unes de ses premières gravures : *Saint Georges* (1623) ; la *Madone* (1629) ; et plusieurs tableaux : *Jugement de Pâris* ; *Jeux d'enfants*, etc...

Vers 1633, sous le coup de fausses accusations, Jacques Stella et son frère furent jetés en prison. C'est alors qu'il dessina sur les murs de son cachot une *Madone tenant l'Enfant* ; elle fut trouvée si belle que le cardinal Francesco Barbarini vint

l'admirer ; et — dit Ant. Péricaud — les prisonniers tinrent depuis, en cet endroit, une lampe allumée et y firent leurs prières.

Son innocence enfin reconnue, Jacques quitta Rome en 1634 ; et, après avoir visité les principales villes de la péninsule, vint se fixer à Paris où Richelieu sut le garder, en le nommant peintre du roi, et en lui assurant, avec un logement au Louvre, une pension de mille livres.

Félibien, dans ses *Entretiens*, assure qu'il fut l'un des premiers à faire le portrait du Dauphin (Louis XIV).

L'œuvre de Jacques Stella est considérable ; tout devrait être cité et commenté ; un tel travail dépasserait le cadre de ces *Lyonnaises*. Je ne puis mieux faire que renvoyer le lecteur à l'article Stella dans le Dictionnaire (où j'ai déjà tant puisé) d'Audin et Eugène Vial.

Pagny, parmi les statuaires modernes, a fait un médaillon de Jacques Stella.

Les anecdotes sont nombreuses et plus variées encore les opinions sur Jacques Stella. Il est difficile de tout conter ; mais j'en veux indiquer quelques-unes.

Félibien, (dont j'ai déjà parlé) écrit que Jacques Stella « n'avait que neuf ans à la mort de son père, mais qu'il commençait déjà à donner des marques de ce qu'il ferait pour la peinture. »

De Piles s'est exprimé comme suit sur notre compatriote : « C'était un beau génie, propre à traiter toute sorte de sujets, mais tourné du côté de l'enjoué et du doux plutôt que du grave. » Il laisse entendre que son pinceau convenait à une dévotion un peu molle, ce qui explique qu'il fut, pour les Jésuites, un peintre de prédilection !!

Il est temps de revenir à notre rue Stella.

Personnalités ayant habité la rue

1545. — Vaunier, ou Varnier, Pierre dit Bertrand, peintre, écrivain, enlumineur, rue Noire.

1560. — Viguiet Jean, potier de terre, rue Noire.

— Plusieurs imprimeurs (voir plus haut).

Souvenirs d'autan

— Au moment de la cession aux Recteurs de l'Hôtel-Dieu de la rue Serpillière, les habitants de la rue Noire firent une pétition pour que leur rue soit prolongée jusqu'au quai du Rhône, au lieu dénommé *port du Tibre*.

— En 1675, parut, chez Jean Bruyset, imprimeur rue Noire, le *Théâtre d'Agriculture*, par Olivier de Serres.

— C'est rue Stella que Laurent Mourguet, quittant son théâtre du quartier Saint-Paul, vint installer son théâtre de Guignol, vers 1807. Est-ce un de ses ancêtres, ce Jehan Mourguet qui, au xv^e siècle, dans un jardin situé en la même rue, installait un tir à l'arbalète?

STEPHANE-COIGNET (rue). — VII^e arrondissement.
— Cette rue porte le nom d'un conseiller d'arrondissement de Lyon.

STEYERT (André). — Historien, archéologue et dessinateur, né à Lyon le 8 juillet 1830, mort en la même ville le 17 décembre 1904.

Steyert a écrit une *Histoire de Lyon* en trois gros volumes, remarquablement documentés.

On peut reprocher à Steyert un certain parti pris contre le phénomène révolutionnaire; il aurait même, dit-on, laissé l'ébauche d'un quatrième volume peu tendre pour les républicains. Mais on ne peut lui reprocher d'avoir sacrifié ses convictions à la fortune. Steyert, historien, grand historien, a vécu plus que modestement dans la ville pour laquelle il élevait ce monument qu'est son *Histoire*.

STOLK (Alida). — Peintre, née à la Haye et morte vers 1898. Elle étudia à Lyon avec Saint-Jean et Mme Puyroche-Wagner, puis se fixa à Paris en 1864.

Elle a exposé à Lyon, notamment: *Guirlande à Julie* (1866); *Primevères*; *le Goûter* (1879); *Roscs Trémières*; etc; etc...

STORCK (Adrien). — Imprimeur lyonnais, né en 1851, mort en 1908.

Storck était avant tout un artiste et non un marchand. D'une sensibilité excessive, il cultivait avec goût et même avec talent les Muses.

Storck fut président de l'Union des Imprimeurs de France.

Il a publié: *Lyon à l'Exposition Universelle de 1889* (avec Henri Martin); *Education et Enseignement*; etc...

STORKENFELD (Jean). — Artiste du Grand-Théâtre de Lyon, convaincu d'avoir été l'un des chefs des associations connues sous le nom de *Compagnons de Jésus et du Soleil*.

Il fut condamné à mort par le tribunal criminel de la Haute-Loire, le 11 mai 1798.

SUBLET (Benoît-Antoine, dit Antony). — Peintre, né à Lyon le 8 juin 1821, mort à Paris le 17 décembre 1897.

Sublet étudia à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon sous Bonnefond. C'est après plusieurs voyages à Marseille et à Rome qu'il se fixa à Paris, vers 1872.

Il a décoré de nombreuses églises et laissé quelques *Portraits*. A Lyon, il a exposé au cours de sa carrière, depuis 1841, citons : *Eudore devant le tombeau d'Ovide* (1841) ; *Calvacade de Faust* ; *la Ronde des Willis* ; *Sapho* (1845) ; *l'Obole de la Veuve* (1863).

De lui encore : *les Martyrs de la Ville de Lyon* ; *la Mort du Christ* (1865) ; *Christ en croix* (1877) ; *Portrait de Pie IX* ; etc...

Sublet a décoré la chapelle de l'Institution des Chartreux.

Notre Musée possède *Judas jetant dans le temple les trente deniers*.

SUCHET (cours). — II^e arrondissement. — Le maréchal de France Suchet, fils d'un négociant lyonnais, né à Lyon en 1770, mort au château de Montendon, près de Marseille, en 1826, a donné son nom à cette avenue.

Né sur la paroisse de Saint-Saturnin, Louis-Gabriel Suchet fit ses études, avec succès, à l'Île-Barbe. A dix-sept ans il succéda son père dans son commerce de soieries, puis lui succéda avec son frère, sous la raison sociale Suchet frères, dans la maison Tolozan, au port Saint-Clair.

A la Révolution, Suchet s'engagea comme simple soldat dans la cavalerie. En quelques mois il franchit les grades subalternes et devint, en 1792, capitaine d'une compagnie franche de l'Ardèche (berceau de sa famille).

Il était chef du 4^e bataillon de ce département, lorsqu'il eut à lutter contre ses compatriotes : c'est à Perrache, sur la digue (cours Perrache actuel), que le bataillon qu'il commandait dans l'armée de la Convention, fut mis en déroute par les insurgés lyonnais, le 29 septembre 1793.

Suchet prit une part glorieuse au siège de Toulon, toujours avec son bataillon de l'Ardèche. Barras, dans ses *Mémoires* prétend que ce sont des hommes de Suchet, et non pas Bonaparte, qui firent prisonnier le général O'Hara.

Tracer la carrière de ce militaire demanderait plus que quelques lignes ; ce que je veux souligner c'est que ce Lyonnais, parti simple soldat, gagna, après une belle victoire à Sagonte, en 1811, son bâton de maréchal, avec le titre de duc d'Albuféra.

Suchet a écrit ses *Mémoires*, qui furent publiées par sa veuve.

Il fut enterré au Père-Lachaise, le 23 janvier 1826 ; le *Journal des Débats*, du 24, publie le discours prononcé sur sa tombe par le duc de Reggio.

Divers

— La statue du maréchal Suchet, par Dumont, s'élève place Tolozan. Il est question, à l'heure où j'écris, de la déplacer.

— Léopold de Ruolz-Monchal, sculpteur, a fait, en 1839, le buste de Suchet.

La caserne de gendarmerie du cours Suchet a été édiflée sur les plans de l'architecte Henri Moncorgé.

SUDAN (abbé Jean-Nicolas). — Né à Lyon le 3 septembre 1761, mort le 1^{er} avril 1827. L'abbé Sudan, chanoine d'honneur de la Primatiale, fut archiviste de la ville de Lyon.

On consulte avec intérêt des *Notes* qu'il a laissées.

SUISSES. — En 1595 fut signé le traité de Lyon, avec les cantons suisses.

SULLY (rue). — VI^e arrondissement. — Ce personnage est sans intérêt immédiat pour la Ville de Lyon. Cependant, on peut noter que notre ville ne lui était pas indifférente. L'abbé de l'Ecluse lui fait dire : « Ceux de Lyon avaient un procès contre « Feydeau (fermier général des aides). Ils représentèrent à Sa « Majesté que le refus que le conseil faisait de leur délivrer un « arrêt qu'ils y avaient déjà obtenu, portoit un préjudice notable « à leur commerce. Le Roi me les recommanda et je fis finir leur « affaire. Le bien et le mal d'une ville comme Lyon est celui de « tout le royaume. »

Divers

1849. — Eichhoff, professeur à la Faculté des Lettres, habite au n^o 1.

N^o 8. Voir portail Renaissance, provenant de l'ancienne église des Jacobins (place Confort) avec, au sommet, l'écusson des Gadagne.

SUPERCHY (Etienne). — Graveur, né à Parme en 1736, mort à Lyon, sur l'échafaud, le 21 décembre 1793. Il a fait surtout des *Portraits* : *Louis XVI* (1774; *Antoine-Claude Rey*, lieutenant-général de police (1788); *Palerne de Savy*, maire de Lyon (1790), etc...

SURE (Pierre de). — Lyonnais, célestin du couvent d'Avignon, a écrit : *le voyage spirituel du pèlerin de sainte Mère l'Eglise romaine saint Pierre de Luxembourg, jadis illustrissime cardinal, avec sa vie* (Avignon, 1562). [Barjavel].

SUTTER (Jean-David, dit Jules). — Peintre, né à Genève en janvier 1811, mort à Paris le 3 mars 1880. Il fit de longs séjours à Lyon, où il a produit : *Roche Cardon* (1844) ; *Ferme brûlée à Saint-Romain* (1844) ; *Vue prise en haut de la rue de l'Annonciade* ; *un lavoir près de Brignais* (1845), etc...

SYBER ou **CYBER** (Jehan). — Imprimeur lyonnais dont la maison florissait à la fin du xv^e siècle. En 1493, il habitait rue Bourgneuf, dans la maison du médecin Jehan Thibaud, auquel il payait sa location avec soixante livres par an et un exemplaire de tous les livres qu'il imprimait. [A. Péricaud, l'aîné.]

SYLVECANE (Constant de). — Lyonnais qui connut la notoriété au xvii^e siècle. Conseiller en notre cours des Monnaies, il devint président de celle de Paris. Prévôt des marchands en 1669.

C. de Sylvecane a publié, en 1690, une traduction en vers des satires de Juvénal.





TABARD (l'abbé François). — Né à Lyon, en 1746, mort en la même ville le 3 mars 1821.

Professeur au Collège de Notre-Dame puis à l'Ecole centrale, Tabard enseigna enfin les humanités au Lycée de Lyon.

En 1788 l'Académie de Lyon le reçut dans ses rangs.

Il eut de très vives controverses avec Bernardin de Saint-Pierre, sur la conformation de la terre.

TABAREAU (rue). — IV^e arrondissement. — Le doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, Tabareau, qui fut chargé de régler les procédés d'enseignement à employer à l'Ecole de la Martinière, a donné son nom à la rue qui nous occupe.

L'ingénieuse méthode expérimentale dite *méthode manuelle*, appliquée à l'enseignement populaire des sciences industrielles, proposée par le savant et modeste professeur, fut adoptée en 1833, grâce à l'appui du maire Prunelle qui triompha de tous les obstacles.

L'ensemble des prescriptions édictées dans ce plan d'études a reçu le nom de *méthode Tabareau*. Sa présentation fut faite par l'auteur dans un livre intitulé : *Exposition d'une nouvelle méthode expérimentale appliquée à l'enseignement populaire des sciences industrielles*.

Tabareau mourut directeur de la Martinière, en 1866.

Le sculpteur Etienne Pagny (1829-1898) a fait un buste en bronze de Tabareau.

TABLES-CLAUDIENNES (rue des). — 1^{er} arrondiss^t.

— La création de cette rue remonte à 1824. Quant à son nom, elle le doit aux fameuses tables de bronze, sur lesquelles est gravée la harangue de l'empereur Claude au Sénat romain, en faveur des Gaulois de la Lyonnaise (voir montée Saint-Sébastien). Je rappelle que l'empereur Claude naquit à Lyon l'an 10 avant Jésus-Christ, de Rome l'an 744, le jour où l'on fit la dédicace du temple d'Auguste.

Vers le xvi^e siècle s'ouvrait, en ce lieu, la *rue Cappon*, ainsi appelée parce qu'elle servait d'entrée à la maison des Capponi, riche famille florentine installée à Lyon. Mais cette maison étant devenue, par la suite, la propriété des Pères de l'Oratoire, on désigna ce chemin par le nom de *rue de l'Oratoire*, puis *rue des Petits-Pères* ; ce nom s'est conservé jusqu'en 1863 pour une partie de la rue des Tables-Claudiennes.

M. Philippe Fabia, l'éminent professeur de notre Faculté des Lettres, vient de publier, sous le parrainage de la Commission du Vieux Lyon, un magnifique volume consacré aux Tables de Claude. Dans ce travail, il a réuni tout ce qu'on peut affirmer concernant ce document, jusqu'alors si imparfaitement traduit et commenté.

La *Revue de Paris* du 15 juillet 1930 a consacré un article à ce travail et l'a exactement résumé.

Les Tables de Claude furent achetées par le Consulat, sur la proposition de Claude Bellièvre, au prix de 58 écus au soleil. En 1814, le 17 septembre, elles furent transférées de l'Hôtel de Ville au Musée de Lyon, le jour même de l'entrée solennelle de S. A. R. Monsieur, frère du roi Louis XVIII (Charles X).

Divers

1845. — Durand (Jacques-Louis), dessinateur pour la fabrique, rue des Tables-Claudiennes.

N° 14. Maison léguée aux Hospices par Chapot (testament du 27 septembre 1879).

N° 35. C'est là qu'habitait, vers 1865, Chapitet, le cordonnier devenu teneur de livres, une des autorités du parti avancé, membre de l'Internationale.

Souvenirs d'antan

Je crois bon de donner ici une traduction des fameuses tables, dont tout le monde parle, mais dont bien peu de personnes connaissent le texte exact et complet.

1^{re} table «.... Mais ne vous révoltez pas contre la proposition
 « que je fais, et ne la considérez point comme une nouveauté
 « dangereuse et contraire aux usages de Rome. Considérez plutôt
 « combien de changements ont eu lieu dans cette cité, et combien,
 « dès l'origine, les formes et l'état de notre République ont varié.
 « Des rois ont gouverné Rome autrefois ; il ne leur arriva pas,
 « cependant, de transmettre le pouvoir à des successeurs dans
 « leur famille : ils sont venus du dehors ; quelques-uns furent
 « étrangers. Après Romulus régna Numa, originaire du pays des
 « Sabins ; il était notre voisin, sans doute, et étranger cependant,
 « de même que Tarquin l'Ancien, successeur d'Ancus Martius.
 « Issu d'une mère de sang noble, mais que sa pauvreté avait
 « obligée à prendre pour époux Démarate de Corinthe, Tarquin
 « se voyait exclu, dans sa patrie, de la carrière des honneurs par
 « la souillure de sa naissance ; il vint à Rome qui le fit son roi.
 « Né d'une captive nommée Ocrésia, Servius Tullius prit place
 « sur le trône entre ce prince et son fils ou son petit-fils, car les
 « auteurs varient sur ce point. Si nous en croyons les nôtres, les
 « Toscans surtout le présentent comme le compagnon très fidèle
 « de Cœlius Vicenna, dont il partagea toujours le sort. Chassé
 « par une fortune diverse avec les débris de l'armée de Cœlius,
 « Servius sortit de l'Etrurie et vint occuper le mont Mastarna,
 « dont il changea le nom toscan, comme je l'ai dit, en celui de
 « Cœlius, son chef, et il obtint la royauté pour le plus grand bien
 « de la république. Enfin, les mœurs de Tarquin et de ses fils les
 « ayant rendus odieux à Rome, le gouvernement monarchique
 « lassa les esprits, et l'administration de la république passa
 « à des consuls, magistrats annuels. Parlerai-je maintenant de
 « la dictature, supérieure en pouvoir à la dignité consulaire, et
 « à laquelle nos ancêtres avaient recours dans les circonstances
 « difficiles qu'amenaient nos troubles civils ou des guerres
 « dangereuses, et des tribuns plébéiens, institués pour défendre
 « les intérêts du peuple ? Passé des consuls aux decemvirs, le
 « pouvoir, lorsqu'il fut ôté au decemvirat, ne revint-il pas aux
 « consuls ? La puissance ne fut-elle pas transmise ensuite tantôt
 « à six, tantôt à huit tribuns militaires, auxquels s'adjoignit
 « l'autorité des consuls ? Rappellerai-je le peuple admis plus
 « tard aux honneurs, non seulement du commandement, mais
 « encore du sacerdoce ? Que si je racontais les guerres entreprises
 « par nos ancêtres et qui nous ont fait ce que nous sommes, je
 « craindrais de paraître trop orgueilleux et de tirer vanité de
 « la gloire de notre empire étendu jusqu'au-delà de l'Océan.
 « Mais je reviendrai de préférence à ce qui regarde cette ville. »

II^e table. « Le divin Auguste et mon oncle Tibère-César, ont
 « voulu que l'élite des colonies et des municipes, c'est-à-dire que
 « les hommes les meilleurs et les plus riches fussent admis dans
 « le Sénat. Mais quoi donc ? est-ce qu'un sénateur italien n'est
 « pas préférable à un étranger ? Ce que je pense sur ce point,
 « je le montrerai, si cette partie de ma proposition est approuvée ;
 « mais je ne pense pas qu'on doive exclure du Sénat les habitants
 « des provinces, s'ils peuvent lui faire honneur. N'y a-t-il pas
 « longtemps que la très illustre et très puissante colonie de
 « Vienne fournit des membres au Sénat ? N'est-ce pas de cette
 « colonie qu'est venu, parmi plusieurs, Vestinus, ornement de
 « l'ordre des chevaliers, mon intime ami, et que je garde
 « aujourd'hui pour mes propres affaires ? Je vous en prie,
 « honorez ses fils des premières fonctions du sacerdoce, pour
 « qu'ils puissent, avec les années, avancer dans les dignités. Je
 « tairai le nom abject de ce brigand de Valerius Asiaticus qui,
 « par un odieux prodige de souplesse, fit entrer le consulat dans
 « sa maison, avant même que sa colonie ait obtenu solidement
 « le bénéfice de la cité romaine ; et je ne dirai rien de son frère
 « qu'un malheur, dont il était innocent, a rendu incapable
 « d'entrer au Sénat. Mais il est temps, Tibère-César-Germa-
 « nicus, de découvrir aux Pères conscrits à quoi tend ce discours,
 « car tu es parvenu aux dernières limites de la Gaule
 « Narbonnaise. Vous ne regrettez pas davantage de voir parmi
 « les Sénateurs tous ces jeunes hommes que Persicus, homme de
 « race noble et mon ami, ne regrette de lire le nom de ses
 « ancêtres parmi les images des Allobroges. Si vous accordez
 « cela, qu'attendez-vous de plus, sinon que je vous démontre,
 « et vous fasse comme toucher au doigt, que le pays au-delà des
 « limites de la province narbonnaise peut bien vous envoyer des
 « Sénateurs, quand vous n'avez pas à vous repentir d'avoir admis
 « ceux de Lyon dans notre ordre ? C'est avec hésitation, Pères
 « conscrits, que je sors des limites connues et familières de la
 « Gaule Narbonnaise ; mais il est temps de débattre la cause de
 « la Gaule Chevelue. Si l'on m'objecte cette guerre qu'elle a
 « soutenue pendant dix ans contre le divin Jules, j'opposerai
 « cent années d'une fidélité inviolable et de dévouement éprouvé
 « dans nos conjonctures les plus critiques.

« Lorsque Drusus, mon père, soumit la Germanie, ils
 « assurèrent sa sécurité en maintenant derrière lui le pays dans
 « une paix profonde, bien que, lorsqu'il fut appelé à cette guerre,
 « il se vit dans la nécessité de demander aux Gaulois un subside
 « nouveau auquel ils n'étaient pas accoutumés. Nous ne savons
 « que trop par notre expérience, combien c'est chose difficile, et

« cependant il s'agit seulement, aujourd'hui, de faire un
« recensement public des facultés de chacun. »

[Monfalcon : *Histoire de Lyon.*]

Tel est le texte que nous ont conservé les deux tables
découvertes à Lyon.

On pense généralement qu'il dut y en avoir quatre : la
troisième contenant la fin du discours de Claude ; la quatrième
énonçant le décret du Sénat romain.

TABORIN (Jehan), dit de Lorraine. — Architecte ou,
comme on disait alors, maître d'œuvre, qui vécut à Lyon où il
mourut en 1514. Il travailla avec Guillaume de Pomey, Jehan
Moreau, Jehan Perréal.

En 1513, il dirigea les travaux des fortifications de la colline
de Saint-Sébastien.

TAILLEMONT (Claude de). — Lyonnais qui a joui d'une
certaine célébrité au xvi^e siècle. Il était l'ami de Maurice Sève
et de Clément Marot.

C'est lui qui régla l'ordonnance de la réception faite à Lyon,
en septembre 1548, à Henri II et à la Reine Catherine de Médicis,
dont le récit fut imprimé par Guillaume Roville, la même année.

On lui doit deux *Sonnets* à la louange de Louise Labé.

Il écrivit également la *Tricarite*, plus quelques chants en
faveur de plusieurs demoiselles, qui parut à Lyon, en 1556, chez
Jean Temporal.

Taillemont préconisa une réforme de l'orthographe qui eut
peu de succès. En voici un exemple :

« E vos humains, qi ma douleur
« Poriès juger à la couleur,
« Vos soet exemple,
« N'anrichir de votre valeur
« L'inconu temple.

TAILLEUR (Claude-Baptiste). — Né à Besançon le 5
août 1823 ; fut élève de Janmot et de notre Ecole des Beaux-
Arts.

Tailleur fut professeur de dessin au Lycée, de 1864 à 1871.

On a de lui : des *Portraits* ; *Saint-Joseph et l'Enfant Jésus*,
etc....

TALARU. — L'origine de cette famille se perd dans la nuit des temps ; mais elle est certainement lyonnaise.

Dans le recueil de Gilbert Ducher, imprimé en 1538 par Sébastien Gryphe, on trouve une pièce qui confirme ce que nous disions (voir rue des Antonins), à propos de cette sorte d'Académie que Jean de Talaru réunissait en sa maison, sur le coteau de Fourvière (probablement sur l'emplacement de l'actuelle maison des Tourelles qui appartient au Professeur Siraud). Voici cette pièce de Ducher :

« Mon livre, va te rendre au Forum de Vénus,
« Ce sommet élevé d'où le soleil contemple
« De ses derniers regards la cité de Plancus,
« Talaru, dans ces lieux, réside près du temple
« Où, du peuple chrétien, Thomas est révérend.
« On ne l'y voit pas seul ; il y coule sa vie
« Dans une douce paix, des Muses entouré,
« Si jamais toutefois, un poète sacré.
« Reconnut l'ascendant des nymphes d'Aonie.
« Ce prêtre vertueux dont s'honore Lyon,
« Te fera, sois en sûr, un accueil favorable.
« De tous ceux qui sont chers au Dieu de l'Helicon,
« Il est le protecteur et l'ami véritable.

TALLEMANT DES REAUX. — Accompagnant à Rome l'abbé de Gondy (qui devint le cardinal de Retz), Tallemant des Réaux traversa Lyon vers 1637. Il s'éprit, en passant, de la fille d'un ami chez qui il logeait, et emporta avec lui promesses et bracelets de la belle... (Sainte-Beuve, les *Lundis*).

TANTE (Claude-Aimé). — Peintre, né à Lyon le 22 mars 1818, fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts et de Thierriat.

Tante a exposé des *Fleurs* et des *Fruits*.

TAPIS (rue des). — IV^e arrondissement. — Cette rue portait autrefois le nom de *rue Guillaume-Pipet*, qui était celui d'un des propriétaires riverains.

Sa dénomination actuelle lui vient des talus gazonnés ou *tapis* de verdure des anciens bastions de la Croix-Rousse.

Divers

En 1716, rue des Tapis, fut fondée, par lettres-patentes du roi, la Providence des Sœurs de la Trinité. Etablie successivement rue Sala, à Fourvière, aux Carmes-Deschaux, elle occupait, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un vaste bâtiment construit par la charité lyonnaise « sur les Tapis » près du fort Saint-Jean (1868).

Le but de cette institution était de fournir un asile, enseigner un métier à de pauvres filles orphelines ou indigentes.

TARCHIER (Louis). — Architecte, né à Tournus (Saône-et-Loire), le 18 avril 1830. Fut élève de la Martinière puis de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Ses études terminées, Tarchier travailla dans les cabinets Dupasquier et Bresson.

Parmi ses travaux, citons : la Caisse d'Epargne à Villefranche ; le château de Chazourne, à Aurec (Haute-Loire) ; des maisons cours Lafayette, cours de la Liberté, rue Paul-Bert, rue de la Part-Dieu, rue Bugeaud, rue Henri-IV, rue Commandant-Dubois, etc...

Tarchier fut admis en 1861 à la Société Académique d'Architecture de Lyon.

TARENTEISE (impasse). — IV^e arrondissement. — Ce nom rappelle un grand domaine qui subsistait encore sous cette appellation au milieu du XVIII^e siècle.

TARGE (Louis-Antoine-Victor). — Peintre né à Lyon en octobre 1812 ; il étudia avec Bonnefond, à l'Ecole de Lyon.

Targe a exposé dès 1846, notamment : *Bords du Rhône près de Lyon* (1846) ; *Vue prise de Rochemaure* (1852) ; *bords de l'Albarine* (1864) ; *Montagny* (Rhône) (1865) ; *bords de l'Ardèche à Aubenas*, etc..., etc...

TAUREAU (Jean). — Serrurier lyonnais du XVII^e siècle, qui fut chargé, en 1652, de « toute l'œuvre de forge » du nouvel Hôtel de Ville.

On trouve encore sa trace en notre ville vers 1673.

TAUROBOLE. — Ce monument, qu'on peut voir au Musée, fut découvert au mois de décembre 1704, sur la montagne de Fourvière, dans une vigne appartenant à Bourgeat, au-dessus de l'emplacement du théâtre antique.

La découverte de cet autel, et surtout l'inscription qu'on y peut lire, ont suscité d'interminables et multiples dissertations. Ce n'est point le lieu de les rappeler toutes. Une cependant, celle du P. Jésuite Hardouin, est curieusement paradoxale. Après avoir déclaré que cette inscription est une des plus anciennes dont on ait parlé, il prétend qu'elle est l'œuvre d'un faussaire ; il désigne, comme auteur, un Juif blasphémateur.

Le lecteur curieux de connaître à quelles aberrations conduit l'esprit de parti pris, peut lire dans le premier volume de l'*Histoire de Lyon* de Clerjon (pages 282 et sq.) les élucubrations du P. Hardouin sur ce sujet.

TAVERNIER (rue). — 1^{er} arrondissement. — Doit probablement son nom à un propriétaire qui a donné le terrain sur lequel elle est tracée.

Cette rue a porté le nom de *rue Delorme*, en mémoire de Philibert de l'Orme qui y aurait eu son atelier. L'architecte Falconnet, conseiller municipal vers 1835, découvrit sous une maison de cette rue appartenant à M. Dutilleul, un fragment de sculpture qu'il attribua à Philibert de l'Orme.

TAVERNIER (Horace-Honoré). — Docteur en médecine, né à Lyon le 22 mars 1811, mort en la même ville, le 25 juin 1894.

Interne des hôpitaux en 1828, Tavernier fut médecin au rapport à Lyon, pendant trente ans (1840-1870). Président de l'Association des Médecins du Rhône (1866-1871) ; médecin du Dispensaire de 1841 à 1850.

TEILLARD (Benoît). — Sculpteur, né à Beaujeu (Rhône) vers 1754, mort à Paris en 1782. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, il vécut sa courte vie d'artiste en cette ville.

TEISSIER (Benedict). — Voir **BENEDICT-TEISSIER** (place).

TEISSIER (Louis-Anne-Marie-Joseph). — Fils du précédent, né à Lyon le 1^{er} octobre 1851. Fut interne des hôpitaux de Lyon et docteur de la Faculté de Paris (1876) avec une thèse sur le *Diabète*.

Agrégé en 1878, Teissier devint professeur de Pathologie interne à la Faculté de Lyon en 1884, lorsque Bénédict Teissier prit sa retraite.

Ses études et recherches en pathologie cardiaque, et ses travaux sur les albuminuries sont demeurés précieux.

TELEGRAPHE (montée du). — V^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle l'époque où cette montée conduisait aux tours sur lesquelles était installé le télégraphe aérien. Ces tours figurent encore sur un plan dressé en 1842.

Divers

C'est dans le sol de cette voie publique qu'on a découvert trois exemplaires d'une inscription antique en l'honneur de Mercure.

— En 1830, le 1^{er} août, dès que la déchéance de Charles X fut proclamée, un détachement de quarante gardes nationaux de la compagnie de Saint-Clair, commandé par Arlès Dufour, s'empara du télégraphe à Saint-Just.

Au n^o 10. Monastère de la Visitation.

TEMPLE (Elisa). — Fille du poète Young, connue sous le nom de Narcissa. Elle mourut à Lyon le 8 octobre 1736 et fut inhumée dans le cimetière de « messieurs de la religion prétendue « réformée de la nation suisse au Grand Hôtel-Dieu. »

TEMPLIERS (rue des). — II^e arrondissement. — Voir **PORT-DU-TEMPLE**.

TENCIN (Pierre Guérin de). — Le cardinal de Tencin, né à Grenoble, le 22 août 1680, mort à Paris le 2 mars 1758, fut archevêque d'Embrun, puis passa au siège archi-épiscopal de Lyon en 1742.

Le cardinal prit une grande part aux affaires ecclésiastiques de son temps, et fut Ministre d'Etat.

Il était le frère de la fameuse Madame de Tencin, plus connue par ses intrigues que par ses romans.

TERME (rue). — 1^{er} arrondissement. — Cette rue, formée de deux tronçons distincts par leur alignement, portait, dans sa partie basse, le nom de *petite-rue Sainte-Catherine*, dans sa partie haute, celui de *place Neuve-des-Carmes*.

Elle s'est appelée aussi *place de la Fontaine* et *place du Marché au Fil*.

La première section devait son nom à une église placée sous le vocable de Sainte-Catherine, dépendant d'un hospice où était installée l'œuvre des jeunes orphelines (les orphelins étaient recueillis au prieuré de Saint-Martin-de-la-Chana). La *petite-rue Sainte-Catherine* a porté aussi le nom de *rue Gandinière*.

La *place Neuve-des-Carmes* — qui devait son nom à ce qu'elle était contiguë au vaste tènement des Carmes — avait été autrefois désignée sous le nom de *place du Fil*, parce qu'on y avait installé le marché au fil.

Tous ces noms disparurent en 1855 et 1862 pour céder la place à celui du docteur Jean-François Terme, né à Lyon le 12 juillet 1791, et qui mourut maire de la ville, le 8 décembre 1847.

Terme fut l'un des fondateurs du journal *le Précurseur*.

Dès 1830, il avait été adjoint du maire Prunelle, qu'il suppléa lorsque celui-ci fut élu député. Nommé maire le 30 octobre 1840, Terme se distingua par son dévouement lors des terribles inondations du 5 décembre 1840.

C'est sous son administration que fut installé l'éclairage au gaz dans les rues et qu'on commença à remplacer les légendaires cailloux ronds de Lyon par des pavés plats.

Il fit ouvrir la *rue Centrale*, la *rue Bourbon* (aujourd'hui *Victor-Hugo*); de grands travaux furent exécutés sur les quais Saint-Antoine et Fulchiron au cours de sa magistrature.

Terme fut élu député du Rhône et conserva son mandat jusqu'à sa mort. Il était membre de l'Académie de Lyon, administrateur des Hospices. Sa mort causa une profonde stupeur. Le Conseil municipal fit afficher la proclamation suivante :

« Habitants de la Ville de Lyon,

« La mort vient de frapper votre premier magistrat, Jean-François Terme, officier de la Légion d'honneur, député. Le « zèle ardent, infatigable qui l'animait pour le bien public, et

« dont notre cité offre de si nombreuses preuves, était trop universellement connu, apprécié, pour que les regrets de notre population ne viennent pas rendre le plus solennel hommage à la mémoire de l'éminent administrateur dont nous déplorons aujourd'hui la perte.

« Hôtel-de-Ville de Lyon, le 8 décembre 1847.

« *Le premier adjoint*: Clément REYRE. »

Le 11 décembre toute la ville lui fit d'imposantes funérailles.

Terme a publié de nombreux écrits; je rappelle: *Considérations sur les secours publics aux indigents malades dans la ville de Lyon* (chez Louis Perrin, 1826).

Personnalités ayant habité la rue

1788. — Arlès Pierre, recteur de la Charité, place Neuve-des Carmes.

1791. — Rast de Maupas, de la Société d'Agriculture.

1810. — Philippe Joseph, dessinateur, 17, place Neuve-des-Carmes.

1815. — Grogard, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.

Arlès Pierre, conseiller municipal, négociant.

1852. — Hautancourt (Jean d'), dessinateur pour la fabrique.

1853. — Pernet François, dessinateur pour la fabrique.

1868. — Charnal Auguste, architecte, 15, rue Terme.

Notes topographiques

Les maisons de la rue Terme, côté Saône, sont construites sur l'emplacement du couvent des Grands Carmes de Lyon.

N° 15. Voir façade du XVIII^e siècle; portail, consoles aux fenêtres.

N° 16. Balcon, consoles cannelées.

Souvenirs d'antan

1596, août. — Le président Forget était à Lyon, avec quinze conseillers du Parlement de Paris, pour la tenue des Grands Jours. Les assemblées se tinrent dans le couvent des Grands Carmes des Terreaux, et durèrent jusqu'en décembre. Messieurs les Conseillers quittèrent Lyon le 7 de ce mois d'août 1596.

1648. — Le 6 février, un incendie cause de graves dégâts au couvent des Carmes.

1789. — Le 12 janvier, c'est dans une des salles du couvent que se tint la première assemblée du Tiers-Etat du Lyonnais.

— Le 15 janvier, seconde séance dans laquelle on demande que tous les citoyens indistinctement, payant au moins trois livres d'impôts, soient appelés aux assemblées chargées d'élire les députés du tiers aux Etats-Généraux.

TERME (Antonin). — Lyonnais, fils du maire Terme; étudia à Paris; à 15 ans, il s'embarque sur un navire de l'Etat et, à 20 ans, est officier de marine. En 1852, Antonin Terme épousa la fille du général Mouton-Duvernét; devenu veuf après trois ans de mariage, il reprit la mer et courut la Chine, le Japon, l'Amérique, le Brésil, en curieux et en savant. Le hasard le conduisit à Alger où il acquit une si parfaite connaissance de la langue arabe, qu'il put traduire le poème *Attar-el-Araoud* (le Parfum des Prairies).

En 1865, il se fixa à Liège et installa un véritable musée en son hôtel. Il tint une place considérable en cette ville et dans toute la Belgique, au point de vue archéologique et artistique.

En 1885, Antonin Terme revint à Lyon et fut désigné comme directeur du Musée des Tissus que la Chambre de Commerce venait de créer.

TERNOIS (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue porte le nom de Jean-Baptiste Ternois, bienfaiteur des Hospices, qui fit remettre à cette administration, en 1860, un titre de rentes assez important pour la création de lits.

TERRADE (Benjamin). — Originaire du Poitou, ce sculpteur vécut, aux XVII^e et XVIII^e siècles, surtout à Feurs et à Lyon.

En 1698, il fit le jacquemart en bois de l'église de Feurs, et, en 1714, une figure de Saint Roch.

TERRAIL (impasse). — VII^e arrondissement. — C'est le nom d'un propriétaire de terrains sur lesquels l'impasse fut tracée.

TERRAILLE (rue). — I^{er} arrondissement. — Le nom de cette rue, fort ancien d'ailleurs, indique qu'il y eut, en cette partie du territoire lyonnais, des ateliers de poterie.

Divers

1832. — Drivet Joseph, peintre, rue Terraille.

1894. — Baudrand Pierre, dessinateur, rue Terraille.

N° 4. Voir enseigne: à *Sainte Agathe*, 1740, sculptée en pierre, au-dessus de la porte d'entrée.

N° 15. Voir porte, imposte en fer forgé; avec date 1830.

— C'est au n° 7 que se réunissaient (et se réunissent peut-être encore) les adeptes d'Allan Kardec, né à Lyon le 12 Vendémiaire an XIII, dont le véritable nom était: Denizard-Hippolyte-Léon Rivail; il était docteur en médecine.

TERRASSE (Claude). — Musicien français, né à l'Arbresle (Rhône) en 1867, mort à Paris en juin 1923.

Tout jeune, il marqua un goût prononcé pour la musique, et ce fut à Lyon qu'il en commença l'étude. Il compléta son instruction artistique à Paris, à l'Ecole Niedermeyer et ne tarda pas, ses études terminées, à devenir maître de chapelle de la Trinité.

C'est avec *Ubu-roi* que commença sa réputation; et, très rapidement, il obtint d'être joué à Paris, à Lyon, à Monte-Carlo.

Ses principales œuvres sont: *Panthéon-Courcelles*; le *Sire de Vergy*; *Chonchette*; *Monsieur de la Palisse*; *Pantagruel*; les *Transatlantiques*; *Miss Alice des P. T. T.*; etc...

TERRASSON (rue). — II^e arrondissement. — Le nom de cette rue est celui d'une famille lyonnaise dont les membres se distinguèrent dans la prédication, la jurisprudence, la littérature.

A Mathieu Terrasson, surnommé *la plume dorée*, on doit des remarques sur Henrys et un volume de plaidoyers.

A Antoine, son fils, on doit une *Histoire de la jurisprudence romaine*.

Le plus remarquable d'entre les Terrasson fut l'abbé Jean, né à Lyon en 1670, mort à Paris en 1750. Il fut professeur de philosophie grecque et latine au Collège de France (1706), membre de l'Académie française en 1732.

Il écrivit: *Trois lettres sur le nouveau système des finances*, en faveur de Law; *Histoire de Diodore de Sicile* (1734); la *Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*

(1754). Jean Terrasson écrivit aussi le roman de *Séthos*, dont certaines pages ont pu être comparées à celles sorties de la plume de Fénelon.

Son frère aîné, André, fut un prédicateur de talent.

Divers

A propos de cette rue Terrasson, rappelons quelques autres personnages de ce nom, plus anciens et qui ne semblent pas avoir de lien de parenté avec ceux dont je viens de parler :

— Jean Le Frère de Laval, dans un ouvrage imprimé en 1573, à Paris, parle d'un Pierre de Terrasson, qui vivait à Lyon en 1560, et dans la maison duquel, écrit-il « on forma le plan de « la conjuration d'Amboise, dans une assemblée faicte sous cou-
« leur de traiter un mariage. »

— On cite encore, dans nos annales, un Balthazard Terrasson, recteur de la Charité en 1573, et un Pierre Terrasson, conseiller en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon.

TERREAUX (place des). — I^{er} arrondissement. — Dans un contrat de 1312 entre le roi et l'archevêque, on désigne comme suit cette portion du territoire lyonnais : *vetera fossata a flumine Sagonæ usque ad Rhodanum*. C'est qu'en effet, en langage populaire, *terreau* signifiait fosse.

On lit dans *l'Almanach de Lyon*, pour l'année 1745 : « le terrain de cette place était, anciennement, hors de l'enceinte de « la ville, à l'endroit où se trouvait un canal allant du Rhône au « port la Feuillée sur la Saône. Il y avait du côté des murs de « l'abbaye de Saint-Pierre un fossé où l'on s'exerçait à l'arque-
« buse et à l'arbalète. »

La description précise des fossés de la Lanterne est chose fort difficile, car le plan de 1550, établi à une époque où ces fossés étaient en partie comblés ou en ruines, n'en donne qu'une idée fort imparfaite.

C'était une fortification destinée à défendre la ville groupée, à cette époque, autour de Saint-Nizier.

Benoit Vermorel, voyer de notre ville, a reconstitué une description de cette fortification, qui est restée aux Archives. À l'état de manuscrit. On y lit : « Cette fortification se composait « d'une muraille continue de la Saône au Rhône, d'environ deux « mètres d'épaisseur. Au pied de la muraille s'étendait une *ris-*
« *berme* ou bas-port, susceptible d'être inondée ; plus bas était « la *cunette*, encaissée entre deux murs épais dont le plus exté-

« rieur est désigné, dans certains actes, sous le nom de la *Dove*.
« Il y avait deux fossés l'un dans l'autre, c'est pourquoi l'on
« disait *les fossés* de la Lanterne. De distance en distance le fossé
« était traversé par des écluses qui baissaient de niveau en
« allant du Rhône à la Saône ; de là le nom de *rue des Ecloisons*
« donné, dans sa partie Est, au chemin de ronde (devenu rue
« Lafont) et celui de *rue des Basses-Ecloisons* donné à la partie
« Ouest de ce chemin (devenue rue Constantine).

« Les fossés avaient 616 mètres de long et plus de 25 mètres
« de largeur (cette dernière mesure correspond exactement à
« l'ancienne Boucherie des Terreaux pour laquelle on avait uti-
« lisé les anciens murs).

« Primitivement, les fossés n'avaient pas une aussi grande
« largeur ; leur élargissement date de 1473, époque à laquelle
« Lyon étant menacé par les troupes du duc de Bourgogne, on fit
« de grands travaux pour rendre cette enceinte plus défendable. »

Telle est la description de Benoît Vermorel, grâce à laquelle,
on le voit, il est possible de se représenter exactement l'état des
lieux au *XV^e* siècle.

La place date de 1559. A ce moment, les religieuses de Saint-
Pierre cédèrent au Consulat leur directe sur les fossés, pour le
prix de 4.000 livres.

Le 8 Juillet 1792, jour où l'on planta un arbre de la Liberté,
la place prit le nom de *place de la Liberté*. Mais le nom de *Ter-
reaux* a toujours prévalu.

Personnalités ayant habité la place

1741. — Peronnet Jean, maître de métier.

1745. — Questant aîné et cadet, peintres.

1749. — Panthot, receveur général du Forez.

Barthélemy-Marie de Murard de Saint-Romain, conseiller
en la Cour des Monnaies.

Montucla, mathématicien.

1758. — Tournier, dessinateur pour la fabrique.

Jacques, dessinateur et peintre.

1771. — Tissard, peintre et décorateur.

1774. — Dominique Vouty, écuyer, recteur de la Charité.

Antoine Servan l'aîné, recteur de la Charité.

1788. — Lombard, dessinateur et peintre, qui fut le premier
maître de J.-J. de Boissieu.

En l'an x (1801-1802). Philippon, fabricant, conseiller
général du département.

1810. — Turmeau François, dessinateur.

Veulty Claude, peintre en miniature.

1815. — Le baron de Vouty, premier président.

Fournier, graveur (au n° 3).

1830. — Arnaud, dessinateur (au n° 9).

1845. — J.-Louis Schmitt, graveur de médailles (1807-1890).

1861. — N. Reymond, graveur.

1868. — Le D^r Antonin Poncet (au n° 6).

1930. — Louis Chazette, avocat, ancien député.

Notes topographiques

N° 1, angle de la rue Romarin, maison Fortis, bâtie par l'architecte Claude-Anthelme Benoît (1794-1876). Cet immeuble devint la propriété de Mme de Cuzieu qui, au moment du vote de la suppression des croix dans les cimetières, fit plaquer une croix se détachant en blanc sur la façade, peinte antérieurement en rouge.

Mme de Cuzieu a laissé une grosse part de sa fortune à la Ville et à l'école La Martinière des Filles.

Cette maison abrite le siège de la Société d'Enseignement Professionnel du Rhône depuis 1864.

N° 2, à voir une rampe en fer dans l'escalier.

N° 3, ancien café Grand (voir plus loin).

N° 6. En 1870 s'ouvrait dans cette maison le *café du Panthéon*, tenu par Raffin, lequel, le 2 août eut encore maille à partir avec la justice impériale à cause de ses opinions.

N° 8. Jusque vers 1905 cet immeuble était occupé par l'hôtel de Milan.

En 1717 on éleva la maison de deux étages ; elle appartenait alors à Lacroix.

— Sur la place même, la *fontaine Bartholdi*, qui semble malheureusement un peu écrasée par les hautes façades des maisons situées du côté ouest de la place.

Souvenirs d'antan

Palais Saint-Pierre. — Voici une tradition des origines de la célèbre abbaye de Saint-Pierre : Au III^e siècle, converti par le martyr de Saint-Irénée, un Lyonnais, nommé Albert, édifica sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le palais Saint-Pierre, une recluserie et consacra à Dieu ses deux filles et sa nièce.

Par suite des massacres ordonnés par Sévère, cette portion du territoire lyonnais était entièrement isolée entre les deux rivières ; il convint donc parfaitement au développement du

monastère créé par Radegonde et Aldegonde, les deux filles d'Albert.

Saint Ennemond augmenta considérablement les revenus de cette abbaye, au VII^e siècle, ce qui lui valut une grande vénération de la part des nonnains de Saint-Pierre, dans la suite des temps. L'excès de richesse auquel parvint ce monastère faillit d'ailleurs avoir de fâcheuses conséquences pour la tenue et la dignité des nonnes.

— L'abbesse de Saint-Pierre conservait jalousement des reliques qu'elle prétendait être : une partie du crâne, les os des doigts et le rochet de Saint-Ennemond ; une épine de la couronne de Jésus ; un os de Saint-Benoît ; un œil de Saint-Clair ; l'os d'un bras de Saint-Espome.

Combien édifiant !

1453. — Les religieuses du monastère de Saint-Pierre se plaignaient de ce que leur abbesse les traitait trop durement ; et, d'un commun accord, elles en appelèrent au chapitre de l'église de Lyon. Celui-ci fit intervenir l'archevêque de Lyon et l'évêque d'Annecy qui réconcilièrent les parties.

L'abbesse était cette Alix de Vassalieu qui, en 1456, disputa àprement aux chanoines de Saint-Nizier les reliques de Saint-Ennemond.

1503. — Le 10 juin. Mort de Guillemette d'Albon, abbesse de Saint-Pierre, dont le P. Ménétrier a conservé l'épithaphe. Sur la même tombe on lisait aussi : « Icy repose F. Robinet d'Albon, « en son vivant hostellier de Savigny, prieur de Mornan et « de Rendans, frère germain de ladite dame Guillemette... etc... »

1511. — Des querelles orageuses s'élèvent entre l'abbesse de Saint-Pierre, Antoinette d'Armagnac et l'archevêque de Lyon, François de Rohan. Celui-ci, voulant ramener les religieuses de Saint-Pierre à une vie plus régulière, leur avait défendu d'assister aux processions et de sortir de leur couvent, sous peine d'encourir les censures ecclésiastiques. L'abbesse et ses religieuses soutenaient qu'elles étaient exemptes de la juridiction de l'archevêque et portèrent le différend devant le pape. L'archevêque fut excommunié ! Cela causa quelque scandale et provoqua l'intervention du roi et du Parlement. L'excommunication fut levée, et les nonnains durent subir, plutôt mal que bon gré, la réforme.

Vers 1525 on s'inquiétait beaucoup des possibilités de mouvements populaires. A une réunion présidée par Bellièvre, un bourgeois lyonnais déclara « qu'il serait utile d'aller voir si « tout est à point dans l'hôpital du pont du Rhône, pour bien

« soigner les citoyens souffrants. — Cette opinion est d'autant plus sage, articula un magistrat consulaire, qu'un père cordelier nous a converti grand nombre de filles de joie que nous pouvons employer au service des pauvres. — On devrait bien envoyer le beau père cordelier dans le monastère de Saint-Pierre (dit malicieusement un autre conseiller) ; puisqu'il convertit les filles, il aura là des nonnains qui sont passablement gaillardes en affaire d'amour. On ne peut passer le soir près des fossés de la Lanterne, sans être serré à la gorge par les bénédictines ! »

1529. — (Archives B. B. 49). — Le 18 juin, ordre d'interroger les boulangers de la Ville pour connaître le motif qui les a fait se réunir au logis des Trois-Maries, sur la place des Terreaux.

1539. — Nivellement du fossé des Terreaux entre les portes de la Lanterne et Chenevier, pour y construire une boucherie et convertir le surplus en place publique.

1549. — (Archives B. B. 70). — Le 30 octobre, vente de l'emplacement situé entre la boucherie de la Lanterne et la porte Chenevier, pour y construire des maisons d'habitation.

1551. — Claude Manin, natif d'Issoire, étant revenu de Lausanne à Lyon, pour prêcher les petits enfants, est découvert et brûlé aux Terreaux.

1556. — Supplice de Claude Lacanezière, joueur d'instrument, natif de Paris, condamné pour cause d'hérésie et exécuté place des Terreaux.

1564. — Les protestants, autorisés par le maréchal de la Vieuville, élèvent en quelques semaines, un temple sur les fossés des Terreaux. En 1567, le temple fut détruit au cours d'une émeute populaire suscitée par le bruit qui s'était répandu que les protestants avaient pratiqué une mine sous les remparts pour faire prendre la Ville. Vérification faite, le passage n'était que les restes d'un aqueduc. C'est alors que les protestants allèrent édifier un temple rue Paradis (voir rue David-Girin).

1571. — (Archives B. B. 89). — Permission refusée aux protestants d'inhumer leurs morts sur la place des Terreaux où ils avaient élevé, précédemment, un temple.

1576. — A cette date, on ouvre un marché aux porcs sur la place des Terreaux ; il se tenait précédemment, dans la rue « tirant de Saint-Pierre aux fossés de la Lanterne ».

1576. — Novembre. Jean David, avocat à Paris, avait été envoyé à Rome par les Guise, pour traiter avec les cardinaux au sujet de leurs visées. David revenant d'Italie, meurt à Lyon, en son logis en une auberge place des Terreaux. Dans ses papiers on trouva un document qui déclarait Hugues Capet usurpateur, donc illégitimes ses successeurs.

Alexandre Dumas a tiré parti de cet incident dans l'histoire des tribulations de Chicot, le fou du roi Henri III.

1577. — (Archives B. B. 98). — Le 29 octobre, ordre de construire une nouvelle boucherie sur les Terreaux, au lieu même où les protestants avaient voulu bâtir un temple en 1563.

1580. — (Archives B. B. 105). — Le 30 août, effet terrible produit par la chute de la foudre sur la poudrière des Terreaux aux fossés de la Lanterne.

1582. — (Archives B. B. 108). — Réparation de la seule tour restant debout sur les fossés des Terreaux pour y enfermer les poudres de la Ville, auxquelles on n'avait encore pu donner un abri sûr depuis l'accident de 1580.

1601. — « Le Jeudi, 2^e jour d'Aoust, fut pendu et estrangé sur les Terreaux, un nommé Gaignon, de Saint-Jean-d'Angely, lequel avoit fait certain sacrilège à Saint-Pierre-les-Nonnains, et se fit catholique trois ou quatre heures avant que d'estre pendu ; et fut eschorté par un cordelier et un capuchin qui le conduisirent jusques à la mort. » [Archives du Rhône XII, 179.]

1601. — Permission à l'abbesse de Saint-Pierre les Nonnains, de faire paître en toute liberté les vaches de ce monastère dans le broteau de la Ville situé en face de Saint-Clair et après *Pierre-Azard*, et d'y couper du bois à sa convenance.

1601. — « Le Mardy 18 Septembre, sur les deux heures et un quart du matin, fit un tremblement de terre en ceste ville ; Dieu veuille nous en préserver ! »

1603. — « Le Mardy 23 Décembre fut pendue aux Terreaux une sorcière, estant le bourreau aprez luy finir la vie, le corps de ladite sorcière tumba en terre, la teste demeura au haut du gibet avec la corde. »

1613. — Lettres patentes du mois de Mars qui autorisent le Consulat à établir, le samedi de chaque semaine, sur la place des Terreaux, un marché franc, appelé Marché des chevaux, où l'on vendrait chevaux et bestiaux.

1618. (Archives B. B. 154. — Transfert de la *Pêcherie*

(marché aux poissons) de la place de l'Herberie, sur un espace libre derrière la boucherie de la Lanterne, en regard de la Saône. Le plan est établi par Zanobis de Quibly.

1629. — Emeute d'ouvriers futainiers, réprimée sur la place par un détachement d'arquebusiers commandé par le sergent La Vachette, qui fut blessé.

1642. — Le 18 février, le Consulat décide que, pour obvier à l'incommodité que présente la traversée de la place, lorsque la pluie est tombée, « à cause des boues dont cette place est remplie », on fera un pavé en croix, servant de passage.

1643. — Marguerite Ravot, veuve en secondes noces de Thomas Bartholy, conseiller du roi et receveur de ses deniers au diocèse de Lyon, cède à l'hospice de la Charité, au prix de 14.000 livres, un immeuble dit *maison peinte*, place des Terreaux.

L'année suivante, une convention intervenue entre les échevins et les recteurs de la Charité, permet la percée de la *rue Sainte-Marie* au travers de cette maison, sur une largeur de treize pieds. La partie de la maison restant est vendue par les Recteurs à Vial, maître-serrurier, à Lyon.

1653. — Le 26 juin, troubles populaires occasionnés par des accaparements de blé; un sergent, nommé Bureau, y perdit la vie. On arrêta quelques séditeux dont l'exécution, place des Terreaux, nécessita un certain déploiement de forces.

1655 (Archives B. B. 210). — Expériences extraordinaires, faites publiquement sur la place des Terreaux, par François Disalquier, sieur de Fontblanche, opérateur du roi, auquel on délivre un certificat.

1659 (Archives B. B. 214). — Démolition de la maçonnerie supportant l'appareil hydraulique installé sur le port de Notre-Dame, pour l'élévation des eaux du Rhône destinées à l'alimentation de la fontaine des Terreaux, laquelle ne coulait plus depuis longtemps.

1661 (Archives B. B. 216). — Arrêté portant qu'il sera construit une fontaine sur la place, en face de l'Hôtel de Ville, et qu'à cet effet, « les bassins et pyramides qui sont présentement « en ladite place et qui n'ont pas été jugés convenables, seront « démolis. »

1667 (Archives B. B. 222). — Soulèvement des ouvriers en soie, qui nécessite pendant plusieurs jours l'emploi de la force armée. François Sauge, l'un des principaux acteurs, « qui avait « mesme eu la témérité de se servir faussement du nom et de

« l'ordre du Consulat, pour faire signer un écrit intitulé *Remon-
« trances à Mgr Colbert* », est arrêté et son procès fait.

1679. — Construction, jusqu'au Rhône, d'un canal souterrain pour déverser les eaux de la fontaine des Terreaux.

1689 (Archives B. B. 246). — Incendie, le 13 décembre, dans la maison et jeu de paume des Terreaux, où avait été établi l'Opéra de cette ville.

1695 (B. B. 253). — Prouesses du charlatan Jacques de Lescot « opérateur privilégié de cette ville » qui émerveille le public lyonnais et les échevins eux-mêmes, par les effets obtenus au moyen d'une drogue de sa composition qu'il débite, place des Terreaux, sous le nom de *Confection des Grecs*.

1706 (B. B. 266). — Arrêté portant qu'il sera construit incessamment une salle de spectacles dans l'une des deux places qui sont devant et derrière la boucherie des Terreaux, laquelle salle sera mise à la disposition du sieur Le Gay pour la représentation de l'Opéra.

1712. — Pierre-François Biancollelli, dit Dominique, fils du comédien bolonais qui sut retenir l'attention de Louis XIV, fit jouer en notre ville *la promenade des Terreaux à Lyon*.

— La place des Terreaux, on le voit, fut longtemps le lieu ordinaire des exécutions capitales. Déjà, avant même que ce fut une place pour ainsi dire classée, on y avait dressé le bûcher. Nous avons vu, plus haut, l'exécution de Claude Manin. Le 16 mai 1553, cinq étudiants calvinistes, venus de Genève pour répandre la doctrine, y furent brûlés. L'Histoire a conservé leurs noms : Alba, de Montauban ; Pierre Escrivain, de Boulogne ; Bernard Favre ; Pierre Navichères, de Limoges ; Bernard Seguin, de La Réole. Théodore de Bèze fit une élégie en latin sur leur mort.

Cinq-Mars et de Thou y furent exécutés ; nous en parlerons à propos de la *rue de Thou*.

— Vers la fin du XVIII^e siècle, une femme déguisée en homme, exerça pendant plusieurs années les fonctions de bourreau, sans être reconnue. Son secret fut trahi, après trois ans de mariage, par une fille qu'elle avait épousée pour rendre l'illusion plus complète, et qui vint se plaindre des mauvais traitements qu'elle subissait.

Exposée sur la place et condamnée à Bicêtre, la femme-bourreau fut sauvée de la prison, par l'offre que fit un homme de l'épouser.

Les exécutions continuèrent jusqu'à la fin du XVIII^e siècle : on en fit même pour la forme : le 6 janvier 1793, le représentant Albitte fit guillotiner, en effigie, place des Terreaux, le Pape, les rois d'Angleterre, de Prusse et de Sardaigne, l'empereur d'Autriche et le ministre anglais Pitt.

Le 18 février 1793, à la *Fête du retour de la Concorde*, en présence du représentant Richaud, le peuple brûla le soir, sur la place, après les avoir promenés dans toute la ville, les mannequins de Robespierre et de Châlier.

Mais revenons à des souvenirs moins lugubres :

— Après la mort de Thomas Blanchet, on parvint à organiser une sorte d'*Académie de dessin* ; mais elle végéta jusqu'en 1756, époque à laquelle l'intendant de la généralité de Lyon, H. Bertin, la prit sous sa protection et la tira de l'obscurité. En 1769, le Consulat la réorganisa sous le nom de : *École royale académique de dessin et de géométrie*.

1784. — En novembre, descendait à l'Hôtel du Parc, place des Terreaux, sous le nom de comte de la Force, Joseph Balsamo, dit le comte de Cagliostro, accompagné de la comtesse Lorenza Féliciani. Il fonda à Lyon, une loge maçonnique du rite égyptien, la *Sagesse triomphante*, dont le banquier Saint Costard fut le premier vénérable.

En cette période, l'Hôtel de Milan, sur la place, accueillit Grimod de la Reynerie, la Dugazon, le danseur Vestris, le musicien Reichardt.

1790, 11 février. — La municipalité prête le serment civique, sur la place, devant la porte de l'Hôtel de Ville.

1792. — Le 8 juillet, plantation de l'arbre de la Liberté sur la place des Terreaux.

1792, 2 octobre. — On brûle les drapeaux de la Garde Nationale de l'ancien régime, « parce qu'ils portaient des fleurs de lys et autres marques tyranniques », en présence d'un bataillon de volontaires de Marseille (*Journal de Cuendet*).

1793. — Le 28 janvier, Châlier conduit un groupe de ses farouches partisans sur la place, et là, au pied de l'arbre de la Liberté, leur fait jurer d'exterminer les aristocrates, les feuillants, les modérés, les agioteurs, les accapareurs, les usuriers, les fanatiques (abbé Guillon).

1793. — Le 4 février, le Club central fait prononcer le serment d'exterminer tous les aristocrates devant un sarcophage élevé

place des Terreaux en l'honneur de Lepelletier de Saint Fargeau.

1793. — Le 16 juillet, Chalier est guillotiné place des Terreaux ; avant de monter à l'échafaud, il embrassa le crucifix que lui présentait l'abbé Lassausse. Ricart dit Beauvoir, son ami, fut exécuté le 29 juillet.

— La section révolutionnaire des *Terreaux*, qui prit par la suite le nom de *Liberté*, se réunissait chez Chastelus notaire, place des Carmes.

— La section révolutionnaire de la *place St-Pierre* qui, par la suite, fut dénommée *Guillaume Tell* puis *Ovize*, se réunissait place des Terreaux, chez Borel de Varissan.

1793. — Le 15 décembre, Marie Lollière, femme Cochet, âgée de vingt-sept ans, est guillotinée pour avoir porté les armes pendant le siège, sous l'habit d'un fantassin.

1793. — Le 24 décembre, supplice de Marie Adrian pour les mêmes motifs.

1796. — Le 19 septembre, inauguration au Palais Saint-Pierre, de l'Ecole Centrale de Lyon. Le D^r Gilibert prononça un discours sur le sujet suivant : *Les sciences et les arts peuvent-ils contribuer au bonheur d'un peuple républicain*

1805. — L'Empereur avait décidé qu'une colonne serait élevée, dans chaque département, à la mémoire des braves morts pour la France. La première pierre de la colonne du département du Rhône a seule été placée, avec le cérémonial d'usage, place des Terreaux. On avait adopté un projet de l'architecte Cochet. Cette pierre disparut avec l'Empire.

1805. — Le 13 avril, ouverture, au Palais Saint-Pierre, d'une exposition des produits de l'industrie lyonnaise : Napoléon et Joséphine la visitent.

1810. — Le service des diligences pour Paris par le Bourbonnais, part de la maison Antonio, 1. place des Terreaux. Vers 1825, le départ avait lieu de la maison de Corcelles (n° 7) « à côté de l'Hôtel de Milan ».

1826. — En avril, dans la maison qui faisait face à l'Hôtel de Ville, et qui portait le n° 12 sur la place, les musiciens de l'Opéra (sans emplois puisque le Conseil municipal avait voté la démolition du théâtre de Soufflot), donnèrent les premiers *Concerts populaires* institués à Lyon. Leur directeur était Schaffner.

1826. — Le 5 mai, Chateaubriand qui était arrivé à Lyon la veille, assiste à un concert public donné dans la salle de la Bourse (située alors dans le Palais Saint-Pierre). Il quitta notre ville le 8 mai pour se rendre à Lausanne.

Vers la même époque (un peu avant, cependant) Marcelline Desbordes-Valmore et son mari étaient installés au n° 10, à l'angle de la place des Carmes (rue d'Algérie).

1827. — Le 21 mai, ouverture du Grand-Théâtre provisoire, sur la place des Terreaux. Au programme : *le Dépit amoureux* ; *Jean de Paris*, opéra ; *les Jeux de Paris*, ballet.

1830. — Le 29 juillet, à 4 heures du soir, la place des Terreaux et les rues avoisinantes étaient noires de monde. Les journaux de Paris, datés du 27, donnaient des détails sur la journée du 26 juillet ; mais quelques fragments mutilés des journaux de l'opposition laissaient pressentir les symptômes d'une lutte prochaine entre le gouvernement et le peuple. Morin, rédacteur du *Précurseur*, n'avait point hésité à stigmatiser les Ordonnances du 25, dès la journée du 28 (où elles furent connues à Lyon). Et le peuple lyonnais, sentant quelque chose dans l'air, s'était porté en masses compactes vers la maison commune.

1830. — Le 31 juillet, le capitaine Prévost, à la tête d'un groupement de gardes nationaux, s'empare de l'Hôtel de Ville malgré le préfet de Brosses, l'adjoint de Verna (faisant fonction de maire) et le général Paultre de Lamothe.

1833. — Septembre et décembre. — Conférences de Berbrugger, au Palais Saint-Pierre, dans lesquelles l'orateur expose les théories de Fourier « destinées à abolir le paupérisme ».

1848. — Le 27 novembre, le maire Réveil organisa une grande cérémonie à l'occasion de l'élection présidentielle ; un autel avait été dressé sur la place, où le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, devait officier devant toutes les autorités et les représentants Auberthon, Laforest, Chanay. Le maire lut le texte de la Constitution ; puis le cardinal-archevêque récita une prière et entonna, avec tout le clergé, le *Te Deum* et le *Domine salvam fac rempublicam*. Les élèves des écoles de chant, massés sur la place, firent entendre des chants patriotiques ; la fête se termina par un défilé général des troupes et des délégations scolaires. Les acclamations furent, paraît-il, sobres.

1858. — Le *Cercle du Nord*, fondé en 1832, est installé au n° 5 de la place.

1870. — Le 4 septembre, à 8 heures du matin, à la suite de la nouvelle (connue la veille au soir) du désastre de Sedan, une foule énorme se presse place des Terreaux. La République est proclamée du balcon de l'Hôtel de Ville par Barodet, Durand, Ganguet, Dr Crestin, Hénon, S. Maynard, etc..., qui se sont emparés de la maison commune. Paris ne devait bouger qu'à 4 heures du soir.

— A l'angle de la rue d'Algérie et de la place des Terreaux, dans le nouvel immeuble construit sous la direction de l'architecte Frédéric Giniez (né à Lunel en 1813, mort à Lyon en 1868), on voyait encore à la fin du XIX^e siècle, la brasserie Grüber. Les Lyonnais la dénommaient « la Sous-Préfecture » (les bureaux de la Préfecture étaient alors installés à l'Hôtel de Ville).

Le 25 février 1894, un drame mit en émoi les habitués : une jeune femme, Christiane Arschenger, tenta de se suicider en se tirant un coup de revolver.

— De 1767 jusqu'en ces dernières années, la place des Terreaux connu au n° 3 le *Café Grand* qui, après quelques avatars s'est transformé en un établissement à la décoration ultra-moderne.

Ce café Grand fut, dès sa création, fréquenté par la banque et par le commerce lyonnais. Le savant Poivre fut un de ses clients assidus. Sous la Terreur, sa situation lui permit de voir toutes les exécutions et toutes les émeutes.

On dit que le sous-lieutenant Bonaparte, alors âgé de 19 ans, y vint lors de son premier passage avec le régiment de la Fère, à Lyon. Au retour d'Égypte, lorsque Bonaparte offrit un punch aux officiers de la garnison, dans la Salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville, ce fut le café Grand qui le servit.

La transformation actuelle a fait disparaître de fort belles boiseries sculptées ainsi que huit médaillons qui ornaient le plafond, et représentaient des personnages en costume du XVIII^e siècle. On affirmait même que l'un de ces médaillons était le portrait de Mme du Barry. Que sont-ils devenus ? ?

— Au n° 8, jusqu'en 1905, était installé l'*Hôtel de Milan*. En 1717, c'était la maison Lacroix ; et c'est à cette date qu'on l'éleva de deux étages.

— Sur la place, on admire la fontaine Bartholdi, qui semble malheureusement un peu écrasée par les hautes façades des maisons situées du côté Ouest de la place.

Divers

Deux savants faisaient, en dînant dans une auberge de Lyon, aux Terreaux, l'éloge des *Lettres de Voiture*. Un marchand dauphinois, qui était à table avec eux, ne concevait pas leur admiration, et ne comprenait pas ce qu'on pouvait trouver de si beau dans une « lettre de voiture » ; il offrit d'en faire plus de cent en un jour et, sur le champ, en composa une en ces termes : « A la garde de Dieu, et sous la conduite de un tel, voiturier, je « vous envoie un ballot pesant, etc.... »

TERREBASSE (Alfred-Humbert de). — Né à Lyon le 31 décembre 1842, de Terrebasse fit la campagne de 1870 dans les mobiles de l'Isère.

Membre de l'Académie de Lyon et de l'Académie delphinale, H. de Terrebasse a publié de nombreux travaux d'érudition, parmi lesquels : *Vie de H. Montcux* ; *Maison de la Propagation de la Foi* ; *Généalogie des Maugiron* ; etc...

TERRIER (Jean-Baptiste-François). — Architecte lyonnais du XVIII^e siècle ; fut professeur de géométrie pratique et d'architecture militaire et civile (1754).

En 1770, c'est lui qui trace la méridienne de la fontaine des Cordeliers, travail qui amena un échange de mémoires copieux entre ses détracteurs et lui.

TERRIER (François-Léon). — Peintre né à Miribel (Ain), le 12 juillet 1830, mort à Lyon, en octobre 1882.

Terrier fut élève de Bonnet à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. Fixé dans notre ville, il exposa dès 1854. Citons, parmi ses toiles : *Agar dans le désert* ; *la Lecture au Parc* (1860) ; *Charles-Quint et Triboulet à la cour de François I^{er}* ; *la note à payer* ; etc..., etc....

TESTEFORT (Jean). — Dominicain, né à Lyon, où il mourut en 1643. Auteur de nombreuses publications mystiques, éditées dans notre ville par Pierre Rigaud.

TESTUT (le Professeur). — Docteur en médecine, professeur d'anatomie à la Faculté de Lyon.

Les travaux du professeur Testut sont très nombreux, et leur énumération dépasserait le cadre de ce travail.

Il convient de retenir que ce savant lyonnais a publié le plus remarquable *Traité d'anatomie* paru jusqu'à ce jour. Testut était membre correspondant de l'Académie de Médecine.

TÊTE-D'OR (rue). — VI^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à la proximité du Parc, auquel elle conduit.

Letellier, qui fut archiviste de l'administration des Hospices, vers 1860, donne du nom de ce quartier l'explication suivante : une très ancienne tradition veut qu'un trésor ait été caché sur quelque point de ce territoire ; et, parmi les pièces le composant, on citait une tête de Christ en or. Cette tradition était si tenace qu'une somnambule fut consultée, en 1855, pour qu'elle désignât l'emplacement où était caché ce trésor. Sur ses indications, on fit des fouilles et... on ne trouva rien !

D'après une autre version, la dénomination de Tête d'Or rappellerait une auberge de la Guillotière, dite *logis de la Tête d'Or*, dont le propriétaire aurait été expulsé et se serait réinstallé dans un des « broteaux » près du Rhône. On trouve, en effet, dans les délibérations consulaires, à la date du 26 avril 1590 (Lyon tenait alors pour la Ligue), la décision suivante : « Pour « ôter toutes occasions de défiance que l'on a de la probité de « l'hoste du logis de la Tête d'Or, à la Guillotière, lequel, contre « les défenses qui lui ont été faictes, reçoit indifféremment toutes « personnes suspectes en son logis... on ordonne qu'il sera mis « hors du fauxbourg, avec toute sa famille. »

L'ancien territoire de la Tête-d'Or comprenait plusieurs îles séparées par des bras du fleuve ; il s'étendait jusqu'aux collines de Vassieux. C'est sur l'île Lambert (du nom d'un propriétaire du XVI^e siècle) qu'a été construite la gare de Lyon-Saint-Clair.

Le bois de la Tête d'Or était séparé de la terre ferme par un bras du Rhône que la digue du Grand-Camp a fait disparaître.

C'est le préfet Vaisse qui conçut le projet de création du parc de la Tête-d'Or. Les travaux commencèrent en 1856. La ville acheta cent cinq hectares de terrain et en confia l'aménagement au paysagiste Bühler. Celui-ci fit de ces « broteaux » incultes l'admirable parc si fréquenté des Lyonnais, et dans lequel on creusa un lac de seize hectares renfermant deux îles boisées.

On sait que, sur une de ces îles s'élève le monument aux Morts lyonnais de la guerre 1914-1918.

Divers

1890. — Comte Jacques, dessinateur, habite rue Tête-d'Or.

1894. — Moussier, Ripert François, dessinateur, rue Tête-d'Or.

— Le chalet Londe, à l'angle de la rue et du boulevard des Belges, fut édifié sur les plans de l'architecte Pierre Arquillière (1829-1879).

— C'est dans cette rue, en son petit hôtel, que le « mage » Philippe, l'émule de Cagliostro, de Vintras, de Boutan, exerça son métier de « guérisseur ». On sait que, en 1902, il fut appelé à Tsarkoïé-Selo par la famille impériale de Russie. En somme, un ancêtre de Raspoutine, mais... avec de la tenue.

— Devant les serres du Parc de la Tête-d'Or, on voit les statues des *quatre saisons* ; elles faisaient partie de la décoration de la fontaine monumentale érigée en 1866 place des Jacobins (remplacée par celle de Gaspard André). C'est en 1903 qu'on décida le transfert des *Saisons* au Parc.

TEXTOR (Charles). — Sculpteur, né à Lyon, le 31 août 1835. Il fut élève de Perraud et de Danguin, à Paris, puis de notre Ecole des Beaux-Arts.

Textor fut professeur à la Martinière, à l'Ecole Supérieure municipale, etc...

Parmi ses œuvres, je cite : *la statue d'Ampère* ; les bustes de *Fulchiron*, *Joséphin Soulayr*, *A. Berjon*, *Henry Tabareau*, *Burdeau*, *D^r Gailleton*, etc... On lui doit encore les décorations du monument des *Enfants du Rhône* (à l'entrée du Parc vers le Rhône) ; le médaillon de *Claude Martin* ; etc...

THEATRE (rue du). — I^{er} arrondissement. — Point n'est besoin d'expliquer la raison de cette dénomination.

Au commencement du XX^e siècle, un conseiller municipal s'opposa à ce que le nom du chef d'orchestre Alexandre Luigini fut donné à cette rue, parce que « Luigini ne s'était pas contenté de la gloire locale » et avait accepté, à la fin de sa carrière, la direction de l'Orchestre de l'Opéra-Comique !

Divers

La « maison derrière la salle de spectacles » appartenait, en 1784, aux sœurs Sain, qui l'avaient acquise le 8 février 1768 du Consulat. Elle était bornée, à l'Est, par la maison Auriol...

THERAL (Jean-Baptiste). — Né à Lyon le 25 avril 1844, propriétaire.

Théral joua un rôle important de 1875 à 1895 dans les milieux politiques lyonnais. Il fut maire du III^e arrondissement avant la création de la Mairie centrale.

Membre du conseil des Directeurs de la Caisse d'Epargne ; administrateur des Hospices ; administrateur du Bureau de Bienfaisance ; Théral fut un des fondateurs du journal le *Lyon Républicain*.

THERRY (Jean-Joseph TERRI, dit). — Né à Cour-et-Buis (Isère), le 14 février 1833, mort à Lyon, le 17 septembre 1888.

Négociant, il s'était pris de passion pour la botanique. Autodidacte, il étudia surtout les cryptogames avec Viviani-Morel ; puis il herborisa pendant quinze ans avec Debat, Magnin, etc...

Therry a fourni de nombreuses notes à la Société de Botanique et à la Revue mycologique.

Il fut le premier en France, et peut-être en Europe, qui constata le mildew (1879).

THEVENET (Louis). — Dessinateur pour la fabrique et peintre, né à Varennes (Saône-et-Loire), le 11 juin 1837, mort à Lyon en 1898. Il fut élève de Bonnefond, à l'Ecole de Lyon, et se fixa dans notre ville à sa sortie de l'Ecole.

Louis Thévenet a exposé, dès 1882, des *Fleurs*, des *Fruits* ; le *plateau de Caluire* (1896) ; etc...

THEVENET (Marius). — Homme politique, né à Lyon en 1845, mort à Paris le 8 avril 1910.

Thévenet fut un des avocats renommés du barreau de Lyon. Conseiller municipal dès 1873 ; puis Conseiller général et président de l'Assemblée départementale. Battu une première fois à la députation en 1883, il fut élu en 1885.

Le 22 février 1889, à la chute du ministère Floquet, il entra comme ministre de la Justice dans le cabinet Tirard.

Thévenet joua un rôle important dans la répression du boulangisme, poursuivit la Ligne des Patriotes, et traduisit le général Boulanger devant la Haute-Cour. A ce moment, il

réclama sa démission au procureur-général Beuchez auquel succéda Quesnay de Beaurepaire.

En 1890, Thévenet fut élu sénateur. Compris parmi les membres du Parlement contre lesquels fut demandé, le 20 décembre 1892, une autorisation de poursuivre (affaire Panama), il fut l'objet d'un non-lieu.

Non réélu au Sénat, après l'affaire Dreyfus, il se présenta en 1899, à Villeurbanne, comme député ; mais il fut battu par de Pressensé.

Il se retira alors de la vie publique.

THEVENIN (Anne-Marie-Rosalie). — Peintre, née à Lyon, morte en 1892, à Paris ; elle exposa surtout dans cette ville. Parmi ses œuvres : le *Donneur d'eau bénite* (1847) ; *L'Ange exilé* (1853) ; une *Vieille femme* (1881) ; etc...

THEVENIN (Catherine-Caroline). — Peintre, née à Lyon en 1813, morte en 1892 ; elle était l'élève puis devint la femme du peintre Léon Coignet.

Elle a laissé des *Portraits*, des *Tableaux de genre* ; etc...

THIAFFAIT (passage). — I^{er} arrondissement. — C'est le nom du propriétaire de l'immeuble dans lequel ce passage a été pratiqué, Thiaffait, mort le 14 avril 1861.

Il fut membre du Bureau de Bienfaisance, de la Société d'Agriculture de Lyon, président de la Société d'instruction élémentaire du Rhône.

— Pirand (Cyr), graveur et architecte (1777-1846) a fait une *Vue du passage Thiaffait* (dessin, 1830).

Divers

C'est dans ce passage que, vers 1827, le « Père » Guérin installa dans une salle de la maison Thiaffait, l'orchestre qu'il avait formé, dans le but de propager le goût de la musique en notre Ville. Guérin mourut en 1849.

THIBAUDIERE (rue de la). — VII^e arrondissement. — Le *logis de la Thibaudière* était déjà fort connu au XVI^e siècle ; il fermait la rue qui porte son nom à l'ouest.

Divers

On lit, dans les délibérations du Conseil municipal de la Guillotière, à la date du 7 décembre 1850 : « L'avenue de la Thibaudière se trouve fermée, au couchant, par la maison dite de la Thibaudière, sous le portique de laquelle il faut passer pour arriver à la rue des Asperges (rue d'Anvers actuellement). Cette maison est un obstacle pour la continuation de la rue... »

Quelques années après, la Thibaudière disparaissait sous les coups des démolisseurs.

— Le 24 février 1894, au n° 51 de la rue, un mauvais plaisant dépose une bombe... pour rire, qui éclate, fait beaucoup de bruit, ameuté les habitants et, fort heureusement, ne fait pas de victimes.

THIBIERE (Jean-Marie-Gabriel). — Architecte, né et mort à Lyon (14 mars 1758-23 mars 1822). Il fut élève de Decrénice.

Après un voyage d'étude en Italie, il revint se fixer à Lyon.

Parmi les travaux de Thibière, citons : *Manufacture d'indienne* quai de la Charité (1758), devenue Manufacture des tabacs ; *tribune dans l'église Saint-Nizier* (1792), qui fut supprimée ; *maison de Prost de Royer* à la Chana (1797) ; *restauration du pont Morand*, avec la collaboration de Catelin (1817) ; etc...

THIERRIAT (Augustin-Alexandre). — Dessinateur, peintre et graveur, né à Lyon, le 11 mars 1789, mort en la même ville, le 14 avril 1870.

Thierriat fut élève de notre Ecole des Beaux-Arts sous Revoil et Berjon. En 1822, il devint professeur de Fleurs à l'Ecole dont il avait été un des meilleurs élèves.

De 1831 à 1870, Thierriat fut Conservateur des Musées de peinture et de sculpture.

Son œuvre artistique est considérable ; je renvoie — comme toujours — au si précieux *Dictionnaire* d'Audin et Eug. Vial, pour ceux de mes lecteurs qui en voudraient connaître la nomenclature.

Son enseignement fut remarquable ; et bien souvent, dans mes notices sur des artistes lyonnais, j'ai cité son nom parmi ceux des maîtres de toute une génération de nos compatriotes. Je demeure quelque peu surpris de ne point rencontrer son nom sur les plaques d'une des rues de notre ville.

THIERRY (Jean). — Sculpteur, né et mort à Lyon (7 août 1609-24 juin 1679). Debombourg prétend qu'il fut l'auteur d'un *Saint-Bonaventure* qu'on voyait encore à la fin du XVII^e siècle à l'angle de la rue Buisson et de la place des Cordeliers.

THIERRY (Jean). — Sculpteur, né et mort à Lyon (4 juin 1669-20 décembre 1739). Il fut élève de Coysevox et devint lui-même professeur à l'Académie de peinture, en 1728.

Thierry séjourna quelques années en Espagne où il travailla pour le roi Philippe V.

De lui, on peut citer : *Vénus callipyge* ; restauration de la façade du château de Marly ; la *Virginité et la Pureté* ; groupe du *Bain de Diane* ; statues de *Pomone et Vertumne* ; etc...

THIERS (Edouard). — Né en 1843, mort à Levallois-Perret, le 8 février 1890. Edouard Thiers était capitaine du génie au siège de Belfort (1870) ; il s'y distingua tout particulièrement sous les ordres du colonel Denfert-Rochereau.

Elu député du Rhône en 1885, il mourut au cours de son mandat. Son buste a été placé dans le square de la place Raspail, à la descente du pont de la Guillotière.

Thiers fut le précurseur de la loi militaire de trois ans.

THIERS (Henri). — Né à Marseille, en octobre 1838, Thiers devint une personnalité lyonnaise comme rédacteur en chef du *Salut Public*. Sa carrière fut des plus actives : administrateur de la « Mission égyptienne » à Paris jusqu'en 1869 ; fondateur du journal hebdomadaire *la France en Orient* ; collaborateur de *Paris-Journal* en 1870.

Thiers entra au *Salut Public* en 1872 et y conquist rapidement une situation de premier plan.

Il était membre de la Société des Gens de lettres.

THILORIER. — Ingénieur ; inventeur de radeaux-plongeurs qui furent essayés sur le Rhône, à Lyon, en septembre 1807.

THIMONNIER (rue). — I^{er} arrondissement. — Le nom que porte cette rue est un hommage rendu à la mémoire de

Barthélemy Thimonnier, inventeur de la machine à coudre, né à l'Arbresle (Rhône), en 1793.

C'est en 1829 qu'il créa sa machine. Comme il advint à Jacquard, elle lui valut la haine des ouvriers, qui virent en cette invention une concurrence et du travail perdu pour eux.

Thimonnier mourut presque misérable à Amplepuis (Rhône), le 5 août 1857.

Ce n'est qu'après sa mort qu'on rendit pleine justice à son invention. En 1865, sa veuve obtint un secours de six cents francs ! ! Enfin sa machine figura à l'Exposition de 1878. Ce fut la gloire... bien tard.

Lyon vient de lui élever un monument (voir : place de l'Abondance).

Divers

N° 4 de la rue Thimonnier, maison attribuée aux Hospices par décret du 30 mai 1912, provenant des biens de la fabrique de Saint-Vincent.

THOLIN (Georges-Eustache). — Né à Amplepuis (Rhône), le 26 décembre 1843. Fut élève de l'Ecole des Chartes, puis devint archiviste du département du Lot-et-Garonne en 1867.

THOLLOT (Benoît). — Peintre, né à Lyon, le 1^{er} novembre 1817 ; fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, sous Picot.

Il a exposé, surtout à Paris, où il vécut ; parmi ses toiles : *Assassinat de Marcel, prévôt des marchands en 1312* ; le *Pont-Neuf* (1874) ; *Fleur de Mars* (1875) ; etc...

THOMAS-BLANCHET (passage). — Le *passage Guérin* a reçu, le 14 juillet 1927, le nom du peintre-décorateur de l'Hôtel de Ville (voir : Blanchet Th.)

THOMASSIN (rue). — II^e arrondissement. — Jusqu'en 1499, il n'y eut là qu'un mauvais sentier appelé *ruelle Rame*. A cette date, Claude Thomassin, seigneur de Montmartin, conser-

vateur des privilèges des Foires de Lyon, fit ouvrir la rue qui porte son nom. Il possédait la plus grande part des terrains sur lesquels elle fut tracée, et il y percevait une directe ou rente noble, qu'on levait encore, en 1750, sur presque tous les immeubles de la rue.

Cette voie publique porta, dans le passé, diverses dénominations : *rue de la Rôtisserie*, puis *rue du Plat-d'Argent* (à cause d'une enseigne représentant cet objet) ; le souvenir de ce dernier nom a persisté jusqu'à la Révolution : le drapeau du penonnage de la rue Thomassin portait en effet l'image d'un plat avec cette devise « Fit clypeus dum bella gerunt ».

Personnalités ayant habité la rue

1500. — Martin Loys, dit l'Espagnol, relieur de livres, en sa maison.

1515 et 1524. — Gerbet Claude, peintre.

1517. — Jean Perreal, le peintre.

1531. — Nicolas de Bavière (ou Banière), peintre.

1561. — Georges, graveur sur bois.

1575. — Dru Jean, écrivain, relieur de livres.

1580. — Le Fèvre ou Lefebvre (Jean), « tailleur d'histoires » à l'enseigne des *Trois Croissant* (trois croissants).

1581. — Rousset Jacques, dominotier, habite une maison qui appartient à Antoine Gryphe.

1590. — Laforest (Mathieu de), peintre.

1593. — Verot ou Velot Nicolas, orfèvre.

1663. — Pigout Robert, imprimeur en taille-douce, graveur, marchand d'estampes ; a laissé : *Vue de l'Hôtel de Ville et de la place des Terreaux*.

1675. — Maillard Jean, serrurier d'art, à l'enseigne *aux clefs de Saint Pierre*.

1680. — Cars François, graveur en taille-douce, à l'enseigne *à la Caille d'or*.

1700. — Le Clerc Antoine, graveur au burin.

1788. — Poix, dessinateur.

An X. — Mazard-Clavel, fabricant de chapeaux, conseiller municipal, rue du Plat-d'Argent.

1815. — Tenon, relieur, habite au n° 18.

Bérour Jean, relieur, au n° 6.

1820. — An n° 8, naissance (le 15 août) de Georges Debombourg, à qui nous devons l'Atlas historique du département du Rhône. Il mourut en 1877.

Notes topographiques

Plusieurs des maisons neuves de cette rue ont été édifiées sur les plans de l'architecte J.-J. dit Joanny Farfouillon.

— La Brasserie Georges a été construite sur les plans de l'architecte Henri Despierre. L'immeuble a été totalement transformé (extérieur et intérieur) en 1931.

— N° 14. Voir au-dessus de la porte d'entrée, sculpture : « la Rose ».

Souvenirs d'antan

1499. — Le 28 janvier, le Consulat autorise le Conservateur Thomassin à ouvrir, sur ses fonds, une rue à ligne droite près Notre-Dame de Confort, traversant jusqu'à la *rue de la Blancherie* (rue Grôlée).

1554 (Archives B. B. 76). — Le 5 juin, requête des habitants de la rue Thomassin pour obtenir la démolition des galeries couvertes situées à l'une des extrémités de cette voie et que hantaient la nuit « plusieurs meschans geu pour piller, desrober et « saccager les passants soulz icelles galleries, etc... »

1740. — Benoît Biolay était un fondeur de caractères d'imprimerie, très renommé, rue Thomassin, à l'enseigne du *Chapon gras*.

XVIII^e siècle. — Dans la dernière moitié de ce siècle s'ouvrait en cette rue, un restaurant fort renommé, à l'enseigne : *les Trois Paniers*.

1777. — Angle de la place Grenouille s'élevait la maison du *Grand K*, provenant de l'hoirie d'Antoine Delor, enfant adoptif de la Charité ; cette maison fut cédée par les Recteurs à un maître tailleur de Lyon, Quantin Paillard.

1793. — La section révolutionnaire *Thomassin*, qui prit le nom de *Bonne-Foi*, se réunissait, 24, rue Ferrandière.

1880 (Décembre). — Formidable tapage dans la rue Thomassin, devant le domicile de Vachot, directeur du Grand-Théâtre, en suite du renvoi des débuts du ténor Merrit. Un journal de l'époque raconte que le directeur voulant entrer au café Matossi (situé alors, 1, rue de la République), dut s'esquiver « pour échapper à une ovation que sa modestie ne lui permettait pas de s'offrir. »

Au n° 22, l'atelier (en 1931) du peintre lyonnais Combet-Descombes.

THOMASSIN (Edouard). — Graveur, né à Paris en mars 1817, se fixa à Lyon dès ses jeunes années. Il fut élève de Vibert à notre Ecole des Beaux-Arts.

Thomassin a gravé, notamment, des planches pour la *Mono-graphie de l'Eglise de Bron*; des *Vues d'Italie*; des planches d'*Histoire naturelle* pour la Société d'Agriculture de Lyon (1847); etc...

THOU (rue de). — 1^{er} arrondissement. — On a donné à cette rue le nom de François-Auguste de Thou, dont le corps, après la décapitation place des Terreaux, fut transporté (avec celui de Cinq-Mars, disent quelques auteurs lyonnais) dans l'église des Feuillants.

Cinq-Mars, à la vérité, y fut enterré immédiatement; mais de Thou, dont le corps avait été déposé dans le même carrosse, fut conduit peu après aux Carmélites de Lyon par les soins de Madame de Pontac, qui envoya son cœur à Paris, pour le faire placer dans le tombeau de ses aïeux, à Saint-André-des-Arcs.

De Thou naquit à Paris en 1607 et fut mis à mort à Lyon en 1642. L'instruction de son procès fut faite par le fameux Jacques Martin, sieur de Laubardemont, à qui l'on prête ce mot si souvent cité: « qu'on me donne deux lignes de l'écriture d'un homme, et « je me charge de le faire pendre. »

On raconte que quatre-vingts ans auparavant, Nostradamus fit la prédiction suivante:

« Quand bonnet rouge par fenêtre entrera,

« A quarante onces la tête on coupera,

« Et Thout perira. »

On sait que le terrible cardinal-ministre, étant presque mourant, vivait dans une sorte de chambre portative. Quand il arriva à Lyon, en 1642, traînant derrière lui ses deux prisonniers, on fut obligé de rompre les portes de l'abbaye d'Ainay pour l'introduire, dans le monastère; et, pour l'installer dans la maison faisant face à l'église, il fallut le passer par la fenêtre, en démolissant quelque peu le mur.

Les ennemis de Richelieu prétendirent qu'il avait voulu se venger de ce que M. de Thou, l'historien, avait dit de désobligeant pour sa famille; ils prêtaient au cardinal cette parole cruelle :

« De Thou le père a mis mon nom dans son histoire, je met-
« trai le fils dans la mienne. »

A propos de cette exécution capitale dont on parla dans

toute la France (et pendant longtemps), on lit dans le recueil d'épithaphes de Laplace :

« Tous deux pour même crime ont le chef abattu :

« Cinq-Mars pour l'avoir dit, de Thou pour l'avoir tu ! »

Divers

Rey J.-J., dit Loras, appelé aussi Laurasse et Rey-Lauras (1801-1876) a laissé un tableau : *Cinq-Mars et de Thou conduits au supplice*.

— De Thou était abbé de Bonneval, dans le diocèse de Chartres.

— Michel de Nostradamus, le célèbre médecin-astrologue de Salon, fut appelé à Lyon, par le Consulat, pour soigner les pestiférés, lors de la contagion qui ravageait la ville, en 1547. Il y fit des cures merveilleuses qui accrurent sa renommée, déjà si grande ; on le combla d'honneurs.

Appelé une seconde fois par nos Consuls, Nostradamus combattit la coqueluche qui faisait de nombreuses victimes.

Il revint plusieurs fois à Lyon, et notamment en 1555, où il donna, chez Macé Bonhomme, la première édition de ses *Prophéties et Centuries*.

— Comme je l'ai dit plus haut, l'exécution des deux jeunes gens fut un événement sensationnel. Les écrits, les chansons dont la mort de Cinq-Mars et de de Thou était le sujet se multiplièrent. Je donne ci-après copie d'un document paru en 1642, dès après le drame :

« Complainte lamentable
« de la mort de monsieur de Cinq-Mars
« et de monsieur de Thou,
« avec leurs compliments. »
(1642)

Cinq-Mars estoit le favory du roy
Et le mignon mesme de la fortune.
Mais l'espagnol l'a mis en désarroy
L'ayant déçu par sa ruse commune.

Ses cheveux d'or, son geste et sa façon,
Et les beaux traits de sa face argentine
Faisoient bien voir que s'il n'eust prix leçon
De l'espagnol, il n'iroit en ruine.

Il fut conduit au palais de Lyon
Pour déclarer sa faute et ses complices ;
Il déclara toute sa faction
Pour ne souffrir des plus rudes supplices.

Monsieur de Tou, ce grand sublime esprit,
Qui n'ignoroit pas aucune science,
Estant entré dans le palais, il dit
Ce qu'il avoit dedans sa conscience.

Estant tous deux condamnés à la mort,
Deux bons soldats du dévôt Saint Ignace
Les furent voir et les firent d'abord
Se confesser pour avoir au ciel place.

.....

Ils disputoient qui mourroit le premier.
Monsieur de Tou disoit que pour son aage,
Il ne devoit pas estre le dernier
Mais il n'eut pas pourtant cest avantage.

Monsieur le grand monta sur l'eschaffaut
Sans s'appuyer de ses mains sur l'eschelle,
Et mesura son col sur le poteau
Où il laissa sa teste criminelle.

Avant sa mort, le chapeau à la main,
Il salua toute la compagnie ;
Un presant fist au boureau inhumain.
Deux jesuites luy servoient de génie.

Monsieur de Tou monta bien tost après
Et honnora d'un baiser cest infâme
Qui luy donna dessus son pauvre chef
Quatre ou cinq coups d'une pesante lame.

THOUBILLON (Jean-Marie-Emile). — Architecte, né à Poncin (Ain) le 6 mai 1831, mort en sa ville natale le 6 avril 1892.

Thoubillon fut élève de Desjardins, avec lequel il travailla par la suite.

On lui doit l'édification de plusieurs églises, notamment celles de Cras-sur-Reyssouze, d'Ambérieu, de Poncin, de Mionnay, etc...

Il a dirigé les travaux d'installation du Mont-de-Piété de Lyon (situé alors dans le vieux quartier Grôlée), et d'un grand nombre de villas.

En 1877, Thoubillon fut reçu à la Société Académique d'Ar-

chitecture de Lyon. Cette société conserve dans ses cartons un dessin de notre architecte: la *Loge du Change*.

Dans les *Annales* de la Société Académique, E. Guichard a consacré une notice à Emile Thoubillon.

THURNEYSEN (Hans-Jacob) ou **THOURNEYSEN**. — Graveur en taille-douce, né et mort à Bâle (15 juin 1636-15 février 1711). Il se maria dans la Bresse et, en 1662, se fixa à Lyon où il vécut près de vingt années.

Thurneysen, comme autrefois tous les graveurs, était marchand d'estampes et éditeur.

Parmi ses œuvres: des *sujets religieux*; des *compositions allégoriques*; des *reproductions de monuments et de statues*; des *armoiries*; des *frontispices*; etc... Il a illustré un grand nombre d'ouvrages. Le lecteur trouvera une très complète énumération de ses œuvres dans le *Dictionnaire* (déjà cité) d'Audin et Vial.

Je ne veux indiquer que quelques *étiquettes de négociants* dont Thurneysen fut le compositeur et graveur:

« Berard et Delor », à Lyon, rue Tupin; « Antoine Guerrier », à Lyon; « Dentelles, galons et fille (sic) d'or et d'argent, à Lion, se fabrique par Denis Picavit »; fabrique de « Guillaume Puy-lata », à Lyon; « Estienne Seignoret, rue Mersière, vis à vis la rue Tupin »; « David Ollivier »; Gordian et Jacques-Laurence Sollicoffre »; « Bourgeat, libraire lyonnais »; marque de J.-A. Huguetan, libraire; etc...

THURNEYSEN (Jean-Jacob). — Fils du précédent, né à Lyon le 9 décembre 1668, mort à Bâle le 28 février 1730. Graveur, élève de son père.

Thurneysen II voyagea en Italie, à Vienne, à Prague, à Nuremberg, etc...

Son œuvre, moins considérable que celle de son père, est tout aussi artistique.

Natalis Rondot a consacré une très complète et très précieuse étude à ces deux graveurs dont la maîtrise fut incontestée.

TIERCELET (le). — Nom que portait l'ancien logis des internes à l'Hôtel-Dieu. C'était une vieille maison de cinq étages enfermée dans le claustral de l'hôpital, vers la rue de la Barre, presqu'à l'angle de la rue Bellecordière. Elle disparut en 1887.

On créa alors un nouveau Tiercelet, par l'installation de neuf chambres d'internes au premier étage de l'immeuble situé angle rue Confort et place de l'Hôpital. Au rez-de-chaussée, le café Buisson (disparu pour faire place au restaurant du Directoire) où nos futures gloires médicales faisaient force parties de cartes.

En 1897, ce nouveau Tiercelet disparut et les internes réintégrèrent l'Hôtel-Dieu. On raconte que cette décision fut prise en suite d'un attentat commis par les internes contre un administrateur des Hospices: ce grave personnage passant place de l'Hôpital avait été bombardé d'oranges qui, dit-on, étaient lancées des fenêtres du nouveau Tiercelet.

C'est au Tiercelet que se rédigeait, avant 1887, le journal le *Crocodile*, revue de l'Association des Internes.

TIERS-ORDRE (hospice). — Etablissement qui était situé angle de l'actuelle place Le Viste et de la rue de la République (portion dénommée alors rue Bellecordière) s'étendant, d'après le plan de Seraucourt, depuis la rue Confort jusqu'à la place Le Viste. Cet hospice fut établi le 4 février 1632 en vertu d'une donation verbale confirmée par acte authentique en 1634.

Ce terrain était en jardins et étables avec une très modeste maison.

On lira avec intérêt, au sujet de cet établissement, les *Anciens hôpitaux de Lyon*, du D^r J. Drivon.

TILLET (Paul-Jean-Baptiste). — Peintre, né à Bron le 25 avril 1844, mort à Lyon le 16 juin 1889. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts et de Reignier, Paul Tillet, devenu prêtre, enseigna le dessin aux Minimes, à Lyon.

Il a exposé: *L'île de Rubens à Pont-de-Chéruy* (1885); *Bords de l'Azergue à Chazay*; *Vase de roses* (1889); etc...

TILSITT (pont). — Le premier pont qu'on ait établi en ce point des rives de la Saône, fut un pont de bois construit en 1622, à l'occasion du passage de Louis XIII.

Le pont moderne fut commencé en 1788, et devait porter le nom de Mgr de Montazet, archevêque de Lyon. Les travaux, interrompus pendant la Révolution, furent repris sous Napoléon I^{er}.

Achevé en 1807, le pont reçut le nom de Tilsitt, en commémoration de la célèbre entrevue des deux empereurs.

Les travaux furent conduits par l'ingénieur en chef du département, Carron; le pont a treize mètres soixante-quatre centimètres de largeur et cent vingt mètres de longueur. Il fut inauguré sous le préfectorat du comte d'Herbouville.

En 1861-1863, de grosses réparations auxquelles on dut la découverte d'importants vestiges du passé, furent en même temps la cause d'une solide polémique entre le *Progrès* (24 août 1863) et le *Salut Public* (29 août 1863).

Le *Progrès* écrivait:

« Le massif de maçonnerie, mis à découvert par les travaux de la place Montazet, continue à être l'objet de la curiosité publique, on est convaincu maintenant que sur cette base, s'appuyait la voûte d'un pont dont la construction est antérieure à celle de l'antique pont du Change...

« ...Il ne serait pas impossible qu'il (le massif de maçonnerie) ait été destiné en même temps à former le soubassement de la tour de Cologna, qui devait s'élever sur ce point... etc... »

Et le *Salut Public* de répondre:

« ...C'est une erreur. Cet ouvrage ne date que de 1661. »

Et notre bon journal lyonnais prouve que ce massif de maçonnerie était la culée d'un pont projeté qui devait remplacer le pont de bois de 1622.

Cet article du *Salut Public* présente un autre intérêt, il nous révèle qu'un droit de péage existait, lequel, en 1635, fut prorogé de seize ans; cette concession comportait le droit d'ouvrir des boutiques sur le pont. Ainsi complétée, c'est la première concession de cette nature qu'on rencontre dans nos annales.

TILSITT (quai). — II^e arrondissement. — Je ne veux rien dire de la dénomination moderne, qui n'intéresse pas Lyon.

Le quai Tilsitt, d'une longueur de 613 mètres, fut commencé en 1782, achevé en 1841, et complètement refait en 1861. Il a porté non seulement le nom de *quai de l'Arsenal*, mais aussi celui de *quai Valmy*; la partie située entre la rue Saint-Hélène et le port d'Ainay fut dénommée : *port aux Chaines*.

La désignation de *quai de l'Arsenal* provenait du nom d'un établissement de cette nature élevé sous le règne de François I^{er} sur le tènement de *la Rigaudière*, et rebâti quelques années avant la Révolution, pour disparaître dans un incendie pendant le siège de Lyon en 1793.

La *Rigaudière* était une propriété appartenant à la famille Rigaud, établie à Lyon dès le XIII^e siècle et dont plusieurs mem-

bres furent chanoines-comtes ; l'un d'eux Anthelme de Rigaud fut doyen du chapitre en 1230.

Le tènement passa de la famille Rigaud à la famille de Varey. L'un des de Varey le donna, en 1466, aux religieux Jacobins ; ceux-ci le vendirent au banquier Norry qui s'en défit en faveur de Balzac, seigneur de Châtillon-d'Azergues.

C'est du fils de ce dernier que François I^{er} l'acheta en 1536 pour en faire l'arsenal de Lyon ; cet établissement complétait le système de fortifications entrepris en 1512. On ne savait où mettre les canons : en 1520, ils avaient été entreposés dans la grande cour du convent des Carmes, aux Terreaux. Le projet du roi comportait l'établissement d'une fonderie.

En attendant que l'Arsenal fut construit, François I^{er} loua de la ville, les granges de la Trinité (emplacement du Lycée Ampère).

En 1711, les inondations causèrent d'assez sérieux dégâts à l'Arsenal.

En 1782, ce dépôt d'artillerie était devenu un des plus considérables de France ; et, pendant le ministère de M. de Ségur, une compagnie d'artillerie y fut logée, commandée par un sieur de Barberin, fort connu alors par son zèle pour la propagation de la doctrine de Mesmer.

Le 7 février 1790, l'Arsenal fut pillé, mais la garde nationale, que commandait Dervieu de Villars, parvint à rétablir l'ordre ; néanmoins 3.000 fusils furent dérobés. La même nuit, le Consulat, ayant à sa tête Imbert-Colomès, en l'absence du prévôt Tolozan de Montfort, dut démissionner.

Le 29 mai 1793, les modérés (qu'on appelait les *Muscadins*) s'emparaient de l'Arsenal, qui servit de première prison à Chaliier et Roullot.

Pendant le siège, dans la nuit du 22 au 23 août 1793, une bombe provoqua l'incendie de l'Arsenal : cent dix-sept maisons des rues de l'Arsenal, Sala, Saint-Hélène et de la place Saint-Michel furent réduites en cendres.

Jusqu'au 10 mai 1805, l'emplacement de l'Arsenal resta couvert de ruines ; à cette date, le gouvernement de Napoléon I^{er} en fit cession à la ville.

La ville devenue propriétaire des terrains y établit la Douane et le Grenier à Sel.

L'entrepôt des Douanes fut créé le 10 mai 1805, et les travaux de construction dirigés par Gay, architecte de la ville. Les bâtiments furent agrandis en 1823.

Le Grenier à Sel fut créé par décret impérial de juin 1806, dans une partie de l'ancien Arsenal. En 1821 la ville reçut l'auto-

risation d'emprunter pour construire ce dépôt. Le plan de l'architecte Baltard, conçu en 1824, ne fut complètement exécuté qu'en 1832.

Les terrains de Sainte-Claire, devenus propriétés de la ville, furent vendus par elle à un sieur Giraudet, architecte, en 1853, sauf les parties nécessaires à l'élargissement du quai et de la place Sainte-Claire, ainsi qu'au prolongement de la rue Jarente (aujourd'hui, ce prolongement porte le nom de *rue Paul-Boyer*).

La maison Girardet (29, quai Tilsitt) est bâtie sur l'emplacement de l'église du monastère de Sainte-Claire. Avant l'église, sur le même terrain était installé le Jeu de Paume.

Personnalités ayant habité le quai

- 1838. — Barqui, architecte, an n° 15.
- 1861. — Giraudet Claude, architecte.
- 1868. — Pupier Joanny, architecte, n° 29.
- Tavernier, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, n° 14.
- Teissier, professeur à la Faculté de Médecine.
- Desjardins Tony, architecte de la ville.
- 1872. — Sainte-Marie Perrin, architecte.

Notes topographiques

N° 1. Maison dite du *Palais-Royal*, construite par Pierre de Chaponay, en 1614. A la fin du second Empire, elle comptait dans les biens de la famille Miramont, ainsi que le n° 2 suivant.

N° 2. Construit en 1745, par Fay.

N° 3. Maison bâtie en 1706, par Chaponay.

N° 4 et 5. Furent construits, en 1765, par Déglat, trésorier de France, sur l'emplacement des deux maisons que le Consulat avait acquises de la veuve Gaillat en 1726, pour les rétrocéder à Déglat.

N° 6. Immeuble bâti par Claret de la Tourette, président de la Cour des Monnaies en 1716. Vers 1870, il était dans la famille Rambaud.

N° 7. Une première maison bâtie en 1715 appartenait à Giraud de Saint-Oyen. Reconstituée en 1860 par Giraud de Montblet.

N° 8. Cette maison, appelée autrefois *Hôtel Blanc*, fut vendue par la Nation comme bien de l'émigré Maserany de la Valette, en l'an VI, à André Jay.

N° 9. Maison dite des *Quatre-saisons* ; elle appartenait, sous le second Empire, à Livet, fabricant de papiers-peints ; on peut d'ail-

leurs encore lire, au 4^e étage, la trace de l'enseigne peinte sur la façade.

N° 10. Au milieu du XIX^e siècle cet immeuble faisait partie du patrimoine de la famille de Chambrey.

N° 11. Cette maison s'élève sur une partie de l'emplacement de la Douane, vendue en 1860. La construction, dirigée par l'architecte Benoît, pour le propriétaire Lassausse, fut faite en 1861.

N° 12. Immeuble sur une partie de l'emplacement de la Douane, vendue en 1860 à Caquet d'Aveize. Architecte: Benoît.

N° 13. Temple israélite construit par l'architecte Abraham Hirsch.

La Synagogue était, précédemment, installée dans un immeuble dépendant de la maison Murard, à Bellecour (après l'incendie de la Cour des Archers).

Le terrain du temple actuel a été cédé gratuitement aux Israélites de Lyon, en 1862, en échange d'un autre terrain que la ville leur avait attribué, au Jardin des Plantes.

N° 14. L'architecte Benoît construisit cette maison en 1864 sur une partie de l'emplacement du Grenier à Sel vendue à Virieux.

N° 15 et 16. Sont édifiés également sur le terrain du Grenier à Sel. Lebrun fut l'architecte. Le n° 15 appartenait à la famille Colcombet; le n° 16 à la famille Gourd.

N° 17 à 20. Sont construits sur l'emplacement de l'Arsenal, vendu, en 1830, à Bobichon et Pitrat, qui construisirent en 1831.

N° 21. Appartenait à la famille Manhès.

N° 22 à 28. Maisons construites sur le terrain de l'Arsenal, vendu en 1853, à Girardet.

N° 29. Construit par Girardet (voir plus haut).

Divers

Quand fut démoli le Grenier à Sel, on chercha, dans les fondations, un coffret de fer qui avait été placé avec la première pierre, et qui devait contenir un grand nombre de médailles commémoratives. On trouva le coffret, scellé mais... vide!

TIMEROT (Marc-Antoine). — Né à La Frette (Isère) le 22 août 1793, mort à Lyon le 13 novembre 1856.

D'abord négociant, puis comptable.

Il se livra avec passion à la botanique comme élève de Thévenin (1829). On lui doit la découverte d'un grand nombre de plantes nouvelles pour la flore lyonnaise.

L'influence de Timeroy sur les recherches de Jordan a été considérable. Il participa dans une large mesure à la rédaction de *la Flore*, de Balbis.

Membre, bien entendu, de toutes nos sociétés savantes, Mul-sant lui a consacré une notice en 1858.

TISSEUR. — (Voir Clair-Tisseur).

TISSIER (François-Marie). — Né à Lyon le 10 mars 1737; je n'ai pu trouver la date de sa mort. Il exerçait le métier de pharmacien et professa un cours d'histoire naturelle et de chimie pharmaceutique.

Il avait analysé les eaux d'Orliénas, qui furent détrônées par celles de Charbonnières.

Membre de la Société d'Agriculture, Tissier a laissé des *Considérations sur l'Histoire naturelle du département de l'Ain*; des *Observations* sur la rouille du blé; etc...

L'Académie de Lyon le reçut en 1784.

TISSIER (Nicolas). — Pharmacien lyonnais, né le 17 janvier 1775.

Il fut désigné au concours, en 1818, pour professer un cours de chimie dans un local du bâtiment Saint-Pierre. Le 28 juin 1830, le maire lui signifiait que « pour raison d'économie, le « Conseil municipal avait cru devoir supprimer ce cours. » Tissier rédigea de suite une véhémence protestation et une réclamation, qu'il fit imprimer et distribuer aux Conseillers municipaux et dans la ville.

Membre fondateur de la Société linnéenne. Nicolas Tissier mourut à Brest le 24 août 1865.

Il était le fils de François-Marie Tissier (voir ci-dessus).

TISSOT (rue). — V^e arrondissement. — Cette appellation conserve le souvenir de Jean-Antoine-Népomucène Tissot, teneur de livres, né à Vaise.

Par testament du 4 février 1867, il a légué à la Ville de Lyon une propriété qu'il possédait en cette rue, pour servir d'asile aux commerçants âgés ayant subi des revers de fortune.

Tissot donna, en même temps, des valeurs qui, transformées en rentes sur l'Etat, devaient être affectées à la même destination.

TISSOT (Denis-Alexis). — Peintre et professeur de dessin à Lyon, de 1804 à 1834. Il a exposé : *Portrait de femme* (1831) ; des *Paysages*, etc...

TISSOT (Ferdinand-Joseph). — Fils du précédent, peintre né à Lyon le 28 novembre 1804. Il étudia à notre Ecole des Beaux-Arts, avec Revoil.

Tissot a exposé des *Fleurs* et des *Fruits*.

TOLET (Pierre). — Médecin de l'Hôtel-Dieu en 1539. Il est connu surtout par une citation de Rabelais et une épigramme du poète Voulté.

Il a fait une sérieuse étude de la coqueluche et traduit la *Chirurgie* de Paul d'Egine et le *Traité des tumeurs* de Galien.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier). — Jésuite, né à Avignon en 1705, où il mourut en 1763.

Tolomas professa longtemps les belles lettres au Collège de la Trinité à Lyon. Il fut, dans cette ville, membre de l'Académie et bibliothécaire.

En 1755, il écrivit *Dissertation sur l'hyène*, pour prouver que l'animal féroce qui avait jeté l'épouvante dans le Lyonnais en 1754, était un loup et non une hyène.

Tolomas a publié encore un *Discours sur la philosophie d'Epicure* (1760).

TOLOZAN (place). — I^{er} arrondissement. — On a donné à cette place le nom de Louis Tolozan de Montfort, dernier prévôt des marchands de Lyon, né en juin 1726, mort en décembre 1811, à Oullins.

La maison des Tolozan fut construite par l'architecte F. Delamonce, sur la place même.

Cette partie de la rive droite du Rhône, ensablée et souvent inondée autrefois, fit partie de l'entreprise adjugée, le 22 octobre 1749, « aux sieurs Soufflot, Munet et Millanois » pour l'établissement du quartier Saint-Clair. Le Consulat voulait en faire un entrepôt pour le bois de chauffage et les matériaux de construction arrivant par le Rhône. De là la dénomination de *port Saint-Clair* ; puis, lorsque le sol eut été relevé en forme de quai

(après la construction du pont Morand, en 1775) le nom de *place du Port-Saint-Clair* prévalut.

Sur la place, la statue de Suchet par Dumont, offerte à la Ville par le Ministère de l'Intérieur, et érigée en mai 1853.

Personnalités ayant habité la place

1788. — Bergasse, procureur du roi.

1810. — Trouillet Jean, dessinateur.

1833. — Vachon-Imbert, ancien député.

1868. — Arlès-Dufour, négociant, membre de la Chambre de Commerce.

Souvenirs d'antan

1655 (Archives B. B. 210). — Construction, au prix de 1727 livres, par les soins de Nicolas Desvignes, échevin de la plateforme sur le quai, proche les Feuillants, laquelle demeurera en place publique sans y pouvoir faire « aucun bastiment, ny « aucune élévation en quelque sorte et manière que ce soit ».

1785, *Journal de Lyon*. — « Le mercredi 24 août, veille de la « fête de Saint-Louis, dont Monsieur Tolozan de Montfort, « commandant, porte le nom, la musique de la milice bourgeoise « s'empresse de la célébrer par des sérénades auxquelles tous les « citoyens qui se trouvaient présents, applaudirent. »

TOLOZAN (Jean-François). — Lyonnais, mort le 25 septembre 1802 à l'âge de 80 ans.

Avocat à la Cour des Monnaies, intendant du commerce, Tolozan, sur la fin de sa vie, fut un des conseillers du préfet Najac.

Il avait été reçu, en 1753, à l'Académie de Lyon.

TOLOZAN. — Général de brigade sous la révolution, né à Lyon.

TONY-LOUP. — Journaliste lyonnais longtemps attaché au *Petit lyonnais*. Assez mal jugé par ses contemporains, témoin l'article suivant paru, vers 1873, à Lyon :

« Vice-président de l'assemblée des officiers de la garde

« nationale qui a voté la Commune au palais Saint-Pierre. A
« présenté le délégué de Paris à la dite assemblée.

« Cet ambitieux de 19 ans veut absolument faire parler de
« lui... Quand le 4 septembre est arrivé, de fongueux impérialiste
« il est devenu républicain ardent.... »

TONY-REVILLON. — Journaliste et homme de
lettres, né près de Lyon.

Fut longtemps rédacteur en chef de la *Petite presse*.

Tony Révillon a écrit de nombreuses pièces de vers, dont
quelques-unes ne manquent pas de charme; mais il fut plus
romancier que poète.

Voici une pièce peu connue qui doit dater de 1886 ou 1887,
intitulée :

La petite Parisienne

Elle n'est ni brune ni blonde;
Ses yeux ne sont ni noirs ni bleus,
Et cependant, le pauvre monde
A la ronde en est amoureux !

Elle est si fine et si gentille,
Que tout sur elle est élégant,
Cette petite qui s'habille,
Eut dit Musset, avec un gant !

Elle sait marcher dans la crotte
Sans même salir son talon,
Et répand de la bergamotte
Dans ses cheveux, pour sentir bon.

Assise à table, elle chipote,
Effleurant la viande et le pain;
Une sauce à la ravigote
Seulement peut lui donner faim.

Elle a des pommes dans sa poche
Et des citrons à son chevet;
Elle s'étouffe de brioche,
Et, par-dessus, prend un sorbet.

Elle aime à parler politique;
Elle est républicaine, Ah ! mais !
Mais entend que sa République
Reste pure de tout excès.

Et l'on voudrait être à la place
De son mari, cet opprimé,
Qu'elle gouverne et qu'elle embrasse,
En l'appelant « mon gros mémé. »

Je citerai encore, de Tony Révillon, une pièce d'un caractère plus élevés :

Les Nymphes de Corot

Lorsque je suis allé, cet automne, à Verrières,
J'ai vu votre maison, Madame, au bord du bois,
Et j'ai compris qu'enfant, vous écoutiez les voix
Des nymphes de Corot dansant dans les clairières.

Quand le soleil, avant de quitter l'horizon,
Passait comme un frisson de flammes sur la Bièvre,
Les parfums forestiers, en vous, mettaient leurs fièvres,
Et votre pied frappait l'émail vert du gazon.

Le jour, on vous trouvait sous les chênes, pensive,
Et vos yeux ont gardé, sous leurs grands sourcils noirs,
Le reflet des désirs vagues et des espoirs
Dont ils suivaient alors la troupe fugitive.

Et lorsque vous pensez, Madame, à votre bois,
Comme des gouttes d'eau d'un arbre après la pluie,
Il vous tombe des yeux des larmes que j'essuie;
Des nymphes de Corot vous entendez les voix.

TOROMBERT (Charles-Louis-Honoré). — Avocat à la cour de Lyon, né à Belmont (Ain), le 17 décembre 1787, mort à Lyon le 8 mai 1829. Il s'était fixé en notre ville vers 1812.

En 1819, Torombert écrivit un *Éloge de Poivre* qui lui valut son admission à l'Académie de Lyon. Il fut également membre du Cercle littéraire.

Parmi ses publications, je rappelle : *Ode sur le retour des Bourbons et de la paix* (1814) ; *Exposition des principes et de la classification des sciences* (1821) ; *principes du droit politique mis en opposition avec le contrat social de J.-J. Rousseau* (1825) ; *éloge de M. Vouty de la Tour* (1826).

TOUR (chemin de la) — VII^e arrondissement. — Du nom d'un château qui était situé sur le côteau de Genas et qui est, aujourd'hui, englobé dans les dépendances de l'hospice de Bron.

TOURELLES (rue des). — V^e arrondissement. — Cette rue doit son nom à la maison des Tourelles qui était située sur des terrains à proximité de la rue.

Le souvenir en est resté dans le nom de villa des Tourelles attribué à une fort belle résidence qui appartient au peintre-verrier Lucien Bégule, et qui est devenue la propriété du professeur Siraud.

TOURETTE (rue de la). — I^{er} arrondissement. — Il y avait, à moitié chemin entre la porte des Chartreux et celle de Saint-Sébastien, une maison dite *de la Tourette* qui a pu donner son nom à cette rue. Cette maison a joué un rôle dans la prise de la citadelle par Mandelot (1585).

Je crois cependant qu'il convient de rappeler ici Jacques-Annibal Claret Fleurieu de la Tourette (voir Fleurieu) qui fut président de la Cour des Monnaies, prévôt des marchands en 1740.

Membre de l'Académie de Lyon, il vécut assez pour en être le doyen.

Peut-être a-t-on voulu conserver le souvenir de ce personnage consulaire.

Divers

1827. — Belle Joseph, dessinateur, habite rue de la Tourette.

— « Tout le monde est persuadé, disait M. de la Tourette, « qu'il est très difficile de mourir ; je le crois comme les autres ; « cependant je vois que tout le monde s'en tire. »

TOURNELLES (rue des). — III^e et VII^e arrondissements.

— Le nom de cette voie publique évoque le souvenir d'un ancien château *des Tournelles* qui se dressait, autrefois, sur les terrains qui avoisinent la rue.

Divers

— En 1827, on publia sous le titre : *Monplaisir et Sans-souci*, un projet de création de petites maisons rurales avec jardins, sur la vaste propriété de M. Henri des Tournelles, sur la route de Lyon à Grenoble.

TOURNON (François de). — Cardinal, archevêque de Lyon. F. de Tournon est né en 1489, à Tournon.

Il fut ministre sous François I^{er}.

TOURNON (Philippe-Casimir-Marcellin de). — Né à Apt le 24 juin 1778. Devint préfet du Rhône en 1822.

Lyon lui doit la création du quai de la Pêcherie; les commerçants de la Ville, reconnaissants, lui offrirent, en 1824, une médaille commémorative de cet événement.

De Tournon fut pair de France en 1823. Il mourut le 18 juin 1833. Mounier prononça son éloge funèbre à la Chambre des Pairs en 1834. [Barjavel].

TOURRET (rue). — 1^{er} arrondissement. — On ne connaît pas exactement l'origine du nom de cette rue. Il varie d'ailleurs souvent, aux diverses époques de notre histoire. Voici quelques indications à cet égard, qu'on trouve dans de vieux documents :

En 1641, « alignement à Pinguin-Coulanger, pour bâtir une maison *rue Toret*, au quartier Saint-Vincent. »

En 1662, « alignement à Benoît, pour rebâtir sa maison *rue Tourret*, au nord de la rue Bouteille. »

En 1669, « alignement aux recteurs de l'Aumône générale, pour une maison sise *rue de la Tourette*, au quartier Saint-Vincent. »

En 1723 (dit Steyert), on rencontre *rue Tourruel*.

Divers

1834. — Au n° 6, Joseph Morel (voir place Morel), conseiller général habite rue Tourret.

— Voir n° 13, vieille porte avec clous.

TOURTOULON DE LA SALLE. — Soldat lyonnais dont le nom a échappé à l'oubli dans les circonstances suivantes : la nuit du 7 au 8 septembre 1793, il risqua sa vie en arrachant, avant l'explosion, les mèches enflammées de plusieurs brûlots lancés par l'armée de la Convention contre le pont Morand.

TOUTAN (Antoinette). — C'est le nom d'une malheureuse servante qui fut pendue et étranglée place des Terreaux, en 1772, et dont Voltaire parle en son *Dictionnaire philosophique*, article : supplice.

Son crime ? Elle avait dérobé à Antoinette Drivet, veuve Obriot, tenant l'auberge du Palais-Royal, 28 serviettes; de plus

elle était soupçonnée « véhémentement » d'avoir volé à un Anglais une tabatière en porcelaine, et à la fille de cet insulaire une manchette de mousseline brodée.

C'était cher, à cette époque !

TRAMASSAC (rue). — V^e arrondissement. — Le nom de cette rue a connu bien des formes diverses, selon l'origine qu'on lui attribuait. On trouve, dans des documents anciens : *Petro-Marsal*, *Très-Marsas*, *Très-Marsacs*, *Trans-Marsas*, *Très-Massal*.

Le Père Ménétrier pense qu'il a dû exister un temple païen sur le sol occupé par la place et l'église Saint-Jean, d'où il conclut que la rue s'appelait *Retro-Massam*, c'est-à-dire « rue derrière la masse du temple ».

Tout cela est bien incertain, bien vague et ne donne pas grands renseignements sur cette très ancienne rue qui fut longtemps une des plus importantes de Lyon, et par les personnages qui l'habitèrent et par les immeubles qu'on y voyait. Les hautes maisons de la rue Tramassac et de la rue du Bœuf, adossées à la montagne, faisaient dire à Samuel Chappuzeaux que « Lyon ne peut sans doute rivaliser avec Paris ou Londres, « mais les bâtiments y étant presque tous de six étages, la ville « correspond à trois Constantinople ou trois Caire l'un sur « l'autre. »

Personnalités ayant habité la rue

1391. — Emard, peintre.

1410. — Sargues ou Salgues (Pierre de), dit Pierre le peintre.

1460. — Regnier Gauthier, dit Regnier le peintre.

1490. — Millet Pierre, fourbisseur, rue Tremarsal.

1500. — Laforest (Jacques de), peintre.

1580. — Lalix Guichard, peintre.

1749. — De Villiers, receveur général du Lyonnais.

Gaudin de Furgeron, Hugues Augustin, conseiller du roi en l'élection de Lyon.

Monnier (François) de Sébastien, maître particulier des Eaux et Forêts.

Bertin Aymé, avocat.

Blanchet de Prévieux Claude-Louis, avocat.

1774. — Vial Joseph, recteur de la Charité.

Bertin de Villars (François), avocat, ancien échevin, recteur de la Charité.

1788. — Ravier, avocat, recteur de la Charité.

1793. — Mariétan Antoine, dessinateur; fusillé pour avoir pris part à la révolte de Lyon.

Romani, peintre miniaturiste, habite chez Madame de Royer (hôtel de Pravier).

1795. — Pitras, peintre.

1810. — Herard Pierre-Joseph, peintre d'histoire.

1834. — Achard-James, président de chambre à la Cour.

Sauzey, conseiller à la Cour, n° 26.

Favre Jules, avocat stagiaire, n° 30.

1868. — Fochier V.-L., avocat (devint Procureur général à Lyon vers 1893), n° 38.

1888. — Fayeton Philippe, dessinateur pour la fabrique.

Notes topographiques

La plupart des notes qu'on va lire ne se rapportent qu'au passé, depuis la terrible catastrophe du 13 novembre 1930. Je les transcris cependant, à titre de document historique.

N° 2. Façade et balcon.

N° 6. *Hôtel du Petit Versailles*; dans la cour, une grande salle voûtée qui servait d'écurie; c'était une ancienne chapelle.

Le prince de Condé, dit-on, se serait arrêté à l'Hôtel, après la bataille de Lens, et y aurait donné une soirée. On le dit...

N° 10. Façade, imposte, inscription, galerie.

N° 12. Façade, escalier, balcon.

N° 14. Imposte, portail, escalier à vis, galeries. Un autre escalier à rampes droites et balustrade en bois sculpté.

N° 16. Façade, escalier.

N° 18. Imposte du xvi^e siècle.

N° 21. Maison du xvii^e siècle.

N° 22. Hôtel Valois ou maison du baron des Adrets; l'immeuble date du xvi^e siècle. Façade flanquée de deux pavillons carrés.

N° 25. Façade, escalier à vis, galerie.

N° 28. Façade, rez-de-chaussée à arcs, escalier, galerie.

N° 30. Allée voûtée, escalier.

N° 32. Imposte, figurines, escalier et galerie voûtée.

N° 34. Imposte avec écusson.

N° 44. Escalier à vis; galerie.

N° 54. Escalier, balcon.

N° 56. Portail, escalier, galerie à arcs avec pendentifs.

N° 58. Maison Rivo du Soleil, de l'hoirie d'Elisabeth de Rivo, veuve du sieur André du Soleil, donnée aux Hospices (testament du 8 février 1706).

N° 62. Façade du xv^e siècle, escalier.

Je signale que Martin Pierre, graveur et architecte, a laissé un dessin de la maison des Trinitaires, rue Tramassac.

Souvenirs d'antan

— Dans cette rue, on voyait encore en 1930, en face de l'Hôtel du petit Versailles, un vestige du vieux rempart du cloître de Saint-Jean, élevé au xii^e siècle. La brèche date de 1562 (voir rue de la Brèche).

An II. — Naissance de Pierre-Marie Gonon qui fit réimprimer nombre d'opuscules historiques sur Lyon. Il mourut en 1850.

1802. — L'abbé Pygmenion installe, rue Tramassac, la première école de Frères de la doctrine chrétienne.

1869. — A la vente Flachet faite « en rue Tramassac » parut une toile importante du peintre Adrien Van der Kabel, qui mourut à Lyon, rue de la Gerbe, en 1705.

1930. — 13 novembre. — Une catastrophe qui causa la mort d'une quinzaine de civils, de dix-neuf pompiers et quatre gardiens de la paix, a mis en deuil toute la ville.

La montagne de Fourvière, minée par les eaux s'effondre, depuis l'hôpital des Chazeaux jusqu'à la rue Tramassac. Toutes les maisons du n° 2 au n° 12 furent écrasées et celles qui suivent du même côté (jusqu'au n° 26) mises dans un tel état qu'on dut les évacuer.

Le vieux mur du cloître de Saint-Jean disparut, emporté par l'amas de terre et les décombres causées par cette catastrophe.

Le Chemin-Neuf fut emporté en partie.

A l'heure où j'écris, on ne sait encore quel plan dirigera la reconstruction de cette partie du v^e arrondissement.

L'histoire locale doit conserver les noms des gardes et sapeurs qui trouvèrent la mort en tentant de sauver les victimes civiles de cette catastrophe. Ce sont, dans l'ordre où l'on a retrouvé leurs cadavres : sapeurs Claudius Bouvier, Gabriel Dumas, Emile Oran, Berthelon, Rouby, Claudius Mortier, Paul Genin ; caporal pompier Marius Cayrier ; capitaine officier de paix Montfagnon ; gardien de la paix Crison ; sapeur François Naillo ; gardien de la paix Rotte ; sergent pompier Emile Allemand ; agent cycliste Tournafol ; caporaux pompiers Jean Michel, Paul

Robert; adjudant pompier Joseph Métral; sapeurs Louis Saint-Amand, Louis Chamard-Bois, Edouard Bouvier; capitaine de pompiers Michel Rochat; sergent pompier Charles Varale; sapeur Henri Guyot.

TREMOILLE (Hector de la). — Fut le premier médecin régulièrement nommé à l'Hôtel-Dieu. Il entra en fonction le 7 février 1528 et mourut l'année suivante.

TREMOLIERES ou **TREMOLLIÈRES** (Pierre-Charles). — Peintre, né à Cholet en 1703, mort à Paris le 11 mai 1739.

Trémolières intéresse Lyon par un séjour d'environ deux ans qu'il y fit et au cours duquel il peignit : pour la chapelle du Confalon, une *Assomption* (1736); pour l'église des Carmes-Deschaussés, la *Purification de la Vierge*, les *Bergers à la crèche*, l'*Adoration des Mages*; pour l'église des Chartreux, l'*Ascension* et l'*Assomption*.

TRESSERRE (Jean). — Né à Caramany (Pyrénées-Orientales) le 7 avril 1845, mort à Lyon le 5 juin 1903.

Tresserre fut une des personnalités les plus connues du monde commercial lyonnais à la fin du XIX^e siècle. Fils de ses œuvres, après de modestes débuts, il arriva par son travail et son entente des affaires à la solide situation que notre génération lui a connue. Fondateur, administrateur-délégué de la Société des *Magasins des Deux-Passages*, fondateur et président du Conseil d'administration de la Société du *Grand Bazar*, partout son activité fit merveille.

Tresserre a fondé la caisse de retraites et de secours du personnel du Grand Bazar, dont les ressources sont prises sur les bénéfices attribués aux administrateurs par le statut de la Société.

Il fut membre du Jury à l'Exposition de Lyon, en 1894.

TREVOUX (Joseph). — Peintre, né à Lyon, le 27 janvier 1831, élève de Janmot; exposait dès 1870.

Il fut membre du Comité de la Société lyonnaise des Beaux-Arts.

TRIBUNAL DE COMMERCE. — Le 26 mai 1791, décret de l'Assemblée nationale, qui établit à Lyon un Tribunal de commerce.

TRICAUD (Anthelme). — L'abbé Tricaud, littérateur fécond, naquit à Belley, le 4 mai 1671 et mourut à Paris, en juillet 1739. Il fut chanoine d'Ainay.

L'abbé Tricaud a écrit : une *Relation du conclave de Benoît XIII* (1735) qui le fit exiler à Paris, sur la demande de l'archevêque de Lyon, Mgr de Rochebrune; une *Histoire des Dauphins et du Dauphiné*; une *Histoire de la révolte des Catalans et du siège de Barcelone* (1715); des *Essais critiques*; etc...

Il était membre de l'Académie de Lyon.

TRIE (Clément). — Architecte qui travailla à Lyon, de 1483 à 1511, pour le compte de la Ville, aux entrées des souverains et des personnages importants.

En 1497, il fut chargé des travaux nécessaires à l'organisation d'un tournoi, rue Grenette. En 1510, il participe à l'installation de l'hôpital Saint-Laurent.

TRILLAT (Paul). — Né à Lyon en 1853, mort en la même ville le 28 mars 1909.

Trillat tint une des premières places dans le monde artistique lyonnais. Musicien dans toute l'acception et la profondeur du mot, son talent fut — combien rare ! — indiscuté. Il était organiste de la cathédrale.

TRIMOLET (Anthelme-Claude). — Peintre, sculpteur, dessinateur et graveur lyonnais, né le 18 mai 1798, mort à Lyon, le 17 décembre 1866.

Il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, puis de Revoil.

Son œuvre est considérable; je n'en veux citer qu'une faible partie, laissant au lecteur curieux le soin de la rechercher en des ouvrages spéciaux; *David jouant de la harpe* (1815); *les députés du concile de Bâle présentant la tiare à Amédée VIII*, duc de Savoie, retiré à Ripaille (1830, pour le prince de Carignan); *Henri IV et la belle Gabrielle*, aquarelle; *le départ du conscrit*; *le vieux savant* (dessin); *le Père Tranquille*, mendiant (eau-forte).

Parmi ses *Portraits*, ceux de *Balbis*; *Bodin*; *Alphonse de*

Boissieu; Eynard et Brun dans un atelier de mécanicien (1819); Nicolas Fonville, peintre lyonnais; Grogner-Arnaud, orfèvre; Mesdemoiselles de Lacroix-Laval; le baron Rambaud, maire de Lyon; Anthelme Trimolet (1850, burin); etc...

Depuis octobre 1880, Dijon possède un Musée Trimolet constitué avec les collections données à cette ville par Edma Saulnier, veuve de notre compatriote.

TRIMOLET (Marie-Antoinette). — Sœur du précédent, née à Lyon le 26 janvier 1794, morte en sa ville natale en novembre 1832.

Mademoiselle Trimolet, devenue en 1817, Madame Petit-Jean, fut un peintre non sans talent. Elève de Grogner et de son frère, elle a laissé : *la Belle au bois dormant* (1822); *l'examen de catéchisme*; les *Deux Savoyardes endormies*; des *Portraits*; etc...

TRINITE (place de la). — V^e arrondissement. — On l'appelait, autrefois, *Treyve-du-Gourguillon*, treyve ayant le sens de *trivium*, croisée des chemins, carrefour.

Le nom par lequel on désigne encore aujourd'hui cette place, lui vient des chanoines réguliers de Saint-Augustin, de l'ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs. Ces chanoines vinrent s'établir dans une maison qui avait appartenu aux Bellièvre, aux de Lange, aux Sève.

Les Pères de la Trinité avaient réuni, dans leur jardin, un assez grand nombre d'inscriptions antiques, qu'ils sauvèrent ainsi de la destruction; elles ont été transportées au Musée lapidaire de Lyon.

Personnalités ayant habité la place

1830. — Le fameux Exbrayat, professeur de boxe, qui présidait aux *Arènes lyonnaises* (disparues en 1849) sur l'emplacement de l'actuelle église Saint-Pothin.

1858. — Bellot Jean-Baptiste, sculpteur sur bois.

Notes topographiques

N^o 1. Voir fenêtres ogivales, escalier à vis.

— Maison angle de la place du Gourguillon et n^o 2 rue Saint-Georges; façade sur la place; une fenêtre au-dessus de laquelle on voit un soleil; deux niches pour la Vierge et Saint-Pierre.

Cette maison, dite *du Soleil*, doit son nom non pas à l'emblème qui en orne la façade, mais au fait qu'elle fut longtemps la propriété de la famille Barou du Soleil (XVIII^e siècle).

N° 27. Escalier à vis, fenêtres à meneaux; belvédère carré.

TRION (rue de). — V^e arrondissement. — On n'est pas très certain de l'origine du nom de cette rue; voici les versions que j'ai pu recueillir :

La ligne d'aqueducs qui amenaient, du mont Pilat à Lyon, les eaux du Gier, du Langonan et du Janon, se divisait, près de Saint-Irénée, en trois branches; d'où le nom de Trion (du latin *trifontius*) donné à cet emplacement. On trouve d'ailleurs, dans d'anciens documents, la porte de Trion désignée par cette expression : *porta trium fontium*.

D'autre part, on lit dans Sidoine Apollinaire :

*Pocula non hic sunt illustris nomine pagi,
Quem posuit nostris ipse triumphvir agris.*

Ce bourg (*pagus*) « qu'un *triumvir* lui-même » avait pris la peine de fonder en ces contrées, pourrait être le bourg de Trion, qui devrait alors son nom à cette circonstance.

« Il reste encore à Saint-Just (écrivait le P. Ménétrier) une « porte que l'on appelle : porte de Trion, du nom du *triumvir* : « et tout le canton se nommait Trion, du nom de la dignité de « Marc-Aurèle. »

Divers

N° 67. Maison léguée aux Hospices par Chanay (testament du 15 mai 1911); la moitié du revenu net sera versé à perpétuité à la Caisse de secours des sapeurs-pompiers de Lyon.

TRIPIER (Léon). — Le professeur Tripier est né à Vienne (Isère), le 11 janvier 1838, et mort à Lyon, le 6 décembre 1891. Il enseigna la clinique chirurgicale à la Faculté de Lyon, et jouit d'une grande réputation comme opérateur.

TRIVULCE. — Nom d'une famille originaire du Milanais, qui a donné trois gouverneurs de Lyon : Jean-Jacques, Théodore, Pompone.

C'est sous le gouvernement de Pompone Trivulce qu'éclata la fameuse sédition connue sous le nom de *Grande-Rebeyne*.

TROIS-ARTICHAUTS (rue des). — V^e arrondissement. — Le nom de cette rue lui vient d'une enseigne d'hôtellerie, qui a disparu.

TROIS-ENFANTS (rue des). — IV^e arrondissement. — On pense que cette dénomination rappelle une triple naissance, qui causa, on le comprend, quelque émoi parmi les habitants de cette paisible rue. Cette légende (ou histoire ?) semble remonter à près de cent ans.

TROIS-MAISONS (rue des). — V^e arrondissement. — En fait, on lit, dans cette rue, quatre numéros d'immeuble ; mais l'entrée de l'une de ces maisons est située dans la rue voisine ; il n'y a donc, en réalité que trois maisons desservies par cette voie publique. D'où la dénomination actuelle.

TROIS-MARIES (rue des). — V^e arrondissement. — Au x^v^e siècle, l'emplacement sur lequel est tracée cette rue, portait le nom de *Retro-monctam*, parce que l'atelier monétaire avait été établi dans le palais de Roanne et que, par suite, la rue s'étendait « derrière la monnaie ». Plus tard, elle devint la *rue des Étuves*, à cause des bains chauds qui y furent établis dans la maison des Aynard de Villeneuve. Puis, ce fut la *rue Ganivet*, lorsqu'Antoine Ganivet devint propriétaire de la maison des étuves.

Enfin, au xvi^e siècle, une enseigne d'hôtellerie représentant ces saintes femmes, lui a fait donner le nom de *rue des Trois-Maries*, qu'elle porte encore.

Personnalités ayant habité la rue

1571. — Charles, orfèvre.

1749. — Guérin Sébastien, greffier pour le quartier de Pierre-Scize, dépendant de la Justice de l'Archevêque.

Brac François, avocat, échevin, administrateur de la communauté des nouvelles catholiques.

Deschamps François, avocat.

Delafont de Pougelon, avocat.

Delorme Jacques-Michel, avocat.

Thibaut Bonaventure, avocat.

1770. — Roche, architecte.

1774. — Hodieu Jean-Jacques, avocat, lieutenant civil et criminel, maître des Eaux et Forêts.

1788 — Gastou, dessinateur pour la fabrique.

1793. — Flouvat Fleury, officier ministériel du bureau de paix.

1830. — Cochet, architecte, correspondant de l'Institut.

1834. — Goutorbe, avoué à la Cour, n° 8.

Desprez Louis-J., avocat, n° 12.

Notes topographiques

N° 3. Voir : porte ; imposte ; fenêtres ; belvédère.

N° 4. Fenêtres à pilastres ; escalier à vis.

N° 5. Maison du xv^e siècle ; niche à coquille avec la Vierge ; dans la cour, un puits ; escalier conduisant au n° 25 du quai.

N° 7. Façade ; niche des *Trois-Maries* ; fenêtres ; anges tenant un écusson ; escalier dans une tour.

N° 8. Fenêtres du xvii^e siècle.

N° 9. Imposte ; fenêtres du xv^e siècle ; escalier.

N° 11 et 15. Escaliers à vis.

N° 17. Fenêtres ; sur la cour, galerie à arcs.

N° 19. Portail ; dans la cour, escalier avec balcons.

N° 21. Rez-de-chaussée à arcs en forme d'anses de panier ; imposte.

Souvenirs d'autan

Il y eut, aux xvi^e et xvii^e siècles, un Jeu de paume, rue des Trois-Maries.

J'en ai trouvé la trace dans une fondation faite en l'église de Sainte-Croix, en 1598, par Pierre Allard, sieur de Sardon. A cette fondation « de trois écus d'or de trois livres, pour le vin et « les hosties du jour de Pâques, et pour deux flambeaux de cire « blanche de trois livres pièce », il avait affecté sa maison rue des Trois-Maries « joignant au sud le Jeu de Paume des Quatre-Vents. »

1628. — Amblard Bardillon, pâtissier renommé, à l'enseigne des *Quinze-vingts*, rue Trois-Maries, meurt de la peste à l'hôpital Saint-Laurent. L'aumône générale adopte ses enfants.

TROIS-PASSAGES (rue et cour des). — II^e arrondissement. — La cour des Trois-Passages est une sorte de place publique au centre d'un flot de maisons limité par le quai

Gailleton, la place Gailleton, les rues de Fleurieu et Laurencin.

On y pénètre, du côté de la rue de la Charité, par la ruelle des Trois-Passages; de cette cour partent trois issues: l'une conduisant au quai, au travers de la maison Chivot (n° 27 du quai); l'autre à la place Gailleton, sous la maison Brac de Châteaunieux (n° 4 de la place); la troisième à la rue Laurencin, au travers de la maison Bonnard (n° 9).

Cette enceinte, qui appartient à la ville, fut réservée autrefois pour servir d'entrepôt aux matériaux et au bois de construction. De là lui vint le nom qu'on trouve dans certains actes: *cour des chantiers*. On l'appela aussi *cour Fréquent*, du nom d'un des propriétaires.

TROIS-PIERRES (rue des). — VII^e arrondissement. — Il y avait autrefois, près de la Madeleine, trois pierres remarquables par leur dimension; et bien qu'elles n'existent plus, le nom de rue des Trois-Pierres, imposé par l'usage, a prévalu.

TROIS-ROIS (rue des). — VII^e arrondissement. — Cette rue a conservé le nom d'une hôtellerie, à l'enseigne des Trois Rois, qui fut très renommée aux XVII^e et XVIII^e siècles. Cette dénomination n'est pas unique à Lyon: dans le quartier Saint-Paul, à la même époque, une hôtellerie des Trois Rois jouissait de la vogue.

Un écusson moderne, à l'angle de notre rue, rappelle l'existence de cette hôtellerie.

Les trois rois, selon Nizier de Puitspelu, devaient être les rois Mages.

TROLLIER (Antoine). — Echevin lyonnais qui fut membre de notre Académie en 1733.

TROLLIET (Lucien). — Né en 1777, Trolliet fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu en 1811. Professeur d'anatomie à l'Ecole des Beaux-Arts en 1822.

Dès 1816, il avait ouvert des cours libres de chirurgie médicale, qui eurent un grand succès.

En 1836, Trolliet se rendit à Alger où il devint médecin-chef de l'hôpital.

Il mourut en 1852.

TRONCHET (rue). — VI^e arrondissement. — Cette appellation n'intéresse pas Lyon, ce défenseur de Louis XVI et l'un des rédacteurs du Code civil, n'ayant jamais vécu dans notre ville.

Divers

1872. — Lafon, professeur à la Faculté des Sciences, directeur de l'Observatoire, habite au n° 8.

1891. — J.-B. Puthet, dessinateur, rue Tronchet.

— Au n° 25, pendant presque un demi-siècle (fin du XIX^e), s'ouvrait le gymnase le plus connu de la ville. Il était dirigé par Alphonse Pugens depuis 1845. Vers 1885-1890, c'était le siège d'une des plus brillantes sociétés de gymnastique de notre ville, *la Française*.

— Le n° 108 a été édifié en 1890 sur les plans de l'architecte Ch.-L. Roux-Meulien.

— N° 99, maison attribuée aux Hospices par testament de Muthuon, en date du 3 juin 1892.

TROUVEE (rue). — V^e arrondissement. — Cette désignation rappelle que le sol de cette rue fut cédé gratuitement par les propriétaires riverains.

TRUCHET (Jean). — Plus connu sous le nom de Père Sébastien, né à Lyon en 1657, mort le 5 février 1729.

Une disposition naturelle porta ce carme vers les études de mécanique.

Charles II avait envoyé à Louis XIV les deux premières montres à répétition qu'on ait vues en France; Truchet fut seul capable de les réparer. Il avait alors dix-neuf ans, et Colbert le gratifia d'une pension de 600 livres.

Il perfectionna les filières des tireurs d'or, les machines des monnaies; il inventa celles destinées à transporter entiers les plus gros arbres; il fit des tableaux mouvants qui furent l'ornement de Marly.

Lorsque Pierre le Grand vint en France, en 1711, il consacra trois heures à une visite au P. Sébastien.

TRUDAINE (Charles de Montigny). — Né à Paris (1660), mort en 1721. Fut intendant du Lyonnais en 1704. Trudaine fut membre de l'Académie de Lyon.

TUFFET (François). — Dessinateur et peintre, né à Mâcon le 22 mai 1809, mort à Lyon le 29 octobre 1854. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville, sous Cochet, Richard et Thierriat. Il devint lui-même professeur à l'Ecole, de 1840 à 1854, pour la classe de composition, applicable aux manufactures.

Tuffet a publié une *Flore du dessinateur*, et travaillé en collaboration avec Genod.

TUILERIES (rue des). — V^e arrondissement. — Il faut voir, dans le nom donné à cette rue, une souvenir des tuileries qui y furent installées, en 1842, par Dumas de Loire.

TUNISIE (rue de la). — I^{er} arrondissement. — Ce nom moderne n'intéresse pas notre histoire locale. Il y a encore peu d'années, c'était la *rue Luizerne*, mot qui vient, sans doute, de *lucerna*, lampe.

Très anciennement cette voie publique a porté le nom de *rue de la Coquille*.

Personnalités ayant habité la rue

1732. — Naissance chez son père, modeste tonnelier de la rue Luizerne, de Claude Martin, à la générosité duquel nous devons l'Ecole la Martinière.

1749. — Pouteau Pierre, maître-chirurgien.

1758. — Alleyné Claude, dessinateur pour la fabrique.

1788. — May et Grand, dessinateurs.

1810. — Combe Grégoire, dessinateur et peintre.

Souvenirs d'antan

— Au n° 7 de la rue de la Tunisie, ancien hôtel de police, construit sur les plans de Desjardins, approuvés par délibération du Conseil municipal du 15 novembre 1856. Cet hôtel s'élève sur des terrains communaux provenant de l'ancien cimetière de Saint-Pierre. Aujourd'hui, on y a installé divers services publics et ses locaux abritent de nombreuses associations.

— Le 4 septembre 1870, une bande d'agitateurs s'empare de l'hôtel de police. Ceux qui la composent se proclament *Comité de sûreté générale*. Cette comédie ne dura que deux ou trois jours.

TUPIN (rue). — II^e arrondissement. — Dans quelques anciens titres on trouve *rue Pépin*, nom qui provenait d'une enseigne représentant Pépin-le-Bref dans sa lutte contre le lion.

Le nom de Tupin est un souvenir du Jeu de *tupineis*. A diverses époques, notamment sous Charles VIII et Louis XII, « tandis que les chevaliers luttaient aux tournois de la rue Gre-
« nette, leurs écuyers ou varlets jouaient, dans la rue voisine, au
« Tupineis. On suspendait à une corde, au travers de la rue, un
« pot de terre nommé vulgairement *tupin*; on le remplissait d'eau
« et on fixait un anneau au-dessous. Les joueurs, montés sur des
« chevaux, venaient au galop, avec des lances, contre cette cru-
« che; celui qui enfilait l'anneau ne faisait répandre l'eau que
« sur la croupe de son cheval, sans en être mouillés; les mala-
« droits en faisaient verser l'eau sur eux-mêmes. » (Péridaud).

La rue Tupin a porté également le nom de *rue de la Lune* (d'une enseigne).

La partie orientale, qui commence à la petite entrée de l'église Saint-Bonaventure, s'appelait *rue des Besicles* (enseigne d'opticien); elle aboutissait à la *rue Bonnevau* (partie de la rue de la République actuelle).

Parallèlement à la rue Tupin, dans l'espace compris entre la rue Président-Carnot et le quai du Rhône, s'ouvrait une étroite ruelle, dénommée *rue Tupin-rompu*. Elle n'était séparée de la rue Tupin, sur la façade du quai, que par une fort étroite maison de quatre étages, que tous les Lyonnais de ma génération ont connue sous le nom de *maison du boulet*. Sur la façade, en effet, à la hauteur du deuxième étage, était incrusté un boulet tiré par les troupes régulières contre les insurgés lyonnais de 1834. Au rez-de-chaussée de la maison s'ouvrait un petit café à l'enseigne: *au temple de mémoire*.

En 1831, dans cette rue Tupin-rompu, fut installée l'usine à gaz servant à l'éclairage du passage de l'Argue.

Cette ruelle a disparu en 1892, avec la transformation du quartier Grôlée.

Personnalités ayant habité la rue

XVI^e siècle. — Barrachin Honoré, dit Barrachin le peintre, rue Pépin.

1535. — Le Biz Jacques, graveur.

1557. — Georges, graveur sur bois.

1749. — Palerne Charles, ancien échevin, rue Tupin.

1750. — Sarrabat Pierre, peintre et dessinateur.

1774. — Rast Mathieu, notable, homme du roi à la Conser-

vation, vice-recteur de la confrérie des Pénitents de Confalon, recteur de la Charité.

Coste Benoît, ancien juge conservateur, recteur de la Charité. (1761-1764).

1810. — Harmant François, peintre en « bannières ».

1827. — Cognard Benoît, sculpteur.

Souvenirs d'antan

1675. — A cette date paraît chez André Olyer, rue Tupin, à l'enseigne : la *Providence*, un ouvrage intitulé *Recherches curieuses sur la vie de Raphaël*.

XVIII^e siècle. — Maison dite des *Trois-Colombes*, provenant de l'hoirie de la dame Berre, revendue par les recteurs de l'Hôpital à Jean Giraud Montbellet de Saint-Trys.

1734. — Translation du marché aux cuirs de la rue Grenette dans « l'espace dépendant de la maison où pend l'enseigne « l'Empereur, située rue Tupin. »

1793. — La section révolutionnaire de la *Croisette*, qui prit, par la suite, le nom de *Lepelletier*, se réunissait chez Maurier, rue Tupin, maison de l'Empereur.

A la même époque, la section révolutionnaire *Tupin*, dénommée par la suite *Jean-Bart*, puis *Droits de l'Homme*, se réunissait au foyer des Pénitents de Confalon.

1801. — Au n° 34 s'élevait une maison, aujourd'hui disparue désignée sous le nom de *Maison du Cheval blanc*.

1826. — Dans un local, payé à cet effet trente francs par mois, on crée la première société philharmonique de Lyon. Cherblanc en fut le chef. Elle ne vécut qu'un an.

1858. — Le *Moniteur judiciaire* (qui succéda au *Journal des Annonces* en 1834) installe ses bureaux 16, rue Tupin.

1864. — Angle de la rue Quatre-Chapeaux, ouverture du Grand Café de l'Europe par Loste et Renard, en face de la « maison neuve où s'installe l'Hôtel des Négociants. »

1870. — On démolit à l'angle de la rue Tupin et de la rue Mercière, sept maisons (41, 43, 45 rue Mercière, 2, 4, 6 8, rue Tupin), toutes de vieilles constructions datant des xv^e et xvi^e siècles. La clef de l'arceau de la porte d'allée du n° 2 rue Tupin portait, sculptées, les armes de Louis Paradis, seigneur de Chiel, secrétaire du roi, qui fut échevin en 1609.

1871. — Le 10 août, fondation du journal le *Petit lyonnais* avec Adrien Duvand comme rédacteur en chef. On installe les bureaux 34, rue Tupin.

TURBIL (rue). — III^e arrondissement. — Cette rue porte le nom d'un propriétaire dont les terrains furent achetés pour construire un groupe scolaire.

TURENNE (rue de). — Cette dénomination n'intéresse pas notre ville.

TURQUET (impasse). — V^e arrondissement. — En 1526, deux Piémontais, Turquetti et Nariz, profitèrent de la présence à Lyon du roi François 1^{er} pour obtenir des privilèges, accordés d'autant plus volontiers que le roi voulait enlever à Gênes le monopole de fait que détenait cette ville, pour la fabrication des étoffes de velours.

François 1^{er} accorda donc de sérieux avantages à Turquet ainsi qu'aux ouvriers étrangers qui « viendront besongner et « résider en nostre dicte ville de Lyon, et à leurs femmes et « enfans qui viendront illec résider pour le résidu de leur vie. »

Turquet, à la faveur de ces privilèges, enleva quelques ouvriers à son ancienne patrie, et créa, à Lyon, la fabrication des soieries et velours.

Turquet a sa rue ; mais pourquoi Nariz a-t-il été oublié ?

Souvenirs d'antan

— Voici le récit de l'historien lyonnais de Rubys :

« Or, ce pendant que le Roy estoit en voyage, se présentèrent « aux échevins de la ville, deux marchands natifs de Quiers, en « Piémont, nommés l'un Etienne Turquet, et l'autre Paul Nariz, « qui remontoient auxdicts échevins que s'ils pouvoient obtenir « du Roy semblables privilèges pour les ouvriers en drap de « soye, comme avoit faict avoir à ceux de Tours feu Jacques de « Beaune, sieur de Blançay, ils avoient moyen de faire venir de « Gênes et aultres lieux, bon nombre d'ouvriers en drap de soye, « et establir par ce moyen, la dicte manufacture à Lyon, qui « seroit un grand moyen pour bonifier leur ville. »

— Turquet vint se fixer en 1524, dans la *rue de Flandre* (quai de Bondy). Dès 1526, il s'était acquis une grande notoriété à

Lyon. Il figure parmi les fondateurs de l'Aumône générale (la Charité) et avait même l'emploi gratuit, mais honorable, de distributeur de pain et d'argent aux pauvres du quartier de Bourg-neuf et de l'Observance.

En 1535, il fut élu l'un des Recteurs de la Charité, et devint Trésorier.

TURRIN (Jean-Marie-Louis). — Architecte, né à Lyon en 1753, mort en sa ville natale le 7 mars 1816.

En 1792, il fut chargé de dresser, avec Dubost, le plan des bâtiments de l'Archevêché, en vue de leur aliénation. En l'an XIII, il fait le plan du couvent des Carmélites pour le lotissement du claustral.





UBAUDI (Pierre-François-Marie). — Sculpteur et ornemaniste, né à Turin le 6 juin 1804, mort à Lyon le 7 juin 1869.

Ubaudi se fit naturaliser en 1848, dans notre ville où il s'était installé à titre définitif.

En 1858, il prit part aux travaux de restauration de l'Hôtel de Ville.

Il a exposé, en 1867, un groupe en albâtre: *l'Assomption*.

UNIVERSITE (rue de l'). — Depuis l'installation dans le VII^e arrondissement des Facultés et Ecoles d'enseignement supérieur, la *rue Bouchardy* a pris le nom de rue de l'Université.

La désignation première rappelait un propriétaire, André Bouchardy (qui habitait *cour du Soleil*), de qui la ville avait acquis une partie des terrains sur lesquels fut tracée la rue.

Souvenirs d'antan

1590, 15 août. — « Les sieurs échevins désirant bonifier la
« ville et y attirer une *Université* pour l'instruction de la jeu-
« nesse tant en la théologie que philosophie naturelle, commettent
« et députent deux échevins pour prier le Père Recteur du collège
« des Jésuites de cette ville, d'entreprendre cette charge et cette
« sainte œuvre. »

Les Jésuites acceptèrent sous condition que la ville fournirait l'argent nécessaire. Le Consulat accepta de verser deux cents écus pour partie de l'entretien de la première année des régents.



VACHAT (Armand). — Peintre, né à Lyon le 19 avril 1813. Elève à notre Ecole des Beaux-Arts, Vachat étudia sous Thierriat et Bonnefond.

Parmi ses œuvres: *Vue du Mont-Blanc prise des Gorges de Geø*; *château de Madame de Staël au bord du lac de Genève*; *des Natures mortes*; etc... etc...

VACHET (abbé). — L'abbé Adolphe Vachet naquit à Lyon le 14 mai 1845; il fit ses études à Alix et aux Chartreux de Lyon.

Prêtre en 1870, il devint missionnaire du diocèse en 1874, et prêcha pendant un quart de siècle.

L'abbé Vachet est l'auteur de nombreux ouvrages; citons : *Pèlerins et touristes*; *Glossaire des gosses de Lyon*; *les Anciens couvents de Lyon*; *les Anciens chanoines-comtes de Lyon*; etc... etc...

VACHEZ (Antoine). — Né à Riverie, le 17 décembre 1832. Docteur en droit et avocat dès 1857, Antoine Vachez devint bâtonnier de l'ordre en 1890.

Membre de l'Académie de Lyon (1883). Son activité littéraire et historique, considérable, fut récompensée par la Société des Etudes historiques de Paris qui, en 1890, lui décerna le Prix Raymond.

Je ne puis citer qu'incomplètement ses travaux: *La bataille de Métrieux*, épisode des guerres de religion dans le Lyonnais,

en 1587; étude sur le *canton de Mornant* (Ager Gofiacensis), qui date de 1868; *Lyon au XVII^e siècle*; *la voie d'Aquitaine et la légende de St-Bonnet* (1882); *l'Amphithéâtre de Lugdunum et les martyrs d'Ainay* (1887); *les Tombeaux de St-Pierre-le-Vieux*; *Achard-James*; *Vital de Valous*; *Clair Tisseur*; *Honoré Pallias*; *Histoire de l'acquisition des terres nobles par les roturiers dans le Lyonnais, Forez et le Beaujolais*; etc...

VACHON-IMBERT (Joseph-François). — Né à Lyon le 14 février 1772, marié avec la nièce d'Imbert-Colomès. Il était commissionnaire en chapeaux de paille d'Italie.

Conseiller municipal, puis adjoint sous les maires Rambaud et Prunelle; juge au Tribunal de Commerce (1814-1816), membre de la Chambre de Commerce (1816-1838), Vachon-Imbert fut élu député du Rhône en 1830.

De 1838 à 1846 il présida le conseil d'administration du Dispensaire général.

Vachon-Imbert mourut, après une vie des plus actives, le 31 juillet 1857.

VAGANAY (Claude-Balthazard). — Graveur sur métaux né en 1820 à Simandre (Isère), mort à Lyon le 22 décembre 1899.

Parmi ses nombreuses productions, je rappelle : *Jetons de la Fête nationale de 1880*; de nombreuses *médailles maçonniques* et de *compagnonnage*.

VAISE (quai et rue). — V^e arrondissement. — On suppose que l'emplacement occupé par ce faubourg fut longtemps un vaste étang entouré de terres incultes et couvert de broussailles, où les archevêques (qui habitaient le château de Pierre-Scize) venaient chasser et pêcher (voir : *Etang*). Son nom viendrait de *vacua* (d'où l'ancien nom de *Vaques*).

Cochard donne comme origine du mot *Vaise* (qu'on écrivait aussi *Vaize*), *Vézia*, *Vezola*, tuyau par lequel les eaux s'écoulent. Et comme il y avait, à l'entrée de Vaise, un petit canal aboutissant à la Saône, il suppose que ce canal a donné son nom au faubourg.

Charles VIII logea dans ce quartier de Lyon; on en trouvait la preuve, au XVII^e siècle, dans l'inscription gravée sur le mur d'une des maisons du quai: « li buon roi Charles, revenant d'Italie, logea céans. »

Personnalités ayant habité la rue

1845. — Brouchon (André), graveur.
1890. — Gonguet (Louis-Joseph), dessinateur pour la fabrique.

Notes topographiques

N° 3 du quai : maison dans laquelle étaient installés les *Chevaliers de l'Arquebuse du Luxembourg*. Sur la façade s'éta-
lait, autrefois, leur devise : « lux in burgo. »

A voir : un balcon.

N° 36. Débris de sculpture romaine provenant de l'Île Barbe
(les signes du Zodiaque).

N° 38. une ruelle conduit aux restes des voûtes des ancien-
nes fortifications.

Souvenirs d'antan

1548. — Henri II, Catherine de Médicis et toute la cour
arrivèrent à Vaise, par la Saône, dans une riche gondole. Ils
s'arrêtèrent au *logis du Mouton*, dont le souvenir est resté dans
l'appellation *pont Mouton*.

1580. — (Archives B. B. 105). — Le 6 septembre, rupture
du pont de Vaise sous le poids de « deux doubles canons » em-
pruntés par le roi à la commune, et qu'on conduisait en Auver-
gne pour le service de sa Majesté.

1589. — En juillet, on construit au faubourg une seconde
porte sur laquelle on grave cette inscription :

Un Dieu, un Roy,
Une foy, une Loy,
1589.

1609. — (Archives B. B. 145). — Permission à un [nom en
blanc] d'établir à Vaise-lès-Lyon, une usine pour la fabrication
de l'anis d'après une méthode entièrement nouvelle, à la condi-
tion d'en marquer les produits aux armes de la Ville.

1632. — Le 2 août, des bourgeois de police s'étant trans-
portés à Vaise pour la recherche des faux poids, sont maltraités
par quelques particuliers.

1638. — (Archives B. B. 182). — Arrivée de la Reine à la
porte de Vaise à la nuit close ; elle est reçue par les échevins.
Son carrosse verse et la duchesse de Chevreuse est blessée.

1786. — Une émeute amène à Vaise le régiment d'artillerie de la Fère, dans lequel servait le sous-lieutenant Bonaparte. Le futur empereur logea en chambre garnie, chez la Veuve Blanc, montée de Montrabloud.

1828, Août. — On arrête, quai de Vaise, un individu portant dans un sac une tête de femme en putréfaction. Il prétendit l'avoir trouvée dans un fossé; mais on le retint parce qu'une superstition attribuait aux têtes de morts récemment détachées du tronc, la faculté de faire connaître l'avenir, et, notamment, de faire deviner les chances favorables du jeu en loterie. Il paraît établi que l'individu arrêté destinait à cet horrible usage la tête qu'il avait enlevée dans un cimetière d'une commune voisine.

VAISE A CHAMPVERT (chemin de). — V^e arrondissement. — Le nom de Champvert désignait une partie du territoire de la commune de Vaise, particulièrement abritée, qu'on appelait la *petite Provence*.

Souvenirs d'antan

En 1836, un éboulement ensevelit pendant quatorze jours un puisatier nommé Dufavet; l'évènement frappa suffisamment les esprits pour donner naissance à plusieurs interminables plaintes. L'une d'elles commence ainsi :

Dans cette année bissextile,
Est arrivé un revers
Dans un jardin de Champvert,
Près de Lyon la grand'ville,
A un honnête ouvrier
De son état puisatier.
Etc... etc...

VAISSE (C.-M.). — Sénateur de l'empire et Préfet du Rhône, mort à Lyon, le 29 août 1864, à l'âge de 65 ans.

C'est à lui qu'on doit tous les grands travaux qui transformèrent Lyon : *rue Impériale* (rue de la République), *Parc de la Tête-d'Or*, *rue de l'Impératrice* (rue de l'Hôtel-de-Ville); etc... On le surnommait : « l'Hausmann lyonnais ».

Cependant, il n'a point laissé un très bon souvenir dans la mémoire de nos compatriotes. Sous son successeur le préfet Chevreau, on commença la construction du piedestal sur lequel on

devait élever un monument en son honneur au parc de la Tête-d'Or ; jamais l'œuvre n'a dépassé la hauteur dudit piedestal, lequel a vainement attendu, pendant soixante et dix ans la statue de C.-M. Vaisse !

VAIVOLET (Benoît). — Né en 1731 à Regnié, Benoît Vaivolet mourut à Saint-Lager (Rhône) le 26 décembre 1828.

Il exerça la fonction de lieutenant particulier en la sénéchaussée du Beaujolais.

Le 2 janvier 1829, le journal lyonnais le *Précurseur*, lui consacra un article nécrologique, dans lequel il rappelait que, retiré des affaires publiques, Vaivolet se consacra à la botanique, et devint l'émule de Villard, de Decandolle, de Dolomieu, de Gilbert.

Il fut membre de la société linnéenne de Lyon, et l'un de ses fondateurs. Il contribua à la publication de la *Flore lyonnaise* de Balbis, avec lequel il parcourut le Beaujolais, le mont Pilat, la Chartreuse, etc...

VALDO (Pierre). — Lyonnais du XII^e siècle. (Voir : rue Poulallerie). A la suite du décès subit d'un de ses amis, il résolut de se dépouiller de tous ses biens et de parcourir le monde pour réformer certains dogmes de la religion catholique. Il se mit à prêcher dans les campagnes, enseignant qu'il fallait revenir aux mœurs des apôtres. La pauvreté était le trait commun de tous ses disciples, d'où le nom de *Pauvres de Lyon* donné à la secte.

Valdo et ses compagnons soutenaient que tout laïque peut prêcher, confesser, célébrer la messe. La doctrine fut condamnée en 1179 par le concile général de Latran. L'archevêque Jean de Bellême anathématisa Pierre Valdo qui s'enfuit en Allemagne et, finalement, alla mourir en Bohême.

Les Vaudois furent cruellement persécutés ; cependant, à la fin du XIX^e siècle, on en comptait encore 20.000 en Piémont.

VALENTIN-COUTURIER (rue). — IV^e arrondissement. — La rue des Augustins, à la Croix-Rousse, a reçu, en 1903, le nom de Valentin-Couturier, mort en 1903, député du IV^e arrondissement de Lyon.

Né à Lyon le 2 mai 1829, Couturier prit une part active à l'insurrection du 15 juin 1849, ce qui lui valut une condamnation

à vingt ans de détention. Interné à Belle-Isle, il fut gracié en 1856, et entra aux ateliers du P.-L.-M. à Oullins.

Au 4 septembre 1870, il siégea au Comité de Salut public de notre ville.

Devenu employé de la Préfecture, il fut révoqué, sous l'ordre moral, par le préfet Ducros. Elu conseiller municipal en 1888, par le quartier de la Croix-Rousse, Couturier fut enlevé à son commerce de marchand de vin pour remplir le mandat de député en 1889 et 1893.

Il se retira de la vie publique en 1898.

VALENTIN-SMITH (Johannès-Erhard). — Né à Trévoux (Ain) le 16 septembre 1796, mort à Lyon, le 8 mai 1891 ; fut conseiller à la Cour de Lyon pendant quatorze ans, puis siégea à celle de Paris.

Valentin-Smith a publié de nombreux travaux concernant particulièrement la région des Dombes. Il s'est acquis une solide et justifiée réputation d'archéologue. Ce qui est moins connu c'est le grand cas qu'il faisait de la graphologie. Voici quelques extraits d'une lettre adressée à Alexis Rousset qui éclairera ce côté particulier de notre personnage :

« J'éprouve du plaisir à vouloir démêler dans les lettres
« et écrits... le caractère de chacun par les caractères de son
« écriture. Illusion de la folle du logis qui se complait dans ses
« illusions ! Il y a, suivant les tems (sic), une véritable mode dans
« la forme de l'écriture, qu'on voit être à peu près la même chez
« tous à une même époque, sauf la signature, que chacun trace
« suivant sa fantaisie. Cette uniformité se comprend : la copie de
« modèles semblables, donnés aux enfants...

« L'écriture, en France, était allongée sous Louis XIV ; tour-
« mentée sous la Révolution ; bâtarde sous le Consulat ; ronde
« sous l'Empire ; elle devint anglaise sous la Restauration, épo-
« que à laquelle on cherchait à tout modeler (à commencer par le
« gouvernement) sur l'Angleterre.

« Toutefois, la folle du logis persiste, chez moi, à vouloir
« trouver un rapport entre la signature des personnes et leur
« caractère ! Ainsi, la signature ferme de Louis XIV me semble
« trahir un monarque aux idées arrêtées et impérieuses. Celle
« illisible, de Napoléon 1^{er} me paraît montrer (l'imagination ai-
« dant) un despote toujours pressé, d'une activité fébrile, tout
« comme son écriture griffonnée à dessein, pour dissimuler ses
« fautes d'orthographe.

« Dans la signature si nette et toujours si soignée de Louis-

« Philippe, je crois trouver un rapport avec la conduite correcte
« de ce roi ; dans celle de Napoléon III, je crois voir une imitation
« tronquée de celle de son oncle... etc... »

Cette curieuse lettre, peu connue, méritait bien l'insertion
dans ces documents lyonnais !

VALERNOD (abbé Marie-Eléazar de). — Né à Valence
le 26 avril 1704, mort à Lyon le 18 avril 1778, chanoine d'Ainay.

L'abbé Valernod, qui fut membre de l'Académie de Lyon
(1738), était très versé dans les sciences mathématiques. Il s'est
occupé beaucoup d'hydraulique.

VALETTE (Jehan) ou **VALLET**. — Architecte « pour
le roy en la ville de Lyon. » A conduit les travaux de réparation
du pont du Rhône (xvi^e siècle). En 1582, on le chargea de la
réfection du jubé de la cathédrale St-Jean, lequel fut détruit lors
des nouveaux aménagements du chœur, sous l'épiscopat de Mgr
Malvin de Montazet.

VALETTE (Dominique). — Né à Lyon en 1821, interne
des hôpitaux en 1842, médecin militaire en 1847, désigné, à cette
date, comme chirurgien de la Charité.

De 1849 à 1855 Valette remplit les fonctions d'aide-major à
l'Hôtel-Dieu ; de 1859 à 1876 il professa la clinique chirurgicale.

Ses *Cliniques chirurgicales de l'Hôtel-Dieu* sont encore
consultées.

Volette fit don de sa bibliothèque à notre vieil hôpital.

VALFENIERE (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette
rue a conservé très longtemps le nom de *rue de l'Ane* (on y atta-
chait les bêtes de somme et de trait).

Le nom qu'elle porte actuellement rappelle Michel-Antoine
de la Valfenière, architecte né à Avignon en 1575.

En 1622 il est élu député par le conseil d'Avignon « pour les
« préparatifs et décorations nécessités par le passage et entrée
« du roi Louis XIII. » En 1635, il reçoit le même mandat pour
l'entrée du cardinal Barberini ; et, en 1645, pour celle de l'arche-
vêque Pinelli.

Valfenière présida aux travaux de bornage de la Durance, à
ceux d'édification de la fontaine monumentale à la Chartreuse

de Villeneuve-les-Avignon (1644). En 1646, il dirigea les travaux de l'évêché de Carpentras.

C'est, vraisemblablement, après tous ces travaux que Valfenière fit le plan de l'abbaye des Dames de St-Pierre, à Lyon. Il n'assista pas vu son grand âge, aux travaux, mais il délégua ses pouvoirs, pour en assurer l'exécution à son fils (ou neveu) « noble Paul de Royer de la Valfenière », qualifié : architecte à Lyon.

Personnalités ayant habité la rue

XVIII^e siècle. — Alliney Claude, dessinateur pour la fabrique, rue de l'Ane.

Arnaud, dessinateur pour la fabrique.

XIX^e siècle. — Barbier, Jean-Baptiste, dessinateur rue de l'Ane.

Souvenirs d'antan

La première abbaye fut fondée, dit-on, au IV^e siècle sous le règne de l'empereur Constantin, cent cinquante ans avant l'avènement de Clovis. On fait honneur de ce premier établissement à un comte ou gouverneur de Lyon, nommé Aldebert, qui y consacra ses deux filles Radegutide et Aldegonde, et une nièce du nom de Sibilla.

Godegiselle et la reine Teudelinde, au VI^e siècle, enrichirent l'abbaye.

Vers le milieu du VII^e siècle, St-Ennemond, issu de la famille illustre des Delphins (qui — selon le P. de Colonia — a été la tige des Dauphins de Viennois), dota l'abbaye avec une telle munificence qu'on le regarda comme son second fondateur.

Les Maures ruinèrent le cloître et l'église de fond en comble ; si bien, qu'au VIII^e siècle, l'archevêque Leidrade fit relever tout l'édifice.

La splendeur de ce monastère fut telle, que les abbesses prenaient le titre de « abbesse par la grâce de Dieu. »

Les travaux de Valfenière commencèrent en 1667, par la façade de la place des Terreaux ; Anne Aldebert de Chaulnes étaient alors abbesse.

Au cours des siècles, l'abbaye de St-Pierre fut le théâtre d'une quantité d'événements qui ne furent pas tous... orthodoxes ! Un des plus curieux fut un exorcisme dont l'histoire locale a conservé le souvenir. Il s'agissait de sœur Antoinette Grolée, reli-

gieuse de l'abbaye, qui était possédée de l'esprit de sœur Anne de Tésieux, religieuse en la même abbaye et morte des suites de son inconduite. La cérémonie d'exorcisme eut lieu le 17 février 1527, et procès-verbal en fut dressé par Adrien de Montalbert, aumônier de François 1^{er}. On le publia sous le titre : *La merveilleuse histoire de l'esprit qui, depuis naguères, s'est apparu au monastère des religieuses de St-Pierre de Lyon*, Paris, 1528.

VALLAS (Maurice). — Chirurgien né à Lyon le 14 décembre 1860, mort dans la même ville le 4 novembre 1931.

Interne des hôpitaux de Lyon, il fut reçu docteur en médecine en 1887. Chef de clinique en 1888, Vallas devenait, au concours, chirurgien-major, en 1892. Il devait être le dernier titulaire de ce titre.

Agrégé en 1895, Vallas devint professeur de pathologie externe à la Faculté de Lyon.

Il a publié une série de travaux médicaux dans les revues spéciales.

Son activité ne se borna pas à l'exécution de ses devoirs professionnels. Musicien très averti, Vallas fut un des fondateurs de la Société des Grands Concerts qu'il présida jusqu'à sa mort.

VALLIER (F.). — Horloger lyonnais du xvi^e siècle, dont font mention Pariset et Rondot.

Audin et Vial, dans leur *Dictionnaire des Artistes*, nous apprennent que la collection Pierpont Morgan à New-York, possède, œuvre de Vallier, une montre à triple couvercle, l'un qui recouvre le cadran orné de rinceaux et de grotesques; l'autre à l'effigie de Philippe II dans un médaillon ovale entouré des mêmes ornements; le troisième aux armes du cardinal de Granvelle, avec la date 1564.

VALLIER (Jean). — « Orologier » à Lyon, à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècles, qui mourut dans notre ville, en 1649. Les collections du Musée britannique, de Paul Garnier, de Leroux, de Chabrières-Arlès, de Spitzer, de Gavet, de Carl Marfels à Berlin, contiennent un assez grand nombre de pièces signées : *Jean Vallier de Lyon*.

(Votr. : rue Jean Vallier).

VALLON (chemin du). — IV^e arrondissement. — Ce chemin doit cette dénomination à son orientation : il conduit à la petite vallée qui descend de la Croix-Rousse à la Saône, au travers du bois de la Caille.

VALLY (Jules). — Manufacturier lyonnais, né le 15 octobre 1846. Il fut président de la chambre syndicale des propriétés immobilières.

Jules Vally siégea de longues années au conseil municipal où il représentait le VI^e arrondissement. Ceux qui l'ont connu n'ont point perdu le souvenir de sa droiture et de la conscience avec laquelle il accomplissait le mandat que lui avaient confié ses concitoyens.

VALSON (Claude-Alphonse). — Né à Gevrey-Chambertin (Côte-d'Or), le 13 décembre 1826, Valson fut doyen de la Faculté catholiques des Sciences de Lyon.

Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, docteur ès-sciences, agrégé de l'Université, il enseignait l'analyse mathématique.

Membre de l'Académie de Lyon en 1882. Sous la direction de l'Académie des Sciences, il collabora à la publication des œuvres complètes de Cauchy.

Valson a publié : *Les savants illustres aux XVI^e et XVII^e siècles*; une étude sur *la vie et les travaux d'Ampère*; etc...

VAN DER KABEL ou **CABEL** (Adriaan). — Peintre et graveur né à Ryswick (Hollande) en 1631, mort à Lyon le 16 janvier 1705.

Elève de Van Goyen, à La Haye, il voyagea en Italie; puis, il se fixa dans notre ville en 1668, où il fut maître de métier de 1670 à 1686.

La correspondance échangée entre Boileau et Brossette fait souvent allusion à cet artiste, lyonnais d'adoption.

Il fut inhumé dans le couvent de la Platière.

Parmi ses œuvres, je rappelle : *son portrait* par lui même (1693); *Jean Chabert, parfumeur à Lyon* (1679); *St-Bruno*; *St-François recevant les stigmates*; *St-Jérôme*; *les Paysages au Terme de Pan* (six pièces); *les Paysages aux trois bergères endormies* (six pièces); *les Paysages au port de mer* (six pièces); des dessins; des eaux-fortes; etc...

Van der Kabel signait tantôt Cabel, Kabel ou Cable.

VAN DER KABEL (Ange). — Peintre né à La Haye en 1645, frère du précédent. En 1671, il s'installa à Lyon où il abjura le protestantisme dans la chapelle St-Sébastien.

Il fut maître de métier jusqu'en 1695.

Ange Van der Kabel a peint des *Fleurs*, des *Fruits*, des *Natures mortes*; etc...

VAN DER KABEL. — Fils d'Ange ci-dessus, vécut à Lyon au XVIII^e siècle, où il fut considéré comme un des meilleurs dessinateurs pour la fabrique.

VAN DER HEYDEN (François). — Sculpteur sur bois qui vécut à Lyon au XVIII^e siècle, où il se maria en 1739. On lui doit des sculptures pour l'église des Chartreux et notamment, les boiseries du chœur.

VAN DOREN (Charles). — Dessinateur et peintre lyonnais, né le 17 janvier 1830, mort le 11 septembre 1893.

VAQUE (Alexandre). — Peintre qui vécut à Lyon au XVII^e siècle. En 1686, il peint des boiseries dans l'abbaye des Dames de St-Pierre.

VAQUE. — Peintre du XIX^e siècle, originaire du Jura, qui vécut à Lyon de 1840 à 1855. Il a laissé *Moulin à St-Rambert* (1844); *Paysage à Orliénas* (1845); *Vue de Dôle* (1847); *la Duchère* (1849); etc...

VARILLON. — Notable lyonnais du XVII^e siècle, qui eut une fin malheureuse.

En 1653, le blé avait considérablement renchéri; or ledit Varillon fut surpris parcourant le marché et offrant trois livres pour le blé dont on demandait cinquante-deux sols le bichet.

La foule, exaspérée, faillit écharper l'accapareur qu'elle assiégea même dans sa maison. Le prévôt des marchands en faisant conduire Varillon en prison par le guet, lui sauva la vie. Traduit devant la Sénéchaussée, il fut condamné au carcan et au bannissement.

VARINIER (Jean). — Marchand drapier de Lyon, plusieurs fois maître-garde de la corporation et qui fut élu cinq fois conseiller de ville, de 1458 à 1484.

Il prit place, sur convocation du Consulat, à l'assemblée des marchands, au sujet de l'ordonnance des foires, le 12 décembre 1462.

VARINIER (Jean II). — Fils du précédent, né à Lyon ; docteur en droit, il s'établit à Trévoux et devint général de la Monnaie des Dombes.

En 1523, il fut nommé conseiller au Parlement des Dombes, lors de la création de cette assemblée.

Jean II Varinier n'oublia pas, pour cela, sa ville natale : il compte au nombre des bienfaiteurs de l'église des Célestins de Lyon.

VASCHALDE (Maurice-Auguste). — Peintre et graveur, né à Largentière (Ardèche) le 5 février 1840, mort à Lyon le 3 mai 1897. Elève de l'Ecole de dessin du Petit-Collège.

En 1870, il devint régisseur de l'établissement thermal de Vals-les-Bains. Peu de temps après la guerre, Vascalde se fixa à Lyon où, pendant plus de vingt ans, il fut caissier dans une maison de commerce.

Parmi ses productions : *Olivier de Serre* (eau-forte, 1886) ; *le libraire Cathabard* (eau-forte, 1888) ; *Lucien Duc*, rédacteur de *la Province* ; *le R. Père Didon*, prédicateur ; *Méphistophélès* (1881) ; *Mater Dolorosa* (1895) ; *Chemin de la Pomme*, à la Demi-Lune ; *Yzeron* (Rhône) ; *le garde-champêtre scandalisé* ; *Aqueducs de Beaunant* ; *Pont d'Alaï* ; *chemin de Montribloud* ; *Cascade de Tassin* (fusain) ; *Fauberge de Peyrebelle* ; etc...

VASSELIER (Joseph). — Né à Rocroy en 1735, mort à Lyon en 1798. Employé dans l'administration des postes. Il a composé des *Fables* et des *Épîtres*.

J.-B. Dumas le cite fréquemment dans son *Histoire de l'Académie de Lyon* ; il conte que les vers de Vasselier se rapprochaient assez de la manière de Voltaire pour que le public y fût trompé, et pour que le philosophe de Ferney ne désavouât pas toujours la fausse paternité qu'on lui attribuait.

L'Académie de Lyon ouvrit ses portes à Vasselier en 1782.

Il a publié : *Épître sur la paix* (1783) ; *Épître à mes concitoyens* (Lyon, 1790) ; etc...

Ses *Poésies* parurent, en trois volumes, en 1799, à Paris.

VAUBECOUR (rue). — II^e arrondissement. — Cette rue fut ouverte en 1728 par les soins de l'évêque de Montauban, abbé d'Ainay, d'Haussonville de Vaubecourt, sur des terrains appartenant à l'abbaye.

Elle porta d'abord le nom de *rue Saint-Martin*, patron de l'église d'Ainay.

Personnalités ayant habité la rue

1758. — Laforge, dessinateur pour la fabrique.

1774. — Dervieu de Goiffien, Charles, conseiller du roi, ancien échevin, recteur de la Charité.

1830. — Le « chevalier » Jacquard, ingénieur mécanicien.

1843. — Chantelauze Jean-Claude-Victor, avocat.

Lablatinière Charles-Louis-Victor, avocat, au n° 10.

Chantelauze Albert-Léon, avocat.

1849. — La direction de l'Enregistrement et des Domaines était installée au n° 11.

Notes topographiques

Plusieurs maisons de la rue Vaubecour ont été édifiées sur les plans de l'architecte Joseph Duranson.

N° 4, 6 et 10. Voir : impostes et balcons.

N° 15. Dans la cour, portail de l'ancien palais abbatial d'Ainay. Sur ce portail, entablement orné de têtes de lions et d'écussons. Martin Pierre, architecte et graveur, nous a laissé un dessin de cette porte.

N° 22. Imposte avec initiales.

N° 24. Maison Vindry, restaurée par l'architecte Joseph-Marie Charpenel.

N° 10. Maison Forcrand léguée aux Hospices par dame Anne-Pierrette-Victoire de Fravidé, veuve de Joseph Forcrand de Royère (testament du 3 novembre 1824, Dugueyt, notaire).

N° 2. Maison léguée aux Hospices par veuve Benoît, née Raymond (testament du 4 décembre 1918, Tallon, notaire à Mornant).

VAUCANSON (rue). — I^{er} arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle le célèbre mécanicien dauphinois, Jacques Vaucanson, né à Grenoble en 1709, mort à Paris en 1782.

Il séjourna assez longuement à Lyon, où il imagina une machine hydraulique pour donner de l'eau à toute la ville.

Vaucanson avait construit une merveilleuse collection d'automates qui fut dispersée après sa mort ; l'Ecole des Arts et Métiers de Paris a pu réunir quelques-unes des pièces qui la composaient.

Son premier chef-d'œuvre fut son automate joueur de flûte ; puis le canard barbotant lui succéda. Mais Vaucanson ne se borna pas à l'invention de ces jouets : les manufactures de soie lui doivent des instruments et des procédés qui, tout en perfectionnant le travail, permirent de l'abréger.

Souvenirs d'antan

— C'est Vaucanson qui avait fourni l'aspic pour la représentation de la *Cléopâtre* de Marmontel.

— On lit dans le *Voyage d'Orléans à Genève*, de M. Crignon d'Auzouer :

« ...En achevant de parcourir la maison des P. P. de « l'Oratoire (le Lycée Ampère actuel), j'entrai par hasard dans « une grande pièce, où je vis beaucoup de caisses ; et j'y appris « qu'elles contenaient les machines de M. de Vaucanson, qui, « depuis longtemps, y étaient en dépôt. Les ouvrages de ce grand « mécanicien dont le nom retentit dans l'Europe, ne pourraient-ils pas servir d'arguments contre le système de ceux qui ont « attribué une âme aux bêtes ? Rappelez-vous... ces marques de « joie que donnait son canard, en battant des ailes, lorsqu'on lui « présentait de la nourriture, la manière avide avec laquelle il « avalait, et sa digestion parfaite. Or, si une machine, telle que « celle d'un canard en cuivre, rend toutes les sensations d'un « animal vivant d'une manière aussi expressive, que n'a pu le « Grand Machiniste par l'opération du sang qui influe sur les « animaux, de manière à leur prêter, à nos yeux, du sentiment, « j'ose dire du raisonnement ? »

D'après une lettre écrite vers 1785 à M. l'abbé de Fontenai, les automates de Vaucanson se trouvaient, vers les dernières années de notre génial inventeur, à Nuremberg, dans la maison Pflüger, banquier. Ils servaient de garantie à un prêt consenti à un certain Dumoulin, orfèvre et mécanicien, qui les possédait, on ne sait par quel hasard.

— On raconte qu'ayant terminé son métier qui marchait tout

seul, Vaucanson le présenta à l'Académie de Lyon. Le chancelier qui vint le voir avec M. Rouillé, lui dit : « Il est dommage, « Monsieur, qu'on soit obligé d'étouffer un si beau monstre en « naissant; mais ce serait faire mourir de faim bien des ouvriers; « et l'étranger imiterait trop aisément nos étoffes, en simpli- « fiant si fort les métiers. » Vaucanson répondit au chancelier de manière à le convaincre; cependant le métier ne fut pas adopté dans la fabrique. A ce propos, Voltaire dit à Vaucanson : « Cela ne m'étonne pas; Icare avait des jaloux; et, quand même « il ne serait pas tombé, le chancelier de Crète l'aurait censuré. »

— On raconte que, au cours d'un voyage à Lyon, Vaucanson fut poursuivi à coups de pierres par les ouvriers en soie, parce qu'ils avaient entendu dire qu'il cherchait à simplifier les métiers. Pour se venger, Vaucanson construisit une machine avec laquelle un âne fabriquait une étoffe à fleurs. Il mit fin, par là, à une discussion dans laquelle on faisait valoir auprès du ministre l'intelligence peu commune que devait avoir un ouvrier en soieries, discussion qui tendait à obtenir quelques privilèges en faveur des fabriques de Lyon.

— Vers 1744 on fit, à Lyon, une chanson dites des *Taffetatières*, contre les inventions de Vaucanson, qui devaient diminuer la main-d'œuvre. Voici un des couplets :

Un certain Vocanson,
Grand garçon,
Un certain Vocanson
A reçu una patta
De los maîtres marchands;
Gara, gara la gratta,
S'y tombe entre nos mans !

VAUDREY (rue). — III^e arrondissement. — D'après Crépet, le nom de cette rue rappelle le tournoi organisé en l'honneur du roi Charles VIII, par le sire de Vaudrey, tournoi dans lequel parut Bayart, en 1494.

Ce sire de Vaudrey était un colosse d'une force telle, qu'on lui avait interdit de prendre part lui-même aux fêtes de ce genre; car, chaque fois qu'il renversait un chevalier, il le faisait avec tant de violence, qu'il y avait risque de mort pour le vaincu.

— Il n'est pas inutile de rappeler qu'il y eut, au milieu du XIX^e siècle, un Vaudrey, administrateur de plusieurs organisations populaires, longtemps suppléant du juge de paix à la Guillotière.

VAUZELLES (impasse et rue de). — 1^{er} arrondissement.

— En donnant ce nom à ces artères de notre cité, on a voulu honorer la mémoire de Mathieu de Vauzelles, magistrat et jurisconsulte lyonnais, né dans les dernières années du XV^e siècle. Il fut d'abord nommé juge-mage (lieutenant du Sénéchal) par François I^{er}, lorsque démissionna son ami Maurice Sève (1517).

Échevin en 1524, il demeura, en quittant ces fonctions, l'avocat et le conseil de la Ville. Quand éclata, en 1529, la sédition dite la *Grande Rebeyne*, il sut provoquer des mesures énergiques qui arrêterent le pillage. En 1535, de Vauzelles devint l'un des recteurs de l'Aumône générale (la Charité) ; devenu avocat du roi, il remplaça Claude de Bellièvre comme procureur général au parlement des Dombes.

Mais ce que nous devons surtout retenir, c'est le concours actif et désintéressé qu'il prêta, pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, à l'établissement à Lyon des manufactures de soie. Il aida Turquet et Nariz et leur trouva des capitaux.

De Vauzelles prenait part aux réunions de l'*Angélique*, et fut l'ami de Maurice Sève, de Clément Marot, de Bourbon de Vandœuvre, de Jean du Peyrat.

Il mourut en 1562 et fut inhumé à l'hôpital de Lyon, dans la chapelle de la Résurrection qu'il avait fait bâtir.

Souvenirs d'autan

— Le P. Ménétrier désigne de Vauzelles par la formule suivante : « vénérable et égrège personne, docteur ès droit et juge-mage de Lyon ».

— On a conservé le souvenir de plusieurs autres membres de cette famille, notamment : *Georges* de Vauzelles, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et commandeur de la Torette.

Jean, chevalier de l'Eglise de Lyon, dont la devise était : « la crainte de Dieu vaut zèle ! ». Ce fut l'un des créateurs de l'Aumône générale de Lyon.

VAUZELLES (de). — Audin et Vial, dans leur *Dictionnaire des artistes*, signalent une série de Vauzelles, tous orfèvres à Lyon, au XVI^e siècle, ce sont :

1^o *Antoine* de Vauzelles ;

2^o *Jacques*, qui fut chargé, par le baron des Adrets, de la fonte de l'or des chapes de la cathédrale (1562) ;

3^o *Jean* de Vauzelles ;

4^o *Nicolas* de Vauzelles ;

5° *Pierre de Vouzelles.*

J'ignore s'ils sont de la même famille que ceux qui ont donné leur nom à la rue.

VEDEAUX (Charles-Félix). — Né à Lyon, le 17 octobre 1840; embrassa la carrière militaire; après avoir commandé à Montauban, il prit sa retraite comme général de division.

VELA (Joanny-François). — Sculpteur, né à Chanay (Isère), le 5 septembre 1868, mort prématurément le 29 avril 1891.

VENDOME (rue de). — VI^e arrondissement). — Le nom de cette rue ne correspond à aucun événement ou personnage lyonnais.

Divers

1895. — A cette date, le dessinateur Pierre-Marie Mortamais habite rue de Vendôme.

— Plusieurs maisons, entre le cours Morand et la rue Duquesne ont été édifiées par les architectes L.-Etienne Journoud, J.-M.-A. Lablatinière, Félix Bellemain, Prosper Bissuel.

— N° 57. Crèche organisée par la municipalité.

— En 1881, au n° 11, étaient installés les ateliers du grand facteur d'orgues, Merklin et Cie. Dans ces ateliers, très vastes, on donnait des concerts. Deux d'entre eux, ceux des 24 et 27 mars 1881, rappellent des noms bien connus de toute la génération qui vécut en la seconde moitié du XIX^e siècle. On y écouta Rüest, Léon Reuchsel, Mlle Pouget, Mlle Thimont.

VERAN (Saint). — Passe, aux dires de quelques auteurs, pour avoir occupé le siège d'évêque de Lyon vers 455. Il est cité dans le Martyrologe des Gaules, et aurait été inhumé à Saint-Nizier.

VERAT. — Conseiller municipal de Lyon en 1871, fort oublié aujourd'hui, mais qui, par son adhésion active à la Commune, suscita des articles de journaux du goût de celui-ci :

« Ex-marchand de charbon, ex-caporal dans l'armée active, « aujourd'hui colonel d'état-major et conseiller municipal. On

« assure que Vêrat est un de ceux qui ont appelé à l'Hôtel de
« Ville deux ou trois cents officiers de la garde nationale pour
« les inviter à proclamer la Commune. »

J'ignore ce qu'est devenu, par la suite, ce haut personnage !

VERDIER (Antoine du). — Contrôleur général en la Ville de Lyon, du Verdier (1544-1600) est considéré comme un des plus féconds compilateurs de son temps.

Pamphlétaire, il fut l'adversaire acharné d'Antoine de Rubys. Tandis que ce dernier tenait pour la Ligue, du Verdier tenait pour le roi. Le lecteur qui voudra connaître avec quelques détails cette lutte entre les Politiques et les Ligueurs, lira avec profit l'ouvrage de l'abbé Reure : *la Presse politique à Lyon pendant la Ligue*.

Du Verdier écrivit : *Discours sur la réduction de la Ville de Lyon à l'obéissance du Roi* (1594). A quoi de Rubys répondit par la *Lettre de Jean de la Souche escripte à l'auteur du Discours* (1594). Du Verdier riposta par la *Response de Pierre la Coignée à une lettre escripte par Jean de la Souche* (à Lyon, 1594, chez Roland le Fendant).

Du Verdier, né à Montbrison (1544), mourut subitement à Duerne, le 25 septembre 1600.

VERDUN (cours de). — II^e arrondissement. — Le *cours du Midi* (car c'est ainsi qu'on nommait cette avenue jusqu'en l'an 1916) s'ouvrit en 1811 et 1812. On renforça le sol, très marécageux, avec des graviers du Rhône et de la terre rapportée de la Boucle. Ce travail fut ordonné par Napoléon, pour occuper les ouvriers, que la persistance des guerres laissait sans ressources.

Chaque jour on distribuait aux travailleurs et à tous les malheureux qui se présentaient, une soupe dite : « à la Rumfort ». L'œuvre des soupes à la Rumfort avait été créée en l'an VIII par la Société d'Agriculture de Lyon, qui avait ouvert une souscription publique à cet effet.

La dénomination actuelle de cette avenue, pour glorieuse qu'elle soit, n'intéresse pas directement l'histoire locale.

Notes topographiques

N° 10. — Les bureaux de l'administration de la Compagnie P.-L.-M. s'élèvent sur l'emplacement de l'ancienne brasserie Rinck.

N° 11. — Maison édiflée par l'architecte Ph. Bellemain, auquel on doit, sur le même cours de Verdun, l'Intendance militaire (1874) et la brasserie Fritz Hoffherr (aujourd'hui disparue).

— A l'extrémité orientale de la façade Nord, se trouve la Manufacture des Tabacs. L'immeuble fut construit au XVIII^e siècle. MM. Picot et Fazy, de Genève, y installèrent une fabrique d'indienne.

Souvenirs d'antan

1841. — Banquet offert, cours du Midi, aux soldats du 17^e léger, que le duc d'Aumale ramenait d'Afrique. On plaça 30 tables de 42 couverts entre la Saône et l'allée centrale ; au milieu de l'enceinte une table de 140 couverts réunit le colonel (duc d'Aumale), les officiers, les fonctionnaires et les invités.

— Sous le second empire se dressait, cours du Midi, une statue de Napoléon I^{er}. L'empereur était représenté avec sa pose traditionnelle : la main droite dans le gilet ; il regardait Fourvière.

Les vieux lyonnais gouailleurs, avaient coutume de traduire ainsi la pose des deux statues (celle de la Vierge à Fourvière et celle de Napoléon) :

« J'ai mal au cœur ! » disait l'Empereur.

« Que veux-tu que j'y fasse ! » répondait la Vierge.

Le 16 novembre 1870, le Conseil municipal de Lyon décida que cette statue de Napoléon serait convertie en monnaie de billon.

— Le cours de Verdun est l'emplacement de prédilection des cirques et de nos « vogues ». Nous y avons suivi les spectacles du *Cirque Rancy* ; de l'*Athénée Olympique* ; de la *Ménagerie des Indes*, des frères Pianet ; de la *Ménagerie Bidet* ; etc...

La tradition se continue de nos jours.

VERLET-HANUS (rue). — III^e arrondissement. — La rue de la *Cité-Part-Dieu* a reçu, en 1915, le nom du commandant Verlet-Hanus, né à Toul, le 21 mai 1874, tué à l'ennemi le 29 août 1914. Il était encore très jeune lorsque sa famille vint se fixer à Lyon. Il fit toutes ses études au Lycée Ampère, puis entra à l'Ecole militaire de Saint-Cyr, d'où il sortit quatorzième sur quatre cent soixante-cinq.

Verlet-Hanus fit partie de la mission Foureau-Lamy, comme lieutenant (20 septembre 1898-29 octobre 1900). En 1900, il fut cité à l'ordre de la colonne expéditionnaire contre Rabah et décoré de la Légion d'honneur. Capitaine en 1902, il entra à l'Ecole de guerre.

En 1909-1910, il se distingue au Maroc ; il gagne le quatrième galon en 1912 en même temps qu'il reçoit la rosette pour faits de guerre.

En 1914, Verlet-Hanus commandait le 13^e bataillon de chasseurs ; et c'est à sa tête qu'il est tombé dès le mois d'août.

VERMARE (Victor). — Sculpteur, né à Sarcey (Rhône), le 27 novembre 1842, mort à Lyon en 1890. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Il a laissé des *Bustes* ; des *Médallions* ; une *Vierge immaculée* ; etc...

VERMOREL (Benoît). — Architecte et voyer de la Ville, né à Roanne le 30 novembre 1814, mort à Lyon le 8 septembre 1885.

Elève de notre Ecole des Beaux-Arts, c'est en 1852 que Vermorel fut nommé voyer de la Ville.

On trouve aux Archives, de nombreux et précieux documents topographiques qu'il avait recueillis à l'occasion de ses fonctions. Pour ma part, je lui dois une quantité de renseignements et je lui en rends ici l'hommage.

B. Vermorel avait dressé un *plan historique de la Ville de Lyon en 1350* ; sous prétexte de le préserver, ce plan a été enfermé dans une enveloppe, dite transparente, mais qui le rend presque illisible. Il eut été beaucoup plus simple d'en faire des copies — ce que j'avais entrepris — et de fermer l'original. Mais...

VERMOREL. — Industriel de Villefranche-sur-Saône qui fut sénateur de notre département, et occupa, dans l'arrondissement de Villefranche, une situation politique de premier ordre.

Il dirigea longtemps le *Progrès agricole et viticole*, journal traitant exclusivement des questions agricoles.

VERNAY (Emile). — Peintre lyonnais du XIX^e siècle, qui a beaucoup exposé de 1850 à 1854. Parmi ses toiles : *Vue des rives de la Saône* (1850) ; *Vue de Francheville* ; *Vue du Pont-d'Alai* (1850) ; *Vallée près de Francheville* (1851) ; *Étang, effet du matin* ; etc...

VERNAY (Étienne). — Né à Saint-Symphorien-d'Ozon en 1817, mort en 1883, Vernay fut interne puis médecin de l'Hôtel-Dieu (1849). Il se livra particulièrement à des études sur le sang ; on en trouve la trace dans de nombreuses publications.

La *Gazette médicale de Lyon* a publié de nombreux articles historiques sur Haller, Trousseau, Tissot, Barthéz, dus à la plume d'Étienne Vernay.

VERNAY (F.). — Voir : *rue François-Vernay*.

VERNE DE BACHELARD (Auguste-Alexandre-Antoine-Marie). — Né à Lyon, le 26 septembre 1823, Verne de Bachelard fit carrière dans la magistrature.

Procureur impérial à Belley, juge au Tribunal puis conseiller à la Cour de Lyon, notre concitoyen mourut à Saint-Didier-sur-Chalaronne (Ain), le 27 juin 1888.

Il avait présidé le Conseil d'administration du Dispensaire général en 1879.

VERNINAC-SAINT-MAUR (Raymond). — Né à Souillac (Lot) en 1762, mort en 1822. Il fut préfet du Rhône du 3 mars 1800 au 16 août 1801, date à laquelle il devint ministre plénipotentiaire en Suisse. Il y resta deux ans. On attribue sa disgrâce à son esprit indépendant.

Verninac-Saint-Maur avait parfaitement réussi à Lyon, où il avait rétabli la garde nationale, organisé l'octroi municipal, créé l'école de dessin pour la fleur, etc...

Sa *Description physique et politique du département du Rhône* est encore intéressante à parcourir.

VERRERIE (impasse de la). — I^{er} arrondissement. — Cette dénomination rappelle qu'à une époque déjà éloignée, il y eut là une industrie de cette nature ou du moins un commerce important de verrerie.

VERRIERS (chemin des). — VII^e arrondissement. — Le nom de cette voie publique a une origine, pour ainsi dire, professionnelle. Elle conduit aux verreries installées en cette partie du territoire lyonnais.

Une des plus anciennes, la *Verrerie de la Guillotière*, fut créée au XVIII^e siècle par Charancé et Lagier. Le Consulat contribua même par une subvention à cette création dont les fours furent officiellement bénis en 1731.

VERY. — Quelques vieux Lyonnais peuvent encore se souvenir du restaurant Véry installé au premier étage du n^o 2 de la rue Saint-Côme (actuellement rue Chavanne), qui connut la grande vogue de 1860 à 1868. Son propriétaire Virot, né en 1828 mort en 1909, l'avait ainsi nommé en réplique du célèbre restaurant Véry de Paris.

Virot termina sa carrière commerciale à Allevard (Isère), où il avait fondé l'Hôtel Véry (disparu en 1914).

[Communication de M. Virot, ingénieur du P.-L.-M.]

VETTARD (Alfred). — Littérateur lyonnais, dont la production fut assez abondante dans la dernière partie du XIX^e siècle. Il présida la Société littéraire.

Voici, à titre « d'échantillon », quelques vers qu'il dédia à la mémoire d'Alexis Rousset, un de ses amis (datés 1892) :

Si ton bonheur, ô maître, était dans cette vie,
De faire un livre d'or des lettres et des arts,
Vois, d'un œil paternel ton œuvre poursuivie
Avec les éléments que tu laissas épars.

.....

C'est ainsi qu'en prenant ta muse pour compagne
Nous nous plaçons encore à tenir la campagne
Sans jamais nous lasser de ce galant tournoi.

Ces écrits sont toujours nos précieux modèles
Et s'il croît dans nos vers quelques fleurs d'immortelles
Elles sortent du cœur en souvenir de toi !

VETTER (Auguste). — Peintre, né à Passy, en 1825, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et de Bonnefond (1842-1846). Il se fixa dans notre ville.

Vetter a laissé des *Portraits*; des *Natures mortes*; un *Enfant pauvre*; etc...

VEUHE (Laurent de la). — Fut prévôt des marchands à Lyon, en 1665. Condamné à mort en 1666 pour avoir fait bâtonner un certain Lanchenu, qui avait manqué à sa parole d'épouser sa nièce.

Le fait était assez commun en ces temps; mais le sieur Lanchenu avait été envoyé à Lyon par Colbert, pour recouvrer les taxes mises sur les gens d'affaires par la Chambre de Justice; et, s'attaquer à l'envoyé du roi, même pour des faits complètement étrangers à ses fonctions, conduisit Laurent de la Veuhe à une condamnation à mort... par effigie (car il avait eu soin de prendre la fuite). La sentence fut exécutée place des Terreaux.

De la Veuhe dut obtenir des lettres de grâce, car il mourut en 1671 dans sa terre de Chevrières.

VEYRAT. — Peintre lyonnais du XIX^e siècle, qui exposa surtout de 1840 à 1850. Parmi ses œuvres, je rappelle: *Entrée du bois de l'Etoile* (1845); *Ferme à Crémieu*; *ruines du couvent de Montmajour* (1848); etc...

VIARD (Claude-Victor). — Dessinateur, né à Lyon, le 13 mars 1820. Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville et de Thierriat.

On cite de lui un portrait (dessin) de Pierre Gourdiat, curé de l'église Saint-Polycarpe.

VIBERT (Antoine dit Tony). — Peintre et graveur, né à Lyon, le 27 juillet 1832, mort le 4 mai 1889. Il a gravé cent planches des *Environs de Lyon*; dix eaux-fortes du *Parc de la Tête d'Or*; cent eaux-fortes *Vues de Lyon*; un portrait du maire *Ant. Gailliton*; etc...

VIBERT (Auguste). — Peintre lyonnais du XIX^e siècle, élève de Berjon. De 1837 à 1868 il a exposé des *Portraits* et des *Miniatures*.

VIBERT (Joseph-Victor). — Graveur en taille-douce, né à Paris, le 17 septembre 1799, mort à Lyon le 18 mars 1860. Son père fut un habile graveur en typographie.

Victor Vibert commença ses études artistiques en 1815; il

eut comme maîtres Defresne, Pauquet, Richomme, à Paris. En 1828, il obtint le grand prix de Rome.

Revenu en France, il accepta les fonctions de professeur de gravure à notre Ecole des Beaux-Arts, fonctions qui lui furent offertes par le maire Prunelle, sur la recommandation d'Orsel et de Bonnefond qui l'avaient connu à Rome.

Pendant vingt-sept ans il enseigna; neuf fois ses élèves furent couronnés par l'Institut, parmi eux : Saint-Eve, Soumy, Miciol, Lagrange, etc...

Vibert fut membre de l'Académie de Lyon.

Les belles planches de notre artiste sont nombreuses; on cite souvent *le Bien et le Mal*, laquelle, dit-on, lui demanda vingt ans de travail.

Son œuvre ne fut pas toujours appréciée comme il convenait de son vivant; il en avait conçu quelque tristesse.

Voici un fragment d'une lettre peu connue, adressée à Alexis Rousset, qui semble indiquer que l'art de Vibert ne l'a guère enrichi :

« ...Il paraît tous les jours de ces livres qui devraient entrer
« rigoureusement dans la bibliothèque d'un artiste qui aime son
« art; et cependant, je n'en possède aucun, mon budget trop
« restreint s'opposant formellement à ce que je me donne cette
« jouissance. C'est par suite de ce malheur que je me suis vu
« obligé, ce matin, de refuser l'édition de vos *Fables*. Je voudrais
« pourtant bien la garder et pouvoir, en la relisant de temps
« en temps, y puiser cette dose de bonne humeur et de
« philosophie qui rend la vie plus douce et plus facile. Je viens.
« en conséquence, vous proposer un échange, et vous prier de
« m'en laisser possesseur en recevant, comme compensation, une
« épreuve (d'artiste et avant le linge) de la *Madone à l'ailette*,
« etc..., etc.... »

Parmi les œuvres de Victor Vibert, qu'il me soit permis de citer encore: *La dispute du Saint-Sacrement* (1830); *Jugement de Salomon* (1833); *la Mère du Sauveur*; *Clément Prunelle*, maire de Lyon; etc...

VIBERT (Louis-Joseph-Jules). — Peintre, né à Lyon, le 4 avril 1815. Elève de notre Ecole des Beaux-Arts, puis de celle de Paris. Il se fixa dans la capitale où il exposa jusqu'en 1879.

Parmi les œuvres de Jules Vibert, on cite : *Petit chien qui secoue de l'or et des pierreries* (1855) ; *L'Annonciation* (1866) ; *Le Bailli de Suffren* (1879) ; *L'Enfant du Pauvre et L'Enfant du Riche* (Lyon 1845) ; décoration de plusieurs églises de Paris; etc.

VICTOR-FORT (rue). — IV^e arrondissement. — La petite rue de Cuire a reçu, en juillet 1916, le nom de Victor Fort, ouvrier typographe, puis maître imprimeur, né à Lyon, en 1865.

Conseiller municipal en 1900, adjoint à la mairie centrale en 1904, il succéda, comme député, au Docteur Augagneur, en 1905. Réélu en 1906, il mourut en 1911. Le 23 juin 1912, sous la présidence de notre ancien maire, on inaugura, au cimetière de la Croix-Rousse, un monument élevé sur la tombe de Victor Fort, et l'on rappela qu'il fut le promoteur de l'organisation d'un orphelinat municipal dans notre cité.

VICTOR HUGO (rue). — II^e arrondissement. — En 1811, cette rue, encore à l'état de projet, fut désignée, dans la faible partie existante, sous le nom de *rue Impériale*, parce qu'elle devait aboutir en face du palais dont la construction dans la presque totalité avait été décidée en 1810.

Après la chute de Napoléon, les actionnaires de la Compagnie Perrache la désignèrent sous le nom de *rue de la Direction*; puis l'administration municipale la dénomma *grande rue Royale*. Enfin, en septembre 1816, elle reçut officiellement le nom de *rue Bourbon*.

Subissant les fluctuations de la politique, elle fut baptisée, en 1848, *rue de la République*. Après 1852, elle recouvra le nom de *Bourbon*.

Le projet d'ouvrir une rue de Bellecour à Perrache, remonte à 1771, et fut conçu par l'ingénieur Michel Perrache. Commencée en 1819, cette voie publique ne fut terminée qu'en 1841.

Le plan de 1811, dressé par Fontaine, architecte de l'Empereur, faisait aboutir cette rue, de la place Bellecour à l'avenue sur laquelle devait s'élever le palais impérial (derrière l'actuelle gare de Perrache). En 1813, l'ingénieur en chef Cavenne et le voyer de la Ville procédèrent au tracé sur le terrain. 1814 faisant abandonner le projet de palais impérial, fit renoncer au plan Fontaine; la création même de la future rue fut mise en cause.

La rue que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *Victor Hugo*, fut ouverte en cinq reprises différentes :

1817, première section. Elle s'étendait de la place Napoléon (cours du Midi) à la rue des Remparts-d'Ainay, sur le terrain de la Compagnie Perrache, et, de cette rue à la rue de Jarente, sur le jardin Macors, provenant des ci-devant Jésuites de Saint-Joseph.

1820, deuxième section, de la rue Sainte-Hélène à la rue

Sala, sur le tènement des ci-devant religieuses de Sainte-Marie de Bellecour.

1832, troisième section, unissant la rue de Jarente à la rue Sainte-Hélène, au travers de la prison Saint-Joseph, autrefois Noviciat des Jésuites.

1839, quatrième section, sur le jardin de l'hôtel du général commandant la division militaire.

1841, cinquième et dernière section, percée depuis l'hôtel du général jusqu'à la place Bellecour.

L'architecte Dardel René a contribué, pour une large part, aux travaux de percement de cette rue.

La dénomination actuelle n'intéresse pas l'histoire lyonnaise.

Personnalités ayant habité la rue

1849. — Le Docteur Colrat, professeur à l'Ecole de médecine.
Pigeon, ingénieur en chef des mines.

Le *Cercle de Bellecour* (fondé en 1847).

1853. — Girardet, architecte, qui transforma le théâtre des Variétés en Bourse du Travail.

1868. — C. Frérot, architecte, n° 9.

Rieussec, conseiller à la Cour, membre de l'Académie de Lyon, au n° 16.

Gabriel Perrin, avocat, puis bâtonnier.

F. Giniez, architecte, au n° 40.

Léon Charvet, architecte, au n° 41.

1872. — Charles Jacquier, avocat, puis bâtonnier.

De Prandière, avocat général, au n° 5.

Tavernier, avocat, puis bâtonnier, au n° 8.

Louis Carrand, mort en 1899, eut, pendant quelques années, son atelier au n° 44.

Notes topographiques

Les numéros impairs de 1 à 23 furent édifiés de 1834 à 1848. Au n° 13, en 1866, était installée l'institution Denuzières.

Les numéros 25 et 27, construits en 1847, abritent les *Charlottes*. Cet établissement doit son origine et son nom au fait suivant : En 1793, une pauvre fille, Charlotte Dupin, domestique d'un ecclésiastique d'Ainay qui avait refusé le serment civique, fut incarcérée dans la prison de Roanne. Elle y resta peu de temps, mais suffisamment pour se rendre compte de tout le dénuement des prisonniers politiques. Elle entreprit

de solliciter partout vivres et vêtements pour les porter aux détenus. Tout ce qu'elle recueillait, elle le réunissait dans son pauvre logis de la rue Vaubecour. Son dévouement ne s'arrêta pas avec la tourmente révolutionnaire : aidée d'un nombre de plus en plus grand de personnes charitables, elle continua ses tournées dans les prisons et les hôpitaux. On fit une souscription qui permit de louer un local plus vaste que le logis de Charlotte Dupin, dans la maison Maupetit, rue Sala.

Cette femme si dévouée mourut à la peine et fut enterrée le jour même où des salves d'artillerie annonçaient l'entrée du pape Pie VII dans Lyon.

Son œuvre fut continuée ; les modestes filles qui suivirent son exemple prirent un costume religieux et devinrent les Sœurs de Saint-Joseph. Mais elles sont demeurées, pour tous les malheureux les Charlottes.

Les numéros 29 à 67 furent construits de 1820 à 1837.

Les numéros 2 à 16 datent de 1844.

Les numéros 18 à 68 furent édifiés de 1826 à 1864.

N° 38. Maison léguée aux Hospices par Catherine-Frédéric Willermoz (testament du 25 septembre 1850, Legendre, notaire), entrée dans la dotation en 1894.

VICTOR-LAGRANGE (rue). — VII^e arrondissement. —

Le nom donné à cette rue est un hommage rendu à la mémoire de Victor Lagrange, né à Dijon, en 1845, mort à Vichy, en 1894, typographe et publiciste.

Après avoir combattu l'empire et fait son devoir de soldat en 1870, Lagrange vint se fixer à Lyon.

Elu conseiller municipal en 1876, il passe, en 1881, au Palais-Bourbon, comme député du III^e arrondissement ; son mandat lui est constamment renouvelé, jusqu'à sa mort.

C'est Victor Lagrange qui fut rapporteur, à la Chambre, du projet de loi sur les Syndicats professionnels.

VICTOR DE LAPRADE (rue). — VII^e arrondissement.

— Cette voie publique porte le nom de Pierre-Marie-Victor de Laprade, né à Montbrison, le 13 janvier 1812. Fils d'un médecin lyonnais renommé, qui avait, en 1830, refusé le serment à la monarchie orléaniste, sacrifiant, par ce geste, sa situation de professeur de clinique et de médecin du Collège.

Victor de Laprade fut élève du Collège de Lyon ; il ne semble pas avoir gardé un très bon souvenir de cette période de

sa vie : quarante ans plus tard (1867), il écrivait l'*Éducation homicide*, véritable réquisitoire contre l'internat.

Après un essai d'études médicales sous la direction du praticien Broussais, de Laprade opta pour le droit, et suivit les cours de la Faculté d'Aix-en-Provence. C'est là qu'il écrivit ses premiers vers.

En 1836, il se fit inscrire au barreau de Lyon. Mais, s'il rima beaucoup, il plaida peu ; et, sur les conseils d'Edgar Quinet (qui professait alors à la Faculté des Lettres de notre ville), il renonça au barreau pour se consacrer aux lettres.

En 1847, Victor de Laprade fut appelé à la chaire de littérature française en notre Faculté. Une satire publiée en novembre 1861 dans le *Correspondant*, sous ce titre : *les Muses d'Etat*, commençant par ce vers :

Muses, les Dieux s'en vont... et les badauds arrivent !

lui valut sa destitution prononcée par le gouvernement de Napoléon III.

En 1858, il avait succédé à Alfred de Musset à l'Académie française.

Le 8 février 1871, les électeurs du département du Rhône l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale, par 58.000 suffrages. Son état de santé l'obligea, en 1873, à renoncer à son mandat. Des soins constants le prolongèrent jusqu'en décembre 1883, date à laquelle la mort le frappa en son domicile, 10, rue de Castries.

Parmi ses œuvres, je rappelle : les *Parfums de Madeleine* (1839) ; *Psyché* (1841) ; *Odes et Poèmes* (1844) ; *Poèmes évangéliques* (1852) ; les *Symphonies* (1858) ; *Pernette* (1868) ; les *Poèmes civiques* (1870) ; le *Livre d'un père* (1876) ; *Contre la musique* (1881), etc...

Souvenirs d'antan

Sainte-Beuve écrivait, en 1852 : « Il y a quelques années, à « Lyon, on a vu se produire un poète éminent, noble, harmonieux, « solitaire, sentant vraiment profondément la nature et agitant « avec sincérité, en lui, les problèmes de la destinée et l'énigme « du siècle, cette lutte, qui est celle de toutes les âmes « supérieures, entre la science et les croyances, entre les « anciennes illusions perdues et les idées nouvelles encore « flottantes. »

— Victor de Laprade était considéré comme un poète froid. Un jour, on mettait son nom en avant pour la chaire de poésie latine au Collège de France ; M. de Fortoul, qui avait été son

condisciple, dit : « Non. Il me ferait trop mal Horace. » [Sainte-Beuve, 1852.]

— V. de Laprade ayant dit à un chêne :

Pour ta sérénité je t'aime entre nos frères

Augustin Thierry, s'adressant à une citrouille, fit la parodie suivante :

Pour ta rotondité, je t'aime entre nos sœurs !

— On raconte que V. de Laprade venu de Lyon à Paris pour voir Victor Hugo, et, désespérant de le rencontrer, détacha de la porte de la maison du poète un clou qu'il emporta comme relique.

— Nizier de Puitspelu (Clair Tisseur) conte qu'aux funérailles de V. de Laprade, les professeurs des Facultés en robe, les autorités, la foule considérable qui suivait, excitèrent la curiosité d'une brave femme ; elle demanda quel était ce personnage important. On lui répondit : « Victor de Laprade, le poète. » — « Ah ! oui, un poète... celui qui vendait des olives. » La bonne dame ne connaissait de poète que Jean Sarrazin !

— Le 17 juin 1888, on inaugura à Montbrison, la statue de V. de Laprade, érigée par une souscription publique, à l'instigation de la Société *la Diana*.

— Avant de quitter notre poète, je veux transcrire les vers de V. de Laprade, écrits à l'occasion de la remise d'une épée d'honneur au général Bourbaki. Ils sont assez peu connus :

Il nous vient du pays d'Alexandre et d'Homère,
Ce pays où la Muse enfantait des soldats.
France, tu l'as reçu de la Grèce, ta mère,
Ce fier neveu d'Achille et de Léonidas.

A de pareils vaincus, qu'importe une défaite !
Quand le devoir est fait, qu'importe le bonheur !
Au-dessus des partis il peut lever la tête
Fidèle à ses seuls dieux : la Patrie et l'Honneur.

Va ! tu peux mépriser une atteinte vulgaire,
Tu gardes tes exploits, ton nom pur comme l'or ;
Ce nom de Bourbaki, c'était un cri de guerre :
Tous nos vieux Africains le redisent encor.

Va ! la France est toujours amoureuse des braves ;
Et sitôt que les cœurs, sous un ciel plus serein,
Des viles passions ne seront plus esclaves,
Notre histoire inscrira ce nom dans son airain.

Que diable aurait-il pu trouver de plus « ronflant » pour célébrer un vainqueur ?

VICTORIEN-SARDOU (rue). — VII^e arrondissement.
— Jusqu'en mai 1909, cette rue a porté le nom de *rue de la Vierge blanche*, d'une statue de la Vierge qui dominait un cimetière d'enfants, dans lequel on enterra jusqu'en 1820.
Le nom moderne n'intéresse pas l'histoire locale.

VIDE-BOURSE (rue). — V^e arrondissement. — Peu fréquentée, cette rue avait, dans le passé, la réputation d'être « un terrain de manœuvres » pour les filous. D'où son nom.

VIEILLE (rue de la). — I^{er} arrondissement. — Au xv^e siècle, on installa dans cette rue l'atelier monétaire; elle prit alors le nom de *rue de la Monnaie*. Quand l'atelier fut fermé et transporté ailleurs, on l'appela *rue de la Vieille-Monnaie*; enfin, par abréviation, elle est devenue *rue de la Vieille*.

Au xvii^e siècle, elle porta un moment le nom de *rue Bouteille* qui a passé à une autre voie publique du même quartier.

Dans le plan de 1550 figure, en ce point de la Ville, le Château-Gaillard.

C'est sur le territoire de cette rue qu'on a découvert l'inscription antique *in honore Pagi condati*, consacrée à Diane par le magister Gentius Olillus, deux fois édiles.

Personnalités ayant habité la rue

1827. — Brun André, professeur de dessin.

1830. — Ené Henri-Marie, graveur sur bois.

Notes topographiques

Voir, angle de la rue Tavernier, une niche à pilastres.

N^o 10. Escalier à vis; fenêtres à meneaux.

N^o 11. Imposte; rez-de-chaussée à arcades.

N^o 15. C'est dans cet immeuble qu'on a trouvé l'inscription de *Condade*, dont il est parlé ci-dessus. Le sol cachait également une mosaïque.

N^o 16. Escalier; fenêtres à meneaux.

N^o 17. Imposte; arcades au rez-de-chaussée.

Les façades de la rue de la Vieille datent presque toutes du xvii^e siècle.

VIEILLE-MONNAIE (rue). — I^{er} arrondissement. — Cette rue fut ouverte au commencement du XVI^e siècle, sous le nom de *rue Besson*, Claude Besson y possédant des terrains; lorsqu'il créa un atelier monétaire on désigna cette voie publique par le nom de *rue de la Monnaie*. L'atelier de Claude Besson fermé, elle reçut la dénomination encore usitée.

Personnalités ayant habité la rue

1573. — Eskrich Paul, dit Pierre Cruche, peintre, tailleur d'histoire et brodeur. Il travaille pour l'imprimeur Guillaume Roville.

1758. — Champion, dessinateur pour la fabrique.

1770. — Boulard André, architecte.

1774. — Pavy Zaccharie, recteur de la Charité.

1780 à 1790. — Beau, architecte.

Les dessinateurs dont les noms suivent : Maurin, Jacquet, Guyot, Harvey, Sullot, Devant, Mathieu, Bonnet, Bouchet, Chalamel, Vanterot.

1793. — C.-François Boulard, architecte.

1810. — Argent Jean, graveur sur bois.

Les dessinateurs pour la fabrique : Thazard Lazare, Tournachon Henri, Gaillard Gaspard, Choirin (ou Chaurin) Denis.

1813. — Jusserand, graveur.

1818. — Au n° 17 (aujourd'hui 21), naissance du peintre Gabillot.

1826. — Naissance en cette rue du peintre Lombard, mort en 1909, rue Neuve, n° 11.

1827. — Décombe, dessinateur.

Defrançois Joseph, peintre.

1832. — Petit Pierre, dessinateur et brodeur.

1838. — Sauvage Philibert, dessinateur pour la fabrique; il exerce, en même temps la profession de marchand de cravates et de nouveautés.

1845. — Duchêne Joseph-Marie, dessinateur.

Huet Jean-Baptiste, dessinateur.

Notes topographiques

N° 13. Escalier à paliers voûtés; porte.

N° 17. Porte d'entrée.

N° 21. Imposte; balcon.

En 1831, un alignement est donné, au n° 6, pour construire la maison Pomié.

Souvenirs d'antan

1389. — Le roi Charles VI, satisfait de l'accueil que lui avaient fait les Lyonnais, et reconnaissant de ce qu'ils n'avaient pris aucune part à la révolte des Maillotins, transfère à Lyon la fabrication des monnaies, installée jusqu'alors à Mâcon.

1521 (Archives B. B. 39). — Le 19 mars ouverture d'une rue tendant de la porte Saint-Marcel à celle de Saint-Sébastien, et dont la largeur devra être de vingt pieds au moins.

1549 (Archives B. B. 70). — Le 12 novembre, plainte contre les filles de joie qui, après s'être fait chasser de la rue Ferrachat, s'étaient réfugiées rue Vieille-Monnaie, qu'elles mettaient en émoi.

1590. — Le 24 novembre, les échevins ayant reconnu que la petite rue tendant du bas « de la grande rue de la Coste où « souloit être l'ancienne porte de la Ville, au chemin tendant des « Terreaux à la porte Saint-Sébastien, joignant, du côté de vent, « de long en long, aux jardins, clos et maison du sieur de « Montmartin, appelé le *Petit-Forest*, et du côté de bise, les « maisons ayant leur entrée *rue Neuve-Besson*... ne sert qu'à « recevoir les immondices qui sont appelées *escuvilles*,... que « cette ruelle sert encore de retraite et refuge aux filles de joye, « d'où il arrive plusieurs accidents et sinistres événements à la « ruine et débordement de la jeunesse, arrêtent que dadite ruelle « sera fermée, aux deux bouts, par deux bonnes murailles. »

1614. — Les recteurs de l'Aumône possédaient une maison rue Vieille-Monnaie dite : *logis du Griffon*. Elle leur avait été léguée par le florentin Léonard Spina. On tint une réunion le 31 décembre 1614 pour examiner, s'il était possible d'y installer un asile permanent pour les mendiants.

Le projet fut écarté.

1644 (Archives B. B. 198). — Permission à Claude Bonnet, marchand teinturier, de faire apposer sur sa maison, rue Vieille-Monnaie, une enseigne dans laquelle il ferait pendre quatre pièces de trélis de diverses couleurs, avec une inscription : *Au vray Saint Gal*.

1792. — La première division de la section révolutionnaire de la *Grand'Côte*, qui s'appela par la suite *Unité* puis *Jura*, se réunissait rue Vieille-Monnaie, chez les prêtres de l'Oratoire.

VIEL-RENVERSE (rue du). — V^e arrondissement. — Cochard prétend que cette rue doit son nom à une enseigne du « *viel* ou *violon* renversé. »

D'anciens titres et quelques *Almanachs* de la première moitié du XVIII^e siècle, portent *rue du Vieux-renversé*, ce qui indiquerait une toute autre origine que celle adoptée par Cochard.

Divers

N^o 12. — Voir : porte et imposte ; façade Renaissance.

VIENNOIS (Antoine). — Architecte, né à Lyon le 8 mai 1863, élève de l'Ecole des Beaux-Arts sous Charvet. Il étudia aussi à Paris.

Fixé à Vienne, il devint l'architecte de la Ville et enseigna le dessin industriel.

Parmi ses travaux : *projet d'église pour Ville-sous-Anjou* (Isère) ; *projet pour le théâtre de Vienne* ; *chapelle du Collège* ; *Sanatorium* à élever au Mont-Pilat.

VIETTY ou **VIETY** (Jean-Baptiste). — Sculpteur, né à Amplepuis, le 14 décembre 1787, mort à Tarare en janvier 1842 ; élève de Cogell, de Chinard et de Lemot.

En 1828, il fut désigné comme membre de la Commission scientifique envoyée en Morée.

Vietty mourut alors qu'il préparait un ouvrage sur *les Mythes religieux* et un *Itinéraire archéologique*.

Parmi ses œuvres, je citerai : *Hyacinthe frappé du disque d'Apollon* (1819) ; *Homère chantant les vers de l'Illiade au bord de la mer* (1824) ; *Vierge immaculée* pour l'église de la Sorbonne (1828) ; etc...

Il a publié : *Monuments romains et gothiques de Vienne*, dessins d'Etienne Rey (1831).

VIGILANCE (rue de la). — III^e arrondissement. — Cette rue fut ouverte par M. de Rachais, qui la baptisa du nom d'une des vertus considérées par lui comme fondamentales.

VIGNON (Joseph-Eugène). — Né à Lyon, le 18 avril 1820. Sorti de l'Ecole Normale supérieure en 1848, avec Taine, About,

Sarcey, Vignon fut reçu agrégé des classes supérieures en 1851. Après un court séjour à Marseille, il vint professer au Lycée de Lyon, en troisième (1855).

Toute sa carrière, jusqu'à sa retraite comme professeur de rhétorique (1891) s'est écoulée dans notre Ville.

VIGNON (Léo). — Né à Saint-Etienne, le 11 août 1850, Vignon fit ses premières études en sa ville natale, puis à Lyon. En 1874, il conquist brillamment le titre de Docteur ès sciences à Paris.

Envoyé à Lyon, il y professa, à notre Faculté des Sciences, la chimie appliquée à l'agriculture et à l'industrie. Bientôt il assumait la direction de l'Ecole de Chimie et de la Station agronomique de Lyon.

Le nombre des mémoires scientifiques qu'il a publiés est considérable. Je rappelle qu'il dressa la carte agronomique de la plupart des communes de notre département.

L. Vignon fut membre de l'Académie de Lyon.

VIGNON (Barthélemy). — Architecte, né à Lyon en 1762, mort à Paris en juillet 1846. C'est d'ailleurs dans la capitale qu'il exerça son art.

Son projet de *Monument dédié à la Grande Armée* avait séduit Napoléon ; mais il n'obtint pas les suffrages du jury.

Il travailla pour Louis Bonaparte, pour la princesse de Caraman (Mme Cabarrus) ; etc... Avec Barthélemy Thibault, il dirigea les constructions intérieures du palais de l'Elysée-Bourbon, pour le prince Murat.

On doit encore à Vignon : projet de *Monument au général Desaix* (qui lui valut, en 1801, la médaille d'or au Salon) ; projet de *Boucheries publiques* pour Paris ; *hôpital pour les aliénés* (1802) ; etc..

VILLARDIERE (rue de la). — III^e arrondissement. — Ainsi nommée d'un domaine qui appartenait à une famille Villard, sur lequel la rue a été ouverte.

VILLARS (Louis de). — Fut élu archevêque de Lyon en 1301. — Il était déjà, en 1287, chanoine-comte de Lyon.

C'est Louis de Villars qui accorda aux Carmes l'autorisation

de construire un couvent de leur ordre à Lyon. Il permit aussi la fondation de l'abbaye de la Déserte.

Il mourut le 4 juillet 1308.

VILLARS (Henri de). — Archevêque de Lyon de 1342 à 1354. La France et le Dauphiné lui doivent pour une large part, la résolution que prit Humbert III dauphin, de traiter avec Philippe de Valois pour la réunion de ses Etats à la couronne de France.

VILLE (André-Nicolas de). — Ingénieur et architecte, né en 1662, mort à Lyon, le 7 mars 1741.

Il débuta dans l'armée et fut blessé au siège de Nice, en 1705; il se consacra dès lors aux travaux d'ingénieur, et, sous la direction de Vauban, fortifia Mont-Dauphin, Embrun et Cherasco.

A Lyon, en 1724, Nicolas de Ville s'occupa du nivellement et de l'écoulement des eaux de la place Louis-le-Grand. En 1737, il commença le quai de Retz J'ajoute qu'il a tracé, ouvert et terminé la route de la montagne de Tarare.

VILLE (Nicolas-François de). — Fils du précédent; né à Mont-Dauphin, en 1712, mort en 1770 et inhumé à Villeurbanne.

Ingénieur en chef, lieutenant de la Venerie du roi, Lyon lui doit le *quai d'Halincourt* (quais de Serin et Saint-Vincent), la digue de la Tête d'Or (1758-1760).

Les deux personnages ci-dessus notés, descendaient de cet Antoine de Ville, gouverneur de Montélimar qui, le premier, en 1492, fit l'ascension du Mont Aiguille.

VILLE (Léon). — Homme de lettres, né à Lyon, en juillet 1854. Il a laissé: *au Pôle Nord en ballon; au Klondyke; etc...*

VILLEMOT (Philippe). — Né à Chalon-sur-Saône en 1651, mort le 11 octobre 1713, Villemot fut un des fondateurs de l'Académie de Lyon.

Très férù de mathématiques, son expression favorite, à la lecture ou à l'audition d'une page de prose ou de poésie était : « c'est beau comme une équation ».

L'abbé Villemot était curé de la Guillotière.

VILLENEUVE (Edouard de). — Né à Lyon le 20 mai 1839, de Villeneuve se fit inscrire au barreau dès 1859.

Sa carrière d'avocat fut une des plus brillantes de la fin du XIX^e siècle; et, en 1894, ses confrères le portèrent à l'unanimité au bâtonnat.

Je rappelle qu'Edouard de Villeneuve plaida aux Assises de l'Ain, pour la femme du sinistre Dumollard.

Il avait écrit, en sa jeunesse, un roman historique : *Epagorthus* ou *les Martyrs de Lyon* (1858).

VILLERMOZ (Pierre-Jacques). — Né à Lyon en 1735, mort en la même ville le 26 juin 1799; docteur en médecine, conseiller du roi.

A l'âge de 26 ans, Villermoz enseigna la chimie à la Faculté de Montpellier, puis revint se fixer à Lyon. En 1778, il fut élu membre de notre Académie.

On lui doit des dissertations sur l'*huile de ricin*; sur les *gaz*; sur les *eaux potables de Lyon*; etc...

VILLEROY (rue). — III^e arrondissement. — Cette dénomination rappelle une famille dont l'histoire fut liée, pendant deux siècles, à celle de Lyon et de la province.

Ce nom appartient d'abord au quai de la rive gauche de la Saône (quai Saint-Antoine), terminé en 1719 et que, pendant longtemps on avait désigné par ces mots : *quai de la Mort-qui-trompe* (souvenir de *la morte*, c'est-à-dire l'écueil, l'endroit où l'eau tourbillonne, près du pont de Pierre).

Voici quelques indications sur les membres de cette famille dont la vie intéresse plus particulièrement l'histoire locale :

1^o Charles de Neufville (marquis d'Halincourt jusqu'à la mort de son père), gendre de François Mandelot, fut gouverneur du Lyonnais en 1608.

2^o Nicolas II de Neufville, premier duc de Villeroy, succéda à son père Charles au gouvernement de la province. Il mourut en 1687.

3^o Son frère Camille de Neufville, archevêque de Lyon et lieutenant-général pour Sa Majesté, du Lyonnais, Forez et Beaujolais. C'est lui qui prononça le panégyrique de son parrain le pape Paul V. Il succéda au cardinal Alphonse du Plessis de Richelieu, frère du ministre, sur le siège épiscopal de Lyon, en 1653.

Ce prélat fit l'acquisition d'un vaste domaine au bord

de la Saône, près de Vimy, village qui, par la suite, a pris le nom de Neuville-sur-Saône.

4° François de Neufville, fils de Nicolas II, né en 1644, fut un général quelque peu infatué de lui-même, qui se fit battre à peu près toujours. Vers 1701, la parodie d'une chanson anglaise courait les ruelles :

Villeroi, Villeroi,
A fort bien servi le roi...
Guillaume, Guillaume!

Et quand l'armée française, après que Villeroy eut été fait prisonnier, reprit Crémone, on chanta :

Palsambleu ! la nouvelle est bonne,
Et notre bonheur sans égal ;
Nous avons recouvré Crémone
Et perdu notre général !

Après la bataille de Ramillies (23 mai 1706) que perdit le maréchal, on publia la chanson suivante :

C'est bien dommage sur ma foi !
Que Monseigneur de Villeroi
Soit déjà maréchal de France :
Car, dans cette grande action,
On peut dire, sans complaisance,
Qu'il a mérité le bâton !

Barrière, dans *la Cour et la Ville*, conte l'anecdote que voici : vers les premiers jours de septembre 1717, le maréchal, alors septuagénaire, vint à Lyon. Ce fut l'occasion de fêtes continuelles. Une dame de Paris apprit que les Lyonnaises s'empressaient fort de plaire au vieux maréchal ; elle en écrivit à l'une d'elles : « apprenez-moi à qui le maréchal a jeté le mouchoir. » La vieille Madame de Bérault, qui avait été une amie très intime de Villeroy, ayant vu cette lettre, donna à notre compatriote le conseil suivant : « répondez à votre amie que le maréchal ne se mouche plus. »

Ce Villeroy, également gouverneur du Lyonnais, mourut à Paris en 1730.

5° Louis-Nicolas III de Neufville, fils du maréchal, né en 1671. fut gouverneur à son tour en 1730 et mourut brusquement en 1734.

6° François-Paul de Neufville, né en 1678, second fils du maréchal, devint archevêque de Lyon en 1715. Il mourut en 1731.

7° Louis-François-Anne de Neufville, plus connu sous le nom de duc de Retz, fils de Louis-Nicolas III, né en 1696, gou-

verna le Lyonnais, Forez et Beaujolais de 1734 à 1765. (Voir : quai de Retz).

8° François-Camille de Neufville, duc d'Halincourt, duc de Villeroy, second fils de Nicolas III, fut lieutenant-général dans le Lyonnais. Né en 1698, il mourut en 1732.

9° Gabriel-Louis de Neufville, fils de François-Camille, succéda à son oncle le duc de Retz, en 1765, comme gouverneur. Il périt sur l'échafaud, en 1794. Avec lui s'éteignit la dynastie des Villeroy, dans la branche directe.

VILLERS ou **DEVILLERS** (Charles-Joseph de). — Naturaliste, né à Rennes le 24 juillet 1724, mort à Lyon en janvier 1816.

Il enseigna la géométrie pratique à l'Ecole de dessin de Lyon et publia plusieurs ouvrages scientifiques.

Dumas (J.-B.) nous apprend qu'il possédait un cabinet d'histoire naturelle en son logis, quai Saint-Clair.

VILLETTE (Philippe-Emmanuel). — Orfèvre qui vivait à Lyon au XVII^e siècle et fut maître juré. Il travailla à l'horloge de l'Hôtel de Ville. Son magasin s'ouvrait place des Changes.

VILLIONNE. — Famille de peintres lyonnais; on cite particulièrement :

1° Jean-Baptiste, dit Villionne père, qui fut professeur à l'Ecole de dessin, et reçut, en 1780, la survivance de Nonnotte. Il exerça jusqu'en 1793 .

2° Pierre, dit Villionne fils, né à Lyon vers 1750, fils du précédent. Elève à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, il devint, en 1785, professeur adjoint à celle de Lyon.

VILLON (chemin de). — VII^e arrondissement. — Notre chapitre a compté parmi ses membres un chanoine de Villon, dont toute la vie fut de dévouement. Je ne sais s'il a droit au parrainage de cette rue; mais je ne crois pas inutile de rappeler le personnage, puisqu'il est Lyonnais.

En 1834, âgé alors de neuf ans, il portait du pain aux ouvriers sur les barricades.

En 1865, il fondait l'*Asile Saint-Léonard*, ou furent reçus plus de trois mille libérés, dont, à la guerre (1870) il forma une

légion avec laquelle il partit. Deux fois fait prisonnier autour de Belfort, deux fois il est condamné à mort. Les Prussiens reculérent cependant devant l'exécution de la sentence. La guerre terminée, il revint continuer son œuvre de relèvement moral.

Le 9 mai 1900, le général Séjourné vint, au nom du gouvernement, le décorer à l'asile même de Saint-Léonard (près de Couzon).

VILLOUD (Balthazard-François). — Peintre, né à la Croix-Rousse le 15 octobre 1813, mort à Lyon le 1^{er} juillet 1898. Il vécut à Paris jusqu'en 1848, date à laquelle il se fixa dans sa ville natale.

Parmi ses toiles : *Saint François de Sales* (1844) ; *La Discuse de bonne aventure* (1846) ; *Souvent femme varie* ; *Haines de village* (1848) ; *la Sœur de Bon-Secours* ; *le Coq et la Perle* (1854) ; *les Lionnes de village* (à la Faculté des Lettres) ; etc..

VINATIER (chemin du). — III^e arrondissement. — Je n'ai rien trouvé de précis sur l'origine de ce nom. Dans les anciens plans on lit *chemin Vinalier* ou *Vinatier*. Peut-être, autrefois, ce chemin traversait-il des vignes ?

Cependant, je crois devoir attirer l'attention sur une autre hypothèse : on trouve, à Rouen, la *Tour du Beurre*, ainsi nommée parce qu'elle fut construite à l'aide des revenus d'un impôt sur ce produit. A Nîmes, sur un plan de 1540, un des bastions de l'enceinte fortifiée porte le nom de *Vinatier* parce que sa construction fut payée au moyen d'une taxe sur le vin.

N'y aurait-il pas quelque chose de semblable à l'origine du nom de notre chemin du Vinatier ?

VINAY (Charles). — Né à Thonon le 14 novembre 1845, interne à Lyon en 1868, Vinay fut médecin des hôpitaux en 1876 et agrégé en 1880.

Il traita de la plupart des questions d'hygiène discutées dans les congrès modernes.

Son *Traité des maladies de la grossesse et des suites de couches*, fut le premier ouvrage d'ensemble paru sur ce sujet, en France.

Vinay écrivit sur *de Saussure*, sur le *Mal des montagnes*, sur *l'influence des altitudes* ; en ces ouvrages on retrouve le fervent alpiniste qu'il était.

Le Dr Vinay mourut à Tassin, le 28 septembre 1908.

VINCENT (Eugène). — Né à Voiron le 17 août 1843. Docteur de la Faculté de Paris en 1876, il fut reçu agrégé en 1878 et ne quitta plus notre ville, où il devint chirurgien major de la Charité en 1881.

Vincent a publié de nombreux travaux dans les journaux médicaux, et fait paraître des opuscules sur le *Mal de Pott*, la *maladie de Little*; sur les *pieds bots*, les *becs de lièvre*; sur les *maladies de la vessie*; etc...

VINCENT DE VAUGELAS (Clément-Gaspard). — Né à Saint-Etienne, le 4 août 1774; il exerça la profession de banquier et marchand de soies à Lyon, où il mourut le 15 novembre 1858.

Vincent de Vaugelas occupa les fonctions d'adjoint au maire (1814-1823), d'administrateur des Hospices (1818-1823), d'administrateur du Dispensaire général (1828-1832).

VINCENT (Prosper). — Né et mort à Lyon (1824-19 janvier 1892) où il exerça la profession de peintre et restaurateur de tableaux.

On cite de lui: *Corps de garde pendant la Ligue; soldat de Henri III; etc...*

En 1858 on le chargea de restaurer, dans l'église de la Charité, un Christ du XVII^e siècle.

VINCENT DE SAINT-BONNET (Jacques-Octave). — Né à Saint-Bonnet-les-Oules, près de St-Galmier (Loire), le 5 mai 1795, Vincent de St-Bonnet étudia le Droit à Grenoble et se fit inscrire, en 1815, comme avocat à la Cour de Lyon.

Il parcourut une brillante carrière. Elu bâtonnier de l'ordre le 23 août 1836, ce mandat lui fut confirmé à plusieurs reprises. Vincent de St-Bonnet mourut dans son château patrimonial de St-Bonnet-les-Oules, le 19 septembre 1862.

Vingtrinier lui a consacré une notice dans la *Revue du Lyonnais* (1862, tome II).

VINGTRINIER (Aimé). — Né à Lyon le 31 juillet 1812, mort en la même ville le 8 avril 1903, Marie-Emile-Aimé Vingtrinier fit ses études au collège de Poncin. A peine par-

venu à l'âge d'homme, il s'occupa de l'histoire du Bugey et de la Savoie.

Des revers de fortune que subit son père (le créateur de la rue de la Préfecture), le décidèrent à entrer dans l'industrie; mais cette obligation ne lui fit point renoncer à dame poésie. En 1852, sur les conseils de l'imprimeur Louis Perrin, il acheta l'atelier de Léon Boitel et la propriété de la *Revue du Lyonnais*.

En 1874, à la mort du Docteur Montfalcon, A. Vingtrinier devint adjoint au conservateur de la Bibliothèque, et, lorsque Mulsant mourut (1880) il fut nommé conservateur-chef, fonction qu'il devait garder jusqu'à sa mort.

Nombreuses sont les publications d'Aimé Vingtrinier : les *Bugésiennes* (1848); les *Voyageuses* (1848); *Deux nouvelles forésiennes* (1851); *Histoire des journaux de Lyon* (1852); *Vieux papiers d'un imprimeur* (1859); *Histoire du château de Varey en Bugey* (1872); *Léon Cailhava*, bibliophile lyonnais (1877); etc... etc...

VINGTRINIER (Jacques). — Peintre né à Lyon en mai 1820, mort à Ménéstruel, près de Poncin (Ain), le 15 juillet 1887. Elève d'Auguste et d'Hippolyte Flandrin.

Il a laissé des *Portraits*; *Saint-Pierre tenant les clefs de l'Eglise*; etc...

VINGTRINIER (Emmanuel). — Né en 1849, mort à Poncin, le 15 octobre 1931. Historien et journaliste. Emm. Vingtrinier a laissé une œuvre importante. Je ne puis mieux le faire connaître qu'en citant ici l'article écrit, au lendemain de sa mort, dans le *Salut Public* (15 octobre 1931), par son héritier spirituel le distingué journaliste Paul Sambardier.

« Ses travaux sur l'histoire de Lyon et sur l'histoire de la « contre-révolution et de l'émigration, sont d'une égale valeur « par l'excellence de la forme, la sûreté de l'information et « la scrupuleuse recherche des faits encore inconnus.

« ...Spécialiste des questions d'histoire lyonnaise, Emmanuel « Vingtrinier publia les véritables monuments de cette histoire « que sont : *le Lyon de nos Pères*; *les Vieilles Pierres lyonnaises*; « *la Vie lyonnaise*. Il publia également de nombreux articles de « journaux et de revues, toujours empreints de l'exactitude par- « faite qu'il s'imposait et d'une rare distinction de pensée et de « style.

« Lorsqu'il prit sa retraite (de rédacteur en chef de l'*Express*)

« en 1906, ... il poursuivit des études sur la Révolution, qu'il avait
« commencées depuis longtemps. Ces études nous ont valu les
« deux volumes de *la Contre-révolution*, œuvre maîtresse sur les
« conspirations royalistes de 1789 à 1794.....

« Emmanuel Vingtrinier avait laissé dans la Presse lyonnaise
« le souvenir du plus aimable des confrères et du plus sûr des
« amis. Il fut longtemps vice-président de notre Association de
« Journalistes. »

VIRICEL (rue). — VI^e arrondissement. — Cette rue porte
le nom du médecin Jean-Marie Viricel, né à Lyon en 1773.

Pendant six années (après Louis-Vincent Cartier), il fut chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu. Sa première publication, un volume sur *l'Art de préparer les malades aux grandes opérations*, date de 1799.

Une très grande pratique en avait fait un bon observateur et un habile chirurgien. Pendant quarante ans il fut regardé comme le premier praticien de Lyon.

Il mourut, en 1856, fort regretté de la population. Son éloge fut prononcé à l'Académie de Lyon, dont il était membre, par le D^r Pierre-Isidore de Polinière.

Viricel a laissé, à l'état manuscrit, le compte-rendu de ses six années de majorat, et quelques autres travaux dont un *Mémoire sur le rhumatisme*.

VIROT (Jules). — Architecte, né et mort à Lyon (1858-1925). Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville.

Il collabora avec Louvier à la nouvelle Préfecture; avec Hirsch à l'Ecole de Santé militaire; avec Pascalon au service d'architecture des Hospices de Lyon. C'est à J. Virot qu'on doit l'étude de nombreux pavillons pour le Perron, l'hôpital de la Croix-Rousse, l'hospice de Giens; on lui doit encore l'élégante chapelle de l'hospice de Sainte-Eugénie.

Parmi ses travaux strictement personnels, je rappelle : le château d'Eyzin-Pinet, près de Vienne; des villas à Ecully, à Allevard, etc...; les immeubles 16, boulevard des Belges; 28, rue Barthélemy-Buyer; le groupe scolaire et l'agrandissement de l'église de Vénissieux; le monument aux morts d'Allevard; etc...

Jules Virot fut membre de la Société académique d'architecture.

[Renseignements fournis par son fils, M. A. Virot, ingénieur du P.-L.-M.]

VIRY (Antoine). — Peintre, membre de la Compagnie de Jésus, vécut à Lyon au XVII^e siècle. Vers 1650, il fut chargé de peindre la voûte de l'église du collège des Jésuites (notre Lycée Ampère). En 1654, il figure parmi les maîtres de métier pour les peintres.

VISTE (Claude). — Barbier qui pourrait être qualifié le premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu. On fit appel à ses talents, lors de la peste de 1541.

VITRIOLERIE (impasse et rue de la). — VII^e arrondissement. — Ces deux voies publiques doivent leur nom à une ancienne vitriolerie établie, en 1803, en arrière de la tour de Béchevelin. Toute cette portion du faubourg fut alors désignée par le nom de *quartier de la Vitriolerie*.

Souvenirs d'antan

1826. — Le 15 décembre, on adjuge, au prix de 700.000 fr., au sieur Daumain, l'entreprise de la digue dite de la Vitriolerie, destinée à protéger ce quartier contre les fréquentes inondations du Rhône.

VITRY (Edouard de). — Jésuite qui fut membre de l'Académie de Lyon (1718), et auquel on doit le plan du Dictionnaire de Trévoux.

Né à Châlons-sur-Marne en 1666, mort à Rome en 1729.

VITTON (cours). — VI^e arrondissement. — Vitton, agent de change, fut maire de la Guillotière (qui comprenait alors la Guillotière proprement dite et les Brotteaux) et contribua beaucoup à l'embellissement de cette ville.

Il avait coutume de dire : « Aujourd'hui on met sur les lettres : la Guillotière près Lyon ; je veux qu'on mette bientôt Lyon près la Guillotière ».

Vitton fit tracer le *cours Bourbon* (cours de la Liberté) et mettre en état de viabilité l'avenue qui porte son nom (circa 1840).

Il fut tué en duel.

Divers

N° 63. Maison construite sur les plans de l'architecte Henri Despierre.

N° 65. Immeuble édifié par les architectes F. Giroud et Louis-Etienne Journoud.

La Brasserie du Parc (aujourd'hui cinéma Lumina) date de 1884. Le plan est l'œuvre de l'architecte Philibert Bellemain.

VIVENTIOLE (Saint). — Evêque de Lyon vers 514. Il était moine de Saint-Claude et possédait un réel talent de sculpteur et tourneur.

On conte qu'il dut à « une sellette en bois » très artistement sculptée, de devenir évêque. Il l'avait faite pour Saint Avit, évêque de Vienne; celui-ci, enchanté de cette œuvre, aurait aidé l'artiste à parvenir à l'épiscopat.

Viventiole est considéré comme l'initiateur de l'industrie de Saint-Claude.

VIVIANI (avenue). — Le 16 janvier 1928, le Conseil municipal a attribué le nom de René Viviani, ancien président du Conseil des Ministres, au *chemin du Moulin-à-Vent à Parilly*.

VIVIEN (Joseph). — Né à Lyon en 1657, mort en 1735, à Bonn, où les Electeurs de Bavière et de Cologne l'avaient appelé au titre de premier peintre de leur cour.

Son talent pour le portrait était particulièrement remarqué.

Parmi ses œuvres: *Punition d'Adam et Eve* (1678), qui lui valut le prix de Rome; *Adoration des Mages* (1698). Les portraits de *François Girardon*, sculpteur, et de *Robert de Cotte*, architecte (1701) ouvrirent à Vivien les portes de l'Académie royale de peinture. A Munich on peut voir *le Retour de l'Electeur Maximilien de Bavière*, peint pour Jean-Clément, Electeur de Cologne.

[Consulter: *Dictionnaire des Artistes et Ouvriers d'Art*, d'Audin et Eug. Vial.]

VIVIER (chemin du). — VII^e arrondissement. — Le nom de cette voie publique rappelle un château dont le parc contenait un fort beau vivier, connu de tous les habitants des alentours. Marie-Caroline, duchesse de Berry, lorsqu'elle vint en France rejoindre son mari, se reposa deux jours en ce château (1816).

VIZENTINI (Albert). — Musicien et directeur de théâtre. Il descendait en ligne directe du fameux comédien Thomassin Vizentini qui, en 1716, au Théâtre Italien de la rue Mauconseil, à Paris, fut si applaudi dans le rôle du valet de *Don Juan*.

Albert Vizentini avait étudié au Conservatoire de Bruxelles où il enleva les premiers prix de violon, de solfège, d'harmonie et de composition.

Au Grand Théâtre de Lyon, sous sa direction, on créa *le Cid*, *la Jacquerie*, *l'Amour médecin*, *la Vivandière*, *le Rêve*, *la Statue*. Mais sa plus belle création fut, sans conteste, *les Maîtres Chanteurs*; toute la critique parisienne avait fait le voyage de Lyon. Dans la salle on se montrait Catulle Mendès, le Sâr Peladan, la Belle Otéro, etc... Vizentini dirigea lui-même l'orchestre pour cette première audition en France de l'œuvre de Richard Wagner.

VOISIN (le général). — Né à Lyon le 15 décembre 1830, Voisin fit toute sa carrière dans l'artillerie.

Au sortir de l'Ecole de Metz, en 1854, il partit pour la Crimée. Chef d'escadron en 1870, colonel en 1878, brigadier en 1883, divisionnaire en 1888, Voisin fut désigné en 1892 pour commander le V^e corps d'armée à Orléans.

Le 28 septembre 1894, il fut appelé au gouvernement militaire de Lyon et au commandement de la XIV^e région.

VOLAND (Isidore). — Professeur d'escrime de grand talent, fort connu et estimé à Lyon à la fin du XIX^e siècle.

Sa salle, située rue Confort, était particulièrement fréquentée de 1875 à 1890. J'ignore la date de sa mort.

Son fils embrassa la carrière militaire et a pris sa retraite à Lyon, après la guerre de 1914-1918.

VOLANDON (Antoine). — Potier d'étain originaire de Novare, qui vécut à Lyon au XVI^e siècle. Il travailla pour le Consulat.

VOLANT (Antoine). — Dominotier et peintre qui vécut à Lyon au XVI^e siècle; il habitait rue Mercière. Rondot le cite dans ses *Peintres* et dans ses *Graveurs*. Mais peut-être a-t-il fait confusion avec Jacques Volant, graveur sur bois qui vécut en notre ville dans le même temps.

VOLLE (François-Catherin-Marie). — Peintre, né à Lyon en mai 1831, élève de notre Ecole des Beaux-Arts.

A l'Exposition rétrospective de 1904, on a présenté une aquarelle de Volle: *Fleurs de pêché*, datée 1862.

VOLLON (Antoine). — Voir place Antoine-Vollon.

VOLOZAN (Jean-Baptiste). — Graveur, né à Lyon en 1761, associé avec Galle pour l'exploitation d'une fabrique de boutons. On lui doit une des pièces de monnaie du siège de Lyon.

Je n'ai pu trouver s'il était parent avec Denis Volozan, sculpteur, né à Lyon en 1758 et qui vécut à Lyon.

Jean-Baptiste mourut en 1794.

VOLTAIRE (rue et place). — III^e arrondissement. — Il n'est pas besoin d'expliquer l'origine de ce nom. Fidèle à la règle que je me suis imposée, je ne dirai de Voltaire que ce qui, dans sa vie, intéresse Lyon.

Le philosophe de Ferney fut membre de l'Académie de Lyon dès 1745. On a conservé le récit d'une séance à laquelle il assista, en 1754, et qui fut l'occasion d'une imposante manifestation de sympathie à l'égard de l'illustre écrivain (voir au mot Académie de Lyon). Ce fut, d'ailleurs, une manière de protestation contre les procédés de l'archevêque à son égard.

Côme-Alexandre Collini, dans un écrit: *Mon séjour auprès de Voltaire* (Paris, 1807), conte ainsi l'aventure:

« Un des principaux événements qui marquèrent le séjour de
« Voltaire à Lyon, fut sa visite au cardinal de Tencin, arche-
« vêque. Un jour, il me pria de l'accompagner; nous montâmes
« dans un beau carrosse de remise, qui nous conduisit à l'église
« primatiale de Saint-Jean.

« Nous traversâmes une longue enfilade de pièces: sa goutte
« le rendait faible, et je lui donnais le bras pour le soutenir...
« On annonce Voltaire au cardinal; il entre seul. Un instant
« après, il sort, me prend le bras, et nous regagnons au plus
« vite et en silence notre carrosse. Quand nous fûmes dans la
« voiture, Voltaire, un peu rêveur, ne m'adressa que ces mots:
« Mon ami, ce pays n'est pas fait pour moi.

« Il m'apprit, peu de temps après, que son Excellence lui
« ayant dit qu'il ne pouvait lui donner à dîner parce qu'il était
« mal en cour, cette phrase ridicule et digne d'un esclave lui

« avait fait tourner le dos au prélat et sortir à l'instant. Il fut
« reçu à peu près de la même façon par l'officier qui commandait
« à Lyon. »

Voltaire correspondit, à Lyon, avec Bollioud-Mermet, Pallu,
La Tourette de Fleurieu.

Souvenirs d'antan

— A son passage à Lyon, en 1754, on joua *Brutus*, dont
Voltaire dirigea la répétition lui-même. La foule des spectateurs
fit à l'auteur une ovation enthousiaste. C'est pourquoi, au jour
de son départ, Borde crut devoir le saluer des vers suivants :

Nous as-tu quittés pour jamais ?
Entends l'amitié qui soupire,
Voltaire, et jouis des regrets
De tout un peuple qui t'admire.

Lorsque tu parus sur nos bords,
Ton âme en anima cent mille :
Sparte ne fut pas plus docile
Pour Tyrthée et ses fiers accords ;

Plutus te céda la victoire,
Et, dans le sein de ses trésors,
Lyon soupira pour ta gloire.
Quel doux spectacle pour ton cœur

Lorsqu'entre l'ouvrage et l'auteur,
Flottaient les transports du parterre,
Applaudissant avec fureur
Tour à tour Brutus et Voltaire !

1779. — Riboud, de la Société littéraire de Lyon, fit, pour
Voltaire, l'épithaphe suivante :

A Voltaire donnons des fleurs :
Ami des hommes, cher aux dames
Il fit neuf femmes de neuf sœurs
Et fait neuf veuves de neuf femmes.

— En l'an II (1793), parut à Lyon une édition de *la Mort de
César*, avec des remaniements (!!) faits par le citoyen Gohier,
ministre de la justice. Cette pièce, replâtrée, se terminait par ces
deux vers mis dans la bouche du peuple romain :

Nous jurons d'imiter son courage héroïque :
Vive la liberté ! Vive la République !

1885. — Ouverture, au n° 22 de la rue Voltaire, d'un fourneau de la Presse.

— La place Voltaire a été aménagée sur une partie du *Pré de Plantechoux*.

VOULTE (Jean), vulgairement nommé **FACIOT**. — Né vers 1510 à Vaudy-sur-Aisne.

Après avoir professé à Toulouse, Jean Voulte vint se fixer à Lyon en 1536, pour s'adonner aux lettres. Il s'était fait précéder de l'envoi à Sébastien Gryphe de son poème manuscrit avec ce sixain :

I, fuge Lugdunum sine me, liber, I fuge in urbem ;
Excipiet prompta gryphius ille manu.
Te castigendum docto dabit ille Doletus :
Cujus censuram sit tibi dulce pati.
Post hæc nasutos contemnes denique nasos,
Atque canum rabiem, Zoileasque notas.

Il fut très lié avec Etienne Dolet.

Jean Voulte mourut assassiné en 1542 par un homme contre lequel il avait gagné un procès. [Abbé Bouillot: *Bibliographies ardennaises*, 1830.]

VOUTY DE LA TOUR (le baron Claude-Antoine). — Né à Lyon en 1761, mort à Paris le 4 mars 1826.

Vouty de la Tour émigra pendant la Terreur, et, pour vivre, professa les mathématiques en Suisse.

Il fit une brillante carrière de magistrat, et reçut de Napoléon le titre de baron. Membre de l'Académie de Lyon.

VUILLARDIER (Antoine). — Connue au xvi^e siècle, comme voyer de la Ville. En 1511, il fit réparer les fontaines Saint-Marcel et Sainte-Catherine.

On le cite également comme potier d'étain.

Les archives nous révèlent que, envoyé en mai 1512 aux informations sur l'attaque possible des Franc-comtois et des Suisses, Vuillardier rapporta des lettres du maréchal d'Aumont qui renseignèrent le Consulat sur la position des ennemis.



WADDINGTON (Albert). — Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, né à Strasbourg le 23 décembre 1861.

Il fit ses études dans sa ville natale. Agrégé d'histoire en 1884, docteur ès lettres en 1898, Waddington devint professeur d'histoire moderne à notre Faculté, et correspondant de l'Institut.

On lui doit des ouvrages de première valeur sur l'*histoire de la Prusse*, sur *Frédéric-Guillaume I^{er}*.

A la guerre de 1914-1918, Waddington, bien qu'agé de 55 ans, s'engagea et fut cité à l'ordre de l'armée: « a fait plus que son « devoir (il était officier interprète) en assurant plusieurs fois « des liaisons périlleuses dans des zones violemment bombar- « dées. » Il demeura à son poste jusqu'au 1^{er} février 1919.

Il mourut en février 1926, regretté de tous ceux qui ont eu la rare fortune de l'approcher.

Il fut le maître du ministre Daladier. Son disciple, M. Dutacq, continue son enseignement.

WAKATSUKI (rue). — VII^e arrondissement. — On a attribué, le 13 octobre 1930, à cette rue ouverte dans le quartier des Etats-Unis, le nom d'un ex-consul du Japon à Lyon, mort en 1927.

Wakatsuki fut très populaire dans notre cité, où il donna souvent des fêtes dans les jardins du consulat du Japon, fêtes auxquelles il conviait les enfants des écoles.

A l'intention de la jeunesse française, il a constitué un recueil de légendes japonaises qui fut très apprécié et fort bien accueilli.

WALDMANN (Emile). — Agent de change, né à Lure le 17 février 1821. Il débuta comme avocat à Lyon, de 1848 à 1858. De cette date à 1887, il exerça la profession d'agent de change.

Waldmann a écrit, pour ses petits-enfants : *Promenades d'un vieux garçon*.

WALTER-SCOTT. — Cet écrivain anglais avait épousé une Lyonnaise : Mademoiselle Carpentier. Les *Archives du Rhône* signalent qu'il fréquenta les eaux de Charbonnières.

Si l'on en juge d'après ce qu'il a écrit de Châlier et de l'insurrection lyonnaise de 1793, il ne semble pas, malgré les séjours qu'il y fit, que Walter-Scott ait bien connu notre ville.

WARIN (Claude). — Sculpteur et graveur qui vécut à Lyon de 1647 à 1654, date de sa mort.

Il grava le médaillon de *Constant de Silvecane*, et celui de *Faulcon de Ris*, intendant de la généralité (1647).

En 1650, Claude Warin, devenu « maistre graveur » fut chargé par le Consulat d'exécuter, pour la façade de l'Hôtel de Ville, quatre grands médaillons représentant le roi, la reine régente, Louis XIII et Henri IV.

Parmi ses œuvres : médailles de *Camille de Neuville*, archevêque (alors abbé d'Ainay); *Charles Grolier*, prévôt des marchands; *Matthieu Chapuis*, conseiller au Présidial; *Gaspard de Monconys*; *Amans Dalichoux*, échevin; *Louis Prost*; *Catherine de Bonne de Lesdiguière*; *Louise Labé*; etc...

En 1861, F. Rolle a publié une notice sur Claude Warin.

WEILL (Dr Edmond). — Voir rue du Professeur-Weill.

WEILL (Benjamin). — En 1854, cet architecte fit un plan pour une compagnie financière qui proposait de prolonger la rue Centrale jusqu'à la Croix-Rousse. La rue aurait eu quatorze mètres de large, avec des escaliers, eut été bordée de portiques. Une tranchée, au milieu, devait servir pour le chemin de fer.

WERNERT (place). — V^e arrondissement. — La *place de Choulans* a reçu, en juillet 1916, le nom d'Eugène Wernert, agrégé d'histoire, né le 5 novembre 1880, professeur au Lycée de

Lyon, en 1910. Mobilisé en 1914, au 99^e d'infanterie. Wernert fut tué aux Eparges, le 12 juillet 1915.

Il a laissé une *Histoire des douanes intérieures depuis les origines jusqu'à Colbert*.

WERY (Pierre-Nicolas). — Peintre et lithographe, né à Paris en 1770, mort à Lyon en 1827.

On a de lui : *Vue de Neuville-sur-Saône*; *Vue de l'Île-Barbe*; *Restes de l'aqueduc de Lyon* (au Musée); *Monastère des Carmes-Deschaussés*; *le Moulin à Vent, près Lyon*; etc..., etc...

WERY (Gabriel-Victor). — Peintre, né à Lyon le 13 août 1816; il vécut à Paris.

On cite, parmi ses toiles : *Souvenirs des bords du Rhin* (1839); *Paysages pris dans la forêt de Fontainebleau* (1850-1870); etc...

Fils de Pierre-Nicolas, ci-dessus.

WIDMER (Emile). — Industriel, né à Lyon, le 7 décembre 1818.

Sa carrière s'écoula dans le département de Seine-et-Oise, où il fut président de la Caisse d'Epargne de Corbeil.

Détail particulier : cinquante ans de service comme sapeur-pompier.

WIDOR (Paul-Albert-Marie-Joseph). — Frère du compositeur Charles Widor, né à Lyon, le 6 février 1847. Greffier en chef de la Cour de Lyon, en 1877, il n'a cessé ses fonctions qu'à sa mort, survenue en juin 1930.

Widor fut administrateur du Dispensaire.

WILLERMOZ (Jacques-Claude-Catherin-Frédéric). — Né à Lyon, le 15 nivôse an XIV, avocat.

Membre de la Société littéraire dès 1845, administrateur des Hospices (1846); administrateur du Dispensaire (1842-1844), Frédéric Willermoz mourut à Lyon, le 24 avril 1854.

WOEIRIOT (Pierre). — Orfèvre, dessinateur et graveur, né vers 1531 dans les Vosges. Il séjourna assez longtemps à Lyon.

Parmi les œuvres de Woeiriot qui sont nées de son séjour à Lyon : *portrait de Louise Labé* (1555) ; *portrait de Barthélemy Aneau* (1560) ; *le duc de Vieilleville*, commandant pour le roi à Lyon (1564) ; *Sébastien Gryphe* ; *le château de la Motte* ; *le château de la Ferrandière* ; etc...

WUILLERME (rue). — II^e arrondissement. — Le nom de cette rue rappelle un ancien curé de Saint-Nizier, François-Marie Vuillermé (et non pas Wuillermé), né à Lyon en 1775. Ses parents étaient des « canuts » du quartier Saint-Clair. Ses études terminées, Vuillermé devint immédiatement professeur au Grand Séminaire.

En 1824, il fut mis à la tête de la paroisse de Saint-Nizier, et y demeura jusqu'à sa mort, survenue en 1834.

Il a laissé le souvenir d'un philanthrope. Son cœur est conservé dans l'une des chapelles de l'église Saint-Nizier.

WULLIAM (Claude-Louis). — Architecte, né à Lyon, le 17 janvier 1844. Il fut élève de la Martinière, puis de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. Il travailla avec Mazerat et avec Savoye.

On cite de lui : projet pour *Etablissements de bains à Vichy* (1884) ; projet d'*hôtel de Voyageurs à Aix-les-Bains* ; etc...

Comme architecte, Wulliam a travaillé dans toute la France : restauration de la *chapelle impériale* à l'église de Saint-Leu ; *reconstruction de la Tour de Nesles*, avenue La Motte-Piquet ; maisons de rapport avenue Kléber, à Paris ; etc...

La Société académique d'architecture de Lyon, dont il était membre, conserve cinq dessins de Wulliam : *Eglise Saint-Pierre* de Lyon ; *balcon en fer forgé* sur la façade de la grande Bibliothèque ; *imposte* de la maison 14, rue Grôlée ; *porte en bois* de l'église Saint-Paul ; etc...

WURTZ (Jean-Wendel). — Né à Walsbronn en Lorraine, vers 1766. Ce vicaire de la paroisse de Saint-Nizier subit un curieux procès : il avait publié à Lyon (chez Boursy), en 1825, une brochure intitulée : *A. M. de la Mennais*. Lorsqu'il plaida pour le *Constitutionnel*, à Paris, Dupin signala au ministère public cette brochure comme contenant une attaque formelle aux libertés de l'église gallicane, reconnues par la déclaration du

clergé de France de 1682, érigée en loi par Louis XIV. Les poursuites aboutirent à un jugement par défaut, qui acquitta Jean Wurtz (18 janvier 1826).

Ce prêtre avait publié, à Lyon également, *Précurseurs de l'Antechrist* et *Superstitions et prestiges des philosophes* (1817).

Il mourut le 1^{er} octobre 1826 à Colonges, dans la maison de campagne d'un de ses amis.





YDELEZ (Etienne). — Prêtre, né en 1540, à Port-Lesné. Ydelez consacra sa vie au service des malades et particulièrement des pestiférés. C'est pourquoi nous le trouvons à Lyon, en 1581, donnant ses soins aux malheureux, dans l'hôpital de Saint-Laurent-des-Vignes.

La même année, il publia dans notre ville : *Des secrets souverains et vrais remèdes contre la peste*. Cet opuscule n'est qu'un recueil de recettes vulgaires.

On ignore la date de la mort d'Ydelez.

YEMENIZ. — On trouve, dans Montfalcon : « La « fabrique de Lyon a produit, en 1846, un tissu qui comptera « parmi ses créations les plus belles ; c'est une somptueuse et « immense portière exécutée par M. Yéméniz pour le duc de « Luynes ; elle a quatre mètres de hauteur et trois mètres et « demi de largeur. C'est la laine qui forme le corps de l'étoffe ; « elle est alliée à la soie, à l'or et à l'argent ; telle est la « perfection de la mise en carte et l'harmonie des couleurs que ce « magnifique tissu a la précision du burin et produit l'effet d'un « tableau. Le fond de la teinture est bleu de roi ; il sert de champ « à une série de losanges dont les compartiments sont en or et « renferment le monogramme d'Henri-Albert, surmonté d'une « couronne. »

L'Académie de Lyon, pour cette tenture, décerna, le 3 mars 1847, la grande médaille d'argent à Yéméniz.

YGONIN (Jean-Baptiste). — Docteur en médecine, né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 27 octobre 1809, mort à Lyon le 15 juin 1893.

Interne des hôpitaux de Lyon (1830), Ygonin fut médecin de la manufacture des tabacs, de 1860 à sa mort.

La Société de Médecine de Lyon lui avait ouvert ses portes en 1855.

YON-LUG. — De son véritable nom Constant Jacquet, né à Oullins (Rhône) le 4 octobre 1864, mort le 25 mai 1921, à Limeil-Brévannes, dans la maison de retraite où Xavier Privas l'avait fait admettre.

Elève de la Martinière, employé à la Compagnie du Gaz, puis commis d'architecture, Yon-Lug eut bien vite une renommée de « buveur de pots ».

La chanson le hante ! en 1885, il fonde, à la Guillotière, la compagnie chansonnière dite *l'Alliance*. En 1887, il ouvre, rue Mortier, le cabaret des *Baculots*. C'est à cette date qu'il prend son pseudonyme composé des trois dernières lettres de Lyon et des trois premières de Lugdunum.

En 1895, toujours passablement « désargenté », il va rejoindre, à Paris, X. Privas qui le fait entrer aux *Quat'-Z'arts*, chez le savoyard Trombert. Il se fait enfin connaître avec *la Ballade des Agents*, *Idiotie*, *U. M. D. P.*, *les Lanternes*, *la Ronde des Cocs*, *Populo*; etc...

Pendant la guerre 1914-1918, on donna, à Paris, une représentation à son bénéfice; la recette fut assez bonne, et un camarade courut la porter au malheureux Yon-Lug qui vivait... de privations, dans le sens absolu du mot. « Penses-tu que je vais prendre cette galette, s'écria-t-il ? Tu vas me faire le plaisir de l'envoyer là-bas, aux copains qui la crèvent ! »

Et rien ne put l'en faire démordre.

Ce trait peint ce brave bohème qui, toute sa vie eut, avec le mépris de l'argent, le cœur généreux.

YPRES (rue d'). — IV^e arrondissement. — Cette dénomination date de 1915; on en comprend aisément l'origine.

Auparavant, nous étions dans la *rue de la Belle-Allemande*.

Pelonne de Bouzin, femme de Jean Cléberg, le bon Allemand, possédait un domaine, au nord de Lyon, sur les bords de la Saône; il en resta une tour qui a toujours été désignée, par là

population, la tour de la Belle-Allemande; d'où le nom que portait la rue bordant ce domaine.

Un très grand nombre d'artistes ont laissé des peintures, gravures, dessins représentant cette tour de la Belle-Allemande.

On lui devait bien cela, car elle a donné naissance à une famille noble : les Vouty de la Tour. Voilà, du moins, une noblesse dont on ne peut discuter la haute origine ! !

Souvenirs d'antan

La *Tour des Champs*, dite aussi de la *Belle-Allemande*, était un des domaines de la Croix-Rousse. [Voir A. Grand.]

En 1516 le domaine (dit alors : *de Chant*) appartenait à Jean Faye; vers 1530 il est la propriété de Jean Cléberger. Il l'avait acquis d'une demoiselle de Balmont, l'agrandit, et le légua par testament à sa femme Pelonne de Bouzin.

Jacques Michel, Claude Neyret, Jacob de Lafont en furent les propriétaires successifs au XVII^e siècle.

Vers 1759, Catherine Michel, veuve de Vouty, bourgeois de Lyon, possède le tènement dit la *Tour des Champs de la Belle-Allemande*. Elle en avait hérité de son père J.-B. Michel, ancien échevin. [Paul de Varax.]

En 1826, après la mort de Charles-Antoine Vouty de la Tour, le domaine fut vendu et morcellé.

Au début du XX^e siècle, la tour appartenait à Millier; boucher à la Croix-Rousse.

— En 1791, Bonaparte, qui venait d'être nommé lieutenant au régiment de Grenoble, fut reçu, pendant quelques jours, par M. Vouty, dans sa propriété de la Tour de la Belle-Allemande.

— Ernest Falconnet qui écrivait, en 1834, au *Papillon* (recueil littéraire lyonnais) avait composé une ballade sur la Tour, qui commençait ainsi :

C'est Gertrude la Belle
Dont la blonde prunelle
Voile l'œil tout en feu ;
La douce et jeune femme
Qui laisse voir son âme
Dans un long regard bleu
Etc... etc...

Evidemment, ça n'est pas du Racine ! !

YVOIRE (Guillaume). — Fut longtemps le barbier chirurgien attitré de l'Hôtel-Dieu.

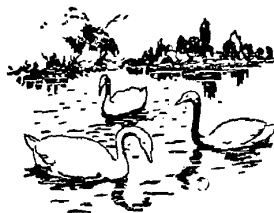
En 1490, il écrivit une traduction de la *Chirurgia parva et magna* de Lanfranc.

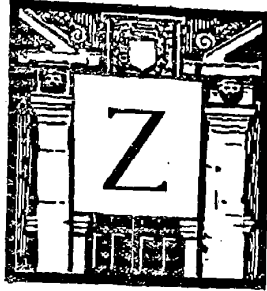
YVOIRY. — Médecin lyonnais de la fin du XVIII^e siècle ; on connaît de lui plusieurs opuscules, notamment *Notice médicale sur les engelures*, qui parut en décembre 1786.

YVONNET (Jean). — Peintre et graveur qui vécut à Lyon aux XV^e et XVI^e siècles. Il travailla pour le Consulat.

En 1520, il écrivit et décora un répertoire des fondations faites à l'Hôtel-Dieu.

Yvonnet est fréquemment cité dans nos archives ; on pense qu'il fut chargé — avec Jean Richier — d'organiser les entrées solennelles de 1494, 1498, 1509 et 1515.





ZACHARIE (Saint). — Considéré par quelques auteurs comme le troisième évêque de Lyon. Il aurait siégé sous les empereurs Sévère, Caracalla et Alexandre, et serait mort, martyr, après vingt-trois années d'épiscopat.

ZACHARIE (François). — Horloger lyonnais du XVIII^e siècle, mort en 1768. C'est lui qui proposa au gouvernement le percement d'un canal réunissant le Rhône et la Loire. En 1763, ayant obtenu les lettres-patentes nécessaires, il commença les travaux depuis Givors jusqu'à Rive-de-Gier.

Son fils Guillaume, également lyonnais, acheva l'œuvre paternelle.

ZACHON ou **SACON** (Jacques). — Imprimeur d'origine piémontaise qui exerça à Lyon, de 1498 à 1522. Son atelier occupait une petite maison voisine de Notre-Dame de Confort.

ZEDE (général). — Charles Zédé naquit à Paris en 1837. Il prit part aux campagnes d'Italie, d'Algérie, du Mexique, de 1870 ; il s'évada de Metz après la capitulation de Bazaine.

En 1887, il parut une première fois à Lyon comme général de brigade. En 1895, on lui confia le gouvernement de Lyon et le commandement du XIV^e corps d'armée.

C'est à ce titre qu'il figure en ce recueil.

ZINCK (René). — Peintre, né à Lyon, vers 1820, mais qui vécut à Paris où il fut l'élève de Paul Delaroche.

Parmi ses œuvres : *la Cigale et la Fourmi* (1864) ; *Noirot le fileur* (1868) ; *Un braconnier* ; etc..., etc...

ZWINGER. — Ce personnage vint à Lyon en 1548, y séjourna trois ans. Il exerça la profession de correcteur dans l'imprimerie de Godefroy Béringer, et fut mêlé au mouvement littéraire de son temps.

ADDITIFS

ACADEMIE DE LYON. — Il existe cinquante-deux fauteuils à notre Académie. Au 1^{er} janvier 1932, pour la première fois depuis 1800 cette Compagnie fut au complet. Je crois utile de fixer ce point d'histoire locale en citant nos cinquante-deux Académiciens. Les voici, classés d'après la date de leur réception :

1890. — SPARRE (comte Magnus de). — Docteur ès sciences mathématiques, ancien officier d'artillerie, doyen de la Faculté catholique des Sciences de Lyon.

1902. — BEGULE (Lucien). — Peintre en vitraux, archéologue, président de la Commission de protection et d'inventaire des richesses d'art du département du Rhône.

1905. — COIGNET (Jean). — Ingénieur E. C. P., chimiste, ancien président de la Chambre de Commerce de Lyon, ancien sénateur.

1906. — MOREL (Ennemond). — Vice-président honoraire de la Chambre de Commerce de Lyon.

1907. — CANAT DE CHIZY (Gabriel). — Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et de la Compagnie P.-L.-M. ; ancien président de l'Académie.

LIMB (Claudius). — Docteur ès sciences physiques ; professeur honoraire à la Faculté catholique des Sciences ; directeur de l'Observatoire magnétique et météorologique de Fourvière.

ROUX (Claudius). — Docteur ès sciences naturelles ; géologue-expert ; ancien président de la Société Linnéenne et de la Société botanique de Lyon ; conservateur-adjoint de la Bibliothèque de la Ville.

1908. — WITKOWSKI. — Compositeur ; directeur du Conservatoire national de Musique de Lyon, et de la Société des Grands Concerts.

1909. — SALLES (Antoine). — Avocat ; député du Rhône ; ancien président de l'Académie.

1911. — COURANT (Maurice). — Docteur ès Lettres ; professeur de chinois à la Faculté des Lettres ; secrétaire-général de l'Association universitaire franco-chinoise.

1912. — BUCHE (Joseph). — Agrégé des Lettres ; professeur honoraire au Lycée de Lyon ; ancien président de l'Académie.

1913. — LESBRE (François-Xavier). — Directeur honoraire de l'Ecole vétérinaire ; ancien président de l'Académie.

VIAL (Eugène). — Conservateur du Musée d'histoire du Vieux Lyon.

LAVALLEE (Mgr Fleury). — Agrégé des Lettres ; vicaire général ; recteur des Facultés catholiques de Lyon.

1914. — TOLLET (Tony). — Peintre ; ancien président de l'Académie de Lyon.

1916. — MARIEJOL (Jean-H.). — Agrégé et docteur ès Lettres ; professeur honoraire d'histoire moderne à la Faculté des Lettres de Lyon ; ancien président de l'Académie.

1918. — GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille). — Ingénieur civil des Mines ; docteur ès Lettres ; professeur d'antiquités nationales à la Faculté des Lettres ; président des Lamartiniens de Lyon ; ancien président de l'Académie.

MOLLARD (Joseph). — Médecin honoraire des Hôpitaux ; ancien président de l'Académie.

1920. — SOULIER (Charles). — Economiste ; président honoraire du Tribunal de Commerce de Lyon.

TARLÉ (Armand de). — Ancien officier supérieur d'artillerie ; secrétaire général de la Chambre de Commerce de Lyon.

PONCINS (comte Alfred de). — Ingénieur agronome ; administrateur de l'Union du Sud-Est des Syndicats agricoles.

AUDRY (Jean). — Médecin honoraire des Hôpitaux ; ancien président de l'Académie.

1921. — TRICOU (Georges). — Notaire honoraire ; membre de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.

1922. — PASCALON (Pierre). — Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.

RIGOLLOT (Henri). — Docteur ès Sciences physiques ; professeur honoraire à la Faculté des Sciences ; directeur honoraire de l'Ecole centrale lyonnaise ; ancien président de l'Académie.

GUIART (Jules). — Docteur en médecine et ès Sciences naturelles ; professeur à la Faculté de médecine ; ancien président de l'Académie.

ARLOING (Fernand). — Correspondant de l'Académie de Médecine ; professeur à la Faculté de médecine de Lyon.

HENNEZEL (comte Henri d'). — Directeur des Musées de la Chambre de Commerce.

1923. — DULAC (Henri). — Docteur ès Sciences mathématiques; professeur à la Faculté des Sciences de Lyon; examinateur à l'Ecole Polytechnique.

BILLIARD (Raymond). — Agronome viticulteur; associé national de la Société des Antiquaires de France; membre de l'Académie virgilienne d'Italie; professeur à l'Ecole d'agriculture de Villefranche-en-Beaujolais.

1924. — ROGNIAT (Louis). — Président de la Société académique d'architecture; président du Conseil d'administration de l'Ecole des Beaux-Arts; président de l'Académie.

CADÉAC (Célestin). — Professeur honoraire à l'Ecole vétérinaire; président de l'Académie.

NOGIER (Thomas). — Radiologiste; professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Lyon.

1925. — GOUILLOUD (Paul). — Chirurgien en chef honoraire de l'Hôpital Saint-Joseph; ancien président de l'Académie.

1926. — VARILLE (Mathieu). — Industriel; ancien président de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.

LEPINE (Jean). — Associé national de l'Académie de Médecine; doyen et professeur de la Faculté de Médecine de Lyon.

1927. — BARBIER (Antoine). — Peintre aquarelliste.

LONGEVIALLE (Louis de). — Avocat; président du Conseil général de la Lozère; président de la Société des Sciences et Arts du Beaujolais.

1928. — RIEL (Philibert). — Docteur en médecine; président d'honneur de la Société Linnéenne; directeur du Musée de la Condition des soies.

KLEINCLAUSZ (Arthur). — Doyen et professeur de la Faculté des Lettres de Lyon; directeur de l'Ecole des Beaux-Arts.

1929. — CARRIER (Antonin). — Premier président honoraire de la Cour d'appel de Lyon.

RIVET (Auguste). — Bâtonnier de l'ordre des avocats; doyen de la Faculté catholique de droit.

LOISON (Engène). — Docteur en médecine; archéologue; ancien président de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.

BEAUVÉRIE (Jean). — Docteur ès Sciences naturelles; professeur de botanique à la Faculté des Sciences.

GAILLARD (Claude). — Docteur ès Sciences naturelles ; directeur du Muséum de Lyon.

1930. — SERRE (Joseph). — Poète et philosophe ; lauréat de l'Académie française.

CHAGNY (Abbé André). — Docteur ès Lettres ; président de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.

JOSSERAND (Louis). — Doyen de la Faculté de Droit de Lyon.

1931. — GRIGNARD (Victor). — Docteur ès Sciences physiques ; membre de l'Institut ; doyen et professeur de la Faculté des Sciences ; directeur de l'Institut de chimie de Lyon.

RAVIER DU MAGNY (Pierre). — Avocat ; professeur à la Faculté catholique de Droit.

PRADEL (Louis). — Industriel ; président honoraire de la Chambre de Commerce de Lyon.

CONSTANTIN (André). — Colonel de cavalerie (en retraite) ; psycho-philosophe et économiste ; président de la Société de géographie ; ancien président de la Société d'Anthropologie.

Au 1^{er} janvier 1932, le Bureau de notre Académie est ainsi composé :

Présidents : C. Cadéac (Sciences) ;

L. Rogniat (Belles-Lettres et Arts).

Secrétaires-généraux : Cl. Roux (Sciences) ;

J. Buche (Belles-Lettres et Arts).

Trésorier : M. de Sparre.

Archiviste-bibliothécaire : F.-X Lesbre.

— L'Académie compte, en outre, des membres émérites (tous anciens membres titulaires). En voici la liste :

ARMAND. — Inspecteur général des Ponts et Chaussées à Paris.

TAVERNIER (Henri). — Inspecteur général des Ponts et Chaussées (en retraite).

LOCARD (Edmond). — Docteur en médecine ; directeur du Laboratoire de police technique.

BOISSIEU (Maurice de). — Archéologue ; historien ; ancien président de la Diana.

APPLETON (Charles). — Correspondant de l'Institut ; membre de l'Académie de Rome ; professeur honoraire à la Faculté de Droit.

ISAAC (Auguste). — Economiste; ancien président de l'Académie et de la Chambre de Commerce de Lyon; ancien ministre.

— Enfin l'Académie de Lyon compte des membres Correspondants qui prennent rang, dans chacune des classes, après les titulaires; ils n'ont pas voix délibérative.

ACADEMIE DES PIERRES-PLANTEES. — Une indiscretion du frotteur des vastes salons de cette compagnie, me permet de fournir aux lecteurs la liste complète des membres de cette société savante; la voici : Thomas Bazu, Le Posse, Tony Bon-Rencontre, Joanny Bachut, Glaudius Mathevet, Joannès Papelard, Pétrus Batillon, Toussaint d'Equerville, Joseph Léchevin, François la Calandre, l'Ugène Ponteau, Catherin Bugnard; ce dernier, secrétaire perpétuel et rééligible de l'Académie.

Si mes lecteurs ont su traduire tous ces noms, ils ne s'étonneront pas que les travaux de l'Académie des Pierres plantées se partagent entre les lettres, les arts et la gastronomie.

ANDRIEUX (Louis). — Né à Trévoux le 23 juillet 1840; élève du Lycée de Lyon, il passa sa licence ès lettres avec une thèse qui fut examinée par Victor de Laprade. Cette première conquête réalisée, Andrieux se rend à Paris où il fait ses études de droit. C'est au quartier latin qu'il se lie avec Gambetta et plus encore avec Clémenceau.

Avocat en 1863 au barreau de Lyon, il se lance surtout dans la politique. Ses attaques violentes contre Napoléon III le conduisent à la prison; et c'est là qu'on vint le chercher au 4 septembre 1870 pour l'installer au siège de Procureur de la République à Lyon.

Député du Rhône en 1876, il fit partie du groupe des 363 réélus en 1877.

Le 4 mars 1879, Andrieux est appelé à la Préfecture de police de Paris; il démissionne en 1881, se fait réélire député de Lyon et contribue dans une large mesure à la chute du ministère Gambetta.

En 1882, Freycinet le nomme ambassadeur en Espagne; il démissionne au départ du ministère (octobre 1882).

Andrieux reprend la plume du polémiste, fonde le journal la *Ligue* dont l'action était dirigée contre le parti opportuniste.

écrit les *Souvenirs d'un préfet de police*, dont la publication fit grand tapage.

En 1885, il est élu député des Basses-Alpes ; chose curieuse pour un esprit aussi avisé, Andrieux se laissa prendre au boulangisme et la *Petite République* (dont il était devenu le directeur) fit campagne pour le général que Ferry qualifiait : Saint Arnaud de café-concert.

En 1889, il fut battu, mais 1893 le vit réapparaître au Parlement. Dès lors avec quelques courtes absences, il ne cessa de représenter le département des Basses-Alpes, soit à la Chambre, soit au Sénat (où il entra en 1903) jusqu'en 1924. Battu à ce dernier scrutin, Louis Andrieux se retira de la politique active. Entre temps, à 86 ans, il passait avec un franc succès ses thèses de docteur ès lettres.

Il vint de mourir le 27 août 1931, à l'âge de 91 ans, laissant la réputation d'un fin lettré et d'un esprit fulgurant, et — association bien rare de qualités — d'un homme d'action.

BERTHET (Adolphe). — Cet écrivain lyonnais, le meilleur des hommes, était aimé pour l'affabilité de son caractère, ce qui ne l'empêchait pas d'être très malicieux et fort spirituel.

Cette pointe de malice lui faisait apprécier d'une façon toute particulière l'acidité d'Huysmans, qu'il avait pris pour maître et dont il était l'ami.

Dans son premier ouvrage, Berthet conte l'ennui qu'il avait éprouvé au Séminaire, où il était entré, convaincu qu'il avait la vocation de prêtrise.

Son second volume était intitulé : *Cherchons l'hérétique...* (avec ce sous-titre tiré d'Huysmans : *à Lyon où sont toutes les hérésies*). *Gros et petits bourgeois* ne séduisit pas particulièrement notre bourgeoisie lyonnaise !

A. Berthet mourut peu de temps après la guerre dernière, âgé d'environ cinquante ans.

[Communication de Gabriel Sarrazin.]

BOUVIER (Paul). — Né aux environs de Grenoble, Paul Bouvier partit pour Paris vers sa vingtième année ; il y resta jusqu'en 1903, et revint à Lyon où il se fixa.

Pendant son séjour dans la capitale, il écrivit beaucoup dans diverses Revues parisiennes ; mais il ne réunit jamais ces *Essais* dont plusieurs avaient été remarqués. Il traitait, dans ses écrits, de problèmes philosophiques, politiques et sociaux. L'examen de

ces questions arides n'empêchèrent point Paul Bouvier d'être poète, et bon poète. Ses vers sont tantôt l'expression de ses idées sociales, tantôt le chant méditatif de sa vie intérieure.

Il mourut à Lyon, en 1918.

[Communication de Bernard Sarrazin, avocat à la Cour d'appel de Lyon.]

CAISSE DES ECOLES DE LA VILLE DE LYON. — Cet organisme a été créé en vertu de la loi du 28 mars 1882, sur l'enseignement primaire obligatoire. L'article 17 de cette loi prescrit l'établissement, dans toutes les communes de France, d'une Caisse des Ecoles, destinée à faciliter, par des secours aux enfants indigents, la fréquentation des écoles publiques.

De nombreuses sociétés lyonnaises, péri et post-scolaires, s'étant chargées, depuis longtemps, de satisfaire à cette prescription de la loi, le Comité de la Caisse des Ecoles de notre ville s'est consacré à l'organisation des colonies de vacances et a inauguré, en 1901, son *Œuvre Municipale Lyonnaise des Enfants à la mer et à la montagne*.

Les ressources de l'Œuvre se composent pour une part des subventions de l'Etat, du Département et de la Ville ; mais la part la plus lourde est fournie par les cotisations des sociétaires, les arrérages de legs, les produits des quêtes, fêtes, représentations, vente de charité, etc...

C'est donc surtout au dévouement et à l'activité des administrateurs qu'est dû le développement auquel a atteint cette œuvre, si importante pour l'enfance.

De 1901 à 1931 le nombre des enfants qui ont pu rétablir ou raffermir leur santé par des séjours prolongés à la mer ou à la montagne, est allé sans cesse croissant : après avoir connu des effectifs de 100 (et même de 59) enfants aux premières années de son organisation, l'Œuvre des Enfants à la mer et à la montagne offrait à 4.249 jeunes garçons et fillettes des vacances de santé en 1931.

Depuis 1901, les administrateurs ont su trouver les 5.800.000 francs nécessaires pour payer les quinze cent mille journées (1.500.000) de grand air que représentent les vacances de 36.000 élèves de nos écoles !

Ces hommes de cœur pour qui l'expression *solidarité* n'est point qu'un vain mot, je voudrais pouvoir les nommer tous. Le lecteur comprendra que je ne puis le faire, mais du moins, je tiens à signaler les personnalités qui constituent le bureau de

l'Œuvre, au début de cette année 1932, dignes continuateurs de leurs devanciers :

Président : Edouard Herriot, maire de Lyon.

Président-délégué : Guélin, adjoint au maire.

Vice-présidents : Abrial, Bacharach, Monternier, Pivat.

Secrétaire : Paul Maynard.

Secrétaires-adjoints : Kohn, Perrier.

Archivistes : Jacob, Thomay.

Trésorier : le Receveur municipal.

Trésoriers-adjoints : Grumel, Gauthier.

Economes : Chapat, Duroule, Goton, Armand Bloch.

Service médical : les docteurs Mayet, Vagnon, Vigne.

Secrétariat général : Burlet.

CLOUZET (Denis-Paul). — Né à Lyon, le 27 décembre 1872, mort le 5 août 1919 dans sa ville natale, chef du secrétariat du Conseil Général du Rhône.

Paul Clouzet a publié, en collaboration avec M. de Rolland : *Dictionnaire des communes du département du Rhône*, remarquable par la richesse de sa documentation ; *Monographie de la Ville de Lyon au début du xx^e siècle*.

CLOUZET (Gabriel-Henri). — Littérateur, né à Caluire-Le Vernay, le 28 juillet 1878, mort à Paris, le 4 juin 1914, secrétaire général de la *Revue des Revues*.

Il a publié : *Le Livre de la Pitié* (poésies) ; *Jeanne Moreau*, lui valut, en 1912, le prix du roman de l'Université des Annales ; *Le roman français*, anthologie des chefs-d'œuvres classiques de tous les pays ; des études sur *Lamartine*, *Pierre Dupont*, *Guy de Maupassant* ; de nombreux contes et articles divers dans la presse parisienne et lyonnaise.

[Communication de M. Louis Clouzet, frère des deux précédents, directeur de la Maison départementale de retraite d'Albigny.]

FAUGIER (Benoît). — Avocat, né à Lyon en 1855, mort dans sa ville natale le 9 janvier 1932, doyen de l'ordre.

Après une très courte incursion dans la politique militante, Faugier se consacra au barreau où il brilla au premier rang. En 1919, ses confrères l'éluèrent bâtonnier.

Ecrivain remarquable, polémiste redouté, le journal le *Salut*

Public le compta pendant plusieurs années au nombre de ses collaborateurs les plus appréciés des lecteurs.

Ses dernières années furent assombries par la mort de son fils Paul Faugier, tué aux attaques de Champagne en septembre 1915.

GUIGNOL. — Le lecteur comprendra qu'il fallait un certain équilibre entre les divers articles qui composent ce recueil. Je ne pouvais donc donner une trop grande importance (ni dans l'article *quai Saint-Antoine*, ni dans celui consacré à *Laurent Mourguet*) à *Guignol*. Je me réservais de le faire, si la place ne m'était pas trop mesurée, à l'appendice (IV^e volume). C'est la bonne fortune qui m'échoit.

On a beaucoup écrit sur l'enfant de Mourguet ; je ne pouvais prétendre à faire mieux que ceux qui ont déjà étudié le personnage ; la seule difficulté a consisté dans le choix à faire entre tant d'écrivains lyonnais, qui tous ont parlé avec amour et avec talent de notre Guignol.

Je me suis décidé à reproduire presque en entier, une conférence faite à la chambre syndicale des Sténo-Dactylographes de Lyon, le 6 février 1931, par M. l'abbé Lavarenne.

Ce serait de l'outrecuidance de ma part de présenter aux lecteurs de 1932 l'abbé Lavarenne. Tout le monde le connaît, tout le monde l'aime. « Lavarenne (dit E. Leroudier) aime son Lyon ; il a toutes les vraies qualités du Lyonnais : le bon sens, l'esprit d'à propos, et, avec cela, le culte de Guignol. »

On s'expliquera mieux encore mon choix lorsqu'on aura lu les pages qui suivent, et que je reproduis autorisé, cela va sans dire, par l'auteur lui-même et par la chambre syndicale des Sténo-Dactylographes. A l'un et à l'autre j'adresse mes sincères remerciements.

I. — *L'histoire de Guignol.*

Vous raconter l'histoire de Guignol ! Vous êtes Lyonnais et Lyonnaises, vous la savez donc parfaitement. Vous montrer que le théâtre Guignol est une forme d'art extrêmement intéressante et digne de charmer même les esprits cultivés, c'est une chose dont vous êtes profondément convaincus. Eh bien ! Nous allons quand même redire cette histoire. Si nous sommes bien persuadés, tout à l'heure, comme nous l'étions avant d'entrer dans cette salle, que les choses lyonnaises sont excellentes, et que notre goût est bon, nous serons vraiment tout à fait contents et nous aurons fait ce que l'on fait toujours dans une bonne famille : nous nous serons mutuellement congratulés.

L'histoire de Guignol, en réalité, Mesdames et Messieurs, remonte très haut, parce que Guignol est une marionnette et qu'il y a eu des marionnettes de tout temps dans le monde.

Il y a un fait qui est frappant à observer : chez tous les peuples qui ont eu un théâtre, quelque perfection qu'il ait pu atteindre, il n'a pas détruit la marionnette ; et chez les peuples qui n'ont pas de théâtre, la marionnette l'a remplacé. Partout où l'on peut étudier des civilisations extrêmement anciennes, on trouve la trace des marionnettes : Il paraît qu'elles existaient en Chine, dès la plus haute antiquité. Je n'en suis pas surpris. D'ailleurs, la Chine nous les renvoie de temps en temps : on les loge à l'ancienne caserne Saint-Irénée.

Je crois même qu'au fond la marionnette remonte jusqu'au premier homme, jusqu'au paradis terrestre, car elle correspond à un besoin profond qui existe dans le cœur humain : le besoin de se contempler soi-même, fût-ce dans une poupée. L'homme se cherche partout : au théâtre, dans les aventures imaginées par les dramaturges, dans les musées quand il admire les statues et les tableaux, dans ses souvenirs, dans les bêtes même. Il veut partout se reconnaître ; il veut, en quelque sorte, pouvoir se jouer à lui-même la comédie de sa propre vie.

Quand une petite fille joue avec sa poupée, elle se joue la comédie de son existence. Elle la gronde comme elle est grondée ; elle lui parle avec les mots qu'elle s'entend dire chaque jour. Bref, l'homme a besoin de se dédoubler pour se contempler lui-même, fût-ce dans une marionnette. C'est pourquoi, dans le paradis terrestre, le premier homme a demandé au Seigneur quelqu'un pour lui tenir compagnie ; il avait déjà besoin d'une marionnette ; et, par conséquent, la première marionnette, c'est, au fond, Eve, notre mère à tous. Mais vous avez le droit de souhaiter que je passe au déluge.

Notre Guignol, il faut bien l'avouer. — j'ai protesté autrefois contre cette idée, parce que mon chauvinisme lyonnais se révoltait et, cependant, il faut bien se résigner à la vérité qui a des droits sacrés, — notre Guignol, dis-je, est, d'une manière directe, un peu lointaine, mais certaine, l'héritier, le successeur du Pulcinella italien. Il est dérivé de l'italien ; mais, empressons-nous de le dire, il est tout à fait français, et même tout à fait lyonnais.

Polichinelle passa en France dans les premières années du XVII^e siècle. Il y fut apporté par un artiste italien, Briocci, dont les Parisiens francisèrent le nom en l'appelant Brioché, et qui montrait son théâtre de marionnettes sur le Pont Neuf.

Le Pont Neuf, vers l'an 1630 ou 1635, c'était, « comme qui

dirait », la vogue en permanence. Il y avait là des marchands de remèdes, des vendeurs de toutes sortes de talismans, des farceurs qui amusaient le public avec des réparties improvisées. Il y avait aussi Brioché qui montrait son Polichinelle. Les Parisiens lui firent grand succès ; il eut pour successeur son fils, qui continua son art, et qui eut même un grand honneur. Il fut, en effet, appelé, vers 1667 ou 1668, à jouer, à Saint-Germain-en-Laye, devant un petit garçon qui avait 7 ou 8 ans, mais qui, malgré sa petite taille, s'appelait le Grand Dauphin. C'était le fils uniquement légitime ou légitimement unique d'un roi qui en eut dix-sept. Je ne sais pas dans quelle mesure le Grand Dauphin fut intéressé par Polichinelle ; ce que je sais, c'est que l'année suivante, on lui donna pour précepteur, non plus Brioché, mais Messire Bossuet, évêque de Condom, l'un des plus éloquents et des plus illustres évêques de France de ce temps-là.

Il y a quelque chose de piquant à penser que Bossuet a succédé à Polichinelle dans l'éducation du Grand Dauphin. Je m'empresse de vous dire qu'ils n'ont pas mieux réussi l'un que l'autre. D'ailleurs, on ne peut pas savoir ce qu'aurait été ce personnage, puisqu'il mourut avant son père et qu'il n'a jamais régné.

De Paris, Polichinelle se répandit à travers la province et vous voyez que déjà son nom s'était francisé. De même que le nom de son parrain Briocci était devenu Brioché, pareillement Pulcinella était devenu Polichinelle ; et c'est vers le milieu du XVIII^e siècle que celui-ci arriva à Lyon. Il trouva des acteurs sympathiques pour apprendre son art et des auditeurs pour applaudir à ses facéties, et c'est ainsi qu'un beau jour Polichinelle passa aux mains de Laurent Mourguet.

L'art de jouer Polichinelle était assez difficile, car il fallait non seulement manœuvrer la marionnette, mais il fallait aussi tâcher d'avoir la voix caractéristique du personnage, qui était une voix extrêmement cuivrée. Je vais vous révéler le procédé que les artistes en Polichinelle employaient pour l'obtenir. Ils s'introduisaient dans le gosier un petit instrument métallique appelé « pratique », grâce auquel leur voix prenait le timbre particulier, qui était celui de Polichinelle.

On raconte qu'un jour, un montreur de marionnettes expliquant son art à un ami et lui montrant comment on se sert d'une pratique, lui dit : « Prenez cet objet, introduisez-vous le dans le gosier, et vous verrez que vous aurez la voix de Polichinelle. » L'ami fit l'expérience, rendit la pratique et posa cette question : « Oui, mais peut-être qu'il doit arriver, de temps en temps, qu'on l'avale ». Et l'autre de répondre très paisiblement : « En effet,

mais cela n'a pas d'importance : celle que je viens de vous prêter, je l'ai avalée plusieurs fois. »

J'ai nommé tout à l'heure Laurent Mourguet qui fut au début de sa carrière un artiste en Polichinelle et dont la création de génie fut de remplacer Polichinelle par Guignol, de transformer peu à peu cet art désuet et vieillot en un art nouveau, et cette marionnette importée d'Italie, toujours la même partout, en une marionnette qui fut l'image du peuple lyonnais, l'image des auditeurs qu'il avait devant lui et, en définitive, sa propre image à lui.

Laurent Mourguet était né en 1768. Dès l'âge de 10 ans, sur la place du Doyenné, dans son quartier de Saint-Georges, il se divertissait en jouant la comédie de Polichinelle à ses petits camarades.

Ce bambin semblait, vous le voyez, appelé à de brillantes destinées ; et, certes, si l'on pense qu'il ne devait apprendre à écrire que plusieurs années après son mariage, et qu'il resta toute sa vie dans l'obscurité et la gêne, on ne pourrait guère dire que sa destinée ait été brillante. Cependant, ce petit Mourguet devait être un créateur, un inventeur : il avait déjà dans sa petite cervelle, une manière de génie.

Il était l'aîné de sept enfants. Son père, Benoit Mourguet exerçait, comme bien s'accorde, la profession de taffetattier : en son art, il était maître. Laurent suivi de ses frères et sœurs, passa donc sa jeunesse dans l'atelier de son père ; il apprit le métier, qui bientôt n'eut pas de secrets pour lui. Mais en même temps, il apprit la vie, il apprit à connaître le monde des canuts.

Puis il prit goût au théâtre, en allant voir les représentations qui étaient données quelquefois dans les maisons de son quartier, par des troupes d'amateurs du genre de celle du père Coquillat, que plusieurs d'entre nous ont connue.

Quand il eut dix-neuf ans, ayant remarqué dans la même maison, — nous dirions aujourd'hui sur le même carré — une honnête et sage ouvrière qui était fille d'un vigneron de Sainte-Foy-les-Lyon, et qui s'appelait Jeanne Esterle, il pensa qu'il ne pouvait mieux faire, étant canut que d'épouser cette canuse. La chose se fit le 22 de novembre de l'an de grâce 1788, pour la fête de la Sainte-Cécile, patronne des musiciens. Ce fut, vous pouvez le croire, un pauvre mais vaillant ménage, dont naquirent dix enfants. Ils nous suffira de connaître le nom de l'un d'eux, Rose-Pierrette, née le 22 novembre 1804, la première fille de Laurent Mourguet, par laquelle s'établit la succession, la tradition de cette admirable dynastie, et qui devait plus tard épouser Claude-Louis Jossierand. Mais n'anticipons pas.

Hélas ! vers 1790, les temps étaient mauvais, et la soierie ne marchait guère. Laurent Mourguet avait dû, sans doute, hériter de quelque ancêtre inconnu un goût secret pour la bohème, car nous le voyons pendant quatre ans, de 1793 à 1797, se faire marchand forain, et courir les vogues et les foires, afin de nourrir les siens.

Il n'a pas fini de changer d'état ; et vous voyez, par là, combien son Guignol est créé à son image, à sa ressemblance.

En 1798, il se fait chirurgien-dentiste : On n'avait pas besoin de diplôme en ce temps là pour exercer cette profession — vendant des drogues et arrachant des dents sans douleur, au son de la musique, pour soulager la pauvre humanité. De même, Guignol plus tard, sous le nom du Docteur Chignachilus arrachera au papa Cassandre l'énorme molaire qui le faisait tant souffrir, et dans laquelle, vous le savez, on découvrit un nid de sauterelles.

Quand le calme est revenu en France, Laurent Mourguet reprend son métier de tisseur. Il habite au numéro 2 de la place Saint-Paul, mais se souvenant des jeux de son enfance il reprend bientôt les marionnettes, auxquelles il finira par se vouer tout entier. Nous savons, notamment qu'il collabora, à ce moment, à un petit théâtre de marionnettes mécaniques qui était situé rue Noire, aujourd'hui rue Stella, et il est très certain que, tout en jouant Polichinelle et en créant Guignol, Mourguet a été aussi l'ancêtre de notre *théâtre de la Crèche*, aujourd'hui hélas disparu ; mais cette partie de son activité n'est pas dans le cadre de notre conférence et nous allons la laisser de côté. Ce que nous retiendrons, c'est qu'il se met à jouer Guignol, pendant l'été, en plein air, au milieu d'un jardin qui se trouvait dans la plaine immense et déserte des Brotteaux ; ce jardin était situé à peu près à l'angle sud-est actuel de l'avenue de Saxe et du cours Morand. Pendant l'hiver, il jouait dans sa maison de la place Saint-Paul, où il réunissait les voisins, les ouvriers, les canuts et les enfants. C'est là, je crois, qu'il créa Gnafron d'abord, et Guignol ensuite.

Autant qu'on peut le savoir, le personnage de Gnafron a été antérieur au personnage de Guignol. Il y avait parmi les habitués des représentations de Mourguet, un vieux canut qui s'appelait Thomas Ladre et qui avait une belle voix de basse, suffisamment éraillée par le brouillard lyonnais et par notre beaujolais. De temps en temps, le père Thomas, de sa place, donnait la réplique à Polichinelle, et le dialogue qui s'engageait ainsi était extrêmement vivant et amusant pour l'auditoire. Mais il arrivait que le père Thomas, par l'effet d'une surabondance de brouillard ou de beaujolais, fut empêché de venir jouer son

rôle. Il fallait alors le rempacer ; et Mourguet eut l'idée de le remplacer par une marionnette sculptée à sa ressemblance, qui avait sa voix, usait de son esprit et répétait ses répliques. C'est ainsi que Gnafron est né.

Nous ne sommes donc pas surpris que dans notre répertoire le plus ancien de Guignol, Gnafron soit toujours l'ainé de Guignol. Il est son conseiller, son vieil ami, son commissionnaire, quelquefois son beau-père, et c'est tout dire.

Guignol naquit à son tour du besoin tout naturel que Mourguet éprouvait de jouer à son auditoire des comédies qui fussent la transposition de la vie même de cet auditoire. Il eut cette idée, qu'on peut appeler vraiment géniale, de remplacer Polichinelle par une marionnette qui serait le type du Lyonnais d'alors, le type de l'ouvrier en soie, avec tous les traits de son caractère, sa bonne humeur narquoise, son expérience de la rude vie, son courage sans forfanterie, avec sa générosité et son esprit de fraternité pour tous ceux qui sont avec lui dans la peine et dans le besoin, avec ses qualités et avec ses défauts. Cette marionnette ne pouvait plus être Polichinelle ; elle devait nécessairement être quelque chose de nouveau, et ce type, ce fut Guignol.

Mourguet s'aperçut bientôt qu'avec cette marionnette il avait beaucoup plus de succès qu'avec son Polichinelle, et qu'en situant ses pièces dans le cadre de la vie et des mœurs lyonnaises, il était sûr de réjouir son auditoire. On fait toujours plaisir à l'auditoire, quand on lui parle de lui-même. J'ai souvent joué Guignol et quelquefois dans d'autres villes que Lyon. Je n'ai jamais eu autant de succès, à Montbrison, à St-Chamond, ou à Saint-Etienne, que lorsque, au risque de commettre un sacrilège, j'ai pu transposer nos pièces de Guignol dans la Ville même où je les jouais. Avec quelques allusions, quelques détails sur un personnage connu du public de l'endroit, j'étais sûr d'avoir des applaudissements et de dilater la rate des auditeurs. C'est ce que Mourguet a fait d'une façon tellement définitive, que Guignol est demeuré, et a chassé Polichinelle ; celui-ci, pendant quelque temps, a été réduit au rôle d'orateur de la troupe ; il paraissait sur le castelet pour annoncer la pièce et en indiquer le sujet, mais c'était Guignol qui jouait. Enfin, Polichinelle a totalement disparu ; et aujourd'hui, quand on veut parler en France d'une marionnette, on ne dit plus un Polichinelle ; on dit un Guignol. Mourguet a ainsi vraiment créé un type nouveau. J'ai dit que Guignol descendait de Polichinelle : Oui, il en descend, d'une certaine façon : et cependant, il est sorti, si je puis dire, tout entier du cerveau de son inventeur, notre Laurent Mourguet.

Nous voyons donc bien comment est né le personnage ; mais

nous savons moins d'où vient son nom. Les érudits lyonnais, depuis une cinquantaine d'années, ont émis sur ce point autant d'hypothèses au moins qu'il y en a sur l'origine du nom de Lugdunum. Vous n'avez qu'à lire l'Almanach des Amis de Guignol pour 1931 ; vous y verrez les hypothèses les plus vraisemblables sur l'origine du nom de Lugdunum ; je ne me permettrai pas de vous les répéter ici ; je vous laisse le soin de les découvrir dans la lecture que vous en ferez.

M. Onofrio, dont je vous parlerai tout à l'heure, et qui a édité le premier recueil qu'on peut appeler classique de nos pièces de Guignol, prétendait que le nom de Guignol vient de l'adjectif « guignolant ». Il raconte qu'un vieux canut, le père Thomas, lorsqu'il assistait aux représentations de Mourguet, et qu'il avait bien ri, s'exclamait en disant : « c'est guignolant », c'est-à-dire : c'est très amusant, et qu'ainsi le personnage qui faisait dire c'est « guignolant » avait été appelé Guignol.

Je crois, modestement, que c'est mettre la charrue devant les bœufs et que si l'on a dit : c'est « guignolant », c'est parce qu'il y avait d'abord un personnage qui s'appelait Guignol, et qui faisait « guignoler » le monde.

On serait peut-être plus près de la vérité si on disait que Guignol vient d'un adjectif qui serait « guignonnant » et qui dériverait de « Guignon ». Guignol, toujours aux prises avec le mauvais destin, poursuivi par la « guigne », pouvait assurément, dans les premières pièces de son répertoire, répéter souvent : « Ah ! mon Dieu ! que c'est guignonnant ». Mais « guignonnant » est quelque chose d'assez difficile à prononcer ; et les gens qui sont savants en étymologie vous diront que lorsqu'un mot est difficile à prononcer, l'instinct populaire le transforme. (C'est ainsi que les enfants de notre patronage disaient autrefois : « M. Sachois » et non pas « M. Chachuat ». Quand il y a deux *che* à la suite dans un mot, le premier se change en *se* dans la prononciation populaire. On ne dit pas chercher, on dit « sercher »). Dans « guignonnant », la consonne liquide *ne* a bien pu être remplacée par un *le*, pour donner « guignolant » et enfin Guignol. Mais tout cela est bien compliqué.

M. Félix Desvernay, qui a publié, il y a quelques années, en 1913 je crois, une plaquette extrêmement intéressante sur Mourguet et sur Guignol, a eu une autre idée. Il croit remarquer que notre Guignol à le regard légèrement divergent, ce qui est une manière honorable de dire qu'il est un peu louche. Loucher, dans le langage populaire, se traduit par « guigner de l'œil ». Et alors, le personnage qui serait atteint de cette infir-

mité aurait été appelé « guigne de l'œil », puis, plus brièvement « Guign'œil » et enfin Guignol.

Tout cela est très subtil, mais vraiment peut-on dire que Guignol soit louche, même si peu que ce soit ? Je l'entends d'ici qui proteste. Quand Octave, dans *le Pot de confiture*, lui dit avec sérénité : « Veuillez, Monsieur, me regarder en face », Guignol répond avec vivacité : « Je peux pas vous regarder de traviole ; je suis pas louche ». Et dans *le Duel*, il se moque de la fille du vieux Cassandre, parce que dit-il, « elle a de z'yeux que louchent, elle peut regarder à la fois du côté de Fourvière et du côté de Bellecour ». Or il habite rue Saint-Georges. Il ne se moquerait pas ainsi, s'il avait la conscience d'être affligé de la même infirmité.

Peut-être serait-on mieux inspiré de dire que Guignol a pu être à l'époque de Mourguet un nom ou un sobriquet, porté par certains personnages du peuple lyonnais, et que Mourguet aurait emprunté pour l'attribuer à sa marionnette.

Le plus probable à mon avis, c'est que Mourguet a inventé de toutes pièces le nom de son personnage, ce qui serait encore une preuve de son génie. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Nous ne suivrons pas Laurent Mourguet à travers toutes ses pérégrinations dans la région lyonnaise. Nous savons qu'il visita Villefranche, Givors, Tarare, Amplepuis, Trévoux, Bourg, Saint-Etienne, Rive de Gier, Roanne, Grenoble, Vienne, et d'autres villes encore. Ses enfants l'accompagnaient et formaient sa troupe. J'ai déjà nommé sa fille, Rose-Pierrette ; celle-ci, le 27 avril 1822, épousa Claude-Louis-François Josserand, artiste dans la troupe de son père. Ils eurent deux fils, Louis et Laurent Josserand, nés en 1823 et 1825.

Le premier théâtre permanent de Guignol fut fondé par Etienne Mourguet, fils de Laurent, et son beau-frère Josserand, dans une toute petite rue qui s'ouvre sur la place des Célestins, pour conduire au centre même de la ville, vers un magnifique bâtiment qui s'appelle l'Ecole Lamartine — je vous indique tout de suite que ce n'est pas M. Lamartine qui en est le directeur — C'était la rue Saint-Louis ; et le café où se trouvait le théâtre s'appelait le Café-Caveau. On ne sait pas à quelle date ils commencèrent d'y jouer ; on sait seulement qu'en 1838 et 1839, leur théâtre de marionnettes était connu et fréquenté.

Deux ans plus tard, Laurent Mourguet, âgé de 71 ans, quittait ses enfants, et allait fonder à Vienne un théâtre avec sa bonne femme Jeanne Esterle. C'est là qu'il mourut, le 30 décembre 1844.

Eh bien ! Mesdames et Messieurs, il convient de saluer ici,

dans cette très rapide histoire, la mémoire de ce pauvre homme, de ce brave et pur Lyonnais qui n'eut pas de fortune et guère de savoir, mais qui eut tant de cœur et d'esprit, qui a enrichi notre cité, et nous pouvons dire notre pays, d'une forme d'art dont nous sommes fiers, et dont l'œuvre, après plus de cent années, reste aussi jeune et aussi vibrante qu'au premier jour. Combien y a-t-il d'académiciens, de savants et de grands personnages de qui l'on pourrait en dire autant ?

A partir de 1840, l'histoire de Guignol se compliquerait un peu si nous voulions la suivre dans le détail. Elle se compose en effet, de deux histoires parallèles qui s'enchevêtrent souvent l'une dans l'autre : l'histoire de la famille Mourguet et celle des théâtres fondés à Lyon par cette famille. Or, les descendants de Mourguet sont nombreux, vous venez de le voir. Ils voyagent beaucoup ; c'est la loi de leur profession ; tantôt ils fondent un théâtre ; tantôt ils le quittent, puis y reviennent.

En 1850, Josserand, fonda un nouveau théâtre, dans la rue Ecorchebœuf, aujourd'hui rue Port-du-Temple, dans un local loué à la Compagnie du Gaz. Il avait pour collaborateurs son fils aîné, Laurent Josserand et son ami Victor-Napoléon Vuillerm-Dunand. Attention ! Voilà dans l'histoire une date importante, celle de la fondation, en 1850, du théâtre de la rue Ecorchebœuf, qui est l'ancêtre direct de notre actuel théâtre du Quai Saint-Antoine, où nous sommes précisément réunis ce soir.

Pendant 17 ans à peu près, sauf une courte interruption, les Josserand père et fils, ainsi que Vuillerm-Dunand, allaient être la gloire de la rue Ecorchebœuf.

Claude-Louis-François Josserand, gendre de Mourguet, mourut en 1855, au mois de mai. Mais, pour que la postérité des artistes en marionnettes ne risquât pas de se perdre, Laurent, l'aîné de ses deux fils, se hâta la même année de se marier. Qui pouvait-il épouser ? Vous allez voir comme c'est simple : Vuillerm-Dunand, le vieil ami de Josserand père, avait une fille. Elle devint donc Madame Josserand fils. Le père Josserand, avant de partir, avait dû arranger ça : son fils épouserait la fille de son vieux camarade. Et dans le ciel, là-haut, il dut prier Dieu de tout son cœur de bénir les jeunes époux. Il pria si bien, et le Bon Dieu l'exauça si généreusement, que les jeunes époux eurent 17 enfants.

Cependant, Laurent Josserand, Vuillerm-Dunand son beau-père, et sa femme Anne-Jeanne, continuaient de jouer Guignol dans la rue Port-du-Temple. Mais, un beau jour, eux aussi voulurent tenter la fortune (vous remarquerez comme dans cette fa-

mille le goût du nouveau est héréditaire). Ils partirent ensemble en 1866, pour Paris, laissant leur petit théâtre à quelqu'un de la famille encore : à Louis Josserand, le propre fils de Laurent, qui s'associa deux amis.

A partir de 1869, la famille de Mourguet sera totalement absente, et pour longtemps, du théâtre du Port-du-Temple ; mais les marionnettes ne chômeront pas. C'étaient Louis Henry et Jean-Baptiste Minne qui devaient maintenir le théâtre. A eux s'était joint Henri Delisle, le meilleur élève de Vuillermé.

En 1878, le patron du café de la rue Port-du-Temple, qui avait eu à son service successivement Josserand père et Vuillermé-Dunand, puis Laurent et Louis Josserand, puis Delisle, Minne et Henry (car tous ces artistes, ne l'oublions pas, n'étaient pas les propriétaires du théâtre) le patron du café, donc, j'ai nommé Jean-Antoine Condamin, vend son établissement à Pierre Rousset, qui devient, lui, le premier, à la fois artiste et propriétaire.

Pierre Rousset avait débuté au Passage de l'Argue ; c'était un excellent artiste. Mais, quand il devint propriétaire du café de la rue Port-du-Temple, nos trois amis n'y demeurèrent pas ; ils allèrent au Passage de l'Argue, d'où Rousset précisément venait ; et là ils furent rejoints par Laurent Josserand, sa femme et sa fille Eléonore ; ce fut alors la troupe la plus parfaite que l'on put désirer, et le passage de l'Argue, allait connaître quinze ou vingt années de belle gloire.

Après onze ans de succès, Pierre Rousset se vit exproprié par la Compagnie du Gaz, à qui appartenait le local, et il se transporta au 30 du quai Saint-Antoine, dans ce théâtre que vous connaissez, construit dans la nef d'une ancienne église. C'était en 1888.

Dix ans se passent encore et Rousset se retire en 1898, laissant son théâtre à Joseph Mercier, un des artistes de sa troupe. Puis enfin en juin 1907, le théâtre est acheté par Pierre-Benoît Neichthausser. Or, celui-ci était l'époux de Mademoiselle Eléonore Josserand, l'une des 17 enfants dont nous avons parlé tout à l'heure ; et c'est ainsi qu'il était par alliance l'arrière petit-fils de Laurent Mourguet, par conséquent l'un des plus authentiques dépositaires de la tradition guignolesque. Nous avons eu le grand chagrin, l'année dernière de voir partir pour l'éternité Madame Neichthausser, qui représentait avec tant de perfection les traditions de nos marionnettes ; c'est une grande perte pour notre ville de Lyon et pour tous les amis de Guignol. Mais la tradition ne se perd pas : les frères Neichthausser avec leur famille sont là pour la maintenir. Nous pouvons avoir confiance

dans l'avenir de notre théâtre Guignol ; car c'est depuis 24 ans que notre ami Pierre Neichthausen jone, ici, pour la plus grande joie des auditoires, pour la satisfaction de tous les bons Lyonnais. Vous connaissez l'adresse, je n'ai pas besoin de vous la recommander : c'est 30, quai Saint-Antoine, à l'entresol, la porte à droite. C'est là le vrai Guignol lyonnais, et c'est malheureusement le seul. On y joue tous les soirs à 8 heures tapantes ; et, les jeudis et dimanches, pour la joie des mamis que vont au pucier de bonne heure, il y a un spectacle à 2 heures de relevée.

II. — LA VALEUR ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DE GUIGNOL

Je voudrais essayer maintenant de caractériser ce qui fait la valeur artistique et littéraire de Guignol.

Mesdames et Messieurs, le répertoire de Guignol est extrêmement vaste et varié. Je ne dis pas que toute pièce qui s'appelle ou qui prétend s'appeler une pièce de Guignol, est par cela même un chef-d'œuvre. Au contraire, rien n'est plus difficile que de faire une pièce de Guignol qui soit bonne. Il est beaucoup plus facile, je crois, de faire une pièce pour acteurs en chair et en os.

Dans notre répertoire immense de Guignol, il y a, c'est évident, des non-valeurs ; mais il y a aussi un certain nombre de chefs-d'œuvre, et nous avons bien le droit de nous en tenir à ceux-ci.

Notre répertoire se compose d'abord de vingt pièces qui furent éditées pour la première fois, en 1865, par M. Onofrio, que j'ai déjà cité. C'était un magistrat lyonnais et, comme Guignol, il était d'origine italienne. M. Onofrio avait des distractions qu'il cachait à son entourage. Il s'intéressait beaucoup à la marionnette populaire, mais il ne le disait pas à sa famille ; et, quand il publiait des pièces, il ne signait pas son édition de peur de laisser déchoir sa gravité devant ses collègues du Palais de Justice et de la magistrature. Le soir, quand il avait diné, que les accusés étaient sous les verrous et les témoins dans leur lit, il quittait son appartement et s'en allait mystérieusement le long du quai qui s'appelait alors le quai de l'Archevêché ; il passait le pont du Palais de Justice et il arrivait rue Ecorchebœuf ; il entrait dans une petite allée, au fond de laquelle il y avait quelques marches à descendre ; et là, il était dans le sanctuaire de Guignol. Il tirait son carnet et son crayon et prenait des notes. Guignol ne se formalisait pas de voir dans la salle M. le Bailli, car il savait que M. le Bailli n'était pas là pour épier. Au contraire Guignol lui prêta quelques-uns de ses manuscrits ; c'est avec ces manuscrits et aussi avec ses notes, et avec son esprit

très fin, que M. Onofrio rédigea les vingt pièces qu'il a publiées. Ces pièces qui ont été rééditées plusieurs fois, forment notre vieux répertoire, le répertoire le plus classique, celui que tout petit Lyonnais connaît en naissant, avant même d'avoir appris à parler et à lire : *Le Pot de Confitures*, *le Duel*, *les Frères Coq*, *le Portrait de l'Oncle*, *le Testament*, *les Couverts volés*, *le Déménagement*, que sais-je encore ; ce sont là les trésors de notre littérature guignolesque.

Quelle est, dans ces pièces, la part qui appartient à Mourguet, à ses successeurs, à M. Onofrio lui-même ? Il est difficile de le démêler ! Il faut dire, en effet, que Mourguet ne savait pas écrire ; il jouait en improvisant ; puis il conservait les répliques qui avait le plus de succès. Il les transmettait à ses successeurs qui commencèrent à les rédiger, en y ajoutant de leur propre fonds, pour soulager leur mémoire et celle de leur collaborateurs. Il n'est donc pas étonnant que les manuscrits de nos pièces, en usage dans les diverses troupes contiennent beaucoup de variantes.

Vers le même temps s'était fondée l'Académie du Gourguillon qui groupait une dizaine d'érudits et d'artistes dont l'histoire demanderait toute une autre conférence. L'Académie du Gourguillon publia aussi ses « classiques » ; et plusieurs des œuvres qu'elle a éditées sont entrées dans le répertoire.

Des auteurs divers ont composé pendant ces dernières années des pièces de Guignol. Jossierand père et fils ont été des écrivains de Guignol. Il y a quelques années encore, il y avait autour de notre ami Neichthausen un certain nombre d'excellents auteurs de Guignol qui lui fournissaient des parodies et des pièces nouvelles. Parmi eux, on peut bien citer Toni Tardy qui est mort, Avon qui, lui, est bien vivant et qui est ici ce soir, ainsi que Chanay qui continue à produire une littérature guignolesque extrêmement abondante et qui, à ce titre, mérite d'être classé parmi les meilleurs auteurs de notre théâtre Guignol. La société des Amis de Guignol a encouragé les auteurs de comédies guignolesques par les concours qu'elle a organisés. Ces concours nous ont apporté des pièces dont quelques unes n'avaient pas grande valeur, mais dont quelques autres sont des chefs-d'œuvre. C'est ainsi que s'est constitué le répertoire de Guignol. Tout récemment, ce répertoire a été réédité par les soins de la société des Amis de Guignol qui a publié, en deux recueils de 480 pages chacun, 38 pièces anciennes ou modernes qui sont vraiment le plus pur « jus » de notre littérature lyonnaise.

Eh bien ! Dans les meilleures de ces pièces, qu'est-ce qu'on peut bien trouver qui puisse intéresser même les intellectuels,

comme aussi la masse populaire ? Y a-t-il là une valeur littéraire ? Certainement oui, parce qu'il y a, d'abord, dans ces pièces, des intrigues bien construites. Je ne dis pas dans toutes, mais sûrement, à ce point de vue, *le Pot de Confitures*, *les Frères Coq*, *le Portrait de l'Oncle* sont remarquables.

Mourguet, comme la plupart des hommes de génie, fut un grand profiteur. Il empruntait le fond de ses scénarios, soit à Molière, soit à d'autres auteurs dont il avait vu représenter les pièces, soit aux légendes qui couraient le monde et qu'il avait entendu raconter. Il n'inventait pas les sujets de ses pièces, mais il savait les adapter aux mœurs et aux coutumes lyonnaises. A ce point de vue, il ressemble à Molière, auquel on peut bien le comparer.

Par exemple, « le Testament », de Mourguet, c'est, si l'on veut « Le Légataire Universel », de Regnard ; « Le Marchand de Veaux », c'est « La Farce de l'Avocat Patelin » ; « Les Frères Coq », c'est paraît-il, « L'Habitant de la Guadeloupe », de Sébastien Mercier, et « Les Couverts Volés », une féerie allemande du XVIII^e siècle. « Le Marchand d'Aiguilles », c'est un amalgame des « Précieuses Ridicules » et du « Bourgeois Gentilhomme », avec une scène qui vient tout droit du « Médecin malgré lui ». La scène du « Déménagement » entre Guignol et M. Canezou, c'est celle de Don Juan et M. Dimanche. Mais aussi bien que Molière, Mourguet renouvelle tout ce qu'il touche, parce qu'il ramène tout au cadre et à l'esprit de la vie populaire et de la vie lyonnaise.

Ce qu'il y a de remarquable chez Mourguet, comme chez Molière, c'est leur manière rapide et vivante de traiter un scénario. Pas un instant l'action ne languit, tout s'enchaîne, tout progresse. Mais je remarque aussi leur dédain pour les intrigues trop savantes, pour ce que Musset appelle « le bel art de servir à point un dénouement bien cuit ». On citerait dix pièces de Molière qui se terminent à la diable, à la va-comme-je-te-pousse. *L'Ecole des Femmes*, par exemple : Un père inattendu arrive d'Amérique, retrouve sa fille dans celle qu'Arnolphe voulait épouser, et la donne à Horace qu'elle aime. Et dans *l'Avare* ! un frère retrouve sa sœur ; deux enfants retrouvent leur père ; on s'embrasse et tout s'arrange. Et *Tartufe* ! Juste au moment où l'hypocrite va faire arrêter son bienfaiteur, c'est lui que le commissaire arrête, parce que, dit-il, « nous vivons sous un prince ennemi de la fraude », et que ce prince, on ne sait comment, a découvert la perfidie du personnage. Ah ! ce retour d'Amérique, et toutes ces reconnaissances, et ce prince ennemi de la fraude, ça n'a certainement pas donné de méningite à Molière. Prenez maintenant,

dans notre répertoire, *le Marchand de veaux* : c'est l'intervention du bailli qui arrange les affaires ; dans *les Valets à la porte*, c'est le retour de Monseigneur ; dans *les Couverts volés*, c'est le talisman du Génie du Bien. Et ce bailli, ce Monseigneur, autant que ce Génie du Bien, sont tous ennemis de la fraude.

Et dans *le Déménagement* ! on s'aperçoit à la fin que Guignol a sauvé jadis, dans le canal de Givors, le même jour et du même coup, le propriétaire, le bailli et le brigadier de gendarmerie. En voilà des reconnaissances ! « La mienne ne finira jamais », ajoute M. Canzon. Que voilà donc un bon moyen de résoudre la crise du logement : sauver la vie à son propriétaire.

Pourquoi ce dédain du dénouement ? C'est qu'ils savent bien, l'un et l'autre, qu'il n'y a pas, dans la vie, de dénouements véritables ; que les situations s'enchaînent et continuent tant que durent les caractères d'où elles sont issues, et que les caractères ne se transforment ni en un jour, ni même en de longues années. Alors, quand ils ont assez étalé les ridicules, raillé la vanité, la sottise, l'égoïsme, ils pensent que l'on peut finir ; ils imaginent un dénouement factice et provisoire, par lequel ils semblent nous dire : « Vous savez, la pièce se termine ainsi parce qu'il faut bien qu'elle se termine, et que le théâtre ferme. Mais elle peut recommencer à la première occasion, tant que Harpagon ou Gaspard Coq seront avares, tant que Philaminte ou Amanda seront prétentieuses, tant qu'Alceste sera bourru et que Guignol sera naïf ». Ce n'est pas la méthode de Scribe, mais c'est celle des grands psychologues, des grands observateurs de la nature humaine.

Que demande-t-on encore à une pièce de théâtre pour qu'elle ait une valeur littéraire ? On lui demande de présenter des caractères qui ne soient pas invraisemblables, qui soient humains, naturels, nuancés, dans lesquels le public puisse se reconnaître, et non seulement le public, mais, si je puis dire, l'homme en général.

Eh bien ! Mourguet et nos bons auteurs de Guignol ont su donner à Guignol et aux personnages qui l'entourent un caractère extrêmement riche, cohérent, oui, mais en même temps très varié et très nuancé. Ils ont su aussi, et Mourguet tout particulièrement, trouver pour leurs personnages les noms qui, d'avance, révéleraient en quelque sorte leur caractère. Car c'est un grand art que de trouver le nom d'un personnage. Par sa seule sonorité, par sa physionomie de mot, le nom doit être comme le portrait en raccourci de l'être qu'il désignera : et le choix heureux du nom sera l'un des éléments essentiels du succès de la pièce.

Croyez-vous, par exemple, que Tartarin serait tout à fait complet sans son nom de Tartarin ? Sentez-vous comme le personnage vantard, naïf et comiquement héroïque, se campe déjà

dans ces trois syllabes, avec la redondance solennelle des T, le roulement terrifiant des R, l'éclat bruyant des A, et la chantante nasale *ein*, qui évoque les rhumes de cerveau, la flanelle et les chaussons fourrés ! Rien qu'à dire Tartarin, on voit déjà Tartarin.

Et que dites-vous du nom de Harpagon ? Le H, d'abord, semble aspirer, attirer, agripper l'air environnant comme un trésor ; et les lèvres se ferment sur le P, comme une cassette à secret ; et puis, au fond du gosier, passe cette syllabe : gon, qui fait un bruit sourd de caveau, qui dépeint l'homme méfiant, replié sur lui-même et parlant en dedans. Essayez, pour voir, de prononcer deux ou trois fois Harpagon, et, quand même vous ne sauriez absolument rien de Molière, vous ne pourriez pas ne pas deviner que ce nom-là est celui d'un avare.

Un autre exemple : prenons Tartufe. Remarquez-vous que ce nom commence comme tout à l'heure Tartarin ? C'est qu'il y a, entre les deux personnages, un trait commun : l'ostentation. Dans cette première syllabe éclatante, je vois l'homme qui se campe, qui pose, qui veut se faire remarquer. Mais se faire remarquer comment ? Par la grimace de l'humilité et la singerie de la dévotion. Alors, la voyelle s'éteint : ce n'est plus un A, c'est un U, un U feutré et modeste ; et puis, voici cette consonne F qui resserre les dents, et dont le sifflement se prolonge avec une menace inquiétante. Tartufe, c'est, en deux syllabes, le double caractère de l'hypocrite. « Tar : regardez-moi donc, vous autres ! Tufe : comme je suis doux, modeste et sage ! »

Or, pour cet instinct des noms propres expressifs, Mourguet n'est certainement pas inférieur à Molière. Le substantif Canezou existait avant Mourguet (c'est le nom d'une étoffe, je crois) ; mais d'en avoir fait le nom d'un propriétaire d'immeubles, c'est une véritable trouvaille. Je ne sais pas si votre sensation correspond ici à la mienne ; mais, pour moi, quand je dis Canezou, je vois tout de suite un petit bonhomme rondouillet, tout souriant, d'allure naïve, et pourtant madré, un petit vieux patelin, moitié usurier et moitié brave homme, à qui l'on ne peut pas en vouloir, mais à qui on a envie de donner des coups de trique.

Et Gnafron ! voilà un nom qui dit bien ce qu'il veut dire. Qu'il est imposant, solennel ! Comme on en a plein la bouche ! Un nom pareil n'est pas guilleret ni folâtre : c'est lourd comme du bon cuir, pâteux comme un baquet de colle, solide et épais comme une semelle neuve. Et cependant, ce n'est pas vulgaire ni poisseux comme ce vilain mot de bonif. Et, dans la différence de ces deux vocables, il y a toute la différence qui sépare le savetier Gnafron, « bijoutier sur le genou » des malpropres rapetas-

seurs des faubourgs parisiens, qui, eux, ne sont que des bouifs.

Et puis enfin, ce nom de Guignol ! A ! celui-là, c'est un chef-d'œuvre ! Les érudits lyonnais ont discuté sur son origine ! Mais pourquoi tant chercher ce qui est si simple ? Cherche-t-on l'étymologie de Figaro ou de Tartarin ? D'où vient le nom de Guignol ? Mais de nulle part, sinon de l'invention de Mourguet. Il a choisi ce nom comme cela, pour rien ; ou plutôt parce que ces deux syllabes lui ont paru faites exprès pour peindre son personnage. Ce G dur, par où le nom commence et qui demande un effort de prononciation nette et vive, indique la hardiesse et l'esprit d'initiative ; et puis aussitôt ce GN mouillé, et cette liquide L, consonnes molles et fluides, révèlent que le personnage est tout de même un bon garçon, un peu patet et sans caractère ; enfin cet I et cet O, voyelles brèves et légères, sonnent comme un éclat de rire et comme un bruit de grelot. Io, Io, c'est un cri d'oiseau. C'est un chant de ce rossignol dont le nom rime si richement avec celui de Guignol. L'on devine alors que notre petit homme doit être joyeux comme un pinson, étourdi comme une grive, et bohème comme un moineau. Guignol, cela saute comme une marionnette et frétille comme un salsifis. Et même, n'entendez-vous pas claquer, à la fin du mot, avec une aérienne souplesse, l'allègre sonorité des coups de tavelle ? Le nom de Guignol, c'est déjà tout un portrait en sept lettres ; et, de l'avoir inventé, c'est une des plus belles preuves du génie comique de Mourguet.

Mais Mourguet a fait mieux que créer des noms ; il a créé les caractères que ces noms représentent. Il existe peu de types aussi vrais, aussi riches et aussi complets que notre Guignol. Il a toutes les nuances du caractère lyonnais. De l'esprit narquois et moqueur, tant que l'on en veut, et à revendre. Rappelez-vous, par exemple, avec quelles balivernes il reçoit son propriétaire qui vient lui demander de l'argent. Je voudrais vous relire quelques extraits de cette scène, que vous connaissez aussi bien que moi. Canezou frappe à la porte de Guignol. « J'y suis pas », répond Guignol. Alors Canezou s'en va, en se frappant la tête : « Allons bon ! il n'y est pas ; voilà bien ma veine. Comment voulez-vous qu'il me paye, puisqu'il n'est pas là ! » Mais soudain il revient : « Mais que je suis simple ! Il m'a répondu, donc il y est. » Et alors s'engage ce dialogue :

CANEZOU. — J'ai à vous parler, voulez-vous descendre ?

GUIGNOL. — Si je veux des cendres ? J'en ai pas besoin ; j'en ai plein mon poêle.

CANEZOU. — Mais non, descendre en bas.

GUIGNOL. — Je ne peux pas descendre en bas, j'ai rien que des chaussettes.

Puis, quand Guignol arrive en scène et trouve son propriétaire, qui lui dit : « Je suppose que je n'ai pas besoin de vous dire ce qui m'amène », il répond sans hésiter : « Eh pardine, c'est vos deux guiboles. » Et le dialogue de continuer :

CANEZOU. — Je viens savoir quand nous en finirons pour notre compte.

GUIGNOL. — Notre compte ! Oh ! Si vous me devez quèque petite chose, ne vous gênez pas, je suis pas pressé.

CANEZOU. — Mais, je le suis, moi ! C'est de mon loyer que je veux parler.

GUIGNOL. — Vous voulez payer votre loyer ? Ah ! vous avez ben raison. Faut jamais rien devoir.

Vous savez que dans Molière, il y a une scène pareille. C'est celle où Don Juan reçoit M. Dimanche qui vient lui réclamer ses dettes. Mais notre scène est tout de même plus morale, car Don Juan est un grand seigneur qui pourrait et devrait payer, tandis que Guignol est un pauvre diable bien plus intéressant que son propriétaire.

On rencontre souvent chez Molière certains mots à effet, tels que le « Je ne dis pas cela » d'Alceste, le « Sans dot » de Harpagon, le « Que diable allait-il faire dans cette galère », des « Fourberies de Scapin ». Qu'est-ce qui rend si comique la répétition de ces mots ? C'est qu'ils expriment si bien la pensée du personnage qu'il ne trouve pas autre chose à dire. Il y a, dans *le Portrait de l'Oncle*, une scène exactement semblable. L'oncle Durand vient de mourir. Il était riche, mais il n'a laissé à Guignol que son portrait, pour tout héritage. Madelon accourt, anxieuse : « T'a-t-il laissé quelque chose ? » — Oui, répond le pauvre Guignol. Alors, Madelon énumère, l'un après l'autre, tous les biens de l'oncle, en commençant par les plus importants : la maison, la vigne, le pré... Et, chaque fois, Guignol est obligé de répondre : « Non... il l'a laissé à Guillaume ». Mais il sent que Madelon, à chaque fois, devient plus nerveuse, qu'elle passe de l'espoir à la déception, de la déception à la fureur ; et il courbe déjà le dos sous l'orage qui va éclater... jusqu'au moment où il dira qu'il n'a eu, lui, qu'un portrait. Voilà une scène difficile à jouer, si l'on veut, comme il convient, varier suffisamment et graduer les intonations. Quand il y aura au Conservatoire une classe de Guignol, je demande que ce soit la scène de concours pour les aspirants au premier prix.

Mesdames et Messieurs, après avoir parlé trop longtemps, ce dont je m'excuse, il faut bien conclure. J'ai essayé de vous dé-

montrer que le théâtre Guignol n'est pas une distraction puérile ; que c'est, au contraire, une forme d'art où il y a, souvent, beaucoup de psychologie et d'intérêt et dont nous pouvons être fiers. Nous devons, en cet instant, saluer Laurent Mourguet et ses héritiers, car vraiment ils ont créé un théâtre et une littérature populaires qui font honneur à notre cité et à notre pays. Nous, Lyonnais, nous devons mettre notre Guignol au nombre de nos meilleures traditions, de nos meilleurs souvenirs, et lui garder toujours nos cœurs fidèles. Tous les Lyonnais, même s'ils ne sont pas inscrits à la Société des Amis de Guignol, — et en cela ils ont tort, — parce qu'ils sont Lyonnais, sont nécessairement des amis de Guignol.

LEFEBVRE (Madame) née A. M. Clopin. — Professeur de broderie d'art, née à Feyzin (Isère) le 31 janvier 1854, morte à Lyon le 1^{er} janvier 1914.

A exposé aux Salons de la Société lyonnaise des Beaux-Arts.

Parmi ses œuvres : un panneau de broderie (à l'Ecole la Martinière) ; pages de garde en broderie d'art pour *François le Champi* ; etc... etc...

LEFEBVRE (J.-M. Eugène). — Né à Feyzin (Isère) le 4 mai 1877 ; élève de notre Ecole des Beaux-Arts, de Castex-Dégrange, de Jean Louis Loubet, de Montagnon.

Un des plus remarquables — et l'un des derniers, hélas ! — enlumineurs de notre temps. S'est fixé à Paris.

Peintre, décorateur, écrivain, je le cite en ce recueil, bien que toujours (heureusement) vivant parce que ce compatriote est un « mainteneur » des bonnes traditions lyonnaises à Paris.

Parmi ses œuvres : Manuscrit de *l'Ecole des Ménagères*, comédie de Catherin Bugnard, œuvre pour laquelle Lefebvre fit cinquante illustrations ; *Et Naissainche ed l'enfant Jésus* d'Edouard David de l'Académie d'Amiens, soixante cinq illustrations ; *le Livre d'Or de Justin Godart*, 64 pages in-4°, entièrement écrit et décoré par Lefebvre ; une série de pièces du théâtre Guignol, signées Eugène Ponteau (nom sous lequel Lefebvre figure à l'Académie des Pierre-plantées) parmi lesquelles : *Plus de gognandises* ; *Gones et camarades* ; *l'entêtation amatée* ; *le Godan* ; etc...

Je souhaite longue vie et toujours belle production à notre parisien Ami de Guignol.

PELLISSIER (Emile). — Né à Lyon, le 23 juin 1873 mort en la même ville le 9 janvier 1932.

Admirateur de Nizier de Puits-Pelu, Emile Pellissier écrivait en langage lyonnais d'une façon remarquable.

Soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de Claude-Emile Renaud, il fut souvent lauréat aux concours de contes et de pièces de Guignol de la société des Amis de Guignol.

Dans ses *Balcons de Guignol*, réunis en un volume (1930), il mit sa verve au service de ses idées politiques.

PROST DE ROYER. — Je livre au public une lettre inédite de ce grand lyonnais, sur laquelle j'ai eu la bonne fortune de mettre la main. Je respecte l'orthographe.

Lyon, le 28 novembre 1780.

« Votre charmante épître, mon cher Fillot, est pour moi ce
« que furent pour Cicéron les compliments qui l'accablèrent au
« retour de son exil. Nous sommes à Lyon, et je ne suis pas
« Cicéron. La méchanceté attend que je publie vos vers : la
« modestie et la prudence me le deffendent. Je les lis à moi seul,
« comme la sensible et jeune Eglé la première lettre de son
« amant. Je crois valoir quelque chose en les lisant. Je vaux
« mieux après les avoir lus. Je prends courage, et sans pré-
« tendre ceindre ma tête de *l'olivier sacré d'Athènes*, je tâche
« d'être encore utile.

« Je ne regrette point une place où, même en se ruinant, le
« bien devient impossible. Et je fuirai la chose publique, tant
« que j'y retrouverai le portraict que (dans son plaidoyer *pro*
« *domo sua* n° 2) Cicéron fait de Rome pendant son exil. Les
« quatorze ans que j'ai passés dans le service public ne laissent
« dans mon esprit et dans mon cœur que l'impression d'un songe.
« A mon réveil je me tâte et je me trouve cette bonne conscience,
« qui donne les bonnes nuits, ce qui vaut mieux que les dis-
« cours publics. Je regarde autour de moi, et je retrouve la
« confiance et l'estime publiques.

« Je les soutiendrai, mes amis ; et sans compter mon grand
« ouvrage, qui paraîtra en janvier, vous verrez bientôt mes
« efforts pour

rompre d'un malheureux la chaîne.

« Enfin, je suis indépendant, et je serai heureux par la pro-
« bité, la liberté et l'amitié, ces biens les plus précieux de l'hom-
« me.

« Amitié sainte, lien des hommes bons, que j'en ai bien joui
« dans les instans où elle m'a été nécessaire; et combien notre
« cher Barou m'a servi ! C'est elle qui a fondé nos sabatines.
« Une seule femme vertueuse, sensible et spirituelle; des hom-
« mes choisis et bons, la naive gayeté, vos vers charmans ! Pour
« vous exact, mon cher Fillot.

« J'irai vous y embrasser, vous faire mes remerciements;
« vous n'en avez pas besoin. Les bonnes gens, comme vous,
« s'aiment par sympathie, sont heureux les uns par les autres,
« et se le disent sans prétention.

«

VALE.

THIERY (Augustin). — Né à Essé-les-Nancy, en 1837, mort à Lyon le 28 mars 1913.

Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de sa ville natale, Thiéry fut exempté du service militaire par droit de concours, (grand prix de la ville de Nancy en 1857); néanmoins il s'engagea comme volontaire pour la campagne d'Italie et pour la guerre de 1870-1871.

Fixé à Lyon dès 1867 il travailla, comme peintre-verrier, à la décoration de nombreuses églises.

[Document fourni par M. Magnin, président de la société *l'Art pour tous*.]



Cy s'achève le monument que j'ai tenté d'élever à la gloire de ma chère ville natale. Seul un avenir lointain dira si j'ai réussi.

Je lègue cette *Somme* que j'ai constituée au cours d'une longue partie de ma vie,

à mes fils Georges Maynard
 Jean Maynard
 Tristan Maynard

à mes petits enfants Guy Maynard
 André Maynard
 Tristan II Maynard
 Magali Maynard

et à ceux qui naîtront par la suite.

Une vie humaine n'est bien remplie qu'à condition d'en consacrer une grande part au service de la collectivité.

C'est à quoi je me suis essayé sans souci du profit et des honneurs. Si je n'ai pas atteint le but, du moins j'ai fait tout l'effort pour y parvenir. Ma tâche est remplie.

Puissent mes enfants en garder le souvenir.

Lyon, 1931-1932.

LOUIS MAYNARD.

Notes et Errata

J'ai indiqué dans mon avant-propos que je ne parlerais que des Lyonnais disparus ; or le lecteur a pu lire des notes sur des personnages bien vivants. Pour quelques-uns, c'est intentionnellement que je les ai cités parce qu'ils ont définitivement fixé leur vie hors Lyon, mais sans cesser d'être, en leur résidence d'élection, de bons et notables Lyonnais.

Pour quelques autres, je les ai froidement assassinés ! fort heureusement ils ne s'en portent pas plus mal, et j'espère qu'ils voudront bien me pardonner de les avoir placés dans l'Histoire avant l'heure ; peut-être se vengeront-ils en venant à mes propres funérailles. C'est la grâce que je leur souhaite.

I^{er} volume :

Page 78 : lire Armand-Calliat et non Caillat.

— 88 : lire Audouy et non Aubouy.

— 98 : lire Willermoz et non Vuillermoz.

— 321 : gravure *les Brotteaux au XVIII^e siècle*. J'ai indiqué les noms modernes de quelques rues ; mais ils devaient être placés entre parenthèses. Celles-ci ayant été oubliées, les plans et la suscription constituent un singulier anachronisme.

— 371 : lire, sous la gravure : Rive droite de la Saône *avant* 1850.

II^e volume :

Page 45, au mot Colliard, lire loi de dix heures et non pas de huit heures.

— 144. Le texte semble indiquer qu'Antonin Dubost a présidé le Sénat immédiatement après Le Royer ; le lecteur sait bien qu'il n'en est rien, que Jules Ferry, Loubet, Fallières séparent les deux présidents cités.

III^e volume :

Page 55 : lire La Tourrette et non La Tourette.

— 355 : lire quai Rambaud et non Rambaub.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

(suite)

MM.

ALEXANDRE, graveur	Lyon.
ARCHIVES DU DÉPARTEMENT	Lyon.
BAUD, directeur de la Maison Peugeot	Lyon.
BÉAL	Lyon.
BEAUCOURT (de) Maurice	Neuilly-sur-Seine.
BELLEMAIN Paul	Lyon.
BELLET (M ^{lle})	Lyon.
BÉRARD (le Professeur L.)	Lyon.
BETHMONT	Paris.
BIBLIOTHÈQUE DE LA CHAMBRE DE COMMERCE	Lyon.
BIBLIOTHÈQUE DU CONSEIL GÉNÉRAL	Lyon.
BOISSON	Lyon.
BONNAMOUR	Lyon.
BOSDURE, pharmacien	Lyon.
BOSSU	Saint-Etienne.
BOUCHARD	Lyon.
BOUSSON (M ^{me})	Lyon.
BOUVIER	Lyon.
BRUCHON E., Consul de Monaco	Lyon.
BRUNERIE (D ^r)	Lyon.
BUSSY	Lyon.
CABAUD A.	Lyon.
CABUT Pierre	Lyon.
CHAGNY (abbé)	Lyon.
CHATARD	St-Genis-Laval (Rh.)
CHAYENT Maurice	Lyon.
CHAZOT	Toulon.
CHENIN	Lyon.
CLÉMENT	Lyon.
CLOUZET, directeur de la Maison de Retraite	Albigny (Rhône).
COMTE A., industriel	Lyon.
DALPHINET	Lyon.
DAUVERGNE (D ^r)	Lyon.
DEGRANGE	Lyon.
DELORME (M ^{lle} M.-L.)	Lyon.
DELPHIN Noël	Paris.
DIJOU Camille	Lyon.
DUMONT	Lyon.

DURAND	Lyon.
DURET	Lyon.
DUTEL Louis	Lyon.
ESCOFFIER Joseph	Lyon.
ESCUDIÉ G.	Lyon.
FAIVRE Maurice	Lyon.
FEUILLADE (D ^r)	Lyon.
FOREST	Roussillon.
GAILLARD, architecte	Roanne.
GALLAND (M ^{lle})	Lyon.
GARCIN, publiciste	Lyon.
GRANIER, professeur à la Martinière	Lyon.
GRAS	Lyon.
GRILLOT (le général)	Tencin (Isère).
GRUYER	Lyon.
GUGLIEMINA Joseph	Lyon.
GUILLEMMAIN	Tassin (Rhône).
ISRAËL G.	Lyon.
ISRAËL M.	Lyon.
JANORAY	Lyon.
LACHARD	Lyon.
LAFONT (M ^{me})	Lyon.
LAVALETTE O., publiciste	Lyon.
LEFEBVRE Eugène, enlumineur	Paris.
LE MARGUET, publiciste	Lyon.
LÉPINE (le Doyen Jean)	Lyon.
LEROUDIER (D ^r) Jules	Rabat (Maroc).
LEROUDIER Henri	Villeurbanne.
LIBRAIRIE CROZIER, rue d'Algérie	Lyon.
— LAMBERT, 42, rue Victor-Hugo	Lyon.
— MARCHAND, 11, grande rue de Vaise	Lyon.
MARAIS (M ^{me} la Baronne P. du)	Lyon.
MARIÈS (D ^r)	Saint-Maurice- de-Beynost (Ain).
MARILLER	La Clayette (S.-et-L.)
MARTIN Alfred	Lyon.
MAZIER	Lyon.
MEZIAT Paul	Lyon.
MICHALON	Lyon.
MICHEL Anselme	Lyon.
MICHEL M.	Lyon.
MILLOU	Lyon.
MONON, chirurgien-dentiste	Lyon.
MONTEIL	Lyon.

MORÉTEAU (M ^{me}) M.-P.	Lyon.
NORÉ-BRUNEL, publiciste	Lyon.
OLIVIER Lucien	Brégnier-Cordon.
OLIVIER	Lyon.
PAUFIQUE Joannès	Lyon.
PECCOUD	Lyon.
PELLET (M ^{me})	Lyon.
PERMEZEL Louis	Lyon.
POINTET	Lyon.
PONTHUS	Lyon.
REBATEL (D ^r)	Lyon.
RESSICAUD Jean	Lyon.
REY	Lyon.
RICHARD	Lyon.
ROCHE	Lyon.
ROMEYER, pharmacien	Lyon.
ROSA (de)	Lyon.
SAUNIER (D ^r)	Heyrieux (Isère).
SCHÖEN (M ^{me}), docteur-médecin	Lyon.
SOUPIRON Paul, publiciste	Lyon.
SOUSTELLE, directeur du <i>Petit Méridional</i>	Montpellier.
TAVERNIER Henri	Lyon.
THOMAY	Lyon.
TOURNIER	Lyon.
TRIBOLET, conseiller municipal	Lyon.
TROCCON, avoué	Lyon.
TROUILLIEUR (D ^r)	Lyon.
VALCOURT Jean	Lyon.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES,
BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON

dans sa séance du 23 février 1932,

a décerné à l'auteur de ce

DICTIONNAIRE DE LYONNAISERIES

son prix d'histoire et d'archéologie des Jeux Floraux

pour 1931 (fondation de la comtesse Mathilde)

avec violette d'argent

Table analytique

A

- Abascantus I, 1.
 Abbaye de St-Pierre III, 1; IV, 158, 220.
 Abd-el-Kader I, 356.
 Abeille lyonnaise (journal l'), I, 1.
 Abondance (place de l') I, 1.
 Abraham-la-Liberté I, 3.
 Abraham-Bloch (rue) I, 3.
 Abrial (comte) I, 3.
 Absinthe III, 147.
 Académie des Bouts de Bois I, 45.
 Académie du Concert II, 65.
 — de dessin IV, 164.
 — d'équitation III, 373.
 — du Gourguillon I, 8; II, 30, 256.
 Académie des Jacobins II, 379.
 — de Lyon I, 3; II, 385; III, 216 et s.q., 327; IV, 19, 273.
 Académie des Pierres-Plantées I, 45; III, 287; IV, 277.
 Académie Provinciale I, 172.
 — de Rouen III, 57.
 Académie (prés de l') I, 316.
 Accarias Louis I, 8.
 Acceptius (mausolée d') III, 112.
 Achard I, 8.
 Achard (Dr) I, 9.
 Achard-James I, 9; IV, 195.
 Actionnaires (rue des) I, 9.
 Adamoli (rue) I, 10; II, 251; III, 188.
 Adamoris I, 11.
 Adélaïde-Perrin (rue) I, 12.
 Adelsvar I, 13.
 Administration lyonnaise I, 13.
 Admiral Charles I, 14.
 Adon IV, 43.
 Adrets (baron des) I, 14, 296; II, 16, 168; III, 288; IV, 195.
 Adrien Marie I, 14.
 Advinent Louis I, 15.
 Affranchi (pont) III, 171.
 Africain (Saint) I, 15.
 Agassis Jean-Marie I, 15.
 Agathon (festin d') I, 249.
 Ageric I, 15.
 Agobard I, 15; III, 137.
 Agoult (d') F. I, 16.
 Agrillotiére (l') II, 317.
 Agrippa I, 16; III, 288.
 Agrippa Henri-Corneille III, 288.
 Aguesseau (rue d') I, 16.
 Aguetant Louis I, 17.
 Aguetant S. I, 19.
 Aigre (faire) I, 19.
 Aigrebousche G. I, 19.
 Aigueperse (d') A.-J. I, 19.
 Ailloud (Madame) I, 20.
 Aimar de Roussillon I, 20.
 Aimar Jacques III, 194.
 Aimeric I, 20.
 Aimé-Vingtrinier (rue) I, 20.
 Ainay I, 21.
 — (abbaye d') I, 22.
 — (église d') I, 23.
 — (pré d') III, 372.
 — (pont d') I, 24.
 — (square d') II, 330, 392.
 Alamainye I, 26.
 Alards (rue des) II, 380.
 Albanel J. I, 26.
 Albergeries (rue des) I, 27; II, 295.
 Albert N. I, 27.

- Albert l'Esparre I, 27.
 Albi H. I, 27.
 Albin I, 27.
 Albon (place d') I, 28.
 Albon (d') I, 28; III, 281; IV, 51.
 Albret (quai d') II, 176; IV, 113.
 Alcazar (l') III, 49.
 Aldendorf I, 31.
 Alemand Louis I, 31.
 Alerand J. I, 31.
 Alexis B. I, 32.
 Alfred de Musset (rue) I, 32.
 Alfred de Vigny (rue) I, 32.
 Alger (rue d') I, 32.
 Algérie (rue d') I, 32.
 Alibaux Henri III, 151.
 Allan Kardec IV, 94, 155.
 Allard J.-P. I, 35.
 Allée des Images II, 353.
 Allée marchande III, 135.
 Allée noire (maison de l') I, 149.
 Allée du Sacré-Cœur (chemin de l') I, 35.
 Allègre F. I, 35.
 Allemand G. I, 35.
 Allemand L.-H. I, 35.
 Alliod I, 36.
 Allmer Auguste I, 36.
 Alma (rue de l') I, 36.
 Almanach des Gourmets III, 30.
 Alombert-Goyet I, 36.
 Alouettes (chemin des) I, 36; III, 4.
 Alphonse-Daudet (rue) I, 37.
 Alphonse-Fochier (rue), I, 37.
 Alsace-Lorraine (rue) I, 39.
 Alta I, 40.
 Althen Jean I, 41.
 Alviane Barthélemy III, 288.
 Alwalon I, 41.
 Amandus et Amanda II, 129.
 Amanieu I, 41.
 Ambert I, 41.
 Ambigu-comique l') I, 40.
 Amblard 1^{er} évêque I, 41.
 — II^e évêque I, 41.
 Amboise (rue d') I, 42.
 — (cardinal d') III, 347.
 Ambulance de la Chanson IV, 21.
 Ambroise-Paré (rue) I, 43.
 Amédée (rue) II, 166.
 Amédée 1^{er} I, 43.
 Amédée-Bonnet (rue) I, 43.
 Amédée-Lambert (rue) I, 43.
 Amel (Madame) IV, 21.
 Amélie (rue) I, 44.
 Amequin B. I, 44.
 Ami du Clergé (l') I, 45.
 Ami de la Liberté et des Mœurs (l') I, 44.
 Ami du Peuple (l') III, 360.
 Ami des Travailleurs (l') I, 45.
 Amis (rue des) I, 45.
 Amis de Guignol (les) IV, 32.
 Amis des Médecins (Société des) I, 45.
 Amis de la Muse (les) III, 149.
 Amicitiae et Litteris I, 45.
 Amiral-Courbet (rue) I, 45.
 Amolon I, 46.
 Ampère (place) I, 46.
 — J.-J. I, 46, 48.
 Amphithéâtre (montée de l') I, 48.
 Amphithéâtre de Fourvière III, 17.
 Anatole-France (boulevard) I, 48.
 Ancienne Douane (place de l') III, 88.
 Ancienne-Préfecture (rue de l') I, 48.
 André de Fribourg I, 49.
 André J. I, 49.
 André Ch. I, 49.
 Andreu J.-C. I, 50.
 Andrieux Louis IV, 111, 277.
 Ane (rue de l') IV, 219.
 Aneau Bathélemy I, 50; III, 193; IV, 81.
 Anée I, 50.
 Auge (logis de l') I, 304.
 — (rue de l') II, 245.
 Angélique (maison de l') I, 50.
 Angellier G. I, 50.
 Angelo (l') I, 53.
 Anges (montée des) I, 50.
 — (rue des) I, 52.
 Angile (rue de l') I, 53.
 Anglier G. I, 54.
 Angoulême (quai d') II, 241.

- Aniel E. I, 54.
 Annales lyonnaises (les) I, 53.
 Annemond (Saint) I, 54.
 Annonciade (rue de l') I, 54.
 Anshéric I, 56.
 Anse I, 57, 116.
 Anselme J.-B. I, 57.
 Anstett I, 57; IV, 99.
 Antier Marie I, 57.
 Antiochus (Saint) I, 58.
 Antiquailles (maison des) IV, 92.
 Antiquaille (rue et place) I, 58.
 Antoine de Tolède I, 60.
 Antoine-Dumont (passage) I, 60.
 Antoine-Gallay (place) I, 60.
 Antoine de Lévis I, 60.
 Antoine-Lumière (rue) I, 60.
 Antoine-Rémond (rue) I, 61.
 Antoine-Vollon (place) I, 62.
 Antoinette (rue et place) I, 63.
 Antonin L. I, 63.
 Antonin-Gourju (place) I, 64.
 Antonin-Poncet (place) I, 64.
 Antonins (rue des) I, 63.
 Anvers (rue d') I, 67.
 Appian (rue) I, 67.
 Appian J.-L. I, 68.
 Apprentissage (contrat d') I, 68.
 Aprixilius Prixanus I, 69.
 Aqueducs IV, 200.
 Aqueducs des Massues (chemin des) I, 69.
 Arago I, 69; III, 50.
 Araignée dans le plafond (Société de l') IV, 130.
 Araud Auguste I, 70.
 Arbalète (rue de l') I, 70.
 Arbre-Sec (rue de l') I, 70.
 Arc (chevaliers de l') I, 92.
 Arc merveilleux (l') III, 279.
 Archambaud J. I, 73.
 Arche d'alliance (l') I, 170.
 Archers (rue des) I, 73.
 Archevêché (avenue et quai de l') I, 233.
 Archevêché (pont de l') III, 230.
 Archidiaacre (rue de l') II, 268, 336.
 Archimbaud de Combourn III, 231.
 Architecture moderne (l') III, 397.
 Arcis Paul-V. I, 74.
 Arènes lyonnaises (les) IV, 199.
 Argout (d') I, 75.
 Argue (passage de l') I, 75.
 Argus (l') I, 76.
 Arige (Saint) I, 76.
 Arlès aîné IV, 22.
 Arlès-Dufour I, 76; IV, 151, 189.
 Arlin J. I, 77.
 — J.-M. I, 77.
 — Victor I, 78.
 — Fr. I, 78.
 Arloing (quai) I, 78.
 Armand Antoine I, 81.
 Armand-Calliat I, 78; II, 286.
 Armé Médard I, 81.
 Armet Mathieu I, 81.
 Arnaud, orfèvre IV, 29.
 Arnaud Claude I, 82.
 — Durant I, 81.
 — J.-B. I, 82.
 — (commandant) I, 82.
 Arnoud Joanny I, 82; IV, 99.
 Arnoux F. II, 45.
 Arquebuse (rue de l') I, 82.
 — (Chevaliers de l') I, 78.
 Arquillère P. I, 83.
 Arsenal (l') IV, 96, 184.
 — (pont de l') I, 24.
 — (quai de l') IV, 183.
 — (rue de l') III, 303.
 Artaud (rue) I, 83.
 Artaud (D^r) J. I, 84.
 Arteil I, 84.
 Arthaud Cl. I, 84.
 — L. I, 84.
 Artillerie (boulevard de l') I, 85.
 Artisans (rue des) I, 85.
 Artois (quai d') II, 241.
 — (rue d') I, 379.
 Ascagne (le cardinal) III, 288.
 Asile (chemin de l') I, 85.
 — Clément Livet II, 94.
 — de nuit III, 88; IV, 110.
 — St-Léonard IV, 250.
 Asnerie (rue de l') III, 46.
 Ason I, 86.
 Asperges (rue des) I, 67.

- Assemblée de Bordeaux II, 146.
 — des Trois ordres IV, 66.
 Association typographique III, 395.
 Assoucy (d') III, 151.
 Astier I, 86.
 Athénée (l') I, 86.
 Atier J.-F. I, 86.
 Atisius Sabinus I, 100.
 Attache-des-bœufs (rue) II, 21.
 Aubarède (d') Paul I, 86.
 Aubépins (rue des) I, 87.
 Aubert J.-A. I, 87.
 — (D') P. I, 87.
 — P. I, 87.
 — Pierre I, 87.
 Aubigny (rue d') I, 88.
 Aubry Auguste I, 88.
 Audibert J. I, 88.
 Audibert-et-Lavirotte (rue) I, 88.
 Audignac (Madame d') IV, 118.
 Audin I, 88.
 Audin et Eug. Vial cités dans les quatre volumes.
 Audouy (abbé) I, 88.
 Audran (rue) I, 89.
 — Edmond I, 89.
 Audry (D') Charles I, 90.
 Augagneur Victor I, 90.
 Augé Claude I, 90.
 Auger Ennemond I, 91.
 Augereau I, 91.
 Angès (rue des) II, 340; III, 90.
 Augier I, 91.
 Augières I, 91.
 Auguste-Comte (rue) I, 92.
 Auguste-Payant (rue) I, 103.
 Augustins (les) III, 116.
 — (église des) IV, 91.
 — (quai des) IV, 90.
 — (rue des) I, 103; IV, 217.
 Aulois L.-Francisque I, 106.
 Aumône (rue de l') II, 142.
 Aumône Générale de Lyon I, 379.
 Aumônerie (l') II, 320.
 Aureggio I, 106.
 Aurenche I, 107.
 Au rendez-vous des singes I, 169.
 Auroux Nicolas I, 107.
 Austère I, 107.
 Austerlitz (rue d') I, 107; III, 156.
 Autonne I, 108.
 Auvergne (rue d') I, 108.
 Auzières I, 109.
 Avenir (l') I, 109.
 — de Lyon I, 109.
 — régional I, 60.
 Averly G. I, 110.
 Aviation III, 180.
 Avignon (rue d') I, 110.
 Aviron (Cercle de l') I, 110.
 Avrant L. I, 111.
 Ayasse (rue) I, 111.
 Aygliez I, 111.
 Aymard I, 111.
 Aymond Esprit I, 111.
 Aynard I, 111; III, 385.
 — Edouard I, 112; II, 256, 257; III, 378.
 Aynard Joseph IV, 122.
 — Théodore I, 112; IV, 88.
 Aynez I, 113.
- ## B
- Baboin de la Barollière I, 115.
 Bacharach Maurice III, 333.
 Bachaumont II, 395.
 Bachelard J. I, 115.
 — M. I, 115.
 Bocot J.-B. I, 116.
 Baculots (les) III, 179.
 Badefol (Seguin de) I, 116.
 Baffert I, 116.
 Baglioni Pierre III, 288.
 Baguenault de Puchesse I, 116.
 Bail J. I, 117.
 Baile J.-J. I, 117.
 Bailly Charles-F. I, 117.
 — Ph.-M. I, 117.
 Bains (rue des) I, 118.
 Bajard Al. I, 118.
 — H.-E. I, 118.
 Bal de Verrières I, 119.
 Balançoires (chemin des) I, 119.

Balbis J.-B. I, 119.
 Baleine (place et rue de la) I, 119.
 Baleine (quai de la) I, 233.
 Ballanche (rue) I, 122.
 Ballet J.-B. I, 125.
 Ballet-Gallifet Cl.-F. I, 125.
 Ballin L.-F.-A. I, 125.
 Ballonières (chemin des) III, 89.
 Balluc Arthur I, 125.
 Balme (rue de la) I, 126.
 Balmes (pré des) I, 305.
 Balmondière (hôtel de la) III, 305.
 Balmont (montée de) I, 126.
 Balouzet A.-A. I, 127.
 Balsamo Joseph I, 373; IV, 164.
 Balsarin G. I, 127.
 Baltard I, 127; III, 232.
 Balthazard (rue) I, 127.
 Baluze Etienne I, 128.
 Bancel (rue) I, 128.
 Bandinelli César I, 129.
 Bannière (rue de la) I, 129.
 — (terre de la) I, 305.
 Banques (les) I, 129.
 Banque de France III, 143, 378.
 Barabant (chemin de) I, 130.
 Baraillon A. I, 130.
 Baranci F. I, 130.
 Barât P.-M. I, 130.
 Barbarin (Saint) I, 130.
 Barbet J. I, 130.
 Barbier Cl. I, 131.
 — Philippe I, 131.
 Barbillot I, 133.
 Bard (Dr) I, 131.
 Bardey L. I, 132.
 Bardon A. I, 132.
 Bareste Eugène III, 203.
 Bargues I, 132.
 Barillon F.-G. I, 132.
 Barjavel II, 263, 285, 392; III, 64, 262, 390.
 Barjon V. I, 132.
 Barnum I, 132.
 Barodet (rue) I, 133.
 Baron A.-L. I, 136.
 — B.-J. I, 137.
 — Jean I, 137.
 — St. I, 137.
 Baronnat (rue des) I, 287; III, 20.
 Barou du Soleil I, 137; II, 290; III, 339.
 Barqui I, 138; III, 397; IV, 185.
 Barraband J. I, 138.
 Barre I, 138.
 — (rue de la) I, 138.
 Barrel P. I, 142.
 Barrême (rue) I, 142.
 Barricades (rue des) I, 345.
 Barrier J.-E. I, 143.
 — (rue) I, 143.
 Barrière IV, 249.
 — Pierre I, 144.
 Barthélemy-Buyer (rue) I, 144; II, 13.
 Bartholdi (fontaine) IV, 167.
 Bas-Loyasse (chemin du) I, 144.
 Bas-Port (rue du) I, 145.
 Basochiens (les) III, 232.
 Basse-Combalot (rue) I, 145.
 Basse-Grenette (rue), I, 357.
 Basse-du-Port-au-bois (rue) III, 319.
 Basses-brayes (rue) I, 65; III, 111.
 Basses-écloisons (rue) II, 69.
 Basset Claude I, 145.
 — François I, 145.
 — Louis-Armand I, 146.
 Basses-Verchères (rue) I, 146.
 Basson I, 146.
 Bastard d'Estang I, 147.
 Bastion de Villeroi (rue du) I, 65; III, 111.
 Bataille I, 147.
 Bât-d'Argent (rue du) I, 147.
 Battières (chemin des) I, 150.
 Baud Pierre I, 150.
 Baudet Jean I, 151.
 Baudin Eugène I, 151.
 — Marguerite I, 151.
 Baudrand P.-Cl. I, 151.
 Baudrier Jullien I, 151.
 Baudry (Abbé) IV, 45.
 Baudy I, 151; III, 284.
 Bauhin Jean I, 152.
 Baumann I, 152; III, 45.
 Baumès (Dr) I, 152.
 Baux Emile I, 153.
 Bay de Curis I, 153.

- Bayard (cours) I, 153.
 Bayart III, 97; IV, 227.
 Bayle J.-J. I, 154.
 Bazar lyonnais (Société du) I, 154.
 Béal (chemin et passage) I, 154.
 Beauchesne J. I, 154.
 Beaudin J.-R. I, 155.
 Beauregard J.-F.-S. I, 155.
 Beaujeu (de) Jacques I, 155.
 — (de) Jean I, 155.
 Beaujolin (D^r) I, 156.
 Beaulieu C. II, 317.
 Beaumarchais M.-P.-J. I, 156.
 Beaumont Antoinette I, 157.
 Beaumont de la Bonninière I, 156.
 Beaune Henri I, 157.
 Beaupoil I, 157.
 Beauquis (hôtel) I, 189.
 Beauregard I, 157.
 — (impasse) I, 158.
 — (marquise de) I, 157.
 — (montée de) II, 285.
 — (place) I, 158.
 Beauvarlet-Charpentier I, 158.
 Beauverie Ch.-J. I, 159.
 — J.-Et. I, 158.
 Beauvisage (D^r) I, 159; III, 311, 337.
 Beccard Sara I, 160.
 Béchevelin (rue) I, 160.
 Bédoin E.-J. I, 162.
 Bègues (institut des) II, 19.
 Béguin (rue du) I, 162.
 Bégule Lucien I, 163; II, 150; IV, 54, 84, 192.
 Belair (de) F. I, 163.
 Belbeuf (marquis de) I, 164.
 Belfort (rue et place de) I, 164.
 Belges (boulevard des) I, 165.
 Bélier (rue du) I, 165.
 Belin Antoine I, 165.
 — P.-L. I, 166.
 Bélissen (chemin de) I, 166.
 Belivaux Léonard I, 166.
 Bellay Francis I, 166.
 — François I, 166.
 — (du) Joachim IV, 121.
 — (du) Martin II, 296.
 Belle-allemande (rue de la) IV, 268.
 Bellecize (de) F.-R. I, 167.
 Bellecombe (chemin de) I, 167.
 Bellecordière (passage) II, 346.
 — (rue) I, 167; III, 21, 367.
 Bellecour (hôtel) I, 189.
 — (place) I, 173.
 — (rue) I, 209.
 Bellefond (rue de) I, 261.
 Bellemain A.-M.-F. I, 210.
 — Philibert I, 210; III, 245.
 Bellesme (de) Jean I, 211.
 Bellet du Poizat I, 211.
 Bellevue (place) I, 211.
 Bellicard (rue) I, 212.
 Bellière I, 212; II, 341; III, 95, 321; IV, 144.
 Bellin Gaspard I, 214.
 Bellœuf (impasse) I, 214.
 Bellon Joseph I, 214.
 — Pierre I, 214.
 Belly A. III, 148.
 Belmont P.-M. I, 214.
 Belon Jean I, 215.
 — Paul I, 215.
 Bélous (Madame F.) II, 342.
 Bély (rue) I, 215.
 Bénard Antoine I, 215.
 Bénédicte-Teissier (place) I, 215.
 Benjamin-Delessert (rue) I, 216.
 Benoît Cl.-Anthelme I, 216.
 — Louis I, 217.
 — Ph. I, 216.
 — (passage) I, 286.
 Benoît-Crépu (rue) I, 217.
 Béranger (place) III, 169.
 — (rue) I, 218.
 Bérard Alexandre I, 219.
 — Ernest I, 218.
 — (Mlle H.) I, 218.
 — J.-B. I, 218.
 Bérardier J.-F. I, 219.
 Béraud I, 219.
 — Laurent I, 219.
 — Michel I, 219.
 — P.-E. I, 219.
 Béraud du Got I, 220; II, 283.

Bérault (Mme de) IV, 249.
 Berbrugger IV, 166.
 Béranger (rue) I, 220.
 Bergasse I, 220; IV, 38, 188.
 Berger (clos) I, 305.
 — (impasse) I, 221.
 — Jacques I, 221.
 — J.-B. I, 221.
 — Mathieu I, 221.
 Bergeret Cl. I, 221.
 — J.-J.-A. I, 221.
 Bergier I, 222.
 — Jacques III, 53.
 — (Madame) I, 222.
 Bergiron du Fort-Michon I, 222.
 Berjon (rue) I, 222.
 Berlioux Etienne I, 223.
 Bernard I, 223; III, 168.
 — A. I, 223.
 — Cl. I, 224.
 — Jean-Marc I, 224; III, 3.
 — P.-A. I, 224.
 — (rue) I, 224.
 Bernasconi F. I, 224.
 Bernavon H. I, 224.
 Berne (Dr) P.-A. I, 224.
 — J.-M. I, 225.
 Bernicat F. I, 225.
 Bernier Cl.-H. I, 225.
 Berruyer J.-F. I, 225.
 — (fort) II, 191.
 Berry (duchesse de) III, 335; IV, 256.
 Bert P.-M.-A. I, 226.
 Bertaud de la Vaure I, 226.
 Berthaud Louis I, 226.
 Berthaut I, 87.
 Berthelet J.-Cl. I, 226.
 Berthet Adolphe IV, 278.
 — Claude I, 227.
 — J. I, 228.
 — Jean I, 227.
 Berthier L. I, 228.
 Bertholon César III, 42.
 — M.-A. I, 228.
 — P. I, 228.
 — de Brosse I, 228.
 Bertin Aimé I, 229.
 Bertini B.-A. I, 229.
 Bertrand II, 295.
 Bertrand Alexis I, 229.
 — J. I, 229.
 Besian Arroy I, 230.
 Besicles (rue des) IV, 206.
 Besnard Antoine I, 230.
 Bessard (rue du) II, 69.
 Bessières I, 230.
 Besson (rue) IV, 243.
 — I, 231.
 — A. I, 230.
 — basse (rue) I, 230.
 Bethenod (Madame) I, 231.
 Beuchot J.-B. I, 231.
 — (Mlle) I, 231.
 Beyle P.-M. I, 231.
 Beyssac Jean I, 232.
 Bianchi (Dr) A. I, 232.
 Biancolleli I, 232; IV, 163.
 Biard F.-A. I, 232.
 — (les cafés) I, 233.
 Bibliothèque (avenue et quai) I, 233.
 Bichat (rue) I, 238.
 Bichet (le) I, 238.
 Bidaud III, 270.
 Bidauld H. I, 238.
 — J.-P.-X. I, 239.
 — Rosalie I, 238.
 Bidault Nicolas I, 239; III, 43.
 Bié A.-P.-J. I, 240.
 — Paul-P. I, 239.
 Bienfaisance (loge la) I, 240.
 Bienvenu (Dr) P.-M. I, 240.
 Biessy Ch.-V. I, 240.
 Biéatrix (passage) I, 240.
 Biette IV, 29.
 Bigel Ch.-N. I, 240.
 Bignan Anne I, 240.
 Bigotier Cl. I, 240.
 Billet Claudius I, 241.
 Billy (de) Pierre I, 241.
 Bimet Pierre I, 241.
 Birot Joseph I, 241.
 Bissardon J.-P. I, 242.
 Bissuel J.-P. I, 242; II, 268.
 — Pétrus I, 242.
 Bizet Melchior I, 242.
 Bizot J.-J. I, 242.
 — Ernest I, 243.
 Blaise Barthélemy I, 243.

- Blanc Augustin I, 243.
 — Ed.-J. I, 244.
 — Gaspard I, 243.
 — J.-A. I, 244.
 — L.-L. I, 244.
 — Léon I, 244.
 — Louis I, 244; III, 87.
 — Pierre I, 244; III, 283.
 — de St-Bonnet I, 244 ; II, 242.
 Blanchard A. I, 245.
 — H.-P. I, 245.
 Blancherie (rue) II, 308.
 Blanchet C.-L. I, 245.
 — (rue) I, 32.
 — Thomas I, 245.
 Blanchiers (les) I, 355.
 Blanqui I, 246.
 Blay André I, 246.
 Bleton P.-Auguste I, 246.
 Bleues célestes (les) I, 55.
 Bleu outremer II, 327.
 — Raymond III, 368.
 Bloch Abraham I, 247.
 Blot (Madame) II, 258.
 Bloud M.-Antoine I, 247.
 Bocha Karl I, 247.
 Bock Jean I, 247.
 Bodin Jacques III, 301.
 — (rue) I, 247.
 Boesse (de) Barthélemy I, 248.
 Bœuf (rue du) I, 248.
 Boileau I, 4, 43, 250.
 Boillot L.-A. I, 251.
 Boily I, 251.
 Boire à tire la Rigaud III, 305.
 Boiron Cl.-A. I, 252.
 — François I, 252.
 Bois de la Caille (rue du) I, 252.
 Bois d'Oingt III, 294.
 Boissac (rue) I, 253.
 Boissette (rue de la) II, 238.
 Boissieux J.-B. I, 256.
 — (de) Alphonse IV, 95.
 — (de) B.-C. I, 257.
 — (de) J.-J. I, 257.
 Boisson (rue del) I, 316.
 Boissonnet Cl.-J. I, 257.
 Boitel Léon III, 155; IV, 31.
 Boitiers (rue des) III, 309.
 Bollioud-Mermet I, 258; III, 304.
 Bollo (de) P. I, 258.
 Bolo I, 258.
 Bolsec Jérôme I, 258.
 Bombarde (rue de la) I, 259; II, 16.
 Bombourg (de) J. I, 260.
 Bomboy J.-Cl.-S. I, 260.
 Bonafous (montée) I, 260.
 Bonald (rue de) I, 261; II, 282.
 Bonaparte (place) I, 273.
 — II, 166, 363; III, 167; IV, 167, 216, 269.
 Bonard Et.-Al. I, 263.
 Bondet (Dr) A. I, 263.
 Bondy (quai de) I, 263.
 Bonirote P. I, 266.
 Boniver C. I, 266.
 Bonnaire P.-T. I, 266.
 Bonnassieux J.-M. I, 267.
 Bonnand (abbé) I, 267.
 Bonnefoi (rue) I, 267.
 Bonnefois Eugénie I, 267.
 Bonnefond J.-Cl. I, 268.
 Bonnefoy I, 268.
 Bonnel Joseph I, 269.
 — L.-F.-A. I, 268.
 — (rue de) I, 268.
 Bonne-Nouvelle (maison de la) I, 170.
 Bonnet Amédée I, 269.
 — Cl.-J. I, 269.
 — Guillaume I, 269.
 — Joseph I, 269.
 Bonneveau (rue) III, 376.
 Bonnevie (le chanoine) I, 269.
 Bonomelly (œuvre) II, 100.
 Bons-Enfants (rue des) I, 271 ; III, 380.
 Bon-Pasteur (rue du) I, 270.
 Bon-Rencontre (quai) III, 25.
 Bonthoux Louis I, 271.
 Bony (rue) I, 271.
 — J.-B. I, 272.
 Borde Charles I, 171, 272 ; IV, 259.
 Borelli I, 272.
 Borély Elzéar I, 273.
 Borgia César IV, 67.
 Bory (de) A. I, 273.

- Bossan Et. I, 273.
 — Pierre I, 274; III, 356.
 Bosselet Ch.-F.-M. I, 274.
 Bossuet (rue) I, 274.
 Bost IV, 126.
 Bothéon I, 276.
 Bottex I, 276; III, 194.
 Bottu de Saint-Fonds F. I, 276.
 Bouchacourt (D^r) I, 227; IV, 95.
 Bouchage Antoine I, 277.
 Bouchard P.-L. I, 277.
 Bouchardy (rue) IV, 211.
 Boucharlat Aug. I, 277.
 Bouchaud (de) Pierre I, 277.
 — (Madame de) I, 278.
 Boucherie de l'Hospice (rue) II, 21.
 Boucherie de la Lanterne III, 52, 58.
 Boucherie Saint-Paul (rue) II, 245.
 Boucherie des Terreaux (place), I, 32.
 Bouchers (rue des) II, 340.
 Bouchet (D^r) Cl.-A. I, 278.
 — J.-B. I, 278.
 — Pierre I, 278.
 Boucle (montée et place de la) I, 279.
 Bouffarde (rue) II, 278.
 Bouffier A.-F. I, 279.
 — Albert I, 279.
 Bouillier Francisque I, 280 ; IV, 90.
 Bouillier (Mlle) Amable I, 280.
 Bouillot (abbé) II, 272; IV, 14, 260.
 Boulangers (les) II, 348.
 Boulard C.-F. I, 280.
 — J. I, 280.
 Boulieu III, 25.
 Boullard I, 281.
 Bouquet A.-J.-M. I, 281.
 Bouquetiers (rue des) I, 281.
 Bouquinistes (les) III, 25.
 Bourbaki IV, 241.
 Bourbon (cours) III, 76; IV, 255.
 — (rue) IV, 237.
 — Nicolas I, 281.
 — Tony I, 281.
 Bourbonnais (rue du) I, 282.
 Bourdet F.-R.-M. I, 282.
 Bourdille (rue) I, 282.
 Bourdillon I, 308.
 Bourdin (pré) I, 129.
 Bourdy Jean I, 283.
 — Pierre I, 283.
 — (rue) I, 282.
 Bourgehanin (rue) I, 167.
 Bourgelat (rue) I, 1, 283.
 Bourgeois Antoine I, 285.
 — Jean I, 285.
 Bourgeot Joseph I, 285.
 Bourgerol I, 56; II, 383.
 Bourges (de) Claude II, 296.
 — (de) Clémence III, 379.
 Bourget (rue) I, 285.
 Bourgneuf (rue de) III, 287.
 Bourjac Félix I, 286.
 Bournes (rue) I, 286.
 Bourras I, 286.
 Bourse (la) IV, 71.
 — (rue de la) I, 286.
 — du Travail II, 277 ; III, 169.
 Bourt (de) J. I, 292.
 Bouteille (rue) I, 293.
 Bouvard Eugène I, 293.
 Bouvet Auguste II, 268.
 Bouvier Paul IV, 278.
 Bouzin (de) Pélonne IV, 268.
 Bouzonnet (les) I, 294.
 Boyer (chemin du) I, 294.
 — Claude I, 294.
 — (D^r) J. I, 294.
 Boze (de) I, 295.
 Brabançonne (la) III, 7.
 Brac François-Pierre IV, 59, 201.
 Brac de la Perrière I, 295.
 Brachet (impasse) I, 295.
 — J.-L. I, 295.
 Brandons (fêtes des) III, 97.
 Braunschvig J.-F. I, 296.
 Bréasson Jean I, 296.
 Brébion (D^r) F. I, 296.
 Brèche (rue de la) I, 296.
 Bréda I, 296.
 Bredin Cl.-J. I, 297.
 — Paul I, 297.

- Bréghot du Lut I, 297; III, 47,
291, 304; IV, 60.
Bremond de St-Christol I, 297.
Breneuse (rue), 282.
Brésard Marc II, 209.
Bressac Marie IV, 113.
— (de) L.-B. I, 297.
Bresson L.-Antoine I, 298.
Bret (Madame) I, 298.
— I, 298.
Bretin Philippe I, 298.
Brialou I, 299.
Briasson (clos) II, 100.
Bridaine (le Père) IV, 82.
Brisson Barnabé I, 299.
Brolemann Arthur I, 300.
— H.-A. I, 299.
— J.-T.-Thierry I, 299;
IV, 113.
Bron (Asile) I, 85.
Broquin Jean I, 300, 379.
Brosses (cours de) II, 246.
Brosset Dominique I, 300.
— Hoeckel E. I, 301.
— J. I, 301.
Brossette I, 302.
— Cl. I, 301.
— L.-M. I, 302.
Brotteaux I, 302.
— (place des) III, 169.
Brouchoud Cl.-A.-F. I, 310.
Brulart (général) I, 311.
Brun J.-F. I, 311.
Brunand Claudius I, 311.
Brunard Jules I, 311; III, 22.
Brunel d'Arles III, 384.
Brunet Jacques I, 311.
— J.-Ch. I, 311.
— Joseph I, 311.
Brunot Ch.-B. I, 312.
Bruny (baron) J.-B. I, 312.
Bruslart (marquis de) III, 288.
Bruyas J.-P. I, 313.
— Marc I, 312.
Bruyère J.-P. I, 313.
— Louis I, 313.
Bruyset III, 132.
Buatier Benoît I, 313.
Buche J. I, 168.
Buéry (croix de) I, 58.
Buffaud Jean I, 314.
Buffet (territoire du) II, 6.
Bugeaud (rue) I, 314.
Bugnard (D^r) F. I, 314.
Bugnes (les) II, 109.
Bugniet P.-G. I, 314.
Bugnin (de) Jacques I, 315.
Bugnyon Ph. I, 315.
Bubi Félix I, 315.
Buisson I, 317.
— (rue) I, 316.
Bulle Unigenitus IV, 10.
Bulletin diurne et nocturne I,
317.
Bulletin des Ecrivains III, 36.
— de Lyon I, 317; II, 397.
— de Rhône et Loire I, 317.
Bullioud F. I, 318.
— Pierre I, 249, 318.
Burchard I^{er} I, 318.
— II^e I, 318.
Burdeau (rue) I, 318.
Burdin I, 320.
Bureaux de Puzy I, 321.
Bussièrès (de) Jean I, 321.
Bussy (abbé de) I, 321.
— (de) Antoine I, 321.
— (château de) I, 50.
Butignot J.-M. I, 321.
Butte (montée de la) I, 322.
— des Archers I, 188.
— des Arquebusiers I, 149.
Buvette orientale (la) I, 351.
Buyer Barthélemy II, 13; III, 71.
Buys Jacques I, 323.
Buytouzac François I, 323.
Byrphanès IV, 18.

C

- Cabinet noir (le) I, 325.
— littéraire et dramatique
I, 237.
Cadéac C.-C. I, 325.
Café d'Apollon I, 352; III, 344.
— Berthoux I, 352.
— Brochier III, 34.

- Café du Chat I, 33.
 — de la Comédie I, 351.
 — Gerbert III, 386.
 — Grand IV, 167.
 — de l'Isère II, 365.
 — Matossi II, 57.
 — des Mauresques I, 356.
 — de Mercure III, 344.
 — des Mille-Colonnes I, 352.
 — Morel I, 187.
 — des Mousquetaires I, 351.
 — Neuf I, 186.
 — du Panthéon IV, 158.
 — de Paris I, 351.
 — de la Perle III, 386.
 — Poulet III, 302.
 — Turc I, 179; II, 77.
 — du XIX^e siècle III, 383.
 Cage (rue de la) II, 68.
 Cagliostro I, 325; III, 340.
 Cagnard Etienne I, 326.
 Cagnin François I, 326.
 Cahin-caha I, 201.
 Cahours (abbé) III, 268.
 Cahuzac Laurent I, 326.
 Caillat François I, 327.
 Caille André I, 326.
 — (abbé) Antoine I, 52, 326.
 — (la) I, 252.
 Caillemer Exupère I, 327.
 Cailloux (chemin des) II, 225.
 Caisse des Ecoles IV, 279.
 — d'Epargne I, 392; II, 116.
 Cajetan (cardinal) IV, 114, 115.
 Calas (rue) I, 327.
 Caligula III, 85.
 Callamaud (mère) II, 399.
 Calliet (rue) I, 327.
 Calotte (association de la) I, 327.
 Calvaire (le) I, 328; III, 17.
 Camaret (de) Louis I, 328.
 Cambardi Berthe I, 329.
 Cambefort J.-Th. I, 329.
 Cambet Henri I, 329.
 Cambriogon III, 99.
 Camille-Desmoulins (rue) I, 329.
 Camille-Flammarion (place) I, 329.
 Camille-Jordan (rue) I, 330.
 Camille-Roy (rue) I, 331.
 Caminet Georges I, 331.
 Campin Jean I, 331.
 Canabœ IV, 51.
 Canat de Chizy I, 331.
 Candy I, 332.
 — Albert I, 332.
 Canon d'or (le) I, 170.
 Canuel (général) I, 332.
 Canut IV, 49.
 Cap P.-A. I, 333.
 Capet Marie-Gabrielle I, 333.
 Capot (le) I, 51.
 Cappon (rue) IV, 144.
 Capponi (rue) I, 333.
 Capucins (rue des) I, 333.
 Caquet-bon-bec I, 335.
 Carcavi (de) P. I, 336.
 Cardeline (Madame) I, 278.
 Cardinal-Fesch (rue) III, 284.
 Cardon Horace I, 336; II, 385.
 Carette (la) III, 108.
 Caricature (journal la) III, 275.
 Caries I, 336.
 Cariot (abbé) Antoine I, 336.
 Carmélites (côte et place) I, 336.
 — (les) I, 99.
 Carnes (les) III, 86.
 — (place des) I, 32.
 — Deschaussés (montée) I, 338.
 Carnaval de Venise (le) II, 355.
 Carnot (place) I, 339.
 Carnot Sadi III, 383.
 Carpel (de) Mathieu I, 339.
 Carquillat I, 340.
 Carra P.-M. I, 340.
 Carra-St-Cyr (général) I, 340.
 Carrand L. I, 340; III, 88; IV, 238.
 Carrey Louis I, 341.
 Carrier (D^r) A. I, 341.
 — J.-E.-A. I, 341.
 — Docteur (rue) I, 341; III, 112.
 Carrière (rue de la) I, 342.
 — J.-F. I, 342.
 Carriès I, 342.
 Carron (rue) I, 342.
 Carry (rue) I, 342.
 — (D^r) Ch.-A. I, 342.

- Cars I, 342.
 Cartier L.-V. I, 343.
 — J.-Benjamin I, 343.
 Cartoux I, 343.
 Caruelle d'Aligny I, 343.
 Casartelli II, 200.
 Casati Jean-César I, 344.
 — (de) Ch.-Cl. I, 344.
 — Brochier B. I, 344.
 Cascade (rue de la) I, 344.
 Caserio I, 344; III, 383.
 Casernes (boulevard des) I, 345.
 Casimir-Périer (rue) I, 345.
 Casse-froide (rue) III, 221.
 Cassel P.-A.-F. I, 345.
 Cassini Louis I, 345.
 Castel (du Val) Bertrand I, 345.
 — J.-F. I, 345.
 Castellan François I, 345.
 Castellane (fort) I, 211.
 — (maréchal) I, 346; III, 380.
 Castellane (quai) II, 317.
 Castellans (abbé de) J.-A. I, 346.
 Castex-Dégrange I, 346.
 Castillon (abbé Merle de) I, 346.
 Castin J.-J.-M. I, 346.
 Castries (rue de) I, 347.
 Catastrophe de 1930 IV, 196.
 Cateland T.-E. I, 347.
 Catelin (impasse) I, 347.
 Catenod A.-M. I, 347.
 Cathédrale St-Jean IV, 60.
 Causeur lyonnais (le) I, 348.
 Causse E. Sc. I, 348.
 Caussidière Marc I, 348.
 Cave d'Ainay (la) III, 136.
 Caveau lyonnais (le) I, 193; III, 162.
 Cavenne (rue) I, 348.
 Caverot (Mgr) I, 349.
 Cazenove (passage) I, 349.
 — (de) J.-R. I, 349.
 Célestins (place et quai) I, 349.
 — (rue des) II, 256.
 Célibat des prêtres IV, 131.
 Célécourt III, 247.
 Cellard (rue) I, 356.
 Celler (colonel) II, 229.
 Célu (rue) I, 356.
 Cendrier F.-Al. I, 356.
 Censeur (journal le) III, 33.
 Centenier du Cataphractaire III, 53.
 Centrale (rue) I, 357.
 Centre (rue du) I, 359.
 Cerceau (le P. du) I, 359.
 Cercle de Bellecour I, 38 ; III, 306 ; IV, 238.
 Cercle du Commerce III, 343.
 — des Dames de la noblesse I, 179.
 Cercle du Divan III, 382.
 — de Famille IV, 31.
 — musical IV, 31.
 — du Nord III, 343; IV, 166.
 — de Perrache I, 96.
 — Philharmonique du Nord III, 143.
 Cercle Pierre Dupont I, 193.
 — religieux et littéraire IV, 104.
 Cercle de Sainte Cécile IV, 78.
 Cerval (de) Laurent III, 146.
 César Borgia IV, 67.
 Cettier Fr. R. I, 359.
 Chaballier (D^r) Elie I, 359.
 Chabannes F.-E. I, 359.
 Chabert Jean I, 360.
 — P. I, 360.
 — Th. I, 360.
 — I, 361.
 Chabot Ch. I, 361.
 Chabry M. I, 361.
 — Marc I, 361.
 Chaillier G. I, 362.
 Chaîne Achille I, 362.
 — (Madame) Achille III, 219.
 — (abbé) P. I, 362.
 Chaîne de St-Pierre (maison) III, 230.
 Chaines (quai des) IV, 40.
 Chaises à porteur I, 362.
 Chaix de Loche F. I, 362.
 Chalets (impasse des) I, 362.
 Chalier I, 363; II, 168; III, 129; IV, 164.
 Challemel-Lacour I, 364.
 Challey I, 364.
 Chalopin (rue) I, 364.

- Chambard-Hénon (Dr) I, 364.
 Chambet Cl.-J. I, 365.
 Chambeyron-Rambaud III, 142.
 Chambord (comte de) I, 44.
 Chambre introuvable (la) III, 371.
 Champ (de) Henri I, 365.
 Champ-fleuri (place du) II, 105.
 Champagne Alexis I, 365.
 Champagneux (chemin de) I, 366.
 Champagnieu Cl. I, 366.
 Champier (rue) I, 366.
 Champvert (territoire de) I, 367.
 Chana (montée de la) I, 367.
 Chanay I, 368.
 Chancel Benoît I, 369.
 Chancey I, 369.
 Chanées (rue des) III, 3.
 Change (place et montée du) I, 369.
 Change (pont du) III, 278.
 Changes (montée des) III, 81.
 — (rue des) III, 81.
 Channées (rue des) I, 374.
 Chanoines-comtes (les) IV, 65.
 Chanson (la) III, 122.
 — (hôtel de la) III, 241.
 Chantelauze IV, 225.
 Chantevers Auguste I, 374.
 Chantre Ernest I, 374.
 — Fleury I, 374.
 Chanu (rue) II, 108.
 Chapeau Jean I, 374.
 Chapeau-rouge (rue du) I, 164, 375.
 Chapeau-rouge (maison du) I, 265.
 Chapeliers (révolte des) IV, 49.
 — (rue des) III, 348.
 Chapelle (chemin de la) I, 375.
 Chapelle St-Jacquême IV, 79.
 Chapellerie (rue de la) I, 281.
 Chaper A. I, 375.
 Chapitet IV, 144.
 Chaponay (rue) I, 375.
 — (de) Gaspard IV, 79.
 — (de) Guidone IV, 103.
 — (de) Humbert III, 19.
 Chappet (rue) I, 376.
 — (Dr) III, 201.
 Chappet Ed.-J.-F. I, 376.
 — Victor I, 376.
 Chappuzeau I, 196.
 Chapuy N.-M.-J. I, 376.
 Charabarat I, 377.
 Charavary I, 377.
 Charavay (impasse) I, 377.
 Charbon-blanc (rue du) II, 245; III, 229.
 Charbonnier (impasse) III, 52.
 Chardonnnet (place) III, 266.
 — (comte de) I, 378.
 Charge (journal) I, 378.
 Chariot d'Or (rue du) I, 378.
 Charité (place de la) I, 64.
 — (quai de la) II, 241.
 — (rue de la) I, 378.
 Charivari (journal) III, 275.
 Charlemagne II, 1; III, 65.
 Charles 1^{er} d'Alençon II, 1.
 — II de Bourbon II, 2.
 — X (pont) III, 41.
 — II, 2.
 Charlet (rue) II, 107.
 Charlottes (les) IV, 238.
 Charmetton A. II, 2.
 — Ch. II, 3.
 — G. II, 3.
 — R. II, 3.
 Charmier Cl. II, 3.
 Charnal Aug. II, 3.
 Charpenay (rue) III, 71.
 — (legs) I, 305.
 Charpenel J.-M. II, 3.
 Charpenne II, 3.
 Charpin-Feugerolle (de) II, 4.
 Charpin Et. II, 4.
 Charasse Ch. II, 4.
 Charrier de la Roche II, 4.
 Charrin A.-J. II, 5.
 — Fanny II, 4.
 — Sophie II, 5.
 Charruit Noël II, 5.
 Charte municipale (la) II, 5.
 Chartreux (cours des) II, 5.
 Chartreuse du Lys St-Esprit II, 5.
 Charttron J.-P. II, 6.
 Charvériat E. II, 6.
 — L. II, 7.
 Charvet E.-L.-G. II, 7.

- Chassagnieux Félix II, 7.
 Chassagny (Dr) II, 8; III, 148.
 Chassaignon J.-M. II, 8.
 Chasse-en-nuy (le) IV, 69.
 Chasset Ch.-A. II, 8.
 Chastel L.-F. II, 8.
 Chataignier J. II, 8.
 Chatanay Joseph IV, 55.
 Château (avenue du) II, 196.
 — (place du) I, 315.
 — du Prado II, 391.
 Chateaubriand III, 72, 295; IV, 166.
 Chateaucneuf de Rochebonne IV, 10.
 Chatigny J. II, 8.
 Châtiment (journal le) II, 9.
 Chatin (Dr) P. II, 9.
 Chat noir (le) III, 166.
 Chatron B. II, 9.
 — J. II, 9.
 Chaumais (rue) II, 10; III, 3.
 Chaumeton J.-B. II, 25.
 Chaurand B. II, 10.
 — J.-D.-A. II, 10.
 Chaussagne (parc) II, 10.
 Chaussounet II, 11.
 Chauveau (quai) II, 11.
 Chavanne (rue) II, 11; III, 51.
 — J.-M. II, 13.
 — J.-M. cadet II, 13.
 — (de) Ch. II, 14.
 Chavet V.-Em. II, 14.
 Chazeaux (montée des) II, 14.
 Chazette Louis II, 15; III, 89; IV, 158.
 Chazière (rue) II, 15.
 Chazottes du Val G. II, 16.
 Cheinet Ch. II, 16.
 Chemin-Neuf (montée du) II, 16.
 Chenavard M.-A. II, 17; III, 372.
 — Paul II, 17.
 — Cl.-A. II, 17.
 Chenevières (faubourg de) I, 103.
 Chenu Fl. II, 18.
 Chepié II, 18.
 Cherblanc IV, 207.
 Cheval de bronze (le) I, 205; III, 65.
 Cheval-foi (le) II, 19; III, 22, 23, 372.
 Chevaliers de l'Arc (les) I, 92.
 Chevaliers de l'Arquebuse de Luxembourg IV, 215.
 Chevallier Henri II, 19.
 Chevauchée de l'Asne II, 30; II, 103.
 Chevaucheurs (rue des) II, 20.
 Chevelu P. II, 20.
 Chevillard (rue) II, 20.
 Chevreau II, 20.
 Chevreul (rue) II, 20.
 Chevrier (abbé) III, 328.
 Chevron Joseph II, 20.
 Cheynet Ch. II, 21.
 Chigi (le cardinal) II, 21.
 Childebert (rue) II, 21.
 Chinard (rue) II, 22; III, 364.
 Chipiez Ch. II, 23.
 — J. II, 23.
 Chirat Anaïs II, 24.
 — B. II, 23.
 — Ch. II, 24.
 Choignard Ph. II, 24.
 Chol Claude II, 24.
 — J.-B. II, 24.
 — de Clercy F. II, 24.
 Chomel Aug. II, 25.
 — N. II, 25.
 Chometon J.-B. II, 25.
 Choppin d'Arnouville III, 25.
 Choulans (montée de) II, 25.
 — (place de) IV, 262.
 Chrétien (le bourreau) IV, 114.
 Christin J.-B. II, 27; III, 42.
 Christine de Pisan III, 141.
 Christine de Suède I, 145; II, 10, 289.
 Christophe J.-B. II, 27.
 Christot (Dubuisson de) II, 27.
 Chronique du Jour (la) II, 27, 331; III, 98.
 Cimetière (rue du) II, 27.
 Cinoh Raoul II, 27.
 Cinq-Mars III, 288; IV, 178.
 Cinq plaies de N. S. (les) II, 172.
 Cinquantaine (la) II, 28; IV, 80.
 Cirque de bottes (le) I, 180.
 Cirque Loyal III, 60.

- Cirque royal du Nord III, 43.
 Citadelle (impasse de la) II, 28.
 — (rue de la) II, 93.
 Cité Part-Dieu (rue de la) IV, 231.
 Ciudad Jean IV, 72.
 Civiens (de) B. II, 29.
 Claës Paul II, 87.
 Clair J. II, 29.
 — P. II, 29.
 Claire (rue de la) II, 29.
 Clair-Tisseur (rue) II, 30.
 Clairville II, 32.
 Clapasson A. II, 32.
 Clapot Jean II, 32.
 — Louis II, 32.
 Claret Jean III, 187.
 Clarion I, 184.
 Clarisses (les) II, 175 ; IV, 96.
 Claude-Bernard (quai) II, 33.
 — Boyer (rue) II, 34.
 — Joseph-Bonnet (rue) II, 34.
 — Rampon (rue) II, 34.
 — de Saint-Georges II, 33.
 Claudia (rue) II, 35.
 Clausen II, 35.
 Clavecin (le) IV, 22.
 Clavel II, 35.
 Clavier II, 36.
 Cléberg (rue) II, 36 ; IV, 268.
 Clédât L. II, 37.
 Clémence de Bourges II, 37.
 Clément V pape, II, 283, 286.
 Clément (Dr) Et. II, 38.
 — Félix II, 37.
 — Jacques IV, 15.
 — Jayet (rue) II, 38, 397.
 — Marot (rue) I, 103 ; II, 38.
 Clerbourg (tenement de) II, 124.
 Clerc Edouard II, 39.
 — (vicomte) II, 39.
 Clerjon II, 39 ; IV, 150.
 Clermont (rue) II, 353.
 Cloître de Fourvière (place du) II, 39.
 Clos des Chartaux III, 284.
 — Flandrin (rue) III, 368.
 Clos-Riondel (rue) III, 224 ; IV, 44.
 — Sniphon (rue) II, 39.
 Cloutier A. II, 40.
 Clouzet Denis-Paul IV, 280.
 — Gabriel-Henri IV, 280.
 — Louis IV, 280.
 Club central démocratique I, 291.
 — de la Croix-Rousse III, 100.
 — de l'Emancipation I, 320.
 — National I, 291.
 — du Progrès III, 129, 274.
 Clugnet J. II, 40.
 Clugny (chanoine de) IV, 46.
 Cluseret II, 40.
 Cochard N.-F. II, 40 ; III, 305 ; IV, 83, 214.
 Cochet (Madame) II, 41 ; IV, 165.
 — II, 41.
 — Ol. E. B. II, 41.
 Cocon (le) III, 344.
 Cocquerel (de) A. II, 41.
 Cœur Jacques III, 136, 348 ; IV, 79.
 Cogell P. II, 42.
 Cohendy Emile II, 42.
 Coignard J.-F. II, 42.
 Coignet (rue) II, 43.
 — Horace II, 43.
 — Stéphane IV, 138.
 Coille (place de) III, 146.
 Cointeraux Fr. II, 43.
 Coizet Louis II, 43.
 Colbert (place) II, 44.
 Colet Louise II, 44.
 Colin M. II, 44.
 Colinettes (les) II, 44 ; IV, 89.
 Colle (croix de) III, 146.
 Collège (passerelle du) II, 45.
 — des Médecins II, 359.
 — Notre-Dame III, 269.
 — de la Trinité I, 288.
 Colliard P. II, 45.
 Collier céleste (ordre du) II, 45.
 Collini Côme-Alexandre IV, 258.
 Collomb B. II, 46.
 — Ph. II, 46.
 Collombet Z. II, 46.
 Collot d'Herbois II, 46, 303.
 Colombe (rue de la) IV, 40.

- Colombi J. II, 46.
Colombier (rue et chemin du) II, 47.
Colombier (tènement du) III, 119.
Colombière (rue de la) III, 78.
— (de la) Claude II, 47.
Colonia (le Père de) II, 47 ; III, 347 ; IV, 42.
Colonnes (rue des) I, 314.
Colonne du Méridien II, 73.
Colrat II, 47 ; IV, 30, 238.
Colysée (le) I, 307.
Comarmond M.-A. II, 48.
Combalot (abbé) I, 145.
Combe J. II, 48.
Combes (de) Louis II, 48.
Combe-Blanche (chemin de) II, 48.
Combe-Guillon I, 278.
Comberousse E. II, 49.
Comberry D. I, 127 ; II, 49.
Combet J. II, 49.
— Descombes III, 3 ; IV, 177.
Combrat II, 49.
Comédie (place de la) II, 49.
Comédie politique (journal la) II, 58 ; III, 172, 316.
Comité auxiliaire de bienfaisance III, 127.
Comité de la rue Grôlée II, 241, 308.
Comité de Sûreté générale IV, 205.
Commandant-Arnaud (place du) II, 58.
Commandant-Dubois (rue) II, 59.
— Faurax (rue) II, 59.
— Fuzier (rue) II, 60.
Commanderie (rue de la) II, 60.
Commanderie de Saint-Georges, IV, 45.
Commandeur F. II, 61.
Commarmot (rue) II, 61.
Commerce (rue du) I, 318.
Commission temporaire (rue de la) IV, 35.
Commune (la) I, 135 ; II, 61.
— (journal la) II, 63.
— de Lyon (la) II, 63.
Compagnie du guet I, 254.
Compagnons de l'Arc I, 188.
— de l'Arquebuse I, 322.
— de Jésus IV, 139.
Compère (place du) II, 91.
Compte-Calix II, 64.
Comte Ch. II, 64.
Comte de Gabalis (le) I, 371 ; III, 21.
Concert (Académie du) II, 65.
— (pont du) III, 41.
— (revue : le) II, 65.
Concerts du Conservatoire III, 92.
Concerts de l'Hôtel du Nord III, 45.
Concerts populaires III, 383 ; IV, 165.
Conciergerie de l'Hôtel de Ville II, 361.
Concierges (suppression des) II, 323.
Conciergerie (rue de la) II, 65.
Conciles tenus à Saint-Jean IV, 61.
Conciles tenus à St-Just IV, 73.
Condate IV, 242.
Condé (rue de) II, 65.
Condition des Soies III, 364 ; IV, 87.
Conette Ch. II, 66.
Confort (place) II, 380.
— (rue) II, 66.
Conseil des Hospices II, 347.
Conservation (la) II, 68.
Conservatoire de musique IV, 54.
Constance, empereur II, 68.
— prêtre II, 68.
Constantine (rue) II, 68.
Consulat (place du) II, 333.
Consulta (la) I, 200 ; II, 53 ; III, 386 ; IV, 116.
Contel Marie II, 70.
Contracterie (la) I, 20 ; III, 136 ; IV, 29.
Contrebandiers (chemin des) II, 70.
Conus (théâtre) III, 201.
Convention (rue de la) IV, 21.

- Cony J.-B. II, 70.
 Coquart Claude II, 70.
 Coquet J.-Fr.-A. II, 70.
 Coquillat II, 71, 132.
 Coquille (rue de la) IV, 205.
 — (suppôts de la) II, 72.
 Coral Et. II, 72.
 Cordeliers (place des) II, 72.
 Corderie (rue de la) II, 79.
 Corne-de-Cerf (rue) I, 130 ; II, 79.
 Corneille de Lyon II, 79.
 Corneille Pierre III, 283.
 Cornet Benoîte II, 80.
 Cornevin Ch.-E. II, 80.
 Cornillac Marguerite II, 80.
 Cornu S. II, 80.
 Corps de garde (maison du) I, 370.
 Corréa II, 80.
 Cortasse P.-J. II, 81.
 Coryat Thomas II, 285 ; III, 293.
 Costadau Al. II, 81.
 Coste (passage) II, 81.
 — (rue) II, 81, 231.
 Coste-Labaume J. II, 81 ; III, 11, 41.
 Coste-Labaume (Dr) II, 82.
 Coton Jérôme II, 82.
 Cotte (de) Robert II, 82.
 Cottenet Em. II, 82.
 Cottin (rue) II, 82.
 — Isaac II, 83.
 Cotton Ant. II, 83.
 — (de) Th.-J. II, 83.
 Couchaud A.-L. II, 83.
 Coudée (rue) III, 276.
 Couderc (passage) I, 73 ; III, 343.
 Coudres (de) III, 323.
 Coullié (Mgr) II, 83.
 Cour des Archers I, 73.
 — des Carmes III, 148.
 — des Chantiers IV, 203.
 — des Fainéants IV, 53.
 — Fréquent IV, 203.
 — du Moirage II, 92.
 — des Monnaies (la) II, 84.
 — du Soleil I, 319.
 Courajod Al. II, 84.
 Courmont Jules II, 84 ; III, 22.
 Courrier de Lyon (journal) I, 120 ; II, 84 ; III, 382.
 Courrier de la Patrie (journal) IV, 123.
 Courses (les) II, 340.
 Courtet Al.-V. II, 84.
 — X.-A. II, 84.
 Courvoisier J.-J.-A. II, 84.
 Coustou (rue) II, 85.
 Coutagne (Dr) Henri II, 87, 153 ; III, 75.
 Couthon II, 87.
 Couturier II, 87 ; IV, 217.
 Couvat du Terrail L. I, 154.
 Couverte (rue) II, 87.
 Couyba Maurice II, 87.
 Coysevox (rue) II, 88.
 Cozon II, 240 ; IV, 60.
 Crâne (de) Nicolas IV, 33.
 Crèche (rue de la) II, 88.
 Crèche (la) III, 198.
 Crédit Lyonnais (le) II, 271.
 Crémieu (rue de) II, 88.
 Crepet Ch. II, 89 ; III, 77 ; IV, 28.
 Crépin II, 89 ; IV, 47.
 Créqui (rue de) II, 89.
 Crespin II, 89.
 Creste Jeanne II, 90.
 Crestin (Dr) II, 90, 318.
 Crétenet Jacques II, 90.
 Crétin Guillaume II, 90.
 Creusots (les) II, 241.
 Crevier III, 78.
 Crignon d'Auzouer IV, 226.
 Crochet du diable (le) I, 10.
 Crocodile (le) II, 326 ; IV, 182.
 Croix-Barret (chemin de) II, 90.
 — Blanche (la) II, 91.
 — de Bois (place) II, 91.
 — de Colle à Fourvière (chemin de) II, 36.
 — du Griffon (place) II, 91.
 — Jordan (rue) II, 91.
 — Mathon (chemin de la) II, 91.
 — Morlon (chemin de) I, 60.
 — Morlon à St-Alban (chemin de) I, 147.
 — Noire (la) II, 91.

Croix-Paquet (place) II, 91.
 — de Rampeaux (place) II, 91.
 — Rousse (la) II, 93.
 Croias F. II, 98.
 Croppet de Varissan I, 249.
 Croquis lyonnais (journal) II, 277.
 Crozet G. II, 99.
 Crozier Ph. II, 99.
 Cuaz J.-E. II, 99.
 Cubizolle J.-A. II, 99.
 Cuendet IV, 164.
 Cuire (fief de) II, 95.
 — (rue de) II, 99.
 — (petite rue de) IV, 237.
 Culattes (chemin des) II, 100.
 Curez L. II, 100.
 Curie (rue) II, 101.
 Curtelin Ph. II, 101.
 Cussinet J.-Cl. II, 101.
 Cuvier (rue) II, 101.
 Cuzieu (hôtel de) IV, 53.
 — (Madame de) II, 102 ; IV, 158.
 Cuzin (impasse) II, 102.
 Cyber Jehan IV, 141.
 Cymbalum mundi III, 229.

D

Daboneau J. III, 383.
 Dabry (Madame) II, 103.
 — de Thiersant II, 103.
 Dacier J.-J. II, 103.
 Daladier IV, 261.
 Daléchamp Jacques II, 103.
 Dalgabio J.-M. II, 104.
 Damas (comte de) II, 104.
 Dambournay II, 104.
 Dames de Blye I, 99, 189.
 — de la Halle II, 362.
 — de la Visitation, I, 100.
 Damiron II, 105.
 Dangain Etienne II, 105.
 Dangon Cl. II, 105.
 Danguin J.-B. II, 105.

Danton (place) II, 105.
 Dantzell II, 105.
 Darche Joseph II, 106.
 Darcier II, 106.
 Dardel II, 106 ; III, 209.
 Dardilly (le père), I, 182.
 Dardois II, 107.
 Daudet Alphonse III, 53 ; IV, 92.
 Dauphin (quai du) II, 107.
 Dauphine (rue) II, 107.
 Dauphiné (rue du) II, 107.
 Daurolles B. II, 107.
 Dauvergne Ant. II, 108.
 David Germain II, 108.
 — Jehan IV, 161.
 — II, 108.
 — (rue) II, 108.
 — Girin (rue) II, 108.
 Davoût (rue) II, 109.
 Daynes-Grassot (Madame) II, 109.
 Debanne F.-M.-S. II, 109.
 Debauge (D^r) Henri II, 109.
 Debolo L.-Ch. II, 110.
 Debombourg IV, 176.
 Debourg (chemin de) II, 110.
 Debrousses (avenue) II, 110.
 Décade philosophique (la) II, 398.
 Dechaud Etienne II, 110.
 — J.M. II, 110.
 Déchenaux (impasse) II, 110.
 Dechez III, 7.
 Decléris P. II, 111.
 Decœur J.-M. II, 111.
 Decollez (place) III, 146.
 Decombrousse Joséphine II, 111.
 Decrénice Cyr II, 111 ; III, 126.
 — Marin II, 111.
 Decreuse Th.-J. II, 111.
 Déduit IV, 13.
 Defrançois J.-Cl.-H. II, 111.
 Degeorge Ch. II, 112.
 Degérando II, 112.
 Déjazet II, 112 ; III, 298.
 Delabarre J. II, 112.
 Delacazette Sophie II, 112.
 Delacroix II, 113.
 Delamollière François IV, 23.
 Delamonce II, 113 ; III, 304, 342.

- Delandine (rue) II, 113 ; III, 14, 43.
 Delandine fils II, 115, 242.
 Delaroche Léon III, 194.
 Delastre (D^r) I, 309.
 Delavigne Casimir I, 66.
 Delbène Alphonse II, 115.
 Delestre J.-B. II, 115.
 Delessert II, 115.
 Delisle de Sales J.-B. II, 116.
 Delore (D^r) II, 116, 354.
 Delorière Alfred II, 116.
 Delorme (rue) IV, 150.
 — Guillaume II, 116.
 — Philibert II, 117.
 — P.-M. II, 117.
 Delouille J.-L.-A. II, 117.
 Delphin Gaëtan II, 117.
 Delpont Barthélemy II, 117.
 Demasso François II, 117.
 — Michel II, 117.
 — S. II, 117.
 Demeure (abbé) II, 118.
 Démià Charles II, 118.
 Démocratique (rue de la) IV, 21.
 Denave P. II, 118.
 Denfert-Rochereau (rue) II, 118.
 Denis P.-M. II, 118.
 Denonfoux A. II, 119.
 Denuelle A.-D. II, 119.
 Denuzières (rue) II, 119.
 Deperet Charles II, 119.
 Depierre Claude II, 120.
 Deplace (abbé) II, 120.
 — G.-M. II, 120.
 Deproit J.-B. II, 120.
 Deriard A. II, 120; IV, 107.
 Derizet Antoine II, 120.
 Deroche V. II, 121.
 Derozier B. II, 121.
 Desaidès II, 131.
 Désargues (rue) II, 121.
 Desarnod J.-F. II, 121.
 Desbordes-Valmore IV, 166.
 Deschamps-Jehin (Mme) II, 122.
 Deschavannes Antoine II, 122.
 Deschazelles (rue) II, 122; III, 304.
 Déserte (côte de la) I, 336.
 — (place de la) IV, 101.
 Desgautière H. II, 123.
 — J.-B. II, 123.
 Desglats III, 305.
 Desgrand Paul II, 123.
 Desgranges (rue) II, 123, 295, 297; III, 378.
 Desgranges J.-B. II, 124.
 — (général) II, 124.
 Désirée (rue) II, 124.
 Desjardins Paul II, 126.
 — Tony II, 125; IV, 185.
 — (rue) II, 125.
 Desmarest (Mlle) II, 126.
 Desombrages Joseph II, 126.
 Desparmet-Ruello (Mme) II, 165.
 Despierre Al. II, 127.
 — H. II, 127.
 Despinas J. II, 127.
 Desportes Fr. II, 127.
 Desprez Ad. II, 127.
 Dessaux (comte) J.-M. II, 127.
 Desvernay Félix II, 128.
 Détanger G. II, 128.
 Deux-Amants (chemin des) II, 128.
 Deux-Amants (hôpital des) III, 207.
 Deux-Angles (rue des) I, 39.
 Deux-cousins (rue des) II, 399.
 Deux-maisons (rue des) III, 244.
 Deux-passages (magasins des) III, 378; IV, 197.
 Deux-places (rue des) II, 130.
 Devarenne J. II, 130.
 Devay François II, 130.
 Devienne Joseph II, 131.
 Devillers Ch.-J. II, 131.
 Devise de Lyon II, 39.
 Devoirants (les) I, 273.
 Devoyod Pierrette II, 131.
 Deyrieux Géo II, 131.
 Dezède II, 131.
 Diday (D^r) II, 131.
 Diderot (rue) I, 17; II, 132.
 Didier J.-P. II, 132.
 — (roi des Lombards) III, 291.
 Digeon (vicomte) II, 132.
 Dignoscyo (de) L. II, 133.
 Dijoud I, 3, 110.

Dime (Dr) F. II, 133.
 Dion Cassius III, 78.
 Direction (rue de la) IV, 237.
 Diserée (rue) II, 124.
 Dispensaire spécial IV, 97.
 Docteur-Crestin (rue du) II, 133.
 — Horand (rue du) II, 133.
 — Rebatel (rue du) II, 134.
 Dodieu J. II, 134.
 Dolard Juvénal II, 134.
 — Pierre II, 135.
 Dolet Etienne II, 135, 179.
 Doliano J. II, 135.
 Domenech (abbé) II, 135.
 Domenichi Louis III, 347.
 Domer (rue) II, 135.
 Domergues II, 136.
 Domino J.-P. II, 136.
 Domitien II, 136.
 Dom Liron IV, 129.
 Dommanget (baron) J.-B. II, 136.
 Donat (passage) II, 137.
 — B.-F.-E. II, 137.
 Donnée (rue) II, 137.
 Donnet J.-B. II, 137.
 Dor Henri II, 137, 337.
 Dorée (rue) II, 137.
 Doren (Van) B. II, 138.
 — Ch. II, 138.
 Dornes II, 138.
 Douane (la) I, 265 ; IV, 184.
 — (place de la) III, 88.
 Doyenné (avenue du) II, 139.
 Drapeau blanc (journal) III, 72.
 Draperie (place de la) I, 369.
 Draps II, 139.
 Dreux II, 139.
 Drevet Cl. II, 139.
 Drian A. II, 140.
 Drivon II, 140; III, 89, 241; IV, 182.
 Drogon II, 140.
 Droguins (les) III, 380.
 Dron (Dr) Achille II, 140.
 Dru J.-P. II, 141.
 Drumont II, 141.
 Drusus II, 141.
 Drut (général) II, 141.
 Drutel Ch. II, 142.
 Dubois (rue) II, 142.
 Dubois (commandant) II, 143.
 — Raphaël II, 143.
 Dubost Antoine II, 143.
 — Antonin II, 144.
 — J.-L. II, 144.
 Dubouchet Fr. II, 144.
 — d'Orgeval II, 144.
 Duboys Alphonse II, 144.
 Dubreuil Amb. II, 144.
 — Al.-Th. II, 145.
 — Euchet II, 145.
 — François II, 145.
 Dubuisson de Christot II, 27.
 — Alexandre II, 145.
 — J.-F. II, 145.
 Ducarre II, 146; III, 248.
 Duchêne Etienne II, 147.
 Ducher Gilbert II, 147; IV, 148.
 Duchère (impasse de la) II, 148.
 Duclaux J.-M.-A. II, 149.
 — -Monteil II, 149.
 Ducôté B. II, 149.
 Dufieux Ennemond II, 150.
 Duflos Pierre II, 150.
 Dufour Ph.-Sylvestre II, 150.
 Dufraine Ch. II, 150.
 Dugailly (abbé) Etienne II, 151.
 Dugas II, 151; III, 19.
 — de la Boissony II, 151.
 — de Bois St-Just II, 151.
 — -Montbel (rue) II, 151, 202.
 — de Quinsonnas F. II, 152.
 Duguesclin (passage) I, 43.
 — (rue) II, 152.
 Duhesme (général) II, 152.
 Duiffoproucart G. II, 152.
 Dulauloy (comte) Ch.-F. II, 153.
 Dulaurens II, 153.
 Dulien Ch.-V. II, 153.
 Dulin Jacques II, 153.
 Dumas (le Père) II, 153.
 — Alexandre IV, 161.
 — (rue) II, 153.
 — J.-B. II, 154; III, 14, 304; IV, 224.
 — Marie II, 155.
 — Michel II, 154.
 — de Loire (rue) II, 155.
 Dumenge (rue) II, 155.

Dumont Antoine II, 155.
 — (rue) II, 155.
 — d'Urville (rue) II, 156.
 Dumonthier E. II, 290.
 Dumoulceau J.-C. II, 156.
 Dumoulin (rue) II, 156.
 Dunod L.-G.-A. II, 156.
 Dunoir (rue) II, 156.
 Dupasquier II, 157.
 — (Mme) Chloë II, 157.
 — J. II, 157.
 Duphot (rue) II, 157.
 Dupin Charlotte IV, 238.
 Duplain B. II, 158.
 Duplan J.-P. II, 158.
 Duplomb J.-M. II, 158.
 Dupont Pierre III, 284.
 Dupoux J. II, 158.
 Dupré Claude II, 159; IV, 116.
 — Georges II, 159.
 — Lasale Em. II, 159.
 Dupuis Philippe II, 159.
 Dupuy-Delaroche II, 159.
 Duquaire V.-A. II, 160.
 Duquesne (rue) II, 160.
 Durand J.-Cl.-H. II, 160.
 — Ph.-F. II, 160.
 Duranson J. II, 161.
 Dury Antoine II, 161.
 Duseigneur Ed. II, 161.
 Dussaussoy (rue) II, 161; III, 51.
 — de Champley II, 161.
 Dutillieu J.-Ch. II, 162.
 Dutreuil de Rhins II, 162.
 Duvand Adrien IV, 208.
 Duviard (rue) II, 162.
 Duvivier Paul I, 40.

E

Ebrard III, 25.
 Echernier Casimir II, 163.
 Echevins (rue des) IV, 130.
 Echo de la Fabrique (journal) IV, 58.
 Echo de Fourvière (journal) I, 189.
 Eclairage II, 163.
 Eclairci (quai) IV, 40.
 Eclaireur du Rhône (l') II, 163.
 Ecoissons (rue des) III, 43.
 Ecole des chantiers III, 65.
 — de chimie III, 241, 365.
 — de commerce I, 384.
 — dentaire II, 319.
 — de dessin III, 39.
 — Fénelon III, 141.
 — foraine I, 267.
 — des Frères de la doctrine chrétienne IV, 196.
 — gratuite II, 164; IV, 48.
 — de Santé I, 227.
 — vétérinaire I, 283; II, 11; III, 55.
 Ecoles (rue des) I, 327.
 Ecorcheboeuf (rue) III, 319.
 Edgar-Quinet (place) II, 164.
 Edit de Nantes II, 165.
 Edouard-Millaud (rue) II, 165.
 Eglise (rue de l') I, 356.
 — anglicane IV, 113.
 — des Augustins IV, 91.
 — des Jacobins IV, 140.
 — de Saint-Just, IV, 74.
 Egnace J.-B. II, 240.
 Egypte (rue d') II, 166.
 Elbène (d') II, 167.
 Eldorado I, 173; II, 247; III, 67.
 Elie-Paris (chemin) II, 167.
 Elpide (saint) II, 167.
 Emeraudes (chemin des) II, 167.
 — (domaine de l') I, 304.
 — (passage des) III, 142.
 — (rue des) II, 218.
 Emery (D^r) II, 168.
 Emile-Zola (rue) II, 168.
 Empereur (boulevard de l') II, 93.
 Enfance (passage de l') II, 336.
 — (rue de l') II, 172.
 Enfants à la mer et à la montagne IV, 279.
 Enfant-qui-pisse (rue de l') III, 51; IV, 129.
 Enfantin II, 173.

Enfer (petite rue d') I, 133.
 — (rue d') II, 88, 118.
 Enghien (rue d') II, 173.
 Entr'acte lyonnais (I') I, 49; III, 378.
 Entrées solennelles III, 86.
 Epée (rue de l') II, 174.
 Epicerie (rue de l') I, 281.
 Epicurienne (société) II, 174.
 Epies (montée des) II, 174.
 Epinat Fleury II, 175.
 Erasme II, 240.
 Eraud J.-J. II, 175.
 Esnard II, 175.
 Espérance du foyer (I') III, 391.
 Espinac (d') Pierre II, 175.
 Espinay (d') André II, 176.
 Espine (rue de l') IV, 83.
 Esprit (rue de l') IV, 83.
 Esquirol (avenue) II, 176.
 Est (quai de l') II, 176; IV, 113.
 Estableries (rue des) III, 348.
 Estachy Dominique II, 177.
 Estaing (d') François IV, 56.
 Este (d') Hippolyte II, 177.
 Estrées (rue des) II, 177.
 Etang (rue de l') II, 178.
 Etex Antoine II, 178.
 Ethère (saint) II, 178.
 Etienne (rue) II, 108.
 — (saint) II, 178, 179.
 — (le frère) II, 179.
 — Dolet (rue) II, 179.
 Etourdi (I') III, 150.
 Etroits (quai des) II, 180.
 Etuves (rue des) IV, 201.
 — de la Chèvre I, 171.
 Eucher (saint) II, 181.
 Eugène-Pottier (rue) I, 329; II, 181.
 Euler Pierre II, 181.
 Exbrayat J.-B.-Jules II, 182.
 Expilly Claude II, 182.
 Eymard J.-F.-P. II, 182.
 Eynard (rue) II, 182; IV, 24, 38, 115.
 Eynard J.-G. II, 183.
 — P.-L. II, 182.
 Eysséric (abbé) III, 360.

F

Faber Jean II, 185.
 Fabia Philippe IV, 144.
 Fabisch Joseph II, 185.
 — M.-Ph. II, 186.
 Fabre d'Eglantine I, 40, 143; II, 186.
 Fabri (le père) Honoré II, 187.
 Faciot IV, 260.
 Faculté (les) II, 34.
 Faganas II, 187.
 Faguet Emile IV, 121.
 Fagot II, 187.
 Fahy Etienne II, 187.
 Faivre Joseph II, 187.
 — Duffer II, 187.
 Falconnet Camille II, 188.
 — Etienne IV, 269.
 — Fleury II, 188.
 — II, 188.
 Falcouz Et.-J. II, 188.
 Falsan Albert II, 189.
 — Cl.-F. II, 189.
 Famille lyonnaise (la) II, 189.
 — St Simonienne IV, 104.
 Fanfare lyonnaise (la) III, 92; IV, 37.
 Fantasques (rue des) II, 189.
 Fantet de Loigny II, 190.
 Faramant de la Croze (abbé) II, 190.
 Farfouillon Jacques II, 190; IV, 36.
 Farfouillon Joanny II, 190.
 Farges (rue des) II, 190.
 — Laurent II, 190.
 — Vincent II, 191.
 Fargues (rue de) II, 191.
 Farina Charles II, 192.
 Farjat Benoît II, 192.
 Farre (général) II, 192.
 Faucon Adèle II, 192.
 — de Bothéon II, 193.
 Faugier (impasse) II, 193.
 — Benoît IV, 280.
 Faurax Léon II, 193.

Faurax (commandant) II, 193.
 Faure André IV, 30.
 — Alfred II, 193.
 — Félix II, 193.
 — François II, 194.
 Faustin II, 194.
 Favillon II, 194.
 Favorite (chemin de la) II, 194.
 Favre Aurélie II, 194.
 — Francisque II, 195.
 — Jules II, 195 ; III, 26.
 — Louis II, 195.
 Favre-Gilly IV, 42.
 Fayart Ennemond II, 195.
 Faye Jacques II, 195.
 Fazy II, 243.
 Fédération (place de la) I, 173.
 Félibien IV, 137.
 Féliissent (rue) II, 195.
 Félix A. III, 166.
 — Faure (avenue) II, 196.
 — Jacquier (rue) II, 196.
 — Raphaël II, 53.
 Fellot Henri I, 17.
 Fénelon (rue) II, 196.
 Fenoyl (de) Claude IV, 41.
 Ferber (place) II, 196.
 Ferrabo IV, 42.
 Ferrachat (rue) II, 197.
 Ferrand Humbert II, 198.
 Ferrandière (rue) II, 198 ; III, 348.
 Ferrant E. II, 199.
 Ferrario II, 200.
 Ferraterie (rue) I, 263.
 Ferratière (la) II, 181.
 — (rue) I, 263.
 Ferrer Joseph-P. II, 200.
 Ferrouillat Auguste II, 201.
 — Joanny II, 200.
 — Prosper II, 201.
 Fesch (cardinal) II, 201, 382.
 Fétan III, 106.
 Fête des fous IV, 66.
 — des merveilles III, 319.
 Feu de St-Antoine IV, 29.
 Feuga Henri II, 201.
 Feuillants (rue des) II, 202.
 Feuillat (chemin) II, 203.
 — (place) I, 60.
 Feuillée (pont la) II, 203.
 Février (général) II, 242.
 Fiacres (les) II, 203.
 Fiandre Jérôme II, 203, 236.
 Fichet Jean II, 203.
 Fidenza Jean IV, 34.
 Figuery J.-Antoine II, 204.
 Fil (place du) IV, 152.
 Filles de joie II, 197 ; III, 249 ; IV, 81.
 Fillion (quai) II, 204.
 — Antoine II, 204.
 — Ed.-L. II, 204.
 — Etienne II, 204.
 Fillot IV, 299.
 Filloux (la mère) II, 160.
 Flachat A. II, 204.
 — J.-B. II, 204.
 Flacheron IV, 103.
 — Alexis II, 206.
 — Isidore II, 205.
 — J.-F.A. II, 205.
 — Louis II, 205.
 — Raphaël II, 205.
 Flamel Nicolas III, 21.
 Flandre (rue de) I, 263.
 Flandrin (clos) II, 398.
 — Auguste II, 206.
 — Hippolyte II, 206, 340.
 — Jean II, 206.
 — Paul II, 206.
 Fléchet Louis II, 206.
 Flesselles (rue de) II, 207.
 Fleur de lys (maison de la) II, 191.
 Fleur des Saints (la) IV, 43, 77.
 Fleurant II, 171, 207.
 Fleurieu (rue de) II, 208.
 Fleury Mathieu II, 208.
 — Ravarin II, 208.
 Flore (le diacre) II, 208.
 Florence (de) II, 208.
 — (D^r) A. II, 209.
 Florent (rue) II, 209.
 Flotard II, 64 ; III, 286.
 Fochier (D^r) Alphonse II, 209.
 Foignet Ch.-G. II, 209.
 Foires (les) II, 209.
 — de Lyon III, 235.
 Foireuse (rue) I, 282.

- Folard (de) F.-M. II, 211.
 Folies-Bergères III, 201.
 — Lyonnaises III, 319 .
 Folleville (M^{lle}) II, 211.
 Fondations II, 211.
 Fontaine (rue de la) II, 212 ; IV, 35.
 — André II, 212.
 — Benoît II, 212.
 — B.-J. II, 213.
 — Ch. II, 240 ; IV, 108.
 — Fr.-L. II, 213.
 — (place de la) IV, 152.
 — des Trois Cornets IV, 47, 48.
 Fontanes (de) I, 47.
 Fontanière (chemin de la) II, 213.
 Fontanner Fr. II, 213.
 Fontenelle I, 16.
 Fontenille (Mouton de la Clotte de) II, 213.
 Fonturbane (escalier de) II, 14.
 Fonville V.-N. II, 214.
 For Venus I, 282.
 Forces (rue des) II, 214.
 Forest (général) II, 214.
 — Joseph II, 215.
 — de Lemps II, 215.
 Forez (place du) II, 215.
 Forgeat (le président) IV, 153.
 Fort Victor II, 215.
 — de Saint-Irénée (chemin du) II, 216.
 Fortier Gustave II, 216.
 Fortoul (de) IV, 240.
 Forum (le) II, 220.
 Fosse II, 216.
 Fossés (rue des) I, 107.
 — de la Lanterne IV, 155.
 — des Sarrazins II, 293.
 — de Trion (rue des) II, 216.
 Foucaud II, 216.
 Foudras Antoine-Eugène II, 217.
 Fouëttés (rue des) III, 231.
 Fougasse Em. II, 217.
 Fouilhoux Claude II, 217.
 Four-à-Chaux (chemin du) II, 217.
 Fourier (le baron) II, 218.
 Fournel Sébastien II, 218.
 Fournereau Mathien II, 218.
 Fournet (rue) II, 218 ; IV, 103.
 Fournier III, 25.
 — James II, 219.
 Fourreau J.-P. II, 217.
 Fourvière (grotte de) I, 51.
 — (montée de) II, 219.
 Foyatier Denis II, 224.
 Foyer du fonctionnaire III, 244.
 Fragnay François II, 224.
 Fraisse Ch. II, 224.
 — Joseph II, 224.
 Franc H. P. M. II, 225.
 Français El. II, 225.
 Française (société la) IV, 204.
 Franceschi-Delorme II, 225 .
 Franchet Ch. II, 225.
 Francheville (chemin de) II, 225.
 Franchisserie (la) I, 354 ; III, 303.
 Francia Clara II, 226.
 — Millard I, 194.
 Francisco-Ferrer (rue) II, 226.
 Franc-maçonnerie I, 240, 275, 325 ; II, 229, 252, 287 ; III, 40, 41, 42, 236 ; IV, 164.
 François Ferdinand II, 226.
 — Michel II, 226.
 — (le père) II, 226.
 — Dauphin (rue) II, 227.
 — Garcin (rue) II, 228.
 — Vernay (rue) II, 228.
 Franget (capitaine) II, 296.
 Franklin (rue) II, 228.
 Frappet Antoine II, 229.
 Fraternelle (rue) II, 229.
 Frédéric I^{er} II, 229.
 — II^e II, 230 ; III, 307.
 Frêne Joseph II, 230.
 Frenet J.-B. II, 230.
 Frères prêcheurs (les) III, 376.
 — tailleurs (les) III, 46.
 Frérot Ch. II, 230.
 Freycinet (de) Louis II, 230.
 Friperie (place de la) III, 269.
 Fripiers (rue des) II, 353.
 Froissard L. II, 231.
 Fromagerie (rue de la) II, 231.
 Fronde (rue de la) II, 233.
 — (la) II, 233.

Frontier J.-Ch. II, 233.
 Fructus Joseph II, 234.
 Fuchet II, 234.
 Fuers (de) Philiberte II, 234.
 Fugère Claudia II, 234.
 Fulchiron II, 235, 354 ; III, 188.
 Funiculaire de la Croix-Rousse
 II, 394.
 — de Loyasse III, 19.
 — de Saint-Just II,
 139, 305.
 Furnion Etienne II, 236.
 Fusterie (rue) III, 385.
 Futaine II, 236.
 Fuzier (commandant) II, 236.

G

Gabillot (rue) II, 237.
 Gabriel J. II, 237.
 Gacon Fr. II, 238.
 Gadagne (rue de) II, 238 ; III,
 347.
 Gadagne (de) Gabrielle I, 54 ; III,
 269.
 Gaddi (de) Nicolas I, 25.
 Gagneraux Cl.-B. II, 239.
 Gaillard I, 203.
 Gailleton II, 240, 241, 354.
 Gaillot (rue) III, 342.
 Gaité (rue de la) II, 244.
 Galerie de Philibert-Delorme III,
 20.
 Galerne II, 244.
 Gall (doctrine de) III, 230.
 Galle Léon II, 244.
 Gallet A.-C. II, 244.
 — J.-B. II, 244.
 Galliéni (pont) II, 244.
 Galline (avenue) II, 245.
 — Oscar II, 245.
 Galtier (rue) II, 245.
 Gambetta (cours) II, 246.
 Gambin II, 247.
 Gamelin Jacques I, 15.
 Gancel Et.-F. II, 248.

Gandinière (rue) IV, 152.
 Gandolière (rue) II, 248.
 Gandon I, 353.
 Ganelon II, 248.
 Ganeval A. II, 248.
 — E. IV, 126.
 Gangolphe Michel II, 248.
 Ganguet Pétrus II, 249.
 Ganivet (rue) IV, 201.
 Gannivet III, 25.
 Gardaz F.-M. II, 249.
 Garde (chemin de la) II, 249.
 Gardelle II, 249.
 Gardien Michel II, 249.
 Gareil (D^r) II, 250.
 — Louis II, 250.
 Garet (rue du) II, 251.
 Gargantua III, 353.
 Garibaldi (place) II, 253.
 — (rue) II, 252.
 Garillan (montée du) II, 233, 253.
 Garin Fr. II, 254.
 — (D^r) J. II, 255.
 Garnier (Madame veuve) I, 328.
 — A.-J. II, 255.
 — F.-C.-L. II, 255.
 — Gilles II, 254.
 — J.-M.-F. II, 255.
 — Laurent II, 254.
 — Pierre II, 254.
 Garon Louis II, 255, 320 ; III, 23 ;
 IV, 69.
 Garraud II, 256, 381.
 Gaspard-André (rue) II, 256.
 Gasparin (rue) II, 257.
 Gassendi II, 337.
 Gastine Auguste II, 258.
 Gatet A. II, 258.
 Gaudin II, 258.
 — (le Père) J. II, 258.
 Gaudinière (rue) II, 259.
 Gaullier J. II, 233.
 Gaulot Louis II, 259.
 — Pierre II, 259.
 Gaultier Barthélemy II, 259.
 — Jacques II, 259.
 — de Coutances II, 260.
 Gautherets-en-Terraille (rue) II,
 124.
 Gauthier P. II, 260.

Gautier A.-H. II, 260.
 — E. II, 260.
 Gauvin dit le Picard II, 260.
 Gavinet A.-N. II, 260.
 Gavots (les) I, 273; III, 258.
 Gay J.-J.-P. II, 261.
 — Louis II, 261.
 — (passage) II, 261.
 Gayet (salle) II, 339 ; III, 40.
 — (D^r) Ch. II, 262.
 — E. II, 262.
 Gayette (le Père) III, 282.
 Gayot de Pitaval II, 262.
 Gaz d'éclairage (le) III, 375.
 — (passage du) I, 164.
 Gazette du Gourguillon (la) II, 288.
 Gazette du Lyonnais (la) II, 262.
 Gazomètre (rue du) II, 262.
 Gella (la) I, 337.
 Gelot J.-Ph. II, 262.
 Gémeau (général) II, 262.
 Geminus II, 263.
 Genas (de) F. II, 263.
 — (route de) II, 263.
 Genat Fanny II, 263.
 Gendarmerie III, 116; IV, 96, 104.
 Gendre Clément II, 263.
 Général-Brulart (rue) II, 263.
 — Miribel (rue) II, 264.
 — Plessier (rue) II, 264.
 Générales (rue des) III, 376.
 Geneste Philippe III, 385.
 Génety François II, 264.
 Genève (rue de) II, 265.
 — J.-F. II, 265.
 Gengenue II, 265.
 Genin Emile II, 265.
 Genod Michel II, 266.
 Génovéfains (montée des) II, 266.
 Gensoul (place) II, 267.
 — A.-P. II, 268.
 — J.-F. II, 267.
 — (D^r) II, 267, 351.
 Gentil (rue) II, 268.
 Gentot II, 269.
 George Gaspard II, 269.
 Geramb (de) II, 269; IV, 38.
 Gerbe (rue de la) II, 269.
 Gerboud J.-B. II, 270.
 Gèrente (rue) II, 270.
 Gerin Blaise II, 271.
 Gerland (chemin de) II, 271.
 — (impasse) III, 85.
 Germain II, 319.
 — Henri II, 271.
 — David (rue) II, 271.
 Germanicus II, 271.
 Gerson (place) II, 272.
 — (institution) II, 266.
 — Jean II, 272.
 Gheffaldi J. II, 272.
 Ghislen de Busbecq II, 238.
 Gignoux Régis II, 272.
 Gigodot (rue) II, 273.
 Gilardin II, 273.
 Gilibert (rue) II, 273.
 Gilles Louis III, 89.
 Gillet Joseph IV, 90.
 Gillio César II, 274.
 Gimbre II, 274.
 — J. II, 274.
 Gingenne III, 385.
 Giniez J.-E.-F. II, 274.
 Girard A. II, 275.
 — Alexine II, 275.
 — (général) II, 275.
 — D. II, 275.
 — J. II, 275.
 — P.-F. II, 275.
 Girardet Fr. II, 276.
 Girardon P.-G. II, 276.
 Giraud A. II, 276.
 — J.-B. II, 276.
 Girin Cl. II, 276.
 Girodon A.-J. II, 277.
 Giroflée (la) I, 338; II, 5.
 Giron (capitaine) II, 277.
 Giroud J.-E. II, 277.
 Girrane I, 182; II, 277.
 Glacière (rue de la) IV, 12.
 Glaneur (le) I, 49.
 Glatigny (de) G. II, 278.
 Glénard Fr. II, 278.
 Gloriettes (rue des) II, 278; III, 10.
 Gobin II, 279.
 Godart Justin I, 222 ; II, 279 ; IV, 32.
 Godefroy (rue) II, 279.

- Godinot (général) II, 279.
 — (rue) II, 280; III, 343.
 Godoffre P. II, 280.
 Gohier IV, 259.
 Goiffon G.-C. II, 281.
 — J.-B. II, 280.
 Goiran Barthélemy II, 281.
 Golnitz III, 146.
 Gombette (loi) II, 281.
 Gonaz Fr. II, 281.
 Gonchon Cl. II, 281.
 Gondebaud II, 281.
 Gondi IV, 33.
 Gonin (passage) II, 282.
 — IV, 19.
 Gonnard Philippe II, 282 ; III, 276.
 Gonon Benoit II, 282.
 Gouyn de Lurieu II, 282.
 Gord (impasse) II, 282.
 Gorge-de-Loup (chemin de) II, 82, 283.
 Gorguet (Madame) II, 109.
 Gorjus Henri II, 283.
 Gorlier S. II, 283.
 Got (Béraud du) II, 283.
 Goujon Jean II, 283.
 Goulet (chemin du) II, 284.
 Goullard (abbé) II, 284 ; III, 96.
 — J.-C. II, 284.
 Goullus (général) II, 284.
 Gounod Charles III, 285.
 Gourd Alphonse II, 285.
 Gourdan (de) P. II, 285.
 Gourguillon (montée du) II, 285.
 — (Académie du) I, 8 ; II, 30, 356.
 Gourju Antonin II, 288.
 Gouth-Soulard (Mgr) II, 288.
 Goutte de lait (la) IV, 109.
 Gouvernement (place du) II, 288.
 Gouvernet (abbé de) II, 289.
 Gouverneurs du Lyonnais IV, 59.
 Gouy Georges II, 289.
 Goy B. II, 290.
 Grand A. II, 95, 173; III, 108.
 — Ed. II, 291.
 — frères II, 290.
 — Bichet (impasse du) II, 291.
 Grand Change (place du) I, 371.
 — Hareng (le) III, 5.
 — Orient (café du) III, 169.
 — Palais (place du) I, 119.
 — Soleil (maison du) III, 134.
 — tambour (le) I, 288.
 — thune I, 338.
 Grande Allée (la) III, 169.
 — Claire (la) III, 54.
 — Côte (montée de la) II, 291; III, 287.
 — Côte St-Sébastien II, 291.
 — Fabrique (la) II, 381.
 — ferme (la) III, 258.
 — Rebeyne (la) IV, 200, 228.
 Grandes-Terres (chemin des) II, 292.
 Grands Carmes (les) III, 228.
 — Jours (les) IV, 153.
 Grandon II, 292.
 Grandperret Louis III, 102.
 Grange (de la) J. II, 293.
 — Blanche I, 303.
 — Neuve I, 304.
 — Rouge (chemin de) II, 293; III, 337.
 — Rouge (petit chemin de) II, 208.
 Grassot Pierre II, 293.
 Grataloup (rue) II, 294.
 Grate-cul (montée de) I, 50.
 Gravillon (de) Arthur II, 294.
 Grèce (la) II, 183.
 Greillon (montée du) II, 294.
 Grenelle (camp de) II, 295.
 Grenette (rue) II, 295.
 Grenier d'abondance II, 187.
 — lyonnais (le) III, 321.
 — à sel (le) I, 37; IV, 95, 184.
 Grenouille (place) III, 348.
 Grenouilles (chemin des) II, 133.
 Greppo J.-B. II, 302.
 — Louis II, 302.
 Grésillon J. II, 302.
 Griffon Sébastien II, 303.
 Griffon (rue du) II, 303.
 Grillet (rue) II, 304.
 — Jérôme IV, 72.

- Grillot (le Père) J.-B. II, 304.
 Grimod de la Reynière III, 30, 137.
 Grisard J.-J. II, 304.
 Grivet Fr. II, 305.
 Grobon (rue) II, 305; IV, 29.
 — Eugène II, 306.
 Grogard IV, 153.
 — (rue) II, 306.
 — Alexis II, 306.
 Grogard-Arnaud II, 306.
 Grôlée (rue) II, 307.
 — (de) Jacques II, 73.
 Grolier (place) II, 240.
 — F. II, 309.
 — J. II, 309.
 Grollier Etienne III, 20.
 — de Servièrre G. II, 309.
 — de Servièrre N. II, 309.
 Gromier Ch.-J.-A. II, 310.
 — E. II, 310.
 Gros Aimé II, 310; III, 383.
 — Cl. II, 311.
 — Fl. II, 311.
 — Louis II, 310.
 — de Boze II, 311.
 Grosnet Pierre II, 311.
 Grosses-Têtes (rue des) IV, 83.
 Grotte des Etroits III, 2.
 Gubian Louis II, 311.
 Guérin IV, 172.
 Guérin Hubert II, 311.
 — J.-Cl. II, 312.
 — Louis III, 90.
 — (passage) IV, 175.
 Guérout G. II, 312.
 Guerre-Dumolard II, 256, 312.
 Gueule de carpe II, 312.
 Gueyte (le) II, 221.
 Gui II, 313.
 Guibaud Eustache II, 313.
 Gutchard (place) II, 313.
 — B.-J. II, 313.
 Guidi (de) Sébastien II, 314.
 Guigard J. II, 314.
 Guignol III, 181 et sq, 321; IV, 31, 138, 281 et sq.
 — de l'Argue I, 76.
 — du Caveau I, 351.
 — ronflant (le) III, 351.
 Guigue Cl. II, 314.
 Guillard J.-L. II, 314.
 Guillaume S. II, 315.
 — des Autelz II, 315.
 — Pipet (rue) IV, 148.
 Guillemet D.-P. II, 315.
 Guillerme II, 252, 315.
 Guillermet (Madame) III, 70.
 — Cl. II, 316.
 Guillermin J.-B. II, 316.
 Guillet (Madame) III, 3.
 Guilibert P.-P.-F. II, 316.
 Guillin du Montet IV, 41.
 — de Pougelon II, 316.
 Guillon (abbé) IV, 164.
 Guillot A. II, 316.
 — J. II, 317.
 Guilloitière II, 317, 324.
 Guimet Emile II, 328; III, 190, 379.
 — J.-B. II, 327.
 Guinand (abbé) F. II, 328.
 — (hôpital en) III, 240.
 Guindrand A. II, 328.
 Guittou (rue) II, 328.
 Gustave de Suède III, 163, 165, 306.
 Gutenberg (rue) II, 328.
 Guy III de Forez, III, 65.
 — Louis II, 329.
 — de Chauliac II, 329.
 Guynemer (rue) II, 329.
 Guyot Emile II, 330.
 Gymnase (théâtre du) IV, 31.

H

- Hainl Georges II, 331.
 Halde (du) II, 332.
 Halinard II, 332.
 Halincourt (quai d') IV, 90, 247.
 Halle au blé II, 192, 308.
 — aux grains II, 295.
 — de la Grenette II, 298.
 Hannineq G. II, 332.
 Harangères (rue des) I, 281.

- Hardouin (le P.) IV, 150.
 Haridelles (terre des) I, 306.
 Harmonie gauloise I, 76; III, 55.
 Hayette Fr. II, 332.
 — L. II, 332.
 Hébergerie (rue des) I, 263; II, 296.
 Hedin Amédée II, 332.
 Heilbronn (Madame) II, 332.
 Heinrich III, 201.
 Helvétie (place d') II, 333.
 Hénault A. II, 334.
 Hendricy Martin II, 334.
 Hennequin Ph.-A. II, 335.
 Henon (rue) II, 335; III, 168.
 — (Madame) II, 194.
 Henri (rue) I, 287.
 — Jéronyme II, 336.
 Henri II^e III, 292.
 Henri IV^e III, 49.
 — (rue) II, 336.
 Henri-Dor (rue) II, 337.
 Henry Fr. II, 337.
 — J.-A. II, 337.
 — de Bellevue II, 337.
 Héracle de Montboissier II, 338.
 Herberie (place de l') I, 28; II, 11.
 Herblay (d') II, 338.
 Herbouville (cours d') II, 338 ; III, 40.
 Herideaux (chemin des) II, 339.
 — (terre des) I, 304.
 Hermann Léonard II, 339.
 Hérode II, 129.
 Herriot Edouard II, 239, 339; III, 28, 142, 369.
 Hervier M.-A. II, 340.
 Heyrien (route d') II, 340.
 Higelin Alexis II, 340.
 Hippodrome (place de l') II, 340.
 Hippolyte-Flandrin (rue) II, 340.
 Hirondelles (boulevard des) II, 341.
 Hirsch Abraham II, 342; III, 378.
 — Al.-A. II, 341.
 Hodieu A. I, 287.
 — J. II, 342; IV, 202.
 Hodioux Marie II, 342.
 Hoffet III, 10, 201.
 Hoffhet J.-G. II, 342.
 Holtzem L.-A. II, 343.
 Homme rouge (l') I, 226.
 — de la Roche (place de l') II, 343.
 — de la Roche II, 36.
 Homœopathie II, 314.
 Honorat II, 344.
 Hôpital (quai de l') III, 22.
 — (rue de l') II, 344.
 — (grande rue de l') II, 345.
 — de la Contracterie IV, 29.
 — de la Croix-Rousse II, 93.
 — Desgenettes II, 242.
 — Saint-Luc II, 34.
 — de la Saônerie III, 88.
 — Villemanzy IV, 89.
 Horand A.-Fl. II, 350.
 — (D^r) M.-A. II, 350; III, 31.
 Horloge Charvet II, 365.
 — de Saint-Jean IV, 60.
 Hortos II, 350.
 Hospices (place des) III, 344.
 — d'Angoulême II, 350.
 — des Petites-Sœurs des Pauvres II, 215.
 — du Tiers Ordre IV, 182.
 — des Vieillards (rue de l') II, 34, 350.
 Hoste Paul II, 351.
 Hostellerie de Sainte-Catherine III, 20.
 Hôtel-Dieu II, 2, 344.
 — (passage de l') II, 351.
 Hôtel de Ville II, 231, 352, 361; III, 324.
 Hôtel de la Bonne femme sans tête II, 93.
 Hôtel Catalan I, 65.
 — Collet III, 378.
 — de la Couronne II, 352 ; III, 324.
 — de Cuzien IV, 53.
 — des Deux-Chèvres II, 247.
 — de l'Ecu de France II, 93.
 — de l'Europe I, 209.

Hôtel des Gouverneurs IV, 56.
 — de Malte I, 193.
 — de Milan III, 379; IV, 167.
 — du Nord III, 44.
 — du Parc I, 34.
 — du Petit Versailles IV, 195.
 — de Pizay IV, 95.
 — de la Précenterie IV, 57.
 — de Provence I, 66.
 — des Quatre nations IV, 36.
 — de la Rose III, 136.
 — des Trois-Rois III, 293.
 — de la Valette III, 246.
 — de la Vengeance I, 302.
 Hotelard E.-F. II, 351.
 — F. II, 352.
 Hugo Victor III, 285.
 Hugon J.-B. II, 366.
 Huguetan J. II, 366.
 Humbert 1^{er} II, 366; III, 278.
 — (quai) I, 233.
 — de Villeneuve II, 367.
 Humblot P. II, 236, 367.
 Humilité (rue de l') II, 367.
 Huvelin Paul II, 367.
 Hyvert (D^r) II, 368.

I

Icard (D^r) H.-J. II, 369.
 Igre (passage d') II, 369.
 Il Romano I, 201.
 Iles de l'Archevêque (chemin des) II, 369.
 Ile-Barbe II, 369.
 Illuminations II, 370.
 253.
 Imbaud (rue du Capitaine) II,
 Imbert (D^r) III, 230.
 — Fleury II, 370.
 — François II, 370.
 Imbert-Colomès (rue) II, 371; IV, 35.
 Impératrice (place de l') II, 380.

Impératrice (rue de l') II, 353.
 Impériale (rue) III, 37, 375; IV, 237.
 Imprimerie II, 371; III, 131, 136.
 Incendie de Lyon II, 216, 373.
 Indépendance nationale (société l') II, 132.
 Indépendant (l') II, 375.
 Indiennerie (l') III, 260; IV, 231.
 Innocent IV (pape) III, 307.
 Inondations II, 375; III, 282, 293.
 Inspection des Viandes III, 63.
 Insurrection de 1831 II, 376 ; III, 34, 45 ; IV, 20.
 — de 1834 II, 376.
 Intelligences (groupe des) I, 214; II, 4, 223; III, 177.
 Intendance (hôtel et cour de l') I, 98.
 Intendants (liste des) II, 376.
 Internationale (l') I, 243, 329; II, 147, 152, 181, 252, 309, 315 ; III, 14, 154, 319, 392 ; IV, 117, 144.
 Inthatus II, 377.
 Invalides du Travail II, 226.
 Ioussouff II, 377.
 Isaac (Mademoiselle) II, 378.
 — L.-A.-L. II, 378.
 Isles chevalines (les) I, 304.
 Iung Charles IV, 95.

J

Jaboulay (rue) II, 379.
 Jacobins (académie des) II, 380.
 — (église des) IV, 140.
 — (place des) II, 380.
 Jacomin J.-M. II, 386.
 Jacoton I, 282.
 Jacquand Cl. II, 386.
 Jacquard (rue) II, 386.
 Jacquemin II, 388.
 Jacques II, 388.

- Jacques d'Armagnac III, 288.
 — Moyron (rue) II, 388.
 Jacquet Constant IV, 268.
 — Hubert II, 389.
 — L. II, 389.
 — (abbé) L. II, 389.
 Jacquier Ch. II, 390 ; IV, 238.
 — L. II, 389.
 Jacquin Nicolas II, 390.
 Jambon Philibert II, 390.
 Jamot Cl. II, 390.
 Jandard (bal) II, 97.
 Jangot II, 391.
 — (rue) II, 391.
 Janin (rue) II, 391.
 — Joseph II, 392.
 — (le P.) II, 392.
 — de Combe-Blanche Jean II, 392.
 Janmot (place) II, 330, 392.
 Japon III, 194.
 Jardin Martin II, 393.
 — (maison du) I, 316.
 — botanique II, 273, 393 ; III, 24.
 — de Flore I, 275.
 — d'Hiver II, 334 ; IV, 113.
 — des Plantes (rue du) II, 393.
 Jardins (impasse des) II, 394.
 — (rue des) II, 394.
 Jarente (rue de) II, 394.
 Jaricot Pauline III, 337.
 Jarnac (bataille de) II, 396.
 Jarnieux Isaac II, 397.
 Jarrige G.-F.-X. II, 397.
 Jars Gabriel II, 397.
 Jaurès III, 3.
 Javogues III, 187.
 Jay Al.-M.-F. II, 397.
 Jayet Claude III, 304.
 — Clément II, 397.
 Jayr (quai) II, 398.
 Jean II, 398.
 — duc de Bretagne II, 286.
 — XXII, pape II, 383.
 — le Charlatan IV, 63.
 — Baptiste Say (rue) II, 398.
 — Broquin (rue) II, 399.
 Jean-Carriès (rue) II, 399.
 — de Chazelles II, 400.
 — le Gris III, 1.
 — Jacques Rousseau (quai) III, 1.
 — Jaurès (avenue) III, 3.
 — Jullien (rue) III, 3.
 — Macé (place) III, 3.
 — Marc-Bernard (rue) III, 3.
 — Novel (rue) III, 3.
 — Péréal (rue) III, 4.
 — Pierre-Chevrot (rue) III, 89.
 — Quitout (rue) III, 4.
 — Revel (rue) III, 4.
 — le Sire III, 4.
 — de Tournes (rue) III, 5.
 — Vallier (rue) III, 6.
 Jeanne-Kœlher (rue) III, 6.
 Jeantet Lucien II, 393.
 Jenneval III, 7.
 Jenoudet P.-L.-S. III, 7.
 Jérusalem (rue de) III, 111.
 Jésuites de St Joseph I, 108 ; III, 372.
 Jeu de l'Arc III, 372, 373.
 — de Paume I, 255 ; IV, 202.
 Joannin III, 7.
 — de Paume d'Ainay II, 274.
 Jobbe-Duval F.-M. III, 7.
 Jockey-Club III, 345, 382, 385.
 Jognes Louis III, 8.
 Joinville (quai) II, 317.
 Joliclerc Nicolas III, 8.
 Jolimont (de) T. III, 8.
 Jomard Jacques III, 8.
 Jonage (canal de) II, 337.
 Jordan Alexis III, 9.
 — Antoine-Noël III, 8.
 — Camille II, 239.
 — Ennemond C. III, 9, 73.
 — J.-F.-Aug. III, 9.
 Josaphat (chemin de) I, 3.
 Joseph II empereur III, 306.
 Joséphin-Soulayr (rue) III, 10.
 Joubert L.-M.-Roch III, 12.
 Jouffroy (rue) III, 12.
 Jourdan II, 268.
 — Claude III, 13.
 — (général) III, 13.

Jourdeuil III, 13.

Journal amusant III, 358.

- des Bons Exemples I, 189.
- de Diane I, 63.
- de Lyon II, 354 ; III, 14.
- de Lyon et du Midi III, 14.
- de Médecine IV, 17.
- pour Rire III, 275, 358.
- Républicain III, 14.
- de Ville Affranchie III, 14.
- Jean III, 14.

Journoud L.-Etienne III, 15.

Joussay Jules III, 15.

Jouve Alexandre III, 15.

Jouvin de Rochefort I, 197.

Jouy (hôtel de) III, 305.

Joyard Angel III, 16.

Jubien Louis III, 16.

Jubin III, 16.

Juge-de-Paix (rue du) III, 16.

Juif, avocat III, 17 ; IV, 60.

Juifs (les) I, 46, 296 ; II, 138, 197 ; III, 19, 20, 281.

Juillerat (Mme) Paul III, 18.

Juis (rue des) II, 197.

Juiverie (rue) III, 18.

Jules II, pape I, 42 ; II, 148, 210.

Jules-Brunard (rue) III, 22.

— Courmont (quai) III, 22.

— Farre (boulevard) III, 26.

— Valensaut (rue) III, 27.

Julien Esprit III, 27.

Juliette-Récamier (rue) III, 27.

Julliard Charles III, 29.

Jullien Anth.-Joseph III, 30.

— F.-M.-Alexandre III, 29.

— Jean III, 3.

— Michel III, 29.

Jumelin Jean-P.-Auguste III, 30.

Jurie III, 30.

Jury dégustateur III, 30.

Jusserand Ad.-Jules III, 30.

Jussieu (rue de) III, 31.

Justices de paix (les) III, 17.

Jutet L.-Etienne III, 32.

K

Kair de Blemenstein F.-A. III, 32.

Karr Alphonse I, 44.

Kauffmann I, 364 ; III, 33.

Kimmerling (rue) III, 33.

Kléber (place) III, 33.

Koczinski III, 34.

Krauss Philippe III, 34.

Kuppenheim Joseph III, 34.

L

Labauve III, 41.

L'Abbé Pierre III, 35.

Labé Louise I, 71, 167 ; III, 35.

Lablatinière Clément III, 35.

Lablatinière Louis-Anselme III, 35 ; IV, 225.

La Bonnardière Dominique III, 36.

Laborier Marius III, 36.

Labouret J.-B. III, 37.

La Brély (de) Auguste III, 37.

Lac (rue du) III, 37.

Lacanezière Claude IV, 160.

Lacassagne III, 37, 75.

Lacène Ant.-Etienne III, 38.

La Chaise (le Père) III, 129, 269.

Lachaise Alexandre III, 38.

Lachize Félix III, 38.

Lacour Antoine III, 38.

Lacroix (abbé) Antoine III, 38.

— Laval (de) Jean III, 39.

Lacuria Clément III, 40.

— Louis III, 40.

— P.-F.-Gaspard III, 39.

La Fayette II, 339 ; III, 40.

Lafeuillade III, 7.

Lafon III, 17, 41, 43 ; IV, 204.

Lafont (rue) III, 43.

La Fontaine III, 342.

- Laforest Démophile III, 112.
 Lagrange III, 45.
 — Henri III, 45.
 Lagrevol (de) Alexandre III, 45.
 Lainerie (rue) III, 46.
 Laisné Ant. III, 47.
 La Jaquière III, 47.
 Lalande (rue) III, 47.
 Laliane Louis III, 48.
 Lallié J.-François III, 48.
 Lamanière III, 48.
 Lamartine III, 93.
 Lambert III, 48.
 Lambert (îles) I, 304.
 Lamonière (de) Jean III, 49.
 — (de) J.-P. III, 49.
 Lamothe (fort) III, 49.
 — Antony III, 49.
 — Louis III, 49.
 La Motte-Houdencourt III, 288.
 Lamourette III, 50 ; IV, 70.
 La Mure IV, 54.
 Lamure (passage) III, 50.
 Lamy Adrien-Castarède III, 50.
 Lanessan (de) III, 50.
 Lang Tibulle III, 50.
 Lange (montée de) I, 50.
 Langes (de) Nicolas I, 51.
 Lanterne (rue) III, 50.
 Lapanouze (vicomte de) II, 333.
 Lapasset (général) III, 372.
 La Peyronie I, 17.
 La Pointe (de) L. III, 53.
 Laporte (rue) III, 54.
 Lapoype J.-François III, 54.
 Laprade (de) Victor III, 304.
 Larey I, 66 ; III, 54.
 Laroche Hippolyte III, 54.
 La Rochette (fief de) II, 95.
 Laroyenne (D^e) II, 354 ; III, 54.
 Larracine III, 54.
 Lasours (de) III, 55.
 Lassalle (rue) III, 55.
 — Jean-Louis III, 55.
 Lasserre (abbé de) III, 55.
 La Tourette (de) Claret III, 55.
 Latruffe Claude III, 56.
 Laudun (de) André III, 56.
 Laure César III, 148.
 Laurencin (rue) III, 56.
 — II, 240, 286 ; III, 56.
 — (de) Jean-Espérance III, 57.
 Laurens Jacques III, 58.
 Laurent III, 59.
 — Jacques-Elie III, 59.
 — Pierre III, 58.
 Lavarenne (abbé) IV, 281.
 Lavaudan Alphonse III, 59.
 Lavour III, 59.
 Lavergne II, 257.
 — Claudius III, 59.
 — Marin III, 60.
 Laverrière J.-B. III, 60.
 Lavirotte (D^e) III, 60.
 Lays Jean-Paul III, 60.
 Lazare-Carnot (place) III, 60.
 Lazaristes (les) IV, 33.
 Lebrun Barthélemy III, 61.
 — Henri III, 61.
 — Jean III, 61.
 — Joseph III, 61.
 Le Camus III, 61.
 Leclerc Antoine III, 61.
 — Laurent III, 62.
 — (musiciens) III, 62.
 — (avenue) III, 62.
 Lecourt Pierre-Benjamin III, 63.
 Ledenil d'Enquin Justin III, 63.
 Le Febvre Isaac III, 63.
 Lefebvre (Mme) IV, 298.
 — Eugène IV, 298.
 — Nicolas III, 63.
 — (le P.) Pierre III, 63.
 Legendre-Héral III, 64.
 Léger Alfred III, 64.
 Legrand III, 64.
 — Pierre III, 64.
 Lehmann Auguste III, 64.
 Leidrade III, 65.
 Lemaitre Jules III, 10.
 Le Marguet II, 227.
 Lemercier de Neuville III, 383.
 Le Mire Claude-Noël III, 65.
 Lemontey Edouard III, 65.
 Lemot (rue) II, 272 ; III, 65.
 Lenoir Victor-Benoît III, 67.
 Lentillon II, 97.
 Léo Christian-Wilh III, 67.
 Léotard P.-A.-Eugène III, 67.

- Lepage François l'aîné III, 67.
 Lepagnez François III, 68.
 Lepind J.-B. III, 68.
 Lépine III, 68.
 — Jacques-Joseph III, 68.
 — Jean III, 69.
 — Louis III, 69.
 — Raphaël III, 68.
 Léproseries (les) I, 162.
 Leroudier (Mme) M.-A. III, 69.
 — Emile III, 89.
 — Jean III 71.
 Leroy Guillaume III, 71 .
 Le Royer III, 6, 71.
 Lesbre F.-Xavier III, 71.
 Lescalier (baron) Daniel III, 72.
 Lescot (de) Jacques IV, 163.
 Lespinasse (Mlle de) III, 72.
 Lestrade L.-F. III, 72.
 Letellier IV, 169.
 Letiévant Jean III, 73.
 Lévigne Théodore III, 73.
 Leviste (place) III, 73.
 Levrat François III, 75.
 — François-Marius III, 75.
 — Jules III, 75.
 Lévy Alfred III, 76.
 — Marc III, 75.
 Leymarie Hippolyte III, 76.
 Liberalis III, 76.
 Liberté (cours de la) III, 76.
 — (place de la) IV, 157.
 — (rue de la) I, 379.
 Licinius III, 78.
 Lieutenant-Colonel-Girard (rue)
 III, 78.
 Lieutenant-Colonel-Prévot (rue)
 III, 79.
 Linnéenne (société) III, 79.
 Linsolas (abbé) III, 79.
 Lion (maison du) I, 358.
 Lippus Nicolas IV, 60.
 Lisbonne Maxime I, 292.
 Livet Clément III, 80 ; IV, 185.
 Locard Arnould III, 80.
 Lœwengard Paul III, 80.
 Loge (rue de la) III, 81.
 — du Change I, 369 ; III, 82,
 278.
 Logis de l'Ange II, 321.
 Logis de la Couronne II, 320.
 — du Griffon IV, 244.
 — du Mouton III, 183 ; IV,
 215.
 — de l'Ours III, 326.
 — de Ste-Catherine III, 20.
 — de la Tête-d'Or II, 297 ; IV,
 169.
 Loir III, 102.
 Lombard A.-L. III, 193.
 — député III, 304.
 — (le P.) Etienne III, 82.
 — de Buffières III, 304.
 — Morel L.-M.-G. III, 82.
 Lône (rue de la) II, 379.
 Longue (rue) III, 83.
 Lorette (rue) III, 84.
 Lort (rue de) II, 197.
 Lortet (Mme) Clemence III, 84.
 — (D^r) III, 85 ; IV, 107.
 — (rue) III, 85.
 Loterie impériale III, 85.
 Louis le Débonnaire III, 86.
 — 1^{er} de Villars III, 86.
 — XI roi II, 318 ; III, 291.
 — XII roi II, 325 ; III, 86,
 292.
 — XVI roi III, 87.
 — XVI (place) III, 169.
 — XVIII (place) I, 339.
 — de l'Angle III, 87.
 — le Grand (place) I, 173.
 — le Grand (rue) II, 209.
 — Blanc (rue) III, 87.
 — Carrand (rue) III, 88.
 — Chazette (place) III, 89.
 — Gilles (rue) III, 89.
 — Guérin (rue) III, 90.
 — Vitet (rue) II, 199 ; III, 90.
 Louise (rue) II, 263.
 Loup (saint) III, 91.
 Louvier Ant. II, 236 ; III, 77, 91.
 Loyasse I, 144.
 Loyer Toussaint III, 91.
 Loys (le capitaine) I, 167.
 Lucknow III, 114.
 Ludovic de More III, 288. 379.
 Luert (rue de) II, 197.
 Luigini Alexandre III, 92 ; IV,
 170.

Luigini Joseph III, 92, 301.
 Luizerne (rue) IV, 205.
 Lumagne III, 93.
 Lumière Auguste I, 61 ; III, 104.
 — Louis I, 61.
 Luquet Abraham III, 93.
 Lusterbourg Antoine III 93.
 Lycée (boulevard du) I, 48.
 Lyon (rue de) III, 375.
 — Etudiant (journal) III, 246.
 — Loire (banque) III, 378.
 — Républicain (journal) II,
 32, 81, 199, 201, 390, 393 ;
 III, 63 ; IV, 85.
 — Revue II, 128.
 Lyonnaise (la) III, 93.
 Lyonnet III, 94.
 Lys St Esprit (Chartreuse du) II,
 5.

M

Mabire J.-M.-Ch. III, 95.
 Macchabées (rue des) III, 95.
 Machiavel I, 235 ; III, 96.
 Macho Julien III, 96.
 Macon (général) III, 96.
 Macors II, 395, 396.
 Madagascar II, 310 ; IV, 90.
 Madame (rue) III, 283.
 Madeleine (cimetière) III, 97.
 — (rue de la) III, 97.
 Maderni I, 31 ; III, 98.
 Madiot III, 98.
 Magaud Adolphe III, 99.
 Magdeleine (rue de la) I, 378.
 Magistrature en chemise (la) III,
 25.
 Magneval (rue) III, 99.
 — (de) G. III, 99.
 Magnin IV, 300.
 — André III, 99.
 — Antoine III, 99.
 Magol René III, 100.
 Magnou (maison) I, 170.
 Maheu Jean III, 100.

Maigre Jean III, 100.
 Mail (rue du) III, 100.
 Maillard Jean III, 101.
 Maillot Ant.-Louis III, 101.
 Maires de Lyon II, 357.
 Mairie du II arrondissement II,
 173.
 Maisiat (rue) III, 101.
 Maison de l'Ange IV, 20.
 — de l'Angélique II, 261.
 — de l'Anthouard II, 346.
 — de l'Arche de Noé, II, 301
 — Bergasse II, 345.
 — des Bêtes IV, 55.
 — de la Bonne-nouvelle II,
 346.
 — du Boulet IV, 206.
 — Brunet II, 249 ; IV, 20.
 — Butery II, 345.
 — de la Cèpe d'Or II, 69.
 — du Change de Londres
 IV, 13.
 — du Cheval Blanc IV, 207.
 — Chevallard II, 346.
 — du Claivecin IV, 39.
 — du Concert II, 73.
 — Cozona II, 346.
 — du Dauphin IV, 36.
 — de la décollation de St
 Jean-Baptiste II, 67.
 — Dorée (la) I, 204.
 — de l'Ecu de Venise, IV,
 20.
 — des Etudiants IV, 76.
 — de la Fontaine IV, 13.
 — des Gondi IV, 33.
 — du Grand Palais IV, 56.
 — (la Grande) II, 199.
 — de l'Image de St-Louis
 II, 346.
 — de Lorette II, 199.
 — du Moore II, 301.
 — de N.-D. de la Divine
 Grâce II, 67.
 — de N.-D. de Pitié, II,
 346.
 — du Palais-Royal IV, 185.
 — Paterin IV, 33.
 — Pécoil II, 346.
 — du Pélican II, 199.

- Maison du Phénix IV, 20.
 — des Quatre-Saisons IV, 185.
 — Ronde I, 372 ; IV, 79, 82.
 — Rouge I, 38, 193 ; III, 117.
 — des SSS II, 67.
 — de St-André II, 69.
 — de la Sèpe II, 22.
 — Servan II, 345.
 — du Soleil IV, 199.
 — des Têtes vertes II, 346.
 — de la Toison d'Or IV, 20.
 — des Trois Colombes IV, 207.
 — des Trois Oranges II, 93.
 — de la Vieille Poste II, 346.
 Maître Jacques III, 173.
 Maladière (chemin de la) III, 180.
 — (impasse de la) II, 101.
 Maladrerie de St-Lazare I, 303.
 Malaval J.-Et. III, 102.
 — Louis III, 102.
 Malconseil (puits) III, 308.
 — (rue) III, 353.
 Maléchart Ch.-J. III, 102.
 Malesherbes (rue) III, 102.
 Mal-Gouvert III, 103.
 Mallen (impasse) III, 103.
 Malmazet André III, 103.
 Malpertuis (rue) II, 29.
 Malpertuy Auguste III, 103.
 Malvin de Montazet II, 322 ; III, 103.
 Mandelot (rue) III, 103.
 — (de) François IV, 34.
 Mandeville III, 293.
 Manécanterie (la) IV, 61.
 Mangini (Mme) Félix II, 267.
 — Félix III, 104, 142, 187.
 — Lucien III, 104.
 Manglard Adrien III, 105.
 Manin II, 379.
 — Claude IV, 160.
 Maniquet Marius III, 105.
 Mansart III, 258.
 Manteau-Jaune (rue du) III, 105.
 Manufacture des Tabacs II, 243, 246.
 Marais (du) IV, 32.
 Maransin (baron) J.-P. III, 105.
 Marat (rue) IV, 55.
 — III, 37.
 Marbeuf (de) Yves III, 105.
 Marc-Antoine-Petit (rue) III, 106.
 Marceau (rue) II, 173.
 Marcellin Nicolas-Pancrace III, 107.
 Marchand Louis III, 107.
 Marchande d'aiguilles I, 180.
 — de barquettes I, 183.
 — de coco I, 183.
 — d'encre I, 180.
 — de fleurs I, 184.
 — de glaces I, 183.
 — de journaux I, 183.
 — de peignes I, 183.
 — de plaisir I, 183.
 — de rats blancs I, 184.
 — de roses I, 183.
 Marchands (rue des) III, 130.
 Marchanguy (de) I, 21 ; II, 326 ; III, 188.
 Marché au fil (place du) IV, 152.
 Marduel J.-P. III, 107.
 Maréchale (la) II, 97.
 Maréchal-Foch (avenue) III, 200.
 Marel Louis III, 107.
 Margaron (général) A. III, 107.
 — (baron) P. III, 108.
 Margerand Cl. III, 108.
 Margnolles (rue de) II, 94 ; III, 108.
 Mariage de Figaro II, 51.
 Mariani Michel-Ange III, 108.
 Marie IV, 91.
 Marie-Auxiliatrices I, 231, 261, 275.
 Marie de Médicis II, 320 ; III, 247.
 Mariéton (Mme) III, 109.
 Mariétton (rue et place) III, 109, 345.
 Marigné III, 109.
 Marin J.-Ch. III, 110.
 Marion Claude III, 110.
 Marionnette (la) III, 41, 250, 261 ; IV, 71, 105.
 Marle III, 110.

- Marnas J.-Aimé III, 110.
 Marquemont (Mgr de) III, 110.
 Marquet Aimé III, 111.
 Marquis Jean III, 111.
 Marronniers (rue des) III, 111.
 Marseillaise (la) III, 267.
 Marseille (rue de) III, 112.
 Marteau des hérétiques (le) III, 146.
 Martellange Etienne I, 380 ; III, 113.
 Martha Eugène III, 113.
 Martin (rue) III, 113.
 — (le major) III, 113.
 — Claude IV, 205.
 — Gabriel III, 115.
 — Georges III, 115.
 — Irma III, 115.
 — Pierre III, 114.
 — Basse II, 215 ; III, 337, 397.
 — Daussigny III, 115 ; IV, 103.
 — Rey III, 117.
 Martinel (de) III, 116.
 Martinière (rue de la) III, 116.
 Mas (passage) III, 117.
 Mascarade (la) III, 15, 26, 41, 396.
 Mascrani (maison des) III, 158.
 Mascrary (rue) III, 117.
 Masse des Arcs (la) I, 58.
 Masseau Fix III, 118.
 Masséna (rue) III, 117.
 Massillon II, 233.
 Masson (rue) I, 270 ; III, 118.
 — (Dr) Albert III, 118.
 — J.-B. III, 118.
 — Papire III, 137.
 Massons (chemin des) I, 270.
 Matabon Charles III, 118.
 Matafalon (impasse) III, 119.
 Matagrín Amédée I, 180 ; II, 58, 98, 223, 292, 323, 327, 365 ; III, 182, 294, 356 ; IV, 116.
 Matagrín A.-L.-C. III, 119.
 Matet (rue) II, 353.
 Mathelin Jean III, 119.
 Mathevon Antoine III, 119.
 — Jacques III, 119.
 Mathevon Octave III, 120.
 Mathieu de la Redorte III, 120.
 Mathilde III, 120.
 Mathon de la Cour Charles III, 42, 121.
 Mathon de la Cour Jacques III, 120.
 Matthieu III, 322.
 — Marie II, 130.
 — (le P.) III, 87.
 Matton (pré) I, 305.
 Maucherat de Longpré III, 121.
 Maudite (rue) III, 323.
 Maugeis L. II, 338.
 Maupetit (baron) III, 121.
 Maurice (rue) I, 270.
 Maurico (rue) III, 31.
 Mauvernay (Mme) II, 343 ; IV, 121.
 Mayerne-Turquet Louis III, 121.
 Mayet Etienne III, 122.
 — Léon III, 122.
 — Octave-Félix III, 122.
 Mayeuvre-Champvieux III, 122 ; IV, 36.
 Maynard S. I, 93 ; II, 59, 199 ; III, 122, 194 ; IV, 30.
 Mazard (rue) III, 123.
 Mazard IV, 176.
 Mazarin II, 233.
 Mazenod (rue) III, 124.
 Mazeran Alex.-S. III, 124.
 Mazerat Louis III, 124.
 Mazoier III, 124.
 Mazzoni Ennemond III, 124.
 — Jules III, 125.
 Méandre de Lapouyade II, 271.
 Médecins (collège des) III, 125.
 Médicis (de) Cosme I, 53.
 — III, 44.
 Meigret Louis III, 125.
 Meillant Jacques III, 125.
 Meissonnier (place) III, 125.
 Melleton Jean III, 127.
 Memphis (Société de) III, 127.
 Mendésia III, 144.
 Mendicité (dépôt de) III, 127.
 Ménétrier (passage) III, 127.
 — (le P.) III, 51 ; IV, 103, 194, 200, 228.

- Menoux (de) Melchior III, 129.
 — L.-François-Marie III, 129.
 Mer des histoires (la) III, 288 ; IV, 41.
 Mercié Cl.-Antoine III, 130.
 Mercière (rue) III, 130.
 Mercure Jean III, 137.
 Merdalon (saulée de) II, 327.
 Mère Guy (la) III, 2.
 Mericlet II, 328.
 Méridien (place du) II, 73.
 Mérigote (domaine de la) I, 304.
 Merimée A.-Ch.-E. III, 138.
 Merklin IV, 229.
 Merlin François III, 138.
 Mermet (passage) III, 138.
 — (D^r) III, 343, 348.
 Mesmer II, 46.
 — (impasse) III, 138.
 Mesnard Sébastien III, 138.
 Messager des Dieux (le) I, 352.
 Métayer-Descombes Et. III, 139.
 Métral Pierre III, 139.
 Métrat (rue) I, 378.
 Meunier III, 139.
 Meynet Lucien III, 140.
 Meynier Prosper III, 140.
 Meynis (rue) III, 140.
 Meyssonier Lazare III, 140.
 Miaudre Claude III, 140.
 Michallet Cl.-R. III, 140.
 — J.-B. III, 140.
 Michallon Claude III, 141.
 Michel III, 141.
 — de Beaulieu III, 141.
 — de Jalongnes III, 141.
 — Perret (rue) III, 142.
 — Rambaud (rue) III, 142.
 — Servet (place) III, 142.
 Michelet III, 22.
 Michon F.-Annibal III, 143.
 Miciol André III, 143.
 — Aîné III, 143.
 — Pierre III, 144.
 Midi (cours du) IV, 230.
 — (pont du) II, 244.
 Midrié (impasse) III, 144.
 Migieu (marquis de) I, 10.
 Mignard III, 53.
 Mignot André III, 144.
 Mignes Jean III, 144.
 Millanois III, 144, 342.
 Millaud Edouard II, 354 ; III, 144.
 Millaud (Mme) Rosa III, 333.
 Millefaut Paul-Emile III, 145.
 Millevoye III, 354.
 Million Louis III, 145.
 Millot (abbé) Cl.-F.-Xavier III, 145.
 Mimerel III, 145, 279.
 Mineur Etienne III, 146.
 Minimes (place des) III, 146.
 Mirabeau II, 362.
 Mirabeau du peuple (le) II, 281.
 Mirande Hippolyte III, 147.
 Miron Charles III, 147.
 Misère (rue) IV, 83, 84.
 Miséricorde (place de la) III, 148.
 Missionnaires (rue des) II, 15.
 Missions africaines II, 247.
 Mitte de Chevrières III, 149.
 Modernus Jacobus III, 149.
 Modoin III, 149.
 Moines (rue des) II, 179.
 Molard Etienne III, 150.
 Molette Jean III, 150.
 Molière I, 53, 54 ; II, 171, 207.
 Molière (rue) III, 150.
 Moline de Saint-Yon III, 152.
 Molinos Jacques III, 152.
 Mollard Antoine III, 153.
 — Francia III, 152.
 Mollasson Joannès II, 256.
 Mollière Ant. III, 153.
 — Daniel III, 153.
 — Humbert III, 153.
 Moncey (rue) III, 153.
 Moncorger Henri III, 154.
 Monet Camille III, 154.
 Monfalcon III, 385 ; IV, 147, 267.
 Mongez (abbé) Antoine III, 154.
 Monier Claude III, 154.
 — J.-Henri III, 154.
 Moniteur Judiciaire (le) IV, 17, 207.
 Monnaie (rue de la) III, 155.
 Monnaies (hôtel des) I, 384.
 Monnier Marie IV, 21.

Monod Edmond III, 156.
 Monoyer Ferdinand III, 156.
 Monplaisir (grande rue de) III, 156.
 Monplaisir à l'Asile d'aliénés (chemin de) II, 276.
 Monplaisir à Saint-Alban (chemin de) III, 156.
 Monsieur (quai) II, 241.
 — (rue) III, 151.
 Monspay (marquis de) III, 157.
 Montagne (quartier de la) II, 222.
 Montagnon Etienne III, 157.
 — Vincent III, 157.
 Montagny (chemin de) III, 157.
 Montain Frédéric III, 158.
 Montaing Antoine III, 158.
 Montauban (chemin de) III, 158.
 Montaudoy Benoit III, 159.
 Montazet (Malvin de) III, 159.
 — (place) I, 233.
 Montbazon Marie III, 159.
 Montbernard (rue) III, 79.
 Montbrillant (chemin de) II, 167; III, 159.
 Montchat III, 160.
 Montchoisy (baron de) III, 160.
 Mont d'Or (rue du) III, 160.
 Mont de Piété II, 308.
 Montebello (rue) III, 161.
 Montecuculli II, 295.
 Montel François III, 161.
 Monerrad II, 149 ; III, 161.
 Montesquieu (rue) III, 162.
 Montessuy (fief de) II, 95.
 — J.-François III, 162.
 Montgolfier (passage) II, 196.
 — (rue) III, 162.
 Montgriffon (capitaine) III, 282.
 Montlevault Charles III, 166.
 Mont-Louis (de) René II, 192.
 Montmorillon (abbé de) III, 166.
 Montoya Gabriel III, 166.
 Montpellier II, 335, 338.
 Montriblo (rue) III, 188.
 Montriblond (chemin de) III, 167 ; IV, 216.
 Mont-Sauvage (montée du) III, 167.
 Montucla IV, 157.
 Monvenoux Joseph III, 167.
 Morand I, 302 ; IV, 38.
 — (cours) III, 168.
 — (place) III, 169.
 — (pont) II, 275 ; III, 170.
 Moras Clément III, 171.
 Morat J.-P. III, 172.
 Moreau Guillaume III, 172.
 — J.-Cl. III, 172.
 — J.-D. III, 172.
 Morel (D^r) III, 175.
 — Hilaire III, 174.
 — Jacques III, 173.
 — J.-M. III, 173.
 — Joseph IV, 193.
 — Julien III, 174.
 — Pierre III, 173.
 — (place) III, 173.
 — (Mgr) Théodore III, 174.
 Morelle Julienne III, 175.
 Morellet (rue) III, 175.
 Moréri (Dictionnaire de) II, 226.
 Moricelli Jacques III, 148.
 Morin Jérôme I, 25 ; III, 372 ; IV, 75.
 Morin III, 177.
 — Ernest III, 177.
 — Frédéric III, 177.
 — Pons Henry III, 177.
 Morisot Auguste III, 177.
 Mornieu (de) Gaspard III, 178.
 Mortemart (de) III, 178.
 Mortier (rue) III, 178.
 Mort qui trompe (la) III, 282.
 — (quai de la) IV, 248.
 Mosaïques II, 287, 395 ; IV, 103.
 Mothe III, 178.
 Motte H.-J. III, 179.
 Mottet de Gérando (rue) III, 179; IV, 38.
 Mouche (chemin de la) III, 179.
 — (domaine de la) I, 303.
 — (rue de la) I, 331.
 Mouchon Benoit III, 180.
 Mougins-Rusand P.-B. III, 180.
 Mouillard (rue) III, 180.
 Moulin-à-Vent à Parilly (chemin du) IV, 256.

Moulins (rue des) III, 181.
 — -à-Vapeur (rue des) III, 181.
 Mouraud M.-J.-G. III, 181.
 Mourguet Laurent III, 22, 46, 181 ; IV, 138.
 Moussy J.-M. III, 182.
 Mouterde III, 183.
 Mouton (logis du) IV, 215.
 — (pont) III, 184 ; IV, 215.
 — (rue) III, 183.
 — Antoine III, 184.
 — Gabriel III, 184.
 — Michel III, 184.
 — Duvernet III, 185.
 — Fontenille III, 185.
 Moyriat (comte de) III, 185.
 Moyne III, 149.
 M'Roë III, 186.
 Muette (rue de la) III, 186.
 Mulatière (pont de la) III, 186.
 Mulet (rue) III, 188.
 Muller Eugène III, 188.
 Mulsant M.-Etienne III, 189.
 Munaret (D^e) III, 189.
 Munet Melchior III, 189.
 Munier L.-A. III, 190.
 Muse des Familles (la) II, 279.
 Musée (rue du) III, 190.
 — des Arts décoratifs I, 383.
 — Français (journal le) III, 275.
 — Guimet I, 163 ; II, 10.
 Musicien à la Cendrillon (le) I, 182.
 Musique des Anges (rue) IV, 114.
 Musson Antoine III, 190.
 Musy Jean III, 281.
 Myon R. III, 190.

N

Nadar III, 191, 358.
 Najac (comte de) III, 191.
 Napoléon (place) III, 60.
 — (quai) II, 243.
 — I^e II, 322, 326, 387.
 — III^e II, 314 ; III, 191.

Narcissa IV, 151.
 Nariz IV, 208.
 Navarre P.-Just. III, 191.
 Navier H.-H. III, 192.
 Navigation à vapeur III, 12.
 Naze Jehan III, 192.
 Necker I, 74.
 Nègre (le) I, 183.
 Nemours (duc de) III, 288.
 — (pont de) III, 9, 279.
 Nepple J.-M. III, 193.
 Nérard (rue) III, 193.
 Nérestang (marquis de) I, 338.
 Neuve (rue) II, 277 ; III, 193.
 Neuve-des-Carmes (place) IV, 152.
 — de la Charité (rue) I, 378.
 — de Confort (rue) I, 167.
 — St-Jean (place) III, 194.
 — des Trois Espies (ruelle) II, 174.
 — de la Villardière (rue) III, 196.
 Ney (rue) III, 196.
 Neyrat (Mgr) III, 196.
 Neyret (les) I, 211.
 Neyret (rue) III, 197.
 Neyron Jean I, 105 ; III, 198.
 Neyter Christophe IV, 33.
 Nicod C.-B. III, 198.
 Nicodémi III, 199.
 Nicolai (de) Nicolas III, 199.
 Niepce (rue) III, 199.
 — Léopold III, 199.
 Nivière-Chol III, 200 ; IV, 22.
 Nizard III, 200.
 Nizier de Puitspelu II, 30 ; IV, 241.
 Noailles (avenue de) III, 200.
 Noblesse lyonnaise (la) III, 202.
 Nocé (de) Madeleine III, 202.
 Nodier Charles IV, 125.
 Nogaret J.-Ph. III, 202.
 Noire (rue) IV, 136.
 Noirot (abbé) III, 202.
 Noitoubon III, 206.
 Nolot Antoine III, 202.
 Nonnotte II, 233 ; III, 203.
 Nord (boulevard du) I, 165.
 — (rue du) II, 60.

Nostradamus I, 186; III, 203; IV, 179.
 Notables (les) III, 204.
 Noté Jean III, 93.
 Notre-Dame des Anges de Blye I, 190.
 — de Bon-Rencontre II, 308.
 — de Lorette III, 84.
 Nourricière Rémond I, 61.
 Nourrisson III, 205; IV, 60.
 Nourrit Adolphe II, 322; III, 45.
 Nourry Claude III, 205.
 Nouvelle Douane II, 242.
 Nouvelles ordinaires (les) III, 229.
 Novial (rue) II, 245.
 Noyé F.-A. III, 205.
 Noyel de Belleruche A. III, 205.
 Noyer (port du) I, 279.
 Noyers-greffés (rue des) II, 88.
 Noytolon III, 206.
 Nugue L.-Antoine III, 206.
 Nuits (rue de) III, 206.
 Nuovina (Madame de) III, 206.

O

Oberkampf E.-L. III, 207.
 Obscure François II, 347.
 Observance (montée de l') III, 207.
 Occident (quai d') III, 209.
 Oches (rue des) III, 90.
 Octavio-Mey (rue) III, 209.
 Odet Léonard III, 210.
 — J. III, 210.
 Odier François III, 210.
 Odin J.-J. III, 211.
 Odolric III, 211.
 Œuvre de la Chanson française IV, 21.
 — des Messieurs I, 284.
 — sociales lyonnaises III, 211 et sq.
 — gérées par l'Académie de Lyon III, 216.

Ogier Mathieu III, 219.
 Oiseau de Paradis (maison de l') III, 127.
 Oiselière (rue de l') III, 219.
 Oldericus III, 211.
 Olivier Joséphine-Marie III, 219.
 — Séraphin III, 219.
 Ollier (place) III, 220.
 Olme (place de l') III, 146.
 Omnibus III, 220.
 Onofrio J.-B. III, 221.
 Onomastrophie (l') IV, 15.
 Opera III, 306.
 Oraison doctorale II, 362 ; III, 221.
 Oran (rue d') III, 221.
 Orangères (rue des) I, 281.
 Oratoire (rue de l') IV, 144.
 Orbay (d') François III, 221.
 Orbitello III, 221.
 Ornano (rue d') III, 221.
 Orphelinats III, 222.
 Orseille (fabrique d') II, 297; III, 223.
 Orsel P.-J.-J. III, 224.
 — Victor III, 223.
 Oserra IV, 88.
 Ossaris (rue d') II, 318.
 Ossat (d') Jacques II, 383.
 Ourika II, 54.
 Ours (rue de l') II, 245.
 Outarde d'or (l') I, 249.
 Outhier Célestin III, 224.
 Oyex Eugène III, 224.
 Ozanam (rue) III, 224.
 — (D^r) III, 301.
 — J.-A.-F. III, 224.

P

Pacca (cardinal) I, 102.
 Pagnon J.-M.-J. III, 227.
 Pagny Etienne III, 227.
 Paillemail (le) I, 195.
 Pailleron (rue) III, 227.
 Paix (rue de la) III, 228.
 Palais (rue du) III, 231.

- Palais d'Été (chemin du) III, 228.
 — Grillet (rue) III, 229.
 — de Justice III, 231, 398.
 — de Justice (pont du) III, 230.
 — Royal (maison du) I, 354; III, 303.
 — Saint-Pierre IV, 158.
 Palandre (rue) III, 232.
 Palerme III, 232.
 Palerne de Savy IV, 51.
 Palthion Pierre III, 232.
 Paliard Léon III, 233.
 Pallias Honoré III, 233.
 Pallu H.-N. III, 233.
 Palme (rue de la) III, 307.
 Pandalaix (place) I, 119.
 Pannetier (comte) Cl.-J. III, 233.
 Panthot Claude III, 233.
 — Germain III, 234.
 — J.-L. III, 234.
 Papes reçus à Lyon IV, 64.
 Paphos (clos de) I, 275.
 Papillon (journal le) IV, 269.
 Papon J.-P. III, 234.
 Paquet-Mérel (impasse) III, 234.
 Paquier-Sarrasin J. III, 234.
 Paradin Guillaume III, 234; IV, 43, 54, 89.
 Paradis (rue) II, 108.
 Parat Ph. III, 235.
 Parc (avenue du) III, 235.
 Pareille (rue) III, 236.
 Parelle Louis III, 236.
 Parfait-Silence (rue du) III, 236.
 Parilly à St-Alban (chemin de) III, 236.
 Paris (rue de) III, 237.
 — Humbert III, 237.
 — (musicien) III, 237.
 Parisel III, 380.
 Pariset Ernest III, 237.
 — Robert III, 237.
 Parmentier (rue) III, 237.
 Parraton François III, 238.
 Parrot de Puyroche III, 238.
 Part-Dieu I, 303; III, 239.
 Pasca (Madame) III, 239.
 Pascal II pape I, 23.
 — Antoine III, 239.
 Pascal Françoise III, 239.
 — P.-J. III, 239.
 Pascalon François III, 240.
 — Paul III, 240.
 — Pierre II, 251.
 Pas-Etroit (rue) I, 147.
 Passants (rue des) II, 60 ; III, 240.
 Passerat de la Chapelle IV, 38.
 Passerat de la Chapelle de Bellegarde III, 241.
 Passet (rue) III, 241.
 Passe-Temps (journal le) III, 122.
 Passot Philippe III, 241.
 Pasteur (pont) III, 242.
 — (rue) III, 241.
 Paterin (hôtel) III, 19.
 — IV, 33.
 Patient (saint) III, 242.
 Patois lyonnais III, 242.
 Patras F.-J. III, 242.
 Patrin Eug.-L. III, 243.
 Pattes (rue des) III, 160.
 Pattier (rue) III, 31.
 Paul-Bert (rue) III, 243.
 — Borel (rue) III, 244.
 — Bourde (rue) III, 244.
 — Chenavard (rue) III, 244.
 — Lintier (rue) III, 245.
 Paulette (rue) IV, 21.
 Pauvres de Lyon (les) III, 325 ; IV, 217.
 Pauvre Michel (le) I, 182.
 Pavage de Lyon (le) III, 44, 52.
 Pavillon Nicolas II, 223.
 Pavy (Mgr) III, 246.
 Payan III, 247.
 Payen Cl.-Emmanuel III, 247.
 Pazzi (rue de) III, 247.
 Péaud J. III, 247.
 Pêcherie (quai de la) III, 248.
 Pécheux Laurent III, 250.
 Peintres verriers IV, 61.
 Peladan Adrien I, 102, 109 ; III, 250 ; IV, 51.
 Peladan Joséphin III, 251 ; IV, 51, 53.
 Pelisse F.-Th. III, 251.
 Pelletier (rue) III, 251.
 Pellissier Emile IV, 299.

- Pelonne de Bouzin IV, 268.
 Peloquin Denis III, 251.
 Pelzin III, 14.
 Penin Louis III, 251.
 Pénitents du Confalon (les) II, 198, 308.
 Pénitents de la Croix (place des) III, 142.
 Pénitents du Crucifix (les) IV, 115.
 Pénitents de Notre-Dame de Bon Rencontre II, 198.
 Pénitents de Notre-Dame de Lorette II, 93.
 Pénitentes de Saint-Charles (les) I, 381.
 Pennons (les) III, 252.
 Penot Saint-Cyr III, 253.
 Penthivère (rue de) II, 264.
 Pépin (rue) IV, 206.
 Pératoni A.-A. III, 253.
 Perenin (passage) III, 253.
 Pères (place des) III, 253.
 Pericaud A. III, 198, 254 ; IV, 88, 118, 206.
 Perlet P.-E. III, 254.
 Permezel Léon III, 254.
 Pernette du Guillet III, 254.
 Pernetti (le chanoine) III, 255 ; IV, 122.
 Pernety (général) J.-M. III, 256.
 Pernon Camille III, 257, 385.
 — L.-M. III, 257.
 Perouse III, 232.
 Perrache (allée) II, 243 ; III, 247.
 — Marie-Anne III, 260.
 — Michel III, 260.
 — (père) III, 84.
 — (place) I, 339 ; III, 60.
 — (quartier) III, 257.
 Perrachon André III, 261.
 Perras J.-C.-E. III, 261.
 Perraud (cardinal) I, 102 ; III, 261.
 Perraud Antoine III, 262.
 Perréal III, 4 ; IV, 176.
 Perreau Claude III, 262.
 Perret Ant.-Louis III, 262.
 — Louis III, 262.
 — Michel II, 242 ; III, 142.
 Perret de la Menue Cl.-E. III, 263 ; IV, 51.
 Perret de la Menue J.-M.-E. III, 263.
 Perrichon Camille III, 263.
 — Dominique III, 263.
 Perrin (abbé) III, 264.
 — Antonin III, 265.
 — J.-F.-Edme III, 264.
 — Gabriel IV, 238.
 — Louis I, 42 ; III, 264.
 — Pierre III, 263.
 — Prosper III, 264.
 — (Sainte Marie) III, 265.
 — Théodore III, 265.
 Perrod (rue) III, 266.
 Perron (place du) I, 378 ; III, 266.
 Perron Jean, I, 377.
 Perroud B.-Ph. III, 266.
 — Louis III, 266.
 Pescherie (rue de la) I, 263.
 Pessonneaux (abbé) III, 266.
 — Louis III, 267.
 Pestalozzi II, 294 ; III, 126, 267.
 Peste de 1628 III, 268.
 Pet-Etroit (rue) I, 147.
 Petit Fl.-G. III, 269.
 — L.-H. III, 268.
 — Marc-Antoine III, 106, 385.
 — Change (place du) III, 269.
 — chose (le) IV, 91.
 — Collège (place du) III, 269.
 — David (rue) III, 270.
 — Forez (capucins du) I, 333.
 — Jean de Bavière I, 181.
 — Journal (le) III, 271.
 — Louvre (maison du) I, 354.
 — Lyonnais (le) IV, 189, 208.
 — Palais (place du) II, 288.
 — Paris (maison du) I, 265.
 — Pères (rue des) IV, 144.
 — Soulier (rue) III, 31.
 — Versailles (hôtel du) IV, 195.
 Petites Ecoles (les) II, 172.
 — Provence (la) IV, 216.
 — rue Longue III, 309.
 — Sœurs (chemin des) III, 271.
 Petitot II, 326 ; III, 271.

- Pétrarque III, 271.
 Pétrequin (rue) III, 271.
 Peuch F. III, 272.
 Peuple (rue du) II, 65.
 Peut H. III, 272.
 Pey J.-B. III, 272.
 Peyrat (rue du) I, 37.
 — (du) Jean IV, 85.
 — (du) Guillaume III, 272.
 Peyraud Gilbert III, 273.
 Peyronnet Louis III, 273.
 Pézard F. III, 273.
 Pézieux J.-Alexandre III, 273.
 Pezon IV, 101.
 Pezzani III, 274.
 Pharmacie de l'Hôtel-Dieu II, 347.
 Phélypeaux (rue) III, 274.
 Philematius III, 274.
 Philibert-Delorme (rue) III, 274.
 Philipon Charles III, 275.
 Philippe IV, 170.
 — I^{er} de Savoie, III, 276.
 — V le Long II, 383.
 — Gonnard (rue) III, 276.
 Philippe de la Salle (rue) III, 276.
 Philippines (les) III, 276.
 Piaton Pierre III, 277.
 Pic F.-Ant. III, 385.
 Picard (le cabinet) IV, 22.
 — J.-G. III, 277.
 Picot III, 99.
 — et Fazy II, 243.
 Picpus (religieux de) III, 253.
 Picquet F. III, 277.
 Pie VII, pape I, 184.
 Pie (chemin de la) III, 277.
 Piementa (chemin de la) III, 277.
 Pierre (pont de) II, 3 ; III, 279.
 — I^{er}, archevêque III, 278.
 — II de Tarentaise III, 278.
 — III de Savoie III, 278.
 — d'Epinac III, 278.
 — Aigle I, 322.
 — Azard IV, 161.
 — Blanc (rue) III, 283.
 — Corneille (rue) III, 283.
 — Dupont (rue) III, 284.
 — fritte III, 353.
 Pierre percée (rue de la) III, 334.
 — plantées (rue des) III, 287.
 — Robin (rue) III, 287.
 — Scize III, 287.
 — Verger (rue) III, 294.
 — Vive (rue de) II, 238.
 Pierret Antoine-Aug. III, 294.
 Pierrevin (de) Marie III, 295.
 Pies de Fuer (rue des) II, 174.
 Piestre III, 295.
 Pigeons voyageurs II, 222.
 Pignocher III, 296.
 Pigout Robert III, 296.
 Pila Ulysse III, 296.
 Piles (de) IV, 137.
 Pillart Jean-Louis III, 297.
 Pillehotte III, 297.
 Pillement III, 297.
 Pillet, bouquiniste II, 23.
 — F. III, 66 ; IV, 36.
 — Roger III, 297.
 Pilliod Claude III, 298.
 Pilori (le) II, 297.
 Pilotte (M^{me}) III, 298.
 Pinay Périnette II, 76.
 Pincettes (abbé) III, 302.
 Pinchard Louis III, 298.
 Pinel (boulevard) III, 298.
 Pine des Granges IV, 103.
 Pinet Cl.-A.-Napoléon III, 298.
 — Hipp. III, 299.
 Pinetti Joseph III, 299.
 Pins (chemin des) III, 38.
 Pionnière (rue de la) II, 399.
 Piperoux (rue) III, 299.
 Piquet Pierre III, 299.
 Piraud Cyr III, 299.
 — J.-Louis III, 300.
 Piron II, 51.
 Pisse-truie (rue) IV, 86.
 Piston (baron) Joseph III, 300.
 Pitra Cl.-Antoine III, 300.
 Pitrat (impasse) III, 300.
 Pitt III, 300.
 Pivoine II, 86.
 Pizay (rue) III, 301.
 Pize Louis III, 36.
 Pizzety Claudius III, 302.
 Place (de) Guy III, 302.
 — (tailleur) II, 303.

- Plantechoux I, 305 ; IV, 260.
 Plantigny (île) I, 145.
 Plassard Cl.-J. III, 302.
 Plasson (abbé) III, 302.
 Plat (rue du) III, 303.
 Plat-d'Argent (rue du) IV, 176.
 — de Fourvière (chemin du) III, 16.
 Platière (rue de la) III, 306.
 Plâtre (rue du) II, 321 ; III, 308.
 — Saint-Esprit (le) III, 308.
 Plébiscite (le) III, 361.
 Plénay (rue) III, 127, 309.
 Plots (les) III, 310.
 Pochon (restaurant) III, 147.
 Poidebard II, 10 ; III, 310 ; IV, 28.
 Poidebard Alex III, 310.
 Poilly (de) François III, 310.
 Point-du-Jour (place du) I, 215.
 Pointe III, 311, 377.
 Poirier-sans-pareil (rue du) II, 101.
 Poivre (rue) III, 311.
 Poix Claude III, 312.
 Police IV, 196.
 Polinière (de) Augustin III, 312.
 Pollet J.-M. III, 313.
 Pollosson Auguste III, 313.
 — Maurice III, 313.
 Polonus (colonel) III, 313.
 Pomey F.-Ant. III, 313.
 Pomme (maison de la) I, 149.
 — de-Pin (rue) III, 314 ; IV, 93.
 Pommerol (boulevard) III, 314.
 Pommier Auguste III, 314.
 Pommiers (chemin des) III, 314.
 Pompadour (la) III, 289.
 Pompasky J.-B. III, 314.
 Pompiers I, 358 ; II, 5 ; III, 284, 314 ; IV, 196.
 Poncet (Dr) Antonin IV, 158.
 — Benoît III, 315.
 — F.-M. III, 315.
 — Gaspard-André III, 315.
 — J.-B. III, 315.
 Poncet J.-B. III, 315.
 Poncecettes-au-Massues (chem. des) III, 316.
 Pondeveaux J.-Alexandre III, 316.
 Ponet Adolphe III, 316.
 Pons III, 316.
 — Claude III, 317.
 — de l'Hérault III, 317.
 Ponsonnaud Pauline III, 317.
 Pont (place du) III, 318.
 Ponts (avenue des) I, 227.
 Pont-d'Alai (chemin du) III, 318.
 Pont de Fourvière II, 222.
 Pontet III, 318.
 Ponthus-Cinier III, 318.
 — de Thyard IV, 122.
 Ponvoisin III, 353.
 Porcelet (auberge du) I, 263.
 Porcherie (rue de la) III, 81.
 Port-au-Bois (rue du) III, 319.
 — aux Chaines (le) IV, 183.
 — Charlet (rue du) II, 198.
 — Neuville (place du) III, 319.
 — du-Roi (place) I, 353.
 — Sablé (place du) I, 217.
 — Saint-Clair (le) IV, 188.
 — Saint-Paul (le) IV, 91.
 — du-Temple (rue du) III, 319.
 — du Tibre (le) IV, 137.
 Porte-frau (rue) I, 259.
 — froc (rue) I, 259.
 — du Temple (la) III, 320.
 — Claude III, 245, 321.
 — (de la) Hugues III, 321.
 Portier (Mgr) III, 322.
 Pose de la première pierre de l'Hôtel de Ville III, 361.
 Possevin Antoine III, 322.
 Poterie (rue de la) IV, 83.
 Poterle (rue de la) IV, 83.
 Poterne (rue de la) IV, 83.
 Pottier Eugène II, 181.
 Potton F.-F.-Ariste III, 322.
 Poudrière (rue de la) III, 322.
 Poulailerie (rue de la) III, 323.
 — Saint-Paul (rue de la) III, 209.
 Poulard III, 326.
 Poullin de Lumina II, 374 ; III, 326.
 Poupar III, 326.
 Pourchet Edouard III, 326.

- Pouteau III, 51, 307, 327.
 Pownal Jean III, 327.
 Pradel (de) Eugène I, 22.
 Pradier-Fodéré III, 327.
 Prado (place du) III, 328.
 — (refuge du) III, 328.
 Prandières (de) Martial III, 328.
 — (de) IV, 238.
 Pravaz (rue) III, 328.
 — (Dr) IV, 75.
 Pravieux (de) Cl. III, 329.
 Pré-Gaudry (chemin de) III, 330.
 — de Plantechoux III, 260.
 — des Repentis II, 326.
 — de la Vache II, 79.
 Précenterie (la) IV, 57.
 Précurseur (journal le) III, 26.
 Précy (général) II, 29, 243 ; III, 329.
 Précy (rue) III, 87.
 Préfets du Rhône (les) III, 77.
 Préfecture (la) II, 382 ; III, 77.
 Prella Eugène III, 330.
 — et Cie III, 386.
 Premier-Film (rue du) IV, 89.
 Prés (rue des) II, 399.
 Présents (les) III, 331.
 Président-Carnot (rue) III, 331.
 Présidial (le) III, 331.
 Presse lyonnaise (la) III, 332.
 Pressensé (de) Francis III, 333.
 Prêt d'honneur (le) III, 333.
 Prêtres (rue des) III, 334.
 Prévost (abbé) I, 17.
 — (capitaine) IV, 166.
 Prévôts des Marchands (liste des) II, 356.
 Prill (le P.) I, 351.
 Primat (Mgr) III, 334.
 Primatie de l'Eglise de Lyon IV, 64.
 Prince-Impérial (quai du) II, 33.
 Princesse (chemin de la) III, 335.
 Priscus (saint) III, 335.
 Prison militaire IV, 96.
 Privas Xavier III, 335.
 Privat (Mgr) IV, 82.
 Probus III, 161.
 Processions blanches (les) III, 336 ; IV, 67.
 Procession des coups de poing II, 26.
 Professeur-Beauvisage (rue du) III, 337.
 Professeur-Rollet (rue du) III, 337.
 Professeur-Weill (rue du) III, 337.
 Progrès (journal le) III, 60, 378 ; IV, 183.
 Projetée-des-Tapis (rue) II, 165.
 Promenade des Repentis III, 97.
 Promio-Evrard (M^{me}) III, 93.
 Prony G.-F.-M. III, 337.
 Propagation de la Foi III, 148, 337 ; IV, 93, 96.
 Prost Amédée III, 338.
 — de Royer III, 231, 339 ; IV, 299.
 — Pierre-Marc III, 340.
 Protestant (temple) I, 161.
 Protestants (les) III, 83 ; IV, 160.
 Provence (rue de) III, 340.
 Providence Caille (la) I, 327.
 — du Chemin Neuf (la) II, 126.
 — du Prado IV, 109.
 — des Sœurs de la Trinité IV, 149.
 Prudhomme III, 341.
 Prunelle (Dr) III, 40, 148, 149, 341.
 Pugens (gymnase) IV, 204.
 Puget (de) Louis III, 342.
 Puits-d'Ainay (rue du) I, 12.
 — d'Amour (maison du) I, 370.
 — d'Amour (le) II, 245.
 — Gaillot (rue) III, 342.
 — Pelu (rue du) III, 229.
 — Saint-Michel au Rhône (chemin du) IV, 40.
 — du Sel (quai) III, 287.
 — de la Porcherie à la grande maison de Pompério (rue tendant) II, 238.
 Pupazzi (les) III, 383.
 Pupier Barthélemy III, 344.
 Purcherie (rue de la) III, 81.
 Puvis de Chavanne I, 40.

Puyroche (Parrot de) III, 238.
 — Wagner Charlotte III, 345.
 Puzy (rue de) I, 92.
 Pyramide (place et rue) III, 109, 345.
 Pyramides (les) II, 400.

Q

Quarantaine (chemin de la) III, 347.
 Quart d'heure de Rabelais (le) III, 352.
 Quatre-Chapeaux (rue) III, 348.
 — Colonnes (rue des) III, 349.
 — Évangélistes (enseigne) III, 230.
 — Maisons (rue des) I, 88.
 — Vents (rue des) III, 349.
 Querville Louis III, 349, 380.
 Quibly III, 350.
 Quidant Alfred III, 350.
 Quincieux (baron de) III, 350.
 Quirini (le nonce) I, 16.
 Quivogne (rue) III, 350.

R

Rabanis II, 284.
 Rabelais (rue) II, 66, 142, 179 ; III, 351.
 Rabot François III, 353.
 Rachais (chemin) III, 33.
 — (rue) III, 354.
 — (de) II, 367 ; IV, 245.
 Rachel I, 204 ; III, 354.
 Racine Louis I, 4 ; III, 354.
 Raclet Joanny III, 354.
 Raceccomodeur (le) I, 183.

Ragueneau III, 152.
 Raguenet Antoine III, 354.
 Raisin (rue) III, 5.
 — Antoine III, 355.
 Ramand Adrien III, 355.
 Rambaud (quai) III, 355.
 — François III, 356.
 — J.-H. III, 356.
 — Michel III, 142.
 Rame Albertin III, 357.
 Rameau J.-Ph. III, 357.
 Ramier IV, 13.
 Rampon (chemin) III, 357.
 Ramus Albertin III, 357.
 Randon II, 386 ; III, 357 ; IV, 38.
 Ranvier J.-V. III, 358.
 — L.-A. III, 358.
 Raoul de la Roche Aymon III, 358.
 — de la Torrette III, 358.
 — Servant (rue) III, 359.
 Raspail V.-F. I, 41.
 — (place et rue) III, 359.
 Rast J.-J. III, 364.
 — Maupas (rue) III, 364.
 — Maupas J.-B.-A. III, 364 ; IV, 153.
 Rater (chemin) II, 338.
 — (montée) III, 364.
 — Gabriel III, 365 ; IV, 38.
 Raulin (rue) III, 365.
 Rault Victor III, 365.
 Ravarin Fleury III, 365.
 Ravat (rue) III, 365.
 Rave J.-M. III, 365.
 Ravel de Malleval III, 366.
 Ravelin de la Croix-Rousse II, 93.
 Raverat (baron) III, 366 ; IV, 13, 107.
 Raverat P.-O. III, 366.
 Ravez (rue) III, 371.
 Ravier (rue) III, 367 ; IV, 195.
 — du Magny A.-J.-M. III, 367.
 — du Magny Ph.-A.-E. III, 367.
 Raymond (rue) III, 368.
 Raynaud (le P.) Théophile IV, 44.
 — de Forez III, 368.
 — de Semur III, 368.

- Raynaud Th. III, 368.
 Razuret Jacques III, 368.
 Réal Antony I, 241.
 Rebatel Fleury III, 369.
 Récamier Juliette II, 69.
 Recluseries (les) III, 369.
 Recluses (prison des) I, 102.
 Recollets (les) IV, 33.
 Recordon Pierre III, 369.
 Redoute de la Sentinelle II, 324.
 Refuge Saint-Michel III, 96.
 Regaud Francisque III, 369.
 Régis Guillaume III, 71.
 Regnault de Parcieu A.-F. III, 370.
 Regnier III, 25.
 — (ruelle) I, 167.
 — Gaspard III, 370.
 — J.-M. III, 370.
 Regny J.-A. III, 370..
 Reigner J. III, 370 ; IV, 101.
 Reine (rue de la) II, 228.
 — des Tillens (la) I, 254.
 Reithofer P. III, 371.
 Religieuses de Sainte-Marie IV, 93.
 Rembaud J.-H. III, 356.
 Remilleux M.-E. III, 371.
 — P. III, 371.
 Remparts-d'Ainay (rue des) III, 371.
 Rémy (saint) III, 373.
 — III, 373.
 Renal Antony III, 373.
 Renan (rue) III, 374.
 Renard (le ténor) III, 374.
 — Joseph III, 374.
 Renaut Joseph III, 375.
 Renaux Jules III, 375.
 René (le roi) IV, 85.
 Renouard IV, 79.
 Repentirs (promenade des) III, 97.
 Repiquet L.-A. III, 375.
 Repos (rue du) III, 375.
 Républicain (journal le) I, 357.
 République (place et rue) III, 375.
 — républicaine (journal la) II, 74.
 Réservoir (rue du) III, 384.
 Resseignier (le bailli de) III, 289.
 Ressicaud (rue) I, 55.
 Restaurant Poble I, 352.
 Restier Antoine-J. III, 384.
 Retro-monétam (rue) IV, 201.
 Retz (quai de) III, 384.
 Reure (abbé) IV, 240.
 Revel Charles III, 387.
 — Jean III, 4, 387.
 Reverchon Cl.-André III, 387.
 — J.-Cl.-H. III, 387.
 Revéroni Antoine IV, 35.
 — Jacques IV, 36.
 Revoil Ant.-Henry, I, 200 ; III, 387.
 Revoil Pierre III, 387.
 Revol III, 388.
 Révolte des chapeliers IV, 49.
 Révolution (pont de la) III, 279.
 — (quai de la) I, 353.
 Revue du Lyonnais II, 244 ; IV, 31, 253.
 — de Paris IV, 144.
 — du Siècle IV, 21.
 Rey (montée) III, 364, 388.
 — Etienne III, 389.
 — Guillaume III, 388.
 — Jean-Vincent III, 388.
 — Lauras J.-J. III, 389.
 Reybaud Joseph-Jules III, 389.
 Reyer Ernest III, 286.
 Reynaud III, 389.
 — F.-Léonce III, 389.
 — Jean III, 390.
 Reyre Clément III, 390 ; IV, 38.
 — Joseph III, 390.
 — Vincent IV, 41.
 Rhins (de) J.-L. III, 390.
 Rhodes (de) Georges III, 390.
 Rhône et la Saône (le) II, 86.
 Riard (rue) III, 334.
 Ribollet René III, 391.
 Ribot (rue) III, 391.
 Riboud (rue) III, 391.
 — IV, 259.
 Riboutté F.-Louis III, 391.
 Richan (rue) III, 391.
 Richard Albert III, 34, 154, 392 ; IV, 117.

- Richard (fondation) III, 156.
 — Ernest III, 392.
 — Fleury III, 392.
 — Pierre-Alexandre III, 392.
 — III, 392.
 — Vitton (cours) III, 393.
 Richelieu (cardinal de) Alphonse III, 393.
 Richelieu (cardinal de) Armand, III, 393.
 Richerand Etienne III, 394.
 Ridet Edmond-Auguste III, 394.
 Rieu (fontaine de) II, 221.
 Rieussec François III, 310, 395.
 — Justinien III, 394; IV, 238.
 — Pierre-François III, 394.
 Rigaudière (la) III, 305 ; IV, 183.
 — (rue de la) IV, 92.
 Rigout Louis III, 395.
 Rigod Gabriel III, 112.
 — de Terrebasse I, 65 ; II, 243.
 Ringuet J.-P. III, 395.
 Riocreux J.-Cl. III, 395.
 Riotor III, 395.
 — Louis-Em. III, 395.
 Risamburgh (van) F. III, 396 ; IV, 36.
 Risamburgh (van) J. III, 396.
 Risberme IV, 155.
 Rivaud-Landrau III, 396.
 Rive Francisque III, 396.
 Riverieulx de Chambost III, 396.
 Rivet (rue) III, 360, 397.
 — Denis III, 397.
 Rivière J.-Cl. III, 397.
 Rivières (chemin des) III, 397.
 Rivoire François III, 398.
 Rize (rue de la) III, 398.
 Roanne (place de) III, 398.
 — (pont de) I, 236.
 Robatel Tobie III, 399.
 Robert d'Auvergne III, 399.
 — (rue) III, 399.
 — Jean-Pierre III, 399.
 Robespierre (place) III, 169.
 Robin Pierre III, 287.
 — Auguste IV, 9.
 — Denis-Léopold IV, 9.
 Rochas Félix IV, 9.
 Roche (rue de la) IV, 9.
 — J.-B. IV, 10.
 — Ch.-Antoine IV, 10.
 — Aymon (Raoul de la) III, 358.
 Rochebaron (de) IV, 94.
 Rochebonne (de) Charles IV, 10.
 Rochecardon I, 336.
 Rochefort (glossaire de) II, 294.
 Rocher de Cancale I, 350.
 Rochex J.-P.-Albert IV, 10.
 Rockefeller (avenue) IV, 10.
 Rodet Alexandre IV, 10.
 Roffavier Georges IV, 11.
 Roger (rue) II, 395.
 Rognat Etienne IV, 11.
 Rohaut de Fleury (général) IV, 11.
 Roi des ribauds (le) IV, 66.
 — d'Or (maison du) I, 170.
 Roland (rue) III, 309.
 — Olivier IV, 11.
 — de la Platière II, 242 ;
 ° IV, 11.
 Rolland Scipion Th. IV, 12.
 Rollet III, 337 ; IV, 12.
 Romagny (rue de) II, 233.
 — (ruelle de) II, 253.
 Roman Ernest IV, 12.
 Romarin (rue) IV, 12.
 Rondelet J.-B. IV, 13.
 — Antoine-F. IV, 14.
 Ronsard III, 275.
 Rontalon I, 354.
 — (hôtel de) III, 303.
 Ropitel Jean IV, 14.
 Roquette (rue de la) IV, 14.
 Rose d'or (la) IV, 73.
 Rossan (chemin de) IV, 15.
 Rossat Louis IV, 16.
 Rosset I, 97.
 — (de) F. III, 47.
 Rossignol-Rollin I, 352; II, 334.
 Rôtisserie (rue de la) IV, 176.
 Rotonde (la) III, 163.

Roubaud F.-Félix IV, 16.
 — Louis-Aug. IV, 16.
 Roubiez Lazare IV, 16.
 Roubillac Louis-F. IV, 17.
 Rouge (pont) IV, 171.
 Rougier Louis-Aug. IV, 17, 29.
 — Marc-Antoine IV, 17.
 — Paul III, 354 ; IV, 17.
 Roullier Christian-H. IV, 17.
 Roulliet P.-Amarante IV, 18.
 Rousseau J.-J. II, 50, 265, 361 ;
 III, 1, 37.
 Rousselet Claude IV, 18.
 Rousset Alexis I, 120, 128, 158 ;
 II, 171, 214, 250 ; III, 185, 241,
 317 ; IV, 18, 218, 234, 236.
 Roussy (rue) IV, 19.
 Rouvière Lambert IV, 19.
 Rouville (place) IV, 19, 52.
 Roux (abbé) Cl.-A. IV, 20.
 — Léonard IV, 20.
 — Meulien Charles IV, 21.
 — Soignat (rue) IV, 21.
 Reveroni III, 165.
 Roville Guillaume III, 135.
 Roy Camille IV, 21.
 Royale (rue) IV, 21.
 — (grande rue) IV, 237.
 Royal-Hôtel I, 189.
 Royaume IV, 22.
 Roybet Ferdinand IV, 22.
 Rozier (abbé) III, 118.
 — (rue) IV, 23, 87.
 Rubellin J.-Cl. IV, 24.
 Rubys (de) III, 84, 336 ; IV, 24,
 208, 230.
 Rue (de) II, 197.
 Ruel (chemin de) IV, 32.
 Ruer (montée du) II, 14.
 Ruest Jules IV, 24.
 Rully (de) Agathange IV, 25.
 Rumfort (soupe à la) IV, 230.
 Ruolz (de) Ch.-J. IV, 25.
 — (baron de) Ferdinand IV,
 25.
 — Montchal (de) Léopold IV,
 25.
 Rupplinger (rue) IV, 25.
 Rusticus (saint) IV, 26.

S

Sables (montée des) IV, 10.
 Sabran Hermann IV, 27.
 Sacerdos (saint) IV, 27.
 Sacré-Cœur (chemin du) II, 226.
 Sade (marquis de) III, 293.
 Sage Jean-M. IV, 27.
 Sagesse triomphante (loge la) IV,
 164.
 Sain d'Arod IV, 28.
 Sainte Agathe (vœu de) IV, 49.
 Saint-Alban (hospice de) III, 150.
 — Alban (impasse) IV, 28.
 — Alexandre (place) IV, 28.
 — Ambroise (logis de) III,
 309.
 — Amour (rue) IV, 29.
 — André (de) III, 288.
 — André (rue) III, 112 ; IV,
 29.
 — Antoine (quai) IV, 29.
 — Aubin (le P. de) Jean IV,
 32.
 — Barthélemy (la) IV, 34.
 — Barthélemy (montée) IV,
 32.
 — Benoit (rue) IV, 34.
 Sainte Beuve III, 28 ; IV, 148,
 240.
 Sainte-Blandine (rue) II, 132.
 Saint-Bonaventure (rue) IV, 34.
 — Bonnet (de) Jean IV, 35.
 — Bruno (rue) IV, 35.
 Sainte-Catherine (rue) IV, 35.
 — Catherine (petite rue) I, 33.
 — Cécile (la) I, 292.
 Saint-Charles (chemin) II, 134.
 — — (rue) I, 55.
 — — (sœurs) I, 55.
 — Clair (chemin de) II, 338.
 — — (place) III, 89.
 — — (pont) I, 24.
 — — (quartier) IV, 37.
 — — Dupont (montée) IV,
 40.
 Sainte-Claire (place) II, 330.
 — — (rue) II, 329.

- Saint-Claude (rue) IV, 40.
 Sainte-Colombe (rue) III, 113 ;
 IV, 40.
 Saint-Côme (rue) II, 11.
 — Côme (le tournant) I, 28.
 Sainte-Croix (rue) IV, 41.
 Saint-Denis (rue) II, 335.
 — Denis de Bron IV, 119, 120.
 — Dominique (rue) II, 168.
 Sainte-Elisabeth (rue) I, 378 ; II,
 252.
 Sainte Elisabeth de Bellecour
 (monastère) I, 381.
 Saint-Eloi (place) III, 88.
 — Eloi (rue) IV, 41.
 — Ennemond IV, 42.
 — Epipoy (chapelle de) III,
 288, 292.
 — Etienne (rue) IV, 42.
 — Eucher (rue) IV, 42.
 — Eve Jean IV, 43.
 — Eve Pierre-Emm. IV, 44.
 — François (église) I, 100.
 — François-d'Assise (rue) IV,
 44.
 — François-de-Sales (rue) IV,
 44.
 Sainte-Foy (chemin de) II, 110.
 Saint-Georges (passerelle) IV, 50.
 — Georges (rue et place) IV,
 45.
 Sainte-Hélène (rue) I, 65 ; IV, 50.
 Saint-Irénée (rue) IV, 54.
 — Irénée à Sainte-Foy (che-
 min de) IV, 55.
 — Jacquême (chapelle) IV,
 79.
 — Jacques (rue) I, 92 ; IV,
 55.
 — Jean (rue et place) IV, 55.
 — — Simon IV, 71.
 — — Paul IV, 72.
 — — de Dieu (hospice) IV,
 72.
 Sainte-Jeanne (rue) I, 364.
 Saint-Jérôme (rue) IV, 72.
 — Joseph (rue) I, 92.
 — Just IV, 72.
 — Just à Saint-Simon (che-
 min de) IV, 75, 125.
 Saint-Lager (Dr) Jean IV, 75.
 — Laurent (barrière) I, 247.
 — — (montée) IV, 75.
 — — des Vignes III,
 347.
 — Lazare (domaine de) II,
 339.
 — Lazare (rue) IV, 76.
 — Louis (maison) I, 170.
 — Louis (rue) IV, 76.
 — Loup IV, 76.
 — Marc (chemin) IV, 76.
 — Marc (rue) III, 6.
 — Marcel (rue) IV, 77, 114.
 Sainte-Marie (rue) IV, 25, 92, 162.
 — — (Dr) Etienne IV, 77.
 — — aux Chaines (quai)
 I, 101; III, 322;
 IV, 90.
 — — Perrin Antoine IV,
 77, 185.
 — — des Terreaux IV, 78.
 Saint Martin de la Chanal I, 368.
 — — (rue) IV, 225.
 — Maurice (rue) IV, 44.
 — Michel III, 29, 113.
 — — (église) I, 62.
 — — (place) I, 62.
 — — (rue) IV, 40.
 — Monique (rue) I, 104; II,
 305.
 — Nicolas (rue) IV, 78.
 — Nizier (place) IV, 79.
 — Olive Paul II, 92, 394; IV,
 82.
 — Paterne (chemin de) I, 218.
 — Patient III, 242; IV, 83.
 — Paul (place) IV, 83.
 — Paul (rue) IV, 83.
 — Pierre (abbaye de) IV, 158.
 — — (palais) IV, 158.
 — — (place) III, 125.
 — — (rue) III, 244.
 — — de-Vaise (rue) IV,
 86.
 — — le-Vieux (rue) IV,
 86.
 — Polycarpe (rue) IV, 87.
 — Pothin (place) II, 164; III,
 276; IV, 88.

- Saint Priest (chemin de) IV, 88.
 — Priest IV, 88.
 — Roch (chapelle de) II, 26.
 Sainte-Rose (rue) II, 155.
 Saint-Sacerdos IV, 88.
 — Sébastien (montée) IV, 88.
 — Simon (chemin de) IV, 89.
 Saints-Simoniens (les) II, 171, 173; III, 89.
 Saint Thomas de Cantorbéry II, 219.
 — Vêran IV, 229.
 — Victor (de) Gabriel IV, 89.
 — Victor (rue) IV, 89.
 — Vincent (côte) I, 336.
 — — (passerelle) IV, 91.
 — — (quai) IV, 90.
 — — de Paul I, 164; III, 224.
 — Viventiole IV, 256.
 — Zaccharie IV, 271.
 Saissy Jean-Antoine IV, 92.
 Sala (rue) IV, 92.
 Salichon Jean IV, 98.
 Saline Ch.-Edmond IV, 98.
 Salles Pierre IV, 98.
 Salle philharmonique III, 318.
 Sallin Maurice IV, 98.
 Salomon IV, 98.
 Salut Public (journal le) I, 66 ; II, 225, 349; III, 151, 348, 382; IV, 174, 183, 253, 280.
 Sambardier Paul IV, 253.
 Sambat J.-B. IV, 99.
 Sambin Hugues IV, 99.
 Sampier d'Aréna Ant. IV, 99.
 — — Guillaume IV, 99.
 Sanaoze Félix IV, 99.
 Sans-Culottes (rue des) I, 335.
 Saône (pont de) III, 278.
 Saônerie (rue de la) I, 263.
 Saquerel IV, 100.
 Sarcey Francisque II, 55.
 Sardenchi (Saulées de) II, 327.
 Sarra (montée de la) IV, 100.
 Sarrahat Daniel IV, 100.
 Sarrazin Bernard IV, 279.
 — Gabriel III, 81; IV, 278.
 — Jean IV, 100.
 Sarrazin Jean-Ant. III, 203.
 — Philibert IV, 101.
 Sarron (rue) I, 93.
 Sarsay Louis IV, 101.
 Sathonay (montée de) I, 48.
 — (place) IV, 101.
 Saucisse d'argent (la) II, 177.
 Saulnerie (rue de la) I, 263.
 Sautemouche (rue) II, 67.
 Sauvage IV, 46.
 Sauveur (rue du) IV, 104.
 Sauzet Paul IV, 104.
 Savaron (rue) IV, 105.
 Savoie (rue de) IV, 105.
 Savoye J.-Amédée IV, 106.
 — Charles IV, 106.
 Savy (rue) IV, 106.
 — Cl.-Etienne IV, 107.
 Saxe (avenue de) IV, 107.
 Scala-Bouffes I, 76.
 Schaffner IV, 165.
 Schmitt Jean-Louis IV, 107.
 Scohy Jean IV, 108.
 Sébastien-Gryphe (rue) IV, 108.
 Sébélon Cl.-Marius IV, 109.
 Secundus IV, 109.
 Segaud P.-Dominique IV, 109.
 Seguin (pont) III, 230; IV, 109.
 — (rue) IV, 109.
 — Ferdinand IV, 110.
 — Paul IV, 110.
 Seiglet Tony IV, 110.
 Seigne-Martin IV, 110.
 Seignol Claudius IV, 110.
 Seitz Bernard-Sébastien IV, 111.
 Selva Blanche IV, 126.
 Semeuse d'or (maison de la) I, 170.
 Senac (D^r) Raymond IV, 111.
 Sencier Léon-Victor IV, 111.
 Sénéchaussée (la) IV, 111.
 Seneque II, 373; III, 76.
 Sennecy (baron de) III, 288.
 Sentier (rue du) IV, 112.
 Séon Joanny IV, 112.
 Seraucourt Claude IV, 112.
 Serbie (quai de) II, 177; IV, 113.
 Sergent-Blandan (rue) IV, 114.
 Serin (pont de) IV, 116.
 — (quai de) IV, 116.

- Seringe Nicolas-Ch. IV, 117.
 Seriziat (général) IV, 117.
 — Et-Henri IV, 118.
 Serlio Sébastien IV, 118.
 Sermezy (Mme de) I, 201; IV, 118.
 Serpillière (rue) II, 348; IV, 137.
 Serre (de) Antoine IV, 119.
 — Joseph III, 39.
 Servan Florentin IV, 119.
 — de Poleymieu III, 304.
 — de Sugny Jules IV, 119.
 Servant Raoul III, 359.
 Servet Michel III, 142.
 Servient (Mme) III, 238.
 — (rue) IV, 119.
 Seurot IV, 120.
 Sève (rue de) IV, 121.
 — Joseph IV, 131.
 — Maurice II, 217.
 Severt III, 21; IV, 122.
 Sévigné (rue) III, 151; IV, 56,
 60, 122.
 Sevin Paul IV, 123.
 Sèze (rue de) IV, 123.
 Scherlock Sauveur IV, 124.
 Sibille-Bergeon (passage) IV, 124.
 Sibuet Cl.-Louis IV, 124.
 Sicaire (St) IV, 124.
 Sicard Apollinaire-Louis IV, 124.
 — Nicolas IV, 125.
 — de Plauzolles IV, 125.
 Sidoine-Apollinaire (rue) IV, 125.
 Siefert Louisa IV, 126.
 Siège de Lyon III, 330.
 — de la Rochelle (maison du)
 I, 170.
 Sigaux Jean IV, 127.
 Sigismond (empereur) III, 158.
 Sigurd II, 57.
 Silvent Ant.-Alexandre IV, 127.
 Silvestre Israël IV, 128.
 Simiane Louis-Armand IV, 128.
 Simon Arnaud IV, 128.
 — Maupin (rue) IV, 128.
 — de Pharès III, 334; IV,
 129.
 Simoneau (rue) II, 107.
 Simonet IV, 129.
 — Géo-Ant. IV, 129.
 Simonnet Claude IV, 129.
 Singier Alexis IV, 129.
 Sionest Cl. Pâiné IV, 129.
 Siraud (Dr) IV, 192.
 Sirène (rue) II, 353.
 Sisley (Mme Jean Bach) I, 107.
 Six-Grillets (rue des) II, 272.
 Smith (rue) IV, 130.
 Snabel Fr. II, 326.
 Sobry J.-André IV, 130.
 Societas Caponium III, 21.
 Société de l'araignée dans le pla-
 fond IV, 130.
 — littéraire I, 9.
 — de musique de chambre
 III, 92.
 — nationale d'éducation II,
 314, 342.
 — philanthropique II, 362.
 — protectrice des animaux
 III, 85.
 Socquet Ant.-Jean IV, 130.
 Sœurs St-Charles III, 101.
 Soierie (la) I, 115; IV, 201.
 Soliman-Pacha IV, 131.
 Solitude (la) I, 115; III, 159.
 Sonnery-Martin III, 38; IV, 131.
 Sorbier III, 127.
 Sordot Jérôme IV, 131.
 Soucheu Etienne IV, 131.
 Souchon (abbé) IV, 131.
 — Louis IV, 132.
 Soufflot III, 82, 342.
 — (rue) IV, 132.
 Soulary Claude IV, 132.
 — Joséphin IV, 40, 133.
 Soulier Henri IV, 133.
 Soultrait (comte de) III, 25; IV,
 133.
 Soumasse (la) I, 353.
 Soumy Paul-Marius IV, 133.
 Souppat IV, 133.
 Sourd IV, 134.
 Sourds-muets I, 127.
 Souvenir (rue du) IV, 134.
 Souvignet Louis IV, 134.
 Sozzi (de) Louis-Fr. IV, 134.
 Sparterie (rue de la) IV, 135.
 Spectacle lyonnais (journal) II,
 307.

Sphère (rue de la) II, 227.
 Spière Cl. IV, 135.
 Spire Cl. IV, 135.
 Spirinx IV, 135.
 Spon (rue) IV, 135.
 — Jacob II, 287; IV, 135.
 — Charles III, 188; IV, 135.
 Spréafico III, 169.
 Squares (place des) III, 359.
 Station agronomique III, 365.
 Stella (rue) IV, 136.
 Stéphane-Coignet (rue) IV, 138.
 Steyert André IV, 51, 138.
 Stolk Alida IV, 138.
 Storek Adrien IV, 138.
 Storkenfeld Jean IV, 139.
 Sublet Antony IV, 139.
 Suchet (cours) IV, 139.
 — (place) II, 267.
 — (rue) III, 337.
 — II, 354.
 Sud (boulevard du) III, 359.
 Sudan (abbé) IV, 140.
 Suffren (de) II, 322.
 Suisses (des) IV, 140.
 Sully III, 373.
 — (rue) IV, 140.
 — Prudhomme II, 278.
 Superchy Etienne IV, 141.
 Sure (de) Pierre IV, 141.
 Sutter Jules IV, 141.
 Sy (marquis de) III, 326.
 Syber Jehan IV, 141.
 Sylvecane (de) Constant IV, 141.
 Synagogue (la) IV, 186.

T

Tabard (abbé) II, 385; IV, 143.
 Tabareau II, 268.
 — (rue) IV, 143.
 Table des changes (place) I, 370.
 — Claudiennes II, 291; IV, 88, 144.
 — ronde (chemin de la) II, 318.
 Taborin Jehan IV, 147.

Taillement (de) Claude IV, 147.
 Tailleur Cl.-Baptiste IV, 147.
 Tairig J. II, 31, 60, 134, 136, 157; III, 11, 27, 220, 350.
 Talaru (rue de) I, 63.
 — IV, 148.
 Tallement des Réaux IV, 148.
 Talons (ruelle des) I, 50.
 Tancrède de Visan III, 39, 182.
 Tante Cl.-Aimé IV, 148.
 Tapis (rue des) IV, 148.
 Tarchier Louis IV, 149.
 Tarentaise (impasse) IV, 149.
 Targe Louis-Ant.-Victor IV, 149.
 Tassinari-Chatel II, 290.
 Taureau Jean IV, 149.
 Taurobole IV, 150.
 Taverne du bain I, 292.
 Taverney (rue) III, 334.
 Tavernier (rue) IV, 150.
 — H.-Honoré IV, 150, 185, 238.
 Teillard Benoît IV, 150.
 Teissier Bénédicte IV, 150, 185.
 — Louis-Joseph IV, 151.
 Télégraphe (journal le) II, 258.
 — (montée du) IV, 151.
 Temple Elisa II, 348; IV, 151.
 — (rue du) III, 155.
 — protestant II, 319.
 Templiers (rue des) III, 319; IV, 151.
 Tencin (Guérin de) IV, 151.
 Terme (rue) IV, 152.
 — Antonin IV, 154.
 Ternois (rue) IV, 154.
 Terrade Benjamin IV, 154.
 Terrail (impasse) IV, 154.
 Terraille (rue) IV, 155.
 Terrasse Claude IV, 155.
 Terrasson (rue) IV, 155.
 Terreaux (place des) IV, 156.
 Terrebasse (de) III, 2; IV, 168.
 Terrier J.-B.-François IV, 168.
 — F.-Léon IV, 168.
 Testament de Louis XVI, III, 101.
 Testefort Jean IV, 168.
 Testut (le professeur) IV, 169.
 Tête-de-mort (rue) III, 83, 248.

- Tête-d'Or (rue) IV, 110, 169.
 Textor Charles IV, 170.
 Théâtre (rue du) IV, 170.
 — (Grand) II, 251; III, 46, 306.
 — des Augustins I, 103.
 — Bellecour III, 379.
 — des Bleues I, 55.
 — des Célestins I, 352.
 — d'émulation I, 55.
 — de la Gaité I, 335.
 — du Gouvernement IV, 70.
 — du Gymnase IV, 31.
 — des Jeunes artistes I, 335.
 — Leclerc III, 388.
 — de Lugdunum III, 17.
 — provisoire II, 382.
 — des Variétés II, 350; III, 169.
 Théral J.-B. IV, 171.
 Theriaque (la) III, 316.
 Thermomètre (le) I, 147; II, 27; III, 42.
 Therry J.-J. IV, 171.
 Thevenet Louis IV, 171.
 — Marius IV, 171.
 Thevenin Rosalie IV, 172.
 — Catherine-Caroline IV, 172.
 Thezé (rue) III, 31.
 Thiaffait (passage) IV, 172.
 Thibaudière (rue de la) IV, 172.
 Thibière J.-M.-Gabriel IV, 173.
 Thierriat Aug. IV, 173.
 Thierry A. II, 263.
 — Jean IV, 174.
 Thiers (rue) II, 399.
 — Edouard IV, 174.
 — Henri IV, 174.
 Thierry Augustin IV, 300.
 Thilorier IV, 174.
 Thimonier I, 2.
 — (rue) IV, 174.
 Tholin Georges IV, 175.
 Thollo Benoît IV, 175.
 Thomas (le père) I, 181.
 — Blanchet (passage) IV, 175.
 Thomassin (rue) IV, 175.
 — Edouard IV, 178.
 Thou (de) III, 288.
 — (rue de) IV, 178.
 Thoubillon J.-M.-Emile IV, 180.
 Thunes (rue de) II, 343.
 Thurneysen Anse Jacob IV, 181.
 — Jean-Jacob IV, 181.
 Tibre (port du) IV, 137.
 Tiercelet (le) IV, 181.
 Tiers-Ordre (hospice) IV, 182.
 — de Picpus II, 318.
 — de St-François III, 74.
 Tillet Paul J.-B. IV, 182.
 Tilsitt (pont) IV, 182.
 — (quai) IV, 183.
 Timeroy Marc-Antoine IV, 186.
 Tindot III, 236.
 Tirage au sort II, 257.
 Tire-Cul (montée de) II, 14.
 Tisseur (les) II, 30, 229; III, 12; IV, 187.
 Tissier F.-M. IV, 187.
 — Nicolas IV, 187.
 Tissot (pré) I, 168.
 — (rue) IV, 187.
 — Denis-Alex. IV, 188.
 — F.-Joseph IV, 188.
 — Th. III, 148.
 Tivoli lyonnais II, 97.
 Tolet Pierre IV, 188.
 Tolomas (le P.) IV, 188.
 Tolozan (passage) III, 83, 309.
 — (place) IV, 38, 188.
 — (général) IV, 189.
 — J.-François IV, 189.
 Tonkin I, 306.
 Tony-Loup IV, 189.
 Tony-Révillon IV, 190.
 Torobole III, 118.
 Torombert Ch.-L. IV, 191.
 Tour (chemin de la) IV, 191.
 — (impasse de la) III, 3.
 — de l'Ange II, 384; III, 320.
 — de la Belle Allemande II, 36; IV, 269.
 — métallique II, 261.
 — Pitrat III, 300.
 — des Serpents III, 53.
 — Serpollet III, 291.
 Tourelles (rue des) IV, 191.

Tourette (rue) II, 208 ; IV, 192.
 — (de la) II, 374.
 Tournachon III, 191.
 Tournelles (rue des) IV, 192.
 Tournois (les) III, 21.
 Tournon (de) François IV, 192.
 — (de) Ph.-Casimir IV, 193.
 Tourret (rue) IV, 193.
 Tourtoulon de la Salle III, 171 ;
 IV, 193.
 Toutan Antoinette IV, 193.
 Tramassac (rue) IV, 194.
 Treize Cantons (rue) II, 228.
 Trémolle (de la) Hector IV, 197.
 Trémolières IV, 197.
 Tresserre Jean IV, 197.
 Treyve du Gourguillon IV, 199.
 Tribunal de Commerce IV, 198.
 Tribune Lyonnaise (journal) IV,
 58.
 Tricaud Anthelme IV, 198.
 Trichine (la) III, 63.
 Trie Clément IV, 198.
 Trillat Paul IV, 198.
 Trimolet Anthelme IV, 198.
 — Marie-Antoinette IV,
 199.
 Trinité (place de la) IV, 199.
 Trion (rue de) IV, 200.
 Tripier Léon IV, 200.
 Trivulce IV, 200.
 Trois-Artichauds (rue des) IV,
 201.
 — Carreaux (rue des) I, 357.
 — Enfants (rue des) IV, 201.
 — Fontaines (auberge des) II,
 286.
 — Maisons (rue des) IV, 201.
 — Maries (rue des) IV, 201.
 — Passages (rue des) IV, 202.
 — Pierres (rue des) IV, 203.
 — Rois (rue des) IV, 203.
 Trollier Antoine IV, 203.
 Trolliet I, 1 ; IV, 203.
 Tronchet (rue) IV, 204.
 Trouvée (rue) IV, 204.
 Truchet Jean IV, 204.
 Trudaine (de) Charles IV, 204.
 Truye qui file (auberge) III, 229.

Tuffet François IV, 205.
 Tuileries (rue des) IV, 205.
 Tunisie (rue de la) IV, 205.
 Tupin (rue) IV, 206.
 — rompu (rue) IV, 206.
 Turbil (rue) IV, 208.
 Turenne (rue de) IV, 208.
 Turquet (impasse) IV, 208.
 Turrin J.-M.-Louis IV, 209.

U

Ubaudi P.-F.-M. IV, 211.
 Uert (rue de l') II, 197.
 Union littéraire (l') III, 395.
 — patriotique du Rhône IV,
 99.
 Université (rue de l') IV, 211.
 Ursulines (les) I, 384.

V

Vachat Armand IV, 213.
 Vachet (abbé) IV, 213.
 Vachez Antoine IV, 213.
 Vachon-Imbert IV, 189, 214.
 Vachot IV, 177.
 Vaganay Ch.-Balth. IV, 214.
 Vaise (quai et rue) II, 11 ; IV,
 214.
 Vaise-à-Champvert (chemin de)
 IV, 216.
 Vaisse III, 235, 380 ; IV, 169, 216.
 Vaiolet Benoît IV, 217.
 Valdo III, 329 ; IV, 217.
 Valensaut Jules III, 27.
 Valentin III, 318.
 — Couturier (rue) IV, 217.
 — Smith J.-E. IV, 218.
 Valernod (abbé de) IV, 219.
 Valette Jehan IV, 219.
 — Dominique IV, 219.
 Valfenièrre (rue) IV, 219.
 Vallas Léon I, 258 ; III, 357.

Vallas Maurice IV, 221.
 Vallier F. IV, 221.
 — Jean III, 6 ; IV, 221.
 Vallioud (avenue) II, 110.
 Vallon (chemin du) IV, 222.
 Vally Jules IV, 222.
 Valmy (quai de) IV, 183.
 Valson Cl.-Alph. IV, 222.
 Van der Kabel I, 270 ; IV, 223.
 — Ad. IV, 31, 222.
 — Ange IV, 223.
 Van der Heyden Franc IV, 223.
 Van Doren Ch. IV, 223.
 Vandran (rue) III, 323.
 Vague Alex. IV, 223.
 Varambon III, 304.
 Varey (hôtel de) I, 99.
 Varillon IV, 223.
 Varinier IV, 224.
 Vascalde Aug. IV, 224.
 Vasselier II, 178 ; III, 58 ; IV, 224.
 Vassieux I, 304.
 Vaubecour (rue) IV, 225.
 Vaucanson (rue) IV, 226.
 Vandois (les) IV, 217.
 Vaudrey (rue) IV, 227.
 Vauzelles (rue de) IV, 228.
 — (de) IV, 228.
 Veau d'Or (le) III, 147.
 — municipal (hôtel du) I, 150.
 Vedeaux Ch.-F. IV, 229.
 Vela J.-F. IV, 229.
 Vendôme (rue) IV, 229.
 Vengeance (hôtel de la) III, 189.
 Véran (saint) IV, 229.
 Vérat IV, 229.
 Verbe-Incarné (clos du) III, 17.
 Verd-Galant (rue du) I, 287.
 Verdier (du) IV, 121, 230.
 Verdun (cours de) IV, 230.
 Verlet-Hanus (rue) IV, 231.
 Vermare Victor IV, 232.
 Vermorel Benoit I, 97 ; II, 300 ; IV, 156, 232.
 Vermorel Jean II, 152, 309 ; III, 150, 335.
 Vermorel IV, 232.
 Vernay Emile IV, 233.
 Vernay Etienne IV, 233.
 — Franc IV, 233.
 Verne de Bachelard Aug. IV, 233.
 Verninac Saint-Maure Raymond IV, 233.
 Verrerie (impasse de la) IV, 233.
 — de la gare III, 138.
 — de la Guillotière IV, 234.
 Verres de cristallin I, 339.
 Verriers (chemin des) IV, 234.
 Very IV, 234.
 Vessies (place des) II, 334.
 Vettard Alfred IV, 234.
 Vetter Aug. IV, 234.
 Veube (de la) Laurent IV, 235.
 Veyrat IV, 235.
 Veyssellerie (rue) III, 249.
 Vial Eugène III, 343.
 Viard Cl.-Victor IV, 235.
 Vibert Aug. IV, 235.
 — J.-Victor IV, 235.
 — L.-J.-Jules IV, 236.
 — Tony IV, 235.
 Vicat (poudre) II, 386.
 Victoire (pont de la) III, 171.
 Victor III, 170.
 — Arnaud (rue) I, 39.
 — Fort (rue) IV, 237.
 — Hugo (rue) IV, 237.
 — Lagrange (rue) IV, 239.
 — de-Laprade (rue) IV, 239.
 Victorien-Sardou (rue) IV, 242.
 Vide-bourse (rue) IV, 242.
 Vieille (rue de la) IV, 242.
 — Monnaie (rue) IV, 243.
 Vieil-Renversé (rue du) IV, 245.
 Vienne (chemin de) III, 97.
 Viennois Ant. IV, 245.
 Vierge-Blanche (rue de la) IV, 242.
 Vietty J.-B. IV, 245.
 Vieux-Gui (le) I, 234.
 Vigilance (rue de la) IV, 245.
 Vignaux III, 383.
 Vignon Barth. IV, 246.
 — J.-Eugène IV, 245.
 — Léo IV, 246.
 Villa des Enfants II, 100.
 Villardière (rue de la) IV, 246.
 Villars (de) Henri IV, 247.

Villars (de) Louis IV, 246.
 Ville (de) André-Nicolas IV, 247.
 — (de) Nicolas-F. IV, 247.
 — Léon IV, 247.
 — de Lyon (magasin : à la)
 III, 383.
 Villemanz (hôpital) II, 44 ; IV,
 89.
 Villemot Ph. IV, 247.
 Villeneuve (de) Edouard IV, 95,
 248.
 Villermoz Pierre J. IV, 248.
 Villeroi (quai) I, 358 ; IV, 29.
 Villeroy (rue) IV, 248.
 Villers (de) Ch.-J. IV, 250.
 Villette Ph.-Em. IV, 250.
 Villeurbanne (cours de) II, 196.
 Villionne IV, 250.
 Villon (chemin de) IV, 250.
 Villoud Balth.-F. IV, 251.
 Vinatier (chemin du) IV, 251.
 Vinay (Dr) Ch. IV, 251.
 Vincent Eugène IV, 252.
 Vincent Prosper IV, 252.
 — de St-Bonnet III, 304 ;
 IV, 252.
 — de Vaugelas IV, 252.
 Vingtrinier Aimé I, 48 ; II, 250 ;
 IV, 18, 131, 252.
 — Em. IV, 253.
 — Jacques IV, 259.
 Viricel (rue) IV, 254.
 Virot A. IV, 254, 254.
 — Jules IV, 254.
 Viry Ant. IV, 254.
 Visitation (la) IV, 151.
 — (rue de la) III, 206.
 Viste Claude IV, 255.
 Vital de Valous II, 229.
 Vitet II, 199 ; III, 90, 348, 377.
 Vitriolerie (impasse, quai et rue)
 II, 33 ; III, 62 ; IV, 265.
 Vitry (de) Edouard IV, 255.
 Vitton (cours) IV, 255.
 Viventiole (saint) IV, 256.
 Viviani (avenue) IV, 256.
 Vivien Joseph IV, 256.
 Vivier (domaine du) I, 304.

Vivier (chemin du) IV, 256.
 Vizentini Albert IV, 257.
 Vœu de Sainte Agathe IV, 49.
 — des Echevins II, 221.
 Voisin (général) IV, 257.
 Voland Isidore IV, 257.
 Volandon Ant. IV, 257.
 Volant (pont) III, 230.
 — Antoine IV, 257.
 Volle F.-M. IV, 258.
 Vollon Antoine IV, 258.
 Volozan J.-B. IV, 258.
 Voltaire I, 5 ; II, 230, 238 ; IV,
 193, 258.
 Voraces (les) II, 97.
 Voulte Jean IV, 260.
 Vouty de la Tour Cl.-A. IV, 260.
 — Dominique IV, 157.
 Vuillardier Ant. IV, 260.
 Vuillaume (Mlle) III, 93.

W

Waddington Albert IV, 261.
 Wakatsuki (rue) IV, 261.
 Waldmann Emile IV, 262.
 Walter Scott IV, 262.
 Warin Claude IV, 262.
 Weill Benjamin IV, 262.
 — (Dr) Edmond III, 337 ; IV,
 262.
 Wernert (place) IV, 262.
 Wery G.-V. IV, 263.
 — P.-N., IV, 263.
 Widmer Emile IV, 263.
 Widor Paul IV, 263.
 Wilhinghen IV, 113.
 Willermoz J.-Frédéric IV, 263.
 Wilson III, 392.
 Witkowsky II, 310.
 Waeiriot Pierre IV, 264.
 Wuillerme (rue) IV, 264.
 Wullian Cl.-L. IV, 264.
 Wurtz J. Wendel IV, 264.

Y

Ydelez Et IV, 267.
 Yemeniz IV, 53, 94, 267.
 Ygonin J.-B. IV, 268.
 Yon-Lug III, 179; IV, 268.
 Young II, 348 ; IV, 151.
 Ypres (rue d') IV, 268.
 Yvetot (roi d') I, 29.
 Yvoire Guillaume IV, 270.
 Yvoir IV, 270.
 Yvonnet Jean IV, 270.
 Yzeron I, 369 ; III, 81 ; IV, 46.

Z

Zacharie (saint) IV, 271.
 — François IV, 271.
 Zachon IV, 271.
 Zaga-Christ I, 338.
 Zédé (général) IV, 271.
 Zinck René IV, 271.
 Zindel III, 386.
 Zwinger IV, 271.



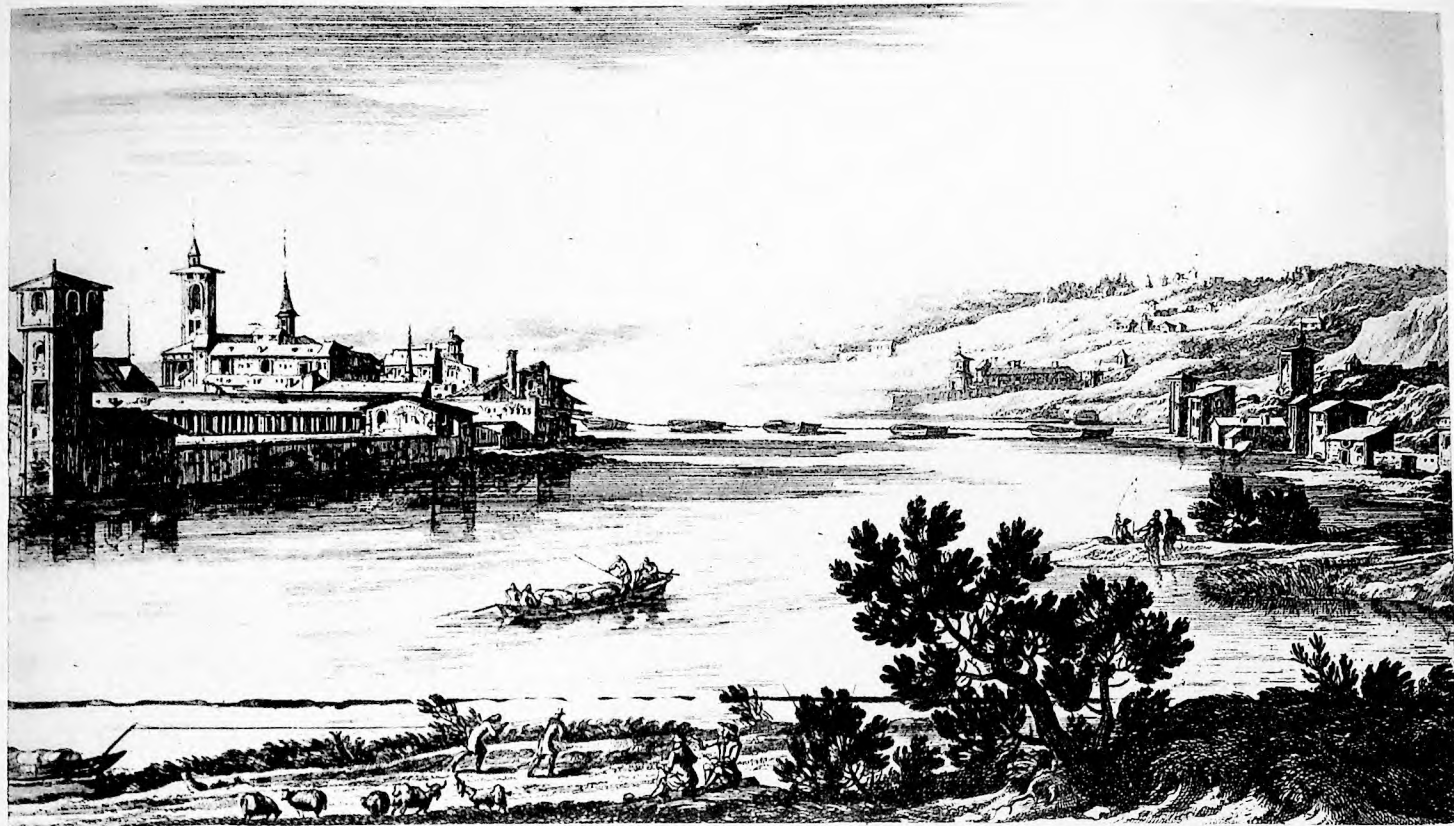
ACHEVÉ D'IMPRIMER
- LE VINGT AVRIL -
MIL NEUF CENT TRENTE DEUX
PAR TALLINS & C^{ie}
MAÎTRES-IMPRIMEURS
3, Rue Juliette-Récamier
—— LYON ——

HÉLIOGRAVURES
DE LA MAISON
X. GOUTAGNY
12, Rue de la Quarantaine
— LYON —

CLICHÉS DE LA
PHOTOGRAVURE
ALEXANDRE
12, Rue de Baraban
— LYON —



BECHAVANT DE JUSSEMPERE JACQUARD LABBE AUDRAN MOUILLART



L'ARSENAL ET LE PONT DE CHAÎNE AU XVII^e SIÈCLE (AINAY).



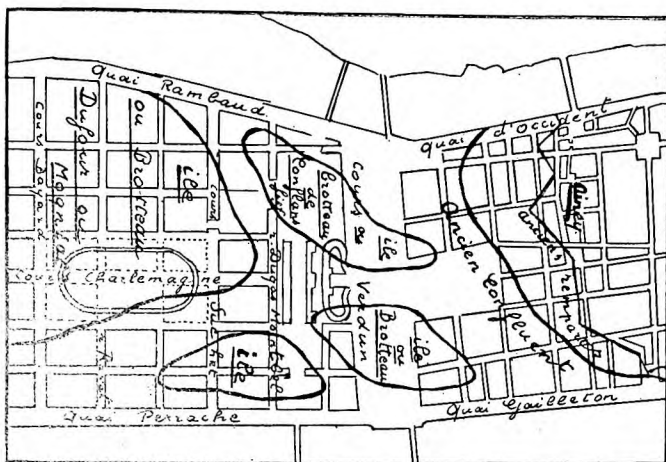
PORTE D'AINAY AVANT 1820.

— Amicitiae et Litteris —



Sur la Proposition faite ^{au Musée} par le Secrétaire en exercice de
Recevoir au nombre de ses Membres, M. Le Maire,
la Société Impressée de répondre à ses desirs, lui a accordé
ces lettres d'association qui seront un témoignage
toujours subsistant de ses mœurs douces et honnêtes et de
la variété de ses Connoissances. fait à Lyon en
Société, le Samedi neuf mars mil sept cent quatre vingt
deux

Bourdieu Secrétaire.



AINAY : LE CONFLUENT AVANT LES TRAVAUX PERRACHE,



L'HÔTEL DE L'EUROPE (COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE).



P. S. BALLANCHE.

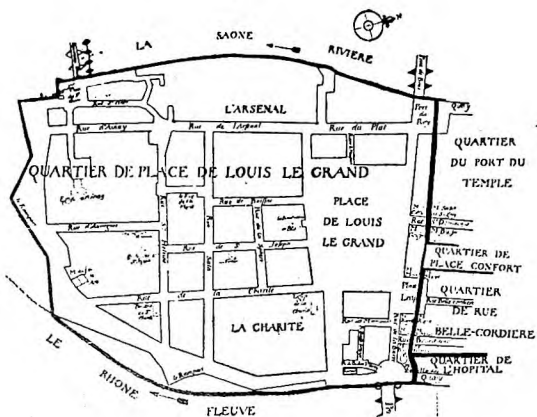
né à Lyon le 4 Nov. 1776



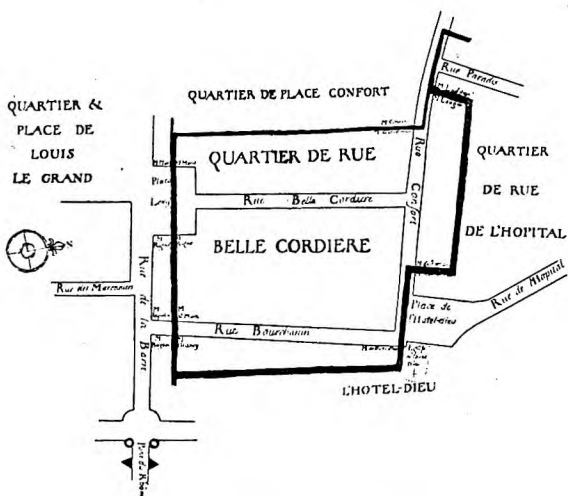
LE MARCHAND D'ENCRE 1810..



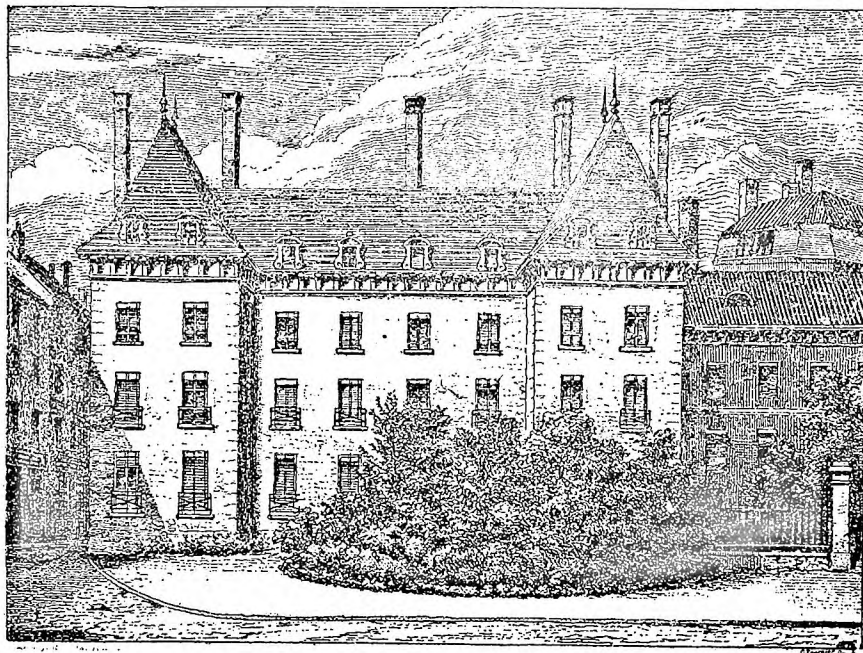
JULIEN, LE CIREUR DE BOTTES, 1811.



PLAN DU PENNON LOUIS-LE-GRAND.



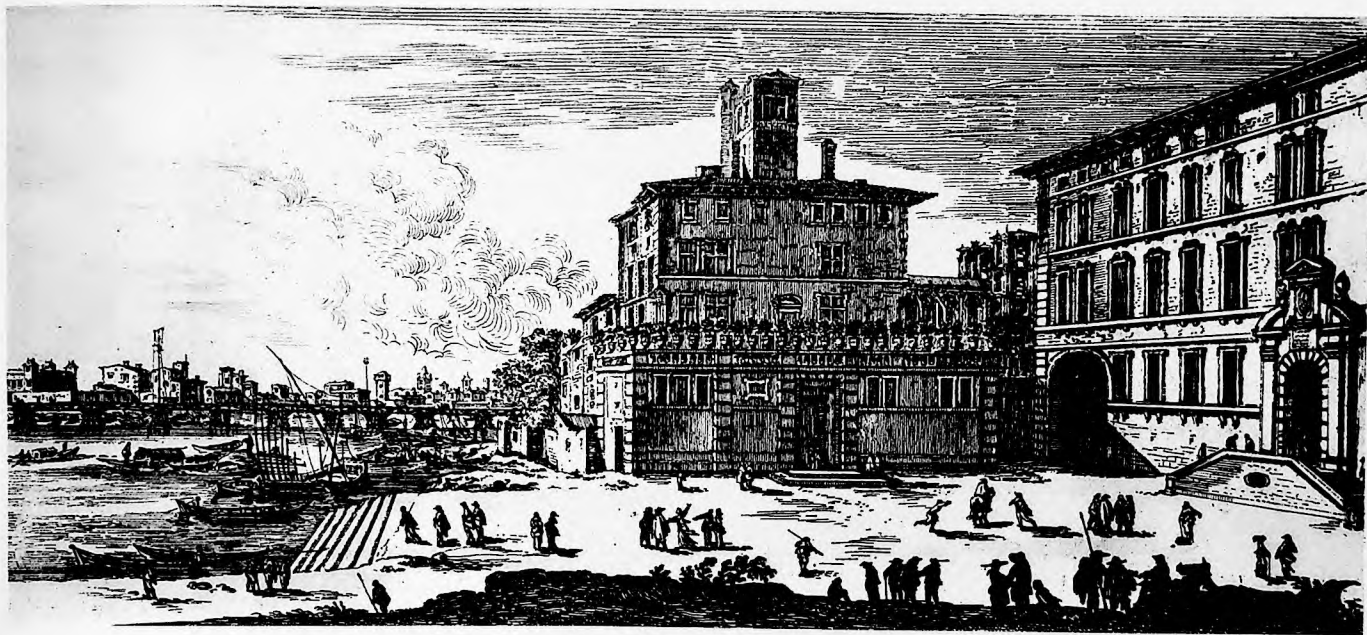
PLAN DU PENNON BELLE-CORDIERE.



Hôtel de la Valette, (*démoli en 1865*) Bellecour.



POSE DE LA PREMIERE PIERRE DES NOUVELLES FAÇADES DE BELLECOUR, PAR BONAPARTE, EN 1800.



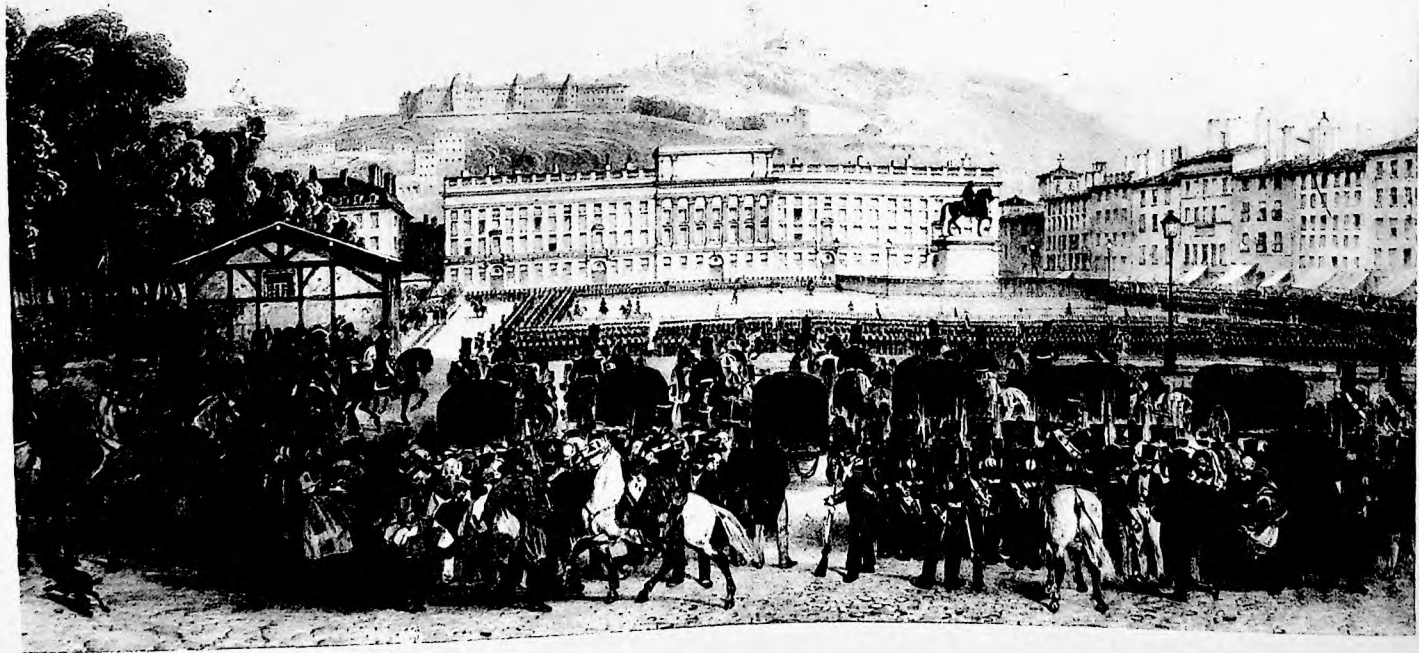
L'HOTEL DE FLÉCHÈRE (PALAIS DE JUSTICE) AU XVII^e SIÈCLE.



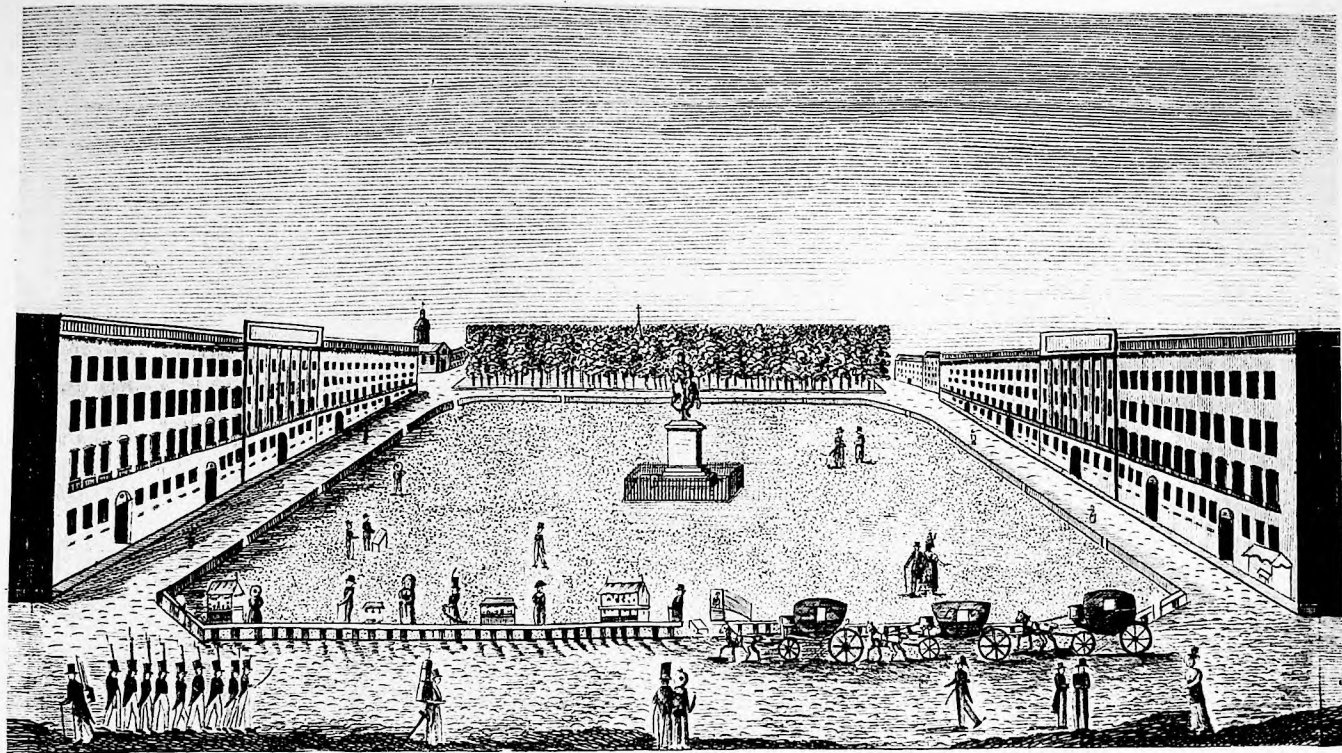
BERGASSE.



LA MARCHANDE D'AIGUILLES.



UNE REVUE PLACE BELLECOUR SOUS LOUIS-PHILIPPE.



BELLECOUR. ANCIENNES FAÇADES ET PREMIÈRE STATUE DE LOUIS XIV.



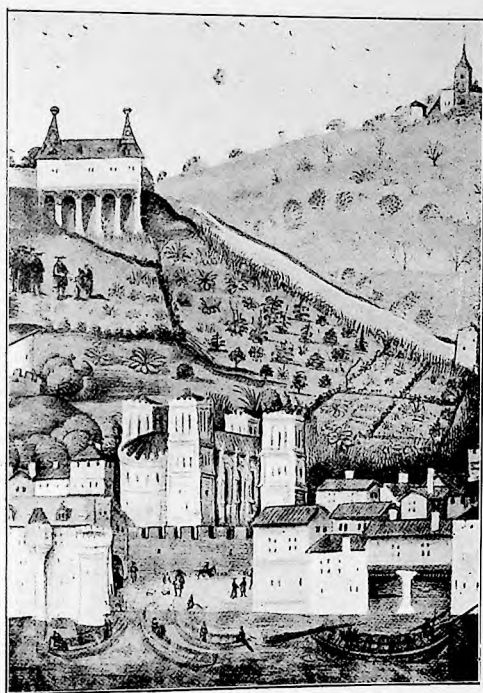
LE PÈRE THOMAS.



TYPES LYONNAIS :
LE PAUVRE MICHEL.



LA PLACE SAINT-LAURENT (RUE BODIN).



L'ARCHEVÊCHÉ AU XVI^e SIÈCLE.

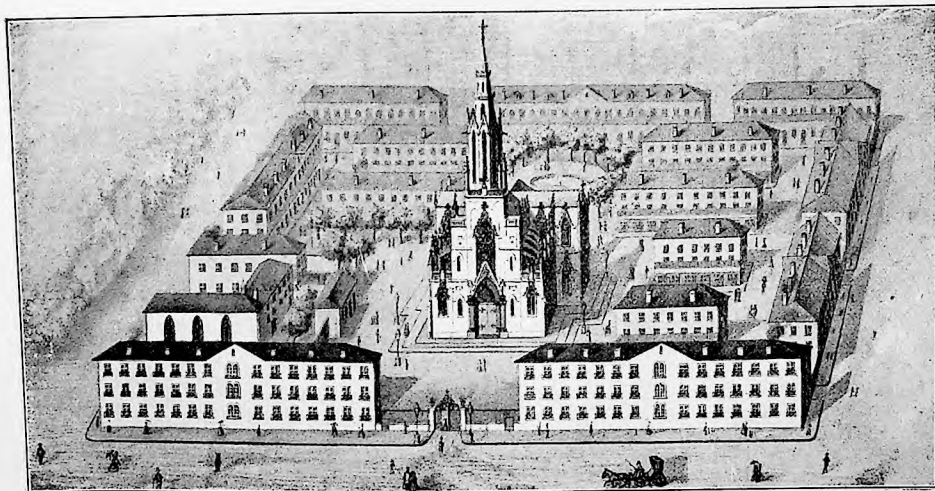


*Petit Jean, dit Jean de Bavière, d'après la peinture
de David (artiste Lyonnais.)*

LE PETIT JEAN.



LE MUSICIEN A LA CENDRILLON.

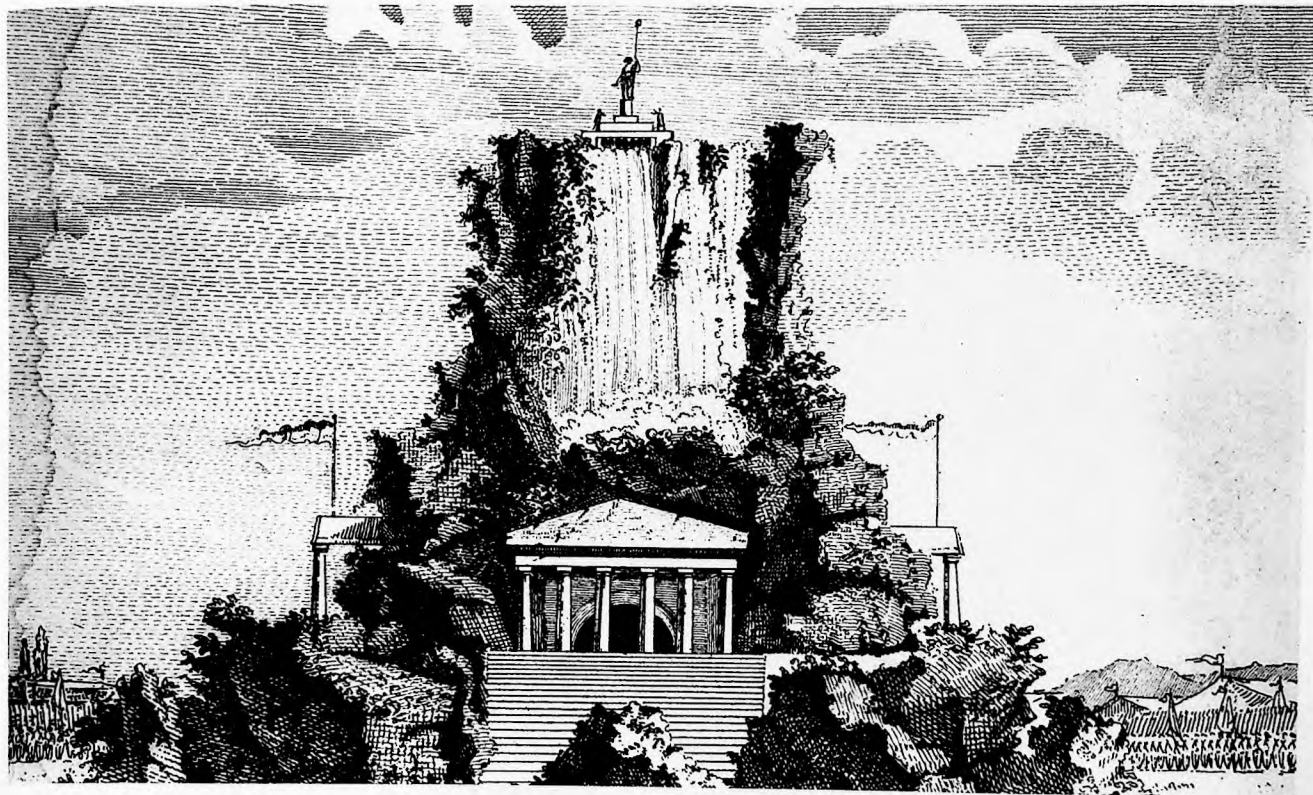


LA CITÉ RAMBAUD AUX BROTEAUX.



RIVE DROITE DE LA SAONE AVANT ⁵1850.
1850

ERRATUM
voir Tome IV
page 303



ROCHER ÉLEVÉ POUR LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION AU GRAND-CAMP.

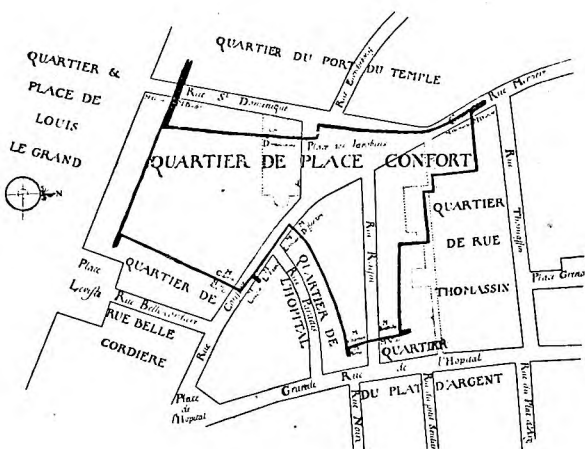
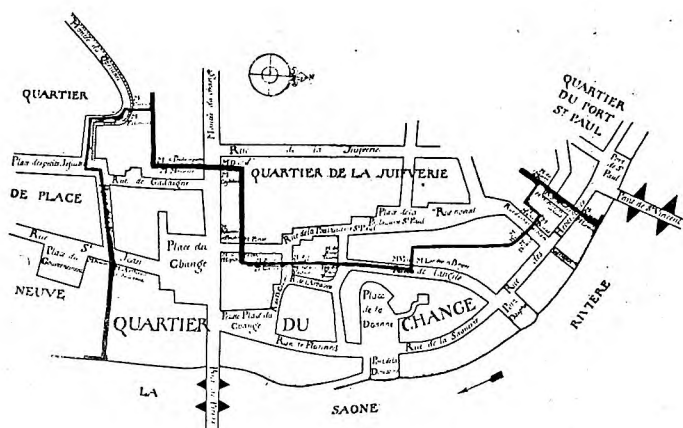


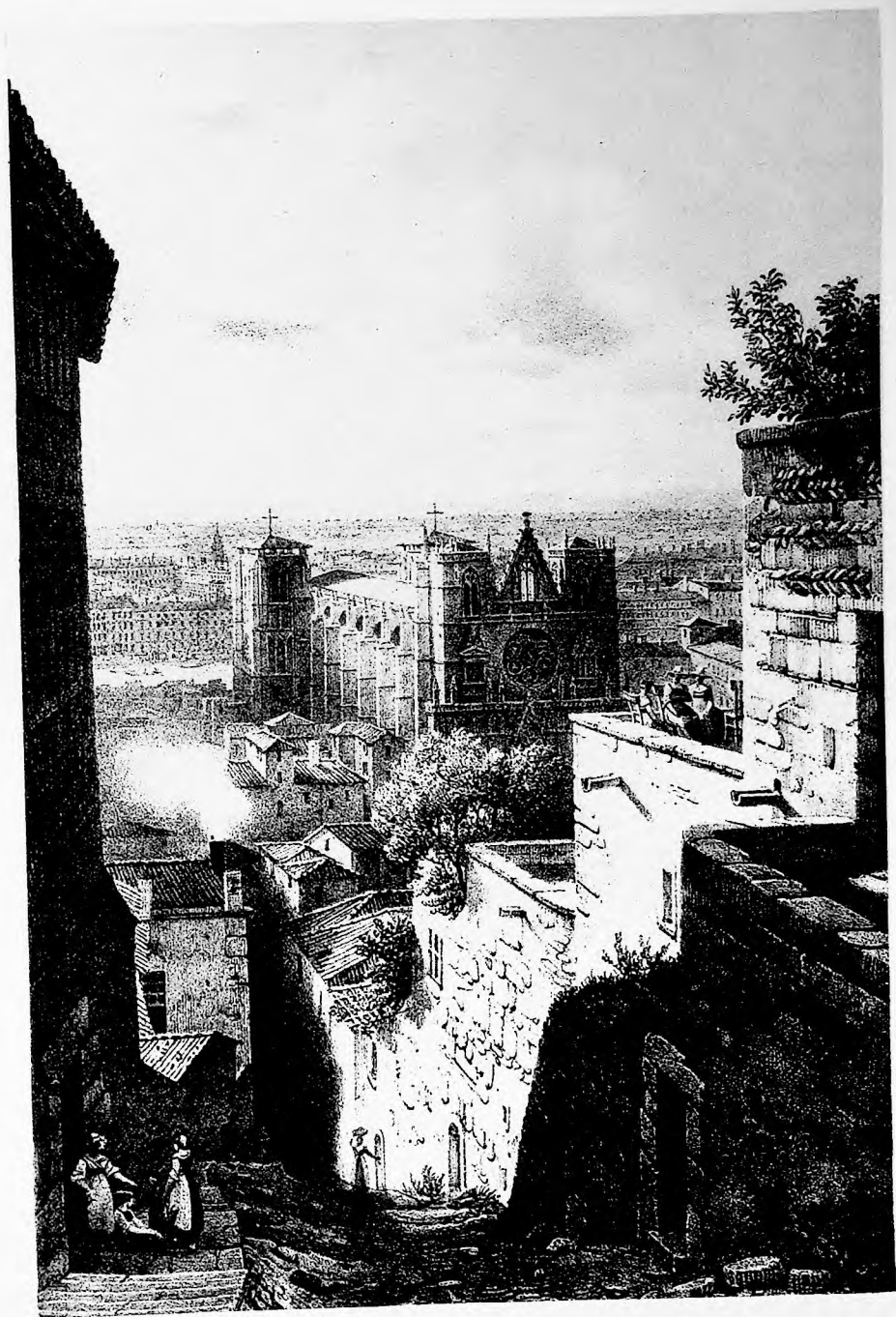
L'ENTREE DE LA REYNE DE SUEDE

LORSQUE la Reyne de Suède vint en France, le Roy commanda qu'Elle fust reçeüe par-tout avec les honneurs deis à son rang. Elle fut son entrée à Paris le 8 de Septembre. Plus de vingt mille Bourgeois se mirent sous les armes, pour aller la recevoir hors du Faubourg Saint Antoine. Elle estoit à cheval précédée des Cent Suisses de la garde du Roy, & d'une Cavalerie tres-belle & tres-nombreuse. Le Duc de Guise, que Sa Majesté avoit envoye au-devant de cette Princesse, marchoit derrière presqu'à costé d'elle. Le Marechal de l'Hospital, Gouverneur de Paris, & le Prevost des Marchands accompagné des Eschevins, la saluèrent à la Porte de la Ville, & luy présentèrent le Dais, qu'elle ne voulut pas accepter, & qui fut porté devant Elle par les quatre Eschevins, & successivement par les Corps des Marchands. Elle traversa toute la Ville au milieu d'une foule innombrable de peuple, & se rendit à l'Eglise de Nostre-Dame. Là le Chapitre la receut & la harangua par la bouche du Doyen, la conduisit au Chœur, où l'on chanta le *Te Deum*, & l'accompagna ensuite jusqu'à la porte de l'Eglise. Alors elle se mit dans une calèche magnifique & découverte, & alla descendre au Louvre, où l'on avoit préparé son logement dans l'appartement mesme du Roy, tendu des plus beaux meubles de la Couronne.

C'est le sujet de cette Médaille. On y voit la Reyne de Suède à cheval, & le Duc de Guise près d'Elle. Les quatre Eschevins portent le Dais. Les paroles de la Légende, *REGINA SUECONUM IN URBEM REGIE' EXCEPTA*, signifient, la Reyne de Suède reçeüe à Paris avec une magnificence Royale. L'Esquerue marque la date 1666.

ENTRÉE DE LA REINE DE SUÈDE A LYON

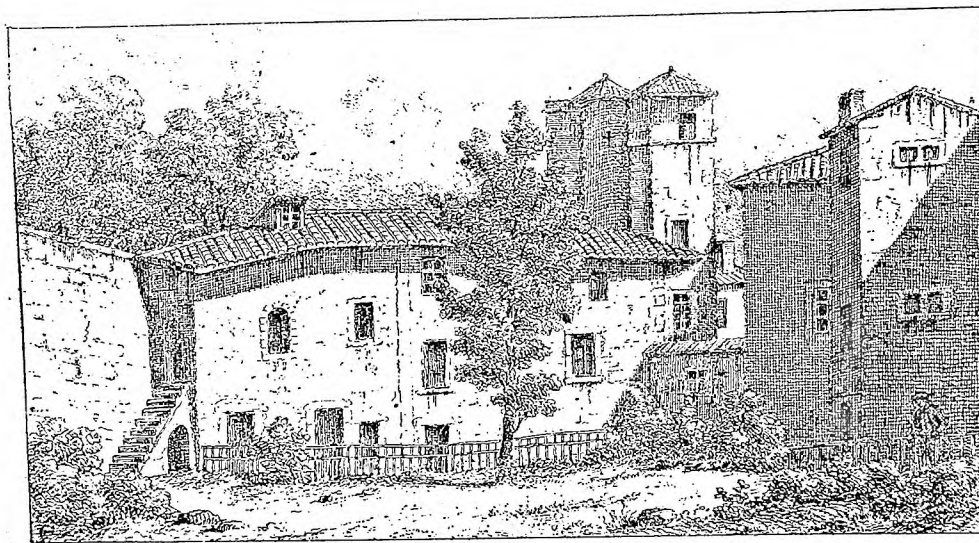




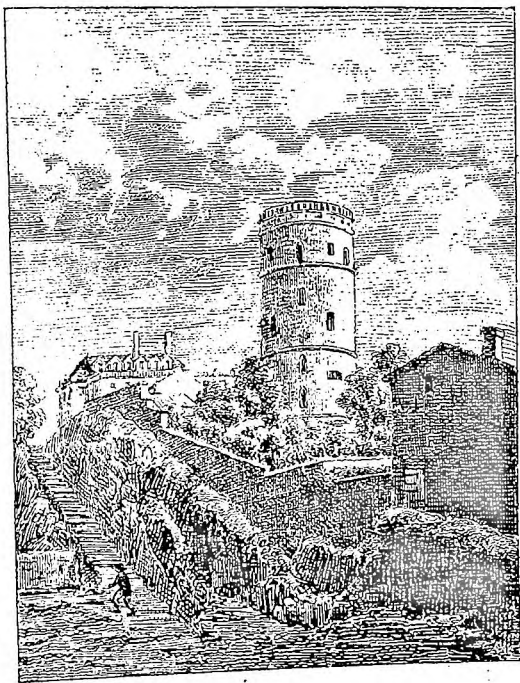
MONTÉE DE TIRE-CUL.



ÉGLISE DE LA CHARITÉ AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE.

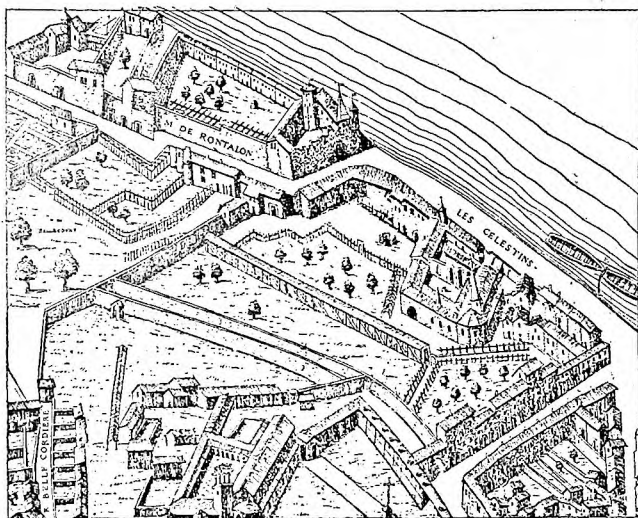


LA MAISON DES CHAZEUX (démolie en 1865)



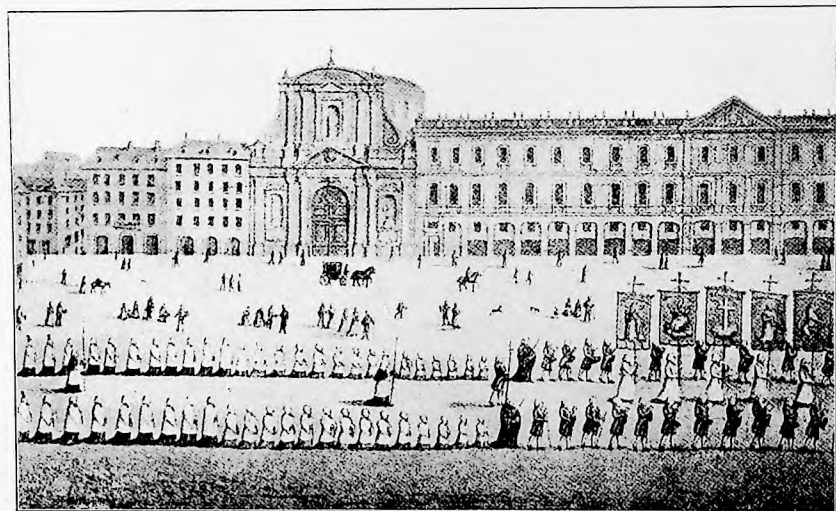
LA TOUR PITRAT

*d'où l'on devait découvrir la mer. — démolie en 1874.
(d'après le dessin de monsieur St. Olive.)*

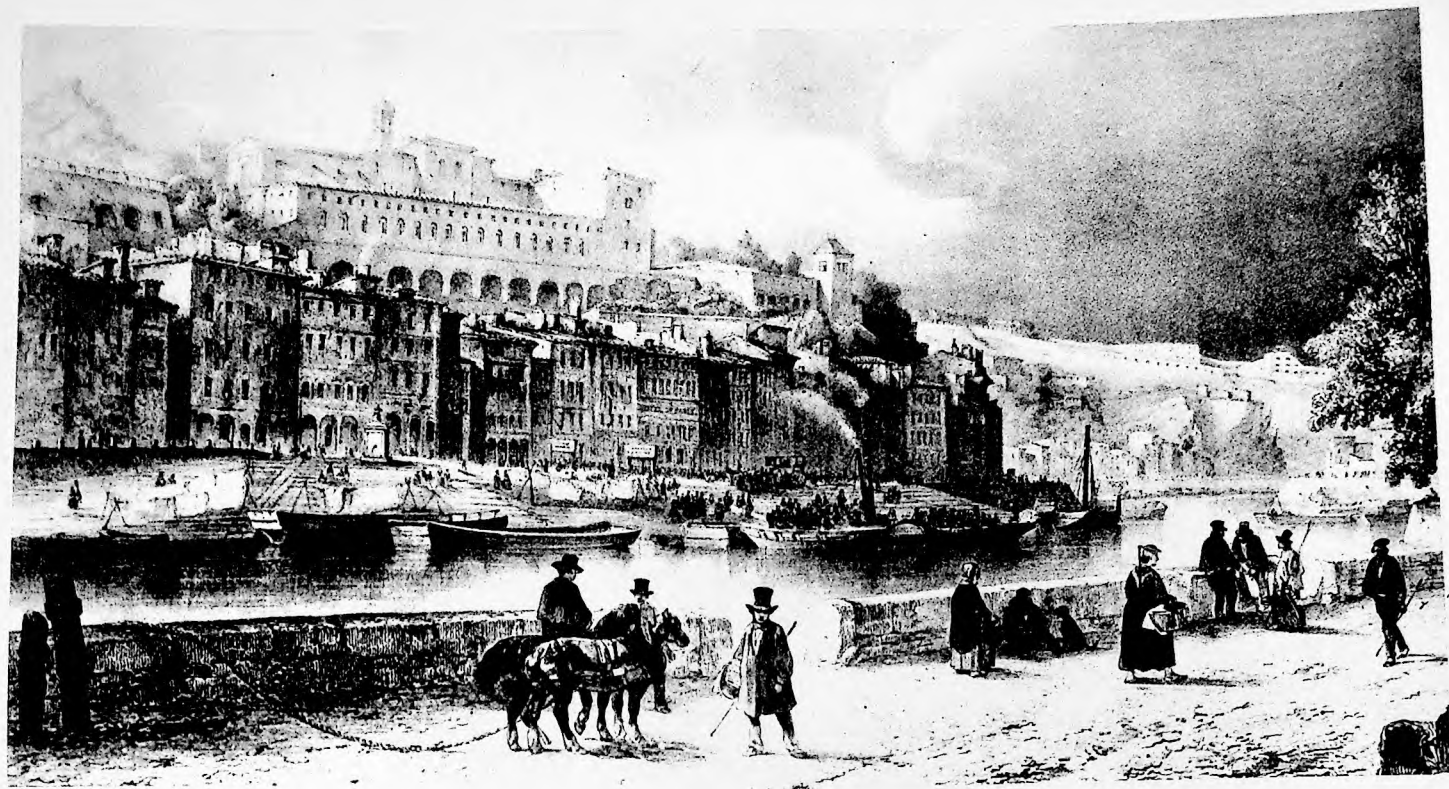


MONASTÈRE DES CÉLESTINS DE LYON AU XVI^e SIÈCLE

LES CÉLESTINS



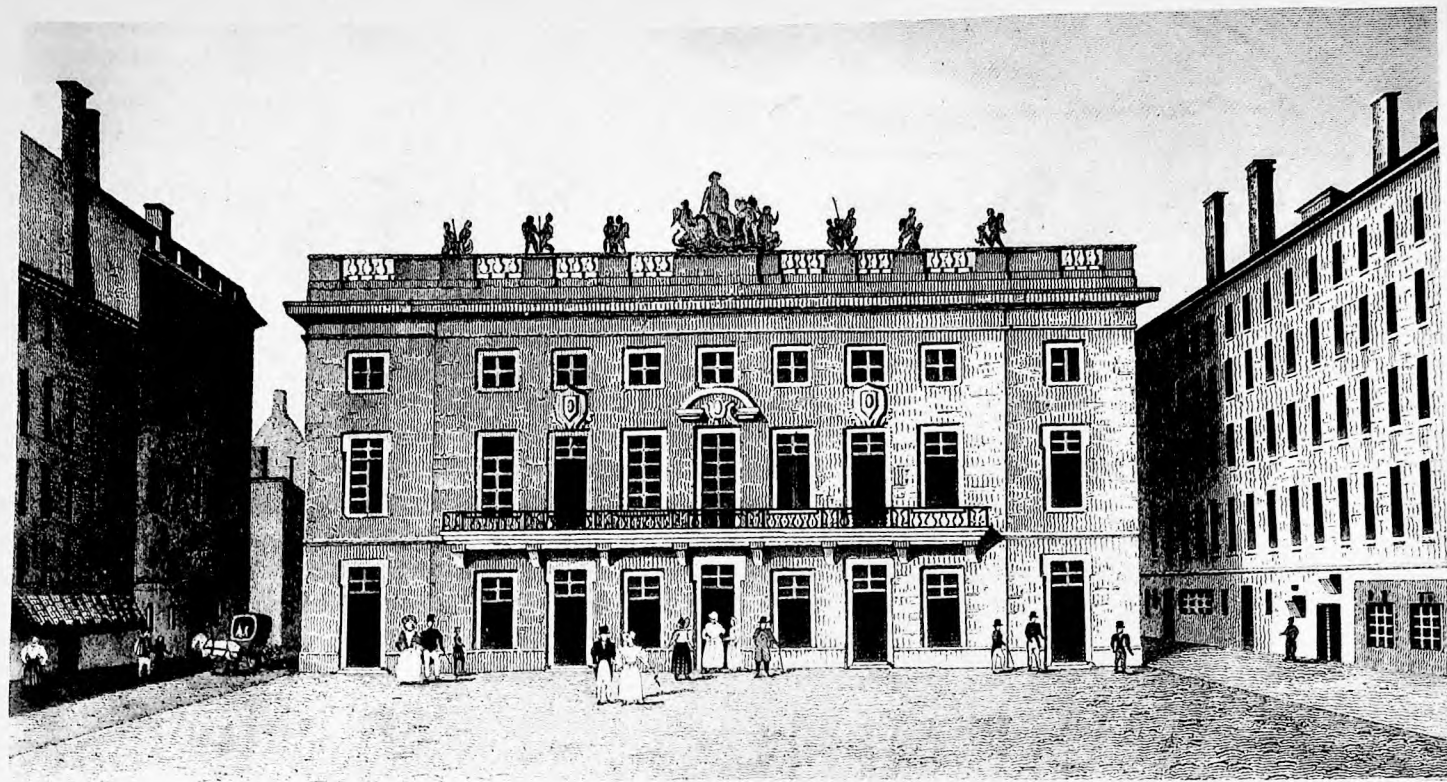
PROCESSION DES ROGATIONS DEVANT LE COUVENT DES CÉLESTINS EN 1743



ANCIEN COUVANT DES CARMES DESCHAUX



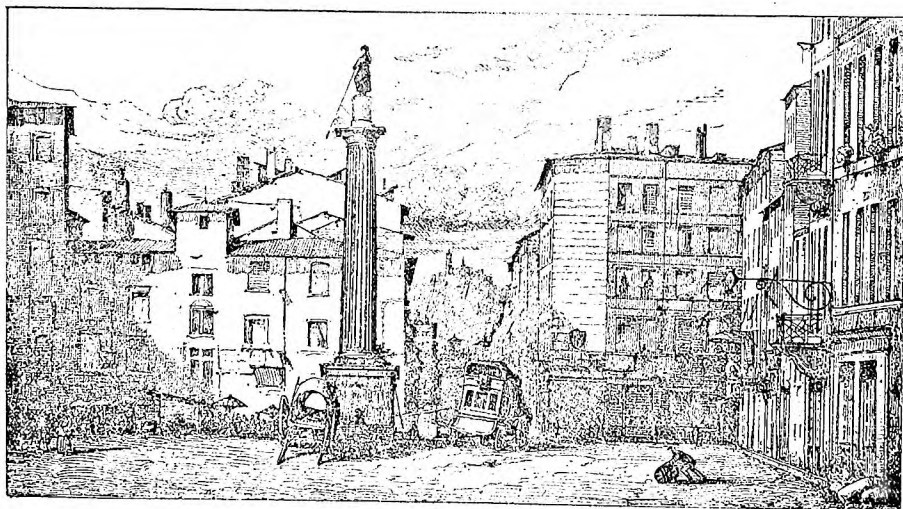
PLACE ET ANCIEN THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



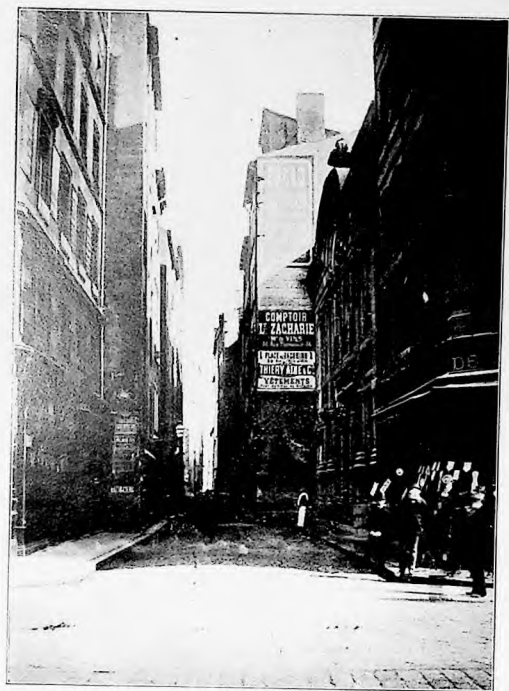
LE PREMIER GRAND-THÉÂTRE DE SOUFFLOT.



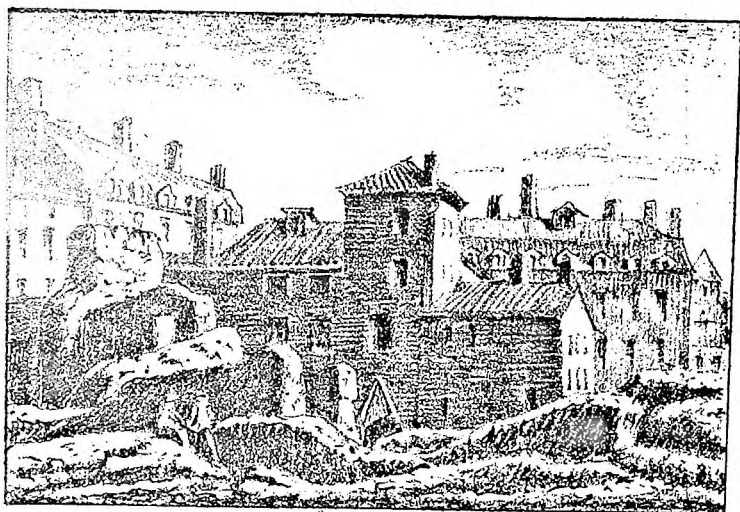
PLACE DES CORDELIERS AVANT 1891.



LA PLACE DES CORDELIERS AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE



RUE FERRANDIÈRE (avant la transformation du quartier Grôlée)



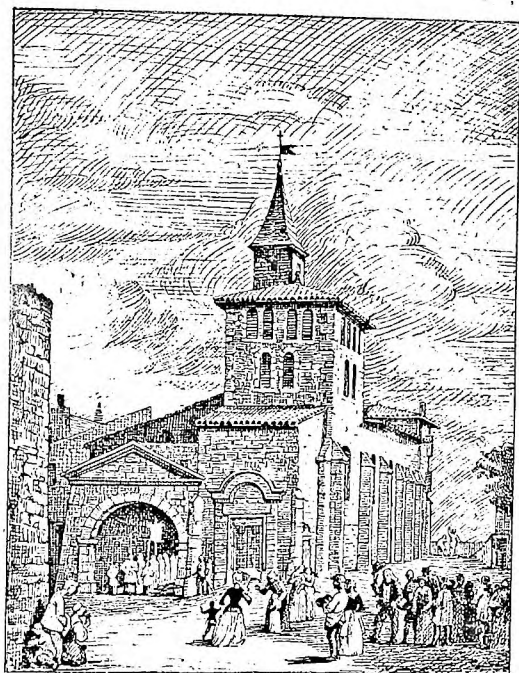
L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX, DÉMOLIE EN 1866 (rue du Doyenné)



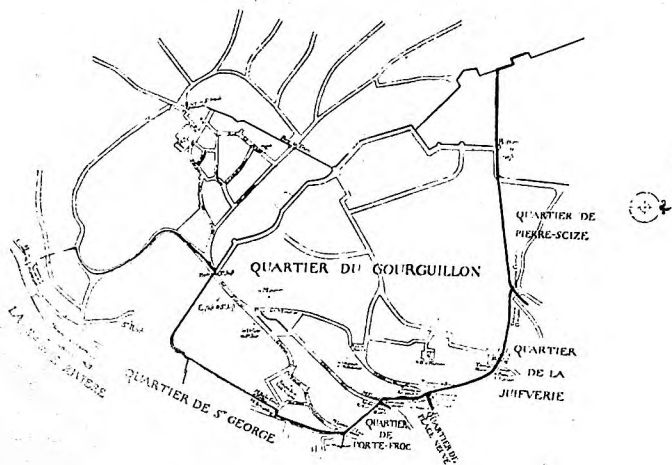
BARRIÈRE DE LA CROIX-ROUSSE. ÉVÉNEMENTS DE LYON (1831)



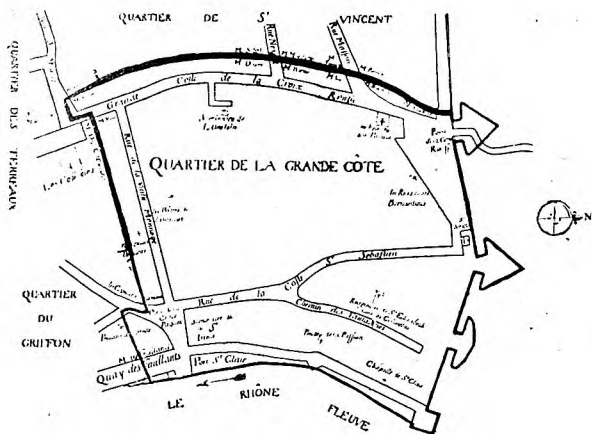
CHEMIN DES ETROITS SUR LA SAONE.



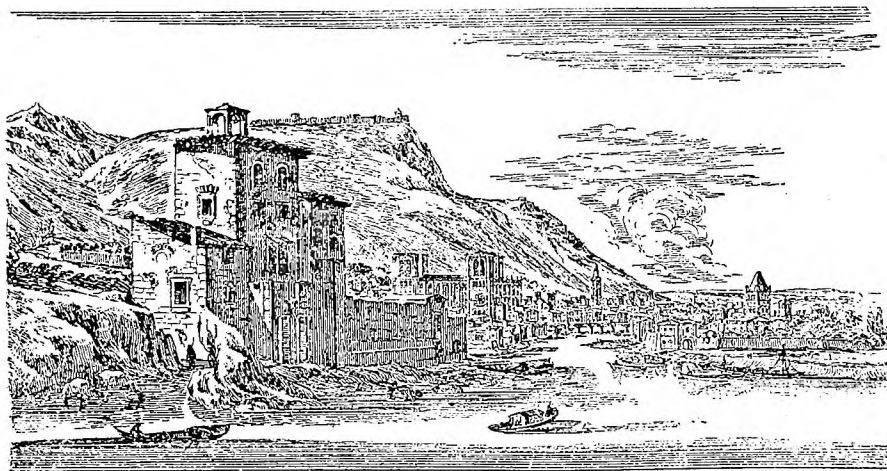
LA CHAPELLE DE FOURVIÈRE



PLAN DU PENNON DU GOURGUILLON



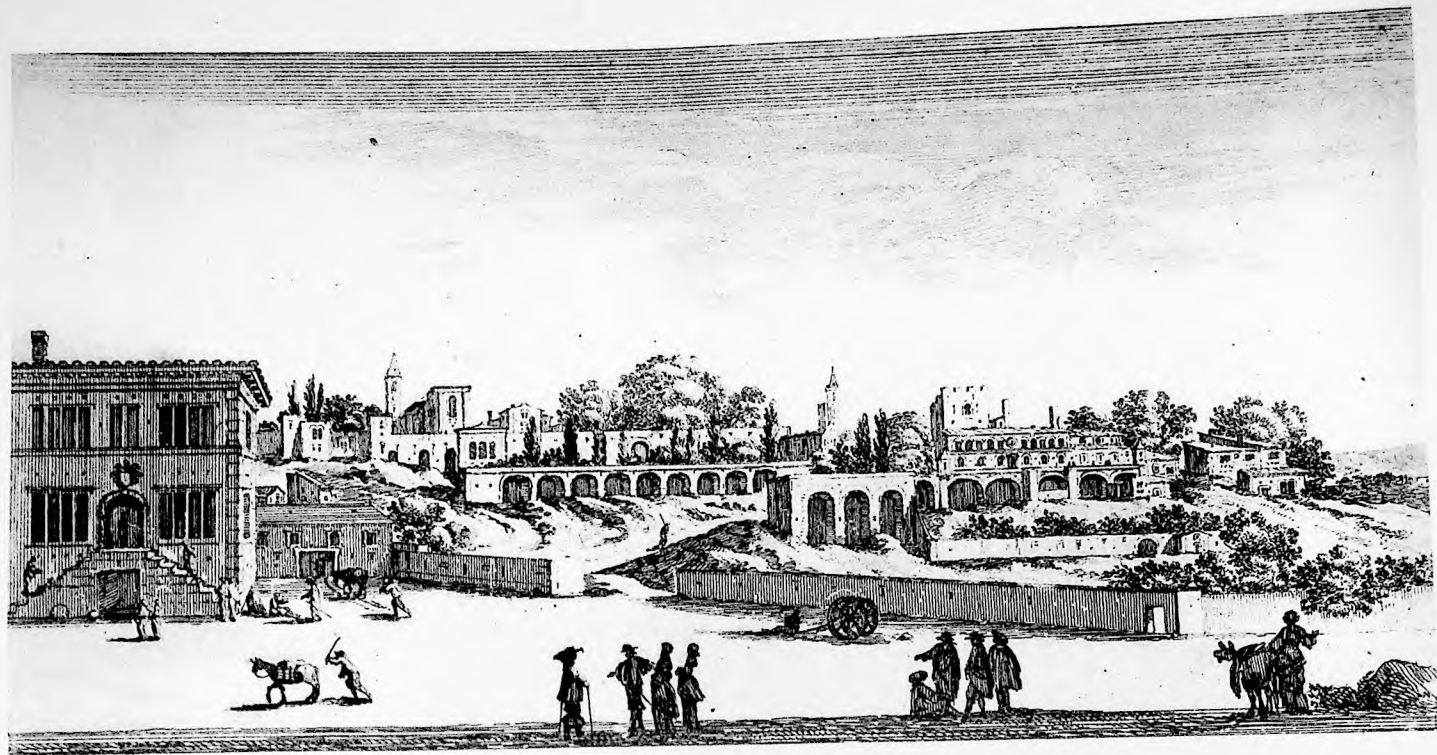
PLAN DU PENNON DE LA GRANDE-CÔTE



Vue d'une partie de la ville de Lyon, et de la Rivière de Saône
Yves, graveur delin. et sculp. *A Paris Chez I. Vander Bruggen rue St Jacques, au grand Magazin.* *cum privilegio Regis.*

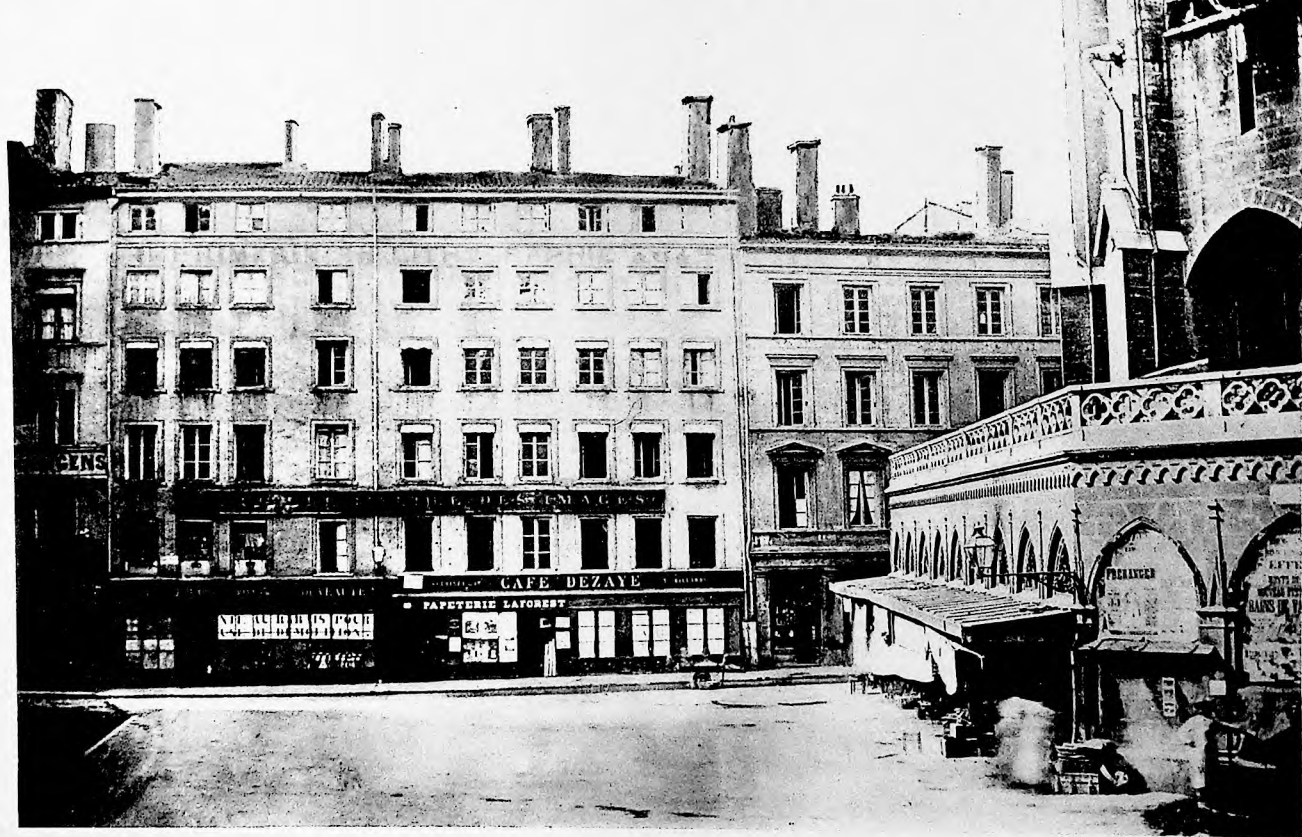
LE QUAI FULCHIRON AU XVI^e SIÈCLE

LE QUARTIER DES JACOBINS AU XVI^e SIÈCLE



VUE DE FOURVIÈRE AU XVIII^e SIÈCLE.

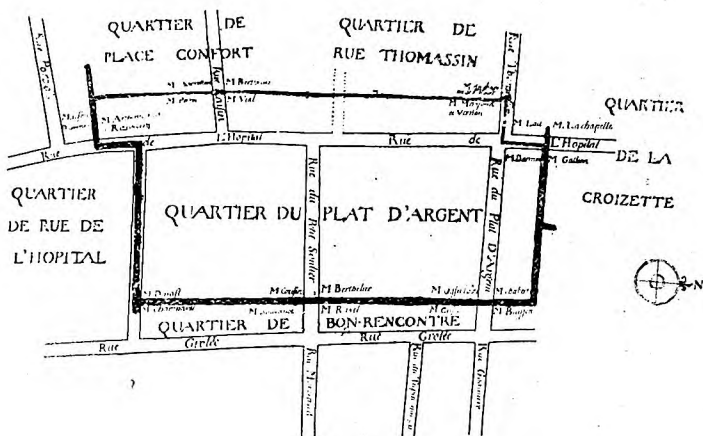




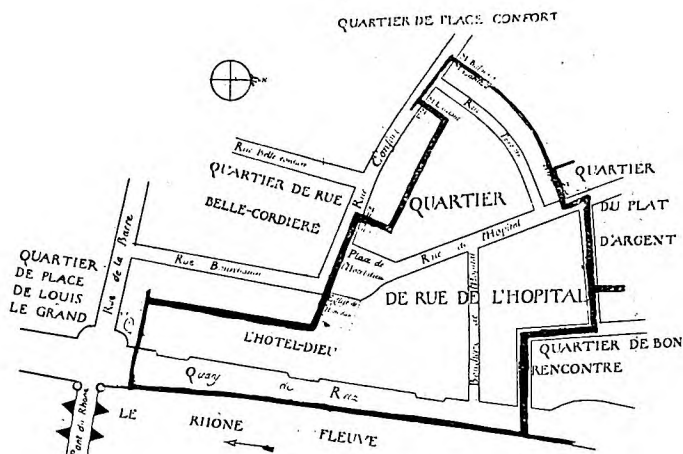
PLACE DE LA FROMAGERIE, AVANT LA PERCEE DE LA RUE DE



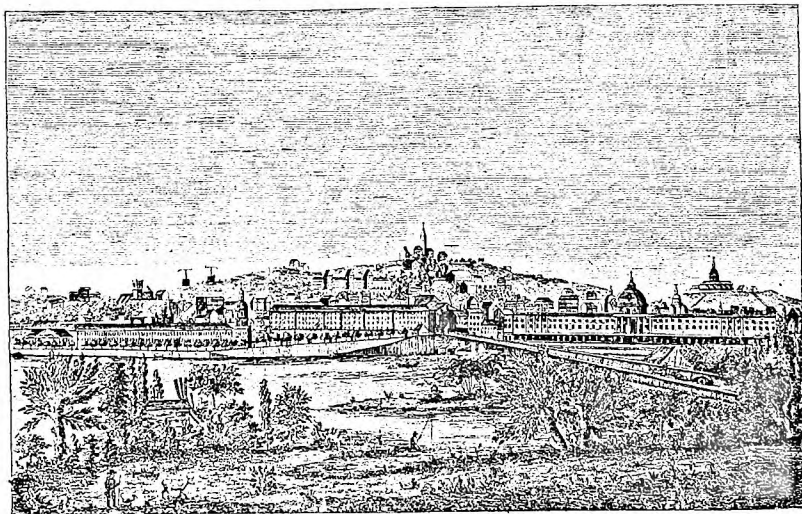
L'HOTEL-DIEU ET LA RUE SERPILLIÈRE AU XVII^e SIÈCLE.



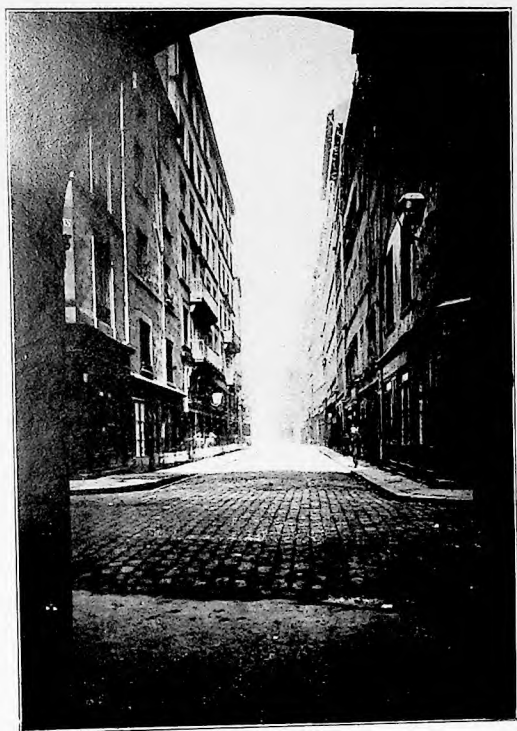
PLAN DU PENNON DU PLAT-D'ARGENT



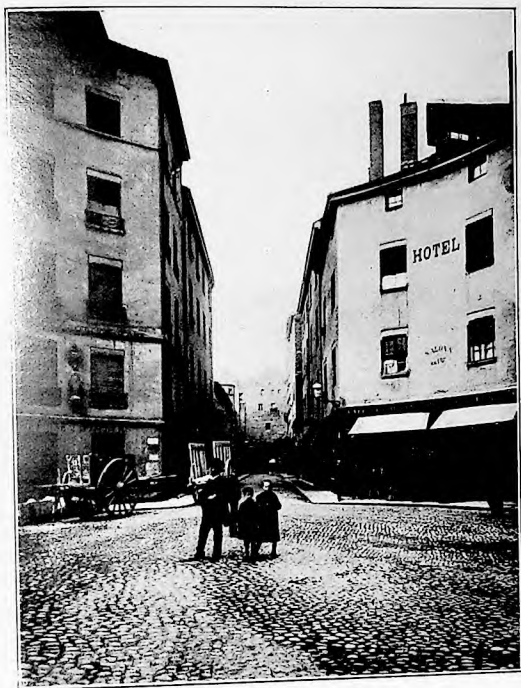
PLAN DU PENNON DE L'HÔPITAL



VUE de LYON.
Dirigée de l'Entrée de la Guillotière.



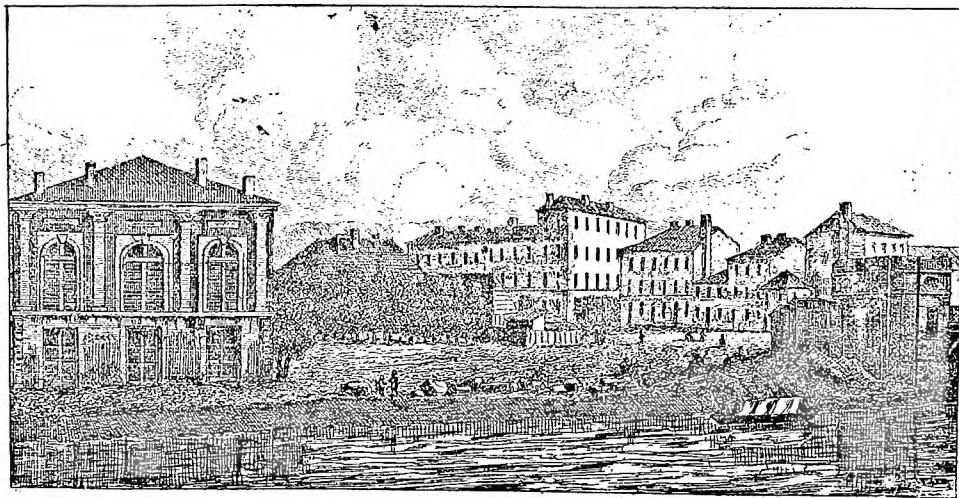
RUE GRÔLÉE (AVANT LA DÉMOLITION DE 1892)



RUE GRÔLÉE (AVANT LA DÉMOLITION DE 1892)



ENTRÉE DU JARDIN DES PLANTES

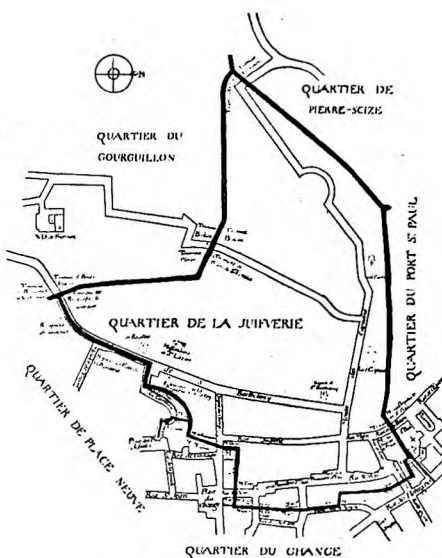


Restaurant M^{re} Victor
à la renommée des bonnes quenelles

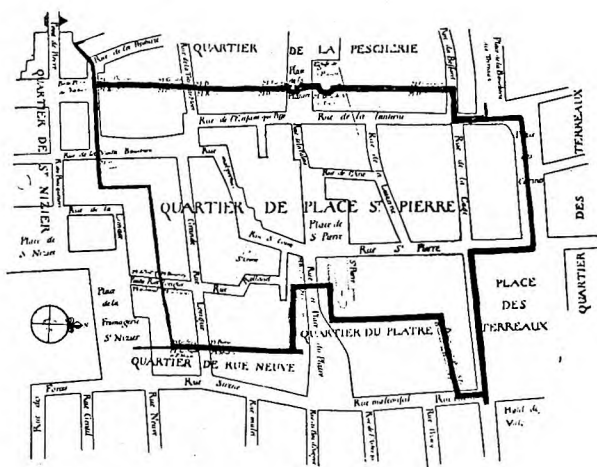
LA PLACE DES BROTEAUX
en 1820.

Pont Morand

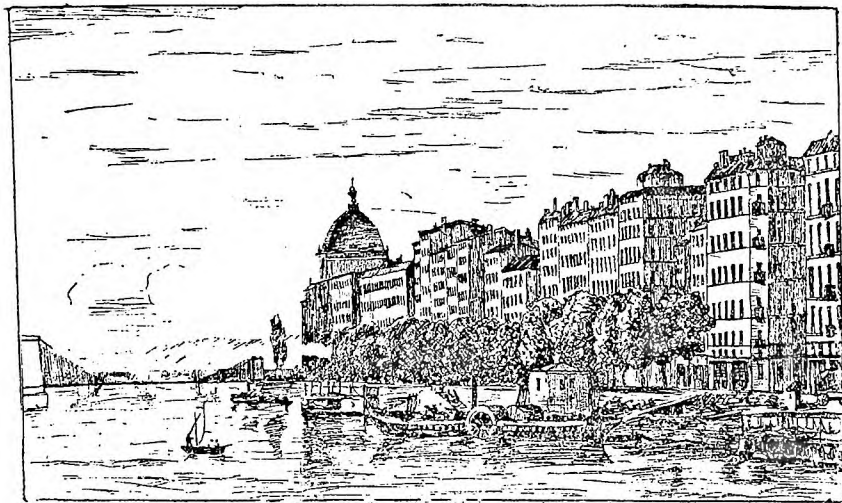
LA PLACE MORAND AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE



PLAN DU PENNON DE LA JUIVERIE



PLAN DU PENNON DE LA PLACE SAINT-PIERRE

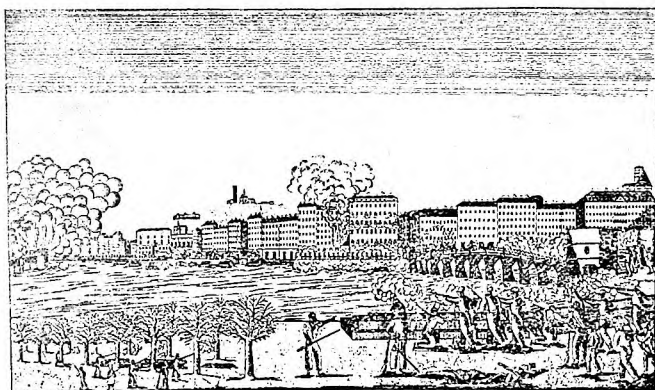


QUAI BON-RENCONTRE (JULES-COURMONT) AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE





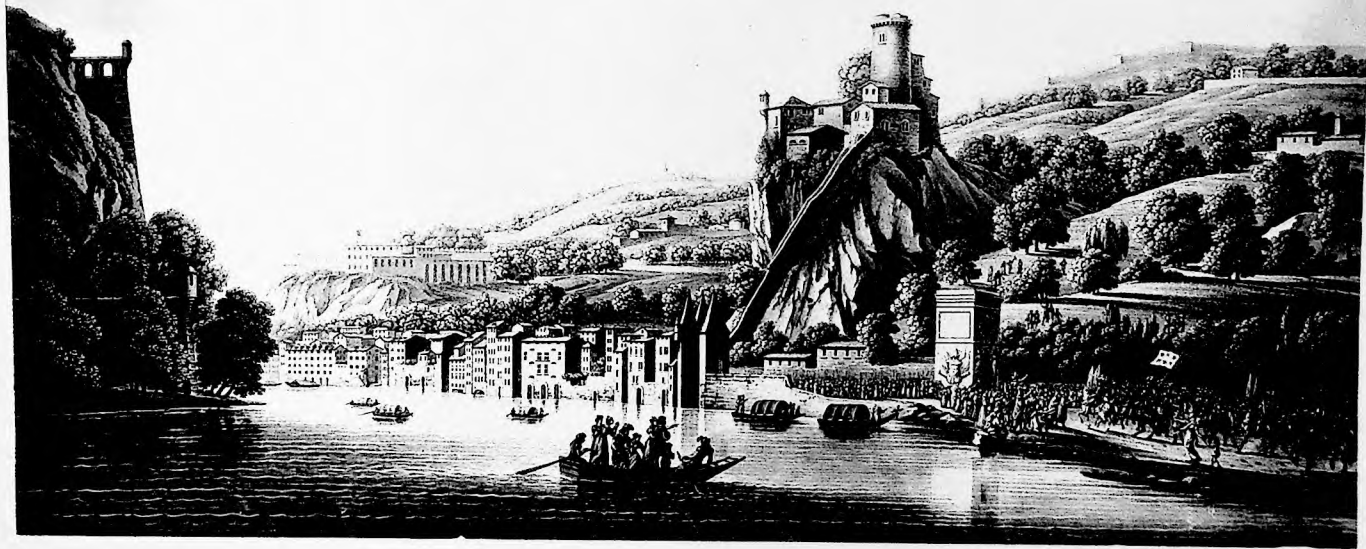
ENTRÉE DU PONT MORAND AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE.



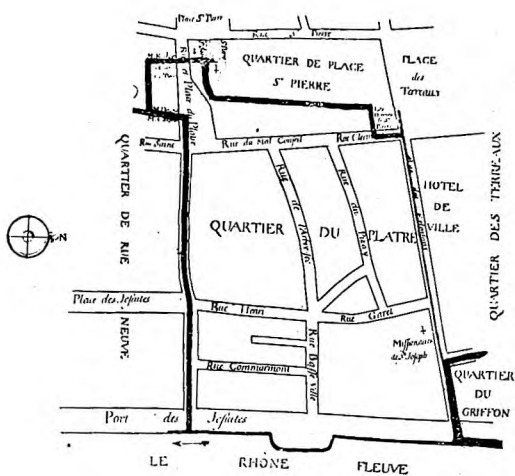
LES ÉVÉNEMENTS DE 1831. — COMBAT DU PONT MORAND



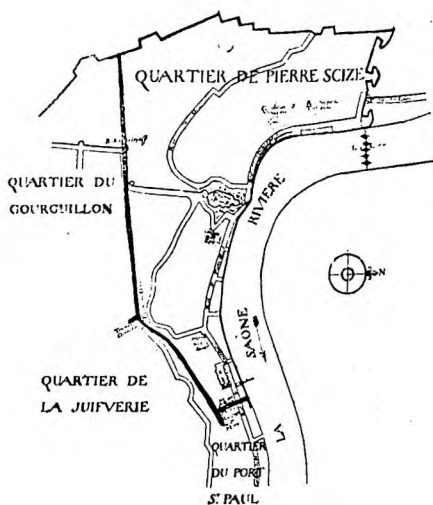
LE PONT DE SERIN. VUE PRISE DE PIERRE-SCIZE.



VUE DU FORT DE PIERRE-CISE ET DE L'ENTRÉE SOLENNELLE DE HENRI IV A LYON EN 1593.



PLAN DU PENNON DU PLÂTRE

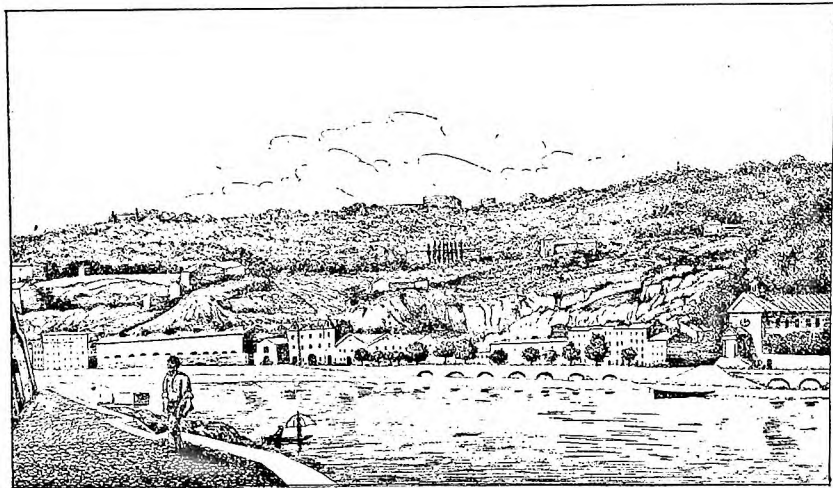


PLAN DU PENNON DE PIERRE-SCIZE



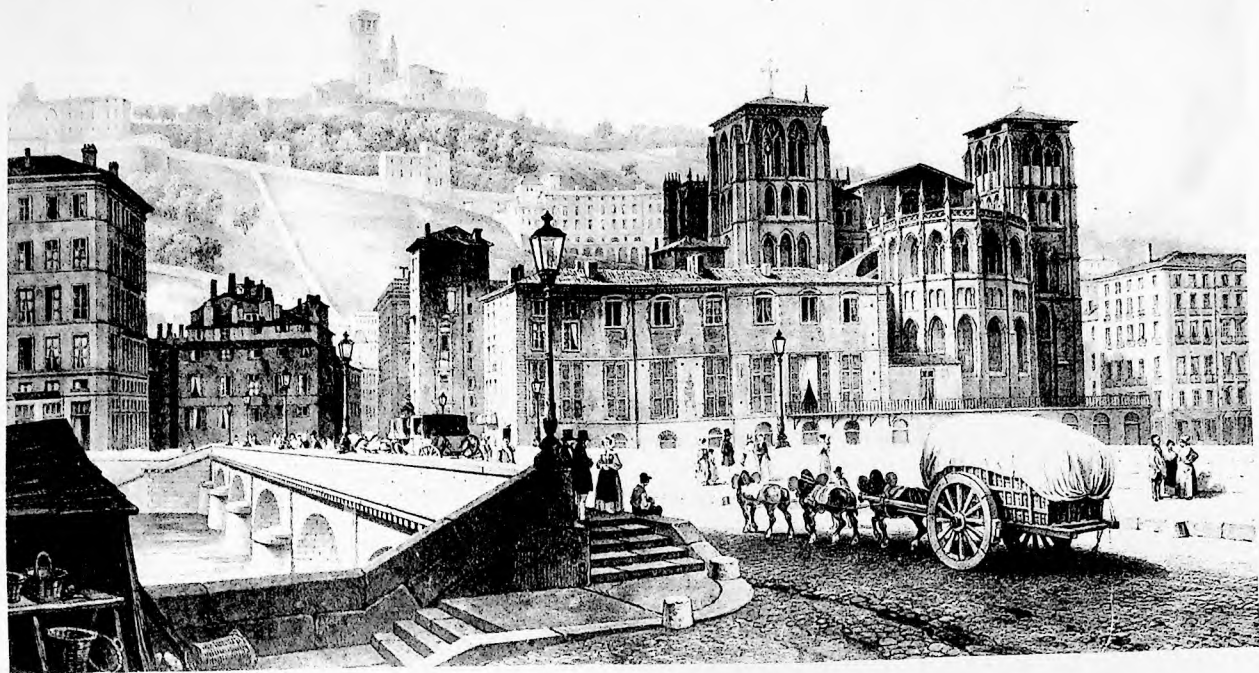
LE PONT DE PIERRE

LYON ET SES ENVIRONS



COTEAU DE L'OBSERVANCE

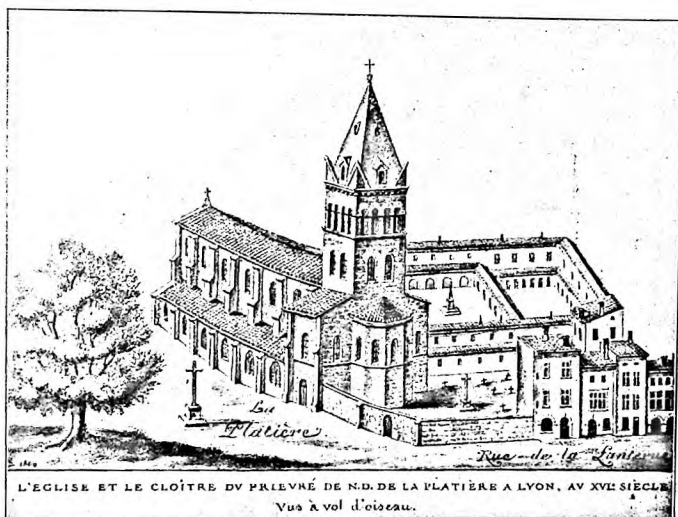
L'OBSERVANCE (COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE)



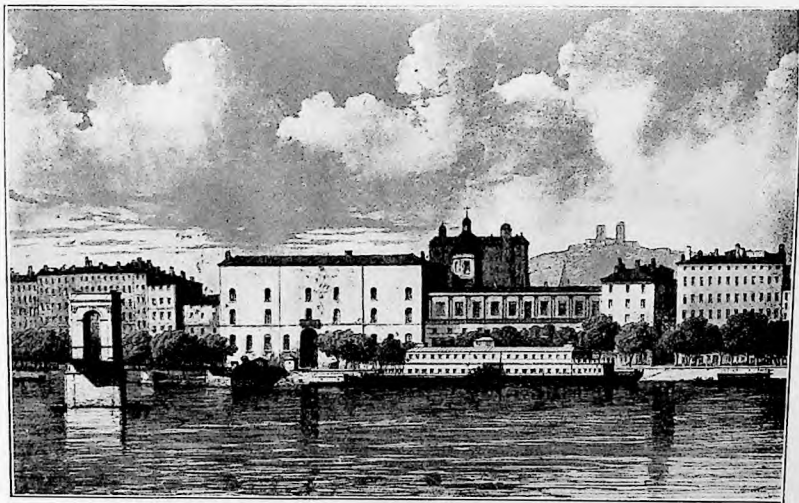
PONT TILSITT ET PLACE MONTAZET.



PLACE D'ALBON AVANT 1847.



NOTRE-DAME DE LA PLATIERE



LE QUAI DE RETZ (XIX^e SIÈCLE)



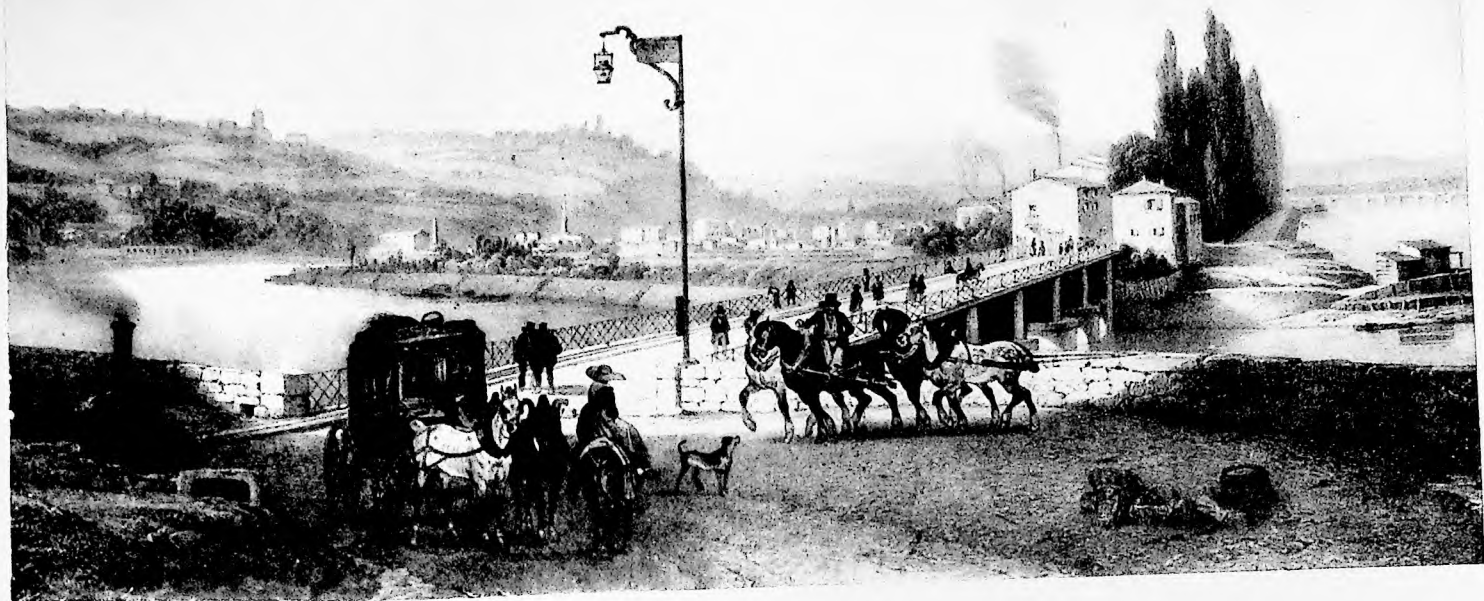
RUE SIRÈNE. ACTUELLEMENT ENTRÉE DE LA RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE.



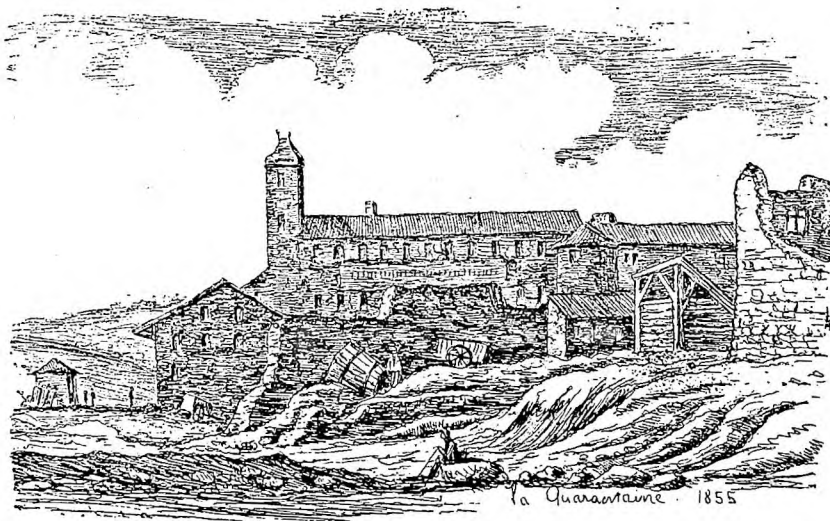
FAÇADE OUEST DE LA PLACE DES TERREAUX AVANT L'OUVERTURE DE LA RUE D'ALGÉRIE.



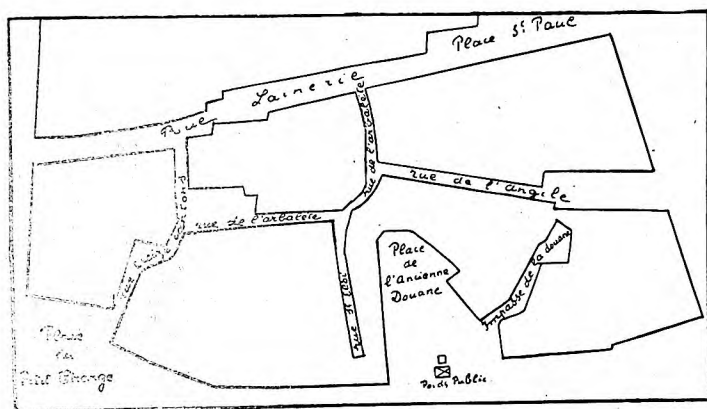
ÉGLISE DE L'OBSERVANCE.



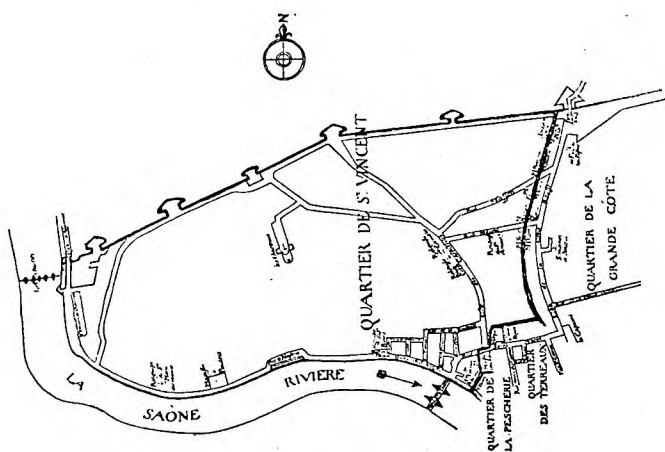
PONT DE LA MULATIÈRE VERS 1830.



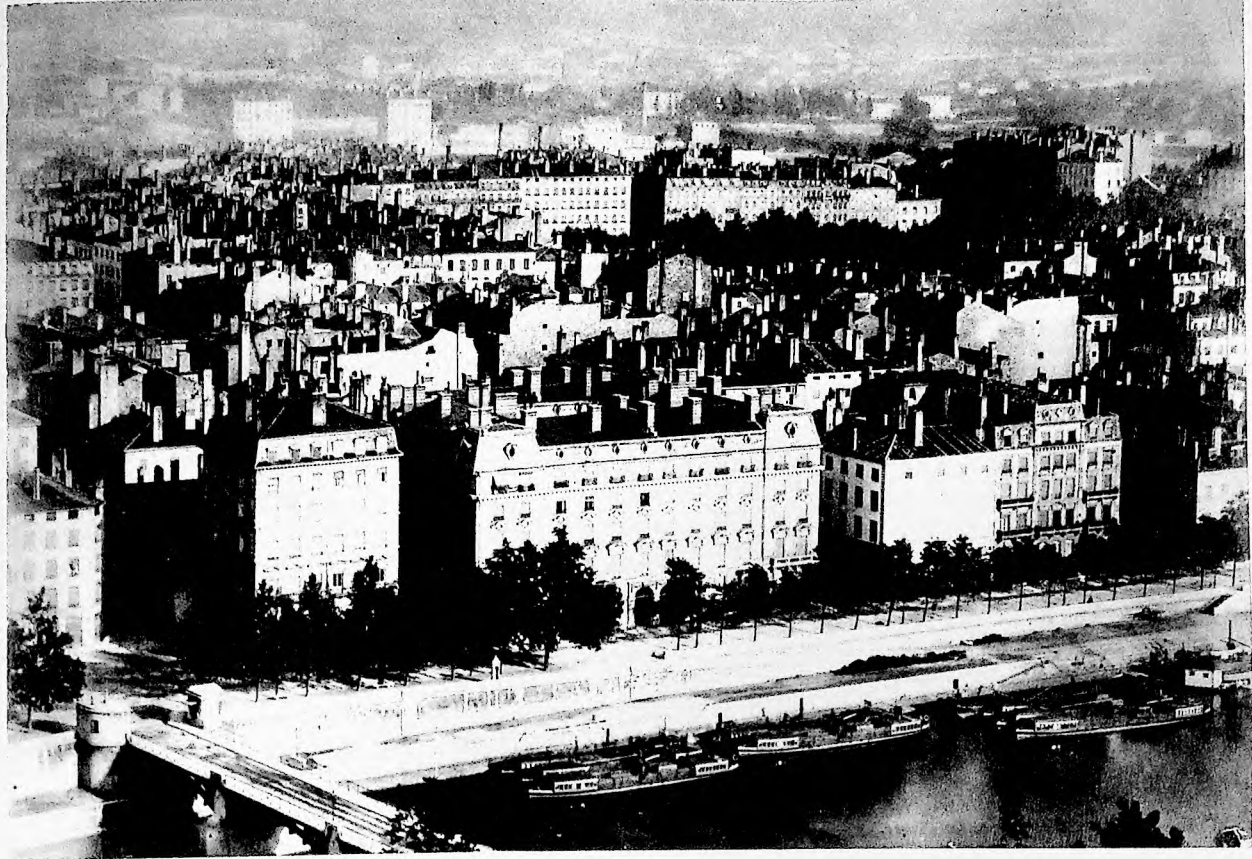
LA QUARANTAINES EN 1855



QUARTIER SAINT-PAUL AVANT LA TRANSFORMATION DU XX^e SIÈCLE



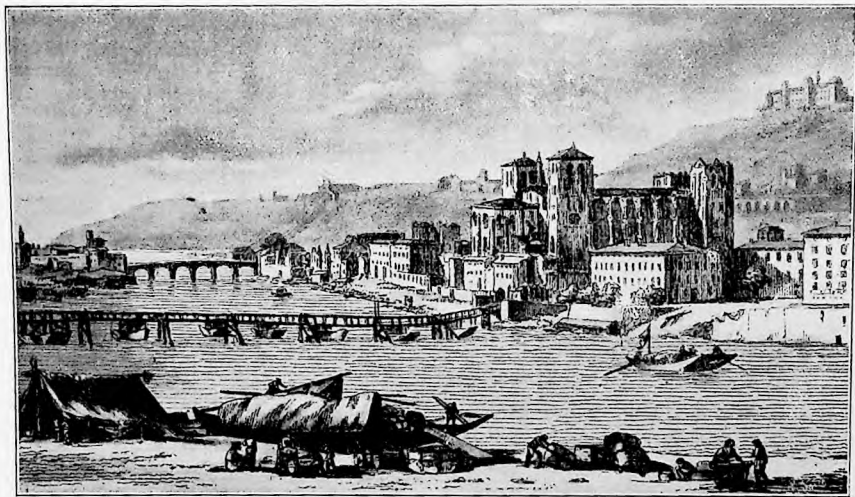
PLAN DU PENNON SAINT-VINCENT (XVIII^e SIÈCLE)



ANCIEN PONT D'AINAY.



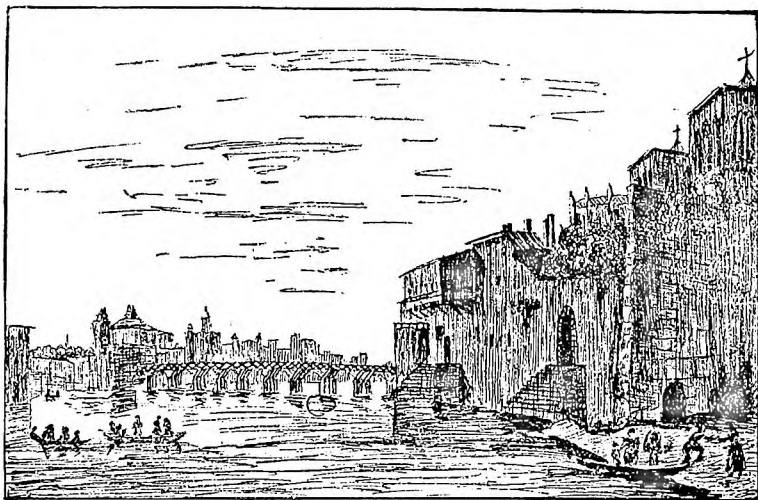
LA QUARANTAINE ET LE PONT DE BOIS D'AINAY AU XVIII^e SIÈCLE.



COTEAU DE FOURVIÈRE VU DU QUAI SAINT-ANTOINE (XVIII^e SIÈCLE)



SAINT-CLAIR ET LES MOULINS



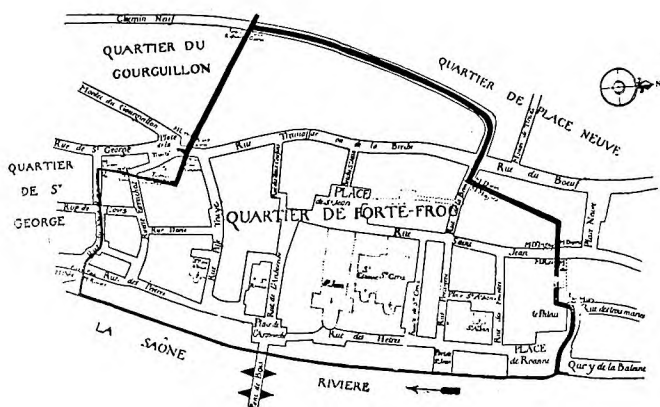
LE CLOITRE DE SAINT-JEAN



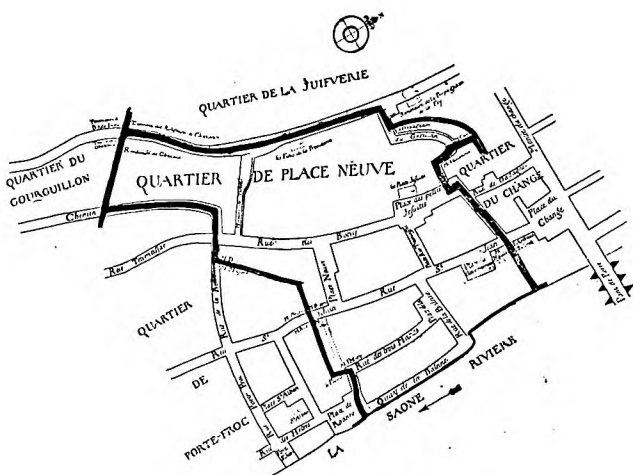
BARRIÈRE DE PERRACHE, PRÈS DE L'ANCIENNE MANUFACTURE DES TABACS (1840).



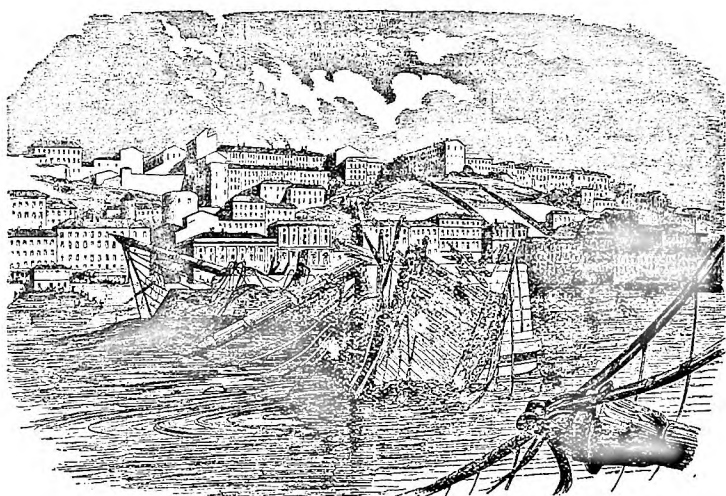
L'HOMME DE LA ROCHE DE LA CHARITÉ LYONNAISE.



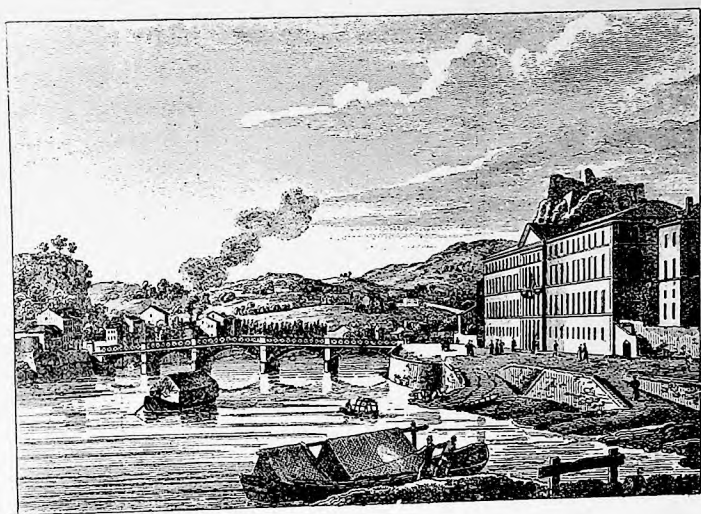
PLAN DU PENNON PORTE-FROC (SAINT-JEAN)



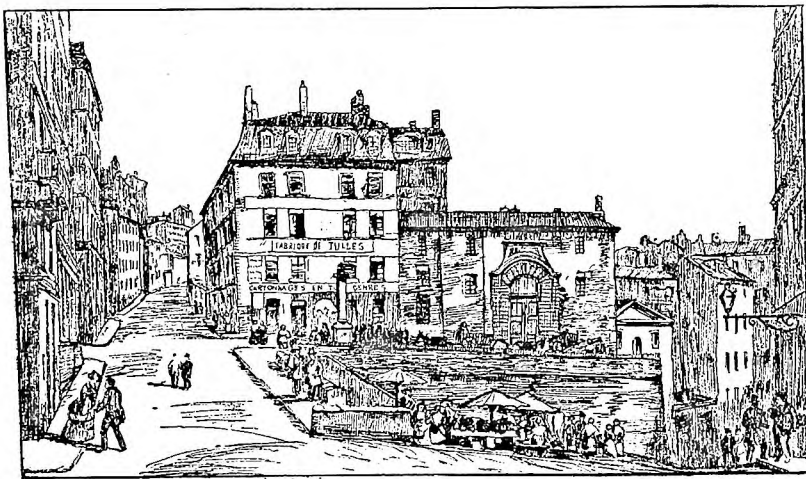
PLAN DU PENNON DE LA PLACE NEUVE (SAINT-JEAN)



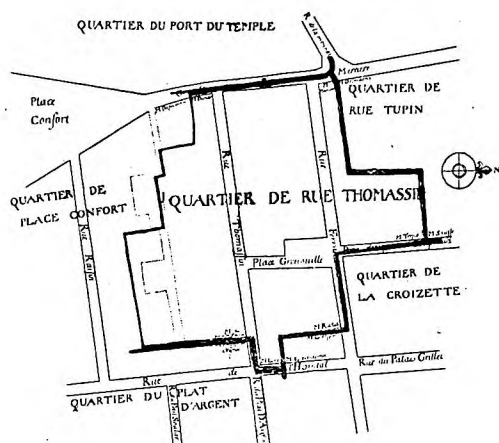
CATASTROPHE DU PONT SAINT-CLAIR, 1854 (20 JUIN)



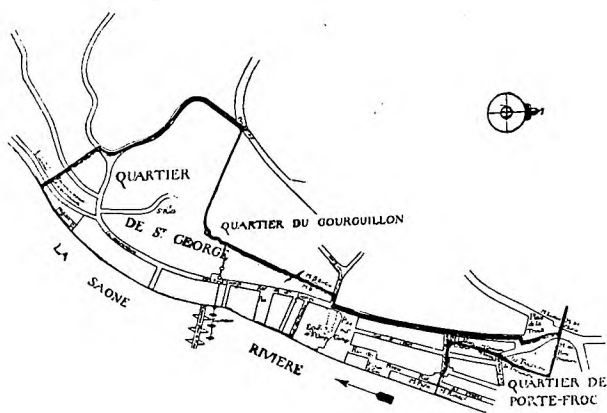
LE QUARTIER DE SERIN



LA COTE SAINT-SÉBASTIEN AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE



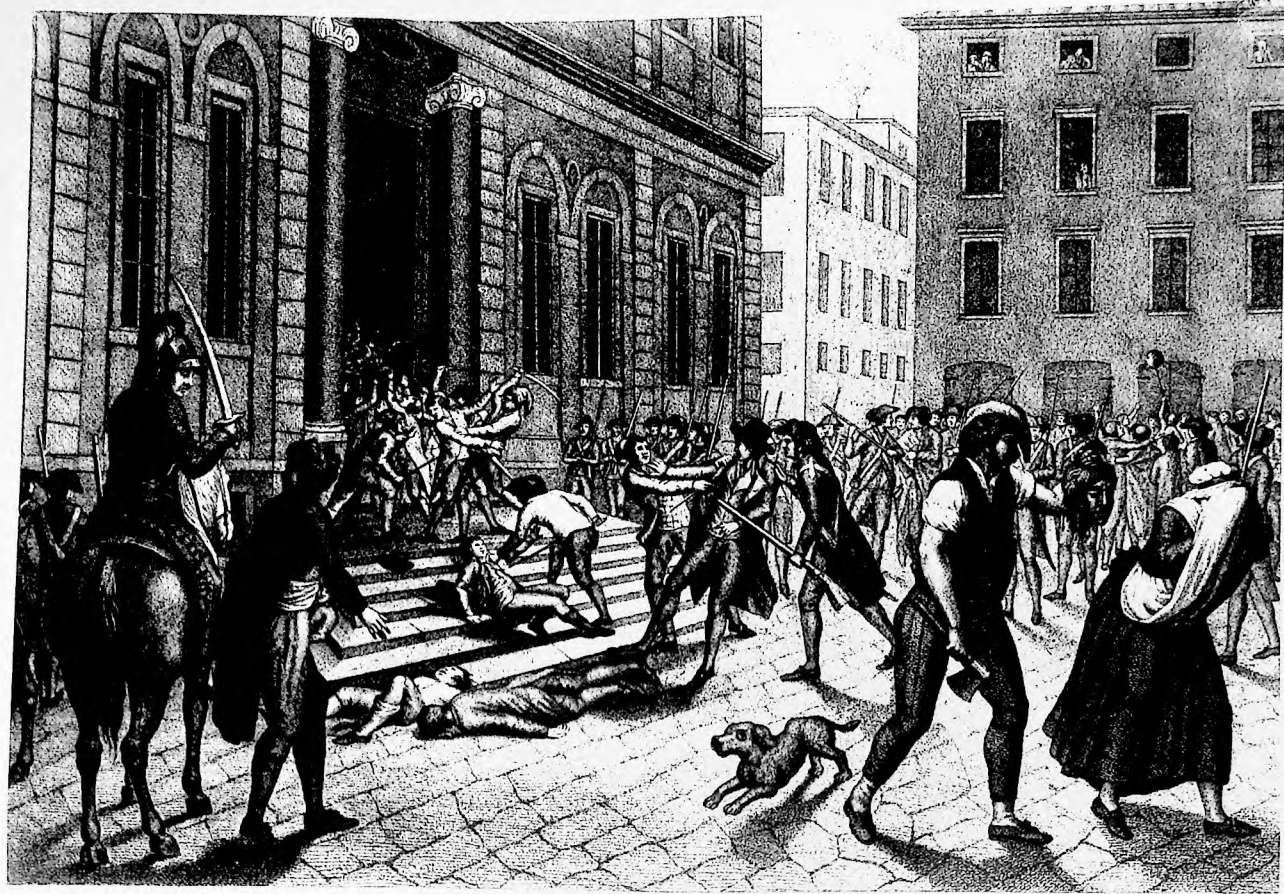
PLAN DU PENNON RUE THOMASSIN



PLAN DU PENNON SAINT-GEORGES



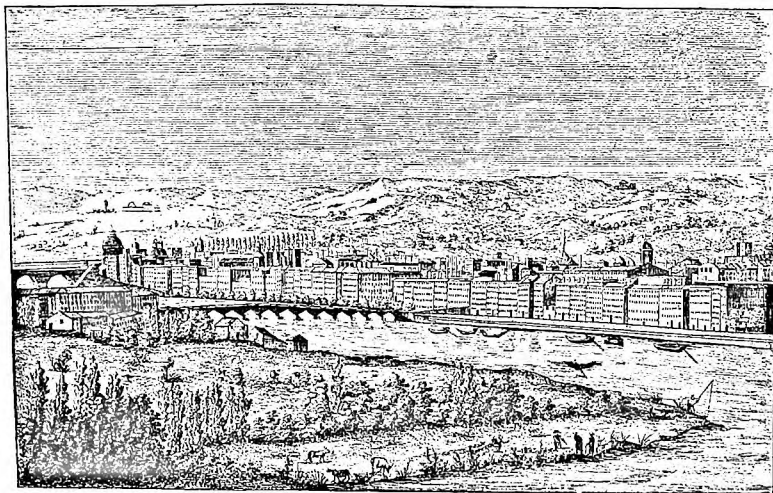
LA RUE TUPIN-ROMPU (AVANT LA TRANSFORMATION DU QUARTIER GROLÉE)



MASSACRE DES LYONNAIS APRÈS LA PRISE DE LYON PAR L'ARMÉE DE LA CONVENTION EN 1793



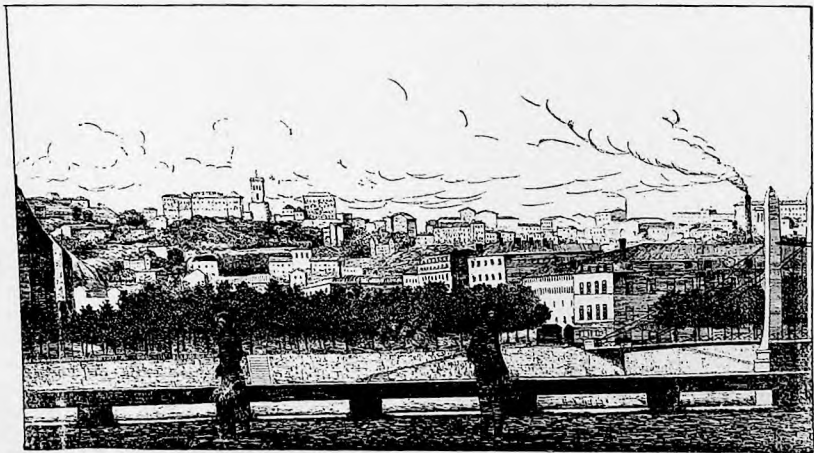
PLACE DES TERREAUX AU XVIII^e SIÈCLE.



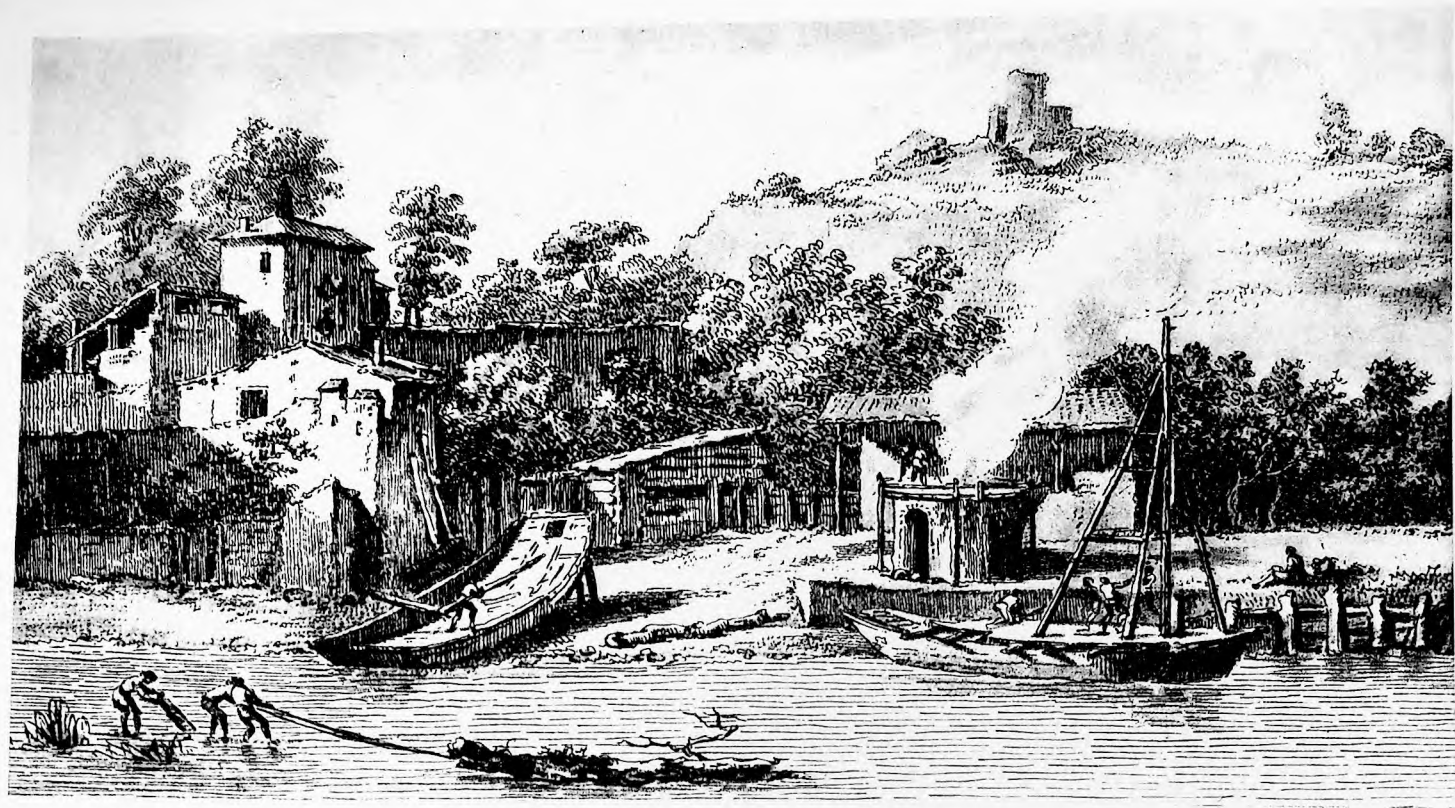
LE QUAI SAINT-CLAIR VU DES BROTTÉAUX



UN ASPECT DE LA CATASTROPHE DE FOURVIÈRE (1930)



COURS DU MIDI (VERDUN), COTÉ SAONE VERS 1855



ENTRÉE DE LYON PAR VAISE AU XVIII^e SIÈCLE.



TOUR DE LA BELLE ALLEMANDE.